LE MAGASIN PITTORESQUE

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

LE MAGASIN

PITTORESQUE

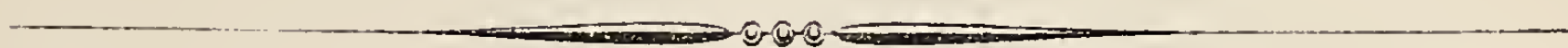
RÉDIGÉ, DEPUIS SA FONDATION, SOUS LA DIRECTION DE

M. ÉDOUARD CHARTON.

VINGT-CINQUIÈME ANNÉE.

1857

Prix du volume broché,	pour Paris.	6 fr.
	pour les Départements.	7 fr. 50
Prix du volume relié,	pour Paris.	7 fr. 50
	pour les Départements.	9 fr. 50



PARIS

AUX BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE

29, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 29

M DCCC LVII

MAGASIN PITTORESQUE

A CINQUANTE CENTIMES PAR LIVRAISON MENSUELLE.

XXVe ANNÉE. — 1857.

LA PETITE MÈRE.



La Petite Mère. — Dessin de Morin, d'après Meyer de Brême.

Élisabeth avait eu, pendant cinq années, les priviléges de fille unique, et son père et sa mère pouvaient croire qu'ils n'auraient jamais d'autre enfant. Modestes ouvriers, ils se résignaient sans peine : leurs salaires journaliers ne les menaient pas à la fortune. Mais Élisabeth souhaitait de tout son cœur un petit frère; elle le demandait chaque soir au Seigneur. Ses vœux furent exaucés, et nous voyons, à la joie qu'elle éprouve à remplacer sa mère absente, qu'elle jouit sincèrement d'un plaisir vivement souhaité. A cet âge, elle était déjà capable de garder la mansarde pendant que ses parents travaillaient au dehors. Peu à peu elle fut en état de remplacer sa mère dans les soins du ménage, et l'on vit alors la chambrette dans un ordre parfait, qui n'attestait plus, comme cette gravure, l'absence de la maman et le laisser-aller de l'enfance.

Deux petites sœurs et un autre petit frère vinrent successivement augmenter la famille : Élisabeth, que l'on appelait la petite mère, exerçait sur tous ces chers enfants une douce autorité que ses parents lui confiaient avec joie et qui s'exerçait à l'avantage de toute la famille. Les voisins s'étonnaient que Pierre et Marguerite Lindmann se maintinssent, avec une si nombreuse famille, dans un état d'aisance. Cinq enfants sont en effet une grande charge; mais si, dans le nombre, on compte une sœur aînée telle qu'Élisabeth, la position n'est plus la même. C'était une petite bonne sans gages accordée par la Providence, c'était une couturière, une maîtresse d'école... La famille prospéra; Pierre et sa femme purent faire quelques économies. Heureuse circonstance, car les mauvais jours arrivèrent! La mère devint infirme; la sœur aînée, un peu soulagée du côté de l'éducation, qui était presque achevée, se fit alors garde-malade, et soigna la pauvre maman. Par une heureuse compensation, à cette époque, le petit Henri, que nous voyons dans ce berceau, était devenu un grand garçon, et son travail apporta dans le ménage un peu d'argent à la place de celui que sa mère n'y apportait plus. Il avait appris de sa sœur le dévouement filial, et lui avait dit souvent, dès sa première enfance : « Tu verras aussi ce que je saurai faire! » Il était un peu vif et tapageur, M. Henri, et la petite mère dut quelquefois s'interposer pour lui obtenir le pardon paternel. S'il avait commis quelque faute, et s'il n'osait pas l'avouer même à la maman, il prenait à part Élisabeth, lui contait l'affaire, et la chargeait de parler pour lui.

Marguerite tomba enfin gravement malade, et félicitait son mari de ce qu'il trouverait après elle, en leur fille chérie, une aide et une consolation; et, quand Pierre fut veuf, il ne sentit ni le désir ni le besoin de se remarier. La petite mère était devenue la seule et unique, mais elle put suffire à tout. Elle-même ne se maria point. Quand elle se trouva en âge, on ne pouvait se passer d'elle au logis. Elle fut cependant recherchée plus d'une fois, et l'on assure qu'un jour du moins il lui en coûta quelques larmes secrètes pour faire à un honnête jeune homme sa réponse accoutumée : « Que ferait-on ici sans moi? » Mais elle maria ses deux sœurs et l'un de ses frères; l'autre, Jean, s'était fait marin et courait les aventures. Élisabeth soigna la vieillesse de son père; puis elle fut aussi bonne tante qu'elle avait été bonne fille et bonne sœur.

Tous ces ménages étaient pauvres, malgré un labeur assidu : aussi ce fut un soulagement pour les trois jeunes familles de voir revenir, à l'âge de quarante-deux ans, Jean le marin avec une assez jolie fortune gagnée dans les pays lointains. Lui-même il fut charmé de trouver des neveux et des nièces en abondance; mais combien de temps notre voyageur serait-il demeuré au logis? Qu'aurait-il fait de son argent? Que serait-il devenu, s'il n'avait pas retrouvé sa chère Élisabeth pour vieillir sagement et doucement avec elle? Ce fut elle-même qui lui inspira cette salutaire pensée. « Voilà tes héritiers! lui dit-elle, en lui montrant cette pauvre petite armée; et moi je serai jusqu'au bout ta ménagère; tu n'en peux trouver de plus économe et de plus dévouée que moi. »

Élisabeth ne survécut pas plus d'une année à son frère; elle mourut doucement, après avoir accompli sa tâche, suivant la loi qu'elle avait apprise dans ce livre, le livre par excellence, que nous voyons sur cette tablette; et bien des larmes coulèrent le jour où sa cendre fut portée au pied de ce clocher dont nous apercevons la pointe à travers la fenêtre.

RUSE CONTRE RUSE.

CONTE PERSAN.

Un habitant de la ville de Bagdad qui, pendant sa jeunesse, avait pris plaisir à étudier les ruses des voleurs et souvent même à les déjouer, était devenu, vers la fin de sa vie, un simple *bezzaz*, c'est-à-dire qu'il s'était établi marchand de cotonnades dans le bazar de la ville.

Or, une nuit, quelques heures après celle où l'on ferme d'ordinaire tous les magasins, un habile larron, travesti en marchand, entra dans le bazar. C'était, à s'y méprendre, notre bezzaz en personne : le trousseau de clefs, le turban, la canne, le manteau, le son même de la voix du vieil homme, étaient imités avec une incroyable perfection. Le rusé fripon vint au-devant du gardien du bazar, et lui dit, de l'air le plus calme du monde :

— Prends cette lampe et cours l'allumer, je te prie; j'ai des comptes à faire cette nuit.

Puis, sans attendre la réponse du gardien, il ouvrit la porte de la boutique du bezzaz. Bientôt le gardien apporta la lampe; le filou la prit de ses mains, de manière à ne pas en laisser tomber la lumière sur son visage, et, sans dire mot, s'assit devant un livre de comptes.

Vers l'aube du jour, il appela le gardien et lui dit :

— Va chercher un commissionnaire, et recommande-lui de ne pas oublier ses crochets : il aura à porter quelques ballots de marchandises d'ici jusqu'à ma maison.

Il ajouta :

— Cette nuit, tu as veillé à cause de moi; voici ma bourse, prends ce qu'il te faut pour payer ton déjeuner, et dépêche-toi.

Le commissionnaire trouva plusieurs ballots d'étoffes de prix tout préparés, les chargea sur son dos et suivit le filou.

Le vrai bezzaz arriva au bazar quelque temps après le lever du soleil, suivant son habitude. Il rencontra le gardien qui, le saluant avec une figure rayonnante de joie et de reconnaissance, s'écria :

— Ce matin, mes enfants, grâce à ce que tu m'as donné cette nuit, se sont déjà régalés comme de vrais princes. Que Dieu daigne répandre ses bénédictions sur toi et sur ta famille! Puisses-tu prospérer ici-bas et jouir là-haut d'une béatitude éternelle!

Le bezzaz, fort étonné de cette avalanche de remercîments, eut cependant la prudence de ne rien répondre. Soupçonnant quelque malheur, il courut ouvrir sa boutique. Du premier coup d'œil, il vit que la plus riche partie de ses cotonnades avait été enlevée, et il devina tout. Cependant il n'eut garde de jeter des cris et de donner l'alarme; il appela tranquillement le gardien, et, sans trahir la moindre émotion, il lui demanda d'une voix calme :

— Dis-moi, gardien, quel est donc celui qui m'a aidé cette nuit au transport de mes ballots de marchandises?

— Eh quoi! as-tu oublié que tu m'as ordonné de te faire venir un commissionnaire, et que ce commissionnaire

(¹) Traduit pour la première fois par A. Chodzko.

est sorti avec toi. Je n'ai fait que ce que tu m'as dit de faire.

— C'est vrai. Mais j'avais un tel besoin de sommeil et la nuit était si noire, que je ne me rappelle plus bien le visage de ce commissionnaire. Va le chercher et reviens ici avec lui. Tu le connais?

— Sans doute, je le connais.

Quand le commissionnaire fut arrivé, le bezzaz lui fit signe de le suivre et ferma sa boutique à clef. Après avoir conduit son homme dans un endroit éloigné du bazar, il se mit à le questionner confidentiellement et à voix basse :

— Peux-tu m'indiquer la place où tu as porté mes ballots cette nuit? Vois-tu, mon cher, entre nous soit dit, c'est un triste aveu à faire, mais j'avais un peu trop bu et j'ai tout oublié.

— J'ai meilleure mémoire, moi qui n'avais bu que de l'eau. Tu me conduisis jusqu'à l'embarcadère de la rive gauche du Tigre. Là, tu m'ordonnas d'appeler un batelier, qui m'aida à ranger les ballots dans sa barque.

— C'est bien cela. Allons à l'embarcadère; tu m'y feras parler à ce batelier, n'est-ce pas!

— Très-volontiers.

En arrivant sur la berge du Tigre, on retrouva aisément le batelier. Notre bezzaz renvoya le commissionnaire. Puis, s'étant placé dans la barque à côté du batelier, il lui dit :

— Il y a quelques heures à peine, tu as aidé mon frère au transport de plusieurs ballots de marchandises.

— En effet, c'était à l'aube du jour.

— Eh bien, partons, tu me descendras à l'endroit même où tu les a débarqués.

Le courant rapide du Tigre et quelques vigoureux coups de rames conduisirent en peu de temps la barque à sa destination. Le batelier fit venir le commissionnaire que le filou avait chargé, en cet endroit, du transport des ballots volés. Le bezzaz, après avoir ordonné au batelier de l'attendre jusqu'à son retour, emmena le commissionnaire à l'écart et lui dit :

— Conduis-moi au dépôt où tu as laissé, ce matin, les marchandises de mon frère.

Ils s'acheminèrent vers un édifice [1] éloigné du rivage du Tigre et construit sur la lisière des terrains sablonneux qui entourent la ville de Bagdad. Arrivés à la porte, ils frappèrent : on ne répondit pas; mais le bezzaz, habile à deviner le mécanisme des serrures les plus compliquées, ne tarda point à ouvrir lui-même le cadenas, avec un clou tordu. Il laissa le commissionnaire sur le seuil, entra et trouva tous ses ballots intacts entassés dans un coin. A la muraille pendait un vieux tapis attaché à une longue corde. Ce tapis et cette corde servirent à l'emballage des ballots que le bezzaz remit aussitôt au commissionnaire, en lui disant de les porter dans la barque.

Chemin faisant, ils rencontrèrent le filou lui-même, qui n'avait pas encore dépouillé son travestissement. Tout déconcerté, il n'osa faire aucune observation, et, sur un geste impératif du bezzaz, il s'approcha de lui et marcha silencieusement jusqu'à la barque. Il ne refusa même pas de donner un coup de main pour aider le commissionnaire à l'embarcation des ballots.

Le bezzaz, après s'être assis gravement dans le bateau, fit remettre, par le batelier, le tapis et la corde à leur propriétaire. De part et d'autre, tout se passa avec une convenance et une politesse parfaites. Le filou jeta le tapis sur son épaule, et fit en ces termes ses adieux au bezzaz :

— Dieu te conduise à bon port, frère chéri! A présent nous sommes, l'un et l'autre, rentrés dans la possession de ce qui nous appartient légitimement. Le proverbe dit : A chacun son bien. Après tout, je te rends justice, tu t'es comporté tout à fait en homme qui sait vivre.

Et ils se séparèrent; le bezzaz retourna au bazar avec sa marchandise, et le filou au pavillon des voleurs avec sa corde et son vieux tapis sur l'épaule.

[1] En arabe et en persan, *ghurfé*. J'ignore si les philologues français ont jamais remarqué que l'étymologie des mots *greffe*, *greffier*, est orientale. Ces mots ont passé en France de l'Espagne, où jadis les califes mores et leurs magistrats distribuaient la justice dans des salles d'audience appelées *ghurfé*. Ceux qui font venir *greffier* du verbe *grapho* devraient se rappeler que dans *calligraphe*, *orthographe* et autres dérivés du grec, il n'y a qu'un seul *f*, et qu'on ne change pas *a* en *e*.

« Il ne faut pas trop craindre d'être dupe, » dit Vauvenargues; mais ce grand moraliste dit aussi : « Il faut exciter » dans les hommes le sentiment de leur prudence et de leur » force... Les méchants sont toujours surpris de trouver de » l'habileté dans les bons. »

Un homme de mérite qui, dans nos temps orageux, a passé vingt mois en prison, me disait qu'une nuit il rêva que sa femme et ses enfants lui apportaient la liberté. Ce rêve lui laissait un souvenir si profond, une émotion si douce, qu'il forma le projet de le renouveler chaque jour. Tous les soirs, excitant son imagination, il cherchait à se persuader qu'il était au moment de la réunion désirée; il se représentait les transports de ses enfants, de sa femme, et ne laissait que des chimères occuper son esprit, jusqu'à l'instant où le sommeil lui faisait tout oublier.

« L'habitude, me disait-il, avait rendu mes illusions plus vives qu'on ne pourrait le croire : j'attendais la nuit avec impatience; et la certitude que le jour finirait par quelques instants heureux, me faisait constamment éprouver je ne sais quelle émotion qui m'étourdissait sur mes peines. »

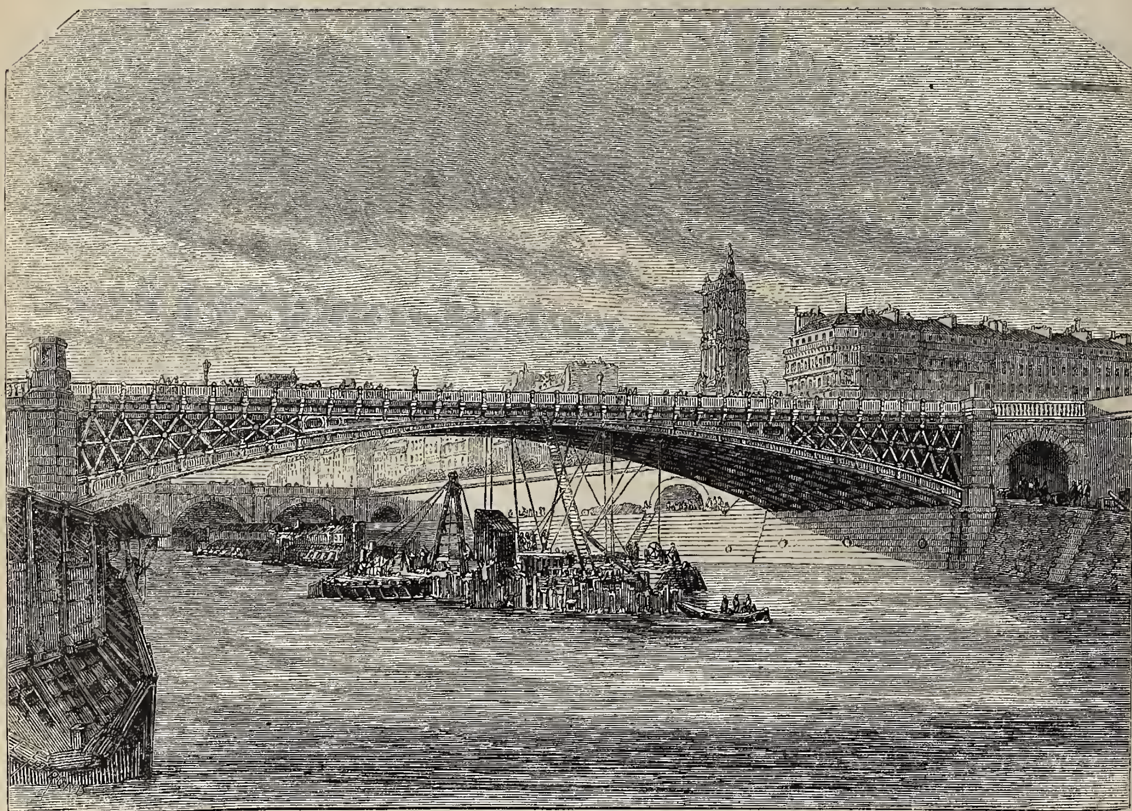
Droz.

LE NOUVEAU PONT D'ARCOLE.

En 1828, on construisit, sur le grand bras de la Seine, entre le quai de la Cité et la place de Grève, une passerelle soutenue par des chaînes. C'était le premier pont suspendu dont on eût encore fait l'essai à Paris. On le nomma *pont de l'Hôtel-de-Ville*. En 1830, on lui retira ce nom et on lui donna celui d'Arcole, non pas (comme on le suppose généralement et comme peut-être on le croira toujours) en mémoire de la célèbre victoire remportée, au mois de novembre 1796, par l'armée française près d'Arcole, mais pour perpétuer le souvenir d'un des épisodes les plus saisissants de la révolution de 1830.

Le 28 juillet, le peuple assiégeait l'hôtel de ville; les Suisses, postés aux fenêtres, dirigeaient une fusillade formidable contre le pont suspendu, que balayaient en même temps des canons chargés à mitraille, rangés sur la place : un groupe de citoyens armés, venant de la Cité avec la volonté d'arriver à la place de Grève, hésitait à traverser cette grêle de boulets et de balles qui sifflaient sur la passerelle. Tout à coup un jeune homme inconnu saisit un drapeau tricolore, s'élance à la tête de la troupe, l'entraîne jusqu'au milieu du pont, déploie et agite l'étendard, et s'écrie : *En avant! Si je meurs, je m'appelle d'Arcole!* A peine eut-il prononcé ces mots qu'il tomba frappé mortellement d'une balle. On n'a rien appris de plus sur lui; on ignore même s'il s'appelait en effet *d'Arcole* ou s'il voulut seulement faire allusion à l'élan intrépide de Bonaparte sur le pont d'Arcole. Toutefois on crut devoir obéir à sa dernière volonté; on adopta le nom glorieux que ses lèvres expirantes avaient prononcé, et l'on écrivit, sur l'arcade supérieure du pont, ces mots : 28 juillet 1830.

La passerelle ne pouvait servir qu'aux piétons. Bientôt on reconnut que le mouvement de la circulation, de plus en plus considérable sur la ligne parallèle de la place Notre-Dame à la place de l'Hôtel-de-Ville, rendait nécessaire un pont plus solide et qui fût accessible à toutes les voitures. Un projet, présenté par M. Alphonse Oudry, ingénieur des ponts et chaussées, fut adopté ; il a été exécuté, sous la direction de cet ingénieur, avec l'aide de M. Cadiot, pour le compte de la Compagnie des ponts en fer. Ouvert aux voitures le 1er novembre 1855, ce pont en fer, d'une seule travée, avait été préalablement soumis aux plus fortes épreuves : il est, en effet, exposé plus qu'aucun autre pont de la capitale à supporter des charges extraordinaires, se trouvant sur la ligne ou en vue des cortéges qui, dans les grandes solennités, se rendent à l'église métropolitaine ou à l'hôtel de ville. On se propose d'ouvrir, à partir de son extrémité gauche jusqu'à la place Notre-Dame, une rue large de 10 mètres. La façade de l'église formerait ainsi le prolongement de l'aile gauche de la rue. La largeur du pont est de 20 mètres : chacun des trottoirs, en asphalte, a 4 mètres, et la chaussée d'empierrement douze. La voie est légèrement bombée, de manière à se raccorder avec les deux quais, qui sont plus bas que le milieu de la travée. Les quatre dés placés aux angles seront surmontés de statues monumentales ou de candélabres. Le prix de construction, dont la moitié doit être payée par la ville de Paris, l'autre par l'État, a été fixé, dans le cahier des charges, à la somme de 1 150 000 francs.



Le nouveau Pont d'Arcole, à Paris. — Dessin de Thérond.

BARACOA.

La petite ville de Baracoa est située, sur la côte septentrionale de Cuba, au fond d'un excellent port, à sept lieues espagnoles ouest-nord-ouest du cap Maysi (1).

Colomb, le premier Européen qui mit le pied sur cette terre, changea les noms indigènes. Il appela *Puerto-Santo* le port de Baracoa, comme il avait appelé *Juana*, en l'honneur du prince don Juan d'Espagne, l'île entière. Plus tard, en 1512, le capitaine Diego Velasquez plaça sous l'invocation de *Nuestra-Señora de la Ascencion* la ville qu'il éleva sur l'emplacement du village de Baracoa : ce fut la première colonie fondée dans ce beau pays. Depuis, cette petite cité a repris son ancien nom : sa population se composait, en 1847, de 627 blancs, 923 hommes de couleur libres et 303 esclaves. Le paysage qui l'entoure a excité l'admiration de Christophe Colomb et de tous les voyageurs modernes. « La puissance de la végétation est telle dans ce climat, dit un savant naturaliste (1), qu'elle envahit et domine tout. En parcourant le pays, on n'aperçoit qu'un immense tapis de feuillage : on dirait, au premier abord, que la nature n'a produit que des plantes ; la terre ne laisse deviner ses formes extérieures que par les ondulations des massifs de verdure qui la recouvrent, et le règne animal ne se manifeste à la vue que par les oiseaux qui planent dans l'air. Tout le reste est caché et enseveli au milieu d'un amas de troncs et de branches, impénétrable labyrinthe dont on ne saurait en Europe se faire une idée. » La vue que nous empruntons à un album de jolis dessins, lithographiés à la Havane, nous paraît bien indiquer, quoique dans un cadre très-restreint, cette magnificence de la reine des Antilles. L'auteur de *la Havane* exprime avec enthousiasme la surprise et le ravissement dont son âme fut saisie dans ces vastes forêts : « Des arbres énormes aux feuilles exubérantes et dentelées s'élevaient au-dessus de nos têtes, et leurs racines entremêlées

(1) La lieue espagnole est de plus de six kilomètres.

(1) Ramon de la Sagra, *Histoire physique, politique et naturelle de l'île de Cuba.*

et découvertes par les eaux des torrents glissaient en s'accrochant de leurs griffes gigantesques jusqu'au fond des précipices; plus haut encore, s'élançaient dans les airs le cèdre, l'acajou, l'ébénier noir et lustré, la *daguilla*, dont l'écorce sert à faire la plus belle batiste; le cannellier, le copal, si précieux pour la santé; l'indigo, le poivrier, le *manzanillo*, le *jaguey* aux racines élastiques, le *cuajani* aux semences vénéneuses; le *guao*, dont le contact enflamme la peau; la *aguedita* et le *caisimon*, qui calment les douleurs; la *iguerita*, qui purifie le sang; le quinquina, le *palma real*, le plus bel arbre de l'univers, et le *ceiba*, ce géant du règne végétal. » L'Album havanais nous apprend que les habitants de Baracoa se plaisent à galoper sur des taureaux à travers les bois. Nous n'aimerions guère, en France, à faire l'essai de ces coursiers cornus dans nos parties de campagne. Il est difficile de voir sans étonnement ce cavalier au blanc costume confier la vie de sa femme, celle de son enfant et la sienne, à l'un de ces fougueux animaux, sans bride, sans selle, libre de s'abandonner à toutes les violences et à toutes les fureurs de son terrible tempérament. Pour se complaire et jouir d'une sécurité si parfaite sur un tel bucéphale, il faut avoir un peu de sang de toréador dans les veines. L'expérience pourrait être curieuse à faire; mais mieux valent, pour l'usage ordinaire, les innocentes émotions que donnent à nos petits ménages parisiens les paisibles montures de Montmorency. Il est probable, du reste, que la mode de se promener ou de voyager à dos de bœuf ou de taureau n'est pas très-répandue dans l'île de Cuba; du moins un intrépide touriste, M. Rosemond de Beauvallon ([1]), qui l'a parcourue dans tous les sens, ne parle-t-il que de chevaux. « Pour voyager sur tous les points de l'île, on trouve, dit-il, d'excellents chevaux du pays, qui, aux avantages inappréciables d'un pied sûr et d'une force peu commune sous une frêle apparence, joignent une allure fort agréable; ils vont tous l'amble, ce qui permet de faire quinze à vingt lieues par jour sans trop de fatigue pour l'homme et pour la bête. »



Un paysage près de Baracoa, dans l'île de Cuba. — Dessin de Karl Girardet.

([1]) *L'Ile de Cuba*, 1848.

LES PETITS BONHEURS DE LA VIE HUMAINE,

A L'USAGE DE CEUX QUI NE RECHERCHENT PAS LES PLAISIRS BRUYANTS.

Voy. t. X, p. 50, 109, 250.

LES EMPLETTES.

O Lamb! poëte des minuties, des sensations délicates et éphémères, des riens gracieux et des *minces plaisirs*,

pourquoi, lorsque tant de gens amplifient les malheurs de la pauvreté, pourquoi ne célébrerais-je pas avec ta sœur ses avantages? La privation n'est-elle pas l'assaisonnement des petites jouissances? Ne fait-elle pas rayonner de l'éclat du diamant la mesquine verroterie, créant, comme font les grands peintres, la lumière par l'opposition de l'ombre?

Lamb avait toujours aimé les petites figures grotesques à teinte azurée qui, avec la prétention d'être des hommes ou des femmes, flottent en pleine indépendance, et sans être limitées par aucun élément matériel, en un temps où la perspective n'était pas encore née, sur une tasse à thé de porcelaine de Chine.

« Oui, dit-il, un soir qu'assis avec sa sœur devant le guéridon étroit, tous deux savouraient tranquillement leur pékao, j'aime à voir mes vieux amis qu'aucun éloignement ne rapetisse, j'aime à les voir figurer en l'air (si l'on s'en fie à nos lois d'optique), bien que placés sur la terre ferme; car on ne pourrait sans impolitesse refuser le titre de terrain à cette tache d'un bleu plus sombre, que l'artiste, en toute bienséance et par amour du vrai, a fait sourdre au-dessous des sandales de ces personnages. J'aime ces hommes à visages féminins, ces femmes plus féminines encore, s'il se peut, en leur souriante expression. Regardez-moi ce jeune et courtois mandarin présentant à une dame le thé posé sur un plateau à une bonne demi-lieue d'elle: la distance n'ajoute-t-elle pas à son air de profond respect? Et plus loin cette même dame, ou quelque autre (sur une tasse chinoise, la ressemblance devient identité), prête à s'embarquer dans le petit bateau de fée amarré auprès d'elle, avance un pied menu qui va infailliblement se poser, grâce aux grossières lois toutes physiques des angles de notre monde, sur un pré fleuri tout là-bas, à l'autre bord de l'étrange rivière dont la source est dans l'air ambiant où retourne son embouchure. Ici dansent les pagodes avec les arbres et les chevaux; là une vache et un lapin s'étendent côte à côte, dans leurs égales dimensions, car ainsi le veut la transparente atmosphère du lucide empire du Cathay! »

Lamb admirait toutes ces choses sur un service en vieille porcelaine de Chine bleue, dont il se félicitait d'avoir fait emplette la veille; mais sa sœur ne répondait rien : elle trouvait la joie mesquine pour une si grande dépense; et comme son frère interrogeait de l'œil le pli qui rembrunissait son front :

« Je regrette les bons vieux temps, dit-elle, où nous n'étions pas tout à fait si riches; je *ne nous* souhaite certes pas la misère, mais bien ce piquant assaisonnement que donne aux choses la difficulté de se les procurer, ce relief d'un long désir, qui change en luxe opulent le plus léger comfort. Un achat pour nous maintenant n'est qu'un achat; autrefois c'était une conquête. Vous souvient-il de l'époque où tout ce qui dépassait le strict nécessaire donnait lieu à un débat amical de plusieurs jours? Et les pourquoi, les comment, les pour, les contre! Sur quel point économiser? Comment faire face à la lourde dépense? Cela valait alors la peine d'acheter! On avait quinze jours de réflexions, d'hésitations, de discussions, de rêves, de crainte et d'espoir. Tant de vie, bon Dieu, souvent pour quinze pauvres sous!

» Que de mois vous avez porté le vieil habit marron tout râpé, au grand scandale de vos amis qui vous en faisaient honte, et cela pour l'amour d'un vieux bouquin! Vous souvient-il du jour où la détermination d'acheter le livre fut prise? Il n'y eut pas à dire; à dix heures du soir, je vous vois encore partir en toute hâte, faire lever le libraire qui, en grommelant, rouvrit sa boutique; et, au retour, me montrer avec transport le cher volume qu'il s'agissait de collationner, disiez-vous, sans désemparer : vous n'aviez pas la patience d'attendre au matin, et il fallut sans délai y recoller quelques feuilles détachées. Tout cet entrain, n'était-ce pas du plaisir? Avez-vous, à promener votre fin habit noir, moitié de l'honnête orgueil avec lequel vous étaliez celui qui montrait la corde, le portant deux ou trois mois de trop, et cela par scrupule de conscience, à cause de ces douze bons francs prodigués sur l'in-folio rongé des vers? Aujourd'hui qu'il ne tient qu'à vous d'acheter tout livre qui vous plaît, me revenez-vous jamais chargé de quelque précieuse acquisition?

» Que d'excuses n'avez-vous pas entassées pour la gravure d'après Léonard de Vinci? Elle n'avait pourtant coûté que trois écus. Vous la regardiez, vous songiez à l'argent; et vous repensiez à l'argent, et vous contempliez de nouveau le tableau! Là, n'était-ce pas une volupté d'être pauvre? Il ne tient qu'à vous maintenant d'aller flâner le long des boutiques, et de m'en rapporter un monde de gravures; vous en souciez-vous seulement?

» Et nos promenades donc! à Enfield, Potter's Bar et Waltham, par un beau jour de congé! Fêtes et vacances se sont envolées depuis que nous sommes riches! Vous souvient-il du petit panier à anse dans lequel je portais notre régal, le succulent morceau d'agneau froid? Que de joyeuses incertitudes sur le lieu où se dresserait notre tente! Que de conjectures sur la mine refrognée ou souriante de l'hôtesse à laquelle nous demanderions l'abri, la table et un pot de petite bière! Et le grand problème à résoudre : accorderait-elle ou non une nappe? A présent, dans nos parties, certes elles sont rares, il ne s'agit que de faire route en voiture, d'entrer dans la meilleure auberge, et d'y commander un dîner qui n'a jamais le parfum, la saveur de ces festins qu'assaisonnaient l'incertitude et l'imprévu!

» Quel plaisir de manger une fois des fraises dans leur primeur! On se faisait fête alors d'un plat de petits pois encore chers! Aujourd'hui, que nous importe? on en a tous les jours; et si l'on s'avisait de quelques friandises plus recherchées et au-dessus de notre ordinaire, ne serait-ce pas une sorte de perversité, l'acte d'un égoïsme glouton? En ces vieux jours, un régal, c'était un peu au delà du nécessaire, et quoique pauvres nous pouvions nous le donner sans remords. Désormais c'est le superflu du superflu; un luxe, non plus une joie! »

Lorsque à travers la distance et le temps, et grâce aux lettres moulées (ces enchanteurs de Gutenberg), j'assistais aux causeries de Charles Lamb et de sa sœur, mille souvenirs personnels s'éveillaient. Moi aussi j'ai joui du plaisir d'amasser à grand'peine la petite somme qui devait payer une emplette désirée, jouissance aiguisée par la privation. Moi aussi j'ai senti un innocent orgueil à faire durer un antique meuble, à rafraîchir un vêtement fané. Quel bonheur de garnir, à l'aide d'inventions étranges, la petite chambre lavée à la chaux que j'appelais ma maison de campagne! d'y changer un vieux coffre en une armoire neuve, et d'entourer la pièce de somptueux divans, grâce aux caisses sur lesquelles des sangles artistement clouées soutenaient deux sacs de toile d'emballage remplis de foin et recouverts de housses! J'ai mes réminiscences de fraises conquises par de longues marches et des demi-journées passées dans les clairières des bois, couché sur la mousse et le serpolet. Mais en lisant les regrets de la sœur de Lamb, le souvenir qui se dresse surtout devant moi, c'est celui de mon pauvre accordeur de pianos et de sa ménagère.

Mari et femme avaient vieilli en vivotant, rejoignant à grand'peine les deux bouts de l'année à force d'économie, on ne saurait dire de privations, tant la patience et une cordialité mutuelle assaisonnaient pour eux le peu qu'ils possédaient; mais enfin leur intérieur était nu, leurs vêtements mesquins, leur ordinaire strict. C'était ce *tout juste* si court, si rigoureux. Les deux fumeux tisons de bois vert qui, par les jours de gelée, se regardaient ainsi, chacun à

part sur son chenet, avaient le nez rouge de froid, disait un malicieux voisin, tout comme les maîtres du logis, lesquels pourtant ne s'enrhumaient pas plus que d'autres.

Un certain samedi, par ce temps gris et froid qui resserre les corps et presque les âmes, je rencontrai mes deux bonnes gens se promenant bras dessus bras dessous et la figure rayonnante. Le soleil, dont Paris, depuis près d'un mois entier, faisait son deuil, semblait avoir oublié un de ses rayons dans leurs yeux, et ils me parurent en toilette. Sur la proprette robe d'indienne, sur le châle frais repassé de la femme, se dessinaient des raies minces et droites qui témoigaient du soin avec lequel, de temps immémorial, ces précieux habits du dimanche étaient ployés dans les mêmes plis réguliers, et serrés sous un linge blanc. Si la redingote du mari laissait quelque peu voir la corde, on y aurait en vain cherché une tache, un grain de poussière. La brosse avait, comme vos jours, cher couple! marché d'un pas égal, toujours dans le droit sens, et pas un poil de l'antique chapeau ne s'était aigrement rebroussé sous un procédé peu courtois. Que m'avisé-je d'ailleurs de parler de ces vêtements que je cessai d'apercevoir du moment que j'eus rencontré leurs resplendissants visages! Leurs poitrines aspiraient l'air avec bonheur, et leur sourire faisait à tous les passants une aumône de joie.

— Quelle bonne aubaine vous est donc advenue? dis-je au brave homme en l'accostant.

Il cligna de l'œil, me fit un affectueux signe de tête, et tapota du bout des doigts un paquet qu'il portait avec grande révérence et que sa femme, par une surabondance de précautions, soutenait encore de la paume de la main passée sous le bras du mari.

— Eh! que tenez-vous donc là si respectueusement? ajoutai-je.

— Faites-moi l'honneur de monter chez moi, me dit-il (nous étions rue du Faubourg-Saint-Jacques, près de sa porte), et je vous *la* montrerai.

— Vous n'avez jamais vu sa pareille, ajouta la femme; voilà deux ans que nous la guettons.

Je n'eus garde d'alléguer des obstacles, car je désirais voir désempaqueter la merveille qui réjouissait si fort l'honnête ménage. Nous grimpâmes l'un après l'autre l'escalier obscur et tournoyant, non sans de nombreuses recommandations de la bonne femme au bonhomme de prendre garde au tournant... à la marche usée... au chat de la voisine, qui, se faufilant entre ses jambes, réclamait par un expressif miaulis l'habituelle caresse.

Nous arrivions : il y eut halte à la porte. Le mystérieux paquet gênait le mari, qui cherchait la clef dans la poche de son gilet. Enfin, les difficultés surmontées, la porte ouverte, nous entrons en procession solennelle dans le salon fort peu garni, malgré les deux fauteuils de velours d'Utrecht usé qui flanquaient le foyer cendreux, et les quatre chaises de paille qui emprisonnaient le vieux piano long.

Les deux époux poussèrent d'accord un soupir de satisfaction. « Fera-t-*elle* bien là au milieu! s'écria la ménagère, indiquant de l'œil le manteau de la cheminée; et le mari, s'avançant à pas comptés, y posa, juste entre les deux mesquins flambeaux sous verre qui en faisaient l'unique ornement, l'objet enveloppé de papier qu'il portait à deux mains, et que sa femme commença aussitôt à démailloter avec plus de délicatesse et de précautions encore que de promptitude.

Enfin *elle* apparut dans toute sa splendeur.

C'était une modeste pendule dont le petit cadran était porté dans une hotte dorée par un commissionnaire de bronze.

Se retournant d'un air de triomphe vers son mari qui était tout yeux, et vers moi qui prenais ma part de l'allégresse commune :

— Eh bien, n'est-ce pas tout juste sa place? s'écria-t-elle.

Jamais riche garniture de bronze, d'albâtre ou de malachite, jamais splendide ouvrage constellé de pierreries ou sculpté par Benvenuto, jamais admirable échantillon de l'art antique, déterré à grands frais à Rome ou dans Athènes, ne fut considéré avec plus de joie et d'orgueil par ses heureux propriétaires; jamais emplette ne rendit l'acheteur plus joyeux.

Il y avait tantôt vingt ans que le brave couple désirait une pendule. Un peu plus d'aisance avait permis depuis quelques années, en mettant sou sur sou dans la tirelire, d'amasser la somme immense de soixante francs. La pendule ne coûtait pas moins.

— Une si belle pièce! répétait la ménagère.

— De hasard, mais très-bonne, affirmait le mari. L'horloger du coin en répond, et c'est un brave homme.

— N'est-ce pas, mon ami, du premier jour que je l'ai vue, il y a bien vingt bons mois, j'ai dit : La voilà! c'est celle-là qu'il nous faut... Et l'avoir juste pour l'anniversaire de nos noces! ce jour-là nous a toujours porté bonheur!

Je partageai leur joie, bien qu'elle me fît honte, à moi qui accepte si froidement toutes les jouissances de ce luxe dont une si petite part excitait chez eux de si vifs transports. En les quittant, je me répétais que notre souverain maître est un plus grand niveleur qu'on ne pense. En distribuant inégalement les biens ici-bas, il mit à côté du *peu* la saveur, et du *beaucoup* la satiété.

Si le financier manque son coup, les courtisans disent de lui : C'est un bourgeois, un homme de rien, un malotru; s'il réussit, ils lui demandent sa fille.

LA BRUYÈRE.

UNE GAZETTE INDIENNE.

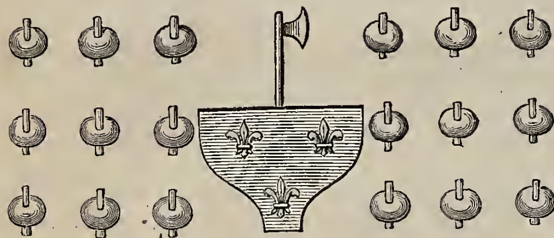
On sait que les Aztèques, ces intelligents habitants du Mexique, retraçaient leurs actes journaliers, promulguaient leurs lois, réglaient leurs budgets, composaient leurs chroniques, à l'aide de signes de convention qui, en quelques traits, représentaient tout un fait ou toute une idée. Dans leurs manuscrits, la parole est figurée par le dessin d'une langue; le voyage, par l'empreinte d'un pied; un tremblement de terre, par un homme couché sur le sol. « Ces symboles, dit M. Prescott, étaient souvent arbitraires et variaient selon la fantaisie de l'écrivain. » Cependant il y avait des écoles où les jeunes gens étudiaient la mythologie, l'histoire, l'astronomie, et en même temps apprenaient à connaître et à former les hiéroglyphes qui enseignaient ces différentes sciences.

Les Péruviens avaient aussi des lettres hiéroglyphiques. De plus, ils employaient, en guise de registres, leurs *quipos*, c'est-à-dire des cordages reliés à un même fil, comme les feuillets d'un livre réunis sous une même couverture. Chacun de ces cordages avait, par sa longueur ou par sa couleur, une signification particulière, et les nœuds qui y étaient faits lui en donnaient encore une autre. Le cordage rouge représentait les soldats; le jaune, l'or; le blanc, l'argent; le vert, la prairie; le noir, les troupeaux : les nœuds représentaient tant de nombres ou tant de mesures; en sorte qu'un gouverneur pouvait avoir, avec ses quipos, toute la statistique de son district.

Les Indiens de l'Amérique du Nord possédaient aussi tout un système d'images calligraphiques qui servaient à décrire les principaux événements de leur vie de chasseurs et de leur vie de guerriers. Un érudit américain, M. Thomas, a

découvert toute une page de ces narrations indiennes. Nous la reproduisons ici telle que M. Thomas l'a publiée dans le second volume de son *Histoire de l'imprimerie.*

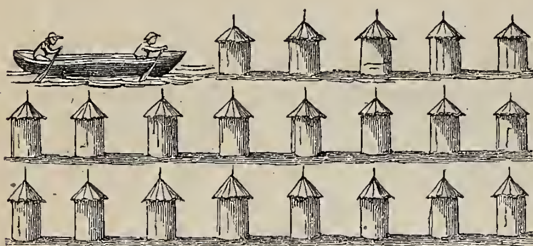
Cette singulière gazette nous montre les mouvements d'une troupe d'Indiens qui, au dix-septième siècle, s'associaient aux colons de la France dans leurs luttes incessantes contre les Anglais. Mais pour comprendre ces grossières ébauches, il est nécessaire d'y joindre une explication.



1. La hache placée au-dessus de l'écusson fleurdelisé indique l'alliance des Indiens avec les Français. Chaque signe placé à gauche et à droite de cet écusson représente le nombre 10, ce qui forme un total de 180 Indiens.



2. Le départ des guerriers est figuré par cet oiseau qui ouvre ses ailes sur une montagne. La lune avec le daim annonce la date de cette expédition (le premier quartier de la lune du daim, qui correspond au mois de juillet).



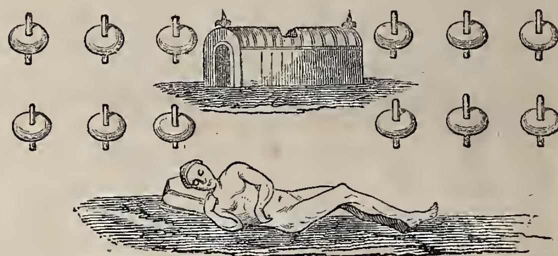
3. Le canot nous fait voir que les Indiens ont fait leur premier trajet par eau ; et le nombre des huttes, qu'ils sont restés vingt et un jours en route.



4. Ils posent le pied sur le sol, et voyagent sept jours par terre.



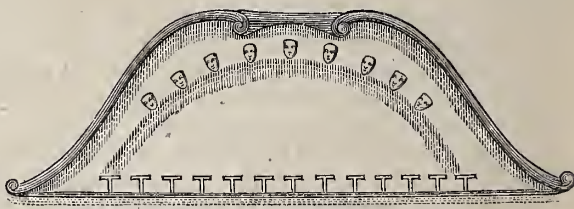
5. Ils arrivent, au lever du soleil, près du terrain occupé par l'ennemi, et les trois huttes indiquent qu'ils ont fait là une halte de trois jours.



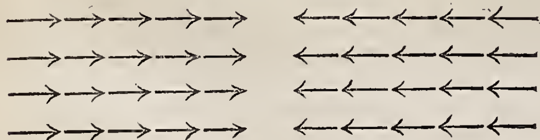
6. Ils surprennent dans leur sommeil cent vingt Anglais (12 fois 10), et font une brèche dans leur habitation.



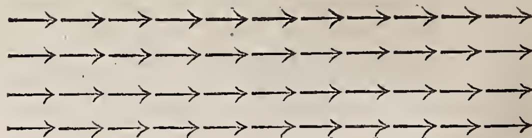
7. Ils assomment avec leur *tomahawk* onze ennemis, et en font cinq prisonniers.



8. Ils ont perdu dans ce combat neuf de leurs hommes, représentés par ces neuf têtes encadrées dans l'arc.



9. Les pointes des flèches dirigées les unes contre les autres sont le signe du combat.



10. Toutes les flèches tournées dans le même sens annoncent la déroute et la fuite de l'ennemi.

L'HOSPITALITÉ DANS LE NORD.



Intérieur d'une habitation norvégienne, tableau de Tidemann. — Dessin de Morin.

L'hospitalité est une des vertus distinctives des peuples du Nord, une vertu qui déjà leur donnait un noble trait de caractère dans la rudesse de leur antique paganisme, et que le christianisme a encore épurée et fortifiée.

Dans l'un des poëmes de la vieille Edda, le *Havamal* (chant suprême), que les Scandinaves attribuaient à leur dieu Odin, il est écrit :

Il a besoin de feu, celui qui entre les genoux gelés; il a besoin de nourriture et de vêtement, celui qui a traversé les montagnes.

Le paysan russe dit aujourd'hui, dans un de ses proverbes populaires :

« Noujda ne jdett vedrenoi pogodni. » (Le besoin n'attend pas le beau temps.)

En Islande, dans les cabanes en lave ou en bois des pêcheurs, il y a une chambre à part, une chambre réservée pour l'hôte inconnu, pour le pauvre voyageur qui vient au nom de Dieu demander l'hospitalité.

En Finlande, dans les habitations agricoles dispersées le long du Muonio, l'été, quand les travaux des champs appellent tous les habitants de la maison au dehors, la mère de famille pose du pain, du lait, sur la table, et laisse la porte de sa maison ouverte, afin que ceux qui passeront par là en son absence puissent s'asseoir à son foyer et y prendre ce dont ils ont besoin.

Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature,

a dit la Fontaine. C'est une vérité que sentent surtout ceux qui occupent des maisons isolées, à une longue distance de la ville et du village, sur un sol peu fécond, sous un ciel rigoureux; ceux qui savent à quelles fatigues, à quelles souffrances, à quels dangers sont exposés, par le froid, par la neige, les voyageurs.

Les fils des âpres régions du Nord n'émigrent point comme ceux des riantes plaines du pays de Bade, des vertes collines du Wurtemberg. Ils ne vont point au delà de l'Atlantique chercher une terre plus féconde et une température plus douce. Ils aiment cette rude terre scandinave qu'ils cultivent si péniblement, et qui trompe si souvent leur espoir. Ils aiment ces fleuves, ces lacs, ces *fiords*, où, dans les orageux hivers, ils vont, au péril de leur vie, chercher un de leurs moyens de subsistance. Ni les séductions d'un travail plus facile, ni les rêves de fortune, ne peuvent les déterminer à quitter ces contrées boréales où ils sont nés, à se choisir une autre patrie. Il n'est pas un poëte d'Islande, de Danemark, de Suède, de Norvége, qui n'ait chanté avec enthousiasme les beautés étranges, mais souvent merveilleuses, de son pays, l'éclat des glaciers, les mystérieuses profondeurs des bois, le charme des longs jours d'été, la magie des nuits d'hiver, éclairées par les lueurs fantastiques des aurores boréales; et ces chants sont la vivante expression des sentiments de poésie instinctive et de patriotisme du peuple scandinave.

Mais lorsqu'une froidure prématurée paralyse la séve des épis d'orge et de blé, lorsqu'en une nuit fatale une gelée blanche anéantit toute une espérance de récolte, souvent alors les paysans du Nord sont obligés de déserter leurs champs infructueux et de s'en aller dans une autre province chercher dans leur industrieux labeur un autre moyen d'existence. Souvent, en automne, on voit cheminer sur les grandes routes des centaines d'hommes, de femmes, d'enfants, qui, du fond de la Dalécarlie, vont à Stockholm solliciter un asile pour l'hiver. Les hommes courageux et robustes entreprennent pour gagner leur vie les plus lourds travaux. Les femmes se mettent comme eux bravement à l'œuvre. Il en est qui façonnent divers ouvrages en laine ou en bois; il en est qui conduisent les barques du Mélar. Le printemps venu, toute cette active population retourne à ses bois, à ses champs, reprend la charrue, et recommence à creuser ses sillons trompeurs.

En Norvége aussi, les habitants des districts septentrionaux émigrent souvent vers les provinces du Sud. Ils s'en vont par les âpres sentiers des montagnes, de village en village, de maison en maison, s'offrant comme ouvriers, comme valets, à quiconque peut employer leur adresse et leur énergie, sans autre recommandation que leur malheur, sans autre garantie que leur honnête physionomie; et celui qui a besoin de leurs services ne leur en demande pas plus.

Quelquefois, ce n'est pas une famille entière qui entreprend ce long trajet, c'est une femme toute seule avec un enfant, une pauvre femme à laquelle la mort vient d'enlever l'époux qui était son soutien, et qui va peut-être à cent lieues de distance chercher dans son deuil de veuve un refuge près de quelque parent. Elle est seule, elle poursuit seule son triste voyage; mais elle marche avec confiance par les forêts sombres, par les montagnes désertes, car elle sait que personne n'oserait insulter à sa faiblesse, et dès qu'elle entrevoit la fumée d'un toit solitaire, elle sait qu'elle peut franchir sans crainte le seuil de cette maison, qu'elle n'en sera point froidement repoussée.

C'est une de ces pauvres voyageuses que M. Tidemann a représentée dans un de ses tableaux norvégiens. Voyez : elle s'est arrêtée dans une habitation où tout annonce une rustique aisance. Elle a froid, elle est fatiguée, et dès son entrée on l'a fait asseoir près du foyer. Elle porte un enfant sur ses épaules. Celle qui lui donne l'hospitalité en a un sur ses bras. Les deux femmes se rejoignent par un même sentiment de cœur, par la tendresse maternelle. La maîtresse de maison ne peut quitter l'enfant qui s'enlace à son cou; mais elle a une petite-fille, à qui elle a déjà inculqué ses principes de charité, qui va chercher une jatte de lait et vient en souriant l'offrir à l'étrangère. Elle restera sous ce toit salutaire, la pauvre étrangère, jusqu'à ce qu'elle soit complétement reposée. Elle prendra part au repas de la famille; elle dormira sur une bonne couche; puis, quand elle voudra partir, sa généreuse hôtesse lui mettra dans sa besace des provisions; la charitable petite fille regardera si l'enfant est assez chaudement vêtu, et lui donnera peut-être un de ses capuchons. Puis on lui dira cordialement adieu, et elle s'en ira en bénissant la demeure où elle a trouvé un doux asile, en implorant les grâces du ciel pour ceux dont la maison est ouverte au pauvre et le cœur à la pitié.

La précaution même de celui qui affecte de parler de la faiblesse de ses talents, passe presque toujours pour cette sensibilité de l'amour-propre, qui aime mieux dire du mal de soi que de s'en taire. Victor Leclerc.

LE SACRIFICE INTERROMPU.

A un mille de Sérampour s'élève une pagode dont le dieu sort pour se promener, une fois l'an, sur un char semblable à celui de Djaggernath que nous avons déjà décrit (voy, t. XX, p. 206). Cette fête, dit M. de Lanoye, rassemble toujours un concours immense de fanatiques, et plusieurs d'entre eux cherchent, comme à Djaggernath, une sainte mort sous les roues du char de l'idole. Il y a quelques années, un gentleman, secrétaire particulier du gouverneur général de la Compagnie des Indes, chevauchant par hasard de ce côté au moment de la cérémonie, aperçut un de ces Indous couché sur la route du Dieu; les roues du char allaient l'atteindre et infailliblement le broyer. Lançant son cheval au galop, l'Anglais tomba sur le martyr à coups de cravache. Le malheureux se leva aussitôt et s'enfuit à toutes jambes dans les jungles en criant au

meurtre!... Parfaitement préparé à une mort affreuse, il ne l'était pas aux coups de fouet!

WILLIAM RALEGH (1).

Ralegh est un personnage extraordinaire. Il y avait en lui plus de volonté, de force, d'activité, de courage, d'intelligence, d'enthousiasme, de génie naturel, qu'il n'en faut à des centaines d'hommes pour devenir remarquables. Militaire, navigateur, homme d'État, administrateur, historien, moraliste, il excella dans tout ce qu'il entreprit, et l'on peut dire que son caractère semble l'avoir contraint à tout entreprendre. On ne s'étonne point que Gibbon ait eu la pensée d'écrire la vie à la fois si glorieuse et si tragique de ce fameux courtisan d'Élisabeth. Avec un tel historien, le nom de Ralegh eût été assuré d'une immortalité aussi durable que celle des plus illustres noms de l'histoire moderne.

Ralegh naît, en 1552, dans une petite ferme au bord de la mer (2). Ses parents sont nobles, mais ont peu de fortune. On l'envoie étudier à Oxford. A dix-sept ans, il passe en France avec une centaine de gentilshommes anglais qui viennent soutenir la cause du protestantisme : il se bat à Moncontour, échappe au massacre de la Saint-Barthélemy (3), porte son épée dans les Pays-Bas, et prend part, sous le prince d'Orange, à la bataille de Rimenant, où don Juan d'Autriche est mis en fuite. De là, il va combattre la rébellion en Irlande, pour revenir bientôt en Flandre, sur une flotte anglaise qui a ordre de reprendre le port de Flushing. Dans toutes ces expéditions, il fait preuve d'un courage, d'une intrépidité, d'une intelligence remarquables : sa réputation militaire est fondée.

A vingt-quatre ans, il se tourne vers la science, étudie les mathématiques, et publie un traité sur la navigation, où il essaye de démontrer qu'il doit exister un passage aux Indes par le nord-ouest. Ce mémoire, remarqué par les savants, lui inspire la passion des grandes découvertes. En 1578, il s'embarque avec un de ses frères, Gilbert Humphrey (4) pour aller explorer la côte orientale de l'Amérique du Nord, et, pendant cette expédition, interrompue par divers accidents, il a occasion de se mesurer de nouveau avec les Espagnols.

Quand il revient en Angleterre, la guerre civile s'est rallumée en Irlande; il y est envoyé avec le grade de capitaine : son rôle, dans cette campagne, est considérable; il est nommé successivement gouverneur de la province de Munster et de Cork.

La reine Élisabeth désire le voir, et l'on sait avec quelle grâce ingénieuse il sait se faire distinguer, dès son entrée à la cour, en jetant son riche manteau sous les pieds de sa souveraine qui hésitaient à se poser sur un sol humide. Que n'eussent point donné les plus fins courtisans de la France ou de l'Espagne pour avoir eu, avant lui, une si galante inspiration! Ralegh dut à ce trait de présence d'esprit des preuves enviées de la faveur royale, qu'il sut d'ailleurs justifier et soutenir par d'éminents services. Après avoir formé vainement un nouveau projet de voyage au Nord, il confie à deux capitaines expérimentés le commandement de deux navires équipés à ses frais, et leur donne des instructions qui, rédigées avec autant de sagesse que de science et fidèlement suivies, amènent, en juillet 1584, la découverte d'une contrée d'Amérique, belle et fertile, située sur les confins méridionaux de l'État qui porte aujourd'hui le nom de Virginie (1). La relation de cet événement produit l'impression la plus vive sur la cour et sur toute la nation anglaise. Le voyage récent de Drake (2), quelque glorieux qu'il eût été, n'avait pas eu, pour l'Angleterre, des résultats si positifs et si féconds en espérances (3).

Dès ce moment, aucune des grandes célébrités contemporaines ne dépasse celle de Ralegh : il est élu membre du parlement; Élisabeth le nomme chevalier et le comble de richesses; il consacre, du reste, presque toute sa fortune au désir de protéger et d'étendre les relations commerciales qu'il a fondées entre l'Angleterre et l'Amérique; mais si actifs et si puissants que soient ses efforts, il lui est difficile de les faire triompher complétement au milieu de la guerre contre l'Espagne. C'est vers ce temps que « l'invincible Armada » jette en Angleterre un effroi tel que le souvenir ne s'en est jamais effacé. Ralegh se hâte d'enrôler et de discipliner la milice de Cornouailles, et, avec ce renfort, il prend une part très-brillante dans la défaite de la flotte espagnole. Il ne se distingue pas moins ensuite dans l'expédition envoyée par Élisabeth pour rétablir dom Antonio sur le trône de Portugal, d'où l'avait renversé Philippe II. Il commande, en cette occasion, avec sir Francis Drake et sir John Norris, et il ramène en Angleterre des navires pris sur les ennemis et chargés de munitions et d'approvisionnements de toute nature. Élisabeth lui fait présent, à cette occasion, d'une chaîne d'or. En 1591, il écrit, en l'honneur d'un de ses parents, sir Richard Granville, mort en livrant un combat sur mer aux Espagnols, une brochure où il enflamme l'esprit public d'une nouvelle haine contre ce peuple. Peu de temps après, il demande à la reine l'autorisation d'équiper une flotte pour aller s'emparer des navires qui, chaque année, transportaient des sommes d'or considérables du Mexique en Europe. Élisabeth consent d'abord, et Ralegh s'empresse de partir : un ordre de renoncer à son projet l'atteint en route; il n'en tient pas compte; mais cette désobéissance lui est nécessairement pardonnée, lorsqu'au retour de l'expédition, Élisabeth juge bon de légitimer son action en acceptant pour elle-même la part la plus considérable du butin fait sur les ennemis.

A cette époque, Ralegh avait quarante-deux ans : la première moitié de sa vie avait été brillante; depuis l'adolescence, il montait rapidement d'année en année et, pour ainsi dire, sans entrave vers la renommée, la puissance et la fortune. S'il eût disparu alors tout à coup de la scène du monde, son droit à une place éminente dans l'histoire de son pays n'eût pas été douteux; mais il était dans sa destinée de grandir encore. Ami de Drake, de Humphrey, de Forbisher, il devait acquérir d'autres titres plus directs et plus éclatants, et être compté parmi « les célèbres découvreurs (4) » de son temps; ami d'Edmond Spenser, de

(1) Ralegh signait ainsi son nom, que plusieurs de ses contemporains ont écrit *Raleigh* et *Rawleigh*. Plus anciennement, on trouve dans les chartes le même nom écrit *Rale* et *Ralega*. Il paraît que du temps d'Elisabeth on le prononçait *Roli*.

(2) A Hayes, dans le Devonshire.

(3) Il était à Paris pendant la fatale nuit, et il trouva un refuge, avec le jeune Sidney (depuis sir Philip), dans l'hôtel de l'ambassadeur anglais, sir Francis Walsingham.

(4) La mère de William Ralegh, épouse en premières noces d'Otho Gilbert, de Compton, avait eu de ce mari trois fils qui sont devenus célèbres : sir John, sir Humphrey et sir Adrien Gilbert.

(1) Ce nom même fut d'abord donné, en l'honneur d'Elisabeth, à la terre découverte par les navires de Ralegh.

(2) 1580. Voy. la Relation de Drake dans notre tome IV des *Voyageurs anciens et modernes*.

(3) Parmi les nouveaux objets de consommation dont on attribue à Ralegh l'introduction en Angleterre, il faut citer le tabac, que l'on vendit d'abord pour son poids en argent. Ralegh fut le premier gentilhomme anglais qui donna l'exemple de fumer le tabac; Elisabeth voulut le voir fumer en sa présence. On raconte qu'un valet de Ralegh, effrayé à la vue de la fumée qui sortait de la bouche son maître, lui jeta un verre de bière au visage pour éteindre cet incendie intérieur.

(4) Cette qualification, qui ne peut être remplacée par celles de *voyageur* et de *navigateur*, commence à être de plus en plus généralement usitée.

Bacon, de Shakspeare, de Ben Johnson, il devait mériter, dans sa vieillesse, d'être classé au nombre des écrivains supérieurs de l'Angleterre ; il était appelé, en un mot, à approcher de plus en plus du foyer rayonnant de la véritable immortalité. Le bonheur seul s'apprêtait à lui être cruellement infidèle dans la seconde partie de sa carrière,



William Ralegh. — Dessin de Chevignard.

et à le laisser tomber aussi bas dans l'abîme de l'adversité qu'il s'élèverait haut dans la gloire.

La suite à une autre livraison.

LA GARNACHE.

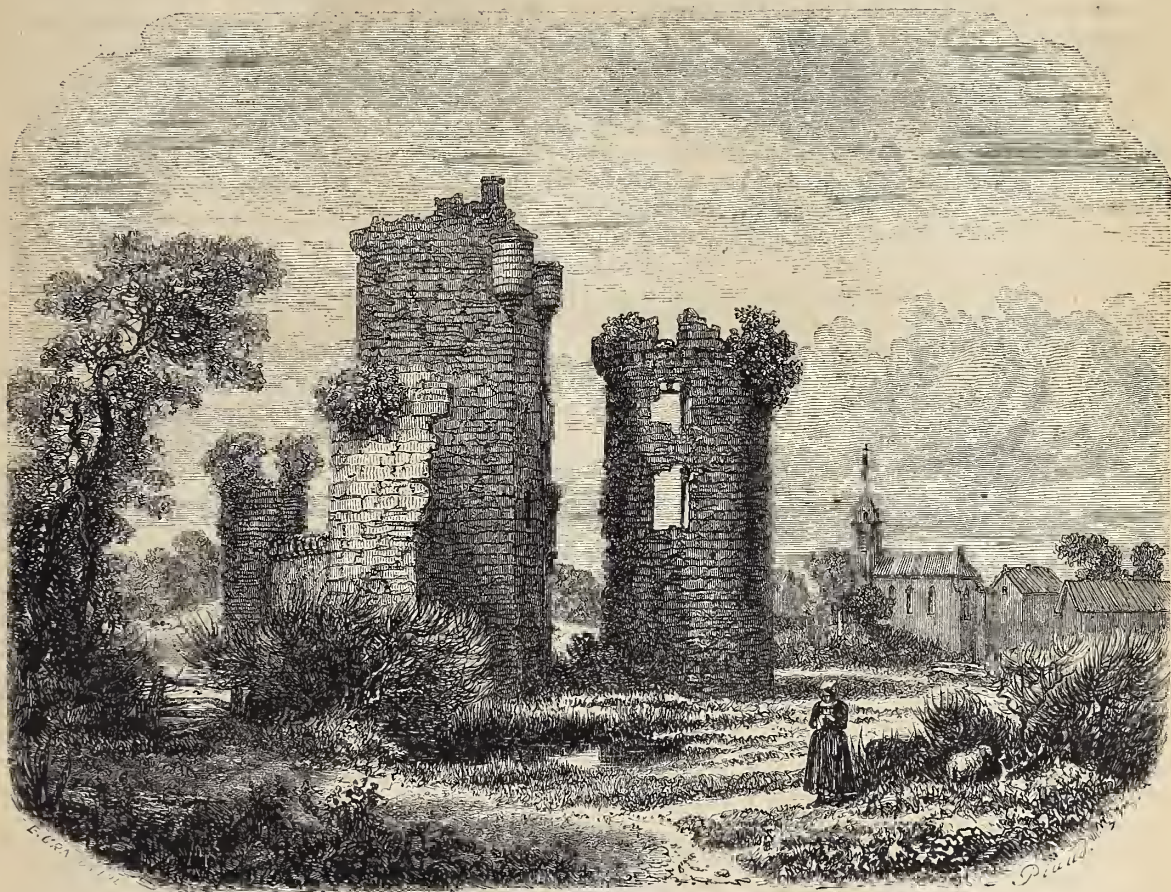
La Garnache était jadis le nom d'un gouvernement, d'une ville et d'un château de la Vendée. Le gouvernement comprenait un carré de terre entre la mer, la Boulogne, Machecoul et Apremont. Cette seigneurie paraît avoir été presque constamment unie à celles de Beauvoir-sur-Mer, de l'Ile-Dieu et de Noirmoutier. Il est probable qu'elle s'appelait originairement la Ganache (¹). Il est certain que sur les titres du douzième siècle on lit : *Gasnachia*, et qu'en ce temps on voit une suite de quatre Pierre de Gasnache, possesseurs de la seigneurie. Le premier d'entre eux fonda, vers 1110, le monastère de la Lande en Beauchêne, à la persuasion de Pierre II, évêque de Poitiers ; son fils, Pierre II de Gasnache, donna, un jour, aux religieuses de ce couvent, la moitié des sèches que ses hommes pêchaient à Beauvoir. Depuis la mort du dernier Pierre de Gasnache, la seigneurie passa successivement entre les mains de diverses familles : elle appartint à Pierre de Dreux, surnommé Mauclerc, duc de Bretagne ; à Maurice de Belleville, seigneur de Montaigne ; aux Clisson, aux Montendre, aux Rohan, aux Penthièvre, aux Guénégaud, aux Gondi, aux Villeroi. Quelques années avant la Révolution, la terre de Garnache, qui était devenue un marquisat, fut vendue à la famille du Pas, et ainsi finit son histoire féodale.

Le château et la ville de la Garnache étaient situés à quatre ou cinq lieues de la mer. Le géographe Nicolas Tassin les a dessinés dans ses *Plans et profils des villes et lieux considérables de France*. On y voit que l'un et l'autre étaient entourés d'une même enceinte. Le château avait, de plus, son enceinte particulière inscrite dans la première, et était fortifié de tours et de courtines. Du côté de l'ouest, ses murs étaient baignés par un fossé qui faisait

(¹) *Gasnachia*, *Garnaspia*, *Ganaspia*, *Guannache*, *Garnesche*, suivant les divers documents historiques. Les paysans disent aujourd'hui tout simplement *Ganache*.

Voy. sur ce sujet un mémoire de M. Ch. de Sourdeval, inséré dans la *Revue des provinces de l'Ouest*, *Bretagne et Poitou*, 2e année, 2e livraison; 1834. C'est à ce travail consciencieux que nous empruntons les éléments de notre texte.

aussi le tour de la ville; du côté opposé, l'enceinte plongeait dans un vaste étang. La ville, placée au nord-est, n'était guère plus grande que l'enceinte du château et de ses jardins. On pénétrait dans la ville par une porte au nord, et dans le château par une porte à l'angle de l'étang. Réparé et rajeuni à diverses époques, ce manoir fut incendié pendant les guerres de la Vendée. Il conserva cependant jusque sous le premier empire ses murs et la plupart de ses toits à pyramides et à cônes élevés. Il ne reste plus aujourd'hui que les débris du donjon et quelques tours : une route départementale traverse l'enceinte démolie. Les murs du donjon, qui paraît dater du treizième siècle, sont sans ornements : les fragments des tours rondes sont, au contraire, ornés de sculptures à lignes flamboyantes; de vastes croisées, légèrement cintrées, éclairaient de grandes salles carrées à chaque étage. La tour qui commandait la chaussée de l'étang et défendait la porte d'entrée, est couverte de lierre. Ces ruines servent de carrière à tous les habitants des villages voisins, et elles disparaîtront sans doute peu à peu sous leur marteau pour se transformer en maisonnettes, en granges et en étables.



Ruines du château de la Garnache, dans le canton de Challant (Vendée). — Dessin de Grandsire, d'après l'*Album vendéen.*

Quelques souvenirs intéressants s'attachent à ces ruines. En 1566, André de Rivaudeau, gentilhomme du bas Poitou, seigneur de la Groizardière en Châteauneuf, près la Garnache, fit imprimer une composition en vers, intitulée : *Aman, tragédie sainte,* tirée du septième chapitre d'Esther, et il la dédia à Françoise de Rohan, dame de la Garnache et de Beauvoir-sur-Mer. Vers l'année 1584, le mathématicien François Viète, originaire de Fontenay, en bas Poitou, vint se retirer au château de la Garnache, près de Françoise de Rohan, sa protectrice. En 1588, le château de la Garnache, défendu par du Plessis-Gesté, soutint contre les ligueurs, que commandait le prince de Nevers, un siége long et acharné, à la suite duquel la garnison, épuisée de vivres, de munitions et d'hommes, capitula et sortit avec tous les honneurs de la guerre. En mai 1621, la Garnache était retombée au pouvoir des protestants, qui guerroyaient dans le bas Poitou sous la conduite de Benjamin de Rohan. La place fut reprise en 1622 par le duc de Vendôme, et on rasa les fortifications par ordre de Louis XIII. Depuis longtemps, un petit bourg occupe l'emplacement de l'ancienne ville.

TREIZE A TABLE.

ANECDOTE.

Une brillante et nombreuse assemblée était réunie chez Mme Duvalier. Dans ce cercle de femmes somptueusement parées, mes yeux s'étaient arrêtés un moment avec admiration sur Mme Varel, que sa mise simple et modeste faisait remarquer entre toutes, sans qu'elle y eût songé; sa grâce naturelle paraissait, par le contraste, plus aimable et plus touchante. Mon vieil ami B..., s'étant approché de moi, me dit en souriant :

— N'est-il pas vrai que le général Varel a fait preuve de sens et de goût, en choisissant pour compagne cette charmante personne?

Je répondis comme mon ami B... devait s'y attendre, et il poursuivit en ces termes :

— Pour moi, qui ai le bonheur de la connaître particu-

lièrement, et d'être admis dans ses intimités, je puis vous assurer que mon attachement et mon respect pour elle croissent tous les jours. Varel est un de mes plus anciens et de mes meilleurs amis; mais je me sens pour lui comme un redoublement d'affection, depuis que je le vois se montrer le digne époux d'une telle femme. Et voyez comme les personnes étrangères, comme ces belles dames si brillantes sont elles-mêmes attirées auprès de Mme Varel par un charme irrésistible! La bienveillance sourit sur ses lèvres et brille dans ses beaux yeux; où qu'elle se trouve, elle remplit, sans le vouloir, le premier rôle; on le lui cède sans regret, parce qu'elle ne songe nullement à sa personne, et que son unique désir est toujours de répandre le bonheur autour d'elle.

Eh bien, cette dame, qui occupe aujourd'hui dans le monde une position si élevée; qui possède la richesse, le nom et tout ce que la foule admire, était, il y a deux ans, l'obscure et pauvre orpheline d'un officier mort au champ d'honneur en Algérie; et peut-être languirait-elle encore dans un triste abandon, si elle n'avait su prendre une résolution courageuse et se soumettre vertueusement aux conséquences de la pauvreté, et si d'ailleurs Mme Liris, la vieille tante de Mme Duvalier, n'était pas étrangement superstitieuse.....

— Je ne sais pas deviner, répondis-je à mon ami, ce qu'il peut y avoir de commun entre la nouvelle fortune de l'orpheline et les superstitions de Mme Liris.

Mon ami B... reprit la parole en ces termes :

— Il y a deux ans, Mme Duvalier invita quelques personnes à dîner pour fêter l'arrivée de cette riche tante, qui était venue de Bordeaux passer un mois à Paris chez sa nièce, son unique héritière. Rien ne fut négligé pour que cette dame trouvât dans la capitale tous les plaisirs que son âge lui permettait de goûter; on n'était occupé qu'à satisfaire ses fantaisies, à ménager ses faiblesses; or elle était, je vous l'ai dit, superstitieuse au suprême degré.

Les convives devaient être au nombre de quatorze; car vous jugez bien que le nombre fatal de treize aurait fait une peur horrible. Toutes les autres personnes étaient arrivées quand Mme Duvalier reçut un billet du colonel C..., qui s'excusait, alléguant un obstacle subit et imprévu. Voilà notre amie désolée; elle était véritablement hors d'elle-même; sa tante ne lui pardonnerait jamais un si fâcheux accident.

Je conseillerais aux personnes qui craignent de faire asseoir treize convives autour de leur table, de se borner à en inviter neuf ou dix, ou de monter hardiment jusqu'à quinze ou seize. Si vous êtes douze, il se peut qu'un de vos amis vous en amène un des siens, débarqué à l'improviste, et dont il ne sait que faire. Si vous vous arrêtez à quatorze, il vous arrive ce qui était arrivé à Mme Duvalier.

Son angoisse était trop visible pour échapper au regard pénétrant du docteur Albarin, le médecin de la maison. Le docteur Albarin savait apprécier un bon dîner, mais il était aussi dévoué à ses clients et capable de compatir à leurs faiblesses. Mme Duvalier s'étant donc approchée de lui avec mystère (il était dans ce moment auprès de moi), et lui ayant dit tristement :

— Mon cher docteur, nous sommes treize!

— Vraiment? C'est bien malheureux! répondit-il avec un malin sourire.

— Vous m'entendez bien, docteur, poursuivit la maîtresse de la maison; ce n'est pas pour moi que je m'inquiète, c'est pour ma pauvre tante, la plus superstitieuse des femmes.

— Madame, le ciel vous préserve de vous brouiller avec elle! J'y sais un bon remède, poursuivit-il, en cherchant des yeux son chapeau. Nous supposerons (et la supposition n'est pas sans quelque fondement) qu'un malade m'attendait avec impatience et réclamait mes secours.

— Que la véritable amitié est ingénieuse! dit Mme Duvalier avec une joie mal dissimulée; mais dois-je souffrir?...

— Comment, Madame?... je vais guérir deux malades à la fois, vous de votre angoisse, madame votre tante de sa frayeur, et j'ose croire que vous me pardonnerez de n'écouter que le devoir d'un praticien fidèle, qui ne peut voir souffrir ses clients lorsqu'il tient leur salut dans sa main.

En parlant ainsi, il montrait son chapeau à notre amie, et s'esquiva sans bruit sur-le-champ.

On n'attendait plus, depuis quelques moments, que le signal du chef pour se mettre à table; Mme Duvalier respirait plus librement.

— Ce pauvre colonel! ce bon docteur! disait-elle, combien je les regrette tous deux!

Et je n'étais pas le seul qui sentît la force particulière des derniers mots, sur lesquels notre hôtesse avait appuyé vivement. Mais, à peine les eut-elle prononcés, que la sonnette d'entrée retentit, et je vis Mme Duvalier tressaillir. Hélas! ce n'était pas sans cause : le colonel avait pu rompre sa chaîne; il accourait joyeux et pressé, et parut charmé de voir qu'il n'avait rien perdu pour arriver un peu tard.

Quant à la maîtresse de la maison, elle fut visiblement déconcertée, et ne dissimula pas mieux son chagrin qu'elle n'avait fait sa joie. Après les politesses d'usage, elle sortit, rentra, sortit encore; tout le monde était en suspens; évidemment le chef avait reçu l'ordre de différer... Cependant que pouvait espérer notre amie?...

Les fâcheux abondent ici-bas, nous dit-on, il en pleut tous les jours; mais un indifférent qui survienne à propos pour nous tirer d'un mortel embarras, c'est ce qui ne se voit guère.

Dans toute maison bien montée, il faudrait avoir un convive tout prêt à produire, au besoin, comme on a un pâté froid, ou telle autre réserve de surplus, dans les familles où l'on est appelé à recevoir quelquefois des hôtes inattendus. Un convive toujours disponible, sur lequel on pourrait mettre la main en cas de nécessité, ne serait pas l'officier le moins utile de la maison. Il aurait sa chambre et sa table à part, et ne serait appelé qu'à titre de doublure, comme cela se pratique au théâtre, quand l'acteur principal fait défaut.

Que n'aurait pas donné la dame du logis pour avoir dans ce moment la doublure du docteur. Je la voyais si tourmentée que j'allais, je crois, sous un vain prétexte, me retirer charitablement. Ce qui m'arrêtait encore, c'était la pensée que le docteur, qui demeurait dans la même maison que le colonel et qui était de ses amis, pourrait venir à savoir l'apparition de son voisin chez Mme Duvalier, et je craignais qu'après mon départ, au moment de se mettre à table, on ne vît accourir M. Albarin, pour la même raison et avec le même zèle qui l'avaient fait partir. Mme Duvalier, pâle et troublée, s'était approchée de moi, et, du ton le plus douloureux :

— Mon ami, me dit-elle avec une voix étouffée, nous voilà treize comme auparavant!

— C'est vrai, Madame, il y a quelqu'un de trop, et si vous croyez.....

Elle ne paraissait nullement pressée de m'interrompre; mais la sonnette retentit encore une fois, et la désolée nièce s'écria, avec un accent passionné :

— Si c'était le docteur!

Ce n'était pas lui. Une femme de chambre vint dire tout bas à sa maîtresee :

— Madame, une jeune demoiselle demande à vous parler; elle vient s'offrir à vous comme dame de compagnie, ayant appris que vous en cherchez une.

— C'est se présenter à propos, dis-je gaiement à Mme Duvalier.

— Vous croyez rire, me répondit-elle; si elle est présentable, je ne la laisserai pas échapper; je vous l'amène sur-le-champ.

Or c'était Mlle Jouvigny, aujourd'hui Mme Varel.

— Jamais je ne fus plus agréablement surprise, me dit le lendemain Mme Duvalier; je trouvais inopinément, pour me tirer de peine, une belle personne pleine de distinction et de modestie. Sa toilette était sans doute bien simple auprès des nôtres; mais qui s'arrête jamais à étudier la toilette de Mme Varel? et alors elle avait à peine dix-huit ans; elle était toute nouvelle pour ma société. Enfin, il se trouva que le colonel avait fort connu son père, et qu'il put rendre un hommage touchant au rare mérite, au noble courage de ce soldat mort pour la France. Mlle Jouvigny remercia le colonel en quelques mots pleins de grâce et de sensibilité; mais elle ne se troubla point, elle reçut, avec cette simplicité charmante que nous lui connaissons, les prévenances amicales de tous mes convives. Ma bonne tante elle-même fut ravie, et ne trouva point mauvais que l'attention générale se fût un peu détournée de sa personne. Il semblait, en effet, que le dîner se donnât en l'honneur de Mlle Jouvigny.

On ne m'a pas laissé jouir longtemps d'une si aimable compagne, me disait plus tard Mme Duvalier; elle était à peine chez moi depuis quelques semaines, quand le général, ayant fait sa connaissance dans ma maison, me déclara qu'il n'aurait jamais d'autre femme, et me chargea de lui offrir sa main.

— Dites, après cela, que le nombre de treize porte malheur, disais-je à notre amie.

— Disons plutôt, me répondit-elle, que la Providence, qui fait souvent tourner le mal en bien, tire aussi fréquemment des plus petites causes les plus beaux et les plus heureux effets.

LES NÉVÉS.

A côté des glaciers se forment des amas de neige perpétuelle connus sous le nom de *névés*. Ces neiges n'offrent point d'adhérence et les grains n'y sont pas cimentés par l'eau congelée; leur surface n'offre aucune glace solide.

La forme grenue qu'affectent ces neiges résulte de l'extrême sécheresse de l'air, qui, dans les hautes régions, empêche la vapeur d'eau de se transformer en flocons. Les névés qui se trouvent à une hauteur où il dégèle et pleut fréquemment, n'ont pas assez d'épaisseur pour retenir les eaux qui les pénètrent; ils restent immobiles. Au contraire, les *firns*, autrement dit les névés qui sont placés à une altitude où les dégels et les pluies sont rares, offrent dans leur masse une sorte de stratification, résultant de leur fonte incomplète. Les névés se solidifient peu à peu et se transforment en glaciers.

Les glaciers se distinguent encore des névés par des teintes très-variées que l'on n'observe pas chez ceux-ci, et entre lesquelles la teinte bleue est la plus frappante. On remarque aussi sur ces amas glacés, qui forment de véritables *mers de glace*, des bandes brunâtres.

Nous ne devons lire que pour nous aider à penser.

GIBBON.

LE TOMBEAU DE VICTOR JACQUEMONT.

Une simple pierre couvre les restes de Victor Jacquemont dans le cimetière européen de Bombay. Le feuillage d'un casuarina la protége de son ombre, et toutefois, depuis vingt-quatre ans, le soleil, la pluie, les plantes parasites, travaillent incessamment à sa destruction, qui ne peut pas tarder beaucoup d'être complète, si la piété de quelque Français, à défaut de celle de nos agents officiels, ne vient à temps y mettre obstacle. On lit encore à demi, sur cette pierre, la modeste épitaphe dictée par notre malheureux compatriote, le matin même du jour où il expira :

VICTOR JACQUEMONT,
NÉ A PARIS, LE 8 AOUT 1801,
DÉCÉDÉ A BOMBAY, LE 7 DÉCEMBRE 1832,
APRÈS AVOIR VOYAGÉ TROIS ANS ET DEMI DANS L'INDE.

VISITE AU DÉPOT DES CARTES
ET COLLECTIONS GÉOGRAPHIQUES,
A LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

Il y a trente ans, les sciences géographiques n'avaient point, rue Richelieu, une section distincte dans les vastes bâtiments de la Bibliothèque royale. En 1828, sur l'initiative de M. de Martignac, on créa un *dépôt des cartes et plans* et on appela un des illustres survivants de l'expédition d'Égypte, M. Jomard, de l'Institut, à le diriger.

Ce dépôt fut annexé, en 1833, à celui des estampes, occupant l'entre-sol de l'aile méridionale, à droite de l'entrée, et à l'étage au-dessous des manuscrits. Quant on avait traversé les quatre pièces occupées par les estampes, on arrivait à une salle étroite, encombrée de cartons, obscure en hiver, et où cinq ou six places au plus étaient à la disposition des travailleurs, que d'ailleurs un aménagement aussi incommode attirait fort peu.

Après vingt ans et plus, on s'occupa sérieusement de remédier à un pareil état de choses. Le dépôt des estampes, déplacé en 1854 et transféré au rez-de-chaussée du bâtiment central, qu'il occupe aujourd'hui, laissa son ancien local tout entier au dépôt des cartes et plans, qui changea dès lors ce nom pour celui de *dépôt des cartes et collections géographiques*. Pour le public studieux, le résultat a été immense. Une grande salle de travail, bien aérée en été, bien chauffée en hiver; un nombre de places triplé; de la lumière et de l'espace, deux choses si nécessaires pour ceux qui ont à feuilleter des cartes géographiques : voilà les avantages assurés aux travailleurs. Quant aux simples visiteurs, ils doivent gré à M. Jomard d'avoir ajouté à ces dispositions intérieures une *décoration* instructive et variée : des monuments originaux de la vieille géographie, des portraits et des autographes de géographes illustres, des cartes en relief, des souvenirs de l'expédition d'Égypte; collection qui peut paraître un peu confuse à une première visite, mais à laquelle ces notes pourront initier le visiteur [1].

Les premiers objets qui frappent les yeux, dès l'entrée, sont quatre cartes en relief, de Lartigue, le premier de nos géographes qui s'occupa, vers 1780, de cette importante branche de géographie pratique. Avant lui, on avait fait des cartes en relief, notamment en Suisse : c'est dans ce pays des montagnes célèbres qu'une pareille idée devait naître naturellement. Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons dit ailleurs de l'utilité pratique des cartes en relief. Celles de Lartigue ne sont que des ébauches, si l'on en excepte celle du *fond de la mer des Antilles*, à gauche de la porte, travail excellent qu'on ne dépasserait pas aujourd'hui.

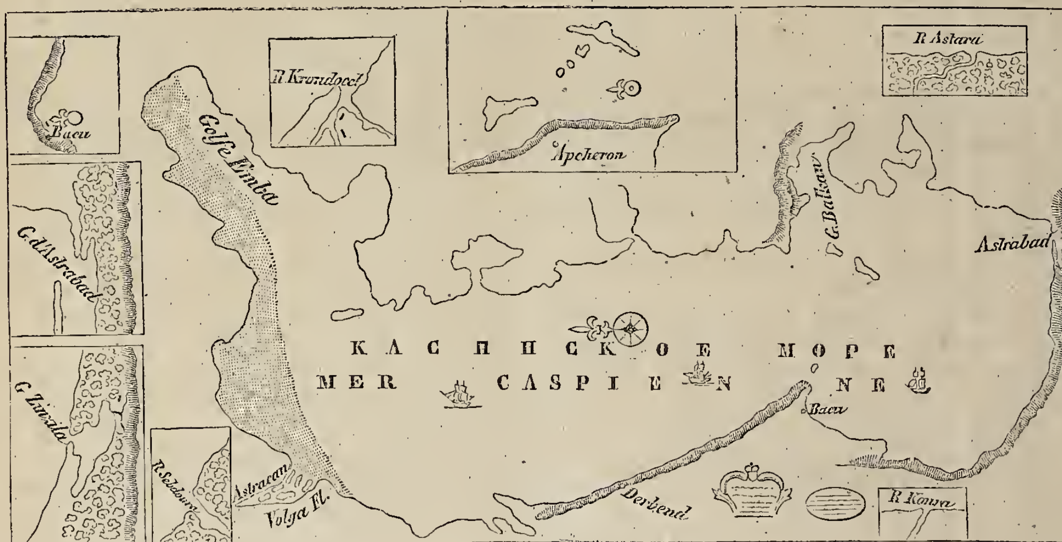
A droite, dans l'embrasure d'une croisée, on voit quelques cartes gravées, dont deux *fac-simile* de la Cassettina Algemina, dont nous parlerons un autre jour; une belle

[1] Le Dépôt est ouvert aux travailleurs tous les jours non fériés; aux visiteurs, les mardis et vendredis.

carte de la Lune, une carte fac-simile du voyage des frères Zeni, au quinzième siècle. On y voit des terres et des îles fabuleuses, notamment cette fameuse Frislande, qui est donnée avec les détails les plus minutieux; l'Estland, qui est peut-être l'archipel Fœroer; l'*Icarie,* qui n'est rien du tout; et au delà de l'Icarie, l'*Estotiland,* partie du continent américain que les Islandais avaient découverte longtemps avant les frères Zeni et leur glorieux successeur Christophe Colomb.

Un objet que les visiteurs examinent avec plus d'intérêt, c'est la tunique rapportée de Memphis, et qui occupe tout l'espace compris entre les deux croisées. La trame, la forme et les dessins de ce curieux vêtement ne nous représentent pas une civilisation supérieure à celle des Abyssins de nos jours.

Les cartes en relief qui avoisinent la tunique de Memphis, sont celles de la Russie d'Europe et de l'empire Ottoman. Ce sont de vrais petits chefs-d'œuvre. L'immense plaine de la Russie, les fleuves qui la baignent au nord, qui la ravinent au sud; l'imperceptible renflement des monts Valdaï, si exagérés sur quelques cartes, et les monts Ourals, surfaits par les Russes eux-mêmes qui les appellent quelquefois la *Ceinture de la terre;* les steppes monotones de la Caspienne, qui font mieux ressortir la régulière et belle ramure du Caucase; la coupure qui sépare cette chaîne de la Crimée et qui forme le détroit de Kertch; la chaîne qui sépare la Crimée des érosions de la mer Noire; l'admirable vallée de la Valachie, qu'on pourrait appeler la Lombardie danubienne; les terribles montagnes qui protégent le nid de brigands héroïques appelé le Monténégro; la ligne tortueuse des Balkans; la courbe élégante des Carpathes; l'Asie Mineure, pêle-mêle de chaînes où l'œil ne reconnaît aucun système un peu harmonique : tout cela ressort à première vue avec une netteté qui frappe et qui charme après examen.



Bibliothèque impériale; Dépôt des cartes. — Fac-simile réduit de la carte de la mer Caspienne, dessinée par Pierre le Grand.

Un de mes amis s'occupait d'une histoire de Schamyl et me demandait une bonne carte du Caucase. Je le menai au dépôt et je lui montrai un de ces deux reliefs. Il embrassa d'un coup d'œil cette majestueuse ligne qui a pour nœud la haute cime de l'Elbourz, et me dit : « Voilà comme je comprends la géographie! »

Je montrais, un autre jour, les mêmes cartes à une dame russe, qui avait bien voulu m'accompagner à ce musée spécial. Elle étudia longtemps le même relief net et saillant, et me dit à plusieurs reprises : « Je reviendrai plus d'une fois ici. »

Outre ces reliefs et quelques autres que nous ne nommons pas, bien qu'ils aient une égale valeur, mentionnons pour mémoire quelques cartes chinoises, qui seraient mieux ailleurs, car il n'est pas un visiteur sur mille à qui elles disent quelque chose.

Ce n'est pas ce qu'on dira d'une grande carte de quatre pieds de long, portant pour titre : *Carte de la mer Caspienne, par Pierre le Grand; 1120. Don du czar. Autographe.* Elle est voisine des cartes chinoises, et fait presque face à la porte d'entrée.

Cette vieille carte est tout simplement un chef-d'œuvre. Le lecteur pourrait en juger si, à côté de la réduction que nous lui en donnons, nous avions reproduit, comme terme de comparaison, ce que l'on faisait en France à la même date : la carte de la mer Caspienne de Delisle géographe du roi. Celle-ci, par exemple, a une forme à peu près ovoïde, et ressemble à tous les lacs du monde quand on les dessine au hasard. Or elle est de 1700, et c'est en 1701 que le czar, qui avait sur la Caspienne des vues plus que scientifiques, en faisait lever la carte par un bon officier néerlandais. C'est une copie, faite de sa main souveraine, qu'il donna à la Bibliothèque du roi, gracieuseté destinée à perpétuer le souvenir de son voyage à Paris. Les légendes sont en russe, très-lisibles; elles sont accompagnées de légendes françaises, traductions littérales dues à l'abbé Girard.

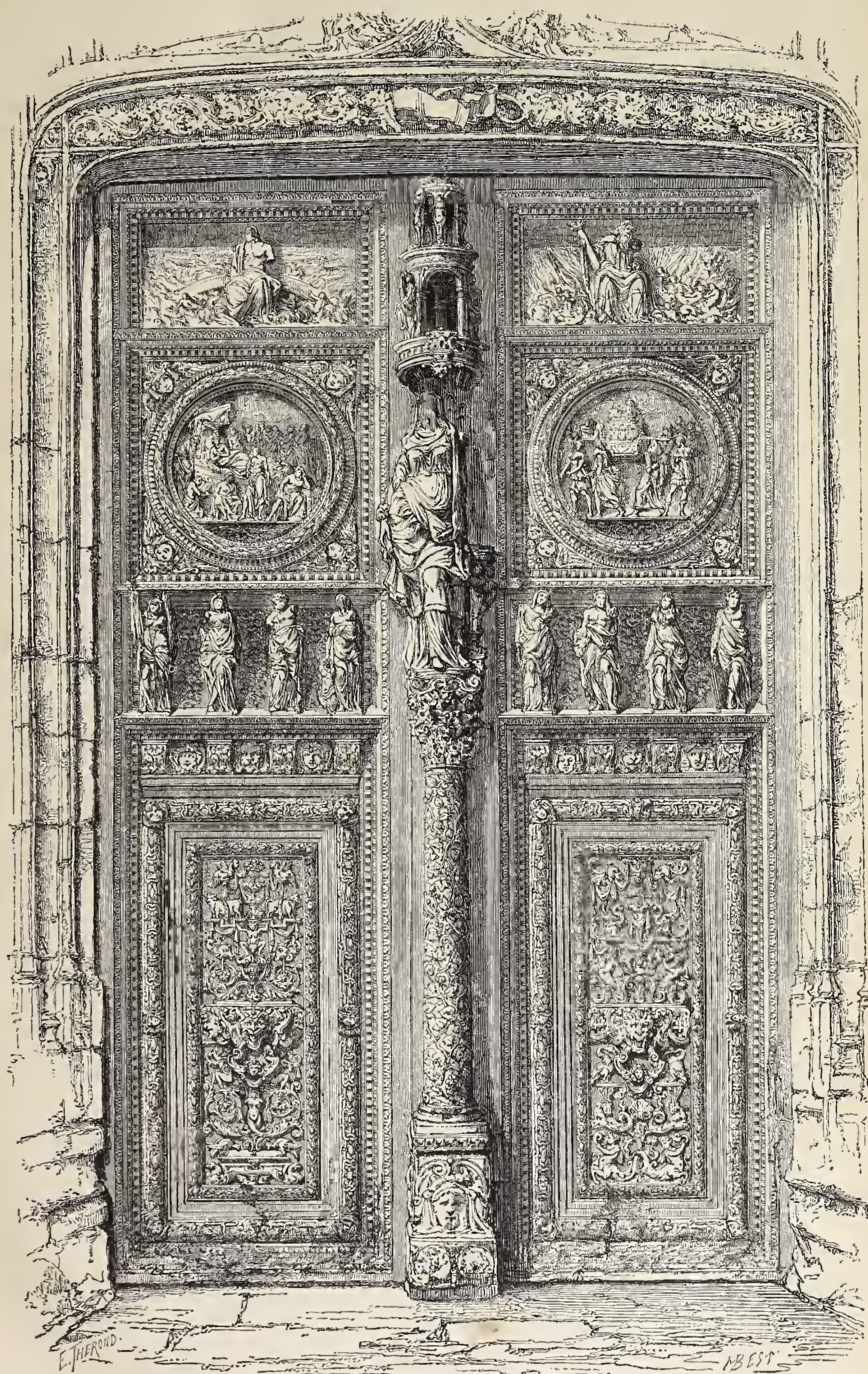
Les espaces disponibles de la carte sont remplis par des plans particuliers des ports ou mouillages de Bakou, Apcheron, Astrabat, et autres lieux susceptibles de devenir des stations navales.

Il paraît que le fond de la Caspienne, au nord-est, c'est-à-dire le golfe de l'Emba, n'avait été exploré que très-superficiellement : c'est la seule partie de la carte qui laisse quelque chose à désirer. Ce qu'il y a de curieux, c'est que c'est aujourd'hui la partie de cette mer où le pavillon russe domine exclusivement. La Perse possède, nominalement du moins, les rivages du Sud, et la Russie, sous prétexte de réprimer les brigandages des Turkomans, s'est fait concéder à l'amiable une île voisine d'Astrabat : c'est son Héligoland ou son Macao.

La suite à une autre livraison.

PORTE CENTRALE DE L'EGLISE SAINT-MACLOU,

A ROUEN.



Vue de la Porte centrale de Saint-Maclou, à Rouen. — Dessin de Thérond.

On croit généralement que Jean Goujon est l'auteur des admirables sculptures qui couvrent les deux battants de la porte centrale de l'église Saint-Maclou; on n'a pas, il est vrai, de preuves bien positives à l'appui de cette tradition : cependant l'abbé Ouin Lacroix rapporte, dans une Histoire récente de l'église Saint-Maclou ([1]), que l'on aurait trouvé, en 1842, parmi les anciens papiers de la bibliothèque curiale, une quittance signée de Goujon lui-même, et où ce grand artiste ferait mention de son travail aux portes de l'église; mais nous sommes obligés de dire que jusqu'à ce jour il a été impossible d'obtenir la communication de ce document, qui peut-être mettrait fin à toute incertitude. Quoi qu'il en soit, les historiens rouennais paraissent considérer comme un fait incontestable que les portes de Saint-Maclou n'existaient point avant 1527, puisqu'on fit alors des quêtes pour acheter les bois nécessaires à leur construction, et qu'elles étaient achevées en 1560, époque à laquelle on fabriqua un magnifique étui en cuir pour y enfermer une clef digne de ces chefs-d'œuvre. Or il est certain que Jean Goujon travaillait vers ce temps dans l'église de Saint-Maclou, notamment aux peintures et aux deux colonnes de l'orgue, œuvre du quinzième siècle terminée ou restaurée au seizième, et qu'il reçut en payement « 137 livres 15 sous, *y compris 5 sous pour son vin* ([2]). »

Suivant une opinion qui ne mérite pas d'être examinée, les portes auraient été sculptées à Rome par Michel-Ange. Les inventeurs de cette fable ajoutent, sans doute de peur d'inspirer trop de confiance, que le diable lui-même les transporta de Rome à Rouen : « Mais, comme le fait observer M. Richard, il n'est pas probable que le diable se fût chargé de cette commission, à moins d'y avoir été forcé. »

Du reste, les sculptures de ces deux portes auraient fait honneur aux plus grands maîtres de l'Italie. Leur auteur ne s'est pas montré moins supérieur dans la composition de l'ensemble et dans l'invention des détails que dans l'exécution même. Il a mis en regard la loi nouvelle et la loi ancienne; il a pris soin d'inscrire son programme en latin au-dessous de deux figures allégoriques qui sont au haut des battants : *Lex vetus* (Loi ancienne), *Lex christiana* (Loi chrétienne). D'un côté sont les prophètes et les pontifes juifs, de l'autre les évangélistes et les prêtres chrétiens. Le médaillon de gauche représente la Circoncision; celui de droite, le Baptême. Le médaillon de la Circoncision renferme un grand nombre de personnages : le devant offre un autel sur lequel une sainte femme soutient l'enfant Jésus reçu par le grand prêtre; le fond est une vue du temple de Jérusalem. Saint Joseph et quelques membres de sa famille assistent à cette cérémonie. Le médaillon du Baptême représente saint Jean-Baptiste versant l'eau sur la tête de Jésus-Christ. Trois anges s'approchent et adorent; la figure du Tout-Puissant apparaît au milieu des nuages. Aux coins du médaillon du Baptême sont quatre têtes d'anges; aux coins du médaillon de la Circoncision, une tête d'ange, une tête d'aigle, une tête de taureau, une tête de lion, attributs des quatre évangélistes saint Luc, saint Jean, saint Matthieu, saint Marc. Ces deux médaillons sont soutenus : celui de la Circoncision, par les quatre grands docteurs de l'Église, saint Grégoire, saint Jérome, saint Augustin, saint Ambroise; celui du Baptême, par les quatre évangélistes. Sur les côtés sont d'illustres représentants de la loi ancienne : Hénoch, Elie, Moïse, Gédéon; au-dessus de Moïse et de Gédéon sont deux femmes : Marthe et Madeleine. L'entablement est occupé par quatre figures allégoriques représentant la Paix, la Justice, la Loi, la Charité. Au-dessus de chaque médaillon s'élève un nuage rempli de petits anges qui s'empressent autour d'un vieillard; deux anges soutiennent respectueusement les bras de ce vieillard, qui n'est autre que Dieu lui-même. Il est représenté sur chaque battant de la porte, dans une attitude presque semblable, mais indiquant une pensée différente. Toutes les parties que laisse vides la disposition des médaillons et des personnages sont remplies par d'élégants ornements de la Renaissance.

Les portes de Saint-Maclou ne sont malheureusement pas intactes comme les portes divines de Ghiberti : le bois ne résiste pas aussi longtemps que le bronze aux injures du temps; et nos populations, peu initiées au sentiment du beau, n'ont pas toujours, au milieu des troubles religieux et politiques qui les agitent, un aussi grand respect que les Italiens pour les chefs-d'œuvre de l'art. En admirant ces sculptures d'un goût si fin, d'un style si élégant et si gracieux, on ne peut s'empêcher de craindre pour leur avenir : on voudrait les voir reproduites en bronze ou conservées dans l'intérieur d'un musée.

([1]) *Histoire de l'église et de la paroisse Saint-Maclou de Rouen.*

([2]) *Album rouennais, édifices remarquables de la ville de Rouen*, par M. Richard, conservateur des archives municipales, etc.

Le meilleur moyen de prévenir et d'émousser l'envie, c'est de déclarer ouvertement et de prouver par sa conduite qu'on est plus jaloux de mériter une grande réputation que de l'obtenir. BACON.

LE GRAND-ORIENTAL,

NAVIRE A VAPEUR DE VINGT-DEUX MILLE TONNEAUX, POUVANT PORTER DIX MILLE PERSONNES.

Ce furent des Anglais qui osèrent les premiers, en 1838, tenter sur des bateaux à vapeur (le *Sirius* et le *Great-Western*) la traversée de l'océan Atlantique, entre la Grande-Bretagne et New-York. Ce fut une compagnie anglaise qui, en 1843, fit le premier essai d'un grand steamer dont la coque était entièrement construite en fer. Ce steamer était le *Great-Britain*. Il avait 98 mètres de long sur 15^{m},50 de large, et sa machine était de la force de mille chevaux. C'est encore une compagnie anglaise qui prend l'initiative de la plus gigantesque entreprise maritime dont on ait jamais ouï parler. Cette compagnie s'appelle la Compagnie orientale de navigation à vapeur *(Eastern steam-navigation Company)*. Son but est d'emmener en Australie des émigrants et des marchandises, d'en ramener des hommes enrichis et de l'or. Il s'agit donc pour elle, non plus de cette bagatelle qu'on nomme la navigation transatlantique, mais d'un service régulier de communications rapides à établir sur une vaste échelle entre les colonies australiennes et leur métropole. Il s'agit de faire franchir d'une seule traite, sans relâche, en moins de cinq semaines, à dix mille personnes, les mers qui séparent l'Angleterre de la Nouvelle-Hollande.

Or aucun des grands navires qui existent aujourd'hui ne serait de taille à exécuter un pareil tour de force. On a pensé qu'il fallait créer, pour l'accomplir, un vaisseau géant qui non-seulement dépassât de moitié tous ses aînés par ses dimensions, mais fût, en raison même de sa grandeur inusitée, construit sur un modèle et d'après un système nouveaux.

C'est un ingénieur d'origine française, M. Brunel, qui a été chargé de mettre au jour ce colosse des mers, baptisé d'abord du nom symbolique de *Léviathan*, auquel on a substitué depuis celui de *Great-Eastern* (Grand-Oriental).

Les travaux s'exécutent à Milwall, près de Londres, sur les chantiers de M. Scott-Russel. Ils touchent à leur fin au moment où nous écrivons. La coque du navire est entièrement terminée. Il en est de même des divers organes et

appareils. Ceci n'est donc point une conception théorique, mais une réalité visible et palpable.

Le plus grand steamer que l'on ait vu jusqu'à présent est le *Persia*, qui a 112 mètres de long sur 13^{m},70 de large. Le *Great-Eastern* est presque deux fois aussi long, puisqu'il a 209 mètres de longueur de quille. Sa largeur, proportionnellement moindre, est de 25 mètres, et sa profondeur de 18.

Son mode de construction le distingue non-seulement des navires en bois, mais aussi des autres navires en fer. Ceux-ci avaient toujours été construits avec des plaques de tôle appliquées sur des membrures en fer forgé. A ce système, qui n'eût pas présenté, pour un aussi grand vaisseau, une solidité suffisante, on en a substitué un autre, remarquable par son ingénieuse simplicité. Les murailles, formées de plaques de tôle assemblées entre elles comme celles des chaudières à vapeur, sont doubles et creuses. L'intervalle est maintenu par des cloisons entre-croisées. Il comprend, par conséquent, un certain nombre de cellules étanches, sans communication entre elles, ce qui aura pour effet de localiser les voies d'eau qui pourraient se produire, et de donner à la coque, avec une solidité comparable à celle qu'elle aurait si elle était de fer massif, une légèreté spécifique égale à celle des navires en bois.

La distance entre les deux parois est de 75 centimètres. L'épaisseur des plaques est de 25 millimètres. Chacune d'elles a été taillée, avec d'énormes cisailles mues par une machine à vapeur, sur un patron particulier, puis passée entre des cylindres qui lui ont donné le degré de courbure nécessaire; chacune a été numérotée comme le sont les pierres destinées à la construction d'une voûte; après quoi l'on n'a plus eu qu'à lui faire prendre la place qui lui était d'avance assignée.

L'intérieur du navire est partagé transversalement en dix compartiments principaux par des cloisons en tôle placées à 18 mètres les unes des autres. Ces compartiments sont subdivisés de la même manière, selon les besoins de l'aménagement. Le pont supérieur est double et cellulaire, comme les murailles. Les ponts inférieurs sont simples; ils divisent dans leur hauteur les compartiments transversaux.

On voit qu'il n'entre pas une parcelle de bois dans la coque. Le navire n'aura donc rien à redouter du feu. Pour ce qui est de l'eau, ses parties sont assemblées et disposées de telle sorte qu'une voie d'eau, même très-large, n'intéresserait jamais qu'une portion restreinte de sa capacité; et si, par un choc violent, il se trouvait brisé en deux, trois ou quatre morceaux, chacun de ces débris, ne pouvant être envahi par l'eau, continuerait de flotter comme le vaisseau lui-même.

Les appareils moteurs sont de deux sortes : roues à aubes et hélice.

Les roues, qui ont 17 mètres de diamètre, recevront leur mouvement de quatre machines représentant une force nominale de 1 400 chevaux. Chacune de ces machines est pourvue de sa chaudière. Leurs cylindres ont 1^{m},85 de diamètre et 4^{m},20 de course. Elles occupent en hauteur un espace de 15 mètres.

Les machines destinées à faire tourner l'hélice sont également au nombre de quatre, alimentées par six chaudières. Leur force est de 1 700 chevaux. L'arbre de l'hélice a 18 mètres de long et pèse 60000 kilogrammes. Le diamètre de l'hélice elle-même est de 7^{m},30.

En outre de ces puissants moyens de locomotion, le *Grand-Oriental* aura six mâts, de hauteur moyenne, dont deux porteront des voiles carrées; il aura aussi un foc d'étrave, mais point de beaupré : ce mât est supprimé afin de ne point charger l'avant sans nécessité. En général, on ne se servira guère de la voilure que pour appuyer le navire à la mer, si ce n'est lorsqu'il s'élèvera un bon vent frais, auquel cas ses 6 ou 700 mètres carrés de toile pourront lui donner comme voilier une marche supérieure.

Avec ses roues et son hélice seules, il fournira une course moyenne de 29 kilomètres à l'heure, et pourra traverser l'Atlantique, c'est-à-dire une distance de 480 myriamètres, en huit jours et demi. Quant à la traversée d'Angleterre en Australie, il l'effectuera en trente-huit jours, — à moins d'accident, — sans se détourner de sa route pour prendre du charbon.

La capacité totale du *Grand-Oriental* est de 22 000 tonneaux. Ses soutes à charbon contiendront 10 000 tonnes de ce combustible; il restera dans les autres soutes de quoi charger 5 000 tonnes de marchandises. De plus, et en outre de la place occupée par les machines, les magasins, les cuisines, etc., on y trouvera des chambres et des appartements spacieux, meublés avec un certain luxe de comfortable, et pouvant loger 800 passagers de première classe, 1 800 de seconde, et 1 200 de troisième.

Il semble, au premier abord, que la manœuvre d'un si grand navire doive exiger un nombreux équipage : cela serait vrai, si l'on n'avait trouvé en notre siècle le moyen de remplacer presque partout déjà le travail des hommes par celui des machines. La marine n'est pas restée sous ce rapport en arrière de l'industrie. Les Américains ent déjà inventé des « matelots à vapeur » *(steam sailors)* ou « domestiques à tout faire » *(servants of all works)*, qui, disent-ils, dépassent de beaucoup, sous le rapport de la docilité, de la vigueur, de la précision, les travailleurs humains. Le *Great-Eastern*, pour son compte, n'embarquera pas plus de 500 de ces derniers. En revanche, il aura :

Pour manœuvrer le cabestan et les pompes, lever les ancres, etc., — deux *steam-sailors*, chacun de la force de 30 chevaux;

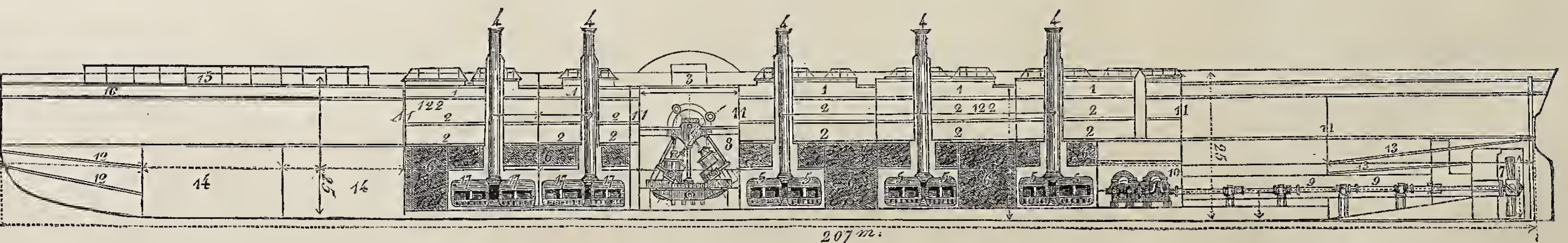
Pour alimenter les chaudières, — dix autres, chacun de 10 chevaux;

Enfin, pour faire tourner l'hélice lorsqu'il s'agira de régler les grands moteurs, — deux petites machines de 20 chevaux.

Le total nominal des forces employées par ce vaisseau, tant pour sa marche que pour ses manœuvres, sera donc de 3 300 chevaux, ce qui représente une force réelle presque double.

Pour ce qui est des moyens matériels usités jusqu'à présent dans le commandement des grands bâtiments, on comprend qu'ils seraient ici tout à fait insuffisants, et que le capitaine placé sur son estrade, entre les tambours des roues, ne saurait, à l'aide d'un porte-voix, se faire entendre à 100 mètres de distance, au milieu du bruit des machines, des sifflements du vent et du brouhaha de l'équipage et des passagers. Aussi est-il question d'employer, le jour et dans des circonstances ordinaires, un sémaphore; — la nuit et par les temps brumeux, des fanaux colorés. On a proposé même, — et ce moyen sera, sinon préféré exclusivement, au moins adopté concurremment avec les autres, — on a proposé d'établir à bord un télégraphe électrique. Le commandant pourrait alors, en tout temps, transmettre avec promptitude ses instructions au timonier, aux vigies, aux machinistes et aux autres chefs de détail.

La conception et l'exécution du grand navire à vapeur que nous venons de décrire sont sans contredit un des événements industriels de notre époque auxquels on doit reconnaître la plus haute portée; et lorsqu'on songe aux connaissances profondes, aux combinaisons ingénieuses, aux ressources de toute nature qu'il a fallu trouver et mettre en œuvre pour les réaliser, on se demande à quelles limites s'arrêteront désormais le génie et la puissance d'une



Le Grand-Oriental. — Élévation et coupe. — Dessin de Lebreton.

1, salons supérieurs. — 2, salons principaux. — 3, chambre du capitaine. — 4, cheminées. — 5, fourneaux pour la machine à hélice. — 6, soutes à charbon. — 7, hélice et son axe. — 8, machine à aubes. — 9, bielle de l'hélice. — 10, machine de l'hélice. — 11, cloisons mobiles. — 12, ponts en fer pour renforcer l'avant. — 13, ponts en fer pour renforcer l'arrière. — 14, cales pour le chargement. — 15, chambres des officiers. — 16, chambres à coucher de l'équipage. — 17, Fourneaux pour la machine à aubes. — 18, tuyaux d'échappement pour la vapeur.

Dimensions principales :

Largeur	$25^m,30$
Longueur	209 mètres.
Creux	18 mètres.
Longueur des principaux salons	122 mètres.
Ponts	4 mètres.
Diamètre de l'hélice	$7^m,30$
Tonnage	22 500 tonneaux.
Provisions de charbon	10 000 tonneaux.

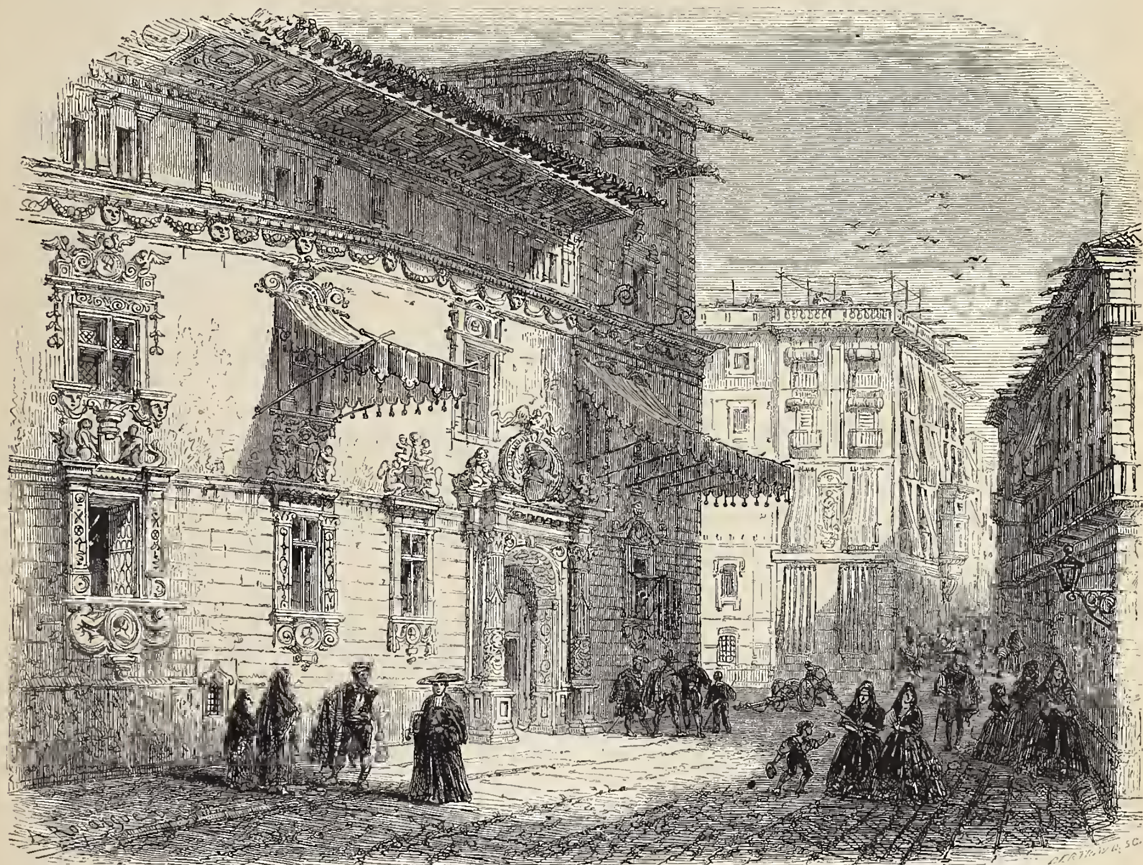
Puissance des machines à aubes	1 400 chevaux.
pour l'hélice	1 700 chevaux.
Nombre des cylindres pour la machine à aubes	4
Diamètre des cylindres	74 pouc. angl.
Tirant d'eau du navire à chargement complet	$8^m,50$
sans charge	$6^m,50$
Passagers de 1re classe	800
de 2e classe	1 800
Corps de troupes avec leur équipement	10 000

civilisation qui, sortie, il y a trois siècles à peine, des ténèbres de l'ignorance et de la barbarie, accomplit aujourd'hui de semblables prodiges

LA CASA DE GRALLA,

A BARCELONE.

L'hôtel de Gralla ou de Medina-Celi, construit à Barcelone vers 1530, est plus remarquable par le goût et la richesse de ses ornements que par la beauté ou l'étendue de ses proportions. C'est beaucoup moins qu'un palais, mais c'est beaucoup plus qu'une maison. Les habitants l'appellent ordinairement la *casa de Gralla,* quoique la famille de ce nom, qui la possédait à l'origine, soit depuis assez longtemps éteinte. Le propriétaire actuel est le duc de Medina-Celi; il n'y réside point. Les anciens hôtels ou palais espagnols ont pour la plupart le même sort que ceux d'Italie : la noblesse, n'étant plus assez riche pour les meubler et les entretenir, a pris le parti de les louer. C'est un de nos compatriotes, un Marseillais, fabricant de pianos, qui fait occuper par ses commis la noble et antique demeure des Gralla. Il y a quelques années, la municipalité de Barcelone paraissait résolue à la démolir pour élargir ou pour ouvrir une rue; grâce à un plan proposé par un jeune architecte catalan, on conservera ce modèle du style de la renaissance espagnole sous Charles-Quint.



La *Casa de Gralla*, sur la place de Courcelles, à Barcelone. — Dessin de Rouargue.

ALIMENTATION DES SAUVAGES.

L'homme sauvage n'éprouve pas le besoin d'une variété incessante d'aliments que s'est créé le raffinement européen. Chaque peuple sauvage ou barbare a une alimentation circonscrite, qui est celle que lui fournit son sol et dont il ne s'éloigne pas. Aussi les anciens désignaient-ils une foule de peuples par les noms des aliments dont ils usaient presque exclusivement. Diodore de Sicile, décrivant les populations de l'Afrique, nous parle des *rhizophages*, qui vivent de racines; des *spermatophages*, qui vivent du fruit des arbres ; des *hylophages*, qui en mangent les bourgeons; des *struthophages*, qui vivent de la chair de l'autruche; des *acridophages*, qui mangent des sauterelles; des *chélonophages*, qui mangent des tortues; des *ichthyophages*, qui vivent de poisson. Encore aujourd'hui, à l'entrée du golfe Persique, on retrouve des populations dont le poisson demeure, comme au temps d'Hérodote, la nourriture presque exclusive. Les Groënlandais, les Tchoutchis, les Pécherais, vivent presque exclusivement de poisson ou de la chair des animaux marins. Les peuples chasseurs préfèrent la venaison, et les peuples pasteurs ou éleveurs de bestiaux, la viande de leurs troupeaux ou des animaux domestiques. Dans l'Amérique du Nord, les Comanches et quelques autres peuplades indiennes n'ont d'autre nourriture que la chair des bisons, dont la chasse fait presque toute leur occupation. De même, les peuplades sibériennes et laponnes vivent de la chair du renne, les Kalmouks de la chair de cheval; plusieurs populations polynésiennes, chez lesquelles les mammifères étaient fort rares, mangeaient du chien, dont la chair devenait moins coriace, à raison de la nourriture végétale qu'on lui donnait exclusi-

vement... Les Garas de l'Assam, plusieurs peuplades de l'Océanie, certaines tribus nègres, mangent les serpents, les crapauds et d'autres reptiles. Quelques-unes plus sauvages encore, telles que les Nagas de l'Assam et certaines peuplades de l'Amérique, dévorent jusqu'aux insectes [1].

LES MONTAGNES ET LES INSECTES.

Les montagnes sont souvent des lignes de frontières entre les insectes d'un même pays. Par exemple, Mendoza, situé au pied des Andes, n'a presque aucune espèce d'insectes commune avec Santiago, au Chili, qui est placé sous le même parallèle, et qui n'en est pas à 50 lieues de distance en droite ligne. Par un fait plus singulier encore, la forme entomologique n'est pas la même sur les deux versants du col de Tende, dans la chaîne des Alpes. Les cours d'eau, au contraire, même les plus larges, ne sont pas des obstacles à la propagation des insectes, et on rencontre fréquemment les mêmes espèces sur les deux rives [2].

LE KIAFAT.

Les Arabes des déserts africains appellent ainsi l'art de reconnaître par les traces sur le sable les hommes et les animaux qui ont passé, et de deviner, à la première vue, à quelle race, à quelle tribu un homme appartient.

SOUVENIRS DE VALENTIN.

Voy. les Tables du tome XXIV.

LECTURES, AMUSEMENTS D'HIVER.

L'hiver suivant je fus trouvé assez fort pour aller chaque jour de chez nous à l'école et de l'école chez nous; plus de pension, plus d'exil. Il y eut bien quelques jours où le temps ne permit pas qu'on me laissât sortir; tantôt le froid était trop rigoureux, tantôt il y avait trop de neige. J'en prenais aisément mon parti; cependant je n'aurais pas voulu que ces excuses revinssent trop souvent, de peur qu'elles ne fissent prendre encore la résolution de me laisser au prieuré.

Je me souviens que cet hiver eut pour moi un charme tout particulier. Mon goût pour la lecture se développait rapidement, et je trouvais de quoi le satisfaire dans les deux armoires de livres que nous avions décorées du nom de bibliothèque.

Le choix n'était pas ce qu'on pouvait souhaiter de mieux pour l'enfance. Mon père, qui avait, je dois l'avouer, une confiance extrême en son petit Valentin, ne croyait pas que rien pût me gâter : il avait écarté seulement les livres immoraux, et m'abandonnait tous les autres. Je lisais à peu près tout ce qui me tombait sous la main.

Il y avait beaucoup d'ouvrages dépareillés, incomplets, force bouquins, mais, dans le nombre, d'excellents livres : tout Rollin, les Vies des hommes illustres de Plutarque traduites par Amyot, Robinson, Don Quichotte; il y avait d'énormes in-folio, œuvres historiques enrichies de gravures. L'histoire se peignait dans mon imagination : je vois encore ces figures, en médaillons, des empereurs de Rome et d'Allemagne, ces têtes des rois de France, et cent et cent batailles.

Ces gravures, jointes aux récits belliqueux des gazettes contemporaines, me faisaient croire que la guerre avait toujours été l'état naturel et nécessaire des hommes. C'était par une dispensation toute particulière de la Providence que notre petit pays était paisible et tranquille. Je la bénissais d'avoir fait en notre faveur une si rare exception.

Entre les délices de mon enfance, je ne dois pas oublier la Vie de Valentin Jamerai Duval. Ce livre était depuis longtemps dans la possession de mon père, et son état prouvait aux yeux qu'il l'avait lu souvent. J'aimais à retrouver mon nom et quelques-uns de mes goûts dans ceux de cet homme intéressant [1].

— Et toi aussi, me disait mon père, tu seras peut-être un jour un savant sorti du village.

Pour imiter, du moins en quelque chose, mon modèle, je grimpais la nuit sur les arbres, et j'observais les étoiles avec une vieille lunette, qui devait être bien supérieure au tube du jeune pâtre; mais quand je lisais sa bataille avec un chat sauvage et sa patience pendant une horrible maladie, au milieu d'un hiver d'une rigueur inouïe, je l'admirais humblement : Valentin Jamerai Duval était mon héros.

Chaque soir mon père lisait au lit quelques moments. Il faisait en ma faveur cette lecture à haute voix. Ce que j'ai appris comme cela, je ne l'ai jamais oublié.

Si je n'allais pas à l'école, je m'emparais d'un livre dès le matin, et, blotti auprès du poêle, je quittais à grand'peine ma retraite pour prendre mes repas ou faire avec papa une partie de dames. Tout m'intéressait, prose, poésie, voyages, histoires, romans, et si je ne comprenais pas tout, je glanais partout quelque chose; je passais de la *Maison rustique* à l'*Esprit des journaux*, des Voyages de Bruce aux tragédies de Voltaire.

La maxime de mon père était que l'homme, quand il n'est pas corrompu, sait choisir la pâture qui lui convient, avec la même sûreté que le bétail choisit la sienne parmi les herbes d'un champ.

Souvent je faisais trêve aux lectures en faveur du traîneau; cet hiver-là, je fabriquai aussi force « mésangères, » et je fis bien des prisonniers. Il y avait devant nos fenêtres trois pruniers, sur lesquels je plaçais mes cages, après quoi je rentrais dans notre salle à manger, où mon attention se partageait entre mon livre et mes piéges, entre les aventures de Cook ou de Chardin et les mouvements des mésanges. Par moments, crac!... une cage se fermait, et je laissais là mon voyageur pour courir au plus pressé. J'apportais la cage en triomphe; Louise se chargeait du reste, et le soir on mangeait de ma chasse.

Il y avait des chasseurs dans notre voisinage : j'étais surpris de ne pas voir mon père chasser aussi quelquefois. Un jour je lui demandai pourquoi il ne touchait jamais à son fusil.

— Il y a douze ans, me répondit-il, que je l'ai pendu au croc, et j'ai fait vœu de ne plus chasser de ma vie : voici à quelle occasion. J'avais autrefois du goût pour cet exercice; mes affaires m'appelaient à faire des courses dans la campagne; je prenais habituellement un fusil, pour le cas où je trouverais sur mon chemin quelque pièce de gibier. Un jour, je vois un lièvre qui broute au bord d'une haie : je tire dessus et le blesse ; il se met à fuir en boitant. Je le suis à la trace; j'arrive auprès d'un buisson, où je trouve la pauvre bête couchée sur deux petits qui se pendaient à ses mamelles. C'était un triste spectacle. La mère, toujours plus épuisée, regardait ses nourrissons et ne prenait plus aucun soin de sa vie. Les levrauts, qui n'avaient pas trois jours, tetaient pour la dernière fois leur mère, qui les inondait de son sang; elle était déjà morte, qu'ils cherchaient encore la vie dans son sein.

J'étais navré; je jetai mon fusil avec douleur, et re-

([1])-([2]) Alfred Maury, *la Terre et l'Homme*.

([1]) Voy. les fragments des Mémoires de Jamerai Duval, insérés dans notre sixième volume (1838).

cueillis les deux petits dans ma gibecière; puis, prenant mon lièvre à la main, je retournai chez moi. J'espérais du moins sauver la vie à ces deux orphelins : mes soins furent inutiles. Je ne pus leur faire boire du lait. Ils périrent le lendemain. C'est depuis lors, mon ami, que j'ai pris la chasse en dégoût. Je sais bien qu'on évite de chasser à l'époque où les femelles allaitent leurs petits ; mais il reste toujours cette chance fatale de blesser un pauvre animal, qui languira peut-être des semaines avant de périr dans quelque gîte écarté ! *La suite à une autre livraison.*

LA CHIMIE SANS LABORATOIRE.

Voy. les Tables des tomes XXIII (1855) et XXIV (1856).

DE QUELQUES COMPOSÉS DU SOUFRE.

Si l'on classe les composés du soufre selon l'ordre de leur importance chimique et industrielle, le premier qui se présente, dépassant de bien loin tous les autres, c'est l'acide sulfurique. Ses propriétés les plus remarquables et ses principaux usages ont été indiqués (p. 143 et 144 du t. XXIV). Nous n'y reviendrons pas aujourd'hui.

D'autres substances, dans lesquelles le soufre entre aussi comme élément essentiel, nous offrent un sujet d'étude plus abordable et non moins intéressant. Tels sont l'acide sulfureux, l'acide sulfhydrique et le sulfure de carbone.

I. *Acide sulfureux.* — Il suffit d'avoir fait usage des anciennes allumettes soufrées pour connaître une des propriétés au moins de ce gaz : son odeur suffocante et caractéristique. Brûler du soufre, tel est le simple procédé à l'aide duquel il nous est arrivé à tous de produire des quantités plus ou moins grandes d'acide sulfureux. Ce procédé est aussi l'un de ceux qu'on emploie dans les laboratoires et dans l'industrie, en y ajoutant, il est vrai, certaines combinaisons sans lesquelles on n'obtiendrait qu'un produit impur. En effet, le soufre, brûlé au contact de l'air libre, donne bien naissance à de l'acide sulfureux; mais une partie de cet acide, subissant aussitôt une nouvelle combustion, passe à un degré supérieur d'oxygénation et devient de l'acide sulfurique. Il est d'ailleurs mélangé d'autres gaz, et notamment d'azote, en assez forte proportion : enfin il ne tarde pas à se dissiper et à se perdre dans l'air, sans laisser d'autre trace sensible de son passage qu'une légère irritation sur les membranes du nez et du larynx de ceux qui l'ont aspiré. Pour le débarrasser de tout mélange, pour le saisir, l'emprisonner et pouvoir l'examiner à loisir, il faut recourir à un appareil dont la construction et le maniement exigent, outre des matériaux convenables, une certaine habitude des manipulations chimiques. Aussi n'est-ce pas ce procédé que nous conseillons à nos lecteurs, et nous pouvons leur en indiquer un autre d'une pratique à la fois plus facile et plus intéressante. Tout le monde, à moins d'être soupçonné d'intentions mauvaises, peut se procurer chez le droguiste de l'acide sulfurique ordinaire (vulgairement, *huile de vitriol*). Cet acide, nous l'avons dit tout à l'heure, constitue le degré le plus élevé d'oxygénation que puisse atteindre le soufre. Il contient une dose ou, comme on dit en chimie, un équivalent de soufre, et trois doses ou équivalents d'oxygène. L'acide sulfureux contient, pour la même proportion de soufre, un équivalent d'oxygène de moins. On voit, d'après cela, qu'étant donné de l'acide sulfurique, il suffit, pour le réduire à l'état d'acide sulfureux, de lui enlever un équivalent d'oxygène. Mais comment y parvenir? Cela est simple. L'oxygène s'est combiné au soufre en le brûlant. Si on le mettait maintenant en contact avec un autre corps pour lequel il eût de l'affinité comme pour le soufre, ne quitterait-il pas celui-ci pour aller brûler l'autre à son tour? C'est précisément ce qui arrivera si vous mettez dans une fiole ou dans un ballon de l'acide sulfurique avec du charbon pilé ou des copeaux de bois bien secs, et que vous chauffiez graduellement ce mélange. Un équivalent d'oxygène se séparera de l'acide sulfurique et brûlera le carbone du charbon ou des copeaux. Il se formera ainsi, d'une part, de l'acide sulfureux résultant de la décomposition de l'acide sulfurique; d'autre part, de l'acide carbonique résultant de la combustion du carbone. Ces deux produits, étant également gazeux, se dégageront ensemble par le tube que vous aurez adapté, au moyen d'un bouchon, à l'orifice du ballon. Il s'agira maintenant de les séparer, d'éliminer l'acide carbonique, dont vous n'avez que faire pour le moment, et de garder l'acide sulfureux (fig. 1). Rien de plus facile, si vous ne voulez qu'obtenir ce dernier à l'état de dissolution

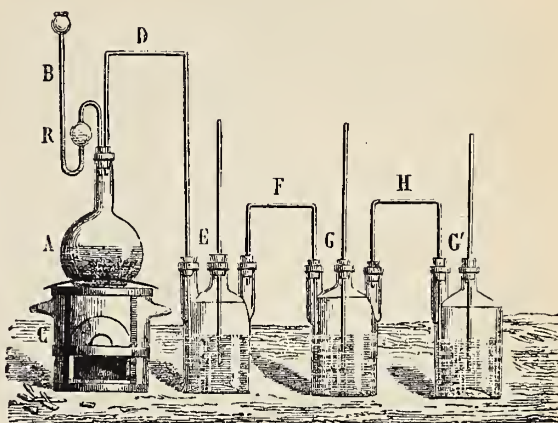


Fig. 1. Préparation d'une dissolution sulfureuse.

A, fiole contenant du charbon pilé ou des copeaux secs et de l'acide sulfurique. — B, tube en *S* par lequel on verse l'acide sulfurique; une certaine quantité de cet acide reste dans le renflement R et dans la courbure, et empêche les gaz de s'échapper par ce tube. — C, fourneau sur lequel on chauffe le mélange. — D, premier tube de dégagement, par lequel les gaz passent dans le flacon laveur E, contenant l'eau qui retient la vapeur d'acide sulfurique entraînée avec les autres gaz. — F, second tube de dégagement, par où les gaz passent dans les flacons où l'on veut les recueillir. — G, G', flacons où l'on a mis, soit de l'eau si l'on veut obtenir seulement une dissolution aqueuse d'acide sulfureux, soit une solution alcaline si l'on veut préparer un sulfite. Lorsque le liquide du premier flacon est saturé, les gaz qui continuent de se former le traversent sans s'y dissoudre, et passent par le tube F dans le second flacon.

ou le combiner avec un alcali pour en former un sel. Dans le premier cas, les deux acides se dissoudront d'abord dans l'eau, mais peu à peu l'acide sulfureux chassera l'acide carbonique dont, à la fin, il ne restera plus trace dans le liquide. Dans le second cas, il se passera un phénomène à peu près semblable. Si, par exemple, vous faites arriver le mélange gazeux dans une dissolution de soude, vous aurez d'abord un mélange de sulfite et de carbonate de soude, puis ce dernier sel sera bientôt décomposé par l'acide sulfureux qui est plus énergique, et toute la soude sera transformée en sulfite de soude.

Vous aurez préparé ainsi une composition sulfureuse susceptible, sans doute, de servir à divers usages et expériences; mais vous n'aurez pas l'acide sulfureux pur et isolé. Vous pouvez l'obtenir sans beaucoup plus de difficulté de la manière suivante (fig. 2). Adaptez à votre tube de dégagement un *tube à condensation* que vous plongerez, après en avoir bien séché l'intérieur, dans une cuve contenant un mélange réfrigérant formé de glace pilée et de sel,

L'acide sulfureux, à la température de — 10 degrés et sous la pression ordinaire de l'atmosphère, se liquéfie. L'acide carbonique, au contraire, exige pour se liquéfier une température beaucoup plus basse et une pression con-

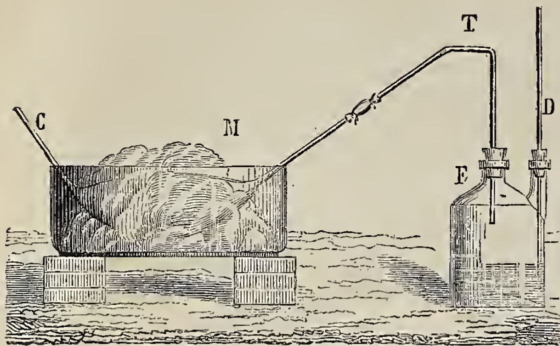


Fig. 2 Préparation de l'acide sulfureux liquide.

D, extrémité du tube de dégagement. — F, flacon laveur contenant, non plus de l'eau, comme dans l'appareil précédent, mais une légère couche d'acide sulfurique, afin que les gaz en sortent parfaitement secs. — T, second tube de dégagement, communiquant avec le tube à condensation C, plongé dans une cuve M, pleine du mélange réfrigérant.

sidérable. En arrivant donc dans le récipient refroidi à 10 degrés au-dessous de zéro, l'acide sulfureux se condensera sous forme liquide, comme la vapeur d'eau distillée. L'acide carbonique demeurera à l'état gazeux et pourra aisément être expulsé. L'acide sulfureux liquide est incolore, très-mobile, plus pesant que l'eau. Il se volatilise avec une extrême facilité, en absorbant une énorme quantité de calorique ; si bien qu'en le versant sur la boule d'un thermomètre à mercure on voit ce métal se contracter et se congeler rapidement. Si l'on opère avec un thermomètre à alcool et à la faveur d'un froid extérieur un peu vif, le liquide indicateur peut descendre jusqu'à 55 ou 60 degrés au-dessous de zéro.

L'acide sulfureux est incolore à l'état gazeux comme à l'état liquide. La densité de l'air étant représentée par l'unité, la sienne s'indique par le nombre décimal 2,247. Il affecte vivement les organes des êtres animés. Inoffensif pour l'homme et pour les animaux supérieurs, à la condition qu'ils ne le respirent pas en trop grande quantité, il nous est souvent fort utile par l'action meurtrière qu'il exerce sur les insectes et sur les êtres parasites, animaux et végétaux.

Le soufre, comme nous l'avons vu déjà, possède les mêmes propriétés, mais à un moindre degré ; bien plus, dans la plupart des cas où l'on a recours au soufre pour la destruction de la vermine ou des cryptogames, on est obligé de le brûler, c'est-à-dire de le transformer en acide sulfureux. Des lotions faites avec la dissolution aqueuse de cet acide suffisent pour guérir en quelques jours une maladie « très-mal portée, » la gale, — sauf votre respect, — en faisant périr le *sarcopte* qui en est la cause et sa progéniture éclose ou à éclore. La même solution détruirait, pour ainsi dire, instantanément les petits animaux qui hantent les têtes blondes des enfants malpropres ou fourvoyés accidentellement en mauvaise compagnie. Mais la plupart des mamans, au moins parmi les gens peu éclairés, s'imaginent que ces insectes, « c'est la santé des enfants ; » et elles les laissent croître et multiplier sous l'égide de ce préjugé ridicule, jusqu'à ce qu'elles jugent qu'ils sont devenus inutiles. Elles leur déclarent alors une guerre tardive, et sont obligées de passer tous les jours des heures entières à les traquer, à les arrêter, à les exécuter un à un, avec une patience digne d'un plus noble objet. Nous désirerions que ces honnêtes mères de famille comprissent enfin que la saleté ne saurait jamais, en aucun cas, profiter à la santé, et que la vermine n'est pas plus salutaire aux enfants qu'aux grandes personnes. Nous leur recommandons de nouveau les lotions sulfureuses.

L'acide sulfureux est un acide faible. Il n'agit point sur les matières colorantes de la même façon que les autres acides ; il les altère et les décolore, sans les détruire, tantôt en les désoxygénant, tantôt en s'y combinant pour former un composé nouveau. Ce dernier phénomène semble se produire lorsqu'on expose des feuilles de rose au contact de l'acide sulfureux : elles deviennent blanches aussitôt ; mais, plongées dans l'acide sulfurique très-étendu, ou dans une solution alcaline faible, elles reprennent leur teinte primitive.

On tire parti, dans l'industrie, des propriétés décolorantes de l'acide sulfureux, pour le blanchiment des tissus de laine et de soie qui seraient détériorés par le chlore. On les mouille, et on les suspend dans une chambre où l'on brûle du soufre sur un réchaud (fig. 3). Elles s'imprègnent de la vapeur sulfureuse qui se dégage en abondance, et acquièrent une extrême blancheur. On a aussi recours à l'acide sulfureux pour blanchir les éponges et la paille dont on fait les chapeaux. Enfin il sert à enlever les taches faites sur le linge par les fruits rouges. Quelques allumettes, brûlées au-dessous du linge préalablement mouillé, désorganisent la ma-

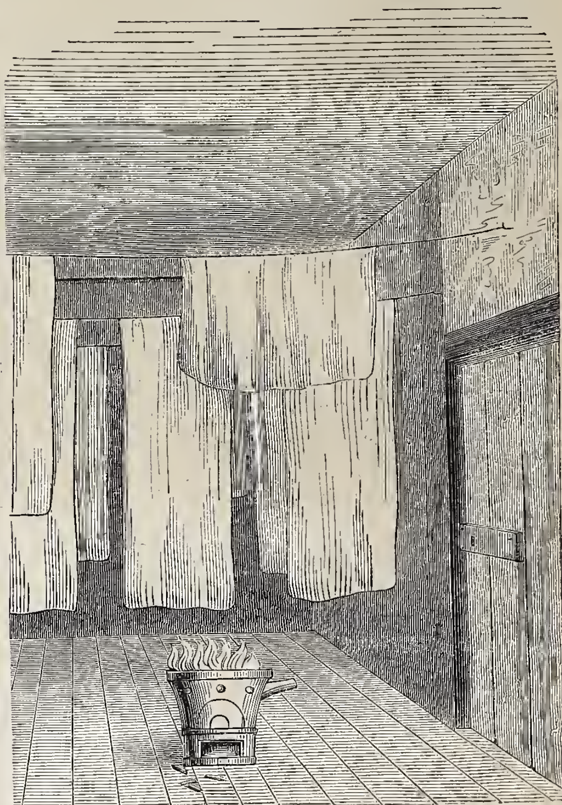


Fig. 3. Chambre pour le blanchiment des tissus de laine et de soie.

Les pièces d'étoffes sont suspendues à des cordes horizontales, et exposées aux vapeurs qui se dégagent du réchaud sur lequel on brûle le soufre.

tière colorante, qu'on enlève ensuite par le savonnage, pour que la tache ne reparaisse plus, comme elle ferait au bout d'un certain temps, si l'on négligeait ce complément de l'opération.

La suite à une autre livraison.

LE CHAT MALADE.



Le Chat malade, par Watteau, gravé par Liotard. — Dessin de Bocourt.

Tableau de l'humaine folie :
Iris idolâtre son chat;
Le médecin, encor plus fat,
Croit le rappeler à la vie.
. . . .

Je ris lorsque je vois ce fou de médecin
Soigner cet animal et perfide et malin.
S'il n'appliquait qu'aux chats sa science incertaine,
Quel bonheur pour l'espèce humaine!

Vers gravés sous l'estampe originale.

Depuis trois grands jours, on cherche Iris à la belle messe, aux Feuillants et aux Minimes, au Cours, dans les jardins publics, à la galerie de cire, au théâtre : c'est en vain; on ne voit plus Iris! Qui l'oblige à priver ses amis du spectacle si agréable de sa jolie personne, de sa mine chiffonnée, de son nez en l'air, de ses belles dents blanches, de son rire perlé, de sa mignardise, de sa langueur, de ses gestes veloutés qui contrastent si précieusement avec le continuel petillement de ses yeux, de son langage lent et voilé qu'on ne pourrait bien comparer aujourd'hui qu'à un doux et long miaulement, mais qui, l'an dernier, ressemblait si bien au gazouillement de sa volière? Son absence obstinée étonne, chagrine, inquiète : on veut lui rendre visite, et on n'est pas reçu. Iris se fait celer : sa porte est gardée avec plus de rigueur que celle de Clitiphon [1]. Elle se tient enfermée dans l'endroit le plus reculé de son appartement; un seul personnage y est attendu et admis à toutes les heures du jour et de la nuit : c'est le grand médecin à la mode, un des successeurs de Fagon. Quoi donc! Iris est-elle vraiment souffrante? Sa vie est-elle en péril? Non; rassurez-vous : jamais elle ne s'est mieux portée; mais ne devinez-

[1] Voy. la Bruyère, *Des Biens de fortune.*

vous pas? C'est pour Minet que ses laquais vont en toute hâte chercher le docteur jusques à Versailles ou à Chantilly, ou l'éveiller en sursaut, chez lui, dans le Marais, avant le chant du coq; Minet, hélas! est malade pour avoir trop goûté de ces fameuses confitures du Levant que, la semaine dernière, notre ambassadeur près la Sublime Porte lui envoya de Constantinople, en toute hâte, par courrier. Le silence de l'hôtel n'est plus troublé que par les gémissements de Minet et les sanglots d'Iris. Gardez-vous de vous récrier et de sourire! Iris ne joue pas un rôle; elle n'a rien d'affecté : c'est un attachement profond, un désespoir sincère. Pour sauver Minet, Iris donnerait, j'en suis sûr, sans hésiter, votre vie et celle de bien d'autres. Elle a le monde en horreur et ne tient plus à plaire : n'est-ce point là le signe des grandes passions? Que voulez-vous! on n'aime bien qu'une fois. Il est vrai que cette belle personne avait eu auparavant quelques caprices : elle avait aimé tour à tour, elle le croyait du moins, un carlin anglais, un petit singe du Brésil, une perruche de l'Inde, deux ou trois couples de canaris; mais elle avait bien vite reconnu son erreur : son carlin était le plus sot animal de la création; le singe grimaçait à faire peur; la perruche était maussade comme une coquette sur le retour; les canaris étaient jolis, mais par trop impalpables. Minet, Minet seul, a su lui inspirer une durable affection : il est doux, il est fier, il joue, il ruse, il gronde, il a de l'imprévu. Elle le fait dîner à sa table, et coucher près de son lit, dans un berceau tout couvert de dentelles et digne d'un enfant royal. Elle a demandé son portrait à Watteau, son éloge à Moncrif. En ce moment, elle songe à demander son épitaphe à Fontenelle, et son tombeau à Coustou. Voyez comme elle est négligée! comme ses yeux sont abattus! elle ne connaît plus le sommeil. Si parfois elle s'éloigne une seconde du chevet de son favori pour s'approcher de la fenêtre et entr'ouvrir un rideau, ce n'est pas, croyez-le bien, pour regarder le ciel ni les fleurs, pour chercher de vaines distractions, c'est pour choisir l'endroit du jardin le plus mystérieux où elle ensevelira, bientôt peut-être, et Minet et son cœur. Si, par faveur insigne, vous parvenez à pénétrer jusqu'à elle, n'essayez pas de la consoler; ne lui dites pas que c'est porter trop loin le dévouement et la sensibilité; qu'il est, sans doute, d'une belle âme d'aimer les animaux, mais qu'il faut les aimer comme des animaux et non pas comme on aime un père, un mari ou un fils. Dieu! quelle indignation accueillerait vos paroles, et comme Iris vous accablerait tout à la fois de sa colère, de son dédain, de son éloquence, et même de son érudition! Oui, l'amour fait des miracles; il a fait d'Iris presque une rivale de Mlle de Scudéry. Elle a écouté, sans bâillements, la lecture d'un livre entier sur l'unique sujet qui lui tienne au cœur, l'histoire des chats. Elle vous dira, très-couramment, que ce ne sont pas des animaux ordinaires, si même il est permis de les appeler d'un nom si bas et si malsonnant; qu'en Égypte on adorait les chats; qu'on leur dressait des statues, des temples; que leurs meurtriers, même involontaires, étaient immédiatement mis à mort; qu'on leur faisait d'illustres funérailles, et que la déesse Isis (Isis, Iris, n'entrevoyez-vous pas tout ce que l'on peut déduire d'un tel rapport?) ne dédaigna point de se transformer en chatte. Elle vous apprendra que Cambyse, pour s'emparer de Peluze, n'imagina rien de mieux que de mettre à la tête de ses troupes une phalange de chats; que les Arabes aussi, avant Mahomet, adoraient un chat d'or; que le roi des rois Hormus ne dut la plus éclatante de ses victoires qu'à l'ombre d'un chat qui lui apparut en rêve. Elle passera des temps anciens aux temps modernes; elle vous nommera tous les poëtes qui ont célébré les chats; elle vous rappellera les vers de Ménard sur la chatte qu'il avait rapportée de Rome :

Elle fut matrone romaine
Et fille de nobles aïeux;
Mon laquais la prit sans mitaine
Près du temple de tous les dieux.
J'aurai toujours dans la mémoire
Cette peluche blanche et noire
Qui la fit admirer de tous.
Dame Cloton l'a maltraitée,
Pour plaire aux souris de chez nous
Qui l'en avaient sollicitée.

Elle vous récitera encore l'épître de Scarron à Mme de Montatere; le sonnet de Benserade sur le chat de Mme Deshoulières; le rondeau de cette célèbre dame, le quatrain du chevalier d'Acilly, l'épitaphe de la Mothe sur Marlamain, le chat de la duchesse du Maine :

O chats égyptiens, mes augustes aïeux!
Vous qui, sur un autel, entourés de guirlandes,
Étiez l'amour des cœurs et le charme des yeux!
On vous a prodigué des hymnes, des offrandes;
De tous ces vains respects je ne fus point jaloux.
Ludovise (1) m'aima, votre gloire est moins belle :
Vivre simple chat auprès d'elle
Vaut mieux qu'être dieux comme vous.

Iris, pour vous confondre, ne s'arrêtera pas, s'il lui plaît, à l'histoire et à la poésie : elle invoquera, au besoin, Aristote, Cardan, d'Hozier et l'art héraldique; elle vous dira quelles sont les races célèbres des chats, et si Minet descend en ligne directe ou indirecte des Syriens, des Persans ou du Malabar. Que deviendriez-vous, accablé sous ces prodiges d'esprit et de mémoire que vous étiez bien loin de soupçonner, si, par bonheur, un soupir de Minet ne venait à vous enlever tout à coup la belle Iris? Elle s'élance de son sofa, elle se penche vers le malade, elle l'écoute; on dirait qu'elle comprend son langage; mais sa science féline, si vaste et si variée qu'elle soit, ne va pas encore jusque-là, heureusement pour elle! car elle entendrait peut-être les lèvres pâles de Minet, l'ingrat! l'infidèle! murmurer sous ses moustaches languissantes : « O mes frères roturiers, ô mes frères rustiques, vous qui ne connaissez ni l'or ni les grandeurs; vous que l'on n'étouffe point sous des draps de linge fin à point de Venise, vous que l'on n'empoisonne pas avec les fades dragées de Valin, les pâtes musquées du sérail et les pilules à l'antimoine! combien votre sort est digne d'envie, frères bien-aimés! Pourquoi le destin ne m'a-t-il pas permis, simple chat de ferme, comme vous, de dormir sur la cendre, au coin de l'âtre, et, libre dans la pauvreté, de chasser, la nuit, les souris de la grange et, au lever de l'aurore, les mulots des blés! »

LA FABRIQUE DE RENAGE.

Monsieur,

Vous avez fait si bon accueil à la lettre que je vous adressai sur la Société alimentaire de Grenoble, à une époque où l'attention publique n'était pas encore assez éveillée sur ce genre d'établissements, que j'ai pensé que vous auriez peut-être la même indulgence à l'égard de la communication que je me propose de vous faire aujourd'hui sur un autre établissement du même pays. Pendant longtemps on s'est émerveillé de la nature physique du Dauphiné; depuis que le goût des sciences est devenu vulgaire, il s'est publié je ne sais combien d'ouvrages sur les curiosités naturelles de cette contrée si bien douée; mais je crois qu'en y regardant de près, on trouverait qu'il n'y a pas moins à admirer en Dauphiné dans toutes sortes d'institutions fort modestes et fort peu éclatantes que le simple mouvement des mœurs y a fait naître. Pour ceux qui estiment que les hommes sont un sujet d'étude dont l'intérêt vaut bien celui des minéraux et des plantes, il

(1) La duchesse du Maine.

n'y a guère de pays, en effet, où l'on puisse espérer meilleure récolte; et je suis persuadé qu'au point de vue moral, un journal de voyage s'y enrichirait tout autant qu'au point de vue de la minéralogie ou de la botanique.

Ces réflexions me sont particulièrement suggérées à l'occasion d'une manufacture à demi perdue dans un charmant petit vallon aboutissant à l'Isère, et dont, malgré la haute valeur de son caractère, pas un de nos économistes, à ce que je crois, n'a soupçonné jusqu'ici l'existence. C'est la fabrique de crêpes de Renage, placée sur la Fure, à peu de distance de Rives. Ne vous attendez pas à trouver ici la description des détails de fabrication de cette étoffe, si brillante dans les bals, si triste dans les cérémonies funèbres, et dont nos deuils s'unissant à nos plaisirs déterminent chaque année une consommation si énorme. L'histoire de ces procédés technologiques mènerait ma plume bien loin, et peut-être même, par sa minutie, risquerait-elle de fatiguer vos lecteurs. Qu'il me suffise de dire que l'ensemble du travail consiste à filer, ourdir et tisser, et que, comme il s'agit de fils et de tissus extrêmement délicats, il faut dans toutes ces opérations plus d'attention et d'adresse que de vigueur. C'est ce qui a déterminé à Renage l'emploi exclusif des femmes, et c'est de ce personnel féminin que je me propose particulièrement de vous entretenir.

J'ai souvent entendu parler, par nos économistes, de la célèbre manufacture de coton de Lowell, dans l'Amérique du Nord, où des jeunes filles, recrutées dans la campagne et entretenues dans des espèces de pensionnats attachés à la manufacture, exécutent, à l'abri des inconvénients du mélange des sexes, et dans des conditions irréprochables de bien-être et de moralité, tout le service de cette industrie si déplorablement organisée presque partout; eh bien, Monsieur, j'ose dire que l'on a été chercher bien loin, à grand bruit, ce que l'on aurait trouvé sous la main dans notre propre pays, si l'on avait pris la peine d'y fouiller. La fabrique de Renage me paraît, en effet, présenter tous les avantages que l'on a constatés à Lowell, et même, je ne crains pas de l'affirmer, quelque chose de plus : je veux parler de la liaison permanente et même quotidienne des jeunes filles avec leur famille.

C'est de cette liaison que les administrateurs qui ont fondé ce bel établissement se sont le plus préoccupés; ils ont compris que, dans une manufacture, les machines avaient leur valeur sans doute, mais que les êtres vivants, qui sont, eux aussi, une partie essentielle du système de la production, en avaient plus encore. Aussi se sont-ils attachés, tant dans l'intérêt de leur opération commerciale que dans celui de leur honneur industriel, à soigner avant tout les intérêts moraux du personnel qu'ils emploient. Ce personnel est assez considérable, car il se compose d'environ six cents jeunes filles recrutées dans les villages jusqu'à six lieues à la ronde. Tout ce monde habite l'intérieur de l'établissement, et le directeur se considère comme un directeur de personnes bien plus que comme un directeur de mécaniques.

Il est aidé dans l'exercice de son gouvernement par trois sœurs de charité : l'une est chargée de la cuisine et de tout le matériel de ce vaste ménage; l'autre, de l'infirmerie; la troisième tient une école dans laquelle sont admises les petites filles du voisinage immédiat et qui sert ainsi de pépinière pour les sujets qu'elle prépare. Les ouvrières sont logées dans de grands dortoirs, spacieux, propres, bien aérés et placés sous la direction de contre-maîtresses choisies parmi leurs compagnes, en raison de leur capacité et de leur bonne conduite. A cinq heures du matin, la cloche donne le signal comme dans un pensionnat, et, après la prière faite en commun, le travail commence. Il n'a rien de pénible, car il consiste surtout à surveiller le mouvement des fils et à rattacher ceux qui viennent à se rompre. Les fils de soie n'étant pas plucheux comme ceux de coton, il ne se répand pas, dans l'atmosphère des ateliers, de ces poussières délétères qui, dans les manufactures de coton, occasionnent des maladies si fréquentes et si cruelles. Il ne se manifeste d'autres inconvénients que ceux qui se produisent quelquefois chez les personnes astreintes à demeurer debout trop longtemps; mais dans ce cas, celles des ouvrières qui en ont réellement besoin, obtiennent des tabourets; et, en somme, tout ce monde, malgré treize heures de travail soutenu, se montre alerte et bien portant. La fatigue est même si peu considérable que le directeur est obligé de résister aux sollicitations qui lui sont continuellement adressées en vue d'une heure de travail de plus, augmentation qui, pour les ouvrières, aurait naturellement pour résultat une augmentation correspondante de salaire; mais, dans l'ordre actuel, les salaires sont suffisants, l'état sanitaire est excellent, les dispositions parfaites, et, par conséquent, il n'y a pas lieu de rien changer

La fin à une autre livraison.

PORTRAIT

D'UN HOMME DESTINÉ A VIVRE LONGTEMPS.

PAR HUFELAND (¹).

Sa taille est moyenne et bien proportionnée, ou même un peu ramassée; son visage n'est pas trop haut en couleur, car, au moins dans la jeunesse, la coloration excessive de cette partie du corps promet rarement une longue vie; ses cheveux sont plus blonds que noirs; sa peau est ferme sans être rude; sa tête est de grosseur moyenne; il a des veines bien marquées sur les membres; ses épaules sont plutôt arrondies qu'aplaties; son cou n'est pas trop long ni son ventre saillant; ses mains sont grandes, mais non parsemées de sillons profonds; son pied est plus large que long, et son mollet presque rond; il a une poitrine large et voûtée; sa voix est forte et sonore; il peut retenir longtemps son haleine sans en être incommodé. En général, une harmonie parfaite règne entre toutes ses parties; ses sens sont bons sans cependant être trop délicats; son pouls est lent et uniforme.

Son estomac est excellent, son appétit fort bon et sa digestion facile. Les plaisirs de la table ont de l'attrait pour lui et portent la gaieté dans son âme, qui partage les jouissances du corps. Il ne mange pas uniquement pour manger, mais l'heure des repas est tous les jours une heure agréable pour lui, et la table lui procure une sorte de volupté qui a sur les autres l'avantage de l'enrichir au lieu de l'appauvrir. Il mange lentement, et il n'éprouve pas souvent le besoin de boire : une grande soif est toujours le signe d'une consommation rapide.

Il est, en général, ouvert, affable, communicatif, accessible à la joie, à l'amour et à l'espérance, mais inaccessible à la haine, à la colère et à l'envie. Ses passions n'ont jamais le caractère de l'impétuosité et de la violence. Si quelquefois il se fâche et se met en colère, c'est plutôt un échauffement utile, une fièvre artificielle et salutaire, qu'un épanchement débile. Il aime à s'occuper et se complaît surtout à méditer tranquillement sur des objets agréables. Il est optimiste, ami de la nature et du bonheur domestique. Il ne connaît ni l'ambition ni l'avarice, et ne s'occupe guère du lendemain.

(¹) Auteur de *l'Art de prolonger la vie de l'homme*, traduit par Jourdan; 1834.

LES PLANTES GRASSES.

Il n'est personne qui n'ait remarqué, soit à l'étalage des fleuristes et des fabricants de poterie, soit dans les appartements des amateurs d'horticulture, des collections de plantes vivantes qui attirent tout d'abord l'attention par leur grâce, leur petitesse, et la bizarre variété de leurs formes. On s'étonne de les voir si bien portantes dans des quantités de terre où l'on comprend à peine qu'elles trouvent de la place pour loger leurs racines. Ces végétaux appartiennent tous à la série désignée sous le nom de *plantes grasses*, ainsi nommées parce qu'en général leurs tiges et leurs feuilles (quand elles ont des feuilles) sont épaisses, charnues, et ne ressemblent que de loin aux mêmes parties chez les autres végétaux. Les plantes grasses vivent bien plus par leurs organes extérieurs que par leurs racines; elles ne prennent dans la terre qu'une très-petite portion de leurs aliments; elles les puisent presque en totalité dans l'atmosphère qu'elles décomposent pour s'en approprier les principes. Cette particularité est une conséquence naturelle et nécessaire des conditions sous l'empire desquelles les plantes grasses végètent dans leur pays natal; elles croissent entre les fentes des rochers, sous des climats où elles ont à supporter des sécheresses prolongées pendant plusieurs mois.



Une Corbeille de plantes grasses — Dessin de Freeman.

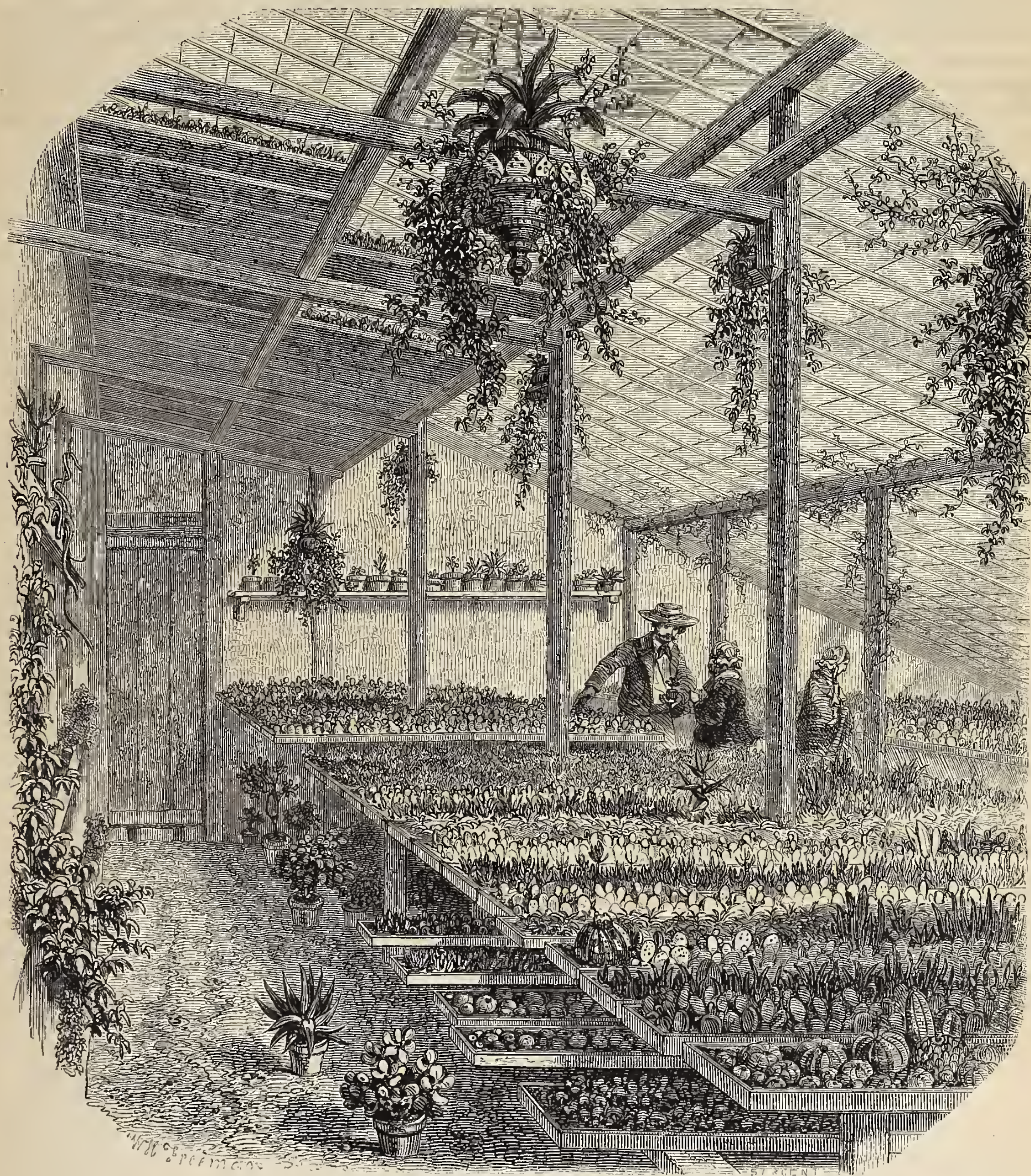
Pour satisfaire le goût des amateurs en se conformant à l'espace toujours très-limité que les plantes d'ornement peuvent occuper sur une étagère dans une chambre habitée, il a fallu d'abord choisir parmi les plantes grasses les espèces et les variétés les plus petites, puis s'appliquer à les rendre par la culture encore plus naines qu'elles ne le sont naturellement. Les végétaux qui se prêtent le mieux à ces exigences appartiennent spécialement aux genres *Crassula*, *Stapelia* et *Mezembryanthemum*, ainsi qu'à la nombreuse famille des Cactées.

Les *Crassula* les plus répandues atteignent souvent à des dimensions assez considérables; on rencontre sur les marchés aux fleurs de la capitale la *Crassula* proprement dite, à fleurs en cimes d'un rouge éclatant, et la *Larochea*, à fleurs très-petites, excessivement nombreuses, rassemblées au sommet de la tige en une sorte de choufleur couleur de feu; ces plantes ont habituellement 60 à 70 centimètres de hauteur. L'horticulture sait en obtenir des variétés pour ainsi dire microscopiques, capables de vivre à l'aise et de fleurir dans un dé à coudre.

Les *Stapelia*, chez lesquelles, comme chez les Cactées, les feuilles et la tige se confondent dans un seul et même organe, donnent aussi des variétés très-petites, sans approcher pourtant de l'excessive petitesse de quelques *Crassula*. La fleur des *Stapelia*, en étoile, d'un brun violacé, très-grande par rapport au volume de la plante, est plus bizarre que réellement belle; son odeur, qui n'a rien d'attrayant, rappelle exactement celle de la viande avancée. Nous rapportons cette particularité parce qu'elle a donné lieu à une expérience fort curieuse qui a mis fin à une grave discussion entre les entomologistes. Il s'agissait de savoir si les mouches sont ou non privées du sens de l'odorat. Les mouches ont, comme tous les insectes, l'instinct admirable de déposer toujours leurs œufs là où elles savent que les vers ou larves qui naîtront de ces œufs trouveront la nourriture qui leur convient, bien que cette nourriture ne soit jamais la même que celle de l'insecte complétement développé. Or de nombreuses expériences prouvent que les mouches habituées à pondre sur la viande en décomposition, pondent également dans l'épaisseur de

la corolle charnue des fleurs de *Stapelia*. D'où provient la méprise? Ce ne peut être de la vue, ces fleurs n'offrant avec un morceau de viande aucune ressemblance, même éloignée; les mouches ne peuvent être trompées que par l'odorat : d'où l'on a conclu, peut-être un peu légèrement, qu'elles n'étaient pas privées de ce sens, bien que l'organe qui chez elles en est le siége n'ait pas encore été découvert.

Les *Mezembryanthemum*, dont l'espèce la plus répandue



Une Serre de plantes grasses, à Paris (¹). — Dessin de Freeman.

est connue sous le nom vulgaire de *glaciale*, à cause d'une sorte de givre qui recouvre la tige et les feuilles, forment un genre très-riche en espèces et variétés très-florifères, offrant toutes les nuances du rose et du rouge. L'une des plus jolies variétés parmi les naines est le *M. cordifolium*, qui donne de charmantes fleurs roses dans les aisselles des feuilles, sur des plantes hautes à peine de quelques centimètres.

Les Cactées de proportions assez réduites pour prendre place dans les collections de plantes grasses naines appartiennent surtout aux genres *Melocactus*, *Echinocactus* et *Opuntia*. On cultive, pour les collections en miniature, des *Melocactus* et des *Echinocactus* gros comme de petites pommes d'api, et portant néanmoins à leur sommet de jolies fleurs d'un jaune satiné. Le contraste avec les grandes espèces du même genre est saisissant lorsqu'on se rappelle les grands *Echinocactus* du Brésil, les plus grands végétaux de la famille des Cactées. Celui qu'on voit depuis quelques années au jardin botanique de Kew, en Angleterre, n'a pas moins de 2^{m},50 de circonférence; pour l'amener des montagnes des Orgons au port de Rio-Janeiro, où il a été embarqué pour l'Europe, il n'a pas fallu moins de trois paires de bœufs attelés à un grand chariot

(¹) Serre de M. Steiner.

brésilien. Les variétés naines sont la reproduction très-exacte de ce colosse végétal.

Un horticulteur allemand, établi récemment à Paris, s'est fait une spécialité de la multiplication de ces ravissantes petites plantes; son jardin n'est pas grand; il faut se baisser pour bien voir les plantes qu'il renferme dans des bâches recouvertes de châssis vitrés; on dirait un morceau du parterre du souverain de Lilliput. Une serre est consacrée à celles de ces plantes qui réclament le secours de la chaleur artificielle. Les boutures et les semis de plantes grasses naines y sont symétriquement distribués sur des plaques de tôle semblables à celles dont les pâtissiers se servent pour mettre leurs brioches au four. Tout est calculé pour qu'elles puissent s'enraciner rapidement, fleurir très-jeunes et rester aussi petites que possible. C'est ainsi que, dans des pots dont les dimensions dépassent à peine celles d'un verre à liqueur, on peut voir se développer, prospérer et fleurir des collections très-variées de jolies plantes empruntées à la flore des montagnes des régions intertropicales. Ces pots, disposés sur des étagères en fil de fer doré, argenté, peint ou verni de diverses couleurs, pour s'harmonier avec le luxe des salons les plus richement meublés, constituent de véritables parterres d'une verdure perpétuelle, d'un entretien facile et d'une incomparable élégance. Les soins que demandent ces plantes n'ont rien d'embarrassant : il faut les laisser à peu près à sec pendant le long sommeil de leur végétation, et les arroser modérément seulement quand on voit qu'elles se disposent à croître et à porter des boutons à fleurs.

ÉTYMOLOGIE DU MOT *NANTERRE*.

Nous avons dit que le cercle de pierres au milieu duquel sainte Geneviève est représentée sur l'ancien tableau que nous avons reproduit (t. XXIV, p. 392), était très-probablement un cromlech déjà consacré dans l'opinion populaire par les anciennes traditions. Le savant auteur de l'Histoire de France, M. Henri Martin, nous écrit à ce sujet que « l'aspect de ce cercle de pierres est en effet très-significatif, mais que la conjecture paraît devoir se changer en certitude lorsque l'on se reporte au nom primitif de Nanterre, *Nemeto Dorum*, en celtique *Nemheid Dor*, qui veut dire : *le sanctuaire de l'eau, le lieu saint de la rivière*. La racine *Nemheid, Nemet,* est la plus antique qui désigne les choses saintes chez tous les peuples celtiques, depuis la Galatie jusqu'à l'Irlande. »

OMPHALOPSYQUES.

On appelait *omphalopsyques* des religieux qui contemplaient perpétuellement leur nombril pour en voir jaillir la lumière sacrée du mont Thabor. M. de Villoison a vu quelques moines du mont Athos livrés à cette occupation. Le mot omphalopsyques vient des mots grecs *omphalos* (nombril) et *psuché* (âme).

LE MYSTÈRE DES BARDES.

LE PAYS DE GALLES. — LA SOCIÉTÉ BARDIQUE. LES TRIADES.

Nous livrons aux réflexions de nos lecteurs un texte celtique publié depuis peu et dont l'apparition a causé une certaine émotion dans le monde savant. Il est impossible de savoir au juste quel en est l'auteur, ni même à quel siècle il remonte. Mais ce qui est incontestable, c'est qu'il appartient à la tradition des bardes du pays de Galles, et cette origine suffit pour lui conférer une valeur de premier ordre.

On sait, en effet, que le pays de Galles forme encore de nos jours l'asile le plus fidèle de la nationalité gauloise, qui, chez nous, a éprouvé des modifications si profondes. A peine effleuré par la domination romaine, qui n'y tint que peu de temps et faiblement; préservé de l'invasion des barbares par l'énergie de ses habitants et les difficultés de son territoire; soumis plus tard par la dynastie normande, qui dut toutefois lui laisser un certain degré d'indépendance, le nom de Galles, *Gallia*, qu'il a toujours porté, est un trait distinctif par lequel il se rattache, sans discontinuité, à la période antique. La langue kymrique, parlée jadis dans toute la partie septentrionale de la Gaule, n'a jamais cessé non plus d'y être en usage, et bien des coutumes y sont également gauloises. De toutes les influences étrangères, celle du christianisme est la seule qui ait trouvé moyen d'y triompher pleinement; mais ce n'a pas été sans de longues difficultés relativement à la suprématie de l'Église romaine, dont la réforme du seizième siècle n'a fait que déterminer la chute depuis longtemps préparée dans ces régions pleines d'un sentiment indéfectible d'indépendance.

On peut même dire que les druides, tout en se convertissant au christianisme, ne se sont pas éteints totalement dans le pays de Galles, comme dans notre Bretagne et dans les autres pays de sang gaulois. Ils ont eu pour suite immédiate une société très-solidement constituée, vouée principalement, en apparence, au culte de la poésie nationale, mais qui, sous le manteau poétique, a conservé avec une fidélité remarquable l'héritage intellectuel de l'ancienne Gaule : c'est la Société bardique du pays de Galles, qui, après s'être maintenue comme société secrète pendant toute la durée du moyen âge, par une transmission orale de ses monuments littéraires et de sa doctrine, à l'imitation de la pratique des druides, s'est décidée, vers les seizième et dix-septième siècles, à confier à l'écriture les parties les plus essentielles de cet héritage. De ce fond, dont l'authenticité est ainsi attestée par une chaîne traditionnelle non interrompue, procède le texte dont nous parlons; et sa valeur, en raison de ces circonstances, ne dépend, comme on le voit, ni de la main qui a eu le mérite de le mettre par écrit, ni de l'époque à laquelle sa rédaction a pu contracter sa dernière forme. Ce qui y respire par-dessus tout, c'est l'esprit des bardes du moyen âge, qui, eux-mêmes, étaient les derniers disciples de cette corporation savante et religieuse qui, sous le nom de druides, domina la Gaule durant la première période de son histoire, à peu près de la même manière que le clergé latin durant celle du moyen âge.

Serait-on même privé de toute lumière sur l'origine du texte dont il s'agit, que l'on serait mis assez clairement sur la voie par son accord avec les renseignements que les auteurs grecs et latins nous ont laissés relativement à la doctrine religieuse des druides. Cet accord constitue des points de solidarité qui ne souffrent aucun doute, car ils s'appuient sur des raisons tirées de la substance même de l'écrit; et la solidarité, ainsi démontrée pour les articles capitaux, les seuls dont les anciens nous aient parlé, s'étend naturellement aux développements secondaires. En effet, ces développements, pénétrés du même esprit, dérivent nécessairement de la même source; ils font corps avec le fond, et ne peuvent s'expliquer que par lui. Et en même temps qu'ils remontent, par une génération si logique, aux dépositaires primitifs de la religion druidique, il est impossible de leur assigner aucun autre point de départ; car, en dehors de l'influence druidique, le pays dont ils proviennent n'a connu que l'influence chrétienne, laquelle est totalement étrangère à de telles doctrines.

Les développements contenus dans les triades sont même si parfaitement en dehors du christianisme, que le peu d'émanations chrétiennes qui se sont glissées çà et là dans leur ensemble se distinguent du fond primitif à première vue. Ces émanations, naïvement sorties de la conscience des bardes chrétiens, ont bien pu, si l'on peut ainsi dire, s'intercaler dans les interstices de la tradition, mais elles n'ont pu s'y fondre. L'analyse du texte est donc aussi simple que rigoureuse, puisqu'elle peut se réduire à mettre à part tout ce qui porte l'empreinte du christianisme, et, le triage une fois opéré, à considérer comme d'origine druidique tout ce qui demeure visiblement caractérisé par une religion différente de celle de l'Évangile et des conciles. Ainsi, pour ne citer que l'essentiel, en partant de ce principe si connu que le dogme de la charité en Dieu et dans l'homme est aussi spécial au christianisme que celui de la migration des âmes l'est à l'antique druidisme, un certain nombre de triades dans lesquelles respire un esprit d'amour que n'a jamais connu la Gaule primitive, se trahissent immédiatement comme empreintes d'un caractère comparativement moderne; tandis que les autres, animées d'un tout autre souffle, laissent voir d'autant mieux le cachet de haute antiquité qui les distingue.

Enfin, il n'est pas inutile de faire observer que la forme même de l'enseignement contenu dans les triades est d'origine druidique. On sait que les druides avaient une prédilection particulière pour le nombre trois, et ils l'employaient spécialement, ainsi que nous le montrent la plupart des monuments gallois, pour la transmission de leurs leçons, qui, moyennant cette coupe précise, se gravaient plus facilement dans la mémoire. Diogène Laërce nous a conservé une de ces triades qui résume succinctement l'ensemble des devoirs de l'homme envers la divinité, envers ses semblables et envers lui-même : « Honorer les êtres supérieurs, ne point commettre d'injustice, et cultiver en soi la vertu virile. » La littérature des bardes a propagé jusqu'à nous une multitude d'aphorismes du même genre, touchant à toutes les branches du savoir humain : science, histoire, morale, droit, poésie. Il n'en est pas de plus intéressantes ni de plus propres à inspirer de grandes réflexions que celles dont nous publions ici le texte, d'après la traduction qui en a été faite par M. Adolphe Pictet.

De cette série de triades, les onze premières sont consacrées à l'exposé des attributs caractéristiques de la divinité. C'est dans cette section que les influences chrétiennes, comme il était aisé de le prévoir, ont eu le plus d'action. Si l'on ne peut nier que le druidisme n'ait connu le principe de l'unité de Dieu, peut-être même que, par suite de sa prédilection pour le nombre ternaire, il ne se soit élevé à concevoir confusément quelque chose de la divine triplicité, il est toutefois incontestable que ce qui complète cette haute conception théologique, savoir la distinction des personnes et particulièrement de la troisième, a dû rester parfaitement étranger à cette antique religion. Tout s'accorde à prouver que ses sectateurs étaient bien plus préoccupés de fonder la liberté de l'homme que de fonder la charité; et c'est même par suite de cette fausse position de son point de départ qu'elle a péri. Aussi semble-t-il permis de rapporter à une influence chrétienne plus ou moins déterminée tout ce début, particulièrement à partir de la cinquième triade.

A la suite des principes généraux relatifs à la nature de Dieu, le texte passe à l'exposé de la constitution de l'univers. L'ensemble de cette constitution est supérieurement formulé dans trois triades qui, en montrant les êtres particuliers dans un ordre absolument différent de celui de Dieu, complètent l'idée qu'on doit se former de l'être unique et immuable. Sous des formules plus explicites, ces triades ne font, du reste, que reproduire ce que l'on savait déjà, par le témoignage des anciens, de la doctrine sur la circulation des âmes passant alternativement de la vie à la mort et de la mort à la vie. On peut les regarder comme le commentaire d'un vers célèbre de *la Pharsale*, dans lequel le poëte s'écrie, en s'adressant aux prêtres de la Gaule, que si ce qu'ils enseignent est vrai, la mort n'est que le milieu d'une longue vie : *Longæ vitæ mors media est.*

DIEU ET L'UNIVERS.

I. — Il y a trois unités primitives, et de chacune il ne saurait y avoir qu'une seule : un Dieu, une vérité et un point de liberté, c'est-à-dire le point où se trouve l'équilibre de toute opposition.

II. — Trois choses procèdent des trois unités primitives : toute vie, tout bien et toute puissance.

III. — Dieu est nécessairement trois choses, savoir : la plus grande part de vie, la plus grande part de science, et la plus grande part de puissance; et il ne saurait y avoir plus d'une grande part de chaque chose.

IV. — Trois choses que Dieu ne peut pas ne pas être : ce qui doit constituer le bien parfait, ce qui doit vouloir le bien parfait, et ce qui doit accomplir le bien parfait.

V. — Trois garanties de ce que Dieu fait et fera : sa puissance infinie, sa sagesse infinie, son amour infini; car il n'y a rien qui ne puisse être effectué, qui ne puisse devenir vrai, et qui ne puisse être voulu par un attribut.

VI. — Trois fins principales de l'œuvre de Dieu, comme créateur de toutes choses : amoindrir le mal, renforcer le bien, et mettre en lumière toute différence; de telle sorte que l'on puisse savoir ce qui doit être, ou, au contraire, ce qui ne doit pas être.

VII. — Trois choses que Dieu ne peut pas ne pas accorder : ce qu'il y a de plus avantageux, ce qu'il y a de plus nécessaire, et ce qu'il y a de plus beau pour chaque chose.

VIII. — Trois puissances de l'existence : ne pas pouvoir être autrement, ne pas être nécessairement autre, et ne pas pouvoir être mieux par la conception; et c'est en cela qu'est la perfection de toute chose.

IX. — Trois choses prévaudront nécessairement : la suprême puissance, la suprême intelligence, et le suprême amour de Dieu.

X. — Les trois grandeurs de Dieu : vie parfaite, science parfaite, puissance parfaite.

XI. — Trois causes originelles des êtres vivants : l'amour divin en accord avec la suprême intelligence, la sagesse suprême par la connaissance parfaite de tous les moyens, et la puissance divine en accord avec la volonté, l'amour et la sagesse de Dieu.

LES TROIS CERCLES.

XII. — Il y a trois cercles de l'existence : le *cercle de la région vide* (*ceugant*), où, excepté Dieu, il n'y a rien ni de vivant, ni de mort, et nul être que Dieu ne peut le traverser; le *cercle de migration* (*abred*), où tout être animé procède de la mort, et l'homme l'a traversé; et le *cercle de la félicité* (*gwynfyd*), où tout être animé procède de la vie, et l'homme le traversera dans le ciel.

XIII. — Trois états successifs des êtres animés : l'état d'abaissement dans l'abîme (*annoufn*), l'état de liberté dans l'humanité, et l'état de félicité dans le ciel.

XIV. — Trois phases nécessaires de toute existence par rapport à la vie : le commencement dans *annoufn*, la transmigration dans *abred*, et la plénitude dans *gwynfyd*; et sans ces trois choses nul ne peut être, excepté Dieu.

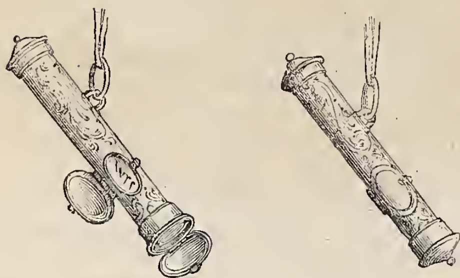
Ainsi, en résumé, sur ce point si capital de la théologie

chrétienne, que Dieu, par sa puissance créatrice, tire les âmes du néant, les triades ne se prononcent point d'une manière précise. Après avoir montré Dieu dans sa sphère éternelle et inaccessible, elles montrent simplement les âmes prenant naissance dans le bas-fond de l'univers, dans l'abîme (*annoufn*); de là, ces âmes passent dans le cercle des migrations (*abred*), où leur destinée se détermine à travers une série d'existences, conformément à l'usage bon ou mauvais qu'elles font de leur liberté; enfin elles s'élèvent dans le cercle suprême (*gwynfyd*), où les migrations cessent, où l'on ne meurt plus, où la vie s'écoule désormais dans la félicité, tout en conservant son activité perpétuelle et la pleine conscience de son individualité. Il s'en faut, en effet, que le druidisme tombe dans l'erreur des théologies orientales, qui amènent l'homme à s'absorber finalement dans le sein immuable de la Divinité; car il distingue, au contraire, un cercle spécial, le cercle du vide ou de l'infini (*ceugant*), qui forme le privilége incommunicable de l'Être suprême, et dans lequel aucun être, quel que soit son degré de sainteté, n'est jamais admis à pénétrer. C'est le point le plus élevé de la religion, car il marque la limite posée à l'essor des créatures.

Le trait le plus caractéristique de cette théologie, bien que ce soit un trait purement négatif, consiste dans l'absence d'un cercle particulier, tel que le Tartare de l'antiquité païenne, destiné à la punition sans fin des âmes criminelles. Chez les druides, l'enfer proprement dit n'existe pas. La distribution des châtiments s'effectue, à leurs yeux, dans le cercle des migrations par l'engagement des âmes dans des conditions d'existence plus ou moins malheureuses, où, toujours maîtresses de leur liberté, elles expient leurs fautes par la souffrance, et se disposent, par la réforme de leurs vices, à un meilleur avenir. Dans certains cas, il peut même arriver que les âmes rétrogradent jusque dans cette région d'*annoufn*, où elles prennent naissance, et à laquelle il ne semble guère possible de donner une autre signification que celle de l'animalité. Par ce côté dangereux, et que rien ne justifie, puisque la diversité des conditions d'existence dans le cercle de l'humanité suffit parfaitement à la pénalité de tous les degrés, le druidisme serait donc arrivé à glisser jusque dans la métempsycose. Mais cette extrémité fâcheuse, à laquelle ne conduit aucune nécessité de la doctrine du développement des âmes par voie de migrations, paraît, comme on en jugera par la suite des triades relatives au régime du cercle d'*abred*, n'avoir occupé dans le système de la religion qu'une place secondaire.

La suite à une autre livraison.

LE MEZUZOTH.



Le Mezuzoth ouvert et fermé.

C'est le nom que les Juifs donnent à certains morceaux de parchemin qu'ils enchâssent dans les poteaux des portes de leurs maisons, prenant à la lettre ce que Moïse leur a ordonné dans le Deutéronome, en disant : « Vous n'oublierez jamais la loi de Dieu; vous la graverez sur les poteaux de vos portes. » Ces expressions ne voulaient dire



Juif tenant le Mezuzoth.

autre chose, sinon : Vous vous en souviendrez toujours, soit que vous entriez dans votre maison, soit que vous en sortiez. Mais les docteurs hébreux ont cru que le législateur demandait quelque chose de plus. Ils ont dit que pour ne pas se rendre ridicules en écrivant au dehors de leurs portes les commandements de Dieu, ou même pour ne pas les exposer à la profanation des méchants, il fallait au moins les écrire sur un parchemin et les enfermer dans quelque chose. On écrit donc sur un carré de parchemin, préparé exprès, écrit d'une encre particulière, d'un caractère bien carré, ces mots : « Écoute, Israël, je suis le Seigneur, etc. » (Deut., VI, 4, 5, 6, 7, 8, 9.) Puis on laisse un petit espace et on continue : « Il arrivera si tu obéis à mes commandements, » jusqu'à ces paroles : « Tu les écriras sur les poteaux de tes maisons, etc. » (Deut., XI, 13.) Après cela on roule le parchemin, on le met dans un tuyau de roseau ou autre; on écrit à l'extrémité du tuyau le mot *Sadaï*, qui est un des noms de Dieu; on le met aux portes des maisons, des chambres et de tous les lieux qui sont fréquentés; on l'attache aux battants de la porte, au côté droit; et toutes les fois qu'on entre dans la maison ou qu'on en sort, on touche en cet endroit du bout du doigt, et on baise le doigt par dévotion. Le terme hébreu *mezuza* signifie proprement les jambages de la maison; mais on le donne aussi à ce rouleau dont on vient de parler. On peut voir, à ce sujet, Léon de Modène, *Cérémonies des Juifs*, partie J. C. A. (Dom Calmet de la bibl., t. II, p. 689.)

LES TROIS TOURS.



Une Vue dans le Tyrol. — Dessin de Freeman, d'après Martens.

Ce beau groupe de rochers a été dessiné près d'un petit pont, situé à quelque distance de l'auberge de Landro ou Hœhlenstein, sur la route d'Ampezzo, dans le Pusterthal, l'une des principales vallées du Tyrol. La forme de ces trois aiguilles, que l'on aperçoit de côté et d'autre à de grandes distances, leur a fait donner différents noms : suivant les villages que l'on traverse et le caprice des habitants, ici ce sont trois forteresses où sont enfermées, depuis plus de dix siècles,

les ombres de trois vieux barons cruels; là, trois châteaux où dorment trois belles châtelaines et dont les portes et les fenêtres ont été fermées par des enchanteurs; ailleurs, enfin, trois masses d'architecture informes toutes prêtes à se convertir en cathédrales resplendissantes de lumières, au signal donné par la main blanche d'une jeune sainte que l'on attend toujours. La contrée est, du reste, toute pleine de monuments naturels qui sont l'origine d'une foule de traditions non moins bizarres. L'auberge de Hœhlenstein, par exemple, s'élève à l'extrémité d'une prairie qu'entourent de très-curieuses montagnes de dolomie (roche composée de carbonate de chaux et de magnésie); l'une d'elles, le Cristallin, d'un aspect plus transparent que les autres, est le sujet de trois ou quatre contes qui ne dépareraient pas les plus amusants de nos anciens recueils de féeries ([1]). La vallée de Pusterthal n'est cependant pas aussi pittoresque que l'Innthal, l'Etscthal ou le Stubbaythal; pour l'admirer sans réserve, il faut la traverser la première en venant d'Italie par Trévise; elle prépare merveilleusement aux magnificences du Tyrol de l'ouest et du nord. De Brixen, on peut, à son gré, se diriger vers Meran par Botzen, ou vers Innsbruck par Sterzing. Quelque chemin que l'on préfère, on arrive à des spectacles dont la grandeur sauvage ne lasse point l'admiration. Sans doute le Tyrol n'offre point au voyageur des paysages aussi variés que la Suisse; il est, pour ainsi dire, hérissé partout de hautes et formidables montagnes; ses vallées réunies n'égaleraient pas le dixième de sa superficie; mais c'est précisément à cette conformation qu'il doit de conserver plus fidèlement ses vieilles mœurs et ses vieux costumes; jamais ses habitants ne se sont enrôlés au service des étrangers, et ses villages ne paraissent nullement disposés à se convertir en hôtelleries anglaises. Il est probable que les chemins de fer n'escaladeront pas avant quelques siècles ces cimes ardues qui ne se trouvent point placées sur les grandes routes de l'industrie : c'est donc un pays de réserve pour ceux que l'amour de la solitude et de la nouveauté fait sortir chaque été des Babylones de la civilisation. Une fois qu'il sera envahi, il faudra bien prendre son parti d'aller jusqu'à l'Himalaya ou dans le centre de l'Afrique. Quant à ce que deviendront le monde et ses paysages lorsque l'on ne pourra plus parcourir un kilomètre, sur quelque point de la terre que ce soit, sans y rencontrer une locomotive et une famille anglaise, c'est plus qu'il n'est en notre pouvoir d'imaginer.

PENSÉES DE DOMAT ([2]).

— Comme le corps s'appesantit et s'affaiblit par la durée de la vie, le cœur s'appesantit et s'affaiblit par la durée des mauvaises habitudes.

— Le superflu des riches devrait servir pour le nécessaire des pauvres; mais, tout au contraire, le nécessaire des pauvres sert pour le superflu des riches.

— Les événements sont hors de nous; notre volonté seule est à nous. Ne pouvant régler aucun événement, nous devons nous mettre en état que nul événement ne nous trouble et ne nous empêche d'être heureux.

— Il y a une différence extrême entre la manière dont nous sentons les injustices qui nous regardent, et celle dont nous jugeons de celles qui ne regardent que notre prochain.

— On se rend nécessaires mille choses superflues; en quoi il y a bien des misères, pertes de temps, vie plus difficile, plus ennuyeuse. — Trois choses pour être heureux : le corps sain, l'esprit libre et le cœur pur.

— Le geste est un effort de l'âme pour se communiquer à travers du corps et faire passer dans l'âme de celui qui entend ce qu'elle sent et ce qu'elle voit.

— La louange, quoique fausse, quoique ridicule, quoique non crue ni par celui qui loue ni par celui qui est loué, ne laisse pas de plaire; et si elle ne plaît par autre motif, elle plaît au moins par la dépendance et par l'assujettissement qu'elle marque de celui qui loue ([1]).

— Un peu de beau temps, un bon mot, une louange, une caresse, me tirent d'une profonde tristesse dont je n'ai pu me tirer par aucun effort de méditation; quelle machine que mon âme ! quel abîme de misères et de faiblesse !

— Nous voulons tellement plaire, que nous ne voulons pas déplaire aux autres lorsque nous nous déplaisons à nous-mêmes, et que nous voulons plaire à ceux qui nous déplaisent.

— Quand on est dans la vérité, il ne faut pas craindre de creuser : on trouve toujours un bon fond, on ne saurait manquer d'être soutenu. Mais dans les choses vaines et incertaines, il est périlleux de creuser.

— Cinq ou six pendards partagent la meilleure partie du monde et la plus riche : c'en est assez pour juger quel bien c'est devant Dieu que les richesses.

— Ce n'est pas une petite consolation pour quitter ce monde, que de sortir de la foule du grand nombre des sots et des méchants dont on y est environné.

— Les hommes ne jugent de la marche des actions et du cœur de l'homme que par rapport à ce qui les touche. Une incivilité à leur égard leur paraît plus criminelle que de grands péchés devant Dieu qui ne choquent pas les hommes. Une infinité d'exemples de cela.

— Aujourd'hui la dévotion et la vertu sont choses fort différentes.

— Il n'y a que deux voies pour se rendre heureux et content : l'une, de remplir tous nos désirs; l'autre, de les borner à ce que nous pouvons posséder. La première est impossible en cette vie : ainsi c'est une folie d'entreprendre de se contenter en ce monde par cette voie.

LE CHATEAU DE PAU ET GASTON PHÉBUS.

Sur des cousteaux herbeux et dominant la plaine
Que, rapide, le Gave arrose en s'enfuyant,
S'eslève le palais des roys de l'Aequitaine,
Dont le toict s'illumine aux rais ([2]) de l'orient;
Asyle de grandeur, de force, de noblesse,
De léauté ([3]), d'attraicts et de saincte liesse ([4]),
Où cil ([5]) qui le requiert, en toute humilité,
De Christ et de sa loy apprend la vérité.
C'est là qu'auprès des monts de l'altière Pyrène
Règne celle qui sçait avecque vérité
Faire chérir à tous sa grandeur souveraine.

Le château de Pau comptait déjà bien des siècles d'existence lorsqu'un poëte le célébrait, au temps de Jeanne d'Albret, dans la ballade dont nous venons de citer la première strophe. L'origine de cet édifice, si intéressant par lui-même et par les souvenirs qu'il réveille, ne remonte pas cependant au delà du dixième ou du onzième siècle. On ignore le nom du fondateur. Après avoir choisi ce lieu pour y bâtir une ville, il en fixa, dit-on, les limites au moyen de trois pieux, celui du milieu marquant la place où devait s'élever le château, qui fut appelé le château de *Pal* et ensuite de *Pau*.

([1]) Voy. plus loin, sur le Tyrol, p. 51.
([2]) Deuxième recueil manuscrit du P. Guerrier, page 239. — Ces pensées ont été publiées par M. Prosper Faugère, dans son édition des *Pensées, fragments et lettres de Blaise Pascal*, etc.; 1844.
Domat, jurisconsulte célèbre, est né en 1625, et mort en 1695.

([1]) Plus souvent encore, ce nous semble, parce qu'elle paraît être une preuve de bienveillance.
([2]) Rayons.
([3]) Loyauté.
([4]) Allégresse.
([5]) Celui.

Il est vrai que le mot béarnais *paü* (prononcez *paou*), qui signifie *pieu*, est évidemment l'étymologie de *Pau;* mais l'opinion que nous venons de citer « ne doit pas néanmoins être acceptée sans examen, » dit M. Basele de Lagrèze [1].

La construction du château précéda sans aucun doute celle de la ville. Il fut d'abord une place de guerre, un *castellum, castrum* ou *castel*, au pied duquel des habitations se groupèrent successivement.

Là fleurirent les vicomtes de Béarn. Centulle IV, qui vivait au onzième siècle, s'affranchit le premier de tout vasselage, et s'éleva au rang des souverains. Sa renommée s'étendit au loin; sa noble compagne, la belle Gisla, lui donna un fils. Mais Gisla était parente de Centulle, et la voix sévère de Grégoire VII força les deux époux de se séparer. Centulle se consola par la gloire des armes, Gisla par la prière et l'adoration dans un monastère de Cluny.

Gaston III, leur fils, recueillit pourtant l'héritage paternel. Il fut bon prince, et confirma les antiques franchises *(fors)* des Béarnais; brave comme son père, pieux comme sa mère, il fut un des premiers à prendre la croix : c'est, dit-on, dans le château de Pau qu'il demanda au ciel de bénir ses armes; elles furent bénies. Il se signala, avec ses Béarnais, dans la fameuse bataille d'Antioche. Ce fut à lui que Godefroy confia la construction des machines qui décidèrent la prise de Jérusalem. « Enfin, chargé d'honneur et de gloire, » il rentra dans son château, qu'il décora de ses trophées.

Gaston III ne se distingua pas moins contre les Mores d'Espagne. Il défit onze rois. De retour en Béarn, il fonda l'abbaye de Sauvelade, comme témoignage de sa reconnaissance envers le Dieu des armées. Du haut de son castel, il veillait à la paix de ses sujets, et fut législateur équitable non moins que vaillant guerrier. « La paix sera gardée en tout temps aux clercs, aux moines, aux voyageurs, aux dames et à leur suite, disent ses ordonnances; si quelqu'un se réfugie auprès d'une dame, il aura sûreté en payant le dommage. Que la paix soit avec le rustique; que ses bœufs et ses instruments aratoires ne puissent être saisis. »

Les successeurs de Gaston III furent moins heureux, et tous ne maintinrent pas aussi fermement l'indépendance béarnaise. Le noble manoir fut témoin de révolutions diverses. Le peuple exigea plus d'une fois le rétablissement ou l'extension de ses privilèges. C'est dans le château de Pau que se réunissait la *Cour majour,* à la fois conseil d'État et tribunal judiciaire, qui séparait la justice de l'administration et donnait à douze barons, représentant le pays, le pouvoir de juger.

Parmi les princes des âges suivants, nous aurions à signaler plus d'une figure digne de mémoire; mais nous avons hâte d'arriver au célèbre restaurateur du château de Pau, à ce Gaston, surnommé *Phébus,* soit à cause de sa remarquable beauté, soit par allusion au soleil, qu'il avait pris pour emblème.

Il naquit en Béarn, l'an 1331. Il n'avait que douze ans lorsqu'il perdit son père, tué par les Sarrasins. Gaston n'avait pas quinze ans qu'il parlait déjà de le venger. A dix-huit ans, il épousa Agnès de Navarre, sœur de Charles le Mauvais. Quelque temps prisonnier du roi de France, il alla ensuite guerroyer dans les rangs des chevaliers Teutoniques. Après quoi, cet homme, qui devait se piquer plus tard d'être le premier chasseur de son temps, alla poursuivre les rennes de Suède et de Norvége.

Rentré dans ses domaines, il fut heureux dans sa lutte contre son rival, le comte d'Armagnac, et la rançon de nombreux captifs lui fournit les fonds nécessaires pour embellir le château de Pau.

C'est Jehan Froissart lui-même qui le fera revivre devant nous. En suivant les récits du naïf chroniqueur, nous voyons Gaston Phébus faire à Pau son entrée. Parmi tous les chevaliers qui l'entourent, et dont les chaperons divers indiquent les diverses qualités, il se fait remarquer par l'absence de toute coiffure. Jamais chapeau ne couvrit sa tête, uniquement ornée d'une superbe chevelure. Nul n'avait la taille plus belle et mieux proportionnée. Sa figure est colorée et gracieuse; ses yeux sont pleins de charme. Quelle magnificence il déploie! Il a les plus beaux chevaux du monde; il en compte deux cents dans ses écuries. Il aime les chiens, et sa meute se monte à plus de seize cents. Dès que le seigneur paraît, la herse du château se lève pour le recevoir. Il aime ce vieux manoir des Centulle, si heureusement situé, mais un peu dégradé par le temps. Il veut édifier dans ce lieu « un moult bel chastel. »

C'est parmi les *Cagots,* cette race proscrite, objet de tant de recherches savantes, que furent choisis les maçons les plus expérimentés. Les parties contractantes jurent sur *le corps de Dieu sacré* de bien et loyalement exécuter leurs conventions. Acte en est dressé dans le château de Pau, le 29 octobre 1375. Les maîtres maçons doivent se procurer de nombreux ouvriers qu'ils payent, les hommes, 14 deniers par jour; les femmes, 7 deniers. Le comte fournira trois paires de bœufs pour les charrois, et fera livrer dans les tuileries de Pau toutes les briques nécessaires pour les constructions. Un délai de deux années fut fixé pour l'exécution de ces travaux, qui valurent à Gaston Phébus le titre de fondateur du château, quoiqu'il résulte évidemment de la charte qu'il en fut seulement le restaurateur.

C'est dans Froissart qu'il faut lire les détails des mœurs de cette cour chevaleresque, qui a laissé de si brillants souvenirs. Gaston avait le goût des plaisirs de l'esprit : le soir, après une journée consacrée à l'exercice de la chasse, dont il a donné des leçons dans son livre intitulé : *Phébus des déduicts de la chasse des bêtes sauvages et des oyseaux de proie,* il se faisait lire chansons, ballades, rondeaux, virelais. Nul n'osait dire un mot pendant la lecture, à moins que le seigneur ne demandât des explications en béarnais ou *en beau et en bon français.*

Hélas! et ce même prince laissa piteusement périr, dans les cachots de la tour de Moncade, Gaston, son fils unique, « soupçonné » de projets parricides.

Attristé par ses malheurs domestiques, mûri par l'âge et la réflexion, le comte de Foix chercha des consolations dans le soin qu'il prit de son peuple. Il maintenait ses États en paix, lorsque la guerre était à ses portes, et que le glaive de du Guesclin devait frapper les échos des Pyrénées. « J'en ai fait autant que vous, disait-il aux jeunes guerriers; mais alors mes sujets payaient des taxes plus fortes et mes coffres n'étaient pas aussi bien remplis. »

Après de longues négociations, il maria son héritière, sa jeune parente, la jeune et riche Jeanne de Boulogne, avec le duc de Berry, frère de Charles VI. Mais il resta dans son château de Pau, tandis que ses chevaliers remettaient, à Morlaas, la fiancée entre les mains de l'évêque d'Autun, qui l'épousait par procuration.

Le comte de Foix avançait en âge; cependant il conservait la même vigueur et les mêmes goûts. Des dessins, tirés de manuscrits, et faits sous ses yeux, le représentent, tantôt exerçant, comme musicien, plusieurs personnes à se servir de la corne des chasseurs; tantôt, comme maître de l'art, professant, au milieu d'un nombreux auditoire, les règles de la chasse.

Un jour, Gaston avait chassé un ours monstrueux dans le bois de Sauveterre. Après la prise de l'animal, il se rendit

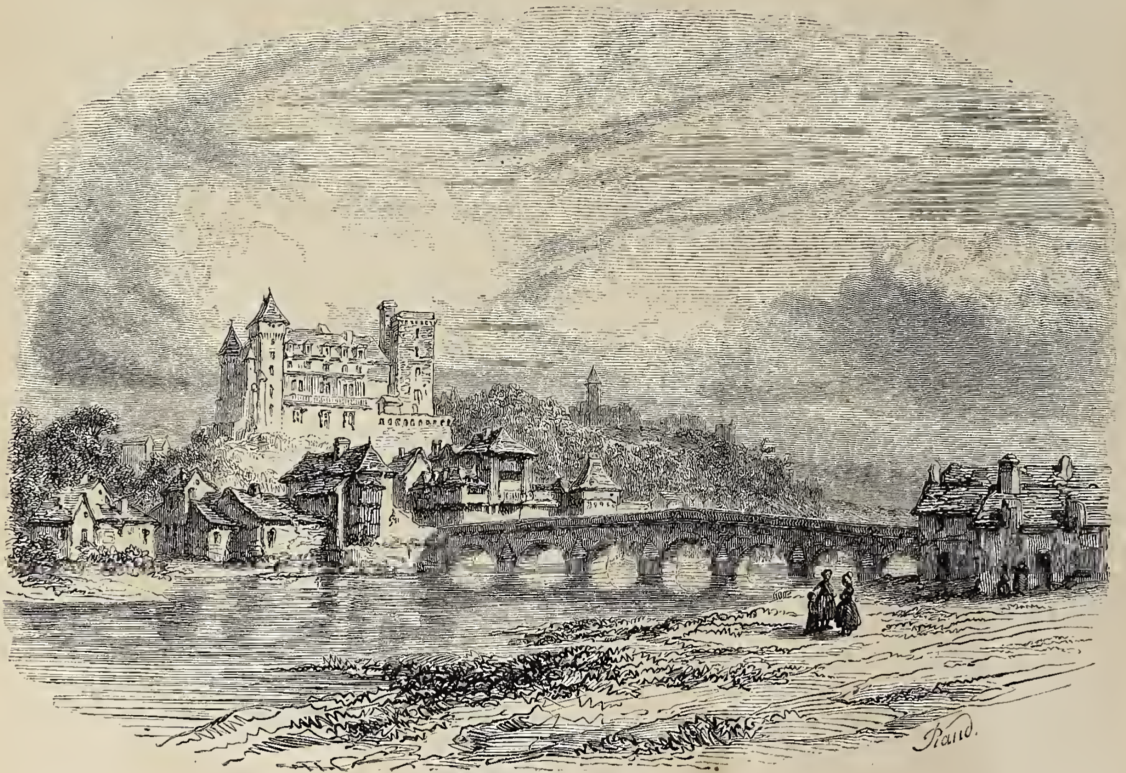
[1] Auteur d'une savante monographie sur *le Château de Pau, son histoire et sa description,* 1 vol. in-8 de 471 pages. C'est à ce livre plein d'intérêt que nous avons eu recours; nous ne pouvions puiser à une meilleure source.

à Orcin, où il était attendu. Il avait supporté un soleil brûlant, et il prit plaisir à se trouver dans une chambre très-fraîche. Entouré d'Yvain, son fils, et de ses plus fidèles chevaliers, il passa quelque temps à raconter les heureux incidents de la chasse. Puis, au moment de se mettre à table, il demande de l'eau pour se laver. A peine eut-elle arrosé ses mains, que son visage devint pâle, ses genoux chancelèrent, et il tomba en prononçant ces seules paroles : « Je suis mort! sire Dieu, merci! »

Ce fut un malheur public. Tous pleuraient leur seigneur. « Tant qu'il vécut, se disaient-ils, Anglais ni Français n'auraient osé nous offenser. Maintenant nos voisins vont nous guerroyer. Les franchises de notre terre vont être compromises. Nul ne saura les défendre. Terre de Béarn, désolée et déconfortée de noble héritage, que deviendras-tu? Tu n'auras jamais le pareil du gentil et noble comte de Foix. »

Nous nous sommes laissé entraîner, à la suite de M. de Lagrèze, sur la vie de Gaston Phébus, et nous serions bien moins excusables que lui si nous n'avions l'espérance de revenir quelque jour, avec cet aimable guide, sur les souvenirs du château de Pau : les noms de Henri II de Navarre et de Marguerite de Valois, son épouse; ceux de Jeanne d'Albret et de ses deux enfants, Henri IV et Catherine, ont rendu cette royale demeure illustre parmi toutes les autres.

Cependant sa destinée fut comme opposée à celle de ses



Le Château de Pau. — Dessin de Karl Girardet.

maîtres. Le château de Pau était arrivé au plus haut degré de splendeur sous Henri II et Jeanne d'Albret, dépossédés du royaume de Navarre; il commença à tomber dans l'abandon sous Henri IV, devenu souverain du royaume de France. Henri IV et Louis XIII lui enlevèrent déjà une partie de son ameublement; de chute en chute, il avait fini par devenir une prison sous l'empire et les premières années de la restauration. On ne pouvait alors entrer dans le château sans apercevoir à travers les barreaux de fer les prisonniers, qui jetaient sur les passants un regard douloureux ou une parole de colère. Ils n'avaient d'autre préau que la terrasse du donjon, où leur aspect attristait de loin le voyageur.

Ce fâcheux état de choses cessa enfin, et dès le règne de Louis-Philippe l'édifice a été restauré avec magnificence : les connaisseurs regrettent cependant qu'au lieu de le réparer scrupuleusement, on ait refait en quelque sorte un nouveau château que Henri IV aurait beaucoup de peine à reconnaître.

Parmi les objets qui décorent l'intérieur, on remarque, non sans faire des réflexions sur les vicissitudes humaines, de grands vases de porphyre forme Médicis, une cheminée de porphyre vert, une table en mosaïque de marbre et une autre en porphyre rose : ce sont des présents de Bernadotte, cet autre Béarnais, que son mérite et la fortune élevèrent au rang des rois. Puis on se rappelle Abd-el-Kader et sa captivité dans cet antique manoir, qui donne aux voyageurs tant d'avertissements utiles, mais sévères, sur l'instabilité des choses d'ici-bas et les mystérieux décrets de la Providence.

MARÉCHAL.

M. Maréchal (nous ignorons la date précise de sa naissance) est moins âgé que le siècle. Sa famille était très-pauvre. Il commença par apprendre un état manuel; mais bientôt, orphelin, abandonné à ses seules forces et à ses seuls instincts, il vint à Paris, où il obtint d'être admis dans l'atelier du peintre Regnault. Ce fut l'école espagnole qui le séduisit d'abord et qu'il étudia avec le plus de passion. Cependant sa pauvreté le pressait; il fallait vivre : il entre-

prit de faire des portraits de famille, et ce ne fut pas sans quelque succès. Toutefois il ne tarda pas à comprendre qu'il aurait plus à perdre qu'à acquérir, s'il se laissait absorber par les exigences du métier. Il préféra donc se contenter de gains médiocres, pour être maître de consacrer la plus grande partie de son temps à faire des études d'après nature dans la campagne. Dès lors ses progrès furent de plus en plus rapides : sous le ciel, dans la liberté des champs, devant les vastes horizons, il se sentit ému, enthousiasmé ; il eut la conscience de sa force et il entrevit un avenir digne de sa généreuse ambition. Malgré l'avis de ceux qui l'aimaient et l'encourageaient, il prit l'habitude de préférer au crayon le pastel, que l'on avait abandonné comme trop mou et trop peu favorable aux grandes compositions. La persé-



L'Etudiant ou le jeune Architecte du moyen âge, pastel par Maréchal. — Dessin de Cabasson.

vérance de Maréchal, la force de sa pensée, et la vigueur de son style, prouvèrent bientôt que ce procédé ne serait point plus ingrat pour lui qu'il ne l'avait été, dans le dix-huitième siècle, pour le célèbre Latour.

Le public ne commença guère à connaître Maréchal qu'en 1840. La ville de Metz, qui voulait fonder un musée, convoqua les artistes à une exposition de peinture, où l'on remarqua plusieurs pastels de Maréchal, entre autres : *les Sœurs de misère; Deux Jeunes femmes épiant malicieusement les mouvements d'un jeune muguet qui passe; les Environs de Pœstum.* Le premier de ces pastels reparut, la même année, au salon du Louvre, en compagnie des *Bûcherons hongrois.* Maréchal était encore presque ignoré à Paris : le jury lui décerna une médaille de troisième classe. En 1841, Maréchal envoya au Louvre des peintures sur verre et quatre pastels : un *Petit Gitano;* un *Étudiant;* un portrait de *Masaccio; le Vieux Hoffe de Pfeiffer :* cette fois, l'artiste reçut la médaille de deuxième classe; puis il obtint la médaille de première classe en 1842, année où il exposa deux pastels, *les Adeptes* et *le Loisir,* et un fragment de peinture sur verre destiné à la cathédrale de Metz. Le succès de cette dernière œuvre fut éclatant : on confia à Maréchal les peintures sur verre de l'église Saint-Vincent de Paul, qui furent posées en 1846. Plus tard, on lui commanda les verrières du chœur de Sainte-Clotide [1]. En 1851, le conseil municipal de Metz lui demanda un vitrail représentant le duc de Guise, et deux fenêtres devant servir de décoration à l'escalier de l'hôtel de ville. A l'exposition de Londres, M. Maréchal envoya

[1] M. Maréchal s'est associé, pour l'exécution de ses verrières, un savant chimiste, M. Gugnon.

un choix de ses plus belles verrières : *Saint Charles donnant la communion aux pestiférés; Saint Alexis; Sainte Thérèse; le Bourgmestre.* On sait qu'il fut ensuite chargé d'exécuter, pour l'Exposition universelle des Champs-Élysées, les deux grandes verrières destinées à fermer des deux côtés les vitrines du palais de l'Industrie. Les sujets de ces deux vastes peintures étaient : *la France conviant les nations à l'Exposition universelle*, et *l'Équité présidant à l'accroissement des échanges.* Si peu de goût que l'on ait de nos jours pour les œuvres allégoriques, ces deux belles compositions furent universellement admirées, et l'on doit ajouter qu'elles n'étonnèrent pas médiocrement un grand nombre de spectateurs, venus de loin, qui persistaient à croire que le secret de la peinture sur verre était perdu. Dans le même temps, on remarquait, au premier étage du palais Montaigne, plusieurs pastels de Maréchal, parmi lesquels étaient : *Galilée à Velletri*, et *l'Étudiant ou le jeune architecte du moyen âge*, reproduit par notre gravure et qui, dit-on, est le portrait de M. Maréchal fils, jeune peintre déjà connu par plusieurs tableaux et par une très-belle copie de la Vierge de Dresde.

Cette liste des travaux de M. Maréchal, tout aride qu'elle soit, laissera entrevoir du moins les qualités d'invention active et de véritable originalité qui distinguent cet artiste. Il est incontestablement le premier peintre en pastel de notre temps, et nous ne connaissons point de peintre sur verre contemporain que l'on puisse placer au-dessus de lui. Il nous paraît, de plus, avoir acquis un autre titre considérable à l'estime et à l'approbation publique, par la haute influence qu'il exerce sur le goût des artistes et de la population de Metz, où sont ses ateliers et où il travaille depuis trente ans. Si son exemple avait eu plus d'imitateurs, combien de villes se seraient arrêtées sur cette pente d'insignifiance et d'ennui où nous les voyons pour la plupart glisser si rapidement! Combien d'artistes, perdus à Paris dans la foule, découragés, réduits à faire, à vil prix, des copies inconnues, auraient rendu de véritables services à la France et auraient eu l'occasion de développer plus puissamment leurs facultés, s'ils eussent été appelés à travailler, dans leur pays natal, sous la direction de quelque homme énergique, et à décorer, non pas seulement les églises, mais aussi les hôtels de ville et les palais de justice, où ils auraient remis en honneur les anciennes traditions historiques de courage civil et de patriotisme! On s'était imaginé vainement que la civilisation, concentrée à Paris, rayonnerait jusqu'aux extrémités de la France : l'expérience a suffisamment démontré que la chaleur et la lumière de ce foyer, où tout vient se consumer aujourd'hui, ne s'étendent pas bien loin : c'est assez de quelques heures de voyage, même dans le département de la Seine, pour ne plus rencontrer que froideur, inactivité et ignorance. La tête du pays devient monstrueuse; ses membres, grêles et appauvris : il faudrait presque désespérer de l'avenir de la province, si Metz et une ou deux autres villes ne démontraient point que les germes de l'intelligence et du goût existent sur toute la surface du sol de la France, et qu'il s'agit seulement de vouloir et de savoir les y féconder.

PÊCHE NOCTURNE

DÉCRITE PAR UN PÊCHEUR ÉCOSSAIS.

Voy. t. V, p. 356; — t. XIX, p. 395.

A mesure que la nuit descendait, le ciel prenait une teinte morne et plombée; la mer, agitée par la brise naissante, mirait le ciel noir, et sa surface inégale et sombre absorbait les dernières lueurs du couchant. Un espace calme et argenté, d'environ vingt à trente mètres d'étendue, se mouvait lentement à travers l'obscurité : on eût dit que sur ce point s'étendait une nappe d'huile. Obéissant à quelque autre moteur que la marée ou le vent, ce champ mobile s'avança de biais vers nos bouées, à un jet de pierre de la proue de notre barque, s'allongea le long de nos lignes, fit une pause d'un moment; — puis trois de nos bouées, se dressant tout à coup sur leur étroite base avec une saccade subite, s'enfoncèrent sous l'eau. « Une, deux, trois! s'écria l'un des pêcheurs en comptant au moment où elles disparaissaient; c'est dix caques d'assurées. »

Nous laissâmes s'écouler quelques secondes. Détachant alors la corde fixée à la proue, et la ramenant de l'avant à l'arrière, nous commençâmes à tirer les filets. Comme les trois premiers approchaient de la surface, la lumière phosphorescente des vagues les faisait paraître tout ruisselants de flammes d'un vert pâle. Çà et là, un hareng étincelait au travers des mailles, ou bien glissait dans les noires profondeurs comme une fusée, un moment visible par sa propre clarté. Le quatrième filet, le plus brillant de tous, reluisait à travers l'eau qu'il était encore à une distance de plusieurs brasses. Le vert pâle y était mélangé de nappes de neige brisées, qui, ondoyant au milieu de la masse lumineuse, semblaient, à chaque secousse donnée par les pêcheurs, se déformer, se dissoudre et se reformer de nouveau, tandis qu'au dehors, dans les ténèbres environnantes, s'allumaient et s'éteignaient des myriades de rayons verts, qui n'étaient autres que les fuyards échappés au piége, et retenus auprès de leurs compagnons captifs jusqu'à ce que le mouvement et le trouble de l'eau les eussent avertis du danger. Le filet contenait une quantité considérable de harengs. En les hissant à bord, nous les sentions chauds à la main; car au milieu d'un large banc de poissons, la température est toujours plus élevée, circonstance bien connue des pêcheurs de harengs. En les secouant hors des filets, nos oreilles percevaient un petit son aigu, pareil au cri de la souris, mais beaucoup plus faible, un incessant petit *tchip! tchip!* occasionné sans doute par le dégonflement de la vessie à air, puisque aucun poisson ne possède les organes du son. C'était un petit banc qui n'avait passé que sur trois ou quatre de nos filets. Les autres n'avaient eu que le fretin, une ou deux douzaines chacun; mais les trois plus chanceux rompaient sous la charge. Cette première levée nous avait valu environ une douzaine de caques.

. . . .

En nous réveillant, vers minuit, nous trouvâmes, comme auparavant, la mer libre devant nous; mais l'aspect en était bien changé. A la brise avait succédé un calme plat; les cieux, non plus sombres et gris, flamboyaient d'étoiles, et la mer, unie comme une glace, semblait un second ciel, aussi brillant et aussi étoilé que l'autre, avec cette différence cependant que ses astres s'étaient changés en comètes, le léger tremblement des eaux allongeant les images réfléchies et prêtant une queue à chaque étoile. Nulle part on ne distinguait la ligne d'horizon. Du côté de la côte, où se dressaient les falaises, doublées de hauteur par l'ombre ondoyante qui s'étendait au-dessous, on eût cru voir un amas de nuages immobiles, mais cette apparence ne nuisait en rien à l'illusion. Le sombre contour de la barque gisait autour de nous comme un fragment de quelque planète brisée, suspendue dans l'espace à égale distance de la terre et du ciel, et la sphère complète se déroulait, d'Orion au pôle, sur nos têtes, et sous nos pieds, du pôle nord à Orion.

Certes, si les aspects sublimes suffisaient seuls à développer les facultés humaines, l'esprit du pêcheur ne demeurerait pas longtemps inerte; mais, de même que, dans le daguerréotype, la plaque de métal ne retient les images qu'après avoir subi une préparation qui la rend *sensible*, de même l'intelligence chez laquelle le sentiment du beau n'a

pas été éveillé, n'observe et ne retient rien des sites les plus frappants.

Le calme persistait, l'obscurité aussi. Ce ne fut qu'environ une heure après le lever du soleil que des semblants de folles et capricieuses brises coururent à la surface de l'eau, lui communiquant, par places inégales, une teinte grisâtre. D'abord une tache se formait, suivie bientôt d'une seconde, puis d'une troisième, et alors, sur une étendue de plusieurs milles, la surface argentée se glaçait de gris, comme si la brise apparente, partie d'un point central, propageait au loin cette teinte. Au bout de quelques secondes, tout redevint tranquille. Alors, autour d'un nouveau centre, les taches grises se reformèrent, s'élargirent, et finirent par envahir le Firth (le golfe de Murray). Un bruit particulier, semblable à une pluie d'orage frappant la surface de ses gouttes multipliées, s'élevait autour de notre barque. L'eau semblait constellée d'une multitude de points d'argent qui scintillaient un moment au soleil, puis cédaient la place à d'autres points vifs et glissants, auxquels d'autres succédaient encore. Des milliards de harengs sautaient, en se jouant, de quelques pouces en l'air, puis retombaient et disparaissaient pour reparaître et resauter. Les bancs se succédaient sans interruption jusqu'à ce que toute la baie fût couverte d'écume. Les sons, bas et rebondissants, multipliés à l'infini, imitaient le bruit du vent dans les grands arbres, et s'entendaient au loin. Cette manne vivante occupait au large des centaines de milles; mais quoiqu'ils prissent leurs ébats par centaines auprès de nos bouées, aucun hareng ne nageait aussi bas que le bord supérieur de nos filets. Un des pêcheurs prit une pierre et la lança au-dessus de la seconde bouée, au milieu d'un des bancs : les poissons se dispersèrent et disparurent de la surface. — « Les voilà partis, s'écria-t-il, pourvu qu'ils plongent assez bas ! Il y a quatre ans, j'ai poussé trente caques de menus poissons dans mon filet rien qu'en leur jetant une pierre. » L'effet, cette fois, ne fut pas aussi prodigieux ; mais la troisième et dernière levée nous récompensa encore largement de nos peines; et, hissant la voile par une fraîche brise d'est, nous gagnâmes le rivage avec une cargaison d'une vingtaine de caques au moins.

Toutes les nuits consacrées à la pêche ne sont pas aussi calmes et aussi prospères. L'ouragan arrive parfois avec ces bandes innombrables de poissons, qu'il chasse vers la rive, au grand péril des barques lancées à leur poursuite et engagées dans les récifs qui avoisinent la terre. Dépourvus de pont, embarquant la houle à chaque embardée, ces frêles navires, hors d'état de gagner le large et de tenir la pleine mer, n'ont que la périlleuse chance de gouverner droit sur l'anse ou le petit port d'où ils sont partis le matin. S'ils manquent l'étroite passe, c'en est fait d'eux et de leurs équipages. Les débris de carcasses, les rames brisées, et trop souvent, hélas! les cadavres que les vagues rejettent à la côte, témoignent du triste drame dont pas un acteur ne survit. Une chanson populaire en Écosse, intitulée *le Hareng frais*, dit avec énergie :

> Mères et femmes tout en pleurs,
> L'ont surnommé *Mort aux pêcheurs.*

Et cependant les fils et les frères des pauvres naufragés remettront demain à la voile et laboureront de leurs rames le sillon mobile qui s'est refermé la veille sur ceux qu'ils aimaient. C'est que cette pêche, mortelle pour quelques-uns, est l'espérance et la richesse de tous. En Écosse et dans l'île de Man, elle emploie dix mille quatre cent quatre-vingts barques, montées par quarante mille trois cent soixante-dix pêcheurs et mousses; à terre, soixante-huit mille neuf cent trente-neuf personnes sont occupées à saler et à encaquer le hareng; et si l'on ajoute à ce chiffre celui des industries inférieures qui s'y rattachent, telles que la construction des caques, la fabrication des filets, des lignes, etc., on atteint l'énorme total de 534 324 livres sterling, environ 13 à 14 millions de francs.

LES NARCOTIQUES.

Le professeur Johnson estime que la consommation des divers narcotiques dont les hommes font habituellement usage pour amortir la vivacité de leurs idées et de leurs sensations, peut être considérée comme soumise à la répartition suivante : — L'usage du tabac est commun à 800 millions d'hommes; celui de l'opium, à 400 millions; celui du chanvre et du hachisch, à 2 ou 300 millions; celui du bétel, à 100 millions; du coca, à 10 millions. Il existe encore quelques autres narcotiques, tels que les fongus de la Sibérie, les pédums du nord de l'Europe et de l'Amérique, etc.; mais ils sont d'un emploi beaucoup moins général que les précédents.

UN GRAIN DE SABLE ET LES ÉTOILES.

Nous voyons les immenses intervalles qui séparent les étoiles les unes des autres, servir de théâtre à une multitude de phénomènes, donner passage à la lumière, à la chaleur, à tous les mouvements composés qui en résultent. En examinant le ciel avec attention, nous voyons des groupes d'étoiles qui ne sont sans doute ni moins vastes ni moins complexes que celui dont nous faisons partie, se montrer compris dans un étroit espace, grâce à la distance, et constituer des systèmes doués d'une forme et d'une figure déterminées et tout à fait semblables à des corps d'apparence continue. Cependant, nous reculons avec une sorte d'incrédulité, et nous ne pouvons nous défendre de surprise, quand on nous demande s'il ne serait pas possible que les atomes d'un grain de sable eussent entre eux, toute proportion gardée relativement à leur propre valeur, autant de distance qu'il y en a entre les étoiles, et pourquoi il ne se passerait pas, dans les intervalles qui séparent ces atomes les uns des autres, des phénomènes aussi compliqués et aussi merveilleux que ceux qui ont lieu dans les espaces célestes. W. HERSCHEL.

ABOLITION DU SERVAGE EN ALLEMAGNE.

Le servage a été aboli :

Dans le duché de Bade, en	1783
Dans Hohenzollern, en	1789
Dans Schleswig et Holstein, en	1804
A Nassau, dans la Bavière, dans le duché de Berg, à Erfurth, etc., en	1808
Dans la Prusse, dans la Hesse-Darmstadt, dans la principauté de Lippe-Deltmold, dans le royaume de Westphalie, en	1809
Dans Schomburg-Lippe, dans la Poméranie suédoise, en	1810
Dans l'Autriche, en	1811
Dans l'Oldenburgh, en	1814
Dans le Wurtemberg, en	1817
Dans le Mecklembourg, en	1820
En Saxe, dans la Lusace, en	1832
Dans Hohenzollern-Singmaringen, en	1833

POURQUOI LES HOMMES VICIEUX

DÉTESTENT LES HOMMES VERTUEUX.

Lorsque les hommes vicieux sont arrivés au temps de la réflexion et du retour sur eux-mêmes, lorsqu'ils ont

cherché au dedans d'eux et n'y ont trouvé rien que la tendance au bien-être personnel et sensible, lorsqu'ils n'ont pas le moindre désir de trouver et d'acquérir autre chose, ils jettent les yeux autour d'eux sur les êtres de leur espèce, et ils croient observer qu'en eux aussi il n'y a rien de plus élevé que ce même penchant au bien-être personnel et sensible. Alors ils s'affermissent dans l'idée que telle est la véritable essence de l'homme, et ils développent en eux cette essence au plus haut degré par un travail assidu. Ils sont ainsi devenus à leurs propres yeux les hommes les plus distingués et les plus éminents, parce qu'ils ont la conscience de posséder en eux la virtualité de la vraie valeur de l'homme. Pendant leur vie entière, ils ont pensé et agi de la sorte. Mais s'ils s'étaient trompés dans ces prémisses de leur syllogisme, si dans d'autres êtres de leur espèce se montrait encore quelque autre chose, incontestablement plus élevé et plus divin que le simple penchant au bien-être personnel et sensible, eux qui s'étaient crus jusqu'alors des hommes éminents, seraient des êtres d'une espèce inférieure, et au lieu de s'estimer au-dessus de tous, comme ils l'avaient fait jusqu'à présent, ils seraient dès lors obligés de se rabaisser et de se mépriser. Ils ne peuvent donc pas mieux faire que d'attaquer avec rage cette opinion qu'il y a quelque chose de plus élevé dans l'homme, et toutes les apparences qui pourraient lui donner quelque fondement. Il faut nécessairement qu'ils fassent tout leur possible pour éloigner et étouffer ces apparences. Ils combattent pour leur vie, pour la cause la plus intime et la plus profonde de leur vie; ils combattent pour la possibilité de se supporter eux-mêmes. Le fanatisme et toutes ses fureurs, dès le commencement du monde, sont sortis de ce seul principe : *Si mes adversaires avaient raison, je serais un misérable.* Si ce fanatisme peut s'emparer du feu et de l'épée, il attaque son ennemi avec le feu et avec l'épée; s'il ne le peut pas, il se sert de la langue, qui, sans tuer l'ennemi, paralyse néanmoins puissamment son énergie et son action au dehors. Un des tours de prédilection que leur langue met le plus souvent en jeu, consiste à donner un nom généralement odieux à ce qui n'est odieux qu'aux fanatiques et aux pervers, afin de le décrier et de le rendre suspect. Le trésor de réserve de ces tours et de ces dénominations est inépuisable, il s'augmente continuellement, et il serait impossible d'en faire le dénombrement [1].

PEINTURE SUR FAIENCE.

Le plat de faïence que nous reproduisons a été payé 120 livres sterling, environ trois mille francs, à la vente aux enchères faite à Londres, au mois de mars 1856, après le décès d'un célèbre amateur, Ralph Bernal, esquire. Il était inscrit sous le numéro 1848 dans le catalogue des objets d'art qui composaient cette magnifique collection, aujourd'hui dispersée.

Exécuté à Faenza ou à Urbino, au commencement du seizième siècle, ce plat représente l'intérieur de l'atelier d'un des peintres sur faïence dont les signatures sont si recherchées aujourd'hui. L'artiste, assis dans un fauteuil



Plat de faïence du seizième siècle, vendu au prix de trois mille francs, en 1856.

à dossier, tient un plat sur ses genoux et le décore d'élégantes fantaisies. Sur un escabeau, à sa droite, on voit un vase et des coupes sans doute remplis de couleurs; plus loin, sur une table basse, une aiguière et un plat. Deux acheteurs, un jeune homme et une jeune femme, sont assis devant le peintre, dont ils examinent le travail avec intérêt. Le rédacteur du catalogue, M. Bernal, dit qu'on suppose que Raphaël et la Fornarina sont ici représentés dans l'atelier du peintre; cette supposition ne nous paraît pas fondée. Nous avons examiné cette peinture à Londres, dans les salles de l'institution de Marlborough-House, qui l'a achetée, et nous devons dire que les traits de ce visiteur ne ressemblent pas à la tête si belle et si connue du prince de la peinture. Quoi qu'il en soit, le plat n'en est pas moins une merveille de rareté; il est d'un très-bon dessin, les couleurs en sont d'une vivacité remarquable, et le sujet qu'il représente est des plus intéressants pour l'histoire de l'art. Son diamètre est de neuf pouces et un quart, mesure anglaise, c'est-à-dire environ trente-trois centimètres.

[1] Fichte, *Méthode pour arriver à la vie bienheureuse.*

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

CARLO ZENO.



Carlo Zeno se disculpant devant le conseil des Dix. — Composition et dessin de Gilbert.

Un homme, doué de facultés supérieures et favorisé par les circonstances, a rendu d'éminents services à sa patrie; il a la conscience de n'avoir usé des hautes puissances de son âme que pour l'avantage de ses concitoyens et son amélioration personnelle. Il est arrivé à une grande popularité, témoignage réellement précieux lorsqu'elle est une juste expression de la reconnaissance publique, et il sent qu'il l'a méritée. Que souhaiterez-vous de plus pour cet homme? d'immenses richesses, des honneurs éclatants, l'autorité suprême? Épreuves dangereuses, qui exposent la fin d'une belle vie à des tentations terribles et à des chutes profondes! La fortune semble avoir mieux servi quelques-uns de ces rares génies en les frappant, dans leur vieillesse, de revers immérités, qui, supportés noblement, ont été comme la pierre de touche de leur véritable grandeur morale et leur ont assuré un dernier titre, peut-être le plus sérieux de tous, à l'estime et à l'admiration universelles. Les célèbres exemples de l'histoire ancienne, propres à appuyer cette pensée, sont présents à tous les esprits; en voici un autre, non moins remarquable, emprunté à l'histoire moderne.

Carlo Zeno était, au commencement du quinzième siècle, le premier citoyen de Venise. Dans les négociations comme dans les combats sur mer et sur terre, il avait défendu et fait triompher les droits et les intérêts de sa patrie. Il avait vaincu les Génois dans les lagunes en 1380, et notre maréchal Boucicaut près de Modon, en 1403. Il venait de poursuivre à outrance, et avec succès, François de Carrare, seigneur de Padoue, qui avait été son ami, mais qui était devenu un ennemi redoutable pour Venise. Ses succès justifiés par ses talents, son courage et la droiture de sa conduite publique et privée, lui avaient conquis le respect et l'amour du peuple. Aucun Vénitien n'était plus honoré, plus respecté que lui. Il était arrivé à l'âge de soixante-douze ans. Son bonheur et sa gloire devaient être considérés comme désormais hors de toute atteinte : une infortune singulière vint tout à coup les mettre en péril; mais sa vertu remporta sur le sort une victoire plus grande que toutes celles qui avaient jusqu'alors illustré sa vie.

« On avait trouvé dans les papiers du seigneur de Padoue, dit l'auteur de l'*Histoire de la république de Venise* (1), la trace d'un payement de quatre cents ducats d'or fait par ce prince à Carlo Zeno. Le caractère de Zeno, qui était certainement le plus grand homme de sa nation, devait repousser tout soupçon de corruption. La somme dont il s'agissait ne pouvait, dans aucun temps, avoir été de quelque importance pour un patricien allié aux plus illustres familles et occupant depuis vingt-cinq ans les premières charges de l'État; mais un gouvernement ombrageux met au nombre de ses maximes de rabaisser soigneusement l'orgueil ou la gloire de ceux qui se sont élevés par d'éclatants services. On avait déjà fait connaître à Zeno qu'il n'était pas assez médiocre pour être doge. On voulut attaquer sa considération personnelle et avertir ses admirateurs du danger qu'il y aurait à se déclarer ses partisans. Une loi défendait à tout Vénitien de recevoir d'aucun prince étranger ni pension ni salaire. Les avogadors, produisant la preuve que Zeno avait reçu quatre cents ducats du prince de Padoue, le dénoncèrent devant le conseil des Dix. Interrogé sur le fait, Zeno déclara que, pendant une mission que la Seigneurie lui avait donnée dans le Milanais, pour y commander les troupes de Galéas Visconti, il avait eu occasion de voir François Carrare, alors prisonnier et dans un état voisin du dénûment; qu'il lui avait prêté quatre cents ducats, et que la note trouvée dans les papiers de ce prince ne pouvait être relative qu'au remboursement de cette somme. Cette explication du fait était naturelle : le soupçon ne l'était pas; mais un tribunal qui compte pour des preuves les aveux arrachés par la torture ne peut pas admettre les déclarations d'un accusé qui se disculpe. Une autre maxime particulière à ce tribunal était que, dans le doute, le plus sûr est de juger à la rigueur. En conséquence, le héros couvert de blessures, qui avait porté si haut la gloire du nom vénitien, fut déclaré coupable, dépouillé de toutes ses charges, et condamné à deux ans de prison. »

Carlo Zeno ne prit pas la fuite; personne ne le croyait coupable; il lui eût été facile de soulever le peuple en sa faveur; il apaisa au contraire le murmure public, et donna l'exemple de la soumission aux lois. Lorsqu'il eut subi l'injuste sentence prononcée contre lui, il voulut montrer que le poids des fers n'avait pas plus que le poids des ans affaibli sa force et son courage, et, après avoir été accomplir un vœu en terre sainte, il alla chasser les Génois de l'île de Chypre. Puis, de retour à Venise, il consacra paisiblement ses dernières années à la culture des lettres et à l'étude de la philosophie, sans jamais exprimer aucun ressentiment contre ceux dont le jugement inique lui avait fourni une si belle occasion de se mieux connaître lui-même et de se montrer supérieur à l'une des plus rudes épreuves que puisse avoir à subir une âme délicate et qui ne dédaigne pas la gloire.

(1) P. Daru.

DE LA PORCELAINE EN CHINE (1).

Il y a quelques années, des flacons chinois ayant été trouvés dans un tombeau égyptien de l'époque pharaonique, plusieurs savants, entre autres Rossellini, Davis et Wilkinson, crurent devoir faire remonter l'origine de la porcelaine chinoise au dix-huitième siècle avant Jésus-Christ; mais la forme et le sens des caractères tracés sur ces vases démontraient, mieux que toutes les hypothèses des archéologues, que ces flacons étaient loin de dater d'une époque aussi ancienne. Comment se trouvaient-ils enfouis dans un mausolée égyptien? On l'ignore. Ce qui est certain, c'est que la porcelaine ne parut pour la première fois, en Chine, que sous la dynastie des Hang, entre les années 185 avant et 87 après Jésus-Christ. C'est au district de Sin-p'ing que cet art prit naissance.

Ainsi, la porcelaine chinoise a précédé la nôtre de plus de seize siècles, puisque ce fut vers 1500 que les Portugais introduisirent cette belle poterie en Europe; que les premiers essais de porcelaine dure, en Saxe, datent seulement de l'année 1706, et que la France, qui avait fabriqué de la porcelaine tendre depuis 1695, ne se livra à la fabrication de la porcelaine dure qu'au dix-huitième siècle.

Le premier fabricant que les annales de Chine mentionnent fut un nommé Thao-yu, qui vivait au septième siècle de notre ère. Il façonnait des vases dits de jade artificiel. Depuis, la tradition s'est maintenue sans interruption jusqu'à nos jours. Dans la longue liste de fabricants énumérés par M. Stanislas Julien, le dernier mentionné est Yhang-nig (1736-1795), d'abord contrôleur du péage des ponts, puis administrateur des douanes, enfin directeur de la manufacture de porcelaine. On lui doit un atlas de planches où sont figurés tous les procédés en usage pour la fabrication.

En Chine, comme en France, cette industrie ne prit tout son développement que lorsqu'il y eut une haute manufacture sous la direction de l'État.

La manufacture impériale est située à King-te-chin, dans la province de Kiang-si. La nature du sol y est très-favorable à la fabrication de la porcelaine. King-te-chin, d'après son nom, est un bourg; mais dans le fait, c'est une ville immense, qui s'étend le long de la rivière de Ychang, et qui est habitée par une population laborieuse et commerçante. Des montagnes l'entourent de tous côtés, et cette situation paraît être propre aux ouvrages de porcelaine. D'abord, il n'y eut que trois cents fourneaux; au dix-huitième siècle, il y en avait trois mille; aujourd'hui, le nombre doit en être encore plus considérable. De là de nombreux incendies; de là aussi la vénération des habitants pour le génie du feu. Les rues sont propres, tirées au cordeau, mais étroites; la police y est parfaite. Chaque rue est, comme au Japon, sous la surveillance d'un chef, qui doit rendre un compte exact au mandarin; il a sous lui dix subalternes, qui répondent chacun de dix maisons. Il est responsable. S'il y a du trouble dans son domaine, et qu'il oublie d'en

(1) *Histoire et fabrication de la porcelaine chinoise*, traduction du chinois par M. Stanislas Julien, de l'Institut, avec des notes par M. Alph. Salvetat, chimiste, et un mémoire sur la porcelaine du Japon, par le docteur Hoffmann. Paris, 1856, 1 vol. gr. in-8; Mallet-Bachelier. Cet excellent travail atteindra, nous l'espérons, le but que son savant et consciencieux auteur s'est proposé en le publiant, savoir, d'introduire dans la fabrication française certains procédés particuliers aux Chinois.

prévenir l'autorité, il reçoit la bastonnade qu'on octroie très-libéralement à ces fonctionnaires municipaux. Les rues sont, en outre, fermées la nuit par des barricades; le mandarin du lieu fait des rondes fréquentes, et veille à l'exécution des règlements de police. Toutes ces précautions sont nécessaires pour prévenir les vols et les désordres qui ne manqueraient pas de se produire dans une localité aussi riche et aussi populeuse.

Pour fabriquer la porcelaine de Chine, on emploie une pierre blanche ou *pe-tun,* qui se tire de deux montagnes, dans le district de Khi-men; on la nettoie, et l'on en forme des *pe-tun-tse*, ou briques de pâte blanche. Les meilleures sont celles qui, fendues en deux, présentent des fleurs qui ressemblent à la plante chinoise *lou-kio-tsaï*. On pratique la même opération à l'égard d'une autre sorte de terre, le *kao-lin*, dont on trouve des dépôts au sein de montagnes couvertes d'un sable rougeâtre. La porcelaine n'est possible qu'en mélangeant les carreaux de kaolin avec les briques de pe-tun; seulement, il est assez curieux que ce soit une terre molle qui donne de la force aux pe-tun-tse, lesquels se tirent des plus durs rochers.

Aussi dit-on du kaolin que c'est le nerf de la porcelaine. Le père d'Entrecolles raconte que des Hollandais, ayant emporté des pe-tun-tse pour fabriquer de la porcelaine, omirent l'ingrédient essentiel, le kaolin; sur quoi, s'étant plaints à un marchand chinois, celui-ci leur répliqua : « Comment voulez-vous avoir un corps dont les chairs se soutiennent sans ossements? »

Mais ce n'est pas assez des deux substances que nous avons mentionnées; pour que la porcelaine ait la blancheur et l'éclat désirables, il faut un vernis, un émail, ou *huile d'émail,* qui s'obtient du mélange d'une espèce de fougère réduite en cendres avec une pierre calcaire broyée et calcinée. Des barques chargées de ce produit blanchâtre et liquide stationnent continuellement sur le rivage de King-te-tchin. Les fabricants chinois, qui ne sont pas trop scrupuleux, versent de l'eau dans cette huile pour en augmenter le volume; et, afin de dissimuler leur fraude, ajoutent du gypse fibreux *(chi-kao)* en proportion, pour donner plus d'épaisseur au mélange.

A mesure que l'on prépare les vases de porcelaine, on façonne les enveloppes ou boîtes de terre nommées cassettes *(hia),* destinées à les préserver de la violence du feu. L'argile dont on fabrique ces caisses se tire du village de Li-chun, au nord-est de King-te-tchin. Voici comment on procède pour insérer les vases crus de porcelaine dans les étuis. L'ouvrier ne les touche pas avec la main, ce qui occasionnerait plus tard des gerçures et des irrégularités dans les pièces cuites; en outre, il pourrait casser les vases; mais, à l'aide d'un petit cordon, il tire la pièce de dessus la planche; ce cordon tient d'un côté à deux branches un peu courbées d'une fourchette en bois, que l'opérateur prend d'une main, tandis que, de l'autre, il tient les deux bouts du cordon, croisés et ouverts, selon la largeur de la porcelaine. C'est ainsi qu'il l'environne, la soulève et la dépose dans la caisse; tout cela avec une rapidité merveilleuse. Les porcelaines, de n'importe quelle forme, se cuisent dans les cassettes, celles qui ont un couvercle et celles qui n'en ont pas. Les couvercles, adhérant faiblement au corps du vase, s'en détachent aisément par un petit coup qu'on leur donne. Les cassettes peuvent être superposées; on en forme des piles assez élevées : seulement, on a soin que les pièces ne se touchent pas. En Chine, les cassettes de dernière qualité ne peuvent aller plus de trois fois au feu; les meilleures se brisent au bout de dix. Les étuis dont on se sert à la manufacture de Sèvres sont bien supérieurs, puisqu'ils subissent sans s'altérer trente-six à quarante passages au grand feu des fourneaux, qui cuisent à une température beaucoup plus élevée que ceux de la Chine. Au début de la fabrication de la porcelaine dans l'Empire Céleste, les cassettes se cuisaient à part dans un fourneau avant qu'on ne s'en servît pour y faire cuire la porcelaine; mais alors les commandes étaient moins nombreuses qu'aujourd'hui, et l'on regardait moins à la dépense qu'à la perfection du travail.

Avant que les pièces ne passent au feu, les artistes les décorent de ces dessins, de ces couleurs, de ces ornements qui rehaussent le prix de la porcelaine. La peinture en bleu est surtout en vogue; il y a différentes nuances de cette couleur; la nuance *bleu du ciel après la pluie* se remarque surtout sur les porcelaines impériales du dixième siècle, que les amateurs payent fort cher. Le nom de *bleu du ciel après la pluie* a l'origine suivante : un fabricant demanda un jour un modèle à l'empereur Chi-tsong, de la dynastie des Heon-Tcheou, et ce dernier lui répondit : « Qu'à l'avenir, les porcelaines pour l'usage du palais soient bleues comme le ciel qu'on aperçoit, après la pluie, dans l'intervalle des nuages! » Certains fonds de couleur des porcelaines chinoises causent le désespoir de nos artistes, qui, malgré leur habileté, et malgré les moyens ingénieux dont la chimie européenne dispose, n'ont pu parvenir encore à les reproduire. Telle est la couleur, d'un vert bleuâtre clair, connue sous le nom de *céladon;* tels sont les fonds rouges, tantôt orangés, tantôt tirant sur le violet; les fonds laque de Chine nuancés, tantôt clairs, tantôt bronzés, qui doivent leur origine à la proportion d'oxyde de fer entrant dans la composition, ainsi qu'à la nature des gaz développés pendant la cuisson. M. Stan. Julien dit que les Chinois n'ont pas de chimistes; mais à coup sûr, — et c'est l'opinion de M. A. Brongniart, — il faut que la chimie ait été poussée à un haut degré de perfection pour qu'on ait obtenu de tels résultats. Sans doute, cette industrie doit beaucoup au hasard, et certaines nuances que nous admirons tant sont peut-être le résultat de circonstances fortuites, surtout quand il s'agit de couleurs obtenues par des mélanges, en proportions variables, de terres ferrugineuses, manganésiennes et cobaltifères, avec l'émail qui recouvre la porcelaine.

Dans l'ornementation des pièces, chaque ouvrier a sa spécialité. L'un peint les oiseaux, l'autre les dragons, un troisième les fleurs, un quatrième trace les figures; celui-ci forme le premier cercle coloré qu'on voit près des bords de la porcelaine; celui-là figure les eaux et les montagnes.

Pour produire le bleu qui doit couvrir entièrement ou partiellement la porcelaine, on se sert de deux moyens : on plonge la tasse dans une composition de manganèse cobaltifère, ce qui est le procédé par immersion. Quant au procédé par insufflation, on prend un chalumeau dont l'extrémité est couverte d'une gaze serrée; on l'applique contre la couleur dont la gaze se charge, puis l'ouvrier souffle par l'extrémité du chalumeau laissée libre contre la porcelaine, qui se trouve ainsi semée de petits points bleus. Les vases préparés de cette façon sont beaucoup plus chers et plus estimés que les autres. Les ouvriers ont grand soin de ne laisser échapper aucune parcelle de couleur; à cet effet, le vase est posé sur un piédestal, et sous ce piédestal est étendue une feuille de papier que l'on frotte avec une brosse délicate, quand l'azur est sec.

Il s'agit maintenant de mettre les pièces au four. Les appareils que les Chinois construisent actuellement ressemblent aux anciens fours adoptés à Vienne, en Autriche, pour la cuisson de la porcelaine dure. Autrefois, ils étaient plus petits, n'ayant que 2 mètres de hauteur; aujourd'hui, ils ont 3m,30. On construit par-dessus un hangar, *yao-p'ong* (hangar de la porcelaine), assez solide pour qu'on puisse y marcher. Le tuyau placé derrière s'élève au-dessus du toit du hangar. Cinq petites ouvertures, — *les yeux du four*-



On recueille la pierre blanche ou *pe-tun.*



On lave la terre molle de kaolin.



On écrase le kaolin.



On fabrique les cassettes.



On pare et l'on ajuste les moules.



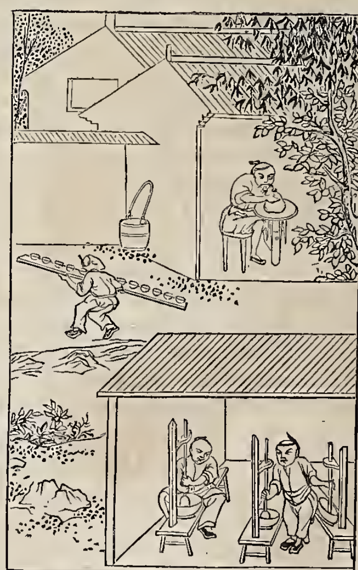
Tournage des vases de forme arrondie.



Fabrication des vases *tcho-khi.*



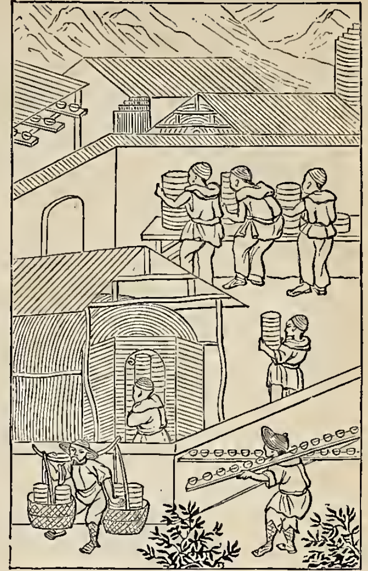
On recueille la matière bleue.



Moulage des pièces de la porcelaine crue ; on pile la couleur.


On peint les fleurs bleues sur les vases.


On émaille par immersion et insufflation.


On met au four la porcelaine crue.


Après la cuisson, on ouvre le four.


Atelier de peintres émailleurs.


Fourneaux ouverts et fourneaux fermés.


Emballage des vases de porcelaine.


Boutiques de marchands de porcelaine, et embarquement des vases de porcelaine.

neau, — permettent de juger du degré de cuisson. Le four se trouve au fond d'un assez long vestibule, qui sert comme de soufflet et qui en est la décharge. Les cassettes y sont empilées et rangées régulièrement, de façon que la flamme circule librement entre toutes les colonnes. Cependant les pièces sont disposées suivant la mollesse ou la dureté de leur émail. Le feu ne s'allume que quand le fourneau est totalement rempli de vases crus. Un traité chinois nous apprend qu'il y a plusieurs siècles, on jetait dans le foyer deux cent quarante charges de bois, et vingt, si le temps était pluvieux : aussi la porcelaine avait-elle beaucoup plus de corps que celle d'aujourd'hui. Pendant sept jours et sept nuits, on entretenait un feu modéré; le huitième, on faisait un feu ardent. Aujourd'hui, ces précautions sont omises: le foyer ayant été chauffé pendant un jour et une nuit, deux hommes ne cessent d'y enfourner du combustible.

Au bout de quatre jours, la porcelaine est cuite. Le four est ouvert de grand matin; les cassettes présentent une teinte rouge; les ouvriers ne peuvent s'en approcher qu'en se couvrant la tête, la figure et les mains, de linges mouillés, pliés en dix. On profite de la chaleur du four pour y insérer d'autres cassettes.

Outre les fourneaux clos, il y a des fourneaux ouverts, où l'on ne cuit que les petites pièces. Un fait curieux, c'est qu'après la combustion du bois, — même quand on a mis dans le foyer jusqu'à cent quatre-vingts charges, — il n'y reste pas de cendres. Cela tient à la manière dont on dispose le bois pour la cuisson de la porcelaine. « En effet, dit M. Brongniart, le combustible, qui est presque toujours du bois fendu en bûchettes très-déliées, ne se jette pas dans le foyer, mais se place horizontalement sur son ouverture, qui est supérieure, de manière que la flamme du bois est renversée; elle se dirige donc d'abord de haut en bas, et ensuite latéralement, pour pénétrer dans le four; disposition fort remarquable, d'où résulte une perfection telle de combustion qu'il n'y a point de fumée produite et point de braise; tout ou presque tout est brûlé, lorsque le feu marche bien. »

Quand ces opérations ont été terminées, on emballe les porcelaines; des actions de grâces sont rendues aux dieux; des représentations théâtrales et des réjouissances terminent cette fête de l'industrie.

La porcelaine du Japon n'est pas moins estimée que celle de Chine; mais les Japonais ne sont que les élèves des Chinois dans cet art important. Une colonie de Coréens vint s'établir à Nippon, 27 ans avant Jésus-Christ, et y introduisit la fabrication de la porcelaine. Toutefois les produits japonais étaient bien inférieurs à ceux de leurs voisins, lorsqu'en 1211, un fabricant, nommé Katosiro-oyue-mon, se rendit dans l'Empire Céleste, et y surprit les secrets et les procédés de l'art. Vers la fin du dix-septième siècle, le prince japonais Môrî faisait encore venir des ouvriers de la Corée, pour perfectionner la porcelaine de Fagui. Les manufactures les plus importantes se trouvent dans l'île de Kiou-siou, particulièrement à Matsoura (province de Fizen); près de là, au hameau d'Ouresino, la matière première nécessaire à la fabrication se rencontre en abondance. Mais cette argile, quoique belle et nette, demande bien des préparations; d'où le proverbe japonais : « Que les os humains sont un ingrédient qui entre dans la porcelaine. »

L'INONDATION.

NOUVELLE.

Calcutta, 30 octobre 1856.

Mon cher neveu, sur-le-champ mettez votre veste, votre chapeau; allez à la place Saulnier; frappez à la grande porte cochère, numéro 6; demandez à parler au propriétaire, et ne le quittez pas avant de lui avoir acheté sa maison. C'est celle que M. Heurtier, mon maître, habitait, il y a quinze ans, avec sa femme et son fils, lorsqu'il reçut la lettre qui le décida, bien malheureusement, à venir ici, au Bengale, pour y prendre possession de l'indigoterie de son oncle. Oh! la triste idée qu'il eut de devenir millionnaire et de faire de moi son intendant! Maintenant le pauvre homme, malgré toute sa fortune, dit à chaque minute : « Pourquoi faut-il que j'aie quitté la France? » Le grand malheur qui vient de le frapper le rend presque fou. Il a la figure roide et étonnée comme si elle était de pierre; il regarde on ne sait où; il est effrayant à voir. Il ne songe qu'à retourner dans sa ville natale et à s'enfermer dans la maison de la place Saulnier, où sont morts ses parents et où il veut mourir aussi; c'est son idée fixe, et il est assez riche pour la payer. A notre départ, cette maison-là pouvait bien valoir de vingt-cinq à trente mille francs : offrez-en quarante mille, cinquante, soixante, s'il le faut. Entre nous, vous pouvez aller jusqu'à cent; achetez à tout prix. C'est de la folie si vous voulez; mais il y a des folies nécessaires. Alerte! ne perdez pas de temps. Vous achèverez de lire ma lettre quand le marché sera conclu.

Avez-vous vu le propriétaire? avez-vous acheté la maison? C'est bien. Faites-là meubler, autant que possible, tout comme elle était il y a quinze ans. Le vieux voisin Jacob et la veuve du tapissier Combes vous donneront les renseignements nécessaires. Ayez soin vous-même du jardin (votre état est bon, et vous avez bien fait de ne pas me suivre; dans l'Inde, vous n'auriez réussi à rien); ne reculez pas devant la dépense. Que tout soit terminé avant la fin de janvier. A présent, je puis vous raconter ce qui est arrivé.

Vous aurez appris par les journaux que, cette année, les inondations de l'Inde ont été terribles. Les vôtres, en France, si désastreuses qu'elles aient été, ne sont pas à comparer à celles du Bengale. Combien de milliers d'hommes ont péri dans les derniers débordements du Gange, personne ne le saura jamais. La vie des Hindous pèse si peu de chose qu'on ne s'occupe guère de compter ce qu'il en meurt de plus ou de moins chaque année par l'eau, la faim ou la peste. Ce que je puis bien vous assurer, c'est que pendant plus de vingt-quatre heures, les corps des hommes et des animaux ont continuellement roulé pêle-mêle avec les débris de cabanes et les arbres, sous nos fenêtres; jamais en Europe on n'a vu rien de si épouvantable [1].

L'indigoterie de M. Heurtier est située, au-dessus de Colgong, presque au sommet d'une haute colline d'où l'on voit d'un côté le Gange et de l'autre la rivière Cosi, qui se rencontrent à une lieue plus bas. Vous pouvez vous faire à peu près l'idée de cet endroit-là, en regardant sur une carte. La maison est très-simple. Figurez-vous quatre longues murailles blanches, peu élevées, percées de trois ou quatre fenêtres au dehors, et, pour toute décoration de

[1] Un Anglais écrivait, vers la fin d'octobre, à une des principales revues de Londres :

« Le Gange n'a jamais atteint, que l'on sache, la hauteur à laquelle nous le voyons aujourd'hui. A Mirzapore, il est de 50 pieds au-dessus du niveau ordinaire.

» Dans le Bengale inférieur, le Gange s'est changé en une vaste mer. La grande vallée qui s'étend des monts Himalaya jusqu'aux Rajmahol, sur une largeur de 120 milles, est ensevelie. Les steamers qui parcourent les plaines envahies cherchent en vain le rivage; ils n'aperçoivent que des palmiers dressant çà et là leur tête de vert feuillage au-dessus des eaux jaunâtres, ou bien une maison laissant poindre son pignon, refuge étroit de quelque oiseau plaintif.

» Toutes traces des affluents du Gange ont disparu. Calcutta n'a été sauvé de l'inondation que par miracle; déjà une partie de ses rues étaient envahies. » (Voy. *le Moniteur* du 6 décembre 1856.)

la façade, une terrasse à la hauteur de trois mètres, couverte d'un toit que soutiennent quelques piliers en bois; à l'intérieur, une vaste cour entourée des logements et de quelques hangars; à cent pas sont les ateliers, qui ne valent guère mieux que les plus petites granges de notre pays. Vous imaginez bien que l'ensemble de cette habitation n'est ni beau ni réjouissant; mais la vue s'étend sur une vallée immense, animée par les majestueuses sinuosités du Gange, parsemée de collines, coupée par de nombreux cours d'eau, couverte de cultures très-variées, de bois, de jungles, et terminée à l'horizon par d'immenses chaînes de montagnes bleues. J'ai longtemps admiré ces grands tableaux de la nature; aujourd'hui le souvenir m'en fait horreur.

Vers la fin d'avril, quand les eaux du Gange et de la Cosi ont commencé à se répandre dans les plaines, on ne s'est point d'abord trop effrayé : tous les ans, c'est la coutume. Cependant on a bientôt vu que le mal serait plus grand qu'à l'ordinaire.

Les champs d'indigo, de pavot, de riz, de sorgho et de maïs, ont été peu à peu submergés. M. Heurtier se désolait : c'était déjà une perte assurée de plus de 50 000 francs; mais ce qu'il y avait de plus pénible pour lui, c'était une année inutilement passée dans l'Inde.

Les villages, au bas des collines, n'ont pas tardé à être envahis; les maisons, faites de terre et de bambou, se sont détrempées et écroulées. Les malheureux habitants fuyaient et montaient sur les hauteurs avec les bestiaux qu'ils avaient pu sauver. Quelques-uns sont venus nous demander asile, et M. Heurtier, qui n'aime pas plus les Hindous que les Anglais, et qui n'ouvre pas sa porte aisément, n'a cependant trop rien dit. J'en étais presque étonné. Il a toujours eu l'idée que, n'étant venu dans l'Inde que pour y faire sa fortune, et ne s'y considérant que comme un étranger qui passe, il n'était pas tenu aux mêmes devoirs que les habitants ou les propriétaires du pays. Aussi, toutes les fois qu'après de grandes catastrophes le collecteur venait lui demander une souscription ou un supplément d'impôts, il répondait qu'il payait parce qu'il y était forcé, mais que l'argent dont il pouvait disposer pour faire la charité appartenait avant tout à ses compatriotes, et qu'il tenait à le réserver pour fonder un établissement de charité quand il serait de retour en France. Cette fois, il se contenta de murmurer un peu, et il me laissa installer les pauvres Hindous sous les hangars.

Bientôt tous les canaux, de même que toutes les routes et les chaussées, disparurent à de grandes distances sous le niveau du Gange qui s'élevait toujours. Les mendiants voyageurs, les Puharris, les Lepkas, qui s'étaient mis en route pour se rendre au marché de Piz-Pointy, où ils vendent chaque année des peaux de tigre et d'yack, arrêtés, repoussés par les courants, se hâtaient d'atteindre les sommets inhabités et de s'abriter dans les bois de palmiers. M. Heurtier devenait de plus en plus sombre; il se promenait des heures entières sur la terrasse, regardant au loin avec consternation, et évitant de parler. Cependant ce n'était rien encore.

Un matin, tout à coup, on entendit, plusieurs fois de suite, des grondements semblables aux roulements du tonnerre; c'était l'annonce du plus épouvantable des dangers. La *hurpa* (¹) descendait des montagnes du nord; le sol tremblait à son approche, et le ciel s'obscurcissait tellement qu'au milieu du jour il était plus noir qu'il ne l'est jamais d'ordinaire à minuit. Des trombes sifflaient et tourbillonnaient dans les campagnes; des coups de vent affreux semblaient menacer de renverser la colline elle-même; au milieu des fracas et des hurlements de la tempête, dans les ténèbres profondes, notre maison fut subitement envahie par une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants se poussant les uns les autres, et jetant des cris de détresse déchirants. L'eau bouillonnante les poursuivait; la terreur était à son comble. On ne pensait plus, on ne parlait plus. Chacun de nous était persuadé que sa dernière heure était venue. Vers deux ou trois heures, cependant, le ciel s'éclaircit un peu; il était couleur de plomb; il fut alors possible d'entrevoir un spectacle qui même aujourd'hui me semble un rêve; ce sont de ces choses que l'on a bien raison de ne pas croire quand on ne les a pas vues : l'eau sombre roulait, comme un torrent, à moins de trois mètres au-dessous de nos murailles; à moins de cent cinquante pas, un steamer brisé était venu se heurter contre un de nos ateliers à demi détruit; mais, ce que je ne puis écrire sans éprouver un frisson d'horreur, parmi les arbres déracinés et les bambous qui flottaient, on distinguait des bras, des têtes, des corps meurtris, se heurtant, plongeant, se relevant, et tous emportés vers Colgong. Les heures se succédèrent et les mêmes scènes se renouvelaient sans cesse : des corps d'animaux, de tigres, de panthères, roulaient avec ceux des hommes, des femmes et des enfants; nous distinguâmes une fois, sur un débris de toiture, un aigle qui frappait à coups de bec je ne sais quelle masse informe saignant entre ses serres!...

M. Heurtier se tenait immobile sous le toit de la galerie, les bras croisés, le regard fixe. Il y eut un moment où il interrompit son silence pour me demander son télescope. Il dirigea l'instrument vers l'ouest, et me dit d'une voix sourde :

— On ne voit rien. La maison du colonel Read est de huit mètres plus élevée que la mienne; elle échappera au désastre. J'aurais dû l'acheter quand il a voulu la vendre. Cet homme a toujours été heureux.

Ces paroles étaient prononcées avec une amertume singulière. Je me les rappelle vivement aujourd'hui, parce que le fâcheux sentiment qu'elles laissaient entrevoir n'a eu, hélas! que trop d'influence sur notre malheur!

M. Heurtier haïssait le colonel Read, et cependant il lui eût été bien difficile de donner un motif raisonnable de son aversion contre ce gentleman. M. Read était, il est vrai, notre plus proche voisin; mais il y avait entre sa villa et notre fabrique une distance de plus de trois milles, ce qui était bien assez pour rendre à peu près impossibles les sujets de contrariété. De plus, M. Read n'était ni fabricant, ni négociant. Il n'avait là qu'une propriété d'agrément, où il n'habitait guère que la moitié de l'année, et il s'inquiétait fort peu de nous et de nos affaires. Cependant M. Heurtier avait pris l'habitude, dès son arrivée, de faire sans cesse des comparaisons entre le sort de M. Read et le sien, et, par malheur, il trouvait toujours qu'elles étaient à l'avantage du colonel. Chaque fois qu'il tournait son télescope du côté de la villa, son front se plissait, son humeur s'aigrissait, et il était assailli de mille mauvaises pensées : — Le colonel avait de plus beaux arbres, un jardin; sa maison

(¹) « La *hurpa* est descendue des hauteurs de Beerbhoom. La hurpa, c'est l'eau du ciel qui s'amasse en torrent sur les pentes chenues. Quand elle descend, couvrant de son manteau frangé d'écume les sources et les ruisseaux, paisibles alimentateurs ordinaires du Gange, les campagnes sont averties au loin du malheur qui les menace : un grondement sinistre, comparable seulement à celui de la foudre, se fait entendre, portant la terreur avec lui; à plusieurs lieues le sol tremble. La hurpa se précipite, et devant elle les récoltes, les bouquets de bois, les grands arbres, les hameaux, les villages, sont emportés; les villes mêmes tremblent d'avoir le même sort. La hurpa éteint les haines des animaux les plus ennemis. On voit juchés sur les hautes branches des arbres centenaires, le condor, le serpent, la panthère, le tigre, et tous les animaux à qui leurs griffes ou leurs ailes permettent un tel refuge. Nous avons vu cette étrange union causée par la terreur de la hurpa; nous avons vu l'aigle, le serpent, la panthère, réunis sur le même arbre, menacer ensemble l'inondation de leur bec, de leur dard, de leurs dents, et oublier l'un près de l'autre leurs vieilles rancunes. » (Voy. la note précédente.)

était mieux située et plus élégante; il payait certainement moins d'impôts; il avait plus d'amis, plus de loisirs; il devait être fier; ses domestiques étaient très-nombreux; que sais-je encore?

Assurément, dans la circonstance présente, il était permis de reconnaître que c'était un bonheur pour le colonel d'être logé plus haut que nous; mais très-souvent aussi, lorsque les vents étaient déchaînés, c'était plutôt un inconvénient, et mon maître n'avait pas manqué d'en faire la remarque lorsque, cinq années auparavant, il avait refusé d'acheter cette belle résidence, qui d'ailleurs convenait peu, en effet, à un fabricant résolu à ne pas séjourner longtemps dans l'Inde.

M. Heurtier me donna le télescope, et ajouta :

— L'eau monte toujours. Il est probable que cette nuit nous serons tous comme un de ces corps qui passent! Mais mon fils me survivra. La ville de Calcutta est solidement bâtie; d'ailleurs, on y sera averti à temps, et rien ne peut empêcher qu'on se sauve au large sur la mer avec les navires. Charles vivra, et il emportera en Europe la plus grande partie de ma fortune avec lui.

Charles, fils unique de M. Heurtier, était depuis le commencement de l'année à Calcutta, dans la maison de banque de Bagshaw et Cie. Il était parti gaiement sur son poney qu'il préférait aux yachts et aux steamers, et depuis il avait écrit plusieurs lettres où il donnait de bonnes nouvelles sur sa santé et sur ses études.

— Maudit pays! répétait M. Heurtier. L'année où le climat et l'ennui ont tué ma femme, j'aurais dû fuir et ne pas attendre ce déluge qui va m'engloutir avec ces misérables Hindous; mais mon fils vivra, il reverra la France! Je n'aurai pas travaillé et souffert inutilement. Il sera riche et heureux!

Cette conviction que son fils échapperait au désastre lui faisait du bien, et il me paraissait bien qu'il avait raison de penser ainsi. C'était assurément une consolation que ce bon et aimable jeune homme, qui ressemblait tant à sa mère, ne fût pas resté avec nous dans l'indigoterie. Notre position était plus affreuse mille fois que celle de naufragés abandonnés sur un radeau pendant la tempête : du moins un radeau se meut et a chance de rencontrer un navire ou un rivage; mais nous, immobiles, enveloppés sur une étroite plate-forme par ce torrent immense qui montait d'heure en heure, quel espoir de salut pouvait soutenir notre courage?

La suite à une prochaine livraison.

LES PORTES DE SAINT-MACLOU.

Voy. page 17.

C'est la porte latérale de Saint-Maclou, dite porte Martainville, que représente notre gravure de la page 17, et non point la porte principale de la façade décrite dans notre article. Cette erreur est la suite d'un malentendu entre notre artiste et notre correspondant rouennais. Les sculptures des portes centrales sont du même auteur que celles de la porte latérale; mais notre artiste ayant trouvé ces dernières plus remarquables, principalement sous le rapport de l'harmonie et de l'unité de composition, les a dessinées les premières à l'insu du rédacteur, qui étudiait, de son côté, la grande porte centrale.

Voici, du reste, la description des sculptures de la porte Martainville :

Sur le pilier central, richement décoré, repose la statue de la Vierge, d'un style élégant et gracieux, mais peut-être trop peu chrétien. Dans les deux bas-reliefs carrés qui décorent la partie supérieure de la porte, on voit, à droite, Dieu le Père tenant dans une de ses mains la colonne de la vérité; il est entouré de flammes qui rappellent l'épisode du buisson ardent; à gauche, Jésus-Christ est assis sur l'arc-en-ciel, signe d'alliance entre Dieu et les hommes. Le médaillon qui est au-dessous de ce dernier bas-relief représente la mort de la Vierge; l'autre médaillon figure l'Arche d'alliance portée en triomphe par les Israélites. Sous les deux médaillons sont huit personnages, six saintes femmes et deux saints, Jean le Précurseur et Jean l'Apôtre.

TOBIAS HOBSON.

On lit dans le numéro 509 du *Spectateur :*

« M. Tobias Hobson était un homme très-honorable : car nous qualifierons toujours ainsi l'homme qui a gagné honnêtement sa fortune. Il est le premier en Angleterre qui ait eu l'idée de louer des chevaux. Il habitait Cambridge, et, ayant remarqué avec quelle passion les élèves de l'Université cherchaient les occasions de monter à cheval, il imagina d'établir une vaste écurie où les jeunes gentilshommes étaient toujours assurés de trouver environ quarante bons chevaux, avec bottes, selles, brides et fouets. Mais lorsqu'on se présentait pour louer un cheval, on était obligé, quel que fût le nombre des chevaux disponibles, d'accepter celui qui était le plus près de la porte de l'écurie. De cette manière, chaque cavalier était servi suivant la chance à laquelle il s'exposait lui-même d'après l'heure où il venait, et chaque cheval avait son tour régulier de travail. Cette condition, rigoureusement imposée et observée, donna lieu à un proverbe. Lorsque l'on était réduit à un choix forcé, on disait : « C'est le choix d'Hobson. »

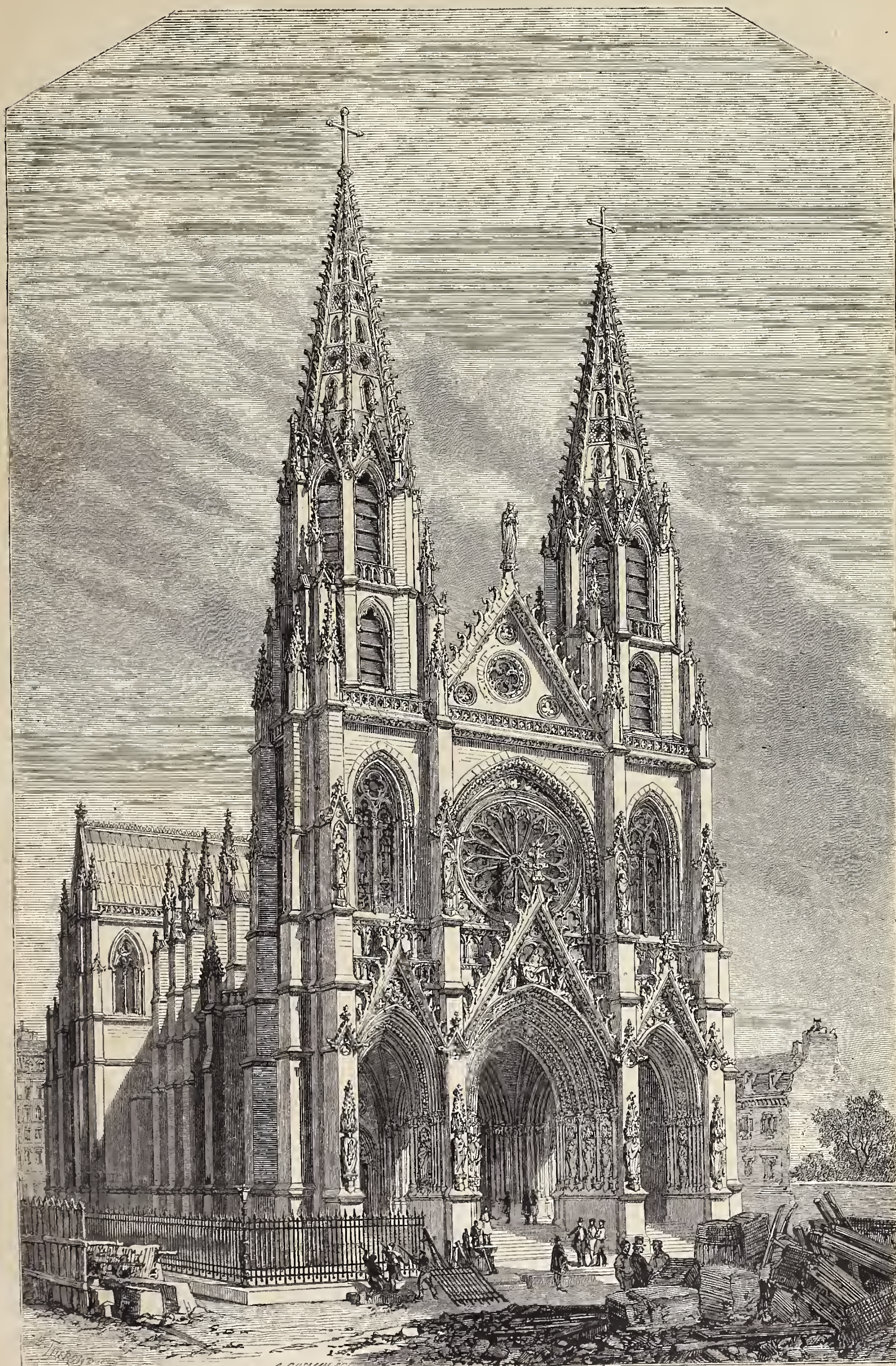


Tobias Hobson.

On voit encore le portrait de Tobias Hobson, peint à fresque, dans l'auberge du Taureau, Bishopsgate-Street; c'est une sorte de satire : Hobson y est représenté tenant à la main une bourse de cent livres sterling, avec cette inscription : « Mère féconde de cent autres. »

Tobias Hobson mourut en 1630, pendant la peste, à l'âge de quatre-vingt-six ans. Il avait fait construire à ses frais une conduite d'eau avec un aqueduc. Les étudiants de Cambridge composèrent force épigrammes sur ce brave homme. On cite aussi un poëme intitulé : *le Choix d'Hobson.*

ÉGLISE SAINTE-CLOTILDE ET SAINTE-VALÈRE.



Vue de l'église Sainte-Clotilde et Sainte-Valère, à Paris. — Dessin de Thérond.

Cette nouvelle église, l'une des succursales de Saint-Thomas d'Aquin, est située entre les rues de Grenelle et Saint-Dominique-Saint-Germain, sur la place Bellechasse, formée de terrains appartenant autrefois à des couvents de carmélites et de chanoinesses du Saint-Sépulcre. La construction en avait été décidée dès l'année 1825, et, à cette époque, où régnait Charles X, on se proposait de donner à l'édifice le nom de Saint-Charles. Mais les travaux n'ayant été commencés qu'en 1846, on substitua à la première invocation celle de Sainte-Clotilde, nom de la plus jeune des filles du roi Louis-Philippe. L'auteur du plan adopté par l'administration municipale fut M. Gau. Cet architecte mourut en 1854, et eut pour successeur un habile artiste, M. Théodore Ballu.

Le style du monument est gothique : c'est vers le treizième et le quatorzième siècle qu'il faut en chercher les modèles. Sa hauteur totale depuis le sol jusqu'au sommet des flèches est de 69 mètres. La longueur est de 96 mètres, la largeur de 38; la superficie couverte par l'église entière est de 3 800. On évalue la dépense totale à près de 6 millions.

L'église est précédée d'un porche auquel on monte par un escalier de huit marches et par trois portails ouverts correspondant à la porte centrale et aux deux portes des bas côtés.

Ces trois portails de la façade sont surmontés chacun d'un pignon à jour, s'élevant en avant d'une balustrade, au-dessus de laquelle s'ouvrent une rose et une croisée géminée de chaque côté; une seconde balustrade règne le long de cette façade, et se continue en pourtournant l'édifice, à hauteur de la naissance du comble dont le pignon sépare, sur la façade, les deux tours.

Les tours, terminées par des flèches en pierre, ont chacune deux étages; elles sont de forme octogonale, avec une baie en ogive sur chaque face; des contre-forts flanquent les angles, et sont surmontés de pinacles sculptés entre lesquels s'élèvent des pignons.

Les fenêtres des bas côtés de la nef sont décorées de vitraux peints par MM. Galimard et Jourdy, et représentent diverses figures de saints. Celles du transept, peintes par MM. Lamothe et Chancel, représentent le Christ et des anges, les prophètes et les docteurs. Les fenêtres hautes du chœur, peintes par M. Maréchal de Metz, représentent le Christ, la sainte Vierge, saint Pierre, sainte Clotilde et sainte Valère, les deux patronnes de l'église. Les autres fenêtres hautes du chœur et celles de la nef sont en grisaille, avec bordures de couleur. Les fenêtres des chapelles de l'abside sont décorées, par MM. Lorenzel et Thibaud, de vitraux en mosaïque, avec sujets légendaires dans des médaillons. Celles des chapelles des fonts baptismaux et des morts, peintes par M. Maréchal, représentent saint Jean-Baptiste et Jésus-Christ. Enfin, trois roses en mosaïque de couleur occupent les pignons de la façade et des transepts.

Au-dessous des croisées des bas côtés et des transepts, plusieurs bas-reliefs en pierre représentent les quatorze stations du chemin de la croix.

Les stalles du chœur sont adossées à des murs décorés, sur le bas côté, de bas-reliefs rappelant les légendes des deux patronnes de l'église.

Les ébrasements des portails de la façade et le porche sont décorés de statues figurant les saints français contemporains de sainte Clotilde.

L'effet général produit par le monument, soit à l'extérieur, soit à l'intérieur, a été sévèrement critiqué. « Quand on considère certaines parties à l'extérieur (dit M. de Guilhermy dans son *Itinéraire archéologique de Paris*), on croirait voir un édifice du moyen âge dont les murs auraient été en quelque sorte rabotés, les corniches et les gargouilles abattues, les moulures amaigries, les clochetons privés de leur ornementation nécessaire. »

En traversant la place de la Concorde, on aperçoit les deux flèche neuves de Sainte-Clotilde au-dessus des élégants hôtels du quai d'Orsay. Leurs pyramides, qui découpent sur le fond du ciel deux triangles massifs, contrastent avec les profils des édifices environnants et ajoutent à la variété du spectacle incomparable que l'on a sous les yeux. Si, près de l'obélisque de Luxor, on regarde, en effet, tour à tour le palais du Corps-Législatif, le nouveau Ministère des affaires étrangères, le dôme des Invalides, le palais de l'Industrie, l'arc de l'Étoile, l'ancien Garde-Meubles, la Madeleine, le Ministère de la marine, les Tuileries, il semble que l'on assiste à un concours des différents styles de l'architecture ancienne et moderne. Le pavillon de Philibert Delorme et les charmantes façades du Garde-Meubles et du Ministère de la marine supportent très-dignement la comparaison avec les imitations des arts grec et romain; mais il n'en est pas de même, à notre avis, des flèches de Sainte-Clotilde; elles représentent l'art gothique avec assez peu d'avantage au milieu de cet admirable panorama : on les désirerait ou plus imposantes, ou plus gracieuses, et elles ne font naître que l'idée d'une œuvre ordinaire dans cet ensemble où l'on aimerait à ne rêver que de perfection.

L'ARGENT.

Tu me parles d'argent, chose si incertaine ! si tu crois que le tien doive toujours être à toi, garde tout pour toi, sois-en le seul possesseur; mais s'il ne t'appartient pas, s'il appartient à la fortune, pourquoi donc n'en veux-tu faire part à personne ? Qui sait ? peut-être que la fortune te l'enlèvera un beau jour pour le distribuer à un autre qui en sera indigne. Aussi, je te conseille d'en faire un noble usage pendant que tu en es le maître, de venir en aide aux misérables, et d'enrichir autant que possible tes amis. Une pareille conduite te fera un honneur immortel; et si jamais tu tombes dans l'infortune, tu pourras espérer d'être secouru à ton tour. Ces sommes qu'on dépense utilement sont bien mieux placées que celles qu'on enfouit dans sa cave comme tu fais.

MÉNANDRE.

SENTENCE

EXTRAITE DE LA DIXIÈME SÉANCE DE HARIRI [1].

Dans l'adversité, ne désespérez jamais de voir un sourire de la fortune dissiper vos chagrins.

Que de fois, en effet, le souffle des vents empoisonnés est tombé devant la douce haleine de la brise !

Que de fois de formidables nuages se sont dispersés avant de décharger les pluies contenues dans leurs flancs !

Que de fois la flamme n'a point jailli de la fumée dont nous craignions le feu !

Soyez donc patients dans l'adversité : le temps est le père des miracles.

Attendez de la miséricorde de Dieu des biens dont vous vous ne sauriez compter le nombre.

[1] Abou-Mohammed-Rasen ben Ali ben Mohammed ben Othman Hariri-Basri-Harami, auteur des *Séances (Makamat)*, naquit, dit M. Sylvestre de Sacy, l'an de l'hégire 446, et mourut l'an 515, à Basra, dans la rue des Benou-Haram, tribu d'Arabes qui s'étaient établis dans cette rue et lui avaient donné son nom. Hariri vient de *harir*, soie. Hariri travaillait la soie ou en faisait le commerce.

COSTUMES ALLEMANDS.

Voy. t. XXIV, p. 324, 401.

COSTUMES DU DUCHÉ DE BADE.

Cette jolie principauté, dont les frontières touchent à celles de la France, dont les factionnaires montent la garde sur le pont du Rhin, à côté de nos factionnaires, elle ne tient que le septième rang dans la confédération germanique, elle n'occupe qu'un espace de 70 lieues de longueur et de 5 à 30 de largeur; elle ne compte dans ses 110 villes, ses 36 bourgs et ses 1 688 villages, qu'une population à peu près égale à celle de Paris, 1 330 000 habitants.

Mais quel riant pays, si frais et si fertile, si industrieux et si varié! Si jamais, dans un rêve d'ambition désordonnée dont Dieu nous garde, si jamais on se surprenait à envier la possession d'un royaume, n'est-ce pas celui que l'on voudrait avoir?

Quand on a traversé la grande rue de Kehl, ce riant broadway d'une active et agreste bourgade, quand on s'en va ensuite par ces plaines fécondes qui se déroulent sous les rameaux des arbres fruitiers, entre les flots du Rhin et les sombres teintes de la forêt Noire, ne dirait-on pas que cette contrée est comme une ouverture des mélodies champêtres, des harmonies pittoresques de l'Allemagne?

Oui, en réalité, tout ce que l'on peut voir à de longues distances, de plus agreste et de plus attrayant, de plus doux et de plus sauvage, dans la vaste Allemagne, se trouve là résumé, comme par une œuvre complète de la nature, dans un cadre restreint.

Là sont les champs de maïs, les jardins, les guirlandes de pampres des climats les plus tempérés, et les bois profonds, et les cimes nuageuses des régions alpestres; là, sur les bords du Rhin, du Neckar, du lac de Constance, les élégantes constructions de l'aristocratie; et dans la forêt Noire, les chalets de la Suisse, et, de côté et d'autre, des cottages qui font rêver les jeunes miss britanniques; sur la crête des rocs, sous des tapis de lierre, des remparts démantelés, des tours en ruines illustrées par de chevaleresques et religieuses légendes; et, à quelque distance, des cités animées par la vie, par la pensée, par l'ardeur des temps modernes. Je ne parle pas de la turbulente petite cité de Bade, qui, par les cris rauques des croupiers, par les orchestres de ses bals, par ses apprêts de toute sorte, enfante en été tant de fatales passions, et quelquefois tant de désespoirs. Mais Carlsruhe, cet éventail du palais grand-ducal; Mannheim, qui fut la capitale de la principauté; Heidelberg, avec son merveilleux château et ses savants professeurs; Freyburg, avec son admirable cathédrale et son université, l'une des plus anciennes universités de l'Allemagne; qui ne se plairait à les voir, ces attrayantes villes, dans leur honnête essor et leur louable mouvement?

Le pays de Bade, à moitié catholique et à moitié protestant, est à la fois fécondé par le travail agricole et par l'industrie. Son sol est cultivé dans la perfection; des chemins de fer le traversent dans toute son étendue; des bateaux à vapeur circulent journellement sur ses deux principales rivières; de grandes et belles routes le sillonnent de toutes parts. Chacun de ses villages a une école où les parents sont tenus d'envoyer leurs enfants; chaque cité un gymnase, et, comme nous venons de le dire, ce petit duché possède à lui seul deux universités : Freyburg et Heidelberg, justement honorées dans toute l'Allemagne. Freyburg a donné plus d'un dignitaire éminent à l'Église catholique; à celle de Heidelberg on a vu, dans les derniers temps, briller à la fois Gervinus, Mittermayer, Rotteck.

Malgré l'actif mouvement du grand-duché de Bade, malgré l'innombrable quantité de touristes, de curieux, de joueurs, d'artistes, de gens du grand monde et d'aventuriers qui sans cesse traversent cette route de l'Allemagne, et chaque été y affluent de toutes parts, plusieurs districts de ce pays ont conservé jusqu'à présent leurs anciennes mœurs, leur dialecte allémanique et le costume de leurs pères.

La gravure de la page suivante nous montre deux jeunes filles de la campagne avec le gracieux vêtement de leur vie journalière, et un berger mieux habillé que ceux de l'Arcadie.

Les coutumes traditionnelles, les mœurs pieuses et naïves de la rustique population du pays de Bade, ont été illustrées par un poëte charmant, par Hebel, qui les a décrites dans ses chants et ses églogues. Qu'ils tâchent de lire les œuvres de Hebel, ceux qui visiteront cette intéressante principauté; qu'ils tâchent de les lire, s'ils le peuvent, dans leur rédaction originale, dans leur idiome allémanique, sinon, du moins, dans la bonne traduction en haut allemand, publiée par Reinick, illustrée avec un sentiment exquis par L. Richter [1].

COSTUMES TYROLIENS.

A en juger par les restes d'animaux fossiles, d'animaux aquatiques, que l'on découvre sur ses plus hautes sommités, le Tyrol a sans doute été jadis un immense bassin maritime. Par son intuition poétique, A. de Musset a deviné cette question de géologie et l'a résumée en un de ses vers :

> Ce paisible océan dont les monts sont les flots.

Trois grandes chaînes de montagnes traversent en demi-cercle le Tyrol entre l'Allemagne et l'Italie. Trois longues vallées, l'Innthal, l'Etschthal et le Pusterthal, s'y déroulent dans différentes directions; trois rivières principales y serpentent : l'Inn, qui se précipite des rocs sauvages du Finstermünz; l'Etsch, qui se dirige vers la mer Adriatique; et le Rhin, qui arrose la rive occidentale du Vorarlberg.

Ce même nombre trois, qui apparaît ici comme un chiffre fatidique, se retrouve encore dans la nature des avalanches ou des *lavines*. La lavine est là comme en Suisse, et plus qu'en Suisse, par la configuration particulière du sol, un péril de chaque année. Il y en a trois espèces, toutes trois fort redoutées; la *staublawine* ou le tourbillon, qui s'épand dans l'air en flocons serrés comme le sable du désert au souffle du simoun, voile le ciel et l'espace, et trouble tellement le regard de l'homme et fatigue tellement ses efforts, qu'il n'est pas rare que des paysans saisis tout à coup par cet ouragan, abattus par sa violence, tombent et meurent à quelques pas de leur famille, sans avoir pu retrouver le seuil de leur demeure. La *schneelawine* est celle qui est formée par les nouvelles neiges, ou par les neiges qui, au printemps, se détachent de leur base. Elle s'ébranle au sommet des monts, se grossit, en descendant, de tout ce qu'elle rencontre, mais glisse lentement sur sa pente. On la voit venir de loin, on peut se soustraire à sa chute, et parfois même il est arrivé que le passant surpris par elle, en s'asseyant courageusement sur cette pente ondulante, est parvenu, comme en un bon traîneau, jusqu'au sein de la vallée. La *windlawine*, la plus terrible de toutes, est celle qui est soulevée par un vent humide. Elle éclate en un instant avec un fracas pareil à celui de la foudre; elle se précipite du haut des montagnes avec l'impétuosité du torrent; elle mugit, elle bondit, elle emporte à la course arbres et rochers. Quand, par malheur, un village se trouve dans sa direction, elle le broie comme une molle argile; elle a, dès son premier mouvement, répandu au loin l'effroi; elle a, sur tout son passage, porté le deuil et la dévasta-

[1] 1 vol.; Leipzig, 1853.

tion; elle ne s'arrête qu'au fond de la vallée où elle s'engouffre et se refoule sur elle-même, comme une mer orageuse qui se brise avec fureur dans son dernier effort.

C'est là un des périls du Tyrol, mais un péril accidentel, facile à éviter, et qui, en certains moments, peut donner, à ceux qui observent à distance ce phénomène, l'émotion d'un magnifique spectacle. C'est là une des scènes de l'hiver dans les âpres régions du Tyrol. Mais, en été, quel calme idyllique au sein de ses vallées! quelle fraîche verdure sur ses coteaux agrestes! Quel charme idéal au bord de ses lacs azurés, au pied de ses cascades bondissantes, en face des rocs escarpés couronnés par les murs d'une chapelle ou par les remparts d'un vieux château, et de ces cimes aériennes, dont les pics de glace rayonnent au soleil comme des lances d'acier ou des couronnes de diamants.

Près d'Innsbruck, la délicieuse ville d'Innsbruck, s'élève une montagne d'une forme singulière, qu'on appelle la *Frauhut* et à laquelle se rattache une tradition d'une rare



Costumes du pays de Bade. — Dessin de Karl Girardet.

naïveté. Après le déluge, dit le peuple tyrolien, un roi, une reine d'une race de géants vinrent s'établir dans l'Innthal. Partis d'une lointaine région, ils avaient traversé une quantité de contrées superbes. Dans leur longue migration, rien ne leur avait autant plu que la vallée de l'Inn. Ils résolurent d'y fixer leur demeure, et le roi des géants y bâtit un palais splendide, un palais d'or et de marbre. Il avait un fils tout jeune encore qui était son plus doux espoir et que sa mère aimait jusqu'à l'idolatrie. Un jour, en folâtrant à travers le vallon, l'enfant tomba dans un marais et retourna au palais tout en larmes, ayant sali ses beaux vêtements. Sa mère prit, pour les nettoyer, du pain... du pain! ce produit du patient labeur, ce don de Dieu! Soudain, en punition d'une telle profanation, le palais s'écroula, le roi et les géants furent engloutis sous ses décombres, et la reine coupable fut transformée en une montagne, pour être à tout jamais un témoignage de la colère du ciel contre ceux qui outragent la libéralité de la Providence et le travail du laboureur.

A Martinswand est la chapelle élevée en mémoire de l'empereur Maximilien, qui, dans une de ses chasses, fut sauvé d'un péril mortel par un simple paysan.

A Landeck, on conserve le vase en or que le duc Frédéric, le fils de Léopold, offrit aux courageux habitants de cette bourgade comme un éclatant témoignage de sa gratitude pour l'appui qu'ils lui avaient donné dans son abandon. Il était dépossédé de ses domaines, et excommunié, et mis au ban de l'empire. On l'appelait Frédéric à la Poche vide. Il reconquit sa principauté, et la gouverna dignement.

Dans le Passeyerthal est une petite maison rustique, dont la récente histoire a tout le caractère d'une héroïque légende. C'est la maison de Hofer, l'aubergiste qui, en 1808, défendit l'indépendance de son pays natal contre la France et la Bavière, qui fut quelque temps gouverneur d'Innsbruck, maître du Tyrol, puis arrêté par nos soldats, conduit à Mantoue et fusillé [1].

La plus touchante de ces légendes est celle de Fidelkind, le pauvre pâtre de l'Arlberg, dans le cœur duquel germa la généreuse résolution d'établir un refuge pour les pauvres voyageurs qui, l'hiver, par les mauvaises routes, étaient exposés à mourir de froid et de faim dans la montagne. Par son admirable énergie et son inébranlable persévérance, ce chétif berger parvint à fonder une société de bienfaisance qui, au commencement du quinzième siècle, comptait dans

[1] Voy. la Table des vingt premières années.

ses rangs 4 ducs d'Autriche, 29 prélats, 10 comtes, 36 chevaliers, et plus de 800 tributaires de différentes classes.

Pour celui qui aime à étudier le caractère d'un peuple dans ses différentes phases, c'est un bonheur de recueillir ces naïves histoires, cette commémoration du passé. Pour celui dont la pensée s'intéresse plus vivement aux qualités des anciens temps qu'aux manifestations industrielles des temps modernes, c'est un bonheur d'observer la population du Tyrol, fidèle aux mœurs et au culte de ses pères, honnête, laborieuse, contente de son humble sort, et si belle à voir avec ses membres musculeux endurcis par le travail et les rigueurs de son climat, avec son costume aux riantes couleurs, avec ces yeux où brille le rayon d'une intelligence innée, et ce front élevé, et la prestesse de mouvements qu'elle acquiert par l'habitude de franchir les torrents et de gravir les montagnes.

La gravure qui représente ce groupe de Tyroliens n'a pas besoin d'explication. Dans toutes nos villes de France, on a vu passer quelques-unes de ces caravanes de musiciens ou de marchands de la vallée de l'Inn ou de l'Etsch, portant si galamment leur gilet brodé, leur veste ronde serrée à la taille, leur chapeau pointu orné d'une plume d'oiseau sauvage, et leurs culottes de velours surmontées d'une large ceinture. Mais le mieux est de les voir sur leur sol natal, dans le magnifique encadrement de leurs forêts et de leurs montagnes.



Costumes tyroliens. — Dessin de Karl Girardet.

ÉTUDES SUR LE LITTORAL DE LA FRANCE.

I. — LES DUNES DE FLANDRE ET DE PICARDIE.

La mer du Nord ne baigne en France que la province de Flandre et un port de l'Artois, Gravelines. Le littoral, formé de tourbières et d'alluvions marécageuses, est très-bas et bordé de dunes [1], ou collines de sable, qui le protégent contre les invasions de la mer. Cette bordure de dunes, qui a quelquefois 50 mètres de hauteur et le plus généralement 10 ou 15, sur une largeur moyenne de 1 000 à 1 200 mètres, forme une espèce de désert de sable dans lequel poussent çà et là quelques rares herbes. Les dunes sont précédées d'une large bande d'estran [1], ou plage de sable, qui se découvre à marée basse, et la mer peu profonde est encombrée de bancs de sable.

Dunkerque [2] est une place forte et une position maritime importante par son voisinage de la Tamise et du pas de Calais; malheureusement son port, par suite des ensablements, n'admet plus aujourd'hui d'aussi grands bâtiments qu'au temps de Jean Bart. Les petites marées n'y font entrer que des bâtiments tirant treize pieds d'eau; mais la rade, formée par le Brack-Bank, offre un abri assuré aux vaisseaux. C'est la seule que la France possède jusqu'à la Hougue. A quatre kilomètres à l'ouest, on remarque le village de *Mardyck*, où Louis XIV, après la destruction de Dunkerque, stipulée par les traités d'Utrecht, fit exécuter, en 1714, de grands travaux qui avaient pour

(1) *Dune*, colline en celtique; même radical que pour la terminaison *dun* : Verdun, Châteaudun, etc. *Down* en anglais.

(1) Estran, de *strond* et *strand*, qui, dans les anciennes langues du Nord, signifient le rivage.

(2) Dunkerque veut dire église des dunes; en flamand, *Duinkerken*.

but l'établissement d'un canal maritime destiné à devenir un excellent port militaire. Le canal de Mardyck fut détruit, en 1717, par le régent, et le port de Dunkerque rétabli en 1783 par la paix de Versailles.

Dunkerque est un port de commerce important; c'est aussi un de nos premiers ports pour la grande pêche et pour la petite.

La pêche faite sur les côtes de France avec des bâtiments non pontés de 5 à 20 tonneaux ([1]) est appelée la petite pêche, par opposition à la grande pêche, que l'on va faire au loin, en Islande et à Terre-Neuve pour la morue, dans les mers du Sud pour la baleine et le cachalot. En comptant 100 000 matelots inscrits, on trouve que la pêche en occupe 40 000 environ, dont 28 000 sont employés à la petite.

La pêche produit (sans parler des huîtres, des moules et des homards) un revenu de 35 à 40 millions de francs; elle donne du travail aux deux cinquièmes de notre personnel maritime, sert d'école aux jeunes matelots, et forme pour la marine marchande et militaire une excellente pépinière.

Dunkerque envoie pêcher la morue en Islande et sur le Dogger-Bank, dans la mer du Nord. En 1855, 97 bâtiments, montés par 1 373 hommes, ont rapporté d'Islande 23 343 tonnes de morues. Gravelines a envoyé aussi, en 1855, 11 bâtiments en Islande. Les autres ports qui font la pêche de la morue sont : Granville, la Rochelle, Saint-Malo, Dieppe, Saint-Brieuc, Fécamp, Bordeaux, Marseille, Cette; mais ils exploitent les parages de Terre-Neuve.

La pêche de la baleine est faite par les bâtiments du Havre principalement. En 1836, 35 navires et 1 165 hommes y étaient employés. En 1855, la pêche de la morue a produit 25 883 309 kilogrammes de poisson, valant 11 129 823 francs, et 1 871 100 kilogrammes d'huile de foie de morue, valant 2 713 160 francs. La pêche de la baleine a produit cette même année pour 1 100 000 francs d'huile et de fanons.

La petite pêche est surtout active dans la Manche, jusqu'à Quiberon et à la Loire; la côte de Bretagne fournit encore d'abondantes richesses; mais depuis l'embouchure de la Loire jusqu'à la Bidassoa, la pêche est plus que secondaire, à cause du fond sablonneux où le poisson ne trouve pas à se nourrir. Les poissons sédentaires donnent lieu à une pêche permanente; ces poissons sont : les raies, les squales ou chiens de mer, les turbots et les barbues, les soles, les plies et les limandes, les merlans, les bars, les congres, les dorades, les rougets, les mulets, etc. Toutes ces espèces se montrent aussi bien dans la Méditerranée que dans la Manche et l'Océan.

Les poissons appelés poissons voyageurs ne se montrent pas partout sur nos côtes. « Chacun d'eux affectionne des parages déterminés et appartient en quelque sorte à une certaine région de notre littoral ([2]). » Les plus importantes espèces de ces poissons sont : le hareng, le maquereau, la sardine, le germon, l'anchois, la melette et le thon. Le hareng et le maquereau sont spéciaux à la mer du Nord et à la Manche; la sardine et le germon, au golfe de Gascogne; l'anchois, la melette et le thon, à la Méditerranée. Nous en parlerons plus loin; quant à présent, il convient de reprendre notre description du littoral.

Le petit port de *Gravelines*, à l'embouchure de l'Aa ([3]), est devenu depuis quelques années un centre très-actif dans le commerce de denrées que fait la France avec l'Angleterre : Gravelines exporte des œufs et des fruits. En

([1]) Le tonneau ou la tonne est un poids de 1000 kilogrammes.
([2]) *Statistique de la petite pêche*, par Milne Edwards.
([3]) Dans les langues scandinaves, *aa* veut dire une rivière.

1848, il a expédié en Angleterre 2 183 188 kilogrammes d'œufs, rassemblés de toutes les parties de la Flandre, de l'Artois et de la Picardie.

Le littoral change d'aspect sur les côtes du Pas-de-Calais. Jusqu'au cap d'Alprech, la côte est généralement élevée et souvent rocheuse, bien que, sur le rivage même, on trouve encore parfois de larges dunes. Lorsque la mer se retire, elle laisse à découvert, soit des plages d'estran, soit des bancs de roche. Des caps élevés et rocheux font saillie sur le rivage; ce sont : le Blanc-Nez ([1]); le Gris-Nez ([2]), haut de 51 mètres, et qui n'est qu'à 27 kilomètres des côtes d'Angleterre; la Pointe de la Crèche; les hauteurs de l'embouchure de la Liane, sur l'une desquelles est bâti Boulogne, et le cap d'Alprech.

Mais au delà de ce cap, lorsque l'on pénètre dans la Manche, la côte redevient basse, sablonneuse et bordée de dunes comme en Flandre. On est alors dans la grande baie de la Somme. Elle forme un angle très-ouvert dont le sommet se trouve au bourg d'Ault; les dunes de Picardie forment le premier côté de l'angle et s'étendent jusqu'à Cayeux; les falaises du pays de Caux, jusqu'à l'embouchure de la Seine, forment le second.

Nous venons de dire que les dunes bordaient le littoral de la Picardie; elles s'étendent jusqu'à Cayeux ([3]), au sud de l'embouchure de la Somme. Comme celles de la Flandre, ces dunes forment un vrai désert de sable de 3 à 4 kilomètres de largeur moyenne sur 56 kilomètres de longueur. Poussées par le vent d'ouest, les dunes gagnaient sans cesse du terrain; on a arrêté leur marche par des plantations d'oytas, dont les racines forment un réseau qui solidifie ces masses de sable, et ces taillis, quoique rabougris, renferment de prodigieuses quantités de lapins.

De Cayeux jusqu'au bourg d'Ault, à 10 kilomètres au sud, la côte est basse, sablonneuse, bordée d'estran; mais les dunes disparaissent, et au bourg d'Ault commencent les falaises avec le littoral normand.

Sur toute cette partie de nos côtes, la mer est encombrée de bancs de sable, dangereuse, et n'offre que deux ports, Calais et Boulogne, où puissent entrer les bâtiments d'un assez fort tonnage. Partout ailleurs, jusqu'au Tréport, il n'y a aucun refuge pour les navires jetés par les vents d'ouest ou par les courants sur ces plages sablonneuses. Les points remarquables du littoral picard sont : *Calais*, place forte, dont le port, quoique petit et ne pouvant recevoir que des bâtiments de quatre à cinq cents tonneaux, est important, parce qu'il est accessible en tout temps et abrité des vents d'ouest, si violents dans ces parages. La rade de Calais est au nord-ouest de la ville, entre la côte et un banc appelé le Riden ([4]) de Calais.

Avant la navigation à vapeur, Calais était le principal point de passage de France en Angleterre; il est remplacé aujourd'hui par Boulogne. « Avec des bâtiments à voile, les vents d'ouest, qui soufflent les deux tiers de l'année et battent perpendiculairement la côte de Boulogne, mettaient un obstacle insurmontable à la régularité des passages en Angleterre par cette ville, tandis que Calais, abrité de ces vents par le cap Gris-Nez, jouissait d'un avantage incontesté. Le premier bateau à vapeur qui est entré à Boulogne a marqué la fin du règne capricieux du vent ([5]). » On sait qu'après la bataille de Crécy et un siége d'un an, les Anglais s'emparèrent de Calais (1347); le duc de Guise le leur reprit en 1558.

([1]) Nez, de *ness*, cap. *Ness* est un mot norvégien.
([2]) Appelé aussi *Svarte-Ness*, cap Noir.
([3]) *Cayeu*, un caillou, en picard.
([4]) Jusqu'au Havre, un grand nombre de bancs de sable portent le nom de Riden ou Ridin.
([5]) Voy. *le Pas-de-Calais*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1er décembre 1844, par M. Baude.

Wissant, l'ancien *Itius Portus*, où s'embarqua César pour la conquête de la Bretagne, est aujourd'hui ensablé, de même qu'*Ambleteuse*, où débarqua, en 1688, le roi Jacques II, chassé d'Angleterre par Guillaume III. Wissant fut, jusqu'au quatorzième siècle, le port le plus fréquenté pour passer de France en Angleterre; au quatorzième siècle, les sables comblèrent le port. Ambleteuse a été, jusqu'au milieu du seizième siècle, un centre de commerce très-actif; mais alors les sables, poussés par les vents d'ouest et les courants, ont aussi comblé son port. Les travaux entrepris par Vauban, et par Napoléon en 1803, pour rétablir le port d'Ambleteuse, ont été inutiles. Ambleteuse a cependant une rade qui est formée par un grand banc de sable appelé la Bassure de Baas.

Wimereux, à l'embouchure de la rivière de ce nom, n'a qu'un petit port, créé en 1804, et qui est peu fréquenté.

Boulogne (Gesoriacum) a acquis d'immenses développements depuis quelques années; c'est aujourd'hui le principal port de passage en Angleterre. Situé à l'embouchure de la Liane, le port de Boulogne est d'un accès facile et peut recevoir les plus gros bâtiments de commerce; mais les vaisseaux de guerre sont obligés de s'arrêter dans la rade Saint-Jean, qui est vaste, bien abritée des vents d'ouest, et dont le mouillage est sûr. Boulogne était le quartier général de la flottille rassemblée par Charlemagne pour défendre les côtes de son empire contre les Northmanns; en 1804, Napoléon y fit les plus formidables préparatifs contre l'Angleterre.

Boulogne est aujourd'hui le centre de la pêche du hareng en France; Dieppe, Fécamp, Saint-Valery en Caux et Calais, se livrent aussi à cette pêche. Bien que le hareng se montre jusqu'à la Rochelle, il n'est abondant sur notre littoral que dans la mer du Nord et dans la Manche jusqu'au Havre. La pêche d'automne se fait sur nos côtes, celle d'été dans les mers qui baignent les rivages orientaux de l'Écosse. Sept mille pêcheurs livrent annuellement au commerce pour six millions de francs de poisson consommé frais ou saur.

La baie de la Canche, sur laquelle est situé *Étaples*, était, sous les Romains, une des stations de leur flotte; aujourd'hui elle est complétement ensablée et l'un des points les plus dangereux de cette côte inhospitalière. On pêche d'excellentes crevettes dans les grèves d'Étaples, comme dans celles de Dieppe. — Au milieu des bancs formés de sables, de vases marneuses et de galets, qui encombrent l'embouchure de la Somme, on remarque *le Crotoy* et *Saint-Valery*. Une longue plage de sable recouvre maintenant l'ancien port du Crotoy, où abordaient autrefois des bâtiments de 400 tonneaux. Saint-Valery reçoit encore des bâtiments de 300 tonneaux. C'est de Saint-Valery-sur-Somme que partit Guillaume de Normandie, le 27 septembre 1066, pour aller conquérir l'Angleterre; sa flotte avait été rassemblée à l'embouchure de la Dive; mais le vent la conduisit au mouillage de Saint-Valery, où elle fut obligée d'attendre pendant plusieurs jours un vent favorable. Un canal maritime de 13 kilomètres et demi, bordé d'arbres majestueux et traversant des prairies marécageuses de l'aspect le plus pittoresque, joint Saint-Valery à Abbeville et amène les navires le long des quais de cette ville; mais la navigation, gênée par la barre qui obstrue l'entrée de la Somme, abandonne peu à peu ces parages.

II. — LES FALAISES DU PAYS DE CAUX [1].

Entre la Somme et la Seine, sur une longueur de 150 kilomètres, s'élève un plateau qui se termine à pic sur la Manche; c'est cette immense muraille, haute de 60 à 100 mètres, qu'on appelle *les falaises* [1]. Le plateau et sa falaise commencent au bourg d'Ault, à 3 kilomètres de la Normandie. Les falaises sont composées de couches horizontales de marne, épaisses d'un à deux mètres, au milieu desquelles sont des rangées nombreuses et minces de rognons de silex noir; ce sont ces lignes de silex qui donnent aux falaises l'aspect d'une muraille véritable, en accusant ses assises, et qui engendrent les grèves de galets (ou perreys) et de sables qui la bordent dans toute son étendue.

Les principales vallées ou *avalures* qui débouchent sur la mer (vallée d'Ault, de la Bresle, d'Arques, de Saint-Valery, de Cany, de Fécamp, d'Étretat, etc.) sont creusées dans le plateau et forment dans les falaises de grandes échancrures qui rompent de distance en distance l'uniformité de leur hauteur. La mer, en battant dans les hautes marées ce grand mur de marne, de nature si friable, en entame le pied peu à peu, mais sans relâche; elle le ronge, et la partie supérieure, devenant en surplomb, s'écroule à son tour. La mer envahit ainsi chaque année de 30 à 80 centimètres de terrain, et les débris de la falaise, chassés par les courants, encombrent de vases et de galets, sans cesse renaissants, les ports du littoral cauchois et picard depuis le Havre jusqu'à la Canche.

Il est facile de se rendre compte des dangers de la navigation dans ces parages; tout navire jeté à la côte est brisé sur le perrey ou sur les bancs de roche qui précèdent les falaises. Les ports ne se trouvent naturellement que dans les échancrures établies dans les falaises par les vallées. Le bourg d'Ault, situé dans la première de ces échancrures, était encore, en 1698, un petit port de pêche; de 1750 à 1780, la mer a rasé la crique, la plage et plusieurs rues du village lui-même; il est aujourd'hui niché dans une avalure qui ne descend pas tout à fait jusqu'au niveau de la mer. A l'embouchure de la Bresle est situé *le Tréport*, port de commerce et de pêche, qui possède un bassin à flot et communique, par le canal de la Bresle, avec le port de la ville d'*Eu*. Comme port de refuge, le Tréport a une certaine importance. De grands travaux y ont été exécutés dans ces dernières années. Les travaux accomplis sur ce point font partie d'un système général d'améliorations que l'on achève en ce moment dans tous nos ports de la Manche et dans quelques-uns de l'Océan. Ces travaux consistent en établissement de jetées, de môles et de quais; creusement du chenal, de l'avant-port et du port; élargissement du chenal; création de bassins de retenue et d'écluses de chasse; établissement de brise-lames; transformation du port d'échouage en port à flot par la construction d'un barrage éclusé; etc. [2].

A 11 kilomètres du Tréport est le ravin ou avalure de Bivile, par lequel, en 1803, Georges Cadoudal et ses complices s'introduisirent en France. La vallée d'Arques, large et plantureuse, renferme à son embouchure *Dieppe* [3], dont le port peut recevoir des bâtiments de 600 tonneaux; le commerce et la pêche y sont très-actifs. Dieppe a une belle plage, et ses bains de mer, à cause de leur proximité de Paris, sont très-fréquentés depuis quelques années. Aux quatorzième, quinzième et seizième siècles, Dieppe a été une ville maritime très-importante par l'étendue de son commerce et la puissance de ses armateurs. Les découvertes et les voyages que firent les navigateurs dieppois sur les

[1] Voy. Baude, *les Côtes de Normandie*, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 juin 1848.

[1] Falaise, du scandinave *fiels*, rochers; en allemand, *fels*. La falaise est une côte élevée, dont la mer a fait une muraille à pic en en rongeant le pied.

[2] Voy. les projets et rapports insérés dans *le Moniteur* des 18, 19, 21 juin, 5 juillet 1845; 28 février et 25 mars 1846.

[3] Dieppe vient de l'ancien scandinave *dyp*, profond; en allemand, *tief*; en anglais, *deep*.

côtes occidentales et méridionales de l'Afrique, longtemps avant les Portugais, attestent cette ancienne splendeur. Dieppe, bombardé et détruit par les Anglais en 1694, n'a pu reprendre depuis lors son importance, qui lui a été enlevée par le Havre. La pêche du maquereau, une des plus productives de la Manche, se fait depuis Dunkerque jusqu'à Brest; Dieppe, Boulogne, la Hougue et Brest, en sont les principaux centres. — *Saint-Valery en Caux* offre un port de refuge et de relâche praticable pour des bâtiments de 600 tonneaux. La vallée de Fécamp est longue, étroite et resserrée entre deux collines nues et escarpées; à son embouchure est *Fécamp*, qui possède une rade sûre et un port dans lequel des bâtiments d'un fort tonnage peuvent entrer en tout temps. *Étretat* n'est qu'un village de pêcheurs, célèbre par ses falaises pittoresques.

Après avoir passé le Nez d'Antifer, ou cap Caux, et doublé le Chef de Caux [1], ou Pointe de la Hève [2], haute falaise de 130 mètres, on trouve *le Havre* [1], à l'embouchure de la Seine.

Le Havre est le premier port de commerce de la France, sur la Manche et l'Océan. La possibilité d'admettre les plus gros bâtiments de commerce, sa position à l'embouchure de la Seine, et surtout la grande durée de la haute mer [2] dans ce port, lui ont valu son importance. Le Havre est le principal centre de nos relations avec l'Amérique et surtout avec les États-Unis; il est en relations régulières par des services de bâtiments à voile ou à vapeur avec dix-huit ports d'Amérique. On compte au Havre, chaque année, plus de quatre mille entrées ou sorties de bâtiments naviguant au long cours, dont les transports forment le quart du mouvement de toute la marine marchande de la France. François Ier est le fondateur du Havre (1517); mais le port doit ses développements à Richelieu, à Duquesne, à Dinfreville, à Colbert et à l'administration de ces dernières années.



Les Côtes de Flandre, de Picardie et du Pays de Caux.

C'est entre la pointe de la Hève et le Havre, et à l'est du banc de l'Éclat et des Hauts de la rade, qu'est située la petite rade du Havre; la tenue est excellente au centre, mais le mouillage est peu étendu et le brassiage y est trop faible pour que les grands bâtiments de commerce osent y séjourner. La grande rade est au nord-ouest; ce n'est qu'un mouillage du large.

L'estuaire de la Seine, encombré de bancs de sable, présente en face du Havre et sur la rive gauche du fleuve, le port de *Honfleur* [3], qui est le complément du port du Havre, et qui donne un asile aux bâtiments qui ont manqué l'entrée du Havre. Sur la rive droite de la Seine, et près du Havre, est situé *Harfleur*, qui a été jusqu'au seizième siècle fort considérable, mais dont le port est aujourd'hui encombré de galets et ruiné. *Quillebeuf* [3], port très-commerçant, offre un bon mouillage aux bâtiments qui remontent la Seine jusqu'à *Rouen*, un de nos ports les plus commerçants et où peuvent entrer des navires de 300 tonneaux. Les travaux récents d'amélioration de la basse Seine ont rendu beaucoup d'activité au port de Rouen.

La suite à une autre livraison.

[1] Chef, cap, tête, du latin *caput;* en anglais, *head.*

[2] *Hève*, en Basse-Normandie, se dit encore d'un rocher creusé en dessous par l'eau, et où les pêcheurs poursuivent les crabes.

[3] La terminaison *fleur* vient des mots scandinaves et saxons *flot, flet, floï, flo, fiord,* etc., et indique une grande et large baie.

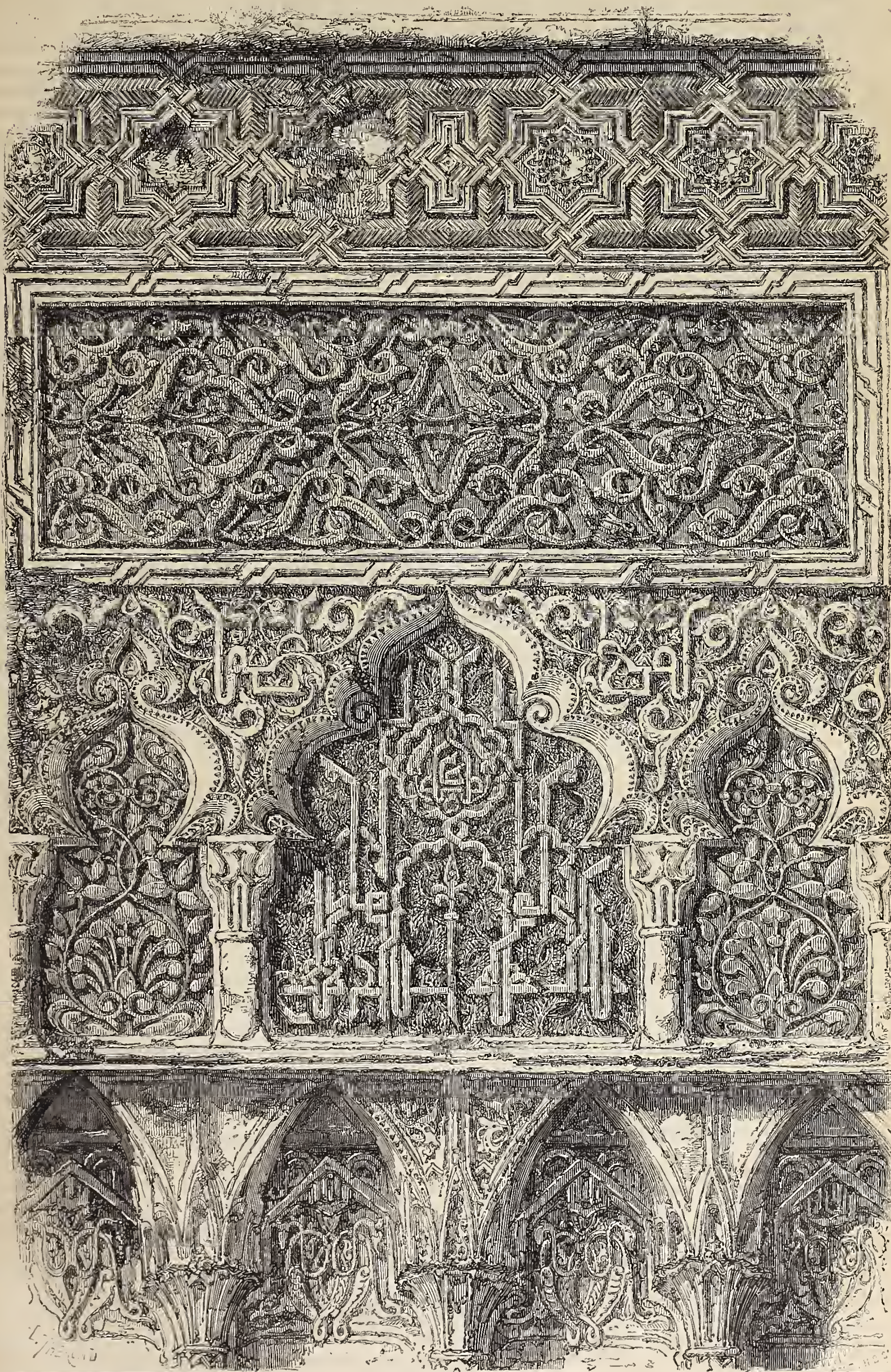
[1] Havre, du scandinave *hafen,* port; en anglais, *haven.*

[2] Le Havre garde son plein trois heures après que la marée y a atteint son maximum d'élévation.

[3] La terminaison *beuf (bovium)* veut dire un bief, une fosse, un canal de dérivation. Les Normands conquérants creusaient beaucoup de fossés qu'ils emplissaient de l'eau dérivée d'un fleuve, et ils s'établissaient au milieu de ces fossés comme dans des camps retranchés.

DÉCORATIONS DE L'ALHAMBRA

Voy. la Table des vingt premières années.



Fragments de sculptures à l'Alhambra. — Dessin de Thérond, d'après une photographie de M. Laporte.

Nous avons déjà décrit l'Alhambra. Le fragment de sculpture que nous reproduisons est une occasion d'ajouter à nos articles précédents quelques détails relatifs à l'ornementation de ce célèbre palais des rois mores.

Les sculptures de l'Alhambra se développent le long des plans unis avec un relief qui n'a pas plus de vingt-cinq à trente centimètres. On dirait une simple tapisserie juxtaposée contre la muraille en festonnant les plafonds; tapisserie composée de fleurs, de nœuds, d'imitations de pierreries et de mosaïques, de caractères d'écriture et de zigzags dont il serait difficile de reconnaître le départ et l'arrivée.

Dans la salle des ambassadeurs, par exemple, divers *suras* du Coran, des pièces de poésie, des formules d'éloge se promènent, avec la calligraphie arabe, le long des frises, des arcs et des jambages de portes et de fenêtres, tandis qu'au plafond une charpente en cèdre offre un véritable problème de combinaisons géométriques.

Presque toujours, depuis le sol jusqu'à hauteur d'appui, les murailles d'intérieur sont placardées d'azulejos, faïence vernie, où des angles jaunes, noirs, rouges et verts forment une mosaïque avec leur fond d'un blanc terne. Au-dessus des azulejos règne le stuc ou le plâtre, que les Arabes savent rendre dur et travailler d'une manière fort remarquable. Ils ne taillaient donc presque jamais la pierre, bien moins encore le marbre; ils employaient sans doute des moules qu'ils distançaient ou répétaient autant que pouvait l'exiger l'effet: aussi bâtissaient-ils très-vite, ne visant guère qu'aux résultats d'ensemble, sans trop se préoccuper des détails, lesquels souvent manquent chez eux d'un certain fini.

A Cordoue, Ségovie, Séville, Valladolid, Tolède, comme à Grenade, partout enfin où l'on rencontre des monuments arabes d'une certaine importance, on peut faire la même observation; les magnificences moresques ne sont pas, le plus ordinairement, en pierre, en albâtre, en marbre ou en granit, mais simplement en plâtre.

A l'exception de quelques colonnes d'un seul bloc et d'une hauteur de deux ou trois mètres, de quelques dalles dans le pavage, de vasques, de bassins et de petites niches pour déposer les babouches, on ne trouve peut-être pas un seul morceau de marbre employé dans les constructions intérieures de l'Alhambra (¹).

L'INONDATION.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 46.

Quelques pauvres mendiants Voiragées (²) étaient seuls calmes et en apparence tout à fait indifférents à ce qui se passait autour d'eux. Un d'eux surtout, vieillard à longue barbe blanche, presque entièrement nu, blessé dans le tumulte du matin, était remarquable par sa fermeté et son zèle à prodiguer les encouragements autour de lui : il citait à propos des maximes pieuses que les femmes écoutaient avec un grand respect.

La nuit s'écoula lentement, au milieu des angoisses les plus horribles. Enfin Dieu eut pitié de nous. Avant que la triste lumière du jour se fût tout à fait levée, les eaux étaient déjà descendues d'un mètre : la pluie ne tombait plus par masses écrasantes; elle était fine comme un brouillard; le vent s'était aussi apaisé; on n'entendait que de sourdes et lointaines rafales, semblables aux clapotements des voiles d'un vaisseau.

Jusque-là, presque personne, sauf les enfants, n'avait songé à prendre aucune nourriture. Mais dès qu'il fut évident pour tout le monde que le danger diminuait d'heure en heure, les souffrances de la faim commencèrent à se peindre sur les visages. Heureusement, nous avions fait des provisions assez abondantes, parce que nous nous étions attendus à loger et à nourrir un grand nombre d'ouvriers des environs de Colgong et de Patna pendant les mois qui devaient suivre. Je fis donc une distribution de riz bouilli, de riz sec et de pains de maïs, qui fut accueillie avec reconnaissance. Puis toutes ces malheureuses familles s'étendirent sur les nattes, les sacs ou la paille.

La nuit suivante, le mouvement des flots troubla encore notre sommeil; mais, au lever du jour, nous eûmes la satisfaction de voir que le décroissement des eaux avait été beaucoup plus rapide qu'il n'eût été raisonnable de l'espérer.

Nous fûmes même agréablement surpris par l'arrivée d'une troupe de ces pauvres Jogées qui descendent chaque été du haut Bengale pour aller mendier à Calcutta, en jouant les antiques mélodies de leurs montagnes sur des guitares faites avec une moitié de coco et un bambou. C'était un signe manifeste que les provinces supérieures étaient en partie délivrées des eaux, et que les routes du sud ne tarderaient pas à être libres.

Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi, sans événement nouveau, sinon que, de temps à autre, quelques Hindous descendaient pour essayer de rebâtir leurs pauvres huttes, tandis qu'il nous arrivait du nord d'autres malheureux épuisés de fatigue et affamés.

L'inondation revenait, du reste, à ses proportions annuelles; seulement la terre était encore toute détrempée et couverte çà et là de flaques d'eau, en sorte que le voyage dans la direction du midi paraissait jusqu'alors impossible.

Un soir, M. Heurtier m'appela. Il tenait son télescope braqué vers la villa :

— C'est incroyable! me dit-il. Regardez la maison du colonel : pas un seul arbre n'a été renversé. On ne voit aucun mouvement alentour. Je parierais qu'il n'a eu personne à loger. Tous ces malheureux que nous avons reçus ici ne pourraient-ils pas se remettre en route? Si la route de Colgong n'est pas encore praticable, qui les empêcherait d'aller chez le colonel?

Il ajouta, après un moment de silence :

— Où en sont nos provisions de bouche?

Je fis le compte de ce qu'il nous restait en farine de maïs, riz, légumes, piments, café, sucre, etc.

Il m'interrompit en se récriant :

— C'est à peine ce qui sera nécessaire pour notre subsistance et celle des domestiques pendant trois semaines!

J'insinuai doucement qu'avant peu de jours on pourrait envoyer des domestiques à cheval jusqu'à Colgong, où nous avions un magasin de réserve et des correspondants.

— Avez-vous perdu la raison, père Anselme? me dit M. Heurtier avec une explosion de colère. Voulez-vous ma ruine? N'ai-je pas assez perdu et donné depuis huit jours? Voilà ma récolte de l'année détruite, mes arbres arrachés, la moitié de mes bâtiments renversés; vous imaginez-vous que nous resterons éternellement dans l'Inde? Ne va-t-on pas encore augmenter les impôts? Le collecteur inscrira mon nom sur sa liste de souscriptions, et certainement, suivant son habitude, il me taxera encore au double de ce colonel, sous prétexte que je suis fabricant, et que cet orgueilleux gentleman vit dans le luxe, sans rien faire! Je vous dis qu'il est temps que cela finisse. Arrangez-vous de manière à faire sortir de la maison tous ces gens-là au point du jour. Ils n'ont pas à se plaindre de moi, j'espère : je n'entends pas en voir un seul chez moi demain matin; il le faut, je le veux.

(¹) Emile Bégin, *Voyage pittoresque en Espagne et en Portugal*.

(²) « Hommes sans passions; » religieux de la secte de Chaitunga, pour la plupart.

Et il rentra dans sa chambre en murmurant.

J'étais persuadé qu'il n'était pas possible, surtout à des femmes et à des enfants, d'atteindre à pied Colgong, et je ne doutais pas que le colonel ne fût absent de sa villa. Il eût suffi de deux ou trois jours de chaleur pour que la plupart de nos hôtes prissent d'eux-mêmes congé de nous, ce qui eût mieux valu. Il était pénible de les renvoyer. Je ne pouvais cependant désobéir à mon maître. Le lendemain, au lever du jour, après une dernière distribution de pain de maïs, la longue caravane de ces malheureux sortit en silence et descendit la côte.

Un seul resta. C'était le vieux mendiant blessé. M. Heurtier s'en aperçut et garda le silence.

Vers neuf heures, une famille de Jogées, composée de cinq ou six personnes, venant du nord, s'arrêta devant la porte. M. Heurtier était dans la galerie; il leur fit un signe négatif de la tête, et leur montra de la main le sentier qui les conduirait dans la direction suivie quelques heures auparavant par leurs compatriotes. Ils comprirent et s'éloignèrent. A quelques pas, cependant, une femme, portant un enfant sur son dos, posa son doigt tour à tour sur son estomac et sur sa bouche. Je demandai à M. Heurtier la permission de lui donner quelque peu de riz : il ne fit aucune objection.

Il m'ordonna ensuite de venir travailler avec lui dans sa chambre, et nous reprîmes notre inventaire, qui, commencé depuis quelque temps, avait été interrompu par l'inondation.

J'avais toujours entendu dire à M. Heurtier que le jour où il verrait au total de son actif la somme ronde de seize cent mille francs, il écrirait à M. Villiers, riche banquier de Marseille, pour lui faire accepter M. Charles comme associé, et qu'un mois après nous nous embarquerions tous trois pour la France.

Les scènes qui venaient de se passer avaient sans doute changé sa résolution, car, lorsqu'il eut la preuve que l'addition des sommes placées soit à Calcutta, soit à Bordeaux et à Marseille, nous donnait un chiffre de onze cent mille francs, il me dit vivement :

— Eh bien, c'est assez! L'indigoterie et les magasins de Colgong produiront au minimum quatre cent mille francs : je les abandonnerai même pour trois cents à Honslow, s'il est nécessaire, et nous partirons cette année, dans trois mois, dans un mois, s'il est possible. Je ne puis plus supporter l'idée de vivre ici et séparé de mon fils. Que nous reste-t-il en caisse ou en sommes faciles à recouvrer?

Je calculai : on pouvait compter sur trente-cinq mille francs environ.

— Maintenant, quels seront nos frais de préparatifs et de voyage? Cette somme doit suffire.

En ce moment, on heurta à la porte. Il fit un signe de mécontentement, et s'avança sur la galerie.

C'était un des Jogées qui avaient passé devant la maison vers neuf heures. Nous le reconnûmes au pauvre cannuel noir dont il était enveloppé, à la touffe liée sur sa tête et aux longs rouleaux de cheveux tombant le long de ses joues.

— Que veux-tu? lui cria M. Heurtier.

Le Jogée répondit dans un dialecte que nous ne comprîmes pas.

Un domestique avait ouvert. Le Jogée entra dans la cour. M. Heurtier alla jusqu'à l'angle de la galerie qui avançait sur la cour, et je le suivis.

— Je ne veux pas que cet homme-là, ni aucun autre, s'arrête ici, dit M. Heurtier très-énergiquement au domestique.

Le Jogée continua toutefois à parler avec animation.

Alors le vieux Voiragée blessé, qui était couché sous le hangar, leva les yeux vers nous et nous dit :

— Ce pauvre Jogée ne vous demande rien pour lui; il vient vous avertir qu'il y a, de l'autre côté du canal de Goragec, un homme qui demande qu'on lui envoie du secours.

— Que signifie cela? s'écria M. Heurtier, dont l'impatience avait toujours été en augmentant depuis l'arrivée du Jogée. Le canal de Gorageс traverse la propriété du colonel, et ce voyageur n'a pas dix minutes de marche pour se rendre à la villa. Pourquoi veut-il qu'on vienne de plus de trois milles à sa rencontre? Qu'il aille chez le colonel! Si je laisse revenir un seul passant ici, il nous en arrivera dix, vingt, et la maison recommencera à se remplir sans fin. Après en avoir logé et nourri une centaine pendant huit jours, faut-il maintenant les envoyer chercher en palanquin à dix milles à la ronde? Renvoyez ce Jogée et fermez la porte. Qu'on ne m'interrompe plus! J'ai dit qu'aujourd'hui je ne laisserais personne entrer chez moi, et j'entends que ma volonté soit faite.

Le Jogée sortit. Le vieux Voiragée murmura quelques mots.

— Que dit-il? Je veux le savoir, me demanda M. Heurtier.

— C'est une de ces sentences qu'ils ont souvent à la bouche, et qui signifie à peu près : « Malheur à l'homme qui s'arrête sur le chemin de la charité! »

— Vieil insolent! vieux fou! dit M. Heurtier. Voilà bien parler en mendiant! Il n'y a qu'eux pour faire de ces sentences-là.

Nous rentrâmes. J'essayai de prouver à mon maître que 35 000 francs étaient loin d'être une somme suffisante pour les dépenses que nous avions à faire jusqu'en France, surtout s'il songeait au désir que M. Charles avait manifesté d'acheter plusieurs collections d'armes et de costumes, et d'embarquer deux domestiques bengalais et quelques chevaux avec son poney favori.

M. Heurtier prit plaisir à discuter, je ne sais pourquoi, contre l'évidence. Une dizaine de mille francs de plus n'étaient pas pour lui une affaire; mais j'imagine qu'il n'insistait autant sur les détails que parce qu'ils se rapportaient presque tous à M. Charles, dont le nom revenait à chaque instant sur ses lèvres. Il s'interrompait quelquefois pour me parler avec complaisance de ses projets d'avenir. Il n'avait travaillé si longtemps, me disait-il, que pour assurer à son fils une grande fortune et une belle position en France. Il le voyait associé à M. Villiers, honoré, considéré, puis s'alliant, par un heureux mariage, à l'une des premières familles du pays, et parvenant enfin, plus tard, à quelque importante fonction civile : il serait conseiller général, maire de Marseille, plus encore s'il le désirait! Ne serait-ce pas là, pour lui simple fabricant, une véritable jouissance d'avoir élevé si haut un tel fils? Aurait-il lieu alors de regretter les quinze années de sa vie consacrées à l'exil, à un labeur incessant, à une rigoureuse économie? Qui le blâmerait d'avoir été si ménager du trésor destiné à son fils? Sa femme ne lui avait-elle pas dit en mourant : « Tu dois vivre pour notre fils? »

Tout en continuant à mettre en ordre les papiers, j'écoutais avec bonheur ces épanchements de M. Heurtier. De si tendres paroles effaçaient de nos cœurs l'épouvante dont l'inondation les avait remplis.

— Père Anselme, me dit tout à coup M. Heurtier avec une sorte d'exaltation, puisque mon projet est arrêté, je ne veux pas en différer d'un seul jour l'exécution. Je vais l'annoncer à Charles; je suis impatient de le voir, de l'embrasser; il me semble que ce désastre nous ait tenus séparés l'un de l'autre pendant un siècle. Au milieu de cet affreux désastre, je n'ai pensé qu'à lui. Dites à Joseph de se préparer à porter ma lettre à Colgong; car très-probablement le courrier ne passera pas encore ici de quelques jours.

La fin à la prochaine livraison.

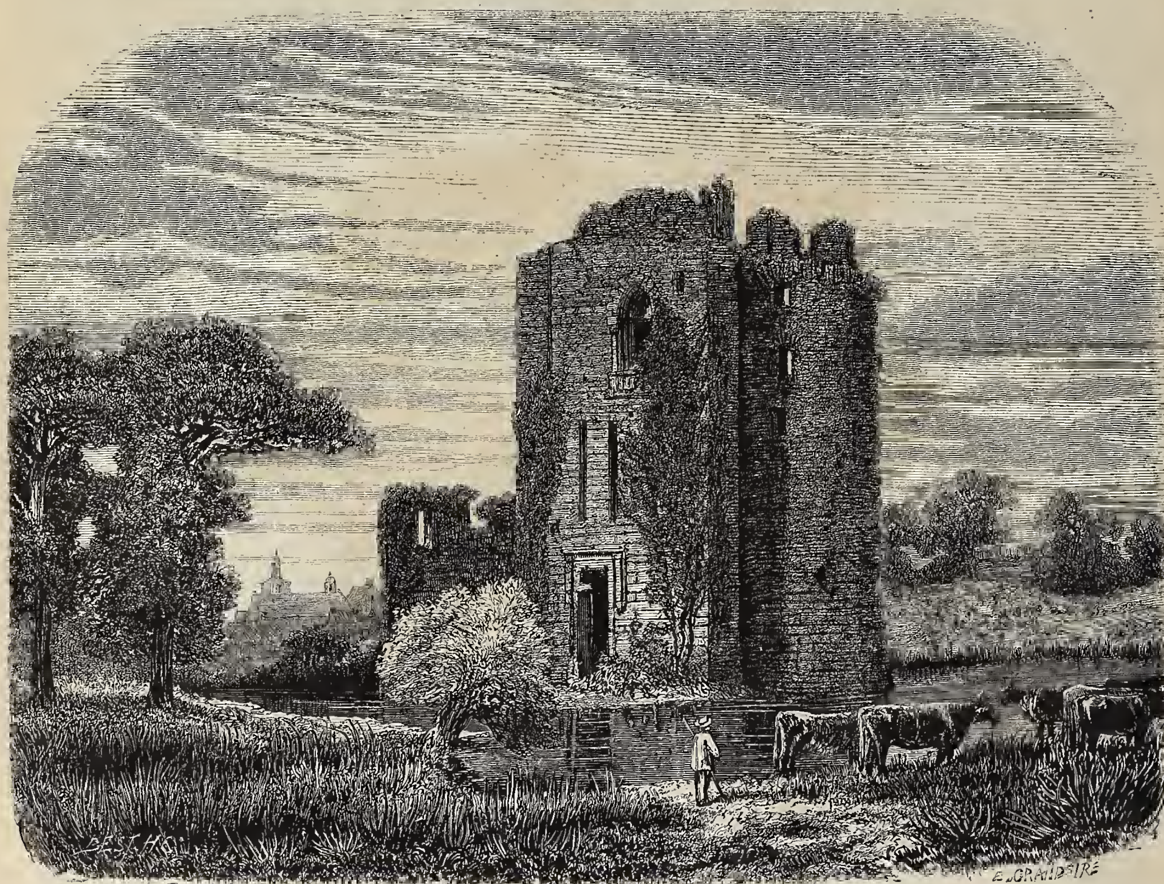
MACHECOUL

(Département de la Loire-Inférieure).

Des pans de muraille couverts de ronces, une tour effondrée et chancelante, un donjon dont le sommet est détruit, voilà tout ce qui reste du château de Machecoul, bâti au quatorzième siècle, et incendié à la fin du dix-huitième, pendant les guerres de la Vendée.

Vers l'an 1240, Machecoul appartenait au baron Gérard Chabot Ier, allié à la maison de Retz. Gérard Chabot II, étant mort sans enfants, eut pour héritière Jeanne la Sage, qui céda imprudemment, sans compensation suffisante, ses domaines à Jean IV, duc de Bourgogne. Toutefois elle parvint, après dix-sept ans de contestations, à rentrer en possession de son bien patrimonial, qu'elle légua, en 1406, à Guy de Laval II, petit-fils de sa parente Jeanne la Folle. De ce Guy de Laval naquit le féroce Gilles de Retz, qui souilla de ses meurtres et de ses effroyables extravagances les murs de Machecoul. On conservait autrefois, dans le château, un sabre monstrueux, arme favorite de ce scélérat dont l'histoire s'est perpétuée, dit-on, dans le fameux conte de *Barbe-Bleue*. Au dix-septième siècle, Machecoul appartint successivement aux Gondi et aux Créqui; puis il devint la propriété de la famille Neufville-Villeroy, qui le possédait encore en 1789.

Le château de Machecoul était, au dedans, d'une grande



Ruines du château de Machecoul. — Dessin de Grandsire, d'après un dessin de l'*Album vendéen* (¹).

magnificence d'architecture. Au dehors, on ne voyait que meurtrières étroites, tours à mâchecoulis et à créneaux; mais à l'intérieur, les croisées, les portes, les escaliers tournants, étaient ornés de sculptures, et les grandes salles, dont de puissantes nervures formaient les voûtes, étaient décorées des armes seigneuriales en reliefs coloriés.

On raconte qu'au moyen âge, tous les bouchers de Nantes étaient tenus de payer un denier au seigneur de Machecoul le jour du mardi gras. Un envoyé du seigneur arrivait à l'improviste devant chaque étal, une grande broche de fer à la main. Si le boucher, absent ou inattentif, ne lui présentait pas aussitôt le denier, l'envoyé piquait de sa broche un mouton, un veau ou un bœuf, et l'emportait.

La ville de Machecoul, jadis capitale du duché de Retz, est aujourd'hui un simple chef-lieu de canton, situé à 32 kilomètres sud-ouest de Nantes.

(¹) *Album vendéen*, illustration des histoires de la Vendée militaire, 125 planches in-folio, dessinées par T. Drake, lithographiées par Daniaud, texte par Albert Lemarchand; — publié à Angers, par Lainé frères.

C'est aussi à ce bel ouvrage que nous avons emprunté la vue des ruines de la Garnache, publiée dans notre 2e livraison, p. 13.

LES DERNIÈRES ANNÉES D'AUGUSTIN THIERRY.

Le portrait photographique de M. Augustin Thierry que reproduit notre gravure offre l'apparence de l'illustre malade dans ses longues heures de solitude, lorsque rien ne venait le distraire et l'animer. L'embonpoint marqué sur sa figure ne lui est venu que dans les derniers temps; jusque-là ses traits avaient conservé toute la grandeur qu'on leur voit dans l'excellent portrait peint par Henri Scheffer. Sa constitution dans tout le cours de sa vie

a été plutôt maigre. Il était d'une taille un peu au-dessous de la moyenne, brun de peau, avec des cheveux abondants et très-noirs. Les yeux étaient noirs aussi et beaux; ils n'avaient rien perdu de leur éclat, malgré sa cécité; et comme dans la conversation M. Thierry se tournait du côté de la personne qui lui parlait et que sa figure s'animait, on pouvait croire souvent qu'il n'était pas aveugle. Il l'était tout à fait cependant depuis plus de trente ans, au point de ne pas savoir d'où venait le jour. Heureux encore, disait-il, s'il n'avait perdu que la vue! Mais la paralysie qui avait frappé le regard s'était étendue au reste du corps. Il ne pouvait faire aucun usage de ses jambes, et il avait fini par ne se servir de ses mains que pour des usages très-restreints. C'est dans cet état qu'il a vécu pendant trente années, porté de son lit à son fauteuil, puis de son fauteuil dans les allées de son jardin, où son domestique le promenait au moyen d'une petite voiture. Il employait cette retraite forcée, cette solitude presque absolue à laquelle il



Augustin Thierry. — Dessin de Chevignard, d'après une photographie.

était condamné, à méditer, à travailler autant que ses forces le lui permettaient, et aux soins multipliés de sa triste santé. Le soir il recevait ses amis et les personnes que son mérite et l'intérêt de sa conversation attiraient près de lui. C'était, avec son travail, qui lui était plus cher que tout, sa distraction, son unique plaisir. Il fallait qu'il fût bien souffrant pour ne pas se faire transporter au salon. Souvent ses heures de travail, qui étaient celles de cinq à neuf heures du soir, empiétaient sur celles du salon. Les personnes qui l'y attendaient sans le connaître encore, le voyant amener dans son fauteuil roulant, le corps penché, la tête inclinée, car il n'avait pas assez de force pour se soutenir, le visage sérieux et grave, attribuaient ce retard et cette attitude à une souffrance exceptionnelle qui le rendait incapable de recevoir, et elles offraient discrètement de se retirer. Il n'en était rien. Cet aspect lui était habituel. C'était sa physionomie dans la solitude, quand il était livré à lui-même et à ses pensées. Mais cette physionomie allait bientôt changer; la conversation lui donnait une vivacité surprenante pour ceux qui ne l'avaient point encore vu et que son affaissement physique attristait. C'est que dans ce corps débile vivait un esprit d'une ardeur extraordinaire. Il n'y avait pas de sujet d'entretien qui lui fût étranger et où il ne brillât. Sa mémoire, qui était prodigieuse, lui était d'un secours immense. Il lui suffisait d'entendre dire une fois une chose intéressante pour ne plus l'oublier. Il pouvait réciter de longs passages d'auteurs latins du troisième ordre qu'il n'avait eu l'occasion de lire qu'au collége. D'autres fois, parlant des poëtes étrangers contemporains, il répétait plusieurs strophes de leurs ouvrages qu'il avait retenues pour les avoir lues avec admiration dans sa jeunesse. Il se rappelait avec une précision extraordinaire les lignes et les détails mêmes de monuments d'architecture qu'il n'avait vus qu'une seule fois dans un voyage en Provence. Il fallait avoir, en effet, une pareille mémoire à sa disposition pour accomplir, étant aveugle, les travaux qui

l'ont rendu illustre. Son œuvre presque tout entière, à l'exception des trois premiers volumes de la *Conquête* et des *Lettres sur l'histoire de France*, fut composée après qu'il eut perdu la vue [1]. Il avait adopté pour travailler, comme nous l'avons dit, l'espace de temps compris entre cinq et huit heures du soir, à une époque où il avait l'usage de ses yeux et de ses jambes, et où il passait une partie de la journée à aller, de bibliothèque en bibliothèque, recueillir les matériaux qui servirent à son *Histoire de la conquête*. A trois heures, les bibliothèques fermant, il dînait, se remettait au travail, et allait ensuite dans le monde, où son esprit vif et l'attrait de sa conversation le faisaient rechercher avec empressement.

Plus tard, quand la maladie l'enchaîna dans son domicile, il conserva cette habitude de travailler le soir à l'heure du dîner de tout le monde, comme étant celle où l'on a le moins de chances d'être dérangé par les visites.

Ses procédés de travail étaient fort méthodiques et plus simples qu'on ne pense. Ils consistaient à se faire lire tous les ouvrages qu'il avait besoin de consulter, à dicter à son secrétaire les pensées qui lui venaient au fur et à mesure de ces lectures, à faire prendre des extraits; et ce n'était qu'après avoir dépouillé ainsi toutes les sources où il pouvait puiser qu'il s'occupait de sa rédaction. Il se faisait lire alors les volumineux cahiers de notes qu'il avait mis des années à recueillir, les classait au moyen de chiffres et de lettres par leurs rapports avec les chapitres qui entraient dans le plan de son ouvrage, puis classait les notes d'un chapitre par le même moyen de lettres ou de chiffres mis en marge, et finissait par n'avoir plus à s'occuper que de ce qui concernait le travail de la semaine et même celui de la journée. Ces notes étaient la rédaction déjà ébauchée des pensées que ses lectures lui avaient suggérées; elles devenaient alors le fond de sa rédaction. C'est sur ce fond que portaient ses méditations de la journée. Il dictait à toutes les personnes qui l'entouraient, à sa femme pendant les treize années qu'il a pu la conserver, à son domestique, les phrases, les fragments de phrase qu'il composait avec patience dans son esprit. Souvent, au milieu de la nuit, lorsque son fidèle domestique se levait pour l'assister dans les insomnies qu'il éprouvait si fréquemment, il en profitait pour faire mettre par écrit quelques pensées dont il était obsédé. Puis, le soir, heure du travail effectif, étant venu, il relevait avec son secrétaire ces phrases, ces mots épars pour les fondre dans sa rédaction. C'est dans ce petit nombre d'heures fécondées par ses préoccupations incessantes, qu'il est parvenu, quoique aveugle, à remplir une tâche d'écrivain qui a été considérable.

Sa triste santé lui rendait toute fatigue extrêmement nuisible; aussi avait-il réglé l'emploi de son temps avec la plus stricte rigueur: repas, conversation, lecture du journal, promenade au jardin, tout se répétait chaque jour aux mêmes moments et dans les mêmes limites. Il n'y avait que sur le chapitre du travail qu'il lui était difficile de ne pas se laisser entraîner. Il s'était mis, dans ces dernières années, à faire des corrections à son *Histoire de la conquête*, et se tourmentait beaucoup de la crainte de ne pouvoir les terminer. Il s'en occupait avec une ardeur excessive, y rêvant à l'heure du repos et ne pouvant en détacher son esprit. En vain l'avertissait-on du mal qu'il se faisait par cette trop grande tension; il répondait qu'on n'était pas libre de ses pensées, qu'il avait peu de jours à vivre, et qu'il ne voulait pas laisser son œuvre imparfaite; c'était là sa grande préoccupation. Son esprit, qui ne se lassait jamais de chercher la perfection, ne pouvait supporter quelques erreurs de détail qui lui avaient été reprochées. Une fois qu'il eut pris la plume pour les faire disparaître, il se mit à tout revoir avec plus d'exigence de goût qu'il n'en avait jamais eu. Il avait éprouvé plusieurs fois, à la suite de fatigues ou de surexcitation d'esprit, un léger embarras dans la parole qui s'était toujours promptement dissipé. Le 19 mai 1856, après le travail et une conversation animée, il fut pris d'un embarras semblable qui dura toute la nuit. Le lendemain, à onze heures, son intelligence s'engourdit, puis s'éteignit sans retour. Il mourut le 22 mai, âgé de soixante et un ans, sans avoir donné aucun signe de connaissance durant son agonie de trois jours. Il aurait certainement prolongé son existence s'il avait voulu céder aux conseils éclairés qui lui étaient donnés; mais, fidèle au sentiment qui dirigea toute sa vie, il aima mieux s'exposer à périr martyr de la science, que de laisser subsister dans son œuvre les imperfections qu'il y avait reconnues. « Il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé elle-même, c'est le dévouement à la science, » avait-il dit il y a vingt-deux ans; et il prouva par sa mort la vérité de cette phrase dictée alors qu'il devenait aveugle.

(1) Œuvres d'Augustin Thierry :
Lettres sur l'histoire de France, 1 vol. in-18.
Histoire de la conquête de l'Angleterre, 4 vol. in-18.
Dix ans d'études historiques, 1 vol. in-18.
Récits des temps mérovingiens, 2 vol. in-18.
Histoire du tiers état, 2 vol.

L'ENCLOS INCULTE.

John Thelwall prétendait, dans une conversation avec Coleridge, qu'on ne doit chercher à faire entrer aucune opinion dans l'âme des enfants avant l'âge de discrétion, âge où ils peuvent eux-mêmes discuter les idées et les adopter ou les rejeter en connaissance de cause. Tout en causant, Coleridge le conduisit dans un petit enclos inculte derrière sa maison. — Voilà mon jardin, dit-il. — Votre jardin, s'écria Thelwall; il est tout couvert de ronces et de mauvaises herbes! — Sans doute, reprit Coleridge, mais c'est parce qu'il n'est pas encore arrivé à l'âge de discrétion. Il a plu au terrain de se laisser couvrir de mauvaises herbes : ce n'est pas ma faute; peut-être dans quelques années lui conviendra-t-il de préférer les fleurs et les fruits. Je ne veux pas lui imposer un jardinier.

LE LIT CÉLESTE.

Après le fameux baquet magnétique de Mesmer (1), après le « thé de longue vie » du comte de Saint-Germain, qui n'était qu'un mélange de bois de santal avec des feuilles de séné et de fenouil; après « l'élixir de vie » de Cagliostro enfin, qui n'était qu'un élixir stomachique ordinaire, on vit apparaître, au dernier siècle, le « lit céleste » du docteur Graham.

Ce lit avait, disait-on, la merveilleuse propriété de rendre, aux personnes qui se couchaient dessus, la santé et les forces du corps, la paix de l'âme, les plus vives jouissances du cœur et de l'esprit. On laissait même entendre que l'homme assez riche pour l'acquérir et en faire son lit ordinaire aurait probablement vécu aussi longtemps que les anciens patriarches; mais plusieurs millions auraient à peine suffi pour assurer la possession d'un si précieux talisman.

Un assez grand nombre de gens du monde, malades physiquement et sans doute plus encore intellectuellement, achetèrent à un prix élevé le privilége de se reposer quelques heures sur ce lit miraculeux. Ce qu'elles racontaient de leurs impressions était vraiment extraordinaire. Cependant le docteur Graham ne fit pas fortune. Un jour les huissiers vinrent saisir le lit avec les autres meubles.

Le lit céleste fut vendu à l'encan, par pièces détachées, et « l'on découvrit alors, dit Hufeland (2), que tout le secret

(1) Voy. ce baquet représenté dans notre tome X, p. 277.
(2) *L'Art de prolonger la vie.*

consistait en une réunion d'émanations électriques, de stimulations exercées sur les organes des sens, de vapeurs odoriférantes, de sons d'harmonica, etc. Il procurait, à la vérité, pendant une nuit, des jouissances plus vives et plus multipliées; mais la force vitale n'en était que plus promptement épuisée, et la durée de la vie devait en souffrir. »

UNE MONTRE SOLAIRE.

Les habitants des Pyrénées déterminent l'heure au soleil en faisant usage d'un instrument tout autre que notre cadran solaire. Il en diffère absolument à quelque point de vue qu'on l'étudie. Le principe de la construction, la forme, le mode de lecture des heures, ne sont plus les mêmes. Entre les deux instruments, la seule analogie est celle du but : « Déterminer l'heure par l'ombre d'une aiguille ou d'un style placé au soleil. » Au point de vue pratique, ce qui les distingue, c'est que celui dont on se sert dans les Pyrénées est essentiellement portatif; l'autre ne le devient que par des dispositions nouvelles. Le cadran des Pyrénées est une véritable montre : nous l'appellerons montre solaire. Les pâtres en font grand usage. Les habitants de nos campagnes trouveraient, sans nul doute, avantage à l'employer lorsque les travaux des champs les tiennent tout le jour éloignés de la cloche qui sonne les heures au village.

La montre solaire se compose d'une colonne verticale *ab* et d'un chapiteau *bc* (fig. 1), dont l'ensemble représente exactement une petite quille d'un jeu d'enfant. La colonne sert de cadran : c'est à sa surface que sont tracées les lignes indicatrices des heures et que se projette l'ombre d'une aiguille ou style fixé horizontalement à la base du chapiteau. Cette aiguille peut se placer en regard de chaque partie du contour de la colonne : à cet effet, le chapiteau est mobile; il peut pivoter sur lui-même pendant que la colonne reste fixe. Une cheville ou tenon dont il se trouve muni s'engage dans la cavité correspondante de la colonne et permet ce mouvement (fig. 2). L'assemblage des deux pièces se fait à frottement dur.

Si la description précédente est bien comprise, il sera aisé de concevoir comment sont tracées les lignes qui sillonnent la surface de l'instrument, et comment elles servent à donner l'heure chaque jour.

Les premières lignes que l'on trace sont des lignes droites également espacées, qui descendent le long de la colonne. Ces lignes sont assez nombreuses; nous dirons plus tard quel est leur nombre exact; pour le moment, il nous suffira de nous occuper de l'une d'elles.

Soit donc une de ces lignes : imposons-lui comme nom la date du jour où nous opérons. C'est, par exemple, le 1er août; écrivons-le à côté de cette ligne, puis tournons le chapiteau jusqu'à ce que le pied du style vienne rencontrer la ligne ainsi marquée; l'instrument sera disposé pour l'observation. Si dès lors on le porte au soleil, en ayant soin que la colonne soit verticale, et que l'ombre du style tombe toujours sur la ligne 1er août et ne dévie ni à droite ni à gauche, on pourra constater les résultats suivants : le matin, l'ombre sera très-courte, elle ira en grandissant jusqu'à midi et décroîtra ensuite jusqu'au coucher du soleil. Ce sont des faits que tout le monde conçoit et peut d'ailleurs vérifier. Une tige sur laquelle on plante une aiguille suffit pour cette vérification. Seulement, il ne faut pas oublier de tourner le système de sorte que l'aiguille soit toujours vis-à-vis du soleil, il faut que son ombre descende constamment le long de la verticale tracée sur la colonne.

Ceci établi, imaginons que l'on ne se contente pas d'observer l'ombre, mais qu'on en fixe la longueur : marquons l'extrémité de cette ombre à chacune des heures du jour, nous aurons ainsi une série de points qui, les années suivantes, donneront l'heure, si, à pareil jour (le 1er août), nous répétons la même observation. Les points, que nous aurons marqués en consultant une horloge la première fois, nous serviront chaque année à trouver l'heure sans aucun autre appareil que le cylindre et son style.

L'opération que nous venons d'exécuter peut être recommencée tous les jours de l'année, en fixant chaque fois le style devant une nouvelle verticale qui portera la date comme son nom. On aura dès lors noté toutes les indications nécessaires pour trouver l'heure à un jour quelconque. Si l'on veut la déterminer à un instant de la journée, le 7 juillet, par exemple, on placera le pied de l'aiguille sur la ligne correspondante au 7 juillet : on tournera l'instrument au soleil, de façon que l'ombre soit portée sur cette même ligne, et le point où s'arrêtera l'extrémité de l'ombre donnera l'heure.

L'instrument, tel que nous venons de le décrire, serait chargé d'indications trop nombreuses; ces indications se confondraient sur la surface de la colonne, à moins de lui donner un très-grand développement. Heureusement il a été possible d'opérer des simplifications sans nuire à l'exactitude des résultats.

Tout d'abord, au lieu d'écrire à côté de chacun des points l'heure qu'il est destiné à rappeler, on a réuni par une ligne tous les points indiquant la même heure. Tous ceux qui correspondent à midi se trouvent les plus bas; leur ensemble forme une ligne qui contourne le cylindre; on trace cette ligne : c'est la ligne de midi. On la marque du chiffre XII. On trace et l'on marque d'une façon semblable la ligne de 1 heure, celle de 2 heures, etc.

On a remarqué ensuite que les lignes qui correspondent à deux heures également éloignées de midi, la ligne de 3 heures et celle de 9 heures, par exemple, se confondent à très-peu près; elles se confondent même absolument à certaines époques de l'année. De là, nouvelle simplification. On peut remplacer ces deux lignes par une seule qui passe entre elles. Cette simplification que l'on opère entraîne une inexactitude, mais d'un petit nombre de minutes seulement; il n'y a pas lieu de s'en préoccuper.

Le travail de simplification auquel nous nous sommes livrés n'a pas encore porté sur les lignes verticales; nous allons en réduire le nombre. La première réduction résulte de cette observation, que les jours d'une année sont à peu près identiques deux à deux. Les jours identiques sont ceux qui se trouvent à égale distance du 21 juin, le jour le plus long de l'année. Chacune des indications marquées sur une de nos lignes verticales servira donc pour deux jours différents; nous pourrons épargner le tracé de la moitié du cadran; il faudra seulement marquer avec grand soin les deux époques auxquelles une même ligne doit correspondre.

La réduction que nous venons d'opérer peut même être poussée plus loin, si l'on fait cette remarque que pour deux, trois, quatre jours consécutifs, l'ombre ne varie pas sensiblement de longueur, ce qui permet d'affecter chaque verticale au service de plusieurs jours. Dans la montre solaire des Pyrénées, on emploie une même ligne verticale pour dix jours consécutifs, ce qui les réduit à dix-neuf et donne en définitive le tracé indiqué sur la figure 4, qui nous représente la surface du cylindre redressée, aplanie et fixée sur le plan du papier.

La figure que nous mettons sous les yeux du lecteur n'offre pas une indication approchée des lignes qui doivent sillonner le cylindre; elle est la représentation exacte de celles qui devraient être tracées si l'on voulait construire la montre solaire de Paris. Si l'on prend fidèlement cette

figure et qu'on l'applique sur la surface latérale d'une petite colonne, on pourra connaître l'heure en disposant, comme nous l'avons indiqué, un style horizontal de 2 centimètres et demi de longueur. Nous avons pris soin de l'indiquer sur la figure.

Pour l'usage, la saillie du style rendrait le transport

Fig. 1. Fig. 2. Fig. 3.

Montre solaire, ou cadran portatif des Pyrénées.

Fig. 4. — Développement.

très-gênant. On rend l'instrument parfaitement portatif en employant comme style une lame métallique qui s'assemble au chapiteau comme une lame de couteau à son manche; une fente convenable est ménagée dans ce but (fig. 3). Grâce à cette disposition, le style peut à volonté être renfermé dans la colonne : l'instrument est devenu un instrument de poche.

Il est enfin un autre détail important que nous devons signaler. Pour assurer la verticalité de la colonne pendant l'observation, on a soin de fixer un petit anneau au sommet du chapiteau; c'est par un fil attaché à cet anneau que l'on tient l'appareil en expérience. En roulant le fil entre les doigts, il est facile de diriger le style vers le soleil.

La fin à une autre livraison.

LES LACS DE GOSAU.



Une vue du Vordersee. — Dessin de Champin.

Les lacs de Gosau sont situés dans cette curieuse et pittoresque contrée de l'Autriche qu'on appelle le Salzkammergut et quelquefois aussi la Suisse autrichienne. Une journée, retour compris, suffit aux baigneurs d'Ischl pour aller les visiter ; c'est une des plus intéressantes excursions que l'on puisse faire dans les montagnes voisines de cette petite ville de bains, devenue depuis quelques années une résidence impériale et aristocratique. Mais, pour les voir, il faut savoir marcher : le chemin de voiture s'arrête à une distance de quatre lieues. Rien de plus charmant, du reste, que ce trajet : on remonte d'abord, dans une riante vallée, la rive droite de la Tranis, puis on côtoie le beau lac de Hallstatt jusqu'à un moulin situé à l'entrée de la vallée de Gosau, et appelé le moulin de Gosau. Remontant alors la vallée de ce nom, on passe sous le Gosauzwang, aqueduc élevé de plus de 40 mètres au-dessus de la route et conduisant à Ischl la *soole* (saumure, eau salée) des mines de Hallstatt ; le paysage prend un caractère de plus en plus alpestre. Bientôt on atteint le village de Gosau, dont les maisons sont disséminées sur une vaste étendue ; c'est là, près de la maison d'un maréchal, que s'arrêtent les voitures et que les touristes doivent prendre un guide. Une heure et demie de marche dans un vallon étroit et boisé, au fond duquel coule la Gosaubach, est nécessaire pour monter jusqu'au *Vordersee* (lac antérieur), joli lac alpestre entouré de hautes montagnes, parmi lesquelles on remarque surtout le Thorstein, toujours couvert de neiges et de glaces, car son point culminant est à plus de 3000 mètres au-dessus du niveau de la mer. La plupart des touristes redescendent du Vordersee à Gosau pour reprendre leur voiture ; les plus intrépides seulement montent jusqu'au lac postérieur *(Hintersee)*, situé à une hauteur beaucoup

plus considérable et tout différent d'aspect. Les rochers calcaires qui le dominent sont entièrement nus, et aucun arbre ne se mire dans le superbe miroir de ses eaux. On a dépassé les limites de la végétation, on s'est élevé dans cette région sévère, mais grandiose, des roches et des neiges éternelles, où l'âme humaine, plus isolée et plus libre, goûte des jouissances inconnues aux habitants des basses terres.

L'INONDATION.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 46, 58.

Je descendis; Joseph fit quelques objections sur l'état des chemins. Je me contentai de lui demander, en haussant les épaules, s'il était disposé à aller les répéter lui-même à M. Heurtier.

Je m'occupai ensuite de faire rétablir un peu d'ordre dans la maison, et j'allai visiter celui de nos ateliers que l'eau avait en partie renversé. A mon retour, j'entendis un débat à la grande porte d'entrée.

Un Anglais, qu'une plaque de cuivre aux armes de la Compagnie, attachée sur sa poitrine, désignait assez comme un des pions ou messagers du collecteur, parlait à haute voix à Joseph.

— Est-ce que je veux entrer dans votre maison? disait-il; je sais bien qu'on en a fait sortir, ce matin, toute une bande de malheureux qui vont périr sur les chemins. Moi, je n'ai pas besoin de vous, grâce au ciel. Je viens seulement vous dire qu'il y a là-bas, de l'autre côté du canal de Goragec, un voyageur couché à terre et qui, en me voyant passer, m'a prié de venir jusqu'ici pour demander un prompt secours dont il paraît avoir grand besoin.

— Quel est ce voyageur? lui demandai-je vivement; un Hindou, un Anglais ou un Français?

— Je ne sais, répondit le messager. Il m'a parlé en anglais, mais d'une voix si faible que je n'ai rien compris de plus que ce que je vous rapporte.

— Comment ne vous êtes-vous pas approché de lui?

— Il aurait fallu traverser le canal, et j'aurais eu de l'eau jusqu'à la poitrine. D'ailleurs, à quoi cela eût-il servi? Je ne pouvais pas vous apporter ce voyageur sur mes épaules. Le pauvre diable souffre beaucoup, il a besoin d'aide, il vous attend; voilà ma commission faite, je suis pressé, adieu.

Et ce messager s'éloigna.

En levant la tête, j'espérais voir M. Heurtier à la galerie. Le bruit ne l'avait pas attiré. Je montai vers lui; il écrivait encore.

— Voici une lettre pour Charles; il sera bien heureux en la lisant. J'en écris une autre pour la France; je veux avertir Villiers. Que Joseph attende encore quelques minutes.

Je lui racontai ce qui venait d'arriver :

— Il paraît, lui dis-je, que ce voyageur, qui avait déjà envoyé ce matin le Jogée pour vous demander du secours, est très-souffrant et qu'il ne peut marcher. Il prie une seconde fois que l'on aille le chercher. Joseph est prêt à monter à cheval; n'aurait-il pas le temps de galoper jusque-là pour savoir au juste ce qu'il en est?

— Encore! dit M. Heurtier d'un air distrait, et sans cesser d'écrire. N'a-t-on point porté ce matin ma réponse à ce voyageur? Le colonel aurait-il par hasard refusé de le recevoir? Ce serait étrange... Faites monter Joseph, et qu'il se hâte; il aura de la peine à arriver à Colgong avant la nuit.

— Il se peut, repris-je, que ce voyageur soit blessé, et que le colonel Read soit à Calcutta.

— Anselme! s'écria M. Heurtier en me regardant avec colère; m'avez-vous vu jamais revenir en une heure de temps sur une de mes résolutions? La maison du colonel est habitée, j'en suis sûr. Laissons cela, et donnez-moi le carton où sont les lettres de Villiers.

J'obéis, puis je passai dans la galerie. Joseph causait avec le vieux mendiant, et celui-ci répondait sentencieusement : « La charité se retire en même temps que la femme de la maison de l'homme, et elles emportent toutes deux avec elle la bénédiction de Chrisna! »

Ces paroles me serrèrent le cœur. Je pris le télescope que mon maître avait laissé sur une table de bambou : au moment où je le levais dans la direction du canal, je vis, à cinq ou six cents pas, au détour d'un ressaut de terrain, un de nos jeunes domestiques qui venait en courant et en faisant des signes comme pour appeler.

— Mon Dieu! m'écriai-je.

— Qu'y a-t-il? demanda M. Heurtier en sortant de la chambre.

— Regardez.

— C'est Tagor; d'où vient-il?

Je n'eus pas la force de répondre. Je venais de distinguer, parmi les paroles de Tagor, un nom qui m'avait fait tressaillir.

M. Heurtier aussi l'avait entendu : il avait pâli!

Presque aussitôt Tagor, arrivé à cinquante pas, tendit les bras vers nous et cria :

— Au secours, au secours! M. Charles! M. Charles! près du canal!

Et il tomba à terre tout épuisé de fatigue.

Je me précipitai avec M. Heurtier dans l'escalier. Tous les domestiques étaient déjà dehors. Nous entourâmes Tagor et nous entendîmes sa voix affaiblie murmurer :

— Au canal! au canal! M. Charles! il se meurt.

Un cri rauque sortit de la bouche de M. Heurtier, qui s'élança sur le chemin, nu-tête, hagard. J'ordonnai aux domestiques d'amener deux chevaux, d'apporter un brancard; je pris à la hâte la boîte de pharmacie, quelques fioles de cordial, et je courus après mon maître.

Les deux chevaux nous atteignirent à moins d'un mille de la maison; M. Heurtier en monta un avec une impatience fébrile, moi l'autre. Un mille plus loin, nous commençâmes à distinguer, en effet, un homme couché près du corps d'un cheval. Nous excitâmes les chevaux, et, arrivés au canal, nous les forçâmes à le traverser.

Hélas! c'était bien M. Charles! c'était lui qui, depuis le matin, avait envoyé deux fois vers son père. Ses vêtements étaient déchirés, mouillés, tachés de boue et de sang : il s'était blessé à la tête; sans doute il avait lutté avec le cheval pour traverser l'eau; il était tombé; le cheval était mort.

Aux cris déchirants de M. Heurtier, penché sur lui, le pauvre jeune homme ouvrit les yeux et fit un effort pour soulever sa tête.

— Mon fils! mon Charles! malheureux enfant, pourquoi as-tu quitté Calcutta? pourquoi est-tu venu?

Son fils lui répondit d'une voix saccadée :

— Je venais vous embrasser, mon père, vous secourir ou mourir avec vous.

Je m'empressai de laver la blessure, de la panser; trop tard, hélas! Tout le sang, je crois, s'était répandu sur la terre. J'approchai des lèvres de mon jeune maître un cordial; mais ses lèvres tremblaient, ses dents claquaient, un frisson mortel agitait tous ses membres.

M. Heurtier regardait tour à tour son fils, ses domestiques, le ciel, poussant des clameurs inintelligibles; puis il embrassait la figure, les mains de son enfant; il cherchait

à le soulever, comme s'il eût voulu le dresser debout et le faire marcher. Son esprit paraissait tout à fait égaré.

— La maison est bien loin, lui dis-je. Celle du colonel est plus près.

Il ne répondit rien. Nous plaçâmes M. Charles sur un brancard, et nous hâtâmes notre marche. M. Heurtier prit la main droite de son fils et s'avança en silence, les yeux fixés sur ce visage décoloré et immobile qui, en ce moment, me rappelait les traits angéliques de sa mère.

Comme je l'avais supposé, la villa du colonel était inhabitée. Maître et domestiques, tous l'avaient abandonnée dès le commencement des pluies. Nous forçâmes une porte. Joseph partit au galop vers Colgong pour y chercher un médecin; mais c'était inutile. M. Charles n'avait plus que peu d'instants à vivre. On recueillit encore sur ses lèvres un son qui ressemblait au mot France; sa respiration devint de plus en plus faible; après un quart d'heure, elle s'éteignit tout à fait.

Un docteur anglais arriva, lorsqu'il faisait déjà nuit. Je l'avais attendu sur le seuil de la porte. Je lui racontai tout ce qui s'était passé et je le suppliai, quel que fût son avis après avoir examiné le corps, de ne rien dire qui fût une cause de remords plus cruels pour M. Heurtier.

Il voulut bien, en effet, ménager le malheureux père; mais, d'après ce qu'il me confia, M. Charles eût été certainement sauvé si l'on n'eût pas autant tardé à lui porter secours. Sa blessure n'était devenue mortelle que parce que le pansement s'était fait trop longtemps attendre; l'humidité glaciale de la terre ne lui avait pas été moins funeste.

M. Heurtier ne voulut pas retourner à l'indigoterie. Il garda près de lui le docteur. Le lendemain, il fit transporter son fils à Colgong, et de là, deux jours après, à Calcutta.

Il m'a suffi de huit jours pour mettre M. Honslow en possession de l'indigoterie et pour réunir le peu de choses que nous devons porter en France avec nous.

Avant six semaines, nous serons à la place Saulnier. M. Heurtier ne recevra personne. Ayez soin, mon neveu, de ne jamais prononcer le nom de son fils devant lui. Son intention est de donner presque toute sa fortune aux hospices. S'il peut espérer quelque soulagement aux tortures qui déchirent son âme, ce n'est plus que dans la charité.

LA DOT.

L'usage de la dot disparaîtra peut-être un jour. Mais il faut reconnaître que lorsqu'il s'est introduit dans les mœurs, il a été la marque d'un grand progrès dans la condition des femmes. Avec sa dot, la jeune fille achète, en quelque sorte, son mari. Et un honnête homme qui, étant sans fortune, épouse une jeune fille richement dotée, est assurément dans une situation morale plus délicate et plus difficile que s'il s'unissait à une jeune fille pauvre comme lui. Dans les temps anciens, chez les peuples barbares, c'était, au contraire, le mari qui était obligé de donner une dot, c'est-à-dire que c'était lui qui achetait sa femme comme il aurait acheté un champ ou un troupeau : aussi la femme n'était-elle guère alors rien de plus qu'une esclave. La dot a été une émancipation.

« L'hymen, dit M. Alfred Maury, n'était, en réalité, qu'une vente. L'homme achetait sa femme, et celle-ci, traitée presque comme une chose, passait du pouvoir des parents, ou plutôt du père, sous celui de l'époux. C'est ce qui se pratique encore chez un grand nombre de peuples sauvages, par exemple, chez les Lepchas du Sikkim, chez les Cafres Amazoulous. Chez ces derniers, il suffit au futur de donner quelques vaches pour avoir une femme. Dans la Nouvelle-Zélande, le consentement des plus proches parents suffisait jadis à celui qui voulait se marier; il n'avait point à s'occuper des dispositions de la future, et en était quitte pour faire les cadeaux d'usage aux parents, après quoi il pouvait emmener sa femme. Dans plusieurs tribus sauvages, notamment chez les indigènes de l'Australie, on voit les parents, pressés de jouir du produit de la vente de leurs enfants, les fiancer dans un âge encore tendre, c'est-à-dire vendre à l'époux futur la jeune fille qui n'est point encore nubile. D'autres fois, la vente de la femme s'opère par un échange; par exemple, dans certaines tribus de l'Australie, M. Ed. J. Eyre nous apprend que le chef de famille échange ses filles, ses nièces ou ses sœurs contre des femmee destinées à ses fils.

» On retrouve dans l'antiquité cet achat de la femme, qui est l'origine du mariage. Chez les Hébreux, au temps des patriarches, l'époux payait au père le prix de sa fille. Moïse a consacré cet usage. Le prix, appelé *mohar,* que la loi fixait en certaines circonstances, une fois acquitté, les jeunes gens étaient considérés comme légalement mariés, quoique la célébration du mariage n'eût lieu que plus tard. A Rome, le mariage s'appelait *coemptio,* c'est-à-dire *achat,* et ce nom fut appliqué à une forme de mariage différente d'une autre plus ancienne, le mariage par *usucapion* ou par *usus,* et dans lequel l'époux acquérait la possession de sa femme comme celle d'une simple chose. Ainsi, la coemption représentait déjà un état plus avancé où la convention des parties tenait lieu de l'emploi de la force.

» En Germanie, l'achat de la femme subsista longtemps dans sa crudité primitive, comme le montre la loi saxonne. Mais, avec le progrès des mœurs, le consentement de l'épouse devint nécessaire; la loi des Visigoths l'exigea, et les arrhes, espèce de prix des fiançailles, remplacèrent l'achat pur et simple, dont ils rappelaient cependant l'usage. Chez les Francs, on payait, dans l'origine, un prix aux parents de la mariée, que ceux-ci partageaient entre eux et avec la fiancée elle-même; mais ce prix finit par appartenir à l'épouse exclusivement, et par constituer un véritable douaire. Il en fut de même chez d'autres peuples germains. Le prix que le mari payait, ou *mundium,* ne fut plus regardé que comme un acte de donation. D'un autre côté, le progrès des mœurs assurant à la femme près de son époux une existence tranquille, le futur put exiger des présents ou une somme des parents, destinée à l'aider à soutenir sa femme et ses enfants. De là l'usage de la dot, établi déjà chez les Grecs au temps d'Homère, et qui s'introduisit de bonne heure chez les Latins. A cette époque, le mari ne devenait pas propriétaire de la dot, et, dans un certain nombre de cas, la femme, son père et ses parents avaient droit de répétition, à la dissolution du mariage. Cela tenait à ce que l'époux est, par la nature des choses, par le droit le plus évident, le soutien de la famille. C'est à lui que revient surtout la tâche d'en assurer l'existence. Chez quelques tribus de l'Amazone, notamment les Uacarras, celui qui veut se marier doit préalablement tirer au blanc avec un arc, afin de prouver qu'il est suffisamment adroit pour pourvoir à la nourriture des siens par la chasse ou la pêche. »

SAN-MICHELE DEGLI SCALZI.

Lorsqu'on sort de Pise par la porte delle Piagge, on arrive à une avenue plantée d'arbres qui suit le bord de l'Arno; c'est une des promenades les plus fréquentées de la ville. A quelque distance (un kilomètre environ), le promeneur rencontre l'église de San-Michele degli Scalzi, dont le clocher est visiblement incliné du côté de l'Arno. Tout le monde sait qu'il existe à Pise, sur la place du Dôme, une célèbre tour penchée, dont nous avons donné une vue. La question de savoir si l'inclinaison de la tour

a été préméditée ou si elle a été le résultat d'un affaissement du terrain, est encore vivement discutée ; il ne nous appartient pas de juger la question, mais nous ferons remarquer un fait qui mérite d'être pris en considération, c'est qu'il existe dans l'intérieur de Pise un deuxième clocher incliné, celui de l'église de Saint-Nicolas, et que la face méridionale de la cathédrale témoigne encore de l'instabilité du sol pisan. On voit en effet les quatre piliers, enchâssés dans le mur, qui supportent les arceaux les plus rapprochés de la façade, inclinés manifestement du côté du couchant, de manière que l'architecte a dû laisser une distance entre la corniche horizontale et le sommet des arceaux. L'inclinaison est d'autant plus apparente que le marbre blanc et le marbre noir dont l'édifice est revêtu extérieurement sont disposés par couches horizontales parallèles, en sorte que la déviation de cette partie des murs a brisé les lignes. On s'est assuré d'ailleurs que le sol sur lequel reposent la cathédrale et la tour est constitué par des couches horizontales d'une sorte de brèche, entre lesquelles se trouve du sable ; il se produit souvent dans ce terrain des infiltrations d'eau.

Quant à l'inclinaison du clocher de Saint-Michel, nous n'en avons trouvé aucune mention dans les principaux ouvrages relatifs aux monuments de Pise, et cependant les



Le clocher incliné de San-Michele degli Scalzi, près de Pise. — Dessin de Freeman, d'après M. Albert Porchat.

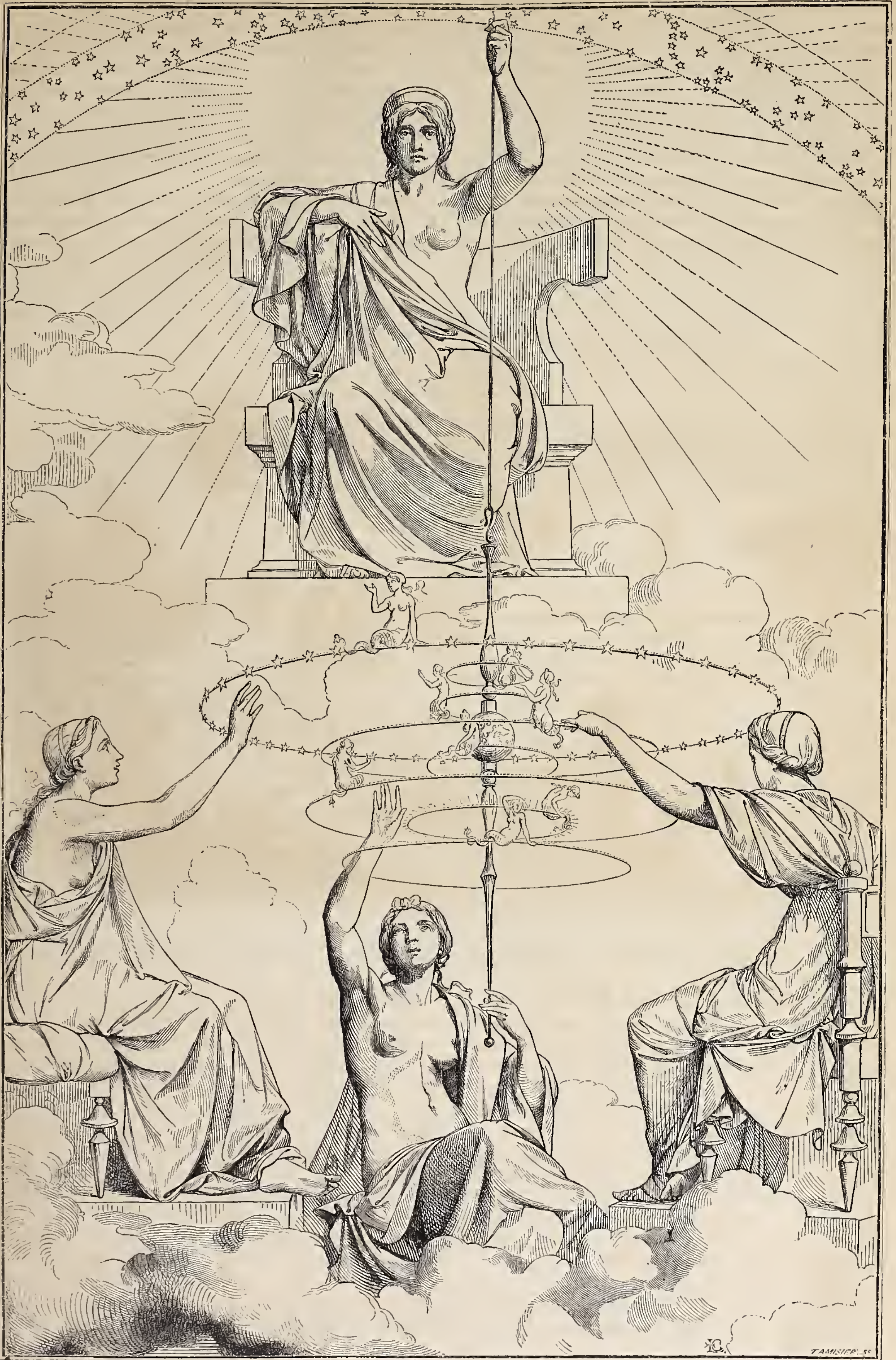
habitants l'ont remarquée depuis longtemps. L'église date du douzième siècle ; elle appartenait autrefois à un couvent de Bénédictins, et de là vient le nom de San-Michele *degli Scalzi* (des Déchaussés). La façade est ornée suivant les coutumes de l'ancienne architecture pisane ; des arceaux demi-circulaires reposent immédiatement sur les chapiteaux des colonnes. Au-dessus de la porte est un bas-relief représentant le Sauveur ; cette figure appartient aux temps de l'ancienne école de Jean et de Nicolas de Pise, artistes d'un grand mérite, dont les œuvres se retrouvent dans plusieurs villes de la Toscane. Il est à regretter que le style de la partie supérieure de cette façade ait été altéré par l'ouverture d'une fenêtre moderne.

ALLÉGORIES DE PLATON.

Voy. tome XXIII, p. 217 ; — tome XXIV, p. 121.

LE FUSEAU DE LA NÉCESSITÉ.

A la fin du dixième livre de la République, Socrate, discourant toujours avec Glaucon sur le meilleur plan de gouvernement, arrive à parler des récompenses dues aux hommes vertueux dans l'État tel qu'il le conçoit. Quelles sont et quelles peuvent être ces récompenses ? Ce sont les dignités, la considération et la bonne renommée. Glaucon fait observer que les méchants parfois peuvent vous tromper et obtenir ce qu'ils ne méritent pas. Socrate alors lui répond que les méchants, tôt ou tard, se découvrent, et que, s'ils commencent bien, ils finissent presque toujours mal. Les dieux veillent sur les hommes et ne négligent pas celui qui s'efforce d'être juste, celui qui tâche, par la pratique de la vertu, de se rendre aussi semblable à la divinité qu'il a été donné à l'homme. En tout cas, le juste, outre les biens qu'il reçoit pendant sa vie de la main des dieux et de celle des hommes, a les biens qu'il trouve dans la pratique même de la justice ; et ce sont de belles et solides récompenses. Cependant tous ces résultats ne sont rien en comparaison des biens et des maux réservés dans l'autre vie à la vertu et au vice. Ici, Platon, par la bouche éloquente de Socrate et dans une fable qui renferme l'allégorie du Fuseau de la Nécessité, dévoile ses idées sur la composition astronomique de l'univers, le système du ciel étoilé, et sur la destinée des astres et des humains. Ces idées,



Le Fuseau de la Nécessité. — Composition et dessin de Chevignard.

pythagoriciennes pour le plus grand nombre, se lient à sa théorie philosophique de l'âme, théorie dont il a été déjà question dans l'allégorie mise précédemment sous les yeux du lecteur, et dans laquelle il est établi que l'âme est tou-

jours active par elle-même, libre et immortelle. Platon revient sur cette pensée, et, après avoir affirmé de nouveau la nature indestructible de l'âme, il indique le rôle qu'elle joue dans l'immensité des choses. Son retour à la vie terrestre sous différentes formes est une loi de la nécessité, mais le choix des formes et des conditions de cette vie est une conséquence de sa liberté. La vertu est son bonheur, le vice son malheur. Capable de tous les biens et de tous les maux, elle ne doit s'en prendre qu'à elle-même de ses souffrances et de ses infortunes. Ses plus grands vices et ses plus grands maux sont l'impiété, la cruauté et la tyrannie. Aussi doit-elle expier de tels forfaits dans l'autre vie par les plus horribles supplices; de même qu'elle doit les éviter le plus possible lorsqu'elle se trouve sur la terre ou lorsqu'elle y revient. Dans la pensée de Platon, rien n'est plus logique. Philosophe et politique spiritualiste, ne devait-il pas regarder ces crimes comme les actes les plus contraires à l'essence de l'âme, qui, selon lui, est fille de la divinité?

Voici maintenant le mythe avec son allégorie. Ce mythe, auquel Virgile a emprunté quelques idées pour son enfer, est certainement d'origine orientale. On a même prétendu que le personnage qui en est le héros n'était autre que le fameux Zoroastre. Quoi qu'il en soit, il a dû être modifié par le philosophe athénien, et les tableaux qu'il présente sont d'une telle grandeur et d'une telle beauté que l'on y reconnaît facilement la main suprême d'un artiste grec, d'un Grec contemporain et concitoyen de Phidias.

— Le récit que je vais vous rappeler, dit Socrate à Glaucon, est celui d'un homme de cœur, Er, l'Arménien, originaire de Pamphylie. Il avait été tué dans une bataille. Dix jours après, comme on enlevait les cadavres déjà défigurés de ceux qui étaient tombés avec lui, le sien fut trouvé sain et entier. On le porta chez lui pour faire ses funérailles, et le deuxième jour, lorsqu'il était sur le bûcher, il revécut et raconta ce qu'il avait vu dans l'autre vie.

Aussitôt que son âme était sortie de son corps, il s'était mis en route avec une foule d'autres âmes et était arrivé en un lieu merveilleux, où se voyaient dans la terre deux ouvertures voisines l'une de l'autre, et deux autres ouvertures au ciel qui répondaient à celles-là. Entre ces deux régions étaient assis des juges. Dès qu'ils avaient prononcé une sentence, ils ordonnaient aux justes de prendre leur route à droite, par une des ouvertures du ciel, après leur avoir attaché par devant un écriteau contenant le jugement rendu en leur faveur, et aux méchants de prendre leur route à gauche, dans les abîmes, ayant derrière le dos un semblable écrit, où étaient marquées toutes leurs actions. Lorsqu'il se présenta à son tour, les juges déclarèrent qu'il devait porter aux hommes la nouvelle de ce qui se passait en cet autre monde, et lui ordonnèrent d'écouter et d'observer tout ce qui s'offrirait à lui.

Il vit d'abord les âmes jugées disparaître, les unes montant au ciel, les autres descendant sous terre par les deux ouvertures qui se répondaient : tandis que par la seconde ouverture de la terre il vit sortir des âmes couvertes de poussière et d'ordures, en même temps que par la seconde ouverture du ciel descendaient d'autres âmes pures et sans tache. Elles paraissaient toutes venir d'un long voyage et s'arrêter avec plaisir dans la prairie comme dans un lieu d'assemblée. Celles qui se connaissaient se saluaient les unes les autres et se demandaient des nouvelles de ce qui se passait aux lieux d'où elles venaient, le ciel et la terre. Ici, parmi les gémissements et les larmes, on rappelait tout ce qu'on avait souffert ou vu souffrir en voyageant sous terre; là, on racontait les joies du ciel et le bonheur de contempler les merveilles divines.

Il serait trop long de suivre le discours entier de l'Arménien, mais voici, en somme, ce qu'il disait. Chacune des âmes portait dix fois la peine des injustices qu'elle avait commises dans la vie. La durée de chaque punition était de cent ans, durée naturelle de la vie humaine, afin que le châtiment fût toujours décuple pour chaque crime. Ainsi, ceux qui ont fait périr en foule leurs semblables, trahi des villes, des armées, et réduit leurs concitoyens en esclavage ou commis d'autres forfaits, étaient tourmentés au décuple pour chacun de ces crimes. Ceux, au contraire, qui ont fait du bien autour d'eux, qui ont été justes et vertueux, recevaient, dans la même proportion, la récompense de leurs bonnes actions. Ce qu'il disait des enfants que la mort enlève peu de temps après leur naissance mérite moins d'être répété; mais il assurait que l'impie, le fils dénaturé, l'homicide, étaient réservés à de plus cruelles peines, et l'homme religieux et le bon fils à de plus grandes félicités.

Il avait été présent lorsqu'une âme avait demandé à une autre où était le grand Ardiée. Cet Ardiée avait été tyran d'une ville de Pamphylie mille ans auparavant; il avait tué son vieux père, son frère aîné, et commis, disait-on, plusieurs autres crimes énormes. « Il ne vient pas, avait répondu l'âme, et il ne viendra jamais ici. Nous avons tous été témoins, à son sujet, d'un affreux spectacle. Lorsque nous étions sur le point de sortir de l'abîme, après avoir accompli nos peines, nous vîmes Ardiée et un grand nombre d'autres, dont la plupart étaient des tyrans comme lui ou des êtres qui, dans une condition privée, avaient commis de grands crimes : ils faisaient pour monter de vains efforts, et toutes les fois que ces coupables, dont les crimes étaient sans remède ou n'avaient pas été suffisamment expiés, essayaient de sortir, l'abîme les repoussait en mugissant. Alors des personnages hideux, au corps enflammé, qui se trouvaient là, accoururent à ces mugissements. Ils emmenèrent d'abord de vive force un certain nombre de ces criminels; quant à Ardiée et aux autres, ils leur lièrent les pieds, les mains et la tête, et, les ayant jetés à terre et écorchés à force de coups, ils les traînèrent hors de la route, à travers des ronces sanglantes, répétant aux ombres, à mesure qu'il en passait quelqu'une : « Voilà des » tyrans et des homicides, nous les emportons pour les » jeter dans le Tartare. » Cette âme ajoutait que, parmi tant d'objets terribles, rien ne leur causait plus d'effroi que le mugissement du gouffre, et que c'était une extrême joie pour elles d'en sortir en silence.

Tels étaient à peu près les jugements des âmes, leurs châtiments et leurs récompenses.

Après sept jours de repos dans cette prairie, les âmes durent en partir le huitième, et se remirent en route. Au bout de quatre jours de chemin, elles aperçurent d'en haut, sur toute la surface du ciel et de la terre, une immense lumière, droite comme une colonne et semblable à l'iris, mais plus éclatante et plus pure. Un seul jour leur suffit pour l'atteindre, et elles virent alors, vers le milieu de cette muraille, l'extrémité des chaînes qui y rattachent les cieux. C'est là ce qui les soutient, c'est l'enveloppe du vaisseau du monde, c'est la vaste ceinture qui l'environne. Au sommet était suspendu le Fuseau de la Nécessité, alentour duquel se formaient toutes les circonférences [1]. La tige et le crochet de ce fuseau étaient d'acier, le peson était un mélange d'acier et d'autres matières indestructibles. Il ressemblait, pour la forme, aux pesons d'ici-bas, mais il était ainsi composé. Il faut se le représenter comme contenant dans sa vaste concavité un autre peson plus

[1] Ce sont les diverses sphères des planètes ou les divers étages du ciel, tournant autour de la terre fixée à l'axe même du fuseau. (V. Cousin.)

petit, de forme correspondante, comme des vases inégaux qui s'ajustent l'un dans l'autre. Mettez-en deux, trois, quatre; c'étaient donc, en tout, huit pesons enveloppés les uns dans les autres, dont on voyait d'en haut les bords circulaires, et qui tous présentaient la surface continue d'un seul peson autour du fuseau, dont la tige passait par le centre du huitième.

Le premier, qui servait d'enveloppe, était le plus large, ensuite le sixième, puis le quatrième, et successivement le huitième, le septième, le cinquième, le troisième et le second. L'orbe du premier était varié dans sa couleur, le septième était le plus brillant, le huitième lui empruntait quelques rayons. Le second et le cinquième, presque semblables, étaient plus jaunes que les autres; le troisième était très-blanc, le quatrième rougeâtre, et le second plus blanc que le sixième. Le fuseau tourbillonnait dans les airs, et, pendant sa révolution, les sept orbes intérieurs, qui tournaient avec lui, poursuivaient eux-mêmes, et en sens contraire, une marche plus lente. Le fuseau lui-même tournait entre les genoux de la Nécessité. Sur chacun de ces cercles était assise une sirène qui tournait avec lui, faisant entendre une seule note de sa voix, toujours sur le même ton, mais de ces huit notes différentes résultait un seul effet harmonique.

Autour du fuseau, et à des distances égales, siégeaient sur des trônes les trois Parques, filles de la Nécessité, Lachésis, Clotho et Atropos, vêtues de blanc et la tête couronnée d'une bandelette. Elles chantaient, en s'unissant au concert des sirènes, Lachésis le passé, Clotho le présent, Atropos l'avenir. Clotho touchait par intervalles, de la main droite, l'extérieur du fuseau; Atropos, de la main gauche, imprimait le mouvement aux cercles intérieurs, et Lachésis, de l'une et l'autre main, touchait tour à tour, tantôt le fuseau, tantôt les pesons intérieurs.

Aussitôt que les âmes étaient arrivées, il leur avait fallu se présenter devant Lachésis. D'abord un hiérophante les avait fait ranger par ordre, l'une auprès de l'autre. Ensuite, ayant pris sur les genoux de Lachésis les sorts ou numéros dans l'ordre desquels chaque âme devait être appelée, ainsi que les diverses conditions humaines offertes à leur choix, il était monté sur une estrade et avait parlé ainsi : « Voici ce que dit la vierge Lachésis, fille de la Nécessité : Ames passagères, vous allez commencer une nouvelle carrière et renaître à la condition mortelle. On ne vous assignera pas votre génie, c'est vous qui le choisirez vous-mêmes. Celle que le sort appellera la première choisira, et son choix sera irrévocable. La vertu n'est à personne; elle s'attache à qui l'honore, et abandonne qui la néglige. On est responsable de son choix, Dieu est innocent. » A ces mots, il avait répandu les numéros, et chaque âme ramassa celui qui tomba devant elle, excepté l'Arménien, à qui on ne le permit pas. Ensuite l'hiérophante étala sur terre, devant elles, des genres de vie de toute espèce, en beaucoup plus grand nombre qu'il n'y avait d'âmes assemblées. La variété en était infinie; il s'y trouvait à la fois toutes les conditions des hommes ainsi que des animaux. Il y avait des tyrannies, les unes qui duraient jusqu'à la mort, les autres brusquement interrompues et finissant par la pauvreté, l'exil et l'abandon. L'illustration se montrait sous plusieurs faces. On pouvait choisir la beauté, l'art de plaire, les combats, la victoire ou la noblesse de race. Des états tout à fait obscurs par tous ces endroits, ou intermédiaires, des mélanges de richesse et de pauvreté, de santé et de maladie, étaient offerts au choix. Il y avait aussi des conditions de femme de la même variété.

C'est évidemment là, cher Glaucon, l'épreuve redoutable pour l'humanité. Que chacun de nous y songe, et qu'il laisse toutes les vaines études pour ne se livrer qu'à la science qui fait le sort de l'homme. Cherchons un maître qui nous apprenne à discerner la bonne et mauvaise destinée, et à choisir tout le bien que le ciel nous abandonne. Examinons avec lui quelles situations humaines, séparées ou réunies, conduisent aux bonnes actions; si la beauté, par exemple, jointe à la pauvreté ou à la richesse, ou à telle disposition de l'âme, doit produire la vertu ou le vice; de quel avantage peuvent être une naissance brillante ou commune, la vie privée ou publique, la force ou la faiblesse, l'instruction ou l'ignorance, enfin tout ce que l'homme reçoit de la nature et tout ce qu'il tient de lui-même. Éclairés par la conscience, décidons quel lot notre âme doit préférer. Oui, le pire des destins est celui qui la rendrait injuste, et le meilleur, celui qui la formera sans cesse à la vertu. Tout le reste n'est rien pour nous. Irions-nous oublier qu'il n'y a point de choix plus salutaire après la mort comme pendant la vie! Ah! que ce dogme sacré s'identifie pour jamais avec notre âme, afin qu'elle ne se laisse éblouir, là-bas, ni par les richesses ni par les autres maux de cette nature, et qu'elle ne s'expose point, en se jetant avec avidité sur la condition de tyran ou sur quelque autre semblable, à commettre un grand nombre de maux sans remède et à en souffrir encore de plus grands.

Selon le rapport de notre messager, l'hiérophante avait dit : « Celui qui choisira le dernier, pourvu qu'il le fasse avec discernement et qu'ensuite il soit conséquent dans sa conduite, peut se promettre une vie heureuse. Que celui qui choisira le premier se garde de trop de confiance, et que le dernier ne désespère point. » Alors celui que le sort nommait le premier s'avança avec empressement et choisit la tyrannie la plus considérable, emporté par son imprudence et son avidité, et sans regarder suffisamment à ce qu'il faisait; il ne vit point cette fatalité attachée à l'objet de son choix d'avoir un jour à manger la chair de ses propres enfants, et bien d'autres crimes horribles. Mais quand il eut considéré le sort qu'il avait choisi, il gémit, se lamenta, et, oubliant les leçons de l'hiérophante, il finit par accuser de ses maux la fortune, les génies, tout, excepté lui-même. Cette âme était du nombre de celles qui venaient du ciel. Elle avait vécu précédemment dans un état bien gouverné, et avait fait le bien par la force de l'habitude plutôt que par philosophie. Voilà pourquoi, parmi celles qui tombaient en de semblables mécomptes, les âmes venues du ciel n'étaient pas les moins nombreuses, faute d'avoir été éprouvées par les souffrances. Au contraire, la plupart de celles qui, ayant passé par le séjour souterrain, avaient souffert et vu souffrir, ne choisissaient pas ainsi à la hâte. De là, indépendamment du hasard des rangs pour être appelées à choisir, une sorte d'échange des biens et des maux pour la plupart des âmes. Ainsi, un homme qui, à chaque renouvellement de sa vie d'ici-bas, s'appliquerait constamment à la saine philosophie et aurait le bonheur de ne pas avoir les derniers sorts, il y a grande apparence, d'après ce récit, que non-seulement il serait heureux en ce monde, mais encore que dans son voyage d'ici là-bas, et dans son retour, il marcherait par la voie unie du ciel et non par le sentier pénible de l'abîme souterrain.

L'Arménien ajoutait que c'était un spectacle curieux de voir de quelle manière chaque âme faisait son choix. Rien de plus étrange et de plus digne à la fois de compassion et de risée. C'était, la plupart du temps, d'après les habitudes de la vie antérieure que l'on choisissait. Er avait vu l'âme qui avait appartenu à Orphée choisir l'âme d'un cygne, en haine des femmes qui lui avaient donné la mort, ne voulant devoir sa naissance à aucune d'elles. L'âme de Thamyris avait choisi la condition d'un rossignol, et réciproquement un cygne, ainsi que d'autres musiciens comme

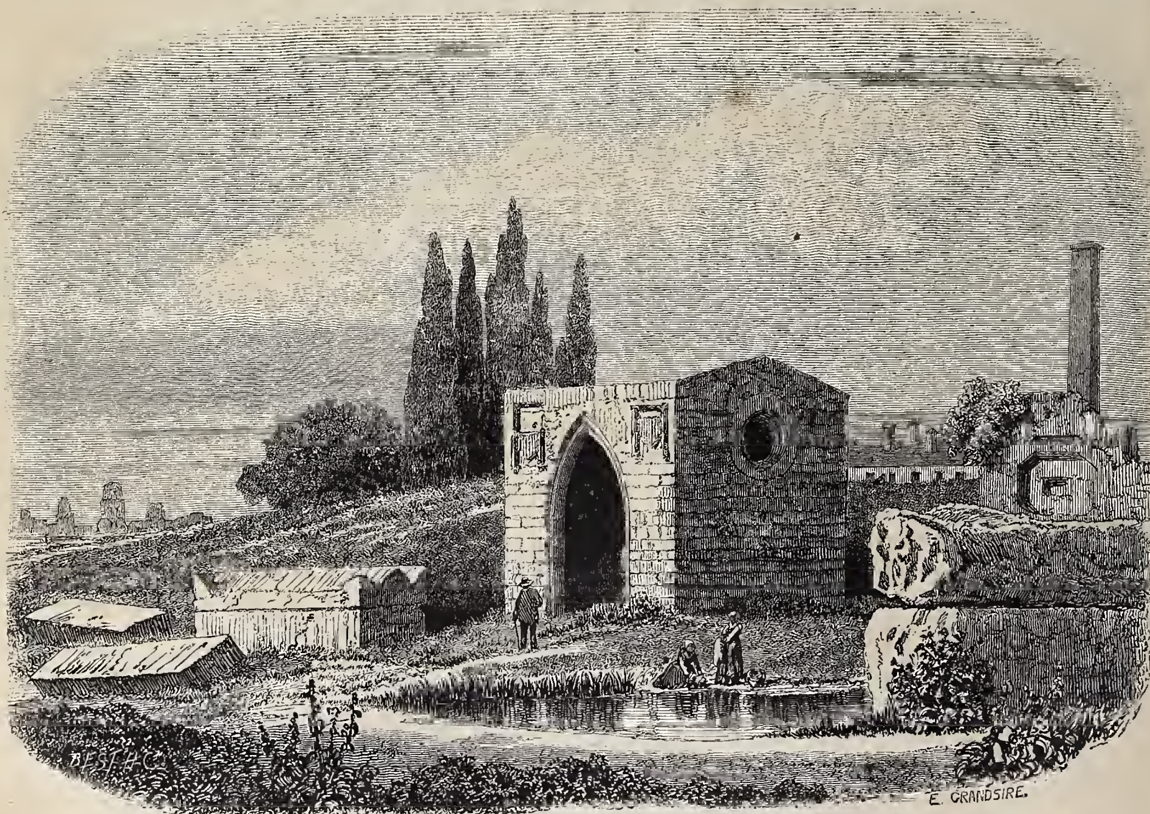
lui, avaient adopté la nature de l'homme. Une autre âme, appelée la vingtième à choisir, avait pris la nature d'un lion; c'était celle d'Ajax, fils de Télamon. Il détestait l'humanité en ressouvenir du jugement qui lui avait enlevé les armes d'Achille. Après celle-là vint l'âme d'Agamemnon, que ses malheurs rendaient aussi l'ennemi des hommes; il prit la condition d'aigle. L'âme d'Atalante, appelée à choisir vers la moitié, ayant considéré les grands honneurs rendus aux athlètes, n'avait pu résister au désir de devenir athlète. Epée, qui construisit le cheval de Troie, était devenu une femme industrieuse. L'âme du bouffon Thersite, qui se présenta des dernières, revêtit le corps d'un singe. L'âme d'Ulysse, à qui le hasard avait donné le dernier lot, vint aussi pour choisir; mais le souvenir de ses longs revers l'ayant désabusée de l'ambition, elle chercha longtemps et découvrit à grand'peine, dans un coin, la vie tranquille d'un homme privé que toutes les autres âmes avaient laissée à l'écart. En l'apercevant, elle dit que, quand elle aurait été la première à choisir, elle n'aurait pas fait d'autre choix. Les animaux, quels qu'ils soient, passent également les uns dans les autres ou dans le corps des hommes; ceux qui furent méchants deviennent des bêtes féroces, et les bons, des animaux apprivoisés.

Après que toutes les âmes eurent fait choix d'une condition, elles s'approchèrent de Lachésis dans l'ordre suivant lequel elles avaient choisi. La Parque donna à chacune le génie qu'elle avait préféré, afin qu'il lui servît de gardien pendant sa vie et qu'il lui aidât à remplir sa destinée. Ce génie la conduisit d'abord à Clotho qui, de sa main et d'un tour de fuseau, confirmait la destinée choisie. Après avoir touché le fuseau, il la menait de là vers Atropos, qui roulait le fil pour rendre irrévocable ce qui avait été filé par Clotho. Ensuite on s'avançait vers le trône de la Nécessité, sous lequel l'âme et son génie passaient ensemble. Aussitôt que toutes eurent passé, elles se rendirent dans la plaine du Léthé (l'Oubli), où elles essuyèrent une chaleur insupportable, parce qu'il n'y avait ni arbre ni plante. Le soir venu, elles passèrent la nuit auprès du fleuve Amélès (Absence de pensées sérieuses), fleuve dont aucun vase ne peut contenir l'eau. On est obligé d'en boire, mais des imprudents en boivent trop. Ceux qui en boivent sans cesse perdent toute mémoire. On s'endormit après; mais vers le milieu de la nuit il survint un éclat de tonnerre avec un tremblement de terre. Aussitôt les âmes furent dispersées çà et là vers les divers points de leur naissance terrestre, comme des étoiles qui jailliraient tout à coup dans le ciel. Quant à lui, disait Er, on l'avait empêché de boire de l'eau du fleuve; cependant il ne savait pas où ni comment son âme s'était rejointe à son corps, mais le matin, ayant tout à coup ouvert les yeux, il s'était aperçu qu'il était étendu sur le bûcher.

Tel est le mythe, cher Glaucon, que la tradition a fait vivre jusqu'à nous. Il peut nous préserver de notre perte; si nous y ajoutons foi, *nous passerons heureusement le Léthé et nous maintiendrons notre âme pure de toute souillure.*

LES ALISCAMPS.

Arles avait jadis, ainsi que Rome, son Élysée situé des deux côtés de la voie Aurélienne, non loin des rivages du Rhône. Sur la plaine assez étendue des *Champs-Élysées*, d'où dérive le nom d'*Aliscamps*, la terre est encore jonchée



Une vue des Aliscamps, à Arles. — Dessin de Grandsire, d'après M. de Fontainieu.

de tombes antiques, quoique depuis longtemps un grand nombre des sarcophages consacrés par l'amour conjugal, la tendresse fraternelle ou la piété filiale, aient été emportés pour être employés à des usages domestiques, contenir le vin, l'eau ou l'huile, servir au blanchissage ou à la préparation du salpêtre qui en a corrodé les ornements.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

LE SAHARA ET SES TRIBUS.



El-Maïa (la Petite-Eau), oasis située à trois journées à l'ouest d'El-Aghouat. — Dessin de Karl Girardet, d'après M. E. Schopin.

Personne n'ignore que le nom de Sahara désigne l'immense territoire africain qui s'étend entre l'Atlas et le Soudan; mais quant à l'explication originelle et raisonnée de ce mot, c'est bien inutilement qu'on la chercherait, même dans la langue et les traditions des Arabes : les *tolba* (savants) de cette nation, qui n'aiment pas à rester courts d'explications, le font venir de *sehaur* (crépuscule).

Le Sahara est une désignation toute géographique, l'opposé de Tell, plaine cultivée qui borde la mer sur toute la longueur du parcours de l'Atlas : du pied de cette grande chaîne jusqu'au 16e degré de latitude nord, limite des pluies équatoriales, se développent les vastes plaines sahariennes, entre l'Atlantique et la vallée du Nil. C'est une étendue de 5 000 kilomètres de long sur 2 000 de large, et non pas, comme on le croit communément, *un océan de sables nus*, mais une plaine onduleuse, montueuse même, couverte

d'une végétation très-basse, semée d'oasis bien peuplées. Les Arabes, frappés de l'aspect que présentent ces plaines lorsque les vents en balayent les sables fins, leur ont donné le nom poétique de *Bahr bela Mâ* (la Mer sans eau). Les géologues regardent, en effet, le Sahara comme une contrée que la mer couvrait encore à une époque peu reculée, sauf ses montagnes, dont les principales sont le Doggen, haut de 700 mètres, et le Djebel-Hoggar.

Les lacs et les fleuves sont nombreux, mais peu connus : plusieurs de ces derniers sont desséchés, et leurs lits, larges et profonds, sillonnent en tous sens le *hamadah* (désert). Parmi ceux qui offriraient quelques voies navigables, il faut citer le Drâa, large, à son embouchure, comme la Seine en face du Louvre, et qui coule au sud du Maroc : la vallée qu'il arrose est d'une richesse de végétation digne des régions tropicales d'Amérique. Quant aux lacs, ils rentrent tous dans la catégorie des lacs salés *(sebkhas)*, qui se dessèchent plus ou moins en été et alimentent largement le commerce de sel qui enrichit les oasis du Sahara.

Ces oasis, habitées par des populations berbères qui semblent les plus anciennes du nord de l'Afrique, ne sont un peu connues que depuis quelques années. La conquête de l'Algérie a fait connaître celles de l'Oued-Rir, d'Ouargla, et toutes les possessions des Chaambas et des Beni-Mzab, ces Savoyards de notre colonie : dernièrement, la domination française s'est étendue sur l'Oued-Souf et sur une partie du Figuig ; les Touâts suivront probablement dans un temps plus éloigné. En 1850, un mulâtre aventureux, et du reste fort instruit, M. Panet, de Saint-Louis-Sénégal, s'est rendu par terre de cette ville à Mogador, et a découvert une oasis d'une surface égale à dix ou douze de nos départements, l'Adrar, dont le nom même était auparavant inconnu des géographes. Ce précieux résultat a été acheté, il est vrai, par des épreuves peu encourageantes pour les voyageurs à venir. Rançonné, volé, poignardé, sauvé par une sorte de miracle, et par la protection d'un indigène compatissant, M. Panet a failli éprouver jusqu'au bout le sort du major Laing, qu'il avait pris pour modèle.

Les oasis de Ghât et d'Ahir ont été décrites par le docteur Barth, qui les a visitées en allant au Bournou ; celles de Syouah et d'Aoudjelah sont connues (vaguement, il est vrai) depuis Hérodote. Mais il en est d'autres, comme le Tagaut et le Birou, que l'on ne connaît que par les récits confus des indigènes. Le Tagaut est, dit-on, une oasis moins vaste que l'Adrar, fertile, avec des eaux, des palmiers, des pâturages, et quelques villes, parmi lesquelles on ne sait si l'on doit placer Tychit ou Tigigiga, ville, réunion de tentes, exploitation de sel gemme ; on ne sait pas bien ce que c'est, sinon qu'elle est située à quelques journées de nos comptoirs du haut Sénégal.

Le Birou est encore plus obscur. Il paraît que c'est un pays voisin de Tombouctou, ayant beaucoup de puits (en arabe, *bir*), d'où serait venu son nom, avec une assez grande ville, nommée Oualata, sur la route des caravanes. La principale rivière de l'oasis est le Gozeu-Zaïr ; de plus, le peuple assez civilisé qui habite Oualata aurait entrepris de creuser un canal jusqu'à Tombouctou, œuvre restée inachevée, mais dont on voit encore des vestiges au lieu nommé *Ras el-Ma* (Tête de l'eau).

Les habitants du Sahara appartiennent presque tous à la race blanche. Les plus nombreux et les vrais maîtres du pays sont les Touareg, race de bandits qui ne vivent que du pillage des caravanes ou des contributions que celles-ci payent pour se racheter ; aussi leur proverbe favori est :

La nuit est le bien du pauvre quand il est brave.

Les Touareg, vrais descendants des anciens Libyens, se nomment eux-mêmes *Imoschars* ; il est inutile de parler de leurs sous-tribus, qui toutes ont les mêmes habitudes : ce sont les Azgar, les Hoggar, les Kelaoui, et beaucoup d'autres.

Les Helaoui ont conquis l'oasis d'Ahir sur un peuple noir qui vit à l'état d'asservissement dans le sud, autour d'Agadez, et qui parle à peu près la même langue que les indigènes de Tombouctou. Le sultan habite Agadez, ville de 15 à 20 000 âmes, la grande cité commerçante de toute cette partie de l'Afrique : c'est un souverain assez civilisé, qui reçut fort bien le voyageur Richardson et ses compagnons. Le plus grand danger que ces derniers coururent dans l'oasis, fut une pluie torrentielle à laquelle ils n'échappèrent que grâce à l'élévation du lieu où ils s'étaient réfugiés ; car l'oasis doit à sa position près du Soudan des pluies abondantes qui lui procurent une végétation admirable.

A l'ouest du pays des Touareg, la contrée est parcourue par des tribus arabes de sang plus ou moins pur, mais toutes nomades. Ces Arabes ont une réputation presque aussi mauvaise que leurs voisins. Ainsi une de leurs tribus, les Fari, ont donné lieu à un jeu de mots très-significatif : « Si tu rencontres un *Fari* et un *faai* (vipère céraste, le serpent à sonnettes de l'Afrique), tue le Fari et laisse aller l'autre. »

Grâce à leur vie errante, ces Arabes, qui ont un territoire d'été et un territoire d'hivernage, parcourent des distances énormes. Ainsi les Tadjakauts sont en été voisins du Maroc, et en hiver près du Sénégal ; les Arib, les Ouled-Delim, et autres, vivent de même. Les tribus mixtes, connues des Français sous le nom de *Mores*, habitent la rive droite du Sénégal et s'étendent jusque vers le banc d'Arguin, trop connu par la catastrophe de *la Méduse* : ce sont les Braknas, les Trarzas, les Douich, etc. Notre glorieux et infortuné compatriote Caillié, qui a beaucoup vécu avec les premiers, nous a appris qu'ils étaient divisés en castes, savoir : celles des *Hassanes*, des *Marabouts*, des *Zénagues*, des *Laratines*.

Les Hassanes sont les guerriers, de race arabe et conquérante : ils sont violents, grossiers, fanatiques par brutalité plutôt que par ardeur religieuse. Ils ont pour vassaux les Zénagues (Sanhadjas), qui semblent les débris d'un ancien peuple indigène dont le nom aurait été donné, par corruption, au Sénégal : ces Sanhadjas étaient puissants sur la rive droite du fleuve au quinzième siècle, quand les Portugais les découvrirent, et les relations des voyageurs les nomment Azanaghes.

Tout Zénague a un maître ; mais s'il est mécontent de son seigneur, il a le droit de le quitter et de se réfugier près d'un autre, à condition de mutiler, avant d'être découvert, le cheval de son nouveau suzerain. S'il échoue, il est impitoyablement battu et chassé, et devient un paria de la tribu : nul n'ose lui témoigner la moindre compassion.

Les Marabouts sont aussi une classe inférieure ; mais ils ont réussi à se créer une suprématie religieuse devant laquelle les Hassanes eux-mêmes courbent la tête. Quant aux Laratines, ce sont des esclaves noirs enlevés dans les razzias.

Les mœurs du désert ont une âpreté qui engendre parfois des drames terribles.

Un Berbère des environs d'Insalah avait été, il y a plusieurs années, assassiné par un homme d'une tribu ennemie. Le fils de la victime, ayant découvert le meurtrier, l'alla trouver et lui dit froidement : « Tu as égorgé mon père au lieu de le mettre à rançon ; mais écoute bien ceci : Si large que soit ton ventre [1], je le remplirai, toi vivant ; je l'ai juré par le sein de ma femme. » En effet, quelques jours après cette déclaration de *vendetta*, le meurtrier fut saisi et enlevé par des gens apostés, qui, déguisés en femmes, étaient venus couper de l'herbe tout près de sa tente. Leur chef était pré-

[1] En arabe, *large ventre* est une des qualifications qui désignent un voleur.

eisément le fils du pasteur assassiné; il s'approcha du prisonnier, lui fendit le ventre de haut en bas, le remplit de pierres, et ayant recousu les chairs, il le laissa aller. Le malheureux put encore se traîner à quelque distance, où les siens le trouvèrent mort : il avait eu la force de couper la fatale suture avec le fer de sa lance.

SUR LA SATIRE DES FEMMES.

LETTRE AU RÉDACTEUR.

Monsieur,

Parcourant dernièrement la collection du *Magasin*, mes yeux sont tombés sur l'article où vous cherchez à relever de l'injuste discrédit dans lequel il est tombé le petit poëme de Perrault sur les femmes ([1]). Vous opposez avec raison les excellents sentiments qui y règnent à ceux qui ont inspiré à Boileau cette indigne satire que l'on peut assurément, sans rien forcer, taxer d'immorale, puisqu'elle n'a d'autre objet que de décrier l'institution du mariage : seulement, j'ai regretté qu'à cette occasion vous n'ayez pas autant insisté sur l'œuvre du satirique que sur celle de l'apologiste. Il eût été, ce me semble, intéressant de montrer par quelle puissance d'obstination et de labeur la mauvaise thèse qu'il s'est appliqué à réchauffer de l'antique a réussi, tandis que la thèse délicate reprise plus tard, avec tant de succès, par Legouvé, succombait. Si, au lieu de s'occuper de poésie en homme du monde et par une sorte de passe-temps, Perrault y avait donné, comme son adversaire, tout l'effort de sa vie, peut-être serait-il parvenu à imprimer à sa pensée une forme, sinon aussi correcte que celle de Boileau, suffisante du moins pour assurer à l'Apologie des femmes une gloire durable.

Il lui a manqué d'apprendre ce que Racine avait si bien appris de Boileau : « Faire difficilement des vers faciles. » Que n'avait-il vu ce dernier travaillant à ses vers dans son jardin d'Auteuil?

> Que dis-tu de m'y voir, rêveur, capricieux,
> Tantôt baissant le front, tantôt levant les yeux,
> De paroles dans l'air par élans envolées
> Effrayer les oiseaux perchés dans les allées? ([2])

Peut-être cet exemple lui aurait-il servi; mais peut-être aussi l'aurait-il découragé et rebuté. Il aurait compris que pour prendre rang dans le monde des lettres, plus encore que dans tout autre, on ne saurait se charger de trop de peine ni prendre trop au sérieux ses moindres ouvrages. Les bocages du Parnasse ne sont attrayants que pour ceux qui demeurent sur les bords à se jouer et sans prétendre mettre la main sur les immortels lauriers.

> . . . . C'est en vain qu'aux poëtes
> Les neuf trompeuses sœurs, dans leurs douces retraites,
> Promettent du repos sous leurs ombrages frais;
> Dans ces tranquilles bois, pour eux plantés exprès,
> La cadence aussitôt, la rime, la césure,
> La riche expression, la nombreuse mesure,
> Sorcières dont l'amour sait d'abord les charmer,
> De fatigues sans fin viennent les consumer. ([3])

Aussi est-il bien curieux de voir quelle importance le législateur du Parnasse attachait à ses vers : leur élaboration lui avait tant coûté! Pour nous qui avons rencontré depuis lors sur notre chemin tant de vers, et même de bons vers, et surtout tant de choses plus graves, cette préoccupation excessive du versificateur pour les produits de son cerveau a peut-être de quoi nous faire sourire. Mais au fond elle renferme une leçon : après s'être mis tout entier dans son œuvre, il est permis d'estimer son œuvre comme soi-même.

Telles sont, Monsieur, les réflexions qui me sont venues à l'esprit, en lisant l'article dont je vous parlais tout à l'heure, et qui m'ont inspiré l'idée de vous adresser un court extrait de la correspondance de Boileau avec Racine sur la satire en question. Rien ne marque mieux la prodigieuse considération pour les vers, dont je vous parlais, que cet échantillon des mœurs littéraires de l'époque.

Racine qui, au retour de la campagne de Namur, est à Fontainebleau avec la cour, écrit à Boileau, alors à Auteuil, qu'il a entretenu madame de Maintenon de l'intention qu'a celui-ci de faire dans sa satire une mention élogieuse de la maison de Saint-Cyr : « Elle a paru, dit-il, fort touchée de ce que vous aviez eu même la pensée d'en parler; et cela lui donne occasion de dire mille biens de vous. » Boileau répond dès le lendemain, 7 octobre 1692 : « Je vous mandois, le dernier jour, que j'ai travaillé à la satire des femmes pendant huit jours : cela est véritable; mais il est vrai aussi que ma fougue poétique est passée presque aussi vite qu'elle est venue... C'est un ouvrage qui me tue par la multitude de transitions, qui sont, à mon sens, le plus difficile chef-d'œuvre de la poésie. Comme je m'imagine que vous avez quelque impatience d'en voir quelque chose, je veux bien vous en transcrire ici vingt ou trente vers; mais c'est à la charge que, foi d'honnête homme, vous ne les montrerez à âme vivante, parce que je veux être absolument maître d'en faire ce que je voudrai. » Suivent, sauf quelques variantes, les vers qui forment la fin du portrait si connu de la lieutenante criminelle.

L'année suivante, Racine, qui s'est remis en campagne à la suite du roi, et qui n'a pas manqué d'emporter avec lui ces quelques vers, en donne connaissance au prince de Condé, et le mande aussitôt à son ami : « Au reste, j'ai été obligé de dire ici, le mieux que j'ai pu, quelques-uns des vers de votre satire à M. le prince : *Nosti hominem*. Il ne parle plus d'autre chose, et il me les a redemandés plus de dix fois. M. le prince de Conti voudroit bien que vous m'envoyassiez l'histoire du lieutenant criminel, dont il est surtout charmé. M. le Prince et lui ne font qu'en redire les deux vers : « La mule et les chevaux au marché, etc. » Je vous conseille de m'envoyer tout cet endroit et quelques autres morceaux détachés, si vous pouvez : assurez-vous qu'ils ne sortiront point de mes mains. »

Boileau lui répond : « Vous m'avez fort surpris en me mandant l'empressement qu'ont deux des plus grands princes de la terre pour voir des ouvrages que je n'ai pas achevés. En vérité, mon cher Monsieur, je tremble qu'ils ne se soient trop aisément laissé prévenir en ma faveur; car, pour vous dire sincèrement ce qui se passe en moi au sujet de ce dernier ouvrage, il y a des moments où je crois n'avoir rien fait de mieux; mais il y en a aussi beaucoup où je n'en suis point du tout content et où je fais résolution de ne le jamais laisser imprimer. Oh! qu'heureux est M. Charpentier qui, raillé, et mettons quelquefois bafoué sur les siens, se maintient toujours parfaitement tranquille et demeure invinciblement persuadé de l'excellence de son esprit! » Et, revenant à son ode sur Namur dont Racine lui avait également demandé quelque chose, il lui annonce qu'il va la lui envoyer tout entière, à la condition de n'en rien lire encore à personne. Il se montre préoccupé de la campagne de Mons, mais à son point de vue personnel, car il craint de voir cette prise de Namur, à laquelle il tient tant, puisqu'il l'a chantée avec tant de labeur, s'éclipser. « Il n'est bruit ici, écrit-il, que des grandes choses que le roi va faire; et, à vous dire le vrai, jamais commencement de campagne n'eut un meilleur air. J'ai bien lu dans les livres des exemples de grandes félicités, mais au prix de la

([1]) Voy. t. XIV, p. 330 et 371.
([2]) Boileau, épître X.
([3]) *Idem, ibid.*

fortune du roi, à mon sens, tout est malheur. Ce qui m'embarrasse, c'est qu'ayant épuisé pour Namur toutes les hyperboles et toutes les hardiesses de la langue, où trouverai-je des expressions pour le louer, s'il vient à faire quelque chose de plus grand que la prise de cette ville? »

Je voulais attirer votre attention sur les caractères de la ténacité littéraire, et assurément, je ne puis mieux conclure qu'avec ce dernier trait. — Agréez, etc.

LE COURONNEMENT DE SÉFY II OU SOLIMAN,

SCHAH DE PERSE.

Le schah Abbas II, fils du successeur d'Abbas le Grand (1), mourut le 25 septembre 1666. Notre célèbre voyageur Chardin, qui avait vécu à sa cour et obtenu de lui le titre de « bijoutier de la couronne, » a eu la faiblesse de faire son éloge. Il est vrai que ce roi avait repris à l'empire mogol



Le Couronnement de Soliman, schah de Perse, le 25 septembre 1666-1667. — D'après l'Atlas de Chardin.

la province de Candahar, et, dans l'histoire du passé, une conquête, juste ou non, suffit le plus souvent à la gloire d'un prince. Mais, à part cet unique succès, Abbas II, paisible possesseur du trône de Perse depuis l'âge de treize ans, ne s'était fait remarquer, comme quelques-uns de ses prédécesseurs, que par son orgueil, ses vices, ses désordres et ses crimes. C'était pour lui un spectacle charmant lorsqu'il était ivre (ce qui lui arrivait presque tous les jours), de voir couper la langue à son porte-pipe, trancher la tête à ses gardes, enfumer quelque belle personne dans une cheminée, ou se débattre, se tordre et jeter des cris affreux devant lui, au milieu des flammes, toutes les esclaves de son harem. Heureusement, il abrégea, par ses honteux excès, son règne et sa vie; il avait trente-huit ans lorsqu'il mourut, à la suite de douleurs atroces, dans une de ses maisons de plaisance, située à 2 lieues de Damagaan. Quoiqu'il sût bien qu'il était lui-même son propre meurtrier, il se donna le plaisir en mourant de terrifier ses serviteurs par ces paroles : « Vous m'avez empoisonné, mais mon fils vous mangera le cœur. »

Ce monstre avait deux fils; quant aux filles, on n'en savait pas le nombre : les femmes ne comptaient pas dans les familles royales de Perse. L'aîné des fils, alors âgé de vingt ans, se nommait Séfy (2), et le plus jeune, âgé de

(1) Voy. t. VI, p. 139.

(2) *Séfy*, et plus correctement *Sséfyy*, mot arabe qui signifie pur, sincère, élu, choisi. De là est venu notre mot *sophi*, que l'on attribuait à tort à tous les rois de Perse.

sept ans, Hamzeh. A seize ans, Séfy avait encouru la disgrâce paternelle pour avoir trouvé de mauvais goût quelques pièces de drap d'or qu'Abbas lui avait envoyées, et, depuis ce temps, il était prisonnier au fond d'un palais. Hamzeh, au contraire, était le favori de son père et était près de lui lorsqu'il expira.

Les ministres, les imans et les principaux seigneurs de la cour se réunirent aussitôt qu'ils eurent appris la mort d'Abbas, et le plus grand nombre d'entre eux proposèrent d'exclure de la couronne Séfy, en prétextant que son père avait assez marqué qu'il ne voulait pas que ce prince fût son héritier; en réalité, ils préféraient avoir pour roi un enfant de sept ans, qu'il leur eût été facile de gouverner à leur gré. Mais Aga-Mubarek, gouverneur de Hamzeh, et qui, en cette qualité, semblait devoir être du même avis, s'opposa au contraire très-énergiquement à la proposition qui venait d'être faite; il ramena l'unanimité à l'observation de la loi habituelle d'hérédité, et immédiatement Séfy fut proclamé roi.

On décida ensuite qu'il fallait tirer sans délai, le jour même, ce prince du palais où il était enfermé, pour l'installer sur le trône avec les cérémonies accoutumées et le faire reconnaître maître souverain de l'empire des Perses.

Le général des mousquetaires fut député à Ispahan vers



Costumes de seigneurs persans en 1666. — D'après Chardin.

Séfy, et on lui adjoignit onze personnes, parmi lesquelles étaient quatre astrologues, qui devaient assister au couronnement l'astrolabe à la main, afin de déterminer le moment favorable pour cette cérémonie.

La lettre annonçant à Séfy son élévation au trône était enfermée dans une bourse de drap d'or, fermée avec une tresse d'or et de soie, et cachetée de cire molle avec le sceau du premier ministre.

En apprenant l'arrivée de cette ambassade, Séfy fut épouvanté, et sa mère elle-même le serra sur son sein en s'écriant : « Ah! mon cher enfant, c'est fait de ta vie! » Elle était persuadée qu'Abbas II, dont elle ignorait la mort, n'avait envoyé le général des mousquetaires que pour étrangler Séfy, ou tout au moins pour lui arracher les yeux. Aussi commença-t-elle par insulter ce seigneur en l'appelant « chien » et « porteur de mort. » On l'écarta, suivant l'usage, au moment où la lettre fut remise à son fils.

Séfy fut d'abord partagé entre la joie et la douleur; mais le sentiment le plus convenable à la circonstance l'emporta : il déchira sa *gabay*, ou veste, depuis le haut jusqu'à la ceinture, et exprima sa tristesse par des exclamations, des plaintes et des pleurs.

Cependant il importait que son couronnement eût lieu sans aucun retard, afin d'éviter les intrigues, les discordes et les séditions.

Séfy fut conduit au bain du palais pour s'y purifier, selon que la loi l'ordonnait, et se revêtir de nouveaux habits.

En moins de deux heures, le *talaar thaouyleh* [1], salle où la cérémonie du couronnement devait avoir lieu, fut orné de tous les meubles et autres objets nécessaires.

[1] *Talaar*, estrade; *thaouyleh*, écurie. En de certains jours, on tenait des chevaux de parade près de la salle du couronnement.

Voici un extrait de ce que Chardin a écrit au sujet de cette curieuse solennité :

« Vers le septentrion, dit-il, assez proche des murailles du palais, vis-à-vis d'une des portes qui mène à la principale entrée, est un appartement assez ancien, qui forme un carré dont chaque côté est de quatre-vingts pieds : il a été bâti au siècle passé par le roi Thamas. De ce bâtiment jusqu'à la porte paraît comme une fort large allée, le long de laquelle, depuis l'entrée jusqu'à cet appartement, sont posées en distance de dix à douze pas des mangeoires de pierre, enduites de chaux et de talc, assez hautes, et cela pour y attacher les chevaux choisis de l'écurie royale aux jours des grandes fêtes, ou bien lorsque quelques ambassadeurs et d'autres étrangers considérables sont reçus à la première audience du roi. Ces chevaux sont orgueilleusement enharnachés; car leurs harnais sont tout couverts de pierreries, et tout leur attirail, chaînes, clous, marteaux, seaux, étrilles, bref, généralement ce qui est nécessaire dans une écurie, est de fin or massif. A droite et à gauche de l'appartement paraissent, sur les côtés, quelques carreaux de fleurs et des arbres plantés çà et là, à l'aventure et sans ordre, à la façon des Perses, chez lesquels il semble que la seule nature jardine.

» Cet appartement est presque tout bâti de charpenterie dont le bas est élevé d'environ trois pieds au-dessus du sol. Sa couverture est plate, soutenue de hauts piliers tournés et couverts d'or bien épais, qui l'élèvent à quelque vingt-six ou vingt-sept pieds de hauteur. Le plafond est travaillé de bois à pièces de rapport, qui forme des compartiments où l'or éclate aussi bien qu'aux autres endroits.

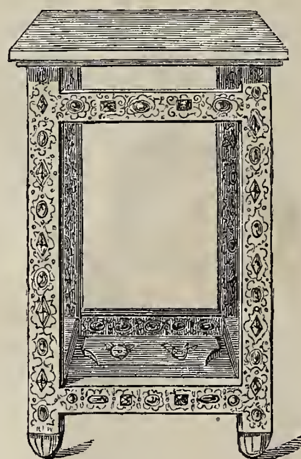
» Ainsi, cet appartement est ouvert de tous côtés, excepté lorsque l'on abat les rideaux qui sont attachés au haut des colonnes, en dehors, ce que l'on fait d'un côté et d'autre, selon l'heure que l'on sait que le roi y doit venir, soit le matin, soit le soir. Alors on les tire avec leurs cordons vers les plus proches de ces grands arbres du jardin, au tronc desquels on les attache; en telle sorte qu'à dix pieds haut de terre ils forment comme de larges parasols qui empêchent les rayons du soleil de donner dans cet appartement, sans ôter à ceux qui s'y rencontrent, ou assis ou debout, la vue libre de tous côtés. Les rideaux sont de toile rouge en dehors, doublés par dedans de fines indiennes peintes de couleurs très-gaies. Les bandes dont les rideaux sont renforcés, aussi bien que tous les cordons, sont de fleuret ou de grosse soie. Le corps de l'appartement est divisé en trois parties, séparées seulement par de petites balustrades de menuiserie richement dorées. Aux deux côtés sont deux salles longues chacune de trente-six pas et larges de seize; et entre les deux est une grande estrade élevée de quatre pieds, au milieu de laquelle une eau pure jaillit d'un bassin de marbre. Les deux salles des côtés étaient couvertes de beaux tapis de soie, et tout le long de l'espace on voyait des carreaux couverts de drap d'or et d'argent à fleurs. L'on voyait çà et là des crachoirs d'or massif. L'estrade n'avait que des tapis très-riches tissus d'or et de soie. Les carreaux d'alentour étaient de velours d'or, à fleurs et à feuillages. Il y avait de pareils crachoirs à ceux des autres salles, dont quelques-uns étaient garnis de petits rubis et de petites turquoises.

» En la place qui était destinée pour Sa Majesté, fut posé un petit matelas de brocart et d'argent, rempli de ouate très-fine, épais de quatre doigts et long d'environ trois à quatre pieds. Sur ce matelas on étendit une petite couverte aussi très-fine et très-mince, d'ouvrage des Indes, piquée d'or et d'un travail admirable. Cette petite couverture couvrait tout le matelas, et était arrêtée en bas, aux deux coins, par deux grosses pommes d'or massif couvertes de pierreries, qui étaient accompagnées de deux crachoirs aussi richement travaillés. A l'autre extrémité, on voyait un carreau dont le dessous était de drap d'or, avec de petites fleurs rouges et des feuilles vertes; le dessus était tout couvert de perles, de diamants, d'émeraudes et d'autres pierreries, qui rendaient un éclat merveilleux.

» Ce lieu était éclairé par quatorze lampes, toutes d'or massif, non suspendues, mais posées sur terre, comme nos flambeaux le sont sur des tables ou sur des guéridons. Ces lampes, en or de ducat, pesaient depuis soixante jusqu'à trente marcs. De ces quatorze, il y en avait huit dans le talaar du milieu et trois dans chacune des deux autres salles, où étaient encore huit flambeaux à deux branches, aussi d'or massif, et de trois à quatre pieds de hauteur.

» Ces préparatifs étant terminés, on apporta, au milieu du talaar, les quatre pièces principales, et qu'on peut dire en quelque sorte consacrées pour cette cérémonie.

» La première, un *qoursy*, ou siége qui sert de trône : c'est un petit tabouret carré. Sa hauteur est de trois pieds.



Le Qoursy ou Trône.

Le dessus, tout uni, sans aucune étoffe qui puisse rendre le siége plus mou, est de la même matière que le reste, je veux dire d'or massif assez épais; et les quatre piliers, avec les quatre pommes, sont couverts par-dessus l'or de petits rubis et de quelques émeraudes. Ce tabouret, hors les temps qu'il sert à cette cérémonie, se garde avec grand soin dans le trésor royal, qui est au donjon de la forteresse d'Ispahan. Il est si pesant que, quand on l'en tire, deux hommes à peine le peuvent porter.

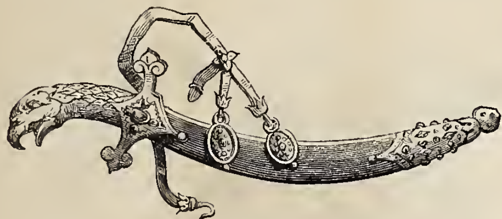
» La seconde pièce, un taag *(tadje)*, c'est-à-dire une espèce de bonnet ou de couronne. C'est, en effet, un bonnet plat, à peu près comme les mortiers des présidents du parlement. Il s'étrécit un peu vers le bas, et porte en son milieu une pointe qui semble sortir du dedans du bonnet, bien qu'elle n'y soit que cousue de fort près et très-proprement. L'étoffe de ce bonnet, que l'on avait préparé pour le nou-



Le Taag ou Tadje.

veau roi, était de fin drap d'or épais. Il était lié alentour par une des plus fines et légères toiles de coton qui se fasse dans les Indes, tissue d'argent sur les bords à la largeur de deux doigts. La pointe du tuyau était chargée d'une grosse applique de diamants qui la couvrait toute, d'où sortaient de petites chaînes de pierreries qui cachaient entièrement le reste du tour et venaient tomber sur le bonnet, lequel était aussi tout couvert de riches enseignes des plus belles pierreries de la couronne. Tout alentour s'élevaient des aigrettes de pierreries qui ne cédaient point aux autres. En quelques-unes, l'on voyait de petites plumes de héron et d'oiseau de paradis. Le *dhulbandt* (turban) était tout rempli de chaînes attachées aux aigrettes; et c'étaient des diamants, des rubis, des émeraudes et des topazes, qui formaient ces aigrettes et ces chaînes, lesquelles tombaient du haut en bas sur la toile de coton, pour la tenir ferme et empêcher qu'elle ne se déliât. Au-devant, et justement sur le front, éclatait une grande aigrette, beaucoup plus riche que tout le reste, autour de laquelle pendaient des perles et des diamants, et du haut sortaient trois tuyaux de pierreries dans lesquelles on avait mis de petites masses de plumes de héron.

» La troisième pièce était un *chemchir*, ou épée, dont la poignée et le fourreau, aussi bien que les boucles du ceinturon, étaient encore tout couverts de pierreries à proportion de la couronne.



Le Chemchir.

» La quatrième pièce était un *khandjar*, ou poignard persien. On ne voyait pas de quelle matière en étaient la garde et le fourreau, parce que l'abondance des pierres précieuses qui les chargeaient ne permettait pas aux yeux de l'apercevoir; mais il ne faut pas douter qu'elle ne fût d'or.



Le Khandjar.

» On mit ces trois pièces auprès du tabouret, et on les couvrit d'une riche toilette.

» Sa Majesté parut alors, sortant du bain et revêtue de ses habits ordinaires, mais les plus précieux qu'elle eût accoutumé de porter. Il s'assit en la place qu'on lui avait préparée, et en même temps ceux dont la présence était nécessaire à la cérémonie montèrent au *talaar*, et se rangèrent en cet ordre :

» Au côté droit de Sa Majesté, et quelque peu derrière, était l'eunuque Aga-Nazir, qui faisait l'office de *mehter*, ou grand chambellan, ayant pour cet effet à sa ceinture une petite cassette d'or, brillante de pierreries, où se gardent quantité de mouchoirs et de senteurs, pour en servir Sa Majesté quand elle en désire.

» Un peu plus derrière encore, paraissaient six enfants géorgiens, de l'âge de quinze à seize ans, qui étaient d'une beauté merveilleuse, comme sont presque tous les jeunes garçons de ce pays-là. Ils étaient placés de sorte qu'ils formaient comme une demi-couronne alentour du roi, se tenant debout, sans remuer les mains, qu'ils tenaient croisées sur l'estomac; ils portaient des vestes magnifiques de toile à fond d'argent rehaussé d'or.

» Au côté gauche du roi, qu'on estime chez les Perses le plus honorable, et au côté droit, étaient les principaux ministres, généraux, juges et savants de l'empire.

» Les salles des deux côtés étaient pleines d'officiers debout, prêts à exécuter les commandements de Sa Majesté.

» Le chef des astrologues et son collègue, ayant longtemps observé la constitution du ciel et la disposition des étoiles, vint enfin, vers les dix heures du soir, donner avis que le temps favorable pour couronner le roi n'était plus éloigné que de vingt minutes. Sa Majesté, là-dessus, ordonna au général duc de les conduire tous deux à prendre leurs places.

» Lorsqu'il ne resta plus que quelques moments à écouler de ces vingt minutes, le grand astrologue ayant fait un signe d'œil au général des mousquetaires, le roi se leva debout; les seigneurs qui étaient là assis se levèrent aussi, et en même temps le général se jeta aux pieds de Sa Majesté, s'inclinant jusqu'à terre; puis, tout à genoux, il tira de son sein et de dessous sa veste un petit sac où était la lettre que l'assemblée des princes envoyait au monarque. Il ouvrit le sac, il prit cette lettre, la baisa, la fit toucher à son front, la présenta à Sa Majesté, et se releva. Le prince, l'ayant reçue, la lui rendit aussitôt, et lui commanda de la lire : ce qu'il fit tout haut distinctement et posément, afin que tous ceux qui assistaient à la cérémonie pussent entendre ce qu'elle contenait, et apprissent que les grands de l'État, tout d'une voix, avaient élu ce prince pour roi de Perse; qu'ils le reconnussent pour tel, et pussent aussi en rendre témoignage s'il en était besoin. Comme il eut achevé de la lire, le roi lui commanda de faire venir l'ancien de la loi, ce qu'il fit; et alors ce seigneur ancien, s'étant approché de Sa Majesté, se jeta à ses pieds, et après le salut accoutumé, tel que nous l'avons décrit, il se releva, et prit de la main du général la lettre qui venait d'être lue, pour la reconnaître et l'autoriser, vérifier les sceaux, et attester que cette lettre était véritable; car c'est à lui que cette reconnaissance appartenait comme chef de la loi et du spirituel. L'ayant prise et portée à sa tête par respect, il la lut et regarda les sceaux, puis l'alla remettre devant le roi, avec trois inclinations de tête, après qu'il se fut mis à genoux. Par cette humble posture, il montrait qu'il approuvait cet écrit, et que l'élévation du prince à l'empire était légitime. Pendant que le juge spirituel était occupé à cela, le général des mousquetaires écoutait la résolution que prendrait Sa Majesté sur la demande qu'il lui avait faite du nom qu'il lui plairait de porter, et si c'était sous celui qu'elle avait déjà, ou sous quelque autre nouveau, qu'elle voulait être couronnée. Le prince répondit que, pour changer de qualité, il ne voulait point changer de nom, et qu'il retenait celui de *Sefié* (Séfy), qui lui avait été donné dès ses premières années [1]. Le général rapporta cette volonté du roi à l'ancien de la loi, qui s'était relevé des pieds du prince, et y avait laissé la lettre. Ces deux seigneurs à l'instant, l'ancien de la loi à droite, le général des mousquetaires à la gauche, conduisirent Sa Majesté au petit siége d'or, servant de trône, qui était au milieu de la salle, sur lequel l'ancien de la loi la pria de s'asseoir, le visage tourné vers le *kaabah*, ou oratoire de la Mecque. Alors l'ancien de la loi, s'étant assis sur ses talons, à quelques pas de Sa Majesté, découvrit la couronne, l'épée et le poignard, et ensuite prononça une prière

[1] Il changea ce nom de Séfy pour celui de Soliman dans l'année 1668, et se fit alors couronner une seconde fois, avec l'espérance de conjurer une maladie attribuée à la malignité du signe qui avait présidé à son premier couronnement.

à Dieu, qu'il commença par une confession de foi en abrégé, et finit par une bénédiction sur les ornements royaux destinés à la cérémonie du couronnement. Elle ne dura pas plus de demi-quart d'heure; et s'étant relevé, il prit l'épée, la ceignit au côté gauche de Sa Majesté, et lui mit le poignard au côté droit. Ensuite, ayant fait signe au grand chambellan d'ôter la toque de dessus la tête du roi, il mit en place le *tadje,* ou la couronne, en prononçant quelques versets de l'Alcoran.

» Il finit et laissa la place à Myrza-Réfyi, grand et savant docteur, qui se présenta pour faire le *khothbéh.*

» Au moment où l'on entendit prononcer *Sséfy* (¹), tous ceux de l'assemblée à l'envi firent retentir leurs acclamations par ce cri de joie ordinaire : *In chaa Allah!* (Ainsi soit-il, Dieu le fasse!) Ce que chacun répéta par cinq ou six fois. Après quoi, le *cheyk-el-islam,* ou l'ancien de la loi, alla le premier se mettre à genoux devant le roi, et, baissant le front par trois fois jusqu'aux pieds de Sa Majesté, il prononça encore une seconde bénédiction en peu de paroles.

» Après lui, tous les grands de l'assemblée, chacun en son rang, vinrent rendre leurs respects au monarque par les trois inclinations accoutumées.

» Le général des mousquetaires, ayant ensuite parlé quelques moments à l'oreille de Sa Majesté, commanda en son nom, entre plusieurs choses de moindre importance, ces quatre principales :

» La première, qu'on jouât des instruments de musique et de guerre dans les deux balcons qui sont au haut de ce grand bâtiment, ce qui fut à l'instant exécuté; et ce tintamarre d'instruments, qui ressentait plus la guerre que la musique, dura vingt jours entiers sans aucune discontinuation, et sans que la nuit l'interrompît. On observa ce nombre de vingt jours à cause des vingt années qui faisaient l'âge du nouveau monarque.

» La seconde fut qu'on eût tout présentement à fournir le palais de la garde ordinaire.

» La troisième chose fut qu'on allât, en toute diligence, faire effacer le nom d'Abbas de dessus les sceaux et les cachets de l'État, et qu'on y gravât celui de Séfy.

» La quatrième, que tous les coins de la monnaie fussent rompus, et d'autres taillés, avec cette inscription sur l'un des côtés :

« Zibad hestié chae Habas sanié,
» Safie zad Xikkeh saheb Karanie. »

C'est-à-dire : « Après que schah Abbas II a cessé d'être, Séfy, maître de la conjonction, a frappé monnaie. » Au-dessous, il y avait : *Zarby sefahaan hazar haftad ou heft.* « Frappé à Ispahan, l'année de l'hegereh 1077. »



Costumes de Dames persanes en 1666, d'après Chardin.

Il était près de minuit quand cette cérémonie fut achevée.

Le peuple apprit seulement le lendemain matin qu'il avait un nouveau roi. Du reste, personne, d'après le témoignage de Chardin, ne parut ni triste, ni joyeux :

Me fera-t-on porter double bât, double charge?

L'année suivante, cette indifférence s'émut un peu par suite de la cherté des vivres, de la guerre et des maladies. « Bientôt, dit encore Chardin, il n'y eut personne qui ne se sentît des misères qu'un mauvais gouvernement peut causer, lorsque le prince ne songe qu'à se divertir et à contenter ses passions, et que les plus puissants, à son exemple, se donnent la licence de tout faire, sans suivre d'autre loi que celle de leurs volontés. »

Soliman était un peu moins vicieux qu'Abbas, mais aussi moins intelligent. La décadence de la Perse, préparée par le despotisme du père, se fit sentir rapidement sous le règne du fils, qui régna jusqu'en 1694, et eut pour successeur Hussein, vaincu et remplacé, en 1772, par Mir-Mahmoud, chef des Afghans.

(¹) Le nom du roi, dernier mot de la prière.

STATUES DE MEMNON.

Voy. la Table des vingt premières années.



Les statues de Memnon. — Dessin de Gérome, fait en Égypte, d'après ces monuments, en 1856.

La description la plus récente de ces monuments est celle qu'en a faite M. Barthélemy Saint-Hilaire, dans ses *Lettres sur l'Egypte*, écrites en 1856. Ce savant académicien a vu les statues de Memnon presque dans le même mois que M. Gérome : on ne peut donc désirer de voir réunies une représentation et une description de ces colosses célèbres qui se rapportent mieux l'une à l'autre et qui offrent plus de garanties de fidélité. Cette rencontre est en partie ce qui nous a décidé à revenir sur un sujet déjà traité dans ce recueil, il y a vingt-quatre ans, mais avec une exécution moins satisfaisante et un texte moins complet.

... En quittant Gournah, dit M. Barthélemy Saint-Hilaire, nous nous dirigeâmes, à travers une plaine alors à sec et assez souvent inondée par le Nil, vers les deux colosses dits de Memnon. La fameuse statue vocale est la première que l'on rencontre en venant du nord, comme nous le faisions à ce moment. Je suis monté dessus, ou plutôt sur le

piédestal, et j'ai lu sur l'orteil gauche quelques-unes des inscriptions grecques qu'a si bien expliquées la sagacité de Letronne, qui n'était jamais allé en Égypte, mais qui les connaissait par la copie exacte et définitive qu'en avait faite le consul anglais Salt, avec plus de soin que tous ses devanciers.

Ces inscriptions, sur le piédestal et les jambes, sont au nombre de soixante-douze en tout, grecques et latines, datées et non datées. La première est de l'an 64 après Jésus-Christ, l'an X du règne de Néron; la dernière est de cent trente ans plus tard, du règne de Septime Sévère, qui fit restaurer le colosse.

Il y a peu de ces inscriptions qui soient vraiment curieuses, soit par les personnages dont elles rappellent le nom, soit par le style dans lequel elles sont exprimées. Des familles entières faisaient la partie d'aller entendre la statue parlante. On se levait de grand matin pour arriver à temps et ne pas manquer le moment propice. C'était toujours au lever du soleil que la voix résonnait. Tantôt c'est la mère et la fille qui tentent l'épreuve, tantôt le mari et la femme avec leurs enfants, ou sans leurs enfants, qu'alors ils regrettent. Le plus souvent ce sont des militaires qui se rendent aux devoirs de leur charge, ou qui en reviennent, dans la haute Égypte. Il y a tel officier de la 3ᵉ légion qui se vante d'avoir ouï le colosse dix ou douze fois. Presque tous les préfets de la province d'Égypte y ont écrit leurs noms plus ou moins connus.

La plus récente de toutes ces inscriptions est celle d'Ulpius Premianus, préfet de l'Égypte, l'an III de Septime Sévère, au mois de février de l'année 194 de notre ère.

La plus illustre est celle de l'empereur Adrien, qui alla, vers la fin de l'année 130, passer un mois à peu près dans la haute Égypte, avec sa femme, l'impératrice Sabine.

Les noms d'Adrien, en lettres moitié grecques, moitié latines, et celui de Sabine, en grec, se lisent très-distinctement encore. Il paraît que, parmi les courtisans, il y avait une femme poëte, nommée Balbilla, qui accompagna les augustes personnages pour entendre la statue, et qui fut chargée de consacrer par des vers cet important souvenir.

La troisième est trop mutilée pour qu'on puisse la déchiffrer tout entière.

De Julia Balbilla, — quand l'auguste Adrien entendit Memnon.

C'est bien vrai qu'on entend l'Egyptien Memnon
Parler quand le soleil l'éclaire d'un rayon.
Dès qu'il vit Adrien qui devançait l'aurore,
En lui disant : Bonjour ! il montra qu'il l'honore.
Puis, quand Phébus, guidant ses coursiers lumineux,
Partageait par moitié l'ombre tombant des cieux,
Memnon, aussi bruyant que l'airain que l'on touche,
Répéta le bonjour, par trois fois, de sa bouche.
Adrien, à son tour, le salua trois fois.
Balbilla fit ces vers pour célébrer la voix,
Et prouver, en disant ce qu'elle vient d'entendre,
Combien l'amour des dieux pour Adrien est tendre.

Voici la seconde inscription. Cette fois, Balbilla était avec Sabine toute seule; l'empereur n'était pas venu. Elle s'était déplacée une première fois sans pouvoir rien entendre. En revenant de nouveau, elle fut plus heureuse; et Balbilla célèbre ce succès :

Ici, moi, Balbilla, j'entendis le doux son
Que rend, sous ce rocher, Phaménoth ou Memnon.
J'étais avec Sabine, à tous les cœurs si chère,
Et le soleil levant commençait sa carrière.
L'an quinze d'Adrien, dont je suivais la cour;
Le mois d'athyr comptait son vingt-cinquième jour.

La pièce la mieux tournée, peut-être, est celle d'un certain Asclépiodote, qui s'intitule lui-même poëte, et qui était peut-être un des poëtes du Musée, en même temps qu'il était intendant impérial *(epitropos)*.

D'Asclépiodote.

Thétis, tu vois Memnon qui vit et parle encore,
Réchauffé par les feux de sa mère l'Aurore,
Sur la rive où le Nil, près des monts Libyens,
Coupe les murs de Thèbe aux portiques anciens;
Tandis que ton Achille, aux bords de Thessalie
Ou dans les champs troïens, est muet et sans vie.

Balbilla n'est pas la seule femme qui ait fait des vers à Memnon; il y en a plusieurs autres, et une en particulier qui se nomme Tribulla. Ces dames romaines se servaient donc de la langue grecque aussi facilement, et mieux peut-être, que de la leur. Je pourrais citer encore, si déjà je n'avais tant cité, l'inscription d'un Gemellus qui vint voir le colosse en compagnie de sa femme et de ses enfants. Cette inscription est une des moins mauvaises.

Parmi les auteurs de l'antiquité, c'est Strabon qui a parlé le premier de ce son merveilleux que rendait la statue, et qu'il entendit en compagnie d'Ælius Gallus, le gouverneur de l'Égypte. Mais il avait trop de bon sens pour être dupe d'une supercherie; et il exprime ses doutes en disant qu'il n'a pu discerner si le bruit venait du piédestal, ou de la statue, ou de ceux mêmes qui étaient près de sa base en escortant les visiteurs. Strabon ne prononce pas ce nom de Memnon, dont il est assez difficile d'expliquer l'origine toute grecque. Mais, moins d'un siècle après lui, Juvénal, qui fut exilé et mourut, dit-on, à Syène, dans la haute Égypte, en parle, ainsi que Pline.

Pausanias, à la fin du second siècle, ne connaît qu'Amunoph et non pas Memnon. Il paraît donc que les Grecs avaient la vraie tradition; et, d'après les hiéroglyphes que le colosse, moitié granit, moitié grès, porte sur le dos, Champollion affirme que c'est la statue d'Aménophis ou Aménoph, de la dix-huitième dynastie, qui régnait vers l'an 1680 avant l'ère chrétienne. C'est à peu près ce que rapportaient, d'après la tradition, les Thébains qu'interrogeait Pausanias.

Du temps de Strabon, la statue était déjà endommagée, et il avait fallu la restaurer. Il paraît assez probable que c'est seulement à dater de cette époque qu'elle résonna. Maintenant que, par la main des hommes ou par suite d'un accident, une fente règne le long de cette statue par derrière, et qu'on peut s'introduire dans le haut vers la partie qui correspond à la poitrine, on obtient un son pareil à celui d'une cloche en frappant avec une pierre sur un point déterminé. C'est ce que M. de Lesseps nous procura le plaisir d'entendre nous-mêmes en faisant monter un Arabe dans la fissure. L'Arabe rapporta même un fragment de la pierre sur laquelle il frappait.

Mais ce n'est pas de là que venait le son dans l'antiquité, puisque cette partie du colosse était brisée. Il ne faut pas croire non plus à une fraude, comme Strabon semblait le supposer. L'explication de la statue parlante est beaucoup plus simple. Le mémoire de Letronne a donné la solution complète et irréfragable.

Le colosse était de granit comme son voisin. En l'an 27 avant notre ère, il fut cassé, et à peu près à la hauteur du ventre, par un tremblement de terre. C'est à dater de cette époque que la statue résonna. La nature de la pierre, brèche composée de matériaux hétérogènes que reliait une pâte siliceuse très-dure, était telle que sous les brusques changements de température elle faisait entendre des craquements intérieurs, comme le soufre quand la main l'échauffe. Ces brusques changements avaient lieu quand le soleil paraissait en amenant la chaleur, après les nuits très-fraîches de ce climat. Un phénomène identique a été mille fois constaté, soit pour des pierres d'Égypte, soit dans d'autres contrées. Seulement cette curiosité naturelle assez vulgaire se rencontrait ici dans une statue; et, l'imagina-

tion aidant, on eut bientôt inventé la légende de Memnon, parce que le lieu se nommait les *Menoonia*, par corruption d'un mot égyptien, *Mannoum*, qui signifie tombeau.

On était resté assez longtemps sans remarquer ce son étrange; et il fallut une cinquantaine d'années au moins pour qu'on s'aperçût qu'il se produisait. Lorsque, plus tard, Septime Sévère, par superstition peut-être et pour honorer Memnon, fit réparer le colosse avec cinq énormes blocs de grès qui y sont encore, la voix cessa tout à coup. C'était une sourdine mise au colosse; la vibration fut arrêtée, et la statue redevint muette. La piété de Septime Sévère avait manqué son coup : en voulant refaire Memnon, il l'avait détruit.

Mais si l'antiquité a été crédule, elle a été sincère et véridique; il est bien certain que, durant deux cents ans à peu près, on entendit la voix ou plutôt le son; seulement, la voix n'était pas celle de Memnon, fils de l'Aurore. Le fait était très-réel, mais l'explication était extravagante. Ce n'est pas la seule fois que les choses se sont passées ainsi. Que d'exemples on pourrait en citer, plus fâcheux que celui-là!

Ces deux colosses, qui dominent aujourd'hui la plaine comme il y a quatre mille ans, et que la fureur de Cambyse a respectés, n'étaient pas seuls à ce qu'il paraît. M. Wilkinson ne doute pas qu'ils ne fussent le commencement de cette rue Royale dont parlent quelques papyrus, et qui allait de l'Aménophéion jusqu'au Nil, en face de Louqsor. On traversait le fleuve en bac. Des débris d'autres colosses, au nombre de dix-huit ou vingt, sont encore épars dans la plaine; et la conjecture de Wilkinson a une forte vraisemblance. La ville de Thèbes s'étendait sur les deux rives; et il fallait bien, en effet, comme il le suppose, que toutes ces constructions fussent reliées les unes aux autres pour former un tout. Champollion trouve que le palais d'Aménophis, d'après les fragments qui en restent, ne devait pas être moins grand que Karnak; et l'on est de son avis en parcourant ces ruines. Il paraît qu'Aménophis, longtemps avant Osiris Ier, longtemps avant Sésostris, avait fait la guerre à des peuples de l'Asie; et les hiéroglyphes déchiffrés sur ces morceaux épars de colosses brisés attestent qu'ils représentaient les rois vaincus par le Pharaon. Ces colosses secondaires n'avaient que vingt pieds de haut, tandis que celui du vainqueur était le triple.

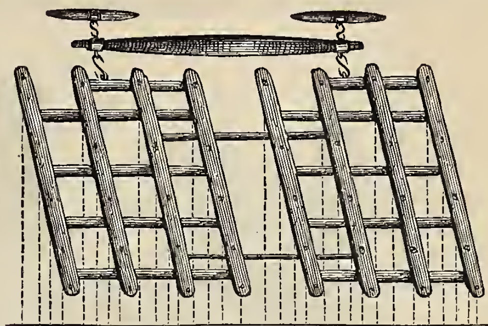
UNE FERME DE LA BRIE FRANÇAISE.

Fin. — Voy. les Tables des tomes XXII, XXIII, XXIV.

LA HERSE. — L'ÉCURIE. — LES ÉTABLES A PORCS. LA FOSSE A FUMIER.

Avant de terminer notre visite dans la ferme de M. X..., nous avons un mot à dire d'un instrument très-important que nous aperçûmes appendu sous un abri, à l'entrée des écuries. C'était une herse en bois armée de dents en fer. Ces dents sont enchâssées dans le châssis de la herse, suivant une disposition calculée à l'avance. Dans beaucoup de contrées arriérées, on fabrique, tant bien que mal, un cadre en bois, garni de traverses sur lesquelles on place des dents quadrangulaires ou triangulaires à peu près au hasard. Dans la herse que nous avions sous les yeux, les dents avaient la forme du coutre. Ces coutres ou couteaux étaient disposés de façon à ce que chacun d'eux pût faire une raie particulière et parallèle aux petits sillons tracés par les autres coutres. Les signes pointillés de la figure que nous donnons indiquent la trace que doit laisser après lui cet instrument.

Cette herse est d'origine anglaise; elle est connue sous le nom du comté où elle a été d'abord employée, le Berwickshire. Elle affecte la forme d'une losange; l'attache est placée près de l'angle obtus. Au reste, c'est, à peu de chose près, notre herse Valcourt, la meilleure des herses fran-



Herse du Berwickshire.

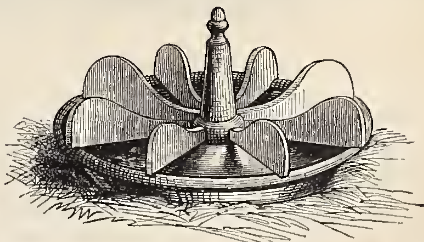
çaises; seulement, les Anglais, au moyen d'un long jalonnier, accouplent leurs herses au nombre de deux, trois et quelquefois quatre. Celle de la ferme de M. X... était double. M. Howard avait exposé, en 1855, une herse en fer qui était triple.

Les herses accouplées offrent de sérieux avantages; elles embrassent une plus grande étendue de terrain, et permettent aux coutres dont elles sont armées de suivre toutes les ondulations du sol.

Nous entrâmes dans l'écurie où se trouvaient deux magnifiques attelages de chevaux percherons. M. Ch. Jacque a dessiné pour nous trois de ces animaux (voy. p. 84). Le cheval percheron est un des plus illustres produits de la France agricole. Le centre de la production est dans les départements de Loir-et-Cher et d'Eure-et-Loir. Ces chevaux conviennent particulièrement à l'agriculture des pays à terres fortes et produisant des fourrages succulents. Ils sont vigoureux et rapides à la fois; ils avaient, avant l'invention des chemins de fer, le privilége de conduire ces lourdes diligences, dont la course devenait très-rapide lorsqu'elles approchaient de Paris.

Derrière l'écurie se trouvait la porcherie. Nous signalerons, en passant, l'introduction d'un nouvel ustensile que nous remarquâmes dans la cour pavée de la porcherie. C'était une auge circulaire en fonte, inventée en Angleterre, par M. Crosskill.

Les porcs sont d'une gloutonnerie devenue proverbiale; ils y joignent un instinct de férocité souvent très-dangereux dans les porcheries, où plusieurs animaux de cette espèce se trouvent réunis. C'est surtout au moment des repas que leur voracité amène entre eux des querelles qui deviennent meurtrières. Quand ils mangent dans la même auge, il leur semble qu'ils n'en auront jamais leur suffisance, et c'est à qui chassera de la table commune ses voisins indiscrets.



Auge circulaire, à compartiments, de M. Crosskill.

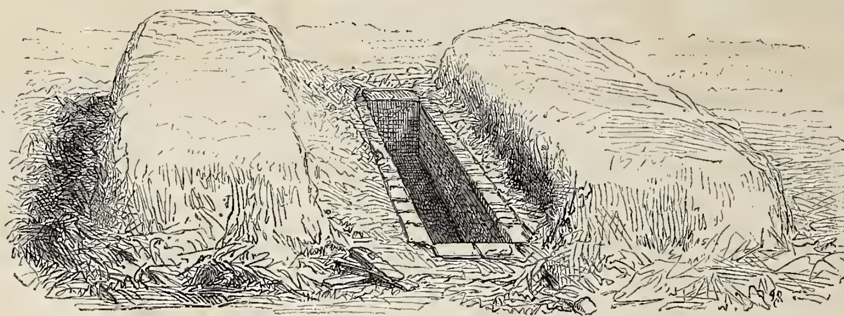
Les faibles mangent peu et dépérissent; s'ils osent résister, leurs commensaux, furieux, leur font quelquefois de graves blessures.

M. Crosskill a inventé une auge très-simple, en fonte, —

ces gloutons *mangent* les auges en bois, — qui obvie parfaitement à ces inconvénients.

L'auge de M. Crosskill a sept, huit ou dix compartiments. C'est une vasque en fonte. Au centre est un pivot autour duquel tourne une pièce de fer centrale, d'où rayonnent sept, huit ou dix parois formant autant de petites stalles. Chaque porc est ainsi obligé de manger ce qui se trouve dans le compartiment où il a plongé son grouin; il ne voit pas son voisin, et, dans tous les cas, ne peut ni le déranger ni le mordre. Ses coups de boutoir n'ont d'autre résultat que de faire tourner les parois de séparation autour du pivot, mais le mouvement est ordinairement enrayé par la tête des autres porcs, qui opposent de la résistance.

Chevaux percherons à l'écurie. — Dessin de Ch. Jacque.



Fosse à fumier.

En Angleterre, cette auge, qui avait été d'abord inventée en vue de l'élève des jeunes porcs, est aujourd'hui appliquée à ceux qu'on engraisse pour la boucherie.

Auprès de l'espèce d'enclos formé par les écuries, les étables et les porcheries, se trouvaient les fumiers de la ferme.

La formation et la conservation des fumiers est une des plus importantes opérations de la ferme. La disposition des fumiers de M. X... indiquait une préoccupation sérieuse pour éviter les pertes que subit d'ordinaire, dans les fermes, cet élément puissant de la fécondité du sol. Cependant, elle laissait encore à désirer.

Il y avait deux tas de fumiers. On avait creusé entre eux un fossé long et étroit, d'un mètre environ de profondeur, et revêtu de maçonnerie au ciment romain. Le sol sur lequel reposaient les fumiers était aussi rendu imperméable sur un pavé garni de ciment; il allait en pente des deux côtés du fossé, de façon à ce que les jus fussent recueillis dans cette fosse. De temps en temps, à l'aide d'une pompe

portative, on arrosait les fumiers avec les jus de la fosse.

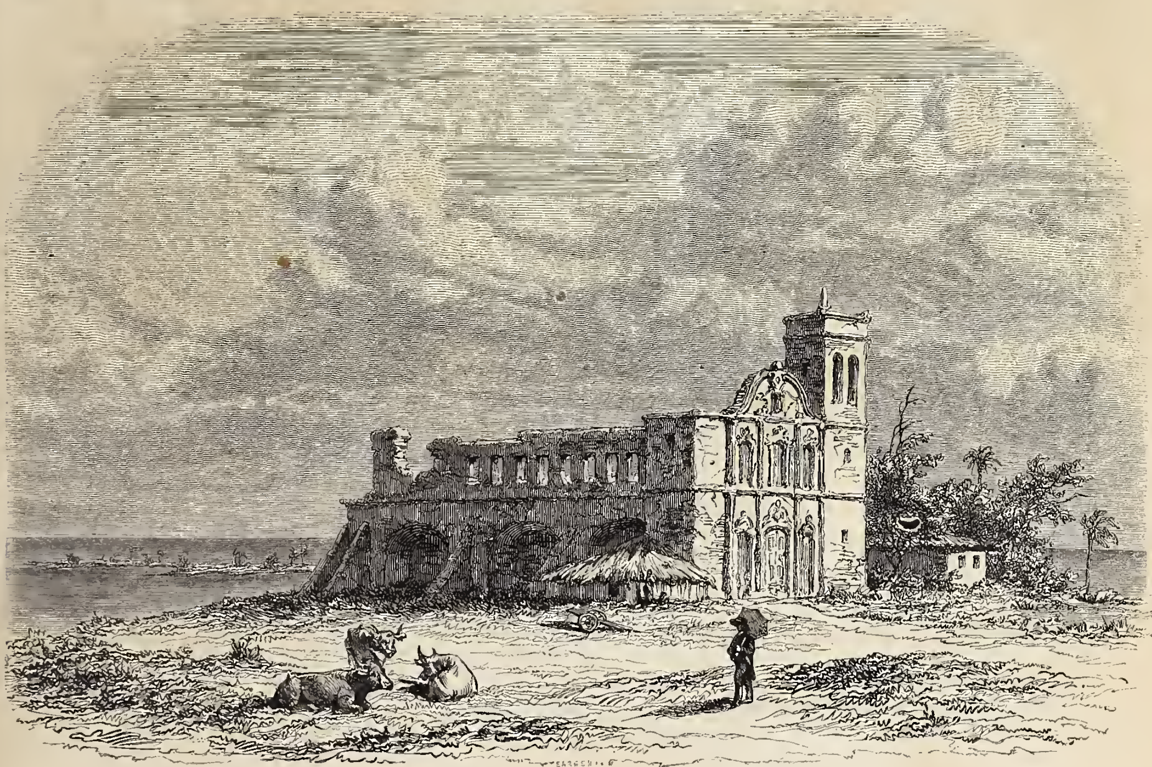
Si nous comparons cette disposition aux tas de fumier qu'on abandonne aux portes des étables et dont les jus se perdent dans la terre ou dans les ruisseaux sans profit pour personne, on conviendra que c'était un grand progrès. Mais on fait encore mieux aujourd'hui dans certains pays et dans certaines fermes, comme nous aurons occasion de le voir dans d'autres études. Les pluies torrentielles inondaient le fumier, pouvaient faire déborder les fossés et délayer le purin dans une trop grande quantité d'eau. Cette fosse à ciel ouvert devait, dans les jours de sécheresse, devenir complétement à sec par l'évaporation. Il y avait donc une foule d'objections à faire à propos de cet emménagement, objections qui disparaissent devant les constructions et les méthodes nouvelles que la science agricole a enseignées aux praticiens.

La ferme de M. X..., quoique organisée dans une heureuse pensée de progrès, est encore bien loin des exploitations agricoles qui peuvent aujourd'hui servir de types et de modèles. Chose étrange en France! ce n'est pas dans les environs de Paris qu'il faut aller chercher les instruments les meilleurs, ni les méthodes de culture les plus perfectionnées.

ANCIENNE ÉGLISE DES JÉSUITES,

A SAINT-PAUL DE LOANDA.

Ce fut en 1574 seulement que le gouvernement portugais résolut de fonder un établissement durable sur la côte de l'Afrique occidentale; il arma une escadre de sept navires, dont le commandement fut confié au petit-fils de cet intrépide Barthélemy Dias, qui, le premier, avait doublé le cap des Tempêtes. Paulo Dias de Novaes n'avait sous



Restes de l'Église des Jésuites, à Saint-Paul de Loanda. — Dessin de Karl Girardet, d'après M. de Folin.

ses ordres que sept ou huit cents hommes; mais il accomplit en quelques années des choses si prodigieuses, il rendit de tels services comme capitaine et comme administrateur, qu'il serait bien juste qu'un reflet de la renommée populaire dont jouit son aïeul se rattachât à son nom. Il n'en est rien cependant; la mémoire de ce grand homme a complétement péri en Europe, et toutefois, comme le fait observer un historien national, il n'y a pas un monument, pas une route, pas un ouvrage d'utilité publique, qui ne se lie par quelque point, encore aujourd'hui, à tous les souvenirs qu'a laissés Dias de Novaes dans ces régions lointaines. Avant d'accomplir ses mémorables conquêtes sur le continent africain, il débarqua d'abord sa petite armée sur l'île de Loanda; les premiers jésuites missionnaires qui eussent visité ces régions profitèrent de l'expédition du hardi capitaine pour fonder une maison de leur ordre, et cet établissement primitif eut lieu dans l'île où, selon le père Guerreiro, on comptait déjà, à la fin du siècle, 20 000 chrétiens, nombre peut-être un peu exagéré. En 1576 ou 1578, le capitaine général résolut d'édifier sur le littoral du continent même la capitale d'une colonie qui s'établissait plus régulièrement. La ville s'éleva comme par enchantement, et prit le nom de Saint-Paul de Loanda, du nom patronymique de celui qui l'avait bâtie. Les constructions religieuses ne manquèrent pas à la cité de Paulo Dias; nous supposons cependant que les plus somptueux édifices consacrés au culte ne datent guère, dans cette ville, que de l'année 1626. A cette époque, la ville de Saint-Paul de Loanda prit tout à coup une importance qu'elle n'avait pas eue jusqu'alors; l'église métropolitaine du Congo y fut transférée. Dès lors les jésuites y multiplièrent leurs établissements. Enfin, le 30 mars 1684, une ordonnance royale établit à Loanda un collége où douze noirs devaient faire leurs études théologiques pour aller prêcher ensuite l'Évangile dans l'intérieur. C'est entre cette date et celle de la fondation qu'il faut fixer l'époque de véritable splendeur de l'église collégiale des jésuites. En 1681,

Cadornega écrivait : « C'est une construction magnifique; elle pourrait compter entre les plus somptueuses de l'Europe par sa grandeur, par l'ornementation de ses chapelles, par ses peintures, ses retables dorés, ses lampes et ses flambeaux d'argent. »

Il est évident, d'ailleurs, que les restes de l'église des Jésuites n'appartiennent pas au seizième siècle; ils sont postérieurs à l'époque désastreuse où le jeune roi de Portugal perdait sa couronne dans le champ d'Alcaçar-Kébir, tandis que son lieutenant Dias de Novaes assurait l'adjonction d'innombrables provinces au pays dont la ruine venait d'être consommée [1]. Cette église, jadis si riche, a le caractère uniforme que la compagnie de Jésus conservait à tous ses monuments religieux, et dont la fameuse bulle de 1767 a fait tant de ruines prématurées. Que l'on voyage sur les bords de l'Uruguay, ou que l'on pénètre dans les villes à moitié détruites du Malabar, que l'on s'arrête devant une église en décadence de la Malaisie, ou que l'on se prenne à regretter les efforts qu'il a fallu faire dans le pays des grossiers fétiches pour y dresser un temple de quelque étendue, si ce sont les jésuites qui ont soumis au christianisme les peuples de ces contrées, le simple aspect de leurs monuments vous l'apprendra. Cette église collégiale, prête à joncher le sol de ses derniers décombres, ne donne pas seulement une idée du degré de puissance auquel l'ordre des jésuites était parvenu dans le pays de Loanda, ses vestiges pleins de grandeur se rattachent à des souvenirs historiques vraiment curieux. Ce fut là qu'Anna-Ginga, la souveraine de Matamba, la femme reine et prêtresse, dont aucune créature n'égala la férocité, vint chercher quelque soulagement aux tourments que lui infligeait sa conscience. Chrétienne dès 1626, ballottée entre toutes les croyances, puis relapse, après avoir exigé qu'on l'adorât comme une déesse, cette reine, parvenue au faîte de la puissance, s'humilia comme une pénitente. Pour la seconde fois, l'église des Jésuites la revit, en 1680, revêtue d'une pompe sauvage qu'elle allait abjurer. Quelques mois plus tard, elle mourait, et don Francisco Guterres Ginga lui succédait sur un trône que de nouveau il allait ensanglanter.

LA CÉRÉMONIE DU PARANYMPHE.

En 1700, on était jeune étudiant à vingt-six ans; on ne suivait alors les cours de la Faculté de médecine qu'avec le diplôme important de *maître ès arts*, diplôme qui indiquait une connaissance parfaite des langues, des lettres et de la philosophie.

Les trois grades nécessaires étaient le *baccalauréat*, précédé des études élémentaires; la *licence*, après les études supérieures; le *doctorat*, témoignage d'une instruction complétement perfectionnée.

Après trois années de travail et d'épreuves sévères, on devenait bachelier; une nouvelle année et de nouveaux examens permettaient d'espérer et d'obtenir le *baccalauréat émérite*, et de solliciter de la Faculté les honneurs du *paranymphe*.

La cérémonie pompeuse du paranymphe faisait le bonheur de nos vieux maîtres et de leurs élèves; tout le monde y prenait part dans l'École, et c'était un des grands jours de la Faculté.

Ce n'était pas un grade que le paranymphe, mais une très-grande distinction que la Faculté accordait aux *bacheliers émérites* à la fin de leurs études élémentaires; elle imposait aux candidats l'obligation de défendre des thèses publiques, comme on le fait, de nos jours, dans les concours de l'agrégation.

Quelques jours avant la cérémonie, les bacheliers émérites en costume, précédés des bedeaux et des appariteurs revêtus de leurs insignes et portant leurs masses, sortaient de l'École, traversaient Paris, se rendaient au Parlement et chez tout ce qu'il y avait d'illustre à la cour ou dans l'armée, les invitant à honorer de leur présence l'acte important de la Faculté.

Dans le cours de ces visites, visiteurs et visités parlaient la langue de Pline et de Celse, c'était l'usage; mais, par exception *écrite aux statuts de l'École*, M. le *prévôt des marchands* et MM. les échevins de la ville de Paris écoutaient seuls une harangue en français : ils avaient droit à ce privilége; on peut aussi supposer que c'était de la part de la Faculté une courtoisie nécessaire.

L'objet de cette cérémonie, à laquelle on conviait tant de témoins, était exprimé par la mystérieuse dénomination de *paranymphe :* nom qui signifiait poétiquement la première entrevue de l'adepte avec la nymphe de la science, sa fiancée.

Un nouvel intérêt s'ajoutait encore à la solennité de ces séances : on n'y ménageait pas toujours son prochain; mais, s'il arrivait que la malice y lançât des paroles aigres ou amères, une coutume toute lénitive en édulcorait la saveur. A la fin de la séance, des gâteaux, des confitures, des dragées, *bellaria*, circulaient dans la salle, en abondance, *plenis patellis*, aux frais des bacheliers [1].

Les climats influent plus ou moins sur le goût des peuples. En Grèce, par exemple, tout est suave, tout est adouci, tout est plein de calme dans la nature comme dans les écrits des anciens. On conçoit presque comment l'architecture du Parthénon a des proportions si heureuses, comment la sculpture est si peu tourmentée, si paisible, si simple, lorsqu'on a vu le ciel pur et les paysages gracieux d'Athènes, de Corinthe et de l'Ionie. Dans cette patrie des muses, la nature ne conseille point les écarts; elle tend au contraire à ramener l'esprit à l'amour des choses uniformes et harmonieuses.

CHATEAUBRIAND.

ROLET.

J'appelle un chat un chat, et Rolet un fripon.

Ce Rolet, si nettement dénoncé à l'opinion publique par Boileau, était avocat. Au palais, on l'appelait *l'Ame damnée*, et le président Lamoignon, quand il voulait exprimer le plus grand mépris pour quelqu'un, avait coutume de dire : « C'est un Rolet. » Le satirique Régnier, et Furetière, auteur du *Roman bourgeois*, ont également flétri Rolet, mais sans oser le nommer. Boileau lui-même eut quelque regret d'avoir attaqué cet homme si ouvertement. Dans la deuxième édition de ses Satires, il fit une note pour dire que le Rolet dont il avait voulu parler était un hôtelier du pays blaisois. Or, il se rencontra, par grand hasard, qu'il existait en effet dans ce pays un hôtelier de ce nom : le pauvre homme réclama. Un nommé Besongue avait fait jouer aussi à Rouen une comédie intitulée : *le Moulin de Bouillé*, où Rolet était mis en scène. Du reste, Rolet fut atteint par un châtiment plus direct et plus cruel encore. En 1681, on le condamna

(1) Paulo Dias de Novaes mourut en 1591. Le noir le plus célèbre qui ait pris naissance dans ce pays se glorifiait aussi de s'appeler Paulo Dias; il mourut vers 1639, et fit en mer des actions si prodigieuses, durant les guerres avec la Hollande, que Philippe III le nomma capitam-mor de l'armée noire et *tandala* ou chef supérieur du royaume d'Angola. Son vrai nom était *Musumgo-a-Amga;* il eut un fils qui entra dans l'église et fut l'honneur du clergé noir. (Voy. Cadornega, *Guerras angolanas;* mss. de la Bibl. imp., 3 vol. in-fol.)

(1) Natalis Guillot, Discours prononcé dans la séance de rentrée de la Faculté de médecine de Paris, le 15 novembre 1856.

à neuf ans de banissement pour faux, et à 4000 francs de réparation civile; mais on lui fit grâce du bannissement. Il ne pouvait plus exercer sa profession; il demanda et obtint à grand'peine une place de garde au château de Vincennes: ce fut là qu'il vieillit et mourut [1].

Il est à noter que le vers de Boileau fut publié antérieurement à la condamnation de Rolet. Sous la législation actuelle, l'illustre satirique eût été exposé à se voir condamner lui-même comme calomniateur, malgré la détestable réputation de Rolet.

LA CHIMIE SANS LABORATOIRE.

DE QUELQUES COMPOSÉS DU SOUFRE.

Suite. — Voy. p. 23.

II. *Acide sulfhydrique et sulfure de carbone.* — L'acide sulfhydrique ou hydrogène sulfuré, anciennement appelé *gaz puant*, se reconnaît aisément à son odeur d'œufs pourris. Il est tellement vénéneux qu'un chien agonise après quelques secondes dans une atmosphère qui en contient seulement un millième, et qu'un litre de ce gaz mêlé à 250 litres d'air suffit pour tuer un cheval. Il faut connaître ses ennemis, afin de les bien combattre. L'acide sulfhydrique est intéressant à connaître en raison même des dangers dont il peut être la cause. Il se dégage spontanément et en abondance des substances organiques en décomposition. C'est lui qui rend infect et malsain le voisinage des fosses d'aisances, et qui, sous le nom de *plomb*, fut si souvent fatal aux malheureux ouvriers qui jadis étaient obligés de pénétrer dans ces cloaques pour les vider. Aujourd'hui, grâce à une entente meilleure de la disposition des habitations, grâce au perfectionnement des procédés de vidange, grâce surtout aux progrès de la chimie, de semblables malheurs sont moins à redouter. Des appareils ingénieux et simples permettent de vider les fosses, non pas encore sans que les citadins s'en aperçoivent, mais sans que les gens qui exercent cet utile métier courent aucun péril. Enfin, l'on a trouvé un antidote infaillible de l'acide sulfhydrique dans un autre gaz qui le décompose instantanément. Ce gaz est le *chlore*. Il a pour l'hydrogène bien plus d'affinité que le soufre : aussi, dès qu'il se trouve en contact avec l'acide sulfhydrique, il s'empare de son hydrogène pour former de l'acide *chlorhydrique;* le soufre, mis en liberté, se condense en une poussière fine qui retombe sur le sol et ne peut d'ailleurs, comme nous le savons, produire aucun effet nuisible Certains chlorures peu stables exercent sur l'acide sulfhydrique le même effet que le chlore, et sont même d'un usage plus commode et plus sûr, d'abord parce qu'ils s'emploient à l'état liquide ou solide; en second lieu, parce qu'après avoir détruit l'acide sulfhydrique, ils servent encore à fixer le gaz acide chlorhydrique auquel ils donnent naissance, et qui, s'il restait mélangé à l'air, ne laisserait pas d'en altérer la salubrité.

L'*acide sulfhydrique* est incolore, légèrement soluble dans l'eau, d'une densité un peu supérieure à celle de l'air. A la température ordinaire et sous une pression de quinze ou seize atmosphères, il se change en un liquide très-mobile, plus léger que l'eau, et qui peut se solidifier sous l'influence d'une température très-basse et d'une forte pression.

Le gaz sulfhydrique éteint les corps en combustion; mais, comme les deux éléments dont il est formé, il est combustible. Il donne naissance, en brûlant, à de l'acide sulfureux et à de la vapeur d'eau. Sa réaction acide est peu prononcée : s'il attaque la plupart des métaux et décompose leurs sels, c'est en se décomposant lui-même; il forme alors des sulfures métalliques insolubles, dont la coloration suffit le plus souvent pour indiquer, non-seulement la présence, mais encore le nom du métal contenu dans une dissolution ou dans un composé quelconque. Exemple : les épiciers enveloppent souvent leurs marchandises de gros

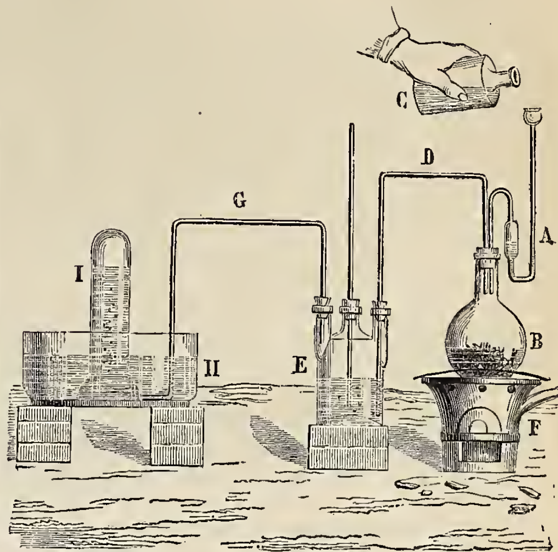


Fig. 1. Préparation de l'acide sulfhydrique.

B, ballon portant un bouchon percé de deux trous pour livrer passage au tube en *S*, A, et au tube de dégagement, D. On y introduit du sulfure d'antimoine; on y verse peu à peu, par le tube en *S*, de l'acide chlorhydrique, et on jette dans le fourneau F quelques charbons allumés, pour favoriser la réaction par une douce chaleur. Les deux corps mis en présence se décomposent pour donner naissance à deux autres corps. Le chlore de l'acide chlorhydrique s'empare de l'antimoine et forme avec lui du sulfure d'antimoine, tandis que l'hydrogène, s'unissant au soufre, constitue le gaz acide sulfhydrique. Celui-ci s'échappe par le tube D, traverse l'eau contenue dans le flacon laveur E, où il se débarrasse des vapeurs d'acide chlorhydrique non décomposé qu'il a entraînées avec lui. Il sort de nouveau par le tube G, qui le conduit dans l'éprouvette I, renversée sur une cuve à eau ou à mercure II. Le gaz va se réunir à la partie supérieure de l'éprouvette, en refoulant le liquide auquel il ne tarde pas à se substituer entièrement.

papier, dans la pâte duquel on a fait entrer du carbonate de plomb (blanc de céruse), afin de le rendre plus pesant. C'est là une fraude doublement coupable : premièrement, parce qu'elle équivaut à une vente à faux poids; deuxièmement, parce que si le papier sert d'enveloppe à une substance alimentaire, telle que du fromage ou des confitures, le consommateur est exposé à ce genre d'empoisonnement qu'on nomme la *colique des peintres*.

Eh bien, l'hydrogène sulfuré fournit un moyen de constater aisément cette fraude. Il suffit d'exposer à son contact le papier suspect pour que, s'il contient de la céruse, celle-ci se transforme aussitôt en sulfure de plomb, et lui donne la teinte noirâtre propre à ce composé. On voit par là que l'acide sulfhydrique peut, dans des circonstances données, racheter par des services réels l'inconvénient de sa mauvaise odeur et de ses propriétés vénéneuses.

Revenons maintenant au sulfure de carbone. Ce corps est, comme l'hydrogène sulfuré, facile à reconnaître par l'infection qu'il répand dans l'air. Son odeur est celle des choux pourris. Comme l'hydrogène sulfuré aussi, c'est un produit ordinaire, quoique beaucoup moins abondant, de la décomposition des matières organiques riches en soufre. En général, il prend naissance toutes les fois que le soufre se trouve en contact avec du carbone à une haute température et à l'abri de l'air. On le considère comme le résultat d'une véritable combustion que le carbone éprouve de la part du soufre. Ce mode de production, les quantités relatives des deux corps qui le composent, le rôle d'acide

[1] Voy. une note de M. Édouard Fournier, à la page 12 du *Roman bourgeois* (édition Jannet).

faible qu'il joue dans un grand nombre de réactions, — ses propriétés chimiques essentielles enfin, le rapprochent beaucoup de l'acide carbonique, et lui ont fait donner dans la science le nom d'acide *sulfocarbonique*, c'est-à-dire carbone acidifié par le soufre. Sa formule est CS^2 (C représentant l'équivalent du carbone et S celui du soufre), de même que celle de son congénère, l'acide carbonique, est CO^2, c'est-à-dire un équivalent de carbone et deux d'oxygène. Il est liquide à la température ordinaire, incolore, très-volatil. Sa densité, comparée à celle de l'eau, est 1,293. Il prend feu au contact d'un corps en ignition dans une atmosphère d'air libre ou d'oxygène, et brûle, avec une flamme bleue, en donnant naissance à de l'acide sulfureux (oxygène et soufre) et à de l'acide carbonique (oxygène et carbone). Il est presque insoluble dans l'eau, mais très-soluble dans l'alcool et dans l'éther. A son tour, il dissout en forte proportion les gommes-résines, le caoutchouc et le soufre. C'est ce dernier genre de propriétés qui constitue tout son mérite et lui fait pardonner son affreuse puanteur. La solubilité du soufre dans le sulfure de carbone pourrait et devrait être utilisée pour débarrasser le gaz à éclairer des vapeurs sulfocarboniques auxquelles il doit en grande partie sa mauvaise odeur. Il suffirait, en effet, de faire passer ce gaz, avant son introduction dans les tuyaux distributeurs, sur des fragments de soufre. Ce corps s'emparerait du sulfure de carbone, qu'il serait ensuite facile de chasser par la distillation pour régénérer le soufre pur.

Mais c'est surtout comme dissolvant et comme agent de vulcanisation du caoutchouc que le sulfure de carbone a pris rang parmi les produits industriels, et qu'il est devenu l'objet d'une fabrication importante. On le prépare en grand dans les usines mêmes où se manipule le caoutchouc, et notamment dans celle de M. Péroncel, qui a fait établir, à cet effet, un vaste appareil dont la description serait ici superflue. Quant à la préparation du sulfure de carbone, telle qu'elle se pratique dans les laboratoires, et telle qu'on la peut répéter chez soi à l'aide des instruments les plus simples, la figure 2 et la légende qui l'accompagne suffiront pour la faire connaître.

Avec cet appareil, et en procédant comme nous venons de l'indiquer, on obtient aisément dans une journée un litre de sulfure de carbone, qu'on purifie par deux distillations successives, au bain-marie, sans feu, dans des vases bien secs. Cette quantité est suffisante pour vulcaniser un certain nombre de menus objets en caoutchouc, tels que bouteilles, tubes, balles et ballons à jouer, feuilles, etc. La pratique de la vulcanisation est des plus simples : on n'a qu'à plonger pendant une minute les objets dans le bain de sulfure de carbone, les sécher à un courant d'air tiède, les immerger une seconde fois, pendant une ou deux minutes, selon leur épaisseur, les sécher de nouveau, les laver enfin,

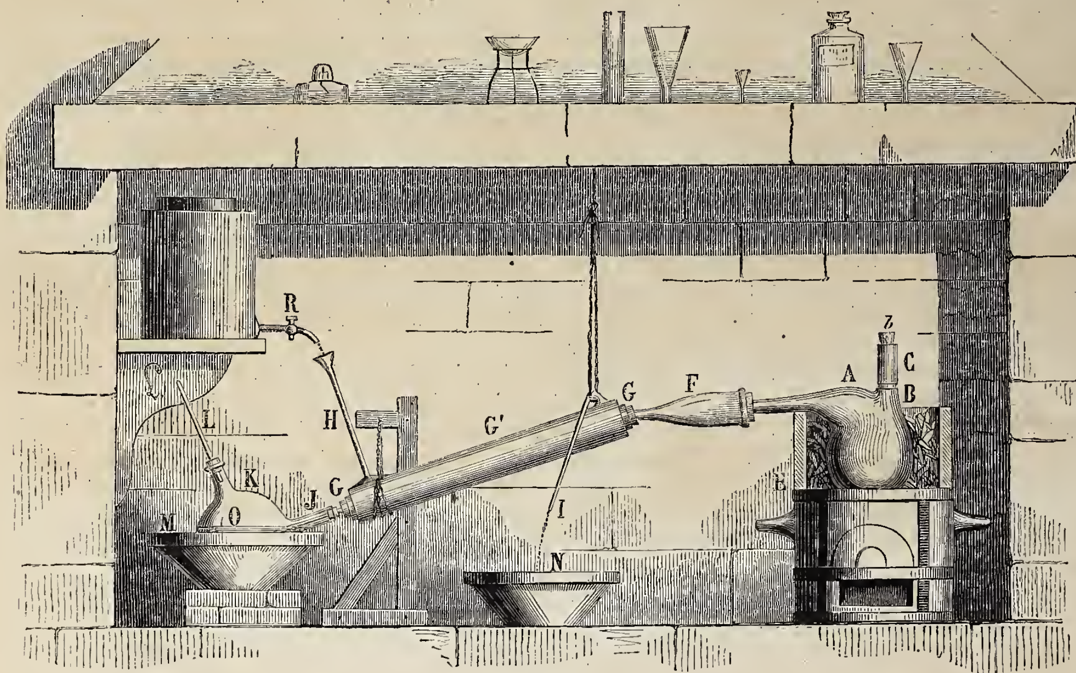


Fig. 2.

A, cornue en grès, remplie jusqu'au col de fragments de charbon de bois. — B, ajutage faisant corps avec la cornue, et muni d'un tube en verre C fermé par un bouchon *b*. — E, fourneau qu'on chauffe graduellement jusqu'à ce que le ventre de la cornue prenne la teinte du rouge sombre. On jette alors, de deux en deux minutes, un petit fragment de soufre par le tube C, après quoi on remet le bouchon *b*. Le soufre, en tombant dans la cornue, se vaporise, et se combine avec le charbon qu'il rencontre en excès à une température élevée. Il se forme alors du sulfure de carbone qui se dégage, entraînant toujours un peu de soufre échappé à la réaction. Les vapeurs se condensent d'abord dans l'allonge F, puis dans le tube G, engagé dans un manchon ou tube plus large G', où l'on fait circuler un courant d'eau froide versée par le robinet R dans l'entonnoir H, et s'écoulant, par le tube recourbé I, dans un vase quelconque N. Du tube G, le sulfure de carbone, liquéfié par le refroidissement, est conduit par le tube J au fond du ballon K, qui contient de l'eau froide O et plonge dans un bassin M rempli d'eau. Le sulfure de carbone, étant plus lourd que l'eau, demeure sous ce liquide, qui a le double avantage de le laver et d'en empêcher l'évaporation. Au surplus, s'il se dégageait un peu de vapeur, elle serait entraînée par le tirage de la cheminée sous laquelle doit se faire l'opération.

Nota. Il ne faut ajuster au col de la cornue le reste de l'appareil, et projeter les fragments de soufre, que quelques minutes après que la cornue est devenue rouge, afin de laisser se dégager l'oxyde de carbone dont il se forme toujours une petite quantité, l'air contenu dans la cornue faisant éprouver au charbon un commencement de combustion.

d'abord avec de l'eau rendue légèrement alcaline par un peu de potasse ou de soude, puis avec de l'eau ordinaire. Mais, en raison de la mauvaise odeur du sulfure de carbone et de sa grande inflammabilité, il est nécessaire de se placer dans un endroit largement aéré, jardin, cour ou hangar, et de conduire l'opération avec cette vigilance attentive et prudente qui est la qualité distinctive d'un bon chimiste.

LE CHATAIGNIER D'ESAU.



Le Châtaignier d'Esaü. — Dessin de Freeman, d'après un croquis communiqué.

En Dauphiné, à peu de distance de Montélimart, près d'un petit village nommé Esaü, existe un arbre que les gens du pays désignent tout simplement par le nom caractéristique de *gros châtaignier*. — Avez-vous vu le gros châtaignier? — Voulez-vous que nous allions voir le gros châtaignier? — Tels sont les débuts ordinaires d'une promenade dans ce lieu retiré.

L'admiration traditionnelle dont cet arbre est l'objet m'ayant engagé dans un pèlerinage semblable, je voulus pouvoir apprécier par des chiffres la valeur de sa réputation, et, m'étant muni d'un décamètre légal, je me mis en marche vers Esaü.

Ce village est bâti sur les pentes irrégulières d'un vallon entrecoupé de collines et de ravins. Les arbres qui s'y trouvent, dominés, sous tous les points de vue, par les masses environnantes, n'offrent au regard aucun aspect de grandeur. Le gros châtaignier lui-même nous parut un arbre des plus vulgaires; écimé, ébranché, ravagé par le temps, il fallut le témoignage du décamètre pour nous convaincre qu'il était digne d'attention.

Son tronc, en effet, mesure 9 mètres de circonférence à hauteur d'homme, 11 mètres à sa base, et 13 mètres en tenant compte des renflements contigus des racines. Ce tronc n'est pas fendu, ouvert, évidé, crevassé, comme il arrive à tant d'autres châtaigniers remarquables par leur grosseur, mais d'une seule pièce, sans érosion ni entamure. Plusieurs de ses branches sont néanmoins à moitié desséchées; mais il lui reste de belles touffes de jets puissants et vigoureux. Il offre même, en choisissant le point de vue, des masses bien proportionnées et qui ne manquent ni d'élégance ni de grandeur. Ces grands rameaux vieillis, entourés d'une jeune verdure, et le contraste des fruits encore abondants que portent les premiers avec le feuillage presque stérile des jeunes pousses, font naître des réflexions qui ne peuvent être plus utiles à nos lecteurs que s'ils savent les trouver par eux-mêmes.

ÉTUDES SUR LE LITTORAL DE LA FRANCE.

Suite. — Voy. p. 53.

III. — LES ROCHERS DU CALVADOS.

Les hautes falaises s'arrêtent à l'embouchure de la Seine; mais la côte reste élevée, rocheuse, le plus souvent escarpée et précédée d'une large bande d'estran, sur toute l'étendue du golfe du Calvados, qui baigne les riches pays d'Auge, de la plaine de Caen, du Bessin et du Cotentin. Depuis la Seine jusqu'à la Dive, la côte est élevée; mais depuis la Dive jusqu'à l'Orne, elle devient basse, sablonneuse, bordée d'une bande étroite de dunes, et l'embouchure de l'Orne est obstruée par des sables. Au delà, jusqu'à Arromanche, la côte reste basse et bordée d'estran; mais au delà de l'estran, elle est précédée par de larges bancs de roches qui ne découvrent complétement qu'aux très-basses mers. Il existe en effet, entre Lion, à l'est, et Arromanche, à l'ouest, un grand plateau sous-marin de roches calcaires dures, connu sous le nom de *plateau du Calvados*, et qui comprend : les Essarts de Langrune, les roches de Ver, et le Calvados. Il a neuf milles d'étendue sur deux milles de largeur moyenne. On n'y remarque aucune aspérité bien saillante à un mille de terre, si ce n'est au Calvados et aux Essarts de Langrune, de sorte qu'au moment de la pleine mer, un bâtiment d'un assez fort tirant d'eau y trouverait, de beau temps, une quantité d'eau suffisante pour le traverser sans danger. La surface du plateau s'abaisse çà et là, et forme des *fosses* ou noues [1] sur le fond de vase desquelles on peut mouiller. La plus importante de ces noues est la fosse de Courseulles, profonde de 20 pieds et d'une tenue excellente. Sur tout le littoral, depuis Courseulles jusqu'à Arromanche, on trouve dans l'estran les débris, passés à l'état tourbeux, d'une forêt dont l'existence remonte à une époque inconnue, et dont la mer a couvert l'emplacement. Les essences qui composent la forêt sous-marine sont les mêmes que celles qui poussent encore aujourd'hui dans le pays.

A Arromanche, la côte redevient une falaise élevée; elle est bordée de bancs de roches et quelquefois d'estran; elle reste ainsi jusqu'aux roches de Grandcamp ou de Maisy, qui sont à l'entrée orientale de la baie des *Veys*, tout encombrée de sables. Dans toute la partie du littoral qui s'étend de la Seine au point où nous sommes arrivés, on ne trouve que *Trouville*, port de pêche, à l'embouchure de la Touques; *Caen*, port de commerce sur l'Orne, joint à la mer par un canal de 12 kilomètres; *Courseulles*, port de commerce, de pêche et de relâche, important par ses parcs d'huîtres. — Le meilleur abri que rencontrent les navires sur cette côte dangereuse est *Port-en-Bessin*, port de refuge situé à l'embouchure de la Drome, entre les roches du Calvados et de Grandcamp; *Grandcamp* est un port où la petite pêche est fort active.

A l'angle formé par la côte du Bessin et par celle du Cotentin qui remonte au nord, le rivage se découpe et présente la baie des Veys, tout obstruée de sables, dans laquelle se jettent la Vire, l'Aure inférieure, la Taute et la Douve, et sur laquelle sont les petits ports de commerce d'*Isigny*, à l'embouchure de la Vire, et de *Carentan*, sur la Taute; ce dernier est au milieu de vastes marais.

Au delà de Carentan, la côte tourne au nord-ouest, et forme la *presqu'île du Cotentin*. Le rivage oriental de la presqu'île jusqu'à Saint-Vaast est droit, plat, sablonneux, bordé d'estran et de quelques bancs de sable; mais à peu de distance de la mer, le pays est élevé. A l'est sont les îles rocheuses de Saint-Marcouf avec un fort.

[1] Et non pas *anneaux*, comme le dit *le Pilote français*, à qui nous empruntons ce passage.

Saint-Vaast possède un port important par la pêche, par le commerce et comme refuge. En avant de Saint-Vaast et à l'ouest du Banc de la Rade est située la grande rade de la Hougue ou de la Hogue [1], comme l'on disait au dix-septième siècle. Cette rade est d'une tenue excellente; elle est sûre, vaste, profonde, et peut recevoir des vaisseaux de premier rang. Notre marine militaire et marchande trouve à la Hougue un refuge aussi utile pendant la guerre que pendant la paix. Cette importante position est défendue par le fort de la Hougue et le fort Tatihou, bâti sur la petite île de ce nom. En 1692, après la grande bataille navale livrée le 29 mai par Tourville à la flotte anglo-hollandaise, douze de nos vaisseaux les plus maltraités se réfugièrent dans la rade de la Hogue, alors sans défense, et s'y échouèrent; cinquante vaisseaux ennemis vinrent les attaquer et les brûlèrent (2 et 3 juin 1692), malgré le maréchal de Bellefonds et Jacques II, qui étaient à la tête des troupes rassemblées dans la rade et qui devaient débarquer en Angleterre. C'est à quoi se réduisit la victoire de l'ennemi. Trois vaisseaux furent aussi brûlés dans la baie de Cherbourg, où il n'y avait alors que le petit port formé par l'embouchure de la Divette. Trois batteries étaient établies pour défendre la baie; elles ne purent sauver nos trois vaisseaux [2].

Depuis Saint-Vaast jusqu'à la pointe de Barfleur, le sol du Cotentin est élevé et accidenté; la côte est rocheuse et bordée de récifs. La pointe granitique de Barfleur détermine l'extrémité nord-est de la presqu'île du Cotentin. C'est à sept lieues au nord-est de ce cap que se livra la bataille dite de la Hogue [3], dans laquelle Tourville, avec 44 vaisseaux et 3114 canons, tint tête pendant dix-sept heures à 99 vaisseaux et 7154 canons anglo-hollandais, sans avoir perdu un seul de ses bâtiments, ayant, au contraire, coulé bas trois vaisseaux ennemis. Entre la pointe de Barfleur et le cap de la Hague, à l'embouchure de la Divette, est *Cherbourg*, notre grand arsenal sur la Manche, et le seul port de guerre que la France possède sur toute la partie de ses côtes qui fait face à l'Angleterre, si abondamment pourvue d'excellents ports. Le port militaire de Cherbourg a été entièrement creusé dans le granit [4], et sa rade a été créée par la construction d'une digue établie en pleine mer sur une longueur de 3 638 mètres [5]. C'est sous Louis XVI, en 1777, qu'on a commencé ces gigantesques constructions, qui ont déjà coûté 200 millions et ne sont pas entièrement achevées.

IV. — LES MIELLES DU COTENTIN.

Après avoir doublé les rochers syénitiques qui forment le cap de la Hague, au nord-ouest du Cotentin, on entre dans le golfe de Saint-Malo, et la côte de la presqu'île se dirige au sud, presque en ligne droite, sur une longueur de 100 kilomètres. Le cap ou nez de Jobourg, le gros nez de Flamanville, le nez ou cap Carteret, et le rocher noir, escarpé et haut de 29 mètres, sur lequel est bâti Granville, sont les seules parties élevées et rocheuses du littoral. Jusqu'à la pointe du Rozet, le littoral est escarpé et formé de falaises schisteuses ou quartzeuses; mais entre les nez, les côtes sont basses et présentent des plages sa-

[1] *Hougue*, *Hogue*, *Hague*, *Hoc*, cap, du scandinave *houg;* en danois, *huk*.

[2] Voy., au cabinet des estampes de la Bibliothèque impériale (Topographie : Cherbourg et la Hougue), deux précieux dessins topographiques du temps, provenant de la collection Gaignières.

[3] Parce que la dernière partie se passa dans la rade de la Hougue. Les Anglais appellent cette bataille, *bataille de la Manche*. (Voy. t. IX, p. 131.)

[4] On a extrait, pour le creuser, 3 600 000 mètres cubes de granit.

[5] Pour établir la digue, on a jeté dans la mer 4 000 000 mètres cubes de pierres. (Voy. t. IX, p. 132.)

blonneuses dans le fond des anses. Depuis là jusqu'au bec d'Andaine, au nord de la baie du mont Saint-Michel, la côte est basse, sablonneuse et bordée de dunes, qui souvent pénètrent fort avant dans l'intérieur des terres, et prennent alors le nom de *mielles*. Les mielles sont couvertes d'une végétation tantôt très-rare, tantôt suffisante pour servir de pâturage aux « moutons de mielles, » de petite race, mais d'une chair succulente. Quelquefois les mielles, fertilisées avec le varech, sont cultivées en jardins maraîchers dont la fertilité est extraordinaire. De temps en temps, la côte est interrompue par des criques profondes et étroites ou *havres*, dans lesquelles on recueille un sable appelé *tangue*. La tangue est composée de deux éléments : le sable et le carbonate de chaux. Le sable est enlevé par les rivières aux terrains granitiques ou schisteux qu'elles traversent ; le carbonate de chaux est dû aux débris de coquilles et de zoophytes, aux coquilles microscopiques qui se trouvent dans la tangue en nombre immense. Employée comme engrais, la tangue donne aux terres schisteuses du Cotentin une fertilité incomparable.

La violence des courants et des marées rend très-dangereuse la mer qui baigne cette riche et belle contrée. Le petit havre de Portbail, défendu par un fort; le havre de Saint-Germain, à l'embouchure de l'Ay; le havre de Regnéville, situé à l'embouchure de la Sienne, et qui sert de port à Coutances, ne sont des abris que pour de petits bâtiments. La côte n'offre que le seul port de *Granville ;* il est sûr et commode. Granville est un port de commerce, mais surtout un port de grande pêche ; c'est une relâche très-importante entre Cherbourg et Saint-Malo, d'autant plus utile que cette route est commandée par Jersey, qui est aux Anglais.

L'Angleterre possède en effet les îles normandes, dernier reste de ses possessions en France. La plus septentrionale de ces îles, Aurigny, est séparée du Cotentin par le raz de Blanchart; Guernesey est au centre ; entre le Cotentin et Jersey est le passage de la Déroute. Tous ces détroits sont encombrés d'îlots, de récifs et de bancs, et les courants y sont d'une violence extrême. Le port de Saint-Hélier, dans l'île de Jersey, est très-fortifié et renferme un grand arsenal maritime et militaire. De cette redoutable position, l'Angleterre menace toutes les côtes de France sur le golfe de Saint-Malo.

A 10 kilomètres au nord-ouest de Granville se trouvent les îles Chausey, amas de rochers et d'îlots granitiques et arides [1]. « A mer haute, on en compte cinquante-trois qui forment un petit archipel d'à peu près deux lieues d'étendue du nord au sud, et d'un peu plus de l'est à l'ouest. Mais lorsque la mer se retire, les uns se joignent, d'autres se découvrent, et de tous côtés on ne voit que des écueils innombrables, formés d'énormes blocs de granit entassés les uns sur les autres et offrant souvent les apparences les plus bizarres. Une vingtaine de ces îles sont couvertes d'une couche mince de terre où croît un peu d'herbe [2]... » La plus grande a six habitants qui exploitent une petite ferme ; autrefois l'île était très-peuplée et possédait une nombreuse abbaye, qui a été abandonnée en 1453. Les îles Chausey appartiennent à la France et renferment le mouillage du Sound, fort utile comme relâche. Leurs carrières de granit donnent lieu à une exploitation considérable; les trottoirs de Paris sont bordés en général avec du granit de Chausey. La pêche du homard est y fort active, et Coutances reçoit chaque année 10 000 de ces crustacés. Le homard et la langouste sont pris sur les fonds rocheux du littoral normand et breton ; les langoustes de Cherbourg sont réputées pour la délicatesse de leur chair. Formigny en fait un immense commerce. On exporte annuellement en Angleterre près de 300 000 kilogrammes de homards.

[1] Voy. *les Iles de Chausey*, par A. de Quatrefages, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er mai 1842.

[2] Audouin et Milne Edwards, ouvrage cité, p. 52.

Autrefois on pêchait aux îles Chausey les congres, qui y sont très-abondants et qui étaient fort estimés. Les rochers de Chausey sont tapissés de varech ou goëmon *(Fucus)* ; on l'y récolte en grande quantité. Le varech est employé comme engrais et exporté à Jersey; mais on le recueille surtout pour le brûler et extraire de ses cendres la soude [1]. Le varech abonde non-seulement aux îles Chausey, mais sur la côte du Cotentin et sur tout le littoral de la Bretagne.

V. — LES GRÈVES DE LA BAIE DU MONT SAINT-MICHEL.

La baie du mont Saint-Michel ou de Cancale, dont l'aspect est si pittoresque et si vraiment beau, est au sommet de l'angle formé par les côtes du Cotentin et de la Bretagne ; elle baigne l'Avranchin et une partie de la Bretagne jusqu'à la pointe aiguë appelée le Groin de Cancale. Les rives de la baie sont peu élevées, verdoyantes et plantureuses, surtout dans l'Avranchin. Dans toute son étendue, la mer découvre de vastes grèves blanchâtres, composées de tangue, et sillonnées par de nombreux ruisseaux et par les embouchures de quelques rivières, la Sée, la Sélune et le Couesnon, qui changent fréquemment de lit au milieu de ces sables. La superficie des grèves est au moins de dix lieues carrées ; elles ont cinq lieues de large devant la Sée et la Sélune, et seulement une lieue et un quart devant le Vivier.

Les côtes de l'Avranchin présentent une alternative de grèves herbacées, servant de pâturages, et de grèves nues, que l'on désigne à tort sous le nom de marais salants. Ce sont de grandes plages de tangue, parfaitement unies, sur lesquelles, après que la mer s'est retirée et que le soleil les a séchées, on recueille avec des râteaux le *sablon* chargé du sel que la mer y a déposé ; puis, on extrait le sel contenu dans le sablon par une suite d'opérations longues et coûteuses. Au temps de la gabelle, les salines de l'Avranchin, grâce au monopole, étaient assez prospères et produisaient 60 000 quintaux métriques de sel ; leur rapport est aujourd'hui bien peu considérable [2].

Entre l'embouchure du Couesnon et Châteauricheux, village à 500 mètres au sud de Cancale, les grèves s'adossent aux marais de Dol qui en sont séparés par une digue de 29 kilomètres de longueur. La hauteur de cette digue est généralement de 10 mètres ; elle est en terre, et, du côté de la mer, elle est fortifiée par des enrochements à pierres perdues. Les marais de Dol, quoique imparfaitement desséchés, sont la plus fertile partie de la Bretagne. « Ce territoire, de 11 220 hectares, abonde en fourrages, en grains, en légumes ; les arbres y plient sous le poids des fruits ; le tabac et le chanvre réussissent à souhait [3]. »

Les marais de Dol sont d'anciennes grèves qui ont été endiguées au onzième siècle, et dont la richesse devrait exciter à conquérir sur la mer les grèves qui les précèdent.

Au milieu de ces grèves blanchâtres, à 10 kilomètres au nord de Pontorson, s'élève majestueusement le noir rocher du mont Saint-Michel, surmonté d'élégantes constructions gothiques. Ce roc de granit a 9 000 mètres de circonférence et 125 mètres de hauteur. A 2 kilomètres

[1] Aujourd'hui, la fabrication de la soude artificielle a fort diminué ce dernier usage du varech.

[2] Voy. Guettard, *Mémoire sur les salines de l'Avranchin*, dans les Mémoires de l'Académie des sciences, 1758.

[3] Baude, *les Côtes de la Manche*, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er juillet 1851.

et demi du mont Saint-Michel se dresse, aussi au milieu des grèves, le rocher de Tombelaine, autour duquel on pêche des moules renommées. Ces deux rocs, d'aspect pittoresque, sont régulièrement séparés de la terre deux fois par jour par la marée. On ne communique avec eux qu'à marée basse, en profitant du « bas de l'eau » et en traversant les grèves, ce qui offre plus d'un danger, à cause des *lises* ou sables liquides et mouvants. Un village de 300 habitants, presque tous pêcheurs, et une magnifique abbaye, aujourd'hui transformée en prison, occupent le mont Saint-Michel. Vertical et inabordable de tous côtés, excepté au sud, le rocher est défendu dans cette partie par une vieille muraille, réparée sous Louis XIV. En 1423, une armée anglaise tout entière essaya de prendre le mont; ses efforts se brisèrent devant l'héroïque résistance de 119 gentilshommes bretons et normands (¹). Avranches, Pontorson et le Vivier, au nord de Dol, sont les seuls ports des grèves et n'ont aucune importance.

La baie du mont Saint-Michel présente les traces des plus grands bouleversements; dans toutes les grèves de Dol, du mont et de Granville, on rencontre d'immenses quantités d'arbres enfouis, qui sont les restes de l'ancienne forêt de Scisey ou Chausey, détruite au onzième siècle par la mer, qui ensuite a tout ensablé (¹).

Autrefois le mont Saint-Michel et Tombelaine étaient au milieu des bois; tout ce sol, aujourd'hui conquis par la mer, était émergé et boisé. Allait-il jusqu'aux îles Chausey, comme le veut la tradition populaire? On n'en sait rien; mais de grands bouleversements ont eu lieu dans ces îles, à en juger par l'entassement de leurs rochers.

La baie du mont Saint-Michel se termine à l'ouest par une presqu'île rocheuse dont la pointe la plus septentrionale, bordée de rocs escarpés, est le Groin de Cancale. La pointe de la chaîne, un peu au sud du Groin, forme une rade qui tire son nom de la petite ville de Cancale,



Carte des côtes du Calvados et du Cotentin.

au midi de laquelle est l'échouage de *la Houle;* c'est le port de Cancale et un des premiers ports de pêche de notre littoral. Au nord de la pointe de la chaîne est située la grande rade de Cancale, qui s'étend entre l'îlot des Landes, amas de blocs énormes de rochers de gneiss, situé au nord et près du Groin, et l'île des Rimains au sud et près de la pointe de la Chaîne. La rade de Cancale est très-bonne et peut servir à des vaisseaux de ligne; elle est commandée par le fort des Rimains, construit sur l'île de même nom. En 1758, les Anglais débarquèrent à la Houle, et de là allèrent, suivant leur coutume, brûler les environs de Saint-Malo, sans pouvoir toutefois s'emparer de la ville.

La baie du mont Saint-Michel, de Cancale à Granville, est couverte de bancs d'huîtres, également renommées à cause de leur abondance et par leur bonne qualité (²). C'est la plus importante région de pêche des huîtres qui se trouve sur tout le littoral français; les bancs que l'on trouve dans la rade de la Hougue, à Etretat, à Saint-Valery-en-Caux et à Saint-Valery-sur-Somme, sont beaucoup moins considérables. Les pêcheurs de Granville, de Regnéville et de Cancale exploitent les richesses de leur baie et fournissent annuellement plus de 100 millions d'huîtres aux parcs de la Houle, de Saint-Vaast, de Courseulles et de Dieppe, qui les livrent ensuite à la consommation parisienne. Pendant la campagne 1855-56, Granville et Regnéville ont récolté 71 301 200 huîtres, qui ont rapporté aux pêcheurs 641 170 francs; elles coûteront aux Parisiens 5 centimes la pièce, soit 3 565 060 fr. Les moules se trouvent aussi en grande abondance sur les rochers entre Saint-Malo et Cancale, à Tombelaine, comme sur toutes les parties rocheuses du littoral de la Manche. Celles d'Isigny passent pour les meilleures.

La suite à une autre livraison.

(¹) Voy. Max. Raoul, *Histoire pittoresque du mont Saint-Michel*, 1 vol. in-8, 1834, avec gravures.

(²) Voy. Audouin et Milne Edwards, ouvrage cité, p. 170.

(¹) Voy. A. Maury, *Histoire des grandes forêts de la Gaule*, p. 254; et J. Desnoyers, *Mémoires de la Société d'histoire naturelle*, t. II.

LE PONT D'AUSTERLITZ.

Les arches du pont d'Austerlitz ont été primitivement construites en fonte de fer; elles reposaient sur des piles en maçonnerie de pierres de taille.

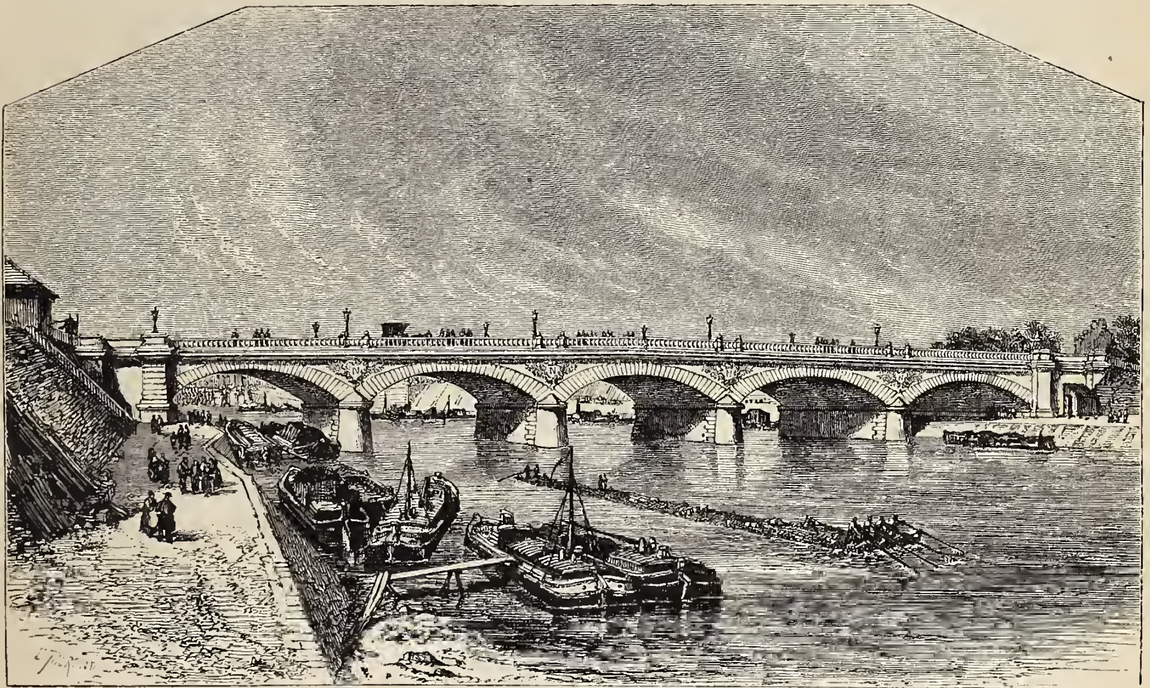
Les travaux, commencés en 1800, avaient été terminés en 1805.

Dès les premières années qui suivirent la construction de ce pont, on remarqua des cassures dans les fontes, et l'on fut obligé d'en réparer chaque année un assez grand nombre au moyen de plaques en fer forgé réunies par des boulons.

La circulation, qui était assujettie à un péage, devint tout à fait libre en 1848. Le nombre des voitures qui le traversaient prenait d'ailleurs un immense développement par suite de la proximité des chemins d'Orléans et de Lyon : aussi les cassures se multiplièrent-elles dans une proportion effrayante, et, au commencement de l'année 1854, on en comptait plus de trois mille. L'administration résolut de remplacer les arches en fonte par des voûtes en maçonnerie de meulières et de ciment de Passy, ayant seulement les têtes en pierre de taille. La largeur du pont, de 12m,75, étant devenue insuffisante, on se décida à la porter à 18 mètres, en profitant de toute l'étendue des anciennes fondations pour le pont proprement dit, et en établissant de nouveaux avant et arrière-becs sur des fondations neuves.

Le projet rédigé sur ces bases fut approuvé le 1er mai 1854. Les travaux furent confiés à un entrepreneur, à la condition qu'ils seraient exécutés dans un délai de six mois, sous peine d'une forte amende en cas de retard.

Le 20 mai, les fondations des nouveaux éperons, l'établissement des coutres, et tous les autres travaux préliminaires, furent commencés. Le 7 août, la circulation fut interdite, et l'on entreprit la démolition des arches en fonte. Le 8 novembre suivant, le nouveau pont fut ouvert à la circulation. La dépense de cette reconstruction s'est élevée à



Vue du nouveau Pont d'Austerlitz. — Dessin de Thérond.

950 000 francs; mais il convient de retrancher de cette dépense le produit de plus de 800 000 kilogrammes de vieux fers, vendus au prix d'environ 100 000 francs.

LA FABRIQUE DE RENAGE (1).

Fin. — Voy. p. 26.

Si, relativement au couchage, les ouvrières sont strictement pensionnaires de l'établissement, il n'en est pas de même pour la nourriture, et c'est justement ce point-là qui, dans l'organisation économique de Renage, est peut-être le plus digne d'attention. Toutes ces jeunes filles se nourrissent elles-mêmes à leur guise, ou pour mieux dire sont nourries, quoique séparées momentanément du foyer domestique, par les soins de leurs parents. Chacune fait sa cuisine à son goût, et mange comme elle l'entend. Voilà qui, au premier coup d'œil, semble assurément devoir entraîner beaucoup d'embarras et de désordre! Eh bien, le premier coup d'œil, comme il arrive si souvent, trompe complétement. Ce régime, si différent de celui d'un pensionnat ou d'un couvent, n'a présenté jusqu'ici que des avantages : pas de récriminations sur le chapitre de la nourriture, et, partant, pas de mécontentements et de murmures; exercice de la liberté individuelle; habitudes de propreté et d'épargne; enfin maintien des relations les plus intimes avec la famille, centre naturel de toute moralité parce qu'elle est celui du respect et de l'affection.

Voici tout uniment comment est organisé ce service. Tout autour des réfectoires sont disposées de grandes armoires grillées, dans l'intérieur desquelles chaque ouvrière possède en propre son rayon; ce rayon est le magasin des vivres de la semaine. Chaque semaine, de chacun des villages où se recrute l'établissement, arrive un commissionnaire avec sa carriole recouverte de toile blanche et son petit cheval enlevé pour ce jour-là aux travaux des champs; il faut voir comme toutes ces jeunes filles s'empressent autour du brave homme; quels jeux, quels rires, quelles conversations, en trouvant, chacune à son adresse, son gros pain de ménage

(1) Fabrique de crêpes à Renage, sur la Furc, près de Rives (Isère).

et son panier rempli avec des œufs, du lard, des légumes, un peu de viande! Certes, ni la mère, ni les sœurs qui ont pris soin de cette provende ne sont oubliées. On a d'ailleurs de leurs nouvelles; le commissionnaire les a vues; il est la gazette vivante du village, et les commérages qu'il débite provoquent de toutes parts un interminable babil.

Enfin le tour de la bonne sœur commence. Chacune a préparé à sa manière et suivant ses ressources son plat ou son potage, et cet effroyable pêle-mêle de batteries de cuisine de toute espèce a été ensuite disposé sur le plateau d'un immense fourneau à l'anglaise, chauffé à la houille, placé à portée de chaque réfectoire, et dont la sœur a la surveillance. On comprend qu'aucun mets n'est assez compliqué pour demander grand travail, et que l'entretien du feu suffit à peu près à tout le service. Vienne l'heure du repas, au signal de la cloche, tout le monde accourt, chacune retrouve son lot, lui donne un dernier tour de main et l'enlève; la plupart du temps, il arrive même que l'opération se simplifie par l'association : « Donne-moi aujourd'hui de ce que tu as, je te donnerai demain de ce que j'aurai; » voilà tout le principe de ces camaraderies à deux, à trois, à quatre couverts. S'il pleut ou si le temps est froid, on s'attable dans le réfectoire; s'il fait beau, toutes ces jeunes filles s'envolent dans le parc, sous les grands arbres, sur le gazon, au bord du charmant ruisseau dont le courant met en branle, un peu plus bas, tous leurs métiers, et, tout en folâtrant et devisant, elles dînent comme des reines.

Le dimanche, personne ne travaille; toutes les machines sont arrêtées; le silence règne; le parc est désert; on dirait un établissement abandonné; et il l'est en effet complétement ce jour-là. Les administrateurs ont voulu que le dimanche fût non-seulement le jour du repos, mais le jour de la famille. De grand matin, tout le monde prend son vol, et chaque bande, dans ses plus beaux costumes, regagne son village. Quel plaisir de revoir les siens et d'être choyé, ne fût-ce que pour quelques heures, par la tendresse et la familiarité des parents! Aucun lien n'est rompu; on continue à faire corps autour du foyer domestique, et en sentant l'honneur de la famille, on sent plus vivement le sien propre. « Ce maintien des relations de famille, me disait le directeur, est une des choses auxquelles nous tenons le plus et dont nous retirons les meilleurs effets pour la moralité de nos ouvrières. » Aussi, dans la mauvaise saison, alors que les journées sont trop courtes pour ces expéditions matinales, n'hésite-t-on pas à faire dans ce but un sacrifice. On arrête le travail des machines dès le samedi à deux heures, et l'on donne congé, de sorte que même les ouvrières qui demeurent le plus loin peuvent encore arriver chez elles avant la nuit. La rentrée se fait le dimanche soir, et qui arrive après l'heure, paye l'amende; amende d'un ou deux sous, mais qui suffit, car le point d'honneur est en jeu, et gloire aux ouvrières qui, dans toute l'année, sont demeurées franches, grâce à l'exactitude de leur conduite, de toute atteinte du code disciplinaire de l'établissement.

Du reste, les liens de famille sont réciproques, car la plupart de ces jeunes filles, sur les économies de leur salaire, subviennent chaque semaine aux besoins des leurs; elles n'arrivent pas, le dimanche matin, les mains vides, et Dieu sait si le paysan aime le son de l'argent comptant! Pour beaucoup aussi, ce pécule, lentement grossi et administré par le père de famille, est destiné à la formation d'une dot qui, après un petit nombre d'années, par la simplicité des mœurs dans une heureuse contrée, devient une fortune. Quelques-unes, satisfaites de cette vie régulière et paisible, s'attachent à l'établissement et affichent l'intention d'y demeurer toujours. En me promenant dans le parc, je me croisai avec une de ces filles, forte et de bonne mine, mais dont la figure accusait hardiment la trentaine bien sonnée. « — Eh bien, Mademoiselle, lui dis-je, est-ce que vous ne songez pas à dire bientôt adieu à votre tour à l'établissement? — Oh! fit-elle en souriant doucement, je n'ai pas besoin de mari, moi; je suis mariée avec l'établissement. » — Bien qu'il y ait sur le chapitre de la religion une liberté absolue, et peut-être en raison même de cette sage discrétion, il règne dans l'établissement beaucoup de piété, et les ouvrières qui se marient avec l'établissement, comme disait mon interlocutrice, sont en général celles qui, durant les heures de recréation, tournent le plus volontiers leurs pas vers la chapelle : un caractère réservé et timide les rend heureuses de cette existence sans tourments et sans soucis, et l'on pourrait presque les comparer à des religieuses si leur liaison avec leur famille ne demeurait complète, et si cette vie de labeur n'était souvent aussi une vie de dévouement pour de pauvres parents.

Quel contraste, Monsieur, entre les sentiments que me fit éprouver cette visite et les sentiments douloureux qui se passent dans mon souvenir à la pensée des fabriques de Mulhouse et autres lieux! C'est, si je puis ainsi dire, l'effet d'une journée de printemps comparée à la plus sombre de nos journées d'hiver. Sauf peut-être dans nos forges, où l'on sent assez ordinairement que la rudesse du labeur ne repousse pas tout à fait la bonne humeur et le bien-être, et où les exigences de la vie de famille sont en général respectées d'une manière louable, il est bien rare que le spectacle des travaux industriels ne soit pas pour l'observateur philanthrope un spectacle de tristesse: on peut y admirer la puissance des machines, l'artifice des procédés, la magie des transformations; mais on sent que l'homme y est en souffrance, et, l'esprit a beau être entraîné, le cœur se resserre. Infortunés séjours où le sourire est inconnu, où l'espérance manque, et dans lesquels l'ouvrier, nouvel Ixion, est comme enchaîné à la roue! Ici, comme j'ai essayé de vous l'indiquer, le principe économique est tout autre; la considération des personnes passe avant tout, et, par une heureuse innovation, les mécaniques, toutes perfectionnées qu'elles soient, ne sont qu'au second rang.

Aux détails que je vous ai déjà donnés à cet égard, permettez-moi d'en ajouter un dernier, et qui, ce me semble, résume tous les autres. L'année dernière, la place de directeur de cette importante usine est devenue vacante : nul doute que l'on n'ait dû s'adresser pour la remplir à quelque ingénieur connu par ses travaux technologiques, à quelque élève sorti dans les premiers rangs de l'une de nos écoles d'arts et métiers, tout au moins à quelque agent émérite! Pas du tout : la règle commune a été mise hardiment de côté, et l'on s'est bien plus occupé de rencontrer un représentant de la science de la vie qu'un représentant de la science du tissage et de la filature. Il se trouvait dans les environs un jeune juge de paix, marié, père de famille, estimé de tout le monde pour son esprit de conciliation et la probité de ses mœurs : c'est sur lui que l'on a jeté les yeux; on l'a décidé; on a mis sous ses ordres tous les agents nécessaires à la spécialité, et les ouvrières entourent avec respect et reconnaissance celui qui sait être leur tuteur en même temps que leur maître.

Le régime industriel dont je viens de vous esquisser, Monsieur, les principaux traits, n'offre pas seulement les avantages de la moralité, mais on ne peut refuser d'y applaudir même au point de vue purement financier. Créer un personnel attaché aux intérêts d'un établissement comme s'il en était solidaire, plein de soins pour les appareils qui lui sont confiés, ménager des substances qu'il consomme ou élabore, attentif à la qualité des produits, vaillant,

souple, actif et zélé à tous ses devoirs, n'est pas une moindre condition de succès pour l'industriel que de se procurer un outillage de premier choix et de la force brute à bon marché. C'est ce qu'ont parfaitement compris les fondateurs de la fabrique de Renage, et la prospérité de l'établissement leur sert de justification aux yeux de leurs concurrents en même temps que de récompense. Puisse leur exemple se propager, et, sous l'influence des mêmes principes, des jours meilleurs s'ouvrir enfin pour la population si méritante et si digne de pitié de nos manufactures! Aimer et relever les hommes, au lieu de les mépriser et de les exploiter, tel devrait être le programme de l'industrie dans toutes ses branches, et ce programme bien rempli suffirait pour écarter de l'avenir tous les dangers qui le menacent.

Agréez, etc.

SUR LA MORT DU DUC DE CLARENCE.

Est-il vrai que le duc de Clarence, frère du roi d'Angleterre Edouard IV, ait été noyé dans un tonneau de vin de Malvoisie?

Le duc de Clarence fut condamné à mort pour cause de rébellion, par la Chambre des lords, et l'orateur de la Chambre des communes insista vivement pour que cette sentence fût exécutée.

Le roi donna son consentement, mais il voulut éviter à son frère la honte d'une exécution publique.

Les deux seuls auteurs contemporains qui aient fait mention du genre de mort imposé au duc ou choisi par lui, sont Fabyan et Commynes.

« Le roy Edouard, dit Commynes, feit mourir son frère, » le duc de Clarence, en une pippe de malvoysie, pour ce » qu'il vouloit se faire roy, comme on disoit (¹). »

Commynes a emprunté l'anecdote à Fabyan, qui était Anglais et habitait Londres; or voici le texte de Fabian : « Le » duc de Clarence fut mis à mort secrètement et noyé *(drown)* » dans un baril de malvoisie *(barrel of malvesye)*, près de » la Tour. »

Un critique anglais, M. James Garduair, a récemment commenté ces deux lignes du vieil historien, et il est arrivé à conclure que très-probablement leur sens véritable est celui-ci :

« Le duc de Clarence fut mis à mort secrètement, et » son corps, enfermé dans une tonne qui avait contenu du » malvoisie, a été jeté dans la Tamise, près de la Tour de » Londres. »

En d'autres termes, Clarence aurait été étranglé ou poignardé dans son cachot; puis, pour faire disparaître son corps, on l'aurait enfermé dans une futaille vide et jeté dans le fleuve.

M. Gardnair démontre, en effet, par des exemples tirés des meilleurs auteurs anciens, que le mot *drown* était employé très-ordinairement dans le sens de « plongé dans l'eau, » et s'appliquait non-seulement aux morts aussi bien qu'aux vivants, mais encore à toute espèce de chose. Dans la Tempête de Shakspeare, Prospero dit : « Je noierai mon » livre » *(I'll drown my book)*. Dans la comédie *Tout est bien qui finit bien*, Parolles dit : « Je noierai mes habits » *(I'll drown my clothes)*. D'autre part, il est certain que les mots « baril de vin, tonne de vin, » ne signifient pas nécessairement que le baril ou la tonne renferme du vin, mais seulement qu'on les a employés ou destinés à en contenir. L'auteur de la ballade ou histoire rimée de *Ladye Bessie* (Elisabeth d'York, femme de Henri II) fait dire à cette princesse : « Il tua mes frères dans le lit où ils étaient » couchés et il les noya tous deux dans une tonne de vin. » Ce sont les expressions mêmes dont s'est servi Fabyan, et ici le sens n'est pas douteux; il s'agit bien incontestablement de corps inanimés et d'une tonne vide : c'était un usage ancien de se servir en de semblables circonstances de tonnes au lieu de sacs.

On peut donc croire que l'éternelle plaisanterie bachique des chansonniers du Caveau, qui demandent « à finir leur vie dans un tonneau de Malvoisie, » n'est fondée que sur une fausse interprétation du récit de Fabyan.

(¹) Liv. Ier, chap. VII, des *Mémoires de Commynes*, avec annotations et éclaircissements par Mlle Dupont, t. Ier (1850).

DINANDERIE.

On appelle dinanderie les grandes œuvres de chaudronnerie historiée. Cette orfévrerie de cuisine se fabriquait surtout à Dinant, en Belgique, et à Lyon. On exécutait au marteau les figures et les personnages dont on décorait les plats, les bassins et les coquemars (vases à anses et à gros ventre). Après le sac de Dinant par Charles le Téméraire (voy. notre précédent volume, p. 372), les habitants de cette ville vinrent en France; ils se répandirent dans les provinces, et nos chaudronniers d'Auvergne et de Normandie, déjà artistes et bons imitateurs de Dinant, se dirent dès lors « dinandiers de Dinant (¹). »

PATÈRES ANTIQUES

TROUVÉES RÉCEMMENT A TOULOUSE.

Un de nos correspondants nous adresse le dessin de deux patères antiques qui ont été trouvées il y a peu de temps à Toulouse, à quatre mètres environ en contre-bas du sol de la rue (place des Puits, n° 2), et sous une couche de terre de cette épaisseur qu'on avait enlevée pour faire une cave.

Ces patères ont 20 centimètres de diamètre, dimension un peu plus petite que celle d'une de nos assiettes ordinaires. Elles sont en argent. La couche d'oxyde qui les recouvre a près d'un millimètre d'épaisseur : cette couche est partout uniforme.

L'une, dans un état de conservation parfaite, offre à son centre un petit médaillon en or qui y a été encastré. Le revers de la pièce n'est pas visible. Le *droit* porte la tête de Théodose le Grand, avec cette légende parfaitement nette : D. N. THEODOSIVS. P. F. AVG. (Dominus Noster Theodosius Pius Felix Augustus.) Cet empereur ayant régné avec le titre d'Auguste de 379 à 395, l'époque à laquelle a été frappée la médaille donne la date de la patère, qui est certainement un monument de la fin du quatrième siècle après notre ère.

L'autre patère offre plus d'intérêt. Malheureusement le coup de pioche des ouvriers l'a endommagée. Une bordure très-riche et très-élégante, de dessin grec, orne les bords de la coupe; le fond est occupé par un sanglier à gauche, dans l'attitude de l'arrêt, et conjugué sur un palmier dont la tige s'étend d'une bordure à l'autre de la patère. On remarque sur ces ornements en bas-relief des traces très-apparentes de dorure. La forme élégante de ces deux coupes, leurs dimensions, qui sont exactement les mêmes, doivent faire penser que la seconde est du même temps que la première, supposition fortifiée par le fait qui les a réunies et déposées dans le même lieu. Si elles ont fait partie du trésor d'un temple, elles ont, selon toute probabilité, été offertes ensemble et par la même personne.

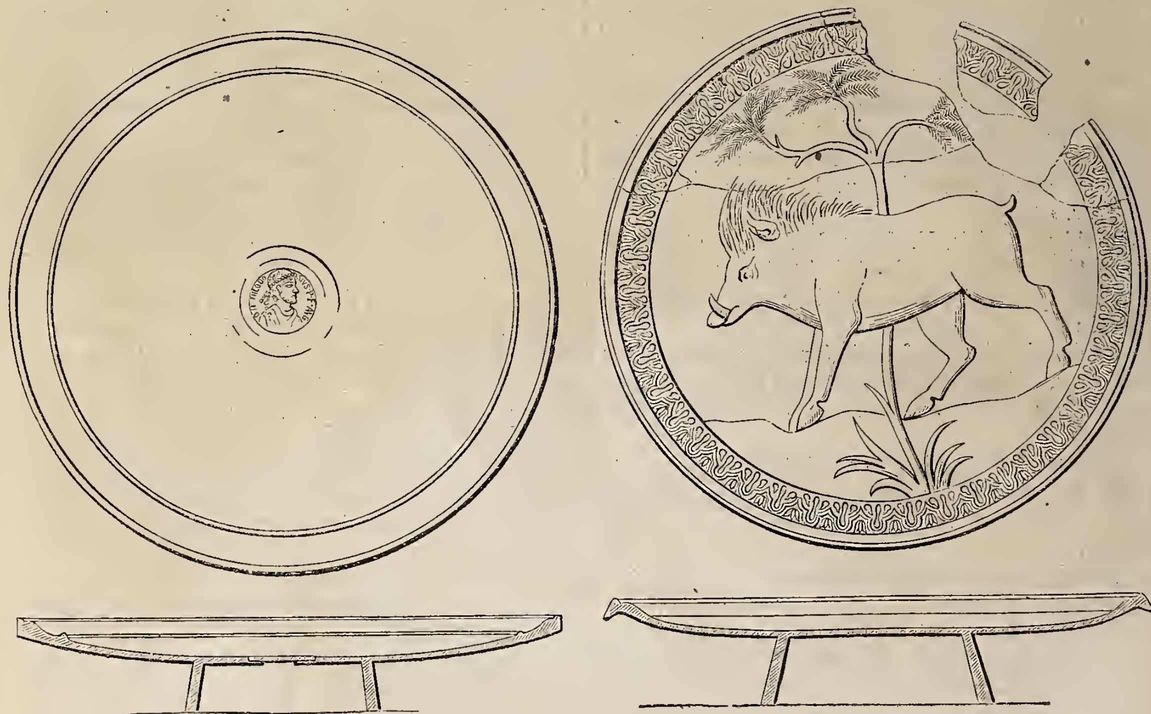
(¹) Michelet, *Histoire de France*, VI. — Dussieux, *les Artistes français à l'étranger*, p. xxij.

La composition du sujet et son exécution viennent à l'appui de cette conjecture. La bordure est d'un travail soigné; elle reproduit un dessin que l'on remarque sur les vases grecs. Mais les bordures de ce goût se retrouvent assez fréquemment sur des objets d'art de l'époque impériale. Pour ne donner qu'un exemple, nous citerons le disque d'argent qui se trouve au cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale, et dans lequel on croit que l'artiste a représenté un épisode de la querelle d'Achille et d'Agamemnon, au sujet de Briséis. Si l'on voulait supposer que, la bordure de la patère étant de style grec, la coupe date des belles époques de l'art, comme les vases de Bernay, une telle hypothèse serait renversée par l'examen le plus superficiel de la manière dont est rendu le sujet principal. Évidemment le sanglier manque de style, disons plus, de vérité. C'est un sanglier d'armoirie et fait de *chic*, comme on dirait à l'atelier, probablement par un homme qui n'en avait jamais vu de vivant. On ne travaillait pas ainsi au temps des grands artistes. Un des signes de la décadence est la convention substituée à la réalité, et l'imagination à la nature.

Et non-seulement on est porté à attribuer le travail de cette patère au quatrième siècle, mais on serait tenté de lui attribuer une origine orientale ou plutôt africaine. Le palmier est l'arbre de ces contrées. La position donnée au sanglier et à l'arbre rappelle celle du cheval et du palmier sur les médailles de Carthage. Sans être aussi commun que dans les forêts de l'Occident, le sanglier se rencontre assez souvent en Afrique, et tout le monde se rappelle les scènes de cette chasse au sanglier reproduite par le pinceau populaire d'Horace Vernet. Au reste, l'entre-croisement d'une figure d'animal avec un arbre est un arrangement propre au style oriental et qui se rapporte à l'époque des Sassanides. C'est du moins la date à laquelle on rapporte un vase d'argent donné par M. le duc de Luynes à la Bibliothèque impériale, et où l'on voit un tigre derrière lequel s'élève un lotus chargé de ses fruits. Sur un autre vase en argent ayant la forme du *preferículum*, que possède également le cabinet des médailles, et dont l'origine orientale n'est pas contestée, les lions sont entre-croisés, figure symbolique destinée sans doute à traduire soit une idée religieuse, soit un fait astronomique.

Le sanglier se rencontre dans un très-grand nombre de monuments antiques. On le trouve sur les médailles de plusieurs peuples de la Grèce, de l'Italie et de la Gaule.

Peut-être les patères trouvées à Toulouse appartenaient-elles à un particulier, et servaient-elles à faire les libations dans les festins. Peut-être ont-elles fait partie du trésor d'un temple, d'un temple de Diane, par exemple, divinité à laquelle le sanglier était consacré. Est-ce la cupidité qui, après avoir dérobé ces objets précieux, les aura enfouis dans la terre où ils viennent d'être trouvés? Est-ce la piété d'un prêtre païen qui les aura cachés dans cet endroit pour les



Patères antiques récemment découvertes à Toulouse.

soustraire aux chrétiens destructeurs des idoles et des temples, à une époque de persécution ; car les païens eurent à souffrir à leur tour les excès d'intolérance dont ils avaient donné l'exemple? Il est impossible de répondre à de semblables questions, qui peut-être resteront toujours à l'état de problèmes insolubles. Il arriva de même, en 1776, que des maçons, qui travaillaient à la démolition d'une maison du chapitre de Rennes, trouvèrent à six pieds de profondeur une coupe en or pur, ornée de seize médailles impériales encastrées et d'un sujet ciselé en bosse dans le fond, le tout du poids de cinq marcs trois onces et quelques grains. Ils s'empressèrent de l'offrir au roi. Cette magnifique patère est exposée dans une des montres du cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale.

LE CASOAR A CASQUE.



Muséum d'histoire naturelle. — Le Casoar à casque. — Dessin de Freeman, d'après nature.

Le casoar à casque est le plus grand des échassiers, après l'autruche. L'ensemble de ses traits zoologiques le rapproche jusqu'à un certain point de ce dernier genre; toutefois sa taille est moins élancée, son corps est plus trapu, ses formes plus massives; bien d'autres caractères encore séparent, dans la série, ces deux oiseaux dont les dimensions colossales dépassent celles de toutes les autres espèces de bipèdes ailés.

Ce qui saisit le plus vivement à première vue, chez le casoar à casque, c'est la singulière nature de ses plumes : elles sont complétement dépourvues de barbules, et ressemblent à des crins tombants. Leur teinte générale est d'un brun-noir luisant. Les ailes sont rudimentaires; à peine apparaissent-elles au dehors, indiquées seulement par quatre ou cinq tubes ou pennes, nus, terminés en pointe, et analogues à des piquants. De tels organes, évidemment, ne sauraient être favorables au vol; ils pourraient encore moins servir à frapper l'air pour accélérer la marche; l'animal ne doit guère les utiliser que comme moyen d'attaque ou de défense. Nous avons été témoin, au jardin des Plantes, d'une lutte curieuse que l'oiseau, dans un paroxysme de colère, avait essayé de soutenir contre un gardien de la ménagerie : le poitrail fortement tendu en avant et les piquants redressés, il fondait avec violence sur son adversaire, et la force d'impulsion de l'oiseau était telle que le résultat aurait pu devenir dangereux pour l'homme.

La tête et une grande portion du cou, dépourvues de plumes, sont splendidement colorées des teintes les plus brillantes de l'iris : violet-ardoisé sous la gorge, bleu aux joues, rouge de corail dans la région postérieure, et diverses autres nuances. Des caroncules ou fanons, également colorés, pendent au bas du cou, comme chez le dindon. L'œil est petit, à iris jaune-clair; il est garni d'un rang de poils noirs arrondis en forme de sourcils : cette disposition particulière donne à l'animal une expression dure et farouche. A la partie supérieure de la base du bec, l'oiseau porte un appendice en forme de casque, qui n'est autre chose qu'un développement de l'os frontal, et qui a valu à l'espèce le nom particulier qu'elle porte. Cet appendice singulier et unique fournit l'un des traits les plus caractéristiques de l'animal, et le sépare complétement de l'échassier du même nom générique, du casoar de la Nouvelle-Hollande (¹). Le pied du casoar à casque est proportionnellement court, plus court du moins que celui de l'autruche; les tarses sont épais, robustes et forts, terminés seulement par trois doigts, au lieu de quatre que l'on compte presque sans exception dans la série entière de la classe des oiseaux. Ces doigts sont dirigés en avant et munis d'ongles, dont l'intérieur est plus long que les deux autres. A défaut de moyens suffisants pour le vol, le casoar possède donc un instrument puissant pour la course, et qui lui sert en même temps d'arme redoutable pour l'attaque et la défense. Nous avons vu maintes fois l'individu du Muséum lancer, dans ses moments d'irritation, des ruades violentes contre la barrière qui le sépare des compartiments voisins, et les pieux en bois, très-épais, qui composent cette barrière, tomberaient assurément sous ce choc répété, s'ils n'étaient maintenus par de forts liens de fer.

En général, les habitudes de cet animal, telles du moins que nous les avons observées à la ménagerie du Muséum, et telles que les ont racontées les voyageurs, spécialement les Hollandais, indiquent une nature sauvage, méchante, brutale; cependant on parvient assez facilement à l'apprivoiser. Au jardin des Plantes, sa nourriture consiste principalement en racines potagères, betteraves, carottes, etc. Il aime les fruits, les œufs, le pain, et se montre généralement très-glouton. La quantité d'eau qu'il boit est prodigieuse : à l'état de grande liberté, sa consommation en ce genre va, dit-on, à quatre ou cinq litres par jour; au Muséum, elle ne dépasse guère deux litres, quantité déjà considérable pour un oiseau, quelles que soient les dimensions de son espèce.

Le casoar à casque est propre à certaines contrées assez restreintes de l'archipel Indien. On le trouve dans les Moluques, la Nouvelle-Guinée, etc. Il paraît habiter surtout les forêts les plus profondes de l'île Céram. Les Malais lui donnent le nom de *Cassuwaris*, d'où l'on a tiré celui de *Casoar*. Ses mœurs à l'état sauvage ne sont pas encore parfaitement connues; pour s'en faire une idée juste, il faudrait aller les étudier dans les retraites les plus éloignées des habitations. On sait seulement qu'il ne vit pas en sociétés nombreuses, mais par couples solitaires. Il échappe avec facilité aux poursuites de l'homme et de ses autres ennemis, grâce à sa course rapide. La femelle pond chaque année, dans le sable, trois ou quatre œufs moins gros que ceux de l'autruche, mais plus allongés. Elle ne les couve que la nuit, et les abandonne pendant le jour à la chaleur des rayons solaires. L'incubation dure de vingt-huit à trente jours; les petits naissent recouverts de duvet.

Jusqu'à présent, aucune tentative directe et suivie ne paraît avoir eu pour but d'utiliser le casoar et de le faire servir à l'alimentation ou à d'autres besoins de l'homme; sa chair est de mauvais goût. Les rares individus qui parviennent en Europe y sont amenés principalement par les Hollandais. De Hollande aussi nous est arrivé celui du jardin des Plantes; il est jeune encore, et n'égale pas, si nos souvenirs nous servent bien, celui du même genre qu'a déja possédé la ménagerie, il y a douze ou quatorze ans, et qui s'est tué, dans un accès de sauvagerie, en se ruant contre l'enceinte solide où il était enfermé.

(¹) Décrit dans le *Magasin pittoresque*, t. II, p. 365.

LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Nos lecteurs n'ont pas oublié *la Dernière Étape*, si subitement et si tristement interrompue (¹). Il ne fallait plus qu'un petit nombre de pages pour la terminer. Quelque téméraire qu'il nous parût de les écrire, on nous en a fait un devoir, et nous avons essayé de le remplir. Nos relations avec M. E. Souvestre, aussi étroites que la parenté la plus proche et l'affection la plus profonde pouvaient les rendre, nous ont mis à même de connaître et d'apprécier ses convictions, ses sentiments, son âme tout entière (²). Nous nous sommes appliqué, dans notre travail, à évoquer devant nous sa pensée et à nous y conformer le plus fidèlement possible. Quant à la forme, il va sans dire que nous n'avons pas eu la prétention, ni même l'intention, d'imiter celle de M. Souvestre. C'est ce sentiment de notre insuffisance qui nous effraye en laissant publier ces pages et trouble pour nous le plaisir de nous être acquitté d'un devoir filial. Le même respect qui nous a décidé à prendre la plume, la fait hésiter et trembler dans notre main.

XXXIII. M. RENÉ A SON COMPTOIR.

Félicité a obtenu le crédit de marchandises que j'avais sollicité pour elle. Ce matin, quand je suis allé la voir, j'ai été accueilli par une avalanche de remercîments. En vain j'ai voulu lui persuader qu'elle devait attribuer le succès de sa demande, non pas à ma protection, mais seulement à sa probité, à sa bonne renommée; que d'ailleurs elle avait conclu une affaire commerciale, nullement reçu une faveur : elle n'a pu résister au besoin de rendre grâces à quelqu'un, et le torrent d'éloges, forcé enfin de se détourner de moi, s'est reporté tout entier sur M. Dutilleul. Pourquoi me serais-je obstiné à la détromper? La reconnaissance réchauffe et réjouit le cœur; elle est plus douce encore à celui qui l'éprouve qu'à celui qui en est l'objet.

Tout en continuant à parler avec une volubilité que je ne lui avais jamais connue, Félicité avait repris son tra-

(¹) Voy. les Tables des t. XXII et XXIII (1854 et 1855).
(²) Ces lignes ont été écrites par M. Eugène Lesbazeilles, gendre de M. Emile Souvestre.

vail interrompu, et rangeait dans sa boutique les denrées nouvellement arrivées. Un bibliophile n'eût pas mis plus de sollicitude et d'amour à classer ses livres précieux, qu'elle n'en dépensait à disposer les paquets de café, les bocaux de girofle ou de cannelle. Ses instincts de ménagère, dont autrefois mes papiers avaient été si souvent victimes, avaient profité de cette circonstance pour se donner pleine satisfaction, et elle avait entrepris, dans l'intérêt de l'ordre et de la symétrie, un bouleversement général. Aucun objet ne put échapper à son parti pris de réforme, bien que la plupart, après un examen minutieux et des essais réitérés, dussent reprendre la place dont on les avait dépossédés. Plus d'une fois je fus consulté sur l'effet plus ou moins harmonieux de telle ou telle combinaison, et je dus donner mon avis avec le même sérieux que s'il se fût agi des plus graves intérêts.

Derrière les carreaux brillants de la porte, on suspendit les images coloriées et les jouets d'enfants; l'armoire vitrée fut réservée aux écheveaux et aux rubans qui y étalèrent leurs couleurs habilement nuancées; les tablettes se couvrirent de flacons, ici rangés en colonnades, là entassés en pyramides jusqu'au plafond. Quand le classement fut terminé, Félicité jeta sur l'ensemble de son œuvre un coup d'œil d'orgueilleuse satisfaction; et le fait est que la petite boutique avait un air singulièrement coquet et joyeux, avec ses comptoirs récemment repeints et vernis, ses balances aussi brillantes que l'or, et ses casiers alignant leurs étiquettes en longues files d'une irréprochable régularité.

En ce moment René survint : il ne laissait guère s'écouler de jour sans trouver le moyen de s'échapper jusqu'à la maison du faubourg, ne fît-il que frapper sur les carreaux en courant ou passer sa figure joviale par la porte entr'ouverte. A peine fut-il entré, qu'une surprise émerveillée se peignit sur ses traits : ses regards se portaient alternativement sur les belles choses qui l'environnaient et sur celle qui lui paraissait les avoir évoquées comme par une baguette magique. Il était évident que son admiration toujours croissante était sur le point de faire explosion, et qu'il allait se jeter au cou de Félicité; mais ma présence comprima tout à coup ce premier mouvement, et une réflexion subite parut achever de le contenir. Il se dit, sans doute, qu'après tout, cette ménagère si habile, elle était sa femme; qu'au milieu de toutes ces richesses, il était chez lui, et, voulant se montrer au niveau de sa fortune, il se dirigea tranquillement vers le comptoir, monta gravement la marche qui l'élevait au-dessus du sol, et s'assit dans le fauteuil de cuir où il se carra et demeura silencieux avec une majesté des plus comiques.

Autrefois, j'aurais souri de cet humble ménage, qu'un sort si médiocre suffit à enchanter, et dans mon sourire le dédain aurait eu plus de part que la gaieté. Malgré la bonne opinion que j'avais de mon spiritualisme, je n'étais, en réalité, sensible qu'à la forme; je n'étais touché que du bonheur élégant; je confondais les petits avec les objets vulgaires qui les entourent, et je les enveloppais sans examen dans la même indifférence, trop souvent dans le même mépris. A combien d'injustices et à quelles privations ces préjugés me condamnaient! Aujourd'hui bien des barrières sont tombées pour moi, et je trouve à glaner sur un plus vaste champ. La joie des raffinés n'est plus seule à me frapper et à me séduire. Au milieu des pains de sucre de la pauvre marchande, je discerne et je recueille des sentiments, des émotions dont mon cœur fait son profit. Je ne me borne plus à me promener dans les allées ratissées des parcs : j'explore aussi les routes banales et je n'y fais pas moins ample moisson; la fleur du fossé a des couleurs solides, des odeurs saines, qui ne me charment pas moins que les nuances plus fines, les parfums plus délicats, des plantes de serre. Et en même temps que je ressens plus de sympathie, j'en inspire aussi davantage. Quand j'ai tendu cordialement la main à René et à sa femme, ils ont eu des larmes dans les yeux.

Je m'aperçois que je viens de faire mon éloge; mais je proteste que c'est la vieillesse seule que j'ai eu l'intention de louer. D'ailleurs ç'a été de tout temps le privilége des vieillards de pouvoir parler d'eux-mêmes avec quelque bienveillance, sans s'attirer trop de blâme. Nestor, dans l'Iliade, n'ouvre guère la bouche que pour se féliciter de ses vertus, et Homère, au lieu de l'accuser d'outrecuidance ou de bavardage, trouve que les paroles coulent de ses lèvres plus douces que le miel.

La suite à la prochaine livraison.

La suite à la prochaine livraison.

FENIMORE COOPER.

Parmi les lecteurs des *Pionniers*, il en est peu qui n'aient encore présents à la mémoire les superbes forêts du lac Ostégo et le petit village de Cooperstown : c'est là que se passa la plus grande partie de l'enfance du célèbre romancier américain; c'est aussi là que reposent aujourd'hui ses cendres. Né le 15 septembre 1789, à Burlington, dans le New-Jersey, James-Fenimore Cooper fut amené, encore enfant, à Cooperstown, où, quatre à cinq ans auparavant, son père s'était fait construire une maison. Il descendait d'un émigrant, William Cooper, qui était venu s'établir, en 1679, à Burlington. Comme son père exerçait les doubles fonctions de magistrat et de membre du Congrès, ses devoirs l'obligeaient souvent à quitter Cooperstown pour séjourner à Burlington; et c'est dans cette ville que, dès l'âge de six ans, Fenimore Cooper commença son éducation classique. A treize ans, il entra au collége d'Yale, et s'y distingua comme élève; mais, entraîné par son goût vers une carrière aventureuse, il quitta, en 1805, le collége pour se faire marin. Il n'existait point alors d'école navale aux États-Unis, et les jeunes gens qui voulaient entrer dans la marine militaire devaient s'y préparer par un voyage au long cours sur un navire du commerce : c'est ce que fit Cooper. Un vieux marin a raconté son admission comme matelot à bord du *Sterling*, bâtiment marchand, commandé par le capitaine Johnston, et destiné à naviguer sur les côtes d'Angleterre, de France, d'Espagne et d'Afrique. Malgré les mauvais temps et quelques dangers courus, ce long voyage fut assez heureux, et, au retour, Cooper entra, en qualité de midshipman, dans la marine de guerre de son pays. Il s'y fit aimer de tout le monde par son caractère franc, généreux et hardi. Nul doute qu'il ne fût parvenu au grade le plus élevé si, après six années de navigation, la perspective d'une vie plus douce et plus paisible ne l'eût séduit. Ces six années lui furent néanmoins très-utiles, en lui donnant des connaissances nautiques qui lui devinrent très-utiles lorsqu'il voulut prendre la mer pour théâtre de ses compositions. Le 1er janvier 1811, il épousa Mlle de Lancey, descendante d'une des familles les plus anciennes et les plus influentes de l'Amérique. Avant d'aller se fixer à Cooperstown, il habita pendant quelque temps une petite maison retirée, à Mameroenck, près de New-York. C'est là que se révéla sa vocation de romancier. Il y composa le roman de *Précaution*, qui eut un succès médiocre en Amérique. L'ouvrage peignait les mœurs de la société anglaise; mais, bien que l'auteur eût puisé beaucoup plus dans le souvenir de ses lectures que dans ses observations personnelles, on ne voulut point croire en Angleterre qu'il fût l'œuvre d'une plume américaine, et le livre, réimprimé à Londres, passa pour un roman d'origine purement britannique.

Si ce n'était point là un succès, c'était du moins un en-

couragement. Cooper continua d'écrire, mais en changeant de thème. Il prit le sol et l'histoire de son pays pour bases de sa nouvelle composition, et publia, en 1821, *l'Espion,* qui fut presque immédiatement réimprimé et lu dans la plupart des pays de l'Europe. Ce succès fixa définitivement la carrière littéraire de Cooper. Après *l'Espion* vinrent *les Pionniers* (1823), ensuite *le Pilote,* et plusieurs autres. En 1826, la publication du *Dernier des Mohicans* termina cette première série de ses œuvres d'imagination.

Ce n'était pas sans quelque inquiétude qu'il s'était aventuré dans la composition du *Pilote :* aussi crut-il devoir, avant l'impression, le lire à plusieurs personnes de goût; elles trouvèrent l'ouvrage bon. Mais ce n'était pas assez pour lui; il tenait à s'assurer de la vérité et de l'exactitude des détails nautiques. Il se choisit en conséquence pour critique un vieux marin, et lui lut une grande partie du premier volume, où ces détails sont le plus concentrés. C'est ainsi que Walter Scott avait cru aussi devoir consulter un vieux chasseur sur les scènes de chasse de sa *Dame du lac*. La première heure de lecture suffit à Cooper pour juger de l'épreuve. Son rude auditeur suivait avec la plus grande attention les manœuvres décrites, et témoignait par un hochement de tête qu'il n'y voyait rien à reprendre. Dans un endroit du récit, cependant, il commença à s'agiter sur son



La Maison de Fenimore Cooper, à Cooperstown. — Dessin de Johnson.

siége, se leva, et se mit à marcher de long en large avec une sorte de mouvement fébrile : « Tout cela est fort bien, camarade, s'écria-t-il tout à coup en interrompant Cooper; mais, diable! dépêchez-vous donc de larguer le grand foc! » Cette remarque brusque et spontanée était la contre-partie de celle du vieux critique de Walter Scott, qui, tout entier à la scène de chasse qui lui était lue, et croyant y assister en réalité, laissait échapper cette exclamation : « Ah çà! mais, il ne fait pas attention; il va gâter ses chiens! » Pleinement satisfait de l'expérience, Cooper reconnut la justesse de la critique, et se hâta de larguer la ralingue du grand foc.

En 1826, Cooper s'embarqua pour l'Europe. *Le Dernier des Mohicans* venait de porter sa renommée de romancier à son apogée; cette renommée l'y avait précédé. En Angleterre et en France, il rencontra chez les personnages distingués dont il se rapprocha l'accueil franc et cordial qui convenait à son caractère sérieux et indépendant. Il aimait beaucoup le monde, et il le fréquenta. La société était pour lui une étude et un exercice intellectuel qu'il considérait comme nécessaires. Il aimait à argumenter, et déployait une grande force de dialectique dans la conversation.

Cooper passa ainsi sept années en Europe. On trouve, dans une dizaine de volumes consacrés à la Suisse, à l'Angleterre, à la France et à l'Italie, qu'il publia en 1836, les divers souvenirs et observations qu'il a recueillis sur le continent. Quoique ce ne soient pas les meilleures de ses œuvres, d'importantes remarques sur les hommes et sur les choses, des descriptions de fêtes et de pays, des anecdotes charmantes racontées avec beaucoup d'intérêt, y révèlent peut-être mieux qu'aucune autre de ses compositions la nature et la portée de son esprit. En quelque lieu qu'il se trouvât, Cooper ne laissait jamais échapper l'occasion de défendre hautement les institutions libres de son pays : c'est ce sentiment qui le porta à écrire et à publier les *Notions sur les Américains, par un voyageur célibataire.*

Quoique fort répandu dans le monde, et recevant beaucoup lui-même à Paris, Cooper demeurait constamment attaché à ses occupations littéraires. Chaque jour, une partie de son temps était employée à écrire; et, chaque année, grâce à cette application régulière et systématique, se produisaient des résultats inexplicables pour ceux qui igno-

raient son travail journalier : c'est ainsi qu'un an à peine après son arrivée sur notre continent, il était en état de publier *la Prairie* et *le Corsaire rouge*, et qu'avant qu'il ne fût revenu en Amérique, dans le courant de 1833, cinq autres romans nouveaux s'étaient ajoutés à la série de ses précédents ouvrages.

De retour aux États-Unis, Cooper habita, tantôt New-York, tantôt Philadelphie, tantôt Cooperstown, où il avait fait réparer la vieille maison de briques que son père y avait fait construire vers la fin du siècle précédent. Primitivement, cette maison s'élevait seule sur les bords du lac Ostégo, et touchait pour ainsi dire à la belle forêt si bien dépeinte dans *les Pionniers;* mais, avec le temps, d'autres maisons étaient venues se grouper autour d'elle; puis le hameau était devenu un village, et enfin une ville que peuple aujourd'hui une laborieuse et active population.



Fenimore Cooper. — Dessin de Morin.

Cooper écrivit dans cette retraite dix-sept nouveaux ouvrages d'imagination, qui, pour la plupart, complètent les sujets de quelques-uns de ses romans antérieurs. Ses autres écrits lui furent inspirés par plusieurs questions intéressant son pays. C'est vers la même époque qu'il composa son *Histoire navale des États-Unis*, et, sept ans plus tard, il publia ses *Vies des officiers de marine américains les plus distingués.*

La part qu'il prit à la polémique des journaux suscita des débats qui lui causèrent des ennuis, et qui auraient fait reculer ou plier un esprit moins résolu et moins indépendant que le sien. Mais il tint bon, et sortit triomphant de la lutte, après s'être acquis de nouveaux droits au respect de ceux dont il tenait à conserver l'estime.

Vers 1849, il commença à ressentir les symptômes de l'hydropisie qui devait le conduire au tombeau. A le voir alors, à peine âgé de soixante ans, jouissant d'une grande vigueur de corps et d'esprit, nul n'aurait supposé qu'il lui restât à peine deux ans à vivre. Cependant la mort s'approchait à pas rapides, et, le 14 septembre 1851, un jour seulement avant sa soixante-deuxième année, il expira, en offrant à ses amis un modèle de foi et de résignation.

L'éloge de Cooper a été prononcé par le poëte Bryant, en présence d'une assemblée composée des hommes les plus éminents de New-York et présidée par Daniel Webster. Son portrait moral y est tracé avec vérité. Il y est représenté comme doué d'un esprit original, vigoureux, actif, ayant pleine conscience de sa puissance, mais accoutumé, par habitude et par tendance naturelle, à ne s'en rapporter qu'à ses propres lumières et à y conformer son jugement. Fermement attaché aux institutions de son pays, il les considérait comme plus propres à favoriser les véritables intérêts de l'humanité qu'aucunes de celles des autres temps et des autres nations. Il ne se dissimulait pas, néanmoins, les défauts de ses compatriotes, et, dans ses controverses, il les exposait avec une rude franchise qui a donné contre lui des impressions fausses que le temps ne manquera pas de rectifier. Comme homme privé, Cooper était généreux et obligeant. Il aidait volontiers de sa bourse, mais il se montrait prudent et judicieux dans ses libéralités.

Le trait le plus caractéristique peut-être de son talent littéraire, c'est la vie et le mouvement qu'il sait donner tant à ses personnages qu'aux scènes dont ils sont les acteurs. On lui a reproché d'avoir exagéré et idéalisé les qualités des Peaux-Rouges, et d'avoir atténué et masqué leur barbarie et leur grossièreté. Ce reproche va trop loin; on oublie d'ailleurs qu'il a voulu composer des romans et non des ouvrages instructifs. On lui a reproché aussi l'insignifiance de ses caractères de femme et la faiblesse du tissu des événements. Ce n'est pas là, en effet, qu'est le mérite de ses œuvres, mais dans la vérité, la vivacité et l'intérêt des tableaux émouvants qu'il fait passer sous les yeux. Quoi de plus animé et de plus saisissant que ses scènes de mer et de la vie sauvage! Et, comme caractères, en peut-on désirer de plus individuels et de plus frappants que ceux de l'Espion, de Long-Tom Coffin, et surtout de ce personnage appelé successivement *Bas-de-Cuir, Œil-de-Faucon, la Longue-Carabine, le Vieux-Trappeur,* en qui les sentiments de la civilisation et ceux de la vie sauvage s'allient d'une manière si heureuse et si originale? Sans nul doute, les romans de Cooper ont des défauts et ne valent pas les meilleurs ouvrages de Walter Scott; mais on ne peut leur dénier un mérite très-réel, qui conservera longtemps encore à leur auteur une des places les plus élevées dans la littérature de son pays comme dans celle de notre vieux monde [1].

Le souvenir d'une aventure qui m'était arrivée à Sienne me transportait toujours dans une vie plus heureuse. Je me laissais aller volontiers à la raconter. Mais un jour, X..., entrant, dit tout haut : « Que vous dit-il là? Ah! son histoire de Sienne. Écoutez-le; *il la raconte très-bien.* » Ces mots me glacèrent. Je sentis le ridicule de répéter trop souvent des faits qui m'étaient personnels. Depuis, je n'ai plus reparlé de l'anecdote de Sienne, et j'ai même quelque peine à y penser.

On bâtit des maisons pour vivre dans leur intérieur et non pour les regarder du dehors; c'est pourquoi il faut que la commodité soit préférée à la symétrie, à moins que l'on ne puisse avoir l'une et l'autre. Les curiosités superflues qu'on y apporte pour les rendre agréables à l'œil ne sont bonnes que pour les palais enchantés de nos poëtes, qui les bâtissent à peu de frais.

BACON.

POSITIONS APPARENTES

DE VÉNUS, MARS ET JUPITER, PENDANT LES MOIS DE FÉVRIER, MARS, AVRIL ET MAI 1857.

Vénus. — Vénus (l'étoile du berger, et en ce moment l'étoile du soir), après avoir traversé la constellation des Poissons jusqu'au 1er mars, a passé ensuite dans celle du Bélier; elle sera à son maximum d'éclat le 4 avril. Vénus se couche, le 5 février, 4^h8^m après le soleil; le 1er mars, 4^h22^m après; le 31 mars, 4^h12^m; et le 6 mai, 55^m; elle se dérobe entièrement à nos yeux le 10, époque où elle se trouve en conjonction inférieure avec le soleil, c'est-à-dire sur la ligne qui joint les centres du soleil et de la terre. C'est un phénomène fort intéressant à étudier avec une bonne lunette; on peut voir Vénus sous ses aspects divers depuis le croissant le plus exagéré jusqu'au plus petit filet circulaire de lumière imaginable (fig. 2, *a, b, c, d*). Cependant le moment le plus favorable pour étudier les aspérités de sa surface, lesquelles se distinguent fort bien sur la ligne de séparation d'ombre et de lumière, est incontestablement une heure de jour alors qu'elle a passé le méridien. Il suffit pour cela d'avoir un instrument monté équatorialement, ou d'être situé dans un beau climat, où il soit facile de la trouver à l'œil nu en plein jour et de diriger un télescope dans sa direction. D'après des mesures micrométriques prises à différentes époques, on a été conduit à admettre que les aspérités observées à la surface de Vénus ne sont autre chose que des montagnes comme celles qui existent à la surface de notre globe : seulement, elles atteignent des hauteurs généralement plus considérables; on en a mesuré qui étaient égales à la 142e partie du rayon de la planète, tandis que, sur notre terre, le Dhawalagiri, un des pics de l'Himalaya, à la frontière du Thibet, et la plus haute montagne du globe, n'est que la 740e partie environ du rayon terrestre. Le diamètre apparent de Vénus varie considérablement d'une époque à une autre. Ainsi son diamètre apparent pour le 1er janvier 1857 était égal à $14'',8$ d'arc; le 1er février, $19''$; le 1er mars, $24'',8$; le 1er avril, $37'',2$; et le 10 mai, qui est l'époque de sa plus petite distance à la terre, son diamètre est de $57'',6$. Sa distance moyenne au soleil est égale à 0,723, celle de la

[1] Ouvrages de Fenimore Cooper : — 1° *Romans.* — Précaution. — L'Espion (1821). — Les Pionniers (1823). — Le Pilote. — Lionel Lincoln. — Le Dernier des Mohicans (1826). — La Prairie (1827). — Le Corsaire rouge (1827). — Les Puritains d'Amérique, ou la Vallée du Wish-ton-Wish (1827). — La Sorcière-des-Eaux. — Le Bravo (1832). — L'Heidenmauer (1832). — Le Bourreau de Berne (1833). — Le Paquebot américain, ou la Chasse (1338). — Eve Effingham (1838). — Le Lac Ontario (1840). — Mercedes de Castille. — Jack le corsaire. — Le Tueur de daims (1841). — Les Deux Amiraux (1842). — Wing et Wing, ou le Feu follet (1842). — Wyandotte (1843). — Ned Myers. — A bord et à terre (1844). — Miles Wallingford, suite du précédent (1844). — Satanstoe (1845). — Le Porte-chaîne, suite du précédent (1845). — Lucy Hardinge. — Ravensnest (1846). — Les Ilots du golfe (1846). — Le Cratère, ou le Pic du volcan (1846). — Le Chasseur d'abeilles (1847). — Jack Tier (1848). — Les Lions de mer. — Les Voies du présent.

2° *Ouvrages divers.* — Notions sur les Américains, par un célibataire voyageur (1328). — Lettre à mes compatriotes (1833). — Les Monikins. — Le Démocrate américain (1835). — Esquisses de la Suisse (1838). — Esquisses de la France (1838). — Esquisses de l'Italie (1838). — Souvenirs d'Europe (1838). — Histoire navale des Etats-Unis (1839). — Autobiographie d'un mouchoir de poche. — Examen de l'affaire Mackensie (1844). — Vies des officiers de marine américains les plus distingués (1846).

terre au soleil étant prise pour unité ; sa révolution sidérale autour du soleil est de 224 701 jours terrestres ; son diamètre réel est de 0,99, celui de la terre étant égal à 1. Son volume, sa masse, et la pesanteur à sa surface, sont à peu près les mêmes que ceux de la terre ; l'intensité de chaleur et de lumière solaire est égale à 1,9, celle de la terre étant égale à 1. Rappelons que c'est Vénus qui a servi, en 1769, à déterminer la parallaxe du soleil, et de là sa distance à

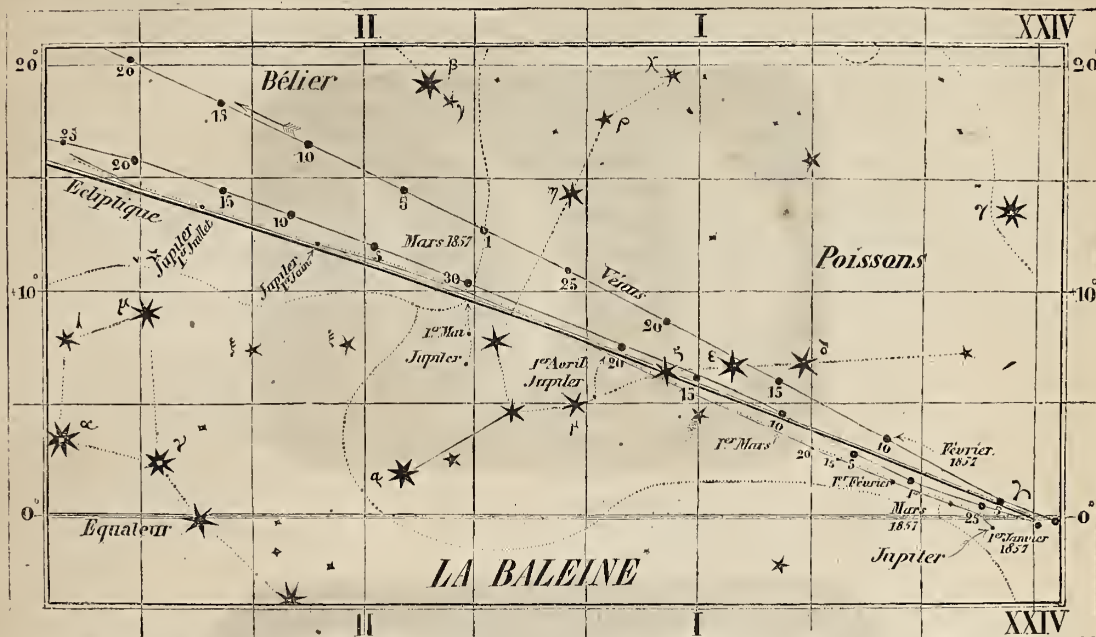


Fig. 1. Marche apparente des planètes Vénus, Mars et Jupiter pendant les mois de février, mars, avril et mai 1857.

la terre, avec un degré d'exactitude comparativement satisfaisant et bien supérieur au résultat obtenu en 1761. Son passage sur le disque du soleil, qui est le moyen dont nous voulons parler, est un phénomène rare et curieux : aussi des astronomes de divers pays allèrent-ils se placer sur des points de la terre nombreux et variés, et obtinrent une parallaxe de 8″,6, ce qui donne la distance approchée du soleil à la terre. D'autres passages de Vénus sur le soleil auront lieu le 8 décembre 1874, le 6 décembre 1882, le 7 juin 2004, et le 5 juin 2012.

Mars. — Mars est sorti de la constellation des Poissons le 28 février, et a passé dans celle du Bélier. Il se lève à Paris le 5 février à 8^h55^m, et se couche à 7^h47^m. Le 1er mars, il se lève à 7^h33^m, et se couche à 7^h56^m ; le 6 avril, il se lève à 6^h1^m, et se couche à 8^h4^m. Il disparaîtra entièrement le 7 juin, alors qu'il sera en conjonction supérieure, c'est-à-dire que le soleil sera entre nous et Mars et sur la même ligne. Il se trouve en conjonction avec Vénus le 3 mai ; il n'en est séparé que de 4°55′ d'arc. La surface de Mars ne présente pas, comme celle de Vénus, des aspérités de dimensions sensibles. Dans un télescope, Mars paraît ou circulaire, ou sous la forme ovale ; le diamètre vertical est le plus long. La longueur de son jour diffère peu de celui de la terre ; il est de $24^h39^m21^s$. On voit des amas de glace aux pôles de Mars comme à ceux de notre globe. L'atmosphère dont il est entouré paraît très-dense et d'une grande étendue, ce qui lui donne probablement sa couleur rouge approchant du jaune. On distingue parfaitement ses cercles polaires et la forme de ses continents et de ses mers (fig. 3).

Le diamètre apparent de Mars varie beaucoup : dans sa plus courte distance il est de 16 secondes, et dans sa plus grande il est de 6 secondes environ ; son année se compose de 687 de nos jours ; sa distance moyenne au soleil est de 1,524, celle de la terre étant prise pour unité. Son diamètre réel est de 0,52 de celui de la terre ; la pesanteur à sa surface est la moitié de celle qui existe à la surface de la terre ; l'intensité de lumière et de chaleur à sa surface est de 0,4 de la nôtre. C'est la planète qui paraît ressembler le plus à la terre, et elle peut être habitée par des êtres semblables à nous.

Jupiter. — Jupiter n'a été visible que jusqu'au 14 mars à cause de sa proximité au soleil ; le 11 avril, il sera en conjonction supérieure avec le soleil, c'est-à-dire que le soleil passera entre notre globe et Jupiter, et qu'ils seront tous les trois sur la même ligne. Le 5 mars, Jupiter se lève à 7^h35^m et se couche à 8^h21^m ; le 8 mai, il se lève à 3^h53^m, et se couche à 5^h32^m : il est devenu une étoile du matin ; le 1er juin, il se lève à 2^h30^m, et se couche à 4^h27^m. Jupiter est la plus grande planète de notre système ; il est 1 280 fois plus gros que la terre ; il tourne sur lui-même en 9^h55^m ; il est 5 fois plus éloigné de nous que ne l'est le soleil, et à 2 076 fois la distance de la lune à la terre ; la pesanteur à sa surface est égale à 2 fois et demie celle qui existe à la surface de notre globe ; l'intensité de lumière et de chaleur solaire est égale à 0,04 de celle que nous recevons, celle de la terre étant prise pour unité.

Le disque de Jupiter, un peu elliptique ou ovale, est sillonné par des bandes parallèles alternativement sombres et brillantes, et qui sont aussi parallèles à l'équateur de la planète et à son sens de rotation. Il a quatre satellites ou lunes qui se meuvent autour de lui, dans des orbites presque circulaires et peu inclinées, sur le plan où se meut la planète. Les distances de ces satellites sont égales à 6 pour le premier, 9,6 pour le deuxième, 15 pour le troisième, et 27 pour le quatrième, le rayon de la planète étant pris pour unité. Leurs éclipses et occultations sont très-fréquentes. Quelquefois on voit un satellite disparaître dans l'ombre de la planète, ce qui est le même phénomène qu'une éclipse de notre lune. Quelquefois on voit un satellite qui passe entre nous et la planète, et son disque se trouve alors projeté sur celui de la planète.

Quand Jupiter est favorablement placé, il ne se passe

pas de soirée sans que l'on puisse observer quelqu'une de ces éclipses ou occultations.

Les observations d'éclipses de ses satellites ont donné lieu à la découverte de la vitesse de la lumière; c'est un astronome danois, nommé Rœmer, qui, en 1675, après des séries d'observations faites les années précédentes, découvrit que les éclipses avaient lieu 16^m36^s avant l'heure donnée par le calcul, quand Jupiter était à sa plus courte distance de la terre, et au contraire qu'elles avaient lieu 16^m36^s plus tard lorsque Jupiter était à sa plus grande distance de la terre. Comme le mouvement des satellites n'est pas changé quelle que soit la position de la planète

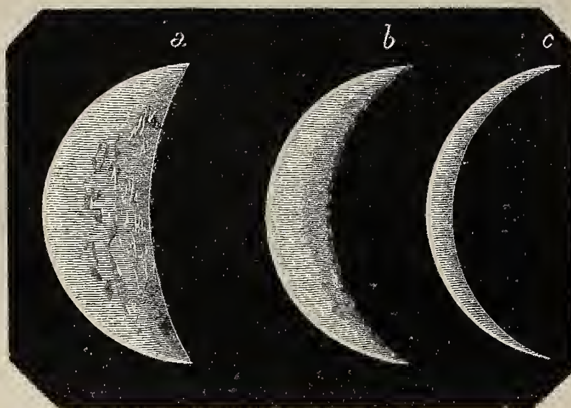


Fig. 2. Divers aspects de Vénus.

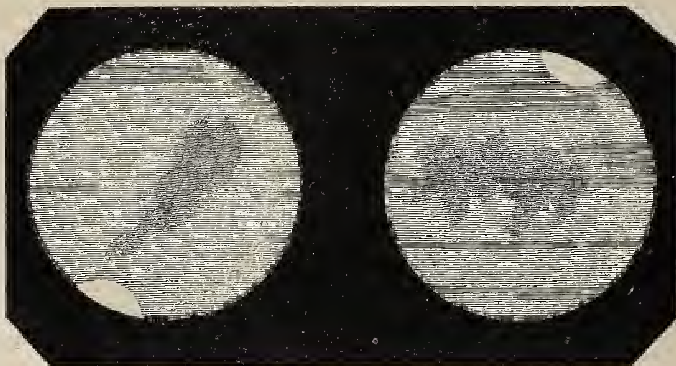


Fig. 3. Mars vu de la terre.



Fig. 4. Jupiter vu de la terre.

dans l'espace, il fallut donc conclure que la lumière n'était pas instantanée, qu'elle prenait du temps pour se mouvoir dans l'espace, et que si elle traversait le diamètre de l'orbite terrestre qui est de deux fois la distance de la terre au soleil, ou de 307 millions de kilomètres, cela donnerait pour la vitesse de la lumière par seconde, 307 000 000 kilomètres divisés par 16^m36^s ou 996^s, dont le résultat est 308 000 kilomètres par seconde environ; expérience qui ne peut se faire aussi exactement à la surface de notre globe, puisque le diamètre de la terre, la plus grande ligne que l'on puisse y inscrire, n'a que 13 732 kilomètres de longueur.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

LE CHATEAU DE SONNENBERG.



Ruines du Château de Sonnenberg, près de Wiesbade. — Dessin d'après nature par Stroobant.

Ces ruines, situées à 2 kilomètres de Wiesbade, sont un but de promenade pour les étrangers qui viennent chercher dans la capitale du duché de Nassau le repos ou la santé.

On traverse le charmant jardin du Kursaal, on remonte le ruisseau qui en alimente l'étang, et l'on arrive bientôt au Dietenmühle, c'est-à-dire au moulin de Dieten, où l'on s'arrête pour déjeuner, ou pour jouer, par fantaisie, au jeu de boules et de quilles. De là un quart d'heure suffit pour arriver à un joli village et aux ruines de Sonnenberg, qui décorent le versant méridional d'une colline, ce qui semble expliqué par le nom même du vieux château : *Sonnenberg* signifie « colline au soleil ; » mais il s'est trouvé des archéologues germains pour assurer qu'en cet endroit s'élevait jadis un temple dédié à l'astre du jour.

Le château de Sonnenberg, bâti vers 1299, par Adolphe de Nassau, qui fut élu empereur d'Allemagne le 1er mai 1292, a sans doute été plusieurs fois détruit et relevé : il a été en partie restauré, il y a vingt ans environ, par la comtesse Pauline de Nassau. Une des tours est parfaitement conservée. Le concierge qui a la garde de ces pittoresques débris ouvre aux visiteurs la porte d'une salle où l'on a

réuni quelques objets de curiosité, entre autres d'anciennes armes.

Du haut de la tour la vue est admirable : on embrasse du regard une vaste étendue de la vallée du Rhin; au-dessous est une carrière, et un bois tout auprès; un peu plus loin, on remarque la chapelle du village de Zambach qui domine le paysage.

IL MEO PATACCA.

Il Meo Patacca est un poëme comique *(giocoso)* composé, vers 1683 [1], à l'occasion des fêtes qui furent alors célébrées dans toute l'Italie, et surtout à Rome, en réjouissance de la levée du siége de Vienne et de la défaite des Turcs. Il est écrit dans le dialecte populaire de Rome *(il linguaggio romanescho)*.

L'auteur, Giuseppe Berneri, est mort à Rome au commencement du dix-septième siècle. Sur le frontispice de ses ouvrages, il se donne le titre de « secrétaire de l'Académie des inféconds. » Mais il a protesté par sa fécondité même contre cette qualification bizarre [2]. On connaît de lui un assez grand nombre d'œuvres scéniques, entre autres deux comédies « idéales » : — « Tout le monde cherche la fortune » *(Tutti cercano fortuna)*; « Tous les hommes ont un grain de folie » *(Tutti un ramo han di pazzia)* [3].

Quoiqu'il ne soit pas sans mérite, le poëme de Berneri serait tout à fait oublié si, dans notre siècle, vers 1823, il n'avait pris fantaisie à l'excellent dessinateur romain Pinelli de remettre en lumière cet ancien badinage.

Nos lecteurs connaissent déjà la vie de Bartolomeo Pinelli : nous l'avons racontée dans deux articles [4] qui peuvent donner une idée générale de son caractère et de ses œuvres; il nous reste à ajouter ici seulement quelques traits qui feront apprécier plus particulièrement son goût et son aptitude pour la peinture des mœurs populaires.

Fils d'un très-pauvre ouvrier, et né à Rome dans une misérable demeure du faubourg des Transtévérins, près de l'hospice de San-Gallicano, Pinelli avait été élevé dans la rue, pour ainsi dire, avec tous les petits démons de la sainte cité; les vieillards du voisinage ont longtemps conservé le souvenir de ses espiégleries. Personne n'ignore que le Transtévère à Rome est à peu près ce que le faubourg Saint-Antoine est à Paris, avec cette notable différence toutefois que le climat, la tradition et la vue continuelle des chefs-d'œuvre de l'art donnent à ces turbulents faubouriens une sorte de dignité naturelle, de fierté et de sentiments presque poétiques, — qualités beaucoup plus rares dans les classes ouvrières de nos capitales du Nord.

Pinelli resta toujours Transtévérin de cœur et de physionomie. Parvenu à la célébrité, et unanimement reconnu comme l'artiste contemporain le plus inventif et le plus original de son pays, il disait souvent avec sincérité qu'il s'estimait très-honoré d'être Romain et très-heureux d'être né dans le Transtévère. Il refusa plusieurs fois d'aller à Londres, où l'on s'engageait à lui procurer des travaux assez généreusement payés pour le mener promptement à la fortune. — « J'y deviendrais peut-être riche, disait-il, mais certainement j'y mourrais d'ennui : je ne suis pas capable de dessiner un seul trait dans une journée si je n'ai commencé par faire dès le matin une petite promenade dans mon cher Transtévère. »

Son costume étonnait les étrangers qui lui achetaient à haut prix ses dessins. Il portait un chapeau « tromblon », une grosse redingote; sa cravate était nouée fort négligemment, et le col de sa chemise allait de droite et de gauche un peu au hasard; deux longues mèches de cheveux pendaient, le long de ses joues, beaucoup plus bas que son visage, et il tenait habituellement sous son bras une espèce de gros gourdin à tête d'aigle. Il avait de petites moustaches et une impériale. Ses traits étaient réguliers et même beaux, mais laissaient deviner son origine populaire.

Dans sa première jeunesse, lorsqu'il étudiait à l'Académie des arts de Bologne, il se mêlait chaque hiver à une troupe d'acteurs qui donnaient des représentations dans les villes environnantes. Comme il jouait les rôles de tyran, il est probable qu'il y était fort comique.

De retour à Rome, il logea chez un riche abbé nommé Levizzari, auquel l'avait vivement recommandé le prince Lambertini, neveu de Benoît XIV. Cet abbé le prit en grande affection, et fut cependant obligé de se séparer de lui : Pinelli était trop Transtévérin pour un propriétaire si paisible et si ami du décorum : le spirituel artiste se liguait avec les domestiques eux-mêmes pour jouer mille tours plaisants aux visiteurs ou aux gens qui passaient dans la rue, enlevant leurs perruques ou leurs chapeaux jusqu'au premier étage avec des fils et des hameçons, ou semant de fausses pièces d'argent à terre pour tenter la cupidité des bonnes vieilles femmes, inventant enfin à chaque heure quelque surprise nouvelle qu'il traduisait ensuite en dessins grotesques.

Vers le même temps, en 1799, il s'enrôla dans une petite compagnie de volontaires qui s'appela pompeusement « légion romaine », et qui essaya de chasser la garnison française de Civita-Vecchia; mais la « légion romaine » fut vaincue, et Pinelli se réfugia parmi des gardeurs de troupeaux : il vécut plusieurs mois avec eux, dessinant des animaux, des paysages, et content de son sort.

A Rome, il allait souvent s'asseoir au Gabbione, petite taverne située près de la fontaine de Trevi. Tout en causant, il dessinait. Un jour, ayant tracé une main sur une feuille de papier, il s'écria en riant : « Voilà une main qui ferait plaisir à Canova! — Veux-tu que j'aille la porter à son atelier? lui dit un de ses compagnons. — Va, répondit Pinelli, et prie-le de l'accepter comme un hommage que je dois à son talent! » Canova trouva le dessin admirable : il donna au porteur vingt-cinq écus, et lui dit de les remettre à Pinelli, ajoutant qu'il payerait volontiers au même prix tout autre dessin du même genre que le jeune artiste voudrait bien lui envoyer. Cet envoi d'argent offensa d'abord Pinelli; mais s'étant déridé presque aussitôt, il sortit de la taverne, visita les voisins, et les invita tous à venir boire et à se divertir au Gabbione jusqu'à ce que le dernier des vingt-cinq écus de Canova eût passé dans la bourse du tavernier.

Ces anecdotes expliquent comment Pinelli fut naturellement conduit à choisir le poëme de Giuseppe Berneri comme texte d'une de ses meilleures séries de compositions populaires.

Meo Patacca, le héros de cette épopée comique en douze chants, est un Transtévérin [1].

« Je chante, dit l'auteur, la gloire du plus brave des

(1) Imprimé à Rome en 1685 et en 1695. — Voy., sur le siége de Vienne par Cara-Mustapha, en 1683, notre tome II (1834), p. 153.

(2) On sait que les sociétés littéraires d'Italie rivalisaient d'étrangeté dans le choix de leurs titres, à peu près comme les clubs de Londres.

(3) Voici les titres de quelques autres drames de Giuseppe Beneri : *la Innocenza ben consigliata*, drama morale; — *l'Onore perseguitato*, drama morale recitativo; — *la Conversione di S. Agostino*, opera scenica; — *S. Dimpina, principessa d'Irlanda*, tragedia sacra; — *la Sposa del cielo*, tragedia sacra.

(4) Voy. t. XIV, p. 289 et 339.

(1) *Meo* est nom et prénom, peut-être l'abréviation de Bartolomeo; *Patacca* est une sorte de nom populaire un peu ridicule. *Patacca* veut dire « patard, menue monnaie. » *Petecchia*, taquin.

jeunes plébéiens de Rome... le plus redouté de tous, le chef de leur bande ([1]), bien fait de corps et vigoureux, invincible à la lutte, toujours prêt à exposer sa vie en combattant, soit à la fronde, soit à l'épée... Transtévérin et fils de Transtévérins, habile tireur, il perce d'une balle un denier ; et, quoique né dans une simple boutique, un souffle guerrier embrase son âme et il a du sel dans sa salière ([2]) ! »

Meo Patacca s'irrite en songeant à l'audace de « ces canailles de Turcs infâmes » qui assiégent une cité chrétienne ; il voudrait être transporté à l'endroit où cette vile engeance fait tant de fracas et de remue-ménage. Il lui déplaît de ne pas être au milieu de la bataille : il y ferait un hachis de Turcs. Aussi une pensée unique occupe son esprit : il médite de voler à la défense de Vienne ; il roule incessamment en son esprit cette haute entreprise.

Un jour donc, il va faire part de son dessein à une dizaine de ses compagnons les plus courageux : ceux-ci l'écoutent avec respect, chapeau bas, et marchent avec lui, mais derrière, à quelque distance, comme des soldats derrière leur caporal.

Patacca les conduit vers la roche Tarpéienne, au Capitole, « dont la renommée a déjà tant parlé et parlera jusqu'à ce qu'elle y perde son dernier souffle. »

« Del quale assai la fama ha gia parlato
» E parlara, sin che ce perde il fiato. »

L'auteur, à cette occasion, fait, comme il convient, une belle et longue description du Capitole. Patacca s'arrête devant la statue de Marc-Autoine, « qui a la main levée en signe de triomphe ; » il la regarde d'un air pensif, et dit : « Qui sait si l'on ne verra pas un jour dresser ici une autre statue? Qui sait si un homme que j'appelle *moi* ne s'en montrera pas digne? » Les dix compagnons s'étonnent, admirent et s'inclinent.

Patacca les promène ensuite dans le Campo-Vaccino, parmi les nobles ruines de l'ancienne Rome, et là, par ses discours belliqueux, il enflamme leur courage. Il leur expose ses vastes desseins : il lui suffira d'avoir une troupe de cinq cents jeunes Transtévérins, braves comme eux, bien armés de crache-feux (arquebuses), de dorindanes, de braquemarts et de frondes, avec une gibecière au côté. Ils iront droit à Vienne, et, dès qu'ils paraîtront, les Turcs inévitablement prendront la fuite : alors il les nommera tous capitaines, et, de leur côté, ils le nommeront maître de camp. Il continue à parler avec cette haute éloquence jusqu'à ce qu'enfin la troupe, lasse d'être restée si longtemps muette, s'écrie : « Viva Meo Patacca ! viva ! » et ce nom glorieux monte jusqu'aux astres. Après divers autres discours, on reconduit Patacca jusqu'à son logis, on le salue, et le premier chant finit.

« C'était l'heure où les charcutiers, les fruitiers et autres marchands de nobles victuailles étendent avec leurs perches des toiles devant leurs boutiques pour les protéger contre la chaleur, qui devient insupportable afin de faire plaisir à ceux qui vendent de l'eau glacée... en un mot, il était midi... »

Patacca, seul dans sa maison, après avoir arrosé de quelques bonnes lampées de vin romain son gosier altéré, s'asseoit commodément dans un large fauteuil qu'un juif lui a vendu, et s'endort. Pendant son sommeil, il lui vient un songe (comme il est nécessaire dans tout poëme en douze chants construit suivant les règles de l'art). A son réveil, il le repasse dans sa mémoire avec surprise, et il veut en avoir l'explication. Il ouvre sa fenêtre et appelle une de ses voisines nommée Calpurnia, vieille cabaliste, sorcière au long nez, au front ridé, un peu bossue et un peu louche. Il lui raconte qu'il a vu en rêve un jardin, et des fleurs charmantes : mais tout à coup un serpent s'élança sur lui et les fleurs se changèrent en choux. Il se baissa pour prendre le plus gros de ces choux qui se transforma aussitôt en champignon, et tous les autres en firent de même. Furieux, il tira son épée et frappa d'estoc et de taille sur ces végétaux empoisonnés... Ce fut au milieu de ce carnage que quelque bruit le réveilla en sursaut.

La vieille Calpurnia demeure un moment grave et silencieuse : elle trace des cercles autour d'elle, et enfin, après un soupir, elle explique à Patacca que ces fleurs changées en choux, puis en champignons, signifient que ses projets se transformeront de même de beau en laid ; que la fortune lui sera infidèle ; qu'il aimera quelque jeune fille parce qu'elle lui aura paru belle comme le soleil, et que, la regardant de plus près, il ne trouvera plus en elle qu'un laideron.

L'explication ne plaît pas le moins du monde à Patacca. Il entre dans une fureur effroyable ; il accable la vieille d'injures, l'envoie se faire pendre, lui souhaite la teigne, la peste, tous les maux de l'enfer, et la chasse à coups de pied. Calpurnia pousse des cris diaboliques, et ameute en sortant tout le quartier. Mais Patacca en a peu de souci. Il prétend interpréter lui-même son rêve, et il se persuade que les fleurs figurent ses projets, le serpent l'envie, et que les choux changés en champignons ne peuvent signifier autre chose que les Turcs, attendu leur ressemblance avec les turbans : ce gros chou changé en gros champignon est évidemment le grand vizir.

Cependant il existe, dans un coin du Transtévère, une jeune fille dont le tendre cœur nourrit un secret penchant pour Patacca. Nuccia est son nom. Elle a vingt ans, une taille charmante, les yeux noirs, les dents blanches, les joues roses, et de beaux cheveux bruns. L'auteur consacre près d'une centaine de vers aux soins qu'elle prend de sa toilette, et à la description de ses vêtements. Elle sort enfin accompagnée de Monna Tutia, une sorte de chaperon, comme sont les gouvernantes ou les nourrices de toutes les princesses bien élevées dans les tragédies et poëmes héroïques. Le bruit du grand dessein guerrier de Patacca est venu jusqu'à elle et l'a troublée jusqu'au fond de l'âme. Elle brûle de lui parler ; elle ne craint pas de pénétrer avec sa fidèle compagne dans la demeure même du héros, et lorsqu'elle est en sa présence, elle emploie les prières et les larmes pour le dissuader d'exposer sa vie dans les combats. Meo Patacca essaye de l'apaiser : il l'invite à réfléchir qu'on fait beaucoup de butin à la guerre, et que les turbans turcs sont tout cousus de perles. Mais ces belles paroles ne sauraient calmer les craintes d'un cœur vraiment épris. Monna Tutia entreprend à son tour de persuader le héros. Elle trouve des accents pathétiques ; il n'y est pas insensible, et la douleur de Nuccia le touche ; mais son honneur lui commande de résister aux conseils perfides de la passion. Nuccia se retire découragée ; elle descend une marche, et tourne vers le beau Transtévérin ses yeux noyés de larmes ; puis une deuxième marche, avec le même jeu de scène ; une troisième, une quatrième ; et à la dernière marche, elle le supplie encore : il s'arrête ému, et, du haut de l'escalier, la suit d'un regard attristé ; il ne se ressemble plus à lui-même. Est-ce bien là le chef, l'orgueil des sgherri?

Au troisième chant, Patacca va promener ses tristes réflexions sur la place Navone. L'auteur n'a garde de manquer au devoir de décrire très-longuement, en pompeuse poésie, cette belle place, devant laquelle toutes les autres places de Rome ne sont, dit-il, que de pauvres villageoises comparées à une noble dame. Dix-sept strophes, de huit vers

([1]) *Il capo-truppa della gente sgherra.* Les *sgherri romaneschi*, tapageurs rodomonts, querelleurs, prompts à s'emporter, à défier, à se battre, un peu spadassins.

([2]) *E sale in zucca.*

chacune, suffisent à peine à en énumérer tous les charmes : la fontaine du cavalier Bernin n'est-elle pas la première merveille du monde ? Mais la mélancolie voile aux yeux de Patacca tous ces enchantements : il erre çà et là, roulant



Meo Patacca harangue ses braves compagnons dans le Campo-Vaccino. — Dessin de Bocourt, d'après Pinelli.



Tendres adieux de Nuccia à Meo Patacca. — D'après Pinelli.

en son esprit les plaintes de Nuccia. Qu'il en coûte cher aux héros pour acquérir la gloire ! Cruel amour ! Tandis qu'il dispute avec lui-même, les rires d'un groupe d'individus qui entourent un improvisateur interrompent sa rêverie. Il s'approche. Ce poëte fait l'éloge d'un grand homme. Patacca écoute, et tout ce qu'on dit sur les actions héroïques et sur la gloire qui les couronne réveille son ambition. L'improvisation finie, les spectateurs causent entre eux :

— J'ai entendu raconter, dit l'un d'eux, que quelques-uns de nos jeunes rodomonts du Transtévère songent à aller combattre les Turcs, sans avoir même un officier expérimenté à leur tête.



Meo Patacca écoute un improvisateur sur la place Navone. — D'après Pinelli.



La sorcière Calpurnia persuade à Nuccia que Meo Patacca la trahit. — D'après Pinelli.

— Ils iront au diable ! dit un autre ; il ne manque pas de gens à Rome qui font ainsi les braves en paroles, et qui se vantent d'exploits qu'ils ne seront jamais capables d'accomplir.

A ces mots, Patacca s'avance et s'écrie avec colère :

— Quiconque ose médire de Rome a menti ! Je sais quels sont les braves qui veulent aller vaincre les Turcs, et personne ne connaît mieux que moi celui qui saura les

conduire à la victoire. Qui a l'audace de le nier fait injure à ma parole; qu'il se nomme, et nous viderons aussitôt notre querelle le fer à la main!

Cette violente apostrophe consterne et réduit au silence les pauvres gens; ils ne s'attendaient guère à voir paraître si brusquement devant eux le héros du Transtévère. Ils se regardent et ne savent que répondre au terrible défi. Heureusement, un bourgeois, homme sérieux et conciliant, intervient et tire à part Meo Patacca. Il lui fait comprendre que « ces Romains, dont les paroles imprudentes l'ont offensé, sont des badauds et des bavards indignes d'une colère si magnanime. Ce ne serait point avec une noble épée, mais tout au plus avec quelques coups de pied dans la panse qu'il faudrait les punir; encore ne valent-ils pas même qu'on se donne cette peine. Certainement ils sont prêts à rétracter leurs sottes réflexions et à faire toutes les excuses que l'on exigera d'eux. » Ce sage discours calme les bouillonnements qui gonflaient la poitrine du chef des sgherri. Il daigne consentir à recevoir les excuses de cette vile espèce : la sérénité renaît sur les visages; on s'empresse de reconnaître que l'on a eu grand tort, et que les sgherri sont les plus vaillants paladins de l'univers. On offre à leur généreux défenseur de venir boire de l'eau fraîche à la Grotta. Meo Patacca refuse dédaigneusement et retourne à son faubourg. Chemin faisant, il entre à la dérobée dans une charcuterie, fait emplette de mortadelle, de cervelas, de fromage, rentre au logis, étale ses provisions sur un plat de majolique, soupe, songe à ses glorieux projets, plus persuadé que jamais qu'il importe à son honneur de ne point se laisser vaincre par les alarmes de Nuccia; puis, satisfait de lui-même, il se couche, et oublie bientôt dans un sommeil paisible toutes les agitations du jour.

Mais, dans une maison voisine, il est une personne qui veille et pense à lui. C'est son ennemie mortelle, c'est Calpurnia, qui, tout endolorie encore des coups de pied qu'elle a reçus, et blessée plus encore des injures publiques qu'il lui a jetées par la fenêtre, médite une vengeance digne d'elle. Au lever du jour, elle s'habille à la hâte et se dirige vers la demeure de Nuccia. Elle trouve la belle jeune fille sur sa petite terrasse, suspendant son linge à une corde pour le faire sécher aux premiers rayons du soleil. On se salue avec d'aimables souhaits. Calpurnia offre son aide; Nuccia la remercie; ce qu'elle fait n'en vaut pas la peine : ces blancs vêtements, œuvre de ses propres mains, étaient trop peu de chose pour qu'il fût besoin de les envoyer dehors; d'ailleurs le blanchissage coûte si cher! Calpurnia approuve : elle aime qu'une jeune fille soit économe et sache suffire à ses besoins par son travail. Elle-même, dès le temps où elle allait à l'école, faisait la lessive toute seule. On se laisse aller ainsi à jaser de choses et d'autre, et Calpurnia, qui saisit à chaque instant l'occasion de louer les grands mérites de Nuccia, laisse enfin échapper ces paroles :

— Quel malheur qu'une personne si belle et si accomplie soit si méconnue de celui qui devrait l'apprécier le mieux!

Nuccia tressaille : que veut dire Calpurnia? Il faut qu'elle s'explique. La vieille sorcière feint quelque temps de s'en défendre, suivant l'usage; mais, peu à peu, elle se laisse persuader, et elle revèle à Nuccia que Meo Patacca, non content de mépriser ses conseils et ses larmes, a cessé de l'aimer, qu'il la tient pour sotte et laide, et qu'il porte ses hommages aux pieds d'une autre beauté. Ce discours est comme une flèche qui perce le cœur de la pauvre Nuccia : son âme est plus agitée par la jalousie que son linge par le vent du nord qui vient subitement à passer sur le Transtévère. L'infâme! le cruel! le trompeur! mais elle saura l'en punir! Et elle marche à grands pas, tirant les cordes, étalant ou retenant le linge, soupirant, sanglotant, criant tout à la fois. Elle forme mille desseins et ne sait s'arrêter à aucun d'eux. Elle tourne sa fureur contre elle-même, et veut se donner des coups de poing par la figure. Calpurnia lui fait observer avec sagesse qu'elle ne doit pas s'en prendre à son joli visage et se punir de l'inconstance de Patacca. — Mais comment se venger? — Calpurnia a tout prévu. Il est un certain Marco Pepe, capable de lutter contre Meo Patacca, et qui mettra son cœur et son épée au service de Nuccia pour peu qu'elle l'y encourage. — Nuccia se dit que Marco Pepe n'est ni beau, ni gracieux, et qu'elle ne saurait avoir aucune amitié pour lui; mais autant accepter son épée que celle de tout autre. Calpurnia a réussi : transportée de joie, elle va chercher Marco Pepe. Nuccia s'aperçoit que les rayons du soleil ont séché son linge, et elle le tire des cordes pour le porter au logis.

La suite à une autre livraison.

LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. p. 98.

XXXIV. ISOLEMENT FORCÉ.

9 août. — Fatigué déjà de la visite que j'avais faite hier à Félicité, mais encouragé par la fraîcheur de l'air, j'ai voulu ce matin aller surprendre Roger chez lui : à peine parvenu au premier tiers du trajet, j'ai été obligé de retourner sur mes pas et je n'ai pu atteindre ma demeure qu'après m'être arrêté plusieurs fois en chemin. Il y avait déjà quelque temps que j'éprouvais une extrême lassitude à la suite de chacune de mes sorties, mais je m'obstinais à ne l'attribuer qu'à la mauvaise disposition du moment. Il m'a fallu enfin reconnaître que mes forces s'épuisent, que bientôt la promenade va me devenir impossible. Au premier abord, je dois le dire, la pensée d'une séquestration indéfinie, la perspective de rester confiné à perpétuité dans ma chambre, m'a vivement attristé. Je me suis mis à songer avec émotion, avec regret, à cette place plantée d'arbres où chaque jour mon banc préféré m'attendait. Il m'a semblé que la vue de ces lieux accoutumés, ces causeries, non pas affectueuses ni très-attachantes, mais aisées et familières, avec ces compagnons d'âge et de loisir, qui du matin au soir forment sous le même tilleul un groupe inamovible incessamment renouvelé, il m'a semblé que tout cela était indispensable à ma vie, et je n'ai pu m'empêcher d'accuser amèrement la vieillesse qui allait me réduire au vide de l'isolement et de l'abandon.

Eh bien! je n'ai jamais passé d'heures plus agréables, plus remplies que celles qui viennent de s'écouler. A peine étais-je depuis quelques moments immobile dans mon fauteuil qu'il s'est fait peu à peu comme une lueur dans mon esprit assombri; mon âme, un instant abattue, s'est progressivement relevée par une force intérieure et spontanée. Je me suis mis à considérer les objets qui m'environnent et avec lesquels je vais vivre désormais dans une intimité presque exclusive, d'un œil plus attentif, plus bienveillant; et sous mon regard tout s'est revêtu d'un aspect nouveau, d'un charme jusqu'alors inaperçu. Le rayon de soleil qui pénétrait dans ma chambre par la fenêtre entr'ouverte et rayait le tapis d'une bande dorée, m'a paru d'un éclat, d'une gaieté que je ne lui avais jamais trouvés. Il y a sur mon bureau un pot de réséda auquel, ces jours passés, avant de sortir ou au retour, je donnais à peine un regard indifférent : j'ai pris un singulier plaisir à l'examiner; j'ai ressenti de l'admiration, presque de la reconnaissance pour cette petite fleur terne qui dardait autour de moi ses aromes parfumés avec une si généreuse prodigalité, avec une si infatigable véhémence.

Alors j'ai reconnu que c'est faute de clairvoyance et de bonne volonté que nous ne jouissons pas davantage de tant d'éléments précieux répandus autour de nous. Si nous songions à relever ces parcelles éparses, comme le diamantaire sa poussière de diamant, à faire le compte de tous ces biens qui enrichissent notre pauvreté native, nous trouverions en abondance des sujets de nous réjouir et d'aimer. L'inattention, l'indifférence, l'apathie, se partagent la domination de notre esprit; comme ils n'ont pas la corpulence des vices actifs, ces défauts échappent à la vigilance de notre morale, et ils exercent sourdement leur influence pernicieuse. Ce sont des ennemis sur lesquels désormais j'aurai l'œil et que je saurai vaincre, maintenant que mon âge, dépouillé des ressources extérieures, me laisse plus exposé à leurs subtiles attaques.

Mais ce sont surtout mes livres qui me sont tout à coup devenus chers; eux qui tout à l'heure n'étaient pour moi que des volumes, que des reliures, presque des meubles, voilà qu'ils se sont en quelque sorte animés; l'esprit déposé dans leurs feuillets s'en est dégagé et est venu au-devant du mien; j'ai trouvé en eux des interlocuteurs qui m'ont communiqué leurs pensées, des amis qui se sont emparés de moi et m'ont introduit dans leur vie. Incomparable compagnie toujours prête à m'admettre, inépuisable intimité qui ne me manquera jamais, qui n'attend que mon consentement pour m'accueillir et me charmer!

Avec Platon, me voici transporté à Athènes, à l'ombre d'un portique de marbre soutenu par d'élégantes colonnes auxquelles le soleil de la Grèce a donné le poli et la teinte ambrée de l'ivoire, au milieu de ces inimitables entretiens où Socrate, par la force de sa parole, s'efforce de gagner ses disciples à sa sublime et souriante sagesse. J'assiste à l'un de ces banquets où le grave philosophe ne dédaigne pas de s'asseoir au milieu d'une jeunesse légère, sachant bien que l'attrait de son éloquence ne tardera pas à faire oublier les coupes; je vois Alcibiade lui-même, qui tout à l'heure était entré le sourire de l'ironie sur les lèvres, la tête couronnée de violettes, prêter peu à peu une oreille plus docile, d'abord séduit, puis subjugué: il écoute en silence; la confusion et bientôt le respect se peignent sur son visage devenu sérieux, des larmes d'enthousiasme brillent dans ses yeux, et, se dépouillant de sa couronne, il la pose sur le front du maître, qu'il déclare inspiré des Dieux.

Puis Virgile s'empare de moi et m'entraîne à travers ses magiques paysages; j'erre avec lui sur la grève déserte où la corneille se promène solitaire et grave sous un ciel chargé de nuées orageuses; je pénètre dans l'antique forêt où les chênes entrelacés entassent leurs ombres épaisses: je sens dans l'air obscur l'odeur humide et âcre des marais; j'entends retentir sous les dômes de verdure le cri perçant des oiseaux sauvages. Mais bientôt des scènes plus riantes me sollicitent et m'attirent: de vastes campagnes s'étalent aux rayons fécondants du soleil, ici plaines jaunissantes où les hautes moissons ondulent sous la brise, là vertes prairies où paissent les troupeaux le long du fleuve coulant à pleins bords; les saules au pâle feuillage, les buissons, tout rougis de leurs baies purpurines, séparent les vergers où chante l'émondeur; les abeilles vibrent dans l'azur de l'air; on entend, mêlé aux mugissements des bœufs, le cliquetis des chaînes et des freins dans l'étable.

Des solitudes de la nature, Plutarque me ramène dans les rangs de l'humanité; je passe en revue, guidé par lui, les héros qu'il a rassemblés comme dans un glorieux panthéon, allant de l'un à l'autre, moins empressé de m'arrêter auprès de ces illustres conquérants dont l'ambition et l'orgueil ont fait presque toute la grandeur, mais heureux de m'attacher à ces simples citoyens qui, dans un rang obscur, incertains de leur gloire à venir, ont dévoué leur vie et leur mort au salut de la patrie, au triomphe de l'honneur. J'aime à suivre pas à pas, dans le sillon fumant, l'humble charrue où des mains, naguère victorieuses, ne dédaignent pas de se fatiguer; je m'assieds à ce foyer domestique, fermé comme un sanctuaire au tumulte du dehors, réservé aux dieux et à la famille, où l'épouse romaine abrite ses vertus, où l'enfant grandit entre la tendresse et la discipline, où l'énergie des âmes s'entretient dans le travail et l'austérité: insipides banalités classiques pour ceux qui n'écoutent qu'avec l'oreille, qui dans les mots n'entendant que des sons, s'irritent d'une monotonie importune; mais inépuisables sujets de méditation, éternels objets d'admiration et de respect pour ceux qui comprennent avec l'âme, qui dans les personnages de l'histoire reconnaissent des hommes, chérissent des frères.

Tout change: saint Augustin et l'Imitation me transportent dans un monde nouveau; le soleil d'Athènes et de Rome s'éclipse; une lumière mystique, plus éclatante et plus douce à la fois, se répand sur la terre; le Parthénon et le Capitole s'enfoncent dans la brume et cèdent le ciel aux flèches des monastères, aux tours des cathédrales. J'aime à me réfugier, loin des champs de bataille, loin du bruit des lances et des épées, sous les voûtes de ces retraites paisibles, à écouter ces aveux désolés, ces gémissements de la conscience humaine tout à coup sortie de son antique sommeil, et en même temps ces chants sublimes, ces hymnes éclatants qui célèbrent une espérance et une joie jusqu'alors inconnues sous les cieux.

Merveilleuse puissance de la pensée! Du fond de ma chambre, du fauteuil où je suis assis, je puis parcourir les espaces immenses du passé. Je vois se bâtir les villes, les empires naître et s'accroître, les races cheminer sur la terre, s'établir, se policer, toute cette ondulation de l'humanité cherchant son niveau sur le globe qui lui a été donné. Fatigué de ces grandes vues, je me repose sous la tente du patriarche ou sous le chêne de saint Louis; de la tribune de Cicéron je passe à la chaire de Bossuet. Les distances ne sont rien pour moi; je les franchis d'un bond instantané, celles de l'étendue comme celles du temps; de l'orient j'accours à l'occident, des premiers jours du monde je me transporte à l'heure qui vient de sonner; où un spectacle attrayant m'appelle, j'y suis; où une belle action, où un noble entretien m'invite, m'y voici. Magnifique domaine du souvenir! Vaste envergure, inépuisable agilité de la pensée!... Je ne suis plus inquiet de ma solitude et de mon loisir!

La suite à une autre livraison.

ARRAZI.

En Italie, dès le quatorzième siècle, on se servait du mot *arrazi* pour désigner les tapisseries faites de laine et rehaussées d'or, d'argent ou de soie, à l'imitation de celles d'Arras, si célèbres alors, qu'en 1396, Jean, duc de Nevers, paya une partie de sa rançon à Bajazet en tapisseries d'Arras. Saint Louis avait envoyé en cadeau au kan des Mongols une tente en tapisserie écarlate représentant l'Annonciation

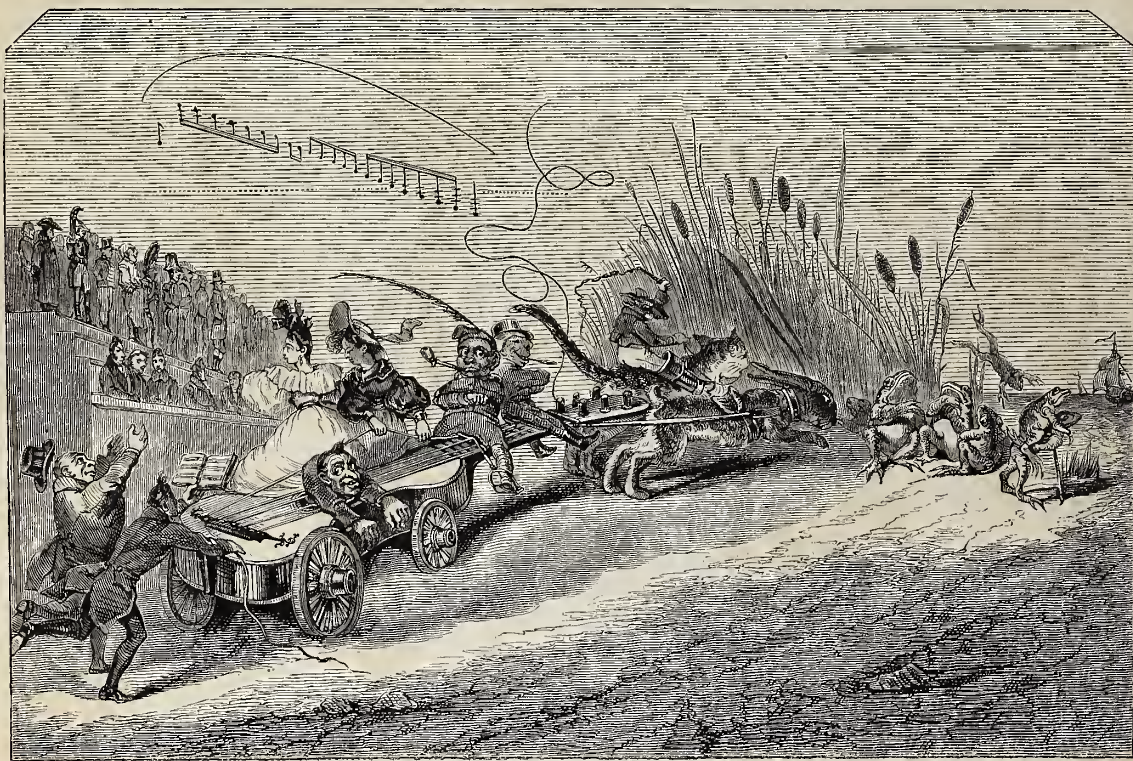
---

DESSINS INÉDITS DE J.-J. GRANDVILLE.

Voy. les Tables des années précédentes.

En ce temps-là, le goût de la musique n'était pas encore arrivé à ce degré de délicatesse qui nous rend presque insupportables les talents médiocres, même dans les réunions de parents et d'amis. Les artistes supérieurs étaient beau-

coup plus rares, et la concurrence des concerts n'appelait pas comme aujourd'hui en vingt endroits de la ville des foules de dilettanti qui peuvent entendre (la plupart gratuitement) les œuvres des plus grands maîtres très-dignement interprétées par d'excellents musiciens. Les oreilles, moins exercées, étaient donc peu difficiles. La guitare, grattée tant bien que mal, sans qu'on eût jamais appris à en jouer, passait pour un instrument fort agréable, surtout lorsqu'elle venait en aide à une voix qui n'était pas absolument fausse. Le soir, quelques familles de peintres et de dessinateurs se donnaient rendez-vous dans un atelier ou dans une modeste chambre, qu'on n'oserait plus appeler aujourd'hui un salon. Au milieu était une grande table couverte de papiers, de crayons, de pinceaux, d'encre de Chine. Pour se reposer du long travail du jour, on s'amusait à faire des esquisses, des croquis, des caricatures. Pendant ce temps, quelques-unes des jeunes dames (sans se faire prier!) chantaient des romances nouvelles ou des airs d'opéra-comique et même de vaudeville, et quelqu'un des dessinateurs, se détachant de la table, les accompagnait en tirant hardiment de la guitare les premiers accords qui se rencontraient sous sa main; parfois, de plus plaisants jugeaient nécessaire d'intervenir et d'ajouter à l'intensité des sons un accompagnement de quelque espèce de triangle ou de tambour de basque; souvent aussi le solo ou le duo se transformait en chœur : basses, ténors, barytons, contralti, soprani, tous très-naturels et très-confiants, s'élançaient librement à tout risque, comme à une course au clocher. On s'animait, on s'exaltait, et puis on riait aux éclats; mais, tout en se moquant chacun de soi-même et des autres avec la meilleure grâce du monde, on n'était pas toujours bien persuadé au fond que l'on n'eût pas fait de la fort bonne musique. Il y avait telles notes que l'on avait senti sortir de soi avec étonnement, et l'on en était tout ému. C'est à une soirée musicale de ce genre que J.-J. Grandville, écoutant, avec un fin sourire, le concert de ses amis, traça, sur un coin de papier, le dessin que l'on veut bien nous permettre de reproduire. Que croyait-il entendre, le bon et spirituel artiste, tandis que, laissant errer son crayon au hasard, il dessinait cette guitare roulante, cette corde qui se rompt et jette ses gammes dans le vague des airs, ce chat au galop qui sans doute n'est pas muet, ces roseaux murmurants, ces habitants des marais en délire, et, au loin, les flots sonores du vaste Océan? Que veulent dire ce mé-



Guitare! caprice par J.-J. Grandville. — Extrait de l'album de Mme Gabriel Falampin.

lange bizarre de ridicule et de poésie, ces personnages où la jeunesse coudoie le grotesque, cette indication rêveuse d'un auditoire immense, d'un champ de mars, et des bruits divers de la libre nature? N'était-ce pas la traduction immédiate des sensations étranges qui se succédaient, en ce moment, dans son âme impressionnable, accessible à tant d'aperceptions indéfinies, fugitives, insaisissables pour la pensée la plus subtile, et à peine transmissibles peut-être à l'esprit même des acteurs de cette scène par ce rapprochement singulier d'ingénieuses images, reflet mystérieux d'une confusion passagère d'expressions et de voix? Ce n'est qu'un caprice; mais il est de ceux qui ne viennent pas à la pointe des crayons vulgaires; et si l'on veut étudier quelques instants cette improvisation récompensée de quelques sourires, puis oubliée, on y remarquera en plus d'un endroit toute la finesse d'analyse et toute la précision dans le détail qui caractérisent les meilleures œuvres de l'excellent collaborateur que nous regretterons toujours et que personne n'a encore remplacé.

ERRATA.

Pages 11 et 12. — *Au lieu de* William Ralegh, *lisez* Walter Ralegh.

Page 16, colonne 1, ligne 36. — *Au lieu de* 1120, *lisez* 1720.

Page 61, colonne 1, ligne 6. — *Au lieu de* et que, *lisez* lorsque.

HISTOIRE DU COSTUME EN FRANCE.

Suite. — V. les Tables des années précédentes.

RÈGNE DE LOUIS XIII.



Le Roi à cheval, d'après une gravure anonyme de 1615 (Recueil de l'Histoire de France; Bibl. imp.). — Dessin de Chevignard.

Costume civil de 1610 à 1620. — Dans le premier entretien de son baron de Fæneste, d'Aubigné tympanise la mode à cause des ressources qu'elle procure aux courtisans pour paraître ce qu'ils ne sont pas. Le passage mérite d'être rapporté; les traits du satirique nous fourniront une première esquisse du costume porté pendant la jeunesse de Louis XIII.

Enay. Voilà bien des affaires; mais puisque vous me les contez si privément, vous ne trouverez pas mauvais que je vous demande pourquoi vous vous donnez tant de peine.

Fæneste. Pour paraître.

Enay. Comment paraît-on aujourd'hui à la cour?

Fæneste. Premièrement, faut être bien vêtu à la mode de trois ou quatre messieurs qui ont l'autorité. Il faut un pourpoint de quatre ou cinq taffetas l'un sur l'autre, des

chausses comme celles que vous voyez, dans lesquelles, tant frise qu'écarlate, je vous puis assurer de huit aunes d'étoffe pour le moins.

Enay. Est-il possible que ce gros lodier qui vous monte autour des reins ne vous fasse point sentir de gravelle?

Fæneste. Qu'appelez-vous lodier? Vous autres avez d'étranges mots pour parler français dans vos villages. Or, gravelle ou non gravelle, si faut-il porter en été cette embourrure. Puis après il vous faut des souliers à cric, ou à pont-levis, si vous voulez, décolletés jusqu'à la semelle.

Enay. Et en hiver?

Fæneste. Sachez que deux ans avant la mort du feu roi, il lui échappa de louer Saint-Michel de ses diligences et d'être toujours botté. Dès lors les courtisans prirent une façon de bottes, la chair en dehors, le talon fort haussé, avec certaines pantoufles fort haussées encore, le surpied de l'éperon fort large, et les soulettes, qui enveloppent le dessous de la pantoufle. Ces bottes ainsi tirées tout du long vous épargnent toutes sortes de bas de soie. Si vous allez à pied par la ville, on conjecture que le cheval n'est pas loin de vous; mais il faut que l'éperon soit doré. Vous voyez tous ces honnêtes gens d'entre les huguenots qui vont à pied, en cet équipage, à Charenton. Je sais un de mes camarades et un parent mien qui ont fait le voyage du pays en cet état, et quand ils trouvaient quelques seigneurs, ils se jouaient d'une gaule, faisant semblant de se promener au long de leurs héritages. Cela est épargnant. Toutefois, Pompignan inventa des découpures sur le pied de la botte, pour faire paraître un bas de soie incarnadin; et ceux qui n'ont de bas de soie, prennent de la découpure avec le ruban de couleur. Ces bottes vous font chevaucher long. Et puis les ladrines de l'invention de Lambert, et puis les grands capuchons qui prennent par-dessus le chapeau, à la portugaise, jusqu'au-dessous des aisselles, tout cela fait paraître le cavalier, si bien qu'un gros de cavalerie ainsi équipé montrerait un tiers davantage. Or ces bottes et ces éperons ne se quittent ni en carrosse ni en bateau. Et quand un galant homme n'est point botté, faut avoir recours à la bonne fortune pour aller en carrosse, principalement en hiver, de peur de crotter ses roses.

Enay. Vous avez des roses en hiver?

Fæneste. Oui bien, nous autres, oui, sur les deux pieds, traînantes à terre, aux deux jarrets, pendantes à mi-jambe, au busc du pourpoint, une au pendant de l'épée, une sur l'estomac, au droit des brassards et aux coudes.

Enay. Et quels fruits de tant de fleurs?

Fæneste. C'est pour paraître. Il y a, après, la diversité des rotondes à double rang de dentelles, ou bien fraises à confusion.

Enay. N'avez-vous point de dispute avec les dames?

Fæneste. Voilà de vos propos, à vous autres qui venez en cour pendant un voyage, avec le dos plat et le collet rabattu comme les sieurs de la Noue et d'Aubigné! Ce n'est pas pour y paraître, et je m'étonne comment l'huissier ouvre pour de telles gens la porte du cabinet. Et puis, il y a tant de belles façons de panaches!

Enay. Accordez-vous bien ces panaches avec les perruques?

Fæneste. Oui-da; si vous eussiez vu Monsieur, l'autre jour, quand il fit son entrée devant la Rochelle, vous ne demanderiez pas cela; ou bien si vous aviez vu M. de Sully commander à un ballet, à l'Arsenal, avec la calotte, qui est bien pis que la perruque, un brassard de pierrerie à la main gauche, et un gros bâton à la main droite, vous diriez bien que c'est pour paraître.

C'est là le texte; passons au commentaire.

Le pourpoint, par lequel commence d'Aubigné, est toujours le pourpoint à la Henri IV, garni d'épaulettes et d'ailerons ou manches pendantes, avec ou sans ceinture. Vers 1615 on cessa de le taillader, sauf aux manches et aux basques. Le collet, de renversé qu'il était, devint droit; ce qui fit tomber la mode des cols de chemise rabattus. On eut en place, soit des rotondes ou cols montés sur du carton, soit des fraises à plusieurs rangs de fronces inégales, qui étaient les fraises à confusion.

L'écharpe continua de se porter par-dessus le pourpoint; il y eut même un moment où on la porta par-dessus la cape. Le commun des martyrs disait encore la cape, quand les puristes affectaient de dire le manteau. C'était la cape débarrassée de ses doublures d'apprêt; au lieu d'être tenue toute roide sur les épaules, elle put se draper sur un bras ou autour du buste; l'effet changea et le nom aussi.

Les grands capuchons à la portugaise étaient les manteaux à chevaucher. Ils différaient peu des manteaux de pluie dont usaient les piétons par le mauvais temps. Il fallait avoir son manteau et son chapeau de pluie, lorsque l'idée d'employer l'ombrelle contre les averses n'était encore venue à l'esprit de personne.

L'expression de lodier appliquée aux chausses, et qui cause l'indignation de Fæneste, nous rend la physionomie des culottes flottantes qui remplacèrent celles en ballon. Lodier est encore usité dans quelques provinces pour désigner un couvre-pied. C'est, dans son acception propre, une couverture de laine piquée entre deux épaisseurs d'une autre étoffe. Il y avait lieu de comparer à cela huit aunes de velours ou de drap amoncelées autour de la taille et des jambes, doublées de soie en dedans, décorées de plusieurs rangs de passements par dehors. Les passements, joints à une garniture de boutons, bordaient une fente ménagée de chaque côté pour laisser paraître la doublure, et l'ajustement était complété par des jarretières à nœud pendant, attachées sous le genou. Cette nouveauté parut en 1613; elle éprouva de la part des chausses bouffantes une longue résistance, si longue que celles-ci furent même gardées par des vieillards jusqu'au milieu du règne de Louis XIV; et, qui plus est, lorsque les derniers Gérontes eurent emporté les leurs avec eux dans le tombeau, elles se maintinrent dans le costume d'apparat de nos rois. A ce titre, elles se sont montrées encore aux yeux de notre génération. Charles X en portait à son sacre.

On a fait bien des mots sur la mode des bottes longues. Il y en a un, qui est partout, d'un Espagnol à qui l'on demandait des nouvelles de Paris, et qui répondit : « J'y ai bien vu des gens, mais il ne doit plus y avoir personne à cette heure, car ils étaient tous bottés, et apparemment sur le point de partir. » Ce fut, à ce que nous apprend d'Aubigné, un compliment de Henri IV à son écuyer Saint-Michel, qui fut cause que cette chaussure monta de l'écurie dans les salons du Louvre, et fut de mise même pour le bal. Les bottes longues étaient de cuir mou tourné à l'envers, et en deux parties : les pantoufles, chaussons ou empeignes, pour la saillie du pied; les tiges pour la jambe, y compris le talon. Cela se trouvait assujetti ensemble par les deux pièces que notre auteur appelle *soulette* et *surpied*. Les tiges, pour avoir de la grâce, devaient serrer la jambe autant que possible, et même au delà du possible. On cite des raffinés qui, au moment de leur toilette, se mettaient jusqu'aux genoux dans l'eau froide, afin de se chausser plus étroit. Ces bottes remontant assez haut sur la cuisse, parce qu'elles avaient été inaugurées du temps des chausses courtes, il fallut changer quelque chose à leur façon lorsque parurent les chausses flottantes. De là l'invention des ladrines, ou lazarines, qui avaient leurs tiges épanouies par le haut, et dont les tirants s'attachaient à la ceinture pour aller à cheval.

Qui ne se bottait pas ne pouvait se montrer en bonne compagnie qu'avec des bas de soie. Les bas de laine étaient pour les tonsurés ou les truands; ils sentaient si fort la place Maubert qu'un honnête homme, c'est-à-dire un homme comme il faut, n'aurait pas osé en porter même sous le tricot de soie. Aussi, l'hiver, était-on obligé de chausser bas sur bas afin de ne pas geler des jambes. Le poëte Malherbe en portait une telle quantité que, pour n'en pas avoir à une jambe plus qu'à une autre, à mesure qu'il mettait un bas, il déposait un jeton dans une écuelle. Racan lui conseilla de faire marquer une lettre à chaque paire et de les chausser par ordre alphabétique. Il le fit, et le lendemain il dit à Racan : « J'en ai dans l'L. » Il avait donc onze paires de bas à la fois.

Avec les bas, les deux espèces de souliers que dénomme Fæneste : souliers à cric, d'un cuir fin qui craquait en marchant; souliers à pont-levis, qui s'assujettissaient sur le cou-de-pied par deux oreilles. L'attache était dissimulée par la rose de ruban, sous laquelle on mettait de la dentelle d'or pour lui donner plus d'apparence.

Rien de plus voyant ni de mieux fait pour paraître que les gants qu'on portait alors, quoiqu'il n'en soit pas question dans le dialogue. Ils étaient de satin vert ou de velours incarnat, avec un long poignet bordé d'une frange d'or.

Une autre singularité du temps était le chapeau vert, qu'on imposait aux faillis quand ils avaient obtenu le bénéfice de la cession. Ce moyen de paraître n'était pas pour les gentilshommes dont se moque d'Aubigné, lesquels avaient le droit de s'endetter et de jeter à la fin leurs créanciers par la fenêtre. Le chapeau qu'ils portaient était le feutre gris entouré d'une plume qui retombait en manière de panache. Comme M. d'Épernon était le mieux empanaché des seigneurs, c'est lui que le satirique cite pour modèle, en rappelant par un trait salé sa ridicule démonstration contre la Rochelle, qu'il s'était imaginé prendre tout seul avec les gens de sa maison, en 1616.

On était revenu aux cheveux longs, par conséquent aux perruques. C'était du luxe assez mal placé avec la mode des rotondes; rien ne pouvait retomber sur les épaules; il fallait être frisé dru et serré, tenir une masse de boucles emprisonnées sur la nuque; mais par devant l'obstacle s'abaissant, cela donna l'idée de faire pendre d'un côté une grande mèche qu'on appelait *moustache*. Lorsque M. de Luynes devint connétable pour son talent à faire voler les pies-grièches, on fit maréchal du même coup son frère puîné, Cadenet, très-recommandé par sa moustache. C'était la plus belle touffe de cheveux qu'on pût voir, et qu'il tenait nouée avec du ruban de couleur. Cette façon eut longtemps du succès sous le nom de *cadenette*.

Les gens de robe portaient une perruque particulière qui était ajustée sur le bord d'une calotte. Sully, bizarre et fastueux jusqu'à la fin de sa vie, accommoda cette coiffure avec les habits à la façon de son jeune temps, qu'il ne voulut jamais quitter. Plus de vingt-cinq ans après que tout le monde avait cessé de porter des chaînes et des bracelets de diamants, il en mettait tous les jours pour se parer, et se promenait en cet équipage sous les portiques de la place Royale, bien aise que le monde s'amassât pour le regarder.

Sully fut un fantasque, Cadenet un évaporé, d'Épernon un fat, Fæneste et les autres sur le patron desquels il a été taillé, des sots; mais leurs extravagances à tous n'empêchent pas que l'habillement masculin n'ait beaucoup gagné entre la mort de Henri IV et l'avénement de Richelieu. Celui des femmes avança moins rapidement dans la voie de la véritable élégance, parce qu'il avait plus de chemin à faire pour y arriver; néanmoins il s'améliora aussi.

Le corsage des robes fut raccourci; le vertugadin, construit de façon à laisser tomber les basques sur la jupe, de sorte qu'il n'y eut plus de bouffissure au-dessus des hanches, et ce que le tour de taille avait encore d'excessif fut pallié par l'usage de tenir la robe retroussée à demeure. Les crevés se maintinrent au corsage et aux manches; disposés sur une suite de bouillons, ils formaient ce qu'on appelait la taillure à grande chiquetade. On les avait bannis des pièces inférieures, qui étaient faites d'étoffes à dessins, comme satin damassé ou velours figuré; des coupures auraient détruit l'effet du dessin.

Henri IV, à l'exemple de ses prédécesseurs, avait défendu les passements d'or ou brochés d'or. On borda alors les robes avec de la passementerie de soie qui se fabriquait à Milan. Puis la passementerie de Milan, ou façon de Milan, fut prohibée à son tour en 1620, et l'on imagina les garnitures en point coupé. Avec cela on mettait des touffes de ruban aux jupes, aux corsages, aux manches et jusque dans les cheveux. Il eût été trop cruel pour les dames de se passer de roses, quand les cavaliers en avaient partout.

Le point coupé était déjà d'un grand usage avant l'édit de 1620. Il servait à faire de hautes manchettes ou rebras, des garnitures sur la poitrine à la fente du corsage, et d'autres garnitures qui se rabattaient tant sur cette fente que sur le reste de l'encolure. C'était là les rabats, pièce détachée, par la scission la plus étrange, du collet monté avec lequel ils avaient commencé par ne faire qu'un. Le collet monté, livré à lui-même, sortit tout droit du dos par-dessus le rabat. Il était de linon ou de point, bordé de deux ou trois épaisseurs de dentelle. Sa direction plus verticale que jamais maintint la coiffure en hauteur, de sorte que les perruques poudrées de poudre de Chypre ne firent que croître et enlaidir. On les crêpa, on les couvrit de frisure, et ces prétendus cheveux imitèrent à s'y tromper le bonnet persique en peau de mouton. Cependant la vraie chevelure, complétement enterrée là-dessous, n'était pas sans causer des regrets aux personnes qui auraient pu tirer avantage de la leur. Plusieurs se hasardèrent à en laisser paraître quelque chose. Il existe un charmant portrait de la princesse de Condé, la belle des belles du temps, qui nous la montre avec un rang de boucles de ses cheveux courant d'une tempe à l'autre. La perruque est aplatie par-dessus comme un turban surmonté de roses. C'était l'acheminement à une révolution que nous verrons bientôt se produire.

On se rapelle que le chaperon était une petite coiffe découpée en pointe sur le front et munie par derrière d'un appendice destiné à tomber entre les épaules. Il avait résisté aux envahissements de la perruque et du collet monté. On en avait allongé la pointe et retroussé la queue en l'attachant par des épingles sur le derrière de la tête. Ainsi accommodé, il était la coiffure des bourgeoises de Paris et de toutes les provinces; les grandes dames le portaient en toilette d'hiver, il ne quittait jamais la tête des veuves. Un auteur nous apprend que la question de couper la queue du chaperon s'agitait sérieusement en 1612. Le sacrifice eut lieu quelque temps après et fut le coup de grâce de cette antique coiffure. On s'en dégoûta juste au moment où la tête et le cou, débarrassés de leurs entraves, lui laissaient le champ libre pour reprendre ses avantages. Elle resta seulement sur le front des veuves, comme une relique du temps passé.

Le costume des veuves n'avait encore rien perdu de son austérité. Après deux ans de deuil en guimpe et en manteau, elles étaient astreintes toute leur vie, si elles ne se remariaient pas, à s'habiller de blanc ou de noir, et de la façon la plus simple. Madame d'Aiguillon, nièce du cardinal de Richelieu, est la première qui osa se mettre en couleur après la mort de son mari; mais elle ne se dispensa pas du chaperon. Cette coiffure, sous des noms différents, con-

tinua le même office jusqu'à la fin du siècle. On l'appela d'abord languette, ensuite bandeau. Saint-Simon témoigne que Madame de Navailles, qui mourut en 1700, est la dernière à qui il vit porter un bandeau.

Ce qui précède n'est qu'un aperçu bien rapide de la toilette des dames. Nous laisserons le soin de le compléter à un poëte inconnu qui nous a laissé une assez plate mais curieuse satire sur la mode de 1613.

C'est la Mode elle-même qui parle :

Mon empire s'étend encor plus sur les femmes,
Soit bourgeoises, ou bien damoiselles, ou dames.
C'est moi seule qui fais leurs tresses et cheveux
Noués, poudrés, frisés, ainsi comme je veux.

Une dame ne peut jamais être prisée
Si sa perruque n'est mignonnement frisée,
Si elle n'a son chef de poudre parfumé,
Et un millier de nœuds, qui çà, qui là semé
Par quatre, cinq ou six rangs, ou bien davantage,
Comme sa chevelure a plus ou moins d'étage;
Et qui n'a les cheveux aussi longs qu'il les faut,
Elle peut aisément réparer ce défaut :
Il ne faut qu'acheter une perruque neuve;
Qui a de quoi payer facilement en treuve.
Mais c'est là la façon des dames; le souci
Des bourgeoises n'est pas de se coiffer ainsi.
Leur soin est de chercher un velours par figure,
Ou un velours rasé qui serve de doublure
Aux chaperons de drap que toujours elles ont,
Et de bien agencer le moule sur le front,
Lui fasse aux deux côtés, de mesure pareille,
Lever la chevelure au-dessus de l'oreille.



Dame de la cour, Marie de Médicis en veuve, d'après une gravure sur bois ; — Gentilhomme vers 1620, d'après un dessin du Recueil de Gaignières. — Dessin de Chevignard.

Aux dames je fais cas d'un visage fardé :
A la cour aujourd'hui c'est le plus regardé ;
Car, quand bien elle aurait une fort belle face,
Si elle n'est fardée elle n'a point de grâce,
Et principalement le doit-elle être alors
Que la ride commence à lui siller le corps,
Et que de jour en jour une blanche argenture
Va se pêlemêlant dedans sa chevelure.
Il faut toujours avoir le masque sur les yeux,
De peur que peu à peu le clair flambeau des cieux
De ses traits élancés ne basane la face
Où de la femme gît la principale grâce.....
Mais je veux maintenant te dire en quelle sorte
Une galante femme en habits se comporte.
Il lui faut des carcans, chaînes et bracelets,
Diamants, affiquets et montants de collets,
Pour charger un mulet, et voire davantage,
Dont on pourrait avoir aisément un village.
Et telle bien souvent porte ces ornements
Qui n'aura pas cinq sous de rente tous les ans.
Encor cela est-il aux dames tolérable;
Mais la bourgeoise fait maintenant le semblable,
Qui ose bien porter des diamants au doigt
Qui coûteront cent francs, que peut-être elle doit.

Encore n'est-ce rien, si elle n'a sur elle
Colliers et bracelets, comme la demoiselle;
Et quand bien elle aura cela, ce n'est pas tout ;
Sa vaine ambition n'est pas encore au bout.
Il lui faut des rabats de la sorte que celles
Qui sont de cinq ou six villages damoiselles ;
Cinq collets de dentelle haute de demi-pié
L'un sur l'autre montés, qui ne vont qu'à moitié
De celui de dessus ; car elle n'est pas leste,
Si le premier ne passe une paume la teste.
Elle a pour ses rabats ses fraises échangé,
Dont elle avait jadis le col toujours chargé.....
La femme du bourgeois, qui aime l'inconstance
Pour le moins tout autant que la dame de France,
Pour se couvrir le sein la façon a appris
D'user de points coupés ou ouvrages de prix,
Et non d'avoir le haut de la robe fermée,
Comme elle avait jadis de faire accoutumée.....
Aux robes le taftas a perdu son usage
Envers celles qui sont de noble parentage.
Il leur faut le satin ou velours figuré ;
Autour des ailerons force bouton doré,
La manche détaillée à grande chiquetade;
Le taftas seulement sert dessous de parade.

Voire le plus souvent les robes de satin,
Qui sont de couleur rouge ou bien d'incarnadin,
Des damoiselles sont les plus chères tenues
Et dont journellement on les voit revêtues.
La robe de taftas a prins ailleurs son cours;
La bourgeoise s'en sert à présent tous les jours.
Le grand vertugadin est commun aux Françoises,
Dont usent maintenant librement les bourgeoises,
Tout de même que font les dames, si ce n'est
Qu'avec un plus petit la bourgeoise paraît;
Car une dame n'est pas bien accommodée
Si son vertugadin n'est large une coudée.
Les cottes de taftas ont beaucoup de crédit;
La bourgeoise s'en sert sans aucun contredit,
Ainsi communément qu'elle faisait naguère
De drap et camelot, son étoffe ordinaire;
Mais pour une que vêt la femme du bourgeois,
La dame en a sur soi, l'une sur l'autre, trois,
Que toutes elle fait également paraître,
Et par là se fait plus que bourgeoise connaître.
A leurs bas l'une et l'autre aime fort l'incarna,
La bourgeoise l'estame, et si la dame n'a
Sur les jambes la soie, elle n'est pas parée,
Bien qu'au reste elle fût richement acoutrée.
Les bourgeoises, non plus que les dames, ne vont
Nulle part maintenant qu'avec soulier à pont,
Qui aye aux deux côtés une large ouverture
Pour faire voir leurs bas, et dessus, pour parure,
Un beau cordon de soie, en nœud d'amour lié,
Qui couvre du soulier presques une moitié.
Tout ordinairement prennent les damoiselles
L'écharpe de taftas pour paraître plus belles.
La bourgeoise s'en sert tant seulement aux champs,
Soit hiver, soit été, soit automne ou printemps.
Même, quand elle va dedans quelque village,
D'un masque elle ose bien se couvrir le visage.



Le Maréchal de Souvré (le personnage près du fauteuil); M. de Bellegarde, grand écuyer de France; M. de Pluvinel, maître d'équitation de Louis XIII; d'après Crispin de Pas. — Dessin de Chevignard.

Mais que fais-je? j'oublie à dire le plus beau:
Mets-je pas sur le dos des dames le manteau
Tout fourré par dedans, quand la froide gelée
Arrête les sillons de la liqueur salée?
Ne fais-je pas aussi les enfants des bourgeois
Aussi braves que ceux des princes et des rois,
Chargés de carcans d'or, et autour de leurs têtes,
Pleins d'ornements perleux qu'ils nomment serre-têtes?

DIALOGUE

ENTRE LA GOUTTE ET FRANKLIN (1).

A Passy, le 22 octobre 1780.

Franklin. Eh! oh! eh! mon Dieu! qu'ai-je fait pour mériter ces souffrances cruelles?

La Goutte. Beaucoup de choses. Vous avez trop mangé, trop bu, et trop indulgé vos jambes en leur indolence.

Franklin. Qui est-ce qui me parle?

La Goutte. C'est moi-même, la Goutte

Franklin. Mon ennemie en personne.

La Goutte. Pas votre ennemie.

Franklin. Oui, mon ennemie; car non-seulement vous voulez me tuer le corps par vos tourments, mais vous tâchez aussi de détruire ma bonne réputation. — Vous me représentez comme un gourmand et un ivrogne; et tous ceux qui me connaissent savent qu'on ne m'a jamais accusé, auparavant, d'être un homme mangeant trop ou buvant trop.

La Goutte. Le monde peut juger comme il lui plaît. Il a toujours beaucoup de complaisance pour lui-même et quelquefois pour ses amis. Mais je sais bien, moi, que ce qui

(1) Cette pièce a été écrite en français par Franklin : aussi le lecteur y trouvera-t-il quelques anglicismes. On sait que Franklin vécut en France depuis 1776 jusqu'en 1785, et qu'il composa dans sa retraite de Passy la plupart de ses petits traités de morale, qui sont ses chefs-d'œuvre.

n'est pas trop boire ni trop manger pour un homme qui fait raisonnablement d'exercice, est trop pour un homme qui n'en fait point.

Franklin. Je prends — eh! eh! — autant d'exercice — eh! — que je puis, madame la Goutte. — Vous connaissez mon état sédentaire, et il me semble qu'en conséquence vous pourriez, madame la Goutte, m'épargner un peu, considérant que ce n'est pas tout à fait ma faute.

La Goutte. Point du tout. Votre rhétorique et votre politesse sont également perdues. Votre excuse ne vaut rien. Si votre état est sédentaire, vos récréations, vos amusements, doivent être actifs. Vous devez vous promener à pied ou à cheval, ou, si le temps vous en empêche, jouer au billard.

Mais examinons votre cours de vie. Quand les matinées sont longues et que vous avez assez de temps pour vous promener, qu'est-ce que vous faites? — Au lieu de gagner de l'appétit pour votre déjeuner par un exercice salutaire, vous vous amusez à lire des livres, des brochures ou des gazettes, dont la plupart n'en valent pas la peine. — Vous déjeunez néanmoins largement. Il ne vous faut pas moins de quatre tasses de thé à la crème, avec une ou deux tartines de pain et de beurre, couvertes de tranches de bœuf fumé qui, je crois, ne sont pas les choses du monde les plus faciles à digérer.

Tout de suite vous vous placez à votre bureau, vous y écrivez, ou vous parlez aux gens qui viennent vous chercher pour affaire. Cela dure jusqu'à une heure après midi, sans le moindre exercice du corps. — Tout cela, je vous le pardonne, parce que cela tient, comme vous dites, à votre état sédentaire.

Mais après dîner, que faites-vous? Au lieu d'aller vous promener dans les beaux jardins de vos amis, chez lesquels vous avez dîné, comme font les gens sensés, vous voilà établi à l'échiquier, jouant aux échecs, où l'on peut vous trouver deux ou trois heures. C'est là votre récréation éternelle, la récréation qui, de toutes, est la moins propre à un homme sédentaire, parce qu'au lieu d'accélérer le mouvement des fluides, ce jeu demande une attention si forte et si fixe que la circulation est retardée, et les sécrétions internes empêchées. — Enveloppé dans les spéculations de ce misérable jeu, vous détruisez votre constitution,

Que peut-on attendre d'une telle façon de vivre, sinon un corps plein d'humeurs stagnantes prêtes à se corrompre, un corps prêt à tomber dans toutes sortes de maladies dangereuses, si moi, la Goutte, je ne viens pas de temps en temps à votre secours, pour agiter ces humeurs et les purifier ou les dissiper?

Si c'était dans quelque petite rue, ou dans quelque coin de Paris dépourvu de promenades, que vous employassiez quelque temps aux échecs, après votre dîner, vous pourriez dire cela pour excuse. Mais c'est la même chose à Passy, à Auteuil, à Montmartre, à Épinay, à Sancy, où il y a les plus beaux jardins, et promenades, et belles dames, l'air le plus pur, les conversations les plus agréables, les plus instructives, que vous pouvez avoir tout en vous promenant. Mais tout cela est négligé pour cet abominable jeu d'échecs. — Fi donc, monsieur Franklin! — Mais en continuant mes instructions, j'oubliais de vous donner vos corrections. Tenez, cet élancement! et celui-ci!

Franklin. Oh! oh! oh! ohhh! Autant que vous voudrez de vos instructions, madame la Goutte, même de vos reproches. Mais de grâce, plus de vos corrections!

La Goutte. Tout au contraire : je ne vous rabattrais pas le quart d'une. Elles sont pour votre bien. Tenez!

Franklin. Oh! ehhh! — Ce n'est pas juste de dire que je ne prends aucun exercice. J'en fais souvent dans ma voiture, en allant dîner et en revenant.

La Goutte. C'est de tous les exercices imaginables le plus léger, le plus insignifiant, que celui qui est donné par le mouvement d'une voiture suspendue sur des ressorts. En observant la quantité de chaleur obtenue par les différentes espèces de mouvements, on peut se former quelque jugement sur la quantité d'exercice qui est donnée par chacun.

Si, par exemple, vous sortez en hiver, avec les pieds froids, en marchant une heure, vous aurez les pieds et tout le corps bien échauffés. Si vous montez à cheval, il faut trotter quatre heures avant de trouver le même effet. Mais si vous vous placez dans une voiture bien suspendue, vous pourrez voyager toute une journée, et arriver à votre dernière auberge, avec vos pieds encore froids. Ne vous flattez donc pas qu'en passant une demi-heure dans votre voiture, vous preniez de l'exercice.

Dieu n'a pas donné des voitures à roues à tout le monde ; mais il a donné à chacun deux jambes, qui sont des machines infiniment plus commodes et plus serviables. Soyez-en reconnaissant et faites usage des vôtres.

Voulez-vous savoir comment elles font circuler vos fluides en même temps qu'elles vous transportent d'un lieu à l'autre? Pensez que, quand vous marchez, tout le poids de votre corps est jeté alternativement sur l'une et l'autre jambe. Cela presse avec grande force les vaisseaux du pied et refoule ce qu'ils contiennent. Pendant que le poids est ôté de ce pied et jeté sur l'autre, les vaisseaux ont le temps de se remplir, et par le retour du poids, ce refoulement est répété. Ainsi la circulation du sang est accélérée en marchant. La chaleur produite en un certain espace de temps est en raison de l'accélération. Les fluides sont battus, les humeurs atténuées, les sécrétions facilitées, et tout va bien. Les joues prennent du vermeil et la santé est établie.

Regardez votre amie d'Auteuil, une femme qui a reçu de la nature plus de science vraiment utile qu'une demi-douzaine ensemble de vous, philosophes prétendus, n'en avez tiré de vos livres. Quand elle voulut vous faire l'honneur de sa visite, elle vint à pied. Elle se promène du matin jusqu'au soir, et laisse toutes les maladies d'indolence en partage à ses chevaux. — Voilà comme elle conserve sa santé, même sa beauté. Mais vous, quand vous allez à Auteuil, c'est en voiture. Il n'y a cependant pas plus loin de Passy à Auteuil que d'Auteuil à Passy.

Franklin. Vous m'ennuyez, avec tant de raisonnements.

La Goutte. Je le crois bien! je me tais, et continue mon office. Tenez, cet élancement! et celui-ci!

Franklin. Oh! oh! — Continuez de parler, je vous prie.

La Goutte. Non. J'ai un nombre d'élancements à vous donner cette nuit, et vous aurez le reste demain.

Franklin. Bon dieu! la fièvre! je me perds! Eh! eh! n'y a-t-il personne qui puisse prendre cette peine pour moi?

La Goutte. Demandez cela à vos chevaux. Ils ont pris la peine de marcher pour vous.

Franklin. Comment pouvez-vous être si cruelle de me tourmenter tant pour rien?

La Goutte. Pas pour rien. J'ai ici une liste de tous vos péchés contre votre santé, distinctement écrite, et je peux vous rendre raison de tous les coups que je vous donne.

Franklin. Lisez-la donc.

La Goutte. C'est trop long à lire. Je vous en donnerai le montant.

Franklin. Faites-le. Je suis tout attention.

La Goutte. Souvenez-vous combien de fois, vous étant proposé de vous promener le matin suivant dans le bois de Boulogne, dans le jardin de la Muette, ou dans le vôtre, vous vous êtes manqué de parole, alléguant que le temps était trop froid, ou bien qu'il était trop chaud, trop venteux, trop humide, ou quelque autre chose, quand, en vérité, il n'y avait rien qui vous empêchât de marcher, excepté votre trop de paresse.

Franklin. Je confesse que cela a dû m'arriver de temps à autre, peut-être dix ou vingt fois.

La Goutte. Votre confession est très-imparfaite. Le vrai total est cent quatre-vingt-dix-neuf.

Franklin. Est-il possible?

La Goutte. Oui, c'est possible, parce que c'est un fait. Vous pouvez être assuré de la justesse de mon compte. Vous connaissez les jardins de madame B..., et vous savez combien ils conviennent à la promenade. Vous connaissez le bel escalier de cent cinquante degrés, qui mène de la terrasse en haut jusqu'à la plaine d'en bas. Vous avez visité deux fois par semaine cette aimable famille. C'est une maxime de votre invention, qu'on peut avoir autant d'exercice en montant et en descendant un mille en escalier qu'en marchant dix milles sur une plaine; quelle belle occasion vous avez eue de prendre tous ces exercices ensemble! En avez-vous profité? et combien de fois?

Franklin. Je ne peux pas bien répondre à cette question.

La Goutte. Je répondrai donc pour vous. — Pas une fois.

Franklin. Pas une fois!

La Goutte. Pas une fois. Pendant tout le bel été passé, vous y êtes arrivé à six heures. Vous y avez trouvé cette charmante femme, ses beaux enfants et ses amis, prêts à vous accompagner à la promenade, et à vous amuser par leurs agréables conversations. — Et qu'avez-vous fait? Vous vous êtes assis sur la terrasse; vous avez vanté la belle vue, regardé la beauté des jardins en bas; mais vous n'avez pas bougé d'un pas pour descendre vous y promener. Au contraire, vous avez demandé du thé et l'échiquier, et vous voilà collé à votre siége jusqu'à neuf heures. Alors, au lieu de retourner chez vous à pied, ce qui pourrait vous remuer un peu, vous prenez votre voiture. — Quelle sottise de croire qu'avec tout ce déréglement, on peut se conserver en santé sans moi!

Franklin. A cette heure, je suis convaincu de la justesse de cette remarque du bonhomme Richard, que nos dettes et nos péchés sont toujours plus nombreux que nous ne le pensons.

La Goutte. C'est comme cela que vous autres philosophes avez toujours les maximes des sages dans votre bouche, pendant que votre conduite est la même que celle des ignorants.

Franklin. Mais me faites-vous un crime de ce que je reviens en voiture de chez madame B...?

La Goutte. Oui, assurément; car vous, qui avez été assis toute la journée, vous ne pouvez pas dire que vous êtes fatigué de la marche du jour. Vous n'avez donc pas besoin d'être soulagé par une voiture.

Franklin. Que voulez-vous donc que je fasse de ma voiture?

La Goutte. Brûlez-la, si vous voulez. Alors vous en tirerez au moins une fois de la chaleur. Ou, si cette proposition ne vous plaît pas, je vous en soumettrai une autre. Regardez les pauvres paysans qui travaillent à la terre, dans les vignes et dans les champs, autour des villages de Passy, Auteuil, Chaillot, etc. Vous pouvez trouver tous les jours, parmi ces bonnes créatures, quatre ou cinq vieilles femmes et vieux hommes courbés, et peut-être estropiés sous le poids des années et par un travail trop fort et continuel, qui, après une longue journée de fatigue, ont à marcher peut-être un ou deux milles pour regagner leur chaumière. — Ordonnez à votre cocher de les prendre et de les mener chez eux : voilà une bonne œuvre, qui fera du bien à votre âme! Et si, en même temps, vous retournez de votre visite chez les B... à pied, cela sera bon pour votre corps.

Franklin. Oh! comme vous êtes ennuyeuse!

La Goutte. Allons donc à notre métier. Il faut vous souvenir que je suis votre médecin. Tenez!

Franklin. Oh! oh! quelle peste de médecin!

La Goutte. Vous êtes un ingrât de me dire cela! N'est-ce pas moi qui, en qualité de médecin, vous ai sauvé de l'hydropisie et de l'apoplexie? L'une ou l'autre vous auraient tué il y a longtemps, si je ne les en avais empêchées.

Franklin. Je le confesse, et je vous en remercie pour ce qui est passé. Mais, de grâce, quittez-moi pour jamais; car il me semble qu'on aimerait mieux mourir que d'être guéri si douloureusement. — Souvenez-vous que j'ai aussi été votre ami. Je n'ai jamais loué ni les médecins, ni les charlatans d'aucune espèce qui vous font la guerre : si donc vous ne me quittez pas, vous aussi vous serez coupable d'ingratitude.

LE DÉTROIT DE MAGELLAN.

La plupart des cartes faisant partie des atlas de géographie ne représentent que d'une manière incomplète la configuration de l'extrémité sud de l'Amérique méridionale. En général, on sait seulement qu'elle est séparée, par le détroit de Magellan, d'une île appelée la terre de Feu; quant aux innombrables îles qui composent l'archipel de Magellan, on les distingue à peine, les géographes trouvant d'ordinaire plus commode de négliger les plus petites et de réunir les plus considérables en un bloc qui se confond avec la terre de Feu elle-même. Soyons justes : ces géographes ne commettent qu'un simple anachronisme, — mais un anachronisme de quelques centaines, peut-être de quelques milliers d'années. Il est manifeste, en effet, que la terre de Feu et les îles qui l'environnent ont fait partie du continent américain à une époque très-reculée. Leur sol volcanique, leurs roches escarpées, leurs côtes brusquement coupées, les canaux étroits et tortueux qui les séparent, et enfin la forme de leur contour extérieur, tout témoigne qu'elles ont été séparées de la terre ferme, et qu'elles se sont ensuite morcelées elles-mêmes par l'effet des envahissements de l'Océan et des bouleversements de leur propre sol.

Le détroit de Magellan, sorte de ravin par lequel les eaux de la mer semblent s'être frayé péniblement un passage, est aussi irrégulier dans sa profondeur que dans sa largeur et dans sa direction. Il est semé d'îlots et de récifs, traversé par des courants contraires et par des vents violents et variables. On peut néanmoins, avec de la prudence, le parcourir sans danger : il a été exploré dans toutes ses parties, et il en existe des cartes hydrographiques très-exactes; mais la navigation n'y est possible que pendant le jour, en sorte que les navires sont obligés de voyager « à petites journées, » mouillant tous les soirs pour lever l'ancre le matin. De là une perte de temps considérable et beaucoup de fatigue, non-seulement pour l'équipage, mais pour le bâtiment lui-même.

En hiver, cette navigation devient tout à fait impraticable, à cause du froid et de la longueur des nuits. Le détroit de Magellan n'est donc point une route pour les navigateurs, et ceux-là seuls s'y engagent qui ont reçu ou se sont donné mission de l'explorer au profit de la science ou de leur curiosité.

Ceux qui veulent seulement passer d'une mer à l'autre, et qui tiennent à passer vite et sans difficulté, prennent le grand large entre les îles Malouines et la terre de Feu, à l'est de la terre des États, et doublent le cap Horn en se tenant à bonne distance. Cet itinéraire leur assure une navigation aisée par des vents réguliers et sur une mer ordinairement assez calme; et bien qu'il soit géographi-

quement plus long, il est, en réalité, beaucoup plus rapide et moins pénible.

Le froid qui règne dans ces parages pendant la plus grande partie de l'année fait comprendre que les marins n'y séjournent pas pour leur plaisir. Un ancien capitaine au long cours nous racontait dernièrement que, dans un de ses voyages par le cap Horn, il eut à subir un froid tellement rigoureux que le plus robuste matelot de son équipage, ayant parié qu'il lancerait un seau d'eau liquide à dix pas devant lui sur le pont, perdit sa gageure : l'eau se congela en l'air avant de parvenir à cette distance.

LE MONT PELLEGRINO.

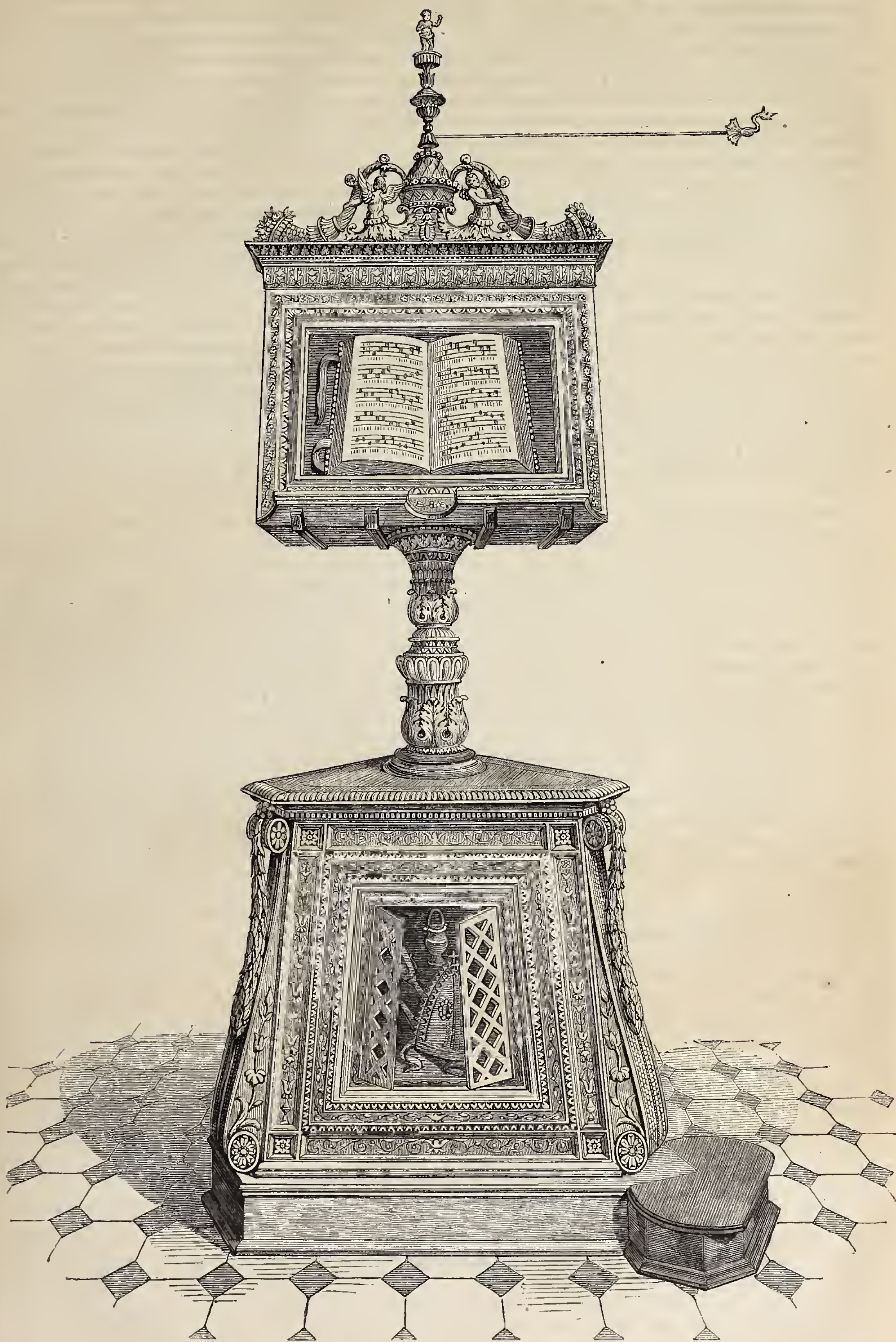
Le mont Pellegrino domine le port et la ville de Palerme; il doit en grande partie sa célébrité à la chapelle de Sainte-Rosalie, l'un des pèlerinages les plus fréquentés des Deux-Siciles. Pendant longtemps, la grotte consacrée aujourd'hui à sainte Rosalie ne fut visitée que par des pâtres qui venaient y chercher un abri. Quelques ruines éparses sur la cime du mont n'offraient pas assez de caractère ni d'intérêt pour tenter les archéologues. Suivant les uns, c'étaient les débris de forts, longtemps défendus par Amilcar pendant la première guerre punique; d'autres y voyaient les restes d'un de ces châteaux que les Sarrasins avaient construits sur toutes les éminences du sol de la Sicile. D'après des traditions populaires, on avait trouvé dans les cavernes du mont Pellegrino des ossements gigantesques d'une race primitive. Enfin on racontait qu'au douzième siècle, une jeune princesse remarquablement belle, Rosalie, fille du roi Roger, dégoûtée du monde et des plaisirs de la cour, s'était réfugiée dans une grotte du mont Pellegrino pour s'y consacrer tout entière à Dieu.

Conformément à une autre version du même récit, Rosalie était fille d'un comte Sinibalde, et c'était pour se soustraire aux violences des Sarrasins qui ravageaient la Sicile qu'elle s'était retirée d'abord au mont Quisquino, puis dans la caverne du mont Pellegrino, où elle était morte ignorée. Son histoire, son sacrifice et le lieu de sa sépulture étaient entièrement oubliés, lorsqu'en 1624, cinq siècles après sa mort, Palerme fut en proie à une peste terrible. Prosternés au pied des autels, les habitants imploraient le ciel : tout à coup l'un d'eux s'écria qu'une vision venait de lui montrer l'endroit où reposaient les restes de sainte Rosalie. Il gravit aussitôt le mont Pellegrino, arrive à la caverne, et y découvre en effet les précieux ossements : on les apporta bientôt en grande pompe à Palerme. La foi des Palermitains en sainte Rosalie est aussi ardente que celle du peuple de Naples en saint Janvier. On a construit une chapelle au lieu même où ces reliques avaient été trouvées. Les escarpements du rocher en rendaient jadis l'abord presque impraticable; grâce à la piété des habitants et aux aumônes des pèlerins, une belle route y mène aujourd'hui. Ce chemin, nommé *la Scala,* forme quinze zigzags, et on y a établi plusieurs stations où les fidèles peuvent se reposer et prier. Quand on arrive au sommet, la végétation, qui avait cessé, reparait, et l'œil, fatigué de la nudité du roc se repose sur une verte pelouse autour de la chapelle.



Le mont Pellegrino, à Palerme. — Dessin de Tirpenne.

LES LUTRINS.



Lutrin en bois dans l'église de Santa-Maria in Organo, à Vérone. — Dessin de Freeman. (Cette planche a été dessinée et gravée pour notre recueil d'après la gravure publiée dans le bel ouvrage de M. Jules Gailhabaud, intitulé : *l'Architecture du cinquième au dix-septième siècle.* — Paris, Gide et Baudry.)

Ce lutrin a été composé par Fra Giovanni, qui orna la sacristie et le sanctuaire de Sainte-Marie *in Organo*. Si le pupitre et la base semblent un peu lourds dans leurs rapports avec la tige qui les relie, on doit reconnaître cependant que les formes en sont agréables; la sculpture est fine, les dessins de marqueterie sont élégants : ils représentent, sur l'un des versants du pupitre, un livre du temps, un antiphonaire tout ouvert. On a ainsi une idée exacte de cette classe de livres cantoraux, avec leurs systèmes de notation, de signets, de liens de fermeture, etc. Un petit degré, placé à l'un des angles de la base, sert à élever la personne chargée de tourner les feuillets du livre véritable, et d'y mettre le signet muni d'un poids, afin d'empêcher les pages de se lever : c'était à la ligne horizontale et mobile, en métal, et en saillie à la partie supérieure, qu'était attaché ce signet ou cette cordelette.

M. Viollet Leduc a écrit un article très-intéressant sur les lutrins du moyen âge, dans son *Dictionnaire raisonné du mobilier français de l'époque carlovingienne à la renaissance* (1).

Il y a, dit-il, plusieurs sortes de lectrins (2) : les lectrins fixes, placés au milieu des chœurs des églises, à l'usage des chantres; les lectrins facilement transportables, pour lire l'épître et l'évangile sur le jubé, à l'entrée du chœur; les lectrins de librairie, de bibliothéque, pour poser des livres à consulter.

Pendant le moyen âge, les lutrins de chœur étaient souvent d'une grande richesse comme matière et comme travail; on s'en servait, en France, dès le septième siècle; car dom Doublet, dans ses *Antiquitez de l'abbaye de Sainct-Denys en France,* rapporte qu'au milieu de la première partie du chœur de cette église « est posé l'aigle (ou poulpitre) de cuivre, enrichie des quatre évangélistes et aultres figures, donnée par le roy Dagobert, provenant de l'église de Sainct-Hilaire de Poictiers, lorsque ledit roy ruina la ville dudict Poictiers pour cause de rébellion. » Ce lutrin avait été doré de fin or par l'abbé Suger.

Dans la primitive Eglise, les clercs se tenaient debout autour de l'autel, en cercle, et chantaient les psaumes à l'unisson; mais Flavianus et Theodorus établirent qu'ils chanteraient et psalmodieraient alternativement. En France, en Allemagne et en Angleterre, un lectrin fut donc placé au milieu du chœur et les chantres au-dessous, à droite ou à gauche.

Le lutrin était un meuble nécessaire dans toutes les églises abbatiales, cathédrales et paroissiales. Lebœuf, dans son *Histoire du diocèse d'Auxerre,* parle de « deux aigles qu'on fit faire, vers 1390, pour la cathédrale d'Auxerre, pont l'un était destiné à la chapelle de Saint-Alexandre. » « En 1400, dit Dubreuil, l'évêque Guillaume fit faire l'aigle et le pupitre de cuivre qui se trouvaient de son temps au milieu du chœur de l'église Saint-Germain des Prés. » Le lectrin était toujours, en effet, placé au milieu du chœur, devant le sanctuaire.

Le lutrin était généralement surmonté d'un aigle, qui dominait les deux tablettes inclinées destinées à porter les livres de chant, ou qui recevait la tablette sur ses ailes, si le lutrin n'en possédait qu'une. L'aigle prend son vol vers les régions les plus élevées; c'est pourquoi il accompagne le lutrin, comme pour porter vers Dieu le chant des clercs. Guillaume Durand dit qu'on donne à saint Jean la figure d'un aigle, parce que son Evangile est celui qui s'élève le plus haut, lorsqu'il dit : « Dans le principe était le Verbe. » Saint Jérôme exprime cette pensée de l'élévation du chant d'église vers Dieu, lorsqu'il conseille aux jeunes gens de ne pas écouter le chant. « On doit, ajoute-t-il, chanter pour Dieu, non pas autant avec la voix qu'avec le cœur. »

(1) A la librairie d'architecture de B. Bance.

(2) *Lutrin, lectrin, leutrin; poulpitre, pupitre.* Meuble en bois ou en métal, disposé pour recevoir un ou plusieurs livres ouverts, de manière à en faciliter la lecture.

Les anciens lutrins de chœur ont disparu de nos églises; ceux que nous y voyons encore aujourd'hui ne remontent pas au delà du quinzième ou seizième siècle, et encore sont-ils fort rares. Nous n'en connaissons aucun de l'époque romane qui ait quelque valeur. Il faut donc nous contenter de donner les seuls exemples existants.

Le lutrin de chœur est simple ou double, c'est-à-dire qu'il se compose d'une seule tablette inclinée ou de deux. On voit encore un des premiers dans l'église de Saint-Symphorien, à Nuits, qui date du milieu du quinzième siècle. L'aigle et le pied sont en bois, le support du livre en fer. Ce support est muni d'une rallonge avec flambeaux qui permet de placer, pendant les offices de nuit, le livre de chant plus bas, près de l'œil, et de l'éclairer au moyen de bougies. L'aigle tient un dragon entre ses serres et pivote, à la volonté des chantres, sur son pied, au moyen d'un fort cylindre de fer entrant dans une douille pratiquée dans la tige octogone du pied. Cet aigle est doré, ainsi que la boule qui le porte; le dragon est peint en vert. Quant au pied, il a conservé sa couleur naturelle (1).

Les vignettes des manuscrits offrent d'assez nombreux exemples de lutrins de chœur dont les dispositions méritent d'être signalées.

Quelquefois les lutrins de chœur possédaient des tiges à vis permettant d'élever ou d'abaisser les tablettes supérieures suivant le besoin.

En Angleterre et en Belgique, il existe encore quelques lutrins des quatorzième et quinzième siècles, en bois ou en bronze; mais le style de ces meubles est complétement différent de celui des meubles du même temps que l'on trouvait dans les églises de France. Leur disposition générale est d'ailleurs semblable à celle des lutrins français.

Les lutrins, facilement transportables, que l'on plaçait sur les jubés, à l'entrée des chœurs, pour lire l'épître et l'évangile, ou suivant les besoins du culte, étaient très-simples de forme et généralement fabriqués en fer; ils ont échappé au vandalisme du dernier siècle et aux dévastations de la révolution. Nos églises en possèdent un assez grand nombre encore utilisés aujourd'hui.

L'un des plus anciens et des plus intéressants par la forme que nous connaissions est certainement le lutrin en fer que l'on voit dans le chœur de la cathédrale de Narbonne. Il ne se compose que de deux tiges adroitement combinées pour obtenir en même temps une grande légèreté et une assiette parfaite sur le pavé de l'église.

Le Musée de Cluny possède un charmant lutrin transportable, en fer, du quinzième siècle. Le tablier de cuir portant le livre est renforcé par quatre sangles. Deux galeries de tôle découpée servent l'une de couronnement, l'autre d'arrêt à la partie inférieure du tablier; cette dernière galerie est échancrée au milieu pour laisser passer les signets du livre ouvert. Les quatre tiges de fer qui servent de supports sont légèrement renforcées près de l'axe et finement forgées.

Les lutrins destinés à l'usage privé et qui se trouvaient, soit dans les librairies (bibliothèques), soit dans les cabinets des personnes livrées à l'étude des lettres, des copistes, sont beaucoup plus variés de forme que ceux réservés aux chœurs des églises. Il ne faut pas les confondre avec les *scriptionalia,* qui étaient des pupitres sur lesquels on posait le vélin pour écrire. Dans les vignettes des manuscrits du moyen âge, à partir du treizième siècle, on voit souvent les personnages occupés à écrire ayant un *scriptionale* de-

(1) Ce lutrin est reproduit, à une grande échelle, dans *l'Architecture du cinquième au dix-septième siècle,* par M. Gailhabaud.

vant eux, quelquefois même sur leurs genoux, et un lectrin à côté de leur siége. Le lutrin était donc uniquement destiné à porter les livres à consulter. Alors, les livres étaient fort chers et par conséquent fort rares; le lectrin à lui seul pouvait contenir la bibliothèque d'un homme lettré. A cet effet, outre la tablette propre à recevoir plusieurs livres ouverts, il était muni de petits casiers dans lesquels on rangeait les manuscrits. Un lectrin pouvait ainsi renfermer une vingtaine de volumes, et beaucoup de gens d'étude n'en possédaient pas autant.

Afin de consulter au besoin un certain nombre de volumes à la fois, on donnait souvent à la tablette du lectrin de bibliothèque la forme circulaire, et elle tournait sur son axe au gré du lecteur. Le lectrin s'appelait alors *roë* (roue). Un plateau, porté sur trois pieds, surmontait la tablette aux livres et recevait au centre une bougie qui, pendant le travail de nuit, éclairait à la fois les pages des livres à consulter et la tablette de la personne qui écrivait. Nous savons par expérience combien il est fatigant d'avoir, sur la table où l'on écrit, plusieurs livres ouverts pour faire des recherches, le temps que l'on perd à placer ces volumes d'une façon commode, le danger qu'ils courent d'être maculés d'encre ou d'huile. Des lectrins placés sur les tables de nos bibliothèques publiques seraient, nous le croyons, fort appréciés par les personnes qui obtiennent la permission de consulter à la fois plusieurs ouvrages. Les lecteurs y trouveraient moins de fatigue, et les livres seraient préservés des taches d'encre [1].

Les lectrins circulaires ne sont pas les seuls cependant qui aient été adoptés par les hommes d'étude vers les derniers temps du moyen âge ; il en est qui sont simplement composés de deux tablettes inclinées, ainsi que les lectrins d'église, ou de quatre tablettes formant comme un petit toit à deux croupes. Parmi ces derniers, on en remarque qui offrent cette particularité de pouvoir être plus ou moins rapprochés du lecteur, sans cependant déranger le meuble.

On trouve encore, dans quelques-unes des bibliothèques des colléges d'Oxford, de ces meubles destinés à faciliter l'étude des livres; mais ils ne remontent pas au delà du seizième siècle. Il serait difficile de dire pourquoi ils ont cessé d'être en usage, chez nous, dans nos bibliothèques publiques ou privées, car ils présentent les plus grandes facilités aux personnes appelées à faire des recherches, aujourd'hui surtout que les études sur les livres anciens sont très-répandues et que nos bibliothèques, à Paris du moins, sont encombrées de lecteurs.

Plus j'avance dans la carrière de la vie et plus je trouve le travail nécessaire. Il devient à la longue le plus grand des plaisirs et tient lieu de toutes les illusions qu'on a perdues. P. CORNEILLE.

SUR L'ÉTUDE DES SCIENCES.

CONSEILS AUX JEUNES GENS [2].

Vous tous, jeunes gens, qui arrivez dans la carrière des sciences en y apportant l'ardeur vive et pure de votre âge, ne laissez jamais éteindre en vous ces nobles sentiments, par les intérêts de vanité ou de fortune qui occupent et agitent le plus grand nombre des hommes de nos jours. Que le développement de votre intelligence soit votre unique but. Appliquez-vous d'abord à exercer, assouplir, perfectionner les ressorts de votre esprit par l'étude des lettres. N'écoutez pas ceux qui les dédaignent. On n'a jamais eu lieu de s'apercevoir qu'ils fussent plus savants pour être moins lettrés. Elles seules pourront vous apprendre les délicatesses de la pensée, les nuances du style, vous donner la pleine compréhension des idées que vous aurez conçues, et vous enseigner l'art de les exprimer clairement par des termes propres. Ainsi préparés, votre initiation aux premiers mystères des sciences deviendra facile. En vous y présentant, fortifiez surtout votre esprit par l'étude des plus abstraites, qui sont le principe logique de toutes les autres. Quand vous aurez goûté les prémices des jouissances que chacune donne, choisissez celle qui vous plaît, qui vous attire, et attachez-vous à la cultiver. Si l'attrait devient une passion, abandonnez-vous au charme qui vous entraîne ; et lorsque votre persévérance vous aura mérité d'entrer dans le sanctuaire de cette science préférée, à la suite des grands hommes qui nous l'ont ouvert, dévouez-vous tout entier à son culte, d'un constant amour. N'ayez plus d'autre ambition que de dévoiler après eux, à vos contemporains et à la postérité, quelques-unes de ces vérités impérissables que la nature infinie leur a cachées et nous cache encore. Pour vous rendre dignes de les découvrir, efforcez-vous de lui arracher ses secrets par de longs travaux, suivis avec une invariable patience, dans la solitude ; ne laissant distraire votre esprit que par les affections paisibles qui peuvent le soutenir, et par les études accessoires qui peuvent l'orner, l'élever, ou l'étendre. Vous n'arriverez pas ainsi à la richesse et aux honneurs du monde. Si vous tenez de la faveur du ciel une modeste aisance, ne désirez rien au delà, et persévérez. Ne vous l'a-t-il pas accordée? Craignez de vous engager dans une carrière qui, arrêtant, concentrant toutes les forces de votre esprit sur des abstractions étrangères à tout emploi profitable, vous mènera peut-être à l'indigence, ou du moins vous imposera pendant longtemps de rudes privations. Mais y êtes-vous poussé invinciblement, par une de ces passions que rien ne surmonte? Alors, acceptez en entier les sacrifices qu'elle exige. Ne donnez aux besoins matériels que la portion de temps et de travail indispensable pour y pourvoir ; vous résignant à être pauvre, jusqu'à ce que vos travaux, vos découvertes, aient attiré sur vous les justes récompenses que nos institutions publiques, enrichies par les bienfaits de quelques âmes généreuses, tiennent toujours prêtes pour le mérite laborieux. A ces titres, le nécessaire de chaque jour vous sera tôt ou tard assuré ; et si vous avez le courage de borner là vos souhaits, vous pourrez continuer à vivre pour la science, dans la jouissance de vous-même, sans inquiétude de l'avenir. Peut-être la foule ignorera votre nom, et ne saura pas que vous existez. Mais vous serez connu, estimé, recherché, d'un petit nombre d'hommes éminents répartis sur toute la surface du globe, vos émules, vos pairs dans le Sénat universel des intelligences ; eux seuls ayant le droit de vous apprécier et de vous assigner un rang, un rang mérité, dont ni l'influence d'un ministre, ni la volonté d'un prince, ni le caprice populaire ne pourront vous faire descendre, comme ils ne pourraient vous y élever ; et qui vous demeurera, tant que vous serez fidèle à la science qui vous le donne. Enfin, si, au déclin de votre vie, ces témoignages extérieurs étaient confirmés, couronnés dans votre patrie même, par les suffrages d'une réunion d'esprits d'élite, dont la variété de talents représente l'universalité des qualités de l'intelligence humaine, sous toutes leurs formes et dans leurs applications les plus diverses, vous aurez obtenu la plus belle récompense à laquelle un savant puisse aspirer.

---

[1] Voy., dans notre tome XIV (1846), page 144, le modèle d'un pupitre en forme de roue, « très-commode pour les gens d'étude, » dessiné par Grollier de Serrière.

[2] Fin du discours prononcé par M. Biot, le jour de sa réception à l'Académie française (5 février 1857).

LA MAISON PANSA, A POMPÉI.

Voy., sur Pompéi, la Table des vingt premières années.

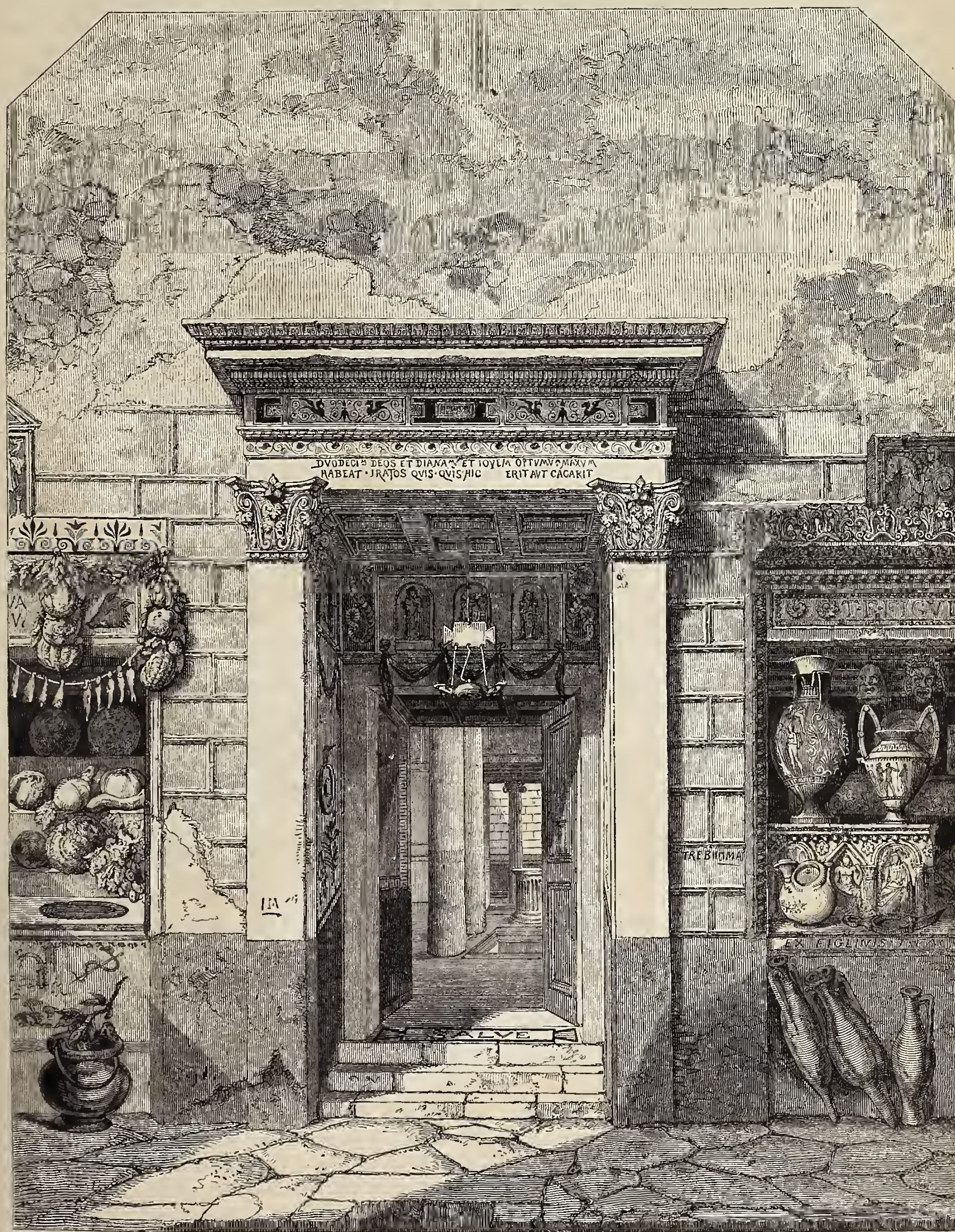
La maison Pansa était située dans une rue très-commerçante de Pompéi, descendant d'un côté vers le port, et conduisant de l'autre à la porte de Nola. C'est une inscription (PANSAM ÆD., etc.), placée sur le jambage gauche de la porte d'entrée, qui a fait connaître que le propriétaire se nommait Pansa. Ce riche personnage n'habitait pas sa maison tout entière. Il en avait loué à des marchands toute la fa-



La Maison Pansa, à Pompéi, dans son état actuel. — Dessin de Thérond, d'après Boilly.

çade, à l'exception seulement de l'entrée, comme font de nos jours les propriétaires les plus opulents de Paris, par exemple, dans les rues Laffitte, Montmartre ou Poissonnière. Les boutiques n'avaient, du reste, aucune communication avec l'intérieur de la maison. Une seule avait une sortie sur l'atrium; mais il est probable qu'elle servait à vendre l'huile et le vin provenant des propriétés de Pansa, suivant un usage général à Pompéi. Autour de la maison,

qui était de celles que l'on appelait une île à cause de leur unité de plan, de leur forme régulière et de leur étendue, régnaient des trottoirs larges de deux pieds et élevés de plus d'un pied au-dessus de la rue. Voici quelles étaient les diverses parties de cet édifice : — aussitôt après la porte d'entrée, le protyrum, où se tenait l'esclave atriensis, ou concierge de l'atrium; l'atrium ou le tablinum, où l'on conservait les archives et les titres de la famille, et que l'on séparait de l'atrium au moyen d'un rideau ou aulæum; les ailes, ou petits appartements; diverses pièces



La Maison Pansa. — Restauration par M. Duban. — Dessin de Thérond, d'après Boilly.

pour le service; la salle de réception des clients; un passage communiquant au portique sans qu'on fût obligé de traverser le tablinum; un cabinet servant peut-être de bibliothèque; le péristyle avec seize colonnes cannelées, bassins et jets d'eau; une porte dérobée conduisant directement du péristyle dans la rue; plusieurs chambres à coucher; une petite pièce, ou office; à la suite, le triclinium, ou salle à manger; le sacrarium, ou chapelle des dieux do-

mestiques; la salle cysicène, ou grand *œcus*, destinée à la conversation, quelquefois aux repas comme le triclinium; le portique extérieur, régnant dans toute la longueur du jardin; le jardin; un passage conduisant du péristyle au jardin et communiquant aussi avec les cuisines et le posticum; une petite chambre à coucher d'été ouvrant sur le portique; la cuisine; la salle des esclaves, située, suivant l'habitude, près du posticum ou sortie du derrière; sur le rang des boutiques extérieures, une boulangerie pavée en lave, avec moulins à farine en pierre volcanique, pétrin et vases, ayant deux entrées, l'une intérieure, l'autre extérieure et publique : le four est construit en briques. Les ruines de cette maison si complète sont au nombre de celles que l'on peut étudier avec le plus de profit si l'on veut se bien rendre compte des dispositions intérieures des riches habitations privées à Pompéi, ainsi que de celles de toutes les villes romaines ([1]).

LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. p. 98, 110.

XXXV. MALADIE.

2 septembre. — Il me semble qu'il s'est écoulé des mois, ou plutôt d'incalculables espaces de temps, depuis que j'ai écrit les dernières lignes de ce journal. Et pourtant je trouve, en consultant la date, qu'il y a trois semaines à peine que je suis tombé malade : tant l'immobilité dans le repos du lit, l'uniformité du jour et de la nuit, le vide des heures, la rupture complète des habitudes, changent notre notion ordinaire de la durée et nous rendent incapables d'évaluer le temps!... On me permet aujourd'hui pour la première fois de rester levé, de faire quelques tours dans ma chambre; on me remet, sur mes instances, les rênes en main, comme à un cavalier désarçonné, mais fier et impatient de retrouver sa monture : j'ai hâte de me reconnaître, de reprendre la mesure des choses, de rentrer en possession de moi-même.

Je ne puis me rappeler comment a eu lieu la chute à la suite de laquelle je me suis trouvé couché dans mon lit, au milieu des fioles, dans l'air tiède et la demi-obscurité d'une chambre de malade. On m'assure qu'un faux pas en a été la seule cause; mais on met tant d'insistance à me le répéter, on paraît tant tenir à m'en voir convaincu, que je ne puis m'empêcher de me défier de cette explication, et qu'une autre, beaucoup plus probable, se présente obstinément et s'impose à mon esprit. Je soupçonne que j'ai été surpris, non par un accident fortuit et extérieur, mais par quelque atteinte subite d'un mal interne. Plusieurs indices, qu'il m'est décidément impossible de traiter d'imaginaires, ma vue tout d'un coup affaiblie, un état d'étourdissement et de pesanteur presque continuel, l'insurmontable langueur avec laquelle mes membres obéissent à ma volonté, concourent à affermir en moi cette idée et m'annoncent peut-être des retours, plus ou moins prochains, du même mal.

C'est ce dernier point de vue, c'est cette considération de l'avenir qui, ces jours derniers, a le plus menacé mon repos; ma pensée y revenait sans cesse dans cet état particulier aux malades, et qui n'est ni le sommeil ni la veille complète; mon imagination s'épuisait à enfanter de tristes images. Devenu plus maître de moi, j'ai réussi peu à peu à me retenir sur cette pente, à ressaisir enfin ma liberté. Je me suis attaché toute ma vie à me garder de la crédulité, enfantine amulette à l'usage des faibles : je dois maintenant m'appliquer à me garder de la défiance, qui ne serait pas une moindre superstition ni une moindre marque de faiblesse. Rien n'est plus pernicieux, surtout à l'âge où je suis, que cette disposition à évoquer les menaces, peut-être fantastiques, de l'avenir, à toujours exagérer d'avance les torts de la nature envers nous, et à lui prêter des rigueurs qu'en réalité nous nous infligeons nous-mêmes.

Quant au présent, a-t-il rien qui doive me surprendre? Lorsque aucun âge n'est exempt de maladies, pouvais-je compter sur une vieillesse complétement épargnée? Mais ce n'est pas à la réflexion, ce n'est pas au triomphe de la raison que je dois d'accepter la situation qui m'est faite; comme j'écris ceci, non pour le public, mais pour moi-même et pour les miens, qui ne me soupçonneront pas d'adopter un optimisme de commande et de vouloir soutenir une thèse, je n'hésite pas à dire ouvertement que c'est ma situation elle-même qui se fait accepter de moi, et que si je donnais ma résignation pour un effort de stoïcisme, j'usurperais une gloire à laquelle je n'ai aucun droit.

Je trouve, en effet, que l'on a calomnié la maladie. A moins qu'elle ne soit accompagnée de souffrances vives et permanentes, ce qui est rare, elle n'a rien de si redoutable. C'est de leurs tourments d'esprit que souffrent surtout la plupart des malades; au lieu d'accepter ce qu'ils ne peuvent éviter, ils s'indignent, ils se révoltent; plutôt que de recevoir de bonne grâce l'hôte auquel ils ne peuvent fermer leur porte, ils aiment mieux se venger de sa présence en lui faisant mauvaise mine, en l'accablant de récriminations. Il me semble, quant à moi, qu'il peut y avoir de la paix dans la maladie. Je ne rougis pas de céder à une indiscutable nécessité, de subir sans résistance une force supérieure et inconnue. Je me laisse aller, je m'abandonne, et je ne suis pas sans goûter un certain repos d'esprit au sein de cette fatigue corporelle. Je sens ma responsabilité absolument dégagée, ma conscience parfaitement libre, et, toutes les fois que ma conscience n'est chargée d'aucun poids, j'avoue que je respire à l'aise, que je jouis paisiblement du sentiment de mon être.

Je suis bien loin de vouloir dénigrer la santé; mais je me permettrai pourtant de dire qu'elle ne mérite pas tous les éloges pompeux qu'ont coutume de lui prodiguer ceux qui en sont privés. Qui niera qu'elle impose des devoirs auxquels il est difficile à une conscience délicate d'assigner une limite? De là des incertitudes douloureuses, des luttes qui ne se terminent pas toujours par la victoire; et je ne sais, pour ma part, rien de plus accablant que ces défaites-là qui s'appellent des remords. Le corps peut se bien porter, mais l'âme est alors bien malade.

Il y a d'autres compensations, plus positives et incontestables pour tout le monde, attachées à la maladie. C'est la sympathie, la bienveillance que, sans notre coopération, elle conquiert pour nous de tous côtés. Les hommes sont ainsi faits qu'il faut quelque chose, une impulsion, une secousse, pour que leur bonté se réveille et s'exerce; nous ressemblons aux disciples du Christ, qui, livrés à eux-mêmes sur la montagne, retombaient toujours dans leur assoupissement. Eh bien, la maladie, par la compassion qu'elle excite, réussit admirablement à secouer ce sommeil de la bonté. On nous aime parce qu'on nous plaint, nous aimons parce qu'on nous aime, et ainsi s'établit une affection réciproque, une communion bienfaisante entre des âmes qui, sans cet appel de la pitié, se fussent toujours traitées en étrangères. Je ne sais quel religieux philosophe

([1]) Nous avons déjà publié un grand nombre de gravures et d'articles sur les édifices et maisons de Pompéi, notamment sur la maison de Pan (t. III, p. 42) et sur celle du Poëte tragique (t. VI, p. 163), sur les théâtres (t. III, p. 265).

a dit que la providence de Dieu comptait, pour s'accomplir, sur la charité de l'homme. Je comprends pour la première fois toute la profondeur de cette pensée, et puisque la charité humaine ne naît pas d'elle-même, j'absous et je remercie les maux apparents, et en particulier la maladie, qui la suscitent et la développent.

J'ai recueilli hier, à ce sujet, un témoignage bien intéressant. C'est celui d'un vieillard aveugle qui demeure dans la maison voisine, et avec qui j'avais souvent, en passant devant sa porte, échangé quelques mots de politesse. Surpris de ne plus m'entendre, à l'heure de ma promenade quotidienne, lui adresser la parole, et ayant appris que j'étais malade, il est venu me voir hier. Comme sa conversation témoignait d'une sérénité d'âme qui contrastait d'une manière frappante avec sa triste situation, je n'ai pu m'empêcher de lui en exprimer mon admiration et mon étonnement. « Alors je vais vous étonner encore davantage, m'a-t-il répondu, en vous disant que la gaieté de mon caractère date de l'accident qui m'a privé de la vue. Autrefois j'étais d'une humeur toute différente ; je passais, et je conviens que c'était à bon droit, pour un esprit mécontent et amer. Ayant éprouvé d'assez grandes difficultés à faire mon chemin dans le monde, ce qui tenait sans doute autant à moi-même qu'aux autres, j'avais pris le monde en aversion, j'accusais les hommes de dureté, d'égoïsme, enfin j'étais devenu misanthrope. Mais, depuis que je suis aveugle, j'ai conçu de tout autres sentiments. Mon infirmité m'a réconcilié avec le genre humain. Si vous saviez de combien de témoignages d'intérêt, de combien de bons offices je suis chaque jour l'objet ! Il semble qu'une puissance bienfaisante ait aposté, comme dans les contes de fées, des amis et des serviteurs dévoués sur ma route. Dans la rue, il n'est personne qui ne s'écarte complaisamment de peur de gêner mon passage ; quand je suis sur le point de traverser un endroit parcouru par des voitures, il ne manque jamais de se trouver sous ma main une main obligeante pour me servir de guide ; s'il m'arrive de m'arrêter avec l'apparence de l'hésitation ou de l'embarras, aussitôt une voix, qui se fait douce et engageante, retentit à mon oreille pour s'informer de ce que je souhaite et m'offrir de me renseigner. Me voyant respecté et aimé, j'aime et je respecte à mon tour ; je suis content des autres et de moi-même. Aussi n'oserais-je me plaindre de mon sort, quelques privations qu'il m'impose d'ailleurs, puisque je lui dois ce qui fait en fin de compte le bonheur véritable : la bonne volonté envers les hommes, la bonne disposition du cœur. »

Mais je n'ai pas besoin de chercher au loin des exemples de ce bienfaisant effet de la maladie ; j'en ai moi-même fait l'épreuve. Le peu de jours qui viennent de s'écouler ont changé mes relations avec ceux qui m'entourent comme des années n'eussent peut-être pas suffi à le faire. Ainsi il s'est formé entre Baptiste et moi des liens tout nouveaux. Jusque-là il m'avait servi avec une scrupuleuse ponctualité ; de mon côté, je m'étais montré, je crois, humain envers lui ; je le traitais avec bienveillance, et j'avais voulu que, dans sa maladie, il fût convenablement soigné chez moi ; mais c'était là tout. Malgré l'excellente opinion que j'avais de mon dépouillement de tout préjugé aristocratique, de mes sentiments de parfaite égalité à son égard, j'avais encore bien du chemin à faire pour me rencontrer de plain-pied avec lui sur le même terrain ; la différence de culture intellectuelle mettait une barrière entre nous, une barrière qui me semblait légitime, nécessaire. Quand il était auprès de moi, je ne m'en trouvais pas moins seul ; sa compagnie ne m'était pas une compagnie véritable ; nous n'étions pas réunis, nous n'étions que rapprochés. Aujourd'hui, je puis dire qu'il en est autrement. Baptiste a eu l'occasion de dépasser l'exactitude et de donner carrière à son zèle, d'excéder l'obéissance et d'aller jusqu'au dévouement. Il ne m'a pas seulement servi, il m'a rendu service. Il a eu des attentions, des paroles, que des gages, que toute rémunération matérielle, sont incapables d'acquitter. Je sens que j'ai contracté envers lui une dette morale, une dette de cœur que le cœur seul peut payer. Aussi, bien qu'extérieurement rien ne semble changé entre nous, tout l'est au fond ; quand il entre dans ma chambre, c'est maintenant autre chose qu'un bruit qui me fait à peine retourner la tête, c'est l'arrivée de quelqu'un à qui j'éprouve le besoin d'adresser la parole, de donner un témoignage de sympathie ; lorsque nos regards se rencontrent, au lieu de se croiser rapidement, comme deux passants qui n'ont rien à se dire, ils prennent d'un commun accord le temps de se reconnaître et de s'en donner un signe ; s'il arrive que nos mains se touchent, ce n'est plus un contact accidentel que par réserve chacun se hâte de rompre, nous sentons l'un et l'autre qu'à l'occasion ce contact serait une poignée de main.

Je ne crains pas de dire que même avec Roger mes relations sont devenues plus intimes et plus douces. Rien de nouveau n'a pu, sans doute, se créer entre nous ; mais nous avons mis au dehors ce que nous laissions au dedans de nos cœurs. Il était arrivé pour nous ce qui arrive communément pour ceux qui, par nécessité de métier, ont donné en eux la prédominance à la vie intellectuelle : même aux heures de loisir et de liberté, que le cœur devrait jalousement réclamer, on rentre dans l'arène, et l'esprit reprend ses exercices habituels. L'un raconte l'insurrection chinoise, son opinion sur l'issue probable de la lutte, sur les destinées futures du Céleste Empire ; l'autre répond par l'explication des nouveaux phénomènes électriques constatés à l'Académie des sciences. Et des mois, des années d'intimité s'écoulent ainsi, n'apportant qu'une vaine pâture à la curiosité, sans aucun profit pour le cœur. Depuis ma maladie, nous jouissons tout autrement de notre amitié ; nos réunions ont pour nous un attrait que leur fréquence augmente au lieu de l'épuiser. A quoi nous occupons ces soirées que Roger vient régulièrement passer auprès de moi, je ne saurais le dire précisément ; mais ce que je sais bien, c'est qu'elles ne nous semblent pas vides. Lui, ordinairement si distrait, il met toute son attention à deviner mes besoins, à prévenir mes désirs, et sa sollicitude me remplit de reconnaissance. Avec quel plaisir j'accepte de sa main la tasse de tisane qu'il a voulu préparer lui-même et dont il prétend que j'ai envie ! Souvent il m'offre de me faire une lecture ; et j'en demande pardon à mes auteurs favoris, mais je soupçonne que la complaisance de mon cher lecteur a plus de part que tout leur génie dans le charme que je trouve à leurs livres ; peut-être n'est-il pas de médiocre écrivain dont je ne fusse alors disposé à me déclarer satisfait. Même quand nous gardons le silence, ce qui arrive quelquefois, j'atteste que nous ne nous ennuyons pas, et qu'une conversation muette continue entre lui et moi. Dans ses mouvements, dans le bruit qu'il fait pour rapprocher son fauteuil de mon chevet ou pour attiser mon feu, dans sa présence seule, j'entends le langage de sa bonne volonté et de son dévouement. Ainsi nous n'avons plus besoin que la chimie ou l'histoire s'interposent entre nous sous prétexte de nous rapprocher ; ce que nous voulons réunir, ce que nous mettons en commun, ce n'est pas notre science, ce ne sont pas nos esprits, ce sont nos personnes ; et si l'on nous pressait de dire pourquoi nous nous aimons, nous ne pourrions l'exprimer qu'en répondant avec Montaigne : « Moi, parce que c'est lui ; lui, parce que c'est moi. »

La suite à une autre livraison.

LES POETES.

Les grands poëtes donnent la perpétuité à ce qu'il y a de plus fugitif, le sentiment, l'émotion, le charme du moment. Leur œuvre demeure éternellement, et, pour parler la langue de Malherbe, « garde de périr » ces choses frêles et précieuses. Ils ravissent une âme aux temps qui ne sont plus, aux âges lointains, aux époques primitives. Ils nous font asseoir au bord de la mer écumante, et entendre ce qu'ils entendaient dans le bruit de ses flots; ils nous introduisent parmi les joies et les tristesses des hommes disparus; ils nous font toucher ce rapport qui nous émeut si profondément entre une nature toujours la même et une humanité toujours croissante. Dans Homère, le héros troïen, pressentant l'avenir et la gloire, voit les navigateurs futurs longeant les rives du large Hellespont, et se montrant du doigt la plage illustrée par ses exploits. L'oracle n'a pas été trompeur. La poésie nous conduit incessamment sur cette plage deserte, la repeuple pour la satisfaction de nos yeux, et jette dans notre vie présente et passagère quelques touchants et suaves reflets d'une vie désormais ensevelie et immobile [1].

(1) E. Littré.

BAMPFYLDE MOORE CAREW,

ROI DES GYPSIES OU BOHÉMIENS.

Cet homme naquit en 1693, à Bickley, dans le Devonshire. Il était le fils du recteur de la paroisse : sa famille était ancienne et respectable. Son baptême fut une solennité remarquable dans le pays : toute la noblesse des environs se fit un devoir d'y assister. A l'âge de douze ans, il fut envoyé à l'école de Tiverton, où il se lia d'amitié avec plusieurs jeunes gentilshommes du Devonshire et des comtés voisins. Pendant les quatre premières années de ses études, il se distingua par son application et ses succès. On pouvait espérer qu'il deviendrait un homme honnête et d'un mérite supérieur : ce n'était point là sa destinée. S'étant tout à coup passionné pour la chasse, il s'y livra avec une telle ardeur, en compagnie de trois de ses condisciples, qu'il commença bientôt à négliger ses travaux et se compromit dans plusieurs mauvaises affaires. Un jour, les quatre étudiants firent un ravage considérable dans un champ de blé; les fermiers vinrent se plaindre au directeur de Tiverton. Carew et ses amis, pour échapper aux conséquences de leur folie, en commirent une plus grande : ils se jetèrent dans une bande de dix-huit bohémiens et bohémiennes qui passait, et disparurent avec elle. Carew se fit remarquer bientôt par sa rare habileté dans tous les genres de tours d'adresse et de friponnerie, seuls moyens de vivre de ces vagabonds. Cependant sa famille, ignorant ce qu'il était devenu, déplorait sa perte, et, pour le découvrir, avait fait publier un avertissement qui arriva jusqu'à lui. Il changea de costume, vint voir ses parents, et fut reçu par eux avec des transports de tendresse; mais il s'était habitué aux agitations d'une vie honteuse et criminelle parmi les bohémiens, et bientôt il abandonna de nouveau la maison paternelle. Il commença dès lors à se jouer de la crédulité publique et à l'exploiter à l'aide de travestissements divers. Un jour, il figurait un pauvre matelot victime d'un naufrage; un autre jour, un fermier de l'île de Sheppey, dans le comté de Kent, ruiné par les inondations. A Newcastle, il se présenta comme le patron d'un bâtiment houiller, et enleva la fille de l'apothicaire le plus riche de la ville : il alla se marier avec elle à Bath. Il eut alors l'audace de rendre visite à un de ses oncles, homme très-respecté à Dorchester. Ensuite, il se déguisa en ecclésiastique, prétendant avoir longtemps rempli les fonctions de son ministère à Aberystwith, dans les Galles; « mais, disait-il, il n'avait pas voulu prêter le serment exigé par le gouvernement nouveau. » Son air digne et pieux, l'intérêt de sa conversation, le faisaient admettre dans les meilleures maisons et vivre largement aux dépens du public. Vers ce temps, le naufrage d'un navire, qui devait transporter des quakers à Philadelphie, produisit une grande sensation en Angleterre. Carew profita de cette circonstance, changea de costume, et, se présentant chez les quakers comme un des rares individus échappés au désastre, tira d'eux, quelque temps, de l'argent et des larmes. Le roi des bohémiens d'Angleterre, Clause Patch, très-âgé à cette époque, voulut le voir, et eut avec lui de fréquents entretiens. Carew se plaisait à interrompre de temps à autre le cours de ses fraudes pour se mêler aux sociétés honnêtes, et en partager les plaisirs, sans commettre aucun délit. Il s'introduisit ainsi chez le colonel Strangewasy, à Melbury, et fit plusieurs parties de chasse avec lui. Un jour, on parlait de Carew et de ses célèbres déguisements. Le colonel offrit de parier que jamais il ne serait la dupe d'un pareil homme. Carew tint le pari, et un matin il vint, vêtu en mendiant, à la porte du colonel. Il paraissait si vieux, si souffrant; il gémissait et pleurait d'une façon si touchante, que les domestiques implorèrent pour lui la charité de leur maître. Le colonel descendit, et, après avoir causé avec le mendiant, se sentit tellement ému qu'il lui donna une demi-couronne. Le soir même, Carew, élégamment vêtu, et dînant à la table du colonel, tira de sa poche la demi-couronne et se fit reconnaître. Comment d'honnêtes gens ne regardaient-ils pas comme un devoir de livrer ce malheureux à la justice au lieu de s'émerveiller et de rire de ses tours? C'est ce que l'on comprend difficilement aujourd'hui. A la mort de Clause Patch, les bohémiens des trois royaumes choisirent Carew pour leur roi. L'élection fut connue de tout le monde, et c'est encore là un sujet de surprise. Ce rang suprême du vice et du crime eut pour Carew tout l'attrait qu'ont pour d'autres les véritables couronnes que donnent ou laissent prendre les peuples. Ses parents, ses amis, le conjurèrent d'abandonner sa royauté, et offrirent de lui assurer une fortune : il refusa, et il se mit à déployer une verve de tromperies si extraordinaire, que l'histoire de tous ses rôles depuis ce temps remplit les trois quarts d'un volume qui fut longtemps populaire. On remarque comme une bizarrerie que cet homme avait pris en grande affection un petit chien et le portait d'ordinaire sur son bras, souvent même lorsque ce pouvait être pour lui un danger. Carew est mort à l'âge de soixante-dix-sept ans, vers 1770.



Bampfylde Moore Carew, roi des Gypsies.

NICE ET CANNES.



Une Fontaine sur le quai du Midi, à Nice. — Dessin de Félon.

Il existe sur le sol de France un coin de terre privilégié entre tous par la nature. C'est la portion du littoral méditerranéen qui s'étend à l'est des montagnes de l'Esterel. Soit que cette chaîne abrupte suffise pour couper le terrible vent qui désole la côte de Provence, soit qu'il faille attribuer l'affaiblissement de ce vent à la grande chaîne des Alpes qui surgit au nord, et dont les massifs gigantesques peuvent obliger les courants du nord-ouest à se détourner en approchant de la côte, le fait est que le mistral, puisqu'il faut l'appeler par son nom, sévit incomparablement moins de ce côté de l'Esterel que du côté opposé. De plus, les hautes cimes des Alpes formant abri du côté du nord, la température de ces cantons tend naturellement à s'élever en raison de cette circonstance ; et le ciel étant habituellement dégagé de nuages, les splendeurs du soleil viennent donner à ces conditions si avantageuses à un séjour d'hiver leur complément indispensable.

Aussi, depuis que les existences ont pris plus de mobilité, et les moyens de transport plus d'économie et de facilité, les étrangers affluent-ils durant la mauvaise saison sur cet heureux rivage. Dès que l'automne commence à faire sentir dans le Nord ses rigueurs, on les voit s'y abattre par volées. Ils imitent les oiseaux qui, à la même époque, arrivent aussi des zones septentrionales, le long de la Méditerranée, pour y jouir du soleil. A ce moment, les routes sont couvertes de voiturins, de chaises de poste, et les diligences, aussi bien que les bateaux à vapeur, se chargent de voyageurs, et gonflent à l'envi leurs tarifs qu'il paraîtrait si juste, au contraire, de diminuer.

Pendant longtemps la ville de Nice a possédé à peu près exclusivement le monopole de cette hospitalité périodique. Elle y a beaucoup gagné ; et l'on peut s'en faire idée en voyant le vieux Nice noyé, comme un quartier perdu, dans le Nice moderne étalant fastueusement ses vastes et brillantes maisons, qui se ferment sans merci dès que le printemps vient donner congé à cette population nomade et lointaine. Livrée à elle-même, Nice ne serait qu'une petite ville analogue à toutes ces autres petites villes qui se mirent dans la Méditerranée tout le long de la rivière de Gênes ; mais, enrichie par ses visiteurs périodiques, elle est peu à peu devenue une grande cité. Un

quai magnifique, bordé par de somptueux hôtels, exposé en plein midi, baigné par les eaux charmantes de la Méditerranée, qui s'étalent paisiblement a sa base; un autre quai, tout aussi monumental, courant sur la rive droite de la rivière jusqu'à son embouchure, et terminé par un agréable jardin désigné sous le nom de jardin des Plantes, et rempli en effet de toutes sortes d'arbres rares que le Nord ne connaît que sous le vitrage des serres; enfin, au delà, sous le nom de chemin des Anglais, une grève riante, garnie, sur une étendue de plus de 2 kilomètres, par une série de villas et de jardins; et, par derrière, sur les collines occupées par des futaies d'oliviers, d'autres villas se détachant çà et là de la verdure, et diaprant de leurs couleurs étincelantes tout le paysage : voilà en deux mots l'esquisse de cette admirable cité. Qu'on s'y représente maintenant d'opulentes devantures de toute espèce, la foule des piétons, les calèches, les cavaliers, les amazones, la toilette, le soleil, la poussière, on aura, au milieu de la nature que nous venons de laisser entrevoir, un quartier de Paris au mois de mai.

La ville de Cannes, située à sept lieues de Nice, presque au pied de la chaîne de l'Esterel, est infiniment plus modeste. Jusqu'ici le luxe n'y règne pas. C'est tout simplement une petite ville de province, et, pour la peindre d'un mot, un Nice d'il y a vingt ans. Les étrangers, au lieu d'y former la population dominante, comme à Nice, s'y aperçoivent à peine. On n'a, jusqu'à présent, rien disposé pour eux. Pendant l'hiver, les habitants se serrent un peu et leur font place dans leurs propres logements : aussi se plaint-on, en général, d'y être chèrement et incommodément logé, et cependant, depuis quelques années, l'affluence ne cesse de se développer suivant une proportion très-rapide. Les propriétaires et maîtres d'hôtels avouent qu'il se présente au moins deux fois plus de monde que la ville ne peut en héberger; mais ils ne s'en remuent pas davantage. Les lauriers d'or de la ville de Nice ne nuisent pas jusqu'à présent à la profondeur de leur sommeil. Ils acceptent la bonne fortune que leur envoie la mode, et que la dissolution de la société parisienne tend malheureusement à confirmer; mais ils ne montrent aucun empressement à courir au-devant. Le souffle de la spéculation ne les a pas encore gagnés, et beaucoup calculent que si d'un côté la présence des étrangers leur procure des loyers plus élevés, de l'autre cette affluence tend à faire renchérir dans la même mesure les denrées et tous les objets de consommation ordinaire, ce qui, en définitive, fait compensation.

Il est résulté de ces circonstances que, tandis que Nice prenait de plus en plus le caractère d'une ville artificielle, consacrée à l'exploitation des étrangers, Cannes gardait au contraire, avec une ténacité remarquable, sa physionomie primitive. Ce sont toujours les vieilles rues mal pavées, mal aérées, peuplées de mauvaises boutiques, plutôt faites pour le service des paysans qui viennent s'y approvisionner que pour celui de la bonne compagnie; et, pour tout résumer, pas une marchande de modes! Mais il y a des gens qui n'aiment ni les hôtels garnis, ni le fastueux appareil des toilettes parisiennes, ni l'aristocratie des équipages, ni les fracas de la foule; qui ne viennent chercher sur la Méditerranée que les douceurs du soleil et les délices du paysage; et, pour les gens de cette trempe, Cannes, dans sa modestie villageoise, vaut mieux que Nice dans ses grands airs. Ils n'y servent pas de proie aux hôteliers rapaces, et y vivent au sein d'une population toute française et douce d'une aménité naturelle qu'on chercherait en vain dans toute autre partie du Midi. C'est là ce qui explique, si je ne me trompe, comment tant de personnes se fixent à Cannes au lieu d'aller, à trois heures de là, se précipiter dans les riches tourbillons de la ville de Nice. La vie de campagne les séduit, et, trouvant le printemps sur leur route, elles s'arrêtent, pour le goûter, sous les ombrages.

Aussi faut-il avouer qu'il y a de grandes contestations entre les deux villes par rapport à la douceur du climat dont on y jouit et par rapport à la beauté de leurs environs. Sur le premier point, le procès demeure pendant, car la météorologie n'a point encore réuni assez d'éléments pour le résoudre. Je crois cependant que Nice se trouverait en droit de le gagner, si Nice avait choisi son emplacement, non point en vue de la magnificence, mais en vue de l'abri. Dans les replis les mieux garantis de la campagne de Nice, il semble que les plantes exotiques aient réellement plus de vigueur qu'aux abords de Cannes; mais la masse de la ville, s'étant placée dans l'axe même de la vallée de Paillon, vallée coupée droit au nord, vers des montagnes couvertes de neige, il en résulte que de ces sommités descendent parfois des courants d'air d'une température glaciale et d'une extrême violence. Les quais deviennent alors impraticables, et chacun se tient coi, car on est exposé, hors de chez soi, à tous les sévices de la nature du Nord.

A Cannes, au contraire, règne une ceinture continue de collines qui forment une sorte de paravant naturel entre le golfe et les hautes montagnes; aucune vallée n'y fait brèche, et lorsque les vents froids soufflent des Alpes, ils passent par-dessus le littoral, grâce à cette protection, et vont tomber à une certaine distance à la surface de la mer, dont on voit les vagues se gonfler à l'horizon avec leurs crêtes d'argent, tandis que sur les bords tout est calme. Il faut donc reconnaître que les santés délicates rencontrent au pied de ces charmantes collines des conditions climatériques dont Nice ne saurait leur assurer la jouissance d'une manière aussi constante.

Relativement à la beauté du paysage, les goûts ne sont pas moins divisés. Pour les personnes habituées à chercher dans la géologie les formules de la nature, la différence est facile à définir. Les environs de Cannes sont granitiques, et les environs de Nice sont calcaires. Il s'ensuit que Nice est environné de montagnes blanchâtres, sèches et dénudées dans toute leur région supérieure. Le mont Chauve, dont la masse domine toutes les autres hauteurs et remplit tout le fond du tableau, donne l'idée de cette disposition par son nom même. A Cannes, au contraire, toutes les montagnes sont couvertes de bois. En effet, à l'inverse des terrains calcaires, qui, une fois dépouillés de leur sol végétal par l'incurie des hommes et l'action dévorante de la pluie, ne le reproduisent jamais et demeurent stériles, le granit, sous l'influence des agents atmosphériques, se fissure, se désagrége, et finit par se convertir en une terre molle dans laquelle les pins, les chênes verts, les myrtes et les hautes bruyères, se développent à l'envi. Ainsi, Cannes, loin de se témoigner au regard du voyageur comme un pays de sécheresse, se détache, au contraire, comme une oasis du reste des montagnes de la Provence. A la vérité, pendant l'été, les rôles changent complétement. Les terrains calcaires, dans les nombreuses crevasses dont ils sont pénétrés, ont accumulé, durant les pluies de l'automne et du printemps, une quantité d'eau qui, pendant le reste de l'année, s'en échappe en ruisselets, tandis que les masses granitiques, trop compactes pour se prêter à un pareil service, une fois la chaleur venue, ne donnent pas même une trace d'humidité, et comme, durant quatre mois, il ne survient pas une ondée, la sécheresse devient absolue. La végétation elle-même s'arrête et perd son activité comme dans une saison morte. Mais cette condition, si fâcheuse pour les intérêts de la

culture, n'importe guère aux visiteurs d'hiver, qui n'ont point à s'inquiéter de ce qui se passe en leur absence dans des lieux où rien ne s'est offert à leurs yeux qui ne fût propre à les charmer.

Toutes les cartes de géographie nous enseignent qu'à partir de l'Esterel, la côte se divise en trois golfes consécutifs : le golfe de la Napoule, le golfe de Jouan et le golfe de Nice ; mais ce que la vue du terrain peut seule apprendre, c'est que ces trois golfes possèdent chacun leur caractère distinctif.

Sur celui de la Napoule, ainsi nommé d'une ancienne colonie grecque, *Neapolis*, jadis florissante et réduite aujourd'hui à un pauvre hameau, s'élève, sur un petit promontoire, à l'extrémité opposée à la chaîne de l'Esterel, la ville de Cannes. A droite, en se tournant du côté de la mer, le spectateur aperçoit donc cette chaîne élégante formée d'une douzaine de cimes déchiquetées et escarpées, qui surgissent à pic du sein des flots ; à gauche, il voit la presqu'île de la Croisette, basse, étroite, sablonneuse, chargée de pins, et séparant le golfe de la Napoule de celui de Jouan, dont on distingue le miroitement à travers les troncs élancés des arbres ; en avant, à 3 ou 4 kilomètres, les deux îles de Lérins, nommées Sainte-Marguerite et Saint-Honorat : la première, occupée dans presque toute son étendue par une magnifique forêt de pins, et faisant face au continent par un fort d'un effet pittoresque, célèbre pour avoir servi de prison au Masque de fer ; la seconde, plus petite, mais plus célèbre encore par les souvenirs de saint Vincent de Lérins et par l'école des semi-pélagiens, et toujours décorée par les ruines imposantes de l'ancien monastère.

Le golfe de Jouan est celui dont le caractère paraît d'abord le plus sévère. A partir du pied de la presqu'île de la Croisette, les montagnes, chargées de forêts, descendent à pic dans la mer, et l'on a été obligé de tailler la route dans le roc, sur leur flanc. Le désert succède aux charmantes collines couvertes d'oliviers et d'orangers, et parsemées de brillantes villas, dont on avait joui jusque-là. Les vagues se brisent contre les saillies rugueuses du granit, et projettent leur écume jusque sur les pins tordus et inclinés par le vent qui croissent sur l'abîme. La vue se trouve limitée, à droite et à gauche, par deux presqu'îles peu élevées, celle de la Croisette et celle de la Garoupe, sur l'autre versant de laquelle repose Antibes, tandis que, en avant, la ligne de la forêt de Sainte-Marguerite, prolongée encore par quelques écueils à fleur d'eau, coupe la mer. Mais à mesure que l'on avance, le tableau se transforme et s'embellit. Les promontoires de l'Esterel se dégagent, et le regard perce même au delà jusqu'aux cimes lointaines de la chaîne des Mores ; d'autre part, les hauteurs qui entourent le golfe s'éloignent graduellement du rivage et font place à une pente ondulée, chargée d'oliviers et d'orangers, et au-dessus de laquelle s'aperçoivent les belles montagnes de Nice et de Monaco. Le paysage prend en un clin d'œil tant de charme et de grandeur que l'imagination se reporte involontairement vers les changements à vue les plus féeriques ; et aussi ne semble-t-il pas douteux que ce golfe, délaissé jusqu'ici par les étrangers, ne soit destiné à se peupler tôt ou tard d'autant de villas que les deux autres.

Des trois golfes, c'est incontestablement celui de Nice qui présente la perspective la plus grandiose. La chaîne des Alpes, chargée de neiges et de glaces, y occupe tout le fond du tableau, et oppose aux riants jardins du littoral le plus éclatant contraste qu'il soit possible d'imaginer. Malheureusement, cette scène sublime ne s'aperçoit que d'Antibes. A Nice et dans la campagne des environs, l'interposition du mont Chauve et des hauteurs qui l'accompagnent arrête complétement le regard dans la direction des Alpes. On s'en trouve, à la vérité, dédommagé par la magnificence de cet amphithéâtre dont les gradins inférieurs sont tapissés de verdure et constellés de métairies et de villas, et il reste aux amateurs de la nature alpestre la ressource de regagner à volonté, moyennant une ascension de deux à trois heures, le spectacle des frimas éternels. Du reste, la mer, limitée seulement par la presqu'île de la Garoupe, à sept lieues de distance, et par les rochers qui bordent l'entrée de la rade de Villefranche, s'ouvre en avant de Nice plus largement que sur les golfes de Jouan et de la Napoule. Outre les navires marchant vers l'Italie, les cimes vaporeuses de la Corse sont l'unique objet qui fasse saillie à l'horizon ; mais, de même que sur les deux autres golfes, on ne les découvre guère qu'au soleil levant et par les temps les plus clairs.

Tels sont les traits les plus généraux à l'aide desquels on peut se faire une idée des différences qui existent entre le séjour de Nice et celui de Cannes. Quoique voisines et tout à fait semblables par le climat et la lumière, les deux régions offrent à certains égards des conditions très-distinctes et répondent par conséquent à des goûts divers. Il faut ajouter que la frontière du Var, qui disparaît aux yeux des étrangers, n'est pas sans valeur aux yeux des Français, puisque d'un côté du fleuve nous sommes chez nous, tandis que de l'autre nous n'y sommes plus.

HISTOIRE DES BOULANGERS.

Les premiers boulangers qu'on vit en Italie furent ceux que les Romains ramenèrent de Grèce, à la suite de leur expédition contre Philippe, l'imprudent allié d'Annibal. Plus tard, ils adjoignirent à ceux-ci des affranchis, et ils les réunirent tous en un corps, un *collége,* auquel ils conférèrent en commun, avec des charges assez dures, des priviléges considérables.

Comme toutes les corporations en France, celle des boulangers s'est formée, et avant toutes les autres, par une sorte de confrérie ou société religieuse ; et, sous le nom de *talemeliers* qu'ils portaient alors, on trouve la trace de leurs statuts du temps de saint Louis ; mais les plus anciens règlements que nous possédions dans toute leur teneur sont ceux qui nous ont été conservés par Estienne Boileau, au début des *Registres des métiers,* recueillis vers l'an 1260. Le premier article porte : « Nuz (nul) ne peut estre talemelier dedans la banlieue de Paris, se il n'achate (s'il n'achète) le mestier du roy. »

Un de leurs priviléges était de pouvoir acheter et revendre des porcs sans payer de droits, parce que les porcs leur étaient nécessaires pour manger le son que les meuniers ne séparaient pas encore de la farine. Pour passer maître et avoir le droit d'exercer sa profession, le boulanger devait faire un apprentissage de quatre années, acheter du roi, ou du grand panetier son intermédiaire, la maîtrise, et se prêter, pour sa réception, à certaines formalités bizarres dont la signification mystérieuse nous échappe complétement aujourd'hui. Ainsi le nouveau maître doit se présenter chez le chef de la communauté, où se trouvent réunis d'avance le receveur des droits, tous les maîtres boulangers de la ville, et leurs *geindres* ou premiers garçons ; « et doit le nouveau boulanger livrer son pot et ses noix au maître (au chef de la communauté), et dire : Maître, j'ai accompli mes quatre années. Et le maître doit demander au coutumier (receveur) si cela est vrai ; et si cela est vrai, le maître doit bailler au nouveau boulanger son pot et ses noix, et lui commander de les jeter au mur. Pendant qu'il les jette, le maître et son assistance se tiennent dehors ; ils rentrent ensuite dans la maison, où le chef doit leur livrer feu et vin ; et chacun des

talemeliers, et le nouveau, et les maîtres valets, doivent chacun un denier au maître pour le vin et pour le feu qu'il livre. »

Dès ce temps-là, le droit de visite était établi, et le pain d'un poids insuffisant était saisi et confisqué au profit des pauvres; tout délit était jugé par le maître de la communauté; les appels étaient portés devant le grand panetier, qui jugeait en dernier ressort. La pénalité était fort simple : toute faute était punie d'une amende de six deniers.

Où était la proportion? Philippe le Bel réforma cette partie de la législation, et déclara que les amendes seraient arbitraires et proportionnées au délit; il donna pour juge aux boulangers le prévôt de Paris, et réduisit grandement leurs priviléges. Ainsi il laissa libre l'exercice de la boulangerie, il défendit d'acheter du grain au marché pour le revendre, et permit aux particuliers d'acheter comme les marchands en gros.

En 1366, par une ordonnance du 12 mars, Charles V décide que les boulangers, tant de Paris que du dehors, apporteront leur pain à la halle les jours de marché, et ne pourront faire de pain que du même poids, de la même



Vesta, déesse des Boulangers.



Un Boulanger au dix-huitième siècle.

farine, de la même substance et du même prix; ils feront deux sortes de pain, l'un de tel poids qu'il vaille 4 deniers, et l'autre de 2 deniers.

Le même roi, en juillet 1372, et encore au mois de décembre de la même année, revint sur le fait de la boulangerie; il décida que le prix du pain serait fixé à Paris selon les différents prix du blé. Quand le blé vaudra 8 sous, le pain blanc ou *pain de chailli*, de 2 deniers pèsera en pâte 30 onces, et tout cuit 25 onces et demie; le pain bourgeois de même prix pèsera en pâte 45 onces, et cuit 37 onces et demie; enfin, le *pain de brode*, de qualité inférieure, du prix d'un denier, pèsera en pâte 42 onces, et tout cuit 36 onces.

Au commencement du quatorzième siècle, Charles VI déclare :

Que les boulangers ne pourront acheter ou faire acheter ni grains ni farines aux marchés de Paris, si le marché n'a duré au moins une heure;

Que nul boulanger ne pourra être en même temps meunier ou mesureur de blé;

Que les boulangers ne pourront acheter de blé que par le ministère d'un mesureur juré.

Les rigueurs d'une guerre interminable, la rareté et le haut prix des céréales, la vente très-certaine du pain dont le payement était très-incertain, et d'autres causes encore, découragèrent les boulangers sous le même règne de Charles VI, et bon nombre d'entre eux détruisirent leurs fours. Ordre leur est donné, par lettres de février 1415, de les reconstruire sans délai sous peine de bannissement. Quelques mois plus tard, de nombreux règlements portèrent que — le pain blanc se vendra à raison de 3 deniers parisis; — le pain bis, 2 deniers parisis; et le pain mêlé d'orge, 2 deniers tournois les 13 onces. — Les boulangers sont tenus de déclarer ces prix à l'acheteur, et ne peuvent tirer du setier de farine plus de six douzaines de pain blanc de 13 onces.

Charles VIII, par une ordonnance du 19 septembre 1439, apporte quelques dispositions nouvelles : — Les poids pour peser à Paris les blés et les farines seront gardés dans un lieu choisi par les échevins. — Le pain blanc, *quand il sera*

permis d'en faire, sera vendu, par six onces, le prix du pain bis de huit onces. — Les mesureurs de grain feront rapport chaque samedi du prix du blé, froment, seigle et orge, vendu dans les trois marchés des Halles, de Grève, et du Martrai. — Le prix du pain sera publié et affiché auxdits marchés. — Les boulangers n'achèteront le blé avant midi.

Cette dernière disposition montre combien la coutume se propageait, chez les bourgeois, de fabriquer le pain chez eux, et assurait la facile acquisition du blé : elle empêchait les boulangers de l'acheter en masse pour maintenir leur monopole. Nous n'avons pas à insister sur les autres articles de cette remarquable ordonnance. L'importance des rapports hebdomadaires sur le prix du blé, et de l'affichage du prix du pain, sera facilement remarquée.



Bannière ancienne des Boulangers de Paris.



Bannière des Boulangers d'Arras.

Sous Louis XI, une ordonnance de juin 1467 sur le fait des métiers, ayant « fait mettre en armes les manants et habitants de tous estatz » de la ville de Paris, donna à chaque corps d'état sa bannière; les insignes en devaient être différents; il fallait qu'elles eussent toutes une croix blanche au milieu.

Pendant le seizième siècle, le rapport du prix du blé au prix du pain et de la quantité de farine à la quantité de blé, le règlement des heures de marché, toutes ces mesures se perpétuèrent sans notables modifications.

Le métier réglé, on s'occupa des personnes. Une ordonnance fort singulière du 13 mai 1569 nous apprend que les



Une Boulangerie au dix-huitième siècle.

compagnons boulangers devaient être continuellement en chemise, en caleçon, sans haut-de-chausses, et en bonnet, dans un costume tel, en un mot, qu'ils fussent toujours en état de travailler et jamais de sortir, hors les dimanches et les jours de chômage réglés par les statuts : « Et leur sont faites défenses d'eux assembler, monopoler, porter épées, dagues et autres bâtons offensibles; de ne porter aussi manteaux, chapeaux et hauts-de-chausses, sinon ès jours de dimanche et autres fêtes, auxquels jours seulement leur est permis porter chapeaux, chausses et manteaux de drap gris ou blanc et non autre couleur, le tout sur peine de prison et de punition corporelle, confiscation desdits manteaux, chausses et chapeaux. »

Le dix-septième siècle doit faire époque dans l'histoire de la boulangerie parisienne : les perfectionnements apportés dans la fabrication, la coutume introduite de vendre à Paris la farine sans le son aux boulangers, le célèbre procès du pain mollet et la défense d'employer la levure de bière, enfin le nombre des marchés augmenté, tels sont les principaux points de repère de cette histoire sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV.

Au commencement de ce siècle, la vogue qui s'était pré-

cédemment attachée à des pains que faisait si bien le boulanger du chapitre de Notre-Dame, et qu'on appelait *pains de chapitre*, passa au pain préféré de la reine Marie de Médicis; le *pain à la reine* était salé et préparé à la levure de bière. On eut ensuite les *pains à la Montauron*, pétris au lait comme les *pains à la Ségovie;* le *pain de Gentilly* se faisait au beurre. Notons encore le *pain mollet*, le *pain cornu*, le *pain blême*, et le *pain à la citrouille*, dont le monopole appartenait aux boulangers de petit pain.

Pour Richelieu, le passé n'engageait pas l'avenir; libre de tout respect aveugle pour les errements des règnes antérieurs, il savait à la fois dégager de mesures surannées et compléter par des réformes hardies les règlements en vigueur jusqu'à lui, dans toutes les branches du gouvernement. Ce puissant génie prit en grande attention les statuts de la boulangerie, et, dans son règlement général pour la police de Paris, donné le 30 mars 1635, il introduisit les dispositions suivantes : — Les marchands de blé ne pourront faire leurs achats qu'à dix lieues au delà de Paris. — Les boulangers de petit pain et les pâtissiers n'achèteront pas de blé avant onze heures en été et midi en hiver, ni les boulangers de gros pain avant deux heures, pour que les bourgeois puissent d'abord se fournir. — Les boulangers marqueront les pains de leur marque particulière; — Ils tiendront dans leur boutique des poids et des balances, à peine d'être déchus de la maîtrise, et de plus grande s'il y échet.

« Est enjoint à tous les boulangers de gros pain, tant de cette ville que forains, amenant leurs pains aux marchés, de les vendre par eux, leurs femmes, enfants ou serviteurs, sans les faire vendre par regrattiers et personnes interposées.

» Ne pourront iceux boulangers garder ny serrer ès maisons prochaines, ny mesme emporter, ce qui leur restera de pain, qu'ils seront tenus de vendre dans les trois à quatre heures de relevée; autrement seront mis au rabais; et n'y pourront hausser le prix du matin à la relevée du même jour, mais plutôt le diminuer. »

Pendant la Fronde, le prix élevé des farines, causé par la difficulté de les amener à Paris, et par suite le haut prix du pain, firent prendre une mesure que nous avons déjà indiquée en passant : en 1650, on commença à amener des farines blutées; un même convoi put donc apporter une plus forte quantité d'aliments, et l'on n'eut plus à payer pour le transport du son des frais qui s'appliquèrent à la farine seule. Dès lors les boulangers ne furent plus autorisés à élever des porcs, et ils durent vendre aux gens de la campagne ceux qu'ils avaient.

Ce fut en 1666, sous Louis XIV, que se plaida un curieux procès dont M. Ed. Fournier a présenté la comique histoire [1], le procès du pain mollet : sur le rapport d'une commission où figure un Poquelin, parent de Molière, ce procès fut suivi d'un jugement qui déclara l'emploi de la levure de bière préjudiciable à la santé, et l'interdit.

Les précautions prises pour la salubrité des aliments allèrent prémunir le blé, jusque sous terre, contre des influences réputées dangereuses : en effet, une ordonnance de 1697 défendit aux laboureurs de fumer leurs terres avec des matières fécales, avant que ces matières n'eussent « reposé un temps considérable dans une des fosses publiques, et que la mauvaise qualité fût consumée. »

Vers 1710, « les boulangers, dit Delamare, peuvent vendre leurs pains pendant la matinée et jusqu'à midi le prix qu'ils veulent; quand midi est passé, il ne leur est pas permis d'augmenter le prix de la matinée, et à quatre heures, s'il leur reste encore du pain, ils sont obligés de le mettre au rabais pour avoir avec plus de facilité le débit du total. »

De son temps encore, et déjà depuis Sauval, le nombre des marchés pour la vente du pain avait été porté à quinze; 500 ou 600 boulangers y venaient de la ville et des faubourgs, et de 934 à 1 034 de Gonesse, de Corbeil et de Saint-Germain-en-Laye; ils étaient répartis, dans les différents marchés, de la manière suivante : — Grandes halles, 342; — halles de la Tonnellerie, 104; — place Maubert, 159; — cimetière Saint-Jean, 158; — Marché-Neuf de la Cité, 89; — rue Saint-Antoine, devant l'église des Jésuites, 148; — quai des Augustins, 92; — petit marché du faubourg Saint-Germain, 147; — devant l'église des Quinze-Vingts, rue Saint-Honoré, 95; — place du Palais-Royal, 40; — devant l'hôtel des bâtiments royaux, rue Saint-Honoré, 30; — marché des Marais-du-Temple, 46; — devant le Temple, 22; — à la place où était la porte Saint-Michel, 36; — à la halle du faubourg Saint-Antoine, 16.

Là était vendu le pain par des maîtres privilégiés, et aussi, au grand désespoir de ceux-ci, par certains boulangers qui exerçaient leur métier sans être assujettis à la maîtrise : c'étaient ceux qui habitaient les enclos du Temple, de Saint-Jean-de-Latran, de Saint-Denis, la Châtre, et des Quinze-Vingts; ils avaient en ville les mêmes droits que les forains, à moins qu'ils ne fussent maîtres et jouissant de tous les priviléges conférés par la maîtrise.

Le temps était venu d'ailleurs où la communauté allait perdre son privilége le plus précieux : Louis XIV supprima la juridiction de la paneterie.

Prenant en considération une loi de 1678, qui avait assimilé les artisans et marchands des faubourgs à ceux de la ville, loi qui n'avait pas atteint encore les boulangers, le même édit voulut faire participer à cette grâce douteuse les gens de cette profession, qui avaient, dit hardiment l'édit, mis tout en usage pour en profiter : — Les nouveaux maîtres pourront dès lors exercer aux mêmes conditions que les anciens, en payant les mêmes droits.

Le payement des droits! c'était là, à n'en pas douter, l'objet principal de l'ordonnance. On venait de passer deux années, 1710 et surtout 1709, dans une disette affreuse; l'année présente n'était guère meilleure. L'État était aux abois, le trésor épuisé, le peuple poussé à bout. Ce qu'on voulut, semble-t-il, c'est étendre plus loin l'impôt en y soumettant les boulangers des faubourgs comme ceux de la ville, et en exigeant des uns et des autres des sommes qui semblaient la rémunération de cette prétendue grâce.

On ajouta ensuite à la loi qui défend à chaque boulanger ayant place de se retirer avant la vente complète de son pain, l'obligation d'apporter, sous peine d'amende, à chaque marché, une certaine quantité de pain [1], et de ne céder jamais ce qui lui restait, s'il était étranger, aux boulangers de la ville. Il y avait là, il faut en convenir, une rigueur singulière; puisque après une certaine heure les boulangers devaient se défaire à tout prix de leur pain, et qu'on pouvait être sûr qu'ils en apportaient la quantité nécessaire aux habitants, on ne devait recourir à eux qu'au dernier moment. Ils ne pouvaient se dédommager en trompant sur le poids, car ils étaient tenus « de marquer leur pain du nombre de livres qu'il pesait, et le poids devait répondre à la marque, à peine de confiscation et d'amende [2]. »

A cette époque, l'apprentissage, qui était de cinq années, devait être suivi de quatre années de compagnonnage. Après ces neuf ans, l'ouvrier, à moins d'être fils de maître, devait faire un *chef-d'œuvre*, et pouvait, en payant un brevet de

[1] Voy. ce travail intéressant dans la *Revue française;* il est intitulé : *Molière et le procès du pain mollet.*

[1] L'abbé Jaubert, *Dictionnaire universel des arts et métiers;* 1773.

[2] *Dictionnaire historique de Paris*, par Hurtault; 1779, 3 vol. in-8.

40 livres et 900 livres de maîtrise, exercer enfin comme maître.

CONTRE LE DÉCOURAGEMENT.

Quand le monde sera épuisé, quand la terre et le ciel, le présent et le passé, seront connus dans tous leurs secrets, alors il sera temps de dire avec l'Ecclésiaste : « Rien de nouveau sous le soleil... Tout est vanité. » Mais jusque-là on n'a point le droit de parler d'ennui et de dégoût. L'immortalité consiste à travailler à une œuvre immortelle, telles que sont l'art, la science, la religion, la vertu, la tradition du beau et du bien sous toutes leurs formes. Ces œuvres-là étant de tous les temps, il y a toujours, même aux plus tristes époques, des vocations pour les nobles cœurs. Comment ne pas citer ici une page de M. Augustin Thierry, mille fois citée, qui le sera mille fois encore ?

« Si, comme je me plais à le croire, l'intérêt de la science est compté au nombre des intérêts nationaux, j'ai donné à mon pays tout ce que lui donne le soldat mutilé sur le champ de bataille. Quelle que soit la destinée de mes travaux, cet exemple, je l'espère, ne sera pas perdu. Je voudrais qu'il servît à combattre l'espèce d'affaissement moral qui est la maladie de la génération nouvelle; qu'il pût ramener dans le droit chemin de la vie quelqu'une de ces âmes énervées qui se plaignent de manquer de foi, qui ne savent où se prendre et vont cherchant partout, sans le rencontrer nulle part, un objet de culte et de dévouement. Pourquoi se dire avec tant d'amertume que, dans le monde constitué comme il est, il n'y a pas d'air pour toutes les poitrines, pas d'emploi pour toutes les intelligences? L'étude sérieuse et calme n'est-elle pas là? Et n'y a-t-il pas en elle un refuge, une espérance, une carrière à la portée de chacun de nous? Avec elle, on traverse les mauvais jours sans en sentir le poids, on se fait à soi-même sa destinée; on use noblement sa vie. Voilà ce que j'ai fait et ce que je ferais encore; si j'avais à recommencer ma route, je prendrais celle qui m'a conduit où je suis. Aveugle et souffrant sans espoir et presque sans relâche, je puis rendre ce témoignage, qui de ma part ne sera pas suspect : il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé elle-même, c'est le dévouement à la science (1). »

VISITE AU DÉPARTEMENT (2) DES CARTES

A LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

Second article. — Voyez page 15.

Le milieu de la pièce d'entrée est occupé par d'autres plans en relief, que leur forme et leur grande dimension n'ont permis d'exposer qu'horizontalement et sous des vitrines. Il y en a neuf, savoir :

Deux portions de sphère, où les plus hautes montagnes, malgré l'exagération nécessaire de l'échelle des hauteurs, n'apparaissent que comme de faibles rugosités.

Une *France*, de Kummer, chef-d'œuvre de finesse, de netteté et d'exactitude, le meilleur relief qui ait été exécuté pour notre pays.

La Forêt-Noire, avec un petit plan partiel donnant le relief sous-lacustre du lac de Constance, où l'on voit bien la structure de cette belle *cuvette* irrégulière que traverse le Rhin.

(1) Ernest Renan.

(2) *Département* et non *Dépôt des cartes*, comme nous l'avons imprimé en tête de notre premier article, page 15.

L'île de Ténériffe, travail minutieux qui reproduit, avec les nuances du terrain et de la végétation, cette île fameuse et le volcan qui l'a rendue célèbre. La petitesse de l'échelle des longueurs a obligé d'exagérer l'échelle des hauteurs, ce qui a l'inconvénient de tromper l'œil, inconvénient que le spectateur répare, du reste, en établissant mentalement le rapport.

Deux morceaux exécutés à grand point, et où l'échelle des hauteurs est la même que celle des longueurs. Le premier, placé dans une embrasure de croisée, est un plan d'un petit canton traversé par l'Elbe, et auquel ses beautés naturelles ont valu le nom de Suisse saxonne. Les terrains sont reproduits avec tous leurs accidents et leurs nuances diverses, et l'on croirait voir la contrée même à vol d'oiseau, commodément installé dans la nacelle d'un ballon, si le ruban bleu-clair qui figure l'Elbe était un peu moins terne; défaut, si c'en est un, auquel il est difficile de remédier.

Le second relief est le seul qui ait été dressé dans une préoccupation purement scientifique : c'est la carte, moulée en plâtre, de l'île Clare (Irlande), par M. Bald. Nous tenons de M. Jomard qu'à l'inspection seule de ce relief, M. Elie de Beaumont, notre plus éminent géologue, reconnut et décrivit la formation géologique de l'île dans tous ses détails, comme il l'eût fait sur le terrain même.

Enfin, une carte d'Allemagne et une carte des montagnes et de la forêt du Harz, cette dernière à plusieurs teintes.

Entrons maintenant dans la pièce suivante, qui est la salle de travail.

Nous ne dirons rien des quelques portraits de géographes et de voyageurs célèbres qui décorent les murs de cette pièce; ils sont tous trop connus pour mériter des notices spéciales. La plupart sont placés à droite de la porte d'entrée; ils en ont expulsé la jolie mappemonde illustrée de Pomponius Méla, que nous avons donnée il y a quelques mois. Peut-être eût-il été possible de conserver ce bijou cartographique, et de reléguer ailleurs quelques cartes informes d'un médiocre intérêt.

A gauche de la porte sont deux pièces remarquables. L'une est la carte de France par Jolivet (1570), la première carte de France publiée dans notre pays. A ce titre, nous avions d'abord songé à en donner un fac-simile à nos lecteurs; mais ce travail rudimentaire ne serait guère propre qu'à choquer les yeux accoutumés aux belles lignes de la carte de France, parce qu'il est assez grossier pour être laid sans l'être assez pour paraître original. Ses fleuves courent à grandes lignes vers la mer, comme hâtés de s'y précipiter ; ses montagnes sont énormes, et si son Pô n'est pas assez étendu, en revanche sa Bretagne se rapproche trop de Paris. L'ensemble du travail est beaucoup trop développé en longitude.

Dans un avertissement qui se lit sur un cartouche à droite de la carte, l'auteur nous prévient que, pour la dresser, il a lui-même parcouru toutes les Gaules, Belgique, Celtique et Aquitanique; qu'à l'aide de son échelle en lieues communes, on peut se rendre compte de la distance d'un lieu à un autre; et que si l'on trouve des différences, elles ne proviennent que des détours nécessaires des routes. Enfin, il prie le public de recevoir sa carte avec le même plaisir qu'il la donne.

La même année, Guillaume Postel, géographe du roi Charles IX, se fondant sur les défauts des cartes précédentes, parmi lesquelles il comptait celle de Jolivet, se décida à en publier aussi une. La carte de Postel est un peu mieux faite, mieux dessinée surtout, et la comparaison est facile, car elle est encadrée à droite de la première croisée.

Passons aux autographes. Ce sont tous naturellement des autographes géographiques. Nous avons décrit le plus précieux, celui du czar Pierre. Les plus beaux sont ceux de d'Anville : une carte d'une embouchure du Rhône, une autre de la province de Quito, une dernière de la Provence. On aime à constater que ce grand érudit, qui a vraiment réformé parmi nous le dessin cartographique, si barbare avant lui, était lui-même un dessinateur patient et soigneux, et que son graveur n'était guère que le reproducteur de chacun des linéaments de ses travaux.

Ainsi ne travaillait pas Delisle, dont nous avons une petite carte autographe, à gauche de la dernière croisée, et représentant le groupe des Antilles et les mers voisines. Il est vrai que c'est moins un travail achevé qu'une sorte de *brouillon*, et qu'il serait injuste de comparer ce canevas aux travaux soignés et finis de d'Anville.

La même observation s'applique à deux esquisses dues au d'Anville anglais, au célèbre major Rennell. L'une nous donne le centre de l'Asie Mineure ; l'autre, le cours du Tigre, principalement la partie supérieure. Ces deux cartes, dans lesquelles il ne faut pas chercher la beauté et la netteté du dessin, nous ont semblé un de ces travaux de premier jet par lesquels les géographes de cabinet (dans la bonne acception du mot) tâchent de raccorder entre elles, et par rapport à quelques points fixes, certaines lignes d'itinéraires fournies par des voyageurs. Nous n'avons pu savoir quels étaient ceux dont Rennel avait mis les journaux de route à contribution ; mais ces deux croquis, curieux comme souvenir du grand géographe, nous ont paru en outre susceptibles de fournir des indications utiles, même aujourd'hui que l'Anatolie et le Kourdistan sont bien plus connus qu'il y a un demi-siècle, à l'époque de Rennel.

Puisque nous en sommes aux autographes précieux, arrêtons-nous devant un cadre placé entre les deux premières croisées, et où l'on voit une carte manuscrite teintée en brun sur fond blanc. Il y a là une histoire tragique en même temps qu'un mémorable exemple de ce que peut l'énergie d'une âme forte et injustement persécutée.

Mahé de la Bourdonnais, de Saint-Malo, était, sous Louis XV, gouverneur des établissements français dans l'Inde ; il avait enlevé Madras aux Anglais et rendu aux armes françaises un prestige qu'elles commençaient à perdre. Des intrigues inexplicables le forcèrent à revenir en Europe, et, à son débarquement en France, il fut arrêté dans la nuit du 1er au 2 mars 1748, puis bientôt jeté à la Bastille.

Comme on tenait surtout à étouffer sa défense, il fut



Bibliothèque impériale ; département des cartes. — Carte tracée en prison par la Bourdonnais, sur un mouchoir, avec de la suie et du marc de café.

mis au secret et privé de tout moyen d'écrire sa justification. Mais cette nature de fer, qui avait combattu trente-cinq ans contre les hommes et les éléments, n'était pas faite pour céder devant des tracasseries de geôlier : il se servit de mouchoirs de poche légèrement imbibés d'eau-de-vie, ce fut là son papier ; un sou marqué et taillé avec un clou lui servit de plume ; il se fit de l'encre avec de la suie étendue de salive, et rédigea un mémoire au roi. Il y annexa une carte des colonies qu'il avait gouvernées (Inde et île de France), dressée de mémoire, avec les mêmes moyens, et en y ajoutant du marc de café pour teinter les fonds. La réduction que nous donnons ici ne reproduit pas la vingtième partie des détails compris dans cette merveille de patience et de courage.

Le tout parvint, grâce à des prodiges d'adresse, au roi ou à la commission créée depuis deux ans pour le juger, et il obtint, pour toute faveur, de *pouvoir communiquer avec un avocat*. Dès qu'il put se défendre, son innocence éclata au grand jour, et il sortit de prison, ruiné et épuisé par une maladie qui le mena au tombeau.

Le laborieux prisonnier avait eu, dans ses longues insomnies, le loisir de faire sur son nom (Mahé de la Bourdonnais) cet anagramme mélancolique :

Sur moi la haine abonde.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

DÉMOCRITE.



Démocrite, paysage. — Composition et dessin de E. Castan.

Ce philosophe méditant, à l'ombre, dans la solitude, est le célèbre Démocrite : ainsi l'a voulu l'artiste, qui, sans doute, a eu le sentiment d'un certain rapport poétique entre l'impression que produit sa forêt et le caractère ou la doctrine du sage Abdéritain ; c'est une occasion pour nous d'entretenir nos lecteurs de Démocrite, et nous la saisissons très-volontiers.

Combien il serait surpris, ce grave et savant homme, si, reparaissant tout à coup sur la terre, on l'abordait en lui disant :

— Eh ! vous voici donc revenu, ô le plus comique des anciens philosophes ! vous, qui, riant et narguant sans cesse, avez professé tant de dédain pour notre pauvre humanité, au grand désespoir de ce pleureur d'Héraclite !

— Vous me connaissez mal, répondrait Démocrite. Du temps de ma première existence je ne riais guère, et mes concitoyens me reprochaient plutôt d'être sérieux et d'aimer trop à vivre seul. Avez-vous lu mes ouvrages sur la physique?

— Non.

— Sur les mathématiques?

— Nullement.

— Sur la musique? sur les arts?

— Pas davantage.

— Vous avez étudié, du moins, mes écrits sur la morale; mon livre sur Pythagore; mon traité de la Disposition du sage; mon explication des Enfers; ma Tritogénie, où j'enseigne que les trois qualités essentielles de l'homme doivent être de bien raisonner, bien exprimer sa pensée, et bien agir; mes Discours sur la probité ou la vertu, la tranquillité de l'âme, le bien-être, et celui que j'ai intitulé *la Corne d'Amalthée?*

— Il ne nous est point parvenu un seul de ces ouvrages.

— Je ne m'étonne donc plus autant que vous vous soyez fait une idée, de mes idées et de moi, si contraire à ma philosophie et à ma manière d'être. Mais veuillez m'apprendre ce qui donne à penser que j'étais si plaisant et si railleur?

— Eh! vraiment, il y a plus de deux mille ans qu'on a cette opinion sur votre compte. On nous rapporte, en effet, que, dans les anciennes écoles de philosophie, vous étiez représenté riant à gorge déployée et la bouche toute grande ouverte *(risu labris apertis)*, en face de ce pauvre Héraclite qui pleurait tant que ses yeux ne pouvaient plus s'ouvrir *(fletu oculis clausis)*.

— Et qui vous a fait ces contes?

— Un grand nombre d'excellents auteurs, entre autres un fort bel esprit, philosophe, poëte, rhéteur, qui a eu l'honneur d'une statue dans la bibliothèque Trajane, à Rome; en un mot, Caius Sollius Sidonius Apollinaris (1).

— Il est assez étrange que l'on ait pris plaisir à me peindre en caricature après ma mort, tandis que de mon vivant on m'avait toujours tenu pour un homme raisonnable, et dont les travaux n'étaient pas indignes de l'attention des intelligences les plus élevées. Hippocrate, qui vint me voir à Abdère, et me trouva tout occupé de dissections anatomiques, ne fit pas un rapport défavorable de moi à son retour en Grèce; mes concitoyens apprécièrent assez mon *Megas diacosmos* (2) pour vouloir réparer ma fortune, que j'avais tout entière consacrée à m'instruire en allant puiser la sagesse à ses sources mêmes, en Égypte, en Chaldée et en Perse. Si j'ai foi à ce qui m'a été dit aux champs Élysées (où, il est vrai, on ne nous donnait, sans doute, que de bonnes nouvelles, pour ne pas troubler notre bonheur), toute la postérité n'a pas porté sur moi le jugement bizarre et mal fondé qui s'est répandu dans la tradition dont vous me parlez. On m'a certifié que Platon n'avait pas dédaigné de me faire intervenir dans un de ses dialogues immortels, sans me nommer toutefois, et quoique je ne me sois fait connaître ni à lui ni à son divin maître Socrate lorsque je visitai Athènes (3). Timon n'a-t-il pas dit trop pompeusement de moi : « Tel était le sage Démocrite, roi par l'éloquence, habile discoureur, l'un des plus illustres philosophes que j'aie lus. » Diogène de Laërte a écrit ma vie et composé sur moi des vers qui commencent par ces louanges excessives : « Quel homme a été aussi sage que Démocrite, à la science de qui rien n'échappait? Qui a accompli d'aussi grandes choses? » Horace m'a représenté dans une de ses épîtres comme une intelligence dégagée de toutes les passions terrestres, comme une âme sans corps, indifférente aux plaisirs et aux intérêts qui occupent les autres hommes (1). Cicéron, enfin, m'a exalté jusqu'à dire : « Démocrite, grand homme parmi les plus grands, à la source duquel Epicure a puisé pour arroser ses petits jardins (2). »

— Eh quoi! Epicure vous a-t-il donc emprunté cette doctrine que Sénèque a en grande partie défendue avec éloquence, mais qui, malgré lui, est parvenue jusqu'à nous escortée d'une assez mauvaise réputation?

— Autant que je puis juger de la doctrine d'Epicure par ce qu'il m'en a dit lui-même au royaume des ombres, cet ingénieux philosophe pensait avec beaucoup plus de sagesse que la plupart de ses disciples, et s'il est malfamé, c'est qu'il a dû lui arriver quelque malheur semblable à celui qui m'a si singulièrement transformé en un bouffon grimaçant. Je dois dire cependant qu'Epicure et moi nous ne nous accordions point parfaitement dans nos conversations aux bords du Léthé. Je considérais bien la tranquillité de l'esprit comme l'unique but de la morale, mais je ne prétendais point conduire à la vie heureuse par la volupté ou par la satisfaction prudente de nos sens. Ce que j'ai appelé le bien-être était, suivant moi, l'état d'une âme exempte de toute crainte et de toute passion. Loin d'être indifférent, comme les épicuriens de Cyrène, aux formes politiques, je demandais que la dignité de l'homme ne fût jamais sacrifiée, et que la loi lui accordât toutes les libertés, excepté celle de faire le mal. Je n'ai jamais enseigné que la matière pût produire la vie, le sentiment et la pensée. Je n'ai pas cessé, au contraire, de proclamer que Dieu était la source de toute vie, et, dans mon imagination, Dieu, âme du monde, était une pensée à peu près semblable à un feu qui rayonne (3). La vérité est que les doctrines des mages, en Perse, avaient produit une vive et profonde impression sur mon esprit, et, malgré les emprunts que semble m'avoir faits Epicure en construisant une doctrine au fond très-différente de la mienne, il me semble qu'il serait moins juste de le considérer comme mon disciple que de me considérer moi-même comme l'un de ceux de Pythagore. En définitive, vous trouverez peut-être qu'en tout cela il ne se trouve point grande matière à rire comme un insensé, et que de pareilles pensées ne témoignaient pas qu'il y eût en moi un bien profond mépris pour l'espèce humaine.

— Il paraît effectivement, d'après ce que vous venez de dire, qu'on vous a fait tort près de la postérité, et que vous étiez tout autre que l'on ne l'imagine généralement; mais il est difficile de comprendre comment il s'est formé une opinion sur vous si décidée et si contraire à la réalité, dès une époque aussi voisine de celle où vous avez vécu.

— Votre doute ne me surprend ni ne m'offense. Je crois qu'il doit y avoir une explication de tout fait quel qu'il soit, et c'était même un de mes axiomes que « Rien ne se fait de rien et ne peut se déduire de ce qui n'est pas. » En cherchant bien, je découvrirai, je pense, ce qui peut avoir donné lieu à cette espèce de métamorphose que l'on m'a fait subir en me représentant sur les murs des écoles avec un masque de fou. Je ne serais pas éloigné de supposer que d'abord l'on a seulement exagéré mon indifférence pour les passions et les intérêts vulgaires dont les hommes se font trop souvent les esclaves, parce qu'ils aiment les apparences au lieu des choses elles-mêmes, et s'attachent à la poursuite des ombres sans deviner où sont les réalités.

(1) *Epist.*, lib. II.
(2) « Grande organisation du monde. »
(3) Dans le dialogue des *Rivaux*, attribué à Platon par Thrasylus. Voy. Diogène de Laërte.

(1) Ep. XII, lib. II.
(2) *Natura Deorum*, lib. I, cap. XII et seq.
(3) Plutarque, *De Placet. philos.*, lib. I, c. VII. Voy. aussi S. Cyrille, *Contra Julianus*, lib. I.

On aura considéré comme une espèce de déraison ce peu d'estime où je tenais les richesses, les honneurs, les festins, et tous les plaisirs qui détournent l'âme de la recherche et de l'amour de la vérité. Et comme, en exprimant mes pensées sur ces choses, je ne me croyais pas obligé d'affecter une physionomie sévère, de m'indigner, et de condamner, avec une sorte de ressentiment, les hommes en même temps que leurs faiblesses, mais parce qu'au contraire je ne blâmais jamais qu'en souriant et sans rien vouloir perdre de la sérénité d'âme qui était pour moi le souverain bien de la vie, on aura dit que j'étais un philosophe moqueur ; puis on aura exagéré en répétant que je riais des folies humaines. Il se peut encore que l'on ait été amené à me faire épanouir de la sorte uniquement pour obtenir un contraste avec la figure désolée que l'on prêtait à Héraclite.

— Mais y avait-il plus de raison à faire pleurer Héraclite qu'à vous faire rire ? Si ce philosophe était ici, ne protesterait-il pas comme vous contre l'injustice ou l'exagération de l'opinion publique ?

— Je n'en doute point, et je suis persuadé qu'il serait également fondé à dire qu'on a forcé les traits de son caractère lorsqu'on l'a peint si larmoyant. Ses concitoyens d'Ephèse l'avaient surnommé « le Ténébreux », parce qu'il était obscur dans ses écrits, et non point à cause de son caractère. Il est cependant vrai qu'il prenait trop à cœur les erreurs et les vices des hommes, et que son humeur sauvage le portait, non pas seulement comme moi à aimer la vie méditative, mais encore à fuir tout à fait la société de ses semblables et à se retirer au milieu de montagnes désertes sans prendre presque aucun souci de sa nourriture. En quoi il semble qu'il se contredisait lui-même, puisque sa doctrine n'admettait que l'existence des corps, et qu'il ne voyait dans tout ce qui est que des éléments matériels, soumis à des lois perpétuelles de transformation. C'est par ces principes qu'il serait véritablement mon contraste ou mon antithèse, et nullement par sa tristesse que l'on a exagérée tout autant que ma sérénité.

— Il faut donc réformer notre jugement sur Héraclite et sur vous ; mais je doute que nous y parvenions entièrement. Il était amusant de vous voir l'un et l'autre si différemment affectés par nos misères, et les fables qui ont du sens et plaisent finissent par se mêler aux vérités de manière à ne plus pouvoir en être séparées aisément. Il est à croire qu'il y aura toujours, en définitive, deux Démocrite et deux Héraclite : chacun de vous aura à la fois, dans le panthéon des philosophes, son portrait sérieux et sa caricature, une sorte d'hermès [1]. Ce sera, du reste, une double recommandation au souvenir de la postérité. Qui sait s'il n'en devrait pas être de même pour la plupart des hommes illustres? Il n'en est guère, ce semble, qui n'aient pas un peu droit à la parodie en même temps qu'à l'apothéose?

Lorsque, dans un cercle où l'on étale à l'envi l'opulence, vous éprouvez quelque honte en vous apercevant que la simplicité de votre habit est remarquée, demandez-vous si vous changeriez, avec ceux qui vous entourent, de genre de vie, de caractère, de talents, et reprenez la fierté qui sied à l'honnête homme. DROZ.

Le droit et le devoir sont comme deux palmiers, qui ne portent point de fruits s'ils ne croissent à côté l'un de l'autre.

LAMENNAIS.

(1) Buste à deux visages.

UN OBSERVATOIRE ASTRONOMIQUE D'AMATEUR.

Sans aucune science, on s'éprend bien vite d'une agréable passion pour l'étude du ciel, et, si peu que l'on veuille s'y adonner avec quelque persévérance, l'on y avance rapidement d'admiration en admiration. Avec un petit nombre d'éléments sérieux d'instruction spéciale, le champ de l'observation s'étend ensuite dans des proportions considérables. Il suffit, par exemple, d'une bonne carte du ciel pour se choisir un espace circonscrit où l'on peut découvrir de petites planètes, des comètes, etc. Il est aisé de se procurer les cartes célestes de Berlin, de l'Observatoire de Paris; le Catalogue d'étoiles de Lalande, celui des nébuleuses d'Herschel, celui des étoiles doubles de Struve. Un recueil astronomique publié à Altona, près de Hambourg, et connu sous le nom de *Astronomische nachrichten,* est aussi très-utile. Un globe céleste, enfin, facilite beaucoup de calculs. Comme livres, on doit préférer les Astronomies de Lalande, Delambre, Biot et Arago.

Quant aux instruments, deux suffisent à un observatoire d'amateur : l'un sert à donner l'heure, l'autre à faire des recherches dans le ciel; ces deux instruments peuvent même se combiner en un seul. En quelques heures on achètera, chez un fabricant d'instruments, tout ce qui est nécessaire aux observations. Les indications que nous allons donner pourront paraître d'abord un peu arides aux lecteurs encore tout à fait étrangers à l'astronomie : elles cesseront d'avoir pour eux cette apparence après quelques jours seulement d'étude et d'observation.

Les recherches astronomiques qui exigent des instruments sont de deux espèces : 1° les unes consistent dans la détermination exacte de la position absolue des corps célestes à différentes époques, pour fournir les nombres nécessaires au calcul de leur mouvement et à l'étude des lois qui les régissent; 2° les autres consistent dans la contemplation des corps célestes aidée de mesures micrométriques.

Pour la détermination exacte de la position absolue d'un corps céleste, un instrument méridien, tel que le représente la figure 1 de notre gravure, est le plus convenable. La lunette méridienne M et le cercle C, par une seule observation, donnent l'ascension droite d'un astre, d'où l'on déduit l'heure, et ensuite sa hauteur méridienne. Cet instrument ne se meut que dans un sens, du nord au sud ou du sud au nord, mais jamais de l'est à l'ouest, si ce n'est d'une fort petite quantité pour la rectification de l'instrument. On l'appelle *transit* ou *instrument des passages.* Comme tous les corps célestes qui sont visibles au-dessus de l'horizon d'un pays quelconque doivent aussi passer par le méridien, quelle que soit leur hauteur, l'heure de leur passage s'observe dans la lunette M, à l'aide de la pendule sidérale S, et leur hauteur au moyen du cercle C, sur lequel se lisent les degrés, minutes et secondes.

Cet instrument peut être porté par deux piliers P, P' : sur la figure 1, il n'y en a qu'un d'apparent puisqu'il cache l'autre. Ces deux piliers peuvent être faits en briques recouvertes de ciment, et entièrement séparés du sol. Quant à la stabilité, point essentiel, il ne faut pas trop s'en préoccuper : il n'y a point de stabilité réelle ou absolue même dans les plus grands observatoires, et il faut toujours vérifier la position des instruments plusieurs fois par jour en appliquant aux observations les corrections qui y sont propres.

Les accessoires nécessaires sont : une pendule S placée près de l'observateur, et qui puisse marquer la seconde exactement pendant un certain nombre d'heures; les observations d'étoiles ou passages au méridien offrent à chaque instant des moyens sûrs et exacts de vérification ; — ensuite

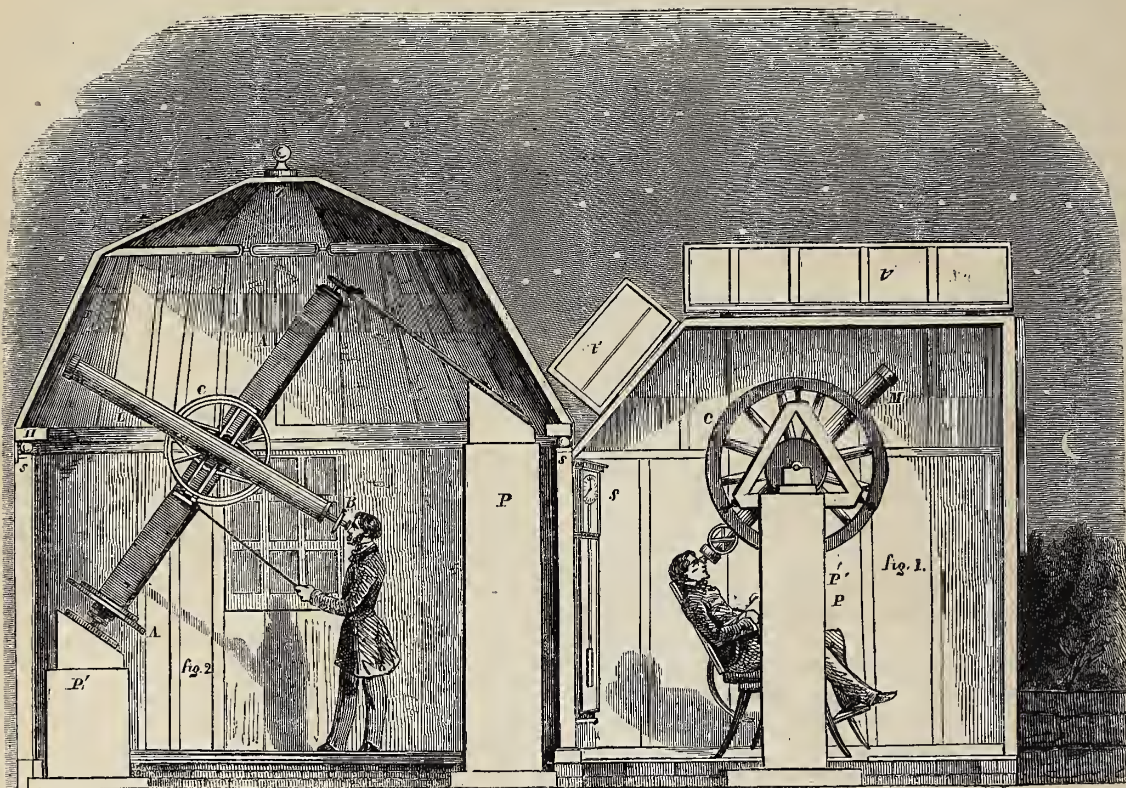
une chaise à observer avec un dossier qui se lève et se renverse au besoin selon la hauteur de l'étoile qu'on observe, car, pour observer, il faut être à son aise et tranquille de corps et d'esprit, sans quoi on n'arrive à rien de bien. Si l'on est installé à la campagne, ou en ville dans un jardin, on peut abriter, à peu de frais, l'instrument sous une cloison en planches recouverte d'une toile sur laquelle on aura fait donner une couche de peinture à l'huile, et que l'on aura fixée dans un état encore un peu humide, pour qu'en séchant elle puisse se tendre; l'instrument sera ainsi parfaitement protégé contre la pluie. Une rangée de trappes *t*, de 50 centimètres de largeur, sera nécessaire de haut en bas dans le sens du méridien, pour que l'on puisse observer toutes les étoiles qui sont au sud et au nord à l'horizon aussi bien qu'au zénith.

La description que nous venons de donner est celle d'un instrument construit dans des conditions convenables, et qui permet de faire des observations de quelque utilité à la science, tout en offrant l'occasion à un amateur de passer son temps agréablement. Une petite lunette méridienne, posée sur un bloc de pierre ou de maçonnerie, peut sans doute servir à des observations intéressantes; mais les résultats obtenus avec de tels instruments ne sont point d'une grande utilité, parce que l'on n'arrive point ainsi à une précision suffisante.

Cet instrument coûte environ 500 francs; somme qui, divisée en un certain nombre de personnes associées pour établir l'observatoire, n'est pas assurément excessive, si l'on considère l'utilité et l'agrément du but que l'on se propose.

Il nous reste à décrire l'instrument qui sert à la contemplation des astres et à la détermination de leurs positions.

La figure 2 représente la section d'une lunette montée



Observatoires d'amateurs. — Vues intérieures. — Dessin de M. Bullard.

équatorialement, c'est-à-dire dont l'axe A est incliné selon la latitude du lieu, ce qui permet à la lunette L, une fois pointée sur une étoile quelconque, de se mouvoir dans le même sens que cet astre, et de le suivre si on a adapté un mouvement d'horlogerie au pied de l'axe; on peut aussi chercher en plein jour une étoile ou une planète. Pour ce genre d'instrument, il est nécessaire d'avoir une lunette aussi grande et aussi bonne que possible : c'est la qualité qui décide des résultats. Veut-on voir, par exemple, des étoiles de 10e, 12e et 14e grandeur pour l'étude du ciel et pour la recherche de petites planètes, et veut-on faire des recherches sur les étoiles doubles et les nébuleuses, sur les comètes, sur la surface de la lune (et c'est ce que tout amateur peut faire), il faut une lunette de 10 à 15 centimètres de diamètre au moins.

Un cercle C, donnant l'altitude, et un autre A, donnant l'ascension droite, sont, avec la lunette, les parties principales de l'instrument; les accessoires sont un micromètre B, placé à l'oculaire, et plusieurs autres oculaires de différents grossissements. Deux piliers P, P′, sont indispensables pour ce genre d'instrument; on peut les faire construire en briques comme ceux de la lunette méridienne figure 1. Un toit, en forme de dôme et en bois recouvert de toile peinte ou goudronnée, que l'on fait tourner sur des sphères de métal S, S′, est nécessaire pour abriter l'instrument et l'observateur; on y laisse un espace, comme dans la toiture du premier instrument (fig. 1, *t′*), et l'on y met des trappes qui s'ouvrent depuis Z jusqu'à H. Avec ce système de toit et de trappes, on peut diriger la lunette vers quelque point du ciel que ce soit et tourner le toit de manière qu'une trappe se trouve dans la direction de l'astre que l'on veut regarder.

Un instrument de ce genre entraîne nécessairement à de plus grandes dépenses que le premier, en ce qu'il faut une lunette de plus grande dimension et meilleure; des cercles de déclinaison et d'ascension droite sont aussi des sources de dépenses. Le plus modeste instrument monté équatoria-

lement ne peut guère coûter moins de deux à trois mille francs, avec les frais d'installation compris. C'est alors surtout qu'il est utile de chercher à former une société d'amateurs.

Les observatoires particuliers qui existent dans les pays étrangers ont coûté depuis 2 000 jusqu'à 100 000 francs et au delà. L'échelle est donc très-étendue; chacun agit selon ses moyens, et entre ces points extrêmes il peut y avoir un nombre infini d'observatoires intéressants, instructifs et utiles.

Avec une simple lunette de 8 centimètres d'ouverture et à travers la croisée d'une mansarde, aussi bien qu'avec une lunette de 25 centimètres d'ouverture et dans un grand observatoire, on peut découvrir des planètes, des comètes, etc., etc., avec cette différence que dans la première condition on travaille difficilement, tandis que dans la seconde on est parfaitement à son aise.

L'amateur qui hésiterait à faire les dépenses nécessaires pour le second instrument, pourrait simplement avoir une lunette de même grandeur sur un pied en bois que l'on ferait mouvoir à droite ou à gauche, sur une terrasse ou dans un jardin. Ce serait tout ce qu'il faudrait pour la pure contemplation des astres.

UN CHANSONNIER MANUSCRIT

DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Ces dessins sont empruntés à un curieux manuscrit, découvert depuis peu de temps, et conservé aujourd'hui



Dessins à la plume par le chevalier de Berny (dix-septième siècle).

au département des estampes de la Bibliothèque impériale. C'est un in-4° ordinaire. Sa reliure mérite d'arrêter l'attention. Elle est faite de satin rose et ornée de figures. Au moyen d'une forte pression sur l'étoffe humide, on a obtenu, d'un côté, l'empreinte d'un portrait de femme coiffée d'un toquet surmonté de vastes plumes; sur l'autre plat du volume, toujours par le même procédé, on a imprimé une autre figure de femme, nu-tête, mais avec des plumes dans les cheveux. L'intérieur du volume offre une série amusante de dessins calligraphiques sur un vélin blanc très-fin. Celui de la première page est reproduit ici; il représente un homme et une femme richement vêtus, conversant ensemble. Il en a été fait une gravure fidèle, au bas de laquelle on lit : *Pierre-Paul Rubens et sa première femme. Inventé et fait à la plume par le chevalier de Berny.* C'est cette gravure qui nous a donné le nom de l'auteur des dessins : on ne trouve dans le manuscrit aucune signature. Le dessin du deuxième feuillet représente la femme à toque qui orne déjà un côté de la couverture du volume; le sujet du troisième dessin est une autre tête de femme; le quatrième figure un danseur qui joue de la guitare; ensuite viennent deux bustes de femmes : l'un des deux est celui qui se trouve sur le second plat extérieur du volume; on voit, à la suite, un danseur, un bonhomme assis sur un escabeau, jouant de la flûte; un chanteur des rues, un autre danseur, et enfin un buveur qui contemple avec amour un verre plein de vin. En regard de tous ces dessins sont écrits des vers hollandais, espagnols ou français, dont le mérite n'est pas considérable; on peut en juger par l'échantillon suivant :

Amis, amis, il n'est rien sur la terre
Dont mon cœur soit plus resjouy

Que de voir luire dans un verre
Le délicieux vin d'Ay.
Si je ne le vois, je m'écrie :
  Ay, ay, ay,
  Viens me sauver la vie.

Son teint, et son odeur charmante,
Et son goust est mon seul désir ;
Quand il faut que je m'en absente,
Amis, je meurs de déplaisir.

Quel est l'auteur de ces vers? Sans doute quelqu'un de ces rimeurs aussi féconds qu'inconnus qui, au dix-septième siècle, ont improvisé au bas des planches de costumes tant de vers insignifiants.

Ce chansonnier manuscrit n'est pas, en définitive, comme œuvre d'art, bien remarquable ; ses dessins sont de simples copies de pièces gravées pour la plupart et publiées par Leblond. L'intérêt du volume consiste surtout dans sa singularité. L'auteur est plutôt un calligraphe qu'un artiste. Le chevalier de Berny doit être né au dix-septième siècle et non au dix-huitième, comme dit Nagler dans son *Dictionnaire des artistes*. Les gravures que nous connaissons d'après le chevalier de Berny paraissent appartenir, il est vrai, au dernier siècle ; mais rien n'empêcherait que les dessins n'eussent été faits longtemps auparavant. Nagler parle d'une suite de dessins relatifs à David et à Goliath, qui auraient paru vers 1776. Nous ignorons quel en fut le graveur ; mais le volume que nous avons sous les yeux est évidemment du milieu du dix-septième siècle.

VITESSE DE LA LUMIÈRE.

Par les nombreuses observations qu'on a faites à la surface de la terre, on est facilement arrivé à se convaincre que la lumière parcourt de grandes distances en des espaces de temps tout à fait inappréciables. Des expériences entreprises pour mesurer la vitesse du son ont montré, par exemple, qu'on apercevait à une distance de cinq lieues la lueur d'un coup de canon, au moment même où il était tiré. Les espaces célestes paraissent donc seuls assez étendus pour qu'on puisse y étudier la vitesse de la lumière.

C'est, en effet, à l'aide de l'observation des astres qu'on est arrivé d'abord à résoudre ce problème ; mais il semblait impossible, pour ainsi dire, de vérifier expérimentalement le résultat obtenu, quand, il y a huit ans, en 1849, M. Fizeau construisit un appareil qui permit enfin de mesurer directement la vitesse de la lumière, calculable jusqu'alors par les seules observations astronomiques.

Ce sont ces deux moyens d'arriver au même but, ces deux procédés si différents, que nous allons essayer de décrire.

Les premières observations qui permirent de calculer la vitesse de la lumière datent de la fin du dix-septième siècle. C'est seulement en 1675 et 1676 que Rœmer put calculer cette vitesse par l'observation des éclipses du premier satellite de Jupiter.

Personne n'ignore que les quatre satellites de Jupiter exécutent autour de cet astre un mouvement de rotation analogue à celui de la lune autour de la terre. On sait aussi que tout corps céleste opaque exposé aux rayons solaires, déterminant derrière lui une ombre, un second corps qui tourne autour du premier sera successivement éclairé ou obscur, suivant qu'il sera placé en dehors ou en dedans de cette ombre. Telle est la cause générale des éclipses.

La figure 1 rendra cette explication plus claire.

Supposons, sans tenir compte des grosseurs relatives des astres dont nous nous occupons, que S soit le soleil placé au centre d'un cercle TT'T''T''' que parcourt complétement la terre en une année.

Sur un autre cercle, dont le centre est encore en S, mais dont le rayon est beaucoup plus grand que l'orbite terrestre, se meut Jupiter, entraînant dans son mouvement ses satellites, et en particulier le premier, L, dont nous nous occupons uniquement. Pour plus de simplicité, supposons que

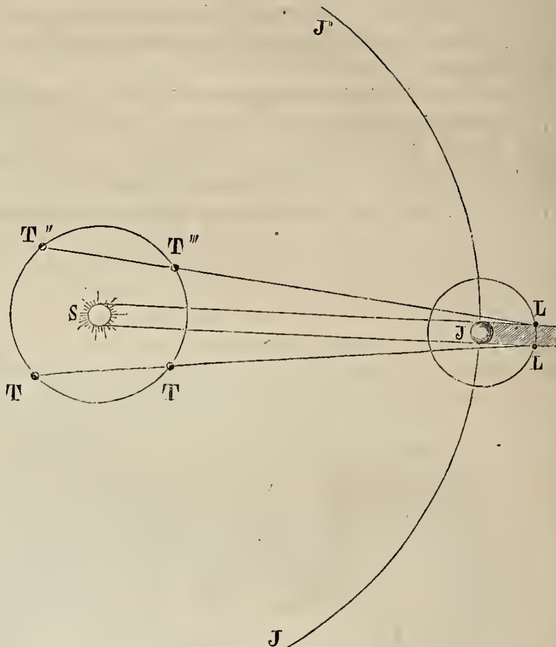


Fig. 1.

le soleil, la terre, Jupiter et ses satellites soient dans le même plan, que Jupiter reste immobile, tandis que son satellite parcourra le petit cercle LL' et la terre le cercle TT'T''T'''.

Quand la terre sera en T, un observateur pourra, à l'aide d'une lunette, apercevoir le satellite de Jupiter au moment où il sort de l'ombre ; il verra l'*émersion* de ce satellite. L'intervalle de temps qui sépare deux émersions successives est de 42^h 28′ 35″ ; c'est le temps d'une révolution complète, le temps que met le satellite pour revenir au point d'où il est parti, après avoir tourné autour de la planète. La durée de cette oscillation étant parfaitement constante, si on a observé aujourd'hui le moment de l'émersion, on pourra prévoir que la 100e émersion, par exemple, aura lieu tel jour, à telle heure. Or, à l'heure dite, si on cherche à observer cette 100e émersion, on la trouve constamment en retard de quelques secondes ; mais si nous observons notre figure, nous verrons que la terre, qui était en T lors de notre première observation, se trouve en T' lors de la seconde, et que la lumière a dû parcourir la distance TT' de plus dans le premier cas que dans le second.

L'admirable régularité avec laquelle se succèdent les phénomènes astronomiques ne permet pas d'attribuer le retard observé à autre chose qu'au temps nécessaire à la lumière pour parcourir l'espace TT'. Or il est facile de calculer la distance TT' ; de plus, on a observé la prolongation de l'éclipse, le retard de l'émersion : c'est le nombre de secondes de ce retard qui a été employé pour parcourir l'espace TT' ; sachant qu'un certain espace a été parcouru par la lumière en tant de secondes, on pourra calculer l'espace que parcourra cette lumière en une seconde, et on aura par conséquent sa vitesse.

Remarquons que si la terre était en T'', on observerait non plus les émersions du satellite, c'est-à-dire ses sorties de l'ombre de Jupiter, mais ses immersions, c'est-à-dire ses en-

trées dans cette ombre. On pourrait encore prédire à quelle époque aurait lieu la 100e immersion, et on la trouverait toujours de quelques secondes en *avance*. Entre la 1re et la 100e immersion, la terre s'est transportée de T'' en T''', la lumière a donc la distance T'''T'' de moins à parcourir, et le phénomène doit être légèrement en avance. En calculant la vitesse de la lumière déduite de la distance T'T''' et de l'avance observée, on pourra comparer ce résultat au premier obtenu et constater s'ils s'accordent; le second calcul est une vérification du premier.

C'est à l'aide de ces observations répétées qu'on a pu trouver la vitesse de la lumière. Elle est égale à 70 000 lieues de 4 kilomètres à la seconde; il est facile de voir, d'après cela, que la lumière ne met que 8' 13'' à venir du soleil à la terre.

La vitesse de la lumière ainsi connue à l'aide de calculs astronomiques n'était pas cependant déterminée expérimentalement. La difficulté était grande : aussi chercha-t-on en vain à la résoudre pendant un siècle et demi. M. Fizeau a trouvé la solution au moyen d'un appareil d'une simplicité merveilleuse.

L'appareil de M. Fizeau se compose d'une lampe, placée en S, d'une glace sans tain fixée dans la position G'G'', d'une roue dentée dont nous représentons la projection en R, et d'un miroir plan M placé à une grande distance.

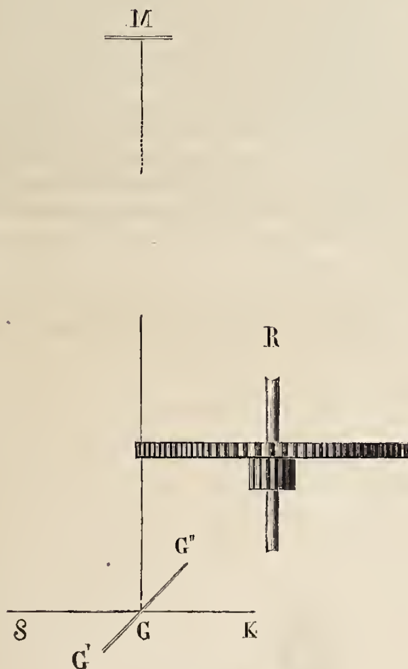


Fig. 2. — Appareil de M. Fizeau.

Pendant l'expérience, le miroir M étant installé à la partie supérieure d'une maison de Montmartre, le reste de l'appareil était à Suresnes : la distance était exactement de 8 633 mètres.

Supposons la roue R en repos, la lampe allumée, l'observateur placé en G derrière la glace. L'observation se fait pendant la nuit. Un rayon lumineux parti du point S viendra tomber sur la glace transparente; il pénétrera en partie suivant SK, et se réfléchira en partie suivant GM. Ce rayon réfléchi, le seul qui nous intéresse, passera à travers un des creux de la roue R, et continuera son chemin en ligne droite jusqu'au miroir M de Montmartre; puis, rebroussant chemin, il repassera à travers le vide de la roue, à travers la glace, et arrivera à l'œil de l'observateur en G, tout cela en $^1/_{15000}$ de seconde à peu près, temps que mettrait la lumière à parcourir les 17 kilomètres du double trajet de Suresnes à Montmartre et de Montmartre à Suresnes.

Remarquons bien que des écrans empêchent l'observateur de recevoir la lumière directe de S, que les dents de la roue ont été noircies, que les réflexions sont impossibles sur sa surface; ainsi toute lumière reçue en G sera de la lumière qui aura été se réfléchir sur le miroir M.

La roue R est armée de 500 dents; elle a aussi 500 vides, et nous supposons vides et dents égaux entre eux : donnons à cette roue un mouvement d'un tour par seconde, le temps du passage d'une dent ou d'un vide devant l'observateur sera de $^1/_{1000}$ de seconde. Si la roue est animée de 15 tours par seconde, le temps du passage d'une dent ou d'un vide sera de $^1/_{15000}$ de seconde, juste le temps que met la lumière pour aller de Suresnes à Montmartre et de Montmartre à Suresnes.

La roue est animée de ce mouvement de 15 tours à la seconde; la lumière, qui a rencontré un vide en partant, s'en ira se réfléchir en M; mais au moment où elle sera revenue, le vide aura passé, et ce sera une dent pleine qu'elle rencontrera; l'observateur placé en G ne pourra donc rien voir; la dent pleine est passée, un nouveau rayon lumineux est parti, il revient sur la roue R, encore une dent pleine qui est venue remplacer le vide, encore obscurité. Ainsi, quand la vitesse de la roue sera telle qu'on n'apercevra aucune lumière en G, on pourra en conclure que le temps du passage d'une dent est égal au temps que met la lumière à parcourir 17 kilomètres.

Si la vitesse de la roue est moindre, une partie seulement du rayon lumineux est éteinte, le vide n'étant pas encore complétement remplacé par la dent pleine au moment du retour de la lumière : on a donc une faible sensation de lumière; on aura encore cette faible lueur quand le mouvement de la roue sera, par exemple, de 20 tours par seconde, car la dent pleine sera en partie passée, et le vide suivant laissera pénétrer une partie du rayon.

Si la vitesse est de 30 tours par seconde, le temps du passage d'une dent est de $^1/_{30000}$ de seconde; il y a lumière complète comme si la roue n'existait pas, car la lumière partie à travers un vide rencontrera un nouveau vide à son retour, la dent pleine ayant passé complétement.

M. Fizeau avait déterminé avec le plus grand soin la distance de ces deux stations; à la roue était adapté un appareil compteur qui donnait le nombre de tours qu'avait faits la roue dans un temps donné. On savait, quand il y avait obscurité complète, que la lumière mettait à faire 17 kilomètres le même temps qu'une dent à passer. Quand il y avait lumière complète, c'était le signe que la lumière mettait le même temps à parcourir son double trajet que deux dents à passer : la seconde expérience servait de vérification à la première. Connaissant ainsi le nombre de tours faits par la roue dans un temps donné, connaissant le nombre de dents dont était armée la roue, on savait le temps mis par une dent à passer, ou le temps mis par la lumière à parcourir un chemin connu : on connaissait donc sa vitesse.

Nous avons réduit l'appareil de M. Fizeau à ce qui est nécessaire pour la démonstration; en réalité, il était un peu plus compliqué : des tuyaux armés de lentilles étaient placés sur le trajet des rayons, afin de les concentrer dans une direction parallèle; de plus, l'observateur recevait les rayons en G avec une lunette qui lui permettait de mieux saisir les variations d'intensité de la lumière, et qui le mettait de plus à l'abri des rayons réfléchis ou diffusés qui auraient pu troubler la netteté de ses observations.

Pendant que M. Fizeau trouvait ainsi directement la vi-

tesse de la lumière en opérant sur un espace de 17 kilomètres, un autre physicien français, M. Foucault, pouvait aussi déduire la vitesse de la lumière d'expériences faites dans une chambre ordinaire. Pouvoir mesurer une vitesse de 70 000 lieues à la seconde dans un espace de quelques mètres, n'est-ce pas là un beau résultat?

SUR LE SENTIMENT DE L'ADMIRATION DANS LA VIEILLESSE.

Une après-midi, au palais de justice, j'étais resté à causer avec deux de mes amis intimes, un vieux monsieur et une dame entre deux âges : le premier nous fit remarquer une jeune femme qui passait près de nous et qu'il trouvait fort belle. — Je ne puis comprendre ce que vous trouvez de si particulièrement beau dans cette jeune personne! dit la dame à l'âge incertain. — Oh! Madame, répondit mon vieil ami, à nous autres vieillards, la jeunesse nous paraît toujours belle!

Je citai cette réponse au poëte Wordsworth, et elle le frappa beaucoup. En effet, ce n'est souvent qu'à l'heure de quitter ce monde que, regardant autour de nous, nous sommes étonnés de voir combien il était vraiment admirable et digne d'exciter tout notre intérêt.

« Maintenant, dit le poëte, la nuit descend plus vite pour moi que dans le temps passé, et l'abeille, que je voyais autrefois indifféremment voltiger sur la fleur, m'arrête et me fait incliner la tête devant le Tout-Puissant. »

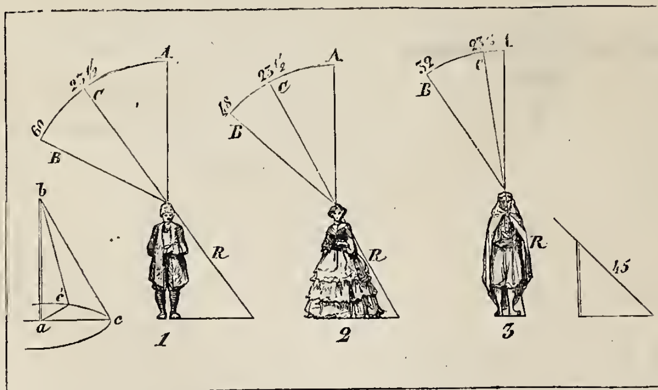
Nous empruntons cette anecdote au *Table-Talk* de Samuel Rogers, l'auteur des *Plaisirs de la mémoire*. On est frappé du contraste qu'elle offre avec les lamentations auxquelles se sont abandonnés quelques grands écrivains dans leur vieillesse. Le lecteur doit se rappeler, par exemple, certaines pages où Chateaubriand, dans ses Mémoires, avoue que les beautés de la nature n'ont plus pour lui le même charme que lorsqu'il était jeune. Ce que dit le vieil ami de Samuel Rogers est plus doux et plus consolant. Il est donc vrai que tous les vieillards ne se ressemblent pas, et s'il n'est pas rare d'en rencontrer de moroses, on en trouve aussi qui, grâce à Dieu et peut-être aussi à la bonne conduite de leur esprit, se sentent de plus en plus disposés à l'admiration de tout ce qu'il y a de beau, de bon et de grand sur la terre.

L'OMBRE A DIVERSES LATITUDES (¹).

Il y a peu de jours, j'examinais une vue de France peinte avec talent, lorsque tout à coup il me sembla être transportée dans une autre partie du monde et voir un site africain. Étonnée de cette étrange illusion, j'en cherchai la cause avec curiosité. Etait-ce la chaleur de ton répandue dans le ciel du tableau qui produisait cette méprise? Non, car nous avons parfois des étés brûlants. Etait-ce l'aridité du sol couvert de sable? Non, car nous avons aussi des landes, des bruyères et des plages sablonneuses. Je trouvai enfin la solution de mon problème dans une circonstance bien minime, bien inaperçue, bien négligée de tous : le peintre avait figuré les ombres portées des personnages aussi courtes qu'elles le seraient sous la zone torride, et cette erreur suffisait pour nous transporter ainsi dans ces lointains climats.

Il faut l'avouer, jusqu'à présent, lorsque la perspective a enseigné aux peintres l'art de retracer les formes des ombres portées, elle leur a laissé déterminer trop arbitrairement l'inclinaison des rayons solaires, inclinaison qui résulte à la fois d'une triple cause, l'heure du jour, la saison, et la latitude du lieu choisi.

Voici un moyen pratique qui, tout en laissant encore la liberté d'agrandir à volonté les ombres, ce qui a peu d'inconvénients, déterminerait au moins leur plus petite dimension. Dessinez un personnage d'aplomb, élevez une perpendiculaire sur sa tête; du sommet de la tête formez avec cette perpendiculaire, à l'aide du rapporteur, un angle égal à la latitude qui se trouve marquée sur toutes les cartes de géographie; puis, de cet angle, retranchez 23° ½, hauteur du solstice (ou plus exactement 23° 27′ 33″), vous aurez le rayon solaire, dont le prolongement terminera l'ombre portée à l'instant où elle est la plus courte pour le lieu choisi.



L'ombre à diverses latitudes.

A se dirige au zénith, B est le plan de l'équateur, C la hauteur du solstice, R le rayon solaire prolongé donnant l'ombre cherchée.

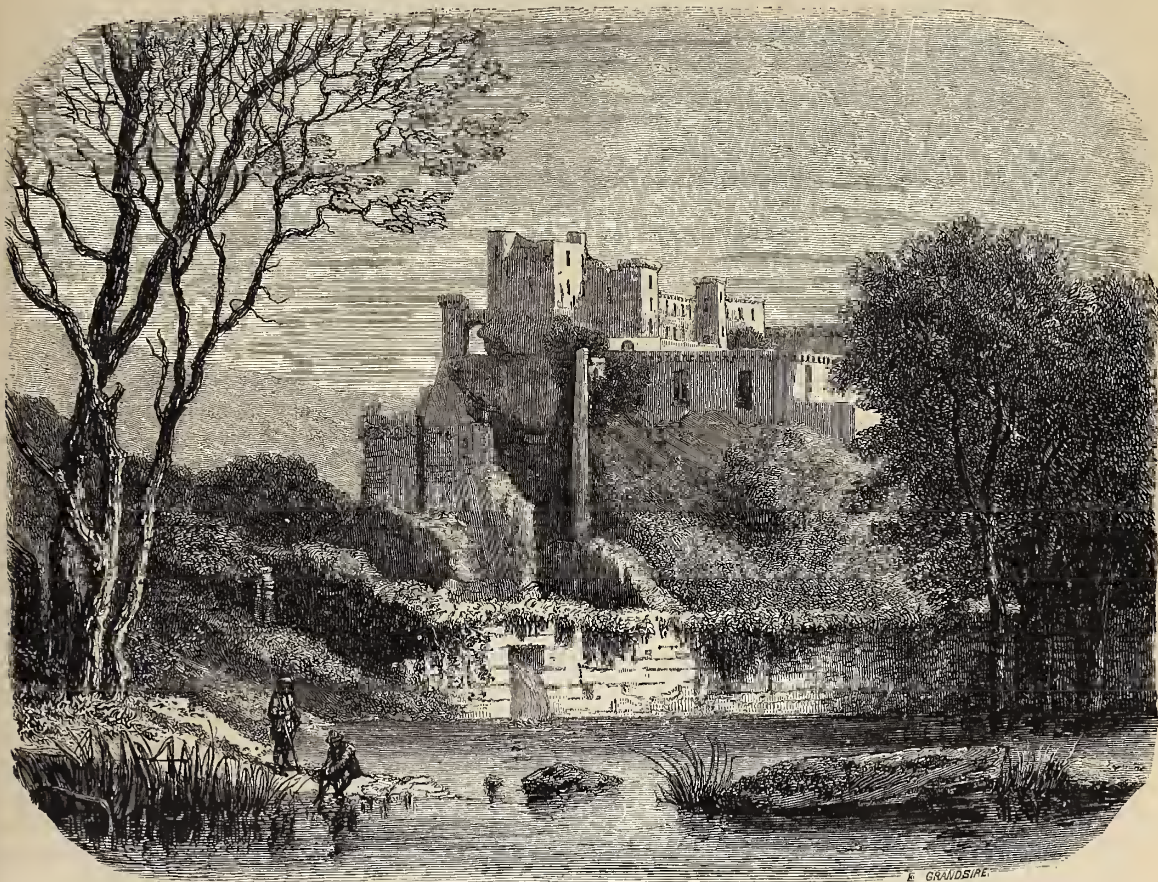
Dans les figures explicatives, on suppose les personnages : à Saint-Pétersbourg, 1; à Paris, 2; à Maroc, 3. Une fois les ombres données au géométral, on les mettra facilement en perspective, d'après les règles du cercle, en considérant l'ombre portée comme un rayon que nous ferons tourner (*abcc′*).

Si des peintres studieux voulaient connaître l'ombre portée pour chaque jour de l'année et pour chaque heure du jour, ils trouveraient ce travail tout préparé dans les Tables dressées par les astronomes pour indiquer la marche du soleil dans l'écliptique; mais il n'est pas nécessaire de s'astreindre à une si rigoureuse exactitude : il suffit de se mettre en garde contre des erreurs exagérées.

(¹) Extrait du *Cours élémentaire de perspective*, par Mlle Lina Jaunez et M. Théodore Delamarre.

LE CHATEAU DE LA BARBEN,

Département des Bouches-du-Rhône.



Vue du château de la Barben. — Dessin de M. de Fontainieu.

Le château de la Barben appartient, depuis 1443, à la famille des Forbin. Antérieurement, il avait été la propriété du prince de Lambesc (de la maison de Lorraine).

Sous la minorité de Louis XIII, les habitants d'Aix se révoltèrent contre leur souverain, et les insurgés, ayant appris que le seigneur de Forbin, lieutenant général, était parti de la Barben pour aller se joindre à l'armée du roi qui marchait contre eux, vinrent assiéger ce château. On aperçoit encore sur une des tours des trous de balles qui rappellent que le siége fut obstiné et ruineux. Cette insurrection fut surnommée « révolte des *Cascavéous* » (mot provençal qui signifie *grelots*), parce que les insurgés portaient un brassard avec de petits grelots. Lorsque l'ordre fut rétabli, le Parlement d'Aix rendit un arrêt qui condamna la ville d'Aix à réparer le château de la Barben et à le remettre dans son premier état. Sirey rapporte, dans son Répertoire, que les poutres seules coûtèrent à la ville d'Aix un prix aussi élevé que si on eût été obligé de les faire venir du mont Liban.

En 1793, le château de la Barben fut de nouveau dévasté. Le marquis de Forbin l'a rétabli tel qu'il est de nos jours. En 1825, le peintre Granet, ayant été invité à visiter la Barben par le comte Forbin, directeur des musées, y trouva, dans la cuisine du vieux manoir, le sujet d'un charmant tableau que l'on voyait encore, il y a quelques années, au Palais-Royal, et qui est connu sous le titre de « Bénédiction des maisons. » Il y avait en même temps à la Barben plusieurs autres artistes réunis par le comte de Forbin, entre autres Constantin d'Aix. Ce souvenir paisible contraste avec les anciennes traditions du château, presque toutes sinistres et sanglantes.

LE MYSTÈRE DES BARDES.

Suite. — Voy. p. 30.

A part quelques obscurités qui tiennent peut-être aux difficultés d'une langue dont les profondeurs métaphysiques ne nous sont pas encore bien connues, les déclarations des triades touchant les conditions inhérentes au cercle d'*abred* répandent les plus vives lumières sur l'ensemble de la religion druidique. On y sent respirer le souffle d'une originalité supérieure. Le mystère qu'offre à notre intelligence le spectacle de notre existence présente y prend un tour singulier qui ne se voit nulle part ailleurs, et l'on dirait qu'un grand voile se déchirant en avant et en arrière de la vie, l'âme se sente tout à coup nager, avec une puissance inattendue, à travers une étendue indéfinie que, dans son emprisonnement entre les portes épaisses de la naissance et de la mort, elle n'était pas capable de soupçonner d'elle-même. A quelque jugement que l'on s'arrête sur la vérité de cette doctrine, on ne peut disconvenir que ce ne soit une doctrine puissante; et en réfléchissant à l'effet que devaient inévitablement produire sur des âmes naïves de telles ouvertures sur leur origine et leur destinée, il est facile de se rendre compte de l'immense influence que les druides

avaient naturellement acquise sur l'esprit de nos pères. Au milieu des ténèbres de l'antiquité, ces ministres sacrés ne pouvaient manquer d'apparaître aux yeux des populations comme les révélateurs du ciel et de la terre.

Voici le texte remarquable dont il s'agit.

LE CERCLE D'ABRED.

XV. — Trois choses nécessaires dans le cercle d'*abred:* le moindre degré possible de toute vie, et de là son commencement; la matière de toutes les choses, et de là leur accroissement progressif, lequel ne peut s'opérer que dans l'état de nécessité; et la formation de toutes choses de la mort, et de là la débilité des existences.

XVI. — Trois choses auxquelles tout être vivant participe nécessairement par la justice de Dieu : le secours de Dieu dans *abred,* car sans cela nul ne pourrait connaître aucune chose; le privilége d'avoir part à l'amour de Dieu; et l'accord avec Dieu quant à l'accomplissement par la puissance de Dieu, en tant qu'il est juste et miséricordieux.

XVII. — Trois causes de la nécessité du cercle d'*abred:* le développement de la substance matérielle de tout être animé; le développement de la connaissance de toute chose; et le développement de la force morale pour surmonter tout contraire et *Cythraul* (le mauvais esprit) et pour se délivrer de *Droug* (le mal). Et sans cette transition de chaque état de vie, il ne saurait y avoir d'accomplissement pour aucun être.

XVIII. — Trois calamités primitives d'*abred :* la nécessité, l'absence de mémoire, et la mort.

XIX. — Trois conditions nécessaires pour arriver à la plénitude de la science : transmigrer dans *abred,* transmigrer dans *gouynfyd,* et se ressouvenir de toutes choses passées, jusque dans *annoufn.*

XX. — Trois choses indispensables dans le cercle d'*abred:* la transgression de la loi, car il n'en peut être autrement; la délivrance par la mort devant *Droug* et *Cythraul;* l'accroissement de la vie et du bien par l'éloignement de *Droug* dans la délivrance de la mort; et cela pour l'amour de Dieu, qui embrasse toutes choses.

XXI. — Trois moyens efficaces de Dieu dans *abred* pour dominer *Droug* et *Cythraul* et surmonter leur opposition par rapport au cercle de *gouynfyd :* la nécessité, la perte de la mémoire, et la mort.

XXII. — Trois choses sont primitivement contemporaines : l'homme, la liberté, et la lumière.

XXIII. — Trois choses nécessaires pour le triomphe de l'homme sur le mal : la fermeté contre la douleur; le changement; la liberté de choisir; et avec le pouvoir qu'a l'homme de choisir, on ne peut savoir à l'avance avec certitude où il ira.

XXIV. — Trois alternatives offertes à l'homme : *abred* et *gouynfyd,* nécessité et liberté, mal et bien; le tout en équilibre, et l'homme peut à volonté s'attacher à l'un ou à l'autre.

XXV. — Par trois choses, l'homme tombe sous la nécessité d'*abred :* par l'absence d'effort vers la connaissance, par le non-attachement au bien, par l'attachement au mal. En conséquence de ces choses, il descend dans *abred* jusqu'à son analogue, et il recommence le cours de sa transmigration.

XXVI. — Par trois choses, l'homme redescend nécessairement dans *abred,* bien qu'à tout autre égard il se soit attaché à ce qui est bon : par l'orgueil, il tombe jusque dans *annoufn;* par la fausseté, jusqu'au point de démérite équivalent; et par la cruauté, jusqu'au degré correspondant d'animalité. De là il transmigre de nouveau vers l'humanité, comme auparavant.

XXVII. — Les trois choses principales à obtenir dans l'état d'humanité : la science, l'amour, la force morale, au plus haut degré possible de développement avant que la mort ne survienne. Cela ne peut être obtenu antérieurement à l'état d'humanité, et ne peut l'être que par le privilége de la liberté et du choix. Ces trois choses sont appelées les trois victoires.

XXVIII. — Il y a trois victoires sur *Droug* et *Cythraul :* la science, l'amour, et la force morale; car le savoir, le vouloir et le pouvoir, accomplissent quoi que ce soit dans leur connexion avec les choses. Ces trois victoires commencent dans la condition d'humanité et se continuent éternellement.

XXIX. — Trois priviléges de la condition de l'homme : l'équilibre du mal et du bien, et de là la faculté de comparer; la liberté dans le choix, et de là le jugement et la préférence; et le développement de la force morale par suite du jugement et de la préférence. Ces trois choses sont nécessaires pour accomplir quoi que ce soit.

Ainsi, en résumé, le début des êtres dans le sein de l'univers se fait au point le plus bas de l'échelle de la vie; et si ce n'est pas pousser trop loin les conséquences de la déclaration contenue dans la vingt-sixième triade, on peut conjecturer que, dans la doctrine druidique, ce point initial était censé situé dans l'abîme confus et mystérieux de l'animalité. De là, par conséquent, dès l'origine même de l'histoire de l'âme, nécessité logique du progrès, puisque les êtres ne sont pas destinés par Dieu à demeurer dans une condition si basse et si obscure. Toutefois, dans les étages inférieurs de l'univers, ce progrès ne se déroule pas suivant une ligne continue; cette longue vie, née si bas pour s'élever si haut, se brise par fragments, solidaires dans le fond de leur succession, mais dont, grâce au défaut de mémoire, la mystérieuse solidarité échappe, au moins pour un temps, à la conscience de l'individu. Ce sont ces interruptions périodiques dans le cours séculaire de la vie qui constituent ce que nous nommons la mort; de sorte que la mort et la naissance, qui, pour un regard superficiel, forment des événements si divers, ne sont en réalité que les deux faces du même phénomène, l'une tournée vers la période qui s'achève, l'autre vers la période qui suit.

Dès lors la mort, considérée en elle-même, n'est donc pas une calamité véritable, mais un bienfait de Dieu, qui, en rompant les habitudes trop étroites que nous avions contractées avec notre vie présente, nous transporte dans de nouvelles conditions et nous donne lieu par là de nous élever plus librement à de nouveaux progrès.

De même que la mort, la perte de mémoire qui l'accompagne ne doit être prise non plus que pour un bienfait. C'est une conséquence du premier point; car si l'âme, dans le cours de cette longue vie, conservait clairement ses souvenirs d'une période à l'autre, l'interruption ne serait plus qu'accidentelle, et il n'y aurait, à proprement dire, ni mort, ni naissance, puisque ces deux événements perdraient dès lors le caractère absolu qui les distingue et fait leur force. Et même, il ne semble pas difficile d'apercevoir directement, en prenant le point de vue de cette théologie, en quoi la perte de la mémoire, en ce qui touche aux périodes passées, peut être considérée comme un bienfait relativement à l'homme dans sa condition présente; car si ces périodes passées, comme la position actuelle de l'homme dans un monde de souffrances en devient la preuve, ont été malheureusement souillées d'erreurs et de crimes, cause première des misères et des expiations d'aujourd'hui, c'est évidemment un avantage pour l'âme de se trouver déchargée de la vue d'une si grande multitude de fautes et, du même coup, des remords trop accablants qui en naîtraient. En ne l'obligeant à un repentir formel que relativement aux culpabilités de sa vie actuelle, et en compatissant ainsi à sa faiblesse, Dieu lui fait effectivement une grande grâce.

Enfin, selon cette même manière de considérer le mystère de la vie, les nécessités de toute nature auxquelles nous sommes assujettis ici-bas, et qui, dès notre naissance, déterminent, par un arrêt pour ainsi dire fatal, la forme de notre existence dans la présente période, constituent un dernier bienfait tout aussi sensible que les deux autres; car ce sont, en définitive, ces nécessités qui donnent à notre vie le caractère qui convient le mieux à nos expiations et à nos épreuves, et par conséquent à notre développement moral; et ce sont aussi ces mêmes nécessités; soit de notre organisation physique, soit des circonstances extérieures au milieu desquelles nous sommes placés, qui, en nous amenant forcément au terme de la mort, nous amènent par là même à notre suprême délivrance. En résumé, comme le disent les triades dans leur énergique concision, ce sont là tout ensemble et les trois calamités primitives et les trois moyens efficaces de Dieu dans *abred*.

Mais moyennant quelle conduite l'âme s'élève-t-elle réellement dans cette vie, et mérite-t-elle de parvenir, après la mort, à un mode supérieur d'existence? La réponse que fait le christianisme à cette question fondamentale est connue de tous: c'est à condition de défaire en soi l'égoïsme et l'orgueil, de développer dans l'intimité de sa substance les puissances de l'humilité et de la charité, seules efficaces, seules méritoires devant Dieu : Bienheureux les doux, dit l'Évangile, bienheureux les humbles! La réponse du druidisme est tout autre et contraste nettement avec celle-ci. Suivant ses leçons, l'âme s'élève dans l'échelle des existences à condition de fortifier par son travail sur elle-même sa propre personnalité, et c'est un résultat qu'elle obtient naturellement par le développement de la force du caractère joint au développement du savoir. C'est ce qu'exprime la vingt-cinquième triade, qui déclare que l'âme retombe dans la nécessité des transmigrations, c'est-à-dire dans les vies confuses et mortelles, non-seulement par l'entretien des mauvaises passions, mais par l'habitude de la lâcheté dans l'accomplissement des actions justes, par le défaut de fermeté dans l'attachement à ce que prescrit la conscience, en un mot par la faiblesse de caractère; et outre ce défaut de vertu morale, l'âme est encore retenue dans son essor vers le ciel par le défaut du perfectionnement de l'esprit. L'illumination intellectuelle, nécessaire pour la plénitude de la félicité, ne s'opère pas simplement dans l'âme bienheureuse par un rayonnement d'en haut tout gratuit; elle ne se produit dans la vie céleste que si l'âme elle-même a su faire effort dès cette vie pour l'acquérir. Aussi la triade ne parle-t-elle pas seulement du défaut de savoir, mais du défaut d'effort vers le savoir, ce qui est, au fond, comme pour la précédente vertu, un précepte d'activité et de mouvement.

A la vérité, dans les triades suivantes, la charité se trouve recommandée au même titre que la science et la force morale; et c'est assurément le couronnement légitime de cette morale, qui, dans l'absence de la loi de charité, contre-poids logique de la loi de développement des personnalités, risquerait de n'aboutir qu'à l'égoïsme et à la division. Mais ici encore, comme en ce qui touche à la nature divine, l'influence du christianisme est sensible. C'est à lui, et non point à la forte mais dure religion de nos pères, qu'appartient la prédication et l'intronisation dans le monde de la loi de la charité en Dieu et dans l'homme; et si cette loi brille dans les triades, c'est par l'effet d'une alliance avec l'Évangile, ou, pour mieux dire, d'un heureux perfectionnement de la théologie des druides par l'action de celle des apôtres, et non par une tradition primitive. Enlevons ce divin rayon, et nous aurons, dans sa rude grandeur, la morale de la Gaule, morale qui a pu produire, dans l'ordre de l'héroïsme et de la science, de puissantes personnalités, mais qui n'a su les unir ni entre elles ni avec la multitude des humbles.

Reste à savoir quel est, dans ce perfectionnement progressif de l'âme, la part de l'individu et la part de Dieu. Issus des profondeurs de l'abîme, les êtres se développent-ils par l'effet d'une force naturelle déposée en eux dès leur origine, comme la plante sauvage qui renferme dans sa semence toute sa destinée, et qui, pour surgir de terre et s'élancer vers le ciel, n'a besoin que d'elle-même et des secours généraux qu'elle rencontre dans l'air et dans le sol? Ou bien, au contraire, faut-il comparer les êtres, dans leur croissance successive, à ces végétaux délicats qui se dessécheraient bien vite si l'œil et la main du jardinier qui les a semés, et qui aime à les entretenir en vue de jouir un jour de leur floraison, cessaient de veiller sur eux et les abandonnaient, ne fût-ce que pour un instant, aux seules forces de la nature? En un mot, la grâce de Dieu accompagne-t-elle l'homme dans tous les temps pour l'exciter et le soutenir dans le travail de son perfectionnement? Ou bien la grâce de Dieu à l'égard de l'homme s'est-elle bornée à le créer pour le livrer ensuite, sans y influer en rien, aux déterminations bonnes ou mauvaises de sa liberté?

Telles sont, comme chacun le sait, les deux voies qui s'ouvrent devant l'esprit humain, quant à la question fondamentale des rapports du créateur et de la créature. Or, il ne semble pas douteux, tant par ce que l'on connaît des tendances générales du druidisme que par le texte même que nous avons ici sous les yeux, que la théologie de la Gaule, dans sa prédilection pour le principe de personnalité, n'ait donné dans la voie séduisante, mais dangereuse, de la liberté radicale. Les triades nous représentent, en effet, l'homme placé en équilibre entre le bien et le mal, et c'est, à leur sens, par un acte spontané qu'il incline, soit vers l'un, soit vers l'autre, à peu près comme ces pierres branlantes si usitées dans le symbolisme de nos pères, et qui, malgré leur masse, sont entraînées à volonté, par la moindre pression, à droite ou à gauche. A l'opposé de l'animal qui vit sous l'empire des lois qui règlent le mouvement de son existence, dans l'homme, en même temps que l'intelligence, s'éveille la liberté. La liberté, comme l'intelligence, constitue le fond même de sa nature. « Trois choses, dit énergiquement le barde, sont primitivement contemporaines : l'homme, la liberté, et la lumière. » Sans doute l'homme est libre, et c'est une vérité à laquelle, sauf les fatalistes, tout le monde consent; mais pour ne pas reconnaître dans la leçon des bardes une pensée essentiellement différente de la théologie chrétienne, il faudrait y voir partout, à côté de la liberté de l'homme, et dans une indissoluble union, la grâce de Dieu.

On ne peut toutefois disconvenir qu'il ne se rencontre, dans la seizième triade, une doctrine distincte de celle qui respire dans toutes les autres. En énumérant les bienfaits que Dieu confère à tous les êtres dans le cercle d'*abred*, cette triade parle précisément de la grâce et passe sous silence la liberté. Elle mentionne en premier lieu le secours de Dieu, sans lequel l'intelligence ne peut rien connaître entièrement, sentiment parfaitement conforme à celui des partisans les plus absolus de la doctrine de la grâce, au gré desquels la grâce de Dieu est indispensable pour connaître Dieu lui-même, source première de tout savoir; en second lieu, la participation à l'amour divin, principe même de la grâce proprement dite; et enfin l'accord avec Dieu quant à l'accomplissement des bonnes œuvres, qui, à l'inverse de ce qui est dit ailleurs touchant la puissance de la liberté, ne pourraient, selon la déclaration formelle de ce texte-ci, se produire que par la puissance de Dieu. Assurément, il est impossible de se refuser à voir dans cette triade une interpolation purement chrétienne. Elle tranche sur tout le reste par une couleur qui lui est propre et qui trahit son origine à première vue. On dirait d'une parole de saint Augustin mise entre parenthèses au milieu d'un discours de Pélage.

Cet hérésiarque célèbre, qui, au cinquième siècle, remua la chrétienté par sa controverse avec l'évêque d'Hippone touchant le dogme de la grâce et de la liberté, sortait, en effet, de ce même foyer de l'île de Bretagne, alors encore tout gaulois, d'où nous sont venues les triades; et sa doctrine peut être considérée comme une émanation du même esprit qui, par la tradition des bardes, s'est transmis d'âge en âge jusqu'au monument que nous analysons en ce moment.

La fin à une autre livraison.

L'ENFANCE ET LA JEUNESSE DE PRUD'HON.

Voy. t. VI, p. 353, et t. XVIII, p. 105.

Prud'hon est né, non pas le 6 avril 1760, mais le 4 avril 1758. On lit sur le registre des baptêmes, mariages et sépultures de la paroisse Saint-Marcel : « Ce jourd'hui quatre avril dix-sept cent cinquante-huit, je..., prêtre, curé de la paroisse Saint-Marcel de Cluny, ai baptisé Pierre, fils de Christophe *Prudon*, tailleur de pierre, et de Françoise Piremal, sa femme, né ce même jour... » Il était le dixième, et non le treizième enfant de Christophe Prud'hon, et le plus jeune de ses quatre frères et de ses cinq sœurs.

Sa mère devint veuve peu de temps après l'avoir mis au monde. Elle ne put l'élever que comme ses autres enfants et même plus misérablement encore, car depuis la mort du père l'aisance du pauvre ménage s'était bien amoindrie. Pierre Prud'hon, ayant à peine huit ans, dut aller au bois comme ses petits camarades en pauvreté. Étrange contraste! ce pauvre enfant en guenilles, qui revenait pieds nus de la forêt des Bénédictins, portant sur son dos des fagots



La Maison où est né Prud'hon, à Cluny. — Dessin de Freeman, d'après un dessin communiqué.

de bois mort, devait être l'un des peintres de la grâce et et de la poésie dans la forme!

Un prêtre, rencontrant un jour le petit bûcheron, l'interrogea, lui trouva beaucoup de douceur et d'intelligence, et se prit de pitié et d'affection pour lui. Il l'habilla décemment, et lui fit servir sa messe en qualité de sacristain. Ce prêtre, dont nul biographe n'a parlé jusqu'ici, se nommait Besson, et était curé de la paroisse. Pierre témoigna beaucoup de reconnaissance à son protecteur, qui l'envoya chez les moines de Cluny pour y recevoir quelque instruction.

La maison de Cluny, comme les autres principaux établissements religieux, était décorée de différentes peintures. Prud'hon s'en préoccupa beaucoup plus que de l'étude du latin et de sa propre langue, car, il faut bien le dire, l'orthographe de ses lettres ne fut jamais irréprochable. Ses extases en présence des grands tableaux religieux, ses distractions aux heures de l'étude, ses esquisses enfantines sur ses cahiers, lui attirèrent plus d'un sévère châtiment. Mais le curé Besson avait pour son protégé plus d'indulgence que les moines; il pensait que les aptitudes naturelles ne doivent pas être contrariées par l'éducation, et que les instructeurs de l'enfance doivent s'attacher par-dessus tout à discerner les premiers bégayements du goût : il fit donner à l'écolier des leçons de dessin.

Prud'hon marcha vite dans l'étude de l'art. Il ne tarda pas à en savoir plus long que son maître, et le bon prêtre, heureux des progrès de son petit sacristain, le conduisit

près de M. Sigorne, grand vicaire à Mâcon. M. Sigorne et lui le présentèrent à l'évêque, Mgr Moreau.

« Monseigneur, lui dit M. Besson, j'ai fait pour l'éducation de Pierre Prud'hon tout ce que j'ai pu; il m'est impossible de fournir à son active intelligence de plus solides aliments; et si une personne plus influente que moi ne veut continuer mon œuvre, peut-être aurai-je trop fait encore, car ce pauvre enfant n'a pas reçu l'éducation qui convient à un ouvrier, et est trop ignorant encore pour vivre de ce qu'il sait. »

Mgr Moreau céda aux instances du curé; il plaça son protégé à l'école de Dijon, qui avait alors une certaine importance, et le recommanda à M. Devosge, directeur de la section de peinture. On sait que Prud'hon étudia avec assez de succès pour obtenir au concours les fonds qui devaient lui permettre d'aller à Rome. M. Besson, toutefois, ne le perdit pas de vue; il lui envoya souvent de l'argent, soit à Dijon, soit à Rome, en accompagnant ces envois des exhortations les plus cordiales.

Au commencement de 1785, Prud'hon partit pour Rome, où il ne resta que trois ans, et non quatre, comme on l'a dit. Il passa l'année 1788 tout entière dans sa ville natale, où il peignit plusieurs portraits, entre autres celui de M. Besson. L'artiste avait alors trente ans. Ce portrait se trouve actuellement chez M. Dumont-Champlon, receveur municipal à Cluny, dont le père était neveu de M. le curé Besson. M. Dumont père, qui vit encore, a beaucoup connu notre peintre et l'a vu souvent devant son chevalet. On nous a cité parmi les autres portraits peints à cette époque celui d'un M. Dumonneaud.



Prud'hon. — Dessin de Chevignard, d'après une gravure de J. Prud'hon fils.

En cette même année 1788, Prud'hon fit deux esquisses d'après deux mendiants qu'on appelait dans le pays *Pierre le Bavoux* et *Gothon-Bibi*. Nous ne savons ce que sont devenues ces études.

Nous avons sous les yeux son acte de mariage, qui constate une particularité assez curieuse. A l'époque où il contracta cette alliance, qui devait lui donner si peu de bonheur, l'idée ne lui était pas encore venue d'ajouter à son prénom de Pierre celui de Paul, et d'orthographier son nom autrement que ne l'avait fait son père, *Prud'hon* au lieu de *Prudon*. Voici en quels termes est conçu ce document : « Le dix-sept février mil sept cent soixante et dix-huit, après avoir été publiés une fois en la messe paroissiale, sans opposition, vu la dispense de deux bans accordée le 13, signée Sigorne, vicaire général, Deray, secrétaire, et insinuée le même jour, signé Chapuys, ont reçu, du consentement des parents et curateur, la bénédiction nuptiale par le curé soussigné : Pierre-Paul Prudon, élève de l'Académie de peinture et de sculpture, demeurant à Cluny, âgé d'environ vingt ans, fils émancipé de défunts sieur Christophe Prudon et dame Françoise Piremal, demeurant en ladite paroisse, le susdit procédant, en tant que de besoin, de l'autorité de Joseph Blampoix, maître vannier, demeurant en ladite paroisse, son curateur;

» Et demoiselle Jeanne Pennet, âgée d'environ vingt ans, fille et procédant des autorités et consentement de Me Phi-

libert-Claude Pennet, notaire royal, et de dame Marguerite Chercot, demeurant en la même paroisse. » Suivent les signatures, parmi lesquelles se trouve celle du grand artiste, dont nous donnons l'exact fac-simile. Sur le registre, le prénom de Paul se trouve intercalé; l'écriture et l'encre ne sont plus les mêmes. Il est à croire que Prud'hon fit cette surcharge en 1788, voulant peut-être s'appeler désormais *Pierre-Paul*, comme Rubens.

LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voyez p. 98, 110, 126.

XXXVI. MON TÉMOIGNAGE.

Octobre. — Je viens de traverser une phase singulière et qui n'était pas sans danger pour ma santé morale. Je m'évertuais à tromper les autres et moi-même, à entretenir une illusion dont je savais pourtant la fausseté. Le croirait-on? il me plaisait de me traiter et de me voir traiter en malade. Comme la maladie est un accident, un état transitoire, un visiteur qui traverse notre logis et non un commensal qui demeure avec nous, j'aimais qu'on me parlât de ma maladie, je me laissais entretenir de convalescence, j'écoutais, sans protester, le mot de guérison... J'ai enfin secoué et rejeté loin de moi cette tentation d'un faux amour-propre. Non, je ne suis pas malade; les promesses que l'on me fait parce que je les ai sollicitées sont des flatteries; les potions qu'on me donne sont des boissons de gourmet; ce que j'éprouve n'est pas de la maladie, c'est de l'affaiblissement; tranchons le mot, c'est de l'infirmité. Ma chute m'a fait faire bien du chemin; j'ai descendu une pente que je ne remonterai plus.

Chose étonnante! depuis que j'ai reconnu franchement ma situation devant moi-même et devant les autres, je m'y suis acclimaté sans peine, je n'ai pas tardé à m'y trouver à l'aise; depuis que j'ai renoncé à me cramponner à l'illusion et que j'ai mis pied à terre sur le sol ferme de la réalité, j'ai retrouvé le repos et le bien-être. Il semble que la nature soit jalouse de notre confiance; elle attend que nous nous soyons abandonnés à elle pour nous accueillir et nous découvrir les ressources qu'elle nous tenait en réserve. On se fait à tout, dit la sagesse vulgaire: sous cette vérité il y a bien des mystères que nous ne savons pas voir, bien des grâces dont nous devrions être reconnaissants; où nous ne voyons qu'une résignation d'habitude, dont nous ne savons gré qu'à la fatalité ou à nous-mêmes, il y a une dispensation préméditée, une largesse de la Providence.

Je me rappelle avoir autrefois rompu plus d'une lance en l'honneur de l'âge où je suis aujourd'hui, et qui est certainement la phase la plus décriée de toute la vie. Je prenais sa défense, en m'appuyant sur le raisonnement et aussi poussé par une sorte de foi instinctive. Il me semblait qu'aucun âge, qu'aucun moment de l'existence ne pouvait être absolument dépouillé de toute signification, de toute raison d'être, et par conséquent de tout bonheur. Mais on m'objectait mon inexpérience, les illusions généreuses de la jeunesse, la vanité des théories que dément la réalité, et l'on me mettait sous les yeux une imposante collection d'exemples bien faits, je l'avoue, pour me déconcerter, et qui en effet ne me laissaient pas sans quelque trouble.

Aujourd'hui, on ne récusera pas ma compétence; les cheveux blancs que j'aperçois là-bas, en face de moi, dans la glace, sont décidément des titres incontestables à la maturité du jugement et de l'expérience; mon opinion est plus qu'une opinion, c'est un témoignage. J'y suis, dans cette décadence si réprouvée; m'y voilà descendu, au fond de cet abîme si noir; et nul ne peut me contester le droit de crier à ceux qui en mesurent de loin les sinistres profondeurs avec effroi: — Rassurez-vous, approchez sans crainte; ce n'est pas si affreux que vous vous le figurez; il y a de l'air, il y fait jour, on y voit clair, on y respire!

Ce n'est pas que je songe à nier les privations qu'impose la vieillesse, que je refuse de reconnaître les pertes qu'il faut subir. Si elles sont évidentes pour ceux qui les observent, elles ne le sont pas moins pour moi qui en souffre. Oui, les forces nous sont ôtées: comment n'en conviendrais-je pas, moi qui, chaque matin, pour faire quelques pas dans ma chambre, ai besoin du secours de Baptiste? Nos sens s'émoussent et nous trahissent, soit, je ne saurais dire le contraire, quand hier, après avoir épuisé toutes les paires de lunettes égarées dans mes tiroirs, j'ai été obligé de me faire lire par Roger la lettre de ma fille, et j'ai chargé de malédictions l'écriture anglaise qu'autrefois j'aimais beaucoup. Je ne contesterai pas davantage ce qui par-dessus tout révolte, scandalise et fait tant redouter de vieillir, l'affaiblissement des facultés de l'esprit; j'accorde que la mémoire se trouble et diminue, j'en ai fait l'expérience par moi-même et sur moi-même; et si l'on prétend que l'intelligence décroît aussi, je suis prêt à céder encore sur ce point; si je faisais difficulté d'y souscrire, je serais le premier à me taxer de vanité... Voilà certes bien des ruines; mais je les regarde d'un œil tranquille, car au milieu de ces ruines quelque chose reste debout; au milieu de ces dépérissements quelque chose subsiste; et ce quelque chose, c'est la conscience, c'est l'âme; ce quelque chose, c'est l'homme lui-même. Loin que tout soit perdu, je dis que tout est sauvé!

A présent, je ne me sens disposé à aucune humilité; je ne laisserai pas rabaisser la vieillesse; fussé-je aussi accablé par l'âge, aussi dépouillé, aussi détruit que les détracteurs de la vieillesse aimeront à le supposer, je déclare que je me sentirais néanmoins aussi pleinement en possession de la nature humaine, aussi capable de dignité et de bonheur, que les plus richement doués des avantages du corps et de l'esprit. Et pourquoi ne dirais-je pas ma pensée tout entière? Je ne veux pas décourager les jeunes de leur jeunesse, les forts de leur force, dégoûter les intelligents de leur intelligence, — j'aurais tort, et d'ailleurs je n'y parviendrais pas; — mais j'estime que je n'ai rien à regretter de cette parure extérieure de la vie, qui attire nos yeux éblouis à la surface, non au fond de nous-mêmes, et que, loin d'être déshérité, je me trouve en de plus avantageuses conditions. Me rappelant dans quelles chimères décevantes le sentiment de mes forces m'a autrefois égaré, dans quelles ambitions folles, ennemies de la vérité et de la paix, des facultés assez satisfaisantes ou plutôt satisfaites d'elles-mêmes jetaient mon orgueil, comment me plaindrais-je de n'avoir plus maintenant que de quoi connaître les vrais biens et les aimer? Sentant que la vie de l'âme est la vraie vie, la joie de l'âme la vraie joie, comment ne me féliciterais-je pas d'être délivré du reste et d'en être réduit à mon âme? Je proteste contre cette comparaison que l'on a coutume de faire de la vie avec une montagne dont, à peine est-on monté au sommet, il faut descendre le versant; comparaison désespérante, qui ne laisserait pas un seul moment de tranquillité à ceux qui la répètent, s'ils y croyaient. Non; la vie ressemble à l'échelle de Jacob, qui sort de terre et ne redescend pas; chaque échelon domine le précédent; chaque pas élève; on monte, on monte encore, on monte toujours.

Il y a cependant, il est impossible de le nier, des vieillesses dont l'aspect, loin d'encourager, ne peut inspirer que la tristesse et la pitié. Leurs propres plaintes ne nous confirment que trop le malheureux dénûment dont elles sont affligées. Mais je soutiens que ce n'est pas la vieillesse

elle-même qu'il en faut accuser ; c'est la jeunesse, c'est l'âge mûr. Quand l'automne est stérile, c'est la faute du printemps et de l'été. Comment ceux qui ont étouffé ou laissé s'éteindre ce qui seul était fécond et durable en eux, ce qui devait être impérissable, ne se trouveraient-ils pas dépourvus, désolés, quand ils viennent à perdre ce qui ne leur était donné que pour un temps, ce qui était sujet à s'user et à se détruire ? Impatients d'exploiter l'heure présente, n'accordant de réalité qu'aux choses visibles et palpables, ils n'ont cultivé en eux que les facultés subalternes et passagères, instruments de l'âme, comme les muscles sont les instruments du corps, et ils ont laissé l'âme elle-même, le foyer de notre vie, le souffle même de Dieu, périr de langueur et d'inanition. Mais vous qui avez eu souci de la dignité de votre nature, pour qui les mots de justice et de devoir n'ont pas été de vains sons, qui avez mis au-dessus des jouissances vulgaires les joies de la conscience, vous pouvez vieillir sans crainte. Quand même votre esprit ne saurait plus enchaîner ses idées avec une aussi exacte rigueur, quand même votre mémoire aurait perdu les souvenirs qui la peuplaient, vous n'en aurez pas moins votre vie intacte, complète, au centre de votre être. Comme vos manifestations extérieures auront diminué, comme vous ferez moins de mouvement et de bruit, le monde, qui ne voit que la surface, déclarera que l'anéantissement vous gagne; mais vous saurez bien qu'il se trompe. Si vos yeux se sont fermés au jour, une lumière intérieure brillera au-dedans de vous, et celle-là ne s'éteindra pas. Si les sons du dehors n'éveillent plus votre attention, vous aurez au fond de vous-même une voix retentissante, une parole joyeuse qui jamais ne tarira. Et ainsi, au moment même où peut-être le monde vous plaindra, loin d'envier les autres ou de regretter votre passé, vous remercierez votre vieillesse et lui rendrez ce bon témoignage, que jamais vous n'aviez goûté une paix si pure, une sérénité si profonde et si assurée.

La fin à une autre livraison.

LE DIPTYQUE DE LA BIBLIOTHÈQUE DE SENS.

Les trésors des églises et des monastères renfermaient autrefois des objets d'art dont l'origine était fort peu en rapport avec le caractère de leurs pieux possesseurs. Il faut dire, pour expliquer ces anomalies, que les Francs, peu raffinés sur les arts, s'étaient emparés sans scrupule de tout ce qui leur était tombé sous la main, et que les évêques gallo-romains reçurent en offrandes, dans leurs églises, les épaves de la civilisation impériale abandonnées par les nouveaux maîtres de la Gaule, sans trop se préoccuper de la figure et de la destination de ces souvenirs du paganisme.

C'était ainsi que la cathédrale de Sens possédait autrefois un diptyque, ou double plaque en ivoire sculpté, représentant un *Triomphe de Bacchus Hélios*, dont nous reproduisons le dessin page 152. Ce morceau de sculpture antique a été transporté depuis la révolution dans la bibliothèque de la ville ; il sert de couverture au fameux *Missel de la fête des Fous* ou *de l'Ane*, composé au commencement du treizième siècle par l'archevêque Pierre de Corbeil.

Ce diptyque a 35 centimètres de hauteur sur 16 centimètres de largeur. Il est appliqué sur des ais de bois très-épais et bordés d'argent. Le *faire* annonce la décadence des arts. Les personnages sont grossiers, et on y sent un ciseau rude et négligé. Les scènes en sont variées et poétiques. Millin les a décrites dans son *Recueil des Monuments inédits*, tome II. M. Duchalais, du cabinet des médailles, mort récemment, en a donné une explication un peu différente [1].

On y reconnaît, sur la première plaque, Bacchus Hélios, debout sur un char, sortant de l'Océan pour éclairer le monde et présider aux vendanges. Il tient de la main droite un cantare, vase à boire, et de la main gauche une haste. Ses coursiers, un centaure et une centauresse, élèvent sur leurs têtes un vase plein de vin.

Immédiatement au-dessus, un personnage à cheval, vêtu d'une chlamyde, représente l'Aurore, que conduit un triton soufflant dans une trompe.

Au-dessus du groupe de l'Aurore vient Ampélus, génie bachique, portant des outres. Quatre scènes de vendange occupent le haut du compartiment. Au coin, à droite, deux hommes cueillent le raisin et en emplissent des corbeilles. Au-dessous, un villageois conduit la vendange au pressoir, figuré par une cuve circulaire, sur laquelle trois individus foulent le raisin. Le vin s'écoule par une ouverture dans un large vase placé auprès du pressoir ; puis, il est entonné dans des fûts placés sur un chariot qu'enlèvent rapidement des taureaux attelés.

Le second compartiment représente Diane Lucifer, sortant de la mer et allant au-devant du Soleil. Elle préside à la germination. Elle tient des deux mains un flambeau allumé. Sa tête est encadrée dans un large voile qui flotte au gré du vent. Le char qui la porte est traîné par deux taureaux que guide un personnage tenant de la main droite un buccin. Dans la mer, on remarque la déesse Thalassa, qui tient une langouste et un autre animal cornu. L'Océan est rempli, comme sur l'autre tablette, de divers animaux.

A côté du personnage qui conduit les taureaux de Diane est Chloris ou Flore portant une corbeille de fleurs. Au-dessus sont deux nymphes chasseresses, compagnes de Diane, reconnaissables au chien que l'une d'elles caresse.

Dans un coin est l'étoile de Vénus, figurée par la déesse dans une forme elliptique, et dans l'autre un petit sujet où l'on peut voir un génie cueillant des fleurs ou des fruits.

Ce diptyque offre un échantillon des représentations mythologiques des Gallo-Romains, qu'il est assez rare de rencontrer aujourd'hui. On ignore la destination de ces deux panneaux d'ivoire dans les temps antérieurs au treizième siècle. C'est de cette dernière époque seulement que date le manuscrit de la *Fête de l'Ane* auquel ils servent de couverture.

MISSEL DE LA FÊTE DES FOUS OU DE L'ANE.

Le moyen âge avait conservé dans sa naïveté des usages et des traditions qui rappellaient singulièrement les coutumes païennes. Les fêtes populaires sont, on le sait, les plus difficiles à modifier, et celle dont nous allons parler dut résister d'autant plus longtemps que l'on y trouvait un souvenir des saturnales rappelant aux puissants de la terre que leur supériorité ne serait pas éternelle.

La fête des Fous, à Sens, était très-ancienne, selon la déclaration même d'une ordonnance de 1245 qui voulut la proscrire. Mais le premier monument qui en constate l'existence est le Missel attribué à l'archevêque Pierre de Corbeil, lequel siégea de 1199 à 1221. Ce manuscrit, qui contient l'office de la Circoncision, est bien différent de ce qu'on avait longtemps supposé. Il vient d'être publié par la Société archéologique de Sens, et il offre une suite de morceaux religieux fort graves, dont la mélodie remarquable a attiré l'attention de M. Félix Clément, chargé de diriger la musique de la Sainte-Chapelle, lors de la prestation de serment de la magistrature en 1849.

Quelques chants seulement sont appropriés à la circon-

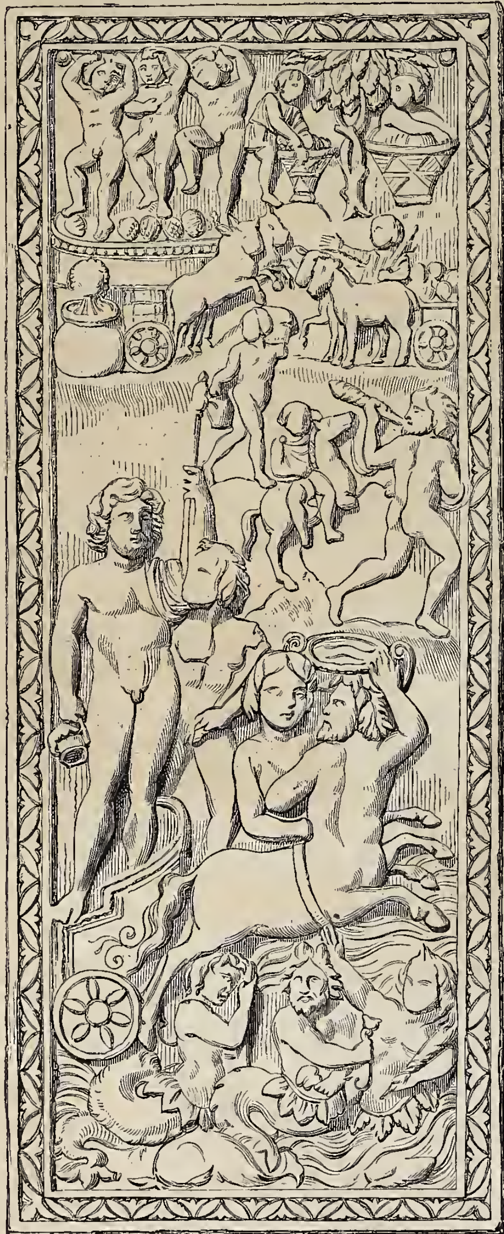
[1] *Bulletin de la Société archéologique de Sens* ; 1851.

stance, c'est-à-dire à la fête de l'Ane. La prose qui se chantait lorsqu'on amenait la modeste monture du Sauveur à la porte de l'église, le jour de la Circoncision, est un éloge pompeux des qualités du paisible animal, et commence par ces mots :

Orientis partibus,
Adventavit asinus,
Pulcher et fortissimus,
Sarcinis aptissimus.
Hez, sire Asne! hez!

Le morceau continue, six strophes durant, du même style.

On conçoit qu'il se soit introduit des abus dans ces fêtes à processions tumultueuses, auxquelles le bas clergé et le peuple prenaient part avec la plus vive ardeur. Pour y remédier, un légat du pape, Odon de Tusculum, rendit l'ordonnance de 1245. Mais c'était vainement qu'il proscrivait la fête des Fous : elle était alors répandue partout. Beauvais, Auxerre, Rouen et d'autres villes ont conservé des souvenirs de ces burlesques assemblées. M. Chérest, qui a fait une histoire de la fête des Fous à Sens (¹), en décrit fort minutieusement toutes les vicissitudes depuis sa réforme




Diptyque de la bibliothèque de Sens, servant de couverture à la Messe de la fête des Fous. — Dessin de Chevignard.

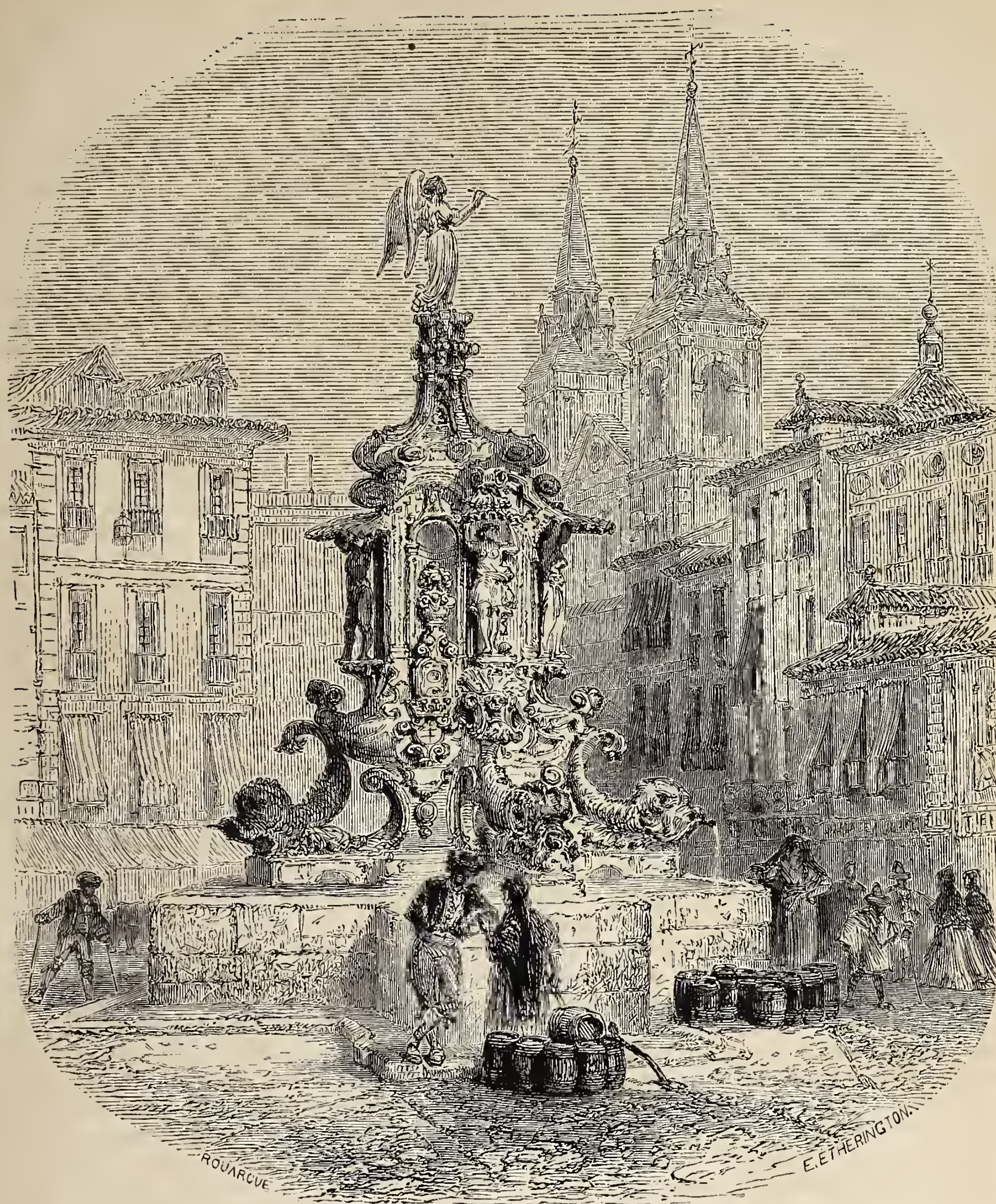
par Pierre de Corbeil jusqu'à sa suppression en 1547. On voit qu'au quinzième siècle elle avait dégénéré en extravagances. Ainsi le préchantre des Fous devait recevoir sur le dos, à l'heure des vêpres, une aspersion de trois seaux d'eau : ce jour-là était le 12 janvier.

Les vicaires de la cathédrale de Sens érigeaient un théâtre sur la place Saint-Étienne, et y jouaient des mystères qu'ils assaisonnaient de farces et de scènes bizarres. Ils faisaient la barbe à leur préchantre et à d'autres gens de bonne volonté.

Il fallut les événements de la Réforme pour amener la suppression définitive de cette fête, que le progrès des mœurs faisait trouver chaque jour plus étrange.

(¹) *Bulletin de la Société des sciences de l'Yonne*, an 1853.

UNE FONTAINE A MADRID.



Fontaine de la place Antonio-Martin, à Madrid. — Dessin de Rouargue.

« La place *Antonio-Martin,* dans la rue d'Atocha, assez près du Prado, est d'une grandeur moyenne et irrégulière; ce n'est proprement qu'un élargissement de la rue; elle est décorée d'une grande fontaine, dont les ornements sont de mauvais goût (¹). » Il y a plusieurs autres fontaines de ce même style à Madrid. Un des écrivains de notre temps qui se sont appliqués avec le plus de succès à l'étude de l'art, les caractérise brièvement en disant qu'elles sont « d'un rococo dégénéré, mais amusant (²). » Ces expressions seraient mal comprises si elles reportaient la pensée à la période de l'art du dix-huitième siècle que nous désignons en France sous le nom de « style Louis XV. » Les fontaines en rocailles, avec dauphins ou autres animaux, tritons, dieux et déesses, étaient nombreuses, dès le seizième siècle, sur les places de plusieurs grandes capitales de l'Europe, et surtout dans les parcs des châteaux. On peut consulter, si l'on veut étudier ce sujet, le grand ouvrage de Bocklern (¹) et celui de Giacomo Rossi (²), qui contiennent tous deux beaucoup de dessins de fontaines. On y rencontrera des compositions agréables et d'autres qui ne sont que ridicules; ces dernières ne sauraient être amusantes; jamais on ne peut plaire en blessant le goût : aussi nous semble-t-il difficile qu'un art « dégénéré » soit « amusant. » On appelle ordinairement ainsi un art exagéré, prétentieux et faux. La fontaine

(¹) De la Borde, *Itinéraire en Espagne.*
(²) *Tras los Montes.*

(¹) *L'Architectura curiosa nova*, par Georges-André Bocklern, architecte et ingénieur, à Nuremberg; 1664. — Ou *Amœnitates hydragogices G. A. Boecleri;* Noribergæ.
(²) Gio. Giacomo Rossi, *le Fontane di Roma*, avec dessins et gravures d'après Falda et Venturini.

d'Antonio-Martin n'est pas si mauvaise : c'est une fantaisie que le Bernin n'eût pas condamnée.

LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Fin. — Voyez pages 98, 110, 126, 150.

XXXVII. DERNIÈRES PENSÉES.

Novembre. — Il est temps de mettre fin à ce journal; mes yeux et ma main me refusent leur service, et me forcent à leur donner un congé définitif; d'ailleurs mon histoire, non-seulement celle de mes actions, mais celle même de ma vie intérieure, est maintenant terminée. Mon esprit a jeté l'ancre dans une pensée unique, invariable et inépuisable à la fois; elle me fait l'effet d'une vaste mer, toujours la même, et cependant toujours nouvelle par son immensité et le mouvement incessamment varié de son onde.

Cette pensée est celle de la mort; elle s'est faite ma compagne assidue : il est rare que je m'endorme le soir sans qu'elle plane au-dessus de mon chevet, que je rouvre les yeux le matin sans qu'elle vienne visiter mon réveil; il n'est pas de jour où elle ne se présente devant moi à l'improviste, au milieu d'un chemin qui ne semblait pas devoir me conduire vers elle. Tout ce que je vois finir, le soleil qui se couche, le jour qui décroît, mon foyer qui s'éteint, la rappelle bien vite auprès de moi, s'il lui arrive de m'oublier trop longtemps.

Du reste, je ne cherche pas à l'écarter. Même avant d'avoir sérieusement pensé à la mort, je n'ai jamais formé le vœu de la retarder, non plus que de l'avancer, d'un seul jour. Par nature autant que par principe, je me suis toujours appliqué à régler le pas de mes désirs sur celui de ma destinée, à conformer le mieux possible ma volonté à l'ordre souverain qui régit toutes choses, et que j'accepte avec la conviction instinctive de sa sagesse et de sa bonté. J'ai trouvé dans cette méthode, ou, pour être plus modeste et plus vrai, dans cette tendance, un guide excellent qui m'a conduit comme par la main aux moments critiques de ma vie, un soutien qui m'a porté dans les pas difficiles, et m'a sans doute évité bien des luttes aussi inutiles que fatigantes.

Aujourd'hui ce n'est plus seulement à mon parti pris de paisible résignation que je dois de ne pas redouter la mort. J'ai fait en quelque sorte connaissance avec elle, et, sans en être encore à ce point de familiarité de la considérer comme une intime amie que j'appelle de tous mes vœux, je suis persuadé qu'elle ne me veut pas de mal; si je ne cours pas à sa rencontre, du moins je m'avance vers elle sans crainte, je puis même dire avec une secrète espérance.

Pauvre mort! de quelle ingrate fonction elle est chargée, et qu'elle a de peine à se réhabiliter, à se faire comprendre parmi les hommes! Il est vrai qu'au premier abord, l'apparente destruction dont elle semble l'implacable ministre la revêt d'un caractère formidable; mais un examen plus attentif perce ces terribles dehors et nous rassure en nous découvrant sa nature véritable. Il en est d'elle comme de ces sombres alchimistes du moyen âge, dont le peuple redoutait les sortiléges meurtriers, et qui n'étaient au fond que des serviteurs de la science et des adorateurs des lois divines.

Non, la mort n'a mission de rien détruire, et le mot d'anéantissement, dont on la qualifie, dont même on lui fait un synonyme, est un de ces sobriquets injurieux que le vulgaire, comme pour se venger, jette aux inconnus qui lui en imposent. Il me suffit de l'interroger attentivement pour m'en convaincre; je n'ai besoin que d'un peu de clairvoyance pour découvrir en elle, au lieu d'une œuvre cruelle et aveugle dont toutes les larmes du monde ne parviendraient pas à épuiser la tristesse, une merveille de prévoyance, un abîme de fécondité : ce m'est un vif plaisir d'y plonger ma pensée, bien que je ne puisse en sonder que les bords; d'arrêter mon regard sur un être quelconque, le premier qui s'offre à moi, le brin d'herbe ou l'insecte qui rampe à mes pieds, et de suivre son histoire; de voir, au signal mystérieux du Maître invisible, les éléments qui le composaient, non se détruire, mais se transformer, non disparaître, mais s'échapper pour aller autre part, l'un à deux pas, l'autre à mille lieues, remplir une fonction nouvelle; chacun d'eux, voituré sur l'aile du vent, par la goutte de rosée, dans les vagues de l'océan, se rendre au poste qui lui est assigné, se fixer mais pour repartir, repartir mais pour se fixer encore, ne jamais échouer sur l'écueil de la mort que pour y reprendre son élan, et parcourir ainsi, sous toutes les formes, tous les sentiers du tourbillon qui constitue notre monde. Non, jamais de destruction, toujours des métamorphoses; aucune fin qui ne soit un commencement. Rien ne se perd, rien n'est maudit; toute chose qui tombe, tombe dans les bras d'un ange invisible qui la recueille et l'emporte quelque part.

Je ne puis donc avoir aucune inquiétude sur l'avenir de mon être corporel; je sais que tout ce qui le constitue, jusqu'au plus imperceptible atome, est emprisonné à jamais dans cette admirable et féconde création où un rôle lui sera toujours réservé. L'humanité, les forêts, les troupeaux, les ruisseaux des vallées, les neiges des montagnes, le réclameront toujours. Il aura toujours sa place assurée au festin éternel de la vie, sa note à chanter dans le concert universel.

Tranquille sur la destinée de mon corps, de la partie de mon être dont j'eusse pourtant sans répugnance fait le sacrifice, comment ne le serais-je pas sur celle de mon esprit? Ici j'avoue que la nature ne me fournit aucunes preuves palpables, que l'histoire des âmes n'est pas écrite en caractères visibles pour nos yeux; mais je déclare en même temps que je n'en ressens aucun trouble. Je me passe même volontiers des raisonnements les mieux fondés de la plus solide philosophie. Je crois à l'immortalité de mon âme, parce que j'en ai la conscience, cette science toute faite, qui n'attend pas les conclusions des dialecticiens pour proclamer sa certitude. J'ai une foi instinctive que ce don magnifique, ce don divin que j'ai reçu de pouvoir dire *moi*, de me connaître moi-même, de vivre et de sentir ma vie, d'y coopérer par l'assentiment joyeux de ma volonté, ne me sera pas retiré. Il est vrai que je n'en sais pas plus; mais n'est-ce pas assez, n'est-ce pas tout? Mourir, ce n'est donc autre chose que partir et changer de patrie. Oh! quel voyage et quelle destination! Traverser, avec la conscience de soi-même, les espaces incommensurables de l'univers! rouler dans le torrent des êtres, pour devenir une nouvelle créature! aller, avec le consentement d'une volonté librement soumise, se placer soi-même, matière intelligente, entre les mains de l'Ouvrier divin! A cette perspective, j'éprouve un sentiment indéfinissable : c'est une sorte d'attente solennelle, traversée par des tressaillements de joie. J'éprouve ce que doit éprouver un voyageur prêt à s'embarquer pour l'Orient : il aime encore le rivage natal qu'il presse d'un pas tremblant, et il aime néanmoins d'avance la belle contrée dont il pressent les splendeurs; rempli d'attendrissement, mais aussi d'espérance, il tient son œil fixé sur l'océan immense qui se déroule devant lui, et qui vient déjà baigner ses pieds sur la plage, comme pour l'avertir et le solliciter. . . . .

Se peut-il qu'avec l'idée de plus en plus sereine que je me fais de la mort, je sois encore sujet par moments à de si tristes impressions! Cette nuit particulièrement, comme je ne pouvais dormir, d'insurmontables appréhensions se

sont emparées de mon cœur. Je me représentais avec amertume, presque avec effroi, l'isolement de ma dernière heure : il me faudrait, à ce moment suprême du départ, ne m'appuyer que sur moi-même, n'entendre que ma propre respiration dans un silence glacé; je n'aurais pas, pour me consoler et me fortifier, les témoignages de tendresse, les adieux de mes enfants!

Mais ces pénibles impressions se sont dissipées d'elles-mêmes avec l'obscurité de la nuit, et ont fait place à des sentiments plus justes et meilleurs. Loin de savoir gré à mon cœur d'une sensibilité dont j'étais seul l'objet, je reconnais que j'étais simplement victime d'une de ces dispositions malsaines dont notre faiblesse est la source; je cédais à ce besoin de se prendre en pitié, de pleurer sur soi-même, auquel nous assujettit la susceptibilité maladive de notre égoïsme.

Oui, les choses sont bien comme elles sont, et me fût-il permis de les changer, je crois que je m'en abstiendrais. Je n'ai jamais aimé, au moment de partir en voyage, à m'entourer de mes parents ni de mes amis. L'heure des adieux, avec son attente anxieuse, ses larmes contenues, ses soupirs étouffés, n'inspire pas seulement la tristesse légitime de la séparation, elle oppresse, elle suffoque, elle déchire les fibres du cœur. Combien la mort, avec son lugubre appareil, n'est-elle pas mieux faite encore pour troubler! Semblable à ces fées des légendes, qui voilaient sous des haillons repoussants leur jeunesse et leur beauté, elle tourne du côté du ciel sa face radieuse et ne montre aux yeux des hommes que son sinistre épouvantail. Il semble qu'elle craigne d'être devinée et qu'elle veuille, à force d'ébranler la chair, mettre l'esprit en déroute. Elle ne touche pas, elle frappe; elle n'attendrit pas, elle brise; elle s'évertue si bien à effrayer, que non-seulement elle bannit de sa présence toute sérénité, mais qu'elle laisse encore après elle une longue horreur, et qu'ainsi elle altère pour longtemps, peut-être pour toujours, la pure mélancolie du souvenir.

Plus j'y pense, plus je me réjouis d'épargner à mes enfants cette douloureuse épreuve. Sans doute je ne souhaite pas qu'ils m'oublient, mais leur affection m'est un sûr garant de leurs regrets. Je ne suis pas jaloux de leur déchirer le sein pour y graver mon souvenir en un sillon cuisant. Qu'ils restent, qu'ils restent loin de moi! Ils apprendront que je m'en suis allé satisfait vers une patrie meilleure, et ils n'auront pas assisté au pénible désordre du départ. Leur tristesse n'aura rien de violent ni d'amer. Ils ne connaîtront pas ces sanglots qui bouleversent, ces frissons qui anéantissent; s'ils pleurent, ils verseront de ces larmes paisibles et douces où le cœur s'attendrit et s'épure. Leurs habits de deuil ne seront pas pour eux un cilice qui torture; ils les porteront comme les insignes de la fidélité, comme la parure d'une religieuse espérance!...

Et pour moi-même, je ne suis plus tenté de regretter ma solitude; je remercie au contraire ma destinée qui me ménage, au lieu d'une rencontre publique, un tête-à-tête avec la mort. J'éprouve une sorte de pudeur en songeant à l'état où sans doute elle me mettra, ne fût-ce qu'un instant, et ce m'est une satisfaction de penser que cette pudeur ne sera point violée. Comme je serai seul à sentir ma ferme assurance, il est juste que je sois aussi seul témoin de ma confusion momentanée. Est-ce là de l'orgueil? j'ai conscience que non; c'est la dignité de l'être humain que je sens le besoin de sauvegarder en moi. Loin de m'opposer à la nature, je ne fais que céder à l'impulsion qu'elle m'imprime elle-même. Il y a des heures où elle n'aime pas à se laisser surprendre, il y a des secrets qu'elle veut se réserver, et c'est pour cela qu'elle y répand quelque chose de funèbre. Toutes les créatures, même les plus humbles, semblent comprendre son vœu et s'y conforment : quand le moment est venu de mourir, le chevreuil s'enfonce au plus profond de la forêt, le passereau se cache dans le taillis le plus touffu, l'insecte s'enferme dans son impénétrable cellule de soie pour y ensevelir le mystère de sa métamorphose. . . . .

15 novembre. — Je viens de relire les dernières pages de mon journal; je suis bien aise d'avoir pu les écrire. Il me semble qu'elles résument assez exactement tout ce qui se passe en moi, qu'elles donnent un reflet fidèle de ma vie intérieure. Je constate avec plaisir qu'il n'est pas un de mes sentiments quelque peu permanents, une de mes pensées, je parle de mes pensées fondamentales et persistantes, que je ne doive rapporter à quelqu'une d'elles. Je prêterais à rire, si je me laissais aller à dépeindre la joie un peu orgueilleuse que j'éprouve en voyant ma tâche achevée, au moment où mes forces, toujours décroissantes, allaient sans rémission m'obliger de l'abandonner!

Ennuis amers, dégoûts, regret du passé, haine du présent, terreur de l'avenir, sombres fantômes dont la vieillesse, au dire du monde, est le lugubre rendez-vous, où êtes-vous? Je suis entré, et je ne vous ai pas vus. Avec la fatigue et la faiblesse j'ai trouvé l'indulgence de la conscience, la douceur d'un repos mérité, des occupations qui sont des plaisirs; en même temps que l'isolement, la consolation du souvenir et de la pensée, d'une intimité plus étroite avec mon âme; au sein même de la maladie et de l'infirmité, des compensations qui me les ont rendues aussi chères que la santé; enfin, au seuil de la mort, une immortelle espérance.

Il est vrai que le sort ne s'est pas montré bien sévère à mon égard; je serais un ingrat si je ne me comptais pas moi-même au nombre des privilégiés; toutefois, je suis persuadé que le plus précieux des privilèges est à la portée de chacun, et que c'est la simplicité, la bonne volonté du cœur. Comme le philosophe et le savant s'imposent d'aborder l'objet de leur recherche avec un esprit dépouillé de tout préjugé, de même j'ai tâché de me délivrer de toute injuste prévention, de la mauvaise humeur, du mécontentement anticipé, perfides tyrans auxquels nous nous laissons trop souvent assujettir, et de m'offrir à la vie avec un cœur droit et ouvert.

Puisse mon témoignage n'être pas inutile à mes amis et à mes enfants, qui seront les seuls lecteurs de ces pages! à mes enfants surtout! Puisse-t-il les aider à se relever aux heures d'abattement et de doute, à marcher en avant avec une inébranlable confiance, à se convaincre qu'une providence paternelle mesure toujours nos fardeaux à nos forces, ne laisse jamais notre route sans ombrages rafraîchissants, sans fontaines jaillissantes, et qu'elle ne manque ni de puissance ni de bonté pour justifier nos espérances, quelque sublimes qu'elles soient! Quelle joie j'emporterais avec moi, s'il m'était permis de penser que, même éloigné d'eux par la nécessité, même réduit par l'âge à la dernière faiblesse, je n'ai pas manqué à la mission dont je devais m'acquitter à leur égard! si je pouvais me dire que, même séparé d'eux par la mort, je continuerai encore à les approprier à la vie, à les élever, c'est-à-dire à les exhausser sur mon cœur, au-dessus de l'aride poussière et des brumes d'en bas, jusque dans la pure région du devoir et du vrai bonheur!

MUSÉE DU LOUVRE.

SCULPTURES DE LA RENAISSANCE.

« N° 79. Personnage inconnu. — Une jeune femme dont » la chevelure est renfermée en une coiffe d'étoffe transpa-

» rente qui se modèle exactement sur la forme de la tête;
» la robe est sans aucun pli. — Buste en marbre. Hauteur,
» 0m,480. »

Le livret du Musée ne donne aucun autre renseignement, sinon que ce buste d'une inconnue, dont l'auteur est également ignoré, doit être une œuvre du quinzième siècle.

A quelques pas, on est en présence de la figure d'un jeune homme qui semble avoir dû être uni à cette jeune personne par les liens du sang ou par ceux du mariage. On cherche dans le livret, et l'on se trouve encore réduit au même laconisme.

« N° 78. Personnage inconnu. — Un homme jeune dont
» les cheveux, longs sur les côtés, sont coupés droit sur le



Musée du Louvre ; galerie des Sculptures de la Renaissance. — Buste de jeune femme. — Dessin de Chevignard.

» front. Un collet de fourrure, traversé par une très-grosse
» chaîne, cache en partie le vêtement, qui laisse voir en-
» tièrement le cou. — Buste en marbre. Hauteur, 0m,480. »

Comment ces deux bustes sont-ils entrés au Louvre, et à quelle époque? On ne le sait pas. Seulement, il paraît probable que ces deux personnages étaient Français, de même que l'artiste excellent dont le ciseau a si finement et si délicatement façonné le marbre à leur image. Il est à regretter qu'aucune trace ne permette de chercher à découvrir leur nom, leur famille, l'époque précise où ils vivaient. On aimerait à apprendre quelque chose de leur caractère et de leur destinée. La jeune femme surtout attire par un charme mystérieux. Ce n'est pas un type de beauté régulière, loin de là; mais c'est mieux peut-être : une régularité parfaite

des traits révèle d'ordinaire, avec moins de saillie, les qualités particulières qui constituent l'individualité. Les femmes que l'on est convenu d'appeler belles ont un peu l'air de se ressembler toutes, comme jadis les héroïnes de tragédie ou de roman. On sent bien ici que l'on n'a pas devant soi une figure de convention : on ne saurait douter que le sculpteur n'ait donné la ressemblance fidèle de son modèle ; la grâce, la modestie, la vivacité de l'intelligence, imparfaitement reproduites peut-être par notre gravure, respirent dans cette jeune physionomie. En la regardant avec attention, on en vient presque à croire qu'on devinerait sa pensée; on eût été heureux de la connaître. C'est un sentiment que nous éprouvons tous, chaque jour, en rencontrant des personnes qui éveillent en nous une sympathie subite et fugitive : nous ne les connaîtrons jamais, du moins ici-bas; le passé nous échappe, et le présent lui-même est trop vaste pour nous; mais cette impatience de notre faiblesse, ce désir incessant de franchir les étroites limites assignées par la Providence à l'activité de notre vie terrestre, cette ardeur de facultés plus puissantes, n'est-ce pas le pressentiment et, disons mieux, l'assurance de ce que nous réserve l'avenir? L'enfant aspire à la jeunesse, et vole en espérance au sommet de la colline d'où son regard planera sur notre monde. Que sommes-nous tous, sinon des enfants en marche vers les hauteurs sublimes où il nous sera donné un jour de tout connaître et de tout aimer?

ENSEMENCEMENTS.

Il y a trois manières de distribuer la semence : à la volée, au plantoir et au semoir. La première manière est la plus répandue ; c'est celle que l'on a pratiquée de tout temps, dans tous les pays : le semeur porte la graine dans un sac ou dans un panier suspendu à son cou, et jette les poignées de semence devant lui, en leur faisant décrire une demi-circonférence de droite à gauche. On sème encore à la main, en répandant la graine dans le sillon ; on passe ensuite sur le terrain l'araire, la herse et le rouleau, qui n'ensevelissent qu'imparfaitement la graine répandue.



La Semence à la volée. — Dessin de Ch. Jacque.

On voit tout de suite quels inconvénients nombreux et graves entraîne après elle cette méthode d'ensemencement, qui est cependant encore très-suivie.

Quelle que soit l'habileté du semeur, la graine est souvent inégalement répartie; elle est enterrée d'une manière incomplète ou recouverte d'une couche trop épaisse de terre; le germe qui n'est pas étouffé par la terre est fréquemment dévoré par les oiseaux. Il en résulte de grandes places vides au moment où la plante se développe, tandis qu'à côté les semences trop agglomérées se nuisent mutuellement.

L'ensemencement au plantoir est généralement abandonné pour les céréales et plus particulièrement restreint aux exploitations maraîchères.

Reste le semoir, qui répand la semence en lignes ou à la volée. Les semailles en lignes consistent à déposer, selon une ligne droite, les grains à une distance voulue et à quantités égales, calculées d'avance. Pour les plantes qui acquièrent une certaine dimension, l'ensemencement en lignes est indispensable; pour les céréales, on discute son

utilité, car l'ensemencement à la volée demeure très-usité en Angleterre.

L'utilité du semoir est incontestable. Il prend rang parmi les machines les plus importantes.

Au reste, les Chinois, qui ont tout inventé, mais qui ont peu perfectionné, emploient depuis des siècles des machines pour l'ensemencement des granifères. Au commencement du dix-huitième siècle, quelques tentatives furent faites, en Europe, pour y introduire l'usage des semoirs pour les céréales. Patullo en Espagne, Tull en Angleterre, construisirent des machines qui furent plus tard imitées par Duhamel. Ces essais eurent peu de succès.

On avait complétement renoncé à l'espoir de voir se répandre cette utile invention, lorsqu'un avocat de Bordeaux exposa, en 1834, une machine faisant en même temps les fonctions de herse et de semoir, qui obtint un grand succès. Enfin M. de Dombasle et plusieurs autres agriculteurs perfectionnèrent les travaux de leurs devanciers et préparèrent l'avénement des machines complètes que nous voyons aujourd'hui en France.

Les conditions à remplir pour fabriquer un bon semoir sont nombreuses et difficiles. Un illustre agronome, M. de Gasparin, a résumé, avec une netteté et une justesse remarquables, les règles à suivre pour juger ces instruments.

« Un bon semoir, dit-il, doit répandre à volonté les graines à une distance voulue ; il doit les répandre uniformément et sans interruption toutes les fois que la machine marche, et, la machine continuant à marcher, on doit pouvoir interrompre la transmission des grains ; car il est un cas, comme à la fin du sillon et quand on retourne pour en recommencer un autre, où l'ensemencement doit s'arrêter.

» Le semoir doit permettre d'effectuer avec facilité les changements dans la distance entre les lignes des semis et des plants entre eux dans ces lignes.

» Les semences doivent en sortir avec facilité, c'est-à-dire que leur nombre doit être proportionné à la rapidité de la marche de l'instrument. Il ne doit pas être sujet à s'engorger, ce qui serait cause que plusieurs lignes pourraient manquer de grains. Cette disposition serait un vice radical dans un semoir.

» La semence doit être recouverte avec soin après le passage du semoir, sans que l'instrument destiné à cet usage puisse faire la *traîne*, c'est-à-dire sans qu'il s'engorge de terre et dérange les semences une fois qu'elles ont été posées à leur place.

» Le semoir doit être solide, peu sujet aux dérangements, et les réparations qu'il nécessite doivent pouvoir être faites par les ouvriers ordinaires

» Enfin sa marche doit être facile, de manière que le cheval puisse soutenir la vitesse d'un mètre par seconde [1]. »

(1) Nous empruntons en partie cet article à l'ingénieux ouvrage de notre collaborateur, M. Victor Borie, intitulé : *les Travaux des champs.*

DE L'UTILITÉ DE PARLER.

Tout homme dont l'esprit est agité et comme obscurci par une multitude confuse de pensées qu'il a peine à débrouiller, sentirait sa raison se fortifier et ses idées s'éclaircir quand il ne ferait que les communiquer à un ami et discourir avec lui sur ce qui l'occupe ; car alors il juge ses opinions avec plus de facilité, il range ses idées avec plus d'ordre ; enfin il juge mieux de la vérité et de l'utilité de ses pensées, une fois qu'elles sont exprimées par des paroles. Thémistocle employait une comparaison fort juste lorsqu'il disait au roi de Perse que les discours des hommes étaient semblables à des tapisseries déroulées et tendues sur lesquelles on voit nettement les figures qui y sont représentées ; au lieu que leurs pensées, avant d'être communiquées, ressemblaient à ces mêmes tapisseries encore pliées et roulées. On s'instruit soi-même en produisant ses pensées au dehors, même lorsqu'on les communique à une personne quelconque, et en aiguisant pour ainsi dire son esprit contre une pierre qui ne coupe point, mais qui fait couper. BACON.

UNE FABRIQUE DE GLACES A BÉNARÈS.

Un juge de Bénarès emploie, pendant les mois de décembre et de janvier, des centaines de pauvres Hindous de tout sexe et de tout âge, à placer sur une aire immense, disposée de manière à être battue du souffle froid du vent des montagnes, des milliers de soucoupes à fond plat remplies d'eau. Pendant la nuit, il s'y forme de minces lames de glace, qu'on rassemble soigneusement le matin avant le lever du soleil pour en emplir avec de la paille des fosses profondes, où cette précieuse denrée se conserve pour les longs jours de l'interminable été. Cette fabrication a le triple avantage d'être utile à la bourse de son inventeur, de bien mériter des riches de Bénarès dont elle rafraîchit les boissons, et de faire vivre une multitude de malheureux privés de tout autre moyen de subsistance [1].

(1) F. de Lanoye, *l'Inde contemporaine;* 1855.

MOYENS D'EFFRAYER LES CHIENS.

En se donnant tout à coup une attitude extraordinaire ou grotesque, on peut quelquefois mettre en fuite des chiens furieux ou d'autres animaux féroces. Watterton raconte la déroute merveilleuse d'une bande de buffles, dans l'Amérique du Sud, qui n'eut d'autre cause qu'un expédient de ce genre. Un autre voyageur raconte que, traversant un jour un pont étroit, un chien sauvage et d'un aspect fort menaçant parut tout à coup devant lui à l'autre extrémité. Échapper par la fuite était impossible. Alors, avec un grand sang-froid, il se mit à regarder hardiment le chien, puis à baisser la tête et à diminuer sa taille en se courbant bien bas, les mains appuyées sur ses genoux. Le chien s'arrêta, parut étonné de voir cet homme changer ainsi de taille et trépigner bruyamment : il hésitait cependant ; mais le voyageur s'étant mis à marcher à sa rencontre dans la même posture et sans cesser de piétiner avec fracas, le chien, saisi de frayeur, fit volte-face et se sauva à toutes jambes. — L'auteur de *la Campagne de Rome,* attaqué par un chien également redoutable, eut l'idée d'ouvrir brusquement son parapluie et de s'en faire une sorte de bouclier : le chien bondit en arrière et s'enfuit de même en poussant des cris d'épouvante.

LA CHIMIE SANS LABORATOIRE.

Suite. — Voy. p. 23, 87.

LE CHLORE. — L'ACIDE CHLORHYDRIQUE.

Nous connaissons tous le sel marin ou sel de cuisine ; mais peu de personnes savent ce que c'est que ce corps, auquel on ne saurait en comparer aucun autre pour l'importance du rôle qu'il joue dans la nature, et pour l'universalité de ses usages. Quelque intéressante et instructive que soit son histoire, nous n'avons point dessein de l'exposer longuement aujourd'hui ; mais il est nécessaire que nous en disions au moins quelques mots, afin d'établir ce

que nous nous permettrons d'appeler la généalogie des deux substances dont l'étude fera le sujet de cet article.

Bien que le sel de cuisine soit le plus ordinairement désigné sous la simple dénomination de *sel*, qu'il soit même le seul corps auquel on l'applique dans le langage vulgaire, et qu'on soit par conséquent disposé à le considérer comme le sel par excellence, — ce n'est point, en réalité, un vrai sel dans le sens chimique du mot. En effet, les chimistes appellent spécialement *sels* les composés résultant de la combinaison d'un *acide* avec une *base*, et qu'on peut, par l'analyse, dédoubler, de manière à retrouver ces deux principes toujours complexes eux-mêmes. Or essayons de décomposer le sel marin, et, pour cela, mettons-en quatre parties dans un matras ou ballon, avec trois parties d'acide sulfurique concentré que nous aurons préalablement étendu d'une partie d'eau. Préparons, pour l'adapter au col du ballon, un bouchon muni d'un tube à dégagement qui se rendra dans un flacon laveur, d'où partira un autre tube dont l'extrémité recourbée s'engagera sous une cloche renversée sur une cuve à mercure et remplie de ce métal liquide. Chauffons quelques instants le matras débouché, afin d'en expulser l'air atmosphérique; puis introduisons dans son orifice le bouchon tenant au reste de l'appareil, et continuons de chauffer doucement. Nous verrons alors des bulles de gaz se dégager, traverser l'eau du flacon laveur et le mercure de la cuve, pour se réunir successivement dans la cloche qu'elles ne tarderont pas à remplir. Au bout d'un certain temps, les bulles s'arrêteront dans le flacon laveur; il sera temps alors de cesser l'opération, car ces bulles ne seront plus autre chose que de la vapeur d'eau. Démontons maintenant l'appareil et examinons les produits. Premièrement, en retournant la cloche pleine de gaz, nous verrons d'abondantes fumées blanches se répandre dans l'atmosphère; il nous sera facile de constater, en approchant nos narines et notre langue de l'orifice de la cloche, que le gaz obtenu est doué d'une odeur forte, piquante, excitant la toux, et d'une saveur aigre, caustique et brûlante. En outre, un papier bleu de tournesol, mouillé et exposé à son contact, prendra immédiatement une coloration rouge caractéristique. Il n'y a pas de doute possible : ce gaz est un acide. Or ce n'est point l'acide sulfurique qui, comme nous savons, est bien loin d'être gazeux à la température ordinaire; c'est donc un acide nouveau, et il ne peut provenir que de la décomposition du sel marin. Si, d'ailleurs, nous poussons plus loin l'examen de ses propriétés, nous constaterons toutes celles d'un acide bien connu des chimistes, l'acide *chlorhydrique*.

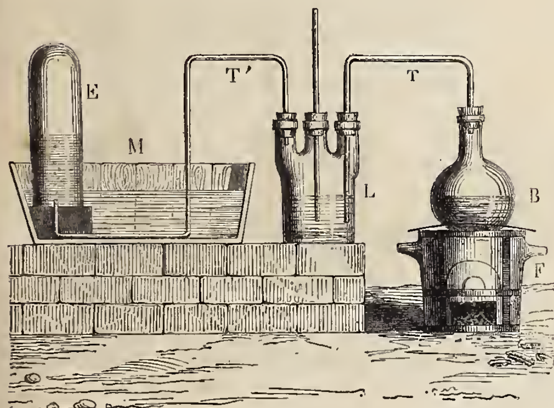
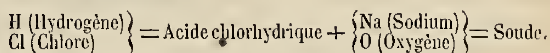


Fig. 1. Appareil pour préparer l'acide chlorhydrique.

B, ballon contenant le mélange de 2 parties de sel marin et 3 parties d'acide sulfurique étendu. — T, premier tube de dégagement. — L, flacon laveur contenant de l'eau qui se sature d'abord d'acide chlorhydrique, puis laisse passer ce gaz, par le second tube T′, dans l'éprouvette ou cloche E, renversée sur la cuve à mercure M.

Revenons maintenant au résidu demeuré dans le ballon : il est sans action sur le tournesol bleu, sans action sur le tournesol rougi; il est neutre : l'acide sulfurique a donc été saturé; il n'a pu l'être que par une base, et cette base, il n'a pu l'emprunter qu'au sel marin. Nous avons, en effet, sous les yeux un nouveau sel, le *sulfate de soude*, résultant de la combinaison de l'acide sulfurique avec la soude ou *oxyde de sodium*.



Voilà, n'est-il pas vrai, lecteurs, une expérience qui semble répondre par un démenti formel à notre assertion, en démontrant jusqu'à l'évidence que le sel marin est bien un véritable sel, formé par l'union d'un acide et d'une base également énergiques, la soude et l'acide chlorhydrique, et que son vrai nom ne peut être que *chlorhydrate de soude*. — Le démenti semblera plus complet encore lorsque, procédant par synthèse et faisant passer un courant de gaz acide chlorhydrique dans une dissolution de soude caustique ou de carbonate de soude jusqu'à saturation, nous aurons reproduit de véritable sel marin. Eh bien, l'apparence est trompeuse, et notre assertion est vraie; car, remarquons-le bien, dans l'opération analytique ainsi que dans l'opération synthétique, nous avons fait intervenir un agent beaucoup plus actif et plus important qu'on ne le croit; et cet agent, c'est l'eau, sans laquelle nous n'eussions obtenu ni décomposition dans le premier cas, ni recomposition dans le second. Dans le premier, c'est avec l'hydrogène de cette eau que s'est formé l'acide chlor*hydrique* recueilli sous la cloche; c'est avec son oxygène que s'est formé l'*oxyde* de sodium ou soude qui a neutralisé l'acide sulfurique; dans le second, l'hydrogène de l'acide chlorhydrique, en s'unissant avec l'oxygène de la soude, a donné naissance à de l'eau qui, en s'ajoutant à l'eau déjà employée pour dissoudre la base, vous a fait prendre le change sur le véritable caractère de la réaction. En résumé, tant que le sel marin contient de l'eau, il peut, si l'on veut, être appelé chlorhydrate de soude, et sa composition être représentée par la formule $HCl + NaO$, ou, ce qui revient au même, $NaCl$ (sel marin) $+ HO$ (eau). Mais nous pouvons le dessécher complétement sans le détruire, sans modifier en rien ses propriétés essentielles. Le sel marin ne contiendra plus alors ni oxygène ni hydrogène, et nous le trouverons formé de deux corps *simples* seulement : le *sodium*, un métal, — et le *chlore*. Ce n'est donc pas du chlorhydrate de soude, comme le faisaient croire nos premières expériences, mais bien du *chlorure de sodium*.

Cette théorie est aujourd'hui l'A b c de la chimie; pourtant elle ne date que d'hier, et l'on doit avouer qu'il y avait de quoi s'y tromper, — ce que les plus grands chimistes ont fait pendant longtemps sans que cette erreur fasse tache à leur gloire. Les anciens alchimistes connaissaient l'acide chlorhydrique; mais ils étaient loin de soupçonner sa composition. Ils l'appelaient tantôt *esprit de sel*, tantôt *acide marin*. Le premier chimiste digne de ce nom qui l'étudia avec attention et découvrit l'ingénieux et simple moyen que nous venons de décrire pour l'extraire du sel marin, ce fut Glauber. En 1774, Scheele, à son tour, découvrit le chlore; il aperçut bien l'étroite parenté qui existait entre ce corps et l'acide marin; mais quelle était la nature du lien qui les unissait? il n'en put rien savoir. La

célèbre théorie du *phlogistique* était alors en pleine vigueur. On désignait sous ce nom un fluide imaginaire qu'on supposait se dégager des corps dans le phénomène de la combustion. Scheele crut pouvoir admettre que le chlore était de l'acide marin privé de phlogistique, et il l'appela, en conséquence, *acide marin* ou *acide muriatique déphlogistiqué.*

Lorsque, quelques années après, l'illustre Lavoisier eut découvert l'oxygène, renversé l'hypothèse erronée du phlogistique, et fait adopter la théorie d'après laquelle l'oxygène, — comme l'indique son nom, — était le seul principe acidifiant, l'acide muriatique dut nécessairement être considéré comme un composé d'oxygène dont le radical était inconnu. Quant au chlore, on crut que c'était aussi un composé d'oxygène et du même radical, et l'on attribua la différence entre ses propriétés et celles de l'acide muriatique à ce qu'il contenait une plus forte proportion d'oxygène; on le baptisa donc du nom d'*acide muriatique oxygéné.* Berthollet fit de ce prétendu acide et de son congénère l'objet d'études savantes qui rendirent à la chimie appliquée les plus grands services, puisqu'elles le conduisirent à la découverte des propriétés décolorantes du chlore et de ses composés, et de leur application au blanchiment des fibres textiles végétales. Mais, pas plus que ses devanciers, il ne mit en lumière la nature intime et le mode de génération de ces deux substances. Enfin ce fut seulement en 1809 que Gay-Lussac et Thénard en France, Davy en Angleterre, reconnurent simultanément que le chlore était, non un acide, mais un corps élémentaire, et que l'acide muriatique était, non un *oxacide,* mais un *hydracide,* c'est-à-dire un acide résultant de l'acidification de l'hydrogène. Cette importante découverte devint le point de départ d'un nouveau système touchant la formation des acides; l'oxygène ne fut plus seul considéré comme capable de donner naissance à ce genre de composés, et l'expérience et la théorie ont confirmé depuis les chimistes dans l'opinion, aujourd'hui universellement admise, que le chlore, le soufre, l'iode, etc., possèdent, comme l'oxygène, la propriété de se combiner avec d'autres métalloïdes, et notamment avec l'hydrogène, pour former de véritables acides.

Conformément à ce système, la nomenclature fut de nouveau modifiée; un nouveau corps simple y prit place : ce fut le *chlore,* ainsi appelé par Ampère, à cause de sa couleur verdâtre (du grec *chlôros,* vert). Quant à l'acide muriatique, on changea d'abord son nom en celui d'acide *hydrochlorique*, puis d'acide *chlorhydrique.* — Pourquoi, demanderez-vous, pourquoi « chlorhydrique » plutôt que « hydrochlorique? » — Parce que, selon les règles de la nomenclature chimique, on est convenu de placer toujours en premier le nom du principe acidifiant dans les noms composés par lesquels on désigne les acides inorganiques.

Nous espérons que nos lecteurs ne nous sauront pas mauvais gré d'être entrés dans quelques détails sur un des épisodes les plus intéressants de l'histoire de la chimie. Si nous nous sommes laissé entraîner sans trop de difficulté à cette digression rétrospective, c'est qu'il nous a semblé utile de montrer quelles laborieuses recherches nous ont dévoilé peu à peu le vaste ensemble de connaissances dont nous sommes si justement fiers, et par quelle longue série d'erreurs il a fallu passer pour arriver à conquérir le petit nombre de vérités rigoureuses qui sont désormais en notre possession. Cela dit, revenons à nos appareils, et voyons comment nous pourrons parvenir à décomposer le sel marin assez complétement pour mettre en liberté ce mystérieux corps simple, ce gaz vert qui a mis en défaut tant et de si habiles investigateurs.

En traitant tout à l'heure le chlorure de sodium par l'acide sulfurique étendu d'eau, nous avons obtenu de l'acide chlorhydrique, c'est-à-dire un composé de chlore et d'hydrogène. Eh bien, si, au moment où ce composé se dégage, nous le mettions en présence d'un corps riche en oxygène, n'arriverait-il pas qu'une partie au moins de cet oxygène reprendrait à l'acide chlorhydrique son hydrogène pour former de l'eau, et que le chlore se trouverait ainsi isolé? — Prenons, par exemple, du *peroxyde de manganèse.* Ce corps renferme un équivalent du métal appelé manganèse et deux équivalents d'oxygène. Sa formule est $Mn\,O^2$. Les proportions du mélange à employer sont les suivantes : peroxyde de manganèse, une partie en poids; acide sulfurique, deux parties; sel marin, quatre parties. La réaction est facile à comprendre. Les choses se passent d'abord comme dans la préparation de l'acide chlorhydrique, à ceci près que le peroxyde de manganèse est décomposé en même temps que le chlorure de sodium : il se forme donc, d'une part, de l'acide; d'autre part, du protoxyde de manganèse et de l'oxygène libre; tandis que les deux bases (soude et protoxyde de manganèse) s'unissent avec l'acide sulfurique et forment un sulfate double, l'oxygène naissant s'empare de l'hydrogène de l'acide chlorhydrique; l'eau qui a pris ainsi naissance reste dans le récipient, et le chlore qui est gazeux se dégage. L'appareil ressemble fort à ceux que nous avons déjà employés. Nous en donnons néanmoins ci-dessous le dessin, avec une petite légende explicative.

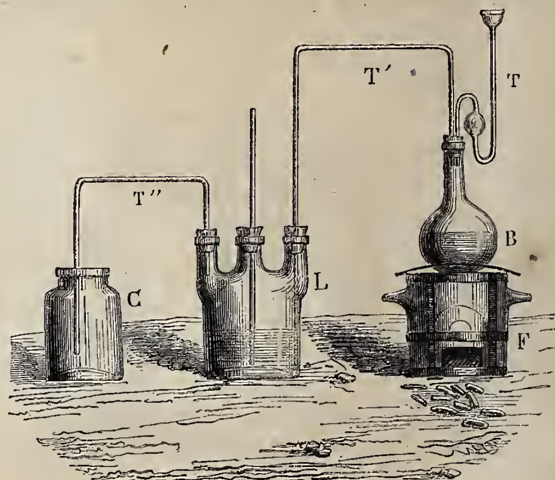


Fig. 2. Appareil pour préparer le chlore gazeux.

F, fourneau chauffé avec quelques charbons seulement. — B, ballon contenant le mélange d'acide sulfurique, de sel marin et de peroxyde de manganèse. — T, tube de sûreté par où l'on verse l'acide sulfurique. — T′, premier tube de dégagement. — L, flacon laveur. — T″, second tube de dégagement. — C, flacon vide et non bouché, où le chlore se rend en sortant du flacon laveur.

En raison de sa pesanteur spécifique, qui est à celle de l'air comme 2,44 est à 1, le chlore, pourvu qu'il n'y ait point alentour d'agitation dans l'atmosphère, s'amasse et se dépose, à la manière d'un liquide, dans le flacon C, sans qu'il soit besoin de le boucher; mais nous recommandons bien à nos lecteurs d'opérer sous une bonne cheminée, d'arrêter l'opération aussitôt que le flacon est plein, en emportant au dehors l'appareil générateur, et d'éviter, autant que possible, de respirer du chlore, même en très-petite quantité. Faute d'observer ces précautions, ils constateraient à leur détriment une des propriétés caractéristiques de ce corps, qui est d'agir vivement sur les bronches, et d'exciter, lorsqu'on le respire, une toux presque incoercible, quelquefois accompagnée de crachements de sang, et suivie d'une irritation qui peut persister fort longtemps.

La suite à une autre livraison.

LE KURSAAL.

Voy. p. 105.



Le Kursaal, à Wiesbaden. — Dessin de Stroobant.

La place Wilhelm, à Wiesbaden, est une jolie pelouse bordée d'arbres et encadrée par plusieurs hôtels, le théâtre, des colonnades couvertes où s'abritent en été les marchands, et le Kursaal dont notre gravure représente le portique.

Le Kursaal est le grand casino de Wiesbaden. Les six colonnes ioniques qui décorent la façade sont surmontées d'une inscription latine que l'on ne saurait trouver prolixe ; elle se compose de deux mots et d'un chiffre : FONTIBUS MATTIACIS, MDCCCX; ce qui rappelle que l'on a élevé le monument en 1810, mais que les eaux hygiéniques de Wiesbaden étaient connues des Romains et avaient reçu d'eux le nom de *Fontes Mattiaci,* parce que cette partie de la contrée germanique était alors habitée par la tribu des Mattiaci.

Après avoir passé sous le portique, on entre dans une salle longue de plus de 43 mètres, large de 20, et haute de 16. Ornée de colonnes de marbre, de statues et de bustes, elle sert tour à tour aux danses, aux concerts, aux festins, et aussi, hélas! au plus malfamé de tous les jeux humains, à la roulette! A gauche, on trouve les salles à manger du restaurant; à droite, un cabinet de lecture et plusieurs salons de danse et de jeu.

Du côté opposé à la Wilhelmplatz, le Kursaal a une façade qui domine un joli jardin bien dessiné, où l'on peut prendre le café et des glaces, entendre les symphonies, les ouvertures et les polkas d'un kiosque-orchestre, ou bien encore, à l'ombre des saules et des acacias, jeter des miettes de pain aux carpes et aux canards de l'étang [1].

En remontant le ruisseau qui se jette dans ce bassin, on est conduit par un sentier agréable jusqu'au moulin de Dieten et aux ruines du château de Sonnenberg. (Voy. p. 105) [2].

[1] Voy. t. VI (1838), p. 281.
[2] Voy. l'*Itinéraire des bords du Rhin*, par Adolphe Joanne; et *Bubbles from the Brunnens of Nassau,* by an Old Man.

UN ENFANT SUR LES BRAS.

NOUVELLE.

Pierre Dubrier, que tous ses amis appellent « le bon Pierre, » résolut de partir pour Dijon, le 28 janvier 1855, par le train omnibus de onze heures. Ses amis lui avaient dit :

— Tu devrais prendre le train direct. Le froid est rigoureux, et, quoique la vapeur marche vite, avec toutes ces stations, on a le temps de souffrir.

Pierre, pour toute réponse, montrait son vaste manteau. D'ailleurs il n'est pas d'un âge et d'une santé à devoir se traiter délicatement. C'est, à la lettre, un jeune homme de quarante ans, à qui l'on n'en donnerait pas plus de trente-cinq, avec sa bonne mine et sa taille un peu forte, mais dégagée. Du reste, bienveillant, quoique naturellement sérieux ; sans cesse occupé des autres, s'inquiétant de leur bien-être et trouvant tout assez bon pour lui. En se décidant pour le train omnibus, il avait une secrète pensée ; il voulait prendre les troisièmes places, déterminé surtout, et presque sans y songer, par le sentiment pénible qu'il éprouve toujours lorsqu'il se voit mieux placé que d'autres ne peuvent l'être ; fâché d'être à son aise et bien établi, lorsqu'on est ailleurs contraint et souffrant.

— D'ailleurs, se dit-il à lui-même, lorsqu'il reçut au bureau ce qu'on lui rendit, avec son billet, sur la pièce de quarante francs qu'il avait présentée au guichet, ceci sera mieux placé dans les mains de quelques nécessiteux que dans la caisse d'une riche compagnie.

En se promenant dans son compartiment de la salle d'attente, il voyait autour de lui une foule populaire, des soldats, des campagnards, des femmes et des enfants, force paquets et des paniers formidables ; mais de tout cela il n'avait aucune peur. On ouvrit enfin les portes vitrées, et tout le monde courut aux wagons. Pierre marchait d'un pas égal, et se disposait à prendre la première place venue, quand il se sentit un peu poussé par derrière. Il se retourne, et voit une jeune femme, délicate, les yeux en pleurs, la figure amaigrie, portant sur son bras un nourrisson, et donnant la main à une petite fille de quatre ans. Est-il besoin de dire que Pierre prit aussitôt le nourrisson, aida la mère à monter, lui rendit le précieux fardeau, et se chargea de faire escalader lestement à la petite fille la marche du wagon ? Au bout de quelques secondes, la jeune dame était assise au centre, dans le fond, sa fille auprès d'elle, l'enfant dans ses bras et Pierre vis-à-vis. Ce fut alors seulement qu'il vit au bras de la voyageuse un vaste cabas, bourré de petites provisions, et dont il se hâta de la délivrer, pour le loger sous le banc.

— Je n'ai pas porté cela bien longtemps, lui dit-elle : mon mari vient de nous quitter.

C'est un malheur qu'on ne puisse autoriser les amis, les parents, les maris et les femmes, à suivre jusqu'aux wagons le voyageur chéri, qui va s'enfoncer dans les salles d'attente, sans qu'on puisse savoir comment les choses se passeront au moment essentiel, et quelle compagnie la femme, la fille ou la sœur aura trouvée ; sans voir s'éloigner le véhicule qui emporte ce que nous aimons, et sans qu'une main, qui nous parle encore, nous envoie de loin par la portière ces derniers adieux, si tristes et si doux !

— Il est toujours là, reprit la voyageuse ; il m'a dit qu'il attendrait encore un moment, après le coup de sifflet, pour être assuré que je ne reste pas dans l'embarras par quelque accident.

Elle avait à peine achevé, que le mugissement solennel se fit entendre dans toute la gare, et Pierre vit passer un léger frémissement sur la figure, un peu fiévreuse, de la jeune femme : pour se distraire, elle revint à ses enfants ; elle reçut les caresses de la petite fille, et pressa contre son sein le nourrisson endormi. Au départ, il y eut un instant de silence dans tout le compartiment, et, sans doute, plus d'une invocation secrète à celui qui fait rouler les astres dans les chemins célestes. Mais, aux troisièmes places, le silence n'est jamais de longue durée ; chacun fut bientôt en conversation avec ses voisins, et, particulièrement, Pierre avec sa voisine. Son premier soin fut de savoir ce qu'il ferait de ce vaste manteau, qu'il n'avait nul besoin de mettre sur ses épaules suffisamment couvertes, et, pour arranger tout le monde, il proposa de l'étendre sur les genoux de ses voisins. Au fait, c'était pour eux aussi qu'il l'avait pris, et ce fut pour plusieurs un supplément fort salutaire. Chacun en prit sa part ; Pierre veilla surtout à ce que ses nouvelles protégées fussent bien pourvues. La mère avait un peu de toux qui lui parut inquiétante. Il sut bientôt qu'elle allait faire pour sa santé un voyage et un séjour dans le Midi, sa patrie ; qu'elle était partie avec de tristes pressentiments et un profond regret, à cause de son mari et du commerce, qui n'irait pas sans elle ; qu'elle allait rejoindre sa mère près de Marseille ; que Paris était pour elle et pour son mari un lieu d'exil et de souffrance. Enfin l'inquiétude, le chagrin et la maladie accompagnaient cette jeune femme dans ce long voyage, sans qu'elle eût une petite bonne ou une parente pour la seconder.

— Et vous porterez jusque-là ce bel enfant sur vos bras ? lui disait le bon Pierre.

— Il ne me fatigue point.

— Prenez-y garde, Madame : la traite est longue d'ici à Lyon, et là d'autres fatigues vous attendent, puisque la voie ferrée n'est pas encore établie. Laissez-moi vous aider un peu. Votre nourrisson est satisfait ; il va s'endormir : confiez-le quelques moments à mes bras.

Cette proposition fit sourire un gros monsieur, largement établi à l'angle du compartiment ; mais Pierre n'y prêta aucune attention, et fit si bien par ses instances que la mère se laissa persuader. L'enfant n'eut pas plus tôt changé de mains qu'il s'endormit doucement, et ce sommeil, qui se prolongea jusqu'aux portes de Dijon, fut une excellente raison pour refuser de rendre le fardeau à la jeune dame.

Dans l'intervalle on fit plus ample connaissance. La petite Catherine avait presque incessamment ses beaux yeux bleus fixés sur le bon monsieur qui tenait son frère. Elle lui apprit qu'il s'appelait Joseph, comme son père, et que sa maman l'avait ainsi voulu. La maman s'appelait Isabelle. L'autre Joseph, celui qui était resté à Paris, fut bien souvent cité et loué tendrement par la jeune dame, comme le meilleur des maris et des pères.

— Je veux le connaître un jour, disait Pierre, et, dans six mois, quand je regagnerai la capitale, j'irai savoir de vos nouvelles et des siennes.

— Dans six mois, Monsieur ? dit tristement la délicate voyageuse ; ne tardez pas autant, si vous voulez me revoir à Paris, car peut-être, quand j'y serai rentrée...

Un douloureux regard exprima le reste, que la pauvre mère ne voulait pas faire entendre à Catherine. Dans le court espace de quelques heures, Pierre avait pu sentir profondément que si Joseph Donel inspirait de justes regrets, il devait en éprouver aussi, et trouver la séparation bien cruelle. Déjà l'on arrivait dans la capitale de la Bourgogne. Il fallut rendre l'enfant à la mère, et prendre congé d'elle précipitamment ; mais Pierre emportait le nom de ses nouveaux amis, et il avait donné le sien.

Les impressions de voyage furent, de tout temps, assez fugitives : elles le sont aujourd'hui plus que jamais. Cependant Pierre n'oublia pas madame Donel. Il souhaitait et crai-

gnait à la fois d'avoir de ses nouvelles; il se figurait qu'elle n'avait pu vivre longtemps loin de son mari; qu'elle serait retournée dans cette ville, si souvent fatale aux santés délicates, et ses pressentiments achevaient d'une manière lugubre sa mélancolique rêverie. Enfin il retourna lui-même à Paris, au terme fixé. Hélas! que n'avait-il trouvé, en le quittant, une compagnie insignifiante, comme celle avec laquelle il y rentrait? La rue de Mme Isabelle Donel n'était pas éloignée de celle où il était descendu : aussitôt après son arrivée, il y courut, avec une invincible anxiété. Le cœur lui battait; ses yeux avaient de la peine à suivre les numéros, qui lui annonçaient l'approche de celui où l'attendait peut-être un cruel chagrin... Encore deux ou trois maisons!... Il touchait au but, et il se sentit comme dans un nuage, lorsqu'il vit un magasin fermé, un écriteau... « Fermé pour cause de décès. » C'était bien là, à l'enseigne de Joseph Donel!

Pierre eut besoin de s'appuyer contre la muraille de vis-à-vis. Un marchand s'aperçut de son trouble, et lui dit avec compassion :

— Vous les connaissiez donc, Monsieur?... Quel malheur, n'est-ce pas? Une si belle âme!... à peine de retour!...

Pierre Dubrier n'en put écouter davantage. Il était oppressé.

— Quand aura lieu le convoi, Monsieur? dit-il au marchand.

— Demain à onze heures.

— Merci.

Blessé au cœur, il se retira, en faisant les plus douloureuses réflexions.

— Ses pressentiments ne l'avaient donc pas trompée! se disait-il; et moi-même je n'avais aucune bonne espérance.

Le lendemain, à onze heures précises, il attendait, en voiture, à quelque distance de la maison. Il vit que cette mort avait ému tout le voisinage. Les magasins se fermaient, d'autres voitures arrivèrent; mais quand les funèbres apprêts furent plus avancés, il n'observa plus rien, et se retira au fond de sa voiture, qui ne tarda pas à se mettre en mouvement avec le triste cortége. A l'église, il ne vit rien, rien que la lettre fatale sur les tentures du porche. Il se recueillit avec une douleur amère; puis il pria, il pleura, et sentit alors ce soulagement intime que donne toujours aux affligés la pensée du ciel. Au cimetière il ne vit rien non plus; il évita même de chercher des yeux l'infortuné qui venait de faire une perte irréparable. Seulement il se promit de venir bientôt pleurer en secret sur la tombe d'Isabelle.

Il y revint dès le lendemain, ne pouvant concevoir lui-même la vivacité de ses regrets pour cette personne qu'il avait rencontrée d'une manière si fugitive, et qui peut-être l'aurait à peine reconnu lui-même quand il se serait présenté chez elle. Mais le cœur a des mystères inexplicables, des volontés invincibles. Ce qui faisait chérir à Pierre les sentiments qu'il gardait pour cette aimable femme, c'était leur parfait désintéressement; il la regrettait pour son mari et pour ses enfants. Il ne songeait point à lui : il aurait donné sa vie pour racheter Isabelle et la rendre à ces êtres désolés.

Telles étaient les réflexions qu'il faisait auprès de la tombe toute fraîche, qu'il avait aisément retrouvée à l'angle du cimetière. La nuit approchait; une vapeur brumeuse montait des tombes vertes, et enveloppait tous les objets comme d'une gaze légère. Tout à coup Pierre Dubrier croit voir s'approcher, dans les ombres du crépuscule, une femme vêtue de deuil, soutenue par une servante qui porte un enfant; elle-même en conduit un autre par la main. Ces personnes s'avancent dans la direction de la tombe... Assurément c'est une parente, peut-être une belle-sœur... Il s'écarte un peu parce qu'il a vu que sa présence gênait... Alors la femme vêtue de deuil s'avance à pas précipités, se prosterne, et s'écrie d'une voix étouffée : « Joseph! Joseph!... » Et la petite fille, qui était restée à quelque pas en arrière, accourt elle-même et s'écrie à son tour : « Maman, ne te désole pas! il est avec Dieu; tu me l'as dit! »

Pierre Dubrier, frappé de stupeur, reste d'abord un instant immobile; puis, agité d'un trouble inexprimable, il s'éloigne, il fuit... Quand il est à la porte du cimetière, il revient à lui; il s'arrête à l'écart, pour voir passer encore celle dont il a pleuré la mort, et dont il doit maintenant déplorer le malheur. Mais, si désintéressée que fût son affection, il ne peut se dissimuler qu'une douceur secrète se mêle actuellement à ses regrets; et quand les deux femmes et les deux enfants passèrent auprès de lui, je ne sais quels sentiments opposés de tristesse et de joie oppressèrent son cœur.

— Voici, se disait-il, voici une famille qui me retrouvera bientôt! Voici de grands devoirs à remplir! Ce n'est pas sans cause que la Providence avait mis, dans un court voyage, cet enfant sur mes bras. Elle savait qu'il serait un jour mon pupille. Je répondrai à l'appel de mon Dieu!

Quelques jours après, Dubrier écrivit à Mme Donel une lettre de condoléance, et demanda la permission de lui rendre visite. Elle lui répondit, le jour même, du ton le plus affectueux, et le reçut dans son modeste appartement. Elle n'était pas encore descendue au magasin. Le bon Pierre lui cacha soigneusement, on le comprend bien, tous les détails que nous venons de rapporter. Il n'avait pas été remarqué au cimetière. Il entra doucement dans la douleur de la femme et les soucis de la mère.

— Joseph attendait votre visite, Monsieur, dit-elle à Pierre. Huit jours avant sa mort, nous avons encore parlé de vous, et vous l'auriez trouvé en parfaite santé. Trois jours ont suffi pour le mettre au tombeau. Nous arrivions de Provence, d'où je revenais guérie, et il avait promis à ma mère de liquider doucement nos affaires pour me ramener auprès d'elle.

Pierre se conduisit en bon et véritable ami, en homme délicat et généreux. Il se montra serviable; il se rendit utile, précieux, indispensable : Joseph avait été vivement aimé, il l'était encore; cependant, après plus d'une année, Mme Donel, troublée par la difficulté de sa position et la complication de ses affaires, qui exigeaient les soins d'un homme habile et dévoué; touchée de l'intérêt paternel que Pierre portait à ses enfants, écouta, d'abord sans répugnance, et bientôt avec quelque douceur, la demande que lui fit Dubrier de devenir véritablement le père de Joseph et de Catherine. Mme Donel a changé de nom et quitté les habits de deuil. La liquidation est achevée, et les nouveaux époux sont prêts à partir pour la Provence, où la vieille mère les attend.

IL MEO PATACCA.

Suite. — Voy. p. 106.

Quels effets produira la calomnie versée, comme un poison, dans le cœur de la jeune Romaine? Tel est le sujet du chant quatrième.

Meo Patacca, sans soupçon des ruses infernales de la sorcière, poursuit avec ardeur sa noble entreprise. Il cherche dans le Transtévère les gens de cœur qui doivent marcher sous sa bannière. On le voit courir çà et là, fécond en expédients pour trouver et persuader les compagnons qu'il préfère, employant avec les uns le ton de l'autorité, avec les autres la prière, encourageant les timides, enflammant de plus d'ardeur les âmes courageuses; son

zèle et son habileté triomphent; chacun se soumet à sa volonté, et il parvient bientôt à réunir plus de sgherri qu'il n'est nécessaire à son projet.

Scurre, mo quà, mo là, sempre ha ripieghi
Per incontra costoro, e gli riesce,
Con chi addropa i commami, e con chi i pregi,
In chi mette corragio, in chi l'accresce;



Meo Patacca et son armée. — Dessin de Bocourt, d'après Pinelli.



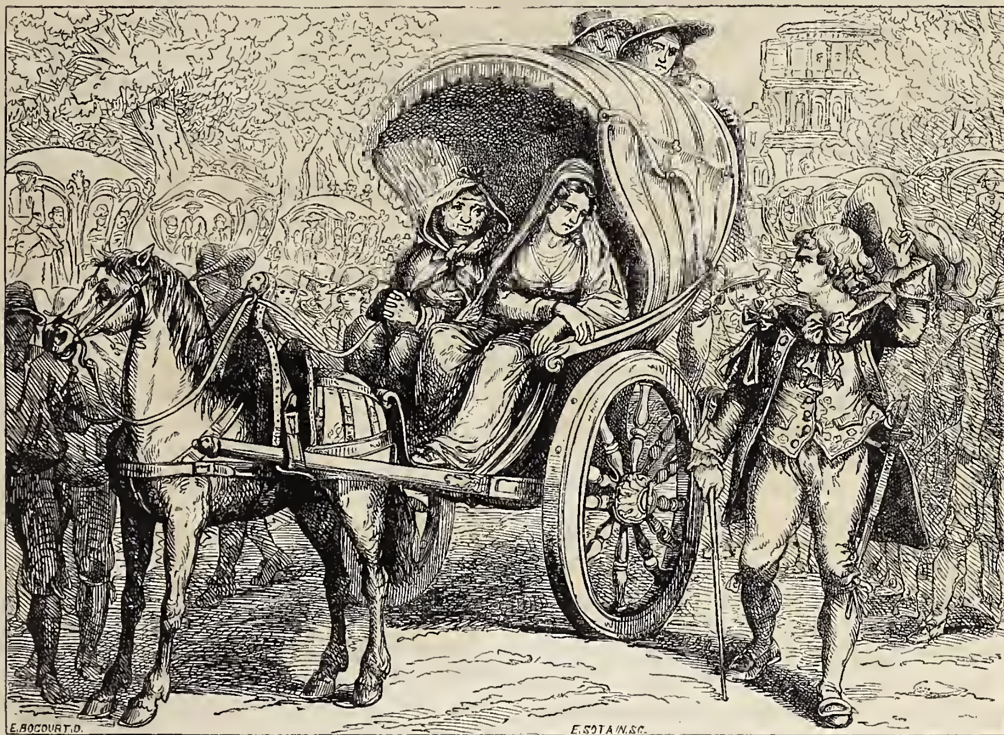
Nuccia bat la sorcière. — Dessin de Bocourt, d'après Pinelli.

Pè fa, ch' alle sue voglie ogn' un si pieghi,
El parlà, l'essortà, non gli rincresce,
E tanto fà, che con le su parole
Ricapezza più sgherri che non vuole.

Le héros engage tous ces vaillants guerriers à se faire inscrire chez lui; mais comme sa chambre en pourrait contenir au plus trente à la fois, il leur recommande de

n'y venir que par petits groupes.

Cependant, vers le soir, toute frémissante encore d'indignation et de ressentiment, Nuccia, assise dans sa chambrette, entend avec surprise un signal bien connu. Ce n'est pas un chant doux et plaintif, ce n'est pas la tendre mélodie d'une mandoline ou d'une guitare; les Transtévérins



Rencontre de Nuccia et de Meo Patacca au Campo-Vaccino. — Dessin de Bocourt, d'après Pinelli.



Un repas dans la chambrette de Nuccia. — Dessin de Bocourt, d'après Pinelli.

ne sont pas des troubadours pour se mettre en frais de manières si langoureuses : Meo Patacca, pour appeler sa belle, a recours à un moyen plus simple et plus cavalier; notre héros, il faut l'avouer, ne chante point, il ne joue d'aucun instrument : il siffle.

Nuccia ne comprend pas que ce traître, ce parjure, ose

espérer qu'elle daignera lui répondre; elle se lève, lui jette, du haut de sa fenêtre, un regard dédaigneux, et lui tourne le dos. Meo Patacca, dont la conscience est tranquille, s'étonne plus encore et ne sait ce qu'il doit penser de cette étrange conduite. Il est naturellement impétueux : aussi, passant à travers toute convenance, il s'avance vers la porte et l'ouvre; Nuccia la lui ferme au nez en l'accablant d'injures :

> — Olà! ch' ardir è il tuo? Che si pretende
> Da casa mia? Guidone, impertinente!

Meo Patacca se récrie, et lui demande pourquoi elle agit ainsi et à qui elle en a :

> . . . . Perche cosi me fai?
> Se po sapè, se po? se con chi l'hai?

La dispute continue à travers les planches de la porte; mais bientôt Nuccia prend le parti de ne plus répondre, et Meo Patacca, s'apercevant qu'il parle tout seul, se retire en murmurant tout bas avec assez peu de galanterie : « Qu'elle aille au diable! Je ne veux pas me mettre la cervelle à l'envers pour ses caprices. » Et il retourne vers ses compagnons, leur annonce qu'il ne s'agit plus de perdre le temps en paroles, et qu'il faut se hâter d'envoyer chez lui les cinq cents sgherri, afin qu'il inscrive leurs noms et reçoive leurs serments.

Cependant la vieille Calpurnia s'est empressée d'annoncer à Marco Pepe que Nuccia, mortellement offensée par Meo Patacca, qui l'a appelée « laide et vieille », l'a choisi lui, Marco Pepe, pour son vengeur, et qu'il doit, sans plus de retard, provoquer Meo Patacca et l'appeler en champ clos.

Marco Pepe est très-perplexe. Il ressemble, dit l'auteur, à un chien qui voit devant lui à la fois un bon morceau et un bâton. Il désirerait bien happer le bon morceau, mais il redoute les coups de bâton. Il avance, il recule, il hésite; la faim et la crainte « se disputent son cœur. » A la fin, Marco Pepe s'enhardit. Il se dirige vers la demeure de Patacca; il entre, et le héros suppose qu'il vient s'enrôler sous sa bannière; ce n'est pas avec plaisir toutefois qu'il se prépare à l'engager dans sa vaillante armée; il a déjà eu jadis quelque différend avec Marco Pepe : aussi lui demande-t-il d'abord quel est celui de ses dix compagnons d'élite qui l'envoie vers lui. Marco Pepe déclare alors qu'il y a méprise, et qu'il entend bien n'être le soldat de personne. Patacca jette sur lui un regard étonné; il apostrophe Pepe, qui répond avec plus d'arrogance encore :

— Moi, j'irais sur le champ de bataille, et l'on me donnerait un chef! plaisante histoire! Toi-même, Patacca, je te le dis en face, toi-même, et plus que tout autre, tu n'es fait que pour être mon soldat!

Tant d'insolence met Patacca en gaieté : il raille Pepe, qui rappelle sérieusement que déjà il a été à la guerre un an et plus.

— Tu veux faire le paladin, Pepe; mais souviens-toi donc que tu n'étais qu'un tambour!

— Encore ai-je vu des champs de bataille, et toi, Patacca, tu ne sais pas seulement ce que c'est qu'un combat.

La dispute se termine par un défi. L'auteur raconte avec détails les préliminaires, le duel, d'abord à la fronde, à l'épée ensuite. Les deux combattants sont dignes l'un de l'autre; longtemps les chances semblent égales; enfin, Meo Patacca l'emporte : il pourrait ravir à son ennemi vaincu la vie avec l'honneur; il se contente de lui prendre son épée et de lui donner avis qu'il aura à se repentir d'avoir osé se mesurer, lui pauvre niais, avec un Meo Patacca, un chef de bataillon :

> Che con lui, ch' è un tavano, si battesse
> Un Meo Patacca, un capo compagnia,
> Fatto l' havria penti, fatto l' havria.

Au chant cinquième, l'auteur nous montre Calpurnia, seule avec son chien qui aboie, inquiète, tremblante, recueillant les bruits qui viennent jusqu'à elle, et épouvantée en apprenant le triomphe de Meo Patacca; car s'il est vainqueur, c'est que Marco Pepe est mort :

> Perche, se Meo Patacca ha trionfato,
> Bigua, che freddo lui, ci sia restato.

Marco Pepe, qu'elle retrouve vivant, a grande envie de lui tordre le cou pour la récompenser de l'avoir entraîné dans cette maudite intrigue, où il n'a trouvé que de la honte. Calpurnia cherche à le consoler : puisque Patacca n'a pas su profiter de sa victoire et l'a laissé vivant, Marco Pepe pourra saisir une autre occasion de se venger, sans s'exposer à tant de périls. A cette insinuation, Pepe bondit de colère. Est-ce à lui que l'on ose conseiller une telle lâcheté, un crime? Il sait maintenant ce que vaut l'épée du héros; il estime son courage, et il veut que la vieille le réconcilie avec lui. Calpurnia, confuse, avoue qu'elle ne peut lui rendre ce service. Pressée de questions, elle laisse entrevoir malgré elle une partie de la vérité. Marco Pepe devine que c'est elle et non point Nuccia qui avait à se venger de Patacca. Il a été l'instrument de la sotte rancune d'une vile cabaliste. Peu s'en faut, pour le coup, qu'il ne l'assomme réellement. Il se sépare de cette *grima brutta* en lui donnant tous les noms qu'elle mérite, et il va prier un des dix sgherri, l'adroit et courageux Cencio, de le remettre dans les bonnes grâces de Meo Patacca.

> . . . . Giovane vivace,
> D' uno spirito granne e assai pronto,

Cencio accepte ce rôle de conciliateur. Il se rend chez Patacca, et le trouve occupé à faire choix d'un brillant costume, digne de sa haute mission, parmi diverses friperies que lui a apportées un vieux juif. Cencio donne ses conseils, et appelle ensuite l'indulgence de Patacca sur Marco Pepe, qui attend humblement à la porte. Patacca est bon prince : il permet qu'on introduise Pepe; il le sermonne, lui rend son épée, et se contente de lui refuser l'honneur d'être enrôlé dans son armée. Ce qu'il apprend d'ailleurs de l'intervention de Calpurnia dans leur querelle le confirme aussi dans le soupçon que Nuccia a été trompée par la sorcière :

> Chalche dubbio ho pero, mo che ci penzo,
> Che l' habbia quella griscia ingarbugliata.

A l'exemple des anciens chevaliers, il ordonne à Pepe d'aller dévoiler à la jeune fille la calomnie, cause de tant d'imbroglios :

> — La verita sapè tu gle farai,
> Che brutta e vecchia io non gle dissi mai.

A peine Nuccia a-t-elle appris la trahison de la vieille qu'elle s'élance hors de sa demeure, suivie de Monna Tutia : elle surprend Calpurnia qui s'apprêtait à sortir; elle l'invective, elle la saisit à la gorge, et fait pleuvoir sur elle une grêle de coups.

— Au secours! ohime! s'écrie la vieille. Que faites-vous là, immobile, Monna Tutia? et d'où vient que vous ne nous séparez point?

Mais Tutia est impuissante à calmer la fureur de Nuccia la « sgherra » (la valeureuse), comme l'appelle le poëte, qui la compare à une jeune chatte tenant une souris sous ses griffes, et se complaît à décrire très-énergiquement les soufflets, égratignures, morsures, gourmades, ruades, pincements, et toutes les variétés de mauvais traitements que subit la vieille.

Sa vengeance satisfaite, Nuccia répare le désordre de sa toilette et de sa chevelure, et, gentiment « requinquée », laisse Calpurnia plus morte que vive, plus semblable à un haillon déchiré qu'à une forme humaine, déplorant ses inventions diaboliques, ou, du moins, leur mauvais succès.

Au chant sixième, l'auteur raconte la grande revue de

l'armée des sgherri dans le Campo-Vaccino, et la réconciliation de Nuccia avec le héros.

« Déjà la nuit commence, dit le poëte. Les marchands enlèvent leurs étalages; les boutiquiers ferment leurs portes; les cordonniers allument les lampes devant leurs ouvriers; et les boulangers vont se coucher, afin d'être prêts à se lever vers minuit... »

Meo est dans son lit : il cherche le sommeil; mais l'inquiétude le tient éveillé. C'est le lendemain qu'il doit réunir sur la place publique ses cinq cents compagnons, et il commence à songer sérieusement qu'il n'a pas une grande expérience du commandement. Il croit prudent d'aller consulter au point du jour un Romain, lequel a été jadis officier et est de ses amis. Les heures de la nuit sont lentes à s'écouler. « Patacca ressemble aux dames qui ont résolu d'aller passer ensemble une journée à la campagne pour s'y divertir : l'attente du plaisir les tient éveillées; elles voudraient que l'aurore se levât avant son heure accoutumée; elles s'agitent sur leur couche sans pouvoir calmer leur impatience ni goûter le sommeil. »

Dès que les blanches lueurs du jour se répandent sur la ville, Meo Patacca sort et va chercher le vétéran romain. Tous deux s'acheminent vers le Campo-Vaccino, où l'homme expérimenté enseigne à Patacca comment il devra disposer son armée, la diviser en groupes, et lui faire faire les évolutions convenables devant le peuple assemblé. Meo Patacca se pourvoit ensuite d'un jeune page, s'habille splendidement, se fait accommoder bravement par le barbier, et se rend au Campo-Vaccino dans un carrosse de louage que lui a prêté un voiturin de ses parents.

L'auteur élève le ton de son discours pour représenter aux yeux des lecteurs la bonne ordonnance de l'armée des sgherri et leurs marches et contre-marches. Il s'y mêle naturellement un peu de ridicule et de confusion. Les seigneurs romains qui assistent à ce curieux spectacle promettent toutefois à Meo Patacca des secours pécuniaires, fort indispensables en effet. Patacca, à part quelques mortifications promptement oubliées, a donc réussi : il rayonne de gloire et de joie. Nuccia passe, devant lui, en carrosse, cherche son regard et semble le supplier. Il veut la punir de ses méfiances, et il feint de ne pas la voir. Elle devine son intention, et Monna Tutia la console en vain : ses larmes s'échappent malgré elle. Meo Patacca, attendri, daigne lui adresser la parole : il s'ensuit une explication; les maux passés s'effacent. Patacca pardonne : il la tient pour une fille d'honneur, lui dit-il, et il lui promet d'aller la visiter le lendemain. A ces mots, un sourire brille sur le visage de Nuccia, comme un rayon de soleil sur la campagne après l'orage.

La visite de réconciliation, suivie d'un repas paisible de Nuccia et de Monna Tutia, occupe une partie du septième chant. *La suite à une autre livraison.*

PROFONDEUR DE L'OCÉAN ATLANTIQUE (¹).

Pendant l'été de 1856, des sondages ont été exécutés dans la partie septentrionale de l'Atlantique, entre l'île de Terre-Neuve et l'Irlande, pour étudier s'il serait possible de jeter un câble télégraphique sous-marin entre l'Europe et l'Amérique.

D'après les sondages faits antérieurement, le lieutenant Maury, de la marine des États-Unis, si connu par ses belles cartes des courants de l'océan Atlantique, avait déjà exprimé l'opinion que dans la partie de l'Océan où l'on se proposait de jeter le câble, le fond de la mer offrait une surface sensiblement uniforme, et que nulle part on ne trouverait une profondeur plus grande que 3 047 mètres (10 000 pieds anglais).

L'attention des hommes audacieux qui voulaient réunir l'ancien et le nouveau monde par un télégraphe sous-marin, se porta tout entière sur la partie déjà explorée de l'Atlantique à laquelle on donna le nom de « plateau du télégraphe. »

Les chefs de l'entreprise demandèrent l'aide du gouvernement des États-Unis pour faire les mesures et les travaux préliminaires; le gouvernement leur accorda toute l'assistance qu'ils sollicitaient, et l'amirauté américaine eut ordre de mettre au service de la compagnie le vapeur *Arctic* et le nombre nécessaire d'officiers instruits et expérimentés. Le lieutenant Berryman, qui avait déjà exécuté des sondages dans l'Atlantique, fut nommé chef de l'expédition ; on lui adjoignit le lieutenant Strain, M. Mitchell et quelques autres officiers.

L'expédition atteignit son but dans un temps comparativement assez court.

La ligne que les officiers américains ont ainsi étudiée s'étend depuis Saint-Johns, à l'est de l'île de Terre-Neuve, jusqu'à la baie de Valencia, à la pointe sud-ouest de l'Irlande, sur une longueur de 2 735 kilomètres.

La carte n° 1, qui représente cette ligne, a été communiquée au savant rédacteur des *Mittheilungen*, le docteur Petermann, par le capitaine Washington, chef du département hydrographique de l'amirauté anglaise ; elle donne la ligne des sondages et les profondeurs de l'Océan évaluées en mètres.

Les sondages ont été faits à des distances d'environ 48 kilomètres. A chacun d'eux, au moyen d'un mécanisme qui était au bout de l'appareil de sondage, on rapportait des échantillons du terrain qui constituait le fond de la mer. Déjà, dans les sondages antérieurs dont nous parlions tout à l'heure, on s'était procuré de pareils échantillons, et le professeur Bailey, de Westpoint, en les étudiant au microscope, avait trouvé, en 1853, que tous se composaient de coquilles microscopiques, sans le plus petit mélange de sable ou de gravier. C'étaient surtout des coquilles à test calcaire *(foraminifères)* en parfait état de conservation, mêlées à un petit nombre de coquilles à test siliceux *(diatomacées)*.

Le lieutenant Maury avait conclu de ces premières observations que, sur le plateau du télégraphe, les eaux de l'Océan devaient être dans un calme complet. Il soutint avec raison qu'il n'y avait pas à cette profondeur de mouvement dans les eaux de la mer, puisque les animaux, si petits et si délicats, qui habitent ces abîmes, n'y sont pas détruits ; il avança aussi l'opinion qu'il ne devait pas non plus exister là de courants, puisque le sable le plus fin ne se trouvait pas mêlé aux coquilles.

Les opinions du lieutenant Maury ont été en général confirmées. L'étude des échantillons du fond de la mer rapportés par l'*Arctic* a montré encore cette fois que le terrain se compose de coquilles microscopiques d'une extrême fragilité, et d'infusoires, tant vivants que déjà fossiles ; et ces animaux sont si parfaitement conservés malgré leur ténuité qu'ils donnent la preuve complète de l'absence de tout courant ou de tout autre mouvement de la mer à ces grandes profondeurs. On n'a pas rencontré, dans cette longue exploration, un seul rocher, on n'a pas rapporté la plus petite parcelle de sable ou de gravier. L'appareil de sondage enfonçait souvent de 3 et 5 mètres dans cette couche molle comme la neige, et le lieutenant Berryman ne doute pas que le câble télégraphique ne s'y enfonce de même.

On constata que le fond de l'Océan n'était pas assez profond pour que le câble télégraphique ne pût y reposer, et cependant qu'il avait assez de profondeur pour que les courants ou les glaces flottantes, encore nombreuses à cette

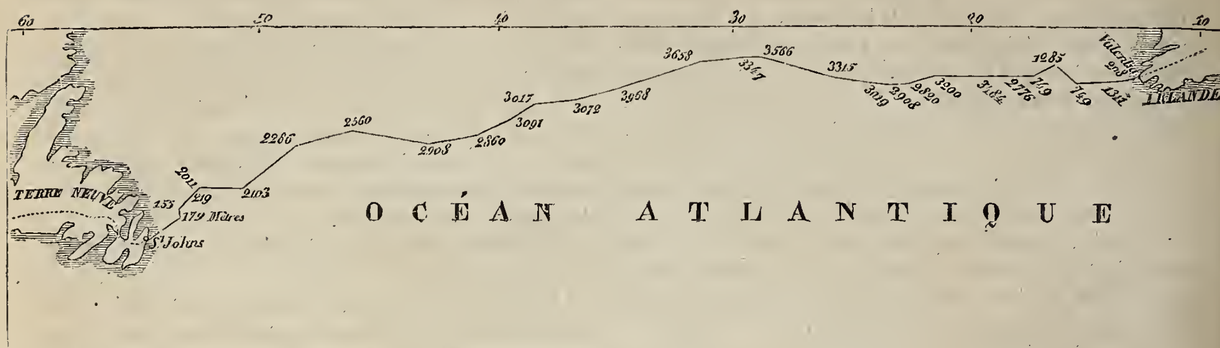
(¹) Traduit des *Mittheilungen* de Justus Perthes, 1856, n° X.

latitude, ne pussent exercer sur le câble aucune action pernicieuse une fois qu'il serait posé.

La plus grande profondeur mesurée est de 3 968 mètres (2 170 fathoms) et se trouve à peu près au milieu de l'Océan, entre Terre-Neuve et l'Irlande, c'est-à-dire par 51° 30′ de latitude nord et 32° 30′ de longitude ouest du méridien de Greenwich. La profondeur moyenne est de 2 926 mètres à 3 658 (1 600 à 2 000 fathoms).

Ce que l'on remarque de plus intéressant dans le profil du fond de la mer (fig. 2), c'est que l'Océan a la forme d'un grand fossé creusé entre des pentes escarpées à l'est et à l'ouest.

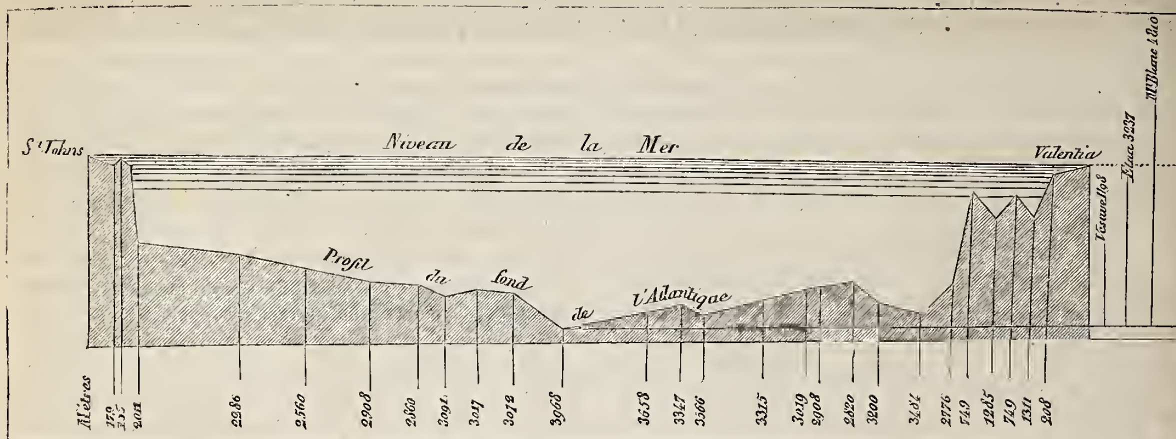
La profondeur de la mer, à partir de l'Irlande, est de 731 mètres à 1 280 (400 à 700 fathoms), jusqu'à ce que,



Ligne de sondages de l'Océan entre Terre-Neuve et l'Irlande.

à 289 kilomètres à l'ouest de la côte, elle tombe brusquement de 749 mètres à 2 776. Ensuite le fond de l'Océan offre un relief ondulé et atteint sa plus grande profondeur à 3 968 mètres. De là il remonte plus régulièrement et progressivement jusqu'à 2 011 mètres; c'est à cette profondeur, et à 161 kilomètres de la côte de Terre-Neuve, que l'on rencontre le mur occidental et abrupt du fossé, et ce mur ou talus offre des escarpements pareils à ceux que l'on rencontre à l'est.

La dimension de ce fossé, entre ses deux talus, est de 2 172 kilomètres, ce qui est à peu près la distance de Londres à Sébastopol; toute la ligne, entre Saint-Johns et Valencia, ses courbures comprises, a une longueur de 2 735 kilomètres.



Profil du fond de la mer entre Terre-Neuve et l'Irlande.

Quelques hauteurs de montagnes placées à droite de notre profil servent de terme de comparaison avec ces profondeurs de la mer. Le Vésuve, haut de 1 198 mètres, plus que triplé, n'aurait pas encore une hauteur égale à la plus grande profondeur de l'Atlantique; l'Etna (3 237 mètres) serait encore recouvert de 731 mètres d'eau; mais le mont Blanc, dont les cimes s'élèvent à 4 810 mètres, dépasserait de 842 mètres la surface des eaux. La hauteur des talus du fossé de l'Océan est égale à celle du mont Canigou.

Les sondages ont été exécutés de la manière suivante. Quand on avait mis le navire en repos, on jetait le fil de sonde qui se déroulait d'abord rapidement; mais la rapidité de la chute, qui est très-grande en commençant, diminue peu à peu, non, comme on le suppose généralement, à cause de la densité croissante de l'eau, mais parce que le fil plongeant de plus en plus, l'augmentation de frottement du fil de sonde dans l'eau ralentit sa descente. Dans les sondages les plus profonds, le fil de sonde mettait trois heures à atteindre le fond de la mer.

L'appareil de sonde était disposé de telle façon que le poids qui entraînait le fil se détachait lorsqu'il touchait le fond, de sorte que l'on n'avait plus à remonter que les appareils destinés à ramener les échantillons du fond de la mer. Le travail nécessaire pour remonter le fil de sonde aurait été très-fatigant et très-long si une petite machine à vapeur n'eût remplacé les forces de l'homme, de sorte que remonter le fil de sonde demandait moins de temps qu'il n'en fallait pour le descendre.

Ajoutons que les Américains ont commencé à sonder une seconde ligne dans l'Océan; on ne connaît pas encore les résultats de cette nouvelle exploration. Les Anglais, de leur côté, se préparent à sonder une troisième ligne.

LES PÊCHEURS NORVÉGIENS.



Pêcheurs norvégiens sur le lac Miœssen. — Dessin de Morin, d'après Tidemann.

La pêche est l'une des ressources essentielles d'une grande partie des habitants de la Norvége, et, dans plusieurs provinces, une de leurs conditions d'existence; car cette grande et imposante contrée s'étend jusqu'aux derniers confins du Nord. Elle se déroule en une sorte de demi-cercle, depuis le 58e jusqu'au 71e degré de latitude. Si, dans ses districts méridionaux, le laboureur parvient encore à récolter des céréales et des légumes, plus loin, comme le fils des Alpes dont parle le poëte Goldsmith, il n'arrache qu'avec peine de maigres épis d'un sol cruel.

Plus loin, ce rude travail est complétement inutile. Plus loin, il n'y a plus ni forêts, ni végétation. La terre nue, aride, est, pendant six mois de l'année, ensevelie sous des amas de neige, dans les ténèbres des longues nuits, et, en été, ne se revêt que d'un chétif gazon.

Cependant, jusqu'à ces froides extrémités, et jusque dans les îles norvégiennes disséminées le long des côtes de l'océan Glacial, il y a des foyers de famille, des habitations humaines, car Dieu a donné à l'homme le privilége de pouvoir s'acclimater dans toutes les régions et supporter toutes les températures. A chaque peuplade établie sur le sol le plus aride, il réserve un aliment : aux tribus des déserts de sable, les fruits de l'oasis, les grappes nutritives des dattiers; aux insulaires des mers du Sud, l'arbre à pain; aux Groënlandais, le phoque; aux Lapons, le renne; aux paysans du Nord, la pêche qui se fait à certaines époques, en pleine mer, et se poursuit constamment dans les fleuves, les lacs et les rivières.

La pêche des îles Lofodden, situées au 68e degré de latitude, à une vingtaine de lieues de distance de la côte norvégienne, est renommée dans toute l'Europe. Quelle pêche courageuse et terrible! Elle a lieu deux fois par an, en été et en hiver; cette dernière est la principale. Au mois de janvier ou de février, des centaines, des milliers de pêcheurs se réunissent autour de ce sinistre et effrayant archipel, et y restent ordinairement jusqu'au mois d'avril. Rien qu'à voir ces cabanes en bois qui les abritent à peine contre le froid, ce sol nu où ils reposent avec leurs habits humides, on éprouve un profond sentiment de pitié. C'est là pourtant, dit un voyageur, qu'ils restent trois mois, au milieu de l'hiver, loin de leurs familles, pauvrement vêtus et pauvrement nourris, couchés la nuit dans la boue, et s'en allant le jour, par une brume épaisse, par les vents orageux, tirer leurs filets hors d'une eau glacée. La malpropreté inévitable, l'humidité des vêtements, la mauvaise nourriture, engendrent parmi eux des maladies graves dont ils ne guérissent presque jamais : c'est la gale, la lèpre, l'éléphantiasis, et surtout le scorbut.

Mais toutes les pêches de Norvége ne ressemblent point à celle-ci. Il en est qui, par le lieu où elles se font, par le soleil qui les éclaire, par la gaieté qui les anime, rappellent quelques-unes des plus riantes scènes de la Suisse, et parfois même des contrées méridionales de l'Europe. Telle est celle des fleuves intérieurs et des lacs pittoresques de la Norvége, notamment du lac Miœssen, représenté dans notre gravure.

Le Miœssen, situé dans le district de Hedemarken, est l'un des plus beaux, l'un des plus grands lacs de l'ancien royaume d'Olaf. Sa longueur est de 62 kilomètres; sa largeur, très-resserrée sur certains points, s'étend en d'autres

endroits sur un espace de 24 kilomètres. Le Lougen, le Glommen, y déversent leurs ondes limpides, et l'on n'y trouve pas moins de quatorze espèces différentes de poissons, toutes très-succulentes. Le district dans lequel miroite ce vaste lac est occupé par une population active et industrieuse; des fabriques de verre s'élèvent le long de l'eau; la fumée du feu de forge tourbillonne au-dessus des bois, et le bruit de la scierie attire les regards au fond des ravins. Le pays est varié et pittoresque, entrecoupé de forêts de bouleaux et de sapins, de pâturages et de champs ensemencés. Tantôt une vallée s'ouvre entre les coteaux, pareille aux jolies vallées de la Suisse, et tournoie au loin, traversée par un ruisseau d'argent; tantôt des masses de roc, revêtues de quelques plantes chétives, se dressent fièrement au bord du chemin; tantôt, enfin, les collines chargées d'arbres descendent jusqu'aux bords du lac, et les bouleaux laissent flotter dans son onde leurs longues branches couvertes d'une fraîche verdure.

C'est sur ce lac charmant qu'une heureuse famille vient de faire, par ces purs jours d'été, une joyeuse excursion. Dès le matin, elle a quitté sa demeure agreste pour se promener sur l'onde azurée, en jetant çà et là sa ligne et ses filets. Elle retourne vers son foyer en rapportant une complète provision de perches argentées, de truites frétillantes, destinées sans doute à une fête traditionnelle, peut-être à un solennel festin de fiançailles. A ses yeux apparaît la paisible maison du coteau, entourée de pyramides de sapins, ombragée par les bouleaux; et voyez comme tous les personnages qui figurent dans ce tableau norvégien ont, selon leur âge et leur situation, une physionomie distincte. Tandis que le jeune homme qui a dirigé l'embarcation achève de tirer, à l'aide de ses frères, son dernier butin aquatique, la mère de famille se dresse sur la nacelle, inquiète de ce qui s'est passé en son absence à son foyer qu'elle déserte si rarement, impatiente d'y rentrer. Près d'elle est la jeune fille qui bientôt se dévouera aussi à cette grave mission de la femme, à ces devoirs du foyer domestique, mais qui, en ce moment, le cœur livré aux plus douces émotions de la vie, semble écouter, rêveuse, dans le soufle léger de la brise, dans le clapotement des eaux, la voix caressante de celui qui, dans les veillées de l'hiver dernier, lui a murmuré de tendres paroles, et auquel elle a fait une sainte promesse. Derrière elle sont ses sœurs, pour qui viendra aussi quelque jour cette fête du mariage; à présent, dans l'ignorance de leur âge, dans le calme de leurs pensées, elles ne songent qu'à jouir d'une agréable excursion, et emploient gaiement leurs forces à faire tourner les avirons. Derrière elles est leur petit frère, trop faible encore pour prendre la rame; il se laisse conduire dans sa joyeuse insouciance, et se complaît à regarder le magique miroir des eaux.

Cette image d'une pêche sur le lac Miœssen, cette famille entière réunie sur une même barque, au sein d'une poétique nature, n'est-ce pas un séduisant tableau de la vie humaine, de la vie à ses différentes époques et dans ses diverses sensations? Heureuse, heureuse la vie qui s'écoule ainsi sous le ciel natal, en un développement graduel de naïves et chastes pensées, en un cercle fidèle d'affections, et qui, après la journée du labeur, rentre au foyer domestique avec le fruit du travail et la paix du cœur!

POISSONS MARCHEURS.

Il y a, dans les étangs et les rivières de Siam, trois espèces de poissons qui peuvent marcher dans les herbes pourvu qu'elles soient mouillées, et faire ainsi un trajet d'une lieue et plus. Une certaine année, la grande chaleur avait desséché tous les étangs des environs de Juthia; ensuite il tomba une pluie torrentielle pendant la nuit; le lendemain, étant allé dans la campagne, quel ne fut pas mon étonnement de voir les étangs presque pleins et un grand nombre de poissons qui sautaient! — « D'où sont donc venus ces poissons? demandai-je à un laboureur; hier il n'y en avait pas un. » — Alors il m'expliqua comment ils étaient sortis des herbes et venus dans les étangs à la faveur de la pluie. En 1831, le poisson étant à vil prix, l'évêque de Siam crut bien faire en achetant une provision de poissons vivants pour son séminaire; il en lâcha cinquante quintaux dans ses étangs; mais, dans l'intervalle de moins d'un mois, les neuf dixièmes s'étaient sauvés à la faveur d'une pluie qui survint pendant la nuit. Ces trois espèces de poissons fuyards s'appellent *pla-xon*, *pla-duck*, et *pla-mo*. Le pla-xon est un poisson vorace, gros comme une carpe; salé et séché au soleil, il se garde toute l'année; il est tellement abondant, qu'on l'exporte en Chine, à Singapore et à Java; il est considéré comme une nourriture très-saine et très-convenable dans presque toutes les maladies (¹).

Qu'est-ce que la vérité? disait Pilate ironiquement et sans vouloir attendre la réponse. On ne voit que trop de gens qui se plaisent dans une sorte d'étourdissement, et qui, regardant comme un esclavage la nécessité d'avoir des opinions et des principes fixes, veulent posséder une entière liberté dans leurs pensées ainsi que dans leurs actions. BACON.

SOUVENIRS DE VALENTIN.

Suite. — Voy. p. 22.

PIERRE LE SELLIER.

C'est vers la fin de cette année que Pierre le sellier vint travailler chez nous pour la première fois. Et dès lors combien de temps ne l'ai-je pas vu, ce pauvre Pierre! Il n'eut, je crois, jamais son pareil pour l'exactitude, mais aussi pour la lenteur et la minutie. On ne voyait jamais, avec lui, la fin d'un ouvrage; il fallait le lui arracher des mains, quoiqu'il assurât avec des cris qu'il y avait encore à faire ceci et cela.

Tout changement de situation lui était si antipathique qu'il ne pouvait se résoudre à quitter son travail même pour se mettre à table. Il laissait régulièrement refroidir sa soupe, et ne commençait à manger qu'au moment où tout le monde était près de finir; mais aussi ses repas se prolongeaient indéfiniment, comme tout le reste.

Il était Allemand; selon toutes les apparences, il ne fut jamais marié, quoique ses réponses sur ce point ne fussent pas claires : il était naturellement mystérieux. Il ne disait pas non plus si la Saxe, la Hesse ou le Hanovre, était sa patrie. Il avait vécu dans ces divers pays; mais il ne s'expliquait pas plus clairement sur son origine que sur son état civil. Il n'avait plus de parents.

Au reste, il était sobre, économe, rangé; tout le monde était persuadé qu'il amassait de l'argent. Personne ne sut jamais mieux tirer parti de la moindre bagatelle; un os, un chiffon, un clou, il ne laissait rien perdre. Il jugeait avec raison le cuir une matière bien plus tenace et plus persistante que les meilleures étoffes, et il avait eu soin de doubler de cuir son unique pantalon, à toutes les places particulièrement menacées par le frottement chez une personne sédentaire: aussi était-il curieux à voir, ce pauvre Pierre, quand il avait ôté ses habits et qu'il se montrait debout.

(¹) *Description du royaume Thai ou Siam*, par Mgr Pallegoix. Voyez une note sur un poisson grimpeur de l'Asie, le Sennaal, dans notre tome II des *Voyageurs anciens et modernes*, page 108.

Un trait singulier de son caractère, c'est qu'on ne pouvait jamais le décider à donner le compte de ses journées.

— Pli tard ! pli tard ! disait-il, ça presse pas.

Chacun prédisait à ses pratiques qu'elles auraient à payer un jour ces retards avec usure. Hélas! le pauvre Pierre a fini par mourir sans réclamer aucune note, sans rien laisser par écrit, et sans qu'aucun héritier se soit jamais présenté en son nom. Il lui suffisait de vivre, d'être bien reçu dans les maisons pour lesquelles il travaillait, et de recevoir quelques vieux habits de temps en temps, ou quelques provisions pour les jours, très-rares, où il mangeait chez lui.

Au reste, c'était un véritable ami des enfants; patience, complaisance, gaieté même, il avait tout. Il m'apprenait de petites chansons allemandes; me contait des histoires de la Forêt-Noire; me fabriqua, pour mon petit traîneau, un coussin de cuir qui devait être bien cousu, car il y consacra deux journées entières. En récompense de ces services, je lui faisais toutes les petites niches que je pouvais. Il est vrai qu'il les prenait de telle sorte qu'il paraissait s'en amuser autant que moi; comme, par exemple, le jour que j'attachai sournoisement sa queue, la dernière queue que j'aie vue, à la chaise sur laquelle il travaillait. Quelle scène, lorsqu'il se leva brusquement, contre son habitude, et que la queue entraîna la chaise! Mes camarades appréciaient si bien le débonnaire et commode Pierre que, si je les invitais à venir me voir, ils me disaient d'abord : « Pierre y sera-t-il ? »

Un jour, il y eut à la ville une alerte de feu; Pierre travaillait chez nous. Il avait son logement à la ville, et justement du côté où s'élevait la colonne de fumée. Nous courons l'avertir dans la remise, où il était à l'ouvrage. Nous le trouvons tout couvert et tout embarrassé d'un harnais qu'il réparait pour la vingtième fois peut-être.

— Pierre, il y a du feu en ville. On sonne.

— *Potz ! Potz !*

— C'est du côté de chez vous. Nous voyons une grosse fumée.

— *Potz tausend !*

— Courez donc.

— J'y vais.

Nous ne doutons pas qu'il ne parte à l'instant même, et, le feu prenant des proportions menaçantes, nous oublions maître Pierre, les uns pour aller au secours, les autres pour observer. L'incendie parcourt lentement toutes ses phases; il s'anime, il augmente, puis il diminue et s'apaise enfin. Il s'était bien écoulé quatre heures. Les personnes qui étaient restées à la maison attendaient les autres avec anxiété. Enfin nous voyons revenir mon père avec nos valets.

— C'est fini, dit mon père. Grâce au ciel, personne n'a péri.

— Eh bien, dit Ferdinand, maître Pierre l'a échappé belle.

— Comment? est-il blessé ?

— Blessé! on ne l'a pas vu seulement.

— Alors, que voulez vous-dire ?

— Que sans nous son mobilier était perdu.

— Et il n'était pas là ?

— Je gage, dit mon père, qu'il n'a pas quitté son ouvrage !

Nous courons à la remise, où nous trouvons maître Pierre enharnaché du collier pour travailler à certaines parties plus commodément.

— Quel homme! dit mon père.

Maman le grondait, et lui, arrêtant son aiguille et levant les yeux, au milieu de toutes ses courroies, avait l'air du lion pris au filet, dans les Fables d'Ésope. Mais il était moins agité.

— Ah çà, dit Ferdinand, c'était la maison voisine qui brûlait.

— *Potz !*

— Et l'on déméublait à la hâte celle où vous avez votre logement. Pour avoir plus tôt fait, les impatients allaient tout jeter par la fenêtre.

— *Potz !*

— Georges et moi, nous avons empêché ça.

— *Dank !* (Merci.)

— Et nous avons tout emporté chez votre amie, M[me] Grobet.

— Bon! bon! le coffre aussi ?

— Le coffre d'abord.

— Et l'armoire ?

— Oui, l'armoire et les deux chaises.

— Bon ! bon ! et le lit ?

— Avec paillasse, matelas et couverture.

— Bon ! *Dank ! dank !...* Je verrai ce soir.

Là-dessus, il se remit tranquillement à l'ouvrage.

— Pour la beauté du fait, dit mon père, il ne faut pas le déranger. Je ne vis jamais rien de pareil. L'homme heureux!

Voilà l'histoire, avec tous les détails que j'ai recueillis plus tard, pour l'avoir entendu conter maintes fois. Cependant cette journée s'était gravée dans ma mémoire, et le calme de Pierre avait dû me frapper au milieu de l'émotion générale.

La suite à une autre livraison.

LE TRIANON DE PORCELAINE.

Dans nos précédentes études sur Versailles (t. V, p. 177, et t. XV, p. 186), nous avons eu occasion de mentionner le premier palais de Trianon, que Saint-Simon appelle « d'abord maison de porcelaine à aller faire des collations, agrandie après pour y pouvoir coucher; enfin palais de marbre, de jaspe et de porphyre, avec des jardins délicieux. » Nous voulons aujourd'hui faire connaître avec plus de détails ce Trianon de porcelaine, dont la durée fut plus courte encore que celle de la ménagerie à laquelle il faisait pendant, et que nous avons décrite (t. XIII, p. 404). C'est en 1663 et 1665 que Louis XIV fit l'acquisition des fiefs et fermes d'un petit village qui, dès le douzième siècle, était désigné sous le nom de *Triarnum*, et qui appartenait aux religieux de l'abbaye de Sainte-Geneviève de Paris, pour en enclaver les terres dans le parc de Versailles. Le village de Trianon disparut en 1669, mais en laissant son nom d'abord aux trois palais qui s'élevèrent successivement sur son emplacement, puis, par analogie, aux édifices du même genre placés à l'extrémité des grands parcs. « Le Trianon de Versailles, dit *le Mercure galant* de 1672, avoit fait naître à tous les particuliers le désir d'en avoir. Presque tous les grands seigneurs qui avoient des maisons de campagne en avoient fait bâtir dans leur parc, et les particuliers au bout de leurs jardins. Les bourgeois qui vouloient épargner la dépense de ces petits bâtiments avoient fait habiller des masures en Trianon, ou du moins quelque cabinet de leur maison ou quelque guérite. »

Les premières constructions élevées sur l'emplacement du village de Trianon se ressentirent du goût que les relations des missionnaires sur la Chine et sur l'Inde avaient fait naître à cette époque. Les laques, les porcelaines, les étoffes et les peintures chinoises, étaient alors recherchés avec ardeur; la fameuse tour de porcelaine, située près de Nankin, passait pour la huitième merveille du monde; l'architecte Dorbay dut se conformer à la mode régnante en construisant le palais de Trianon, et, à défaut de porcelaine, la faïence et le stuc furent employés à le décorer. « Ce palais, dit Félibien, fut regardé d'abord par tout le monde comme un enchantement; car, n'ayant été commencé qu'à la fin de l'hiver, il se trouva fait au printemps,

comme s'il fût sorti de terre avec ses jardins remplis de fleurs, d'orangers et d'arbrisseaux verts. » La grille d'entrée, ornée du chiffre du roi surmonté de la couronne de France, se trouvait au milieu d'un enfoncement en forme de demi-ovale. De chaque côté de la grille royale, et en avant, étaient les portes de service, flanquées de deux petits pavillons dont la décoration rappelait celle des pagodes chinoises; ces pavillons étaient destinés aux portiers et aux gardes du corps. Plus loin, deux autres pavillons latéraux pour les grands officiers de la couronne et pour les courtisans ; enfin, au fond de la cour principale, le château, composé d'un seul étage avec deux portes donnant sur les jardins. Les murailles de ces bâtiments étaient revêtues de plaques de faïence blanche à dessins de couleur bleue, imitant la porcelaine; les corniches et les entablements étaient chargés de vases de faïence, également blancs et bleus, remplis de fleurs et d'arbustes. Le château principalement, surmonté d'un comble très-élevé, était surchargé d'une quantité de vases de diverses dimensions disposés de degré en degré jusqu'au faîte de l'édifice. Ces vases étaient entremêlés de sculptures faites par Lehongre, Masson, Legros, Mazeline et Houzeau; elles représentaient des Amours chassant, des animaux, des oiseaux, et elles étaient coloriées et dorées à l'imitation des sculptures chinoises.



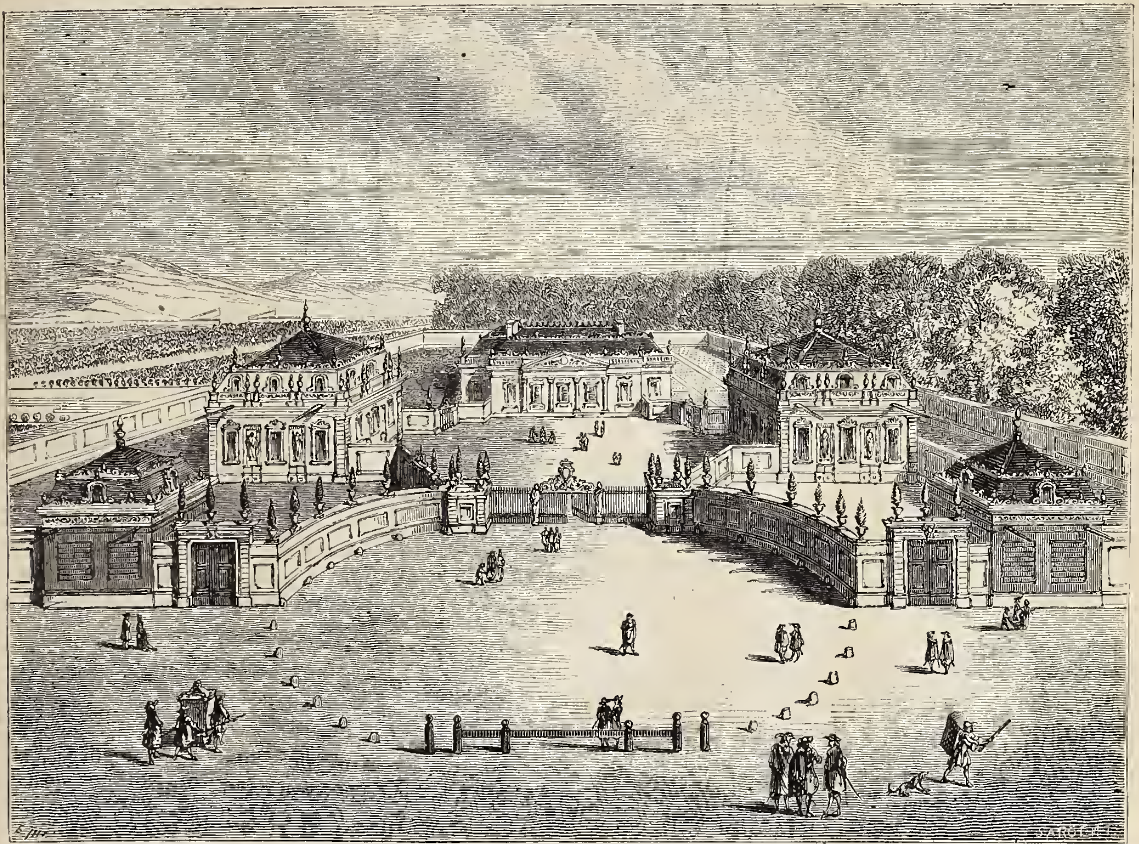
Un des panneaux de stuc qui ornaient le Trianon de porcelaine, à Versailles.

L'intérieur du château, composé seulement d'un vestibule, d'un salon et de deux petits appartements pour le roi et pour la reine, était aussi, suivant l'expression de Félibien, « travaillé à la manière des ouvrages qui viennent de la Chine. » Le sol était pavé de carreaux de faïence; les soubassements des lambris en étaient également revêtus. Des panneaux de stuc très-blanc et très-poli, sur lesquels étaient peints à fresque des paysages, des fabriques, des oiseaux et des fleurs, alternaient avec des glaces d'une grandeur inusitée à cette époque. Les tentures et le mobilier étaient dans le même goût. Les corniches et les plafonds étaient aussi ornés de figures d'azur sur fond blanc, et cette mode commençait à remplacer celle des plafonds peints et dorés des appartements de Versailles, comme le constate encore *le Mercure* de 1672 : « On ne fait plus, dit-il, de si grandes dépenses en plafonds, et l'on peint aujourd'hui les appartements neufs de trois manières : la première est de les faire peindre en marbre; la seconde est

d'y faire mettre une couleur blanche avec des filets d'or seulement; et la troisième, de les peindre en bleu et blanc, à la manière de Trianon. »

Dans les jardins, les bassins d'où jaillissaient les jets d'eau, les vases de fleurs, les caisses d'orangers, imitaient par leurs formes et leurs couleurs les porcelaines chinoises. Une autre singularité de ces jardins était une immense serre en charpente, véritable jardin d'hiver dans lequel les orangers, les citronniers et les grenadiers poussaient en pleine terre, entourés de palissades de myrtes et de jasmins, et où le jardinier Lebouteux avait réuni, sous la direction de la Quintinie, des fleurs de toutes saisons. Colbert, qui, comme on le sait, descendait dans les plus petits détails, écrivait, en 1674, dans un règlement sur les bâtiments du roi : « Visiter souvent Trianon; voir que Lebouteux ait des fleurs pour le roi pendant tout l'hiver; qu'il ait le nombre de garçons auquel il est obligé, et le presser d'achever tous les ouvrages de l'hiver. Il faut me rendre compte toutes les semaines des fleurs qu'il aura. »

Tel était ce Trianon de porcelaine, construit en 1670 et détruit en 1687 pour faire place au palais qu'on nomme aujourd'hui le Grand-Trianon. Que reste-t-il de cette fantaisie chinoise dont la maçonnerie seule avait coûté 155 600 livres? Quelques vues gravées, quelques panneaux de stuc mutilés, quelques vases de faïence disséminés dans les jardins particuliers de Versailles et des environs, quelques carreaux de faïence recueillis par la bibliothèque de la ville de Versailles et par le musée céramique de Sèvres.



Le Trianon de porcelaine, à Versailles, construit en 1670, détruit en 1687. — D'après une ancienne estampe.

Le panneau de stuc que nous donnons, d'après un fragment conservé au palais de Versailles, peut donner une idée du goût qui avait présidé à la décoration de ce petit palais. Un renseignement curieux qui nous est fourni par les comptes des bâtiments du roi, en 1670, c'est que les stucs de Trianon étaient faits par des religieux de Charenton appartenant à l'ordre des Carmes déchaussés, et que les vases et carreaux de faïence étaient fournis par des fabriques de la ville de Lisieux.

UNE MONTRE SOLAIRE.

Suite. — Voy. p. 63.

Après l'étude que nous avons faite, il est impossible de ne pas remarquer avec quelle simplicité de moyens l'inventeur de la montre solaire est arrivé à son but. Tandis que les astronomes, mettant à profit les travaux des générations qui les ont précédés, ont combiné des éléments nombreux pour tracer les cadrans qui marquent le temps au moyen du soleil; tandis qu'usant avec largesse des richesses que l'industrie leur fournissait, ils ont compliqué mille et mille fois les procédés qui leur permettaient le dessin des lignes indicatrices des heures; tandis qu'aujourd'hui ils réclament, pour exécuter leurs opérations, équerres, niveaux, rapporteurs, cercles gradués, instruments de toute sorte, l'inventeur de la montre solaire, trop pauvre peut-être et de science et d'argent, met en application un des faits les plus vulgaires, et, sans autres richesses qu'une longue patience et une imagination féconde, il arrive à marquer d'un trait sûr l'heure du jour, il crée presque avec rien un instrument que les moins heureux seront assez riches pour posséder, et que les plus ignorants seront assez

habiles pour construire. Plus nous y réfléchissons, plus notre conviction s'établit que la montre solaire des Pyrénées n'est pas l'œuvre d'un savant : c'est une œuvre originale qui ne repose sur aucune donnée scientifique qui ait précédé. Peut-être est-ce l'œuvre d'un pâtre industrieux.

Quoi qu'il en soit de l'inventeur et de l'état de ses connaissances, il ne faut pas se méprendre : si la science n'a pas présidé à l'invention, elle a, malgré tout, une part directe à revendiquer; de plus, elle peut fournir ses moyens pour l'amélioration de l'œuvre.

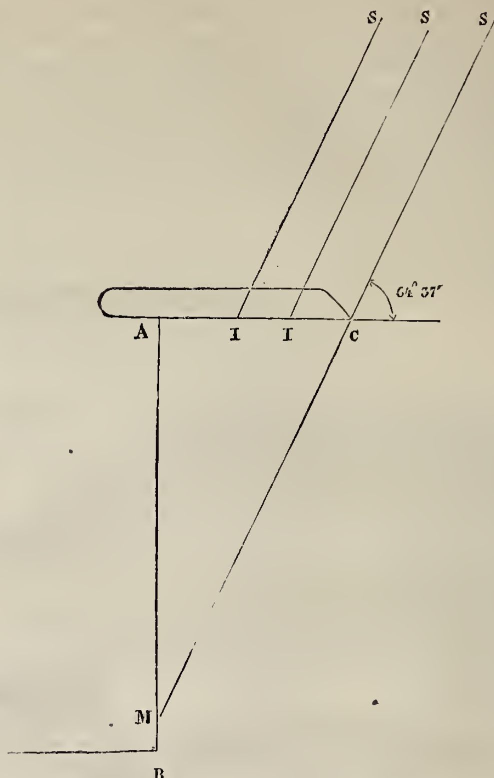
La part que la science revendique, c'est l'ensemble des données sur lesquelles repose la division du temps. Ce n'est que par le travail des astronomes qu'on est arrivé à composer tous les jours d'intervalles de temps identiques, quoique les jours mesurés par le soleil ne soient pas égaux. Il a fallu bien des observations, bien des calculs, pour former cette année civile qui, par des irrégularités méthodiques (années bissextiles), amène les mêmes époques au moment où le soleil retrouve la même place dans le ciel. L'horloge et le calendrier, l'un, tableau permanent de la marche du soleil pendant le cours de l'année, l'autre, indicateur mobile de ses mouvements dans l'intervalle de chaque jour, sont donc en quelque sorte un résumé pratique des observations faites sur le soleil. En les consultant, nous avons consulté, pour ainsi dire, les registres des astronomes : nous avons fait œuvre de leurs découvertes.

Cette intervention de la science dans notre tracé n'est jusqu'ici que très-lointaine, mais elle peut devenir plus directe. Aujourd'hui, en effet, les connaissances sur le mouvement des astres sont arrivées à un tel état que l'on peut annoncer sans erreur la position du soleil sur la voûte céleste, à quelque époque que ce soit. Au moment où j'écris ces mots, par exemple, des nuages épais couvrent le ciel et laissent tamiser à peine quelque lumière; je puis cependant indiquer avec certitude le point où le soleil se trouve, je puis diriger une lunette et être sûr de la pointer vers cet astre, aussi sûr que si l'astre était découvert. Si une éclaircie subite le fait apparaître, il ne manquera pas de se trouver là où je l'ai visé. Il y a mieux : il est possible, il est même facile, de fixer d'avance la lunette dans la direction où se trouvera le soleil dans quelques heures, dans quelques mois, ou même au bout d'un nombre quelconque d'années. On peut dès aujourd'hui pointer une lunette là où le soleil doit se trouver, à sept heures du matin, le 1er juillet de l'an 2000, et, pourvu que rien ne la dérange, l'œil d'un observateur pourra constater l'exactitude de la prédiction.

Grâce aux tables du soleil dressées par les astronomes, nous pourrons donc, dans toute opération qui exige la connaissance de la position de cet astre, nous dispenser de consulter le soleil lui-même : nous consulterons les tables. C'est ce que nous allons faire pour construire la montre solaire. Nous n'aurons pas à patienter six mois pour réaliser la construction complète, comme il était nécessaire dans le mode que nous avons indiqué précédemment : en quelques heures, l'instrument sera terminé.

Pour nous faire bien comprendre, citons un exemple. Nous trouvons dans les tables qu'à Paris, le 20 juin, le soleil est élevé au-dessus de l'horizon de 64° 37′ à l'heure de midi. Cela signifie que si nous traçons une ligne horizontale AC, dirigée vers le point du ciel où le soleil se trouve à midi, les rayons frapperont cette ligne suivant des lignes SI, faisant avec AC un angle de 64° 37′. Par conséquent, si AC est la longueur du style de notre montre solaire, et si la perpendiculaire AB représente la ligne du 20 juin, l'ombre de AC sur AB se déterminera en tirant SCM, qui fait avec AC un angle de 64° 37′. Le point M, où SCM rencontre AB, est le point où l'extrémité de l'ombre touchera AB ; c'est le point que nous marquerons midi.

La même construction est facile à reporter sur toutes les lignes des jours et pour toutes les heures. C'est elle qui nous



a servi à dessiner le cadran dont nous avons donné la figure ; c'est elle que l'on fera bien d'employer s'il s'agit de tracer un cadran pour une localité située plus près du nord ou du sud que Paris ; car, ne l'oublions pas, le cadran que nous avons donné ne peut servir que pour les pays situés sur la même latitude que Paris. L'employer dans d'autres contrées conduirait à de graves erreurs.

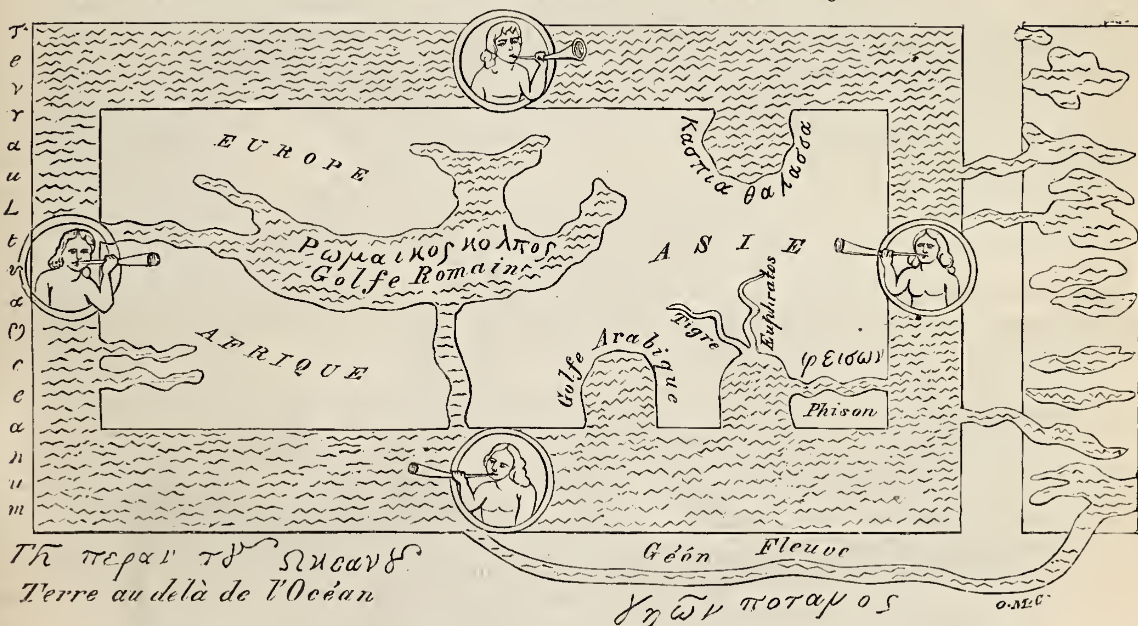
Toute chose qui tend à nous émanciper d'une règle extérieure, sans ajouter à notre puissance de gouvernement intérieur, est mauvaise et dangereuse. GŒTHE.

LE PARADIS TERRESTRE.

Christophe Colomb, dans son troisième voyage, où il découvrit pour la première fois le continent américain, fut persuadé, non pas seulement qu'il était arrivé à l'extrémité de l'Asie, mais encore qu'il ne pouvait pas être très-éloigné du Paradis terrestre. L'Orénoque lui paraissait devoir être l'un des quatre grands fleuves qui, selon la tradition, descendaient du jardin habité par nos premiers parents. Voici comment il s'exprime à ce sujet dans sa lettre aux monarques espagnols datée d'Haïti (octobre 1498) : « Les saintes Écritures attestent que le Seigneur créa le Paradis et y plaça l'arbre de la vie, et en fit sortir les quatre plus grands fleuves de l'univers, le Gange de l'Inde, le Tigre, l'Euphrate... (s'éloignant des montagnes pour former la Mésopotamie et se terminer en Perse), et le Nil qui naît en Éthiopie et va à la mer d'Alexandre. Je ne trouve ni n'ai jamais trouvé dans les livres des Latins ou des Grecs quelque chose de prouvé sur le site de ce Paradis terrestre : je ne vois rien de certain non plus dans les mappemondes. Quelques-uns le placèrent là où sont les sources

du Nil, en Éthiopie ; mais les voyageurs qui ont parcouru ces terres n'ont trouvé, ni dans la douceur du climat, ni dans la hauteur du site vers le ciel, rien qui puisse faire présumer que le Paradis est là, et que les eaux du déluge aient pu y parvenir pour le couvrir. Plusieurs païens ont disserté pour établir qu'il était dans les îles Fortunées, qui sont les Canaries... Saint Isidore, Beda et Strabon (¹), saint Ambroise, Scot et tous les théologiens judicieux, affirment d'un commun accord que le Paradis est en Orient... C'est de là que peut venir cette énorme quantité d'eaux (²), bien que leur cours soit extrêmement long ; et ces eaux (du Paradis) arrivent là où je suis, et y forment un lac. Il y a de grands indices (du voisinage) du Paradis terrestre, car le site est entièrement conforme à l'opinion de ces saints et judicieux théologiens... Le climat est d'une douceur admirable. »

Le savant Letronne lut, en 1826, à l'Académie des inscriptions et belles lettres, un mémoire sur ce que les pères de l'Église croyaient relativement à la situation du Paradis terrestre. Joseph et les premiers Pères grecs le plaçaient vers les sources de l'Indus et du Gange ; mais si le Paradis était en effet situé dans cette partie du continent asiatique, comment n'y était-on jamais parvenu? comment aucun voyageur n'en avait-il entendu parler? Il fallait supposer que Dieu n'avait pas voulu qu'on vît le Paradis depuis le déluge. Cette réponse ne paraissait pas satisfaisante à tout le monde. Alors on imagina que le Paradis pouvait être situé beaucoup plus loin à l'orient, de l'autre côté de l'océan Indien, dans une partie inconnue et opposée à l'Inde et au pays de Tsina (la Chine). Saint Clément de Rome, Saint Basile, Tatien, Constantin d'Antioche, Jornandès, Beda le Vénérable et beaucoup d'autres, étaient



Le Monde, d'après une miniature de Cosmas, moine égyptien du sixième siècle (³).

d'opinion, comme l'avait été Cosmas, qu'il existait un océan impossible à traverser, au delà duquel il y avait d'autres mondes.

Christophe Colomb suivait donc l'opinion des Pères de l'Église qui plaçaient le Paradis à l'orient de la terre habitable.

On ne saurait penser sans étonnement à tout ce qu'il y avait encore de ténèbres semblables dans la science lorsque ce grand homme parut sur la scène du monde, ni à la rapidité avec laquelle toute cette obscurité et tout ce vague des idées se dissipèrent presque aussitôt après ses prodigieuses découvertes. A peine un demi-siècle s'était-il écoulé depuis sa mort, que toutes les fables géographiques du moyen âge n'excitaient plus que des sourires d'incrédulité, tandis que de son vivant l'opinion universelle n'était guère plus avancée qu'au temps du fameux chevalier Jean de Mandeville, qui écrivait gravement ces lignes :

« Le premier (des quatre fleuves du Paradis) a nom Phison ou Ganges (⁴), c'est tout un, et court parmi l'Inde. En laquelle rivière il y a moult de pierres précieuses et moult de bois d'aloès et de gravelles d'or. Et l'autre a nom Nilus ou Gihon *(Ghion, géon)*, qui va par l'Ethiopie, puis par l'Egypte ; et l'autre Tigris, qui court par l'Assyrie et par l'Arménie la grande. Et l'autre a nom Euphrate, qui court aussi par la Médie, par l'Arménie et par la Persie. Et dit-on par delà que toutes les eaux douces du monde dessus et dessous prennent la naissance de cette fontaine. Et de cette fontaine toutes se continuent et sortent. La première rivière a nom Phison, c'est-à-dire, en leur langage, assemblée ; car maintes autres rivières s'y assemblent et se jettent dans cette rivière. Et quelques-uns l'appellent Ganges à cause d'un roi qui fut en Inde et avoit nom Gangaras. Car elle couroit parmi sa terre. Et cette rivière est en quelques lieux claire, en quelques lieux trouble ; en

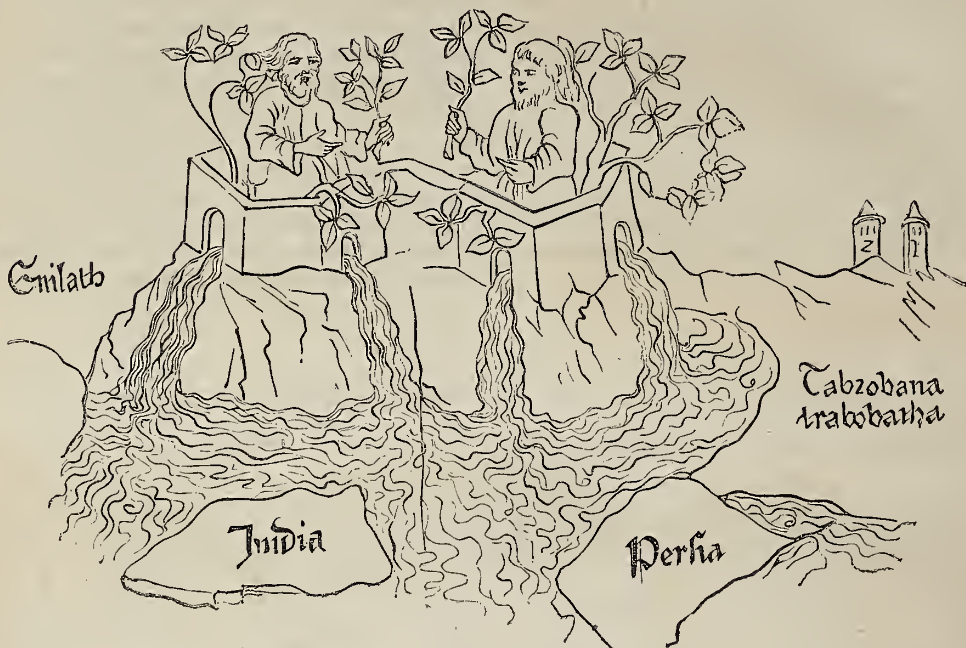
(¹) Si l'on veut étudier un peu plus attentivement ce sujet, on aura recours au mémoire de Letronne indiqué plus loin, et à l'*Histoire de la géographie du nouveau continent*, par de Humboldt, t. III.

(²) Bouches occidentales de l'Orénoque.

(³) Voy. une autre carte du même auteur, dans notre tome II des *Voyageurs anciens et modernes*, p. 11.

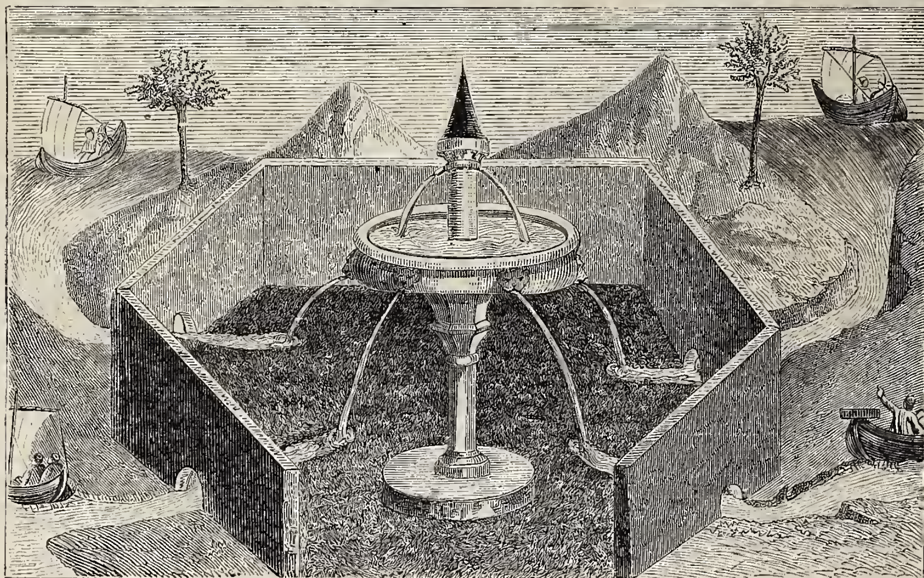
(⁴) Le Phison était le Danube, suivant Severianus de Gabala et l'historien Léon Diacre.

aucuns lieux chaude, en aucuns lieux froide. La seconde rivière est Nilus ou Gyon, et Gyon en langage d'Éthiopie veut dire trouble. La tierce rivière a nom Tigris, qui veut dire en leur langage tête courant, car elle court plus tôt que nulle autre. Et aussi appelle-t-on une bête Tigris parce qu'elle est tête courant. Et la quarte rivière a nom Euphrate, c'est-à-dire bien portant, car il y croît moult de biens. Et sachez que nul homme mortel ne pourroit aller



Les quatre Fleuves du Paradis terrestre, d'après la Mappemonde du *Rudimentum*.

ni approcher ce Paradis. Car par terre, nul n'y pourroit aller à cause des bêtes sauvages qui sont aux déserts, et à cause des montagnes et des rochers où nul ne pourroit passer, et pour les lieux ténébreux qui y sont nombreux ;



Les quatre grands Fleuves du Paradis terrestre. — Miniature du *Livre des Merveilles*, Relation de Mandeville.

et par les rivières nul n'y pourroit aller ; car l'eau coule si roidement parce qu'elle vient à de si grandes ondées que nulle nef ne pourroit naviguer à l'encontre. Et l'eau est si rapide et même si grand bruit et si grande tempête, que l'un ne pourroit ouïr l'autre si haut qu'il pût parler. Et ainsi de grands seigneurs et de grande volonté ont essayé plusieurs fois d'aller par cette rivière vers Paradis, et en grande compagnie. Mais jamais ils ne purent exploiter leur voie. Au contraire plusieurs moururent de fatigue, en nageant contre les ondes de l'eau. Et plusieurs autres devinrent aveugles, plusieurs devinrent sourds par le bruit de l'eau. Et plusieurs furent suffoqués et perdus dans les ondes. Si bien que nul homme mortel ne pouvoit approcher si ce n'est par la spéciale grâce de Dieu. En sorte que de celui je ne sais plus ni dire, ni deviser. Et pour ce je m'en tairai enfin et je m'en retournerai à ce que j'ai vu. »

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

LES BAINS DE GASTEIN,

EN AUTRICHE.



Vue de Wilbad-Gastein. — Dessin de Freeman.

Un cerf blessé, fuyant les dents cruelles de la meute, se précipite éperdu dans les eaux de Gastein. Les chasseurs accourent triomphants : il est pris! il est mort! — O miracle, le cerf s'élance sur l'autre rivage, délassé, régénéré, guéri de sa blessure, plus vigoureux, plus agile, et il disparaît bientôt dans la profondeur des bois.

Ce fut ainsi que l'on découvrit, dit la naïve légende, les vertus toutes-puissantes des bains de Gastein, connus des Romains, vantés par le grand Paracelse, et où de notre temps, chaque année, trois ou quatre mille bons Allemands, mêlés de quelques fiers Anglais, vont se guérir infailliblement d'hypocondrie, de paralysie, de sciatique, de faiblesse nerveuse, de vieillesse prématurée, et de mille autres maux, mais non des affections du cœur.

Plongez dans ces eaux merveilleuses quelque vieille fleur, souvenir de bal ou de voyage, fanée, flétrie, desséchée, aplatie dans votre portefeuille ou dans votre Guide, et tout aussitôt vous la verrez s'agiter, courber avec grâce et rapprocher ses feuilles, s'arrondir, se colorer, revivre en un mot, ressaisir sa jeunesse, sa fraîcheur, son éclat, et redevenir presque bouton naissant comme au matin du printemps où le jardinier mercenaire la détacha de sa tige.

On assure toutefois que ces eaux sont inefficaces lorsqu'elles sont froides : si l'on veut que l'effet réponde à leur renommée, il faut qu'elles soient tout au moins un peu tièdes, et c'est une bonne raison pour que les établissements de bains fassent fortune.

Plus d'un lecteur se demande peut-être où sont ces eaux

de Jouvence. Que l'on veuille bien déployer une carte d'Allemagne, et l'on trouvera le mot Gastein, en Autriche, au-dessous de Salzbourg, entre Gratz et Inspruck.

La vallée de Gastein est comprise dans le cercle ou pays de Salzbourg, subdivision administrative des pays autrichiens, qui occupe en superficie 130 milles carrés géographiques et contient une population de 146 000 âmes.

C'est ordinairement par Salzbourg que l'on se rend aux bains de Gastein. Le paysage qui entoure cette ville est admirable. « Qui n'a pas vu Naples doit au moins voir Salzbourg, » a dit l'illustre Humphry Davy. L'Écossais Wilkie, cherchant à exprimer son enthousiasme, n'a rien trouvé de mieux que cette définition : « Salzbourg, c'est le château d'Édimbourg et la ville vieille transportés entre les gorges des Trosschachs et arrosés par le Tay. » La vue seule des rives de la Salzach qui traverse la ville et des hautes cimes du Schlossberg, du Mœnchsberg et du Capuzinerberg, suffit déjà pour guérir les maladies d'ennui, quels que soient d'ailleurs leurs noms scientifiques.

On sort de Salzbourg par celle de ses dix portes qui s'ouvre vers le sud, et l'on suit les bords gracieux de la Salzach jusqu'à la ville de Hallein, célèbre par ses mines de sel, dont les longues galeries s'étendent si loin dans les flancs du Durrenberg qu'il ne faut pas moins qu'un voyage ténébreux de huit jours pour en visiter, d'échelle en échelle, d'étage en étage, de lac en lac, et pour ainsi dire d'enfer en enfer, toutes les curieuses et étranges sinuosités.

Près de Hallein s'élève le Rossfeld aux riches carrières de marbre. Au delà on rencontre le vieux château de Golling, la belle cascade du Schwarzbach, les Fours *(Œfen)*, rochers sous lesquels s'engouffre la Salzach; le Pass Lueg, défilé fortifié où les Tyroliens se sont héroïquement défendus de 1834 à 1838; le château de Hohenwerfen, forteresse féodale des archevêques de Salzbourg; le bourg de Werfen; Saint-Johann, Schwarzach où, en 1731, les chefs de trente mille paysans luthériens jurèrent de s'expatrier plutôt que de changer de croyance. A Lend, où l'on exploite le minerai de mines d'or ou d'argent voisines, on s'éloigne de la Salzach et l'on remonte au sud la Gasteinerache, en suivant le défilé pittoresque de la Klamna. Bientôt on voit se dérouler devant soi la belle vallée de Gastein, arrosée par l'Ache, entourée de presque tous les côtés par de très-hautes montagnes, et où sont parsemés dix-huit ou vingt villages qui, pour l'honneur de leurs bains, ne devraient jamais souffrir les atteintes d'aucun des maux de notre pauvre terre.

Deux de ces villages se partagent l'eau des sept sources bienfaisantes qui jaillissent, pures et limpides, au pied du Graukogel. Ce sont Wilbad-Gastein et Hof-Gastein, séparés l'un de l'autre par une route charmante que l'on franchit à pied en deux heures et demie.

Wilbad-Gastein est près des sources, et il en avait eu seul le profit jusqu'en 1830. Mais, à cette époque, l'affluence toujours croissante des malades, qui ne trouvaient pas assez de logements dans ses huit hôtels et ses quinze ou dix-huit maisons, décida l'administration à faire construire un aqueduc en bois, long de 3 000 mètres, qui transporte aujourd'hui une partie des eaux jusqu'à Hof-Gastein. Bien que les promenades de ce dernier village soient agréables et variées, on jouit d'un plus beau spectacle encore à Wilbad, situé à la base même du Graukogel, entre des hauteurs boisées, et traversé par l'Ache qui descend au milieu des maisons en torrent écumeux.

Depuis mai jusqu'en octobre, l'animation de ces deux villages est extraordinaire. Chaque jour, chaises de poste, cavalcades, piétons, arrivent ou partent; et très-souvent des familles entières qui ont oublié de s'assurer à l'avance d'un logis sont obligées de retourner sur leurs pas jusqu'à Lend ou Saint-Johann pour y attendre que des malades guéris de leurs maux ou de leur curiosité laissent quelques chambres vides dans les hôtels ou dans les maisons des paysans. Presque toujours on se baigne le matin, soit seul, soit en commun; on dîne à table d'hôte vers midi et demi, et l'on emploie le reste du jour, si le temps est beau, dans les bois et sur les montagnes voisines : les sites sont en tel nombre qu'on peut aisément changer, chaque jour, pendant un mois, le but de sa promenade, sans être jamais exposé à aucune déception. S'il pleut, on trouve pour se distraire les conversations, la musique ou la lecture, dans les salons des hôtels qui, par bonheur, ne sont pas réduits pour s'enrichir à favoriser la détestable passion du jeu.

Un docteur anglais, nommé Granville, a écrit, dans un livre curieux et instructif (¹), quelques pages amusantes sur les bains de Gastein. Il fait un portrait à demi sérieux du docteur Storch, qui était en 1837 le médecin ordinaire de Gastein. Un jour, une lady se plaignait au docteur de la malpropreté des maisons : « Pourquoi, disait-elle, n'emploie-t-on pas un peu de toute cette eau qui abonde autour des maisons pour nettoyer leur intérieur et en chasser les mauvaises odeurs? — Oh! parton, répondit le docteur (qui pour rien au monde n'aurait voulu convenir d'un inconvénient dans le séjour de Wilbad-Gastein), parton, Matame, cela n'irait pas! Les mauvaises oteurs sont très-pons contre les épitémies. Car, voyez-vous, Matame, dans les épitémies, il y a dans l'atmosphère une acidité, et cette oteur, dont vous vous plaignez, est de l'alcali volatil, qui se combine avec et détruit cette acidité. Ainsi, cela est fort pon pour les épitémies. » — On comprend, du reste, par cette explication, que le docteur n'entendait pas prendre indifféremment la défense de toute espèce d'odeur désagréable. Le docteur anglais prétend que le docteur autrichien était homœopathe, et qu'il lui arrivait quelquefois d'oublier son caractère de médecin des eaux et de se dresser tout à coup en disciple de Hahneman. Une dame de Londres était venue à Gastein pour s'y guérir d'un mal de genou. Les eaux tardaient à faire valoir leur mérite. « Ah! dit le docteur, si matame voulait seulement prendre deux gouttes d'*arnica* tans une grosse bouteille de wasser, et en boire une kleine partie, pentant qu'elle ferait des frictions au genou avec le reste, matame guérirait bientôt! »

Lorsque le docteur Granville visita Gastein, il constata qu'il n'y était venu qu'un seul Français, un Russe, deux ou trois Italiens, et une douzaine d'Anglais : tous les autres baigneurs, très-nombreux, étaient Autrichiens, Bavarois, Prussiens ou Saxons.

L'ABBAYE DE SAINTE-GENEVIÈVE.

ANCIEN COLLÉGE HENRI IV. — LYCÉE NAPOLÉON.

En 1148, le monastère de Saint-Pierre et Saint-Paul prit le nom de Sainte-Geneviève et fut érigé en abbaye. Le premier abbé fut Odon ou Eudes, ami de Guillaume de Champeaux, l'antagoniste d'Abélard et le fondateur de la communauté des chanoines réguliers de Saint-Victor. Sorti de Saint-Victor, Eudes avait mission de réformer le monastère : son entreprise provoqua une opposition si vive de la part des chanoines séculiers, qui traitaient Eudes et les douze religieux, ses compagnons, comme des usurpateurs, que l'abbé Suger dut intervenir, manda les anciens chanoines, et les menaça de leur faire couper les pieds et les mains et crever les yeux s'ils continuaient à insulter les religieux. Cette admonition, médiocrement paternelle, et qui donne une idée de ce qu'étaient à cette époque les mœurs et la discipline ecclésiastiques, eut un

(¹) *The Spas of Germany*, 2 vol.

plein succès. Au bout de quinze ans, Eudes se démit de ses fonctions et retourna à Saint-Victor, où il fut enterré. On voyait encore sa tombe dans la chapelle souterraine à la fin du siècle dernier.

L'abbaye de Sainte-Geneviève obtint, en 1168, de dépendre immédiatement du saint-siége. Il ne faut pas s'étonner de l'autorité que le pape exerçait sur l'Église de France dans le moyen âge. Relever du saint-siége était un privilége que les maisons religieuses sollicitaient avec empressement, car il les exemptait : 1° du droit de procuration ou du *repas* que les évêques exigeaient alors des églises qui leur étaient soumises; 2° du droit *cathédralique* et autres; 3° de la juridiction épiscopale, etc. Il constituait donc une situation exceptionnelle [1].

Dumolinet, qui a laissé une Histoire manuscrite de Sainte-Geneviève, y raconte une scène assez singulière, dont le théâtre fut l'abbaye et peut-être même la principale cour où les élèves du lycée Napoléon prennent leurs ébats. L'abbé de Sainte-Geneviève prétendait traiter les gens de la terre et de la seigneurie de Rosny comme serfs : ceux-ci alléguaient qu'ils n'étaient astreints qu'aux obligations ressortant de la simple vassalité. L'affaire fut portée au conseil du roi, en 1199. Louis VII ordonna qu'on recourût à la grande épreuve du temps, au duel judiciaire. Le jour fixé, *Hugues*, abbé de Sainte-Geneviève; *Barbe-d'Or*, doyen de Notre-Dame; *Philippe*, archidiacre, se rendirent dans la cour de Sainte-Geneviève pour voir l'issue du combat. Mais les gens de Rosny, qui s'étaient rendus là avec l'intention de se battre, refusèrent d'en venir aux mains lorsqu'ils virent les champions que l'abbé leur opposait. Cette conduite ayant été rapportée au roi, il jugea que ceux qui avaient refusé le duel manquaient de confiance dans la justice de leur cause, et il prononça qu'ils seraient traités en serfs de l'abbaye de Sainte-Geneviève.

Grande était alors l'importance de cette maison, qui avait dans sa dépendance un domaine très-étendu et une foule de cures [2]. On trouve dans l'Histoire manuscrite du père Dumolinet quelques indications curieuses sur les obligations auxquelles les curés ressortissant de Sainte-Geneviève étaient assujettis : 1° Ils garderont le silence à l'église et à table ; 2° ils ne sortiront point et ne s'arrêteront point dans les rues et les places publiques, sans raison légitime, etc. L'abbé possédait sur ses terres et seigneuries le droit de haute, basse et moyenne justice. Une des peines principales qu'il pouvait prononcer était l'*échelle*. On attachait le condamné sur une échelle, de manière à faire passer ses pieds et ses mains dans un ais percé de trous. D'autres fois, le coupable était condamné à l'*enfouissement*. Il restait exposé pendant un temps déterminé, ayant la moitié du corps en terre, l'autre dehors.

Le village de Vanves dépendait de Sainte-Geneviève. Le jour de la Trinité, avait lieu une course à pied, dont le point de départ était la porte de Saint-Michel ou porte d'Enfer, et le point d'arrivée la porte de Vanves : une épée de 20 sols récompensait l'agilité du coureur qui avait dépassé ses concurrents. Une rose du prix de 30 sols était donnée à une *meschine* (servante), sorte de rosière. On appelait cette fête la *fête de l'Épée et de la Rose*. Une contestation s'éleva entre les religieux et les habitants au sujet de la présidence de la cérémonie. Les habitants de Vanves, qui avaient contesté à l'abbé le droit de donner le signal de la course en *faisant le cri*, furent condamnés, en 1342, à l'amende honorable et à payer une forte somme.

L'abbaye de Sainte-Geneviève était, par la science, par la richesse, par les relations, par le mérite ou la haute naissance de ses membres, une des plus puissantes de la chrétienté. Avant que le pape ne donnât à l'Université un recteur, l'abbé et le chancelier de Sainte-Geneviève faisaient les fonctions de cette charge. Son école compta parmi ses professeurs des hommes comme Abélard et Pierre Lombard. En 1409, le Parlement s'assembla à Sainte-Geneviève. L'abbé, lorsqu'il officiait, avait le droit de porter la mitre, la crosse et l'anneau, comme un évêque, et traitait d'égal à égal avec l'archevêque de Paris, sur lequel il avait même le pas dans la procession qui escortait la châsse de la sainte. Comme conservateur des priviléges ecclésiastiques, il présidait le tribunal connu sous le nom de *Chambre apostolique*. L'auteur de l'Histoire manuscrite de Sainte-Geneviève a laissé la liste fort longue des ordres religieux, des églises cathédrales et collégiales, des abbayes, colléges et hôpitaux qui étaient dans son ressort. Représentant de l'autorité du saint-siége, il avait le droit, dans cette circonstance, de lancer des monitoires qui devaient recevoir exécution dans toute la France. On croyait généralement que ceux qui étaient frappés d'un monitoire de Sainte-Geneviève perdaient la santé et même la vie dans l'année. Le chancelier de l'Université était pris parmi les religieux de Sainte-Geneviève, désigné, nommé, et au besoin révoqué par l'abbé. On sait qu'il conférait la licence, c'est-à-dire le pouvoir d'enseigner.

Les abbés jouèrent parfois un rôle politique important. Sous Charles VI, ils prirent parti pour les Bourguignons. Le fameux Caboche était le fils d'un boucher justiciable et sans doute corvéable de Sainte-Geneviève. En revanche, un chancelier sorti de Sainte-Geneviève, élevé plus tard à la dignité d'abbé, Joseph Foulon, contribua puissamment à la reddition de Paris et au triomphe du parti de Henri IV. Vers cette époque, et probablement les troubles y avaient contribué, la discipline éprouva un grand relâchement dans l'intérieur de la communauté. Pour y remédier, le roi nomma d'*office*, vers 1624, et pour cette fois seulement, le cardinal de la Rochefoucauld, qui appela le père Faure avec douze religieux de la maison de Saint-Vincent de Senlis. La réforme apportée dans le régime de l'abbaye établit la triennalité des abbés réguliers de Sainte-Geneviève, et la primatie de cette abbaye chef de l'ordre, en raison de laquelle les religieux prirent le titre de chanoines réguliers de la congrégation de France. Le cardinal mourut en 1645. Bien que triennales, il arriva souvent que les fonctions de l'abbé se trouvèrent, par des élections successives, continuées jusqu'à la mort de celui qui en était revêtu. — Le dernier abbé de Sainte-Geneviève fut Rousselet. Il était en fonctions en 1790, époque de la suppression de tous les monastères en France.

Parlons maintenant des bâtiments de l'abbaye qui font partie du lycée Napoléon, ancien collége Henri IV.

De ces constructions, les unes datent du dix-septième et du dix-huitième siècle, telles que les dortoirs, les galeries de l'ancienne bibliothèque Sainte-Geneviève, l'oratoire, la façade sur la rue, et ont été élevées sur les dessins d'un religieux de l'abbaye, habile architecte, Claude de Creil, mort en 1708. Les autres datent du moyen âge, du douzième et du treizième siècle. Parmi ces dernières, on remarque le réfectoire et les cuisines, dont l'architecture donne une idée avantageuse de ce que devaient être ces salles spacieuses qui occupaient le rez-de-chaussée de la maison, et qui étaient destinées à recevoir les chambres du Parlement, la Chambre des comptes, la Cour des aides, le Châtelet et le corps de ville, lorsqu'ils venaient chercher

(1) Les abbayes de Saint-Germain des Prés, de Saint-Denis, de la Trinité de Vendôme, de Jouarre, de Cîteaux, de Cluny, de la Trinité de Caen, d'Entrimont, de Grandmont, de Fontevrault, de Saint-Gérand d'Aurillac, au dix-huitième siècle encore, dépendaient immédiatement du saint-siége.

(2) Dulaure rapporte, dans son *Histoire de Paris*, que l'abbaye était le chef-lieu d'une congrégation composée de neuf cents maisons en France, et qu'elle nommait à plus de cinq cents cures.

la châsse pour accompagner la procession. L'une de ces salles, remarquable par sa grandeur et par sa voûte en arc surbaissé, renfermait une longue suite de portraits des rois de France et des papes, et était désignée sous le nom de *salle des Papes* (¹).

On y arrivait par l'ancien cloître, d'une architecture gothique moresque, à la fois hardie et légère, ornée de pendentifs travaillés avec une délicatesse admirable.

L'ancien cloître, sur l'obit duquel on lisait une inscription ainsi conçue : *Obiit Francorum rex Robertus qui dedit claustrum huic ecclesiæ*, en attribuait implicitement la fondation au roi Robert. Il fut remplacé, probablement vers le temps du cardinal de la Rochefoucauld, par un cloître aux piliers lourds et massifs, qui subsiste encore et qui règne autour de l'élégante cour d'honneur du lycée Napoléon.

En passant sous sa voûte, après avoir monté quelques marches, on entre dans la chapelle du lycée, ancien réfectoire des Génovéfains.

A l'entrée de ce réfectoire, il existait encore, du temps de Guillaume le Duc, abbé en 1524, une fontaine où étaient un bassin de pierre et une image de sainte Geneviève. Le



Cuisines du lycée Napoléon (ancienne Abbaye de Sainte-Geneviève). — Dessin de Thérond.

lycée possède un des deux tableaux de Clermont que Millin, dans ses *Antiquités nationales*, rapporte avoir vu dans le réfectoire. Ce tableau représente la sainte Cène.

Le réfectoire, « vaste et fort propre », dit Millin, est devenu, avons-nous dit, une chapelle, et cette chapelle est certainement une des plus jolies de Paris. Les amateurs en admirent le style sobre et pur, les gracieuses proportions.

Voici quelques renseignements sur l'époque de sa construction, qu'on chercherait vainement dans ce qui a été publié sur l'abbaye de Sainte-Geneviève.

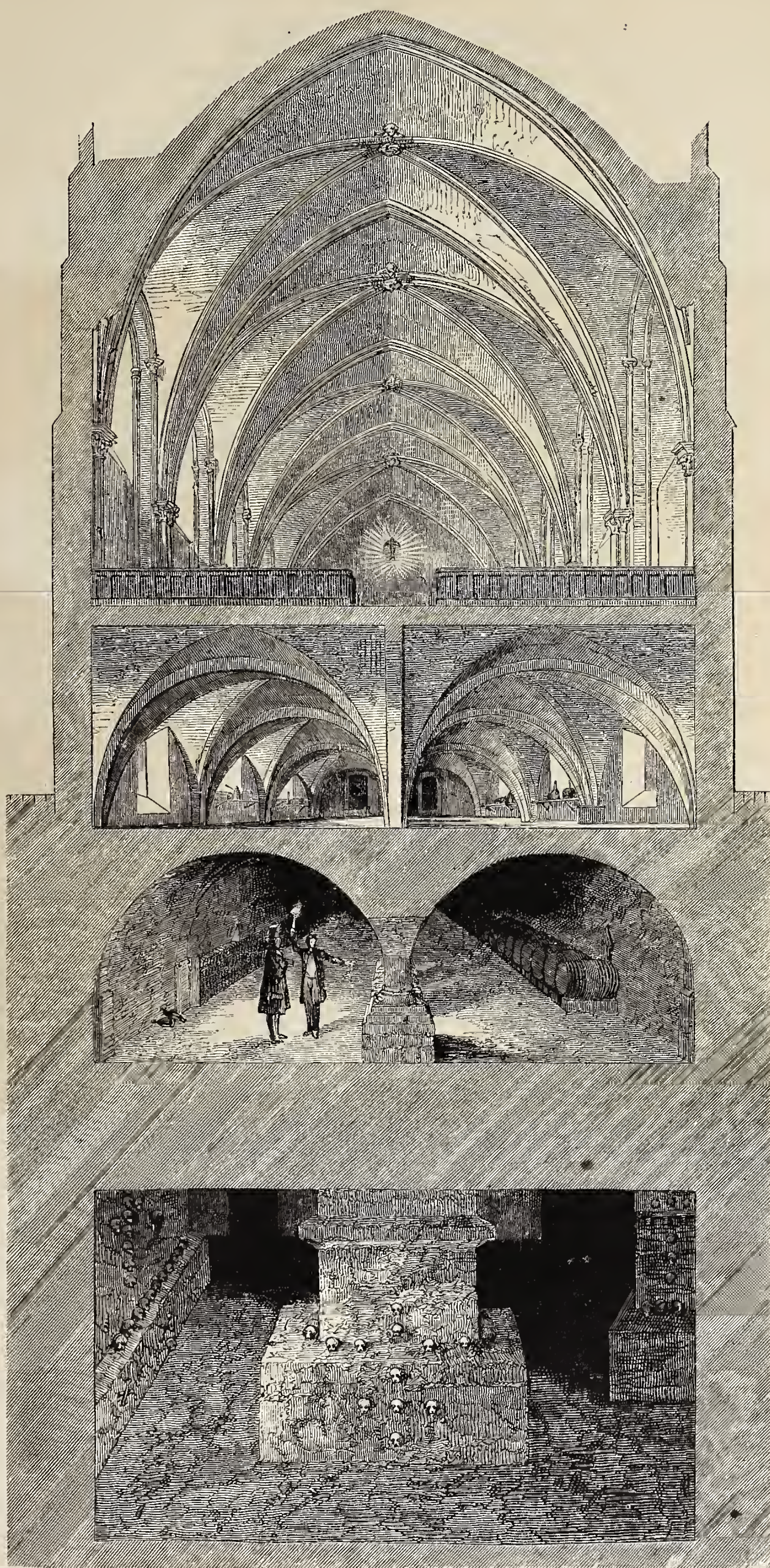
L'abbaye avait été détruite en partie par les Normands dans le neuvième et le dixième siècle. Lorsque les religieux, n'ayant plus à redouter de nouvelles invasions des barbares, rapportèrent la châsse de la sainte, ils réparèrent l'église afin qu'on y pût célébrer les saints offices. Il est probable qu'ils rétablirent également le réfectoire. A l'époque de la réforme dont nous avons parlé au commencement de cet article, l'abbé Suger écrivit au pape Eugène, en 1148, qu'il avait mis les chanoines de Saint-Victor en possession du cloître, du réfectoire et du chapitre de Sainte-Geneviève : *Claustrum, refectorium, capitulum eis deliberavimus.*

Mais l'état de tous ces bâtiments laissait encore fort à désirer, lorsque Estienne de Tournay fut nommé abbé, en 1178. Voyant que les murailles de l'église et des autres lieux avaient été non-seulement brûlées par le feu, mais ébranlées par le temps, et qu'elles menaçaient ruine, il s'appliqua à les réparer. Il s'occupa d'abord de l'église, fit percer de nouvelles fenêtres, et réédifia la nef.

Portant ensuite ses soins sur les autres parties du monastère, il fit rebâtir le cloître, le chapitre et le dortoir à l'orient, la chapelle de Notre-Dame dite de la Miséricorde

(¹) Les portraits des rois de France sont placés aujourd'hui dans une des salles du rez-de-chaussée de la nouvelle Bibliothèque Sainte-Geneviève.

au midi, et le réfectoire à l'occident, au-dessous duquel il mit les caves, dit Dumolinet dans son Histoire manuscrite de Sainte-Geneviève, et les greniers au-dessus. La ressemblance des voûtes qui sont en tous ces offices, ajoute-



Lycée Napoléon. — Coupe du Réfectoire, de la Cuisine, des Caves, des Catacombes. — Dessin de Thérond.

t-il, fait bien voir qu'ils ont été bâtis de la même main que l'église. Au reste, l'abbé Estienne de Tournay confirme ce fait dans une épître adressée à saint Guillaume, abbé en Danemark.

Les caves, les cuisines, le réfectoire et les offices, dont on a fait de nos jours une chapelle et une sacristie, sont donc des constructions qui datent de la seconde moitié du douzième siècle.

Notre artiste a représenté une coupe du réfectoire, de la cuisine et de la cave; superposition bien remarquable de constructions solides autant qu'élégantes, au-dessous desquelles se trouvent les galeries des catacombes. Il n'y a peut-être pas un seul endroit à Paris, sauf celui sur lequel nous nous sommes arrêtés, dont le sol, en s'ouvrant devant l'artiste, pût offrir à son crayon une suite d'intérieurs d'un tel intérêt. Qui sait tout ce que la curiosité nous aurait fait découvrir si nous avions pu pénétrer jusqu'au-dessous des catacombes? Nous aurions rencontré, sans doute, d'autres respectables vestiges d'un passé reculé; car les catacombes, ou tout au moins la destination qu'elles ont reçue, les morts qu'elles renferment, sont presque de nos jours. — Nous serions arrivés au fond de quelque cave, de quelqu'un de ces puits profonds dans lesquels les Gaulois, et plus tard les Romains, allaient chercher une excellente terre glaise avec laquelle ils fabriquaient des poteries renommées; tout le territoire occupé par l'abbaye de Sainte-Geneviève fut exploité dans l'antiquité et creusé par les potiers.

Des murs crénelés entouraient l'abbaye et ses dépendances, par conséquent l'église Saint-Étienne du Mont, achevée au seizième siècle. En 1690, on donna à Sainte-Geneviève les fossés de l'Estrapade, que Philippe-Auguste avait creusés sur le terrain de la maison lorsqu'il fit enclore la ville. Le jardin se trouva alors agrandi d'une longue terrasse sur laquelle le proviseur du lycée Napoléon va établir un petit collége pour les plus jeunes élèves du lycée, à l'exemple de ce qui existe à Vanves et à Fontenay-aux-Roses. Le jardin, les cours, les bâtiments, occupaient, vers la fin du dix-huitième siècle, environ dix-huit arpents.

Pour achever de donner une idée de l'importance de l'abbaye, ajoutons que le Panthéon lui-même en devait être une dépendance. Les religieux, ayant représenté à Louis XV que la vieille église n'était plus digne de leur maison, avaient obtenu la permission d'en construire une nouvelle. Ils donnèrent le terrain nécessaire. Mais comme leurs ressources ne pouvaient suffire aux dépenses d'une construction aussi considérable, il fut arrêté que le produit d'une loterie lui serait affecté. Soufflot fit les plans. Pour répondre à la grandeur de l'abbaye, la nouvelle église Sainte-Geneviève devait être le temple le plus vaste et le plus magnifique de Paris.

Une partie des galeries de la bibliothèque des Génovéfains a été convertie en dortoirs; les écoliers dorment à la place où gisaient les lourds in-folio. Dans quelques mois, dans quelques jours peut-être, les superbes boiseries auront disparu; ces intérieurs auront perdu leur aspect primitif, leur caractère original : plus de cabinet des médailles, plus de cabinet d'histoire naturelle, etc. Il faut de nos jours que le crayon du dessinateur se hâte s'il veut transmettre à nos descendants quelques traits de la physionomie du passé. Chaque jour transforme en ruine les restes splendides de notre ancienne grandeur. Bientôt Paris datera, non de Jules César, mais d'hier. *Les morts vont vite;* il n'y a plus de place sur le sol que pour les vivants.

UN SPÉCULATEUR.

NOUVELLE [1].

En ce temps d'idées positives et de calculs industriels, nous avons trop peu d'estime pour les plus pures et les meilleures jouissances de l'esprit. A peine avons-nous atteint à ces belles années de jeunesse décorées par les philosophes du nom d'âge de raison, que nous rejetons loin de nous, avec un dédain superbe, les douces crédulités, les naïves conceptions, les imaginations magiques de notre enfance. Nous détournons nos regards de la source féerique dont les eaux salutaires nous rafraîchiraient et nous raviveraient, sur la route aride que nous allons parcourir. Nous scellons la grotte des enchantements, et, pour ne point être troublés dans notre sagesse par de puérils scrupules, nous prenons à tâche de réprimer les émotions de notre cœur, sans songer qu'en le resserrant et l'endurcissant, nous nous privons des plus grandes grâces de Dieu.

Combien on pourrait citer d'hommes qui, dans le succès de leur essor ambitieux, dans l'éclat de la fortune qu'ils ont conquise, regrettent l'humble sphère qu'ils avaient désertée pour se lancer intrépidement dans une arène brillante, mais trompeuse. Je n'en citerai qu'un dont j'ai connu la première existence, puis les erreurs, et enfin l'heureuse conversion. Il s'appelait Roger Harrisson.

Dans son enfance, Roger était passionné pour les contes de fées et les légendes. Plus tard, il lisait encore de temps à autre quelques compositions poétiques. Mais ensuite, il en vint peu à peu à écarter les livres qui l'avaient charmé. Il était l'époux d'une femme gracieuse, bonne, intelligente, qui aimait à placer dans les rayons de sa bibliothèque, à poser sur sa table les meilleures œuvres de la littérature ancienne et moderne. Faiblesse de femme! se disait-il, et il s'enorgueillissait de ne plus sentir en lui le goût de ces plaisirs futiles.

Roger demeurait aux environs de Londres, dans un joli village; il faisait partie d'une communauté de braves gens unis les uns aux autres par un sentiment sincère d'estime et de confiance réciproques. Chacun d'eux connaissait, dans ses plus petits détails, la maison de son voisin, et savait ce qu'il pouvait y demander au besoin. Si l'un d'eux achetait un nouvel ustensile de cuisine, les autres ne songeaient plus à faire les mêmes emplètes; car ils étaient assurés que dès qu'ils en exprimeraient le désir, cet ustensile leur serait prêté. Un jour, Mme Smith, surprise par l'arrivée de quelques amis, priait Mme Johnson de vouloir bien lui donner un lit pour une nuit ou deux. Le lendemain, Mme Smith rendait un autre service à Mme Johnson. Elle possédait une théière en argent qui circulait perpétuellement dans toutes les habitations de la petite colonie. De son côté, Mme Marie Harrisson, la femme de Roger, avait un service de porcelaine sans lequel pas un de ses voisins n'aurait cru pouvoir décemment célébrer un anniversaire. On observait de même, entre les divers membres de cette simple et honnête communauté, un échange continu de livres et de cahiers de musique. Les revues et les journaux faisaient surtout de nombreux trajets, et ne revenaient entre les mains de leur légitime propriétaire qu'après une longue pérégrination.

Cependant les cinquante-deux semaines de l'année ne s'écoulaient pas sans que de temps à autre quelque petit sentiment jaloux s'éveillât au milieu de cette aimable harmonie. Parfois, Mme Girlish remarquait d'un petit air pincé que sa voisine, Mme Fairface, renouvelait fréquemment ses chapeaux; une autre fois, une économe mère de famille remarquait aussi que Mme Harrisson ne portait que des robes en soie qui devaient coûter fort cher. Mais ces petites ébullitions d'amour-propre n'étaient pas de longue durée et n'enfantaient point de rivalités hostiles. Les bonnes voisines continuaient à se fréquenter amicalement, et à se réunir l'hiver, tantôt dans une maison, tantôt dans une autre, pour chanter et danser ou hâter quelque travail destiné aux pauvres, tandis que l'une d'elles faisait une lecture à haute voix.

[1] D'après mistress Hall.

L'été, on organisait ordinairement deux ou trois *pique-niques* dans un beau bois appelé *Fairy-Dell*. Là, chacun cherchait à se distinguer par son tribut, par le choix de ses vins, par la belle corpulence d'un dindon rôti ou l'énorme rotondité d'un homard. Sous les verts rameaux de chênes, les jeunes gens et les jeunes filles chantaient et dansaient; les hommes graves, condamnés par leurs femmes à mettre de côté le souci des affaires, échappaient de leur mieux à cette défense en se retirant à l'écart pour s'entretenir du mouvement de la politique et des nouvelles découvertes de l'industrie, tandis que les mères suivaient d'un œil à la fois inquiet et joyeux leurs enfants courant et jouant sur le gazon.

On revenait le plus tard possible de cette heureuse excursion, et on ne se quittait pas sans se répéter qu'on espérait bien passer encore plus d'une autre belle journée dans le Fairy-Dell.

Roger était considéré depuis longtemps comme le plus riche habitant du village. Quelques lucratives entreprises avaient encore accru son capital, et un jour vint où ses voisins remarquèrent en lui divers changements qu'ils ne pouvaient attribuer qu'à l'agrandissement de sa fortune. Il n'appelait plus comme autrefois sa femme par son simple nom de Marie; il l'appelait Mme Harrisson. Il disait à tout instant que sa maison était trop petite et trop mal située; il voulait en construire une plus belle sur un plus haut emplacement. Il s'inscrivait généreusement dans toutes les œuvres de bienfaisance; mais il défendait au mendiant de s'arrêter à sa porte, et ne répondait pas au salut du paysan. Les pauvres commençaient à le redouter, et les gens du peuple à dire qu'il était fier de ses écus.

A cette époque, la fièvre de la spéculation, une sorte de fièvre épidémique, éclata en Angleterre. Chacun avait l'ambition d'être riche, chacun voulait le devenir rapidement. Les chemins de fer étaient un inépuisable Pactole; les rails, à peine sortis des mains du forgeron, semblaient se transformer en barres d'or. La contagion atteignit les hommes qui jusque-là s'étaient montrés les plus sensés aussi bien que les plus aventureux, et l'on en vint à regarder comme des êtres fort peu dignes d'estime ceux qui ne réussissaient pas à gagner en peu de temps des sommes considérables; car les programmes publiés dans les journaux démontraient, de la façon la plus péremptoire et la plus généreuse, que rien n'était plus simple et facile.

Roger justifia par son exemple ces pompeuses annonces. Il se jeta dans le torrent de la spéculation et y pêcha des trésors. Il devint riche, très-riche, à la grande surprise de ses candides voisins, qui ne pouvaient comprendre comment celui qui naguère vivait à peu près comme eux, qui empruntait pour un dîner leur vaisselle ou leur batterie de cuisine, avait fait pour s'élever tout à coup dans des proportions si colossales au-dessus de leur niveau. Ils voulurent l'imiter, mais ils échouèrent dans leurs tentatives. Alors, le considérant comme un de ces rares favoris du sort à qui tout réussit et avec lesquels on ne peut rivaliser, ils l'enviaient ou l'admiraient, et n'osaient plus le traiter familièrement comme autrefois. De son côté, il ne les encourageait plus à l'intimité. D'un caractère naturellement peu expansif, il se montrait plus froid et plus réservé depuis qu'il avait fait de si brillantes opérations. La fortune ne lui donnait plus les saintes joies qui dilatent le cœur et rayonnent sur le visage. Au contraire, elle l'inquiétait, l'agitait et l'assombrissait. Dans ses perpétuelles préoccupations, non-seulement il ne pouvait plus s'associer aux réunions de ses anciens amis, aux longues causeries des soirées d'hiver, aux riantes promenades du Fairy-Dell, mais souvent même il se dérobait aux soins empressés de sa femme, aux caresses de ses enfants. Il semblait que toutes ses facultés fussent absorbées dans un travail d'arithmétique, et toute sa vie dans les succès de ses combinaisons.

La suite à la prochaine livraison.

RÈGLE D'ACTION.

Agis d'après une maxime qui puisse devenir une maxime générale pour tous les hommes. KANT.

Examiner, au moment d'agir, si notre action pourrait être imposée à tous les hommes, érigée en loi et écrite dans les codes, c'est à coup sûr le moyen de juger impartialement de notre conduite. Reid avait déjà donné un conseil semblable lorsque, pour nous faire mieux juger de notre conduite envers le prochain, il nous recommandait de changer en pensée de rôle avec lui, de le supposer à notre place et nous à la sienne, et de nous dégager ainsi fictivement de tous les liens de l'intérêt. A. GARNIER.

LES QUATRE ÉPIS D'OR.

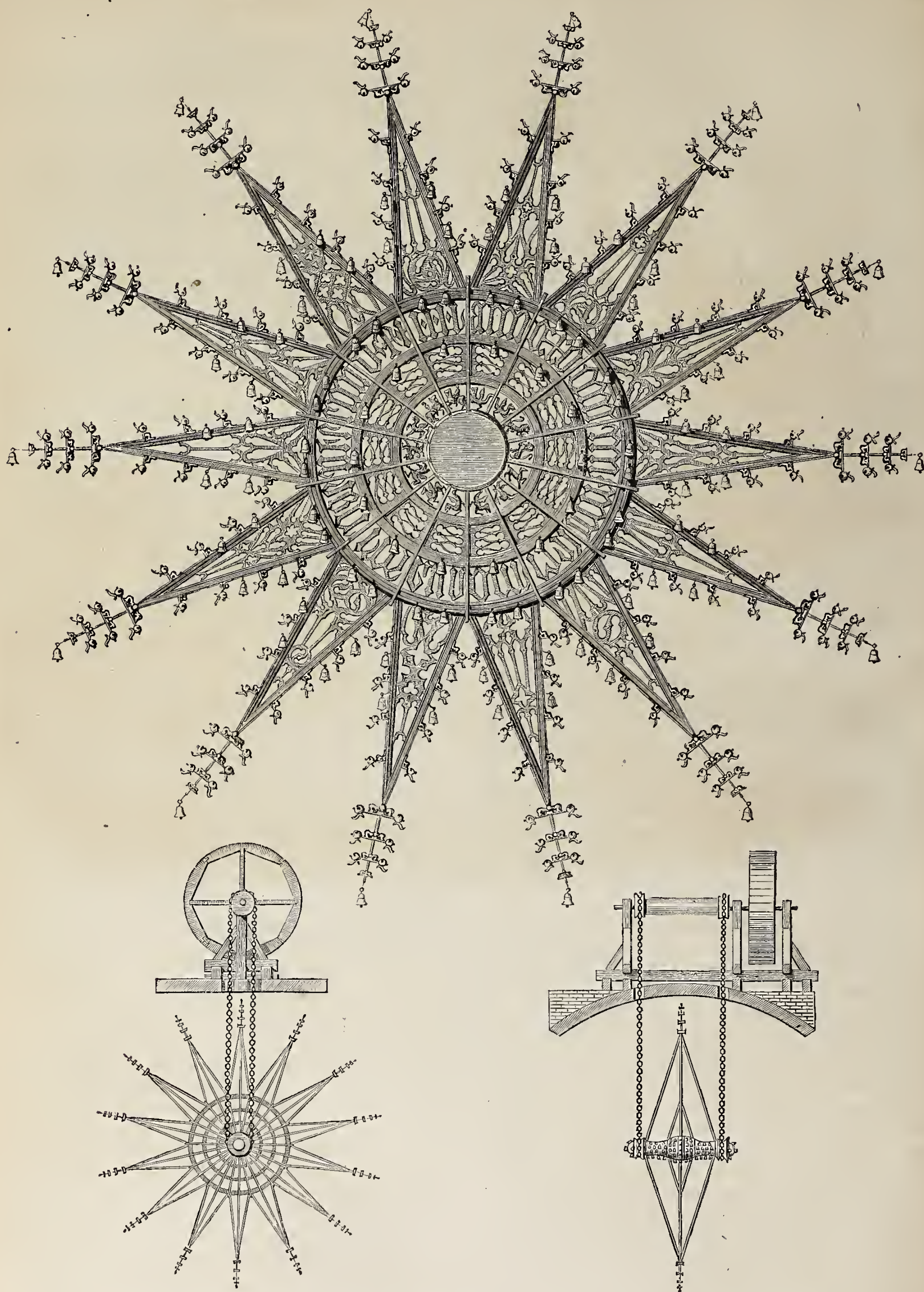
Oysonville, aujourd'hui petite commune de l'arrondissement de Chartres, possédait autrefois un très-beau château qui, au commencement du seizième siècle, appartenait à messire François d'Allonville, chevalier de l'ordre du Roi. Henri IV, qui aimait beaucoup ce seigneur, vint un jour lui rendre visite à son château d'Oysonville. Après le déjeuner, François d'Allonville, ayant mené le roi dans le parc, se plaisait à lui faire admirer les plantes rares dont il avait décoré ses plates-bandes. Henri IV s'arrêtait surtout devant les diverses espèces de rosiers qui ornaient le parterre, et faisait compliment à son hôte sur la richesse de son jardin. Alors un laboureur du pays, nommé Cadot, le plus riche tenancier du seigneur d'Oysonville, se hasarda à dire au roi qu'il avait encore de bien plus belles fleurs et en grande quantité, et que si Sa Majesté voulait le suivre, il serait heureux de les lui montrer. Henri IV était bon prince; il consentit à accompagner le laboureur. Celui-ci le conduisit dans une pièce de blé en fleur, et, lui montrant les épis : « Sire, dit-il, voilà les plus belles fleurs que je connaisse. — Tu as raison, mon ami, lui répondit Henri, ce sont aussi celles que je préfère. » Et, de retour à Paris, le roi envoya au laboureur quatre épis de blé en or que les descendants de Cadot ont conservés pendant longtemps.

LA SONNERIE DE FULDA.

Cette sonnerie est en bronze. Son diamètre atteint presque huit mètres. Elle est mise en mouvement à l'aide d'une machine en forme de treuil, disposée sur la voûte de l'édifice. Un ou deux hommes, en marchant dans le tambour, impriment le mouvement de rotation. Cette grande pièce est suspendue presque au milieu du chœur de l'église de l'abbaye. La date de son exécution est relatée dans une inscription placée entre le premier et le deuxième cercle, d'où partaient les rayons de l'étoile. On y lit : ANNO DOMINI MILLESIMO QVADRINGENTESIMO XIIII.

Il paraît qu'au moyen âge on désignait seulement sous le nom commun de *tintinnabulum* cette espèce d'instrument, dont l'effet ne peut être qu'analogue à celui du chapeau chinois dans la musique militaire. On suspendait le plus ordinairement les clochettes et les grelots à une simple barre de bois ou de fer qu'un marteau frappait, de manière à les faire résonner aux instants où l'on voulait ajouter plus de force et d'éclat au chœur des voix

et aux sons des orgues et des autres instruments d'église. Angelo Roccha, dans son commentaire sur les cloches *(De campanis commentarius*, 1612), et Maggi, dans son livre sur le même sujet *(De tintinnabulis*, 1608), ont passé

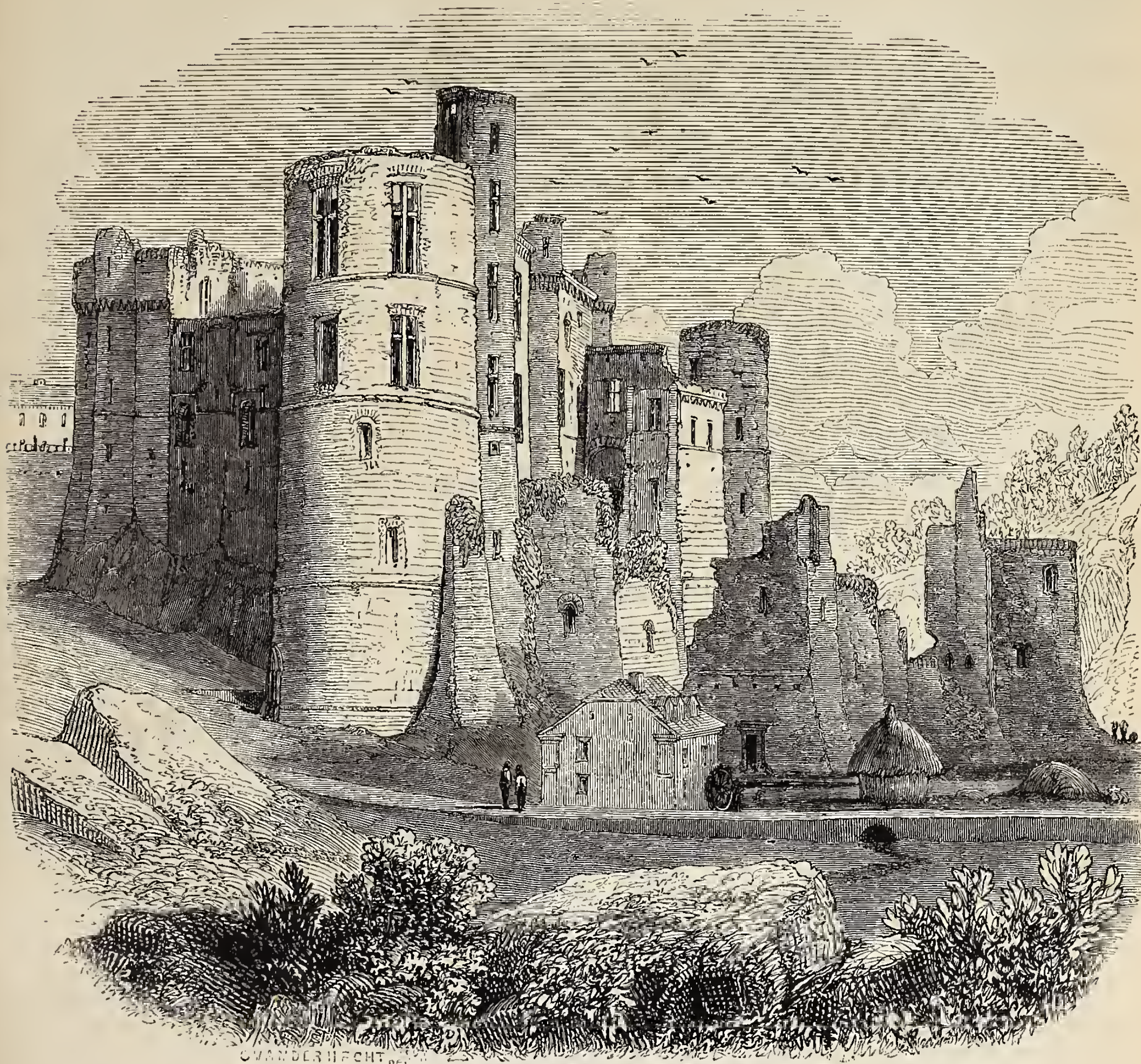


Sonnerie de l'église de l'Abbaye, à Fulda, près de Reusbach, en Bavière, et détails [1]. — Dessin de Freeman.

sous silence ce genre de sonneries. Kircher, dans sa *Phonurgia nova*, qui traite de la nature universelle des sons, parle d'un puits très-profond, près de Fulda, sa patrie, et où une pierre produisait en tombant une détonation extraordinaire; mais il ne dit rien de la curieuse machine représentée par notre gravure.

[1] D'après le savant ouvrage de M. Gailhabaud, intitulé : *l'Architecture du cinquième au dix-septième siècle.*

CHATEAU DE BEAUFORT.



Le Château de Beaufort, dans le grand-duché de Luxembourg. — Dessin de G. Vanderhecht.

Le château de Beaufort, dans le grand-duché de Luxembourg, était jadis une des demeures féodales les plus vastes et les plus importantes de la Belgique. Aujourd'hui encore ses pittoresques débris donnent une haute idée de son ancienne magnificence. On ignore l'époque de sa première construction, qui doit remonter au moins au treizième siècle. A côté de ces ruines pittoresques s'élève un château moderne qui date du dix-septième. Il doit sa fondation au général Beck, qui, issu des rangs les plus infimes de la société, s'éleva par son seul mérite au rang de baron, de maréchal de camp des armées de l'empire, et de gouverneur du duché de Luxembourg et du comté de Chiny. Cet illustre guerrier mourut à Arras, en 1648, des blessures qu'il avait reçues à la bataille de Lens.

La ruine du château de Beaufort est d'une date assez récente. C'était encore une place forte importante au dix-septième siècle, et jusqu'en 1820 la plupart des bâtiments avaient conservé leur toiture. La famille Beaufort a donné un grand-maître à l'ordre Toutonique, et plusieurs sénéchaux et gouverneurs à la province. En 1593, la terre de Beaufort, qui formait un des quatre comtés du Luxembourg et l'un des quatre doyennés, fut confisquée par Philippe II pour cause de félonie. Le sire de Beaufort, ayant, en 1590, pris part au mouvement du prince Maurice de Nassau, eut la tête tranchée; ses biens furent donnés à Pierre-Ernest, comte de Mansfeldt, et passèrent par succession dans la maison de Bois-Moulin, qui les vendit au baron de Beck pour la somme de 60 000 florins. Le comte de Briey de la Claireau les acheta aux héritiers du général. Plus tard, le baron de Tornaco en fit l'acquisition moyennant 80 000 florins. Le comté de Beaufort appartient aujourd'hui au comte de Liedekecke, ancien maréchal du palais de Guillaume Ier, roi des Pays-Bas.

UN SPÉCULATEUR.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 182.

Un jour qu'il était retenu dans sa chambre par une indisposition, sa femme, qui n'aspirait qu'à le rendre heureux et qui souffrait de le voir toujours si taciturne, crut le moment favorable pour lui adresser une amicale observation.

— Roger, mon ami, lui dit-elle, je voudrais que vous

fussiez satisfait de ce que vous avez gagné et résolu à vous arrêter dans votre ambition. Songez que vous voilà riche, plus riche que vous n'aviez jamais espéré l'être, et que c'est à présent une assez grande tâche pour vous de régir votre fortune.

— Vous croyez ! répondit en riant Roger, intérieurement flatté de ce que Marie lui disait de sa fortune.

— Oui, mon bon Roger, et rappelez-vous cette maxime de notre grand poëte Shakspeare...

— Ah ! s'écria, d'un ton de mauvaise humeur, le rigoureux financier, allons-nous en revenir encore aux divagations de ce vieil écrivain. Je pensais qu'après avoir détruit son livre, il n'en serait plus question.

A ces mots, la jeune femme rougit. Elle se souvenait que son mari avait lacéré et brûlé les feuillets de quelques-uns de ses livres favoris, notamment de Shakspeare, et ne voulait point lui en faire un reproche.

— Je pense, reprit-elle doucement, qu'il y a dans notre vie une sorte de balance, et que, lorsque notre bonheur est monté très-haut, nous sommes exposés à le voir redescendre dans une même proportion. Nous voilà parvenus à une assez grande prospérité. Je n'en demande pas plus. Je voudrais seulement en rester là. L'argent ne se décuple point comme le grain de blé qu'on sème dans un bon terrain. Il se déplace, il passe de main en main ; et, en somme, ce que l'un gagne, il faut qu'un autre le perde. Voilà ce qui m'inquiète.

Roger sourit de l'air d'un homme qui ne daigne pas répondre à des propos d'enfant ; et, appuyant sa tête sur le dossier de son fauteuil, il reprit en silence le cours d'une de ses graves méditations. Il discutait en lui-même une importante question, à savoir s'il vendrait au taux auquel elles étaient montées ses actions de la compagnie de l'Est, ou s'il attendrait qu'elles fussent cotées à un chiffre plus élevé. Pendant qu'il discutait dans la sagacité de son esprit toutes les raisons qui pourraient le porter à tel ou tel parti, des cris bruyants retentirent dans une chambre voisine.

— Encore ces turbulents enfants ! dit-il avec impatience. La maison que je vais faire construire sera plus spacieuse que celle-ci, et nous ne serons plus importunés par ce vacarme perpétuel.

— Ce sera un grand regret pour moi, répondit Marie. J'aime à entendre la voix et les éclats de rire de ces chers petits. Mais permettez-moi de vous dire qu'ils étaient beaucoup plus tranquilles avant que vous leur eussiez enlevé les livres d'images et les contes qui les amusaient tant. Le traité d'arithmétique que vous leur avez remis entre les mains les ennuie, et le petit modèle de machines à vapeur que vous avez placé dans leur chambre est pour eux un sujet de discussions continuelles.

— Madame Harrisson, répliqua gravement Roger, la vie est trop courte pour qu'on l'emploie à des lectures absurdes. Les idées positives, les faits réels, voilà ce qui doit nous occuper... Mais à quoi sert de vous parler ainsi? vous ne me comprenez pas... Ayez la bonté d'appeler un domestique pour fermer la persienne. J'ai envie de dormir... Eh bien ! que faites-vous? je vous disais d'appeler un de nos gens. Sur ma foi, je crois que vous ne seriez nullement affligée si nous n'avions point de domestiques.

— J'en serais quelquefois très-contente, répondit la jeune femme en montant sur un escabeau pour atteindre le crochet de la persienne. C'est un si grand plaisir pour moi de pouvoir faire moi-même une chose qui vous est agréable, et c'est par habitude plus que par un besoin réel que souvent on a recours à des domestiques.

— Merci ! murmura Roger, tandis que Marie lui plaçait délicatement un coussin sous la tête.

Ce coussin était très-beau ; cependant le malade, après s'y être appuyé, le rejeta de côté.

— Donnez-moi donc, dit-il, cet excellent oreiller dont je me servais autrefois, il y a longtemps.

— C'est celui-ci même, mon ami, répondit la jeune femme ; mais vous avez désiré qu'on en changeât l'enveloppe, et ce riche tissu n'est pas élastique, et les broderies sont dures.

Cette fois, le financier ne répliqua rien. Peut-être, malgré lui, la pensée lui vint-elle qu'il en était de son existence comme de ce duvet dont il regrettait la flexibilité, et qu'elle était meilleure avant d'être si pompeuse.

Après avoir rempli de son mieux sa tâche conjugale, Marie alla rejoindre ses enfants et les trouva dans une vive agitation. Mathilde pleurait dans un coin, parce que sa sœur venait de lui dire qu'elle avait les pieds trop larges pour pouvoir jamais figurer parmi les grandes dames, et Robert parcourait d'un regard avide le Dictionnaire de l'aristocratie anglaise, pour voir quel rang il voudrait prendre, sa bonne lui ayant affirmé que, grâce à la fortune de son père, il n'avait qu'à choisir.

Marie adressa une juste réprimande à Lucy, qui avait humilié sa sœur ; à la gouvernante, qui flattait si sottement la vanité de Robert. Puis elle s'assit au milieu de ses enfants, dont elle apaisait d'un regard les emportements, dont elle réjouissait le cœur par une caresse. En ce moment, le soleil se penchait à l'horizon, et ses derniers rayons s'étendaient comme un réseau d'or sur le Fairy-Dell, ce magique Fairy-Dell, où la jeune femme avait passé tant de bonnes journées. Une voix résonna sous la fenêtre. C'était celle d'un des anciens amis de la maison. Ces anciens amis ne venaient plus la voir. Ils ne pouvaient souffrir l'orgueil de son mari ; peut-être aussi que, sans se l'avouer, ils ne lui pardonnaient pas sa rapide prospérité. Le front appuyé sur sa main, Marie se rappelait le temps où il n'y avait pas entre sa fortune et celle de ses voisins une si grande inégalité, le temps où elle avait souvent recours à leur obligeance, et où ils paraissaient si heureux quand ils pouvaient lui rendre quelque service. A présent, elle n'avait plus rien à leur demander. Sa demeure était si magnifiquement meublée, toutes ses chambres remplies de tant d'objets de luxe ! Mais ce luxe l'embarrassait dans ses habitudes de simplicité et fatiguait ses regards. Il était le produit de la fortune qui lui avait enlevé son bonheur, et, tout en s'accusant de ne pas s'associer aux vœux de son mari, elle ne pouvait s'empêcher de haïr la richesse.

Quelques années se sont écoulées. En ce rapide espace de temps, la physionomie et le caractère de Roger ont subi un incroyable changement. Ceux qui jadis ont vécu dans son intimité auraient de la peine à le reconnaître dans sa nouvelle position. Ils ne reconnaîtraient guère non plus sa fidèle Marie, autrefois si fraîche et si riante, et maintenant si pâle et si morose sous ses parures de diamants, si languissante dans sa splendeur, si misérablement riche.

Roger a de plus en plus pris à tâche d'étouffer en lui les idéales aspirations, les nobles mouvements de sa jeunesse. Il ne considère plus que comme de folles chimères les poétiques élans de l'imagination, et dans la concentration de son égoïsme, il rit d'un rire amer quand on lui parle d'un amour désintéressé, d'un acte de dévouement. Il est devenu un des sages de cette époque, un de ces nouveaux philosophes qu'on appelle les utilitaires. Tout ce qu'il y a de meilleur en ce monde se réduit pour lui en une appréciation financière. Il n'y a plus dans son cabinet que des registres et des livres de compte ; il n'y a plus dans son âme qu'une idée de bordereau et d'échéance. Il ne

croit plus qu'à la magie de l'industrie et à la puissance de l'or. Cet or est son espoir; cet or est son culte, son Dieu. Il l'aime tant qu'il ne se contente pas de celui qu'il a déjà recueilli : il veut en remplir ses coffres; il veut l'entasser. Au lieu de réaliser les bénéfices qu'il a faits, de s'arrêter dans la voie où sa pauvre femme le suit avec tant d'anxiété, il se laisse entraîner par l'appât d'un luxe plus considérable; il se jette intrépidement dans un nouveau tourbillon de spéculations; et le tumulte des salons, les vanités du luxe, remplacent pour lui les modestes jouissances qu'il goûtait à son foyer dans les premières années de son mariage.

Il a quitté son joli village pour habiter une magnifique maison dans l'un des quartiers les plus aristocratiques de la capitale. Il accuse d'ingratitude ses anciens amis; ceux-ci, de leur côté, l'accusent de les avoir négligés et dédaignés. Le fait est que la vue d'un de ces pauvres petits propriétaires, près desquels il a vécu dans ses jours de médiocrité, l'importune ou l'embarrasse dans ses grandeurs. Il n'aspire qu'à s'implanter dans les hautes sphères de la noblesse, et ne remarque pas que cette noblesse ne le reçoit que pour ses millions, sourit ironiquement de ses prétentions et s'amuse de ses ridicules. Il ne songe pas que d'autres plébéiens tels que lui ont joui en une phase heureuse de la même faveur apparente, et l'ont perdue au premier revers. Que demain une catastrophe ébranle sa fortune, compromette son crédit, et il verra disparaître toutes ces belles dames qui l'accueillent avec un si gracieux sourire, tous ces jeunes lords qui se rendent avec tant d'empressement à ses invitations.

Mais en ce moment, le navire qui porte César et sa fortune vogue à pleines voiles. Nul écueil ne le menace, nul nuage ne s'élève à l'horizon. Roger réussit dans toutes ses entreprises, Roger est respecté de tous les banquiers, Roger est un grand homme. Tandis qu'il se délecte dans le sentiment de son importance, dans les témoignages de considération et de respect qui lui arrivent de toutes parts, sa malheureuse femme languit et dépérit. Elle n'a pas de plaisir dans la nouvelle société où elle a été introduite. Avec sa délicatesse d'impressions, elle a bien vite compris qu'elle ne peut trouver là aucune affection sincère; qu'elle n'est entrée dans cette société que par hasard, et qu'elle n'y est point franchement admise, mais seulement tolérée ainsi que son mari. Elle en étudie avec inquiétude les usages; elle en pressent les rigueurs, et tremble à tout instant de s'exposer par quelque maladresse aux risées de ce monde aristocratique. Chaque fois qu'elle figure, avec ses flots de dentelles et ses colliers de perles, dans une de ces brillantes réunions, sa pensée se reporte vers un autre lieu, vers une autre époque; et ses yeux s'humectent de larmes quand elle se rappelle le temps où elle allait si gaiement s'asseoir sous les ombrages de Fairy-Dell, avec Roger à ses côtés, ses bons voisins autour d'elle, et ses enfants sur ses genoux.

Souvent aussi un soupçon effroyable traverse son esprit, et pénètre dans son cœur comme une lame d'acier. Elle pense en frémissant que Roger, son cher Roger, qu'elle n'a pas cessé d'aimer et d'entourer des soins les plus fidèles, voudrait peut-être la voir morte, pour se remarier avec une femme dont les habitudes et le caractère s'accorderaient mieux avec sa nouvelle situation; car pour lui tout devient de plus en plus un objet de calcul. Il spécule non-seulement sur le mouvement de ses capitaux, mais encore sur les trésors sacrés du cœur, sur l'avenir de ses enfants. Il veut que son fils épouse une personne de haute naissance, et il négocie le mariage de sa fille avec un vieux boursier qui doit lui donner une part considérable dans une féconde entreprise. « Donnant donnant, répète-t-il sans cesse. Celui-là est un sot qui accomplit un acte de générosité inutile et rend un service gratuit. »

La pauvre femme cherchait du moins à combattre dans l'esprit de ses enfants l'influence de ces froides maximes, et à les détourner d'une si fausse conception des vrais devoirs de la vie. *La fin à la prochaine livraison.*

HISTOIRE DU COSTUME EN FRANCE.

Suite. — Voy. p. 113.

SUITE DU RÈGNE DE LOUIS XIII.

De 1620 à 1643.

Costume civil. — Nous voici arrivés à l'un des rares et courts moments où la mode fait alliance avec le bon goût. C'est l'époque de ce costume, à la fois gracieux et sévère, avec lequel nous ont familiarisés les tableaux de l'école flamande. Il se forma entre 1620 et 1635, un peu par force, à cause des prohibitions dont Richelieu frappa la plupart des objets de garniture, mais plus encore par la passion des esprits éclairés de ce temps-là pour tout ce qui avait un air de grandeur. Sa destinée fut la même que celle de la politique alors si ferme de notre pays; il s'imposa en un instant à toute l'Europe, de sorte que la France reconquit dans sa plénitude l'empire de la mode, qu'elle partageait depuis cent ans avec l'Espagne. Celle-ci, reléguée de nouveau dans son coin, fut réduite, pour sa consolation, à prendre le parti des vaincus qui ne se rendent pas : elle maintint chez elle, envers et contre tous, le gothique costume qu'elle avait réussi autrefois à faire triompher dans Paris.

On a dit comment, après la défense des passements, en 1620, la dentelle et le point coupé s'étaient répandus sur toutes les parties du costume. Ce fut un effronté défi que la mode jeta à l'autorité, car les passements avaient été défendus parce qu'ils venaient de Milan, et les ouvrages de fil vinrent de la Flandre, de Gênes ou de Venise. La toilette continua donc à faire sortir du royaume des sommes fabuleuses. Les économistes s'en plaignirent en 1629, à une assemblée de notables; on accueillit leurs doléances : les découpures et broderies de fil furent défendues à leur tour.

La frivolité allait-elle se rendre? Pas encore; il lui restait la ressource du clinquant dont on n'avait pas parlé depuis Henri IV. Elle en usa et abusa au point qu'un nouvel édit fut jugé nécessaire. En 1634, proscription des galons, cannetilles, pourfilures, franges, etc., etc. Qui en avait, était tenu de les faire découdre au plus vite et de les envoyer au creuset des orfévres; le roi le voulait ainsi : le roi, c'est-à-dire M. le cardinal, qui avait appris aux gens à ne pas rire avec l'observation de ses édits. On se soumit, en usant de quelques tempéraments qui corrigeaient la rigueur de l'interdiction. L'inflexible ministre n'avait pas entendu traiter les Français en Spartiates : il permit les broderies et galons de soie pourvu qu'ils n'excédassent pas la largeur du doigt et qu'ils fussent employés comme bordures. Assez d'ouvriers, dans le royaume, s'étaient formés à ces ouvrages pour que leur travail suffît à une consommation modérée. Il en fut de même pour le point coupé : on commençait à en faire de très-louable à Villiers-le-Bel et à Aurillac. On n'inquiéta pas les marchands qui en vendirent, ni les dames qui en achetèrent pour garnir leurs collets, mouchoirs ou manchettes.

Voilà donc l'emploi des choses d'ornement contenu par les lois dans une juste mesure. Les grandes étoffes gagnèrent à cela de pouvoir s'étaler dans tout leur avantage. Depuis une quarantaine d'années, elles n'étaient réputées somp-

tueuses qu'autant qu'elles offraient l'assemblage d'un grand nombre de couleurs. Les beaux velours, les beaux satins, étaient à bouquets et à ramages tissés ou brodés en imitation de fleurs naturelles. Tout d'un coup on se lassa de cette bigarrure et on revint aux couleurs unies : nouveau progrès dans la voie du bon goût, qui s'accomplit de lui-même, sans violence et sans murmure. De l'ancienne mode il ne resta que le souvenir risible du temps où les humains s'habillaient comme les fauteuils, et la création du jardin des Plantes.

En voyant ce grave musée, où les produits de la nature entière sont classés avec tant d'art et tant de science, on ne se douterait guère qu'il doit son origine à une fantaisie de la mode. Le fait est pourtant avéré. Dans le temps où les ramages piolés commencèrent à faire fureur, les dessinateurs de patrons étaient aux abois pour imaginer des effets nouveaux, des accouplements de couleurs inconnus, tellement qu'un jardinier nommé Jean Robin s'avisa de créer pour leur usage un jardin où il cultiva toutes sortes de fleurs étrangères. C'est chez lui que le brodeur ordinaire de Henri IV allait dessiner et enluminer ses modèles; c'est de ses parterres que procédaient toutes les belles étoffes exécutées dans les fabriques royales et dans les ateliers de la rue de la Tixeranderie. Bientôt l'établissement de Jean Robin devint l'une des nécessités de la monarchie; il fut, sous le nom de jardin du Roi, l'une des dépendances de la couronne,



Dame en grande tenue, Gentilhomme et Paysans, en 1635. — D'après Abraham Bosse. — Dessin de Chevignard.

et le propriétaire s'appela le *simpliste* du roi. En 1635, on ne portait plus d'habits à fleurs; mais le jardin du Roi continuait à fournir des patrons pour la tapisserie. Gui Labrosse, voyant qu'on dépensait beaucoup d'argent pour si peu de chose, suggéra l'idée d'un autre jardin mieux assorti, où les étudiants en médecine trouveraient de quoi s'instruire, sans nuire aux dessinateurs de tapis. Ce fut le jardin des Plantes.

Il faut bien dire un mot des carrosses, quand on parle des magnificences du temps de Richelieu. C'est alors qu'ils devinrent tout à fait communs. Henri III eut le premier dont il soit fait mention dans l'histoire, et dejà, à la fin du seizième siècle, la femme d'un apothicaire de la rue Saint-Antoine avait fait descendre ce luxe dans la bourgeoisie. Toutefois Henri IV, qui n'aurait pas voulu en voir à d'autres qu'aux princes, empêcha qu'ils ne se multipliassent trop. Leur nombre tripla sous la régence de Marie de Médicis; après 1620 on ne les compta plus.

C'étaient de lourdes et branlantes machines, très-haut perchées et mal suspendues, faites en bâtons de bois sculpté, avec des panneaux revêtus de drap. Les portières étaient garnies de rideaux. Huit personnes tenaient à l'aise dans l'intérieur. Le luxe résidait dans la finesse des étoffes, la beauté de l'attelage, la richesse d'habillement du cocher et des laquais en mandille qui se tenaient accrochés derrière. De même qu'aujourd'hui on va, dans l'après-midi, faire son tour au bois de Boulogne en équipage, on employait alors l'après-dînée à une promenade en carrosse, soit sur le cours que la reine mère avait fait planter d'arbres au bout des Tuileries, soit dans le faubourg hors la porte Saint-Antoine; mais, au lieu de rouler avec la rapidité de l'éclair, les voitures allaient doucement et faisaient des pauses fréquentes. On s'interpellait de l'une à l'autre, on se disait des choses gracieuses ou piquantes, et ce qui s'était passé au cours défrayait en partie les conversations du soir. A l'imitation de Paris, chaque ville eut bientôt son cours ou son mail, où les hobereaux de l'endroit, les partisans et les enrichis de toute sorte, firent traîner au

petit pas de leurs chevaux, les uns leur nullité, les autres leur ennui.

Ceci nous ramène à la toilette, car la fin suprême des promenades en carrosse était de montrer comment l'on était mis.

Commençons par les dames, et par une épigramme de Gombauld :

Blanc d'Espagne, couleurs vermeilles,
Perles, brillants, pendants d'oreilles,
Passements, jupes de grand prix,
On vous étale, on vous promène
Pour duper les faibles esprits,
Et l'on vous nomme Lysimène.

Ce sixain est une flèche à l'adresse des reines de la mode dans tous les temps. Entre autres choses, il prouvera à celles de nos dames qui composent leur visage avec des couleurs d'emprunt, qu'elles sont bien les petites-filles de leurs arrière-grand'mères ; mais il ne les convaincra pas que les teints frelatés ne font pas plus d'illusion aujourd'hui qu'ils n'en faisaient il y a deux cent trente ans. Le seul enseignement à en tirer est donc qu'on se fardait en 1625. On se fardait, et de plus on se mouchetait. Couleurs et mouches étaient tenues en respect par le masque.

Un autre usage était de se parfumer outrageusement, et cela, chose fâcheuse à dire, par défaut de propreté. Il est difficile de s'expliquer comment les bains, qui avaient été l'un des besoins de la vie pendant le moyen âge, tombèrent en désuétude à l'entrée des temps modernes. Si on se baignait, c'était une fois par an, pour compléter l'effet des purgations prises en avril. A la vérité, on se lavait les mains, les bras, le visage, le cou et les environs, que l'on tenait découverts un peu plus qu'il n'aurait fallu : l'hydrophobie était professée à l'égard du reste. De là le besoin de senteurs dont on accommodait le linge, et surtout les gants. La mode ayant fait entrer dans son domaine cet important accessoire, les parfums changeaient à tout propos et imposaient leur nom aux objets qui en étaient imprégnés. C'est ainsi qu'il y eut tour à tour les gants à l'Occasion et à la Nécessité, les gants à la Phyllis, les gants à la Cadenet, à cause d'une odeur préférée par ce beau garçon qui avait inventé les cadenettes ; puis les gants de Frangipane, ainsi appelés du marquis de Frangipani, dont Balzac à écrit : « Ce gantier est un seigneur romain, maréchal de camp des armées du roi et parent de saint Grégoire le Grand » ; puis les gants de Neroli, dont la duchesse de Bracciano, princesse de Nerola, avait inventé le parfum. Il aurait fallu dire gants de Nerola ; mais la mode, qui n'est pas forcée de savoir la géographie, consacra Neroli.



Chambrière, Dame en petite toilette, Bourgeoise de province, ver 1640. — D'après Abraham Bosse. — Dessin de Chevignard.

La grande nouveauté, après 1620, fut un changement radical dans la manière de se coiffer. Les cheveux furent abattus, séparés en trois parties, dont deux étaient conduites vers les oreilles et la troisième rejetée sur le derrière de la tête pour y former un chignon qu'on appelait culebutte. Les côtés s'arrangeaient en touffes renflées par des moules et entièrement couvertes de petites frisures. C'était à peu de chose près la coiffure actuelle ; mais celle du temps de Louis XIII se distingue par la pointe. La pointe est un brin de la chevelure tiré à l'endroit même de sa racine sur le front, et dont on faisait de menus anneaux ou de petites mèches houppelées. Un peu plus tard, les touffes de côté cessèrent d'être relevées ; on les laissa pendre soit en *bouffons* ou grands tire-bouchons, comme nos anglaises, soit en longues mèches nouées de rubans, qui étaient les moustaches des dames. Quant à la culebutte, elle fut garnie d'un gros nœud de ruban ou d'un bouquet de pierreries

qui devait monter assez haut pour être aperçu par-dessus le sommet de la tête.

Le chaperon étant laissé aux veuves, on ne se couvrait plus pour sortir, sinon d'un riche mouchoir bordé de dentelle, qui se posait sur le chef avec des épingles, comme une voilette. En déshabillé, on avait des coiffes ou petits bonnets ronds sans passe. Les servantes et les femmes du peuple portaient aussi la coiffe, mais avec un agrément distinctif de leur condition : c'était une sorte de drapeau qui pendait par derrière, entre les épaules, sous le nom de bavolette. Cette bavolette est certainement la mère du bavolet d'aujourd'hui. La coiffe des filles de campagne était un gros béguin piqué dont l'usage ne s'est pas encore perdu, car on le retrouve dans plusieurs de nos départements. Les Picardes appellent cela une calipette; autrefois c'était une cale, et cale par extension signifiait une paysanne.

L'ornement du cou était le carcan, un, deux, trois rangs de perles ou de pierreries enchâssées. Qu'on ne confonde pas le carcan avec le collier qui battait sur les épaules et sur la poitrine. Entre le carcan et le collier s'ouvrait le collet ou collerette, qui était revenu à ne faire qu'un avec le rabat, de sorte que le plus souvent rabat désigne les deux choses ensemble. On ferait un dictionnaire des dénominations sans nombre appliquées aux diverses sortes de rabat : rabats à la reine, à la Guise, à la guimbarde, à la neige, à la fanfreluche; rabats dentelés, rayonnés, cannelés, houppelés, etc. La différence entre les uns et les autres nous échappe. Tous servaient à même fin. Ils garnissaient le haut du corsage, retombant par devant, tenus en respect par derrière au moyen d'une garniture en fil d'archal; mais au lieu de grimper par-dessous la tête, comme jadis, ils s'épanouissaient autour du cou; heureuse conséquence de l'abandon des perruques. Il avait fallu baisser le collet en même temps qu'on avait abattu la chevelure; même il y eut des collets tout à fait abattus, et l'on n'en portait plus guère d'autres à la fin du règne, ce qui fait que Molière a pu dire d'un mot vieilli de son temps, qu'il était « bien collet monté ».

Rien de plus gracieux que la coupe de l'habillement depuis les épaules jusqu'aux pieds. Pour la première fois, dans le costume des femmes, le buste se montra entièrement dégagé sous la robe. Celle-ci ne fut plus qu'une espèce de manteau étroit, ou une redingote largement ouverte, dont le retour sur le devant n'excédait pas trois doigts. Très-étoffée par derrière, elle formait de gros tuyaux sous la taille, celle-ci très-haut placée dans le milieu du dos et faisant chute des deux côtés vers les hanches. Elle traînait par le bas. Elle était munie de deux larges ailerons ou demi-manches ouvertes, qui se fermaient avec des rubans sur le milieu du bras. Il y a toute apparence que c'est cela qu'on appelait la robe à la Commodité, dont la mention se trouve dans les auteurs dès 1623.

La robe laissant le devant du corps à découvert, ce fut à la jupe de faire là tous les frais de la toilette. Il y eut corps de jupe et bas de jupe. Le corps ou corsage était garni de l'armature de baleines qui auparavant formait le soutien de la robe, qui aujourd'hui est reléguée dans le corset; il s'en allait en pointe par le bas, avec des basques découpées, dont la pièce de devant était arrondie. Les manches étaient déchiquetées du haut en bas, faites comme des cages de bandelettes ou de rubans, qui laissaient voir à travers leurs intervalles les manches bouffantes de la chemise; le bas était recouvert par des manchettes qui montaient presque jusqu'au coude.

Le bas de jupe eut nécessairement de l'ampleur tant que durèrent les vertugadins; mais cette ridicule mode ayant fini son règne en 1630, on fit les jupes droites, avec deux ou trois plis plats sur les côtés, plutôt étroites que larges et descendant jusqu'aux talons sans traîner par terre. Les deux et trois jupes de dessous furent réduites à une seule, ordinairement de soie changeante.

Dans le peuple, les femmes n'avaient pas de robe, mais bien les deux jupes et le corps, souvent d'une aussi riche étoffe que celui des dames. Dans une tenue plus négligée, le corps était remplacé par la hongreline ou camisole à grandes basques, dont le nom indique l'origine hongroise; et le tablier accompagnait toujours la hongreline. Alors la ceinture de rigueur était le demi-ceint d'argent, une large tresse de soie, décorée sur la moitié de son pourtour avec des plaques d'orfèvrerie ciselées ou émaillées. La gloire des chambrières était de mettre trente et quarante écus à leur demi-ceint, sans préjudice de la chaîne, aussi d'argent, qui était pour tenir suspendues au flanc toutes sortes de choses, des clefs, des ciseaux, un couteau, une bourse, etc.

La hongreline fut trouvée si commode que, vers le temps de la naissance de Louis XIV, on n'eut point honte de l'adopter dans le beau monde, à la campagne d'abord, puis à la ville, comme habit de matin. De belles négligées y joignirent même le tablier. Une hongreline et un chapeau d'homme à panache composaient le costume d'amazone.

Les bas de soie rouges (bas de fiammette) continuèrent d'être de bon goût. On chaussait par-dessus, soit les souliers à la Choisy, en satin rouge ou bleu, soit les muletins de maroquin violet, jaune ou fauve; et tout cela se couvrait, pour sortir, de patins en velours cramoisi, à hautes semelles de liége.

Enfin les manchons pour l'hiver, manchons de velours fourrés de martre ou d'hermine, sont encore de ce temps.

Tel est le costume des belles dames anglaises, flamandes, italiennes, peintes par Van-Dyck; tel fut celui de cette illustre génération de Françaises qui firent leur éducation dans l'Astrée, qui se pâmèrent pour Chimène, et dont l'esprit, la bonne grâce et les aventures romanesques ont fait, dans ces derniers temps, tourner la tête à la philosophie.

PROMENADES DE CHRISTOPHE

AU JARDIN DES PLANTES [1].

Voici tantôt sept ans que je promène mon maître infirme, car j'allais encore à l'école quand il me prit à son service, et je dois sous peu tirer à la conscription. C'est un homme de bien que mon maître, quoique ce soit un homme sans bien, comme le lui disait l'autre soir un de ses amis, un savant aussi, qui a de drôles de façons de s'exprimer qu'il appelle « jouer sur le mot ». J'étais donc quasiment un enfant lorsqu'un grand docteur déclara à mon maître qu'il lui fallait renoncer à son laboratoire et à ses travaux, à cause de ses yeux. Il ne me souvient plus comment les médecins appelèrent la maladie qui lui enlevait presque entièrement la vue; mais il arriva que, comme ce qui fait le malheur de l'un fait le bonheur de l'autre, mon maître chercha un jeune garçon qui pût écrire tant bien que mal sous sa dictée, le conduire où il voudrait aller, et faire à peu près l'ouvrage de sa maison. Quand je dis sa maison, nous n'avons que trois chambres, que j'ai encore grand'-peine à tenir comme il le veut; et vraiment il faut que mon maître sente la poussière, puisqu'il ne la saurait voir..... Mais qu'est-ce donc que je m'en vais raconter là! mon maître a raison : j'en dis toujours plus qu'il ne faut; et c'est parce que j'ai « la langue trop longue que mon temps se fait trop court. » C'est encore son ami qui a trouvé cela.

[1] Nous changerons très-peu de chose à ces récits. Quelques répétitions enlevées, quelques fautes de français corrigées, c'est tout : nous n'avons rien voulu ôter à la simplicité qui en fait le principal mérite.

Si bien que pour en venir droit à ce qui m'a donné la démangeaison d'écrire, le voici. Dès que ma besogne est faite, mon maître m'appelle : « Christophe! est-ce qu'il fait beau aujourd'hui? » Et je n'ai pas plus tôt dit : « Oui, Monsieur! » qu'il demande son chapeau, ses gants, sa canne; il prend mon bras, et presque toujours c'est au jardin des Plantes qu'il veut être conduit. Nous allons, nous venons; je lui dis ce que je vois, et comme il m'en raconte plus que je n'en vois, la promenade est souvent trop courte à mon avis.

Si maintenant je m'avise de coucher sur le papier les choses qui, au retour, me restent le mieux en tête, voilà le pourquoi : une fois par semaine mon maître me donne permission d'aller me divertir avec des camarades d'enfance, qui se réunissent le dimanche soir dans notre vieille classe, afin de se donner un peu de bon temps. Notre ancien instituteur, qui est aujourd'hui un compagnon de plus, nous y fait une lecture sérieuse, pas trop longue, quoi qu'en disent quelques-uns; après, on se cotise pour se rafraîchir d'un verre de bière, puis chacun doit payer son écot d'amusette. Quand vient mon tour, suis-je assez honteux de rester muet! Ceux d'entre nous qui ont des métiers trouvent toujours quelque chose à dire qui intéresse ceux de l'état. Il en est qui ont fréquenté les écoles d'art; ceux-ci peuvent chanter *en partie*, et, comme ils disent, en chœur. Il y en a qui parlent comme des livres : ils ont voyagé, ceux-là, vu du pays, et n'ont jamais tout raconté. Mais moi, à qui on reproche au logis d'en dire plus qu'il ne faut, dès que je vois tous ces yeux braqués sur les miens, dans cette grande classe, qui semble encore plus grande à la lumière de la petite lampe, je prends chaud aux oreilles, froid aux pieds, le cœur me bat, ça me bourdonne dans la tête, et je perds tout de suite la tramontane. Il faut qu'ils soient bien bons enfants même, pour ne pas me rire au nez. — Pourtant je ne suis pas plus bête qu'un autre, et Monsieur, qui me permet de causer avec lui, en sait certes plus que tous nos camarades de la veillée.

C'est pourquoi je me suis dit : Ton maître, quand il doit parler dans une de ces belles séances où des savants l'écoutent, te dicte à l'avance tout ce qu'il veut leur expliquer. Tu lui lis plusieurs fois, avant qu'il ne se couche, ce qu'il t'a fait écrire, si bien qu'après avoir ruminé le tout à son aise, jamais il n'est resté court. Profite de l'exemple, Christophe, écris ce que tu veux raconter. Ainsi donc je me suis résolu à noter toutes nos promenades à mon maître et à moi. Je les relirai dans la semaine, de façon à être si bien ferré à la veillée, que j'y remplirai ma place, et n'aurai plus cet air niais d'un grand enfant qui a poussé sans que fleur, épi ou graine vinssent au bout. J'arriverai, j'espère, à m'y prendre mieux qu'aujourd'hui où j'ai rempli quatre pages de bon papier, et perdu de l'encre et du temps sans en venir au fait. Allons, comme dit mon maître, « au fait, au fait, Christophe! »

Il faisait froid, mais beau, mardi dernier; maintenant que nous ne sommes plus en hiver, il y a plaisir à fréquenter le jardin, et nous nous disposions à entrer par la grille qui donne sur la petite place de la Pitié, quand une voiture, entrant dans la rue qui mène au quai, nous a contraints à nous arrêter près de la fontaine du coin. Je lisais tout haut l'inscription : A GEORGES CUVIER; mon maître a prévenu mes questions : « Je voudrais, a-t-il dit, retrouver partout ici autour le souvenir de ceux qui, avant ou depuis Cuvier, ont fait progresser la science; ceux à qui chacun doit une part de reconnaissance, pour avoir découvert quelque fragment de vérité, et donné un fil qui nous puisse guider à travers le labyrinthe de mystères qu'il est ordonné aux générations humaines de parcourir et de dévoiler peu à peu. » Il en a dit plus long, mais je ne saurais rappeler toutes ses paroles. J'ai seulement bien compris qu'il voudrait voir s'élever dedans et dehors du jardin des monuments à la mémoire du grand Geoffroy Saint-Hilaire, des frères Thouin « les bergers », disait-il, des Jussieu, de Bernardin de Saint-Pierre et de beaucoup d'autres; mais je n'ai retenu que les noms qui m'étaient déjà familiers.

Pendant qu'il se parlait ainsi, car c'était plutôt à lui-même qu'à moi que ces paroles s'adressaient, j'examinais à loisir la fontaine, que je n'avais jamais regardée auparavant. Elle représente une belle femme, appuyée sur un livre et assise sur un lion. Au-dessous du demi-globe qui soutient le groupe (ainsi que mon maître l'appelle), il y a un tas de vilaines bêtes; entre autres, une espèce de lézard, qui se retourne comme s'il voulait mordre tout ce qui arrive par la rue Saint-Victor. Mon maître, quand j'ai dit cela, s'est pris à rire en m'assurant que, l'animal fût-il de chair au lieu d'être de pierre, les passants qu'il regardait de si mauvais œil ne courraient pas grand risque, « attendu, a-t-il ajouté, qu'il est impossible au crocodile de tourner la tête, puisque la disposition des vertèbres de son cou, soudées entre elles, s'y oppose. »

Ce qui charme tout d'abord à cette entrée du jardin, c'est la belle et riche verdure qui vous réjouit les yeux. La vive fraîcheur des gazons; la sombre nuance du superbe lierre qui habille tout le grand mur d'un réservoir construit, m'a dit mon maître, depuis peu d'années par M. Rohault; les feuilles entremêlées et les jolis fruits des cotonéasters qui couvrent les pentes; celles du houx, lustrées, épineuses, bordées d'ivoire, contournées, au travers desquelles brillent d'éclatantes baies rouges : tout cela amuse les yeux et prépare bien au plaisir de ce qu'on va voir. J'ai essayé de lire les noms inscrits sur des planchettes au bas des troncs, et sous quelques beaux arbres verts, mais mon maître n'est pas d'humeur à me donner sans cesse des explications. Laissant donc là, côte à côte, les conifères de l'Himalaya et les arbustes de l'Andalousie, j'ai tiré vers la ménagerie et les petites cabanes. Là, quand il plaît à Monsieur de réfléchir au lieu de jaser, j'ai, pour me divertir, la variété, le mouvement des animaux, et parfois les causeries de ceux qui les regardent.

Un morceau de pain, lancé dans un des parcs, était tombé entre les jambes d'un beau lama, tacheté de gris, qui, je crois, est né au jardin. Sans se déranger, relevant sa lèvre fendue, il promenait lentement son regard, étendait et repliait paresseusement son souple cou de chameau, lorsqu'un des autres lamas, un roux, aux poils fins, mêlés et sales, pendant sous le ventre et le long des flancs, avisant le morceau, s'en est emparé. L'œil du premier, que sa bordure de cils gris et touffus rend d'ordinaire si doux, s'est allumé d'un éclair; il a allongé sa tête qui semblait s'amincir, tandis que ses oreilles pointues se dressaient en avant, et que ses lèvres mobiles, retroussées, laissaient voir des dents jaunes et inégales; il a craché alors au nez de son camarade avec un singulier bruit ou plutôt un souffle de colère qui a fait reculer l'intrus. Les promeneurs se sont aussitôt amassés contre la barrière, ce qui nous a chassés plus loin. Mon maître n'aime pas toujours la foule, et moi, tant que je peux, je tourne vers le côté des ours. Ils se dandinent d'une façon si lourde et si drôle à mon gré! avec leur dégaîne maladroite, leurs grosses têtes rondes, leurs larges faces rustaudes et leurs épaisses culottes, ces animaux-là ne ressemblent pas mal à des matelots...

— Grand merci de la comparaison, a dit en m'interrompant, car j'avais pensé tout haut, un homme qui, par-dessus mon épaule, regardait aussi dans la fosse aux ours. Son chapeau rond de cuir usé, et tout son costume aussi bien que sa peau hâlée à pores ouverts, luisants et rouges, disaient assez que c'était un vieux loup de mer. — Allez! allez!

a-t-il ajouté, il n'y a pas d'offense! J'aime autant ressembler à ces citoyens fourrés qu'à d'autres; ils ne sont ni plus méchants ni plus sots.

— Plus sots, camarade? dites qu'ils sont autrement malins que la plupart d'entre nous, fit observer un des employés du jardin, qui passait. — Ces finauds-là en remontreraient à de plus habiles que vous et moi, et je pourrais en donner une preuve qui ne date pas de bien loin.

La suite à une prochaine livraison.

Le goût n'est rien qu'un bon sens délicat, et le génie est la raison sublime. M.-J. Chénier.

LES SCEAUX DU ROI DE SIAM.

Le roi de Siam a divers sceaux ou *tra* qu'il ne confie à personne et qu'il imprime de sa propre main sur les ordres écrits émanant directement de sa volonté. Ces sceaux sont en relief, comme les gravures sur bois, et ont environ deux pouces et demi de diamètre; on les frotte d'encre rouge. Mgr Pallegoix, vicaire apostolique de Siam, en cite sept principaux qui représentent : le premier, un éléphant à trois têtes portant sur le dos un palais entre deux parasols à sept étages; le deuxième, un animal fantastique, le roi des rois; le troisième, le *garuda*, aigle monstrueux; le quatrième, l'image du Bouddha assis, tenant d'une main une fleur de lotus, de l'autre une feuille de cette plante sacrée; le cinquième, un ange à cheval sur un démon; le sixième, un ange tenant une épée flamboyante et à cheval sur un serpent ou dragon; le septième, un ange portant une lance et à cheval sur un lion. Plusieurs mandarins ont aussi des *tra*. Quelques-uns des derniers sceaux du roi de Siam ont été gravés, par son ordre, à Paris.

Mgr Pallegoix nous apprend que, tout despote que soit le roi de Siam, il est obligé de conformer sa vie à un règlement sacramentel intitulé : *Phra, raxa, monthieraban.* Ce livre prescrit l'heure du lever et du bain, l'offrande de riz que le roi doit faire chaque jour aux talapoins (moines



Sceau du second roi de Siam. — Dessin de Montalan.

bouddhistes de Siam) en les saluant; les heures d'audience pour les mandarins, pour la reine, pour les princes; les heures consacrées à l'étude des lois et de l'histoire du royaume; les heures des repas, etc. Tous les devoirs quotidiens du souverain sont ainsi déterminés d'une manière tellement rigoureuse qu'assurément un pauvre talapoin est beaucoup plus libre que le roi. On peut considérer ce livre précieux comme une sorte de charte qui réduit considérablement les avantages de la prérogative royale. Mgr Pallegoix y signale, entre autres prescriptions curieuses, la défense faite, sous peine de mort, aux pages qui portent l'épée royale de la livrer au souverain lorsqu'il la demande pendant un accès de colère.

Une autre institution réduit dans une proportion plus notable encore le pouvoir despotique : c'est celle d'un second roi qu'on appelait autrefois *uparal* et qu'on appelle aujourd'hui *vangna*. Cette dignité est ordinairement le partage d'un frère ou d'un proche parent du roi. Jamais le premier roi ne peut rien entreprendre d'important sans le consentement du second, qui a un immense palais, une cour, des officiers, des mandarins, et dont le privilége particulier est d'avoir le commandement des armées en temps de guerre. Ce second roi a aussi des sceaux : l'un d'eux représente une aiguille de tête posée sur des vases d'or entre les parasols royaux à étages.

L'ENFANT ET LES CHATS.



L'Enfant et les Chats. — Dessin de Morin, d'après Meyerheim.

Si, dans une maison des champs, quelqu'un de nous avait vu un petit enfant jouant avec une famille de chats aux pieds de sa mère, cette scène, toute gracieuse qu'elle fût, aurait à peine arrêté son attention, et, certainement, n'aurait pas laissé une longue trace dans sa mémoire. Avant même d'être sorti de la ferme, il aurait oublié les chats, l'enfant et la mère, et il est probable qu'un peintre qui l'aurait accompagné l'eût étonné beaucoup en lui disant : « Quel tableau charmant nous avions tout à l'heure sous les yeux! Je veux en faire le sujet d'une étude; je consacrerai, s'il le faut, le reste de mon année à représenter fidèlement, tels que je les ai vus, les mouvements gracieux de ces petits animaux, la gentillesse de l'enfant, la douce complaisance de sa mère. Ce groupe respirait la paix, l'innocence et le bonheur! »

Qui se serait trouvé au point de vue le plus juste? Le peintre presque enthousiasmé à la vue d'une chose si simple et si commune, ou nous autres profanes, qui ne nous laissons attirer et toucher le plus habituellement que par des scènes fortes, surprenantes ou rares?

N'hésitons pas à louer et à préférer cette délicate sensibilité du peintre et du poëte qui leur fait découvrir à chaque pas, dans les scènes les plus ordinaires de la vie et de la nature, d'agréables et heureuses émotions. « C'est, direz-vous, un don qu'ils ont reçu du ciel à leur naissance. » Je crois que c'est plus encore une habitude excellente de leur esprit. Ne vous persuadez point qu'il soit nécessaire de savoir peindre ou rimer pour observer et sentir ce qu'il y a de beau et de bon dans le monde. Nous ne sommes pas tous appelés sans doute à acquérir l'art de traduire et d'exprimer avec le pinceau ou les vers les affections de notre âme; mais les artistes n'ont pas seuls le privilége de l'émotion poétique, et nous sommes libres comme eux d'ouvrir nos âmes aux douces séductions du sentiment admiratif. Channing a dit très-justement que ce qu'il y a de plus précieux et de plus admirable ici-bas est fort heureusement aussi ce qu'il y a de plus commun. Quel spectacle plus grand et plus solennel que le coucher du soleil, ou plus pur et plus aimable que les jeux et les caresses de l'enfance? Nous nous plaignons souvent, et avec raison, de la difficulté d'être heureux; c'est précisément pour cela qu'il ne faut rien négliger de ces simples et vulgaires jouissances qui sont toujours à notre portée, et qui peuvent contribuer à entretenir incessamment en nous une agréable et honnête satisfaction. Imitons l'oiseau qui, pour construire son nid, butine avec soin sur la route jusqu'aux plus petits brins de paille ou de mousse, et, sur la haie, parmi les épines, le moindre flocon de laine enlevé à la toison dorée des brebis. Détournons-nous des inutiles curiosités du mal et du laid; elles flétrissent et dessèchent l'âme; cherchons et contemplons, au contraire, avec un intérêt actif et sincère, les manifestations du bien et du beau qui se renouvellent et varient à tout instant autour de nous comme pour nous servir d'encouragements et d'exemples.

ÉTUDES SUR LE LITTORAL DE LA FRANCE.

Suite. — Voy. p. 59, 90.

VI. — LES ROCHERS DE BRETAGNE.

Les côtes de la Bretagne, depuis le Grouin de Cancale jusqu'à l'embouchure du Blavet, dans le golfe de Gascogne, sont partout élevées, découpées et hérissées de rochers et d'écueils, si ce n'est dans le fond des anses, où le sol, s'abaissant graduellement, devient sablonneux, puis vaseux vers la limite de la basse mer. Les montagnes d'Arrée, qui accidentent si fortement la topographie de la Bretagne, se prolongeant jusqu'à la mer, produisent cette suite ininterrompue de découpures du rivage, cette alternative continuelle d'anses et de presqu'îles, cette multitude de rochers, d'îlots et d'écueils, qui donnent au littoral breton un caractère tout particulier. Il doit aux granits et aux schistes, qui le composent en entier, un aspect uniformément gris, triste et monotone. Le varech couvre partout, en les assombrissant, les rochers du rivage [1]. Rien ne ressemble moins aux gaies et verdoyantes côtes du Cotentin. Mais les déchirures du sol, la grosseur énorme des rochers de granit, leur bouleversement qui atteste d'anciennes et profondes convulsions, leurs formes aiguës qui alternent continuellement avec de hautes falaises de schiste, la violence de la mer au milieu de ces rochers qui, grâce à leur solidité, conservent cette presqu'île à la France, tout concourt à donner à cette partie de nos rivages un caractère de grandeur qu'on ne trouve pas ailleurs. Presque partout, excepté au pied des falaises où la mer est profonde, le jusant découvre des grèves de sable provenant de la destruction des granits et des schistes. Dans les anses, les grèves sont formées d'une véritable tangue, c'est-à-dire d'un sable fin très-chargé de calcaire, et qui est comme la tangue un excellent engrais.

Après avoir doublé le Grouin de Cancale, on arrive à l'embouchure de la Rance, où sont les deux ports de *Saint-Malo* et de *Saint-Servan*. L'embouchure de la rivière forme la rade de Saint-Malo, séparée de la mer par une ligne de récifs et d'îlots rocheux sur lesquels sont construits les deux forts de la Grande-Conchée et de Césambre. Saint-Malo est bâti sur le rocher d'Aaron, réuni à la terre ferme par une très-étroite langue de terre appelée le Sillon. C'est un de nos plus importants ports de commerce et de grande pêche. Saint-Servan, au sud de Saint-Malo, est aussi un port de grande pêche, et l'un de nos principaux ports de construction. *Dinan*, sur la Rance, n'est qu'un port de petit cabotage.

Les rudes Bretons du quartier de Saint-Malo ont toujours été placés parmi les meilleurs matelots de France : aussi les ordonnances de Louis XIV prescrivaient-elles que le vaisseau amiral de ses flottes serait toujours exclusivement monté par des matelots, des canonniers et des officiers-mariniers malouins. C'est un bel hommage rendu à la solidité des compatriotes de Jacques Cartier, de la Barbinais, de Duguay-Trouin et de Robert Surcouf. Avant la fondation de Brest, Saint-Malo était notre premier port sur l'Océan, et ses corsaires ont longtemps été la terreur du commerce anglais. Aussi l'Angleterre essaya-t-elle à plusieurs reprises de détruire Saint-Malo en le bombardant, en 1693, 1695 et 1758 [1].

Après la Rance, on arrive à Saint-Briac, port de cabotage, de pêche et de relâche, puis à la presqu'île rocheuse de Saint-Jacut, autrefois célèbre par son couvent; elle est jointe au continent par un isthme sablonneux et couvert de dunes que les Bénédictins avaient fixées, dès 1640, par des plantations. Au delà de la presqu'île est la baie de l'Arguenon, terminée au nord-ouest par la pointe de Saint-Cast, où l'on trouve un petit village de même nom et une belle plage sur laquelle les bâtiments échouent à marée basse. C'est là que le duc d'Aiguillon battit, en 1758, les Anglais qui avaient débarqué à Saint-Briac, et les obligea à se rembarquer. Entre la pointe de Saint-Cast et la pointe de la Latte est la baie de la Frenay, au delà de laquelle on remarque le cap Fréhel, haut de 53 mètres et surmonté d'un phare dont les feux portent à 40 kilomètres. La saillie du littoral qui forme le cap Fréhel est coupée à pic et se compose d'énormes rochers au pied desquels la mer se brise avec violence et en roulant de prodigieuses quantités de cailloux. Ces falaises d'arkose présentent une alternative de couches blanches et rouges; aussi le cap Fréhel se détache-t-il nettement du milieu des roches grises ou noires de la côte [2].

Au cap Fréhel commence la baie de Saint-Brieuc, qui s'étend jusqu'à la pointe du Sillon, à 60 kilomètres à l'ouest. D'une navigation difficile et encombrée d'écueils, surtout aux approches des ports, la baie de Saint-Brieuc n'est fréquentée que par les marins du pays. « Aucune opulente cité n'attire la navigation sur ses rives, et les hydrographes étrangers ne la citent guère que pour recommander de l'éviter [3]. » Les rivages rocheux de la baie présentent, à l'est, les ports d'*Erquy* et de *Dahouet*. Le premier possède une rade qui en fait un port de relâche, et le second est le débouché des produits agricoles des riches contrées qui l'avoisinent.

[1] « Sur les côtes de Bretagne, les algues et les fucus transforment le granit en buissons ou en prairies. »

[1] Voy. Baude, *les Côtes de Bretagne, Saint-Malo*, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 novembre 1851.

[2] Audouin et Milne Edwards, ouvrage cité, p. 156.

[3] Baude, *la Baie de Saint-Brieuc*, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 septembre 1852.

Au centre de la baie, dans la partie où il n'y a point d'écueils, est situé le port du *Légué*, à 2 kilomètres en amont de l'embouchure du Gouet. Le Légué, point principal de toute la baie, a acquis de l'importance depuis quelques années; c'est un port de commerce, de construction et de grande pêche. Saint-Brieuc est à un kilomètre au-dessus du Légué, qui lui sert de port. Dans l'ouest de la baie on doit citer : — *Binic* ou port Penthièvre, port de grande pêche et de construction. Sûr et profond, Binic offre un abri très-utile dans ces parages; on y établit un port de refuge ; — la rade de *Pontrieux*, mouillage assez dangereux, entre la côte et les roches de Saint-Quay; — l'anse de Paimpol, bonne station au fond de laquelle est le port de *Paimpol*, le plus sûr et le plus commode qui existe entre Saint-Malo et Morlaix; — l'île Bréhat, à l'embouchure de la rivière de Pontrieux, est le sommet d'un plateau granitique étendu, et les rochers qui le bordent fourmillent de homards. Le climat de Bréhat est d'une douceur extraordinaire; il y neige très-rarement, et les myrtes, qui y viennent en pleine terre, acquièrent un développement considérable. L'île Bréhat est encore baignée par une des branches du gulf-stream, grand courant d'eau chaude qui vient du golfe du Mexique; c'est cette eau tiède qui donne à la Bretagne du nord en général, et à Bréhat en particulier, ce climat si remarquable par sa douceur et son humidité [1]. On trouve un atterrage important au *Port-Clos*, dans l'île Bréhat, et dans la rivière de Pontrieux, l'échouage de *Lézardrieux* et le petit port de *Pontrieux*, débouché de l'arrondissement de Guingamp. La pointe du sillon de Talbert termine la baie de Saint-Brieuc au nord-ouest; c'est une espèce de digue naturelle formée de galets, longue de 3000 mètres et entourée de larges bancs de roche parmi lesquels sont les *Héaux de Bréhat*, sur lesquels notre savant ingénieur et architecte Léonce Reynaud a construit, il y a quelques années, un admirable phare [2]. Les côtes de France sont maintenant éclairées, pendant toute la durée des nuits, par quarante-six phares et quatre-vingt-treize feux de ports ou d'embouchures de rivières [3].

Depuis la pointe du Sillon jusqu'à Brest, la côte bretonne offre toujours les mêmes caractères de sauvage grandeur et les mêmes dangers pour la navigation. On n'y rencontre que le port de *Tréguier; Perros*, dont la rade est très-sûre; le fort des Sept-Iles, qui défend ces parages couverts d'îles rocheuses et désertes; *Lannion*, port de commerce sur le Guer; puis *Morlaix*, situé au confluent du Jarlot et du Keflent, à 11 kilomètres de la mer. Morlaix a un bon port, très-commerçant, et une rade sûre dans laquelle de grosses frégates trouvent un excellent mouillage; l'entrée en est défendue par le fort de l'île du Taureau. On trouve encore, près de Morlaix, une importante forêt sous-marine [4]. Au delà est *Roscoff*, port de refuge, et l'île de *Batz*, où l'on a établi récemment un excellent port de refuge, important par sa position à l'entrée de la Manche. Près de 4000 bâtiments relâchent chaque année au port de Batz.

A l'embouchure de l'*Abervrach* est un mouillage très-sûr pour les gros navires et un bon échouage pour les petits; cet abri, le seul qui existe sur la côte dangereuse qui s'étend de Batz au Conquet, est défendu par le fort Cézon. Après les roches de Porsal, la côte tourne au sud, forme le port de relâche de *Laberildut*, et bientôt on atteint la pointe Saint-Matthieu, près et au nord de laquelle on trouve le *Conquet*, port de relâche. Ici, nous quittons la Manche pour entrer dans l'océan Atlantique.

La pointe Saint-Matthieu est la plus occidentale de France; elle est escarpée et surmontée d'un phare. Le Conquet n'a qu'un petit port, mais sa rade est très-sûre.

A 18 kilomètres à l'ouest de Laberildut est l'île d'Ouessant, dont les côtes présentent presque partout d'inaccessibles falaises. Le petit port de Saint-Michel est habité par des pêcheurs qui font le commerce des sardines. La sardine se rencontre dans les eaux profondes de la Bretagne depuis Morlaix et Ouessant jusqu'au Croisic; c'est dans les environs de Camaret, de Douarnenez, de Concarneau et de l'île de Groix, qu'on la trouve en plus grande abondance. On la pêche aussi dans le golfe de Gascogne, au Croisic, aux Sables d'Olonne, à la Rochelle, à l'entrée de la Gironde, où elle est connue sous le nom de *royan*, et à Saint-Jean-de-Luz. La pêche de la sardine, en Bretagne, occupe 3500 marins, et les 600 millions de sardines pêchées rapportent 3 500 000 francs. La sardine, l'anchois et le thon sont les trois poissons que l'on marine et que l'on conserve à l'huile; il s'en consomme ainsi préparés de grandes quantités, et on en exporte annuellement pour 8 millions de francs.

En 1778, notre amiral d'Orvilliers livra à la flotte anglaise, dans les parages d'Ouessant, une bataille qui, malgré l'indécision de ses résultats, commença dignement la guerre d'Amérique.

A l'est d'Ouessant est le plateau marin de la Helle, séparé du plateau des Plâtresses par le chenal de la Helle. Entre les Plâtresses et la Bretagne est situé le Four, chenal long de 20 kilomètres, étroit et dangereux. Au sud d'Ouessant, le passage du Fromveur sépare cette île de l'île de Bannec, qui commence une chaîne d'îlots dirigés au sud-est, et entourés par une ceinture de bas-fonds dont la partie méridionale porte le nom de chaussée des Pierres-Noires; cette ceinture et ces îles composent un grand plateau marin dont le bord oriental forme la plus grande partie du côté occidental du chenal du Four.

Après avoir doublé la pointe de Saint-Matthieu, on remarque l'anse de Bertheaume, défendue par un fort, et on pénètre par le Goulet dans la rade de Brest. Le Goulet est un canal étroit, resserré par la presqu'île de Quélern et coupé en deux par la roche Mengam, sur laquelle est un fort qui bat le passage. L'isthme de la presqu'île de Quélern est défendu par les lignes du même nom, clef de la défense de la rade; douze forts ou batteries défendent le Goulet et ses abords. *Brest*, le premier port de guerre de la France et son principal arsenal sur l'Océan, est à l'embouchure de la Penfeld, sur la rive septentrionale de la rade. C'est Colbert, aidé par du Quesne et Dinfreville, qui créa, de 1665 à 1681, le port et l'arsenal de Brest, *Tutela classium*, comme le dit la médaille frappée en mémoire de ces grandes créations. Son œuvre fut achevée et complétée sous Louis XV par l'ingénieur Choquet de Lindu. Le port de Brest est un des plus beaux et des plus sûrs de toute l'Europe, comme sa rade en est une des plus excellentes; il peut contenir cinquante bâtiments de haut bord, et est défendu de tous côtés par de nombreuses fortifications. La rade renferme plusieurs bons mouillages et plusieurs ports de commerce, dont les plus importants sont : *Landerneau*, à l'embouchure de l'Elorn, *Port-Launay*, à l'embouchure de l'Aulne, et *le Faou*.

La presqu'île qui borne au sud la rade de Brest est très-découpée et forme elle-même plusieurs petites péninsules : l'île Longue, la presqu'île de Quélern et la presqu'île de Crozon. Entre les deux dernières est l'anse de Camaret, qui offre un bon mouillage. Le passage de l'Iroise donne accès à la rade de Brest; il est situé entre la presqu'île de Crozon et la chaussée des Pierres-Noires. En continuant de suivre

[1] A. de Quatrefages, *l'Ile de Bréhat*, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 février 1844.
[2] Voy., sur la construction de ce phare, notre tome XIII (1845).
[3] Voy. Coulier, *Atlas des phares et fanaux*.
[4] *Journal des mines*, t. XXX.

les côtes de la Bretagne, toujours formées de rochers ou de falaises, on arrive à l'anse de Dinan, puis au Beg-ar-C'haor ou pointe de la Chèvre, à la baie de Douarnenez, où l'on trouve la rade, peu sûre, de Douarnenez et le port de pêche de même nom. Douarnenez fait un commerce de sardines très-considérable. Après, on rencontre la Baie des Trépassés et le Beg-ar-Raz ou pointe du Raz. On est là à l'extrémité de la Cornouaille *(Cornu Galliæ)*, et les côtes déchirées et sans ports de cette terre de granit sont aussi dangereuses que le sol qui les borde est triste et aride. Les rochers et les falaises sur lesquels la mer, toujours en fureur, se précipite avec une incomparable violence, font de ces quartiers les parages les plus justement redoutés. A 5 kilomètres à l'ouest de la pointe du Raz, haute de 100 mètres et du plus imposant aspect, est l'île de Sein, et entre les deux, le Raz de Sein, détroit resserré et dangereux. L'île de Sein, longue de 3 kilomètres, se continue à l'ouest par une chaussée de rochers et de hauts-fonds qui se prolongent jusqu'à 20 kilomètres. L'île est un rocher presque stérile, habité par de pauvres pêcheurs renommés pour leur vigilance à porter du secours aux bâtiments qui sont en danger. L'île de Sein renferme un port de relâche. Au temps des druides, Sein était la résidence de neuf prêtresses qui rendaient des oracles.

Du haut de la falaise qui forme la pointe du Raz on jouit d'une vue célèbre par la beauté du paysage. Près de là est l'Enfer de Plogoff; c'est un abîme où la mer s'engouffre avec un bruit épouvantable au milieu de rochers rouges. Au delà est la baie d'Audierne, dont la côte est basse, sablonneuse et bordée de dunes. *Audierne*, port de commerce, offre une bonne relâche sur cette côte difficile; mais une barre en rend l'entrée dangereuse; on a déjà exécuté



Carte des côtes de Bretagne, par L. Dussieux.

divers travaux destinés à améliorer l'entrée de ce port. La pointe de Pen-Marc'h (Tête de Cheval) est une haute falaise toute noire, entourée de récifs et surmontée d'un phare. Au delà et jusqu'à la Loire, la côte suit une direction constante au sud-est.

Jusqu'à Lorient, le premier grand port que nous ayons à mentionner depuis Brest, les seuls abris de la côte sont les petits ports de relâche ou de pêche de *Pont-Labbé*, de *Bénodet*, de *Quimper*, sur l'Odet, à 17 kilomètres de la mer; de *Concarneau*, port d'échouage à l'embouchure du Moreau, de *Pontaven* et de *Quimperlé*, puis Lorient. A 16 kilomètres sud-ouest de Concarneau, sont les îles de *Glénan*, au nombre de neuf et entourées d'écueils; elles sont habitées par des pêcheurs; le fort Cycogne commande l'archipel.

Lorient, place forte, arsenal maritime, port de guerre et de commerce, est situé au fond de la baie de Saint-Louis, à l'embouchure de la rivière de Scorf qui s'y jette dans le Blavet. Le port de Lorient est grand, sûr et commode; la rade offre un mouillage excellent et étendu. Lorient est notre premier port de constructions navales, et l'école du génie maritime y est établie. Lorient a été fondé en 1728 par la Compagnie des Indes. *Port-Louis*, situé à l'entrée de la rade de Lorient, à l'embouchure du Blavet, a un bon port qui pourrait recevoir des vaisseaux de ligne; mais le voisinage de Lorient a arrêté le développement de Port-Louis, qui a été fondé par Louis XIII; ce n'est aujourd'hui qu'un port de relâche et de pêche. *Hennebon*, sur le Blavet, fait un commerce assez actif. A 6 kilomètres de l'embouchure du Blavet est l'*île de Groix*, rocher élevé, couvert de landes et de quelques terres cultivées; les habitants se livrent presque tous à la pêche de la sardine. L'île de Groix est défendue par le fort Lacroix.

La suite à une autre livraison.

LES SÉRÉNADES.

Rascar el jamon, gratter le jambon, c'est-à-dire jouer de la guitare sous les fenêtres des dames, est un usage qui n'a pas encore entièrement disparu de l'Espagne. Quelquefois c'est un homme seul qui donne la sérénade. Le sombrero ou chapeau gris à larges bords lui cache les yeux. Il a le pied posé sur les marches ou le banc de la porte. Souvent c'est un groupe de trois ou quatre musiciens, qui pour l'étranger ressemblent plus à de pauvres gens deman-

dant quelques pièces de monnaie qu'à des galants. Du reste, ces sérénades ne sont plus des causes de duel ou de combat comme au temps de Lopez de Vega et de Cervantes. Plusieurs joueurs de guitare peuvent se rencontrer dans la même rue sans en venir aux mains, et l'on ne voit point sortir des maisons des hidalgos jaloux, armés de longues épées, à la tête de leurs domestiques, pour tailler en pièces les musiciens et leurs instruments. La musique est rarement bonne, et elle n'est guère d'un effet agréable que de loin. La guitare accompagnée du tambour de basque convient mieux pour exciter les danses populaires, qui s'improvisent encore souvent le soir devant les portes des auberges, et rappellent cette amusante description que l'on doit à l'auteur de l'*illustre chevalier de la Manche* :

« ..... La nuit venue, il y eut un bal à la porte de l'auberge entre plusieurs garçons muletiers : un Asturien joua de la guitare, et les danseuses furent, outre les deux Galiciennes et la Arguello, trois servantes d'une autre auberge.

» Lope touchait de la guitare de telle sorte qu'on disait qu'il la faisait parler. Les servantes lui demandèrent, et la Arguello avec plus d'instance qu'aucune autre, de chanter quelque romance. Il répondit que, pourvu qu'elles la dansassent [1] à la façon dont on chante et dont on danse dans les comédies, il en chanterait une volontiers, et que pour ne pas se tromper, elles n'auraient qu'à faire ce qu'il leur dirait en chantant. Et comme il avait un esprit vif et facile, avec une heureuse fluidité d'improvisation, il commença à chanter de la sorte :

Que la belle Arguello s'avance, une fois et pas plus, et qu'après avoir fait une révérence elle retourne deux pas en arrière.



Une Sérénade en Castille. — Dessin de Rouargue.

Ramenez-la par la main, vous qu'on appelle Barrabas, garçon muletier andalous, chanoine du Compas [2].
Des deux servantes galiciennes qui sont dans cette auberge, faites amener la plus joufflue, en manches de chemise et sans tablier.
Que Torote approche, et que tous quatre ensemble, avec des changements et des contorsions, commencent un contrapas.
Faites entrer toutes les Vénus et tous les Adonis qui veulent s'en mêler, car la danse de la chaconne est plus vaste que la mer.
Mettez en branle les castagnettes, et baissez vos mains jusqu'à les frotter sur ce sable ou cette terre de fumier.
Tout le monde s'en est bien tiré, et je n'ai à gronder personne.
Moquez-vous du diable, puisqu'il nous laisse nous divertir, bien que le malin n'ait guère coutume de s'éloigner de la chaconne.
Je change de musique, divine Arguello, ma nouvelle muse, plus belle qu'un hôpital. La danse de la chaconne renferme la vie bonne.
Là se trouve l'exercice que la santé réclame et qui secoue des membres la paresse endormie.
Le rire bouillonne dans la poitrine de celui qui danse et de celui qui joue, de celui qui regarde la danse agile et de celui qui écoute la musique sonore.
Les pieds versent du vif-argent, tout le corps se fond en eau, et, au gré de leurs maîtres, les escarpins perdent leurs semelles.
L'élan et la légèreté rajeunissent les vieux et exaltent les jeunes jusqu'au délire ; car la danse de la chaconne, malgré les prétentions du superbe zambalo [3], est la fleur de la marmite, et elle seule renferme la vie bonne.

» Pendant que Lope chantait ainsi, toute la cohue des muletiers et des écureuses du bal, dont le nombre montait à douze, dansaient à se mettre en pièces. Mais lorsqu'il se préparait à continuer, en chantant des chansons de plus gros volume et de plus riche substance que celles qu'il avait chantées jusque-là, un des nombreux hommes à manteaux qui regardaient le bal lui dit, sans se découvrir la figure : « Tais-toi, ivrogne ! tais-toi, peau de bouc, sac à vin, poëte » savetier, musicien de travers ! » D'autres se joignirent à celui-là, ajoutant tant d'injures et de moqueries que Lope trouva prudent de se taire. Mais les muletiers le trouvèrent

[1] Les compositions de musique populaire en Espagne, comme les boléros, les séguidillas, etc., servent à la fois aux chansons et aux danses.

[2] Nom d'un quartier de Séville habité par la lie du peuple.

[3] Autre danse du temps, de même que la sarabande, le pésame, la *perra mora*, etc.

si mal, que, sans l'hôtelier qui les calma par de bonnes raisons, le diable allait entrer dans la danse; et certes, ils n'auraient pas manqué de jouer des poings, si dans ce moment le guet ne fût arrivé, et ne les eût fait tous rentrer chez eux. » (1)

Un de nos jeunes compatriotes exilés (2) a tracé naguère, d'après nature, une esquisse de ces danses nocturnes qui ressemble assez à la peinture de Cervantes pour montrer que les mœurs du peuple ont moins changé en Espagne qu'en France :

Qui pourrait rester triste quand Madrid est en fête!

Allons, la guitare de Castille, la panderata de Saint-Sébastien, la musette d'Orense, la flûte des montagnes de Santander! — Ole!

Vive la séguidilla madrilègne, la jota d'Aragon, le fandango de Cadix, le boléro, la gallégada, le jaléo de Jérès, la malagéña! — Ole! Ole!

Élancez-vous, les sœurs espagnoles! les Serranas trapues, les viriles Aragonaises, les Basques agiles, les noires de Madrid, les blondes de Burgos et de Pampelune, les filles de Murcie, de Valence et de Grenade! — Ole! Ole!

Chaussez vos pieds mignons de la zapatille soyeuse! laissez flotter sur vos épaules la mantille onduleuse! relevez vos longs cheveux, dégagez vos tempes, qu'on voie bien vos pendants d'oreilles! fixez vos bandeaux luisants avec des aiguilles d'or! — Ole!

Vamos! — les petites reines aux fières allures! Avancez-vous, le poing sur le côté, avec vos bras arrondis qui paraissent ramasser le sable; pied tendu, tête inclinée, mutine! — Ole!

Anda con ellas! — Avec elles, avec elles volez, les danseurs maigres, ceux qui portent les bonnets phrygiens, *monteras* velues, bérets basques, sombreros castillans, turbans, mouchoirs et *fajas* de soie; vestes écarlates, boutons d'argent et d'or! Soulevez des nuages de sable brûlant! — Ole! Ole!

Alante! — En avant aussi le guerrier cher à Mars, le sabre au côté, le doigt à la couture du pantalon, le cou garotté dans le carcan de crinoline. C'est le roi du bal; sa danse est la plus savante, ses manières sont les plus distinguées; dès sa jeunesse il a rompu ses doigts sur les cordes des guitares. — Ole!

Viva! viva! — Voici les Asturianos, les roturiers des montagnes, avec leurs bâtons blancs. Ils forment une ronde monotone en se tenant par le petit doigt : on dirait des moines qui récitent matines. Ils envahissent la place; les voilà bien plus de trois cents. C'est ainsi que se rassemblaient, au cœur des montagnes, les fils de Pélage, vainqueurs des Mores, les hommes de fer et de bronze! — Ole!

Les rives desséchées du Mançanarès retentissent du bruyant appel des castagnettes. La lune promène son disque tranquille parmi les bandes blanches laissées par les nuages de chaleur. Le ciel semble sourire aux danses de la terre! — Ole! Ole!

UN SPÉCULATEUR.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 182, 185.

Ainsi passaient les semaines, les mois, les saisons de bals et de dîners. Roger trônait dans les suprêmes régions de la finance. Chacun parlait de son crédit, de ses succès, et les gens les plus distingués lui rendaient un hommage qu'ils n'auraient pas rendu à la vertu. Le monde le plus beau, le plus élégant, affluait dans sa demeure; le bruit de ses fêtes retentissait dans toute la cité; le récit de ses concerts occupait périodiquement plusieurs colonnes des grands journaux. Combien de gens, en voyant la longue file d'équipages stationnant autour de sa demeure et les feux des lustres étincelant à travers le cristal de ses fenêtres, se disaient : — Qu'il est riche celui-là! qu'il est heureux!

Était-il heureux? Hélas! le matin, à la suite d'une de ces fêtes dont ses flatteurs ne cessaient de vanter la magie, il n'osait pénétrer dans les replis de son âme et sonder le fond réel de son existence. Il y avait si longtemps que pas une vraie parole de bénédiction n'était arrivée à son oreille, si longtemps qu'il n'avait goûté la saveur salutaire d'un véritable moment de repos, si longtemps qu'il n'avait joui de l'affection de ses enfants et d'un doux entretien avec sa femme! Autrefois, quel bonheur il éprouvait à lui communiquer tous ses projets, à l'associer à toutes ses idées! et maintenant, il sentait qu'il y avait entre elle et lui un abîme dont il ne pouvait mesurer la profondeur.

Dans l'exaltation de ses premiers succès, il s'était fait de la fortune une image féerique. Être riche, se disait-il, avoir de l'or à pleines mains, là est la gloire, la puissance, la vie. Par un favorable concours de circonstances, il avait réussi dans ses entreprises au delà de ses espérances. Mais, en acquérant ses trésors, il avait perdu le calme, la pureté des sentiments, les tendres expansions, les douces joies de sa vie première. On entend dans son salon une musique délicieuse, mais la franche gaieté n'est plus assise à son foyer. Le monde lui prodigue ses adulations; mais dans ces compliments emphatiques, il cherche vainement la vibration d'une voix cordiale. Sous le masque de courtoisie dont se couvrent les visages en s'approchant de lui, s'il y regardait de près, il pourrait même distinguer plus d'une pensée haineuse, plus d'un âpre sentiment d'envie.

Cependant tel est pour lui le prestige de l'argent que, malgré ses heures de sombres réflexions, ses yeux et sa pensée en sont encore éblouis; que, malgré les reproches que lui fait sa conscience quand il remarque les profondes souffrances de sa fidèle Marie, les angoisses de sa fille condamnée à se marier contre son gré, et les ridicules penchants de son fils, il persiste à rester sur cette arène orageuse où, à mesure qu'il gagne une nouvelle masse de métal, il ensevelit les biens les plus précieux de la vie humaine, les meilleurs dons de Dieu.

La prospérité l'égarait; un heureux désastre le sauva.

Il venait de se jeter dans une grande entreprise qui lui promettait les plus magnifiques bénéfices. Il y avait engagé non-seulement une grande partie de ses capitaux, mais ceux de plusieurs personnes qui, ayant foi en son bonheur, le suppliaient de prendre leur argent pour le faire fructifier.

Une concurrence qu'il n'avait pas prévue renversa ses combinaisons. Il essaya de lutter; mais cette fois il se trompait. Il fut vaincu, terrassé dans cette lutte : il y engloutit comme dans un gouffre son argent et celui de ses actionnaires.

Un soir, il rentrait chez lui, humilié, affligé, et harassé de fatigue... Il avait tout le jour couru de côté et d'autre, comme un naufragé qui cherche à recueillir sur la plage les débris de sa cargaison, et mesure avec douleur l'étendue de son désastre. Il était entré en conférence avec des agents d'affaires, des banquiers qui, voyant son étoile pâlir, reprenaient tout à coup en lui parlant une attitude hautaine. Il avait rencontré des gens qui naguère n'aspiraient qu'à s'associer à ses spéculations, qui du plus loin qu'ils l'apercevaient se courbaient humblement devant lui, et qui maintenant semblaient éviter ses regards.

Un fiacre le ramenait à sa porte, et comme il oubliait, dans sa distraction, de payer le cocher, celui-ci courait après lui sur le perron en vociférant. Il franchit, la tête baissée, le seuil de sa demeure : son portier n'était pas si respectueux que de coutume, et ses domestiques, assis dans le vestibule, étaient moins empressés à se lever à son approche.

En passant devant la chambre de sa femme, il entendit un murmure de voix plaintives. C'était la pauvre Marie qui s'efforçait d'oublier ses propres souffrances pour consoler les peines de cœur de son enfant, et la jeune fille qui à son tour essayait d'apaiser les douleurs de sa mère. Un peu plus loin, des cris bruyants éclataient au milieu d'un cliquetis de verres et de bouteilles. C'était son fils qui, se croyant plus riche que jamais, s'abandonnait, dans un cercle de parasites, aux folles ivresses de son jeune âge et de sa présomption.

Roger entra dans son appartement, congédia brusquement le valet qui venait d'allumer ses candélabres, et se

(1) Traduit par L. Viardot.
(2) Ernest Cœurderoy, *Jours d'exil*.

jeta sur un canapé, l'œil hagard, le front brûlant, la poitrine oppressée. Bientôt pourtant sa lassitude physique l'emporta sur les tumultueuses pensées qui torturaient son esprit. Il s'affaissa sur son divan, il s'endormit, et dans son sommeil fiévreux, il eut un rêve. Quel rêve terrible!

A la suite d'une dernière spéculation, sa faillite était déclarée. Il ne lui restait plus rien de toute cette fortune qu'il avait si ardemment convoitée, et dont il avait été si fier. Ses créanciers se précipitaient à sa poursuite. Les huissiers et les recors envahissaient sa demeure, et tout était vendu à l'encan, son argenterie, ses meubles, tout, jusqu'à l'armoire de sa femme, jusqu'à la parure de noces qu'il avait achetée pour sa fille. Ses domestiques venaient insolemment lui demander leurs gages, et il ne pouvait les payer. Dans sa détresse affreuse, il allait invoquer le secours de ceux qui naguère lui faisaient tant de protestations de dévouement. Les uns ne daignaient pas même le recevoir; d'autres le renvoyaient avec un froid sarcasme. Et il ne lui restait pas un refuge, pas un appui, pas même un lambeau de terre dans le village où il était né, où il s'était marié, où il avait vécu d'une vie si paisible; et sa pauvre Marie, ses enfants, errant à l'abandon dans les rues, étaient injuriés, outragés sur leur passage par les gens qui lui avaient confié leurs intérêts et qu'il avait entraînés avec lui dans sa ruine.

A cette dernière scène, son sang bouillonnait dans ses artères, l'affreux cauchemar lui comprimait le sein, lui étranglait le gosier. Il voulait parler, et ne pouvait articuler un mot. Enfin, dans un suprême effort, un cri s'échappa de ses lèvres, un cri strident et déchirant :

— Grâce! grâce! disait-il. Oh! mon Dieu! sinon pour moi, au moins pour les âmes innocentes qui n'ont pas mérité d'être victimes de mes erreurs!

A ce cri qui retentit dans le long corridor, à cette plainte douloureuse, Marie accourut effarée.

— Mon ami! mon cher Roger! dit-elle en se penchant sur son mari, vous souffrez, vous êtes malade! Me voici, je viens vous soigner. Levez-vous, regardez-moi. C'est votre femme qui vous aime, qui sans cesse est occupée de vous, qui serait si heureuse de vous faire quelque bien.

Roger ouvrit les yeux, passa la main sur son front baigné de sueur, promena ses yeux d'un air effaré autour de lui, comme s'il cherchait à reconnaître l'horrible spectacle qui venait de lui apparaître; puis, voyant sa femme inclinée, avec sa douce expression de tendresse, près de lui :

— Que le ciel soit loué! dit-il, ce n'était qu'un songe; mais un songe providentiel, un avertissement qui ne sera pas perdu. Pardon, ma chère Marie, de toutes les peines que je vous ai fait subir! Pardon de ma folle ambition et de mon aveuglement! Grâce à vos prières, un bon ange m'éclaire. Je reviens de mes erreurs. Nous ne sommes plus si riches que nous l'étions il y a quelques jours, mais nous le sommes assez encore pour vivre d'une vie paisible. Nous irons demeurer dans notre village, nous reverrons dans nos soirées d'hiver nos anciens voisins, nous retournerons avec eux l'été dans les bois de Fairy-Dell. Notre fille épousera un brave garçon qu'elle aimera. Notre fils ne deviendra point un grand seigneur, mais un simple et brave homme. O Marie, c'est à vous et à Dieu que je dois ma conversion! Merci pour votre patience et votre vertu!

Roger a tenu ses promesses. Nous l'avons vu dans son village, au milieu de ses enfants et de ses petits-enfants, le front serein, le cœur calme, ne regrettant point sa grande maison de Londres, ni les fêtes qu'il y donnait. Si parfois on lui parle de cette splendide époque de sa vie, il sourit en secouant la tête, lève les yeux sur sa femme avec une indicible expression de cordialité, et lui tend la main.

LA FAMILLE DU MARCHAND DE BOUTONS.

..... J'ai voyagé avec un de tes *pays* qui, à Marienwerder, pendant les deux heures qu'on met à emballer et changer les chevaux, me conduisit partout. Ce cicerone et ami de voyage était, du reste, un fabricant de boutons; il avait une fort jolie femme, une de ces jolies figures de Lavater, dont on est obligé de devenir l'ami tout de suite, sitôt qu'on a tenu une seule fois en main un crayon en qualité d'artiste. La petite famille du fabricant de boutons se rassembla autour du papa; il n'avait fait qu'un tour à Kœnigsberg, mais il était resté dehors pendant huit jours. Un temps bien long pour leur amour! L'un se pendait à son cou, l'autre embrassait ses genoux. Mais ce fut quand il déballa des pantoufles bariolées pour les filles, et aussi des gâteaux, qu'il eût fallu voir la joie universelle. Le petit marmot s'éveilla alors dans son berceau et se mit à bégayer en étendant les bras vers sa mère, qui souriait en étendant les plis de l'habit de gala, qu'elle venait de sortir du portemanteau, pour brosser la poussière et le duvet restés dessus depuis le voyage de Kœnigsberg. Un vieil ouvrier, à la figure des plus frappantes, qui faisait des boutons à une table, complétait la scène par ses compliments de bienvenue, après avoir jeté doucement son bonnet de feutre derrière lui et exhibé sa frisure bien en ordre avec un toupet en cœur. Alors arriva le café dans une énorme cafetière. La femme abandonna vite l'habit de gala pour atteindre une tasse de porcelaine et la nettoyer. Cette tasse était pour moi, celle de faïence pour le mari. Le vieil ouvrier regardait avec une certaine convoitise le café couler de la cafetière; et sa figure ne s'épanouit pas médiocrement quand le mari, en se retournant brusquement, lui offrit sa tasse et mit fin à ses refus de politesse par un appel à une nouvelle tasse pour lui. Les enfants se rassemblaient autour de la table, leurs gâteaux à la main. Il ne leur avait pas été permis de demander du café; et cependant ils ne mordaient pas à leurs gâteaux. Je les régalais de ma propre tasse, dans laquelle je rompais les gâteaux que je leur faisais repêcher avec la cuiller à thé. La mère ne voulut pas le permettre, et leur versa alors, afin de m'épargner toute privation, du café dans une petite tasse pour faire la trempette. Alors ce fut une jubilation générale : chacun prit du café, même le chat, qui depuis longtemps déjà s'était approché de la famille en ronronnant et en faisant le gros dos; manières qui lui valurent de l'excellente crème. J'étais devenu si intime avec les enfants, qu'ils ne voulaient plus me laisser partir lorsqu'on m'appela pour monter en voiture. Je les embrassai tous..... Tu vois, j'ai sentimentalisé à Marienwerder. Ne m'en veux pas de ce que cette histoire prend deux pages de ma lettre (¹).

Si l'on ne voyait de ses yeux, pourrait-on jamais s'imaginer l'étrange disproportion que le plus ou le moins de monnaie met entre les hommes? LA BRUYÈRE.

UNE VILLE INCONNUE.

..... Le soir, on prit terre à El-Oudéjh, qu'on prononce Ousch. Nous fûmes reçus en débarquant par quelques soldats turcs en garnison dans ce lieu perdu, et dont l'un, surprise agréable! parlait français. Il se disait de Constantine, et n'était peut-être bien qu'un déserteur de notre armée. Déserteur ou non, il se montra très-empressé, très-obli-

(¹) Hoffmann, *Contes posthumes et Correspondance*, trad. par Champfleury; 1856.

geant, et nous rendit toutes sortes de petits services. Je passai la soirée avec lui, assis devant le café, et entouré naturellement des indigènes, dont la curiosité, sans être d'ailleurs trop gênante, était assurément fort excusable. Un Européen est chose rare dans ces contrées. Informés de notre arrivée, les Bédouins du voisinage, Arabes de la tribu des Bili, nous apportèrent des vivres de toute espèce, œufs, moutons, lait, poissons, même du pain, si bien qu'il nous fut aisé de renouveler et de rafraîchir nos provisions de voyage. Le temps était charmant : la mer tout à fait apaisée venait mourir sur la grève, et des nuées de goëlands rasaient la surface des flots.

Cette bourgade sert de port à un château du même nom situé à deux ou trois lieues dans l'intérieur, sur la route de la grande caravane du Caire à la Mekke. Beaucoup plus au nord, à la distance de cinq ou six journées de marche et à quatorze d'Akaba, sur la route d'une autre caravane, celle de Damas, se trouvent, si j'en crois les relations locales, des ruines fort extraordinaires. Le lieu s'appelle Médaïn-Saliha (ville du prophète Salih). Les habitations qu'on y voit encore, au nombre de quatre-vingts à quatre-vingt-dix, sont taillées et creusées dans le roc, composées presque toutes d'une grande salle, de quelques chambres plus petites, et d'une espèce d'oratoire. Sur la porte de la plupart étaient sculptés des aigles ; mais les pèlerins ont mutilé en passant tous ceux qui étaient à leur portée ; fort peu sont restés intacts. Les parois des rochers servant de murs à ces étranges maisons portent des inscriptions que personne n'a jamais déchiffrées ni même atteintes à cause de leur élévation ; on ignore jusqu'à la langue dans laquelle elles sont écrites. Il y a beaucoup de puits dans cet endroit, mais l'eau en est amère, et l'air lui-même passe pour être empoisonné. Les musulmans considèrent ce point de l'Arabie comme frappé de malédiction depuis la révolte d'un chameau traditionnel dompté par le prophète Salih. La caravane de Syrie, obligée de traverser deux fois par an ce lieu maudit, y perd chaque fois plusieurs de ses pèlerins, ceux surtout qui ont en eux quelque principe morbide.

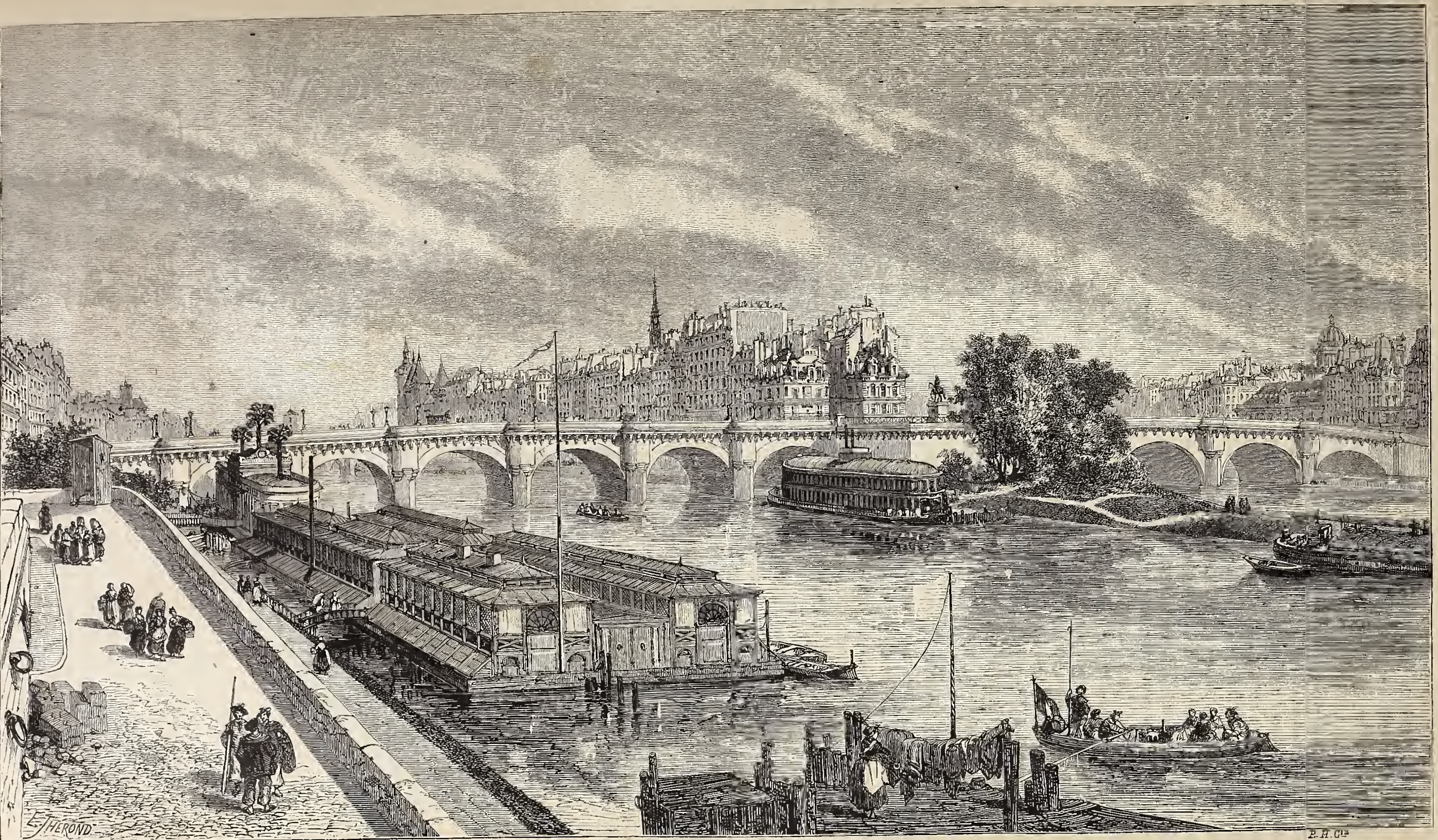
Quelle est donc cette ville inconnue, ensevelie au sein du désert? Qui la fonda? qui l'habita? qui la détruisit? Son existence est un problème et sa destinée un profond mystère ; le silence plane sur son passé comme sur ses ruines. Je n'ai fait que répéter sur elle ce qui m'a été raconté, car rien, que je sache, n'a jamais été écrit à son sujet. En livrant au lecteur les renseignements qui sont venus à ma connaissance, je l'engage à ne les acccepter que sous bénéfice d'inventaire, comme je les ai moi-même acceptés. Je les tiens du pacha des villes Saintes, qui m'affirmait avoir vu les choses de ses propres yeux ; ce qui n'est point, j'en conviens, une garantie de véracité et encore moins d'exactitude. Rien n'est plus difficile, en Orient, que d'obtenir n'importe de qui, n'importe sur quoi, des informations tant soit peu positives ; l'esprit de critique et de doute doit présider aux assertions les plus affirmatives pour les contrôler. Cette difficulté est la même pour les choses les plus simples : ainsi, par exemple, je vous défie de savoir précisément d'un Arabe la distance d'un lieu à un autre ; chaque fois que j'adressais au reïs une question de ce genre, il s'écriait, pour toute réponse : « Dieu est avec les patients [1]. »

[1] Extrait d'un ouvrage intéressant de M. Charles Didier, intitulé : *Séjour chez le grand chérif de la Mekke.*



Vase en faïence de l'ancien Trianon de porcelaine. — Voy. p. 171.

LE PONT NEUF RESTAURÉ.



Vue du pont Neuf restauré. — Dessin de Thérond. — Voy., sur le pont Neuf, la Table des vingt premières années.

Nos lecteurs savent que le pont Neuf fut commencé sous Henri III. Ce roi, de si triste mémoire, en posa la première pierre le 31 mai 1578, le jour même où il avait vu passer la pompe funèbre de Quélus et Maugiron, ses favoris. Androuet du Cerceau, célèbre architecte de ce temps, fut chargé de la direction des travaux. Les guerres civiles et les troubles qui désolèrent la France firent suspendre ce grand ouvrage jusqu'au règne suivant. Henri IV le fit terminer en 1604, sous la direction de Guillaume Marchand.

Les hémicycles qui surmontent les piles de ce pont n'eurent à supporter alors aucune construction. Mais, en 1685, les grands valets de pied du roi se firent autoriser à y établir des boutiques volantes et des étaux qui envahirent bientôt non-seulement les hémicycles, mais encore la moitié des trottoirs; le 3 avril 1756, un arrêt du conseil ordonna la suppression de tous ces étalages. Dix ans après, le 26 février 1769, un mémoire signalait au roi l'extrême malpropreté des enfoncements circulaires du pont Neuf, et proposait, pour remédier à cet inconvénient et venir en même temps au secours de l'Académie de peinture, dite de Saint-Luc, d'octroyer à cette académie l'autorisation d'y établir des boutiques; ce qui lui fut accordé le 14 mars suivant. Cependant il paraît que l'Académie ne se trouva pas en mesure de profiter de cette faveur; car les boutiques, telles qu'on les a vues si longtemps sur le pont Neuf, furent commencées seulement en 1775 et terminées en 1776. En 1789, les biens de mainmorte ayant été supprimés, elles devinrent propriétés nationales, et furent, comme telles, mises en vente quelques années après. Une seule trouva un acquéreur et fut adjugée le 8 nivôse an 6, à un sieur Pavy, moyennant 75 000 francs en assignats. Enfin une loi du 9 septembre 1807, ayant reconstitué le domaine des hospices de Paris, lui attribua les dix-neuf boutiques du pont Neuf restées propriété publique. Le prix de la location de chacune d'elles a varié de 1 000 à 3 000 francs, suivant les temps et surtout suivant leur situation. Celles qu'on avait construites sur le trottoir aval de la partie du pont jetée sur le grand bras se maintenaient toujours à un prix beaucoup plus élevé, la circulation sur ce trottoir étant plus active.

Quelques réparations assez importantes paraissent avoir été faites au pont Neuf sous Louis XVI. Mais à partir de cette époque son entretien fut entièrement négligé, et quoiqu'on ne pût concevoir aucune inquiétude sur sa solidité, ce pont avait en 1830 presque l'apparence d'une ruine. Après la révolution de juillet, la nécessité de donner du travail aux ouvriers imprima une vive impulsion aux grands travaux dans Paris, et la restauration du pont Neuf fut résolue. On commença naturellement par la reprise en sous-œuvre des piles; le travail s'arrêta là, et toute la partie supérieure resta dans son état de vétusté jusqu'en 1848, où, une cause analogue reproduisant les mêmes effets, la restauration du pont Neuf fut de nouveau ordonnée. Cette fois on ne se borna pas à une simple reprise en sous-œuvre, et l'on résolut, en conservant aux arches une hauteur suffisante pour le passage des bateaux en toute saison, de les abaisser de manière à mettre les pentes du pont et de ses abords plus en rapport avec les besoins d'une circulation toujours croissante.

Les travaux, commencés en 1848, ont été terminés en 1855; pendant les années 1848, 1849, 1850, 1851, on a exécuté la reconstruction des voûtes; les corniches, les trottoirs et la chaussée n'ont été remaniés qu'en 1852, 1853, 1854 et 1855.

La circulation, qui n'avait en rien été troublée les années précédentes, dut être, pendant ces derniers travaux, limitée à la moitié du pont; elle ne fut pas entièrement interrompue un seul jour.

Tous les détails de l'ancienne architecture ont été scrupuleusement reproduits. Les mascarons attribués à Germain Pilon ont été fidèlement copiés ou reproduits dans le même style par d'habiles sculpteurs, selon que le temps les avait plus ou moins épargnés. Enfin, pour rendre au monument son caractère primitif, les boutiques ont été supprimées, et l'on a établi à leur place un banc circulaire où les passants peuvent se reposer.

Ces derniers travaux de restauration et d'amélioration du pont Neuf ont coûté 1 655 000 francs. A cette somme il convient d'ajouter, pour indemnité aux hospices par suite de la suppression de dix-neuf boutiques, et au successeur du sieur Pavy pour la vingtième, 438 000 francs : ainsi la dépense totale s'est élevée à 2 093 000 francs.

ORIGINES DE L'IMPRIMERIE.

A monsieur le Rédacteur en chef du Magasin pittoresque.

Monsieur,

Vous avez publié sur *les Editions incunables* (t. XXIII, p. 63 et 87) un article où il semble que l'on n'a pas mis assez à profit les ouvrages récemment imprimés sur ce sujet, tant en France qu'à l'étranger. Beaucoup de traditions relatives à l'origine de l'imprimerie, et qui avaient cours depuis plusieurs siècles, ont été complétement mises à néant par des découvertes nouvelles. Je suppose que vous estimerez utile de mettre vos lecteurs en garde contre ces erreurs anciennes :

1° Ce n'est pas dans la seconde moitié du quinzième siècle que l'imprimerie a été découverte, mais dans la première. Comme le fait remarquer votre article, les premiers essais de Gutenberg sont de 1436. L'impression en caractères mobiles est peut-être même un peu antérieure à cette date. Quant à l'impression xylographique, ou sur planches fixes, admirable avant-courrière de la typographie, elle date du quatorzième siècle.

2° Il n'y a jamais eu de livres imprimés en caractères mobiles de bois. L'impression par ce moyen était impossible pour plusieurs raisons que j'ai déduites ailleurs ([1]). En tous cas, il n'existe pas un seul fragment d'impression de ce genre; tout ce qu'on en dit n'est donc que pure hypothèse.

3° Nulle part il n'est dit que la première association de Gutenberg eût pour objet l'impression d'une *Bible à deux colonnes*. Le texte du jugement de 1439 qui la fait connaître ne parle que de *quatre pièces qui étaient sur la presse*. Or il est impossible d'induire de là la preuve de l'impression d'une Bible.

4° Jean Fust, membre de la seconde association de Gutenberg, n'a jamais été orfévre. Cette profession était celle de son frère Jacques, qui fut aussi bourgmestre de Mayence.

5° Si Schœffer avait réellement inventé les poinçons, comme beaucoup d'écrivains le répètent, Gutenberg devrait être rayé de la liste des inventeurs de l'imprimerie, car tout le reste était connu avant lui; mais ce fait, loin d'être acquis, est, au contraire, formellement contredit par cette circonstance que Schœffer fit toute sa vie usage du caractère de la Bible de Gutenberg, gravé plusieurs années avant que Schœffer ne se fût occupé d'imprimerie.

6° Ce n'est pas pour récompenser *immédiatement* Schœffer de l'invention des poinçons que Fust lui donna en mariage, non pas sa fille, comme on l'a cru jusqu'ici, mais sa petite-fille, comme je l'ai prouvé; car ce mariage n'eut lieu qu'en 1465, c'est-à-dire dix ans après l'impression de la Bible de Gutenberg, et huit ans après celle du Psautier de 1457, où Fust et Schœffer mirent pour la première fois leurs noms.

([1]) *De l'origine et des débuts de l'imprimerie en Europe*, t. I, p. 10, par Auguste Bernard.

7° Ce n'est pas le *Durandi rationale* de 1459 qui est le type de la perfection typographique : c'est ce même Psautier de 1457, où on voit déjà mise en pratique l'impression réinventée de nos jours par *Congrève,* qui lui a donné son nom.

8° Schœffer n'a jamais exercé le métier de copiste ni à Paris, ni ailleurs. Le manuscrit où se trouve la souscription qui a donné lieu à la fable dans laquelle on lui fait jouer ce rôle, est un cahier d'étudiant rédigé par Schœffer lorsqu'il suivait les cours de la Faculté des lettres de Paris; car il est bon de noter que Schœffer, dont quelques écrivains ont été jusqu'à faire le *maître d'écriture* de la fille de Fust, avait fréquenté les universités; il est même certain qu'il avait étudié le droit, car il fut élu *juge laïque* de Mayence, sur la fin de ses jours, ce qui ne pouvait convenir qu'à un légiste.

On voit par ce petit nombre de rectifications combien l'origine de l'imprimerie est entourée de fables que les études de notre temps commencent à dissiper.

LE PRINTEMPS RÊVÉ.

Pendant l'un de ces rares hivers qui passent en souriant dans nos contrées, escortés de fleurs et de soleil, j'étais allé me promener dans un vallon abrité des vents du nord. Là, sur la pelouse encore verte, s'épanouissaient des pâquerettes, des pervenches; et devant moi deux beaux sapins projetaient sur ma tête leur feuillage sombre. L'herbe me sembla si tendre, l'air si tempéré et le lieu si attrayant, que je m'assis, et je ne tardai pas à me laisser emporter au cours de mes rêveries.

A mesure que les ans accumulent leur poids sur notre tête, il nous devient plus difficile de nous soustraire aux impressions que nous font ressentir les circonstances et les objets extérieurs qui nous environnent. Le vieillard, au sein d'une saison glacée et d'une nature expirante, ne trouve pas toujours en lui la force de réaction suffisante pour écarter ou adoucir l'effet de ces lugubres images, trop en harmonie, hélas! avec son propre déclin; il s'abandonne parfois à une tristesse que motivent également ce qu'il voit et ce qu'il ressent, et il est doublement affecté de l'hiver de l'année et de celui de sa vie.

Tel était l'état de mon esprit en commençant ma promenade, et il est probable qu'elle se serait achevée sans dissiper ma mélancolie, si le soleil n'eût percé les nues, si mes regards ne se fussent arrêtés sur les fleurs écloses devant moi, et si une alouette n'eût fait entendre tout à coup, non point les petits cris qui signalent sa présence, mais ses chants d'allégresse quand elle s'élève dans les cieux.

Alors, baigné dans une tiède atmosphère, bercé par le chant de l'aimable oiseau, et réjoui par l'aspect des fleurs, je crus remonter le fleuve de mes jours, en me trouvant environné de toutes ces caresses souriantes de la nature. Un rêve éveillé plein de douceur me reporta au matin de ma vie et de l'année; mon âme se mit en harmonie avec ces moments d'extase que je réussis à prolonger, car il me sembla au retour que j'avais fait une provision de bonheur; ma mémoire retentit longtemps des chansons de l'alouette, et cet éclair de félicité fut comme une lueur vive et brillante qui, quelques jours encore, illumina l'horizon de mon existence.

Eh bien! j'en suis assuré, tout mortel en butte au malheur peut ainsi voir luire sur sa morne carrière des cieux plus cléments, s'il rencontre chez ses semblables quelques signes d'intérêt ou de sympathie. Sous l'influence d'un accueil caressant, d'un sourire affable, de paroles consolantes, l'infortuné peut rêver des jours sereins et se réfugier dans un printemps évanoui pour lui.

Ah! vous que le sort combla de ses faveurs, soyez donc pour sa sombre destinée ce soleil vivifiant qui réchauffera son hiver, ces fleurs qui réjouiront ses regards, et que vos accents consolateurs deviennent pour lui ce que furent pour moi ceux de la joyeuse alouette! (1)

(1) Ce fragment de M. J. Petit-Senn est inédit, comme tous ceux de cet auteur que nous publions.

SUPERSTITIONS DES SAUVAGES
DE L'AMÉRIQUE DU SUD.

Un savant du siècle dernier, J.-B. Thiers, a publié deux volumes que l'on recherche encore, et qu'il a intitulés : *Traité des superstitions.* Il est bien entendu que les peuples civilisés, anciens et modernes, font seuls les frais de ces tristes annales, où se trouvent réunies les maladies les plus déplorables, j'allais dire les plus ridicules de l'esprit humain. Mais de quelle volumineuse collection ne se serait pas accru l'ouvrage déjà bien épais du docte théologien, s'il avait voulu enregistrer l'innombrable série des superstitions, parfois épouvantables, qui viennent accroître les misères du sauvage! il faudrait un traité *ex-professo* uniquement pour les dénombrer, et les voyageurs, qui ont fait du pauvre Indien des forêts de l'Amérique l'homme indépendant dans toute la vérité du terme, ont obéi à une observation bien superficielle. Il suffit d'être entré parfois dans la cabane de l'Indien, à l'heure où toute créature sommeille, pour acquérir la certitude de cette triste vérité. Voyez, à minuit, assis, près de son chétif foyer, ce guerrier aux formes athlétiques, redouté de toutes les tribus voisines de la sienne : inquiété par un songe ou par la rencontre inopinée de quelque créature innocente, il n'ose dormir, non qu'il craigne la mort, il l'a bravée mille fois; mais il craint l'inconnu et redoute l'esprit malin, qui, par ses ruses diaboliques, peut rendre son courage inutile. Voyez encore cet Indien amaigri; il se balance tristement dans son plus beau hamac, attaché au sommet de sa cabane enfumée, à côté d'une pauvre créature allaitant un nouveau-né. La femme est accouchée depuis une semaine, et elle vaque déjà aux besoins nombreux du ménage, sans que son mari songe à lui prêter un moment l'aide d'un bras dont il laisse perdre la vigueur : il s'en garderait bien, en vérité, et le tout par pur amour paternel. Les médecins prophètes, les *piayes,* ont décidé, depuis des siècles, qu'après un accouchement laborieux, ce n'est pas la femme qui a droit de prendre du repos, c'est le guerrier. Triste repos, il faut bien le dire; loisir forcé, que la superstition des forêts rend parfois bien douloureux. Si ce guerrier agile s'avise de courir au lieu de garder son lit suspendu pendant trois semaines, l'enfant peut devenir impotent, et pour que la santé du jeune rejeton soit parfaite, il faut que ce pauvre diable consente à ne rien manger pendant tout un temps d'épreuve, si ce n'est quelques grains de maïs, quelques pincées d'une farine sèche et insipide tirée du manioc, bonne tout au plus pour l'empêcher de succomber.

Nous venons de nommer les piayes. Comme l'a fait observer très-judicieusement le docteur Barrière, les piayes sont pour ainsi dire les dépositaires de toutes les superstitions indiennes; leur pouvoir sur ces esprits si bizarrement frappés des craintes les plus puériles, est immense; mais ils l'ont acheté, on le peut affirmer, par une soumission aveugle à des superstitions plus terribles que celles qu'ils répandent ensuite autour d'eux; il leur arrive précisément ce qui advient à ces misérables qui, dans les annales de la sorcellerie, font, durant le moyen âge, tant

d'aveux funestes touchant un pouvoir imaginaire, qu'ils puisent dans leurs propres hallucinations. A la Guyane, de même que dans le Brésil et aux bouches du Rio de la Plata, on n'était piaye que lorsqu'on avait jeûné rigoureusement pendant trois ans, et l'on ne recevait le droit de commander aux esprits qu'au moment où l'on avait avalé courageusement deux ou trois pintes de jus de tabac. A la suite de cette terrible initiation, et lorsque la nicotine ne vous avait pas fait succomber, les mille illusions, résultat de cet affreux breuvage, étaient imposées au peuple comme autant de vérités. Les Caraïbes de la terre ferme avaient sous ce rapport une réputation qui s'était répandue dans le reste du continent américain, et M. de Humboldt fait remarquer fort judicieusement qu'on voyait se renouveler dans l'Amérique ce qu'on avait observé jadis dans le vieux monde oriental : les Caraïbes des régions du Sud remplissaient l'office mystérieux attribué dans l'antiquité aux Chaldéens.

Depuis Léry et Biet jusqu'à Barrière, ce que les habitants des forêts américaines ont le plus redouté au monde, c'est l'esprit malin qui les attend à l'improviste dans les forêts pour les frapper. A la Guyane, il s'appelle l'*Hyrokan* ou le *Maboya;* chez les Tupis du Brésil, qui parlaient un langage analogue à celui des Galibis, on le désignait bien différemment : il prenait tour à tour les noms d'*Anhanga*



Superstitions des sauvages américains. — D'après Jean de Léry (édition de 1578).

et de *Jurupari*. Le bon Léry, qui errait, en 1558, dans les belles forêts hantées d'ordinaire par ces malins génies, nous a fait connaître leurs tours diaboliques, et, qui plus est, il a demandé au graveur le secours de son art pour nous les représenter fidèlement; lui qui sait peindre avec des couleurs si riantes les grâces de la nature, lui à qui sa fine naïveté a fait donner le surnom de *Montaigne* des vieux voyageurs, voilà qu'il met en péril, par sa crédulité, cette glorieuse réputation. Grâce à quelques chapitres de son Histoire de l'Amérique, si amusante et toujours si vraie, l'esprit fort du seizième siècle trouve moyen de peupler les rivages les plus riants, les lieux charmants où s'élèvera quelque jour Rio, d'un essaim de mauvais génies; il le lui faut pardonner : ce sont les superstitions sauvages qu'il a tenté de personnifier pour notre propre édification, et si les *Kaagerre*, les démons des bois et les alliés d'*Anhanga,* nous apparaissent sous la forme que les artistes de son époque donnaient aux habitués du sabbat, c'est qu'il les considérait de la meilleure foi du monde comme des suppôts de Satan. Jean de Léry était cependant un ardent antagoniste de ce qu'il appelle les superstitions de Rome, et voilà que les superstitions des forêts lui paraissent choses si simples qu'il les admet sans contrôle et les fait figurer dans un livre; mais il a si souvent entendu répéter à ces Indiens : *Mair atourassap acequeicy aignan atoupaué* (Français, mon parfait allié, je crains l'esprit malin plus que toute chose), qu'il n'a cru mieux faire que de nous représenter au vif les tourments affreux réservés dès ce monde au pauvre habitant des forêts. Son imagination, frappée toutefois, a trouvé moyen d'ajouter encore, aux récits de ses sauvages compagnons, cette *beste ravissante* que l'on aperçoit sur le second plan : c'est le jaguar fantastique, tel qu'il a été rêvé vingt ans auparavant par André Thevet, le rival et l'ennemi juré de Léry. Ce cétacé gigantesque que l'on distingue à l'horizon, c'est une sorte de léviathan personnifiant l'innocente baleine qui se joue dans les eaux paisibles de la baie de Ganabara. Partout les hommes de ces contrées, Indiens et Européens, trouveraient le repos s'ils le voulaient; mais il n'en peut être ainsi, et le démon de la superstition, dont l'ignorance écoute tous les oracles, suffit pour créer un enfer où Dieu a placé mille splendeurs qui font rêver le paradis terrestre.

LA PFALZ.

Au-dessous d'Oberwesel, quelques prairies resserrées entre les montagnes de la rive gauche du Rhin baignent leurs longues herbes au milieu des eaux et des sources; mais bientôt les parois des deux chaînes ne laissent plus au cours rapide du fleuve qu'un lit escarpé.

Le Rhin bouillonne autour du Pfalzgrafenstein ou rocher des Comtes-Palatins, base du château que l'on nomme la Pfalz. Cette vieille forteresse semble flotter à la surface du fleuve; les eaux retentissent jour et nuit en venant se briser contre son éperon bardé de fer. Elle a défié la rage des vents, le choc des courants furieux et les assauts des armées. Jamais elle n'a été accessible qu'à l'aide d'une forte échelle, et, comme autrefois, elle ne présente qu'à une haute élévation une porte défendue par une pesante herse qui semble la séparer du monde. Dans la cour intérieure, de forme irrégulière, le donjon élève ses divers étages; un puits y est alimenté par une source qui s'enfonce plus profondément que le lit du Rhin.

D'après une vieille coutume féodale, c'était dans ce château que devaient voir le jour, en signe de possession, les seigneurs palatins de cette partie du fleuve.

Construite dès 1326, au temps de Louis de Bavière, cette forteresse appartient aujourd'hui au duc de Nassau. Destinée tout d'abord au péage que les bateaux devaient acquitter, la Pfalz devint une prison d'État. Qui dira combien de regards se sont dirigés des cachots vers les sommets des montagnes qui s'élancent en liberté dans les airs, combien de pleurs a étouffés le bruissement des flots et des tourbillons du fleuve!



La Pfalz, château du Rhin. — Dessin de de Bligny.

Sur la rive droite, la petite ville de Caub baigne ses vieilles maisons et les tours de ses antiques murailles; puis, sur l'une des montagnes qui semblent s'entasser pour l'écraser, se dressent les ruines du château de Goutenfels. Caub, après avoir avoir appartenu à diverses familles allemandes, passa aux mains des comtes palatins vers la fin du treizième siècle; cette petite ville eut sa part des désastres de la guerre de Trente ans. Prise en 1620 par les Impériaux, un assaut la livrait en 1631 aux Hessois, qui durent l'abandonner onze ans plus tard.

Le château de Goutenfels avait ses burgraves particuliers. Après avoir résisté vaillamment, en 1504, au landgrave Guillaume de Hesse, il était sorti presque sain et sauf de ces luttes, lorsque, tombé aux mains des armées françaises, il fut ruiné en 1807.

De longs escaliers mènent de la ville à ces antiques murailles; sur la route, on voit un rocher plus avancé d'où Gustave-Adolphe donna ses ordres dans une attaque contre les Espagnols, qui s'étaient fortifiés sur la rive gauche du Rhin.

PROMENADES DE CHRISTOPHE

AU JARDIN DES PLANTES (¹).

Suite. — Voy. p. 190.

— Il n'y a pas longtemps, continua l'employé, comme nos messieurs avaient besoin de la fourrure et des os d'un de nos ours, ils envoyèrent un jour du laboratoire une dose d'acide prussique qui, suivant l'aide-naturaliste chargé de l'apporter avec toute précaution, aurait eu raison d'un régiment d'ours. Le poison fut bien soigneusement caché dans un si beau petit pain de seigle, que pas un de nous autres n'eût hésité à mordre dedans. C'était bien la meilleure séduction pour l'animal, qui n'aime rien tant, si ce n'est le miel. Eh bien, il l'a regardé en relevant la narine, l'a fait passer de l'une à l'autre de ses grosses pattes; puis, après l'avoir flairé, et d'assez loin même, en tenant sa tête de côté, il a laissé tomber le traître petit pain et lui a tourné le dos. On a essayé alors de lui accommoder de la

viande avec quelque nouvel engin chimique, peu salubre, et que l'on croyait n'être pas de sa connaissance. A d'autres! il a lorgné de travers ce nouveau ragoût. On l'avait, pour plus de sûreté, laissé quelque peu jeûner cependant, et c'était en saison chaude, lorsque nos bêtes mangent de bon appétit. Il y a de la réflexion, croyez-moi, de la cervelle, dans ces grosses têtes-là! Il a ramassé la viande, est allé la jeter dans le bassin au fond de sa cour, l'a lavée, tournée, retournée, tordue, comme aurait pu faire une blanchisseuse, l'a flairée à plusieurs reprises, et ne l'a mangée qu'à bon escient; il n'a pas eu une colique! Enfin, après avoir essayé de beaucoup d'autres ruses que le malin dépistait toujours, force a été, pour avoir la peau du compère, de l'étrangler, ce qui, par ma foi, m'a fait peine, car j'aime ces animaux, voyez-vous!

— Et je les aime aussi, moi! reprit le marin. Les Kamtchadales sont fort aises quand ils voient les ours par bandes arriver au printemps, pour aller pêcher au bord de la mer et des rivières. Ils n'en avaient guère peur, ni moi non plus. Nous avons dansé plus d'un rigodon ensemble, et c'est toujours Sa Majesté fourrée qui a payé les violons.

— Vous avez visité le Kamtchatka? a demandé aussitôt mon maître; et sur la réponse affirmative, Monsieur a continué de questionner l'ancien matelot. Nous avons appris que, fait prisonnier durant la grande guerre de Russie, il s'était sauvé en se dirigeant toujours vers le nord; il avait laissé les doigts d'un de ses pieds en Sibérie. C'est seulement quand il nous a dit cela que je me suis aperçu qu'il boitait. Indiquant de la main l'ours blanc, qui, disait-il, a le roulis d'un vaisseau échoué (moi, je trouve qu'il secoue sa tête comme un panier à salade) : — Celui-là, a-t-il ajouté, serait moins agréable à rencontrer que son camarade; voyez plutôt les mines dont l'ours noir nous régale! est-il maniéré!

En ce moment, l'ours noir, assis, étalait son gros ventre, se renversait en arrière, reployait ses mains massives sur ses bras courts et musculeux, et, fixant sur nous de petits yeux ronds, nous prodiguait ses lourdes gentillesses.

— Ce sont ces gros mangeurs d'airelles, de sorbes, de racines, de pommes de terre, d'orge, de sarrasin; ce sont les ours noirs et bruns que nous allions chercher à leur descente des montagnes, poursuivit l'homme. S'ils vident parfois les filets du pêcheur, ils ne mangent que les têtes des poissons, et lui abandonnent le reste; puis, en fin de compte, il y a moyen de tirer parti de ces gaillards-là : leur fourrure a son prix, et un bon prix; et la graisse donc! un vrai beurre. Vos huiles d'olives du Midi ne sont pas plus douces que celle qu'on lève, au bout de huit jours, de dessus le bon saindoux figé qu'on asperge d'eau après y avoir jeté quantité de sel. C'est une richesse qu'un ours. Les pattes valent mieux que vos pieds de cochon à la Sainte-Menehould; et les oursons encore! quelle régalade qu'un ourson rôti dans sa peau!

— J'aurais cru difficile et dangereux de se procurer ce gibier-là, a fait observer mon maître. On doit souvent le payer cher!

— Ah! ça, je ne dis pas; a repris l'homme, c'est vrai que les mères sont féroces. Elles n'entendent pas raison; il faut les exterminer pour avoir leur petit. La mère morte, lui, il ne bouge; il se serre près du corps, geignant si tristement que ça fait pitié. Mais si l'on n'en a pas fini tout de bon avec l'ourse, il ne faut pas s'attaquer à l'ourson. Un brave homme, un pêcheur des bords de l'Anadyr, que je connaissais (nous avions chassé plus d'une fois ensemble), s'est mal trouvé d'avoir négligé cette précaution : il n'en est pas revenu. Mais quant aux ours que l'on rencontre en promenade, il suffit de ne pas les provoquer, ils vous laisseront bien tranquille. Tenez, les femmes, là-haut, dans les steppes au bas des Stanovoi, rencontrent des bandes d'ours quand elles vont faire de la tourbe. Eh bien, loin d'avoir peur, elles leur donnent, de la main à la main, une part de leur provende.

Les gens qui, autour de nous, se rapprochaient de l'homme pour l'entendre, ce qui l'encourageait fort à raconter, se sont mis à dire entre eux que c'était peut-être bien une façon d'amadouer l'ennemi.

— Je ne dis pas non, a répliqué le conteur. Il est vrai qu'avant d'engager la bataille, on fait ses salamaleks au quidam. C'est la coutume du pays. Du plus loin qu'on aperçoit l'animal, on se dandine à sa manière...

En parlant, le matelot, ployant les genoux, se hanchait à droite, à gauche, laissait pendre ses deux mains sur sa poitrine, et justifiait, à mon avis, la comparaison que je m'étais d'abord permise.

— C'est de cette façon, a-t-il poursuivi, tandis que les spectateurs riaient, qu'on s'approche tout doucettement du compère, en lui faisant force compliments. Lui s'est dressé tout debout en apercevant le chasseur; il vous le considère d'un air béat avec ses yeux clignotants; on dirait qu'il vous fait un vis-à-vis de contredanse.

— A ce compte, c'est l'ours qui est le maître à danser de vos sauvages du Kamtchatka? s'écria, avec un singulier accent, semi-tudesque, semi-italien, un des auditeurs, garçon assez bien découplé, à chapeau pointu et à peau tannée. Ah bien, chez nous, tout au contraire, nous les prenons petits, nos ours, pour les instruire à notre mode; et si on les voit baller si gentiment en mesure, c'est au son de notre musette et guidés par nos bâtons. Il est vrai que mon camarade, un mien pays (il est de mon bourg, proche Méran, dans la vallée aux Pommes), a failli être mal payé de ses leçons. Telfz, c'est ainsi qu'il se nomme, avait alors pour gagne-pain un ours bien appris, bien léché, une forte et belle bête, *per Bacco!* Par malheur, l'animal était sujet aux caprices; peut-être mon camarade avait-il donné quelques bourrades de trop à *Féroce,* comme il l'appelait; mais voilà qu'un jour, l'ours cassa sa muselière en poussant un grognement sourd qui finit par un éclat de tonnerre, et il s'élança du côté de son maître en faisant grincer et frémir ses mâchoires. Telfz, qui savait ce que cela voulait dire, s'en était déjà pris à ses talons, et détalait au plus vite. Mais la bête, qui, là-bas, au fond de ce trou, vous a l'air si lourde et si lente, prend une autre allure en plein champ. Si elle ne bondit pas comme nos bouquetins et nos chamois, elle vous allonge un pas à quadruple enjambée; tant il y a que mon camarade sentait presque aux mollets l'haleine de l'animal, lorsque, désespéré, se croyant sur le point d'être embrassé pour une dernière fois par son rude élève, il se retourne, et, n'y voyant plus clair à force d'avoir peur, il lève, d'instinct, en l'air le bras au bout duquel il tenait encore son bâton, le même bâton avec lequel il avait si souvent conduit la danse. Ne voilà-t-il pas que Féroce se redresse tout d'un coup et se met à danser son allemande d'habitude! Nous accourions au secours du camarade; mais *corpo del diavolo* si, sans cette sarabande, nous n'arrivions trop tard! Telfz se laissa tomber dans nos bras tout saisi, tandis que son ours continuait à tourner et virer, le museau sur l'épaule, comme si de rien n'était... C'est un robuste garçon que Telfz; mais il avait eu si peur qu'il a renoncé à promener des ours, et s'est mis avec moi à élever et à vendre des serins.

Il y eut comme une explosion de rire dans la foule; et, de les entendre rire, mon maître même riait, quand une main se posa sur son bras; c'était celle de son ami le savant, qui le tirait à l'écart, mécontent de le voir se mêler avec n'importe qui.

— Puisque je ne puis, comme vous, mon cher ami, répondait Monsieur, examiner, analyser avec mes yeux. Il

faut bien que je profite de ceux des autres. Je vous assure que quelquefois il me semble que j'y gagne plus que je n'y perds.

— Vous voilà bien! a repris l'autre, qui est bourru.

Et il a entamé une longue et ennuyeuse dissertation sur la structure de l'ours. « On n'a que faire, disait-il, de toutes ces anecdotes vulgaires et contradictoires, pour savoir que l'animal n'est pas complétement carnivore, puisque sa dent *carnassière* (c'est sa première grosse dent qu'on appelle ainsi) est mousse ou tuberculeuse, nulle, en vérité. » Il en a dit long sur ce chapitre. Selon lui, « l'ours dérange la chaîne des êtres. » Il l'appelle une *anomalie*, c'est là le mot. « Ses poings, dont il frappe comme nous, ses pattes postérieures appuyées, comme nos pieds, sur une large base, ce qui l'empêche de s'élancer et de bondir à la façon des races félines, tout cela le rend difforme, disait-il. »

Je trouvais singulier qu'il en voulût tant à l'ours de ressembler quelque peu à notre espèce privilégiée. L'ami de mon maître n'est pas aimable tous les jours; mais Monsieur se défend et discute avec une imperturbable douceur.

— Que ne songez-vous aussi à le domestiquer, a poursuivi l'autre en raillant, à cause de sa belle fourrure utile à la garde nationale, de sa graisse si favorable aux fronts chauves et que célèbrent les perruquiers...

— Allez-vous aussi chercher querelle à la république de Berne pour avoir donné place à l'ours dans ses armoiries? a repris mon maître. Je l'avouerai, je n'ai pas votre haine vigoureuse contre cet animal plus farouche que féroce. Je me rappelle toujours avoir lu, dans Buffon, comment, séparés quelques heures à cause d'un changement de fosse, les deux ours de Berne s'embrassèrent avec transport en se retrouvant ensemble.

Pendant qu'ils causaient en cheminant, je m'amusais à donner du pain à ce petit cerf, si joli, si bien fait, à cornes si élégantes, qui est grec de naissance à ce que dit le cartable attaché aux pieux qui entourent son parc. J'ai voulu régaler de même une jolie petite chevrette; elle n'a pas voulu de mon pain, mais elle léchait mes doigts et sollicitait mes caresses. Notre vieux savant s'en furiose quand il trouve quelque ressemblance qui rapproche les bêtes de l'homme; je ne suis pas si glorieux, moi, cela me fait plaisir. Je suis bien aise des petites amitiés que je récolte au passage, et je porterai du sel à la gentille bête, qu'ils intitulent *bouc du Cap;* je parie qu'elle l'aimera.

J'ai rejoint mon maître devant le parc des lamas, me consolant de ne pas descendre plus loin dans la ménagerie, puisque l'éléphant, la girafe ne sont pas sortis, non plus que les singes, vu le froid. Mon maître ne le sentait pas, et ne s'apercevait pas que le jour baissait et qu'on allait fermer les portes, tant il demeurait enfoncé dans une discussion que je ne noterai pas ce soir, car voilà ma main toute lourde et engourdie, et j'ai à préparer le coucher de Monsieur.

La suite à une autre livraison.

NAVIRES DES ANCIENS NORMANDS.

Tout le monde connaît l'histoire lugubre des invasions des Normands en France et en Angleterre, et même, depuis quelques années, on commence à reconnaître le titre de gloire le plus sérieux de ces formidables pirates, la découverte de l'Amérique du Nord avant le dixième siècle. Il n'est peut-être pas sans intérêt de savoir quelque chose de la marine de ces *rois de mer,* comme ils s'intitulaient fièrement, et de la construction de leurs navires qui, destinés à une navigation toute spéciale, devaient ressembler aussi peu aux trirèmes des anciens qu'aux *galées* du moyen âge.

L'histoire ne nous en dit pas grand'chose : heureusement, les découvertes de l'archéologie nous en apprennent davantage. Les sculptures en creux et en relief que l'on trouve sur des monuments scandinaves, et même sur des rochers, nous permettent de reconstituer les traits principaux de ces navires barbares. Les Sagas ou chants historiques du Nord leur donnent les noms de *drakars* et *suekkars,* « navires dragons, navires serpents. » On pense que ces noms leur venaient des figures de fantaisie sculptées à l'avant ou à l'arrière, comme on peut le voir en jetant les yeux sur la première des deux figures suivantes (p. 208). M. Jal, historiographe de la marine, parle ainsi du *drakar :* « Nous pouvons induire de la définition d'Ihre que le vaisseau était fort long; que son extérieur, recouvert probablement d'écailles peintes, montrait sur son côté des ailes dessinées; sur son avant et à fleur d'eau des pattes garnies de griffes; à l'extrémité de son étrave, une terrible tête de dragon; et à sa poupe redressée, une manière de queue, ou tordue ou droite, selon que l'art du charpentier était assez grand pour arranger avec goût les extrémités des bordages de l'arrière. »

Les Normands essayèrent quelquefois d'imiter l'architecture imposante des navires qu'ils avaient pu voir et même prendre à l'abordage dans les mers méridionales. Tel était le *Grand-Dragon* du roi Olaf Tryggvason, construit par le charpentier Thorberg, et qui avait trente-quatre rames de chaque côté. Le fameux Regnar Lodbrog, humilié de ne posséder que des barques propres à la navigation côtière, fit construire deux grands navires, malgré les conseils prophétiques de la reine Aslanga. Mal lui en prit, car ces navires, conduits par des marins inexpérimentés, échouèrent misérablement sur des bas-fonds. Regnar, pris par le roi anglais Aella, fut jeté dans un cachot; il y périt sous le crochet venimeux des reptiles, après avoir immortalisé son nom par le chant de mort si connu : *Nous avons frappé de l'épée...*

Mais les navires des Normands étaient généralement de petites dimensions, et cela se comprend. Leurs expéditions et leurs descentes soudaines dans les mille petits golfes des côtes d'Angleterre et de France, la nécessité de remonter des rivières peu profondes, ou d'aborder à des plages inaccessibles à des navires d'un grand tirant d'eau, les obligeaient à se servir le plus souvent de barques analogues à nos péniches, et qui étaient déjà un progrès sur les embarcations de peaux des anciens Scots, dont un poëte latin disait, il y a quatorze siècles :

> . . . Cui pelle salum sulcare Britannum
> Ludus, et assuta glaucum mare findere lembo. (¹)

Aussi c'est par centaines que les chroniqueurs comptent ces navires, et, à la bataille homérique de Bravalla, le grand chef Sigurd en avait, disent les poëtes du Nord, deux mille cinquante.

L'art n'était pas étranger à ces constructions, non plus qu'un certain luxe barbare, d'une ostentation qui allait parfois jusqu'à l'extravagance. Je ne sais s'il faut croire ce que dit un historien d'un *roi de mer,* qu'il avait fait dorer les voiles et les mâts de son navire, dont les cordages étaient de pourpre. Un autre historien parle d'un vaisseau « qui avait l'air d'être d'or, et qui renvoyait à tout l'Océan les rayons resplendissants du soleil. »

Le roi Knut, qui était, il est vrai, un prince déjà civilisé, ornait ses vaisseaux de figures de métal d'argent et d'or.

Les deux navires représentés ci-dessous n'ont pas de mâture : c'étaient sans doute des embarcations destinées à monter les rivières, et les monuments du Nord nous en

(¹) « Le Scot. . . pour qui ce n'est qu'un jeu de sillonner sur une » peau les mers de Bretagne, et de fendre les vagues bleues sur une » barque cousue. »

offrent un certain nombre. Cependant la plupart de ceux dont nous parlent les Sagas ont, non pas des mâts, mais un mât, usage qui n'était pas particulier aux Scandinaves, et que nous retrouvons dans toutes les constructions nautiques du moyen âge. Nous avons nous-même copié, sur les murs des belles églises de l'ancienne ville commerçante de Penmarch (Bretagne), diverses figures de navires bretons du quinzième siècle, qui avaient les plus grands rapports avec les grands navires normands : dans toutes, on remarque un mât et un *château* ou gaillard d'avant.



Le plus petit de ces deux navires est une péniche de forme très-simple, et qui ne manque pas cependant d'une certaine élégance : elle est montée par vingt-trois rameurs, sans compter la figure qui semble être celle du patron trônant à l'arrière.



L'autre est plus important, et se fait surtout remarquer par les deux ornements radiés qui le terminent : il semble être à terre, et reposer sur un appareil le long duquel il doit glisser quand on le lance à l'eau. Nous reproduisons la figure sans essayer d'expliquer quelques détails, comme les dix-sept petits triangles qui représentent, soit autant de marins ou de guerriers, soit plutôt des boucliers triangulaires rangés le long du bastingage. Les petits ʌʌ que l'on remarque sous ce que nous prenons pour un plancher, sont peut-être des traverses en bois sur lesquelles il s'appuie.

Les deux têtes radiées de ce *drakar* (car c'en est bien un) sont d'un dessin original. Ces figures avaient une grande place dans l'ornementation navale, et voici comment M. Jal s'exprime à ce sujet :

« Une des choses qui paraissent avoir surtout distingué les vaisseaux des navigateurs riches et puissants, c'est la tête, *ce chief de la nef devant*, qu'on appelait peut-être *brant* (*brand*, flamme), à cause de l'éclat de la figure dorée ou argentée qui brillait à la poupe... Les belles sculptures, les ornements éclatants, étaient l'attribut des commandants, et cela est resté dans les marines jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. Aujourd'hui, extérieurement, tous les vaisseaux se ressemblent à peu près par la décoration : une peinture noire et blanche les recouvre tous également; c'est plus militaire, dit-on, plus simple, plus grave et moins coûteux; mais c'est une chose de mode qui passera comme tout ce qui est de mode. »

MESURE PHYSIQUE

DE LA VITESSE DE LA PENSÉE.

Un professeur allemand, M. Helmholtz, de Kœnigsberg, a fait de nombreuses expériences physiques sur les opérations du cerveau humain, et il croit pouvoir en déduire le calcul suivant :

1° Toute sensation perçue à l'extrémité des nerfs est transmise au cerveau avec une vitesse d'environ 180 pieds par seconde, par conséquent, cinq fois plus lentement que le son. Ce chiffre est sensiblement le même chez tous les individus.

2° Dans les circonstances les plus favorables et avec l'attention la plus soutenue, le cerveau a besoin d'au moins $^1/_{10}$ de seconde pour transmettre ses ordres aux nerfs qui président aux mouvements volontaires. Ce chiffre varie cependant beaucoup suivant les individus et, chez les mêmes personnes, selon les dispositions du moment. Il est d'autant plus régulier que l'attention est plus soutenue.

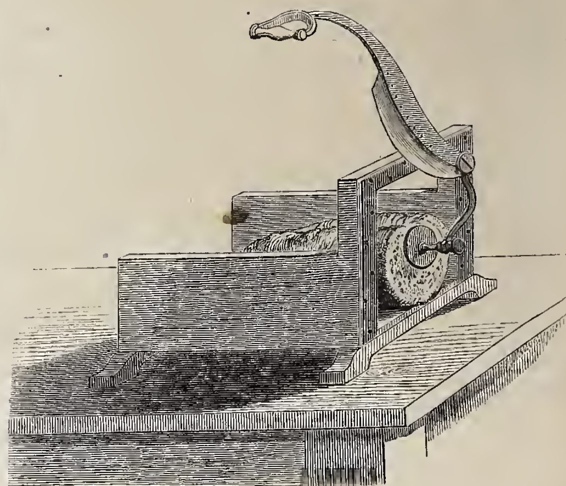
3° Le temps requis par les nerfs moteurs pour transmettre un ordre aux muscles est à peu près le même que celui qu'exigent les nerfs sensitifs pour la transmission d'une sensation. Il se passe en outre à peu près $^1/_{100}$ de seconde avant que les muscles se mettent en mouvement.

4° La totalité de l'opération exige, de la sorte, de 1 $^1/_4$ à 2 dixièmes de seconde.

Une lettre insérée dans la *Revue suisse* (mars 1857) indique les procédés ingénieux employés par M. Helmholtz pour arriver à ce curieux résultat.

MACHINE A COUPER LE PAIN.

M. Théodore Marstrand, mécanicien à Copenhague, avait exposé en 1855 un petit instrument qui, pour n'être pas exclusivement destiné aux fermes, n'en est pas moins fort utile aux grandes exploitations. C'est la machine à couper le pain, représentée par notre gravure. Quiconque a vu, dans le moment des grands travaux, où tant de cultivateurs sont obligés de nourrir leurs bandes de faucheurs, de faneurs, de moissonneurs, les servantes de ferme occupées pendant des demi-journées à tailler le pain pour la soupe, ne mettra pas en doute l'utilité d'un instrument destiné à abréger ce travail dans les moments de presse.



Machine à couper le pain, de M. Théodore Marstrand.

Cette petite machine se compose, comme on le voit, d'une caisse que l'on place sur une table, et dans laquelle on met le pain que l'on veut débiter en tranches. Une forte lame, bien affilée et munie d'une poignée, joue sur une vis fixée au bâti, et abat, en s'abaissant, une tranche de toute la largeur du pain qui lui est présenté. Une rondelle, pressée par un ressort, appuie en même temps sur le pain et empêche qu'il ne se brise sous la pression de la lame (¹).

(¹) *Journal d'agriculture pratique*, tome VII, 20 avril 1857.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

LE RETOUR DES CHAMPS.



Le Retour des champs, par A. Van-Muyden. — Dessin de Pauquet.

... Le soleil était brûlant; je marchais depuis près d'une heure, et je commençais à croire que je n'étais plus sur la route des ruines de l'abbaye. J'avais bien rencontré des paysans, des femmes, des jeunes filles, mais sans oser leur demander mon chemin. Je ne sais quelle timidité me rend muet en voyage. Pour prononcer une parole, même nécessaire, il faut que je fasse un effort presque douloureux. Je me repentais de ma sottise, lorsque, derrière un bouquet d'arbres, j'aperçus une masure, et sur les marches, à l'ombre, devant la porte, une vieille femme avec un petit enfant. « Envoie un baiser au monsieur, » dit la bonne femme en me voyant approcher. Rien n'était plus encourageant. Je fis un petit signe de tête au petit et je priai la grand'mère de m'indiquer la direction et la distance des ruines. J'appris d'elle avec satisfaction que je les trouverais à moins d'une demi-lieue. Pour la remercier, je la complimentai sur la bonne mine de son petit-fils, et elle, toute fière, voulant me montrer que c'était un enfant déjà très-avancé pour son âge, lui fit répéter trois ou quatre fois des syllabes qui ressemblaient à *ma ma*... Le petit, en bégayant ce mot, avait l'air de vouloir s'élancer en avant; ses yeux brillaient comme deux étincelles.....

Mon dessin des ruines fut bientôt achevé; elles ressemblent à mille autres vieux débris du même temps : une ou deux ogives brisées; une rosace assez bien conservée; des

piliers rongés par le lierre; du reste, aucun caractère particulier.

En revenant, je repassai près de la masure, et je m'apprêtais à dire un bonsoir amical à la vieille, lorsqu'une jeune paysanne et son mari, venant d'un autre côté, détournèrent de moi son attention. C'étaient le père et la mère de l'enfant. La jeune femme courut, jeta à terre quelques herbes qu'elle portait, et s'agenouilla en tendant les bras.

« Ma ma, ma ma! » cria le petit de sa douce voix sonore; et, la vieille écartant son bras qui le soutenait, il se laissa aller en riant aux mains de sa mère.

C'était une scène bien simple, bien connue. Cependant j'étais touché jusqu'au fond du cœur, et je murmurai tout bas : « O nature! ô Raphaël! » L'amour éclatait dans les gestes animés et les cris inarticulés du *bambino;* la vieille jouissait du bonheur de l'avoir fidèlement gardé et de le rendre à sa fille bien portant, gai et intelligent. Le père était resté debout et contemplait; un sourire tranquille déridait son rude visage hâlé. La mère, oh! la mère était en ce moment la plus heureuse femme de tout l'univers! On comprenait aux frémissements de sa joie, aux doux noms, aux caresses qu'elle prodiguait à son enfant, que retrouver et embrasser ce petit être avaient été ses pensées de tout le jour; c'était cette perspective souriante que son vague regard avait suivie pendant ses durs travaux; c'était cette récompense assurée qui lui avait fait supporter courageusement ses fatigues, l'ardeur du soleil, la séparation. Elle avait oublié maintenant toutes ses peines; son cœur était plein... Et le soleil qui descendait majestueusement vers l'horizon, entre deux nuages, baignait d'une tiède lumière ce tableau de tendresse et de bonheur. Au milieu de la solitude, du vaste silence de la campagne, cette image isolée de la vie humaine semblait sourire au ciel. Bonne et sublime Providence, tu donnes aux plus pauvres, aux plus humbles, ce que les plus riches et les plus puissants estiment eux-mêmes à un prix bien plus haut que leurs richesses et leur puissance : l'amour des enfants et les spectacles splendides de la nature!

SOUVENIRS

LÉGUÉS PAR LES PLUS BELLES HEURES DE LA VIE A L'HEURE DERNIÈRE.

NOUVELLE.

> Donne-moi, disait Herder, épuisé par la maladie, à son fils, donne-moi une grande pensée pour me rafraîchir.

Gottreich Hartmann demeurait dans le village de Heim, auprès de son père, vieux pasteur qu'il rendait heureux, bien que celui-ci eût survécu à tout ce qu'il avait aimé. Gottreich le remplaçait dans l'office de prédicateur, moins pour subvenir aux forces défaillantes du père que pour donner une issue à l'exubérance de ses propres forces, et pour procurer au vieillard le singulier plaisir d'un père édifié par son fils.

Un esprit poétique travaillait et fermentait en lui; mais Gottreich n'était pas, comme la plupart des jeunes gens d'imagination, une tubéreuse qui pousse quelques fleurs poétiques, et après leur chute ne porte que des fruits grossiers et sans apparence : c'était un arbre qui couronne sa douce et brillante floraison de fruits doux et brillants.

Le père avait reçu de la nature une égale vocation pour la poésie; mais son époque ne l'avait pas favorisé; car, au milieu du siècle dernier, plus d'un esprit poétique qui aurait pu prendre un grand essor dut se cloîtrer dans la chaire ou s'immobiliser sur les siéges des tribunaux, parce que la bourgeoisie croyait que toute plaine et tout vallon était pour ses enfants un meilleur partage que l'âpre mont des Muses. Mais l'esprit poétique refoulé, quand il ne peut s'exhaler en créations, se rejette avec d'autant plus de force sur le cœur, et l'imprègne de sa chaleur et de sa beauté; les sentiments qui n'ont pu s'énoncer, semblables aux muets, parlent d'autant plus vivement par le geste, et les actions expriment des images. De cette façon, le poëte muet peut vivre aussi longtemps que l'homme lui-même, devenu sa création et sa matière première. C'est ainsi que le frêle papillon survit au dur et long hiver quand il n'a pu procréer pendant l'été. Le vieux Hartmann eut un sort analogue, mais dans des conditions heureuses; car son âme virginale de poëte vécut dans la chaire comme dans une cellule de nonnes, et les deux sœurs jumelles, la Religion et la Poésie, se prêtèrent en lui une aide mutuelle. Combien la fonction du prêtre est pure et belle! autour d'elle se réunit tout ce qui est bon, tout ce que d'autres états mettent dans l'ombre : la poésie, la religion, la vie pastorale.

Le père et le fils vivaient ainsi, confondant de plus en plus leur existence; l'amour paternel et filial fit place à une amitié d'une espèce particulière; car ce n'était pas seulement en faisant revivre la poésie évanouie de la jeunesse que le fils ranimait le père : c'était par la similitude plus belle encore des croyances. Un vieillard qui envoyait autrefois son fils à l'école théologique, devait s'attendre à retrouver en lui un iconoclaste, un destructeur de tout ce que lui-même avait jusque-là adoré sur l'autel dans la simplicité de sa foi; le fils revenait comme le convertisseur ou l'antechrist du père. Il put y avoir alors des douleurs paternelles plus profondes, quoique plus muettes, que les douleurs maternelles. — Aujourd'hui on est quelquefois plus heureux. Gottreich, qui était parti pour l'université avec le scepticisme ordinaire de la première jeunesse, revint cependant avec la foi de ses pères; il avait appris dans les écoles modernes à abriter les sentiments de la vieille théologie contre l'analyse sceptique, et à ne pas exposer les racines mêmes à la lumière, laquelle, chez l'homme comme chez la plante, n'est profitable qu'à la croissance extérieure.

En sorte que le vieux père retrouvait, dans le sein de son Gottreich, son vieux cœur chrétien avec des battements plus jeunes. Il y puisait la justification simultanée de son amour et de la foi de toute sa vie. S'il est pénible de contredire ceux qu'on aime, et de détourner la tête de ceux vers qui penche le cœur, il est bien doux de se voir, soi et sa foi, continués par une génération plus jeune. Alors la vie devient une nuit sereine où nulle ancienne étoile ne se couche sans qu'une étoile nouvelle se lève.

Gottreich se créait à lui-même un paradis, tandis qu'il n'y travaillait que pour son père, auquel il tenait lieu d'épouse, de sœur, de frère, de fille, d'ami, et de tout ce que l'homme peut aimer. Chaque dimanche lui apportait une nouvelle joie, c'est-à-dire un nouveau sermon qu'il pouvait prononcer devant son père. Dans sa prédication il se laissait soulever par tant de forces, surtout de forces poétiques, qu'il semblait presque plutôt prendre à tâche d'élever et d'émouvoir le cœur de son père que d'instruire la communauté; mais il admettait, sans avoir tout à fait tort, que chez le peuple comme chez l'enfant, il est utile de présupposer une intelligence assez avancée, et que c'est en gravissant des sommets nouveaux qu'on apprend à gravir. L'œil mouillé du vieillard, ou ses mains rapidement unies par la prière, transformaient chaque dimanche en une fête de l'Ascension; et la tranquille petite maison pastorale avait souvent des réjouissances ignorées et incomprises au dehors. Celui à qui faire ou écouter des sermons semble être un pauvre plaisir, comprendra moins encore l'intérêt avec lequel les deux amis s'entretenaient du sermon qui venait d'être prononcé ou de celui qui devait l'être le dimanche

prochain. L'approbation et l'amour d'un vigoureux vieillard tel que Hartmann, dont les membres spirituels ne s'étaient pas engourdis sur les cimes glacées de l'âge, et dont le corps, même par sa large hauteur, accusait dix années de moins qu'il n'en avait, devait saisir fortement un jeune homme tel que Gottreich, qui, doué au moral comme au physique d'une complexion plus délicate et plus fine, s'élançait en flammes d'autant plus hautes et plus rapides.

A ces deux hommes heureux vint se joindre une jeune fille heureuse. Justa, doublement orpheline, et maîtresse de sa fortune et de ses relations, avait vendu dans la ville la maison de commerce de ses parents, et s'était logée dans l'étage supérieur d'une maison de paysans, pour vivre, non à demi, mais réellement et tout entière, de la vie des champs. Tout ce que Justa faisait, elle le faisait complétement; parfois même elle faisait plus, au moins quand il s'agissait d'un acte généreux. Sa première action dans le village de Heim, après qu'elle eut vu le doux Gottreich et ses pieux regards de poëte, et entendu quatre ou cinq de ses sermons du printemps, fut de lui donner franchement son cœur enivré de vertu, mais en retenant sa main jusqu'à l'époque où son union pourrait coïncider avec la grande paix du monde. En toute chose, elle aimait mieux faire ce qui était difficile que ce qui était facile. — Je voudrais que ce fût le lieu de dépeindre la vie printanière qui, sous la main de Justa, fleurissait dans l'humble presbytère près de l'humble clocher; — les matinées où, pour arranger la journée, elle volait de sa maisonnette au presbytère; —les soirées passées au jardin curial, qui, non content de ses douze carreaux, s'entourait encore de prairies humectées, sans parler des collines lointaines et des étoiles; — l'entrelacement de trois cœurs qui, grâce à ce pur et étroit entourage, ne connaissaient et ne sentaient que le beau, et chez lesquels la bienveillance et la gaieté étaient le cours ordinaire de la vie. — Chaque siége était une chaire, tout avait un caractère sacré, et le ciel n'était qu'une plus haute voûte d'église,

Dans maint hameau, dans mainte demeure, peut se cacher un véritable Éden qui n'a jamais été nommé ni décrit, parce que la joie abrite volontiers sous le feuillage ses fleurs les plus délicates. Gottreich reposait dans une telle plénitude de délices et d'amour, de poésie et de piété, qu'il appréhendait secrètement d'énoncer son bonheur autrement que par la prière. C'est dans la prière seulement, pensait-il, que l'homme peut tout dire, son bonheur comme son malheur; alors il semble que les puissances jalouses et infernales ne l'entendent pas, précisément parce que c'est une prière. — Son père lui-même n'était-il donc pas heureux, lui dont la verte vieillesse ressemblait, non à une soirée d'hiver, mais à une soirée d'été, sans ténèbres et sans gelée, bien que le soleil de sa vie fût déja descendu assez bas derrière le monticule du tombeau où sa compagne était allée reposer.

Rien n'éveille plus facilement chez un noble jeune homme la pensée des dernières heures de la vie, que ne le font les plus belles de toutes les heures, celles de la félicité la plus intime. Gottreich, en qui toutes les fleurs de la joie réunissaient leur éclat et leur parfum, dut, à cette fraîche aurore de la vie, songer souvent à son crépuscule. Alors il disait : « Maintenant tout se présente à moi avec tant de certitude et de clarté : la beauté et la sainteté de la vie, la marche de l'univers, le Créateur, la dignité et la grandeur du cœur, les constellations des vérités éternelles; le ciel étoilé des idées qui rayonnent sur l'homme, et l'entraînent, et le contiennent! — Mais que serai-je, vieillard et mourant? ce qui maintenant frémit devant moi de vie et de jeunesse ne sera-t-il pas assombri et desséché? — Car au moment où l'homme approche de ce ciel dans lequel ses regards ont si longtemps plongé, la mort présente à ses yeux affaiblis un télescope renversé, et ne lui laisse voir qu'un lointain firmament, vide et éteint. Mais ceci est-il donc le juste et le vrai? Embrasserai-je le monde d'un coup d'œil plus ferme et plus sûr quand mes regards seront ternis? Serai-je plus dans la vérité lorsque, devenu incapable de toute appréciation saine et de toute émotion puissante, je ne pourrai plus sentir, comprendre et espérer qu'avec la moitié de ma vie? N'est-ce pas plutôt maintenant que j'ai raison, tandis que mon cœur a toute sa chaleur, ma tête toute sa lucidité, et mes forces toute leur vigueur? Je reconnais donc que j'ai maintenant raison, et c'est le moment le plus sûr pour le reconnaître. Aussi veux-je traverser avec un grand recueillement cette magnifique saison de la vérité, et la transporter dans la sombre soirée de ma vie, afin qu'elle éclaire mes derniers instants. »

Aux plus belles journées de mai, pendant que le ciel, la terre et son cœur confondaient en un trio leurs pulsations harmoniques, il donna à ses sentiments brûlants des paroles brûlantes, il les fixa par écrit et les conserva sous le titre : *Souvenirs légués par les plus belles heures de la vie à l'heure dernière.* C'est par cette perspective des plus fortunés moments de sa vie qu'il voulait un jour se ranimer sur sa dernière couche, et au crépuscule revoir l'aurore. Son projet était d'allonger peu à peu ses souvenirs, que la suite de cette histoire nous fera connaître; car nul homme ne sait de quelle longue consolation il peut à la fin avoir besoin. (¹) *La suite à la prochaine livraison.*

LA GEMMI.

On a souvent comparé le cours de notre vie à un sentier qui serpente d'abord parmi les fleurs, s'élève insensiblement, traverse des paysages riants ou tristes, calmes ou tourmentés, puis arrive à un sommet d'où il commence à descendre d'un autre côté moins sinueux, au milieu de scènes moins variées, de plus en plus roide, et comme s'il avait hâte d'aller se perdre dans un abîme. Le chemin de la Gemmi convient parfaitement à cette image de notre vie physique, dont la loi est en effet de croître et de décroître, tandis que celle de l'âme est de monter toujours.

Cette belle montagne est située dans le Valais, sur les confins de l'Oberland bernois. Combien, de loin, elle attire et séduit! Que son ascension offre d'aspects divers qui charment l'imagination, étonnent l'esprit, émeuvent et passionnent l'âme, la remplissant tour à tour de sérénité, d'admiration ou d'une sorte d'épouvante! Mais que la descente en est sévère et rapide!

C'est le plus ordinairement du côté nord, et pour se rendre aux bains de Loueche, que l'on entreprend la montée de la Gemmi. En sortant de la verte vallée de la Kander, on côtoie les jolies cascades d'Uschinen, et l'on traverse une forêt de sapins. Alentour, tout est calme, frais et fleuri; les premiers chalets apparaissent bientôt, semés çà et là, vers les hauteurs de Winteregy. On n'éprouve jusque-là que des impressions douces et aimables : c'est l'âge pastoral, c'est le printemps. Mais voici tout à coup des sapins renversés, des déchirements du sol, qui rappellent une avalanche tombée, en 1782, du Zinderhorn, et préparent à un spectacle d'aridité et de dévastation : on s'engage dans un chemin âpre et rude, au milieu de décombres de roches noires entassées dans un désordre sinistre. Où mène ce passage maudit? à une maison funeste, à l'auberge du Schwarrenbach, où jadis, dit la tradition, un père tua son fils, qu'il n'avait pas reconnu, pour le voler. Le tragique Werner est venu aspirer en cet horrible lieu

(¹) Traduit de Jean-Paul Richter.

les inspirations fiévreuses de son *24 février!* qui est devenu en France le dernier acte d'un mélodrame célèbre : *Trente ans de la vie d'un joueur.* Les romanciers et les poëtes byroniens, les jeunes dames avides d'émotions fortes, se plaisent à s'arrêter dans l'auberge, à y boire du lait pur, à y couper du pain bis avec un couteau où leurs yeux voudraient bien découvrir la rouille de quelque tache sanglante. On y couche même quelquefois, surtout si l'on a l'espoir d'une tempête à minuit, afin d'entendre des gémissements et des sanglots, et d'entrevoir des ombres terribles à la lueur livide des éclairs. Plus loin, on côtoie un lac long de 2 200 mètres, le Daubensée, dont les eaux, d'un gris-jaune trouble, stagnantes, ne renferment aucun être vivant, sont encombrées de débris de ruines écroulées, et dont les bords perfides, se couvrant de neige et de glace aux approches de l'hiver, ont englouti plus d'un imprudent



Le Lac de la Gemmi. — Dessin d'après nature par Karl Girardet.

voyageur. En laissant derrière soi ce triste réservoir des neiges fondues du Læmmerngletscher, on se trouve au milieu d'un désert de longs rochers nus, plats, unis, usés, il y a bien des siècles, par des mers de glace qui ont disparu. En vain l'œil cherche un arbuste, une fleur, une herbe, une mousse. On n'a sous les pieds que la pierre glissante et sonore; si quelque bruit éclate tout à coup au milieu du vaste silence, c'est le hurlement d'un loup, le cri d'un choucas ou le craquement terrible de quelque glacier lointain. On est impatient d'atteindre la cime de la Gemmi, le col de la Daube, élevé de 7 000 pieds au-dessus du niveau de la mer. On se sent soulagé en s'asseyant sur une des roches, et il est difficile de ne pas jeter dans les airs une exclamation de surprise à la vue du panorama magnifique qui se déroule autour de la montagne : on embrasse d'un seul coup d'œil la vallée de Loueche, le ravin de la Dala, une partie de la vallée du Rhône, de la chaîne des Alpes, du Valais et du Piémont; le Weisshorn, le mont Rose, le Bruneckhorn, le Schwarzhorn, le mont Cervin ou Matterhorn, la dent de Ferpècle, etc.; d'une hauteur voisine, on découvre le mont Blanc et le mont Combin. Ce col est dominé par le Daubenhorn, le Læmmerhorn, le Steghorn et le Wild-Strubel. Quand on a longtemps contemplé ce grand spectacle, il faut descendre, et, certes, l'homme qui, du haut de ses quarante ou cinquante ans, plonge ses regards vers la vieillesse où le temps l'entraîne, n'est pas plus ému que le voyageur en découvrant au-dessous de soi une paroi verticale de plus de 800 mètres, sans autre route que les brusques et roides zigzags escarpés d'un escalier dont le développement est d'environ 3 300 mètres. C'est de 1736 à 1741 qu'une compagnie d'ouvriers tyroliens a creusé ces marches de pierre aux frais des cantons de Berne et du Valais.

En cet endroit, il arrive à plus d'un touriste de se sentir tout à coup saisi de souvenirs qui l'obligent à rétrograder et à retourner à la vallée de Kander; d'autres demandent des mulets : mais ces animaux obstinés n'aiment à marcher qu'au bord extrême de la route, ce qui expose au vertige. On peut, il est vrai, préférer un brancard porté par huit hommes; mais on se croit lancé dans l'air, et puis quelles secousses s'il survient un faux pas! Le parti le plus sûr est encore de descendre à pied, gaiement, avec prudence, sans trop songer à un péril qui n'est pas sérieux, et en conservant toute la liberté d'esprit nécessaire pour jouir de l'étrangeté de la situation et des perspectives qui s'ouvrent de côtés et d'autres. En une heure environ (il faut près de



L'Escalier de la Gemmi. — Dessin d'après nature par Karl Girardet.

deux heures pour monter), on parvient à la dernière marche, où l'on entend un écho merveilleux; un écho, un adieu, la fin! On a devant soi la vallée de Leuk et, à trente minutes de distance, les bains de Loueche.

UN PASSAGE D'ÉMIGRANTS.

Il y a quelques années, dans la saison où le soleil a perdu de sa force, où les feuilles jaunissent et tourbillonnent sur les chemins au souffle d'un vent froid, je me promenais au milieu d'une forêt des environs de la capitale. Longtemps j'avais égaré mes pas à travers bien des sentiers déserts où je ne voyais que des herbes sans fleurs et où je n'entendais que le craquement des gros arbres. Cette solitude et cet appauvrissement de la nature donnaient à mes pensées une teinte de mélancolie. Je me laissais aller doucement à la tristesse, lorsque le chemin que je suivais m'amena sur une des grandes routes qui traversent la forêt. Là passaient lentement, et à la file les unes des autres, une quinzaine de voitures en bois blanc, recouvertes de grosse toile et traînées chacune par un seul cheval. Ce n'étaient pas des charrettes de rouliers, mais des chariots d'émigrants qui venaient sans doute des provinces situées au delà du Rhin et qui se dirigeaient vers l'Algérie. Les femmes et les enfants dormaient ou songeaient au fond des voitures. Quant aux hommes, huit ou dix d'entre eux, jeunes garçons ou hommes faits, marchaient par derrière et au pas. Un chant grave sortait de temps en temps de la bouche de l'un des marcheurs, et les autres lui répondaient, en chœur, par un refrain. Je suivis quelque temps leur troupe, et voici, tant bien que mal rimées, l'idée et les paroles d'un des chants que j'entendis :

Amis, vouloir au même endroit
Rester tous pour passer la vie,
C'est vain désir et folle envie;
Le pays serait trop étroit.
Le bonheur n'est pas dans la gêne :
Sachons donc, afin d'être mieux,
Nous exiler sous d'autres cieux,
Et chantons sans regret ni peine :

Une charrue, un champ,
Une femme, un enfant,
Voilà le bien suprême.
L'homme est heureux avec ces trésors-là,
N'importe où son pied va.
La patrie est aux lieux où l'on vit et l'on aime.

Pourquoi, tels que de vrais païens,
Nous égorgerions-nous sans cesse?
Laissons aux fils de la richesse
Leur place au soleil et leurs biens.
Lorsque la ruche est par trop pleine,
En grappe, à la porte, serré,
Des abeilles l'essaim doré
Va gîter ailleurs dans la plaine.

Une charrue, un champ, etc.

Tout l'univers n'est pas encor
Encombré par l'espèce humaine;
Notre famille en couvre à peine
La moitié dans son lent essor.
Que de beaux lieux où la nature,
Riche des fruits les plus divers,
Aux seuls animaux des déserts
Prodigue en paix la nourriture!

Une charrue, un champ, etc.

Amis, suivons la loi de Dieu :
Il veut que l'on peuple la terre;
Et c'est l'homme dans la misère
Qui le mieux remplira ce vœu.
Au grand jour de la récompense,
Si chacun a fait son devoir,
Qu'importe au Très-Haut de savoir
Si l'on fut de Prusse ou de France?

Une charrue, un champ, etc.

Allons, allons, point de retard!
Voyons-nous pas les hirondelles
Qui, vers le sud tournant les ailes,
Nous enseignent comment l'on part?
Pour quitter le natal village
Sans trop mouiller de pleurs nos yeux,
Entonnons tous d'un cœur pieux
Ce refrain qui nous encourage :

Une charrue, un champ,
Une femme, un enfant,
Voilà le bien suprême.
L'homme est heureux avec ces trésors-là,
N'importe où son pied va.
La patrie est aux lieux où l'on vit et l'on aime.

Lorsque j'eus entendu ce chant, je m'arrêtai, laissant fuir à l'horizon la troupe des charrettes. Bientôt le bruit des roues et des voix se perdit entièrement, et les voyageurs eux-mêmes disparurent au tournant de la route. Quand je ne les vis plus, je m'écriai : — Pauvres gens, que les bénédictions du ciel vous accompagnent! Puisse Dieu vous faire arriver tous sains et saufs au terme de votre voyage! Les misérables de ce monde n'ont pas à faire autre chose que ce que vous faites. Votre chant est juste et sensé, et cependant mon cœur a saigné à l'entendre. Hélas! hélas! bien que vous opposiez un cœur énergique à la mauvaise fortune, bien que vous marchiez en compagnie de vos femmes et de vos enfants, si dure que fût pour vous l'existence au sein des champs que vous quittez, elle vous laissera toujours des regrets. Vous ne verrez plus les amis de votre jeunesse, les compagnons de votre âge mûr, le toit paternel et la tombe des aïeux; vous ne prendrez plus votre part des joies et des malheurs de la patrie. Ah! la figure, le bruit, les parfums du pays sont si doux que je doute que l'aisance et l'amour des vôtres, autre part, vous les fassent oublier jamais. Oui, sous quelque ciel plus pur, sur quelque terre plus féconde où vous portiez vos pas, l'image du pays viendra toujours oppresser votre cœur; et le soir, plus d'une fois, assis devant votre chaumière et même au sein de votre famille, on vous verra, pensifs, tourner la tête vers le nord, et laisser tomber de vos yeux une larme silencieuse.

Ton but n'est pas seulement de connaître, mais d'agir, et de mettre tes actions en accord avec ta connaissance; voilà ce que me crie la conscience au fond de l'âme. Ce n'est point pour une indolente contemplation et une tranquille étude de toi-même, ni pour un mol abandon aux émotions de la piété que l'existence t'a été donnée, mais pour une juste action. Tes actes, tes actes seuls déterminent ta valeur. FICHTE.

ORIGINE DES BAINS DE MER.

DIEPPE.

Les bains de mer ont été d'abord employés contre la rage et la folie. Dès le dix-septième siècle, les malades étaient envoyés dans ce but sur la plage de Dieppe. On en trouve un témoignage curieux dans les lettres de Mme de Sévigné. Elle écrit, en 1671 : « Si vous croyez les filles de la reine enragées, vous croyez bien. Il y a huit jours que Mme de Ludres, Coëtlogon et la petite de Rouvroi furent mordues d'une petite chienne qui était à Théobon; cette petite chienne est morte enragée; de sorte que Ludres, Coëtlogon et Rouvroi sont parties ce matin pour aller à Dieppe et se faire jeter trois fois dans la mer. Ce voyage est triste : Benserade en était au désespoir. »

Antérieurement à Mme de Sévigné, mais toujours dans le même siècle, on trouve dans Van-Helmont une observation du même genre; il raconte qu'il vit, un jour, passer un navire sur lequel était un vieillard attaché par des cordes à une vergue : « Je demandai, dit-il, ce que signifiait ce spectacle. Un des matelots me fit réponse que ce vieillard était enragé, et qu'il avait été mordu, il y avait quelque temps, par un chien enragé. Je demandai pourquoi on le menait à la mer, si c'était pour le faire mourir. — Non, me dit le matelot, c'est pour le guérir; ajoutant que la mer

avait la vertu de guérir sur-le-champ de la rage. » Van-Helmont prit place sur le navire afin d'assister à ce curieux traitement, qui, d'après ce qu'il rapporte, ressemblait un peu à une noyade, car on laissait le patient sous l'eau, à chaque fois, le temps d'un *Ave maria*, tellement que, retiré du bain, il paraissait comme mort. « Je demeurai fort attentif, ajoute le savant médecin, et je fis dessein de me bien souvenir, me persuadant que ce remède ne serait pas inutile dans les autres délires. »

Une petite pièce jouée à Paris sur le théâtre de la Foire, en 1725, roule précisément sur ce sujet. La scène se passe à Dieppe, où Angélique, qui aime Clitandre, s'est fait conduire par son père, sous prétexte de morsure de chien enragé. Le médecin, qui est dans la confidence, déclare au père qu'il est absolument nécessaire de joindre à l'efficacité des bains de mer celle du mariage, et, après diverses péripéties causées par la terreur qu'inspire à Pierrot et à Arlequin la redoutable maladie qui est en jeu, le mariage se conclut. On peut croire qu'il y avait dès lors une certaine affluence aux bains de Dieppe, car le médecin des bains est ainsi célébré :

> A ses secrets admirables
> On accourt de tous côtés.
> . . . .
> Enfin ce docteur guérit
> Rage de corps et d'esprit.

Les bains de Dieppe guérissaient, en effet, non-seulement de la rage de corps, mais de la rage d'esprit, c'est-à-dire de la folie; et il est à croire que cette spécialité y attirait encore plus de monde que la première. On a gardé souvenir de la quantité de malades de ce genre qui, au moment de la chute du système de Law, vinrent chercher remède dans la Manche. Comme pour la rage, on les conduisait en pleine mer, et on les jetait tout simplement à l'eau après les avoir attachés avec une corde. Il y a loin de cette manière sauvage de prendre les bains à celle qui est usitée aujourd'hui; mais la violence du mal appelait sans doute la violence du remède.

Dès 1778, on trouve à Dieppe un établissement spécial autorisé par le gouvernement. Un médecin du temps, Lepecq de la Clôture, en parle avec éloge : « On y trouve, dit-il, toutes les commodités possibles pour prendre les bains de mer avec le plus grand avantage. » Cet établissement, désigné sous le nom de *maison de santé*, occupait, d'après la tradition du pays, l'emplacement où s'élève aujourd'hui l'hôtel royal, c'est-à-dire à peu près le milieu de la plage.

D'après ce que dit à ce sujet le savant médecin que nous venons de citer, on peut conclure que l'emploi des bains de mer s'était généralisé d'une manière remarquable. La médecine était dès lors sur la voie qu'elle suit aujourd'hui avec tant de succès pour un grand nombre de maladies, qu'elle soumet à l'action de ces eaux minérales si puissantes et si abondantes dont la nature nous offre, dans l'océan, un si prodigieux réservoir. « Le bain de mer, dit-il, désobstrue plus efficacement que celui d'eau douce les glandes et viscères, particulièrement les glandes intérieures, et ses effets sont constants contre les maladies de la peau, contre les obstructions naissantes et invétérées du foie, de la rate, etc., les vieux rhumatismes; enfin pour prévenir les hydropisies, les tympanites menaçantes, etc., etc. » En voilà plus qu'il n'en fallait pour assurer aux bains de mer une clientèle bien autrement variée que celle qui leur était attribuée par la science du dix-septième siècle.

D'un document fort intéressant cité par le savant M. Féret dans son *Histoire des bains de Dieppe*, à laquelle sont empruntés les divers détails que l'on vient de lire, il résulte que dès le siècle dernier la science médicale avait reconnu non-seulement l'efficacité de l'eau de mer pour diverses maladies, mais l'efficacité des végétaux qui se développent dans son sein, et dans le tissu desquels se concentre l'iodure de potassium, si recherché aujourd'hui pour une multitude d'affections sur lesquelles il agit héroïquement. Une consultation rédigée en 1752 par un médecin de la Faculté de Paris, nommé Cantirelle, recommande l'emploi du madrépore nommé *chien de mer*, prétendu madrépore qui n'est autre que le varech. « Aussitôt qu'il aura trouvé quelque madrépore, je le prie de m'en faire informer pour que je lui enseigne la façon de le préparer et de s'en servir; car il y a dans cette plante une partie admirable et pour sa maladie et pour nombre d'autres. On doit exposer cette plante, surtout les capsules, en l'air, et les y laisser calciner par l'ardeur du soleil. Elles se chargent alors d'une poussière noire qu'on doit réduire en poudre impalpable qu'on nommera *éthiops végétale*. Cette poudre est admirable dans toutes les maladies des glandes. » Ainsi l'emploi de l'iodure de potassium dans les maladies pour lesquelles il manifeste des qualités remarquables avait précédé de près d'un demi-siècle la découverte de ce corps si important que M. Gay-Lussac a fait connaître sous le nom d'iode.

Les guerres de la révolution et de l'empire vinrent entraver l'essor que les bains de mer commençaient à prendre. Toutefois, dès 1812, Dieppe reprit un petit établissement. On lit dans une thèse publiée à cette époque par un médecin de Dieppe : « Il y a, à Dieppe, sur le bord même du rivage, un établissement où l'on peut prendre des bains de mer à tous les degrés de température. Lorsqu'on les prend à la mer, on a des tentes pour se déshabiller et s'habiller. Des guides très-sûrs conduisent et soutiennent les baigneurs. » Ainsi, la méthode actuelle était dès lors en usage; mais les baigneurs ne venaient encore que de loin en loin.

Enfin, en 1822, se forma une société pour l'exploitation des bains de mer. L'exemple de la ville de Brighton, située de l'autre côté de la Manche, et devenue rapidement le rendez-vous d'été de la société britannique, devait naturellement stimuler la ville de Dieppe et lui assurer, en se propageant parmi nous, une clientèle considérable. « Offrir aux personnes dont la santé réclame l'usage des bains de mer tout ce qu'elles pourront désirer; à celles qui voyagent pour leur plaisir, un séjour agréable où elles trouveront leurs amis ou leurs connaissances venus de divers lieux; aux gens occupés qui voudraient se séparer un moment des affaires, sans s'isoler de la société, une réunion gracieuse par sa composition, dans une ville intéressante, baignée par la mer, entourée de promenades et de souvenirs historiques, et placée à une distance de Rouen et de Paris qui permet à peine de s'apercevoir que l'on a quitté les objets de ses affections ou le soin de ses intérêts : tel a été l'unique but de la Société. » Telles étaient les paroles de la société nouvelle dans son prospectus publié en 1822; et l'événement a pleinement justifié ses prévisions, car ces paroles pourraient encore parfaitement servir à caractériser aujourd'hui les bains de Dieppe. Non-seulement cet établissement n'a fait depuis lors que se développer, tellement que la ville entière repose aujourd'hui sur le retour annuel des baigneurs; mais l'usage des bains de mer, introduit de cette manière dans nos mœurs, s'est tellement généralisé que l'on peut prévoir l'époque où, durant la belle saison, le littoral de la France se trouvera chaque année couvert de baigneurs dans toute son étendue.

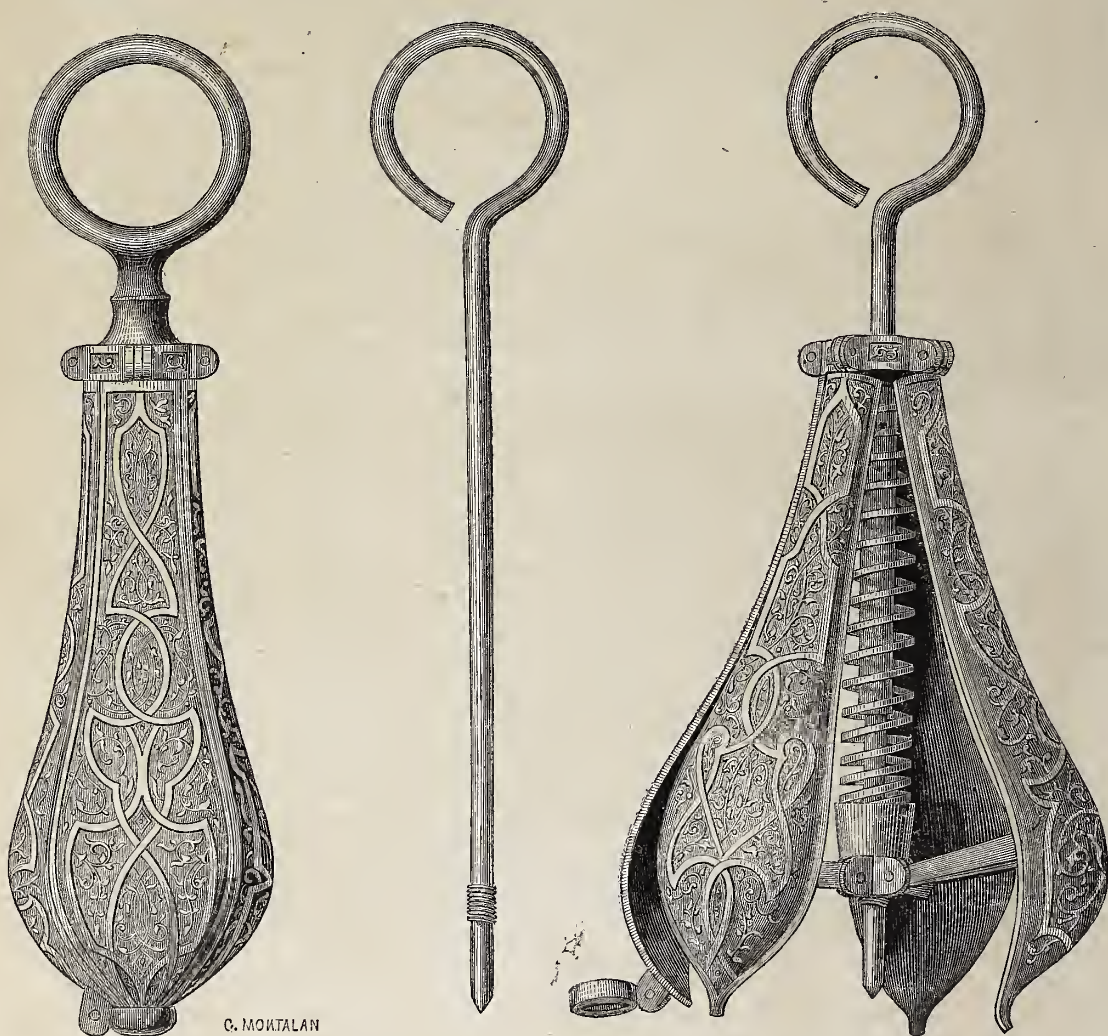
POIRE D'ANGOISSE.

On a vu dans un ancien article de ce recueil (1835, p. 26) que, d'après l'auteur d'un livre du seizième siècle

intitulé : *l'Inventaire général de l'histoire des larrons*, l'invention de la poire d'angoisse devrait être attribuée à un voleur nommé Palioli, né dans les environs de Toulouse. Depuis, nous avons lu dans les *Histoires* de d'Aubigné, dont l'autorité est plus sûre, mais d'une date postérieure, un passage qui reporterait le triste honneur de la même invention à un chef de bande ou capitaine exerçant une profession peu éloignée de celles des larrons, bien qu'elle ne puisse pas être confondue avec elles, si l'on considère les mœurs du temps. Voici ce passage, extrait du chapitre xv du livre III :

« Il y avait en ce pays (Villefranche-sur-Meuse) un capitaine Gaucher, grand coureur, hasardeux en ses courses, et qui n'ayant pas été propre à s'avancer en honneur par le vrai métier du soldat, s'était rendu plus redouté et renommé qu'honoré, par les prises hasardeuses qu'il faisait : ce notable chef de bandes avait une invention que j'ai estimé devoir être décrite, pour faire voir comment ce siècle (le seizième), remarquable par les valeurs qu'il a produites, l'est aussi par les diaboliques inventions que ces courages de fer ont mises en usage.

» Pour ce que ce galant se trouvait parfois surchargé de prisonniers, qui le contraignaient de retourner au logis premier que d'avoir mis fin à son projet, il inventa une sorte de cadenas, faits en forme de poire, aussi les appelait-il poires d'angoisse; il faisait ouvrir les dents à ses prisonniers, et leur ayant fait retirer sous le palais cette machine avant retirer une clef qui était dedans, il en faisait un tour



Poire d'angoisse. — Musée du Louvre ; collection Sauvageot. — Dessin de Montalan.

qui grossissait le morceau d'un travers de doigt, et par ainsi ne pouvait plus sortir de la bouche que par l'aide de la même clef; cela fait, il disait au prisonnier : — Allez vous rendre en tel lieu, ou bien vous résolvez de mourir de faim. — Ces misérables n'étaient point seulement contraints d'aller passer le guichet où il leur était commandé, mais de prier Dieu pour la santé et pour l'heureux retour de leur maître, qui en se perdant, et la clef avec soi, perdait aussi sans remède ceux qui l'attendaient au logis. »

Quel que soit le véritable inventeur de ce diabolique instrument, on peut croire que d'autres que Palioli ou Gaucher en firent usage. Pour les voleurs, ce n'était qu'une sorte de bâillon qui les assurait du silence de leurs victimes mieux qu'un mouchoir, une corde ou un bâton. Il paraît aussi que la police elle-même trouva l'idée utile et la fit servir à son tour pour rendre les malfaiteurs dociles à ses ordres ou les réduire au silence. La poire d'angoisse que l'on voit dans la précieuse collection de M. Sauvageot est couverte extérieurement de ciselures assez élégantes pour qu'on ne puisse pas supposer facilement qu'elle ait été fabriquée par l'ordre de larrons vulgaires.

LE GRAND-BOURBON.



Le plus ancien oranger de France, à l'orangerie de Versailles. — Dessin d'après nature par Freeman.

L'oranger successivement appelé *le Grand-Connétable*, *le François Ier* et enfin *le Grand-Bourbon*, est certainement le premier arbre de cette espèce qui ait été introduit en France, et, comme tout ce qui remonte à une époque très-reculée, il a sa légende qui, lorsqu'on cherche à l'approfondir, offre dans ses commencements quelques points obscurs et douteux. Ainsi ce serait en 1421 qu'une reine de Navarre, ayant mangé une bigarade, sorte de petite orange d'une saveur acide et amère, aurait trouvé tant de goût à ce fruit, rare alors dans le nord de l'Espagne, qu'elle aurait semé dans un pot les cinq pepins qui en provenaient. Mais en 1421, le roi de Navarre Charles III, dit *le Noble*, était veuf depuis trois ans de sa femme Éléonore de Castille, et ce n'est qu'après sa mort, en 1425, que sa fille Blanche lui succéda. Quoi qu'il en soit, les semences levèrent et furent cultivées à Pampelune, alors capitale du royaume de Navarre, jusqu'en 1499. A cette époque, Catherine de Foix, arrière-petite-fille de Blanche et héritière du royaume de Navarre, envoya en présent à Anne de Bretagne, sa cousine germaine, à l'époque de son mariage avec le roi Louis XII, une caisse contenant cinq orangers, comme objets rares et précieux, et en indiquant leur origine; ce furent les premiers qui entrèrent en France. Comment cette caisse devint ensuite la propriété du connétable de Bourbon, c'est ce que la tradition omet de dire; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle se trouvait au château de Chantelle, en Bourbonnais, lorsqu'il fut rasé après que le connétable eut quitté la France pour se donner à Charles-Quint. Dans l'inventaire des biens confisqués au connétable figure un oranger sur cinq branches venant de Pampelune. Ces cinq branches étaient les cinq pieds primitifs qui s'étaient soudés en se greffant par approche. A partir de ce moment, l'histoire de notre arbre devient certaine. Transporté en 1532 à Fontainebleau, dont François Ier disait « que si on lui faisoit présent ou qu'il pût recouvrer quelque chose rare, c'étoit pour son Fontainebleau », il y prit le nom de son nouveau possesseur. Louis XIV, passionné pour Versailles, comme François Ier l'avait été pour Fontainebleau, avait fait enlever de ce dernier palais les tableaux des grands maîtres italiens qui y étaient rassemblés depuis un siècle, pour les transporter dans sa résidence favorite; le célèbre oranger eut le même sort, et l'orangerie de Versailles, construite par Mansart, était à peine terminée qu'on y apportait, en 1687, les plus beaux orangers de Fontainebleau, « du nombre desquels, dit le *Mercure galant*, étoit l'oranger nommé *le Bourbon* qu'on dit avoir environ cinq cents ans. » Le *Mercure* exagérait encore la légende. Car en admettant la date de 1421, cet arbre n'aurait aujourd'hui que quatre cent trente-six ans d'existence, ce qui est déjà très-merveilleux.

Conservé depuis cette époque dans l'orangerie de Versailles, ce bel arbre, qui appartient en effet à l'espèce des bigaradiers, est non-seulement le plus âgé et le plus grand parmi les orangers de la superbe collection de Versailles, mais il est encore le plus vigoureux, le mieux portant et le plus fertile. Poiteau rapporte, dans son *Histoire naturelle des orangers*, qu'en 1818 on avait cueilli dessus une immense quantité de fleurs, et que l'année suivante il était chargé de plus de mille fruits. Sa hauteur est de 7m,20 y compris la caisse, et sa tête a 16m,50 de circonférence; il aurait un bien plus grand développement, si les portiques de l'orangerie par où on le sort au printemps et par où on le rentre à l'automne étaient assez grands. Sa tige, extraordinairement courte et de forme triangulaire, se divise, presque en sortant de terre, en trois bras, dont deux se subdivisent bientôt et forment en tout cinq grosses branches, qui s'élèvent en s'éloignant les unes des autres et constituent, par leurs nombreuses ramifications, la tête de l'arbre.

SOUVENIRS

LÉGUÉS PAR LES PLUS BELLES HEURES DE LA VIE A L'HEURE DERNIÈRE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 210.

Ainsi vivaient ces trois êtres, de plus en plus heureux l'un par l'autre, lorsque enfin la guerre sainte fit trembler le sol sous ses chars de combat et de triomphe. Dès ce moment Gottreich devint un autre homme, semblable à un jeune oiseau de passage qui, sans avoir vu encore les chauds climats, s'agite cependant dans sa cage quand la saison du départ est arrivée pour ses aînés. Les forces actives de sa nature, que le déploiement des forces oratoires et poétiques avait jusque-là réduites au silence, se redressèrent, et il sentit comme si les flammes de son enthousiasme, fatiguées de se perdre dans le vide des airs, cherchaient un objet à embraser. Mais il n'osait pas proposer la séparation à son père. Il se voyait seulement en imagination partant et combattant avec les autres : c'était son tourment et son bonheur. Il ne confia ce désir qu'à Justa, qui ne l'approuva cependant pas, parce qu'elle trouvait trop pénible l'isolement du père.

Et ce n'est pas qu'elle eût pensé en même temps à son propre isolement. Car lorsqu'un jour, dans un sermon prononcé pour la patrie allemande, Gottreich eut célébré le bonheur de ceux à qui il était permis de se jeter dans ces orages au milieu desquels les peuples s'unissent et se fortifient; — lorsqu'il eut placé bien haut les hommes d'un humble rang qui, sur le champ de bataille, savent par leurs tombeaux s'élever un trône à côté de leurs souverains; — lorsqu'il eut montré les chefs des armées dans leur éclat radieux, marchant à la tête des soldats, et sacrifiant peut-être mille jours heureux qui les attendaient pour une blessure d'où coule le baume destiné à ranimer des pays entiers; — lorsqu'il eut exhorté tous ceux qui le pouvaient, grands et petits, riches, savants, vieillards, femmes même, à entrer dans le cercle sacré formé par des mains entrelacées contre les puissances perverses et infernales : — alors le cœur de Justa forma une résolution qui l'éleva au-dessus de l'amour jusqu'à l'amour de la patrie, la résolution de risquer et de dévouer sa vie sous un déguisement, et de remplacer en quelque sorte ou d'épargner son bien-aimé.

Cet intrépide dessein et ce départ devaient cependant être confiés à un homme; non à son amant, qui n'aurait jamais consenti à une pareille substitution, mais au père Hartmann, chez qui le feu couvait encore sous la cendre de la vieillesse, et qui approuvait ordinairement l'audace dirigée vers un but louable. Enthousiaste pour la guerre, comme le fils et la fiancée, il refusa néanmoins son consentement. — Mais quant à Gottreich, dit-il, qu'il parte, lui qui en a depuis longtemps le désir et n'a voulu que me ménager; avec l'aide de Dieu, j'espère pouvoir pendant une année remplir l'office de prédicateur; de cette façon, moi aussi je ferai quelque chose pour la patrie.

Lorsqu'il eut surpris son fils par cette permission inattendue; — lorsque Gottreich apprit quel cœur possédait sa Justa et combien ce cœur était semblable au sien; — lorsqu'elle fit en quelque sorte le sacrifice du sacrifice projeté, se contentant d'être l'ange gardien du vieillard, et de voir son bien-aimé au milieu du danger au lieu de n'y voir qu'elle-même : — alors les joies les plus vives et les plus diverses réunirent ces hommes pendant une heure d'une beauté sans égale.

Gottreich partit, confiant dans la vigueur apparente de son père. Il devint simple soldat, et, quand il le pouvait, prédicateur. Une nouvelle carrière donne de nouvelles forces, et nos premiers pas sont toujours les plus rapides.

L'occasion d'agir avait jusque-là manqué au jeune homme; il la rechercha avec une ardeur et une audace qui allaient jusqu'à l'imprudence. Quoique le sort lui refusât la cicatrice qu'il eût si volontiers emportée dans la paix future de sa profession, comme une brûlante empreinte des belles et chaudes journées de la jeunesse, il se trouvait assez heureux de pouvoir prendre part aux combats, et, comme un vieux républicain, de lutter avec tout un peuple pour des buts communs, au lieu de n'apporter en offrande à la patrie, comme les citoyens d'aujourd'hui, que des souffrances et des sacrifices solitaires.

Lorsque enfin le plus beau mois de mai que l'Allemagne eût conquis par des victoires fut annoncé par les cris d'allégresse et de triomphe d'un peuple entier, le jeune homme voulut célébrer cette fête auprès des siens, afin de doubler ses joies par les leurs. Il prit le chemin de Heim, et nous l'accompagnerons jusqu'à l'entrée du village.

Des milliers d'hommes ont, à cette époque, comme lui, traversé des pays affranchis; mais peu d'entre eux ont vu chemin faisant s'étendre au-dessus des collines de leurs vallées natales un ciel d'un bleu aussi pur, où aucune ancienne étoile ne manquait, où au contraire toutes étincelaient. Car Justa lui avait envoyé les petites nouvelles du presbytère. Elle lui avait écrit combien elle désirait le revoir, et combien son père se réjouissait de l'entendre raconter longuement l'histoire de la guerre; et comment le vieillard avait surmonté sans peine toutes les fatigues de son emploi, et même cherché, bien des fois, à prêcher comme lui, etc.; et comment elle lui réservait des secrets plus beaux encore. De ce nombre était peut-être la promesse de lui donner sa main après la conclusion de la grande paix.

Grâce à cette perspective, il jouissait d'avance de la sainte veille de Pentecôte, pendant laquelle il voulait, au coucher du soleil, entrer dans le village, pour décharger inopinément le vieillard de tout le poids des occupations, et lui préparer les plus tranquilles jours de fête.

Pendant qu'il songeait au retour dans ses foyers, et que les collines du village natal, où il allait, au bout de quelques heures, presser contre sa poitrine ceux qui lui étaient si chers, se dessinaient de plus en plus nettement dans le ciel ému et azuré, ses *Souvenirs légués par les plus belles heures de la vie à l'heure dernière* retentirent de nouveau dans son âme, et il ne put s'abstenir d'y dépeindre encore chemin faisant le bonheur de se revoir sur cette terre. Peut-être voulut-il aussi, par la pensée de la mort, faire un sacrifice à cette puissance inconnue qui met les plus saintes joies au prix des plus saintes souffrances. Car il est de pieuses extases auxquelles il faudrait se soustraire, si l'homme énergique ne préférait fièrement acheter le ciel par un purgatoire; malheureusement, ici-bas, le purgatoire ne vient qu'après le ciel.

Un nuage, rempli de plus d'eau que de feu, le suivait, prenant la direction de son lieu natal; mais la guerre et ses orages l'avaient familiarisé et réconcilié avec les orages plus beaux du ciel : aussi semblait-il marcher devant celui-ci comme un messager joyeux, car la terre aride, les fleurs courbées, les épis jaunissants, avaient soif de l'eau des chaudes nuées. Un paroissien de Heim qui labourait dans le lointain exprima par un salut et un geste le double plaisir de le revoir et de revoir la pluie.

Il voyait déjà le petit clocher s'élever de terre, et il entrait dans l'étroit vallon, rougi par le soleil du soir, où la cure était située. A chaque fenêtre il espérait surprendre sa fiancée contemplant le soleil du soir avant qu'il ne fût caché par les nuages; en approchant, il comptait trouver la fenêtre ouverte et apercevoir dans la grande salle des bouleaux de Pentecôte; mais il ne vit rien.

Il entra enfin dans le presbytère, où régnait le plus profond silence, et il ouvrit doucement la porte qu'il connaissait si bien. La salle était vide, mais il entendit du mouvement à l'étage supérieur. Il monta, il ouvrit, et, dans la chambre inondée des rayons du soir, il vit Justa agenouillée et en prière devant le lit de son père; le vieillard, presque assis sur le lit, tournait vers le soleil couchant sa figure maigre et osseuse, étrangement décolorée par la maladie. Un élan de son amie vers lui et un hélas! furent toute la réception. Le père, dont les yeux affaiblis ne se laissaient plus éblouir par l'éclat du soleil, le reconnut, et lui dit d'une voix faible, en lui tendant lentement sa main jaunie : « Tu viens au vrai moment! » mais sans préciser s'il entendait parler de la prédication ou de la séparation, et sans faire ni attendre un autre salut. *La suite à la prochaine livraison.*

IL MEO PATACCA.

Suite et fin. — Voy. p. 106, 163.

Il est temps que le poëte réconcilie son héros avec la belle Nuccia. Meo Patacca, après avoir délibéré gravement avec lui-même, juge qu'il est temps d'arrêter les larmes de sa fiancée; il se dirige, sans trop de hâte, vers sa demeure. Sur les marches de la porte, il rencontre l'officieuse Tutia, qui lui débite un long plaidoyer en faveur de Nuccia, et le supplie de ne point partir pour la guerre sans laisser luire au cœur de la pauvre fille l'espérance de son pardon. « Votre absence lui en sera moins pénible, et je suis sûr que vous lui donnerez ce contentement; car, seigneur Meo, vous êtes un fils d'or! »

Gle sara meno dura la partenza,
E so, che sto contento gle darete,
Ch' un figlio d' oro, signor Meo, voi sete.

Patacca est, en effet, bon prince : il permet à Tutia d'appeler Nuccia, qui arrive confuse, les yeux baissés vers la terre, les mains cachées sous son tablier. Tutia, plus expérimentée, trouve qu'elle s'humilie un peu trop pour l'honneur de son sexe :

Tutia, in cosi vedella, si tapina,
E non vorria che tanto *gnegna* stasse.

Elle lui fait des signes de reproche : Nuccia ne s'en trouble que davantage; dans son extrême timidité, la pauvrette demeure muette et immobile, et ses joues se couvrent de la rougeur de l'écarlate :

Sta timiduccia allor la poverina...
E si fa roscia come una scarlatta.

Cependant Patacca daigne l'encourager : « Il est homme d'honneur; jamais il ne se fait un jeu de ses promesses, surtout avec les dames. Quand il aura délivré le sol de la chrétienté de l'insolente invasion des Turcs, il lui demandera sa main.

» — Seigneur Meo, s'écrie Nuccia dans l'élan de sa reconnaissance, je puis dire maintenant que je renais de la mort à la vie! »

Après quelques propos bienveillants, Patacca lui fait ses adieux et s'éloigne. Nuccia le suit longtemps encore de ses regards, mais sans espoir de le voir se retourner vers elle : chose indigne en effet de son mâle caractère! Le Cid est moins fier avec Chimène!

Un autre souci occupe déjà les pensées du chef des sgherri. Il n'oublie point que les nobles Romains ont promis de lui donner les moyens d'équiper et de nourrir son armée. Il importe de ne pas leur laisser le temps d'en perdre la mémoire. Il s'achemine donc vers leurs palais, se mêle sans fierté aux domestiques, se place adroitement, chapeau bas, sur le passage de leurs seigneuries, et par-

vient de façon et d'autre, sans être importun, à réunir une plus grosse somme qu'il ne l'avait espéré.

Quel obstacle peut désormais arrêter ses pas? Son armée l'attend; il n'a plus qu'à lui donner le signal du départ et à marcher avec elle à travers l'Europe, aux applaudissements de l'univers entier. Mais, étrange caprice de la



L'Europe chassant le Turc. — Dessin de Bocourt, d'après Pinelli.



Meo Patacca, vainqueur dans un tournoi, fait hommage du prix à Nuccia. — Dessin de Bocourt, d'après Pinelli.

destinée! en un moment, tout l'édifice de ses hautes espérances s'écroule et disparaît comme un songe.

Vers les premières heures de la nuit, on entend tout à coup des murmures dans les rues, sur le seuil des maisons; quelques vagues paroles arrivent aux oreilles de ceux qui écoutent de loin, et l'on voit l'étonnement se peindre sur

les visages des passants qui s'arrêtent et causent entre eux. Qu'est-il donc arrivé? Meo Patacca sort de son logis, il arrête le premier individu qu'il rencontre, il l'interroge... ô stupéfaction! Un courrier vient d'arriver à Rome : il annonce que Vienne est délivrée, que l'on a donné la chasse aux Turcs, que le grand vizir a abandonné aux vainqueurs



Un Juif roulé dans un tonneau par les Romains. — Dessin de Bocourt, d'après Pinelli.



Mariage de Meo Patacca et de Nuccia. — Dessin de Bocourt, d'après Pinelli.

l'étendard de son souverain; une partie de l'armée des infidèles est prisonnière, une autre taillée en pièces, le reste fuit jusqu'aux dernières limites de l'Orient. La guerre est finie!

N'imaginez pas que cette surprise décourage notre héros et le précipite dans un abîme de désespoir! Ne craignez point qu'il tourne contre lui-même l'épée qui devait lui

conquérir un honneur immortel! Le grand cœur de Patacca sent à la vérité une pointe de jalousie qui l'effleure; mais la gloire des chrétiens le touche, et son génie, plein de ressources, lui inspire aussitôt un projet nouveau qui guérit en un moment sa blessure.

S'il n'a point pris part, comme il l'ambitionnait, à la victoire, il peut du moins se mettre à la tête du peuple romain pour la célébrer! Il commandera ses braves sgherri au milieu des fêtes, comme il aurait voulu les commander au milieu des combats. Il fera fabriquer toute une armée de Turcs avec des haillons, du carton, du papier mâché, de fausses moustaches, et il les exposera, les mécréants, les infidèles, à la risée publique, puis il en fera un auto-da-fé qui illuminera toute l'Italie!

A peine cette pensée est-elle née dans son esprit qu'il entrevoit la possibilité d'une foule d'autres divertissements; mais il faut que l'exécution soit aussi rapide que l'invention même. Il emprunte au *vetturino*, son parent, un cheval, l'enfourche, s'élance à travers les rues, appelle ses compagnons, leur raconte brièvement la grande nouvelle et leur distribue ses ordres. L'enthousiasme éclate sur son passage : on s'arme de torches de paille allumées, on se précipite sur les places, dans le Corso, en agitant les flammes et poussant jusqu'au ciel mille clameurs d'allégresse. Des scènes comiques, carnavalesques, s'improvisent au milieu du tumulte : le poëte les raconte gaiement, sans cesser de suivre son héros qui domine ces agitations joyeuses de la plèbe romaine, préludes confus des solennités mieux ordonnées des jours suivants. Le lendemain, il parcourt les rues et il invite tous les boutiquiers à préparer pour la soirée de brillantes illuminations et des feux d'artifice : lanternes, lampions, chandelles, transparents, bouteilles d'eau colorées que traversera la lumière, fusées, pétards et boîtes tonnantes. Il demande en même temps à de jeunes architectes de faire les dessins de décorations et de machines splendides pour les places publiques. Il avise, en un mot, à rassembler tous les jeux qu'il a vus maintes fois animer les fêtes romaines, et à en créer de nouveaux qui exciteront l'admiration de la postérité. Tout lui réussit à souhait, et l'auteur entreprend une description minutieuse et brillante des spectacles qui se succèdent pendant plusieurs jours et plusieurs nuits. C'est là véritablement le sujet de son poëme; mais il juge nécessaire, dans l'intérêt de la variété, d'y ajouter un peu de roman.

Il arrive, par exemple, que la jeune femme d'un tailleur de pierres est séparée de son mari et entraînée au courant d'un flot de curieux; Patacca la prend sous sa protection et la fait entrer dans une maison; Nuccia, témoin de cette scène, en conçoit quelque jalousie; toutefois ce nouveau danger de discorde, qui donne lieu à un dialogue agréable et amusant entre la belle jeune fille et sa prétendue rivale, se dissipe aisément. Nuccia rejette loin d'elle ses soupçons, et le regret de s'être laissée tomber une fois encore dans le péché de jalousie répand sur ses joues délicates une teinte rosée :

Nuccia le guancie allor vergognosette
Del color d' una rosa, ch' è incarnata
Le tinze. . . . .

Elle ne veut plus douter de la fidélité de son héros, et sa confiance lui rend la joie. Un doux éclat brille dans ses yeux, le sourire renaît sur ses lèvres, la paix dans son cœur et sur son visage.

All' occhi il brio, torna alla bocca il riso,
La pace al core, e il colore al viso.

Patacca a plus de peine à faire entendre raison au mari de la jeune femme, pauvre insensé qui s'emporte jusqu'à vouloir dégaîner contre lui! Meo lui arrache le fer de la main, et lui dit : « Si je ne t'assomme pas, c'est que j'ai pitié de toi, parce que tu ne sais pas ce que tu fais. Est-ce pour me remercier d'avoir protégé ta femme que tu te conduis ainsi « en ruffian » avec moi, mon pauvre petit brave, *sgherretto mio?* Va, je te pardonne; retire-toi, tu n'es qu'un fou! »

Le poëte poursuit, à travers les épisodes, sa description des fêtes. Les mannequins turcs sont bafoués, traînés dans la rue, décapités ou brûlés. A ces fantaisies barbares ou grossières, Patacca a voulu mêler quelque poésie. C'est ainsi qu'on voit apparaître un beau bœuf blanc, doux et gras, aux cornes ornées de fleurs; sur son dos est assis un homme déguisé en femme, couvert d'un beau voile couleur d'azur qui tombe autour de lui en plis élégants. Ce personnage représente la belle Europe; il tient à la main un aiguillon. Devant marche un vilain petit âne, louche, couvert de plaies, malpropre, sans queue, couronné de paille, et portant sur sa maigre échine un homme vêtu en Grand Turc et qui a l'air fort épouvanté; des enfants tourmentent la vilaine bête de manière à secouer fort rudement le malheureux sultan; l'allégorie est claire : c'est l'Europe qui chasse le Turc, et les gens instruits s'empressent de l'expliquer aux ignorants,

Alle personne sempliciane e sciote.

Cependant les malins enfants prennent trop au sérieux le personnage du Grand Turc : ils le menacent, ils le tirent en tous sens, lui jettent des écorces d'orange et de pastèque, de l'eau, et mainte autre chose, tant et tant que le pauvre diable a grand regret d'avoir accepté ce rôle ridicule. Il commence à ne plus avoir besoin de feindre la peur; et il est certain qu'il pourrait bien lui en mal advenir si Patacca, qui veille à toutes choses, n'accourait fort à propos pour calmer à coups de canne l'ardeur excessive des petits chrétiens.

Entre autres machines, on admire un soleil, une lune, un aigle qui enlève le turban de la tête du Grand Seigneur et la laisse exposée toute nue à la risée publique.

La sottise d'un étranger stupide, qui, prenant tout ce qu'il voit pour une réalité, tire un coup d'arquebuse sur un homme déguisé en grand vizir, jette un instant la consternation dans la foule. Patacca parvient encore à rassurer le peuple et à faire renaître la joie.

Le plus beau divertissement de la journée suivante est une grande joute à cheval et à la lance, où les plus vaillants des sgherri cherchent à faire tourner d'un coup de pointe un mannequin vêtu à la turque. Naturellement, Meo Patacca triomphe, et, à la mode des anciens preux, il fait hommage à Nuccia du prix de la victoire : ce n'est pas une couronne de chêne ou une palme d'or, c'est une jolie petite paire de pistolets que la jeune Transtévérine reçoit des mains de son fiancé, en présence de la foule immense, sur une des bornes de la roche Tarpéienne.

Le récit des fêtes et de quelques épisodes qui en interrompent le cours n'occupe pas moins de trois ou quatre cents strophes de huit vers.

Au commencement du douzième et dernier chant, on apprend que Bude a été prise aux Turcs par les chrétiens; on ajoute que les juifs ont défendu la ville avec les infidèles. On les a vus, sur les murs, lançant des projectiles contre l'armée de la foi. La populace romaine, encore toute passionnée par les spectacles des jours précédents, s'exalte à ce bruit, s'irrite, et veut faire le siége du Ghetto, quartier de Rome voisin du Tibre et réservé aux juifs : c'est un labyrinthe de rues ténébreuses et tristes, ouvert le jour à tous venants dans l'intérêt du commerce, mais fermé la nuit par de grosses portes. La terreur se répand dans les maisons des Hébreux. Ils se hâtent de fermer les portes du

Ghetto et s'apprêtent à les défendre. Les femmes, les enfants, se lamentent, et ce n'est pas sans raison : plus d'une fois la populace romaine a traité le Ghetto comme une ville prise d'assaut, et a pillé et tué ces malheureux, qui ne pouvaient lui opposer qu'une vaine résistance. Est-ce pour donner ces sanglants plaisirs aux chrétiens que l'on a accordé l'hospitalité aux juifs? Et ne dirait-on pas des souris mises en réserve pour exercer les griffes et les dents du chat? Les rabbins cherchent à les rassurer. Quelques juifs, rencontrés hors de leur quartier, sont pourchassés et cruellement maltraités. L'auteur peint vivement la terreur, les souffrances, les supplications de ces victimes de la rage populaire : « A l'aide! au secours! C'est trop frapper! assez! Arrêtez-vous, vous me faites trop de mal! Ne voyez-vous pas mon sang qui coule! Hélas! ces blessures sont mortelles! Pitié, pitié, illustres Romains! Laissez-moi du moins rentrer vivant au Ghetto! » L'un d'eux, qui s'est réfugié dans un palais, se cache dans un tonneau vide : il y est découvert par un enfant; on lui jette des seaux d'eau sur la tête, puis on trouve plaisant de le rouler avec la tonne au risque de lui rompre les os, ce qui arriverait infailliblement si les maîtres du palais ne mettaient fin à cette fort mauvaise plaisanterie. On lui rend donc la liberté; mais, plus loin, il est exposé à d'autres mésaventures : il subit une foule de mystifications dont il se vengera plus tard, à sa manière, sur la bourse de ses ennemis. De son côté, Patacca est arrivé devant le Ghetto, et, au premier instant, il n'a pu regarder sans un certain plaisir mêlé d'orgueil l'ardeur et l'adresse des sgherri qui montent à l'assaut. Mais quand il s'aperçoit que ce n'est plus un jeu, qu'une fureur réelle se peint sur les visages, que l'on s'apprête à abattre les murailles, à incendier les portes, il intervient et il parle, il conseille, il prie; il tire l'un par le bras, arrache à l'autre la pierre qu'il va lancer; il commande, il menace, et réussit, quoique à grand'peine, à faire cesser le siége. Les juifs, reconnaissants, tiennent conseil et lui offrent en présent un galant costume et, de plus, une belle épée française à poignée d'argent. Meo Patacca remercie, mais fait don aussitôt du vêtement et de l'épée à l'envoyé des juifs, en disant : « Patacca donne sa protection et ne la vend pas; je ne veux rien des juifs en retour du service que je leur ai rendu, sinon qu'ils se joignent à nous pour fêter la prise de Bude. » Les juifs obéissent, bien qu'à regret, et, chose inaccoutumée, vers le soir le sombre Ghetto s'illumine! Et les fêtes, les bouffonneries, les feux, les fusées, de recommencer de plus belle, et tant et tant que le poëte se lasse d'en parler : « Il serait plus facile de compter les petits poissons dans un lac, les mouches en automne dans une salle à manger, ou les poils de cent Lévantins barbus, que toutes les scènes de ces joyeux divertissements. » Il ne résiste pas cependant à raconter encore une représentation du siége de Bude, où Meo Patacca, général des chrétiens, fait des prodiges de valeur. Nuccia a voulu être le témoin des exploits de son héros : vêtue à la Zerbina, elle assiste, du haut d'une terrasse voisine, à tous les incidents du siége; elle est armée des deux pistolets qui lui ont été donnés sur la roche Tarpéienne, et, avec l'intrépidité des anciennes amazones, elle en mêle les détonations à celles des pétards et des boîtes que font éclater les boutiquiers voisins aux portes, aux fenêtres ou dans la rue, en l'honneur de Patacca. L'ardeur guerrière qui empourpre les belles joues de la charmante sgherretta fait palpiter d'orgueil le cœur du héros, et il songe qu'il est temps enfin que Nuccia se transforme en *Mea Patacchessa*. Il s'avance sous la terrasse, et demande cérémonieusement à Nuccia s'il lui est permis de monter près d'elle. Nuccia répond qu'elle va en demander l'autorisation aux maîtres du logis. Ceux-ci s'empressent d'ouvrir leurs portes à l'illustre chef des sgherri, et Nuccia descend jusqu'à la moitié de l'escalier pour le saluer. On lui rend tous les honneurs dus à sa gloire; il déclare à haute voix sa résolution de ne plus retarder le jour de l'hyménée, et Nuccia répond de sa voix la plus douce, avec une humilité qui indignera plus d'une de nos lectrices, « qu'elle sera sa servante plus encore que son épouse. » Viennent ensuite les acclamations, les compliments unanimes, les hommages des sgherri, de nouvelles fêtes pour célébrer les épousailles; et le chant se termine par ce cri qui s'élève au-dessus de la ville éternelle et retentit dans les airs : *Vive à toujours Meo Patacca!*

Eh viva sempre Meo Patacca! eh viva!

RUINES DE NINIVE.

Voy. les tomes XII (1844) et XVI (1848).

Mossoul, chef-lieu d'un pachalik turc, est situé sur la rive droite du Tigre. Le fleuve coule dans une large vallée d'alluvion, où il se divise en plusieurs bras, et les nombreux changements de son lit principal peuvent à bon droit tourmenter les amateurs de géographie comparée.

Toute la plaine voisine, basse et à peine ondulée, renferme des villages arabes et nestoriens très-exposés aux invasions des Kurdes montagnards. Çà et là s'élèvent quelques buttes d'aspect factice, qui rappellent assez les *tepe* de la Turquie d'Europe et les plus grands *tumuli* de France. Les plus importants se nomment *Khorsabad*, au nord-est, et *Koyoundjik*, en face de Mossoul, toutes deux sur les bords du Khosr, qui afflue au Tigre; en descendant le fleuve, nous avons *Rabi, Yunah, Selamiyeh* et enfin *Nimroud*, cette dernière dominant le confluent du fleuve et du Zab. Toutes ces buttes sont au levant du Tigre, et c'est de leurs vastes profondeurs qu'on a exhumé les villes assyro-babyloniennes.

Ne nous occupons, pour le moment, que de Ninive. La vaste cité qu'on décore de ce nom s'étend autour de Koyoundjik, et fait face à Mossoul. C'était un quadrilatère rétréci au sud, et s'appuyant par ses deux angles occidentaux au fleuve, que les indigènes nommaient *Hattigar*. Ce nom, disent les anciens, signifiait *flèche;* image poétique destinée à figurer la rapidité de ce fleuve célèbre. Par une singularité bizarre, les caractères cunéiformes qui indiquent le Tigre figurent quatre fers de flèche posés à la file les uns des autres.

La ville était en outre traversée par une rivière, le Khosr, dont le nom était *Zakapbarati;* comme le Tigre, ce cours d'eau a quelquefois varié dans sa direction. Ainsi le bras qui serpente dans la vallée et qui passe au pied du tombeau de Jonas, dans le plan ci-après, est un lit aujourd'hui desséché, où la rivière coulait au moyen âge. Elle était maîtrisée au moyen de deux ou trois digues très-antiques, qui servaient probablement à élever les eaux de manière à remplir les fossés de la cité.

Ces fossés, de largeur très-inégale, étaient beaucoup plus considérables à l'est et au nord, parties qui n'étaient pas défendues par le cours du fleuve. En outre du fossé de l'est, il y avait une seconde ligne parallèle à ce dernier et longeant un rempart extérieur; et entre ces deux grandes lignes, un fossé central en arc de cercle, s'appuyant par le nord au Zakapbarati et par le sud au fossé intérieur, comme on peut le voir dans notre plan.

La ville avait environ sept milles et demi de tour. La partie aujourd'hui explorée date de Sennachérib, vers l'an 700 avant notre ère, vingt ans après la fondation de Khorsabad, qui remonte à Salmanazar.

L'opinion généralement admise est que Ninive est bien a cité explorée par MM. Batta et Layard en face de Mossoul; et quant à la situation de cette capitale célèbre, toute

l'antiquité s'accorde à la placer à l'est du Tigre, sauf Pline et Diodore de Sicile, dont le témoignage est très-entaché de légendes incroyables.

Ninive qui passait pour avoir été fondée d'abord par Ninus, fut, vers 609, attaquée par les Mèdes et les Babyloniens révoltés contre le roi Sardanapale. Celui-ci résista pendant deux ans aux efforts de ses ennemis. Ce qui soutenait son courage, c'est qu'un oracle avait autrefois dit que Ninive ne périrait que si le fleuve se déclarait contre elle. Aussi perdit-il toute confiance quand une crue du fleuve fit aux remparts une brèche de vingt stades. Pour ne pas tomber aux mains de ses ennemis, il monta avec ses femmes sur un bûcher chargé de tous ses trésors, et se fit brûler avec son palais.

L'ennemi entra par la brèche dans la ville, et Arbace, roi des Mèdes, traita les vaincus avec douceur : il leur laissa leurs biens, mais il fit raser la ville et dispersa la population dans des villages. Ctésias, auquel Diodore de Sicile a emprunté cette partie de son récit, avait été médecin du roi Artaxerxès, et semble avoir bien connu les traditions historiques des Mèdes et des Perses.

Le prophète Nahum dit de Ninive : « Les portes des fleuves s'ouvriront, et le palais sera entraîné par les eaux. »

On s'est servi de ces mots, « les fleuves », pour prétendre que Ninive était située dans l'espace compris entre l'Euphrate et le Tigre. Outre que l'on ne peut supposer une ville située de manière à subir les crues de ces deux fleuves, qui ne se réunissent que bien au-dessous de l'Assyrie, on a dans le plan que nous donnons ici l'explication la plus complète de ce passage.



Plan des ruines de Ninive. — D'après M. Lejean.

Nous avons dit que le Zakapbarati était barré par plusieurs digues destinées soit à former des prises d'eau, soit à prévenir des inondations. Supposons une crue simultanée de cette rivière et du Tigre, et la rupture des digues, nous comprenons tout de suite cette expression poétique : « les portes des fleuves ». Je n'ai pas remarqué que le Tigre fût endigué; mais il avait un pont, dont les vestiges se voient encore dans la partie orientale de son lit, la plus voisine de la ville et la moins profonde.

Tout le monde connaît l'histoire de Jonas. « Et il alla à Ninive, grande ville de trois journées de marche. » On a voulu voir dans ces mots trois journées de tour; interprétation inexacte et qui ne s'appuie pas sur le texte hébreu : celui-ci dit simplement qu'on pouvait la parcourir en trois jours, ce qui se dit encore aujourd'hui de n'importe quelle grande cité européenne.

Deux siècles plus tard, quand Xénophon ramena les dix-mille en Europe, il passa le long de la rive orientale du Tigre, qu'il remonta depuis la Babylonie jusqu'au pays des Carduques (Kurdistan). Après avoir passé le Zab, puis un ravin (probablement du côté de Selamiyeh), il arriva à une grande ville déserte, qu'il nomme Larissa. « Elle était anciennement habitée par les Mèdes; son mur avait vingt-cinq pieds de large, cent pieds de haut, deux farsanges de tour; il était en briques cuites, excepté la base, qui était en pierres de taille sur une hauteur de vingt pieds. Les Perses l'avaient longtemps assiégée sans succès... A côté de cette ville était une pyramide en pierre de deux plèthres de haut et d'un plèthre de large. »

Cette ville déserte a bien l'air d'être notre Ninive. On peut comparer à ce passage ce que dit Athénée, en parlant du siége de cette ville par Cyrus (ou Cyaxare) :

« Il y avait dans le territoire de Ninive une haute plate-forme que Cyrus fit démolir pendant le siége pour s'en faire un rempart contre la ville. C'était, dit-on, le tombeau de Sardanapale, et il y avait sur une colonne de pierre cette inscription en lettres chaldéennes : « J'ai régné, et tant que je voyais la lumière du soleil, je buvais, je mangeais, j'aimais, sachant que la vie est courte... »

On a cru retrouver la colonne de Larissa dans un obélisque de moins de sept pieds anglais, trouvé par M. Layard à Nimroud; mais il n'y a de concordance ni dans les dimensions, ni dans les lieux.

Le principal monument de Koyoundjik est le palais de Sennachérib; il paraît avoir été détruit par un incendie, dont il porte les traces visibles. La restitution qu'en a faite M. Ferguson, dans le dernier livre de M. Layard *(Ninive et Babylone)*, nous donne l'idée d'une architecture à côté de laquelle nos palais modernes ne sont que des jeux d'enfant. C'est surtout en face de cet art, aussi splendide dans ses détails que colossal dans ses perspectives, que l'on comprend ces vieilles monarchies orientales qui, à force de vaincre la nature et les hommes, en étaient venues à vouloir remplacer la divinité même. L'épée de Cyrus, d'Alexandre le Grand, et en dernier lieu de la république romaine, prouva ce qu'il fallait penser de la force réelle de ces terribles machines à détruire et à écraser l'humanité.

Presque toutes les inscriptions de Koyoundjik sont comme des monologues de l'orgueil de Sennachérib. L'une d'elles est accompagnée d'un bas-relief qui représente le roi sur son trône, couvert de ses attributs royaux, tenant d'une main un arc, de l'autre deux flèches. On lit auprès de cette figure :

« Sennachérib, le roi puissant, le roi du pays d'Assyrie, assis sur le trône du jugement, devant la ville de Lakhischa. Je permets le massacre (de la population de cette ville). »

L'inscription qu'il paraît avoir composée au retour de sa campagne de Judée, prouve assez que l'art des bulletins ne date pas d'aujourd'hui. Il y dit qu'Ezéchias, roi de Juda, n'ayant pas voulu reconnaître son pouvoir, il a envahi son royaume, pris et saccagé quarante-six de ses places fortes, emmené la population en servitude; « mais qu'il a laissé au roi vaincu Jérusalem et quelques petites villes du voisinage. »

MADAME DE MAINTENON ET LA MAISON DE SAINT-CYR.



Madame de Maintenon, d'après la gravure de P. Giffard (¹). — Dessin de Chevignard.

Mme de Maintenon avait cinquante ans lorsqu'elle épousa Louis XIV. Elle était belle encore. Les dames de Saint-Cyr disent, dans leurs Mémoires, qu' « elle avait le son de » voix le plus agréable, un ton affectueux, un front ouvert » et riant, le geste naturel de la plus belle main, des yeux » de feu... Le premier coup d'œil était imposant et comme » voilé de sévérité : le sourire et la voix ouvraient le nuage. » Saint-Simon, très-médisant, comme l'on sait, et enclin à la critique bien plus qu'à la louange, reconnaît qu' « elle » avait beaucoup d'esprit, une grâce incomparable à tout, » un air d'aisance et toutefois de retenue et de respect, avec » un langage doux, juste, en bons termes, et naturellement » éloquent et court. » L'abbé de Choisy parle de la vivacité et de l'éclat de ses yeux ; il ajoute : « Il petillait tant d'esprit » sur son visage quand elle parlait d'action, qu'il était difficile de la voir souvent sans prendre de l'inclination pour » elle. » Enfin Fénelon lui-même, qui jugeait sévèrement Louis XIV, admirait jusqu'aux dons extérieurs de Mme de Maintenon : « C'était, disait-il, la sagesse parlant par la » bouche des grâces. » Un bon sens calme et soutenu était,

(¹) Cette gravure d'après une peinture dont nous ignorons l'auteur, et la gravure de Ficquet d'après Mignard, paraissent être celles qui reproduisent avec le plus de vérité les traits et l'air de physionomie de Mme de Maintenon à deux âges différents. (Voy., à l'appui de cette opinion, un article sur l'authenticité des portraits de Mme de Maintenon, publié en 1849 dans la *Revue des Deux-Mondes*.) Le portrait où cette femme célèbre est représentée avec le plus de jeunesse et de beauté est celui qui a été peint par Petitot et gravé par Mercuri. On conserve au Musée de Versailles, dans la salle de la Vaisselle d'or, un autre portrait que l'on attribue à Hyacinthe Rigaud, et où l'on voit près de Mme de Maintenon la petite duchesse de Bourgogne.

en effet, la qualité dominante de Mme de Maintenon. On rapporte que le roi, lorsqu'il lui demandait son avis en présence de ses ministres, lui disait : « Qu'en pense *la raison?* Qu'en pense *votre solidité?* » Il sentait qu'elle lui était supérieure par la force morale et l'égalité du caractère, et il avait le bon esprit d'en tirer avantage sans en être humilié, d'autant mieux que le plus ordinairement il ne la consultait que dans le secret, et qu'après tout, ne lui accordant aucune autorité effective, il demeurait toujours le maître absolu de sa volonté. « C'est une sainte, disait-» il; elle a toutes les perfections et beaucoup plus d'esprit » que la plupart des hommes. » Il ne sut pas inspirer une aussi bonne opinion de lui à Mme de Maintenon; quoiqu'elle fût d'une discrétion extrême en tout ce qui se rapportait au roi, il lui échappa, soit pendant qu'il vivait, soit après, plus d'une parole significative : « Il m'aimait, il est vrai, » et plus que personne; mais avec cela, il ne m'aimait » qu'autant qu'il était capable d'aimer.— Ma vie a été un » miracle : quand je pense que je suis née impatiente et que » le roi ne s'en est jamais aperçu, quoique souvent je me » sentisse à bout et prête à tout quitter; que je suis née » franche, et qu'il me fallait tout dissimuler... Il n'y a que » Dieu qui sache ce que j'ai souffert; mais il ne m'avait » pas mise où j'étais pour le faire souffrir... » Son plus grand désir avait été de rendre le roi vraiment et sincèrement religieux; il lui fut impossible d'y parvenir : dans sa vieillesse, il ne devint que dévot, suivant l'acception de ce mot la moins favorable. Elle disait : « Le roi ne manquera » ni une station, ni une abstinence; mais il ne comprendra » pas qu'il faille s'humilier, ni se repentir, et aimer Dieu » plutôt que de le craindre; le fond est plein de religion, » mais l'ignorance est extrême... Il croit expier ses fautes » quand il est inexorable sur celles des autres. »

Il paraît aujourd'hui démontré que Mme de Maintenon ne conseilla pas au roi la révocation de l'édit de Nantes; c'est-à-dire qu'elle n'en eut pas l'initiative; mais on reconnaît qu'elle l'approuva avec l'espoir peu clairvoyant que l'on arriverait à la conversion des protestants sans être obligé de recourir à la violence. Elle écrivait à ce sujet, le 13 août 1684 : « M. de Châteauneuf a proposé des moyens » qui ne me conviennent pas; il ne faut pas précipiter les » choses : il faut convertir et ne pas persécuter. » — « Je » gémis, disait-elle plus tard dans une lettre à Fénelon, je » gémis des vexations qu'on leur fait subir; mais pour peu » que j'ouvrisse la bouche pour m'en plaindre, mes ennemis » m'accuseraient encore d'être protestante, et tout le bien » que je pourrais faire serait anéanti. » Fénelon aurait désiré qu'elle eût un peu plus d'ardeur, de volonté d'agir, et qu'elle se servît plus résolûment, quoique avec adresse, de son ascendant pour donner une direction plus libérale à la politique de Louis XIV (¹); elle s'en défendit toujours, opposant à tout ce qu'on lui disait dans ce sens qu' « elle » était une personne incapable d'affaires, qu'elle en avait » entendu parler trop tard pour y être habile, et qu'elle les » haïssait encore plus qu'elle ne les ignorait. » Elle ajoutait : « On ne veut pas que je m'en mêle et je ne veux pas m'en » mêler. On ne se cache point de moi, mais je ne sais rien » de suite, et je suis très-souvent mal avertie. » Du reste, elle n'assista que deux fois en sa vie au conseil, et elle s'en retira toute consternée : « Je mourrais de douleur, s'écria-» t-elle, si j'y assistais souvent. Que les rois sont à plaindre ! » Que les hommes sont mauvais! » Elle aurait voulu seulement « que le roi vît d'honnêtes gens capables de lui faire » aimer la vertu et d'éloigner de lui cette corruption de » maximes et de flatteurs qui l'environnent. » Aussi était-elle mal avec Louvois, qui poussait incessamment Louis XIV au despotisme absolu, à la satisfaction de toutes ses volontés, à la prodigalité et à la guerre. Le savant auteur de l'*Histoire de la maison royale de Saint-Cyr,* M. Théophile Lavallée, résume ainsi son opinion sur cette femme célèbre : « Mme de Maintenon n'a pas eu sur Louis XIV l'influence » malfaisante que ses ennemis lui ont attribuée : elle n'eut » pas de grandes vues, elle ne lui inspira pas de grandes » choses... l'on peut même dire qu'en beaucoup de cir-» constances elle rapetissa le grand roi; mais elle ne lui » donna que des conseils salutaires, désintéressés, utiles à » l'État et au soulagement du peuple; et en définitive elle » a fait à la France un bien réel en réformant la vie d'un » homme dont les passions avaient été divinisées... et en le » rendant capable de soutenir « avec un visage toujours » égal et véritablement chrétien, » les désastres de la fin » de son règne. » Que l'on adopte entièrement ou en partie ce jugement sur Mme de Maintenon, il semble bien certain que ce n'est point son rôle politique qui recommande le plus sa mémoire. Elle n'a eu, en effet, que peu d'action sur le gouvernement et sur la destinée du pays. Ses véritables titres sont d'un ordre différent : elle avait une vocation très-déterminée pour l'éducation de la jeunesse, et son élévation près du trône lui ayant donné toute facilité de la suivre, ce fut par la fondation et la direction de la maison de Saint-Cyr, ainsi que par ceux de ses écrits, lettres ou instructions qui se rapportent à cette œuvre, qu'elle se créa des droits à une place honorable dans l'histoire du dix-septième siècle.

Grâce aux laborieuses recherches de M. Théophile Lavallée et de M. le duc de Noailles (¹), on connaît maintenant l'histoire de la maison de Saint-Cyr jusque dans ses moindres détails. En 1843 (²), nous avons raconté les humbles origines de cette institution. Une petite école de village, fondée par une religieuse ursuline, Mme de Brinon, à Montchevreuil, transportée d'abord à Montmorency en 1680 (cinq ans avant le mariage de Mme de Maintenon avec Louis XIV), puis à Rueil en 1682, et au château de Noisy, près de Versailles, en 1683 et 1684, tels furent les commencements de Saint-Cyr. Mme de Maintenon, qui avait encouragé Mme de Brinon à Montchevreuil, l'assista avec plus d'intérêt encore à Montmorency; elle prit la haute direction de l'établissement à Rueil, et s'y dévoua entièrement dès qu'elle eut obtenu du roi l'autorisation de loger les jeunes pensionnaires et leurs maîtresses au château de Noisy. Les premières petites filles enseignées par Mme de Brinon étaient des enfants de villageois; à mesure que l'école s'agrandit, on visa plus haut; à Rueil, on admit des filles de pauvres gentilshommes; enfin, on arriva à l'idée de consacrer spécialement et exclusivement l'établissement aux filles de la noblesse pauvre. C'était une pensée à la fois

(¹) Fénelon osait lui écrire : « Vous devez, sans vous rebuter jamais, profiter de tout ce que Dieu vous met au cœur pour ouvrir les yeux du roi. Au reste, comme le roi se conduit moins par des maximes suivies que par l'impression des gens qui l'environnent et auxquels il confie son autorité, le capital est de ne perdre aucune occasion pour l'obséder par des gens sûrs, qui agissent de concert avec vous pour lui faire accomplir dans leur vraie étendue ses devoirs, dont il n'a aucune idée. » (L'archevêque Languet, *Mémoire pour servir à l'histoire de la fondation de la maison de Saint-Louis de Saint-Cyr*, etc., t. I, p. 176; et Th. Lavallée, *Histoire de la maison royale de Saint-Cyr*, p. 185.)

(¹) *Saint-Cyr*, Histoire de la maison royale de Saint-Louis, établie à Saint-Cyr pour l'éducation des demoiselles nobles du royaume; par M. le duc de Noailles; 1843. — *Histoire de la maison royale de Saint-Cyr (1686-1793)*, par Théophile Lavallée; 1853. — *Histoire de Mme de Maintenon et des principaux événements du règne de Louis XIV*, par M. le duc de Noailles (trois volumes ont déjà paru, le dernier en 1857). — *Lettres historiques et édifiantes adressées aux dames de Saint-Louis par Mme de Maintenon*, 2 vol., par Th. Lavallée. — *Entretiens sur l'éducation*, 1 vol.; etc., etc. — M. Th. Lavallée poursuit la publication de toutes les œuvres de Mme de Maintenon.

(²) Tome XI, p. 57.

politique et charitable, et ce fut par le côté politique surtout que Mme de Maintenon intéressa Louis XIV à son entreprise. La noblesse de province, épuisée par les guerres, vivait très-misérablement quoique exempte d'impôts, tandis qu'elle voyait les trésors de l'État prodigués à la noblesse de cour ([1]); il fallait songer à lui venir en aide si l'on voulait empêcher qu'elle ne se lassât à la fin de donner tout son sang et toute sa fortune à une royauté ingrate ou impuissante à la soutenir. Dans ce but, on fonda trois établissements : l'hôtel des Invalides, où l'on réserva une partie des admissions à des officiers vieux et blessés, et qui ne fut guère qu'une œuvre d'ostentation et un leurre, si l'on considère le petit nombre d'individus appelés à en profiter; les compagnies de cadets formées dans les places frontières, et où l'on donnait l'instruction militaire à 4 000 fils de gentilshommes; enfin la maison d'éducation de Mme de Maintenon, qui devint une institution publique lorsqu'elle fut installée à Saint-Cyr par lettres patentes du mois de juin 1686.

Louis XIV avait voulu d'abord que la maison fût placée à Versailles même, et en quelque sorte au milieu de la cour. Mme de Maintenon l'en dissuada. On acheta à Saint-Cyr un petit château qui appartenait au marquis de Saint-Brisson, mais on ne se servit pas des bâtiments; on en construisit de nouveaux. Mansart, chargé de choisir l'emplacement, pouvait porter l'édifice sur un coteau; il préféra rebâtir sur les ruines de l'ancien château, dans un fonds marécageux et malsain; en moins de soixante-dix ans, sur 1 200 demoiselles admises à Saint-Cyr, 275 étaient mortes. « J'aurais voulu, disait Mme de Maintenon, donner à mes filles une complexion forte et une santé vigoureuse, et le mauvais choix de Mansart m'est un obstacle insurmontable. Je ne puis voir la méchante mine d'une de ces pauvres enfants sans maudire cet homme ([2]). »

Dès qu'on élevait cette maison d'éducation au rang des premières institutions de l'État, on devait s'appliquer à en déterminer avec une grande prudence le but et le caractère. Il s'agissait de former le cœur et l'esprit d'une suite de générations de jeunes filles nobles, et l'on allait avoir pour juges de la fondation la France entière et l'Europe. Il faut avouer tout d'abord que Mme de Maintenon et Louis XIV n'eurent point une de ces inspirations supérieures et fécondes qui, utiles et bienfaisantes immédiatement, grandissent avec le temps, survivent aux révolutions et prennent une place définitive dans l'organisation des sociétés. Nos colléges, par exemple, sont des fondations de l'ancien régime qui résistent depuis plusieurs siècles aux causes de destruction les plus diverses. La maison de Saint-Cyr, non-seulement n'a pas duré plus longtemps que la forme particulière de gouvernement sous laquelle elle avait été créée, mais encore dans le court espace de ses sept premières années on fut obligé d'en changer la direction d'une manière si sensible que l'on peut dire qu'en 1692 elle était déjà devenue toute différente de ce qu'elle était en 1686.

Louis XIV n'aimait pas l'éducation donnée aux femmes dans les couvents; il trouvait qu'en la bornant à des lectures générales et à des exercices religieux trop multipliés, on les laissait dans l'ignorance des choses les plus ordinaires

([1]) « Tous les services divers attachés aux princes, et toutes les charges de la maison royale, entretenaient un personnel immense qui remplissait le château de Versailles, où chacun, d'ailleurs, pour s'éloigner le moins possible du souverain, tenait à avoir un logement, quelque restreint qu'il fût... Dangeau dit, au sujet de la construction de l'aile nord, du côté de la chapelle : « Par ce nouveau bâtiment, Sa » Majesté aura cinquante-cinq beaux logements de plus à donner aux » courtisans. » On peut juger par là du nombre de seigneurs qui étaient logés dans le palais. Le grand-commun renfermait mille chambres et servait de demeure à plus de deux mille individus. » (M. le duc de Noailles, *Histoire de Mme de Maintenon*, t. III, c. III, p. 478.)

([2]) Th. Lavallée, *Histoire de la maison royale de Saint-Cyr*, p. 245.

de la vie ([1]). A l'origine, il ne voulut faire de Saint-Cyr « ni un couvent, ni rien qui le sentît, soit par les pratiques extérieures, soit par l'habit, soit par les nombreux offices, soit par la vie, qui devait être active, mais aisée et commode, sans austérités ([2]). » De son côté, Mme de Maintenon a écrit : « Nous voulions une piété solide, éloignée de toutes les petitesses de couvent, de l'esprit, de l'élévation, un grand choix dans nos maximes, une grande éloquence dans nos instructions, une liberté entière dans nos conversations, un tour de raillerie agréable dans la société, de l'élévation dans notre piété, et un grand mépris pour les pratiques des autres maisons ([3]). » Il fut donc résolu que le soin de l'éducation des jeunes filles serait confié à une communauté de filles pieuses et sensées, non engagée par des vœux absolus, « parce que, dit encore Mme de Maintenon, il fallait éviter les petitesses et les misères des couvents, et qu'une communauté engagée par des vœux solennels et complétement séquestrée du monde, donnerait aux demoiselles des manières et une éducation de religieuses. » C'était également l'avis du P. la Chaise : « Des jeunes filles seront mieux élevées par des personnes tenant au monde. L'objet de la fondation n'est pas de multiplier les couvents, qui se multiplient assez d'eux-mêmes, mais de donner à l'État des femmes bien élevées. Il y a assez de bonnes religieuses et pas assez de bonnes mères de famille. » D'après ces sentiments, qui paraissaient si arrêtés, il semblait que l'on fût en voie de créer une sorte de collége de jeunes filles qui deviendrait un type pour l'avenir.

Les lettres patentes déclarèrent que la communauté serait composé de 36 dames professes, 250 demoiselles d'extraction noble, et 24 sœurs converses. Les places vacantes parmi les 36 dames devaient être remplies par les demoiselles. Il fallait être âgée de sept ans au moins et de douze au plus, et faire preuve de quatre degrés de noblesse au moins du côté paternel, pour être admise parmi les élèves; on en sortait à vingt ans avec un trousseau et une dot qui fut ordinairement de 3 000 livres.

On conserva certaines règles qui avaient déjà été pratiquées à Noisy. Les demoiselles furent divisées, suivant leur âge et leur instruction, en quatre classes, et on les distingua par la couleur des rubans qu'elles portaient dans leurs cheveux et à leur ceinture : les plus jeunes jusqu'à dix ans eurent les rubans *rouges*, à onze ans on portait les rubans *verts*, à quatorze ans les *jaunes*, et de dix-sept à vingt les *bleus*. De là l'usage de les désigner, suivant leurs classes, par les noms de *rouges*, *vertes*, *jaunes* ou *bleues*.

Le roi voulut que les dames ne s'appelassent ni « ma sœur » ni « ma mère, » mais « madame » avec le nom de famille, et qu'en général on les qualifiât de « dames de Saint-Louis ». Il leur donna un costume élégant et qui ne ressemblait point à ceux des religieuses : un manteau et une jupe d'une belle étamine du Mans, des souliers de maroquin noir, des gants noirs bronzés avec un gant blanc en dedans, une coiffe de taffetas, une collerette de taffetas noir, des manchettes, une croix d'or parsemée de fleurs de lis, et un grand manteau d'église dont la queue était de trois quarts de long.

Mme de Maintenon, loin de défendre la parure aux jeunes demoiselles, leur permit d'ajouter à leurs habits des cordelières, des perles, des rubans, et elle se plaisait elle-même à leur donner de ces petits ornements à profusion. « Si bien qu'il y en avait qui étaient toutes garnies de rubans à la tête et au reste de leur habillement ([4]). »

([1]) *Instruction pour le Dauphin*, t. II, p. 270.
([2]) *Mémoires de Saint-Cyr*, ch. VII.
([3]) *Lettres édifiantes*, t. III, p. 672.
([4]) *Mémoires de Saint-Cyr*, ch. XVIII.

On suivit le même système pour l'enseignement. Mme de Maintenon autorisa la lecture des ouvrages littéraires à la mode, prose et vers; on exerça les jeunes filles à écrire des lettres dans le style de Voiture et de Balzac. On leur apprit à bien parler, à réciter des vers, des poëmes, et enfin, comme l'on sait, à déclamer des tragédies. D'abord elles récitèrent des vers fort médiocres composés par Mme de Brinon. Mme de Maintenon préféra avec raison les pièces de Corneille et de Racine; les *bleues* déclamèrent devant leurs compagnes *Cinna*, *Andromaque*, *Iphigénie*, mais avec une telle passion que l'on en conçut quelque crainte. Ce fut alors que, sur les instances de Mme de Maintenon, Racine écrivit *Esther* et, plus tard, *Athalie*. *Esther* fut représentée devant Louis XIV et, successivement, devant tous les personnages illustres de la cour, en présence même de Bossuet, de Fénelon, du P. la Chaise, de beaucoup d'autres prêtres, de Mme de Miramion, de M. de Pomponne, et d'autres personnes renommées pour leur piété. Le théâtre avait été dressé au deuxième étage du grand escalier des demoiselles, dans le vestibule des dortoirs, et décoré par Borin,



Médaille commémorative de la fondation de la maison de Saint-Cyr (1).

décorateur des spectacles de la cour; la salle était éclairée par des lustres de cristal; les habits des jeunes actrices, faits à la persane, étaient ornés de perles et de diamants qui avaient servi au roi dans ses bals. La dépense de la première représentation fut de 14 000 livres. Racine et Boileau étaient derrière la scène et dirigeaient le jeu des demoiselles. Le roi se montra ravi de ce spectacle. Avec *Athalie*, on joua plusieurs tragédies de Duché : *Jonathas*, *Absalon*, *Debora*, et la *Judith* de Boyer. On chantait des pièces de vers empruntées au théâtre de Quinault, des odes des abbés de Choisy et de Testu. Saint-Cyr était alors la maison la plus littéraire du royaume.

Mais on s'aperçut bientôt que les demoiselles de Saint-Cyr, en devenant de si habiles interprètes des poëtes dramatiques et lyriques, perdaient trop de leur simplicité et de leur modestie sous les applaudissements enthousiastes de la cour. Une émulation passionnée exaltait ces jeunes cœurs, et leurs succès les enivraient des espérances les plus dangereuses. Toutes charmantes et spirituelles qu'elles fussent, elles étaient pauvres. De quinze à vingt ans, elles étaient élevées presque en jeunes filles de grands seigneurs et de princes. Mais au dernier jour de leur vingtième année que devait être leur sort dans le monde, où on les renvoyait avec un trousseau et 3000 francs de dot? Si quelques-unes durent à l'éclat des représentations d'*Esther* et à la faveur royale de riches époux, la plupart étaient réduites à revenir s'asseoir au pauvre foyer de leur parents ou à entrer dans des couvents, asiles qu'elles eussent bien trouvés sans passer par les prestiges et les décevantes illusions de Saint-Cyr.

Mme de Maintenon fut avertie par diverses personnes pieuses du danger qui menaçait son institution, école mondaine « trop voisine de la cour, et faite pour mettre le désordre et l'ambition dans le cœur des jeunes filles ». Elle s'éveilla comme d'un songe, se blâma, blâma les autres, arrêta les spectacles, ne les garda que pour le huis clos, éteignit toutes les pompes, enleva les parures, changea les livres, rabaissa le ton des conversations, et transforma, en un mot, du tout au tout l'esprit de la maison : « Il faut renoncer à nos airs de grandeur, de hauteur, de fierté, de suffisance; il faut renoncer à ce goût de l'esprit, à cette délicatesse, à cette liberté de parler, à ces murmures, à ces manières de railleries toutes mondaines... Il faut oublier nos filles dans leurs classes... les tenir le plus souvent en silence... Je voudrais qu'on leur retranchât le plus de rubans qu'il se pourra; qu'on les laisse manquer de perles et de cordelières; que, sous prétexte de froid, on ferme leur manteau le plus qu'il se pourra; qu'on ne soit pas si soigneux de leur donner des habits neufs, et qu'on les laisse un peu *éguenillées* (1). » — « On écrit trop à Saint-Cyr... il vaut mieux qu'elles n'écrivent pas si bien que de leur donner le goût de l'écriture, qui est si dangereux pour les filles. N'en faites pas des rhétoriciennes; ne leur inspirez pas le goût de la conversation... Ne leur montrez plus de vers, je parle même de vers sur de bons sujets (2)... »

Les pauvres jeunes filles tombèrent tout à coup du haut de leurs joies et de leur triomphe. Elles avaient été portées par un sentier de fleurs au faîte d'une renommée sans pareille d'esprit, de talent et de grâce, et on les rejetait subitement dans la plus humble et la plus triste des disciplines. De quelles fautes étaient-elles punies, sinon de celles de leurs bienfaiteurs, du roi et de Mme de Maintenon, qui, après avoir conduit à leur gré ces jeunes âmes confiantes, les rendaient victimes de leur méprise. La douleur et la consternation qui suivirent ce contraste furent telles que quelques élèves s'en aigrirent jusqu'à concevoir contre leurs maîtresses une haine criminelle (3).

Engagée dans cette voie nouvelle, Mme de Maintenon, malgré toute sa sagesse et son bon sens, ne s'y montra pas plus mesurée que dans la première. Pour expier le passé, elle punit l'avenir; cette pension de la jeune noblesse ne lui parut plus destinée à former des mères de famille capables d'exercer une heureuse influence sur la société par leur goût, l'agrément et la variété de leur instruction, autant que par leur vertu et la solidité de leurs principes : elle résolut de la changer en couvent.

Louis XIV murmura et, à la première ouverture, refusa nettement de consentir à cette conversion. « Le monde,

(1) Médaille frappée en or, en argent et en bronze, de 30 lignes ou 68 millimètres; elle porte d'un côté le buste du roi, lauré, avec l'inscription : LUDOVICUS MAGNUS REX CHRISTIANISSIMUS; et au revers : C. C. C. PUELLÆ NOBILES SANCIRIANÆ, avec une vue de la maison de Saint-Cyr, et la figure de la Piété étendant la main sur une dame de Saint-Louis et s'appuyant sur l'épaule d'une autre dame. Dans le fond et tout autour, des demoiselles de Saint-Cyr, et à l'exergue : PIETAS, M DC LXXXVII. — Mme de Maintenon ne voulut point être nommée sur cette médaille.

(1) Languet.

(2) *Mémoires de Saint-Cyr*, ch. XVIII; et *Lettres édifiantes*, t. III.

(3) On rapporte qu'à la suite d'une recherche de lettres et de manuscrits, trois demoiselles de la classe des Bleues tentèrent d'empoisonner leur maîtresse en mêlant de la ciguë dans son potage et dans sa salade. (Voy. les *Mémoires sur la maison royale de Saint-Louis* Bibl. imp. mss. Supplément F. 2094.)



Dessin de Chevignard, d'après une gravure du temps, conservée au cabinet des estampes.

1, Madame de Maintenon. — 2, Dame religieuse qui a fait profession. — 3, Dame novice. — 4, Demoiselle de la deuxième classe. 5, Demoiselle de la première classe. — 6, Demoiselle de la quatrième classe. — 7, Demoiselle de la troisième classe.

dit-il, regardera ce changement comme une inconstance de gens qui ont mal pris leurs mesures; on rirait d'eux [1]. »

[1] Languet.

Mais Mme de Maintenon, qui n'eût peut-être pas insisté s'il se fût agi d'une grande mesure intéressant l'État tout entier, sut se servir cette fois, directement et indirectement,

de tout son ascendant sur le roi pour le déterminer à un acte qu'elle considérait comme intéressant particulièrement sa conscience religieuse.

Le 1er décembre 1692, la maison de Saint-Louis fut convertie en monastère régulier de l'ordre de Saint-Augustin. Presque toutes les dames consentirent, mais pour la plupart avec une grande tristesse, à faire des vœux éternels. Un jour, en plein chœur et devant les demoiselles, on les dépouilla de leur grand manteau, de leur croix d'or, de leur voile, et on leur fit prendre, à genoux, l'humble habit des novices. Pendant une année, elles furent soumises aux travaux les plus rebutants de la maison, et à toutes les humiliations que l'on jugea nécessaires pour les rendre propres à leur nouvelle condition.

Quant à l'éducation des demoiselles, elle fut restreinte à ce qui parut indispensable, c'est-à-dire la langue française, un peu de calcul, d'histoire, de géographie et de mythologie. La plus grande partie du temps fut consacrée à l'enseignement religieux, aux travaux manuels et à l'étude de la musique, que Mme de Maintenon aimait peu, mais que Louis XIV avait spécialement recommandée, parce qu'il trouvait un grand plaisir à entendre, soit aux offices de Saint-Cyr, soit à Versailles, ces chœurs de voix jeunes et fraîches exercées à mêler dans leurs chants ses louanges à celles de Dieu. Des entretiens sur des sujets de religion et de morale, composés par Mme de Maintenon, et dont l'on peut aujourd'hui apprécier le mérite réel, des dialogues, des conférences ou controverses, tempéraient, moins que les exercices littéraires d'autrefois, l'aridité des occupations du jour. On conserva, du reste, quelques leçons de dessin et la danse, passe-temps nécessaires surtout pour entretenir un peu de gaieté dans la classe des *bleues*.

L'éclat de Saint-Cyr fut ainsi rapidement effacé. Les jeunes élèves n'étaient plus citées comme des modèles d'instruction, d'esprit et de grâce : « Consolez-vous, disait la maîtresse des *jaunes* à Mme de Maintenon, consolez-vous, Madame, nos filles n'ont plus le sens commun. » Ce n'était plus, à vrai dire, qu'une pension ordinaire dans un couvent. Chaque année, vingt-cinq ou trente bleues sortaient avec leur dot de 3000 livres. Que devenaient-elles? C'est ce qu'on sait le moins. « Ce qui me manque, disait assez tristement Mme de Maintenon, ce sont des gendres... Je trouve peu d'hommes, mes chères enfants, qui préfèrent vos vertus aux richesses qu'ils peuvent rencontrer. »

La maison de Saint-Cyr survécut à Mme de Maintenon, qui mourut, quatre ans après le roi, dans la chambre du couvent qu'elle habitait constamment depuis son veuvage, au milieu de ses chères élèves. Elle fut respectée et protégée un peu froidement par les successeurs de Louis XIV. La bonne Marie Leczinska eut le désir de reprendre et de continuer le rôle de Mme de Maintenon; mais elle n'avait ni près du roi, ni à l'intérieur du couvent, une autorité de caractère suffisante pour bien imiter l'illustre fondatrice. Elle eut l'idée de faire représenter de nouveau *Esther;* ce fut un essai malheureux : elle n'y trouva que de l'ennui. On oublia insensiblement l'institution, que supprima définitivement un décret de la Convention nationale en date du 16 mars 1793.

Comme tentative pédagogique, la maison de Saint-Cyr ne pouvait point laisser de trace durable; mais ses annales ne s'effaceront pas entièrement des pages de l'histoire, parce qu'elles contribuent à peindre de vives couleurs une période intéressante du passé, et surtout parce que la postérité ne saurait perdre la mémoire d'une fondation à qui elle doit *Esther, Athalie,* et les écrits très-estimables de Mme de Maintenon.

SOUVENIRS

LÉGUÉS PAR LES PLUS BELLES HEURES DE LA VIE A L'HEURE DERNIÈRE.

NOUVELLE.

Suite et fin. — Voy. p. 210, 218.

Justa raconta en quelques mots rapides que le vieillard, après un travail excessif, s'était subitement affaissé de corps et d'esprit; qu'il ne prenait plus part à rien, tout en recherchant la sympathie; qu'abattu et traînant ses ailes brisées, il levait les yeux comme un enfant en peine pour implorer du secours. L'ouïe dure du vieillard avait permis de donner ces détails en sa présence.

Gottreich put bientôt se convaincre lui-même de leur vérité. Revenu avec le reflet ardent des combats dans sa poitrine, brûlant encore du feu de la guerre entreprise pour le salut de l'humanité, il aurait voulu faire luire devant ce vieux cœur, autrefois si fort, les flammes de triomphe qui, comme de rouges nuées du soir, annonçaient la belle journée de l'Europe; mais le vieillard ne fit aucune question, ne manifesta aucun désir, ses yeux restèrent fixés sur le soleil jusqu'à ce qu'il fût voilé par l'orage. La guerre du ciel même ne parut pas l'impressionner, et à travers la glace de plus en plus épaisse de la mort, la vie ne jetait plus qu'une terne lueur. Le mourant est étranger au présent; il ne connaît que l'avenir et le passé.

Tout à coup le paysage entier s'obscurcit; le mouvement de l'air s'arrêta, la terre oppressée parut dans l'attente : en ce moment, une averse accompagnée d'un coup de tonnerre se fit entendre, — une auréole de feu avait entouré le vieillard; il regarda autour de lui, changé et surpris : « — J'entends de nouveau la pluie, dit-il. — Parlez-moi, mes enfants, car je m'en irai bientôt. »

Peut-être l'ébranlement causé par le tonnerre lui avait-il rendu l'ouïe; mais plus probablement encore l'éclair, en l'effleurant, avait-il transformé tout son être comme un pôle magnétique en rapprochant son corps de la dissolution et son esprit de la perfection. Les deux enfants l'enlacèrent dans leurs bras; mais il était trop faible pour les embrasser.

Lorsque la chaude ondée eut baigné la terre malade, depuis l'arbre ruisselant jusqu'au brin d'herbe; lorsque le ciel, cessant de resplendir d'éclairs comme la colère, ne répandit plus qu'une douce lueur pareille à une larme de joie, et lorsque les grondements du tonnerre se perdirent dans le lointain, le malade leva les mains vers le ciel, et dit : « — Voyez la magnificence de Dieu... O mon fils, donne pour la dernière fois à mon âme abattue la nourriture spirituelle. — Mais pas d'exhortations au repentir, je suis en règle avec mon Dieu; — dis-moi quelque chose de bien doux du Tout-Puissant et de ses œuvres, comme dans tes sermons du printemps. »

Alors les yeux du fils se remplirent de larmes douloureuses; ses *Souvenirs légués par les plus belles heures de la vie à l'heure dernière*, qu'il avait réservés pour sa propre mort, il devait les réciter au lit de mort de son père; et lorsqu'il lui eut dit cela, le vieillard répondit : « — Hâte-toi, mon fils! » Alors il commença d'une voix tremblante, et sa fiancée succombait de douleur, car elle devait se figurer à la fois la mort du père et celle du fils :

« Songe, dans la plus sombre des heures, que la splendeur de l'univers a un jour rempli ta poitrine, et que tu as reconnu la grandeur de l'existence. Tes regards n'ont-ils pas plongé pendant la nuit dans la moitié de l'infini, dans le ciel étoilé? Pendant le jour n'en vis-tu pas l'autre moitié? Efface par la pensée le néant de l'espace et cette terre qui arrête ta vue; et au-dessus de ta tête, sous tes pas, autour

de toi, comme autour d'un centre, les mondes dérouleront leur voûte immense, tous obéissant au souffle qui les pousse et communiquant l'impulsion à leur tour, tous confondus dans un soleil universel qui inonde ta poitrine! — Élance-toi pendant des éternités à travers ce tout rayonnant, et jamais tu n'atteindras l'espace vide et ténébreux. Le vide n'existe qu'entre les mondes, et non autour du monde.

» Songe, dans la plus sombre des heures, au moment où tu as prié Dieu dans l'extase, et où ton esprit a vu la plus grande pensée des êtres finis, l'Être infini... »

Le vieillard croisa ses mains et pria en silence. Le fils continua :

« N'as-tu pas connu et senti l'Être dont l'infinité ne consiste pas seulement en puissance, en sagesse et en éternité, mais aussi en amour et en justice? Peux-tu oublier les instants où le ciel azuré du jour et le ciel azuré de la nuit s'ouvraient à toi comme les yeux bleus avec lesquels Dieu te regardait doucement? — N'as-tu pas senti l'amour de l'Être infini, quand il se cachait à demi dans son doux reflet, dans le cœur d'hommes aimants, dans le cœur même d'animaux aimants; semblable au soleil qui, non content de projeter ses rayons sur la lune pour qu'elle éclaire nos nuits, les communique encore à l'étoile du soir et du matin, et aux plus lointaines planètes de notre horizon?

» Songe, dans la plus sombre des heures, qu'au printemps de tes années les tombeaux étaient pour toi les cimes d'un monde lointain et nouveau, et que dans les plénitudes de la vie tu as reconnu la valeur de la mort. La colline neigeuse du tombeau réchauffe les hommes glacés par l'âge et les ressuscite à une vie nouvelle. Semblables au navigateur qui, après avoir traversé une mer déserte et orageuse, débarque subitement sur une côte où le printemps est dans toute sa fleur, nous aussi — ou le Christ serait un cadavre, et la poussière de notre corps aurait seule l'immortalité — nous n'avons besoin que d'un coup d'aviron pour passer de l'hiver dans un printemps éternel. —

» Ton propre départ peut-il inquiéter ton esprit, quand des peuples entiers se précipitent dans des fosses ouvertes par la guerre, comme des papillons qui traversent un bûcher, ou des colibris qui fendent une mer bouleversée par l'orage; quand les défenseurs de la patrie présentent au boulet ardent et au fer destructeur leur jeune cœur, leur œil délicat, leur blanche poitrine? Vois dans ta mort solitaire la grande mort de la guerre, et marche courageusement dans la longue procession des peuples et des héros vers ta tombe sacrée... »

« — J'adresse ceci à moi-même, mon père ! » dit-il en s'interrompant. Mais le vieillard secoua doucement la tête, et dit : « Continue. »

« Réjouis-toi, dans la plus sombre des heures, poursuivit-il, de ce que ta vie plonge dans la grande vie universelle. Le globe terrestre est animé d'un souffle divin; un monde entier y fourmille; chaque feuille d'arbre est un pays des âmes, et il n'est rien qui ne tette et n'allaite. Chacune de ces vies imperceptibles périrait de froid ou d'inanition, si elle n'était chauffée et soutenue par les flots de la vie générale; la mer du temps, semblable à l'océan, brille à travers des infinités diaphanes; la naissance et la mort ne sont que les vallées et les montagnes de feu que creusent et soulèvent ses perpétuels bouillonnements. Il n'existe pas de cadavre; ce qui paraît tel n'est qu'un autre corps. Si la vie ne pénétrait tout, le monde entier serait un immense cimetière. Nous sommes des mousses attachées aux Alpes de la nature et s'abreuvant de leurs hauts nuages; l'homme est le papillon qui voltige sur le Chimborazo, et bien au-dessus du papillon plane le condor. Mais n'importe, grands ou petits, le géant et l'enfant, vivent librement dans le même jardin, et l'éphémère aussi remonte, par la suite de ses ancêtres, à travers toutes les tempêtes jusqu'à ses premiers parents, qui ont joué sur les fleuves du Paradis, aux rayons du soleil couchant. — N'oublie jamais cette pensée, maintenant si claire pour toi, que l'esprit supporte sans périr les plus affreuses douleurs et les plus ardentes joies intellectuelles, qu'il y puise même une nouvelle lumière; tandis que les grandes souffrances et les grands plaisirs physiques brisent le corps; les âmes ressemblent aux feux follets qui continue à luire au milieu de l'orage et de la pluie.

» Peux-tu oublier, dans la plus sombre des heures, qu'il a existé de grands hommes, et que tu vas les suivre? Élève ta pensée en songeant à ces esprits qui, debout sur leurs montagnes, ont laissé passer sous leurs pieds les orages de la vie. Rappelle-toi la lignée glorieuse des sages et des poëtes qui ont enflammé et éclairé les peuples l'un après l'autre. »

« — Parle-moi de notre Sauveur, » dit le père.

Le fils continua : « Pense à Jésus-Christ, dans cette heure sombre, lui qui l'a aussi traversée; pense à cette douce lune envoyée par le soleil divin pour éclairer la nuit des hommes. Que la vie te soit sacrée et la mort aussi, car il a partagé l'une et l'autre avec toi. Que sa tendre et haute figure t'apparaisse dans l'obscurité dernière, et te montre ton père et le sien ! »

En ce moment le tonnerre roula doucement au-dessus des nues éclaircies, et le soleil couchant teignit peu à peu d'une plus belle lumière la voûte du ciel.

« Songe, pendant l'heure dernière, combien le cœur des hommes peut aimer; — songe aux temps sacrés de l'amour, où l'homme répandrait volontiers avec ses larmes son cœur et sa vie, pour faire aux êtres aimés le sacrifice d'autant de bonheur qu'il en reçoit. Peux-tu oublier que l'amour remplace par un seul cœur des milliers de cœurs, et nourrit l'âme pendant une vie entière d'une seule âme, comme le chêne centenaire qui reste attaché à la même place par ses racines, et y puise pendant cent printemps des fleurs et des forces nouvelles..... »

« — Penses-tu à moi aussi ? » dit le père.

« — Oui, et je pense aussi à ma mère, » dit le fils. — Justa fondit en larmes; elle vit comment le bien-aimé voulait, à sa dernière heure, se réjouir des jours de leur amour; et le père dit à voix basse, en pensant à sa femme : « Revoir, revoir. »

« Songe donc, continua Gottreich, pendant tes dernières heures, aux époques de la jeunesse où la vie fut belle et grande; — où le printemps t'arrachait des larmes de joie; — où tes ardentes prières montèrent vers le ciel et où Dieu t'apparut; — où tu trouvas dans un cœur le premier et dernier amour, — et ferme tranquillement ta paupière ! »

Tout à coup le nuage se fendit en deux hautes et noires montagnes, à travers lesquelles, comme du fond d'un vallon encaissé entre deux murs de rochers, le soleil regarda doucement la terre avec son œil maternel rayonnant de joie. Alors le vieillard mourant dit : « Quels éclairs !

» — Ce n'est que le soleil couchant, mon père.

» — Oui, je la reverrai, et aujourd'hui encore ! » continua le père, qui pensait à sa compagne depuis longtemps endormie. Le fils était trop ému pour lui lire les lignes qu'il avait écrites ce jour même sur le bonheur de se revoir et de recommencer l'amour à un plus haut degré; pour lui dire que si, à la première rencontre, on n'a qu'une perspective incertaine de l'avenir, en se retrouvant on mêle les fruits du passé aux fleurs de l'avenir, pour n'en former qu'un seul bouquet. Mais comment dépeindre la joie de se revoir en ce monde, au mourant qui déjà revoyait sa bien-aimée dans les splendeurs du ciel?

Effrayé, Gottreich demanda : « Mon père, comment vas-tu?

» — Je pense à cela dans la plus sombre des heures, —

oui, à cela et à cela; — et il est beau aussi de mourir et de se séparer dans le Christ! » murmura le vieillard, en saisissant la main de Gottreich. Il croyait entendre encore son fils, et disait dans une extase toujours croissante : « O toi, ma toute-bonté divine ! » Car les parhélies de la vie étaient dépassées. Le soleil seul, Dieu, rayonnait dans son cœur.

Tout à coup il se leva, et étendit avec force ses bras en s'écriant : « — Voilà les trois beaux arcs-en-ciel au-dessus du couchant; je dois suivre le soleil et m'en aller plus loin ! » — Il retomba, et tout fut fini. Alors seulement le soleil se coucha, et en s'enfonçant derrière l'horizon, il traça un vaste arc-en-ciel dans l'Orient.

« — Il est allé de nous vers son Dieu au milieu de grandes et pieuses joies, dit Gottreich d'une voix étouffée; et ainsi ne pleure pas trop, Justa! » Mais alors toutes ses larmes contenues lui échappèrent en sanglots, et il pressa les mains du mort sur ses yeux enflammés. La nuit vint; une pluie chaude tomba goutte à goutte sur la terre fumante. Les deux amants quittèrent la dépouille muette, et versèrent des larmes moins amères sur leur propre soleil, leur père, dont la lumière sereine s'était retirée des nuées orageuses de la vie pour aller vers un autre matin.

LE CHATEAU D'ANIF.

Ce château est situé dans la haute Autriche, à quatre kilomètres environ de Salzbourg, près de l'Alsm, qui descend



Vue du château d'Anif, près Salzbourg, en Autriche.

du Konigsee et va se jeter dans le lac royal. Cette élégante construction, où l'on a imité le style gothique, n'est pas ancienne. Elle appartient au comte Arco. Le paysage qui l'entoure est admirable : à gauche, l'horizon est borné par la longue chaîne des monts Taumen, à droite, se dressent l'Unterberg dont le sommet est élevé de 2022 mètres au-dessus du niveau de la mer, et la *Hohe-Goll,* dont la hauteur est de 2585 mètres.

GAINSBOROUGH.



Exposition d'œuvres d'art à Manchester. — *The Blue Boy* (le Jeune Garçon bleu), ou Master Buttall, par Gainsborough.

Ce portrait d'un jeune garçon nommé Buttall est connu en Angleterre sous la désignation du *Jeune Garçon bleu (the Blue Boy)*. Après la mort de Gainsborough, il passa dans diverses galeries, entre autres dans celle de lord Grosvenor. Il appartient aujourd'hui au marquis de Westminster, et il figure dans la grande collection d'œuvres d'art exposée actuellement à Manchester.

La célébrité de cette peinture paraît être fondée moins sur son mérite que sur l'effet singulier produit par les vêtements du jeune homme : leur couleur est d'un bleu d'azur éclatant. L'illustre peintre et professeur Josuah Reynolds ayant, dit-on, exprimé l'avis qu'il n'est pas prudent d'employer le bleu comme couleur dominante dans un tableau, Gainsborough, qui n'aimait pas Reynolds, voulut protester contre cet axiome par un exemple (¹). Son « Jeune

(¹) Telle est l'explication donnée dans le livret-catalogue de l'exposition de Manchester. D'après une autre tradition, sir Josuah Reynolds aurait prétendu qu'il convenait de placer les tons les plus chauds et les

homme bleu » peut prouver en effet qu'un grand artiste parvient toujours à faire sentir sa supériorité même dans ses tentatives les plus téméraires; mais les critiques anglais avouent que si master Buttall est remarquable par l'agrément et le naturel de sa physionomie, on ne peut cependant se soustraire à un sentiment de surprise et de trouble devant le bleu à la fois trop clair et trop splendide de son costume.

Thomas Gainsborough était un esprit original et, sous quelques rapports, bizarre; toutefois on n'a pas à lui reprocher de s'être laissé entraîner souvent à de semblables excentricités. La plupart de ses tableaux sont au contraire composés avec autant d'esprit que de bon sens.

L'histoire de ses premières études atteste la puissance de sa vocation. Il était né en 1727, à Sudbury, dans le Suffolk. Son père, honnête drapier, d'un caractère énergique, l'envoya à l'école dès l'âge de huit ans. Mais ce n'était point par les livres que Gainsborough était appelé à s'élever au rang des hommes supérieurs de son pays. Il s'absentait de la classe, fréquemment, pour aller au loin, dans une belle forêt qui s'étend à quatre milles, près de Suffolk, et pour s'essayer à y copier la nature. Là, sans avoir reçu aucune leçon, il dessinait tout ce qui plaisait à sa vue et excitait son imagination; il revenait le soir avec le dessin de quelque arbre centenaire aux branches tordues, d'un pâtre déguenillé, d'une vache buvant à une mare, ou d'une source jaillissant sous un berceau de feuillage. Ces esquisses, librement et énergiquement tracées, contenaient en germe tout le génie du peintre : vingt ans après, on admirait encore dans son atelier la première de toutes, représentant un groupe d'arbres. Le père de Gainsborough comprit la valeur de ces commencements et n'hésita pas à laisser son fils suivre son penchant en liberté. De dix à quatorze ans, Thomas s'exerça de même, sans autre maître que sa seule inspiration, à la peinture. Ce n'était qu'à force de tâtonnements, d'empâtements de couleurs, de touches hasardées, qu'il parvenait à produire l'effet dont il avait le sentiment; mais enfin il y arrivait.

On raconte qu'un matin, dans le jardin de son père, à l'abri du soleil au fond d'un groupe d'arbustes, il dessinait un espalier. Tout à coup paraissent sur le mur la tête et le bras d'un paysan qui, ne se croyant point exposé à être vu, se met à cueillir en toute hâte les fruits mûrs. Le jeune artiste ne jette aucun cri, ne fait aucun mouvement; frappé seulement de ce qu'il y a de saisissant dans la figure expressive du maraudeur vivement éclairée par un rayon de lumière, il la reproduit dans un dessin fidèle. C'était un portrait si ressemblant que le père Gainsborough s'écria avec surprise en le voyant : « Eh! c'est Tom Peartree! » Le maraudeur fut bien plus étonné lui-même de voir sa faute si manifestement dévoilée par le crayon d'un enfant.

A quatorze ans, Gainsborough vint à Londres et y étudia d'abord dans l'atelier de notre compatriote Gravelot, frère du célèbre géographe d'Anville et élève de Restout et de Boucher. Il reçut ensuite les leçons de Hayman, l'un des amis d'Hogarth. Mais si ces enseignements lui profitèrent beaucoup en le rendant maître de quelques procédés de l'art, ils ne changèrent rien au fond même de son génie, c'est-à-dire à sa manière libre et sincère d'observer et d'interpréter la nature; il demeura toujours, en se perfectionnant, ce qu'il avait été dans la forêt de Suffolk : ni les leçons des écoles, ni les œuvres des grands maîtres, n'eurent le pouvoir d'affaiblir et d'altérer en rien son originalité.

Après un séjour de quatre années à Londres, il revint dans la maison de son père. Il avait alors dix-huit ans : il était spirituel, grand et d'une belle figure; sa famille et ses compatriotes lui firent bon accueil et admirèrent ses progrès. De son côté, il reprit avec passion ses études de paysage et de genre.

Il travaillait un jour avec attention au milieu du bois, imitant sur sa toile un beau massif d'arbres, quelques moutons paissant à l'ombre et des pigeons sauvages qui roucoulaient sur les branches. Une jeune fille vint à passer : elle marchait lentement, cueillant des fleurs et se composant un bouquet. Le jeune peintre trouva qu'elle ajoutait de la beauté au paysage et prit plaisir à l'y représenter telle qu'il la voyait. De retour au logis, il parla de son aventure avec tant de passion qu'on s'aperçut bien que ce n'était pas seulement l'artiste qui avait été ému. La jeune fille s'appelait Margaret Burr et avait seize ans; elle était d'origine écossaise; son bon sens était aussi remarquable que sa grâce; de plus, elle possédait une rente de 200 livres (environ 5 000 francs). Les deux familles fiancèrent sans difficulté les jeunes gens. Leur mariage ne se fit pas beaucoup attendre, et bientôt après Gainsborough et sa femme allèrent s'établir dans la petite ville d'Ipswich.

Là vivait un gentilhomme nommé Philip Thicknesse, gouverneur du fort de Landguard. C'était un homme qui avait du goût pour les arts et pour les artistes. En se promenant dans son jardin, il remarqua de loin une figure pâle et triste qui le regardait par-dessus la haie du voisin. Il avait beau s'éloigner, faire des détours, il était toujours suivi par les mornes regards de l'inconnu. Surpris, importuné, obsédé, il s'avança, de fort mauvaise humeur, vers la haie, mais, à son grand étonnement, il reconnut que cette figure n'était autre chose qu'une tête de bois peinte. Quel était l'auteur de cette étrange plaisanterie? Il apprit que c'était Gainsborough, et fit aussitôt connaissance avec lui; les portraits, et surtout les paysages qu'il vit dans l'atelier du peintre, le confirmèrent dans l'idée que Gainsborough n'était pas un homme ordinaire. « La nature, a-t-il écrit depuis, la nature, et non pas l'homme, était alors l'objet préféré des études de Gainsborough, et il paraissait connaître parfaitement cette belle dame. » Il demanda à son nouvel ami de peindre le fort de Landguard, avec les collines environnantes et le port de Harwich. Ce tableau, suspendu à une muraille dont le mortier avait été mêlé avec de l'eau de mer, n'a pu être conservé; mais il en existe une gravure exécutée par Major. Pour prix de son travail, Gainsborough reçut 30 guinées.

Le gouverneur jouait assez habilement du violon. Il prêta son instrument à Gainsborough, qui bientôt, sans avoir pris aucune leçon, s'en servit de manière à surpasser M. Thicknesse. La musique devint, dès ce moment, une passion aussi ardente chez Gainsborough que la peinture même, « de telle sorte, dit un de ses biographes, qu'il était difficile de savoir lequel des deux arts était sa profession, lequel était son délassement. »

Les premiers portraits que Gainsborough avait faits à Ipswich ne lui avaient été payés que cinq guinées, il arriva à en obtenir huit guinées. Son nom et son talent étaient de plus en plus connus; il lui fallut un théâtre plus élevé. En 1758, il alla s'établir à Bath, dans le Circus. Il avait alors trente et un ans. En 1761, il commença à envoyer des tableaux à l'exposition de l'Académie de Londres, et, à partir de cette époque, sa réputation grandit avec plus de rapidité encore, en même temps que son revenu.

Une fois, désirant faire figurer un cheval dans un de ses paysages, il s'adressa à un nommé Wiltshere, messager public de Bath à Londres, en le priant de lui en prêter un pour quelques jours. Wiltshere, qui aimait beaucoup la peinture, lui envoya son plus beau cheval, tout sellé et tout bridé, en le suppliant de l'accepter comme un témoignage de son admiration. Pour répondre à cette

plus vigoureux au centre des tableaux, et Gainsborough aurait imaginé de vêtir de bleu-clair son jeune personnage pour contredire cette assertion.

générosité, Gainsborough peignit le messager et sa famille dans son chariot attelé, et lui envoya la peinture bien encadrée avec ses plus aimables remercîments. De 1761 jusqu'à 1774, époque où le peintre quitta Bath pour habiter Londres, ce fut Wiltshere qui transporta tous ses tableaux dans cette dernière ville, sans vouloir jamais accepter aucun argent pour prix de ses services; il plongeait ses mains dans ses poches pour que Gainsborough ne pût y rien mettre, et disait : « Non, non; lorsque vous jugerez que j'ai fait assez de messages pour mériter quelque petite peinture, je me trouverai plus que payé. » Et, de cette manière, il obtint en effet plusieurs tableaux qui sont encore aujourd'hui en la possession de ses enfants.

On avait nommé Gainsborough membre de l'Académie royale. Personne ne lui contestait l'un des premiers rangs parmi les peintres contemporains. Il ne pouvait plus hésiter à transporter son atelier à Londres. Il s'y établit dans une maison de Pall-Mall, construite pour le duc Schomberg. Sir Josuah Reynolds était alors parvenu au plus haut degré de sa renommée comme peintre de portraits : on le comparait à Van-Dyck, qu'il surpassait même, disait-on, par l'expression fidèle des physionomies; mais Reynolds, si rapide que fût son pinceau, ne pouvait suffire à la nombreuse clientèle qui assiégeait sa demeure; immédiatement après lui venait, comme renommée et comme talent, Gainsborough : l'éclat des couleurs de ce dernier, la vie qui respirait dans ses figures, leurs poses naturelles, attirèrent bientôt chez lui en foule les nobles et les citoyens riches, surtout lorsqu'il eut terminé et exposé un tableau représentant un groupe du roi, de la reine, et des trois sœurs royales, composition qui fut l'objet de l'admiration universelle.

Gainsborough ne se laissa pas infatuer par la fortune et les éloges. Il resta simple et sincère avec lui-même. S'il n'était point parfaitement satisfait d'une de ses peintures, il l'effaçait. La jeune duchesse de Devonshire était d'une fraîcheur, d'un éclat, d'une grâce et d'une vivacité aimable qui lui assuraient en ce temps le sceptre de la beauté. Gainsborough, après avoir longtemps étudié ce rare modèle, détruisit d'un coup de pinceau tout son travail, en disant : « Sa Grâce est trop difficile pour moi. » Mais il conserva dans ses cartons deux esquisses de cette belle duchesse qui, dit-on, sont d'un charme inexprimable.

Il renvoyait avec moins de peine les personnes qui se présentaient chez lui et dont les traits ne lui convenaient pas. Il osa même refuser d'achever un portrait de Josuah Reynolds; il en fut de même de ceux des deux célèbres acteurs Garrick et Foote, qu'il abandonna en s'écriant : « Ces gens-là ont la figure de tout le monde, excepté la leur! » réflexion plus spirituelle que vraie. Si le public qui voit les acteurs dans différents rôles est exposé naturellement à ne se faire de leurs traits qu'une idée incertaine et diverse, il n'en est pas de même du peintre qui tient leur personne elle-même dans son atelier. On possède un grand nombre de portraits d'acteurs qui sont excellents, et Gainsborough lui-même paraît avoir parfaitement réussi dans celui de mistriss Siddons, exposé en ce moment, comme celui de master Buttall, à Manchester.

Après tout, c'était dans le paysage et dans le genre que Gainsborough était véritablement supérieur. On sentait revivre au milieu de ses forêts et de ses prairies les profondes impressions qui l'avaient ravi dans son enfance; on était saisi par le sentiment d'une sorte de grandeur rustique devant ses chaumières et ses troupeaux. Au nombre de ses compositions les plus estimées on cite : *le Bûcheron et son chien pendant la tempête*, acheté 500 guinées après la mort du peintre par son homonyme lord Gainsborough, mais qui fut brûlé avec l'hôtel de ce seigneur; — *l'Enfant du berger pendant la pluie*; — *la Jeune fille du cottage avec son chien et sa cruche*; — *la Jeune gardeuse de cochons*, achetée par Reynolds au prix de 100 guinées; — *Lavinia*; — *le Fagotier*; — *les Bohémiens faisant leur cuisine* sous un très-bel arbre; — et les toiles que l'on voit aujourd'hui à Manchester : — *de Petits mendiants*; — *des Enfants et un singe*; — *des Enfants et des chiens qui se battent*; — *le Chariot qui va au marché*; — *la Porte du cottage*; — une *Scène de côte* avec des animaux; — *une Jeune femme assise sur un banc et son chien*; etc., etc.

Il peignait debout, comme Reynolds, et se servait de longs pinceaux. Il commençait à travailler vers neuf heures et travaillait pendant cinq à six heures de suite; il consacrait le reste du jour à la vie de famille, aux visites, et à la musique qui l'avait passionné de plus en plus; il admettait à sa table toutes sortes de musiciens, mettant au-dessus des nues Giardini et son violon, Abel et sa *viol di gamba*, Fischer et son hautbois; sa maison était pleine des instruments les plus divers dont il jouait par caprice, avec verve, et d'une manière qui a été diversement jugée, mais qui paraît avoir été, en définitive, remarquable, quoique peu réglée, inégale et nullement savante.

La fin à une autre livraison.

LE SILENCE.

On peut dire en général, à l'égard du silence, qu'il faut des raisons pour parler, mais qu'il n'en faut point pour se taire; c'est-à-dire qu'il suffit, pour être obligé au silence, de n'avoir pas d'engagement à parler.

NICOLE.

LE CHAT SERVAL.

Le jardin zoologique de Marseille possède vivant ce carnassier fort rare dans les ménageries d'Europe, et que l'on n'a pas vu depuis longtemps au jardin des Plantes de Paris. Il appartient à la division nombreuse de la famille des *Felis* chez laquelle le pelage, d'un fauve clair ou gris, est parsemé de taches pleines, noirâtres; les espèces qui appartiennent à cette division sont très-difficiles à distinguer les unes des autres, et souvent la localité seule peut mettre sur la voie pour saisir les différences qui les séparent. Aussi a-t-on souvent confondu, sous le nom de *Serval*, des chats que l'on sait aujourd'hui parfaitement distincts. Buffon a, le premier, désigné sous ce nom, emprunté aux Portugais de l'Inde, un individu qui avait vécu pendant quelques années à la *Ménagerie du roi* (Muséum actuel); il l'avait jugé identique à une espèce de l'Inde décrite par le père Vincent Marie sous les termes suivants : « C'est un animal sauvage et féroce, plus gros que le chat sauvage (trois ou quatre fois plus que le chat domestique). Il ressemble à la panthère par la couleur du poil, qui est fauve sur le dos et sur les flancs, blanc sous le ventre; il s'en rapproche aussi par les taches qui sont distinctes, également distribuées, et un peu plus petites que celles de la panthère. Ses yeux sont très-brillants, ses moustaches fournies de soies longues et roides. Ses pieds sont armés d'ongles longs et crochus. Il se trouve dans les montagnes de l'Inde; on le voit rarement à terre, mais presque toujours sur les arbres, où il fait son nid et prend les oiseaux dont il se nourrit. Il saute aussi aisément qu'un singe d'un arbre à l'autre, et avec tant d'adresse et d'agilité, qu'en un instant il parcourt un grand espace, et qu'il ne fait pour ainsi dire que paraître et disparaître. Il est d'un naturel féroce; cependant il fuit à l'aspect de l'homme, à moins qu'on ne l'irrite,

surtout en dérangeant son nid; car alors il devient furieux, il s'élance, mord et déchire, à peu près comme la panthère. »

Buffon ajoute, d'après ses propres observations sur l'individu qui avait vécu de son temps à la Ménagerie du roi : « La captivité, les bons ou les mauvais traitements, ne peuvent ni dompter, ni adoucir la férocité de cet animal; celui que nous avons vu à la ménagerie était toujours sur le point de s'élancer contre ceux qui l'approchaient : on n'a pu le dessiner ni le décrire qu'à travers la grille de sa loge. On le nourrissait de chair comme les panthères et les léopards. »

Le chat serval, dont la fourrure chaude et fort belle est d'une assez grande valeur, ne paraît pas exclusif à l'Inde; il vit aussi en Afrique, au Sénégal, au cap de Bonne-Espérance; on le cite même en Algérie, à moins que cette race d'Afrique ne doive compter comme espèce différente de celle d'Asie; ce serait l'opinion de quelques naturalistes.



Jardin zoologique de Marseille. — Le Chat serval. — Dessin de Freeman.

CRISTOPHE COLOMB DANS LES FERS.

Voy., sur Christophe Colomb, la Table des vingt premières années.

« Le monde m'a livré mille combats, et j'ai résisté à » tous jusqu'à ce jour où je ne puis me défendre ni par les » armes, ni par la prudence. Avec quelle barbarie il m'a » coulé à fond (¹) !

» Mais l'espérance dans Celui qui nous a tous créés est » mon soutien. Son secours ne se fait jamais attendre.

» Dieu, notre Seigneur, reste avec sa puissance et sa » science comme auparavant ! Et il châtie surtout l'ingrati- » tude ! »

Telles étaient les pensées de Colomb, tandis qu'au mois d'octobre 1500, par ordre de Bobadilla, le navire *la Gorda* le ramenait de Saint-Domingue en Espagne, chargé de

(¹) « Con crueldad me tiene echado al fondo. » (Lettre de Colomb à la nourrice du prince don Juan; 1500.)

chaînes, comme un criminel. Et c'était au retour de son immortel troisième voyage, où il venait de toucher pour la première fois le continent américain (¹)!

> Que dira Ferdinand, l'Europe, l'avenir?
> Il la donne à son roi, cette terre féconde :
> Son roi va le payer des maux qu'il a soufferts;
> Des trésors, des honneurs en échange d'un monde,
> Un trône, ah! c'était peu... Que reçut-il? Des fers. (²)

Voué entièrement à sa grande idée, Colomb avait souffert jusqu'à l'âge de cinquante-six ans. Il avait eu à supporter les dédains de la cour, les injures de l'ignorance, les tourments de la pauvreté; il avait été réduit à mendier le pain de ses enfants : mais, du moins, il s'était senti soutenu par sa conviction profonde et par ses hautes espérances. Parvenu, à force de volonté et d'éloquence, à prouver qu'il n'était pas un rêveur et que l'on pouvait traverser la mer de l'occident à l'orient, il avait eu à lutter encore contre les découragements de ses compagnons, la perfidie, la trahison d'un de ses associés, épreuves plus redoutables et plus douloureuses que les tempêtes; mais du moins il avait été récompensé par un succès éclatant et par l'enthousiasme qui l'avait accueilli à son retour en Espagne. Ne semblait-il pas qu'il fût arrivé à la fin de ses épreuves, et que sa vieillesse dût être désormais à l'abri de tout revers de fortune, calme, honorée, glorieuse? N'avait-il pas mérité et des rois et des peuples l'admiration et le respect? Quel homme, depuis l'origine du monde, avait rendu un service plus éclatant et plus inattendu à l'humanité? En vérité, aujourd'hui même, on croit



Salon de 1857; Peinture. — Christophe Colomb enchaîné et ramené en Espagne sur *la Gorda*, pastel par Maréchal, de Metz. Dessin de Freeman.

faire un mauvais songe en se le figurant chargé de fers! Quel crime a-t-il donc commis? Le génie de l'intelligence n'est pas toujours, hélas! le génie de la vertu! A-t-il été homicide, traître, parjure? mais non : Colomb était bon, humain, fidèle, sévèrement religieux. Jamais il ne s'était montré plus sensé, plus simple, plus convaincu de cette vérité que la louange des grandes actions humaines doit remonter à Dieu seul. D'où vient donc qu'on a envoyé d'Espagne à l'île Espagnole (Saint-Domingue) ce gouverneur, ce Bobadilla, avec le pouvoir absolu d'agir contre Colomb suivant sa volonté? C'est que, pendant les sublimes labeurs du grand homme, les viles calomnies des courtisans, la basse jalousie et la cupidité du roi Ferdinand, ont conspiré sa perte; c'est qu'on a induit en erreur la reine Isabelle, c'est qu'on est irrité parce qu'il n'a pas rapporté assez d'or, et qu'on trouve trop récompensé par un vain titre de vice-roi celui qui a découvert un monde! Bobadilla, misérable instrument de ces honteuses passions, aurait été le maître de faire mourir Colomb à une potence. Et Colomb lui-même eut d'abord la pensée que c'était en effet le sort qui l'attendait, sans que son courage en fût pour cela moins ferme dans son cachot. Quand il fut conduit à bord du navire *la Gorda*, le commandant Alonzo de Villejo et le maître de la caravelle Andrea Marsès offrirent respectueusement de lui ôter ses fers : il voulut les garder, et il ne s'en laissa délivrer qu'à Cadix, sur l'ordre de la reine Isabelle, émue, indignée, en apprenant l'abus que Bobadilla avait fait de sa signature, repentante d'avoir cédé un seul jour aux in-

(¹) Pendant ses deux premiers voyages, il avait découvert les Antilles. Ce fut le 2 août 1498 que Colomb aperçut la terre ferme, entrecoupée par les bouches de l'Orénoque.
(²) Casimir Delavigne.

dignes soupçons versés dans son âme par la méchanceté des courtisans. Depuis, ces chaînes restèrent toujours suspendues dans le cabinet de travail de Colomb, et même, d'après sa volonté, elles furent déposées, avec ses restes inanimés, dans son cercueil. Il y avait à la fois de l'humilité et de la fierté dans la pensée qui l'attachait à ces signes de l'ingratitude humaine. Ils lui rappelaient combien est peu de chose la gloire de la terre, et combien est aveugle celui qui n'aspire pas à une récompense plus sûre et plus haute que la reconnaissance des hommes!

M. Maréchal a été bien inspiré en consacrant, dans l'œuvre remarquable qu'il a envoyée cette année à l'exposition, ce grand exemple d'injustice. Il a représenté Colomb enchaîné à l'une de ses heures de profond étonnement et d'angoisse. C'est une scène analogue à celle de son Galilée en prison, et mise en relief avec la même puissance de coloris et la même énergie de dessin. Dans l'un et l'autre tableau, le geste parle, saisit, persuade. — Galilée, comme étonné du doute des hommes, disait : Et cependant la terre tourne! — Colomb, meurtri par ses fers, se couvrant la face et comme honteux pour ses ennemis, pensait : « Et cependant j'ai appris aux hommes à franchir l'immensité de l'océan par une route nouvelle, j'ai conduit leurs vaisseaux à l'orient! D'où vient leur haine? Pourquoi leur fureur? Ai-je péché, Seigneur, contre ta loi? Est-ce toi qui m'envoies ce châtiment? O Dieu, éclaire mon âme et inspire-moi les pensées qui conviennent le mieux à mon infortune. C'est ta main qui me frappe, je t'adore et je m'humilie. Je ne suis que ton pauvre serviteur : ce que j'ai fait de bien me vient de toi; ce que j'ai pu faire de mal ne doit être imputé qu'à ma faiblesse. Puisse l'erreur des hommes se dissiper! Mais que ta volonté soit faite; que ton saint nom soit toujours béni! »

PROVERBES NÈGRES.

— Quand on n'a vu un homme qu'une fois, on ne lui dit pas : Tu maigris.

— Quand un homme t'appelle esclave, tu lui appartiens déjà.

— On a deux oreilles, mais on n'entend pas deux mots à la fois.

— Il faut dire un, avant de dire deux.

— On ne se lève pas de son lit pour se coucher par terre.

— Il suffit d'un soufflet pour jeter bas un homme ivre.

— L'or pénètre mieux que la hache.

— Le serpent ressemble à une corde, mais on ne le prend pas pour lier.

SUR PAPIN.

LETTRE DU BAILLY DE MUNDEN A LEIBNIZ.

Münden, ce 27 septembre 1707.

Monsieur,

Ayant appris par le médecin Papin, qui, venant de Cassel, passa avant-hier par cette ville, que vous vous trouvez présentement en cette cour-là, je me donne l'honneur de vous avertir, Monsieur, que ce pauvre homme de médecin, qui m'a montré votre lettre de recommandation pour Londres, a eu le malheur de perdre sa petite machine d'un vaisseau à roues que vous avez vue; les bateliers de cette ville-ci ayant eu l'insolence de l'arrêter et de le priver du fruit de ses peines, par lesquels il pensait à s'introduire auprès de la reine d'Angleterre. Comme l'on ne m'avertit de cette violence qu'après que ce bonhomme fut parti et qu'il ne s'était point adressé à nous, mais au magistrat de la ville, pour s'en plaindre, quoique cette affaire fût de ma juridiction, vous voyez, Monsieur, qu'il n'était pas en mon pouvoir d'y remédier : c'est pourquoi je prends la liberté de vous informer de ce fait, en cas que si cet homme ne voulût faire ses plaintes à Hanovre et à Cassel, vous soyez persuadé de la vérité et de la brutalité de ces gens-ci. Si, en repassant à Hanovre, je puis avoir l'honneur de vous voir, Monsieur, je me donnerai celui de vous assurer moi-même de la passion constante avec laquelle je suis, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Zeuner.

LA LANGUE FRANQUE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE A ALGER.

Le moresque est la langue du pays, les Turcs parlent turc entre eux, mais la langue dont se servent les uns et les autres pour se faire entendre aux Européens est ce que l'on appelle la langue franque. On dit qu'on la parle dans tout le Levant et dans tous les ports de la Méditerranée, avec cette différence que celle qui est en usage du côté de Tripoli, et plus avant vers le levant, est un mélange de provençal, de grec vulgaire, de latin, et surtout d'italien corrompu, au lieu que celle qu'on parle à Alger, et qu'on appelle aussi *petit moresque*, tient beaucoup plus de l'espagnol, que les Mores ont retenu de leur séjour en Espagne. On assure même qu'il y a dans les terres, en plusieurs endroits de Barbarie, des lieux où le bon espagnol s'est conservé : la plupart des Mores l'entendent. On ne se sert presque pas des infinitifs dans ce jargon, qui s'entend aisément quand on est accoutumé à l'accent, surtout quand on sait le latin; c'est celui du divertissement des Turcs du *Bourgeois gentilhomme* et de *l'Europe galante* (¹).

LES QUIPOS OU QUIPUS.

Il y a déjà un peu plus d'un siècle, un roman assez délicatement pensé, assez spirituellement écrit, parut sous le titre de *Lettres péruviennes* (²). Dès lors, tous les souvenirs qui rappelaient l'empire des Incas furent accueillis avec une sorte de vogue par la société parisienne. On ne s'entretint plus que de Cusco et de son temple du Soleil, on ne rêva plus que quipos, et l'engouement alla si loin que le comte d'Artois voulut à toute force une édition de l'œuvre de Mme de Grafigny exécutée selon sa fantaisie. Ce n'est pas certes par l'exactitude des détails que brillent les *Lettres péruviennes!* L'idée d'amener parmi nous une fille du Soleil, et de l'entourer, au seizième siècle, des mille brimborions qui constituaient le luxe au temps de Mme de Pompadour; la pensée plus bizarre encore de faire correspondre entre eux deux jeunes gens que sépare l'immensité des mers au moyen de ces cordelettes chargées de nœuds dont parle d'une façon si vague l'Inca Garci-Lasso; l'exagération parfois prétentieuse des sentiments exprimés ainsi; en un mot, l'espèce de métaphysique quintessenciée qui règne d'un bout à l'autre de l'ouvrage : tout montre combien dans ce temps le romancier se croyait exempté d'études historiques tant soit peu sérieuses. On a, du reste, rappelé plusieurs fois depuis que les quipos n'ont jamais été qu'un moyen fort rudimentaire de transmettre aux générations certains faits historiques ou seulement d'exécuter certains calculs fort simples.

Les quipos sont plus répandus néanmoins, plus variés

(¹) *Voyage* de la Condamine *en Orient*, ms. de la Bibl. imp., p. 59.

(²) La première édition de ce livre célèbre, traduit dans toutes les langues, parut en 1747, sous le format in-12; mais l'édition imprimée par ordre du comte d'Artois ne fut donnée chez Didot qu'en 1783, 2 tomes en 1 vol. in-12. La vogue, on le voit, s'était soutenue. Françoise d'Isembourg d'Happoncourt de Grafigny, née à Nancy en 1694, était morte le 12 décembre 1758.

dans leurs formes, plus usités même qu'on ne le croit généralement. En descendant jusqu'aux temps antiques, on les trouve transmettant les souvenirs vénérables de l'empire chinois [1]. Les Aymaras, qui représentent l'une des sociétés les plus anciennement civilisées du nouveau monde, en formaient uniquement leurs archives [2]. Les Quichuas du Pérou les employaient simultanément avec leurs peintures imparfaites. On en fait encore usage, dit-on, dans certaines provinces indiennes du Chili; on assure que les Mexicains ne les ignoraient pas; enfin les *gaionné*, les *garthoua*, les *garsuenda*, tous ces colliers commémoratifs de l'Amérique du Nord, n'en sont que des variétés.

Malgré la bonne foi dont il fait preuve habituellement, ce ne sera pas à Garci-Lasso de la Vega, descendant des empereurs péruviens, que nous demanderons des renseignements sur l'origine des quipos et sur leur signification. Bien qu'il se représente comme un interprète très-sûr des cordelettes-archives, il n'avait recueilli touchant leur valeur que des connaissances secondaires [3]. Acosta, l'historien des Indes, nous paraît exagéré. Ce sera un vieux moine augustin, dont on dédaigne presque toujours le poudreux in-folio, qui nous dira en termes fort clairs ce que l'on entendait par ce genre d'écriture : « *Quipu*, dit le père Calancha, signifie à la fois nouer et nœud parmi les Indiens; ce mot a la valeur du verbe et de l'adjectif. On donnait ce nom à des fils de laine teints de diverses couleurs; les uns étaient monochromes, les autres présentaient deux ou trois couleurs et même plus. Monochromes ou colorés de teintes variées, ces fils avaient leur signification propre. Généralement très-tordus, ils se composaient de trois ou quatre brins gros à peu près comme le signet de certains livres ou comme un petit cordon; leur longueur était d'environ trois quarts de vare; ces cordelettes s'entrelaçaient avec un autre fil en manière de frange, mais dans un ordre déterminé. »

Calancha semble oublier ici qu'il y avait des quipos fort simples (témoin ceux que l'on voit dans l'œuvre de MM. Rivero et Tschudi) et des réunions de cordelettes offrant un ordre beaucoup plus complexe; dans tous les cas, et comme il le fait très-bien comprendre, c'était la couleur qui donnait au fil une partie de sa signification. Le jaune, comme cela tombe aisément sous le sens, spécifiait l'or; le blanc, l'argent. « On désignait une troupe armée par le rouge. Les choses qui ne pouvaient être racontées par la succession des couleurs se trouvaient exprimées par les cordelettes elles-mêmes, en commençant par celles qui étaient destinées à représenter une qualité supérieure, et en finissant par celles d'un ordre moindre. Par exemple, lorsque les Péruviens exposaient le compte des armes, ils plaçaient au premier rang celles qu'ils considéraient comme les plus nobles, telles que les lances; les dards, les arcs, les frondes, venaient immédiatement.

» Lorsqu'ils avaient à parler des vassaux de l'empire, ils dénombraient les familles de chaque *pueblo* [1], puis réunissaient immédiatement en une masse la population totale de chaque province. Dans cet exposé, le premier fil indiquait ce qu'il y avait de vieillards âgés de soixante ans et au-dessus; le second, ceux qui avaient atteint la cinquantaine, et ainsi de suite; on descendait, en suivant une progression de dix ans en dix ans, jusqu'aux enfants à la mamelle. Quelques-unes de ces cordelettes donnaient naissance à des fils plus menus, mais de même couleur, établissant les exceptions à ces règles générales. Ainsi, à propos des cordonnets destinés à exprimer un nombre quelconque d'individus des deux sexes appartenant à une série particulière, ils en attachaient d'autres propres à faire connaître combien il y en avait de mariés, et s'il y en avait qui fussent veufs. »

Chaque cordelette de renvoi n'exprimait qu'un an, si l'on suit l'opinion de Calancha; mais les Péruviens pouvaient compter ainsi depuis mille jusqu'à dix mille inclusivement sans qu'ils eussent acquis la faculté d'aller au delà, ce qui paraît impossible. Acosta ne les limite pas ainsi dans leurs calculs. Dans l'article qu'il leur a consacré, M. F. Lacroix ajoute à cette dernière explication qu'on dépassait rarement la centaine de mille, « parce que, chaque ville ayant son registre particulier, on atteignait difficilement ce chiffre. » Selon cet écrivain, la langue quichua se prêtait à toutes les combinaisons de l'arithmétique.

Les quipos pouvaient-ils transmettre toute la série des événements historiques. Pouvait-on par leur moyen conserver la substance des édits impériaux? Voilà la question qui, tout d'abord, se présente à la pensée. L'un des hommes de l'Europe qui connaissent le mieux l'ancien Pérou, M. Alcide d'Orbigny, semble admettre ce mode d'écriture fort complexe en traduisant un passage d'Acosta qui admet autant de combinaisons dans les cordelettes colorées que nous en obtenons par les vingt-quatre lettres de l'alphabet, et qui leur reconnaît pour ainsi dire une valeur phonétique : ceci, malheureusement, ne sort pas pour nous du domaine de l'hypothèse. Les Mexicains ont encore quelques hiérogrammates, à la tête desquels nous mettrons M. Ramirez; il n'existe plus de *quipo-camayos*, ou d'*archivistes lecteurs des nœuds colorés*, ni à Cusco ni à Lima, et la question reste insoluble. Nous dirons cependant, en faveur de ce système, que Velasco semble admettre la valeur phonétique des cordelettes et des couleurs : « Ils passent, dit-il, à leur gré certains passages dans les quipos, comme nous feuilletons un livre, et l'on a acquis la certitude que deux quipo-camayos interprétaient les cordelettes de la même façon [2]. »

Calancha est plus explicite et moins admirateur de ce système graphique; il dit positivement : « Pour remédier au défaut qui se faisait sentir dans l'expression de tels ou tels faits, de telles ou telles paroles, par le manque de certaines couleurs et de certains chiffres, les *amautas* [3] étaient tenus de faire des rapports dans lesquels on puisait également l'histoire, la série des événements, la substance des discours; les quipu-camayos les fixaient de mémoire, » probablement par des combinaisons nouvelles dans la disposition des cordelettes. La meilleure preuve que ces archivistes se regardaient parfois comme incompétents dès qu'il s'agissait d'une interprétation positive, c'est qu'ils appelaient à leur aide, pour la transmission de la tradition, les *arabicus*, les poëtes. Ceux-ci étaient chargés de composer des vers de mètres divers, dans lesquels « ils inséraient telle histoire, tel incident, le récit de telle ambassade. » Ces vers étaient répétés dans tous les lieux habités et se répandaient dans les provinces; le père les ensei-

(1) Voy. les *Mémoires de Péking*, t. X.

(2) Les Aymaras, qui ont précédé les Quichuas dans leur civilisation rudimentaire, passent même pour les inventeurs des quipus. Ils habitaient jadis le territoire de Chuquiago, dans l'ancienne Bolivie. Leur ville principale portait ce nom; sur l'emplacement qu'elle occupait s'élève aujourd'hui *Ciudad de la Paz*. L'idiome des Aymaras a été analysé dans plusieurs traités, et plusieurs grammaires en ont donné la syntaxe.

(3) Garci-Lasso nous apprend bien qu'il interprétait aux bergers de sa mère les quipos dont ceux-ci ignoraient la signification; mais il ne paraît pas le moins du monde qu'il eût reçu en dépôt les traditions d'un ordre élevé qui pouvaient servir à leur interprétation. Il n'a pas cessé néanmoins de faire autorité. Ce descendant des Incas, né à Cusco en 1530, mort à Valladolid en 1568, nous avoue, dans son *Histoire* (assez peu consultée) *de la Floride*, que son éducation première, telle qu'on avait pu la lui donner au Pérou, avait été fort négligée. Pour être juste, il faut dire néanmoins que Calancha lui a emprunté une bonne partie de ses renseignements.

(1) Lieu habité, bourgade.

(2) *Historia del reino de Quito*. Quito, 1845, 2 vol. in-8.

(3) On désignait sous ce nom les philosophes, les lettrés.

gnait au fils, et celui-ci les transmettait à sa postérité [1].

L'auteur des *Lettres américaines*, J.-R. Carli, grand admirateur du système politique des Péruviens, mais appréciateur beaucoup plus modéré de leur système graphique, nous semble avoir donné comme à son insu la véritable valeur de leur écriture, et nous avoir aussi mis parfaitement au fait des vraies attributions que gardaient entre eux les amautas, les arabicus et les quipu-camayos, lorsqu'il s'exprime ainsi :



Boîte qu'on suppose exécutée par un artiste péruvien, et qui était destinée à renfermer des quipos.

« Ces signes et leur arrangement étaient de pure convention ; et sans avoir actuellement aucun sens pour nous, ils pouvaient très-bien représenter ce dont on était convenu qu'ils devenaient la représentation. C'est ainsi que les cours de l'Europe ont actuellement des chiffres ou signes particuliers pour les expéditions secrètes, dont le sens n'est connu que d'elles et de leurs agents, et par lesquels on supplée à l'écriture vulgaire. Si nous apercevions des nœuds



Quipos, dessinés d'après Aglio et Kingsborough, *Antiquities of Mexico*.

faits à quelque dessein au mouchoir de quelqu'un, ou l'une ou l'autre chose dans sa tabatière, et à laquelle il attache un sens, ce ne seraient pas des signes pour nous avant d'avoir été prévenus du sens qui y serait attaché ; mais ces signes ne seraient pas moins représentatifs pour celui qui serait prévenu du sens qu'on y aurait donné. Ils seraient même une espèce d'écriture qu'on aurait pu tracer sur le papier, où elle n'aurait de sens pour aucun autre que pour ceux qui seraient convenus de sa valeur. »

(1) *Historia moralisada*, etc., in-fol.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

UN SUJET D'IDYLLE.



Tableau de A. Van-Muyden. — Dessin de Karl Girardet.

Je ne sais, nous écrivait-il, ce que vous penserez de cette simple scène des champs : tout ce que je puis vous dire, c'est qu'elle est vraie, que je l'ai vue dans une après-midi d'automne, qu'elle m'a charmé et que j'ai pris plaisir à la peindre. J'ai bien la conscience qu'au moment où cette petite caravane rustique vint à passer devant moi, il y avait plus de poésie dans mon impression qu'il ne m'a été possible d'en mettre sur la toile; aujourd'hui même, les sensations que j'éprouvai alors se réveillent en moi plus vives et plus variées que mon pinceau n'a su les rendre. La faute en est sans doute à mon insuffisance, mais peut-être aussi en partie à mon art, qui ne peut prétendre à tout exprimer.

La chaleur du jour commençait à décroître; le paysage qui m'entourait était comme baigné d'une lumière moelleuse; on entendait déjà les premiers bruits du soir, des chants d'oiseaux qui s'appelaient dans leurs retraites, les

notes cristallines des rainettes qui s'élevaient des bords d'un marais voisin, le roulement éloigné d'une charrette à foin. Tout était doux et tempéré; je ressentais un bien-être indicible; j'étais plein de paix et d'harmonie.

Un petit chevrotement plaintif me fit tout à coup tourner la tête, et je vis sortir d'un sentier bordé de mûriers sauvages une fillette portant entre ses bras un chevreau fatigué; la mère du petit animal, que j'aperçus bientôt à l'arrière-garde, lui répondit par deux ou trois sons calmes et brefs comme des monosyllabes, qui semblaient dire : « Sois tranquille; je suis là. »

Le petit garçon que portait la jeune mère voulait avoir le chevreau, et murmurait je ne sais quelle plainte en faisant la moue et en tendant son bras potelé vers la tête de sa sœur. Sa mère le raisonnait : « Comment veux-tu le porter? tu es trop petit; il est trop lourd pour toi; tu vois bien qu'il faut que je te porte toi-même. »

Et elle me sourit en passant, comme si elle en eût appelé à mon témoignage. Mais elle ne persuadait pas son cher obstiné.

Malgré la pauvreté de ses vêtements et le hâle de sa figure, cette jeune femme me paraissait aussi belle et aussi gracieuse, sous son fardeau de verdure exubérante, que ces cariatides grecques qui supportent avec leurs bras de marbre des corbeilles d'acanthe; son fils lui donnait de plus quelque chose de l'air tendre et respectable d'une de ces madones qui ornent les églises de village.

Tout était lié dans le groupe innocent de ces cinq êtres qui formaient comme une seule famille, au sein de la nature, leur mère commune; chacun des acteurs avait son rôle qui l'unissait aux autres par un doux intérêt; c'était une composition toute préparée, toute faite, et qui ne me laissait rien à chercher. Il y avait même un élément d'action, un principe de drame, dans ce petit bonhomme essayant d'imposer et de satisfaire son caprice; il représentait le caractère impérieux de son sexe, et maintenait opiniâtrément sa volonté contre celle des deux mères et des deux enfants.

Quoique le sentier ne fût plus aussi étroit qu'entre les haies, la disposition en file se maintint pendant quelques instants; puis la chèvre bondit librement et vint se placer en tête près du chevreau et de la petite fille. Peu de minutes après, le tableau disparaissait derrière les premières maisons du village. J'en fis une esquisse rapide et je continuai ma promenade, me demandant si ce sujet n'eût pas encore mieux convenu à un poëte, à un disciple de Théocrite ou de Virgile, à un André Chénier : car la peinture n'est, après tout, qu'une poésie muette.

MOISE ET LE CHEVRIER.

APOLOGUE PERSAN.

Moïse rencontra un jour un chevrier qui s'adressait à Dieu dans la ferveur de son âme, et lui disait naïvement : « O mon maître, ô mon Dieu, où es-tu, que je sois ton serviteur, que je couse tes souliers, que je peigne ta tête, que je te serve le lait de mes chèvres! O toi que je vénère, que je te fasse le sacrifice des chèvres elles-mêmes; que je baise ta main, que je frotte tes pieds! qu'avant ton sommeil je balaye ta chambre, ô toi à qui sont adressés tous mes vœux! »

Mais Moïse, animé du zèle de la religion qu'il avait mission de prêcher, lui demanda : « A qui adresses-tu ces vaines paroles?

» — A celui qui nous a créés, à celui à qui nous devons la vue du ciel.

» — Apprends, lui répliqua Moïse rudement, apprends que tu blasphèmes; que Dieu n'a ni corps ni besoins; qu'il ne lui faut ni maison, ni vêtements, ni nourriture, et que ta prière est celle d'un infidèle. »

Mais le berger, dont l'intelligence ne pouvait s'élever à une idée si haute, troublé par les reproches de l'envoyé de Dieu, se livra au désespoir et renonça à tout culte et à toute adoration.

Alors Dieu appela Moïse et lui dit :

« Tu as éloigné de moi mon serviteur, et en cela tu as agi contre ta mission, car je t'avais envoyé pour réunir et non pour diviser. J'ai donné à chacun un caractère et une manière d'être et de s'exprimer qui lui sont propres. Ce que tu trouves blâmable, un autre le trouve louable; ce que tu trouves poison est miel à ses yeux. Le langage indien est le seul beau pour l'Indien; le langage sinde, pour le Sinde. Leurs expressions ne peuvent me souiller; elles sont purifiées par la sincérité de leur hommage. Je n'attache pas de prix aux mots, mais à l'intention. Je regarde le cœur : s'il est soumis, qu'importe que les mots expriment le contraire! L'amour est la substance de la prière, les mots n'en sont que les accidents. Or l'accident est étranger à la chose et sujet à changer; la substance seule fixe la nature de la chose. Que peuvent me faire les mots? c'est un cœur brûlant qu'il me faut : brûlant, voilà la règle. Embrase les cœurs d'amour, et ne prends garde ni à la pensée ni à l'expression.

» Moïse, les hommes qui se règlent sur les lois de la société forment une classe; ceux que consume l'amour de Dieu en forment une autre. Chez ces derniers, chaque instant de la vie est un nouveau martyre; on ne peut leur appliquer la loi commune. On ne demande aux pays dévastés ni capitation ni dîme; s'ils font une faute, on ne peut les dire coupables. Fussent-ils couverts de sang, ne le lave pas; le sang qui couvre les martyrs est plus pur que l'eau. De pareilles fautes sont plus méritoires que les meilleures actions. Le *Kèblet* (¹) ne peut diriger pour la prière que ceux qui sont en dehors de la *Kaaba;* dans l'intérieur du temple, on n'en connaît pas l'usage, et l'on se tourne pour prier du côté qu'on veut, car Dieu le remplit. L'amour de Dieu forme une secte indépendante de toute religion. Ceux qu'il embrase ne sont le peuple d'aucun autre que de Dieu. » (²)

On comprend mieux encore le sens et la portée de cet apologue lorsque l'on connaît bien la doctrine de son auteur Djelal-ud-Din, fondateur de la secte des derviches tourneurs, et le plus grand poëte mystique de l'islam.

DJELAL-UD-DIN.

Djelal-ud-Din *(Grandeur de la Religion)* Roumy, naquit en 1209 de notre ère, à Balkh, dans le Khoraçan, d'où une persécution força sa famille d'émigrer presque aussitôt. Dès son enfance, il prêchait ses petits camarades et voulait leur persuader de renoncer à leurs jeux et de s'élever jusqu'au ciel sur les ailes de la contemplation. Sa vocation religieuse fut irrévocablement déterminée par la rencontre qu'il fit d'un derviche célèbre, Schems-ud-Din *(Soleil de la Religion)*, de Tébriz. Il se fixa à Konieh (Iconium) et y mourut en 1273. Son tombeau y est encore aujourd'hui l'objet de la vénération publique. Le cheik qui le garde, et qui est en même temps le général des derviches tourneurs, jouit du privilége de ceindre le sabre aux sultans lors de leur couronnement.

Le principal ouvrage de Djelal-ud-Din est le *Mesnevi* (c'est-à-dire les Doubles rimes), grand poëme mystique en

(¹) Les musulmans appellent *Kèblet* le point de l'horizon qui correspond à la *Kaaba* ou grand temple de la Mecque. Ils le déterminent au moyen de la boussole, et doivent se tourner de ce côté quand ils font la prière.

(²) Traduction inédite par F. Baudry.

six livres et 965 chapitres, très-estimé des Turcs et commenté par eux avec soin. Notre apologue en est extrait.

La doctrine de ce poëme est avant tout celle d'une tolérance universelle, fort éloignée des fausses idées qu'on se fait souvent sur le fanatisme des derviches. La vérité est qu'ils sont à peine musulmans, et que la contemplation directe de Dieu les occupe trop pour qu'ils s'inquiètent beaucoup des prophètes et des formes religieuses. Ils arrivent à cet état de surexcitation, qu'ils prennent pour une communication immédiate avec la divinité, au moyen de l'ivresse nerveuse qu'ils se procurent à force de hurler ou de tourner sur eux-mêmes.

On remarquera dans cet apologue une théorie de l'impeccabilité des mystiques absorbés dans l'amour de Dieu, qui n'irait à rien moins qu'à les dispenser des règles de la commune morale. Cette pernicieuse doctrine, insinuée au milieu d'une si belle profession de tolérance, est curieuse à constater comme preuve des dangers du mysticisme, qui mêle toujours quelque chose de malsain et de déréglé à ses meilleures inspirations.

PROGRÈS RÉCENTS DE LA SCIENCE.

VAPEUR, ÉLECTRICITÉ, ACIER, ALUMINIUM.

La machine à vapeur, qu'on appellerait plus justement « machine à chaleur », ou mieux « machine calorique », est, comme l'on sait, un appareil destiné à convertir le calorique en force motrice, par l'intermédiaire d'un fluide expansible agissant sur un mécanisme approprié à l'effet qu'on a en vue de produire.

Pour que cette machine fût parfaite, il faudrait que la totalité du calorique dégagé par la combustion qui a lieu dans le foyer fût convertie en force utile. Mais il s'en faut de beaucoup qu'il en soit ainsi; il existe, au contraire, entre ces deux quantités, une disproportion énorme que tous les efforts des savants et des ingénieurs tendent à faire disparaître, ou du moins à atténuer autant que possible. C'est en vue d'atteindre ce but que se sont produites entre autres les tentatives de MM. Triesson et du Tremblay. Le premier a proposé de substituer à la vapeur d'eau l'air atmosphérique; et de faire usage de rouleaux de toiles métalliques pour échauffer et refroidir tour à tour ce fluide. Le second conserve la vapeur d'eau, mais il en combine l'emploi avec celui de la vapeur d'éther. Plus récemment une autre invention s'est produite, qui se rapproche, quant au mode de fonctionnement de la machine, du procédé de M. Triesson : c'est la machine *à vapeur régénérée*, due à M. Siemens. Cette machine est destinée à utiliser indéfiniment une même quantité de vapeur en lui ôtant et lui rendant alternativement son calorique dans un appareil appelé respirateur et rempli par des toiles métalliques enroulées.

En fait d'application de l'électricité, nous avons déjà entretenu nos lecteurs du prodige qui s'accomplit actuellement : la jonction de l'ancien et du nouveau monde par un câble télégraphique (p. 167); nous n'avons rien de plus récent à leur signaler qu'une ingénieuse création dont il est malheureusement très-difficile de reconnaître le véritable auteur parmi les nombreux prétendants qui s'en disputent la gloire; nous voulons parler de l'horloge électrique, qui fonctionne déjà sur plusieurs lignes de chemin de fer, et qui indique à la fois la même heure, la même minute et la même seconde dans un nombre quelconque de lieux situés à quelque distance que ce soit les uns des autres.

Deux grands faits se sont produits dans la chimie métallurgique : l'un est la nouvelle fabrication de l'acier et du fer doux, presque sans combustible, telle que l'a imaginée et la pratique un ingénieur anglais, M. Bessemer, en faisant passer, à l'aide d'une soufflerie puissante, un courant d'air chaud à travers la fonte brute en fusion. L'autre est l'extraction de l'aluminium, devenu désormais un métal usuel, grâce aux travaux de MM. Sainte-Claire Deville et Rousseau frères. Il est encore plus cher que l'argent, si l'on considère le poids absolu, mais en réalité moins cher, puisque un poids donné d'aluminium représente un volume presque quadruple de celui d'un poids égal d'argent. A cette extrême légèreté, qui constitue son principale mérite, l'aluminium joint une grande ténacité et une remarquable élasticité. Il est, de plus, très-ductile, très-malléable, et d'une suffisante inaltérabilité.

HOMBOURG.

Ce nom de Hombourg sonne désagréablement à toute oreille honnête; il évoque dans l'esprit des images de roulette, de croupiers, de joueurs, de gains illicites, de passions détestables, de désespoirs, de suicides. C'est véritablement une pensée infernale de choisir les lieux où la bienfaisante nature fait jaillir des sources de santé pour placer tout auprès des sources de démoralisation et de misère. Que dirait-on d'un médecin qui établirait à son profit, dans l'antichambre où les malades viennent attendre ses consultations, un petit lansquenet avec musique, danse et rafraîchissements? Sont-ils plus innocents, les princes ou les conseils de ville qui, dans un intérêt pécuniaire, laissent élever, près de leurs établissements de bains, des temples au démon du jeu? — « Le jeu attire les étrangers et fait aller le commerce, » nous disait, il y a peu de mois, un marchand d'oranges de Monaco, qui, du reste, ne craignait point d'avouer qu'il n'avait pas de grandes prétentions au sens moral. Nous connaissions déjà cette phrase banale et odieuse pour l'avoir entendu sortir jadis de vingt ou trente boutiques ou échoppes du Palais-Royal, quand on s'avisa, un peu tard, de chasser les croupiers de ce lieu célèbre. « Nous sommes ruinés », s'écriait-on çà et là, autour de ces maisons funestes. Et malheureusement c'était peut-être vrai; mais comment balayer des immondices sans qu'il y ait péril d'entraîner ce qui en vit avec elles?

Au mois de mai 1849, la Confédération germanique, inspirée par une pudeur du vieil honneur allemand, envoya un commissaire impérial à Hombourg avec ordre d'y fermer les jeux. L'opinion publique, dans toute l'Europe, avait applaudi à cette mesure; plus d'une famille l'avait bénie dans son cœur. Mais on ne tarda pas beaucoup à voir reparaître, sur les murs des grandes villes de France et d'Angleterre, sur les quatrièmes pages des grands journaux, de fastueuses annonces conviant ouvertement aux émotions du jeu les habitants du monde entier. C'est, dit-on, que le landgraviat de Hesse-Hombourg, l'un des deux plus petits États de la Confédération, supprimé en 1806, rétabli en 1815, est fort endetté et a besoin de ressources extraordinaires tant pour équiper le contingent de 488 soldats qu'il fournit à l'armée fédérale, que pour doter d'une liste civile convenable son souverain absolu. Or la sagesse qui gouverne ce petit peuple de vingt-quatre mille âmes, considérant que l'argent des malades ne suffisait pas pour l'assister, a imaginé de grossir son budget avec celui des joueurs et des dissipateurs de toute espèce que l'on est toujours sûr de voir accourir aux endroits où reluisent et résonnent les rouleaux d'or.

L'édifice où l'on joue au *trente et quarante*, à la *roulette* et au *commerce*, et que l'on nomme, comme tous les grands casinos d'Allemagne, le *Kursaal*, s'élève au centre même de Hombourg; un parterre d'orangers et de fleurs

se déroule comme un tapis d'entrée devant sa façade. Au-dessus du péristyle s'ouvre un splendide salon : c'est le salon des princes; auprès on a ménagé une élégante tribune au landgrave ; il était impossible, comme l'on voit, de donner au jeu, affermé par le gouvernement à haut prix, une consécration plus officielle. Au rez-de-chaussée, la salle de bal, placée entre l'aile gauche où l'on joue et l'aile droite occupée par le café et le restaurant, peut contenir près de mille personnes ; elle est décorée de colonnes de marbre et de fresques aux couleurs éclatantes. De l'autre



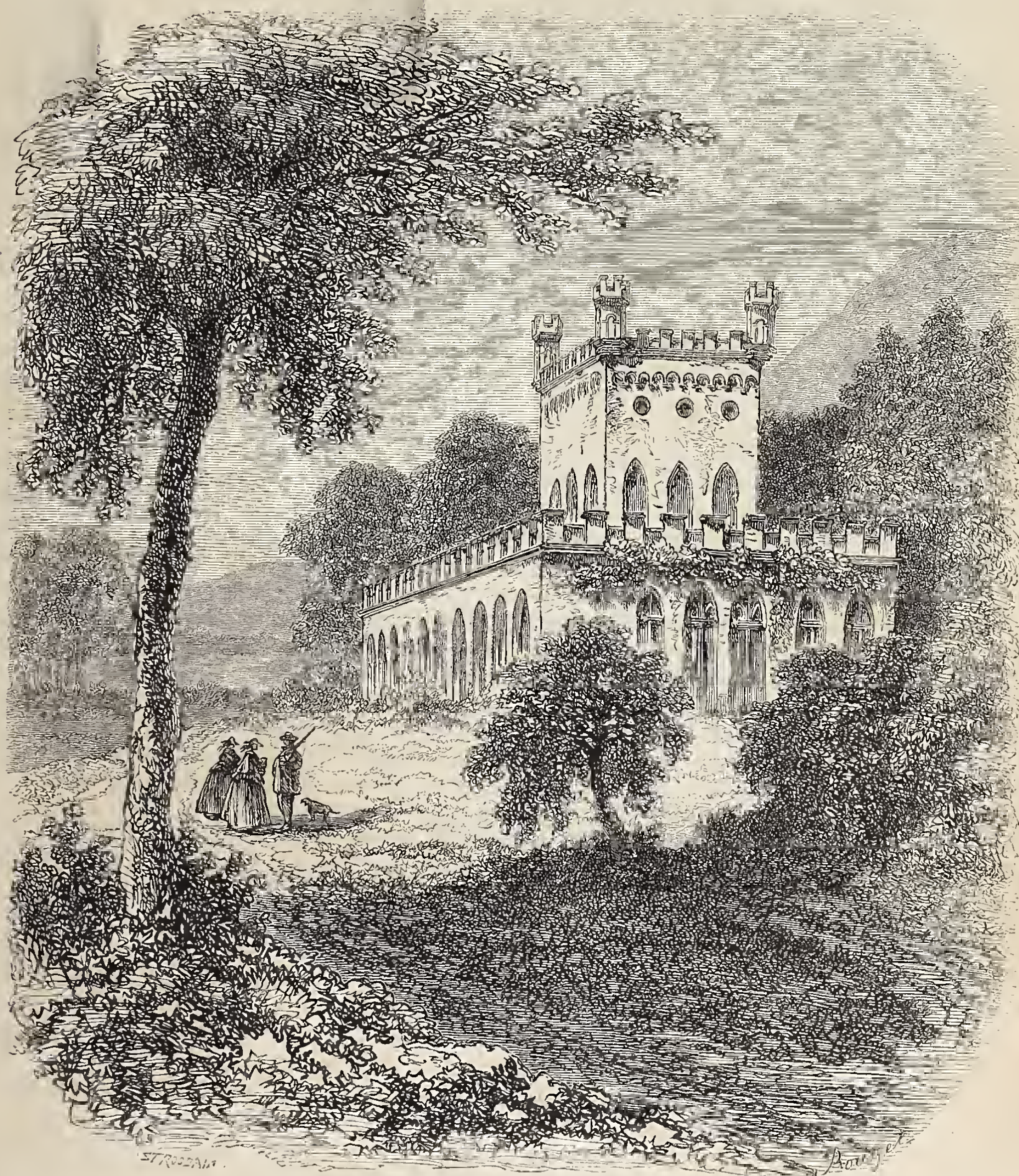
Vue générale de la ville de Hombourg. — Dessin de Stroobant.

côté du monument, on a ménagé un petit jardin anglais où deux fois par jour un orchestre joue des ouvertures et des valses allemandes.

A la droite de ce palais dangereux est l'établissement des bains de vapeur et de pluie. Les sources minérales, au nombre de quatre, la source Louis, la source de l'Empereur, la source Élisabeth et la source Ferrugineuse, jaillissent dans une prairie, à un kilomètre environ du Kursaal. Des balustrades ornées entourent les bassins de pierre qui en resserrent les eaux, recommandées pour les affections

de l'estomac, du foie, la goutte, les rhumatismes, et autres maux.

Quand on a vu le Kursaal et les sources, on n'a plus à visiter, à Hombourg, que le château du landgrave, dont l'extérieur est remarquable par l'absence la plus complète de tout ce qui peut rendre un monument agréable aux yeux. A l'intérieur, on montre aux étrangers quelques vieilles armures et des antiquités romaines. De la cour s'élève la tour Blanche, haute de 60 mètres; c'est la partie la plus ancienne de l'édifice; elle signale de très-loin la ville de Hombourg aux voyageurs. Le landgrave Frédéric II à la Jambe d'argent fit bâtir ce château dans la seconde moitié du dix-septième siècle; son souvenir est celui dont s'honore le plus le landgraviat : Frédéric II contribua glorieusement à la victoire de Fehrbellin, remportée, le 18 juin 1675, contre les Suédois.



Vue du château de Tannenwald, près de Hombourg. — Dessin de Stroobant.

Si l'on traverse les jardins du château, on arrive près de la base du Taunus et l'on entre dans une très-longue allée de vieux peupliers qui conduit à une vaste forêt de sapins, le grand et le petit Tannenwald, la promenade la plus agréable des environs de Hombourg. A l'entrée, on trouve le petit château gothique servant de rendez-vous de chasse, le jardin botanique, la pépinière et l'étang aux truites. Les sapins couvrent la montagne, d'où la vue s'étend au loin du côté, soit de Wiesbade, soit de Francfort. Les autres buts d'excursion que l'on peut se proposer sont : — l'ascension du Feldberg, la plus haute montagne de la chaîne du Taunus, couverte de bois, de rochers, de ruines, — et deux villages, Friedrichsdorf et Dornholzhausen, fondés par des protestants français au dix-septième siècle : les habitants actuels y parlent encore, dit-on, la langue française dans le style du siècle de Louis XIV.

LA SAINT-MITTAINVILLIERS.

Il y a quelques années, le cinquième dimanche après Pâques, nous traversions Mittainvilliers, petite commune

de l'arrondissement de Chartres. Nous étions partis dès le matin pour explorer les ruines du château d'Ardeville, situé à peu de distance du bourg, et nous fûmes fort surpris à notre retour de trouver tout le village en fête : les paysans avaient revêtu leurs plus beaux habits et se pressaient sur la place publique, où deux violons, montés sur des tréteaux, faisaient danser toute la jeunesse du pays. « Quel saint chôme-t-on aujourd'hui ? demandâmes-nous à notre hôte. — Saint Mittainvilliers, » nous répondit-il simplement. Et comme sa réponse ne satisfaisait pas entièrement notre curiosité, il nous adressa à un ancien du village, qui nous raconta à peu près en ces termes l'histoire de cette fête oubliée dans nos calendriers :

« Le château d'Ardeville où vous avez été ce matin, nous dit-il, avait pour propriétaire, vers le milieu du quinzième siècle, Charles de Mullot, sieur du Bouchet. Non content d'avoir été pendant toute sa vie le père des indigents de sa seigneurie, il voulut que ses bienfaits lui survécussent, et, par son testament qu'il fit le 7 avril 1673, il légua toute sa fortune aux pauvres de Mittainvilliers. Mais ses parents n'avaient pas hérité de sa charité, et ils intentèrent à la paroisse un grand procès pour faire annuler le testament de Charles de Mullot. Les procédures à cette époque étaient encore plus embrouillées que de nos jours, et pendant plusieurs années les pauvres furent privés des générosités de leur bienfaiteur; mais enfin le Parlement leur donna gain de cause, et décida qu'à l'avenir une distribution de pain et d'argent serait faite, le cinquième dimanche après Pâques, à tous les pauvres qui se présenteraient à la porte de l'église. Comme vous le pensez bien, les indigents accouraient ce jour-là de plusieurs lieues à la ronde; avec eux venaient des curieux et des désœuvrés qui, une fois la distribution faite, restaient jusqu'au lendemain dans notre village. Quelques-uns d'entre eux eurent la pensée de se distraire en faisant danser nos jeunes filles, et bientôt ces danses passèrent en habitude. Les choses durèrent ainsi jusqu'en 1789 : alors on a oublié le testament, on a cessé de faire des distributions aux pauvres; mais le plaisir a meilleure mémoire que la charité : dès que des jours plus calmes succédèrent aux orages de la révolution, notre jeunesse se rappela les danses du cinquième dimanche après Pâques. On rétablit donc l'ancienne fête; seulement, presque tous ignorent sa véritable origine, et ne la connaissant que sous le nom de *la Saint-Mittainvilliers.* »

Après prodigalité va rapine, sa nourrice, et la suit partout, pié à pié. J. Rély, *aux états de Tours.*

Le plus agréable de tous les compagnons dans le voyage de la vie est un homme simple, plein de franchise, sans aucune prétention à une grandeur oppressive, un homme qui aime la vie et en comprend l'usage, un homme obligeant, d'un caractère d'or, le même à toute heure et inébranlable comme une ancre enfoncée en terre. Pour un tel compagnon, on donnerait volontiers le plus grand génie, le plus brillant esprit et le plus profond penseur. Lessing.

LA CHIMIE SANS LABORATOIRE.

Suite. — Voyez p. 23, 87, 153.

LE CHLORE. — LE CHLORATE DE POTASSE. LES HYPOCHLORITES.

Le chlore n'est point un gaz permanent. Réduit, par une pression convenable, à $^1/_5$ du volume qu'il occupe sous la pression ordinaire de l'atmosphère, il devient liquide en conservant sa couleur. Sa densité, comparée à celle de l'eau, est alors représentée par le nombre décimal 1,33. On ne peut produire actuellement de froid assez intense pour déterminer la congélation de ce liquide.

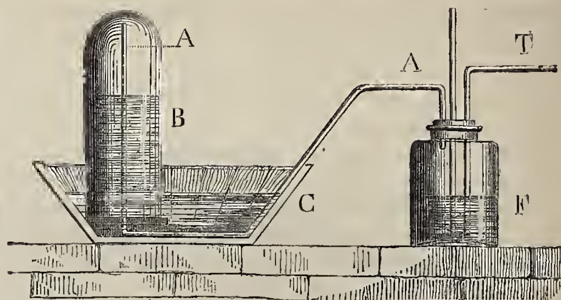


Fig. 1. Appareil pour recueillir le chlore sur l'eau.

T, tube de dégagement communiquant avec le ballon où se produit le chlore, et plongeant dans l'eau du flacon laveur F. — AA, tube abducteur se prolongeant jusqu'au sommet de l'éprouvette ou cloche B, renversée sur la cuve à eau C.

De tous les gaz simples connus, le chlore est le plus soluble dans l'eau, qui en absorbe jusqu'à trois fois son volume. Cette propriété ne permet point de le recueillir sur la cuve à eau, comme on recueille les gaz peu ou point solubles. On ne peut non plus le recueillir sur le mercure, parce qu'il attaque ce métal directement à la température ordinaire. Lorsqu'on veut l'avoir sans mélange d'air, il faut que le tube abducteur parti du flacon laveur monte jusqu'au sommet de la cloche ou éprouvette, et que le dégagement s'opère rapidement dans le matras, à l'aide d'une température un peu élevée (fig. 1). De cette façon, les premières bulles de gaz n'ont qu'à traverser une couche d'eau très-mince, et forment tout de suite, autour de l'orifice du tube, une atmosphère à laquelle les autres bulles viennent s'ajouter en refoulant vivement le liquide. Malgré cette précaution, il y a toujours une certaine quantité de chlore perdue par suite du contact de la couche inférieure du gaz avec la couche supérieure du liquide; mais malgré ce déchet, il suffit de quelques secondes pour remplir l'éprouvette, qu'on s'empresse aussitôt de retirer, de renverser et de fermer.

Le chlore ainsi préparé est sans mélange d'air, mais il est humide. Pour l'obtenir sec, on le fait passer, au sortir du flacon laveur, soit par un tube droit et horizontal rempli de fragments de chlorure de calcium, soit par un tube en U rempli de fragments de pierre ponce imbibés d'acide sulfurique concentré. Le chlorure de calcium et l'acide sulfurique, tous deux très-avides d'eau, arrêtent et fixent les gouttelettes et la vapeur que le chlore entraîne avec lui, et ce gaz arrive exempt de toute humidité dans le flacon vide préparé pour le recevoir, et qu'on a séché d'avance avec soin (fig. 2 et 3).

Voulons-nous maintenant étudier les principales propriétés chimiques du chlore? Elles sont aussi faciles à constater qu'intéressantes et utiles à connaître.

Les propriétés chimiques d'un corps simple résident entièrement dans ses *affinités,* c'est-à-dire dans sa tendance plus ou moins prononcée à se combiner avec les autres corps. Considérons donc premièrement le chlore par rapport à l'oxygène. L'affinité entre eux est faible, en raison même de leur analogie; car s'il est vrai, dans l'ordre physique et dans l'ordre moral, que l'harmonie naît du contraste, dans l'ordre des phénomènes chimiques, on peut dire aussi qu'il y a, sinon antipathie absolue, au moins

médiocre sympathie entre les corps doués de propriétés de même genre, et que le proverbe « Qui se ressemble s'assemble » est là tout à fait menteur. Le chlore et l'oxygène, principes comburants tous deux, agissant à peu près de la même façon sur les autres éléments et donnant naissance à des composés de même ordre, le chlore et l'oxygène sont rivaux et ne s'aiment point. Ils se chassent mutuellement, comme nous l'avons vu, de leurs combinaisons respectives; on parvient, à la vérité, par des moyens indirects, à les unir eux-mêmes l'un à l'autre; et alors on remarque que, sous le rapport du pouvoir acidifiant, le premier l'emporte sur le second, et mérite bien, par conséquent, ce nom d'*oxygène* qui lui fut donné par Lavoisier, et dont on a depuis contesté la légitimité; mais les oxacides du chlore sont des composés peu stables, et les sels qu'ils forment avec les bases sont des oxydants énergiques, précisément parce que l'oxygène s'en sépare avec une grande facilité, soit sous l'influence de la chaleur, soit en présence d'un corps combustible ou acidifiable.

Prenons pour exemple le plus connu de ces sels, le chlorate de potasse. Ce corps est formé, ainsi que son nom l'indique, d'acide chlorique et de potasse; il contient six équivalents d'oxygène, dont un seulement pour la base et cinq pour l'acide. On y a recours le plus souvent, dans les laboratoires, pour préparer le gaz oxygène, ce qui se fait, comme on l'a montré (p. 269 du t. XXII de ce recueil), de la manière la plus simple, en chauffant le chlorate de potasse à la flamme d'une lampe, dans un tube ou dans une fiole de verre. Cette expérience montre que lorsque le chlorate de potasse est isolé une température assez élevée est nécessaire pour le priver de son oxygène, et alors l'expérience n'offre aucun danger; mais qu'on le mélange intimement avec un corps combustible ou, ce qui est la même chose, doué d'une affinité prononcée pour l'oxygène, tel que le soufre ou le charbon : le moindre choc, un simple frottement exercé sur une petite partie du mélange, suffira pour déterminer l'oxygène à se séparer brusquement du chlore et, du même coup, de la potasse, pour se combiner avec le corps combustible; et si ce corps est tel que le produit de la combinaison soit gazeux (c'est le cas du soufre et du charbon), ce gaz, à la faveur de l'élévation subite de température qui accompagne la réaction, se dilatera de façon à occuper tout à coup un espace considérable. Il y a explosion. Un phénomène semblable se produit, mais avec beaucoup moins d'intensité, lorsqu'on enflamme le mélange de soufre, de charbon et de salpêtre (azotate de potasse), qui constitue la poudre à tirer.

Cette supériorité du chlorate sur l'azotate de potasse, comme agent explosif, avait fait penser à Berthollet, lorsqu'il étudia comparativement ces deux sels vers la fin du siècle dernier, qu'une poudre dans laquelle le premier serait substitué au second produirait à bien meilleur marché des effets incomparablement plus énergiques. Ayant préparé et expérimenté ce mélange, l'illustre chimiste vit ses prévisions se réaliser : le mélange détonait avec force sous le choc du marteau, et sa puissance balistique était à celle de la poudre ordinaire comme 3 est à 1.

Berthollet demanda au gouvernement l'autorisation et les moyens de répéter ses essais sur une plus grande échelle, et de faire fabriquer, s'il y avait lieu, pour le compte de l'État, une certaine quantité de poudre au chlorate de potasse. Le ministre mit à sa disposition la poudrerie d'Essonne. M. Letort, directeur de cet établissement, était plein d'enthousiasme pour le nouveau procédé; il ne doutait point du succès. On se mit à l'œuvre sans retard. Le jour où commença la fabrication, Berthollet dînait à la poudrerie; M. Letort l'avait invité à cette inauguration comme à une fête. On dîna gaiement, puis on descendit dans les ateliers. La trituration allait à souhait; elle s'opérait, selon l'usage, dans des mortiers en bois, et le mélange était humecté.

— Précaution inutile, dit M. Letort; voyez plutôt.

Et il se mit à écraser, avec la pomme de sa canne, une faible portion de mélange desséchée et restée adhérente à la paroi d'un mortier. Hélas! il n'en fallut pas davantage pour qu'aussitôt une effroyable explosion renversât le bâtiment. M. Letort, sa fille et quatre ouvriers périrent écrasés; Berthollet échappa comme par miracle.

Terrible leçon, dont on ne profita point. Quatre ans plus tard, — on était en 1793, — le besoin de moyens puissants de destruction se faisant vivement sentir, le comité de salut public ordonna de nouveaux essais. Il recommanda, il est vrai, de les faire avec toutes les précautions imaginables; mais les précautions furent vaines : une seconde explosion, presque aussi violente que la première, et la mort de trois hommes, démontrèrent de nouveau que la poudre au chlorate de potasse était plus meurtrière pour les paisibles travailleurs chargés de la préparer que pour les ennemis contre lesquels on se proposait de l'employer.

Lorsqu'au commencement de notre siècle, le Genevois Pauly eut inventé les armes à percussion, l'idée de recourir au chlorate de potasse pour la préparation des amorces fulminantes se présenta tout d'abord à l'esprit des ingénieurs; on réussit mieux dans cette application qui, du moins, était sans danger, les opérations ne se faisant à la fois que sur de petites quantités. Toutefois on reconnut bientôt que le mélange dont on se servait, et qui était de soufre, de charbon et de chlorate de potasse, avait l'inconvénient de crasser et de détériorer les armes. On l'abandonna donc cette fois encore pour adopter le fulminate de mercure, qui est aujourd'hui en usage.

Le chlorate de potasse a été ensuite utilisé dans un genre de briquet qui, concurremment avec le briquet phosphorique, a succédé à l'antique briquet à amadou et précédé les allumettes chimiques. Nous voulons parler du *briquet oxygéné*. Cet appareil consistait en un petit flacon de verre contenant de l'amiante imbibé d'acide sulfurique, et renfermé, avec des allumettes convenablement préparées, dans une boîte cylindrique en bois ou en carton. La préparation qu'on fixait à l'extrémité soufrée des allumettes était un mélange de chlorate de potasse, de soufre, de gomme adragant, et d'une matière colorante quelconque, l'indigo, le cinabre, le minium... On n'avait qu'à plonger l'allumette dans le flacon; et le calorique qui se dégageait par son contact avec l'acide sulfurique était suffisant pour l'enflammer.

Revenons au chlore et à ses affinités. La plus énergique qui soit en lui est incomparablement celle qu'il possède pour l'hydrogène. Il s'empare de ce corps partout où il le trouve, et l'enlève notamment à son rival l'oxygène en décomposant l'eau sous la seule influence des rayons lumineux. Aussi ne peut-on conserver la solution aqueuse de chlore que dans des flacons revêtus de papier noir, sans quoi elle ne tarderait pas à se transformer en grande partie en une solution d'acide chlorhydrique, ce qu'il serait facile de constater en y plongeant une petite bande de papier bleu de tournesol. Ce papier prendrait instantanément la teinte rouge que lui communiquent tous les acides. Mais si l'on met en présence le chlore et l'hydrogène à l'état de liberté, on verra leur affinité réciproque se manifester avec une bien autre intensité. L'expérience est curieuse, amusante même, surtout pour les enfants et les jeunes gens qui aiment le bruit; mais nous engageons les parents et les professeurs à la faire eux-mêmes, et encore y doivent-ils apporter, pour ne point se blesser, eux ou leurs spectateurs, une extrême prudence. Voici comment

il faut opérer. On prend un flacon de la contenance de trois ou quatre décilitres; on le remplit d'eau, et on le renverse sur la cuve au-dessus du bec d'un tube à dégagement d'hydrogène (la manière de préparer ce gaz a été indiquée page 303 du tome XXII). Lorsque l'hydrogène occupe la moitié de la capacité, on enveloppe entièrement le flacon avec un vieux linge, de manière à intercepter tout à fait le passage de la lumière; on substitue à l'appareil à hydrogène un appareil à dégagement de chlore, dont le tube abducteur doit traverser le liquide et déboucher dans la masse gazeuse qui occupe la partie supérieure du flacon; l'eau ne tarde pas à être entièrement chassée et remplacée par un mélange intime de gaz hydrogène et chlore en volumes égaux. On bouche alors hermétiquement le flacon, on le retire, toujours enveloppé, et on le lance en l'air par la fenêtre, pourvu que cette fenêtre donne sur une cour ou sur un jardin où il n'y ait personne au moment de l'expérience. Le linge, en se développant dans la chute, laisse exposé aux rayons solaires le flacon, qui éclate et se brise aussitôt en mille pièces avec un bruit semblable à celui d'un coup de fusil. Cette explosion est produite par la combinaison instantanée des deux gaz et par la dilatation qu'éprouve en se formant leur produit également gazeux, l'acide chlorhydrique.

C'est à son affinité pour l'hydrogène que le chlore doit ses propriétés désinfectantes et décolorantes. Toutefois remarquons bien que ce n'est ni un antidote contre tous les gaz méphitiques, ni un agent capable de détruire toutes les couleurs. La condition *sine qua non* de son efficacité est que le corps infect ou coloré qu'on veut détruire soit un corps hydrogéné. Tel est l'acide sulfhydrique, telles sont les matières colorantes végétales qui, comme la plupart des autres substances organiques, contiennent toujours de l'hydrogène en proportion plus ou moins grande. Mis en contact avec ces matières, le chlore s'empare du gaz dont il est avide, et les autres éléments, prenant un autre arrangement, n'ont plus de couleur. Ainsi le tournesol, l'indigo, les décoctions de bois de teinture, le sang des

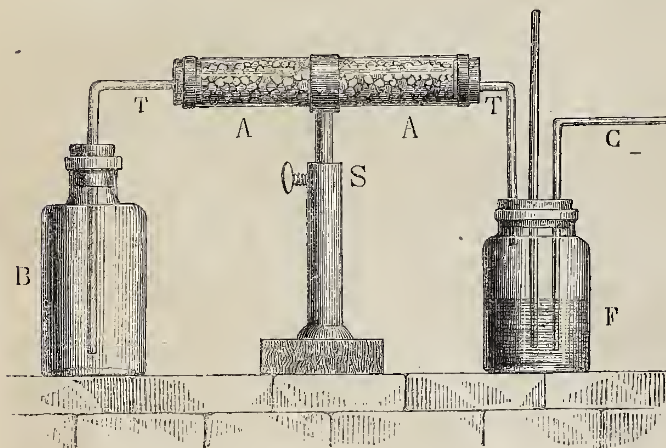


Fig. 2.

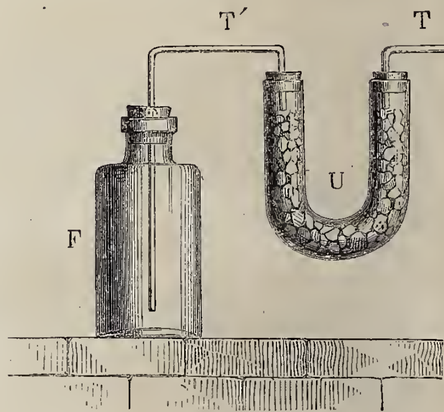


Fig. 3.

Appareils pour obtenir le chlore sec.

Fig. 2. — F, flacon laveur où le chlore est amené par le tube C, communiquant avec le ballon générateur. — TT, tube abducteur s'engageant dans le tube plus large AA, rempli de fragments de chlorure de calcium. — T, tube conduisant le chlore sec dans le flacon B. — S, support pour le tube AA.

Fig. 3. — T, tube partant du flacon laveur et s'engageant dans l'orifice du tube en U, rempli de fragments de pierre ponce imbibés d'acide sulfurique. — T′, tube conduisant le chlore sec dans le flacon F. — On donne au tube dessiccateur la forme d'un U, afin que l'acide sulfurique qui s'écoule des fragments de pierre ponce puisse se rassembler à la partie courbe, et ne puisse altérer les bouchons ou s'engager dans les autres tubes.

animaux, l'encre noire enfin, traités par le chlore, soit gazeux, soit en dissolution dans l'eau, soit même en combinaison avec un autre corps, tel que la chaux, la potasse ou la soude, perdent en quelques instants leur coloration caractéristique, et ne présentent bientôt plus qu'une nuance jaunâtre à peine sensible. C'est encore à Berthollet qu'on doit la découverte des propriétés décolorantes du chlore et des hypochlorites (vulgairement et improprement appelés chlorures), et leur application au blanchiment des fibres et des tissus de lin, de chanvre et de coton. Ce procédé, du reste, est généralement abandonné aujourd'hui, et remplacé par un autre beaucoup plus simple et plus économique, qui consiste à exposer tout bonnement les toiles au contact de l'air, c'est-à-dire de l'oxygène, qui décompose, lui aussi, leurs principes colorants en brûlant lentement et l'hydrogène et le carbone qu'ils contiennent.

On voit par ce qui précède que l'action décolorante du chlore ne ressemble nullement à celle du charbon ni à celle de l'acide sulfureux. Le charbon ne décolore que les liquides, le vin, par exemple, en absorbant et retenant dans ses innombrables pores les particules de matières colorantes. Quant à l'acide sulfureux, il désorganise ces matières en s'emparant de leur oxygène pour se convertir en acide sulfurique. Nous n'avons plus besoin d'expliquer maintenant comment il se fait que le chlore n'altère point les couleurs minérales.

Les hypochlorites de soude et de potasse sont encore journellement employés par les blanchisseuses. Le dernier est bien connu sous le nom d'eau de Javelle. Ces sels agissent à la fois par le chlore qui s'en sépare en présence de l'hydrogène, par l'oxygène naissant qu'abandonne l'acide hypochloreux, et enfin par leur base alcaline qui saponifie les corps gras. Ils réunissent donc toutes les conditions capables de produire les effets détersifs et décolorants les plus intenses; mais on comprend que leur usage a besoin d'être habilement ménagé, dans l'intérêt de la conservation du linge, conservation dont nos blanchisseurs et blanchisseuses ne prennent pas toujours, il faut le dire, autant de souci que nous serions en droit de le désirer.

La suite à une autre livraison.

CASCADE ET MUR ROMAIN PRÈS D'AIX

(Département des Bouches-du-Rhône).



Cascade de la rivière la Cause et mur romain près d'Aix. — Dessin de Freeman, d'après M. de Fontainieu.

Au dernier plan de cette gravure, on voit la montagne Sainte-Victoire, qui borne vers l'est la célèbre plaine de Pourrières *(Campi Putridi)*, où Marius (102 av. J.-C.) tailla en pièces une armée immense d'Ambro-Teutons. On rapporte que les Romains élevèrent sur le sommet de cette montagne un petit temple dédié à la Victoire pour consacrer le souvenir de la défaite des barbares. Au moyen âge, le temple fut converti en église et placé sous l'invocation de sainte Victoire. Nous avons déjà donné divers détails sur ce sujet dans un article publié en 1840, sous le titre de *Souvenirs de la victoire de Marius* (¹). Les murs d'un très-beau caractère, et véritablement romains, au milieu desquels se précipite la petite rivière *la Cause*, paraissent être les restes d'un long aqueduc romain qui conduisait les eaux, encore très-abondantes aujourd'hui, du village de Saint-

(¹) Tome XVIII, p. 231.

Antonin dans la colonie d'Aix. Ce village est situé à huit kilomètres de la ville. Quelques personnes cependant croient voir dans ce mur, qui ferme ou devait fermer un vallon très-profond, un barrage destiné à former un réservoir ou lac factice, comme celui que l'on a construit, il y a quelques années, à moins d'un kilomètre plus haut, pour amener à Aix, par le moyen du canal *Zola*, les eaux de la même petite rivière la Cause. Non loin de là sont le village et le château qui portent l'un et l'autre le nom de Tholonet. Le château appartient à M. le marquis de Gallifet, dont le père a publié un *Voyage en Provence*, où se trouve une lithographie représentant aussi ce mur, cette cascade et ce site, l'un des plus intéressants de la Provence, et ordinairement visité par les touristes qui séjournent à Aix.

ETUDES SUR LE LITTORAL DE LA FRANCE.

Suite. — Voy. p. 59, 90, 194

VII. — MARAIS SALANTS DU GOLFE DE GASCOGNE.

BRETAGNE, POITOU, AUNIS, SAINTONGE.

Après l'embouchure du Blavet, et jusqu'au Croisic, la côte perd les caractères que nous avons constamment observés depuis Saint-Malo; elle devient basse, présente sans cesse une alternative de baies sablonneuses quelquefois bordées de petites dunes, et de pointes rocheuses mais peu élevées. Jusqu'à la presqu'île de Quiberon, la côte est basse et sablonneuse. L'isthme étroit (¹), sablonneux et couvert de dunes qui réunit la presqu'île n'est, à proprement parler, qu'une plage d'alluvions modernes, mais la presqu'île elle-même est haute et accidentée; la pointe de Conguel la termine au sud, et le fort Penthièvre la défend au nord, en fermant l'isthme. La baie de Quiberon est à l'est de la presqu'île; son rivage septentrional est formé de grèves sablonneuses; elle offre partout un bon mouillage, mais son entrée est dangereuse. En 1795, les Anglais y débarquèrent un corps d'armée qui fut battu par Hoche après un sanglant combat. Le port Maria de Quiberon est un port d'échouage et de relâche; c'est le passage de France à Belle-Isle. Au sud de Quiberon est *Belle-Isle*, l'ancien domaine de Fouquet. Cette île a 40 kilomètres de circonférence; ses côtes, très-découpées et rocheuses, forment la rade et le port du *Palais*, port de commerce et de relâche. Le sol est d'une fertilité remarquable. Les Anglais s'emparèrent de Belle-Isle en 1761, mais il la rendirent en 1763, à la paix de Paris.

Entre Belle-Isle et la Bretagne il faut signaler une chaîne d'îlots rocheux, de récifs et de bancs, dirigés du nord-ouest au sud-est entre la pointe de Conguel et l'île de Hoëdic, à l'est de laquelle sont des bancs et des roches qu'on appelle *les Cardinaux*. C'est là que commença la honteuse bataille navale de 1759, qui se termina dans la baie de Quiberon par la déroute et la fuite déplorable de la flotte que commandait l'amiral de Conflans. Sur le rivage de la baie de Quiberon se trouvent les grands monuments celtiques de Carnac. On arrive ensuite au Morbihan (²), golfe de 20 kilomètres de longueur, parsemé d'îles fertiles, peu profond, fermé au sud par la presqu'île de Rhuys, et qui s'ouvre sur la baie de Quiberon par une entrée assez étroite. On trouve, sur les rives du Morbihan : *Locmariaker*, port de relâche; cette ville est célèbre par ses monuments celtiques. — *Auray*, dont le port est bon et commerçant; on y pêche des huîtres excellentes (³). En 1364, du Guesclin y fut fait prisonnier dans la bataille que gagna Jean de Montfort, duc de Bretagne, contre son compétiteur Charles de Blois. — *Vannes* n'a qu'un petit port presque envasé. C'est l'ancien *Darioricum*, métropole des Venètes, l'un des plus puissants peuples de l'ancienne Gaule. « Ils possèdent, dit César (¹), un grand nombre de vaisseaux, et surpassent leurs voisins dans l'art de la navigation. Ils occupent d'ailleurs sur cette mer vaste et orageuse, le très-petit nombre de ports qui s'y trouvent, et soumettent à un tribut tous les navigateurs étrangers. » Les marins gaulois paraissent être les premiers qui aient navigué à la voile sans le secours des rames; ils se servaient aussi de chaînes de fer pour attacher les ancres de leurs vaisseaux.

Les côtes de la presqu'île de Rhuys sont très-découpées et généralement basses et sablonneuses, à l'exception des pointes. La presqu'île est arrosée par un grand nombre de petits cours d'eau dont les vallées sont couvertes de marais salants. Le département du Morbihan fournit annuellement 95 millions de kilogrammes de sel; c'est le département où la production du sel est la plus abondante.

L'extraction du sel (muriate de soude) des eaux de la mer, ou le *salange*, se fait par l'évaporation des eaux de la mer, à la chaleur du soleil; elle s'exécute pendant l'été, dans des marais salants. Pour établir un marais salant, il faut qu'il puisse recevoir en tout temps l'eau de la mer et qu'il soit assis sur un fond de glaise compacte et très-pure. Les marais sont quelquefois éloignés de la mer, parce que là seulement se trouve le sol qui convient à leur établissement; on creuse alors des canaux pour amener l'eau et de nombreux embranchements pour la distribuer dans les marais. Chaque marais est divisé en plusieurs compartiments séparés par des cloisons en terre glaise. On fait passer l'eau successivement dans ces bassins jusqu'à ce qu'elle soit suffisamment échauffée et préparée à la cristallisation; alors on l'introduit dans l'*œillet* ou bassin évaporatoire, dans lequel la cristallisation s'accomplit dans l'eau. On recueille les cristaux de sel et on en forme des tas coniques, qu'on recouvre de paille ou de glaise. Pendant le temps qu'on le laisse en tas, les sels déliquescents à base terreuse, que le muriate de soude avait entraînés avec lui, se fondent; leur fusion purge en partie le sel des matières impures qu'il contenait d'abord (²).

A l'est de la presqu'île de Rhuys sont les ports de relâche appelés *le port Navalo* et *le port de Penerf*, sur la rade et à l'embouchure de la rivière de ce nom. On arrive ensuite à l'embouchure de la Vilaine, sur laquelle sont les deux ports de *la Roche-Bernard* et de *Redon*; le premier à 12, le second à 50 kilomètres de la mer. Redon a une importance commerciale considérable, à cause de sa situation à la jonction de plusieurs canaux et rivières.

Le rivage de la rade du Croisic est bordé de dunes, et de nombreux marais salants y sont établis; ce sont les plus importants du département de la Loire-Inférieure, qui fournit annuellement 52 millions et demi de kilogrammes de sel. Le port du *Croisic* est grand et très-bon. A 10 kilomètres de cette ville est l'écueil redouté appelé *le Four*; c'est un plateau rocheux de 4 kilomètres de longueur, sur lequel on a établi un phare.

Après avoir doublé la pointe du Croisic, haute et rocheuse, on entre en Loire, en passant devant la pointe de Chemoulin. Sur la rive droite du fleuve, nous trouverons d'abord le fort de *la Ville-Martin* et *Saint-Nazaire*, qui offre aujourd'hui un port de refuge et une relâche très-utiles dans des parages peu sûrs; son bassin à flot est accessible à des

(¹) 60 mètres.
(²) Petite mer.
(³) Les côtes de Bretagne présentent aussi des bancs d'huîtres à Concarneau et à Pénerf.

(¹) *De Bello gallico*, l. 3, c. 8.
(²) Les eaux des marais salants fournissent encore du sulfate de soude, du chlorure de magnésium, des sels de potasse, de l'iode et divers iodures.

frégates de premier rang; Saint-Nazaire possède aussi une bonne rade. Sur la rive gauche de la Loire est situé *le fort Mindin*, en face de Saint-Nazaire, et *Paimbeuf*. Le port de Paimbeuf, à vingt kilomètres de la mer, est très-commerçant et sert d'avant-port à Nantes. Paimbeuf et la *Basse-Indre* ne sont que des ports de relâche. Nantes, à 60 kilomètres de l'Océan, est un grand port de commerce et de grande pêche; c'est notre principal port d'expédition en Afrique et dans la mer des Indes. La Loire est encombrée de bancs de sable tout comme la mer qui est en avant de son embouchure. En sortant de la Loire, on double le Pointeau, qui est à 7 kilomètres de la pointe de Chemoulin et marque avec cette dernière pointe l'embouchure du fleuve; puis, après avoir doublé la pointe de Saint-Gildas, on entre dans *la baie de Bourgneuf*.

La presqu'île qui se termine par la pointe de Saint-Gildas est montueuse et bordée de bancs de roche; la côte reste élevée jusqu'à Pornic, mais depuis là jusqu'au goulet de Fromantine, la côte est basse, sablonneuse et couverte de marais salants. La baie de Bourgneuf est tout entière encombrée de bancs de sable, et les atterrissements en ont beaucoup diminué l'étendue. Sur toute la côte de la baie et du bas Poitou, les atterrissements ont causé de grands changements. Plusieurs ports ont été comblés; le port de Jard est envasé; Port-Bahaud est à 3 500 mètres de la mer. Le détroit qui séparait l'île Bouin du continent avait 4 kilomètres; elle n'en est plus séparée aujourd'hui que par un fossé de quelques mètres, appelé l'étier du Daim [1]; le détroit avait toute sa largeur en 1588; Henri IV ne put le traverser. L'île Bouin s'est considérablement agrandie. A Bourgneuf, les débris d'un vaisseau anglais de 64, échoué en 1752 sur un banc d'huîtres, sont aujourd'hui au milieu d'un champ cultivé, dont le niveau est de 5 mètres au-dessus de l'Océan. On est obligé souvent de reniveler les compartiments des marais salants. Le marais vendéen, de 30 000 hectares de superficie, est le résultat d'envasements. Le détroit qui sépare Noirmoutier s'envase de plus en plus; on le passe à gué à marée basse, depuis 1766; un jour Noirmoutier sera aussi réuni au continent, comme l'île Bouin l'est déjà. Les sédiments de la Loire, chassés par les courants, sont peut-être la cause des atterrissements qui s'opèrent sur les côtes du bas Poitou. De grands changements dans le niveau du sol sont aussi constatés sur les côtes de l'Aunis et de la Saintonge depuis deux siècles. On explique ces phénomènes, soit par un exhaussement du sol, soit par un abaissement du niveau de l'Océan.

« J'ai constaté, dit M. Babinet [2], que toute la côte de France qui borde l'Atlantique s'élève de siècle en siècle d'une quantité sensible. Les cales des vaisseaux établies à Rochefort, du temps de Louis XIV, sont aujourd'hui de plus d'un mètre au-dessus des cales modernes. Les marais salants du littoral de l'Aunis passent successivement à l'état de marais *gats*, c'est-à-dire abandonnés par la mer, non pas que celle-ci se retire, mais bien parce que le sol se soulève réellement... Il en est de même à Brouage, petite ville forte du temps de Richelieu, et d'où *la malaria* a chassé tous les habitants. Les murs de la ville portent encore les anneaux où s'amarraient les vaisseaux de Louis XIII, mais les fossés ne pourraient admettre aujourd'hui que de faibles barques, et encore au moment de la haute mer..... Le passage du continent dans l'île de Noirmoutier, passage facile aujourd'hui, même avec un cheval ou un âne..... du temps de Henri IV était parfois fort dangereux. »

Pornic, auquel nous revenons, a un port peu important, mais une bonne rade, qui offre une relâche très-utile en temps de guerre. Le port de *Bourgneuf*, quoique petit, est très-fréquenté et fait beaucoup de commerce; on y exécute divers travaux pour arrêter l'invasion des sables qui menaçaient de le détruire promptement. L'île de *Noirmoutier* est à l'ouest de la baie de Bourgneuf. Ses côtes sont escarpées et rocheuses au nord et au nord-ouest; partout ailleurs elles sont basses, bordées de sables mouvants et de dunes, et la longue presqu'île, basse et sablonneuse, qui forme le sud de l'île, est protégée par des digues en pierre. Cette presqu'île, couverte de pâturages, est appelée *le Barbastre*. Les digues de Noirmoutier ont 18 kilomètres de développement; elles protégent des terres, conquises sur la mer, dont le niveau est de $1^m,60$ au-dessous de la haute mer; sans cesse renversées par l'Océan et rétablies avec opiniâtreté, ces digues rappellent celles de la Hollande. Au centre de l'île sont 200 hectares de marais salants. Le petit port de *Noirmoutier*, tout ensablé, est précédé de la *rade de la Chaise*, qui est très-bonne et reçoit de grands navires. Noirmoutier est séparé du continent, au sud, par le *goulet de Fromantine*, où est établi un bac pour passer le détroit. On se rend aussi dans l'île, à marée basse, par le *passage du Goua* ou du gué [1], qui s'étend à l'est de Beauvoir. Le Goua est balisé et très-fréquenté, même par les voitures. On a commencé à le traverser en 1766. La ville de Beauvoir se trouvait autrefois sur le bord de la mer, dont elle est séparée aujourd'hui par des plages que les eaux ont abandonnées et sur lesquelles on a établi des marais salants. C'est de Beauvoir que l'on part pour aller dans l'île; on traverse une grève sablonneuse de 5 kilomètres d'étendue, qui est sillonnée de *filées*, espèces de canaux creusés par les courants [2]. Noirmoutier fut, au neuvième siècle, une des principales stations des Northmans; de là ils allaient piller les villes de la Loire, de la Charente et de la Gironde.

Depuis le goulet de Fromantine jusqu'à la pointe de l'Aiguillon, c'est-à-dire sur tout le littoral du marais vendéen, pays bas et plat, la côte, à l'exception de quelques pointes rocheuses, continue à être basse, sablonneuse et bordée de dunes. La mer découvre le plus souvent des plages de sable ou de vase, et quelquefois, aux environs des Sables d'Olonne, par exemple, des bancs de roche calcaire.

Les dunes du bas Poitou n'ont guère plus de 15 à 20 mètres de hauteur et un kilomètre de largeur; elles n'occupent dans le département de la Vendée que 9 857 hectares, et cependant les progrès qu'elles font depuis trente ans inspirent de justes alarmes. Un écrivain du dix-septième siècle explique ainsi qu'il suit la formation des dunes et les causes de leur marche, qui n'est pas moindre de 20 mètres par an : « La violence des vagues jette le sablon à la côte de la mer, sur laquelle étant promptement séché durant le reflux, il est poussé par le vent au plus haut du rivage; en sorte que peu à peu il s'en élève de grandes montagnes. » Il paraît constant, en effet, que ce sont les lames de fond, pendant les grandes marées, qui soulèvent et entraînent ces masses de sable sur le rivage; mais c'est le vent d'ouest qui met le sable en mouvement, le rejette dans l'intérieur des terres, forme et modifie sans cesse ces monticules mouvants. L'*Arundo arenaria*, appelé dans le pays *duranme* ou *duream*, croît spontanément dans les dunes de la Vendée; mais les paysans, au lieu de multiplier cette précieuse plante, qui, abandonnée à elle-même, fixerait les dunes, coupent ce roseau des sables pour en faire de l'engrais ou des balais, ou pour chauffer les fours, et envoient pâturer dans les dunes leurs bœufs et leurs ânes. Les

[1] Etier, estier ou ester *(æstuarium)*, bras de mer étroit où remonte la marée.

[2] *De la Constitution du globe*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1855, t. XI, p. 1319.

[1] *Goa*, *gouas*, *goua* ou *geis*, gué, de *goiser*, passer à gué; mots du patois vendéen.

[2] Voy. *Annuaire statistique et historique du département de la Vendée pour 1840*; 1 vol. in-12, Luçon.

ravages occasionnés par les dunes étaient tellement graves qu'on s'occupa sérieusement, en 1836, de les fixer. En 1840, 1 162 hectares étaient *herbés*, c'est-à-dire plantés d'*oga* et de duranme; on avait fait aussi quelques semis de pins maritimes, et l'on avait créé des garde-dunes pour conserver les plantations et empêcher le pâturage (1).

De nombreux marais salants sont établis sur plusieurs points du rivage du département de la Vendée; ils produisent 50 millions de kilogrammes de sel. On rencontre, sur les côtes de ce département, les deux ports de Saint-Gilles et des Sables d'Olonne, le mouillage de l'Aiguillon, et le port de Marans, sur la Sèvre. *Saint-Gilles*, à l'embouchure de la Vie, est un port de pêche; il offre une relâche importante dans les mauvais temps et pendant la guerre. Le port des *Sables d'Olonne* est petit, mais très-sûr; le sable l'avait presque obstrué; de grands travaux ont été entrepris pour le recreuser et pour approfondir le chenal; on y établit un bassin à flot et des écluses de chasse pour le nettoiement du chenal. Ce port méritait tous ces soins; sa position en fait un abri précieux, dans ces redoutables parages, pour les caboteurs de Bordeaux et de Nantes, et, en temps de guerre, c'est une relâche des plus nécessaires. La rade des Sables d'Olonne est foraine, petite et cernée par des fonds de roche dangereux. Toute la côte du quartier des Sables d'Olonne, encombrée de bancs de sable, est aussi périlleuse; de tout le littoral français, c'est la partie où l'on compte annuellement le plus grand nombre de naufrages. Sur 1 058 naufrages constatés en douze ans (1) le long des rivages de France, cette côte en compte 106, c'est-à-dire le dixième, à elle seule; les courants dangereux et les écueils de la rade des Sables sont les deux causes de ces nombreux sinistres. Les autres points dangereux du littoral de la France sont les quartiers des parties saillantes : Calais, qui comptait 92 naufrages sur le total de 1 058 déjà indiqué; Cherbourg, 46; Morlaix, Brest et Quimper, 199. Les rivages sablonneux sont également redoutables; le quartier de Saint-Valery comptait 63 naufrages (2).

A l'ouest du port de Saint-Gilles est l'*île d'Yeu;* son rivage, du côté de la haute mer, est escarpé et formé par des falaises de granit de 25 mètres, s'enfonçant à pic dans une mer sans rivage; la côte orientale, au contraire, est basse, sablonneuse et bordée de bancs de roche qui découvrent à basse mer. Presque entièrement couverte de bruyères, l'île d'Yeu n'est habitée que par des pêcheurs. C'est à l'île d'Yeu que commence la pêche du thon ou germon, dont la région s'étend jusqu'à Saint-Jean-de-Luz. Le *port Breton*, dans l'île d'Yeu, reçoit des bâtiments de 200 tonneaux; il est bon et très-utile comme relâche par les gros temps et comme refuge en temps de guerre. L'île d'Yeu est très-fortifiée; il était important, en effet, de ne pas laisser tomber une telle position dominante entre les mains d'une puissance étrangère.

La suite à une autre livraison



Les côtes du golfe de Gascogne. — Carte de Dussieux.

LE GRAND COQ DE BRUYÈRE.

Dans un article remarquable sur la domestication (3), « cette gigantesque expérience assidûment continuée pendant une longue suite de siècles et par toute la terre, » M. I. Geoffroy Saint-Hilaire indique, entre autres conditions qui prédisposent une espèce sauvage à être complétement conquise, et en quelque sorte asservie à l'usage de l'homme, la sociabilité de la race que l'on veut assujettir, sa facilité à se multiplier, enfin, et avant tout, son utilité. Sous ce triple point de vue, le bel oiseau que représente notre gravure devrait, ce nous semble, appeler l'attention des savants qui s'efforcent de populariser l'histoire naturelle par ses bienfaits.

Le tétras, ou grand coq de bruyère, rappelle tellement par sa forme, ses mœurs, ses habitudes, notre coq gaulois,

(1) *Statistique du département de la Vendée*, par Cavoleau et de la Fonteneile de Vaudoré; 1 vol. in-8, 1844.

(1) De 1817 à 1828.

(2) Audouin et Milne Edwards, ouvrage cité.

(3) *Encyclopédie nouvelle*, t. IV, p. 376.

que chez les anciens il en portait le nom, et le porte encore, de nos jours, dans beaucoup de localités. *Urogallus* des Romains, *Gallo selvatico* ou *alpestro* des Italiens, *Mountain Cok* des Anglais, *Auer-Hahn* des Allemands, partout, dans les froides régions qu'il habite, c'est toujours le coq sauvage des bois et des montagnes. Pourtant privé de membranes pendantes au-dessous du bec, ayant deux ou quatre plumes de plus à sa queue, il forme une espèce distincte.



Le grand Coq de bruyère *(Tetrao Urogallus)*. — Dessin de Weir.

Trois et quatre fois plus grand, plus pesant, plus beau dans sa parure noire, que notre coq diapré de nuances variées, le tétras a, de même que lui, le bec fort et crochu du bout; une peau rouge surmonte ses yeux; ses plumes, comme celles de nos poules, sortent deux par deux du tuyau qui les recèle; et les mâles de cette race sauvage, beaucoup moins nombreux que leurs femelles, se les disputent aussi avec acharnement. Quoique nul éperon n'arme leurs pieds, qu'aucune crête sanglante ne se dresse sur leur tête, les coqs de bruyère se battent avec autant de

fureur que nos coqs domestiques. La femelle pond de neuf à quinze œufs blanchâtres marquetés de jaune, qu'elle dépose, comme nos poules, sans faire de nid, dans la mousse ou la bruyère; elle les couve vingt-huit jours, à ce que l'on croit, avec la plus tendre assiduité; puis, avec la même sollicitude que nos couveuses, elle conduit ses petits qui, à peine éclos, courent de tous côtés, portant encore attachés à leur duvet humide les restes de la coquille qu'ils viennent de briser.

Le chant du tétras diffère de celui de nos coqs, et « c'est probablement, dit Buffon, à cause de ce cri singulier qui est très-fort et que le tétras fait entendre de loin, qu'on lui a donné le nom de *faisan bruyant*. Ce cri commence par une epèce d'explosion, suivie d'une voix aigre et perçante, semblable au bruit d'une faux qu'on aiguise; cette voix cesse et recommence alternativement; et après avoir continué à plusieurs reprises pendant une heure environ, elle finit par une explosion semblable à la première. »

Notre coq, originaire de l'Asie à ce que l'on présume, se plaît dans les climats tempérés; le tétras habite les grands bois, les hautes bruyères, les montagnes, les pays froids. Noir, avec un sourcil de flamme, c'est lorsqu'il se pavane devant sa femelle qu'il fait entendre son cri d'appel. Il redresse alors en éventail, comme le dindon, sa queue de seize à dix-huit plumes : étourdi du bruit qu'il fait lui-même, livré à une sorte de vertige, d'extase, il devient sourd, aveugle; et lui, d'ordinaire si défiant, si sauvage, il se laisse approcher, ne sait plus prendre sa volée, et devient la proie du chasseur ou de l'oiseau rapace qui le guettent.

La chair de cet oiseau est des plus saines et des plus délicates. Il pèse de quinze à seize livres; mais l'espèce, en dépit du nombre des femelles et de leur fécondité, tend à disparaître. Rien ne la protége; le bruit que font les mâles lorsqu'ils se réunissent pour se combattre, leur cri d'appel aux femelles, avertissent leurs ennemis, et livrent à l'oiseau de proie et au fusil des chasseurs ce riche et savoureux gibier. Ne semble-t-il pas qu'il serait facile de domestiquer une race qui a tant de rapports avec celles que nos basses-cours renferment? Nul oiseau n'est plus facile à nourrir que le tétras : il vit des bourgeons du saule, du peuplier, du bouleau, du coudrier et autres amentacées; des sommités des pins, genévriers, sapins, myrtilles; des feuilles et des fleurs de quelques légumineuses et chicoracées. Il préfère généralement les feuilles aux graines, et n'attaque pas le froment. Jeune, il détruit les nids de fourmis, et gratte la terre comme les bécasses et comme nos poules, ce qui prouverait qu'il se nourrit aussi d'insectes. Pourquoi donc ne pas s'emparer, pour la multiplier et la domestiquer, d'une race sociale, sobre, féconde, dont la chair est si exquise que les oiseaux rapaces, à ce que l'on assure, lui donnent la chasse de préférence? Nos poules couveraient les œufs blanchâtres tachés de jaune des tétras, comme elles couvent ceux des canards et de toutes sortes d'oiseaux; et si l'instinct puissant de ces anciens habitants des bois et des bruyères les portait à retourner à la vie sauvage, ne serait-ce pas encore un bien que de repeupler de gibier nos campagnes, qui s'appauvrissent malgré les lois sur la chasse?

UN SONGE DE SCALIGER.

Jules Scaliger ayant célébré en vers les hommes illustres de Vérone, un certain soi-disant Brugnolus, Bavarois d'origine, mais depuis établi à Vérone, lui apparut en songe, et se plaignit d'avoir été oublié. Jules Scaliger, ne se souvenant pas d'en avoir entendu parler auparavant, ne laissa point de faire des vers élégiaques à son honneur, sur la foi de ce songe. Plus tard le fils, Joseph Scaliger, passant en Italie, apprit plus particulièrement qu'il y avait eu autrefois à Vérone un célèbre grammairien ou critique savant de ce nom, qui avait contribué au rétablissement des belles-lettres en Italie. Cette histoire se trouve dans les poésies de Scaliger le père avec l'élégie, et dans les lettres du fils.

Leibniz, qui la rapporte dans ses *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, fait à ce sujet les réflexions suivantes :

« Il y a bien de l'apparence que Jules Scaliger avait su quelque chose de Brugnol dont il ne se souvenait plus, et que le songe fut en partie le renouvellement d'une ancienne idée, quoiqu'il n'y ait pas eu cette réminiscence proprement dite qui nous fait connaître que nous avons déjà eu cette même idée. Il arrive ainsi qu'un homme a cru faire un vers nouveau, qu'il s'est trouvé avoir lu mot pour mot longtemps auparavant dans quelque ancien poëte. Et souvent nous avons une facilité non commune de concevoir certaines choses, parce que nous les avons conçues autrefois, sans que nous nous en souvenions. Je ne vois aucune nécessité qui nous oblige d'assurer qu'il ne nous reste aucune trace d'une perception, quand il n'y en a pas assez pour se souvenir qu'on l'a eue. »

— Alléguer les mauvaises actions d'autrui pour justifier la sienne, c'est croire se laver avec de la boue.

— Le génie méconnu ressemble au ver luisant; il faut, pour qu'ils brillent tous deux, au premier l'ombre du passé, au second celle du soir.

A. PETIT-SENN.

LA TOUR DE BABEL DES NÈGRES.

LÉGENDE AFRICAINE [1].

Au commencement, le ciel [2] était tout près du sol; quand on voulait du poisson, on le frappait avec un bâton, et il en tombait sur la terre des poissons nombreux comme des gouttes de pluie, seulement plus gros. On n'avait qu'à ramasser. Mais qu'arriva-t-il? Une femme pilait du foufou [3] dans un mortier, et l'espace lui manquait pour lever assez haut son pilon. Elle dit au ciel : Soulève-toi un peu, je n'ai pas de place pour mon pilon. — Le ciel obéit en disant : Est-ce assez? — Non, dit-elle, encore plus haut! — Et trois fois ainsi. Enfin elle lui commanda de s'arrêter. C'est ainsi que le ciel s'est tellement éloigné du sol que, lorsqu'on l'appelle, il entend à peine. Quant aux poissons, ils sont bien rares aujourd'hui. Sans cette femme, il en tomberait encore comme par le passé.

Un jour, depuis l'éloignement du ciel, les hommes entreprirent d'atteindre jusque-là. Pour y parvenir ils entassèrent l'un sur l'autre tous leurs mortiers à foufou. Il n'en manquait plus qu'un pour toucher au ciel, mais ils n'en possédaient pas davantage. Ils imaginèrent de prendre celui de dessous, sur lequel tous les autres étaient posés,

[1] Cette légende, qui est comme un écho affaibli de la croyance au péché originel et à la tour de Babel, a été recueillie par un missionnaire anglais chez les nègres Akouapim, qui font partie de la nation des Achantis, à la côte d'Or, en Guinée.

[2] *Nyan koupon*, mot à mot, le haut village des cieux.

[3] Le *foufou* est le mets de prédilection des nègres. On le prépare avec les graines du pisang qu'on fait bouillir et qu'on écrase ensuite dans un mortier de bois, jusqu'à ce qu'elles soient réduites à l'état de pâte gluante. On en fait des boulettes qu'on mange avec la soupe au poisson.

pour le porter au sommet. Mais quand ils l'eurent pris, toute la colonne s'écroula, et les aurait tués jusqu'au dernier dans sa chute, s'ils ne s'étaient enfuis promptement. Dans leur terreur subite, ils se mirent à parler des langues nouvelles. C'est pourquoi il existe tant de langages sous le soleil; auparavant il n'y en avait qu'un pour le monde entier.

UN MANTEAU DE 30 000 FRANCS.

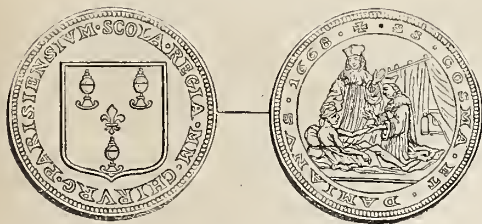
Si les Indiens du Brésil sont, de nos jours, de merveilleux artistes dès qu'il s'agit d'orner certains tissus de plumes brillantes, les habitants des Sandwich, les Kanaks, ne leur cèdent ni en habileté ni en luxe sur ce point. Les beautés d'*Honoloulou*, la ville capitale de cet archipel, font leur parure principale de couronnes en plumes, et celles de l'*ivi*, qui ont la teinte jaune de l'or, sont les plus recherchées. L'ivi disparaît malheureusement de l'archipel, et il y a telle guirlande, tressée avec les plumes de cet oiseau, qu'on ne vend pas moins de cinq ou six mille francs. Lorsque Rio-Rio, le roi voyageur des Sandwich, vint relâcher au Brésil, pour accomplir ce célèbre voyage en Angleterre qu'il entreprit dans le but d'étudier les merveilles de notre civilisation, il offrit à l'empereur dom Pedro 1er un manteau en plumes d'ivi, et ce vêtement vraiment digne d'un roi fut évalué à la somme peut-être un peu arbitraire de trente mille francs.

(Voyez du Petit-Thouars, *Voyage autour du monde sur la frégate* la Vénus.)

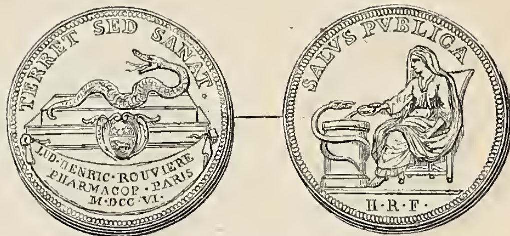
HISTOIRE
DE L'ANCIENNE FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

I. — JETONS DE MAITRES CHIRURGIENS ET APOTHICAIRES.

La Bibliothèque impériale possède une fort belle collection des jetons des doyens de la Faculté de médecine de Paris. Ces pièces, la plupart dans un état excellent de conservation, offrent un double intérêt au point de vue de l'art et au point de vue historique. Elles sont comme les annales métalliques de la Faculté, et permettent de relever les erreurs chronologiques et les omissions que l'on rencontre assez généralement dans les listes des doyens qui ont été publiées. Leur exécution, généralement remarquable, est due, pour un grand nombre, au célèbre graveur Duvivier, et les portraits qu'elles nous transmettent sont les seuls que nous possédions de quelques doyens et médecins célèbres.



Jeton de la confrérie des chirurgiens de Paris, placée sous l'invocation de saint Côme et saint Damien.



Jeton de la confrérie des apothicaires.

Ces considérations nous ont déterminé à faire connaître cette belle suite, qui embrasse plus d'un siècle, de 1636 à 1792. Il existe de tous ces jetons des exemplaires en argent et en cuivre.

Avant de donner la liste des doyens, présentons un historique rapide de la Faculté antérieurement à la révolution, qui, en 1794, l'a reconstituée ainsi que tant d'autres institutions entraînées dans la chute de l'ancien régime.

Ce fut vers la fin du treizième siècle que les diverses facultés ou sections enseignantes se séparèrent de l'Université. La Faculté de médecine prit un sceau particulier (une verge surmontée d'une masse d'argent), eut des statuts, commença à tenir des registres dont les plus anciens que nous possédons, sous le nom de Commentaires *(Commentarii),* datent de 1395. Ils furent acquis sous le décanat de Gui Patin. En 1695, le nombre des médecins à Paris était de 31, sans compter toutefois les licenciés et les chirurgiens. Nous le voyons monter, en 1500, à 72; en 1566, à 81 ; en 1634, à 101 ; en 1675, à 105; en 1768, à 148. Jamais, d'après M. Sabatier [1], le nombre des docteurs régents ne s'était élevé, à Paris, à plus de 200 sous le régime de l'ancienne Faculté.

Jusqu'en 1505, la Faculté de médecine n'eut pas d'école particulière. Les leçons journalières se donnaient dans des salles basses de la rue du Fouarre, où les écoliers étaient assis sur de la paille en été et du foin en hiver; une botte de plus marquait la chaire du professeur. Ce local était partagé avec la Faculté des arts. Un chanoine de Paris, Jacques Desparts, premier médecin de Charles VII, fit don à la Faculté de meubles et de manuscrits, et d'une somme de 300 écus d'or, afin qu'elle pût se construire des écoles convenables. Les bâtiments, commencés en 1472, furent achevés vers 1495. Desparts contribua également aux progrès de la médecine : il commenta et interpréta Avicenne. En ce temps, la bibliothèque de la Faculté n'était pas nombreuse; elle ne possédait environ qu'une douzaine d'ouvrages, parmi lesquels deux petits volumes *totum continens Rhasès*, le *plus beau joyau et le plus singulier,* comme la Faculté l'écrivait à Louis XI pour se défendre de lui prêter cet ouvrage. Il fallut que le roi fournît bonne caution : douze marcs de vaisselle d'argent, un billet de 100 écus d'or, sans quoi la Faculté ne se fût jamais dessaisie de son Rhasès [2].

Dès l'époque la plus reculée, la Faculté de médecine de Paris eut à sa tête des doyens. Ce titre, donné d'abord au maître le plus ancien, fut conféré, à partir de 1280, par l'élection et au scrutin. Le mode d'élection adopté en 1566 se maintint jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. Les fonctions du doyen duraient deux années ainsi que celles des professeurs de la Faculté. Au bout de ce temps, on procédait à de nouvelles élections. Les noms des docteurs présents, divisés

[1] Voy. les *Recherches historiques sur la Faculté de médecine de Paris*, par Sabatier; Paris, 1835, in-8.

[2] Rhasès est le plus célèbre des médecins arabes. Il naquit en Perse, étudia la médecine, puis passa au Caire et du Caire à Cordoue, où il exerça longtemps cet art. Il a écrit le premier sur la petite vérole, maladie qui parut en Égypte du temps d'Omar, dans le septième siècle de notre ère.

en deux catégories, les *anciens* et les *jeunes*, c'est-à-dire ceux qui avaient plus et ceux qui avaient moins de dix années d'exercice de la médecine, étaient jetés dans deux urnes. Le doyen sorti de charge tirait trois noms de l'urne des anciens et deux noms de l'urne des jeunes : les cinq noms ainsi désignés étaient les noms des électeurs. Ceux-ci se rendaient à la chapelle, invoquaient les lumières de l'assistance divine, et nommaient à la majorité des suffrages trois hommes comme candidats au décanat. On jetait ces noms dans une urne : le plus âgé des électeurs tirait au sort celui du nouveau doyen qui était proclamé. Le même mode d'élection s'observait pour chacun des professeurs [1].

Le doyen élu prêtait serment devant l'assemblée, s'engageant à sévir sans distinction contre tous ceux qui pratiquaient illicitement la médecine, et à rendre exactement ses comptes dans la quinzaine qui précéderait l'expiration de sa charge. — A partir de 1674, il fut établi que le doyen ou les professeurs pourraient être rééligibles lorsque l'ordre entier des docteurs y consentirait.

Les professeurs, en entrant en fonctions, juraient « de faire leurs leçons en robe longue à grandes manches, ayant le bonnet carré sur la tête, le rabat au cou et la chausse d'écarlate à l'épaule. »

Aujourd'hui, le doyen ne peut être choisi que parmi les professeurs : c'était le contraire autrefois.



Jeton de chirurgien. — Au droit, une main au milieu de laquelle est un œil : *La main d'un chirurgien habile est comme douée de la vue.* — Au ℞, un squelette : *La chirurgie est le plus utile présent du ciel.*

L'enseignement était public. Le professeur de médecine se faisait assister d'un chirurgien barbier qui devait se borner à la démonstration des parties dont le professeur avait fait la description. Lorsqu'on créa, en 1634, à côté des chaires de médecine et de pharmacie qui existaient déjà, une chaire de botanique et une chaire de chirurgie, on avisa à ce que le professeur de chirurgie n'empiétât pas sur les attributions du professeur de médecine, en limitant son enseignement aux opérations et en définissant l'anatomie, « Un exercice manuel propre à faire connaître le corps humain. » Pendant toute son existence, la préoccu-



Autre jeton de maître chirurgien. — Au droit, les armes de la Faculté de chirurgie. — Au ℞, démonstration sur le cadavre.

pation constante de l'ancienne Faculté fut d'assurer la prééminence de la médecine sur la chirurgie, et de tracer entre les deux parties de la science une ligne de démarcation profonde.

Jusqu'en 1744, l'enseignement eut lieu dans un amphithéâtre ouvert à tous les vents. Ce fut sous le décanat de Guillaume de l'Épine qu'on en construisit un autre en pierre de taille, avec des fenêtres vitrées. Les leçons étaient faites en latin : on permit cependant aux professeurs de chirurgie de s'énoncer en français.

Les chirurgiens s'engageaient solennellement [1] : 1° à obéir à la Faculté ; 2° à ne point donner un médicament sans l'avis d'un médecin ; 3° à laisser deux fois l'an visiter leurs officines par le doyen et quatre maîtres ou régents de la Faculté.



Jeton d'apothicaire-droguiste. — Au droit, le laboratoire d'un apothicaire. — Au ℞, un vieillard tenant des herbes d'une main et deux serpents de l'autre.

Les apothicaires, de leur côté, faisaient serment : — de vivre et mourir dans la foi chrétienne ; — d'honorer, respecter et rendre service aux docteurs médecins et pharmaciens ; — de ne médire d'aucun des anciens docteurs et maîtres ; — de rapporter tout ce qui serait possible pour la gloire, l'ornement et la majesté de la médecine, etc.

Dans l'origine, la Faculté ne fut presque exclusivement composée que d'ecclésiastiques. Mais une bulle d'Honorius III, au quatorzième siècle, défendit aux prêtres l'exercice de la médecine ; enfin le légat du saint-siége, en 1452, déclara absurde et impie l'obligation du célibat que l'on imposait aux maîtres régents. La chirurgie fut abandonnée aux laïques, et on s'efforça de maintenir son infériorité par



Jeton des barbiers-chirurgiens. — Au droit, un bras qu'une main saigne : *De peur que la partie saine ne soit atteinte.* — Au ℞, une petite flamme au-dessus de l'eau : *Elle est étouffée à sa naissance.*

rapport à la médecine en en concentrant l'exercice parmi les gens illettrés. Les chirurgiens se divisèrent en deux corps : les *lettrés* ou de *robe longue*, qui possédaient une instruction assez étendue, et les *barbiers*. Ce fut à ceux-ci que l'on permit de faire des cours en français. Ils eurent toujours, en raison même de leur ignorance, les préférences et les faveurs de la Faculté.

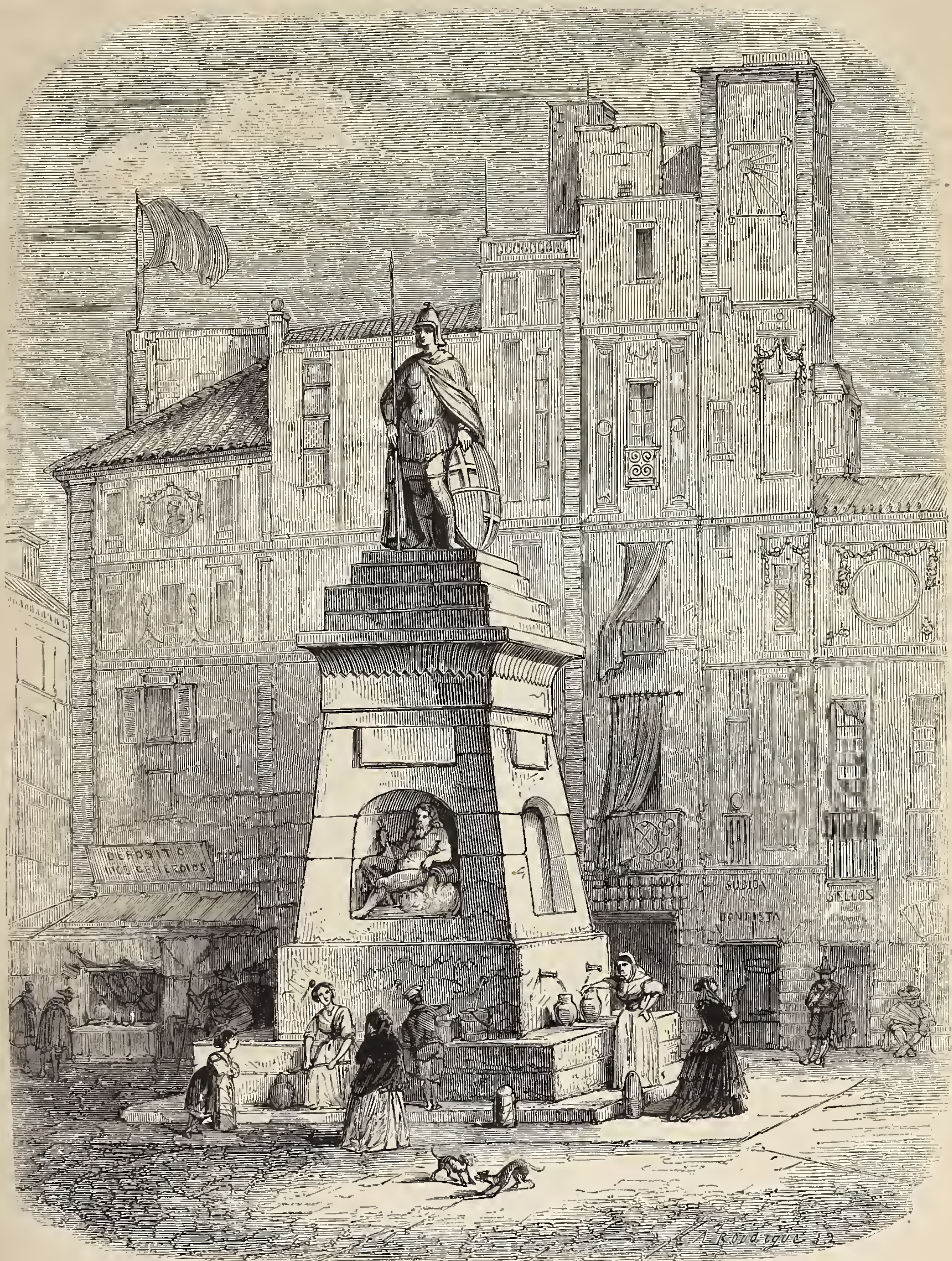
La suite à une autre livraison.

[1] Sabatier, *Recherches historiques*, p. 17. — Jean Riolan, *Curieuses recherches sur les Écoles de Paris et de Montpellier* ; 1651.

[1] En 1507, les chirurgiens sont cités devant la Faculté, sur ce qu'ils ordonnaient des « clystères, apozèmes et médecines ». Ils comparurent le 1er juin, écoutèrent humblement les remontrances qui leur furent faites, et jurèrent sur les saint Évangiles de ne plus retomber en pareille faute. (Malgaigne, Introduction aux *Œuvres d'Ambroise Paré*, t. I, p. clij.)

BARCELONE EN 1808.

SOUVENIRS D'UN OFFICIER.



La Fontaine du Vieil-Homme *(Fuente del Viejo)*, sur la Rambla, à Barcelone. — Dessin de Rouargue.

I.

L'armée française avait franchi la frontière d'Espagne le 10 mars 1808. Aussitôt la division du général Duhesme, dont mon régiment faisait partie, reçut l'ordre d'aller occuper Barcelone amicalement, « sauf, disaient les instructions, à en enfoncer les portes si elles ne s'ouvraient pas de bonne grâce ». Mais, loin d'opposer à notre entrée la moindre résistance, les autorités civiles et militaires, pour se conformer aux prescriptions de la cour, nous accueillirent avec une politesse trop démonstrative peut-être pour n'être pas un peu affectée. La bourgeoisie, espérant voir en nous les réformateurs des abus dont elle souffrait, nous témoigna une curiosité bienveillante. Quant au peuple, plus ignorant des projets de la France, ou plus clairvoyant peut-être, grâce à sa vieille haine de voisinage, il garda sur notre passage une attitude plus défiante que sympathique.

Une heure après notre arrivée, quand, après avoir veillé aux besoins des hommes qui se trouvaient sous mes ordres, il me fut permis de songer à moi-même, je jetai les yeux

sur le billet de logement que l'adjudant m'avait remis, avec une attention toute particulière. Le nom et l'adresse m'étant également inconnus, je m'adressai à un laquais en livrée, dont l'insistance à ne pas me perdre de vue depuis que nous étions arrêtés sous les arbres de la *Rambla,* m'avait plus d'une fois fait sourire. Comme s'il avait prévu et attendu ma demande, il s'empara sans rien dire de mon portemanteau, et se mit immédiatement en marche, en me faisant signe de le suivre. Une rue longue, mais mal pavée et étroite, que je sus plus tard s'appeler rue de la *Bocaria,* nous conduisit à une petite place irrégulière, où mon guide frappa à une maison de grande, sinon de belle apparence. Après inspection faite de nos personnes à travers un guichet assez romanesque, la lourde porte s'ouvrit, et un domestique, en costume exactement pareil à celui de l'homme qui m'avait amené, m'introduisit dans un salon, m'offrit un fauteuil, et disparut sans avoir prononcé une parole.

Malgré le désir que j'éprouvais de me trouver en possession d'une chambre, de changer de vêtements et de réparer un peu les forces dépensées dans une longue journée de marche, comme je ne pouvais m'emparer moi-même de cette chambre, il me fallut bien attendre que l'on vînt me l'offrir, et je me mis à examiner la pièce où je me trouvais et dont l'ameublement avait une teinte de couleur locale assez curieuse. Un tapis ou *estera,* en sparte, car on était encore en hiver (en été, il est de jonc ou de feuilles de palmier), couvrait tout le plancher. Les murs nus et blancs, et ornés seulement çà et là de tableaux de sainteté d'une assez bonne facture, étaient revêtus, depuis le sol jusqu'à une hauteur de quatre pieds environ, de panneaux de bois peints. Entre les tableaux, des plaques à bras de cuivre doré, couvertes d'une glace et appliquées au mur, supportaient des bougies; un lustre de verre blanc, imitant le cristal, pendait au milieu du plafond, et de petits miroirs garnissaient les intervalles des fenêtres, assez mal jointes. Si l'on ajoute, rangés autour de la salle, des chaises et des canapés en noyer, à dos découpé, et recouverts de damas jaune, on avouera que tout cela ne ressemblait pas mal à une salle de café.

Quoique les ameublements français eussent déjà pénétré à cette époque dans les grandes villes d'Espagne, celui-ci n'en représentait pas moins un grand luxe, mais un luxe tout national. Me figurant les habitants d'après la demeure, je m'attendais à voir apparaître quelque vieil hidalgo très-sombre ou quelque duègne non moins mystérieuse, lorsque la porte s'ouvrit et livra passage à deux personnes dont le costume, l'âge et même le langage auraient singulièrement mis en déroute mes suppositions, si le temps m'était resté de songer à celles que je venais de faire.

En effet, une exclamation de joie autant que de surprise m'échappa, en reconnaissant, dans le jeune homme qui s'avançait vers moi avec un sourire, un officier espagnol à qui le hasard m'avait fait rendre un service assez important dans la dernière campagne de Prusse.

— Quel heureux hasard! m'écriai-je en serrant la main qu'il me tendait, me fait retrouver chez don Najaro, mon hôte plus ou moins forcé, mon ami Esteban y Vargas, à qui j'avais oublié de demander son adresse en Espagne, lorsque je fis sa connaissance sur le champ de bataille d'Iéna?...

— Et que vous lui sauvâtes la vie en le débarrassant d'un soldat prussien qui lui donnait une rude besogne, répondit-il; mais le hasard n'a rien à faire dans notre rencontre, attendu que vous êtes ici sur la demande très-expresse de don Esteban Najaro y Vargas lui-même, qui, en apprenant l'arrivée de votre régiment à Barcelone, n'a voulu laisser à personne le plaisir de vous offrir une hospitalité dont le principal mérite sera d'être au moins très-volontaire. Mais, mon cher Reuilly, ajouta don Esteban en se retournant vers la jeune fille qui était entrée avec lui, ne remerciez que cette petite personne, doña Fernanda, ma sœur, de cette idée dont elle a eu la priorité, et dans l'exécution de laquelle elle a voulu mettre la dose de mystère romanesque dont ne saurait se passer son imagination de quatorze ans.

J'adressai quelques paroles de politesse à la jeune fille. Elle semblait entièrement absorbée dans un seul sentiment : son affection exclusive et enthousiaste pour le frère qui était alors toute sa famille. Elle portait le costume français, ainsi que don Esteban, et parlait, comme lui, notre langue avec une pureté remarquable.

— Ne vous y fiez pas, me répondit mon hôte, à qui je faisais remarquer que je pouvais presque me croire encore dans ma patrie; ni ma sœur ni moi nous n'aimons les Français, et il n'a pas fallu moins que vos titres particuliers à notre reconnaissance pour vaincre nos anciens préjugés de race et de famille à l'égard de vos compatriotes. Nous portons aujourd'hui, Fernanda et moi, votre costume pour vous faire honneur; mais jusqu'à ce que nous sachions bien exactement ce que vous apportez à notre pays, nous n'en resterons pas moins vis-à-vis de vous dans les termes d'une amitié toute privée et personnelle. C'est là même ce qui m'a empêché d'aller en personne à votre rencontre... Mais nous causerons de tout cela plus tard. L'important, en ce moment, c'est de vous débarrasser de votre attirail de voyage. Je vais vous indiquer votre chambre, et puisque vous avez dîné en route, nous nous retrouverons ici à l'heure du *refresco.*

II.

A huit heures du soir, nous étions, en effet, réunis, doña Fernanda, Esteban et moi, autour d'un *brasero* d'argent rempli d'une poussière de charbon appelée *taregada,* qui, souvent remuée, répandait une vapeur qu'une longue habitude peut seule rendre supportable.

On servit le refresco, sorte de collation composée d'eau glacée, de limonade, de biscuits et de confitures, et invariablement terminée par une tasse de chocolat. Quand les domestiques se furent retirés, Esteban me dit, en allumant à la bougie placée près de lui la cigarette qu'il roulait depuis quelque temps entre ses doigts :

— Enfin, mon cher Reuilly, pouvez-vous me dire ce que vos compatriotes et votre empereur viennent faire chez nous?

— Sur mon honneur, je n'en sais rien, mon cher Esteban, et je crois que mes chefs n'en savent pas davantage, répondis-je, en acceptant une autre cigarette que doña Fernanda venait de m'offrir.

— Je ne saurais accepter sans défiance, poursuivit Esteban, une intervention qui, sans tenir compte du climat, des mœurs, de la langue, des traditions ou même des préjugés, prétend parquer sous les mêmes entraves les peuples les plus différents et les plus antipathiques. L'Espagne, prise dans ses éléments jeunes et vivaces, désire autant que tout autre pays les réformes que le temps a rendues nécessaires; mais ces réformes, elle veut les accomplir elle-même et les approprier à ses besoins réels, et on ne réussira jamais à les lui imposer au nom d'un pouvoir étranger.

— Pourtant, objectai-je, notre drapeau a reçu depuis la frontière jusqu'ici un accueil qui ne m'a en rien semblé hostile.

— Oui, grâce à l'ignorance où l'on est de vos projets, que l'imagination générale fait nécessairement concorder avec ses propres désirs. Mais Dieu veuille que vous n'ayez pas à faire l'épreuve de ce que peut, chez un peuple endormi plutôt que mort, le sentiment de la nationalité et

de l'indépendance. Il me serait cruel d'avoir à considérer comme ennemi celui qui m'a sauvé la vie; mais j'aime mieux prévoir les choses de loin que de m'exposer à m'en laisser effrayer quand elles arrivent. Aussi ai-je quitté le service dès que les premières colonnes françaises ont franchi la frontière d'Espagne pour se rendre en Portugal, et je me tiens prêt à tout événement. La seule chose qui m'inquiète, c'est le sort de cette enfant, si je dois reprendre les armes.

— J'irai avec vous, Esteban! s'écria la jeune fille avec enthousiasme.

— Et vous croiserez le fer aussi avec moi, señora? demandai-je en riant.

— Avec vous et avec tous les ennemis de mon frère et de mon pays, répondit-elle avec une énergie calme et sans emphase.

— Seulement, ajouta en riant Esteban, en considération du service que vous m'avez rendu, elle daignera vous ménager un peu, mon cher Carlos; mais, en attendant, Fernanda, prenez votre guitare et faites-nous oublier un peu le sombre avenir, en nous chantant quelques-unes de vos chansons les plus joyeuses.

Pendant que la jeune fille se disposait à se rendre à ce désir, Najaro ajouta :

— Vous me permettrez aussi de reprendre demain notre costume national, et si vous voulez faire comme moi, nous pourrons courir un peu la ville; grâce à votre déguisement, vous vous renseignerez par vous-même sur les dispositions réelles de ses habitants.

Doña Fernanda ne tarda pas à reparaître avec une guitare, et, après quelques préludes brillants exécutés à la manière espagnole, c'est-à-dire avec des accords pleins et avec le dos de la main, elle nous chanta plusieurs *tiranas* et *seguidillas* assez semblables, sauf le caractère local, à des airs de vaudeville français. Dans son patriotisme ombrageux, elle s'en tint aux airs anciens; car la musique espagnole était déjà, dès cette époque, un peu italianisée.

Le reste de la soirée s'écoula ainsi; nous causâmes littérature, beaux-arts, et je pus me convaincre que le frère et la sœur avaient reçu une bonne éducation dont ils savaient se servir sans pédantisme et sans orgueil. Enfin, remarquant les signes de fatigue que je ne pouvais, malgré le charme de cette réunion tout intime, déguiser suffisamment, Esteban me reconduisit à ma chambre. Il fallut les habitudes très-philosophiques à l'endroit du bien-être que la vie du bivouac m'avait fait contracter, pour que le sommeil daignât me visiter dans le lit dont je me trouvai pourvu. Il se composait de plusieurs matelas posés sur un fond de planches, accompagnés d'une multitude de petits oreillers courts, plats, amoncelés les uns sur les autres; le tout recouvert de draps qui, n'atteignant aucune des extrémités du lit, se trouvent à chaque instant recroquevillés sous le patient. Il faut réellement être Espagnol, ou encore avoir fait une pénible journée de marche, pour y résister.

Je n'en rêvai pas moins de ces choses charmantes que l'on ne rêve qu'à vingt ans, et quand on est encore lieutenant. Il me semblait donc que, devenu maréchal de France, j'étais créé, à la suite de mes nombreuses victoires, roi... en Espagne. Je partageais les ennuis de la couronne avec le farouche Esteban, que l'amitié avait fait se départir un peu de ses rigides principes; et peut-être aussi les plaisirs et les joies du trône avec sa sœur, dont l'unique occupation, dans mon palais imaginaire, était de m'offrir alternativement un verre d'eau glacée ou une cigarette, et de me chanter des seguidillas en s'accompagnant de la guitare.

III.

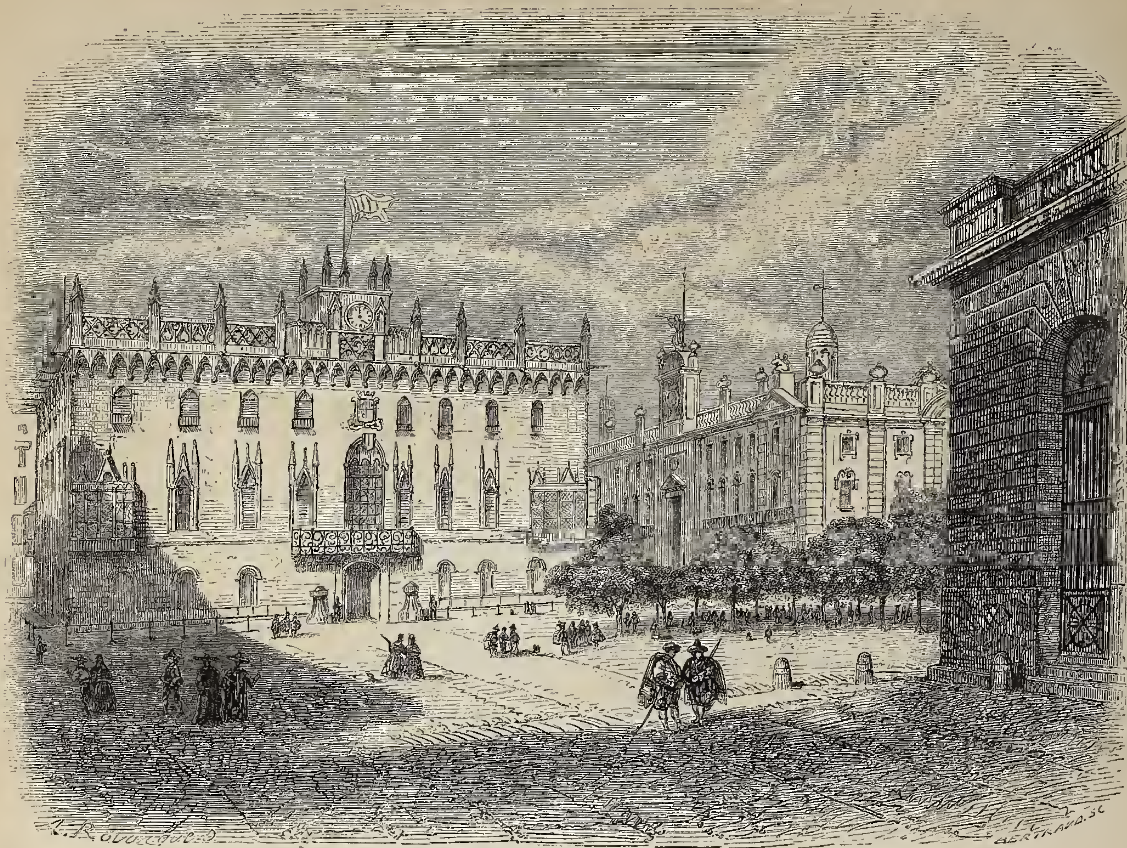
Le lendemain, dès que je fus débarrassé de mon service du matin, don Esteban me proposa de commencer les excursions projetées la veille. Nous nous affublâmes, quoiqu'ils soient peu usités à Barcelone, du manteau et du large chapeau espagnols qui devaient nous permettre de garder l'incognito, et nous nous mîmes à courir la ville un peu au hasard.

Barcelone, en espagnol *Barcelona*, capitale de la Catalogne et l'une des principales villes de la péninsule, fut fondée par les Carthaginois, qui lui donnèrent le nom de leur général *Annibal Barcino*. Elle passa tour à tour sous la domination des Romains, des Goths, des Mores, et les Francs la conquérirent sur ces derniers au neuvième siècle. Elle eut ensuite ses souverains particuliers, les comtes de Barcelone, qui réunirent la Catalogne d'abord à la couronne d'Aragon, et ensuite à celle d'Espagne, dans le douzième siècle.

Grande, admirablement située, très-populeuse, entourée de campagnes fertiles, cette ville, de tout temps célèbre par son industrie, son commerce et son opulence, passa par des épreuves qui compromirent plusieurs fois sa fortune et même son existence. A la suite des guerres civiles des quatorzième et quinzième siècles, et surtout des cinq siéges qu'elle soutint dans un espace de soixante-deux ans, elle se trouvait, au commencement du dix-huitième siècle, presque ruinée et réduite à 37 000 habitants. Mais la paix répara bien vite les désastres de la guerre, et, à l'époque où je m'y trouvais, Barcelone avait retrouvé ses riches manufactures, ses arts et son mouvement; sa population avait atteint le chiffre de 140 000 âmes. On y comptait alors 10 767 maisons, 82 églises, 50 couvents (26 d'hommes, 18 de femmes et 2 maisons de congrégations), un évêché comprenant 253 paroisses, 6 hôpitaux, un hospice et une maison de charité, 30 fontaines et plusieurs édifices publics. Les manufactures, déchues vers la fin du seizième siècle de leur ancienne splendeur, avaient repris une nouvelle activité au milieu du dix-huitième siècle, et étaient alors très-florissantes; 214 métiers fabriquaient des indiennes, 524 des étoffes de soie, 2 700 des rubans et des galons. Les dentelles, blondes, réseaux et rubans de fil y occupaient environ douze mille ouvriers des deux sexes, et les cordonniers, très-nombreux, exportaient aux Indes et dans l'Amérique espagnole jusqu'à 700 000 paires de souliers par année.

D'après ces détails que don Esteban me donnait tout en marchant, on peut juger de l'aspect que devait présenter cette ville, où l'arrivée des troupes françaises, en faisant fermer un grand nombre de fabriques, avait jeté dans les rues et sur les places une multitude d'ouvriers avides de nouvelles et assez disposés au désordre. Nous nous trouvions à chaque pas arrêtés par des groupes où quelque orateur populaire improvisé parlait du vieux roi pour le plaindre, de la reine pour la maudire, et du prince des Asturies, l'héritier de la couronne, pour en faire, faute de mieux, la providence qui devait, quand il serait monté sur le trône, réformer tous les abus, secourir toutes les misères et rendre à l'Espagne l'ancienne splendeur dont elle était alors si complétement déchue. Quant à la France, tout en acceptant son secours pour se débarrasser d'un gouvernement odieux, on prétendait ne lui rien demander autre chose, et on n'accueillait qu'avec de sombres regards et des menaces assez peu déguisés, l'idée d'une intervention, même momentanée, des conquérants de l'Europe dans les perfectionnements merveilleux si complaisamment entrevus pour la prospérité et la gloire de la patrie.

A mesure qu'Esteban me traduisait ces discours débités d'une voix animée et avec l'accent rude et guttural que les Catalans ont imprimé à l'ancienne *langue limosine*, j'y voyais la confirmation de ses assertions de la veille, et j'acquis dès lors la conviction qu'un tel peuple pourrait être vaincu et



Barcelone. — Le Palais-Royal et la Douane. — Dessin de Rouargue.

Place de San-Agustin Bella. — Dessin de Rouargue.

Église de Santa-Maria del Pi. — Dessin de Rouargue.

Costumes catalans. — Dessin de Rouargue.

soumis par la France, mais qu'il ne s'y laisserait jamais assimiler.

L'heure du dîner nous fit reprendre le chemin de la place *San-Jaume* où demeurait mon hôte, à travers des rues étroites, assez mal alignées, et pavées de grandes dalles plates et disjointes qui laissaient s'élever l'odeur des égouts qu'elles recouvrent. Esteban me fit remarquer en passant certaines maisons assez curieuses par leur architecture et les peintures dignes d'attention qui décorent leurs façades. Deux surtout étaient dignes d'attention : celle dite de *Dufay*, bâtie sur l'emplacement du palais du roi more *Gomir*, qui régnait en 802, lors de la prise de Barcelone par les Francs; et, sur la place de la *Cucurella*, la *casa de Gralla*, alors possédée par le duc de Medina-Celi, et d'un aspect très-élégant [1].

En rentrant, je ne pus me défendre de témoigner à mon hôte quelque étonnement du grand nombre de domestiques que je remarquais dans sa maison, et de lui demander à quoi pouvaient lui servir tant de bras, lesquels supposaient un nombre proportionné de bouches à nourrir.

— Pour peu que vous séjourniez en Espagne, me répondit-il, et que vous voyiez de grandes maisons, vous me trouverez bien modéré dans un luxe que le peu d'activité de ces gens-là rend à peu près nécessaire. Ici chaque domestique a sa spécialité, et vous n'obtiendrez à aucun prix un verre d'eau de mon valet de chambre, ni une paire de bottes du garçon d'office. Les maisons des gentilshommes sont aussi encombrées de fainéants qui, par suite de l'usage où l'on est de ne pas laisser de pension aux gens à gages, passent avec leurs femmes et leurs enfants chez les héritiers, et y produisent plusieurs générations, lesquelles ne sont presque jamais ni employées ni connues du maître qui les loge et les nourrit. Le duc de Medina-Celi, dont vous venez de voir l'hôtel, dépense, dit-on, pour ce seul article, douze mille réaux par jour, dans ses diverses habitations, à Madrid, dans ses terres et ici.

Les honneurs du dîner furent faits avec une grâce charmante par doña Fernanda. Nous étions seuls, Esteban, la señora et moi : on n'invite presque jamais personne à dîner en Espagne, et cela, non par économie, comme on le pense, ni par sauvagerie, mais uniquement par suite de l'invincible besoin que l'on éprouve de faire la sieste après le repas. Les étrangers eux-mêmes ne peuvent résister à l'influence accablante d'une atmosphère embrasée qui énerve l'homme et lui impose la nécessité de chercher dans le sommeil un refuge contre le climat. De deux à cinq heures de l'après-midi, les rues sont désertes, les boutiques fermées, et dans quelque maison que l'on se présente, on n'y trouve ni maîtres, ni domestiques pour vous recevoir.

Ignorant l'usage où l'on est de se séparer immédiatement après le dîner, et moins tyrannisé que mes hôtes par l'habitude, quoique je fusse aussi sensible qu'eux à la chaleur, je voulus, une fois levé de table, poursuivre la conversation, très-intéressante et très-animée, commencée avec doña Fernanda sur les qualités respectives des femmes espagnoles et françaises. Mais, au léger sifflement que produisait l'haleine de la jeune fille en passant entre ses lèvres à demi entr'ouvertes, je m'aperçus bientôt, non sans quelque dépit, que, malgré les madrigaux que je trouvais moyen de glisser çà et là à son adresse, elle avait non-seulement fermé les yeux, sur le canapé où elle était assise, mais s'était encore complétement endormie au bruit de mon éloquence. Esteban, qui en avait fait autant de son côté, se leva en sursaut dès que je cessai de parler, et, remarquant mon désappointement, il me prit le bras et m'entraîna vers ma chambre, en riant aux éclats des excuses que sa sœur, réveillée aussi par sa gaieté, et moi, nous nous adressions mutuellement sur une inconvenance très-involontaire de part et d'autre.

[1] Voy. page 21.

IV.

La chaleur étant un peu tombée, vers six heures du soir, nous sortîmes de nouveau pour la promenade. Cette fois, doña Fernanda nous accompagnait. En reprenant le costume national (que les femmes du monde ne portaient guère plus déjà que pour sortir à pied et pour aller à l'église), elle avait retrouvé toute l'aisance et la grâce de mouvements que la longueur des robes françaises lui avait fait perdre la veille. Malgré la mode générale encore à cette époque, elle ne portait pas de poudre, et une mantille de blonde posée sur ses cheveux noirs rehaussait encore l'éclat de ses yeux, que les mouvements rapides de l'éventail découvraient ou voilaient avec une adresse merveilleuse.

Nous suivîmes la *muraille de Terre*, dont les allées plantées sur les remparts embrassent les trois quarts de la ville, qu'elles dominent d'un côté. De l'autre, l'œil s'étend sur les riches et verdoyantes campagnes qui entourent Barcelone. L'*Esplanade* s'étend de la *porte Neuve* à la citadelle sur une longueur de 450 mètres. Les avenues, terminées à leurs extrémités par des places demi-circulaires au milieu desquelles s'élèvent des châteaux d'eau en rocaille, présentent de distance en distance des bassins avec jets d'eau entourés de bancs de marbre blanc. Commencée en 1797, pour donner du travail aux ouvriers que la guerre avec l'Angleterre avait réduits à la mendicité, cette belle promenade fut terminée en 1801 par les soins de don Augustin, depuis duc de Lancaster, alors capitaine général de la Catalogne, qui, par l'activité qu'il déploya en ces circonstances critiques, a mérité la reconnaissance des habitants de Barcelone. L'une des places de l'Esplanade porte son nom.

La seule place publique de Barcelone qui, par ses dimensions, mérite ce nom, est celle du *Palais*, où se trouvent la *Bourse*, la *Douane* et le *palais du Général*, devenu plus tard la demeure des vice-rois de Catalogne. C'est un grand édifice carré, surmonté de créneaux et badigeonné de fresques plus que médiocres. La Douane est un bâtiment moderne, surchargé d'ornements en stuc qui ont les prétentions d'imiter le marbre. Quant à la Bourse, la noblesse de son architecture, le choix de ses ornements et la majesté de l'ensemble, en feraient le plus bel édifice de Barcelone, si un avant-corps trop saillant ne détruisait l'harmonie de la façade.

Si la *muraille de Mer* manque du principal attrait d'une promenade publique, les arbres; elle rachète bien cet inconvénient par sa situation heureuse. Au delà du port qu'elle domine, on découvre le phare, à l'extrémité du promontoire où est bâti Barcelonette, petite ville très-régulière, mais, par cela même, très-ennuyeuse; le port Saint-Charles à gauche, la forteresse de Monjuich à droite, et en face les eaux bleues de la Méditerranée sillonnées de voiles de toutes les formes et de toutes les nations.

A l'arsenal des *Atazanas*, nous quittâmes la muraille de Mer pour les peupliers de la *Rambla* qui sépare de la nouvelle ville la vieille ville, dont nous venions de faire le tour. Construite à la même époque que l'Esplanade, la Rambla lui est à peu près parallèle et en rappelle quelques-unes des dispositions. Mais des terrasses pavées de briques en rendent la fréquentation plus facile en toutes saisons. Là, comme partout où nous avions passé précédemment, il y avait foule, soit à cause de la beauté de la soirée, soit par suite de la gravité des circonstances politiques. Les Catalans étaient naturellement plus nombreux. Les hommes portaient la veste sur l'épaule gauche, la culotte courte sans jarretières, retenue par une large ceinture bleue

ou rouge, les guêtres de cuir; leurs pieds étaient plutôt ornés que chaussés d'*espardenyas* de cordes, et leurs cheveux emprisonnés dans la résille de soie surmontée du bonnet de laine bariolé. Les femmes avaient le corsage emprisonné dans la *cotilla* bardée de baleines et même de cercles de fer, les jambes nues ou couvertes de bas bleus sous un jupon court de même couleur; les unes étaient chaussées d'*espardenyas*, les autres de souliers noirs tailladés, à boucles d'argent carrées, et toutes étaient coiffées de la *redazilla* de couleur, que recouvre à demi la mantille de laine blanche (la mantille noire étant réservée aux classes élevées). Aux indigènes se mêlaient çà et là des habitants des autres provinces espagnoles que leurs affaires ou leurs plaisirs avaient amenés dans la capitale de la Catalogne.

Un peu lassés de cette longue course, nous entrâmes au théâtre, situé sur la place non plantée qui sépare en deux parties la Rambla. On donnait ce jour-là la comédie espagnole, qui alternait alors avec l'opéra italien. De tous les théâtres d'Espagne que je connais, celui de Barcelone et celui de Valence sont les seuls où les loges, séparées par des cloisons à hauteur d'appui, permettent d'embrasser d'un coup d'œil l'ensemble de la salle. Mon regard s'arrêta de suite sur une sorte d'amphithéâtre placé en face de la scène, et occupé exclusivement par des femmes, dont les mantilles noires et blanches présentaient assez l'aspect d'un chœur de religieuses. Il s'en élevait dans les entr'actes un murmure de voix qui ne pouvait que donner raison aux préjugés généralement accrédités sur le penchant du beau sexe au caquetage. Cela s'appelle le *cazuelo*. On n'y admet que des femmes. La fille du peuple y coudoie la femme du monde qui n'a pas voulu faire la toilette nécessaire pour se montrer en loge; la marchande y bavarde avec la grande dame. Aussi, à la fin du spectacle, les issues de ce compartiment, dont l'abord leur a été défendu, sont-elles assiégées par une foule d'hommes de toutes les classes, qui y ont un intérêt de curiosité, de convenance ou de cœur.

Le spectacle se composait d'une pièce *de capa y de espada* (de cape et d'épée) où je devinai plus que je n'y retrouvai, mais poussées jusqu'à l'hyperbole et souvent au pathos, les qualités généreuses, enthousiastes, patriotiques et amoureuses du peuple espagnol. Les intrigues galantes entremêlées de sérénades et de grands coups d'épée, les vengeances atroces mais encore héroïques, les actes de courage antique, y étaient entremêlés des *concetti* alambiqués des amants et des platitudes du *gracioso*, dont le rire semble la perpétuelle moquerie de la matière contre les élans les plus sublimes de l'âme.

Les entr'actes étaient remplis par des *saynettes* dont les *majos* et les *gitanos* sont les héros à peu près obligés. Ces petits tableaux de mœurs, presque toujours grotesques et mêlés de musique, ont l'inconvénient, ainsi placés, de détruire l'illusion de la pièce principale qu'ils interrompent. Souvent le héros de celle-ci reparaît dans celle-là, n'ayant qu'imparfaitement déguisé son pourpoint de satin sous les haillons d'un mendiant, et faisant ainsi commettre au spectateur naïf la même confusion que cet ancien magistrat qui prenait un soir *les Plaideurs* pour la suite d'*Andromaque*.

Le spectacle fut terminé par le *bolero*, cette danse qui a une telle puissance d'entraînement pour les Espagnols, qu'on a pu dire, avec peu d'exagération, que l'air seul, joué dans une église ou un tribunal, ferait oublier leurs distinctions et leurs fonctions aux juges, aux prêtres, aux avocats, aux criminels et aux fidèles, et ferait danser, en dépit d'eux-mêmes et avec un égal entrain, tristes et gais, vieux et jeunes, grands seigneurs et mendiants. Comme, en revenant, je parlais à doña Fernanda du plaisir que m'avait fait cette partie du spectacle, elle me dit :

— Cela aura l'avantage de me dispenser de vous montrer mon talent en ce genre, et vous n'y perdrez rien, car je ne danse pas aussi bien que cela.

V.

Pendant que je m'oubliais entre l'étude des mœurs espagnoles et les douceurs d'une amitié née des hasards de la guerre, la position du général Duhesme et de ses troupes devenait chaque jour plus inquiétante à Barcelone. Sept mille hommes disséminés dans une ville de cent cinquante mille âmes n'eussent été une force suffisante qu'à la condition de pouvoir, en cas d'attaque, se retrancher derrière des murailles; et la citadelle ainsi que le fort Monjnich étaient occupés par les troupes espagnoles. Après le premier moment de curiosité et d'étonnement, la population de Barcelone avait jugé nos soldats sur la mine, jugement qui ne pouvait, on doit l'avouer, leur être très-favorable. Très-jeunes et assez mal équipés, un grand nombre étaient en outre atteints d'un vilain mal de peau qu'ils avaient gagné au contact des mendiants des provinces basques. Ces circonstances étaient peu faites pour imposer à un peuple orgueilleux. D'un autre côté, les Italiens, sous les ordres du général Lechi, s'étaient attiré plus d'une mauvaise affaire avec le peuple. Les couteaux avaient été tirés, les sabres n'avaient pas été plus endurants. Chaque jour quelques-uns des nôtres manquaient à l'appel; les paroles menaçantes succédaient aux regards haineux sur notre passage. Une sourde fermentation régnait autour de nous, et la moindre étincelle devait faire éclater les nuages amoncelés sur nos têtes.

Esteban, plus à même que moi d'apprécier les dispositions de ses compatriotes, ne me dissimulait pas la gravité des circonstances, et, tout en se réjouissant comme Espagnol des sentiments patriotiques que révélait cette opposition à l'invasion française, il déplorait, au point de vue de notre amitié, les devoirs cruels qu'allait lui imposer un avenir peut-être très-rapproché.

— Le jour où la France voudra mettre la main sur l'Espagne, — me disait-il souvent avec une sombre énergie, — ce jour-là, tout en restant amis comme hommes, nous deviendrons, comme soldats, ennemis irréconciliables. Certes, je donnerais pour vous ma vie avec joie; mais si jamais de votre mort dépendait le salut de ma patrie, je vous tuerais sans hésiter.

— Bah! disais-je en riant, vous vous vantez, mon cher Esteban. Votre férocité n'est que dans la tête; à l'occasion votre cœur faiblirait ni plus ni moins que celui de doña Fernanda.

— Ne vous y fiez pas, — répondit-il en me serrant la main, pendant que la jeune fille hochait la tête d'une façon assez dramatique. — Ma sœur et moi nous sommes nés à Barcelone, et nos aïeux ont montré à diverses reprises, et notamment pendant le siége de 1713 et 1714, que les vertus romaines n'étaient pas au-dessus de leur héroïsme. Aussi, je vous en supplie, si jamais nous devons nous trouver face à face et les armes à la main, ne me tentez pas, ami; je connais assez votre bravoure pour ne voir, dans le soin que vous prendriez de m'éviter, que le désir de m'épargner un crime.

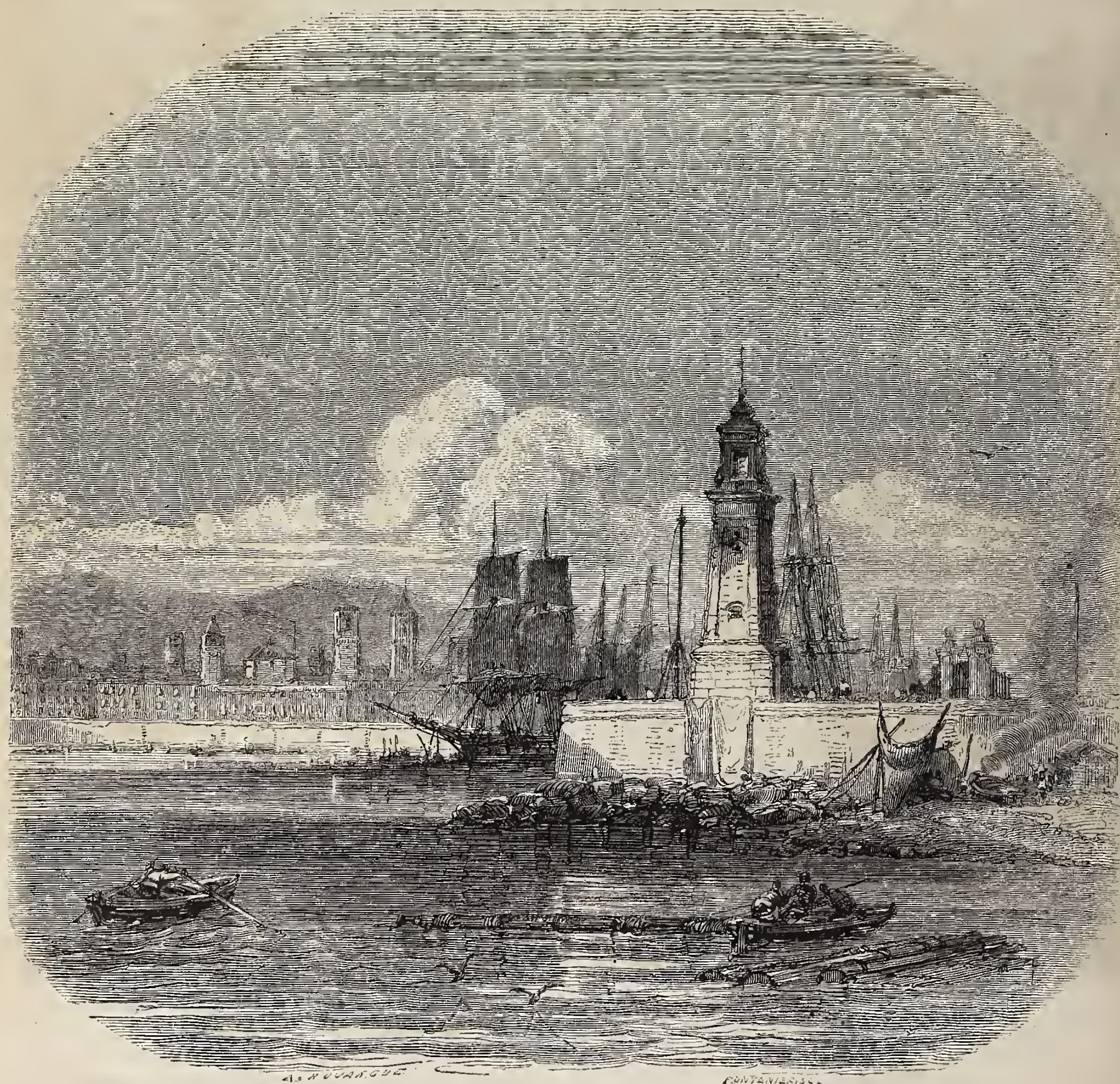
— Soyez tranquille. Mais, qui sait? le soleil sort souvent du nuage qui semblait ne recéler que la tempête. Espérons.

— Soit, espérons, puisque l'illusion est encore le plus réel bonheur de la vie. Mais, je vous en prie, prenez vos précautions, ou plutôt ne paralysez pas par trop de confiance ou d'imprudence l'effet des miennes. Ici, je réponds de vous, et quoi qu'il advienne, je saurai préserver mon hôte; mais je ne saurais vous sauver du coup de couteau qui vous attend peut-être au détour de la rue.

— C'est-à-dire que vous voulez me mettre aux arrêts, mon cher ami? Les ombres chinoises dont vous cherchez à m'effrayer me donneraient, je vous l'avoue, un grand désir de les aller combattre, comme votre don Quichotte, si je ne trouvais très-agréable de me laisser emprisonner par des enchanteurs aussi bienveillants que votre sœur et vous. Je vous promets donc de ne sortir, hormis pour mon service, que sur votre autorisation formelle à l'un et à l'autre.

Cette réclusion, entremêlée, du reste, de quelques sorties avec mes deux hôtes, pour suivre les cérémonies religieuses de la semaine sainte, étaient loin de me déplaire. Esteban et sa sœur s'ingéniaient à me rendre le séjour de leur maison aussi agréable que possible. Un vaste jardin nous servait de refuge pendant les heures chaudes du jour. Assis à l'ombre des orangers, auprès des sources jaillissantes, nous causions de l'Espagne, de la France et des pays qu'Esteban et moi nous avions parcourus dans les guerres précédentes.

Pour me donner une idée du monde de Barcelone, on organisa un soir une *funcion* ou fête à laquelle ne furent conviés, du reste, que les amis les plus intimes de la famille. Malgré le goût des habitants de Barcelone pour le luxe et les plaisirs, les réunions étaient fort rares à cette époque, surtout parmi la noblesse, et, en dépit du carême et de la présence des étrangers, chacun se rendit avec empressement à l'invitation de mes hôtes. Habitué au laisser aller des salons français, je ne vis pas sans surprise l'espèce d'étiquette cérémonieuse qui régnait dans cette réunion de gens qui avaient pourtant l'air de se connaître très-intimement. Les femmes, à mesure qu'elles arrivaient, allaient s'asseoir sur les siéges rangés d'un côté de la salle, tandis que les hommes restaient debout de l'autre. Cette séparation peu favorable à la conversation dura jusqu'à ce que l'on organisât les parties. On joua le *reversi*, le *trésille*, le *loto*, et alors seulement quelque animation se montra, surtout dans les groupes qui se formèrent entre les personnes qui ne prenaient pas part aux émotions du *quaterne* et du *quinola*. Malgré leur réserve habituelle et leur ignorance complète des banales formules de la politesse, les hommes ne manquaient ni de courtoisie, ni d'une gaieté qui devenait souvent bruyante et spirituelle.



Ancien phare du port de Barcelone. — Dessin de Rouargue.

Le *refresco* termina comme d'ordinaire la soirée, qui réussit à me faire oublier mon isolement au milieu d'une société plus curieuse que sympathique, et chez qui la défiance qu'inspirait ma nationalité venait combattre la bienveillance qu'aurait pu inspirer ma personne et l'amitié que me témoignaient les maîtres de la maison.

La fin à une autre livraison.

JEAN LUYKEN.

ÉSOPE ET LE CHRIST.



Ésope cherchant un homme. — Composition de M. Achille Devéria, d'après Jean Luyken. — Dessin de Bocourt.

Phèdre conte qu'un jour Ésope, une lanterne à la main, traversait un marché. Un plaisant lui demanda ce qu'il faisait avec cette lumière en plein midi : — Je cherche un homme, répondit Ésope.

C'est à cette fable de Phèdre intitulée : *Ésope à un bavard*, que Jean Luyken a emprunté l'idée première de sa composition. Il l'a agrandie et ennoblie en y introduisant, d'une part, ces divers personnages à têtes d'animaux dont les traits, ou sots, ou féroces, révèlent la bassesse ou la brutale méchanceté de leurs instincts, et d'autre part, la figure du Sauveur qui apparaît au loin rayonnant d'une douce lumière, et dont la morale divine vient élever l'âme humaine au-dessus des passions que déifiaient les croyances païennes.

Jean Luyken [1] naquit à Amsterdam en 1649, et mourut dans la même ville en 1712; son goût naturel le porta vers l'étude du dessin. Il entra d'abord dans l'atelier de Martin Zaagmoelen, peintre fort peu connu, et cité seulement dans quelques biographies ou dans de rares catalogues de vente. Mais bientôt il abandonna la peinture pour se livrer à la gravure exclusivement; toutefois cet apprentissage de peintre, loin de nuire à Luyken, lui servit singulièrement dans la suite, et c'est à ces études premières qu'il faut attribuer la verve et la facilité qui caractérisent ses nombreuses gravures.

Il serait presque impossible de compter toutes les estampes dues à la pointe de Jean Luyken. Quelques biographes le comparent pour la fécondité à Sébastien Leclerc, à Etienne de la Belle et à Romain de Hooghe; malgré sa grande prédilection pour les compositions sacrées, J. Luyken aimait à traiter les sujets historiques et emblématiques. Parmi les suites les plus considérables qu'il inventa et qu'il grava, nous citerons : le *Théâtre des martyrs depuis la mort de Jésus-Christ jusqu'à présent, représenté en très-belles tailles-douces par le célèbre Jean Luyken; se vend à Leyde chez Pierre Vander Aa*, 115 planches; l'*Histoire universelle depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, 155 planches; et enfin les *Figures du vieux et du nouveau Testament, inventées et gravées par Jan Luyken. P. Mortier edit. cum privileg.* Cette dernière suite est certainement le plus important ouvrage de Jean Luyken. On remarque surtout dans ces nombreuses compositions une science et une variété qui dénotent une intelligence fort étendue; on voit vivre et agir dans ces planches des milliers de personnages qui tous sont bien à leur place et font bien ce qu'ils doivent faire. Ce qu'il y a d'hommes et de bêtes, par exemple, dans les célèbres planches des Plaies d'Égypte est à peine croyable; l'investigateur le plus patient ne pourrait arriver à compter le nombre de têtes comprises dans ces gravures. Mais si Luyken compose bien, il a aussi un grave défaut que nous ne devons pas oublier de signaler : il ne sait mettre sur les figures de ses personnages aucune intelligence; ils ont tous le nez long et pointu, l'œil hagard, la bouche béante et dédaigneuse, et qui a vu un de ses personnages les a tous vus. Il aurait fallu un autre artiste pour dessiner les sujets que Luyken composait.

Outre les grandes suites, Luyken a encore gravé un certain nombre de planches isolées qui offrent un véritable intérêt au point de vue historique. La France, où il a évidemment vécu quelque temps, quoique aucun biographe n'en fasse mention, lui a fourni plusieurs compositions intéressantes; parmi ces dernières nous devons citer : *la Promulgation de l'édit de Nantes*, 1599; *l'Assassinat de Henri IV*, 14 mai 1610, planche qu'il grava avec son fils et qui est signée *Jan en Casper Luiken; la Mort du maréchal de Turenne*, 1675; et enfin *la Révocation de l'édit de Nantes*, 8 octobre 1685, pièce gravée par Jean Luyken seul avec une finesse et un esprit bien remarquables, et d'autant plus digne de fixer l'attention que, dans cette planche, rien n'a été négligé, ni les figures, ni la composition; on peut même dire que la physionomie de ses personnages n'y est pas aussi insignifiante qu'à l'ordinaire, et que le caractère de chacun d'eux est assez bien indiqué.

Le portrait de Jean Luyken a été gravé plusieurs fois. F. Muller, dans son excellent Catalogue des portraits néerlandais, en indique trois, dont un dessiné peut-être par Michel de Musscher. Les deux autres sont gravés d'après Houbraken par P. Sluyter, l'un in-4° et l'autre in-8°. Une copie de ce portrait d'après Houbraken a été faite sur bois dans la Vie et les œuvres des artistes hollandais par Immerseel, publiée à Amsterdam en 1843. Sur ces différents portraits, gravés d'après le même original, Luyken paraît pensif et réfléchi; des yeux fixes, une large bouche à lèvres épaisses, de longs cheveux tombants, une tenue négligée, tout en lui semble indiquer un artiste ami de la méditation et préoccupé d'idées mystiques. Du reste, P.-J. Mariette nous dit que c'était un homme « fort peu dissipé et ne sortant de son cabinet que pour entrer à l'église ».

Jean Luyken avait un fils, Gaspard Luyken, né à Amsterdam vers 1660. Gaspard était élève de son père et grava même quelquefois avec lui; sa pointe est lourde et maladroite, son dessin incorrect et uniforme; celles de ses pièces que nous avons rencontrées représentent les quatre Saisons et sont bien indignes d'arrêter l'attention; on serait moins sévère pour cet artiste, si l'on ne connaissait de lui que *le Respect de l'empereur Joseph Ier devant le saint sacrement porté par un prêtre.* Il y a, en effet, dans cette petite planche une telle facilité de pointe et une telle hardiesse de dessin qu'on serait tenté de l'attribuer plutôt à Jean qu'à Gaspard. Cet artiste mourut avant son père, et Huber et Rost *(Manuel des amateurs de l'art*, t. VII, p. 254), qui nous apprennent ce détail, nous disent aussi « qu'il a beaucoup travaillé pour les libraires de Hollande et qu'il s'est souvent servi du burin ». Il est probable qu'ils ont confondu les œuvres de Gaspard avec celles de Jean; nous n'avons jamais vu mentionner nulle part un grand nombre de pièces de Gaspard Luyken.

[1] Et non Luicken ni Luycken, comme l'écrivent quelques biographes; nous avons adopté l'orthographe de la signature que l'artiste grave au bas de toutes ses planches.

SUR LE STYLE.

La pensée de l'écrivain n'est complète que quand elle est arrivée à une forme irréprochable, même sous le rapport de l'harmonie, et il n'y a pas d'exagération à dire qu'une phrase mal agencée correspond toujours à une pensée inexacte. L'instrument de la langue française est arrivée sous ce rapport à un tel degré de perfection qu'on peut le prendre comme une sorte de diapason dont la moindre dissonance indique une faute de jugement ou de goût.

ERNEST RENAN.

ÉTUDES SUR LE LITTORAL DE LA FRANCE.

Suite. — Voy. p. 59, 90, 194, 250.

VII. — MARAIS SALANTS DU GOLFE DE GASCOGNE.

Suite.

La *baie* ou *anse de l'Aiguillon* est formée par une presqu'île étroite, bordée de dunes et terminée par la pointe de l'Aiguillon, à l'est de laquelle est un mouillage qui est le meilleur abri de toute la côte. La baie est bordée de prairies qui couvrent de haute mer, et très-ensablée. Elle a aujourd'hui 7 kilomètres à l'entrée et 9 de profondeur; autrefois son étendue était beaucoup plus considérable; mais, soit à cause de l'envasement, soit à cause de l'exhaussement du sol, soit encore par la retraite de la mer, la baie a beaucoup diminué. On peut voir sur la carte géologique de la France, par MM. Élie de Beaumont et Dufresnoy, le contour de l'ancien golfe remplacé aujourd'hui par les alluvions marécageuses qui s'étendent jusqu'à Luçon, Maillezais, Niort, Grip, Benon et Aigrefeuille [1]. La baie de l'Aiguillon est célèbre par ses *bouchots* ou parcs à moules; les bouchots sont de vrais espaliers; toute la baie est cou-

[1] Voy. A. de Quatrefages, *les Côtes de Saintonge*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 15 avril et 15 mai 1853.

verte de longues murailles de pieux, entrelacés de clayonnages sur lesquels on élève les moules. Le centre de cette industrie est à *Esnandes;* elle remonte au treizième siècle et a été créée par un Irlandais naufragé, nommé Walton. Les moules sauvages de Normandie que l'on mange à Paris ne donnent aucune idée des grosses et succulentes moules de l'Aiguillon, qui se consomment dans l'ouest de la France; on estime par an la récolte des moules à Esnandes à près de 40 millions de kilogrammes, valant sur le marché au moins douze cent mille francs [1].

La Sèvre se jette dans la baie de l'Aiguillon après avoir arrosé *Marans,* port de commerce assez important.

Depuis la pointe de Saint-Clément, qui est au sud de la baie de l'Aiguillon, jusqu'à l'embouchure de la Seudre, à l'exception de quelques pointes rocheuses, la côte est presque partout basse et sablonneuse; la mer est encombrée de vases et de sables; mais les dunes ont disparu, excepté dans les îles de Ré et d'Oléron. Aux environs de la Rochelle, on trouve des falaises de calcaire oolitique, au pied desquelles s'étendent de vastes plateaux sous-marins, formés de la même roche. Après la Rochelle, la côte redevient basse et sablonneuse; elle est bordée quelquefois de dunes appelées *puechs,* hautes de 65 mètres, ou de prairies qui couvrent de haute mer, sauf aux deux pointes élevées du Ché et de Châtelaillon.

Au delà de la Charente et jusqu'à la Seudre, le rivage est couvert de marais salants. D'immenses quantités de vase obstruent tous ces parages; détroits, rades, ports, tout est envasé. Ces alluvions sont fournies par l'érosion de la côte et par les dépôts des rivières. Le vieux port de la Rochelle est comblé depuis longtemps, et le port actuel a déjà subi de grands changements. La ville de Châtelaillon, à 12 kilomètres au sud de la Rochelle, autrefois ville forte et importante, est détruite; ses derniers restes ont été emportés en 1660 par une tempête; le fort élevé sous l'empire à la pointe de Châtelaillon s'est écroulé déjà avec sa falaise; il ne reste plus que la pointe de Châtelaillon que protégent ses rochers. Au moyen âge, on allait à pied sec de cette pointe à l'île d'Aix; actuellement un détroit de 6 kilomètres les sépare. Il s'accomplit sur ces côtes un double travail d'envasement et d'érosion qu'un savant naturaliste décrit ainsi : « L'Océan attaque et démolit pièce à pièce les saillies de la côte; partout il remblaye les parties rentrantes [2]; et le résultat final de cette double action sera dans l'avenir le comblement des golfes aussi bien que le rasement des promontoires. Tôt ou tard la côte, jadis si accidentée, au nord de la Gironde, de la pointe de la Coubre jusqu'à Longueville, sera presque aussi uniforme que celle qui s'étend au midi de la pointe de Grave jusqu'à Saint-Jean-de-Luz [3]. » — « Toutes ces alluvions, dit encore M. de Quatrefages, à peine élevées au-dessus du niveau de la mer, se prêtent admirablement à la fabrication du sel : aussi le fond de toutes ces anses est-il couvert de marais salants. En outre, des écluses et des canaux conduisent jusque bien avant dans les terres l'eau de mer chargée de ses principes salins, la ramènent vers l'Océan aux heures du reflux, et étendent ainsi cette industrie jusqu'aux limites mêmes des atterrissements. »

Les marais salants sont extrêmement nombreux dans les alluvions marécageuses de Brouage, de Marennes, et le long de la Seudre. Les salines de la Charente-Inférieure rapportent par an 74 millions et demi de kilogrammes de sel; ce sont les plus productives après celles du Morbihan.

A l'ouest de l'Aunis et de la Saintonge, on remarque les trois îles de *Ré,* d'*Aix* et d'*Oléron.* L'île de *Ré,* longue de 25 kilomètres, large de 8, est couverte de vignes au nord et au sud, et au centre, dans la mer du Fief, de marais salants. Ses côtes sont basses, bordées de dunes, et entourées de bancs de roche au nord et à l'est; au sud et à l'ouest, elles sont hautes et escarpées. Le principal port de l'île, *Saint-Martin,* est bon et précédé d'une excellente rade. L'île de Ré a été le théâtre d'événements militaires importants, pendant le siége de la Rochelle sous Richelieu; les Anglais y furent vigoureusement battus en 1627. L'île de Ré est peuplée d'environ 20 000 habitants. Elle est très-importante pour la défense de cette partie de nos frontières maritimes : aussi est-elle protégée par Saint-Martin, place forte construite par Vauban, et par quatre forts élevés sur le *pertuis Breton.* Ce détroit est au nord de Ré, large de 9 kilomètres et tout encombré de bancs de sable. Le *pertuis d'Antioche,* large de 12 kilomètres, est entre les îles de Ré et d'Oléron; c'est le débouché des ports de la Rochelle et de Rochefort. A l'inverse du pertuis Breton, celui d'Antioche est libre de bancs de sable.

L'île d'*Oléron* a 28 kilomètres de long et 8 de large; sa côte occidentale, sans abri, haute et bordée de rochers, est appelée la *côte Sauvage;* celle de l'est et du sud est basse et bordée de dunes. De vastes salines sont établies sur le rivage oriental et fournissent un sel blanc estimé. Le sol fertile d'Oléron nourrit 20 000 habitants. L'île ne renferme que de petits ports d'échouage sans importance. Le *château d'Oléron*, place forte et chef-lieu de l'île, et le fort Chapus, ferment le pertuis de Maumusson, et couvrent de ce côté nos établissements de la Charente et de l'île d'Aix. Au sud d'Oléron est le *pertuis de Maumusson*, détroit de 4 kilomètres de largeur, encombré de bancs de sable et peu profond. Oléron a été, au moyen âge, très-importante par sa marine et son commerce; Éléonore, duchesse d'Aquitaine au douzième siècle, y publia un code de commerce maritime, appelé *les Jugements d'Oléron*, qui a eu une grande autorité.

A cinq kilomètres à l'est d'Oléron est la petite île d'*Aix*, d'un kilomètre de longueur et entourée de bancs de roche; entre l'île d'Aix et Oléron est le *banc Boyard.* Ces bancs et ces îles forment plusieurs rades importantes : la *rade des Basques*, au nord d'Aix; la *rade de l'île d'Aix*, entre Aix et le Boyard; la *rade des Trousses,* entre le Boyard et Oléron, au sud du Boyard.

La *rade de l'île d'Aix* est la plus importante; elle sert de rade à Rochefort; c'est là que les vaisseaux sortis de ce port complètent leur armement et attendent le vent pour sortir du pertuis d'Antioche. La rade est défendue par les deux forts bâtis sur l'île d'Aix et par le fort Boyard, qui, en liant ses feux avec ceux du fort des Saumonards, bâti sur le rivage d'Oléron, protége aussi la rade des Trousses. Les Anglais s'emparèrent de l'île d'Aix en 1757 et l'évacuèrent après y avoir tout détruit. En 1809, ils essayèrent, sans succès, d'incendier à l'aide de machines infernales la flotte française qui était mouillée dans la rade. C'est de l'île d'Aix que Napoléon partit en 1815 pour s'embarquer à bord du *Bellérophon.* La rade de l'île d'Aix, quoique mal abritée des vents, présente un mouillage excellent; c'est la seule sur tout le golfe de Gascogne où des vaisseaux de premier rang puissent mouiller commodément et en sûreté

Les ports de cette partie du littoral sont très-nombreux; les seuls qui aient de l'importance sont : la Rochelle, Rochefort, Tonnay-Charente et Marennes. *La Rochelle,* place forte, ville commerçante quoique déchue, possède un très-bon port et une assez bonne rade. Les ruines de la digue du Cardinal existent encore à l'entrée de l'anse au fond de laquelle est le port; un étroit passage pratiqué au milieu permet de franchir cet obstacle, long de 1 400 mètres. Le

(1) Voy. Coste, *Voyage d'exploration sur le littoral de la France et de l'Italie.*

(2) Appelées les *platains*

(3) A. de Quatrefages, *les Côtes de Saintonge.*

mouillage de la Rochelle pour les grands bâtiments est à l'est du plateau de Lavardin, qui est situé au sud-est de l'île de Ré. C'est en vue de la Rochelle qu'a été livrée, en 1372, la bataille navale que gagna la flotte castillane, alliée de Charles V, sur la flotte anglaise. *Rochefort*, le troisième des cinq ports militaires de la France, est situé sur la Charente, à 15 kilomètres de son embouchure. C'est à Colbert que l'on doit l'établissement de Rochefort. A 17 kilomètres au-dessus de Rochefort est *Tonnay-Charente*, qui a sur la rive droite de la Charente un port sûr, commode et très-commerçant; il reçoit des bâtiments de 600 tonneaux. Ajoutons, pour terminer ce qui regarde la Charente, que l'embouchure de cette rivière est défendue par plusieurs forts. *Brouage*, petite place forte, est situé au milieu de marais salants et de marais gâts qui infectent l'air; son port est aujourd'hui sans importance. Richelieu y fit faire de grands travaux; mais l'insalubrité et la fondation de Rochefort ont arrêté le développement de Brouage. *Marennes*, près de l'embouchure de la Seudre, dans un pays rempli de marais salants et très-malsain, a un port commerçant; il est surtout renommé pour ses huîtres vertes. La mer, dans tous les environs de Marennes, renferme des bancs d'huîtres considérables. La couleur verte de ces huîtres ne leur est pas naturelle; elles la prennent dans les *claires* ou bassins dans lesquels on les parque; jusqu'à présent on n'a pas expliqué la cause de ce changement de couleur. On fait aussi des huîtres vertes à Dunkerque; elles passent le plus souvent pour des huîtres d'Ostende.

La suite à une autre livraison.

SAINT-CYR LA ROSIÈRE

(Département de l'Orne).

La paroisse de Saint-Cyr la Rosière, dans le canton de Nocé, arrondissement de Mortagne, est aujourd'hui réunie à celle



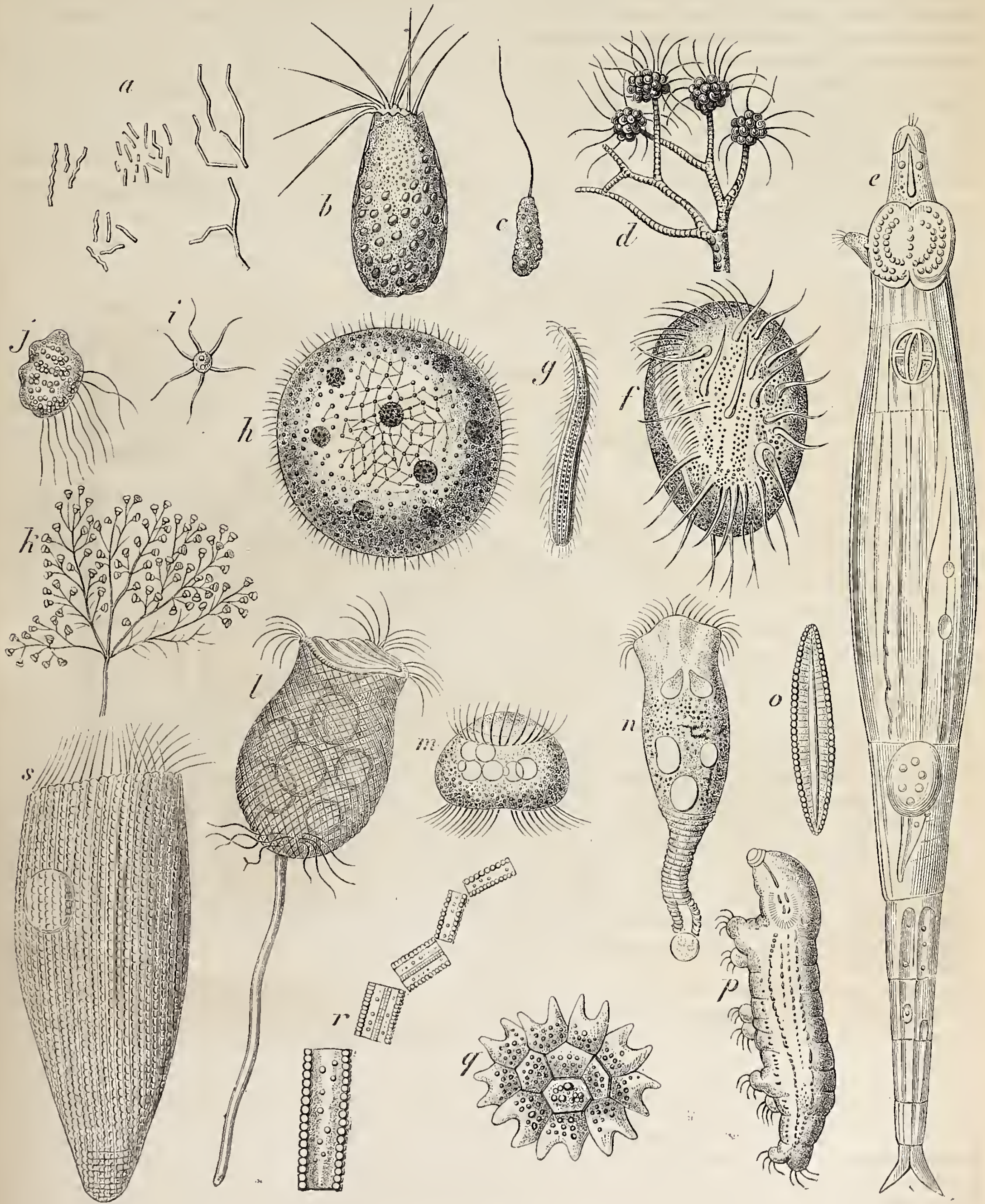
Portail de Saint-Cyr la Rosière, dans le département de l'Orne. — Dessin de Lancelot, d'après *le Département de l'Orne archéologique et pittoresque*.

de Sainte-Gauburge. Autrefois elle était assez considérable pour se diviser en deux parties, dont l'une, *pro majori*, valait 1 800 livres, et la seconde, *pro minori*, 1 500. L'une et l'autre étaient à la présentation du seigneur temporel qui, au dix-septième siècle, se nommait Bouchet. L'architecture du portail, dont nous reproduisons le dessin d'après le bel ouvrage consacré à la description et à la représentation des monuments de l'Orne, marque la transition du style roman au style ogival. L'ogive est encore obtuse et annonce l'art nouveau, tandis que les colonnes conservent la forme lourde et les chapiteaux à feuilles et à figures de l'art qui s'en va. C'est la partie la plus curieuse et la plus ancienne de l'église. Les voûtes sont du quinzième ou du seizième siècle. Dans une chapelle, on remarque un groupe en terre cuite, composé de huit figures et représentant l'ensevelissement du Christ : on suppose que cette œuvre, qui n'est point sans mérite, a pu être exécutée au seizième siècle, dans la ville de Tours, où existait alors une école d'artistes sculpteurs. On signale encore, comme digne d'attention, dans la commune de Saint-Cyr la Rosière, le

petit château fort de Langelardière, construit probablement au seizième siècle.

LES INFUSOIRES.

Au sein des liquides qui contiennent des matières animales ou végétales en putréfaction, dans les eaux stagnantes des marais, sur le fond vaseux des lacs, et jusque dans les profondeurs des mers, vivent, par myriades, des populations animées, d'une exiguïté extrême, que nos simples moyens d'observation ne nous permettent pas d'apercevoir, et dont les naturalistes, pendant longtemps, n'ont pas même soupçonné l'existence. Ces êtres microscopiques ont reçu des noms divers, mais plus généralement celui d'*infusoires,* par allusion au genre de milieu, c'est-à-dire aux infu-



Infusoires. — Dessin de Freeman.

a, Vibrions de diverses espèces, grossis de 300 à 400 fois. — *b*, Englyphe tuberculeuse (rhizopodes), grossie 340 fois. — *c*, Monade, grossie 600 fois. — *d*, Antophyse, grossie 300 fois. — *e*, Rotifère vulgaire, grossi 250 fois. — *f*, Plesconie, grossie 300 fois. — *g*, *Trachelius* (trichodies), grossi 230 fois. — *h*. *Volvox globator* (Volvox tournoyant), grossi 70 fois. — *i*, Amibe, grossie 330 fois. — *j*, Spongille, grossie 350 fois. — *k*, Vorticelle très-rameuse, grossie 20 fois. — *l*, Vorticelle des infusions, grossie 750 fois. — *m*, Urcéolaire (vue de côté), grossie 400 fois. — *n*, Systolide, grossi 300 fois — *o*, Navicule (bacillariées). — *p*, Tardigrade (systolides), grossi 160 fois, vu de côté. — *q*, *Micrasterias* (bacillariées), grossi 660 fois. — *r*, *Bacillaria vulgaris*, grossi 316 fois. — *s*, Stentor, grossi 150 fois.

sions de matières organiques, où ils se forment de préférence.

L'étude de ces animaux est hérissée de difficultés extrêmes; ce n'est qu'à l'aide des instruments les plus parfaits et les plus délicats que l'on parvient à distinguer leurs formes et à débrouiller les détails de leur organisation intérieure. Des grossissements de trois cents à quatre cents fois sont seuls capables de les reproduire à nos yeux; et, dans quelques cas, on serait tenté d'employer pour les reconnaître des moyens plus puissants encore, si le développement artificiel, poussé au delà de certaines limites, ne finissait par ne plus accuser que des contours affaiblis ou des images indécises. Un grand nombre de ces animalcules ont à peine trois millièmes de millimètre de large, avec une épaisseur deux à trois fois moindre; l'un d'eux, le vibrion, ne mesure souvent que trois dix-millièmes de millimètre! Leurs formes sont des plus singulières et des plus variées : ce sont des fils droits ou ondulés, des spirales, des boules, des ovoïdes, un point, une ligne, une apparence de grelot, de coupe, de nacelle, un buisson ramuleux, etc. La disposition de leurs organes est parfois très-complexe : on distingue chez certains d'entre eux des cavités à l'intérieur, des yeux, une bouche; et, suivant de certains observateurs, on va jusqu'à y reconnaître un véritable système nerveux. La nature de leur tissu varie beaucoup dans les différents genres : enveloppe siliceuse chez les uns, crétacée chez les autres, muqueuse chez un certain nombre, etc. Leurs mœurs sont aussi des plus curieuses, mais si difficiles à observer! Les uns se propagent par division, les autres sont ovipares, d'autres apparaissent dans les milieux les plus imprévus sans que l'on puisse établir le moindre indice du mode de leur production. La création actuelle en fournit de nombreux types; mais les faunes éteintes, antédiluviennes, en ont compté aussi des proportions infinies : des bancs puissants et étendus de l'écorce terrestre sont littéralement formés de leur dépouille solide.

Le *tripoli* est dans ce cas, en particulier celui qui constitue une couche célèbre à Bilin, en Bohême. Examinée au microscope, la roche, dans cette localité, se montre composée uniquement de débris siliceux d'infusoires. La petitesse des individus est extrême, et leur nombre presque sans limites. Nous avons déjà dit qu'un habile micrographe de Berlin, M. Ehrenberg, dont les patientes recherches ont fait progresser rapidement l'histoire de cette classe merveilleuse, a compté jusqu'à 41 milliards d'individus dans 25 millimètres cubes du tripoli de Bilin! Et cette abondance de débris organiques n'est pas exclusive à quelques localités seulement, ou à certains terrains, elle est assez générale; on l'observe à la fois dans le sens de l'étendue et dans celui de la profondeur, au travers de l'écorce solide de la terre.

La connaissance des infusoires ne date pas d'une époque très-ancienne : vers la fin du dix-septième siècle seulement, Leuwenhoeck, que l'on peut considérer comme le père de la zoologie microscopique, entrevit le premier peut-être l'existence de ces chétives créations; il en avait découvert dans les infusions et dans les eaux de marais. Hill, vers l'année 1752, essaya un premier classement de ces animaux. Wrisberg employa pour la première fois, en 1784, le nom d'*infusoires*. Linné leur donna plus tard le nom de *chaos*. Enfin, à des époques plus modernes, Lamarck, Bory de Saint-Vincent et beaucoup d'autres se sont aussi occupés du même sujet. Mais c'est à Ehrenberg, comme nous l'avons vu ci-dessus, que revient la gloire d'avoir imprimé les plus rapides progrès à nos connaissances en ce genre d'investigation. En France aussi, de nos jours, un observateur très-habile, M. Dujardin, a jeté de vives lumières dans cette science si obscure; ce savant a décrit avec beaucoup de détails [1] de nombreuses formes qu'il a étudiées lui-même avec la plus longue patience et les moyens les plus délicats d'observation. Nous ne croyons mieux faire que d'extraire de son précieux ouvrage quelques détails sur une classe si digne à tout égard de fixer enfin notre attention.

Les infusoires, d'après M. Dujardin, appartiennent certainement aux zoophytes. Ils comprennent deux divisions importantes, les infusoires asymétriques et les infusoires symétriques; ces expressions s'entendent d'elles-mêmes. Les deux groupes comptent un certain nombre d'ordres et de familles. Mais nous n'essayerons pas ici de tracer la caractéristique, même abrégée, de chacune de ces divisions; l'espace ne nous permet que de donner un aperçu des genres principaux les plus connus ou les plus intéressants.

Les Vibrions sont filiformes, extrêmement ténus, droits ou sinueux, sans organes appréciables (voy. fig. *a*). On doit les considérer comme les plus simples parmi les infusoires, en raison de leur extrême petitesse et de l'imperfection de nos moyens d'observation. Leurs mouvements peuvent seuls les faire prendre pour des animaux. Les plus gros n'ont qu'un millième (0,001) de millimètre; par conséquent, à un grossissement de 500 diamètres, ils n'apparaissent encore que comme un petit cheveu. Les vibrions se produisent ou se développent avec une promptitude extrême dans tous les liquides chargés de substances organiques altérées ou décomposées, et non-seulement dans les infusions végétales ou animales, mais encore au sein des différents liquides de l'organisme, la salive, le sérum, le lait, etc., quand ces liquides commencent à s'altérer.

Les Amibes (fig. *i*) se présentent sous la forme de masses glutineuses, comme les précédents, sans organisation appréciable, et d'une transparence extrême; de ces différents caractères résultent de grandes difficultés d'observation. Leurs contours paraissent changer à chaque instant par la protension ou la rétraction de telle ou telle partie du corps; leurs mouvements sont très-lents. Les amibes se multiplient par division spontanée.

Les Rhizopodes (fig. *b*) : masses charnues, enveloppées d'une coque ou test souvent régulier, dans lequel l'animal peut se retirer complétement. Cette enveloppe, de nature crétacée, rappelle jusqu'à un certain point la coquille de certains mollusques, en particulier de céphalopodes tels que le nautile, l'ammonite, etc. Aussi a-t-on appelé parfois les rhizopodes des *Céphalopodes microscopiques;* on leur a donné aussi les noms de *Polythalames,* de *Foraminifères,* etc. Les rhizopodes sont connus par leur abondance dans le sable de certaines plages, par exemple à Rimini, sur la mer Adriatique; mais on les rencontre en quantité plus considérable encore, à l'état fossile, dans quelques roches des terrains crétacés et tertiaires, qu'on a souvent désignées par l'épithète de *calcaire à miliolites,* du nom du genre miliole, l'un des principaux de la famille. A l'état vivant, on observe les rhizopodes sur les plantes aquatiques, entre les feuilles qui leur offrent un abri, ou bien encore dans la couche de débris couvrant la base de ces plantes, ou enfin entre les aspérités de la coquille des mollusques marins. On ne les voit pas dans les infusions, mais ils vivent longtemps dans les bocaux où l'on a mis les végétaux qui leur servaient d'habitation. Ils fréquentent les eaux douces et les eaux salées. Les espèces marines sont ordinairement visibles à l'œil nu; leur longueur est d'environ un millimètre, et peut atteindre deux à trois millimètres. Les plus gros rhizopodes d'eau douce ont un demi-millimètre.

Les Monades sont dépourvues de tégument; le corps est glutineux, en apparence homogène, et de forme variable;

[1] Suites à Buffon, *Histoire naturelle des zoophytes infusoires;* 1841.

de la surface partent des filaments qui servent d'organes de locomotion; ces filaments sont si ténus qu'avec des grossissements de 300 à 400 diamètres, ils n'apparaissent encore que comme des brins de soie ou de laine; par conséquent ils ne sauraient guère avoir plus d'un trente-millième de millimètre d'épaisseur! Les monades comptent, comme les groupes précédents, parmi les plus simples des infusoires. On ne distingue véritablement chez elles ni bouche, ni estomac, et leur seul mode de nutrition est l'absorption effectuée par toute la surface externe. Elles se produisent généralement dans les infusions, et vivent tantôt isolées, tantôt agrégées; dans le premier cas est le genre *Monas* proprement dit (fig. *c*), dont l'espèce la plus commune et la mieux connue, la *monade lentille*, a été depuis longtemps observée par les micrographes, et décrite sous la forme d'un point ou d'un globule vacillant. Sa largeur moyenne est de cinq millièmes de millimètre environ. Aux monades agrégées appartiennent les antophyses (fig. *d*), de forme ovoïdale, munies d'un seul filament et agrégées à l'extrémité de rameaux d'un support ramifié sécrété par elles, donnant ainsi l'idée du mode de formation de la charpente fibreuse de certaines éponges. Longueur de la tige, 1 à 2 dixièmes de millimètre.

Les Volvoces : infusoires agrégés, réunis par une enveloppe commune, ou pourvus d'enveloppes propres qui se soudent en un seul ensemble. Organisation aussi simple que celle de monades qui seraient fixées dans une masse commune comme un polypier. Les volvoces sont connues aussi depuis très-longtemps; mais c'est à Ehrenberg qu'on doit, en ces dernières années, leur description la plus complète. Les petits animaux occupent la surface d'une masse glutineuse, diaphane; ils sont pourvus d'un ou de deux filaments, qu'ils agitent continuellement en dehors du milieu commun. On aperçoit sur chacun d'eux une petite tache irrégulière, rouge, assez distincte, que l'on a considérée comme un œil véritable, et dont Ehrenberg a fait un caractère de détermination pour plusieurs de ses genres. Les volvoces sont ordinairement colorées de vert, et l'on considère cette couleur comme produite par des œufs très-nombreux. On ne les a observées jusqu'à présent que dans les eaux douces limpides, entre les conferves et les autres plantes aquatiques. Le *Volvox tournoyant* (fig. *h*), grossi soixante-dix fois, se trouve abondamment en été dans l'étang de Meudon.

Les Trichodies (fig. *g*) ont le corps mou, flexible, de forme variable, muni de cils; la bouche, pour la première fois ici, est visible ou simplement indiquée par une rangée de cils plus forts, disposés en crinière ou en moustache. On les recueille dans les eaux stagnantes ou putréfiées, douces ou marines; on en voit aussi quelquefois dans les infusions artificielles.

Les Plesconies (fig. *f*) : le corps est ovalaire, plus ou moins déprimé, soutenu par une apparence de cuirasse marquée de côtes longitudinales et munie de cils de forme et de consistance diverses sur différents points du corps. Il n'y a pas d'infusoires plus faciles à reconnaître d'une manière générale que les plesconies, dont la forme et le mode de natation donnent l'idée d'un navire, et qui ont, en outre, l'habitude de se servir des cils de leur face ventrale comme de pieds pour progresser lentement sur différents corps solides, à la manière des insectes, ce qui leur a fait donner le nom d'*araignées aquatiques*. Les plesconies abondent surtout dans l'eau de mer stagnante, et dans celle qui est conservée avec quelques plantes marines; certaines espèces se produisent aussi en quantité considérable dans les infusions.

Les Vorticelles se montrent sous des formes variables, tantôt sous celle de cône renversé ou de cloche, ou de coupe, ou de corolle à limbe entier, tantôt sous celle de globule ou d'ovoïde; le corps est fixé, pendant la première période de la vie, à un support, et l'animal est muni d'une couronne de cils vibratiles autour d'un limbe plus ou moins évasé. Pendant une seconde période de leur existence, les vorticelles abandonnent leur support pour nager librement dans le liquide, et présentent alors des formes toutes différentes. Elles sont abondantes et faciles à reconnaître, mais difficiles à bien observer, en raison de fréquents changements de forme qu'elles subissent par de brusques contractions. Elles montrent une bouche très-distincte. On les rencontre la plupart dans les eaux pures, douces ou salées, où elles sont fixées sur les herbes, sur les coquilles, les crustacés, etc. Peu d'animalcules excitent l'admiration du naturaliste à un plus haut degré que les vorticelles, par leur couronne de cils, par les tourbillons qu'elle produit, par le pédicule susceptible de se contracter brusquement en tire-bouchon en tirant le corps sur lui-même pour le projeter de nouveau. Nous avons figuré deux des espèces les plus remarquables de ce groupe; l'une d'elles, la *vorticelle rameuse* (fig. *k*), plus vulgairement connue sous le nom de *polypier à bouquet*, se rencontre dans les eaux douces de tous les pays; elle est très-commune aux environs de Paris; on la voit fixée aux parois des vases où l'on a mis de l'eau de Seine avec des herbes. L'autre espèce, également commune, ou *vorticelle des infusions* (fig. *l*), désignée aussi sous les noms de *pot-au-lait, entonnoir*, etc., présente assez bien la forme de la fleur du *vaccinium;* elle se développe fréquemment dans les infusions animales ou végétales.

Les Urcéolaires (fig. *m*) sont alternativement turbinées, ou hémisphériques, ou globuleuses, par suite de contractions très-vives que subissent leurs tissus; toute la surface du corps est parsemée de cils. Les unes sont destinées à nager, les autres vivent fixées aux corps environnants. Comme les vorticelles, avec lesquelles elles ont, du reste, d'autres rapports, les urcéolaires offrent déjà un type assez avancé en organisation : bouche distincte, vacuoles à l'intérieur, corps glanduleux, œufs, etc. L'ouverture buccale est précédée d'une longue rangée de cils en spirale qui, en s'agitant, produisent dans le liquide un tourbillon destiné à amener les aliments au fond de la cavité. Toutes vivent dans les eaux douces tranquilles, entre les herbes. On les voit ordinairement courir, au moyen de leurs cils dorsaux, sur les polypes d'eau douce (hydres), dont elles paraissent les parasites. Outre l'urcéolaire proprement dite, nous avons figuré un autre genre, le *Stentor* (fig. *s*). Celui-ci est l'un des plus grands infusoires connus; il est généralement visible à l'œil nu; on peut par conséquent facilement constater sa structure. Les stentors sont habituellement colorés en vert, en noirâtre ou en bleu-clair. L'espèce particulière que nous avons représentée est connue de tous les micrographes; on la trouve quelquefois sur les herbes mortes dans le bassin du jardin des Plantes, à Paris.

Les genres que nous venons de décrire sommairement constituent, avec divers autres très-nombreux que nous avons dû passer sous silence, la première division des infusoires, celle des infusoires asymétriques; la deuxième division, admise par M. Dujardin, comprend les *Systolides* (fig. *n*), chez lesquels on remarque, par opposition aux caractères du groupe précédent, des indices non équivoques de symétrie. Ces animaux sont presque aussi petits que ceux des familles précédentes, et, comme eux, la plupart sont imperceptibles à la vue directe; mais leur organisation est bien plus complexe, quoiqu'elle ait été à peine soupçonnée avant les savantes recherches de M. Ehrenberg, qui a cru devoir, pour cette raison, les séparer des infu-

soires proprement dits. Ils sont constamment revêtus d'un tégument résistant, quelquefois sous l'apparence d'une cuirasse solide; de là le nom de *Systolides*. On distingue un canal digestif, souvent une paire de mandibules, une bouche, des organes plus ou moins nets de circulation, de respiration, et peut-être des sens. Chez certains d'entre eux, l'ouverture buccale est entourée d'un appareil charnu revêtu de cils vibratiles qui, par la régularité de leurs mouvements, présentent parfois tout à fait l'apparence de roues dentées tournant avec rapidité; de là le nom de *Rotifères* qu'on a aussi donné à l'une des divisions de l'ordre. Tous sont hermaphrodites et ovipares. A l'exception des rotifères que nous venons de nommer, et d'un autre ordre, celui des *Tardigrades,* qui vivent dans les lieux simplement humides, tous les systolides habitent, comme les infusoires proprement dits, au sein des eaux, où leur exiguïté les dérobe également à la vue; ils préfèrent les eaux stagnantes ou peu agitées qui baignent des plantes aquatiques, soit les eaux de la mer, soit celles des rivières, ou des marais, ou des fossés; et c'est souvent dans les ornières remplies depuis plusieurs jours par les eaux pluviales qu'on en rencontre le plus; jamais on ne les observe dans de véritables infusions, ni dans les eaux putréfiées. C'est parmi les conferves et les *Lemna* (lentilles d'eau) qu'habitent la plupart des espèces d'eau douce, soit fixées, soit isolées, soit par groupes. Quant aux systolides qui ne vivent pas dans l'eau, mais qui n'exigent qu'un certain degré d'humidité, on les trouve sur de certaines mousses *(Hypnum),* à l'ombre, dans les bois; dans les touffes de *Bryum* exposées à des alternatives de sécheresse et de végétation, sur les toits, sur les murs et dans les allées de jardins, ainsi que dans le sable des gouttières, on rencontre le plus fréquemment les rotifères et les tardigrades. C'est parmi le sable des gouttières que l'illustre Spallanzani observa pour la première fois ces animaux, sur lesquels il put constater le singulier phénomène de la résurrection après une dessiccation très-prolongée. Un fait aussi extraordinaire fut d'abord révoqué en doute par les naturalistes; mais on reconnut plus tard l'entière exactitude des observations de Spallanzani. On ne doute plus aujourd'hui que les rotifères et les tardigrades, exposés durant un été brûlant à la sécheresse sur les toits, ne puissent reprendre la vie quand ils sont humectés de nouveau. Ces animaux ainsi desséchés sont contractés en petites boules translucides assez dures; leur enveloppe cornée semble les protéger contre les agents extérieurs et leur permet de conserver une vie latente dont on pourrait croire la durée indéfinie.

La fin à une autre livraison.

SIFFLET DU SEIZIÈME SIÈCLE.

Ce sifflet, dont notre gravure donne la dimension exacte, est en argent doré, incrusté de pierreries. C'est un travail



Un Sifflet du seizième siècle. — Dessin de Montalan.

français du seizième siècle. Il ne fait point partie d'une collection assez nombreuse pour être connue. On suppose qu'il servait à appeler les gens de service dans l'intérieur des appartements. Nous avons déjà eu occasion de dire que l'usage des sonnettes ne s'est introduit en France qu'au dix-septième siècle.

LE RÊVE DE RICHARD III.



Exposition des trésors de l'art dans le Royaume-Uni, à Manchester. — Garrick dans le rôle de Richard III, peinture par William Hogarth. — Dessin de Pauquet.

Le portrait du célèbre Garrick, jouant le rôle de Richard III, fut peint, en 1746, par William Hogarth et acheté par lord Feversham. « On me paya ce tableau deux cents livres (¹), dit Hogarth, ce qui était plus qu'aucun artiste anglais eût jamais reçu pour un simple portrait; et ce prix ne me fut pas donné sans mûre réflexion : on ne le fixa qu'après avoir pris le soin de consulter plusieurs peintres (²). »

C'est le lord Feversham actuel qui a envoyé à l'Exposition de Manchester cette peinture, que des critiques compétents trouvent « trop lourde et trop musculaire », mais dont l'attitude dramatique et la physionomie expressive expliquent le succès immédiat et la popularité soutenue.

Richard III s'est endormi dans sa tente à la veille de la bataille que lui livrera le comte de Richemond, le futur Henri VII (août 1485). Les remords qui troublent ses veilles le poursuivent encore et l'agitent sous la forme de rêves affreux. Les ombres de toutes ses victimes lui apparaissent l'une après l'autre et le maudissent (¹).

L'OMBRE DU PRINCE ÉDOUARD, FILS DE HENRI VI.

A demain; je veux que mon ombre pèse sur ton âme accablée! Souviens-toi que tu m'as assassiné dans la fleur de ma jeunesse, à Tewksbury. Désespère et meurs!

L'OMBRE DU ROI HENRI VI.

Lorsque j'étais mortel, mon corps consacré par l'onction sainte a été percé par toi de mille coups homicides. Songe à la Tour et à moi; désespère et meurs! C'est Henri VI qui te crie : Désespoir et mort!

L'OMBRE DE CLARENCE.

A demain; je veux peser de tout mon poids sur ton âme! C'est moi, moi le pauvre Clarence, que ta trahison priva de la vie et qui ai été plongé jusqu'à la mort dans une masse de vin (²). Demain, souviens-toi de moi pendant la bataille, et que ce souvenir fasse tomber ton épée impuissante. Désespère et meurs!

L'OMBRE DE RIVERS.

A demain; je veux m'appesantir sur ton âme! Je suis Rivers, mort à Pomfret. Désespère et meurs!

L'OMBRE DE GRAY.

Souviens-toi de Gray, et meurs dans le désespoir!

(¹) Environ cinq mille francs, ce qui équivaudrait à plus de dix mille francs aujourd'hui.

(²) Hogarth ne réussit pas aussi bien lorsqu'il voulut faire les portraits de Garrick assis devant une table et de sa femme lui enlevant une plume de la main. Mme Garrick trouva que les traits de son mari n'étaient pas assez noblement rendus. Hogarth interrompit sa peinture, que sa veuve envoya tout inachevée à Mme Garrick sans réclamer aucun prix. On a vu, page 235, que Gainsborough ne fut pas plus heureux lorsqu'il voulut faire le portrait de Garrick.

(¹) On sait que plusieurs historiens modernes ont révoqué en doute la plupart des crimes imputés à Richard III. (Voy. t. X, p. 50.)

(²) Shakspeare dit : « I, that was washed to death with fulsome « wine. » *Fulsome*, que l'on traduit aujourd'hui par les mots « dégoûtant, nauséabond, » avait jadis le sens d'« abondant ». Voyez, page 95, ce que nous avons dit au sujet de la mort du duc de Clarence. L'événement avait précédé de plus d'un siècle la première représentation du drame, et Shakspeare, bien qu'il y ait quelque obscurité dans ses expressions, paraît avoir adopté la tradition populaire.

L'OMBRE DE VAUGHAN.

Souviens-toi de Vaughan, et que la terreur qui suit le crime fasse tomber ta lance! Désespère et meurs!

L'OMBRE DE LORD HASTINGS.

Tyran couvert de sang et de forfaits, réveille-toi du réveil du crime, et va finir tes jours dans une bataille sanglante. Souviens-toi de lord Hastings! Désespère et meurs!

LES OMBRES DES DEUX JEUNES PRINCES, FILS D'ÉDOUARD III.

Rêve de tes neveux étouffés dans la Tour. Que nos images pèsent comme le plomb sur ta conscience, odieux Richard, et t'entraînent à la ruine, à l'infamie et à la mort! Ce sont les âmes de tes neveux qui te crient: Désespoir et mort!

L'OMBRE DE LADY ANNE.

C'est ton épouse, Richard, la malheureuse Anne, ton épouse, qui ne goûta jamais une heure de tranquille repos avec toi; c'est elle qui remplit aujourd'hui ton sommeil de trouble et d'horreur. Demain, souviens-toi de moi dans la bataille, et que ton épée tombe de ta main défaillante Désespère et meurs!

L'OMBRE DE BUCKINGHAM.

C'est moi qui le premier t'aidai à monter sur le trône; c'est moi qui fus la dernière victime de ta tyrannie. Oh! souviens-toi de Buckingham dans le combat, et meurs dans les terreurs de tes forfaits. Ne rêve que de sang et de mort! Succombe sous l'épouvante, et que ton âme s'exhale au milieu des angoisses du désespoir!

RICHARD, *s'éveillant, égaré.*

Qu'on me donne un autre cheval! Bandez mes plaies! Jésus, aie pitié de moi!... Mais que fais-je? ce n'était rien qu'un rêve. O lâche conscience, comme tu te plais à me tourmenter! Ces flambeaux ont des lueurs bleues. Ne suis-je pas à l'heure funèbre de minuit? Une froide sueur ruisselle sur ma chair tremblante. Quel est donc le sujet de mes craintes? Est-ce moi-même? il n'y a que moi ici, et Richard aime Richard! Y a-t-il quelque meurtrier caché sous cette tente? Non... si, j'y suis, moi! Alors, fuis. — Quoi! me fuirai-je moi-même? — Sans doute. — Pourquoi? — De peur que je ne me venge? — Sur qui? — Moi-même contre moi-même? — Je m'aime. — Pourquoi? — Est-ce pour le bien que je me suis fait? — Oh! non, hélas! Je me hais plutôt pour toutes les odieuses actions que j'ai commises. Je suis un vilain! — Non, je mens, je ne le suis pas. — Insensé, pourquoi parles-tu mal de toi? — Insensé, ne te flatte pas! — O ma conscience, tu as mille voix, et chacune de tes voix me reproche un forfait, et chaque forfait me condamne comme un scélérat. Le parjure, le parjure le plus horrible qui puisse sortir de la bouche d'un homme! Le meurtre, le meurtre féroce, le plus abominable! Tous les crimes divers, tous commis sous toutes les formes, s'attroupent devant le tribunal de ma conscience, et me crient tous à la fois: Coupable! coupable! — Comment ne tomberais-je pas dans le désespoir? Il n'est pas une seule créature qui m'aime; et si je meurs, personne n'aura pitié de moi. Eh! pourquoi sentirait-on de la pitié pour moi? je n'en trouve même pas dans mon cœur pour moi-même!... Il me semble que les ombres de ceux que j'ai fait mourir sont venues sous ma tente, et que chacune d'elles a jeté une menace de vengeance pour demain sur la tête de Richard!... *(A Ratcliff, qui entre.)* Oh! Ratcliff, j'ai rêvé un rêve affreux. Que pensez-vous? Vos amis me seront-ils fidèles?... Ratcliff! j'ai peur! j'ai peur! Par Paul l'apôtre, ces ombres ont jeté plus de terreur dans l'âme de Richard que ne pourraient faire dix mille soldats de chair et d'os, armés de pied en cap, et commandés par cet écervelé de Richemond!

Cette belle scène, dont nous ne rappelons qu'une partie, n'est pas tout à fait une pure invention de Shakspeare. Les anciens historiens disent que le sommeil de Richard était souvent troublé par de mauvais rêves.

Le premier acteur qui joua le rôle de Richard III fut Richard Burbage (en 1594). Cet artiste, ami intime de Shakspeare, y était si naturel et si terrible que le peuple, dont il avait saisi l'imagination, en arriva à le confondre dans ses souvenirs avec le personnage réel. L'évêque Corbet raconte, dans l'*Iter boreale*, que son hôte, à Leicester, en voulant parler du roi Richard, lui donnait le nom de Burbage, et ne comprenait pas qu'il eût fait une méprise.

Garrick choisit ce rôle pour son début au théâtre de Goodman's-Fields, le 19 octobre 1741, et l'effet qu'il produisit fut l'un des plus extraordinaires dont les annales du théâtre anglais aient conservé la mémoire. « Dès le moment où il parut en scène, dit un des contemporains, il sembla qu'un nouvel esprit se fût emparé des spectateurs. On croyait avoir Richard III lui-même sous les yeux: c'était sa démarche, sa figure, la contraction de ses traits, où l'on pouvait lire à l'avance tous les odieux sentiments qu'il éprouvait; on devinait ce qu'il allait dire; on était ému de crainte, de haine, et il se mêlait au ravissement que causait un art si admirable une sorte de stupéfaction ou, pour ainsi dire, d'inquiétude, à la pensée qu'un homme pût porter si haut l'art de l'imitation dans le mal; on souffrait de cette espèce de doute où l'esprit est suspendu entre la réalité et la fiction; mais aussi, par instants, cédant à une illusion si complète, on se sentait enlevé aux sensations les plus sublimes que puisse faire naître l'accord du triple génie de l'histoire, de la poésie et du jeu dramatique. Aussitôt après la première représentation, les théâtres de Rich et de Fleetwood furent désertés. On voyait venir en troupes les spectateurs élégants de Westminster. Pope, alors affaibli par l'âge et la souffrance, quitta lui-même sa grotte de Twickenham, et sentit se rajeunir un moment sa muse en admirant ce grand interprète d'une des plus belles créations de Shakspeare. »

Richard III resta le rôle favori de Garrick. Ce célèbre artiste le joua une fois devant Georges II, et, si l'on en croit l'anecdote suivante, ce roi ne fut pas aussi enthousiaste de son talent que l'était toujours le public. « Après la représentation, Garrick demandait avec une vive sollicitude ce que le roi avait dit de son jeu. Un courtisan lui répondit: — Je ne sais trop ce qu'il a pensé à votre sujet; mais lorsqu'un acteur a annoncé que le lord maire venait pour féliciter Richard III, le roi s'est levé, et, voyant Taswell qui imitait comiquement le fier magistrat de la cité, Sa Majesté a dit: « Duc de Grafton, j'aime ce lord » maire; » et, après la scène, il a répété: « Duc de » Grafton, c'est un bon lord maire; » et même, lorsque Richard revient sur le champ de bataille de Bosworth, en criant: Un cheval! un cheval! Sa Majesté a encore dit: « Duc de Grafton, est-ce que le lord maire ne reparaîtra » plus? » — On ne sait guère que penser de cette historiette. Qui fut véritablement sot et ridicule, le roi ou le courtisan?

Antérieurement à Shakspeare, un auteur inconnu avait composé un drame informe dont voici le titre: « *la Vraie » Tragédie de Richard III*, — où l'on voit la mort d'É» douard IV — et l'assassinat (par étouffement) des deux » jeunes princes dans la Tour, — avec la fin lamentable de » Shore, femme du roi: exemple utile pour toutes les » femmes vicieuses; — et enfin l'alliance et l'union des » deux nobles maisons de Lancastre et d'York; — telle » qu'elle a été représentée par les comédiens de Sa Majesté » la reine [1]. » On ne trouve point dans cette pièce, très-médiocre, la scène des ombres; mais Richard y parle des rêves qui le tourmentent, des esprits de ses victimes qui, pendant la nuit, viennent crier vengeance [2]. On y remarque aussi le cri de Richard pendant la bataille:

« A horse! a horse! a fresh horse! »
Un cheval! un cheval! un cheval frais!

Cri sans doute historique, et que Shakspeare a reproduit avec plus de vigueur:

« A horse! a horse! my kingdom for a horse! »
Un cheval! un cheval! mon royaume pour un cheval!

Il existe aussi un drame latin, *Richardus tertius*, dont le manuscrit est conservé dans la bibliothèque du collége Emmanuel, à Cambridge.

Enfin, on composa en 1614, par conséquent vingt ans après la première représentation de la pièce de Shakspeare, un poëme intitulé: *l'Ombre de Richard III (the Ghost of Richard the third)*. Cet ouvrage a été réimprimé en 1844 par les soins de la Société de Shakspeare.

[1] « The true Tragedie of Richard the third, wherein is showne » the death of Edward the fourth, with the smothering of the two » yoong princes in the tower: vith a lamentable ende of Shores wife, » an example for all wicked women, etc. »

[2] « Clarens complaines, and crieth for revenge.
» My nephues bluods, Revenge, revenge, doth crie.
» The headlesse peeres come preasing for revenge
» And every one crie, let the tyrant die. »

EXPOSITION DE MANCHESTER.

Voy. p. 233 et 273.

Londres n'a qu'un seul beau musée : c'est le *British Museum*, qui se compose d'une galerie d'antiquités où l'on admire surtout les marbres du Parthénon, cédés au gouvernement par lord Elgin, d'une galerie d'objets d'histoire naturelle, et d'une bibliothèque. La Galerie nationale (Trafalgar street) ne peut être considérée que comme le commencement d'un musée de peinture, et la galerie Vernon, formée principalement de tableaux de l'école anglaise moderne, ne dépasse pas les limites d'un riche cabinet d'amateur. Les immenses richesses d'art que possède l'Angleterre, soit celles qu'elle doit à ses artistes, soit celles (en beaucoup plus grand nombre) qu'elle a achetées aux nations du continent, sont des propriétés particulières, disséminées dans les villes et les châteaux. Jusqu'à ce jour, il n'avait été possible, aux Anglais comme aux étrangers, d'en voir qu'une très-faible partie, et les ouvrages où l'on avait tenté d'en offrir au public une énumération très-incomplète, n'avaient eu d'autre effet que d'exciter la curiosité ou plutôt de faire naître des regrets. Aussi l'idée de l'exposition de Manchester, ouverte cette année, et que l'on désigne sous le titre de *Collection des trésors d'art du Royaume-Uni* (¹), a-t-elle été accueillie avec satisfaction, on pourrait presque dire avec reconnaissance, par tous ceux qui sont avides de contempler les œuvres des artistes éminents et de compléter leur instruction sur l'histoire de l'art européen.

Les plus riches amateurs du Royaume-Uni se sont empressés pour la plupart de répondre à l'appel qui leur avait été fait, et ont envoyé à Manchester les « trésors » de leurs galeries, tableaux anciens ou modernes, arts d'ornement, sculptures, gravures, etc.

L'édifice qui contient tous ces précieux objets ressemble, sauf les dimensions, aux monuments provisoires d'exposition dont le palais de cristal (²) a été jusqu'ici le plus beau modèle.

Le plan que nous donnons, page 276, peut donner une idée de la distribution intérieure.

La première division, comprenant les œuvres des anciens maîtres, est contenue dans les salons A, B, C et H dans la partie sud.

La deuxième division, comprenant les œuvres des artistes modernes, est contenue dans les salons D, E, F, dans les vestibules voisins, et se prolonge jusque dans la galerie de l'horloge, au nord.

La galerie des portraits anglais *(british portraits)* s'étend des deux côtés de la salle centrale.

Les miniatures historiques sont placées dans la galerie située au sud du transept.

Le musée des arts d'ornement occupe la salle centrale.

La collection des armures orne l'intérieur même de la salle près du transept. Les tapis, vêtements et autres œuvres d'art de l'Inde et de la Chine, envoyés en grande partie par la reine et par la Compagnie des Indes, sont exposés dans le salon G, à l'extrémité nord du transept.

Les statues sont rangées dans la salle du centre.

Les aquarelles décorent trois chambres derrière l'orchestre.

Les miniatures sont exposées dans la galerie du transept, près du salon A.

Peintures anciennes. — M. Georges Scharf, chargé de l'exposition des peintures anciennes, a choisi avec raison un ordre chronologique qui permet au spectateur de suivre pas à pas les progrès de l'art en Europe. Parmi les premières de ces peintures, on remarque : une mosaïque de Pompéi; deux fresques, l'une du temple de Junon, l'autre d'une tombe de Rome, envoyée à l'exposition par M. C. Wentworth Dilke; des œuvres byzantines; un triptyque de Cimabuë (1276-1336), un triptyque de Ducio de Sienne (1282-1340), envoyé par le prince Albert; des figures de saints peintes en Italie vers 1338; sept peintures de *predella* (¹) par Ugolino de Sienne; des triptyques russes; un portrait du roi d'Angleterre Richard II, envoyé par le comte de Pembroke; de très-beaux Angelicos da Fiesole (1387-1455); des Pérugins, des Léonards de Vinci et des Michel-Anges douteux; des Raphaëls au nombre de dix-huit, dont plusieurs sont contestés, mais aussi dont quelques-uns sont incontestables, tels que deux Madones avec l'enfant Jésus, achetés à Florence par le comte Cowper, ambassadeur d'Angleterre; une Agonie au jardin des Oliviers, les trois Grâces appartenant à lord Ward, une *Pieta*, un portrait de Jules II, etc. Les peintures vénitiennes, dans le salon B, sont très-belles : Palma le Vieux, le Giorgion, le Titien, Paul Véronèse, y sont représentés par d'excellentes œuvres. Les maîtres flamands et allemands, dans le salon A, sur la paroi nord, commencent vers 1390 par Van-Eyk, et comprennent des œuvres exquises de Hans Memling ou Hemmeling (mort en 1489), de Michaël Wohlgemuth (1434-1519), de Quentin Metsys, Martin Schoen, Lucas de Leyde (une Partie de cartes, l'Empereur Maximilien, etc.). — Dans le salon B, on compte douze œuvres de Nicolas Poussin, notre grand maître, entre autres : *Renaud et Armide*, *le Triomphe de Bacchus*, *Orphée et Eurydice*, une *Vue de la Campagna*, *Moïse frappant le rocher*, *la Femme de Mégare*, une étude du *Testament d'Eudamidas*. — Un des vestibules contient quinze ou seize Murillos et six Velasquez. — Les Claude le Lorrain sont au nombre de sept dans le salon C, où sont aussi les Van-Dycks, les Rembrandts, etc. — Le salon H est rempli tout entier par la collection du marquis d'Hertford, composée d'œuvres choisies de Velasquez et de Murillo, de Van-Dyck, de Rembrandt, de Reynolds, d'Hobbema; on y voit *les Saisons dansant devant le Temps*, par Nicolas Poussin, deux Greuzes, *une Fête champêtre* de Watteau, un Philippe de Champaigne.

Peintures modernes. — Cette division comprend 689 tableaux. C'est là qu'il est possible d'apprécier tout le mérite d'Hogarth comme peintre de portraits, et l'incontestable talent de quelques autres maîtres de l'école anglaise, Gainsborough, Reynolds, Lawrence, Constable, Turner, Collins, Wilkie, Landseer.

Dans la galerie de l'Horloge, commençant à l'escalier nord, on trouve, non sans quelque regret, quelques belles œuvres achetées par les Anglais à nos artistes contemporains : le *Napoléon traversant les Alpes*, par Paul Delaroche; des *Animaux* par Rosa Bonheur, des Horaces Vernet, et, ce que nous regrettons plus encore, dix des meilleures compositions d'Ary Scheffer : *Saint Augustin et sa mère*, *Dante et Béatrice*, *la Madeleine*, *le Christ enseignant l'humilité*, plusieurs Marguerites.

Galerie des portraits anglais. — C'est le savant M. Peter Cunningham qui a présidé au classement de ces portraits, dont le nombre est de 386, et qui sont d'un intérêt indicible pour quiconque veut étudier l'histoire politique et littéraire de l'Angleterre. On y remarque les portraits de Henri IV, Henri VI, John Wyclyf, Édouard IV, Richard III, Jane Shore, Anne Boleyn, le cardinal Wolsey, Henri VIII,

(¹) C'est par ces mots « Royaume-Uni » que l'on comprend tout l'ensemble des îles de l'archipel Britannique. La Grande-Bretagne proprement dite ne se compose que de l'Angleterre, du pays de Galles et de l'Écosse.

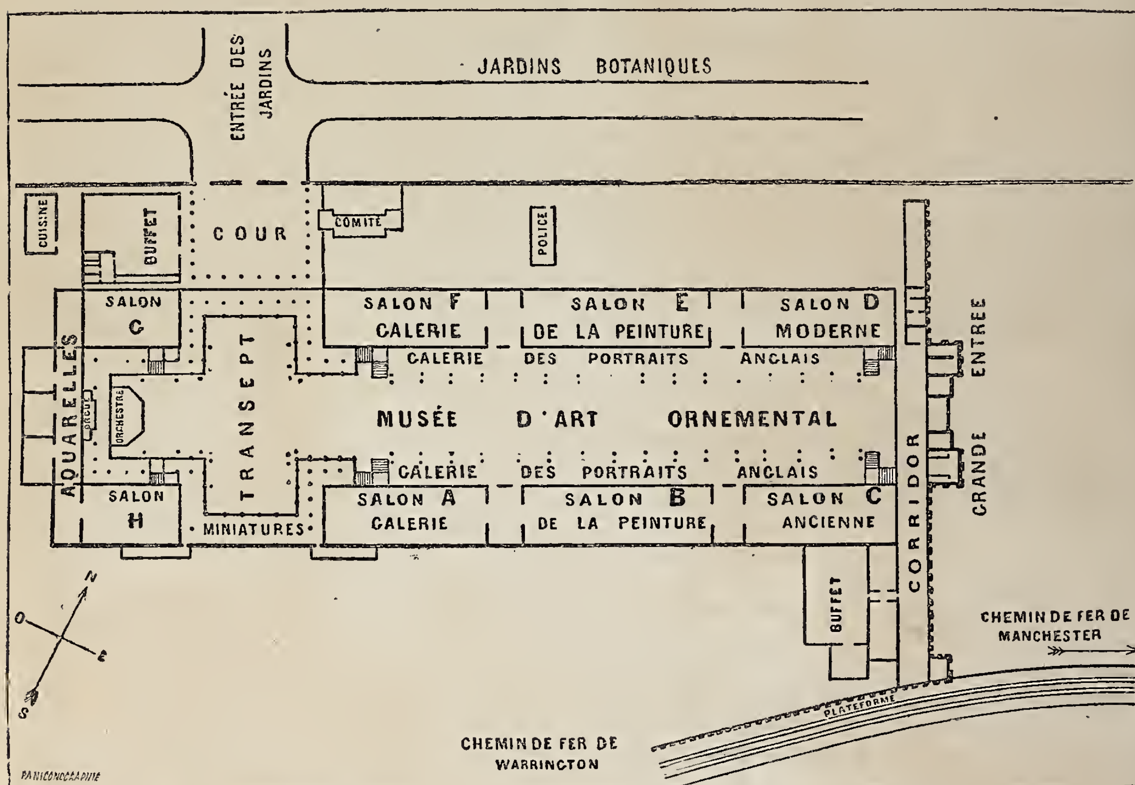
(²) Voy. t. XX (1852), p. 140.

(¹) On appelle ainsi la petite marche qui soutient le maître autel, et qu'il était d'usage de peindre, soit sur panneau, soit autrement. On a des *predella* peintes par Pérugin et par Raphaël.

Marie Tudor, Élisabeth, Marie Stuart, Walter Ralegh [1], le comte d'Essex, Shakspeare, Ben-Jonson, Fletcher, Burbage, Inigo Jones, John Hampden, Edmond Waller, Newton, Locke, toutes les beautés du règne de Charles II, toutes les gloires des lettres au dix-septième et au dix-huitième siècle.

Sculptures. — Parmi les sculptures, au nombre de 160, les plus intéressantes nous paraissent être celles qui représentent les orateurs et les savants modernes de l'Angleterre, par Chantrey et Noble; on s'arrête aussi avec curiosité devant un groupe attribué à Raphaël, *l'Enfant et le Dauphin*, devant quelques Flaxmans et quelques Canovas.

Musée des arts d'ornement. — Il est presque impossible d'énumérer toutes les variétés de charmantes œuvres qui composent ce musée : verreries de Venise, d'Allemagne, de Hollande, de France, d'Angleterre; — ustensiles et joyaux de la vie domestique au moyen âge et pendant la renaissance; — émaux byzantins, émaux de Limoges, émaux d'Italie; — porcelaines de Chine, de Saxe, d'Autriche, de Sèvres, d'Angleterre; — admirables majoliques ou peintures italiennes sur vases de terre, plats de Palissy, de Hollande, de Flandre, d'Angleterre; — bijouteries, orfévreries italiennes des quatorzième et quinzième siècles; nielles de Finiguerra; — damasquinures ou incrustations d'or et d'argent dans le fer et l'acier; — reliefs en bronze et en terre cuite de Donatello, de Lucas della Robbia, de Krüg, de Flotner, de Teschler, d'Albert Durer, etc.; — médailles d'Italie, de France, d'Allemagne et de Hollande; intailles, camées; — sculptures en ivoire, la plus



Plan de l'Exposition de Manchester *(Art Treasures of the United Kingdom).*

riche collection qu'on ait encore vue, et où l'on peut suivre l'histoire de cette branche de l'art depuis les Romains et les Byzantins jusqu'à notre temps; — les armures et les armes, qui viennent en grande partie de la célèbre collection de sir Samuel Meyrick, que l'on voyait à Goodrich-Court; — la collection de Soulages, avocat de Toulouse, contenant une variété infinie de bronzes, médailles, reliefs, majoliques, objets ayant servi à l'usage domestique, verreries, etc.; — des collections analogues empruntées au British Museum et à Marlborough-House; — des collections d'anciennes clefs, de cassettes précieuses; — des antiquités celtiques, bretonnes et anglo-saxonnes; — des tapisseries, des broderies, des guipures; — l'art de l'Orient : tapis, peintures persanes, mousselines, calicots peints, tissus d'or, soieries, châles, joaillerie, émaux, nielles, ornements en pierres précieuses, armes, poteries, ustensiles de laque, de cuivre, d'étain, instruments de musique, sculptures, mosaïques, tuiles, tentes, etc. C'est un rassemblement splendide et qui n'était possible qu'en Angleterre.

Aquarelles. — Le fondateur de l'école anglaise d'aquarellistes est Paul Sandby (1725-1809). On avait déjà beaucoup admiré à l'exposition du palais Montaigne, en France, les aquarelles du peintre contemporain Georges Cattermole. Parmi les autres œuvres les plus remarquées, nous citerons celles du célèbre Turner (mort en 1854), dont l'on est parvenu à réunir 84 aquarelles. Quelques aquarelles de peintres anciens et appartenant à d'autres écoles figurent avec honneur dans cette galerie, entre autres onze compositions de Van-Huysum.

Miniatures. — Les miniatures complètent en quelque sorte la galerie des portraits anglais; notons surtout celles que l'on doit aux pinceaux de Nicholas Hilliard, d'Isaac et de Peter Oliver, de Hoskins, de Lucas de Leyde, de Holbein (un Henri VII et Anne de Clèves); et arrêtons ici cette description rapide d'une exposition que n'oublieront jamais

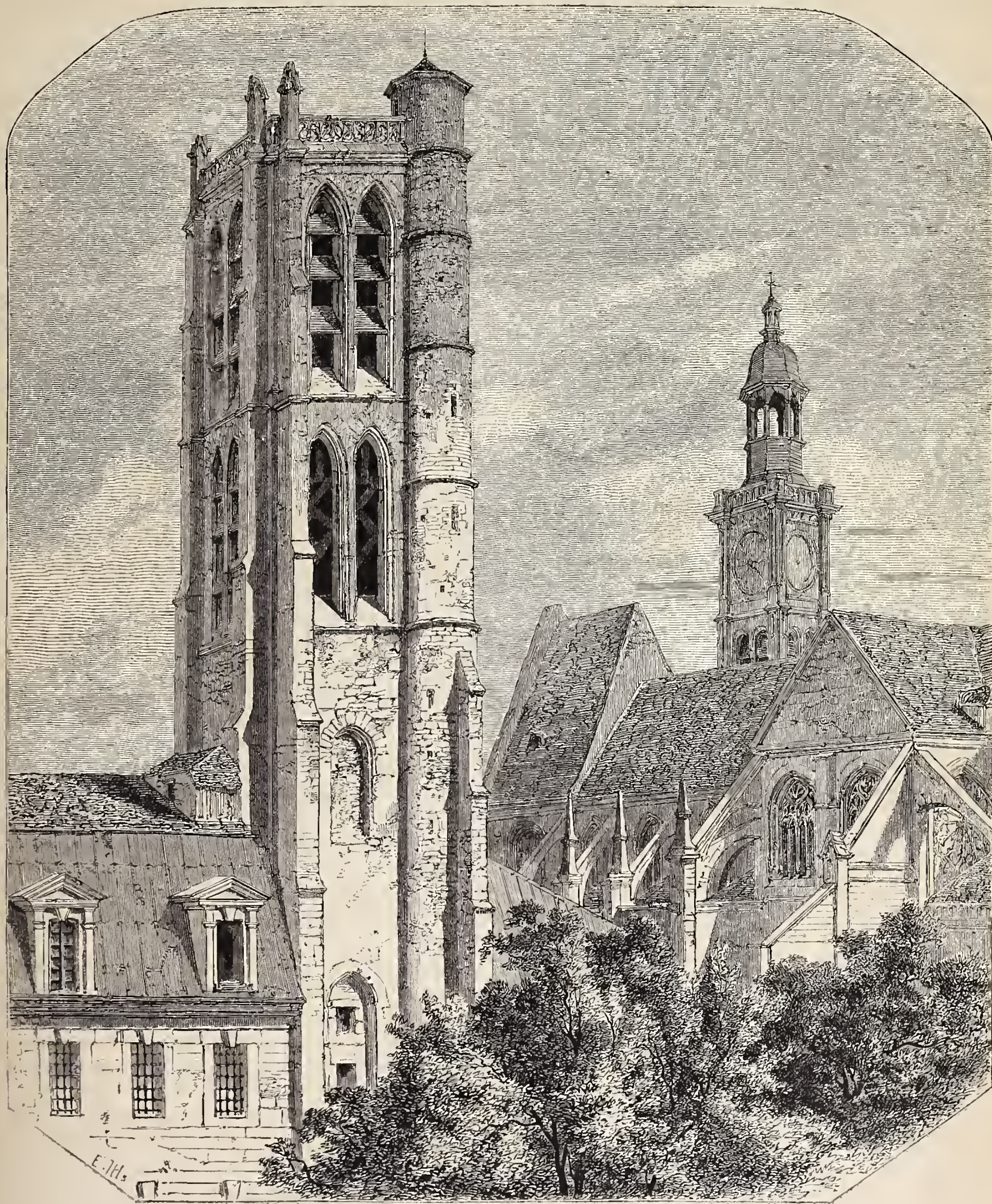
[1] Nouvelle occasion de rappeler à nos lecteurs que l'on a imprimé à tort, page 11, *William* au lieu de *Walter*.

les amateurs d'art, et que nous désirons voir imiter prochainement en France.

LA TOUR DE CLOTILDE.

Quand on remonte dans l'histoire de Paris vers les premiers siècles de notre ère, les faits apparaissent dans une sorte de brouillard indécis, dans le vague de la tradition, et il est bien difficile de leur donner une date précise. Quel est, par exemple, le véritable fondateur des Thermes attribués gratuitement à Julien, construction colossale formée de diverses parties, à plusieurs époques, et dont l'importance n'était pas bien appréciée avant la destruction des maisons qui s'étaient multipliées sur ses ruines et étayées de ses vastes murailles? Nous ne saurions le dire avec certitude; nous savons seulement que les Thermes ont été l'habitation somptueuse du souverain, pendant la domination romaine et sous les rois barbares.

Il n'est pas douteux, par exemple, que Clovis y a résidé, — bien glorieux, sans doute, d'un pareil séjour. La tradition rapporte qu'il s'était fait construire une maison de campagne à peu de distance de cette demeure royale, sur le haut de la colline appelée depuis montagne Sainte-



Lycée Napoléon. — La Tour de Clotilde (dixième siècle). — Dessin de Thérond.

Geneviève. Cette localité était alors occupée en partie par un cimetière, en partie par des potiers. Ceux-ci trouvaient dans les flancs de la colline, à une assez grande profondeur, une excellente terre glaise avec laquelle ils fabriquaient de la poterie renommée.

Un jour que Clovis se promenait dans sa villa, accom-

pagné de sa femme Clotilde, il lui fit part des inquiétudes que lui inspirait la guerre qui venait d'éclater entre les Francs et la puissante nation des Wisigoths, maîtresse de la plus riche partie des Gaules. La pieuse reine ne négligeait aucune occasion de tourner vers Dieu et vers les saints l'esprit du barbare dont elle avait obtenu la conversion : « Que ne vous adressez-vous, lui dit-elle, aux saints apôtres Paul et Pierre; ils intercéderont pour vous, et Dieu vous donnera la victoire. » Au milieu des perplexités dans lesquelles Clovis était plongé, le conseil lui parut bon. Il se rappela qu'à Tolbiac un vœu lui avait sauvé la vie; il espéra sans doute que le même moyen lui réussirait cette fois; et, lançant devant lui sa framée d'une main vigoureuse que l'espérance animait encore : « Je fais serment, s'écria-t-il, d'élever ici même une église à saint Pierre et à saint Paul, s'ils me donnent la victoire et un prochain retour » Remarquons, en passant, que les grands actes de dévotion, aux époques barbares, ont souvent le caractère d'un marché Clovis avait promis à Dieu, pendant la bataille de Tolbiac, d'embrasser la religion chrétienne, à la condition qu'il mettrait les Allemands en fuite : — *Donnant, donné;* s'il eût été vaincu, il serait peut-être resté païen.

Quoi qu'il en soit, il s'acquitta à son retour de Vouillé, avec la conscience qu'il mettait, non pas dans toutes ses négociations, son histoire le prouve assez, mais dans les engagements qu'il prenait envers Dieu et les saints; il s'acquitta de sa dette à l'égard des saints apôtres; il éleva l'église qu'il avait vouée à saint Pierre et saint Paul, sur l'endroit où était tombée sa framée. Les chroniqueurs rapportent qu'il déploya dans cette construction une magnificence extraordinaire. Ce que les barbares admiraient le plus dans les œuvres d'art que l'empire avait laissées, c'étaient ces grands tableaux indestructibles où l'on employait une quantité de petites pierres de couleur taillées régulièrement. Comparée à celle de la peinture, la représentation était grossière, mais elle était solide, avantage inappréciable aux yeux de gens qui étaient experts en tous modes de destruction. L'église fut donc décorée à l'intérieur de vastes mosaïques. Il en existait encore des traces au temps d'Étienne de Tournay, au douzième siècle.

Le conquérant n'eut pas le temps d'achever l'ouvrage commencé. La basilique fut continuée et terminée par la reine Clotilde, qui y déposa le corps de son mari et y fut elle-même ensevelie. C'est dans le même lieu que furent apportés les restes de saint Prudence, de saint Alde, et le corps de cette fille héroïque, sainte Geneviève, la patronne de Paris, la Jeanne d'Arc pacifique du cinquième siècle.

Il est regrettable que cette vieille église de Clovis ait disparu; que cette crypte souterraine, où avaient été déposés le premier roi français et la grande sainte nationale, ait été comblée, non pas au milieu des tourmentes de nos révolutions, mais froidement, de 1807 à 1808! Quand vous passerez dans cette rue qui conduit de la place du Panthéon à l'École polytechnique, entre le lycée Napoléon et l'église Saint-Étienne du Mont, arrêtez-vous un instant; vous avez sous les pieds le sol où reposèrent tranquilles, pendant treize cents ans, les cendres de sainte Geneviève, de Clovis, de sainte Clotilde. Une tour s'élève du milieu des bâtiments de l'antique abbaye de Sainte-Geneviève; la tradition y a attaché le nom de Clotilde. Mais celle que nous voyons aujourd'hui ne date pas de si loin; elle a été construite pendant le dixième siècle (entre 970 et 980), sans doute sur l'emplacement d'une tour plus ancienne qui remontait au temps de Clotilde et qui avait eu à souffrir, comme la vieille église, des excursions dévastatrices des Normands.

Les fondements de la tour du clocher dont nous donnons le dessin, furent posés par un de ces chanoines séculiers qui occupaient l'abbaye avant que l'abbé Suger la réformât en y introduisant, vers 1148, des religieux de l'ordre de Saint-Victor. Il s'appelait Thibaut et exerçait les fonctions de préchantre. Le nécrologe de la maison de Sainte-Geneviève nous dit qu'il n'eut pas le temps d'achever la tour et qu'il ne l'éleva qu'au premier étage : *Obiit Tnebaldus sacerdos et precentor qui turrim usque ad premium solium erexit* Il n'est pas douteux, lorsqu'on voit la solidité des fondements, que l'intention de Thibaut ne fût de lui donner une élévation considérable.

Au reste, l'examen le plus superficiel montre que le second et le troisième étage sont presque aussi anciens que le premier, et ont dû être bâtis vers le même temps. On rattache à cette construction le nom d'un personnage nommé Maignault, qui vraisemblablement l'acheva.

Vers la fin du quinzième siècle, le tonnerre tomba à deux reprises, et à des intervalles rapprochés, sur la tour, qui fut gravement endommagée, ainsi que l'église et le bâtiment voisin. En 1483, l'incendie fit fondre les cloches, la couverture de plomb; tout Paris assista à ce spectacle; une mer de feu et de métal en fusion enveloppa pendant plusieurs heures la vieille tour, sans l'ébranler. Les seules parties qui souffrirent gravement furent la flèche, les balustrades, l'escalier à partir du deuxième étage. Pour réparer les dégâts occasionnés par ces terribles accidents, l'abbé de Sainte-Geneviève obtint de la cour de Rome la permission d'avoir recours aux indulgences, dont la vente a donné naissance, vers cette époque, à tant d'abus. Dans cette circonstance, les sommes considérables que l'abbaye recueillit de la piété des fidèles reçurent un emploi irréprochable, puisqu'elles furent employées à élever de nouvelles constructions plus considérables et mieux exécutées que celles qui avaient été détruites. On refit donc le haut de la tour, la flèche, la balustrade, l'escalier dont les balcons élégants se voient de la rue Clovis. Le style de ces constructions du règne de Charles VIII appartient au gothique flamboyant.

La partie du dixième siècle est restée intacte, sauf la fenêtre du premier étage qui a été restaurée. La flèche a disparu dans le siècle dernier; les clochetons des angles ont été coupés. L'un des balcons de l'escalier n'est plus à sa place; on l'a retiré parce qu'on craignait qu'il ne tombât sur les passants. En somme, la partie du quinzième siècle seule a souffert; ce qui nous autorise à appeler ici l'attention de qui de droit sur un des plus anciens édifices de Paris, un des plus vénérables, classé parmi les monuments historiques, et dont la conservation n'est pas entourée de toutes les précautions que son importance réclame. La charpente considérable qui le soutient à l'intérieur et son existence au milieu d'un lycée populeux rendraient nécessaire un paratonnerre à son sommet.

Quand on monte à cette tour, on trouve au premier étage la vieille horloge des Génovéfains; elle règle l'emploi des heures de la vie des écoliers avec l'inflexible régularité qu'elle a mise à diviser l'existence studieuse et recueillie des religieux. L'horloger qui l'a construite s'appelait Galande; il n'était pas lettré, car il a écrit *orloge* sans *h*, mais il travaillait bien. L'instrument, qui a été donné par le duc d'Orléans à l'abbaye en 1718, est aujourd'hui, comme il l'était alors, excellent. Au second étage, le gardien, en vous montrant deux échelles dressées perpendiculairement au milieu de la formidable charpente intérieure, vous demande si vous voulez vous rendre à la salle des moines. Il est rare que l'on éprouve très-vivement le désir de satisfaire sa curiosité au prix de cette ascension. Mais quand on y cède, on arrive, en se cramponnant bien aux barreaux, comme sur une échelle de corde, et en s'ai-

dant des pieds et des mains, à une trappe pratiquée au milieu d'un plancher placé à une distance de quelques mètres de la plate-forme de la tour. Là, dans une espèce de salle nue, bornée par les murs de l'édifice, et qui en occupe toute la largeur, vous apercevez des banquettes rangées des deux côtés. Au-dessous de la trappe, un abîme de cent pieds, duquel vient la lumière. Le vent siffle dans la forêt de bois qui est sous vos pieds, et gronde autour des murailles; à ses mugissements se mêlent les cris des hirondelles et des chauves-souris. Mais quelle pouvait être la destination de cette salle à laquelle il était si difficile de parvenir? Qu'attendent ces banquettes rangées le long du mur? Était-ce un lieu de refuge? On ne voit pas quel danger avaient à courir et par suite à prévoir les Génovéfains. C'était cependant un lieu de réunion, on n'en saurait douter. En tous cas, quand on ignore quels étaient l'objet et le but de ces réunions, on trouve que le lieu avait été singulièrement choisi, et on ne conçoit pas qu'aucune affaire de couvent ait jamais pu rendre nécessaires tant de mystère et d'isolement.

Du sommet de la tour, l'œil embrasse un horizon immense. Plus d'une fois, sans doute, cette tour a servi à des observations importantes, soit sur les mouvements de l'ennemi, soit sur la situation de la capitale; pendant longtemps, elle a été, avec les tours de Notre-Dame, le lieu d'observation le plus élevé de Paris. De là, les religieux de l'abbaye mesuraient l'étendue de leurs domaines sans que rien vînt gêner leur vue; car le dôme du Panthéon n'a été terminé que vers la fin du siècle dernier, et le clocher de Saint-Étienne du Mont n'est pas beaucoup plus ancien. En laissant Saint-Étienne du Mont, bâtie sur son terrain et avec sa permission, se donner une entrée indépendante, en lui octroyant une sorte d'émancipation, l'abbé de Sainte-Geneviève avait mis pour condition expresse que l'église n'aurait pas de clocher. La vieille tour s'élevait donc seule, isolée, sur ce point culminant de Paris. Aujourd'hui, on lui a donné des rivales; mais elle domine encore la plupart des constructions modernes qu'elle a vues naître et qu'elle verra sans doute mourir à ses pieds.

SUR L'INFLUENCE DU TABAC.

... Qui calculerait ce qu'il nous a fait perdre par la vaine rêverie, l'inaction et l'énervation! C'est un secours pour le travailleur en plein air, dans des lieux humides, pour le marin peut-être; mais pour tous les autres un fléau, une source de nombreuses maladies du cerveau, de la moelle et de la poitrine, d'une entre autres, la plus triste, de cracher toujours et partout.

Michelet, *Henri IV et Richelieu;* notes.

LES INFUSOIRES.

Fin.—Voy. p. 269.

Parmi les divisions assez nombreuses des systolides, nous signalerons plus spécialement les deux ordres que nous avons déjà nommés, les rotifères et les tardigrades.

Les Rotifères (fig. *e*) ont, dans leur état normal, la forme de fuseaux; mais, par la contraction, ils peuvent acquérir plus ou moins celle de boules ou d'ovoïdes. La pointe antérieure du corps est munie d'un double lobe cilié qui présente la singulière apparence de deux roues en mouvement. Ils sont terminés en arrière par une queue de plusieurs articles dont les derniers portent une ou plusieurs paires de doigts ou stylets charnus. Ils nagent au moyen du mouvement vibratile des cils, ou rampent à la manière des sangsues. On aperçoit deux ou plusieurs points rouges oculiformes.

Les Tardigrades ou systolides marcheurs (fig. *p*) : corps oblong et contractile en boule; quatre paires de pattes courtes, ou mamelons portant chacun deux ongles doubles ou quatre ongles simples crochus; bouche très-étroite, en siphon à l'extrémité antérieure, etc. On a quelquefois désigné les tardigrades sous les noms assez justes, qui rappellent leur forme générale, d'*ours d'eau* et de *brucolino* (petite chenille).

CORPS MICROSCOPIQUES DIVERS QUI ONT ÉTÉ CONFONDUS AVEC LES INFUSOIRES.

Quelques-uns des genres d'infusoires précédemment décrits, ceux en particulier que nous avons trouvés les moins élevés dans l'échelle de l'organisation, ont été considérés par les auteurs comme appartenant à la série animale presque uniquement parce qu'ils possèdent la faculté de se mouvoir. Mais ce caractère est loin d'être exclusif aux êtres animés; ne se présente-t-il pas aussi, et d'une manière non équivoque, chez certains végétaux? Tout le monde connaît le mouvement de cyclose ou de circulation dans les cellules végétales, dans celles des charas, par exemple; les mouvements singuliers des zoospermes de mousses. A certaines époques de l'accroissement, la matière verte qui remplit les cellules des conferves et de certaines algues se change en granules particuliers, ou zoocarpes, qui s'agitent dans la cellule jusqu'à un moment déterminé, où ils se répandent en dehors, nagent dans le liquide pendant un certain temps, vont enfin se fixer aux corps solides et se développer en conferves semblables à celles d'où ces zoocarpes étaient sortis. Les anthères des sphagnum, des charas et de plusieurs autres cryptogames contiennent des filaments très-déliés, susceptibles de se mouvoir spontanément et ressemblant beaucoup à des vibrions; mais la motilité n'a pas une durée indéfinie comme chez des infusoires. Les oscillaires, végétaux extrêmement répandus, soit dans les eaux stagnantes, soit sur la terre humide ou au pied des murs, ont des filaments minces, ordinairement verts, simples, composés d'une enveloppe gélatineuse plus ou moins solide et en apparence de structure articulée; ces filaments sont continuellement en mouvement, se courbent lentement dans un sens et dans l'autre, et agitent visiblement leur extrémité plus mince et plus diaphane, comme ferait un animal avec une trompe ou un tentacule.

N'existe-t-il pas une évidente analogie entre ces différents genres d'organisations microscopiques et quelques-uns de ceux que nous avons décrits parmi les infusoires? Il ne faut pas s'étonner que certains d'entre eux aient été différemment considérés, tantôt comme des organes de végétaux, tantôt comme des animaux inférieurs. Citons en particulier les *Lunulines*, les *Bacillariées* et les *Spongilles*.

Lunulines. Corps verts, fusiformes, très-allongés (de 2 dixièmes à 56 centièmes de millimètre) ou presque cylindriques, plus ou moins courbés, et quelquefois sous la forme d'un croissant. Ils sont revêtus d'une membrane résistante, diaphane, marquée de stries longitudinales contenant à l'intérieur une matière verte entremêlée de globules huileux, etc. On a de plus annoncé chez eux une circulation intérieure, et les clostéries qui croissent par houppes vertes dans les eaux douces, au milieu des conferves, sont susceptibles de se mouvoir lestement. Ils se multiplient en se séparant par le milieu pour laisser sortir la matière verte qui forme les corps reproducteurs. Ehrenberg les regarde comme des animaux de la classe de ses polygastriques. Il leur attribue des estomacs multiples.

Bacillariées (*Diatomées* et *Desmidiées*). Ehrenberg a

réuni dans cette famille, qui fait partie de ses infusoires polygastriques, une foule d'êtres vivants ou fossiles que la plupart des autres naturalistes considèrent aujourd'hui comme des végétaux inférieurs, des algues, formant la famille des *Diatomées* et des *Desmidiées*. Les desmidiées sont le plus ordinairement revêtues d'une enveloppe membraneuse flexible et ne jouissant que d'une mobilité très-peu prononcée qui les porte lentement vers les points où arrive le plus de lumière. Les diatomées, au contraire, sont douées pour la plupart d'un mouvement assez vif de va et vient, et sont revêtues d'un test siliceux, diaphane, dur et cassant, qui résiste parfaitement à la décomposition; de sorte que dans les eaux habitées par ces êtres en grand nombre il se dépose, avec le temps, une couche siliceuse pulvérulente, formée presque exclusivement de carapaces ou tests de diatomées. Telle est la célèbre couche de tripoli de Bilin, en Bohême, dont nous avons parlé dans notre premier article.

Navicule. Parmi les bacillariées, l'un des genres les plus remarquables, et qui semble se rapprocher des animaux par sa motilité, est la *Navicule*. Elle a souvent la forme d'une petite nacelle, et se meut comme une navette dans un sens et dans l'autre suivant sa longueur, en se détournant très-peu quand elle rencontre des obstacles. Son test siliceux est lisse ou diversement ciselé, et marqué de stries longitudinales ou transverses suivant les espèces. A l'intérieur, on voit, dans les navicules vivantes, une substance colorée en brun, en fauve ou en vert, et entremêlée de globules d'apparence huileuse. La figure *o* représente l'une des espèces communes de ce genre.

Bacillaria. La figure *r* représente l'une des espèces les plus communes de ce genre, le *Bacillaria vulgaris.*

Le *Micrasterias* (fig. *q*) est un autre genre de la même famille.

Enfin la figure *j* reproduit une spongille que l'on pourrait aisément confondre avec les infusoires.

UNE FAMILLE DE PÊCHEURS.

Ce tableau de M. Jeanron appartient au duc de Luynes. Il représente une famille de pêcheurs prenant son repas au



Salon de 1857; Peinture. — Une Famille de pêcheurs, par Jeanron. — Dessin de J. Lhernault.

bord de la mer, vers Andresselles ou Ambleteuse. Nous avons décrit, dans un article précédent (tome XXI, 1853, page 269), la nature sévère de ce pays encore à demi désert, et les mœurs de ces malheureux habitants qui, suivant leur langage, vont en été *al côte*, c'est-à-dire pêcher le plus ordinairement sans barque, avec de misérables filets, et en hiver *al route*, c'est-à-dire mendier. Nous avions exprimé alors l'espérance que la mode des bains de mer, qui jette chaque année une foule de plus en plus nombreuse sur nos rivages maritimes, conduirait de proche en proche jusqu'à Ambleteuse, à Wimereux ou Andresselles, des familles de citadins dont le voisinage communiquerait à la population abandonnée de ces bords un peu de civilisation et d'aisance. Notre espoir se réalise, mais lentement. Il est naturel que les émigrations d'été se portent avec moins d'empressement au nord qu'au sud de Boulogne : cependant il faudra bien en arriver à refluer jusqu'aux environs de Calais lorsqu'on aura envahi, ce qui ne peut tarder, la plage de Saint-Valery à Étaples. Nous sommes persuadés que si M. Jeanron se complaît à nous familiariser avec les physionomies et les habitudes des pêcheurs de son pays natal, ce n'est pas seulement parce qu'elles ont vivement impressionné sa jeunesse, c'est encore parce qu'il aime ces pauvres gens, et que son habile pinceau peut appeler sur eux l'attention et l'intérêt des « heureux du siècle ».

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

LA CHASSE AU CONDOR.



Chasse au Condor. — Dessin de Freeman, d'après l'*Histoire du Chili* par M. C. Gay.

Chez les anciens Péruviens, le condor était l'emblème de la force et du courage. Si l'on s'en rapporte à Valdés y Palacios, les grades de la hiérarchie militaire étaient marqués dans l'armée péruvienne par des dérivés de ce nom. « Le condor cependant, nous affirme un observateur habile qui l'est allé observer sur les cimes orageuses qu'il habite, est bien moins redoutable que certains oiseaux de proie d'un volume infiniment moindre que le sien. La nature, qui l'a revêtu d'un aspect redoutable, ne l'a pourvu que d'armes comparativement débiles. » — « Ses griffes, dit M. Gay, ne peuvent en aucune manière être opposées à celles du faucon et de l'aigle; elles sont plutôt droites que

recourbées, et ne se trouvent pas terminées par les pointes acérées et crochues qui donnent tant de facilité à ses congénères pour attaquer avec avantage certains animaux, pour les lier (comme on dit en terme de fauconnerie) et pour les aller dévorer dans un lieu qui offre à la fois à ce tyran des Andes solitude et sécurité. Quoiqu'il soit suffisamment fort, le bec du condor ne lui permet pas de déchirer avec facilité la chair résistante et palpitante encore des animaux. Destiné à s'alimenter de cadavres plus ou moins corrompus, il faut, s'il se livre à la chasse des animaux vivants, qu'il y soit contraint par la faim. Toutefois, il n'est pas rare de lui voir attaquer de grands quadrupèdes pour s'emparer de leurs petits, particulièrement des jeunes guanacos. L'audace de ces vautours va jusqu'à s'en prendre aux tout petits veaux, lorsqu'ils sont encore sous la protection de la mère; dans cette circonstance, ils oublient leurs habitudes de vie solitaire et se réunissent même en grand nombre pour faire front à un ennemi qu'ils jugent avec raison supérieur à eux par sa vigueur et par les armes dont la nature l'a pourvu; leur instinct même leur suggère un moyen d'attaque auquel ces mères malheureuses ne peuvent résister : formant un grand cercle autour de la vache et de son petit, ils se dressent tout droits sur leurs jambes, puis, étendant leurs ailes, ils les secouent avec force; le bruit bientôt s'accroît, et en se rapprochant ces terribles vautours produisent de tels sifflements que, vaincue bien plus par la crainte qu'elle ne l'est par la force de ses ennemis, la pauvre vache fuit abasourdie avec une extrême précipitation; quoiqu'elle en ait, il lui faut abandonner son petit à la voracité de ces oiseaux toujours affamés, bien qu'ils puissent supporter longtemps un jeûne prolongé, l'opinion générale des Chiliens étant qu'ils peuvent rester jusqu'à quarante jours sans prendre aucune nourriture. » [1]

Ainsi s'évanouit le récit, répété par tant de voyageurs, qui nous représente le condor comme chassant par couple un veau adulte et portant droit son bec redoutable dans les yeux du pauvre animal, qui, une fois aveuglé, devient facilement sa proie. Ces vautours n'ont, en réalité, tant de hardiesse que lorsqu'ils sont réunis; et dans les renseignements si précis et si curieux qui furent donnés à M. du Petit-Thouars sur une chasse de ce genre, les gigantesques vautours n'étaient pas moins de trois.

Toujours affamés, les condors jouent au Pérou et au Chili le rôle que les loups jouent encore dans plusieurs localités d'Europe. Ils sont l'effroi des troupeaux et des bergers; aussi les Péons des Andes ne négligent-ils rien pour les détruire. Au premier abord, en songeant à la manière dont se fait la chasse, on se demande par quel prodige d'une malheureuse adresse cet hôte gigantesque des plus hautes montagnes de l'Amérique descend se livrer ainsi à la mort dans une enceinte de quelques mètres; l'esprit cherche à deviner comment un oiseau auquel il est donné d'atteindre dans l'éther une hauteur qui fatigue le regard, peut trouver si imprudemment une fin misérable sous le bâton d'un vigoureux Péon : rien n'est plus simple cependant que cette chasse, et pour la pratiquer il n'a fallu au berger des Andes qu'une observation même assez légère des habitudes immondes de l'ennemi de ses troupeaux.

Ici nous laisserons parler un observateur exact auquel nul détail de cette scène étrange ne semble être demeuré étranger [1] :

« Dès que le majordome d'une *hacienda* a reçu des ordres pour préparer une partie de chasse au condor et qu'on lui a indiqué l'endroit où elle doit avoir lieu, il fait transporter sur le terrain désigné tous les matériaux nécessaires pour les préparatifs, qui consistent tout simplement à former une enceinte d'environ dix à douze mètres de diamètre au moyen de perches que l'on enfonce en terre, très-près les unes des autres, en ménageant une porte d'un mètre de largeur sur autant de hauteur. Lorsque cette enceinte est terminée, on place au milieu l'animal écorché qui doit servir d'appât; il faut ensuite attendre deux ou trois jours, et quelquefois quatre, pour que l'animal entre en putréfaction. On fait guetter cette époque avec soin, et l'on se tient prêt à commencer la chasse dès que le moment en est venu, c'est-à-dire aussitôt que l'on remarque que les condors commencent à planer au-dessus de l'enceinte; on se rend alors sur les lieux, et après avoir fait écarter les chevaux, que l'on fait conduire à l'ombre dans un ravin, on se cache dans la *ramada*, cabane en feuillage préparée à cet effet auprès de l'enceinte, afin de dérober les chasseurs à la vue des condors tout en leur permettant de voir la scène qui va suivre. On attend ainsi patiemment, quelquefois pendant des heures entières, que les condors, dont le nombre augmente à chaque instant, mais que la méfiance tient longtemps en suspens, finissent par s'abattre sur la proie; car ce n'est qu'après avoir plané en tournant et après s'être abaissés plusieurs fois, souvent très-près de l'appât, dont l'odeur les enivre, et s'être relevés autant de fois très-haut dans les airs, qu'ils descendent enfin et finissent par se poser. Dès qu'un condor moins expérimenté ou plus affamé que les autres se pose, il est immédiatement suivi par tous les autres; alors on ferme la porte de l'enceinte au moyen d'un cordon disposé pour cet usage. On voit souvent un grand nombre de condors descendre ainsi sur une même proie, et il n'est pas rare d'en compter jusqu'à trente. Une fois que ces oiseaux ont commencé à dévorer l'animal qui leur sert de pâture, on peut, sans crainte de les voir s'effaroucher, s'approcher de l'enceinte pour les voir de plus près; ils fixent alors sur les curieux leur œil noir et perçant, mais ils n'en continuent pas moins leur festin.

» Lorsque le condor s'est gorgé de nourriture, il devient lourd et ne peut prendre son vol sans courir assez loin pour s'élever dans l'air; aussi ne ferme-t-on jamais l'enceinte par en haut, car ils ne peuvent en sortir de ce côté; pour s'échapper ils sont obligés de passer par la porte (où la corde est tendue) : c'est là qu'on les attend. Les chasseurs, armés de bâtons ferrés, se mettent sur deux rangs, un de chaque côté du passage; d'autres se placent en arrière de ceux-ci et sont armés de fusils chargés à balle pour tirer sur les condors qui quelquefois parviennent à s'envoler et à s'échapper. »

Le massacre des vautours, on le voit, est pratiqué par tous les moyens que l'homme tient de sa force et de son industrie; il n'est pas toujours sans danger pour ceux qui sont acteurs dans cette scène étrange, et l'on a soin d'é-

[1] Ces précieux renseignements, tout à fait inédits, sont extraits d'un magnifique ouvrage, à peu près inconnu en France, et que l'on doit à M. Claude Gay, récemment nommé membre de l'Institut, dans la section des sciences naturelles. Pendant un séjour de quatorze ans dans l'Amérique méridionale, M. Gay a exploré les parties les plus reculées du Chili, et, grâce à la munificence du gouvernement chilien, il a pu terminer un vrai monument, qui ne doit être comparé qu'aux vastes travaux des Humboldt et des Spix et Martius. La république chilienne a voté un fonds de 350 000 francs pour l'impression de cet ouvrage, composé aujourd'hui de 27 volumes in-8° et de 4 atlas in-4°. La planche que nous offrons à nos lecteurs est tirée de ce beau livre, complétement écrit en espagnol sous le titre suivant : *Historia fisica y politica de Chile, segun documentos adquiridos en esta republica, durante doze annos de residencia en ella, y publicada bajo los auspicios del supremo gobierno, por Claudlo Gay, ciudadano chileno.* — Voy., sur les voyages de M. Gay, l'article de M. Ferdinand Denis dans la *Biographie générale*, publiée sous la direction de M. F. Hœfer.

[1] Abel du Petit-Thouars, *Voyage autour du monde sur la frégate* la Vénus, *pendant les années 1836, 1837, 1838 et 1839;* Paris, 1841, in-8.

loigner du carnage les dames qui ont voulu être spectatrices de ses préparatifs.

Dans la scène rendue d'une façon si pittoresque et si animée par M. Gay, l'arme à feu est remplacée par le *laço,* cette arme non moins terrible entre les mains du Péon, qui sait s'en servir avec une dextérité que rien n'égale; la vérité nous oblige à dire cependant que son emploi en cette circonstance n'est nullement commandé par les exigences du combat. Le savant voyageur, qui en a fait un épisode curieux de la chasse reproduite ici avec tant d'exactitude, ne donne ce détail que pour ce qu'il est, la représentation d'une scène très-réelle, mais qui n'a lieu qu'en certaines circonstances, et selon la libre fantaisie du chasseur.

Le *laço,* cette longue corde de cuir terminée par un nœud coulant dont les habitants de l'Amérique du Sud se servent pour prendre les grands animaux à la course, est en usage dans tout le Chili et dans les plaines du Rio de la Plata. On ignore généralement qu'il est d'origine indienne. Il dérive de ces *bolas* [1] liées entre elles par de longues lanières de cuir au moyen desquelles les *Uilliches*, les *Puelches*, les *Charruas,* et tant d'autres nations, chassaient le guanaco et même l'*éma* ou *nandu* (la petite autruche d'Amérique). Un voyageur rarement consulté, mais qui parcourait ces régions il y a une centaine d'années, vivant de la vie indienne, Fallkner, a parfaitement décrit cet instrument et ses terribles effets. Durant les guerres de Buenos-Ayres avec la mère patrie, les bolas et le laço avaient fini par devenir l'effroi des plus intrépides soldats. Les marins, voguant dans leurs canots, ne pouvaient pas toujours se soustraire par la rapidité de leur course à la merveilleuse dextérité des Gauchos, et il y en eut plus d'un que le terrible laço ramena violemment au rivage sans que la vitesse de son embarcation le sauvât. Le vol pesant du condor, au moment où il quitte la terre, ne peut pas toujours le soustraire au jet vigoureux du laço.

LE PAYSAN HOLLANDAIS
ET LE ROI DE BOHÊME.
1628.

Mon père nous ayant loué une petite maison de noblesse près de la Haye, et nous y ayant placés mon frère et moi avec notre précepteur et deux valets, un jour le roi de Bohême, réfugié en Hollande, étant à la chasse, et par hasard étant entré, suivant un lièvre, avec des chiens et des chevaux dans un petit champ joignant cette maison qu'on avait semé de quenolles (navets), le fermier du lieu, en son habit de fête de drap d'Espagne noir, avec une camisole de ratine de Florence, gros boutons d'argent massif, courant avec un grand valet qu'il avait à la rencontre du prince, ayant chacun une grande fourche ferrée à la main, et sans le saluer, lui dit en grondant : « Konig van Behemen! konig van Behemen! (Roi de Bohême! roi de Bohême!) pourquoi viens-tu perdre mon champ de quenolles, que j'ai eu tant de peine à semer? » Ce qui fit arrêter le roi tout court, lui faisant des excuses, et lui disant « que ses chiens l'avaient mené là malgré lui. » [1]

Vous auriez couru loin en Europe, dit M. Michelet qui rapporte cette anecdote [2], pour trouver pareille chose, cette liberté, cette audace à défendre le fruit du travail. Partout ailleurs elle eût été punie. Ce paysan, en France, eût été aux galères.

CONTENTE DE PEU.

... La supérieure que vous connaissez vit, depuis quatre mois, d'un verre d'eau rougie et sucrée, et supporte les quatre-vingts ans qui l'entraînent avec cette seule nourriture, renforcée, dans les jours d'extraordinaire, d'un peu de café au lait pris le matin. Elle a encore assez de vie pour dire des choses flatteuses aux gens qui la visitent, et pour répéter, en se réjouissant de voir de son lit la rue et les passants : *J'aime bien ma petite maison!* [3]

ÉPISODE DE LA RETRAITE DE RUSSIE.
1812.

Le 30 octobre, l'armée abandonna des fourgons et des voitures de toute espèce dont les attelages, exténués par la faim et les difficultés de la route couverte de verglas, ne pouvaient plus avancer. Arrivé au bivouac, je fis ouvrir les caissons du régiment pour que les officiers disposassent de leurs effets comme ils l'entendraient. Je fis compter la caisse militaire; elle renfermait 120 000 francs en or. J'en fis plusieurs parts. Chacun des officiers, sous-officiers et soldats reçut une petite somme, en promettant de ne pas abandonner ce dépôt confié à son honneur, et de le remettre à un camarade s'il venait à succomber. Grâce aux soins du capitaine Berchet, payeur du 18e, grâce à l'honnêteté de mes braves camarades, les 120 000 francs furent remis en caisse après la campagne. Je ne sais si beaucoup de régiments furent aussi heureux que le 18e de ligne. Dans tous les cas, je m'honorerai toujours d'avoir commandé à des hommes capables d'accomplir de tels actes d'héroïsme. [4]

LA PORTE DORÉE, A FRÉJUS.

Voy., sur les Ruines de Fréjus, la Table des vingt premières années.

Cette porte est située à une centaine de pas de la ville de Fréjus, au midi et du côté de la mer. C'était sous son arc que passaient jadis les marchandises qui venaient de l'ancien port, où entrèrent un jour les trois cents vaisseaux d'Antoine pris par Auguste à Actium. Ce port, dont la vase insalubre était funeste aux habitants, a été comblé en 1812. Peut-être n'avait-on donné à la porte son surnom de « Dorée » *(Aurata)* que parce qu'elle était très-belle; on a prétendu cependant que cette épithète faisait allusion aux richesses qui la traversaient au temps de la splendeur du « Marché de Jules » *(Forum Julium,* d'où, par corruption, Fréjus); d'autres étymologistes croient qu'elle avait été construite par l'empereur *Aurélien;* enfin la tradition populaire veut que le mot *dorée* vienne simplement de ce qu'on avait placé entre les pierres des clous de fer à tête d'or, dont quelques-uns sont encore visibles. La hauteur de la

[1] Sans décrire ici les *bolas* destinées uniquement au combat, nous reproduirons le paragraphe où le voyageur anglais décrit celles qui sont propres à arrêter les animaux : « Il en est une autre sorte, dit-il, qui sert également à la guerre et à la chasse; elle consiste en deux boules ou petites sphères semblables aux précédentes, mais couvertes de cuir et attachées l'une à l'autre par une lanière longue d'environ neuf à douze pieds. Ils en prennent une dans leur main, et, faisant tourner l'autre rapidement autour de leur tête, ils la lancent et embarrassent et lient l'homme ou la bête qu'ils ont voulu atteindre. Ils la jettent avec une telle dextérité qu'ils attachent l'homme à son cheval, et lorsqu'ils sont à la chasse, ils la lancent de manière que la corde s'entortille deux fois autour du cou de l'animal et que les boules viennent pendre entre ses cuisses, ce qui leur donne la facilité de l'abattre et de s'en saisir. » Nous rappellerons que ce fut ainsi que périt l'infortuné conquistador du Rio de la Plata, Juan Dias de Solis.

[1] Mémoires de du Maurier, fils de l'ambassadeur de France.

[2] *Henri IV et Richelieu;* Paris, 1857.

[3] Joubert, lettre à Mme de Beaumont, datée de Villeneuve-le-Roi, 23 août 1803.

[4] *Souvenirs militaires et intimes du général vicomte de Pelleport* (colonel du 18e en 1812), t. II, p. 40.

base jusqu'au cintre est de 8m,20, la largeur du vide est de 3m,52. Au-dessus du cintre s'élève une masse de maçonnerie où règnent des rangs de briques dont le relief est de 30 centimètres. Les piliers ont 2m,80 de large sur 6 mètres de haut. Construite en pierres brutes de toutes formes liées par du ciment, la porte est couverte extérieurement de pierres en grès tirées d'une carrière voisine de la ville et taillées en cubes réguliers d'environ 20 centimètres. Ce sont de petites pierres très-serrées qui forment le cintre. Il paraît certain, d'après quelques débris qui touchent à ce fragment, que ce devait être là une des portes ouvertes de distance en distance dans le mur d'enceinte de la ville. « Le périmètre de la ville antique, dit M. Mérimée, est visible presque partout, et dans quelques endroits on peut encore juger de la hauteur des murs; ils étaient flanqués de distance en distance de tours rondes, d'un médiocre diamètre, construites comme les remparts, à petit appareil, composé de parallélogrammes rectangles en assises horizontales. » En 1802, la foudre détruisit une partie de la porte Dorée du côté de l'est; mais telle est la solidité de cette construction que le feu du ciel lui-même n'a pu l'ébranler, et qu'elle semble devoir résister encore pendant un grand nombre de siècles aux efforts du temps.



La Porte Dorée, à Fréjus (1). — Dessin de Karl Girardet, d'après M. de Fontainieu.

(1) Ce dessin est moins exact que notre description. L'artiste a beaucoup trop amoindri, par amour de l'effet, la masse de maçonnerie qui est au-dessus du cintre.

LE LATANIER. — LES PALMIERS.

Le plus ancien latanier des serres du jardin des Plantes a fleuri cette année, ce qui ne lui arrive guère qu'après un intervalle d'un demi-siècle. Grâce aux soins éclairés dont il est l'objet, ce magnifique palmier a pu atteindre et même dépasser ses dimensions habituelles dans son pays natal; il appartient à l'espèce nommée par les botanistes *Latania*



Serre du jardin des Plantes. — Latanier en fleurs. — Dessin de Freeman, d'après nature.

rubra, latanier rouge, un peu différente du latanier de l'île Bourbon, *Latania Borbonica*, également cultivé comme arbre d'ornement dans les serres d'Europe. Le latanier rouge, originaire des provinces méridionales de la Chine, est répandu dans toute l'Inde. Le fruit qui succède à sa fleur est sans usage; mais ses feuilles sont d'un emploi universel pour couvrir les cabanes des naturels des pays où il abonde; la fibre des côtes de ces feuilles sert à fabriquer des paniers et des chapeaux à la fois légers, durables et à très-bas prix. Il ne faut pas confondre les chapeaux de latanier avec ceux qu'on connaît dans le commerce sous le nom de *panamas*, et qui se vendent en Europe à des prix exorbitants; on a longtemps ignoré le nom du végétal qui fournit la matière première pour la fabrication de ces chapeaux; on sait aujourd'hui que c'est le tissu demi-ligneux d'une plante herbacée de l'Amérique du Sud, la *Carludovica* des botanistes.

Le latanier rouge qui vient de fleurir est un des plus grands de son espèce; heureusement pour lui, sa croissance s'est arrêtée à peu près à la hauteur du toit vitré du grand pavillon dont il occupe la partie centrale; il paraît arrivé depuis longtemps au terme de sa croissance. S'il eût continué à grandir, il aurait dû subir le sort d'un magnifique palmier sagou, son voisin et son proche parent, qu'il a fallu raccourcir une première fois de huit mètres, il y a quelques années, et qui les a déjà regagnés, de sorte qu'il touche au vitrage du toit, et il grandit toujours. S'il n'avait pas subi de retranchement, ce palmier aurait actuellement près de vingt-quatre mètres de haut, c'est-à-dire qu'il égalerait en hauteur les plus grands arbres de son espèce croissant à l'état sauvage dans les forêts de son pays natal; il va devenir indispensable de le sacrifier. A moins d'être horticulteur, on ne peut se former une juste idée du regret qu'inspire cette nécessité aux horticulteurs éminents chargés de gouverner les serres du jardin des Plantes : c'est pour eux comme s'ils se séparaient d'un de leurs meilleurs et de leurs plus anciens amis.

La famille des palmiers, à laquelle appartient le latanier rouge, constitue l'aristocratie du règne végétal; elle rend à l'homme, dans les pays de l'Orient, les plus éminents services. Trois palmiers sont utiles entre tous, le *Sagou*, le *Cocotier* et le *Dattier*. L'année où il doit fleurir, le sagou se remplit à l'intérieur d'une fécule propre à la nourriture de l'homme; chaque arbre de dimensions ordinaires en contient en moyenne 200 kilogrammes. Le cocotier peut à lui seul fournir à tous les besoins de l'homme sous le climat de l'Inde; on voit en tête de tous les manuscrits indous sur des sujets philosophiques, un homme couché, lisant dans un livre ouvert, à l'ombre d'un cocotier. Ce symbole indique que ce premier des arbres fruitiers fournit à l'homme de quoi boire, manger, se vêtir, construire et couvrir sa demeure, fabriquer la plupart de ses ustensiles de ménage; celui qui dispose de quelques cocotiers peut vivre à peu près sans travail manuel, et se livrer à l'étude de la philosophie.

On sait quelle ressource alimentaire, impossible à remplacer par d'autres, offrent aux Africains les fruits du dattier; c'est avec des palmiers dattiers, devenus par le semis naturel de leurs noyaux une véritable forêt, que Méhémet-Ali Pacha, le régénérateur de l'Égypte, a pu arrêter, sur la limite des terres cultivées du Delta, les sables envahissants du désert. De tels services rendus à l'humanité justifient la primauté accordée par Linné aux palmiers sur tout le reste du règne végétal; le grand botaniste suédois nommait les palmiers les princes des végétaux, *Principes vegetantium*. Plusieurs autres palmiers remarquables ont fleuri récemment dans les serres du jardin des Plantes, entre autres l'*Astrocarium Murumun*, dont les jeunes tiges servent à fabriquer des cannes élégantes, et le *Caryola sobolifera*, qui vient de donner sa seconde floraison, bien qu'il eût déjà fleuri l'année dernière. De tels résultats s'obtiennent rarement dans les serres, peu nombreuses en Europe, où sont cultivées les plus belles espèces de palmiers de l'ancien et du nouveau continent.

LA MAISON SUR LA COLLINE.

NOUVELLE.

Pierre Larcy avait quitté, fort jeune encore, sa jolie petite ville, agréablement située sur un des affluents de la Loire. Il ne l'avait pas quittée sans regret, car il y laissait les amis qui avaient connu son père et sa mère, et qui seuls pouvaient lui en parler encore. Il était d'ailleurs vivement attaché à son lieu natal, au vieux clocher, aux fraîches promenades, témoins de ses plaisirs d'enfance, dont le souvenir ne s'éveille jamais avec plus de force qu'au moment où l'on en va quitter le théâtre. La rivière surtout et ses bords pittoresques lui parlaient vivement et recevaient du pauvre Pierre de tendres adieux... Mais il emportait l'espérance!... Il allait s'établir dans une ville de commerce, où il ferait fortune sans doute, et, quand cette fortune serait faite, c'est-à-dire quand il aurait quatre mille livres de rente, il reviendrait.

Il reviendrait accomplir un projet dont il ne s'était ouvert à personne, parce que l'heureuse réussite dépendait du secret. Dans ses promenades solitaires, il avait souvent arrêté ses regards sur une éminence, aux portes de la ville; il y était monté souvent, pour jouir de la vue qui s'étendait au loin sur la rivière, dont les bords formaient une perspective ravissante.

— C'est là, se disait-il, que je veux un jour bâtir ma maison; c'est là que je m'établirai avec une famille que Dieu m'aura donnée; c'est là que je recevrai mes amis!

Il partit donc, en saluant d'un dernier regard la ville et la colline, qui était alors verte et fleurie, et qui semblait lui dire de loin : « Adieu, Pierre! Au revoir!... C'est pour toi que je veux être belle! » Cependant il n'était pas sans inquiétude : en son absence, un amateur pouvait lui ravir sa chère colline et s'y établir à sa place! Aussi ne voulut-il pas attendre que sa fortune fût faite pour s'assurer la possession de ce lieu bien-aimé. Dès qu'il eut réalisé ses premières économies, il revint passer quelques jours au pays, et la somme assez ronde qu'il offrit au propriétaire du terrain l'ayant décidé, le marché fut conclu.

Larcy retourna bien joyeux à ses affaires, sans cacher cette fois à ses amis son espérance et son projet : l'exécution ne dépendait plus que de lui et de la fortune... Et la fortune lui fut encore favorable, parce qu'il demanda beaucoup moins à elle-même qu'au travail. Il voyait chaque année augmenter son petit capital; si bien qu'il put mener deux affaires de front, et, tout en poursuivant sa tâche laborieuse, se permettre de penser sérieusement au mariage. Il y rêvait déjà depuis longtemps, car il avait trouvé dans la fille de son ancien patron la femme de son choix, celle qu'il souhaitait de rendre heureuse dans la maison qu'il bâtirait sur la colline.

Le patron était mort sans fortune; c'était, pour un homme tel que Pierre Larcy, le moment de se déclarer. L'orpheline s'y attendait, et son cœur avait déjà répondu. Le mariage fut conclu aussi aisément que l'achat du terrain. Enfin, l'heure sonna où l'on eut quatre mille livres de rentes, claires et liquides, sans compter quelques valeurs douteuses, sur lesquelles on ne doit, en effet, jamais compter.

Les deux époux quittèrent alors avec joie la grande place de commerce, et, suivis de mille rêves charmants, ils se

dirigèrent vers la chère petite ville. Elle n'était pas étrangère à Mme Larcy, qui avait passé dans les environs ses premières années, et qui pourrait voir, des fenêtres de sa maison, le berceau de son enfance. Tout allait pour le mieux; il ne s'agissait plus que de bâtir.

Le plan était déjà prêt, comme on peut croire. Monsieur et madame avaient déjà cent fois parcouru de la cave au grenier leur maison future. Après une pénible journée, passée dans le tracas des affaires, le mari se plaisait à revoir avec sa femme ce plan souvent modifié. On n'en faisait pas grâce aux amis, avec lesquels on discutait chaudement les moindres détails. Que de fois n'avait-on pas changé l'entrée et l'escalier, ajouté, retranché, modifié des portes et des fenêtres!... Enfin on s'était mis d'accord, et le plan, définitivement revu et corrigé, était la plus précieuse pièce du bagage des heureux époux. Leur arrivée et la prochaine exécution de leur projet firent une sensation générale.

Dès le jour où M. Larcy avait acheté son terrain, les amateurs et les entrepreneurs avaient reconnu avec dépit la faute qu'ils avaient faite de s'être laissé enlever cet incomparable emplacement. Les offres les plus séduisantes avaient été faites à l'acquéreur, et il n'aurait tenu qu'à lui de revendre avec un gros bénéfice. Il fut inébranlable, et refusa toutes les primes qu'on fit briller à ses yeux. Mais, quand ses amis eurent connaissance de son plan; quand on apprit qu'il ne voulait bâtir, dans une position si admirable, qu'un modeste pavillon, ce fut dans toute la ville un concert de blâmes et de regrets.

— Vous manquez votre fortune, lui disaient les gens.

— Mais elle est faite, répondait-il.

— Eh bien, vous manquez l'occasion de la doubler. Bâtissez une maison spacieuse, qui puisse recevoir dix ménages, et nous vous garantissons le succès. Le commerce prospère; la ville s'agrandit, et cependant les loyers sont toujours plus chers; on ne sait plus où se loger. Annoncez seulement que vous allez bâtir en grand, et tous vos appartements seront retenus d'avance.

Un architecte intervint, et donna ses conseils, sans attendre qu'ils fussent demandés. M. Cervier était une vieille connaissance. On lui montra les plans, qui le firent sourire de pitié. Il produisit à son tour, de son propre mouvement (et sans aucune vue intéressée), un projet bien différent!... Le modeste pavillon devenait une grosse maison à trois étages.

Il faut le dire, Mme Larcy fut séduite la première. Elle avait deux jeunes enfants, un garçon et une fille. La famille pouvait s'augmenter, et le pavillon, une fois bâti, resterait ce qu'on l'aurait fait. L'ambition se mêla de l'affaire, et se produisit sous le nom de prévoyance maternelle. Quatre mille livres de rente pouvaient suffire maintenant, mais suffiraient-elles quand il s'agirait d'établir les enfants? Bref, la tête tourna à M. et Mme Larcy. Ils étaient arrivés au port, et c'était pour y faire naufrage. C'est un malheur assez commun. Le plan de M. Cervier fut adopté, et les félicitations universelles en célébrèrent l'exécution. Le négociant retiré plaça sur des moellons toute sa petite fortune.

Dix-huit mois après, et les papiers à peine posés, la maison était entièrement louée, d'une manière très-avantageuse. Les propriétaires s'étaient réservé cependant la moitié du rez-de-chaussée et la jouissance exclusive du jardin. Ils calculaient avec satisfaction qu'ils étaient logés et que leur argent était placé au sept.

Nous passerons rapidement sur quelques mois de bonheur, suivis pour M. Larcy de deux événements douloureux qui jetèrent un voile sombre sur le reste de sa vie. Il perdit son fils et, peu de temps après, sa femme, qui n'avait pu se consoler. Il ne lui restait plus que sa fille, sa chère Anna, alors âgée de douze ans.

La saison pendant laquelle Mme Larcy fit la maladie dont elle mourut, fut extrêmement pluvieuse. Le mari affligé fut peut-être la seule personne de la ville qui ne fit nulle attention à cette fâcheuse température. Elle devait pourtant lui attirer un nouveau malheur. Le sol de la colline, détrempé profondément, perdit, à ce qu'il paraît, de sa solidité, et la maison éprouva un tassement. Au grand effroi des locataires, il fallut rajuster les portes et les fenêtres, et même çà et là dissimuler quelques lézardes avec le plâtre et le badigeon. L'architecte eut assez de peine à rassurer les habitants. Toutefois, au bout de quelques jours, les alarmes avaient un peu diminué; chacun était resté ferme à son poste, et l'on parlait déjà moins de l'événement dans la maison.

Mais le jeune Émile Varel, locataire de M. Larcy, revint, après quelques jours d'absence, occuper le logement qu'il avait aux mansardes, et malheureusement il ne revint pas seul. Il avait amené avec lui un ami de collége, que le dessein de se rappeler au souvenir d'une vieille parente avait décidé à suivre Varel dans la petite ville. Georges Luret trouvait fort avantageux de loger chez son camarade, qui avait un lit à son service.

La fin à une autre livraison.

MINIATURES.

Le manuscrit des *Emblemata biblica*, conservé à la Bibliothèque impériale, contient 1 968 médaillons et 9 840 figures; la *Bible historiaux* renferme 3 016 tableaux et 15 080 personnages.

LA PROVIDENCE.

Sonnet de Filicaja.

De même qu'une mère regarde avec une pieuse tendresse ses enfants et se consume d'amour pour eux, baise l'un au front, presse l'autre contre son sein, tient celui-ci sur ses genoux, celui-là sur ses pieds;

Et, comprenant à leurs actes, leurs soupirs, l'aspect de leurs visages, les désirs si nombreux et si divers qui les agitent, donne à l'un un regard, à l'autre une parole, et, soit qu'elle sourie, soit qu'elle se fâche, est toujours bonne et charmante :

De même veille sur nous la Providence élevée et infinie. Elle console ceux-ci, elle pourvoit aux besoins de ceux-là, écoute tout le monde, et prête à tous son secours;

Et si quelquefois elle refuse une grâce ou une récompense, ou elle refuse seulement pour engager à lui en faire la prière, ou elle feint de refuser et, tout en refusant, elle accorde.

HISTOIRE
DE L'ANCIENNE FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Suite. — Voy. p. 255.

I. — JETONS DE MAITRES CHIRURGIENS ET APOTHICAIRES.

Suite.

Après plusieurs examens pénibles, difficiles, dont les juges étaient élus par les docteurs, examens dans lesquels on avait à déployer toutes les ressources de la dialectique et d'un organe infatigable, on obtenait le titre de maître bachelier.

Deux ans après leur réception, les bacheliers demandaient à être admis à l'examen sur la pratique *(Examen de praxi)*. Cet examen était celui auquel on attachait le plus d'importance et dans lequel on multipliait les épreuves les plus sérieuses. Lorsqu'il l'avait subi victorieusement,

le candidat, devenu licencié, avait la *licence* et faculté de lire, enseigner, interpréter et exercer la médecine *hic et ubique terrarum.*

Mais, pour avoir voix délibérative à l'école et aux élections, il fallait être docteur. La réception du candidat à ce grade, à la suite d'argumentation et de discours en latin, se faisait avec une grande solennité. Sommé de prendre l'engagement d'observer les lois, les statuts, les droits, les coutumes de la corporation, etc., le récipiendiaire prononçait le fameux *Juro*, dans une scène que la verve de Molière a immortalisée.

L'ancienne Faculté s'attacha, comme unique moyen de conservation, à la défense de ses dogmes, hostiles en principe aux idées et aux découvertes nouvelles. C'est ainsi qu'elle repoussa successivement l'emploi de l'antimoine, de l'opium, du mercure, du quinquina, quand il lui fut proposé. Il fallut une ordonnance pour autoriser l'usage de ces remèdes auquel elle s'opposait. L'inoculation trouva dans son sein des détracteurs passionnés, comme ceux qu'avaient suscités l'antimoine et le quinquina. Enchaînée à la routine, la médecine se vit bientôt dépassée par la chirurgie qui marchait à pas de géant.





Jeton de l'École royale de chirurgie. — Au droit, portrait de saint Louis. Les chirurgiens attribuaient à ce prince la fondation de leur confrérie.

La réhabilitation de la chirurgie est due à Maréchal. C'est lui qui fonda une société d'hommes dévoués aux progrès de l'art, qui obtint du roi, en 1724, l'érection de cinq chaires de démonstrateurs royaux en chirurgie, et qui présida la première séance publique de l'Académie de chirurgie fondée en 1731. A peine née, l'Académie décida qu'elle décernerait tous les ans un prix sur une question mise au concours. Jamais, fait observer M. Sabatier, les questions n'ont été oiseuses et frivoles, tandis que les thèses de l'ancienne Faculté de médecine roulent assez souvent sur des subtilités ou des sujets ridicules, tels que ceux-ci : *An ex heroibus heroes ? — An qui mel et butyrum comedit, sciat reprobare malum et eligere bonum?* (1670.) — *Ex qua parte manaverit aqua quæ profluxit e mortui Christi latere, perforato lanceæ acuto mucrone?* (1692.) Etc.





Jeton de l'Académie royale de chirurgie.

— L'Académie de chirurgie, confirmée en 1748, fut soutenue avec la plus vive sympathie par le gouvernement, qui ordonna l'érection d'un collége de chirurgie, aujourd'hui l'École de médecine. Le jour même où Louis XVI en posa la première pierre, il y fonda une chaire de chimie, 1774. L'édifice fut terminé en 1776, et l'Académie y tint ses séances.



Revers d'un jeton de la Société de chirurgie.—Apollon et la Santé.



Revers d'un jeton frappé pour l'inauguration de l'École de chirurgie.

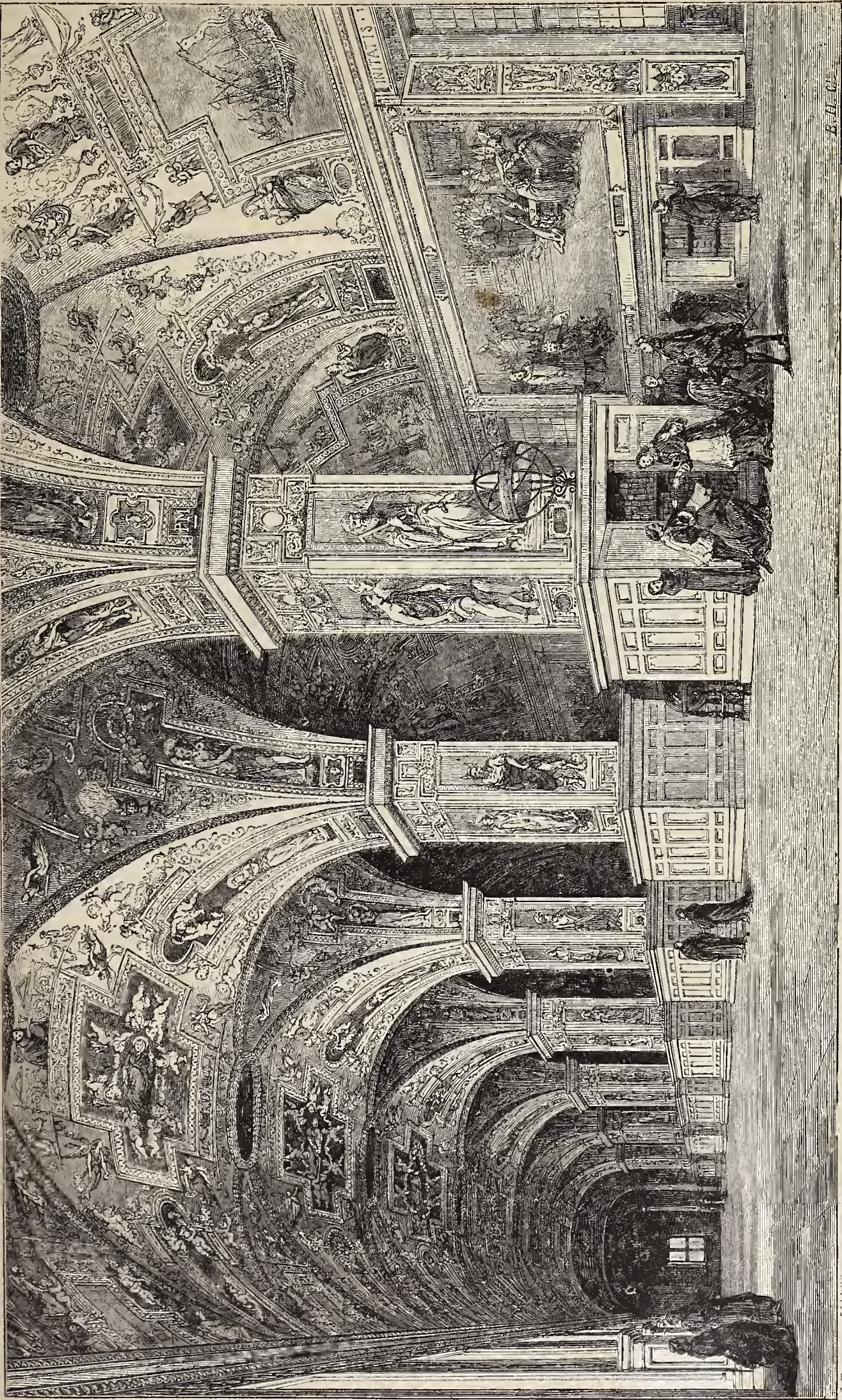
Cet événement fut pour la Faculté la cause d'un déplaisir profond. Depuis quatre cents ans, elle était parvenue à empêcher toute scission sérieuse dans son sein et à faire échouer les tentatives de sociétés rivales qui avaient entrepris à plusieurs reprises de lui disputer ses priviléges. La plus sérieuse fut celle dite de la *Chambre royale*. Les docteurs des facultés de province, et particulièrement de l'École de Montpellier, s'unirent à Théophraste Renaudot pour fonder une seconde Faculté qui, sous le nom de *Chambre royale de médecine*, aurait conféré des grades, ainsi que le droit d'exercer à Paris, à la suite d'une thèse et d'un examen assez superficiels. La lutte dura plus de vingt ans. Enfin la persévérance de la Faculté, l'habileté des doyens, de Gui Patin entre autres, et, plus que tout cela, l'assistance de Colbert, amenèrent la dissolution de la Chambre royale. La Faculté victorieuse ouvrit son sein aux vaincus, appela dans ses rangs et à sa tête les médecins les plus distingués de la Chambre royale, et se trouva ainsi fortifiée, accrue, par des circonstances qui avaient paru devoir l'affaiblir ou la ruiner.

En 1776, les choses se passèrent moins favorablement pour elle. La Faculté de médecine était abandonnée par l'opinion, qui la voyait employer tous ses efforts à défendre ses prérogatives et à combattre aveuglément les innovations. Déjà la chirurgie s'était émancipée et la foule accourait à son collége, tandis que les écoles de la Faculté étaient désertes et abandonnées. Cette année même, le roi, sans la consulter, nomma une commission chargée exclusivement de l'étude et de l'histoire des épidémies. Celle-ci devint le noyau d'une société rivale, formée par les médecins qui comprenaient la nécessité de sortir des voies de la routine et de réformer les statuts de l'École ainsi que l'enseignement. La Faculté crut avoir affaire à une autre *Chambre royale;* mais les armes dont elle s'était servie autrefois avec succès furent impuissantes cette fois. La *Société royale de médecine*, protégée par l'autorité, soutenue par l'opinion, vit accourir à elle les hommes les plus éminents de la Faculté. Celle-ci semblait arrivée tout d'un coup à une sorte de décrépitude, lorsque la révolution lui donna le coup de grâce par la loi du 18 août 1792, qui détruisit toutes les corporations savantes, enseignantes ou académiques.

Cette histoire, sans éclat et sans grandeur, nous offre pourtant un utile enseignement. Elle nous montre la force de résistance qu'un corps peut trouver dans la discipline, l'union et les traditions. Il est vrai que ces éléments de durée pour une corporation ne sont pas toujours des éléments de progrès pour la science, et que celle-ci a rencontré plus d'une fois de sérieux obstacles dans l'attachement aux anciennes doctrines et aux anciennes idées.

La suite à une autre livraison.

LA BIBLIOTHÈQUE DU VATICAN.



Vue de la Bibliothèque du Vatican au dix-huitième siècle, d'après un dessin de François Pannini conservé au Musée du Louvre, département des dessins. — Dessin de Thérond.

La bibliothèque du Vatican a la forme d'un T. On y entre par une porte de fer que le lecteur supposera placée au pied du T et qui est surmontée de cette inscription : SIXTI V BIBLIOTHECA VATICANA. C'est en effet Sixte-Quint qui a fait construire et orner ces salles et ces galeries où l'on conserve les rares et nombreux manuscrits et les livres du palais papal.

La première salle est garnie de bancs, de siéges et de tables à l'usage des lecteurs. La voûte est décorée d'arabesques et de petits enfants, compositions de Cherubino Alberti qui entourent les huit sibylles peintes par Marco da Faenza. Les paysages sont l'œuvre de Paul Bril. Sous la corniche, on voit les portraits des cardinaux chargés de la conservation et de la surveillance de la bibliothèque. Sur l'une des portes on lit un avis aux lecteurs, donné dans une forme assez remarquable ; ce n'est rien moins qu'une bulle d'excomunication fulminée contre quiconque aurait l'audace d'emporter un livre sans l'autorisation du souverain pontife.

On monte deux degrés et l'on se trouve dans une salle immense, séparée en deux travées par des pilastres et éclairée par sept fenêtres. C'est cette belle salle, longue de 317 palmes [1], que représente notre gravure, telle qu'elle était il y a un siècle et demi, d'après un des admirables dessins faits à Rome pour le cardinal Polignac par François Pannini, fils du célèbre paysagiste de ce nom [2].

Les voûtes, les parois, les pilastres, à l'exception de leur base où sont enfermés les manuscrits et les livres, sont entièrement couverts de peintures qui ont été restaurées sous le pontificat de Clément XI. Les fresques par Arrigho le Flamand, et les ornements par Giovanni Guerrero et Giovanni Ballista de Novarre, sont d'une élégance et d'une légèreté qui charme les yeux. On nomme, comme auteurs des autres peintures, Paris Nogari, Antonio da Urbino dit le Sourd, Cesare Nebbia, Ventura Salimbeni, Cesare Torelli, Andrea Lilio ou Giglio d'Ancone, Prospero Orsi, Paolo Guidotti, Giacomo Stella, Giuseppe Franco, Orazio Gentileschi, Antonio Scalvati, etc.

Sur les murs, de grandes compositions représentent les principaux conciles et les événements les plus notables du pontificat de Sixte-Quint. Celle où l'on voit l'architecte Fontana déroulant sous les yeux de ce pape le plan de la bibliothèque, est considérée comme la plus remarquable ; elle est de Scipio Gaetano ou de Pietro Facchetti.

Sur les pilastres on a figuré les personnages illustres auxquels l'érudition du temps attribuait l'invention des lettres ou caractères dans les langues anciennes et modernes. La critique moderne ne peut s'empêcher de sourire en voyant combien l'ancienne érudition avait de hardiesse. Suivant cette galerie, voici dans leur ordre chronologique les inventeurs des langues : Adam ; les fils de Seth ; Abraham, qui inventa les langues syriennes et chaldéennes ; Moïse, les lettres de l'ancien hébreu ; Esdras, celles de l'hébreu moderne ; Isis, reine d'Égypte, les premières lettres égyptiennes ; Mercure Thoyth, les lettres égyptiennes sacrées ; Hercule, les lettres égyptiennes et phrygiennes ; Memnon, qui retrouva les lettres égyptiennes des premiers temps ; Cécrops, inventeur des premières lettres grecques ; Phénix, inventeur des phéniciennes ; Linus le Thébain, des lettres grecques ; Palamède, qui ajouta quatre lettres à l'alphabet grec pendant la guerre de Troie ; Épicharmus le Sicilien, lequel ajouta deux lettres grecques, notamment le *θ théta*, qui signifie la mort ; Simonide de Céos, inventeur de quatre autres lettres grecques ; Nicostrata Carmenta, mère d'Évandre, qui inventa les lettres latines ; Évandre, inventeur des lettres latines aborigènes ; l'empereur Claude, qui ajouta trois nouvelles lettres au latin, entre autre autres le *f* ; Démarathes de Corinthe, inventeur des lettres étrusques ; l'évêque Ulphias, des lettres gothiques, etc. C'est à titre de curiosité seulement que nous avons reproduit ces enseignements hasardés de la Bibliothèque vaticane ; on en trouvera de plus sûrs dans nos encyclopédies modernes si l'on veut étudier sérieusement les questions relatives à l'origine des langues et à l'invention des lettres.

Sur les boiseries des armoires où sont les manuscrits grecs, latins, allemands, italiens, etc., on a placé divers ornements, entre autres des vases étrusques. Entre les pilastres sont des tables de vert antique, des vasques de marbre, etc.

Des portes qui s'ouvrent à l'extrémité de la salle conduisent aux autres parties de la bibliothèque.

Il nous reste à raconter comment se forma insensiblement cette célèbre collection de manuscrits et de livres.

Quelques manuscrits rassemblés vers 465, en pleine barbarie, par le pape saint Hilaire, dans son palais de Saint-Jean de Latran, formèrent les premiers éléments de la *Vaticane*. Mais le véritable fondateur de cette collection célèbre est Nicolas V, ce précurseur sacrifié de Léon X, qui mérite, non moins que ce dernier pontife, la reconnaissance des lettres et des artistes. C'est lui qui transféra au Vatican les six mille volumes qui composaient alors la bibliothèque.

Soumise ensuite aux goûts ou à la fortune des successeurs de saint Pierre ; enrichie par les uns, négligée par les autres ; transportée avec le saint-siége à Avignon par celui-ci, ramenée à Rome par celui-là, presque entièrement détruite en 1527, lors du sac de Rome par l'armée du trop fameux connétable de Bourbon, ce ne fut qu'en 1587 que la bibliothèque fut définitivement rétablie au Vatican par Sixte-Quint.

Quoique l'on puisse peut-être reprocher à ce pontife de s'être plus inquiété du contenant que du contenu, et d'avoir consacré plus d'argent à élever et à décorer les édifices de la Vaticane, qu'à acquérir des livres ou des manuscrits pour les remplir ; il semble pourtant avoir concouru pour sa part à l'augmentation du précieux dépôt qu'il tenait de ses prédécesseurs.

Les vicissitudes politiques y contribuèrent plus encore. Après la prise d'Heidelberg par le comte de Tilly, en 1527, le duc de Bavière fit présent au pape d'une bonne partie de la bibliothèque de l'électeur palatin, après toutefois, si l'on en croit l'*Encyclopédie*, en avoir retenu pour lui, sinon les plus nombreux, au moins les plus précieux échantillons. Les ducs d'Urbin léguèrent aussi leurs collections à la Vaticane. Christine de Suède lui donna également ses livres, dont la majeure partie avait été enlevée par Gustave-Adolphe, son père, aux bibliothèques de Wurtzbourg, de Brême et de Prague. Enfin le marquis Capponi et la maison Ottoboni tinrent à être, à leur tour, au nombre de ses donateurs.

Aujourd'hui, au dire de M. Valéry, la bibliothèque du Vatican compte 100 000 volumes et 24 000 manuscrits, dont 5 000 grecs, 16 000 latins et italiens, ces derniers en petit nombre, et 3 000 orientaux en diverses langues. Plusieurs de ces pièces sont justement célèbres. Ainsi, le manuscrit du *Virgile* où, parmi de curieuses miniatures des quatrième et cinquième siècles, on remarque le portrait le plus *probable* qui existe du poëte de Mantoue ; le *Térence*, où l'on croit retrouver, dans des dessins plus barbares quoique plus récents, les véritables costumes des Romains ; un manuscrit

(1) Le palme romain équivaut à un peu plus de 22 centimètres.

(2) Ces dessins, conservés au Louvre, servirent ensuite de modèles à François Pannini pour l'exécution de tableaux non moins remarquables. Le cardinal Melchior de Polignac, dont Mme de Sévigné et Voltaire ont loué l'esprit et le goût, accompagna le cardinal de Bouillon à Rome, lors des conclaves de 1689 et de 1691. Il retourna dans cette ville en 1706, avec le titre d'auditeur de rote. C'est lui que François Pannini représente, dans tous les dessins, accompagné de ses deux domestiques.

palimpseste qui a rétabli plusieurs fragments de *la République* de Cicéron; un manuscrit autographe des *Rime* de Pétrarque; un *Dante* copié par Boccace pour Pétrarque et annoté par ce dernier; le *Bréviaire* de Mathias Corvin, ce grand roi de Hongrie qui consacrait 30 000 ducats (1 815 000 francs) à des achats de livres, chaque année; un *Plutarque* ayant appartenu à Christine et annoté par Grotius; une copie manuscrite du *Traité des sept sacrements* de Henri VIII, dédié et envoyé par l'auteur à Léon X; dix-sept lettres du même Henri VIII à Anne Boleyn, dont neuf en français et huit en anglais; enfin, une ébauche des trois premiers chants de la *Jérusalem,* écrite à Bologne et dédiée au duc d'Urbin (sur 116 octaves, plusieurs ont été conservées dans le poëme).

Parmi les livres se trouvent : un des trois exemplaires du *Traité des sept sacrements* (Londres, 1501); un exemplaire sur quatre de la *Bible en quatre langues* du cardinal Ximénès (1514-1517); la *Bible arabe* (Rome, 1681); la *Bible grecque* d'Alde (1518); un des trois exemplaires des *Épîtres de saint Jérome* (Rome, 1468); un des trois exemplaires de la première édition d'*Aulu-Gèle* (Rome, 1469).

La plus précieuse acquisition de la Vaticane a été la collection d'ouvrages d'art formée par Cicognara, composée d'environ 5 000 articles, vendue par le collectionneur 100 000 francs et donnée par Léon XII.

Malheureusement, le plus grand nombre de ces richesses sont enfermés dans des armoires si bien closes que bien peu d'élus peuvent en pénétrer les mystères. Des trois divisions dont se compose la bibliothèque du Vatican, une seule est accessible au public pendant deux heures de certains jours; la seconde s'ouvre rarement et pas pour tout le monde, et la troisième est absolument interdite, sous peine d'excommunication.

Les voyageurs ont du moins, pour se récréer, la vue des peintures et des objets d'art qui ornent les vastes salles de la Vaticane. Ajoutons à ce que nous avons déjà indiqué plusieurs grandes fresques de Raphael Mengs, dans le cabinet des papyrus; au-dessus d'une porte, une vue de Saint-Pierre de Rome tel que l'avait projeté Michel-Ange; des statues du sophiste *Aristide* et de l'évêque *saint Hyppolyte* (cette dernière, datant du quatrième siècle, présente sur le siége un détail assez curieux; c'est le calendrier pascal composé par le saint en 223, afin de combattre l'hérésie qui consistait à célébrer la Pâque le même jour que les Juifs); enfin, l'armure de fer, moins l'épée, du connétable de Bourbon, dont le nom est encore aujourd'hui, pour les jeunes Romains, l'équivalent de ce qu'est pour les enfants, en France, celui de Croquemitaine.

Par l'article 8 de la suspension d'armes conclue à Bologne le 23 juin 1796, article rappelé dans le traité de Tolentino (article 13), Pie VI dût céder à la France 500 manuscrits au choix des commissaires (Monge; Barthélemy, peintre; Moitte, sculpteur; Tuiet) : ces manuscrits ont été restitués au Vatican après la chute de l'empire.

HISTOIRE DU COSTUME EN FRANCE.

Suite. — Voy. p. 113, 187.

SUITE DU RÈGNE DE LOUIS XIII.

De 1620 à 1643.

Costume civil de 1620 à 1643. (Suite.) — Tout le monde sait qu'un petit bouquet de barbe sur le menton s'appelle, ou plutôt s'est appelé une *royale;* mais on ignore généralement l'origine de ce nom. C'est une histoire dont la place est assurément ici.

Louis XIII fut un des rois qui s'ennuyèrent le plus; du matin jusqu'au soir, il bâillait. Dans son désœuvrement il n'est chose à laquelle il n'ait occupé ses mains. Tantôt il jouait du violon, tantôt il fabriquait des étuis de cuir ou des filets pour la chasse; il savait aussi faire des confitures et larder menu des fricandeaux. Il avait la main légère pour raser. Un jour il lui prit fantaisie de couper la barbe à tous ses officiers, de manière à ne leur laisser qu'un petit toupet au menton. On en fit une chanson :

> Hélas! ma pauvre barbe,
> Qu'est-ce qui t'a faite ainsi?
> C'est le grand roi Louis,
> Treizième de ce nom,
> Qui toute a ébarbé sa maison.

Poésie vraiment digne de l'action qu'elle retrace. Si ridicule que cela fût, tout le monde eut bientôt la barbe *à la royale,* excepté cependant le cardinal de Richelieu, qui conserva la barbe en pointe.

Un sieur Auvray, bien ignoré aujourd'hui, fit paraître à Rouen, en 1628, le *Banquet des Muses,* recueil de vers qui tiennent le milieu entre le médiocre et le mauvais. On y trouve le portrait d'un godelureau du temps représenté avec tous ses atours. Ce sera le sujet dont nous nous servirons pour notre démonstration d'aujourd'hui.

Le poëte commence par dire qu'il avait sur l'épaule

> Le manteau à la Balagnie,

c'est-à-dire le manteau qui se drapait autour du buste, mais alourdi, en comparaison de ce qu'il était avant 1620, parce qu'on était revenu à le garnir d'étoffes apprêtées et à y mettre un énorme collet. Le Balagny dont il portait le nom était le fils d'un assez triste maréchal de France, bâtard indigne de Blaise de Montluc, qui nous fit perdre Cambrai du temps de Henri IV.

> Le soulier à l'Académie,
> Dedans la mule de velours.

L'Académie française n'est pas coupable d'avoir donné son nom à une forme de souliers; il s'agit ici de l'Académie où l'on faisait des armes, exercice pour lequel on se mettait aux pieds de légères pantoufles à semelles de castor. Des chaussures de cette étoffe n'étaient pas bonnes pour le pavé; quand on sortait il fallait y ajouter des mules. De moins délicats, qui se contentaient de souliers de cuir, prenaient cependant la double chaussure pour le mauvais temps, non pas les mules, mais les galoches. La civilité voulait qu'en entrant chez le monde, on ôtât ses galoches. « Voiture, dit Tallemant des Réaux, était quelquefois si familier, qu'on l'a vu quitter ses galoches en présence de Mme la Princesse, pour se chauffer les pieds. » — Et il ajoute : « C'était déjà assez de familiarité que d'avoir des galoches. »

Nous serions tenté de croire le raffiné du sieur Auvray quelque peu provincial, d'après ces souliers qu'il portait, quand tout le monde, à la cour, se bottait encore. La mode des bottes dura jusques et par delà la mort de Louis XIII; mais après 1620 elles changèrent de forme. On ne les fit plus monter si haut qu'auparavant. Elles s'épanouirent au milieu de la jambe par un large revers que recouvraient en partie des pièces de linge garnies de dentelle. C'étaient les bas de bottes, qui s'assujettissaient par le moyen des jarretières. Le pied de la botte était garni d'une large soulette, découpée en quatre feuilles, à laquelle on donna le nom de pont-levis. Comme ces chaussures étaient de maroquin clair ou de cuir blanc de Russie, salissantes par conséquent autant qu'elles étaient légères, qui n'allait pas en carrosse mettait par-dessus des mules ou des galoches.

> Les jartiers à tours et retours,
> Bouffant en deux roses enflées,
> Comme deux laitues pommées.

Voilà encore qui sent l'homme arriéré; les jarretières de 1628 formaient sur le côté des nœuds de ruban, et non plus des touffes pommées comme des laitues.

Le bas de Milan, le castor,
Orné d'un riche cordon d'or.

Bas de Milan, c'est-à-dire tricot de soie; le castor, chapeau de feutre gris, à bords immenses, légèrement retroussé sur le devant, plus tard retroussé sur les côtés.

L'ondoyant et venteux pennache
Donnant du galbe à ce bravache;
Un long flocon de poil natté,
En petits anneaux frisotté,
Pris au bout de tresse vermeille,
Descendait de sa gauche oreille.

Description poétique de la cadenette. L'usage était de la porter à gauche, et comme elle dégageait l'oreille, plusieurs avaient profité de l'occasion pour se mettre une boucle d'oreille à gauche. Le comte d'Harcourt, qui était cadet de la maison de Lorraine, fut surnommé Cadet la Perle, à cause de cela. Ses portraits le représentent avec une grosse perle en boucle d'oreille.

Le reste de la chevelure retombait en crinière sur l'épaule droite et sur le dos. On avait des portions de perruque, ou *coins*, qui s'attachaient dans les cheveux pour



Gentilshommes de 1625 à 1630, d'après Abraham Bosse. — Dessin de Chevignard.

produire des chutes plus fournies. Le plus beau fut qu'à un moment on s'ingéra de poudrer cela à blanc avec de la fine fleur de farine; mais les pourpoints et manteaux s'en trouvèrent si mal, mais il y eut tant de plaisanteries sur les *meuniers* et les *enfarinés*, que la mode ne tint pas. Le règne de la poudre fut ajourné.

Son collet bien vidé d'empois,
Et dentelé de quatre doigts.

Le collet vidé est celui qui succéda immédiatement aux rotondes. La rotonde s'étalait en montant jusque vers la nuque; le col vidé retombait sur les épaules avec une légère concavité.

D'un soyeux et riche tabit
Etait composé son habit,

Tabit, gros taffetas ondulé et cylindré. Un tabit céladon, ou vert tendre, était ce qu'il y avait de meilleur goût. On en était encore aux couleurs voyantes, aux soieries barrées ou mouchetées d'or, aux broderies de bouquets, etc.

Le pourpoint en taillade grande,
D'où la chemise de hollande
Renflait en beaux bouillons neigeux,
Comme petits flots écumeux.

Les taillades étaient sur la poitrine au nombre de deux ou de quatre, mais surtout aux manches, qui, comme celles des femmes, étaient découpées en bandelettes depuis le haut jusqu'en bas. Le pourpoint formait la pointe par devant; il était garni de longues basques découpées aussi. Il se serrait à la taille par un ceinturon; le baudrier porté en écharpe supportait une longue rapière.

Le haut-de-chausse à fond de cuve.

Ce sont les larges culottes de 1615 qui continuaient leur

règne, nouées à la taille du pourpoint par de longues aiguillettes, toujours ouvertes des deux côtés au-dessus des jarretières.

La moustache en barbier d'étuve,
Et recoquillée à l'écart,
Comme les gardes d'un poignard.
La barbe, confuse et grillée,
En pyramide était taillée
Ou en pointe de diamant.

On voit, par cette description de la barbe, que l'invention de la royale n'était pas encore sortie du cerveau de Louis XIII.

Ce mignon allait parfumant
Le lieu de son odeur musquée.

Les hommes se parfumaient pour la même raison que les dames, et aussi pour une autre, qui fut la faveur donnée alors à la pipe, en signe des hautes destinées auxquelles était réservé ce régal. Mais sous Louis XIII on ne se dissimula jamais que le tabac empestait les habits et l'haleine, de sorte qu'on faisait tout au monde pour que les dames n'eussent pas l'incommodité de s'apercevoir qu'on avait fumé. Saint-Amant, énumérant les réformes que s'impose un amoureux, a soin de signaler l'abandon du pétun ou tabac :

Je me fais friser tous les jours,

dit le personnage qu'il met en scène ;



Gentilhomme conduisant une mariée de campagne (1636). — Louis XIII créant un chevalier du Saint-Esprit (1633); d'après Abraham Bosse. — Dessin de Chevignard.

On me relève la moustache.
Je n'entremêle mes discours
Que de rots d'ambre et de pistache ;
J'ai fait banqueroute au pétun.

Le dernier trait du galant dépeint dans le *Banquet des Muses*, fait voir que les jeunes gens le disputaient aux belles dans l'art de se mettre des mouches :

La mouche, à la tempe appliquée,
L'ombrageant d'un peu de noirceur,
Donnait du lustre à sa blancheur.

L'habillement qu'on vient de décrire n'est pas le plus beau qui ait été porté du temps de Louis XIII. Il était trop ébouriffé pour cela, trop chargé de choses bouffantes, pendantes et volantes ; sans compter qu'il tirait les yeux par la variété indiscrète des couleurs. Après la défense du clinquant, il acquit la sobriété qui lui manquait, partant l'élégance. On ne s'habilla plus guère que de velours uni ou de drap. Les garnitures de boutons remplacèrent celles de rubans. La coupe du pourpoint fut charmante. Il devint comme une veste ajustée sur le haut du buste et boutonnée depuis le cou jusqu'au sternum. Les pans s'écartaient vers le bas et laissaient voir par l'ouverture du devant un bouillon de la chemise. Les manches de celle-ci apparaissaient encore par une fente unique pratiquée aux manches du pourpoint sur le dedans de chaque bras.

Le haut-de-chausses fut corrigé d'une manière conforme à ce svelte habit. L'étoffe fut réduite de plus de moitié, et les jambes (on disait alors les canons), tout en restant flottantes, laissèrent deviner ce qui était dedans. Ayant reçu en longueur quelque chose de ce qu'on leur avait ôté en largeur, elles descendirent jusqu'aux mollets où elles étaient rencontrées par le revers de la botte. Ce vêtement n'était

pas sans quelque ressemblance avec le pantalon, et le pantalon effectivement en avait donné l'idée.

Les prolétaires de la république de Venise, à la fin du seizième siècle, portaient des culottes à longues jambes, réputées par les étrangers une des plus bizarres choses qu'il y eût au monde. Comme les Vénitiens étaient désignés dans la haute Italie par le sobriquet de *Pantaloni*, à cause, dit-on, de saint Pantaléon, leur patron, ce nom passa à leurs culottes. Les personnages de la comédie italienne firent connaître en France le pantalon. On l'introduisit dans les costumes de fantaisie qu'on se faisait faire pour les ballets. Il n'est aucun des grands seigneurs de la cour de Louis XIII qui n'ait dansé en pantalon. Richelieu lui-même fit un jour cette folie de danser une sarabande devant Anne d'Autriche, vêtu d'un pantalon de velours vert avec des sonnettes d'argent à ses jarretières. Quelques tentatives eurent lieu pour faire descendre le pantalon dans la rue; elles ne réussirent pas : il aurait fallu renoncer aux bottes dont l'heure suprême n'était pas encore venue. Comme transaction, on imagina, après 1630, les chausses à canons allongés que nous venons de décrire.

Ce que nous avons dit du costume entre la mort de Henri IV et l'avénement de Louis XIV, est pour montrer seulement les grandes phases par lesquelles il a passé. Nous avons dû omettre le détail d'une infinité d'inventions portant sur des riens, et auxquelles il fallait se conformer pour être, comme on le disait dans le langage précieux, du dernier bien mis. Il eût été impossible à beaucoup de suivre un si grand nombre de changements, s'il ne s'était pas formé une industrie de petits partisans qui, moyennant quatre écus par mois, fournissaient la noblesse de chapeaux, collets, chemises, bas de bottes et autres menus objets qu'on échangeait contre les vieux.

Il y a aussi l'habillement des pauvres dont nous n'avons pas parlé! La mode de ceux-là était ce qu'on l'a toujours vue : traîner la loque, et voir avec ébahissement que des gens portent sur leur dos des choses avec le prix desquelles on achèterait tant de pain. Callot les a dessinés avec un accent de vérité qui fait frémir. Ses gravures sont des matériaux pour l'histoire, non de la mode, mais de la perfectibilité humaine.

LA CHIMIE SANS LABORATOIRE.

Suite. — Voyez p. 23, 87, 153, 246.

L'OXYGÈNE ET L'OZONE.

L'oxygène a été récemment l'objet de découvertes tout à fait imprévues et du plus grand intérêt, dont nous nous proposons d'entretenir aujourd'hui nos lecteurs; mais auparavant nous croyons devoir reprendre son histoire de plus haut. Ce corps mérite, en effet, une attention toute spéciale; et si l'on nous demandait quelle est la connaissance qu'il est le plus nécessaire de posséder à fond pour être bon chimiste, nous n'hésiterions pas à répondre : C'est celle des propriétés de l'oxygène.

Ce qu'on peut appeler « l'ère scientifique » de la chimie n'a pris réellement date que du jour où l'existence de l'oxygène et la nature du rôle qu'il joue dans les phénomènes chimiques ont cessé d'être un mystère. Jusque-là, point de liaison visible entre les faits, point d'inductions, point de rapports, point de lois, partant point de science. Les progrès de la chimie, lents et pénibles, se bornaient à des observations isolées, incohérentes, ne pouvant servir en aucune façon à l'établissement d'une théorie générale.

La nécessité d'une semblable théorie, pour donner un corps à la chimie et lui faire prendre rang parmi les sciences proprement dites, était pourtant si évidente, que lorsque le célèbre Stahl mit en avant sa doctrine du phlogistique, chacun s'empressa de l'admettre, bien qu'elle ne reposât sur aucun fondement.

Nos lecteurs savent que le phlogistique était un fluide qu'on supposait combiné avec les corps combustibles, dont il se séparait par la combustion ou la calcination. On ignorait alors complétement la composition de l'air atmosphérique, et l'on ne se doutait point de l'action qu'exerçait sur les métaux et d'autres corps chauffés à son contact l'un des deux gaz dont il est un mélange intime. A la vérité, dès le siècle précédent, Jean Rey, médecin périgourdin, avait constaté que les métaux calcinés augmentaient de poids « par le mélange d'air espessi » ; mais il n'avait point su expliquer ce fait; faute de quoi son assertion n'avait pu frapper les esprits et n'avait pas tardé à tomber dans l'oubli. Depuis lors, on s'était écarté de la méthode expérimentale; on avait négligé l'emploi de la balance, dont les indications soigneusement observées et consignées furent d'un si grand secours à Lavoisier. Puis on perdait patience; on était las des tâtonnements; on était arrivé, en un mot, à ce point de fatigue intellectuelle où l'on aime mieux créer ou accepter presque les yeux fermés un système quelconque, pourvu qu'il résolve à peu près les problèmes pendants, que de s'épuiser davantage à la poursuite d'une solution rationnelle que rien ne fait entrevoir.

Alors parut Stahl, homme de génie assurément, esprit hardi, intelligence lumineuse. Les métaux et d'autres substances plus ou moins combustibles que nous rangeons aujourd'hui parmi les *corps simples* ou *éléments*, étaient pour lui, comme pour tous les chimistes de son temps, des corps composés. Il supposa donc que les métaux renfermaient du phlogistique qui s'en échappait sous l'influence d'une haute température, et que les oxydes ou *terres*, comme on disait alors, étaient des métaux *déphlogistiqués* ou privés de phlogistique. Il n'ignorait pas, cependant, que les métaux sont moins pesants que leurs oxydes, et cela eût dû lui donner à réfléchir; mais, à part cette difficulté, le phlogistique répondait si bien à toutes les questions relatives aux phénomènes de calcination et de combustion, qu'il ne crut point devoir s'arrêter à si peu de chose. Quant à ses disciples, plutôt que de renoncer à la commode théorie du maître, ils ne reculèrent point, pour la défendre, devant les plus grosses énormités, disant, par exemple, que le phlogistique possédait cette propriété singulière, d'ôter du poids aux corps avec lesquels il était uni. C'était donc, selon eux, non pas un fluide impondérable, comme ceux que nous admettons aujourd'hui par hypothèse, mais un principe doué d'une pesanteur négative!

Cette étrange doctrine du phlogistique régnait souveraine et incontestée lorsque, le 1er août 1774, — date mémorable! — le chimiste anglais Joseph Priestley obtint, en chauffant le protoxyde de mercure, un gaz auquel il reconnut bientôt après la propriété d'entretenir la respiration et de modifier le sang artériel à la manière de l'air atmosphérique, dont il constata aussi que ce gaz était une des parties constituantes. Malheureusement, l'inspiration lui fit défaut au moment où il touchait pour ainsi dire du doigt la clef du grand arcane chimique; il s'embrouilla dans ses déductions, ne sut même pas mettre sa découverte d'accord avec les idées dominantes dont il était profondément imbu, et appela le nouveau gaz *air déphlogistiqué* ou *air vital*. Ce dernier nom était un trait de lumière; car le corps qu'il désignait n'était autre chose que l'oxygène, et c'est bien lui qui, seul, entretient la respiration et la vie; mais, encore une fois, Priestley n'en put rien conclure : sa croyance au phlogistique lui interdisait tout commentaire raisonnable sur les phénomènes observés par lui. Deux années auparavant, Antoine-Laurent Lavoisier, abordant l'étude de la

chimie avec cette clairvoyance presque divinatoire qui n'appartient qu'au génie, avait été vivement frappé de ce fait, que le soufre et le phosphore, lorsqu'on les brûle, donnent naissance à des acides, *en augmentant de poids et en absorbant une grande quantité d'air;* que la calcination des métaux donne lieu à un fait semblable, et que plusieurs de leurs oxydes, calcinés à leur tour, se réduisent, c'est-à-dire régénèrent l'élément métallique et mettent en liberté l'air précédemment absorbé. Puis il répéta l'expérience de Priestley, mais en la complétant; non content d'avoir obtenu de l'*air vital* par la réduction de l'oxyde de mercure, il constata, la balance à la main, que le métal reprenait, après cette réduction, exactement le même poids qu'il avait avant la calcination. Ainsi, la calcination et la combustion étaient un seul et même phénomène, consistant dans la combinaison des métaux et des corps combustibles avec l'*air vital;* cette combinaison ayant, dans beaucoup de cas, pour résultat la formation d'un acide, Lavoisier en conclut que ce gaz était le principal, sinon l'unique générateur de ce genre de composés. De là le nom d'*oxygène* qu'il lui donna, et qui est dérivé des deux mots grecs *oxys*, acide, et *gennaô*, j'engendre. L'appareil à l'aide duquel il avait séparé l'oxygène du protoxyde de mercure était le même dont on se sert encore quelquefois dans les laboratoires pour préparer ce gaz par le même procédé. Nous en donnons ici le dessin (fig. 1).

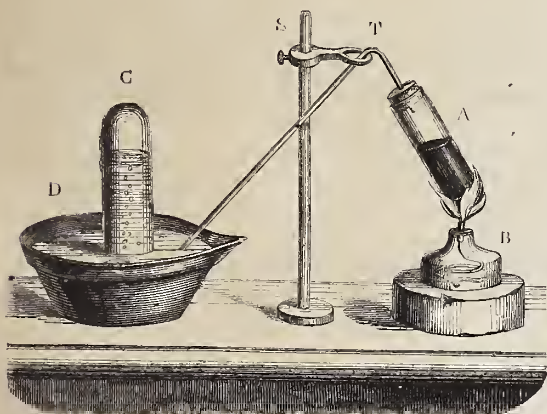


Fig. 1. Comment on extrait le gaz oxygène du protoxyde ou oxyde rouge de mercure.

A, large tube de verre fermé à sa partie inférieure, contenant de l'oxyde de mercure, et chauffé par une lampe à alcool B. — T, tube abducteur adapté à l'orifice du tube A à l'aide d'un bouchon, et soutenu par un support S. — C, éprouvette ou cloche de verre remplie d'eau et renversée sur la cuve à eau D. Le bec recourbé du tube T s'engage sous cette cloche et y conduit le gaz résultant de la décomposition de l'oxyde de mercure. Ce corps, formé d'un équivalent de métal et d'un équivalent d'oxygène, se décompose à la chaleur de la lampe : l'oxygène se dégage et va se rendre dans la cloche; le mercure métallique demeure dans le tube générateur.

Remarque. On ne se sert plus aujourd'hui que rarement de l'oxyde de mercure, à cause de son prix élevé. On extrait ordinairement l'oxygène, soit du chlorate de potasse, soit du bioxyde de manganèse.

Nous n'entreprendrons point d'énumérer les conséquences que Lavoisier et ses successeurs tirèrent de cette admirable découverte, et dont l'ensemble a formé le fondement de la chimie moderne. La doctrine du phlogistique ne tarda pas à succomber sous les arguments irréfragables de Lavoisier. On était désormais en possession de cette théorie générale et rationnelle dont l'absence avait si longtemps réduit à l'impuissance et à l'aveuglement les plus habiles investigateurs; une foule de phénomènes jusqu'alors incompréhensibles s'expliquaient d'eux-mêmes; la clarté succédait aux ténèbres, et l'illustre mathématicien Lagrange, qui n'avait point voulu étudier la chimie tant qu'il n'y avait trouvé qu'incertitude et obscurité, se prenait tout à coup de passion pour cette science, « devenue, disait-il, aussi facile que l'algèbre ».

Tous ces prodiges étaient dus à la découverte de l'oxygène. Ce gaz, en se combinant avec les autres corps, métaux et métalloïdes, en diverses proportions, engendre à lui seul l'immense majorité des bases et des acides qui, à leur tour, forment les sels. Il entretient seul la respiration des animaux, et il est le produit de celle des plantes; mélangé avec l'azote dans la proportion de 21 pour 100, il constitue l'air atmosphérique; combiné avec l'hydrogène, il forme l'eau. Il nous éclaire et nous chauffe en brûlant les matières charbonneuses et hydrogénées, telles que le bois, la houille, les huiles, les graisses, etc.

Il est donc tout naturel que les chimistes modernes aient considéré la connaissance exacte et complète de ses propriétés comme la base de toutes les autres connaissances chimiques. Ouvrez un traité de chimie quelconque, et vous trouverez, immédiatement après la description de chaque corps, un chapitre ou un paragraphe entièrement consacré à l'étude de ce corps dans ses rapports avec l'oxygène. Découvre-t-on quelque nouvelle substance, on s'inquiète avant tout de savoir si elle renferme de l'oxygène ou si elle peut s'unir à ce gaz, et ce qui en résulte. Or, comme de semblables essais ont été répétés sur des centaines de substances différentes et dans les circonstances les plus variées, on était excusable, il faut l'avouer, de croire qu'on n'avait plus rien d'essentiel à apprendre sur l'oxygène. On a commencé à s'apercevoir, il y a quelques années, qu'il fallait rabattre beaucoup de cette orgueilleuse prétention.

Les personnes qui ont eu l'avantage de voir « tomber la foudre » d'assez loin pour n'être ni tuées ni grièvement blessées, d'assez près pour bien observer ce terrible phénomène, ont toutes remarqué l'odeur suffocante qui se répand dans l'air aussitôt après la détonation, et qui ressemble à celle du phosphore et du soufre brûlés. Cette circonstance est une de celles qui ont le plus contribué à entretenir dans l'esprit du vulgaire et même des savants des idées entièrement fausses sur la nature du tonnerre. Depuis qu'il est admis que la prétendue chute de la foudre est une décharge électrique qui s'opère entre la terre et une masse nuageuse, on avait cherché vainement la cause de cette odeur si vive qui se manifeste ainsi dans l'atmosphère sans qu'on y puisse trouver la moindre trace de phosphore ou de soufre. Cependant, dès 1785, Van-Marum avait établi que l'oxygène, enfermé dans un tube et frappé d'une série d'étincelles électriques, acquiert une odeur sulfureuse plus ou moins sensible. Mais cette expérience, comme tant d'autres, avait été oubliée, lorsque, vers 1840, M. Schœnbein, chimiste bâlois, s'avisa d'observer particulièrement les propriétés de l'oxygène obtenu par la décomposition de l'eau au moyen de la pile. On exécute souvent cette décomposition, dans les laboratoires et les cabinets de physique, à l'aide d'un appareil fort simple (fig. 2).

M. Schœnbein remarqua que le gaz ainsi préparé possède une odeur tout à fait semblable à celle qu'on sent là où la foudre vient de tomber; il parvint à la lui enlever en l'agitant avec du charbon en poudre, de la limaille de fer ou du mercure; il reconnut aussi que, dans ce dernier cas, le mercure était attaqué à la température ordinaire, tandis que, dans les circonstances normales, l'oxygène n'attaque ce métal qu'à la faveur d'une température élevée. Il constata enfin que, pour donner naissance à ce gaz odorant, il est nécessaire d'employer comme *électrode*, ou conducteur du pôle positif, un fil d'or ou de platine, et de mêler à l'eau qu'on veut décomposer de l'acide sulfurique ou azotique, ou un sel riche en oxygène, tel que l'azotate ou le chlorate de potasse. M. Schœnbein, d'après ces expé-

riences, fut conduit à penser qu'il avait mis la main sur un nouveau gaz, résultant sans doute de la décomposition de

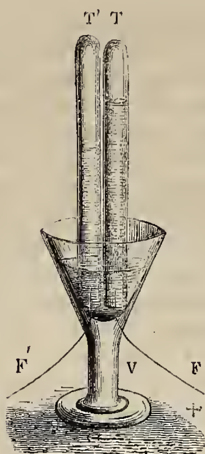


Fig. 2. Décomposition de l'eau par la pile.

V, verre à pied dont le fond est percé de deux petits trous pour livrer passage aux deux fils de platine F et F'. On coule un peu de mastic au fond du verre pour boucher les interstices, et on le remplit d'eau distillée qu'on aiguise de quelques gouttes d'acide sulfurique, afin de la rendre meilleur conducteur de l'électricité. On place au-dessus de chacun des fils de platine les cloches ou tubes T, T', également remplis d'eau; puis on met ces fils en communication avec les deux pôles d'une pile de Volta ou de Bunsen. La décomposition de l'eau commence aussitôt; on voit de petites bulles de gaz se dégager de toute la surface submergée des fils et venir se réunir à la partie supérieure des tubes. Bientôt on peut remarquer que le volume du gaz recueilli dans le tube T, qui communique avec le pôle positif par le fil F, est à celui du gaz amené dans l'autre tube, placé au-dessus du fil F', qui communique avec le pôle négatif, comme 1 est à 2. En effet, l'eau est formée de 1 volume d'oxygène (élément électro-négatif) et 2 volumes d'hydrogène (élément électro-positif). Donc, les deux tubes T et T' étant de même capacité, lorsque le second sera entièrement rempli d'hydrogène, le premier le sera à moitié d'oxygène.

l'oxygène, qui, dès lors, eût perdu sa qualité de corps simple, et il donna à ce gaz le nom d'*ozone*. Il parvint également à le produire en faisant passer de l'oxygène humide sur du phosphore, à la température de 20 ou 25 degrés.

Mais les recherches plus récentes de MM. Marignac, de la Rive, Becquerel et Frémy, ont démontré que l'ozone n'est qu'une modification que l'oxygène éprouve particulièrement sous l'influence de l'électricité, et qui a pour effet, non-seulement de le rendre odorant, mais aussi de donner à ses affinités naturelles une extrême énergie. Ces propriétés, relativement peu sensibles dans l'oxygène produit par la décomposition de l'eau, se manifestent d'une manière bien plus frappante si l'on enferme une certaine quantité de ce gaz, parfaitement pur et sec, dans l'appareil appelé *eudiomètre*, et qu'on y fasse passer une série de fortes étincelles électriques. Toutefois, il faut éviter que ces décharges répétées n'élèvent trop la température du gaz, sans quoi la chaleur neutraliserait l'effet de l'électricité. En opérant ainsi avec le soin convenable, on obtient de l'ozone, ou mieux de l'oxygène électrisé, capable d'être absorbé en totalité, à froid, par le mercure, de déplacer l'iode de sa combinaison avec le potassium, et de le mettre en liberté pour former de l'oxyde de potassium ou, ce qui est la même chose, de la potasse. Cette dernière réaction se constate d'une manière caractéristique à l'aide d'un papier buvard imprégné d'amidon et d'une solution d'iodure de potassium. En l'exposant au contact de l'ozone, on le voit prendre une coloration bleue d'autant plus intense que le gaz est plus chargé d'électricité. Cette coloration est due à la formation de l'iodure d'amidon; elle fournit un moyen commode de mesurer fort exactement l'état électrique de l'oxygène. Deux savants médecins, le docteur Wolf, de Berne, et le docteur Bockel, de Strasbourg, y ont eu recours pour les observations ozonométriques auxquelles ils se sont livrés, et qui les ont conduits à affirmer qu'il existe toujours de l'ozone dans l'atmosphère, en d'autres termes, que l'oxygène de l'air est toujours plus ou moins électrisé. Selon M. Wolf, les réactions les plus intenses se manifestent en général au mois d'août, et les plus faibles au mois de février; elles diminuent dans l'air sec et froid, lorsque règne le vent du nord. Elles augmentent lorsqu'il vente du sud ou du sud-ouest et que le temps est au brouillard, à la pluie ou à la neige. MM. Wolf et Bockel pensent tous deux que le plus ou moins d'ozone contenu dans l'atmosphère peut influer puissamment sur l'état sanitaire des populations; ils ont cru remarquer notamment que, lors de l'apparition du choléra asiatique à Berne et à Strasbourg, en 1853, les réactions de l'ozone avaient diminué très-sensiblement; qu'elles s'étaient affaiblies encore davantage lorsque l'épidémie sévissait avec le plus de fureur, et qu'elles avaient au contraire repris de la force à mesure que le choléra s'apaisait et s'éloignait. S'il était démontré qu'un phénomène semblable se reproduit réellement et constamment partout où règne la terrible maladie, ce serait là un fait de la plus haute portée, puisqu'il pourrait aider à remonter à la cause première d'un des plus dangereux fléaux qui aient jamais affligé notre pauvre humanité, et par suite à le combattre avec quelque chance d'une victoire complète et décisive.

Eudiomètre. Il existe plusieurs appareils de ce nom. Nous nous bornons à faire connaître ici celui qui est dû à M. le docteur Ure, parce que c'est celui qu'on peut se procurer le plus aisément et le plus économiquement, et dont le maniement est le plus facile. Cet appareil est ordinairement employé pour opérer, sous l'influence d'une ou de plusieurs étincelles électriques, la synthèse des gaz composés, en mélangeant leurs éléments dans les proportions exactes selon lesquelles s'effectue la combinaison. La figure ci-dessous et la légende qui l'accompagne suffiront pour donner une idée de la construction de l'eudiomètre, et de la manière de s'en servir (fig. 3).

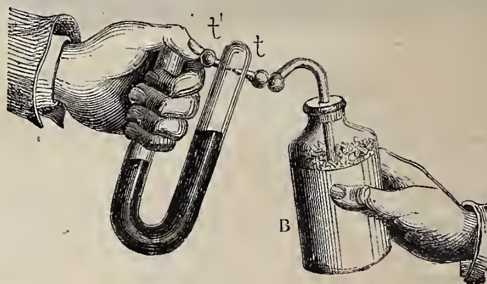


Fig. 3. Eudiomètre.

L'eudiomètre du docteur Ure consiste, comme on le voit, en un tube en U, à branches inégales, fermé au sommet de la plus grande. Il doit être, autant que possible, en verre épais et résistant. Vers l'extrémité de la plus longue branche, on fixe les deux tiges métalliques (en fer ou en laiton) *t* et *t'*, terminées en dehors par des boules, et placées de manière qu'à l'intérieur leurs extrémités soient en face et très-proches l'une de l'autre, mais sans se toucher. Pour faire usage de cet appareil, on le remplit de mercure, puis on fait passer dans la grande branche le gaz ou le mélange gazeux sur lequel on veut opérer. On ôte ensuite avec une pipette une partie du mercure de la petite branche, qu'on saisit fortement en appuyant le pouce sur l'orifice, de manière que l'extrémité de ce doigt touche une des boules métalliques; puis on approche de l'autre boule le plateau chargé d'un électrophore ou la tige d'une bouteille de Leyde B, également chargée. L'étincelle se produit aussitôt entre les deux pointes des fils adaptés à l'eudiomètre. L'intervalle rempli d'air, entre le pouce et le mercure, fait l'effet d'un ressort élastique qui empêche le tube d'être violemment ouvert et le mercure d'être projeté au dehors, par suite de la dilatation qu'éprouve le gaz au moment où il est traversé par l'étincelle.

LES TSIGANES (1).



Les Trois Tsiganes. — Composition et dessin de G. Roux.

En traversant le steppe, j'ai rencontré trois Tsiganes couchés sous un saule.

(1) Tchinganes (expulsés des bords de l'Indus par Tamerlan), Zigeunes, Zingani, Zingari, Gypsies, Gitanos, Bohémiens.

L'un d'eux, le violon à la main, en jouait à la lueur des derniers rayons du soleil. C'était une mélodie pleine de feu.

L'autre fumait sa pipe et, aussi tranquille que s'il ne

lui eût rien manqué sur la terre, regardait la fumée se dissiper mollement dans les airs.

Le troisième dormait nonchalamment; son tambourin était suspendu à une branche au-dessus de sa tête; le vent se jouait à travers son instrument, et un rêve ineffable charmait son âme.

Cependant leurs vêtements n'étaient que des haillons mal assortis; mais, dans l'ivresse de leur indépendance, ils narguaient la misère ainsi que l'injustice du sort.

Je me suis arrêté longtemps à contempler ces Tsiganes, dont les visages bruns, les longues boucles de cheveux noirs, sont encore présents à ma pensée. (¹)

(¹) Traduit librement de Lenau.

LA MAISON SUR LA COLLINE.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 286.

Émile était bien avec tous les locataires, et, dès le premier jour, en leur faisant visite, il dut écouter dans chaque ménage l'histoire de ce qui s'était passé en son absence. Son arrivée réveillait chez tous les voisins ce terrible souvenir, qui fournissait un sujet de conversation très-impressif. Il produisit néanmoins très-peu d'effet sur l'imagination du jeune Varel, mais il en fut autrement de son compagnon. Georges Luret parut vivement frappé du danger que courait sa personne dans une maison qui n'était pas ferme sur sa base. Le soir, quand il fut retiré avec son hôte, il ne cessa d'être aux écoutes, et revenait si souvent là-dessus, qu'Émile lui dit enfin, avec quelque vivacité :

— Si tu as peur, va loger à l'hôtel.

Luret protesta qu'il n'irait pas seul et qu'il n'abandonnerait pas son ami. (Il avait ouï dire que les hôtels de la petite ville étaient fort chers.)

Enfin les deux camarades se couchèrent, et, comme on l'imagine, Luret avait de la peine à s'endormir : la nuit et l'oreiller ne guérissent pas les poltrons. Émile, de son côté, resta aussi quelque temps éveillé; mais c'est qu'il écoutait avec tristesse le bruit monotone de la pluie, qui n'avait pas cessé de tomber tout le jour; il songeait au besoin que les récoltes avaient de chaleur et de soleil; il songeait aux pauvres inondés du plat pays : il ne songeait pas du tout à l'histoire du tassement. Tout à coup un léger craquement se fait entendre, et Georges Luret, qui n'avait pas cessé de prêter l'oreille, s'assied vivement sur son lit, en s'écriant d'une voix étouffée :

— Entends-tu?

— Oui, j'entends la pluie.

— Ce n'est pas cela!

— Quoi donc?

— Ce craquement!

— Eh bien, la boiserie qui travaille!...

— Ou plutôt la muraille qui s'écroule!

— Tais-toi, rêveur!

Émile tourna la tête avec humeur du côté de la paroi; le sommeil s'approchait de lui doucement, et commençait à l'envelopper, lorsqu'il entendit ou crut entendre un nouveau bruit, mais faible et insignifiant, et qui n'aurait pas attiré son attention, sans la petite scène qui venait de se passer. Luret n'en jugea pas ainsi.

— Nous sommes perdus! s'écria-t-il à pleine voix.

— Tais-toi donc, malheureux, lui dit Émile avec impatience. Tu vas troubler le voisinage!

Georges Luret, déjà debout, les bras tendus, l'oreille au guet, n'attendait plus qu'un dernier signal, qui malheureusement ne lui manqua pas. Un craquement de la boiserie, un peu plus fort que les autres, met le pauvre garçon hors de lui. Il se couvre de ce qu'il rencontre sous sa main, s'arrache des bras de son hôte, s'élance dans l'escalier, et comme un poltron ne veut jamais avoir peur tout seul, il crie en dégringolant : « Sauve qui peut! La maison va tomber! »

En un moment on fut sens dessus dessous à tous les étages. C'était une confusion, un vacarme, des cris lamentables, et, quelques minutes après, la maison tout entière était évacuée. Émile refusa seul de déloger, sans céder même aux instances du pauvre M. Larcy, qui avait pris peur comme les autres. Tous ces gens étaient là, dans le plus singulier désordre, enveloppés de couvertures ou du premier vêtement tombé sous leur main, essuyant, au milieu de la nuit, une averse torrentielle. M. Larcy les recueillit, à quelques pas de là, dans un kiosque, où deux ou trois bougies furent allumées, et où tous ces fugitifs geignirent et grelottèrent jusqu'au jour, attendant à chaque minute la chute de la maison.

Le lendemain, cette aventure mit toute la ville en émoi. Les locataires ne voulurent pas avoir eu peur sans de fortes raisons : chacun protesta qu'il avait entendu les bruits les plus terribles. L'habitation fut absolument décriée; le propriétaire lui-même l'abandonna, ne voulant pas exposer la vie de son unique enfant dans cette maison funeste, qui avait été la cause et le témoin de tous ses malheurs.

Émile Varel essaya vainement de rétablir la vérité; il ne put convaincre personne, et d'ailleurs il n'eut pas le loisir d'insister longtemps ni d'apprendre la suite de cet événement. Il dut presque aussitôt quitter la France, et il n'y revint qu'au bout de six ans. Il n'avait plus songé du tout à Georges Luret, à M. Larcy, à la petite ville; il ne savait si la maison suspecte s'était écroulée ou si elle était restée debout. Il avait passé aux colonies; il avait couru de grands dangers sur terre et sur mer; et mille traverses, qu'il avait essuyées pour recueillir l'héritage d'un cousin, lui avaient fait oublier l'Europe et tous ses habitants.

A son retour dans sa patrie, d'autres soins l'occupèrent. Il était jeune, il était riche, il cherchait un emploi honorable de ses talents et de sa fortune : avant tout il songeait à se marier. Un soir, qu'il se trouvait à Poitiers, rêvant sur l'oreiller à tous ses projets chéris, il était près de s'endormir, lorsqu'il entendit dans la boiserie de légers craquements, pareils à ceux qui avaient tant effrayé son hôte dans la malheureuse nuit de la terreur panique. Une petite circonstance éveille parfois les souvenirs avec une surprenante vivacité. Émile se rappela tout à coup la scène affligeante dont il avait été la cause accidentelle. Il se reprocha son indifférence et son oubli. Quelle avait été pour ce bon M. Larcy et pour la gracieuse petite Anna la conséquence du discrédit jeté sur sa maison? Il faisait là-dessus des suppositions fort tristes, et se demandait comment il avait pu attendre si longtemps avant de s'informer seulement de ce qui était arrivé.

— Je le saurai bientôt! se dit-il, et puissé-je ne pas m'aviser trop tard d'être sensible à un malheur dont la responsabilité pèse aussi sur moi, puisque c'est de chez moi que cette fâcheuse alarme est partie.

Une fois saisi de cette bonne pensée, Émile avait de la peine à s'endormir :

— Il est donc bien vrai, se disait-il avec amertume, que non-seulement nos affaires passeront toujours les premières, mais que, le plus souvent, elles nous feront même oublier entièrement celles d'autrui!

Il ne connaissait plus dans la petite ville qu'une seule famille, encore l'avait-il beaucoup négligée. Il résolut d'aller voir M. et Mme Parisel et de réparer cette faute. Par eux il apprendrait ce qu'il lui tardait maintenant si fort de connaître. Il mit son projet à exécution dès le

lendemain. Le voyage n'était pas long. En approchant de la ville, il eut d'abord le plaisir de voir la maison toujours debout sur la colline.

Son apparition soudaine chez ses amis interrompit une leçon de musique, donnée par une jeune personne à deux enfants, qui étaient les filles de Mme Parisel. Émile fit des excuses, et demanda que la leçon fût continuée : mais elle tirait à sa fin ; d'ailleurs la joie des parents et la surprise de toute la famille auraient rendu impossible la reprise du travail. La jeune personne fit un salut modeste et se retira.

— Vous ne l'avez pas reconnue? dit Mme Parisel à son hôte.

— Est-ce que je la connaissais? répondit-il.

— C'est Mlle Larcy.

— Mlle Larcy!... Elle est donc sans fortune?...

— Je vous ferai son histoire à loisir, mais soyons d'abord à la joie de vous revoir, puis vous nous conterez vous-même vos aventures.

Émile aurait bien voulu être éclairé sur-le-champ; cependant il n'osa pas insister, et ce fut le lendemain seulement qu'il apprit ce qu'il désirait savoir.

La maison, visitée, aussitôt après l'événement, par des experts prévenus ou de mauvaise foi, avait été déclarée inhabitable. Elle était restée déserte. M. Larcy, homme consciencieux mais timide, convaincu plus que personne du défaut de solidité, n'aurait pas voulu se charger d'une responsabilité fâcheuse, et recevoir des locataires dans une maison que lui-même ne voulait plus habiter. Il la vendit à vil prix à un entrepreneur qui ne parlait que de la démolir... A peine oserait-il y mettre les ouvriers... Cependant, lorsqu'il tint sa proie, il changea bientôt de langage; il fit quelques réparations, dont il exagéra l'importance et la nécessité; après quoi il s'installa lui-même dans la maison et ne tarda pas à trouver des locataires. On ne parla plus de la panique nocturne que comme d'une scène ridicule; M. Larcy était ruiné et de plus bafoué. Avec les débris de sa fortune, il essaya quelques spéculations qui furent malheureuses; enfin il ne lui resta plus de ressource que le dévouement et les talents de sa fille. Encore serait-il bientôt séparé d'elle, parce qu'on la demandait aux États-Unis, où elle devait remplir une place d'institutrice.

Émile Varel apprit tous ces détails avec une vive douleur, non sans maudire en lui-même la poltronnerie de ce misérable Luret. Il souffrait tellement d'avoir été la cause fortuite de si grands malheurs, qu'il ne put prendre sur lui de revenir sur ces détails avec M. et Mme Parisel. Aussi bien, la chose n'était point nécessaire pour le dessein qu'il ne tarda pas à former, qui était d'offrir à la vertueuse enfant son cœur et sa main. Il put la rencontrer quelquefois chez Mme Parisel, et la trouva si cultivée, si simple, si charmante et si bonne, qu'il ne souhaita plus que de lui plaire. Avec une belle fortune, il avait tous les dons, plus précieux, qui devaient rendre sa recherche agréable au père et à la fille; ce mariage qui, du côté d'Émile, avait été d'abord une inspiration de l'honneur et de la délicatesse, fut bientôt de part et d'autre l'œuvre du plus tendre amour.

Une circonstance inattendue, un sinistre, mais qui n'eut rien de fâcheux pour l'habile propriétaire, car il n'avait pas négligé de faire assurer son immeuble, amena la conclusion de cette histoire. La grosse maison à trois étages, qui n'avait pas voulu s'écrouler, fut entièrement consumée par le feu, quelques mois après le mariage d'Émile et d'Anna. L'entrepreneur toucha le prix de l'assurance ; mais il avait soixante-quinze ans, il était infirme et goutteux : au lieu de bâtir une nouvelle maison, il jugea plus avantageux de vendre chèrement son terrain à M. Varel, qui fit construire, sur la place autrefois choisie par M. et Mme Larcy, le pavillon dont ils avaient tracé le plan. Les jeunes époux y recueillirent leur père, qui voyait enfin, mais trop tard, son rêve accompli.

Deux tombes, qu'il visitait chaque jour, lui disaient, dans leur muet langage, qu'il n'est rien ici-bas de fidèle ; rien qui vienne en son temps, pour donner une jouissance complète et sans mélange. Si notre vœu s'accomplit, c'est d'ordinaire quand nous ne pouvons plus en jouir. Et comment trouver un établissement durable dans un monde qui passe? C'est dans le ciel qu'il faut chercher le tabernacle permanent!

PAYSAGES DE L'AMÉRIQUE DU SUD.

I. — FORÊTS DES YAGUAS.

Ces grandes forêts, où se développe encore librement une végétation si splendide et si variée, s'étendent le long de la rive gauche du Marañon, à quinze ou vingt lieues de sa jonction avec le Napo. Un intrépide voyageur italien, M. Gaetano Osculati, les parcourait naguère en naturaliste; grâce à lui, nous commençons à connaître les ressources immenses qu'elles offrent au commerce, et les coutumes originales des peuplades qui y font leur séjour. C'est une de ces tribus errantes qui leur a imposé son nom. Les Yaguas viennent originairement du Pérou et ont la prétention de descendre de la nation des Incas. Ils sont grands, robustes, bien taillés, tatoués d'une manière originale, et se distinguent parfois de leurs voisins les Ticunas et les Orejones, par la teinte de leurs cheveux qui, ordinairement noirs chez leurs voisins, sont chez eux très-fréquemment châtains. Ceci semblerait indiquer un mélange qui aurait eu lieu dans les temps antérieurs avec la race européenne. Rien n'atteste, du reste, cette origine, car ils vont complétement nus et parés seulement de leurs bracelets; leur humeur est pacifique ; leur commerce est facile, et ils se montrent hospitaliers. Ils récoltent, dans leurs belles forêts, le cacao sauvage et qui n'en est pas moins bon, la vanille qui doit le parfumer, la salsepareille dont l'abondance décroît sur tant d'autres rives, et l'excellent coton qu'ils n'ont pas pris la peine de cultiver. Ajoutez à cela un peu de cire blanche, et qui contraste par ses qualités avec la cire noirâtre que l'on récolte dans les forêts brésiliennes, et vous aurez la liste des principaux articles d'exportation dont ces Indiens peuvent faire une sorte de trafic avec les blancs. Mais les Yaguas ne sont pas habituellement commerçants; ils sont chasseurs, pêcheurs surtout. Ce sont eux qui approvisionnent les villages voisins de leurs forêts de la chair excellente du manati, que l'on désigne, dans les pays de langue portugaise, sous le nom de *peixe boy*, le poisson bœuf, et dont le goût rappelle parfaitement celui du veau. Dans les eaux qui baignent leurs forêts, les Yaguas, comme les autres tribus riveraines, pêchent des tortues excellentes, qu'ils conservent soigneusement pour les temps de disette et qu'ils se procurent par un procédé assez ingénieux. Après avoir armé une flèche d'un petit harpon de fer mobile, auquel une corde est attachée, ils montent dans leur canot, lancent cet engin à l'amphibie; la pointe pénètre dans l'écaille et y demeure fixée; l'animal plonge aussitôt, la cordelette se déroule et flotte à la surface de l'eau. L'Indien doit la saisir avec dextérité, de manière à soulever l'énorme tortue qui, liée prestement par les pattes, est embarquée dans la pirogue. Le premier soin du pêcheur est de boucher, avec un mélange de terre grasse et de cire, l'ouverture faite à l'écaille par la pointe du harpon. L'omission de cette précaution mettrait la vie de l'animal en danger. Lorsqu'elle a été prise, la tortue vit des années entières dans de petits viviers que l'Indien creuse à quelques pas de sa cabane. Cette pêche fructueuse est plus particulièrement prati-

quée par les Mayouranas, tribu errante à quelque distance.

Qui le croirait? c'est parmi ce riant pêle-mêle de végétaux gracieux et élégants, c'est parmi ces lianes innombrables qui s'élancent, dans la forêt des Yaguas, d'un arbre à un autre, que se trouvent les plantes funestes destinées à fournir aux Indiens de ces parages un poison avec lequel, pour nous servir de l'expression de l'un de ces sauvages, « on tue tout bas ». Ce terrible *curare*, qui prend aussi le nom de *wourali*, et avec lequel l'Indien empoisonne ses flèches, s'obtient de la réunion des sucs de plusieurs végétaux; mais c'est surtout une liane qui le fournit, et cette liane s'appelle à bon droit, dans le langage figuré des habitants de l'Amazonie, *supai-hausca*, la *corde du diable*. La fabrication du wourali, demeurée néanmoins un secret, a été parfaitement décrite par Watterton; mais ce que ce voyageur semble avoir ignoré et ce qu'Osculati nous révèle, c'est qu'on en compte trois variétés, qui ont leurs dénominations particulières et leurs qualités appréciées par le chasseur. Le poison *ticunas*, par exemple, mêlé avec le *llamas*, est ce qu'on appelle le *veneno general* (le poison employé généralement). Les Yaguas le conservent dans de petits pots de terre, qu'ils fabriquent exprès pour le contenir. L'exportation est aujourd'hui considérable; on vient l'acheter du Pérou, moyennant certaines marchandises européennes; et les négociants qui font ce trafic, le portent ensuite aux autres Indiens. C'est la substance, infaillible dans ses effets, qui remplace la poudre, et elle a sur la poudre l'avantage de ne point effrayer le gibier.



Amérique du Sud. — Forêt des Yaguas.

II. — L'APURIMAC.

Vingt lieues au-dessous de l'embouchure du *Tigre*, ce beau fleuve américain dont la Condamine vante les magnificences, et qu'il croit bien plus majestueux que le fleuve asiatique portant le même nom, on voit le confluent du Tanguragua et de l'Ucayale. L'Ucayale est une rivière imposante, qui commence par les 18 degrés, au sud-est du grand lac de Titicaca, à trente-six lieues à l'est nord-est de la cité péruvienne d'Arica; elle court nord nord-est, sous le nom de Beni ou Benni, jusqu'à ce qu'elle se rencontre avec l'Apurimac, par les 11 degrés; et c'est alors que son cours tumultueux, qui, à vrai dire, n'est qu'un torrent, adopte le nom d'Ucayale [1].

Les sources de l'Apurimac proprement dit sont à

[1] La Condamine l'appelle Ucayale, et sur ce point Cazal est d'accord avec le voyageur français. Balbi adopte l'orthographe espagnole et écrit *Ucayali*.

quelques lieues au nord de la ville d'Arequipa, entre le lac Titicaca et le grand Océan. Il court au nord, en faisant de grands détours et en recevant plusieurs autres tributaires. Ainsi que cela arrive pour bien d'autres rivières encaissées entre les rochers presque inaccessibles qui se dressent dans ces parages, l'Apurimac ne peut être franchi le plus ordinairement que sur des ponts suspendus se balançant parfois à des hauteurs effrayantes. En examinant attentivement ce que la Condamine a dit, il y a déjà plus d'un siècle, de ces ponts que l'on rencontre à tout moment dans les Andes, on est tenté de supposer qu'il y a quelque progrès dans leur construction. Voici comme les décrit en dernier lieu un voyageur péruvien, Valdès y Palacios : « Ces ponts sont fixés sur deux rocs vifs, se dressant vis-à-vis l'un de l'autre, mais, généralement, vers la partie la moins large du fleuve ou, si l'on aime mieux, dans la portion la plus étroite du précipice ; ils consistent en six gros câbles de joncs ou de lianes fortement tressés, ajustés parallèlement à petites, mais égales distances, et franchissant ainsi le cours d'eau ou le précipice. Quatre sont inférieurs, deux



Amérique du Sud. — Pont de lianes sur l'Apurimac.

supérieurs ; les premiers, couverts d'une sorte de jonc et affectant une forme parabolique, qui leur vient de leur propre poids et de la marche incessante des passants, servent de voie de communication ; les seconds, élevés d'une vare à peu près des deux côtés, servent de garde-fou. Ces six câbles sont attachés à quatre ou cinq troncs d'arbres énormes placés parallèlement, à des distances régulières, et amarrés par des lianes à d'autres troncs non moins gros ensevelis en terre à une grande profondeur, et assurés, dans leur partie supérieure, par d'énormes fragments de rochers amoncelés. Ces câbles, enroulés ainsi successivement du premier au quatrième tronc d'arbre, se prolongent à une grande distance. Sur la route, à l'entrée de chaque pont, il y a des espèces d'appentis spacieux, recouverts en paille, où les voyageurs peuvent se rafraîchir et trouvent, à leur gré, de la bière, du lait ou du caillé ; on s'y procure également du fromage et ces fruits délicieux qu'on désigne sous le nom d'*uvillas*, fruits que partout on rencontre, vers ces parages, dans la plus grande profusion ; tout cela ne vaut pas plus d'un ou deux réaux.

» Le passage des ponts commence généralement à six heures du matin et ne se prolonge guère avec la même affluence que jusqu'à six heures du soir. Rien de plus animé parfois que le spectacle offert par ces lieux imposants au moment du passage des populations : presque toujours des troupes d'animaux de toute espèce, confondus

avec les voyageurs, attendent le moment où ils pourront franchir le précipice, et complètent l'originalité de ces paysages des régions équatoriales. D'un côté sont les lamas chargés de maïs, de froment et d'orge, qui dressent leur long cou, comme le chameau, ou l'inclinent en arc d'une façon tout originale; de l'autre sont les mulets au regard circonspect, contemplant avec une sorte d'effroi comique leurs compagnons auxquels on fait descendre le pont à force de coups et surtout de cris. Plus loin viennent les porcs, qui ne se montrent pas moins rétifs, mais qu'un Indien menace de son bâton. Les brebis chargées de laine sont à leur tour obligées de se résigner, et le terrible précipice est bientôt loin du troupeau. »

LE VIEUX PERROQUET ATURE.

Il existe une tradition chez les Indiens Guarecas, d'après laquelle les courageux Atures, pressés par des Caraïbes anthropophages, se réfugièrent dans les rochers des Cataractes, séjour lugubre où périt toute la race sans laisser de traces de la langue qu'elle avait parlée. Dans la partie la plus impraticable du Raudal se trouvent d'autres cavernes également remplies d'ossements. Il est à supposer que la dernière famille des Atures ne s'est éteinte que longtemps après; car à Maypures, chose bizarre! vit encore un vieux perroquet que personne, disent les naturels, ne peut comprendre parce qu'il parle la langue des Atures. (1)

Tous les hommes sont à peu près du même âge; à quatre-vingts ans, on est aussi sûr qu'à seize ans de voir encore le lendemain. DROZ.

MATTHIEU BONAFOUS.

Matthieu Bonafous jouissait d'une indépendance de position et de fortune dont peu d'hommes ont fait, avec autant de simplicité et de modestie, un usage aussi généreux et aussi utile. Il pouvait faire remonter l'origine de sa famille à de nobles aïeux, guerriers titrés avant les croisades. Mais la branche cadette, à laquelle il appartenait, en s'établissant dans le Piémont, vers le commencement du dix-huitième siècle, s'était livrée au commerce et à l'industrie, et le nom de Bonafos avait subi la désinence italienne. C'est en 1793, à Lyon, à la veille du siége, au milieu des discordes civiles, que naquit celui qui devait consacrer sa paisible existence aux sciences et à l'exercice large et bienveillant d'une charité éclairée. Le père de Matthieu, Franklin Bonafous, appelé par ses affaires de négoce, tantôt à Lyon, tantôt à Turin, ouvrit bientôt entre l'Italie et la France, double patrie de sa famille, les premières communications régulières par un service de messageries qui existe encore, dont la prospérité, source de richesse, ne s'est jamais ralentie, et qui, à la mort du fondateur, arrivée en 1813, devint la propriété de ses fils.

Au sortir du collége de Chambéry, où il avait été élevé, le jeune Matthieu Bonafous était allé suivre à Paris les cours des grandes écoles. Il n'en rapporta pas, comme tant d'autres, le regret des plaisirs bruyants et le dégoût de la vie de famille Loin de là. Il revenait au milieu des siens, près de cet aîné qu'il appelait « mon premier frère et mon premier ami », près de sa mère, près d'une tante dont je l'ai entendu rappeler les vertus et la tendresse; il revenait tout rempli du désir d'appliquer les connaissances théoriques qu'il avait acquises et de rendre sa science bonne aux autres, sa fortune utile à plusieurs. Il se faisait déjà ce que devrait être toujours celui qui possède, l'économe habile et intelligent de ceux qui ne possèdent pas.

En 1814, à peine âgé de vingt et un ans, il fondait à Turin, de ses propres deniers, une institution gratuite pour élever les enfants indigents. Deux ans après, il publiait, dans un opuscule italien, ses vues philanthropiques sur la manière d'exercer la bienfaisance. En 1821, la Société royale d'agriculture de Lyon décernait une médaille d'or au *Mémoire sur l'éducation des vers à soie* que lui présentait le jeune savant. Un an plus tard, le préfet du Rhône, au nom du département, en accordait une autre à la brochure de Matthieu Bonafous sur l'*Art de cultiver les mûriers*. Sa carrière était désormais fixée : employer la fortune qui lui venait de ses parents, l'intelligence qu'il tenait de la nature, les lumières dues à ses efforts personnels, son temps, ses travaux, sa pensée, à instruire et à soulager l'humanité.

Tout d'abord préoccupé de l'avancement d'une industrie qui est le principal élément de la prospérité et du commerce de nos provinces méridionales et du Piémont, il éclaire la culture de la soie par de nombreux écrits. Ses expériences, notées jour par jour à l'établissement modèle qu'il avait fondé à *Sant-Agostino in Alpignano*, propriété qu'il possédait près de Turin, le règlement disposé en forme de tableau qu'il y établit, ses observations quotidiennes émises sous forme de journal ou insérées dans ses rapports à plusieurs académies et sociétés savantes, deviennent le manuel de la plupart des magnaneries. Ses brochures sur tout ce qui se rattache à l'éducation des vers à soie, écrites tantôt en français, tantôt en italien, traduites et retraduites d'une langue à l'autre, multipliées par de nombreuses éditions, forment une histoire, une sorte de code de sériciculture. Il y traite des diverses variétés de vers à soie de printemps et d'automne, à trois et quatre mues, du mûrier, de ses espèces tardives ou précoces, de sa culture en prairies ou en arbres, greffés ou sauvages. Il fait l'analyse des feuilles et de leur produit sous ces diverses conditions; il indique les plantes qui peuvent remplacer le mûrier; il multiplie des essais de culture et d'acclimatation au jardin expérimental de Turin dont il est directeur, au jardin botanique qu'il avait fondé à Saint-Jean de Maurienne, et dans ses divers domaines d'Alpignano, de Montecolieri, sur le versant des Alpes et jusque sur le plateau du mont Cenis. Partout il étudie sur ses jeunes plantations l'effet des sols, des expositions, des hauteurs différentes. A ces expériences répétées, il ajoute des recherches sur les nouveaux systèmes de ventilation, sur l'emploi du chlorure de chaux pour assainir les ateliers, sur des appareils pour faire monter les vers. Il ne s'en tient pas à ses propres travaux, il sollicite ceux d'autres intelligences sur le sujet qui le préoccupe, et propose dans les académies de Lyon, de Turin, et dans les nombreuses sociétés savantes dont il est devenu membre, des médailles pour les meilleurs ouvrages d'agronomie; et dans les questions qu'il propose, la production de la soie tient toujours une large part : c'est la culture du mûrier en prairies, l'introduction de celui des Philippines, l'éducation automnale des vers à soie, la comparaison entre les *trevoltini* et les vers à quatre mues, etc. Bonafous vulgarise les meilleurs traités par de nouvelles et belles éditions, entre autres une de l'excellent chapitre d'Olivier de Serres sur la *Cueillette de la soie*. Tandis que les mémoires, les essais de Bonafous, sont reproduits en allemand, dans son zèle pour l'art « aux progrès duquel il s'est consacré », il traduit en italien les méthodes suivies au Japon et en Chine pour l'éducation des vers à soie. Enfin, charmé du poëme latin de Vida, « qui fit, dit-il, un drame de la courte

(1) Humboldt, *Tableaux de la nature*.

existence de l'insecte », Bonafous publie, en vers français, une version dans laquelle on trouve l'élégante exactitude dont Delisle avait donné l'exemple. Plusieurs passages qui se gravent dans la mémoire vaudraient d'être cités, entre autres le gracieux tableau de la récolte des feuilles :

Qu'au réveil du matin d'agiles ouvrières
Enlèvent aux forêts les feuilles printanières;
Que chacune, docile et d'une égale ardeur,
Se presse d'accomplir une part du labeur.
Celle-ci gravit l'arbre, et sa main réjouie
Détache sans effort la feuille épanouie.
L'une sous le butin fait courber l'humble osier,
Et l'autre le transporte au gîte hospitalier.
Le rustique banquet à l'instant se couronne
Des vertes frondaisons que son peuple environne;
Et tandis que les vers, de feuillage ombragés,
Font un bruyant festin dans leurs parcs étagés,
Leur doux bruissement ressemble au doux murmure
De l'eau tombant du ciel sur un toit de verdure. (1)

Ailleurs, le traducteur renferme en un seul vers l'excuse de l'industrie qu'il célèbre :

Et le luxe bannit la misère aux abois.

Il n'est pas moins concis lorsqu'il décrit la courte et active existence de ces insectes industrieux qui

Dans un triple sommeil rajeunissent trois fois.
. . . .
Les heures sont leurs jours, les jours sont leurs années.

Les notes fort curieuses de ce petit poëme font connaître la manière d'élever les vers à soie dans la Syrie et le Liban. Entre autres intéressants détails, M. Bonafous raconte les expériences qu'il a faites sur le froid excessif que peut supporter la graine de vers à soie sans subir d'altération. Il conclut de ses essais (car toujours il marche à l'application) « qu'en soumettant les œufs de plusieurs générations successives à un froid intense, on obtiendrait peut-être une race de vers à soie plus robuste, plus rustique, plus adaptée aux climats rapprochés de la limite où le mûrier cesse de prospérer. »

L'énumération seule des travaux de Bonafous sur tout ce qui tient à l'agriculture, les instruments nouveaux de labour, les céréales, les plantes textiles et de teinture, nous mènerait trop loin. Sa belle monographie du maïs obtint deux médailles, en France et à Turin. Son *Coup d'œil sur l'agriculture et les institutions agricoles de la Suisse*, adressé en 1829 à la Société d'agriculture de Turin, écrit avec ce ton de modestie et de simplicité qui caractérisait l'auteur, est riche d'enseignement. Nulle part je n'ai vu mieux décrire cette belle et utile institution d'Hofwyl, qui ne devait pas, malheureusement, survivre à son fondateur. Bonafous s'efforce d'en faire établir une semblable en Toscane pour les enfants trouvés; car partout il cherche, il trouve ce qu'il y a de bien pour le louer, l'accroître et le propager ailleurs.

Après avoir admiré la prospérité agricole de la Suisse et si puissamment aidé à celle du Piémont et de la France, il n'est pas surprenant que l'habile agriculteur fût douloureusement frappé de l'aridité et de l'état misérable de la Maurienne, province qu'il traversait souvent en allant et revenant de Turin à Lyon et à Paris. Mais le mal, il ne le voyait que pour le combattre et le détruire. Il établit dans la vallée de l'Arc un jardin expérimental d'acclimatation, où l'on essayait, l'on éprouvait les plantes, végétaux alimentaires, légumes, arbres fruitiers, qui pouvaient s'habituer à ce climat alpestre. Là, on distribuait gratuitement aux cultivateurs les graines, les boutures, les greffes, les plants, et aux malades et médecins les plantes médicinales. Bonafous dota en même temps la ville de Saint-Jean de Maurienne d'une bibliothèque publique; il fonda aux environs l'établissement d'eaux thermales d'Echaillon. Il comptait y ouvrir une salle d'asile, y créer une manufacture. Enfin, comme il adoptait pour seconde famille les orphelins, les indigents, ainsi il adopta la pauvre petite ville, parce qu'il avait été ému de sa misère.

(1) *Le Ver à soie*, poëme, p. 21; 2e édition, avec le texte en regard.

Au rebours des utopistes, qui nous rendent quelquefois le présent intolérable en nous montrant le mirage d'un bonheur trop loin de nous, il prenait le monde tel qu'il est, mettait un appareil sur chaque blessure, du baume sur chaque plaie; il étayait la faiblesse, encourageait l'effort. Quand il ne pouvait faire plus, sa mansuétude enlevait du moins le grand mal, au moral comme au physique, l'irritation. Son expression de *bénévolence* (le mot redeviendrait français si beaucoup de physionomies rappelaient l'affectueuse douceur de celle de Bonafous) apaisait avant qu'il n'eût parlé. Il m'a souvent rappelé le Français nomade dont Bernardin de Saint-Pierre a laissé un si placide, un si ravissant portrait; ce quaker qui portait pour passeport, chez toutes les nations, des bouquets de graminées, des fruits, et des paroles d'amour et de paix. Comme ce Benezet, que je me figure sous des traits semblables aux siens, Bonafous transportait d'un pays, d'une ville à l'autre, les graines fertiles et les idées fécondes. Ici il déracinait doucement un préjugé; là il suscitait une recherche, une investigation heureuse, favorisait une institution utile, ou fondait un établissement nécessaire. En lui le savant ne refroidissait jamais l'homme, et sa bourse s'ouvrait également au malheur, au progrès. Tolérant en toutes choses, il savait, comme les abeilles qu'il aimait, découvrir le parfum et la goutte sucrée dans le plus humble calice, et ce qu'il y avait de louable et de bon, n'importe où, lui apparaissait aussitôt. On trouvait, peut-être avec raison, qu'en dépit de la légère pointe d'ironie qui aiguisait parfois sa parole, elle manquait de la vivacité italienne, du mordant et de l'éclair français; mais je ne m'en reproche pas moins de n'avoir pas pris note à mesure de ses conversations, qui me laissèrent toujours un sentiment de repos dans l'âme, et dans l'imagination quelque salutaire pensée.

Revenant un jour de Belgique, il me racontait que près d'Anvers s'élève un couvent de trappistes : « Ils ont défriché et mis en plein rapport, me disait-il, des lieues entières de terres incultes, de véritables déserts, couverts maintenant, grâce à eux, de superbes récoltes. Entourés de richesses qu'ils ont créées, ces moines vivent avec la plus grande sobriété, grossissant de leurs privations le superflu qu'ils donnent, et faisant plus de bien par l'exemple de l'abnégation que par l'aumône. La plaie de notre temps, ajoutait-il, c'est le luxe des uns qui allume l'envie des autres. Le trappiste nous montre combien peu il faut pour vivre et se bien porter, et c'est d'un bon enseignement. »

Une fois il me livrait un de ses secrets pour être heureux : « Je me fais un bonheur négatif, me disait-il, de tous les maux que j'aurais pu avoir et que je n'ai pas. Je pourrais être né en Sibérie, être infirme; je pourrais être le fils d'un père coupable, membre d'une famille déshonorée, etc. » Alors il se laissait aller à parler des vertus de sa mère, d'une tante chérie, de ses frères bien-aimés, et ses yeux s'humectaient de tendresse et de reconnaissance à la douce chaleur de ses souvenirs.

Parfois c'étaient des expériences qu'il me racontait : comme quoi il avait vainement essayé d'éthériser une marmotte; l'animal engourdi s'était refusé à l'action narcotique. « Il serait étrange, observait Bonafous, que les animaux sujets à l'hibernation ne se prêtassent point au sommeil artificiel. » Un jour qu'il s'était fait précéder chez moi par une petite baratte de sapin blanc remplie d'un miel parfumé (c'était le miel de ses abeilles), il parla longtemps, avec la plus aimable affection, du petit peuple labo-

rieux. Il avait remarqué des variétés d'espèces qui ne se mêlaient point ensemble, et il attribuait les différences de parfum et de couleur qui se remarquent entre les miels de plusieurs provenances, moins à la diversité de la nourriture et du traitement des ouvrières ailées qu'à celle de race : chaque peuplade ayant, selon lui, « sa méthode de travailler ».

Un autre jour, c'était en 1847, il m'entretenait des hospices protestants de la Suisse, il m'en racontait les règlements, et je voyais qu'il les avait visités à fond. En m'apprenant qu'ils étaient pour la plupart desservis par des sœurs de Saint-Vincent de Paul, il ajouta : « Quand on a voulu rendre l'indigent abandonné et malade moins malheureux, c'est à ces tendres mains qu'on l'a confié. »

Reviendrai-je sur les traits nombreux de charité de celui qui ouvrit des écoles, forma des collections, des bibliothèques, et excita l'activité du travailleur par son exemple? Comme on l'a dit à juste titre, aucun perfectionnement ne s'accomplit pendant un quart de siècle dans les sciences ou les institutions agricoles que Bonafous n'y eût pris la plus large part. Dans son empressement à encourager, à récompenser le travail, sa libéralité dépassa plus d'une fois la limite de ses ressources. Mais, comme le dit encore son panégyriste, « Comment oser porter au grand jour tant d'actes destinés par leur auteur à rester ignorés; mystères de dévouement et de bienfaisance qu'une pudeur délicate chercha toujours à couvrir d'obscurité! » (1)

Il y avait peu de jours que j'avais vu M. Matthieu Bonafous, et je l'attendais, lorsque j'appris sa mort presque subite. Un premier accès de fièvre pernicieuse l'enlevait, le 22 mars 1852, à Paris, où il était venu surveiller d'importantes publications. Il est mort loin des siens, et les larmes cependant n'ont pas manqué autour de son cercueil. Là étaient des orphelins auxquels il avait servi de père, des jeunes gens qui lui devaient leur carrière, des indigents qui, grâce à lui, avaient cessé de l'être, et la place vide qu'il a laissée au foyer de ses nombreux amis ne sera jamais remplie.

A quoi bon rappeler maintenant ses titres honorifiques? Qu'importe qu'il ait été chevalier de la Légion d'honneur et de plusieurs ordres étrangers! qu'importe qu'il fût membre de plus de cent académies et sociétés savantes! qu'importe qu'il ait refusé le titre de baron que lui voulait décerner le roi Charles-Albert, qu'il ait décliné deux fois les fonctions de député aux États de Sardaigne? Le seul titre qu'il accepta fut celui de citoyen de Saint-Jean de Maurienne : âgé de plus de quarante ans, il en avait cependant ambitionné un autre, celui de docteur en médecine, qui lui donna un moyen de plus de servir l'humanité souffrante.

Un sentiment de délicatesse, exagéré peut-être, m'a retenu lorsque j'allais préciser quelques actes de bienfaisance de Matthieu Bonafous, qui tant de fois a paru l'obligé de ceux qu'il venait secourir. Cependant les éloges prononcés sur sa tombe, et dans les diverses académies dont il était membre, ont mis en lumière tant de traits de son inépuisable bonté, que je ne puis résister au désir d'en citer un.

Le président d'une de nos sociétés savantes lisait haut, à l'ouverture d'une séance, la lettre d'une veuve qui refusait la demi-bourse accordée aux dispositions de son fils et au souvenir du père que l'enfant venait de perdre; elle



Matthieu Bonafous. — Dessin de Chevignard.

était hors d'état de compléter la somme dont on lui donnait moitié. « Je ferai le reste, » murmura tout bas Bonafous. En annonçant à la mère l'admission de son fils, « Je vous prie, Madame, ajouta-t-il, dites à votre fils que ce qu'il peut faire qui me soit le plus agréable, c'est de transmettre un jour à un jeune homme de son choix l'instruction solide qu'il aura puisée à l'École des arts et métiers. » C'est ainsi qu'il répandait la vertu en même temps que les lumières.

(1) *Matthieu Bonafous*, par M. P.-C. Cap; mémoire couronné le 14 juillet 1851.

FRUITS PAR SAINT-JEAN.



Salon de 1857; Peinture. — Le Panier de fraises renversé, par Saint-Jean. — Dessin de Freeman

M. Saint-Jean est jeune encore, et déjà sa réputation est ancienne. Il y a longtemps qu'il est l'honneur de l'école de Lyon. Sa vie paraît avoir été simple, paisible, exempte des pénibles épreuves et des luttes passionnées qui troublent si souvent l'existence des artistes. Enfant, il aima, nous dit-on, les gravures; adolescent, les tableaux; et il sacrifia, sans regrets, bien des plaisirs à la peinture. Ses études ont été sérieuses et patientes. Il a plus deviné en contemplant la nature qu'il n'a appris dans les ateliers; son maître, M. François Lepage, nous est à peine connu. Le genre modeste auquel il s'est consacré a de tout temps exercé une influence sensible sur les progrès et le succès de la belle

industrie qui fait la fortune des Lyonnais et qui elle-même est presque un art. Ainsi, M. Saint-Jean est non-seulement utile, à la manière de tous les artistes éminents, parce qu'il plaît et charme, mais encore il a servi directement ses concitoyens, en ce qu'il a concouru à perfectionner leur goût, leur adresse, à élever leurs travaux au-dessus de ceux des manufactures étrangères, et, par suite, à améliorer leur sort. Nous savons qu'il admire particulièrement Van-Huysum, qui certes, avec le caractère que lui donnent ses biographes, aurait été très-fondé à se montrer jaloux de lui. Malgré le fini de son exécution, M. Saint-Jean a produit un grand nombre d'œuvres : aussi n'est-il presque aucune collection d'amateur un peu considérable qui n'en possède quelques-unes; les récompenses honorifiques ne lui ont pas manqué, du moins celles que l'on est convenu d'accorder à la peinture de fleurs et de fruits, placée sous ce rapport, et par trop de rigueur, ce semble, au-dessous de la miniature et de la lithographie. En réalité, s'il est vrai que les genres qui ont pour objet de peindre les sentiments et les passions diverses de l'âme sont d'un ordre plus élevé que ceux qui représentent la nature inanimée, il est cependant incontestable que l'artiste supérieur dans la spécialité même la plus humble de ce dernier ordre, a droit à être classé au-dessus des peintres qui n'ont qu'un mérite secondaire dans les spécialités du plus haut style. On peut faire preuve de génie même dans un bouquet de fleurs ou dans un groupe de fruits, parce que là, comme dans tous les sujets de l'art, il y a un idéal à atteindre au moyen du dessin et de la couleur. Si dans un tableau de sainteté ou de bataille vous montrez beaucoup de talent sans arriver au degré de grandeur et pour ainsi dire d'éloquence que la scène comporte, vous demeurez inférieur au peintre, de prétention plus modeste en apparence, qui a la puissance de me transporter en imagination au milieu des parterres et des vergers, de me pénétrer et de m'enivrer des suaves et frais parfums de la nature, de me faire admirer, mieux que je ne l'avais su jusqu'alors, la création divine dans quelques-unes de ses œuvres les plus délicates et les plus brillantes. Il en est de même dans tous les arts. Combien d'Apollons et de Vénus en marbre, statues hautes de huit pieds, très-estimables d'ailleurs, ne valent point une améthyste ou un onyx gravé par Pyrgotèle et qui tient dans le chaton d'une bague. Un poëme en douze ou vingt-quatre chants très-savamment et agréablement versifié, est une œuvre considérable sans doute, mais n'élèvera pas son auteur, fût-il Chapelain ou même Delille, aussi haut que s'il eût seulement composé telle petite fable, telle idylle ou telle chanson immortelle, *le Chêne et le Roseau, la Jeune captive, le Lac*, ou *les Enfants de la France*.

LA FLEUR BLEUE DE NOVALIS.

Les parents étaient couchés déjà et reposaient; la pendule battait sa mesure monotone; le vent sifflait contre les fenêtres agitées, et, par intervalles, la chambre était tout éclairée par la lueur de la lune. Le jeune homme, étendu sur son lit, ne dormait pas. Il pensait à l'étranger et à ses récits : « Ce ne sont point ces trésors, se disait-il, qui ont éveillé en mon cœur ces désirs que je ne puis exprimer. Toute cupidité est bien loin de moi; mais, oh! que je voudrais voir cette fleur bleue! Elle est sans cesse présente à mon esprit; je ne puis ni penser, ni imaginer autre chose. Non, jamais je n'ai éprouvé rien de tel; c'est comme si je l'avais déjà vue dans un rêve, ou comme si je m'étais assoupi dans un autre monde; car, dans le monde où j'ai vécu, qui se serait ainsi soucié des fleurs? et d'une si singulière passion pour elles, jamais je n'en ai entendu parler. D'où vient cet étranger! Jamais nul d'entre nous n'a vu aucun autre homme qui lui ressemble. Je ne sais vraiment pourquoi j'ai été, seul, si troublé de ses discours. Les autres les ont entendus comme moi et n'ont rien ressenti de pareil; et faut-il que je ne puisse parler de cet état merveilleux! Je suis souvent dans un ravissement divin, et, dès que la fleur n'est plus bien présente à mon imagination, quelque chose de profond s'agite en moi. Je croirais que je suis fou, si tout n'était pas si clair, si lumineux à mes yeux et à ma pensée. Depuis ce temps, je comprends mieux toutes choses. Un jour, j'ai entendu parler des époques primitives du monde, quand les animaux, les arbres et les rochers conversaient avec les hommes; eh bien! il me semble qu'ils vont commencer à chaque instant, et que moi je vais comprendre tout ce qu'ils me diront..... » Le jeune homme se perdit sans fin en de douces fantaisies et s'endormit. Alors il rêva : ce furent d'abord des horizons lointains, à perte de vue, des contrées inconnues; il voyageait sur les mers avec une incroyable promptitude; il voyait des animaux merveilleux; il vivait avec des hommes de toutes sortes, tantôt à la guerre dans le bruit sauvage de la bataille, tantôt dans des cabanes silencieuses. Il était fait prisonnier et courait les plus grands dangers. Tous les sentiments s'élevaient en lui à un degré qu'il ne soupçonnait pas. Sa vie était remplie d'événements d'une infinie variété. Il mourait, il revivait; il aimait d'un amour sans bornes, et il était tout à coup séparé de celle qu'il aimait. Enfin, vers le matin, quand l'aurore parut, il se fit un peu de calme en son âme; les images de ses rêves devinrent plus distinctes et moins fugitives. Il lui sembla qu'il marchait seul dans une sombre fôrêt; çà et là seulement le jour brillait à travers la verte feuillée. Il arriva dans un ravin pierreux, au penchant d'une montagne; il lui fallut gravir les rochers couverts de la mousse qu'avait déposée un ancien torrent. Plus il montait, plus la forêt devenait lumineuse. Il parvint enfin à une petite prairie suspendue aux flancs du mont. Derrière la prairie s'élevait une pierre énorme, au pied de laquelle il vit une caverne qui semblait l'entrée d'une allée pratiquée dans le rocher. Cette allée le conduisit jusqu'à une assez grande distance, où il vit de loin resplendir une claire lumière, En entrant, il vit un puissant rayon qui, jaillissant comme d'une source, montait jusqu'aux parois de la voûte et s'y brisait en une poussière d'étincelles sans nombre. Ce rayon brillait comme un lingot d'or embrasé. On n'entendait pas le plus léger bruit; un silence religieux environnait cette apparition magnifique. Il s'approcha du bassin qui flottait et étincelait de mille couleurs. Les murs de la grotte étaient baignés par ce courant d'une fraîcheur extraordinaire, et qui jetait sur les murailles un reflet mat et bleuâtre. Il trempa ses mains dans le bassin et y mouilla ses lèvres; tout à coup il fut comme pénétré par le souffle d'un Esprit; il se sentit intérieurement rafraîchi et fortifié... Il était sur un tendre gazon, au bord d'une source qui jaillissait dans l'air et semblait s'y consumer; des rochers, d'un bleu sombre et couverts de veines variées, s'élevaient à quelque distance; la lumière du jour qui l'entourait était plus brillante, plus douce qu'à l'ordinaire; le ciel était d'un bleu éclatant et tout-à-fait pur. Mais ce qui l'attirait avec une puissance irrésistible, c'était une haute fleur, aussi bleue que le ciel, qui se levait au bord de la fontaine et qui le touchait avec ses feuilles larges et étincelantes. Autour de cette fleur, il y en avait d'autres de mille couleurs, et les parfums les plus doux embaumaient l'air. Il ne vit rien que la fleur bleue; il la contempla longtemps avec un charme pour lequel il n'y a point de nom; enfin, il voulut s'approcher d'elle, quand elle se mit tout à coup à s'agiter et à se métamorphoser : les feuilles devinrent plus brillantes et s'inclinèrent sur la tige qui grandissait; la fleur se pencha

vers lui, et son calice lui montra une corbeille bleue et large sur laquelle flottait un visage charmant. Son doux étonnement s'accrut à cette singulière métamorphose, quand soudain la voix de sa mère l'éveilla, et il se trouva dans la chambre paternelle que dorait déjà le soleil matinal.

Ainsi commence un roman philosophique inachevé, qui devait être l'apothéose de la poésie, et que Novalis avait intitulé : *Henri d'Ofterdingen*.

Le jeune homme, héros du roman, Henri, est un maître chanteur *(meistersænger)* du treizième siècle.

La fleur bleue est un symbole. « Cette plante idéale, dit M. Saint-René Taillandier, c'est le calice céleste dans lequel repose ce qu'il y a de plus élevé, de plus sacré au monde, l'amour, la poésie, l'intelligence claire et complète de tous les secrets de l'absolu. Quand Henri d'Ofterdingen aura cueilli la fleur bleue, il aura cueilli l'amour infini et la science universelle. Cette idée rappelle les visions de Dante au Paradis ; mais Dante place ses beaux symboles au milieu du ciel : ici, c'est sur terre, c'est dans le calice d'une fleur que Novalis fait épanouir tous les trésors des régions invisibles. Les mystiques chrétiens impriment à leur âme de sublimes élans et s'envolent dans le monde des purs esprits ; au contraire, les mystiques panthéistes font descendre ce monde sur la terre et les confondent tous deux ensemble, de telle sorte que le réel et l'idéal, la terre et le ciel, Dieu et l'homme, sont inséparablement unis. Tel est le mysticisme de Novalis, et tel est le sens de la fleur bleue. Henri d'Ofterdingen a vu en rêve la fleur symbolique, et le roman tout entier n'est que l'histoire du voyage de Henri à la poursuite de son idéal. » [1]

Novalis était né en 1772, dans la haute Saxe. Son véritable nom était Frédéric de Hardenberg. Son père, le baron de Hardenberg, était directeur des polices de Saxe : il faisait partie, ainsi que sa femme, de la société des Moraves. Frédéric avait étudié le droit aux universités d'Iéna, de Leipsig et de Wittemberg. En 1794, il s'était fiancé, dans la Thuringe, à Mlle Sophie de K.... Il l'aimait passionnément. Le 19 mars 1795, Sophie mourut : elle avait eu quinze ans le 17 mars. Cet événement et la douleur profonde que Novalis en ressentit expliquent, dit M. Saint-René Taillandier, « tout ce qu'il y a de bizarre et de passionné dans son génie. Cette âme charmante qu'il avait aimée lui apparut désormais comme une muse, comme la messagère des royaumes invisibles. Il se demandait sérieusement si elle avait passé sur cette terre. N'était-ce pas un rêve, une création de sa fantaisie inspirée ? Ou plutôt, comme Béatrice, comme Laure, comme toutes ces créatures privilégiées qui appartiennent à la fois au monde réel et au monde idéal, ne s'était-elle pas immédiatement transfigurée dans le ciel mystique de la poésie ? C'est ainsi que la vit Novalis, et la mort ne l'en sépara point. Ces mots de vie et de mort n'eurent plus de sens pour lui désormais ; il n'y eut plus deux mondes divisés par la pierre du sépulcre ; il n'y eut que le monde de l'âme tout éclairé de ces illuminations alexandrines qui éclatent à chaque page de ses récits, et qui confondaient à ses yeux le passé et l'avenir, le visible et l'invisible, la terre et le ciel, dans un prodigieux éblouissement !

» La mort de son frère Érasme, qui suivit de près celle de sa fiancée, contribua à nourrir ces dispositions mystiques, déjà si puissantes. Il revint dès lors à ses études avec plus d'activité que jamais ; il était, dit M. Tieck, consolé et comme transfiguré. C'est à cette époque qu'il faut rapporter ses *Pensées*, les *Hymnes à la nuit*, et le magnifique fragment intitulé : *les Disciples de Saïs*. Il se livrait aussi avec le plus grand zèle à l'étude de la physique et des mines : il s'en occupait déjà depuis longtemps, lorsque, ayant fait à Freyberg la connaissance de l'illustre physicien Werner, ses prédilections pour ces travaux se réveillèrent avec plus d'ardeur. »

Novalis fut bientôt après nommé assesseur du cercle de Thuringe ; mais il se livrait, en même temps, avec ardeur, à l'étude de l'art et de la métaphysique. Il faisait de fréquents voyages à Iéna ; il y allait voir ses amis les littérateurs et les poëtes, les deux Schlegel et Tieck.

Toutefois, l'idée de son *Henri d'Ofterdingen* s'étant emparée de lui tout entier, il s'enferma solitairement dans une vallée de la Thuringe, au pied du mont Kyffhæuser. « Après quelques mois consacrés au travail, il était de retour à Weisenfels, et il écrivait à Tieck : « Mon roman est en bon » train ; j'ai terminé déjà environ douze feuilles d'impression, » et le plan est assez complet dans ma tête. Cela fera deux » volumes. J'espère avoir achevé le premier dans trois se» maines ; il est la préparation et comme le piédestal de la » seconde moitié, et l'ensemble sera une apothéose de la » poésie. » Fiancé une seconde fois, il devait se marier au mois d'août ; et ce fut à ce moment même que la mort vint l'arracher à ses enthousiasmes et à ses espérances. Il se disposait à partir pour Freyberg, où demeurait sa fiancée, quand une maladie terrible se déclara et l'épuisa en peu de temps. Dans un voyage qu'il fit alors auprès de sa sœur, mariée à Dresde, le mal s'accrut encore, et quand, au commencement de l'hiver de 1801, il revint à Weisenfels, son état était désespéré. Il n'éprouvait pourtant aucune souffrance grave ; la maladie ne l'empêchait point de se livrer à ses études chéries. Quelques-unes de ses poésies datent de cette époque. Il lisait ardemment la Bible et aussi les écrits de Lavater. On eût dit qu'au moment de s'éteindre, toute sa vie se recueillait en un effort suprême. A mesure que sa faiblesse augmentait, son âme s'attachait avec force à tous ces travaux commencés qu'il lui fallait abandonner sitôt ; elle brûlait d'une exaltation mystique et douce, et tous ces fragments épars de poésie, de philosophie, ces projets qui se croisaient dans sa pensée, ces romans qui eussent été des poëmes, toutes ces ébauches se coloraient à ses yeux de ces lueurs saintes de l'inspiration, qui éclairent d'avance dans le cœur de l'artiste l'œuvre qu'il a conçue et qu'il va réaliser. Il saisissait son pinceau comme pour la première fois ; il disputait à la mort un monde d'images à demi tirées du néant et qui demandaient à vivre ; mais il fut vaincu dans cette lutte inégale, et tomba en face de son œuvre inachevée. C'est ici qu'il faut redire le vers d'un poëte sur Masaccio mourant :

Hélas ! la mort te prit les deux mains sur la toile.

« Le 19 mars, l'anniversaire de la mort de Sophie de K..., sa faiblesse avait été extrême ; ses amis ne le quittaient point, et le 21, le plus ancien de tous, Frédéric de Schlegel, vint d'Iéna pour le voir. Ce fut une grande joie pour Novalis. Pendant quelques jours il parut mieux ; il était plein de vivacité, et passait des nuits tranquilles. Le 25 au matin, vers quatre heures, il se fit donner quelques livres, déjeuna, et parla jusqu'à huit heures avec beaucoup de calme. Vers neuf heures, il pria son frère Charles de se mettre au piano, et pendant ce temps il s'assoupit. M. de Schlegel, qui entra dans la chambre, le trouva endormi paisiblement ; ce sommeil dura jusqu'à midi ; quelques minutes après, le poëte passait doucement dans le monde supérieur, sans souffrance, sans agonie, sans que la mort altérât l'élégante noblesse de son visage. Il n'avait pas vingt-neuf ans.

» Novalis est pour les Allemands un nom si pieusement, si tendrement aimé, la grave Allemagne l'a traité avec une affection si paternelle, qu'on a recueilli sur sa vie les moindres détails. « Il était grand et mince, dit son ami Tieck ;

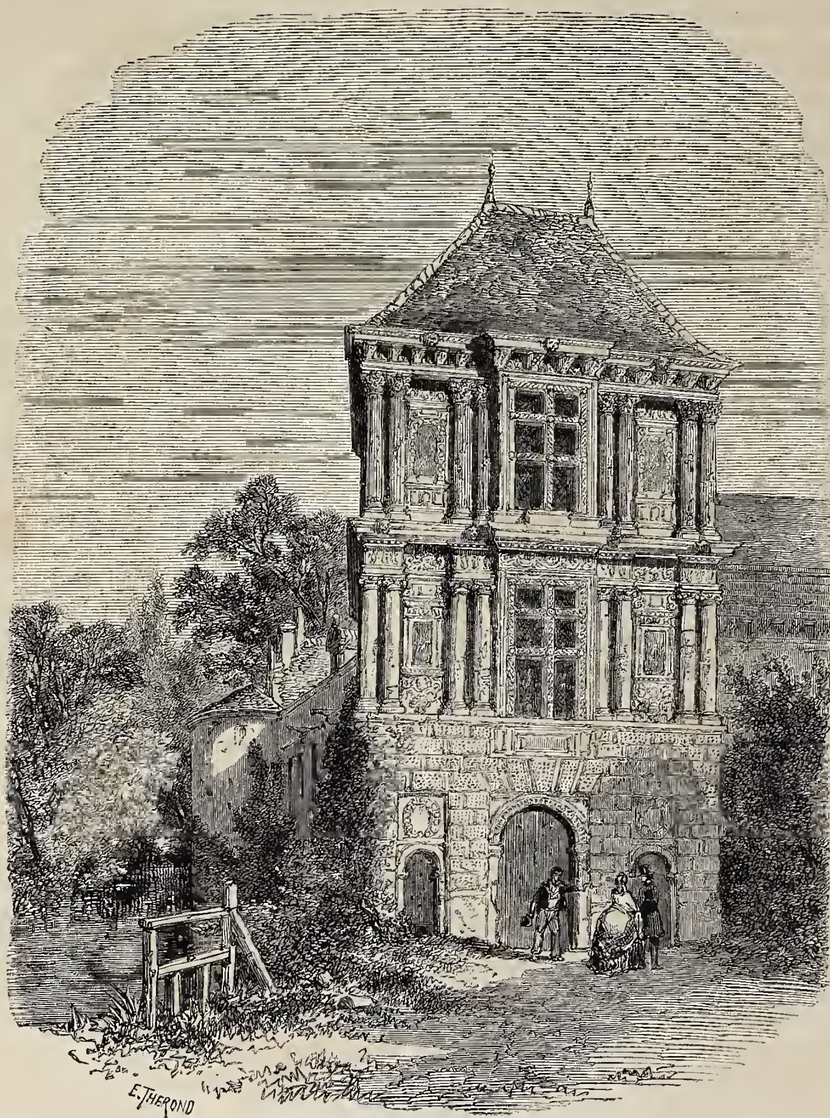
[1] *Novalis*, mémoire lu à l'Académie des sciences et lettres de Montpellier, le 17 mai 1847, par M. Saint-René Taillandier, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Montpellier.

» toute sa personne était pleine de noblesse. Ses cheveux » châtains tombaient en boucles, son œil noir était clair et » brillant; le teint de son visage et surtout de son front, où » siégeait une pensée si haute, était comme transparent : il » ressemblait au magnifique tableau d'Albert Dürer, au Saint » Jean l'Évangéliste qu'on voit aujourd'hui à Munich. Sa » conversation était remplie de vivacité et de charme; ouvert, » cordial, tout le monde l'aimait. Bien qu'il dévoilât souvent » dans ses entretiens la profondeur de son âme, bien qu'il » parlât comme inspiré du haut des régions invisibles, il était » pourtant joyeux comme un enfant; il plaisantait avec une » gaieté naïve, et s'offrait lui-même de bonne grâce aux » plaisanteries des autres. Sans vanité, sans orgueil, éloigné » de toute affectation et de toute hypocrisie, c'était un » homme, un homme véritable; c'était la forme terrestre » la plus pure et la plus aimable d'un noble esprit im- » mortel. »

CHATEAU DU PAILLY

(Département de la Haute-Marne).

Ce château, bâti en 1553 par le maréchal comte Saulx de Tavannes (né en 1509), est située à 11 kilomètres de



Château du maréchal comte Saulx de Tavannes, au Pailly, près Langres, vue extérieure. — Dessin de Thérond.

Langres, un peu au delà des sources de la Marne, non loin de la route de Gray. Le Pailly est un petit village à peu de distance de celui de Chalaindré, un des principaux de la contrée.

La tradition rapporte « qu'ayant perdu un de ses fils tué dans la campagne de Hollande où il commandait, le maréchal vint au Pailly pour se distraire de cette mort, en construisant le château et s'excitant à la chasse. »

Les Mémoires sur la vie du maréchal de Tavannes, par son fils aîné Guillaume, signalent le Pailly comme une maison dont l'agrément et la commodité sont remarquables. Guillaume de Tavannes aurait pu ajouter que cette maison n'est rien moins qu'un grand et beau château de la meilleure époque de la renaissance; ses ornements sont dans une harmonie parfaite par leur simplicité et leur élégance avec le style de son architecture légère et gracieuse.

On doit se féliciter que cet ancien château soit si bien conservé dans son ensemble comme dans ses détails. La couleur que le temps lui a donnée, particulièrement sur la façade du pavillon d'entrée, du côté opposé à la cour, rappelle le ton chaud et jaunâtre de nos vieux monuments du Midi, du château de Tarascon, par exemple.

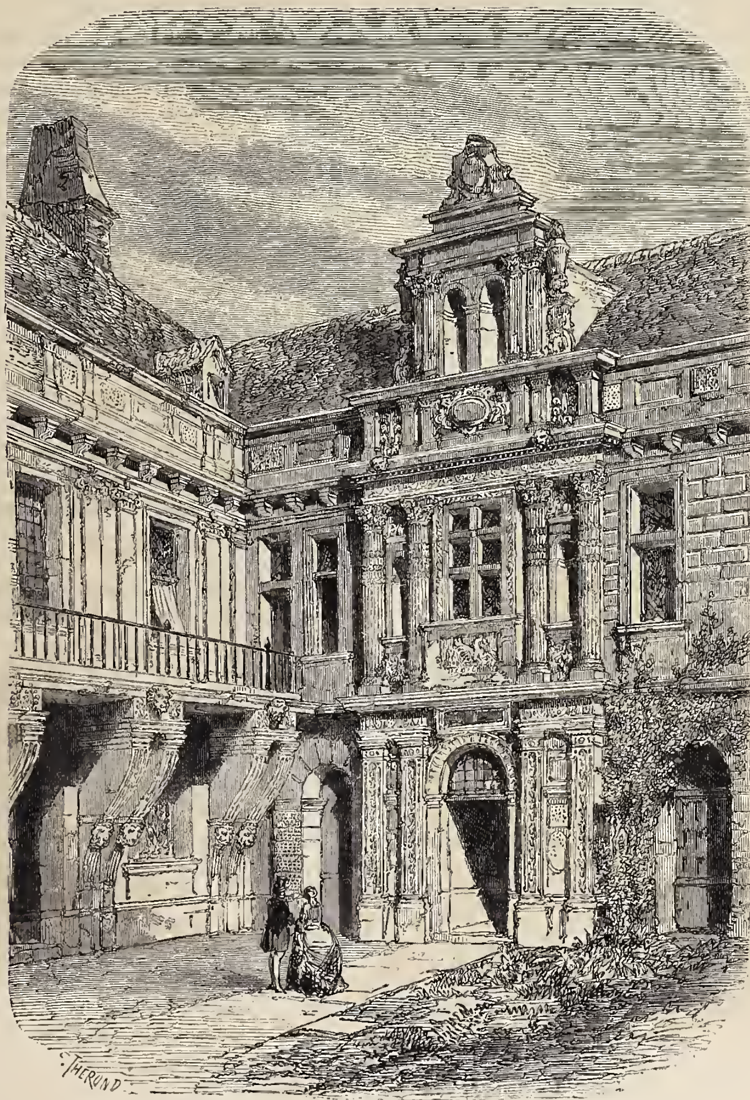
La façade principale donne sur la cour et fait face au nord. On y compte six croisées, devant lesquelles s'étend

un balcon qui réunit le pavillon d'entrée, situé à l'est, au pavillon de l'ouest, où un escalier décoré avec goût conduit dans l'intérieur du château. Les deux pavillons s'élèvent ainsi aux extrémités de la façade et en retour sur elle.

Le pavillon de l'est est attenant à une antique et respectable tour, tour féodale des Tavannes, qui date du dixième siècle. Ses dimensions la rendent imposante. On mesure 18 mètres sur le côté de la cour dans le prolongement du pavillon, 13 mètres sur le côté qui lui est perpendiculaire, et 25 pour la hauteur. Ses murs d'une énorme épaisseur sont recouverts de pierres taillées en pointe de diamant.

Cette tour ne renferme qu'une immense salle ornée d'une cheminée gigantesque. On distingue encore sur les murs de cette salle quelques-unes des peintures à la fresque dont elle était ornée. Les sujets sont tous mythologiques; il n'en est qu'un que l'on reconnaît facilement, c'est celui de la métamorphose de Daphné changée en laurier.

La façade du pavillon de l'ouest, où se trouve l'escalier, est décorée d'un bas-relief mutilé représentant le maréchal de Tavannes dans sa jeunesse, franchissant à cheval un précipice entre deux rochers séparés par un intervalle de 25 pieds. On y voit les maisons de Fontainebleau, non loin



Château du Pailly; vue intérieure. — Dessin de Thérond.

desquelles la scène se passait. Au-dessous on lit la devise des Tavannes :

QUO FATA TRAHUNT.

(Où les destins me portent.)

Les armes de la famille décoraient le médaillon qui surmonte ce pavillon. Sur celui de l'est règne une plate-forme carrée, au milieu de laquelle on voyait jadis la statue équestre du maréchal; il ne reste de cette statue que la tête du cheval conservée dans la cour, au pied d'une charmante tourelle renfermant un escalier. Rien n'est gracieux et léger comme le dôme arrondi de cette tourelle, ses nombreuses ouvertures qui de tous côtés y répandent le jour, et ses marches en spirale qui reposent sur une rampe évidée.

Une tour entièrement semblable est répétée derrière le pavillon de l'ouest.

Indépendamment de l'*Histoire des villes de France*, par Duquesnes, on peut consulter, pour les plans, coupes et vues du château du Pailly, les gravures suivantes, qui existent à la Bibliothèque : — *Topographie de la Champagne*, où ce château est situé ; — Collection de gravures des *Villes et châteaux de France;* — *Topographie* d'Uxelles; — l'ouvrage d'Israël Sylvestre, volume de *la France*.

L'histoire du maréchal de Tavannes est assez connue.

Il fut presque un des promoteurs de la Saint-Barthélemy; d'après Brantôme, il criait, dans cette affreuse journée, en courant les rues l'épée à la main : « Saignez ! Saignez ! les médecins disent que la saignée est aussi bonne en août qu'en mai. » Peut-être est-il permis de concevoir quelque doute sur ces horribles paroles. Plusieurs historiens rapportent que le maréchal s'opposa au dessein que l'on avait d'envelopper le roi de Navarre et le prince de Condé dans le massacre de la Saint-Barthélemy.

Il existe des Mémoires du maréchal, que son fils Guillaume, lieutenant du roi en Bourgogne, publia avec ceux qu'il a écrits lui-même. Les plus estimés, ceux qui jettent le plus de lumières sur les événements si multipliés et souvent si mystérieux de leur époque peu fertile en historiens, sont l'œuvre du second fils du maréchal, connu sous le nom de Jacques de Tavannes, qui fut lieutenant général.

BARCELONE EN 1808.

SOUVENIRS D'UN OFFICIER.

Fin. — Voy. p. 257.

VI.

Les deux jours suivants, jeudi et vendredi saints, furent pour Barcelone (qui est, avec Valence, la ville d'Espagne où le goût des cérémonies religieuses est le plus développé) des jours de splendeur et de bruit. Les églises étaient resplendissantes d'or, de velours et de lumières. La cathédrale était illuminée par plus de trois mille cierges. On ne déploie pas moins de luxe dans les processions. Elles sortent des églises à la nuit tombante et n'y rentrent que plusieurs heures après. Tout le monde y prend part. Ces longues files de pénitents, couverts d'une sorte de sac à longue queue et percé seulement de deux trous pour les yeux, parmi lesquels les nobles se distinguent à leurs gants blancs, au poignard qu'ils portent à la ceinture et aux nombreux domestiques en livrée qui les suivent, forment un spectacle à la fois imposant et lugubre. Quelques-uns ont la tête et les pieds nus, une chaîne de fer autour des reins, et portent sur l'épaule la croix et les instruments de la Passion. Ils sont suivis d'une troupe de soldats romains portant les casaques aux initiales connues S. P. Q. R.

De distance en distance paraissait un brancard porté par des hommes cachés sous les draperies, et où se trouvaient représentés, avec beaucoup plus de magnificence que d'art, les principaux épisodes du Nouveau Testament. La France avait avant la révolution un brancard spécial que suivaient tous les Français de Barcelone, conduits par leur consul et leur vice-consul. Mais on n'avait alors aucun motif de rétablir en ce moment cet usage, supprimé en 1792.

Nous regardions des fenêtres ce cortége immense, qui mettait deux heures à défiler, à la lueur des torches et aux chants des prêtres et des moines.

Un soir, Esteban, en rentrant, m'apporta de fâcheuses nouvelles. Les moines, profitant de la surexcitation religieuse des derniers jours, s'en étaient servis pour irriter le peuple contre les Français, dans lesquels ils ne voulaient voir que les auteurs et les propagateurs d'une révolution impie au double point de vue catholique et monarchique. De nouveaux meurtres avaient été commis Une grande exaspération, mal contenue, régnait parmi les masses, et leurs chefs craignaient de la voir prématurément éclater.

Il était trop tard pour que j'allasse prendre près de mes chefs des informations précises. Mais dès le lendemain je me hâtai de me rendre au quartier général où je remarquai en arrivant un mouvement inaccoutumé. On venait de recevoir des ordres de France par la voie de Madrid, où les événements politiques se compliquaient aussi de plus en plus. Quels étaient ces ordres? Nul ne le savait, mais le général Duhesme en avait, disait-on, semblé satisfait, et avait ordonné pour le lendemain une grande revue sur l'Esplanade. Voulait-il intimider la population par l'exhibition d'une force imposante, sinon par le nombre, au moins par la discipline, ou cachait-il derrière ce spectacle, jeté en pâture à la curiosité, des projets plus sérieux? Soit ignorance réelle, soit discrétion commandée, personne ne pouvait émettre une certitude au milieu de toutes les suppositions plus ou moins hasardées dont nul ne se faisait faute.

VII.

Le lendemain, dès le matin, la ville était pleine d'agitation. Le rappel battait pour rassembler nos soldats disséminés chez les habitants. Les détachements partaient de leurs lieux de rassemblement pour se rendre sur l'Esplanade où devait avoir lieu la revue. Tous les habitants de Barcelone étaient dans la rue, soit par curiosité du spectacle annoncé, soit dans l'attente d'événements plutôt pressentis que prévus. Le temps était magnifique. Un soleil radieux brillait dans un ciel d'une pureté idéale, et l'air tiède du printemps était rempli de parfums suaves sortant des jardins et descendant des balcons, où les rideaux flottaient avec un air de fête, au-dessus de la tête des femmes qui s'y penchaient à notre passage.

Au moment où je sortais pour me rendre à mon poste, je rencontrai doña Fernanda sous le vestibule. Je lui demandai si Esteban était chez lui?

— Non, me répondit-elle, il est sorti avant que je fusse levée, et je suis même surprise de ne pas le voir rentrer.

— Tant pis; il vous eût conduite voir le défilé sur l'Esplanade, et votre présence à tous deux m'eût fait oublier l'ennui et la fatigue de cette corvée.

— Oh ! je ne suis pas curieuse de ce spectacle, dont je n'augure rien de bon.

— Si vous rencontrez Esteban, ajouta-t-elle, dites-lui que je suis inquiète de lui. Et surtout, quoi qu'il arrive, n'oubliez pas, don Carlos, qu'en lui sauvant la vie une première fois, vous avez contracté envers moi l'obligation de le défendre et de le protéger encore...

Tout le long du chemin que suivit le bataillon dont je faisais partie pour se rendre à l'Esplanade, des groupes nombreux stationnaient dans les carrefours, et les gens qui les composaient, hommes du peuple pour la plupart, semblaient fort animés. Au milieu de l'un de ces groupes je crus reconnaître Esteban, parlant avec énergie; mais je ne pus, retenu que j'étais à la tête de mon peloton, ni m'assurer positivement que ce fût lui, ni, par suite, le prévenir du désir qu'avait sa sœur de le voir.

L'Esplanade était encombrée de spectateurs, et surtout de femmes, plus curieuses que préoccupées des passions politiques qui retenaient les hommes ailleurs. Pourtant la foule augmentait d'instant en instant, et l'armée française, qui avait pris place dans la partie de la promenade la plus voisine du jardin du Gouverneur et des murailles de la citadelle, était plus imposante par la tenue que par le nombre, en face de cette multitude serrée sous les arbres, du côté de la ville. Les murmures, les cris, les exclamations qui s'en élevaient par moments, quoique inintelligibles, étaient dans l'accent plus menaçants que sympathiques, et on sentait que des sentiments violents s'agitaient dans ces âmes dont les regards trahissaient assez l'énergie.

La confiance ou la négligence des autorités militaires de Barcelone contrastait singulièrement avec l'attitude de la population. La garnison de la citadelle était presque toute parmi les spectateurs, et quelques sentinelles des gardes wallones gardaient seules le pont-levis baissé.

La revue se passa sans aucun incident. Mais pendant le défilé un aide de camp se détacha de l'état-major du général Duhesme et vint transmettre un ordre au commandant de mon bataillon. Après un moment d'étonnement et d'hésitation, celui-ci poussa successivement son cheval près de chacun des capitaines, qui semblèrent éprouver, en entendant les ordres qu'il leur donnait à voix basse, la même surprise que lui en les recevant. Comme nous passions devant la porte de la citadelle, pour nous diriger vers la muraille de mer, en longeant les murs du jardin du Gouverneur, un commandement fait à haute voix nous ordonna de faire face à la citadelle et d'y marcher à la baïonnette. Avant que le poste eût compris notre intention, le pont-levis était occupé, les sentinelles désarmées, et notre bataillon pénétrait dans l'enceinte sans défense.

Un immense cri de fureur s'éleva de la foule des spectateurs, en voyant s'accomplir cet acte qui, qualifié par ceux qui l'accomplissaient de ruse de guerre, n'était rien moins qu'une trahison aux yeux de ceux qui en étaient victimes. Des flots de peuple s'élancèrent vers nous, et les premiers groupes ne s'arrêtèrent qu'au bout de nos bayonnettes retournées contre eux. En face de moi, quelques hommes plus énergiques semblaient vouloir entamer la lutte seulement avec les couteaux qu'ils tenaient à la main. Je faillis jeter un cri, en reconnaissant celui qui les conduisait en criant : *Mort aux Français!*

En me voyant, Esteban, car c'était lui, s'arrêta; il fixa sur moi un regard où la tristesse remplaça subitement la haine, puis, jetant son poignard, il se détourna, perça d'un geste menaçant la foule qui le suivait et disparut bientôt à mes yeux. Comme s'il eût été l'âme de la résistance, ses compagnons le suivirent. Les spectateurs, intimidés par l'attitude non agressive mais ferme des troupes qui se massaient devant la forteresse, se dispersèrent peu à peu, et nous pûmes prendre possession de la citadelle sans effusion de sang.

Tout cela avait été si rapide, et mon grade m'y donnait un rôle tellement passif, que ce fut seulement une demi-heure après que je m'en rendis complétement compte. Alors, l'homme succédant en moi au soldat, je me sentis pris d'une grande tristesse en songeant aux conséquences que devait avoir pour nous cet événement. Que n'aurais-je donné pour pouvoir courir à la maison de la place San-Jaume, pour m'expliquer avec Esteban, rassurer sa sœur, et prévenir peut-être ces résolutions violentes auxquelles l'exaltation du patriotisme ou de l'affection fraternelle pouvait l'un et l'autre les pousser. Mais mon devoir de soldat me retenait à mon poste, et ce fut que le lendemain, après l'occupation du fort Monjuich, longtemps refusée par le brigadier Alvarez, que je pus, au sortir d'une nuit d'insomnie, aller m'informer du sort de mes amis.

Le domestique qui m'ouvrit la porte, me remit une lettre d'Esteban. Je compris que j'arrivais trop tard et qu'il était déjà parti. J'ouvris la lettre :

« Adieu! me disait-il, le devoir nous pousse en sens contraires, et sépare (pour un temps seulement, j'espère) les mains que l'amitié avait réunies. Restez chez moi tant que vous le voudrez, ami, et peut-être, si Dieu veut que l'avenir soit moins sombre que je ne le prévois, pourrai-je venir vous y retrouver. Aujourd'hui ma patrie va, je le crains, avoir besoin de tous ses enfants, et vous ne voudriez pas me voir manquer à son appel. Que Dieu m'accorde au moins la grâce de ne jamais vous rencontrer, jusqu'au jour où, ayant fini de combattre, nous pourrons encore nous embrasser. »

Deux mois après, je n'avais encore reçu aucune nouvelle d'Esteban, ni de sa sœur. Mais les événements avaient marché rapidement en Espagne, et en voyant se réaliser toutes les prévisions de mon ami, j'avais perdu tout espoir d'une réunion prochaine. Après avoir d'abord abdiqué en faveur du prince des Asturies, Charles IV était allé protester auprès de Napoléon contre la violence qui lui avait été faite. Ferdinand VII l'y avait précédé. Napoléon avait mis la main sur l'huître en litige, et avait laissé les écailles aux plaideurs. Mais la conquête ne tarda pas à devenir plus difficile à garder qu'elle ne l'avait été à faire. L'insurrection nationale se leva contre l'invasion. On en connaît le résultat.

Esteban fut tué à la défense héroïque de Saragosse. Sa sœur prit le voile dans le couvent des *Carmelitas descalzadas* où elle avait cherché un asile pendant la guerre. Moi, j'ai couru le monde, en passant tour à tour par la victoire et les revers. Chacun de nous a accompli son devoir. N'est-ce pas encore du bonheur?

LE RENARD DE LA FONTAINE.

Dans les fables de la Fontaine, le renard joue un rôle que l'on pourrait comparer à celui du diable dans les légendes du moyen âge. Il rôde sans cesse autour de sa proie; il est rusé, mais il ne réussit pas toujours, et assez souvent il se prend dans ses propres piéges; il est malin, spirituel, mais il lui arrive aussi d'être d'une incroyable sottise. C'est quelquefois un fin conseiller, quelquefois un vil courtisan ou un misérable calomniateur.

Il se montre véritablement animal d'esprit, par exemple, quand il dit de certains grands personnages à physionomies majestueuses :

Belle tête! . . . . mais de cervelle point!

Quand il fait manquer l'élection du singe en dévoilant les vices de ce singulier candidat à la royauté :

Prétendrais-tu nous gouverner encor,
Ne sachant pas te conduire toi-même?

Et aussi quand il refuse le passe-port du lion qui veut l'attirer dans sa caverne :

Que Sa Majesté nous dispense;
Grand merci de son passe-port!
Je le crois bon; mais dans cet antre
Je vois fort bien comme l'on entre,
Et ne vois pas comme on en sort.

Il fait preuve d'imagination, de prudence, de sagesse même, lorsqu'il feint d'être enrhumé pour ne pas avouer qu'il sent les odeurs malsaines de la cour, ou qu'il conseille au vieux léopard de se faire l'ami du lionceau; lorsqu'il refuse le secours du hérisson contre les mouches qui le dévorent; quand il s'excuse sur son ignorance pour ne pas lire le nom que le cheval prétend être écrit sous son pied.

Il paraît plutôt un peu ridicule que réellement spirituel lorsqu'il dit que les raisins sont « trop verts »; ce n'est là qu'une gasconnade inutile. Il n'y aurait eu nulle honte à avouer simplement que les raisins étaient trop haut placés. A l'impossible nul n'est tenu.

Il n'a qu'un méchant esprit lorsqu'il se met en frais de flatteries si basses pour manger le fromage du corbeau, qu'il se sert des épaules et des cornes du bouc pour sortir de la citerne, ou qu'il attire le loup à sa place dans un puits en lui offrant le régal d'un morceau de lune.

Il est odieux dans *les Animaux malades de la peste*, lorsqu'il loue le lion d'avoir mangé « moutons, canaille, sotte espèce » :

Est-ce un péché? Non, non; vous leur fîtes, Seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur.

Il l'est plus encore alors que, pour se venger du loup, il prétend que sa peau est un moyen de conserver la vie du roi, et qu'il le fait ainsi écorcher vif.

Mais la fortune ne lui sourit pas toujours. Dans un procès,

il est condamné sur sa mauvaise réputation ainsi que le loup. Le singe, qui préside, leur dit très-comiquement :

Je vous connais de longtemps, mes amis,
Et tous deux vous paîrez l'amende;
Car toi, Loup, tu te plains quoiqu'on ne t'ait rien pris,
Et toi, Renard, as pris ce que l'on te demande.

Il est mystifié par la cigogne qui lui sert à dîner

En un vase à long col et d'étroite embouchure.

Il est dupé par un vieux coq malin qu'il cherche à attirer par de belles paroles, sous prétexte de paix universelle, mais qui le fait fuir en lui annonçant l'approche de deux lévriers :

. . . . Le galant aussitôt
Tire ses grègues, gagne au haut,
Malcontent de son stratagème.
Et notre vieux Coq, en soi-même,
Se mit à rire de sa peur;
Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

Il est hué par ses frères lorsqu'il veut leur persuader de couper leurs queues parce qu'il s'est laissé prendre la sienne :

Mais tournez-vous, de grâce, et l'on vous répondra.

Il est la victime de son trop grand nombre de finesses et de ruses dans la rencontre qu'il fait d'une meute :

Le trop d'expédients peut gâter une affaire :
N'en ayons qu'un, mais qu'il soit bon.

En somme, et tout compte fait, on voit que ce personnage du renard est fort complexe : ses ruses intéressent et divertissent; mais on n'a point de sympathie pour sa personne, et l'on est satisfait lorsqu'on le voit déçu dans ses espérances ou mystifié. Bonne leçon de morale! Les gens fins sont quelquefois applaudis; mais on ne les estime pas, on les redoute, on ne veut pas avoir affaire à eux, et quand on les voit enlacés dans les filets qu'ils ont tendus, on se sent le cœur soulagé, on se détourne d'eux avec mépris. Et cependant il y a des gens d'un tour d'esprit assez malheureux pour s'enorgueillir de cette méfiance qui les suit partout. Invitons-les à relire avec soin les fables et l'histoire; ils y verront que leurs pareils, à peu d'exceptions près, n'ont jamais conduit la fortune avec autant de succès et surtout avec autant de sûreté que les hommes honnêtes et courageux qui marchent en ligne droite vers un but honorable, armés de la seule volonté de n'être ni fripons ni dupes.



Salon de 1857; Peinture. — Le Renard et les raisins, par M. Charles Verlat d'Anvers. — Dessin de Freeman.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

L'HOMME FOURRÉ DE MALICE.



L'Homme fourré de malice, par Abraham Bosse. — Dessin de Staal.

C'est une énigme : nous n'en avons pas trouvé le mot. Cet homme au manteau doublé de têtes de femmes, et qui médite en compagnie d'un singe, est-ce un personnage historique, un prince, un ministre, un lieutenant criminel? Abraham Bosse, disent les mémoires contemporains, était d'un esprit mordant et fort emporté. Il s'était fait expulser de l'Académie de peinture, poussée à bout par les querelles qu'il suscitait toujours parmi les membres de l'illustre compagnie. Le savant iconophile Mariette s'exprime fort laconiquement au sujet de la curieuse estampe que nous reproduisons : « Cette pièce, dit-il, nous fait connaître le goût du siècle d'Abraham Bosse, où les équivoques et les jeux de mots étaient fort à la mode. » L'Homme fourré de malice ne serait donc, suivant cet ingénieux amateur, que la répétition, sous une forme bizarre, de l'éternelle épigramme contre la malice des femmes. Au bas de l'estampe, on a gravé quelques vers détestables qui semblent, en effet, réduire à ce peu d'esprit l'intention de l'artiste :

Je ne vois pas que le graveur
Ait pour raison que son caprice,
Quand il appelle ce resveur
Un homme fourré de malice.

Car s'il est tout chargé de maux,
D'où procédent-ils que de testes
De ces dangereux animaux
Qui trompent les plus fines bestes?

Tout ce qu'il a de vicieux
Ne vient donc pas de sa nature;
Ou bien, s'il est malicieux,
Il s'en faut prendre à sa fourrure.

JOEL KRESS.

FRAGMENTS D'UN JOURNAL.

Nous empruntons les pages suivantes au journal qu'une sœur, jeune fille sédentaire, adressait d'Europe à son frère, aventureux émigrant en Australie. Ces précieuses confidences du foyer déserté arrivèrent à Melbourne vers le milieu de l'automne dernier. Elles furent apportées par l'un des nombreux bateaux transatlantiques qui embarquent annuellement, au Havre et à Liverpool, tant de viriles espérances à destination de Port-Phillip, et qui ramènent, avec quelques rêves par hasard réalisés, tant de déceptions, de la terre promise des *Champs d'or* dans la mère patrie.

Simon Kress, ce frère absent de qui nous voulons parler, après plusieurs mois de rude labeur dans les plaines de Bendigo, l'un des quatre centres aurifères du district de Victoria, était revenu à Melbourne pour se faire guérir d'une blessure. Il l'avait reçue en aidant un voisin à monter, du fond de son puits de mineur, une charge trop pesante de *washing-stuff* (matière à laver); ce minerai douteux et avare qui ne donne pas toujours, comme prix de la fatigue qu'il a coûtée, une parcelle d'or pour une tonne de boue.

L'accident était grave et la cure incertaine. Mais, grâce à la générosité du sang, à l'énergie du cœur et à la volonté dans la lutte, ces forces vives de la jeunesse qui secondent si puissamment les efforts de la science, le blessé se vit bientôt en état d'aller, comme on dit là-bas, essayer encore la chance dans une nouvelle campagne à la région des *diggings*, nom donné aux terres exploitées par les cent mille fouisseurs du sol australien.

L'expérience du passé lui ayant révélé la nécessité et les avantages du travail en commun, Simon Kress employa les jours de sa convalescence à recruter, pour son second voyage aux mines, de courageux associés parmi la population flottante de Melbourne. Il ne voulait pour compagnons que des voyageurs à pied, comme lui, et il n'eut que l'embarras du choix, tant est coûteux, en ce pays, le prix du transport, et si petit est le nombre de ceux qui sont assez riches pour aller en voiture chercher la fortune.

C'est au gisement lointain nommé les *Ovens*, qu'il devait diriger sa petite caravane. Le jour du départ étant fixé, les associés décidèrent qu'on se réunirait, dès la veille au soir, dans Collins street, à la taverne du *Taureau-Noir*, et qu'assis sur les sacs de voyage, tout pleins et tout bouclés, on passerait joyeusement la nuit à boire au succès de l'entreprise. Les mineurs en partance appellent cela « arroser la route ».

Impatients du rendez-vous, les compagnons n'attendirent pas le moment voulu pour se retrouver à la taverne. Quant à Simon Kress, esprit d'ordre, calculateur et ponctuel, il ne quitta son *lodging* qu'au moment précis qui lui laissait juste le temps d'arriver à l'heure dite au point fixé. — « Pas plus tôt, pas plus tard; ni trop, ni trop peu. » — Telle était, depuis l'âge de raison, la règle de conduite observée par Simon. — Économiser le temps, distribuer régulièrement sa vie, c'est bien; mais encore faut-il faire la part de l'imprévu. — Or, l'imprévu l'attendait au premier détour de la rue. Comme il se rendait à la taverne du *Taureau-Noir*, une servante de la maison, qui revenait du bureau des dépêches, l'arrêta pour lui annoncer que l'un des navires entrés la veille à Port-Phillip, avait transmis au post-office de Melbourne, un paquet adressé à son nom.

La nature saine et forte de Simon le mettait à l'abri des puérilités de la sensiblerie, et revêtait même d'une certaine couche de rudesse l'expression de ses meilleurs sentiments. Cependant, à l'annonce du message qui devait lui parler de la famille et du pays aimés, ses genoux fléchirent et ses yeux s'emplirent de larmes. Étonné de cette soudaine émotion, lui qui se croyait certain, en toute occasion, de la fermeté de son cœur, étonné, ou, pour mieux dire, inquiet de ce qui se passait en lui, il n'eut garde de l'attribuer à sa véritable cause.

— C'est l'effet de la maladie, se prit-il à remarquer, comme pour s'excuser auprès de l'orgueil humain si prompt à se blesser d'un soupçon de faiblesse. — La maladie, continua Simon, ramène l'homme à l'enfance; aux enfants seuls il est permis de pleurer; je pleure, donc je vaux encore un peu moins qu'un homme.

Evidemment Simon Kress se trompait : il confondait l'insensibilité avec la force, c'est-à-dire une négation avec une puissance; il raisonnait faux; qu'importe? Il pleurait juste, et mieux vaut, après tout, une faute de logique qu'une faute de cœur.

On l'a dit plus haut : l'exactitude rigoureuse était une des vertus de Simon Kress; aussi se crut-il vraiment coupable, mais coupable par suite d'affaiblissement physique, alors que, cédant au désir qui l'attirait vers le bureau de la poste, il prit un chemin diamétralement opposé à celui qui l'eût mené droit au *Taureau-Noir*. Il eut encore besoin de s'excuser envers lui-même touchant cette contradiction entre ce qu'il croyait sa volonté et la conduite qu'il tenait.

— Voilà bien, se dit-il de nouveau, cette impatiente curiosité, tourment de l'enfance ou preuve d'une santé chancelante! Un homme maître de lui, je veux dire un homme bien portant, attendrait l'heure de la distribution des dépêches; moi, je cours involontairement au-devant de ce qui ne peut manquer de m'arriver demain, et j'ai comme le délire de la fièvre! Décidément, ma convalescence est beaucoup moins avancée que je ne le croyais.

Il dut, à plus juste droit, douter des progrès de cette convalescence quand, arrivé au post-office, un éblouissement le fit faillir à trébucher, et qu'un étranglement subit l'ayant pris à la gorge, il se trouva dans l'impossibilité de réclamer intelligiblement le paquet qui lui était adressé.

— Et ce médecin qui prétend m'avoir rendu mes forces! il s'est flatté trop tôt, ou bien il a voulu me tromper.

C'était encore Simon Kress qui se trompait.

L'espace de deux années, une distance de cinq mille lieues, le séparaient de Joël Kress, son père, et de sa sœur Madeleine. Depuis son départ, il n'avait rien su des événements de leur vie. — Joël et Madeleine existaient-ils encore? le message annoncé ne pouvait-il pas être fermé par un cachet noir? — Voilà, sans qu'il s'en rendît bien compte, les pensées qui lui traversèrent l'esprit et qui lui coupèrent la parole au moment où il allait s'adresser à l'employé des postes.

Ce dernier le connaissait : arrivé avec Simon Kress à Melbourne, par le même navire, il l'avait vu, à quelques mois de là, quitter la capitale du district pour monter aux mines. Il l'avait revu ensuite à son retour du *digging* de Ballarat; mais cette fois, Simon était blessé, presque mourant, en si piteux état, enfin, que bien qu'au passage il eût crié au jeune mineur : — Courage, Simon! — tout bas il lui avait dit adieu!

A l'aspect de son compagnon de voyage remis sur pied, le brave commis, qui ne croyait plus le revoir, accueillit le survenant avec ce bon sourire qui fête une arrivée, et, lui tendant la main, il lui dit :

— Vous l'avez échappé belle! Dieu soit loué! je vois que vous êtes tout à fait bien maintenant.

— Oui, sauf la suffocation et les étourdissements, riposta Simon, qui continuait à confondre les inquiétudes du cœur avec les défaillances du corps.

— Bah! ne faites pas attention à cela; ce n'est que la bonne santé qui vous avertit sans façon de son retour. Tenez, voici qui achèvera de vous remettre à flot.

Cela disant, le commis présenta à Simon le paquet que celui-ci n'avait pas encore le courage de demander.

Un rapide coup d'œil jeté sur l'enveloppe le rassura. Elle était scellée de cinq cachets de cire rouge, ayant pour empreinte la colombe qui revient vers l'arche et apporte à Noé le rameau d'olivier.

— Il fait beau temps chez nous! pensa Simon. Et, subitement soulagé, il se retrouva tout aussi avancé dans sa convalescence qu'au moment qui avait précédé l'annonce du message, cause naturelle de si légitimes émotions.

Sorti du bureau de la poste et cheminant, cette fois, en ligne directe vers le lieu de son rendez-vous, il déchira l'enveloppe du paquet. Si elle n'eût renfermé qu'une simple lettre, sans doute qu'au risque de retarder davantage sa venue parmi ceux qui l'attendaient, Simon, l'homme fort, aurait encore eu la faiblesse de ralentir le pas, et même de s'arrêter tout court pour lire ce que sa sœur lui écrivait. Mais, au lieu de quelques feuillets seulement, c'était tout un volume d'une écriture ferme et serrée qu'il avait sous les yeux. Les dates, semées çà et là sur les nombreuses pages, témoignaient de la persévérante exactitude de Madeleine à prendre note, chaque soir, des événements de la journée. Simon comprit quelle délicate et pieuse intention sa sœur avait eue en lui adressant, de si loin, ce *memorandum* de la famille.

— Bonne fille! se dit-il, elle veut que pour moi le temps passé de l'absence soit diminué de tous les jours où, par la pensée, elle va me faire participer à la vie en commun. Quand j'arriverai à la fin du journal de Madeleine, ce sera comme si je ne m'étais embarqué que le lendemain de sa dernière date. Que d'heureux passe-temps je vais devoir à ce précieux cahier, pendant les stations sur la route et les heures de loisir sous la tente!

Comme les prévoyants qui règlent d'avance l'emploi de la somme d'argent qui leur reste, pour ne la dépenser que peu à peu, Simon prit envers lui-même l'engagement de calculer la lecture du journal de façon à la faire durer le plus longtemps possible. Bien résolu à ne rouvrir le manuscrit de sa sœur que le lendemain, à la première étape du voyage, il parut enfin dans la taverne, où l'on commençait à murmurer de son absence.

Simon Kress arrivait là avec la ferme volonté d'y passer la nuit; mais il n'était pas au bout de ses défaillances. Le volumineux cahier, placé dans une poche de côté de sa veste, oppressait son cœur et préoccupait son esprit. Aussi, à peine venait-il de prendre place à table et de répondre au premier toast que, tout à coup, posant son verre et se levant, il s'excusa de ne pouvoir se joindre plus longtemps à ceux qui devaient, jusqu'au jour prochain, continuer la fête du départ. En vain ses camarades réclamèrent contre ce nouveau parti pris qui le faisait manquer à son engagement envers eux; Simon Kress tint bon.

— J'ai reçu des nouvelles d'Europe, leur dit-il; ce n'est pas trop de toute cette nuit pour en prendre connaissance et pour y répondre. A demain, compagnons; buvez pour moi, sans moi; ce soir, je vous demande congé.

Et sans attendre que ce congé lui eût été accordé, il regagna à grands pas son logis.

Ainsi elle était subitement tombée, cette solide résolution de ménager, en avare, la lecture du journal de Madeleine. Quelle force contraire avait vaincu son premier vouloir? Une supposition que lui suggéra le souvenir de l'empreinte des cachets qui fermaient le message fraternel. Cette image biblique, qui d'abord lui avait paru un motif suffisant de sécurité, se représenta à son esprit comme une cause raisonnable d'inquiétude.

L'arche, c'était la maison de Joël Kress; la colombe, ce ne pouvait être que Madeleine. Arrivé à cette association d'idées, il poursuivit l'analogie, ce qui l'amena à se poser les questions suivantes :

— Le père n'avait-il pas envoyé sa fille s'enquérir au loin d'une heureuse nouvelle, comme autrefois la colombe, à qui Noé donna la liberté pour qu'elle allât s'informer de la retraite des eaux? — Que venait demander, par hasard, Madeleine afin de réjouir la maison paternelle? — Le retour de Simon, peut-être! — Ce retour était-il donc impérieusement nécessaire?

A toutes ces questions, le journal pouvait seul répondre; c'est pourquoi Simon se hâta de quitter ses camarades et de venir reprendre possession de son gîte. Arrivé chez lui, il s'y enferma, et, à la lueur de la lampe qu'il croyait, la veille, avoir allumée pour la dernière fois, il commença cette lecture qui se prolongea jusqu'au retour de l'aube.

Comme il fermait le manuscrit, on fit grand bruit à sa porte. Les futurs mineurs venaient le chercher pour le départ.

— Eh bien, lui dit l'un d'eux, nous mettons-nous en route?

— Certainement, repartit Simon dont le visage était profondément altéré, mais plutôt par l'émotion que par la fatigue d'une nuit passée à lire; nous partons, vous pour les mines, moi pour l'Europe; vous allez chercher la fortune; moi, je vais porter à ma sœur la réponse qu'elle attend.

Ni l'insistance des compagnons, ni leurs railleries, ni leurs reproches, ne purent ébranler la dernière résolution de Simon Kress. Ils traitèrent de faux camarade et même de lâche celui qui renonçait à les suivre, après avoir promis de les diriger. Il accepta l'insulte et les laissa partir.

Le lendemain, profitant de l'occasion d'un navire qui mettait à la voile, il s'embarqua à Port-Phillip.

Ce journal de Madeleine qui avait soudain bouleversé tous les projets de Simon, que contenait-il donc? Le voici.

La suite à une autre livraison.

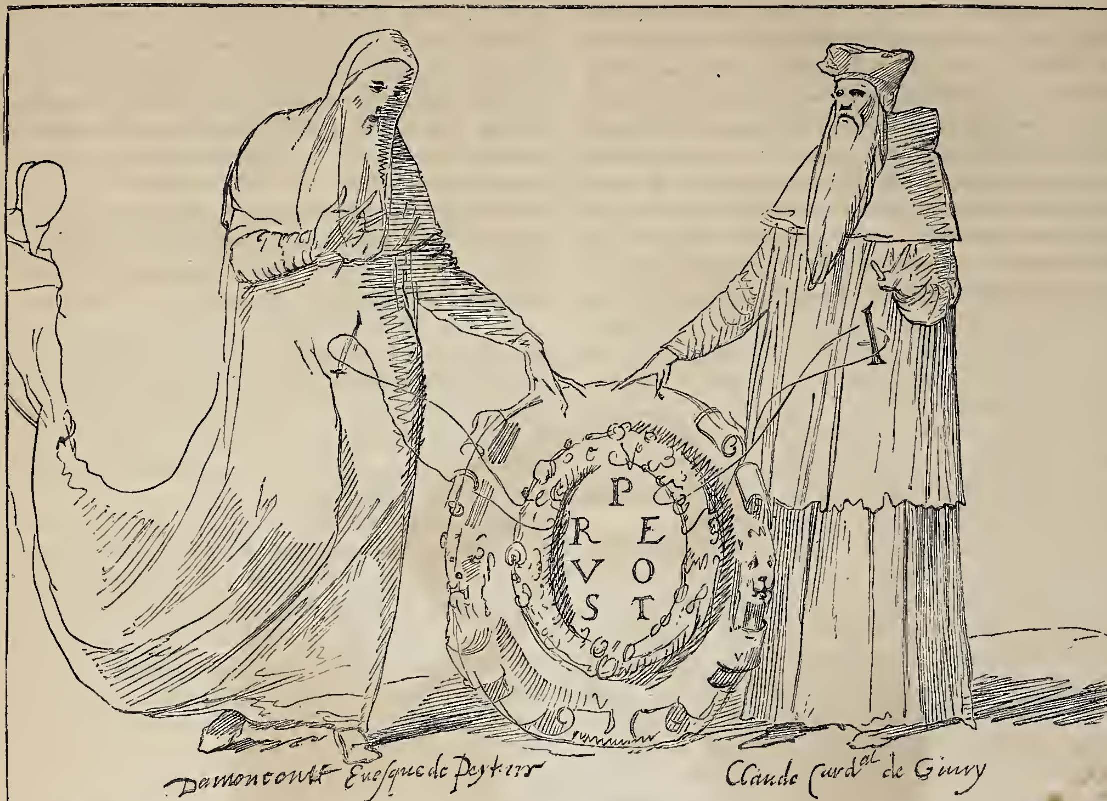
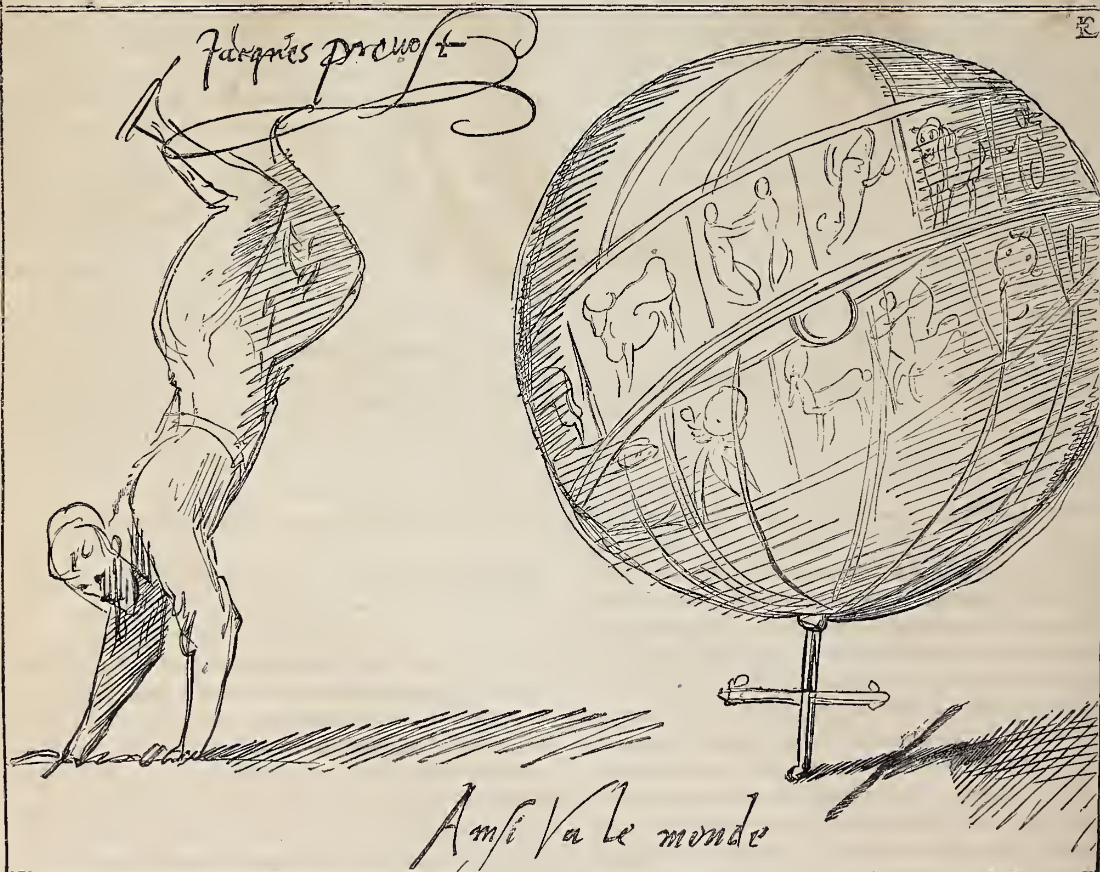
JACQUES PRÉVOST,

PEINTRE ET GRAVEUR SOUS FRANÇOIS Ier ET HENRI II.

DOCUMENTS INÉDITS.

Le hasard nous a fait rencontrer trois dessins d'un artiste français du seizième siècle, nommé Jacques Prévost, de Gray, petite ville de la Franche-Comté. Ces croquis sont exécutés à la plume, d'une façon libre et spirituelle, au revers de deux lettres écrites à l'un des amis de l'artiste. Malheureusement, un possesseur de ces autographes, ne tenant compte que des dessins, a rogné les lettres de telle sorte qu'elles ne présentent plus que des passages tronqués. Le nom de Prévost était déjà connu par les savantes recherches de M. Robert-Dumesnil, qui a consacré plusieurs pages, dans le *Peintre-Graveur français,* à la description de son œuvre gravé. Si l'on admet qu'il ait commencé à graver vers vingt ans environ, il serait né à la fin du

règne de Louis XII, et contemporain de Jean Duvet, de Langres, le maître à la licorne. Ses premières estampes connues sont des figures de Termes, en deux planches, d'après Polydore de Caravage, et un chapiteau des Thermes

Croquis à la plume par Jacques Prévost. — Dessin de Chevignard.

d'Antonin, avec le millésime de 1535. L'année suivante, il exécuta un portrait de François Ier de grande dimension, et qui ne manque pas d'un certain mérite, surtout si l'on considère que la gravure, brillant alors du plus vif éclat en

Allemagne et en Italie, en était encore, dans notre pays, à ses premiers essais. Onze pièces datées de 1537 représentent des fragments antiques : chapiteau du Colisée ; base de colonne du palais Baldassini ; entablements tirés du temple d'Antonin et Faustine, des églises de Sainte-Potentiane et de la Minerve, du Capitole et d'autres édifices de Rome ; en 1538, deux planches de cariatides ; mais à cette date, un intervalle de huit années s'écoule sans qu'on signale d'autres gravures de Prévost. Alla-t-il en Italie, comme quelques artistes lyonnais et bourguignons de la même époque ? nous serions tenté de le croire. Ce que l'on peut avancer avec certitude, c'est qu'il dut quitter alors le burin pour le pinceau ; et quand il le reprit de nouveau, en 1546, ce ne fut plus pour reproduire quelques restes antiques ou les caprices du Caravage, mais pour faire œuvre de peintre et graver deux figures de sa composition, une Vénus, et une Cybèle (1547) qui clôt cette série de dix-neuf estampes, toutes de la plus grande rareté. On cite encore de lui une Charité romaine. — La plus curieuse, sans contredit, est la Vénus : la déesse est debout, vue de face, parée de sa ceinture ; une draperie jetée sur l'une de ses épaules retombe derrière elle jusqu'à terre, et cache à demi un serpent. Elle élève de ses deux mains une urne dont la panse est ornée d'une guirlande de chérubins, et d'où tombe un liquide plein de reptiles, dans un vase placé à droite de la composition, sur un socle portant ces inscriptions : I. Prevost iūe. — *Plus veneni quam mellis habet.* Le millésime de 1546 est gravé sur un dé de pierre, à



Portrait de Claude de Longwy, cardinal de Givry, d'après un ancien dessin du cabinet des estampes. — Dessin de Chevignard.

gauche. — Au delà de cette période de douze années, comprise entre les dates extrêmes de son œuvre, on ne savait plus rien de lui et de ses travaux que ce qu'apprenait une note manuscrite de Mariette, sur un exemplaire de l'*Abecedario pittorico* du P. Orlandi, in-4°, Bologne, 1719 (cabinet des estampes, Bibliothèque impériale) : « Jacques Prévost, dit de Gray (probablement du nom de sa patrie), a peint le Trépassement de la Vierge dans l'église de Saint-Mamert, à Langres. — Ces mots, dit Mariette, étaient écrits sur un dessin de ce maître par Tabourot, chanoine de Langres, qui était curieux et qui vivait au commencement du dix-septième siècle (¹), etc. »

Venons maintenant aux lettres de Prévost, dont voici le fragment le plus considérable : « ..... escrire encoyre ung faictz de mes vaillances. Cest que moy estant couché, me voient enuyronné de soyes et brodures, de toutes pars, jusques au coussins dessoubs ma teste ouurez de soye, nestoye a mon ayse. Ains plustot me desiroye en ma chambre philosophalle, laquelle est tendue de cette clere toille que aregnes a accoutumer me filler. Et pour abreuier le conte, ledict seigneur a continuer de bien en myeulx sa beniuolance jusques a maintenant auec lequel jay tousiours manger, en sorte que je suis bien sou. Et quant à sa besoingne, je lay acheuée et posée a son tres grand contentement, et

(¹) Mariette se trompe ici. Jean Tabourot, chanoine et official de Langres, oncle du poëte Étienne Tabourot, mourut en 1595 ; son autorité est donc plus grande encore, puisqu'il avait pu connaître Prévost. On a de lui quelques ouvrages. Le goût des arts était héréditaire dans cette famille ; on voit un sonnet d'Étienne adressé à Hugues Sambin, l'architecte de Saint-Michel de Dijon, en tête du livre que cet artiste publia : *Œuure de la diversité des termes dont on use en architecture*, etc. A Lyon, par Iean Durant, 1572.

bien au grez du Reverandissime cardinal de Gyury, lequel la visitée par plusieurs foys, et pource que mes prosperitez vous seront aultant felix et agreable comme a moy mesme, pour l'inseparable conjonction de notre admytié, vous veux encoyre raconter de mes faictz et gestes. Cest que moy estant en la maison episcopalle dudict cardinal de Gyury, monsieur de Simoney y arriua pour quelque affaire, qui est lung de ses maistres dhostelz, me dict et ainsi le commanda a monsieur le promoteur concierge de ladicte maison, et aussi ne me fut reffuser, car ainsi le vouloit ledict seigneur cardinal, et luy estant arriué en sadicte maison a Langres et auoir veu ce que je faict pour luy, en a heu tel contentement que le pris raisonnable que j'ay demandez, et en tel espece, ma este accorder, sans y faire difficulté quelconque.

» Ainsi, Monsieur, vous voyez comme celluy qui regit fortune me faict obtenir la beniuolance de deux groz perssonnages, qui ma rendu aussi fier quun asne qui a la queue couppée. Monsieur, est ce que vous pourroye escripre de mes haulx et glorieux faictz, et pour le surplus, je vous suplie aduoir tousiours en recommandation ung de vos amys,
JACQUES PREUOST. »

Au revers se trouve le dessin que nous reproduisons page 316, et qui vient éclaircir le texte en indiquant le nom et la qualité du personnage dont il est question en commençant, d'Amoncourt, quatre-vingt-dix-neuvième évêque de Poitiers. Le nom de l'artiste est inscrit dans un cartouche soutenu par le cardinal et l'évêque. Au-dessous de sa signature, on voit cette boutade de l'homme marchant la tête en bas, et de la boule du monde pirouettant sur sa croix, avec cette ironique conclusion : « Ainsi va le monde ! » — Il est certain maintenant que Prévost s'était entièrement livré à la peinture, qu'il exécuta divers travaux chez l'évêque de Poitiers, travaux que le cardinal de Givry vint visiter, et dont il se montra satisfait, puisqu'il employa notre peintre pour la décoration de sa maison de Langres. — Le second fragment nous donne peu de détails sur la vie et les occupations de Prévost; il écrit, probablement au même ami, combien il regrette d'être parti de Dijon, « attendu la venue de monsieur vostre frère, qui a esté cy tost de retour à Dijon. » Il lui demande « cy la cheminée fume fort, et lequel de voz deux esgume le pot, » et des nouvelles d'un jeune homme, son fils peut-être, dont le nom est rogné : « Au surplus, vous mescriprés ung petit mot comme maistre *** cest gouuerner despuis que sa bride est rompue. » Il veut savoir « combien de liures de chandoilles illa conssumée a besoingner, car je seroye marry cy prenoit les matières trop a cueur, attendu la cocquelluche qui la na gueres tourmenter. Monsieur, il ne tiendra qua uous, et de cela je vous en prie mauertir combien de cayers de papier vous auez gastez despuis mon despartement de Dijon, car je prophetize, en escripuant, que vous et moy, ensamble maistre Jean, auons aultant faict lung comme lauttre. » Enfin il aime beaucoup à *illustrer* sa correspondance, car au revers il a dessiné un lion furieux.

Maintenant nous pouvons fixer approximativement la date de la première pièce. Claude, cardinal de Givry, était d'origine lorraine, et fils de Philippe de Longwy et de Jeanne de Beaufremont. Successivement chanoine, archidiacre et enfin évêque de Mâcon par la démission d'Étienne de Longwy, son oncle, il fut ensuite transféré à l'évêché de Langres, puis à ceux d'Amiens et de Poitiers. En 1533, le pape Clément VII le fit cardinal. Après avoir pris comme pair de France une part importante aux affaires de son temps, Claude de Longwy mourut le 8 août 1561, en laissant une grande réputation de piété. Jehan d'Amoncourt, qui lui succéda sur le siége de Poitiers, était Bourguignon; il fit son entrée le 25 août 1555, et fut remplacé en 1584 par Charles d'Escars. C'est entre ces années 1555 et 1561 que se place le document que nous venons de citer, à la fin de Henri II, ou sous le règne éphémère de son fils François II.

Voilà donc un peintre provincial recevant l'hospitalité chez de riches prélats; et l'on voit par la lettre de Prévost qu'elle s'exerçait largement, noblement; elle jette quelque lumière sur un point douteux de la vie des artistes d'autrefois, et sur le degré de considération dont ils jouissaient alors parmi la noblesse. Prévost, cet artiste obscur, est si somptueusement logé que ce luxe l'obsède, et qu'il regrette les poudreuses tapisseries, la *clere toille* que file l'araignée; passage très-philosophique, qui sent fort son seizième siècle, mais qui donne une pauvre idée de l'intérieur et de l'état de fortune du peintre franc-comtois. Ce que nous connaissons de maître Prévost en fait une figure assez originale, et on peut le soupçonner d'avoir lu souvent Rabelais. Il est d'humeur épigrammatique; n'est-ce pas bien le même homme qui a gravé la Vénus et esquissé ces plaisants et vifs croquis? Il aime la table, à en juger par l'intérêt qu'il porte à la fumée du foyer et à certains détails culinaires; mais cette phrase où il dit, grâce à la bienveillance de d'Amoncourt : « J'ay tousjours manger, etc. » cache peut-être, sous la gaieté grossière de la forme, beaucoup de privations endurées. Revenant à des considérations plus générales, nous pensons qu'il ne faut pas s'arrêter à ces qualifications d'*imaygiers*, *massons*, tailleurs de pierre, données à des peintres, à des sculpteurs, à des architectes, et leur assigner ainsi une place trop modeste dans la société du seizième siècle. Ce qui peut être vrai pour le moyen âge ne saurait exister à la renaissance, au sein de laquelle s'était formée une classe mixte, qui n'est plus le peuple et qui n'est pas la noblesse, classe composée de poëtes, de savants, d'artistes en relations continuelles avec la cour des Valois. Tout homme d'intelligence a, dans ce temps-là, son protecteur, son patron parmi les grands seigneurs et les hauts dignitaires du clergé. Ce sera pour Jean Goujon et Jean Bullant, pour Bernard Palissy qui lui dut la vie, le connétable de Montmorency; pour Philibert Delorme, le cardinal du Bellay; et notre pauvre Jacques Prévost lui-même, perdu au fond de sa province, trouve deux puissants appuis dans Claude de Longwy et Jean d'Amoncourt. Le patronage des grandes familles d'alors ne valait pas sans doute l'indépendance de condition et de fortune que donne aujourd'hui le talent; mais c'était peut-être le seul abri possible contre la misère des temps; le seul moyen de calme et de sécurité pour toute une génération de penseurs et d'artistes, au milieu des périodes politiques les plus agitées et les plus terribles de notre histoire.

LA POSTE ET L'INSTRUCTION PRIMAIRE.

En France, la poste distribue maintenant, chaque année, 252 millions de lettres. — « 252 millions de lettres annuellement pour 36 millions de population, dit à ce sujet un de nos publicistes (1), ce n'est qu'une moyenne de 7 lettres par tête. Or il y a dans les affaires beaucoup de personnes qui écrivent plus de sept lettres par jour, c'est-à-dire plus de 2 500 par an, d'où il faut conclure que la grande majorité des Français ne se sert pas de la poste aux lettres, c'est-à-dire n'écrit pas. L'avancement de l'industrie, la facilité avec laquelle on noue des affaires aujourd'hui d'un bout de la France à l'autre, le caractère manufacturier pour ainsi dire que prend l'agriculture et qu'elle doit acquérir pour donner beaucoup de produits, doivent multiplier dans une forte proportion les correspondances de l'intérieur, qui composeront toujours la grande masse des dépêches. Disons-le

(1) Michel Chevalier.

bien haut cependant, la première condition pour qu'il y ait beaucoup de lettres confiées à la poste, c'est que les populations sachent écrire; et, reconnaissons-le avec regret, il s'en faut de beaucoup que l'art de l'écriture soit acquis à tout le monde. Les relevés du ministère de la guerre attestent bien que sur 100 conscrits près des deux tiers savent écrire. Mais parmi les femmes la proportion est beaucoup moindre. Et puis, dans la portion mâle de la population, ce n'est pas parce que l'on tracera plus ou moins péniblement quelques mots que l'on sera en état d'écrire couramment une lettre et de manier l'écriture comme un instrument habituel, en un mot d'entretenir une correspondance. Il n'y a probablement pas le quart de la population française qui se soit approprié l'écriture au point qu'il faudrait. Ici donc, comme en bien d'autres matières, on rencontre l'ignorance au nombre des causes qui empêchent l'impôt d'être grandement productif, et on se trouve amené tout naturellement à déplorer, dans l'intérêt du Trésor lui-même, l'absence d'une instruction suffisante parmi les populations, et à appeler, pour la prospérité même des finances de l'État, la diffusion et le progrès qui se recommandent à tant d'autres titres d'un ordre supérieur.

SUR LE JEU DU SOLITAIRE.

Voy. la Table des vingt premières années.

J'ai pris le *solitaire* d'une manière renversée, c'est-à-dire, au lieu de faire un composé de pièces, selon la loi de ce jeu, qui est de sauter dans une place vide et d'ôter la pièce sur laquelle on saute, j'ai cru qu'il serait plus beau de rétablir ce qui a été défait, en remplissant un trou sur lequel on saute; et, par conséquent, on pourrait se proposer de former telle ou telle figure régulière, si elle était faisable, comme elle l'est, sans doute, si elle est défaisable.

— Mais à quoi bon cela? dira-t-on.

Je réponds : — A perfectionner l'art d'inventer; car il faudrait avoir des méthodes pour venir à bout de tout ce qui se peut trouver par raison. LEIBNIZ.

L'ÉCHELLE D'OR.

Tiré de MAIMONIDE [1].

La charité est une échelle d'or; et cette échelle d'or a huit degrés.

Le degré inférieur est de donner, mais à regret; avec la main, non avec le cœur. Le pauvre accepte, car il a besoin; mais il dit : Oh! le mauvais riche! Et Dieu n'a point de récompense pour un tel don.

Le deuxième degré est de donner de bonne grâce, mais non selon ses moyens. Bienfaisance qui calcule n'est point de la charité.

Le troisième degré est de donner selon ses moyens, mais après avoir été sollicité. Or on est souvent trompé ainsi; car ce n'est pas toujours celui qui demande qui a le plus besoin.

Le quatrième degré est d'aller au-devant du malheureux; mais en lui donnant dans la main, on excite sa honte.

Le cinquième degré est de donner sans le voir : nos aïeux déposaient souvent une aumône dans un lieu où les pauvres venaient la prendre sans être vus.

(1) Moïse Ben-Maïmon, connu vulgairement sous le nom de Maïmonide, célèbre médecin et philosophe israélite, né à Cordoue en 1185, mort au Caire, en Égypte, vers le milieu du siècle suivant. — Voir une étude biographique et critique de M. Frank, de l'Institut, dans la *Gazette universelle du judaïsme*, publiée par le docteur Philipsohn, à Magdebourg.

Le sixième degré est de donner sans nous faire connaître.

Le septième degré est de donner tout en restant inconnus l'un à l'autre; c'est ce qui se faisait au saint temple de Jérusalem, par les dépôts en la salle du mystère. On apportait en secret, et en secret étaient entretenues les familles pauvres les plus respectables.

Le huitième degré est de donner pour retirer de la misère ou empêcher d'y tomber. Ainsi qu'il est écrit : « Si ton frère décline, si sa main faiblit, soutiens-le, ne permets pas qu'il tombe; étranger ou indigène, fais-le vivre à côté de toi; entretiens-le honorablement. » C'est le degré le plus élevé de l'échelle d'or de la charité, et pour lequel Dieu réserve toutes ses bénédictions.

L'HOMME GRAND ET BON.

(Ce sonnet, écrit en anglais, joint à l'énergie et à la concision de style de Milton, le tour religieux et philosophique de Wordsworth. Mais, quoiqu'il sorte évidemment de l'école écossaise des poëtes du Lac, on ne sait pas précisément auquel d'entre eux il est dû. On ne le trouve ni dans les œuvres complètes de Southey, ni dans celles de Wordsworth; Coleridge ne l'a pas signé : pourtant c'est à ce dernier que ceux qui admirent le plus la pensée du sonnet et sa forme, sont tentés de l'attribuer.)

Qu'il est rare, ami, qu'un homme grand et bon, avec tous ses efforts, avec tout son mérite, arrive aux honneurs, aux richesses! Ce n'est que dans les contes de fées que l'homme obtient ce qu'il mérite ou mérite ce qu'il obtient.

— Non, mon ami! repousse loin de toi cette réflexion vulgaire. Que veux-tu donc qu'obtienne l'homme grand et bon? La richesse? les titres? les dignités? un ruban? une chaîne d'or peut-être, ou bien les cadavres des ennemis de la patrie qu'a jetés à terre son épée?

La grandeur, la bonté, sont des buts et non des moyens. L'homme grand et bon ne manque jamais ni de trésors, ni d'amis.

Il a trois vrais trésors : l'amour, la lumière, et le calme rayon de sa ferme espérance.

Il a trois amis sûrs : lui-même, son créateur, et l'ange de la mort.

CÉRÉMONIAL

OBSERVÉ POUR FAIRE LE LIT DU ROI HENRI VIII [1].

1° Un page ira, avec une torche en main, à la garde-robe du lit du roi, d'où il fera rapporter dans la chambre à coucher les objets nécessaires pour faire le lit. Ce lit sera fait par quatre huissiers de la chambre, sous le commandement d'un gentilhomme. Le page se tiendra au pied du lit avec sa torche. Les gens de la garde-robe déploieront sur un drap blanc les draps et les couvertures, entre le page et le pied du lit; de chaque côté du lit seront trois ou au moins deux huissiers à qui le gentilhomme commandera ce qu'ils doivent faire. A l'un d'eux, il ordonnera de fouiller la paille avec son épée pour savoir si rien ne s'y trouve de dangereux; à l'autre, de jeter sur la paillasse le lit de plumes; et à un troisième, de se laisser tomber sur ce lit de plumes pour voir s'il est en bon état. Alors, tous ensemble remueront ce lit et mettront dessus le traversin, mais sans marquer la place où il doit rester. Puis, prenant des mains

(1) Extrait d'un manuscrit de la bibliothèque du duc de Norfolk, dont un des ancêtres, lord Arundel, était chambellan de Henri VIII. Ce cérémonial avait été rédigé par ordre du roi et approuvé par lui en conseil.

des gens de la garde-robe une couverture de futaine, ils la tiendront par les quatre coins, attendant que le gentilhomme leur dise comment ils devront l'étendre sur le lit. Par-dessus cette couverture est mis le premier drap [1], qu'on roule ensemble à leurs extrémités, entre la paillasse et le lit de plumes. Le second drap est reçu et placé de la même manière. Par-dessus sera placée une autre couverture de futaine et autant d'autres couvertures que le roi l'aura désiré, plus une courte-pointe, par-dessus laquelle sera ramené le bout du drap supérieur à la tête du lit. Les oreillers seront mis à leur place et couverts avec le drap inférieur. Alors deux huissiers feront une croix sur le lit et le baiseront à l'endroit que leurs mains ont touché.

2° Chacun d'eux placera une statue d'ange debout autour du lit, puis tirera les rideaux.

3° Un écuyer placera l'épée du roi à la tête du lit.

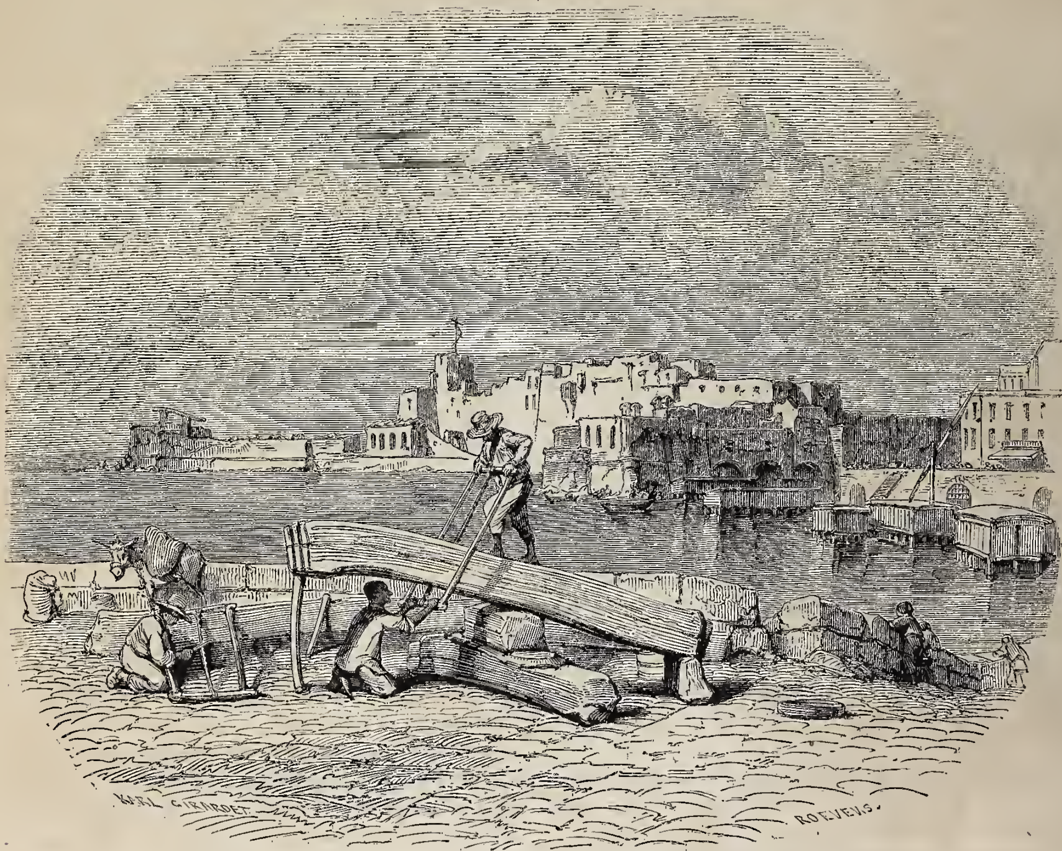
4° Un autre écuyer chargera un page de confiance de garder le lit, avec une torche allumée, jusqu'à l'heure où le roi sera disposé à se coucher.

5° Un groom ira, avec une torche, pendant qu'on fait le lit, chercher un pain, un pot de bière et un autre de vin, pour les gens employés au lit du roi.

6° Le gentilhomme défendra que quiconque pose un plat ou tout autre objet sur le lit du roi, de peur de tacher la riche courte-pointe qui le couvre. Défense sera aussi faite de s'essuyer les mains aux tapisseries de cette chambre où le roi se tient principalement.

LE CHATEAU DE L'ŒUF.

Le château de l'Œuf est élevé sur un rocher formant comme un petit promontoire sur la mer qui en bat le pied. On assure qu'il occupe le lieu même où se trouvait jadis une maison des dépendances de Lucullus. Sous les eaux de la mer, on voit encore des ruines de réservoir, et sous le château, une voûte destinée au même usage : ces débris servent de séjour à des huîtres, des hérissons de mer et des coquillages de toute espèce. Le château a longtemps porté le nom d'*Ara Lucullana*, qu'on lui donna d'abord avant qu'il n'en reçût un tiré de sa forme. L'étendue de roche sur laquelle la masse des bâtiments s'avance en mer est d'environ 240 toises (468 mètres). La communication avec Sainte-Lucie a lieu par un pont que garde une sentinelle. Le château de l'Œuf a été la demeure des premiers rois de Naples, notamment de Guillaume Ier en 1154 : aussi y trouve-t-on des salles dont les ornements ont eu de la splendeur; quelques vice-rois ont travaillé à son agrandissement. Il a servi aussi autrefois de maison de force; le jeune Augustule, dernier empereur de Rome, y fut renfermé après sa défaite par Odoacre, roi des Hérules et premier roi d'Italie; Béatrix, fille de Mainfroi, ainsi que sa mère, y furent de même détenues, lorsque Charles d'Anjou s'empara du trône. Les dépendances sont très-étendues; mais elles ne rendent pas la place plus forte. Muni d'une bonne artillerie, ce bâtiment sert encore aujourd'hui de lieu de réclusion. Toute l'avenue se termine par un pentagone garni de canons à fleur d'eau.



Le Château de l'Œuf, près de Naples. — Dessin de Karl Girardet.

Du château de l'Œuf on voit Naples se déployant dans sa plus grande étendue et dominant les deux anses qu'elle forme sur la mer. C'est de ce seul point de vue que l'on peut jouir à la fois de tout le développement de la ville.

[1] Il est encore d'usage, en Angleterre, de mettre une couverture entre le matelas et le premier drap.

SALZBOURG.



La Porte Neuve, à Salzbourg. — Dessin de Freeman.

Le torrent de la Salzach sépare Salzbourg en deux parties inégales : la rive gauche forme la ville proprement dite, la rive droite le faubourg. Des deux côtés, Salzbourg est resserrée entre deux montagnes que dominent, à droite le couvent des capucins, à gauche la vieille forteresse, bâtie sur un rocher très-élevé, où s'étagent les murailles, les remparts, les bastions, les vieilles tours séparées par des profondeurs de verdure. Les premières fortifications datent de l'an 1088; plus de dix siècles auparavant, les Romains avaient déjà profité de l'admirable position de la montagne : Salzbourg s'appelait alors *Juvavia*. On visite dans la forteresse les belles salles qui servaient autrefois de résidence

aux archevêques, et l'on y remarque des boiseries sculptées, des poêles de faïence en relief, des peintures anciennes fraîchement restaurées; là se trouve aussi un étroit cachot, à peine éclairé par deux ouvertures grillagées, où les bourgeois tinrent enfermé jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant six années, un de leurs princes que la loi leur défendait de déposer. A quelques pas plus loin, dans une des tours les plus solidement construites, on montre au voyageur une pièce ronde et basse, dont quelques instruments de torture révèlent l'horrible destination; au milieu de la salle est un trou par lequel le condamné, après l'aveu de son crime, était précipité sur le roc taillé à pic.

En sortant de ce lieu de terreur, on s'arrête sur la plate-forme supérieure, d'où la vue s'étend d'un côté sur les premières ramifications des Alpes tyroliennes, et de l'autre sur la ville et ses vingt-sept églises.

La cathédrale de Salzbourg, bâtie en forme de croix latine, est intérieurement revêtue d'un beau marbre tiré des riches carrières qui avoisinent la ville. Dans l'église du collége, on remarque le chœur, soutenu par cinq colonnes d'une rare élégance. L'église de Saint-Pierre renferme de belles fresques. Le plus ancien monument religieux de Salzbourg est la chapelle de Sainte-Marguerite, bâtie au milieu d'un petit cimetière adossé contre la montagne. Des escaliers taillés dans le roc de cette montagne et de longs passages souterrains conduisent à des cellules creusées au cinquième siècle par les premiers chrétiens. Saint Maxime et saint Rupert, s'y étant réfugiés avec quelques disciples, y furent découverts et tués, en l'an 477, par Odoacre, roi des Hérules.

Les cimetières de Salzbourg sont, pour la plupart, entourés d'arcades; on y conserve les crânes, que l'on déterre pour faire place à d'autres corps, dans des cages de fer; plusieurs de ces crânes portent des dates du quinzième et du seizième siècle.

On fait remarquer, comme témoignage de l'ancienne splendeur des archevêques, de belles écuries pour trois cents chevaux, avec auges en marbre, occupées maintenant par les hussards autrichiens; le manége d'hiver, dont le plafond est peint à fresque; le manége d'été, construit en 1693, s'appuyant d'un côté sur le roc, où l'on a creusé trois rangs de loges de l'aspect le plus curieux. Cette chaîne de rochers, qui borde tout un côté de la ville, a nécessité la construction d'un tunnel long de 138 mètres, grande et vaste entreprise commencée en l'an 1767, sous l'archevêque Sigismond. Un médaillon représentant cet archevêque surmonte, du côté de la ville, la porte Neuve *(Neuthor)*, qui orne l'entrée du tunnel, avec cette inscription latine : TE SAXA LOQUUNTUR (Les rochers parlent de toi). De l'autre côté, on a placé une statue colossale de saint Sigismond, haute de cinq mètres, en marbre blanc, et pesant 700 quintaux.

De nombreux abreuvoirs et des fontaines de marbre que l'on rencontre à chaque pas contribuent à donner à Salzbourg un aspect méridional. La plus belle de ces fontaines, construite en 1664, par Antonio Dario, sur la place du Dôme, se compose de trois parties superposées et formées chacune d'un seul bloc de marbre; quatre chevaux marins qui jettent l'eau par leurs naseaux en forment la base, et trois vigoureux Atlas en supportent le faîte, d'où un triton fait jaillir de sa conque la principale nappe d'eau. Ce monument entier, jusqu'aux bornes qui l'environnent, est en marbre. Non loin s'élève la statue moderne du célèbre compositeur Mozart [1], né à Salzbourg. On conserve, dans le musée de la ville, une vaste mosaïque romaine découverte sous le sol lorsque l'on posa le socle de cette statue.

De l'autre côté de l'eau, on visite avec intérêt : le château de Mirabell, ancienne maison de campagne et aujourd'hui seule résidence des archevêques; un jardin à la française, un théâtre d'été, une belle vue panoramique de la citadelle; le couvent des Capucins, dont les jardins s'étendent sur la montagne qui leur doit son nom; la maison du célèbre médecin Paracelse, l'église et le cimetière où il est enterré et où l'on montre encore son crâne.

[1] Voy. t. XIII, p. 68.

Si, par beaucoup de lectures et d'enseignements, je ne m'étais pas convaincu, dès le premier âge, qu'il n'y a rien de grandement désirable dans la vie que la gloire et l'honnêteté, et que, dans cette poursuite, toutes les souffrances matérielles, tous les dangers de mort et d'exil, doivent être comptés pour peu, je ne me serais pas jeté parmi tant de luttes et livré en proie aux assauts journaliers des méchants.

CICÉRON.

Quels sont les buts qui sont en même temps des devoirs? Ce sont les perfectionnements de nous-mêmes et les félicités des autres. E. KANT.

L'ÉMEUTE DES PERRUQUES.

A quel point l'intérêt personnel peut oblitérer en nous les notions de justice, et nous fait méconnaître les droits d'autrui! Les faits journaliers de la vie, comme ceux de l'histoire, ne prouvent que trop cette vérité. En voici une preuve nouvelle, mais du genre plaisant.

Dans l'année 1764, un caprice de la mode fit abandonner en Angleterre l'incommode et dispendieux usage des perruques, et chacun se contenta de ce qu'il avait de cheveux. L'effet de ce changement de mode fut d'enlever leur occupation aux perruquiers, classe fort nombreuse, et de les jeter dans la détresse.

Pendant quelque temps, la ville et la campagne retentirent de leurs cris; ils proclamaient la nécessité pour tous et chacun de se faire couper les cheveux et de porter perruque. Trouvant le public récalcitrant sur ce point, l'idée leur vint de faire intervenir en leur faveur la puissance législative, et de faire porter perruque aux hommes de par la loi, le roi et la justice.

Une pétition fut donc rédigée et portée à Sa Majesté Georges III, au palais de Saint-James. En les voyant marcher en procession vers le palais, le peuple remarqua que la plupart de ces hommes qui voulaient infliger des perruques à leurs concitoyens n'en portaient pas eux-mêmes. Cette inconséquence rendit plus frappant encore l'arbitraire de leurs prétentions, et le peuple, saisissant les pétitionnaires, leur coupa les cheveux à tous et par force.

Horace Walpole, dans une lettre au comte de Hertford, dit, à propos de cette amusante pétition : « Je ne serais pas surpris que les charpentiers n'eussent aussi l'idée de pétitionner contre la paix, comme ruineuse pour leur métier; car depuis qu'elle est conclue, on ne leur demande plus de jambes de bois. »

PLOTUS ANHINGA.

Buffon, si admirable lorsqu'en traits éloquents il peint l'animal dont les beautés le ravissent, dont il étudie les habitudes, et qu'il fait revivre devant ses lecteurs avec les harmonies qui l'entourent, n'a connu de l'anhinga que sa dépouille, et n'est frappé, dans tout ce qu'il en dit, que de disproportions choquantes. Le naturaliste, occupé à disposer avec ordre cette immense gamme d'êtres divers,

habitants variés de l'air, de la terre et des eaux, cherche les nuances qui les rapprochent ou les séparent, et après avoir tracé, dans la pesanteur du corps, la grosseur des ossements des jambes et le raccourcissement des ailes de l'autruche, du casoar et du dronte, des rapports entre l'oiseau et le quadrupède; après avoir indiqué les nuances qui font du pingouin et du manchot des oiseaux à demi poissons, il ne sait trop comment classer l'anhinga, et se demande s'il ne voit pas en lui une sorte de passage de la forme du reptile à celle de l'oiseau? L'anhinga, avec les grandes ailes, les plumes fortes et étalées, la large queue, à douze pennes, des oiseaux de haut vol, s'appuie sur les pieds totalement palmés, sur les fortes rames des oiseaux de rivière. Il plonge et vole avec une égale puissance, nage longtemps entre deux eaux, perche sur les grands arbres, et niche à leur sommet; il vit dans les savanes inondées, et sur les troncs à demi déracinés qui s'élèvent au sein des lacs et dominent les eaux endormies des marécages.

Buffon, examinant sur une peau desséchée ce cou souple, ondulé comme le corps d'un serpent, que termine une tête fluette, cylindrique, roulée en fuseau et qui s'effile en un long bec aigu; Buffon se demande s'il ne voit pas un reptile enté sur le corps d'un oiseau. Aussi les Américains l'ont-ils appelé *snake bird*, l'oiseau serpent. C'est à eux surtout, c'est à Audubon, qui a suivi l'anhinga dans les solitudes profondes où il se cache, c'est au docteur Bachman, qui a dérobé les petits à leur nid, et les a élevés et apprivoisés, qu'il faut demander de nous faire connaître l'espèce emplumée qu'ils ont pu étudier et admirer à loisir dans son cadre sauvage et grandiose.

« Que de jours d'été d'une accablante chaleur j'ai passés, nous dit Audubon, à demi enfoui dans d'inextricables et funèbres marais, au fond des bois reculés et sombres de la Virginie, surveillant avec anxiété les curieuses habitudes de l'anhinga! Je voyais la femelle accroupie, immobile dans le nid qu'elle a solidement et sûrement fixé sur l'une des plus hautes branches qu'un vieux cyprès prolonge au-dessus du lac, au milieu duquel il semble placé comme par magie; l'œil attentif, elle guettait de là chaque mouvement du corbeau rusé, de la buse traîtresse, qui convoitent ses doux trésors, ses œufs, tandis que le mâle, les ailes étendues, la queue en éventail, planant loin au-dessus, lançait un regard d'amour à sa compagne, un de défi et de colère à ses nombreux ennemis. Je le voyais s'élever en spirale, tournoyer de plus haut en plus haut, jusqu'à ce qu'il ne fût plus qu'une tache obscure qui allait se fondre dans l'azur, d'où, rapide comme une flèche, il retombait droit sur le bord du nid, près de sa femelle.

» Trois semaines après, j'ai trouvé les coquilles d'œufs sous le grand cyprès, flottant sur l'écume des eaux stagnantes. Alors j'ai grimpé jusqu'au nid pour observer les tendres petits, recouverts d'un duvet plus doux que nos cotons des îles, tordant leurs minces cous tout frissonnants, et, le long bec ouvert, le jabot distendu, cherchant aveuglément la nourriture que, caché en embuscade, j'ai vu la mère apporter du lac, prête à être dégorgée jusqu'au fond du jabot de ses nourrissons. J'ai surveillé petit à petit la croissance des jeunes oiseaux, assistant à leurs progrès journaliers, variables selon les changements de température et l'état de l'atmosphère. Enfin, peu de jours s'étaient écoulés que déjà je les voyais, au bord du nid, se tenir droits sur un espace qui semblait trop étroit pour les porter; c'est alors qu'avec une pénible surprise, j'ai vu le père et la mère, naguère si prévoyants, si tendres, si inquiets, devenir de moins en moins attentifs, et pousser, molester leur progéniture jusqu'à la contraindre enfin à choir dans le lac au-dessous : ainsi les vieux oiseaux se préparent à élever une couvée nouvelle. »

C'est dans les Florides, dans les plaines basses de la Louisiane, de l'Alabama, de la Caroline du Sud, enfin au midi des États-Unis, qu'Audubon a trouvé des troupes d'anhingas, quelquefois de plusieurs centaines d'individus; il a remarqué (et la même chose arrive pour la plupart des espèces sociales) que les jeunes oiseaux se tiennent à l'écart, séparés des vieux. On croirait que les habitants modernes des Florides ont voulu protester, sans la connaître, contre l'opinion de Buffon, qui trouvait de si monstrueuses anomalies dans l'anhinga; ils l'appellent « la dame grecque » *(grecian lady)*, comme s'ils voyaient en elle quelque Hélène emplumée; c'est sans doute à cause des mouvements particulièrement gracieux du cou et du bec de l'oiseau au temps des nids. Chez les créoles de la Nouvelle-Orléans, il a reçu le nom de *bec à lancette*, et les habitants des bouches du Mississipi l'ont nommé le *corbeau noir*, sans doute à cause de sa couleur : son corps, sa tête, son cou, sont d'un noir lustré qui chatoie en vert sombre et prend des reflets bleu-foncé sur les scapulaires, la queue et les ailes, tandis que les plumes effilées et en quelque sorte fibreuses qui recouvrent en arrière le cou et les épaules d'une sorte de palatine, s'éclaircissent en un pâle lilas et sont ornées de nombreuses taches blanches oblongues. Bien que l'anhinga (c'est son nom au Brésil et au Mexique) se trouve quelquefois proche du rivage de la mer, jamais il ne pêche dans l'eau salée; il habite constamment les lacs, les *bayous*, les lagunes les plus retirées : toujours sagace et prévoyant, partout où il se pose il sait se ménager un passage pour fuir si quelque ennemi le découvre.

Le docteur Bachman achèvera de nous faire connaître l'anhinga, en nous montrant ce farouche oiseau aisément apprivoisé. « J'apportai chez moi, écrit-il, trois jeunes *snake-birds*, et, après avoir donné l'un d'eux à un ami, j'entrepris d'élever et d'apprivoiser ceux qui me restaient : tâche facile pour l'un; l'autre périt au bout de quelques semaines, par suite de la négligence d'un domestique chargé par moi de le soigner pendant une de mes courtes absences. Tant que ces deux oiseaux avaient partagé la même cage, c'était chose curieuse, en vérité, que de voir le plus petit, dès qu'il avait faim, s'efforcer de faire pénétrer son bec dans celui du grand. Ce dernier, après s'être laissé quelque peu tracasser, finissait assez vite par écarter ses deux mandibules pointues; la tête du petit s'enfonçait aussitôt jusque dans sa gorge, où le jeune oiseau reprenait le poisson que son frère venait d'avaler. De cette façon, l'anhinga le plus fort, qui se trouva être un mâle, nourrissait sa petite sœur tout à fait abandonnée à sa protection. Je possède encore le premier oiseau, qui n'est nourri que de poisson. Il le saisit, le jette plusieurs fois en l'air, et l'avale enfin à la première opportunité, c'est-à-dire quand le poisson retombe la tête la première. D'abord je croyais devoir couper en tronçons les trop grosses pièces, craignant que le mince cou de l'anhinga ne se pût dilater assez pour les avaler dans leur entier; mais bientôt je m'aperçus que la précaution était superflue : des poissons trois fois plus gros que sa gorge, lancés en l'air, retombant dans son bec démesurément ouvert, étaient promptement avalés, et l'oiseau arrivait alors à mes pieds d'une façon câline et faisait claquer ses mandibules avec une instance si expressive que je ne pouvais m'empêcher de lui donner ce qu'il demandait ainsi. Mon favori emplumé s'était apprivoisé si aisément et si vite qu'il me suivait par toute la maison, dans la cour, dans le jardin, jusqu'à ce que son attachement excessif devînt tout à fait importun. L'anhinga donné à mon ami, et qu'il nourrissait de poisson et de chair de bœuf crue, arriva à tout son développement, et semblait prospérer autant que le mien; mais il mourut bientôt d'une sorte d'affection spasmodique : c'était une femelle. »

Le docteur Bachman raconte plusieurs anecdotes sur son commensal, et comment il régnait sur la basse-cour. S'emparant constamment de la mangeoire des chiens, debout au milieu du baquet, il ne laissait approcher ni volaille, ni quadrupède, avant d'avoir choisi ce qui lui convenait. Audubon admire et décrit surtout la beauté de l'oiseau, la rapidité et la souplesse de ses mouvements tant sur l'eau que dans l'air. Sa prunelle de rubis et son chatoyant plumage brillent non moins dans les descriptions que dans la belle planche consacrée à l'anhinga mâle et femelle. Mais toute cette admiration n'arrête pas le plomb meurtrier, et l'Américain s'enorgueillit du nombre d'oiseaux qu'il a sacrifiés, sans que leur chair coriace, noire, huileuse, ait pu se manger, sans que leurs plumes aient servi au moindre usage. Le chasseur n'a pour se dédommager de ses longues journées d'affût que le froid plaisir d'avoir fait preuve d'adresse et de persévérance. Dans ses tentatives pour apprivoiser l'anhinga et en faire une sorte de faucon pêcheur domestique rapportant au maître, il me semble avoir choisi la manière la plus agréable, la plus complète, aussi bien que la plus utile, d'étudier l'oiseau.

Une seconde variété d'anhinga, l'anhinga roux (*Plotus*



L'Anhinga. — *Plotus Anhinga* L.

rufus), avait été jadis envoyée du Sénégal par Adanson. Une note annonçait que cette espèce des côtes occidentales de l'Afrique portait chez les naturels du pays le nom de *kandar;* mais, dans l'ancien comme dans le nouveau continent, ce n'est que sous de chaudes latitudes que l'on rencontre l'anhinga.

ÉTIENNE JEAURAT.

Pour nous intéresser, les artistes n'ont besoin souvent que de nous représenter, sous les costumes d'une autre époque, nos mœurs, ou même les mœurs de tous les temps. On voit depuis plusieurs années un jeune peintre qui habille à la grecque et à la romaine les scènes les plus ordinaires de notre vie moderne, la baraque de polichinelle, la boutique à quatre sous, les jeux de nos petits enfants, et la grâce qu'il met à ces travestissements a eu un succès remarquable. L'esprit est tout d'abord étonné de ce contraste entre les anciens costumes et des habitudes que, faute de réflexion, nous nous sommes accoutumés à considérer comme étant particulières au siècle où nous vivons. Ce tableau, par exemple, où Jeaurat nous peint des jeunes gens faisant un déjeuner d'huîtres dans un restaurant du dix-huitième

siècle, a certainement pour nous plus d'attrait qu'il n'en eut jadis pour nos pères. Il ne serait pas impossible que certains artistes secondaires aient dû à cette disposition naturelle des esprits plus encore qu'à leur talent l'accroissement de leur réputation après leur mort. Et, de fait, n'est-il pas vrai que rien ne pourrait être plus agréable qu'une fenêtre de notre maison s'ouvrant sur un des siècles passés? Que sont la plupart de ces tableaux anciens qui nous ont été conservés, sinon quelques-unes des scènes que nous verrions passer sous cette fenêtre magique?

Si Jeaurat, quoiqu'il n'ait qu'un mérite fort ordinaire, nous plaît encore, c'est incontestablement parce qu'il a peint beaucoup de jolis sujets composés d'après nature dans la vie intérieure et domestique.

Comme Chardin, rien ne lui sourit plus qu'un enfant jouant aux côtés de sa mère; rien ne lui paraît plus curieux à conserver que les détails familiers du commerce ou de la rue : ici c'est un boulanger et un marchand de vin, qui lancent des imprécations à un pauvre peintre qui déménage; là ce sont deux *Jeunes Farauds* qui vont aux halles se faire injurier par *Margot l'Écosseuse.* Il faut avouer aussi que ses personnages sont groupés habilement et causent bien ensemble; il a même une certaine animation que l'on trouve bien rarement dans les œuvres de cette époque.

L'Accouchée et *la Relevée* sont deux compositions très-simples, mais d'un sentiment très-fin et d'un goût exquis; deux femmes, la maîtresse et la servante, sont les seuls personnages de ces tableaux : dans l'un, l'accouchée reçoit



Le Déjeuner d'huîtres, ou les Citrons de Javotte, par Jeaurat. — Dessin de Freeman.

de sa servante une tasse de tisane; dans le second, *la Relevée,* c'est de la brioche que la servante partage.

Quand Ét. Jeaurat veut sacrifier son goût personnel au goût de son siècle, il fait de mauvaises choses; *l'Amour en petit-maître* et *l'Amour coquet* sont deux compositions déplorables : ses enfants ont des figures de vieillards, des poses gênées et maladroites, des minois lourds et bêtes; ils sont ridicules, et rien de plus; et c'est malheureusement une erreur dans laquelle Jeaurat a paru trop se complaire. On retrouve encore dans quatre figures de femmes, *l'Économe, la Dévote, la Savante* et *la Coquette,* les mêmes attitudes niaises et insignifiantes, qui seraient insupportables si une vigoureuse couleur ne rachetait un peu ces défauts de goût.

La gravure, du reste, a rendu de grands services à Jeaurat; le burin de son frère, graveur habile, a surtout contribué à populariser ses œuvres en les multipliant.

La galerie du Musée du Louvre possède un seul tableau de lui, représentant *Diogène brisant son écuelle,* et qui ne peut pas être compté parmi les meilleurs de cet artiste; il avait été commandé extraordinairement pour le roi par M. de Tournehem.

Étienne Jeaurat, né le 8 février 1699, était entré de bonne heure dans l'atelier du chevalier Wleughels, et celui-ci l'avait emmené à Rome en 1724; placé ainsi au centre des chefs-d'œuvre, son goût pour les beaux-arts n'avait fait que s'accroître; quand il revint à Paris, sa réputation l'y avait précédé. Il fut reçu à l'Académie royale de peinture et de sculpture le 24 juillet 1733, sur la présentation du tableau de *Pyrame et Thisbé,* qui se trouve aujourd'hui à Compiègne; le 2 juillet 1737, il fut nommé adjoint à professeur; le 6 juillet 1743, professeur; le 7 mars 1761, adjoint à recteur; le 23 août 1765, recteur; et enfin, le 24 février 1781, il fut compté au nombre des chanceliers.

Il obtint d'être nommé garde des tableaux du roi à Versailles, et il mourut dans cette ville le 14 décembre 1789.

LA PISCINE.

Montrez au Créateur les secrètes angoisses de votre esprit; demandez-lui comment supporter les peines auxquelles il vous a condamné. Agenouillés en sa présence, priez avec foi pour obtenir la lumière dans les ténèbres, la force dans votre extrême faiblesse, la patience dans votre extrême besoin. Certes, l'heure viendra, non la vôtre peut-être, mais l'heure où les eaux jailliront. Il se peut que ce ne soit pas le secours que vous appeliez, le rêve de votre cœur, après lequel il avait saigné haletant. N'importe, il viendra, le guérisseur céleste; il descendra, il remuera les eaux, et l'aveugle, le sourd, le muet, le possédé, introduits dans le bain, se sentiront soulagés et guéris.

Charlotte Bronte.

JOEL KRESS.

Suite. — Voy. p. 314.

FRAGMENTS DU JOURNAL DE MADELEINE.

21 juillet 18..; écrit après la prière du matin. — Triste a été mon réveil, pénible sera la journée. Hier nous étions trois à la maison; aujourd'hui, nous ne sommes plus que deux : mon frère Simon est parti, et c'est à moi seule qu'il a fait confidence de son projet de départ. Il s'est donné tant de peines pour m'expliquer la nécessité de cette séparation que j'ai fini par approuver son exil volontaire. Tant qu'il a été là j'ai compris qu'il dût s'en aller; il est parti, je ne comprends plus qu'il ait pu nous quitter. C'est sans doute la faute de mon intelligence dont l'horizon est trop borné; Simon, au contraire, voit loin. Moi, je ne regarde qu'aux chagrins du moment; lui, c'est l'avenir qu'il envisage.

Il n'a obtenu que la cinquième place au concours de l'école, et cette place n'assure pas, de droit, l'entrée dans les services publics. Après avoir si vaillamment travaillé, il s'est vu reculé de toute une année, et nous sommes au bout de nos ressources. A défaut des protections qui nous manquent, il faudrait que le père s'imposât de nouveaux sacrifices pour donner à Simon le moyen de trouver plus tard à utiliser fructueusement ses études. — Assez de privations souffertes pour moi chez nous! m'a dit mon frère au retour de l'examen. Après l'échec que je viens de subir, je chercherais en vain un emploi à ma convenance dans ce pays. Pour en finir avec la gêne que ma présence cause à la maison, je vais retenir mon passage sur un de ces navires qui mènent à la fortune ceux qui, comme moi, ne craignent ni la fatigue, ni le danger. Pendant mon absence, les modestes appointements de commis que le père partage entre nous trois, depuis tant d'années, suffiront à votre existence. — Et comme je pleurais en l'écoutant : — Grande sotte! m'a-t-il dit, avec ce bon mouvement de brusquerie qui est toujours chez lui le signe de l'attendrissement du cœur; tu ne penses donc pas à toi qui auras une belle dot à mon retour? Tu oublies donc aussi le père qui, prenant alors sa retraite, pourra se livrer sans scrupule et tout entier à son vieil amour pour la peinture, sa passion unique, qu'il satisfait si rarement et pourtant avec remords, comme s'il nous dérobait le temps qu'il lui donne. — A ces mots, j'ai tourné les yeux vers le petit atelier du pauvre peintre amateur, réduit mystérieux qui a si longtemps excité notre curiosité d'enfants, et où, de son vivant notre mère seule a eu le droit d'entrer. J'ai songé à la joie qui rayonne sur le visage du père à chaque fois que, libre de tout autre soin, il peut aller s'enfermer pendant quelques heures dans son atelier. Je me suis rappelé les luttes intérieures qu'il soutient visiblement quand, le soir, afin d'ajouter aux ressources du mois, il rapporte de son bureau un surcroît de travail pour la maison. Je me le suis représenté tel que je l'ai vu tant de fois : hésitant entre la nouvelle tâche qu'il s'impose et sa chère peinture qui le réclame sans cesse. Comme c'est toujours le devoir qui l'emporte à la fin du combat, comme c'est toujours aux besoins renaissants de la famille que le père se sacrifie, j'ai dit avec Simon : — Oui, assez de sacrifices, il faut partir!

Pour ne pas distraire l'esprit du père de sa préoccupation favorite, nous lui avions caché la date du concours à l'école. C'était chose facile; il interroge rarement, et même il n'écoute pas toujours quand on répond aux questions que, par hasard, il adresse. Les artistes sont si distraits! Cette date, d'ailleurs, l'eût-il connue à l'avance qu'il n'aurait pas manqué de l'oublier. Le calendrier est comme non avenu pour lui; ou plutôt, c'est moi qui suis son calendrier. Quand il me voit, à son retour du bureau, serrer dans l'armoire son habit et son chapeau, puis sortir du coffre sa robe de chambre et son bonnet de velours, il dit avec un soupir d'allégement : « C'est demain dimanche! » et, joyeux, il regarde la porte de cet atelier qu'il a toujours trop peu visité durant la semaine. On devine, à la brillante expression de son regard bien mieux qu'au mouvement de ses lèvres, qu'il lui dit : « A demain! »

C'était hier samedi. Afin de ne pas troubler le sentiment de bien-être qu'à pareil jour le père éprouve ordinairement durant toute la soirée, Simon, d'accord avec moi, avait reculé jusqu'à l'heure accoutumée où nous nous disons : « Bonne nuit, » l'annonce de son départ. Cette heure est venue, et Simon a gardé le silence. Pour la première fois son cœur a faibli devant un devoir à accomplir. Le père a pris congé de nous, et il est rentré dans sa chambre pour dormir, sans se douter que son fils venait pour la dernière fois peut-être de lui baiser la main. Ainsi c'est à moi, si peu forte et si malhabile, que le fardeau le plus lourd et la tâche la plus difficile ont été réservés : porter un tel secret! et enfin avouer au père qu'il se peut que jamais il ne revoie Simon! — Comment oserai-je dire cela? comment le père recevra-t-il cette nouvelle?

Même jour, avant la prière du soir. — Elle est passée enfin, et sans trop de mal, cette journée que j'avais vue commencer avec tant de tristesse et d'effroi. Dans ma pensée, le redoutable moment de l'aveu était, pour le plus tard, fixé à l'heure du déjeuner. Il me semblait impossible que le père ne m'interrogeât pas au sujet de Simon, en voyant seulement deux couverts sur notre table. A sa première question sur ce fait inaccoutumé chez nous, ma réponse était prête et si bien formulée, qu'il eût trouvé dans mes paroles, je le crois du moins, assez de bonnes raisons pour excuser celui qui est parti et pour ne pas se sentir trop isolé avec celle qui reste. Mon discours longuement médité n'a pas eu son emploi, et la préparation des deux couverts, moyen le plus naturel d'amener l'aveu, a passé inaperçue. Le père, qui s'était levé au point du jour pour aller s'enfermer dans son atelier, est venu à moi au moment où j'achevais de dresser le déjeuner sur la table. Tout préoccupé du travail qu'il quittait à l'instant, il m'a dit, avec le regard distrait et l'animation fébrile de l'artiste possédé par son œuvre : — Donne-moi seulement une croûte de pain et un verre de bière, je ne prendrai que cela ce matin; je me sens de l'entrain aujourd'hui. Le dimanche m'appartient; je veux que celui-ci me compte pour une bonne journée! — Ainsi parla le père. Il n'eût été ni filial ni chrétien d'arrêter ce chaleureux élan et de détruire cette douce confiance par la révélation de notre malheur. Et puis, se serait-il donné

le temps de m'entendre? Non, sans doute, car, pressé qu'il était de retourner à ses tableaux et me trouvant trop lente à le servir, il prit lui-même ce qu'il était venu demander, et rentra dans son atelier dont la porte aussitôt fut close.

Tête à tête à table avec le père, j'aurais essayé de faire honneur au déjeuner pour l'inviter par l'exemple; demeurant seule, je n'avais personne à encourager : il ne me restait donc plus qu'à ôter le couvert; c'est ce que j'ai fait. La cloche de la paroisse sonnait; je suis partie pour l'église. J'avais à prier Dieu d'accorder un heureux voyage à mon frère, et de ne pas me rendre trop pénible maintenant l'aveu retardé. Cette dernière prière devait être bientôt exaucée.

Comme les offices venaient de finir et que je me disposais à quitter ma place, quelqu'un qui était venu s'asseoir près de moi, dans une stalle restée longtemps vide, m'a fait obstacle pour passer. J'ai levé les yeux vers ce dernier arrivé : c'était le père! Voyant le saisissement que me causait sa présence, il s'est hâté de me rassurer. — J'ai senti que j'avais besoin de prendre l'air, m'a-t-il dit à demi-voix, et je suis venu te chercher ici. Assieds-toi, attends un moment, et nous sortirons ensemble. — Ce moment, c'est dans le recueillement le plus profond qu'il le passa. Je ne savais que penser. Moi qui avais vu le père si désireux de consacrer cette journée tout entière à la peinture, je le retrouvais à l'église priant, mais priant avec tant de calme qu'il m'était impossible de croire que la vérité lui fût connue. Quelques minutes après, il se leva et me dit : — Viens, Madeleine. Arrivés sous le porche, j'allais tourner du côté de la maison; le père me prit le bras et me dirigea vers la promenade. Au regard de surprise que j'arrêtai sur lui, il répondit :

— Rien ne nous presse de rentrer; nous n'attendons personne et personne ne peut nous attendre, puisque ton frère est parti.

— Vous le saviez?

— Je viens de l'apprendre. Tout à l'heure on a sonné à la maison pour me donner une lettre.

— De Simon?

— Non, une lettre insignifiante. Tu n'étais pas là; il m'a bien fallu tout quitter pour aller répondre à celui qui carillonnait chez nous. Ensuite, pour éviter qu'on me dérangeât de nouveau, je t'ai appelée; mais, personne! Alors j'ai été te chercher jusque chez toi. La clef était sur ta porte; je suis entré dans ta chambre. Là, j'ai vu ton journal, laissé ouvert sur la table et continué jusqu'à ce matin. Mes regards ont rencontré cette ligne qui dit : « Nous étions trois hier, aujourd'hui nous ne sommes plus que deux. » J'ai voulu lire le reste, et ensuite, comme je te le disais, je me suis senti le besoin de prendre l'air.

Un léger tremblement dans sa voix m'a fait comprendre que, malgré son semblant de tranquillité, le père n'avait pas, au fond de lui-même, le calme qu'il voulait faire paraître. Et comment mettrai-je en doute la profonde affliction que lui a causée le départ de mon frère? A cette désolante nouvelle il a déserté son atelier!

Notre promenade s'est continuée jusqu'à la tombée du jour. Le père m'a laissé autant que je l'ai pu justifier la résolution de Simon. Il n'a pas eu un mot de blâme contre celui qui nous avait ainsi abandonnés; au contraire, pendant le petit dîner que nous avons fait chez le garde du bois, je l'ai vu plus d'une fois lever son verre et remuer silencieusement les lèvres, comme pour marquer les mots d'une prière qu'il n'articulait pas. C'est à l'absent qu'il pensait! Quant à moi, je n'ai parlé que de lui. Il se faisait tard quand nous sommes revenus à la maison. Au moment de nous séparer pour rentrer chacun chez soi, naturellement le nom de mon frère est encore revenu dans notre adieu du soir. Tout à coup, à propos du voyage forcé de Simon, le père a laissé échapper quelques mots que je ne m'explique pas, mais qui sembleraient renfermer un reproche à l'adresse de notre mère.

— Si elle l'eût voulu, s'est-il dit en regardant avec une singulière expression de tristesse et d'orgueil du côté de cet atelier dont il ne m'est pas permis de franchir le seuil, son fils pourrait continuer ses études; il ne s'expatrierait pas aujourd'hui pour courir après la fortune. Ce qui nous arrive, je le lui pardonne; mais, en vérité, c'est sa faute et non la mienne. Je ne pouvais pas lui refuser la promesse qu'elle me demandait et, la promesse faite, j'ai dû la tenir.

De quel engagement pris autrefois, et fatal pour nous aujourd'hui, le père a-t-il voulu parler? serait-il vrai que notre mère eût jamais pu concevoir une pensée capable de faire un jour du tort à la famille? Pauvre mère! si prévoyante, si inquiète de notre sort, elle aurait pu nuire à l'avenir de ses enfants! Ce n'est pas possible; je dois avoir mal entendu.

31 juillet. — Aujourd'hui, comme les jours précédents, le père n'a pas mis le pied dans son atelier. Il semble que plus nous nous éloignons de l'époque à laquelle Simon est parti, et plus le chagrin de ce départ entre profondément dans son cœur. Durant les longues heures où ses occupations de commis me laissent seule à la maison, je prends les plus belles résolutions de courage pour avoir la force de lui dire au retour : — Vous avez besoin de distractions, et vous oubliez qu'il y en a là, près de vous, qui vous sont chères. — Il arrive, son regard me demande : — As-tu à me donner une lettre de ton frère? — Je baisse la tête; il comprend, il soupire, et j'oublie, en partageant son affliction, que mon devoir est de le consoler. Je m'étais promis, ce matin, qu'il n'en serait pas de même aujourd'hui; mais, supposant bien que je ne trouverais pas de paroles assez encourageantes pour le décider à reprendre ses habitudes aimées, et voulant les lui rappeler, à défaut d'éloquence j'ai employé la ruse, une de ces ruses bien simples, qui ne coûtent aucun frais d'imagination et qui ne valent que par la bonne intention qu'on y attache. La clef de l'atelier du père est pendue à un clou, près de la porte; je l'ai prise et l'ai placée à terre, de façon à ce que son pied la heurtât au moment où il entrerait dans sa chambre. Voici le raisonnement que je m'étais fait et le succès que j'attendais de ma petite combinaison : — Le choc du pied fera rouler avec bruit la clef sur le carreau; le père la ramassera, et dès qu'il la sentira dans sa main, il lui sera impossible de résister au désir de rouvrir cette porte depuis trop longtemps fermée. Qu'il rentre dans son atelier, qu'il revoie ses peintures, et notre existence ordinaire aura repris son cours. Le père est revenu, son pied a fait rouler la clef, il l'a ramassée : je l'ai vu hésiter un moment; sans doute mes yeux lui disaient mon désir, car il m'a répondu : « Non, pas encore! » et, cruel envers lui-même, il a, de sa propre main, remis la clef à sa place accoutumée.

La suite à la prochaine livraison.

HISTOIRE

DE L'ANCIENNE FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Suite. — Voy. p. 255, 287.

II. — JETONS DES DOYENS DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE.

Passons aux jetons des doyens de la Faculté de médecine de Paris. Un des plus anciens que l'on rencontre est celui de Guillaume Duval.

Guillaume Duval fut proclamé doyen en 1640. La Faculté, fait observer Hazon [1], le nomma par acclamation.

[1] *Notice des hommes les plus célèbres de la Faculté de médecine de l'Université de Paris, depuis 1110 jusqu'en 1750*, par Hazon; in-4°, 1778.

honneur qui n'avait encore été accordé à personne. A la fin de son décanat, par reconnaissance pour la bienveillance singulière qu'on lui avait témoignée, il distribua à tous les docteurs des jetons d'argent sur lesquels il avait fait graver d'un côté les armes de la Faculté et de l'autre les siennes.

Hazon ajoute : « Il paraît qu'il est le premier qui ait fait graver des jetons. Par la suite (dix ans après), à son imitation, les doyens ont distribué des jetons; mais ils ont fait graver leurs bustes, et au revers ils ont marqué l'événement le plus important de leur décanat. »

Il y a dans ce passage une inexactitude. Duval n'est pas le premier qui ait fait graver des jetons, puisque le cabinet de la Bibliothèque impériale a deux jetons de *Philippe Hardouin* et de *Simon Bazin*, dont le décanat fut antérieur à celui de Duval. Ils portent l'un et l'autre la date de 1638.

Voici la description des jetons de Duval.

Au droit, les armes du doyen; autour, on lit : M . GVILLELMO . DV . VAL . DECANO. A l'exergue : 1641.

Au revers, les armes de la Faculté : VRBI . ET . ORBI . SALVS. A l'exergue : FACVL . MEDIC . PARIS. 1638.

Duval était très-pieux. Sur sa proposition, la Faculté exigea que toutes les thèses fussent publiées avec cette invocation placée en tête : *Deo optimo, maximo, uni et trino, virgini Dei paræ, et sancto Lucæ, orthodoxorum medicorum patrono.* A la fin du dix-huitième siècle, cet usage existait encore.

Ce fut lui qui établit aux Écoles des consultations gratuites pour les pauvres ; elles eurent lieu tous les samedis : la Faculté approuva et maintint cette institution charitable.

Michel Delavigne, nommé doyen en 1642. Il soigna Louis XIII pendant sa dernière maladie, et fit l'autopsie de ce prince. Le décanat de Delavigne fut laborieux, car il eut à défendre les droits de la Faculté contre Renaudot et les médecins des universités provinciales. A la fin de son administration, « la compagnie, dit Hazon, lui accorda un honoraire beaucoup plus considérable qu'à l'ordinaire, pour reconnaître sa gestion et les services qu'il lui avait rendus, principalement pendant le cours du procès important qu'il gagna contre Renaudot ; distinction, au reste, plus flatteuse que lucrative. »

Ses jetons portent au droit ses armes : une grappe de raisin surmontée d'un chevron et de deux étoiles, avec cette devise : CŒLI ET PACIS AMORE ; la date, 1644. Au revers, la date du décanat, 1643.

Jean Merlet. Le jeton porte 1646.

Jacques Perreau (DV . DOYENNÉ . DE . Me). Le jeton porte au revers la date de 1648.

Jean Piètre, 1648-49. Sous son décanat, la Faculté arrêta qu'aucun de ses membres ne pourrait approuver un remède ou un livre sans consulter la compagnie; elle décida aussi que l'on ne nommerait pour doyen ou professeur aucun docteur attaché à la famille royale, parce que le professeur Ivelen avait été obligé d'interrompre ses leçons pendant deux ans pour suivre la cour.

Jean Piètre appartenait à une famille de médecins aussi distingués par leur science que par leur probité. Son père, Nicolas, avait été professeur et maître de Guy Patin, qui, dans ses lettres, ne parle jamais de cette famille sans éloge et sans attendrissement.

Guy Patin, plus célèbre comme homme de lettres et comme savant que comme médecin, était né le 31 août 1601, dans le Bourg-Oudin en Bray, du diocèse de Beauvais (¹). Son père, Jean Patin, avait vu sa maison mise au pillage à cause de son attachement à la cour et de sa fidélité à Henri IV.

En 1632, Guy Patin fut nommé professeur de chirurgie et, plus tard, professeur au collége royal, en remplacement de Riolan. En 1628, il avait épousé une demoiselle Miron, descendante de Marc Miron, premier médecin de Henri III.

(¹) Voy. t. XX, p. 15.

En 1650, il fut élu doyen. Il eut à combattre les prétentions de Renaudot, qui travaillait à établir une nouvelle Faculté de médecine. Dans cette lutte avec un adversaire opiniâtre et habile, il trouva l'occasion de déployer toute sa facilité oratoire et tout son esprit. Du reste, la Faculté ne put que se féliciter de l'ardeur qu'il mit à défendre ses priviléges. Comme témoignage de ce zèle, on a la rédaction qu'il fit des annales de la compagnie au moyen des annales de la Faculté, conservées dans des registres dont un particulier avait fait restitution.

Guy Patin était fort attaché aux anciens, étudiant sans cesse Hippocrate, Galien, Fernet, Duret, etc., et prétendant que les autres ouvrages n'étaient que des réchauffés de ces bons auteurs. On connaît la guerre qu'il déclara à l'antimoine, et qui se trouve attestée à chaque page de la volumineuse correspondance qu'il entretenait avec tous les savants de l'Europe (¹). On en a publié une partie qui forme sept volumes in-8 (Rotterdam, 1665), ouvrage précieux pour l'histoire des lettres, de la politique et de l'esprit humain vers le milieu du dix-septième siècle. Parmi les hommes avec lesquels Guy Patin se trouva en relations épistolaires suivies, nous citerons Saumaise, Heinsius, Grotius, Muret, Buchanan, Scaliger, Lipsius, de Thou, Passerat, Campanelli, Casaubon, Rabelais, Montaigne, le chancelier de l'Hospital, Érasme, Spon, Falconet, Gassendi et Naudé. Au sujet de ces derniers, il disait qu'il n'était digne que de jeter la poudre sur l'écriture de si grands hommes.

Sa bibliothèque était célèbre. Elle comprenait dix mille volumes tant manuscrits qu'imprimés, qu'il appelait *lumen oculorum meorum et laborum solatium.*





Jeton de Guy Patin.

Nous publions un de ses jetons. Sur le côté où l'on était habitué à placer les armes du doyen, il mit son portrait, exemple qui fut généralement adopté par ses successeurs.

Paul Courtois. Au droit, ses armes : PAVLO . COVRTOIS . DECANO . 1654. Au revers, les armes de la Faculté, 1652.

Jean de Bourges, 1656. Au droit, les armes du doyen. Au revers, 1652.

Roland Merlet. Au droit, 1658. Au revers, 1652.

François Blondel. Au droit, 1660. Au revers, 1660.

Philibert Morisset. Au droit, un personnage debout tient un caducée : IN . ARDVIS . PRVDENTIA. A l'exergue : M . P . MORISSET . DE(canus). 1662. Au revers, les armes de la Faculté, avec la date de 1652.

Antoine Morand, 1662-63. Au droit, le portrait du doyen. Au revers, les armes de la Faculté, 1664.

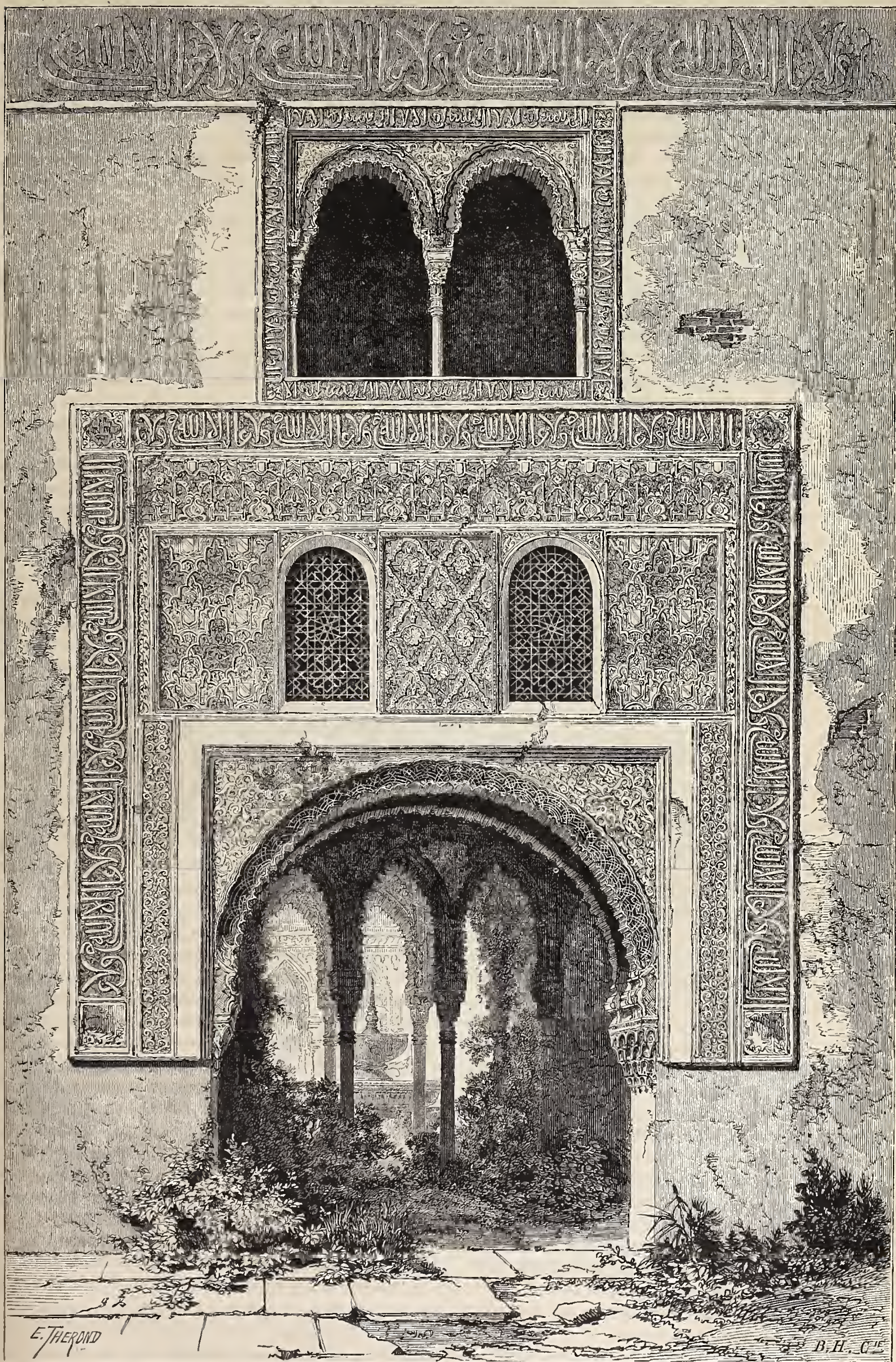
Un autre jeton donne au droit les armes de Morand. Il porte la date de 1664.

(¹) Patin haïssait l'antimoine autant que le cardinal Mazarin. Il tenait registre des malades tués, selon lui, par l'émétique, et il appelait sa liste *le Martyrologe de l'émétique*, ou *le Témoignage de la vertu énétique* (ab enecando) *de l'antimoine.*

La suite à une autre livraison.

L'ALHAMBRA.

Voy. la Table des vingt premières années, et p. 57 de ce volume.



Une des portes intérieures de l'Alhambra. — Dessin de Thérond, d'après une photographie de M. Laporte.

« Un des grands charmes de l'Alhambra, dit M. Delaborde, est la distribution des pièces et la largeur des ouvertures pour communiquer d'une pièce dans une autre, qui laisse toujours à l'œil un point de vue sur les cours intérieures. Cette méthode agrandit étonnamment toutes les distributions qui, sans cela, paraîtraient étroites et resserrées. Il semble que chaque pièce ait été faite à l'imitation d'une tente circulaire des Arabes; elles finissent la plupart en cône, et le parement des murs rappelle les étoffes qui décorent l'intérieur des tentes. »

On sait que la cour des Lions, entrevue dans notre gravure, a la forme d'un carré long de 100 pieds sur 60, entouré d'un péristyle de colonnes légères, et orné sur les deux faces d'un avant-corps ou sorte de portique semblable au portail saillant de quelques églises gothiques, et sculpté avec autant de perfection que d'élégance.

Du bassin des Lions découlait une grande abondance d'eau limpide qui se répandait par des canaux de marbre dans toute la cour et traversait plusieurs des appartements.

Les sentences mêlées aux décorations ne sont pas toutes religieuses et tirées du Coran, comme on le suppose; un grand nombre d'entre elles sont uniquement consacrées à la louange du palais; en voici quelques-unes :

Ma structure, effet d'un art exquis, a déjà passé en proverbe, et ma louange est dans toutes les bouches.

Oh! combien les astres mêmes désireraient une splendeur égale à la mienne! S'ils l'avaient obtenue, ils se fixeraient, et on ne les verrait plus errer dans l'univers.

Toutes les pierres brutes et grossières employées dans la construction de ce palais tirent leur éclat de la lumière que l'ensemble même du palais jette sur elles.

Ici les marbres obscurs, quoique dégradés par le temps, conservent leur splendeur et convertissent la lumière même en ténèbres.

Quand celui qui me voit réfléchit sur ma beauté, son imagination même reste au-dessous de ce qu'il voit.

Loué soit celui qui donne au prince Mohammed une demeure qui, par sa beauté, sert d'ornement à toutes les autres demeures.

On voit ici des merveilles dont Dieu n'a pas permis que l'on trouvât ailleurs les égales.

GAINSBOROUGH.

Fin. — Voy. p. 233.

Gainsborough, ayant vu un téorbe (¹) peint dans un tableau de Van-Dyck, n'eut plus de repos jusqu'à ce qu'il eût appris qu'il y en avait un réel chez un vieux professeur allemand. Il trouva le pauvre homme, dans un petit grenier, dînant avec des pommes cuites et ayant sur sa table, sa pipe d'un côté, son téorbe de l'autre.

— Je viens vous acheter votre téorbe, lui dit Gainsborough. Quel prix en voulez-vous? J'ai l'argent sur moi.

— Mon téorbe n'est pas à vendre.

— Pour une petite somme, soit, mais pour une grosse c'est autre chose, je pense. Il est à vendre, je vous dis.

— Mon téorbe vaut beaucoup d'argent; je ne le céderai pas pour moins de dix guinées.

— Eh bien, voici les dix guinées! J'emporte l'instrument.

A peine au milieu de l'escalier, Gainsborough s'arrête, puis remonte :

— J'ai oublié la moitié de ce que je voulais. Il me faut votre livre? Que ferai-je de l'instrument sans le livre?

— De quel livre voulez-vous parler? demanda le professeur.

— Eh! de celui où vous avez écrit tous les airs que vous avez composés.

— Je ne puis vendre mon livre, Monsieur; je ne m'en séparerai jamais.

— Bon! bon! il faut bien me le vendre. Vous en ferez un autre quand il vous plaira. Quel est votre prix? N'est-ce pas ce livre-là? je l'emporte. Voici dix guinées de plus. Bonjour, bonsoir.

Et il s'en alla. Mais avant d'être dans la rue, il lui vint une autre idée, et il remonta.

— Monsieur le professeur, je songe à une chose. A quoi me serviront votre instrument et votre livre, si vous ne m'enseignez pas comment je dois m'en servir? Il faut que vous me donniez des leçons.

— Volontiers, monsieur Gainsboroug. Quel jour? à quelle heure?

— Aujourd'hui, sur-le-champ.

— C'est impossible.

— Pourquoi?

— Je n'ai pas achevé de dîner.

— Vous dînerez chez moi.

— Je ne suis pas habillé.

— Qu'est-ce que cela me fait? je vous trouve très-bien comme vous êtes. Vous avez la meilleure tournure du monde.

— Ma barbe n'est pas faite.

— Eh! qu'est-ce que votre barbe a à faire ici? Elle est fort bien, votre barbe.

— Mais au moins faut-il que j'accommode ma perruque.

— Au diable votre perruque! Venez, vous dis-je, avec votre chapeau et votre barbe. Est-ce que vous croyez que Van-Dyck, s'il eût fait votre portrait, vous eût permis de faire votre barbe et de mettre une perruque? Allons. Il est déjà tard.

Et il entraîna chez lui le professeur.

Un jour, le colonel Hamilton jouait du violon dans la maison de Gainsborough, qui, au milieu de son ravissement, s'écria : « Continuez, continuez, colonel, et je vous donnerai le tableau de *l'Enfant à la barrière*, que vous m'avez si souvent prié de vous vendre. » Le colonel continua, et Gainsborough l'écouta avec une attention, un silence et une immobilité qui témoignaient de toute son admiration; des larmes roulaient sur ses joues. Quand le morceau fut fini, il alla chercher la peinture et la fit porter dans la voiture du colonel.

Ses succès, qu'il voyait croître d'année en année, lui permettaient de satisfaire à ces fantaisies et, ce qui valait mieux encore, à sa générosité naturelle. S'il était arrêté devant une chaumière, s'il en avait prié les habitants de poser quelques instants devant lui, il ne s'éloignait pas sans qu'on eût à regarder comme une très-bonne fortune d'avoir attiré son attention. Il encourageait les jeunes artistes et les musiciens qui lui plaisaient, aussi vivement qu'il rudoyait quiconque, riche ou pauvre, n'avait pas ses sympathies.

Quoique son éducation littéraire eût été fort négligée, son esprit naturel et ses qualités morales le firent rechercher par les hommes les plus illustres de son temps, entre autres le docteur Johnson, Burke et Sheridan.

Un jour où il dînait avec ce dernier et avec sir Georges Beaumont, gentilhomme aimable, protecteur des lettres et peintre de paysage assez habile (¹), il s'assombrit tout à coup, et devint silencieux et distrait. A la fin, il pria Sheridan de venir causer un instant hors de la chambre. « Ne riez pas, lui dit-il, et écoutez-moi avec attention. Je mourrai bientôt, j'en suis sûr, je le sens; j'ai moins de temps à vivre qu'on ne le croirait à me voir tel que je parais être, mais ce n'est pas là ce qui m'inquiète. J'ai beaucoup de connaissances et peu de véritables amis; je désirerais qu'un homme honorable m'accompagnât jusqu'à ma tombe, et je voudrais vous demander cette faveur; pouvez-vous me promettre de venir à mon enterrement... oui ou non? » She-

(¹) Ou *tuorbe*, sorte de luth.

(¹) Voy. quelques anecdotes à son sujet dans nos articles sur Constable, t. XXIII (1855), p. 267.

ridan eut grand'peine à s'empêcher de sourire; mais, lisant une véritable tristesse dans les yeux du célèbre peintre, il lui promit d'assister à ses funérailles; après quoi tous deux revinrent s'asseoir à table, et Gainsborough, délivré de la pensée qui l'avait obsédé au commencement du repas, retrouva toute sa verve et toute sa gaieté ordinaires.

Un an après, il était parmi les auditeurs des fameux débats sur Warren Hastings, où Sheridan s'éleva à une si haute éloquence; il tournait le dos à une fenêtre ouverte. Tout à coup il sentit une impression de froid et une vive douleur au bas de la tête, au-dessus de sa cravate. De retour chez lui, il raconta ce qu'il avait éprouvé à sa femme et à sa nièce, qui remarquèrent, en effet, derrière son cou une tache rouge de la dimension d'un schelling; elles y touchèrent, et il se plaignit encore d'une souffrance aiguë accompagnée d'un sentiment de froid. Une application de flanelle ne dissipa point le mal. On consulta les meilleurs chirurgiens de Londres, et John Hunter lui-même. Ils déclarèrent tous que c'était une inflammation de la peau sans aucune importance, et qu'il n'y avait pas sujet de s'inquiéter. Gainsborough ne partagea point leur confiance. « Si c'est un cancer, dit-il, je suis un homme mort. » C'était, en effet, un cancer. La science fut impuissante à en arrêter les progrès, et Gainsborough se prépara, avec beaucoup de calme et de dignité, à sortir de la vie. Il exprima le désir d'être enterré près de son ami Kirby, dans le cimetière de Kew, et il voulut qu'on ne gravât rien de plus que son nom sur la pierre funéraire. Il fit prier sir Josuah Reynolds de venir le voir, le conjura d'oublier leurs dissentiments, et lui dit : « Nous irons tous au ciel, et Van-Dyk est de la partie ! » Il mourut âgé de soixante et un ans, le 2 août 1788. Sheridan et Reynolds suivirent ses restes jusqu'au cimetière.

Avant Gainsborough, l'Angleterre n'avait eu qu'un seul paysagiste remarquable, Richard Wilson, né en 1713, et qui ne mourut d'ailleurs qu'en 1782. Wilson était ce qu'on appellerait aujourd'hui un paysagiste classique; il avait puisé ses meilleures inspirations en Italie. Gainsborough n'avait d'autre maître et d'autre modèle que la nature de son pays. Il fut mieux compris que son prédécesseur par le public anglais; ses œuvres produisirent une émotion plus vraie et plus profonde. Ce n'était point, du reste, un paysagiste selon le sens ordinaire que l'on attache à ce mot. La vie humaine et ses scènes variées les plus simples occupaient autant de place, sur ses tableaux, que la terre, l'eau, le ciel avec leurs divers aspects qui n'en étaient que les splendides décorations. C'était un artiste réellement national, si l'on peut s'exprimer ainsi, et doué d'une puissance d'originalité supérieure à tout esprit d'imitation ou de convention. Nous ne saurions toutefois admettre, avec quelques-uns de ses compatriotes, que Gainsborough mérite d'être placé, dans l'histoire de l'art, au même rang que Van-Dyck comme portraitiste, ou que Claude le Lorrain comme paysagiste. Il nous paraît fort éloigné de s'être élevé aussi haut que ces maîtres immortels dans le sentiment de l'idéal; et, dans l'exécution même, il est loin d'être arrivé au même degré de fini et de perfection; mais il est inutile de chercher à lui assigner une place précise; on se préoccupe trop peut-être de ces sortes de comparaisons et de classements qui mènent rarement à des jugements équitables. Gainsborough est un grand artiste, très-justement admiré, et certainement son nom, l'un des premiers de l'école anglaise, ne périra point.

Le 10 décembre 1788, sir Josuah Reynolds prononça, devant son auditoire de l'Académie royale, un discours sur le caractère de Gainsborough, mort depuis quatre mois seulement, et sur ses qualités ainsi que sur ses défauts comme peintre.

« Si jamais notre nation, disait-il, fait preuve d'assez de génie pour nous mériter l'honneur d'être considérée comme ayant créé « une école anglaise », le nom de Gainsborough sera transmis à la postérité, dans l'histoire de l'art, parmi les premiers artistes qui auront contribué à cette gloire nationale dont nous voyons l'aurore.

» Je n'hésite pas à le déclarer, je me sens plus intéressé, plus captivé par la puissance du sentiment de la nature que le génie de Gainsborough imprime dans ses portraits et ses paysages, dans l'agréable et élégante simplicité de ses petits enfants à demi déguenillés, que par aucun des ouvrages de l'école italienne depuis Andrea Sacchi (1598-1661) ou, si l'on veut, depuis Carle Maratte (1625-1713), peintres que l'on peut appeler avec vérité « les derniers » des Romains ».

» Les artistes italiens de la décadence moderne ont été supérieurs à Gainsborough par une certaine routine de pratique qui donne à leurs compositions un air de grandeur propre à tromper beaucoup d'observateurs, parce qu'on y croit retrouver une sorte de ressemblance superficielle avec les maîtres illustres qui les ont précédés; mais cette voie d'imitation et de lieux communs, commode pour les médiocrités, ne convient pas à l'homme qui aspire à une célébrité méritée et durable.

» On pourra s'étonner de voir que j'ose comparer les tentatives de Gainsborough dans un genre modeste, aux compositions italiennes du grand style historique; mais j'ai la conscience que j'ai pour moi l'assentiment du genre humain tout entier, quand je préfère l'artiste qui fait véritablement preuve de génie dans les rangs inférieurs de l'art à ceux qui ne savent montrer que de la faiblesse et de l'insipidité dans les genres supérieurs.

» Une des causes qui ont porté si haut le talent de Gainsborough est assurément l'amour passionné qu'il avait pour son art. Il en parlait sans cesse, faisait remarquer à ses amis, partout, dans les rues, dans les promenades, ce qu'il remarquait de particulier, d'original, de beau, dans les physionomies, dans les tournures des passants, dans les effets d'ombre et de lumière au ciel ou sur la terre. Rencontrait-il un personnage qui lui plaisait ou dont l'étude lui paraissait devoir être une occasion de progrès, il l'engageait, s'il était possible, à venir à sa demeure. Il rapportait de la campagne dans son atelier des branches d'arbre, des plantes, des animaux de diverses sortes, et il dessinait ainsi avec soin, même chez lui, d'après nature.

» Il peignait non-seulement pendant le jour, mais encore pendant la nuit, ce qui est, je crois, une pratique excellente pour acquérir un sentiment nouveau et élevé de ce qu'il y a de grand et de beau dans les effets de la nature. À la lumière d'une lampe, les objets apparaissent dans des milieux de lumière et d'ombre plus intenses; leur unité de couleur est plus complète et plus vigoureuse; la nature se revêt d'un plus grand style; la couleur de la chair elle-même semble d'un ton plus haut et plus riche.

» Gainsborough travaillait à toutes les parties de son tableau à la fois, les faisant avancer ensemble d'une manière égale, ainsi que la nature procède en créant ses œuvres. Cette méthode est, sans doute, celle de beaucoup d'artistes. Cependant on en peut citer qui, à l'exemple de Pompeio Battoni, préfèrent exécuter séparément chaque partie, et ne la quittent point pour passer à d'autres tant qu'elle n'est pas entièrement achevée; c'est une mauvaise manière de peindre, et il est rare qu'elle permette d'arriver à un effet d'ensemble satisfaisant.

» Peu de jours avant sa mort, Gainsborough m'écrivit une lettre pour me remercier de l'estime que j'avais toujours professée pour son talent; il exprimait le désir de me voir encore une fois avant sa fin... Si quelques sen-

timents de jalousie s'étaient jadis élevés entre nous, ils furent entièrement oubliés à ces heures solennelles où toutes les âmes sont sincères. »

LA PIERRE QUI POUSSE.

On rencontre aux environs de Ham (Somme), non loin des bords du canal, dans une grande prairie, entre la commune d'Eppeville et celle de Sancourt-Viefville, une grosse pierre désignée depuis longtemps sur les actes sous le nom de *pierre qui pousse*. Ce nom lui vient sans doute de l'affaissement de la prairie au milieu de laquelle elle s'élève. En effet, cette prairie n'était encore, il y a un demi-siècle, qu'un marais fangeux, baigné par la Somme et ses alluvions; mais, lors de la création du canal de Picardie, le lit de la rivière a été changé, le cours de la Somme rejeté de l'autre côté du canal, et l'ancien lit de la rivière avec ses marais ont été convertis en prairie par suite de l'abaissement du niveau d'eau.

Une tradition qui prétend que ce bloc énorme fait tous les ans un tour sur lui-même pendant la nuit de Noël, la nomme *pierre tournante*. Vers minuit, on y entend, dit-on, des voix confuses qui gémissent, et l'on y voit parfois



La Pierre qui pousse. — Dessin de Grandsire d'après M. Ch. Gomart.

des formes incertaines dans les vapeurs du crépuscule. Souvent le paysan attardé a cru voir des fées et des sorcières traçant alentour, au clair de lune, les cercles de leur danse infernale. Ces visions peuvent s'expliquer par les émanations du marais qui entoure la pierre et qui peut-être produit pendant les ténèbres des gaz ou des feux follets.

Une autre tradition locale rapporte que Gargantua, étant un jour en voyage, sentit dans ses souliers quelque chose qui le gênait un peu; il secoua ses chaussures et il en sortit cette pierre.

Nous avons visité ce monument, que nous avons trouvé non pas seul, mais entouré pour ainsi dire d'un groupe de pierres de même nature, beaucoup plus petites et plus enterrées. Nous avons mesuré la pierre principale; c'est un énorme grès qui s'élève de $2^m,50$ au-dessus du sol actuel, et dont la largeur est de $1^m,50$ sur $0^m,50$ environ d'épaisseur. Sa surface, blanchie par la pluie, est très-dure.

Le lieu où cette pierre est placée indique évidemment le travail de l'homme, car on ne rencontre de carrière de grès qu'à plus de deux kilomètres de là, et le bassin de la Somme, au milieu duquel s'élève ce monument, est formé d'une alluvion moderne avec tourbes, assise sur un banc de craie et de marne. Le bloc a été planté de manière que l'extré-

mité la plus volumineuse est en bas, et la moins grosse en haut. Nous avons cru reconnaître là un de ces monuments celtiques qu'on nomme *menhir*, *peulvan* ou *pierre fiche* (¹).

PÊCHE DES ÉPONGES.

A L'ILE DE CUBA.

L'*éponge fine douce* de Syrie, le *Spongia usitatissima* qui sert à la toilette, aussi bien que l'*éponge fine douce* de l'Archipel, qui n'est qu'une variété de la précédente, sont les deux espèces d'éponges les plus estimées; mais à la suite on remarque aussi l'*éponge fine dure*, dite *grecque*, employée aux usages domestiques; l'*éponge blonde de Syrie*, dite *de Venise*, que son extrême légèreté et la régularité de ses formes maintiennent en grande estime; puis enfin l'*éponge géline*, l'*éponge brune de Barbarie*, dite *de Marseille*, et bien d'autres que nous nous gardons d'énumérer quoique toutes aient leur utilité (¹).

La Société d'acclimatation, si récemment fondée et qui cependant a déjà rendu tant de services, songe à naturaliser sur les côtes de l'Algérie les belles espèces que nous avons nommées; mais c'est en Orient qu'elle ira les demander et non au nouveau monde. Les éponges de la mer des Antilles (*Spongia conica*, *crateriformis*, *singularis*, *clavarioides*, *microsolena*, etc.) sont loin de jouir de la même faveur, dans le commerce, que leurs congénères expédiées annuellement des mers de la Grèce, où elles jouissaient de toute leur renommée dès le temps d'Aristote.



Pêcheurs d'éponges, à Cuba. — Dessin de Karl Girardet.

Le littoral de l'île de Cuba est immense, puisque, selon M. de Humboldt, il égale à peu de chose près celui de l'Angleterre. En maint endroit, ces riants rivages sont peuplés, à distance des terres, d'éponges communes dont la pêche constitue une fructueuse industrie. Les préparatifs pour l'extraction de cette utile substance ne sont ni bien coûteux, ni bien difficiles. Un ou deux canots de solide construction, des gaules fort longues coupées dans la forêt et armées de crocs en fer, une drague offrant assez de résistance pour entraîner les coraux et les éponges dont le fond de l'océan est parsemé, voilà les principaux objets dont les pêcheurs doivent se munir. Vient ensuite l'habitation, qu'il faut édifier sur un rivage souvent complétement désert et parfois aussi sur un échafaud bâti sur pilotis. Les vertes cabanes des anciens habitants de Cuba, que l'on désignait sous le nom de *bohio*, semblent avoir servi de modèle pour le simple abri que se préparent les pêcheurs *cubaños*. Trois pieux assemblés et formant un cône, quelques rameaux verdoyants entrelacés, un toit pyramidal garni de feuillage, composent la maisonnette où se réfugient nos industriels. L'élément qui leur procure une sorte d'aisance, leur prodigue la nourriture; car les diverses espèces de poissons qu'on pêche dans ces parages fournissent un délicieux aliment. La véritable reine des Antilles aujourd'hui,

(¹) Ces noms, tirés de la langue celtique, signifient *pierre longue*.

(¹) Voyez le *Dictionnaire du commerce* publié par Guillaumin.

ce n'est plus Saint-Domingue, c'est Cuba; la supériorité incontestable dont jouit cette belle contrée est due, il faut bien le dire, autant à son industrie persévérante et au zèle scientifique de quelques-uns de ses habitants, qu'à l'abondance de ses productions. Tandis que M. Ramon de la Sagra poursuit son magnifique ouvrage, et indique aux colons les ressources immenses que présente leur territoire, M. Felipe Poey, continuant ses belles études sur l'histoire naturelle de la contrée, dans le pays même, ne laisse pas un coin de l'île ou une portion du littoral sans que son regard scrutateur en fasse connaître les productions (1).

JOEL KRESS.

FRAGMENTS DU JOURNAL DE MADELEINE.

Suite. — Voy. p. 314, 326.

12 août. — Victoire! nous sommes enfin au terme de cette lutte qui devait se prolonger jusqu'à l'arrivée de la première lettre de mon frère. Profitant de l'occasion d'une relâche, Simon a écrit. Sa lettre est excellente pour le père et pour moi. Notre voyageur est en bonne santé, et il a les meilleures espérances. Ma première pensée, après avoir lu et relu cette bienheureuse lettre, a été naturellement de la faire lire à mon père, que le devoir retient à son bureau. Je ne pouvais faire moins que de mettre mes plus beaux habits de fête pour porter un pareil message. Mais, quand je me suis vue bien parée et prête à sortir, le doute m'a saisie : — Je n'ai personne pour m'accompagner; est-il convenable qu'une jeune fille aille seule et au risque de s'égarer, dans les bureaux d'une grande administration, où elle est exposée à ne rencontrer que des hommes? Je sais sur ce point l'opinion du père. Il est vrai que lorsqu'il a blâmé devant moi une semblable démarche, il ne prévoyait pas la lettre de Simon. Forcée de demeurer à la maison, et pourtant ne voulant pas garder longtemps pour moi seule une si grande joie, j'ai hésité entre deux partis à prendre : ou bien envoyer cette lettre par un exprès, ce qui était un danger, il pouvait la perdre; ou bien encore adresser au père un mot d'écrit, ce qui allait me priver de voir, la première, son épanouissement de bonheur. Je ne savais à quoi me résoudre, quand le bruit d'un pas bien connu a fait crier les montées et tressaillir mon cœur. Au moment où le père est entré, je me demandais comment je lui ménagerais cette surprise, pour qu'elle fût une joie salutaire et non pas une commotion dangereuse. Mais, avant que j'eusse ouvert la bouche, il m'avait envisagée, et il me dit brusquement :

— Donne-moi la lettre de Simon.

Stupéfaite, je répliquai : — Qui donc vous a appris que j'en ai une?

— Toi-même; je te vois parée, je devine que c'est fête chez nous.

Notre dîner a été charmant. Au dessert, nous avons relu ensemble la lettre de mon frère; ensuite le père s'est levé de table, et il a été enfin décrocher la clef de son atelier dont il a aussitôt ouvert la porte; mais, au lieu d'entrer, il est revenu vers moi et m'a dit avec une sorte de solennité : — J'attendais un grand jour pour te donner ici tous les droits de ta mère. Ce jour attendu, je ne pouvais le choisir plus beau que celui-ci; désormais, Madéleine, cette porte ne sera plus fermée pour toi.

Et c'était de celle de l'atelier qu'il parlait. Ce seuil où s'étaient arrêtées jusqu'alors les plus audacieuses tentations de ma curiosité, il m'était permis de le franchir! Mon émotion était telle, en ce moment, que j'entendis à peine le père quand il me dit : — Viens donc! — Je ne compris vraiment qu'il m'avait appelée que lorsqu'il me prit le bras pour m'introduire lui-même dans ce sanctuaire de l'artiste, interdit aux profanes.

Enfin j'y suis entrée! Alors le père, avec un sentiment d'orgueil que son talent justifie sans doute, m'a fait admirer les nombreux tableaux qui tapissent les murs de cette vaste chambre. Il m'en a détaillé toutes les beautés que, sans son secours, je n'aurais pas remarquées. — Ici, m'a-t-il dit, ce qu'il faut considérer c'est la solidité des terrains; dans celui-là, vois, l'œil se perd dans la profondeur du ciel, et dans cet autre, quelle transparence des eaux! — Et moi je répondais : Oui! oui! avec confiance et aussi avec un peu de stupeur; car l'animation qui brillait dans les yeux du père avait quelque chose à la fois de sublime et d'effrayant. Pauvre ignorante que j'étais; transportée ainsi au milieu des œuvres du génie, je me sentais plutôt aveuglée qu'éblouie; si bien que, sans la conviction éclairée du peintre, devant qui doit s'humilier mon insuffisance, je me serais crue seulement entourée d'ébauches. Mon silence a paru inquiéter le père; il m'a dit :

— Parle franchement, Madeleine, quelle impression ressens-tu ici?

— Celle du respect pour vous.

Cette réponse ne le satisfaisait pas encore, car il a ajouté :

— Je te demande quel effet produisent sur toi ces tableaux?

— Par moi-même, je n'en pourrais juger, ai-je répondu; mais je pense que cela doit être bien beau pour ceux qui se connaissent en peinture.

A ces mots, le père m'a souri avec une douce pitié, et tout bas je l'ai entendu murmurer : — Comme sa mère!

28 août. — Je suis menacée pour demain d'avoir à dîner un convive qui m'est inconnu. Je dis menacée, car tout ce qui doit, ne fût-ce qu'un moment, troubler l'ordre établi de nos habitudes journalières, m'inquiète et m'effraye comme l'annonce d'une catastrophe. L'invité du père est un de ses anciens camarades de classe; il a eu de la fortune, il l'a presque toute perdue, ce qui l'oblige à venir ici solliciter un emploi, à l'âge où les autres pensent à prendre leur retraite. Me voilà donc, pour la première fois, sous le coup de la plus difficile des épreuves réservées à une maîtresse de maison : la réception d'un convive. Pourtant, il faut être juste, ma tâche, dans ce grand événement domestique, n'aura rien d'exorbitant : elle se bornera à la visite scrupuleuse de notre linge de table, afin de réserver pour nous les serviettes reprisées. De plus, j'aurai à ajouter un plat d'entremets à notre ordinaire. J'ai bien envie de risquer l'essai de cette excellente crème aux amandes pralinées que notre mère « réussissait » si bien! Oui, je dois faire de mon mieux, d'abord pour mon honneur de ménagère, et puis dans l'intérêt de ma conscience qui, depuis quelques heures, est bien tourmentée. Il faut que demain le père soit content de moi pour qu'il me pardonne la faute que j'ai commise involontairement, ce matin, envers l'artiste.

Depuis qu'il m'a accordé le privilége exclusif d'entrer dans son atelier, Dieu sait combien d'heures j'y ai passées, en son absence, afin de familiariser mes yeux avec les œuvres d'art et d'exercer mon esprit à en comprendre les beautés. Créature vulgaire que je suis, j'avais cru jusqu'à présent que les tableaux qui plaisaient le plus étaient les meilleurs, et qu'en peinture, comme en toute autre expression du génie, le mérite consistait surtout dans le charme. Quelle erreur! Le père, en remettant avec la plus patiente

(1) Ce savant, qui est venu étudier en Europe, a commencé un vaste travail sous ce titre : *Memorias sobre la historia natural de la isla de Cuba*, accompañada de sumarios latinos y extractos en francez; Habana, 1851 et ann. suiv., in-8 avec planches. Son fils, météorologiste distingué, continue pendant ce temps ses travaux sur les tremblements de terre et sur les ouragans qui ont dévasté l'île à diverses reprises.

bonté ses ouvrages sous mes yeux, pour redresser mes idées sur ce point, m'a prouvé combien je m'abusais. Ses persévérantes leçons ne parviendront pas, j'en ai peur, à former mon goût; mais je leur devrai au moins de ne plus laisser surprendre mon admiration par ce qui attire et séduit mes regards. Je le sais maintenant, un chef-d'œuvre en peinture, c'est précisément le contraire de ce qui me plaît.

A défaut de progrès dans la connaissance exacte du beau, désireuse de prouver au père ma bonne volonté pour élever mon esprit jusqu'à la compréhension de ses œuvres, j'absorbe, quelquefois durant une heure entière, toutes mes facultés pensantes dans la contemplation d'un tableau, disant à mon intelligence rétive : — Tu dois être persuadée puisque le père est convaincu.

Ce matin, j'étais la première dans l'atelier. Le père en y entrant m'a trouvée si complétement livrée à l'examen d'une de ses toiles, que son arrivée n'a pu me distraire de cette étude.

— A la bonne heure, m'a-t-il dit; tu finiras par comprendre la peinture, *toi!*

L'accent qu'il a fait peser sur ce mot *toi* trahissait, je l'ai bien compris, le souvenir douloureux donné à une autre personne qui eut aussi le malheur de ne pouvoir être instinctivement touchée d'un mérite que les esprits supérieurs peuvent seuls apprécier. Voulant à la fois défendre celle que cette expression de regret désignait visiblement, et justifier l'opinion du père sur mes connaissances acquises, j'ai répondu :

— Elle a tant donné de son amour à l'artiste qu'il ne faut pas lui reprocher d'en avoir gardé trop peu pour pouvoir aimer assez ses ouvrages; — et j'ai ajouté, en m'adressant à un portrait qui m'avait frappé non par la ressemblance, mais à cause d'un ornement que je connaissais bien : — N'est-ce pas, bonne mère, que j'ai bien compris ton cœur?

Le père a été ému, il m'a amenée devant le portrait que je venais de désigner, et il a dit, avec l'expression de joie que doit faire éprouver la tardive justice rendue :

— Tu ne t'y trompes pas, *toi!* tu conviens que c'est elle!

— Je ne pouvais pas m'y tromper, ai-je répliqué étourdiment, j'ai reconnu tout de suite son ruban ponceau.

Et, en effet, c'est tout ce que j'avais reconnu d'elle. Occupée que j'étais alors à regarder le portrait, je n'ai pu lire, sur le visage du père, l'effet de mes paroles; mais au sentiment de froid qui m'a soudain saisie, j'ai compris que je venais de dire une énormité. Il est sorti de l'atelier, je l'ai suivi, j'ai dressé le couvert du matin; nous nous sommes mis à table, et nous n'avons plus parlé peinture, ou, pour dire plus vrai, nous n'avons parlé de rien.

Le père m'aurait, je crois, quittée sans un mot de plus aujourd'hui, si, au moment de partir pour son bureau, il n'avait pas reçu la lettre du solliciteur, son ancien camarade de classe qui accepte pour demain l'invitation à dîner.

— Évrard me rappelle, m'a dit le père, qu'il y a vingt ans, ta mère l'a très-bien reçu; fais en sorte que sa mémoire ait à conserver deux bons souvenirs.

J'étais encore trop confuse de ce qui venait de se passer dans l'atelier, pour avoir le courage de lui répondre; il a sans doute lu mon regret dans mes yeux, car il n'est pas parti sans m'avoir embrassée. Intérieurement, j'ai remercié notre convive inconnu. C'était justice : je lui ai dû de savoir beaucoup plus tôt, que l'amour-propre froissé de l'artiste ne m'avait pas fait de tort dans le cœur du père. Mais, je ne puis me le dissimuler, ma sotte remarque du ruban ponceau a porté un coup sensible à celui que pourtant je ne voudrais pas affliger. La preuve qu'il en souffre encore, c'est le soin qu'il a pris d'emporter ce soir, dans sa chambre, la clef de l'atelier. Il ne veut pas me retrouver là demain matin.

Ainsi, je le vois bien, le grand artiste désespère de pouvoir jamais m'initier aux mystères de l'art qui a fait le charme et le tourment de sa vie. Moi-même, je suis découragée et je m'en veux de ne pouvoir me plaire à ce que je ne comprends pas.

Pauvre père! Dieu lui aura donné deux compagnes à qui le dévouement du cœur n'a pas suffi pour arriver jusqu'à l'intelligence de l'esprit.

En peinture, j'ai donc l'insuffisance de ma mère? Aurai-je son talent pour la crème aux pralines?

La suite à une autre livraison.

Aristippe, interrogé sur la différence qu'il y a entre un homme éclairé et un ignorant, répondit : « Qu'on les envoie hors de leur pays, et on verra cette différence. »

Il y a des gens qui parlent un moment avant que d'avoir pensé. LA BRUYÈRE.

SWEDENBORG.

Voyez la Table des vingt premières années.

Emmanuel Swedenborg naquit à Stockholm, le 29 janvier 1688. Son père, évêque luthérien de Skara, en Westrogothie, était un homme pieux, connu par ses ouvrages religieux, sa grande érudition et sa connaissance profonde de la langue suédoise. Il donna une bonne éducation à Emmanuel, qui fit de rapides progrès dans les sciences. Le jeune homme continua ensuite ses études à l'Académie d'Upsal, où il soutint des thèses avec beaucoup de distinction. Plus tard, il quitta sa patrie pour visiter les académies d'Allemagne, de Hollande et d'Angleterre, et se lia d'amitié avec les savants de l'époque. Bien que très-versé dans les langues anciennes, et cultivant avec succès la poésie latine, Swedenborg se sentait attiré irrésistiblement vers l'étude des sciences mathématiques et physiques. Agé de moins de vingt-huit ans, il s'était déjà fait un nom par un traité de mathématiques intitulé : *Dædalus hyperboreus*, par son *Art des règles*, et son *Traité du cours de la terre et des planètes*.

Il fut présenté à Charles XII. Ce roi, qui aimait beaucoup les mathématiques, prit Swedenborg en amitié et lui donna le choix entre une place de professeur à l'Académie d'Upsal et celle d'assesseur au conseil des mines. Le jeune étudiant opta pour la dernière, et témoigna sa reconnaissance au roi en inventant, à l'époque du siége de Frédérickshal en Norvége, une machine à l'aide de laquelle une escadre de deux galères, cinq grands bateaux et une chaloupe furent transportés à plusieurs lieues de distance, à travers des montagnes et de profondes vallées. Cependant il ne voulut pas entrer en fonctions avant d'avoir accru son expérience par de nouveaux voyages, et publié plusieurs ouvrages, entre autres : la *Manière de trouver les degrés de longitude par des observations sur la lune*, et le *Projet d'une nouvelle division des monnaies et des mesures éloignant toutes les fractions*, etc.; il repartit pour l'Allemagne afin d'en visiter les mines. Pendant ce voyage, il fit la connaissance de plusieurs littérateurs, au nombre desquels était le philosophe Wolf, avec lequel il ne cessa d'entretenir depuis une correspondance suivie.

Revenu en Suède, Swedenborg s'appliqua assidûment aux devoirs de sa place, employant ses loisirs à l'étude de la nature, et il en consigna les résultats dans ses grands ouvrages, publiés en 1733 et 1740. Ils contiennent une

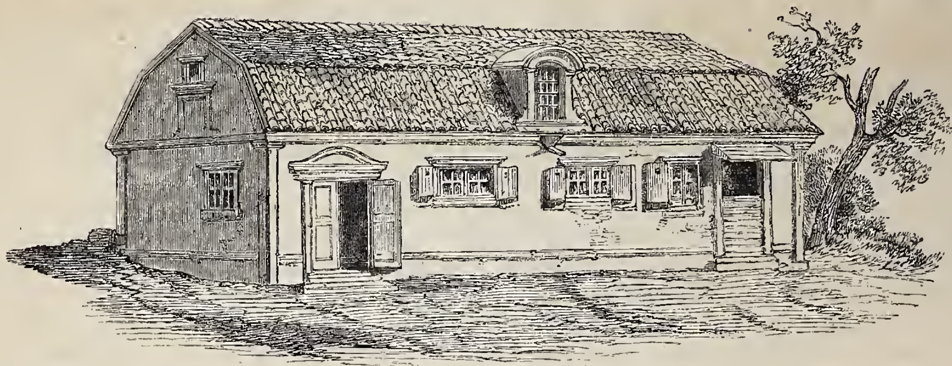
sorte d'introduction à la métaphysique de l'infini, à la suite de laquelle l'auteur traite du but de la vie et de l'économie du règne animal.

Les recherches de Swedenborg ne s'arrêtèrent pas là; elles se dirigèrent de plus en plus vers la théosophie et les méditations mystiques. Son livre de *l'Amour de l'adoration de Dieu,* publié en 1745, peut être regardé comme un adieu aux sciences exactes. Ce fut, en effet, dans cette année même que Swedenborg s'annonça comme visionnaire. Il a raconté lui-même l'espèce de métamorphose qui s'opéra tout à coup dans son intelligence. Lors de son séjour à Londres, il avait vu, une nuit, dans une lueur splendide, un être qui lui avait



La Maison où Swedenborg avait ses visions. — D'après un manuscrit conservé à la Bibliothèque impériale ([1]).

déclaré être Dieu, le Seigneur, le Créateur le Rédempteur, et avoir fait choix de lui pour interpréter aux hommes le sens intérieur et spirituel de la sainte Écriture. Depuis, Swedenborg eut de fréquentes visions, soit dans un état intermédiaire entre la veille et le sommeil, soit même dans un état de veille parfait. Il composa de nombreux ouvrages pour enseigner sa foi mystique. C'était un grand esprit et incontestablement un homme de bonne foi. Nous avons eu l'occasion de dire notre pensée sur le mysticisme ([2]) : nous sommes loin de l'approuver; mais nous ne pouvons nous



La Maison où habitait Swedenborg, au faubourg de Stockholm. — D'après le même manuscrit.

défendre d'un certain respect pour la mémoire des intelligences supérieures qui, avec des intentions pures, ont sondé courageusement cette fausse voie au risque d'y égarer leur esprit. Swedenborg, du moins, eut la force de conserver toute la lucidité de sa haute raison en dehors de ses heures mystiques. Il résigna sa place au conseil des mines : on lui accorda une pension viagère. Il employa les loisirs que lui laissaient ses travaux théosophiques à cultiver son jardin, à recevoir des visites et à fréquenter des sociétés choisies, où son aménité de caractère et le charme de sa conversation lui gagnaient l'affection générale. Sa vie privée était d'une pureté et d'une simplicité extrême. Il ne buvait pas de vin, à moins qu'il ne fût en société, et il ne se nourrissait que de café, de pain, de poisson et de lait. Il était doux, serviable, indulgent pour tous. La règle principale de sa vie était de prier, de méditer assidûment la parole de Dieu, d'accepter avec sérénité les épreuves de la vie, et de se rendre aussi utile que possible à ses semblables.

En 1771 il se rendit en Angleterre pour y faire imprimer son livre de *la Vraie religion chrétienne.* Atteint d'une fièvre violente, il lui parut qu'il perdait le don de cette vue spirituelle qui le mettait en relation avec des êtres surnaturels. Dans ses accès, il s'écriait en sanglotant : « Seigneur, as-tu abandonné ton serviteur? » Cependant ses visions revinrent, et il mourut avec calme, le 29 mars 1772.

([1]) N° 5157. — Voy. l'ouvrage intitulé : *Notice sur Emmanuel Swedenborg,* d'après plusieurs auteurs, avec un portrait gravé, deux vues, des armoiries dessinées; traduite par G.-C. Norling.

([2]) Voy. notamment les articles sur une table prophétique, p. 239 et 266 de notre tome XXII, 1854.

PROMENADE D'UN NATURALISTE EN ORIENT,

A BORD DE *L'HYDASPE* (¹).

MALTE. — SYRA. — SMYRNE. — GALLIPOLI. — CONSTANTINOPLE. — RHODES. — MERSINA. — ALEXANDRETTE. — LATAKIÉ. TRIPOLI DE SYRIE. — BEYROUTH. — JAFFA. — ALEXANDRIE.



Le Pont des Caravanes, à Smyrne. — Dessin de Laurens.

Un étonnement qui ne cessera qu'avec ma vie, c'est que tant de gens de loisir et de fortune ne profitent pas des innombrables facilités que leur offre la navigation à vapeur. Faire le tour de l'Orient en trente-huit jours, vision fantastique en 1820, réalité en 1856! Conçoit-on qu'il existe néanmoins des hommes jeunes, instruits, riches, libres, ennuyés, et exempts du mal de mer, qui résistent à cette tentation? Sans doute le voyage est rapide; mais on peut le prolonger à volonté en prenant les bateaux français qui se succèdent à de courts intervalles : il est facile alors de voir Athènes et Constantinople à loisir; de visiter Damas, les ruines de Balbek et le Caire; de choisir, en un mot, les plus belles perles de l'écrin d'Orient.

Tout a été dit sur ces admirables contrées, et l'on vient trop tard après Volney, Chateaubriand, Lamartine, Decamps et Marilhat, pour les peindre avec la plume ou le pinceau. Mon rôle sera plus modeste; je me bornerai à montrer l'attrait d'un voyage rapide exécuté à bord du même bateau par un naturaliste ou par un amateur de plantes et de jardins. La saison dont je pouvais disposer était défavorable : au printemps, l'Orient est un parterre émaillé de fleurs; en automne, elles ont presque toutes disparu; néanmoins le botaniste qui aime les plantes vivantes éprouvera encore de vives jouissances et fera plus d'une observation intéressante.

MALTE.

Malte est la première étape. Quel contraste avec Marseille, d'où nous étions partis il y a deux jours seulement! Dans la campagne aride et dénudée en apparence, des champs de coton encore en fleur, des pastèques, l'*Opuntia* figue d'Inde chargé de fruits, l'*Agave* d'Amérique, des caroubiers, çà et là des palmiers dattiers. Derrière les murs, des orangers et le cassis *(Acacia Farnesiana)*. Sur les blancs talus des fortifications, des mesembrianthèmes et des câpriers en fleur. Puis tous les arbres du midi de la France, l'olivier, l'amandier, le figuier, le grenadier et le pin d'Alep. Le gouvernement anglais, si soigneux de tout ce qui peut embellir la ville de Lavalette, a fondé un jardin ou plutôt une allée protégée par deux murs élevés, qui se nomme la

(¹) Notre collaborateur et ami M. le professeur Charles Martins, directeur du jardin Botanique de Montpellier, a bien voulu nous communiquer ce récit de son voyage en Orient, fait en septembre et octobre 1856.

Floriana. J'y remarquai en pleine terre des arbres qui même à Hyères ne peuvent supporter les froids de l'hiver ; c'étaient *Schinus molle, Justicia adhatoda*, un magnifique *Sophora secundiflora*, des *Lantana, Polygala speciosa, Wolkameria Japonica, Poinsettia pulcherrima* et *Plumbago cærulea.* Ces végétaux nous démontrent que le climat de Malte est des plus doux et que jamais le thermomètre n'y descend au-dessous de zéro. La sécheresse de l'été et les vents violents de l'hiver sont les obstacles qui s'opposent, comme dans toutes les petites îles dépourvues de montagnes, à l'introduction de certaines cultures et à l'établissement d'une végétation plus variée. Les animaux sont les mêmes qu'en France ; mais tous les voyageurs ont remarqué dans les rues de Lavalette ces troupeaux de chèvres gracieuses, aux poils fins et soyeux, d'un jaune doré. Chaque matin elles viennent de la campagne porter leur lait à domicile. Quelques zoologistes en font une espèce à part sous le nom de *Capra Melitensis.*

SYRA.

De Malte nous fîmes voile pour l'Archipel grec. Tout ce que l'on a écrit sur la nudité des côtes du Peloponèse et de ses îles n'est que trop vrai. Les causes du mal sont probablement très-complexes. Des déboisements irréfléchis, les incendies allumés par les bergers qui brûlent en automne les herbes sèches, la dent des chèvres et des moutons, les vents violents de la mer, ont chacun leur part dans la destruction des végétaux arborescents. Les bosquets de Cythère ont disparu comme son nom, et Cerigo n'est plus qu'une croupe de montagne sans verdure et sans ombrage. Syra, où nous abordâmes, rappelle Alger ; c'est une ville aux maisons pressées, étalée en amphithéâtre sur le flanc d'un rocher. La basse ville est habitée par les Grecs schismatiques, la haute par des catholiques ; de là une antipathie violente, entretenue par le zèle peu éclairé des prêtres de l'un et de l'autre culte. Sur la place Othon, je vis pour la première fois le *Tamarix* formant un arbre ; dans les jardins, quelques cassis et de petits dattiers. Autour de la ville, la scille maritime élevait sa hampe fleurie du centre d'une rosette de feuilles desséchées, et l'asphodèle à petits fruits était chargé de capsules répandant leurs graines autour d'elles. L'île de Syra se compose de roches schisteuses entremêlées de quelques noyaux calcaires. Ses grands édifices sont bâtis en marbre de l'île de Paros sa voisine, qui fournissait à Phidias et à Leucippe la pierre dont ils ont fait sortir tant de chefs-d'œuvre.

SMYRNE.

Nous quittâmes Syra pour nous diriger vers le golfe de Smyrne. Rien ne contraste davantage avec la nudité des îles de la Grèce que les montagnes boisées qui entourent ce beau golfe ; celles qui s'élèvent derrière la ville sont malheureusement dépouillées de végétation. Le voisinage de l'homme est fatal aux forêts. A Smyrne, dans le quartier des Roses, habité surtout par les riches négociants grecs, chaque maison a un jardin intérieur entouré d'une galerie sur laquelle s'ouvrent les portes et les fenêtres des appartements. Au centre s'élance un jet d'eau entouré d'orangers, de grenadiers, de néfliers du Japon, de jasmins et de roses. Quand la porte de la rue est entr'ouverte, on croit voir l'*atrium* d'une maison antique ; c'est un souvenir de Pompéi réalisé dans l'ancienne Lydie. Ma première visite fut au pont des Caravanes qui traverse le Melès, au bord duquel Homère aveugle faisait, dit-on, entendre ses chants divins. Le lieu de la scène est des plus poétiques. Du côté de la ville le torrent est bordé de saules, de platanes, de mûriers et d'autres arbres aux formes arrondies, au feuillage mobile et varié ; sur la rive opposée se dresse une forêt de cyprès séculaires, noirs, immobiles, serrés l'un contre l'autre, laissant voir çà et là leur squelette intérieur, formé de grosses branches dénudées. A leur pied sont d'innombrables tombes turques coiffées du turban, les unes droites, les autres déchaussées et inclinées, la plupart gisant sur le sol. Les cyprès sont l'image de l'immobilité ; les tombes, celle de l'incurie musulmane. Sur le pont défilaient de longues caravanes de chameaux attachés l'un à l'autre par une corde et menés en laisse par un petit âne servant de monture à un conducteur turc, arabe, anatolien, caramanien ou nègre, tous revêtus de costumes variés, plus pittoresques les uns que les autres, armés jusqu'aux dents et partant pour s'enfoncer dans les contrées les plus reculées de l'Asie Mineure.

Désireux d'avoir une idée de la végétation du pays, je me dirigeai avec deux officiers de *l'Hydaspe* vers le village de Bournaba, situé à six kilomètres de la ville. Nous marchions dans des chemins creux, chaque champ étant entouré d'une levée de terre recouverte de sarments de vigne. Le myrte, le gattilier *(Vitex agnus-castus)*, de superbes pistachiers térébinthes, le Fenouil, l'*Atractylis spinosa*, bordaient la route. On vendangeait de tous côtés. La vigne, le froment, les oliviers, étaient les cultures dominantes. Ceux-ci, vieux et noueux, semblaient abandonnés à eux-mêmes ou ébranchés de la façon la plus inintelligente. J'aurais voulu voir un champ de ces melons de Smyrne, ovales, verts extérieurement, à chair blanche, fondante et sucrée, les meilleurs du monde assurément. On les cultive, du reste, à Cavaillon, près d'Avignon, et dans les années favorables ils peuvent rivaliser avec ceux de l'Asie Mineure. Il fallut partir le soir.

GALLIPOLI.

Le lendemain nous entrions dans les Dardanelles. Après avoir touché au village du même nom, nous fîmes une courte halte à Gallipoli, où nos troupes séjournèrent si longtemps. La ville était à moitié vide. Le Turc, ennemi de l'activité incessante et de la curiosité indiscrète des Européens, se retire des lieux où ceux-ci deviennent trop nombreux. Indolent et contemplatif, il déteste le bruit et le mouvement, recherche au contraire le silence et la solitude. Que le torrent d'émigrants qui se précipite vers l'occident se détourne vers l'orient, et peu à peu, sans lutte, sans violence, une population européenne se substituera à la population musulmane. Spontanément le Turc abandonnera le pays et reculera devant les conquêtes pacifiques d'une civilisation avec laquelle il ne sympathisera jamais.

A Gallipoli, la végétation n'offre rien d'intéressant, mais le géologue y observe un des plus beaux exemples de plages soulevées qu'il soit possible de voir. Toute la falaise sur laquelle se trouvent le phare et les parties hautes de la ville, est formée d'un conglomérat coquillier passant à l'état de tuf et de poudingue. Les coquilles, les cailloux qui le composent sont les mêmes que la mer roule sur le rivage situé au-dessous. Par un mouvement insensible ou par suite des secousses brusques qui accompagnent les tremblements de terre, ce sol s'est élevé à une hauteur qui, sur plusieurs points, n'est pas au-dessous de 25 mètres ; car le soulèvement n'a pas été uniforme et ne s'est pas fait horizontalement, mais inégalement. Le poudingue étant peu cohérent, il se sépare naturellement en gros blocs anguleux qui s'écroulent les uns sur les autres et donnent à la falaise, vue de la mer, un aspect des plus pittoresques.

CONSTANTINOPLE.

Le lendemain matin nous étions mouillés devant la pointe du Sérail de Constantinople. Nous devions y séjourner six jours. Tous ceux qui connaissent cette ville étrange ne

s'étonneront point si je leur dis que, dans ce court espace de temps, je ne pus visiter aucun jardin appartenant à des grands seigneurs du pays. En Europe, un propriétaire libéral laisse presque toujours à son concierge le soin de juger quels sont les curieux qu'il peut admettre à parcourir son parc ou son jardin. En Orient c'est bien différent, la question des femmes complique tout, et bannit sans rémission le visiteur improvisé. Je me bornerai donc à dire mon opinion sur le Bosphore, que tant de Français et d'Anglais ont vu et admiré. Son aspect me causa moins de surprise que je ne m'y attendais, parce que le Bosphore n'a pas une physionomie complétement originale; le Bosphore est un lac du revers méridional des Alpes, c'est le lac de Côme. En parlant ainsi, je ne crois pas le déprécier, mais faire son éloge; car rien n'est plus beau que ces lacs dont l'une des extrémités s'enfonce dans les Alpes, tandis que l'autre se prolonge dans les plaines d'Italie. Le grand charme du Bosphore, c'est que le regard embrasse à la fois ses deux rives bordées de palais, et ses collines semées de kiosques et de maisons de campagne. Dans les anfractuosités des coteaux, l'œil découvre les massifs arrondis de l'élégant platane d'Orient, qui contrastent si heureusement avec les cyprès pyramidaux; ceux à branches étalées simulent des sapins à s'y méprendre; partout où se trouve un cimetière, ils forment une véritable forêt. Imaginez au milieu de ce paysage des maisons turques dont la base est en pierre, le premier étage en bois, bâti en surplomb et recouvert d'un toit aigu, de vrais chalets suisses, et vous avouerez que l'illusion doit être complète. Est-ce à dire que la réputation du Bosphore soit usurpée? en aucune manière; elle est aussi légitime que celle du lac de Côme; cette réputation ne date pas d'hier : notre jeunesse en a été bercée.

Après Constantinople il n'est rien de si beau,

a dit Casimir Delavigne en parlant des coteaux d'Ingouville. Si la renommée du Bosphore est plus éclatante que celle des lacs italiens, c'est qu'elle a pour auxiliaire un puissant enchanteur, le contraste. Qu'on se figure, en effet, un navigateur parti de Marseille, contrarié par des calmes et des vents du nord-est, fatigué, excédé par un mois, six semaines, quelquefois deux mois de mer, et pénétrant enfin dans les Dardanelles. Il voit la terre à droite et à gauche, mais elle est nue, dépourvue d'arbres et d'habitations; puis de nouveau il retrouve une mer, celle de Marmara; enfin il découvre Constantinople se prolongeant sur les deux rives de ce fleuve majestueux qu'on nomme le Bosphore; ses eaux, rapides comme celles d'un fleuve, sont animées par mille voiles; sillonnées par d'innombrables caïques; bordées de collines boisées, de palais, de kiosques aux fenêtres grillées, derrière lesquelles son imagination rêve un monde de délices. Quel contraste avec les ennuis et l'uniformité de la mer avant que la vapeur ait supprimé les distances! Quel charme subjectif ajouté aux charmes objectifs du paysage!

LE PLATANE DE BUJUGDÉRÉ.

Un botaniste ne saurait passer sous silence le célèbre platane de Bujugdéré, village du Bosphore renommé par sa belle situation. Cet arbre est connu sous le nom de platane de Godefroy de Bouillon; c'est le végétal le plus colossal que j'aie jamais vu, ou plutôt c'est une réunion de neuf platanes soudés, formant trois groupes très-rapprochés. En commençant par l'est, on voit d'abord deux troncs réunis ayant, à un mètre au-dessus du sol, une circonférence de $10^m,80$. Le feu y a creusé une cavité de 5 mètres d'ouverture; puis vient un tronc isolé dont le pourtour est de $5^m,40$. Le dernier groupe se compose de six troncs réunis, formant une ellipse courbe dont la circonférence est de 23 mètres; savoir : 13 mètres pour l'arc extérieur, 10 mètres pour l'intérieur qui est concentrique au premier. Cet énorme tronc a été creusé par le feu, car la barbarie turque n'admire rien et ne respecte rien. Un cheval était à l'aise dans cette cavité qui lui servait d'écurie. J'estime à soixante mètres environ la plus grande hauteur du massif. La projection de la cime sur le sol couvre une surface irrégulière de 112 mètres de pourtour. Quelques branches mortes dépassent le dôme de feuillage, mais de longues branches vivantes retombent de tous côtés, chargées de feuilles plus découpées que celles du platane d'Occident. C'est à la fois une merveille botanique et un arbre à enchanter un paysagiste. Théophile Gautier l'appelle non pas un arbre, mais une forêt. Son instinct ne l'a pas trompé, ce mot forêt peint l'impression produite par ce géant; mais en réalité c'est un massif dont le tronc semble unique quoique multiple en réalité. Des tentes que le platane abrite, je découvrais la rade de Bujugdéré où le *Royal-Albert*, vaisseau de 120 canons portant le pavillon de l'amiral Lyons, était mouillé précisément en face du palais d'été de l'ambassade russe, comme une menace ou au moins comme un avertissement.

RHODES.

En quittant Constantinople, l'*Hydaspe* traversa de nouveau la mer de Marmara et les Dardanelles pour longer ensuite la côte occidentale de l'Asie Mineure. Je saluai de leurs noms sonores et pleins de souvenirs les îles de Ténédos, la Troade, Lesbos, Chio, Samos, Icaria, Pathmos, Leros, Amorgos et Cos. Le 9 septembre au matin, Rhodes était devant nous; c'est la ville la plus poétique que j'aie jamais vue. Lamartine l'a décrite, je devrais me taire; mais comment ne pas mentionner au moins cette belle tour carrée, flanquée de quatre tourelles et montrant encore la croix de Malte sur la face qui regarde la mer? Le dernier tremblement de terre l'a, dit-on, à moitié détruite; c'est un monument de moins pour rappeler aux générations futures l'héroïque défense du grand maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, Villiers de l'Isle-Adam, car cette tour renversée ne sera jamais reconstruite. Les Turcs laissent tout tomber et ne relèvent rien. Dans la rue des Chevaliers, qui s'ouvre par une arcade en ogive, l'écusson fleurdelisé orne la plupart des maisons. Sur la principale, on lit, d'un côté : POUR L'ORATOIRE; de l'autre : POUR LA MAISON; avec la date de 1511, et au milieu, sous un écusson portant trois fleurs de lis et un chapeau de cardinal : DE FRANCE LE GRANT PRIOR FR. EMERY DE AMBOISE. 1492. C'est en 1522 que les chevaliers quittèrent l'île, après avoir résisté pendant quatre mois aux armées de Soliman le Magnifique. Si cette admirable rue n'existe plus, l'art et l'histoire doivent en porter le deuil [1].

Autour de la ville, la fertilité est prodigieuse. Oliviers noueux, figuiers dont les branches traînent à terre; palmiers élancés, orangers, caroubiers et figuiers d'Inde sur la lisière des champs de blé et des vignes; chênes vélanis *(Quercus œgilops)* et platanes au pied des collines; lauriers roses dans le lit desséché des ruisseaux : tout annonce un climat chaud et sec. Les montagnes éloignées sont couvertes de pins; les parties plates cultivées; c'est l'image de la fertilité, un vrai paradis terrestre. Quelques plantes her-

[1] Ces prévisions se sont malheureusement réalisées. L'explosion d'une poudrière a achevé de détruire ce que le dernier tremblement de terre avait épargné. On lira donc désormais avec plus d'intérêt encore un article de M. Charles Cottu sur Rhodes (*Revue des Deux Mondes*, 1er mars 1844); une excellente thèse soutenue, en 1856, à la Faculté des lettres de Paris, par M. V. Guérin, ancien membre de l'École française à Athènes; et le grand ouvrage avec planches du colonel Rottiers, intitulé : *Monuments de Rhodes*, et publié à Bruxelles en 1830.

bacées, *Physalis somnifera, Passerina hirsuta, Asphodelus microcarpus* et *A. fistulosus*, témoignaient aussi que jamais la neige ou la glace n'y couvrent le sol.

POMPÉIOPOLIS.

En partant de Rhodes, nous longeâmes de près la côte méridionale de l'Asie Mineure, l'ancienne Carie, la Lycie, la Pamphylie et la Cilicie, contrées populeuses et fertiles sous l'empire romain. La mer était d'un bleu foncé, et de nombreuses troupes de poissons volants argentés s'élançaient hors de l'eau, glissaient en rasant la surface à la manière des hirondelles, pour plonger de nouveau dans leur élément. Au fond de chaque golfe, la longue-vue découvrait les ruines imposantes des grandes villes qui jadis bordaient la mer. Je n'en ai visité qu'une seule, c'est Solès, la patrie du solécisme, ainsi nommée parce que les habitants de Solès parlaient un grec détestable. Lorsque Pompée y eut établi les restes des pirates vaincus par lui soixante-huit ans avant l'ère chrétienne, elle s'appela Pompéiopolis, peu désireuse sans doute de conserver un nom qui lui avait valu la célébrité du ridicule. Maintenant Pompéiopolis n'est plus ; le petit comptoir de Mersina l'a remplacée. En débarquant, je remarquai l'*Acacia alba*, croissant dans le sable avec le *Datura stramonium;* mais les plantes ne piquaient plus ma curiosité, j'étais impatient de voir les ruines de la ville romaine : nous y arrivâmes en longeant la mer. Quelques champs de sésame et de coton croissant au milieu des broussailles et envahis par les mauvaises herbes, étaient les seules traces de l'activité humaine dans cette plaine jadis



Le Platane de Godefroy de Bouillon, à Bujugdéré. — Dessin de Laurens.

si fertile. Après avoir traversé une petite rivière coulant sous un berceau de platanes, de vignes, de mûriers entrelacés ensemble, bordée de lauriers roses et animée par des tortues et des crabes d'eau douce, nous découvrîmes une longue colonnade. Les piédestaux des colonnes sont cachés par un lacis d'arbustes épineux qui en défendent l'approche ; mais leur fût élève majestueusement dans les airs des chapiteaux corinthiens admirablement fouillés. Quelques-uns supportent encore des fragments d'attique. Un aigle, immobile comme la pierre qui le portait, était perché sur le plus élevé de tous; il s'enleva lourdement à mon approche, tandis qu'une compagnie de francolins ou perdrix d'Asie s'éparpillait au milieu des ruines. Tout le terrain environnant est bosselé de décombres ; des arcades se montrent à l'une des extrémités de la ville ; ce sont les restes d'un théâtre ; çà et là des sarcophages vides, renversés par le temps, gisent sur le sol. Du côté de la mer, une colline se dressait devant moi ; je la pris pour une dune, c'était un amphithéâtre grand comme celui de Nîmes, mais à moitié écroulé. Un berger syriaque se tenait au sommet, appuyé sur son fusil et revêtu d'un manteau de laine à grandes raies noires et jaunes ; immobile, il surveillait ses moutons qui paissaient dispersés sur les gradins. A côté du cirque s'étendait le miroir bleu de cette Méditerranée qui a jadis réfléchi tant de grandeurs et qui réfléchit actuellement tant de misères. Quel tableau pour le poëte, le peintre et l'historien !

Le rivage de la mer entre Pompéiopolis et Mersina est couvert de débris qui prouvent l'importance de cette ville antique. La plaine, d'une fertilité prodigieuse, a été envahie par ces broussailles qui, sur tout le littoral méditerranéen, couvrent les terres abandonnées ; ce sont les *Phyllirea*, les térébinthes, les lentisques, le chêne kermès, l'arbre de Judée, le romarin, le *Daphne gnidium*, le *Genista scorpius*, le *Paliurus aculeatus*, l'arbousier, le styrax officinal, le gattilier *(Vitex agnus-castus)* et le laurier rose.

Les pentes des collines étaient revêtues de pins d'Alep ; mais çà et là s'élevaient des troncs noueux d'oliviers sauvages, véritables ruines végétales, restes des champs d'oliviers cultivés par les Romains à l'époque où Pompéiopolis

était l'une des villes florissantes de la Cilicie agricole, *Cilicia campestris* des anciens.

ALEXANDRETTE.

J'ai peu de chose à dire d'Alexandrette, où nous abordâmes le lendemain; c'est le port d'Alep, comme Mersina est celui de Tarsous. Dans l'avenir, ce comptoir insignifiant prendra peut-être une grande importance s'il devient le point de départ du chemin de fer de l'Euphrate, par lequel les Anglais se proposent de relier la Méditerranée au golfe



Bosphore. — Les Châteaux d'Europe, vus de la côte asiatique. — Dessin de Laurens.

Persique, Malte et les îles Ioniennes à leurs possessions de l'Inde. Actuellement, une plaine marécageuse entoure Alexandrette; de hautes montagnes la dominent à l'est. La fièvre et les voleurs guettent le voyageur qui s'écarte des dernières maisons, et un poste turc veille à la sûreté des habitants qui vont puiser l'eau d'une source située à deux kilomètres de la ville.

LATAKIÉ.

Nous n'avions pas encore abordé les côtes de la Syrie proprement dite, celles que domine le Liban. Latakié est la première ville où nous touchâmes, c'est l'ancienne Laodicée. Les forts turcs qui défendent le port sont bâtis avec des colonnes antiques couchées horizontalement. La mer a démoli une partie de ces misérables constructions, et la vague roule sur la grève ces colonnes qui jadis supportaient les frontons des temples et les entablements des palais. Les environs de Latakié m'ont rappelé ceux de Nice; l'olivier et le figuier sont les arbres dominants; un promontoire sinueux s'avance dans la mer, comme celui de Saint-Hospice, et le rivage est profondément découpé comme celui de Villefranche et de Beaulieu.

TRIPOLI.

Quelques heures après avoir quitté Latakié nous étions mouillés devant Tripoli, la triple ville, suivant son étymologie grecque. En effet, le port ou la *Marina,* comme on l'appelle, est séparé de la partie principale. Un chemin large et verdoyant, rayé de petits sentiers tracés par les ânes qui transportent sans cesse les habitants, mène de la ville au port. La route était bordée de hautes cannes de Provence en fleur. Le *Datura stramonium* et le *D. metel* existaient au milieu d'autres plantes européennes amies des localités humides. Nous entrâmes dans les rues étroites et voûtées de Tripoli, que nous traversâmes pour gagner un ravin profond situé derrière la citadelle.

C'est l'endroit le plus frais et le plus romantique que j'aie admiré en Orient. Nous suivions un sentier à mi-côte; les cimes des orangers, des figuiers, des micocouliers, s'élevaient jusqu'à nous, tandis que leurs troncs se cachaient dans l'abîme. A travers les éclaircies du feuillage nous apercevions les eaux d'un torrent formant de petites cascades écumeuses en franchissant les barrages qui arrêtaient son cours. Partout, sous les arbres, des Turcs accroupis sur des nattes fumaient, jouaient aux échecs et prenaient le café que les *cadfidgis* empressés chauffaient près d'un foyer rustique formé de quelques pierres assemblées. Au-dessus du sentier la pente était nue ou hérissée d'*Opuntia* figue d'Inde, dont les formes bizarres contrastaient avec celles des arbres du ravin. Sur le sommet de la colline se dressaient les murs jaunes, unis et massifs, d'une grande forteresse carrée bâtie par les croisés. Au haut du mur crénelé, une sentinelle turque, immobile comme la pierre, regardait dans le vide. Nous atteignîmes bientôt la maison d'un derviche solitaire. Dans ces ermitages on trouve du café et des rafraîchissements comme jadis chez les ermites des montagnes de la Suisse. Le derviche ne put nous admettre parce que le harem, composé des sept femmes d'un caïmacan de Tripoli, se trouvait chez lui. Nous dînâmes donc sur la terrasse d'une maison située au-dessous de la sienne. A travers les grillages en bois de l'ermitage nous vîmes briller les prunelles de ces femmes qui assistaient en cachette à notre repas improvisé. Combien l'animation, la gaieté, les rires, la loquacité de ces *giaours* dut étonner ces paisibles filles de l'Asie, habituées à la gravité silencieuse de leur unique mari. Le soir venu, les femmes partirent. Nous les vîmes défiler, semblables à des fantômes blancs, sur le sentier du vallon, et se perdre enfin sous la voûte des *Opuntia* et dans la sombre verdure des orangers. Pendant ce temps, la lune s'était levée derrière le Liban; sa clarté, mêlée à celle des derniers rayons du soleil couchant, avait répandu sur tout le paysage une teinte de cuivre rouge semblable à un reflet d'incendie. A mesure que l'obscurité croissait le Liban s'illuminait de mille feux épars. Ils étaient allumés par les Maronites, qui célébraient dès le soir la fête de l'Exaltation de la Croix du lendemain. Les femmes s'étant éloignées, le derviche nous fit entrer dans sa maison et nous introduisit sur une terrasse recouverte d'une treille. Un jet d'eau babillait au milieu, et l'ombre des feuilles de la vigne éclairée par la lune se dessinait nettement sur le pavé de marbre. On apporta du café et des narguillés. Accroupis sur les nattes, nous nous laissâmes aller pour un moment aux délices du kief oriental. Le charme dura peu; l'Européen, toujours pressé, n'a pas le temps de vivre : il fallait partir. Nous revînmes en passant par la forteresse; les maisons blanches de Tripoli étaient à nos pieds, éclairées par la lumière de la lune et des étoiles. Nous traversâmes les rues silencieuses de la ville, où quelques boutiques de barbiers étaient seules ouvertes. Au sortir des murs nous trouvâmes les chameaux d'une caravane accroupis et endormis sur le sable ou paissant aux environs. Nous suivîmes la route gazonnée et bordée de roseaux gigantesques qui nous ramena au port où le canot de *l'Hydaspe* nous attendait. Jamais cette soirée ne sortira de ma mémoire, j'en jouirai toujours par le souvenir comme de l'une des plus poétiques de ma vie.

BEYROUTH.

Le lendemain matin, *l'Hydaspe* était mouillé devant l'aimable Beyrouth, véritable colonie européenne, jetée sur les côtes de Syrie, entre le Liban et la mer : c'est là qu'habitent les consuls généraux, pour la Syrie et la Palestine, de toutes les grandes nations de l'Europe et de l'Amérique; ces consuls sont le noyau d'une société choisie où l'on cause comme à Paris. Les maisons de campagne des Européens s'étagent sur un amphithéâtre couvert de la verdure luisante des azédarachs. La ville est saine, la campagne l'est encore plus, et sur les flancs du Liban, peuplé de chrétiens maronites, on trouve tous les climats de l'Europe étagés au-dessus de ceux de l'Asie. Si je voulais m'étendre sur les charmes de Beyrouth, je ne tarirais pas. Le consul de France, M. de Lesseps; sa sœur, qui s'était embarquée sur *l'Hydaspe* à Latakié; M. Blanche, vice-consul à Tripoli et botaniste passionné; enfin mon ancien collègue le docteur Suquet, médecin sanitaire français, me firent le meilleur accueil. Je visitai l'atelier de M. Rogier, dont les cartons sont pleins de souvenirs d'Orient. Il est dur de n'avoir que deux jours quand on pourrait visiter en pareille compagnie les ruines voisines de Balbek, et Damas la ville sainte; pénétrer dans les gorges romantiques du Liban et tracer sur ses flancs les zones de végétation les plus variées, depuis le dattier, l'oranger, le cotonnier et la canne à sucre qui vivent au bord de la mer, jusqu'aux sommets où l'on retrouverait probablement des plantes de la Laponie; car entre Latakié et Beyrouth nous aperçûmes encore des flaques de neige sur les cîmes les plus élevées du Liban.

La végétation des environs de la ville ressemble à celle de Tripoli; cependant je vis là pour la première fois le figuier sycomore, arbre majestueux qui figure dans les tableaux de scènes bibliques ou orientales : c'est le *Sycomoros* de Dioscoride, et son bois indestructible était employé par les anciens Égyptiens pour faire les cercueils de leurs momies. Les fruits sont de petites figues douceâtres portées sur de courtes brindilles dépourvues de feuilles et qui hérissent les grosses branches de l'arbre. Le ricin d'Afrique est très-commun à Beyrouth, et, grâce aux indications de M. Blanche, je pus recueillir le *Pancratium parviflorum,* qui ne croissait pas comme ses congénères dans le sable de la mer, mais sur un mur de pierres sèches. Sur le Liban, à 500 mètres environ au-dessus de la mer, on admire le rhododendron pontique cultivé dans nos jardins, et qui ne se retrouve en Europe, à l'état sauvage, que dans les montagnes de l'Espagne et du Portugal. Beyrouth est menacé par des dunes de sable mouvantes qui s'avancent vers la ville Pour

les arrêter, l'émir Fakkardin fit planter un bois percé d'allées qui se nomme la *promenade des Pins* : ce sont, en effet, des pins pignons qui ont été semés si dru qu'ils ont pris un aspect tout particulier. S'élevant tous à la même hauteur, ils ressemblent à une immense charmille ou à ces buis que la manie architecturale de nos ancêtres taillait en forme de murailles. Dans les allées sablonneuses de cette promenade, je remarquai la coloquinte à l'état sauvage.

JAFFA.

Après deux jours il fallut quitter Beyrouth; c'était assez pour le regretter, pas assez pour jouir pleinement de ses beautés. En longeant les côtes de la Palestine, nous vîmes de loin le promontoire du Carmel, d'où l'ascétisme rayonne sur le monde catholique, et bientôt nous nous trouvâmes devant Jaffa, l'ancienne Joppé, le port de Jérusalem, brûlée par Judas Machabée, ravagée par Vespasien, conquise par les croisés, assiégée par Bonaparte et emportée après une lutte acharnée, malgré la peste qui décimait son armée. Cette ville, comme on le voit, a subi plus d'une fois les vicissitudes de la guerre : elle est bâtie en amphithéâtre comme Alger et comme Syra. C'est là que débarquent les pèlerins de Jérusalem. L'immense majorité se compose de Grecs schismatiques, puis viennent les Arméniens, enfin les catholiques. On compte aussi un certain nombre de juifs; ce sont des vieillards qui vont à Jérusalem pour y mourir et reposer sous les pierres de la vallée de Josaphat, dans la terre d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Rien de plus oriental que la porte par laquelle on sort de Jaffa pour aller à Jérusalem. Elle s'ouvre sous une tour bâtie par les croisés : en dehors est une fontaine surmontée d'une inscription arabe et sans cesse entourée de chameaux, les uns accroupis sur le sable, les autres debout, le cou tendu et s'abreuvant dans le bassin. Plus loin sont les nombreux cafés qui n'auraient pu trouver place dans l'étroite enceinte de la ville; ils n'ont qu'un rez-de-chaussée, et les terrasses sont occupées par une population bigarrée : des Arabes pillards de la Palestine, des Turcs indolents, des Arméniens voyageurs, des Grecs, des Juifs, des nègres, un rendez-vous des peuples de l'Orient attirés par l'appât du lucre ou la ferveur de la dévotion. La campagne voisine est un jardin d'orangers arrosés par des puits à roue, de bananiers aux fruits délicieux, de grenadiers, de cotonniers arborescents, d'*Opuntia* dont les troncs devenus cylindriques sont de véritables arbres. Dans les haies je vis l'*Ephedra altissima* s'élevant à trois mètres, soutenu par les arbustes voisins.

ALEXANDRIE.

C'est un crève-cœur d'être à une journée de Jérusalem et de ne pouvoir pas y aller. Je me consolai par la certitude de voir l'Égypte : en effet, le lendemain matin, étant à dix milles de terre, nous entrâmes dans les eaux vertes du Nil qui ne se mêlent pas aux flots azurés de la Méditerranée. Le fleuve était dans toute sa crue, et c'est la bouche de Damiette qui s'avançait ainsi en pleine mer. Nous ne pouvions apercevoir les terres basses du Delta, mais nous distinguions admirablement les palmiers dont elles sont plantées et les barques mouillées à l'embouchure de Damiette agrandies par le mirage. Un vol de flamants formant une ligne sinueuse passa près du navire. Le soleil se coucha plus splendide que jamais. Le lendemain nous entrâmes dans les passes d'Alexandrie et mouillâmes à l'entrée du port, près de deux vaisseaux à trois ponts de la flotte égyptienne.

Alexandrie est une ville européenne; le quartier oriental lui-même n'a pas de caractère; mais les environs sont d'un aspect des plus extraordinaires : partout du sable, de longues plages, des lignes de dunes ou de monticules formés, comme le *monte Testaccio* de Rome, par les débris de l'Alexandrie des Ptolémées. Quand, vers le milieu du jour, on monte sur la terrasse d'une maison d'où la vue s'étende au loin dans la campagne, le mirage déforme tout le paysage : on ne sait où finit la terre et où commence l'eau ; dessiner les contours du lac Maréotis serait une tâche impossible. Des groupes de palmiers semblent plantés dans un marais, quoiqu'ils ne croissent que sur le sable. Toutes les images lointaines sont brouillées, confuses, altérées. Des lambeaux de terre se détachent du rivage et représentent des îles qui n'existent pas; d'autres sont suspendus en l'air comme des aérostats. Les barques du Nil deviennent des vaisseaux à trois ponts surmontés d'une voilure fantastique. Tout est confus, incertain, changeant comme dans un paysage effacé. C'est bien ainsi que l'imagination se représente la mystérieuse Égypte, la terre des sphinx, des pyramides et des hiéroglyphes. Ses dynasties royales remontent si loin dans la série des siècles que les sept fléaux annoncés par Joseph à Pharaon sont pour elle un événement relativement récent, un douloureux épisode de son histoire moderne.

La végétation, à défaut de la température, suffit pour apprendre au voyageur qu'il n'est plus qu'à 31 degrés de l'équateur. Le dattier est l'arbre le plus commun dans la ville et aux environs; partout on voit son stipe cylindrique balancer dans les airs un chapiteau formé de nombreux régimes de dattes et surmonté d'un élégant panache de grandes feuilles finement découpées. Rien n'est plus beau qu'une avenue de ces nobles arbres. Les individus mâles sont rares, on n'en cultive que le nombre nécessaire pour féconder les pieds femelles qui seuls portent des fruits. A Ramlé, village situé du côté de la baie d'Aboukir, où les habitants d'Alexandrie vont respirer l'air de la mer, on voit quels aspects variés le palmier peut revêtir, et l'on conçoit l'enthousiasme des prophètes de la Bible et des poëtes de l'Orient qui l'ont célébré dans leurs chants poétiques : tantôt il s'élance verticalement, semblable à une colonne solitaire, ou bien il se couche et se tord sur le sol comme un serpent; ailleurs, plusieurs arbres réunis s'arrondissent en dôme de verdure; plus loin, le tronc cassé par le vent a été remplacé par les innombrables rejetons de la souche qui l'ont transformé en buisson épineux : ainsi, à l'état sauvage son aspect n'est jamais le même; mais une rangée de dattiers plantés et alignés a toute la régularité, la symétrie et la majesté de la colonnade antique dont elle est le modèle.

Grâce au canal Mahmoudié, qui met le Nil en communication avec Alexandrie et arrose les terres qu'il traverse, on peut admirer le long de ses rives une végétation arborescente magnifique. L'*Acacia Lebbek*, le bel-sombra *(Phytolacca dioica)*, le figuier sycomore, les *Diospyros*, les *Tamarix*, atteignent la taille de nos plus grands arbres. Les bananiers, les orangers, les citronniers se chargent de fruits, l'*Acacia Farnesiana* s'élève à une hauteur inusitée. On cultive avec le plus grand succès la canne à sucre, le coton et le gombo *(Hibiscus esculentus)*. Je visitai deux jardins situés sur les bords du canal, celui de Saïd-Pacha et celui de M. Pastré. Outre les arbres d'ornement de nos orangeries, tels que les *Lantana*, les *Datura* en arbre, les *Sparmannia*, le *Nicotiana glauca*, je remarquai les espèces suivantes : *Ficus elastica*, *Croton sebiferum*, *Poinsettia pulcherrima*, *Parkinsonia aculeata*, *Poinciana Gilliesii* et *P. pulcherrima*. Ces arbres exotiques seront beaucoup plus nombreux quand les amateurs d'Alexandrie se mettront en rapport avec les jardins de l'Inde, celui de Calcutta ou de Buitenzorg à Java, par exemple, au lieu de tirer leurs arbres d'ornement des serres de l'Europe. Si les vœux des amis du progrès et de la civilisation s'exaucent, si la barrière qui nous sépare de l'Inde est détruite, c'est-à-dire si l'isthme de Suez est

percé, la modeste science de l'horticulture aura sa part dans ce bienfait universel. Le transport plus facile et plus rapide des végétaux vivants dotera l'Égypte et l'Europe d'une foule de plantes que nous ne connaissons encore que par des figures ou des échantillons desséchés.

RETOUR.

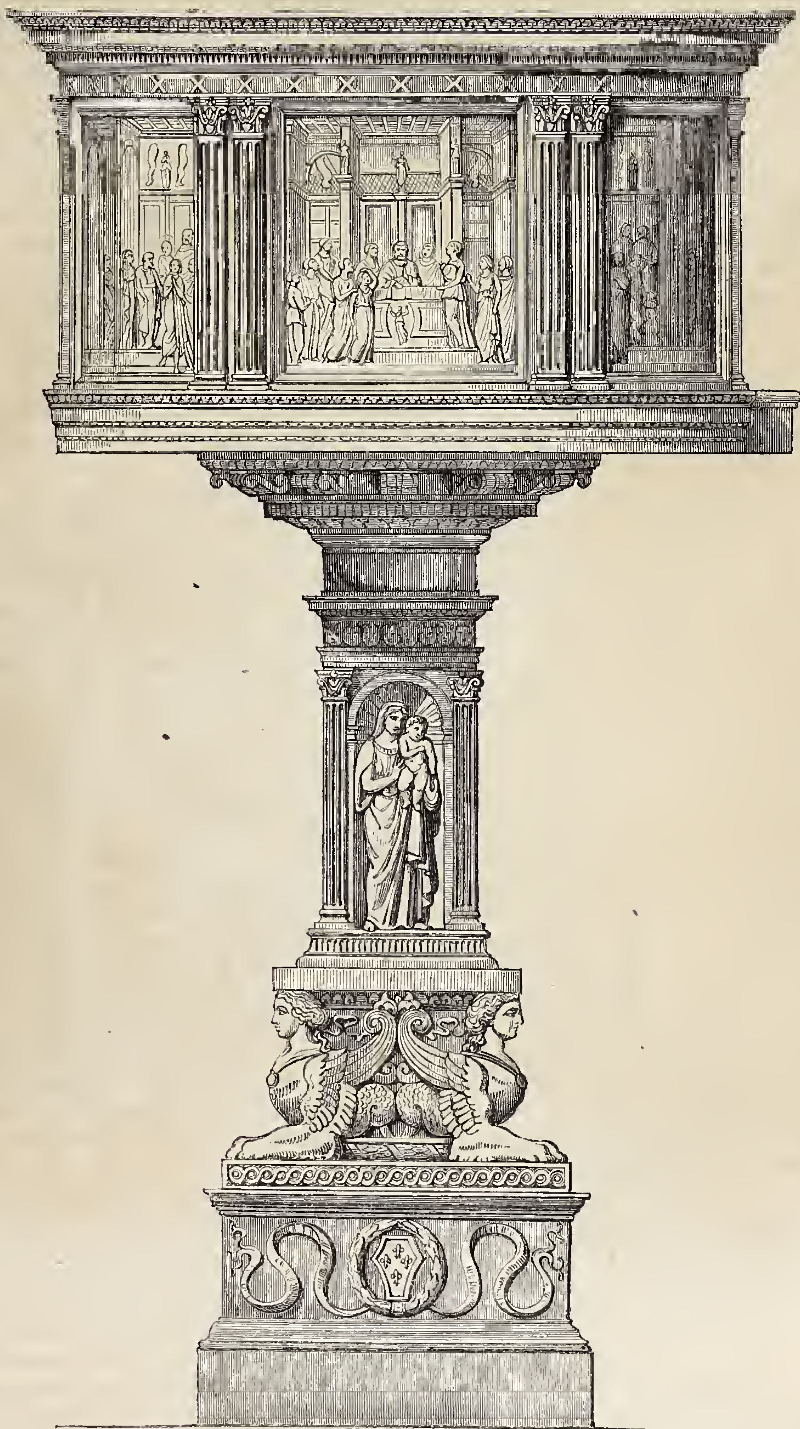
Je quittai Alexandrie après un séjour trop rapide pour pouvoir visiter les hommes distingués qui l'habitent. *L'Hydaspe* sortit des passes et mit le cap sur Malte; c'était une



Rue des Chevaliers, à Rhodes. — Dessin de Freeman.

navigation de quatre jours qui ne fut troublée par aucun incident. Seulement, des oiseaux de passage venaient se percher dans la mâture; je remarquai qu'ils ne voyagent ni isolés, ni par troupes nombreuses, mais par compagnies de deux à cinq. A 25 milles au sud de Malte, nous avions à bord des hirondelles, des rossignols, des culs-blancs et des cailles. Tout à coup j'aperçus au sommet du grand mât un petit oiseau de proie du genre des émouchets. Quel prodigieux instinct avait appris à ce corsaire ailé que sur ce navire, hors de vue de toute terre, se reposaient de petits oiseaux fatigués d'un long trajet! Après en avoir dévoré un qu'il avait surpris, il se mit à poursuivre les autres, mais, à notre grande satisfaction, ils lui échappaient toujours en glissant au milieu des agrès du navire. Le soir, le capitaine ordonna à un mousse de monter à la flèche du mât et d'y surprendre le brigand endormi. Il fut pris, en effet, et mis dans une cage avec un aigle pêcheur que nous avions embarqué à Latakié. Tel fut le dernier épisode d'une navigation qui n'en présenta que d'agréables. Comment en serait-il autrement quand on fait le tour de l'Orient en trente-huit jours, à bord d'une frégate à vapeur admirablement installée, commandée par des officiers capables et pleins d'obligeance pour les passagers, au milieu d'une société choisie qui se renouvelle à chaque échelle, et se compose de représentants de tous les peuples de l'Orient et de l'Occident. Ciccrone volontaires, ils complètent votre instruction; ce que vos yeux n'ont point aperçu, ce que votre intelligence n'a pas saisi, la conversation vous l'apprend. Les traversées, lacunes stériles de tant de voyages, deviennent aussi instructives que les séjours, et ce voyage accompli en six semaines est en définitive plus fructueux que d'autres auxquels on consacre plusieurs mois.

PISTOIA.



Chaire de prédication dans l'église cathédrale de Pistoia. — Dessin de Freeman (¹).

Le voyageur qui débarque à Livourne s'arrête à Pise; mais à peine a-t-il vu le dôme, la tour penchée, le baptistère et le campo santo (en d'autres termes, l'église, son clocher, sa chapelle de baptême et son cimetière), qu'il remonte en toute hâte en wagon pour se rendre d'un trait rapide à Florence. Lorsque, après un séjour qu'il prolongerait volontiers pendant des années, il s'arrachera enfin aux séductions de la ville du Dante, de Ghiberti et d'André del Sarte, il s'élancera comme une flèche vers Bologne, Sienne, ou Rome, et, las d'admiration, il sortira d'Italie par Milan ou Gênes, Naples ou Civita-Vecchia. Il n'aura vu que les capitales. On ne visite plus, en effet, les petites villes autant qu'aux jours où l'on cheminait à courtes étapes dans ces gais et paresseux voiturins, qui ne faisaient pas plus de 6 lieues à la journée. De gré ou de force, en ce temps-là, il fallait bien tout voir. A la vérité, il est aussi facile aujourd'hui, quoi qu'on en

(¹) D'après une gravure en taille-douce du bel ouvrage de M. J. Gailhabaud intitulé : *l'Architecture du cinquième au dix-septième siècle*. Paris, Gide et Baudry.

dise, de s'arrêter sur tous les points intéressants de l'Italie : le chemin de fer se prête même mieux qu'aucun des véhicules du passé à tous les plans de voyage sur les lignes qu'il traverse; et quant aux espaces qu'il ne dessert pas encore, rien n'empêche qu'on ait recours pour les explorer aux voitures de louage. Mais la facilité de voyager vite est une tentation à laquelle on résiste peu; on devient plus impatient : si nous pouvions nous servir d'ailes ou de nacelles volantes, nous passerions par-dessus l'Italie pour aller nous poser tout d'abord sur les pyramides.

Pistoia, que nous avons le regret de ne pas avoir revue depuis la construction de la route ferrée qui conduit aux Apennins dans la direction de Bologne, est située à 27 kilomètres de Florence. Ses rues larges et droites, ses beaux monuments, ses tableaux, ses sculptures, nous ont laissé d'agréables, mais trop lointains souvenirs. L'église Saint-Jean Rotondo, de forme octogone et surmontée d'un toit de plomb pyramidal, est incrustée au dehors de marbres blancs et noirs, et cette bigarrure serait, dit-on, de même que dans tous les édifices qui offrent cette particularité, un signe de la réconciliation des blancs et des noirs, factions nées à Pistoia. De jolies statuettes, des bas-reliefs curieux, ornent la porte d'entrée, et on les attribue au ciseau des fils d'André de Pise. Dans l'église Saint-Barthélemy *in Pantano*, on voit une chaire de 1250 posant sur trois colonnes et un crucifix de bois du siècle précédent. Les orgues de l'église du Saint-Esprit et de l'église dédiée à saint Pierre le Majeur sont renommées. A la cathédrale, fondée au commencement du douzième siècle par la comtesse Mathilde, restaurée par Nicolas de Pise, on remarque, au-dessus de la porte principale, un bas-relief et des fleurs et des fruits, par Lucca et Augustin della Robbia; à l'intérieur, on admire la chaire de prédication, modèle de grâce, d'élégance et de pureté, que l'on doit attribuer à un artiste du seizième siècle; l'autel d'argent de la chapelle Saint-Jacques, chef-d'œuvre d'orfévrerie et de sculpture du quatorzième siècle; deux tableaux de Vasari, un autre de Credi, longtemps attribué à Léonard de Vinci; un mausolée très-curieux du jurisconsulte Cino de Pistoia, ami du Dante et maître de Pétrarque et de Bartole; le tombeau de l'évêque Léon Strozzi, celui de Nicolas Forteguerri (Carteromaco), prélat du quinzième siècle; un bas-relief représentant l'évêque Donato Medici. La chaire et le bénitier de l'église de Saint-Jean l'Évangéliste sont des œuvres du meilleur style. La chaire de la vieille église Saint-André mérite l'attention. Nous nous rappelons aussi une couronne de laurier suspendue, au-dessus d'un autel, dans l'église de Sainte-Marie de l'Humilité, et qui orna jadis au Capitole le front d'une femme poëte, Corilla Olimpica, paysanne des environs de Pistoia, dont le vrai nom était Magdalena Morelli Fernandez.

JOEL KRESS.

FRAGMENTS DU JOURNAL DE MADELEINE.

Suite. — Voy. p. 314, 326, 334.

29 août. — Merci, monsieur Éverard, nous vous avons prêté le logis, mais c'est vous qui avez donné la fête. Le charmant convive! Qu'il a donc une heureuse mémoire! comme il sait bien retrouver, au moment voulu, le souvenir qu'il faut pour qu'on revive avec joie dans le passé! Il parle beaucoup, M. Éverard; sans doute il n'a pas dit que des choses intéressantes pour moi, et cependant je me suis intéressée à tout ce qu'il a dit. Pouvait-il en être autrement? Je voyais le père positivement rajeunir sous le feu roulant des paroles de son ancien ami; remis, pour ainsi dire, en présence de ses meilleurs jours d'autrefois, ce n'était plus monsieur Kress, le vieil employé, que j'avais devant les yeux. Sa taille, maintenant un peu courbée, s'était redressée; son teint pâli se ravivait; sa voix, d'ordinaire faible et timide, avait pris un si ferme accent d'autorité et d'enjouement que je le regardais et l'écoutais avec autant de bonheur que de surprise. Il me semblait transfiguré! Je le voyais tel que me l'avait souvent représenté ma mère, tel, enfin, que moi, sa fille, je n'avais pas pu le connaître. C'était Joël Kress à vingt ans en deçà, alors qu'il avait à la fois la certitude d'un glorieux avenir et la confiance en son génie. De ces deux forces qui le soutenaient en ce temps-là, une encore lui reste : la confiance en lui; mais il ne l'a pas seul; quelqu'un la partage, cette confiance, et c'est ce digne M. Éverard. Il fallait les entendre, le grand artiste et son admirateur, ramenés à leurs souvenirs, rendus à leurs espérances. Pour moi, silencieuse, mais non inactive du cœur, durant leur entretien, j'ai senti plus d'une fois l'enthousiasme me gagner, les larmes me venir aux yeux; des larmes de joie et d'orgueil : j'ai été fière du nom que je porte; bien plus, j'ai cru comprendre la peinture!

— Quel maître nous aurions eu en toi, Joël, disait notre convive, si tu avais voulu tenir tout ce que tu promettais!

— Je l'ai tenu, et mieux encore! répondit chaleureusement le père; mes preuves sont là. Et il désignait son atelier.

— Oui, mais chez toi, cachées, comme ensevelies. Égoïste! avare! tu oublies que le talent, ce don précieux du ciel, n'est accordé aux grands artistes qu'à la condition de l'exercer pour la jouissance des autres. Tu voles ton siècle, malheureux!

— Je ne volerai pas la postérité! répliqua le père, visiblement flatté des reproches de son ami. Je laisse tous les noms fameux d'aujourd'hui faire leur tapage; qui se souviendra d'eux quand on parlera de moi? Car je ne me décourage pas; non, j'ai de la patience; d'ailleurs, il est facile d'en avoir, lorsqu'on peut se dire : Mon temps viendra!

— Et en l'attendant, observa M. Éverard, grand artiste ignoré, philosophe pratique, tu végètes obscurément dans un mince emploi qui conviendrait, tout au plus, à un incapable de ma sorte. Ah! si j'avais eu en main le talent que je t'ai connu, cela ne m'aurait peut-être pas empêché de perdre ma fortune; mais je n'en serais pas réduit à attendre une vacance dans ton administration ou ailleurs. Enfin, il t'a convenu d'être commis, c'est bien, ou plutôt, non, c'est mal; car tu n'es pas à ta place et tu tiens la place d'un autre.

Tout ce qui précède, M. Éverard l'avait dit d'abondance, avec netteté et franchise; mais, à ces derniers mots, sa voix s'assourdit, et il parla entre ses dents, comme il arrive lorsqu'on ne veut pas dire toute sa pensée. Ce fut, du reste, le seul démenti qu'il donna à son aimable caractère; presque aussitôt il reprit le ton chaleureux et enjoué sur lequel il avait, tout d'abord, monté la conversation. Cependant je n'avais pas été seule à remarquer ce brusque changement dans la manière d'être de notre convive, le père aussi s'en était aperçu; car, répondant à l'arrière-pensée de son ami, il dit :

— Tu me reproches la résolution que j'ai prise et la vie obscure que je mène; cela tient à une promesse, vois-tu. J'aurais dû peut-être ne pas la faire; je l'ai faite, je dois la tenir; mais au lieu de me blâmer, tu me plaindrais, tu m'admirerais même, si tu savais ce qu'il y a d'abnégation et de courage à remplir l'engagement de garder pour l'avenir ce qui ferait aujourd'hui votre fortune, ce qui sera un jour votre gloire!

Je devinai qu'à la fin de tout ceci le nom de ma mère allait arriver, non pas pour être honoré, béni comme il doit l'être; par amour pour cette chère mémoire, je résolus

d'arrêter la confidence à son début, et, comme diversion, je posai sur la table ma crème aux amandes pralinées. Elle était manquée! Est-ce un malheur? Non, car cet accident a égayé le reste de la soirée. Notre convive s'est bien moqué de moi, qu'importe? Le père a été si heureux aujourd'hui que je dis encore : Merci, monsieur Éverard.

20 septembre. — Il est près de minuit; voilà plus de deux heures que je suis seule dans ma chambre, libre de réfléchir sur ce qui s'est passé tantôt, et, en ce moment encore, je me sens si folle de joie, si glorieuse pour le père d'un pareil événement, qu'il m'est impossible de mettre de l'ordre dans mes souvenirs. Essayons.

Aujourd'hui dimanche, vers midi, un petit vieillard assez mal vêtu et qui m'a d'abord paru fort incivil, est venu demander M. Joël Kress, artiste peintre. C'est la première fois qu'on désigne ainsi le père. Étonnée, j'hésitais à répondre et tenais la porte entr'ouverte. — S'il n'y est pas, m'a dit l'étranger, passant devant moi sans m'adresser un mot d'excuse et allant familièrement se camper dans le fauteuil du maître, j'attendrai son retour. Il me serait impossible de revenir, je pars cette nuit, et je ne veux pas sortir d'ici les mains vides.

Si nous avions eu des dettes, — que Dieu nous en garde jamais! — j'aurais jugé, aux singulières paroles de ce monsieur et à ses façons malséantes, que j'avais affaire à un créancier, et je serais devenue toute tremblante; mais, grâce au ciel, nous ne devons rien : aussi est-ce sans trembler que je lui ai demandé son nom et ce qu'il voulait à mon père. Il m'a répondu très-impoliment, toujours assis, et en continuant à consulter des yeux les notes d'un petit carnet qu'il avait tiré de sa poche :

— Comme je n'ai affaire qu'à M. Joël Kress en personne, tout ce que nous dirions et rien, cela reviendrait absolument au même. S'il est sorti, occupez-vous de votre ménage comme si je n'étais pas là : au contraire, s'il est chez lui, dites lui sur-le-champ qu'on le demande; car mon temps est précieux, il est donc inutile que vous me le fassiez perdre.

En effet, le père était chez nous, mais dans son atelier, et il m'avait dit en s'y enfermant : — Excepté pour notre ami Éverard, ne me dérange ni sous aucun prétexte, ni pour personne. — D'ordinaire je respecte religieusement cette consigne; mais, voyant bien qu'il me serait impossible de me débarrasser de ce petit vieillard aussi tenace qu'impoli, je frappai à la porte de l'atelier, et je dis au père, à travers la serrure : — Répondez vous-même que vous n'y êtes pas, autrement le monsieur qui est là ne voudra pas s'en aller. — A ma voix, la porte de l'atelier s'est ouverte; le père a paru sur le seuil, palette et pinceaux à la main. A l'aspect de l'artiste, notre visiteur s'est levé tout à coup; il a encore passé précipitamment devant moi; mais, cette fois, en me disant : — Merci. — Et, de même qu'il s'était faufilé dans la chambre, il s'est glissé dans l'atelier. J'ai entendu un moment le père réclamer contre cette façon de s'introduire quelque part sans demander au moins passage, et je m'attendais à voir sortir aussitôt l'indiscret, confus et congédié; mais au lieu de l'intrus, c'est le père qui a reparu à la porte, et pour me dire seulement ces deux mots : — Laisse-nous. — Après quoi il s'est enfermé avec le petit vieillard, et, durant plus d'une heure, ils sont restés tête à tête ensemble. Malgré les tentations de la curiosité, j'ai attendu jusqu'à la fin du mystérieux entretien, sans céder une seule fois au désir d'écouter à la porte. Il m'a fallu pour cela d'autant plus de courage, que parfois les voix s'élevaient comme dans un chaleureux débat et qu'à la conversation animée se mêlait le bruit d'un singulier remue-ménage. Ce sont les tableaux qu'on déplaçait. Enfin, l'entretien s'est terminé et la porte s'est rouverte. J'ai vu partir l'étranger; il emportait un cadre et semblait triomphant. J'ai compris alors le sens de ces mots : — Je ne sortirai pas d'ici les mains vides. — Quant au père, il était pâle d'émotion, et il me fut facile de deviner qu'il faisait effort sur lui-même pour pouvoir reconduire son visiteur jusqu'à la porte de l'escalier, et pour répondre : Au revoir! quand celui-ci prit définitivement congé de lui.

Dès que nous nous sommes retrouvés seuls, le père, qui n'avait plus besoin de se contraindre, s'est jeté dans son fauteuil; il a pressé son front de ses mains, et il s'est écrié : — Julie! Oh! Julie! — Au nom de notre mère, je me suis approchée de lui pour l'interroger; il a levé les yeux vers moi; ses yeux étaient pleins de larmes. Je suis demeurée muette de saisissement, c'était la première fois que je voyais pleurer mon père. Répondant à la question que je voulais et ne pouvais plus lui adresser, il m'a dit : — Je pleure le bonheur que nous aurions pu avoir et dont elle n'a pas voulu. Je pleure l'obscure existence que sa craintive sagesse nous a faite et que je pouvais, moi, lui faire si belle! Madeleine, a-t-il ajouté en m'attirant vers lui par un mouvent de tendresse, Madeleine, ton père peut le dire à bon droit, maintenant : non, il n'est pas un de ces fous orgueilleux que leur impuissance condamne à mourir inconnus. Tu sais quel est l'homme qui était ici tout à l'heure?

— Non, répliquai-je, puisqu'il n'a voulu se nommer qu'à vous seul?

— Tu n'as donc rien entendu de notre entretien?

— Rien, mon père; ne m'aviez-vous pas dit : Nous voulons être seuls.

— C'est juste. Eh bien, écoute et sois fière, sois heureuse avec moi, puisque nous ne sommes plus que deux pour partager les joies de la maison. — Pourquoi Simon nous a-t-il quittés? Ah! si ta mère vivait encore! a dit le père au moment de commencer la confidence que j'attendais; puis il a repris : — Cet étranger que tu voulais me faire renvoyer, c'est le fameux Wagner, de Vienne, l'un des plus habiles experts en tableaux de l'Allemagne, celui que les princes consultent pour enrichir leurs galeries. Qui lui a parlé de mes ouvrages, dont je ne parlais qu'avec toi? Comment a-t-il découvert ma demeure? C'est un secret qu'il me dira plus tard. Qu'importe! l'essentiel, c'est qu'il ait vu mes tableaux; il comprend ma peinture, lui! tout ce que mon pinceau a produit, il s'est engagé à le placer. C'est déjà une belle espérance, n'est-ce pas? Il y a quelque chose de mieux pour nous qu'une espérance, je tiens une réalité; Madeleine, j'ai vendu mon premier tableau!

Et, en témoignage de ses paroles, le père étala sur la table une poignée de pièces d'or.

Que dire du reste de la journée après un pareil fait? Rien, il absorbe les autres souvenirs; tout s'efface dans le rayonnement de ces mots : « Aujourd'hui dimanche, 20 septembre, Joël Kress, le grand artiste, a vendu son premier tableau. »

Pourquoi Simon est-il parti? dis-je à mon tour; ah! si notre mère vivait encore! Si elle vivait, elle dirait avec moi au père, en s'humiliant et heureuse de s'humilier devant lui : — Pardonnez-nous de n'avoir su apprécier que votre bonté et d'avoir méconnu votre génie. Nous savions bien que vous étiez un grand cœur, personne n'a eu besoin de nous le dire; comment avons-nous pu douter que vous fussiez un grand talent, quand c'est vous qui l'affirmiez! Nous avons eu l'amour, mais la foi nous a manqué. Cher artiste incompris, à qui nous ôtions des forces et qui n'avez pas perdu courage, pardonnez-nous!

La suite à une autre livraison.

LE PUBLIC ET LES ŒUVRES D'ART.

I. LE SENTIMENT DU BEAU. — LE GOUT. — L'ÉTUDE.

On donne, chaque année, beaucoup de conseils aux peintres et aux sculpteurs qui exposent leurs œuvres : ne serait-il pas utile aussi d'en donner quelques-uns au public qui les juge? Il est vrai qu'il ne manque pas de bons livres sur le beau, sur les principes de l'art, sur l'histoire des écoles anciennes et modernes, sur le génie des grands maîtres, et même sur les règles d'une saine critique; mais ce sont pour la plupart des traités volumineux, abstraits, savants ou spéciaux, qui ne sont qu'à l'usage des amateurs sérieux et déjà préparés, et il semble que ce qu'il faudrait de plus, pour le grand nombre des lecteurs, ee serait un ouvrage court et simple où l'on se bornerait à indiquer sommairement : — les qualités indispensables pour bien comprendre et bien juger en général les œuvres d'art; — la disposition d'esprit qu'il convient d'apporter quand on visite une exposition ou un musée; — enfin la méthode nécessaire à suivre dans l'étude, même rapide et superficielle, d'un tableau ou d'une sculpture.



Salon de 1857; Peinture. — Le Déjeuner des lapins, par M. Ph. Rousseau. — Dessin de Freeman.

La qualité la plus indispensable, assurément, pour apprécier avec justice et avec profit pour soi-même les œuvres d'art, est d'avoir le sentiment du beau. Quoique l'on puisse considérer ce sentiment comme inné dans l'homme, il est certain toutefois qu'on ne l'y trouve souvent qu'à l'état rudimentaire ou incomplet. Combien ne voit-on pas de personnes qui confondent le grand et l'énorme avec le beau; qui préfèrent de bonne foi l'exagération des formes à leur juste proportion, le mouvement désordonné et même incorrect des lignes à leur précision et à leur pureté, la convention à la vérité? Combien n'en rencontre-t-on pas aussi qui ne sont jamais émues que par un seul des aspects du beau : celles-ci uniquement par ce qui est agité, violent, terrible; celles-là, au contraire, par les scènes douces, paisibles, aimables, tandis qu'elles se sentent moins attirées que repoussées par les images véhémentes, et sublimes cependant, des grandes passions humaines ou d'une nature sauvage? Si l'on n'a point, comme le veut Diderot, « toutes les sortes de » goût, un cœur sensible à tous les charmes, une âme sus- » ceptible d'une infinité d'enthousiasmes différents », il faut, non pas blâmer les choses que l'on n'est pas capable de sentir, mais faire ingénument l'aveu de son insuffisance.

Ce n'est pas assez d'avoir le sentiment du beau; il est nécessaire d'y ajouter le goût. Ce sont là deux qualités très-distinctes. Tel qui est prompt à s'attendrir ou à s'exalter devant de grandes œuvres, peut ne pas être sensible à quelques-uns des mérites qui constituent essentiellement une partie de la beauté; par exemple, ne pas être blessé par un défaut dans l'harmonie des couleurs, ne pas apprécier assez la grâce, la délicatesse, l'élégance, la finesse des formes, les charmes indéfinissables de certaines combinaisons d'un art exquis, soit dans la composition elle-même, soit dans les détails. Lorsque l'on est privé de cette qualité si précieuse, on est réduit à n'admirer qu'un choix très-restreint de chefs-d'œuvre dont même on ne sait pas jouir complétement. Il est impossible d'exiger qu'il y ait du génie dans toutes les œuvres; mais il n'en est pas une seule où l'on ne soit en droit de vouloir du goût.

Avec le goût uni au sentiment du beau, on n'est pas encore autorisé à s'estimer un bon juge des œuvres d'art, si l'on n'est pas aidé dans ses appréciations par quelque familiarité avec les chefs-d'œuvres et par une certaine culture de l'esprit. Il est une vérité dont il importe de bien se pénétrer : c'est que la peinture et la sculpture sont des idiomes

particuliers du langage humain qu'on n'entend pas bien sans habitude et sans réflexion. D'autre part, on doit se rappeler que les sujets que ces arts représentent sont les images de réalités qu'il faut connaître, ou de sentiments dont les nuances infinies ne sont pas toutes accessibles aux esprits incultes et peu exercés à l'observation morale et poétique. Comment se prétendra-t-on compétent pour blâmer ou louer la représentation idéale des événements remarquables du temps passé, si l'on ignore entièrement l'histoire? Quelle jouissance éprouvera devant l'*École d'Athènes* celui qui n'aura aucune idée du vrai caractère des grands hommes que Raphaël y a rassemblés, ou devant les *Bergers d'Arcadie* du Poussin celui qui n'aura jamais lu ni Virgile, ni Théocrite? Nous savons qu'il n'est pas rare d'entendre dire qu'une œuvre d'art n'est pas véritablement et complétement belle si elle ne plaît pas au public même le moins lettré; mais c'est une erreur qu'il est facile de réfuter. Il suffit de remarquer les préférences que manifeste naïvement une foule ignorante, chaque dimanche, au Musée du Louvre. Des groupes considérables s'arrêtent devant des batailles d'un mérite relativement très-secondaire, devant des scènes violentes, grotesques ou bizarres, et c'est à peine si l'on voit quelques personnes attirées et retenues par Raphaël, Rembrandt, le Poussin, Claude le Lorrain, Lesueur, Van-



Salon de 1857; Peinture. — Vaches à l'abreuvoir, par M. C. de Cock. — Dessin de Freeman.

Dyck ou Ruysdaël. Ce n'est point la passion du beau ou le désir délicat du goût qui émeut la plus grande partie du public en présence des œuvres d'art; c'est la même curiosité banale, le même besoin de fortes émotions, qui font qu'elle aime beaucoup mieux, en littérature, les romans et les mélodrames vulgaires que les chefs-d'œuvre de la poésie, de l'histoire ou de la morale, et, en musique, les petits airs gais et communs que les symphonies de Bach, de Haydn ou de Beethoven. Sans doute, on pourrait citer un très-petit nombre d'œuvres éminentes qui plaisent également à toutes les intelligences, au moins dans leur effet général; mais ces œuvres ne sont point pour cela supérieures à celles que la multitude ignorante est hors d'état de comprendre; c'est à la nature de leur sujet, bien plus qu'à leur degré de perfection, qu'elles doivent ordinairement ce privilége. Plus les scènes auxquelles l'artiste applique son art se rapprochent de l'ordre des faits matériels propres à impressionner les sens même les plus rudes, les sensibilités même les moins délicates, plus il a de chances pour obtenir l'unanimité des suffrages; mais à mesure qu'il monte vers les régions les plus élevées où puisse atteindre l'âme humaine, il doit s'attendre à voir décroître de plus en plus le nombre de ses admirateurs. Qui ne donnera volontiers un sourire, même sans bien comprendre toutes leurs qualités, à ce groupe de lapins que met en joie un déjeuner de légumes, ou à cette petite fille qui conduit à la mare, avec une si naïve confiance, les vaches de son père? Quels spectateurs, si peu civilisés qu'on les suppose, resteront insensibles lorsqu'on déroulera devant eux le tableau sinistre d'un incendie, ou lorsqu'on leur ouvrira le cachot d'un prisonnier? Mais que le peintre, par un miracle d'inspiration, d'art et de science, parvienne à exprimer, dans une figure isolée, un élan de sa pensée vers l'infini ou de sa foi dans l'immortalité, comment aurait-il l'espoir de remuer et d'entraîner ceux dont jamais les yeux n'ont percé à travers le voile matériel de la création, et qui n'ont ni la curiosité de l'infini, ni l'amour de l'immortalité? *L'Incendie du bourg* ou le *Saint-Pierre aux liens* de Raphaël obtiendraient, sans aucun doute, plus de succès devant un tribunal populaire, que ses incomparables Madones de Dresde ou de Foligno?

Un homme riche soutenant un jour cette triste thèse qui attribue au jugement des ignorants la même valeur qu'à celui des intelligences éclairées par l'étude et la réflexion, un de nos premiers peintres lui répondit : « Votre

projet est de consacrer un million à l'acquisition de quelques tableaux de premier ordre, et vous avez bien voulu me demander des conseils pour diriger votre choix. Mais si votre opinion est réellement qu'une œuvre d'art n'est pas excellente lorsqu'elle n'est pas comprise et admirée des ignorants aussi bien que des vrais amateurs, souffrez que je me récuse. C'est au suffrage universel que vous devez en appeler pour former votre galerie, et un jury composé des serviteurs de votre château ou des habitants de vos fermes sera bien mieux votre affaire que mon avis particulier, qui, très-probablement, serait presque toujours en contradiction avec le sien. »

En résumé, cultiver en soi le sentiment du beau et le goût, étendre le plus qu'il est possible le cercle de ses connaissances dans toutes les directions, voilà ce que doit faire celui qui désire comprendre et juger les œuvres d'art. Demandons-nous maintenant quelle est la disposition d'esprit qu'il convient d'apporter quand on visite une exposition ou un musée.

La suite à une autre livraison.

LES COMÈTES.

Les comètes sont les astres qui diffèrent le plus de celui que nous habitons, et même de tous ceux que nous avons journellement sous les yeux; et par conséquent elles méritent d'autant plus de fixer notre attention qu'elles nous sont plus extraordinaires. A Tycho-Brahé appartient la gloire d'avoir démontré le premier avec une méthode rigoureuse leur véritable nature, et d'avoir mis ainsi le genre humain sur la voie de tout ce qu'il sait déjà relativement à ce chapitre capital de l'astronomie. C'est par ses belles observations qu'il est devenu évident que ces phénomènes singuliers, sur lesquels l'instinct populaire était depuis longtemps en éveil, loin de se passer dans la région atmosphérique ou sublunaire, comme les savants le pensaient généralement sur la foi d'Aristote, prenaient leur cours, comme tous les phénomènes planétaires, dans les espaces célestes : grande leçon qui enhardissait la philosophie à dépouiller les cieux de ce faux caractère d'immutabilité dont l'antiquité et le moyen âge s'étaient plu à les gratifier, et qui faisait justice, du même coup, de ces voûtes chimériques dont on avait encombré l'étendue, et que les comètes, dans la liberté sublime de leurs allures, auraient dû continuellement traverser et mettre en pièces.

Il est toutefois à admirer que les idées d'Aristote sur les comètes, malgré leur autorité dans les écoles, n'aient jamais réussi à se soumettre entièrement les peuples. Grâce à une sorte de discernement instinctif des choses de la terre et de celles du ciel, sous la forme confuse des superstitions, les masses ne s'étaient jamais départies de protester à leur manière contre ces déterminations irrespectueuses qui réduisaient les comètes à aller de pair avec les nuages et les autres émanations de notre globe; si bien que l'on pourrait dire que la science, en donnant aux âges modernes une juste idée des dimensions et des prodigieux déplacements de ces membres essentiels de l'architecture du ciel, n'a fait en définitive que proportionner la connaissance de la nature au pressentiment populaire. On peut aisément juger aujourd'hui que ce n'était pas donner un tour exagéré à la puissance de ces astres que de la mettre au-dessus de celle de nos empires, et de l'estimer capable de se lier à tous les bouleversements d'ici-bas; car les comètes sont en effet des glaives d'en haut, dont la Providence pourrait se servir à son gré pour opérer, par les voies les plus simples, les révolutions les plus soudaines et les plus grandioses dans le système des mondes.

A la vérité, du sein même de la philosophie, s'étaient élevées, dès l'antiquité, de sérieuses protestations contre la fausse théorie à laquelle le stoïcisme, rallié sur ce point au péripatétisme, donnait une force imposante; mais, dénuées de preuves scientifiques, ces protestations se trouvaient dans l'impuissance de faire loi. Aussi n'est-il permis de les compter que pour des pressentiments inspirés par une perception confuse de l'immensité et de l'infinie mobilité de l'univers. Les aperçus les plus justes sur cette importante matière paraissent avoir été émis par un astronome demeuré, du reste, assez obscur, issu de la dernière école chaldéenne, Apollonius de Mynde. Sa théorie, qui nous a été conservée par Sénèque, est tellement conforme à la réalité, que les observations modernes n'ont fait pour ainsi dire que la confirmer et la développer. « Les comètes, disait, au rapport de Sénèque, cet astronome, ne sont pas des images trompeuses, ni des feux occasionnés par le rapprochement de deux étoiles; ce sont des astres proprement dits, comme le soleil et la lune. Leur forme n'est pas strictement sphérique; mais elle s'étend et se développe en longueur. Ces astres ne sont pas non plus visibles dans toute l'étendue de leur orbite : cette orbite se prolonge dans les régions les plus élevées du ciel, et l'astre ne devient apparent pour nous que lorsqu'il arrive dans la partie inférieure de son cours. Les comètes sont en grand nombre et très-variées, différant les unes des autres par leurs dimensions et par leurs couleurs. Leur clarté s'accroît et diminue de la même manière que celle des autres astres qui, à l'époque où ils descendent dans leurs orbites, nous paraissent plus brillants et plus grands, parce qu'alors ils se rapprochent de nous, et au contraire plus petits et plus obscurs quand ils remontent, parce qu'alors ils s'éloignent. »

C'est évidemment à cette belle théorie, inspirée par une vue si ferme des mouvements du ciel, que l'on doit les réflexions de Sénèque sur les comètes, réflexions que l'on nommerait volontiers prophétiques, si ce mot n'était de ceux que la science rejette. Le motif du philosophe pour se séparer, sur cet article, de l'école stoïcienne, à laquelle il appartenait à tant d'autres égards, est parfaitement scientifique, et c'est précisément celui que Tycho a rendu décisif en l'appuyant par une mesure formelle des distances; il repose sur la propriété dont jouissent les comètes, à l'opposé des météores qui peuvent naître accidentellement dans l'atmosphère, de décrire des courbes régulières? « Il n'appartient qu'aux astres, dit le philosophe, de décrire des orbites. Or, d'autres comètes en ont-elles décrit? je l'ignore; mais, de notre temps, il en est deux qui l'ont fait. De plus, tout ce qu'allume une cause accidentelle s'éteint promptement : ainsi, les bolides flamboient sur leur passage; les foudres ne donnent qu'un éclat; les étoiles filantes volent et coupent les airs. Les feux n'ont de durée que lorsqu'ils proviennent d'un fonds qui leur est propre; et telle est la condition de ces feux divins que l'univers possède à jamais, parce qu'ils forment ses parties et ses membres... Les comètes ont leur région propre : aussi ne sont-elles pas expulsées immédiatement, mais elles arpentent l'étendue qui leur a été assignée; elles ne s'éteignent pas, elles s'éloignent. Mais, dit-on, si les comètes étaient des astres errants, elles demeureraient comprises dans les limites du zodiaque. Mais qui peut imposer aux astres des limites? qui peut resserrer dans un étroit espace ces corps divins? Ces planètes, dans lesquelles on veut voir les seuls astres qui soient en mouvement, roulent elles-mêmes dans des cercles différents les uns des autres : pourquoi n'y aurait-il pas d'autres astres qui circuleraient dans des orbites spéciales et éloignées de celles-ci? Quelle raison y a-t-il pour qu'il existe dans le ciel certaines régions qui ne puissent être parcourues?

» Voyez s'il ne convient pas mieux à la majesté de l'uni-

vers de renfermer une multitude d'orbites que de n'offrir qu'un seul sentier et de demeurer dans la torpeur dans tout le reste de son étendue? Est-il croyable que dans ce champ immense et magnifique, parmi ces étoiles innombrables qui décorent la nuit de leur beauté variée et qui ne permettent pas à l'espace de demeurer vide et inerte, il n'y ait que cinq astres auxquels il ait été donné de se mouvoir, et que tous les autres, peuple fixe et immobile, soient stationnaires?... Et comment s'étonner que les comètes, phénomène si rare, n'aient pas encore été assujetties par nous à des lois déterminées? que nous ne sachions encore ni d'où viennent, ni où s'arrêtent ces astres dont les retours ne s'opèrent qu'après de si longues périodes? Il n'y a pas quinze siècles que la Grèce a compté et nommé les étoiles pour la première fois; il existe encore aujourd'hui beaucoup de nations qui ne connaissent du ciel que son aspect, et qui ignorent pourquoi la lune a des phases et des éclipses. Chez nous-mêmes, ces questions ne sont éclaircies que d'hier. Il arrivera une époque où les choses qui nous sont cachées aujourd'hui se mettront à leur tour en lumière par l'effet du temps et de l'application des siècles. Une seule génération ne saurait suffire à l'accomplissement de telles recherches, fût-elle consacrée tout entière a l'observation du ciel; qu'est-ce donc lorsque d'une si faible suite d'années nous faisons deux parts si inégales entre nos études et nos vices? Ce ne sera que par de longues succesions de travaux que tous ces phénomènes s'expliqueront, et notre postérité s'étonnera que nous ayons pu ignorer des choses si simples. Un jour naîtra un homme qui démontrera dans quelles régions du ciel se meuvent les comètes, pourquoi leur orbite est à part de celle des planètes, quelles sont leur grandeur et leur nature. Réjouissons-nous donc de ce que nous avons nous-mêmes découvert, et laissons à l'avenir sa part de vérité à conquérir. »

Voilà assurément de belles paroles, et qui font honneur à l'antiquité. Nous avons tenu à les citer, car elles peuvent être considérées comme l'introduction la plus naturelle à l'astronomie moderne, et c'est un reproche à faire aux historiens de ne les avoir point relevées comme elles méritaient de l'être. Quelle sainte et ferme confiance dans la perfectibilité du genre humain! Quel audacieux appel aux efforts de la postérité! Quelle vive prévision des Tycho, des Copernic, des Galilée, des Kepler, des Newton! Après un long sommeil, suite du trouble causé par l'invasion des barbares, la science, à peine réveillée, s'anime, comme l'avait pressenti le philosophe romain, par la conscience de ses devoirs; elle ajuste ses instruments d'observation, prépare ses méthodes et ses calculs, et, faisant écho à la parole antique, répond mot à mot au programme qui est ainsi descendu jusqu'à elle à travers les siècles. Il est bien remarquable, en effet, de voir Sénèque, se faisant envers la postérité l'organe de ses contemporains, ne pas se borner à recommander d'une manière générale l'étude des comètes, d'après le vague pressentiment de leur valeur et de leur singularité, mais tracer d'une main ferme les conditions principales du développement de cette branche essentielle de l'astronomie; savoir, l'observation régulière d'un nombre suffisant d'apparitions combinée avec l'exacte détermination des lois auxquelles obéit dans l'étendue la terre elle-même. « C'est une question, dit-il, digne de toute notre attention, de savoir quelle est au juste notre situation; de savoir si nous sommes stationnaires, ou si nous sommes doués au contraire du plus rapide mouvement; si Dieu a mis la terre en mouvement dans l'univers, ou si, au contraire, il a mis l'univers entier en mouvement autour d'elle. Il est nécessaire également de posséder un tableau d'anciennes apparitions de comètes; il est impossible, en effet, de déterminer, dès à présent, les lois de leur course à cause de leur petit nombre, et il s'ensuit que l'on n'est pas en mesure de décider si elles obéissent à des périodes et si un ordre régulier ramène à son jour chacune d'elles. »

Les comètes, ainsi considérées, ne sont évidemment pour la pensée qu'une transition vers ces astres inconnus qui, selon toute probabilité, circulent à notre insu dans des profondeurs inabordables à nos sens. Avant Sénèque, Artémidore avait déjà pressenti que rien n'autorisait à conclure que les cinq planètes qui circulent sous nos yeux fussent les seules qu'il y eût dans le ciel; car la visibilité des objets dépend de deux conditions, de leur degré d'éloignement et de leur degré de lumière, de sorte qu'au cas où il existerait des planètes ou plus éloignées ou moins brillantes que celles qu'il est donné à tous les hommes d'apercevoir, il se pourrait fort bien que nous n'en eussions aucune connaissance. Cette réflexion si solide, à quelque théorie erronée que l'adjoignît son auteur, a été suffisamment confirmée, dans notre siècle, par les découvertes des astronomes, qui portent dès à présent le nombre des planètes à près d'un demi-cent, pour n'avoir plus besoin d'être justifiée, et il est évident qu'elle est propre à communiquer une grandeur toute nouvelle à la contemplation du ciel, qui, outre les merveilles qu'il nous présente, nous en dérobe tant d'autres. Sénèque s'en inspire et en tire un développement si vrai qu'on peut le considérer comme à l'adresse de tous les temps. « Outre les comètes, dit-il, combien existe-t-il d'autres astres qui roulent en secret dans l'espace, sans être destinés à se témoigner jamais aux regards de l'homme? Dieu, en effet, n'a pas fait toutes ses œuvres pour l'homme. Quelle faible partie de cet immense ouvrage est livrée à notre vue?... Nous ne pouvons savoir quel est cet être souverain sans lequel rien n'existe, et nous nous étonnerions de ne connaître qu'imparfaitement certains points lumineux, nous à qui échappe ce Dieu qui est l'essentiel de l'univers!... La nature ne révèle pas en une seule fois tous ses mystères; nous nous croyons déjà initiés, nous ne sommes encore que dans le vestibule du temple. De tels secrets ne se découvrent pas indistinctement ni à tous; ils sont enfermés et cachés dans le sanctuaire. Notre âge en verra une partie, et l'âge qui nous succédera en verra une autre. »

Nous pouvons répéter à notre tour ces sages paroles: notre astronomie actuelle, si puissante qu'elle soit, ne possède qu'une part, et les découvertes réservées aux astronomes qui paraîtront demain sont plus brillantes encore que celles dont l'éclat nous éblouit aujourd'hui. Mais, tout en pressentant de loin, dans les profondeurs de la postérité, la somme énorme des découvertes qui lui appartiendront, surtout dans le champ évidemment illimité de l'astronomie cométaire, c'est une satisfaction pour nous que de mesurer ce que nous avons conquis à cet égard depuis l'antiquité. Les comètes, qui n'étaient pour ses philosophes qu'un accident éphémère et mal déterminé de l'ordre du ciel, en sont dès à présent pour nous des éléments capitaux. Considérées longtemps, même depuis la résurrection de l'astronomie, comme des astres subalternes, comparativement aux planètes, leur importance n'a cessé de s'accroître aux yeux des contemplateurs attentifs; et en réfléchissant, en effet, à leur multitude, à leur grandeur, à la variabilité, aux proportions de leurs orbites, aux actions qu'elles sont capables d'exercer sur nous et sur la totalité de notre système, on ne peut s'empêcher de reconnaître que leur histoire est bien au-dessus du chapitre qui concerne ce petit essaim de satellites qui demeure astreint à circuler dans le voisinage du soleil et dans lequel nous sommes compris. Le secret de leur rareté, mieux compris, est même devenu un témoignage de plus en leur faveur, puisque cette apparente rareté, dans laquelle nous ne devrions voir qu'une mesure de notre propre brièveté, est au fond la conséquence de l'immen-

sité des périodes qui forment leurs années. S'il y en a même qui nous échappent après nous avoir apparu une seule fois, il y a de quoi les admirer encore davantage; au lieu d'être enchaînées comme nous, elles jouissent, grâce à la puissance de leur impulsion primitive, de la liberté de l'abîme, et, voyageant de soleil en soleil, elles contractent par les sublimités de telles allures un air d'indépendance et de majesté qui n'est qu'à elles.

UN COIN DE RUE A ANTIBES.

LETTRE AU RÉDACTEUR.

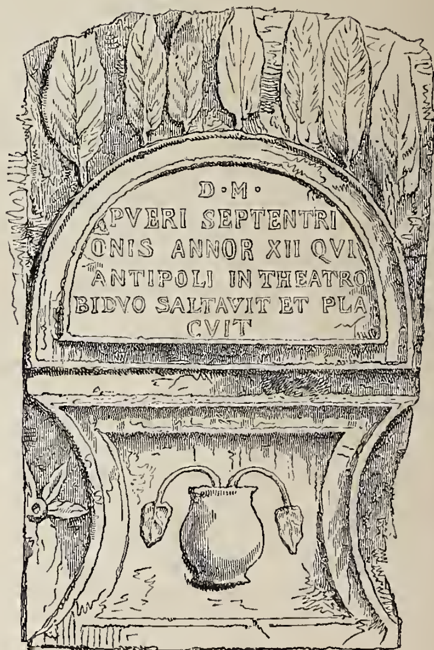
Antibes est une des petites villes les plus pittoresques qu'il y ait en France. Bâtie à la base de l'étroite presqu'île qui sépare le golfe de Nice du golfe Jouan, munie d'un assez bon port et bien fortifiée, elle forme la première station que l'on rencontre après avoir franchi la frontière du Var. Je m'y étais arrêté quelques instants pendant que le voiturin, demi-italien, demi-provençal, que j'avais pris à Nice pour me conduire à Grasse, faisait rafraîchir ses chevaux, tout en se rafraîchissant lui-même sans façon. Le panorama qui se déroule du haut des remparts qui défendent le port m'avait tenu longtemps en extase. Rien de plus ravissant : le golfe en demi-cercle promenant lentement ses flots azurés sur une grève de sept à huit lieues de développement, toute garnie d'habitations et de bosquets d'oliviers et d'orangers; par derrière, des collines s'élevant graduellement en amphithéâtre jusqu'aux grandes Alpes, qui dominent avec leurs neiges éblouissantes tous ces entassements secondaires; et, comme pour mieux faire sentir l'éternel printemps de ces heureux rivages, le rehaussent par le contraste de l'éternel hiver; par-dessus tout, l'éclat et la diaphanéité d'une lumière dont rien ne nous donne l'idée dans le Nord, et qui enveloppait en cet instant tout les lointains comme dans un voile féerique. Après m'être oublié dans ma contemplation, je regagnais à grands pas le triste et sombre carrefour où j'avais laissé mon véhicule, lorsque tout à coup, au détour d'une ruelle près de l'église, une large pierre encadrée dans la muraille d'une maison, me saisissant les yeux, vint me fournir un nouveau sujet de distraction, et, amenant à ma pensée le souvenir de votre intéressant recueil, me décida à tirer mon portefeuille pour y consigner à votre intention le croquis ci-joint.

C'était une pierre tumulaire remontant à l'époque où, de colonie grecque, Antipolis, nom charmant tristement défiguré aujourd'hui, était devenue cité romaine. Voici la traduction de l'inscription qui s'y trouvait gravée : « Aux » mânes de l'enfant du Septentrion, âgé de douze ans, qui, » sur le théâtre d'Antipolis, dansa deux jours et plut. »

Concision touchante et pleine d'atticisme! Les yeux fixés sur ces lignes, je vis se réveiller en un clin d'œil autour de moi la ville antique, les bruits de la foule, le public assiégeant les portes du théâtre, les entretiens, les récits, les questions sur le jeune danseur : — Quelle grâce! quelle souplesse! quelle beauté! quels pas charmants et dans quel mode absolument inconnu! Et aussi que d'enthousiasme, que de cris, d'applaudissements, de palmes et de couronnes! Pour ces populations demeurées toujours grecques, malgré la main pesante de Rome, la danse ne pouvait manquer de demeurer toujours le plus entraînant de tous les arts.

Et quelle était la patrie de ce bel enfant? Il venait du Nord, nous dit l'inscription; mais était-ce simplement du nord de la Gaule? Le nom de Septentrion ne répondait-il pas à une origine plus lointaine? Ne serait-ce point la Bretagne ou la Calédonie, si longtemps fidèles au génie national? On peut se figurer qu'encouragé par les suffrages qu'il avait rencontrés dans son pays, et conduit par ses parents, l'enfant se rendait à Rome, sûr de s'y élever promptement à l'opulence et à la gloire, et que, chemin faisant, il faisait les délices des villes placées sur son passage. Mais on peut s'imaginer aussi un pauvre enfant abandonné, victime des sauvages dévastations de la conquête, cherchant sa vie, sans famille, sans nom, connu seulement par la situation de son pays natal, l'enfant du Septentrion, comme dit son épitaphe. Peut-être encore était-ce un captif, un morceau de butin enlevé chez les Celtes indomptés par quelque dur centurion, vendu à un entrepreneur ambulant, exploité, mort dans la mélancolie loin des caresses de sa mère. Dans l'incertitude que laisse planer l'inscription sur cette vie prématurément éteinte et dont quelques lignes tracées sur la pierre rendent le souvenir immortel, toutes ces suppositions sont possibles. Mais cette indécision même, en agitant dans mon imagination les fantômes de la vie antique, ne me semblait point sans charmes, et me plaisait autant que des renseignements plus détaillés.

Quoi qu'il en fût, je me représentais le jeune danseur dans l'éclat de son adolescence. Arrivé depuis l'avant-veille, il avait déjà dansé deux fois. Toute la ville se faisait fête de le voir et de l'applaudir encore. Tout à coup, hélas! un bruit sinistre se répand : l'enfant est mort. Peut-être l'action d'une de ces soirées glaciales qui, dans ce climat, succèdent parfois à une journée brûlante, peut-être simplement celle d'un soleil inconnu, avait-elle suffi pour clore en un instant son fragile destin. La cité, qui s'était délectée des grâces de sa danse, le plaignit d'être descendu si jeune au royaume des ombres quand il y avait pour lui tant de joies encore et de

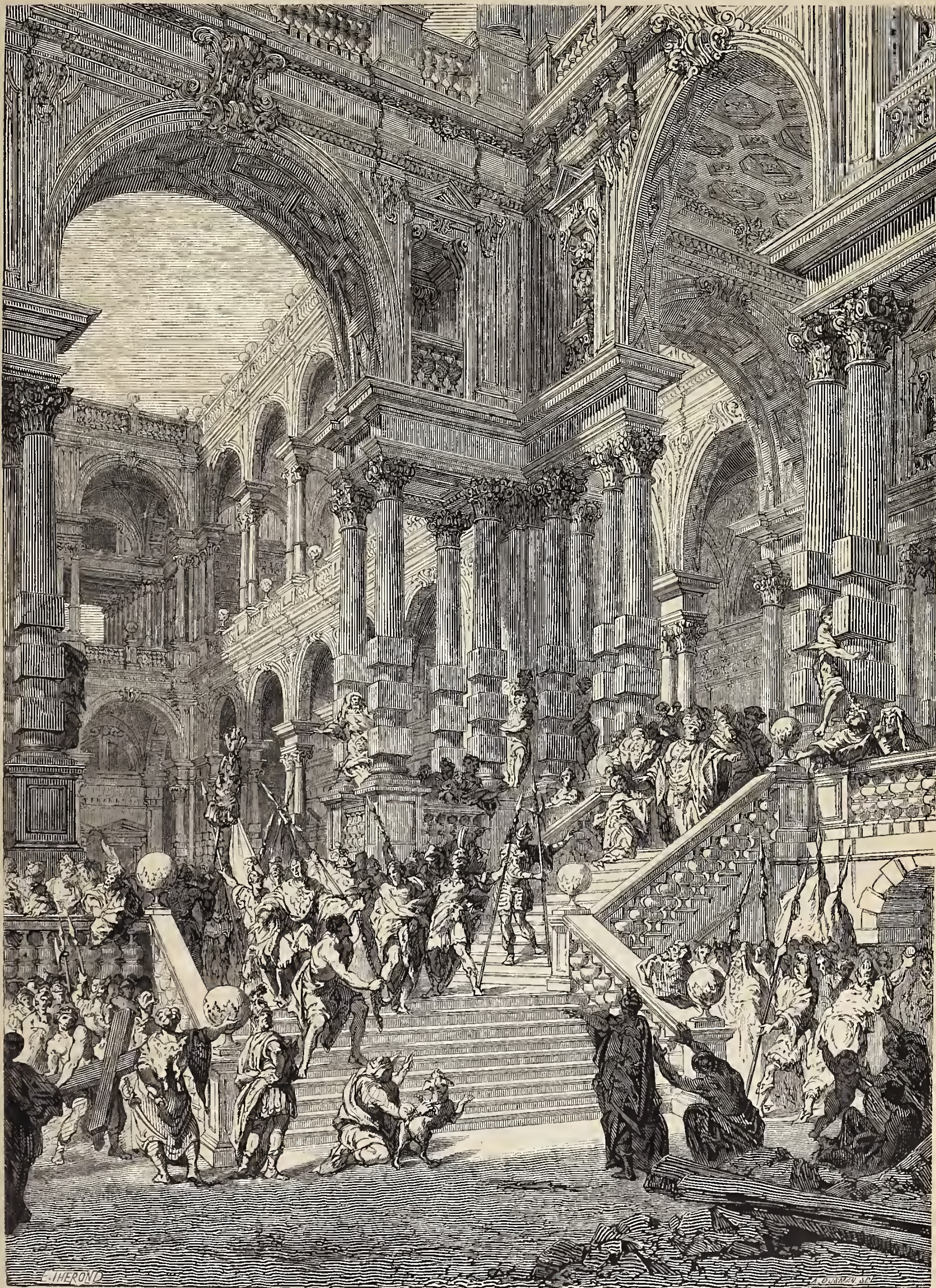


Pierre tumulaire, à Antibes.

plaisirs dans le monde de la lumière. On ne pouvait plus l'accabler sous les couronnes; on voulut du moins l'honorer par un tombeau; et le ciseau du sculpteur consacra sur la pierre, en même temps que l'abrégé de son histoire, l'image des palmes dont la ville d'Antipolis lui avait fait hommage.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

BIBBIENA.



Dessin inédit de Bibbiena, réduit par Thérond.

Ferdinand Bibbiena naquit à Bologne en 1657. Son père, J.-M. Galli, né à Bibbiena, élève de l'Albane, était un peintre bien médiocre et sans aucune fortune. Quoique l'art ne lui eût été favorable d'aucune manière, il enseigna le dessin à son fils, et, ayant découvert en lui une aptitude remarquable, il le fit entrer dans l'atelier de Carlo Cignani,

son ami, et élève comme lui de l'Albane. Le goût de Bibbiena le porta du côté de l'architecture; il s'y livra tout entier. Ses premiers essais furent heureux, et le genre nouveau qu'il adopta pour les décorations attira sur lui l'attention des grands seigneurs. Il fut chargé de construire, pour le duc Ranuce Farnèse, une maison de plaisance à Colorno. Appelé à Barcelone pour diriger les fêtes qui devaient avoir lieu à l'occasion du mariage de Charles III, il s'y acquit une grande réputation. De nombreuses commandes lui arrivèrent de tous côtés. Le duc de Parme lui donna une pension et le chargea de la construction et de la restauration de ses salles de spectacle. Bibbiena resta longtemps près de ce prince; puis Charles III, devenu empereur, le fit venir à Vienne, le combla d'honneurs, et lui donna la direction générale des fêtes qui célébrèrent la naissance de l'archiduc.

Ferdinand Bibbiena mourut aveugle, en 1743; il laissa trois fils qui suivirent aussi la carrière des arts; ils se nommaient Antoine, Joseph et Alexandre; leur manière de dessiner et de peindre ressemblait à celle de leur père.

Les dessins et les compositions de Bibbiena ont été gravés très-habilement par Antonio Buffagnotti et par Pietro-Giovanni Abati; on reconnaît dans ces eaux-fortes, traitées de main de maître, toute la verve, la hardiesse et la science du compositeur. Notre école d'ornementation française au dix-huitième siècle a longtemps subi l'influence de Bibbiena et de son modèle affectionné Borromini; elle leur avait emprunté ce goût d'architecture surchargée d'ornements, cette rocaille, comme on l'appelle généralement, qui, loin de donner de la grâce à l'architecture, l'alourdit et la surcharge à l'excès. Ces artistes ont produit, en effet, Gilles-Marie Oppenort, Jules-Aurèle Meissonnier, et surtout les décorateurs Piranesi, qui firent un si long séjour en France.

Il existe deux beaux portraits de Ferdinand Bibbiena, et tous deux donnent l'idée d'une physionomie assez insignifiante : il y est représenté la bouche niaise, l'œil hagard et sans expression; on croirait voir plutôt un travailleur pénible et chercheur qu'un artiste doué, comme il l'était, d'une imagination vive, à idées larges et à compositions grandioses.

JOEL KRESS.

FRAGMENTS DU JOURNAL DE MADELEINE.

Suite.—Voy. p. 314, 326, 334, 346.

21 septembre. — Nous avons été réveillés de bonne heure par la visite de notre ami Éverard. Moi seule l'avais entendu sonner. Il s'est nommé à travers la porte; alors je me suis hâtée de passer un vêtement du matin et, les yeux encore à demi fermés, mais souriant déjà au souvenir du bonheur de la veille, j'ai été lui ouvrir la porte du palier. Je me faisais une fête d'être la première à lui apprendre notre changement inespéré de fortune. Mais au lieu de ce visage franc et ouvert qui appelle la confiance et provoque les aveux, je trouvai dans sa physionomie quelque chose de si incertain, de si soucieux et de si contraint, que je retins l'élan de ma confidence.

— Il est peut-être indiscret, m'a-t-il dit, de venir chez les gens à pareille heure; mais quand on a veillé toute la nuit, on croit, parce qu'il fait jour, que tout le monde est levé. D'ailleurs, on peut me pardonner d'être un peu trop matinal aujourd'hui; je ne serai pas deux fois importun : je viens vous faire mes adieux.

Un gros soupir accompagna ces paroles; je le regardai mieux, et je vis qu'il n'était pas seulement soucieux et contraint, mais que l'expression de son visage témoignait d'une vive inquiétude et d'un profond chagrin. Je me félicitai de mon silence à propos de l'heureuse visite que nous avons reçue hier. Notre ami était en peine, me taire sur ce qui nous arrivait de bon me parut un devoir de charité. De toutes les impertinences de la vanité satisfaite, la plus odieuse, il me semble, est le bruit qu'elle fait de ses joies devant les cœurs attristés.

Il ne m'appartenait pas, jeune fille que je suis, de questionner sur la cause de son chagrin une personne de l'âge de M. Éverard. Je me contentai de lui adresser un regard qui voulait dire : — Je regrette notre séparation et je compatis à vos peines que j'ignore. — Je me disposais à aller frapper chez le père pour lui annoncer le départ de notre ami, quand celui-ci m'arrêta, et me dit, avec une sorte d'hésitation où perçait une visible inquiétude :

— Je vous annonce une nouvelle, Madeleine; vous, en échange, est-ce que vous n'avez rien de nouveau à me dire?

Cette question, je l'avoue, m'étonna. Faisait-il allusion à l'événement de la veille? Comment l'aurait-il su? Depuis la visite de l'étranger nous n'étions pas sortis de chez nous. Quoi qu'il en fût, il m'était facile de voir, à l'anxiété de son regard, qu'il attendait aussi impatiemment ma réponse que si ce que j'avais à lui annoncer eût touché en quelque point à son intérêt personnel; mais la surprise que ceci me causa me fit oublier de répondre.

— Il n'est donc pas venu? Il m'aurait trompé! s'écria alors M. Éverard, avec un roulement d'yeux et un froncement de sourcils qui ressemblaient si fort à de la colère que j'en fus positivement effrayée. Il s'aperçut de mon effroi et se mordit les lèvres, ainsi que nous faisons lorsque, étourdiment, nous avons commis une maladresse. Néanmoins, son regard m'interrogeait toujours.

— Si c'est d'un étranger, M. Wagner, expert en tableaux, que vous voulez parler, répliquai-je enfin, rassurez-vous, nous l'avons vu hier; il a visité l'atelier et, ce qui vaut mieux encore, il a acheté un des ouvrages du père.

Peu à peu, à mesure que je parlais, le calme revenait sur le visage de notre ami, les plis de son front s'effaçaient, et il semblait respirer plus librement. Le changement qui s'opérait en lui me fit deviner sans peine qu'il n'était pas étranger à la visite de l'expert. Je comprenais bien que sa vive amitié pour l'artiste s'intéressât assez à notre bien-être pour qu'il envoyât chez nous un acheteur; mais ce que je ne pouvais m'expliquer, ce que je ne m'explique pas encore, c'est que la supposition de cette visite manquée ait pu lui arracher ce cri d'indignation et de colère : « Il m'aurait trompé! »

Le père nous avait entendus; il arriva. Convaincue maintenant de la participation de M. Éverard à la bonne fortune de la maison, je m'empressai de dire : — Embrassez-moi, père, pour la découverte que j'ai faite. Hier, vous vous demandiez comment votre nom et le bruit de votre talent étaient arrivés jusqu'à l'expert en tableaux; l'auteur de cette heureuse indiscrétion, j'en suis sûre, le voilà! — Et je désignai notre ami, qui me parut plutôt contrarié que flatté de ma pénétration. Il finit cependant par avouer que je ne me trompais pas; mais en faisant cet aveu, il déclara que si j'avais été la première, comme il s'y attendait, à parler de l'événement d'hier, il se serait gardé de nous dire la part qu'il y avait prise. — Singulier scrupule, qui, en ce cas, devait nous porter tort; car son silence nous eût pour toujours laissés en peine de savoir à qui adresser nos actions de grâces. N'est-ce pas compléter le service rendu que de permettre à la reconnaissance d'y attacher un nom?

J'avais dit au père : — Embrassez-moi! — Mais la révélation que j'ajoutai à mes paroles fit qu'au lieu de venir à sa fille, ce fut dans les bras de son vieux camarade de classe qu'il se jeta d'abord. — Je remarquai encore que ce mouvement de chaude amitié produisait sur M. Éverard un sen-

timent de gêne. Je dus naturellement attribuer ceci à la triste préoccupation de ce départ dont il m'avait parlé en arrivant. Ramenée à ce souvenir, j'interrompis le père, qui, tout aux espérances d'avenir ravivées la veille, me semblait parler trop librement de sa joie à quelqu'un que je supposais malheureux.

— Demandez donc à notre ami, lui dis-je, pourquoi il veut partir.

— Si Éverard pense à nous quitter, me répondit-il, ce ne peut être que pour quelques jours.

— C'est pour ne plus revenir, repris-je ; il vient ce matin nous faire ses adieux.

Le père ne voulait pas croire à cette fâcheuse nouvelle ; son ami la lui confirma. Pressé de questions sur sa résolution inattendue, il répondit que ses infructueuses tentatives comme solliciteur avaient usé son courage. Trompé une dernière fois, la veille, dans son espoir de trouver un emploi, éconduit de toutes parts à cause de son âge, il n'avait reçu de favorable accueil que dans l'administration où travaillait mon père. Et encore, remarquait-il, cette apparence de bonne volonté, il ne la devait sans doute qu'à l'impossibilité où l'on était de la lui prouver, rien ne permettant de faire supposer qu'il y eût, avant peu, une vacance dans les bureaux.

— Ainsi tu renonces à attendre ! dit le père ; tu vois ce qui m'arrive et tu ne veux pas croire au lendemain ! Prends exemple sur moi : j'ai subi bien des mécomptes, sans parler des dédains ; pourtant je ne me suis pas découragé, et, tu le vois, j'ai bien fait !

— Oh ! toi, objecta M. Éverard, tu t'appuyais sur ta confiance en ton mérite ; de plus, tu avais un ami qui a su te faire rendre justice.

A la bonne heure ! M. Éverard se décidait à convenir franchement de ce qu'il avait fait pour nous. Le père lui prit la main et dit chaleureusement :

— Cet ami prendra sa revanche ; il se donnera tant de peines pour te déterrer un emploi qu'il faudra bien un jour ou l'autre qu'il te case quelque part.

— Un jour ou l'autre ! répéta le solliciteur découragé, c'est-à-dire dans le vague de l'avenir. Non, merci de tes bonnes intentions ; mieux vaut que je parte.

— Et si on te laisse partir, demanda le père, où iras-tu ? que feras-tu ? En quel pays trouveras-tu des protecteurs dévoués et une position toute prête à saisir ?

— Nulle part, sans doute, c'est pourquoi je suis décidé à ne plus rien demander à personne. Mon parti est pris : avec ce qui me reste j'essayerai de vivre à peu près, jusqu'à l'époque où, mon acte de naissance à la main, j'aurai le droit de réclamer ma place à l'asile de la vieillesse.

Le père sembla bondir à ces mots qui me serrèrent le cœur ; je levai tristement les yeux sur ce pauvre M. Éverard, et j'eus aussitôt à me reprocher un doute offensant pour lui : parce que sa physionomie ne me parut pas aussi bien d'accord avec ses paroles que je l'aurais voulu, je me permis de supposer qu'il ne disait pas sincèrement sa pensée.

Essayant de vaincre la résolution extrême de son ami, le père répliqua :

— Y penses-tu ? végéter encore dix ans dans un coin pour finir par l'hospice ! Beau dénoûment, en vérité, d'une existence qui a commencé avec la fortune !

— Oui, observa M. Éverard avec une sorte d'amertume, ma vie a commencé comme finira la tienne.

— Et le bonheur qui m'arrive, à qui le dois-je ? dit le père, à toi, Éverard ! Si de mon vivant je puis être connu, c'est parce que ton amitié a cru en mon talent ; et tu t'imagines que moi, ton obligé, je permettrai...

Ici le père s'arrêta tout à coup, et il parut réfléchir un moment ; je cherchai sa pensée dans ses yeux, et je la devinai d'autant plus aisément que cette pensée était aussi la mienne. Nous nous dîmes du regard que nous nous étions compris. Alors, comme si, en m'attribuant la bonne inspiration qui était éclose en même temps dans nos cœurs, le père avait dû se sentir plus fort pour lutter contre les scrupules présumés de notre ami, il lui dit :

— Madeleine a raison, reste avec nous, Éverard ; la maison de Joël Kress n'est pas encore bien riche, mais enfin, elle vaut toujours mieux que l'hospice.

Il est fier, le camarade de classe du père. Cette proposition le fit pâlir, et son attitude sembla nous demander si nous avions voulu l'offenser.

— Cela ne te convient pas ? reprit le père d'un air décontenancé, soit ! n'en parlons plus ; à moins que tu ne te ravises, auquel cas je te demande seulement de te souvenir que ma maison est la tienne.

Un remercîment sec et froid fut la seule réponse que reçut cette proposition toute cordiale ; après quoi, M. Éverard se leva et nous renouvela ses adieux.

Certes, quand je pense au service désintéressé qu'il nous a rendu, j'aurais dû me défendre de toute supposition malveillante et faire la part du découragement qui ne permettait plus à notre ami de me paraître tel que je l'avais vu d'abord ; mais quelque légitime que fût son changement d'humeur, quoi que j'eusse à me dire pour donner au sens de ses paroles et à l'expression de sa physionomie la meilleure interprétation possible, il me passa par l'esprit ces affreuses réflexions dont je m'accuse : — Il y a une arrière-pensée dans les adieux de M. Éverard. En venant ici ce matin, il espérait mieux de notre reconnaissance que ce que nous lui offrons, et son refus ne vient pas tout à fait de la susceptibilité d'un cœur haut placé. Je ne sais pas au juste comment se manifeste le dépit d'une convoitise trompée dans son attente ; mais si j'avais à le peindre, je ferais en ce moment le portrait de notre ami.

Pendant que je me parlais ainsi, et bien à tort sans doute, le père reconduisait jusqu'à la porte son camarade de classe ; mais, l'arrêtant soudain par le bras, au moment où il allait sortir, il lui dit, comme s'il venait de prendre tout à coup une grande résolution :

— Éverard, il est impossible que nous nous quittions ainsi. Tu n'as pas, je suppose, l'intention de partir à jeun ; je veux que nous déjeunions ensemble. Qui sait si au dessert tes idées seront encore les mêmes ? J'espère bien que non ! Au surplus, nous verrons ; attends-moi, je reviens tout à l'heure.

Sans s'expliquer davantage, il m'ordonna de mettre le couvert, prit son chapeau, et sortit précipitamment. Je remarquai encore que M. Éverard ne fit aucune objection à la brusque invitation du père. Il se mit à la fenêtre pour voir de quel côté tournait son ami, et ne quitta son poste d'observation que lorsqu'il l'eut aperçu revenant à la maison.

— Le voilà, me dit-il en se tournant vers moi, vous pouvez servir le déjeuner.

La façon dont il accentua ces mots : — Le voilà ! — me parut étrange ; j'y vis l'expression d'une secrète impatience difficile à concilier avec l'attitude qu'il avait prise chez nous depuis son arrivée. Je ne pouvais comprendre qu'il attendît impatiemment le retour d'un ami à qui, une heure plus tôt, il disait adieu sans témoigner beaucoup de regrets.

— Éverard, dit le père en entrant, je viens de réparer mes torts envers toi et de payer ma dette. Quand ce matin, d'accord avec ma fille, je t'ai offert de venir demeurer chez nous, la franchise de ma proposition ne me permettait pas de voir ce qu'il y aurait eu de gênant pour toi à l'accepter. Je comprends ton refus, je l'approuve : si grandement qu'on puisse être logé chez un ami, on y est toujours moins à l'aise que dans le plus petit chez soi. C'est convenu, nous ne demeurerons pas ensemble ; mais tu ne partiras pas. La

vente de mon tableau à M. Wagner, le fameux expert de Vienne, les propositions qu'il m'a faites pour l'avenir, me décident à consacrer tout mon temps à la peinture. Tu n'attendais qu'une vacance dans mon administration pour être placé, eh bien, à l'heure qu'il est, il y a un emploi vacant : le mien; ou, pour mieux dire, la place est déjà prise, car en donnant ma démission, j'ai rappelé à notre directeur qu'une promesse formelle t'avait été faite; il le savait et il en avait pris bonne note; la preuve, c'est que ce soir même tu recevras ta commission d'employé.

M. Éverard fut sans doute aussi surpris qu'il parut l'être de la généreuse démarche de son ami. Cependant il m'a été impossible, en l'examinant bien, de ne pas me dire : — Ce qui arrive, il l'attendait.

Voilà donc le père libre maintenant de se livrer tout entier au travail qu'il aime. Sa place au bureau sera occupée demain par M. Éverard, qui, ce soir, a reçu son brevet. Je vois l'artiste si joyeux de n'avoir plus à donner la meilleure part de sa vie à une tâche monotone et fatigante, que je sens qu'il est de mon devoir de partager sa joie; je le veux sincèrement, et cependant, pour y parvenir, il faut que je fasse quelque effort sur moi-même. Notre changement d'existence me cause une vague inquiétude; je songe à ma mère; je me demande ce qu'elle penserait de cela si elle vivait, afin de penser comme elle, et... et je ne suis pas contente... pourquoi?

La suite à une autre livraison.

DERNIÈRES PENSÉES DE SISMONDI.

Si la biographie [1] de M. de Sismondi n'avait été déjà esquissée dans ce recueil, c'est de sa tombe, de cette porte de l'éternité, selon l'expression de l'Apôtre, que nous eussions aimé à suivre de l'œil la route parcourue par l'homme qui a laissé dans ce rustique cimetière une froide dépouille arrosée de larmes et un nom vénéré. Là s'est affaissé sous le poids du travail et du chagrin, plutôt que sous l'effort des ans, l'historien laborieux dont la vie fut toute employée à éclairer, à soulager l'humanité souffrante. Là fut ravi à ses amis celui qui, « à la plus énergique volonté qu'ait jamais possédée l'homme, unissait cette tendresse exquise et délicate qui semble devoir être le partage exclusif de la femme. » Les ardentes et hautes inspirations que refroidirent parfois le travail incessant, la prodigieuse érudition du savant écrivain, reviennent à la mémoire avec tout leur feu, toute leur force, toute leur vitalité, auprès de cette tombe. Il a pu dire avec vérité, vers le milieu de sa carrière : « Je me suis voué à ce que je faisais, travaillant pour le travail, pour la perfection, non pour le profit, ni même pour la gloire. J'ai consacré la plus grande vigueur de ma jeunesse à développer la part ordinaire de talents que j'avais reçue du ciel. » Près de cette cendre inerte, sous ces ombrages, riants portiques d'une meilleure vie, nous nous souvenons moins des livres écrits en présence du public que de l'homme lui-même. Ses journaux revivent dans notre pensée, ses paroles retentissent à nos oreilles, et nous nous plaisons à relire quelques-unes de ses pages intimes où respire une mélancolie douce, une tendre humanité. Ouvrons au hasard les lettres de Sismondi à sa mère, à ses amis; parcourons ces notes familières dans lesquelles chaque heure a laissé son empreinte de douleur ou de joie.



Maison de Sismondi, à Chênes, près de Genève. — Dessin de Grandsire, d'après Mlle Octavie Bourrit.

[1] Voy. t. XI (1843), p. 314.

« *9 mai 1833.* — Jour de ma naissance. J'accomplis aujourd'hui ma soixantième année et j'entre dans la soixante et unième, c'est-à-dire que je suis désormais un vieillard; que ma probabilité de conserver les êtres qui me sont chers va à peine à cinq ans. Il y a quelque chose de triste dans ce grand pas fait dans la vie, et cependant il y a aussi quelque chose qui assure et qui console. Si je suis destiné à souffrir encore, ce ne peut être pour longtemps; *la sorte non mi puo canzonar che per poco* (le destin ne peut plus se jouer de moi qu'un moment). »

Une année plus tard, un plus grand nombre d'amis ont disparu, une teinte plus triste obscurcit le journal. Parlant de la perte récente de sa sœur, il s'écrie :

« Comme la mort se presse autour de nous! comme elle nous fait sentir que ce n'est plus qu'elle que nous avons désormais à attendre! »



Tombeau de Sismondi, au cimetière de Chênes, près de Genève. — Dessin de Freeman, d'après Mlle Octavie Bourrit.

Le sentiment du devoir le relève cependant toujours au milieu de ses tristesses :

« Une des grandes tâches qui me semblent nous être imposées dans ce monde, c'est de triompher du mal et de conserver le ressort de l'âme qui la relève après la souffrance.

» J'en reviens toujours à dire que le moyen de bonheur le plus complet, et en même temps le plus à notre portée, est un grand travail d'esprit. »

« ..... Je sens désormais les traces profondes de l'âge, écrit-il plus tard, je sais que je suis un vieillard, je sais que je n'ai plus longtemps à vivre, et cette idée ne me trouble point. Ma confiance dans la parfaite bonté de Dieu comme en sa justice s'affermit. Tous les jours je deviens plus religieux, mais c'est d'une religion tout à moi, c'est d'une religion qui prend le christianisme tel que les hommes l'ont perfectionné, qui place son autorité dans la raison et dans l'amour. . . . . »

« Chacun, se dit-il, a ses heures de sérénité; et dans un esprit de support, de charité, de respect pour toutes les croyances, chacun semble reconnaître que toutes les religions sont vraies, en ce sens qu'elles sont comme autant de langages par lesquels la créature faible exprime son respect, sa reconnaissance et son amour pour le dominateur de l'univers. »

La pensée de Sismondi s'achemine constamment vers la véritable patrie, celle vers laquelle nous marchons tous : « En étudiant sincèrement, profondément toutes les passions, toutes les affections implantées en l'homme et nécessaires à sa conservation, nous verrons, dit-il, que toutes, après l'avoir dirigé vers son bien immédiat, vers son bien matériel, l'élèvent encore vers un bien suprême, infini, que le sentiment religieux lui révèle; que toutes, à mesure que sa vue s'étend, que son intelligence se développe, lui font contempler toujours plus clairement le Dieu tout bon, tout-puissant, tout sage, le Dieu esprit et vérité!

» La religion, poursuit-il, n'est point le dogme, elle est toute dans les rapports de l'homme avec son Dieu, et non dans la notion plus ou moins imparfaite qu'il se forme de la divinité ou dans les mots par lesquels il l'exprime. — La religion est un sentiment, non une science, elle se compose de l'expression de l'amour et de la reconnaissance de la créature envers son créateur, et de l'effort qu'elle fait pour se conformer à sa volonté, non de l'opinion qu'elle s'est formée de l'essence de Dieu ou des mots avec lesquels elle balbutie la description de ce que des mots humains ne peuvent rendre, de ce qu'une intelligence humaine ne saurait concevoir... Notre devoir envers Dieu est un effort constant pour nous perfectionner nous-mêmes. Les attributs de la divinité sont le fanal qui éclaire notre route...

La prière, c'est l'expression de l'amour de la créature envers son créateur et de l'effort qu'elle fait pour se conformer à sa volonté. »

Longtemps avant l'heure suprême qui doit lever tous nos doutes, il s'écriait : « Comment la mort est-elle si pénible? elle est aussi surprenante, aussi inconcevable que l'immortalité. Tous ces sentiments, toute cette vie, ne peuvent avoir été destinés à l'anéantissement! »

« Bon dieu, » reprenait-il, rappelant la tendresse qui avait rayonné si vivement sur la première partie de sa vie, « que ne puis-je faire revivre ma mère, entendre encore une fois sa voix, ses conseils!... Hélas! hélas! que reste-t-il de tant d'amour? Serait-il possible qu'elle fût encore quelque part, songeant à moi, veillant sur moi, mettant, comme elle faisait alors, tout son bonheur dans le mien, jouissant de l'amour que je lui garde? »

Ces tendres aspirations vers celle qui n'était plus se répétèrent près de la tombe de Sismondi; une autre voix fit entendre les mêmes gémissements. Sa femme, sa Jessie, source de tout ce que le couchant de sa vie connaissait de charme et de douceur, est venue pleurer près de ce tombeau! C'est sa pieuse main qui a planté ces arbres et tracé sur cette pyramide l'inscription funéraire.

Comme elle le disait, les larmes des pauvres ont été la plus touchante oraison funèbre de Sismondi : « Ame bienheureuse, s'écriait sa veuve, les profondes bénédictions des pauvres, répandues sur ta tête vénérée, ont sûrement atteint le ciel! » Et, revenant sur elle-même, celle qui le devait pleurer jusqu'à ce qu'elle l'eût rejoint, écrivait : « Et moi! moi qui jamais ne fis une promenade sans entendre la musique de ses pas lorsqu'il venait avec joie à ma rencontre, sans voir son visage rayonner sur le seuil, sans sentir son embrassement affectueux! Oh! désespoir! revenir après quelques jours d'absence pour se dire, plus amèrement encore, qu'il reste là, celui qui jamais plus ne viendra me réjouir ou me consoler, et qu'il faut que je reste vivante quand la vie de ma vie est partie! »

Après ces cris de douleur qui trouvent un écho dans tant de cœurs veufs de ce qu'ils aimèrent uniquement, on a besoin de revenir aux paroles plus calmes du philosophe chrétien qui a quitté ce monde avec le pressentiment de l'éternité :

« Confiant dans la bonté de Dieu, écrivait-il dans son testament, je lui remettrai mon âme sans inquiétude lorsqu'il lui plaira m'appeler, et ce sera avec une vive reconnaissance pour les biens dont il m'a fait jouir dans la carrière qu'il m'a permis de parcourir. Je demande avec instance à ceux qui m'ont accordé leur affection, à ma femme surtout, de partager avec moi ce sentiment, de me voir partir, avec amour mais sans regret, comme un homme qui a rempli sa tâche et qui ne pouvait attendre d'une plus longue vie autre chose que des infirmités, des chagrins, et peut-être l'affaiblissement de ses facultés. »

Ces mots me reportent à un passage de son journal quotidien où, revenant sur la fin de sa grand'mère, morte en enfance, il suppliait, à l'exemple de celui qui pria au jardin des Olives, que le calice fût éloigné de ses lèvres, qu'il ne fût pas condamné à épuiser « ces amères lies de la vie ».

Il a été exaucé : le travailleur est tombé à la fin de sa tâche, ayant accompli sa journée, et conservant jusqu'au bout ses facultés plus parfaites, plus vivaces que jamais, détaché de cette terre qu'il allait quitter. Il écrit dans son journal, le 31 décembre 1841 (il est mort six mois après) :

« Me voici au dernier jour de cette année que j'ai commencée avec peu d'espérance d'en voir la fin. J'ai vu mourir mes deux meilleurs amis, et j'ai eu plus tôt l'occasion de me détacher de ceux qui me restent; j'ai vu tomber ma patrie... J'ai vu la cause de la liberté partout déshonorée par la conduite du parti auquel j'étais attaché... Je ne puis faire aucune espèce de bien... Je sors de ce monde sans avoir produit aucune impression, et rien ne sera fait! »

Tu te trompais, homme de bien! tu as aidé d'une main constante, et d'un esprit sincère et persévérant, à l'œuvre de tous, et tu y laisseras ton empreinte. Le travail, après avoir fondé tes opinions, en se continuant amenait le doute; avec le doute, on ne produit rien : tu es donc mort à ton heure, au moment où tu disais toi-même :

« L'expérience est venue ébranler des principes que je croyais arrêtés; j'ai bien toujours le même amour pour la liberté, mais je vois beaucoup moins clairement quelle est la route pour l'atteindre : aussi mes souhaits sont-ils moins prononcés et mes espérances presque éteintes. »

Il répétait à de fougueux amis :

« La science politique est encore trop incertaine; ses axiomes, que nous nommons fastueusement des principes, sont encore trop mal arrêtés pour que le changement d'une forme contre une autre mérite d'être acheté au prix d'une révolution... Pour chaque essai, il faut des siècles et des générations humaines. »

Les labeurs de Sismondi ne seront point perdus; l'historien consciencieux a laissé à ses deux véritables patries, à l'Italie et à la France, des annales où, le premier, il a fait comprendre que l'histoire d'un peuple n'est pas seulement celle de ceux qui le gouvernent. L'économiste, aux entrailles émues, a montré que ce n'était pas uniquement de la production et de l'accumulation des richesses qu'il s'agissait, mais surtout de leur répartition. Sa philosophie n'enleva rien à la tendresse de son âme, et c'est avec une éloquente sensibilité qu'il a plaidé la cause de l'ouvrier, de l'esclave, du prolétaire. Il l'a gagnée, cette cause. Les opinions que de son vivant l'on traita de paradoxes sont de plus en plus regardées comme des vérités. « Ce n'est pas l'égalité des conditions, mais le bonheur dans toutes les conditions, disait-il, que le législateur doit avoir en vue; la science du gouvernement, c'est d'accroître le bonheur des hommes et de le distribuer également. La politique doit se charger du bien-être moral des nations; l'économie politique, de leur bien-être matériel. »

« L'invention des machines est toujours un bien en soi, » répétait-il, lui que l'on a accusé d'être l'ennemi du progrès industriel; « c'est le partage que nous faisons de leurs fruits qui est un mal. Toute augmentation du pouvoir mécanique devrait amener une augmentation des produits s'ils sont demandés, de repos s'ils ne le sont pas. »

Malgré sa tristesse en croyant voir ce mouvement progressif de la civilisation, que l'étude de sa vie entière tendait à accélérer, s'arrêter soudain; malgré l'abattement causé par les souffrances de la maladie la plus cruelle, un double squirre à l'estomac et dans les entrailles, il s'attachait tout aussi fermement à sa profession de foi, faite naguère à une jeune amie, à Mlle Eulalie de Saint-A... :

« Je n'ai renoncé à aucun de mes enthousiasmes de jeunesse; j'ai, plus vivement que jamais peut-être, le désir de la liberté pour les peuples, et de la réforme des gouvernements, du progrès de moralité et de bonheur de la société humaine. — J'espère que j'ai gagné en théorie et en expérience, si d'autre part j'ai été désenchanté de mon espérance dans presque tous les hommes que j'ai connus. Mais le *disinganno* ne s'applique pas aux idées ou aux sentiments chers à mon cœur, parce que mon drapeau, à moi, n'a jamais été porté dans la mêlée. Je suis libéral et, mieux encore, républicain, mais jamais démocrate. Je n'ai rien de commun avec le parti qui vous fait peur par sa violence, par des théories sauvages, pas plus qu'avec celui qui est ivre d'ordre et furieux de tranquillité. Mon idéal, en fait de gouvernement, c'est l'union et l'accord des éléments

monarchiques, aristocratiques et démocratiques... Je suis donc profondément affligé pour l'espèce humaine que je vois faire des pas rétrogrades et se détacher de ses plus nobles espérances, nullement pour la science sociale qui s'est encore éclairée par les dernières expériences, et qui montre toujours la voie du perfectionnement humain. »

Les arbres qui ombragent la tombe de Sismondi et qui ornent de leur feuillage touffu le coin solitaire dont nous devons le dessin au gracieux crayon d'une compatriote de M. Sismondi, de Mlle Octavie Bourrit, cacheront bientôt le petit monument; la digne épouse de l'homme excellent est morte dans le pays de Galles où elle était née. Le peu d'amis qui lui survivaient et qui lui portaient un véritable culte ont quitté ce monde; mais les idées, les sentiments que ses écrits ont semés, germeront et produiront leurs fruits.

La cathédrale de Chartres contient 6 000 statues; celle de Reims, 3 000; celle de Paris, 1 200.

DE QUELQUES ÉCRITURES.

Voyez la Table des vingt premières années.

On distingue, dans l'histoire de l'écriture des différents peuples, trois sortes de caractères : 1° les caractères figuratifs, communément désignés sous le nom collectif d'hiéroglyphiques; 2° les caractères syllabiques, qui, dans l'acception rigoureuse de ce mot, sont extrêmement rares; 3° les caractères alphabétiques ou mieux analytiques, qui ont la propriété de séparer les consonnes des voyelles. La seconde de ces classes constate un grand progrès sur la première; elle abrége le tracé des signes et soulage la mémoire qui se perdait dans des combinaisons et des complications infinies et, au fond, peu utiles. La troisième classe témoigne d'un perfectionnement non moins considérable sur l'écriture syllabique, qui reposait sur l'idée abstraite de l'existence des consonnes par elles-mêmes et sans la coopération absolument nécessaire des voyelles.

Quant à l'ordre dans lequel se tracent les signes de l'écriture, ce n'est pas un caractère bien important pour la classification; mais comme il ne laisse pas de présenter, pour d'autres motifs, un intérêt réel (¹), nous en dirons quelques mots. Beaucoup de peuples, et nous sommes du nombre, tracent les signes de leur écriture à la suite les uns des autres dans la direction *de gauche à droite*, comme l'indique la flèche qui suit : ⟶; d'autres nations écrivent *de droite à gauche*, ⟵, c'est-à-dire en sens contraire de nous; d'autres verticalement *de haut en bas*, par colonnes qui se suivent de gauche à droite, ↓↓↓; d'autres dans la même direction verticale, mais en traçant la première ligne à l'extrémité latérale droite du papier et en continuant jusqu'à la dernière du côté gauche de la page, ↓↓↓; enfin il est des écritures qui se tracent perpendiculairement *de bas en haut*; ou *tout à la fois* de haut en bas et de droite à gauche ou de gauche à droite, ou, au gré du scribe, horizontalement *dans une direction quelconque*, ⟶ ↓ ⟵ ; et dans plusieurs autres dispositions qu'il serait trop long de rapporter ici.

(¹) Quelques auteurs ont cherché à expliquer la raison des différents sens de l'écriture suivant les peuples qui l'emploient. C'est ainsi que nous lisons dans une petite brochure assez rare, publiée, en mai 1854, par M. Charles de Labarthe, l'explication suivante, qui paraît plus bizarre que sérieuse : « Et d'abord, les Tartares écrivent de haut en bas, figurant ainsi la lumière divine, qui descend du ciel dans le sein de la créature, à mesure que l'inspiration prend forme et se développe. » (Voy. *De l'Écriture et des Alphabets chez les différents peuples*, in-8; à l'Alphabet mantchou.)

I. — ÉCRITURES HIÉROGLYPHIQUES.

Trois des cinq parties du monde ont donné chacune naissance à une écriture hiéroglyphique particulière, ou, pour parler plus prudemment, ont conservé des monuments du système graphique qu'ils employaient lorsqu'ils n'avaient d'autre moyen de fixer leurs souvenirs que de peindre les principaux événements au moyen des images mêmes des divers objets qui y avaient joué un rôle. Ces trois parties du monde sont l'Asie, l'Afrique et l'Amérique.

En Asie, on trouve l'écriture hiéroglyphique dans l'ancienne Chine, et une écriture qui en dérive dans la Chine moderne.

En Afrique s'est créé ce mystérieux système d'images et de signes auquel seul on attache avec exactitude le nom d'hiéroglyphes (figures gravées par les prêtres, ou système graphique sacerdotal), et qui a été, pendant des siècles, la seule écriture monumentale de toute l'Égypte et vraisemblablement d'un assez grand nombre de pays circonvoisins.

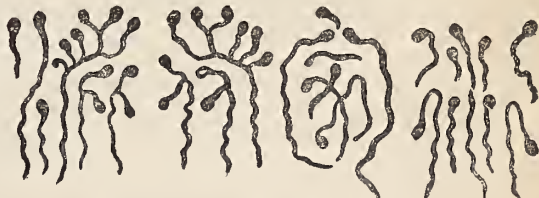
En Amérique, les anciens monuments offrent à la curiosité et à l'étude de bizarres images qui figurent des personnages accompagnés de quelques dessins d'animaux, de plantes, ou de divers autres objets, pour la plupart grotesques et que l'on croit avoir une valeur phonétique (c'est-à-dire de son); ces images, au milieu desquelles apparaît, sous les couleurs les plus étrangement variées, toute une suite de démons, de rois, de guerriers et de grands personnages, paraissent avoir été le seul système graphique destiné à conserver la mémoire de l'une des plus étranges civilisations du monde.

A. *Écriture chinoise.*

La première de ces trois sortes d'hiéroglyphes est la seule dont nous connaissions jusqu'à présent avec certitude la nature et les développements successifs.

Les Chinois de la haute antiquité, c'est-à-dire ceux qui vivaient près de 3000 ans avant notre ère, connaissaient déjà l'art d'exprimer leurs idées à l'aide de signes ou *images conventionnelles*, et, en même temps, celui de graver, avec talent, des inscriptions sur des blocs de pierre ou sur des rochers. L'inscription érigée par ordre du grand Yu (l'un des premiers et des plus célèbres empereurs des Chinois), en commémoration de l'écoulement des eaux du déluge, plus de vingt siècles avant Jésus-Christ, en fait assurément foi. Cette inscription se composait de caractères appelés *Kho-téou*, ce qui signifie *têtard*, parce que les traits irréguliers de chaque ligne ressemblaient généralement assez au contours de l'animal qui porte ce nom.

Il est très-probable que les caractères en têtards (n° 1) sont

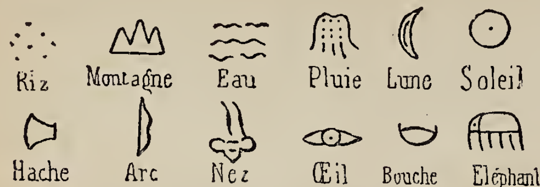


N° 1. Ancienne écriture chinoise : écriture en têtards.

les plus anciens caractères chinois qui aient existé; mais il serait difficile de suivre leurs transformations successives au travers des âges, jusqu'à la forme qu'ils revêtent aujourd'hui. Tandis que si l'on prend pour point de départ les figures grossières des objets, telles qu'on les traçait dans les anciennes inscriptions chinoises (voy. n° 2), on parvient, de dégradation en dégradation, à concevoir la métamorphose de ces images en simples signes graphiques.

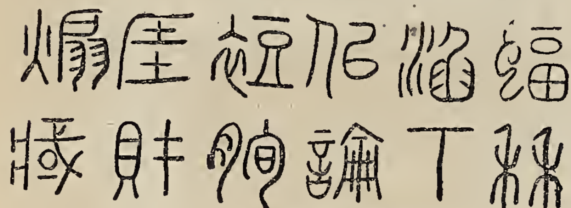
Le troisième de nos spécimens (n° 3) présente quelques

caractères de l'écriture chinoise appelée tcheuan, inventés en Chine environ huit siècles avant notre ère. Ils ne servent



N° 2. Écriture chinoise de la haute antiquité.

plus aujourd'hui que pour écrire les noms propres sur les sceaux et à la fin des préfaces d'ouvrages imprimés.



N° 3. Écriture tchouan ; moyenne antiquité.

Viennent ensuite (n° 4) quelques lignes de caractères carrés d'impression, tels qu'on les emploie habituellement dans tous les ouvrages sérieux imprimés à la Chine, et semblables à ceux qui se trouvent tracés dans la plupart des dictionnaires publiés par les lexicographes chinois.

臾 不 道 之 道。性 謂 天
離 可 也。謂 修 之 性。命
也。須 者。教。道 謂 率 之

N° 4. Écriture chinoise moderne (imprimée).

Le second spécimen (n° 5) comprend une suite de caractères chinois cursifs, ou, en d'autres termes, des caractères de l'écriture manuscrite, communément usitée par tous les lettrés de l'empire chinois. Dans cette deuxième forme de signes, les traits sont généralement plus arrondis que dans la première, où l'on remarque d'ailleurs moins de liberté dans le tracé. Cette variante de l'écriture des livres diffère de l'écriture cursive ou courante d'une manière analogue et comparable surtout à notre anglaise avec les caractères romains d'impression; mais à cela près que cet *italique chinois* sert spécialement à l'impression des ouvrages de littérature légère, tels que romans, poésies, etc.

書 北 葉 臣 斯 迎 國 文
梵 圓 監 將 長 門 成 及
爾 亦 事 見 魏 慶 非 矣

N° 5. Écriture chinoise cursive actuelle.

B. *Écriture égyptienne.*

L'écriture hiéroglyphique, dont les plus anciens monuments remontent à la quatrième dynastie des souverains d'Égypte, est parvenue jusqu'au siècle des Ptolémées et de la conquête romaine, sans éprouver de grandes variations dans sa nature et dans sa forme. Depuis cette antiquité reculée qui se perd dans la nuit des temps, jusqu'à l'époque de la fondation du christianisme, les hiéroglyphes ont été la représentation figurative et phonétique de la langue copte qui, telle que nous la connaissons, est presque identique à celle des plus anciens habitants des bords du Nil. Ce résultat a été constaté par les célèbres travaux de Champollion le jeune, à qui l'on doit les premiers déchiffrements des textes Égyptiens et la découverte de l'alphabet hiéroglyphique [1].

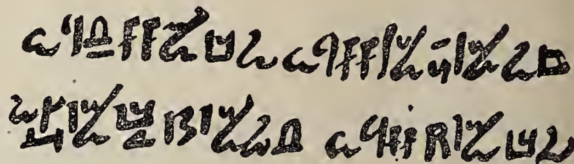
Trois genres d'écriture étaient usités dans l'antique Égypte : les Grecs les désignaient sous les noms de *hiéroglyphique*, de *hiératique* et de *démotique*.



N° 6. Écriture hiéroglyphique (gravée sur la pierre).

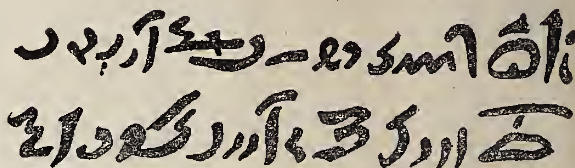
La première espèce, dont nous donnons ici (n° 6) un échantillon, était la plus parfaite et la plus artistique : elle servait à l'ornementation des monuments et à la rédaction des inscriptions et des ouvrages funèbres.

L'écriture hiératique (n° 7), ou écriture des prêtres, était une abréviation de la précédente. Elle n'était point usitée sur les monuments, mais on la rencontrait fréquemment dans les papyrus.



N° 7. Écriture hiératique, ou écriture des prêtres.

Enfin l'écriture démotique (n° 8), ou écriture du peuple, consistait en une déformation et des abréviations extrêmes de l'écriture hiéroglyphique. C'était l'écriture commune de l'Égypte. On possède des textes démotiques sur papyrus; ce sont, pour la plupart, des contrats de vente ou d'autres pièces d'intérêt privé.



N° 8. Écriture démotique, ou écriture du peuple [2].

C. *Écriture mexicaine.*

L'écriture mexicaine, la plus imparfaite des trois, ne nous est guère connue que par ce qu'en ont dit les Espagnols du nouveau monde, et par la vaste publication de lord Kingsborough. Encore ne trouve-t-on, ni dans Torquemada, ni dans Sahagun, ni dans Lorenzana, des données suffisantes pour établir un système d'hiéroglyphes mexicains, comme on a pu le faire à l'égard de l'égyptien et du chinois. On ne pourra acquérir une idée plus exacte de la nature des peintures significatives du Mexique, qu'en se reportant à l'article que nous avons inséré, page 7 de la présente année. Ajoutons néanmoins que MM. Aubin et Ramirez préparent sur ces hiéroglyphes des travaux sérieux qui ne tarderont pas à jeter un jour nouveau sur leur nature.

La suite à une autre livraison.

[1] Voy., sur la découverte de Champollion et sur l'alphabet hiéroglyphique, la Table des matières des vingt premières années, et les Tables suivantes.

[2] Les spécimens joints à cet article ne sont destinés qu'à donner une idée générale des écritures à caractères figuratifs; ils ne reproduisent point tous des fragments de textes rigoureusement copiés.

UN PORTRAIT DE LOUIS XIV, EN CIRE



Portrait de Louis XIV, en cire, par Adrien Benoist, conservé au Musée de Versailles, dans la chambre à coucher de Louis XIV. — Dessin de Chevignard.

Le visage de Louis XIV était marqué de la petite vérole. C'est ce que montre un fort beau médaillon de grandeur naturelle, en cire coloriée, placé récemment dans la chambre de Louis XIV au palais de Versailles. Le profil du roi, âgé d'environ soixante ans, est tourné vers la droite; l'œil est en émail. Une véritable perruque, qui peut-être avait été portée par le roi lui-même, couvre la tête; le buste est formé par une portion de vêtement en velours cramoisi, un fragment de dentelle et un cordon bleu.

L'artiste qui a exécuté ce médaillon d'après nature se nommait Antoine Benoist. Il était né à Paris, en 1631 [1].

[1] D'après le *Livre des peintres et graveurs*, composé en qua-

D'abord peintre de portraits à l'huile, il avait abandonné la peinture pour mouler et modeler en cire les figures des plus célèbres personnages de la cour. On ne pouvait assurément rien imaginer de plus *réaliste* que ce sculpteur d'un nouveau genre. Il avait ouvert, dans la rue des Saints-Pères, à Paris, un cabinet qui représentait le cercle de la cour, « en la manière qu'il se tient au Louvre, dit la *Gazette* de 1669, toutes les personnes principales qui le composent y étant représentées en cire, et vêtues avec tout l'éclat qu'elles y font paraître. » André Benoist fit fortune à ce métier; il serait probablement resté pauvre avec la peinture ordinaire. On voit par là ce qu'on peut faire avec un grain d'imagination. C'est de lui que la Bruyère dit, dans son chapitre des *Jugements :* « B... s'enrichit à montrer, dans un cercle, des marionnettes. » Il faut reconnaître toutefois qu'en dépit de la cire Benoist était un véritable artiste. Il avait le titre de « peintre ordinaire du roi et son premier sculpteur en cire ». Sa réputation le fit appeler en Angleterre, où il modela toute la cour du roi Jacques II.

De 1660 à 1704, il exécuta sept médaillons de Louis XIV pour lesquels, « par une bonté particulière, dit le *Mercure galant*, le roi a bien voulu lui accorder tout le temps qui lui a été nécessaire. On y voit un air vif et naturel, auquel il ne manque que le mouvement pour faire croire que c'est quelque chose de plus qu'un portrait. » Un ambassadeur mahométan, Hadji Mustapha Aga, envoyé du bey de Tripoli en 1704, dit, en voyant le buste de la duchesse de Bourgogne, modelé par Benoist, qu'il ne lui manquait que la parole; que cette figure lui demanderait son âme au jour du jugement, et que, ne pouvant la lui donner, Benoist serait aussitôt précipité dans l'abîme, par un juste jugement de Dieu, qui lui reprocherait son impudence d'avoir, par son habileté et son art, approché de si près de l'œuvre de Dieu dans sa créature, et de l'avoir voulu contrefaire sans lui pouvoir donner l'âme.

Mme de Sévigné écrit à sa fille, le 8 avril 1671 : « Adieu, ma très-aimable enfant; je ne pense qu'à vous. Si, par un miracle que je n'espère ni ne veux, vous étiez hors de ma pensée, il me semble que je serais vide de tout comme une figure de Benoist. »

Abraham Bosse s'exprime en ces termes dans *le Peintre converti :* « Pour les beaux et surprenants portraits en cire de M. Benoist, je dis encore que si ceux qui ont prétendu le mépriser en avaient vu comme moi à qui il a donné l'air de vie par une gaieté souriante, ils n'auraient peut-être pas été si prompts à déclamer contre une si belle invention. »

Pour être admis à l'Académie royale de peinture et de sculpture, Benoist peignit à l'huile, en 1681, un beau portrait du sculpteur Buirette, que l'on voit encore à l'École des beaux-arts, à Paris.

Edelinck a gravé d'après lui un médaillon de Mme de Montespan.

Benoist avait fait, pour la chapelle de l'hôpital de la Charité, rue des Saints-Pères, une statue en terre cuite coloriée représentant un ecclésiastique de Dijon, enterré dans cette chapelle.

Benoist mourut à Paris, le 9 avril 1717, à l'âge de quatre-vingt-six ans. (1)

trains par l'abbé de Marolles, Benoist serait né à Joigny. Voici les vers qui le concernent :

> C'est Antoine Benoist, de Joigni de Bourgongne,
> Qui fait toute la cour si bien au naturel
> Avecque de la cire où se joint le pastel,
> Que de la vérité l'âme seule s'éloigne.

(1) Cet article est extrait d'une Notice de notre collaborateur M. Eud. Soulié, conservateur du Musée de Versailles.

HISTOIRE
DE L'ANCIENNE FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Suite. — Voy. p. 255, 287, 327.

II. — JETONS DES DOYENS DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE.

Suite.

François le Vignon. Au droit, le buste du doyen à droite : M^RE^ FR . LE . VIGNON . CON^R^ . DES^T^ . ET . DOYEN. Au revers, une main sortie d'un nuage presse trois serpents : CONTERO MONSTRA. A l'exergue : 1666.

Sur un autre jeton du même, au revers, les armes de la Faculté.

Mentionnons ici, bien que Renaudot n'ait pas été doyen, un jeton d'argent que possède la Bibliothèque impériale. Par son module, par le travail, il rappelle les jetons des doyens. Nous le reproduisons.




Jeton de Th. Renaudot.

On sait que Théophraste Renaudot fonda le premier journal qui ait paru dans notre pays, sous le nom de *Gazette de France.* C'était un homme singulièrement entreprenant et actif, doué du génie des grandes entreprises industrielles. De nos jours, il eût fait une fortune colossale. On peut dire qu'il inventa en même temps le journal et la réclame, le corps et l'âme de la spéculation. Il annonça dans sa feuille qu'il donnerait des consultations gratuites, amorce à laquelle on se laissa prendre, et qui lui valut bientôt une nombreuse clientèle. Le journaliste faisait valoir le médecin, et réciproquement.

Le jeton porte au droit le buste de Renaudot à droite. Au revers, ses armes, 1665.

Jean-Armand de Mauvillain, 1668. Au droit, le buste du doyen à droite, 1668. Au revers, un soldat tient un vieillard renversé sous ses pieds : VERO . LVMINE . CŒCAT.




Jeton de J.-A. de Mauvillain.

Jean Garbe. Au droit, les armes du doyen, 1670. Au revers, le soleil et les constellations : LVMINIS . ÆMVLVS . ARDOR.

Jean-Baptiste Moreau. Au droit, la tête du doyen à droite, 1674. Au revers, les armes de la Faculté.

Fils de René Moreau, le doyen de 1630, Jean-Baptiste fut élevé à cette dignité en 1672. Son père avait le premier combattu les desseins de Renaudot, médecin de Montpellier, dont nous avons reproduit plus haut le jeton, qui voulait établir une Faculté rivale de celle de Paris, avec les mêmes priviléges, et moyennant beaucoup moins d'épreuves pour la collation des grades. A l'époque du

décanat de Jean-Baptiste, les efforts des médecins de province étaient sur le point d'aboutir à un succès complet, lorsque Moreau obtint de Colbert un acte par lequel étaient confirmés les priviléges dont jouissait exclusivement la Faculté de Paris.

L'association des médecins des universités provinciales vit dans la suite tous ses projets déjoués par Fagon.

Moreau n'échappa au poignard d'un assassin que par hasard. Un individu qui voulait le tuer se présenta trois fois chez lui sans le rencontrer. A la fin, ce misérable trouva Guibert Puylon, lui demanda une consultation, et le frappa de coups de couteau pendant qu'il l'écrivait.

Antoine-Jean Morand. Au droit, le portrait du doyen, 1678. Au revers, les armes de la Faculté, 1676.

Antoine Lemoine. Au droit, la tête du doyen à droite. Au revers, 1678.

Claude Quartier. Au droit, la tête du doyen, 1680.

Nicolas Liénard. Au droit, les armes du doyen, 1682.

Bertin Deuxivoye. Au droit, la tête du doyen à droite, 1684. Au revers, un aigle a étouffé un oiseau ; il en poursuit un autre (allusion probable à la lutte contre la Chambre royale) : DIVITIIS . ANIMOSA . SVIS. A l'exergue : FACVL . MEDIC . PARIS . EXAMEN.

Claude Puylon. Au droit, la tête du doyen. Au revers, un personnage (Hercule) appuyé sur une massue parle à la foule : LINGUA . DEXTRAQVE . POTENS. A l'exergue : 1680.



Jeton de Claude Puylon.

Pierre Perreau. Le cabinet des médailles n'a pas de jeton de ce doyen.

Pierre Legier. Au droit, les armes de ce doyen, lecteur et professeur royal. Au revers, les armes de la Faculté, 1690.

On rapporte de lui, et comme un fait à son honneur, une anecdote qui montre les habitudes des médecins de ce temps, et la juste critique qu'en a faite Molière. Legier fut prié de venir en consultation avec un médecin étranger qui se trouvait à la cour. Il accepta, à la condition qu'on désignerait un troisième médecin, qui serait arbitre entre eux. Quand le médecin étranger eut donné son avis, Legier le réfuta avec vivacité et avec une érudition qui confondit son confrère. Cette discussion brillante fit tant de bruit que l'adversaire de Legier fut éloigné de la cour, et, si l'on en croit Hazon, exclu de la capitale.

Hazon exprimait le vœu que ces luttes eussent lieu beaucoup plus souvent. On ne comprend pas quelle utilité elles avaient pour le malade, qui pouvait passer de vie à trépas avant que ses médecins se fussent mis d'accord ou que la supériorité de l'un sur l'autre fût reconnue et établie.

La suite à une autre livraison.

LE PUBLIC ET LES ŒUVRES D'ART.

Suite. — Voy. p. 348.

II. — DE LA DISPOSITION D'ESPRIT CONVENABLE POUR COMPRENDRE ET JUGER LES ŒUVRES D'ART.

Le beau resplendit tout autour de nous et en nous, dans le monde visible et dans le monde invisible. A lui seul il absorberait notre vie entière dans une perpétuelle contemplation; mais nous avons fort à faire ici-bas dans notre courte existence; et, en dehors de notre labeur quotidien, nous ne pouvons donner à chaque chose que peu d'instants. Combien n'est-il donc pas heureux que, grâce à la diversité des vocations et à la division du travail, il y ait des hommes qui, particulièrement attirés par le beau moral et physique, se consacrent à l'observer, à l'étudier, et à nous résumer leurs impressions, les uns dans leurs poëmes, les autres dans leurs symphonies, ceux-ci sur la toile et ceux-là sur le marbre?

Le poëte nous découvre, au fond de nous-mêmes, des trésors de sympathie et d'admiration; la mine existait, obscure, inexplorée : il l'ouvre, l'éclaire, et nous en donne la pleine possession.

Est-ce du bruissement des forêts et des eaux, du souffle violent de la tempête, de la douceur ou de l'énergie de la parole humaine, des cris divers des passions, que le musicien s'inspire? Les sons de la nature, si charmants ou si terribles qu'ils soient, ne produisent sur nous que des émotions vagues et fugitives; les sons de l'art éveillent en nous des sentiments inexprimables en tout autre langage : on dirait les discours d'êtres invisibles ou les échos affaiblis de cette harmonie sublime des sphères célestes que notre faiblesse ne peut entendre de si bas.

Aucun homme n'est insensible aux beautés visibles de la nature; elles se manifestent aux âmes les plus rudes et les plus incultes dans les paysages, dans les formes et les mouvements des êtres animés, dans l'expression de la physionomie et du geste sous l'influence des affections humaines. Cependant l'attention de chacun de nous ne fait guère que glisser sur quelques rares parties de cet immense spectacle du beau qui se déroule incessamment, à travers les siècles, sous les yeux de l'humanité. Le peintre, le sculpteur, prédestinés, captivés, enthousiastes, le sondent avec ardeur, avec amour, de leur regard et de leur pensée, et l'emploi de toute leur vie est de fixer dans leurs œuvres les reflets des belles images qui, durant leurs extases et leurs veilles, se sont empreintes dans leur sensibilité et leur admiration.

L'art n'est pas plus un jeu que la science. S'il nous importe de connaître l'organisation physique de l'univers, il ne nous est pas moins nécessaire d'en connaître la beauté. S'il est utile qu'on nous enseigne la vérité, il faut bien qu'on nous enseigne le beau, qui, suivant la noble définition de Platon si souvent rappelée, est la splendeur du vrai.

Comment donc serait-il possible, lorsqu'on se fait une juste idée de l'art, d'entrer dans un musée sans être ému d'une attente sérieuse et d'une curiosité élevée, et sans se sentir en même temps disposé à une sorte de déférence envers les artistes, ou tout au moins à cette simple bienveillance qu'ils ont assurément le droit d'espérer de nous, comme première récompense de leurs efforts pour nous faire participer à leurs sentiments et au profit de leur expérience et de leurs travaux? On ne saurait que plaindre celui qui franchit le seuil d'une exposition d'œuvres d'art avec un cœur froid, sans plus d'intérêt qu'on n'en apporte aux divertissements les plus frivoles; mais on est fondé à concevoir une fâcheuse opinion de celui qui, dès les premiers pas, se complaît à des réflexions satiriques et railleuses, ou ne paraît être venu chercher autre chose que la satisfaction personnelle de faire briller la prétendue supériorité de son goût ou de son esprit aux dépens des artistes. On ne rencontre, aux expositions, que trop de ces physionomies pédantes ou moqueuses sur lesquelles on voit visiblement écrit : « Que trouverai-je bien à blâmer ici? » Récemment on a remarqué avec plaisir, dans un Salon de Diderot, inédit jusqu'à cette année, une protestation éloquente de ce chaleureux écrivain contre les critiques mal-

veillants [1]. Assurément la règle morale est de désirer et de chercher le bien dans toutes les directions, et de le supposer jusqu'à preuve du contraire. En vous préparant à admirer, à être heureusement surpris par des impressions nouvelles, et transporté dans des régions où vos seules forces ne sauraient vous élever, vous vous placez dans la situation d'esprit qui convient le mieux à la fois pour bien jouir du spectacle qui est devant vous et pour être équitable dans vos jugements; vous êtes, en un mot, ce que vous devez être. S'il arrive ensuite que votre confiance sincère soit déçue, si vous descendez malgré vous de votre espoir, si vous êtes réduit à des plaisirs relativement de peu de prix, la faute n'en est plus qu'aux artistes qui se trouvent malheureusement au-dessous de leur tâche et inférieurs au public intelligent et consciencieux. Diminuez alors vos désirs, ne jugez les œuvres que sur leurs prétentions, et ne reprochez pas à qui n'a voulu être qu'agréable



Salon de 1857; Peinture. — Nature morte, par Léon Rousseau — Dessin de Freeman. [1]

[1] Diderot lui-même, esprit passionné, s'emporte quelquefois dans ses critiques jusqu'à l'injure. Il est vrai que ses écrits sur les expositions d'art n'étaient point destinés à l'impression. Mais ce n'est pas assez de blâmer l'expression publique de certains sentiments : le mieux est de ne pas les éprouver.

[1] La peinture de nature morte est évidemment l'un des genres inférieurs de l'art. Nous la classerions même, non certainement pour les difficultés de l'exécution, mais pour la signification poétique, au-dessous de la peinture de fleurs. Aussi ne semble-t-elle guère avoir d'autre ambition que celle de servir à la décoration des salles à manger. Cependant un artiste peut faire preuve d'un grand talent et même de génie rien qu'à représenter quelque pauvre animal privé de vie. Il y a place là, comme dans les genres plus élevés, à la vérité de l'observation, au charme du coloris, à la magie de la lumière, à la pureté, à

ou gracieux de ne pas être émouvant ou sublime. Peut-être même verrez-vous encore des amateurs s'extasier devant des toiles où, cherchant le beau avec la meilleure foi du monde, vous serez étonné de ne rien découvrir qui soit de nature à vous intéresser. Ces connaisseurs peuvent avoir raison à leur point de vue : ils ne s'inquiètent point du beau ; ils lèvent volontiers les épaules lorsqu'on leur parle de poésie ou d'idéal à propos de tableaux ; ce n'est ni le sentiment, ni la pensée de l'artiste qui les touche ; souvent ce n'est pas même l'imitation matérielle de la nature qu'ils ne connaissent et n'aiment guère qu'en peinture : ce qui les ravit, c'est la réussite de quelque procédé retrouvé ou nouveau, ou imité d'un des maîtres qu'ils préfèrent ; c'est un certain coup de brosse, une certaine pâte, une qualité de « faire » ; ils jugent la peinture comme un lexicographe juge le style. Leur rôle de critique a sa valeur en ce qu'il peut servir aux progrès de la pratique ; mais ce sont là matières à colloques techniques entre eux et les artistes dans les



Salon de 1857; Peinture. — Café turc à l'île de Rhodes, par M. Aivasovsky (1). — Dessin de Freeman.

ateliers ; vous n'êtes pas obligé à partager leur enthousiasme.

La suite à une autre livraison.

JOEL KRESS.

FRAGMENTS DU JOURNAL DE MADELEINE.

Suite. — Voy. p. 314, 326, 334, 346, 354.

14 octobre. — Demain doit s'accomplir l'un des grands événements de ma vie. Pour la première fois, depuis que je suis au monde, nous allons déménager ! L'idée de changer de domicile est venue au père le jour même où, dans l'intérêt de notre ami Éverard, il a donné sa démission.

Ce n'a été, du reste, qu'avancer un peu l'époque de sa liberté ; car déjà il s'était promis de se démettre de son emploi de commis, mais plus tard, quand M. Wagner aura commencé à réaliser ses promesses. Ainsi c'est seulement pour la maison le sacrifice de quelques mois d'appointements. Le père devait bien cela à l'ami désespéré qui lui facilite la gloire et la fortune. De tout ceci il résulte qu'un premier changement dans notre existence jusqu'alors régulière, va amener la révolution complète du ménage.

Le père a prétendu, avec raison, que des fonctions journalières ne l'obligeant plus à habiter la ville, il serait mieux partout ailleurs que dans notre rue étroite, obscure et bruyante, pour travailler à sa peinture. Il sent que l'air des champs, si salutaire pour tous, est surtout nécessaire aux inspirations de l'artiste. C'est positif, tout le monde comprend cela, et il a craint pourtant que je ne le comprisse pas, moi qui aime tant la campagne ! Aussi que d'hésitations et que de ménagements pour m'annoncer son intention de changer de demeure ! Comme il m'a vue un peu troublée à cette pensée de déplacement qui ne s'était jamais présentée à mon esprit, il a pris pour opposition secrète à son

la grâce ou à la vigueur du dessin, à l'étude fine et délicate du détail, à l'harmonie générale des lignes et des tons. Qui doute qu'on ne trouve la marque de la supériorité dans les serpents glacés que Léonard de Vinci a déroulés autour de la figure livide de Méduse ; dans la tête de cerf mort dessinée par Albert Durer ; dans les lions, les sangliers et les chiens expirants des grandes chasses de Rubens ? On sait aussi que les figures vivantes ne sont pas seulement ce que l'on admire dans la Leçon d'anatomie.

(1) A leur mérite d'art, les tableaux exposés par M. Aivasovsky ajoutaient celui de nous faire connaître les paysages de la Russie sous leurs aspects les plus variés, les vastes moissons dorées des contrées méridionales, les steppes, les plaines du Nord couvertes à perte de vue d'un lit épais de neige. Notre gravure ne donnera qu'une idée imparfaite de ce qu'il y avait de charme dans ce beau clair de lune se réfléchissant sur une mer paisible, et argentant ce petit édifice vivement éclairé à l'intérieur.

projet, ce qui n'était que le premier effet de l'étonnement. Alors, de peur que je ne vinsse à croire qu'il entendait m'imposer brusquement sa volonté, il s'est hâté de me dire, avec un manque de sincérité qui témoignait de son inaltérable bonté pour moi : — Au surplus, Madeleine, ce n'est qu'une idée en l'air; rien ne presse; nous ne déménagerons que si nous trouvons mieux.

Par bonheur, je tiens un peu de ma mère; quand c'est le père qui parle, il a beau, par une généreuse timidité, hésiter à dire toute sa pensée et la déguiser même, ma malice perce le voile, et dans ce qu'il ne dit pas, je devine ce qu'il désire. Or, son désir, en ce moment, c'était de me voir venir, de moi-même, me ranger à son avis et changer en une intention qui me fût personnelle le dessein qu'il avait formé. Je n'y manquai pas, d'autant plus que dans ces mots : — Rien ne presse, — j'avais vu toute son impatience.

— Certainement, répondis-je, nous ne déménagerons que si nous trouvons mieux; mais comme on ne trouve qu'après avoir cherché, cherchons tout de suite.

Il m'embrassa, et puis, comme s'il eût voulu moins que moi ce qu'il voulait si bien, ce fut lui qui fit des objections à propos des embarras que nous allions nous créer et du surcroît de dépense; il parlait de la sorte, non par dissimulation, non par ruse, mais pour me voir abonder naturellement dans son sens, et arriver, en me donnant raison, à se convaincre qu'il n'avait pas tort. Je mis son esprit si bien à l'aise sur ce point, qu'il s'avoua vaincu et me dit, en suivant mon raisonnement, lequel ne faisait que suivre le courant de son idée :

— En effet, Madeleine, nous gagnerons à déménager. Hors la ville, la vie est de beaucoup moins chère que dans l'intérieur. Pour le prix du loyer que nous payons à notre troisième étage, nous pourrons trouver une maison tout entière, avec jardin. Avoir un jardin, c'était le rêve de ta pauvre mère! J'aurais pu le lui donner, sans cette promesse qu'elle a exigée. Il lui a fallu se contenter de quelques maigres bouquets dans les carafes bleues de la cheminée. Toi, plus heureuse, tu soigneras des fleurs en pleine terre, des fleurs qui t'appartiendront depuis l'heure du premier bourgeon jusqu'au jour de l'épanouissement. Comme tu vas l'aimer, ton jardin!

— Je l'aime déjà, répliquai-je; aussi trouvez-le bien vite, et, je vous le promets, je ne vous tourmenterai pas une seconde fois pour déménager.

Décidément, j'avais changé de rôle avec le père, et il se laissa si bien persuader qu'il se rendait à mon désir en cédant au sien, que, prenant sa canne et son chapeau, il m'a dit du meilleur sérieux possible :

— C'est entendu, on va essayer de trouver un beau jardin pour Mlle Madeleine, puisqu'il faut toujours finir par faire sa volonté.

Par exemple, je n'ai pu m'empêcher de rire de cette sigulière soumission qui consiste à suivre son penchant. Mon mouvement de gaieté a rappelé le père à la réalité des choses. Prêt à sortir, il s'est soudain arrêté et m'a offert sa main à baiser, en me disant : — Mauvaise! — C'est sa façon de m'avouer que je l'ai deviné et de me remercier de ne l'avoir pas forcé d'en convenir autrement.

Ses recherches ont duré jusqu'à mercredi dernier. A l'heure du dîner, il est rentré triomphant. — J'ai trouvé pour nous une habitation charmante à la porte de la ville, m'a-t-il dit. Tu as ton jardin, Madeleine; la maison est vacante; mes dispositions sont prises, dans trois jours nous ne demeurerons plus ici.

Le troisième jour, ce jour du départ, c'est demain!

15 octobre. — Nous sommes dans notre nouvelle maison! Mais avant d'arriver ici, que de soins à prendre! que de mouvement à se donner! que de paquets à faire, mon Dieu! que de paquets! Je suis encore tout étourdie, tout enfiévrée. Ma lassitude est telle que je dois me contenter, pour ce soir, de jeter seulement quelques notes sur les incidents de cette grave journée.

Là-bas, dans l'autre chez nous, matinée laborieuse d'allées et de venues au milieu de l'encombrement et du désordre. Le père, visiblement heureux de son changement d'existence, semblait avoir retrouvé les forces de la jeunesse pour aider à ceux qui nous déménageaient. C'est particulièrement de ses précieuses toiles qu'il s'est occupé. Il a eu raison; un malheur pouvait arriver, et tout notre avenir est là. Moi, je présidais à tout le reste, et je n'ai perdu que deux fois la tête. D'abord, lorsque je me suis aperçue que, malgré mes recommandations, on avait enlevé de ma chambre le bouquet de mariage de ma mère. Je tenais à l'emporter moi-même; à qui aurais-je osé le confier? Enfin on me l'a rendu. En second lieu, ce qui m'a troublée, c'est quand j'ai vu venir sur l'appui de ma fenêtre les oiseaux des toits voisins, que pour la première fois j'avais oubliés. Naturellement il a fallu qu'on retrouvât le pain qui déjà était en bas, dans une voiture. Le déjeuner des pauvres moineaux a été servi un peu tard; mais du moins ils ont eu leur pitance. Demain, je ne serai plus là; demain, ils reviendront; ce qu'ils auront en vain espéré chez nous, le trouveront-ils ailleurs?

Tant que le mouvement s'est continué dans la maison, le père et moi nous avons, pour ainsi dire, lutté de vivacité, de gaieté et de courage. Sauf un coup d'œil attristé, jeté parfois çà et là, sauf un soudain serrement de cœur, tribut payé aux souvenirs du passé, notre joyeuse émulation ne s'est pas un moment démentie. Mais quand le logement que nous allions abandonner ne nous a plus montré que le vide, quand les voitures qui emportaient notre mobilier se sont dirigées vers l'autre demeure et que j'ai dit : — Partons! — le père qui me suivait sur le palier et qui se préparait à fermer la porte, s'est tout à coup ravisé, et il m'a dit avec une visible émotion : — Va toujours, Madeleine; j'oubliais quelque chose ici. Je te rejoindrai tout à l'heure. — Il est rentré dans le logement; moi, j'ai descendu lentement nos trois étages, me demandant ce qu'il avait pu oublier, alors que ma dernière revue des coins et des armoires m'avait prouvé que je ne laissais rien là-haut qui nous eût appartenu.

J'ai attendu sous la porte de la rue pendant tout un grand quart d'heure; puis, plus inquiète de ne pas voir revenir le père que fatiguée de l'attendre, j'ai pris le parti de remonter; j'ai bien fait. Il avait laissé la porte entr'ouverte, je suis entrée; il était là, il ne m'a pas entendue. De la place où je me trouvais dans la chambre, une glace qui me faisait vis-à-vis me renvoyait son image. Il était accoudé sur la tablette de la cheminée, le front appuyé dans une main; il semblait abattu, découragé. Ses regards étaient fixés sur un papier, et le crayon qu'il tenait encore de la main droite m'indiqua qu'il venait de dessiner ou d'écrire : il avait écrit. Surprise de le voir ainsi, craignant de lui paraître indiscrète, je n'osais l'interroger et je me demandais même si je ne devais pas essayer de sortir sans bruit, comme j'étais entrée, quand, ses yeux se tournant vers la glace, il m'aperçut, et me dit :

— Tu as eu raison de revenir, Madeleine; sans toi je ne sais pas quand je serais descendu. Ce matin, encore, j'étais bien loin de croire qu'il fût si difficile de quitter la vieille maison où l'on a souffert; pour comprendre cela, il faut être au dernier moment du départ.

— Ainsi, répliquai-je, vous vous trompiez, père, en supposant que vous aviez oublié quelque chose ici; j'étais bien sûre, moi, que nous n'y laissions rien.

— Enfant! me dit-il avec un geste de douce compassion. Et pour achever sa réponse, il me montra le papier sur lequel il venait de tracer les lignes suivantes :

« Les souvenirs du passé ne sont pas seulement renfermés » dans le cœur de l'homme, ils s'attachent aussi aux murs » de sa demeure. Qu'on ne dise donc pas qu'en la quittant, » on emporte tout avec soi; on laisse beaucoup, au contraire, » et ce qu'on laisse est doublement perdu; car ceux qui » nous remplacent n'en peuvent pas profiter, et nous qui » partons, nous ne le retrouverons nulle part! »

Ce que je venais de lire remplit mon cœur de tristesse; je vis bien qu'il y avait là une allusion à la mémoire de ma mère, et je compris que j'avais à demander pardon à cette chère mémoire de la joyeuse insouciance avec laquelle j'avais présidé aux apprêts du départ. Je m'agenouillai, je dis quelques mots de prière; le père parut soulagé, je sentis ma conscience rassurée, et nous partîmes.

En arrivant ici, nous avons trouvé notre ami Éverard, que nous n'avions pas revu depuis quinze jours qu'il a pris possession de son emploi. Il venait assister à notre installation. J'eus alors la preuve que le nuage qui, là-bas, avait assombri le front du père était entièrement dissipé; car, aux compliments du visiteur sur notre nouvelle habitation, le père répondit, avec l'orgueil d'une victoire remportée :

— Oui, j'ai enfin une demeure convenable, la demeure d'un artiste. Cela ne ressemble guère à ce triste logement où ma vie a été condamnée à une tâche ridicule et mon nom à l'obscurité! Ah! Éverard, si j'avais vingt ans de moins, quelle réputation je pourrais mériter! quelle fortune je pourrais faire! — Puis, se laissant aller à la légitime confiance que son talent lui donne dans l'avenir, il a ajouté : — J'entends bien ne plus déménager; la maison que je ne prends qu'en location cette année, je l'achèterai l'année prochaine; Wagner de Vienne me mettra en position de la payer. Je serai propriétaire, Éverard; j'aurai le droit de faire écrire au-dessus de ma porte : Maison Joël Kress!

Lorsque le père s'abandonne à ses rêves de noble ambition, il y a en lui comme une joie d'enfant, aimable et communicative, qui vous rayonne jusqu'au cœur; je ne comprends pas qu'on puisse s'empêcher d'y sourire; et cependant M. Éverard, qui l'écoutait, n'a pas souri. Son caractère a bien changé!

Il est parti, le père repose; me voici chez moi. Ma petite chambre est charmante, et pour y être tout à fait bien dès aujourd'hui, j'ai eu le courage de tout ranger. Rien de ce qui composait et ornait là-bas mon petit mobilier n'a été égaré ou perdu. J'ai sous la main et devant les yeux tout ce qui me plaît, tout ce que j'aime; malgré cela, je me surprends parfois à chercher je ne sais quoi, et quand je me suis bien assurée que j'ai tout retrouvé, je sens qu'il me manque encore quelque chose. — Qu'est-ce donc? — l'habitude d'être heureuse ici. — Le père avait raison : on a beau ne rien oublier, on ne peut jamais tout emporter avec soi.

20 décembre. — Il y a juste aujourd'hui trois mois que M. Wagner de Vienne, voyageur passager, fut informé, par notre ami Éverard, qu'un grand peintre inconnu, nommé Joël Kress, vivait obscurément de ses appointements de commis. L'expert en tableaux a voulu voir les œuvres de l'artiste. Le résultat de cette visite fut un premier marché conclu à l'instant même et, pour l'avenir, les plus brillantes espérances. A partir de ce jour, les aspects de la vie ont changé pour nous, comme changent les aspects de la nature pour le ruisseau dont on a détourné le cours. Ce qui nous attend est meilleur, sans doute, que ce que nous possédions avant la visite de M. Wagner; mais alors, nous ne demandions pas un lendemain différent de la veille, et c'est avoir assez, il me semble, que de savoir suffire au nécessaire avec ce qu'on a. Entraînée à présent dans la voie des grandes espérances, je ne puis penser sans regret au temps, si peu éloigné encore, où je disais dans ma prière du soir : — « Puissent, Seigneur, les jours que tu nous réserves ressembler à celui qui finit. » — Je n'en suis plus là, maintenant; j'ai tous les soirs un autre vœu à former pour le jour qui va suivre. Autrefois nous ne comptions que sur nous-mêmes, et, l'économie aidant, toute tâche accomplie continuait le bien-être de la maison. Ce bien-être ne dépend plus de nous seuls; il faut qu'un étranger pense à nous pour que mes petits calculs de ménage se réalisent; aussi répéterai-je encore aujourd'hui : — « Veuillez, mon Dieu, que M. Wagner pense à nous! »

Quand nous l'avons connu, il était en voie de retour vers son pays; il devait, chemin faisant, s'occuper du placement des ouvrages du père, lui ménager des commandes et s'empresser de nous donner des nouvelles de son voyage aussitôt après son arrivée à Vienne. Ce voyage n'est-il pas terminé, ou bien l'expert en tableaux ne se souvient-il plus de Joël Kress? Cette dernière supposition est bien triste; mais, heureusement, elle est si invraisemblable que, pour la concevoir, il faut être dans la mauvaise disposition d'esprit où l'examen sérieux de notre bourse m'a jetée.

Gardienne du trésor commun, j'ai compté ce soir ce qui nous reste sur le prix du tableau vendu à M. Wagner. Hélas! cela se réduit à bien peu! Cependant ce serait un tort de s'effrayer déjà de l'avenir. Il ne peut manquer de nous arriver incessament une bonne nouvelle de Vienne. D'après mon calcul, nous pouvons, sans trop de gêne, encore attendre cette nouvelle jusqu'aux premiers jours de l'année prochaine; mais voilà tout. Si elle doit tarder au delà, il nous sera impossible d'aller plus loin sans avoir recours à je ne sais quelle ressource. La prudence me dit bien que je devrais parler au père de notre situation financiére qu'il ne paraît pas soupçonner; mais je n'ose vraiment le préoccuper d'une inquiétude peut-être chimérique, quand je le vois travailler avec autant de confiance et d'ardeur que s'il s'agissait de livrer une commande impatiemment attendue.

Non, décidément, je n'alarmerai pas le père; mais, à la première occasion, je parlerai à M. Éverard.

La suite à la prochaine livraison.

La liberté est incompatible avec la faiblesse.

VAUVENARGUES.

CHRISTINE DE PISAN

DANS SON CABINET DE TRAVAIL.

Nos lecteurs connaissent déjà la vie et les principaux ouvrages de Christine ([1]). Voici quelques nouveaux détails sur cette femme célèbre.

Christine était attachée au service de la reine Isabelle de Bavière, reine de trop fameuse mémoire. Mais elle ne partagea, malgré sa subordination à cette princesse, ni les désordres de ses mœurs, ni les inspirations sans noblesse et sans grandeur qui présidèrent à la conduite politique d'Isabelle. Les écrits que Christine dédia à la reine de France sont, au contraire, autant d'appels à la conscience de celle qui exerçait le pouvoir royal, par suite de la démence de Charles VI, son époux. Les principes et les sentiments qu'elle évoque, dans ses dédicaces, sont puisés aux sources les plus honnêtes et les plus pures. Christine de Pisan termina dignement sa carrière littéraire. Le dernier morceau

([1]) Voy. t. VII (1839), p. 321.

qui nous soit resté d'elle est un petit poëme daté du 31 juillet 1429, en l'honneur de Jeanne d'Arc. Les Bourguignons, dans la nuit du 28 au 29 mai 1418, surprirent la capitale, qui bientôt fut livrée aux Anglais. Tout ce qui était du parti opposé, qu'on appelait alors *Armagnac*, fut tué ou emprisonné par les envahisseurs. Christine, comme nous l'apprend cette pièce (1), fut cloîtrée dans une abbaye. Elle y demeurait depuis onze ans,

Par la traïson là enclose,

lorsque les exploits de Jeanne d'Arc vinrent émerveiller la France et changer la face des choses. Christine de Pisan ne nous dit pas quelle était cette abbaye. Mais le lieu de sa captivité devait être en dehors de Paris, comme l'était, par exemple, l'abbaye de Saint-Antoine ou de Montmartre (2). Ce qui n'est point douteux et ce qui résulte avec certitude de ses vers, c'est que cette maison religieuse se trouvait sur le territoire soumis alors à la domination des Anglais.

Bien loin de s'unir à ceux qui avaient oublié ou renié leur patrie, Christine de Pisan, Française par l'habitude, le cœur et l'adoption, s'élève avec une indignation généreuse contre cette tyrannie étrangère. Elle s'enflamme d'enthousiasme en faveur de la jeune fille qui, par son dévouement sublime, rehaussait d'un éternel honneur le sexe auquel elles appartenaient l'une et l'autre. Cette pièce, que diverses causes ont rendue obscure en beaucoup de points, au point de vue du langage est peu propre à déterminer immédiatement le plaisir ou l'admiration littéraire. Mais en la lisant, on ne peut demeurer insensible aux sentiments énergiques et touchants qu'elle exprime. Nous ajouterons



Christine de Pisan dans son cabinet de travail. — Tiré du *Livre de mutation de fortune* (1403), manuscrit conservé à la Bibliothèque royale de Munich.

avec assurance que ce *testament* de Christine, écrit par elle à l'âge de soixante-sept ans environ, complète dignement sa vie et honore pour toujours sa mémoire.

Les comptes particuliers et authentiques des dépenses de la reine Isabelle de Bavière nous sont partiellement restés. On trouve, dans l'un de ces comptes, l'article suivant, compris parmi l'énumération des présents distribués par la reine à titre d'étrennes, au 1er janvier 1401 :

« A Jehan Clerbout, orfévre de la reine, demeurant à Paris, pour un hanap (1) d'argent doré, poinçonné à divers feuillages, que ladite dame a donné à une demoiselle nommée Christine; pesant trois marcs dix esterlins, qui valent, à dix francs le marc, 23 livres 10 sous tournois (2). » Il est hors de doute que la personne ici dénommée n'est autre que Christine de Pisan. La même Christine reparaît dans ces mêmes comptes à des titres semblables : en 1403, pour un second hanap d'argent doré, du prix de 27 livres 3 sous (3); et en 1405, pour un nouveau gobelet d'argent, donné aux étrennes et de la valeur de 23 livres 8 sous (4).

Les ouvrages manuscrits de Christine furent, à l'époque où elle vécut, nombreux et recherchés. Beaucoup de ces exemplaires primitifs nous ont été conservés. Ils sont exécutés, généralement, avec un luxe qui atteste l'estime et le prix dont ils étaient l'objet. La plupart ont pour *illustrations* d'élégantes miniatures, peintes en grisaille ou en couleurs, par d'habiles artistes. La Bibliothèque impériale de Paris possède, à elle seule, une douzaine au moins de ces beaux manuscrits. La bibliothèque du *British Museum*, à Londres, en conserve également plusieurs. L'un d'eux, d'une exécution très-remarquable, nous a fourni la vignette que nous avons reproduite en 1839, page 321, et qui représente Christine offrant un de ses ouvrages à la reine Isabelle de Bavière. La Bibliothèque royale de Munich renferme deux manuscrits de Christine de Pisan (5). Le premier contient *la Cité des dames*. Le second a pour titre *le Livre de mutation de fortune*, et, d'après le texte manuscrit, fut « fait et accompli le huitiesme jour de nouvembre, l'an de grâce mil iiijc et iij (1403). » Ce beau manuscrit paraît avoir appartenu à Guy Malet, sieur de Graville (dont il porte les armes), chevalier de la cour du roi, mort en 1410. Une miniature très-intéressante, et que nous reproduisons avec le présent article, décore le folio 2 de cet ouvrage. On y voit Christine occupée, dans son cabinet de travail, à écrire la *Mutation de fortune*. Le petit chien couché à ses pieds, le vase de fleurs placé sur la fenêtre qui égaye le réduit de la femme poëte, tout cet intérieur offre un tableau gracieux et intéressant. Christine, à l'époque où la vignette fut peinte, était âgée d'une quarantaine d'années. Cette vignette, d'une fidélité évidente quant aux détails, se rapporte très-bien, surtout pour le costume, à la peinture du *British Museum*, qui date à peu près de la même année, et que nous avons déjà reproduite. Dans cette scène du manuscrit de Munich, Christine ne joue plus, auprès de la reine, un rôle secondaire; elle occupe la scène tout entière, dont elle est l'unique personnage. Nous ne serions pas éloigné de croire que nous avons ici sous les yeux un véritable portrait de Christine.

Il y aurait à faire un beau livre d'art et d'érudition qui manque à notre littérature historique : ce serait une *Iconographie* des personnages français morts avant le règne de François Ier (6). Dans ce livre, Christine de Pisan mériterait une place par ses talents, ses infortunes et la beauté de son caractère, plus recommandable encore que les qualités de son esprit.

(1) Recueillie par M. J. Quicherat dans *les Procès de la Pucelle*, t. V, p. 4 et suiv.
(2) Monastères de femmes.

(1) Riche vase à boire.
(2) Registre K, no 42, fo 34, vo, à la direction générale des archives.
(3) KK 43, fo 81.
(4) *Ibid.*, fo 109, vo.
(5) Catalogue Schmeller, manuscrits français, nos 8 et 11.
(6) Le projet d'un ouvrage de ce genre est soumis depuis 1850 au comité historique établi près le ministère de l'instruction publique.

LES EAUX DE SPA.



La Géronstère, à Spa. — Dessin de Stroobant.

Spa, jolie petite ville belge, est située à 27 kilomètres de Liége, au bas d'une colline boisée, à travers quatre ruisseaux, devant une vallée que limite à l'horizon une verte ceinture de forêts et de bruyères. C'est aux vertus tonifiantes de ses eaux acidules et ferrugineuses qu'elle doit sa fondation, son nom (*espa* signifie fontaine), sa célébrité, sa fortune. On ne se baigne guère dans les eaux de Spa; on les boit à leurs sources qui sont nombreuses, jaillissant pour la plupart çà et là en toute liberté à la portée de qui voudrait en approcher les lèvres, mais dont quelques-unes seulement sont affermées et particulièrement recommandées : le Pouhon, la Géronstère, la Sauvenière, le Groesbeck, le vieux et le nouveau Tonnelet, le Barisart. La réputation hygiénique de Spa date de loin. « Ceux de Liége, dit Montaigne, s'émerveillent des eaux de Lucques, et les Toscans ne font pas moins de cas de celles de Spa. » De nos jours, on ne va plus guère chercher que le repos et la fraîcheur dans les bois et les montagnes d'où sortent les sources lucquoises; mais la confiance dans l'action salutaire de celles de la ville belge est plus grande qu'en aucun siècle du passé.

« Allez à Spa, s'écriait le docteur vénitien Baccio, dans son Traité des eaux thermales. Vous arrivez à demi mort, et soudain vous vous sentez renaître : c'est un miracle de tous les jours. Oh! la pierre, quelle maladie cruelle! la goutte aussi, quand ses feux ardents vous minent et vous torturent; la fièvre tierce, cet hôte incommode; la névralgie, cette flagellation sans fin; le rhumatisme, qui nous courbe sur notre fosse entr'ouverte... Allez à Spa, allez-y, et vous êtes sauvés, pauvres endoloris pour qui tant de remèdes ont été impuissants! »

Dès 1326, un marchand de Bréda, nommé Collin le Loup, s'était fait bâtir une maison près de la source du Pouhon pour en boire à son aise. Louis de Gonzague, en 1575, vint à Spa guérir les blessures qu'il avait reçues en combattant les calvinistes. Deux ans après, Marguerite de Valois, première femme de Henri IV, se mit en route dans le même but; mais Spa n'étant encore qu'un village, elle s'arrêta dans la ville de Liége, où on lui apportait pen-

dant la nuit l'eau des sources qu'elle buvait, à son lever, en se promenant sous les ombrages du palais de l'évêque, « qui estoit, dit-elle dans ses Mémoires, le plus beau et le plus commode qui se pust voir, ayant plusieurs belles fontaines et plusieurs jardins et galeries, le tout tant peint, tant doré, et accommodé de tant de marbre, qu'il n'y avoit rien de plus magnifique et de plus délicieux! » Bien d'autres illustres personnages sont venus depuis séjourner à Spa transformée en ville : Alexandre Farnèse, Juste Lipse, Saumaise, Charles II d'Angleterre, Christine de Danemark, Pierre le Grand, Joseph II, l'abbé Raynal, Alfieri, Volney, Monge, de Candolle, le grand-duc de Russie (Paul Ier), le duc d'Orléans (Louis-Philippe), sans parler de nos contemporains.

Il y a cent ans, on s'amusait beaucoup aux eaux de Spa. Les étrangers, que les habitants appelaient des « Bobeleins », étant presque tous nobles et riches, s'y réunissaient dans une sorte de confrérie qui avait des statuts, et se donnaient un chef tout chargé de titres comiques à la mode du temps : « Jovial Bois-Bien, par la grâce des Bobeleins, roi de Géronstère, duc de Pouhon; comte des fontaines de la Sauvenière, Groesbeck, Natroz, Tonnelet; seigneur de Belle-Humeur, etc. »

Les statuts de 1762 nous ont conservé des renseignements curieux sur le genre de vie que l'on menait à Spa : « Nos sujets bobeleins prendront leur chocolat ou un verre de vin de Malaga de neuf à dix heures; dîneront amplement à midi, à une ou deux heures; souperont légèrement à sept ou huit heures, et iront se coucher à neuf heures et demie ou à dix heures au plus tard; les autres moments du jour se rempliront comme il suit : il sera permis après le déjeuner d'aller à sa toilette; aux dévots, d'aller à la messe qu'on a fondée à onze heures pour leur commodité; et aux amateurs du jeu, d'entrer au café, ou à la salle d'assemblée; même de rendre des visites de cérémonie pure, de satisfaire au commerce de lettres, ou de faire un tour de promenade sur la place en attendant l'heure du dîner. L'après-dîner on pourra rendre des visites d'amitié, aller au café, au jardin des Capucins; à cinq heures, au bal, à l'assemblée, à quelque concert, à la comédie. Suivant l'ordre du jour, à sept heures on ira à la promenade, et on fera le tour des montagnes... Il sera permis aux jeunes filles et veuves d'appliquer du rouge et du blanc et de se faire valoir, les exhortant néanmoins très-sciemment à ne point barbouiller de beaux visages. Il sera méritoire à nos sujets de faire des concerts les matins aux fontaines de Géronstère et de la Sauvenière, et, depuis neuf heures à dix heures du soir, sur la promenade de la place ou sur la montagne immédiatement au-dessus. » Tous les bobeleins, hommes et femmes, avaient à la main des crosses ou des bâtons, et à la boutonnière ou à la ceinture de petits cadrans en ivoire ou en nacre de perle, portant une aiguille qui servait à indiquer le nombre de verres d'eau que l'on avait bus.

On a vu que maître Jovial Bois-Bien s'intitulait roi de Géronstère, ce qui montre que l'eau de Géronstère était alors la plus renommée. Cette source jaillit à trois kilomètres au sud de Spa, dans un jardin anglais orné de massifs de fleurs, près d'un bois. Le petit édifice qui la couvre se compose d'une petite niche de marbre surmontée d'un dôme de pierre soutenu par quatre piliers de marbre rouge : il fut élevé en 1751 par un conseiller d'État de l'électeur de Brandebourg, le comte de Burgsdorf. Une galerie de bois, construite auprès, conduit à la salle d'un restaurant voisin.

Jadis la source sortait d'un endroit plus élevé : un tremblement de terre, qui survint en l'année 1692, la fit descendre où on la voit aujourd'hui. Son action est moins excitante que celle de la source du Pouhon, aujourd'hui la plus célèbre des eaux de Spa et la seule qui soit exportée.

Certains fripons ne sont si désolés quand nous sommes la dupe des autres, que parce qu'il espéraient que nous serions exclusivement la leur. J. Petit-Senn.

TURGOT.

Anne-Robert-Jacques Turgot, troisième fils de Michel-Étienne Turgot, prévôt des marchands sous Louis XV, naquit à Paris le 10 mai 1727. Sa famille, originaire d'Écosse, passa en Normandie vers le temps des croisades, et, dès l'an 1272, le nom de Turgot figurait dans le rôle des gentilshommes de cette province.

Enfant, Turgot semblait gauche et timide, et l'abbé Morellet raconte les plaisantes terreurs de son futur ami, qui se cachait sous les canapés ou derrière les paravents lorsque sa mère recevait une visite. Cependant on aurait eu grand tort de croire que cette humeur un peu sauvage témoignât chez Turgot d'un manque de sympathie ou d'intelligence. A quelque temps de là, en effet, l'enfant, placé au collége Louis-le-Grand pour y faire ses études, annonçait la double passion de toute sa vie, son amour de l'humanité et son culte pour la science, par un trait caractéristique : il était surpris distribuant à de pauvres écoliers sa modique pension, afin qu'ils pussent acheter des livres. L'aîné de ses frères devait être magistrat, le second militaire; quant à lui, il était destiné à l'état ecclésiastique et dut, par cette raison, entrer au séminaire de Saint-Sulpice, puis dans la maison de Sorbonne, d'où il sortit prieur vers 1750. Il prononça même les deux discours d'usage : le premier sur *l'Utilité que le genre humain a retirée de la religion chrétienne;* le second sur *les Progrès de l'esprit humain;* — et l'on put y remarquer certaines pensées qui, dans la bouche de ce docteur de vingt ans, annonçaient déjà le philosophe. Démontrant tous les bienfaits du christianisme, il disait : « L'amour de la patrie était (dans le monde païen) moins l'amour de ses concitoyens qu'une haine commune pour les étrangers; le christianisme seul a su allier un amour de préférence pour la société dont on fait partie avec l'amour général de l'humanité. » — Et ailleurs : « La liberté était moins fondée sur le sentiment de la noblesse naturelle des hommes, que sur un équilibre d'ambition et de puissance entre les particuliers. » Racontant les progrès de l'esprit humain, il disait encore : « La masse du genre humain, par des alternatives de calme et d'agitation, de biens et de maux, marche toujours, quoique à pas lents, à une perfection plus grande. » — Enfin, parlant des colonies phéniciennes qui s'étaient répandues sur les côtes de l'Asie Mineure et de la Grèce, il prophétisait l'indépendance future de l'Amérique dans des paroles souvent citées : « Les colonies, disait-il, sont comme des fruits qui ne tiennent à l'arbre que jusqu'à leur maturité; devenues suffisantes à elles-mêmes, elles firent ce que fit depuis Carthage, ce que fera l'Amérique un jour. »

On peut croire que Turgot, dont toute la vie fut si austère et si dévouée, aurait été un digne prêtre devant Dieu et devant les hommes. Mais il était de ceux dont la conscience difficile ne saurait se contenter d'à peu près en matière de foi, et sa propre orthodoxie ne lui paraissait pas suffisamment démontrée. Malgré les conseils de ses amis les abbés de Cicé, de Brienne et d'autres, il renonça donc à une carrière qui devait le condamner, craignait-il, « à porter toute sa vie un masque sur le visage, » et il acheta une charge de maître des requêtes où ses talents surent bien-

tôt se faire jour en même temps que sa scrupuleuse équité. Chargé de la poursuite d'une affaire criminelle où les plus graves présomptions pesaient sur un employé des fermes, Turgot, certain d'avoir à punir, ne se pressait pas de s'en occuper. Cependant l'examen tardif des pièces lui prouve l'innocence de l'inculpé. Dès lors il se croit obligé de réparer le tort que de longs délais avaient causé à cet employé, et lui fait remettre, sur ses propres fonds, les appointements dont il avait été frustré durant le procès, « ayant soin, dit Condorcet son biographe, de n'y mettre que de la justice et non de la générosité. »

Sans doute il avait strictement raison; mais cette sévérité de conscience qui, changeant en apparence les rôles, condamnait le juge à payer des dommages et intérêts à l'inculpé, est assez peu commune pour mériter qu'on la salue au passage.

Présenté vers cette époque dans les deux salons qui continuaient alors *les bureaux d'esprit* du siècle précédent, nous voulons parler des salons de MMmes Geoffrin et du Deffant, il s'y lia avec Montesquieu, d'Alembert, Diderot, Helvétius, l'abbé Galiani, etc. Il n'en faudrait toutefois pas conclure que Turgot adopta toutes les opinions de certains d'entre eux. Si ses principes ne nous étaient déjà connus, le passage suivant d'une lettre qu'il écrivait à Condorcet nous renseignerait sur ce point. Il s'agit du livre *De l'Esprit* d'Helvétius : « Comme je ne crois pas, Monsieur, écrit-il, que vous fassiez jamais un livre de philosophie sans logique, de littérature sans goût, de morale sans honnêteté, je ne vois pas que la sévérité de mon jugement sur le livre *De l'Esprit* puisse vous effrayer..... Je ne vois dans tout cela que de la vanité, de l'esprit de parti, une tête exaltée; je n'y vois ni amour de l'humanité ni philosophie. » Nous savons désormais quelles sont les doctrines que le jeune Turgot n'admet pas; voulons-nous connaître celles qu'en morale sociale, par exemple, il préconisait, parcourons l'épître qu'en 1751 il adressait à Mme de Graffigny sur son roman (*Lettres péruviennes*). Voici ce qu'il y disait à propos du mariage : « Il y a longtemps que je pense que notre nation a besoin qu'on lui prêche le mariage, et le bon mariage. Nous faisons les nôtres par bassesse, par des vues d'ambition ou d'intérêt, et comme, par cette raison, il y en a beaucoup de malheureux, nous voyons s'établir de jour en jour une façon de penser bien funeste aux États, aux mœurs, à la durée des familles, au bonheur et aux vertus domestiques. » Si cette observation critique de Turgot s'adressait avec justice au dix-huitième siècle, on peut dire qu'elle n'a de nos jours pas beaucoup perdu, par malheur, de son opportunité, et l'on ne commettrait nul anachronisme en la redisant à une partie de notre jeune génération.

Peu d'accord avec les philosophes, Turgot s'entendait beaucoup mieux avec la récente école des économistes, dont Gournay, intendant du commerce, et Quesnay, le médecin de Louis XV, étaient en France les premiers représentants. Après un voyage d'études entrepris avec le premier d'entre eux, dans l'est et le midi de la France, il adopta complétement leurs idées économiques, que quatre mots peuvent résumer : « Laisser faire, laisser passer, » et il fit désormais de ces maximes le but principal et comme l'épigraphe des efforts de sa vie. Ces études et les devoirs de sa profession ne l'empêchaient pas d'ailleurs de s'adonner à des travaux de morale; la multiplicité de ses aptitudes était telle, qu'il serait plus facile d'énumérer les points d'étude qu'il ne toucha pas que ceux qu'embrassa sa continuelle activité. Ainsi, durant les quelques années qui s'écoulèrent encore avant sa nomination à l'intendance de Limoges, il écrivit deux *Lettres contre le système de Berkeley*, philosophe qui niait l'existence réelle des corps; l'épître à Mme de Graffigny; le plan d'une *Géographie politique* et celui de deux *Discours sur l'histoire universelle*; deux *Lettres sur la tolérance*, à propos de querelles entre le Parlement et l'archevêque de Paris; *le Conciliateur*, ou *Lettres d'un ecclésiastique à un magistrat, sur la tolérance civile;* il traduisit les *Questions importantes sur le commerce*, de Josias Tucker; il donna aux économistes des articles sur les mots *Existence, Étymologie, Expansivité, Foires et marchés*, et *Fondation;* enfin il prononça l'éloge de son ami Gournay, mort en 1759. Ajoutons que Turgot trouvait encore le loisir de se livrer à des études purement scientifiques ou littéraires; qu'il perfectionnait ses connaissances en mathématique et en histoire naturelle; qu'il apprenait l'hébreu, le grec et le latin, l'allemand, l'italien et l'anglais, s'essayait à traduire des fragments de la Bible, de l'Iliade, des Commentaires de César, de Cicéron, Tacite, Sénèque, Ovide, et plus tard les Géorgiques de Virgile, les Idylles de Gesner, des morceaux de Shakspeare, de Pope, de Johnson, d'Addison et de Hume; plusieurs scènes du *Pastor fido*, etc.

Le 8 août 1761, Turgot fut nommé intendant de la généralité de Limoges, et sa conduite dans ses nouvelles fonctions allait réaliser les espérances que Voltaire exprimait ainsi dans la lettre qu'il lui adressait à cette occasion : « Un de vos confrères vient de m'écrire, disait-il, qu'un intendant n'est propre qu'à faire beaucoup de mal; j'espère que vous prouverez qu'il peut faire beaucoup de bien. »

En effet, sa justice et sa bonté donnèrent bientôt à la province du Limousin toute la somme de prospérité que le temps comportait. Novateur sans danger dans son petit royaume, Turgot cadastrait équitablement la terre, établissait la libre circulation des grains, et abolissait la coutume de la corvée qu'il remplaçait par un léger impôt payé en commun par les paroisses corvéables. Ses talents reconnus, l'influence de ses amis, lui auraient rendu facile l'échange de son intendance contre les généralités plus importantes et plus lucratives de Rouen, de Lyon ou de Bordeaux. Mais, tant qu'il restait à faire du bien à Limoges, Turgot voulait y demeurer; son séjour devait donc être long. En effet, la disette survenant (1770-1771), il dut redoubler de zèle : ce fut alors qu'on le vit fonder dans sa province les premiers établissements de charité, créer une école d'accouchements; envoyer circulaires sur circulaires aux curés de chaque commune pour leur demander des renseignements sur l'état de leurs paroisses, les services à rendre, les malheurs à consoler Dans ce but, il réclamait d'eux des *états*, dont il dressait lui-même les modèles, qui constataient les misères, les pertes de bestiaux, etc., des pauvres paysans du Limousin. Il sollicitait d'ailleurs et obtenait des secours du gouvernement; il faisait appel aux riches particuliers de son intendance, compromettait sa propre fortune, toute modique qu'elle fût, pour son œuvre, et méritait que l'archevêque d'Aix dit « qu'il se félicitait d'être né dans le siècle qui l'avait produit. » De cette époque datent plusieurs travaux économiques de Turgot, tels qu'un article sur *Valeurs et monnaies*, sur la *Liberté du commerce des grains*, sur les *Mines*, et ses *Réflexions sur la formation et la distribution des richesses*, dans lesquels l'auteur pose les bases de sa doctrine. Rappelons que, pour lui, les agriculteurs qui créent la richesse primitive forment la première classe dans toute société, la classe *productrice*. Les artisans qui, sans produire la richesse, la façonnent moyennant salaire, constituent la seconde classe, celle des *stipendiés*. La troisième classe enfin est celle des propriétaires, qu'il appelle *disponible*, c'est-à-dire n'étant pas nécessairement astreinte à l'un des deux genres de travail précités, et pouvant payer sa dette à la société, soit dans le métier des armes, dans l'administration de la justice, ou simplement en acquittant l'impôt. Sans étudier ici le mérite de cette clas-

sification, reconnaissons seulement qu'elle renversait toutes les idées antérieurement admises. Les âges précédents, partant du principe de guerre comme l'état normal de la société, mettaient au premier rang l'homme d'épée qui défend son pays contre l'ennemi du dehors, au second rang l'homme de robe qui le protége contre l'ennemi intérieur, et au dernier, le laboureur ainsi que l'artisan. Partant de l'idée de paix comme devant être le but de toute réunion d'hommes organisée, Turgot donnait la prééminence aux paisibles producteurs sur tous les autres fonctionnaires sociaux. C'était, en ce temps-là, une idée nouvelle.

La fin à la prochaine livraison.

LES LÉGENDES RUSTIQUES.

Dans plusieurs tableaux et dessins admis cette année à l'Exposition de peinture, un artiste de beaucoup d'imagina-



Salon de 1857; Peinture. — Le Follet d'Epnell, par M. Maurice Sand.

tion et d'esprit, aimé du public, M. Maurice Sand, s'est attaché à reproduire les légendes fantastiques de cette partie de la France que l'on appelait autrefois le bas Berry, et qui a conservé dans ses croyances populaires, comme dans son aspect pittoresque, un cachet, pour ne pas dire un parfum d'ancienneté très-caractéristique. Grâce au ciel, les mauvaises superstitions ont diminué, les maladies épidémiques que l'on appelait la *Grand'mort* ont disparu avec les eaux stagnantes et les terres incultes. Le pays est généralement bien cultivé et les mœurs sont devenues fort douces; mais la poésie à la fois sombre et burlesque des antiques légendes vit encore dans les imaginations et défraye les veillées d'hiver, tandis que la campagne conserve en mille endroits, grâce à certaines habitudes agricoles traditionnelles, une physionomie qui est encore celle du moyen âge. Ainsi, au milieu de terres fertiles en plein rapport, on trouve encore, dans cette région, le *pâtural*, vaste espace d'herbes folles, de buissons épineux et d'antiques souches d'arbres trapus, littéralement émaillé de fleurs sauvages au printemps, mais sec et morne quand les troupeaux de bœufs qui y ont pris leurs quartiers d'été le laissent tondu et foulé pour tout le reste de l'année. Une autre coutume barbare est d'ébrancher les arbres pour donner la feuille sèche aux moutons durant l'hiver, après quoi on brûle le fagot. C'est l'orme, abondant et vigoureux dans ce terrain, qui est soumis à cette mutilation périodique, et qui se couvre de bosses et de rugosités affectant les formes les plus bizarres, parfois les plus effrayantes. Dans le brouillard du crépuscule, ou quand la lune, à son lever, argente de lueurs obliques les fonds humides, ces monstres, plantés au bord des chemins, semblent étendre sur le passant des bras désespérés ou pencher vers lui des têtes menaçantes.

La largeur démesurée des chemins de pâture communale est encore un caractère particulier au bas Berry. Leurs vastes sinuosités, rayées d'herbe courte et de déchirures rougeâtres, donnent à certains points de vue un air d'abandon capricieux qui rappelle l'abandon primitif où se trouvait la terre, lorsqu'elle n'était pour l'homme nomade qu'un lieu de passage et de campement.

En d'autres endroits de cette province, le sol a pu trouver dans la petite culture ou dans la gestion de la grande propriété, les ressources nécessaires ou l'activité suffisante pour sortir de sa primitive pauvreté. Là s'étendent des steppes inféconds, semés de grosses roches que la tradition attribue à un travail d'esprits pervers ou fantasques, et autour desquelles se passent encore, dit-on, des choses étranges, des scènes incompréhensibles.

Ces croyances passeront, ces lieux seront transformés. Chaque jour le progrès, quelque lent qu'il soit dans les campagnes, travaille à son œuvre persévérante et emporte, ici une superstition locale, là un coin obstiné du désert. Il arrache les ronces, nivelle les passages, soumet la nature rebelle, et défriche, pour ainsi dire, les esprits en même temps que le sol. Dans cinquante ans, on cherchera ces

traditions rustiques, ces roches éparses, ces arbres mutilés, cette poésie du passé rude et coloré qui s'en va en bien-être et en raison.

Hélas! disent les artistes, la terre sera bien ennuyeuse quand la charrue aura passé partout, et quand le paysan sera un bourgeois voltairien. Je l'avoue aussi, moi, je sens la nécessité des grandes réformes agricoles, et pourtant je m'étonne encore quand un villageois me dit qu'il passe désormais sans terreur aux lieux où dans sa jeunesse le *fadet*, sous la forme d'un loup noir ou d'une chienne blanche, lui sautait sur les épaules et se faisait porter, *lourd comme trente boisseaux de blé*, jusqu'à la porte de la métairie, ou jusqu'au porche de l'église paroissiale. Mon cœur se serre quand j'entends le conseiller municipal du hameau menacer les vieux arbres hantés, les petits étangs habités par de gigantesques personnages baignant leurs *grand's jambes* dans l'eau rougie des feux du couchant; je suis presque en colère quand on parle d'enlever les grosses pierres parlantes et grimaçantes pour faire des auges de granit, et les vieux têteaux pour faire du feu. « Quand tout ça n'y sera plus, disent quelques esprits forts, le *monde* ne sera plus si bête. On ne croira plus que le diable fait son sabbat à la croix des



Salon de 1857; Peinture. — Le Loup-Garou, par M. Maurice Sand.

Bossons, et que le follet jette les cavaliers par terre aux pierres d'Epnell pour *bourdir* leurs montures en les fouaillant de sa grand'queue de dix aunes. »

Il est vrai, et tant mieux si l'on s'éclaire sans devenir sot, de simple qu'on était. Mais, quoi qu'il en arrive, le passé perdra bientôt son prestige, il ne faut pas en douter, et il est bon qu'un artiste ait consacré son talent à reproduire ces lieux agrestes qui vont disparaître et ces scènes fantastiques qui, après lui et nous, ne laisseront plus de traces dans la mémoire des bonnes gens.

L'hallucination est, d'ailleurs, un fait psychologique et physiologique qui trouve à chaque instant sa place nécessaire dans l'histoire des masses. Tout est prodige dans les récits et dans les souvenirs de la race humaine. Les ouvrages de M. Maurice Sand ne sont donc pas de pures fantaisies d'artiste : ce sont des traits de mœurs et, dans leur genre, des documents pour l'histoire d'une province. Si l'on songe qu'avec quelques modifications, ces traditions se retrouvent, non-seulement dans toute la France, mais encore dans presque toute l'Europe, on ne niera pas l'utilité et l'intérêt de cette recherche. Et d'ailleurs, avons-nous bien envie de railler les visions et les crédulités des gens de campagne, nous qui voyons la croyance passionnée aux tables parlantes et aux jongleries à la mode des *médiums*, défrayer les loisirs et enflammer les imaginations du plus beau monde? Je n'y vois qu'une différence, c'est que la vieille légende populaire est plus intéressante et plus originale que toutes ces inventions modernes, et que ses symboles ont un sens logique et moral très-préférable aux balourdises ou aux caprices absurdes des esprits frappeurs. Cet animal qui se fait porter, n'est-ce pas le sensualisme, qui, laid comme une bête et lourd comme un remords, pèse sur l'ivrogne attardé? Ce follet railleur qui le jette par terre et lui emmène son cheval, n'est-ce pas la personnification de sa propre malice ou de sa propre ambition, qui, folle et quinteuse, emporte sa force, et le laisse étourdi et brisé, dans la nuit et dans la solitude, auprès de ces pierres druidiques où le diable cache des trésors? Tous ces fantômes qui poursuivent les méfaits nocturnes, sont des esprits bien avisés, qui avertissent, répriment ou châtient. C'est une histoire naïve, poétique ou divertissante, des tourments, et par conséquent des progrès de la conscience populaire.

JOEL KRESS.

FRAGMENTS DU JOURNAL DE MADELEINE.

Suite. — Voy. p. 314, 326, 334, 346, 354, 365.

1er janvier 18... — A part mes accès d'inquiétude, plus fréquents chaque jour, à mesure que se prolonge le silence de M. Wagner, je dois en convenir, l'année n'a pas trop mal commencé pour nous. Sans un incident très-grave et

qui m'a un moment profondément peinée, je pourrais dire que je suis vraiment contente de cette journée. Je la redoutais cependant, comme je redoute tous les anniversaires depuis le départ de Simon. Mon appréhension est bien naturelle : l'absent qui manque tous les jours à la vie en commun du logis, y manque bien davantage quand revient un jour de fête. Encore, lorsque la maison est nombreuse, on peut ne pas trop voir la place qui reste inoccupée à la table de famille. Il suffit, pour cela, d'espacer un peu plus le couvert de chacun. Mais quand on n'était que trois à vivre ensemble et qu'il en manque un, il est impossible, pour les deux convives demeurés tête à tête, de se faire illusion sur le vide de l'absence. A leur table, si petite qu'elle soit, qu'ils s'éloignent ou qu'ils se rapprochent, il semble que toujours ce vide s'agrandisse! Donc, je craignais notre isolement pour aujourd'hui, j'avais tort; grâce à Dieu, il y a eu nombreuse compagnie chez Joël Kress.

Parmi les meilleures visites que nous ayons reçues, je dois d'abord citer celle de Simon. Non pas que le cher exilé soit revenu d'Australie tout exprès pour nous apporter ses vœux de nouvelle année; mais il avait si bien calculé le voyage de sa lettre, qu'elle nous est arrivée ce matin à l'heure de notre réveil. Elle porte le timbre de Melbourne, et elle est datée du 12 octobre. Il y a quatre-vingts jours que Simon écrivait :

« Je pars demain pour les mines! »

Ainsi, il faut quatre-vingts jours pour que les échos de notre pensée se répondent. Qu'il est long ce temps, mon Dieu! L'esprit s'effraye à le calculer, presque autant que le cœur s'en afflige.

M. Éverard est arrivé chez nous au moment où je venais de lire au père la lettre de Simon. Naturellement j'ai dû recommencer ma lecture pour le visiteur. Y a-t-il pris beaucoup d'intérêt? J'aime à le supposer, bien qu'il m'ait paru fort distrait.

Il avait, de plus, un petit air mystérieux et triomphant que le père a remarqué, et sur lequel il a interrogé notre ami.

— J'ai reçu, ce matin, d'assez belles étrennes, a répondu M. Éverard. Si je ne t'en dis rien encore, c'est que je te réserve cela pour le dessert.

Il venait, en effet, pour déjeuner chez nous; c'est moi qui avais pensé à le faire inviter. J'espérais avoir l'occasion de me trouver un moment seule avec lui, ce qui m'eût permis de lui exposer franchement notre situation. Pressée même que j'étais de faire allusion à la crainte qui m'obsède, je me suis avisée de dire :

— Le festin sera peut-être un peu court; il eût été plus beau si, enfin, M. Wagner avait eu l'heureuse idée d'envoyer réclamer quelques-uns des tableaux qu'il doit toujours acheter à mon père.

Mes paroles ont porté juste; au souvenir du marchand autrichien, M. Éverard a tressailli : — Le voilà prévenu, me suis-je dit, qu'il est temps que l'expert en tableaux tienne ses magnifiques promesses. Au premier instant de tête à tête, je le presserai formellement d'écrire à ce M. Wagner qui nous oublie.

Il y a cela de bon, dans notre mauvaise situation, que le père ne partage pas du tout mon impatience touchant la vente de ses tableaux. Au lieu d'ébranler sa confiance, ce long retard la fortifie.

— Plus nous attendrons, a-t-il dit, et plus l'affaire sera belle. D'ailleurs, le commerce des œuvres artistiques d'un certain mérite exige toujours de sages lenteurs. Il n'a pas fallu, dit-on, moins de trois ans de négociations pour le placement de je ne sais quel Murillo.

Cet exemple, cité par le père avec une sorte d'orgueil, est désolant. Sa galerie est une fortune, je le sais bien, mais une fortune en espérance. Tant qu'elle ne sera pas réalisée, je penserai involontairement à ces deux voyageurs qui traversaient le grand désert, portant un coffret tout plein de perles et de diamants. Au terme du voyage étaient, pour eux, toutes les jouissances du repos dans la richesse; mais la charge était si pesante et la route si longue, qu'ils tombèrent d'épuisement sur leur trésor. Il ne profita qu'à la première caravane qui, plus tard, passa par là.

Mais voilà qu'on frappe à la porte de la rue; moi, toujours impatiente du moment où je pourrai parler de M. Wagner à notre ami, et le prier d'écrire à Vienne, je laisse le père aller ouvrir au visiteur; il reste quelques minutes dehors; puis il revient seul; mais son visage riant m'annonce une bonne nouvelle.

— Ajoute ce que tu pourras au déjeuner, me dit-il, nous serons quatre à table.

— Et quel est donc ce nouveau convive?

— Un voyageur, un enfant de la maison, et ce n'est pas ton frère. Devine qui?

Impossible de s'y tromper, ce ne pouvait être que notre compagnon d'enfance, le camarade d'école de Simon, notre petit cousin Paulus. Je n'avais pas eu le temps de le nommer que déjà le bon Paulus était là et m'avait embrassée.

Oui, il est bien aussi l'enfant de la maison. D'abord le père est son tuteur. Paulus, orphelin au berceau, a été élevé avec nous. Il est parti à l'étranger, il y a cinq ans, pour suivre les cours des hôpitaux; il nous revient aujourd'hui, comme il le dit si gaiement, jauni, majeur, maigri et carabin. Il a bien voulu trouver que les années ne m'avaient pas été trop défavorables; moi, je n'ai pu me persuader que les voyages l'eussent embelli. Nous nous sommes dit franchement ce que nous pensions l'un de l'autre, ainsi que nous nous le disions autrefois, et nous voilà remis sur le pied de l'ancienne intimité, comme si les cinq ans d'absence n'avaient duré qu'un jour.

Le pauvre garçon! ce n'est pas sans peine qu'il a fini par découvrir notre nouvelle demeure. Là-bas, dans la maison que nous avons quittée, tous les locataires étaient sortis ce matin, sauf notre remplaçante qui n'a pu le renseigner. Je vois l'émotion de Paulus lorsque, croyant nous faire une charmante surprise, il a brusquement ouvert la porte de notre ancien logement, et s'est alors trouvé face à face avec une bonne vieille femme qu'il a fort effrayée. Cependant Paulus a bien fait d'entrer sans s'annoncer en frappant à la porte; j'ai eu ainsi des nouvelles de mes pauvres petits oiseaux. Au moment où il a surpris la bonne vieille, elle émiettait du pain sur l'appui de la croisée.

Il va sans dire que le père a expliqué à Paulus le motif, si glorieux pour lui, de notre changement de domicile, et, comme fête de bienvenue, il l'a introduit dans son atelier où M. Éverard et moi les avons suivis.

A l'aspect des chefs-d'œuvre de l'artiste, mon cousin s'est frotté les yeux comme un homme frappé de l'éclat d'une trop vive lumière; puis il a dit, avec cette naïve franchise qui lui a mérité que notre mère le surnommât Paulus le Sincère :

— Ah çà! vous ne me demandez pas mon opinon, j'espère, cher oncle. En fait de peinture, je suis un vrai barbare, mais un barbare à la façon des enfants et des sauvages; je trouve tout superbe, pourvu que les couleurs m'éblouissent un peu; jugez si j'admire les vôtres : elles m'aveuglent.

Et, pour preuve de la sensation, il a tenu un moment ses yeux fermés.

Je n'aime pas le sourire que j'ai surpris sur les lèvres de M. Éverard quand Paulus a fait ce singulier éloge de la peinture du père. Ce sourire était involontaire, sans doute, car il l'a réprimé dès qu'il s'est aperçu que je le regardais.

— Allons! a dit le père avec une douce résignation, en regardant Paulus, encore un qui n'a pas été mieux *doué* que les autres. Dieu a voulu qu'il n'y eût que moi d'artiste dans la famille.

— C'est vrai, et ne vous en plaignez pas, cher oncle, riposta mon cousin. Les artistes? on peut en supprimer beaucoup, il y en aura toujours assez. Pour un seul que la fortune vient chercher, on en compte mille qui courent après le pain de chaque jour, et souvent sans le rencontrer. Si vous saviez ce que m'a raconté de la misère des peintres l'homme d'Allemagne qui se connaît le mieux en tableaux!

Ces derniers mots de Paulus nous firent, le père et moi, lever en même temps la tête vers mon cousin et lui adresser la même question :

— Tu connais M. Wagner de Vienne?

— Beaucoup, repartit Paulus. Je l'ai rencontré l'an dernier en voyage. Il avait eu la maladresse de se casser la jambe en descendant de voiture; j'eus le bonheur de me trouver là, et sa jambe fut raccommodée. Il m'a pris fort en amitié; ne m'a-t-il pas proposé de m'emmener en Autriche et de commencer ma clientèle? J'ai refusé; j'avais besoin de revenir ici.

En disant cela, Paulus m'a regardée; j'ai parfaitement compris, et comme il méritait un remercîment, je lui ai tendu la main.

— Ah! tu es dans les bonnes grâces du fameux Wagner de Vienne? a continué le père; eh bien, tu auras le plaisir de déjeuner ce matin avec l'une de ses connaissances intimes, notre ami Évrard; c'est lui qui me l'a fait connaître; c'est lui qui l'a envoyé chez moi pour voir mes tableaux et pour me les acheter.

— Et il vous les achète! s'est écrié Paulus; alors, mon oncle, votre supériorité est incontestable; je puis me flatter d'être le gendre futur d'un grand peintre.

Ensuite Paulus, croyant être très-agréable à M. Évrard, l'a interrogé sur ses relations avec l'expert en tableaux; mais notre ami, préoccupé vraisemblablement de la bonne nouvelle qu'il nous avait annoncée pour le dessert, n'a répondu qu'avec distraction et en consultant impatiemment sa montre. J'ai eu pitié de son impatience, et, pour que le déjeuner fût plus tôt servi, j'ai prié Paulus de venir, comme autrefois, m'aider à mettre le couvert. Pendant cet exercice de ménage qu'il n'a pas oublié, nous avons parlé de nos vieux souvenirs du jeune temps, du voyage de Simon, et puis de notre ami Évrard, et encore de M. Wagner. Je n'ai pas laissé ignorer à Paulus mes tourments à propos de l'oubli dans lequel il nous laisse.

— S'il le faut, m'a dit le brave garçon, je ferai le voyage de Vienne.

— Oui, ai-je répliqué, si l'expert ne répond pas à la lettre que M. Évrard ne peut manquer de lui écrire demain.

D'un coup de sonnette j'ai réuni nos convives. A table, l'entretien a d'abord roulé sur les projets d'avenir de mon cousin. Il vient de faire un héritage qu'il évalue à une dizaine de mille francs. Ce serait assez pour attendre les malades; mais notre docteur est encore trop jeune pour se faire, par lui-même, une clientèle : aussi Paulus voudrait-il obtenir la confiance de quelque praticien en renom, lequel consentirait à le prendre pour suppléant et lui fournirait le moyen de se faire connaître. M. Évrard, qui était redevenu aimable et communicatif, nous a appris qu'il s'était lié, dans son voisinage, avec un célèbre médecin de la ville, et il s'est engagé à lui parler dès demain de Paulus.

— Voilà déjà une bonne nouvelle que tu nous donnes, lui a dit le père; mais cela ne me suffit pas; tu nous en as promis une autre au dessert.

Ainsi provoqué, M. Évrard a dit, reprenant l'air triomphant qu'il avait à son arrivée :

— J'ai le plaisir de t'annoncer que je suis nommé commis principal dans mon bureau.

— Déjà! a répondu le père.

J'ai bien vu au mouvement de ses sourcils qu'il était plus surpris qu'enchanté de l'avancement de notre ami.

— Écoute donc, a ajouté celui-ci, je n'ai pas comme toi la ressource d'un beau talent pour m'en tenir à l'emploi que tu m'as généreusement cédé. Une occasion s'est présentée pour moi de monter un échelon de plus, naturellement, je l'ai saisie.

— Mais, objecta le père, la place qu'on te donne était occupée depuis dix ans par un brave et laborieux employé. Et ce digne M. Albert n'est pas, que je sache, d'âge à prendre sa retraite.

— On l'a destitué la semaine dernière, repartit M. Évrard.

— Lui, l'homme irréprochable! s'écria le père. Ce n'est pas possible! et pourquoi?

— C'est le secret de l'administration, et je n'ai point à m'en occuper, riposta l'autre.

Le ton de brusquerie qu'il mit dans sa réponse me sembla motivé sur le peu d'empressement de son ami à le féliciter. Aussi je fis remarquer au père qu'il n'avait encore dit aucune bonne parole à M. Évrard à propos de son avancement.

— C'est vrai, j'ai eu tort, répliqua-t-il avec sa parfaite bonhomie; mais la destitution de ce pauvre Albert m'a fait tant de peine, que j'ai oublié le bien qu'elle faisait à Évrard. Après tout, continua-t-il, en s'adressant au nouveau commis principal, mon étonnement n'a rien de déraisonnable : la place que tu occupais encore hier a été la mienne; donc, je sais qu'elle donne difficilement accès à un emploi supérieur; aussi, malgré moi, j'ai suspecté le moyen qui t'a fait faire si promptement une enjambée, dans un chemin où, d'ordinaire, on ne marche qu'à petits pas.

Le bruit du marteau de la porte a interrompu l'entretien; j'ai été voir quelle visite nous arrivait encore, et je me suis trouvée en présence d'un monsieur que je ne connaissais pas, mais qui a l'air le plus respectable qu'on puisse voir : — Qui annoncerai-je à mon père? lui ai-je demandé.

— L'un de ses anciens collègues, m'a-t-il répondu avec beaucoup d'émotion.

Son nom, qu'il ne me disait pas, m'est venu à l'esprit comme d'inspiration. En voyant l'expression désolée de son regard, j'ai pensé au pauvre commis principal qui vient d'être destitué, et je suis rentrée dans la salle à manger en disant : — Voilà M. Albert.

C'était lui, en effet. Le père se leva aussitôt pour l'engager à entrer; mais le visiteur, ayant aperçu M. Évrard, s'arrêta au seuil de la porte. De son côté, notre ami recula et parut perdre contenance.

— Pardon, je n'entrerai pas, dit M. Albert. J'étais venu chez un honnête homme pour chercher près de lui une force contre le malheur qui me frappe; je reviendrai quand il n'y aura plus ici que des honnêtes gens.

On ne pouvait s'y tromper : son regard et ses paroles frappaient juste sur M. Evrard, que nous interrogions des yeux; car, pour parler, nous ne le pouvions pas; l'inattendu de cette déplorable scène nous avait rendus muets.

Le nouveau venu, désignant toujours son heureux successeur, continua :

— Monsieur ne vous a-t-il pas dit qu'à compter de ce jour il monte au rang de commis principal, et que je suis chassé, moi, parce que monsieur a trouvé quelqu'un d'assez lâche pour copier la dénonciation calomnieuse qu'il a rédigée contre moi.

M. Évrard voulut répliquer; mais il suffisait de voir, face à face, la douloureuse assurance de l'accusateur et la

colère sans conviction de l'accusé pour que la conscience n'hésitât pas à prononcer entre eux.

Le père, vivement interpellé par son ami, qui semblait s'indigner qu'il ne le défendît pas, a répondu :

— Il y a dix ans que je connais M. Albert, et chaque jour lui a acquis de nouveaux droits à mon estime. Nous nous étions perdus de vue pendant une vingtaine d'années, quand tu es venu me retrouver, et je me souviens à présent que tu ne t'es jamais complétement justifié de la trahison qui, autrefois, a fait renvoyer six élèves de notre école; je t'en fais juge, Éverard, comment veux-tu que je te défende contre lui?

M. Éverard, furieux, se dirigea vers la porte en menaçant de ne plus remettre les pieds chez nous.

— Soit! lui cria le père, aussitôt que tu auras prouvé que M. Albert t'accuse à tort, c'est moi qui irai te chercher, et il faudra bien que tu reviennes.

Ce que nous a dit M. Albert, après le départ de notre convive, ne nous laisse aucun espoir de revoir chez nous l'ancien camarade de classe de mon père.

Voilà donc les deux amis brouillés. Il n'y a plus maintenant à supposer que M. Éverard écrive pour nous à Vienne. Paulus, comprenant le tourment que me causait cette rupture, m'a pris à part pour me dire :

— Rassure-toi, cousine Madeleine, j'arriverai à Vienne tout aussitôt qu'une lettre, et je parlerai mieux à M. Wagner que ton M. Éverard n'aurait pu lui écrire.

Grâce à la bonne humeur de mon petit cousin, le front du père s'est désassombri et la tranquillité est rentrée dans mon esprit. — Paulus part demain.

La suite à une autre livraison.

Quand vous lisez un ouvrage, que ce ne soit ni pour en contredire l'auteur et le réfuter, ni pour adopter sans examen son opinion et le croire sur parole, ni pour briller dans la conversation; mais pour apprendre à réfléchir, à penser, à examiner, à peser ce que dit l'auteur et tout le reste. BACON.

LE TARINI.

Dans les solitudes glacées de la Sibérie, les frimas s'élèvent souvent sur le sol à d'étonnantes hauteurs en vertu d'un phénomène connu sous le nom de *tarini*. Le sable dont se composent les collines s'est complétement desséché après les chaleurs de l'été; quand arrivent les fortes gelées, ce sable se fend, et il en sort, par les crevasses, de l'eau qui ne tarde pas à se congeler, à mesure qu'elle se répand. Cette couche de glace se fend elle-même et de nouvelle eau s'échappe par les secondes fissures. Celle-ci se congèle également, et, le phénomène se renouvelant, les couches de glace s'élèvent au-dessus les unes des autres, et ne tardent pas atteindre la hauteur des arbres.

La Terre et l'Homme.

HYGIÈNE.

Un membre de l'Académie des sciences désire voir le gouvernement publier, à chaque saison, un bulletin de renseignements hygiéniques qui instruiraient les gens bien portants et contribueraient à prévenir les maladies. Au printemps, il faut surtout se garantir des maux de poitrine et des affections nerveuses; en été, c'est l'hygiène de l'estomac qui importe le plus. Chaque saison a ses dangers et demande des précautions particulières.

Nos lecteurs trouveront une agréable réminiscence de quelques monuments de l'art antique dans ce dessin inédit de



Dessin inédit de M. Achille Devéria.

M. Achille Devéria, artiste fécond, dont le crayon ingénieux a récréé et charmé le public pendant un si grand nombre d'années. Aujourd'hui M. Achille Devéria rend d'autres services non moins importantes à l'art et aux artistes, comme conservateur du cabinet des estampes, sans avoir entièrement abandonné ses premiers travaux, et nous espérons qu'il nous sera permis de puiser plus d'une fois encore dans la collection de ses compositions inédites.

GROTTE DE LA MARTINSWAND

DANS LE TYROL.



Vue de la Martinswand, près d'Innsbruck. — Dessin de Freeman.

La grotte qui s'ouvre au flanc escarpé de la Martinswand est haute d'environ 20 mètres et a 4 mètres de profondeur. C'est, depuis 1767, une chapelle où l'on a placé une croix et deux statues représentant, l'une la Vierge et l'autre saint Jean. L'oraison que les pèlerins viennent réciter, à une si grande hauteur, sous cette voûte consacrée, est une action de grâces en mémoire de la délivrance miraculeuse de Maximilien I[er], qui, s'étant aventuré sur la

paroi presque perpendiculaire de la montagne, à la poursuite d'un chamois, faillit tomber de plus de 100 pieds de haut. On connaît cette anecdote [1]. Maximilien avait trois crampons à chaque pied : cinq crampons se brisèrent, il resta suspendu au sixième. Les habitants des campagnes eurent le temps d'accourir de toutes parts : ils se mirent en prières au pied de la Martinswand; on sonna les cloches de Zirl, et un prêtre apporta le saint sacrement. Personne ne se sentait la force et l'adresse nécessaires pour monter près de l'empereur. Par bonheur, un pauvre chasseur nommé Zips arriva d'en haut : il lança des cordes et des fers à glisser autour de Maximilien, et, le tirant avec précaution après lui, le mit en lieu de sûreté. Suivant une autre version, il lui donna seulement de nouveaux crampons. Zips fut immédiatement armé chevalier par l'empereur, dit la légende, et, depuis trois siècles et demi, on ne passe point devant la grotte sans associer son nom à celui de Maximilien, ce héros étrange, intrépide, à la fois éclairé et superstitieux, magnanime, enthousiaste, qui exposa tant de fois sa vie avec une insouciance chevaleresque, à la guerre, dans les tournois ou dans les révoltes, et qui mourut au sortir de table, pour avoir mangé trop de melon, comme son père Frédéric III.

La Martinswand, ou « muraille de Saint-Martin », s'élève à 500 mètres au-dessus de la route et à 1 235 au-dessus de la mer. C'est l'un des derniers escarpements du Sollstein, belle montagne, haute de plus de 3 000 mètres, située près de la petite ville de Zirl, à quelques heures d'Innsbruck.

LE PREMIER JOUR DE LA SEMAINE.

On demande quelquefois si le premier jour de la semaine est le dimanche ou le lundi. En France, c'est le dimanche, du moins d'après l'autorité du Dictionnaire de l'Académie. Il en est de même en Allemagne, puisque le mercredi s'y appelle *mittwoch*, ou milieu de la semaine. Il eût semblé plus naturel que le dimanche, jour de repos, fût le dernier jour : « Le septième jour, Dieu se reposa ; » mais il est à remarquer que les Juifs se reposaient le samedi. Pour eux probablement, le dimanche, que beaucoup de peuples appellent le jour du soleil, était celui où Dieu avait commencé la création.

TURGOT.

Fin. — Voy. p. 370.

A l'avénement de Louis XVI, après douze années d'une bienfaisante administration, qui avait fait d'un pays naturellement aride et déshérité une des provinces les moins malheureuses de France par ces temps de misère presque continuelle, Turgot quitta son intendance pour remplacer M. de Boynes comme ministre de la marine (juillet 1774). Son passage à ce département fut marqué par deux actes d'une intelligente justice. Il fit accorder au grand géomètre Euler une gratification de mille livres, et donna aux ouvriers de Brest une année et demie des arrérages qui leur étaient dus. Au mois d'août de la même année, la volonté du roi l'appela au ministère des finances. On connaît la belle lettre que le nouveau contrôleur général adressait alors à Louis XVI, et qui se résumait dans ces trois vœux : *Point de banqueroute*, *point d'augmentation d'impôts*, *point d'emprunts*. Et pour obtenir ce résultat, il recommandait en ces termes la nécessité absolue de l'économie : « Il faut, Sire, disait-il, vous armer contre votre bonté de votre bonté même ; considérer d'où vous vient cet argent, que vous pouvez distribuer à vos courtisans ; et comparer la misère de ceux auxquels on est quelquefois obligé de l'arracher par les exécutions les plus rigoureuses, à la situation des personnes qui ont le plus de titres pour obtenir vos libéralités... J'aurai à lutter, continuait-il, contre la générosité de Sa Majesté et des personnes qui lui sont le plus chères; je serai craint, haï même de la plus grande partie de la cour... Ce peuple auquel je me serai sacrifié est si aisé à tromper, que peut-être j'encourrai sa haine par les mesures mêmes que j'emploierai pour le défendre contre les vexations... Je serai calomnié, et peut-être avec assez de vraisemblance pour m'ôter la confiance de Votre Majesté... Mais elle se souviendra que c'est sur la foi de ses promesses que je me charge d'un fardeau peut-être au-dessus de mes forces ; que c'est à elle personnellement, à l'homme honnête, à l'homme juste et bon, plutôt qu'au roi, que je m'abandonne... »

Tristes appréhensions, que l'avenir devait trop tôt légitimer ! Quoi qu'il en soit, Turgot se mit résolûment à l'œuvre et signala son entrée au ministère par un acte de délicatesse jusqu'alors inusité : il refusa les trois cent mille francs qu'à titre de pot de vin les fermiers généraux offraient au contrôleur général lors du renouvellement de leur bail. Puis il abolit la *contrainte solidaire*, iniquité qui consistait à rendre responsables, dût la ruine et l'emprisonnement s'ensuivre, les plus forts contribuables de chaque paroisse, quand la taille n'était pas entièrement soldée ; il mit fin aux réquisitions, soit de personnes, soit de chevaux ou de chariots, pour le transport des convois militaires ; il établit dans tout le royaume la libre circulation des grains et des farines ; il détruisit l'étrange privilége dont jouissait l'Hôtel-Dieu de vendre seul de la viande dans la capitale pendant le carême ; il améliora la navigation et les grandes routes qu'il réduisit de soixante à quarante-deux pieds, rendant ainsi du terrain aux propriétaires, et allégeant d'autant les frais d'entretien de ces routes par l'État. Turgot ne s'en tint pas là. Connaissant les abus dont les fermiers généraux, acheteurs d'une foule de monopoles, se rendaient coupables, il résilia la plupart de leurs baux, et reprit, au nom de l'État, la régie des postes, des poudres et salpêtres, des tabacs, etc. Enfin, avec un revenu de 380 millions environ, il espérait, grâce à de strictes économies dont les anciens pensionnés de cour étaient les premières victimes, équilibrer le budget et commencer à libérer le trésor public de ses dettes. Mais de telles mesures, favorables au peuple, lésaient trop les hautes classes pour ne pas susciter de puissantes hostilités à l'intendant des finances. Déjà le clergé, la noblesse et la cour se tournaient contre lui et lui déclaraient une guerre que sa chute seule devait terminer.

Le caractère même du contrôleur général devait aider ses ennemis dans leurs projets. Son inébranlable intégrité, son intrépidité de résolution, son dédain pour d'injustes adversaires, le rendirent parfois imprudent et malhabile. Ministre dans un temps où la volonté d'un Richelieu jointe à l'adresse d'un Mazarin n'eussent pas suffi peut-être à conjurer d'imminentes catastrophes, Turgot commit de ces maladresses d'honnête homme, qui font grand tort à un secrétaire d'État. Ignorant l'art des transitions, et voulant détruire les abus et non capituler avec eux, il fit parfois le mal là même où il voulait créer le bien. C'est ainsi qu'à la place de Lenoir, lieutenant de police fort entendu, il fit nommer l'économiste Albert, homme plus intègre, ami sûr, savant distingué dans l'art de vérifier les dates, mais administrateur médiocre et fort dépaysé dans ses nouvelles

(1) Voy. t. VII (1839), p. 286.

fonctions. Dans le même temps (mai 1775), une émeute, provoquée par la disette, éclata dans Paris, et Turgot déploya contre elle un luxe de forces qui prêta à la raillerie de ses ennemis. Il ne mit pas moins de vingt-cinq mille hommes sur pied, commandés par un maréchal de France (Biron), pour réprimer une multitude mal armée, manquant de chef, et qui n'avait pas encore donné la mesure de sa force. Il faut bien le reconnaître, ces actes justifiaient en partie ce que son collègue et son ami l'illustre Malesherbes devait écrire plus tard : « M. Turgot et moi nous étions de fort honnêtes gens, très-instruits, passionnés pour le bien... Cependant, ne connaissant les hommes que dans les livres, manquant d'habileté pour les affaires, nous avons mal administré... ».

A quelques mois de sa nomination, le ministre était déjà en présence d'une opposition redoutable. Mais, convaincu de l'excellence de sa cause, il continuait ardemment son œuvre, publiait des travaux de tout genre, des édits, des déclarations, des ordonnances, etc., relatifs à l'industrie agricole, manufacturière et commerciale, aux finances, à l'impôt, aux travaux publics et à la charité, et il disait à ceux qui auraient voulu modérer son zèle : « — Vous connaissez les besoins du peuple, et vous savez que dans ma famille on meurt de la goutte à cinquante ans. »

Lors du sacre, il supplia le roi de remplacer dans son serment ces deux formules traditionnelles : « Je jure d'exterminer les hérétiques et de ne jamais faire grâce aux duellistes ; » par celles-ci : « Toutes les églises de mon royaume doivent compter sur ma protection et sur ma justice. Je promets de faire tout ce qui dépendra de moi pour abolir la coutume barbare des duels, condamnée par la religion et proscrite par les lois de mon prédécesseur. »

Louis XVI n'accepta pas ces modifications, et il « balbutia », dit-on, quelques paroles inintelligibles quand il s'agit de prononcer le premier de ces serments.

Turgot voulut élargir encore, en l'étendant aux eaux-de-vie et aux vins, la loi de libre circulation dont jouissaient les blés à l'intérieur. Il supprima la caisse de Poissy, les droits sur les grains à la halle de Paris, les offices sur les ports ; enfin il fit signer par le roi, malgré l'opposition du Parlement lui-même, les deux édits qui résumaient ses vœux les plus ardents (février 1776).

Le premier de ces édits abolissait la corvée dans tout le royaume, et la remplaçait par une contribution sur les biens nobles et roturiers. Il est curieux de jeter un coup d'œil sur les étranges discussions que souleva cette question de l'abolition des corvées. — M. de Miroménil, garde des sceaux, défendait les corvées en ces termes : « Les propriétaires, qui paraissent au premier coup d'œil former la portion des sujets du roi la plus heureuse et la plus opulente, sont aussi celle qui supporte les plus fortes charges, et qui, par la nécessité où elle est d'employer les hommes qui n'ont que leurs bras pour subsister, leur en fournit les moyens. » A quoi Turgot répondait : « De ce que le propriétaire ressent le coup de la ruine de son fermier, il ne s'ensuit pas que ce fermier ne soit encore plus malheureux que son maître lui-même. Quand un cheval de poste tombe excédé de fatigue, le cavalier tombe aussi ; mais le cheval est encore plus à plaindre. » M. le garde des sceaux ajoutait « que l'imposition territoriale substituée à la corvée ne devait pas atteindre les privilégiés, et qu'il était de l'intérêt du roi de maintenir les priviléges de la noblesse. » Mais le contrôleur général répondait encore « que l'impôt n'était pas une charge imposée à la faiblesse par la force, mais le moyen de puissance d'un gouvernement qui protége les intérêts de tous ; que tous, par conséquent, devaient y participer. Toutefois, terminait Turgot qu'on a traité de fanatique, je consens que certain privilége, celui de la taille, à laquelle une idée d'avilissement est attachée, continue à ne pas peser sur la noblesse ; mais vouloir encore supprimer pour elle la capitation, le droit du vingtième, et l'impôt territorial remplaçant la corvée, c'est complète injustice. »

Le second édit de février 1776 détruisait les jurandes et les maîtrises, et donnait ainsi à de pauvres artisans, tenus en servage par leurs patrons, la rançon de leur intelligence et du travail de leurs bras [1].

C'en était trop, et la mesure était comble. La ville et la cour s'insurgèrent à la fois contre un ministre qui, dans l'intérêt général, osait froisser leurs intérêts particuliers, et donnèrent raison à Voltaire quand il disait que « M. Turgot ferait tant de bien qu'il finirait par avoir tout le monde contre lui. » Les philosophes eux-mêmes, et Necker à leur tête, commencèrent une guerre de pamphlets contre l'intendant des finances. L'esprit, cette arme française et terrible, fut habilement employé contre l'ennemi commun. De scandaleuses caricatures outragèrent sa vie privée ; la haute société fit des bons mots sur son compte. A d'Alembert qui défendait son ami, en disant « qu'au moins on ne pouvait nier qu'il n'eût fait un furieux abattis dans la forêt des préjugés », la marquise de Fleury répondait : « C'est donc pour cela qu'il nous a donné tant de fagots. » La plume anonyme de Monsieur, frère du roi, écrivait ces lignes contre lui : « Il y avait encore en France un homme gauche, épais, lourd, né avec plus de rudesse que de caractère, plus d'entêtement que de fermeté, d'impétuosité que de tact ; charlatan d'administration ainsi que de vertu, fait pour décrier l'une, pour dégoûter de l'autre ; du reste, sauvage par amour-propre, timide par orgueil, aussi étranger aux hommes qu'il n'avait jamais connus qu'à la chose publique qu'il avait toujours mal aperçue. Il s'appelait Turgot. » La haine alla beaucoup plus loin. On supposa des lettres du contrôleur général, dont les termes étaient offensants pour la reine et le roi même ; et Louis XVI, qui disait quelque temps auparavant : « Il n'y a que M. Turgot et moi qui aimions le peuple », le fit alors prier indirectement de donner sa démission, lui refusant ainsi jusqu'aux consolations d'un adieu intime et mérité (mai 1776).

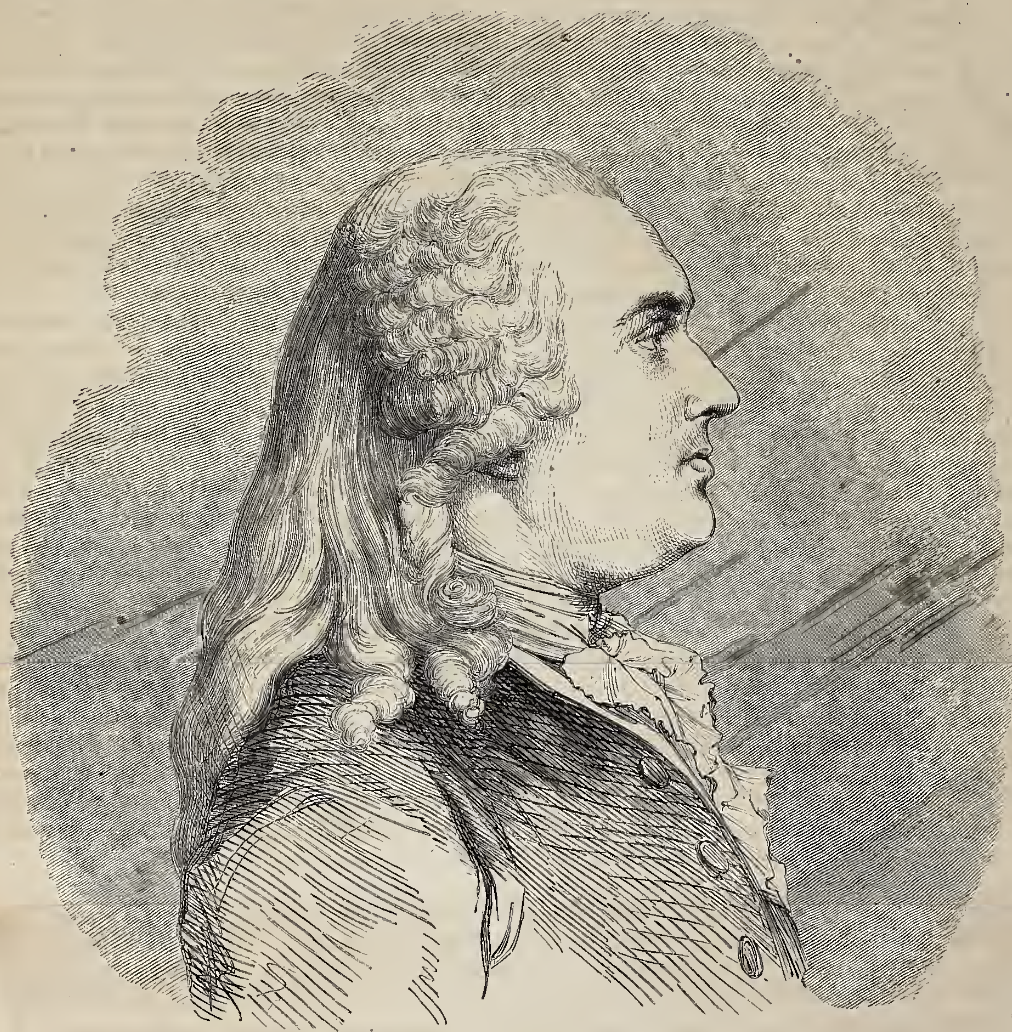
Le ministre disgracié sut quitter le pouvoir ainsi qu'il l'avait pris, avec noblesse et dignité. Lorsqu'on vint lui annoncer la volonté du roi, il écrivait une lettre d'affaires : « Mon successeur la finira, » dit-il en posant la plume. Deux choses l'attristèrent profondément ; ce fut, d'une part, le rétablissement immédiat des abus dont ses derniers édits avaient fait justice ; d'autre part, la façon dont le roi en usa pour lui reprendre ses fonctions. C'est avec une touchante dignité qu'il se plaint du procédé du roi à son égard : « Je ne dissimulerai pas à Votre Majesté que la forme dans laquelle elle m'a fait connaître ses intentions m'a fait res-

(1) Il suffit de parcourir le préambule de cet édit pour se faire une idée de l'esprit d'oppression et d'exclusion qui animait alors les divers corps d'état. Outre les épreuves difficiles et coûteuses qui en interdisaient l'entrée aux ouvriers indigents, on y remarque que, dans certaines villes, tout ouvrier était exclu de la possibilité d'être maître, sauf les fils de maître ou ceux qui épousaient la veuve du maître ; que certaines communautés excluaient ceux qu'elles appelaient des étrangers, c'est-à-dire nés dans une autre ville ; que d'autres excluaient les femmes du métier de broderie, leur état naturel, les condamnant ainsi à la misère et à ses conséquences.

Ces corporations, nées en France lors de l'affranchissement des communes, et sanctionnées plus tard par un édit de Henri III, qui, en 1581, donna à leur institution la forme d'une loi générale, avaient eu à l'origine un but légitime, celui d'unir les intérêts et les forces de la bourgeoisie naissante contre la tyrannie seigneuriale ; mais elles avaient dégénéré depuis et étaient devenues une ligue des membres les plus riches de la commune pour obliger les plus pauvres à subir leurs lois. C'est de cette ligue abusive et despotique des maîtres contre les ouvriers que Turgot voulait faire justice.

sentir dans le moment une peine très-vive. Votre Majesté ne se méprendra pas sur le principe de cette impression, si elle a senti la vérité et l'étendue de l'attachement que je lui ai voué. »

Mais si la haine des partis et l'ingratitude royale firent un cruel cortége au renvoi de l'intendant des finances, en revanche, les regrets d'illustres personnages durent en adoucir l'amertume. S'il perdait la puissance ainsi que l'amitié du monarque, Turgot conservait l'affection des Montesquieu, des d'Alembert, des Bailly, des Morellet, des Lavoisier, des Condorcet, et du vieux Voltaire qui, de sa voix défaillante, s'écriait encore en abordant l'ex-ministre : « Laissez-moi baiser cette main qui a signé le salut du peuple. » Turgot, d'ailleurs, dans une lettre qu'il adressait



Turgot. — Dessin de Chevignard, d'après Cochin fils.

à l'un de ses amis, M. Caillard, quelque temps après sa sortie du ministère, nous fait connaître lui-même dans quelles dispositions d'esprit il retournait à sa vie privée : « J'ai reçu la lettre par laquelle vous me témoignez votre sensibilité sur mon éloignement du ministère... Vous connaissez assez ma façon de penser pour croire que je saurai employer mon temps, et qu'au regret prés de n'avoir pu faire à ma nation et à l'humanité un bien que je voyais très-facile, je ne serai pas moins heureux. »

Turgot, en effet, retrouvait avec joie ses études favorites, forcément négligées durant son intendance. Il s'occupait de science et de lettres avec Bossut, Rochon, d'Alembert, Dupont de Nemours, Marmontel, etc. ; il entretenait une correspondance active sur le sort de la jeune Amérique, avec Franklin et le docteur Price ; sur l'économie politique, avec le célèbre auteur de *la Richesse des nations,* Adam Smith ; et la dernière étape de sa belle vie pouvait encore être glorieuse pour lui et fructueuse pour l'humanité. Mais il ne s'était pas trompé quand il annonçait à ses amis qu'on mourait jeune dans sa famille : le 20 mars 1781, un accès de goutte l'enleva, âgé de cinquante-quatre ans, à l'affection de son cercle intime. Quant à la France, elle perdait en lui un de ses meilleurs ministres. On avait dit pendant qu'il l'administrait : *Le plus honnête homme de France, c'est l'État.*

VISITE AU DÉPARTEMENT DES CARTES

A LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

Troisième article. — Voy. p. 15, 135.

Nous avons parlé des cartes de France de Jollivet et de ses contemporains : si barbares qu'elles soient, on y sent déjà les premiers tâtonnements de l'art de la cartographie. Si nous rétrogradons d'un peu plus d'un siècle, nous sommes en pleine enfance de cet art : on peut en juger par la mappemonde du Musée Borgia, dont un fac-simile occupe le fond de la salle de travail, à côté du bureau du conservateur. Nous en reproduisons un fragment réduit, figurant la France.

C'est une façon de losange, dont la Méditerranée forme, non un des côtés, mais une pointe. Les trois autres sont Bâle, l'embouchure du Rhin, le fond de la Bretagne, dont on ne lit que la dernière partie du nom, *ania* (Britannia).



Fragment d'un fac-simile de la Mappemonde du Musée Borgia, au département des cartes.

Les Alpes vont de Bâle à la mer : à la rigueur, c'est leur droit. Mais la Seine, la Loire et la Saône ne sont pas dans le leur, en allant prendre leur source dans une montagne qui, j'en ai peur, doit être le Jura.

Un homme à cheval tourne le dos aux Pyrénées et traverse la Biscaye en se dirigeant vers la Galice. On devine sans peine que ce pèlerin va faire ses dévotions à Saint-Jacques de Compostelle.

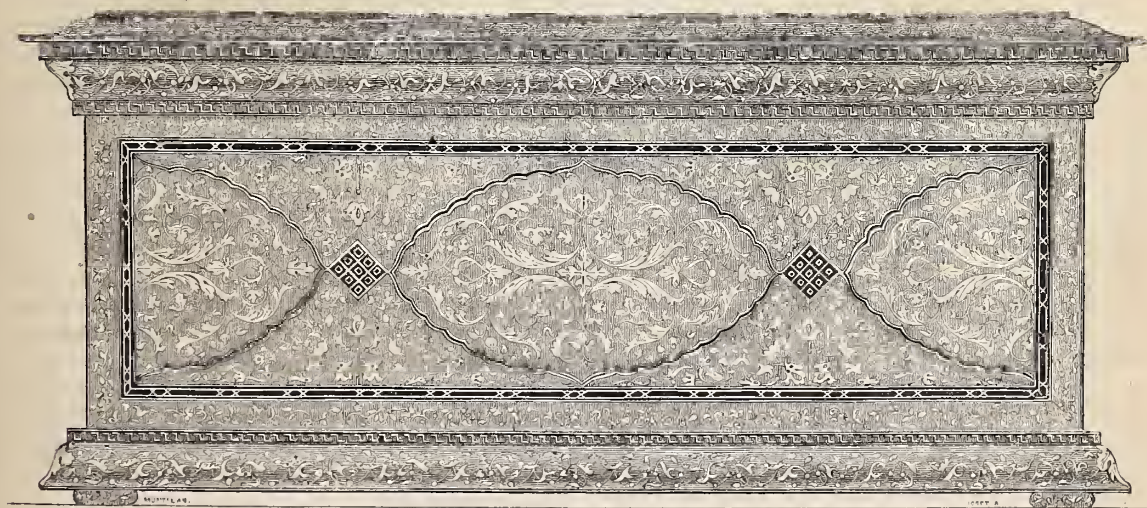
L'auteur, qui travaillait à l'époque de nos grandes guerres anglaises, ne paraît guère avoir été anglomane, du moins si c'est avec intention qu'il a donné à ses deux royaumes d'Angleterre et d'Écosse d'aussi petites dimensions.

Les noms sont généralement fort aisés à reconnaître. La plupart sont en latin, quelques-uns même en latin barbare, comme *Eccaga*, qui est Aix en Provence, *Bordecare* ou Bordeaux. Quelques autres sont en français, comme Paris, Orléans, Angers, et même Ayx (Aix-la-Chapelle), bien que cette dernière ville soit située en dehors de la France et des pays de langue française.

De plus, le lecteur aura remarqué du premier coup d'œil que la carte est orientée dans un sens opposé à celui qui est le plus ordinairement suivi, c'est-à-dire que le sud est en haut de la carte et le nord en bas.

Une œuvre à la fois plus curieuse, plus savante et plus artistique, est l'ensemble des dessins de la fameuse *Cassettina all' Agemina,* dont quelques fac-simile, représentant des cartes et divers ornements, rapportés de Milan par M. Jomard, et offerts par lui à la Bibliothèque impériale, décorent l'embrasure de la première croisée de la salle d'entrée. Cette cassette, que l'on voit encore à Milan, dans le cabinet du marquis de Trivulci, est en métal, et ornée de dessins géographiques faits au moyen de fils d'or et d'argent incrustés dans les parois ; c'est un travail du seizième siècle. On suppose que le nom *all' Agemina* vient du géographe *Ageminius.*

Les cartes de la Cassettina, dont M. Jomard donne un fac-simile complet dans la septième livraison de ses *Monuments de la géographie*, méritent une certaine attention. On voit que l'artiste chargé du tracé des cartes n'était guère géographe : cependant il a triomphé de beaucoup de difficultés résultant de son inexpérience et de ses moyens de travail. Ces cartes, qui offrent, comme toutes celles du



Vue extérieure de la Cassettina all' Agemina. — Dessin de Montalan.

temps, un mélange de noms anciens et de dénominations modernes, offrent les graduations en longitude et en latitude, ce qui est bien savant pour des ornementations qui ne sont, après tout, que celles d'un écrin.

Si nous rentrons dans la salle de travail, n'oublions pas de mentionner une série de cartes portugaises, italiennes, etc., de la fin du moyen âge : ce sont des portulans, sur parchemin, que l'on peut voir au-dessous de la mappemonde du Musée Borgia. Le public n'y trouverait pas, à première vue, beaucoup d'attrait ou même d'intérêt : l'encre et les couleurs ont pâli, et il faut être un peu familiarisé avec l'écriture du temps pour les lire couramment, bien qu'elles soient correctement et même élégamment écrites. Mais les yeux accoutumés aux contours géographiques des côtes,

principalement de celles de la Méditerranée, y saisiront tout de suite une chose intéressante : c'est la régularité de ces contours, et le haut degré de connaissances précises qu'elle fait pressentir chez les navigateurs qui ont dressé ces cartes.

En effet, si on les compare aux meilleurs travaux géographiques, non-seulement de ce temps, mais des deux siècles suivants, on est frappé de la supériorité des cartes marines, et l'on se rend compte d'un fait signalé par un de nos savants les plus éminents : c'est que, pendant que les géographes de cabinet continuaient à dresser toutes leurs cartes d'après la graduation erronée de Ptolémée et de son école, les simples marins, travaillant sans idées préconçues, ne se préoccupant que des réalités qu'ils observaient, arrivaient à jeter les bases véritables de la cartographie moderne, sans pouvoir obtenir le moindre crédit parmi les savants d'alors. Il fallut tout le génie d'un homme qui était à la fois un profond érudit et un sagace observateur, le grand Sanson d'Abbeville, pour mettre un terme à toute cette science pédante et fantastique.

La troisième salle n'offre que quelques reliefs, dont le plus beau est une acquisition récente, à ce que nous croyons : c'est le relief du mont Cenis, très-précieux à consulter pour quiconque veut se rendre compte de ce passage fameux et du futur chemin de fer qui doit succéder à la route actuelle. Un autre relief du mont Blanc et de ses glaciers est un fort bon travail, quoiqu'il ait peu d'apparence.

Nous citerons encore un excellent relief du Vésuve, qui donne mieux que toutes les descriptions possibles une idée nette de ce volcan singulier et de la disposition bizarre et grandiose à la fois de son cratère et de sa somma. L'Etna, qui est figuré tout près, peut servir de point de comparaison.

Bornons ici notre excursion, d'autant mieux que toutes les curiosités saillantes du dépôt ont passé sous nos yeux. Un pendant naturel de cette revue serait un coup d'œil jeté, non sur les murs, mais dans les cartons du dépôt, et c'est ce que nous ferons peut-être un jour sans sortir du cadre d'études faciles que nous devons nous imposer.

GLACIÈRES NATURELLES.

Le globe possède des glacières naturelles dont l'existence, due à des conditions locales, semble en contradiction avec la constitution climatologique du pays. Telles sont la glacière de la vallée de la Vologne, à une lieue de Gérardmer (Vosges), la glacière de Dornburg, au pied méridional du Westerwald, et une autre dans le steppe des Kirghises, signalée par le célèbre géologue Murchison.

JOEL KRESS.

FRAGMENTS DU JOURNAL DE MADELEINE.

Suite. — Voy. p. 314, 326, 334, 346, 354, 365, 374.

2 janvier — Toutes mes émotions, toutes mes pensées d'aujourd'hui se résument dans ces mots : Paulus a tenu sa promesse ; Paulus est parti pour Vienne ! Arrivé hier, après une absence de cinq ans, et si heureux de s'établir près de nous, à demeure, il a eu le courage de se remettre en route. Bien plus, comprenant qu'il fallait respecter la sécurité du père, Paulus le Sincère a su trouver un mensonge pour donner un air de vraisemblance à la nécessité de ce brusque départ. Il a supposé qu'une difficulté s'élevait à propos de l'héritage qu'il vient de recueillir, et que sa petite fortune dépendait de son empressement à faire ce voyage.

Il est bien heureux que sa véracité ne puisse être mise en doute, car le pauvre garçon a menti avec une maladresse qui lui fait le plus grand honneur à mes yeux, mais qui aurait infailliblement éveillé la défiance de tout autre que de son oncle. Bien que Paulus eût l'air de douter lui-même de ce qu'il disait, sa bonne réputation l'a protégé, et le père a cru tout ce qu'il a dit.

Mon cousin a calculé que l'aller et le retour lui prendraient environ trois semaines. De peur que, d'ici là, je ne vinsse à éprouver quelque embarras d'argent, il m'a laissé tout ce qu'il possède, n'emportant avec lui que le strict nécessaire pour les frais du voyage. J'ai accepté ce qu'il me confiait, mais seulement à titre de dépôt. Je me ferais scrupule d'y toucher, quoiqu'il m'ait dit :

— Sers-t'en, cousine Madeleine, comme si cela te venait de Simon.

C'est vrai, Simon et lui ont pour nous le même cœur, et pourtant ma conscience ne peut pas les confondre : Paulus n'est pas encore assez l'enfant de la maison pour que j'agisse avec lui comme j'agirais avec mon frère. Si le besoin d'argent me presse trop avant son retour, je dirai toute la vérité au père, je lui montrerai d'un côté notre bourse épuisée, de l'autre le dépôt de mon cousin, et, de ce qu'il faudra faire, sa probité décidera. Mais Dieu, j'espère, m'épargnera cette difficile épreuve ; il laissera à celui que nous abusons par tendresse, la confiance qui lui a fait dire au moment des adieux :

— Va défendre tes intérêts, Paulus, et défends-les bien ; car ce sont aussi ceux de Madeleine.

Oui, les miens, et surtout les vôtres, pauvre père ! vous ne vous en doutez pas, autrement vous ne m'auriez pas demandé pourquoi j'avais les larmes aux yeux quand, pour la dernière fois, Paulus m'a serré la main. — Écrira-t-il avant de revenir ? — Peut-être, surtout s'il a une bonne nouvelle à m'annoncer. En attendant ou sa lettre, ou son retour, combien souvent mon cœur battra fort, et pour rien, hélas ! Il battra ainsi toutes les fois qu'on frappera à la porte.

17 janvier. — Minuit sonne. Voilà le quinzième jour qui vient de finir depuis que mon cousin est parti, et aucune nouvelle encore ! Pas plus de lettre de Paulus que de M. Wagner. Désapprend-t-on à écrire quand on est à Vienne ? Eh bien ! ne vais-je pas accuser ce pauvre garçon ! ce serait injuste, et j'ai trop peu de patience. Il ne s'est engagé qu'à revenir dans trois semaines ; c'est donc seulement le 25 janvier que j'aurai le droit de lui en vouloir, et encore, plus tard même, je ne lui en voudrai pas. D'ailleurs, je ne crains plus si fort le moment où notre bourse sera complétement à sec. J'ai maintenant une ressource que je ne me connaissais pas. C'est pourtant le père qui a fait cette découverte ! mais sans se douter, bien entendu, de quelle importance elle était pour nous.

Tantôt, je venais de terminer le beau col que je me brode en secret, pour surprendre agréablement le père à mon jour de naissance ; car c'est ainsi que cela se passe chez nous : en ma qualité de trésorière, c'est moi qui me fais mes cadeaux de fête et c'est lui qui a le plaisir de la surprise. Je le croyais bien loin, il est entré dans la chambre au moment où j'essayais mon col.

— Coquette ! m'a-t-il dit. Puis, examinant de près cet ouvrage qu'il ne m'a pas vu faire, il a ajouté d'un air embarrassé et soucieux : — Certes, il n'y a rien de trop beau pour toi, Madeleine ; mais, je m'y connais, ce chiffon-là doit coûter fort cher. Au surplus, c'est toi qui tiens les cordons de la bourse, tu dois savoir quelles dépenses on peut se permettre ici.

Comme je le regardais, étonnée de l'entendre, pour la première fois, me parler économie, il a craint de m'avoir blessée et il a repris :

— Ce que j'en dis, ce n'est pas pour que tu te refuses

quelque chose, mon enfant; quand j'aurai vendu ma galerie, tu verras si je suis devenu avare! Mais nous n'en sommes pas encore là, et, sans avoir absolument calculé ce qui nous reste, il me semble que notre argent doit un peu tirer vers sa fin. Tu sais ce qui en est; je ne demande pas à compter avec toi; mets que mon observation n'a pas le sens commun, et si tu peux te passer une fantaisie coûteuse, tant mieux, ma ménagère, ne t'en prive pas.

— Oh! répliquai-je, celle-ci coûte beaucoup moins cher que vous ne croyez.

— Pardon, je t'ai dit que je me connaissais en broderie. Ta mère brodait comme les fées et, je t'en réponds, elle n'a rien fait de mieux. Je me rappelle le prix que la maison Hermann, sur la grande place, lui payait des ouvrages comme celui-ci. Oui, Madeleine, a-t-il ajouté, s'attendrissant peu à peu jusqu'aux larmes, je sais ce qu'on gagne à broder; car, avant de m'être résigné à accepter une place, quand ta mère n'avait pas encore désespéré de mon avenir d'artiste, sais-tu ce qui a soutenu le ménage? la broderie!

Grâce à l'émotion que lui causait ce triste et doux souvenir, il n'a pas vu l'effet produit sur moi par cette révélation : C'est la broderie qui a soutenu le ménage de l'artiste! — Une bonne inspiration m'est venue soudain, et, Dieu soit béni! elle m'est venue de l'exemple de ma mère.

J'ai trouvé un prétexte pour sortir. Une heure après, j'étais dans cette maison Hermann qui existe toujours sur la grande place. Ce sont les enfants qui ont succédé à leur père, si bien que, lorsque, tout intimidée encore de la démarche que j'osais faire, j'ai invoqué le souvenir de Julie Kress, la brodeuse, on a su tout de suite de qui je parlais. Bien mieux, on m'a montré, sur un vieux livre du magasin, son nom inscrit en tête des pages qui contiennent le détail des travaux de broderie qu'elle a livrés. Laborieuse mère! que ces pages si bien remplies, mais insignifiantes pour d'autres, sont éloquentes pour moi! elles me disent toutes les nuits que tu as passées!

J'ai présenté mon col brodé comme modèle de ce que je savais faire. On s'est consulté un moment, et puis on est venu me dire qu'on allait préparer pour demain de l'ouvrage à faire que je pourrais emporter chez moi.

Demain, ainsi que ma mère, j'aurai mon nom inscrit sur le livre de travail de la maison Hermann! Je ne croyais pas qu'il fût possible que quelque chose nous rattachât davantage l'une à l'autre, et cependant voici un lien de plus!

En revenant à la maison, j'ai rencontré M. Éverard; il m'a vue, il a détourné la tête et il s'est hâté de traverser la rue. Qu'il m'évite, peu importe à présent. Nous n'avons plus besoin de lui : Paulus est à Vienne!

Ce soir, le père m'a demandé à revoir le col que j'essayais ce matin.

— Il est rendu, ai-je dit. — C'est vendu que j'aurais dû lui dire.

— Diable! a-t-il répliqué, il paraît que je compte bien sans le savoir. Et puis, avec une sorte d'effroi, il m'a dit : — Sommes-nous donc tout à fait à la fin de notre argent? — Non, père, nous pouvons encore attendre des nouvelles de M. Wagner.

Il n'en a pas fallu davantage pour le rassurer complétement. Quant à moi, j'attends demain avec la plus vive impatience. Je me croyais si peu capable de suffire à moi-même, et je vais travailler pour deux! Vraiment, le malheur est bon à quelque chose : il nous apprend ce que nous valons.

18 janvier. — Qui m'eût dit, ce matin, lorsque je revenais à la maison, avec tant de joie, emportant comme une conquête, le travail à faire qu'on m'avait confié, qu'à moitié chemin de ma course, si gaiement commencée, une rencontre étrange m'arrêterait tout à coup, et que, par suite de cette rencontre, je me remettrais en route, ayant pour m'accompagner le découragement, qui depuis ne m'a pas quittée? Ma rencontre, voici comment je l'ai faite :

J'allais passer devant la maison de M. Éverard, au risque de me croiser encore avec lui. C'est mon chemin le plus droit, autrement il me faudrait faire un long détour, et je n'ai nulle raison, moi, pour éviter notre ancien ami. En ce moment, un monsieur se dirigeait vers cette maison. J'ai cru si bien le reconnaître que, d'abord stupéfaite à sa vue, puis toute joyeuse, rougissant, suffoquant et pleurant presque à force de bonheur, j'ai eu l'audace de l'accoster en pleine rue et de lui dire :

— C'est notre nouvelle adresse que vous alliez demander, n'est-ce pas? un heureux hasard veut que je vous rencontre; permettez-moi de vous conduire chez nous.

Il m'a regardée et m'a répondu : — Vous vous trompez, mon enfant, je ne vous connais pas.

— C'est-à-dire que vous ne me reconnaissez pas; c'est bien concevable, vous ne m'avez vue qu'une fois. Mon nom me servira mieux que mon visage : je suis la fille de Joël Kress.

Jusque-là, je ne mettais pas en doute la fidélité de ma mémoire : aussi quelle confusion, quel saisissement j'éprouvai quand je le vis sourire et que je l'entendis répliquer :

— Votre erreur continue, Mademoiselle, je ne connais par non plus M. Joël Kress.

Il faut croire qu'alors j'ai failli à tomber; car il a fait un mouvement vers moi comme pour me soutenir. Je lui ai demandé, tant ma conviction était forte, s'il était possible qu'il ne fût pas M. Wagner de Vienne. Il m'a dit un nom qui n'est pas celui-là, et il m'a brusquement quittée sans attendre les excuses que je lui devais pour cette ridicule méprise.

Des excuses, aurais-je pu lui en faire? Non! convenir qu'il était parvenu à me persuader que je faisais erreur, eût été mentir. Une pareille ressemblance ne peut exister, je crois, même entre frères jumeaux, et tant qu'une lettre de Paulus ne m'aura pas désabusée, je me dirai : J'ai rencontré M. Wagner; il a feint de ne pas me reconnaître, il ne veut plus se souvenir de Joël Kress!

24 janvier. — Que l'esprit est prompt à saisir l'occasion de se tourmenter, et combien la mémoire est chose trompeuse! Il paraît, maintenant, que ce n'est pas du tout l'expert en tableaux que j'ai rencontré, il y a six jours, près de la porte de notre ancien ami. J'ai été sotte, j'ai été folle, j'en ai la preuve dans ce mot de Paulus, crayonné à la hâte, lors de son arrivée à Vienne, et que le conducteur de la voiture publique ne m'a apporté qu'aujourd'hui. Mon cousin m'écrit :

« Je sors de chez M. Wagner, je ne l'ai point trouvé; » il est à Presbourg où il restera jusqu'au 20 janvier. Que » ferais-je à Vienne en l'attendant? — Rien! — Le froid » est vif, le ciel est pur, la route est superbe; à Presbourg, » Paulus! Ainsi, Madeleine, demain près de M. Wagner, » et le 1er février, au plus tard, chez mes amis. »

Voilà qui est positif et surtout rassurant : celui qui a dû séjourner jusqu'au 20 à Presbourg, ne pouvait pas être ici le 18. Donc, il avait bien raison, ce monsieur, de ne pas vouloir me reconnaître. Comme je le disais, j'ai été sotte, j'ai été folle. Cependant, même aujourd'hui, s'il s'agissait de confesser en justice et par serment, devant Dieu, que je reconnais m'être trompée, malgré le billet de Paulus, je crois que j'hésiterais encore.

Ce voyage à Presbourg va retarder de quelques jours le retour de mon cousin. Certainement c'est un malheur; pourtant je ne puis pas dire que j'en sois positivement désolée. Au contraire, je souhaite qu'il ne revienne pas avant le 1er du mois prochain, attendu que c'est seulement le

30 janvier que je pourrai rendre ma broderie et toucher, pour la première fois, le prix d'un travail fait exprès pour aider aux besoins de la maison.

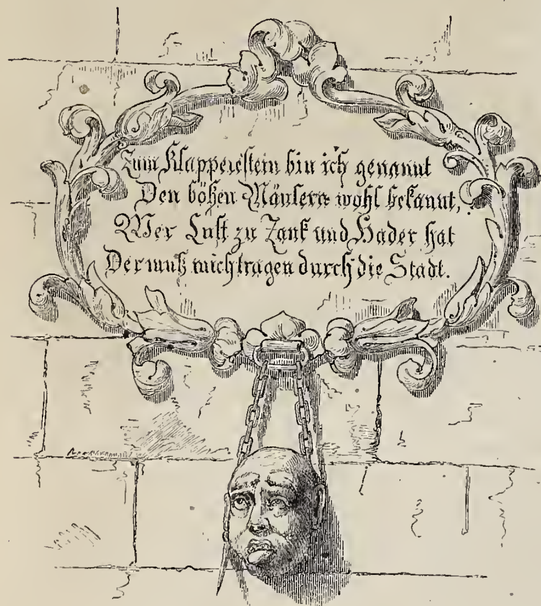
Je mets une sorte d'orgueil à n'avoir que cet argent-là pour unique ressource pendant tout un jour. Ce jour-là, du moins, j'aurai été vraiment utile. Si ce n'est pas un vœu coupable, je demande que cette satisfaction soit donnée à ma vanité d'enfant; mais rien qu'un jour, et que Paulus arrive le lendemain! *La suite à la prochaine livraison.*

LE KLAPPERSTEIN.

OU LA PIERRE DES MAUVAISES LANGUES [1].

Si la plupart des supplices en vigueur au moyen âge dénotent la cruauté et la barbarie des mœurs publiques, les peines infamantes présentent souvent des caractères ridicules et grotesques.

Au moyen âge, un homme qui en injuriait un autre, payait un amende de quelques sous; si au contraire une femme « disoit vilonie à une autre », elle payait également



Le Klapperstein, pierre sculptée suspendue à une fenêtre de l'hôtel de ville de Mulhouse.

l'amende; mais, en outre, on suspendait à son cou, par une chaîne, *une ou deux pierres*, qu'elle était obligée de porter par la ville, précédée et suivie des gens de justice qui sonnaient de la trompe « pour la narguer et bafouer » *(er lo hone unde shmaheit)*.

Souvent aussi la condamnée suivait la procession « en pure sa chemise », et, après avoir été ainsi promenée d'une porte de la ville à l'autre, elle s'agenouillait à l'entrée de l'église. Pendant le trajet, la personne injuriée avait le droit de la piquer avec un aiguillon pour la faire avancer.

Les documents recueillis par MM. Grimm et Michelet font remonter ce genre de punition au quatorzième siècle; mais une loi en vigueur dans la petite ville d'Argonne prouve qu'en France il était déjà connu dans la seconde moitié du treizième siècle.

(1) Extrait de l'ouvrage intitulé : *Notice historique sur le klapperstein ou la pierre des mauvaises langues*, suivie de quelques mots sur le supplice de la lapidation, par Auguste Stœber, membre ordinaire du comité consultatif du Musée germanique. Colmar, 1856.

1263. *Loi contre les gens qui médisent des autres.*

« ..... Femme qui dira *lait* à une autre femme, s'il est preuvé par témoignage de deux hommes ou de deux femmes, elle payera cinq solz, au seigneur quatre solz, au mayeur six deniers, et celle à laquelle elle aura dit *lait* six deniers. Et selle (si elle) ne veut payer l'argent, *elle portera la pierre* le dimanche à la procession en peure sa chemise (en pure chemise).

» Se (si) la femme dit *lait* à homme et s'il est prouvé par loyaulx témoignages, elle payera cinq solz, et se li homme dit *lait* à femme, il payera cinq solz, sans devise faire (sans faire de réclamation; sans autre forme de procès). »

La peine de *la pierre* était aussi en usage dans la Frise, en Flandre et dans les pays scandinaves, ainsi que dans toutes les parties de l'Allemagne. Dans ce dernier pays, l'instrument du châtiment consistait parfois en un gros flacon de pierre, nommé *Büttelsflache* (1), flacon du bourreau, sur lequel étaient représentées deux femmes qui se querellent. D'autres dénominations de cet instrument sont *Krœtenstein*, pierre du crapaud; *Schandstein*, pierre d'infamie; *Lasterstein*, pierre du vice; *Fiedel*, violon; *Pfeife*, sifflet. (Grimm).

En Alsace, M. Auguste Stœber n'a pu retrouver l'application de cette punition que dans deux localités du Haut-Rhin, savoir : à Mulhouse et à Ensisheim.

La pierre qui servait à cet effet à Mulhouse, et qui porte le nom de *Klapperstein* (2) ou *Lasterstein*, existe encore aujourd'hui; elle est suspendue par une chaîne au-dessous d'une fenêtre de l'hôtel de ville, en face de la rue Guillaume-Tell. Elle pèse environ douze kilogrammes, et représente une tête de femme grotesque qui ouvre de grands yeux écarquillés et tire la langue. Au-dessus de la chaîne qui la retient au mur, se trouve l'inscription suivante :

« Zum Klapperstein bin ich genannt,
» Den bœszen Mæulern wohl bekannt,
» Wer Lust zu Zank und Hader hat,
» Der musz mich tragen durch die Stadt. »

C'est-à-dire :

Je suis nommée la pierre des bavards,
Bien connue des mauvaises langues;
Quiconque prendra plaisir à la dispute et à la querelle
Me portera par la ville.

D'après Henri Pétri, secrétaire de la ville, plus tard bourgmestre, et historien de Mulhouse, au commencement du dix-septième siècle, la peine du *Klapperstein* était regardée comme infamante et peu inférieure à celle du carcan.

A Mulhouse il n'existait qu'un seul exemplaire du *Klapperstein;* s'il arrivait que deux femmes fussent condamnées à le porter, l'une d'elles se chargeait de ce lourd et singulier collier depuis la place publique jusqu'à l'une des portes de la ville, où l'autre la relevait alors. Un écriteau attaché sur le dos de celle qui momentanément ne portait pas la pierre, indiquait les noms et prénoms des deux bavardes, ainsi que la nature du délit. Un de ces placards, écrit en gros caractères romains, sur du papier fort, de 32 centimètres de haut sur 29 de large, est conservé dans les archives de la mairie.

Le *Klapperstein* a été employé à Mulhouse jusqu'à la fin du siècle passé, c'est-à-dire jusqu'à la réunion de cette ville à la France, en 1798. Les contemporains citent encore le nom de la mauvaise langue qui l'a porté la dernière.

(1) Voy. une représentation de cette bouteille dans notre tome II (1834), p. 378.

(2) *Klapperstein*, pierre des bavards, des mauvaises langues; du verbe *klappern*, claquer, caqueter, bavarder. Cette expression se trouve fréquemment dans les auteurs alsaciens du quinzième siècle. A Strasbourg, une petite rue est nommée *Klappergasse*, rue du Caquet; la maison des aliénés, à Ensisheim, était appelée *Klapper*.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

EXPOSITION DE MANCHESTER.

Voy. p. 233, 273, 275, 330.

REYNOLDS.



Un Portrait par Reynolds. — Dessin de Morin.

Des trois premiers grands peintres qui ont fondé l'école anglaise, deux sont déjà connus de nos lecteurs, Hogarth et Gainsborough [1]; Reynolds est le troisième.

Né le 16 juillet 1723, à Plympton, dans le Devonshire, Reynolds était le fils d'un ministre, le révérend Samuel Reynolds. Sa mère se nommait Théophila Potter. On l'inscrivit sur le registre de la paroisse avec le prénom de Joseph. Dans la suite, on l'appela Josuah, en témoignage d'affection pour un oncle qui avait ce même prénom et vivait dans le voisinage. La famille du révérend Samuel Reynolds était nombreuse et sa fortune médiocre. Josuah, destiné à la carrière de la médecine, fut envoyé à l'école publique de Plympton; mais le jeune écolier négligea ses études littéraires et scientifiques, et manifesta sa vocation d'artiste en s'appliquant à copier les dessins de deux de ses sœurs aînées, les gravures des Hommes illustres de Plutarque traduits par Dryden, et surtout celles du livre d'Emblèmes de Jacob Catt, que son aïeule du côté paternel, née en Hollande, avait apporté de ce pays. A huit ans, il étudia avec une sorte de passion un Traité de perspec-

[1] Voy. sur Gainsborough, p. 233 et 330; sur Hogarth, la Table des vingt premières années.

tive (¹), et, comme preuve du profit qu'il avait tiré de ce livre, il fit un dessin de l'école de Plympton, vieil édifice gothique élevé en partie sur des piliers; il y observa assez fidèlement les règles de la perspective pour étonner le révérend Samuel Reynolds, qui, n'hésitant plus à encourager les dispositions de son fils, lui mit entre les mains le traité de Richardson sur la peinture. Josuah lut ce livre avec délices, et l'impression qu'il en reçut fut telle que dès lors les peintres célèbres apparurent à son imagination comme les plus grands hommes de l'histoire. Il a dit depuis que ce sentiment ne s'était presque point modifié en lui dans l'âge mûr, et que, malgré toutes les objections de sa raison et de sa conscience, il avait toujours éprouvé plus d'admiration pour Raphaël que pour aucun autre des génies humains. Cette confession n'étonnera pas beaucoup ceux de nos lecteurs qui ont quelque idée de l'enthousiasme des artistes. Toutefois Raphaël lui-même et Michel-Ange, esprits sérieux et sensés, reconnaissaient bien que si haut que pût s'élever le génie de l'art, il restait toujours au-dessous du génie de la vertu. Comment ne pas reconnaître que l'homme a pour but supérieur à tous les autres sa perfection morale? « Il faut qu'on n'en puisse dire, a écrit Pascal, ni il est mathématicien, ni prédicateur, ni éloquent; mais il est honnête homme. Cette qualité universelle me plaît seule. » Si cette règle paraît sévère pour l'usage, au fond elle n'est que vraie; un très-grand talent ne doit être considéré que comme un secours pour se diriger plus rapidement et plus sûrement vers le bien.

Ce fut un voisin, nommé Cranch, qui ouvrit le premier l'avis d'envoyer Josuah étudier l'art à Londres. Le jeune artiste en était arrivé à consacrer ses jours presque entiers à faire des portraits et des esquisses de toute sorte; il n'avait plus rien à apprendre, sous ce rapport, à Plympton. Le 14 octobre 1741, il sortit donc de la maison paternelle, et le 18 du même mois il entra dans l'atelier de Hudson, célèbre peintre de portraits. Pendant deux ans, il travailla sous la direction de cet artiste médiocre, qui lui enseignait à copier avec scrupule des dessins du Guerchin et à peindre proprement des perruques bien attachées, des habits de velours bleu et des vestes de satin. On raconte que Reynolds ayant fait un portrait assez remarquable d'une vieille servante de Hudson, nommée Northcote, les éloges que les amateurs lui donnèrent à cette occasion excitèrent la jalousie du maître : il s'ensuivit une discussion, et l'élève retourna dans le Devonshire, où il peignit d'après nature et étudia avec profit les portraits de William Gandy, d'Exeter.

A l'âge de vingt-deux ans, Reynolds alla s'établir avec ses deux plus jeunes sœurs au premier étage d'une maison de Plymouth-Dock, et il y ouvrit un atelier comme peintre de portraits. Hudson ne lui avait pas appris à varier les poses de ses modèles. Un biographe prétend qu'à cette époque il représentait invariablement tout individu une des deux mains cachée dans sa veste et l'autre tenant son chapeau. Un jour, il se rencontra un gentleman qui voulut absolument être représenté avec son chapeau sur la tête. Il fallut bien se soumettre à cette exigence; mais lorsque le portrait fut achevé et livré, la femme du gentilhomme remarqua, dit-on, avec surprise que le peintre avait donné à son mari deux chapeaux, l'un sur la tête, et l'autre à la main. Cette aventure (si l'on doit y ajouter foi) ouvrit sans doute les yeux à Reynolds; car on connaît plusieurs de ses portraits de Plymouth-Dock dont les attitudes sont très-variées, et un notamment où il s'est peint lui-même tenant de la main gauche son pinceau et sa palette, et de la droite couvrant à demi ses yeux pour les protéger contre un rayon de soleil. Parmi les autres portraits de ce temps les plus remarquables, on cite ceux du commissionnaire de la ville, de la belle miss Chudleigh (depuis duchesse de Kinsgton), et du capitaine Hamilton, de la famille d'Abercorn.

Le révérend Samuel Reynolds mourut en 1746, le jour de Noël. Cet événement ramena les jeunes filles près de leur mère. Josuah, protégé par lord Edgcumbe, se rendit, de son côté, à Londres, et il s'y logea dans une maison de Saint-Martins Lane, rue où vivaient un grand nombre d'artistes. Trois ans après, il eut la joie de voir se réaliser le plus beau de ses rêves : au mois de mai 1749, il s'embarqua pour Rome sur le bâtiment du capitaine Keppel, nommé commodore de la flotte dans la Méditerranée. Il n'arriva toutefois dans la ville éternelle que par un long détour, et après avoir séjourné successivement à Lisbonne, à Gibraltar, à Alger, et à Minorque. La vue des chefs-d'œuvre des grands maîtres italiens eut une influence très-considérable sur la direction de son talent. Il avoue que d'abord il ne fut pas très-vivement impressionné à la vue des peintures de Raphaël; mais il apprit peu à peu à les comprendre, à les admirer, et il copia avec une grande fidélité l'École d'Athènes. Les notes qu'il a écrites sur son séjour à Rome sont intéressantes et instructives : nous y remarquons d'excellentes règles sur l'étude de l'art, et des critiques amusantes sur les voyageurs anglais de son temps, dont la plupart, au lieu de regarder attentivement les chefs-d'œuvre, s'informaient seulement du sujet représenté, du nom du peintre, ou de l'histoire d'une statue, et écrivaient sur leur carnet ce qu'on leur avait répondu. « J'ai vu, dit-il, au Vatican, des Anglais écrire ainsi pendant plusieurs heures, sous la dictée de leur cicerone, sans lever à peine les yeux sur les peintures qui étaient devant eux. » Cette critique n'a certainement pas corrigé tous les touristes anglais, et pour être juste, il faut ajouter que beaucoup de Français et même d'Allemands ressemblent sous ce rapport à nos voisins d'outre-Manche.

Reynolds avait pour ami et pour compagnon habituel, à Rome, John Astley, autrefois élève de Hudson comme lui, marié plus tard à une noble et riche Anglaise, mais très-misérable à l'époque dont nous parlons. Un jour d'été, il avait entrepris, avec Reynolds et quelques autres jeunes gens, une longue course dans la campagne romaine, sous un soleil ardent; toute la compagnie, accablée par la chaleur, avait mis habit bas. Astley seul restait couvert d'une lourde houppelande : on le railla, et il se décida quoique avec peine à imiter ses amis. On vit alors, avec surprise, que le pauvre garçon s'était servi du dos de son gilet en guise de toile à peindre : il y avait représenté une cascade écumante au milieu d'une forêt.

De Rome, Reynolds se rendit à Bologne, à Gênes, à Parme, à Florence et à Venise. Une nuit, dans cette dernière ville, comme il était à l'Opéra, le directeur fit chanter une ballade anglaise, pour complaire à quelques-uns de ses riches spectateurs. Ce chant national tira des larmes des yeux de Reynolds, absent de sa patrie depuis trois ans, et il résolut sur-le-champ de mettre fin à son voyage. Il revint par le mont Cenis, traversa la France, et resta quelques semaines à Paris, où il rencontra l'architecte Chambers et sa femme, très-belle personne dont il fit un portrait remarquable.

Ce fut en octobre 1752 qu'il rentra dans son atelier de Saint-Martins Lane à Londres. Il n'était plus ce jeune peintre timide et inexpérimenté de Plymouth, qui ne savait que faire des bras de ses modèles. Ses études en Italie, ses réflexions sur l'art, l'essai heureux de ses forces dans plusieurs villes, l'avaient tout à fait délié des étroites traditions qui, jusqu'alors, avaient retenu dans une voie si médiocre les artistes anglais. Il scandalisa d'abord ses

(¹) *The Jesuit's Perspective.*

confrères par la hardiesse de ses compositions et l'éclat de ses couleurs. C'était toute une révolution dans la peinture. On lui opposa le peintre genévois Liotard, en faveur près d'une partie de la noblesse anglaise. Mais il n'y avait pas égalité dans la lutte entre les deux artistes, et la supériorité du style et du dessin, le charme, la grâce, la brillante fraîcheur des portraits de Reynolds, mirent bientôt tout le public de son côté; Liotard se retira de l'arène et quitta l'Angleterre.

Vers ce temps, Reynolds fit un portrait du duc de Devonshire qui fut unanimement loué par les peintres de bonne foi. Il représenta ensuite son bienfaiteur, le commodore Keppel, échappant à une tempête : ce portrait dramatique produisit une sentation profonde. On cite encore comme l'une des œuvres de son début qui eurent le plus d'admirateurs, les portraits des deux Greville, frère et sœur, sous les costumes de Cupidon et de Psyché.

L'activité de Reynolds ne tarda pas à devenir insuffisante pour satisfaire à toutes les demandes qui lui étaient adressées.

Il sortit de l'humble quartier où il avait travaillé jusqu'alors et s'établit dans une des plus belles maisons de Great-Newport Street. Il avait alors trente ans. En 1754, il se lia d'une amitié intime et durable avec Samuel Johnson, et, sans aucun doute, les conversations de cet homme célèbre contribuèrent à élever son esprit et à accroître son mérite : elles l'engagèrent même à s'essayer dans l'art d'écrire, et il y réussit, mais sans sortir du cercle des idées qui se rapportaient à son art, si l'on excepte ses notes à l'édition de Shakspeare, publiée par Johnson. D'année en année, il voyait s'augmenter sa réputation et en même temps sa fortune. Vers 1775, il n'obtenait guère encore que cinq ou six guinées (159 ou 132 francs) pour un portrait : cinq ans plus tard, le moindre portrait lui était déjà payé vingt-cinq guinées (682 francs), ce qui paraissait un prix considérable aux amateurs et extravagant à la foule.

En 1760, il fonda avec quelques-uns de ses amis une « Exhibition d'œuvres d'artistes anglais ». Pour apprécier l'intérêt de cette institution, il faut se rappeler que les Anglais eux-mêmes n'avaient pas encore la prétention de posséder réellement une école [1]. On avait douté de la possibilité d'avoir jamais des artistes nationaux capables d'approcher de la haute renommée des peintres étrangers qui, comme Albert Durer et Van-Dyck, avaient été appelés et largement rémunérés en Angleterre par l'aristocratie. Mais Hogarth, Reynolds et Gainsborough commençaient à inspirer plus de confiance au sentiment patriotique. Samuel Johnson écrivit une préface pour le catalogue de cette première exposition.

En 1761, Reynolds déploya tout à coup le luxe d'un homme riche. Il acheta une belle maison dans Leicester Square, la meubla avec goût, et y fit ajouter une magnifique galerie pour l'exposition de ses tableaux. Il se passa même la fantaisie d'avoir un élégant carrosse, aux roues sculptées et dorées, et dont les panneaux, peints par lui, représentaient les Saisons. Sa salle à manger, brillamment décorée, devint le rendez-vous des hommes célèbres de cette époque, entre autres, Samuel Johnson, Burke, le poëte Percy, Goldsmith, Garrick, Sterne, Malone, Douglas. Une de ses sœurs, miss Reynolds, faisait les honneurs de sa table. Son revenu annuel s'élevait à plus de six mille livres sterling (151 000 francs) : c'était en effet de l'opulence.

Parmi ses œuvres de cette époque, on cite les portraits de Garrick, de lady Sarah Banbury sacrifiant aux Grâces, de lady Élisabeth Keppel, et de la belle lady Waldegrave. Non-seulement son talent ne décroissait pas, mais encore il semblait acquérir, avec plus d'élévation dans le style et de vérité dans les physionomies, un coloris plus délicat et une lumière plus vigoureuse.

Le roi et ses courtisans paraissaient seuls ne pas avoir encore compris la supériorité de Reynolds ainsi que la gloire qui en rejaillissait sur l'Angleterre. Ramsay et Cotes, peintres médiocres, avaient toute la faveur de la cour. Mais, en 1768, à l'occasion de l'établissement de l'Académie royale, le roi répara d'une manière éclatante ce qu'on pouvait considérer comme un oubli ou comme une injustice, en conférant le titre de chevalier à Reynolds, que ses confrères de la Société royale avaient nommé, à l'unanimité, leur président. Cette société avait pour but d'encourager l'art en fondant une école publique de dessin, une exposition annuelle d'œuvres contemporaines, des récompenses aux artistes, et des pensions pour les jeunes gens que l'on jugerait utile d'envoyer se perfectionner à Rome. Plusieurs hommes éminents furent, de plus, chargés d'entretenir le goût de l'instruction et d'enseigner les meilleures théories. On nomma Samuel Johnson professeur de littérature ancienne, et Goldsmith professeur d'histoire ancienne. Reynolds (désormais sir Josuah Reynolds) entreprit de faire des leçons aux jeunes gens sur les principes et les pratiques de l'art, et, dans ce but, il composa et lut publiquement, à des intervalles assez éloignés, quinze discours qui sont restés dans le petit nombre des écrits sur l'art dont la lecture mérite d'être recommandée aux jeunes artistes : ils furent assez admirés en leur temps pour que quelques personnes aient eu l'idée de les attribuer, mais sans fondement, à la plume de Johnson ou à celle de Burke.

La Société des antiquaires, le Club des dilettanti, l'Académie de Florence, tinrent à honneur de compter sir Reynolds parmi leurs membres. L'Université lui conféra le titre de docteur en droit civil *(doctor of civil law)*. On peut s'étonner de cette étrange manière d'honorer un peintre; mais c'est un vieil usage qui n'étonne point les Anglais. L'Université d'Oxford a décerné le même titre, dans notre siècle, à deux hommes qu'il était plus singulier encore d'en voir décorés, Blücher et Platoff, deux soldats heureux. La ville de Plympton, plus reconnaissante que ne le sont généralement les villes pour ceux de leurs enfants qui s'illustrent (au moins de leur vivant), le plaça au premier rang de sa magistrature municipale. Enfin, dans l'année 1784, il fut nommé peintre du roi en remplacement de Ramsay qui venait de mourir.

A l'exception de quelques jalousies d'artistes, par exemple celle du peintre d'histoire Barry, et un peu, comme on l'a vu (page 331), celle de Gainsborough, sir Reynolds eut le bonheur de jouir, pendant près d'un demi-siècle, de l'estime et de l'admiration de toute l'Angleterre. Entouré d'illustres amis, il survécut à la plupart d'entre eux. Sa sobriété, la sévérité de ses mœurs, et peut-être plus encore l'égalité de son humeur, le préservèrent de toute grave maladie jusqu'aux approches de la vieillesse, où il éprouva successivement plusieurs atteintes de paralysie. Il mourut le 23 janvier 1792, à l'age de soixante-neuf ans. On lui fit des funérailles splendides, et on l'ensevelit dans une crypte de la cathédrale de Saint-Paul, à côté de l'illustre architecte Christophe Wren. Depuis on a placé dans cette église sa statue exécutée par Flaxman.

Burke a écrit de belles pages sur Reynolds, et les louanges qu'il a données au caractère et au talent de son ami au moment même où l'Angleterre déplorait sa perte, ont résisté à l'épreuve du temps. Reynolds est encore considéré aujourd'hui comme l'artiste qui a le plus honoré l'école anglaise. Sa dignité personnelle a contribué presque autant que son talent supérieur à relever la condition des peintres en Angleterre. Si le goût moderne est en droit de

[1] Voy. p. 331.

lui reprocher l'abus des allégories mythologiques dans quelques-unes de ses compositions, il n'a rien à diminuer des justes éloges que lui ont valu, de son vivant, plusieurs des qualités qui font le grand peintre : la grâce, l'élégance, l'agrément, la facilité, la noblesse, la vérité, la richesse et l'harmonie du coloris. Le nombre de ses compositions historiques et poétiques est évalué à cent trente environ, et l'on cite parmi les plus estimées : Macbeth et les Sorcières, Ugolin, Garrick entre la Tragédie et la Comédie, miss Siddons en muse tragique.

Les portraits peints par Reynolds sont sans contredit ses titres les plus certains à une renommée durable, comme ils avaient été les sources les plus fécondes de sa richesse. Presque tous les personnages de son temps, célèbres par leur rang, leur beauté et leur mérite, ont posé devant lui. On remarquait à Manchester les portraits de Frank Hayman; de Lavinia, vicomtesse Althorp; de sir William Chambers, de Garrick, de Georges III, de Gibbon, de Boswell, etc., et celui de miss Bowles, dont l'un des premiers graveurs sur bois de notre temps, M. Lynton, a cherché à reproduire le vif coloris et le brillant effet dans la planche qu'il a exécutée pour notre recueil, et que nous avons placée en tête de cet article.

LE MARCHÉ DE CUBA.

Un spirituel voyageur, qui est aussi un savant préoccupé de toutes les idées utiles, avoue que son premier soin, en arrivant dans une ville qu'il ne connaît pas, est d'aller visiter le marché. Pour lui le marché est une exposition en plein vent, où les pêcheurs du rivage, les chasseurs de la plaine ou de la montagne, les agriculteurs les plus en renom, apportent les produits de leur fatigue ou de leur industrie. C'est, en un mot, le lieu par excellence où l'on peut sans fatigue s'initier aux mœurs d'un peuple. A un certain point de vue d'ailleurs, comme le fait très-bien observer M. H.-A. Weddell ([1]), le marché peut être regardé comme le miroir de ce qui se passe dans l'une des parties les plus importantes des habitations, dans l'office ou dans la cuisine.



Les Marchands de fruits et de volailles, à Cuba. — Dessin de Karl Girardet.

De l'avis des touristes et même des voyageurs sérieux, l'hospitalité, telle qu'on la pratique à l'île de Cuba, est d'une magnificence inconnue en Europe. Il y a telle de ces maisons princières de la Havane où l'on vous sert à trois services, mais où les trois services sont dressés dans des salles particulières, dont les splendides ornements varient selon l'acte important dont elles deviennent le théâtre. Ces excès du luxe ne se renouvellent plus que très-rarement, il faut en convenir; mais ce qui est presque général dans les maisons jouissant d'une certaine aisance, c'est l'usage où l'on est de faire passer les convives après le diner dans une seconde salle à manger, où le dessert est servi avec la plus élégante magnificence.

On peut se faire aisément une idée de ce que sont les marchés d'une ville où l'on entend ainsi la vie. Toutes les productions des tropiques y sont réunies en abondance.

Ce n'est donc pas cette fois au *paseo Tacon* ou bien au *paseo d'Ysabel secunda*, ces lieux de prédilection où se rendent les élégants de la Havane, que nous conduisons le

([1]) *Voyage dans le nord de la Bolivie et dans les parties voisines du Pérou.* Paris, 1853, in-8.

lecteur. Nous ne rappellerons pas les *volantes* légères aux ornements d'argent, qui parcourent en tous sens ces promenades étincelantes de toilettes variées; nous laisserons reposer les *quitrins* qui luttent de vitesse avec ces calèches élégantes [1] : c'est tout simplement sur la place du marché que nous nous transportons aujourd'hui.

L'île de Cuba est une terre bénie, qui s'est enrichie successivement de toutes les productions rendant facile la vie de l'homme : aussi, en dépit du terrible ouragan de 1846, qui a complétement ravagé les plus riants vergers, n'est-il pas de contrée où l'étalage des revendeurs se pare de plus beaux fruits. Une ligne de chemin de fer de soixante kilomètres conduit de la Havane à la vallée si fertile de Guines, et en rapporte les productions. Les portions montagneuses donnent au marché de Cuba plusieurs fruits d'Europe, tels que la pomme, la pêche, la figue rouge et blanche, le raisin, la grenade; en même temps, les fruits primitifs des Antilles embaument l'air de leurs senteurs : la pomme cannelle ou l'atte, la sapotille, la sapote; l'*ahuacat* des anciens insulaires, dont nous avons fait la poire avocat; l'acajou *(Acajuba occidentalis)*, le coco, le psidium ou gouyavier, la pomme à flan de Saint-Domingue, les bigarades, la papaye, la grenadille, les *sirouelas;* la prune de Monbin, une des espèces du genre *spondias;* le corosol, l'ananas, et tant d'autres produits des champs de Cuba, offrent une variété de couleurs et de parfums dont on n'a guère idée lorsqu'on a visité seulement les marchés de nos villes.

Le marchand de volailles ne joue pas à la Havane un rôle inférieur à celui des fruitiers. Une chose digne de remarque à coup sûr, et qui n'a pas été suffisamment observée, c'est la rapidité avec laquelle notre poule de basse-cour, parfaitement inconnue aux Igneris et aux Caraïbes, s'est propagée dans les Antilles. La qualité toutefois n'équivaut pas à la quantité, et nous doutons fort que les *gallineros* de Cuba puissent offrir à leurs pratiques une seule volaille comparable aux volailles de la Bresse ou bien aux poulardes du Mans. Les dindons, au contraire, originaires de l'Amérique du Nord, conservent dans tous les marchés du nouveau monde une prééminence incontestable sur ceux que nos fermiers élèvent.



Le Boulanger, à Cuba. — Dessin de Karl Girardet.

Bien que la classe ouvrière et la petite bourgeoisie fassent leur nourriture principale, à Cuba, de farine de manioc et de maïs, on y fabrique d'excellent pain. Le voisinage des États-Unis et même du Mexique, où le froment croît d'une façon merveilleuse, permet l'introduction dans l'île des farines de première qualité. Le pain, renfermé proprement dans des corbeilles, circule dans les rues de la Havane, distribué par le boulanger, qui souvent appartient à la race noire. Parfois aussi, le *panadero* est un homme de couleur chaussant de longs éperons à ses souliers, et empruntant le secours d'un âne pour distribuer sa marchandise.

[1] Voy. t. XXIV (1856), p. 105.

JOEL KRESS.

FRAGMENTS DU JOURNAL DE MADELEINE.

Suite. — Voy. p. 314, 326, 334, 346, 351, 365, 374, 382.

31 janvier. — O mauvaise, mauvaise journée! maintenant, que le ciel, dans sa clémence, m'accorde toutes les

joies de la terre, quelque bien qui m'arrive, je ne pourrai jamais oublier ce que j'ai souffert aujourd'hui.

Ce matin, au prix d'une nuit passée à broder, pour livrer bien exactement mon travail au jour fixé, j'ai eu le bonheur de me dire : — Enfin l'ouvrage est terminé, voilà mon premier argent gagné ! — Je ne suis pas habituée aux nuits sans sommeil : aussi cette longue veillée m'avait-elle un peu pâlie. Le père s'est bien aperçu que je n'avais pas le visage reposé de tous les jours; mais le contentement intérieur me rendait si follement rieuse, qu'il n'a pas pu longtemps s'alarmer de ma pâleur. Comme il est très-occupé, depuis plusieurs jours, du projet d'un tableau pour lequel, m'a-t-il dit, je lui serai nécessaire, j'ai pu aller reporter mon ouvrage sans qu'il se soit aperçu que je fusse sortie. Jamais le chemin qui mène de chez nous à la maison Hermann n'a été parcouru par un cœur plus réjoui que ne l'était en allant celui de Madeleine Kress, la petite brodeuse. Je payais d'avance le chagrin du retour.

Ma joie s'est bien un peu amoindrie quand je suis entrée dans le magasin, et j'ai bien senti l'inquiétude me venir lorsque j'ai montré ma broderie ; c'est tout naturel : j'étais seule dans la confidence de mon travail ; or personne n'avait pu me dire encore si ce que j'ai fait on le trouverait bien. Je m'aperçus, sans doute, à mon arrivée dans la maison Hermann, qu'on s'était mis à chuchoter ; mais, tout entière à ce qui m'avait amenée, je ne m'en occupai pas, non plus que de certains regards de compassion que je surprenais s'adressant à moi. Mon travail était approuvé, reçu, et la caissière allait me le payer, quand une jeune dame, la maîtresse de la maison, qui se tenait dans un salon voisin, d'où elle pouvait me voir, me fit signe de venir à elle. J'entrai dans le petit salon ; elle me pria de fermer la porte et de m'asseoir près d'elle. J'étais fort intriguée ; mais cette jeune dame avait l'air si bon, elle me regardait d'une façon si affectueuse, qu'en vérité elle aurait pu se dispenser de me demander pardon des questions qu'elle allait m'adresser. Elle m'avait inspiré, dès l'abord, assez de sympathie pour que je me sentisse entraînée à lui dire, d'abondance, tout ce qu'elle voulait savoir.

Sans quitter le journal qu'elle tenait à la main et sur lequel, au contraire, elle jetait de temps en temps les yeux comme pour le consulter en m'interrogeant, cette dame me demanda si j'étais bien la fille de M. Joël Kress.

— Oui, Madame, et de Julie Kress qui a travaillé autrefois pour votre maison.

— Mais, reprit-elle, ce M. Joël Kress, votre père, n'était-il pas commis dans une grande administration, il y a environ trois mois ?

— En effet, Madame ; il a cédé sa place à un ami pour pouvoir se livrer librement à la peinture.

— Peintre ! c'est bien cela, continua Mme Hermann ; et puis, me prenant une main qu'elle pressa avec attendrissement, elle ajouta : — Pauvre jeune fille ! je n'entends pas que vous soyez payée chez nous comme une brodeuse ordinaire. Tout ce qu'on pourra vous donner au-dessus des prix accoutumés, vous l'aurez, je vous en réponds ; et quand il n'y aura plus d'ouvrage ici pour les autres, on en trouvera encore pour vous.

Ma surprise allait croissant, et comme il n'y avait qu'un moyen pour moi d'expliquer la bonté dont j'étais l'objet, je répondis :

— C'est sans doute à l'honorable souvenir laissé ici par ma mère que je dois l'intérêt que Madame veut bien me témoigner ?

— Mon âge, me fit observer Mme Hermann, en m'adressant le plus compatissant sourire, doit vous faire comprendre que je n'ai pu personnellement apprécier madame votre mère ; mais ce que je puis dire, c'est que, dans son malheur, M. Joël Kress est doublement heureux, si son épouse a été aussi bonne pour lui que sa fille est dévouée.

Je ne comprenais pas encore ; mais, comme si j'avais compris, mon cœur se serra, la sueur froide me monta au front, un voile s'étendit sur mes yeux, et c'est avec peine que j'articulai ces mots : — Madame, vous parlez d'un malheur ; j'ignore lequel, ou plutôt je crains de l'avoir deviné. Tenez, il vaut mieux me le dire tout de suite ; vous connaissez M. Wagner de Vienne, n'est-ce pas ? Vous savez qu'il ne veut pas acheter les autres ouvrages de mon père ?

— Je ne connais, reprit-elle, en me montrant la feuille publique qu'elle avait à la main, que cet article de journal qui dévoile la ruse indigne qu'on a employée pour abuser de l'idée fixe d'un malheureux insensé.

Je ne saurais me rappeler quelle question ces étranges et inquiétantes paroles me firent lui adresser ; mais je l'entendis s'écrier, avec l'accent de l'étonnement et du regret : — Ah ! mon Dieu, qu'ai-je dit ? La pauvre enfant ! elle croyait encore au talent de son père !

Je restai un moment aveuglée, étourdie ; puis, comme la grâce du Seigneur a voulu qu'il soit ajouté à nos forces selon le poids de la douleur qui doit nous atteindre, moi que le doute avait presque brisée, je sentis mon cœur se raffermir devant le coup qui allait le frapper, et je priai Mme Hermann de vouloir bien me faire connaître l'article de journal qui l'avait si péniblement impressionnée. Elle commença à lire d'une voix tremblante, s'arrêtant à chaque ligne pour s'assurer si je pouvais supporter cette épreuve, et elle continua ainsi jusqu'à la fin sa lecture que j'écoutai sans faiblir ; car mon courage grandissait à mesure qu'entrait mieux en moi la conviction de notre malheur.

L'article est dirigé contre M. Éverard. L'auteur, probablement un ami de celui qu'il a si odieusement fait destituer, flétrit l'artifice dont il a usé pour monter, de son rang infime de simple employé, au poste de commis principal. Et puis, cherchant par quelle voie tortueuse il a pu s'introduire frauduleusement dans l'administration, l'auteur arrive à cette découverte : Éverard avait pour ami un vieil employé à moitié fou et qui se croyait un grand peintre. Il lui fallait la place du pauvre maniaque. Pour obliger celui-ci à la lui céder, il lui dépêcha un jour, sous le nom d'un célèbre expert en tableaux, un complice qui avait pour mission d'acheter une des toiles du bonhomme et de lui promettre fortune et renommée pour l'avenir. Quelques centaines de florins payèrent les frais de cette comédie. Le soi-disant artiste perdit tout à fait la tête ; car le lendemain il avait donné sa démission et fait nommer l'adroit spéculateur à sa place. « Il n'est pas besoin de dire, ajoute l'auteur, que le malheureux abusé attend toujours la seconde visite de l'amateur. »

Après cette lecture, j'ai prié Mme Hermann de me conserver sa bonne volonté, et je suis rentrée à la maison, d'où je ne sortirai plus que pour accompagner partout mon père et veiller attentivement à ce qu'il ne soit jamais fait allusion devant lui à ce déplorable article de journal.

Maintenant j'ai une certitude, c'est que la galerie du père ne peut pas être une ressource pour nous. Paulus n'a fait là-bas qu'un voyage inutile ; mais demain, il doit revenir ; je le consulterai sur ce que nous avons à faire, et, Dieu aidant, j'espère encore que nous pourrons attendre le retour de Simon.

Qand je suis rentrée, j'ai trouvé le père tout rayonnant de joie ; il venait de terminer une esquisse. — Ce sera mon chef-d'œuvre ! m'a-t-il dit ; et je t'y réserve la place d'honneur ; tu seras ma principale figure. Demain nous aurons notre première séance : ainsi, je te prie de ne pas être pâle demain. — Je ferai tout ce que vous voudrez, père. Voilà tout ce que j'ai pu lui répondre.

Ce soir en me quittant il m'a dit : — Tu ne m'as pas demandé quel est le sujet de mon tableau? — Si vous voulez me le dire, ai-je répliqué. — Certes, je le veux; un sujet superbe, Madeleine! JEPHTÉ SACRIFIANT SA FILLE.

En m'embrassant, il a remarqué que j'avais froid.

1er février. — Que Dieu est bon pour la jeunesse, et comme il l'a généreusement favorisée! Hier au soir, rentrée chez moi et libre enfin de toute contrainte, j'avais l'esprit si fort agité que je m'attendais, en me mettant au lit, à une nouvelle nuit d'insomnie. Je me trompais : tandis que, seule et livrée au souvenir de la journée, je pleurais sur mon oreiller, le sommeil m'a prise tout doucement, et je me suis, peu à peu, si bien endormie que c'est le père qui m'a réveillée ce matin, en frappant à ma porte, et en me criant à travers la serrure : — Lève-toi, Madeleine, huit heures viennent de sonner, et Paulus est ici!

Au bruit de cette chère voix, au nom aimé qu'elle disait, je me suis retrouvée tout de suite en présence de notre cruelle situation; mais je m'y suis retrouvée avec assez de forces nouvelles pour pouvoir l'envisager sans découragement. En moi, je sentais l'apaisement dû au calme du sommeil; hors de moi, j'allais avoir pour appui les conseils et le dévouement de Paulus.

J'ai été promptement habillée; j'avais hâte de revoir et de remercier, au moins du regard, et par une bonne pression de main, le pauvre garçon qui vient, inutilement, de faire tant de chemin. Le père étant là, j'ai bien pensé qu'il ne serait pas plus possible à mon cousin de me rendre compte de sa visite inutile à M. Wagner, que je ne pourrais, moi, lui dire ce que j'avais appris la veille; mais, comprenant dans quel embarras le mettait la pensée d'avoir à m'ôter toute espérance, et voulant, au plus tôt, le délivrer de cette pénible gêne, je me promis de lui dire, dans mon premier coup d'œil : — Je n'espère plus rien.

Contente de ma résolution, je sortis de chez moi. J'allais entrer dans la chambre où se tenaient Paulus et mon père, quand j'entendis ces paroles qui m'arrêtèrent subitement sur place et bouleversèrent toutes mes idées.

— Oui, disait mon cousin à son oncle, c'est un véritable coup du hasard. Tout à l'heure, comme je descendais de la voiture publique, je me suis trouvé face à face avec M. Wagner. Il s'informait de votre nouvelle demeure, je la lui ai indiquée; ainsi attendez-vous, ce matin, à lui livrer un de vos tableaux.

Il est heureux que cette incroyable nouvelle ne m'ait pas surprise en présence de Paulus et de mon père; je n'aurais su comment expliquer le saisissement qu'elle me causait. Ce n'était ni de l'étonnement ni de la joie; j'étais frappée de stupeur et je doutais de mon réveil. J'entendis frapper trois coups mesurés à la porte de la rue.

— Voilà Wagner! dit Paulus, et il s'élança vers l'escalier comme s'il eût craint d'être devancé par le père. Je me décidai alors à entrer dans la chambre. Bien que je fusse encore toute tremblante, le père était lui-même si agité par l'annonce de cette visite, que sa propre émotion ne lui permit pas de voir la mienne. Allant, venant de la pièce où nous étions dans son atelier, sans trop savoir ce qu'il faisait, dès qu'il m'aperçut il me dit :

— Grande nouvelle!... tu ne sais pas? — Si fait, père, j'ai entendu. — Conviens-en, Madeleine, tu désespérais de revoir ici M. Wagner. — Oui, un peu, répondis-je timidement. S'arrêtant alors près de moi, il ajouta avec l'entraînement d'un aveu qui soulage : — Eh bien, je puis te le dire maintenant, moi aussi je commençais à être inquiet. Je me disais bien : Si celui-là me manque, j'en trouverai d'autres; mais cela ne me rassurait pas; je me rappelais la prophétie de ta mère, et, malgré moi, j'avais peur.

Je l'écoutais sans le regarder. Attentive et près de la porte, je guettais, avec plus d'inquiétude encore que de curiosité, l'arrivée de l'homme que Paulus allait introduire chez nous. Je me demandais s'il n'y avait pas un horrible danger à mettre le père en présence d'un étranger, alors qu'il se préparait à revoir un visage connu? — Comment lui expliquer le passé? — Mon cousin revint annonçant l'expert en tableaux; il parut, je levai les yeux sur lui, et j'eus peine à retenir un cri de surprise : le M. Wagner de Paulus, c'était aussi le nôtre!

Il me salua comme une ancienne connaissance, mais sans faire allusion à notre rencontre du mois dernier; et, aussi pressé de repartir aujourd'hui qu'il l'était lors de sa première visite, il pria le père de le conduire sur-le-champ dans son atelier, afin de décider laquelle de ses toiles il emporterait à Vienne.

Ces messieurs me laissèrent seule. Ce que je venais de voir, ce que j'avais entendu, passait les forces de mon intelligence; mais, voulant, malgré cela, essayer de me l'expliquer, je ne trouvai que ceci de vraisemblable à me dire, touchant le malheureux article du journal :

On a retourné contre M. Everard l'arme de la calomnie. L'ami de l'honnête homme qu'il a fait injustement destituer pour usurper sa place, punit la dénonciation mensongère en calomniant à son tour la conduite du dénonciateur envers nous. La preuve que M. Éverard a été franc et loyal avec son vieil ami, c'est que l'expert, qui, disait-on, ne devait plus revenir, a été ramené chez nous, ce matin, par Paulus.

Arrivée à ce point, l'explication s'arrêta devant une difficulté qui mit de nouveau ma raison en désarroi. Oui, l'expert est revenu, me dis-je; mais cet homme que je viens de voir pour la troisième fois, j'en suis sûre, c'est celui-là même qui, à notre seconde rencontre, m'a dit avec la plus ferme assurance : — Vous vous trompez, je ne me nomme pas Wagner, je ne connais pas Joël Kress.

Enfin Paulus revint près de moi; il avait laissé, dans l'atelier, l'expert en tableaux discuter avec son oncle. En m'abordant, il me dit :

— La cousine Madeleine est, j'espère, contente du voyageur.

L'expression de son visage était si peu d'accord avec le ton léger de ses paroles, que je n'eus pas à m'égarer plus longtemps dans la voie du doute.

— Conviens-en, lui dis-je, ton voyage n'a servi qu'à t'apprendre que M. Wagner n'est jamais venu ici; ne crains pas de me l'avouer, Paulus, l'homme que tu nous annonçais tout à l'heure sous ce nom, ce n'est pas celui que tu as été chercher jusqu'à Presbourg. — Et, surpris que j'eusse si bien deviné, comme il hésitait encore à répondre, j'ajoutai : Paulus le Sincère peut me dire toute la vérité, rien ne me surprendra plus, après l'article du journal qui concerne mon père! — Tu le connais! s'écria mon cousin. Ah! ma pauvre Madeleine!

L'accent de sa voix, l'expression de ses yeux, me prouvèrent que, lui aussi, il avait lu ce désolant article, et, pressé de questions, Paulus se décida à m'apprendre comment il était venu à sa connaissance.

Ce n'est pas seulement depuis ce matin que mon cousin est de retour; voilà deux jours qu'il va et vient par la ville, pour détourner de nous l'effet de la note dirigée contre M. Éverard. Parti de Presbourg avec la triste conviction que M. Wagner ignorait même qu'il existât un artiste du nom de Joël Kress, il revenait vers nous l'esprit fort en peine; car l'expert lui a bien promis de passer quelque jour par ici et de lui dire positivement ce qu'il faut penser des ouvrages du père; mais jusque-là comment tromper la juste impatience de l'artiste? Un hasard providentiel a voulu qu'à son arrivée, Paulus rencontrât et reconnût l'ex-commis

principal qu'il a vu à la maison, le 1er janvier. M. Albert, au désespoir de l'article de journal qui venait de paraître, se rendait imprudemment chez nous pour se justifier d'une attaque dont il est innocent. Il oubliait que ce mouvement de sa conscience révoltée devait infailliblement détruire les dernières illusions du pauvre artiste. Mon cousin a vu le danger de cette démarche, et il le lui a fait comprendre. Ensuite, se consultant tous deux sur le moyen de guérir la blessure avant que mon père connût qu'il avait été blessé, voici ce qu'ils ont fait :

D'abord ils ont été ensemble trouver l'auteur de l'article pour tirer de lui toutes les explications nécessaires; puis Paulus s'est rendu seul chez M. Éverard qui ignorait encore les révélations du journal. Le trouble qu'il a laissé voir témoignant des bonnes informations du journaliste, mon cousin a placé le coupable dans cette alternative : ou courir la chance d'une action en justice pour tous ses méfaits; ou fournir le prétexte d'une rectification quant à ce qui touche son ancien ami, en livrant à la discrétion de Paulus l'homme qu'il a payé pour usurper autrefois le nom de Wagner. Effrayé de l'éclat d'un procès d'où il ne pouvait sortir que flétri, M. Éverard a conduit Paulus chez son complice, qui, pour le même prix, et dans une bonne intention cette fois, a consenti à jouer de nouveau le même rôle. — Ainsi, m'a dit Paulus, que le dangereux article tombe un jour sous les yeux de mon oncle, il n'y pourra plus croire, puisque le seul Wagner qu'il connaisse lui achète en ce moment un second tableau. Le journal de demain dira le fait; bien plus, il dira que M. Éverard, convaincu maintenant que son prédécesseur avait été destitué à tort, s'est empressé de résigner son emploi pour offrir à l'administration le meilleur moyen de réparer une déplorable erreur. Car la démission volontaire du coupable est aussi une condition que je lui ai faite de mon silence envers la justice. Tu le vois, double aura été le résultat de ma démarche auprès de cet homme, continua mon cousin : j'ai peut-être sauvé mon oncle du désespoir, et j'ai contraint le méchant à se punir lui-même. Ah! cousine Madeleine, tu as bien fait de m'envoyer à Vienne!

Au moment où Paulus achevait cette confidence faite avec précipitation, mais écoutée par moi avec recueillement, le soi-disant Wagner, chargé de son emplette, sortait de l'atelier. Il ne fit que traverser au plus vite la pièce où nous nous tenions, et il n'attendit pas pour disparaître que le père l'eût rejoint.

Quelques minutes plus tard, l'artiste abusé, étalant devant nous l'or qu'il avait reçu, nous disait : — Je tiens là le meilleur démenti qu'ait pu recevoir la prophétie de ma pauvre femme; mais, en vérité, mes enfants, depuis quelques jours, j'ai craint qu'elle ne se réalisât. Et, sans attendre nos questions, il poursuivit : Voici quelle circonstance lui inspira cette malheureuse prédiction. C'était la veille de la naissance de Simon, et je venais, encore une fois, d'être trompé dans mes espérances d'artiste. Elle me dit, ne croyant plus à mon avenir : « Tu as peut-être du talent, Joël, mais tu n'as pas de bonheur et tu ne seras jamais compris. Tant que nous n'avons été que deux, soutenir la lutte était de ta part du courage, et de la mienne un devoir; ce serait une coupable folie, maintenant qu'un autre va avoir besoin de nous. On t'offre une place, accepte-la. Promets-moi de t'y consacrer entièrement, ou du moins de ne donner à la peinture que les heures que tu ne pourras pas employer autrement; et encore, en ce cas-là, je désire que tu n'aies que moi pour confident et pour témoin de tes inspirations d'artiste. Un pressentiment me le dit : si tu essayes encore de vendre un seul de tes tableaux et que tu y parviennes enfin, cet argent-là portera malheur à la maison; c'est le dernier qui doit y entrer. » Le dernier! reprit mon père en remuant son or avec une joie d'enfant, vous voyez que le pressentiment l'a trompée, heureusement pour nous tous; car si elle avait vu juste dans l'avenir, je ne crains plus de vous le dire à présent, le chagrin m'aurait tué!

A ces mots, j'ai demandé à mon cœur de mettre ce qu'il y avait de meilleur en moi dans mon regard pour remercier Paulus; car je lui dois de conserver mon père.

Voyant que son récit nous avait attristés, l'heureux artiste, pour se distraire lui-même d'un souvenir affligeant, a dit gaiement à mon cousin :

— Tu vois que cela marche assez bien ici; mais là-bas, où tu es allé, il s'agissait, pour toi, d'une succession en péril; as-tu fait de bonnes affaires?

— D'excellentes, a répondu Paulus : tout compte réglé, je conserve la moitié de ma part d'héritage. Le père allait se récrier. Mon cousin a ajouté : — Ce que j'ai cédé, je le devais.

Et moi, qui me promettais d'interroger Paulus sur la seule chose qu'il ne m'ait pas dite, à savoir : qui a payé, cette fois, le tableau acheté, soi-disant, par le faux Wagner; je n'ai plus à le lui demander maintenant!

La fin à une autre livraison.

LA TERRE ET LE SOLEIL.

Un professeur d'Angers, voulant donner à ses élèves une idée sensible de la grandeur de la terre comparée à celle du soleil, imagina de compter le nombre de grains de blé de grandeur moyenne qui sont contenus dans la mesure de capacité nommée le litre : il en trouva 10 000. Conséquemment, un décalitre doit en renfermer 100 000, un hectolitre 1 000 000, et quatorze décalitres 1 400 000.

Ayant alors rassemblé en un tas les quatorze décalitres de blé, il mit en regard *un seul* de ces grains, et dit à ses auditeurs : « Voilà en volume la terre, et voici le soleil. »

Cette assimilation frappa les élèves de surprise infiniment plus que ne l'avait fait l'énonciation du rapport abstrait de 1 à 1 400 000. (1)

LE CACHET DE CHILDÉRIC.

Le cachet de Childéric, trouvé, le 27 mai 1635, dans le tombeau de ce roi à Tournay, a été volé, le 6 décembre 1831, au cabinet des médailles de la Bibliothèque de la rue Richelieu, avec le sceau de Louis XII et un nombre très-considérable de médailles en or. Notre collaborateur M. Dauban, du cabinet des médailles, vient de découvrir, dans un manuscrit de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, cote K f 21 (*Histoire de sainte Geneviève, etc., par le P. Dumolinet*), l'empreinte de ce cachet de Childéric prise avec de la cire sur un morceau de papier qu'on avait fixé à la page. Voici la gravure exacte de cette empreinte.



Pour que l'on comprenne tout l'intérêt de la découverte, il suffit de rappeler que le cachet d'or volé a été très-certainement fondu par les voleurs; qu'il n'en existait aucune représentation exacte; que l'on a élevé des doutes sur la valeur historique des objets trouvés dans le tombeau de Tournay, et contesté même l'existence de Childéric. Nous reviendrons sur ce sujet dans notre prochain volume.

(1) *Astronomie populaire*, par François Arago (œuvre posthume), t. IV.

LE TRÉSOR DE GILBLAS.



Salon de 1857; Peinture. — Les Deux Écoliers de Salamanque (préface de *Gilblas*), par Hillemacher. — Dessin de Pauquet.

Qui ne connaît l'ingénieuse préface de Gilblas; mais qui se lasserait de la relire?

Deux écoliers allaient ensemble de Peñafiel à Salamanque. Se sentant las et altérés, ils s'arrêtèrent au bord d'une fontaine qu'ils rencontrèrent sur leur chemin. Là, tandis qu'ils se délassaient après s'être désaltérés, ils aperçurent par hasard auprès d'eux, sur une pierre à fleur de terre, quelques mots déjà un peu effacés par le temps et par les pieds des troupeaux qu'on venait abreuver à cette fontaine. Ils jetèrent de l'eau sur la pierre pour la laver, et ils lurent ces paroles castillanes : *Aqui esta encerrada el alma del licenciado Pedro Garcias* (Ici est enfermée l'âme du licencié Pierre Garcias).

Le plus jeune des écoliers, qui était vif et étourdi, n'eut pas achevé de lire l'inscription, qu'il dit en riant de toute sa force : « Rien n'est plus plaisant : Ici est enfermée l'âme... une âme enfermée... Je voudrais savoir quel original a pu faire une si ridicule épitaphe. » En achevant ces paroles, il se leva pour s'en aller. Son compagnon, plus judicieux, dit en lui-même : « Il y a là-dessous quelque mystère; je veux demeurer ici pour l'éclaircir. » Celui-ci laissa donc partir l'autre, et sans perdre de temps se mit à creuser avec son couteau tout autour de la pierre. Il fit si bien qu'il l'enleva. Il trouva dessous une bourse qu'il ouvrit. Il y avait dedans cent ducats, avec une carte, sur laquelle étaient écrites ces paroles en latin : « Sois mon héritier, toi qui as eu assez d'esprit pour démêler le sens de l'inscription, et fais un meilleur

usage que moi de mon argent. » L'écolier, ravi de cette découverte, remit la pierre comme elle était auparavant, et reprit le chemin de Salamanque avec l'âme du licencié.

L'auteur avertit ensuite les lecteurs qu'ils vont ressembler à l'un ou à l'autre de ces deux écoliers, et que s'ils veulent lire avec attention les aventures de Gilblas, ils y trouveront « l'utile mêlé avec l'agréable ». Il est très-vrai que le célèbre roman de Lesage abonde en amusantes leçons : il débute précisément par le bon conseil que la Fontaine donne dans la première de ses fables. Gilblas fait rencontre, à l'hôtellerie, d'un cavalier à longue rapière, dont le métier est de « vivre aux dépens de ceux qui l'écoutent », et qui, tout en appelant le naïf écolier la huitième merveille du monde, lui mange, de suite, deux omelettes; après quoi, comme le renard, il lui tire sa révérence en se moquant de lui. A chaque pas, Gilblas se heurte ainsi à des originaux qui lui enseignent, non sans qu'il ait à payer un peu cher leurs leçons, qu'on ne doit pas se fier aux apparences, et que le monde est, à le bien regarder, une étrange comédie. Quelques-uns de ses maîtres sont devenus des types impérissables, par exemple, le docteur Sangrado et l'archevêque de Grenade. Comment se fait-il cependant que Gilblas soit aujourd'hui beaucoup moins lu qu'il ne l'était autrefois? Il semble qu'on se soit un peu fatigué de sa longue procession d'intrigants et d'intrigantes, de joueurs et de coquettes, de sots ou de faméliques. Tous ces personnages ont été peints et repeints tant de fois sous des costumes nouveaux! Puis, il faut avouer que le crayon de Lesage ne trace, le plus ordinairement, que des silhouettes. A part quelques admirables exceptions, ses acteurs glissent comme les petites ombres de carton derrière le papier huilé de Séraphin : ils ne restent pas assez longtemps en scène et ne sont pas étudiés assez à fond pour lutter de longévité avec les caractères comiques du théâtre de Molière. Le héros du livre, Gilblas, est lui-même une figure bien pâle, et qui a été singulièrement dépassée par celle de Figaro. Enfin la morale de l'œuvre prise dans son ensemble, le trésor qu'il faut chercher sous la pierre, se réduit à peu près, en somme, à la petite monnaie de cette philosophie banale qui assimile la vie à un jeu du hasard, où il fait bon d'être fort méfiant et un peu rusé si l'on veut attirer à soi les sourires de la fortune. La délicatesse du goût moderne, quelque opinion qu'on en ait, s'offense aussi d'un grand nombre de détails de mœurs et d'observations que Lesage pouvait aisément éviter, mais qui n'éveillaient point les scrupules de la plupart des lecteurs, même honnêtes, au commencement du dix-huitième siècle. En résumé, Gilblas n'est plus guère considéré que comme un demi-classique; et, bien que la lecture en soit toujours recommandée, ce n'est plus à la première jeunesse, ni au même titre que les grands écrits du siècle de Louis XIV. Il n'en faudrait pas conclure toutefois qu'il s'est produit en France, depuis cent cinquante ans, beaucoup de romanciers qui l'emportent sur Lesage pour l'esprit d'observation, le style et la moralité ; plusieurs, qui ont amusé une ou deux générations, sont déjà tout à fait tombés dans l'oubli, et les meilleurs de notre temps, nous en sommes persuadés, seraient assez modestes pour souhaiter à leurs héros et à leurs héroïnes de vivre aussi longtemps que le pauvre aventurier Gilblas de Santillane.

L'ÉTOILE DE BETHLÉEM.

Lorsque, rangée dans les vastes plaines de la nuit, l'armée brillante des étoiles orne le ciel, de toute cette multitude, une seule peut fixer sur elle l'œil errant du pêcheur.

Écoutez, écoutez! en l'honneur de Dieu, chaque groupe d'étoiles et chaque étoile chantent en chœur; mais une seule parle du Sauveur : c'est l'étoile de Bethléem.

Un jour, sur les mers furieuses où je roulais, la tempête était grande, la nuit était profonde; l'océan s'entr'ouvrait, et le vent qui soufflait rudement secouait ma barque surmenée.

Une profonde horreur glaçait mes sens, et, frappé à mort, je cessais de résister à la rage des ondes; quand tout coup une étoile se leva devant mes yeux : c'était l'étoile de Bethléem.

Ce fut mon guide, ma lumière, mon espoir! elle fit disparaître les noirs présages, et, à travers la tourmente et les entraves du danger, elle me conduisit au port d'une douce paix.

Et à présent que ma barque repose dans ce port, plein de sécurité et loin de tous mes périls, je chanterai comme le plus beau fleuron du diadème de la nuit, pour toujours, à jamais, l'étoile de Bethléem.

Henry Kirke White.

UNE TRADITION SUR LES HABITANTS DE ROTA.

LETTRE AU RÉDACTEUR. (1)

Monsieur,

Les habitants du petit village de Rota, en Andalousie, qui passent pour les plus naïfs de l'Espagne, se sont avisés aussi de vouloir escalader le ciel comme les nègres Akouassim (2). L'histoire est racontée par un des écrivains les plus aimés de l'Espagne actuelle, une femme d'un grand esprit, qui se cache sous le pseudonyme de Fernan Caballero et qui a surtout consacré sa plume aux mœurs populaires du midi de l'Espagne.

Les habitants de Rota sont les maraîchers de la baie de Cadix; ils cultivent avec art d'excellents légumes, le melon, la pastèque, les citrouilles et surtout les tomates. Parmi ces charmantes figurines en terre cuite qui se vendent à Cadix et qui sortent des ateliers de Peña, on voit invariablement un robuste jardinier de Rota, jambes et bras nus, portant sur l'épaule une bannette remplie de ces beaux fruits d'un rouge éclatant.

Les Andalous plaisantent à tout propos les gens de Rota; ils les ont surnommés *tomateros* et savent sur leur compte une foule de quolibets. L'ascension du ciel est du nombre.

« Les Rotenais, dit Fernan Caballero, s'avisèrent d'escalader le ciel avec leurs bannettes. Ils les dressèrent donc les unes sur les autres, de telle sorte qu'ils arrivèrent plus haut que la lune et que les étoiles. Il n'en fallait plus qu'une pour atteindre le ciel, et on ne la trouvait nulle part. Ne voulant pas, pour si petit obstacle, renoncer à leur entreprise, ils retirèrent de dessous l'édifice la première qu'ils avaient placée, et tout le reste s'en alla par terre. »

Vous voyez, Monsieur, que l'idée d'atteindre le ciel est venue à d'autres qu'aux nègres; mais il ne serait pas étonnant que la légende leur appartînt, et qu'importée à Cadix par quelque navigateur venu des côtes africaines, elle ait été appliquée aux Rotenais sans autre motif que le besoin de la placer quelque part. Il n'y a eu de changé que le moyen d'ascension : chacun dut prendre, c'est tout simple, l'ustensile qu'il avait le plus habituellement sous la main.

Les Titans qui remuaient le monde avaient entassé des montagnes; la fable ne dit-elle pas qu'il leur en a manqué une, comme aux Rotenais une bannette, comme un mortier aux Akouassim? Combien d'entreprises, ici-bas, échouent faute d'une toute petite chose!

(1) Cette lettre nous est adressée par M. Germond de Lavigne, dont nos lecteurs connaissent les savants et ingénieux travaux sur la littérature espagnole.

(2) Voy. p. 251.

LE PUBLIC ET LES ŒUVRES D'ART.

Suite. — Voy. p. 348 et 363.

III. — LA VISITE D'UN SALON.

N'imitez pas ceux qui commencent l'étude d'un Salon par le premier tableau placé à la droite ou à la gauche de la porte d'entrée, puis passent au deuxième tableau, au troisième, et continuent à côtoyer scrupuleusement les murailles jusqu'à la porte de sortie, sans se détourner un seul instant et sans omettre la moindre toile. A peine ces esprits trop méthodiques ont-ils fait cinquante pas que leur attention est épuisée : leurs yeux voient encore, leur âme ne sent plus.

Si vous êtes sérieusement épris de l'art, si vous êtes initié par quelque habitude à son langage, vous devez avant tout espérer et chercher une belle et grande émotion. Avancez-vous donc d'un esprit plus libre, lentement, regardant de côté et d'autre avec intérêt, mais sans trop d'empressement. Ne vous hâtez pas, ne vous efforcez pas d'admirer : seulement, ne résistez pas et laissez-vous séduire. Si quelque œuvre véritablement belle se rencontre sur votre passage, vous éprouverez, même à distance, un choc, un trouble; vous serez attiré invinciblement.

Arrêté devant le tableau ou la statue qui vous a saisi, ouvrez avec confiance votre âme à l'effet qui vient naturellement à vous. Jouissez avec simplicité de l'impression que produit sur vous l'ensemble. Abandonnez-vous de bonne foi à la sympathie mystérieuse qui s'établit, au moyen de cette image, entre l'artiste et vous. Êtes-vous intéressé, captivé, heureux? Quoi de plus? Rendez grâce à l'art et à l'artiste pour une si bonne fortune. Gardez-vous, en ces premiers instants, de la curiosité minutieuse des détails. Notre puissance d'admirer s'émousse vite, et vous ne serez sollicité que trop tôt par le besoin d'analyser vos sensations.

Qu'elles sont malheureuses ces personnes qui ne savent jamais oublier les règles, et tiennent à devoir de ne rien admirer qu'avec permission de la théorie et du raisonnement! Plus malheureuses encore les personnes affectées d'une sorte de pénétration maladive qui leur fait apercevoir les moindres défauts d'une œuvre longtemps avant ses qualités. A peine ont-elles entrevu un tableau qu'elles tressaillent douloureusement à la découverte d'une incorrection de dessin, d'un raccourci douteux, d'un ton criard! Aussitôt les voilà qui se lamentent, et qui ne savent plus regarder le reste qu'avec distraction. A tout ce que vous voulez leur faire remarquer de beau et de louable, elles répondent, à la manière d'un certain marquis de Molière : « Ah! ce bras! ah! ce raccourci! ah! cette couleur! » Un grain imperceptible de petite vérole sur le visage d'Hélène eût obscurci pour elles tout l'éclat de sa divine beauté. Quel grand peintre trouverait grâce devant de telles loupes d'amateur! Quelle serait la peinture de l'immortel Corrége, même à Parme ou à Dresde, où l'on ne pourrait reprendre quelque faiblesse de dessin, une attache mal faite, une attitude d'un goût contestable? Mais quelles grâces! quels sourires charmants! quelle douce, aimable et brillante lumière! quelles caresses du pinceau! quels chefs-d'œuvre! quel génie!

Les yeux bien faits voient d'abord le beau, et ils en pénètrent toute notre âme avant d'arriver à la tache.

Après être resté quelque temps sous le charme d'une belle œuvre et l'avoir contemplée passivement, pour ainsi dire, comme lorsqu'on est suspendu aux lèvres d'un homme éloquent, le moment vient de la soumettre à une analyse attentive, afin de jouir mieux encore de ses qualités en les observant séparément les unes des autres, et aussi afin de se former le goût par l'étude de ses défauts.

Il faut considérer d'abord le choix du sujet, puis la composition, et en dernier lieu l'exécution proprement dite, c'est-à-dire, dans la peinture, le dessin et la couleur, dans la sculpture, la ligne et le modelé. Lorsque nous continuerons ces études, nous n'aurons qu'à rappeler les conseils donnés aux artistes comme au public, sur chaque partie de l'art, par les grands maîtres, entre autres par Léonard de Vinci et le Poussin.

Au salon de 1857, l'art n'était représenté par aucune de ces œuvres de premier rang qui témoigent de sa plus haute puissance et produisent sur une génération des émotions nouvelles, profondes et durables. On pouvait traverser sans doute les lignes de ses quatre ou cinq mille tableaux, dessins ou statues, sans se sentir frappé comme par l'éclair, remué comme par une grande passion, enlevé comme par un souffle du génie au-dessus des préoccupations et des intérêts calmes et prosaïques qui composent la trame ordinaire de la vie humaine. Mais si, revenant sur ses pas, on abaissait d'un seul degré sa recherche, on n'avait pas à regarder longtemps sans éprouver d'agréables, d'heureuses et même de nobles émotions. A moins d'une exigence extrême, comment serait-on resté indifférent devant le *Christophe Colomb enchaîné*, de Maréchal, et les *Fienarole*, d'Hébert, que connaissent déjà nos lecteurs [1]; le *Charles-Quint à Saint-Just*, de M. Robert Fleury, dont nous donnerons une esquisse; l'*Enterrement*, de Knauss, et ses *Fourrageurs* [2]; le *Duel de masques*, de Gérome, que le propriétaire ne permet pas de reproduire; *la Fortune et l'enfant*, de Baudry; la *Leçon de chirurgie*, de Matout; la *Prise de la tour Malakoff*, par Yvon, qui hantera longtemps plus d'un souvenir comme un mauvais rêve [3]; les paysages de Corot, Th. Rousseau, Français, Daubigny, Bellel; les fleurs et les fruits de Saint-Jean [4], les dessins de Bida? Combien cependant n'entendait-on pas de spectateurs chagrins murmurer que l'art s'en allait, que rien ne battait dans la poitrine des peintres et des sculpteurs, et que le Salon n'était plus qu'un concours de praticiens exercés luttant pour faire admirer les progrès matériels de leur métier et l'habileté de leur main! C'était oublier d'abord que quelques-uns des maîtres n'avaient pas envoyé leurs peintures nouvelles, que plusieurs autres se sont consacrés pendant ces dernières années à décorer de fresques nos monuments publics, et qu'enfin le fréquent retour des Salons ne permet pas d'attendre de chacun d'eux des chefs-d'œuvre de premier ordre. Mais, de plus, c'était manquer de justice envers tous ces hommes ingénieux, intelligents, exercés, l'élite de nos artistes, qui certes ne se sont pas montrés inférieurs à eux-mêmes, en exposant cette fois à nos regards ce que, depuis deux ans, ils avaient trouvé de plus beau et de meilleur en eux et en dehors d'eux. Aucune ville en Europe n'offre, de nos jours, à des époques périodiques si rapprochées, un aussi grand nombre d'œuvres d'art bien faites, variées, et tout au moins agréables et spirituelles. On devinait d'ailleurs, derrière la plupart de ces toiles, une force secrète qui n'attend qu'un signal. — Quel signal? dira un esprit découragé. — Celui que nous donnerons nous-

[1] Voy. le *Christophe Colomb*, p. 237, et les *Fienarole*, t. XXIV (1856), p. 329.

[2] Voy. à la dernière page de ce volume.

[3] La médaille d'honneur a été décernée à cette œuvre, plus terrible encore que belle, et qui semble avoir été inspirée par le désir philosophique de faire exécrer la guerre. La plupart de nos grands artistes avaient jusqu'ici compris autrement la peinture de batailles. Dans l'intention de dérober à la vue ce qu'il y a de brutalement affreux dans ces boucheries humaines, ils choisissaient, soit un épisode héroïque, soit le moment où éclate le triomphe de la victoire. C'était bien un parti pris, un système si l'on veut, mais non certainement l'impuissance de peindre la vérité. Qui a vu le Marat mourant de David ne doutera point que ce grand artiste n'eût parfaitement réussi à représenter d'une manière terrible le sujet traité par M. Yvon avec un talent si remarquable.

[4] Voy. p. 305.

mêmes le jour où, las de nous préoccuper trop exclusivement de nos seuls intérêts matériels, nous commencerons à sentir s'agiter en nous des désirs plus élevés et à ne plus contenir qu'avec peine dans nos âmes quelque cri d'un généreux enthousiasme. D'où vient qu'en tout temps la peinture de paysage s'est soutenue à une hauteur plus égale que les genres de l'histoire et du portrait, sinon parce que la nature, toujours belle, n'a point de ces défaillances qui, à certains passages de la vie des peuples, altèrent si sensiblement le caractère de la vraie beauté sur la physionomie humaine? On a dit avec raison que l'éloquence n'était pas dans l'orateur seulement, mais qu'il fallait qu'elle fût aussi dans l'au-

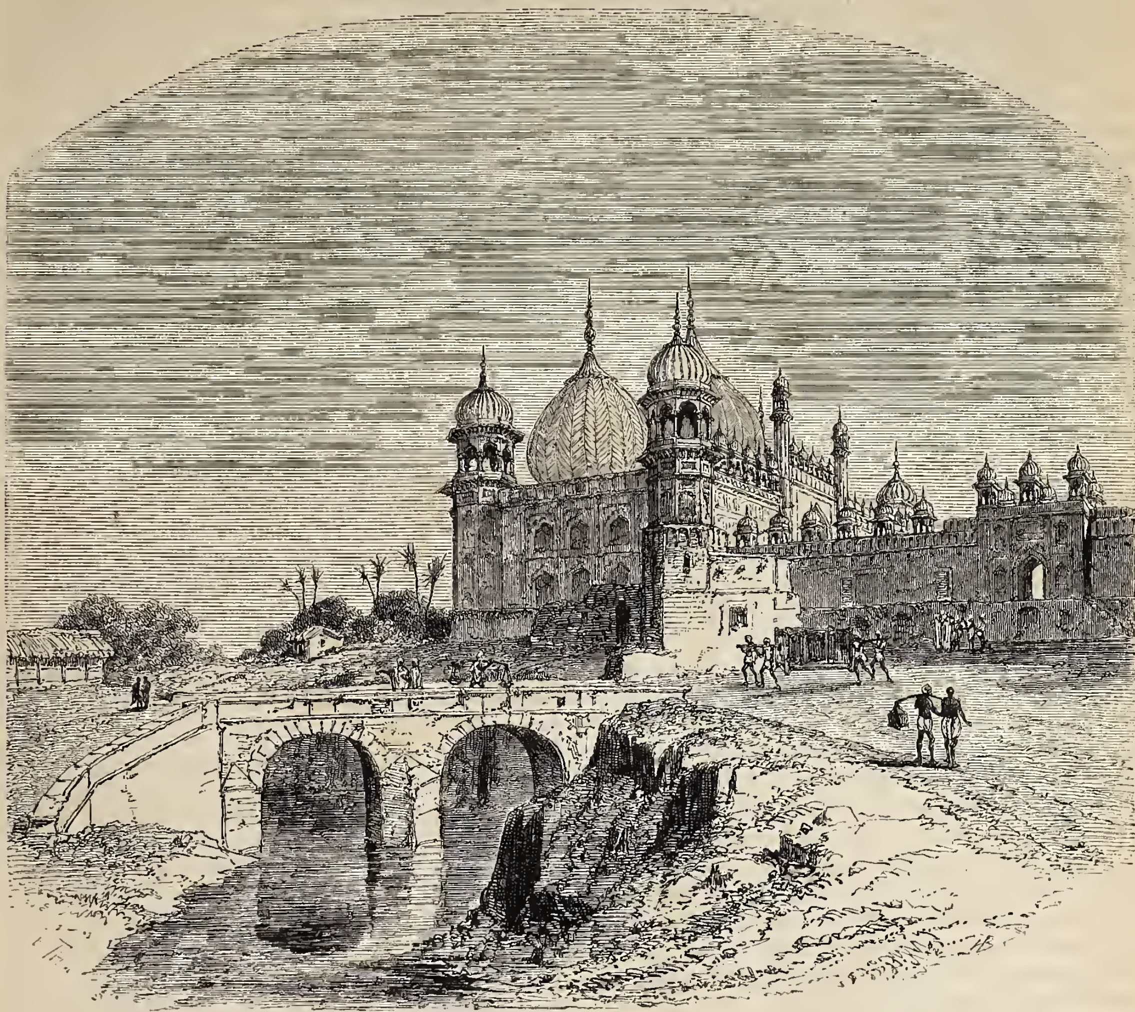


Salon de 1857; Sculpture. — Jeune Fille et Poussins, par François Truphême. — Dessin de Chevignard.

ditoire ([1]). Il en est de même pour les autres arts. N'avons-nous pas vu, au milieu de ce demi-siècle, combien les peintres sont prompts à s'inspirer de toute renaissance morale dans la société? Il y a quelque vingt-cinq ans, par exemple, les luttes littéraires, échos d'une émotion intellectuelle plus générale, les vives sympathies qu'avait fait naître le réveil de la Grèce, suffirent pour donner un élan nouveau à la peinture poétique et historique; et ce fut ce mouvement des esprits qui inspira quelques-unes de leurs plus belles toiles à Ary Scheffer, à Eugène Delacroix, à Paul Delaroche, et à leurs émules. Ayons donc patience, ne désespérons pas, et ne soyons pas trop sévères à l'égard des œuvres de nos contemporains, de peur de ressembler à ces femmes aux traits fatigués par l'ennui, qui ont la naïveté de s'indigner contre leur miroir.

([1]) Ballanche.

L'INDE ANGLAISE.



Inde anglaise. — Le Secundrah, tombeau d'Akbar, à 5 milles d'Agra, chef-lieu des provinces du nord-ouest. — D'après un dessin fait sur nature par M. Alfred Kœchlin-Schwartz.

L'Inde anglaise égale en étendue l'Europe moins la Russie, ou sept fois la France (1).

Le nombre de ses habitants dépasse aujourd'hui cent soixante millions. La plupart d'entre eux professent l'ancienne religion brahmanique; plusieurs millions se partagent entre deux autres religions, le bouddhisme et le Djainisme. La partie de la population qui est musulmane est évaluée à vingt ou vingt-cinq millions.

Avant d'être soumise à la domination anglaise, l'Inde n'était point indépendante; elle était en décadence, depuis plusieurs siècles, au temps d'Alexandre, et ce n'était déjà qu'«une poussière de peuples, » comme aujourd'hui, lorsqu'elle fut envahie, au onzième siècle, par les musulmans, sous la conduite du sultan Mahmoud.

Les disciples de Mahomet ne réussirent pas à détruire le vieux culte de la religion brahmanique; mais l'énergie de leur foi, jeune encore et plus voisine du christianisme, leur assura une prépondérance politique sur ces races déchues, attristées et découragées par la lente action de leur panthéisme matérialiste, où s'efface le sentiment de la personnalité humaine et dont le dernier mot est l'anéantissement de l'être.

(1) Les limites actuelles de l'Inde anglaise sont : au midi, l'Océan; au nord, les monts Himalaya; à l'occident, les monts Soleyman; à l'orient, la ligne de faîte qui court entre le Brahmapoutra et l'Irrawady.

Après une longue série de luttes et de révolutions, ils arrivèrent à fonder, au quinzième siècle, dans l'Hindoustan, le grand empire mogol dont la capitale est Delhi.

Cet empire, fort et glorieux sous Akbar et Aurengzeb, s'écroula vers le milieu du dix-huitième siècle, et laissa le champ libre aux ambitions européennes qui convoitaient l'Inde.

A peine les découvertes de Diaz et de Gama eurent-elles ouvert à l'Occident la route de la mer vers l'Asie méridionale, que l'on vit se fonder des établissements de commerce européens sur les bords de l'Hindoustan.

Les Portugais s'établirent à Goa; les Hollandais, à Ceylan; les Français, à Pondichéry, à Chandernagor; les Anglais, à Surate, à Madras, à Bombay, à Calcutta. En présence des révolutions incessantes qui continuaient à briser toute unité et toute puissance dans l'Hindoustan, il était inévitable que tôt ou tard des idées de conquête vinssent se mêler aux spéculations commerciales des Européens. On se regardait de part et d'autre avec jalousie et méfiance. Au dix-huitième siècle, la rivalité ne pouvait plus se soutenir sérieusement qu'entre la France et l'Angleterre.

En 1744, pendant la guerre qui divisait ces deux nations, un de nos compatriotes, Dupleix, gouverneur général des possessions françaises dans l'Inde, entreprit d'enlever aux Anglais leur influence politique sur les princes hindous.

Pendant dix années il lutta avec succès par la diplomatie et par les armes. En 1754, il avait soumis à la France plus d'un tiers de l'Inde. Mais Louis XV régnait alors. Le gouvernement anglais exigea le rappel de Dupleix, et le roi de France s'empressa d'obéir.

Depuis ce jour, la Compagnie anglaise de l'Inde n'eut plus devant elle que les faibles barrières élevées par les princes indigènes. Ses envahisseurs s'étendirent successivement par la force, et trop souvent par la ruse et l'injustice, jusqu'à la conquête complète de l'Hindoustan et l'anéantissement de toute résistance matérielle ou morale. La dernière conquête considérable des Anglais, consommée au commencement de 1849, fut celle du royaume du Pundjab.

La charte de la Compagnie anglaise des Indes, qui, à l'origine, sous la reine Élisabeth, en 1600, n'était qu'un privilége ordinaire d'exploitation commerciale, est devenue, avec le temps, une constitution aussi importante et aussi étendue que celles qui régissent quelques-uns des grands États politiques de l'Europe. Voici l'organisation de cette compagnie célèbre, telle qu'elle résulte de la charte de 1833, revisée en 1853.

L'État délègue le gouvernement des Indes à la Compagnie, qui est obligée de soumettre ses actes au contrôle d'un conseil spécial du gouvernement.

Ce conseil, qui représente la couronne et le parlement, est ce qu'on appelle le bureau de contrôle *(Board of control)*. Ses membres ont le titre de « commissaires de Sa Majesté pour les affaires de l'Inde. » Le président siége parmi les ministres.

Le bureau de contrôle est en rapport immédiat et continu avec la cour des directeurs, qui représente la Compagnie des Indes à Londres, et en est la principale autorité.

Les directeurs, réduits de trente à dix-huit par l'acte du 30 août 1853, sont nommés pour six ans. Six d'entre eux sont choisis par la reine, les autres sont élus par la Cour des propriétaires, composée des actionnaires de la Compagnie, hommes ou femmes, Anglais ou même étrangers, qui possèdent pour mille livres sterling d'actions. Le traitement de chacun des dix-huit membres est de cinq cents livres sterling (12 500 francs).

La cour des directeurs est soumise en réalité à l'action supérieure du bureau de contrôle, en ce qui se rapporte aux grands intérêts administratifs et politiques; elle a le droit, il est vrai, de faire des remontrances au conseil du gouvernement, soit qu'il revise et modifie les décisions qu'elles a prises, soit lorsque, usant de son droit d'initiative, il lui dicte des mesures dont elle ne reconnaît pas l'utilité ou l'opportunité : en définitive, si le bureau de contrôle persiste, il faut qu'elle cède.

A part cette subordination nécessaire, les attributions de la cour des directeurs sont de la plus haute importance. Ainsi, c'est elle qui nomme le gouverneur général de l'Inde et le révoque.

Le gouverneur général de l'Inde siége à Calcutta. Son autorité ne le cède guère à celle des souverains les plus puissants et les plus absolus de l'Europe. En même temps qu'il a le gouvernement de l'Inde entière, il est gouverneur particulier de la présidence du Bengale. Il déclare la guerre, fait les traités de paix, les lois, les règlements, et nomme aux emplois qui ne sont pas donnés au concours. Il peut commander en personnes les armées. Un conseil qui a le titre de conseil suprême de l'Inde lui est adjoint, mais n'a point le droit de véto sur ses décisions, qui sont immédiatement exécutoires dans l'Inde, sauf à être modifiées ou annulées par la cour des directeurs.

Le conseil suprême se compose de trois membres : deux civils et un militaire. De plus, le commandant en chef de l'armée est de droit membre extraordinaire du conseil. Dans les discussions des matières législatives, un membre choisi dans le barreau est adjoint au conseil.

On ne peut être membre du conseil plus de cinq ans. Le traitement annuel de chacun des membres est de 8 000 livres sterling (201 680 francs.).

Au-dessous du gouverneur général, qui est aujourd'hui lord Canning, et du conseil suprême, sont les secrétaires du gouvernement, secrétaires des finances, du revenu, des affaires étrangères, et la cour suprême de justice.

L'Inde entière est divisée en trois présidences : la présidence du Bengale, dont Calcutta est le chef-lieu, qui est la plus considérable et à laquelle il faut joindre la sous-présidence des provinces du nord-ouest; la présidence de Madras; la présidence de Bombay.

Ces deux dernières présidences ont chacune leur gouverneur particulier soumis au gouverneur général, des secrétaires, et une cour suprême de justice.

Les juges des cours suprêmes, choisis dans le barreau anglais, sont nommés pour dix ans.

Il y a un président et deux juges à chaque cour. Le traitement annuel du président ou *chief justice* est de 8 000 livres sterling (201 680 francs); celui de chaque juge est de 6 000 livres sterling (151 260 francs). Après dix ans, on alloue une pension viagère de 2 000 livres sterling (50 420 francs) au président, et de 1 500 aux juges.

Le corps des agents civils se compose des agents proprement dits, des agents auxiliaires, des agents natifs, et de la police.

Les principaux fonctionnaires du service civil sont : le magistrat du district, qui exerce surtout le pouvoir administratif, une sorte de préfet, mais avec des attributions beaucoup plus étendues; le collecteur chargé de percevoir les impôts; le juge (on en compte deux pour trois districts dans le Bengale).

A la suite viennent les agents secondaires, anglais et indigènes.

On compte dans le service civil de l'Inde environ huit cents employés.

L'organisation de la police paraît être très-défectueuse. En ce qui la concerne, le territoire est divisé en *thanahs*, chacun comprenant une population moyenne de 80 000 âmes. Le chef de police du thanah a le titre de *darogah;* il a sous ses ordres des officiers et des agents qu'on nomme *burkundares,* et pour les villages d'autres employés inférieurs, les *choukeedares*. Les magistrats de police ont un pouvoir absolu pour la recherche des crimes ou délits, et généralement ils exercent ce pouvoir de la manière la plus cruelle, la plus injuste, et la plus profitable pour eux.

Les agents secondaires des collecteurs ne sont pas moins cupides et moins barbares : on a eu de terribles révélations sur ces faits dans le fameux *livre bleu*, cité souvent l'an dernier et qu'on paraît avoir oublié aujourd'hui.

L'armée anglo-hindoue comprend l'armée royale, exclusivement composée de troupes anglaises, et l'armée de la Compagnie des Indes.

L'armée de la Compagnie est composée surtout de soldats hindous que l'on nomme cipayes. Dans la cavalerie, les régiments sont composés mi-partie de musulmans et mi-partie d'Hindous. Dans l'infanterie, on compte deux tiers d'Hindous et un tiers de musulmans, sauf sur la totalité un dixième de Sikhes. (Voy. t. IV, 1836, p. 1.) Les soldats d'infanterie appartiennent aux castes des brahmes, rajpoots, choutries et gwallahs, ou pasteurs. Le cipaye reçoit de sept à huit roupies par mois (17 ou 20 francs). Avec cette paye, le soldat doit pourvoir à sa nourriture et à son entretien. La nourriture d'un Hindou coûte environ trois roupies [1]

[1] La roupie de la Compagnie vaut environ 2 fr. 40 cent.

par mois. Chaque soldat doit servir trois ans : il est libre ensuite de rentrer dans ses foyers.

L'état général de l'armée indienne, en 1856, comprenait 6 215 officiers et 385 corps (régiments, bataillons, batteries), présentant un effectif de plus de 300 000 soldats. Dans l'armée du Bengale, on comptait 12416 mahométans, 27 093 rajpoots, 24 849 brahmes, 13 920 de castes inférieures, 1076 chrétiens.

L'habillement du cipaye est à peu près le même que celui des troupes royales; seulement, au lieu d'un col de cuir, le cipaye porte un col formé de graines de verroterie blanche; le shako est remplacé par un bonnet rond de laine.

Le grade le plus élevé auquel puisse s'élever un cipaye ou soldat natif est celui de *soubadar* ou capitaine, dont la solde mensuelle est de 60 roupies. Au-dessous viennent le *jemmadar* ou lieutenant, qui a 50 roupies; le *havildar* (14 roupies); et tout à fait au bas le *naïck* (12 roupies).

La plupart des officiers natifs ont dépassé l'âge de soixante ans. Leurs fonctions se bornent à maintenir la bonne conduite et la bonne tenue des soldats. Ils n'ont point d'ordres militaires à donner au jour du combat: En réalité, les officiers anglais des différents grades commandent seuls l'armée en temps de guerre; la plupart sont absents en temps de paix, parce qu'ils cumulent des fonctions civiles avec leur service militaire. Il y a deux décorations destinées à récompenser les services des soldats et officiers natifs, l'ordre du Mérite et l'ordre de l'Inde anglaise.

Jusqu'à l'insurrection formidable qui, cette année, a éclaté tout à coup dans l'armée anglo-hindoue, les auteurs des meilleurs ouvrages sur l'Inde se sont accordés à faire l'éloge du cipaye, « cavalier ou fantassin accompli, soldat brave, discipliné et dévoué à ses chefs [1]. » — « Les meilleurs soldats d'infanterie sont les mercenaires des vallées du Gange et de la Djemna, les Sindis et surtout les Arabes, qui sont incomparablement supérieurs à tous les autres Asiatiques par leur courage, leur discipline et leur fidélité [2]. » — « Les chefs européens qui commandent les cipayes, écrit M. F. de Lanoye, se louent avec raison de leur caractère doux, de leur esprit de subordination ; ce sont, disent-ils, les soldats les plus disciplinés du monde. La plupart des infractions quotidiennes à la discipline, dans une armée européenne, sont la conséquence de l'ivroguerie et de la gaieté des jeunes soldats. Il n'y a d'ivrognerie dans l'Inde que parmi les gens au-dessus ou au-dessous des préjugés, les princes ou la classe la plus abjecte. L'armée indienne boit de l'eau; elle est grave, j'allais presque dire triste, comme la masse de la nation d'où elle sort [3]. »

Les effroyables massacres commis à Cawnpore, à Futtehpore, à Delhi et en tant d'autres lieux, prouvent malheureusement que la discipline et la soumission des cipayes étaient une conséquence de leur crainte et de leur faiblesse, non de leur sympathie pour les Anglais, et que leur tristesse était bien près de se convertir en fureur.

Quelques personnes attribuent à l'ambition seule des Indiens musulmans la révolte actuelle. Ils n'y voient qu'une conspiration militaire. Mais il ne semble pas que ce soit assez pour expliquer une si épouvantable irruption de vengeances atroces. Les instigateurs de l'insurrection, quels qu'ils soient, ont exploité le culte religieux, et ils ont été aidés dans cette œuvre lente et cachée par divers actes du gouvernement de l'Inde, qui s'était probablement trop hâté de répudier toute apparence de respect pour le culte indigène. Ainsi, depuis 1838, la cour des directeurs avait prescrit de ne plus rendre les honneurs militaires aux idoles, de supprimer les taxes des pèlerins aux divers lieux consacrés par la tradition hindoue, de cesser d'écrire les noms des dieux indiens en tête des documents publics, et de ne plus exiger des témoins indigènes, dans les cours de justice, les serments sur le Coran ou les idoles. Une cause plus directe et plus puissante encore d'aversion a été sans doute le mépris exprimé, sans aucun ménagement, à toute occasion, par les soldats anglais pour les sentiments religieux des Indiens, qui, de leur côté, avaient peine à reconnaître les caractères habituels d'une piété quelconque dans le plus grand nombre de leurs compagnons d'armes. « Il y a tout à craindre, écrivaient dès 1816 les commissaires du gouvernement. Les musulmans imaginent que nous voulons détruire leur religion ; ils réussissent à faire pénétrer leurs soupçons dans la tête des Hindous. Les uns et les autres surveillent ce que nous faisons avec l'anxiété la plus jalouse; nos moindres actes, nos mouvements les plus insignifiants, leur semblent une menace. »

Les vives sympathies que beaucoup d'écrivains très-sérieux, anglais et français, ont éprouvées pour le caractère des Hindous, ne sauraient être tout à coup repoussées et condamnées absolument comme des erreurs d'observation, ou attribuées à une longue et profonde hypocrisie des 160 millions de sujets de la Compagnie des Indes. Nous avons eu assez d'exemples en Europe, depuis moins d'un siècle, du contraste presque incroyable que peut offrir le même peuple, selon qu'il est observé pendant la paix ou au milieu de l'effervescence des passions révolutionnaires. Ces passages subits du bien au mal, de l'humanité à la cruauté, sont l'effet inévitable d'une extrême ignorance. Il n'y a point d'équilibre assuré et durable dans des esprits remplis de ténèbres, et où les inclinations les plus contraires, les vertus et les vices, flottent en confusion. Dès qu'un vent de colère vient à passer, ils se laissent emporter sans résistance à des espèces de rages comparables à celles qui s'emparent tout à coup des petits enfants. Dans les commotions populaires causées par les famines ou les épidémies, ne voyons-nous pas les femmes, généralement plus humaines, mais plus ignorantes que les hommes, se transformer en monstres féroces? L'ignorance des Hindous est au-dessous même de celle qui opprima et ensanglanta l'Europe dans les temps les plus sombres du moyen âge. Aussi l'Inde est-elle en proie, comme l'était alors l'Europe, à tous les genres de crimes, à ceux qu'inspire la superstition religieuse aussi bien qu'à ceux qui n'ont d'autres mobiles que les passions violentes de la cupidité.

Si les Anglais ont réussi à abolir la coutume de se faire écraser sous les chars des dieux, et les suicides des veuves; si l'on a détruit à peu près l'épouvantable association des thugs [1], qui étranglait annuellement deux ou trois cents personnes il y a moins de vingt ans, il s'en faut de beaucoup que l'on puisse se flatter d'avoir extirpé les instincts sanguinaires qui fermentent au fond de cette civilisation inférieure.

Les Khonds, qui occupent, près de la côte nord-ouest du golfe du Bengale, un territoire d'environ 200 000 milles de long, ont encore conservé l'usage barbare de sacrifier à la déesse de la terre des victimes humaines. Ces victimes, que l'on appelle *merias*, sont enlevées ou achetées dans les plaines par la caste des Panwas. L'infanticide est une coutume considérée comme religieuse dans les déserts montagneux qui séparent les présidences du Bengale et de Madras. D'autre part, il existe encore des bandes de voleurs et d'assassins presque aussi redoutables que les thugs : celle des *dattureas* ou empoisonneurs, qui s'associent aux voyageurs sur les routes et mêlent du poison à leurs aliments ; celle des *dacoits*, qui, comme nos chauffeurs, d'effroyable mémoire,

(1) A.-D. de Jancigny, *Etat actuel des Indes anglaises*, dans la *Revue des Deux Mondes*; 1840.

(2) Xavier Raymond, *l'Inde*, dans *l'Univers pittoresque*.

(3) *L'Inde contemporaine*; 1855. L'auteur représente même les soldats anglais comme offensant les cipayes par leur grossièreté et leur brutalité. Il est d'accord en cela avec Jacquemont (*Journal*, t. I).

(1) Prononcez *theugs*; disciples de la déesse Bhowanie, ennemie des hommes.



Cipayes du Bengale; trois sous-officiers. — Uniforme rouge et blanc; pantalon bleu ou blanc; brandebourgs blancs — Dessin de Janet Lange, d'après une photographie communiquée par M. Alfred Kœchlin-Schwartz.

Vue de Cawnpore, ville moderne du pays d'Oude. — Dessin de Freeman.



Sept officiers de la cavalerie irrégulière du Punjab. — Capote en cuir jaune-amadou clair, peau de chèvre; galons d'or ou d'argent; pantalon de cuir blanc; turban rouge à filets d'or. — Dessin de Janet Lange, d'après une photographie communiquée par M. Alfred Kœchlin-Schwartz.

Futtehpore, dans le pays d'Oude, sur la route de Bénarès à Cawnpore et Lucknow. — Dessin de Freeman.

ou comme les trabucayres, entrent masqués dans les maisons et en soumettent les habitants à d'horribles tortures, surtout en allumant des étoupes huilées dont ils entourent les mains et les bras de leurs victimes pour les forcer à indiquer où est leur argent. Plus de quatorze mille dacoits furent pris et condamnés dans l'espace de quatre années (1832-36). Les mœurs privées sont elles-mêmes entachées de barbarie. Il n'est pas rare que la torture soit employée dans les familles de père à fils, de maître à serviteur. La police indigène s'en sert pour obtenir des aveux; le collecteur, pour obtenir le payement des impôts. On se suicide pour exposer son ennemi à l'accusation d'homicide. Le nombre des attentats contre les personnes et les propriétés commis annuellement, dans le Bengale seulement, est évalué à 60 000.

Rappelons encore, cependant, qu'on s'est toujours accordé à citer comme des qualités très-ordinaires dans une grande partie de la population hindoue, une simplicité presque enfantine, la douceur, une politesse de manières remarquable, la dignité naturelle, la fierté, le dévouement, la charité, le mépris de la mort. Les classes les plus misérables des villes ne sont pas aussi dégradées que celles des grandes cités européennes. On représente la population agricole comme inoffensive, attachée aux sentiments de la famille, charitable à ses voisins, honnête et sincère en tout ce qui n'est pas le gouvernement. Mais il est vrai que l'esprit des anciennes religions a disparu; le culte n'a plus rien que de matériel : il est barbare et absorbe tout, même les sentiments patriotiques, éteints dans le découragement et dans l'oubli, sous les violences brutales de la tyrannie des Mogols, des Persans, des Afghans, des Mahrattes, et de tant d'autres qui se sont tour à tour disputé l'exploitation de ces fertiles contrées. L'habitude de l'asservissement a engendré, là comme ailleurs, celle du mensonge. « L'absence des idées morales, dit M. Master (¹), met les Hindous à la merci de la première tentation imprévue, qui va transformer aussitôt une troupe de gens paisibles et laborieux en une bande de brigands. »

Le reproche que l'on adresse unanimement à la Compagnie des Indes et au gouvernement anglais, est qu'ils ont tardé beaucoup trop longtemps à se préoccuper sérieusement de l'amélioration morale et intellectuelle des peuples de l'Inde. « Les Anglais, dit M. Kaye (²), n'ont regardé les Hindous, pendant de longue années, que comme un peuple de *noirs* (sinon de nègres) avec lequel il était avantageux de trafiquer; puis ils en sont venus à penser que ce peuple devait être *subjugué;* puis, après avoir subjugué les Hindoustanis, ils les ont traités avant tout comme *contribuables*. Après un autre laps de temps, on est arrivé à les envisager comme un peuple qu'il fallait gouverner, et on a créé pour eux, ou, pour parler plus exactement, *contre eux,* tout un arsenal de lois. » Il y a seulement peu d'années (³) que l'on a nettement déterminé à la tribune anglaise le but vers lequel devaient tendre tous les efforts du gouvernement indo-britannique : Élever de plus en plus la condition sociale des peuples de l'Inde, et les mettre en état de s'administrer eux-mêmes un jour à l'aide des principes et des lois dont l'Angleterre leur aura fait comprendre et soigneusement enseigné l'application bienfaisante. » Mais, pour avoir été si lents à se persuader qu'ils avaient autre chose à faire dans l'Inde qu'à s'y enrichir, et qu'il était à la fois juste et prudent de gagner l'affection des Indiens et de les civiliser, les Anglais sont à cette heure bien cruellement punis! Les représailles terribles qu'ils sont contraints d'exercer contre ces insurgés ignorants et barbares, ne sont pas de nature à avancer le jour où leur influence sera bénie par les Indiens. Sur un sol trempé de tant de sang il germera des deux parts plus de ressentiments que de sympathies, et l'on doit ajourner à une époque lointaine l'espérance d'être considérés comme les bienfaiteurs d'un peuple que l'on est réduit à décimer.

(¹) Cité par l'évêque Réginald Héber, *Voyage à Calcutta*, etc., en 1854 et 1855.

(²) J.-W. Kaye, *the Administration of the East India Company;* 1853.

(³) Voir les sessions du parlement de 1852 et de 1853.

JOEL KRESS.

FRAGMENTS DU JOURNAL DE MADELEINE.

Fin. — Voy. p. 314, 326, 334, 346, 354, 365, 374, 382, 389.

16 août. — Un cruel accident vient de nous frapper aujourd'hui et nous menace, pour l'avenir, d'un grand malheur. Paulus arrivait à peine de chez le vieux docteur qu'il supplée avec tant de succès, depuis quelques mois, que voilà le père qui est ramené à la maison par un enfant du voisinage. — M. Joël Kress, nous a dit notre petit voisin, n'y voyait plus assez pour se conduire quand je l'ai rencontré sur la route.

Le père a été pris d'un étourdissement dans la campagne, où il va tous les jours faire des études pour son tableau de Jephté. A partir de ce moment, les objets ont paru s'agiter et trembler devant lui; l'impression est telle dans son cerveau que, même les yeux fermés, il lui semble que le mouvement se continue. Paulus a jugé l'état de son oncle assez grave pour appeler le vieux docteur qui le dirige partout de ses conseils. Tous deux ont été d'accord sur un point, c'est que l'accident a pour cause l'excès du travail sous le soleil ardent.

— Me rendra-t-on la vue? demandait le père avec anxiété.

— L'*amaurose* est facilement guérissable, a répondu le vieux docteur, quand sa date est récente, quand son envahissement a été prompt et que sa marche est rapide.

— En ce cas, je pourrai peindre encore!

— Laissez-nous vous guérir, a dit Paulus; et puis, si vous devez renoncer à peindre, dites-vous que vous avez assez produit et que vous ne pourriez rien faire de plus pour votre gloire.

Trompé sur le sens que Paulus attachait à ses paroles, le père s'est résigné à se confier avec une entière soumission aux soins de ses deux docteurs.

28 octobre. — Le mieux s'est continué, et s'il n'y a pas à espérer une guérison complète, le nuage qui gêne encore la vue est si diaphane qu'à travers ce voile léger le père me voit fort bien lui sourire. Confiant dans la réputation qu'il suppose avoir acquise, il ne demande plus à reprendre ses pinceaux. Nous étions donc aussi heureux que nous pouvons l'être, avec l'espoir du prochain retour de Simon et la résignation du père, quand la bizarre pensée qui lui a passé aujourd'hui par l'esprit est venue subitement troubler notre sérénité.

Le père ne compte pas sur un troisième retour de M. Wagner; et d'ailleurs, celui-ci revînt-il que l'artiste n'accepterait plus de marché pour un seul tableau. Il veut vendre toute sa galerie, fût-ce aux enchères; et, pour savoir enfin quel est, sur son talent, l'opinion générale, il a résolu d'ouvrir chez lui une exposition publique. Nous n'avons pas eu le courage de combattre ce malheureux dessein : il y voit la compensation due à son malheur, et la récompense méritée de sa laborieuse vie. Paulus a seulement prié le père de retarder jusqu'au mois de juillet de l'année prochaine cette dangereuse exposition. Que Dieu nous protége jusqu'à ce moment où l'échafaudage de nos pieux mensonges doit être fatalement brisé!

— Pourquoi cette date? a demandé mon père, impatient de jouir de sa gloire. — Parce que c'est l'époque de la saison des eaux qui amène la foule dans ce pays.

Le père a répondu : — C'est juste ; attendons le mois de juillet.

A mon tour, j'ai demandé à Paulus : — Pourquoi cette date? — Parce que j'ai calculé que Simon ne pouvait pas être ici avant cette époque. Écris-lui dès ce soir, Madeleine ; il faut que tous les enfants soient réunis autour du père lorsque arrivera le malheur qui nous menace.

— Non, je n'écrirai rien de plus que ce journal de ma vie ; je l'adresse à Simon ; il le lira : j'attends mon frère !

Un peu moins de huit mois après la dernière date du journal de Madeleine, un navire parti de Port-Phillip débarquait à Liverpool cent trente passagers revenant d'Australie. Un seul d'entre eux rapportait en Europe une fortune qui avait dépassé ses espérances, et, parmi les autres, quelques-uns s'estimaient heureux de leur sort, surtout en le comparant à celui de leurs compagnons qui revenaient plus riches seulement d'expérience. Simon Kress était au nombre de ces derniers. Mais il avait, et là-bas, et chemin faisant, par des services rendus, amassé sur lui tant de sympathie et d'estime, qu'étant l'égal du plus pauvre, le plus riche cependant le considérait comme son supérieur. Comme on ne comprenait pas bien pourquoi, guéri de sa blessure, il s'était décidé à retourner en Europe alors que la chance heureuse l'attendait peut-être aux mines, Simon confia le manuscrit de sa sœur à celui de ses camarades qui, plus vivement que les autres, lui donnait des témoignages de l'intérêt qu'il inspirait à tous. Le confident ne sut pas se taire, et, comme résultat de son indiscrétion, il arriva que la veille même du débarquement, alors que Simon fort assombri se tenait à l'avant, songeant avec tristesse au retour ; il arriva, disons-nous, que ses regards s'arrêtèrent sur une masse nombreuse de passagers formant cercle à l'autre bout du navire. L'un de ses compagnons de route dominait tous les autres et, quand le vent favorisait la portée de la voix, Simon entendait nommer un numéro. On tirait une loterie dont le frère de Madeleine était loin de soupçonner et l'enjeu et les lots.

Le lendemain, les passagers avaient mis pied à terre. Pressé de retourner chez lui, Simon allait prendre congé de ses compagnons ; le plus riche d'entre eux l'arrêta :

— J'aime la peinture, lui dit-il, et comme je ne suis qu'un ancien matelot, c'est te dire que je n'ai pas plus de préjugés de ce côté-là que des autres : tout m'est bon. Du moment où il nous a été donné connaissance du journal de ta sœur, j'ai décidé que j'achèterais la galerie de ton père ; mais les camarades en ont voulu leur part, et comme il n'y en a pas pour tout le monde, nous avons mis les tableaux en loterie. Chacun a pris son billet ; ceux qui n'ont pas payé le leur me le doivent ; ainsi il ne manque rien à la recette. La voici ; de plus, la liste des numéros gagnants et l'adresse des intéressés. Pars, Simon, et arrive à temps pour que les peintures du brave Joël Kress ne soient pas exposées aux regards ricaneurs de la ville ; il ne peut plus y avoir d'exposition publique chez ton père, puisque tous ses ouvrages sont vendus.

Simon, dans la mesure de sa bourse et de ses forces, était venu parfois et toujours si franchement en aide à ses compagnons d'exil volontaire, que, touché jusqu'aux larmes, mais avec la même franchise, il accepta ce qui lui était si cordialement offert. Cependant il réclama le droit de racheter, peu à peu, l'inconnu qu'il allait livrer.

L'exposition publique, si redoutable pour le repos de l'artiste, n'a pas eu lieu. A la faveur d'un prête-nom qui vint, la veille du jour fatal, prendre livraison des œuvres de Joël Kress, on a complétement démeublé la galerie et, par les soins de Simon, les tableaux ont été expédiés à qui de droit.

Joël Kress a presque une fortune. Il a pu doter sa fille et aider à l'établissement de son fils ; mais si l'intérêt positif du père est satisfait, l'orgueil de l'artiste ne l'est pas. L'impatient spéculateur qui tomba chez lui comme des nues, un jour avant la date fixée pour l'exposition, a privé Joël Kress de la joie d'entendre la voix publique le proclamer grand peintre. Cependant, comme sa vue redevient chaque jour meilleure, il se promet de voyager pour aller revoir ses chefs-d'œuvre disséminés, suppose-t-il, dans divers musées de l'Europe. — Ces musées, c'est la demeure de l'artisan, la maison du laboureur ; c'est même, sur une place publique de village, l'enseigne d'un cabaret !

— Ah çà ! demandait, dernièrement encore, le père Joël Kress à son fils, puisque tu n'as rien rapporté d'Australie, qu'as-tu donc été faire si loin ?

— J'ai été apprendre à mieux aimer les hommes, mon père, et à regretter la maison.

LES MACHINES A BATTRE.

Lorsque, par une belle matinée du mois de septembre, on parcourt la campagne, dans les contrées de la France où pénètrent les perfectionnements agricoles, on est souvent surpris d'entendre se mêler au frémissement du feuillage, au murmure des eaux, aux battements cadencés du moulin, un sourd mugissement qui ressemblerait au grondement lointain de la foudre, s'il n'était accentué par d'étranges modulations. C'est le bruit de la machine à battre.

Les batteurs au fléau passaient des mois, des années, renfermés dans la grange, abaissant machinalement le batteur du fléau sur les gerbes étalées, aspirant la poussière insalubre qui épaississait l'atmosphère. Aujourd'hui on bat toute la récolte en plein air si l'on veut, et l'opération dure trois ou quatre jours au plus. Ainsi, quelques jours seulement après la récolte, on peut conduire le blé au marché, approvisionner les localités où le blé manque, et réaliser rapidement les capitaux dont l'on a quelquefois un besoin pressant.

Il y a des machines à battre mues par des machines à vapeur qu'on appelle des *locomobiles*. Il y a des machines à battre mises en mouvement par des chevaux ou des bœufs : ce sont les plus répandues dans nos domaines de petite culture. En Angleterre, où les domaines sont vastes et les récoltes considérables, où le charbon et le fer sont à bon marché, il y a plus de machines à vapeur que de manéges.

L'une des plus anciennes machines à battre, et aussi l'une des meilleures, est celle de M. Lotz aîné, de Nantes ; c'est cette machine à manége direct qui paraît avoir servi de modèle au charmant tableau que M. Leleux a exposé au Salon de cette année. (Voy. p. 404.)

Le bras du manége AA entraîne la roue dentée B, qui met en mouvement, au moyen du pignon C, tout le mécanisme DEF ; le blé, placé en H, passe dans le batteur dont l'axe est en G, et tandis que la paille I est rejetée à l'autre extrémité, le blé J tombe en dessous avec les balles.

Presque tous les mécanismes des machines à battre se ressemblent. Ils se composent d'un cylindre creux garni de lames d'acier faisant un peu saillie extérieurement. Ce cylindre, ou plutôt cette carcasse de cylindre, tourne sur un axe que l'on aperçoit en G. On appelle cette pièce le batteur.

Le contre-batteur est une section de cylindre semblable au premier, placée au-dessous du premier cylindre et rendue immobile. On règle, au moyen de vis, l'espace vide ménagé entre la face extérieure du cylindre tournant (batteur) et la face intérieure de la section de cylindre fixe (contre-batteur). C'est dans cet intervalle que passe la paille entraînée par le mouvement de rotation du batteur. L'épi est broyé entre les deux cylindres. Le grain et les balles tombent en J, à travers les interstices du cylindre

contre-batteur. La paille, continuant d'être entraînée, suit le mouvement du batteur et est chassée en I.

On bat le blé en long ou en travers.

Les machines qui battent en long brisent plus ou moins la paille ; celles qui battent en travers la conservent intacte. Mais la gerbe se bat plus facilement et mieux en long qu'en travers : les premières machines sont les plus répandues.

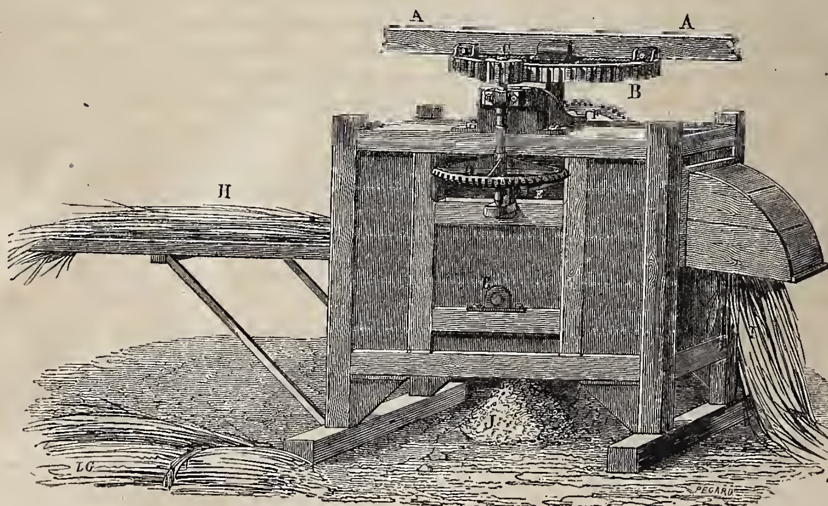
Le manége de M. Lotz aîné, placé au-dessus de la machine, est un peu lourd et fatigue les animaux. Le meilleur, sans contredit, de tous les manéges, est celui de M. Pinet, d'Abilly (Indre-et-Loire), qui a remporté le premier prix au concours universel.

Les machines à battre de MM. Pinet, Lotz aîné, etc., sont locomobiles, c'est-à-dire qu'on peut les charger sur un chariot et les transporter où l'on veut, dans les champs ou chez les voisins ; elles ne nettoient pas le grain et doivent être suivies du tarare. En général, on aime mieux faire subir au blé deux opérations séparées. Les batteuses qui nettoient le grain sont très-compliquées et fort chères.

Nous avons dit qu'il y avait des batteuses que l'on met-



Salon de 1857. Peinture. — Machine à battre, en Bourgogne, par Adolphe Leleux. — Dessin de Marc.



Machine à battre de Lotz (¹).

tait en mouvement au moyen de machines à vapeur ; c'est ce qui a fait inventer les *locomobiles*, qui sont des machines à vapeur, portées sur quatre roues, et pouvant aller sur toutes les routes. Des spéculateurs ont acheté de ces machines et les transportent dans les fermes, où ils opèrent le battage à façon. La machine anglaise de Ransome et Sims, par exemple, qui a obtenu le premier prix au concours universel, a été acquise par un agriculteur d'Indre-et-Loire. Depuis deux ans il la loue à ses voisins, moyennant 50 francs par jour, sans fournir ni huile, ni charbon, ni les hommes d'équipe ; il ne paye que le mécanicien-chauffeur, qui est un maréchal ferrant du village voisin. La batteuse expédie la plus belle récolte en trois ou quatre jours, avec 50 pour 100 d'économie pour le cultivateur. La machine a coûté environ 11 000 francs. L'acquéreur aura presque gagné sa machine à la fin de la deuxième campagne.

(¹) Voy. le *Journal d'agriculture pratique* (Bixio et Barral).

LA MÈRE DE WASHINGTON.

Voyez t. XVIII (1850), p. 215; et t. XXII (1854), p. 100.



Washington, élu président des États-Unis, fait ses adieux à sa mère. — Dessin de Gilbert.

Mary Ball, mère de Washington, née en 1706, dans la colonie anglaise de la Virginie, descendait d'une respectable famille anglaise émigrée en Amérique vers le milieu du dix-septième siècle. Aux qualités pratiques indispensables à toute femme, l'amour de l'ordre, l'économie, l'activité laborieuse, le goût et l'intelligence de tous les intérêts domestiques même les plus minutieux, elle unissait une grande bonté, une sincérité scrupuleuse, un jugement droit et sûr, une fermeté calme, une force remarquable de caractère. Ses traits étaient nobles et réguliers; son affabilité sympathique adoucissait ce qu'ils avaient, à première vue, de dignité sévère. « Elle accueillait tous ceux qui venaient

lui rendre visite ou lui demander l'hospitalité avec un sourire bienveillant, » dit un de ses biographes. Son instruction, qu'elle avait acquise plus par ses propres efforts qu'à l'aide d'aucun maître, était supérieure par sa solidité à celle de beaucoup d'hommes de sa condition. Son livre favori, pieusement conservé jusqu'à ce jour, était intitulé : *Contemplations morales et religieuses*, par sir Matthew Hale, président de la Cour du banc du roi ([1]). Ce fut dans cet ouvrage, recueil de maximes précieuses et de sages leçons, qu'elle enseigna la lecture à ses enfants. A l'âge de quinze ans, elle avait vu mourir, à côté d'elle, une de ses amies frappée par la foudre; il arrive quelquefois qu'un événement terrible de cette nature imprime dans une jeune âme une pensée sérieuse qui ne s'en efface plus jamais. Le 6 mars 1730, elle épousa Augustin Washington, homme riche et justement considéré, auquel il restait deux fils, nés d'un précédent mariage. Georges Washington, le héros américain, fut le premier enfant qui naquit de cette seconde union. N'est-il pas permis de supposer qu'il dut surtout à sa mère les principes qui firent sa grandeur morale? Lorsque son père mourut, il n'avait encore que onze ans. Voici ce que raconte Laurence Washington, un de ses cousins ([2]) : « J'ai été longtemps le condisciple de Georges, le compagnon de ses jeux et l'ami de sa jeunesse. Je craignais plus sa mère que mes propres parents. Elle était vraiment bonne ; mais, même au milieu de sa bienveillance, elle m'imposait; et, aujourd'hui que le temps a blanchi mes cheveux et que je suis devenu le père de trois générations, je ne pourrais revoir cette femme majestueuse sans éprouver un sentiment impossible à décrire. » Georges ne parlait jamais de sa mère sans une émotion de respect aussi profonde que celle de sa reconnaissance. Il avait appris d'elle à dompter son caractère naturellement disposé à la colère : « Il reçut, dit M. Cornélis de Witt ([3]), une éducation libre, simple et rude, qui, sans éteindre en lui le feu de la jeunesse, lui donna de bonne heure la maturité des années, et développa dans son âme le sentiment de la responsabilité. Dès son enfance, il sut se gouverner, se suffire à lui-même, et suppléer à l'ignorance de ses maîtres par ses observations personnelles et par le mouvement naturel de son esprit. » La grande renommée que lui méritèrent si rapidement ses vertus et ses talents ne pouvait causer aucune surprise à sa mère : elle n'en fut pas un seul moment enorgueillie. Elle recevait les nouvelles des victoires remportées par son fils et des honneurs qui lui étaient rendus, avec une satisfaction calme et simple, et en se félicitant surtout des avantages que devait en retirer la patrie. En 1776, alors qu'on parlait devant elle avec enthousiasme du passage de la Delaware par Washington à la tête de son armée, elle répondit : « Mes bons messieurs, c'est trop de flatterie! mais je suis sûre que Georges n'oubliera pas les leçons que je lui ai données, et il ne s'oubliera pas lui-même malgré des éloges si exagérés! » A Fredericksburg, où elle demeurait, on célébra par des fêtes l'arrivée de Washington, et l'on invita sa mère à un grand bal. Lorsqu'elle entra, le bras appuyé sur celui de son fils, toute l'assemblée fut frappée de sa dignité simple et gracieuse. A neuf heures précises, elle dit à son fils : « Allons, Georges, voici neuf heures, il est temps que les vieilles gens rentrent chez eux. » Et elle sortit, soutenue par son fils, et saluée avec un respect attendri par tous les assistants. Lafayette vint lui rendre visite : il la trouva travaillant dans son jardin et très-modestement vêtue. « Vous voyez une bien vieille femme, lui dit-elle ; mais, allons, je veux vous faire le meilleur accueil possible dans mon humble maison, et je ne changerai pas de toilette! » Lafayette lui parla du général avec une tendre admiration. Elle lui répondit : « Je ne suis pas étonnée de ce que Georges a fait : ç'a toujours été un bon garçon. » On trouve, dans la correspondance de Washington, les témoignages de son affection pour sa mère. Nos lecteurs se rappellent la scène touchante de leurs adieux lorsqu'il fut nommé président : c'est celle que représente notre gravure; notre ami Émile Souvestre l'a racontée dans notre dix-huitième volume ([1]). Pendant les dernières années de sa vie, Mary Washington avait coutume de se retirer seule, chaque jour, pendant une heure environ, dans une espèce de grotte, sous un groupe d'arbres, au fond de son jardin, pour y méditer en paix et y élever son âme à Dieu. Elle gouverna sa maison avec la même méthode et la même autorité jusqu'à l'heure de sa mort, qui survint, sans la surprendre, le 25 août 1789 · elle avait quatre-vingt-trois ans. Elle fut ensevelie dans le cimetière de Fredericksburg. Le 7 mai 1833, le général Jackson, alors président des États-Unis, vint assister à l'inauguration d'un monument élevé sur sa tombe. Ce monument est un obélisque, haut de 45 pieds environ, et surmonté d'un buste de Washington. L'aigle américain tient une couronne civique suspendue sur la tête du héros. L'inscription gravée a toute la simplicité qui convenait à une si noble mémoire : MARY, MÈRE DE WASHINGTON.

« On ne pouvait écrire sur cette pierre un plus grand éloge, dit le président Jackson dans son discours; il fera battre tous les bons cœurs. La mère et le fils sont au-dessus des applaudissements des hommes; mais l'éclatant exemple de leur vertueuse existence et de leur grandeur morale ne peut avoir qu'une influence salutaire sur nos concitoyens. Que cet exemple soit présent à notre pensée dès les premiers pas de nos enfants dans la vie! Que, dans l'avenir, nos arrière-neveux viennent ici en pèlerinage comme à un lieu consacré; qu'en touchant de leurs mains ce saint monument, ils se souviennent des vertus de celle dont il couvre les restes; et qu'en s'éloignant, purifiés dans leurs sentiments, fortifiés dans leur foi et leur piété, ils appellent les bénédictions du ciel sur la mère de Washington! »

([1]) *Contemplations moral and divine*, by sir Matthew Hale, chief justice of the Court of King's Bench.

([2]) *Memoirs of Mary Washington*, by M. C. Conkling. On peut consulter aussi *the Memory of Washington;* with biographical sketches of his mother and his wife, etc. Boston and Cambridge, 1852.

([3]) *Histoire de Washington et de la fondation de la république des États-Unis*, par Cornélis de Witt; 1855.

([1]) 1850, p. 115.

LECTURE ET RÉFLEXION.

C'est chose facile que de lire ; mais le difficile c'est de réfléchir. Nous ne pouvons nous approprier les idées des autres que par la réflexion, qui en fait une partie de nous-mêmes.

Je préfère la force et la netteté des impressions à des connaissances superficielles, quelle que soit leur étendue.

Il nous arrive souvent de croire que nous possédons des idées, quand nous n'avons que des mots ; nous prenons des synonymes pour des définitions. Souvent, en analysant des mots, surtout des mots métaphoriques, j'ai découvert des idées précieuses. Il ne faut jamais se servir des mots sans en avoir bien précisé le sens.

Je dois être persévérant et infatigable dans la poursuite de la vérité. Ne suis-je pas quelquefois tombé dans l'erreur pour m'éviter la peine des recherches?

Je ne lirai aucune œuvre de fantaisie capable de m'affaiblir l'esprit, mais seulement les œuvres de poésie et d'imagination qui tendent à fortifier et à élever l'âme.

Souvent mon esprit est confus, mille idées vagues me tourmentent ; à ces moments je ferais mieux de rompre le

sujet de mes méditations et de quitter mes livres. Il y a des moments où l'esprit semble incapable d'une étude sérieuse, où, par une sorte de sympathie avec le corps malade, ses forces sont épuisées ; il lui faut alors le repos. Mais on doit bien distinguer cette infirmité naturelle de la paresse qui s'accroît quand on l'écoute. Il est désirable de vaincre même la faiblesse physique, et je crois qu'on y peut arriver. Ne pouvons-nous pas nous former à des habitudes d'attention que la souffrance même ne saurait interrompre? Ne m'arrive-t-il pas d'excuser trop souvent ma paresse, en la mettant sur le compte de la maladie?

Il faut que je me corrige de l'habitude que j'ai prise de lire mille choses frivoles ; car elles détruisent les forces de l'esprit et nous dégoûtent de toute étude sérieuse. L'ordre et la régularité me sont essentiels, et quand j'ai arrêté un plan d'étude, je dois me soumettre à bien des épreuves avant de m'en départir. Je désire atteindre à la clarté des idées. Je devrais m'appliquer à séparer dans chaque étude ce qui lui est étranger, et à placer mon sujet dans le jour le plus saisissant. Lorsque j'aurai mis mes livres de côté, il faut que j'essaye de me débarrasser l'esprit de mes études, pour le laisser jouir avec une calme liberté de la contemplation des choses extérieures.

Il est toujours mieux de réfléchir par soi-même sur un sujet avant de recourir à ce qu'ont pensé les autres ; on ar-arrive ainsi à découvrir des vérités qui nous auraient échappé si nous avions d'abord emprunté à autrui une manière particulière d'envisager notre sujet. Nos principes ne doivent dépendre ni de l'éducation ni de l'habitude. Je veux observer par moi-même, avant de rechercher les observations qui ont été faites avant moi. On détruit toute pensée originale, en apprenant toujours des autres comment et ce qu'on doit penser. La force d'esprit de ceux mêmes qui nous sont supérieurs doit aider notre faiblesse, et non nous empêcher d'exercer nos facultés. C'est par cette foi aveugle dans les livres que les erreurs aussi bien que les vérités se transmettent de génération en génération. Les sources spontanées de la pensée sont alors taries, et l'esprit est inondé par des idées qui lui sont étrangères.

Ne dépendre que de soi-même est la voie qui conduit à la vérité. On pourra peut-être avoir une moindre quantité de connaissances, mais la qualité en sera supérieure. Toute vérité qui nous vient par autorité, ou que nous n'avons pas acquise par le travail personnel, ne produit qu'une faible impression.

Avant de créer des hypothèses, je dois noter et juger avec soin les faits sur lesquels elles reposent. Je devrais écrire dans un livre à part les vérités auquelles je donne mon assentiment, afin de les peser de nouveau et de les apprécier sans préjugé. Je dois craindre que le désir d'être original ne me fasse errer. L'ambition est aussi funeste que le préjugé ; l'amour de la vérité est le seul principe qui doit me guider, et les vérités qui influent sur la vie sont les seules dignes d'une attention immédiate.

Je veux faire entrer quelques vérités importantes dans mon esprit, plutôt que de me perdre dans un chaos de connaissances universelles qui jusqu'à présent n'ont fait que m'égarer. La science est seulement un moyen ; il faut que je n'en fasse pas un but. Me livrer à des spéculations abstraites sur des sujets inutiles, ce serait perdre mon temps.

Je dois veiller sur mon cœur, de crainte de recevoir sans examen, et par un sentiment d'enthousiasme, des erreurs sur la vérité. La conversation sur des sujets religieux peut m'être très-profitable, si je tiens mon cœur ouvert à l'évidence, si je cherche sincèrement la vérité, si je sais écouter avec patience, sans interrompre celui qui parle, et ne pas désirer de briller. Je m'abstiendrai d'y faire parade de mes sentiments religieux, ou de parler de mon expérience.

Enfin il serait bon que j'effaçasse le mot *moi* de ma conversation.

J'implorerai la bénédiction divine sur toutes mes études. (1)

LE SOIR DE LA VIE.

L'âge, qui est comme l'obscure et froide soirée de notre vie, lorsqu'elle tire à sa fin, devient souvent pénible par la crainte de la mort, crainte d'autant plus dure que l'on s'y attend davantage.

Une fois la vie éteinte, il n'y a plus d'espérance que son jour se rallume jamais : aussi voit-on avec tristesse sa lumière pâlir de plus en plus et éprouve-t-on mille peines au souvenir de ce qu'elle était.

Mais lorsqu'on a noblement vécu, que le soir de la vie est serein ! et comme ce tiède occident se colore aux derniers feux du soleil!

Telle est la vie à son couchant, Mosto, ô toi qui ne crains pas la mort ; la mort, qui est pour l'innocent fatigué plutôt un doux repos qu'une souffrance. LE TASSE.

MAXIMES DE LA ROCHEFOUCAULD
RÉFUTÉES PAR VAUVENARGUES. (2)

LA ROCHEFOUCAULD. — L'amour-propre est plus habile que le plus habile homme du monde.

VAUVENARGUES. — L'amour-propre le plus habile fait beaucoup de fautes contre ses vrais intérêts.

LA ROCHEFOUCAULD. — La modération des personnes heureuses vient du calme que la bonne fortune donne à leur humeur.

VAUVENARGUES. — La bonne fortune ne fait qu'irriter les désirs des esprits naturellement immodérés.

LA ROCHEFOUCAULD. — L'orgueil est égal dans tous les hommes, et il n'y a de différence qu'aux moyens et à la manière de les mettre au jour.

VAUVENARGUES. — L'orgueil n'est pas plus égal dans tous les hommes que l'ambition ou le courage ; et, comme il y a des hommes qui ont moins d'esprit, moins de vivacité, moins d'humanité que d'autres, il s'en trouve aussi qui ont moins d'orgueil.

LES FOURRAGEURS.

Au fond d'un bois, dans un épais fourré, une pauvre bohémienne allaite son nouveau-né et surveille la marmite qui fume. Dans le lointain on aperçoit des hommes au visage sinistre. A moins de distance, un enfant chargé d'objets volés, la tête basse, l'œil au guet, palpite de la crainte d'être poursuivi. Près de la mère, un autre enfant d'une dizaine d'années apporte aussi sa proie : c'est une oie plus grosse que lui et que le fermier voisin engraissait pour la fête prochaine. Ce petit fourrageur, tout bohémien qu'il est, intéresse avec son air vainqueur et son fardeau opime qui épuise ses forces. On lui souhaiterait sans doute un visage moins heureux après le larcin qu'il vient de commettre. Mais un pauvre enfant de bohême n'a pas appris à distinguer le *mien* du *tien* ; on lui enseigne, au contraire, à traverser le monde comme un soldat en pays ennemi ; il

(1) Extrait d'un nouvel ouvrage sur la vie de Channing et ses écrits, précédé d'une préface par M. Charles de Rémusat.

(2) Œuvres posthumes et œuvres inédites de Vauvenargues, avec notes et commentaires par D.-L. Gilbert.

obéit aux ordres paternels, il s'essaye à assurer à son tour le pain quotidien de la famille, à rapporter « comme un homme » sa part de butin. Il espère les éloges de ceux qu'il aime, et triomphe, hélas! presque sans remords.

La physionomie de la bohémienne est surtout remarquable. Malgré le retour de son aîné sain et sauf, malgré la certitude que du moins ce soir ses enfants ne souffriront pas de la faim et qu'elle ne les entendra pas gémir pendant leur sommeil, ses traits demeurent rudes et plaintifs. Sa figure est si accoutumée à exprimer la misère et la lutte, qu'aux heures de satisfaction elle ne sait plus s'adoucir. Tandis que les êtres ordinairement heureux peuvent conserver l'apparence de la joie ou de la sérénité même lorsqu'un malheur passager vient à les surprendre, elle, créature ignorante et abandonnée, qui n'a jamais connu que la crainte et la souffrance, quand elle croit sourire elle grimace! Peut-être aussi n'est-ce pas seulement l'angoisse de la misère qui monte comme un flot amer de cette âme à ce visage; peut-être l'infortunée n'a pas toujours désespéré de la vie; il se peut que jeune, et sous quelque influence chrétienne, elle ait entrevu un instant la voie qui conduit à la vérité, au bien et au bonheur. Entraînée fatalement, elle ne demande plus pour elle la réconciliation avec la société et la paix d'un foyer domestique; mais si l'épouse se résigne et oublie, qui sait ce que la conscience et la tendresse murmurent encore tout bas dans le cœur de la mère?



Salon de 1857; Peinture. — Les Fourrageurs, par Knauss. — Dessin de Marc.

ERRATA.

Pages 11 et 12. — *Au lieu de :* William Ralegh; *lisez partout :* Walter Ralegh.

Page 14, colonne 1, ligne 1. — *Au lieu de :* ses intimités; *lisez :* son intimité.

Page 17. — La porte de Saint-Maclou décrite dans l'article n'est pas la même que la porte représentée dans la gravure. — Voyez la note rectificative, page 48.

Page 246, colonne 1, ligne 41. — *Au lieu de :* dimance; *lisez :* dimanche.

— Ligne 43. — *Au lieu de :* connaissant; *lisez :* connaissent.

Page 254, colonne 2, ligne 8 en remontant. — *Au lieu de :* Akouapim; *lisez :* Akouassim.

Page 255, colonne 1, ligne 14 en remontant. — *Au lieu de :* 1695; *lisez :* 1395.

Page 259, colonne 2, ligne 11. — *Au lieu de :* conquérirent; *lisez :* conquirent.

Page 262, colonne 1, ligne 28. — *Au lieu de :* sont aussi; *lisez :* sont ainsi.

Page 304, colonne 1, ligne 11. — Le journal *le Lien* réfute ce qui a été dit au sujet de services rendus par des sœurs de Saint-Vincent de Paul dans des hospices protestants. L'auteur de l'article où se trouve cette assertion ne s'est sans doute pas rappelé fidèlement les paroles de Matthieu Bonafous. — *Lisez :* desservis par de pieuses émules des sœurs de Saint-Vincent de Paul.

Page 311, colonne 1, ligne 48. — *Au lieu de :* et ce fut que le; *lisez :* et ce ne fut que le.

Page 328, colonne 2, lignes 27, 28, 29. — *Retranchez les noms de* Muret, Scaliger, Lipsius, Passerat, Rabelais, Montaigne, l'Hospital, Érasme.

Tome XXIII (1855), page 281. — Un de nos abonnés d'Utrecht nous informe que le paysage de Ruysdaël représenté par notre gravure est conservé au Musée royal d'Amsterdam, dans le Trippenhuis.

Tome XXIV (1856), page 375, colonne 1, ligne 56. — *Au lieu de :* chameau; *lisez :* taureau.

Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

TABLE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES.

AGRICULTURE, INDUSTRIE ET COMMERCE.

ARCHITECTURE.

BIOGRAPHIE.

GÉOGRAPHIE, VOYAGES.

HISTOIRE.

LÉGISLATION, INSTITUTIONS, ÉTABLISSEMENTS PUBLICS.

LITTÉRATURE ET MORALE.

MŒURS, COUTUMES, COSTUMES, CROYANCES, AMEUBLEMENTS, TYPES DIVERS.

PEINTURE, DESSIN, GRAVURE.

SCIENCES ET ARTS DIVERS.

SCULPTURE, CISELURE, ORFÉVRERIE.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

LE MAGASIN

PITTORESQUE

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

LE MAGASIN

PITTORESQUE

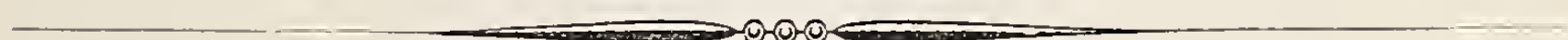
PUBLIÉ, DEPUIS SA FONDATION, SOUS LA DIRECTION DE

M. ÉDOUARD CHARTON.

VINGT-SIXIÈME ANNÉE.

1858

Prix du volume broché,	pour Paris.	6 fr.
	pour les Départements.	7 fr. 50
Prix du volume relié,	pour Paris.	7 fr. 50
	pour les Départements.	9 fr. 50



PARIS

AUX BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE

29, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 29

M DCCC LVIII

MAGASIN PITTORESQUE

A CINQUANTE CENTIMES PAR LIVRAISON MENSUELLE.

XXVIe ANNÉE. — 1858.

LA MAILLE ÉCHAPPÉE.



La Grand'mère, tableau de Meyerheim. — Dessin de Freeman

Dans le faubourg de Spandau, à Berlin, tout près de l'église Sainte-Sophie, il est une blanche maisonnette ayant boutique ouverte sur la rue, et au-dessus cette enseigne : A L'HEURE PRÉCISE, JULIAN FRIEDEL, HORLOGER. C'est là, il y aura huit ans viennent les feuilles de mai, que fut amenée, un soir, en joyeux cortége, Charlotte Krümchen, depuis six mois la fiancée de Julian, sa femme depuis quelques heures. Les jeunes amis qui venaient de faire escorte aux époux s'éloignèrent aussitôt afin d'aller continuer la fête, tandis que deux bonnes femmes, pour qui la fête était finie, se dirigeaient solitairement vers l'île Frédéric d'où, le matin, on avait vu partir la mariée. L'une de ces bonnes femmes était la vieille marraine de Charlotte; l'autre était Flora Krümchen, sa mère. Depuis vingt-deux ans que Dieu lui avait donné cet enfant, la veuve Krümchen allait, pour la première fois, rentrer seule chez elle et s'endormir avec la pensée qu'elle ne trouverait, au réveil, personne à qui parler. Pourtant, tout à l'heure, au moment de la séparation, elle était demeurée calme et sereine. Cela s'explique : dans l'accomplissement régulier de ses devoirs de fille, d'épouse et de mère, elle avait appris qu'il n'est point de renoncement au-dessus des forces humaines, quand le bon sens qui n'exagère rien le mesure et le pèse, et lorsqu'on appelle sincèrement à soi la résignation chrétienne, ce courage de l'âme qui peut tout subir et qui fait tout supporter. Chemin faisant, la marraine de Charlotte, qui avait aussi une fille mariée, se prit à blâmer la veuve Krümchen de ce qu'elle s'était obstinément refusée à aller demeurer chez son gendre.

— Le devoir d'une bonne mère, lui dit-elle, est de vivre avec ses enfants.

— Combien de temps, demanda l'autre, vous a-t-il été possible de remplir ce devoir?

— Pas plus de trois mois; je me suis décidée à quitter le ménage quand j'ai vu que toutes les peines que je me donnais pour qu'il fût heureux tournaient contre ma fille; mais dès le lendemain de mon départ, son mari a complétement changé en bien pour elle, ce qui m'a fait penser que j'avais eu tort de me décourager.

— Votre tort, reprit la mère de Charlotte, c'est de n'avoir pas su attendre le moment voulu pour vous établir dans un jeune ménage : si l'on vient trop tôt, on le gêne; trop tard, on lui a manqué; il faut arriver chez nos enfants, comme dit l'enseigne de mon gendre : à l'heure précise; c'est à dire quand ils ont besoin de nous.

Maintenant, laissons passer les mois. On se préparait à célébrer le premier anniversaire du mariage, et, suivant la veuve Krümchen, l'heure de l'habitation en commun n'était pas encore venue. Malgré des prières souvent renouvelées, elle continuait à ne pas vouloir quitter son logis. Fidèle à son principe de discrétion maternelle, sa sollicitude pour le jeune ménage ne s'exerçait qu'à distance, et ainsi se faisait d'autant mieux apprécier qu'elle ne s'imposait pas. L'influence salutaire de cette sollicitude devint telle que ses enfants, qui n'avaient essayé de l'attirer chez eux que pour qu'elle ne fût pas seule, finirent par s'apercevoir que les isolés c'étaient eux-mêmes; ils se supposaient d'abord utiles à leur mère, ils en arrivèrent à s'avouer que c'était elle qui leur était nécessaire. Ceci convenu, comme ils désespéraient de vaincre ouvertement sa résistance, ils résolurent d'employer la ruse pour l'obliger à changer de domicile.

La veille de l'anniversaire du mariage, la veuve Krümchen vint dès le matin chez son gendre. Charlotte avait besoin d'elle pour les préparatifs de la fête du lendemain. A peine était-elle arrivée que Julian vint à elle :

— Vous avez votre clef? lui demanda-t-il.

— Elle ne me quitte jamais.

— Prêtez-la-moi, il y a là haut une maudite porte qui ne veut pas se laisser ouvrir avec sa clef, peut-être fera-t-elle moins de façons avec la vôtre.

— Essayez-en; mais rapportez-la moi.

Presque aussitôt Julian rapporta une clef à sa belle-mère; mais, au même moment, et comme à dessein, Charlotte embarrassa d'un flot d'étoffes et de dentelles les mains de la bonne femme.

— Vous voyez bien que je ne peux pas prendre cette clef, dit-elle à son gendre; glissez-la dans ma poche.

Julian s'empressa d'obéir, et il y eut alors, entre lui et sa femme, l'échange d'un regard de satisfaction. Les occupations de la journée ne permirent pas à la veuve Krümchen de s'apercevoir d'un mouvement inaccoutumé qu'il y avait dans la maison. Elle remarqua bien que son gendre était peu assidu à l'établi et que Charlotte allait et venait sans cesse; mais elle attribua tout ceci à la réception extraordinaire qui devait avoir lieu le jour suivant. Le soir arriva et bientôt aussi l'heure du souper. Quand Julian vint se mettre à table, il avait la sueur au front et son attitude témoignait d'une lassitude extrême; mais dans son sourire s'épanouissait le contentement d'une tâche accomplie. Charlotte aussi souriait avec bonheur. Elle, c'était en pensant qu'un grand secret, que depuis quelque temps on cachait à la mère, allait enfin lui être révélé. Au dessert, Julian voulut que la maman Flora goûtât le vin destiné à la fête. Quand les trois verres furent pleins, il leva le sien en disant : « — A la grand'mère ! » La veuve Krümchen, à ce nom qui lui était donné, interrogea tour à tour du regard son gendre et sa fille; puis les larmes lui vinrent aux yeux, et d'une voix aussi tremblante que la main qui tenait son verre, elle répondit : « — A l'enfant ! » — Après cela, de quoi aurait-on parlé, si ce n'est du cher petit qui allait être aimé avant même qu'on ne le connût? Comme on agitait les dispositions à prendre pour son arrivée, Charlotte annonça que la chambre où l'enfant devait essayer ses premiers pas et, plus tard, apprendre à prier Dieu et à travailler, était prête à le recevoir.

—Avant ce temps-là, dit la bonne femme, on y fera sans doute bien des changements.

— Tous ceux que vous voudrez, reprit Julien, venez la voir.

On se leva de table, la mère, appuyée sur le bras de son gendre, monta un étage. Au moment où elle mettait le pied sur le dernier degré, Charlotte, qui marchait en avant, ouvrit une porte, et soudain Flora Krümchen, saisie d'émotion, s'arrêta sur le seuil, devant une chambre brillamment éclairée : la bonne femme se retrouvait chez elle; tout ce qui l'environnait d'ordinaire était à la place accoutumée. Là, le Christ qui avait reçu sa première prière; plus haut, le portrait du général sous lequel son père avait servi; de l'autre côté de son miroir, l'image d'un fils que la guerre lui avait pris et que la paix n'avait pas pu lui rendre. Elle revoyait aussi le vieux fauteuil où, toute petite fille, elle venait demander des leçons à sa grand'mère, et où, grand'mère à son tour, elle avait maintenant l'espoir d'enseigner ses petits-enfants. Charlotte et Julian attendaient avec inquiétude ce qu'elle allait dire de ce déménagement forcé. La bonne femme leur tendit les mains et murmura attendrie : — Charlotte a raison, l'enfant sera très-bien ici, il ne faut rien y changer. D'ailleurs, ajouta-t-elle, autant que vous m'établissiez chez vous aujourd'hui, car, de moi-même, j'y serais venue demain.

Ainsi, la révélation de Charlotte, c'était le signal attendu par la veuve pour venir prendre sa place dans la famille. Elle savait que, si intelligente que soit la tendresse d'une jeune mère, le cœur ne lui tient pas toujours lieu d'expérience. Et puis, elle se doit à son mari, tandis que la grand'mère n'appartient qu'à ses petits-enfants. Elle le sait bien aussi la blonde Lena Friedel, qui est aujourd'hui une grande fille de six ans. Lena est laborieuse; elle veut être

instruite; mais l'ardent désir de savoir fait qu'elle n'a pas toujours la patience d'apprendre.

Tout à l'heure elle a pris en secret l'ouvrage de tricot commencé par sa mère. Elle s'est flattée de pouvoir le continuer et de causer ainsi une surprise dont, à l'avance, elle est toute fière. Mais l'aiguille a glissé sous la laine, et voilà une maille échappée : — Qui réparera le malheur?— Maman Flora, c'est son rôle de grand'mère : elle donne les leçons et cache les fautes. Mais maman Flora est bien occupée en ce moment. — Qu'importe? Il faut qu'elle quitte tout pour enseigner à mademoiselle Lena comment on reprend les mailles qui s'échappent.— Comment? ma fille, dit la bonne femme, pendant que la petite suit attentivement le mouvement de ses doigts : de même qu'on répare toutes ses imprudences dans ce monde, en revenant avec courage sur son chemin jusqu'à ce qu'on se retrouve au point où l'on était dans la bonne voie.

HENTZNER, VOYAGEUR EN FRANCE.

Seizième siècle.

Paulus Hentzner, conseiller du duc de Munstelberg-Œls, passait pour une des illustrations savantes de la Silésie vers la fin du seizième siècle. Ce fut sur lui que la puissante famille de Rehdiger jeta les yeux pour servir de précepteur au jeune magnat Christophe von Rehdiger, qui venait de sortir, à dix-huit ans, de l'Université de Breslau, et avait besoin d'un guide instruit pour commencer son « tour d'Europe », complément obligé de toute éducation aristocratique dans l'Allemagne de ce temps-là. Ces voyages étaient bien un peu aventureux, mais n'offraient plus les mêmes dangers qu'ils présentaient une ou deux générations auparavant : la Ligue était apaisée en France; les guerres d'Italie étaient finies pour un temps; les Pays-Bas seuls se débattaient, déjà victorieux, contre la tyrannie espagnole; l'abominable guerre de Trente ans n'était pas encore venue replonger l'Allemagne dans une sanglante barbarie.

Hentzner et son disciple partent de Breslau (mai 1596), et traversent l'Allemagne sans attacher grande importance à cette partie de leur itinéraire. A Leipzig, cependant, Rehdiger ne peut se dispenser de se faire affilier à la puissante université du lieu. Les villes du Rhin les arrêtent davantage; Strasbourg, surtout, fixe l'attention de Hentzner, qui donne des détails fort intéressants sur le mécanisme intérieur de la *République*, sur les Quinze, les Treize, le Petit-Sénat. En Suisse, mêmes aperçus sur Bâle, sur Genève, dont il vante l'état moral et les institutions créées par le rigorisme calviniste pour la réforme des mœurs.

Nos voyageurs partirent de Genève en compagnie d'un jeune magnat bohême, David Sztela de Rockitz, et de Tobie Salander, précepteur de ce dernier. Ils arrivèrent le soir même à Gex, où ils trouvèrent des traces effrayantes de la dernière guerre contre la Savoie.

A travers les doubles gorges du Jura, ils atteignirent Saint-Claude, en pleine Franche-Comté, où le voyageur germain admira le vrai portrait du saint patron de la royale abbaye. Orgelet, où ils arrivent ensuite, « est une ville bien bâtie, commerçante; les bourgeois sont industrieux et font avec succès le commerce des laines. Le territoire environnant est très-infertile et tout hérissé de rochers et de collines. »

Après Lons-le-Saunier, Louhans leur prépare une fâcheuse surprise. Après dîner, comme ils allaient se remettre en route, on vint en toute hâte les avertir que « des gentilshommes de grand chemin » s'étaient renfermés dans le château de Cuisery, sur la route de Bourgogne, et s'y étaient embusqués pour les attendre. La France était pleine, à cette époque, de vénérables débris des guerres de la Ligue, qui avaient pris pendant vingt ans l'habitude confortable de vivre *sur le pays*, comme on disait énergiquement alors, et ne voulaient pas y renoncer. Le gouvernement traitait avec les plus nobles et les plus forts, en enrôlait d'autres dans son armée régulière, et tâchait de faire pendre le reste.

C'est sur la route de Tournus que l'incident se dénoua. Le commandant de Louhans avait donné à nos touristes une escorte de deux capitaines de la milice provinciale, dix-huit arquebusiers et son propre lieutenant. Arrivé près de la Seille, un des capitaines, qui précédait à cheval la petite caravane, est accueilli par un coup de fusil, et se trouve face à face avec deux des braves de Cuisery.

— Qui vive? — Écoliers venant d'Allemagne.

Ce court dialogue eut un effet magique. Le titre d'*écoliers* ne promettait guère une escarcelle bien garnie; en revanche, la vue des arquebusiers présageait un orage de mousqueterie que nos paladins n'affrontaient pas volontiers pour le simple honneur. Ils se consultèrent un instant, et finirent par laisser la route libre.

Nos Allemands louaient Dieu de ce résultat; mais, à Tournus, le quart d'heure de Rabelais arriva bientôt pour modérer leur joie. Il fallut payer l'escorte, et plus de cinquante *couronnes* y passèrent : aussi se décidèrent-ils à poursuivre leur voyage par eau et à descendre la Saône jusqu'à Lyon.

Ce mode de voyage leur permit d'admirer, à droite et à gauche, Mâcon et son pont de treize arches; Thoissey et sa forte citadelle qui domine les plaines plates de la Bresse; Belleville, Beauregard, Villefranche, Trévoux, Couzon, l'Isle et son abbaye au milieu du fleuve.

Mais Lyon excite au plus haut point l'admiration de Hentzner, qui a lu d'avance son Mercator, — le *Guide Murray* de ce temps-là, — et qui fait un pompeux étalage d'érudition à propos de Muratius Plancus, de Caligula, de l'*autel des Rhéteurs*, et même d'Amédée de Savoie. En sortant de ces lieux communs, que nos modernes n'ont pas le droit de lui reprocher, car ils ne s'en font pas faute dès qu'il leur tombe sous la main une ville historique d'Allemagne ou d'Italie, — notre érudit n'est pas dépourvu de charme et d'intérêt :

« Lyon se développe au pied de deux collines fertiles, ceintes de puissantes fortifications; d'autre part, il est baigné par deux beaux fleuves : la Saône, qui descend lentement de la Franche-Comté, coupe la ville en deux parties, rejointes par un pont de neuf arches; le Rhône, dont le pont en a dix-neuf, et qui arrive du levant et du pied des Alpes en coulant impétueusement à travers la Savoie... C'est à ces fleuves qu'elle doit sa richesse et son importance; car, bien que plusieurs autres villes aient par la même voie un débouché dans les mers de Gênes, Lyon, située dans une position exceptionnelle, le cœur de la France, peut seul être le point commun où viennent aboutir les richesses de l'Allemagne et de l'Italie, qui se développent presque à ses portes. Ajoutez à ces avantages quatre foires, qui attirent chaque année toute la population commerçante du Midi; ajoutez enfin un mouvement intellectuel développé à ce point, que peu de villes comptent un aussi grand nombre de typographies et de librairies.

» Entre la Saône et le Rhône est une vaste et belle place, dite de Bellecourt, où les hommes comme les adolescents viennent, surtout le soir, se livrer à divers exercices corporels.

» Nous nous sommes rembarqués à Lyon, et nous avons passé le point où le Rhône se mêle à la Saône, dont le cours est d'une si incroyable lenteur que l'œil ne peut le reconnaître. »

A Vienne, les *cicerone* indigènes font croire à nos voyageurs que leur fameuse pyramide a été bâtie par Ponce Pilate. A Tournon, ils admirent le rocher appelé *table du Roi*, la « maison de Pilate »; et, entre Viviers et Montélimart, force collines plantées d'oliviers. Ils comptent les arches du pont Saint-Esprit et admirent la belle *furia* du Rhône.

Avignon leur prépare force étonnements. Après avoir rappelé la mystérieuse répétition du nombre 7, qui est celui de ses tours, de ses paroisses, de ses portes, de ses monastères d'hommes et de femmes, enfin de ses colléges et de ses hôpitaux, ils signalent la splendeur de la ville papale, de la Rome transalpine, l'extrême fertilité du Comtat, ses cotonneries, ses papeteries surtout. Rehdiger trouve avec émotion, dans une église d'Avignon, l'épitaphe d'un compatriote, le jeune Théodore von Hamberg, venu pour étudier à Avignon, et noyé dans un débordement du fleuve.

La suite à une autre livraison.

SOUVENIRS DU CHILI.

I. — LE VOLCAN D'ANTUCO.

Le volcan d'Antuco ou d'Antujo, que Balbi se contente de nommer en altérant son nom, s'élève dans la province de la Conception, et il est baigné dans la moitié de son pourtour par le lac pittoresque de la Laja, d'où s'échappe la rivière à la cascade. Ce volcan est toujours en activité; de quart d'heure en quart d'heure, il lance des jets de fumée plus ou moins épaisse, et fait entendre des détonations tellement formidables, que le bruit s'en propage à douze lieues à la ronde et même au delà. Depuis 1812, à peu près, il n'a projeté aucune espèce de laves; mais, par l'examen des coulées que l'on voit sur ses flancs, on peut prendre une idée de sa force et de son activité dans les temps anciens. Une portion de la montagne, couverte de cendres et à peu près stérile, sert de refuge à des troupeaux de guanacos sauvages; la partie ouest, au contraire, baignée presque entièrement par le lac, se revêt d'une végétation magnifique. Si l'on joint à cette verdure splendide des rochers aux formes pittoresques, des fragments basaltiques se présentant sous les aspects les plus étranges, on aura une idée de ce qu'il y a de varié, de grandiose, dans l'ensemble de ce paysage des montagnes. La forme conique du volcan, sa disposition très-escarpée, l'avaient rendu jusque dans ces derniers temps inaccessible. Toutes les tentatives même faites pour arriver à son sommet étaient restées inutiles, lorsque le savant naturaliste Pœppig parvint, en 1829, à en faire l'ascension. Quelques années plus tard, M. Claude Gay l'escalada avec des peines infinies, et parvint à gagner son sommet dans la compagnie de ses trois domestiques, dont l'un était Français et les deux autres Chiliens. Le cratère, au fond duquel le hardi voyageur descendit avec ses compagnons, présente un grand enfoncement, affectant la forme d'une immense soucoupe parsemée de plusieurs trous dont la profondeur n'a pas été sondée. De toutes parts et sur toute son étendue, on aperçoit de grands bancs de neige. Le volcan proprement dit, ou la cheminée, se trouve à l'est de cet enfoncement, et au moment où les nouveaux explorateurs l'observaient de très-près, une éruption de gaz se manifesta tout à coup; elle eut lieu avec une détonation effrayante, si bien que les domestiques de l'intrépide voyageur, que ne retenait point l'intérêt de la science, s'enfuirent avec la plus grande précipitation. Des observations barométriques, faites dans le cratère, ont donné à M. Claude Gay une hauteur de



Le Volcan d'Antujo, au Chili. — Éruption de gaz. — Dessin de Freeman, d'après l'Atlas de M. Gay.

2 818 mètres sur le niveau de la mer. Comme tous les volcans du Chili, l'Antuco se trouve à l'ouest du faîte des Cordillères.

II. — LE SALTO DE LA LAJA.

Retiré à Bologne, où il devait poursuivre paisiblement sa carrière par delà quatre-vingt-dix ans, l'abbé Molina (¹) ne pouvait écarter de ses souvenirs la belle région de l'Amérique où il était né, et involontairement, pour ainsi dire, il trouvait les points de ressemblance les plus frappants entre sa patrie réelle et sa patrie d'adoption : « Je crois pouvoir comparer avec raison, disait-il, le Chili à l'Italie : comme celle-ci porte le nom de Jardin de l'Europe, celui-là mérite à plus juste titre le nom de Jardin de l'Amérique méridionale. Le climat de ces deux pays est presque le même, et leurs degrés de latitude ont beaucoup de rapports entre



Le Saut de la Pierre-Plate, au Chili. — Dessin de Freeman, d'après l'Atlas de M. Gay (²).

eux. Ils se ressemblent encore en un autre point, en ce que ces deux pays s'étendent plus en longueur qu'en largeur, et qu'ils sont tous deux divisés par une chaîne de montagnes. Les Cordillères ou les Andes sont au Chili ce que les Apennins sont à l'Italie, la source de presque toutes les rivières qui arrosent le pays et qui portent partout la fertilité et l'abondance. »

Molina a été longtemps la seule autorité à invoquer lorsqu'il s'agissait de faire connaître la géographie et l'histoire naturelle du Chili ; un demi-siècle s'est à peine écoulé depuis l'époque où il écrivait, et son livre, si rempli d'observations judicieuses, est complétement effacé par la vaste publication de M. Claude Gay. C'est que, il faut le dire, le savant chilien consignait paisiblement à Bologne, dans son cabinet, ce que lui suggéraient ses souvenirs de jeunesse et les observations de quelques compatriotes, tandis que le savant français a consacré douze années entières à gravir les montagnes de ce beau pays, à remonter ses rivières, à franchir ses cascades ; ce serait vainement qu'on cherche-

(¹) Jean Molina, né le 24 juin 1740, mourut à Bologne en 1831, et non en 1829, comme le disent les biographies. Il était entré dans l'ordre des Jésuites, et vint en Europe lors de l'abolition de son ordre. La mort d'un neveu l'avait rendu possesseur d'une grande fortune.

(²) Notre gravure est tirée, comme la précédente, de l'atlas en 4 volumes de l'*Historia natural y fisica del Chile*. Ces vues, dessinées d'après nature par M. Claude Gay, ont été exécutées par un habile artiste, M. F. Lehnert.

rait autre part que dans son livre les descriptions pleines d'exactitude qu'il contient.

La rivière de la Laja, nous dit-il, est un des plus grands affluents du fleuve Biobio; elle prend naissance au lac du même nom, situé au pied du volcan d'Antuco. Après une course torrentielle de dix à quinze lieues, elle traverse la plaine de *los Angeles,* et, un peu avant de se joindre au fleuve dont elle est tributaire, elle se précipite dans toute sa largeur en une cascade qui est célèbre par toute la contrée sous le nom de *Salto de la Laja* (le saut de la Pierre-Plate). Un peu au-dessus de cette chute, il s'en trouve une seconde, à peu près de la même étendue, qui mesure comme la première une hauteur de six à huit mètres. Quoique la rivière offre dans son parcours plusieurs gués, celui du Salto étant beaucoup plus facile et beaucoup moins dangereux que les autres, les habitants lui donnent tout naturellement la préférence. Malgré son aspect imposant, le Salto fait partie en réalité du grand chemin qui unit les Angèles à Chillan et par suite à Santiago, la capitale du Chili. Le voisinage où est cette chute des frontières de l'Araucanie, l'avait rendue jadis célèbre, surtout durant les guerres que le gouvernement espagnol avait eu à soutenir contre les Indiens. En plus d'une occasion, ce passage devint un point fortement disputé par les combattants. Pour s'en assurer la possession, les Espagnols y avaient bâti un fort. La parfaite tranquillité dont le pays jouit depuis longtemps du côté du territoire araucan, est cause que, faute d'entretien, cette construction stratégique a disparu.

DE L'IDÉE DE LA PATRIE.

Il est des époques où l'idée de la patrie tend à s'affaiblir dans les esprits et dans les cœurs; époques malheureuses, car il n'est guère moins nécessaire au développement moral de l'homme de s'occuper des affaires de sa patrie que de s'occuper de celles de sa famille. Ce sont deux atmosphères dans lesquelles nous avons également besoin de respirer pour nous délivrer des dangers de l'égoïsme; et aussi, de même que tous les moralistes recommandent le culte de la famille, tous recommandent pareillement celui de la patrie. Ce dernier a même cet avantage que, portant sur un objet qui ne nous est pas immédiatement sensible comme la famille, il nous apprend encore mieux à savoir nous attacher et nous dévouer à ce qui ne peut ni se voir, ni même se connaître exactement, et, par conséquent, aux deux objets suprêmes que doit se proposer toute créature raisonnable : Dieu et le monde céleste.

Il n'est donc permis à l'homme, dans aucune condition, de se considérer comme dispensé de l'obligation de s'appliquer, dans une certaine mesure, au service du pays dans le sein duquel il a plu à la providence de le faire naître. Il y a là un devoir strict; car c'est un devoir non-seulement envers les autres, mais envers soi-même. Qui le néglige n'est pas seulement coupable au point de vue public, il l'est au point de vue de son propre intérêt. L'homme dont la vie s'est écoulée à penser habituellement aux affaires de sa patrie; à en suivre les vicissitudes dans la plénitude de son cœur et de son intelligence; à chercher tous les moyens de lier ses efforts, de près ou de loin, à quelque amélioration générale; à mettre même la main à la manœuvre avec dévouement et désintéressement dans quelque fonction, si minime qu'elle soit; en un mot, à sentir continuellement en soi sa qualité de citoyen; celui-là, si modeste qu'il puisse être, porte certainement en lui une âme supérieure par ce côté à celui qui n'a vécu que pour lui et pour les siens. Quelques facultés d'intelligence, de persévérance, de sensibilité qu'ait déployées ce dernier dans le cours de son existence, le premier, en déployant, outre celles-là, des facultés d'un ordre plus général, s'est nécessairement élevé plus haut et s'est accoutumé à de plus vastes horizons.

La formation et l'entretien de l'esprit civique composent donc, tout autant que la formation et l'entretien de l'esprit de famille, un des buts essentiels de la morale. L'État constitué le plus moralement est celui où tout le monde est intéressé aussi complétement que possible aux destinées de la patrie, et porte partout dans le courant de la vie la conscience des devoirs publics. Un pays dont les habitants tombent dans l'indifférence à l'égard des intérêts généraux est un pays qui se dégrade dans le sens moral et dont la décadence est proche. Si l'on veut qu'une nationalité ne périsse pas, il faut nécessairement réveiller avec soin toutes les âmes qui doivent en être les soutiens naturels par le mouvement de leurs pensées et la tendance de leurs actes.

Pour un certain nombre d'hommes privilégiés, soit par leurs talents, soit par la carrière dans laquelle ils sont entrés, soit par l'indépendance que leur assure leur fortune, le service de la patrie peut devenir un engagement à vie. Toute leur existence est dès lors appliquée à cet objet culminant. Ils ne connaissent point d'autre profession que de travailler aux affaires de l'État, et toutes leurs études y sont vouées. C'est dans de telles conditions que prennent naissance ces grands citoyens dont le nom se fait jour, et qui souvent se montrent dignes de servir de modèles à tous les autres. Il n'est pas donné à chacun de les imiter, mais chacun est appelé à recevoir de leur exemple de hautes leçons et des inspirations salutaires. Les battements de leur cœur se communiquent en quelque sorte de proche en proche, et vont ranimer l'amour de la patrie jusque dans les âmes les plus personnelles et les plus apathiques. Ils se rendent les bienfaiteurs de la société, non-seulement par ce qu'ils accomplissent directement pour son utilité, mais par les sentiments qui émanent de la contemplation de leur noble existence, et dont les siècles eux-mêmes n'arrêtent pas l'empire. C'est ainsi qu'aujourd'hui encore nous nous complaisons dans les tableaux que nous a tracés Plutarque de la vie des grands hommes de l'antiquité, et que nous y puisons, au point de vue du patriotisme, les plus salutaires enseignements.

La récompense de ces hommes d'élite consiste dans le sentiment même de l'utilité de leur personne et dans la conscience de la grandeur de l'œuvre à laquelle ils coopèrent. En servant la patrie de si près, une partie de la majesté dont elle est revêtue descend jusqu'à eux. Ils portent ses destinées dans leurs mains, et, par leurs résolutions actuelles, ils plongent jusque dans la postérité dont ils élaborent déjà les affaires. C'est une immense responsabilité, mais pleine de charmes pour ceux dont l'âme est assez haut placée pour s'y prêter sans trouble. Si, malgré l'effort qui en est inséparable, il y a une satisfaction profonde dans tout travail sérieux de la pensée, c'est surtout chez l'homme d'Etat, sincèrement imbu de l'amour de la patrie, que cette satisfaction se produit. Ni le géomètre qui poursuit de calcul en calcul des vérités nouvelles, ni l'astronome qui perce le secret des événements réservés aux époques future ou qui rencontre des mondes inconnus à l'homme jusqu'à lui, ni le naturaliste qui surprend les lois de la nature, ni le médecin à qui se révèlent des moyens imprévus de soulager l'humanité souffrante, n'éprouvent de jouissance comparable à celle du citoyen qui, muni de pouvoirs suffisants pour la réaliser, s'élève à une idée propre à devenir féconde en bienfaits pour son pays. Il ne se contente pas de penser, il se prépare à agir. Il combine les difficultés et les ressources; il prévoit les obstacles et en triomphe d'avance; tantôt il s'exalte, et puise dans

l'essor de son imagination de nouvelles forces ; tantôt il rentre dans les abîmes de l'esprit, et parcourt avec une sage lenteur les cercles infinis de la combinaison. Souvent, à la vérité, l'accomplissement de ses projets se trouve contrarié par des événements qui éclatent tout à coup et déconcertent tous les calculs de sa prudence, où par des ruses et des complots qu'il n'a pu déjouer, ou, mieux encore, par l'irrémédiable défaut des instruments dont il s'est vu réduit à faire usage. Mais dans ces extrémités mêmes, il lui reste la conscience d'avoir agi avec droiture, sagesse et patriotisme ; et, sans se laisser décourager ni abattre, se reposant sur lui-même et sur les amis qu'animent les mêmes tendances, et qui fortifient ses pensées par le concours des leurs, il dirige avec sérénité ses regards vers l'avenir ; et, comme le navigateur qui sait se jouer des sévices du temps, il modifie, d'après les circonstances, le mouvement de sa marche, mais, malgré vents et marée, il marche toujours.

Tandis qu'il suffit à la masse des citoyens, tant pour l'intérêt que doit leur inspirer la patrie que pour les services personnels qu'ils sont appelés à lui rendre, de posséder une idée générale de ses institutions et de ses affaires, combien d'études et de connaissances spéciales ne faut-il pas à celui qui ose concevoir le dessein d'intervenir d'une manière directe dans la législation et le gouvernement de son pays ! S'il faut un si long apprentissage pour la carrière la plus vulgaire, à quel apprentissage n'est-il pas nécessaire de se soumettre pour se rendre digne de la carrière d'homme public ? Comme aucune profession n'est plus élevée, aucune non plus n'est plus difficile et plus complexe, et ne demande, pour être convenablement remplie, une réunion plus délicate de qualités ou naturelles ou acquises. Rien de ce qui touche, soit à l'ensemble, soit au détail de la société, ne doit lui être étranger. Quand on en suit l'examen avec attention, on est confondu devant l'énormité de ce qu'il est ici indispensable de savoir. Aussi, quand la plupart des législateurs ont imposé au citoyen de n'intervenir dans les affaires de l'État que dans l'âge mûr, peut-on croire qu'ils ont indiqué par là l'utilité de prolonger son éducation jusqu'à cet âge pour se rendre capable d'une si grande tâche. Celui qui ose s'offrir avant de s'être mis en mesure d'agir en connaissance de cause, n'est pas fondé à se dire véritablement patriote ; car, loin de prouver son zèle, il prouve, par cette témérité, le peu d'état qu'il fait des choses de la patrie. Ne mérite-t-il pas les mêmes reproches que celui qui, avec les notions les plus superficielles de la science médicale, oserait, au chevet de sa mère en danger, prendre sur lui de prescrire à la légère un traitement plus propre peut-être à la perdre qu'à la sauver ? Il est impossible de sentir fortement l'idée de la patrie et de ne pas éprouver en même temps un juste sentiment de réserve qui ne permet d'avancer la main vers elle, même pour la servir, que dans la plénitude des égards et du respect ; et nulle part de telles dispositions ne se témoignent mieux que dans les efforts auxquels on se livre en vue de se rendre digne par les qualités de son esprit et de son caractère.

Ce sont là les principes de haute morale qui guidaient dans les devoirs de la vie publique ces grands citoyens de l'antiquité, qui sont familiers à notre enfance et qui devraient l'être plus encore à notre âge mûr. Ils passaient la plus grande partie de leur vie à se mettre au courant des affaires de l'État, et, grâce à leur autorité reconnue de la multitude, l'opinion, cette reine despotique, au lieu de se former au hasard, trouvait pour point de départ un foyer de lumière et ne se gouvernait qu'avec raison. Autour de l'autel de la patrie se voyait toute une réunion d'hommes considérables, voués de longue date à son service et pareillement disposés, soit à éclairer la route par leurs délibérations et leurs conseils, soit à prendre en main le gouvernail. Ainsi se maintenaient dans ces immortelles sociétés la liberté et l'autorité, compagnes inséparables dans tout État bien réglé ; et quand, sous les atteintes du luxe et de l'égoïsme, se détruisirent les pépinières qui donnaient naissance à ces grandes et utiles personnalités, la décadence commença, l'empire devint la proie du plus rusé ou du mieux armé, et la patrie cessa d'exister pour ne plus être qu'un vain nom.

L'AIGLE SAUVEUR.

ANECDOTE PERSANE.

Alkurdi, gouverneur général de la province d'Aderbéidjan et commandant en chef des troupes arabes du calife Moetemid-ud-Dolet, rapporte le fait suivant :

« Lors d'une expédition contre des Persans révoltés dans la partie nord de la province confiée à mon gouvernement, je fus obligé de faire occuper militairement un pont sur le fleuve de *Kurr* (Cyrus). En cet endroit, le courant est très-rapide, et, malgré la profondeur des eaux, aucun navire ne peut s'y hasarder à cause du grand nombre de brisants et de rochers qui bordent les deux rives. D'autre part, le pont est toujours fréquenté, parce que, sur un parcours de plusieurs lieues, il n'y a pas d'autre voie de communication entre les contrées que le Kurr sépare.

» Au milieu de l'encombrement occasionné par nos soldats qui couvraient en partie ce pont, un chameau chargé de bagages heurta une femme qui portait sur ses bras un enfant emmailloté dans des langes rouges. Le choc fut si violent que la pauvre mère, renversée sur le parapet du pont, laissa tomber l'enfant dans l'abîme. Personne ne pouvait douter de la mort de la pauvre petite créature, le tablier du pont étant très-élevé au-dessus de la surface du fleuve, d'ailleurs hérissée de récifs. Cependant la mère éplorée appelait au secours, et ses clameurs déchirantes perçaient le bruit de la foule. Mais comment lui venir en aide ?

» Cette scène douloureuse se passait sous mes yeux. J'avais vu l'enfant tomber, traverser l'espace, plonger, reparaître à la surface des eaux, puis surnager au bas des rochers qui surplombent ce précipice affreux, et au flanc desquels j'avais remarqué plusieurs nids d'aigles.

» Un de ces aigles, attiré par la couleur écarlate des langes, qu'il prit peut-être pour un morceau de chair, fondit dessus, le saisit, s'envola avec sa proie, et alla s'abattre sur une plaine voisine.

» Je résolus de faire un effort désespéré pour sauver l'enfant ; je m'élançai, avec une douzaine de mes cavaliers, à bride abattue vers la plaine. Distrait d'abord par une poursuite à laquelle il ne s'attendait point, effrayé ensuite par les cris des hommes et les hennissements des chevaux qui approchaient avec rapidité, l'aigle prit l'essor, laissant à terre le petit enfant que l'on m'apporta tout mouillé encore, mais, grâce au ciel, sain et sauf. » [1]

COUPE DITE DE GUILLAUME LE CONQUÉRANT.

L'abbaye de Saint-Étienne de Caen conservait jadis, dans son trésor, une coupe que, suivant la tradition, Guillaume le Conquérant avait déposée sur le maître-autel, avec la charte de fondation de l'abbaye, le jour de la dédicace de l'église. En 1562, à la suite, dit-on, d'une invasion des protestants dans l'abbaye, la coupe avait disparu ; mais depuis, on assurait qu'elle était rentrée dans le trésor. Sous la république, elle avait été déposée dans les archives du département, d'où elle était sortie pour passer dans le ca-

[1] Traduit du persan par A. Chodzko.

binet de l'abbé de la Rue. Enfin, en 1845, les héritiers de l'abbé, représentés par Mme de Mathan, offrirent cette coupe à la ville, qui l'a exposée dans sa bibliothèque publique où elle est aujourd'hui.

Dès qu'il fut permis à tout le monde d'examiner à loisir cet objet d'art, précieux surtout par l'origine et l'antiquité que jusqu'alors on lui avait attribuée, il s'éleva une clameur de déception parmi les savants.

Cette coupe n'avait certainement jamais appartenu à Guillaume le Conquérant. C'est une œuvre, non du onzième siècle, mais seulement du seizième, ainsi que l'a parfaitement démontré M. A. Deville dans un mémoire que la *Revue de Rouen* a publié en 1847 (p. 465). A quelle époque avait-elle été substituée, dans le trésor de l'abbaye, à celle que les moines de Saint-Étienne avaient reçue des mains de Guillaume? On l'ignore, et un hasard seul pourrait conduire à résoudre cette question.

La coupe est tout entière en argent doré. Son poids est de 547 grammes; son diamètre, de 0m,172 Elle est supportée par une tige qui a la forme d'une amphore. La hauteur totale, tout compris, est de 0m,13.

Un médaillon d'argent décore le fond du calice : il n'est pas antique; c'est l'imitation d'une médaille de Lesbos, faite par un artiste du seizième siècle, qui a inscrit arbitrairement, dans le champ, en caractères grecs, ces mots : « Lysandre le Laconien. »

Des trente-quatre médailles romaines, toutes en argent, incrustées dans le vase, vingt-quatre sont placées circulairement sur deux rangées concentriques, autour du médaillon dont nous venons de parler : trois médailles sont placées sur le renflement de la tige; six autres sur le pied; la trente-quatrième médaille est retenue sous le pied, au point central. Les vingt-quatre médailles de la partie qui forme la tasse, ou du calice, et les six qui ornent le pied, sont montées à jour et laissent voir leur face et leur revers. Toutes sont retenues et encadrées dans un cercle en argent, formant bourrelet de chaque côté. « Ce sont, dit M. A. Deville, des pièces qu'on rencontre habituellement et dont le prix est resté peu élevé dans le commerce des médailles. La plupart sont d'une conservation ordinaire. Cinq ou six seulement, parmi lesquelles une *Julia Domna* peut figurer en première ligne, font exception. »



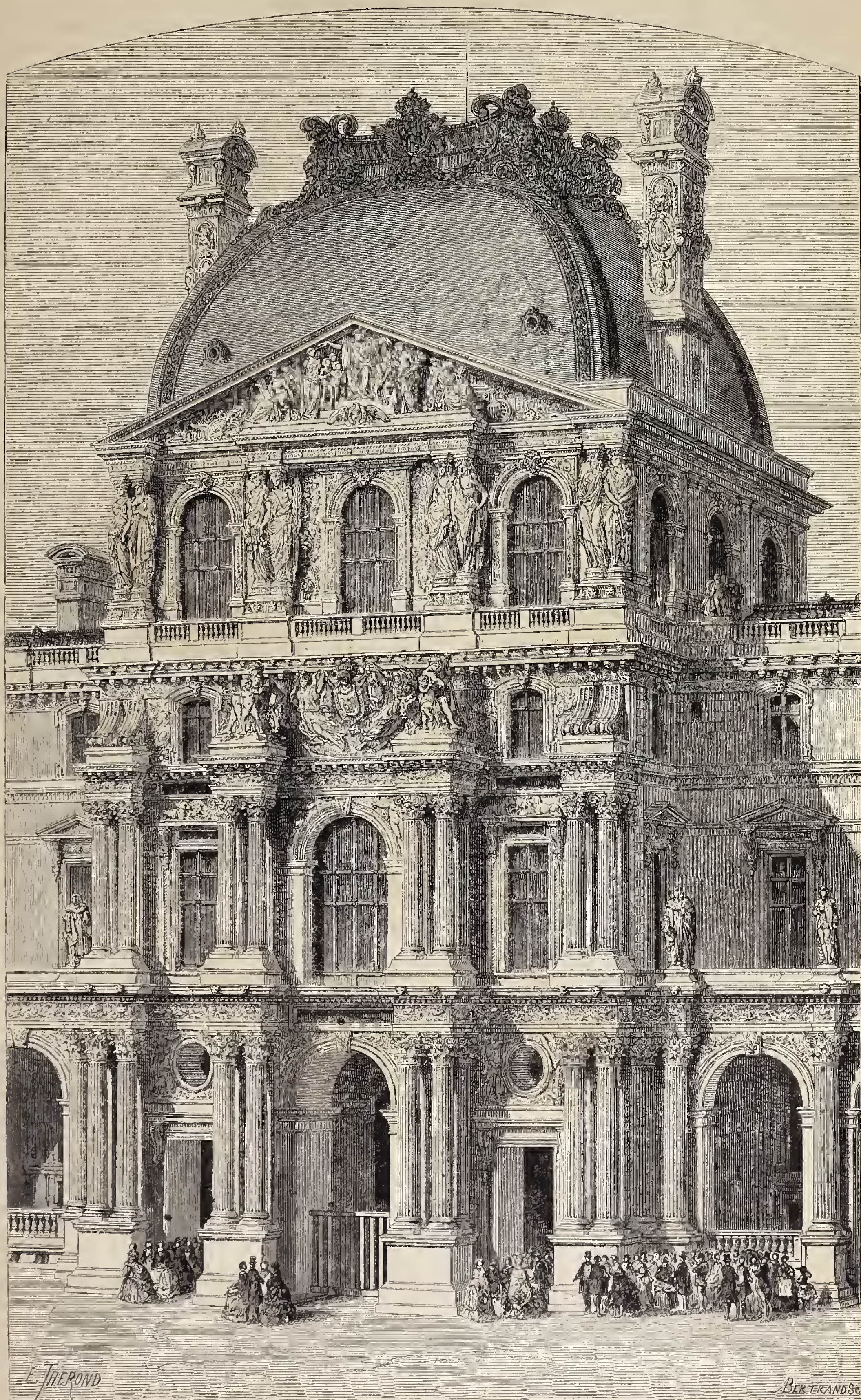
Coupe dite de Guillaume le Conquérant, conservée à la Bibliothèque de la ville de Caen. — Dessin de Freeman, d'après un dessin de M. Bouet, communiqué par M. Travers, secrétaire de l'Académie de Caen.

Huit médailles représentent Trajan, trois Hadrien, quatre Antonin, quatre Faustine, trois Marc Aurèle; les douze autres représentent : Auguste, Tibère, Galba, Vitellius, Vespasien, Titus, Domitien, Nerva, L. Verus, Commode, Julia Domna, la colonie de Marseille.

La coupe est tout entière de la main du même artiste. Les ornements, repoussés à la pointe et au marteau, ont été repris au burin et ciselés. Le calice, la tige et le pied sont unis au moyen d'une vis en spirale; la médaille qui est sous le pied sert d'écrou. Un réseau à entrelacs relie entre elles les médailles; des branchages, des fleurs remplissent les intervalles; parmi les autres sujets de décoration, on remarque des mufles de lion, des oves, des palmettes, des roses. L'intérêt historique qu'une fausse tradition avait attaché à cette œuvre d'art n'existe plus; mais le mérite du travail reste, et nous devons des remercîments à l'obligeante communication du savant M. Travers et à l'habile crayon de M. Bouet qui nous permettent de le faire apprécier par nos lecteurs.

NOUVEAU LOUVRE.

PAVILLON RICHELIEU.



Nouveau Louvre. — Pavillon Richelieu. — Dessin de Thérond.

Le pavillon Richelieu décore, ainsi que les pavillons Turgot et Colbert, la façade méridionale du nouveau Louvre qui longe au nord la rue de Rivoli. Il se compose d'un rez-de-chaussée, surmonté d'un premier et d'un étage en attique, terminé par une galerie régnant sur toute la longueur des façades et leur servant de couronnement. Au-dessus s'élève un troisième étage orné de cariatides supportant un fronton. Le tout est terminé par un dôme quadrangulaire, tronqué et décoré d'une riche galerie.

Il est facile de remarquer, dans cette partie du nouveau Louvre, l'emploi de styles divers et de diverses époques. Les colonnes corinthiennes formant avant-corps du rez-de-chaussée et du premier, l'ornementation et le dessin des portes et des fenêtres latérales, sont empruntés à l'architecture ferme et élégante de Pierre Lescot dans la cour du vieux Louvre. Les cariatides du troisième font ressouvenir de Lemercier et de son pavillon. Malheureusement, dans celui de MM. Visconti et Lefuel, on ne retrouve pas les gracieuses lignes courbes employées par l'architecte contemporain de Louis XIII, et qui allégeaient et animaient la masse de son édifice. Pour le dôme, il rappelle le style du temps de Louis XIV.

La décoration du nouveau Louvre a paru généralement d'une richesse excessive. On a voulu remédier à ce défaut en élaguant çà et là, dans les pavillons, des figures et des morceaux d'ornements; on a supprimé deux groupes d'enfants que supportaient les colonnes accouplées du premier étage, dans les pavillons du centre. On peut voir, d'après notre gravure, qu'on les a remplacés par des espèces de consoles renversées. Il en résulte que ces colonnes ne supportent plus rien ou plutôt qu'elles supportent des « supports ».

Les bas-reliefs encadrant les œils-de-bœuf du rez-de-chaussée et représentant : celui de droite, la Prudence et la Force; celui de gauche, la Justice et la Fermeté, sont de M. J. Félon, qui a également sculpté deux figures dans les tympans de l'arcade du premier étage, la Vérité et l'Histoire.

Les deux figures supportant l'écusson placé au centre de l'attique, représentent la Force et la Paix; elles sont de M. Gruyère. M. Barye est l'auteur des deux groupes placés de chaque côté de cet écusson, à l'aplomb des colonnes accouplées, et représentant, celui de droite la Paix, celui de gauche la Victoire.

Les cariatides ont pour auteurs, celles de droite et de gauche, M. Bosio neveu; celles à droite de la fenêtre centrale, M. Pollet; celles à gauche, M. Cavelier.

Dans le bas-relief du fronton, on voit, suivant le programme, « la France heureuse et prospère entourée de ses » enfants, groupés par la Paix et l'Abondance, et appelant » l'Histoire et les Beaux-Arts pour célébrer les bienfaits du » nouveau gouvernement. »

LE TOMBEAU D'UN AMI.

NOUVELLE.

Cher Monsieur, ce que l'on vous a dit de notre pauvre ami Joseph Perrin nous étonne. De sa vie il n'avait joué à la Bourse, et ce n'est pas la joie d'avoir gagné un million qui l'a fait mourir. Nous ne comprenons pas d'où peuvent venir toutes ces inventions. Voici l'histoire vraie.

Depuis plus de vingt ans il était notaire au village des Cormiers. C'est, ici comme ailleurs, une bonne profession qui, exercée même avec la probité la plus scrupuleuse, conduit presque toujours sûrement, sinon à la fortune, du moins à une honnête aisance. Mais Perrin avait payé son étude trop cher; il avait épousé une de ses cousines sans dot, et il lui était venu trois enfants, une fille et deux garçons. Après tout, on ne pouvait pas dire qu'il fût dans la gêne; il travaillait, et comme sa femme était économe et n'avait pas plus d'ambition que lui, il vivait heureux.

Nos deux familles, séparées par six lieues de mauvais chemins, se voyaient rarement. On s'en consolait en s'écrivant de temps à autre, aux jours de marché. Dans les dernières années, ma correspondance avec Perrin était devenue plus active. Aussi, pour répondre de mon mieux à votre désir, je n'ai, ce me semble, qu'à vous envoyer copie de quelques fragments de ses lettres qui se rapportent à l'événement dont l'on vous a fait un récit trop peu fidèle.

Golfe Jouan, villa Linon, 13 janvier 185...

Villa Linon, golfe Jouan! remarque bien, cher ami! Je t'écris d'une villa, au bord de la Méditerranée, à deux ou trois lieues de la frontière d'Italie! Imagine-toi, si tu peux, ton vieux confrère et ami le notaire des Cormiers, assis devant une petite table de bois de rose, sur un joli balcon de marbre blanc, et contemplant, avec un ravissement qui ressemble à du vertige, cette belle mer sans limites, calme, bleue, brillant partout au soleil de vives petites étincelles, comme une immense prairie de diamants!... Nous sommes en janvier, et tout est vert et fleuri autour de moi. Aussi loin que s'étend ma vue, je n'aperçois le long de la mer que des collines couvertes de bruyères en fleurs, d'orangers, de pins parasol, de chênes verts, de chênes liéges, de cyprès, d'arbousiers et de myrtes. N'est-ce pas là ce qu'on peut appeler « le rêve d'un homme éveillé »? Quand je songe que ma bonne femme et mes pauvres enfants n'ont pas à cette heure sous les yeux une seule feuille verte, que la boue et la neige les tiennent enfermés, et que, même cet été, nous ne trouvions rien de plus poétique, pour nos dîners sur l'herbe, que les bords dépouillés du petit étang de la Marelle, dont les troupeaux venaient troubler à chaque instant l'eau jaunâtre et les coassements!

Il y a déjà quatre jours que je suis à la villa Linon. C'est la propriété de Roger Delagrange, notre ancien camarade de collége. Il était venu vendre, dans notre canton, une ferme qui a appartenu à son beau-père. J'appris qu'il était descendu à l'auberge de Daumat; je courus l'y chercher et je l'amenai bon gré mal gré dans notre maison où il est resté près d'une semaine. Le bon accueil de ma famille a paru lui faire plaisir, et un jour où ma femme parlait, sans aucune arrière-pensée, de ce malaise nerveux que j'éprouve souvent depuis la grande liquidation Desbrisseaux, et du repos que le médecin prétend m'être nécessaire, il a insisté très-cordialement pour me persuader de partir avec lui et de passer trois semaines à sa villa Linon. J'ai refusé résolûment; je ne pouvais admettre qu'il fût raisonnable de quitter ma famille et mon étude sans motif plus sérieux, pour aller faire l'oisif si loin, dans une villa, comme un seigneur; mais Roger a aisément tourné contre moi ma femme et mes enfants, si bien que, la tentation aidant, je n'ai pas eu longtemps la force de me défendre.

Roger est le meilleur homme du monde, et tu sais si nous nous connaissons en hommes, nous autres notaires! Il est très-riche, mais il est encore plus malheureux. En 185..., il a perdu sa femme; elle était phthisique; c'était pour elle qu'il avait acheté la villa. Moins d'un an après, il a été foudroyé par un second coup plus imprévu et encore plus terrible! Une belle jeune fille, son enfant unique, toute sa consolation, tout son espoir, a péri misérablement presque sous ses yeux. Elle avait beaucoup pleuré sa mère; Roger aurait voulu l'éloigner pour quelques mois de la villa, et confier le soin de la distraire à une tante qui s'était arrêtée près d'eux et se disposait à aller aux bains de la Spezzia; mais tout ce qu'il put obtenir de sa fille fut

qu'elle accompagnerait sa tante dans une excursion aux environs de Cannes. Un voisin, M. Mullard, proposa de conduire lui-même ces dames aux îles de Lérins et à la Napoule, dans un petit yacht nouvellement construit qu'il avait acheté d'un Anglais, ami de lord Brougham. Roger s'était d'abord engagé à être de la partie; au moment de monter dans le yacht, au port Jouan, il se souvint qu'il avait donné un rendez-vous à son architecte pour ce jour même. Il revint donc à la villa, et il y arriva assez à temps pour voir passer la petite embarcation à un demi-kilomètre à peine devant son jardin..... Cinq minutes après, à la pointe du golfe de Cannes, le yacht était heurté violemment par un bateau à vapeur et sombrait; les deux dames et un marin furent englouties; M. Mullard seul fut sauvé par l'équipage du bateau à vapeur... « C'est d'ici, me disait Roger, ce matin même (nous étions assis au pied de trois cyprès, à cent pas environ au-dessous de sa maison), c'est d'ici que je l'ai vue pour la dernière fois; elle était debout, tournée de mon côté, et elle agitait son mouchoir..... Joseph! mon ami! ajouta-t-il en me serrant le bras, en quelque endroit que je meure, je désire, je veux être enseveli à cette place même où nous sommes et d'où je la vois toujours m'envoyant son suprême adieu! »

Il est sans cesse poursuivi par ce souvenir affreux. Toute cette nature, d'une sérénité splendide, n'a rien pour lui que de funèbre. Cette mer azurée, scintillante, qui, chaque matin, au lever du jour, soulève au fond de mon âme des transports d'admiration et de joie, n'est pour lui qu'un livide tombeau. Maintenant qu'il m'a ouvert son cœur, il n'essaye plus de se contraindre, et il exprime tout haut les pensées qui ravagent sa vie.

Hier soir, en montant vers le sommet d'une colline, d'où l'on voit à droite, Cannes et l'Esterelle, à gauche, Antibes et la côte de Nice, nous avons passé près du cimetière.

— Voyez! me dit-il; pas même une pauvre femme à genoux, pas une prière, pas une larme! Les morts sont abandonnés; ils n'enseignent plus rien à personne. Ne vaudrait-il pas mieux pour chaque famille d'avoir les tombeaux de ceux qu'elle a aimés dans un coin de son champ, ou leurs cendres dans sa maison?...

Puis, changeant tout à coup de sujet :

— Est-ce que vous comptez toujours vivre là-bas, aux Cormiers? Quand prendrez-vous votre retraite? Comment établirez-vous vos trois enfants?

— J'espère, répondis-je un peu troublé, j'espère trouver quelque brave jeune homme qui acceptera la moitié de mon étude pour la dot de ma fille.

— Et vos fils?

— L'aîné aurait voulu entrer au barreau ou dans la magistrature. Mais je ne puis l'envoyer à Paris. Il le comprend, et il est tout résigné à entrer l'hiver prochain chez un marchand drapier de Montargis.

— Ne faites pas cela! s'écria vivement Roger. Et l'autre?

— C'est pire encore. Il aurait eu du goût pour les arts. A défaut de mieux, il se serait fait volontiers architecte; mais nous n'avons guère, dans nos petites villes du Gâtinais, que des maçons. Comme il ne veut entendre parler d'aucun autre état, il finira, nous le craignons, par s'engager...

— Soldat! pauvre garçon! Ne faites pas cela! s'écria Roger avec plus de vivacité encore; ne faites pas cela; attendez...

En cet instant, il salua un paysan qui passait, et lui adressa plusieurs questions. Notre conversation n'eut pas de suite. Qu'avait-il voulu me dire avec ce mot « attendez »? Il me semble que parfois il y a quelque désordre dans ses paroles. *La suite à la prochaine livraison.*

RECUEIL DE DESSINS DE LÉONARD DE VINCI

AU MUSÉE DU LOUVRE.

Le Musée du Louvre a récemment acquis un précieux recueil de dessins, la plupart de la main de Léonard de Vinci, et paraissant avoir été réunis dès le seizième siècle, comme ils le sont actuellement. La reliure du volume, de format grand in-folio, est de la fin de ce siècle; quelques pièces que l'on y trouve réunies, et qui un peu plus tôt devaient être encore dispersées en différentes mains, achèvent de préciser, à quelques années près, le moment où il a été composé.

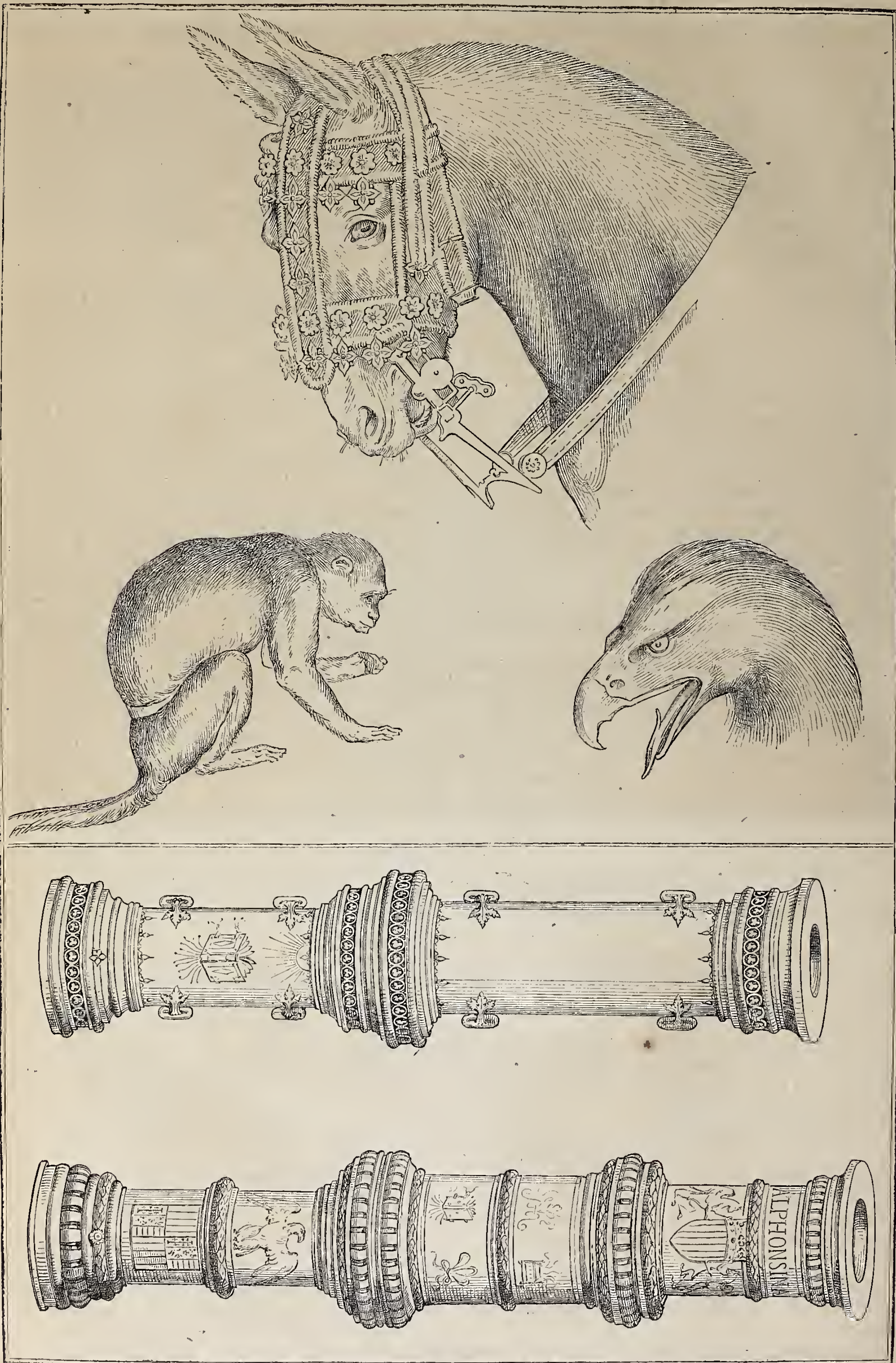
Il est à présumer que beaucoup de ces dessins, tous ceux du moins qui appartiennent à Léonard de Vinci, avaient passé des mains du peintre dans celles d'un unique possesseur. Peut-être avaient-ils été recueillis après sa mort par Francesco Melzi, son élève et son ami fidèle qui l'avait suivi en France, comme on sait, et qui fut à sa mort l'héritier de nombreux dessins et manuscrits. Un portrait de Melzi dessiné par Léonard est placé en tête du recueil.

Ce volume appartenait en dernier lieu à un amateur milanais bien connu, M. Vallardi, qui l'a cédé au Musée du Louvre pour le prix de 36 000 francs. Cette somme considérable ne paraîtra cependant pas exagérée aux personnes qui savent ce que valent les moindres œuvres de Léonard de Vinci et ce qu'on donne quelquefois aujourd'hui des productions de maîtres bien inférieurs. Il faut féliciter le Musée du Louvre de n'avoir pas été arrêté, pour une semblable acquisition, par l'exiguïté des ressources dont il dispose.

On ne saurait comparer notre recueil qu'à ceux que l'on conserve en Angleterre, au palais de Buckingham ou à la Bibliothèque ambrosienne de Milan, qui paraissent avoir une origine semblable; mais pour faire ce rapprochement intéressant, il faut se contenter de voir ce qu'en ont reproduit Gerli, Mantelli ou Chamberlaine, dans leurs recueils publiés à la fin du siècle dernier. Il n'est pas donné à tout le monde de puiser aux mêmes trésors; il est rigoureusement interdit à la Biblothèque ambrosienne, comme dans la plupart des bibliothèques étrangères, de copier aucun dessin, et on ne pourrait pas aujourd'hui composer un ouvrage semblable à ceux que nous venons de mentionner. Nous devons rendre grâces aux habitudes plus libérales des collections françaises, toujours accessibles aux études sérieuses, et particulièrement à la bienveillance de M. le conservateur des dessins, qui nous a mis à même de faire connaître sommairement à nos lecteurs ce précieux volume et de les faire même juger, par quelques exemples, de la beauté et de la variété de ce qu'il renferme.

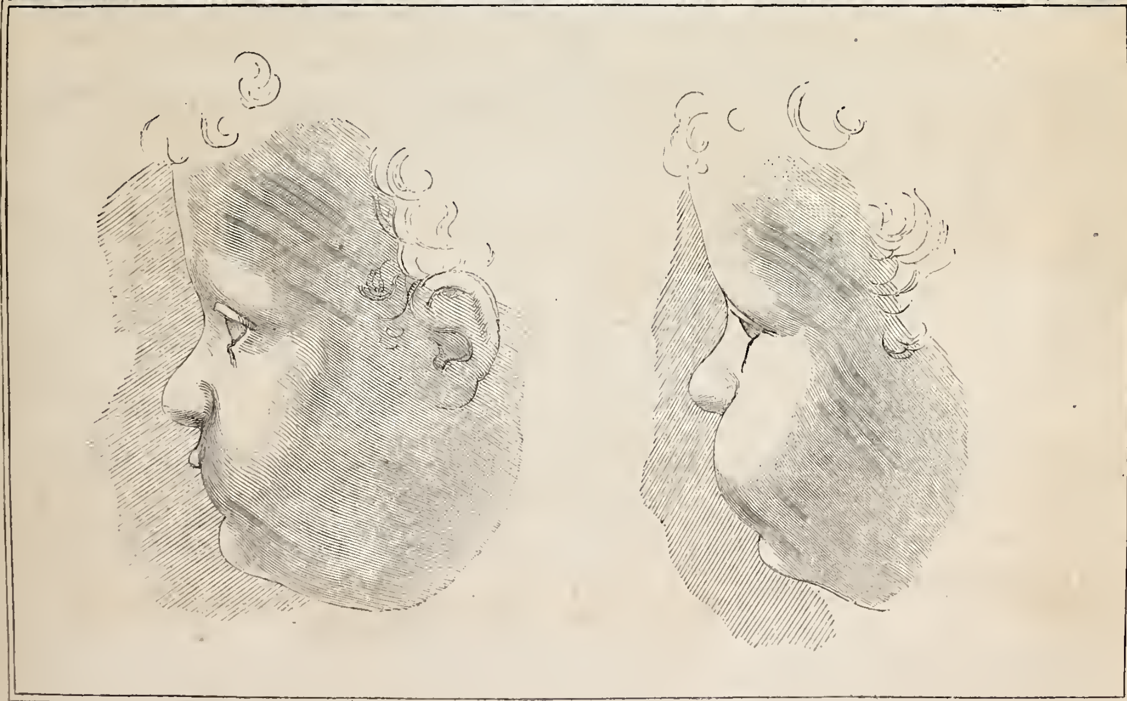
On est frappé, à la première vue, de la diversité d'aptitudes qu'il révèle, et ensuite on retrouve, par un examen plus attentif, la profondeur de connaissances, le soin de chaque œuvre, la recherche d'une perfection absolue, qui furent les qualités éminentes de Léonard de Vinci. Elles ont fait de lui non-seulement l'artiste peut-être le plus accompli d'un siècle fécond en grands artistes, mais même un des hommes qui ont donné dans tous les temps la plus haute idée de l'humanité. Il semble qu'il fut exempt de l'infirmité commune, qui ne nous laisse pas posséder quelques dons de l'esprit ou du corps sans nous en refuser d'autres par une sorte de compensation naturelle et inévitable. A ce qui a déjà été rapporté dans nos précédents volumes de cette supériorité presque universelle, nous voulons ajouter ici l'éclatant témoignage que lui a rendu un illustre savant de nos jours, capable entre tous de juger une pareille étendue de facultés. Voici les lignes que lui a consacrées M. de Humboldt, dans le deuxième volume de *Cosmos :*

« Le plus grand physicien du quinzième siècle, un homme



Dessins inédits de Léonard de Vinci. — Dessin de Chevignard.

qui, avec des connaissances fort rares en mathématiques, unit à un degré surprenant la faculté de plonger ses regards dans les profondeurs de la nature, Léonard de Vinci, était le contemporain de Colomb. Il mourut trois ans après lui.



Dessins inédits de Léonard de Vinci. — Dessin de Chevignard.

L'artiste couronné de gloire s'était livré à l'étude de la météorologie aussi bien qu'à celle de l'hydraulique et de l'optique. Il exerça de l'influence pendant sa vie par ses grandes créations artistiques et par le prestige de sa parole.

mais non pas par ses écrits. Si les idées de Léonard de Vinci sur la physique ne fussent pas restées ensevelies dans ses manuscrits, le champ de l'observation ouvert par le nouveau monde eût été exploré scientifiquement dans un grand nombre de ses parties avant la grande époque de Galilée, de Pascal et de Huyghens. Comme François Bacon, et au moins un siècle plus tôt, Léonard de Vinci tenait l'induction pour la seule méthode légitime dans la science de la nature : « Dobbiamo cominciare dall' esperienza, e per mezzo di « questa scoprirne la ragione. » Ailleurs, M. de Humboldt rapproche de l'opinion de Cuvier cette idée de Léonard de Vinci, que les vallées ont été creusées peu à peu par des torrents. Il avait aussi reconnu, comme plus tard un autre grand artiste, Bernard Palissy, qui fut également grand géologue, les traces d'un monde océanique qui avait cessé d'être. Enfin il avait le pressentiment d'une division plus philosophique des formes animales, quand il nommait les coquillages « des animaux dont le squelette est extérieur » : — « animali che anno l'ossa di fuori ».

Le recueil de dessins du Louvre, comme ceux que l'on connaissait déjà de Léonard, montre les préoccupations diverses de ce grand esprit sans cesse en mouvement vers tant de points différents, embrassant tout et attentif cependant au moindre détail : dessins d'ingénieur, d'architecte ou de peintre ; modèles de machines, projets de constructions, détails d'ornements ; armes, feuillages, animaux de toute espèce ; un grand nombre de têtes, surtout remarquables par le caractère, la finesse ou un sentiment exquis.

Telles sont les têtes d'enfants que nous reproduisons. La principale est celle du petit saint Jean-Baptiste, du tableau de *la Vierge aux rochers* qui fait partie de la galerie du Louvre. Ce dessin aurait par cela seul un grand intérêt pour nous, quand bien même il ne serait pas d'une pureté et d'une délicatesse exquises.

La fin à une autre livraison.

LA MARGUERITE.

Écoute, là-bas, dans la vallée, loin du chemin, il y a une maison ; tu l'as vue sûrement. Devant cette maison est un petit jardin rempli de fleurs et entouré d'un treillage. Au plus profond d'un fossé, au milieu du gazon le plus vert, croissait une petite marguerite. Le soleil l'éclairait, la réchauffait et l'embellissait aussi bien que les plus brillantes fleurs du parterre ; et elle poussait à vue d'œil. Un matin, elle était là tout épanouie, avec ses beaux pétales éclatants de blancheur qui entouraient ainsi que des rayons de soleil l'or de ses étamines. Elle ne s'attristait pas en pensant que personne ne la regardait dans le frais gazon, et qu'elle n'était qu'une pauvre fleur méprisée. Oh ! non, elle était si joyeuse ! elle se tournait vers les chauds rayons du soleil et écoutait l'alouette chanter dans l'azur. La petite marguerite était aussi heureuse qu'un jour de grande fête, et cependant c'était un lundi, tous les enfants étaient à l'école, et tandis que sur leurs bancs ils étudiaient dans des livres, elle, sur sa frêle tige, apprenait aussi du soleil et de toute la nature combien Dieu est bon ; et il lui semblait doux que l'alouette pût chanter de sa voix claire et mélodieuse ce qu'elle sentait en silence ; et elle regardait avec une sorte d'envie l'heureux oiseau qui pouvait s'élever et chanter dans les airs ; mais elle n'était pas affligée de ne pouvoir le faire. — Ne puis-je pas voir et entendre? disait-elle ; le soleil ne m'éclaire-t-il pas? le vent ne me caresse-t-il pas? Oh ! que Dieu a été libéral envers moi ! — De l'autre côté de la palissade, on voyait bien des fleurs roides et fières ; moins elles avaient de parfum, plus elles s'étalaient : les pivoines se gonflaient pour être plus grosses que les roses ; les tulipes avaient les plus belles couleurs, elles le savaient et se tenaient plus droites afin qu'on les vît mieux. Elles ne regardaient pas la marguerite ; mais elle ne les en regardait que plus. — Comme elles sont riches et belles ! oui, c'est vers elles que volera le charmant oiseau ; c'est à elles qu'il rendra visite. Dieu soit loué de ce que je sois auprès d'elles, je pourrai voir sa brillante parure ! — Au moment où elle pensait cela, on entendit gazouiller, et l'alouette vola, non pas vers les pivoines et les tulipes, mais bien bas, dans le gazon, vers la pauvre marguerite, qui fut si effrayée et si heureuse qu'elle ne savait ce qu'elle en devait penser.

Le petit oiseau dansait autour d'elle, et voici ce qu'il chantait : « Comme le gazon est velouté ! et voyez quelle aimable fleur, avec un cœur d'or et des vêtements d'argent ! » Non, personne ne peut comprendre combien la petite marguerite était heureuse. L'oiseau la baisa, chanta, et reprit son vol dans l'azur. Il se passa certes tout un quart d'heure avant que la pauvre fleur pût se remettre, à moitié honteuse et ravie dans le fond du cœur. Elle regarda vers les autres fleurs ; elles avaient vu l'honneur et la félicité de la marguerite, elles concevaient quelle joie elle en en ressentait ; mais les tulipes restaient aussi droites qu'auparavant ; elles avaient le visage rouge et pointu, car elles étaient fort en colère. Les pivoines étaient gonflées comme si elles allaient éclater ; il était heureux qu'elles ne pussent parler, car la marguerite eût reçu une verte réprimande. La pauvre fleur voyait bien qu'elles étaient fâchées, et cela lui causait de la peine.

Il vint en ce moment au jardin une jeune fille qui tenait un grand couteau ; elle alla droit aux tulipes et les coupa l'une après l'autre. — Hélas ! soupira la marguerite, en vérité, c'est effrayant ! C'en est fait d'elles ! — La jeune fille s'en alla avec les tulipes. La marguerite était reconnaissante alors de n'être, au fond du fossé, dans la poussière, qu'une pauvre fleur délaissée. Elle se sentait heureuse ; et, quand le soleil fut couché, elle replia ses feuilles, s'endormit, et rêva toute la nuit du soleil et de l'oiseau.

Le matin suivant, à l'heure où les fleurs étendent leurs feuilles, ainsi que de petits bras, vers l'air et la lumière, elle reconnut la voix de l'oiseau ; mais ce qu'il chantait était si triste ! Or le pauvre oiseau avait bien sujet d'être triste : il était emprisonné dans une cage suspendue à la fenêtre ouverte ; il chantait la gaie liberté, l'épi vert dans les champs et ses courses splendides dans les airs !

La petite marguerite souhaitait tant de lui venir en aide ! mais comment faire? Elle oublia combien tout était beau autour d'elle, combien le soleil brillait, et combien ses pétales étaient blancs. Hélas ! elle ne pensait qu'à la pauvre alouette prisonnière, pour laquelle elle ne pouvait rien faire. En ce moment vinrent deux petits garçons ; un d'eux avait à la main un couteau grand et tranchant comme celui avec lequel la jeune fille avait coupé les tulipes. Ils allèrent tout droit à la marguerite, qui ne comprenait pas ce qu'ils voulaient.

— Ici, dit un des enfants, nous pourrons enlever un morceau de gazon pour notre oiseau.

Et ils enfoncèrent le couteau dans la terre en traçant un carré, si bien que notre petite marguerite se trouva au milieu.

— Retire les fleurs, dit un des petits garçons. — Et la marguerite tremblait de terreur. Être arrachée, c'était perdre la vie ! et elle désirait tant vivre puisqu'elle allait être portée avec le gazon dans la cage, près de l'alouette prisonnière.

— Non, laisse-les, dit un autre enfant, elles sont si gentilles ! Et ainsi elle fut laissée et se trouva auprès de l'oiseau. Le pauvre oiseau gémissait tout haut sur sa liberté perdue, et battait des ailes contre les barreaux de sa cage.

La petite marguerite ne pouvait pas parler, ne pouvait

lui adresser aucune parole consolante, quelque désir qu'elle en eût; et toute l'après-midi passa ainsi.

— Il n'y a pas d'eau ici, disait l'alouette prisonnière; ils sont tous partis et on a oublié de me donner à boire; mon gosier est desséché et brûlant. L'air est si pesant, hélas! il me faut mourir privée du soleil et de la fraîche verdure. — Et elle enfonçait son bec dans le gazon pour se rafraîchir un peu. Ses yeux tombèrent alors sur la petite marguerite. Le pauvre oiseau lui dit bonjour, l'embrassa, et dit : — Et toi aussi tu mourras ici, ma pauvre fleur! On t'a donnée à moi avec ce gazon, à la place du monde entier que j'avais auparavant; chaque brin d'herbe doit être pour moi un grand arbre; chacun de tes blancs pétales une odorante fleur; ah! vous me rappelez tout ce que j'ai perdu. — Qui pourrait le consoler? pensait la marguerite; mais elle ne pouvait remuer même une feuille. Cependant son parfum était plus pénétrant que jamais n'en eut aucune marguerite. L'oiseau s'en aperçut, et quoiqu'il fût consumé par la soif et que dans ses souffrances il arrachât le gazon vert, il ne toucha pas à la petite fleur.

Le soir vint : personne n'apporta à boire à la malheureuse alouette. Alors elle étendit ses jolies ailes, se secoua convulsivement : son chant s'éteignit dans un gémissement, sa petite tête s'inclina vers la fleur, et son cœur se brisa de privation et de désir. — La marguerite ne put pas, comme la veille, joindre ses feuilles et s'endormir; elle se pencha sans force et tristement vers la poussière pour se laisser mourir.

Au matin seulement les enfants revinrent, et quand ils virent l'oiseau mort, ils versèrent bien des pleurs et lui firent un joli tombeau, orné de fleurs. — Le corps de l'oiseau fut déposé dans une belle boîte rose. On l'enterra comme un roi. — Lorsqu'elle vivait et qu'elle chantait, ils l'avaient oubliée, ils l'avaient laissée mourir dans sa cage; mais elle eut du moins un beau tombeau et on la pleura.

La marguerite fut jetée avec le gazon dans la poussière du chemin : personne ne songea à celle qui avait le plus aimé le pauvre oiseau et qui eût donné volontiers sa vie pour le sauver. (1)

LE LIEUTENANT BELLOT.

Tout le monde a entendu parler du lieutenant Bellot; le nom de cet héroïque jeune homme est devenu populaire, mais malheureusement par sa mort. Engagé dans une expédition à la recherche du capitaine Franklin, et traversant à pied, avec quelques hommes sous ses ordres, un bras de mer glacé, la débâcle se déclare sous ses pas, et il est emporté au large par la tempête sur un glaçon; il disparaît dans les tourbillons de la neige, et ses hommes, miraculeusement sauvés, rapportent en Europe la nouvelle de sa fin, en même temps que les témoignages de leur admiration pour sa magnifique intrépidité.

Il y a dans un tel tableau toutes les conditions nécessaires pour saisir l'imagination, et il n'est pas étonnant qu'un trépas si extraordinaire en même temps que si glorieux, se soit vivement gravé dans les esprits. Par une juste reconnaissance, les explorateurs du pôle ont d'ailleurs consacré le nom de Bellot d'une manière authentique en le donnant à plusieurs points remarquables de ces régions désolées et terribles. Son nom est donc désormais impérissable, puisqu'il a l'honneur d'un de ces monuments géographiques dont les inscriptions, lorsqu'elles sont méritées comme celle-ci, sont plus inaltérables que celles du granit et de l'airain.

Ce n'est pas au point de vue de sa mort, c'est au point de vue de sa vie que nous avons l'intention de considérer ici l'histoire de Bellot. Cette vie, qui nous a été révélée récemment par la publication des notes de voyage de l'infortuné jeune homme, nous paraît plus digne encore que l'héroïsme de sa mort de servir de leçon, et il serait assurément désirable qu'un écrivain prît la peine d'extraire de l'ensemble trop considérable de l'ouvrage, la matière d'un petit volume populaire. L'humanité, l'amour de la patrie et de la famille, la piété, le sentiment du devoir, le courage le plus ferme et le plus calme, le désintéressement le plus absolu, y éclatent en une multitude de traits naïfs et modestes, plus propres que les actes les plus retentissants à émouvoir l'âme et à se glisser dans le cœur comme modèles.

Bellot, né à Paris, en 1826, était fils d'un maréchal ferrant. Son enfance se passa à Rochefort, où son père était allé s'établir. Ses dispositions, son application au travail, son heureux caractère, avaient attiré de bonne heure l'attention sur sa personne, et la ville, avec une libéralité dont elle n'a pas lieu de se repentir et qui devrait être d'un usage plus habituel dans nos municipalités, avait concouru en partie aux frais de son éducation. Sorti dans les premiers rangs de l'École navale, blessé dans une expédition à Madagascar, enseigne de vaisseau à vingt ans, décoré, recommandé par tous ses chefs et en bon chemin d'avancement, les recherches entreprises simultanément par l'Angleterre, les États-Unis et la Russie, pour retrouver les traces du capitaine Franklin, perdu depuis plusieurs années dans les glaces du pôle, touchèrent à la fois son cœur, son imagination et son courage. Il lui sembla aussi que dans un mouvement si général, à défaut d'un navire spécial, il fallait tout au moins que la France fût représentée par l'un de ses enfants; et, sans se laisser rebuter ni par la dureté des privations et des fatigues, ni par les inconvénients du service dans une marine étrangère, pour ne rien dire des périls, il sollicita et obtint de lady Franklin la faveur de partir gratuitement, comme officier, sur le bâtiment qu'elle armait à ses frais pour le lancer dans les glaces au secours de son mari.

Parti d'Aberdeen le 22 mai 1851, sur le *Prince-Albert*, navire à voiles, commandé par le capitaine Kennedy, marin de la Compagnie de la baie d'Hudson, homme intrépide et familiarisé depuis longtemps avec les difficultés de la navigation dans ces mers redoutables, il arrive le 12 juillet à Uppernawick, dernier établissement des Danois sur la côte du Groënland. Le but de l'expédition était de s'y procurer des traîneaux esquimaux et des chiens pour les excursions sur la glace. Le 24 août, le *Prince-Albert*, après divers obstacles devant lesquels l'expédition américaine, qui les affronte en même temps, est obligée de céder, atteint la baie de Pond, dans l'ouest de la mer de Baffin, près de l'entrée du détroit de Lancastre, si redoutée par ses courants, ses coups de vent et l'encombrement habituel de ses glaces. Nos navigateurs y entrent résolûment avec l'intention de pénétrer dans le détroit de Barrow qui en forme le prolongement et d'en visiter attentivement les deux rives. Mais là, les glaces leur opposant une barrière absolue, ils prennent le parti de descendre dans le passage du Prince-Régent et d'y tenter la fortune. Dès le début, ils s'y heurtent également contre une barrière de glace. Ils essayent alors d'atteindre la baie Léopold, située à l'entrée du passage, où l'on avait laissé en 1849 un dépôt de vivres en vue du capitaine Franklin; mais dans leur tentative pour y arriver, le capitaine Kennedy avec cinq hommes se voit enlevé par la glace, tandis que le navire est entraîné rapidement vers le sud, et ce n'est qu'après six semaines d'efforts que Bellot parvient à le rejoindre en se portant à pied à sa recherche. Le navire avait réussi à atteindre un autre mouillage, la baie de Batty, dans laquelle il se trouva aussitôt non-seulement

(1) Tiré des Contes d'Andersen. — D'après une traduction allemande de Julius Keuscher.

bloqué, mais absolument enveloppé dans la glace; et ce n'est qu'au mois d'août suivant, trois cent trente jours après ce terrible emprisonnement, que l'on put réussir à le dégager en lui sciant un canal dans la glace.

C'est durant cette longue réclusion, afin de ne pas perdre leur temps, même dans la saison d'hiver, que ces intrépides marins imaginent de tenter dans ces régions désolées, au milieu des ténèbres, sous le coup des tourmentes continuelles de vent et de neige, par un froid de plus de quarante degrés au-dessous de zéro, tantôt sur des îles couvertes de neige et de glace, tantôt sur des bras de mer congelés que dans cette saison rien ne distingue de la terre ferme, un voyage à pied. Une première excursion les conduit sur le point où le navire la *Furie* s'était perdu en 1829. Ils s'assurent que le capitaine Franklin n'a point passé par là. Aguerris par cet essai, ils osent alors se lancer dans un voyage de long cours du même genre, emportant le strict nécessaire dans des traîneaux tirés par des chiens et par eux-mêmes, sans autre abri que des murailles de neige construites par eux chaque jour. Ils descendent dans le sud du canal du Prince-Régent, se dirigent ensuite à l'ouest en traversant divers détroits et une terre inconnue jusqu'alors, remontent de là vers le nord jusqu'au cap Walker, à l'extrémité de ce passage de Barrow où les glaces avaient arrêté leur navire, et reviennent enfin, après une absence de plus de trois mois, à leur point de départ, exténués par la fatigue, la famine et le scorbut, et trop heureux de trouver le bois nécessaire pour se fabriquer des béquilles. Ils se rétablissent en juin et juillet, et le 6 août, ayant pratiqué de vive force une ouverture, ils reprennent la mer et regagnent l'Angleterre, sans nouvelles de Franklin, mais ayant du moins circonscrit d'une manière notable le champ des recherches à entreprendre.

Tel est le cycle qu'embrasse le journal de voyage de Bellot. Jamais Européens ne s'étaient trouvés dans des conditions d'existence aussi extraordinaires. Pour avoir idée de l'ordre de la nature dans les régions polaires, il faut lire ce journal en entier. L'uniformité même du récit fait impression. Mais ici nous avons moins en vue les phénomènes physiques et les aventures de voyage, que l'étude d'un caractère



Le lieutenant Bellot. — Dessin de Marc.

digne à tous égards de servir de modèle. Le jour du départ, Bellot commence son journal et y inscrit ces nobles et simples paroles : « Je vais faire un journal complet de tout mon voyage, afin que si je meurs dans cette campagne, mon frère et mes neveux suivent mon exemple et apprennent à se dévouer à leur famille, à la science et à l'humanité. » La leçon de morale pratique qu'il ne destinait, dans sa modestie, qu'à ces jeunes enfants, le public, auquel il était loin de songer, est aujourd'hui admis à la lire, et cette lecture, dans laquelle il se révèle si bien, peut être assurément considérée comme une compensation de sa perte.

La suite à une autre livraison.

RETOUR DE LA PARTIE DE PAUME.



Salon de 1857 ; Peinture. — Retour de la partie de paume, par Baron. — Dessin de Pauquet.

Quels sont ces personnages? A quelle époque et en quel pays s'est-on costumé de cette sorte? Peut-être vers le milieu du seizième siècle, en quelque endroit de l'Italie où l'on ne rêvait que poésie, art et plaisir; il n'importe. Cette scène n'est qu'une fantaisie : n'y cherchez aucun enseignement. « Ces jeunes gens viennent d'une partie de paume, nous dit le peintre; ils sont altérés; une jeune femme leur sert à boire. » Il n'y a point là de sentiment bien profond. Mais trêve à l'étude et à la critique! Le groupe vous paraît-il agréable? Fait-il naître en vous une impression de printemps, de jeunesse, d'élégance et de grâce, comme une de ces mélodies vagues et légères qui naissent et meurent avec un sourire sur des lèvres aimables, aux heures de la sérénité et du repos? C'est assez : l'artiste ne prétend pas à plus; il a réussi.

LE TOMBEAU D'UN AMI.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 10.

Les Cormiers, 22 janvier 185...

... Il a fallu s'arracher à toutes les séductions de ce spectacle. Je ne m'en étais pas lassé un seul moment. Ce voisin de Roger, M. Mullard, grand propriétaire, et qui récolte, année moyenne, pour vingt a trente mille francs d'oranges, prétend que l'on finit par s'accoutumer à la vue de la mer jusqu'à en être plus importuné que charmé. Il soupire après quelque pays de plaine dans l'intérieur de la France. C'est bien singulier! Quoi qu'il en dise, je crois qu'il y a des âmes où ne s'émousse jamais le sentiment de l'admiration, et où une sorte de détente fait partir tout à coup l'enthousiasme dès qu'elles sont en présence des grandes beautés de la nature ou des arts.

Aussitôt après mon retour, j'ai écrit une lettre de remercîments à Roger. J'attends une réponse.

3 février.

Chose étrange! Roger vient de mourir presque subitement, à quelques pas des cyprès. C'est M. Mullard qui m'anonce ce triste événement, en me demandant si je puis donner des renseignements sur la famille de Roger, sur ses affaires, ou sur ses dernières intentions.

12 février.

Autre surprise! un notaire de Cannes m'informe que Roger m'a nommé son exécuteur testamentaire, et très-probablement (qui pouvait s'attendre à cela?) l'un de ses légataires. Je pars.

Villa Linon, 18 février.

C'était bien la vérité. Je viens de lire le testament. Roger lègue toutes ses rentes à un cousin qui habite Toulouse. Il me charge de distribuer quelques petites libéralités aux pauvres du pays, et me laisse sa belle villa en toute propriété.

Il me rappelle son désir d'être enterré sous les trois cyprès. Cher ami! cher bienfaiteur! Sa volonté sera pieusement accomplie.

26 février.

Je me fais un reproche sérieux. Je ne suis pas assez affligé de la mort de Roger. Je dirai plus, à ma grande honte! une secrète joie l'emporte sur mes regrets. Il me semble que j'ai été frappé par une baguette de fée. Cette villa, je ne peux m'habituer à l'idée qu'elle m'appartient; je ne vois plus qu'elle la nuit, le jour; elle resplendit dans ma tête comme un jardin des *Mille et une Nuits;* quand je m'y promène, j'ai presque peur qu'un méchant génie ne me l'enlève sous mes pieds.

J'ai été voir la fosse du cimetière où l'on a déposé provisoirement les restes de Roger, et je me suis empressé de donner avis au maire que je me propose de les faire transporter dans le jardin de la villa. Ce maire est un homme très-formaliste. Il m'a répondu qu'il ignorait si cette translation était possible. Heureusement on n'est pas notaire sans savoir un peu son droit : j'ai renvoyé le digne magistrat à l'article 14 du décret du 23 prairial an 12 : « Toute personne pourra être enterrée sur sa propriété, pourvu que ladite propriété soit hors et à la distance prescrite de l'enceinte des villes et bourgs, c'est-à-dire à 35 mètres au moins. » De plus, j'ai exposé très-clairement, je crois, et avec la chaleur d'une vraie conviction, tous les motifs sérieux qui doivent me faire accorder sans délai cette autorisation, si elle m'est nécessaire.

Je m'occupe aussi d'un tombeau; je veux un monument simple, mais digne de la mémoire de mon excellent ami et de ma reconnaissance. Il m'est venu à ce sujet une idée que je crois bonne. En passant à Aix, où je suis resté deux heures, j'ai vu, dans la cour de l'hôtel, un sarcophage en marbre qui vient, m'a-t-on dit, des Aliscamps. Les sculptures qui décorent les quatre côtés ont la forme de grands S longs et très-élégants; ils encadrent, au milieu de l'un des grands côtés, un médaillon fruste où l'on distingue une figure de femme voilée qui appuie sa joue légèrement sur une de ses mains, d'un air triste et rêveur. N'est-ce pas justement ce qu'il me faut? La tablette supérieure est brisée, et d'ailleurs n'est pas du même style. J'en commanderai une autre et j'y ferai graver une inscription chrétienne. Je ne doute pas que l'hôtelier d'Aix ne me vende cette tombe; il ne m'a pas paru l'admirer beaucoup; son père avait offert de la donner au Musée de Marseille; mais sa proposition n'avait pas eu de suite, parce qu'on avait voulu laisser à sa charge les frais de transport.

4 mars.

On me cède le tombeau pour trois cents francs. J'aurai de plus le port à payer : ce sera peu de chose. On doit me l'expédier dans quelques jours par le bateau à vapeur qui fait le service de Marseille à Cannes. Ce monument n'aura rien de trop lugubre. Les indifférents pourront n'y voir qu'une sorte de fantaisie poétique. Pour eux, ce sera une décoration du paysage, comme le tombeau en Arcadie du Poussin. Mais pour moi, pour ma femme et mes enfants, ce sera toujours la tombe respectée d'un bienfaiteur et d'un ami; nous ne nous en approcherons jamais sans élever notre pensée vers lui dans un pieux recueillement.

Les Cormiers, 15 mars.

Quelques affaires m'ont rappelé aux Cormiers : avant mon départ, j'ai eu la satisfaction de faire placer, comme je le désirais, le petit monument funéraire sous les cyprès. Il est d'un effet charmant. La teinte du marbre m'a paru un peu pâle et verdâtre : les ouvriers croient qu'il est resté trop d'années dans un lieu humide, et ils assurent que, sous un ciel toujours sans nuage, il sera bientôt doré par le soleil.

Tout en venant du golfe Jouan ici, j'avais bâti dans ma tête le plus beau projet du monde pour notre avenir. Je me voyais en perspective menant une vie délicieuse à la villa Linon; Gustave aurait été libre d'aller étudier les arts à Gênes ou à Florence, et Henri, après avoir fait son droit, serait venu plaider à Grasse; dans nos environs, il n'aurait certes pas manqué de bons partis pour ma fille. Mais ma femme, qui s'entend très-bien aux affaires (j'ai toujours

dit qu'elle aurait été meilleur notaire que moi), a soufflé sans pitié sur mon château et l'a jeté à terre.

— Combien peut valoir la propriété? m'a-t-elle dit.

— Cent mille francs, je crois.

— Combien rapporte-t-elle?

— Rien.

— Rien!

— Elle paye ses impôts et son entretien. Le jardin est planté d'arbres rares qui fleurissent en hiver, mais qui, à l'exception d'un petit bois d'orangers, ne portent pas de fruits. On pourrait, il est vrai, changer tout cela, étendre le bois d'orangers, et planter, par exemple, beaucoup de violettes et de cassies : c'est, dit-on, d'un très-bon rapport.

— Oui; mais alors il faudrait défricher, planter, nous faire pépiniéristes, horticulteurs, que sais-je? C'est un métier à apprendre : nous sommes déjà vieux et nous pourrions bien nous trouver mal de l'expérience. D'un autre côté, si nous conservons la villa comme propriété d'agrément, nous ne changeons rien à notre fortune. Nous ne sommes pas assez à l'aise pour aller vivre de loisir chaque hiver à deux ou trois cents lieues d'ici; et si, pour habiter tout à fait là-bas, tu vends ton étude, tu n'auras pas assez d'argent pour marier ta fille, achever l'éducation de tes fils, et acheter ce qu'il faudrait de rentes à notre retraite.

— Tout ce que tu dis, femme, est sensé, très-sensé; mais alors, que faire?

La suite à la prochaine livraison.

TEMPÉRATURE DE LA SIBÉRIE.

L'observatoire météorologique établi à Nijné-Taguilsk, dans les monts Ourals, par le prince Demidoff, publie tous les ans le résultat de ses observations, avec une exactitude telle que nous connaissons incomparablement mieux le climat de cette partie de la Sibérie que celui de la plupart des parties de notre propre pays. Il nous a paru intéressant d'extraire des tableaux de l'année 1854 les traits les plus caractéristiques de la température. Ils donnent parfaitement idée du régime habituel. Que doit être celui de la zone septentrionale de cette grande région, si tel est celui d'un canton qui doit être considéré comme appartenant à la zone méridionale?

En janvier. — Température moyenne, 18 degrés Réaumur au-dessous de zéro; la plus basse, 35 degrés Réaumur au-dessous de zéro, dans la nuit du 14; la plus élevée, 3 degrés au-dessous de zéro. Il a neigé 11 fois.

En février. — Température moyenne, 10°,5 au-dessous de zéro; 26 degrés au-dessous de zéro dans la nuit du 15; zéro le 24. Il a neigé 26 fois; dans la seule nuit du 19, il est tombé 15 pouces de neige.

En mars. — Moyenne, 5°,5 au-dessous de zéro; 22 degrés au-dessous de zéro dans la nuit du 14; le 18, dans l'après-midi, par un ciel serein, le thermomètre s'est élevé un instant à 2 degrés au-dessus de zéro. Il a neigé 13 fois.

En avril. — Moyenne, 0°,8 au-dessus de zéro; dans la nuit du 21, le thermomètre est à 15 degrés au-dessous de zéro; le 26, à 3 heures de l'après-midi, il est à 13 degrés au-dessus. Dans la nuit du 16, il a plu pour la première fois de l'année; il a neigé 19 fois, et plu 6 fois.

En mai. — La température la plus élevée a été de 20 degrés au-dessus de zéro; la température moyenne a été de 9°,60; la plus basse a été de 4 degrés au-dessous de zéro, dans la nuit du 26. Il a neigé 1 fois et gelé 9; le 9, la glace a entièrement disparu de l'étang.

En juin. — La température la plus élevée est de 22 degrés; la température moyenne est de 12°,5. Le thermomètre descend encore à zéro dans la nuit du 25. Le 15, le 16 et le 24, gelée blanche; 5 orages, 27 pluies.

En juillet. — Température la plus haute, 26 degrés; la plus basse, 4 degrés; température moyenne, 17 degrés. 5 orages, 20 pluies.

En aout. — Température la plus élevée, 22 degrés; la plus basse, 1 degré; température moyenne, 13 degrés. 3 orages, 27 pluies.

En septembre. — Température la plus élevée, 20 degrés; température la plus basse, 1°, 3 au-dessous de zéro; moyenne, 10 degrés. Gelée blanche le 24 et le 27; 8 matinées de brouillard; 31 pluies.

En octobre — Température la plus élevée, 10 degrés au-dessus de zéro, le 1er; la plus basse, 6 degrés au-dessous de zéro, dans la nuit du 30; moyenne, 4 degrés. Il a plu 15 fois; neigé 6 fois.

En novembre. — Température moyenne, 3°5 au-dessous de zéro; température la plus basse, 21 degrés au-dessous de zéro. Il a plu 3 fois, et neigé 14 fois. Le 17, l'étang a été entièrement couvert de glace.

En décembre. — Température moyenne, 6 degrés au-dessous de zéro; température la plus basse, 21 degrés au-dessous de zéro; la plus haute, 1 degré au-dessus de zéro, le 3. Il a plu 3 fois, et neigé 18 fois.

En résumé, 4 mois de chaleur, entre mai qui compte encore 9 jours de gelée, et octobre qui en compte 8; deux mois seulement, juillet et août, sans aucune gelée.

LIGNY-SUR-ORNAIN

(Département de la Meuse).

Ligny, petite ville située sur la rive gauche de l'Ornain, était entourée, au moyen âge, de murs, de tours, de fossés, et, de plus, défendue par un château fort dont on voit encore les restes, quelques pans de murailles à l'est et au sud, les vestiges d'une grosse tour au sud-est, et, vis-à-vis, au nord-est, la tour que représente notre gravure. Ce fut, dit-on, dans l'une des chambres de cette tour, au deuxième étage, que naquit, en 1369, saint Pierre de Luxembourg; et, en témoignage de cette tradition, on montre sur la nervure de la voûte le chiffre 1161, qui indiquerait la date de l'année où la voûte fut construite. Mais le style de ces nervures et celui du haut de la tour ne peuvent remonter au douzième siècle. Si le rez-de-chaussée et le premier étage sont de la seconde moitié du treizième siècle, ainsi que semblent le prouver leurs pierres à bossages et leurs meurtrières à épatements, il paraît incontestable que le deuxième et le troisième étage, la plate-forme, les mâchicoulis et les créneaux, ont été reconstruits au seizième siècle.

Pierre de Luxembourg, soixante-quinzième évêque de Metz, né le 20 juillet 1369, dans le château de Ligny-en-Barrois, était le fils de Guy de Luxembourg, comte de Lincy et de Saint-Paul. Le nom de sa mère était Mahaut de Châtillon. Avant même d'être sorti de l'enfance, il fut nommé archidiacre de Dreux dans l'église de Chartres, puis chanoine de l'église de Paris. A l'âge de quatorze ans, en 1383, il fut élevé par Urbain VI à la dignité d'évêque de Metz, et bientôt à celle de cardinal au titre de Saint-Georges au voile d'or. En 1385, il fit son entrée solennelle à Metz sur un âne et pieds nus. La ville lui fit présent « de cents quartes d'auoine, de deux gros bœufs, et de deux queues de vin ». Il paraît, toutefois, que les habitants de Metz ne furent point satisfaits d'avoir un si jeune évêque; ils se plaignirent de ce qu'il n'eût pas encore « l'âge compétent », et lui firent une vive opposition. Ils lui contestèrent notamment le droit de nommer aux places des treize jurés de la

cité. Mais le frère de l'évêque, comte de Saint-Paul, « qui portoit l'épée de Saint-Paul pour tous deux, se résolut d'en tirer raison ». Il vint, l'année même de l'entrée de son frère, devant Metz, à la tête de trois cents chevaux et de soixante arbalétriers, menacer la ville d'assaut : on n'en tint compte; il ravagea les environs, se retira ensuite, mais revint, deux ans après, en 1387, prit d'assaut plusieurs forteresses du pays messin, en brûla quelques-unes, et emmena quatre-vingt-dix personnes à Ligny-en-Barrois. Le 26 mai, il prit encore d'assaut Gorges et dévasta Vueppy. Pendant ce temps, saint Pierre de Luxembourg, qui était à la cour du pape, mourut à Villeneuve-lez-Avignon, le 2 juillet 1387 : il n'avait que dix-huit ans. D'après son dernier vœu, il fut enterré dans le cimetière des pauvres de Saint-Michel d'Avignon. Clément VII fit élever en son honneur, sur ce cimetière, un couvent de Célestins où lui-même voulut être enseveli. « Après sa mort, dit le P. Meurisse dans son *Histoire des évêques de l'église de Metz,* Pierre de Luxembourg a fait tant de miracles qu'on le peut mettre au rang d'un Grégoire Thaumaturge, d'un saint Martin de Tours,



Tour de Saint-Pierre de Luxembourg, à Ligny-sur-Ornain. — Dessin de Léo Drouyn.

et d'un saint Nicolas de Myre. » — « Ce que je trouve de plus admirable en ce bienheureux évêque, ajoute le P. Meurisse, c'est l'acte d'humilité qu'il pratiqua quelques heures avant que de mourir, ayant commandé à tous ses domestiques de fermer les portes de son logis, et de prendre une discipline qui était derrière son chevet pour le fouetter tous, les uns après les autres, tandis qu'il récitait son *Confiteor,* en punition des commandements qu'il leur avait faits, parce, disait-il, qu'ils étaient aussi bien que lui créatures de Dieu, et rachetés au prix du sang de Jésus-Christ. »

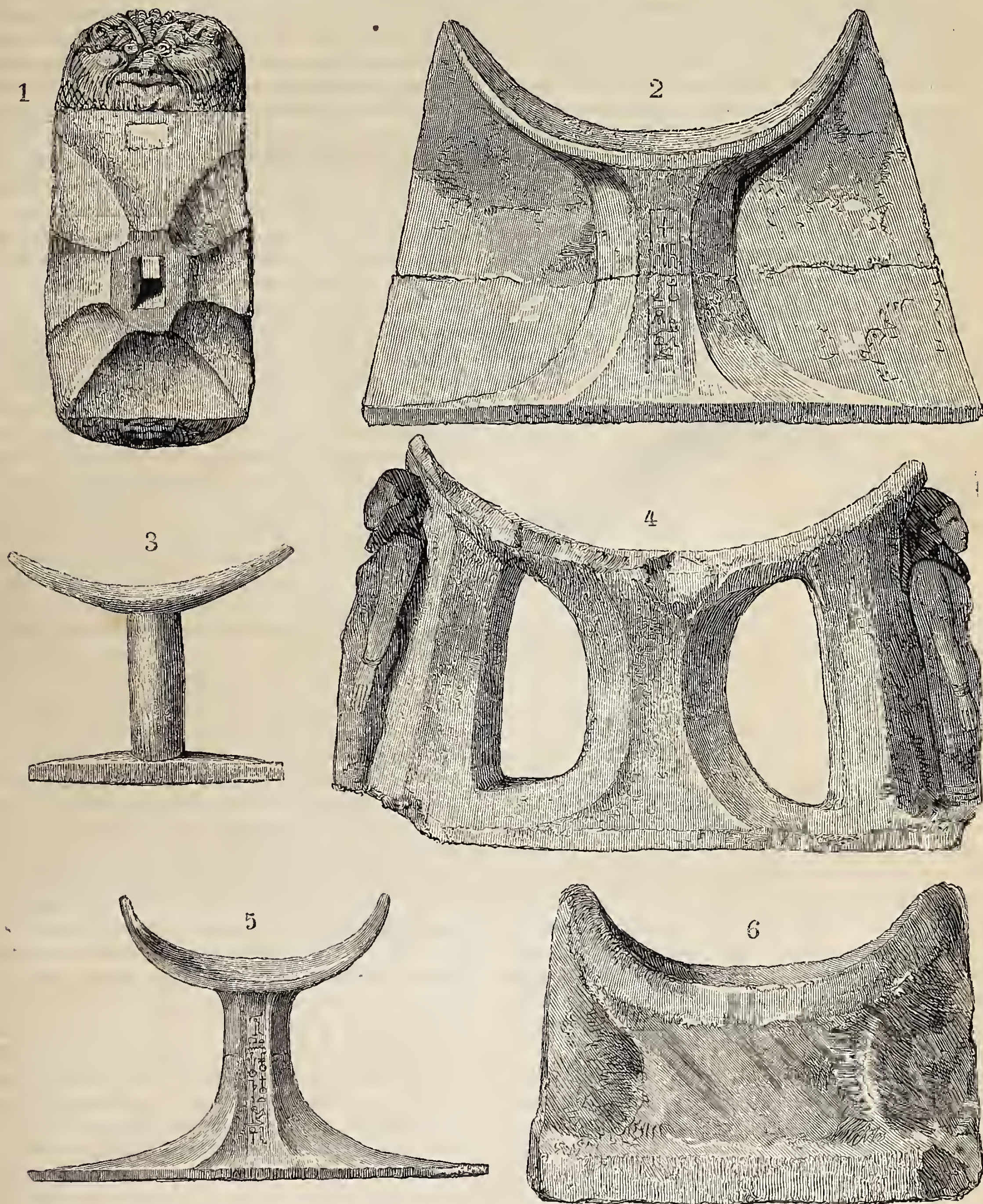
OREILLERS DE BOIS ET DE PIERRE.

La forme et la matière des oreillers varient selon les pays. Cet objet commode, et toujours si agréable après les agitations du corps et de l'esprit, est, en France, ample et moelleux. En Angleterre, il est mince, léger, et laisse la tête au niveau des pieds; l'oreiller d'Allemagne est, comme les lits, doucement compressible, mais étroit. Les Italiens font leurs oreillers de laine. Dans les climats très-chauds, une longue habitude a fait prévaloir l'usage des oreillers de bois. Ceux des habitants de Tonga, dans l'archipel des Amis, ressemblent à des escabeaux montés sur trois et souvent quatre pieds, et l'habitude les fit trouver assez comfortables au voyageur Mariner. Il paraît que les anciens Égyptiens n'avaient que des appuis fort durs pour reposer leur tête la nuit comme le jour. Ces oreillers ou chevets, appelés aussi accotoirs, et *ouères* ou *ouols* en langue égyptienne (1), étaient usités dans toutes les classes, et dès la plus haute antiquité ; le plus remarquable de ces objets que possède le Musée du Louvre est un chevet d'ivoire qui porte sur sa base la légende hiéroglyphique du roi Nepherkérès de la cinquième dynastie (2). Pour la classe riche, ils étaient souvent d'albâtre oriental, avec un pied élégamment cannelé, ou d'une forme plus simple, ornés d'une légende hiéroglyphique finement gravée, parfois peinte en bleu, et donnant le nom et les qualités de leur propriétaire. D'autres étaient de bois rare, et ceux d'un genre plus ordinaire, de sycomore, d'acacia, de tamarix et de tous les bois du pays. Les plus pauvres se contentaient de chevets moins dispendieux, faits de pierre ou de terre cuite. Leur usage a dû être adopté

(1) Mot analogue au copte *ouôls*, être couché, être appuyé, reposer, etc. Dans les textes hiéroglyphiques, il est déterminé par l'image de l'objet lui-même. Champollion, *Dict.*, p. 307 et 451.

(2) Louvre, Musée égyptien, salle historique, vitrine C.

pour deux raisons : d'une part, la chaleur excessive du climat qui rend insupportable le contact d'un coussin ou d'un oreiller moelleux, tandis que le chevet de bois ou de pierre laisse circuler librement l'air autour du cou et de la tête; d'autre part, la coutume de porter des coiffures compliquées d'une multitude de boucles et de petites tresses, qui, comme celles des Abyssins d'aujourd'hui, devaient être ménagées pendant le sommeil, afin de pouvoir durer plu-



Oreillers égyptiens en ivoire, en peirre et en bois, conservés au Musée du Louvre.

sieurs jours sans être refaites. Aussi voit-on que l'emploi de ce genre de meuble s'est perpétué jusqu'à nos jours, non-seulement dans la Nubie, l'Abyssinie et la haute Éthiopie, mais encore dans des contrées très-éloignées de l'Égypte, telles que le royaume d'Ashanti, le Japon, la Chine, et même dans l'île d'Otaïti, où, comme à Tonga, ils sont aussi faits de bois, mais d'une forme moins concave que ceux d'Afrique. Ceux dont se servent les Nubiens et les Ababdehs, et dont notre figure 3 donne une représentation, sont aussi de bois, de pierre, ou même de terre cuite; leur hauteur varie de 10 à 15 centimètres [1]; ils sont d'une forme moins élégante que les chevets antiques, qui atteignent ordinairement de 15 à 20 centimètres d'élévation aux parties extrêmes. Ceux des Chinois et des Japonais sont aussi de bois, mais garnis d'un petit coussin.

Notre figure 1 est un hémicycle séparé de sa base, et où l'on a sculpté la tête monstrueuse du dieu Bès, divinité dont la représentation orne souvent ce genre de meuble,

[1] Voy. Cailliaud, *Voyage à Méroë*, pl. LVII, fig. 5.

et généralement tous ceux qui sont destinés à la toilette.

Le numéro 2 est de bois peint en blanc, et porte la légende gravée du prêtre Nefer-ouben-ef (¹).

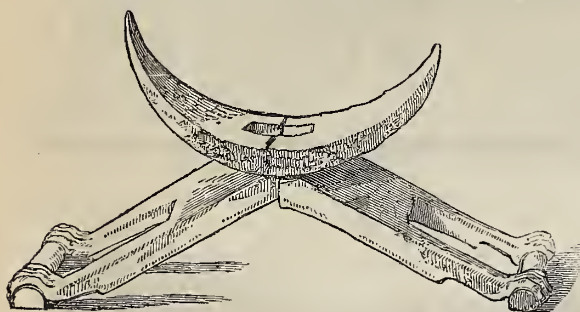
La figure 3 représente un chevet nubien moderne (hauteur au centre, 88 millimètres).

La figure 4 est la copie d'un chevet de pierre calcaire de la collection Anastasi; les deux extrémités de l'hémicycle sont soutenues par une figure de femme sculptée en plein relief et peinte, les chairs en jaune, la tunique en blanc et les cheveux en noir (hauteur au centre, 135 millimètres).

Le numéro 5, assez élégamment travaillé, porte la légende hiéroglyphique funéraire d'un fonctionnaire, ainsi conçue : « Le chargé des résidences des contrées méridionale et sep- » tentrionale, Nefer-renp (ou Nefer-ter?), vivant pour la » seconde fois. » (Hauteur au centre, 140 millimètres).

Le numéro 6 est un chevet de pierre de travail grossier.

Le numéro 7, enfin, présente une disposition ingénieuse,



7

probablement à l'usage des voyageurs : ce chevet est formé de deux pièces de bois incrustées d'ivoire et qui se réunissent à volonté.

LE LIEUTENANT BELLOT.

Suite. — Voy. p. 15.

Au commencement de juillet, le *Prince-Albert* arrive à sa première rencontre avec les grandes glaces; le thermomètre est à zéro; il pleut de la grêle fondue. L'air est chargé d'une brume épaisse qui empêche de distinguer les écueils mobiles au milieu desquels on navigue. De temps en temps se présente une montagne de glace qui se reconnaît de loin aux détonations produites par les fragments qui s'en détachent. Le navire est au delà du cercle polaire, et la sublime nature des mers du Nord se découvre. Bellot en est profondément frappé :

« La variété des formes, dit-il, défie la comparaison : tantôt c'est une table régulière, ou un pain de sucre; tantôt une île véritable avec ses anses, ses baies, ses promontoires; une autre fois, c'est une immense tente de laquelle il semble qu'on s'attend à voir sortir un habitant qui vous souhaite la bienvenue, ou l'entrée d'un souterrain ouvert par de vastes galeries, ou bien encore une caverne précédée par de splendides travaux d'art. Les contes de notre enfance, les souvenirs des *Mille et une Nuits,* accourent sans notre appel, et le « Sésame, ouvre-toi » cherche à pénétrer les sombres profondeurs où se prépare un mystérieux travail. »

« Le temps est magnifique, écrit-il quelques jours plus tard, et il fait presque chaud; nous restons immobiles sur une mer d'huile. Grâce aux rayons bienfaisants qui dorent d'un gracieux reflet les surfaces polies des *ice-bergs* (montagnes de glace), la nature n'est point morte; on sent la vie sous cette complète immobilité; c'est l'image du repos et non de la mort. De temps en temps une sourde détonation annonce le résultat de la décomposition amenée sans doute par la chaleur; un roulement saccadé se fait entendre, semblable au fracas du tonnerre dans nos orages d'automne, et nous voyons la tête d'un *ice-berg* se détacher du tronc, glisser en mugissant et se précipiter dans l'onde au milieu des nuages d'écume qui jaillissent à une grande hauteur. Le monstre oscille plusieurs fois, comme pour se raffermir sur sa base ou peut-être en signe de salut aux autres ice-bergs; car qui peut traduire le mystérieux langage de la nature? Une longue houle va dire à plusieurs milles de distance son entrée dans le monde; quelques minutes encore, et, naguère partie dépendante d'un bloc plus gros, il est maintenant lui-même membre de cette famille de géants... O hommes, que vous êtes petits dans le monde! que vos chefs-d'œuvre sont grêles et mesquins près des travaux de ce grand maître qui s'appelle la Nature! Qu'est-ce que vos pyramides de deux cents pieds, votre dôme de Saint-Pierre, du Kremlin? voilà des montagnes de huit cents pieds hors de l'eau, et dont la base a deux mille pieds de profondeur! »

Cette nouveauté de la nature, ces spectacles grandioses, la sourde impression des périls qui s'y rattachent, se trouvent en parfaite harmonie avec les instincts de piété du jeune marin. Heureusement pour lui, l'esprit religieux, au lieu d'être étranger à l'équipage, comme il arrive trop souvent, y respire pleinement. Le capitaine Kennedy, homme intrépide et dans la force de l'âge, qui a laissé ses affaires et sa famille au Canada pour se mettre gratuitement à la disposition de lady Franklin, est un presbytérien, dont toute la vie est réglée par une dévotion ferme et sévère. Les hommes, choisis avec soin, appartiennent également au protestantisme, et le capitaine a les fonctions de pasteur en même temps que de chef de l'équipage. Tous les dimanches, il célèbre lui-même le service divin, consistant dans la lecture d'un psaume, d'un chapitre de la Bible, et de quelques fragments d'ouvrages appropriés à la solennité.

« Si la piété de nos hommes n'est pas très-éclairée, dit à ce sujet Bellot, au moins semble-t-elle être sincère; et, ne fût-ce chez eux qu'une affaire d'habitude, l'influence de cette habitude sur leur manière d'être est même très-heureuse. Je ne sache pas, du reste, de spectacle plus fécond en pensées que la vue de ces quelques hommes chantant les louanges du Seigneur au milieu de la solitude de l'immense océan; je pense à ces couvents de l'Orient jetés comme un point dans le désert. Notre existence à bord, avec sa régularité, n'est-elle pas, en effet, le couvent moins l'inactivité, moins le caractère égoïste de l'homme qui ne cherche dans la prière que son salut personnel? Oh! oui, l'exercice de la prière est salutaire; il est surtout utile et indispensable à qui est animé d'une piété vraie. Je me croyais religieux alors que je me contentais de reconnaître l'existence de Dieu; je comprends maintenant combien cet exercice de la prière nous rend facile l'accomplissement de devoirs sur lesquels sans cesse nous serions disposés à passer bien légèrement. »

Élevé en France et dans la plénitude de l'esprit contemporain, empreint d'un sentiment général de religion, mais sans engagement dans aucune forme particulière de culte, ses dissidences avec les idées de son capitaine ne tardent pas à éclater. Tout en lisant la Bible, tout en s'en nourrissant volontiers, il ne reconnaît pas dans ce livre le caractère surhumain que lui attribuent avec une foi si profonde les presbytériens. Par suite, la controverse s'établit sur le couvent flottant, comme l'appelle Bellot, en vue de ces glaces

(¹) Ce n'est que le surnom de ce personnage, dont le véritable nom était *Roura*, ainsi que nous l'apprend son rituel funéraire (col. 463), qui est un des plus beaux papyrus hiéroglyphiques de la collection du Louvre. On connaît aussi un vase provenant de son tombeau, il est conservé au Musée céramique de Sèvres.

éternelles, et il lui arrive même de dégénérer en discussions qui affligent et contrarient notre jeune marin :

« En religion comme en politique, je le vois, écrit-il tristement, on n'a d'amis qu'au prix de certaines concessions; mais ce que je n'ai pas et n'aurai jamais, et que je ne veux pas avoir, c'est l'esprit de secte : je ne saurais jamais sacrifier mes sentiments à mes intérêts... Non, jamais je ne me mentirai à moi-même, et ma bouche ne dira jamais oui quand mon cœur dira non. J'éviterai, au milieu d'étrangers, comme je le fais dans mon pays, de mettre en avant mes convictions, alors que je sais bien d'avance que peu d'hommes peuvent être convaincus et écoutent autre chose que ce qu'ils veulent entendre; mais lorsque je serai questionné, à tout risque je répondrai suivant ma conscience. »

La vie au milieu de ces immenses déserts de neige et de glace, l'impression de ces contrées étrangères à l'homme depuis l'origine du monde, la contemplation continuelle de ces scènes étranges dont les approches de la saison froide augmentent encore la sévérité et la majesté, l'éloignement de la famille et de la patrie, l'absence de nouvelles, l'incertitude du lendemain, tout contribue à entretenir dans l'âme du voyageur les calmes inspirations de la religiosité. La nature parle profondément à son cœur; elle fournit même à ses sentiments une sorte de liturgie, et la blanche parure de l'hiver s'étend à ses yeux sur la terre comme la nappe sur l'autel :

« Je me sens gagner chaque jour, écrit-il en décembre, au sein de son campement d'hiver, à ce système religieux que j'appellerais volontiers la religion de la nature, parce que, chez moi, le sentiment est développé par la contemplation des merveilles éparses autour de nous par l'admirable Providence qui préside à tout, pourvoit à tout et prévoit tout. Je m'égare, je me perds dans un labyrinthe sans issue chaque fois que ma raison cherche à éclairer de ses lumières trop incertaines ces sombres passages, ces détours mystérieux des dogmes théologiques. Néanmoins, quelles que soient les objections possibles au culte qui ne puise ses doctrines que dans les principes innés du cœur et de la conscience, là est pour moi la base de toute adoration... Et s'il arrive à ma pauvre tête fatiguée, accablée d'anxiété, de s'égarer en cherchant la vraie route au milieu des doctrines si diverses du christianisme, je me sens toujours reposé lorsque, sautant par-dessus les intermédiaires, j'arrive immédiatement à la conclusion de tous les systèmes religieux, et que directement j'adresse à Dieu lui-même une ardente prière. »

La charité n'est pas moins naturelle chez Bellot; elle coule de son cœur à chaque instant. On peut dire qu'il lui fait offrande de sa vie, car la recherche de Franklin et de ses compagnons forme réellement son but dominant. C'est avec ivresse qu'il pense au bonheur de les retrouver, de les rendre à leur famille, à leur patrie : « Pauvre femme, dit-il en parlant de lady Franklin, si vous aviez pu lire dans mon cœur, vous auriez vu combien au désir un peu égoïste de faire un voyage extraordinaire ont succédé en moi une réelle ardeur et une passion véritable pour le but auquel nous tendons... Ce que les forces humaines peuvent accomplir, je le ferai. » On ne sait que trop combien il a tenu parole.

C'est surtout à l'égard des malheureuses populations des régions polaires que ses sentiments d'humanité trouvent fréquemment occasion de se faire jour. L'état d'abandon physique et moral où les laisse le reste du monde le touche beaucoup. Cette triste condition d'existence éveille toute sa sympathie. Les phoques, qui leur fournissent leur nourriture, leur combustible, leurs vêtements, leurs pirogues, sont à peu près l'unique soutien de leur existence; et c'est une ressource bien incertaine et bien précaire, car la prolongation du froid suffit pour éloigner ces amphibies, et souvent des campements entiers meurent de faim; il arrive même, sous l'action de l'instinct brutal de la conservation, que les plus robustes se nourrissent des cadavres de ceux qui succombent : un vieillard avait osé, durant l'hiver, manger ceux de sa femme et de ses deux enfants! Il demeurait plongé dans une sombre tristesse, et si on lui présentait des provisions, il relevait la tête, et ce souvenir faisait couler de grosses larmes sur ses joues. « O races déshéritées, s'écrie Bellot, qu'avez-vous donc fait au ciel, et quelle vengeance est poursuivie sur vos têtes? » — « Pauvres, pauvres créatures, ajoute-t-il ailleurs, dont les besoins sont si restreints, et qui cependant ont tant de difficultés à se satisfaire! Notre conversation revient naturellement sur le bonheur dont peuvent jouir les Esquimaux. Ils sont plus heureux, disent les uns, de n'avoir pas nos besoins, pendant que les autres s'apitoient sur leur sort; mais si on ramène ainsi le bonheur à un petit nombre de besoins et à la possibilité de les satisfaire, on nie la civilisation, le développement de l'esprit humain, la cause enfin pour laquelle nous sommes ici... Je n'ai pu voir sans émotion le bon M. Kennedy priant Dieu de faire descendre les rayons de sa bonté sur ces pauvres païens, qui ne comprenaient pas ce que nous faisions alors que nous priions pour eux, et venaient chanter au panneau lors de l'hymne du soir. »

Aussi l'une de ses préoccupations dans la recherche du passage nord-ouest, et ce point de vue présente assurément autant de supériorité que de nouveauté, était-elle de parvenir à rallier à la grande famille humaine ces membres dispersés et comme perdus dans les effroyables royaumes de l'hiver. Il aurait voulu que la fréquentation des Européens introduisît peu à peu parmi eux des idées propres à les élever au-dessus des infimes horizons de la vie animale qui est jusqu'ici leur seul partage. L'expérience de ce qui se passe partout où les populations sauvages se trouvent en contact avec nos navigateurs, et particulièrement avec le baleinier, ne l'effrayait pas absolument. Il ne voyait dans ces désordres trop communs qu'un état passager : « Leur asservissement à nos volontés, dit-il, l'importation de nos défauts passés sur les leurs, tous ces maux enfin, prélude d'une émancipation future, ne sont-ils pas l'enfantement douloureux d'un état meilleur? Quoi de plus commun que le proverbe : *Paris ne s'est pas bâti en un jour?* » D'ailleurs, les frères moraves ont déjà commencé à se dévouer à l'œuvre de la civilisation de ces races délaissées; mais jusqu'ici, faute de communications courantes, ils n'ont encore pu arriver à ceux qui vivent à l'ouest du Groënland. La famine et le froid bloquent ces derniers sur une zone presque inaccessible et, pour ainsi dire, dans un monde à part. Le mouvement des navires déterminerait bien vite le changement de cet État; et voilà comment aux entreprises des hardis explorateurs de l'archipel polaire se rattache, à côté de l'intérêt commercial, un intérêt d'humanité qui doit compter bien plus encore.

Chose singulière, et qui prouve en faveur de ces pauvres gens presque autant que de Bellot lui-même, les Esquimaux avec lesquels il s'était trouvé en relation avaient été vivement frappés de sa personne. Ses manières ouvertes et sympathiques, jointes aux petits services qu'il s'était plu à leur rendre, les avaient captivés. Ils avaient très-bien distingué qu'il n'était point Anglais; seulement, ne connaissant dans l'univers qu'Anglais et Américains, ils le faisaient Américain : *No Guishi*, *Merican*, disaient-ils dans leur langage naïf. Ils avaient gardé mémoire de lui, et quand on leur apprit sa mort, ils versèrent des larmes. « Pauvre Bellot! pauvre Bellot! » répétaient-ils. Simples et ignorants, il ne leur était pas donné de comprendre que Bellot,

ayant mené promptement à fin une vie utile et glorieuse, n'était pas un homme à plaindre.

La suite à la prochaine livraison.

L'ORNITHOLOGISTE DE CORNOUAILLES.

Voy. t. XX, p. 347, 379.

LE TRAQUET.

Ce n'est pas sans peine que j'ai découvert, au milieu des pierres et des fouillis verdoyants sous lesquels il cache sa femelle et son nid, ce joli petit saxicole, que d'autres appellent motacille, à peine long de quatre pouces et demi, et qui toujours voltige et sautille sous les buissons et les taillis. Le petit cri incessant, *tic-tac, tic-tac,* qui lui a valu son nom de traquet, m'avait guidé, et je le suivais de l'œil depuis longtemps lorsqu'il sembla se laisser choir, du plus haut rameau d'un coudrier couvert de ses premières pousses, au sein d'une épaisse touffe d'ajoncs. Me voyant toujours immobile, le petit oiseau, peu malin, me prit sans doute pour une chose, un tronc d'arbre, un bout de rocher moussu, car, sautant tout à coup sur une taupinière assez à découvert, il y demeura, contre son habitude, si tranquille, que je pus étudier attentivement la figure de ce petit être emplumé, à teintes riches sans être fastueuses, où le blanc le plus pur, le noir profond, le brun, et un beau velours marron nué de rouge, se rapprochent dans une charmante harmonie.

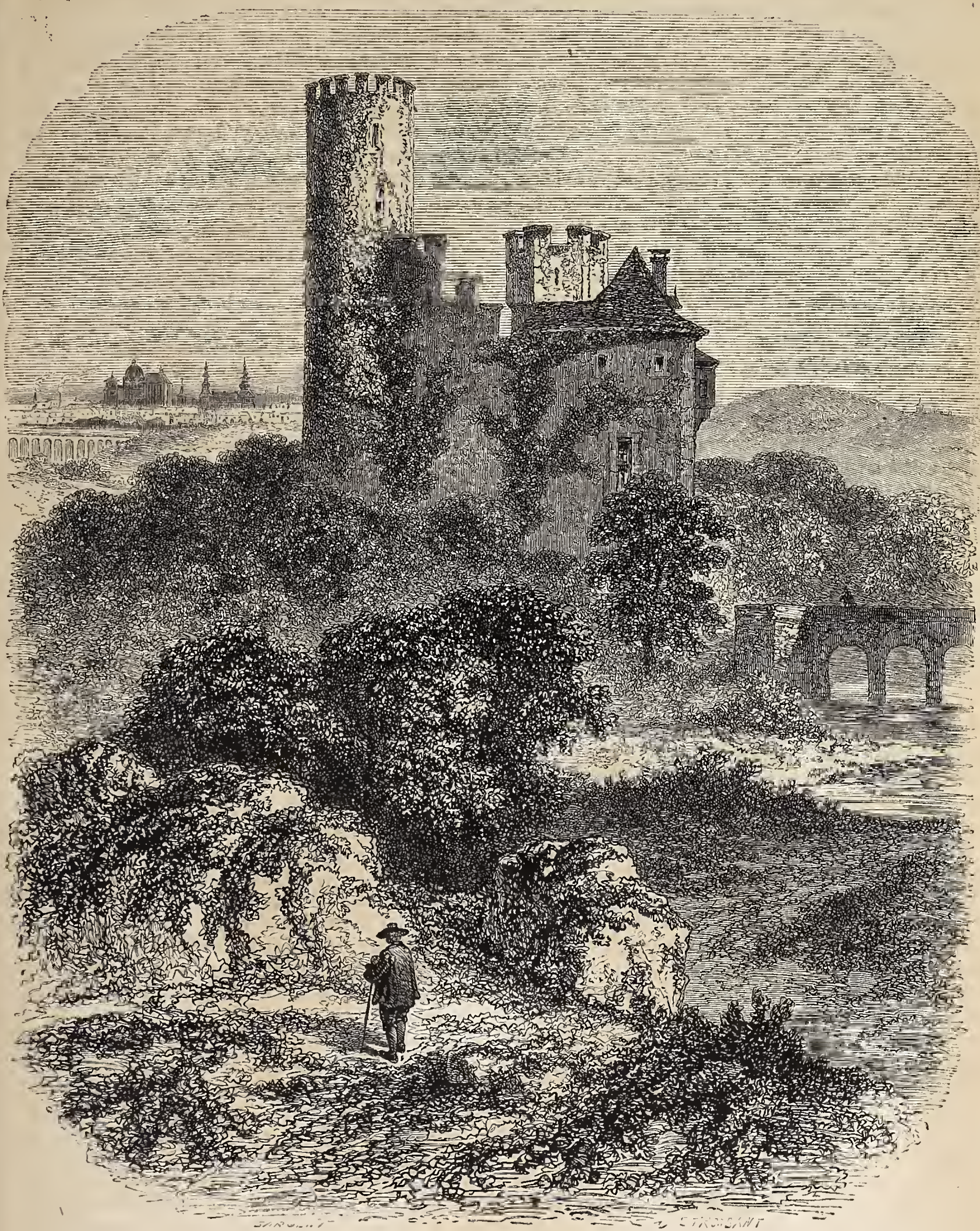
Le délicat oiselet, à formes un peu ramassées, fixait sur moi son iris brun et brillant, sans marquer surprise ni crainte. Il avait raison ; grâce à l'exemple de mon ami le quaker, ce n'est plus un fusil à la main que je poursuis mes études; je porte avec moi des graines variées, des boîtes pleines d'insectes ou de vers, et si je consulte volontiers les ouvrages des célèbres ornithologistes, surtout de ceux qui ont étudié vivants les êtres dont ils parlent, je ne prends plus si fort à cœur les divisions tracées par ces grands naturalistes, et je jouis doublement de leurs observations quand j'ai découvert qu'elles ne s'écartaient pas trop des miennes.

Par exemple, j'ai lu avec un vif plaisir dans Buffon la description du *Saxicola rubicola,* si exacte qu'il semblerait que le grand homme ait justement rencontré mon traquet dans sa belle parure d'été. Il a cette couleur d'un bai rougeâtre qui, comme le dit Buffon, s'étend en s'affaiblissant jusque sous le ventre; le beau noir du dos est, comme l'illustre naturaliste le fait observer, « nué par des écailles brunes; disposition de couleur qui s'étend jusqu'au-dessus de la tête, où le noir domine ». Le bec est effilé, justifiant Cuvier et les savants qui placent les traquets parmi les becs-fins, oiseaux qui se nourrissent d'insectes. Ses cinq ou six œufs d'un vert bleuâtre, semés d'imperceptibles taches rousses, ne se peuvent distinguer sous la pierre et les racines qui recouvrent le nid. Les petits, frais éclos, sont-ils tentés d'essayer leurs naissantes plumes et de s'écarter de leur berceau, il faut entendre avec quelle inquiète sollicitude le père et la mère les rappellent! Mais je ne saurais reconnaître leur cri dans le mot *ouistratra, ouistratra,* ainsi que l'épelle Buffon. Là, comme dans la plupart des tentatives faites pour imiter les ramages, les gazouillements et le cri des animaux, se retrouve l'insuffisance de la description, même la meilleure. Il faut, pour bien connaître un oiseau, le voir, l'observer et l'entendre.



Le Traquet; *Saxicola rubicola.* — Dessin de Weir.

LA FRANKENBURG.



La Tour de la Frankenburg, près d'Aix-la-Chapelle. — Dessin de Stroobant.

Entre la petite ville de Stolberg, fondée au dix-septième siècle par des protestants français, et Aix-la-Chapelle, on rencontre une grande tour couverte de lierre : c'est la Frankenburg, débris respecté d'un vieux château de Charlemagne reconstruit vers 1642. Comme toutes les ruines où vit encore le souvenir du célèbre fils de Pépin, la Frankenburg est hantée par une ombre. Souvent, à son sommet, au milieu des ténèbres humides de la nuit, on voit, dit-on, se dessiner vaguement la silhouette de la reine Fastrada, l'une des épouses du grand empereur chrétien, le héros fabuleux des bords du Rhin, qui eut autant de femmes qu'aucun des successeurs de Mahomet. Charlemagne avait répudié Himiltrude et Désidérade ou Hermengarde, sauf à les rappeler près de lui selon son bon plaisir; il avait ensuite épousé Hildegarde, qui mourut en 784, à Thionville. Presque aussitôt, pour apaiser sa vive douleur, il épousa la fille d'un seigneur français, Fastrada, femme d'une volonté énergique, violente, injuste même, à laquelle succédèrent Huitgarde, Madelgarde, Gersuinde, Régine, Adélaïde, et tant d'autres dont les noms se sont perdus dans l'obscurité des légendes. La Frankenburg était une des résidences favorites de Fastrada; elle y mourut en 794. Charlemagne

la fit déposer, embaumée et parée, dans un cercueil de verre. Chaque jour, il venait la contempler; il l'appelait, il criait, il pleurait. On s'inquiéta d'une constance si rare et si obstinée. Il n'avait encore que cinquante ans; il lui restait fort à faire pour défendre ce qu'il avait conquis et pour conquérir ce que ses fils ne pourraient défendre. Ne fallait-il pas aussi qu'il se fit couronner empereur d'Occident? Pétrarque raconte que, pour le désenchanter, on eut recours à une ruse singulière. L'évêque de Cologne fit entendre à Charlemagne qu'il fallait que Fastrada eût été sorcière pour lui avoir inspiré pareille rage d'amour. Il lui conseilla de chercher si elle n'avait pas conservé sur elle, par hasard, quelque talisman. Charlemagne chercha et découvrit sous la langue de Fastrada un anneau! Plein d'horreur, il s'éloigna de ce cadavre en le maudissant, et il porta la bague magique à l'évêque, qui s'empressa de la jeter dans un marais. Mais, ô merveille! Charlemagne fut aussitôt attiré comme par une force invincible vers le marais : « Rien ne lui plaisait plus que son marais, dit Pétrarque. Ses plus heureux moments étaient ceux qu'il passait sur ses bords; il se délectait à se plonger dans ses eaux et à en respirer les exhalaisons, qu'il trouvait plus suaves que les plus doux parfums. » On n'arriva jamais à le guérir entièrement de cette nouvelle folie, et l'étrange légende ajoute que ce fut là ce qui lui fit prendre en si grande affection la ville d'Aix; mais la légende n'est pas l'histoire.

LE TOMBEAU D'UN AMI.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 10, 18.

Golfe Jouan, 10 avril.

Me voici de retour à la villa Linon. Le tombeau est toujours ouvert. Le maire, dans la crainte de se compromettre avec l'autorité supérieure, a envoyé à la préfecture ma note sur le décret de prairial an 12, et on ne lui répond pas; ces lenteurs sont vraiment incroyables : je lui écris de nouveau; je devrais passer outre, mon droit est certain.

Hier, M. Mullard m'a demandé si mon intention était d'amener bientôt ma famille à la villa. Je lui ai fait la confidence de notre perplexité.

— Vous êtes dans l'erreur, m'a-t-il répondu. La villa vaut plus de cent mille francs. On commence le tracé du chemin de fer d'Italie, qui passera, près de la mer, à un quart de kilomètre de votre habitation. Les fabricants de Grasse et les Anglais se disputent déjà les terrains de la côte. Toutes les propriétés sont augmentées de prix dans une proportion considérable. Voulez-vous que je vous cherche un acquéreur?

— Je n'ai pas le projet de vendre; mais j'aimerais à avoir une idée plus exacte de ce qu'on pourrait m'offrir.

Aujourd'hui même, M. Mullard m'a présenté un M. Paul Lassous, associé d'agent de change, à Paris, et qui, du premier mot, après avoir visité la maison et parcouru le jardin, m'a offert cent cinquante mille francs. M. Mullard m'a fait un signe de tête qui voulait dire : « Ce n'est pas assez. » J'ai eu l'audace, dont je m'étonne, d'assurer que je ne me déferais point de ma propriété à moins de trois cent mille francs. M. Lassous s'est éloigné de quelques pas, a hésité, échangé quelques paroles à demi-voix avec M. Mullard, puis tout à coup s'est écrié : « Marché conclu! » J'étais tout étourdi! J'ai balbutié; il est parti en répétant les mêmes paroles : « Marché conclu! » Je ne savais si je devais accepter ou non. Trois cent mille francs! Pour le coup, voilà une fortune, une grande fortune! Il y aurait là largement, avec le prix de l'étude, de quoi marier ma fille, laisser mes fils à leurs vocations, et vivre en bons rentiers où il nous plairait.

En définitive, pourquoi refuser?

M. Mullard est revenu vers le soir et m'a conseillé de presser la conclusion de l'affaire. Ce M. Lassous, m'a-t-il dit, est tout enivré de la grande fortune qu'il a faite en quatre ou cinq années, et, comme la plupart de ceux qui ont beaucoup gagné en peu de temps, il ne regarde pas en ce moment à cent mille francs de plus ou de moins pour satisfaire une fantaisie. Mais quelque autre idée peut d'un moment à l'autre lui traverser l'esprit, et tous les paysans trouvent que le temps est bon pour vendre.

Perdre quinze mille francs de rente par une hésitation! Ce serait une cause de regret pour toute ma vie. Trois cent mille francs! J'accepterai; je le dois. Que ma femme et mes enfants vont être heureux! et que je voudrais être aux Cormiers pour les embrasser, quand ils recevront la bonne nouvelle!

11 avril.

M. Lassous a désiré visiter de nouveau la villa avec sa femme, en me confiant à part, en entrant, qu'elle approuverait certainement son marché, mais qu'elle ne manquerait pas de le blâmer « quand même » si elle ne donnait pas son avis avant le contrat.

Mme Lassous est une petite femme vive, jolie, parlant vite et bien, avec la fermeté d'accent d'une personne sûre d'elle-même et qui ne souffre aucune contradiction. Elle a paru ravie de la distribution intérieure du logis : « Peu de chose à changer : trois ou quatre portes à ouvrir, autant de cloisons à abattre, un escalier à transporter du nord au midi, un pavillon à exhausser. Bagatelles! Quant au jardin, il est parfait : on n'aura qu'à y chercher une source, creuser un bassin, élever un labyrinthe, et quelques autres choses encore. »

Arrivée près du tombeau, elle s'est écriée :

— Qu'est-ce que cela?

— Un tombeau romain, a répondu son mari.

— C'était donc ici jadis une villa romaine?

— Nullement! c'est monsieur qui a fait transporter ce monument d'Aix ou de Marseille ici.

Je m'inclinai.

— Singulière idée et un peu triste! a repris Mme Lassous; mais il y aura moyen d'arranger cela. Je ferai remplir l'intérieur de roses, comme dans ce tableau du Vatican que nous avons vu : tu te rappelles bien, ce sépulcre ouvert de la Vierge, entouré des saintes femmes et des apôtres?

Je pris aussitôt la parole :

— Pardon, Madame, mais ce sera bientôt un tombeau véritable. Je n'attends qu'une lettre de l'administration pour y faire déposer les restes de l'ancien propriétaire de la villa.

— Ah! quelle horreur! mais c'est impossible. A la bonne heure, si c'était pour mon père... ou mon mari! Ce serait un devoir de piété : tout le monde me comprendrait, on m'approuverait. Mais ce monsieur, je ne l'ai jamais connu, je ne lui dois rien, c'est un étranger! Un cadavre ici! ce serait à soulever l'âme! La maison ne serait pas habitable! On ne pourrait s'approcher d'une fenêtre ou entrer dans le jardin sans penser à ce mort! Je ne pourrais plus sentir une seule fleur. Cela ne sera pas; je n'y consentirai jamais. J'aimerais mieux acheter une autre maison.

— Ma femme a raison, me dit M. Lassous.

On m'aurait asséné un coup violent sur la tête que l'on ne m'aurait pas fait plus souffrir. Mes lèvres ne pouvaient remuer.

Tandis que M. et Mme Lassous, prenant peut-être mon silence pour un assentiment, se dirigeaient vers les orangers, je vis venir de loin M. Mullard, je courus à sa rencontre et lui racontai ce qui venait de se passer.

— Ils ont raison, me dit-il à son tour. La vérité est

qu'ils ne peuvent trouver agréable d'avoir un mort dans leur jardin.

— Alors, rien de fait : je romps le marché. Je trouverai un autre acquéreur.

— Pas au même prix, me répondit M. Mullard. Ces gens-là sont fous de vanité et pressés de jouir : ils vous donnent le double de ce que vous offrirait une personne raisonnable. D'ailleurs, je doute qu'aucun autre acquéreur s'accommode mieux d'une pareille « servitude » ; ou, si l'on feignait de s'y soumettre, on ne serait pas longtemps sans trouver quelque secret moyen de s'en délivrer.

— Eh bien ! je garderai la propriété.

— Qu'en ferez-vous ?

Cette question m'a de nouveau rendu muet. Effectivement, qu'en ferai-je ?

M. Mullard ajouta :

— Réfléchissez sérieusement. Ce que M. Roger a voulu avant tout, n'est-ce pas vous témoigner son affection en vous faisant du bien ?

Je me suis rappelé aussitôt les paroles de Roger : « Attendez, ne faites pas cela ! » Il est certain que ma situation l'avait touché, qu'il s'était intéressé à l'avenir de mes enfants, et que c'était bien dans cette disposition d'esprit qu'il avait conçu la généreuse pensée de me léguer une partie de sa fortune. Il est même vrai que son désir d'être enseveli sous les cyprès n'est pas une condition formelle de son testament.

M. Mullard, qui semblait lire dans mes pensées, reprit :

— Après tout, il n'est pas sûr, quoi que vous en disiez, que l'on vous accorde l'autorisation de sépulture. La jurisprudence de la Cour de cassation est contraire à l'application de votre article 14. On n'aime pas à laisser ensevelir sur des terrains qui ne sont pas consacrés. Je crois que l'on vous suscitera des difficultés ; on vous demandera, par exemple, si vous avez obtenu l'agrément des voisins : ils ont bien aussi quelque intérêt à cette affaire ; et pour moi, quoique je n'aie jamais eu à me plaindre de mes relations avec le défunt, je ne trouverais pas fort gai de rencontrer toujours sa tombe entre mon jardin et la côte de l'Esterelle. Supposez que vous rompiez aujourd'hui avec M. Lassous et que demain l'on vous donne avis du refus d'autorisation. Quel reproche n'aurez-vous pas à vous faire ? Dans le doute, cherchez un terme moyen. Laissez ce monument : on vous permettra bien d'y faire graver sur le côté quelques mots latins. Ce sera ce que les anciens appelaient un cénotaphe ; et vous savez qu'ils honoraient autant les cénotaphes que les véritables tombeaux. Du reste, prenez conseil de vous-même ; mais ne vous hâtez pas de rompre avec Lassous, rien ne presse. Ne relevez pas cet incident, il sera temps demain de lui faire connaître votre résolution.

Je trouvai quelque chose d'assez solide dans ces raisonnements de M. Mullard. Ce serait un cénotaphe ! L'inscription serait concise, mais le sens en serait très-énergique et très-précis. Je ferais insérer au contrat une clause formelle qui en assurerait à toujours la conservation.

— Je vous remercie, dis-je à M. Mullard. D'ici à demain je réfléchirai.

Il engagea ensuite une conversation avec M. et Mme Lassous qui s'étaient rapprochés de nous, et l'on se sépara sans avoir prononcé une seule parole nouvelle sur le tombeau.

Dans l'après-midi, j'allai au cimetière. Je me plaçai au bord de la fosse, et, comme j'étais tourné du côté de la mer, il me vint en pensée que peut-être on apercevait de là l'endroit où la fille de Roger avait agité son mouchoir. Je cherchai, mais je reconnus que le mur du cimetière ne permettait de découvrir qu'un espace de la mer plus éloigné.

— Qu'à cela ne tienne ! me dis-je. Rien ne m'empêcherait d'élever le monument qui couvrirait les restes de mon ami assez haut pour que du sommet il fût facile de voir jusqu'aux rochers mêmes de la côte. Et certes, ce serait un tombeau bien autrement sévère et religieux que ce petit marbre païen profané pendant tant d'années dans une cour d'auberge.

Je descendis vers la mer, et je méditai si longtemps en marchant sur le sable que la nuit était tombée avant mon retour.

— Je sais bien, me disais-je, que les moindres désirs des mourants méritent le respect. Mais, sérieusement, quelle importance véritable un homme sage peut-il attacher à la place qu'occupera sa dépouille mortelle ? C'est de l'âme qu'il faut s'inquiéter, non du corps. Ne semblerait-il pas qu'on veuille supposer un sentiment quelconque à ces restes inanimés, enfouis dans la terre où ils sont si rapidement déformés et détruits ? C'est du haut de son immortalité que Roger regarde le flot où sa fille a disparu, ou plutôt il est déjà réuni à elle, et s'il voit mon trouble, sans doute il en sourit.

Je me souvins aussi de ce qu'on a dit des tombeaux que quelques personnes se sont fait élever sur des hauteurs voisines de la mer. Cette exception à la règle commune produit généralement un effet peu favorable à la mémoire de ceux qui l'ont imposée. On est disposé à les accuser de bizarrerie et surtout de vanité. Est-ce bien témoigner d'un sincère respect pour un ami que de l'exposer à ces faux jugements par un excès de scrupule à accomplir trop littéralement ce que le bon sens de tout le monde condamne ? Chateaubriand a voulu être enseveli sur un rocher de Saint-Malo, et l'on n'a vu là qu'un caprice poétique et prétentieux. Au contraire, l'opinion accueille toujours avec un respectueux applaudissement le vœu des illustres mourants qui ont demandé de simples et obscures funérailles.

Golfe Jouan, 12 avril.

Toute ma nuit s'est passée sans sommeil. J'ai tracé de souvenir sur le papier le dessin informe d'un tombeau que tu connais bien, celui que la famille du Plaix s'est fait construire dans le cimetière de Petit-Jouars. Je crois que ce monument a coûté près de huit ou dix mille francs. Ce n'est point là ce qui m'arrêterait. Je ferais sculpter par un artiste habile la scène du naufrage, et peut-être réussirait-on à faire un buste de Roger d'après le portrait qu'il m'a laissé.

Du reste, tu penses bien que j'ai écrit à ma femme pour lui rendre compte de tout ce qui s'est passé et lui demander conseil. *La fin à la prochaine livraison.*

La fin à la prochaine livraison.

ANTIQUITÉS PÉRUVIENNES.

Toute grande ruine américaine a sa légende. M. l'abbé Brasseur de Bourbourg vient de nous donner celles qui se rattachent aux restes des cités du Mexique et de l'Amérique centrale (¹) ; c'est le vieux moine espagnol Calancha, pour ainsi dire oublié lui-même, qui nous raconte la légende de Tiaguanaco.

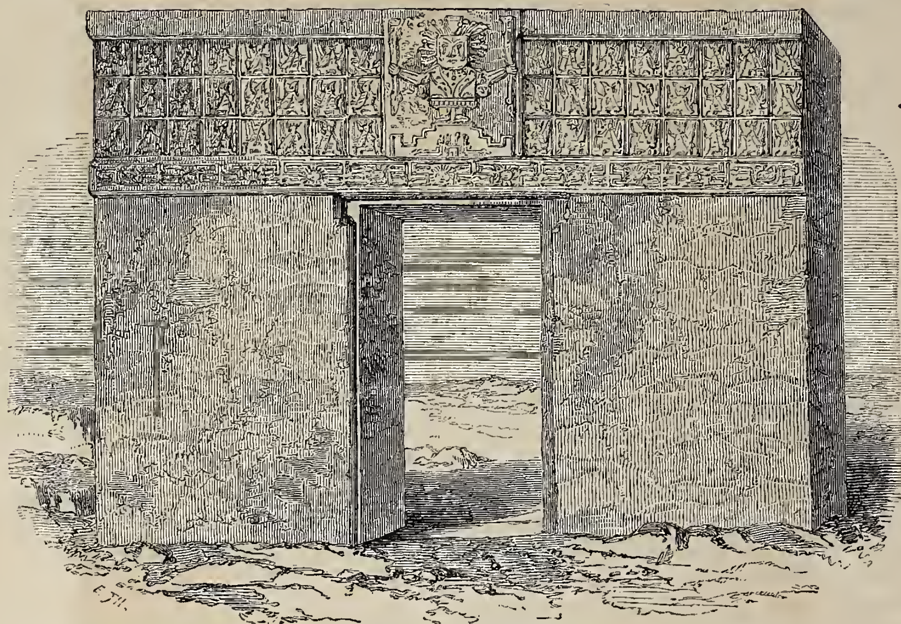
L'Inca Manco-Capac (le Puissant au cœur magnanime) était né dans ces régions ; il y était souverain, mais les grands édifices qui couvrent la plaine ne s'y élevaient pas encore ; il l'avait désignée seulement pour être le siége d'une cité populeuse : bientôt un Inca, l'un de ses successeurs les plus rapprochés, entreprit une expédition guerrière dans le but de soumettre les nations voisines. Manco-Capac était dans la plaine, attendant le retour d'un courrier, lorsque celui-ci arriva haletant de fatigue ; il venait de franchir, avec une vitesse qui défiait celle des animaux les plus rapides, fût-ce le guanaco des montagnes, l'espace qui séparait l'armée de son souverain. L'Inca satisfait voulut honorer son zèle, et, le remerciant du geste, il lui dit : *Tia*,

(¹) *Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale dans les siècles antérieurs à Christophe Colomb.* Paris, Arthus Bertrand, 1857, t. Ier.

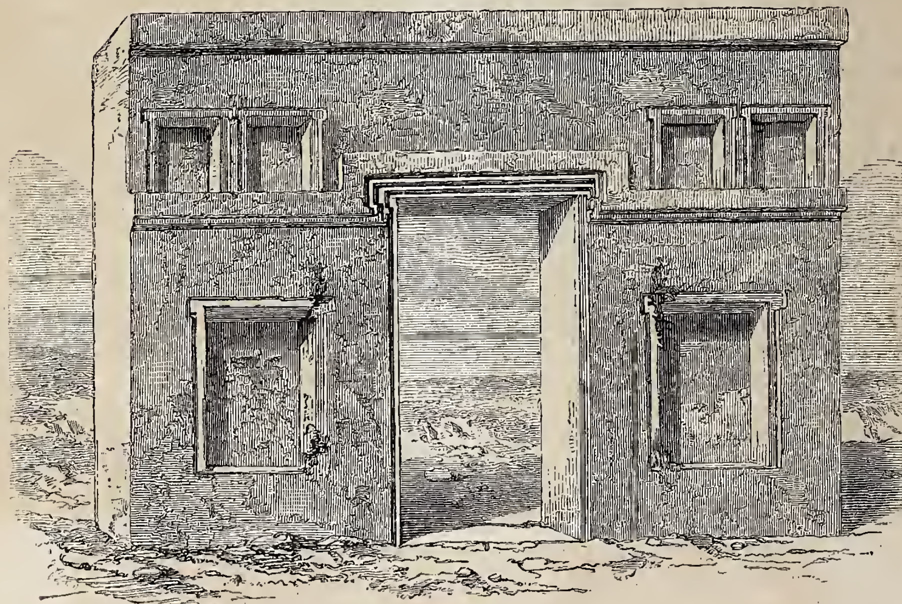
Guanaco (Assieds-toi, Guanaco). Or ce souverain édifiait alors un vaste palais, et ses paroles compatissantes demeurèrent à la cité (1) : ce sont elles qui, après une longue suite de siècles, désignent encore ces ruines prodigieuses dont l'aspect imposant étonne les étrangers.

Le récit de Calancha, qui tenait probablement ce qu'il nous raconte de Katari (2) ou de quelque autre *quipocamayos*, n'est malheureusement qu'une légende; mieux vaudrait à coup sûr, pour la certitude historique, une date approximative. Jusqu'ici elle nous a été refusée. Manco-Capac commença à régner en 1021 et mourut en 1062; ce serait assigner une origine bien moderne, selon nous, à ces ruines que de les faire remonter simplement à une époque rapprochée du onzième siècle de notre ère; elles sont certainement antérieures.

L'historien Montesinos, qui jouit d'un si grand crédit



Porte monolithe de Tiaguanaco, au bord du lac de Chuquito, au Pérou. — Côté de l'est.



Porte monolithe de Tiaguanaco. — Côté de l'ouest.

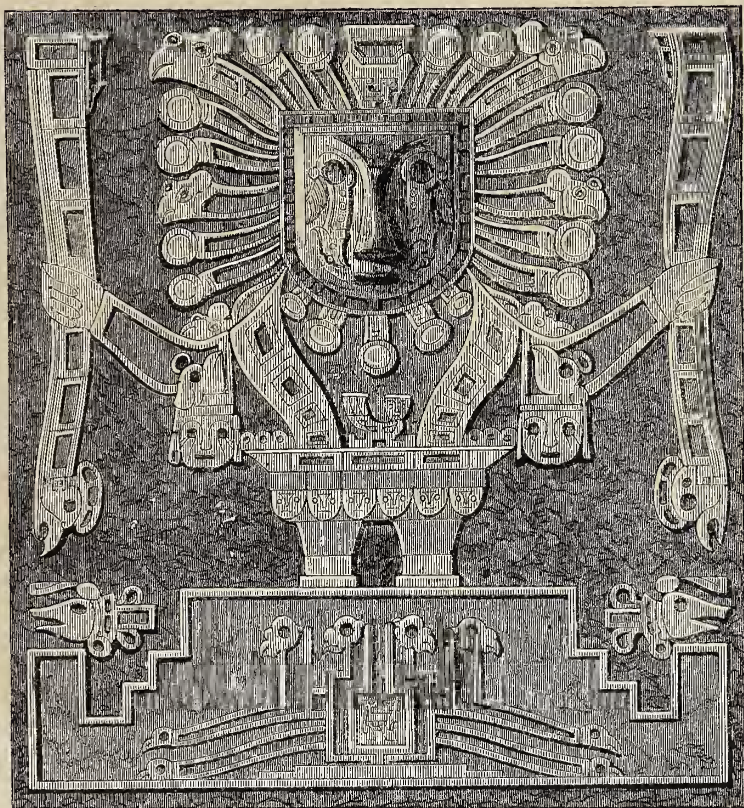
auprès de certains Américains, rendrait toute explication facile, si l'on voulait admettre son opinion. Selon lui, le Pérou n'est autre que le pays d'Ophir, et les monuments qui nous étonnent ont pour constructeurs primitifs des peuples qui, venus d'Arménie, ont passé directement dans le nouveau monde; autant vaut accepter une autre légende que citent MM. Rivero et Tschudi, et d'après laquelle, comme cela arrive de temps immémorial dans les contes orientaux, une main invisible aurait édifié cette cité dans une seule nuit!

Ce qu'il y a de bien certain, c'est que ces antiques constructions, attribuées aux Indiens Aymaras, n'offraient déjà que des ruines au temps de la conquête par les Espagnols.

(1) Calancha, *Coronica moralizada*, 1 vol. in-fol.

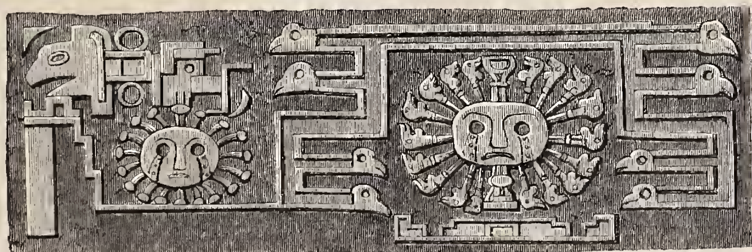
(2) Ce personnage, descendant d'Ylla, l'inventeur des quipos, paraît avoir été le dernier dépositaire de la science de ses ancêtres. Il dicta un livre au chanoine Cervantes, qui transmit à Garci-Lasso et à d'autres historiens les grandes traditions.

Selon les auteurs des *Anteguedades peruanas* mêmes, il est probable que jamais elles ne furent achevées et qu'elles furent abandonnées en raison du nouveau culte adopté par les Incas. On sait que les Indiens Aymaras, qui offrent









Détails de la porte monolithe de Tiaguanaco, au Pérou.

de si grandes analogies avec leurs conquérants, n'avaient point la même religion; ils s'étendaient sur le plateau des Andes, du quinzième au seizième degré de latitude australe, et ils étaient dans toute leur puissance lorsqu'ils furent attaqués par le troisième Inca Lloque Yupanqui.

« L'examen critique des anciens monuments qui ont

échappé en totalité ou en partie à l'action destructive du temps ou au vandalisme des conquistadores, nous donne plus de lumière touchant ces monuments que les raisonnements faux, s'ils ne sont contradictoires, des auteurs. Il nous fournit, en ce qui touche du moins à l'architecture, des preuves que l'art péruvien a passé par deux phases très-distinctes : l'une qui précède l'arrivée du premier Inca, l'autre qui succède à cet événement. A la première époque appartiennent : le palais connu sous la désignation de *restes du grand Chimù* (dans le département de *la Libertad*); les ruines de *Huanuco* le Vieux, celles du temple de *Pachacamac*, celles que l'on découvre dans les îles du lac de Titicaca, et enfin la formidable pyramide ainsi que les colosses de pierre de Tiaguanaco, qui s'élèvent sur la rive méridionale du lac de Chuquito ou de Titicaca. La seconde époque comprend les restes qui se trouvent dans le département de Cusco. » *(Anteguedades peruanas.)* Nous reviendrons sur ces vestiges d'origines diverses; mais nous rappellerons ici que le portique monolithe représenté dans notre figure a dix pieds de haut sur trois de profondeur; la porte a 6 pieds 4 pouces sur une largeur de 3 pieds 2 pouces. La pierre dont se compose le monolithe lui-même est une agrégation de particules sablonneuses.

Les bas-reliefs symboliques dont le monolithe de Tiaguanaco est couvert, offrent sans aucun doute une signification mythologique. Des vestiges de sculpture trouvés dans les mêmes lieux, et dus probablement à la même civilisation, nous prouvent, par le degré d'habileté comparative dont ils offrent un spécimen, que ces bas-reliefs hiératiques ne présentaient le caractère barbare dont ils sont revêtus qu'en raison d'une croyance dont les dogmes échappent encore aujourd'hui à toutes nos investigations. Chez les peuples conquérants, le Soleil, *Inti* ou *Ppunchau*, était la divinité par excellence, et présidait à toutes les destinées de l'homme. L'on sait en même temps que sa puissance n'excluait pas une vénération plus grande encore pour un Être suprême. Ces grandes données sur les croyances des peuples Quichuas, qu'ont augmentées de détails infinis sur les *canopas* les investigations d'Arriaga [1], nous font défaut dès que nous portons nos regards au delà de Manco-Capac.

La figure humaine qui s'élève au-dessus de la porte monolithe, du côté de l'est, est pour ainsi dire carrée. Dix-neuf rayons l'entourent, parmi lesquels les archéologues que nous venons de citer reconnaissent des têtes de serpent. S'il nous était permis de substituer une autre opinion à celle de ces savants, nous y verrions des têtes d'oiseau de proie ou même des têtes de perroquet, symbole inexplicable et que reproduit sur tous les points l'ornementation du monolithe. Plusieurs des autres figures, toutes barbares qu'elles sont, offrent la preuve d'une coutume bizarre qui était générale chez les Aymaras : comme cela a lieu encore chez un grand nombre de peuples sauvages de l'Amérique du Sud, ces premiers dominateurs du Pérou s'aplatissaient le front par des moyens artificiels.

LE LIEUTENANT BELLOT.

Suite. — Voy. p. 15, 22.

Se dévouer à ses amis corps et âme, à la vie et à la mort, voilà où excelle Bellot. Cette générosité lui sort du cœur si naturellement qu'elle ne se traduit jamais qu'en expressions simples et naïves qui touchent d'autant plus qu'elles sont spontanées. On sent qu'en affrontant la souffrance et le danger, il ne fait que s'écouter lui-même et céder à la passion qui l'entraîne. Nous n'en citerons qu'un trait; mais il y a des caractères qui se font connaître sans peine à un seul trait.

Le 9 septembre, l'expédition se dirigeant au milieu des glaces accumulées à l'entrée du passage du Régent, vers la baie de Léopold, afin d'y prendre quartier d'hiver, on s'aperçoit que cette baie est déjà barrée. Le capitaine se rend à terre dans le canot pour reconnaître de plus près l'état des lieux; mais à peine est-il parti qu'une bourrasque du nord se déclare, et pour ne pas exposer le navire à se voir écraser entre la terre et le banc de glace, on est obligé de le laisser porter au sud, jusque dans une autre baie où il réussit à pénétrer, tandis que le capitaine et les gens qui l'accompagnaient restent abandonnés à leur triste sort, sans qu'il y ait seulement moyen de savoir s'ils ont réussi à atteindre la côte. Bellot, qui, au nom du salut de l'équipage, a pris l'initiative de ce parti énergique, ne songe qu'à se porter à pied au secours de son ami. Le 11, à trois heures du matin, avec trois hommes d'élite, habitués aux rudes voyages dans la baie d'Hudson, il se met en route, et, pour son coup d'essai, il campe le soir dans la neige avec 6 à 7 degrés au-dessous de zéro. « Une peau de buffle étendue sur la neige, une autre par-dessus nos vêtements humides, et nos bottes pour oreiller, ne laissèrent point, dit-il, que de nous donner le plus profond sommeil. » Mais le lendemain, la neige soulevée par le vent du nord forme de tels tourbillons que l'on est obligé de battre en retraite. « Nous enfoncions dans ce terrain mouvant quelquefois d'un pied ou un pied et demi : la sueur qui ruisselait sur nos visages était immédiatement congelée, et après quatorze heures de marche, nous nous trouvâmes avoir fait cinq milles. » On campe de nouveau dans la neige, et le lendemain on atteint le navire, qu'on n'eût jamais revu si par malheur on avait eu l'avant-veille assez beau temps pour s'en éloigner davantage. Cet insuccès ne décourage en rien notre entreprenant voyageur; dès quatre heures du matin il est dans le canot avec d'autres hommes, et tente à travers les glaçons une expédition par mer. Mais la glace oppose un obstacle infranchissable. « Je ne puis pas me le cacher, écrit-il, quoi que nous fassions maintenant et quoi que nous eussions fait il y a trois jours, Dieu a décidé de leur sort : s'ils n'ont pas atteint la pointe Whaler le mercredi ou le jeudi matin, ils sont morts de faim et de froid; si au contraire, et comme je l'espère encore, Dieu les a épargnés, c'est qu'ils ont atteint le port Léopold, et ils ont un abri, des vêtements et des provisions (laissés en dépôt sur ce point à l'intention de Franklin). » — « J'ai demandé aux hommes que nous continuions à avoir les prières et le service comme toujours, afin qu'au retour M. Kennedy ne croie pas que nous avons oublié ses salutaires conseils le lendemain même de son absence; et si nous étions destinés à ne plus le revoir, ce serait du moins un hommage payé à sa mémoire et qui conserverait son souvenir plus vivant au milieu de nous; mais les sanglots ont interrompu plus d'une fois nos prières. Ah! pauvre ami, que n'écoutiez-vous davantage mes conseils!... — Comme je le leur ai dit l'autre jour, je ne puis, autant que notre pauvre ami, leur imposer par mes propres vertus; je ne suis pas meilleur qu'eux; mais c'est par une surveillance réciproque que nous arriverons à nous améliorer. Le lien de la prière en commun n'est pas une simple formalité, mais son caractère officiel doit nous soustraire aux tentations si fréquentes qu'on a de s'oublier. Le mode adopté primitivement et que je continue est d'ailleurs exclusif de tout culte particulier : la lecture d'un psaume, d'un chapitre de la Bible, et une prière lue tour à tour dans les livres de chacun de nous, composent nos adorations du matin et du soir. »

(1) Pedro-Jozé de Arriaga, *Extirpacion de la idolatria de los Indios del Peru.* Lima, 1621, in-4o. Ce livre, écrit par ordre du vice-roi D. Francisco de Borja y Aragon, prince d'Esquilache, contient le résumé de plus de cinq cents confessions auriculaires d'individus appartenant à la race indienne.

Le mauvais temps continuant, il est impossible de songer à se remettre en mouvement, et, à bord du navire serré dans la glace et abrité par une épaisse muraille de neige, les jours s'écoulent tristement dans l'inquiétude et l'angoisse. « Je cherche à nous consoler de notre échec, écrit Bellot le 25 septembre, en songeant combien nous leur eussions été inutiles pour une assistance efficace, si, contre toute impossibilité, nous avions réussi dans notre téméraire entreprise... Mais dans ce que j'ai voulu tenter, j'ai pour excuse de cette témérité mon inexpérience et surtout notre ardent désir de les rejoindre. » — « Chaque brise qui souffle, écrit-il le 29, nous fait penser aux souffrances morales de nos amis, sans doute eux-mêmes fort inquiets sur notre sort, et qui, de plus, ne savent pas s'ils seront délivrés avant le printemps prochain. Que Dieu ait pitié d'eux, et nous fasse bientôt l'instrument de leur délivrance! »

Ce n'est que le 12 octobre, plus d'un mois après la séparation, que l'entreprise peut être renouvelée. Le temps s'est d'ailleurs passé jusque-là en préparatifs minutieux qui permettent de compter sur de meilleurs chances. « Somme toute, notre expédition peut être plus dangereuse que la première; mais si je ne me fais point d'illusion sur ces dangers, c'est qu'il est de mon devoir de les prévoir. Je compte sur l'assistance de Dieu; s'il a disposé de nous, que sa sainte volonté soit faite! Je pars plein de confiance après avoir regardé et baisé une fois de plus les quelques lettres qui me rappellent la famille, l'amitié et toutes les affections du cœur. Adieu! jusques à quand? »

Malheureusement, cette expédition si mûrement préparée, si impatiemment attendue, ne réussit pas mieux que la première. Ce n'est pas la neige, c'est un accident encore plus grave qui met fin à l'entreprise. Le 13 octobre, à trois heures du matin, par un froid de 18 degrés, on s'est mis en route sur la glace avec le traîneau mené par les chiens, et dès sept heures, au lever du soleil, on se trouve déjà au point où l'on avait dû s'arrêter la première fois : la marche est bonne et tout présage le succès, lorsqu'au débouché d'une petite vallée qui a donné de la neige, la glace se brise tout à coup sous le traîneau; Bellot et un de ses compagnons tombent à l'eau, tous les effets sont mouillés, et à l'instant où l'on s'occupe du sauvetage, on reconnaît que le banc de glace sur lequel on se trouve, soulevé par la mer montante, s'est brisé et se détache de la côte. On n'a que le temps de le quitter au plus vite, en abandonnant les effets dont il est chargé, et l'on reprend en toute hâte le chemin du bord, afin d'éviter un campement dans la neige qui, dans de telles conditions, serait mortel.

Le surlendemain, après avoir réparé le désastre et ressaisi sur les glaces le traîneau et le bagage, on se met en marche de nouveau, et après une nuit dans la neige, on arrive enfin à la baie Léopold. — « Vers trois heures, dit Bellot, nous atteignîmes le cap Sheppings, et nous vîmes devant nous la pointe Whaler avec la tente érigée pour sir John Franklin, et aujourd'hui le seul refuge qui pût recevoir nos amis. La neige qui augmentait toujours nous dérobait la vue des terres placées devant nous. Nos yeux interrogeaient vainement la glace pour y trouver quelque empreinte annonçant le voisinage de l'homme; mais la glace était muette ainsi que l'air; toute conversation avait cessé, et le son monotone de nos pas rendus pesants troublait seul la solitude... A un mille de la tente, la terre s'éclairait un peu, et avec ma lorgnette nous distinguions une masse noire près de la chaloupe... il nous sembla que ces objets remuaient; je n'y pus tenir plus longtemps, et, courant à toute haleine, je partis en promettant à mes compagnons de leur faire connaître bientôt ce que nous devions penser : quelques minutes après, mes hurrahs leur annonçaient que nos amis étaient devant nous. Ils avançaient rapidement de leur côté, et bientôt nous nous embrassâmes avec toute la joie d'amis qui ont cru ne plus se revoir, car ils avaient éprouvé sur notre sort les mêmes angoisses que nous sur le leur. — Ivres de contentement, nous fîmes largement honneur à l'hospitalité de nos *Leopolders* et nous fûmes engagés, après la satisfaction de notre appétit, dans la plus douce des causeries, nous racontant mutuellement et nos anxiétés et nos souffrances. Notre chagrin, à quoi bon en parler! Tout n'était-il pas oublié dans ce moment de bonheur? La nuit était fort avancée lorsque le sommeil mit un terme à notre entretien; encore me réveillai-je plusieurs fois, croyant avoir rêvé, examinant avec soin les environs pour m'assurer que c'était bien une réalité cette fois. Ah! si les mêmes émotions nous étaient réservées à l'égard de sir John Franklin! »

D'après de telles dispositions, on peut juger aisément de ce que devait être l'attachement de Bellot pour sa famille. Il n'y a point à lui en faire un mérite. Rien n'est plus habituel chez les marins, en raison même de leur isolement forcé, que le souvenir du foyer et la fréquentation par la pensée des personnes aimées. Pour Bellot, il y avait même plus. Rien ne lie plus les enfants à leurs parents que d'avoir été associé de bonne heure à leurs épreuves, particulièrement d'avoir supporté avec eux la pauvreté et d'avoir senti, par conséquent, ce qui demeure toujours étranger à l'éducation au sein de l'opulence, ce que l'on doit à un père et à une mère qui ne vous ont élevé qu'à force de labeurs et de sacrifices. C'est une belle compensation que donne la providence à ceux qui vivent paisiblement de leur travail, car il en résulte chez les enfants la connaissance d'une dette profonde et qui ne s'acquitte jamais. Aussi chez Bellot l'idée de s'élever aux grades supérieurs s'unissait-elle étroitement à celle de devenir le soutien de sa famille. Dès sa première campagne, étant encore élève de marine, il aidait déjà les siens par la délégation d'une partie de ses faibles appointements. « Ne dois-je pas penser, écrivait-il à cette époque sur son journal, que je suis destiné à soutenir une famille nombreuse et chérie dont je suis tout l'espoir? On me croit ambitieux, j'en suis sûr, et cela est vrai; mais est-il un but plus noble que celui-là pour l'ambition d'un jeune homme?... J'oublie trop souvent ce que j'ai été : je ne songe pas que mon père est un pauvre ouvrier dont la famille est nombreuse, qu'il a fait pour moi de grands sacrifices, que tout argent que je dépense inutilement serait chez moi d'un grand secours. »

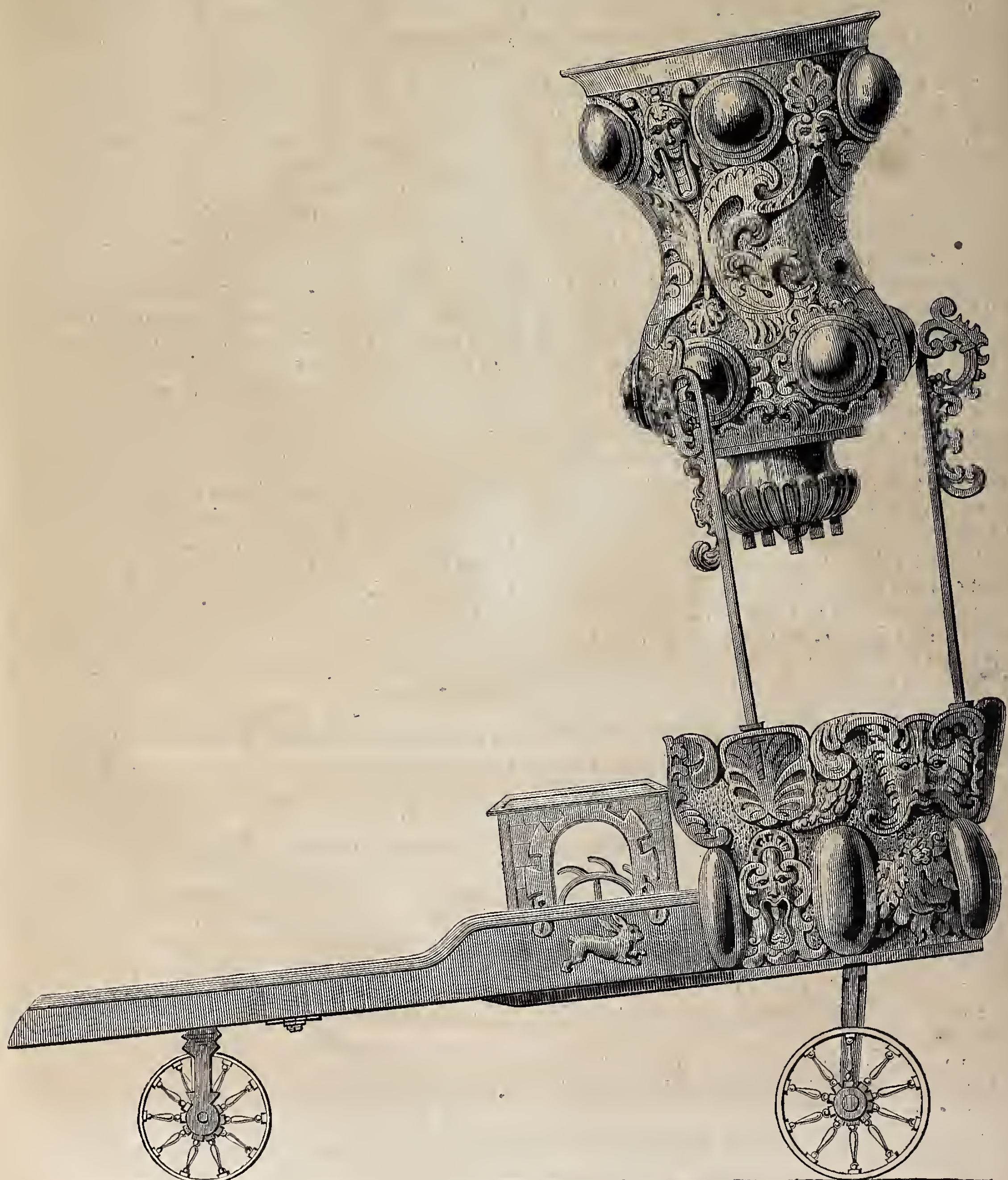
La supériorité de sa position n'avait point obscurci chez lui la mémoire. Le noir atelier dans lequel il avait goûté ses meilleures joies demeurait présent à son cœur. On le voit avec plaisir, dans ses solitudes du pôle, regretter « le cher bruit de la forge », célébrer fidèlement tout anniversaire, rêver aux moyens de préparer une petite dot pour ses sœurs, se préoccuper des exemples à donner à son frère et à ses neveux, s'attendrir sur sa mère. « Pauvre mère, écrit-il avec une naïveté charmante, que d'inquiétudes ne lui ai-je pas données, avant mon entrée dans la marine, par les craintes que lui causait ma turbulence! Et depuis lors, que d'anxiétés nouvelles pour mon sort, que d'angoisses pour mon existence! Que ne pouvons-nous recommencer les jours passés! combien je me montrerais obéissant, respectueux et travailleur! Pauvre, bonne et excellente mère, à qui je dois tout ce que je sais, tout ce que je vois. Ah! puissé-je un jour, par mes soins, par mille attentions, te rendre plus doux, plus faciles, plus agréables, les derniers jours de ta vie, presque toujours passée jusqu'à présent dans les larmes et les incertitudes du lendemain! Savons-nous jamais ce que nous avons coûté de peines et de pleurs à nos mères? » Voilà du vrai, voilà du cœur, voilà de l'éloquence! Combien de ces natures simples, can-

dides, héroïques, germent en secret dans le fond de notre peuple de France! *La fin à la prochaine livraison.*

LE GOBELET EN VERMEIL

DU PRINCE ALEXIS MICHAILOVITSCH.

Dans le registre de l'ancien trésor du czar Michel Fedorovitsch, on trouve les lignes suivantes, qui se rapportent à l'œuvre d'orfévrerie que représente notre gravure : « Ce gobelet a été envoyé par S. M. la czarine et grande-duchesse Eudoxie Lukianovna au trésor du prince Alexis Michailovitsch, en 1630. Remis au trésorier de la couronne par Théodore Stepanovitsch Strechneff. » Quelques-uns des détails de ce bijou ont disparu. On voyait autrefois sur la colonne, au milieu du gobelet, un héron ou, d'après une autre description, une grue; au milieu du conduit d'eau, un cygne, et sur le moulin, un singe et deux chiens. — Voici ce qu'on lit, en effet, sur d'anciens registres : — Registre de l'année 1663 : « Un gobelet d'argent doré, avec un moulin, poli; sur trois roues et sans couvercle; les trois roues sont blanches. Au milieu d'un conduit d'eau est un cygne d'argent, blanc; dans le gobelet et sur une colonne est un héron blanc fondu. Le poids, deux livres trente-neuf solotniks. » — Registre de l'année 1679 : « Un gobelet d'argent doré, sur trois roues. Au milieu de ce gobelet, un cygne; du gobelet sort un conduit d'eau, dans le conduit est un moulin, et au-dessus du moulin un singe assis sur deux chiens. De ce gobelet s'élèvent trois ressorts en argent, et sur ces ressorts est un autre gobelet d'argent doré; sur la colonne qui part du fond de ce gobelet, est une grue, debout sur une patte; dans l'autre patte, elle tient une pomme. La base de ce bijou



Orfévrerie russe. — Gobelet en vermeil, d'après une estampe des *Antiquités de l'empire de Russie.*

est dorée et repose sur trois pieds dorés et recourbés; sur cette base on voit une baleine dorée. Le poids est de deux livres quarante solotniks, et d'après le poids d'aujourd'hui, l'objet pèse deux livres quarante-quatre solotniks. »

VAN-HUYSUM.

Voy. la Table des vingt premières années; et t. XXI (1853), p. 53.



Jean Van-Huysum. — Dessin de Bocourt, d'après A. Bonen.

Jean Van-Huysum naquit à Amsterdam le 5 avril 1682. Son père, Juste Van-Huysum, était peintre d'histoire, de portraits, de batailles, de marines ou de fleurs, et « ce qu'il y a de singulier (ajoute Descamps), c'est que ce peintre exerça tous ces genres sans être médiocre. » Nourri ainsi dans la peinture, en relations journalières avec des peintres, J. Van-Huysum ne fut pas longtemps sans manifester sa vocation; il voulut être peintre, il le devint. Juste

Van-Huysum, loin de s'opposer au goût de son fils, fut ravi de le voir suivre sa carrière, et lui enseigna les premiers éléments du dessin. C'était dans la peinture des fleurs que Juste Van-Huysum avait le mieux réussi. Jean résolut de cultiver le même genre; et dans le cours de son existence, il ne s'en éloigna guère que pour peindre ou pour dessiner quelques paysages qui ne servirent pas à sa gloire.

Jean Van-Huysum s'attacha principalement à étudier deux peintres de fleurs ses compatriotes, David de Heem et Abraham Mignon, qui étaient bien capables de l'instruire, mais qu'il surpassa. Les tableaux de ces artistes, dont quelques-uns sont au Musée du Louvre, ne manquent point de mérite : leurs fleurs ont de la transparence et de la délicatesse, les fruits qu'on trouve mêlés à leurs bouquets les plus harmonieux ont de la fraîcheur; mais on ne trouve pas chez ces peintres l'art de l'arrangement savant et de l'enlacement gracieux que Jean Van-Huysum possède au suprême degré. Personne mieux que lui n'a su rapprocher les couleurs qui sympathisent, pour ainsi dire, et éloigner les couleurs qui ne s'accordent pas entre elles; généralement il fait tomber la plus grande lumière au milieu de son tableau, et par une dégradation successive des tons il arrive doucement aux ombres et aux nuances les plus obscures.

Grâce au goût des fleurs si répandu en Hollande, Van-Huysum pouvait toujours avoir dans son atelier les modèles les plus rares et les plus beaux. C'était un honneur envié pour un collectionneur de voir les fleurs qu'il soignait et qu'il surveillait tous les jours avec une sorte de passion, immortalisées, pour ainsi dire, par un peintre si habile et admirées par tous les gens qui s'intéressaient quelque peu à l'art. Jean Van-Huysum retira de ses œuvres un grand profit : il avait su se concilier la bienveillance des plus riches citoyens de la Hollande; posséder un tableau de Van-Huysum était devenu la preuve d'un goût fin et d'un esprit éclairé.

On rapporte que Van-Huysum était très-jaloux des procédés qu'il employait; il ne supportait, dit-on, aucun témoin lorsqu'il était occupé à peindre; une seule personne avait obtenu de le voir travailler : c'était une demoiselle Marguerite Havermann, qui, profitant des leçons du maître, ne tarda pas à lui inspirer la crainte qu'elle ne fît tort à sa réputation (¹). Cet esprit un peu envieux de Van-Huysum, quelques chagrins domestiques, la mauvaise conduite de son fils, le rendirent sombre et mélancolique; il ne voulut plus voir personne et vécut tout seul avec ses fleurs et ses fruits. Il travaillait sans cesse et toujours avec plus d'ardeur; ses tableaux, à peine terminés, étaient déjà achetés, et s'il n'en vendait pas davantage c'était par impossibilité de suffire à toutes les commandes.

Il mourut à Amsterdam, le 8 février 1749, âgé de soixante-sept ans.

Il avait l'œil vif, la bouche fine et point du tout jalouse, le visage ovale, la physionomie spirituelle, peut-être même un peu moqueuse; son portrait donnait l'idée d'un homme distingué et poli, nullement sauvage et farouche. Il semble, en effet, que le contact continuel des fleurs ne soit pas de nature à rendre un homme soucieux et mélancolique; mais la profession, à part même des malheurs, n'influe pas toujours autant qu'on serait disposé à le croire sur le caractère : tel médecin qui vit sans cesse au milieu des malades et des morts jouit d'un fonds de gaieté intarissable, et Molière, qui riait des médecins, était triste.

Les Musées du Louvre, d'Amsterdam, de la Haye, de Berlin, la galerie de Dresde, la Pinacothèque de Munich, la galerie du Belvédère à Vienne, la galerie de Leuchtenberg à Munich, et Bridgewater-Gallery à Londres, possèdent des tableaux de Van-Huysum qui, sans avoir tous la même importance, méritent tous pour le moins une honorable mention. Quant aux tableaux dispersés dans des collections particulières, il est impossible de les énumérer, et nous devons nous borner à indiquer à nos lecteurs, comme sources d'information : un ouvrage anglais fait avec conscience, qui parut à Londres en 1835 sous ce titre : *A Catalogue raisonné of the works of the most eminent dutch, flemish and french painters... by John Smith* (6me partie, pages 459-489), et le Catalogue des œuvres d'art de Manchester.

(¹) Voy. t. XXI, p. 153.

LE TOMBEAU D'UN AMI.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 10, 18, 26.

Golfe Jouan, 13 avril.

Le contrat est signé. Il a fallu me décider ce matin même. Mme Lassous part ce soir pour Paris et a voulu que tout fût décidé avant son départ. On m'avait envoyé chercher deux fois en moins d'une heure.

Je suis plus calme. Quel changement inespéré dans notre condition depuis un mois! Voici notre sort assuré! Mes pauvres enfants seront heureux, et, après moi, ma digne femme vivra près de l'un d'eux dans une très-honnête indépendance.

Rien ne nous empêcherait même, si nous le voulions bien, d'acheter ici une maisonnette et un champ, un petit pied-à-terre, et j'ai déjà en vue un enclos de paysan qu'on aurait à bon marché parce qu'il produit peu. Il est situé non loin du cimetière; nous serions là comme les gardiens du tombeau de mon cher Roger, de notre bienfaiteur. Béni soit-il ce bon, ce respectable ami! Il a dans nos cœurs un tombeau bien autrement splendide et durable que tous les monuments les plus fastueux élevés par la main des hommes.

17 avril.

La réponse de ma femme n'est pas ce que j'espérais. J'attendais plus de joie des Cormiers.

18 avril.

M. Lassous a déjà pris possession de la villa. Les ouvriers travaillent au jardin; ils abattent des arbres et font sauter un des rochers à la mine; ils vont tout bouleverser; peu m'importe! Il faudra bien qu'ils respectent le cénotaphe : la clause est écrite dans l'acte avec réserve du droit de rachat si l'on vient seulement à le changer de place. Sur ce point, j'ai été inébranlable.

La réponse de la préfecture est enfin arrivée; elle me donne raison. Si je l'avais reçue deux jours plus tôt, peut-être la villa n'aurait pas été vendue. Tant de retard pouvait bien donner lieu à supposer des difficultés et un refus!

La lettre n'est pas froide et concise comme l'est d'ordinaire une correspondance administrative. Le préfet a cru nécessaire, je ne sais pourquoi, de s'étendre en félicitations sur mon zèle, mon empressement, mon scrupule à satisfaire le dernier vœu du défunt. Je n'enverrai pas cette lettre-là à ma femme.

22 avril.

Je viens d'éprouver une vive douleur. Ce matin, j'ai fait élever un petit mur en maçonnerie autour de la fosse de Roger; ce sera le soubassement de la tombe en marbre. Vers neuf heures, les ouvriers se retirèrent; je restai seul, assis à quelques pas. Je rêvais tristement. Tout à coup une personne que je ne pouvais pas voir et qui s'était arrêtée à la porte du cimetière prononça le nom de Roger. C'était une paysanne : « C'est donc vrai, disait-elle à une autre

femme; c'est donc vrai que l'on va laisser ici le corps de ce pauvre M. Roger. Ce n'est pas là ce que voulait le cher homme! Nous le savions bien tous; il en parlait assez souvent. Je ne voudrais pas être à la place du nouveau propriétaire. Bien sûr, toutes les nuits, l'âme de M. Roger ira sous les cyprès. On ne trompe pas comme cela la volonté des morts, sans qu'il arrive malheur. »

Je me suis senti à la fois de la colère, de l'humiliation, et, faut-il le dire, cher ami, du remords! oui, du remords!

Depuis ce moment-là, je ne puis plus penser à autre chose. J'ai beau me rappeler toutes les raisons que j'ai eues pour vendre, je n'en trouve plus une seule qui me contente.

Dans l'espérance de me raffermir un peu, j'ai été rendre visite à M. Mullard. Il a haussé les épaules et m'a répondu froidement : « Ce qui est fait est fait. On ne peut pas, dans les affaires, tout concilier et tout avoir. Vous avez pesé le pour et le contre. Le pour l'a emporté. Ce que vous pensiez alors vous a paru raisonnable. Maintenant tout est dit. A quoi bon vous retourner inutilement contre vous-même? Probablement j'aurais fait ce que je vous ai conseillé. C'est tout ce que je puis vous dire. »

Le ton de M. Mullard n'était pas absolument impoli, mais il était dur. Je sentais, au fond, percer le dédain. Je lui parais un esprit faible. Je ne me soucie plus de le revoir.

Hier, tout a été réglé définitivement entre M. Lassous et moi pour le payement intégral des trois cent mille francs avant la fin de l'année. Le travail de maçonnerie au cimetière est complétement achevé; j'enverrai les marbres de Paris. Je ne saurais vivre ici plus longtemps. Il me semble que tous les habitants me regardent de travers, et je ne puis faire un seul pas sans voir à ma droite ou à ma gauche l'un des deux tombeaux.

Les Cormiers, 28 avril

Me voici de retour aux Cormiers.

Je l'avais pressenti. Ma femme aurait désiré que le marché avec M. Lassous n'eût pas été conclu aussi vite. Elle n'a pas une bonne idée de M. Mullard, qui, suivant elle, a eu peut-être quelque intérêt dans l'affaire. Elle croit que plus tard, après la construction du chemin de fer, nous aurions trouvé des acquéreurs qui eussent accepté volontiers la condition de sépulture, surtout si nous nous étions contentés d'un prix inférieur à celui des propriétés voisines. Enfin il nous serait resté un parti, celui de louer à quelque famille anglaise.

Il est singulier que cette idée de louer, au lieu de vendre, ne me soit pas venue. Toutes les maisons de campagne, de Nice à Cannes, sont louées à des prix très-élevés.

Mes deux fils s'expriment plus nettement encore. Ils regrettent ma décision. Mieux valait rester pauvres.

Ma fille, voyant mon trouble et des larmes dans mes yeux, s'est jetée dans mes bras, en s'écriant qu'elle aurait fait comme moi si elle avait été seule et loin de la famille. Mais je comprends bien qu'elle n'a parlé ainsi que pour me consoler.

J'ai écrit au notaire d'Antibes, en le priant de s'informer si l'on ne pourrait pas racheter la propriété. M. Lassous aura eu le temps de réfléchir : il a acheté trop cher. Mme Lassous doit être capricieuse. Qui sait si elle n'est pas déjà ennuyée du golfe Jouan et de la villa?

8 mars.

Le notaire d'Antibes s'est rencontré chez M. Lassous avec M. Mullard. Ma proposition a fait rire ces deux messieurs. Rien n'est possible.

Vous ne me répondez pas assez clairement à mon gré, mon cher ami. Quel est votre sentiment? dites-le-moi avec franchise.

Je vous avouerai ma faiblesse. Je rêve toutes les nuits de ce tombeau.

Je fais plus que rêver : je ne puis rester seul dans l'ombre.

Je souffre plus que je n'oserais le dire.

De grâce, écrivez-moi.

J'écrivis à Joseph une longue lettre où je cherchai à le calmer, à le rassurer. Mais je n'étais pas très-satisfait moi-même de ce que je lui disais. Ce que je trouvai de mieux, je crois, ce fut de lui rappeler que toute sa vie avait été honnête, et qu'en définitive il n'avait agi dans cette dernière circonstance que par amour pour sa famille. J'ajoutai qu'en supposant même qu'il se fût trompé, il devait bien voir qu'il n'avait rien perdu du tendre respect de sa femme et de ses enfants, ni de l'estime de ses amis.

Joseph lut plus avant que je ne l'aurais voulu dans ma pensée, et il ne fut sensible qu'à celles de mes paroles qu'il lui était trop facile de réfuter. Il me faisait ensuite un tableau déplorable de ses agitations, de ses insomnies, de son mépris de lui-même et de ses désespoirs. Quelques détails me firent craindre que sa santé ou même sa raison ne fût en sérieux péril. Je fis parvenir sa lettre à sa femme par une voie indirecte. Elle me répondit, et, depuis, je ne reçus plus une seule ligne de mon pauvre ami.

Mme Perrin m'apprit que son mari était véritablement très-malade. Ses troubles nerveux, qui s'étaient apaisés pendant son premier séjour au golfe Jouan, étaient revenus plus fréquents et plus douloureux. Il était en proie à des terreurs continuelles qu'il s'efforçait de dissimuler, mais qui se trahissaient à chaque moment par des tressaillements involontaires et des paroles étranges. Plusieurs médecins consultés en secret avaient déclaré que leur science était sans remèdes pour ces sortes de maux. De plus en plus inquiète devant un mal qui s'accroissait sans cesse, Mme Perrin avait pris une résolution héroïque. Elle avait écrit directement à M. Lassous pour lui offrir de racheter la villa au prix de trois cent cinquante mille francs. La réponse n'arrivant pas, elle avait ajouté à la première offre cinquante mille francs. C'était la ruine de la famille. M. Lassous ne répondant pas encore, elle s'était adressée au notaire d'Antibes, qui s'empressa de l'informer que deux mois auparavant M. et Mme Lassous s'étaient embarqués à Nice sur un des bateaux qui vont à Alexandrie : on ignorait où ils étaient; et M. Mullard supposait que leur voyage pourrait durer une année et plus.

Sur les nouvelles instances de Mme Perrin, le notaire consentit à envoyer la proposition de rachat sur les traces des deux voyageurs; mais il était persuadé qu'alors même qu'une lettre les atteindrait en Égypte ou en Asie, M. et Mme Lassous ajourneraient toute décision jusqu'à l'époque de leur retour.

Mme Perrin était d'autant plus désolée de cette fatale circonstance, qu'une autre proposition dont elle avait eu l'idée récemment, après avoir bien étudié le plan de la villa tel que l'avait tracé son mari, lui paraissait de nature à ne pouvoir être refusée.

« Si M. et Mme Lassous ne veulent pas absolument nous revendre la villa, disait-elle, nous leur achèterons seulement, et au prix qu'ils fixeront, soit la partie du jardin où sont les cyprès, soit simplement le droit de sépulture, en nous engageant à dérober la vue du tombeau de tous les côtés, excepté celui de la mer.

La pauvre femme imaginait ainsi chaque jour quelque combinaison nouvelle pour arriver à détruire la cause du mal. Mais pendant ce temps la santé et la raison de Joseph Perrin déclinaient rapidement. Il avait de véritables

hallucinations. Il voyait Roger, il l'entendait; il s'irritait contre sa femme et ses enfants, parce qu'ils ne le voyaient pas et ne l'entendaient pas comme lui. Il leur répétait mot pour mot tous les reproches que lui adressait son ami : « Tu étais pauvre, disait le fantôme; je t'ai fait riche, et je ne te demandais en échange de mes bienfaits que quelques pouces de cette terre que je t'ai donnée!... Non, non, la cupidité qui viole les promesses faites aux mourants ne peut pas rester impunie. Ce n'est pas aux vivants seuls que le ciel donne le pouvoir de se défendre et de se venger! Les morts ne sont pas si loin de vous que vous le croyez, parjures!... Ami ingrat et infidèle, je te ferai expier ton crime; je ne te quitterai plus. »

Après ces accès de démence, Joseph retrouvait souvent un peu de calme : — « Je ne crois pas cependant aux esprits, disait-il. C'est ma conscience qui évoque ce spectre. Mais qu'importe! je suis torturé et je me sens mourir. »

Sa femme, pour le relever, lui déclarait avec énergie qu'à tout prix le vœu s'accomplirait; qu'elle irait elle-même au golfe Jouan; que larmes, prières, argent, soulèvement de l'opinion, appui intéressé de M. Mullard, elle saurait tout employer pour réussir, et qu'elle avait la conviction du succès. Elle protestait que pas un denier des trois cent mille francs ne sortirait des banques de Paris, sinon pour retourner à la caisse de M. Lassous ou entrer dans celle des hospices; qu'elle et ses enfants étaient résolus à travailler avec courage, avec bonheur; qu'il fallait oublier tout cet événement comme un songe; que si une faute avait été réellement commise, elle serait expiée, ou plutôt qu'elle l'était déjà, et qu'on ne pouvait qu'estimer et, en quelque sorte, admirer un homme capable de si terribles remords dans un temps où la conscience publique elle-même n'avait plus ni étonnement, ni indignation pour les ruses de la cupidité, de l'ambition, et leurs plus grands parjures. »

Joseph Perrin écoutait sa femme avec respect, la regardait d'un air hagard, pleurait d'attendrissement et de reconnaissance ; mais le coup qui l'avait frappé jusqu'au fond du cœur était mortel. La sollicitude qui veillait sur lui, l'amour qui l'entourait, n'eurent que le pouvoir d'apaiser son délire et de lui rendre quelque confiance dans la miséricorde divine. En devenant plus calme, il devint plus faible. Une fièvre continue que rien ne put vaincre acheva de dévorer sa vie. Il mourut huit mois après Roger.

LE JOUEUR DE BINIOU.

M. le Bourg a représenté avec un art agréable un joueur de biniou, jeune, ardent, emporté. Voici, comme contraste, un dialogue où une jeune dame bretonne a peint, aussi d'après nature, un de ces pauvres musiciens de campagne, accablé sous le poids des ans, mais satisfait de son sort :

LE PASSANT.

Vieux joueur de biniou, pauvre ménétrier errant, depuis combien d'années vas-tu ainsi de noces en pardons [1]? Tes cheveux grisonnent et ta main commence à trembler; tu souffles cependant courageusement dans ton instrument usé. Triste métier que le tien, vieux sonneur.

LE SONNEUR.

Qui donc me plaint? j'entends une voix qui se lamente sur mon sort. Ame compatissante, cessez de vous attendrir; ma vie est douce, et joyeux est mon métier. Dieu nous a bénis tous deux, et le vieux sonneur le remercie.

LE PASSANT.

Pauvre vieux, quelles sont donc les bénédictions qu'il t'a prodiguées? Voir les joies des autres sans y prendre part; accourir triste et fatigué au milieu de ceux que le plaisir rassemble; les quitter plus triste et plus las; n'emporter qu'une obole difficilement arrachée à leur égoïsme joyeux : n'est-ce pas là toute ta vie, vieux sonneur?

LE SONNEUR.

Non, non, toute humble qu'elle est, elle a ses joies; vous la calomniez et ne la connaissez pas. J'ai vieilli en contemplant le bonheur des autres. Cela chassait la tristesse de mon cœur et ne l'y appelait pas. Combien de couples joyeux ont dansé au son de mon vieux biniou, qui plus tard sont devenus d'heureux époux! Que de fois sa voix aigüe a chassé les sombres tristesses de fronts soucieux! Grâce à lui, je ne sens pas le poids des ans; ceux qu'écarteraient mes cheveux gris, mon biniou les rappelle. A ses accents connus, les petits enfants sortent et m'entourent. Ma famille, c'est tous ceux qui aiment sa chère vieille voix; et dans toutes les paroisses on trouve des parents du vieux sonneur.



Salon de 1857; Sculpture. — Joueur de biniou dansant la nigouce, par Charles le Bourg. — Dessin de Chevignard.

LE PASSANT.

Mais quoi, achever sa vie sans rien laisser de soi; mourir sans que votre main ait ensemencé un champ fertile, sans voir aucun fruit naître de votre labeur inutile; promener au hasard des routes une existence inoccupée et vaine qui s'achève au bord de quelque fossé; n'être regretté de personne, n'avoir été utile à personne : n'est-ce pas ta destinée, vieux sonneur?

[1] On appelle, en Bretagne, les foires des *pardons*.

LE SONNEUR.

Il est vrai, je n'ai pas confié à la terre une incertaine moisson; je n'ai pas amassé comme tant d'autres une fortune enviée. La semence que j'aspirais à répandre, c'était la joie dans le cœur des pauvres. Utile, je l'ai été souvent. C'est moi qui préside au champ de paix où bien des mains ennemies se sont unies; c'est moi qui, dans la ronde où je les entraîne, fais oublier sa colère à l'âme irritée, son affliction au pauvre cœur attristé. Près de moi, le riche oublie son orgueil, et le pauvre sa misère, pour ne songer tous deux qu'au plaisir goûté ensemble. Je réunis les hommes que l'intérêt divise. Vous qui demandez à quoi je sers, sachez-le, je sers à rapprocher les cœurs. On a toujours besoin de moi. Qu'un jeune homme mène à l'autel une compagne choisie, c'est moi qui les conduis tous deux. Qu'un riche fermier veuille préparer l'aire où l'on battra ses gerbes, c'est encore moi que l'on appelle [1]. J'ouvre le champ à la fortune et je me retire emportant l'innocente gaieté. Maintenant, mon biniou et moi nous vieillissons tous deux; sa voix chevrote et ma main tremble. N'importe, tant que nous pourrons aller tous deux, nous ne nous séparerons pas. Et puis, vienne la mort, ceux que j'ai réjouis me relèveront, et l'on enterrera avec son vieux biniou le pauvre sonneur.

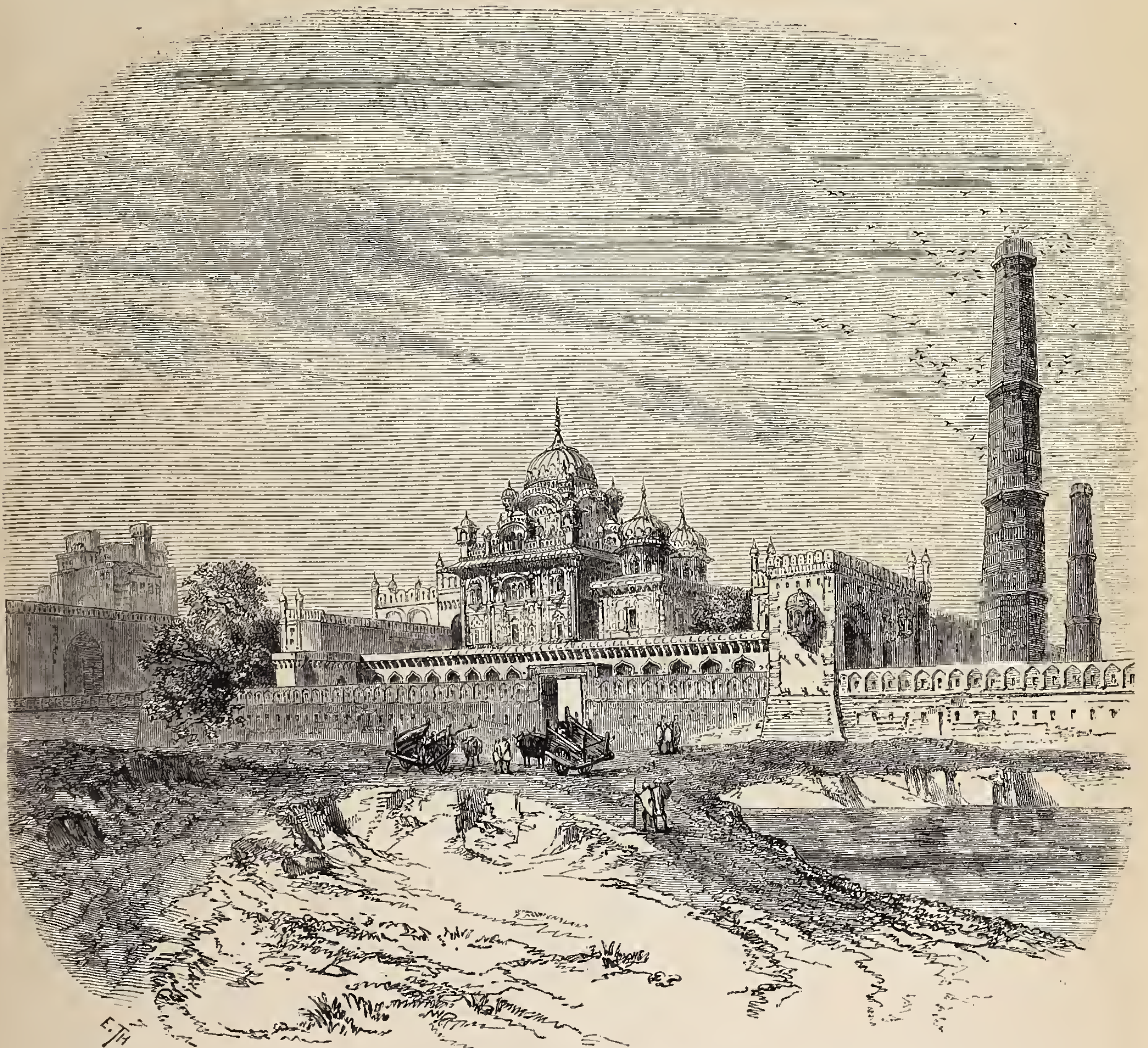
LE PASSANT.

Dieu te bénisse, vieux sonneur.

LE TOMBEAU DE RANDJIT-SING.

Voy., sur l'Inde anglaise, tome XXV (1857), p. 397.

Nos lecteurs connaissent l'histoire du royaume de Lahore et celle de son célèbre souverain Randjit-Sing [2]. Après la mort de ce roi, en 1840, le pays fut agité par des discordes civiles, au grand avantage de l'Angleterre, qui ne manqua point d'en profiter pour ajouter ce riche territoire à ses autres possessions de l'Inde. Shere-Sing, fils de Randjit-Sing, hérita non de son mérite et de sa puissance, mais de son titre. Dès son avénement, il entreprit de faire élever à son père un tombeau somptueux. La construction de ce monument funéraire, qui est tout entier en marbre d'une éclatante blancheur, est achevée depuis sept ou huit ans. A l'extérieur, au milieu de décorations en



Le Tombeau de Randjit-Sing, à Lahore. — Dessin de Thérond, d'après M. Alfred Kœchlin-Schwartz [3].

[1] En Bretagne, quand on veut préparer une aire, le fermier invite tous ses voisins, loue un sonneur, et l'on danse sur le carré de terrain destiné à former l'aire jusqu'à ce que le sol soit assez foulé pour qu'on puisse y battre le grain impunément.

[2] Voy. t. IV (1836), p. 1.

[3] ERRATUM. La mosquée de Secundrah, représentée à la page 397 de notre volume précédent (1857), est située à Agra même, vis-à-vis le fort dans lequel est le palais où le grand mogol demeurait avant d'aller à Delhi. Le tombeau d'Akbar est à cinq milles d'Agra.

partie dorées, on a peint, dans un style qui n'est pas sans quelque analogie avec celui de l'ancienne Égypte, de grandes figures représentant les principaux personnages du règne de Randjit-Sing. L'intérieur, divisé par un large corridor en deux moitiés égales, se compose de huit chambres dont les parois dorées sont couvertes de figures pareilles à celles que l'on voit au dehors. Les plafonds, très-brillants, sont divisés en une foule de petits compartiments creux où un nombre infini de facettes, peintes de couleurs vives et variées, forment des dessins agréables autour de petites glaces étincelantes. Au milieu de chaque chambre est un tombeau en marbre blanc incrusté de pierres précieuses. Ces huit tombeaux contiennent les cendres du roi, de trois de ses femmes et de quatre de ses esclaves qui voulurent mourir sur son bûcher.

C'est dans l'enceinte de la grande mosquée de la forteresse de Lahore que s'élève ce splendide monument. Le grand édifice que l'on aperçoit dans le fond, au-dessus des fortifications, est le château de la citadelle, où vit prisonnier un prince indigène, pensionnaire de la Compagnie des Indes.

LE LIEUTENANT BELLOT.

Fin. — Voy. p. 15, 22, 30.

Il y a une qualité que nous désignons en français par une expression qui n'a d'équivalent exact dans aucune autre langue, la bonne humeur : c'est précisément l'inverse de ce qui se nommait jadis dans les couvents l'acidie, et que les Anglais, dans leur île brumeuse, nomment le spleen. Qualité précieuse, et qui mériterait d'être prônée et cultivée à l'égal des autres vertus, car son influence sur la conduite de la vie est immense! Devant elle disparaissent les nuages les plus sombres; elle aide l'expansion à se faire jour; elle facilite le courage; elle allége le malheur; elle rend tous les devoirs plus aisés. Bellot la possédait au plus haut point.

C'est grâce à cette disposition que le voyage des régions polaires, si pénible, si triste, si terrible, était en quelque sorte devenu pour lui une partie de plaisir. Dangers, privations, souffrances, incertitudes, rien ne pesait à ses yeux du poids ordinaire des choses, et il allait en avant, riant et confiant. Sans sa foi profonde en Dieu et l'immortalité, sans l'élévation du but qu'il poursuivait, et le sérieux habituel de ses réflexions, une telle insouciance aurait semblé de l'étourdissement.

Pour bien juger de la dureté d'un hiver dans les régions polaires, il faut se représenter ce que doit être un froid descendant souvent à 40 degrés au-dessous de zéro, et activé par des vents impétueux. L'air entraîne alors une poussière de neige, sèche et impalpable, qui se glisse à travers les étoffes les plus épaisses et qui produit au contact de la peau des inconvénients considérables; car il devient impossible de prendre du repos sans que les vêtements se glacent; on ne peut non plus se préserver le visage, car l'haleine se transforme en glaçons sous l'étoffe qui la retient, et il est cependant impossible que le visage exposé à de tels courants d'air résiste longtemps sans se geler. « Nous comparions la douleur que nous éprouvions, dit Bellot en rendant compte de sa première journée, à celle d'un homme dont on cinglerait la peau avec des lanières de cuir; il semble, en effet, que chaque bourrasque enlève des lambeaux de l'épiderme. A cette cuisson de la peau succède un état d'engourdissement pendant lequel les parties affectées deviennent bleuâtres, le sang se retire; et si, par malheur, elles blanchissent, c'en est fait, elles sont irrévocablement gelées. Pour moi, je payai mon noviciat par de plus nombreuses gelures que les autres, ce qui, au milieu des Indiens ou des Huskhirs, m'eût exposé aux sarcasmes et aux moqueries des jeunes filles ou des loustics du pays. » C'est en effet une sorte de honte, chez ces populations si exposées aux sévices des frimas, que de ne pas savoir veiller sur soi; car il existe un remède qui permet de parer aux accidents les plus graves, et qui consiste en frictions de neige.

La poussière de neige portée dans les yeux par le vent occasionne un autre danger : elle s'y change en glaçons qui collent les paupières l'une contre l'autre, et l'on ne peut les rouvrir qu'en arrachant les cils et en provoquant ainsi des inflammations qui dans ce climat ont parfois la plus funeste issue. « La meilleure mesure de prudence, dit Bellot, c'est d'habituer l'épiderme à ces basses températures. » Pour s'y préparer, il avait passé tout un hiver sans couvertures, et commencé la campagne sans autre vêtement qu'une chemise de laine. Mais cet apprentissage si rigoureux n'avait cependant pu lui suffire : il avait l'aile du nez partagée en deux par une profonde cicatrice. « Nous ne pouvons à présent, dit-il au retour d'une de ses excursions les plus dures, nous empêcher de rire en voyant ces grotesques figures toutes boursouflées, et les meurtrissures qui ressemblent à des marques de coups de poing. Le docteur a craint un instant que le nez de M. Kennedy ne fût entièrement gelé. Pour moi, Dieu merci, je me trouve le moins éclopé de la bande, et l'on me proclame un *voyageur expérimenté.* »

Ordinairement on suspendait ces violences, au moins durant la nuit, en bâtissant pour y dormir une espèce de cabane de neige; mais quelquefois, faute de temps, on se couchait tout simplement dans la neige entre deux couvertures. « Que de mauvaises nuits nous passons bien souvent, écrit-il sur son journal le 17 janvier, lorsque, harassés de fatigue, nous ne prenons pas le temps de nous bâtir une maison de neige, et nous couchons tout couverts de neige, mouillés, sans même avoir le soin de changer nos effets humides; et la nuit se passe à trembler : il nous faut tous nous changer de côté en même temps, nous frotter le dos, les pieds, pour nous réchauffer un peu... Ma conviction est de plus en plus arrêtée que la volonté et l'énergie du moral peuvent suppléer dans tous les cas à la force physique, et j'espère bien sortir de toutes ces épreuves avec honneur, Dieu merci. D'ailleurs, je n'ai point été élevé dans une boîte à coton! »

La vue de l'homme n'a pas été destinée à ne percevoir que de la lumière blanche; elle est faite pour ces tableaux de nuances variées que, hors des régions polaires, la nature présente partout. Aussi l'effet non-seulement de la réverbération du soleil sur la neige, mais de la simple uniformité de la blancheur, cause-t-il à la longue dans les fonctions de la vue un trouble singulier qui va jusqu'à une sorte de cécité plus ou moins complète; c'est ce que les Anglais nomment *snow-blindness.* C'était un des accidents que, dès le commencement du voyage, Bellot avait redouté le plus : devenir aveugle! Grâce à son attention de n'user qu'avec un grand ménagement de la ressource des masques de gaze colorés, en noir ou en vert, et de n'en porter que dans les instants du plus grand soleil, il avait fini par fortifier ses yeux, fort affectés au début. Mais dans les épreuves de la longue excursion à pied, ils ne purent résister. Il souffrait beaucoup et ne possédait plus qu'une vue faible et confuse. Il s'en plaint à peine : « Nous sommes tous *snow-blinded* maintenant, dit-il en courant. » L'accident était grave et aurait pu avoir des suites désastreuses, car il rendait très-difficile aux voyageurs la tâche de se guider, et celle non moins essentielle d'apercevoir le rare gibier dont on aurait pu profiter.

C'est en partie sur la nécessité de veiller à la conservation d'organes aussi précieux que l'expédition avait imaginé, à l'époque où le retour du soleil avait rendu les éblouisse-

ments de la neige plus difficiles à supporter, de marcher autant que possible de nuit et de camper le jour. Il en résultait de graves inconvénients, mais bien inférieurs à celui dont il fallait à tout prix se garantir. La marche dans le brouillard et la demi-obscurité à travers des plaines absolument blanches sur lesquelles on n'aperçoit aucun objet, présente des difficultés presque insurmontables; car comment se maintenir dans une direction déterminée? Il n'y avait d'autre ressource que de consulter la boussole et d'envoyer un homme en avant dans l'alignement voulu, puis de marcher sur lui, et de répéter indéfiniment le même manége, sans quoi l'on ne tardait pas à s'apercevoir d'une déviation souvent à angle droit, relativement à la ligne horizontale; mais la boussole elle-même, au voisinage du pôle magnétique, est, comme on le sait, un instrument paresseux et fort impuissant : il n'y avait donc rien moins que la chance de s'égarer dans cette neige en y tournant sans fin. On essayait tous les moyens, mais aucun ne pouvait faire réussir à marcher droit. Malgré d'énormes journées quelquefois de plus de vingt heures, on n'avançait que peu. « C'est avec la plus grande difficulté, écrit Bellot le 23 avril, que nous pouvons nous diriger vers le nord; nous ne voyons pas même une pierre sur laquelle nous puissions nous guider. Le compas est fort paresseux aujourd'hui. Nous pensons avoir marché plus de 15 milles, mais nous ne devons guère avoir fait plus de huit ou dix milles en bonne route. »

Les cinq chiens esquimaux que possédait l'expédition ne suffisant pas pour traîner les bagages et les vivres nécessaires pour un voyage d'un aussi long cours, il avait fallu recourir à deux autres traîneaux conduits par les hommes eux-mêmes. Bellot, malgré son grade, avait tenu à s'y atteler comme un simple matelot. « M. Kennedy, dit-il, marche en tête afin de choisir les meilleures routes, et nos quatre traîneaux, à deux desquels les chiens sont attelés, viennent en file joyeuse; la route étant animée par l'espérance, la monotonie de la côte, que rien ne varie, n'est même pas sans plaisir pour nous, parce que cette côte est inconnue. M. Kennedy ne m'a pas donné d'ordre sur ce que j'avais à faire; mais je me suis volontiers et gaiement attelé à l'un de nos traîneaux, afin de montrer l'exemple du bon vouloir. »

L'obligation de construire chaque jour une nouvelle maison n'était pas un des moindres embarras de cet étonnant voyage. A force de faire le même métier, on était parvenu à terminer la besogne en deux heures; mais après une longue et fatigante journée de marche, passer deux heures à couper des blocs de neige, à les transporter, à les entasser l'un sur l'autre, à cimenter les joints avec de la poussière de neige, souvent au milieu de l'ouragan du nord et des tourbillons, ce n'était certes pas une médiocre peine. « Un Esquimaux, écrit Bellot sur son journal après avoir terminé un de ces travaux d'architecture, sourirait peut-être à la vue de nos chefs-d'œuvre; mais comme ils nous abritent suffisamment, c'est tout ce que nous pouvons désirer... tout travail porte avec lui sa récompense. Nous sommes bien fatigués, certes, lorsque après une journée de marche il nous faut songer d'abord à l'opération encore plus fatigante de bâtir, de porter ou de scier cette neige dure et pesante comme de la pierre de taille. Mais on ne peut s'imaginer quelles sensations de plaisir et de comfort nous éprouvons lorsqu'il nous est donné enfin de fermer notre porte et de nous allonger sur nos sacs! » — « Comment ne pas admirer la providence! écrit-il le 11 avril, durant une effroyable tempête de neige qui le retint claquemuré dans sa hutte; la providence, qui change en abri tutélaire cette neige qui serait bien vite l'instrument de notre destruction? Alors que tout, autour de nous, semble conspirer notre perte, ne jouissons-nous pas d'un bien-être réel? Quelle force on puise dans la confiance en Celui sans la permission duquel un cheveu ne saurait tomber de notre tête! »

Ces délices de la hutte de neige, il n'était même pas permis d'en jouir comme on l'aurait voulu. Une nécessité impérieuse obligeait à marcher toutes les fois qu'il n'y avait pas impossibilité absolue : les vivres étaient comptés, et l'on n'avait espérance de retrouver de nouvelles provisions qu'à la fin du voyage. Arrivés au cap Walker, à 120 milles en droite ligne du port Léopold, nos malheureux voyageurs n'avaient plus ni biscuit, ni thé, et seulement soixante livres de *pemmican* (viande sèche) pour six personnes et cinq chiens. — « Bien que le thermomètre ne soit pas très-bas (19 degrés au-dessous de zéro), écrit Bellot le 8 mai, et que nous devions être accoutumés au froid maintenant, nous ne laissons pas d'en ressentir les effets plus vivement, peut-être en raison de la réduction croissante de notre nourriture; car il faut nous contenter désormais d'un petit morceau de pemmican, à peine cinq ou six onces, que nous faisons dissoudre dans de l'eau bouillante; et cette espèce de bouillon, assez léger sans pain, ne nous soutient guère dans notre besogne fatigante. L'imagination prend sa revanche, et nous ne pouvons que rire en remarquant combien, dans ces derniers jours, nos conversations tombent presque infailliblement sur les plats que chacun préfère; bref, c'est toujours de manger qu'il s'agit et de se dédommager avant peu de la diète où nous sommes à présent réduits... Et nous fouillons et refouillons nos poches pour y trouver les quelques miettes de biscuit qui ont pu y être oubliées dans les temps d'abondance. »

La dernière journée est une journée de grâce : on force la marche; on couche sur la glace, par 20 degrés au-dessous de zéro, sans faire de maison, afin de gagner du temps; on donne aux chiens les vieilles chaussures, les gants déchirés, une vieille peau; on consomme les derniers restes du pemmican, et le lendemain, grâce à un vigoureux coup de collier, on touche enfin aux dépôts de provisions de la baie Léopold. « Nous passons ces trois jours, écrit-il gaiement le 14 mai, à manger, boire et dormir; boire, dormir et manger; dormir, manger et boire; insouciants des conséquences. » Il n'est pas inutile d'ajouter que l'expédition suivait rigoureusement le régime des *teetotalers*, c'est-à-dire que l'on n'y faisait usage que de thé, à l'exclusion de toute boisson spiritueuse.

Il était temps d'arriver, non-seulement pour ne pas mourir de faim, mais pour ne pas se voir frappé de paralysie au milieu de ces affreux déserts; le scorbut avait commencé à se déclarer, et avec le scorbut la diminution d'abord, puis l'anéantissement des forces. Cette terrible maladie, résultat ordinaire de l'action prolongée de l'humidité dans ces régions glaciales, a pour premiers symptômes des taches bleues qui se développent sur les jambes. Déjà plusieurs hommes en étaient atteints, et la marche leur devenait de plus en plus difficile. « Quand nous sommes seuls, écrit Bellot, M. Kennedy m'assure qu'il croit en effet que c'est le scorbut. Hélas! comme nous n'y pouvons rien faire, il est mieux de n'y point songer; pour moi, je ne veux même pas regarder mes jambes jusqu'à ce que nous soyons arrivés au terme de notre voyage. » La douleur l'oblige pourtant à y regarder, et il écrit simplement sur ses notes, le 10 mai : « J'ai aperçu sur mes jambes les petites taches noirâtres qui sont les symptômes les plus certains du scorbut; mais qu'y faire? » Puis il n'en parle plus, en effet, jusqu'à ce qu'arrivé au port Léopold, il écrive : « Nous sommes tous munis de béquilles et ressemblons assez à un détachement d'invalides; mais nous tâchons d'entretenir parmi nous la gaieté et surtout l'activité. C'est le mouvement et l'exercice qui sont les principaux remèdes

contre le scorbut, et tous les moyens d'excitation doivent être employés contre ceux qui s'obstinent à rester couchés. »

Après une dizaine de jours consacrés à leur rétablissement, nos six voyageurs reprennent leur route devenue plus difficile que jamais, attendu que la neige commence à se ramollir sous les rayons du soleil, et le 30 mai ils sont à bord sains et saufs, dans les bras de leurs compagnons qui, calculant d'après la somme des provisions, les considéraient déjà comme perdus. De part et d'autre c'est une joie facile à comprendre. « Pour moi, écrit Bellot, j'ai le cœur plein; la reconnaissance déborde, et je ne sais comment témoigner mes adorations à Celui qui nous a conservés et soutenus dans nos divers périls, et qui m'a sauvé sans doute pour me rendre à ma famille et au bonheur d'embrasser tous ceux qui me sont chers. »

Le 6 août 1852, après deux longs mois, la goëlette sortit enfin de sa prison de glace, et dans le commencement de septembre, elle était de retour en Angleterre. La réputation de notre lieutenant, comme force, intelligence et intrépidité, était faite. Son capitaine, M. Kennedy, demandait, pour la prochaine campagne, que le commandement lui fût déféré et à servir sous ses ordres. Bellot ne le voulut pas. Il s'embarqua sur un navire de la marine royale, le *Phœnix,* qui avait pour mission de pénétrer par le canal de Wellington. Au commencement d'août, le navire avait atteint l'entrée de ce passage, et Bellot, qui avait des ordres à porter à l'amiral Belcher, arrêté plus au nord, partit sur la glace avec quatre hommes et un traîneau. On sait comment il fut entraîné. Fidèle à lui-même, ses dernières paroles à ses deux compagnons furent d'admirables leçons de sérénité et de courage. « Il cherchait à nous expliquer, a dit l'un d'eux, comment nous devions nous estimer plus heureux que ceux qui étaient restés à bord, puisque nous avions l'avantage de souffrir pour l'accomplissement d'un devoir. »

DE QUELQUES PEUPLES FABULEUX
SELON LES CHINOIS.

Le Chinois n'est pas voyageur ; son activité aime à s'exercer sur place, et, d'ailleurs, les lois de son pays ne lui permettent pas de s'expatrier temporairement. Mais fût-il curieux de nouveautés, ce pays est si vaste que l'habitant du *dessous du ciel* (de la Chine) peut subir tour à tour l'influence de tous les climats, observer les mœurs les plus diverses et entendre parler vingt langues inconnues, sans sortir des limites de l'empire. Le Chinois d'une province est positivement un étranger dans la province voisine. Cependant, de ce qu'il ne voit pas par lui-même, il s'enquiert auprès de ceux qui prétendent avoir vu, et pourvu qu'on lui représente les autres nations comme composées d'êtres monstrueux ou ridicules, en un mot, inférieurs à lui, sa vanité puérile recueille comme notions exactes les fables les plus absurdes. Ces fables, il les consigne sans scrupule dans de beaux livres offerts sérieusement comme le répertoire classique des connaissances positives. Le grand recueil intitulé : *San tsaï thou hoeï* (Collection de tableaux représentant les trois pouvoirs de la nature : le ciel, la terre et l'homme ; — autrement : l'Univers pittoresque) mêle à des notices sur des peuples bien connus, tels que les Coréens, les Japonais, les habitants des îles Liéou-kiéou, etc., l'image et la description de pays tels que ceux-ci :

LES YU-MIN (1).

Le royaume du peuple qui porte des plumes est situé au sud-ouest de la mer, dans les précipices rocheux. Ces hommes ont les joues allongées comme celles des oiseaux; leur bec est rouge, leurs yeux sont blancs. Il leur pousse des ailes et ils peuvent voler; mais ils sont incapables de



s'éloigner et de continuer longtemps leur vol. Ils ressemblent à des oiseaux; mais ils ne sont point produits par des œufs.

(1) Le peuple qui porte des plumes.

LES HÉ-JIN (2).

A l'intérieur de la mer du Sud, au milieu des montagnes nommées *Pa-soui,* il existe des hommes de couleur bru-



nâtre qui ont une tête de tigre. Ils saisissent les serpents avec les deux mains, et ils les dévorent.

LES KIANG-LIANG.

Au delà de l'extrémité nord du grand désert (le désert de Cha-mo, autrement Gobi), il y a des êtres qui portent à la bouche un serpent, comme le mors d'une bride; ils



ont la tête du tigre et le corps de l'homme; leurs quatre membres sont terminés par des sabots de cheval, avec de longs poignets. On les nomme *Kiang-liang* (Robustes).

La suite à une autre livraison.

(2) Les hommes de couleur sombre. L'expression *hé-jin* signifie positivement hommes noirs; mais le même livre parlant d'hommes noirs et les représentant avec leur couleur franchement accusée, il est probable que ceux dont il est ici question sont seulement de couleur fauve très-foncée.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

HENRI DECAISNE.

Voyez tome XVI (1848), page 97



Les Joies de la famille, peinture par Henri Decaisne, mort le 25 octobre 1852. — Dessin de Staal.

Cette œuvre n'avait pas encore été gravée : elle appartient au frère du peintre, à l'illustre botaniste M. Joseph Decaisne, qui a bien voulu nous autoriser à la reproduire. Nous aimons à y retrouver le sentiment moral et tendre qui

dominait dans le talent de notre ami Henri Decaisne. Il n'était doué peut-être d'aucune de ces qualités supérieures qui sont le privilége de trois ou quatre peintres à peine par chaque génération ; mais il était au nombre des premiers du second rang : le choix de ses sujets, autant que leur exécution, révélait bien ce qu'il y avait en lui de sérieuse dignité et de respect à la fois pour l'art, pour le public et pour lui-même. A Paris, on était habitué à considérer Henri Decaisne comme un peintre français. Il est vrai cependant que par son origine et par ses premières études il était Belge. Ce fut le 27 janvier 1799 qu'il naquit, à Bruxelles, dans une maison qui forme l'angle de la rue de l'Étuve avec la petite fontaine du Manneken-Pis. Il obtint au Lycée une demi-bourse, puis une bourse entière. Il suivit en même temps les cours de l'Académie, et il remporta le prix de la figure antique en 1816, l'année même où, ayant terminé ses études, il sortit du Lycée. Depuis trois ans son père était mort, et sa mère restait le seul soutien de la famille, composée de Henri, qui était l'aîné, de trois fils et d'une fille. En 1814, pendant l'interruption des cours du Lycée, Henri avait étudié dans l'atelier du professeur François : il y revint en 1816. Sa résolution de se consacrer à la peinture était arrêtée depuis assez longtemps. On indique comme l'un des événements qui ont le plus contribué à l'engager dans cette carrière l'émotion qu'il éprouva lorsque la ville de Bruxelles honora par de solennelles funérailles la mémoire d'un de ses artistes, Pierre-François Jacob, mort, à peine âgé de vingt-huit ans, à Rome, en 1808. Une lettre écrite par Henri Decaisne, dix ans plus tard, en 1818, donne une idée des agitations de son esprit à cette époque, où il cherchait encore sa voie. « J'ai dix-huit ans, dit-il, et je commence à peindre. Tourmenté du désir de bien faire et de la crainte de m'égarer, je cherche, je tâtonne; je voudrais me former des règles certaines sur la théorie de la peinture. Je consulte mes amis, mes livres, ma tête; mes idées se pressent... » Le jeune artiste confie ensuite au papier ce qu'il appelle son *Credo* pittoresque ; nous y remarquons ce passage : « La peinture étant l'imitation de la nature, il me paraît que le beau doit être le naturel; mais l'histoire étant l'épopée de la peinture, il me semble que son style doit toujours être noble et élevé, et que, par conséquent, le goût le plus sévère doit guider l'artiste dans le choix de la nature qui lui servira de modèle. Je crois même que c'est ce choix et la comparaison d'un grand nombre de modèles les uns avec les autres qui a fait sortir du ciseau des antiques ces sublimes statues qui me semblent représenter la nature telle qu'elle a dû surgir des mains du Créateur. C'est ce caractère poétique et sévère qui me semble être indispensable au dessin historique. » Il admirait beaucoup alors, parmi les compositions modernes, le *Marcus Sextus* et la *Phèdre* de Guérin. « Voilà, s'écriait-il, comme je désire composer un jour ! »

Bientôt, d'après le conseil du jeune peintre Navez, et avec la recommandation du célèbre David, proscrit par la restauration, il vint à Paris et entra dans l'atelier, non de Guérin, mais de Girodet. Il paraît qu'il y fut d'abord l'objet d'une curiosité railleuse et presque hostile. « Sa tenue sévère et son attitude grave, dit M. L. Alvin dans la meilleure étude que l'on ait faite sur sa vie (¹), contrastaient avec la bruyante pétulance de cette classe, dont il était pourtant le plus jeune disciple. Il y avait pris sa place, entre ses nouveaux camarades, avec la ferme volonté de travailler et de ne point se laisser distraire du noble but qu'il s'était donné, mais sans aucune affectation, réclamant seulement pour son application et son assiduité l'indulgence qu'il accordait volontiers à la dissipation des autres. D'abord surpris de cette réserve, ses condisciples se laissèrent peu à peu captiver par le charme sérieux que son excellent cœur savait répandre autour de sa précoce raison... L'expression habituelle de sa figure était une placidité bienveillante, mêlée à une bonhomie spirituelle, quelquefois même un peu railleuse. On y trouvait aussi tous les signes qui indiquent les caractères énergiques et bien trempés. »

« L'enfance de Decaisne, continue M. Alvin, explique la précoce maturité de sa jeunesse. Depuis la mort de son père, il avait accepté tous les soins, tous les soucis du père de famille, et jamais il ne s'était laissé distraire, par les plaisirs de son âge, de la noble tâche devant laquelle il s'était placé. Particulièrement scrupuleux dans le choix de ses amis, il ne s'était lié intimement qu'avec des jeunes gens studieux ; les seules distractions qu'il se permît, c'étaient la lecture et le spectacle, et aussi la fréquentation de quelques hommes de science et de travail. Il ne cessa point d'entretenir des relations avec les personnes qui, à cette époque, exerçaient de l'influence sur la direction des beaux-arts en Belgique. Il saisissait toutes les occasions de se rappeler à leur souvenir, en envoyant à la société qui s'était formée pour l'encouragement des beaux-arts les premiers fruits de ses études. Cette société, dont M. le duc d'Ursel était président, et dont le membre le plus actif était Charles Van-Hulthem, si connu par son goût pour les arts et les sciences, cette société consacrait une partie de ses ressources à entretenir à Rome des élèves belges. Au moment où Decaisne partait pour Paris, Navez rentrait dans sa patrie et laissait vacante sa place d'élève de Rome et la pension dont il avait joui. Decaisne eut un moment l'espoir de lui succéder. Il avait envoyé à Bruxelles des études qui, témoignant de grands progrès, faisaient concevoir de belles espérances pour l'avenir. Malgré l'appui du duc d'Ursel, malgré les protestations de Van-Hulthem, la commission écarta Decaisne, parce qu'on lui supposait l'intention de se faire naturaliser français. La somme disponible fut partagée ; « on donna, dit M. Van-Hulthem, dans une lettre du » 2 avril 1823, cinq cents florins à M. Vervloet, peintre » d'églises et d'intérieurs de villes, et le reste forma une » pension qu'on offrit au protégé de M. G..., le jeune flû» teur, afin qu'il apprît chez M. Paelinck ou chez M. Na» vez ; mais son père ne voulut pas y consentir. » On ignore quel pouvait être ce jeune flûteur, le protégé de M. G..., qu'on veut envoyer étudier la peinture contre le gré de son père. Quant à M. Vervloet, de Malines, il a fourni une honnête carrière d'artiste ; mais, établi depuis sa jeunesse à Naples, il paraît avoir quitté son pays sans esprit de retour. »

Henri Decaisne pouvait aussi concourir, vers ce temps, à Anvers, pour le grand prix de Rome, qui assurait au lauréat une pension de douze cents florins pendant quatre ans ; mais il ne voulut pas abandonner à Paris sa mère, ses frères, âgés l'un de dix-sept ans, l'autre de quatorze, et sa sœur, qui était au moment de se marier; il n'hésita pas même à interrompre ses études sérieuses pour gagner leur pain quotidien. Il entreprit de faire de la lithochromie avec son frère Joseph, qui ne s'était pas encore entièrement consacré aux sciences naturelles. Leur travail assidu arriva bientôt à leur procurer une vingtaine de francs par jour. C'était assez pour les besoins modestes de cette bonne et simple famille. Toutefois, dès l'année 1824, Henri Decaisne exposa au Salon un *Ecce Homo*, une *Famille indienne exilée*, *le Paria et la jeune Bramine*, la *Mort des neveux de Richard III*. Nous ne saurions penser à le suivre pas à pas dans les progrès qu'il fit ensuite, et il nous suffira de rappeler que les œuvres de Decaisne figurèrent avec distinction dans presque toutes les expositions qui se succédèrent

(¹) *Notice biographique sur le peintre bruxellois Henri Decaisne*, lue à l'Académie royale de Bruxelles, en 1854.

jusqu'en 1852, époque de sa mort. Nous citerons, parmi ses tableaux les plus remarqués : le *Souliote en embuscade; les Pêcheurs grecs trouvant sur la grève le corps d'une femme assassinée; Milton dictant à ses filles le* PARADIS PERDU; les *Adieux de Charles Ier à sa famille; Marguerite de Valois sauvant la vie à un protestant; Lady Francis implorant Cromwell; Elisabeth et Leicester;* les *Derniers moments d'Anne de Bolein* (acheté par le prince de Ligne); une vaste composition représentant quatre-vingts *personnages illustres de l'histoire belge* depuis Godefroy de Bouillon, et placée à Bruxelles, au fond du chœur des Augustins; un plafond du palais du Luxembourg; l'*Institution de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem;* l'*Entrée de Charles VII à Rouen*, à Versailles; *le Christ et les petits enfants*, à l'église de Saint-Denis du Saint-Sacrement, à Paris; *les Quatre Evangélistes* et l'*Education du Christ*, à Saint-Paul; une *Sainte Thérèse*, à Notre-Dame de Lorette; une *Assomption de la Vierge*, à l'église du Gros-Caillou; *Agar et Ismaël*, au Musée de Bruxelles; et une *Madeleine au pied de la croix*, dans l'église de Notre-Dame de Bon-Secours de la même ville ([1]). Le tableau le plus estimé de Henri Decaisne est peut-être son *Ange gardien*, que la gravure a popularisé, et qui a été dignement loué, en 1836, par Alfred de Musset : « Je pourrais, dit ce poëte célèbre, faire à M. Decaisne un beau compliment sur son *Ange gardien*. Durant les premiers jours où je visitai le Musée, je consultai l'un de nos poëtes, et si je ne craignais de le nommer, j'ajouterais que c'est le premier de tous. — « Dites hardiment, me répondit-il, que c'est » un des plus beaux tableaux du Salon. » — J'ai cependant entendu depuis bien des critiques sur cet ouvrage : on veut retrouver dans l'enfant endormi un souvenir de Rubens; on reproche à l'ange d'être vêtu de soie, on le voudrait en robe blanche; on se rappelle certaines toiles du même auteur qui étaient loin de valoir celle-ci; on les compare, on les oppose; enfin on dit que tout est médiocre; mais pour profiter du conseil, je dirai hardiment qu'on ne me convainc pas. La tête de l'ange est admirable dans toute la force du terme; le reste est simple et harmonieux. Le sujet, d'ailleurs, est si beau qu'il est de moitié dans l'émotion qu'on éprouve : un enfant couché dans son berceau, une mère qu'assoupit la fatigue, et un ange qui veille à sa place... Quelle que soit la route qui a conduit M. Decaisne au résultat qu'il nous montre aujourd'hui, il est arrivé. Qu'il saisisse cette phase de son talent; qu'il renonce pour toujours à ce cliquetis de couleurs, à ces petits effets mesquins qu'il a cherchés naguère encore dans ses portraits; qu'il prenne confiance en son cœur, et, en même temps, qu'il se défie de sa main. Que les yeux calmes de son ange lui apprennent qu'il n'y a de beau que ce qui est simple. »

M. de Lamartine aimait le talent de Decaisne. Il avait fait allusion au tableau de *la Charité* dans les derniers vers de son ode des *Recueillements poétiques* intitulée *la Femme*. Une autre fois, le 15 mai 1845, il écrivit en marge d'un dessin d'album où Decaisne avait représenté *le Christ enfant écrasant le serpent*, les vers suivants, qui sont très-peu connus, et qui auraient suffi pour récompenser le peintre de tous ses travaux :

Tu l'as mal écrasé, Christ, ce reptile immonde
Que toute vérité trouve sur son chemin;
De ses hideux replis il enlace le monde,
Et son dard aigu reste aux flancs du genre humain.

Tu nous avais promis que l'horrible vipère
Ne renouerait plus ses livides tronçons;
Que l'homme serait fils, que le Dieu serait père,
Et que tu paierais seul les terrestres rançons.

Deux mille ans sont passés, et l'homme attend encore !
Ah ! remonte à ton père, ange de l'avenir,
Et dis-lui que le soir a remplacé l'aurore,
Et que l'homme regarde et ne voit rien venir.

([1]) M. L. Alvin a publié un Catalogue général des œuvres de Henri Decaisne, par ordre chronologique, à la suite de la notice que nous avons citée plus haut.

LE CHATEAU DE HEIDELBERG.

Voyez la Table des vingt premières années.

Le château de Heidelberg est adossé au dernier des sommets de l'Odenwald, à l'entrée de la vallée du Neckar, qui s'échappe « entre deux croupes boisées plus fières que des collines et moins âpres que des montagnes ([2]). » De ses terrasses, on domine d'un côté l'étroite vallée où la rivière coule limpide et sauvage autour des rochers qui hérissent son lit; de l'autre, la ville avec son pont chargé de lourdes statues, et la plaine qui s'étend jusqu'au Rhin et au delà, jusqu'à la chaîne des Vosges.

La vue n'est pas moins belle pour celui qui regarde le château de la rive opposée. La pierre rouge que l'on tire de la montagne, un peu commune peut-être dans les constructions encore neuves, s'embellit en vieillissant. Elle est admirable ici, au milieu des arbres qui enveloppent de tous côtés ces tours et ces façades à demi écroulées.

Dans une contrée où tant de ruines illustres ou pittoresques servent de but aux promenades du touriste, de l'archéologue ou du peintre, il n'en est pas de plus visitée; et, en effet, aucune ne peut être parcourue plus commodément, ni satisfaire mieux la curiosité d'un savant ou les yeux d'un artiste.

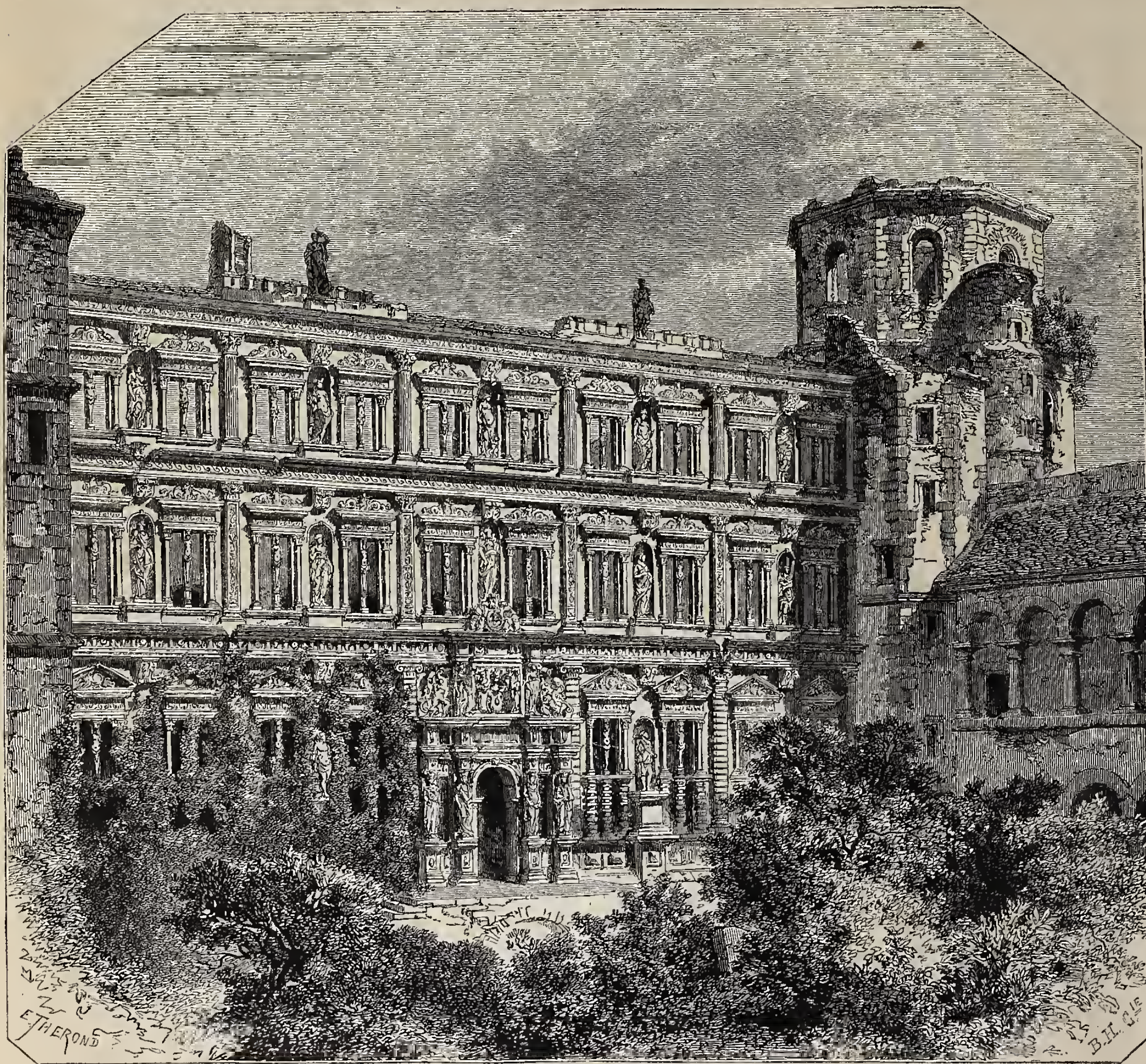
La résidence des électeurs palatins, détruite et rebâtie un grand nombre de fois, a conservé les traces de ces restaurations et de ces dévastations successives. Depuis le commencement du quatorzième siècle, où le comte Rodolphe Ier éleva un bâtiment encore reconnaissable à quelques ornements gothiques jusqu'à la fin du siècle dernier, presque tous ses successeurs ont tenu à honneur d'ajouter quelque chose à la splendeur de leur palais ou de le relever de ses ruines. Robert le Roux, en 1346, y bâtit une chapelle dont il ne reste que des murs. Robert III, qui devint empereur en 1400, après la déposition de Wenceslas, éleva sur la vallée une façade également détruite. Frédéric le Victorieux agrandit la chapelle et fortifia le château. De son règne date la *Tour fendue*, colossal débris, dont la moitié encore debout semble inébranlable, tandis que l'autre, abattue d'une seule pièce, laisse mesurer ses murailles, épaisses de vingt pieds. Trois batteries y étaient autrefois superposées. Les tilleuls qui ont pris racine sous les voûtes de la tour ainsi découvertes en dépassent à présent le faîte. Mais c'est à partir du seizième siècle, sous Louis le Pacifique et Frédéric II, sous Othon-Henri et Frédéric IV le Sage, que le château de Heidelberg a reçu les accroissements et les embellissements qui en font encore pour nous un des plus riches monuments de la renaissance, même en l'état où nous le voyons aujourd'hui.

Pris et repris plusieurs fois pendant la guerre de Trente ans; rendu, après la paix de Westphalie, au prince Charles-Louis, qui le restaura, il eut encore plus à souffrir de la guerre entreprise par le roi Louis XIV pour soutenir les droits de Philippe d'Orléans, devenu le gendre de l'électeur. De cette guerre date la ruine magnifique que nous admirons aujourd'hui.

« Il y a de tout à Heidelberg, dit M. Victor Hugo dans un des plus brillants chapitres de son livre du *Rhin*... Lorsqu'on entre dans la cour intérieure des palatins... on

([2]) Victor Hugo, *le Rhin*.

est ébloui, on est tenté de fermer les yeux, comme on est tenté de se boucher les oreilles devant *les Noces* de Paul Véronèse. Il semble qu'il y a dans cette cour un immense rayonnement qui vient de tous les côtés à la fois. Tout vous sollicite et vous réclame. Si l'on est tourné vers le palais de Frédéric IV, on a devant soi les deux hauts frontons triangulaires de cette façade touffue et sombre, à entablements largement projetés, où se dressent, entre quatre rangs de fenêtres, taillés du ciseau le plus fier, neuf palatins, deux rois et cinq empereurs. A sa droite, on a l'exquise devanture italienne d'Othon-Henri, avec ses divinités, ses chimères et ses nymphes qui vivent et qui respirent, veloutées par de molles ombres poudreuses; avec ses césars romains, ses demi-dieux grecs, ses héros hébreux, et son porche, qui est de l'Arioste sculpté. A sa gauche, on entrevoit le frontispice gothique de Louis le Barbu, furieusement troué et crevassé par les coups de cornes d'un taureau gigantesque. Derrière soi, sous les ogives d'un porche où s'abrite un puits à demi comblé, on a les quatre colonnes de granit gris données par le pape au



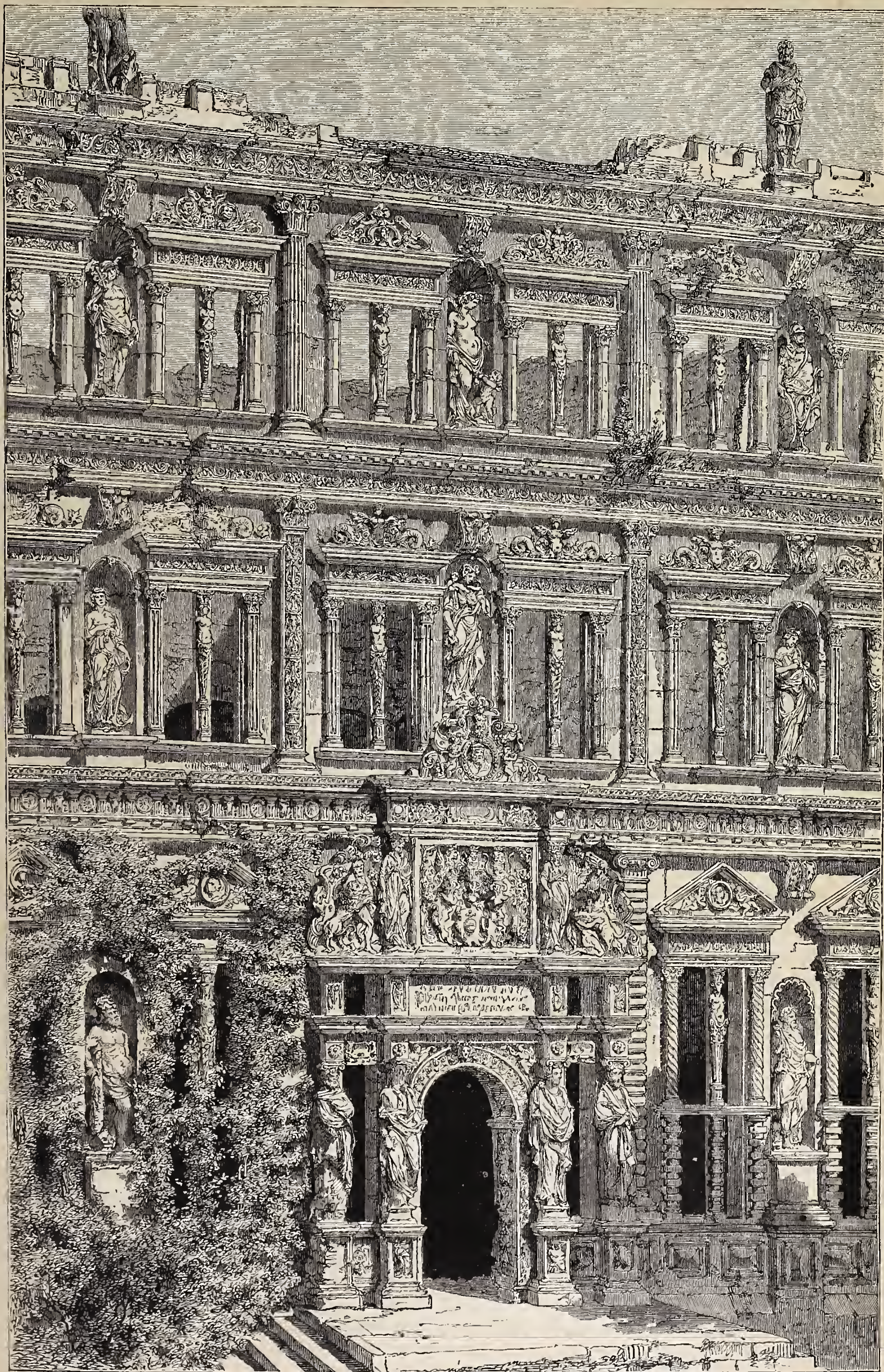
Château de Heidelberg. — Façade du palais d'Othon-Henri. — Dessin de Thérond.

grand empereur d'Aix-la-Chapelle, qui vinrent au huitième siècle de Ravenne aux bords du Rhin, et au quinzième des bords du Rhin aux bords du Neckar, et qui, après avoir vu tomber le palais de Charlemagne à Ingelheim, regardent crouler le château des palatins à Heidelberg.

» Tout le pavé de la cour est obstrué de perrons en ruine, de fontaines taries, de vasques ébréchées. Partout la pierre se fend et l'ortie se fait jour.

» Les deux façades de la renaissance, qui donnent tant de splendeur à cette cour, sont en grès rouge, et les statues qui les couvrent sont en grès blanc, admirable combinaison qui prouve que ces grands sculpteurs étaient aussi de grands coloristes. Avec le temps, le grès rouge s'est rouillé, et le grès blanc s'est doré. De ces deux façades, l'une, celle de Frédéric, est toute sévère; l'autre, celle d'Othon-Henri, est toute charmante. La première est historique, la seconde est fabuleuse. Charlemagne domine l'une, Jupiter domine l'autre. »

L'intérieur du palais d'Othon-Henri, aussi bien que la façade dont nous donnons ici la gravure, est un ravissant exemple de cette architecture merveilleusement travaillée et ornée, qui vint d'Italie en France, et y prit ce caractère d'un goût nouveau auquel le château d'Heidelberg ne semble pas étranger. « Il y a là, debout, ouvertes, livrées au premier venu, sous le soleil et sous la pluie, sous la neige et sous le vent, sans voûte, sans lambris, sans toit, percées comme au hasard dans des murs démantelés, douze portes de la renaissance, douze joyaux d'orfèvrerie, douze chefs-d'œuvre, douze idylles de pierre, auxquelles se mêle, comme sortie des mêmes racines, une admirable et charmante forêt



Château de Heidelberg. — Détail de la façade du palais d'Othon Henri. — Dessin de Thérond.

de fleurs sauvages dignes des palatins, *consule dignæ.* »

Cependant à cet art si raffiné, à ces précieuses et délicates sculptures, peut-être préférons-nous encore la façade de Frédéric le Sage, celle que le poëte appelle l'historique

et la sévère, élevée de 1601 à 1607. L'architecture, en suivant le modèle laissé par Othon-Henri, est restée si originale, son mouvement est si heureux, les statues armées qui séparent ses fenêtres ont une si fière tournure, tous les ornements moins abondants, moins exubérants que ceux du palais voisin, sont taillés d'une main si légère et si ferme, qu'il est au moins permis d'hésiter entre ces deux exemples donnés à quelques années d'intervalle par de grands artistes aujourd'hui oubliés.

Rien n'est resté debout des bâtiments construits dans les années suivantes par le célèbre Salomon de Caus. Est-ce une perte véritable? Faut-il déplorer encore que, dans le siècle suivant, l'électeur Charles-Théodore, rentrant dans le palais de ses aïeux, n'ait pu le restaurer comme il en avait le projet? La veille du jour où il devait en reprendre possession, le 23 juin 1764, la foudre tomba sur une des tours, incendia la toiture, et de là se communiqua aux parties nouvellement rebâties. Cette ruine ne devait plus être réparée.

Ne regrettons rien cependant. Le château d'Heidelberg, tout meurtri et mutilé par les guerres, ravagé par le canon, par l'explosion des mines et par le feu du ciel, envahi par les ronces, est plus complet ainsi et revêtu d'une beauté plus pure que s'il eût subi une restauration maladroite et sans goût. Le poëte dont nous nous plaisons à reproduire les paroles a exprimé, avec beaucoup de charme, un sentiment que dut éprouver plus d'un voyageur au milieu de ces débris où toutes les grâces de l'art se mêlent à toutes les grâces de la nature : « Les arabesques sont des broussailles, les broussailles font des arabesques. On ne sait laquelle choisir et laquelle admirer le plus de la feuille vivante ou de la feuille sculptée. — Quant à moi, cette ruine m'a paru pleine d'un ordre divin. Il me semble que ce palais, bâti par les fées de la renaissance, est maintenant dans son état naturel... Le liseron l'habite et la menthe sauvage le parfume. C'est bien, c'est mieux. Ces adorables sculptures ont été faites pour être baisées par les fleurs et regardées par les étoiles. »

LE DÉPART DE L'ÉMIGRANT.

SCÈNE DE LA FORÊT-NOIRE, par B. AUERBACH.

Adieu, chère terre natale!
Je vais dans un monde lointain.
Quand viendra mon heure fatale,
Je regretterai, mais en vain,
De ne pas mourir sur ton sein.

Un matin, le menuisier Wolfgang de la Forêt-Noire s'éveilla avec le souvenir de cette strophe mélancolique. Dans la situation où il se trouvait, elle semblait faite exprès pour lui; car il allait quitter sa patrie, il allait se joindre aux pauvres légions de familles allemandes qui émigrent en Amérique, non point parce qu'il était déjà pauvre, mais parce qu'il craignait de le devenir.

C'était un homme de cœur, Wolfgang, et un homme intelligent, qui avait plus de pensées qu'il n'en disait.

Il se frotta les yeux en répétant :

Je vais dans un monde lointain.

Puis il se leva et regarda les lourdes caisses entassées dans sa chambre. Cette chambre en ce moment l'étonnait par ses dimensions, car il n'y restait plus que quelques-uns de ses anciens meubles. Le reste avait été vendu à l'encan, et le jeune menuisier croyait entendre encore les cris des acheteurs qui naguère faisaient là leur enchère.

Près de lui, sur une couche de paille, reposaient sa femme et ses huit enfants. Le plus jeune, qui avait à peine deux ans, étendait sa petite main sur la bouche de sa mère comme pour y comprimer une plainte, un soupir, et sa figure avait une expression radieuse.

Tous dormaient. Wolfgang se rappela qu'il n'avait eu qu'un sommeil agité et à tout instant interrompu. Car lorsqu'on emballe son lit, il semble qu'on y enveloppe aussi son repos; l'âme voyage déjà avec ces coffres sur la route inconnue. Si l'on éprouve cette impression à la veille d'un court trajet dont on reviendra prochainement, quelle doit être celle que l'on ressent quand on entreprend de traverser les océans, quand on dit à jamais adieu à tout ce que l'on quitte!

Avec son caractère ordinairement ferme et résolu, avec la clairvoyance qu'il appliquait aux affaires de la vie comme à l'exercice de son métier, Wolfgang était, ce jour-là, subjugué par une émotion qu'il ne pouvait et qu'il ne voulait, à vrai dire, pas réprimer. Déjà il avait perdu ses parents, et son âme s'abandonnait mélancoliquement à la mémoire de ces chers morts.

Cependant il ne voulait pas rester oisif, et il allait sortir, lorsque sa femme ouvrit les yeux et lui dit doucement :

— O Wolfgang, voilà donc la dernière nuit que nous avions à passer ici!

— Oui, répondit le menuisier; mais repose encore, tu as aujourd'hui doublement besoin de repos. N'éveille pas nos enfants, et sois calme. Avec la grâce de Dieu, nous resterons du moins tous réunis.

A ces mots, il s'avança sur le seuil de sa demeure, puis s'arrêta. Le criaillement de la porte, quand elle roulait sur ses gonds, l'avait frappé dès son enfance. Que de fois il l'avait entendu chaque jour, quand ses parents sortaient ou quand il arrivait une visite! Tout à coup, il se rappela le temps où il essayait aussi pour la première fois d'ouvrir cette porte, où son doigt d'enfant ne pouvait faire mouvoir le loquet. Oui, le son des portes de la maison paternelle a un charme singulier. On dirait une clochette mystérieuse dont nul autre que nous n'entend l'harmonie, et qui éveille en notre âme une quantité de souvenirs. Et le seuil de cette même demeure! Que de fois Wolfgang, lorsqu'il s'essayait à marcher, avait trébuché là, sur le nœud d'une poutrelle qui n'était pas encore complétement aplani.

S'il s'était arrêté partout aussi longtemps que sur ce seuil magique, jamais il n'aurait pu achever ses préparatifs de départ. Mais il se hâta de descendre l'escalier, et s'avança dans le village. Tout dormait encore; seulement, les hirondelles voltigeaient sur les toits, les coqs criaient dans les basses-cours, les oiseaux gazouillaient sur les arbres, et les bestiaux beuglaient dans les étables.

Wolfgang parcourut le village comme un fantôme qui revient, sans qu'on le voie, visiter les lieux où il a vécu. Çà et là, ses regards s'arrêtaient sur une maison qui lui rappelait divers incidents de son existence, des jours de travail et de fatigue, et aussi des heures de joie.

Il poursuivit sa marche, et se trouva en pleine campagne, au moment où le soleil se levait splendide à l'horizon. Les alouettes s'élevaient en chantant dans les airs et semblaient saluer l'éclat du matin. Sans y songer, Wolfgang se découvrit la tête et s'arrêta émerveillé : — Que le monde est beau, dit-il, et que de fois on oublie son admirable beauté!

Il ne se rendait point compte à lui-même de son émotion; mais son âme était dans le monde, et le monde était en lui.

Une alouette sautillait sans peur sous ses yeux; car il est des instants où la nature paraît s'associer au cœur qui la contemple avec piété. L'homme alors n'est plus l'ennemi des animaux. Il est leur compagnon; il jouit avec eux des magnificences de la création.

Cependant le jeune artisan était arrivé à son champ. Que de fois il l'avait labouré, ensemencé et récolté! Maintenant la moisson de son patrimoine était là, devant lui, dans toute sa richesse. — Merci, dit-il, merci, champ de mon père, qui m'as donné la nourriture du corps. Sois béni, et donne désormais, à ceux à qui tu appartiens, tes gerbes fécondes. Soyez bénies, soyez à jamais bénies, plaines et collines de mon pays!

Il prit une parcelle de cette terre et l'enveloppa dans son mouchoir. Il voulait l'emporter comme un souvenir dans une autre région, la semer sur le sol où il allait chercher une autre patrie.

Ensuite il alla s'asseoir près de l'embarcadère du chemin de fer où il avait longtemps travaillé. Les rumeurs du jour commençaient à se faire entendre autour de lui; les cloches tintaient l'*Angelus*, et Wolfgang restait là, aspirant à la fois la couleur, la lumière, les harmonies de cette dernière matinée, sans pouvoir en rassasier son cœur et ses sens. Il se leva enfin, cueillit une branche de tilleul en fleur, l'attacha à son chapeau, puis rentra dans le village. Sans qu'il s'en aperçût, il était resté longtemps dehors, car tous les habitants du village étaient déjà en mouvement. Wolfgang s'arrêtait près de chacun de ceux qu'il rencontrait. Au moment où il allait les quitter, tous ces fils de sa terre natale lui apparaissaient également comme des amis. Mais il s'arrêta plus longtemps près du tonnelier Matthieu, qui avait acheté sa vache. Il passa la main sur le cou de la bonne bête, et lui donna à manger une poignée de trèfle.

En rentrant chez lui, il trouva sa femme et ses enfants revêtus des habits qu'il leur avait fait faire pour le voyage d'Amérique. Les garçons étaient tout fiers de leurs chapeaux gris bordés de ruban vert, et demandaient en grâce qu'on les leur laissât porter tout le jour; car leur mère disait qu'après la messe, ils reprendraient leurs vêtements de chaque jour. La fille aînée, au contraire, avait les yeux rougis par ses larmes. Wolfgang leur adressa de nouvelles exhortations. Il leur dit que pendant tout le voyage, ils devaient se montrer dociles, obéissants, et ne pas quitter leur mère. — Celui qui ne se conduira pas bien, ajouta-t-il, on l'attachera au haut d'un mât, et on ne lui donnera rien à manger qu'un morceau de baleine.

Le père et la mère écoutaient en souriant les contes que les enfants se faisaient à eux-mêmes sur leur séjour en Amérique. L'aîné des garçons disait qu'il voulait apprivoiser un ours et l'atteler à un chariot. Une des filles prétendait avoir une grande volière et chevaucher sur une autruche. Un autre s'écriait, la larme à l'œil, que son frère et sa sœur lui enlevaient ainsi tout ce qu'il désirait lui-même.

Le père mit fin à ces naïfs débats. La messe était sonnée. Il se dirigea vers l'église avec sa famille.

La suite à une autre livraison.

SUR LA DISPOSITION DES PLANÈTES.

LETTRE AU RÉDACTEUR ([1]).

Monsieur,

En réfléchissant dernièrement aux anomalies que les observations actuelles font reconnaître dans la loi de Bode, j'ai été conduit à apercevoir que l'on pouvait se rendre compte de la disposition des planètes d'une manière à la fois plus simple et plus exacte. Comme cette manière est très-propre à se graver dans les imaginations, elle me semble appelée par là même à devenir populaire et à servir ainsi à l'enseignement de cette belle science de l'astronomie, à laquelle il serait désirable de voir prendre le caractère élémentaire. Aussi ai-je immédiatement pensé à votre recueil, et je recours à votre obligeance, afin de profiter, si vous le voulez bien, de sa vaste publicité.

Dans quel ordre les orbites des planètes sont-elles disposées autour du soleil? Autrement dit, quelle idée sommaire peut-on se faire des distances de ces astres les uns à l'égard des autres et à l'égard de l'astre central? C'est à quoi répondait la loi de Bode ou de Titius, bien connue de tous ceux qui ont la moindre teinture de l'astronomie. Cette loi consiste à poser la série : 0, 3, 6, 12, 24, etc., dans laquelle chaque terme, sauf le second, est le double de celui qui le précède; puis à ajouter à chacun des termes le nombre 4, ce qui donne la nouvelle série : 4, 7, 10, 16, 28, 52, 100, 196, 388, dont les termes successifs représentent à peu près les distances proportionnelles des diverses planètes au soleil; c'est-à-dire que la distance de Mercure au soleil étant désignée par 4, celle de Vénus sera désignée par 7, celle de la terre par 10, celle de Mars par 16, et ainsi de suite.

Mais indépendamment de ce que cette loi n'a pas toute la simplicité désirable, les observations y accusent aujourd'hui de telles inexactitudes qu'il n'est guère possible de la maintenir. Ainsi le nombre 28, qui convenait assez bien aux petites planètes, tant qu'il n'était question que de Pallas, Cérès, Junon et Vesta, dont les orbites sont effectivement fort rapprochées les unes des autres et à peu près à la distance indiquée, est devenu tout à fait erroné depuis que le groupe de ces astres a pris à nos yeux tant de développement. Il ne s'agit plus, comme on le supposait primitivement, de quatre masses, que l'on se figurait comme les éclats d'une même planète située à la distance 28, mais d'une multitude de petits astres d'une condition tout à fait à part, dont on connaît dès à présent plus d'un demi-cent, et dont on finira peut-être par démêler plus d'une centaine; et loin d'être réunies à la distance voulue par la loi de Bode, leurs orbites remplissent un intervalle plus étendu que celui qui existe entre la terre et le soleil, et que les prochaines découvertes agrandiront vraisemblablement encore. A l'égard de Neptune, le défaut est encore plus considérable : les observations donnent le chiffre 300, et la loi donne celui de 388, supérieur à la réalité de près d'un tiers. Malgré les avantages de cette manière générale de voir d'un seul coup d'œil la suite des planètes, l'esprit sévère de la science ne permet donc pas d'y adhérer plus longtemps, et il faut nécessairement chercher à donner satisfaction autrement à l'imagination et à la mémoire.

Or, en examinant attentivement le fond des choses, on voit d'abord qu'il y a trois catégories à faire, en laissant à part les comètes, dans les astres qui circulent autour du soleil : 1° les astéroïdes, qui, à cause de leur nombre, de leurs irrégularités et de la petitesse de leurs dimensions, sont jusqu'à présent les moins connus; 2° les petites planètes, au nombre de quatre, et dont la terre, qui en est une, nous donne parfaitement l'idée; 3° les grandes planètes, si différentes à tant d'égards de celles de notre catégorie, particulièrement par leur volume qui est de cent à mille fois supérieur. Avant de considérer ces astres isolément, comme on le fait dans le système de Bode, il paraît donc d'une bonne méthode de commencer par les comparer ensemble par catégories. C'est à ce principe si naturel et si juste que je me réfère, et j'en déduis les conclusions suivantes.

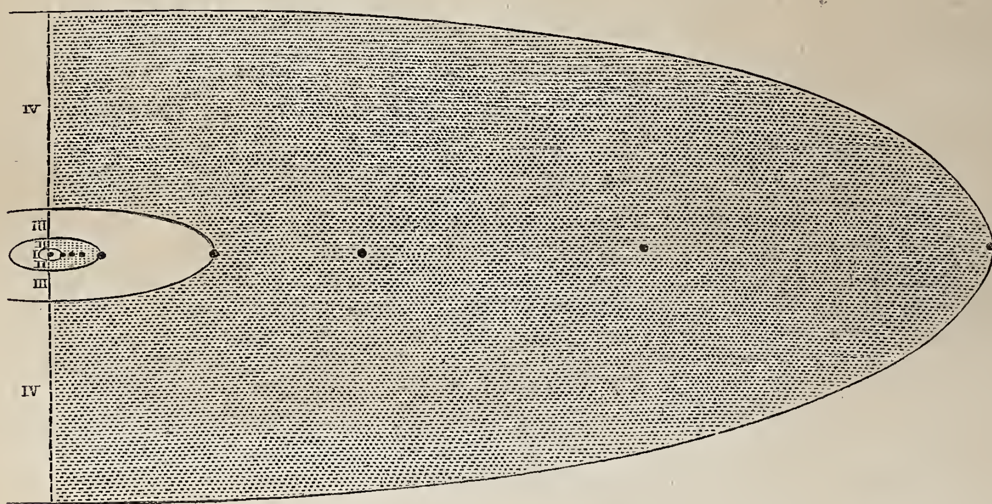
Immédiatement autour du soleil se présente une première zone occupée par les petits astéroïdes. A cette zone en succède une seconde qui est celle des petites planètes, et la

([1]) Nous nous empressons d'insérer cette lettre, en remerciant l'auteur. Nos lecteurs apprécieront sans peine la nouveauté et l'importance de la communication qu'il veut bien nous faire.

largeur de cette seconde zone est précisément le triple de la largeur de la précédente. A celle-ci succède la troisième zone, celle des astéroïdes majeurs, dont la largeur est pareillement le triple de la zone qui la précède. Enfin prend place la quatrième zone, qui est celle des grandes planètes; et ici, la loi variant en même temps que le caractère des astres, nous trouvons une largeur qui est égale, non plus à trois fois, mais à sept fois la largeur de la zone précédente. En résumé, zones alternatives d'astéroïdes et de planètes, et augmentation graduelle dans la dimension des astres des deux espèces, en même temps que dans la largeur des zones qui les contiennent.

Ce sont des résultats qu'il est aisé de vérifier. Ainsi, en se contentant des nombres ronds donnés par la loi de Bode, la largeur de la zone des petites planètes est égale à 16, distance de Mars, diminuée de 4, distance de Mercure; ce qui donne le nombre 12, qui est justement le triple de la distance de Mercure au soleil, ou autrement dit de la première zone. De même pour la zone des astéroïdes, dont la largeur est égale à 52, distance de Jupiter, diminuée de 16, distance de Mars, ce qui donne 36, triple de 12 qui représente la largeur de la zone précédente. Enfin, en ôtant 52, distance de Jupiter, de 300, distance réelle de Neptune, on obtient le chiffre de 248 qui, à une différence près de 15 millièmes, est justement le septuple de 36.

En général, il faut même dire que nous ne possédons pas d'une manière certaine la connaissance de la zone des grandes planètes. Bien qu'il y ait quelque chose de séduisant pour notre esprit, toujours amoureux des idées simples, à penser que la catégorie de ces planètes se compose effectivement de quatre membres comme celle des petites, cependant rien ne nous assure. De ce que nous ne découvrons aucune planète au delà de Neptune, il ne s'ensuit pas qu'il n'y en ait pas une ou même plusieurs qui échappent aujourd'hui à nos moyens d'observation et qui se découvriront peut-être plus tard. Qui sait même s'il n'y a pas jusqu'à de grandes profondeurs, dans l'espace céleste, une alternance de zones d'astéroïdes et de planètes, analogues à celles que nous constatons dans les rayons plus voisins du soleil? A raisonner rigoureusement, nous ne sommes donc pas fondés à faire entrer dans notre spéculation la largeur de la zone des grandes planètes, puisque nous ne sommes pas en mesure d'en fixer positivement les limites. Mais, sous le bénéfice de ces réserves, le nombre 7 étant fort simple, très-suffisamment exact, et facile à retenir, rien n'empêche de le consacrer provisoirement comme représentatif de la zone des grandes planètes.



Vue perspective des quatre zones planétaires.

I, première zone, contenant les astéroïdes solaires.
II, deuxième zone, contenant les quatre petites planètes.
III, troisième zone, contenant les grands astéroïdes.
IV, quatrième zone, contenant les grandes planètes.

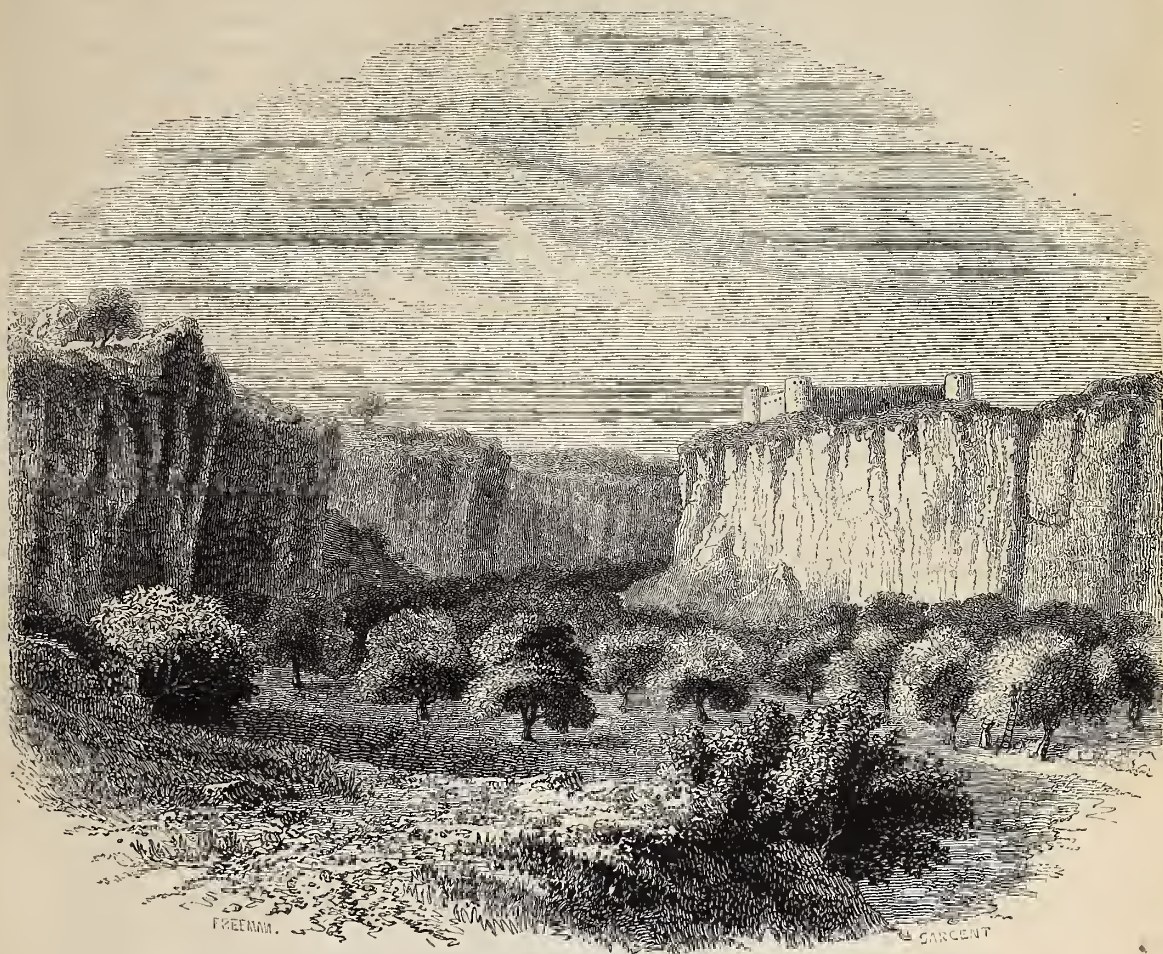
(Les points noirs placés sur la ligne médiane, à partir du centre, représentent les positions respectives du soleil et des huit planètes.)

Mais l'essentiel est la loi de triplicité pour les trois zones dont les observations permettent de déterminer formellement la largeur; et cette loi leur convient non-seulement dans les nombres ronds, ainsi que nous venons de le voir, mais même dans les nombres exacts. On sait, en effet, que la distance moyenne de la terre étant 10, celle de Mercure est 3,8 et celle de Mars 15,2, dont la différence est le nombre 11,4, précisément triple de 3,8.

Les rapports géométriques des catégories étant ainsi déterminés, il est facile de passer aux rapports des astres les uns avec les autres dans chaque catégorie en particulier. En ce qui concerne les petites planètes, ces rapports sont d'une simplicité extrême, et il suffit en quelque sorte de les avoir entendu énoncer pour les retenir. La terre est au milieu de l'intervalle entre les deux planètes extrêmes, et Vénus est au milieu de l'intervalle entre la terre et Mercure. Pour les grandes planètes, la distance de la seconde à la troisième est deux fois un quart la distance de la seconde à la première, et la distance de la troisième à la quatrième est deux fois et demie cette même valeur. Quant aux astéroïdes, ils sont jusqu'à présent trop incomplétement et trop imparfaitement connus pour qu'il y ait lieu de rechercher si leurs orbites sont liées les unes avec les autres par quelque loi symétrique. Du reste, les masses planétaires étant très-différentes d'une zone à l'autre, il n'est pas étonnant que la nature ait réglé dans chaque zone leurs distances réciproques d'après des lois spéciales qui, au fond, sont peut-être dans une certaine harmonie avec la constitution intrinsèque de ces astres eux-mêmes.

Voilà, Monsieur, aussi succinctement que possible, ce que je désirais porter à la connaissance de vos lecteurs, et j'y joins, pour plus de facilité, un croquis indiquant les quatre zones à distinguer dans notre système planétaire, ainsi que la position qu'y occupent respectivement les huit planètes. — Agréez, etc.

LES DÉCOUVERTES RÉCENTES DANS L'AFRIQUE CENTRALE.



Les monts Ghariân, au sud de Tripoli. — Dessin de Freeman, d'après la relation du docteur Barth. (1)

Nous avons donné précédemment (2) une idée générale du voyage scientifique de M. Barth et de ses compagnons dans les régions centrales du nord de l'Afrique; la relation personnelle de M. Barth lui-même, dont la première partie vient de paraître simultanément en allemand et en anglais, nous permet aujourd'hui de présenter un aperçu plus complet de cette mémorable expédition.

BUT DE L'EXPÉDITION.

Pénétrer dans les parties intérieures du Soudan, que Denham et Clapperton, les premiers de tous les voyageurs Européens, avaient aperçues vingt-cinq ans auparavant, mais dont ils n'avaient pu donner qu'une incomplète esquisse; étudier en détail le royaume de Bornou, qui est le plus grand état du Soudan oriental, et recueillir des informations exactes sur ses populations, ses productions, son industrie, ses dispositions commerciales; reconnaître complétement le lac Tchad, cette Caspienne de l'Afrique intérieure, et déterminer par des observations précises l'étendue de son bassin, sa disposition physique, son élévation par rapport au niveau de l'Océan, toutes questions sur lesquelles on n'avait que des notions imparfaites et controversées, et sans lesquelles cependant il est impossible de se former une idée nette de la conformation physique du continent; pousser plus avant encore, s'il était possible, les explorations et les découvertes, en se portant dans la direction du sud et du sud-est vers la haute région, probablement voisine de l'équateur, où doivent se trouver les sources du Nil, cet autre grand problème poursuivi depuis tant de siècles, et qui recule toujours devant les investigateurs; mettre enfin ces parties inexplorées de l'Afrique en rapport avec l'Europe en général, avec l'Angleterre en particulier, dans le triple intérêt de la science, du commerce et de la civilisation africaine : telle était la pensée inspiratrice, tel était le plan général de cette grande expédition, dont l'honneur revient à l'Angleterre qui l'a organisée et noblement défrayée, quoique l'Allemagne soit la patrie de Barth et de ses compagnons.

Si le but était glorieux, les difficultés étaient grandes, ainsi que les périls. Des populations défiantes et inhospitalières, un climat que peuvent affronter peu de constitutions européennes, d'immenses déserts ou des espaces inconnus, tels sont les obstacles que l'Afrique oppose à ses explorateurs et sous lesquels presque tous ont succombé. L'expédition même dont nous recueillons aujourd'hui les fruits a largement payé sa part à cette hécatombe séculaire. Les deux compagnons avec lesquels Barth commença l'expédition au mois de janvier 1850, Richardson et Overweg (prononcez *Oferveg*), sont morts presque au début de la

(1) Toutes les gravures jointes à cet article sont les fidèles reproductions de celles que M. Barth a fait exécuter pour éclairer le texte anglais de sa relation,

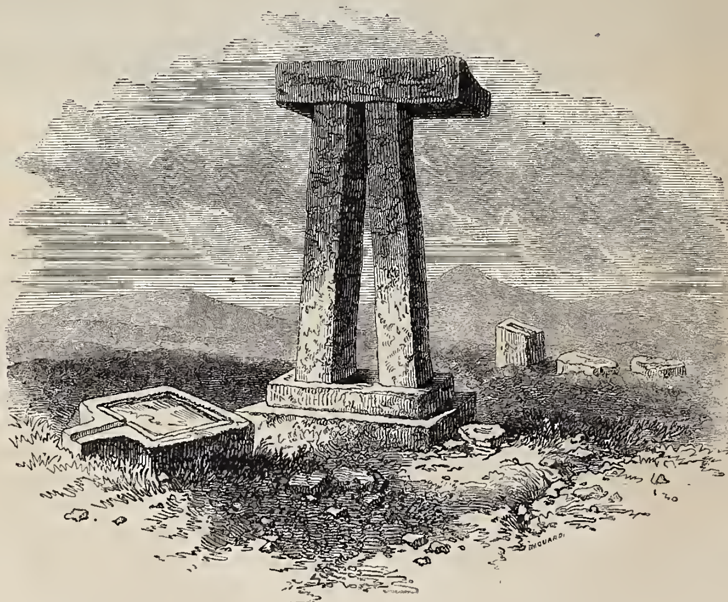
(2) Tome XXIII (1855), p. 321.

carrière, et il n'est malheureusement plus permis de conserver de doutes sur le sort du docteur Vogel (prononcez *Foghel*), qui plus tard fut adjoint à Barth et que celui-ci avait laissé en Afrique. Mais Barth lui-même a revu l'Europe après cinq années et plus d'explorations laborieuses et de fatigues inouïes, et il nous donne aujourd'hui une des relations les plus vastes et les plus substantielles qui aient été publiées depuis longtemps.

LE DJEBEL-GHARIAN.

Quand on a traversé la zone littorale assez étroite qui s'étend au sud de Tripoli, on voit tout à coup se dresser devant soi une énorme barrière de rochers à pic qui domine de 500 mètres au moins la plaine inférieure. Cette chaîne est connue sous le nom arabe de Djébel-Ghariân, ce qui signifie, selon la commune interprétation, la montagne aux Grottes. Sur nombre de points, en effet, les rochers présentent une multitude d'excavations, naturelles ou artificielles, qui ont autrefois servi d'habitation aux hommes et qui même encore aujourd'hui offrent parfois un abri temporaire aux tribus errantes de ces cantons. Cette particularité n'a pas été ignorée des anciens, car Pline, au cinquième livre de son Histoire de la nature, mentionne des *Troglodytes* dans une position qui répond bien à celle des monts Ghariân. Cette longue barrière de rochers donne lieu à une autre remarque importante : c'est qu'il ne faut pas y voir une chaîne de montagnes proprement dite, mais bien le brusque escarpement d'un plateau intérieur dont l'immense surface forme ce que nous appelons le Sahara ou Grand-Désert. Cette expression, le *Désert*, il ne faudrait pas la prendre dans un sens trop littéral; car si le Sahara présente de vastes espaces absolument arides, sans eau, sans végétation et sans habitants, on y rencontre aussi de nombreuses oasis, dont quelques-unes, telles qu'une partie du Fezzan, le pays d'Aïr (dont on doit la connaissance à M. Barth et à ses compagnons), le pays de Ghât et d'autres encore, forment de véritables états d'une assez grande étendue. On sait que les anciens comparaient ce qu'ils connaissaient de cette région à une peau de tigre, les oasis figurant comme autant de mouchetures verdoyantes sur le fond sableux du plateau. Cette conformation est commune à toute la Libye orientale. Les oasis classiquement célèbres d'Augila et d'Ammon ou Siwah, entre le Fezzan et la basse Égypte, sont également situées sur des plateaux élevés, qui, vers la côte, s'abaissent en gradins rapides.

Le plateau qui vient finir aux monts Ghariân offre d'abord une surface accidentée et des sites variés; mais peu à peu la plaine s'élargit, elle devient plus aride, et enfin l'œil ne découvre plus à l'horizon qu'un espace infini, nu, sablonneux, à peine ondulé. Seulement, çà et là, abrité sous quelque pli de terrain, un frais ruisseau sortant d'une source isolée s'annonce par une ligne de verdure et quelques bouquets de dattiers, balançant leur tête élancée. Dans un endroit écarté, un monument remarquable attira l'attention de nos voyageurs : c'étaient deux longues pierres dressées en forme de piliers, et supportant à leur sommet une troisième pierre transversale, le tout offrant une singulière ressemblance avec les pierres celtiques de nos pays du Nord. Les indigènes ignorent l'origine de ce monument, probablement très-ancien, érigé sans doute dans une pensée religieuse, comme les groupes analogues qu'on a aussi trouvés dans le sud de l'Inde et dans plusieurs îles du grand Océan.

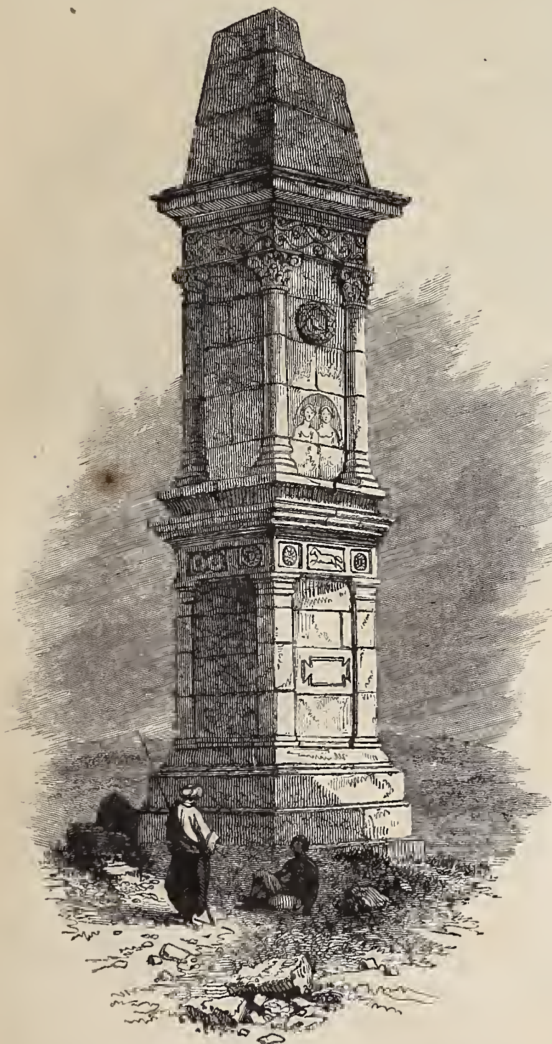


Monument dans le désert, près du Djébel-Ghariân. — Dessin de Freeman.

ROUTE DU FEZZAN.

Le plateau désert que l'on traverse en s'éloignant des monts Ghariân n'est pas encore le Fezzan, mais c'est la route qui y conduit. On apprend par un passage de Pline qu'au premier siècle avant notre ère les Romains avaient porté leurs armes dans cette région aride. Ils voulaient tout à la fois se rendre maîtres de la Phazanie (c'est notre Fezzan), contrée qu'habitaient les Garamantes et qui était célèbre de toute antiquité comme le grand rendez-vous commercial de l'Afrique intérieure, et soumettre les tribus nomades qui inquiétaient les caravanes entre la Phazanie et la côte. Ce double but fut atteint : une route de près d'un mois d'étendue fut construite à travers le désert et dans l'intérieur du Fezzan, jusqu'à Garama, la capitale du pays. M. Barth a encore retrouvé sur place plusieurs des bornes milliaires qui y marquaient les distances, comme sur toutes les grandes voies de l'empire. Et ce ne sont pas là les seuls vestiges que la domination du peuple-roi ait laissés dans ces déserts : des restes de constructions, des pierres inscrites,

et jusqu'à des mausolées dont l'élégance le cède à peine aux plus beaux monuments funéraires de l'Italie, attestent que des établissements fixes, ou tout au moins des postes militaires, avaient été formés dans tout l'espace qui s'étend de la plage tripolitaine au cœur de la Phazanie. Les historiens, ceux qui nous restent du moins, sont muets sur les événements dont cette partie de l'Afrique fut le théâtre dans les derniers temps de la république et au temps des Césars. Les deux lignes de Pline pouvaient tout au plus en faire pressentir l'intérêt; les découvertes archéologiques de l'expédition restitueront une page importante de l'histoire des colonisations romaines. Nous reproduisons ici, d'après une des planches de la relation, une de ces tombes romaines qui après tant de siècles suppléent au silence de l'histoire



Tombe romaine entre Tripoli et Garama. — Dessin de Freeman.

écrite; le monument est situé presque à mi-chemin de Tripoli à Garama (dix journées de Tripoli, douze de Djerma), au pied d'une montée qui conduit à la partie la plus haute et la plus aride du plateau. « Il ne faut pas s'étonner, dit le voyageur, si les tribus indigènes regardent ces pyramides sépulcrales, si étranges maintenant dans cette terre de désolation, comme autant d'idoles païennes; car moi-même en les contemplant je ne pouvais me défendre d'un sentiment de vénération presque religieuse. » Selon la remarque de M. Barth, la différence des styles qu'on remarque dans les ruines romaines de cette région montre que les Romains y firent un long séjour; et on y retrouve même les restes d'une église ou d'une chapelle qui attestent que sous leur égide le culte chrétien pénétra dans ces déserts. On sait, du reste, par plus d'un témoignage, qu'avant leur conversion plus ou moins volontaire à l'islamisme, les Touâreg ou Berbères avaient reçu la foi chrétienne, et ils conservent même aujourd'hui plus d'un usage qui témoigne à leur insu de leur ancienne croyance. Ainsi, Dieu est encore pour eux le *Mési*, et un ange l'*anïéloûs*.





Détails d'architecture de l'église dont les ruines sont représentées p. 53.

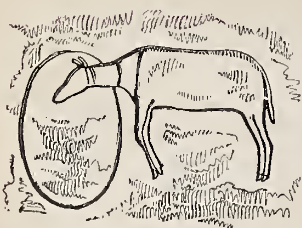
GARAMA ET MOURZOUK, DANS LE FEZZAN.

Les ruines de l'antique Garama sont très-succinctement décrites par M. Barth; il paraît, au surplus, qu'elles offrent maintenant peu d'intérêt. Le voyageur y dessina cependant une tombe romaine qui, par son caractère, lui parut devoir appartenir au siècle d'Auguste, c'est-à-dire aux premiers temps de la conquête. La place avait une assez grande étendue; M. Barth en évalue la circonférence à cinq mille pas, ce qui revient à peu près à deux kilomètres et demi. Les gens du pays la nomment *Djerma-Kadîm,* ou la Vieille Djerma; non loin de là s'est formée depuis bien des siècles une nouvelle ville qui garde le nom de la cité détruite, mais qui présente un aspect misérable et est elle-même aujourd'hui presque déserte. La grande et belle vallée où se trouvent les ruines de Djerma est à deux journées vers le nord-ouest de Mourzouk, la capitale actuelle du Fezzan.

Après un assez long séjour dans cette ville, où l'Angleterre a maintenant un consul, l'expédition se remit en route. Depuis Tripoli on s'était avancé presque directement au sud; maintenant on se porta droit à l'ouest pour aller gagner Ghât, place importante comme station commerciale. Le Fezzan, que l'on allait quitter, est une contrée intéressante à plus d'un titre, et qui n'a été jusqu'à présent explorée que d'une manière fort incomplète, bien qu'elle reconnaisse la souveraineté du bey de Tripoli, avec lequel l'Angleterre et la France sont en très-bons termes. A l'ouest comme au nord, le Fezzan se termine par une chaîne de montagnes rocheuses, ou plutôt par un escarpement très-élevé d'où l'on descend à travers d'étroits et roides défilés dans la plaine inférieure où Ghât est située.

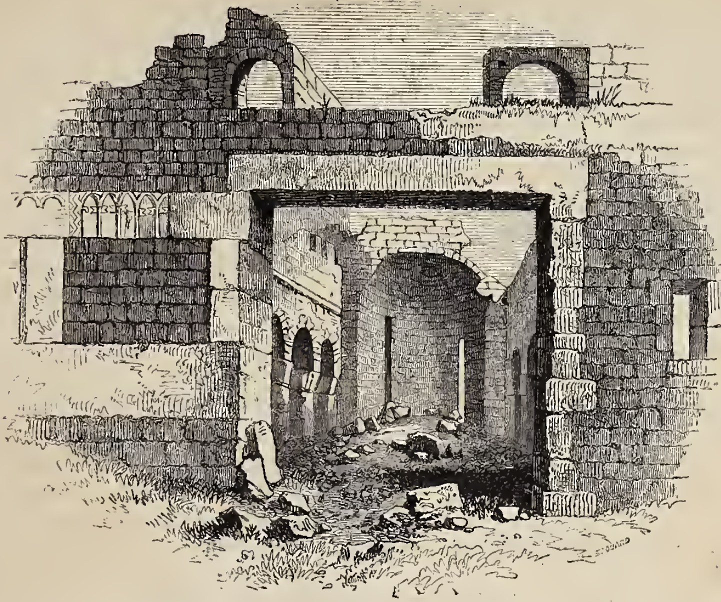
Vue générale des rochers sculptés dans le Ouâdi-Télisaghî. — Dessin de Freeman.







Sculptures du Ouâdi-Télisaghî.



Ruines d'une ancienne église chrétienne dans le désert voisin du Fezzan. — Dessin de Freeman.

Kanô, ville du pays d'Haoussa. — Dessin de Freeman.

LES ROCHERS DU OUADI-TÉLISAGHI.

Au milieu de ces défilés, dans une vallée nommée le Ouâdi-Télisaghi, l'attention de Barth fut appelée sur des rochers où l'on voit tracées en creux des scènes d'un caractère curieux. L'une de ces représentations semblerait être d'une nature symbolique ; l'autre présente une scène toute pastorale : des animaux qui se pressent vers une source pour s'y désaltérer. On a attaché, surtout au premier moment, une grande importance à ces représentations, dont les deux

esquisses jointes à notre texte ne peuvent donner, dit M. Barth, qu'une imparfaite idée, le dessin mieux arrêté que le voyageur en avait fait et qui fut envoyé en Europe s'étant égaré. Peut-être la préoccupation scientifique a-t-elle un peu exagéré la portée de ces figures, qui ne sont, après tout, que des ébauches tout à fait primitives, auxquelles auront très-bien pu suffire, sans qu'il soit nécessaire de remonter jusqu'aux Égyptiens, le caprice et l'habileté de quelque artiste barbare. Dans tous les cas, les rochers de Télisaghî n'en sont pas moins des monuments curieux, ne serait-ce qu'à titre d'échantillons de l'art africain, et comme points de comparaison. Quel que soit, au surplus, l'auteur de ces tablettes, elles sont indubitablement d'une époque ancienne; ce qui le prouve, c'est l'absence du chameau, que l'on sait avoir été introduit dans le nord de l'Afrique par les premiers conquérants arabes du khalifat, au septième siècle de notre ère. Auparavant, les seuls animaux de transport, entre la zone maritime et la Nigritie, étaient le cheval et le bœuf, et on ne voit, en effet, que des bœufs sur les rochers de Télisaghî.

LE PAYS DE GHAT. — LES TOUAREG (AMAZIGH).

Arrivée aux plaines de Ghât, après avoir dépassé la descente du Fezzan, l'expédition était entrée dans une région qui est le domaine exclusif des Touâreg, peuple de race berbère. Personne jusqu'à présent n'avait donné sur cette immense famille qui, sous des noms divers, couvre une grande partie du nord de l'Afrique, depuis la mer des Indes jusqu'à l'Atlantique, des renseignements plus curieux, plus étendus, plus circonstanciés. Familiarisé de longue main avec l'arabe, et déjà assez avancé dans la connaissance de la langue targhî (ce mot est le singulier du nom des Touâreg, ou, comme on dit moins correctement, des Touâriks), Barth a pu recueillir directement et varier ses informations. Bien que son étude ait nécessairement porté d'une manière immédiate sur les tribus avec lesquelles il a vécu, ce qu'il nous apprend de leurs mœurs, de leurs usages, de leur organisation intérieure, aussi bien que ce qu'il a pu réunir de leurs traditions, s'étend plus ou moins à toute cette portion de la famille berbère qui couvre le Sahara occidental, à l'ouest du Fezzan et au sud de l'Atlas. Et d'abord, pour ceux qui en toutes choses aiment à remonter aux origines, il n'est pas inutile de remarquer que ce groupe nombreux de populations que nous désignons, d'après les Arabes, sous la dénomination de Touâriks ou Touâreg, ne se donnent à eux-mêmes que le nom d'*Amazigh* (mot que les tribus du désert prononcent *Imôchagh*). Hérodote, au milieu du cinquième siècle avant notre ère, a connu ce nom comme celui d'un peuple de la Libye occidentale (les *Maxyes* ou *Mazyques*) : c'est déjà un assez beau brevet d'antiquité. La population du pays de Ghât se compose de deux classes, une classe noble et dominante, et une classe asservie (quoique de même race) qui peut se comparer aux ilotes de Sparte. Les premiers se nomment Azkâr, les seconds Imghâd. D'autres parties du Sahara offrent la même particularité, avec cette différence qu'ailleurs la classe asservie appartient communément à la race noire, tandis que les Berbères se rangent, et avec raison, parmi les races blanches. Cette grande classification ne repose pas seulement, on le sait, sur la couleur ou les nuances de l'épiderme. Ces contrées intérieures de l'Afrique ont eu, comme le reste du monde, leurs conquêtes et leurs révolutions.

Pomponius Méla avait dit des Garamantes que chez eux on était le fils de celui à qui on ressemblait. Une coutume observée par Barth chez les Berbères du Sahara confirme l'exactitude de ce passage. Dans le pays d'Aïr, deux époux n'habitent jamais sous le même toit, si ce n'est tout au plus durant les premières semaines du mariage; habituellement la femme continue de demeurer dans la maison de son père, où elle jouit d'une liberté complète. La lune de miel écoulée, le mari retourne chez lui, à quelque distance que se trouve son village; seulement il revient de temps à autre faire acte de présence et de maître, sans que ces visites accidentelles puissent se prolonger au delà de quelques jours. C'est à peu près ce que les fables grecques racontaient des anciennes Amazones. Un père ne cède sa fille qu'autant que le prétendant lui en donne un prix convenable, ordinairement trois ou quatre chameaux. Ce ne sont pas les enfants qui héritent, mais les neveux.

LE PAYS D'AÏR.

Entre le pays de Ghât et le pays d'Aïr, dont il vient d'être question, l'expédition employa vingt-huit journées; la journée de marche à dos de chameau, plus ou moins longue selon les circonstances, peut représenter en moyenne sept de nos lieues communes ou environ vingt milles anglais. Cette oasis d'Aïr est une des stations les plus intéressantes de la mission; le nom en était connu, mais aucun Européen, jusqu'à présent, n'y avait pénétré, ou du moins aucun n'en était revenu pour communiquer ses observations à l'Europe. M. Barth non-seulement décrit fort en détail les lignes de route qu'il y a suivies et les lieux qu'il a vus; mais il y a recueilli en outre de nombreuses et très-intéressantes informations sur les montagnes et les vallées du pays, sur ses productions, sur ses habitants et sur leurs traditions historiques. La population dominante est une tribu berbère (les Kelôuis); mais cette domination est le fait de la conquête. La population aborigène, réduite à l'état d'esclavage, appartient à la race noire. Au temps où les rois indigènes régnaient dans le pays, ils avaient pour capitale Aghadès, ville autrefois très-renommée dans tout le Soudan; les chefs berbères ont fondé une autre capitale qu'ils ont nommée Tintelloust. Ils ont changé jusqu'au nom du pays, qui autrefois s'appelait Asbèn, nom que lui donne toujours la population noire. L'Asbèn ou Aïr n'a pas moins de cent lieues de longueur du nord au sud, et sa largeur est aussi très-considérable. C'est la plus grande oasis connue du Sahara. Des montagnes élevées y forment des groupes que surmontent quelques pics d'apparence volcanique, et de nombreuses vallées, où des courants d'eau vive, entretenant la verdure et la fraîcheur, font éprouver une sensation délicieuse à celui qui vient de traverser le désert. Entouré de tous côtés de plaines inhabitables, l'Aïr se détache comme un verdoyant jardin au milieu de solitudes arides.

Il faut traverser encore un désert de sept à huit journées en sortant de ce beau pays d'Aïr du côté du midi, avant d'atteindre l'extrême limite du Sahara et d'entrer dans le Soudan. On voit par l'itinéraire du voyageur que du nord au sud le Grand-Désert (avec ses oasis) a une étendue totale de cinquante journées de marche, ou environ 350 lieues (de 25 au degré).

LE SOUDAN.

Le terme *Soudan*, qui est emprunté aux Arabes, signifie Pays des Noirs; c'est une appellation synonyme de notre *Nigritie*. Tous les peuples aborigènes de cette vaste région appartiennent en effet à la race nègre. Le Soudan des Arabes est cette longue zone de l'Afrique centrale qui commence à la haute région du Nil et va se terminer à l'océan Atlantique, entre la limite méridionale du Sahara et le fond du golfe de Guinée. Il y a, du reste, une différence aussi frap-

pante, aussi absolue, entre ces deux zones contiguës, le Soudan et le Sahara, qu'entre les deux populations qui les occupent. Le Désert est dans son ensemble une région relativement élevée, un véritable plateau où l'eau est très-rare et la végétation très-disséminée, ainsi que la population; le Soudan est une région basse, dont le sol profond, fécondé par des pluies périodiques et couvert d'une population nombreuse, est arrosé par un large fleuve et sillonné de rivières innombrables, dont plusieurs viennent aboutir à un grand lac semblable à une mer intérieure. Ce lac, c'est le Tchad, ou, plus correctement, le *Tsâd,* centre d'un bassin particulier qui n'a, comme la mer Caspienne et la mer Morte, de communication ni avec l'Océan, ni avec les bassins environnants; ce grand fleuve, c'est le Dhioliba ou Kouara, qui a ses sources à l'extrémité occidentale du continent, passe près de Tinbouktou, et vient se perdre au fond du golfe de Benin : artère immense qui reçoit dans son cours une multitude de noms particuliers sans avoir de nom général, et à qui on pourrait continuer d'appliquer, au moins comme terme de convention, le nom de *Niger* qu'on lui donna autrefois. De nombreuses nations couvrent cette zone immense du Soudan, dans sa longueur de mille lieues au moins depuis les contrées du haut Nil jusqu'à la Sénégambie : entre le Tsâd et le Nil, ce sont des pays encore inexplorés, parmi lesquels le premier rang appartient maintenant au Ouadâi, où a péri le malheureux Vogel; au sud du Tsâd, c'est une multitude de petits états et de peuplades barbares sur lesquels les explorations de Barth et de ses compagnons auront pour la première fois jeté quelque jour; à l'ouest du grand lac, c'est le Bornou; plus loin, c'est le Haoussa, jusqu'au cours moyen du Niger; enfin, entre le Haoussa et les sources du grand fleuve, c'est encore une suite de peuplades et de pays dont les noms obscurs et barbares nous sont à peine connus, sauf celui de Tinbouktou.

LE PAYS DE HAOUSSA. — LES FOULAH.

Le pays de Haoussa, où la mission était arrivée, est une belle et fertile province, qu'on a surnommée le Jardin de l'Afrique centrale. C'est aussi le siége principal de la puissance des Foulah, peuple étranger au Soudan par son origine, et qui y a fondé, au commencement du siècle actuel, un de ces empires qui par leur étendue et leur rapidité rappellent les formidables irruptions des tribus de la haute Asie. Les Foulah se glorifient, comme les Berbères, d'appartenir à la race blanche, et ils en ont en effet les traits caractéristiques, sinon dans la couleur de leur peau, plus ou moins foncée sans jamais être noire, au moins dans leur physionomie et leur conformation, quand elle n'a pas été altérée par le mélange du sang éthiopien. Leurs plus anciennes traditions les font descendre d'une contrée du nord sur le Zénagha ou Sénégal, où une de leurs tribus existe encore en effet sous le nom bien connu de Peuls ou Fouls (selon les prononciations) : c'est de là qu'à une époque inconnue, mais sûrement très-ancienne, une partie d'entre eux poussa plus loin vers l'est et se répandit dans le haut bassin du Niger. Ils y vivaient obscurément depuis des siècles, convertis à l'islamisme et menant la vie pastorale, lorsqu'il y a cinquante ans environ un homme inspiré s'éleva parmi eux. Il se nommait Danfodio. Exalté par la lecture du Coran, enflammé d'une sainte ardeur de propagande religieuse, Danfodio prêcha la croisade contre les noirs idolâtres. En peu de temps une foule de disciples se pressa autour de lui, et bientôt cette foule devint une armée. Les Foulah se répandirent sur tout le Haoussa et sur les royaumes païens du sud, avec l'impétuosité de nouveaux sectaires. Tout céda devant cette invasion furieuse. De l'orient à l'occident, du grand lac à Tinbouktou, le Soudan tout entier fut frappé de terreur, et les chefs musulmans eux-mêmes, tels que le puissant cheïkh de Bornou, durent reconnaître la suprématie du sultan des Foulah.

Ainsi se fonda le nouvel empire. Danfodio en tint le sceptre jusqu'en 1816. Son fils Mohammed Bello régnait depuis huit ans, lorsque Clapperton, en 1824, le vit à Sakkatou, ville du Haoussa dont Danfodio avait fait sa capitale. Depuis lors les sultans ont transporté leur résidence dans une ville qu'ils ont fondée sous le nom de Vourno, à peu de distance de Sakkatou. La relation de Clapperton a rendu célèbre en Europe le nom du sultan Bello; c'était en effet un homme remarquable et d'un génie peu commun. Aujourd'hui Bello est mort, et la puissance des Foulah a perdu de son prestige; néanmoins le contact et le commerce habituel des Européens peut leur ouvrir un nouvel avenir, en développant leurs facultés natives.

KANO, VILLE DU HAOUSSA.

Bien qu'elle n'ait pas le titre de capitale, la ville de Kanô est la plus considérable et la plus importante du Haoussa. C'est le grand rendez-vous commercial du Soudan. Barth estime que la population n'est pas au-dessous de 30 000 âmes. Son circuit comporterait un chiffre bien plus considérable si une partie notable n'était pas occupée par des plantations et des espaces en culture, ce qui est, du reste, un trait commun à toutes les grandes villes de l'Afrique intérieure. L'aspect des habitations rappelle les cités arabes de la zone barbaresque, ainsi qu'on en peut juger par l'esquisse que M. Barth en donne. Comme l'ancienne Rome, Kanô renferme dans son enceinte plusieurs collines, d'où la vue plonge sur toute la ville; vue de ces hauteurs, avec les belles rangées d'arbres qui protégent de leur ombre un grand nombre de maisons, et qui la font ressembler de loin à un immense jardin, Kanô présente un coup d'œil tout à fait pittoresque. Cette place est sûrement appelée à un rôle important dans les futures relations de l'Europe avec l'Afrique centrale. *La fin à une autre livraison.*

Je voudrais bien savoir ce qu'est la musique. Je cherche cela comme l'homme cherche l'éternelle sagesse. Hier au soir, je me promenais tard par le clair de lune dans la belle avenue de tilleuls qui borde le Rhin, et là j'entendis un bruit léger et le chant d'une douce voix. A la porte d'une chaumière, sous un tilleul en fleurs, était assise une mère avec ses deux enfants; l'un reposait sur son sein et l'autre dans un berceau qu'elle balançait du pied et en mesure avec son chant. GŒTHE.

Nul ne peut être juste, s'il craint la mort, la douleur, l'exil, la pauvreté, ou s'il préfère à l'équité le contraire de ces choses. CICÉRON.

HISTOIRE
DE L'ANCIENNE FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS. (1)

Suite. — Voy. t. XXV, p. 255, 287, 327, 362.

II. — JETONS DES DOYENS DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE.
Suite.

Claude Berger. Au droit, les armes du doyen, 1694. Pendant un second décanat, en 1695, Berger fit frapper

(1) Rappelons ici de nouveau l'erreur commise, page 328 de notre dernier volume (1857), en attribuant à Guy Patin une correspon-

en l'honneur de Fagon un jeton que nous reproduisons ici.

Hazon, dans sa *Notice des hommes les plus célèbres de la Faculté de Paris* (1778), a consacré à Fagon un article biographique qu'il commence ainsi :

« Lorsque la providence veut faire de grands biens, elle suscite des hommes capables de les opérer. — Il fallait conserver les jours d'un grand roi ; il fallait soutenir la première Faculté de médecine du royaume, qui était sur le penchant de sa ruine ; il fallait enfin multiplier les secours en faveur de la médecine ; etc. Dans ce point de vue, la providence fit naître un homme avec toutes les qualités de cœur et d'esprit, propre à remplir tous ces objets. »

Ce début, plein de prétention, donne une idée de l'éclat qui s'attachait encore à la réputation de Fagon dans la seconde moitié du dix-huitième siècle.



Jeton de Fagon.

Guy-Crescent Fagon était fils de Louise de la Brosse, nièce de Guy de la Brosse, médecin de Louis XIII et petit-fils d'un médecin de Henri IV. Guy de la Brosse peut être regardé comme le fondateur du jardin des Plantes de Paris, où il fit le premier, en 1640, des leçons publiques de botanique. C'est là que naquit Fagon. La langue de la botanique fut sa langue maternelle, et l'amour qu'il avait pour cette science le mit plus tard en état de relever les collections du jardin royal, qui devint l'un des plus riches du monde.

Fagon accompagnait la cour en qualité de premier médecin de la reine lorsque Louis XIV tomba malade de sa fistule. L'opération fut faite par le premier chirurgien Félix, qui reçut 50 000 écus ; le premier médecin, d'Aquin, eut 100 000 francs ; Fagon, 50 000.

En 1693, du vivant de d'Aquin, Fagon reçut le titre de premier médecin. Cet événement fut fatal à la Chambre royale, contre laquelle Fagon obtint des arrêts qui ordonnaient sa suppression. Au reste, comme nous l'avons dit, la Faculté ouvrit généreusement son sein à ses anciens adversaires. Pour témoigner sa reconnaissance à Fagon, elle chargea Rigaud de faire son portrait en pied qu'elle plaça dans la salle de ses assemblées.

Nommé administrateur du jardin des Plantes, Fagon s'y retira après la mort de Louis XIV. Il y mourut, âgé de quatre-vingts ans, en 1718. Il avait été, en 1702, opéré de la pierre par Mareschal, auquel cette cure valut le titre de premier chirurgien du roi.

Sa vie a donné l'exemple de rares vertus. Son premier soin, après avoir reçu le titre de premier médecin, avait été de réduire les revenus de sa charge par la suppression d'abus et de droits qu'une avarice inventive s'était ingéniée à multiplier autour d'elle.

Les médecins et chirurgiens de la cour avaient fort à faire sous Louis XIV, si nous nous en rapportons aux mémoires du temps, et particulièrement au Journal de Dangeau, dans lequel sont consignées jour par jour, heure par heure, les moindres actions du roi.

La table était une des grandes distractions de cette existence oisive, où les plus vives émotions naissaient des questions d'étiquette. On faisait chaque jour je ne sais combien de collations, de déjeuners, de dîners et de soupers. Vatel a sans doute poussé l'héroïsme du point d'honneur au delà de toutes les limites du raisonnable, en se tuant par désespoir un jour que la marée était en retard ; mais si on eût, à la cour, attaché moins d'importance à ces questions, Vatel, vraisemblablement, n'aurait pas cru qu'il était perdu et ne se serait pas suicidé. Qu'on parcoure le huitième volume que viennent de publier les éditeurs du *Journal de Dangeau*, on verra si M. Félix, et M. Fagon étaient occupés. — « Le 19 mars 1701. M. Félix saigna Monseigneur, et lui fit prendre une grande quantité d'émétique qui agit par le haut et par le bas ; c'était plénitude de sang, et ce que les médecins appellent *jectus sanguinis*, etc. Le lendemain, nouvelle saignée de quatre palettes de sang, outre celles de la nuit, etc. » — « Le 8 mai. Monseigneur se fit saigner *par précaution*, etc. » On se gorgeait de viandes, d'aliments de toute espèce. Afin de soulager un estomac chargé, on avait recours à l'émétique, à des purgatifs de toutes sortes, et le moins possible, à la dernière extrémité, à la diète : c'était le grand, le suprême remède. Pour échapper à la pléthore, on appelait à son aide la saignée. Monsieur, frère de Louis XIV, mourut pour ne s'être pas fait saigner à temps. Les indigestions dont Dangeau a tracé l'historique n'ont pas toujours, il est vrai, un dénoûment sérieux. M. Fagon était là pour y mettre bon ordre. Voulez-vous vous faire une idée exacte de l'espèce de conscience avec laquelle Dangeau rédige son journal ? Parcourez ce huitième volume, vous verrez qu'il n'oublie littéralement rien de ce qui se rapporte à la santé de l'idole : — « 13 octobre 1701. Le roi se leva un peu plus tard qu'à l'ordinaire parce qu'il s'était relevé trois fois la nuit. Il ne tint point de conseil, et, aussitôt après avoir dîné, il entra chez Mme de Maintenon ; mais, sentant que son dévoiement augmentait, il revint se coucher sur les cinq heures. Sur les sept heures, il s'endormit, et en se réveillant, à dix heures, il prit de la sauge et de la véronique, *comme il a coutume d'en prendre tous les matins*, et puis se rendormit. » — « 14 octobre. Le roi dormit jusqu'à six heures et demie sans se réveiller, et se rendormit ensuite jusqu'à neuf heures. A dix heures, il entendit la messe dans son lit, etc. » — « 20 octobre. Le roi se releva quatre fois la nuit, etc. Il n'alla point à la chasse, et mangea peu. » — « 21 octobre. Le roi se releva encore quatre fois la nuit ; il ne sortit point de tout le jour, mangea en particulier et mangea peu, et, le soir, il se trouva entièrement quitte de cette incommodité, etc. » Dans ces quelques lignes, la majesté du grand roi est en déshabillé. L'habitude qu'il a de prendre tous les matins la sauge et la véronique en dit assez sur la sobriété de sa vie. Certainement, les fonctions de M. Fagon et de M. Félix n'étaient pas des sinécures.

La suite à une autre livraison.

dance impossible avec d'illustres personnages morts avant qu'il ne fût né. C'est une inadvertance dont voici, non l'excuse, mais l'explication. Le passage erroné avait été littéralement emprunté à un auteur qui est en général digne de confiance ; il se trouve dans le livre d'Hazon, *docteur régent* de la Faculté de Paris, auteur de la *Notice des hommes les plus célèbres de la Faculté de médecine de Paris*, 1778, page 116, article sur Guy Patin. Né en 1601 et mort en 1672, Guy Patin ne pouvait pas avoir entretenu une correspondance avec : — Érasme, né en 1467, mort en 1536 ; — Rabelais, né en 1483, mort en 1553 ; — l'un ou l'autre des Scaliger : Jules-César, né en 1484, mort en 1558 ; ou Joseph-Juste, né en 1540, mort en 1609 ; — l'Hospital, né en 1505, mort en 1573 ; — Muret, né en 1526, mort en 1585 ; — Montaigne, né en 1533, mort en 1592 ; — Passerat, né en 1534, mort en 1592 ; — enfin Lipsius ou Juste Lipse, né en 1547 et mort en 1606.

LA CHASSE AUX GUANACOS.



La Chasse aux Guanacos, dans le voisinage du volcan d'Antuco, tirée d'un dessin de M. F. Lehnert, d'après M. Gay. — Dessin de Freeman.

Les anciens habitants du Pérou honoraient le rapide guanaco comme une sorte de messager des dieux; ils l'avaient placé parmi leurs constellations. La vélocité dont la nature a doué ce noble habitant des Andes explique le souvenir poétique qui s'attache à lui, et permet de comprendre comment il trouve encore un asile sûr dans ces gorges escarpées de la Cordillère, où, plus heureux que les lamas et les vigognes ses congénères, il sait garder sa liberté.

Le lama guanaco atteint trois à quatre pieds de hauteur, sur quatre ou cinq de long, mesurés depuis l'extrémité du mufle jusqu'à l'origine de sa queue : son pelage est lanugineux, peu abondant vers la tête et les jambes, et il présente une grande variété de nuances lorsque l'animal est réduit à l'état de domesticité. Dans l'état sauvage, il est d'un fauve clair tirant légèrement sur la teinte de la feuille rose sèche orangée, tandis que la tête est d'un bleu d'ardoise.

Comme le fait observer M. Claude Gay, qui a observé ce bel animal dans toutes les localités qu'il a parcourues, le guanaco est le plus grand quadrupède du Chili : on le rencontre dans toute l'étendue de la Cordillère ; non-seulement il se plaît dans les montagnes, mais il erre aussi dans les prairies immenses qui ornent la Pampa, et il parvient jusqu'au détroit de Magellan. Les provinces de Coquimbo et de la Conception le voient surtout se multiplier. Durant la chaleur, il fréquente les plus hautes montagnes; mais dès que l'hiver arrive il descend dans la plaine, en quête de pâturages plus abondants et plus substantiels.

« Le guanaco, continue le voyageur, est un animal doux, familier, timide et par-dessus tout curieux. Vous le voyez observant d'un long regard tous les objets qui ont excité son attention. Fort sociable par sa nature, il vit par troupeaux de six, huit, douze femelles, conduites par un seul mâle; il y a telles de ces troupes craintives qui comptent jusqu'à cent individus, leur conducteur en tête et se faisant remarquer par la vigueur de son corps et par la teinte plus obscure de sa peau, qui prend parfois un aspect cendré. »

Rien de plus curieux à observer que l'adroit manége employé par ce vaillant conducteur de troupeau pour déjouer les ruses du chasseur. Son intrépide activité le fait apparaître en un moment sur tous les points où est le danger, et pendant qu'il se dévoue ainsi, ses compagnes timides s'éloignent; mais si le guanaco mâle donne en toute occasion des preuves de sollicitude pour les êtres, plus faibles que lui, dont il s'est constitué le fidèle défenseur, c'est un dominateur jaloux, qui ne permet pas qu'on lui dispute sa puissance : il souffre bien dans le troupeau les jeunes mâles qui suivent leur mère en se jouant, il est témoin paisible de leurs élans capricieux, il leur permet toutes les mutineries qu'excite en leur sang l'air subtil des montagnes; mais

il les chasse sans pitié lorsqu'ils sont devenus assez forts pour être des rivaux dangereux. Il n'est pas rare de rencontrer des troupeaux composés d'individus à peine adultes, jeunes émigrants que les passions jalouses du vieux chef dispersent ainsi loin des lieux où ils ont pris naissance. La troupe folâtre suit gaiement son chemin et se met en quête de nouveaux pâturages, jusqu'au jour où le besoin de la domination amène de nouveaux combats.

La chair du guanaco offre un gibier passable, estimé surtout par les Indiens; elle a la réputation néanmoins d'être peu nourrissante : le filet mariné dans le vinaigre est considéré comme un mets délicat; les autres parties de l'animal offrent souvent une chair filamenteuse; la graisse est huileuse et se prête difficilement par cela même à la fabrication des chandelles: on la réserve pour servir de condiment. Le cuir que l'on obtient des peaux de guanaco est faible et prodigieusement flexible; il en est tout autrement des portions qui avoisinent le cou et du cou lui-même; cette partie de l'animal sert à fabriquer les meilleurs laços (¹) et les plus forts que l'on connaisse au Chili. Le pauvre guanaco fournit ainsi l'instrument de son supplice; car ce n'est pas seulement avec la balle qu'on l'atteint : on le force à la course, au moyen de chiens dressés exclusivement à cette chasse, et l'on s'empare de lui en lui jetant adroitement le laço.

C'est surtout dans le nord du Chili que cette chasse a lieu. On dirige le troupeau en le poursuivant dans certaines vallées terminées par des collines abruptes, et c'est là qu'on s'empare d'eux vivants ou qu'on les étrangle sans pitié. La plupart du temps ce gracieux animal pourrait éviter la mort, grâce à la vélocité prodigieuse de sa course, et il n'y a guère de chiens auxquels il ne puisse échapper. Presque toujours, nous l'avons dit, il est victime de sa curiosité : un individu quelconque apparaît-il, en effet, le chef de la troupe l'observe et le regarde avec une sorte d'admiration; puis il fait entendre un petit hennissement cadencé, d'un ton presque flûté. Cette curiosité fatale est telle, qu'il arrive aux guanacos de tourner autour des voyageurs et même de les suivre à une certaine distance.

Cette disposition instinctive à se rapprocher de l'homme est une des premières causes, sans doute, qui ont amené la prompte domestication du guanaco chez les principales nations de l'Amériques du Sud. De temps immémorial les Chiliens et les Araucans, dit M. Gay, usaient de cet animal comme bête de somme ou pour labourer leurs terres. Était-il à l'état sauvage, ils le nommaient *luan;* apprivoisé et servant à la culture des champs, ils lui donnaient la dénomination de *chilihueque*. Les Espagnols les imitèrent dans l'emploi qu'ils faisaient de cette bête de somme, et jusqu'en 1620, on vit les porteurs d'eau, les *aguadores*, faire encore usage des chilihuèques, pour transporter leurs outres dans la campagne de Santiago; mais depuis ce temps les mulets et les ânes ont dépossédé le guanaco de son emploi. Dans les régions péruviennes, au contraire, et surtout dans les Cordillères de la plus grande portion de la Bolivie, on en rencontre des milliers, marchant avec gravité, on pourrait presque dire avec une sorte d'orgueil, sans cesse occupés au transport des marchandises.

Ce n'était pas uniquement pour se procurer leur chair ou leur toison que l'on se livrait jadis avec ardeur à la chasse des guanacos : une croyance tout asiatique, et transmise peut-être aux Espagnols par les Arabes, les faisait rechercher pour les besoins de la pharmacie. Comme chez la plupart des animaux de la même espèce, il arrive que l'estomac du guanaco renferme quelques-unes de ces concrétions ovoïdes que l'on désigne sous le nom de *bézoards;* or, dans le seizième et le dix-septième siècle, les bézoards de cette espèce, bien supérieurs, disait-on, à ceux du vieux monde, étaient une véritable panacée universelle. Les fièvres malignes, les palpitations de cœur, les douleurs céphalalgiques, rien ne leur résistait; on en prenait même à table pour purifier le sang : il en résultait que les fortes concrétions de ce genre se vendaient parfois un prix excessif. Le préjugé bizarre qui accordait tant de vertus à cette substance n'a pas encore disparu complétement du Chili, pas plus qu'il ne s'est éteint dans certains pays d'Europe, qui se vantent à bon droit de marcher en tête de la civilisation. Dans le nord du Chili, le bézoard du guanaco fait encore partie de la *pitima*, espèce de remède prétendu souverain, dans lequel il entre aussi du clou de girofle, de la mélisse, et du maté ou herbe du Paraguay.

Puisque nous parlons d'une croyance supertitieuse commune à tant de peuples, ce sera l'occasion de dissiper une fausse assertion, répétée invariablement depuis des siècles dans tous les ouvrages d'histoire naturelle. Ainsi qu'on l'a dit mainte fois, le guanaco, lorsqu'il est attaqué ou même simplement contrarié, n'a d'autre moyen de défense que de lancer à la face de son ennemi une salive très-abondante. Selon M. Gay, grande autorité en tout ce qui concerne la faune du Chili, il est absolument faux que cette sécrétion ait des qualités nuisibles, et qu'elle produise, en un mot, des éruptions cutanées, ou simplement des érésipèles; le savant voyageur a été fréquemment atteint par ces jets de salive, sans que jamais il en ait résulté pour lui le moindre inconvénient.

Dans l'ancienne civilisation péruvienne, la vigogne tenait un tout autre rang que le guanaco et le lama : aussi, de cinq ans en cinq ans, au rapport de M. Weddell, les Incas renouvelaient-ils, pour s'emparer de la riche toison de ces animaux, quelques-unes de ces expéditions gigantesques auprès desquelles les chasses renommées de Charlemagne n'étaient que de vraies chasses d'amateur. A une époque fixée, toute la population d'un district se trouvait convoquée; une immense portion de la montagne était investie, et trente mille individus prenaient part à ces battues immenses, que l'on désignait sous le nom de *chacu* ou de *chaco;* rassemblées forcément par ce flot envahissant des populations, des milliers de vigognes étaient bientôt réunies dans quelque gorge étroite où des filets se trouvaient tendus et arrêtaient leurs bonds tumultueux. Malheur toutefois à l'ordonnateur du chacu, si quelques guanacos fougueux se trouvaient mêlés aux vigognes! loin de reculer devant les filets, d'un seul effort ils les mettaient en pièces; mais leur courage entraînait leur perte : on les assommait sans pitié à coups de masse, tandis qu'on s'emparait momentanément de la vigogne, que l'on n'immolait pas toujours après l'avoir dépouillée de sa riche toison. Le poil moelleux de ce charmant animal, qui a parfois l'éclat de la soie, réservé pour la cour de l'Inca et filé par les vierges du Soleil, allait revêtir de ses plis onduleux le monarque suprême, le descendant de *Viracocha;* la partie grossière, ce qu'on nommerait chez nous *la bourre,* était réservée pour les gens placés moins haut dans la hiérarchie des emplois civils ou militaires. On peut voir quelques fragments d'étoffes péruviennes au Musée des antiquités américaines du Louvre. Selon le rapport de M. Weddell, le prix de la laine de vigogne se maintient à un prix toujours élevé, et sur le marché de la Paz elle ne s'élève pas à moins de cinq francs la livre, quand elle est blanche, tandis que celle de son congénère l'alpaca ne revient qu'à 2 fr. 50 cent. (²)

(¹) Quatre de ces cuirs, provenant du cou de l'animal, sont nécessaires pour disposer comme il doit l'être un vrai laço. Les beaux laços du Chili, quand ils sont fabriqués avec toutes les précautions requises, se vendent souvent à un prix élevé.

(²) Voy. *Voyage dans le nord de la Bolivie et dans les parties voisines du Pérou.* Paris, 1853, in-8.

C'est bien plutôt pour leur toison que pour leur chair qu'on peut chercher aujourd'hui à multiplier ces intéressantes variétés du chameau, et c'est surtout à ce point de vue que la Société d'acclimatation fondée par M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire s'en occupe avec tant de persévérance. La propagation de ces utiles animaux, dont toutes les variétés s'apprivoisent si facilement, préoccupe aujourd'hui plus que jamais les agronomes.

UN JOUJOU DE TIPPOU-SAIB.

Me trouvant à Londres dans le courant de l'anné e1833, j'y fus visiter le Musée de la Compagnie des Indes. Là on avait recueilli divers débris de la fortune du sultan de Mysore, le célèbre fils d'Haïder-Ali-Khan, Tippoû-Saïb, prince indien musulman, vaincu, en 1799, par l'armée anglaise sous les ordres du général Harris, et tué sur les murs en ruines de Seringapatnam, sa capitale (1). On y voyait des armes, des meubles et des diamants d'un haut prix, entre autres, ceux qui composaient l'aigrette étincelante du turban du rajah. De tous ces objets, celui qui me frappa le plus fut un tigre de grandeur naturelle, assez grossièrement exécuté en bois peint (2). Cet animal factice avait les pattes allongées et tenait sous son ventre un soldat anglais renversé, lequel n'était, à ce qu'il me sembla, qu'un mannequin d'osier revêtu d'un uniforme rouge et portant une figure de carton. La bête féroce ouvrait la gueule et l'abaissait sur le visage de l'homme, comme si elle eût été en train de le dévorer. Pour mieux faire illusion, il y avait dans le flanc creux de l'animal un instrument de musique qui, dès qu'il était mû au dehors par un tourniquet assez semblable à celui des joueurs d'orgue, rendait deux sons parfaitement distincts et à quelques secondes d'intervalle l'un de l'autre. Le premier imitait le rugissement du tigre; le second, la plainte d'un homme expirant dans une agonie douloureuse. Le gardien qui me montrait cette horrible machine me dit : « Voilà le joujou favori de Tippoû-Saïb. Le matin, en se réveillant, il faisait tourner la manivelle par un de ses serviteurs et repaissait pendant quelque temps ses yeux et ses oreilles de la souffrance et des gémissements de son ennemi. C'était un moyen continuel d'excitation à la haine qu'il nous portait. »

Refuser la liberté à un peuple parce qu'il ne saurait en jouir, c'est prononcer qu'il sera toujours esclave; car c'est seulement par l'exercice de la liberté que les hommes s'initient aux vertus qu'elle réclame. ÉDOUARD ALLEZ.

CONTRE L'ESPRIT CRITIQUE.

Si je me trompe, j'aime toujours mieux me tromper à l'avantage des personnes. Je suis encore à cette humeur en lisant les auteurs. J'y cherche, non pas ce que j'y pourrais reprendre, mais ce qui mérite d'être approuvé et dont je pourrais profiter. Cette méthode n'est point la plus à la mode, mais elle est la plus équitable et la plus utile. Cependant, quoiqu'il y ait peu de personnes et peu de livres où je ne trouve quelque chose dont on pourrait profiter, je sais faire la différence qu'il faut entre les uns et les autres par rapport à la confiance. (3)

Il faudrait prier les journalistes. . . . . de s'attacher, dans le compte qu'ils rendent des ouvrages, à remarquer ce qu'ils contiennent d'excellent et d'utile, plutôt que ce qu'on pourrait y trouver d'inutile et de défectueux. Les hommes sont naturellement portés à la censure et au mépris des autres; mais cette mauvaise disposition dans les lecteurs ne doit jamais être entretenue et flattée par les auteurs. Un homme bien intentionné et savant a composé un ouvrage avec une grande application. Toutes ses heures ont été consacrées au bien public. Il n'en attend d'autre récompense que quelques louanges. Pourquoi donc lui rendrons-nous le mal pour le bien, et, en l'immolant au mépris et à la risée du public, si par hasard il lui est échappé quelque faute, l'obligerons-nous à se repentir d'une entreprise qui ne méritait que des éloges? S'il est quelquefois à propos de donner des avis à un auteur, je voudrais que cela se fît toujours de façon qu'il eût plutôt lieu de se féliciter que de se plaindre de notre critique. (4)

(1) Voy., sur Tippoû-Saïb, la Table des vingt premières années.
(2) Voy. la représentation de cet automate dans notre tome VI (1838, p. 48).
(3) Leibniz, septième lettre à M. Rémond.
(4) *Idem*, lettre au P. Desbosses.

RECUEIL DE DESSINS DE LÉONARD DE VINCI

AU MUSÉE DU LOUVRE.

Fin. — Voy. p. 11.

Une des pièces les plus importantes de ce magnifique recueil est sans contredit le groupe de deux femmes et un enfant que nous reproduisons page 60. Ce dessin fait penser tout d'abord au tableau de *la Vierge et sainte Anne*, que l'on peut voir au Louvre, et au carton représentant un sujet analogue qui se trouve à l'Académie des beaux-arts, à Londres. On pourrait faire une petite dissertation sur tous les tableaux et dessins de la main de Léonard ou reproduits d'après lui, qui présentent la même image avec des formes un peu différentes. Il faut qu'elle ait eu pour son esprit un puissant attrait, puisqu'il l'a composée entièrement à plusieurs reprises et dessinée avec un soin extrême, en l'amenant, par des changements de détail et des améliorations successives où l'on admire son goût exquis, jusqu'à la perfection du tableau du Louvre, qui demeure, même en l'état où nous le voyons, une de ses œuvres les plus accomplies. Notre dessin doit se rattacher sans doute à cette série de compositions. Il appartiendrait, par conséquent, à l'époque où Léonard, habitant de nouveau Florence, voyait grandir le génie et la gloire de Michel-Ange, plus jeune que lui de vingt-deux ans, et soutenait une lutte mémorable dans l'histoire de l'art. Il ne faut pas s'étonner que l'on aperçoive dans ce qu'il fit alors des traces de l'influence exercée par un rival digne de lui. De là peut-être, dans le dessin, un accent inaccoutumé, l'énergie de certains contours, la vigueur de quelques parties modelées d'un trait ferme et rapide, un aspect de grandeur et de force, qui semblent appartenir à Michel-Ange; mais on y retrouve en même temps l'aisance, la sérénité, le sourire de Léonard.

Nous ajouterons, s'il le faut, pour l'édification des personnes qui conserveraient quelques doutes, que, selon la remarque de M. Reiset, Bossi, un des hommes qui ont le mieux apprécié Léonard de Vinci et qui méritent à plus juste titre de faire autorité en ce qui le concerne, a décrit comme une œuvre de ce maître un dessin qui se rapporte à celui-ci trait pour trait.

M. Reiset a reconnu avec non moins de sagacité un dessin de Cesare da Ceste, décrit dans le *Traité de la peinture* de Lomazzo, en la possession de qui il se trouvait. Une tête très-fine est de la main de Holbein; d'autres, de celle de Léonard, sont imitées des médailles du Pisan dont il avait fait une étude particulière. Il ne dédaignait pas les enseignements de ses prédécesseurs, il recommandait au con-



Dessin inédit de Léonard de Vinci.

traire de les consulter. Le recueil du Louvre contient plusieurs figures imitées de maîtres primitifs. Mais nous n'avons pas la prétention de rendre compte avec détail de tout ce qu'il renferme. Nous souhaitons que le savant conserva-



Dessins inédits de Léonard de Vinci.

teur des dessins, qui se réserve ce soin, puisse donner bientôt une notice complète de ce volume, où il ne peut manquer de faire encore la découverte de renseignements précieux pour l'histoire de l'art.

LE DÉPART DE L'ÉMIGRANT.

Fin. — Voy. p. 46.

Chemin faisant, les enfants furent appelés par plusieurs de leurs camarades. Mais ils se souvenaient des instructions qu'ils venaient de recevoir, ils ne voulaient pas quitter leur mère, et ils marchaient deux à deux gravement, un peu fièrement, car ils remarquaient bien que tout le monde les observait. Plus d'un voisin les regardait avec un sentiment de commisération, en songeant au long voyage qu'ils allaient faire : les enfants ne songeaient qu'à leurs beaux habits.

Lorsque les sons de l'orgue éclatèrent dans l'église, Wolfgang se couvrit le visage avec son chapeau. Jusque-là, personne ne l'avait encore vu pleurer, et les larmes, en ce moment, ruisselaient sur ses joues. Il avait l'âme remplie de tant de souvenirs si vivants qu'il n'eût point été surpris s'il eût vu tout à coup apparaître devant lui son père, sa mère et ses autres parents morts depuis longtemps. Bien plus, il lui semblait qu'ils devaient tous être là, et il leva la tête pour les chercher du regard.

Le curé prit pour texte de son sermon l'omniprésence de Dieu : — « C'est, dit-il en termes touchants, une consolation de penser qu'il y a aussi, par delà les mers, des hommes qui ont les mêmes sentiments que nous, qui pensent à nous, comme nous pensons à eux. C'est une image de l'unité de la grande famille humaine. Prions pour ceux qui bientôt disparaîtront à nos regards, mais qui resteront unis à nous dans un même sentiment de foi, sous le regard de Dieu... Rappelons-nous les saintes paroles que l'Église adresse à celui qui naît et à celui qui meurt : Que le Seigneur te bénisse! Que le Seigneur te soit clément. Que le Seigneur élève sur toi sa face et te donne la paix! Amen. »

— Amen! répétèrent les assistants; et plus d'une voix tremblait, surtout celle de Wolfgang et de sa femme.

Le curé n'avait point prononcé leur nom, il ne les avait point désignés à l'attention de l'auditoire, mais toute la communauté l'avait compris. Elle avait prié pour eux, et leur cœur était profondément ému de cette pieuse sympathie.

En sortant de l'église, le menuisier renvoya ses enfants au logis et se dirigea avec sa femme vers le presbytère.

— Ah! dit la jeune femme, il me semble que nous voilà comme au jour où nous nous rendions ainsi ensemble chez le curé pour le prier de nous marier.

Wolfgang lui fit un signe de tête silencieux.

Quand il fut près du prêtre, il lui dit qu'il n'avait pas voulu partir sans entrer encore dans la vénérable maison où il avait reçu ses premiers enseignements. Il ajouta qu'il n'oublierait jamais l'émotion qu'il venait d'éprouver à l'église, et le pria de l'excuser s'il n'assistait pas aux vêpres, car il avait encore plusieurs choses à mettre en ordre.

Le prêtre lui donna un extrait du registre de la paroisse, l'acte de naissance de ses enfants; et comme Wolfgang tirait sa bourse :

— Non, non, mon ami, dit le digne curé, gardez ce que vous voulez m'offrir pour le premier de nos compatriotes que vous trouverez loin d'ici dans la gêne.

— Permettez-moi donc de vous serrer la main, dit Wolfgang, et que Dieu vous récompense de tout le bien que vous m'avez fait! Quand la croix qui est sur la tombe de mes parents ne vous paraîtra plus assez solide, soyez assez bon pour me le faire savoir, je payerai ce qu'il faudra pour la réparer, et dès que je serai bien établi, comme je l'espère, je décorerai cette tombe d'une croix en fer.

La jeune femme tendit aussi la main au prêtre; mais elle pleurait et ne pouvait prononcer un mot. Le brave curé la reconduisit jusque sur sa porte.

— C'est quand on quitte ses amis, dit la femme en s'éloignant, que l'on voit comme ils sont bons.

— Assez, assez, mon enfant, lui répondit son mari. Essuie tes larmes. Tout est fini; nous sommes prêts à partir. Allons à la maison; j'ai faim, et nos petits nous attendent.

— La maison, murmura la pauvre mère en sanglotant. Hélas! nous n'avons plus de maison.

Ce jour-là, Wolfgang mit sur la table une bouteille de vin, ce qui était pour lui un luxe extraordinaire, et il présenta un verre tour à tour à chacun de ses enfants.

Leur gaieté lui faisait du bien. Dans l'après-midi, il reçut la visite de ses voisins, de ses amis, et aussi des gens qui avaient acheté ses différents meubles et qui venaient les chercher. Sa brave femme ne voulut pas leur remettre la vaisselle avant de l'avoir soigneusement nettoyée, et elle pleurait de nouveau en prenant l'un après l'autre tous ces ustensiles de son cher foyer.

— Allons, allons, dit Wolfgang, je te procurerai toute une nouvelle batterie de cuisine. J'aurai tant de vaches que tu ne sauras comment les traire, et tu auras une beurrière plus large que la femme du percepteur, quand elle porte ses six jupons et sa robe empesée.

La jeune femme sourit, et elle aurait voulu partir tout de suite, car ces dernières heures d'attente étaient des heures bien tristes.

Wolfgang sortit avec quelques-uns de ses camarades, et s'en alla près de la fontaine où les hommes du village étaient assis, fumant leur pipe en silence. Pour la première fois, il fut frappé de ce silence habituel, et il se dit : — Quand tu seras seul bien loin, rappelle-toi qu'ici tu n'avais pas de grands entretiens.

— Allons boire un verre de bière! s'écria soudain un des paysans.

A ces mots, tous se levèrent, et s'en allèrent au cabaret, conduisant avec eux le menuisier.

Ils étaient là depuis quelques instants, lorsqu'ils apprirent que la vieille Marguerite venait de recevoir une lettre de son fils parti depuis un an pour l'Amérique. A cette nouvelle, ils sortirent pour se rendre près de la pauvre veuve.

Elle était assise devant sa porte, tenant à la main une grosse enveloppe scellée de cinq cachets.

— Ah! voilà Wolfgang, s'écria-t-elle, c'est lui qui lit couramment l'écriture. Tenez, Wolfgang, lisez cette lettre.

C'était la lettre d'un honnête et naïf garçon qui racontait minutieusement à sa mère tous les détails de son voyage à Brême, de son embarquement, de sa traversée, et enfin de son installation dans le Wisconsin. « Je suis bien, lui disait-il en finissant. Je travaille, je gagne un bon salaire. Je vous envoie une pièce d'or, et je vous en enverrai d'autres pour que vous veniez me rejoindre. Voyez-vous, on me l'a dit, et c'est vrai, l'Allemagne est le pays de nos pères, et l'Amérique est le pays de nos enfants. Il faut que vous veniez dans le pays de nos enfants. » Puis il ajoutait : « Si le menuisier Wolfgang se décide, comme il en avait le projet, à partir pour l'Amérique, dites-lui de venir me rejoindre, et si je sais par quel bâtiment il arrive, j'irai le chercher à bord de son navire. Il y a de la besogne ici pour les bons ouvriers, et il en aura tant qu'il voudra. »

La veuve écouta cette longue lecture en pleurant. Quant à Wolfgang, il en était doucement ému. Il lui semblait que cette lettre du fils de la veuve était comme le signe d'une main amicale qui de loin s'étendait vers lui. Elle lui donnait, le jour même de son départ, un heureux augure, elle affermissait sa résolution; et il avait besoin d'être résolu, car lorsqu'il rentra dans sa demeure, il vit sa femme qui de nouveau se lamentait, puis ses enfants en révolte, parce que leur mère voulait les faire coucher immédiatement pour qu'ils se levassent de bonne heure.

Wolfgang ayant apaisé cette petite rébellion, consolé de son mieux sa femme, ôta ses habits du dimanche, les ploya

dans un coffre, et sortit avec ses vêtements de chaque jour. Il avait encore une visite à faire : il allait au cimetière.

Les gens du peuple disent que l'on perd la mémoire lorsqu'on lit un trop grand nombre d'inscriptions tumulaires. Il y a dans cette idée superstitieuse un sens réel. On perd en effet la pensée du présent, la mémoire des choses habituelles de la vie, quand on s'abandonne trop à l'image du passé, au souvenir de ceux qui sont morts.

Wolfgang errait mélancoliquement à travers le cimetière, regardant l'une après l'autre la tombe, la croix de ceux qu'il avait perdus. La cloche tinta l'*Angelus* du soir. Il se découvrit la tête, joignit les mains, pria.

En retournant vers sa maison, il se rappelait ces paroles du fils de Marguerite : « L'Allemagne est le pays de nos pères; l'Amérique est le pays de nos enfants. » — Oui, se dit-il, ceux qui ont grandi en Allemagne trouveront difficilement le bonheur en Amérique, car ils ne peuvent s'arracher à leur sol natal sans un déchirement de cœur dont ils souffriront toujours. Mais les enfants se font là-bas sans peine une patrie. Adieu donc, terre de nos pères! Sois-nous propice, terre de nos enfants!

Dans la nuit arriva le chariot des gens d'un village voisin, qui devaient partir avec Wolfgang et qui venaient le chercher, Ses amis l'aidèrent à charger son bagage. Ses enfants furent réveillés et se rendormirent quand on les eut placés dans la voiture. Sa femme allait et venait, cherchant à esquiver les adieux. Lorsque tout fut fini, le menuisier s'élança encore sur l'escalier de sa maison, ouvrit la porte de sa chambre, et s'arrêta pour entendre encore le son de cette porte. — « C'est la dernière fois, dit-il. » Et il redescendit à pas lents, la tête baissée, avec une religieuse émotion. Il rejoignit sa femme et ses amis qui marchaient à pied derrière la voiture. En ce moment, le crieur de nuit chantait son chant traditionnel :

L'horloge vient de sonner deux heures.
Que Dieu protége vos demeures!

Aux rayons de l'aube, quand il était déjà loin de son village, Wolfgang vit une couronne de fleurs sur un de ses coffres. Ses anciens camarades l'avaient mise là sans qu'il s'en aperçût. Il la montra à ses enfants, et leur dit qu'il voulait qu'elle fût déposée sur sa tombe quand il mourrait sur la terre étrangère.

BERQUIN.

Né à Bordeaux en 1749, Arnaud Berquin a dû sa célébrité aux historiettes qu'il composa pour les enfants. Il avait débuté dans la carrière littéraire par quelques faciles traductions et des imitations en vers des idylles de Gessner et de Métastase. Le prix que l'Académie française décernait tous les ans à l'ouvrage le plus utile parmi les publications de l'année, ayant été accordé, en 1784, à *l'Ami des enfants*, contes et dialogues qui paraissaient par livraisons mensuelles, cet honneur décida de la vocation de Berquin. Les *Lectures pour les enfants, l'Ami de l'adolescence*, l'*Introduction à la connaissance de la nature, Sandfort et Merton* (ces deux derniers ouvrages traduits de l'anglais, l'un de miss Trimmer, l'autre de Day), *le Petit Grandisson*, la *Bibliothèque des villages, le Livre de famille*, etc., succédèrent à *l'Ami des enfants*.

Les comédies, les courts dialogues philosophiques ou scientifiques, les nouvelles enfantines, qui composent ces différents recueils, ont été réunis en dix-sept volumes in-12, chez Renouard (1803), sous le titre d'*Œuvres complètes;* et plus récemment, en 1835, on en a fait paraître une grande édition illustrée, en quatre volumes in-8. Ce que l'on remarque dans ces écrits, c'est la simplicité et quelquefois la naïveté d'un style qui n'est pas constamment correct, mais qui est toujours clair; c'est la disposition dramatique des événements; c'est une moralité douce et pure, et surtout beaucoup, et quelquefois trop d'appels à cette sensibilité passive qu'il n'est pas toujours sage de développer indéfiniment. Il y a d'excellentes leçons dans Berquin; mais, malgré la popularité ancienne et justement méritée de ses contes, ils ne conviennent pas indifféremment à tous les caractères et à tous les enfants.

Un choix bien fait des œuvres de Berquin serait donc un service rendu aux familles; mais, ne nous y trompons point, on aura beau choisir, on aura beau classer, les auteurs les plus consciencieux auront beau s'efforcer de parer à tout, de préparer tout, de dire tout ce qu'il faut dire, de taire tout ce qu'il faut taire, les parents auront beau vouloir se reposer, sur les ouvrages d'éducation, de la responsabilité que leur titre leur impose, jamais, avec les livres seulement, on ne formera parfaitement des âmes; c'est l'enseignement vivant, la leçon orale, et l'exemple surtout, qui ont la puissance d'*élever* dans toute l'acception de ce mot.

C'est Montaigne qu'il faut entendre comparer à ce sujet l'*exercitation* de la langue et de l'esprit à l'*exercitation* de l'âme et des actes, l'éducation de Sparte et celle d'Athènes. « Ceux-là, dit-il, parlant des Spartiates, ont voulu couper chemin; et puisqu'il est ainsi que les sciences, lors même qu'on les prend de droit fil, ne peuvent que nous enseigner la prudence, la prudhommie et la résolution, ils ont voulu, d'arrivée, mettre leurs enfants au propre des effects, et les instruire, non par ouï-dire, mais par l'essay de l'action, en les formant et moulant vifvement, non-seulement de préceptes et parolles, mais principalement d'exemples et d'œuvres, afin que ce ne fust pas une science en leur âme, mais sa complexion et habitude; que ce ne fust pas un acquest, mais une naturelle possession. . . »

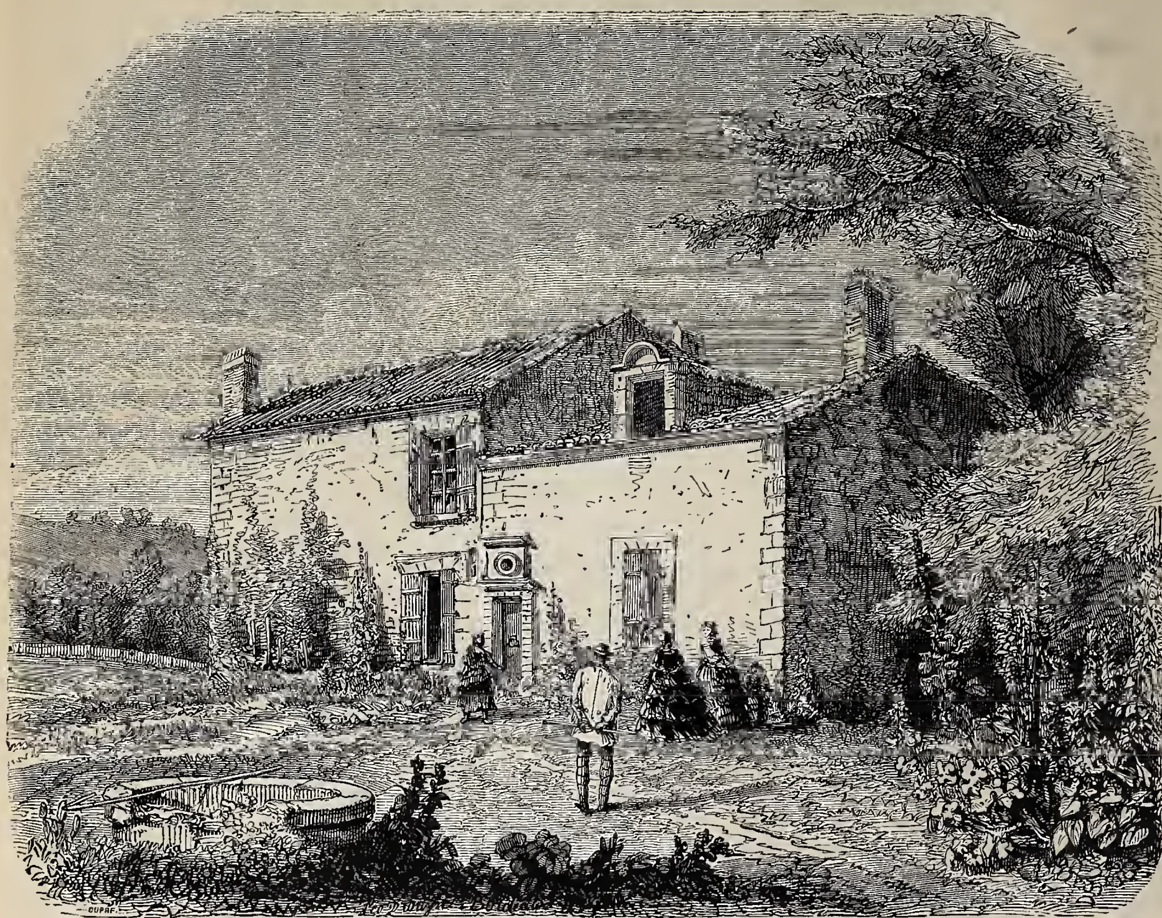
Les Nouvelles morales, par exemple, romans de l'enfance, qui, sous des titres légers, frivoles, devraient avoir la mission la plus sainte, celle de développer l'âme dans le sens de l'humanité, d'exciter sa piété, d'échauffer sa bienveillance, de stimuler en elle le dévouement, trompent parfois la sensibilité qu'elles prétendent exercer. L'enfant qui a applaudi à un acte généreux est content de lui comme s'il l'avait fait. Après avoir pleuré sur le malheur qui lui est présenté sous des formes touchantes et poétiques, il devient aveugle pour celui qui est réel, mais prosaïque et vulgaire. L'émotion littéraire, isolée des actes, peut détruire chez lui la compassion active et utile et émousser l'observation qui devrait conduire et éclairer la bonté.

Les Anglais, dont Berquin fut chez nous un des premiers imitateurs, ont cherché à parer à quelques-uns des inconvénients de la bibliothèque enfantine. Ils présentent aux jeunes lecteurs des tableaux de la vie de tous les jours, dans lesquels ils peuvent se contempler comme dans un miroir qui embellit légèrement l'image en la reproduisant. Les ouvrages de miss Edgeworth, publiés après ceux de Berquin, sont des modèles du genre. Ses suites de contes, gradués pour les différents âges, augmentés et arrangés avec un art remarquable, sous le titre d'*Éducation familière* et de *Henri et Lydie*, ou *les Jeunes industriels*, dans les dernières éditions publiées par Renouard, sont un des meilleurs stimulants, en même temps qu'un excellent cours de morale mise en action, à l'usage des petits lecteurs de cinq à quatorze ans. Ils amusent sans blaser, développent l'observation, le jugement, et n'usent point à vide une activité qu'ils sollicitent sans cesse, par l'exemple, à un utile exercice.

Quant aux contes et dialogues de Berquin, nous l'avons dit, ce n'est point indifféremment qu'ils peuvent être mis entre les mains de l'enfance. Quelques-uns, tels que *la*

Petite bavarde, l'Esprit de contradiction, Marthonie, les Quatre saisons, Georges et Cécile, les Avantages du travail, les Petites couturières, le Serin, sont parfaitement adaptés à l'intelligence des enfants, et les intéressent sans événements improbables, sans leur présenter des caractères faux ou exagérés. D'autres, tels que *la Flatterie, le Petit Abel,* pèchent, dans des sens différents, par l'exagération, là de grossièreté, ici d'une sensibilité maladive. *Charles second, le Siége de Colchester, Un bon cœur fait pardonner bien des étourderies,* ont, avec une forme romanesque dont la fausseté est attrayante pour des esprits qui ne sont pas formés, le tort de donner trop d'importance aux enfants. Il est dangereux de leur présenter des rôles de héros; c'est le moyen de les dégoûter de l'obéissance, de la douceur, de l'ordre, de l'application, de la candeur, de la confiance, seules vertus qui soient à leur portée. Enfin, dans *les Petits joueurs,* dans *le Sortilége naturel*, et dans quelques autres dialogues et contes, on trouve des exemples de vices (le vol, la friponnerie) qui ne doivent jamais souiller les regards de ceux dont on a su conserver la pureté.

Berquin est mort jeune, en 1791, après avoir été compris parmi les candidats proposés pour être instituteurs du prince royal, le malheureux fils de Louis XVI. Ce qui distingue surtout ses ouvrages pour les enfants, les seuls qui lui aient survécu, c'est un véritable amour pour ses jeunes lecteurs, un plaisir réel à causer avec eux, une sympathie et parfois des observations de détail qui ont du charme et de la grâce, entre autres les petites anecdotes qu'il a multipliées, sous le titre de *Caroline*. En résumé, ce n'est pas sans raison qu'il s'est donné à lui-même le beau titre d'*Ami des enfants.*



La Maison de Berquin, à Langoiran, près Bordeaux (1). — Dessin de Léo Drouyn.

(1) Langoiran est situé sur la rive droite de la Garonne, à 28 kilomètres au-dessus de Bordeaux. Cette commune, fort considérable, est divisée en trois parties : 1° Le bourg, situé sur la côte, à 1 kilomètre au moins du fleuve. Il ne se compose que de quelques maisons, à côté desquelles s'élève l'église. 2° Le château, à un kilomètre de la rivière, et que remarquent tous ceux qui vont de Bordeaux à Agen, soit en chemin de fer, soit en bateau à vapeur. Le château, situé à mi-côte, est dominé par un énorme donjon, tour ronde bâtie par Clément V, et dont les murs ont quatre mètres d'épaisseur. 3° Le port, agglomération considérable de maisons riches et élégantes; on y construit une belle église dans le style de transition, en sorte que le port va être séparé de la commune. Ce port est bâti au confluent de la Garonne et d'un ruisseau qui descend de l'Entre-Deux-Mers. En remontant la rive gauche de ce ruisseau pendant 1 500 mètres environ, on trouve une vallée très-étroite d'où descend un petit cours d'eau. Si l'on remonte ce cours d'eau pendant quelques minutes, on rencontre, à gauche, une maison de très-médiocre apparence, située à mi-côte, et à laquelle on arrive par une rampe très-rapide. C'est la maison de Berquin. Sauf une partie qui a été défigurée par une bâtisse moderne, on n'a changé que l'emplacement des fenêtres, mais on a ajouté un petit étage.

La maison ne se composait autrefois que de trois chambres, dont deux étaient fort grandes. La première était éclairée par deux fenêtres au sud et deux à l'ouest; c'était le salon. A côté était la cuisine où l'on n'a rien changé. La chambre de derrière devait servir de débarras ou de chambre à coucher. Les lits des domestiques étaient sans doute dans la cuisine, et le salon servait probablement aussi de chambre à coucher. Au-dessus se trouvaient des greniers.

Nous avons dit que la maison est située à mi-côte. On y montait par un escalier qui vient d'être démoli et remplacé par une petite terrasse. Devant la porte est un jardin qui s'étend jusqu'à un rocher à pic couvert d'arbres et sous lequel sont creusées des caves et des grottes où Berquin se retirait assez souvent dans l'été; une de ces grottes s'appelle la Glacière.

CHARLES-QUINT AU MONASTÈRE DE YUSTE.



Galerie de M. Émile Péreire. — Charles-Quint au monastère de Yuste, tableau de M. Robert Fleury (¹). — Dessin de Pauquet.

Ce tableau, qui appartient à M. Émile Péreire, représente le moment où, en 1557, Ruy-Gomez de Sylva, Comte de Melito, envoyé par Philippe II, supplie Charles-Quint de renoncer à la solitude du monastère de Yuste pour reprendre la direction de la politique espagnole. C'est de toutes les œuvres exposées au dernier salon celle où l'on a trouvé réunies le plus de qualités sérieuses : simplicité et noblesse de la composition ; lumière naturelle et riche sans aucun faux éclat ; sage distribution des détails qui ne détournent point l'attention de l'objet principal ; savante proportion des lignes, donnant de la grandeur aux figures dans un petit cadre ; physionomies vraies, fines, intelligentes, variées ; individualités des caractères, toutes très-distinctes et dignes d'une page d'histoire où l'intérêt devait naître avant tout de la gravité de la pensée qui occupe l'âme de chacun des personnages. Il était facile à M. Robert Fleury de choisir, dans le séjour même de Charles-Quint au monastère de Yuste, un épisode qui eût prêté à plus d'action ; mais il a suffisamment prouvé, dans quelques-unes de ses œuvres précédentes, entre autres : Ramus attendant ses assassins (²), et une Scène de l'inquisition (³) ; combien les sujets émouvants, dramatiques, conviennent à son talent. Cette fois il nous paraît s'être montré plus puissant encore par ce succès incontesté dans la représentation d'une simple audience politique, dont l'effet, très-intéressant, grâce à son art, n'a cependant rien que de calme et de solennel.

M. Robert Fleury s'est inspiré de l'excellent ouvrage où M. Mignet (⁴) a détruit la fausse opinion que l'on s'était faite, jusqu'à ces derniers temps, des motifs qui avaient déterminé Charles-Quint à abdiquer en 1556, et de sa manière de vivre au couvent hiéronymite de Yuste, en Estremadure.

Charles-Quint avait conçu le projet de quitter le pouvoir et de se retirer dans un cloître, dès 1535, seize ans après avoir été couronné empereur, et vingt-trois ans avant son abdication, lorsqu'il n'avait encore que trente-cinq ans et qu'il était dans tout l'éclat de sa puissance. « La disposition qu'une tristesse naturelle, une douleur profonde et une piété ardente avaient alors fait naître, une extrême fatigue la renouvela dans la suite en la rendant de plus en plus impérieuse. Les maladies accablèrent Charles-Quint et le vieillirent. Sa constitution physique, son genre de vie, l'administration d'un trop grand nombre de pays, la direction d'une multitude d'entreprises qui se succédaient sans s'achever, la poursuite de guerres renaissantes qui ne le laissaient jamais dans le même lieu et le jetaient toujours dans de nouveaux périls, le poids de toutes les affaires qu'il fallait porter et conduire, l'usèrent de bonne heure. On peut dire qu'il succomba surtout à l'excès d'une puissance trop considérable et trop éparse pour n'être pas au-dessus de l'activité et du génie d'un homme. » (⁵)

C'était un esprit désenchanté dans un corps affaibli autant par l'abus de tous les plaisirs que par l'excès du travail. Tous les mets, si fortement épicés qu'ils fussent, lui étaient devenus insipides. Il buvait souvent d'une espèce de vin

(¹) Voy. les Tables des t. VIII, IX et XI.
(²) Voy. t. VIII, p. 201.
(³) Voy. t. IX, p. 201.

(⁴) *Charles-Quint, son abdication, son séjour et sa mort au monastère de Yuste*, par M. Mignet, membre de l'Académie française ; 1854.
(⁵) Mignet, p. 12 et 13.

composé de moût de raisin et de séné ayant fermenté ensemble. La conformation défectueuse de son visage nuisait à sa santé. « Sa mâchoire inférieure, trop large et trop longue, dépassait extrêmement la mâchoire supérieure; en fermant la bouche, il ne pouvait joindre les dents. L'intervalle qui séparait celles-ci, d'ailleurs rares et mauvaises, l'empêchait de bien faire entendre la fin de ses phrases et de broyer ses aliments; il balbutiait un peu et digérait mal. » (1)

Il avait ressenti plusieurs fois des accès nerveux qui ressemblaient à des attaques d'épilepsie. Ses douleurs de tête très-fréquentes l'obligèrent à couper ses cheveux en 1529. « La goutte l'assaillit à l'âge de trente ans. Il ne pouvait pas toujours signer, et lorsqu'il était en campagne, bien souvent il était incapable de monter à cheval et suivait l'armée en litière. Envahi par la goutte, tourmenté par l'asthme, sujet à un flux de sang dont les retours aussi rapprochés qu'incommodes l'épuisaient, éprouvant des irritations cutanées à la main droite et aux jambes, la barbe entièrement grise, il sentit rapidement décliner ses forces en même temps que s'étendaient ses obligations. »

Il ne voulait ni ne pouvait réprimer ses appétits. Dans l'hiver de 1550 à 1551, il fit une maladie que ses médecins considérèrent comme mortelle. L'Anglais Roger Asham, qui le vit à cette époque même et assista à l'un de ses repas, fut surpris de ce qu'il mangea et surtout de ce qu'il but. Bœuf bouilli, mouton rôti, levraut cuit au four, chapon apprêté, l'empereur ne refusa rien. « Il plongea, dit Asham, cinq fois sa tête dans le verre, et chaque fois il ne but pas moins d'un quart de gallon de vin du Rhin (2). »

Van-Male, *ayuda de camara* de Charles-Quint, écrivait, deux ans après, à Louis de Flandre, seigneur de Praet : « Le ventre et une fatale voracité sont la source ancienne et très-profonde des nombreuses maladies de l'empereur. Il y est assujetti à un tel point que, dans sa plus mauvaise santé et au milieu des tortures du mal, il ne peut pas se priver des mets et des boissons qui lui sont les plus nuisibles. Vous vous récriez, et contre cette intempérance de César, et contre la légèreté, l'indulgence, la faiblesse des médecins. C'est le sujet de toutes les conversations. L'empereur dédaigne-t-il la viande, qu'on l'emporte! Désire-t-il du poisson, qu'on lui en donne! Veut-il de la bière, qu'on ne lui en refuse pas? A-t-il le dégoût du vin, qu'on le retire. Le médecin est devenu un complaisant. Ce que César veut ou refuse, il l'ordonne ou le défend. Si la boisson n'est pas glacée, elle lui déplaît. Il est bien certain qu'affligé de tant de maux, la froideur de la bière exposée à l'air pendant la nuit et qu'il boit avant le jour ne lui convient pas. Il s'y est néanmoins tellement habitué qu'il n'a pas craint d'en boire au péril d'une dyssenterie imminente. Comme je suis pour cela son échanson avant le jour, je l'ai entendu pousser des gémissements qui attestaient ses souffrances... Nous maudissons souvent ici le soin affectueux qu'a la reine de Hongrie de lui envoyer des poissons. Dernièrement il en dévora, et avec un très-grand péril, pendant deux jours de suite. Il fit venir des soles, des huîtres qu'il mangea crues, bouillies, rôties, et presque tous les poissons de la mer. » (3)

Incessamment en proie aux souffrances physiques les plus vives, Charles-Quint trouvait quelque soulagement dans la pensée d'aller vivre en repos au fond d'une retraite paisible. Il avait toujours aimé les moines, surtout ceux de l'ordre presque uniquement espagnol de Saint-Jérôme, qu'il avait souvent visités dans leurs couvents de Santa-Engracia, de la Sysla et de la Mejorada. Ce fut sans doute après avoir consulté quelqu'un d'entre eux qu'il résolut de terminer ses jours dans leur cloître de Yuste.

Ce monastère de Yuste était situé sur la lisière d'une forêt de châtaigniers, de noyers et d'oliviers, près d'un petit cours d'eau dont il avait pris le nom, dans une chaîne de l'Estremadure, coupée de vallées, couverte d'arbres, arrosée par des ruisseaux qui descendaient des cimes neigeuses de la montagne. De ce site pittoresque, la vue dominait le cours du Tietar et du Tage, plongeait sur les belles cultures et les riants villages qui s'élancent du milieu des bois dans le magnifique bassin de la *Vera de Plasencia*, et apercevait à l'horizon lointain les monts azurés du Guadalupe.

Au petit cloître ancien, de forme gothique, les moines avaient ajouté un cloître assez vaste dont le style rappelait l'architecture gréco-romaine de la renaissance; ils avaient planté de beaux vergers d'arbres fruitiers : rien n'avait été négligé par eux de ce qui pouvait rendre leur solitude aussi agréable qu'elle était salubre.

Cependant Charles-Quint n'eut pas l'idée d'habiter avec les moines et dans leur couvent même; mais, trois ans avant son abdication, il donna ordre de construire à côté un édifice séparé sur un plan que lui soumirent les deux plus célèbres architectes de l'Espagne : Gaspard de Vega et Alonzo de Covarruvias.

Tandis que l'on bâtissait ce petit palais sur le flanc du monastère de Yuste, Charles-Quint continuait à régner et à guerroyer. Il fit une campagne contre la France et maria son fils à la reine Marie d'Angleterre; puis il déposa ses couronnes, non pas toutes à la fois en un seul jour, mais une à une : d'abord celle des Pays-Bas; puis celles des royaumes de Castille, de Léon, de Grenade, d'Aragon, de Sardaigne et de Sicile. Quant à sa couronne d'empereur, il la garda et l'emporta au couvent. Ce fut, en effet, le 3 février 1557 que Charles-Quint entra à son palais de Yuste pour n'en plus sortir, et il conserva son titre d'empereur jusqu'au 28 février 1558, jour où sa renonciation fut acceptée par la diète électorale de Francfort, qui, le 12 mars suivant, lui donna son frère Ferdinand Ier comme successeur.

La suite à une autre livraison.

(1) Mignet, p. 20 et 21.

(2) Le gallon contient quatre litres et demi.

(3) Lettre de Malinœus (Male), écrite le 24 décembre 1552, du camp devant Metz.

NOUVEL ÉPISODE

DE L'HISTOIRE DES ABEILLES.

Un voyageur américain raconte comment, lors d'une récente excursion faite, au mois de juillet, sur les rives de l'Essequibo, dans l'Amérique méridionale, il eut occasion d'observer un nouveau trait de la merveilleuse intelligence des abeilles :

« Impatients d'étendre nos membres fatigués, après une pénible navigation de dix heures, nous prîmes terre, dit-il, sur une plage basse et sablonneuse qui longeait le cours du fleuve. La chaleur était intense. Nos Indiens se dispersèrent : les hommes allèrent en quête du gibier pour le repas du soir; les femmes, à la recherche du menu bois pour alimenter le feu de la nuit. La réverbération du soleil sur le sable me brûlait les yeux; je me frayai à coups de couteau un passage à travers les murailles de lianes et de mousses pendantes qui défendaient l'entrée des bois, et parvins, non sans peine, aux bords frais et ombreux d'une petite crique, abritée par une magnifique voûte de verdure.

» Assis sur un tronc grisâtre qui gisait en partie couché le long des eaux dormantes, et que drapait, en sa décrépitude, un splendide manteau de fleurs écarlates de l'épiphyte, j'allumai mon cigare, et, tirant un livre de ma poche, j'en tournai nonchalamment les pages. De temps à autre,

mon attention était attirée, tantôt par le martellement incessant du pic à tête jaune, sondant laborieusement les cavités d'un arbre voisin, tantôt par les éclairs lumineux que projetait, en traversant un rayon de soleil perdu sous la feuillée, le karabimitas, oiseau-mouche à gorge de topaze, qui hante de préférence les criques abritées et solitaires : là, sur les pétales fraîchement éclos, il peut faire ample récolte de mouches qu'il rapporte à sa compagne, fidèle gardienne de l'imperceptible nid que la brise du soir balance à quelques pas, au-dessus du courant. J'étais, depuis un quart d'heure, partagé entre mon poëte favori et la poésie animée et vivante qui bourdonnait dans des myriades d'insectes, dans le bruissement des feuilles, dans le murmure des eaux, lorsque mes yeux tombèrent par hasard sur une toute petite abeille d'un gris brillant, longue d'un quart de pouce environ, et qui disparut dans ce qui me semblait être la portion solide du tronc sur lequel j'étais assis.

» L'œil ne pouvait apercevoir à la surface ni trou ni fissure : je m'étais probablement trompé. Comme j'en arrivais à cette conclusion, je vis tout à coup se soulever un atome d'écorce, et la même petite personne, ou tout au moins une de ses sœurs, la ressemblance de famille ne permettait pas de douter, prit son essor. Le mystère était résolu.

» L'ingénieux architecte de la république avait inventé une porte d'entrée fermant si juste et si bien qu'elle défiait toute investigation. Je me croyais certain de pouvoir mettre le doigt sur l'endroit même, et cependant le plus minutieux examen ne me laissait découvrir aucune trace de contour extérieur. L'écorce, quoique polie, était recouverte çà et là de pâles petites raies qui se remarquent sur les écorces les plus lisses, et l'habile charpentier avait mis à profit, pour son but mystérieux, ce tracé naturel. Anxieux d'inspecter ce chef-d'œuvre sans compromettre sa délicatesse, il me fallut attendre patiemment que la porte dérobée se rouvrît. Mon attente ne fut pas trop longue : un autre membre de la communauté ayant affaire dehors, la trappe lilliputienne se souleva de nouveau, et un bout de branche que je tenais tout prêt l'empêcha de retomber. Je vis alors que la trappe était à dessein de forme irrégulière, dentelée aux bords, large d'un quart de pouce et du double de longueur. Elle se composait de l'épiderme de l'écorce, et, s'y rattachant par un bout, elle s'ouvrait et se fermait comme mue par un ressort. Le rusé ouvrier semblait avoir calculé que s'il la faisait plus courte (ce qu'eût permis la taille exiguë des habitants), l'angle d'ouverture serait nécessairement plus grand, et exercerait sur les gonds élastiques une force de tension qui en détruirait rapidement l'élasticité et nuirait à la précision de la fermeture.

» Sous la trappe, et pour ainsi dire sur le seuil de la république, on avait ménagé une antichambre, ou loge de portier, à l'usage d'un petit individu en livrée grise qui, sans quitter sa retraite, manifesta son déplaisir de mon indiscrétion, s'efforçant, dans sa petite capacité, d'ébranler des pattes et de l'aiguillon le fétu qui retenait la porte entre-bâillée. A partir du vestibule, deux *tunnels* circulaires conduisaient dans l'intérieur de la ville, d'où sortaient les murmures confus d'une population nombreuse et affairée. Je laissai la porte se refermer, et j'admirais la merveilleuse netteté du travail, quand une nouvelle venue annonça son arrivée, et se fit ouvrir d'une façon aussi singulière qu'originale.

» Après s'être lancée contre l'entrée, et l'avoir touchée de ses pattes, elle s'éleva dans l'air, fit le tour de l'arbre, et reparut de l'autre côté, volant droit cette fois vers la trappe qui se leva vivement lorsqu'elle en fut tout proche, et se referma aussi vite sur elle. La sœur tourière qui m'avait montré son aiguillon remplissait réellement l'office de concierge, et, avertie par un léger coup extérieur de l'approche d'une de ses compagnes, lui ouvrait juste à point, lui laissant le temps d'éluder les regards indiscrets. Les abeilles se succédaient, et toutes suivaient la même marche, frappant d'abord, puis s'envolant dans différentes directions, pour revenir juste au moment où la porte s'ouvrait.

» Je les épiai pendant quelque temps, et finis par découvrir pourquoi elles n'attendaient pas tranquillement à l'entrée. Tapis sous des feuilles flétries et dans les rugosités de l'écorce, il y avait d'innombrables petits insectes, de même couleur que les abeilles, ailés comme elles, ayant de plus sur le dos deux légères raies noires et de volumineux abdomens qui trahissaient des parasites de la ruche ; espèces d'ichneumons, empressés de déposer leurs œufs en lieu sûr où ils pussent éclore et où les petits fussent nourris aux dépens de la république. En les voyant planer au-dessus des abeilles, et parfois essayer de s'accrocher à elles comme elles franchissaient le seuil, j'imaginai que, selon les habitudes de ce genre d'insectes, ils cherchaient à se glisser à l'intérieur ; mais pas un ne réussissait : ils avaient donc quelque autre moyen de pourvoir à l'existence de leur sanguinaire progéniture? Je découvris, en effet, que les bandits s'efforçaient de coller leurs œufs aux petites boules de pollen que rapportait chaque abeille ; souvent ils réussissaient, en dépit de l'admirable tactique déployée par ces dernières.

» L'activité de la sœur tourière se ralentit peu à peu : toutes les abeilles étaient de retour au gîte, à l'exception de quelques rares attardées, en petit nombre. Les rayons obliques du soleil m'avertissaient que les oiseaux crépusculaires allaient commencer leur ronde nocturne, et que dans quelques minutes j'aurais grand'peine à m'orienter sous l'épais fourré du bois ; car j'étais dans un climat où le soleil disparaît tout à coup et fait place à la nuit. J'abandonnai donc l'essaim sauvage, qui m'avait révélé en quelques moments d'observation tant de combinaisons ingénieuses, et je rejoignis mes compagnons qui, affairés sur la plage, apprêtaient le repas du soir, et suspendaient aux branches basses des arbres les hamacs où nous devions passer la nuit, bercés par les piaillements des singes, les hurlements du jaguar, et les cris variés du hibou, de la chauve-souris vampire, de l'oiseau-tigre, et de toutes les tribus qui habitent ces sauvages contrées. »

LES BORDS DE LA CREUSE.

Grâce à une bonne tendance générale, les artistes et les poëtes commencent à savoir et à dire que la France est un des plus beaux pays du monde, et qu'il n'est pas nécessaire, comme on l'a cru trop longtemps et comme la mode le prétend encore, de franchir les Alpes pour trouver la nature belle et le ciel doux. Si, comme toutes les vastes contrées, la France a de vastes espaces encore incultes et frappés d'une apparente stérilité, ou des plaines uniformes fatigantes de richesses matérielles pour l'œil du voyageur désintéressé, elle a aussi, dans les plis de ses montagnes, dans le mouvement de ses collines, et dans les sinuosités de ses rivières, des grandeurs réelles, des oasis délicieuses et des paysages enchantés. Tout le monde connaît maintenant les endroits pittoresques fréquentés par les savants et les artistes, l'âpre caractère des sites bretons, les splendeurs étranges du Dauphiné, les riants jardins de Touraine, et les volcans d'Auvergne, et les herbages splendides de Normandie, etc.

Le centre de la France est moins connu et moins fréquenté. Le Berry, le Bourbonnais et la Marche sont comme des noyaux qui envoient le rayonnement et ne le reçoivent pas. Une partie de ces populations émigre, et rien n'attire

vers elles. Bourges, la ville centrale de la nationalité française, est une ville morte, sans activité expansive, sans autre individualité que la force d'inertie qui caractérise les vieux Berruyers. Il ne semble pas qu'un point central puisse être un point d'isolement. Il en est pourtant ainsi. La stagnation des habitudes et des idées est remarquable dans cette ancienne métropole et dans les populations environnantes.

A part les monuments de Bourges, qui sont d'un grand intérêt, nous ne conseillerons d'ailleurs à personne d'aller chercher par là les délices de la promenade. Si l'on traverse le Berry, il faudra éviter aussi le navrant pays de Brenne et les froides plaines d'Issoudun et de Châteauroux. Ceux qui voyagent en poste ou en wagon ne verront jamais de cette région que ce qu'elle a de morne et de stupéfiant. Pourtant, si l'on se dirige au chemin de fer



Paysages de la Creuse. — Gargilesse. — Dessin de Grandsire.

jusqu'à Argenton, et que l'on veuille descendre, en voiture ou à cheval, le cours de la Creuse pendant deux lieues, on arrivera dans cette partie du bas Berry où il faut nécessairement aller à pied ou à âne, mais dont le charme vous dédommage amplement des petites fatigues de la promenade.

C'est une gentille et mignonne Suisse qui se creuse tout à coup sous vos pieds, quand vous avez descendu deux ou trois amphithéâtres de collines douces et d'un large contour. Vous vous trouvez alors en face d'une déchirure profonde, revêtue de roches micaschisteuses d'une forme et d'une couleur charmantes; au fond de cette gorge coule un torrent furieux en hiver, un miroir tranquille en été : c'est la Creuse, où se déverse un torrent plus petit, mais pas beaucoup plus sage à la saison des pluies, et non moins délicieux quand viennent les beaux jours. Cet affluent, c'est la Gargilesse, un bijou de torrent, jeté dans des roches et dans des ravines où il faut nécessairement aller chercher ses grâces et ses beautés avec un peu de peine.

Depuis quelques années, le petit village de Gargilesse, situé près du confluent de ces eaux courantes, est devenu le rendez-vous, le Fontainebleau de quelques artistes bien avisés. Il en attirera certainement peu à peu beaucoup d'autres, car il le mérite bien. C'est un nid sous la verdure, protégé des vents froids par des masses de rochers et des aspérités de terrain fertile et doucement tourmenté.

Des ruisseaux d'eau vive, une vingtaine de sources, y baignent le pied des maisons et y entretiennent la verdeur plantureuse des enclos.

Quelque rustiquement bâti que soit ce village, son vieux château perché sur le ravin et son église romane d'un très-beau style, fraîchement réparée par les soins du gouvernement, lui donnent un aspect comfortable et seigneurial. La fertilité du pays, la rivière poissonneuse, l'abondance de vaches laitières et de volailles à bon marché, assurent une nourriture saine au voyageur. Les gîtes propres sont encore rares; mais les habitants, naturellement hospitaliers et obligeants, commencent à s'arranger pour accueillir convenablement leurs hôtes.

Une fois installé chez ces braves gens, on n'a que l'embarras du choix pour les promenades intéressantes et délicieuses. En remontant le cours de la Creuse par des sentiers pittoresques, on trouve, à chaque pas, un site enchanteur ou solennel. Tantôt le *rocher du Moine*, grand prisme à formes basaltiques, qui se mire dans des eaux paisibles; tantôt le *roc des Cerisiers*, découpure grandiose qui surplombe le torrent et que l'on ne franchit pas sans peine quand les eaux sont grosses.

Ces rivages riants ou superbes vous conduisent à la colline escarpée où se dresse l'imposante ruine de Châteaubrun. Son enceinte est encore entière, et vous trouvez là une solitude absolue. Ce serait l'idéal du silence, sans les cris aigus des oiseaux de proie et le murmure des cascatelles de la Creuse.



Paysages de la Creuse. — Châteaubrun. — Dessin de Grandsire.

Toute cette région jouit d'une température exceptionnelle, et particulièrement le village de Gargilesse, bâti, comme nous l'avons dit, dans un pli du ravin et abrité de tous côtés par plusieurs étages de collines. La présence de certains papillons et de certains lépidoptères qui ne se rencontrent, en France, qu'aux bords de la Méditerranée, est une preuve frappante de cette anomalie de climat, enfermée pour ainsi dire sur un espace de quelques lieues, dans le ravin formé par la Creuse. C'est comme une serre chaude au milieu des plateaux élevés et froids qui unissent le bas Berry à la Marche; et c'est ici le lieu de dire que la France manque d'une statistique des localités salubres et bienfaisantes qu'elle renferme à l'insu de la Faculté de médecine. On n'a encore trouvé rien de mieux à conseiller aux personnes menacées de phthisie, que le littoral piémontais, où les riches seuls peuvent se réfugier, et où il n'est pas prouvé que l'air salin de la mer, engouffré dans la corniche des hautes montagnes, ne soit pas beaucoup trop violent pour les poitrines délicates.

Jusqu'à présent, les antiquaires, les naturalistes et les peintres ont seuls la bonne fortune et le bon esprit de pénétrer dans ces oasis dont nous parlons et dont nous pouvons signaler au moins une dans le rayon de nos promenades. Combien ne découvrirait-on pas de ces abris naturels dans les différentes provinces? Est-ce qu'un voyage médical entrepris dans ce but par une commission compétente, et devant amener l'établissement de maisons de santé sur un grand nombre de points de notre territoire, ne serait pas digne de l'attention du gouvernement? Ce serait une source de bien-être pour ces petites populations, en même temps qu'une immense économie pour les familles médiocrement aisées qui demandent pour un de leurs membres, languissant et menacé, un refuge contre nos rigoureux hivers. Il faut nécessairement que ce refuge soit

à leur portée, et certainement chaque province, chaque département peut-être, en renferme au moins un. Mais qui le sait ou qui le remarque? Il faudrait le trouver et le signaler. L'expérience seule des habitants et des proches voisins les initie à ce bienfait qu'ils ne proclament pas, la plupart ignorant peut-être qu'à quelques lieues de leur clocher le climat change et la vigne gèle, tandis que chez eux elle fleurit et prospère. Nous avons remarqué qu'à Gargilesse on était, cette année, en avance de quinze jours, pour la fauchaille et la moisson, sur des localités situées à très-peu de distance. Quinze jours, c'est énorme; c'est la différence de Florence à Paris. Et si nous parlons de l'Italie, nous ferons remarquer que, dans presque toutes ses villes renommées et recherchées, il faut payer un tribut souvent grave, quelquefois mortel, à l'insalubrité ou à l'excitation du climat. Le voyage, long ou rapide, produit chez les malades, ou une fatigue funeste, ou une secousse de trop brusque transition, où les nerfs s'exaltent. Les accès de fièvre de Rome et de Venise sont terribles. Ce qu'on appelle la distraction du déplacement, c'est-à-dire l'émotion et l'agitation, n'est un remède que pour ceux qui ont la force de le supporter. Et, en effet, au physique comme au moral, il n'y a que les natures énergiques qui supportent la transplantation et qui se retrempent en changeant de milieu.

C'est donc risquer le tout pour le tout que d'envoyer les malades en Italie. Il faudrait trouver l'Italie à la porte de chaque ville de France; et elle y est, nous en sommes certain. A le bien prendre, l'Italie, c'est-à-dire ce que nous nous imaginons de l'Italie, comme saveur et beauté de climat, est loin d'être partout sur le sol de la Péninsule. On peut même affirmer que, dans cette longue chaîne de montagnes entre deux mers qui forme son territoire, il faut beaucoup chercher pour trouver une exposition qui ne soit ou très-froide, ou brûlée d'un soleil dévorant. Nous avons de ces inégalités de température en France; raison de plus pour chercher, sur un espace bien autrement vaste et assaini par la culture, les sites heureux où règnent les bénignes influences, la facilité des transports, la vie à bon marché, et le grand avantage d'être à proximité de ses devoirs et de ses affections.

LE ROI DES MÉTAUX.

TRADITION POPULAIRE DES SLOWAQUES.

Autrefois, dans le pays des Slowaques, vivait une veuve qui avait une fille très-belle. Cette veuve était humble et modeste; sa fille, au contraire, fort orgueilleuse. Plusieurs propositions de mariage lui avaient été adressées : aucune ne lui convenait; et plus ses prétendants paraissaient désireux de lui plaire, plus elle se montrait fière et dédaigneuse. Une nuit, sa mère, ne pouvant dormir, prit son rosaire entre ses mains et se mit à prier pour le bonheur de sa Judith, qui lui causait d'amers soucis. Judith, en ce moment, sommeillait près d'elle, et sur ses lèvres errait un doux sourire. « Quel rêve fait-elle en ce moment? se disait la mère; quel rêve heureux, qui lui donne cette radieuse physionomie? » Puis, ayant achevé sa prière, elle suspendit son rosaire à son chevet, posa la tête sur son oreiller, et s'endormit. Le matin, en s'éveillant, elle dit à Judith :

— Quel beau songe as-tu donc eu cette nuit?

— Un beau songe, en effet, répondit la fille. Je voyais un grand seigneur, assis sur un char de cuivre, qui me mettait au doigt un anneau de cuivre orné de pierres brillantes comme des étoiles; nous nous rendions ensemble à l'église, et les gens du village ne regardaient que la Vierge et moi.

— Ah! mon enfant! s'écria la mère en secouant la tête, quel rêve insensé!

Judith se mit à chanter.

Ce jour-là même, un chariot rustique s'arrêta à sa porte. Un honnête paysan vint demander la superbe jeune fille en mariage. Ce nouveau prétendant plaisait à la veuve; mais Judith le renvoya en lui disant : « Quand même tu viendrais ici dans un char de cuivre, et que tu me mettrais au doigt un anneau de cuivre orné de pierres brillantes, je ne voudrais pas de toi. »

A ces mots, le jeune homme s'éloigna avec tristesse. La veuve réprimanda sa fille. Mais l'orgueil de Judith résistait à toutes les remontrances.

La nuit suivante, la pauvre mère prit de nouveau son rosaire, et, en regardant sa fille, fut frappée de son expression de physionomie, plus animée encore que la veille.

— Qu'as-tu donc rêvé cette nuit? lui dit-elle.

— J'ai rêvé qu'un grand seigneur arrivait dans un char d'argent, et me mettait sur le front un bandeau d'argent. Je suis entrée avec lui à l'église, et les regards des paysans se tournaient moins vers la Vierge que vers moi.

— Oh! malheureuse enfant! Quelle criminelle présomption! Prie, prie, pour ne pas être induite en tentation.

Mais Judith sortit pour ne pas entendre les leçons de sa mère.

Ce jour-là, un gentilhomme entra avec une belle voiture dans la cour de la maison, et offrit d'épouser Judith. La mère s'écria que c'était un grand honneur qu'on lui faisait; mais Judith dit au galant gentilhomme : « Quand vous viendriez ici dans un char d'argent, et que vous me poseriez sur le front un bandeau d'argent, je ne voudrais pas de vous. »

— Quel orgueil! s'écria la malheureuse mère. Un tel orgueil conduit à l'enfer.

Judith la regarda d'un air de dédain.

La troisième nuit, la veuve ne cessa de prier; et, près d'elle, sa fille dormait et, dans son sommeil, éclatait de rire.

— Qu'as-tu donc rêvé? lui dit-elle, le matin.

— Vous allez encore, si je vous le dis, m'accuser de folie.

— C'est possible; mais parle.

— Eh bien, j'ai vu entrer dans notre cour un chariot d'or, et il en est descendu un magnifique seigneur qui m'a donné une robe d'or, et à l'église, tous les assistants ne regardaient plus que moi.

La mère, à ces mots, pleura et se tordit les mains dans sa douleur. Judith se hâta de sortir.

Ce jour-là, trois chariots s'avancèrent à la suite l'un de l'autre dans la cour de la veuve : le premier en cuivre, attelé de deux chevaux; le second en argent, avec quatre chevaux; le troisième en or, avec huit chevaux superbes. Des deux premiers descendirent des pages avec des habits rouges et des bonnets verts; du troisième, un beau jeune homme avec un vêtement d'or.

Judith, en le voyant, reconnut celui qui lui était apparu dans son troisième songe, et se retira dans sa chambre pour préparer son bouquet. Puis elle revint lui offrir un bouquet de fiançailles, et il lui remit un anneau de cuivre, un bandeau d'argent et un vêtement d'or. Elle se retira de nouveau dans sa chambre pour s'habiller. Pendant ce temps, sa mère demandait au fiancé : — Comment comptez-vous nourrir ma fille?

— Avec du pain de cuivre, répondit le beau seigneur, du pain d'argent et du pain d'or; nous n'en avons pas d'autre.

— Quelle étrange chose! se disait la mère. Mais Judith n'avait aucun souci.

Elle prit la main de son fiancé, et s'éloigna sans penser même à demander la bénédiction de sa mère, qui, debout sur le seuil, la regardait avec angoisse et priait.

Après la célébration du mariage, elle monta dans son char d'or, et partit sans dire adieu à sa mère. Elle alla bien loin, bien loin. Enfin les chevaux s'arrêtèrent à l'entrée d'une grotte ouverte dans d'immenses rochers. Soudain la terre trembla, la grotte se referma derrière elle, et elle se trouva dans une profonde obscurité. Alors elle eut peur; mais son époux lui dit : « Ne crains rien, bientôt nous reverrons la lumière. » Bientôt, en effet, apparut une légion de nains des cavernes montagneuses, portant des torches enflammées, qui saluaient leur maître et éclairaient son chemin. Au sortir de cette première cavité, le jeune couple arriva dans de vastes profondeurs hérissées de forêts. Mais tous ces bois, qui avaient la forme de pins et de chênes, étaient en plomb, et le sol sur lequel ils s'élevaient était aussi en plomb.

De cette terre de plomb, les mariés descendirent dans une plaine splendide au milieu de laquelle brillait un château d'or parsemé de pierres précieuses. Le jeune époux, qui était le roi des métaux, conduisit Judith dans ce palais resplendissant, et lui dit : « Tout ce que vous voyez vous appartient. » Elle contempla avec bonheur ces trésors sans pareils. Cependant elle se sentait fatiguée, elle avait faim, et elle remarqua avec plaisir que les valets du château préparaient le dîner. Elle s'assit avec empressement à la table qu'ils venaient de couvrir de différents mets. Mais tous ces mets étaient en cuivre, en argent ou en or. Le roi mangeait de bon appétit, elle le regarda tristement et demanda un morceau de pain.

— Très-volontiers, dit le souverain de la montagne.

Il fit un signe, et aussitôt on présenta à Judith un pain de cuivre, elle ne pouvait y mordre; puis un pain d'argent, et puis un d'or.

Elle reconnut alors la folie de son orgueil, et se mit à pleurer.

— Que faire? dit le roi, nous n'avons pas d'autre nourriture à t'offrir, et il ne sert à rien de te lamenter. Le sort qui t'afflige, c'est toi-même qui l'as voulu.

La malheureuse Judith fut condamnée ainsi à rester dans les entrailles des montagnes, et à souffrir la faim dans les trésors de la terre. Trois fois par an seulement, il lui est permis de sortir de son royaume. Alors elle erre pendant vingt-quatre heures à travers champs et mendie son pain.

UN PORTRAIT A REFAIRE.

O Mort, pourquoi te représenter sous un aspect hideux, n'ayant point de vêtements sur tes os décharnés? Devrais-tu glacer d'épouvante le cœur du sage et du chrétien, alors qu'aucun repos n'est si profond que celui que tu nous offres? lorsque ta puissance l'emporte sur nos chagrins et nos douleurs, et que par toi nous échappons à tous deux? lorsque ton bras libérateur nous fauche, pâles épis courbés vers la terre et mûrs pour le ciel? quand ton ombre favorable au talent le fait briller comme un flambeau et que tu verdis de lauriers sa tombe honorée? lorsque tu fais que l'on oublie nos défauts et nos torts et que notre ombre protégée par toi semble plus pure que notre vie? Ah! si j'étais un grand peintre, comme je te ferais un costume moins lugubre! comme je te donnerais un aspect moins repoussant! Tu serais, grâce à mon pinceau, une belle et noble femme dont la vue inspirerait aux humains confiance et sérénité. Ornée de splendides vêtements, je ne t'en mettrais point d'une couleur sombre; mais ta tunique serait verte, emblème d'un céleste espoir; ton front pâle couronné de roses s'animerait à leur reflet, ta bouche entr'ouverte nous sourirait avec calme; et pour consoler qui succombe à ton mystérieux appel, ton doigt montrerait un tombeau quand tes yeux fixeraient le ciel. [1]

SUR LES CHANGEMENTS D'OPINION.

Il est non-seulement excusable, mais encore utile de changer, « si, par changement, on entend le progrès rationnel d'une intelligence embrassant chaque jour un horizon de plus en plus étendu, tout en conservant le sentiment de ce qu'il y avait de bon et de vrai dans les états qu'elle a quittés. » [2]

DE QUELQUES ÉCRITURES.

Suite. — Voy. tome XXV (1857), page 359.

II. — ÉCRITURES SYLLABIQUES.

Nous avons maintenant à nous occuper de la seconde grande section des écritures, que nous avons désignée, dans l'article précédent, sous la dénomination collective d'*écritures syllabiques*.

Par écriture syllabique, il faut entendre une série de caractères qui ne séparent pas graphiquement les voyelles des consonnes, et qui figurent, par un seul et même signe, la consonne avec chacune des voyelles qu'elle est susceptible de s'adjoindre. Ainsi, dans cette sorte d'écriture, par exemple, *ba, ke, mi, go, ru*, seraient reproduits seulement par cinq lettres, tandis qu'il en faut dix dans nos écritures dites alphabétiques. Une autre condition indispensable pour qu'une écriture soit véritablement syllabique, c'est que dans une même série de syllabes aucune d'entre elles n'ait un trait qui présente des éléments semblables à ceux des autres. Un exemple fera mieux comprendre cette observation : dans les syllabes *fa, fe, fi, fo, fu*, nous trouvons, dans nos écritures, une certaine partie, partout identique, qui représente l'*f* aussi bien dans *fa* que dans *fe*, *fi*, etc. Si, au contraire, on a affaire à une écriture rigoureusement syllabique, on ne retrouve plus aucune de ces ressemblances. Exemple en écriture syllabique japonaise :

ハ	ヘ	ヒ	ホ	フ
fa	fe	fi	fo	fu

On ne connaît que deux peuples qui fassent usage de caractères purement syllabiques; car c'est à tort qu'on a dit que les Tartares-Mandchoux et les Mongols avaient une écriture de ce genre. Les lettres mandchoues et mongoles sont aussi analytiques que celles de notre alphabet; seulement elles sont liées les unes aux autres, comme dans notre écriture anglaise ou dans la coulée.

Les deux écritures syllabiques reconnues jusqu'à présent par les savants et les philologues sont : 1° celle des Japonais, 2° celle des Tchérokais ou sauvages contemporains de l'Amérique du Nord.

L'écriture japonaise, que les anciens jésuites et les autres missionnaires au Japon qualifiaient d'*artifice du démon*, ayant pour objet d'augmenter les peines des ministres du

(1) J. Petit-Senn.

(2) Ernest Renan, *Revue des Deux Mondes*, 1857, p. 786.

saint Évangile; est, en effet, la plus compliquée et la plus difficile à lire de toutes les écritures. La plus communément employée, nommée *fira-kana*, se compose de quarante-sept lettres représentées par des signes extrêmement cursifs et dont la variété est presque infinie. En outre, il est permis à tout écrivain japonais d'entremêler les signes de cette écriture, déjà très-complexe, avec les signes de trois autres syllabaires également très-riches en variantes. Ce qui augmente encore les difficultés, c'est que les écrivains ont la faculté d'y mêler à leur fantaisie tel nombre qu'il leur plaît de signes empruntés à une tachygraphie chinoise qu'on ne peut mieux comparer qu'aux grimoires les plus embrouillés des notaires du seizième siècle, à cela près que dans ces grimoires de notaires on n'a que vingt-quatre lettres avec leurs variantes à déchiffrer, tandis que dans les textes japonais on a affaire à plus de 25 000 signes différents, dont quelques-uns n'ont pas moins de soixante à soixante-dix traits dans la forme correcte, et qui, en tachygraphie, présentent toutes les variations que le caprice de chaque écrivain se plaît à imaginer. Bien que la matière soit toute nouvelle, nous ne pouvons entreprendre d'exposer ici le système complet de l'écriture japonaise; nous nous contenterons de renvoyer nos lecteurs au nouvel ouvrage que vient de publier M. Léon de Rosny sur la grammaire japonaise ([1]), dans lequel il expose pour la première fois, avec exactitude, le système de l'écriture des Japonais.

Les écritures japonaises dont nous donnons ici des spécimens sont : 1° le kata-kana (n° 9), ou écriture dé-

N° 9. Écriture japonaise kata-kana.

rivée de caractères chinois droits; elle est peu usitée au Japon, où elle ne s'emploie guère que comme notre *italique;* elle est facile à lire, mais ne sert jamais à imprimer des livres; 2° l'écriture fira-kana (n° 10), ou écriture commune des Japonais, qui passent une grande partie de leur vie à l'apprendre : les femmes japonaises, qui la pratiquent constamment, la lisent avec assez de facilité; 3° le

N° 10. Écriture japonaise fira-kana.

tsao (n° 11), ou écriture cursive de la Chine, sous la forme communément usitée au Japon.

N° 11. Écriture tsao.

N° 12. Écriture du Japon. — Sinico-japonais.

Enfin, parmi les écritures du Japon, il en est une qui se rattache directement aux caractères hiéroglyphiques de la

N° 13. Écriture tchérokaise.

Chine; le spécimen de l'Imprimerie impériale, à l'Exposition universelle de 1855, la désignait sous le nom de sinico-japonais (voy. n° 12). Elle se compose d'un mélange de signes hiéroglyphiques chinois et de caractères syllabiques japonais. Dans ce genre d'écriture, le sens ou la prononciation de certains mots chinois se trouve indiqué à droite par des caractères japonais de plus petite dimension.

Le spécimen n° 13 nous donne quelques exemples de caractères tchérokais, inventés par un sauvage de l'Amérique du Nord au commencement de ce siècle. Voici l'histoire que l'on raconte à ce sujet :

Au siècle dernier, les Tchérokais, comme tous les autres peuples indigènes de l'Amérique septentrionale, n'avaient point d'écriture. Ils se servaient de la peinture même des objets pour en conserver le souvenir, et marquaient leurs comptes à l'aide de petites échancrures pratiquées sur les troncs d'arbres ou sur des morceaux de bois coupés à cet effet. Le hasard ayant fait tomber une feuille imprimée en caractères européens entre les mains d'un Tchérokais qui avait vu l'usage qu'on en faisait, cette feuille lui donna l'idée de former une écriture pour sa langue natale avec les signes de notre alphabet, dont il ignorait la valeur. Telle fut, dit-on, l'origine de l'alphabet de ces Indiens de l'Amérique du Nord, les seuls qui aient jusqu'à présent su inventer une écriture particulière et nationale. Aujourd'hui, l'écriture tchérokaise est généralement répandue parmi ces peuples naguère sauvages, et il est déjà sorti des presses de l'Europe et de l'Amérique plusieurs ouvrages en ces caractères, destinés à répandre la religion et les sciences européennes sur le plateau central de l'Amérique du Nord.

Il ne nous reste plus à présent qu'à nous occuper des écritures alphabétiques, qui forment la troisième grande division primordiale de notre classification des écritures.

La suite à une autre livraison.

([1]) *Introduction à l'étude de la langue japonaise*, in-4°, à la librairie Maisonneuve, à Paris.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

LA CHAPELLE SIXTINE.



Vue de la Chapelle Sixtine, d'après un dessin de François Pannini, conservé au Musée du Louvre. — Dessin de Thérond.

Le Vatican, comme tous les palais des princes catholiques, a sa chapelle particulière, encore qu'il en ait moins besoin qu'aucun autre, étant contigu à Saint-Pierre, la plus grande et la plus célèbre église du monde. Cette chapelle, que l'on appelle *Sixtine* parce qu'elle a été construite sous le pontificat de Sixte IV, a, sous le rapport des dimensions, toute l'importance d'une petite église. Les architectes Baccio et Bartolommeo Pintelli l'achevèrent en 1476. Sixte IV en fit commencer la décoration intérieure par les meilleurs peintres de son temps. Pierre Pérugin, le maître de Raphaël, y représenta *le Baptême de Jésus-Christ* et *Jésus-Christ donnant les clefs*

à saint Pierre; Luca Signorelli de Cortone, Alessandro Filippi de Florence, Cosmo Rosselli, Sandro Botticelli, Matteo Leccio, Domenico Corradi de Florence, dit le Ghirlandaio, y peignirent aussi d'autres sujets de l'histoire sainte. Ces peintures, qui existent encore, ornent la partie inférieure des deux longs côtés de la chapelle, entre des draperies peintes au-dessus du sol et la corniche. On en était là lorsque Sixte IV mourut. Jules II, neveu de ce pontife, résolut de faire achever la décoration de toutes les sommités de cette grande salle, dans sa longueur comme à ses extrémités. Il confia l'ensemble de ce vaste travail à Michel-Ange, malgré les insinuations de l'illustre architecte Bramante qui avait voulu le faire exécuter par son jeune parent Raphaël.

Michel-Ange, âgé seulement de trente-huit ans, et qui jusqu'alors, à l'exception de quelques rares dessins de peinture, s'était consacré à la sculpture exclusivement, voulut d'abord refuser une entreprise si considérable et pour laquelle il se croyait si peu préparé. « Il ne prétendait, disait-il, qu'à une renommée de sculpteur, et s'il devait quitter par intervalles ses ciseaux, ce devait être, à son sentiment, pour prendre le crayon et non le pinceau. » Mais il n'y avait pas de résistance possible à la volonté de Jules II. Michel-Ange fit venir quelques bons peintres de Florence, sa patrie, avec l'intention de profiter de leurs conseils et de leur travaux : ils se mirent aussitôt à l'œuvre; mais leurs essais parurent au grand artiste aussi faibles que leurs leçons; il les remercia donc, et s'enferma tout seul dans la chapelle, broyant lui-même, dit-on, ses couleurs. Ce ne fut pas cette fois qu'il exécuta le *Jugement dernier*. Il couvrit de ses compositions les voûtes de la chapelle, et cet ensemble immense fut terminé à la fête de la Toussaint, le 1er novembre 1512 : le pape y tint *chapelle* le même jour, avec les cardinaux et un grand concours de monde. On admira unanimement avec une sorte de stupéfaction la puissance d'invention, la grandeur de style et de dessin qui donnait à toutes les figures un caractère si imposant et si supérieur à tout ce que l'on avait imaginé jusqu'à ce temps; en les comparant avec les peintures qui étaient au-dessous, l'étonnement redoublait encore, et on se demandait si entre les peintres les plus habiles de la génération qui venait à peine de s'éteindre et ce nouveau génie, il n'y avait pas une distance égale à celle de plusieurs siècles, et une différence de nature plus extraordinaire encore.

Quelque difficile qu'il soit de décrire les sujets de ces peintures, nous entreprendrons d'en donner une idée en prenant pour guide le savant Quatremère de Quincy [1].

On peut considérer toute la région supérieure de la chapelle comme étant composée de trois parties : la sommité de la voûte, divisée par Michel-Ange en onze compartiments; les douze pendentifs; les parties circulaires inscrites au-dessous, dans les espaces qui surmontent les fenêtres.

A partir du dernier espace de la sommité de la voûte, en manière de pendentif, où est représenté Jonas, on voit se développer sur toute la longueur du plafond une suite de tableaux représentant : — le Père éternel se balançant dans les airs; — le Père éternel accompagné de petits anges et chassant le chaos; — l'Homme créé recevant de Dieu la connaissance et le sentiment; — Adam endormi et la femme, tirée de côte de l'homme, remerciant son créateur; — l'Arbre de la vie et le serpent alentour, présentant le fruit défendu à Ève, qui, assise au bas de l'arbre, l'offre à son époux; — l'Ange qui chasse Adam et Ève du paradis terrestre; — un Sacrifice; — le Déluge; — Noé endormi et ses fils. — Aux deux extrémités de la voûte, d'un côté, David terrassant Goliath, et Judith emportant la tête d'Holopherne; — de l'autre, le Serpent d'airain, et le Supplice d'Aman.

Dans chacun des douze pendentifs est une figure colossale. Ces douze personnages sont : — les cinq sibylles : Lybica, Cumæa, Delphica, Erythræa et Persica; et les sept prophètes Jérémie, Ézéchiel, Joël, Jonas, Daniel, Isaïe et Zacharie. La plupart de nos lecteurs connaissent, au moins par la gravure, ces images majestueuses et saisissantes qui, réduites même aux plus minces proportions par les copistes, continuent à produire l'effet de colosses.

Enfin les parties circulaires inscrites au-dessus des fenêtres, et les compartiments angulaires de la voûte, sont remplis par des couples de figures vues dans une variété prodigieuse d'attitudes, et auxquelles le peintre a donné des noms empruntés à l'Ancien Testament.

Vingt et un ans s'écoulèrent. Michel-Ange était retourné à la sculpture, et de chef-d'œuvre en chef-d'œuvre était parvenu à la vieillesse, lorsque, en 1533, Clément VII lui donna l'ordre d'achever la décoration de la chapelle Sixtine, en peignant les deux côtés qui en forment la largeur et comportent chacun un espace de 40 pieds de large sur 70 en hauteur. Il était décidé depuis longtemps que sur l'une des surfaces on représenterait la Chute des anges rebelles, et sur l'autre le Jugement dernier. Le premier de ces sujets n'a pas été traité; mais on sait avec quel art prodigieux Michel-Ange a exécuté le second. Paris possède, à l'École des beaux-arts, une admirable copie du Jugement dernier par Sigalon; c'est là que doivent étudier cette composition gigantesque les Français qui ne peuvent aller à Rome. Quiconque est doué d'un véritable goût pour les arts, ne sortira pas d'une contemplation semblable sans avoir éprouvé une émotion profonde qui lui laissera de grands et longs souvenirs.

Une description complète du Jugement dernier, si elle était possible, exigerait un volume entier. Il faut se contenter d'en indiquer les grandes masses.

A partir du sommet et dans les champs demi-circulaires formés par la retombée des deux arceaux, à l'extrémité de la chapelle, Michel-Ange a figuré des groupes de jeunes anges sans ailes, portant dans les airs les instruments de la Passion; douze portent la croix, cinq ou six la couronne d'épines; huit ou dix portent la colonne, l'échelle, l'éponge.

Au-dessous sont le Christ et sa mère entourés, à droite et à gauche, de la multitude immense des patriarches, des justes, des prophètes, des apôtres, des saints, des martyrs, présentant en hommage ou montrant au Juge suprême les instruments de leurs supplices ou leurs blessures.

Au-dessus du Christ et de la Vierge, dans la partie centrale, on remarque un groupe de huit anges : les uns soufflent dans des trompettes; deux tiennent ouverts deux livres, l'un petit et l'autre grand, et appellent de la terre les bons pour qu'ils montent au ciel, les méchants pour qu'ils soient précipités en enfer.

A droite de ce groupe d'anges, on voit les hommes et les femmes qui ont mérité le ciel s'élever vers les régions supérieures comme par l'effet d'une attraction naturelle, les uns rapidement, les autres plus lentement, d'autres enfin grâce aux secours que leur prêtent de plus vertueux qu'eux-mêmes : c'est ainsi qu'on distingue une femme qui tend un chapelet à son mari pour l'aider, ce qui est une allusion à l'efficacité de la prière.

De l'autre côté, à gauche, les corps des réprouvés sont emportés et poussés vers l'abîme; les péchés capitaux, tous les crimes et tous les vices, y sont personnifiés avec une force d'invention et une énergie d'expression indicibles : le regard, charmé un instant auparavant par les scènes touchantes du groupe des bons, est ici épouvanté et ose à peine per-

[1] *Histoire de Michel-Ange.*

sister à étudier cette variété extraordinaire de tortures.

Enfin, au bas du tableau, sont, à droite, les figures de ceux qui ressuscitent, d'abord squelettes, puis à demi revêtus de chair, et enfin retrouvant entièrement leur forme, hésitant à la lumière, étonnés, effrayés, disputés et partagés par les puissances contraires du ciel et de l'enfer, et enlevés en grand nombre dans une barque ailée qui les conduit aux lieux effroyables du supplice.

Cette création de Michel-Ange, terminée, après huit ans de travail assidu, le jour de Noël 1541, a, dans l'histoire de la peinture, une importance que l'on est porté naturellement à comparer à celle de la *Divine Comédie* du Dante dans la poésie. Ces deux œuvres uniques, quelles que soient leurs imperfections, sont des monuments extraordinaires du génie humain. On ne saurait, il est vrai, les proposer comme des modèles, et rarement ceux qui ont voulu s'en inspirer ont réussi. Elles approchent moins de la perfection que plusieurs peintures moins hardies de Raphaël ou du Corrége : elles participent cependant des qualités du sublime, et, en admettant toutes les réserves raisonnables du goût, il est impossible de ne pas admirer avec une sorte de fierté respectueuse leur prodigieuse originalité, qui donne la mesure des hauteurs où il est permis à l'intelligence humaine d'atteindre.

HENTZNER, VOYAGEUR EN FRANCE.

SEIZIÈME SIÈCLE.

Suite. — Voy. p. 3.

Hentzner et ses compagnons passent le Rhône, prennent terre dans le Languedoc, et commencent par nous avertir « de nous défier des juifs, fort nombreux dans ce pays, où ils ont de grands priviléges. » Après Aramon vient le pont du Gard, et le savant Silésien, plutôt naïf qu'enthousiaste, ne peut retenir un cri d'admiration à l'aspect de la merveille romaine. Il est vrai qu'il y mêle assez maladroitement quelques vers latins de Bèze, bien tournés du reste, et le souvenir de Henri IV, qui est venu admirer le pont et dîner dans une grotte voisine.

Plus loin, Hentzner étudie, avec une certaine sagacité, les habitudes et les procédés agricoles des populations du Midi. Il apprécie fort le système d'irrigation usité à Nîmes, au moyen d'arrosoirs portés par des mulets : il paraît moins comprendre le *dépiquage* du blé, au moyen de bœufs et de mulets, au lieu du battage allemand. A Montpellier, il remarque, avec quelque surprise, qu'en lui servant du vin, l'hôtelier lui apporte en même temps de l'eau pour l'y mêler : cette sobriété méridionale le déroute évidemment.

En histoire naturelle, il observe que les petits paysans des Cévennes chassent le scorpion pour l'usage des pharmaciens ; et dans les belles ruines de Maguelone, il admire de beaux grands lézards verts, si peu sauvages qu'ils ne se sauvent pas à son approche, et penchent la tête en le regardant passer.

A Carcassonne, le savant avoue naïvement son embarras au milieu d'une population dont le patois lui est complétement inconnu. Il lui semble pourtant que cet idiome est un français très-mêlé d'espagnol, « à cause du voisinage de l'Espagne ». On voit qu'il sent confusément le rapport du patois languedocien avec le catalan ou *limosin*. A Alzonne, il est témoin d'un enterrement accompagné de cérémonies demi-païennes et de bruyantes expressions de la douleur méridionale ; sujet de surprise remplacé, à Castelnaudary, par les danses et les « merveilleuses gesticulations » des jeunes filles sur les places publiques.

Décidément nos étrangers marchent de scandale en scandale. Ils nous signalent, avec une insistance qui semble accuser des souvenirs très-personnels, les étudiants de Toulouse qui bernent les étrangers, leur extorquent par importunités et menaces de l'argent pour des aumônes ou pour des messes, puis dépensent cet argent dans des galas de joyeux compagnons, qu'ils nomment *morfle* en leur patois. « Du reste, ajoute le narrateur, ils ont des épées si longues qu'elles dépassent la hauteur d'un homme. »

« Ces gens, dit-il plus loin, sont d'une curiosité fatigante. S'il arrive un étranger qui semble avoir quelque importance, il semble, aux regards dont il est poursuivi, que ce soit un animal sorti des sables de l'Afrique. » Aussi est-ce avec bonheur qu'il quitte cette ville turbulente, dont il n'admire guère que les moulins. Il s'embarque sur la Garonne, passe devant Moissac, Agen, Aiguillon, et s'arrête à Bordeaux (8 juillet 1596).

Suit la description obligée des antiquités romaines, du cirque, du palais Galien, et ensuite du palais moderne, où l'auteur décrit un sanctuaire entouré de colonnes, et réservé, dit-il, comme lieu d'asile pour les débiteurs honnêtes et insolvables. C'est à Bordeaux que la petite caravane s'embarque sur la Gironde ; elle passe à Blaye, « où les navires anglais sont tenus de déposer leur artillerie avant de pouvoir remonter le fleuve » ; puis elle débarque à Saujon, contrariée par le gros temps.

La suite à une autre livraison.

Bien écrire suppose une discipline austère, une habitude de châtier sa pensée et d'en sacrifier les excès, qui sont inconciliables avec l'infériorité ou le désordre de l'esprit.

ERNEST RENAN.

DUPLESSI-BERTAUX.

La vie de Duplessi-Bertaux est bien peu connue ; on sait seulement qu'il naquit à Paris en 1747, et qu'il mourut en 1813. Nous ne pourrons donc parler que de ses œuvres. C'est par l'esprit surtout que se distinguent ses compositions. Est-ce de l'esprit bien vif? Non, certes. Duplessi-Bertaux n'avait qu'une intelligence assez ordinaire, mais il ne manquait ni de sens, ni de finesse, ni de goût. On a eu bien tort de lui donner le surnom de Callot moderne ; il n'y a d'autre qualité commune à ces deux artistes qu'une fécondité extraordinaire. Callot, bien supérieur, observait ses contemporains en poëte ; il voyait le côté idéal et moral de ses sujets, tandis que Duplessi-Bertaux ne dessinait guère que ce que chacun de nous voit ou croit voir, et presque sans rien y ajouter de lui-même ; seulement il savait choisir des situations heureuses, ce qui est déjà un mérite incontestable.

Une estampe bien connue, et que pendant longtemps on a vue à tous les étalages de Paris, ne donnerait qu'une bien triste idée de son talent, si l'on ne connaissait ses autres œuvres ; nous voulons parler de son *Grétry arrivant aux champs Elysées*. Un poëte, — on veut bien lui donner ce titre, — nommé P. Villiers, inscrivit au bas les quatre vers suivants :

Pour charmer l'ennui de la route,
Grétry, la lyre en main, traversait l'Achéron.
— Ramez donc, dit-il à Caron ;
Que faites-vous? — J'écoute.

Ceux de nos lecteurs qui ont rencontré cette estampe se souviendront de sa lourdeur, du décousu de la composition



Portrait de Duplessi-Bertaux gravé par lui-même. — Dessin de Geoffroy.



Gravure à l'eau-forte de Duplessi-Bertaux. — Dessin fac-simile par Bocourt.

et du travail pénible du graveur; mais si c'est une des pièces les plus connues de l'artiste qui nous occupe, ce n'est pas heureusement la meilleure. Duplessi-Bertaux a préparé un grand nombre de planches pour des graveurs au burin. Il

dessinait sur la planche, mettait en place chaque personnage, faisait mordre son dessin, et ne laissait au graveur au burin que le soin de terminer l'œuvre. Dans quelques-unes de ces eaux-fortes préparatoires, il y a plus d'esprit, plus de finesse que dans les planches terminées; on sent plus l'artiste, on apprécie mieux le dessin. Mais là où il faut réellement voir Duplessi-Bertaux, c'est dans ses batailles et dans ses sujets de la révolution. Maître de sa planche, guidé



Gravure à l'eau-forte de Duplessi-Bertaux. — Dessin fac-simile par Bocourt.

uniquement par les récits qui lui ont été faits, il peut à son aise retrancher et ajouter, et il parvient toujours à rendre avec habileté ce qu'il conçoit. Duplessi-Bertaux avait l'instinct militaire, et peut-être même avait-il étudié la stratégie; on ne peut rendre avec plus d'exactitude les marches et contre-marches d'une armée. Les scènes de la révolution qu'il a gravées ont tout le mérite de petits tableaux complets. Il y a une vie, une animation et une vérité remarquables



Gravure à l'eau-forte de Duplessi-Bertaux. — Dessin fac-simile par Bocourt.

dans toutes ces vignettes, qui prouvent une imagination active et une facilité de dessin peu commune; c'est encore là que l'on peut le mieux étudier cette période de notre histoire, dont tant d'artistes ont tenté, avec moins de succès, de nous donner des représentations fidèles; Duplessi-Bertaux nous paraît être le seul qui ait su exprimer parfaitement l'état de surexcitation au milieu duquel il vivait. Duplessi-Bertaux était, si l'on peut s'exprimer ainsi, graveur de la foule;

mieux que personne il savait représenter distinctement, sur une petite estampe de quelques centimètres, la Chambre envahie, une cérémonie publique, ou une tribune remplie de monde; pour lui, dix mille personnages ne sont rien à placer; il les groupe habilement et on les distingue fort bien.

Citons encore ses « Métiers » comme un vrai service rendu à l'histoire : dans cette série, on a sous les yeux les habitudes de l'époque; on voit toutes les petites professions, la bouquetière, le marchand d'estampes, le rémouleur, le scieur de pierre, et mille autres conditions de la vie qui font revivre devant nous tout le commencement de notre siècle. Les portraits qu'il a gravés n'ont pas moins d'intérêt et de prix; il nous montre le fameux M. Pigeon sous son uniforme de garde national, Préville avec sa physionomie intelligente et fine; on sent la vérité dans l'expression de toutes ses figures. Il a gravé aussi son propre portrait, et sans doute il s'est fait ressemblant; mais on s'étonne de lui voir une grosse tête ronde, une bouche pincée, un nez épais, un œil terne, une tournure grossière : rien dans cette tête ne laisse deviner la finesse de son talent.

L'ÉTAGÈRE.

Bien que je n'eusse jamais eu aucunes relations d'amitié ni même de voisinage avec le *château* (on appelait ainsi le petit manoir situé sur la colline, et dont la propriétaire, Mme Walter, venait de mourir), j'avais voulu assister au service funèbre et accompagner le corps de la défunte jusqu'à son dernier asile. Quand les paroles sacrées, s'échappant avec peine des lèvres tremblantes du vieux curé, eurent été prononcées sur la tombe, et que celle-ci se fut lentement refermée sous les regards émus des assistants, je sortis du cimetière, et, laissant les groupes de paysans regagner le village par la grande route, je m'acheminai vers ma demeure en suivant un sentier solitaire, afin de me livrer en liberté aux pensées solennelles qu'une telle cérémonie ne peut manquer d'inspirer. A peine m'étais-je engagé dans l'étroit chemin qui serpente à travers la prairie entre deux rangées de saules, qu'un pas se fit entendre derrière moi, se rapprocha vivement, puis se ralentit comme pour se mesurer sur le mien. Je tournai la tête, et je vis à côté de moi l'inconnu que, depuis le matin, j'avais remarqué à plusieurs reprises, et qui avait fini par exciter singulièrement mon intérêt.

A l'église, il avait d'abord attiré mon attention, quand, après être entré avec une sorte d'hésitation, comme un étranger dans un lieu nouveau pour lui, au lieu de se joindre aux parents et aux amis, qui occupaient les premiers bancs de la nef, il était allé se placer à l'écart, derrière un pilier, au fond d'un des bas-côtés. Il eût été impossible, après un premier coup d'œil jeté sur lui, de ne pas le regarder de nouveau, de ne pas être frappé de l'élégance de ses habits et de ses manières, de la distinction de toute sa personne, où à la grâce encore persistante de la jeunesse s'alliait la dignité de l'âge mûr, et surtout de la noblesse de sa physionomie. Ce qui me l'avait fait considérer avec un croissant intérêt, c'est le recueillement qu'il avait montré durant l'office religieux. Bien que parfois il demeurât debout quand l'assemblée était assise, ou que, tout le monde s'étant levé, il restât sur sa chaise, le front caché dans une de ses mains, il était évident qu'il était plongé dans une profonde et pieuse méditation. Une fois, il s'était avancé de quelques pas hors de l'ombre du pilier où il s'était jusqu'alors tenu retiré, et il avait fixé sur le cercueil un long et pensif regard, puis il avait regagné sa place et était resté longtemps immobile, la tête levée vers une petite fenêtre ouverte par laquelle entrait un rayon de soleil, les yeux perdus dans la profondeur du ciel bleu. Au cimetière, je l'avais encore aperçu, à quelque distance de la fosse que nous entourions, appuyé contre le tronc d'un sapin, dans une attitude de religieux respect; et quand la première pelletée de terre, jetée par le prêtre, avait retenti sur le cercueil, j'avais cru le voir tressaillir et baisser la tête, comme s'il eût voulu cacher une larme.

Tandis que je me rappelais ces diverses circonstances, l'étranger s'était encore rapproché de moi et me regardait de temps en temps comme s'il désirait me parler. Je pensai que peut-être, ne connaissant pas le pays, il voulait me demander son chemin, et j'allais lui offrir de le renseigner, quand il me prévint et prit la parole.

— Nous venons d'assister à une touchante cérémonie, Monsieur, me dit-il, après m'avoir salué. Sans doute la personne dont la mort cause une émotion si générale était aimée dans ce pays, et une telle perte est non-seulement un chagrin, mais encore un malheur pour les habitants du village?

— En effet, Monsieur, répondis-je, Mme Walter faisait, dit-on, beaucoup de bien, et plus d'une famille est son obligée. C'est à elle que la commune doit sa nouvelle salle d'école, ainsi que l'asile.

— Il doit y avoir dans cette vie, reprit-il, bien des traits de dévouement dont le souvenir mérite d'être précieusement conservé et qu'il serait intéressant de recueillir.

— Je le crois, répondis-je; mais, pour moi, je n'ai pas connu Mme Walter, bien que depuis de longues années j'habite tous les étés ce pays. Vivant fort retiré, je n'ai entendu parler d'elle que vaguement, et je ne saurais citer aucuns détails.

Il se fit un moment de silence qui parut désappointer mon compagnon de route et qu'il cherchait évidemment le moyen de rompre.

— Je comprends votre réserve, me dit-il tout à coup, et les questions d'un inconnu ne peuvent être attribuées qu'à une vaine et indiscrète curiosité. Et pourtant j'ai un autre motif de m'intéresser à ce qui concerne celle dont nous parlons, un motif plus pur et plus sérieux... Mais pourquoi ne le dirais-je pas et ne mériterais-je pas votre confiance en vous témoignant la mienne? ajouta-t-il en fixant sur moi un regard direct et bienveillant qui me toucha.

Il vit sans doute à l'expression de mon visage qu'il pouvait parler sans crainte de s'adresser à un indifférent, et il reprit :

— J'ai connu autrefois Mme Walter, quand elle était jeune fille; je la rencontrais fréquemment dans le monde, et l'impression qu'elle fit sur moi fut telle que je résolus de demander sa main... Malheureusement, j'arrivais trop tard. Elle était fiancée à son cousin, qu'elle aimait et de qui elle était aimée depuis longtemps : quel jeune homme, capable d'apprécier la grâce et la pureté, eût pu la connaître et ne pas l'aimer?... Je m'éloignai et ne la revis plus. Depuis, ma vie dut prendre une autre direction, je dus accepter d'autres devoirs, et aussi, — je ne veux pas me montrer ingrat, — un autre bonheur; mais je n'oubliai pas celle qui fut l'objet de mon premier attachement. Hier, me trouvant à la maison de campagne d'un de mes amis, située à deux lieues d'ici, j'ai appris par hasard la mort de Mme Walter, et j'ai voulu, ce matin, rendre à sa mémoire l'hommage d'un fidèle et respectueux souvenir. Il m'eût été précieux, puisque les circonstances semblaient m'en offrir l'occasion, d'apprendre quelque chose d'une destinée qui n'a jamais cessé de m'intéresser, et de compléter ainsi une image qu'il me sera toujours doux de contempler.

— Rien ne saurait me donner un plus grand désir de vous satisfaire que les paroles que je viens d'entendre, répondis-je, et j'éprouve un véritable regret de ne pouvoir mieux reconnaître votre confiance. Mais où vous m'avez cru discret, je n'ai été que sincère. Il est bien vrai que je n'ai pas connu personnellement Mme Walter; je n'ai même que fort peu entendu parler d'elle, comme je vous l'ai dit, par suite de la retraite presque absolue où mes goûts m'ont toujours retenu. Cependant je ne suis pas tout à fait sans renseignements sur la personne dont nous parlons, et j'y attache maintenant un nouveau prix, puisque je vais avoir la satisfaction de vous les communiquer. Encore une fois, je ne vous apprendrai rien de l'histoire de sa vie, dont je ne connais pas un seul fait; mais je crois avoir quelque chose à vous dire de celle de son cœur, dont je me suis trouvé à même de deviner les sentiments. Je dois vous avouer d'avance que je n'ai à vous proposer que des conjectures; mais j'espère qu'elles vous paraîtront fondées, et qu'elles ne laisseront pas dans votre esprit une conviction moins solide que dans le mien.

La fin à la prochaine livraison.

L'EXPOSITION DE LA JEUNESSE.

On désignait autrefois sous ce titre une exposition de peinture que l'on avait fondée par réaction contre les priviléges de l'Académie royale; elle avait lieu tous les ans, à la place Dauphine, dans l'angle du nord, le jour de la petite Fête-Dieu, depuis six heures du matin jusqu'à midi. « Les tableaux et dessins s'attachaient, dit Gault de Saint-Germain, sur les tentures des tapisseries exigées par la police sur le passage de la procession du Saint-Sacrement. Beaucoup de gens de talent y ont débuté. La révolution ayant fait disparaître ce vieil usage, on essaya de le faire revivre dans un local plus commode : une exposition eut lieu hôtel de Cléry, rue du Gros-Chenet, etc. »

La révolution supprima toutes les expositions particulières (celle de l'Académie de Saint-Luc, etc.), et, par un décret en date du 27 août 1791, l'Assemblée nationale ordonna que « tous les artistes, français et étrangers, membres » ou non de l'Académie de peinture et de sculpture, seraient » également admis à exposer leurs ouvrages dans la partie » du Louvre destinée à cet objet. » [1]

L'ENVIE.

On s'envie, on se hait, on se poursuit en croyant heureux l'adversaire qu'on déteste, tandis que tous, la tête courbée sous le fardeau de la vie, on marche au milieu des mêmes douleurs à des malheurs presque pareils! Les hommes s'envieraient moins, s'ils savaient combien avec des apparences différentes leur fortune est souvent égale, et, au lieu de se diviser sous la main du destin, s'uniraient au contraire pour en soutenir en commun le poids accablant.

THIERS [2].

UN GRAIN DE BLÉ
DE L'ANCIENNE ÉGYPTE.

En 17.., des graines de sensitive *(Mimosa pudica)* furent envoyées du Pérou par de Jussieu. On en sema chaque année une pincée, pendant un demi-siècle : elles levèrent toujours parfaitement. (Jobard, *l'Industrie*, tome II.)

En 1707, on a fait à Metz du pain excellent avec du blé oublié dans un souterrain de la citadelle depuis 1552. (A. d'Orbigny, *Dictionnaire d'histoire naturelle*, article GERMINATION).

En 1759, de l'orge récoltée depuis cent quarante ans, c'est Home qui l'affirme, a donné d'excellents produits.

Au commencement de ce siècle, on a obtenu le même résultat en plantant des haricots tirés de l'herbier de Tournefort, âgés par conséquent de près de cent ans. *(Dictionnaire pittoresque d'histoire naturelle.)*

En 1834, on découvrit à Mongis-Saint-Martin (Dordogne) un tombeau de l'époque gallo-romaine (du cinquième au dixième siècle). Sous le crâne du squelette qui y était renfermé, et dans une cavité ouverte exprès, on trouva des graines de bleuet et d'héliotrope, qui, confiées à la terre, germèrent rapidement. (Même recueil, tome III.)

« Des pois, des marrons, des glands, renfermés par mon aïeul, en 1735, dit M. T. de Bernard dans l'ouvrage précité, ont retrouvé, cent ans après, sous mes yeux, leur puissance germinative, du moment qu'ils ont été semés. »

« En 1835, dit encore M. de Bernard, nous avons mangé du pain fait avec un froment obtenu du semis de grains enfouis, depuis le seizième siècle, dans un caveau en maçonnerie caché dans la forêt de Neu-Kirchen, près Sarreguemines (Moselle). »

Notons encore une dernière observation : — Il existait à Péronne, avant la révolution, une église romane connue sous le vocable de Saint-Quentin, qui remontait au neuvième et peut-être au huitième siècle. Elle fut détruite en 1793. En 1805 seulement, on commença à construire des habitations particulières sur ses ruines. Une tranchée fut pratiquée dans une nef où ne se trouvait aucun tombeau. Sur la terre que l'on en retira on vit pulluler quelques jours après quantité de plantes d'espèces diverses. Or la situation des lieux était telle, dit-on, que ces végétaux ne pouvaient provenir que de semences enfouies sous les dalles de l'église, et non du vent qui les aurait apportées ou des oiseaux qui les auraient laissé tomber : deux causes principales des végétations spontanées.

Les personnes qui considèrent ces faits comme parfaitement constatés sont disposées, on le conçoit sans peine, à admettre qu'il n'est pas impossible de voir germer aujourd'hui un grain de blé enseveli depuis deux ou trois mille ans dans une tombe égyptienne. L'année dernière, un agriculteur a fait présenter à la Société impériale et centrale de Paris une gerbe provenant, disait-il, de grains de blé trouvés dans un sarcophage égyptien près d'une momie. Par malheur, pour établir l'origine de ce blé et les circonstances de son ensemencement, on ne produisait que des affirmations individuelles : ce n'était pas assez pour servir de base à une étude sérieuse et utile. Toutefois les épis de blé furent soumis à l'examen de deux membres de la société, qui ont acquis une autorité légitime et incontestée dans la science et dans la pratique [3]. L'un et l'autre déclarèrent que ce prétendu blé égyptien n'était qu'un blé des régions du nord de l'Europe et de qualité médiocre. A la vérité, ce n'est là qu'une épreuve particulière; elle ne prouve nullement que le blé des cercueils égyptiens soit privé de facultés germinatives; mais, ce phénomène n'étant attesté jusqu'ici par aucune expérience faite dans les conditions nécessaires pour offrir aux esprits prudents toutes les garanties désirables, il est au moins permis d'attendre pour l'affirmer qu'il ait été l'objet d'une suffisante démonstration.

[1] Voy. une Notice sur Lazare Bruandet, peintre (1753-1803), par Charles Asselineau; 1853.

[2] *Histoire du consulat et de l'empire*, t. XVI.

[3] MM. Vilmorin et Darblay. — M. Payen, de l'Institut, a expérimenté les facultés germinatives de blés âgés de huit, dix et quinze ans, etc., et le résultat de toutes les épreuves a été négatif.



Épi de blé que l'on suppose produit par un grain trouvé dans un sarcophage de l'ancienne Égypte. — Dessin de Freeman, d'après une esquisse de M. Achille Durieux communiquée par M. le secrétaire de la Société d'émulation de Cambrai.

LE CHATEAU DE LAUZUN

(LOT-ET-GARONNE).



Une Porte du château de Lauzun. — Dessin de Léo Drouyn.

Le château de Lauzun est bâti sur une éminence, près de la petite ville du même nom, dans le département de Lot-et-Garonne. Possédée d'abord par une ancienne maison de la Guyenne, la baronnie de Lauzun appartenait, au treizième

siècle, à Nompar de Caumont, qui se distingua par son refus de se soumettre à l'Angleterre. La ville devint comté en 1570. Elle fut érigée en duché par lettres enregistrées au Parlement le 13 mai 1692, en faveur du trop célèbre de Lauzun, qui avait été fiancé et peut-être marié secrètement à la grande Mademoiselle. Ce courtisan étant mort sans enfants en 1723, le duché de Lauzun échut à sa nièce, Marie-Antonine de Bautru de Nogent, mariée au maréchal de Biron.

Entouré de fossés de deux côtés et précédé d'une cour dont on a fait un jardin dessiné dans le style anglais, le château de Lauzun, d'une forme carrée, se compose de bâtiments qui appartiennent à diverses époques. On y distingue une tourelle fort élégante, du seizième siècle, qui conduit sur une terrasse ou promenoir, et deux cheminées très-riches ornées de sculptures représentant des sujets de chasse.

On a retrouvé en 1790, près de la chapelle, un autel votif en marbre, du temple des Dieux tutelaires, à Bordeaux, qui avait été transporté à Tonneins. Ce marbre, précieux pour l'histoire du Midi, porte une inscription qui paraît établir que la ville de Bordeaux a joui sous les empereurs des priviléges accordés aux colonies romaines, et qu'elle avait, en conséquence, des magistrats particuliers.

L'ÉTAGÈRE.

Fin. — Voy. page 78.

Il y a une quinzaine d'années, j'allai visiter Maugarny : c'est, vous le savez sans doute, le nom de l'habitation de Mme Walter. Les jeunes maîtres, nouvellement mariés, étaient partis la veille en voyage, et, pendant leur absence, les domestiques avaient ordre de laisser entrer au château. Après avoir parcouru les salles du rez-de-chaussée, dont les vastes dimensions, les voûtes massives, les tapisseries, assez bien conservées, ne manquent pas d'un certain caractère d'antiquité et reportent agréablement la pensée vers des temps disparus, je visitai le premier étage, qui seul avait été approprié aux habitudes de la vie moderne et était habité par les propriétaires. Toute cette partie de la maison n'aurait eu sans doute que peu de mérite aux yeux d'un antiquaire; mais pour un observateur non moins curieux du présent que du passé, de la vie que de la mort, ce que je vis n'était pas indifférent. Non-seulement l'ordre et l'harmonie régnaient partout, mais encore mille indices que l'on ne saurait décrire révélaient clairement que là respiraient la jeunesse et le bonheur. Mais ce qui me donna des notions plus précises sur Mme Walter, ce fut une petite chambre ronde, cachée comme un nid dans une des tourelles, qui était la retraite favorite de la jeune femme (ainsi que l'indiquaient une broderie commencée et un cahier de musique laissé ouvert sur le piano), et dans cette chambre une étagère en bois d'ébène qui fixa particulièrement mon attention. Sur ses rayons étaient symétriquement rangés de petits objets qu'évidemment une sollicitude quotidienne défendait de l'oubli ainsi que du moindre grain de poussière. C'étaient de petites boîtes de marqueterie ou d'ivoire, de menues corbeilles remplies de coquillages roses, des carnets en miniature proportionnés aux secrets de pensionnaire qu'ils devaient renfermer, un éventail à l'usage d'une grande dame du royaume de Lilliput, des flacons et des tasses de toutes sortes, qui avaient figuré, sans nul doute, à plus d'un déjeuner de poupée, que sais-je?... enfin c'étaient de ces jolies reliques de jeune fille, aimées pour le passé qu'elles rappelaient, et non moins peut-être pour elles-mêmes; au milieu, sur le rayon le mieux en vue, à la place d'honneur, il y avait un coffret de nacre de plus grandes dimensions et orné d'argent artistement ciselé, peut-être premier cadeau d'un fiancé, trésor plus précieux que tous les autres et de jour en jour plus cheri. — Était-il difficile de deviner ce qu'était alors la jeune femme? de se la représenter, tendre et naïve enfant, abordant la vie avec la touchante confiance et la gracieuse liberté de ses dix-huit ans, heureuse du passé, plus heureuse encore du présent, ne voyant autour d'elle que des joies à recueillir, n'ayant pour tout devoir que d'aimer, pour tout travail que de ressentir et de montrer son bonheur?

— C'est ainsi qu'elle était quand je l'ai connue, murmura l'étranger, comme se parlant à lui-même.

— J'eus l'occasion de retourner au château, environ cinq ans plus tard. J'avais un hôte à distraire, et c'était un but de promenade. Je revis la chambre ronde et, à la même place, la même étagère; mais je ne retrouvai pas les jolies babioles que j'y avais remarquées la première fois. Des livres les avaient remplacées et faisaient ployer sous leur poids les minces tablettes d'ébène. Sauf quelques volumes de poésie, choisis avec un goût sévère, c'étaient pour la plupart des ouvrages d'éducation : les uns, graves et profonds traités, s'adressant aux intelligences d'élite, tels que celui de Mme Necker de Saussure et d'autres, traduits de l'anglais ou de l'allemand, dont j'ai oublié les auteurs; les autres, livres de récréation ou d'étude, destinés à la première instruction de l'enfance. Seul, l'élégant coffret de nacre occupait encore la place où je l'avais vu, et faisait briller ses beaux reflets d'arc-en-ciel parmi les reliures plus ternes des volumes. Évidemment la jeune épouse était devenue mère, — ainsi que m'en avait d'ailleurs averti, à mon arrivée, une hétacombe de petits soldats rouges culbutés par de petits soldats bleus sur le sable de la terrasse, — et sa maternité l'avait transportée dans une vie nouvelle. Ce n'était plus le temps des loisirs sans fin, des douces impressions longuement savourées dans le vide des heures. Elle avait entendu dans les premiers bégayements de son fils l'annonce, la révélation de sa responsabilité. Il fallait maintenant sortir du cercle immobile et trop étroit des joies personnelles, porter ses regards au dehors, chercher de tous côtés la lumière pour s'orienter, et, une fois le but découvert, y conduire, à travers les difficultés et les périls, la jeune âme, si fragile et si chère, confiée à sa garde. Certes, c'était toujours là du bonheur, un grand bonheur, soutenu par une inaltérable affection, mais désormais composé surtout de dévouement, fondé sur l'accomplissement de graves devoirs, gagné à travers et au prix de nobles soucis.

— Je suis heureux de vous entendre parler d'elle ainsi, interrompit mon compagnon; je suis heureux de tout ce qui l'honore.

— Enfin, l'année dernière, me trouvant réuni à quelques personnes qui voulurent entrer au château, je revis une troisième fois l'étagère de la chambre ronde. J'y aperçus encore des livres, mais en plus petit nombre, couvrant à peine la moitié des rayons, et en m'approchant, je reconnus que ce n'étaient pas les mêmes. Aux livres d'éducation avaient succédé des ouvrages de piété, choisis parmi les chefs-d'œuvre de la littérature religieuse; je remarquai, sur la tablette la plus accessible à la main, plusieurs volumes de Bossuet et de Fénelon, une traduction de quelques traités de saint Augustin, et, à côté de l'Imitation de Jésus-Christ, une Bible où de nombreux signets marquaient les passages fréquemment relus. Aux deux angles supérieurs de l'étagère étaient suspendues de ces couronnes de feuillage que l'on donne, dans les colléges, aux élèves qui remportent les prix. Le coffret de nacre était toujours à sa place; il était ouvert, et je vis qu'il contenait un anneau de mariage avec un petit médaillon renfermant une mèche de

cheveux. Ces deux derniers objets, en me rappelant que Mme Walter avait perdu son mari l'année précédente, m'expliquèrent le nouveau changement qui frappait mes yeux. Il était passé pour elle, le temps des heureux devoirs de la famille, des douceurs de la vie domestique, des délices de l'affection; elle était entrée dans une phase nouvelle, hélas! celle de l'épreuve, des larmes, mais aussi des consolations sublimes et des pensées immortelles. Cet époux, dont la tendresse était le fondement de tout son bonheur, la mort le lui avait ôté, et rien au monde ne pouvait combler le vide immense qu'il avait laissé en s'en allant. Son fils vivait, mais vivait éloigné d'elle; il avait fallu le confier à d'autres mains que la sienne, à des mains plus fermes, plus savantes, qui devaient l'armer pour la lutte sociale, et elle ne pouvait plus qu'applaudir dans son cœur à ses premiers succès. Mais elle avait compris que son affliction lui était envoyée par la volonté divine, et elle avait voulu la supporter avec patience, l'accepter avec soumission. Peu à peu, depuis que la terre avait manqué à ses pas, le ciel s'était rapproché et lui avait ouvert ses perspectives infinies; à mesure que le soleil d'ici-bas s'était dépouillé pour elle de ses rayons, elle avait tourné les yeux vers une autre lumière, celle qui devient toujours plus brillante et qui ne peut s'éteindre, celle de l'éternelle cité, où il n'y a plus de deuil, ni de séparation, ni de tristesse...

— Et où elle est entrée aujourd'hui, ajouta l'étranger en s'arrêtant, couronnée de son innocence d'enfant, de ses vertus de femme et de ses espérances de chrétienne.

Et, après m'avoir remercié, il me salua et prit le chemin creux qui descendait vers la rivière. Au bout de quelques instants, je me retournai, et je l'aperçus monté sur un des talus du chemin, d'où il regardait le château de Maugarny, puis le cimetière, qui, situé sur un tertre élevé, paraissait toucher le ciel bleu, et dont les tombes étaient noyées dans une éclatante lumière. C'était une magnifique journée d'automne; les mésanges sautillaient et chantaient dans les buissons. Après avoir contemplé ce spectacle, cette radieuse nature qui semblait sourire et nous entretenir de paix et de joie, l'étranger se remit en marche et disparut sous les ombrages entrelacés de la route.

LES DÉCOUVERTES RÉCENTES

DANS L'AFRIQUE CENTRALE.

Fin. — Voy. p. 49.

MORT DE M. RICHARDSON. — EXPÉDITIONS DE MM. BARTH ET OVERWEG.

Les trois voyageurs qui composaient l'expédition s'étaient séparés à leur entrée dans le Soudan. Pendant que Barth continuait sa route au sud pour aller visiter Kanô, « dont le nom retentissait à son oreille depuis plus d'une année », Overweg avait entrepris une excursion dans l'ouest, et Richardson, chef officiel de la mission, avait pris droit à l'est vers Kouka, la capitale du Bornou, où ses compagnons devaient le rejoindre. Il n'atteignit pas cette ville. Frappé par les brusques alternatives du climat, il succomba dans un village de la route, le 4 mars 1851. La nouvelle de ce triste événement, promptement arrivée jusqu'à Barth, le fit partir au plus vite pour Kouka, d'où il écrivit à Londres pour connaître les intentions ultérieures du gouvernement. La réponse qu'il reçut plus tard lui confiait la conduite de l'entreprise, en lui adjoignant un nouveau compagnon, le docteur Vogel, particulièrement exercé aux observations astronomiques.

Sur ces entrefaites, Overweg avait rejoint Barth dans le Bornou. L'état précaire où la mission se trouvait réduite jusqu'à ce qu'on eût reçu des lettres de Londres, ne permettait pas de songer à un long voyage au sud vers les régions inconnues de l'Afrique équatoriale; cependant, pour mettre le temps à profit, Barth et Overweg se tracèrent le plan de plusieurs excursions vers quelques-unes des contrées qui avoisinent le grand lac. Le résultat de ces excursions, dont le récit occupe la seconde moitié des trois gros volumes jusqu'à présent publiés, est d'un très-grand intérêt pour la géographie du Soudan oriental et pour l'ethnographie. Des états que l'on connaissait à peine de nom, l'Adamâoua, le Kanèm, le Mândarà, le Baghirmî, ont été parcourus en plusieurs sens, et des notions précieuses ont été recueillies sur leur configuration physique, sur leurs populations, leurs traditions historiques, leurs productions et leurs ressources commerciales. La carte de l'Afrique s'est remplie, dans cette direction, de détails abondants et tout à fait nouveaux.

Parmi ces excursions, il en est une surtout qui présente un immense intérêt par les informations qu'elle a procurées, et qui peut ouvrir une nouvelle ère dans les destinées de l'Afrique, c'est celle de l'Adamâoua.

L'ADAMAOUA.

L'Adamâoua est un royaume d'une assez grande étendue, situé vers le sud-ouest du Tsâd, à la distance de deux degrés et demi de latitude. Le fond de la population est nègre, mais les chefs sont d'extraction foulah. On savait qu'une large rivière, appelée le Bénoué, traverse le pays de l'est à l'ouest, et Barth avait conjecturé depuis longtemps que cette rivière devait aller porter ses eaux au Niger inférieur. Il regardait comme au moins très-probable qu'un confluent considérable, signalé sous le nom de Tchadda par une expédition anglaise qui remonta le bas Niger en 1832, ne devait pas différer du Bénoué de l'Adamâoua. Ses observations personnelles et les informations qu'il put recueillir sur la direction précise de la rivière et le volume de ses eaux, changèrent sa supposition en une presque certitude. Il se hâta, de retour au Bornou, d'en écrire dans ce sens au cabinet anglais, et la chose parut d'une telle importance, qu'une expédition par mer fut immédiatement organisée pour aller reconnaître le Tchadda, et le remonter aussi haut que possible au moyen de bâtiments à vapeur. La reconnaissance a eu lieu aux mois de juillet et de septembre 1854, et les résultats, maintenant publiés, ont pleinement confirmé les prévisions de notre voyageur. Une route est ainsi trouvée, beaucoup plus courte et infiniment plus facile que les routes de caravanes à travers le désert, pour nouer des relations suivies avec les contrées intérieures du Soudan oriental. Non-seulement il y a là, pour l'Afrique comme pour l'Europe, un avenir commercial qui peut et doit prendre un grand développement; mais, en attaquant l'esclavage africain dans un de ses foyers les plus actifs, ces relations futures doivent apporter une immense amélioration dans la condition de ces populations infortunées, aujourd'hui décimées périodiquement par de véritables chasses aux esclaves. La plupart des expéditions armées que les princes musulmans du Soudan oriental entreprennent contre les tribus païennes du Sud n'ont pas d'autre mobile, et c'est une des sources importantes de leurs revenus. Il y aura des préjugés à vaincre, des habitudes à changer, des obstacles et des oppositions à combattre, cela est hors de doute; mais le temps, la persuasion et les vrais intérêts mieux compris, seront, il faut l'espérer, de puissants auxiliaires.

Une conversation de nos deux amis Barth et Overweg avec le vizir du sultan de Bornou, met dans tout son jour

cette question où la politique et les développements du commerce africain se trouvent si heureusement d'accord avec l'humanité. Il est bon de se rappeler qu'au Bornou, comme dans la plupart des autres États du Soudan oriental, le pouvoir souverain est entre les mains d'une tribu musulmane d'origine arabe, dont la domination sur les noirs aborigènes date de plusieurs siècles. Il était question des moyens par lesquels le sultan pouvait retrouver son ancienne puissance, et le pays sa grandeur affaiblie par les Foulah; naturellement les chasses aux esclaves arrivèrent sur le tapis. Barth, en opposition à ce système, signalait la nécessité d'une bonne administration intérieure, avec une force militaire suffisante pour se faire respecter au dehors; il appelait aussi l'attention du vizir sur ce point, que, comme l'arrivée des marchandises étrangères par le nord dépendait de la bonne volonté toujours incertaine des pouvoirs de la côte barbaresque, il serait grandement de leur intérêt de s'ouvrir une autre route par la grande rivière (le Bénoué) qui passe à peu de distance de leur frontière du sud, et qui les mettrait à même de se fournir



Afrique centrale. — Un Chef moûsgou. — Dessin de Freeman.

directement de marchandises européennes à beaucoup meilleur marché qu'ils ne peuvent le faire par les caravanes. Barth n'exposait ici ni toutes ses raisons, ni toute sa pensée; mais ce qu'il disait n'en était pas moins parfaitement vrai. Sur ce, tirade éloquente d'Overweg pour l'abolition de l'esclavage. On pense bien que le vizir, — un homme remarquable, cependant, qui depuis est tombé victime de ce qu'en style classique on appelle une révolution de palais, — on pense bien, disons-nous, que le vizir était peu accessible au côté purement moral de l'argument. « Je le veux bien, disait-il; mais avec tout cela, la vente des esclaves est le seul moyen que nous ayons d'acheter des fusils. » — « Si triste que cela soit, ajoute Barth, il faut bien dire que le vizir réduisait la question à ses véritables termes. Si les Africains n'avaient jamais connu cette invention destructive du génie européen, le commerce des esclaves n'aurait jamais atteint les proportions gigantesques auxquelles il est arrivé. D'abord les Africains ne recherchaient les armes à feu que pour maintenir leur indépendance vis-à-vis de leurs voisins, ou conquérir la supériorité; plus tard, ce fut pour eux un moyen de donner la chasse aux tribus moins favorisées, afin de se procurer des esclaves, et, avec ces esclaves, les recherches de la civilisation européenne qu'ils avaient aussi appris à connaître. » C'est une grande dette que l'Europe a contractée envers l'Afrique. Nous avons mis les Africains en contact avec le côté démoralisant de notre civilisation; c'est à nous maintenant à leur en faire connaître les bienfaits. Montrer aux peuples qui sont en relation avec nous, aussi bien qu'à ceux avec lesquels nous voulons nouer de nouveaux rapports, que leur pays a comme moyens d'échange des ressources naturelles plus sûres et plus durables que les esclaves, voilà notre devoir et notre tâche. Mais que de difficultés à prévoir dans cette réforme, qui doit s'attaquer tout à la fois aux habitudes et à l'inertie de la race africaine!

Dans l'Adamâoua et dans les contrées environnantes, ou plutôt dans tout le Soudan, les habitations des indigènes ne diffèrent essentiellement ni de construction ni d'aspect. Ce sont des huttes circulaires dont les murs en claies et en terre battue sont surmontés d'un toit en roseaux qui a la forme d'un chapeau chinois, et qui est agencé avec assez de soin pour résister aux pluies torrentielles de ces climats.

L'esquisse suivante donnera l'idée d'un de ces villages. Le pays des Moûsgou est situé au nord-est de l'Adamâoua.

Pendant l'excursion de Barth à l'Adamâoua, Overweg n'était pas demeuré oisif. Il avait fait entre autres une reconnaissance du Tsâd ou Grand-Lac. C'est une nappe d'eau d'une cinquantaine de lieues de longueur, qui a peu de profondeur même dans ses parties centrales, et dont les bords, couverts de forêts de roseaux où s'abrite le vorace crocodile et le lourd hippopotame, se prolongent en terrains marécageux qui permettent difficilement de distinguer où finit le lac et où la terre commence. L'aspect du Tsâd change, au reste, selon les saisons; au temps des pluies et des débordements, les eaux envahissent au loin les terres environnantes, tandis qu'en été, on a vu quelquefois le lac se dessécher presque entièrement. Ceci explique la qualification de *Palus* que les anciens ont employée en mentionnant plusieurs de ces lacs intérieurs. L'intérieur du Tsâd est semé d'îles boisées où habite une tribu particulière appelée Bidoûma, redoutée pour ses pirateries.



Afrique centrale. — Vue du village de Muglebu, dans le pays des Moûsgou. — Dessin de Freeman. (¹)

Tel est l'aperçu très-sommaire des travaux de cette expédition, qui tiendra une des premières places dans l'histoire des explorations contemporaines.

LA PAUVRE PETITE VILLE.

J'habitais la province, il y tantôt dix ans; à cette époque, j'ai passé trois longues années dans une petite ville, une pauvre et triste petite ville, en vérité. Cependant deux rivières, aux eaux salubres et vivaces, viennent se réunir à peu de distance de ses murs qu'elles lavent; autour d'elle, au milieu d'elle, de riches usines frappent l'air de leur bruit joyeux; elle est entourée de champs ameublis, labourés, où « la main de l'homme passe et repasse », et qui produisent de fertiles moissons. Les pentes du chaos de montagnes au sein desquelles elle est assise, mûrissent, sur les escaliers dont les encercle le travail indigène, d'abondants raisins, et le vin aigrelet exprimé de leurs petites grappes noires s'adoucit et s'améliore en voyageant vers le nord. Les bois qui, çà et là, couronnent les plateaux, mêlent des arbres verts, pins, mélèzes, sapinettes, au chêne, au frêne, au châtaignier. Tantôt l'utile et précieuse feuille du mûrier, tantôt les rameaux verdoyants du noyer, tantôt des bouquets d'arbres à fruits, ombragent les étroites vallées qui l'avoisinent ou la sillonnent. L'industrie les anime, et au fond de leurs détours gracieux on entend le frémissement des hauts peupliers qui se confond avec le murmure argentin de ruisselantes cascatelles, à demi cachées sous des touffes de vergnes et de coudriers. Le sourd tintement des cylindres, des marteaux, des machines, vient, par rafales, se mêler aux bruits des eaux et du feuillage, et dénoncer la présence de l'homme et son infatigable activité. De toutes parts s'élèvent des roches d'un granit bleuâtre qui, protégeant d'un côté la végétation qu'elles arrêtent de l'autre, cèdent aux efforts du pic et de la mine des blocs pour bâtir, tandis qu'entourées de nerpruns, d'ajoncs, de lierres, de bruyères, de plantes parasites et grimpantes, et d'arbrisseaux couverts de baies, elles offrent

(¹) Voy. la note de la page 49.

au gibier d'abondants repas et de favorables retraites. Dans cette *pauvre* petite cité, entourée des campagnes que j'essaye de décrire, croupit une population aussi misérable que celle qui pullule au milieu des fanges de nos vastes métropoles. Il ne manque pas de braconniers, certes, parmi les malheureux entassés dans les faubourgs qui cernent la ville, parmi les paysans parqués, avec leur immonde porc ou leur chèvre infecte, dans les huttes juchées sur les bruyères arides des montagnes, ou enfouies au centre des ruelles bourbeuses des villages environnants; population qui ferait pitié, dit-on, aux plus misérables habitants des banlieues de Paris. Pourtant, comme cela devait être, le double et intelligent travail de l'industrie et de l'agriculture a produit de grandes fortunes dans la *pauvre* petite ville. Ce n'est point non plus la dissipation et le luxe que l'on peut accuser d'y engendrer leur habituelle postérité, l'ignorance, l'indigence et la corruption. Non, les riches n'y sont point oisifs; ils ont contracté, grâce au travail, des habitudes rangées et modestes; ils vivent renfermés dans le cercle étroit de la famille, gagnent assez, dépensent peu, et passent pour avoir de la moralité (à juste titre, je le crois) dans leur égoïsme à plusieurs. Ces propriétaires, fabricants ou nobles, car il y a là une aristocratie comme ailleurs, formeraient-ils donc une race dure et inhumaine? Mais non; ils ne se refusent point à l'aumône; ils ont des assemblées charitables; ce sont peut-être même les seules de tout le département qui soient périodiques et nombreuses; l'on y travaille, l'on y quête pour les pauvres; les loteries et les sermons de charité ne sont point inconnus dans cette ville; et pourtant!... c'est une *pauvre* petite ville.

Les maisons y sont noires, tristes, sordides : pourquoi les embellirait-on pour l'œil du voisin? Les rues sont tortueuses et sales : pourquoi les assainirait-on au profit du tiers et du quart? La cité entourée d'eau manque d'eau : pourquoi dépenserait-on beaucoup d'argent en fontaines dont jouirait le grand nombre qui ne payerait pas? n'a-t-on pas des gens pour aller tout en bas puiser à la rivière? Les routes environnantes, tracées sur des corniches à brusques retours, manquent de parapets, et sont dangereuses à beaucoup d'endroits; l'on cite des accidents fréquents, mais chacun recule devant toute dépense qui n'est pas individuelle et qui peut profiter à d'autres qu'à lui. Rappelez à cet opulent propriétaire que son meilleur ami s'est cassé la jambe dans la traverse qui conduit à son château, et dites-lui qu'il serait bon de réparer ce mauvais sentier. Nenni vraiment : « Le chemin sert aussi à mes voisins, arguera-t-il, je ne vois pas pourquoi je serais tenu de l'entretenir et de le réparer pour eux; on est exposé à des accidents sur les meilleures routes, et désormais mes amis avertis prendront mieux leurs mesures. »

Ainsi c'est l'individualisme qui inflige les souffrances de la pauvreté à de riches provinces. Allez donc proposer à ceux qui ne songent qu'à retenir, pour eux et les leurs, les premières places au large banquet que nous offre la providence, allez leur proposer de multiplier les mets! ils ne songent qu'à écarter les convives. On restreindra le droit de chasse, on accroîtra le nombre des gardes (ce qui n'est pas toujours un sûr moyen de protéger le gibier), mais personne ne songera à repeupler d'habitants nos bruyères et nos forêts. Le fermier préférera de beaucoup mettre au pot la volaille qui maigrit « parce qu'elle s'obstine à couver, dit-il, bien que les œufs manquent », il aimera mieux la sacrifier que de lui donner à l'essai les œufs de perdrix, de caille, de vanneau, de coq de bruyère, dénichés par ses enfants et dont ils se jouent. Une fois sortis de la coquille, les oiseaux sauvages pourraient prendre leur volée et augmenter, non la basse-cour de l'individu, mais la provision de tous. « A quoi bon (mot funeste!), à quoi bon préparer un savoureux rôti à des vagabonds, peut-être à des voleurs, et, qui sait! les attirer dans mon voisinage? » dira le prudent propriétaire.

Ah! j'en appelle à celui qui nous ordonna de l'imiter et qui fait luire son soleil sur le bon et sur le méchant; à celui qui fait mûrir le fruit, quelle que soit la main qui doit le cueillir; à celui qui, dans chaque acte d'amour et de bonté, a caché le don divin et sacré, le don qui bénira l'obligé et retournera verser sur le bienfaiteur une triple bénédiction! J'en appelle au créateur qui jette à foison ces biens dont nous sommes avares! me disais-je, lorsque je quittai les environs. *La suite à une autre livraison.*

NATURALISATION ET ACCLIMATATION

DES VÉGÉTAUX.

La plupart des plantes alimentaires, industrielles ou ornementales que nous cultivons sont originaires de contrées éloignées. La France, si favorisée du ciel, réduite à la culture des végétaux indigènes, ne pourrait pas nourrir le quart de ses habitants. Toutes les céréales excepté le seigle et l'avoine, tous les arbres fruitiers excepté le poirier et le pommier, nous viennent de l'Asie centrale. L'Amérique nous a donné le maïs, la pomme de terre et le tabac. Quoique cultivés depuis des siècles, ces végétaux ne sont pas naturalisés en Europe; ils ne se propagent pas spontanément et sans culture. Les soins de l'homme seul peuvent les perpétuer. Abandonnées à elles-mêmes, les céréales ne se reproduisent plus et disparaissent; les fruits à couteau redeviennent acerbes, la vigne dégénère. Il faut toute la science, tous les soins de l'agriculteur, pour conserver et améliorer ces précieuses plantes, sur lesquelles repose l'existence même des peuples européens. De redoutables avertissements, la maladie des pommes de terre, celle de la vigne, ont montré que ces conquêtes végétales, réputées définitives, peuvent encore nous échapper. Une culture prolongée pendant des siècles, des modes anormaux de multiplication, des agglomérations trop considérables des mêmes végétaux dans une même contrée, sont peut-être, comme les grandes agglomérations humaines, des causes permanentes d'épidémies destructives. Quoi qu'il en soit, l'éveil a été donné, et l'on a cherché de tous côtés dans les plantes exotiques des espèces alimentaires propres à remplacer celles dont la perte est sinon probable, du moins possible. Cette recherche est logique et sera couronnée de succès. Presque tous nos végétaux utiles provenant de ce vaste continent de l'Asie, dont nous ne connaissons que les bords, et la moitié des plantes du globe étant encore inconnue, il est évident que nous devons trouver parmi les espèces cultivées par d'autres peuples, ou même parmi les plantes sauvages, des végétaux alimentaires nouveaux. On ne saurait donc trop multiplier les essais : sur le nombre, quelques-uns réussiront; mais il faut se garder des illusions dont l'expérience a désabusé tous les bons esprits. Un végétal naturalisé et définitivement acquis à une contrée est celui qui se reproduit spontanément, sans le secours de l'homme, comme il le ferait dans son pays natal. L'acacia commun, par exemple, originaire de l'Amérique septentrionale, est naturalisé dans l'Europe moyenne, car il se resème de lui-même, et devient sauvage dans nos haies et dans nos bois. Le marronnier d'Inde n'est pas naturalisé; sa graine, tombée sur le sol, germe sans doute, et l'arbre commence à pousser, mais il périt bientôt, si l'homme ne lui donne des soins. Ainsi donc, rien de plus rare que les naturalisations complètes; mais, non content de naturaliser les plantes et les animaux utiles, l'homme a prétendu les acclimater. Il s'est flatté de

l'espoir qu'un végétal provenant d'un pays chaud s'habituerait peu à peu à un climat plus rigoureux ; il a cru que la graine récoltée sur l'individu cultivé dans sa nouvelle patrie donnerait des sujets plus robustes. Douce chimère ! comme l'a dit Dupetit-Thouars. Le végétal vit tant que le thermomètre et l'hygromètre se maintiennent dans les limites qu'il peut supporter ; cette limite dépassée, il périt. Chaque hiver rigoureux est pour les horticulteurs passionnés une source d'amères déceptions. L'arbre qu'on croyait acclimaté, parce qu'il avait traversé plusieurs hivers semblables à ceux de son pays, meurt dès que le thermomètre s'abaisse au-dessous du minimum de son climat natal. Les grands hivers de 1709, 1789, 1820 et 1830 ont tué des arbres que nous sommes habitués à considérer comme indigènes, tels que les noyers, les châtaigniers et les mûriers. Tous les vingt ans, les oliviers de la Provence et les orangers de la Ligurie meurent de froid sur un point ou sur un autre. Leur mort nous rappelle que, dans les contrées d'où ils proviennent, le mercure ne descend jamais au-dessous du point de congélation. Je n'ai garde toutefois de vouloir décourager les météorologistes et les botanistes qui se livrent à des essais de naturalisation : on ne saurait trop les multiplier, et l'expérience prouve que les témérités mêmes ont souvent été suivies de succès. Quel est le botaniste qui aurait cru que, par exemple, l'agave d'Amérique, le *Lagerstrœmia* et le *Nelumbo* de l'Inde pourraient vivre dans le midi de la France ? Mais, tout en proclamant l'importance et l'utilité de ces tentatives, il ne faut pas s'abuser sur le but qu'on peut atteindre. Naturaliser des plantes est possible ; les acclimater ne l'est pas. (¹)

LE GNOMON DE L'ÉGLISE SAINT-SULPICE.

Ce gnomon (ou cadran solaire), établi par Lemonnier, en 1742, a sept mètres de hauteur. La plaque percée est adaptée à la partie supérieure du portail latéral du sud, et la trace du plan méridien mené par le trou de la plaque est figurée sur le pavé de l'église par une ligne de cuivre qui traverse l'édifice dans sa plus grande largeur. (²)

Si un parvenu se souvient de son origine, on l'oublie ; s'il l'oublie, on s'en souvient. J. Petit-Senn.

La conscience, suivant un poëte indien, est un solitaire qui voit au fond du cœur, et à l'œil de qui rien n'est caché. Il apprend à considérer le péché comme une chose incapable d'être voilée, et il enseigne que chaque transgression de la loi morale est non-seulement connue de la conscience et de tous les dieux, mais encore sentie avec un tremblement sympathique par les éléments mêmes qui paraissent inanimés, par le soleil, la lune, l'air, le ciel, la terre, la mer, comme un criant outrage à la nature et un dérangement de tout l'univers.

HISTOIRE
DE L'ANCIENNE FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Suite. — Voy. p. 55.

II. — JETONS DES DOYENS DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE. (Suite.)

Jean Boudin. Au droit, la tête du doyen à droite ; années 1696 et 1698. Au revers, on voit le centaure Chiron et Achille : SERVAT ET DOCET. L'exergue : 1700.

Aimé de M. Fagon, il fut nommé successivement médecin de Mme la Dauphine et du Dauphin jusqu'à leur mort, médecin perpétuel ordinaire du roi et conseiller d'État, premier médecin de la reine jusqu'en 1725, époque de sa mort.

C'est au sujet du premier médecin de la reine qu'il convient de mentionner un empiétement sur ses attributions et sur celles de l'apothicaire, que révèle Saint-Simon dans ses notes sur le *Journal de Dangeau* (tome IV). L'anecdote est curieuse. Saint-Simon la raconte en parlant de Mme de Vizé. « Mme de Vizé était une sœur bâtarde de la reine, la seule Espagnole qui demeurât avec elle, etc. Tous les jours, dès qu'après le dîner la reine s'était tenue un moment avec ce qui s'y était trouvé, elle entrait dans un cabinet où Mme de Vizé l'attendait avec un remède qu'elle prenait aussitôt. Elle ne faisait pourtant que manger à crever après un déjeuner de viande suivi de chocolat. La collation y répondait, et elle n'en soupait que mieux. Il y aurait de plaisants contes à faire de cette bonne et vertueuse princesse, si c'en était le lieu. »

Un chapitre inséparable de l'histoire de la médecine serait celui de chaque régime. La manière de vivre d'une société et d'une époque se révèlent dans les ordonnances de ses médecins.

Les décanats de *Farcy*, de *Vernage*, de *François de Saint-Yvon*, de *Louis Poirier*, de *François Afforty*, de *Philippe Douté*, 1700 à 1710, ne présentent aucun événement bien important. L'influence exercée par Fagon sur le corps médical est attestée par la présence de son portrait, qu'on retrouve sur les jetons de plusieurs doyens, entre autres de Vernage, avec cette légende : SCHOLÆ. TVTELA. PRÆSENS.

Philippe Huquet. Au droit, un serpent, emblème d'Esculape, se dirige vers un temple : MONSTRAT ITER. Au revers, les armes de la Faculté : VRBI ET ORBI, 1713.

Sur un autre jeton, au droit, le portrait du doyen à gauche, signé des initiales N. R. Au revers, le même sujet que sur le jeton précédent, avec un dessin différent et la date 1714.

Jean-Baptiste Doye. Portrait à droite. Au revers, la lutte de Jupiter et des Titans : CLARVS GIGANTEO TRIVMPHO. A l'exergue : 1715 et 1716. Signé Duvivier.

Ce sujet mythologique ne renfermerait-il pas une allusion peu modeste à la victoire de la Faculté de Paris, personnifiée dans Jupiter, sur les universités provinciales ?





Deux revers des Jetons de J.-B. Doye.

Un autre jeton représente ce sujet traité différemment. Il est signé N. R. La comparaison de ces pièces est intéressante au point de vue de l'art.

Armand Douté. Au droit, tête à droite. Au revers, les armes de la Faculté. Signé D. V. (Duvivier).

Il fut élu doyen en novembre 1716. Nous avons vu que les électeurs nommaient plusieurs candidats dont les noms étaient mis dans un bonnet de docteur. On tirait au sort celui du doyen. Pour que le nom de Douté ne restât pas au fond du bonnet, les électeurs le désignèrent par accla-

(¹) Charles Martins.

(²) Voy., sur les cadrans solaires ou gnomons et la manière de les établir, t. XVI, p. 383 ; t. XIX, p. 287.

mation. L'augmentation de moitié des honoraires des professeurs, l'établissement de l'enseignement de la chirurgie en langue française, l'institution gratuite, etc., marquèrent ce décanat.

On trouve sur un autre jeton le chiffre de Douté, avec les années 1717 et 1718.

Erasme Emerez. Au droit, la tête du doyen à droite, 1711 et 1712. J. R. Au revers, une femme tenant une balance : PONDERE NON NUMERO. A l'exergue : SERVATA. STATUTA.

Philippe Caron. Au droit, la tête du doyen, 1724. Au revers, les armes de la Faculté.

Nicolas Andry, élu doyen en 1724.

Etienne-François Geoffroy. Au droit, la tête du doyen. Signé Duvivier. Au revers, les armes de la Faculté, 1728.

Pharmacien et chimiste distingué avant de s'occuper de



Jeton de pharmacien.

médecine, Geoffroy ne passa ses thèses de bachelier et de licence qu'assez tard et âgé de plus de trente ans. Il prenait toujours, dit Hazon, pour ses thèses des sujets utiles et intéressants. Celle où il demandait : *Si l'homme a commencé par être ver*, piqua tellement la curiosité des dames, et des dames du plus haut rang, qu'il fallut la traduire en français, afin de les initier aux mystères dont elles n'avaient pas la théorie. M. Andry se chargea de la traduction.

Hazon donne plus loin une preuve, choisie avec plus de discernement, de l'estime que les médecins avaient pour Geoffroy, et de son mérite, en disant qu'on l'appelait toujours en consultation, et qu'il était celui dont tous les autres voulaient emprunter les lumières, chacun le plaçant le second après soi dans son esprit.

Les deux années de son décanat expirées, il fut appelé une seconde fois à l'exercice de cette magistrature, dont les fatigues abrégèrent ses jours.

Hyacinthe-Théodore Baron. Nous reproduisons le dessin de deux jetons intéressants de ce doyen. Ils portent les dates 1731-32-33-34.





Jetons de Baron.

Pendant son décanat, il eut à défendre les droits de la Faculté contre le premier médecin du roi, qui, soutenu par l'autorité, voulut établir une académie rivale de la Faculté. L'exemple de Renaudot et de la Chambre royale était encore récent. Le danger paraissait grave pour la Faculté, lorsque la mort du premier médecin assura son triomphe.

Sous son décanat, la bibliothèque de la Faculté fut fondée par un legs de M. Picoté de Belètre. Philippe Huquet ajouta, aux 2 000 volumes qu'elle avait reçus, 1 300 volumes de bons ouvrages, et, en mourant, 100 volumes in-f° et in-4°. La présidente Amelot enrichit encore la bibliothèque, à laquelle Baron donna un règlement pour assurer au public l'usage et la conservation de ces utiles collections.

M.-L. Reneaume, 1734 à 1736. Le jeton de ce doyen porte au revers les dates 1734, 1735, 1736. Dans la liste publiée par M. Sabatier, son nom manque et a été remplacé par celui de la Garanne. Il y a là erreur, vraisemblablement.

Disons une fois pour toutes que le jeton de Reneaume et que ceux qui suivent portent tous le portrait du doyen. La plupart sont signés Duvivier.

Louis-Claude Bourdelin. Sur le jeton de ce doyen, on lit au revers : SUPREMÆ CURIÆ DECRETO SERVATÆ ET AUCTÆ PARISIENS. MEDICORUM ORDINI ANNUÆ PENSIONES. A l'exergue : 1736, 1737, 1738.

Son père, Claude Bourdelin, aussi bon mathématicien que savant helléniste, avait fait de la médecine par goût, et on peut ajouter par bienfaisance. Quand il était appelé par des malades, il accordait la préférence aux plus pauvres. Il souffrait visiblement, dit Hazon, lorsqu'on lui donnait ce qui lui était dû. Au retour de ses visites, il était toujours accueilli par une troupe de malheureux qui l'attendaient. — Son fils fut doyen en 1736. Sous son décanat, il fit adopter des règlements utiles pour la bibliothèque.

J.-B. Chomel. Au droit, la tête du doyen. Au revers, ses armes avec les dates 1738, 1739, 1740.



Jeton de J.-B. Chomel.

Sur un autre jeton, on voit, au revers, les armes de la Faculté.

Urbain Leaulté, 1738-39. Au droit, le portrait de Chomel. Sur le revers, on lit : DECAN. 1738 OBIIT 4° JULII 1740. HUIC UNANIMI VOCE SUFFECTUS EST DECANUS M. URBANUS LEAULTÉ ANTIQUIOR SCHOLÆ MAGISTER.

Elias Col de Villars, 1741, 1742. Sur les revers de deux jetons figure l'amphithéâtre de médecine.

La fin à une autre livraison.

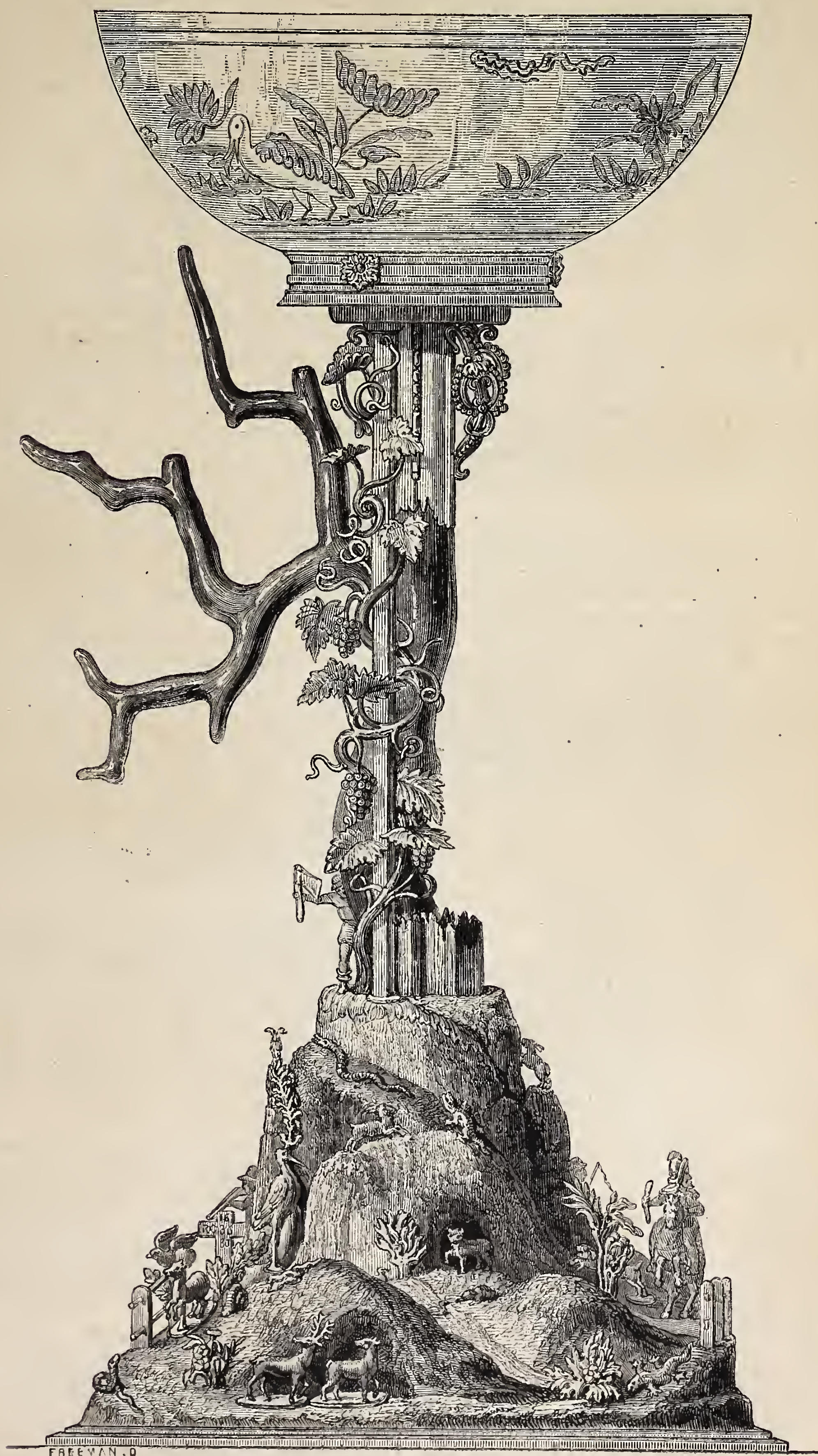
ERRATA.

Les deux vues du château de Pailly publiées dans notre précédent volume (1857), pages 308 et 309, sont la reproduction de deux planches lithographiées insérées dans les *Mémoires de la Société historique et archéologique de Langres.*

M. Gailhabaud nous informe qu'on l'a induit en erreur quand on lui a désigné comme étant à Pistoia la chaire gravée dans son bel ouvrage de *l'Architecture du cinquième au septième siècle*, et dans le *Magasin pittoresque*, page 345 de notre tome XXV (1857) : cette chaire est à Prato, ville voisine de Pistoia.

COUPE RUSSE DE 1630.

Voy. p. 32.



Coupe russe en vermeil de 1630. — Dessin de Freeman.

La base de cette coupe en faïence figure une montagne d'argent doré, surmontée d'un tronc de corail. Voici comment elle est décrite dans les registres officiels de l'année 1663 : « Un gobelet de faïence, dont le couvercle et la base sont dorés ; sur le couvercle est un homme ailé, qui tient dans la main gauche, élevée au-dessus de sa tête, un anneau ; les ailes et l'anneau sont peints en rouge et en vert. Entre le gobelet et la base est un tronc de corail rouge, naturel, avec des branches ; sur la branche de corail est un oiseau, et à ses pieds un homme avec une hache. Sur la base sont dispersés des hommes, des animaux, des oiseaux et des grenouilles ; près d'une grille est un homme à cheval. Les hommes et les animaux sont peints de différentes couleurs. Ce bijou a été donné au grand souverain (Michel Féodorovitsch) par le prince royal Voldemar et les envoyés de Danemark, le 28 janvier 1644. On estime sa valeur à 30 roubles. »

On ne retrouve plus sur cette coupe ni le couvercle, ni l'oiseau sur la branche de corail ; mais on y remarque sur la croix, au pied de la montagne, les vestiges d'une inscription et le chiffre de l'année 1630.

Notre gravure est la reproduction de l'une des planches du bel ouvrage russe auquel nous avions déjà fait un emprunt (p. 32), et qui est intitulé : *Antiquités de l'empire de Russie ;* 4 volumes in-folio (planches coloriées) et 1 volume in-4° (texte).

Cet ouvrage, publié par ordre de l'empereur Nicolas Ier, à Moscou, en 1849, a été composé et rédigé par un comité officiel, dont les recherches archéologiques se sont étendues sur toute la Russie. L'album, dessiné et colorié par l'académicien Solntseff, forme quatre volumes. Le texte comprend des notes historiques et descriptives. Les antiquités, représentées telles qu'elles existent aujourd'hui, sont classées dans les séries suivantes : — 1° images, croix, objets à l'usage du culte, et vêtements des patriarches ; — 2° ornements et vêtements des czars ; — 3° bannières, armures, voitures et harnais ; — 4° costumes et portraits ; — 5° vaisselle et ustensiles de ménage ; — 6° monuments architectoniques.

LUMIÈRE ET CHALEUR.

ANALOGIES. — EXPÉRIENCES.

La chaleur se propage en suivant les lois qui règlent la marche de la lumière. Comme la lumière, dans un même milieu, elle se meut en ligne droite ; elle subit une réflexion quand elle frappe une surface polie exactement ainsi que le fait le rayon lumineux ; en franchissant la surface qui limite deux corps, elle se brise ou, comme l'on dit, se réfracte suivant la loi à laquelle obéit la lumière. En un mot, dans toutes les épreuves, l'identité des lois qui régissent ces deux agents s'est vérifiée, jamais elle n'a été démentie.

Parmi les résultats qui ont été obtenus en poursuivant l'étude comparative des deux rayonnements, il en est un grand nombre qui ont établi la composition complexe de la chaleur, comme les expériences de Newton avaient montré la complexité de la lumière. Newton avait fait voir qu'un rayon de lumière solaire est composé de rayons diversement colorés qui se séparent par le prisme et donnent les brillantes couleurs du spectre solaire. De même, Melloni a prouvé qu'il existe différentes espèces de rayons de chaleur ; il les a séparés, étudiés ; et de cette étude sont sorties les conséquences les plus intéressantes.

La composition de la lumière blanche, la diversité des couleurs qui la constituent, peuvent être reconnues au moyen d'un organe très-parfait, l'organe de la vue, qui distingue les moindres différences des rayons lumineux. Pour la chaleur il n'en est pas ainsi : ce qui nous permet de l'apprécier, c'est le toucher, dont les indications sont bien imparfaites ; il ne peut distinguer que l'intensité plus ou moins forte ; quant à la qualité, il n'en donne aucune notion, il ne fait éprouver rien de comparable à ces sensations que l'œil ressent quand il est frappé par des lumières diversement colorées. La petite flamme qui brille au-dessus de charbons à peine allumés est bleue, celle du gaz de l'éclairage est blanche : notre œil les distingue bien, il nous dit et leur intensité et leur couleur ; le toucher nous fait connaître seulement si elles sont plus chaudes ou moins chaudes. Là s'arrête sa compétence.

Il a donc fallu, pour apprécier les diverses espèces de chaleur, avoir recours à des procédés spéciaux ; il a fallu créer pour la chaleur un instrument ou un ensemble d'instruments qui permissent de remplacer cet organe qui nous manque pour apprécier la chaleur. On l'a fait : on a cherché des corps inégalement impressionnables par les divers rayons calorifiques, et l'on a complétement réussi. On est enfin arrivé à rendre le toucher, le toucher lui-même, juge de ces sortes de questions qu'il ne semblait pas pouvoir résoudre. Ainsi notre nature a été relevée de son imperfection, et la vérité s'est découverte.

Sans entrer dans les détails des expériences, nous citerons la suivante, qui fera comprendre une des méthodes employées dans ces recherches ; nous la choisissons de préférence, parce que chacun de nos lecteurs pourra la répéter facilement.

Un observateur placé au soleil éprouve une sensation de chaleur dont il peut apprécier l'intensité, un peu vaguement, il est vrai, mais cependant avec assez d'exactitude pour reconnaître si le soleil se couvre ou s'il se manifeste quelque perturbation qui enlève une partie de la chaleur. En portant son attention sur la sensation qu'il éprouve, l'observateur reconnaîtra qu'elle subit une très-faible modification au moment où vient s'interposer entre lui et le soleil une lame de verre telle qu'un verre à vitre. Cette sensation, quoique un peu moins vive, a persisté assez forte : la chaleur envoyée par le soleil franchit donc l'obstacle que la vitre oppose ; elle le franchit en ne perdant qu'une faible partie de son intensité, surtout quand la lame interposée est mince.

Que l'observateur se place ensuite à côté d'un calorifère, et qu'il en approche son visage assez pour sentir une vive impression de chaleur : il reconnaîtra qu'au moment où le verre à vitre vient se placer entre lui et le calorifère, la sensation éprouvée disparaît presque entièrement. La chaleur qui émane d'un calorifère est ainsi presque tout entière interceptée par une lame de verre, et par conséquent n'est pas composée des mêmes éléments qui constituent la chaleur du soleil. Il y a donc différentes espèces de chaleur.

Les expériences que nous venons de citer ont été répétées avec un très-grand nombre de substances et des sources de chaleur très-variées ; on a mesuré les proportions relatives de chaleur qui traversaient les corps, soit transparents, soit opaques, dans les circonstances diverses où l'on se plaçait, et l'on a tiré de l'ensemble des résultats une série de lois qui forment une des belles parties de la physique.

Parmi les faits qui se sont présentés, on doit signaler la facilité avec laquelle la chaleur provenant des sources lumineuses traverse les substances transparentes, et d'autre part, la difficulté avec laquelle la chaleur des sources obscures se propage à travers les mêmes substances. L'expérience que nous avons citée plus haut est un cas particulier de ce fait général. On a reconnu également que certains

corps noirs qui se laissent difficilement traverser par la lumière, le cristal de roche enfumé, par exemple, se laissent traverser par la chaleur des sources obscures. Une substance, le sel gemme, présente une indifférence singulière à l'espèce de chaleur qui la frappe; il donne un passage également facile à tous les rayons calorifiques, se laisse traverser par les neuf dixièmes de la chaleur qui arrive, et cela quelle que soit l'origine de cette chaleur. C'est une propriété qui rend le sel gemme très-précieux dans l'étude du rayonnement calorifique.

Les recherches purement scientifiques, celles qui n'ont eu d'autre but que la solution d'une question de philosophie naturelle, ne manquent pas, quand elles aboutissent au succès, de conduire à des résultats pratiques et de relier, par une explication commune, des faits épars qui ne semblaient avoir aucune analogie.

Il en est ainsi de la théorie que nous avons exposée.

La terre, dès qu'elle n'est plus échauffée par le soleil, commence à se refroidir. C'est une preuve que les espaces planétaires au milieu desquels elle se trouve sont à une très-basse température, plus froids que les régions polaires les plus froides. Le refroidissement du sol est très-actif pendant les nuits sereines, où la terre, échauffée dans le jour, émet sa chaleur vers les espaces planétaires qui, en compensation, ne lui en envoient qu'une très-faible quantité. Mais ce refroidissement est considérablement ralenti par l'atmosphère qui nous entoure; elle absorbe, sans la laisser passer, presque toute la chaleur émise par la terre, chaleur obscure qui traverse peu ou point les substances transparentes. L'air joue donc pendant la nuit un rôle tel qu'il nous protége contre le froid. Pendant le jour, son rôle est inverse, il nous garantit de l'excessive chaleur en interceptant celle qui est rayonnée par le soleil. Cette protection serait très-faible si la couche d'air qui nous environne n'était pas très-épaisse; mais l'atmosphère a une telle hauteur que dans un beau jour, à midi, elle ne nous laisse arriver que la moitié de la chaleur qui se dirige vers nous. Ainsi, l'air nous protége contre les variations excessives de température.

On explique par la même théorie la douce chaleur qui règne en hiver dans les serres, dans les appartements exposés au soleil. La chaleur solaire pénètre facilement à travers les vitres minces qui servent aussi au passage de la lumière, et vient échauffer les plantes, vases et autres objets sur lesquels elle tombe. Ces objets échauffés rayonnent de la chaleur vers le dehors, mais de la chaleur qui n'est pas lumineuse, et qui passe en très-faible proportion à travers le verre. Ainsi la chaleur du soleil entre, puis, comme emprisonnée, ne peut plus sortir; la température s'élève plus qu'elle ne le fait au dehors. L'effet est surtout très-remarquable quand de doubles fenêtres ferment les ouvertures, et que les murailles sont peintes en gris ou mieux en noir mat, couleur qui possède le pouvoir d'absorber en grande quantité les rayons calorifiques.

D'après la même théorie, on reconnaîtra aisément que pour regarder dans un four chauffé au rouge, on aura avantage à placer devant les yeux une lame de verre, qui interceptera une partie de la chaleur sans intercepter la lumière. Les yeux, le visage, ne seront pas absolument protégés, mais ils le seront assez pour que l'on puisse faire les observations que l'on jugera nécessaires sans souffrance.

Nous terminerons en indiquant une application toute scientifique des principes que nous avons développés; elle n'est pas la moins curieuse.

Aux mois de mars et d'avril, après le coucher du soleil et lorsque la nuit est complétement venue, on aperçoit vers le côté du ciel où le soleil a disparu, — à l'ouest, — une lumière pâle qu'on appelle lumière zodiacale. Un physicien eut l'idée de rechercher si cette lumière envoyait de la chaleur à la terre. A cet effet, il disposa un thermomètre très-sensible (pile thermo-électrique) dans un tube dont l'ouverture était dirigée vers la lumière zodiacale. Le thermomètre indiqua une élévation de température; tandis que dès qu'il était dirigé vers un autre point du ciel, il s'abaissait. La lumière zodiacale envoie donc de la chaleur.

La conclusion, qui paraît juste et qui l'est en réalité, donnait lieu à une objection. C'était du côté du soleil couchant que la chaleur était venue; on pouvait supposer qu'elle devait son origine aux couches d'air échauffées par le soleil à son coucher. Pour résoudre l'objection, on plaça une lame mince de verre sur le trajet de la chaleur; malgré cette lame, le thermomètre donna des indications très-sensibles. La chaleur qui l'avait échauffé d'abord était donc de la chaleur lumineuse, puisqu'elle pouvait traverser le verre. Il était ainsi prouvé qu'elle émanait non de l'air, mais de la lumière zodiacale.

Une comète envoie une si faible quantité de chaleur, que la même expérience ne permit pas de constater au thermomètre la moindre élévation de température. Cependant l'instrument était d'une sensibilité extrême; le fluide s'élevait de 15 divisions quand on le plaçait à 10 mètres de la flamme d'une bougie.

KUSTENDJÉ.

DU LIEU DE L'EXIL ET DE LA MORT D'OVIDE.

Sept villes dans l'antiquité se sont disputé la gloire d'avoir donné naissance à Homère. Sept villes aujourd'hui, d'après le compte des érudits, prétendraient à l'honneur d'avoir été le tombeau d'Ovide.

En effet, si le motif de la disgrâce du poëte de la cour d'Auguste forme jusqu'ici un mystère impénétrable, la même incertitude a longtemps subsisté au sujet de l'endroit où il fut exilé, sur le déclin de sa vie, et où il termina, dans les plaintes et les larmes, une existence commencée sous de plus riants auspices. L'on savait bien, d'après lui-même, que cet endroit était une ville d'origine grecque, du nom de Tomi, située sur le rivage du Pont-Euxin, à peu de distance de l'embouchure de l'Ister; que l'on y parlait un grec corrompu, mélangé de gète et de sarmate; que la contrée, l'hiver, quand le fleuve était pris par les glaces, était exposée aux incursions des barbares. Mais où fallait-il chercher au juste l'emplacement de cette Tomi, dont toute trace disparaît dans l'histoire à partir du douzième siècle? C'était à faire aux savants, et, comme on pense bien, les conjectures ne manquèrent pas.

Un érudit italien du seizième siècle, Celio Calcagnini, chanoine de la cathédrale de Ferrare, s'avisa le premier que l'ancienne Tomi devait être Temeswar, dans le banat de Hongrie. *Temes-war*, l'analogie était frappante.

Après lui, d'autres commentateurs placèrent Tomi, les uns à Stain (l'ancienne *Sabarium*) sur la Save, d'autres sur les bords du Borysthène, à Kiova ou Kiev; et comme on objectait à ces commentateurs que ces deux localités, aussi bien que Temeswar, étaient trop éloignées du Danube pour qu'on pût y appliquer la description qu'Ovide lui-même a tracée du lieu de son exil, ils répliquèrent par cette hypothèse toute gratuite que le poëte, quelques années avant sa mort, aurait obtenu de résider dans une ville de l'intérieur, plus rapprochée de l'Italie.

Hoffmann, dans son Dictionnaire universel, est le premier qui semble s'être approché de la vérité en désignant pour l'emplacement de Tomi la ville turque de Baba-Dagh, dans la Dobrodja. C'est aussi l'opinion admise par le voyageur

anglais Neale, trompé comme lui par le voisinage d'un lac, qu'il confond avec le lac d'Ovide *(Lacul Ovidului)*, situé près du Dniestr, dans cette portion de la Bessarabie qui vient d'être restituée à la Moldavie, et à plus de 30 lieues de l'embouchure méridionale du Danube. Là, en effet, une tradition en apparence fort ancienne semble avoir conservé le souvenir de notre poëte; car à quel autre qu'à lui pourrait se rapporter cette légende : « Qu'il vint des bords du Tibre un homme extraordinaire, qui avait la douceur d'un enfant et la bonté d'un père; que cet homme soupirait sans cesse et parlait quelquefois tout seul; mais quand il adressait la parole à quelqu'un, le miel semblait couler de ses lèvres » Catherine entendit parler de cette tradition lors de son fameux voyage de Crimée avec Potemkin : il n'en fallut pas davantage pour qu'elle se crût autorisée à donner le nom d'Ovide (Ovidiopol) à la forteresse qu'elle fit construire plus tard à l'embouchure du Dniestr. Cette évocation des noms célèbres de l'antiquité était une des manies ou, si l'on veut, des roueries de la grande impératrice.

Saffarik, dans ses *Antiquités slaves*, toucha plus près encore du but, en désignant Mangalia, petit port de la mer Noire, dont il fait dériver le nom de Tomi même, par une combinaison de grec et de turc : *Tomi, Tomeas, Mega-polis, Mankalè, Mangalia.*

Alfana vient d'*equus*, sans doute ..

Tel était le point où était arrivé le débat, lorsque, au mois d'août 1851, M. Papadopoulos-Vretos, consul de Grèce à Varna, se rendant de Kustendjé à Rassova sur le Danube, découvrit, à deux lieues environ de la première de ces villes, dans un endroit désigné sur les cartes sous le nom d'Anadoli-Keui (Village-Oriental), une inscription qui a servi à déterminer le véritable emplacement de Tomi.

Voici la traduction de cette inscription, revue et corrigée



Vue de Kustendjé, près du Danube, lieu de l'exil d'Ovide. — Dessin de Freeman, d'après M. le docteur Allard, chargé du service médical dans la mission danubienne de 1855.

par M. Léon Renier, dont le nom, en pareille matière, fait autorité, d'après un fac-simile pris sur les lieux mêmes :

A LA BONNE FORTUNE.

La corporation des navigateurs de Tomi au césar Aurelius Verus, fils de l'empereur. — La statue a été élevée aux frais de Publius le Jeune, fils de Titus.

La colonne sur laquelle a été sculptée l'inscription, et qui doit enrichir notre Musée du Louvre [1], est en pierre dure, et longue de trois pieds sur deux pieds de largeur. Quant au césar mentionné dans le texte, ce n'est point, comme le traduit M. Papadopoulos, le fils adoptif de Marc Aurèle, Lucius Verus, mais Marc Aurèle lui-même qui, jusqu'à son avénement à l'empire, porta toujours ce nom de Marcus Aurelius Verus. M. Papadopoulos paraît également se tromper, quand il s'autorise de sa découverte pour fixer le véritable emplacement de Tomi dans l'endroit même où la colonne a été trouvée, c'est-à-dire à Anadoli-Keui, au lieu de le chercher à deux lieues plus loin, à Kustendjé, l'ancienne Constantia, ainsi que l'exige la vraisemblance historique et topographique. En effet, il est impossible d'admettre qu'une ville aussi considérable que Tomi, siége du gouvernement de la province, eût disparu sans laisser au moins quelques traces. Or, on ne trouve à Anadoli même aucun reste d'antiquités, tandis qu'ils abondent à Kustendjé. M. L. Lalanne y a relevé, lors de la dernière occupation française, un grand nombre d'inscriptions, transmises par lui à M. Léon Renier, et portant toutes l'indication de Tomi. L'une d'elles est relative à un monument élevé en l'honneur

[1] Embarquée à Kustendjé même par les soins de MM. Léon Lalanne, ingénieur des ponts et chaussées, et Robert, sous-intendant militaire, cette colonne a été déposée à Marseille, d'où elle doit être dirigée sur Paris.

d'Antonin et de son fils adoptif (Marc Aurèle), par la corporation des négociants d'Alexandrie établis à Tomi : ce qui est une nouvelle preuve de l'importance commerciale de cette ville. Quant à la distance du gisement, elle s'explique par l'étendue de la ville dont les faubourgs pouvaient atteindre jusque-là, et mieux encore par la barbarie des Turcs, qui faisaient servir les débris des monuments anciens à la décoration de leurs tombeaux.

Aujourd'hui l'ancienne Constantia n'est plus qu'une méchante bourgade, située à l'extrémité d'une petite anse, incessamment battue par les vents du large, et comptant à peine quelques centaines de maisons. Les Russes, après la paix d'Andrinople, firent sauter ses fortifications; et lorsque les Français y arrivèrent en 1854, ses ruines offraient l'image du chaos et de la désolation. Mais que ces ruines elles-mêmes viennent à disparaître, leur souvenir sera impérissable. Tel est le privilége de la poésie.

LE CHANT DU CALVAIRE.

« Au déclin du jour, je traversais un étroit vallon que de hautes collines préservent des vents de mer, et qui est renommé dans le pays pour la salubrité de l'air qu'on y respire. Parmi les ignobles masures éparses dans ce vallon, je remarquai une petite habitation d'une propreté britannique... une espèce de cottage... Comme je m'en approchais, poussé par une curiosité banale, j'entendis tout à coup s'élever, du fond d'un verger attenant à la maisonnette, les sons graves et veloutés d'un violoncelle... Je reconnus l'ar-



Salon de 1857; Dessin. — Le Chant du Calvaire, par Bida. — Dessin de Freeman.

chet... je reconnus la main!... Un homme de moyen âge, à face carrée et à favoris roux, se tenait sur le seuil du logis... Je l'interrogeai... Il avait dans la ferme, depuis un an, deux hôtes qu'il me nomma... Le violoncelle chantait toujours... J'entrai dans le verger... je me glissai sans bruit derrière les arbres, et je pus voir un groupe de trois personnes que le feuillage d'un figuier protégeait contre les rayons du soleil couchant... L'une d'elles m'était inconnue, mais je compris que c'était un médecin... Quant aux deux autres, je les connaissais. Le vieillard seul me parut changé. Les traits de la jeune fille me semblèrent à peine altérés, et cependant son attitude, le fauteuil garni d'oreillers où elle était à demi couchée, l'éclat singulier de son regard, tout m'annonçait que le médecin venait pour elle. Comme j'arrivais, son père déposa son archet, et lui demanda comment elle se trouvait. — Mieux, dit-elle en souriant, de mieux en mieux; mais l'Allemagne seule me guérira tout à fait. — Puis elle ferma les yeux, et murmura quelques mots indistincts. — Mon enfant, dit alors le vieillard, confie-moi tout. Ce secret que tu t'obstines à garder, il double ton mal. Confie-moi tout, je t'en prie; je te promets de ne pas le maudire. Il t'a trompée, n'est-ce pas? — Elle rouvrit les yeux : — Non, non, reprit-elle; je me suis trompée moi-même, moi seule; il n'y a d'autre coupable que moi; aimez-le toujours. — Puis, dès que sa paupière se refermait, comme si le délire la reprenait subitement, elle changeait de langage, elle t'accusait, elle priait Dieu de te pardonner.

» Pendant ce temps-là, les doigts du vieillard, posés sur les

cordes du violoncelle, en tiraient par saccades des sons, des plaintes qui m'entraînent dans l'âme. La jeune fille se réveilla et dit : — Mon père, j'ai deux choses à vous demander : souriez-moi d'abord. — Il essaya de sourire ! — Merci, reprit-elle ; et maintenant jouez-moi *le chant du Calvaire*. — Non, non, dit le bonhomme avec l'accent d'une gaieté poignante, le jour de ton mariage, fillette. — L'enfant sourit en le regardant fixement : il baissa les yeux sans répliquer. D'un geste plein de douleur, il secoua ses cheveux blancs sur son front plus pâle que le marbre, et prit son archet... J'entendis alors *le chant du Calvaire*, le chant du Calvaire, oui !... Pendant qu'il jouait, je voyais de grosses larmes tomber une à une sur ses pauvres mains amaigries et tremblantes... Il pleurait ! Le bois et le cuivre pleuraient !... Le médecin détournait les yeux... et moi !... L'enfant seule ne pleurait pas ; elle n'avait plus de larmes.

Je sortis. J'attendis le médecin à la porte. Je lui demandai s'il lui restait quelque espérance. Il me montra le ciel... »

Cette scène est extraite d'une œuvre bien connue, écrite par l'un de nos jeunes auteurs les plus consciencieux et les plus délicats, M. Octave Feuillet [1]. Elle revit, pour les yeux, sous le crayon savant et énergique de M. Bida, de manière à doubler le plaisir que l'imagination devait au livre.

Quand on dit à l'homme : *Connais-toi*, ce n'est pas seulement pour rabaisser son orgueil, c'est aussi pour lui faire sentir ce qu'il vaut.

CICÉRON

LALLY-TOLLENDAL.

Les événements de l'Inde ont reporté nos pensées sur la période de notre histoire où l'influence française a été si près de régner souverainement sur ces contrées lointaines. Comment ne pas évoquer alors involontairement les grandes figures de ce temps : Labourdonnais ; Bussy ; Dupleix, le marchand devenu un héros et un grand politique, nommé marquis par le roi de France et nabab par le Grand Mogol ; Dupleix, le fondateur d'un vaste empire français aux Indes, trop tôt rappelé par les timides ministres de Louis XV, et remplacé en 1753 par Godeheu, qui raya d'un trait de plume les conquêtes de son prédécesseur et signa un acte dont un historien anglais a pu dire : « Par ce traité, les Français perdirent tous les avantages qu'ils avaient obtenus jusqu'alors ; les Anglais obtinrent tous les points pour lesquels ils avaient combattu. »

Le nom de Lally-Tollendal est plus populaire encore que celui de Dupleix. Envoyé dans l'Inde pour rétablir la puissance française qu'on avait abandonnée et qui ne pouvait plus que s'écrouler, Lally fut obligé d'assister à sa ruine dont on l'a rendu responsable : l'opinion publique justement irritée porta toute sa colère sur lui. Plus tard on a reconnu cette injustice et on a été entraîné, par une réaction naturelle, à faire de Lally non-seulement une victime sacrifiée, mais un grand homme méconnu. Il y eut exagération dans ces deux arrêts, mais exagération sinistre dans le premier qui a reçu son exécution sur un échafaud, exagération qu'il faut peut-être respecter dans le second, car elle a pris naissance dans les réclamations ardentes d'un fils demandant avec une piété attendrissante et obtenant enfin la réhabilitation d'une mémoire chérie.

Thomas-Arthur, comte de Lally, baron de Tollendal ou Tollendal, en Irlande, naquit en 1702 à Romans (Dauphiné) : il appartenait à une famille attachée à la maison de Stuart qu'elle avait suivie dans l'exil : son père, sir Gérard Lally, était colonel commandant du régiment irlandais de Dillon. Pourvu, presque dès le berceau, d'une commission de capitaine, Lally, à l'âge de huit ans, campait auprès de Girone avec son père, qui voulait, disait-il, « lui faire sentir l'odeur de la poudre pour gagner son premier grade ». A douze ans il montait sa première tranchée à Barcelone, et c'était là une récréation des vacances ; car ces exercices prématurés n'interrompaient que momentanément des études auxquelles l'enfant se livrait avec succès.

Par son éducation, Lally se préparait à devenir un excellent soldat ; il avait, au dire des contemporains, la bravoure, l'ardeur, l'instruction spéciale, nécessaires à l'art militaire. Aussi, malgré la mort du régent qui le protégeait spécialement et voulait le faire colonel à dix-huit ans, sa carrière fut brillante. Aide-major au régiment de Dillon en 1732, il sert au siége de Kehl, sauve la vie à son père à l'attaque des lignes d'Etlingen, prend part à la défense de la Flandre en 1742. On le voit à la journée de Dettingue, aux siéges de Menin, d'Ypres, de Furnes.

Un régiment irlandais de son nom est créé pour lui ; il le discipline en quatre mois, et à sa tête se couvre de gloire dans la journée de Fontenoy : il est nommé brigadier sur le champ de bataille.

On le retrouve encore, en 1747, à la défense d'Anvers, à la bataille de Laufeld, au siége de Berg-op-Zoom. Il est à côté du maréchal de Saxe, qu'il aide de sa valeur et de ses conseils, dans la fameuse opération de l'investissement de Maestricht : il est élevé au grade de maréchal de camp le jour de la prise de cette ville.

Cette esquisse suffit pour indiquer que c'était là un homme de guerre plein d'activité et de mérite ; malheureusement, à ces qualités brillantes il ne joignait pas (Voltaire nous l'apprend) la prudence, la modération, la patience, nécessaires à l'homme politique. Aussi, lorsqu'on voulut faire un homme d'état de ce vaillant général, on se mit sur le chemin d'une catastrophe.

Lally avait cependant donné dans deux circonstances la mesure de sa capacité politique.

En 1737, il avait été envoyé en Russie par le cardinal Fleury, avec mission d'examiner si une alliance avec cette puissance était possible et de poser les premières bases d'une négociation dans ce sens. Il avait été admirablement reçu : cette grande affaire était en bonne voie ; mais comme il ne recevait pas assez tôt de son gouvernement une réponse définitive, la patience lui fit défaut : il rentra en France sans être rappelé, et parut tout à coup au milieu du conseil, où il se livra presque à une scène de violence. « Un capitaine de grenadiers va droit au but ! » dit-il, ne comprenant pas que dans une mission diplomatique, comme dans une direction administrative ou politique, la patience est la première, l'indispensable condition du succès. Il ne suffit pas, en effet, de prouver, comme il le fit dans un mémoire remarquable, qu'on a parfaitement compris une question ; pour arriver à une solution, il faut de plus savoir persuader et faire agir les hommes après avoir étudié les choses.

Le lendemain de cette négociation, que l'impatience de Lally fit échouer, la Russie envoyait 35 000 hommes au secours des ennemis de la France.

En 1745, Lally, dévoué par tradition à la fortune des Stuarts, se mêla activement aux tentatives faites par le petit-fils de Jacques II pour ressaisir la couronne d'Angleterre. Il était l'âme de l'entreprise, dit Voltaire ; mais, plus ardent que sage, il fut sur le point d'être pris au milieu même de Londres, où sa tête était mise à prix, et obligé de fuir sous un déguisement, prouvant encore que s'il avait le dévoue-

[1] M. Octave Feuillet nous pardonnera l'omission de quelques mots qui, se rattachant au plan général de son œuvre, n'auraient pas été compris par les lecteurs de ce seul fragment.

ment et le courage du partisan, il manquait de la prudence qui est le devoir du chef politique.

On connaît maintenant l'homme qui fut désigné, en 1756, pour commander l'expédition de l'Inde. La Compagnie elle-même l'avait demandé, car on connaissait sa haine contre l'Angleterre. Le ministre d'Argenson hésita un moment et adressa au comité secret de la Compagnie ces paroles prophétiques : « Vous vous méprenez. Je sais mieux que vous tout ce que vaut M. de Lally, et de plus il est mon ami ; mais il faut nous le laisser en Europe. C'est du feu que son activité. Il ne transige pas sur la discipline, a en horreur tout ce qui ne marche pas droit, se dépite contre tout ce qui ne va pas vite, ne tait rien de ce qu'il sent et l'exprime en termes qui ne s'oublient pas. Tout cela est excellent parmi nous ; mais dans vos comptoirs d'Asie, que vous en semble? A la première négligence qui compromettra les armes du roi, à la première apparence d'insubordination ou de friponnerie, M. de Lally tonnera s'il ne sévit pas. On fera manquer ses opérations pour se venger de lui. Pondichéry aura la guerre civile dans ses murs avec la guerre extérieure à sa porte. Croyez-moi : les plans de mon ami sont excellents ; mais dans l'Inde, il faut charger un autre que lui de l'exécution. Allez délibérer de tout cela, et revenez me voir. »

Le comité insista : d'Argenson céda. Lally fut nommé lieutenant général, grand'croix de Saint-Louis, commissaire du roi, syndic de la Compagnie, et commandant général de tous les établissements français aux Indes orientales. Il avait sous ses ordres la fleur de la noblesse : Crillon, Montmorency, d'Estaing, Conflans, la Tour du Pin, la Fare. Le roi avait promis six millions, six vaisseaux et six bataillons. La Compagnie s'engageait à payer magnifiquement les frais.

Au dernier moment, le gouvernement retrancha le tiers des forces et des sommes promises. On partit le 2 mai 1757, après des retards funestes. On mit douze mois à la traversée, et on arriva le 28 avril 1758.

La flotte et les renforts anglais, partis trois mois après, avaient touché l'Inde six semaines avant l'expédition française.

Nous ne suivrons pas les détails de cette lutte qui se termina, le 14 janvier 1761, par la prise de Pondichéry, bientôt suivie de la démolition de ce dernier refuge de la domination française.

Lally se montra ce qu'il avait toujours été, brave soldat, général ardent; il mérita de son vainqueur, le colonel anglais Coote, ce bel éloge :

« Personne n'a une plus haute idée que moi du général Lally, qui, à ma connaissance, a lutté contre les obstacles que je croyais invincibles et les a vaincus; personne en même temps n'est plus son ennemi que moi, quand je le vois remporter ces triomphes au préjudice de ma nation.

» Il n'y a certainement pas un second homme, dans toute l'Inde, qui eût pu tenir aussi longtemps sur pied une armée sans paye et sans aucune espèce de secours. »

Malheureusement, ici encore, l'homme politique resta bien au-dessous du militaire. Il tourna contre lui ceux qui devaient être ses auxiliaires, Bussy, par exemple, qu'il retira de l'Inde centrale où il servait utilement l'intérêt français, pour l'enchaîner auprès de lui, inutile et mécontent. Il rebuta par ses violences des princes indigènes disposés à le servir.

Sa conduite vis-à-vis des autorités de Pondichéry fut plus inhabile encore : incapable d'user de patience et d'adresse pour obtenir, au milieu des difficultés, les secours qui étaient nécessaires à son armée et l'assistance dont il avait besoin auprès de la population civile, il eut sans cesse recours à l'intimidation, déployant à chaque instant le pouvoir qui lui avait été donné de réformer « les abus sans nombre du gouvernement de la Compagnie et son despotisme absolu ».

Il s'aliéna ainsi le gouverneur, M. de Leyrit; les membres du conseil, menacés dans leurs positions; les habitants eux-mêmes, irrités des mesures rigoureuses imposées par le siége, et qui trouvaient contre l'autorité militaire un appui dans l'autorité civile.

Au jour du malheur, toutes ces haines devaient se réunir. L'infortuné Lally, au moment où il quittait Pondichéry, faillit périr victime d'un rassemblement populaire.

Mais l'orage ne devait pas se terminer ainsi ; il allait éclater plus haut. Les actionnaires de la Compagnie ruinés, les employés sans fonctions, le conseil qui sentait sa responsabilité engagée, tous s'accordaient dans un concert d'accusations terribles contre celui qu'on présentait à l'opinion émue comme l'auteur du désastre.

Lally, qui était prisonnier à Londres, obtient sa liberté sur parole; il arrive à Paris : « J'apporte ici, dit-il, ma tête et mon innocence. » On l'engage à fuir; il se rend volontairement à la Bastille. Il y reste quinze mois sans être interrogé et sans savoir devant quel tribunal il devra comparaître. Enfin des lettres patentes du roi renvoient à la Grand'Chambre et à la Tournelle assemblées « la connaissance de tous les délits commis dans l'Inde, pour être le procès fait et parfait aux auteurs desdits délits, selon la rigueur des ordonnances. » On refuse un conseil à l'accusé. On cherche dans le titre vague de l'accusation la concussion ou la trahison ; on ne trouve rien de précis, et cependant, le 6 mai 1766, le Parlement condamne « Thomas-Arthur Lally à être décapité, comme dûment atteint et convaincu d'avoir trahi les intérêts du roi, de l'État et de la Compagnie des Indes, d'abus d'autorité, vexations et exactions. » On n'épargna pas à l'illustre victime les dernières humiliations; il fut traîné à l'échafaud dans un tombereau de boue, ayant dans la bouche un bâillon.

On a accusé le Parlement d'être intervenu pour faire hâter le supplice, qui eut lieu le 9 mai 1766.

Louis XV, qui avait refusé la grâce de Lally, disait sept mois après, à l'oreille du duc de Noailles : « Ils l'ont massacré. » Et quatre ans après, publiquement, au chancelier Maupeou : « Ce sera bien vous qui en répondrez, et ce ne sera pas moi ».

Avant de mourir, Lally avait recommandé le soin de sa mémoire à un fils né d'un mariage secret, et auquel on révéla en même temps sa naissance et le devoir qui lui était assigné. Ce fils ne recula pas devant sa tâche, et sa noble persévérance fut couronnée de succès.

Après trente-deux séances de commissaires, le 21 mai 1778, le roi, en son conseil, à l'unanimité de soixante-douze magistrats et sur des motifs qui n'établissaient pas moins l'injustice que l'illégalité de la condamnation, cassa l'arrêt du 6 mai 1766. Le conseiller rapporteur Lambert, rendant compte de cette procédure, avait prononcé ces deux paroles significatives : « Il n'y a pas de témoins; il n'y a pas de délit. » L'arrêt de cassation ne suffisait pas à l'honorable susceptibilité du fils de Lally; il voulait faire établir juridiquement l'innocence de son père. On avait renvoyé le procès devant le Parlement de Rouen pour être statué sur le sort des inculpés encore vivants : Lally obtint d'être nommé curateur à la mémoire de son père. Son zèle éclata devant les Parlements de Rouen et de Dijon qui furent saisis de ce grand débat. La révolution, qui emporta ces cours de justice, suspendit la solution légale; mais la réhabilitation était complète depuis longtemps.

Louis XVI voulut récompenser cette piété filiale par des lettres et brevets où il témoigna *de sa satisfaction particulière de la conduite du comte de Lally-Tollendal*; et il n'accorda

plus une faveur à ce fils dévoué sans l'appuyer sur ce motif : *En considération des services de sa famille et du régiment de son nom.*

PEUPLES ET PERSONNAGES FABULEUX
SELON LES CHINOIS.

Suite. — Voyez page 40.

LES KOUEI-JIN [1].



Les Koueï-jin habitent les bords de la mer du Sud. Ils ont le cou du serpent avec la tête humaine; leurs pieds ressemblent à ceux des dragons. Amis des hommes, ils indiquent aux pêcheurs les régions poissonneuses, et ils avertissent les voyageurs de l'approche des caïmans.

LES FEI-TÉOU-MAN [2].

L'empereur Vou-ti, de la dynastie des Han [3], ayant entendu dire que du côté de la mer du Sud, dans la grande contrée nommée Tou-po, il y avait des hommes à tête volante, y envoya Tchê-koué pour s'informer de la vérité des choses. Le récit de l'ambassadeur confirma ceux des premiers voyageurs qui avaient fait connaître l'existence de ce peuple extraordinaire. Les *Feï-téou* ont la tête mobile et libre, si bien qu'elle peut s'élancer loin du corps. A la partie antérieure du cou on voit comme une cicatrice qui marque la ligne de séparation. Derrière la tête il y a une sorte de pelote qui se déroule en un long fil rouge quand la tête s'envole. Les *Feï-téou* ont les yeux sans pupille mobile, ce qui les empêche de pouvoir supporter l'éclat du jour. Ils



vivent d'insectes ailés. C'est pendant la nuit qu'ils se livrent à la poursuite de leurs victimes. Pour cette chasse, ils se couchent au pied des arbres et ils lancent leur tête comme une flèche, de l'une ou de l'autre main, selon la direction qu'elle doit suivre. Si c'est de la main gauche, la tête vole du côté de la mer orientale; de la main droite, elle va vers les marais occidentaux. Dès que la tête est lancée, le fil se déroule jusqu'à ce que la bouche puisse saisir sa proie. Ensuite la tête revient d'elle-même sur les épaules, où les deux mains l'affermissent à sa place. Mais s'il survient un ouragan pendant le voyage de la tête, alors le fil est brisé et la tête s'en va outre-mer.

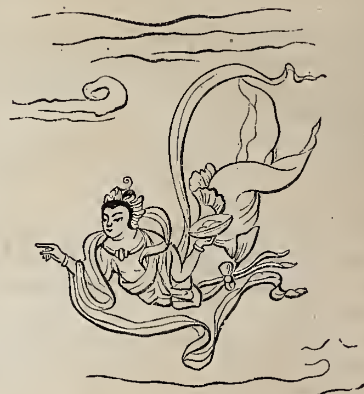
Les Encyclopédies chinoises et japonaises, qui se sont copiées l'une l'autre, mêlant sans transition le sacré au profane, donnent une suite d'images des esprits du ciel et de personnages élevés au rang des immortels. Nous leur empruntons les deux figures suivantes :

LES TI-KIANG [4].



Dans les montagnes nommées *Tien-chan* (les montagnes célestes) [5], il y a des esprits qui ressemblent à des outres : le dessus de leur dos est de couleur jaune-rougeâtre comme du feu; ils ont six pieds et quatre ailes; leur figure est une sorte de chaos; ils chantent et ils dansent; on les nomme *Ti-kiang* (gouvernant en souverains les fleuves).

HO-SIEN [6].



Ho-sien était du district de Thsang, dans la province dite Khouang-tchéou; son père se nommait Ho-tsin. Elle avait au-dessus du front une touffe de cheveux qui s'élevait en anneau et couronnait sa tête. A l'âge de quatorze ans, elle eut un songe dans lequel un immortel lui apparut et lui dit : Mange de la farine nommée la *mère des nuages*, et tu rendras ton corps si léger que tu pourras prendre ton vol dans toutes les directions; de plus, tu garderas ta jeunesse et tu ne mourras point. Au réveil, elle suivit le conseil de l'immortel, et puis elle forma le souhait d'être transportée sur les montagnes célestes; elle y arriva bientôt, mais pour y demeurer toujours. Comme elle regrettait son père, elle obtint de venir parfois, la nuit, le visiter pendant son sommeil et lui apporter les fruits divins de la montagne céleste, qui prolongent la vie et font qu'au dernier jour on s'endort dans le calme du plus doux sommeil.

(1) Les hommes-tortues.
(2) Les barbares à tête volante.
(3) Vou-ti régna cinquante-quatre ans, de l'an 135 à l'an 181 avant Jésus-Christ.
(4) Ceux qui règlent souverainement les fleuves.
(5) *Tien-chan*, grande chaîne de l'Asie centrale. Elle court de l'est à l'ouest par 41 à 43 degrés de latitude nord, du 70e au 100e de longitude est de Paris.
(6) L'Immortelle Ho.

OBERSTEIN

(DUCHÉ D'OLDENBOURG).



Vue d'Oberstein.

Le duché d'Oldenbourg est un petit état resserré entre la Prusse et la Bavière, et traversé par le cours de la Nahe qui se jette dans le Rhin. Les rochers escarpés au milieu desquels la Nahe s'ouvre un chemin difficile en formant de murmurantes cascatelles, semblent se presser et s'entre-choquer autour d'Oberstein : cette ville, bâtie sur un haut versant, au-dessus de la rivière, n'a guère qu'une seule rue ; ses vieilles maisons se dressent contre le roc, ou baignent leurs pieds dans la Nahe qui, plus tranquille en cet endroit, reflète ses bords comme un miroir. Deux montagnes couronnées de châteaux dominent ces antiques demeures allemandes, aux balcons couverts en bois. L'un des châteaux est presque entièrement conservé ; l'autre est abandonné, et on n'en voit plus qu'une tour ruinée et garnie de lierres.

Sous ces ruines, dans une caverne que forme la montagne, est blottie, comme un nid d'hirondelle, une petite église gothique dont le clocher seul s'avance en dehors du rocher; pour arriver à ce sanctuaire, il faut gravir des escaliers dont les nombreuses marches conduisent sous un petit porche ouvert à tous les vents; une porte ogivale donne accès dans l'église; un des côtés est formé par les parois de la caverne; les baies des lancettes ont encore conservé de curieux vitraux qui rappellent les dessins d'Albert Durer; quelques triptyques ornent les murs, et sur les dalles seigneuriales on remarque des sculptures en haut relief.

C'est du porche de cette église qu'il faut jeter un coup d'œil sur le pays si accidenté du duché d'Oldenbourg et suivre le cours sinueux de la Nahe.

On entend sous ses pieds, dans ces maisons qui élèvent leurs bleuâtres fumées, les travaux des habiles ouvriers qui façonnent en mille façons les agates que le pays fournit avec une inépuisable richesse, et qui, travaillées, se répandent dans toute l'Europe.

HENTZNER, VOYAGEUR EN FRANCE.

SEIZIÈME SIÈCLE.

Suite. — Voy. p. 3, 75.

En approchant de Royan, nos Allemands reprennent la mer, et longent les côtes de l'Aunis. Vers Mortagne, on signale « force dauphins, que les Français appellent *porcilles* ou cochons de mer, présage de tempête ». Et en effet le navire, chassé par la bourrasque, est contraint de jeter l'ancre sur une côte presque déserte. Les passagers débarquent en vue d'un misérable hameau, où ils trouvent à grand'peine des moules et autres coquillages qu'ils dévorent avec un gros pain d'orge, et qu'ils arrosent d'un mauvais vin aigrelet de Saintonge; le lit est à l'avenant. Le lendemain matin, l'orage un peu calmé leur permet de se remettre en route et d'atteindre Marennes, « où il y a force dragons dont la morsure est mortelle ».

Le port ruiné de Châtelaillon se recommande aux observations gastronomiques de Hentzner par de belles « écrevisses de mer », des langoustes et des homards. Mais l'attention du voyageur se concentre sur la Rochelle, dont il décrit assez longuement les monuments, l'administration et surtout les fortifications « inexpugnables ». Ce qu'il admire moins, ce sont des rues et des places pleines d'immondices; mais avant de quitter l'Amsterdam français, il décrit avec une naïve complaisance les « moulins de mer », qu'il n'a encore vus dans aucun pays. Nous n'avons pas besoin de rappeler au lecteur français que ces moulins sont mus au moyen de réservoirs que la mer remplit à chaque marée et qui peuvent donner, au moyen d'écluses habilement ménagées, des chutes d'eau d'un assez fort volume.

Hentzner ne donne qu'un coup d'œil aux îles voisines de l'Aunis, Oleron et Rhé, qu'il appelle « île de Roy », par une erreur de nom assez singulière. Il tire vers le Poitou, et passe à Lusignan, qui, de tous ses souvenirs royaux des croisades, ne lui rappelle rien, hors « une belle claire fontaine, qui jaillit devant la porte de la grande hôtellerie ». Il arrive à Poitiers. « C'est une ville mal peuplée, bien qu'elle soit la plus vaste de France après Paris; mais son enceinte est pleine de champs, de vergers, de prés et de jardins. »

A Châtellerault, dont notre voyageur n'oublie pas la coutellerie, il signale un touchant exemple d'hospitalité envers les animaux. Il remarque sur toutes les cheminées des pots de terre destinés à recevoir les nids des oiseaux de passage : aussi ces oiseaux sont-ils très-nombreux dans cette partie du Poitou. En approchant de la Loire, il énumère successivement le Cher et son pont de dix-huit arches, les villages de Touraine creusés dans les coteaux, enfin cette féconde province et sa métropole pleine des souvenirs de Grégoire et de ses successeurs.

Blois l'enchante par ses riches environs, son pont qui le relie au faubourg de Vienne, et son argile à potier qui rappelle celle de Lemnos et porte le nom de *Guérin*, le premier qui la mit en vogue. Après Beaugency, Meung, arrive Orléans, « centre du beau langage français ». Nous nous attendions ici à un pèlerinage aux sources de ce beau Loiret, déjà fleuve à deux lieues de sa source, merveille de la France centrale, si majestueux dans sa course indolente sous le plus beau rideau de verdure qu'on puisse voir. Notre prévision est déçue; et pourtant Hentzner passe la rivière (qu'il nomme Olivet) pour entrer dans la maigre Sologne, « terre infertile, mais pleine de forêts et de troupeaux ».

Hâtons-nous, sur les pas de notre voyageur, de traverser Bourges et aussi les trois ou quatre pages d'érudition fort ennuyeuse dont il ne se fait pas faute en parlant de cette grande ville, et gravissons avec lui la colline rougeâtre de Saint-Ceaulx, d'où il admire, en même temps que Bourges, Sancerre et Nevers.

A Sancerre, notre savant Germain n'oublie ni les étymologies absurdes *(Sancta Ceres, San Cerre)*, ni les détails poignants du siége que cette petite ville soutint si héroïquement contre Charles IX après la Saint-Barthélemy. Les assiégés mangèrent les animaux les plus immondes, jusqu'aux taupes; le cuir de leurs chaussures, le parchemin de leurs Bibles, rien n'y échappa. On dévora de la chair humaine : deux époux mangèrent leur petite-fille, meurtre affreux qui fut puni du dernier supplice. Quand Hentzner passa à Sancerre, il n'y avait pas plus de vingt-cinq ans que ces faits s'étaient passés.

Par le val de Loire, Hentzner se dirige sur Orléans, puis sur la Beauce, qu'il traduit en son latin par *Bœotia*. Est-ce épigramme ou est-ce candeur de pédantisme?

A Arpajon, qui se nommait alors Chastres, comme on le voit dans l'histoire et dans un vieux noël :

Tous les bourgeois de Chastre
Et du Mont-Saint-Lhéry
S'en allaient quatre à quatre
En chassant le souci...

à Arpajon, disons-nous, il se délecta de l'aspect de la fête des vendanges, et des bandes de vignerons qui couraient les champs aux flambeaux par une belle soirée d'été (c'était le 9 août).

Mais rien ne le frappa autant que les jardins de Chantelou, à un demi-mille environ de Chastres. Le seigneur de cette terre avait créé un jardin que Hentzner appelle le plus beau de France, et où l'art avait accumulé, au moyen d'arbres taillés et disposés de mille façons, une foule de personnages et de scènes historiques et mythologiques. Sept jardiniers suffisaient à peine à entretenir cette merveille et à servir de cicerone aux curieux qui y affluaient de toutes contrées.

Voici quelques-unes de ces beautés que notre voyageur énumère avec une complaisance si admirative.

A l'entrée, un bosquet sillonné d'allées pour la promenade, avec l'inscription : *Apertæ Musarum Portæ*.

Hercule choisissant entre le chemin du vice, représenté par une forêt très-épineuse, et celui de la vertu, qui est un jardin fort agréable. Ceci a quelque peu l'air d'un contre-sens, pour qui se rappelle cet épisode de l'histoire des héros.

Trophée du même Hercule : il est couché à terre, se reposant de ses travaux, figurés autour de lui par diverses effigies.

L'Assemblée des dieux, présidée par Jupiter. Le jardinier qui servait de cicerone à Hentzner mettait le pied sur un ressort caché, qui faisait mouvoir Jupiter; un autre ressort faisait agir Vulcain et ses forgerons frappant sur une enclume.

Aspects divers de la mer.

Phases de la lune, figurées par des arbres recourbés de diverses façons.

Métamorphose de la nymphe Lotis en lotus.

Circé changeant ses amants en bêtes.

Triclinium romain avec gladiateurs.

Bûcher antique avec le cadavre destiné à être consumé.

Camp romain avec fossés, prætorium, machines de guerre, panoplies.

L'entrée d'Énée aux Enfers, d'après Virgile.

La sottise des femmes, représentées par des figures qui gesticulaient, avec des oreilles d'ânes. Ces épigrammes étaient fort communes alors, et passaient pour fort spirituelles.

Le grand cirque de Rome; lutte de chars; le juge tient un drapeau blanc.

Bacchus traîné par des éléphants.

Un étang, et l'île de Délos au milieu.

Un triomphe romain, avec tout le cérémonial d'usage.

Amphithéâtre rempli d'hommes et d'animaux qui combattaient.

Spoliarium où l'on jetait les cadavres des gladiateurs.

Enfin, un jet d'eau accompagné de la figure du globe terrestre, avec la mer et ses îles; la sphère céleste et les douze signes du zodiaque l'entouraient.

L'inscription qui décorait la porte de sortie était celle-ci : *Homini diligenti semper aliquid deest;* « L'homme qui aime à s'instruire a toujours quelque chose à apprendre. »

De là, Hentzner se rend à Linas, puis à Paris, où sa curiosité trouve fort à se satisfaire pendant douze grands jours. Il trouve, bien entendu, moyen d'en raconter les origines fabuleuses, qu'il tire de Paris, dix-huitième roi de la Gaule et descendant de Japhet. Sa description n'a rien de neuf, et le lecteur lira avec plus de fruit Sauval ou Corrozet que cette médiocre énumération de monuments. Il s'occupe beaucoup de quelques actualités, comme la pyramide commémorative du régicide Jean Châtel, élevée trois ans auparavant. *La fin à une autre livraison.*

Les choses vont mal pour ceux qui n'ont plus personne à craindre ni personne à respecter. PLUTARQUE.

SOUVENIRS DU CHILI.

Voy. p. 1.

III. — ANDACOLLO.

Dans le nord du Chili, et à une douzaine de lieues de Coquimbo, que l'on appelle aussi la ville de *la Serena*, s'élève un petit village né, comme tant d'autres centres de population, à la suite de la découverte d'une mine dont l'exploitation a fait accourir les travailleurs sur un point jadis parfaitement désert. La mine, qui a donné son nom au village d'Andacollo, avait acquis une grande renommée par la quantité d'or qu'on pouvait en extraire. Aujourd'hui, l'exploitation des sables aurifères est complétement délaissée, ou, pour mieux dire, on l'abandonne aux enfants, en raison de son peu d'importance; mais la localité elle-même n'a, par le fait, rien perdu de sa célébrité dans le pays, et elle doit cette renommée à une église de structure élégante, bâtie, il y a plus d'un siècle, grâce au zèle religieux des habitants. Elle a été consacrée dès l'origine à *Nuestra-Señora del Rosario*, et c'est sous cette invocation qu'elle jouit de la haute réputation qui fait affluer sur son esplanade les fidèles des environs. Son renom de sainteté ne pouvait se comparer, naguère encore, qu'à celui de *Copavalla*, le sanctuaire du Pérou. Ce que nous disons ici suffit même pour expliquer comment cette église, construite sur un point reculé, possédait déjà tant de richesses au temps du gouvernement colonial. Dès cet époque, elle devait son opulence à la multitude des pèlerins, qui y accouraient de cent et même de deux cents lieues à la ronde, s'ils ne venaient d'endroits bien autrement éloignés, soit du Pérou, soit de Buenos-Ayres ou de l'Assomption. La réputation dont jouissait Andacollo n'est plus la même, il s'en faut bien; toutefois cette église est de temps à autre visitée par de pieux pèlerins qui y apportent encore leurs offrandes.

C'est principalement du 26 au 29 décembre, époque marquée pour les fêtes de la sainte patronne, que les fidèles y affluent de tous les points. Ce fut aussi en ce mois que M. Claude Gay la visita et assista aux solennités religieuses qui y ont lieu et aux divertissements que donne aux nombreux visiteurs le *mayor-domo*. Ce mayor-domo est un personnage que la population du lieu élit tous les ans en lui adjoignant pour compagne obligée une *mayor-doma*, qui a pour fonctions avec lui de présider aux fêtes pendant toute leur durée. Comme les individus appelés à cette dignité temporaire sont choisis ordinairement parmi les personnes riches de l'endroit, il résulte de l'élection même qu'elles contribuent par un don de quelques milliers de francs aux dépenses obligées de la fête, plus ou moins gaie, plus ou moins somptueuse selon leur générosité. Des mascarades vraiment organisées avaient lieu jadis sur l'esplanade de l'église, et un grand nombre d'individus déguisés en Indiens y figuraient à côté d'autres personnages travestis en *cucurachos* (porteurs de bonnets de papier); bien d'autres déguisements venaient répandre une certaine variété de costumes dans ces mascarades assez profanes, qui suivaient la procession. Ces folies, où le burlesque se mêlait, comme cela avait lieu durant le moyen âge, aux choses les plus sacrées, se prolongeaient pendant trois jours entiers, et l'on ne saurait raconter toutes les pasquinades que débitaient dans ces occasions les boute-en-train de l'endroit. Tout cela a cessé, à partir de l'époque où le général Aldunate fut revêtu de l'intendance. Non-seulement les anciennes mascarades ont été défendues, mais les quelques habitants qui suivent encore la procession sont vêtus d'une façon convenable, et ne rappellent que d'une manière bien pâle ce qui avait lieu en d'autres temps. Notre vue d'Andacollo représente le moment où la procession sort de l'église et précède la statue de *Nuestra-Senora del Rosario*, qu'on a ornée d'un arc d'argent massif; quelques femmes brûlent de l'encens devant l'effigie sainte, et plusieurs Indiens qui l'environnent s'agitent en cadence, tandis que d'autres tirent d'un instrument à vent, qui affecte la forme d'un canon de fusil, des sons fort peu harmonieux. La seule portion du costume de ces pieux pèlerins rappelant les anciens déguisements, consiste en un long bonnet qui a la forme d'un pain de sucre; ces braves gens dansent ainsi au son de la guitare et des tambours. Les musiciens chargés d'exécuter leur partie dans ce concert ambulant précèdent la sainte effigie, tandis que les deux conducteurs de cette espèce de mascarade, tenant chacun un sabre à la main, marchent en avant. Sur la place même, comme on le voit, il y a grande affluence de curieux, parmi lesquels on remarque divers *mineros* dans le costume qu'ils portent habituellement. Bien que la procession ait lieu en plein jour, l'usage est d'animer sa marche par l'explosion de nombreuses fusées; c'est, du reste, une coutume générale dans l'Amérique du Sud. L'église d'Andacollo ne remonte pas à une époque bien ancienne; elle a

été bâtie dans les dernières années du dix-huitième siècle. L'intérieur est orné de colonnes de styles divers, mais elles sont en bois, tandis que le maître autel est en argent massif. Les offrandes faites à l'église, provenant de dons volontaires et même d'aumônes, peuvent être évaluées aujourd'hui à 20 000 francs. C'est un chiffre bien différent, sans doute, de ce que la piété des habitants parvenait à réunir avant les guerres de l'indépendance. L'église toutefois possède en réserve une somme considérable, et son trésor renferme surtout une grande quantité de bijoux.

Le manque d'eau, qui se fait sentir d'une manière si fâcheuse dans cette localité, condamne le pays à une stérilité déplorable. Les habitants d'Andacollo remédient heureusement, par la construction de puits peu profonds, à cet inconvénient. En 1837, il n'y avait encore qu'un seul jardin, néanmoins, qu'on fût parvenu à pourvoir d'eau de cette façon; depuis, ils ont pu se multiplier. Les pluies sont si rares dans cette portion du Chili, qu'on ne compte guère que sur une ou deux ondées dans le cours de l'année. Le plateau sur lequel a été construit le village où s'élève l'église n'est pas à moins de 1148 mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est du côté de Coquimbo que la montée



Andacollo, au Chili. — Dessin de Freeman, d'après l'Atlas de M. Gay.

offre le moins de difficultés. Quelques lieues avant d'arriver à Andacollo, les fidèles ont planté un certain nombre de croix : elles servent simplement à de pieuses stations. Nous rappellerons ici que l'or recueilli dans les sables aurifères du Chili a passé pendant longtemps pour être le plus pur de l'Amérique du Sud.

L'ART DES BRONZES EN FRANCE.

L'histoire des arts en France a trop longtemps été écrite d'après des documents étrangers et incomplets; trop longtemps aussi on a négligé de puiser aux sources, d'étudier les monuments eux-mêmes et de s'occuper de nos artistes. Depuis quelques années, de nombreuses publications de documents et une critique éclairée ont vraiment créé l'histoire de l'art français, rectifié mille erreurs accréditées, et mis en lumière les auteurs jusqu'ici inconnus de tant de chefs-d'œuvre qui honorent notre école.

Si l'on ouvre le Rapport du jury de l'Exposition de l'industrie en 1839 (t. III, p. 18), on lit : « Le bronze fut en usage chez les Hébreux, les Égyptiens et les Grecs; à Rome, on le retrouve en bas-reliefs sur les portes des temples, en statues sur les places publiques; il devient le dépositaire des lois : on le nomme le métal sacré; puis il disparaît tout à coup avec la civilisation romaine pour reparaître à cette époque de renaissance des arts où Donatello, Ghiberti et Benvenuto lui confient les titres de leur renommée. *C'est seulement vers 1624 que le bronze se naturalise en France.* » Que l'on feuillette tel livre que l'on voudra sur la fonte et les bronzes [1], toujours cette erreur est répétée, malgré sa fausseté évidente et la facilité de la réfuter par des monuments et des témoignages irrécusables. Le but de cet article est précisément de combattre cette erreur.

Nous comprenons sous le nom de bronzes : les statues et bas-reliefs; les objets d'ameublement et de décoration en bronze ou en bronze doré; les cloches, les médailles; en un mot, toutes les œuvres d'art dont la substance est le cuivre

[1] Entre autres, l'excellent article BRONZE du *Dictionnaire technologique* de Thomine, l'article FONDERIE du *Dictionnaire du commerce* par Savary, l'article intitulé : *Essai sur la fonte des anciens*, dans le *Magasin encyclopédique* de décembre 1806.

fondu avec l'étain. Aux objets de bronze nous ajouterons ceux de cuivre, la différence étant trop peu sensible quant aux procédés de fabrication.

Le bronze ou airain (*æs* en latin, *chalcos* en grec) est un alliage plus dur que le cuivre, et que l'on emploie de préférence à ce métal pour transmettre à la postérité le souvenir des hommes illustres et des grands événements par des statues, des bas-reliefs, des inscriptions, des médailles, des tombeaux, etc., et qui par son bel aspect est particulièrement propre à l'ornementation des palais, des parcs et des églises.

La composition du bronze est variable; la moyenne des beaux bronzes des Keller est :

Cuivre	91,40
Étain.	1,70
Zinc	5,53
Plomb	1,37
	100,00



Cabinet de M. Albert Lenoir. — Statuette de Charlemagne, en bronze.

Le bronze des cloches est formé de 78 parties de cuivre et de 22 d'étain. On y ajoute quelquefois, mais inutilement, du zinc, du plomb, du fer, du bismuth, ou de l'argent.

Moyen âge. — Bien loin que le bronze ait disparu en France avec la domination romaine et n'ait reparu qu'en 1624, le nombre des œuvres d'art, en bronze ou en cuivre, fondues en France pendant le moyen âge, est tellement considérable que l'on n'en pourrait que difficilement dresser le long catalogue. Il nous suffira d'indiquer les principales de ces œuvres.

Parmi les tombeaux, on peut citer le tombeau de Charles le Chauve, fondu à l'époque de l'abbé Suger (douzième siècle) et placé à Saint-Denis. Ce monument, aujourd'hui détruit, est gravé dans les Monuments de la monarchie française, par Montfaucon; Charles le Chauve était représenté revêtu des ornements impériaux. Le mausolée de la reine Blanche à Maubuisson, le tombeau de saint Front à Limoges, n'existent plus; mais on voit encore, à la cathédrale d'Amiens, deux tombeaux d'évêques, du treizième siècle, d'un exécution remarquable. Le tombeau du fameux Barbazan, à Saint-Denis, était entièrement de bronze et datait de 1432. Ce monument a été détruit pendant la révolution.

Parmi les statues ou les bustes, fondus en si grand nombre en France pendant le moyen age, on voit encore, à Saint-Nectaire, le buste d'un saint, en cuivre fondu et ciselé; le style de ce buste, qui est roman primitif, doit le faire attribuer au dixième ou au onzième siècle. Dans les premières années du dixième siècle, le portail de Saint-Martin de Tours était décoré de dix statues de bronze représentant les apôtres. Presques tous les trésors de nos églises renfermaient des statues en bronze de la Vierge. Le savant architecte M. A. Lenoir possède une petite statue équestre de Charlemagne, d'un fort beau travail, et qui est l'un des restes les plus importants de la bronzerie du moyen âge [1].

Quant aux bronzes de décoration ou d'ameublement,

[1] Cette statuette était dorée.

le moyen âge a fondu une immense quantité de retables d'autel ornés d'histoires religieuses, de reliquaires émaillés et ciselés, de pupitres, d'aigles, d'encensoirs, de *ciboria* ou baldaquins pour les autels, de ciboires, de colombes émaillées ou ciselées pour conserver les hosties, de croix, de chandeliers, et de mille autres objets mentionnés ou décrits sans cesse dans les chroniques ou dans les inventaires, statuettes de bronze doré, coffrets, etc.

Mais de tous les monuments de bronze que le moyen âge a produits, les plus beaux étaient, sans nul doute, les battants de la grande porte de l'abbaye de Saint-Denis, faits par les ordres de l'abbé Suger. « Il appela des *divers points du royaume*, dit le moine Guillaume (1), des maçons, des menuisiers, des peintres, des forgerons, des *fondeurs*, des orfévres et des lapidaires, tous renommés par leur habileté », pour exécuter les grands travaux de décoration qu'il fit faire à l'abbaye. Ces artistes et ces artisans fondirent en bronze les deux battants de la grande porte, et y ciselèrent l'histoire de la Passion, de la Résurrection et de l'Ascension; l'abbé Suger y était représenté prosterné en terre. Les battants de la porte de droite étaient en bronze doré et émaillé (2).

Nous avons déjà publié de beaux spécimens de bronzes du moyen âge. Nous rappellerons : le superbe fragment d'un candélabre du dixième siècle, conservé au Musée de Reims et gravé dans notre tome XV, p. 165; — le sceau de saint Bernard, tome VI, p. 352; — les ornements de la Bible de Souvigny (douzième siècle), tome V, p. 240; — le tombeau en argent et en bronze doré du comte de Champagne Henri le Libéral, mort en 1181, tome XIX, p. 229.

Il existait en France, à Paris et ailleurs, des corporations de fondeurs, dont les règlements nous sont parvenus. A Paris, la corporation des fondeurs remonte au moins au règne de saint Louis, puisque Étienne Boileau lui donne des règlements, insérés dans son célèbre livre des Métiers (titre 41). On y lit que les fondeurs et mouleurs *(molleurs)* font des boucles, « mordans (agrafes), fremaus (fermoirs), aniaux (anneaux), seaux (cachets et sceaux), » des ouvrages pour les harnais, des cloches. La corporation des *lampiers* fondait spécialement les lampes et les chandeliers. Les fondeurs, les mouleurs en terre et en sable, et les ciseleurs, formaient des corporations distinctes.

Sans vouloir faire ici l'histoire des cloches, il est utile au moins de rappeler que leur invention remonte au cinquième ou au sixième siècle. Pendant tout le cours du moyen âge, il est certain qu'on a fondu en France un grand nombre de cloches pour les églises et les beffrois, et de fort belles clochettes pour le service divin. Quelques-unes existent encore; beaucoup furent refondues au seizième siècle. Parmi ces dernières, les plus célèbres sont les cloches des cathédrales de Rouen et de Reims. En 1501, *Jean le Machon*, de Chartres, fondit la cloche de Rouen, appelée Georges d'Amboise et pesant 36 000 livres; elle se fêla en 1786 et fut fondue en 1793. *Pierre Deschamps*, en 1570, fondit la cloche de la cathédrale de Reims : Charlotte pèse 23 000 livres; sa belle forme, les ornements qui la décorent, le son qu'elle produit, tout se réunit pour en faire un chef-d'œuvre. Le bourdon de Paris, appelé Emmanuel, pèse 32 000 livres et a été fondu cinq fois, en 1400, 1680, 1681, 1682, et enfin en 1685. La vibration de cette cloche est surtout remarquable; sa basse articule le *fa dièze* de ravalement, et sa résonnance répète l'accord parfait.

La suite à une autre livraison.

(1) *Vie de Suger*, dans la collection Guizot, t. XXII, p. 181.
(2) Doublet, *Histoire de Saint-Denis*, t. I, p. 240.

HISTOIRE D'UN CANON DES ILES SANDWICH.

La capitale du roi Kaméhaméha, la brillante Honoloulou, possède un Magasin pittoresque imprimé en kanak. Selon toute probabilité, on a consacré dans ce recueil quelques lignes à une coulevrine qui fait à bon droit l'admiration de l'île, et qui sort des fonderies françaises. Comme nous ignorons complétement l'idiome kanak, nous empruntons à l'excellent Voyage de l'amiral du Petit-Thouars quelques renseignements sur cette pièce curieuse et qui a fait une si longue pérégrination :

« Parmi les canons du fort d'Honoloulou, il y a une coulevrine française en bronze, du calibre de 18; elle est très-ornée de sculptures; sur le premier renfort de la culasse est gravé : « Metz (le nom du graveur est effacé), mois » d'auguste 1666. » Entre les renforts de culasse et les tourillons, qui représentent deux dauphins, on voit un soleil, avec l'exergue : *Nec pluribus impar.* Entre les tourillons et le renfort de volée sont deux légendes; sur la première, on lit : « Maréchal d'Humières, en 1666 »; sur la seconde, le nom de la pièce, *le Partisan.* Sur le renfort du boulet, cette devise : *Ultima ratio regum;* le bouton de culasse représente une pomme de pin. — Cette pièce de canon a été vendue au gouvernement des îles Sandwich par un bâtiment américain, *wich had brought it from home* (qui l'avait apportée de son pays). » (Du Petit-Thouars, *Voyage autour du monde.*)

L'histoire rend l'homme plus prudent; la poésie le rend plus spirituel; les mathématiques, plus pénétrant; la philosophie naturelle, plus profond; la morale, plus sérieux et plus réglé; la rhétorique et la dialectique, plus contentieux et plus fort dans la dispute; en un mot, la lecture se transforme en mœurs. BACON.

DE L'ÉTABLISSEMENT

D'UNE COMMUNICATION ÉLECTRIQUE ENTRE LA FRANCE ET L'ALGÉRIE.

La France est du petit nombre des États européens qui ont eu ce singulier privilége, dans l'histoire moderne, de pouvoir réunir à leur propre territoire un territoire qui en double, pour ainsi dire, l'étendue, à peu de distance. Mais cette distance, toute minime qu'elle soit, ne peut être parcourue que sur une mer capricieuse, quelquefois difficile, et qui jette une certaine incertitude dans des rapports pour ainsi dire indiscontinus. Or, quel que soit le sort que l'avenir réserve à l'Algérie, elle aura pendant de longues années encore grand besoin d'être en relations rapides avec sa métropole. Qu'on l'envisage comme colonie, ce qu'elle n'est plus, qu'on n'y voie qu'une partie de la France, la question n'en conserve pas moins toute son importance. Et si enfin, se plaçant d'un point de vue plus élevé, on se représente l'influence que peut exercer la France sur l'Afrique entière, celle qu'elle a prise dans les destinées futures de l'Orient, elle atteint à des proportions considérables.

Une lettre transportée par les bateaux à vapeur et les chemins de fer, met aujourd'hui trois jours pour arriver d'Alger à Paris. Il y a de l'une à l'autre 1 645 kilomètres. C'est à peu près 23 kilomètres par heure, la moitié de la vitesse d'un train ordinaire. Il fallait effacer la distance d'abord, et substituer à cette marche si lente la rapidité de l'éclair.

L'électricité était seule capable de réaliser une pareille merveille; elle l'a réalisée.

La pensée d'unir, par un câble électrique, Paris aux rivages algériens remonte seulement à 1854. Elle appartient à M. Walkins Brett, ingénieur civil anglais, qui venait, par un moyen semblable, de mettre la capitale de la France à quelques secondes de celle de l'Angleterre. Son projet se rattachait, du reste, intimement à un autre projet d'un intérêt plus grand encore, celui d'une communication directe entre l'Inde et l'Europe. Procéder à son exécution en rattachant tout d'abord l'Algérie à la France, l'Afrique à l'Europe, c'était lui donner de suite une valeur qui ne pouvait manquer d'avoir une influence décisive sur son entier accomplissement. Aussi les propositions de M. Brett furent-elles favorablement accueillies par le gouvernement français.

En 1854, une convention fut passée entre le ministre de l'intérieur et l'ingénieur anglais, agissant en son nom personnel et pour le compte d'une compagnie qu'il se proposait de former. M. Brett s'engagea à construire à ses risques et périls, dans le délai de deux années, une ligne télégraphique électrique, tant sous-marine que terrestre, qui, partant de la pointe sud de la Spezzia, irait toucher au cap Corse, traverserait l'île de Corse en passant par Bastia et Ajaccio, franchirait le détroit de Bonifacio, passerait enfin à travers la Sardaigne pour atteindre le cap Teulada, d'où elle partirait en ligne sous-marine pour aborder à la côte de l'Algérie, entre la frontière de Tunis et la ville de Bône, en un point désigné par le gouvernement français.

De son côté, le ministre de l'intérieur s'engagea à garantir, au nom de l'État, à la compagnie formée par M. Brett, pendant cinquante années, un intérêt de quatre pour cent sur le capital employé par elle à l'exécution des travaux, capital qui, dans aucun cas, ne pourrait excéder 4 500 000 francs, soit 180 000 francs par an.

Au mois de juillet 1855, toute la partie de la ligne télégraphique, tant sous-marine que terrestre, qui s'étend de la Spezzia à Cagliari, était achevée, et le 5 août on procéda à l'immersion du câble qui devait relier Cagliari à la côte d'Afrique. Deux navires, le *Dutchman*, trois-mâts à hélice qui portait le câble, et le *Tartare*, vapeur français envoyé par le gouvernement pour le seconder, partent de Cagliari à 5 heures du soir pour le cap Spartivento; ils y arrivent à 8 h. 40 m., et y mouillent. Le lendemain matin, le câble est porté à terre pour y être fixé à une roche, et le départ a lieu le 7, à 6 heures du matin.

Les débuts de l'opération se compliquèrent de difficultés qui, en définitive, comme on va le voir, en compromirent le succès.

Le 7, on était déjà à 68 kilomètres de la côte, on avait filé 93 000 mètres du câble, lorsqu'on s'aperçoit que la communication électrique entre la terre et le bord est interrompue. Après y avoir remédié, on veut reprendre, le 8 au matin, l'immersion; mais le câble se casse. Les jours suivants se passent à prendre les mesures nécessaires pour le relever, et on y était déjà parvenu en grande partie. Cependant son poids devient tellement puissant que, pour ne pas mettre le navire en danger, on est obligé d'en sacrifier 48 000 mètres, représentant une valeur d'environ 400 000 francs. Mais aussi, quand, le 15, à 4 heures du soir, on se trouva en vue de la Galite, petite île située encore à 78 kilomètres de la côte d'Afrique, il n'y avait plus à bord que 900 mètres de câble, et la terre était à plus de 22 000 mètres. On dut donc renoncer à le fixer; le bout du câble resta à bord du *Dutchman*, et à 7 h. 1/2 du soir le *Tartare* faisait route pour Alger, afin d'aller chercher un chaland sur lequel l'extrémité du câble devait être placée, pendant que le *Dutchman* se rendrait à Londres afin d'y prendre la quantité de câble nécessaire pour compléter l'opération. Déjà, du reste, on communiquait sans difficulté avec l'Angleterre, et, afin d'éviter tout retard, des ordres furent immédiatement transmis aux ateliers où se confectionnaient les appareils électriques.

Mais, quelque diligence que l'on mît dans tout ceci et bien que la saison ne fût pas très-avancée, un de ces incidents instantanés comme il en arrive si fréquemment à la mer ne tarda pas à remettre tout en question.

Dans la nuit du 17 au 18, un violent coup de mer, parti du nord-ouest, bouleversa les parages de la Galite, imprima au navire un mouvement de tangage si violent que le câble, raguant sur les fonds avec force, finit par s'érailler et par se rompre entièrement.

Ce fut ainsi que le caprice des flots décida du sort de l'une des entreprises les plus hardies que l'homme ait tentées. La perte s'élevait à 1 700 000 ou 1 800 000 francs.

Du reste, ce funeste événement, qui venait s'ajouter d'une manière si fatale au premier, n'abattit pas le courage des promoteurs de l'entreprise; elle jeta seulement quelque incertitude dans leur esprit au sujet de la direction qu'ils devaient donner à la seconde opération. Cette incertitude fut telle qu'on alla jusqu'à faire l'étude des communications par l'Espagne et Oran, et même celle d'un trajet direct entre Marseille et Alger par les Baléares. Parmi les considérations qui ramenèrent l'attention sur la ligne de l'est, on fit surtout prévaloir celle-ci, qu'elle était déjà achevée sur plus de la moitié de son parcours, et qu'en admettant qu'elle donnât quelques peines sur le reste, ces peines seraient toujours bien moins considérables que sur les deux autres directions où tout était à faire. Cet avis prévalut; seulement, comme on ne possédait que des renseignements assez vagues sur la configuration du fond de la Méditerranée entre la Sardaigne et l'Afrique, un navire de l'État français procéda avec un soin minutieux à la reconnaissance et au sondage de cette région sous-marine. En même temps on confectionnait, dans les ateliers de MM. Newall et Cie, en Angleterre, un nouveau câble que par précaution on eut soin de faire plus léger que le premier, afin qu'il occupât un volume moins considérable et qu'il fût plus facile à manier.

Aux derniers jours du mois d'août 1857, tout fut prêt pour la reprise de l'opération. Les appareils de pose furent installés à bord de l'*Elba*, qui se dirigea vers la côte d'Afrique, naviguant de conserve avec trois autres vapeurs sardes, le *Brandon*, le *Mozambano* et l'*Inchinuzo*, envoyés par le gouvernement sarde pour lui prêter leur concours.

La pose devait, en effet, se faire cette fois dans un sens inverse de celui qui avait été adopté en premier lieu, c'est-à-dire en marchant des rivages de l'Algérie vers la Sardaigne, et non pas de la Sardaigne sur les parages de la province de Constantine.

Le 8 septembre, dans la matinée, on fixa le câble à terre, dans une petite crique au nord du fort Génois, près de Bône, et les quatre navires mirent le cap sur la Sardaigne, laissant les fils, protégés par leur enveloppe de gutta-percha et leurs spirales de fer, s'immerger tranquillement dans l'abîme. L'opération, favorisée par un temps exceptionnel, marcha avec une telle régularité, qu'à onze heures du soir l'*Elba* se trouvait en vue de Cagliari. Mais, par une imprévoyance qu'à la suite des incidents fâcheux survenus lors de la pose du premier câble, on devait espérer ne pas se renouveler, celui-ci se trouva trop court, et on était encore à 40 milles (74 kilomètres) de la côte. On fut donc obligé de le fixer et de le retenir sur un fond d'une trentaine de mètres, en attendant sa partie complémentaire qu'il fallait faire venir d'Angleterre. Ce nouveau retard, qui eût pu devenir funeste, puisqu'il se prolongea jusqu'aux derniers jours d'octobre, n'eut heureusement aucune conséquence regrettable; les flots semblaient, comme les hommes,

sous l'influence d'une anxieuse attente qui les maintint tranquilles et calmes.

Le 31 octobre, Cagliari communiquait avec Bone par l'un des quatre fils; le lendemain dimanche, 1er novembre, les trois autres étaient complétement soudés, l'audacieuse entreprise était achevée, les deux continents étaient irrévocablement et intimement unis l'un à l'autre, Paris et Alger ne faisaient plus qu'un; la France et le Sahara, ces deux grandes antithèses, la France, la plus belle région de la terre, le Sahara, le plus vaste désert du globe, allaient désormais pouvoir se parler et s'entendre pour le plus grand profit de la civilisation du monde.

Le 5, on publia dans le *Moniteur algérien* le prix des dépêches qu'à partir de ce jour le nouvel agent allait transmettre avec cette rapidité prodigieuse que la lumière emploie pour traverser l'espace.

Mais nous n'aurions donné qu'une idée fort incomplète des communications électriques entre la France et l'Afrique, si nous ne disions pas quel est l'itinéraire suivi aujourd'hui par une pensée transmise de Paris jusqu'aux points les plus éloignés de l'intérieur de l'Algérie.

De Paris, le fil la conduit, par Lyon, Chambéry, Turin et Gênes, jusqu'à la Spezzia, d'où elle atteint Bastia pour traverser la Corse et atteindre Ajaccio. Puis, elle franchit le détroit de Bonifacio, unit la côte nord de la Sardaigne à sa côte sud, s'arrête un instant à Cagliari, s'élance d'un bond à travers le vaste espace (300 kilomètres) qui la sépare de la côte d'Afrique, et arrive à Bône. De là elle peut



Itinéraire d'une pensée transmise de Paris en Algérie par le télégraphe électrique. — Tracé par M. Mac-Carthy.

toujours, par les télégraphes électriques, parvenir à Guelma, Constantine, Philippeville, Sétif, Aumale, Alger, Blida, Médéa, Miliana, Orléansville, Mostaganem, Oran, Maskara, Sidi-bel-Abbès et Tlemsen; par les lignes aériennes, jusqu'aux points qui appartiennent à la lisière du Grand-Désert, de la véritable Afrique.

De Paris à Bône, par Lyon, Turin, la Spezzia et Cagliari, il y a 1 500 kilomètres; de Bône à Alger, 550; d'Alger à Oran, 400; d'Oran à Tlemsen, 130.

Mais, en Algérie comme en France, les communications par les télégraphes électriques n'auront leur véritable valeur que du moment où l'on pourra les mettre à la portée de tout le monde, que quand le prix d'une phrase de 25 à 30 mots ne dépassera pas 25 centimes; or le tarif pour une dépêche expédiée de Paris à Alger est fixé à 19 fr. 50 c. Le télégraphe autographique, imprimant lui-même les mots qui lui sont transmis, nous paraît être un véritable progrès dans la voie que nous indiquons.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

FORÊTS DE LA TESTE ET D'ARCACHON

(DÉPARTEMENT DE LA GIRONDE).



Une Vue dans la forêt d'Arcachon. — Dessin de Léo Drouyn.

Cette grande et vieille forêt, entourée de plantations récentes appartenant au gouvernement, commence aux bords du bassin d'Arcachon, et borde la plage de bains de mer qui, en moins de dix années, a donné naissance au petit bourg d'Arcachon, déjà célèbre parmi les villes de bains de mer. Elle court ensuite parallèlement à la côte océane, jusque par le travers de l'étang de Cazeaux, où elle se raccorde aux semis exécutés de nos jours pour la fixation des sables voyageurs. Son ancienneté lui donne une physionomie différente de celle des jeunes forêts de pins; non-seulement on y rencontre de vieux chênes plusieurs fois séculaires, mais encore une foule d'arbustes très-variés, qui rompent la monotonie du pin maritime.

Occupant les sommets et les vallées d'anciennes dunes, elle est sillonnée de sentiers sinueux et d'allées couvertes qui présentent le spectacle d'une végétation arbustive qui varie d'un instant à l'autre, suivant que l'on franchit les sommets desséchés de la dune, ou que l'on serpente le long de ses flancs, ou encore que l'on descend à travers les bas-fonds marécageux. C'est dans ces sentiers que les baigneurs aiment à lancer à fond de train les excellents petits chevaux des landes, qu'on ruine de si bonne heure par les courses forcées auxquelles on les soumet.

Les produits résineux provenant des forêts assises sur des dunes sont plus estimés que ceux des forêts situées dans l'intérieur de la lande et loin du littoral; ils sont plus riches en essence de térébenthine.

La caisse carrée, ou *bac,* que l'on aperçoit dans notre gravure, reçoit les dépôts de résines molles d'été, suintant, dans l'extrême chaleur, le long des incisions faites aux pins. Les portions les plus imprégnées d'essence coulent à travers les intervalles des planches, et tombent goutte à goutte, semblables à des larmes. Ces larmes, ou perles transparentes, constituent la *térébenthine au soleil*, dont il est rare que l'on puisse fabriquer des quantités notables hors des dunes.

La forêt est la propriété d'un grand nombre d'habitants du pays; mais elle est soumise à une servitude extraordinaire.

En vertu d'une concession de Frédéric de Foix, captal de Buch (¹), connue dans le pays sous le nom de *baillette de 1543,* tous les habitants ayant leur domicile légal dans les communes actuelles de la Teste et de Gujan, ont le droit de faire couper à leur profit, et sans indemnité, les pins dont ils ont besoin pour construire des maisons, granges, étables et magasins. Ces coupes de bois sont réglées par un syndicat, qui établit une rotation entre les propriétaires, afin que chacun ne supporte qu'une charge proportionnelle à son domaine. Cette proportionnalité n'est point déterminée par la superficie, mais par le revenu en résine; car l'exercice de cette servitude a causé dans la forêt beaucoup de vides, et le propriétaire de la plus grande superficie n'est pas toujours celui qui a le plus d'arbres donnant résine. Il est difficile, en effet, de concevoir un mode de jouissance plus sauvage, plus arriéré, plus funeste à tous les intérêts. Les propriétaires ne sont pas disposés à donner des soins à une forêt soumise à ce pillage légal et régulier. Les usagers, ou habitants non propriétaires, travaillent à tuer la poule aux œufs d'or, en saccageant un immeuble qui constitue la principale fortune du pays.

Indépendamment du droit de couper des pins vivaces pour des constructions, tout habitant peut emporter, sans limites ni surveillance, à dos de cheval et même par charrette, tous les pins morts qu'il trouve dans la forêt, et tous les chênes vivaces. Le premier venu, armé d'une hache, peut couper, où bon lui semble, le plus beau chêne qu'il rencontre, le débiter et l'emporter, sans que personne ait le droit de lui faire une observation quelconque. — Quelques habitants ont construit autrefois des navires avec les chênes du pays, sur lesquels on trouvait ces belles courbes estimées des constructeurs, et ont vendu à la fois, dans les ports étrangers, la cargaison et le navire qui la transportait, se guidant ainsi d'après le proverbe du meunier, qui tire *d'un sac deux moutures.*

(¹) *Captal,* mot gascon qui signifiait chef ou seigneur. Le captal de Buch, Jean de Grailly, s'est rendu célèbre dans les guerres du quatorzième siècle. (A. Chéruel.)

La forêt de la Teste, dite *Grande-Forêt*, est entourée d'une forêt domaniale où un habile industriel, M. Frioud, est allé appliquer des procédés de distillation très-perfectionnés, pour obtenir une essence de térébenthine rectifiée du premier jet.

La pratique séculaire des Landes remonte aux temps les plus anciens; car le poëte Ausone donnait déjà l'épithète de *piceos,* ou producteurs de poix, aux Boïens habitants de la Teste de Buch. La matière résineuse découlant des incisions est disposée dans des chaudières placées à nu sur un feu vif. L'essence de térébenthine, qui constitue le produit le plus précieux, se distille et va se condenser dans les alambics; mais la nécessité de pousser le feu pour extraire les dernières parties d'essence détermine dans la chaudière des soubresauts, des décrépitations, et finalement la décomposition d'une partie de la matière résineuse, qui donne lieu à des huiles empyreumatiques et colorées. Employée dans la peinture, cette essence altère la fraîcheur des couleurs; elle est très-longue à sécher, à cause des huiles visqueuses qu'elle renferme, et l'odeur se maintient très-longtemps dans les appartements. Dans le nouveau procédé, on emploie la vapeur d'eau, comme dans une foule d'autres distillations; on la fait pénétrer dans les chaudières, où elle liquéfie les matières et, barbotant à travers toute la masse, s'y unit à l'essence, qu'elle entraîne avec elle, dans un état de pureté tel qu'un chimiste ne pourrait l'obtenir plus parfait dans son laboratoire. Ce procédé, dû à un contrôleur des poudres et salpêtres, M. Violette, supprime les incendies, si fréquents dans les ateliers ordinaires de distillation; il exige moins de main-d'œuvre, chose importante dans une contrée où la population est si rare, et il extrait environ un tiers de plus d'essence. Ce sera un accroissement de revenu de deux millions au moins pour les forêts du pays.

IL FAUT PARDONNER.

NOUVELLE.

I. — Le maître des Charmeaux.

« Ne condamnez point et vous ne serez point condamnés, pardonnez et on vous pardonnera. » Celui qui a dit cela, c'est le Sauveur lui-même, quand il instruisit le peuple, avant d'entrer dans Capharnaüm.

Sans avoir l'étrange folie de prétendre éclairer ce qui est la lumière, on peut dire que par ces paroles, tombées comme une loi d'apaisement au milieu de la lutte sans merci des intérêts aveugles et des opinions passionnées, il fut annoncé aux hommes que l'indulgence était née, et que, désormais, l'inflexibilité devait cesser d'être la raison suprême du monde. Or, depuis les enseignements du Christ, deux mots qui, jusqu'alors, n'avaient eu d'équivalents exacts dans aucune langue connue, ont été écrits au fond de la conscience publique. L'un de ces deux mots résume les plus ardentes manifestations intérieures de la piété sincère, c'est : CHARITÉ; l'autre marque le terme divin où doit tendre toute justice humaine, c'est : MISÉRICORDE. Mais toutes les graines semées par la main de la Providence ne rencontrent pas un sol fertile où elles puissent germer; de

même, il est des cœurs inféconds où l'esprit de la parole ne pénètre pas. C'est de l'un de ces cœurs rebelles au précepte d'indulgence qu'il va être question dans ce qui suit.

Il s'agit d'un certain colonel Morin, homme juste, disait-on, partant fort estimé de tous, mais peu sympathique à ses égaux. Quant à ses inférieurs, trop de terreur entrait dans le respect qu'il leur inspirait pour que l'affection y pût trouver place. Habitué, par état, à imposer l'obéissance passive, le colonel Morin faisait consister sa justice dans l'application, à la vie domestique, des principes de la consigne militaire. Volontiers il récompensait le mérite, mais seulement tant que le mérite ne se signalait que dans le cercle étroit des devoirs prescrits par le maître. Au delà, comme en deçà de cette rigoureuse limite, le colonel n'admettait pas qu'il y eût d'actions méritoires. Par suite de sa confiance dans l'efficacité morale de la discipline, il était de règle, chez lui, que toute faute, quelle qu'elle fût, devait être inexorablement punie. Tenir compte d'une excuse, c'était, disait-il, donner au mal une prime d'encouragement. L'indulgence des bons, il la nommait complicité des lâches, et, convaincu que le châtiment profite au coupable, il considérait le pardon comme un tort fait à celui qui est pardonné. Partisan du pouvoir absolu, il ne lui contestait qu'un droit, le meilleur de tous : le droit de faire grâce. Mais, il faut le dire, cette obéissance sans bornes qu'il exigeait des autres, il l'avait toujours scrupuleusement pratiquée envers qui de droit, et sa sévérité à l'égard du prochain n'allait pas au delà de celle qu'il avait pour lui-même.

On se tromperait en supposant que l'inflexible rigueur du colonel Morin avait éteint autour de lui tout ce qui rayonne et réchauffe au foyer de la famille ; car, après un quart de siècle passé dans une intimité constante, sa femme le remerciait de ce qu'il ne lui avait donné que des jours heureux, et elle lui laissait un fils qui avait pour son père une sincère tendresse. Il fallait bien que ce terrible homme n'eût pas le cœur fermé aux sentiments affectueux, puisqu'il avait su inspirer aux deux témoins les plus intimes de sa vie moins de crainte encore que d'amour. Mais aussi quelle femme c'était celle qu'il avait perdue ! et quel fils il lui devait ! L'abnégation absolue de celle-là ne pouvait se comparer qu'à la soumission parfaite de celui-ci. Disons aussi que chacun des devoirs imposés au jeune Léon par son père, ne mettait pas toujours l'obéissance filiale à difficile épreuve. Par exemple, quand Léon eut atteint l'âge où l'on pouvait songer à lui donner une compagne, le colonel Morin ordonna un jour à son fils de faire agréer sa recherche en mariage par la famille du conseiller-juge Vandière, leur voisin de campagne. Le jeune homme ne put voir dans cet ordre qu'une nouvelle preuve de la sollicitude paternelle. Depuis longtemps déjà, il aimait Louise Vandière et croyait l'aimer sans espoir. Il savait que M. Vandière ne pouvait assurer à sa fille la dot importante que, d'après sa fortune personnelle, le colonel Morin était en droit d'exiger pour son fils. Nous l'avons dit, on tenait en haute estime le nom et la personne du colonel : aussi la perspective de cette alliance fut-elle accueillie avec orgueil par les parents de Louise ; par la jeune personne, avec bonheur. Le conseiller-juge ne mit que cette condition à son consentement : — « Nous vivrons en famille avec le jeune ménage. » — Ceci soulevait une double difficulté. Sans doute, M. Morin n'avait pas compté sur l'isolement en mariant Léon ; il songeait, au contraire, à se donner chez lui un enfant de plus. Mais en formant ce dessein, le colonel n'avait pensé qu'à la loi civile, qui dit : « La femme doit suivre son mari », et il mettait en oubli la loi humaine, qui se sent toujours blessée quand, pour obéir à l'autre, la jeune épousée délaisse ses propres parents. Le colonel comprit ce qu'il y avait de respectable dans l'exigence de M. Vandière ; mais l'alternative qu'elle lui offrait l'effraya. Il lui fallait, ou aller demeurer dans la nouvelle famille de son fils, ou établir celle-ci dans sa maison. Ne pouvant se résigner au rôle effacé de pensionnaire chez qui que ce fût, et redoutant de partager chez lui l'autorité du maître, il demanda deux jours de délai avant de se prononcer sur ce point important. Durant ces deux jours, il étudia l'anxiété silencieuse, mais toujours croissante, de son fils, à mesure qu'on approchait du terme qu'il avait fixé pour donner sa réponse. Le dernier moment étant venu, Léon, poussé par l'inquiétude, descendit de sa chambre au salon, où il croyait trouver son père.

— Il y a deux heures que monsieur est sorti, lui dit Mlle Garnier, la gouvernante.

Au même instant le colonel rentra ; il ne laissa pas à Léon le temps de l'interroger sur sa résolution.

— Je viens de chez M. Vandière, lui dit-il ; fais-toi très-beau, car il s'agit d'une présentation officielle et d'un dîner de cérémonie ; au dessert, nous fixerons l'époque du mariage.

Léon embrassa son père, et pour bien exprimer toute sa joie il s'écria : — Ah ! ma mère, que tu serais heureuse !

M. Morin attendri lui serra cordialement la main ; c'était un remercîment qu'il adressait à son fils.

Autrefois, dans le vague de l'avenir, Mme Morin avait entrevu la possibilité de ce mariage, et la pensée de mourir trop tôt pour le voir s'accomplir compta parmi ses regrets de la dernière heure. Dès ce moment, le colonel se promit de réaliser un jour le désir de la défunte, et alors qu'il se tenait parole, il remerciait Léon d'aimer selon le vœu de sa mère.

A la date précise où commence ce récit, il n'y avait plus à laisser passer que la durée d'un mois pour voir célébrer l'union de Léon Morin avec Louise Vandière. Les grands préparatifs qui se faisaient chez le colonel disaient assez comment avait été résolue la difficile question de l'habitation en commun. La maison des champs de M. Morin était, d'ailleurs, assez vaste pour abriter les deux familles. — Cette maison, c'est celle des Charmeaux qui, du haut de la butte dite les Denises, regarde à travers bois la vieille tour de Montlhéry. — On était à l'heure accoutumée où le colonel sortait tous les jours pour faire sa promenade matinale. Deux personnes, un vieux garde forestier, le bonhomme Matthieu, et un jeune garçon, attendaient sur le chemin, non loin de la maison des Charmeaux, le passage du maître. *La suite à une autre livraison.*

MUSÉE DU LOUVRE.

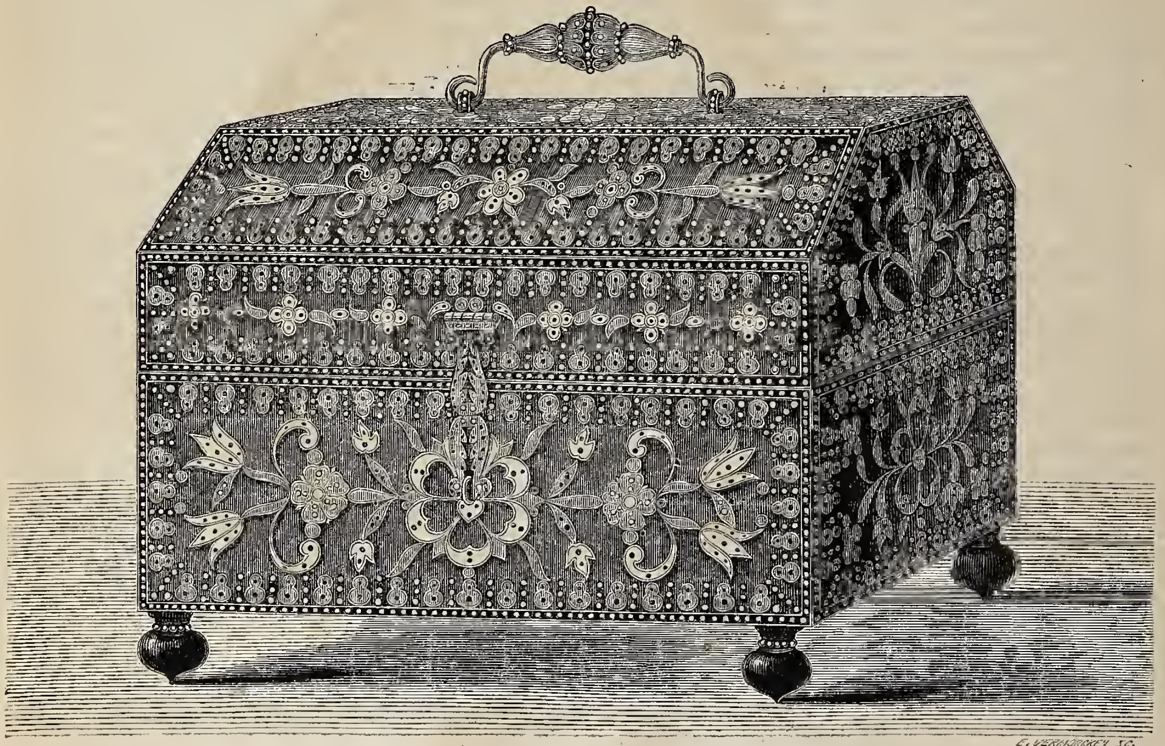
COLLECTION DE M. C. SAUVAGEOT.

Les journaux ont annoncé, l'an dernier, que M. C. Sauvageot avait fait don de son cabinet au Musée du Louvre, mais ils n'ont fait que mentionner cet acte de générosité, et la plupart de nos lecteurs ignorent de quelle importance est la collection. Sa valeur vénale est certainement de plus d'un million, si l'on peut s'en rapporter aux offres des spéculateurs, plus d'une fois rejetées par M. Sauvageot, qui, se contentant de l'*aurea mediocritas* si peu de mode de nos jours, a mieux aimé donner sa collection à son pays que de la voir dispersée, par une vente, en France et à l'étranger. En échange de ce présent, M. Sauvageot n'a demandé que le titre de conservateur honoraire, et la nue propriété de sa collection, c'est-à-dire que, tout en assurant son cabinet à la France, il s'en est réservé la jouissance exclusive et particulière durant sa vie.

Œuvre de la vie de M. C. Sauvageot et son unique pensée, la collection se compose de 1 680 objets qui peuvent

soutenir la comparaison avec ce que contiennent de plus remarquable les plus belles galeries de l'Europe.

Ici, ce sont les verreries de Venise et d'Allemagne (cent cinquante et une pièces), dont les formes admirables sont rehaussées d'émaux aux brillantes couleurs; là se trouvent ces émaux (quatre-vingt-dix pièces) de Limoges, champ-levés ou peints, appliqués sur des custodes, des diptyques, des coupes et des portraits sortant des ateliers de Pierre Courtois, de Léonard Limousin, des Penicaud, et de Pierre Raymond. Chacune de ces merveilles mériterait un article détaillé; nous signalerons particulièrement un coffret en émail peint du seizième siècle, orné de colonnettes cannelées, dû à Pierre Courtois, ainsi qu'une superbe aiguière avec plateau à panse ovoïde, de Pierre Raymond, représentant le passage de la mer Rouge, et enfin le charmant coffret dont nous donnons le dessin. Ce petit coffret à parfums, en bois d'ébène, monté sur quatre pieds, est recouvert d'un réseau d'émail qui encadre chaque pan d'un cordon de doubles perles bleues avec points noirs, entouré lui-même d'un autre cordon de perles blanches plus fines dont quelques-unes se détachent pour séparer les perles bleues. Au milieu de chaque cadre, on voit un rinceau dont les branches sont vertes et les fleurs alternativement bleues avec points blancs, et blanches avec points noirs. Le fermoir est en émail bleu avec points noirs et perles blanches; le fleuron du bout est blanc avec points noirs; au sommet est un anneau oblong, le milieu à jour avec points noirs et petites perles blanches sur émail bleu. L'intérieur est divisé en six cases; les trois qui se trouvent du côté de la charnière contiennent chacune un petit flacon en cristal blanc et doré pour mettre les essences; les trois du devant, fermées par un petit couvercle en bois, sont destinées à contenir les parfums solides,



Musée du Louvre; collection Sauvageot. — Un Coffret espagnol. — Dessin de Montalan.

tels que bois d'aloès et de sandal. Ce coffret, qui est de travail espagnol, est en émail cloisonné dit de plique ou d'applique. Les couleurs claires de l'émail se détachent admirablement bien sur le fond noir, et font de ce petit coffret un bijou délicieux d'harmonie.

Plus loin, deux armoires contiennent les brillantes compositions de Bernard de Palissy (quatre-vingt-dix-sept pièces). Dans l'espèce de course au clocher que nous faisons aujourd'hui, passons sous silence ces admirables plats à reptiles et poissons, négligeons même ces charmantes statuettes, ravissantes de naïveté, pour signaler de suite cette grande pièce unique représentant *la Charité humaine entourée de cinq petits enfants*, dont le cadre ovale est formé de trente et un coquillages, puis une paire de flambeaux fond bleu à baguettes blanches, et enfin une aiguière à anse formée par une femme renversée. L'admirable fini du travail de ces trois pièces les ferait plutôt croire l'œuvre d'un habile orfévre que celle d'un simple potier de terre.

Que dire de ces cinq pièces en faïence aux armes du roi de France Henri II, ainsi que de ces plats d'Urbino et de Pesaro aux reflets nacrés, rehaussés les uns d'un rouge cerise, les autres d'un bleu dont l'éclat éblouit? L'intérêt historique ainsi que la rareté de ces objets seront facilement appréciés lorsqu'on saura qu'on ne connaît aujourd'hui en Europe que trente pièces du service de Henri II; qu'il y a peu de semaines encore un petit plat de Pesaro *fêlé* a été payé en vente au prix de 10 000 francs; et que, plus récemment encore, une aiguière du service de Henri II a produit 20 000 francs. Avant de clore avec la céramique, nous citerons la superbe custode d'Andrea della Robbia; ce monument qui, par sa grandeur, sa conservation et sa composition architecturale, du style de l'époque de Louis XII, est certainement un des morceaux les plus remarquables de ce maître, provient de San-Miniato.

Dans la sculpture, qui ne se compose pas de moins de trois cents pièces, signalons d'abord, parmi les albâtres, une statuette d'Othon Henri, comte palatin du Rhin, électeur de Bavière; dans les pierres lithographiques, deux bas-reliefs d'Alde Graver; arrive ensuite une charmante collection de médaillons en cire colorée, parmi lesquels on



Musée du Louvre; collection Sauvageot. — Horloge portative du seizième siècle. — Dessin de Montalan.

distingue le portrait du connétable Anne de Montmorency, et celui présumé de Francisco della Rovere, duc d'Urbino.

Dans les ivoires (quatre-vingt dix pièces) des onzième, douzième, treizième, quatorzième et quinzième siècles,

mentionnons d'abord un coffret du onzième siècle, portant ces mots : PETRVS ME FECIT ; puis un superbe triptyque reliquaire du quinzième siècle, auquel les volets et le fond, couverts de fleurs de lis sans nombre, assignent certainement une provenance royale; d'immenses peignes du seizième siècle, à deux fins, avec médaillons à figures et ornements aussi fantastiques que gracieux; un délicieux petit buste de Diane de Poitiers; un chapelet ou corona composé de trente et un grains taillés en triangle et portant chacun trois têtes différentes, du travail le plus exquis; et enfin, toujours dans les ivoires, une cassette flamande à couvercle et monture vermeil, ornée d'un bas-relief représentant le Triomphe de Bacchus d'après Jules Romain.

Si nous regrettons d'avoir été obligé de ne citer qu'un objet, là où cinquante devaient trouver place sous notre plume, nous avouons qu'il nous en coûte plus encore d'être si rapide en arrivant aux bois sculptés: cent quarante-deux pièces, toutes plus importantes les unes que les autres, se présentent à nous avec un droit égal; mais, forcé d'user envers eux du même laconisme que pour leurs voisins, nous nous contenterons de citer : — un grand bas-relief représentant saint Georges terrassant le Dragon : cette admirable pièce porte les armes du cardinal d'Amboise, et provient du château de Gaillon; une délicate statuette de Vénus sortant du bain, qui, par le fini du travail, peut être attribuée à Jean de Bologne; un superbe portrait de Joss Truchsess, commandeur provincial de l'ordre Teutonique, dû au ciseau d'Albert Durer; de charmantes râpes à tabac; une quenouille de la plus grande élégance; et enfin le F initial de François Ier, acheté par M. Sauvageot au prix du diamant, à la vente de M. Hope. Outre son mérite particulier, cet objet unique a l'inappréciable avantage de venir se joindre au M, lettre initiale de Marguerite, sœur unique de François Ier, que possédait déjà le Louvre.

Dans l'orfévrerie en fer (soixante-seize objets), nous remarquons un chef-d'œuvre d'art connu sous le nom de monture de l'escarcelle de Henri II, reproduite par Janet dans le portrait que possède le Musée du Louvre; et une bague-cachet en fer ciselé, de l'époque de François Ier, portant cette devise : *Riens sans amour*.

La collection de M. Sauvageot, déjà si remarquable en objets de toute nature, est encore très-riche en horloges portatives du seizième siècle. Deux surtout frappent d'abord. L'une, en cuivre doré et ciselé, est de forme carrée, à quatre cariatides surmontées de quatre lions appuyés sur les écussons des ducs de Parme et de Plaisance, grands gonfaloniers du pape; l'autre, dont nous donnons le dessin page 109, est à sonnerie, d'un travail évidemment allemand, et porte la date de 1598. L'origine de ces petites pendules portatives remonte à l'invention du ressort spiral, qui eut lieu vers le commencement du règne de Louis XI. Cette invention française ayant piqué d'émulation les horlogers italiens et allemands, ce fut à qui produirait les horloges les plus compliquées. Quoique très-rares aujourd'hui, on trouve cependant encore quelques-unes de ces horloges de la première moitié du seizième siècle, qui sont de vrais prodiges de mécanique. Elles indiquent tout à la fois l'heure du jour et de la nuit, l'année, le mois, le quantième, le jour de la semaine, les fêtes de l'église, les phases de la lune, ainsi que le mouvement du soleil et des planètes à travers les constellations. Ce fut principalement à Nuremberg et à Augsbourg que furent fabriquées les horloges les plus remarquables par la complication de leur mécanisme. Si celle que nous représentons n'est pas aussi compliquée, elle est certainement une des plus gracieuses que l'on connaisse. Elle se compose d'un cadran supporté par un pied en cuivre repoussé et doré. Dans le petit médaillon du centre, où se trouve l'axe des aiguilles en fer bleui, est un génie ailé avec compas et sphère. Autour de ce médaillon se déroule une chasse ciselée à jour sur cuivre doré. Au sommet est une figure de soldat armé, debout, et en costume allemand.

HENTZNER, VOYAGEUR EN FRANCE.

SEIZIÈME SIÈCLE.

Fin. — Voy. p. 3, 75, 98.

On lit dans la plupart des Histoires de Paris l'aventure d'un paysan du Maine, qui avait une corne au front et qui fut amené au roi Henri IV, lequel en fit présent à un de ses favoris. Hentzner vit cet homme, dont nous avons donné la figure (page 396 du tome IX), dans un spectacle forain de la place Saint-Antoine.

Hentzner ne pouvait manquer l'occasion d'aller voir Saint-Denis et d'inventorier les curiosités de la célèbre abbaye. Puis il s'embarque sur la Seine, descend le fleuve, en nommant successivement les villes qu'il rencontre, et s'arrête à Rouen, qui ne l'occupe guère. Il quitte cette ville et se rend à Dieppe, où il s'embarque pour l'Angleterre à la fin d'août 1598.

Moins d'un mois après, il revoit les côtes de France à Calais, dont le port lui paraît beau, sauf la citadelle du Risbank, récemment ruinée. Une aventure fâcheuse lui rend ce lieu désagréable : il y perd des pistolets de prix, qu'il avait achetés à Genève, et soupçonne son hôte, mais sans pouvoir arriver à des preuves. Il s'adresse au gouverneur de la place, nommé Fick, qui le reçoit très-obligeamment, à cause des souvenirs agréables qu'il avait rapportés lui-même d'un voyage en Allemagne; mais les pistolets ne se retrouvent pas, et Hentzner, mécontent du retard qu'il a éprouvé, apprenant de plus que le port des pistolets est défendu dans toute la France sous peine de la corde, se décide à repartir, en faisant remercier le gouverneur et en lui recommandant, si les pistolets se retrouvent, de les donner à ses gardes, afin que son fripon d'hôte n'en profite pas.

De Calais, il se dirige sur Boulogne par Wimille, en ayant constamment sous les yeux les falaises blanches de l'Angleterre, visibles par un ciel serein, et d'où vient, remarque-t-il, le nom d'Albion.

Il visite la double ville de Boulogne et son port, croit retrouver dans ses plages de sables mouvants l'étymologie du nom de *Bolonia* (ce que nous ne comprenons pas très-bien), et après avoir visité la tour d'Odre, « phare ou vigie très-antique, ouvrage des Romains, mais que le vulgaire attribue aux Anglais », il fait remarquer que, de Calais à Boulogne, il a parcouru un pays d'une fertilité insigne, mais actuellement pauvre et dévasté, et que l'on appelle *le pays conquis*, parce que le roi de France l'avait récemment recouvré par les armes. En effet, *le pays reconquis* a formé, jusqu'en 1789, un gouvernement particulier, représentant l'ancien comté de Calais, avec Ardres et Guines, et conservant jusque dans son nom le souvenir de la conquête du duc de Guise.

Les guerres toutes récentes contre l'Espagne avaient multiplié dans le Boulonnais les actes de brigandage; car nos voyageurs n'osèrent le traverser, par crainte de mauvaises rencontres, et ils s'embarquèrent pour Dieppe, où ils arrivèrent après une navigation d'une nuit, favorisée par un beau clair de lune.

« Comme nous avions déjà vu Dieppe, nous nous hâtâmes, après dîner, de prendre des chevaux de poste et de nous rendre à Amiens. Nous vîmes d'abord, à droite, une forteresse entièrement ruinée, dernier refuge, dit-on, d'où les Anglais furent expulsés et obligés de quitter le royaume.

» Eu, qui appartient aux Guises, a une belle forteresse

et de superbes jardins... » Abbeville, qui vient ensuite, se recommande à notre étranger par son grand commerce de poisson sec; Picquigny, par son château; Amiens, par le souvenir tout récent de son siége : Henri IV y courut quelques dangers; on montra à Hentzner le lieu où un arbre, fracassé par un boulet, faillit tomber sur le roi et l'écraser.

« La Picardie est un pays très-fertile en blé et en productions de toute espèce; mais elle n'a pas de vin, ce que plusieurs attribuent beaucoup plus à la nonchalance et à la paresse des habitants qu'au sol ou à l'intempérie du ciel. » Nous n'avons pas besoin de faire ressortir l'injustice de cette accusation, et de faire observer que notre Allemand montre ici un peu d'ignorance en matière de climatologie française. On sait, en effet, que toute la Picardie (sauf une très-petite portion sud du département de l'Aisne) reste en dehors de la zone de culture et de production de la vigne.

Le coche d'Amiens à Paris fait traverser à notre savant Breteuil, Clermont, Saint-Leu, Luzarches. De Paris, il court admirer Fontainebleau, « dans le Gâtinois, pays sablonneux, mal habité, couvert de forêts... Cette résidence, entourée de murs et de fossés, est, au jugement de bien des gens, la plus magnifique de toute la France. »

Après avoir décrit toutes les beautés pittoresques du lieu, Hentzner retourne à Paris. « Nous laissions à droite un palais et un château appelé Bissart, en grande partie détruit, et où bien des gens prétendent être un refuge de sorciers et de démons. Nous avons certainement entendu parler de gens qui, s'y étant rendus par curiosité, en sont revenus glacés d'horreur, ce qui peut faire comprendre quelle école devait se tenir dans ces ruines. »

De Paris, il se dirige vers la Champagne par Charenton et Vincennes, qu'il appelle *le bois de la Vie saine,* ridicule étymologie, qui avait grand crédit alors; — Bric-Comte-Robert, le beau château de la Grange; — Provins, « dont la situation topographique, au rapport des voyageurs, rappelle Jérusalem »; — Nogent, Bavillon, dont les habitants se servent de la craie pour bâtir leurs maisons; — Troyes, « ville commerçante, à ce point qu'on l'appelle *la fille de Paris.* Tout le pays environnant est fertile, abondant en prés et en superbes pâturages. »

Il fallut ici quitter la voiture, car les pluies avaient notablement dégradé la route, et la rupture d'une roue avait forcé nos voyageurs de séjourner quelque temps dans les faubourgs. Ils passèrent à Bar-sur-Seine, entrèrent en Bourgogne par Châtillon, et remarquèrent que presque tous les villages de ce pays étaient entourés de murs. A Saint-Seine, Hentzner admire la source de la Seine, déjà assez forte pour faire tourner une roue de moulin. Il apprécia beaucoup moins le vin de cette contrée, « qui, dit-il, ne se conserve pas plus d'un an ». Le pays est montueux et rocheux, mais fertile en grains.

Après avoir passé Chanseau, et avoir laissé à droite la forteresse de Tallant, il entre à Dijon, dont il vante la situation, l'antiquité, et surtout le vin.

« Nous en sortîmes en poste, par un fort mauvais temps, et dînâmes à Auxonne; entre cette ville et Dôle est un petit ruisseau avec moulin, séparant la Bourgogne de la Comté. »

Cette dernière province appartenait à l'Espagne; c'est donc à la frontière de France que nous nous arrêtons ici, et n'oublions pas que nous sommes en 1598. Du reste, à part quelques lignes sur Besançon, Hentzner ne s'arrête guère en Franche-Comté; la Suisse l'attire bien davantage, et l'Italie, qui vient après, occupe la première place dans son livre. On voit, par tout ce que nous avons tâché d'en extraire, que ce livre est à la fois une relation et un *Guide du voyageur* d'un très-haut intérêt par son exactitude, par le reflet du temps, ainsi que par ses contrastes d'ingénuité et d'érudition un peu pédante.

La vaine gloire est la tunique que les plus sages déposent la dernière. CATON.

BALLANCHE.

M. Ballanche était né à Lyon en 1776. Sa santé faible et languissante lui avait donné de bonne heure le goût de l'étude et de la méditation. Il était un peu triste, rêveur, doux et bon. Il a décrit les impressions douloureuses qui fréquemment tourmentaient son corps et agitaient son esprit, dans l'un de ses plus courts et de ses meilleurs ouvrages, *la Vision d'Hébul :* « C'étaient des accidents nerveux d'une nature extraordinaire, des phénomènes singuliers de somnambulisme et de catalepsie. Il reconnaissait ses propres sensations dans les variations de l'atmosphère, et il en éprouvait tous les troubles. Il était sensible au plus haut degré à toutes sortes de bruits, au son des cloches, aux météores passagers de l'air. » Élevé dans un temps où l'on était généralement persuadé que l'homme n'est pas né seulement pour le bien-être matériel et que c'est un devoir impérieux pour lui de se faire dès l'adolescence une règle de la vie, à la fois religieuse, morale et politique, il s'appliqua et arriva par degrés à se former une théorie générale dont ses principaux ouvrages, *Antigone, Orphée, la Palingénésie sociale,* ont été l'expression et l'enseignement. On a résumé les données premières de cette théorie très-pure, très-élevée, mais d'un caractère un peu personnel, dans les lignes suivantes : « Dieu, en créant l'homme, lui donna » parole et en fit un être social, capable par son essence » d'enseigner et de transmettre à toute sa descendance ce » qu'il avait appris lui-même par une révélation supérieure. » Les évolutions successives de l'humanité ne sont que le » développement graduel, perfectible et nécessaire de cette » révélation première. Dieu a imprimé l'impulsion au genre » humain, toujours en marche et ne s'arrêtant jamais. Ce » n'est pas le petit nombre, c'est l'humanité tout entière qui » se rachètera du péché par l'épreuve et par la douleur. » (1)

De cette théorie, M. Ballanche déduisait l'amour de l'humanité, la foi dans le progrès, et le devoir pour chacun de nous de travailler à l'amélioration de tous. Il avait beaucoup étudié les religions antiques, et sa pensée était tout empreinte des souvenirs de la poésie grecque, surtout de celle d'Hésiode et de Sophocle. Son style, qui se rapproche de celui de Bernardin de Saint-Pierre, est ample et cadencé. On lui reproche d'être obscur, mais cette critique s'adresserait plus justement à sa pensée, qui est, en effet, un peu vague comme l'était son système religieux. On ne peut refuser le mérite de la clarté aux petites œuvres où M. Ballanche a développé avec une haute poésie quelques-uns de ses sentiments politiques : par exemple, l'*Élégie*, l'*Homme sans nom*, et le *Dialogue d'un vieillard et d'un jeune homme.* Lors même qu'on ne partage point les opinions de M. Ballanche, on est ému de sympathie, de respect pour la noblesse de ses aspirations, la délicatesse de ses pensées, la beauté de ses images; on a très-bien dit de lui que, « semblable aux âmes presque heureuses telles que les dépeint Dante, il allait cueillant partout des fleurs inconnues, et en composait un parfum unique, d'une concentration puissante et d'une merveilleuse douceur. »

Il faut tout au moins respirer ce parfum dans quelques

(1) M. A. de Saint-Priest, Discours de réception à l'Académie française.

pages de l'œuvre de M. Ballanche, si l'on ne veut ignorer une des personnalités les plus originales de la littérature de ce siècle. Les personnes qui ont la bonne habitude de faire des extraits de leurs lectures trouveront à faire une belle moisson dans les livres de M. Ballanche ; nous-même, nous avons déjà cité quelques-unes des aimables et belles pages de cet homme affectueux et sage [1]. C'est lui qui a dit : « Le mérite de cette vie est de prédire l'autre. — L'homme fait en quelque sorte le climat et le sol ; il les fait, les perpétue, les modifie ; mais sitôt qu'il s'arrête, l'invincible nature reprend ses droits. Le marais impur croupit dans les fontaines de marbre ; le lierre s'élance autour des colonnes de porphyre ; l'herbe croît sur les parvis des temples et sous les portiques des palais. Tyr n'est plus qu'un cadavre jeté sur le rivage de la mer. — Ce qui arrive au sol, lorsqu'il cesse d'être travaillé par l'homme social, arrive à l'homme lui-même, lorsqu'il fuit la société pour la solitude : les ronces croissent dans son cœur désert. — Les voix qui crient dans le désert finissent toujours par remplir le monde. — Ce qu'on sait le mieux, c'est ce que l'on devine. — L'homme ne sait bien que ce qu'il peut communiquer aux autres. — L'esprit humain forme comme un vaste firmament, éclairé de toutes parts d'étoiles de différentes grandeurs. — De



Ballanche. — Dessin de Bocourt.

chaque chose, de chaque état de choses, il naît une révélation. Le spectacle de la nature est une immense machine pour les pensées de l'homme. Les propriétés des êtres, les instincts des animaux, le spectacle de l'univers, tout est voile à soulever, tout est symbole à deviner, tout contient des vérités à entrevoir, car la claire vue n'est pas de ce monde. Ce grand luxe de la création, cet appareil des corps célestes semés dans l'espace comme une éclatante poussière, tout cela n'est pas trop pour l'homme, parce que l'homme est un être libre et intelligent, parce que l'homme est un être immortel. — On s'est imaginé que l'homme créait la poésie : la poésie consiste à dire des faits ou des doctrines poétiques par eux-mêmes. Un homme de talent, quel que soit d'ailleurs son talent, ne peut rendre poétique une chose qui ne l'est pas, une chose qui n'est pas déjà de la poésie. La poésie est une langue, et non pas la forme d'une langue ; la poésie est universelle, et non point locale : c'est la parole vivante du genre humain. — La Providence secoue violemment le genre humain pour le faire avancer. Il n'a d'intelligence qu'à la sollicitation du besoin ; il n'a de vertu qu'à la sollicitation de la douleur. » M. Ballanche est mort au mois de juin 1849.

[1] Voy. la Table des vingt premières années.

OISEAUX D'AUSTRALIE.

LES DICÉES.



Dicées de la Nouvelle-Hollande *(Dicœum hirundinaceum)* et leur nid sur une branche de loranthus. — D'après Gould (*the Birds of Australia*, v. 11; 1848). — Dessin de Freeman.

Dicæum est un nom donné par Élien à un oiseau inconnu. Les naturalistes s'en servent pour désigner un genre de l'ordre des passereaux ténuirostres (passereaux anisodactyles de Temminck), petits oiseaux qui habitent les Indes, les îles de l'archipel Indien et la Nouvelle-Hollande. Ils ressemblent aux sucriers.

Le dicée nommé *Dicæum hirundinaceum* et *Swallow Dicæum* par Gould, paraît être commun sur presque tous les territoires de l'Australie qui sont colonisés. Il choisit de préférence, pour y construire son nid, le voisinage des cours d'eau et les arbustes les moins élevés, tels que le *Casuarina*, le *Loranthus* et l'*Acacia pendula*. Il se nourrit d'insectes et probablement aussi de fruits. Son chant est très-animé et longuement soutenu, mais il est si discret, il a si peu de portée et d'éclat, qu'on ne peut guère l'entendre que lorsque l'on est presque au pied de l'arbre où l'oiseau chante. Son nid, qui a la forme d'une petite bourse, ressemble assez au coton et est fabriqué avec les filaments de diverses plantes. Les œufs sont d'un blanc terne semé de petites pointes brunes. Le mâle a la tête, le dos, les ailes et le dessus de la queue noirs avec un reflet bleu; la gorge, la poitrine et le dessous de la queue sont d'un rouge écarlate; les flancs sont noirâtres, l'abdomen blanc. La femelle est de même couleur à la partie supérieure; mais elle a le cou et le centre de l'abdomen jaunâtres, les flancs légèrement bruns, le dessous de la queue d'un écarlate pâle. Les aborigènes de l'Australie occidentale donnent à ce joli petit oiseau le nom de *moo-ne-je-sang*.

IL FAUT PARDONNER.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 106.

Inquiet, soucieux, comme on peut l'être au moment d'une tentative jugée à l'avance presque désespérée, le vieux garde s'agitait continuellement sur place, mais sans cesser d'avoir l'œil et l'oreille au guet du côté de la maison du colonel. Son compagnon, au contraire, tranquillement assis sur la marge d'un fossé et cassant des noix à la force des mâchoires, ne regardait que les feuilles tombées qui couraient chassées par le vent, et n'écoutait que les oiseaux qui chantaient dans les arbres. A les voir ainsi tous deux : l'un parfaitement calme, l'autre comme enfiévré, on eût dit que le bonhomme Matthieu était en grand'peine pour lui-même, touchant ce qui allait se passer tout à l'heure : nullement; il ne s'inquiétait si fort qu'en faveur de ce jeune casseur de noix, de qui l'avenir se trouvait alors terriblement compromis. Irrité à la fin d'une imperturbable placidité qui s'accordait mal avec la gravité de la situation, le vieux garde s'arrêta tout à coup, et, frappant sur l'épaule de son compagnon pour obliger celui-ci à le regarder en face, il l'apostropha ainsi :

— Tâche un peu voir, Jean le Perdu, à ne pas tant manœuvrer des dents sur tes cailloux de bois et à réfléchir tout haut, devant moi, sur ce que tu vas dire au maître quand il passera, si toutefois il est d'humeur aujourd'hui à s'arrêter pour t'entendre

— C'est tout réfléchi, reprit le jeune gars d'un ton assuré, mais dans lequel il y avait de la candeur et non de l'effronterie; je dirai au colonel la chose telle qu'elle est : oui, c'est vrai, un homme qui se trouvait attardé hier au soir m'a demandé un gîte pour la nuit, et je l'ai fait coucher dans l'écurie. C'est vrai encore que le règlement de la maison défend d'héberger qui que ce soit sans la permission du maître; mais alors même qu'on me l'aurait refusée, cette permission, cela ne m'aurait pas empêché de recevoir ce pauvre diable. Il était si fatigué qu'on ne pouvait pas, en bonne conscience, l'inviter à aller coucher plus loin. D'ailleurs, il n'a gêné que moi, vu que je lui ai cédé la moitié de mon lit. De plus, quoi qu'en dise la gouvernante, qui nous a mis, ce matin, tous les deux à la porte, mon camarade de la nuit passée ne coûte rien à la maison, puisqu'il n'a vécu qu'aux dépens de mon souper. Donc, je ne méritais pas d'être renvoyé; car en rendant service à quelqu'un, je n'ai fait de tort à personne.

Le bonhomme Matthieu ne trouva rien à redire quant au fond du discours; mais il fut moins satisfait de la forme. Sans être, d'aucune façon, familiarisé avec les artifices du langage, il jugea, d'après son grossier bon sens, que celui-ci manquait de l'humilité indispensable à une demande en grâce, et, en effet, c'en était une qu'il s'agissait de formuler. Le vieux garde ayant rencontré, vers le point du jour, le petit valet d'écurie comme il s'en allait au hasard, et s'étant fait raconter par lui sa mésaventure, l'avait ramené vers la maison des Charmeaux pour qu'il essayât de remonter du jugement rigoureux de la gouvernante à la clémence douteuse du maître. Ainsi, telle était la donnée du problème à résoudre pour le bonhomme Matthieu : un serviteur du colonel étant congédié, trouver des paroles assez puissantes pour lui rouvrir la porte qu'on lui avait fermée. Pénétré de l'importance du choix heureux des termes, il pesa chaque mot de la supplique verbale de Jean le Perdu, ce qui l'amena à la démolir complétement pour vice d'inconvenance. Ceci fait, il s'évertua à en reconstruire un autre, pourvue d'une physionomie présentable. Ce fut une rude besogne pour le vieux garde, qui n'avait pas, comme on dit, la parole en main. Jamais course dans le bois, à la poursuite d'un braconnier, ne lui avait coûté autant de sueurs que ce voyage de l'esprit dans le jardin de la rhétorique. Enfin, quand, à force de précautions oratoires, il crut avoir trouvé précisément ce qu'il fallait dire, il se mit en devoir d'imprimer son morceau d'éloquence dans la mémoire de Jean le Perdu. Celui-ci, qui voulait se montrer docile à la leçon, attendait les paroles que le vieux garde allait lui dicter, quand soudain on vit s'ouvrir la porte de la maison des Charmeaux et paraître le colonel à l'extrémité du chemin. A l'aspect du maître, le bonhomme Matthieu se troubla de telle sorte que le discours si laborieusement préparé se brouilla dans sa tête sans qu'il en pût retrouver le fil. Le colonel s'approchait des deux guetteurs. Jean le Perdu, maintenant incertain, demanda au vieux garde ce que décidément il fallait dire.

— Ma foi! répondit Matthieu, dis la vérité, petit, dis-la comme tu pourras, et puis... à la grâce de Dieu!

L'abandon de soi-même renfermé dans ces derniers mots, le vieux garde l'exprima du geste plutôt que de la voix; car en même temps qu'il parlait, il mesurait avec un croissant effroi la courte distance qui, maintenant, les séparait de M. Morin, et, si près du maître, telle était l'émotion du brave homme qu'il n'osait plus que mentalement prier pour son protégé. Protégé est bien le mot propre; la preuve, la voici :

A part une bienveillance naturelle qui portait Matthieu à prendre en pitié tous ceux qu'il voyait dans la peine, un intérêt particulier l'attachait à Jean le Perdu, — Jean le Trouvé aurait pu être aussi bien son nom. — A quinze ans en deçà, le garde forestier, faisant un soir sa ronde, l'avait ramassé, enveloppé d'un vieux lange et criant la faim, dans ce même fossé où tout à l'heure il cassait des noix. Le premier soin de Matthieu avait été de porter au plus vite l'enfant chez une nourrice, sa voisine. Le lendemain il lui servit de parrain, après toutefois que le maire de la commune eut inscrit le petit abandonné au livre des actes civils sous les noms de Jean le Perdu. L'idée de cette dernière appel-

lation appartenait à l'officier municipal. — Mauvaise inspiration, car elle attachait au nom de l'enfant le souvenir incessant de son malheur. — Deux jours plus tard, quand le messager du pays reçut, avec d'autres commissions pour le chef-lieu, l'ordre de porter le petit Jean à l'hospice, la protection de Matthieu envers l'abandonné n'alla pas au delà d'une chaude recommandation au messager, laquelle en outre, il accompagna d'un pourboire. S'il ne fit pas plus, ce ne fut pas faute de bon vouloir, mais attendu l'état de sa bourse. En fait d'aumônes, le bonhomme ne pouvait guère offrir que des vœux. Si fait, pourtant, il pouvait plus encore pour son filleul : par exemple, ne pas l'oublier, saisir toute occasion d'avoir de ses nouvelles, et, quand il serait en âge de se faire un gagne-pain de ses forces, le suivre du plus près possible, dans cette vie un peu au hasard des enfants de la charité, qu'on livre pour le travail à qui les demande. Matthieu ne manqua à rien de tout cela. Il sut à quelle nourrice l'hospice avait confié le petit Jean, et, bien qu'elle demeurât à longue distance de chez lui, il alla lui recommander l'enfant comme il l'avait déjà recommandé au messager, c'est-à-dire avec la pièce blanche en main, pour mieux l'intéresser à son filleul.

— Je reviendrai, dit-il à la nourrice, vous apporter l'étrenne de la première dent.

Il revint en effet, mais si tard qu'on ne l'attendait plus. Lors de la seconde visite du parrain, le filleul, au lieu d'une seule dent, possédait les râteliers complets, et il mordait gaillardement dans le pain dur et dans les pommes vertes. Mais qu'importe le retard? Matthieu apportait à la nourrice le cadeau annoncé; ce qui prouvait que pour faire plus tôt ce second voyage, c'était le loisir qui lui avait manqué et non pas la mémoire. La même sollicitude, persévérante du moins, si elle n'était pas assidue, permit au garde forestier de retrouver, de loin en loin, son filleul chez les différents maîtres où il s'essayait à gagner sa vie. Se préoccupant du sort de l'enfant, comme s'il eût été responsable de son avenir, il interrogeait de çà et de là, pour apprécier la condition qui lui était faite, et, quand il la jugeait mauvaise, le bonhomme Matthieu poussait son voyage jusqu'à l'hospice, afin de prier qu'on y reprît son filleul ou qu'on lui trouvât une place meilleure. Deux de ces requêtes furent favorablement accueillies, mais à la troisième on répondit au parrain de Jean le Perdu :

— Si votre protégé ne reste pas où il est maintenant, comme ce sera par sa faute et que nous ne pouvons pas ne nous occuper que de lui, on le mettra dans une maison de travail où il sera bien forcé de se tenir.

Or, jamais le filleul de Matthieu n'était tombé aux mains d'un aussi mauvais maître que celui qu'il servait au moment où son parrain s'attirait cette menaçante réponse. Néanmoins le vieux garde s'obstina à venir en aide à l'enfant, et, se mettant du courage au cœur, il alla recommander son filleul au colonel Morin, chez qui justement on était alors en quête d'un valet d'écurie. Voilà comment, l'autre année, l'orphelin était entré dans cette maison d'où, ce matin même, on venait de le chasser. Il fallait donc de toute nécessité qu'un pardon lui fît rendre sa place; car, privé d'emploi, il n'avait plus en perspective que l'hospice, et on sait ce qui l'y attendait s'il osait y rentrer.

On a compris maintenant combien pour Jean le Perdu la situation était grave : aussi le bonhomme Mathieu n'eût-il pas, d'ordinaire, tremblé comme les autres devant le terrible maître, qu'en ce moment décisif pour le sort de son filleul il eût de même éprouvé au cœur cette commotion qui venait de mettre son esprit en désarroi.

La suite à une autre livraison.

ARMES ET USTENSILES DE L'ILE DE TIMOR.

Timor et Solor font partie de ces groupes d'îles que les Orientaux appellent un peu poétiquement *les Paupières du monde*. Les Portugais s'en emparèrent vers 1511, et les Hollandais s'y établirent, au détriment de ces derniers, en 1613; ils occupèrent alors Coupang, cette ancienne capitale, qui compte aujourd'hui trois cents maisons environ et une population de sept mille âmes.

L'île de Timor, dont la fertilité a peut-être été exagérée, mais qui offre certainement de grandes ressources à l'industrie, peut avoir soixante lieues de long, sur dix-huit lieues dans sa plus grande largeur [1] : aussi l'ancien souverain de l'île portait-il le titre pompeux de *Lioerai*, qui équivaut à celui d'empereur. On serait dans l'erreur si l'on supposait que les Timoriens, qui forment aujourd'hui une population d'environ deux cent ou trois cent mille individus, sont des Malais de race pure. « Sous le rapport de la taille, de la conformation et des traits du visage, ils ressemblent beaucoup, a dit M. Temminck, aux Dajaks de Bornéo et à quelques tribus des Alfoeres des Moluques. Cette affinité, évidente d'ailleurs, est confirmée par leurs traditions, d'après lesquelles Timor aurait été peuplée par des hommes venus de contrées situées plus à l'est. » [2]

Sous le point de vue politique, l'importance de cette île n'est pas douteuse, ainsi que l'a dit l'écrivain judicieux que nous venons de citer, aux yeux du géographe et de l'économiste ; « elle rattache l'Asie à l'Australie, ces deux vastes régions, aussi différentes cependant l'une de l'autre par leur constitution physique que par leur état ethnographique. » Aujourd'hui, les Portugais ne possèdent plus que la portion nord-est de l'île; c'est la partie la plus fertile. On peut évaluer l'ensemble des possessions néerlandaises à une superficie de 361 lieues géographiques, ou 198,2 myriamètres; mais le revenu qu'elles donnent étant à peu près égal à celui des dépenses qu'elles exigent, il a été un moment question d'abandonner ce territoire : c'est, dit-on, aux vives représentations du général Daendels qu'on doit sa conservation [3].

La capitale des établissements portugais a été transportée à Dieli, petite ville de deux mille habitants. Il est fort inexact de dire, comme on l'a fait en ces derniers temps, que le gouvernement de Lisbonne ne fait rien pour mettre l'Europe au courant des ressources offertes par le territoire soumis à sa juridiction ; sans doute, il ne peut offrir aux curieux un magnifique ouvrage, comme celui dans lequel la Hollande expose la géographie et l'ethnographie des peuples, à peu près inconnus, soumis à ses lois; mais le gouvernement portugais a fourni dernièrement, dans une revue officielle consacrée à ses possessions maritimes, les plus précieux renseignements sur Timor et sur Solor [4].

Bien que les richesses métalliques de l'île aient été peut-être un peu exagérées dans ces documents, il paraît certain que la partie portugaise renferme en notable quantité de l'or, du tombac et du cuivre; mais ce qui fait surtout la richesse du pays, ce sont les teintures éclatantes, les bois précieux, les arbres à épices, encore peu exploités; on y recueille une espèce de cannelle sauvage, sans doute

[1] Elle est située entre les 8° 20′ 15″ et 10° 22′ 19″ de latitude sud, et les 123° 27′ 24″ et 127° 0′ 32″ de longitude orientale du méridien de Greenwich. Solor n'a que quarante-cinq lieues de long.

[2] Voy. C.-J. Temminck, *Coup d'œil sur les possessions néerlandaises dans l'Inde archipélagique;* Leyde, Anz et compagnie, 1849, 3 vol. in-8. Les documents cités ici sont empruntés aux vastes travaux de M. S. Müller.

[3] Le revenu colonial de Timor, partie néerlandaise, peut être porté annuellement à 30 000 florins; les dépenses s'élèvent, à peu de chose près, à la même somme.

[4] Voy. les *Annaes maritimos e coloniaes;* Lisb., 1840.

inférieure à celle de l'île de Ceylan, mais infiniment plus odorante que celle de la côte du Malabar ; le *gamutti* fournit des filaments d'une finesse extrême, avec lesquels on fabrique des cordages qui l'emportent, dit-on, en élasticité et en durée sur tout ce que l'on connaît en ce genre en Europe et en Asie.

Le véritable objet d'exportation de Timor et de Solor, néanmoins, c'est ce bois de sental, ou sandal, qui figure si souvent dans les récits merveilleux des Orientaux. Il y en a de trois couleurs : le blanc, le rouge et le citrin; mais le commerce local désigne trois qualités sous les noms de : *kapala*, la tête ; *badan*, le tronc ; et *kaki*, le pied; la première coûte 20 ou 26 florins les 125 livres.

La race malaise de Timor a un sentiment inné d'élégance qui lui fait trouver les plus charmants motifs d'ornementation, les plus heureuses combinaisons de couleurs, dans l'emploi des substances les plus fragiles ou les plus simples, offertes par le règne végétal et le règne animal. Tout le



Armes de l'île de Timor (archipel de la Sonde). — D'après les dessins de M. T.-C. Bruining.

monde sait le rôle important que joue, dans le cérémonial des Orientaux, le bétel uni à l'arec; ces deux substances sont présentées d'ordinaire dans des boîtes élégantes : à Timor, on les offre aux étrangers dans l'*haloeck kosoe*, sorte de petit panier d'étoffe, monté sur quatre baguettes flexibles, qui se ploient avec une grâce infinie et s'unissent à leur extrémité par un nœud. Les petites boîtes cylindriques que l'on aperçoit autour de ce joli meuble sont pour la plupart des *tiwa-sawota*, c'est-à-dire des boîtes à mettre le tabac en poudre, telles qu'on en voit parfois dans nos campagnes, formées par l'enroulement d'une écorce flexible à laquelle on adapte un fond de bois blanc; la corne flexible de certains animaux, des bois aux teintes plus ou moins riches, ont donné ces peignes si artistement sculptés; c'est la corne de buffle, c'est l'écale de la noix de coco, qui ont fourni la matière première de ces cuillers découpées à jour. Pour tresser cette corbeille cylindrique, enjolivée de tant d'ornements bizarres, qui semblent la surcharger d'insectes ailés, l'artiste malai n'a pas eu besoin d'aller chercher bien loin ses matériaux : le palmier lontar (*Borassus flabelliformis)* les lui a fournis, et il lui a suffi de quelques jours de patience pour tresser, avec les folioles de ce beau végétal, si utile pour la nourriture de l'homme, quelques-uns des meubles charmants que nous reproduisons.

En parlant des habitants primitifs de Timor et de Solor, quelques chroniqueurs portugais ont prétendu que ces hommes simples ignoraient, à l'arrivée des Européens, jusqu'à l'usage du feu. On a fait le même conte à l'égard des

Mariannais; mais le père Gobien, qui nous transmet cette historiette, ne nous vante pas les ouvrages en acier sortis des ateliers mariannais. Les armes des habitants de Timor, leurs instruments, leurs ustensiles de guerre, dénotent des habitudes d'industrie plus anciennes qu'on ne voudrait le faire supposer. La lance de bambou *(aoeni)* est parfois une arme redoutable entre les mains d'un Timorien, qui s'en sert même à cheval; il en est de même à l'égard des sabres de forme étrange, dont la poignée est ornée de filaments colorés de gamutti; le petit poignard recourbé, qu'enjolivent des perles de verroterie vénitienne, ne paraît pas avoir l'aspect redoutable du *kriss* malai, affectant la forme d'une lame flamboyante, et dont on a si fort exagéré le danger dans les anciennes relations. Les habitants de Timor, de Solor et d'Ombay sont d'habiles archers, et l'un d'eux se vantait à M. Bérard de l'emporter sur nos meilleurs tireurs par la rapidité de ses coups; cependant l'arme que nous figurons est de l'aspect le plus simple, et ne peut point se comparer à l'arme du même genre dont font usage les habiles archers de l'Amérique ou du nord de l'Asie.



Ustensiles variés de Timor. — D'après les dessins de M. T.-C. Bruining (¹).

Les autres objets que nous représentons peuvent être d'une utilité directe en campagne. Tel est le joli baril à robinet de bambou, destiné à conserver l'eau puisée à quelque source fraîche des montagnes; telles sont ces coupes rustiques en écale de coco, que les Timoriens ornent de dessins si originaux, et qu'on ne craint guère de briser. Les instruments de musique sont, comme on le voit, de la plus grande simplicité : une corne de buffle, une sorte de galoubet, un disque métallique à grelots, font tous les frais de cette musique sauvage, qui n'a rien à envier à celle des Polynésiens.

(¹) Voy. le grand ouvrage sur les Indes néerlandaises, publié par le gouvernement hollandais de 1839 à 1849.

LA PAUVRE PETITE VILLE.

Suite. — Voy. p. 85.

Durant mon long séjour parmi ces rochers si gris, si ternes, au milieu de ces hommes si prudents, il m'avait semblé que mon esprit se pétrifiait. Pareil au pharisien de la parabole, je m'applaudissais dans ma critique. Quelques insignifiantes aumônes avaient, à mon sens, payé ma dette, attendu que je n'étais pas du pays. Certes, la charité n'était pas moins morte, moins stérile en moi que chez ceux que j'avais blâmés avec tant d'âcreté, sans avoir, comme eux, l'excuse de l'habitude qui blase et qui aveugle : car ce que l'on a vu toute sa vie, on ne le voit pas.

Les années se sont écoulées; ont-elles mûri mon juge-

ment, adouci l'âpreté de mes censures? je ne sais. Mais les circonstances m'ont ramené au sein de ces sites pittoresques dont j'avais gardé un souvenir aride et froid; j'ai revu les maisons grises et mal alignées qui me semblaient jadis lugubres : je ne les reconnaissais plus, j'ai cru rêver. D'où leur venait cet air de propreté, de gaieté, cette parure de fête? Des fleurs décoraient les perrons dont l'irrégularité devenait une grâce, et le fond harmonieux du granit bleuâtre faisait ressortir les fraîches nuances des rosiers, des myrtes, des grenadiers, des lauriers roses. Dès que l'espace le permettait, un étroit tapis, velours de gazon, encadré dans les noirs sentiers où scintille le mica, venait reposer l'œil. Si mes regards se portaient vers les hautes montagnes sur lesquelles ondulait l'ombre fugitive des nuées, j'y cherchais en vain les anguleuses déchirures qui sillonnaient naguères leurs flancs dénudés; d'épais rideaux de pins à la profonde verdure les avaient recouverts.

J'avançais lentement, cherchant à me reconnaître au milieu de toutes ces améliorations, dont la route sur laquelle je marchais n'était pas la moindre. Elle avait été aplanie, élargie, macadamisée. Le long des roches inégales qui la bordent d'un côté, se suspendaient en gracieuses draperies la citrouille, le giraumont, la coloquinte, l'aubergine. Des plantes grimpantes, la plupart légumineuses, avaient pris pied sur chaque méplat, accrochaient leurs racines dans chaque fente, et laissaient flotter çà et là leurs guirlandes variées. Du côté de la pente abrupte, un parapet de granit consolidait la corniche, et, séparant les voyageurs de l'abîme au-dessous, leur permettait de contempler, sans crainte d'étourdissement, les ravissantes profondeurs du vallon. Les grandes fabriques se succédaient, comme jadis, sur les bords des torrents qui ont creusé ces gorges; mais de gracieuses vérandas en éclairaient, en égayaient les abords. Les longues galeries, aux toits plats et noircis, des usines se dissimulaient derrière les touffes de feuillage, et alentour s'élargissaient en échiquier une multitude de jardinets de cultures diverses.

—Bravo! me disais-je, nos provinciaux ont enfin compris quelque chose aux aisances, aux délicatesses, aux élégances de la vie. Ce n'est pas, je présume, pour s'y claquemurer en ermites, s'isolant les uns des autres par économie, qu'ils ont embelli et paré leurs demeures. Il y aura désormais moyen de s'amuser ici et d'y perdre agréablement son temps.

L'avouerai-je? tandis que je passais en revue cette suite d'objets gracieux, le sort des classes laborieuses me préoccupait beaucoup moins. Peu jaloux de scruter ce luxe de bon goût, je laissais volontiers sur l'arrière-plan la misère et les haillons qui jadis s'étalaient si effrontément aux yeux. Les plaies hideuses, si elles ne se peuvent guérir, doivent tout au moins se cacher. C'était là le fond de ma pensée, bien que je n'eusse osé la formuler, j'espère.

Je venais de tourner un des sentiers qui conduisent à la fabrique vers laquelle je m'acheminais; un brusque détour m'amena à l'improviste en face d'une personne qui montait la traverse : je la descendais, et il y eut presque choc. Mon vis-à-vis, poussant un léger cri, fit un pas en arrière, et j'ôtai poliment mon chapeau à la paysanne que j'avais failli renverser.

—Eh! sainte Vierge! c'est le brave monsieur du Grand-Clos, dit-elle en me dévisageant; et à peine d'un tantinet changé!

Surpris d'être reconnu après une dizaine d'années d'absence, j'examinai, sans me pouvoir rappeler où je l'avais vue auparavant, cette figure hâlée par la bise qui donne l'uniforme teinte du pain bis aux joues qu'elle caresse trop fréquemment. La femme à la taille ramassée, aux épaules hautes, que je contemplais, pouvait avoir vingt-cinq ans. Son large et franc sourire dévoilait une double rangée de dents, semblables à des perles, dont l'émail illuminait son terne visage. Une scrupuleuse propreté, qui eût encore aidé à égarer mes souvenirs, donnait, dirai-je de l'attrait? à ce costume, celui du pays, qui n'est rien moins que gracieux. Elle portait le gros jupon d'épaisse bure, le caraco court et relevé par derrière comme la queue du roitelet, le tablier à bavette, le bonnet à barbes d'une éclatante blancheur rattachées sur la passe, plissée à petits plis; le tout coquet à force de netteté.

— D'où me connaissez-vous donc, la jeune fille? demandai-je en finissant ce rapide examen.

— Comment, Monsieur ne remet-il pas la petite Franquette? dit-elle. C'est Monsieur qui m'a donné ma première pièce de vingt sous, pour la pannerée de morilles que j'avais cueillies devers Taillancieux, sur la Cévenne.

— Peste! vous souvient-il aussi longtemps de tous vos chalands, la gentille marchande? dis-je, un peu flatté peut-être d'avoir, à si peu de frais, produit une aussi durable impression.

— Dame, mon bon Monsieur, c'était la première fois que j'en tenais si gros dans ma main. De l'argent blanc! ça ne foisonnait pas au logis alors. Il n'y avait pas un rouge liard chez *la Marie Bossue* quand je lui rapportai la petite pièce ronde, qui en valait quatre-vingts, des liards!

Le nom de *la Marie Bossue* réveilla soudain ma mémoire. Je me rappelai l'humble abri où cette ouvrière infirme trouvait moyen d'élever une pépinière d'enfants. C'étaient de petites filles de la montagne, que leurs parents mettent à la porte lorsqu'ils ne les peuvent plus nourrir, et qui vont de proche en proche, cherchant leur vie. La bonne créature infirme (elle n'avait pour se soutenir elle-même que le travail de ses dix doigts) prit en pitié cette misère, et recueillit chez elle ces enfants sales et demi-nus dont personne ne voulait. Elle leur enseignait à lire, leur montrait à tricoter, à marquer, à coudre, inventait de petites industries à leur portée, et finissait par les placer. Les plus adroites lui servaient d'apprenties; de chétives créatures, que l'on aurait pu croire idiotes (la misère à un certain degré attaque l'esprit, après avoir étiolé le corps), commençaient sous sa direction à se rendre utiles. Elle les envoyait sarcler, faire de l'herbe, faire des fagots, ramasser les fumiers, aider aux récoltes, écosser les légumes. Petit à petit, des voisins, puis des gens de toute la ville et des environs, s'habituèrent à s'adresser « à la chaumière proche le Grand-Clos » quand se faisait sentir le besoin d'une petite aide obtenue à peu de frais, d'une fillette pour garder les cochons, les dindes, pour le service de la laiterie, et même pour les menus travaux de l'intérieur d'une maison. Plus tard, *la Marie* fournissait de petites bonnes passablement stylées, et des ouvrières qui ne gâchaient pas trop la besogne. L'ouvroir, tout à la fois école et refuge, devenait en outre bureau de placement.

Le clos de la maison que j'habitais confinait avec le bout du jardin de la digne femme. En lui reportant l'étrange petit panier, fait par ses élèves, qui avait contenu les morilles, j'avais été assez frappé de ce curieux intérieur pour désirer le revoir. C'était un spectacle touchant que celui de cette patiente infirme, clouée sur son fauteuil de paille, courbée sur son ouvrage, et cependant l'œil à tout, gouvernant autour d'elle toute cette petite population. Fière dans sa pauvreté prodigue, qui donnait toujours et trouvait toujours à donner, elle n'acceptait mon obole, j'aimais à la lui porter, que comme échange. Chez elle, on ne mendiait pas, on travaillait, on vendait. C'étaient de petites corbeilles remplies d'airelles cueillies au pied des bois de sapins; c'étaient des azeroles, des mûres ou des fraises, par-

fois des sorbes ou des bouquets de fleurs sauvages; et pendant les dix-huit mois que durèrent mes rapports avec l'ouvroir et la petite pépinière d'enfants, jamais il ne manqua à mes vêtements bouton, boutonnière ou cordon.

Je prouvai à Franquette que je n'avais rien oublié, en lui demandant, avec un véritable intérêt, des nouvelles de toute la petite école, et surtout de *la Marie?*

— Elle est morte, la *bravonne!* il y aura cinq ans à la seconde Notre-Dame, répliqua Franquette avec un soupir. Et tout aussitôt elle rebroussa chemin et me suivit, m'indiquant la route, et décidée à me conter toute sa vie, à se *dégonfler*, comme elle disait. C'était si bon, de pouvoir parler de sa chère maîtresse et du cher vieux temps! Sa pensée se reportait avec bonheur, avec amour, vers l'époque où je l'avais connue. Maintenant elle était mariée, bien placée, heureuse, sauf les soucis du ménage; mais son homme était laborieux et rangé, les deux petites et le petit dernier venaient bien; n'importe, l'éveil de sa vie s'était fait dans la petite chaumière, où sa misère avait été tout d'abord recueillie, où l'enfant sans foyer avait trouvé un cœur maternel et des sœurs d'adoption, où elle avait appris à gagner son pain par son travail, où son existence avait pris une valeur. C'était plaisir de l'entendre : elle rappelait avec détails son arrivée dans la chaumière; comment elle était tout ahurie, tout *épeurée*, ne sachant pour quel usage effrayant on l'avait recueillie, et par quel coin elle se sauverait. Puis la joie suffocante, l'étourdissement qui la paralysèrent, lorsqu'elle se trouva entourée de secours prévoyants, traitée avec affection, avec sympathie. Enfin comment le cœur lui avait *bondi dans l'estomac*, un jour où il s'était fait comme une lumière dans son esprit; elle avait compris qu'elle aussi pouvait apprendre, s'instruire, devenir utile à elle-même et aux autres. « Je sentais, disait-elle, une puissance que ma bonne maîtresse faisait entrer en moi. » *La fin à la prochaine livraison.*

LES DENTS FOSSILES.

De tous les corps ou débris de corps organisés que recèlent les couches solides de la terre, et qui fournissent, comme l'on sait, au géologue de véritables médailles pour rétablir l'histoire des temps antiques, les mieux conservés sont les dents. La dureté de la dent dépasse celle de toute autre pièce du squelette chez un vertébré; l'*émail*, en particulier, qui forme la couronne et constitue à la surface du noyau ou *ivoire* une sorte de vernis, est assez dur pour faire feu au briquet à la manière d'un caillou.

La petite molaire de *Microlestes* (fig. 1) [1], mammifère



FIG. 1. Molaire de *Microlestes*, mammifère fossile le plus ancien connu.

carnassier le plus ancien connu, découvert dans le terrain de trias, nous montre encore les plus fines aspérités qui couronnaient la dent à l'état vivant et caractérisaient son genre. Sans la conservation de ce reste précieux, jamais le géologue n'aurait imaginé qu'à une époque aussi reculée de l'histoire de la terre dût exister un mammifère d'une organisation déjà si élevée; car, jusqu'à présent, on n'a encore signalé aucun autre débris de son squelette au sein des couches du même âge.

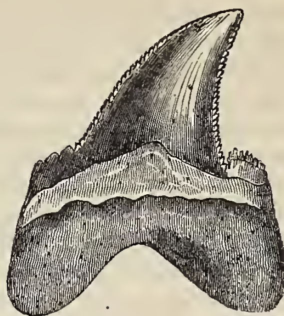


FIG. 2. Dent de Squale, requin gigantesque.

La dent de *Squale* ou requin gigantesque (fig. 2) conserve également jusqu'aux plus minimes détails de sa structure extérieure, en particulier ce bord tranchant et finement dentelé qui forme l'un des traits caractéristiques du genre, si répandu dans toute la série des terrains tertiaires.

Par leur composition chimique, les dents étaient aussi de nature à résister longtemps aux agents ordinaires de destruction. Une dent de vertébré vivant, et en particulier celle d'un mammifère, fournit à l'analyse une légère proportion de matière animale, une très-forte quantité de phosphate calcaire (environ 64 pour 100 chez l'homme adulte), du carbonate de chaux, et un peu de phosphate de magnésie. L'émail, à lui seul, contient environ 9 dixièmes de phosphate terreux. De tels éléments, à combinaison si tenace, ne sauraient subir une facile ou prompte séparation. Aussi les dents que l'on recueille à différents niveaux de l'écorce solide ont-elles conservé, la plupart, leur composition primitive; la matière animale seule, que constituaient des principes volatils (hydrogène, oxygène, azote), a disparu; la plus forte proportion de sels terreux subsiste. Et cette conservation de la composition s'observe non-seulement dans les débris dont l'enfouissement au sein des roches solides date des époques les plus modernes, mais encore dans ceux dont l'âge remonte aux périodes les plus reculées. Citons un seul exemple, emprunté à la classe des poissons : chez les genres particuliers de cette classe auxquels on donne le nom de Sauroïdes (fig. 3), genres qui caractérisent les dépôts de l'ère carbonifère, la dent retient encore ses anciennes proportions de phosphate terreux; il en est de même de celle des *Lepidotus* (fig. 4) qui vivaient à une



FIG. 3. Dent de poisson Sauroïde.

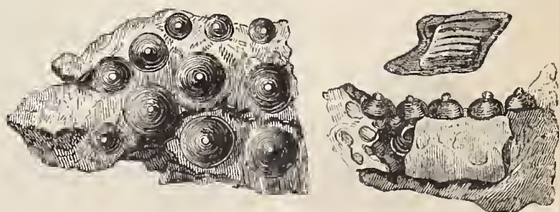


FIG. 4. Palais du poisson *Lepidotus*, pavé de dents coniques.

[1] Les figures jointes à cet articles sont empruntées à un important ouvrage de géologie paléontologique publié sous ce titre : *Manuel de géologie élémentaire*, etc., par sir Ch. Lyell; traduit de l'anglais sur la cinquième édition, par M. Hugard; 2 vol. in-8, 750 gravures intercalées dans le texte. Paris, Langlois et Leclercq, 1856-57.

époque moins ancienne, ou de celle des espèces analogues vivantes.

Non-seulement la composition et la forme ont été conservées dans les dents fossiles, mais la structure organique est souvent aussi restée intacte. Examiné au microscope, l'ivoire, comme l'on sait, offre une disposition très-complexe et laisse apercevoir, en particulier chez les mammifères, une multitude de tubes flexueux et rameux qui constituent une sorte de réseau à cellules plus ou moins serrées. L'émail, à son tour, paraît formé d'une multitude de prismes perpendiculaires à sa surface. Ces dispositions varient toutefois dans les différentes classes de vertébrés. Une dent fossile sciée en plaque mince, et observée au microscope, présente les mêmes détails de structure intérieure, à tel point que si la forme extérieure est plus ou moins oblitérée, ou n'offre pas un caractère suffisant pour la détermination du rang zoologique auquel le fossile appartient, un simple fragment, étudié dans son organisation intime, peut facilement suppléer à ce défaut. Le célèbre anatomiste anglais M. Owen a poussé loin les résultats dans ce genre d'investigation; grâce à ses savantes observations, les paléontologistes connaissent aujourd'hui les véritables affinités de l'animal étrange le *Cheirotherium*, qui, à d'anciennes époques géologiques, a laissé sur le sol mou qu'il foulait des empreintes de pas distinctes encore aujourd'hui. Cet animal ne fut point un saurien comme on l'avait d'abord supposé, mais, d'après la structure de la dent (fig. 5), un batracien gigantesque, désigné aujourd'hui sous le nom de *Labyrinthodon*.



Fig. 5. Dent de *Labyrinthodon*, batracien, montrant la structure intérieure.

A l'aide d'aussi précieux caractères, le géologue parvient facilement à rétablir l'histoire primitive de l'organisation à la surface du globe, l'ordre suivant lequel les différentes races de vertébrés ont successivement apparu. L'organisation, d'une manière générale, semble s'être perfectionnée successivement depuis les temps les plus reculés jusqu'aux plus modernes. Les vertébrés ne se sont montrés sur la scène du globe que longtemps après les ordres plus inférieurs de l'échelle organique, après les rayonnés, les articulés et les mollusques. Pour la première

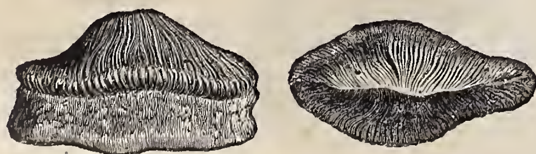


Fig. 6. Dent (sous forme de pavé) d'*Acrodus*, poisson.

fois, dans les assises les plus basses, ils ont été représentés par des poissons, les sauroïdes, l'*Acrodus* (fig. 6), le *Lepidotus*, le *Cestracion* (fig. 7), etc. Les reptiles, plus élevés en organisation, n'ont fourni que plus tard des

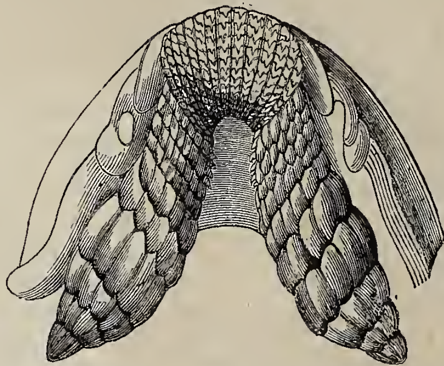


Fig. 7. Mâchoire (hérissée de ses dents) de *Cestracion*, requin.

vestiges fossiles : le *Labyrinthodon*, l'*Iguanodon* (fig. 8), l'icthyosaure, le plésiosaure, le ptérodactyle, etc. En dernier lieu ont commencé à vivre les mammifères, très-rares



Fig. 8. Dent d'*Iguanodon*, saurien gigantesque.

d'abord : le *Microlestes* dans le trias, en Allemagne; puis quelques autres un peu plus nombreux, au sein de couches oolitiques, en Angleterre : par exemple, le didelphe de Stonesfield (fig. 9); enfin, durant la période tertiaire,

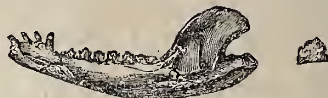


Fig. 9. Mâchoire inférieure d'un Didelphe.

apparaissent les zeuglodons (cétacé, fig. 10), les mastodontes, les éléphants, les édentés des pampas, les lions, les ours, les hyènes des cavernes, le mammouth des glaces polaires.

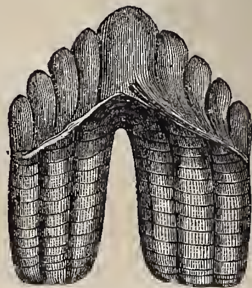


Fig. 10. Molaire de *Zeuglodon*, cétacé.

L'homme, le dernier être créé, et le plus parfait de tous, date d'une époque trop récente à la surface du globe pour que l'on retrouve, au sein de couches solides, aucun débris de son squelette.

MOUSTIERS

(Département des Basses-Alpes).



Moustiers. — Dessin de Freeman, d'après M. de Fontainieu.

La petite ville de Moustiers est située à 44 kilomètres de Digne, au bord d'un précipice et au pied d'une très-haute montagne d'où jaillit une abondante et belle source. Son nom paraît être une corruption du mot latin *monasteriolum (monasterium, mosterias, civitas mosteriarum).* « Il vient, dit Millin [1], d'un monastère fondé par les religieux de Lérins, vers la fin du onzième siècle. On remarque à côté de cette ville la chapelle de Notre-Dame de Beauvezer (Belle-Vue), qui est bâtie entre deux montagnes très-escarpées. Au sommet de chacune de ces montagnes, on a fixé une chaîne au milieu de laquelle est une étoile à cinq pointes, qui est suspendue sur l'abîme. » Ce site est représenté dans l'ancien écusson de la ville.

La chaîne, détachée des deux montagnes en 1793, et portée au chef-lieu du district, ne tarda pas à être reportée à Moustiers et à être scellée de nouveau aux extrémités des deux pics ardus. Elle fait partie du paysage, pour ainsi dire, et l'on ne comprend pas bien qu'on ait jamais eu la pensée d'en vouloir priver les yeux des habitants et des voyageurs.

Un mémoire historique sur la ville de Moustiers a été écrit, vers 1756, par Jean Solomé, né en cette ville, et vicaire général de l'évêque de Riez. En 1842 seulement, on a imprimé à Digne la première partie de ce mémoire : c'est une brochure in-12, de 55 pages; la seconde partie, imprimée en 1849, forme une brochure in-8, de 79 pages, mais n'a pas été mise en vente.

Voici ce que Jean Solomé écrivait, il y a cent ans, au sujet de la chaîne suspendue :

« Il est bien désagréable, j'ose même dire il est honteux à nous de ne pouvoir rien dire à notre jeunesse, ni aux étrangers qui passent à Moustiers, sur la véritable raison et origine de la chaîne, ni sur son époque.

» La chaîne de fer attachée au sommet de nos deux montagnes s'étend de l'une à l'autre dans un espace de cent cannes ou, suivant Soleri et Bouche, de deux cent cinquante pas. La chaîne était autrefois composée de diverses barres de fer qui s'enchâssaient l'une dans l'autre par autant d'anneaux, et du milieu de la chaîne pendait un chaînon au bout duquel était attachée une étoile à cinq raies, autrefois surdorée, et de neuf palmes de diamètre, selon Bartel, qui l'avait mesurée lorsqu'elle tomba, et que M. de Saint-Vint, évêque de Riez, fit réparer. Elle tomba derechef vers 1685, et celle qu'on y mit, et qu'on y voit encore, est de cuir bouilli garni et couvert de cuivre jaune ou laiton, n'ayant qu'un pan et demi de diamètre.

» Cette chaîne, suivant la tradition de notre peuple et selon le témoignage de Bartel, est le vœu d'un chevalier de Rhodes, natif de Moustiers, délivré par l'intercession de la sainte Vierge, d'une manière, à ce qu'on prétend, miraculeuse, de la dure captivité qu'il endurait chez les mahométans. On ignore le nom du chevalier et l'époque de sa délivrance, parce que, dans le temps des guerres civiles, les papiers de la chapelle Notre-Dame, qui est au-dessous de la chaîne, entre les deux montagnes, et même ceux de la comté, furent portés, partie à Lérins, et partie aux Baux et à Monaco, lieux de sûreté, sans qu'on se soit jamais avisé de les aller prendre, ce qui est une négligence très-considérable. Mais de quelle maison était le chevalier dont nous voyons dans la chaîne le monument perpétuel de sa délivrance? Il était de la maison de Pontevès, à ce qu'on disait en 1565, selon Soleri et même selon Bouche; mais celui-ci ajoute « que la vraie connaissance de l'origine de cette chaîne s'est perdue. » M. l'abbé de la Clue, prieur de Moustiers, eut la bonté de me communiquer, en 1719, un extrait d'un vieux livre de raison de feu François Riquetti, appartenant à M. Antoine Riquetti, chevalier, marquis de Mirabeau, comte de Beaumont, brigadier des armées du roi, portant : « ... Que » Giraud de Riquetti, coseigneur d'Aiglun, fit faire une » main d'argent qui est avec les saintes reliques de la même » ville; qu'Anne Riquetti, cousine germaine du susdit Giraud, fit faire l'étoile de la chaîne de fer qui est entre » les deux rochers de Notre-Dame de Moustiers. » D'autres prétendent que le chevalier était de la noble et ancienne maison de Blacas. Il me paraît plus vraisemblable que notre chevalier était de la maison de Penna, qui, en certain temps, portait une seule étoile à cinq raies. »

Aujourd'hui, la population de Moustiers s'élève à quinze cents âmes. Le climat est salubre et favorable aux magnaneries.

[1] *Voyage dans le midi de la France*, t. III.

IL FAUT PARDONNER.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 106, 114.

II. — *La demande en grâce.*

Encore quelques pas, et le colonel allait passer devant ceux qui l'attendaient. Jean ôta respectueusement son bonnet; quant au bonhomme Matthieu, campé droit sur ses jambes, il se tint immobile et muet, dans l'attitude du salut militaire. M. Morin, n'ayant regardé ni l'un ni l'autre des deux attentifs, qui, à son approche, s'étaient postés chacun sur l'un des côtés du chemin, devina néanmoins qu'on le saluait, mais sans le voir pourtant, car il était fort préoccupé; il porta machinalement la main à son chapeau et il passa outre.

Jean le Perdu, à qui le cœur battait fort, voyant que le maître se dirigeait vers le tournant d'une allée et qu'il allait disparaître sans se douter que sa disparition devait mettre à néant l'espoir d'un pauvre enfant, Jean le Perdu, disons-nous, hasarda un : — Pardon, monsieur le colonel, — articulé assez distinctement pour attirer l'attention du promeneur distrait. M. Morin jeta alors un coup d'œil en arrière; mais quand il eut reconnu le filleul de son garde, il continua à marcher sans daigner répondre à celui qui venait cependant de l'interpeller avec autant de respect que de confiance.

Le rapport obligatoire de la gouvernante avait déjà instruit le colonel du renvoi de Jean le Perdu; or, comme le maître avait approuvé la décision prise par Mlle Garnier à l'égard du petit valet d'écurie, il n'avait rien à dire à celui qui n'était plus à son service, comme aussi il n'avait rien à entendre de lui. De là son silence.

Le bonhomme Matthieu, comprenant que les choses en resteraient au pire pour son filleul s'il ne s'en mêlait point, gourmanda tout bas sa timidité; il força la hardiesse à lui venir au cœur et toussa très-fort afin d'assurer sa voix.

Au bruit de cette toux, le colonel se retourna pour la seconde fois.

— Tu es bien enrhumé! dit-il au vieux garde.

— Vous me faites honneur, colonel, répliqua Matthieu, balbutiant encore; mais, sans vous démentir, continua-t-il, il y a ici quelqu'un qui est plus malade que moi. — Et, tout glorieux d'avoir trouvé ce joint pour entrer dans la cause qu'il voulait plaider, il désigna son filleul.

— Vraiment! dit M. Morin, prenant avec intention au positif des paroles dont il ne voulait pas avoir l'air de comprendre le véritable sens. Eh bien, qu'il se soigne! il n'a plus que cela à faire.

— Oui, il a perdu sa place, c'est là justement ce qui fait son mal, dit encore Matthieu, abordant cette fois franchement son sujet.

Le colonel fronça les sourcils, revint sur ses pas et s'arrêta devant Matthieu :

— C'est donc pour me demander quelque chose que vous vous êtes ainsi plantés sur mon chemin? dit-il sévèrement.

Bien que cette question eût une double portée, c'est au vieux garde que M. Morin s'adressa directement. Le sourcillement du maître, le ton sec de sa voix et l'expression décourageante de sa physionomie, firent perdre toute contenance au bonhomme Matthieu; il renonça à répondre. Jean le Perdu, qui ne se sentait sur la conscience qu'une bonne action, mal appréciée, pensait-il, par la gouvernante, prit alors la parole :

— Vraiment oui, monsieur le colonel, c'est vous que nous attendions. Ce matin, j'ai été mis à la porte des Charmeaux; mais comme le cœur me manquait un peu d'être forcé de partir de chez vous, j'ai été consulter le père Matthieu, qui m'a assuré que je pouvais revenir pour vous demander quelque chose.

— En effet, répondit M. Morin, tu peux me demander tout ce qui t'est dû, si, par hasard, en te chassant on a oublié de te payer tes gages.

Jean le Perdu, à ces mots, eut un de ces navrants sourires du pauvre diable qui se prend lui-même en pitié.

— Mes gages! est-ce que je gagne des gages, moi? L'hospice me donne à un maître pour qu'il me loge, me nourrisse et m'habille tant qu'il me fait travailler; quand on me renvoie, je n'ai plus droit à rien, et, pour le moment, je suis renvoyé.

— Je le sais, repartit sèchement le colonel; Mlle Garnier m'a fait son rapport, il est conforme à mes ordres.

— Ainsi, demanda naïvement Jean le Perdu, cela vous convient tout à fait que je m'en aille?

— Précisément, répondit M. Morin. Je vois bien, continua-t-il, que tu es tout près de me dire qu'il te conviendrait, à toi, de rester aux Charmeaux; ne te donne pas cette peine, mon garçon, ce serait inutile; quand un valet s'est exposé à sortir de chez moi, il peut aller chercher fortune ailleurs; je ne reprends jamais celui que j'ai chassé.

— Ainsi, demanda encore le filleul de Matthieu, c'est bien le gîte que j'ai donné à l'homme, la nuit dernière, qui me vaut mon renvoi; Monsieur ne me reproche pas autre chose?

Le colonel, comme s'il eût trouvé la question impertinente, toisa Jean d'un coup d'œil et riposta :

— C'est, parbleu, bien assez!

— Faites excuse, repartit le petit valet d'écurie, soutenu par un mouvement du cœur qui donnait de l'assurance à sa voix, mais je ne peux pas trouver que ce que j'ai fait soit assez mal pour que l'on m'ôte mon pain et qu'on m'expose à aller en demander à l'hospice, où l'on doit me faire enfermer comme un vaurien, si j'y viens dire que je suis sans place.

M. Morin fouilla vivement dans la poche de son gilet, et il en tira deux pièces de cinq francs qu'il jeta dans le bonnet que Jean le Perdu tenait à la main.

— Avec cela, lui dit-il, tu auras le temps de chercher une autre condition.

— Merci pour le petit, dit Matthieu, qui, jusque-là, avait gardé le silence. Supposant, d'après ce mouvement de générosité, que le colonel pourrait bien s'humaniser complétement en faveur de son filleul, le bonhomme ajouta :

— Mais, de l'argent, ce n'est pas bon pour la jeunesse; il serait meilleur pour lui de rentrer chez vous.

Le maître s'était donc laissé entraîner, contre l'ordinaire, à discuter avec un de ses justiciables, sans doute parce qu'il était impossible de se défendre d'un certain intérêt pour celui-là; mais le colonel fit plus encore : après avoir écouté jusqu'au bout la réflexion de Matthieu, il se consulta tout bas pour savoir s'il ne pourrait pas faire fléchir sa rigueur sans porter atteinte à son autorité; lui qui n'admettait aucune des excuses présentées par les autres, il se donna la peine d'en chercher une qui lui permît de réformer la sentence de sa gouvernante. Il se tourna vers le filleul de Matthieu :

— Savais-tu, lui demanda-t-il, que l'homme en question s'était déjà présenté une première fois dans la soirée, et que j'avais ordonné qu'on le mît à la porte?

Au ton de ces paroles, il était impossible de ne pas comprendre que le colonel inclinait à passer condamnation sur la faute du coupable, pourvu que cette faute n'intéressât pas d'une façon directe la défense exprimée personnellement par le maître. Ainsi le sort de Jean le Perdu dépendait de la réponse qu'il allait faire. Matthieu, profitant de ce qu'il se trouvait posté hors de la direction des regards de M. Morin, fit signe à son filleul, de répondre qu'il ne savait rien de l'ordre donné par le colonel à propos de l'intrus qui avait passé la nuit aux Charmeaux.

Jean comprit les signaux du bonhomme, il hésita un moment; mais, sa franchise naturelle l'emportant, il répondit :

— Oui, monsieur le colonel, je le savais!

— Le brave enfant! il n'a pas voulu mentir, dit alors un survenant qui, à quelques pas de là, sous la feuillée, avait, dès le début, assisté à la scène précédente et, de son poste d'observation, saisi l'intention des gestes du vieux garde.

Celui qui venait de révéler ainsi sa présence, c'était M. Vandière, le conseiller-juge. Comme on touchait à l'époque fixée pour le mariage, la pensée de son prochain changement de domicile le préoccupait fort, et il s'était mis matinalement en route, pour aller s'entretenir avec le père de Léon des dernières dispositions à prendre touchant son établissement aux Charmeaux. Informé, par le hasard d'une rencontre, des griefs du colonel contre Jean le Perdu, et ne mettant pas en doute l'heureuse influence de son intervention en faveur du jeune garçon qui l'avait touché au cœur par sa sincérité, M. Vandière continua, s'adressant au colonel :

— Il est assez puni, et vous ne vous pouvez plus lui refuser sa grâce. — Ici le colonel sourcilla avec impatience. — Non, vous ne le pouvez plus, répéta M. Vandière; car ce n'est pas lui qui vous la demande, c'est moi!

Interpellé de la sorte, le colonel répondit :

— De votre main, mon cher monsieur Vandière, je prendrai aveuglément à mon service qui vous voudrez; mais j'ai pour devoir envers mes gens de ne laisser sous leurs yeux aucun mauvais exemple. Or je me vois contraint de repousser votre demande; nulle considération humaine ne me fera reprendre un valet qui a bravé ma défense et méprisé mes ordres.

Cela dit, il se mit à marcher vers la prochaine allée du bois qui faisait coude avec le chemin, et il disparut sous les arbres. M. Vandière, qui ne se tenait pas encore pour vaincu, adressa à Jean le Perdu un geste rassurant qui semblait dire : — Attends-moi là, et bon espoir. — Après quoi, il se hâta de rejoindre le colonel.

La suite à une autre livraison.

LES LANDIERS. (1)

Il y a, dans le Musée de Cluny, deux appareils en fer dont tous les visiteurs ne comprennent peut-être pas, au premier abord, la destination : c'est une paire de landiers, chenets du bon vieux temps. Quoique très-ancien, l'usage d'ustensiles de cette forme n'est pas complétement perdu;

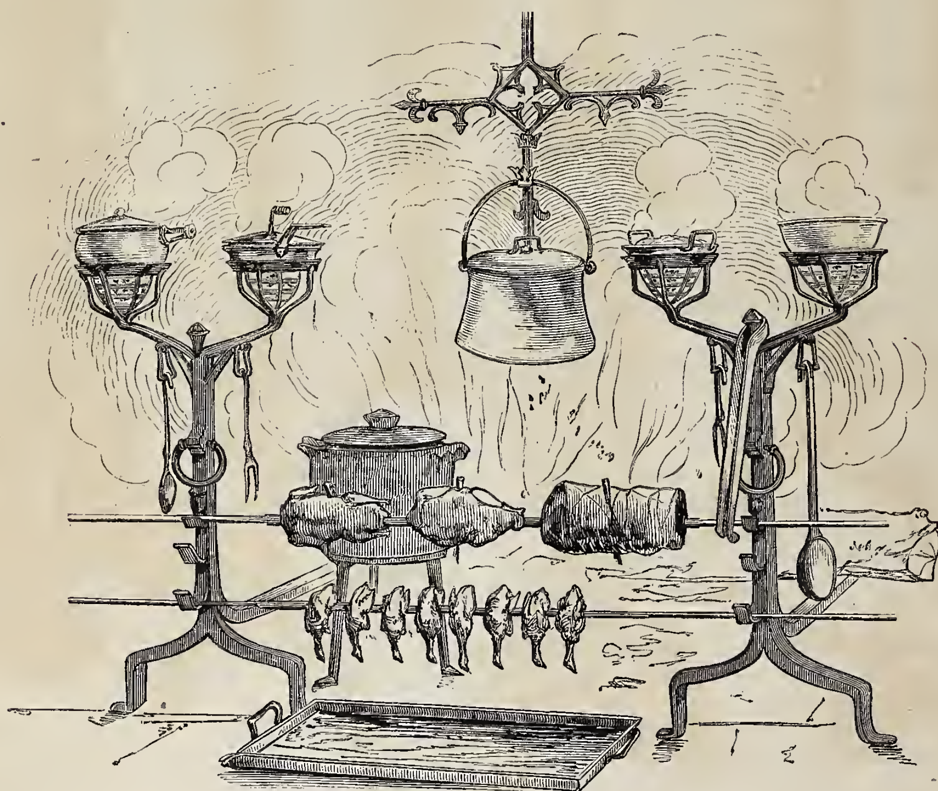
(1) Article communiqué par M. Bretagne, magistrat.

on en retrouve dans l'Auxois et le Morvan; on en retrouve sans doute ailleurs.

La coupe de ce meuble n'est pas gracieuse, il est plus solide qu'élégant; mais ses formes massives ne sont pas dénuées d'avantages; ses fortes membrures de fer pouvaient supporter les troncs d'arbres que nos pères mettaient dans le foyer en guise du bûches; les branches inférieures, hardiment écartées, assuraient la stabilité de l'appareil, et lorsqu'il plaisait à nos bons aieux de préparer un plantureux festin, ces crochets, arrondis en avant, supportaient plusieurs étages de broches superposées, de façon que trois ou quatre sortes de rôtis allaient ensemble au feu, comme de nobles alliés, et participaient à une savoureuse communauté de jus et de lauriers. Enfin, quand les broches étaient dégarnies, elles faisaient encore, par leur réunion, grille et garde-feu. Tout, dans ce meuble antique et robuste, avait son utilité manifeste.

Ce que je ne pus m'expliquer pendant quelque temps, c'était la destination des petites corbeilles de fer qui couronnent l'édifice. Je me disais : Sont-ce des pots à feu pour éclairer la salle à manger, basse et aux étroites fenêtres? Mais ils auraient fait double emploi avec le large brasier de l'âtre et enfumé les environs. Est-ce un ornement? Mais c'est plutôt laid et encombrant. Était-ce pour placer le chanvre de la ménagère qui filait au coin du feu? Mais gare l'incendie! nos grand'mères étaient prudentes, et c'est d'elles que nous tenons le proverbe : « Ni la filasse près du tison, ni la fille près du garçon. »

Je ne trouvais donc pas d'explication satisfaisante. Un jour, je trouvai le mot de l'énigme dans une ferme du Châtillonnais. C'était le repas du soir, et de nombreux moissonneurs assiégeaient la table commune; dans le foyer étaient encore la braise et les tisons qui avaient fait cuire le festin rustique; l'âtre était garni d'une paire d'antiques



Un Foyer de cuisine au moyen âge. — Dessin de Thérond, d'après M. Viollet-Leduc *(Dictionnaire raisonné du mobilier)*.

chenets; il y avait des charbons et des cendres chaudes dans les corbeilles, et sur celles-ci, de chaque côté, une terrine odorante, quoique couverte. Je m'adressai à l'un des ouvriers, et le priai de me dire ce que signifiait cet appareil, et pour qui étaient ces portions mises à part après le repas de la communauté. « Ça? me répondit-il en mettant en sûreté une odorante potée de légumes, ça, c'est la soupe des vieux. Vous savez, ils arrivent toujours après les autres; on met ainsi leur écuelle au chaud et à l'abri des chats; ils s'asseyent à côté, sur un escabeau; ils ont les genoux à la hauteur du plat et le menton à même, de sorte qu'ils ont le temps de mâchonner leur pitance avec leurs dents branlantes, et ils sont bien à leur aise pour chauffer leurs pauvres jambes; s'ils mangeaient avec nous, ils nous gêneraient et nous les gênerions. »

Ces simples paroles me parurent caractéristiques. N'y a-t-il pas quelque chose de touchant dans un meuble, d'une solidité impérissable, préparé pour la débile vieillesse? Ces corbeilles de feu placées auprès du foyer de nos pères étaient l'autel de l'infortune et de la faiblesse. [1]

Remarquez que le moissonneur ne me dit pas : *les vieux*

[1] Voici une explication plus générale, donnée par le savant architecte M. Viollet-Leduc dans son précieux ouvrage intitulé : *Dictionnaire raisonné du mobilier français, de l'époque carlovingienne à la renaissance* :

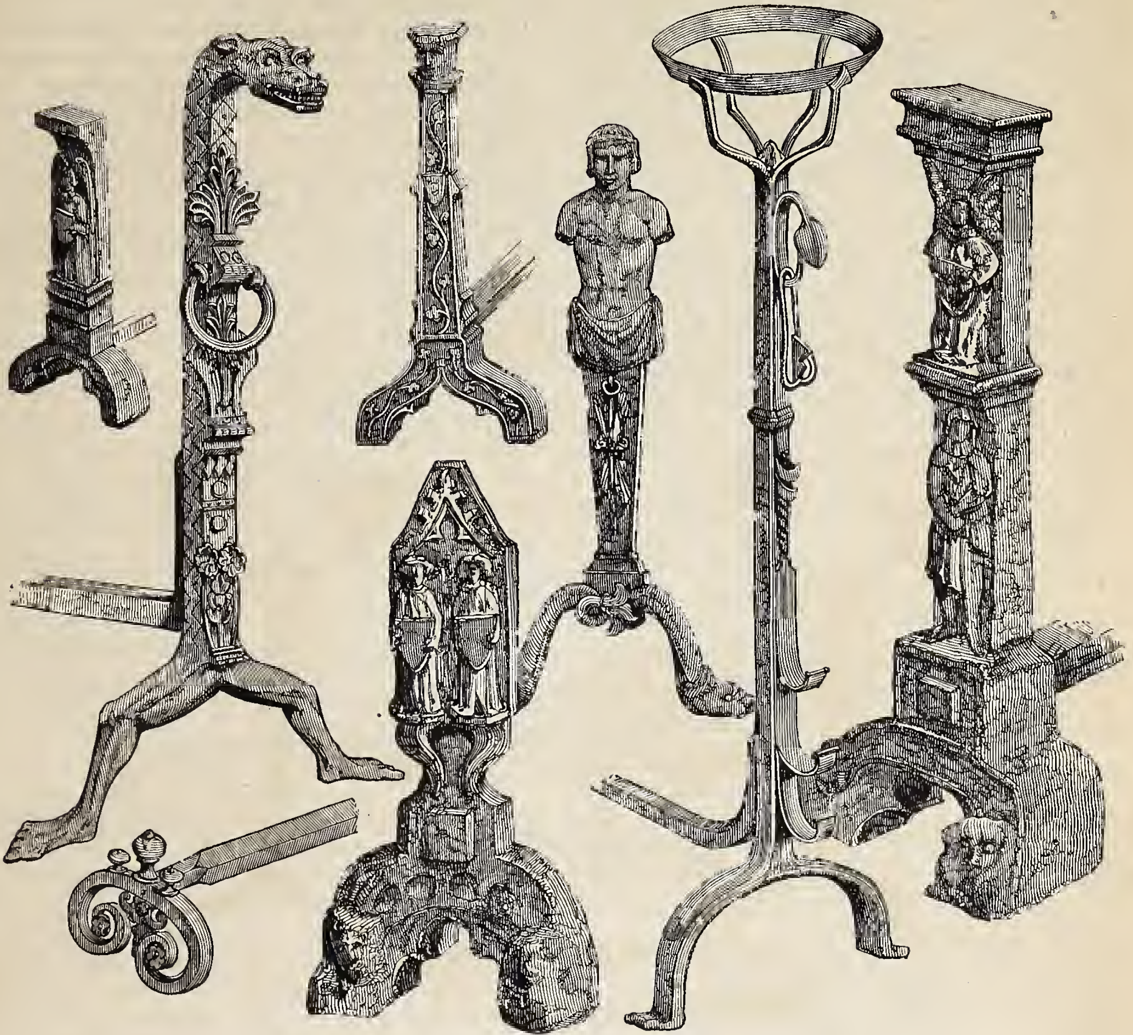
« Dans les cuisines, l'usage des fourneaux divisés en plusieurs cases n'était pas fréquent comme de nos jours; les mets cuisaient sur le feu de la cheminée, et on comprend facilement que ces foyers ardents ne permettaient pas d'apprêter certains mets qu'il fallait remuer pendant leur cuisson ou qui se préparaient dans de petits poêlons. Les réchauds remplis de braise, à la tête des landiers, se trouvant à la hauteur de la main et hors du foyer de la cheminée, facilitaient la préparation des mets. Les gens de la cuisine mangeaient même sur ces petits fourneaux, tout en se chauffant.

» Les landiers de cuisine, ajoute M. Viollet-Leduc, étaient simples quoique forgés avec grand soin; mais ceux qui devaient être placés dans les appartements étaient souvent fort riches, ornés de brindilles de fer estampé soudées sur la tige, de pièces de forge finement exé-

ou *le vieux;* il me dit : *ces vieux, ces pauvres vieux.* Le paysan, heureusement, conserve encore l'esprit de la famille, du travail et de la propriété. Son idéal, c'est une bonne ferme, une vaste cour, des granges pleines, la volaille, le bétail et les enfants grouillant au bord de la mare, des ouvriers robustes dans la salle commune, une vaste cheminée, un bon brasier, et *ces vieux* assis près des chenets.

Ces vieux ne sont pas toujours les aïeux de la famille : tantôt c'est un pauvre voisin qui accepte une hospitalité que légitime une vie longue et laborieuse, et peut-être des services rendus, ou bien c'est le magnieu ou le taupier.

Autrefois ce pouvait être un vieux religieux mendiant, ou un soldat, ou un pèlerin regagnant ses foyers. Quoi qu'il en soit, de nos jours encore, bien heureusement, le foyer est pour le paysan un objet vénéré; c'est un symbole, un lieu,



Landiers conservés au Musée de Cluny. — Dessinés par Thérond.

un souvenir instinctif. Que de hameaux groupés autour d'un foyer commun, que de localités terminent leur nom par le mot *igny* (du mot latin *ignis,* feu)!

Les chenets sont l'âme du foyer; un vieillard auprès, des enfants à ses pieds, complètent ce tableau.

Riche ou pauvre, paysan ou citadin, celui que l'infortune chasse de la demeure où il pouvait encore vivre longtemps de ses souvenirs, c'est vers son foyer, ses dieux lares et ses chenets qu'il jette un dernier regard, et le plus ferme ne peut s'en détacher sans laisser échapper une larme avec un soupir.

cutées. On rencontre peu de landiers, antérieurs au quinzième siècle, qui aient quelque valeur comme travail.

» Il existait encore, il y a quelques années, des landiers à deux réchauds dans une cuisine dépendant de l'hôtel de la Poste, à Saulieu. »

LA PAUVRE PETITE VILLE.

Fin. — Voy. p. 85, 117.

Mes rares questions dirigeaient et encourageaient ses épanchements, et, à travers les paroles, confuses, mais acérées, qui me pénétraient, j'arrivai à comprendre comment *la Marie* parvenait à développer l'âme, la conscience, dans ces natures rustiques, les soulevait de terre en quelque sorte, et les faisait passer de la vie animale à la vie intellectuelle. Franquette ne tarissait pas sur le compte de la digne femme. Sa vénération tremblait dans sa voix; ses expressions, aussi vives qu'incorrectes, faisaient tableau. Je voyais l'héroïque petite vieille à son lit de mort, entourée de son jeune troupeau silencieux et frappé d'une respectueuse douleur. « Sa figure de sainte tournée vers le ciel, le *réverbérait.* » C'était la véhémente expression de la paysanne. — « Et quel convoi elle avait eu, cette chère

maîtresse! les rois, les seigneurs, les riches, qui roulent sur l'or, n'ont pas de cortége pareil à celui de *la Marie :* ah! en était-il accouru, de toutes les *cévennes* (1), de toutes les paroisses! Les jeunes filles, les femmes, qu'elle avait placées à plus de dix à douze lieues à la ronde, venaient sur des charrettes à bœufs, si elles en rencontraient; la plupart s'acheminaient à pied, marchant toute la nuit pour arriver à temps et porter leur cierge au convoi de *la Marie!* La procession tenait depuis le petit bois de pins, au bas de la montagne, jusqu'à la sapinière de tout en haut. Le cimetière s'était trouvé trop étroit pour la foule : les sanglots avaient interrompu le chant des cantiques; les clergés de plusieurs villages s'étaient réunis comme pour une sainte canonisée... » Franquette conservait un petit lambeau de la dernière robe qu'avait usée la chère maîtresse; pauvre dépouille que ses filles d'adoption s'étaient partagée comme une relique! Le petit carré d'indienne noire à pois blancs fut tiré, pour me le montrer, d'un sachet de velours que Franquette portait au cou. Elle ne voyait pas pourquoi il ne ferait pas des miracles : elle l'avait mis sur la tête de chacun de ses enfants lorsque leurs dents allaient percer : « Et, voyez plutôt, aucun d'eux n'avait eu de convulsions! »

Les véritables miracles opérés par *la Marie,* ils étaient là, autour de moi, et j'ai pu les étudier à loisir : la salle d'asile à l'entrée de la ville; les crèches, les ouvroirs, multipliés à distances rapprochées; l'organisation d'un prêt de linge à domicile, aux malades et aux accouchées, fait par les sœurs de l'hospice; les lavoirs publics, où les lessives se font par association. Deux bibliothèques populaires, dont les livres sont choisis chaque année par une commission composée de dames auxquelles s'adjoignent le curé, les deux recteurs du collége et de la pension religieuse, deux médecins, et deux chefs de fabrique d'industries diverses. Les ouvrages catalogués sont prêtés, sur reçu, le dimanche, jour où la bibliothèque est ouverte à tous. Les bibliothécaires de semaine sont de pauvres vieillards ou des impotents, auxquels on alloue une petite rémunération; aumône faite à la faiblesse et à l'âge, qui soutient le moral en conservant à l'individu une occupation et la responsabilité d'un petit emploi. Ces fondations, beaucoup d'autres trop longues à énumérer, avaient leur origine dans les humbles vertus, dans le secret travail d'une pauvre femme infirme, et dans l'exemple donné par elle. Son héritage enrichissait la *pauvre petite ville.*

Les récits de la Franquette, et mes souvenirs qu'elle avait stimulés, ont aiguillonné en moi un vif désir d'en savoir davantage, et d'arriver à la source de tous les changements heureux que je remarquais. Partout j'ai retrouvé le même obscur commencement. A l'origine de chaque progrès, j'ai revu la petite chaumine du bout du clos, et la fée courbée sur sa couture et entourée de ce noyau d'enfants et de jeunes filles, flots constamment renouvelés; toujours je suis arrivé à l'humble germe qu'avait développé le temps. C'est de l'imperceptible graine de la plus petite des semences, comme dit l'Évangile, que sort « l'arbre immense, et les oiseaux du ciel se reposeront sur ses branches. »

Un fameux naturaliste (son nom m'échappe), en examinant les échantillons des nombreux cailloux qu'une vaste rivière jette sur ses bords, a pu désigner et nommer les différents pics d'où descendent les plus petits affluents qui apportent au fleuve leur tribut. Je pouvais, moi aussi, à chaque progrès, à chaque charitable institution, à chaque nouveauté, utile ou seulement gracieuse, qui attirait mes regards, assigner son origine. En cherchant bien, j'arrivais toujours au même point de départ; et l'écho m'a renvoyé toujours un même nom.

(1) Dans le pays, on dit *cévenne* pour montagne, hauteur.

Je ne puis tout raconter; mais un détail, insignifiant à ce qu'il semble, donnerait, par sa puérilité même, l'idée de la diversité et de l'étendue des changements préparés, amenés par cette cause cachée, à laquelle j'arrivais toujours avec une secrète joie. Revenu, pour m'y fixer, dans la petite ville, je remarquai, au premier grand repas auquel je fus invité, l'élégance inaccoutumée du couvert. Jadis, aux longs et fastueux dîners qui s'échangeaient cérémonieusement, à époques marquées, trois ou quatre fois l'an, la table gémissait sous sa charge de plats et de bouteilles; il s'agissait de bien manger et de bien boire. L'amphytrion tirait vanité du prix et de la rareté des mets; sa digne moitié, de leur nombre et de leur abondance. C'était tout. Les grandes maisons rivalisaient sur ces deux chapitres, la conversation s'y rattachait et s'y bornait. Rien n'était accordé, pas plus au plaisir des yeux qu'à ceux de l'esprit. On ne sacrifiait point aux grâces dans le pays. Cette fois, quelle différence! Je ne sais quel charme était répandu dans l'atmosphère; on se sentait allégé, égayé. Je promenais autour de moi des regards ravis, et ils s'arrêtèrent enfin au milieu de la table qu'ornait un surtout d'un goût original et charmant. J'avais vu, je ne sais où, pensais-je vaguement, quelque chose de ce genre. C'était une corbeille de joncs et de feuillages élégamment entrelacés; elle se couronnait du plus gracieux mélange de fruits sauvages, de fleurs des champs et des montagnes, et ses bords renversés épanchaient des deux côtés ces champêtres trésors. Œuvre d'art, en vérité, qui rappelait les riantes imaginations des Grecs. Les nymphes, les oréades, les sylvains, devaient avoir uni leurs inspirations pour dresser ce chapiteau de fleurs. Je ne pus m'empêcher d'en faire compliment à la maîtresse du logis.

— C'est la Claudie qu'il en faut remercier, me répondit la dame. J'aime les fleurs, plus encore que je ne les aimais jadis; mais je ne suis plus assez jeune pour me fatiguer à inventer ces gentillesses : la Claudie s'y entend, et je lui laisse le plaisir de me faire des surprises.

— Qui est donc la Claudie? hasardai-je.

— Ah! une brave créature, comme toutes celles que nous a élevées une digne vieille estropiée, que ma mére aimait beaucoup, et dont notre bon curé parle souvent. Vous me croirez si vous voulez, Monsieur, mais, en vérité, la pauvre femme a fait une révolution dans le pays.

Je n'avais pas de peine à croire mon hôtesse. *La Marie* avait cultivé jusqu'au goût de ses élèves, et sa pépinière de jeunes plantes développait les fleurs avec les fruits. Les richesses de la petite ville, jadis enfouies dans les coffres-forts, se répandent aujourd'hui en bienfaits, en travaux utiles, en embellissements : elles se multiplient par l'usage qu'on en fait. Le luxe, modéré, bien entendu, qui fait travailler des intelligences variées, qui développe des aptitudes diverses, et qui rapproche les hommes par des jouissances délicates et pures, est bon et sain. Le Créateur n'a-t-il pas revêtu partout l'utilité de la beauté et de la grâce?

En mon particulier, j'ai dû, je dois beaucoup à *la Marie.* Ce qu'elle a fait pour la ville où elle était née, où elle a vécu, et qui, grâce à elle, n'est plus une pauvre et stérile petite ville, elle l'a fait pour moi. J'ai retiré un enseignement personnel de l'étude de ses actes. J'étais venu me fixer dans cet endroit pour y finir des jours désormais, à ce que je croyais, inutiles. Morose, vieilli, désenchanté, n'ayant plus rien à attendre de l'ambition, rien à demander à l'amour, isolé, malheureux, j'avais calculé qu'une petite pension de retraite suffirait à mon égoïste aisance dans ce coin reculé, et je venais y vivre pour moi, rien que pour moi. Oh! quelle aridité désolante ces résolutions-là sèment dans le cœur! le véritable désert, c'est le cœur égoïste; rien n'y germe et tout y meurt. Eh bien! grâce à la bénigne influence

de la pauvre estropiée, j'ai senti reverdir quelque chose en moi. Je n'ai pas, hélas! les ailes puissantes que cachait sous sa frêle enveloppe celle dont l'exemple a réveillé mon âme; mais je sens que tant que le souffle existe il y a devoir, et par conséquent puissance d'agir, et d'agir pour autrui.

BLÉ QUI REPOUSSE DE LUI-MÊME.

En Arménie, aux environs d'Orfa, le blé croît naturellement et se reproduit de lui-même, tandis que dans toute autre partie du monde (on le suppose, du moins) le blé disparaît après peu d'années, si la main de l'homme ne le sème. Ce fait, signalé par M. Beulé dans son cours d'archéologie à la Bibliothèque impériale, est mentionné par Jaubert dans son *Voyage en Perse et en Arménie*, et par Dureau de la Malle dans son mémoire sur *l'Agriculture chez les anciens et les origines des plantes céréales* (Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres). Parmi les anciens, les Léontins affirmaient que le blé poussait chez eux à l'état sauvage; mais cette assertion parait ne pas avoir été fondée. (Voy. Diodore de Sicile, liv. V, chap. 2.)

DE QUELQUES ÉCRITURES.

Suite. — Voy. p. 71.

III. — ÉCRITURES CUNÉIFORMES.

On entend par l'expression collective d'*écritures cunéiformes*, plusieurs systèmes de signes formés d'un élément principal ayant la forme d'un coin ou d'un clou, d'où est venu le nom de *cunéiforme*. Ces écritures se retrouvent sur une quantité considérable d'inscriptions, de monuments et de sculptures de l'Asie Mineure et de la Perse.

Jusqu'aux premières années de ce siècle, le déchiffrement des inscriptions cunéiformes était entièrement inconnu au monde savant; et, faute de secours, surtout d'idées heureuses pour en tenter l'explication, on alla jusqu'à prétendre que les briques de Babylone et de Persépolis ne contenaient point des caractères réels, mais seulement des lézardes ou fissures qui n'étaient que l'œuvre du temps.

Vers la fin du siècle dernier, on reconnut enfin que parmi les nombreuses inscriptions cunéiformes de Persépolis, il en était plusieurs de trilingues; on conclut, en outre, que la première version devait être écrite dans la langue des vainqueurs, c'est-à-dire l'idiome perse, un dialecte tenant tout à la fois du sanscrit et du zend. Et comme le hasard voulut que les inscriptions de ce premier système fussent composées d'un nombre de caractères différents assez minime, on ne désespéra plus d'en acquérir un jour l'intelligence.

Un savant du Hanovre, Georges-Frédéric Grotefend, auquel on doit les premières tentatives heureuses de déchiffrement des texte cunéiformes de Persépolis, crut reconnaître un signe servant à la séparation des mots (premier pas vers la découverte). Peu de temps après cette juste et utile observation, il pensa avoir constaté, par la comparaison des légendes en lettres cunéiformes des portes de Persépolis, qu'il y en avait deux presque entièrement identiques (deuxième pas vers la découverte). Dans ces deux légendes, un mot se trouvait souvent répété : Grotefend crut qu'il signifiait *roi*.

La différence que présentaient les deux légendes consistait en ce que l'une commençait par un certain groupe inconnu que nous appellerons x, et la seconde par un autre groupe également inconnu que nous désignerons par y. Le reste de l'inscription était à peu près le même sur les deux portes, sauf un groupe z qui se rencontrait seulement dans le premier texte.

Dans la seconde inscription, le groupe x se trouvait substitué à la place du groupe z du premier texte.

Le savant hanovrien supposa, par une de ces intuitions remarquables qui sont le propre de quelques esprits particulièrement doués, que ces groupes x, y et z, représentaient des noms propres, et qu'en outre il devait y avoir entre ces noms propres une filiation telle que z fût le père de x, et x de y. De plus, comme z n'était pas accompagné du signe si fréquent désignant un *roi*, il en conclut que z n'avait pas joui de la couronne et que x avait été fondateur d'une dynastie.

Ces hypothèses étaient ingénieuses, sans doute; mais il fallait encore deviner quel pouvait être le roi en question, et quel était son fils.

On savait, par les anciens, que le palais de Persépolis avait été édifié par les rois de la race des Achéménides. Or, parmi les rois de la Perse, il ne s'en présentait que deux auxquels on pût assigner le titre de fondateur de dynastie : c'étaient Cyrus et Darius. Le groupe x parut trop long pour représenter le nom de Cyrus, et, de plus, s'il avait représenté ce nom, les groupes z (le père de x) et y (le fils de x) eussent été nécessairement semblables, puisque le père et le fils de Cyrus s'appelaient également Cambyse. Grotefend crut donc devoir lire

les groupes....	x	y	z
par..........	Darius	Xerxès	Hytaspe.

Telle fut la base de la découverte de l'écriture cunéiforme, découverte déjà riche en résultats historiques, et qui promet encore d'amples moissons pour la science lorsque l'on aura expliqué les innombrables inscriptions cunéiformes que renferment nos musées d'Europe et les terrains non encore fouillés de l'Asie Mineure et de la Perse.

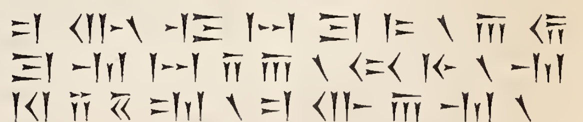
L'interprétation des textes cunéiformes du premier système, dit *persépolitain*, est aujourd'hui complétement acquise à la science, grâce aux importants travaux de MM. Grotefend, Burnouf, Lassen, Rawlinson et Oppert.

L'explication des inscriptions des autres systèmes, qui représentent des textes en langues assyrienne, babylonienne, ninivite, arménienne antique, susienne, mède et scythique, offrait des difficultés beaucoup plus considérables, et tout d'abord on n'osa guère espérer arriver un jour à des résultats certains; cependant on avait une base.

M. Oppert en France, et le major Rawlinson en Angleterre, grâce à une inscription trilingue gravée sur un rocher à Bisutoun, sont parvenus à reconstituer l'alphabet de ces autres systèmes et par suite à en assurer le déchiffrement. De plus, M. Oppert est arrivé à découvrir et à prouver que les signes cunéiformes provenaient en grande partie d'une



N° 14. Écriture cunéiforme anarienne.



N° 15. Écriture cunéiforme persépolitaine.

écriture hiéroglyphique préexistante, dont une série de tablettes d'argile du *British Museum* lui ont donné quelques exemples.

Le même savant a découvert, sur d'autres tablettes d'argile de la collection du *British Museum*, des dictionnaires et des paradigmes grammaticaux qui ont fait partie d'une bibliothèque de briques ayant appartenu au roi Sardanapale.

La suite à une autre livraison.

MÉDAILLE-ALMANACH DE 1778.

Les dimensions de cette médaille en cuivre, où le calendrier de l'an 1778 est réduit à sa plus simple expression, n'excèdent pas celles des anciens écus de six livres; il est probable qu'on la portait sur soi dans une bourse.

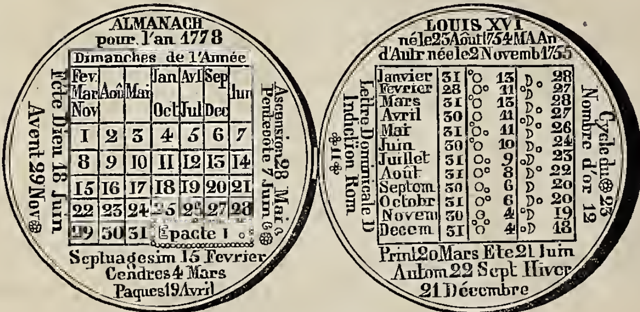
On y voit, au côté principal (face ou droit), une table simplement intitulée : *Dimanches de l'année.*

Chaque colonne de cette table contient les dates qui correspondent aux dimanches des différents mois dont les noms, plus ou moins abrégés, sont inscrits dans les *en-tête*, au-dessous du titre principal.

En ce cadre si restreint, la médaille tient beaucoup plus qu'elle ne semble promettre. Les 31 nombres qui garnissent ces cases, disposées par rangées de sept, donnent non-seulement les dates des cinquante-deux dimanches, mais encore toutes les dates des trois cent soixante-cinq jours de l'année.

En effet, si la colonne 1 désigne les dimanches d'un mois quelconque, ou de plusieurs, il est évident que, grâce à l'ingénieuse disposition que nous venons de signaler, la colonne 2 désignera les lundis de ces mêmes mois; la colonne 3 désignera les mardis; la colonne 4, les mercredis; etc. Chaque colonne représente donc un jour de la semaine; seulement, ce jour doit varier suivant la position du dimanche, c'est-à-dire suivant le mois que l'on a en vue.

Prenons le mois de janvier pour exemple. — La table, consultée, nous apprend tout d'abord que les dimanches de ce mois sont renfermés dans sa quatrième colonne. Ceci établi, assignons mentalement à chaque colonne l'emploi d'un jour de la semaine, en adoptant pour point de départ



Médaille-Almanach de 1778. (¹)

la colonne 4 des dimanches. La colonne 5 sera dès lors celle des lundis; la colonne 6, celle des mardis; la colonne 7, celle des mercredis; puis, revenant à gauche, nous compléterons la semaine en distribuant les jeudis, les vendredis et les samedis aux colonnes 1, 2 et 3, encore inoccupées. Voici quel sera le résultat :

Jeudi	Ven.	Sam.	DIM.	Lun.	Mar.	Mer.
1	2	3	4	5	6	7
8	9	10	11	12	13	14
15	16	17	18	19	20	21
22	23	24	25	26	27	28
29	30	31				

Sans rien changer aux chiffres de la table, nous aurons ainsi la date de chacun des jours du mois de janvier.

On procédera de même à l'égard des mois suivants. Février, ayant ses dimanches à la colonne 1, aura ses lundis à la colonne 2, ses mardis à la colonne 3, etc.; mars, de même; avril, étant sur la colonne 5, aura ses lundis à la colonne 6, ses mardis à la colonne 7, ses mercredis à la colonne 1, etc., etc.

La table contient nécessairement 31 dates, puisqu'il y a des mois de 31 jours; mais il est bien entendu qu'on doit s'arrêter au 28 pour février, et au 30 pour avril, juin, septembre et novembre.

Des deux côtés et au-dessous de la table, on a indiqué les principales fêtes mobiles avec leurs dates. Dans l'intérieur, au bas, on a profité de l'espace resté libre pour y inscrire l'épacte, si utile aux computistes pour la fixation du jour de Pâques.

(¹) Cette médaille appartient à M. A. Fourtier.

Au second côté (ou revers) de la médaille, une autre table porte les noms des douze mois et le nombre de jours dont ils se composent, puis les dates des pleines lunes, ○, et des nouvelles lunes, ☽.

Au-dessus de cette seconde table, sont les noms des souverains régnants, Louis XVI et Marie-Antoinette d'Autriche (MA An d'Autr.), et la date de leur naissance. — Au-dessous, l'époque du commencement des quatre saisons. — Enfin, sur les côtés, sont indiqués quatre des articles élémentaires du calendrier : le cycle solaire, le nombre d'or, la lettre dominicale et l'indiction romaine; le cinquième est l'épacte, que nous savons être casée au bas de la table des dimanches. (²)

Il est à peine besoin de dire que cette forme de calendrier peut s'appliquer à toutes les années aussi bien qu'à l'année 1778.

Voici, par exemple, comment on aurait composé, dans un cadre semblable, le calendrier pour 1858 :

Fête-Dieu, 3 juin. Avent, 28 novembre.

Août	Mai.	Jan Oct.	Avr. Juil.	Sept. Déc.	Juin	Fév. Mars Nov.
1	2	3	4	5	6	7
8	9	10	11	12	13	14
15	16	17	18	19	20	21
22	23	24	25	26	27	28
29	30	31	Épacte XV.			

Ascension, 13 mai. Pentecôte, 23 mai.

Septuagésime, 31 janvier.
Cendres, 17 février.
Pâques, 4 avril.

(²) On trouve des explications très-claires et très développées sur ces divers éléments du calendrier dans un récent petit écrit intitulé : *Éléments du calendrier civil selon la règle grégorienne, avec un Indicateur perpétuel du jour de Pâques*, par L. Pellegrin.

RUTH ET BOOZ.



Ruth et Booz, tableau de Glayre. — Dessin de Mosbruger.

« Dans les jours d'un des Juges, alors que les Juges gouvernaient, la famine se fit sur la terre. Un homme s'en alla de Bethléem Juda pour émigrer au pays des Moabites avec sa femme et ses deux enfants. Il s'appelait Élimélech, sa femme Noémi; l'un de ses deux fils était Mahalon, l'autre Chélion. Ils entrèrent au pays des Moabites, et pendant leur séjour mourut Élimélech, le mari de Noémi : elle resta seule avec ses fils. Ils prirent pour épouses des femmes moabites, dont l'une s'appelait Orpha, l'autre Ruth. Ils y restèrent dix ans. Mahalon et Chélion moururent tous deux, et la femme resta ayant perdu ses deux enfants et son mari. Et elle se leva pour s'en aller du pays des Moabites dans sa patrie, avec ses deux brus, car elle avait entendu dire que le Seigneur avait jeté un regard sur son peuple et lui avait donné la nourriture. Elle sortit donc du lieu de son émigration avec ses deux brus, et quand elle fut sur le chemin qui retourne vers la terre de Juda, elle leur dit : « Allez dans la maison de votre mère; que le Seigneur vous » fasse miséricorde comme vous avez fait à ceux qui sont » morts et à moi-même. Qu'il vous accorde de trouver le » repos dans la demeure des époux qui seront votre par» tage. » Et elle leur donna son baiser maternel; leur voix devint faible, elles se mirent à pleurer. Et de dire : « Nous » irons avec toi vers ton peuple. » Elle leur répondit : « Re» tournez, mes filles, pourquoi venir avec moi? Ai-je donc » dans mon sein des fils à venir? pouvez-vous espérer de moi » des époux? Non, je vous en prie, mes filles; votre détresse » m'accable plus que la mienne, et la main de Dieu est sortie » contre moi. Leur voix s'affaiblit, et de nouveau elles se mirent à pleurer. Orpha donna le baiser d'adieu à sa bellemère et s'en alla; Ruth s'attacha de ses bras à sa bellemère Noémi lui dit : « Ta sœur est retournée vers ton » peuple et vers tes dieux; va-t'en avec elle. » Ruth lui répondit : « Ne t'irrite pas contre moi pour que je t'aban» donne et que je m'en aille; partout où tu iras, j'irai; par» tout où tu t'arrêteras, je m'arrêterai; ton peuple est mon » peuple, ton Dieu est mon Dieu. Dans la terre qui te re» cevra mourante, je mourrai, là sera le lieu de ma sépul» ture. Que le Seigneur me fasse miséricorde et plus encore, » si autre chose que la mort me sépare de toi. »

Est-il dans l'antiquité grecque ou romaine un poëte qui ait fait ainsi parler l'esprit de sacrifice et le dévouement? Sophocle lui-même, le plus accompli des fils de la Muse, met-il de telles paroles au cœur d'Antigone, quand elle s'attache à son père dont elle doit guider les pas errants? Noémi n'est que veuve et pauvre, Ruth n'est que sa bru; Œdipe a les yeux crevés, Antigone est sa fille : quelle différence entre les deux situations! et cependant quelle supériorité dans l'inspiration biblique!

Noémi se laisse vaincre par cet opiniâtre dévouement. Les deux pauvres femmes partent ensemble et arrivent à Bethléem au moment de la moisson des orges. La nouvelle de cette piété filiale s'est répandue par la ville en un moment. Ruth va glaner pour nourrir sa belle-mère; elle entre par hasard dans le champ de Booz, homme riche et puissant de la famille d'Élimélech. Booz, qui arrivait de Bethléem, l'aperçoit et demande au chef des moissonneurs : « A qui est cette jeune fille? »

Il lui répond : « C'est une Moabite qui est venue avec Noémi du pays des Moabites. Elle a demandé à recueillir les épis qui resteraient sur la trace des moissonneurs; elle les suit, et du matin jusqu'au soir elle est au champ; elle

n'est pas même retournée un moment dans sa demeure. » Et Booz dit à Ruth : « Écoute, ma fille, ne va point dans un autre champ pour glaner; ne te retire pas de ce lieu, et va te joindre à mes filles. Et quand elles auront moissonné, suis-les : j'ai commandé à mes serviteurs que personne ne te soit importun; si tu as soif, va aux provisions et bois de l'eau dont boivent les serviteurs.

Elle tombe la face contre terre, se prosterne et lui dit : « D'où vient que je trouve grâce à tes yeux et que tu daignes me connaître, moi qui suis une femme étrangère?

» — On m'a rapporté tout ce que tu as fait pour ta belle-mère depuis la mort de ton mari; tu as quitté tes parents et la terre qui t'a vue naître, pour venir vers un peuple que tu ne connaissais pas auparavant. Que le Seigneur te rende selon tes œuvres, et puisses-tu recevoir pleine récompense du Seigneur, Dieu d'Israël, sous les ailes duquel tu t'es réfugiée! — J'ai trouvé grâce devant tes yeux, mon seigneur, dit-elle, toi qui m'as consolée, toi qui as parlé au cœur de ta servante, moi qui ne suis pas une de tes filles. » Booz lui dit : « A l'heure du repas, viens ici manger du pain et en tremper les morceaux dans du vinaigre. » Elle s'assit donc à côté des moissonneurs, se pétrit un mets de farine d'orge séchée au feu, en mangea, apaisa sa faim et emporta les reliefs du mets. De là, elle se leva pour glaner encore. Et Booz donna des ordres à ses serviteurs, en leur disant : « Quand même elle voudrait moissonner avec vous, ne l'empêchez pas. Jetez même à dessein des épis de vos gerbes et laissez-les derrière vous, pour qu'elle les glane sans rougir et sans être arrêtée. » Elle glana donc dans le champ jusqu'au soir; en battant avec une baguette et en secouant ce qu'elle avait glané, elle trouva trois boisseaux d'orge. Elle retourna les porter à la ville, les montra à sa belle-mère, et lui donna les reliefs du mets qui avait apaisé sa faim. Et sa belle-mère lui dit : « Où as-tu glané? où as-tu fait œuvre aujourd'hui? Qu'il soit béni, celui qui a eu pitié de toi! » Elle lui indiqua chez qui elle avait travaillé, lui dit qu'on appelait cet homme Booz; Noémi répondit : « Qu'il soit béni, le Seigneur qui acccorde aux vivants la même grâce qu'il gardait à ceux qui sont morts[1] » Et elle lui dit : « Cet homme est notre parent. » Et Ruth lui dit : « Il m'a commandé de me joindre à ses moissonneurs jusqu'à ce que tout fût moissonné. » La belle-mère lui répondit : « Il vaut mieux, ma fille, que tu moissonnes avec ses filles, de peur qu'on ne t'en empêche dans un autre champ. » Elle se joignit donc aux filles de Booz, et fit avec elles la moisson jusqu'à ce que les orges et le froment fussent enfermés dans les greniers.

Quelque temps après, Ruth devint l'épouse de Booz; elle sera la mère d'Obed, aïeul de David : c'est de cette race que sortira Jésus.

A ce nom de Jésus, quelle lumière se lève sur le champ de Booz! Quelle auréole va ceindre la tête de l'humble glaneuse! Ce n'est plus Noémi, ce n'est plus l'héroïque abnégation de la jeune Moabite que l'on a devant les yeux : au bout du champ de Booz, on aperçoit le Calvaire.

IL FAUT PARDONNER.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 106, 114, 122.

Quand M. Vandière fut côte à côte avec le père de Léon, il lui prit familièrement le bras, se mit au pas militaire, et il dit au colonel :

— Vous lui tenez la dragée haute, à ce garçon; mais j'ai parfaitement compris votre intention : vous n'affichez envers lui cette impitoyable sévérité qu'afin de l'effrayer davantage et pour que la leçon lui profite mieux. C'est habile et prudent.

Le colonel, qui voulait ne pas s'arrêter plus longtemps sur ce sujet d'entretien, repartit :

— Nous avons, je suppose, à parler d'affaires plus intéressantes que celles de M. Jean.

— Sans doute, répliqua le conseiller : aussi nous occuperons-nous des autres dès que celle-ci sera terminée.

— Terminée! répéta M. Morin, elle l'est complétement; j'ai eu l'honneur de vous dire mon dernier mot.

— Soit! dit de nouveau M. Vandière, sans trop se préoccuper encore de l'inflexibilité du colonel. Il vous répugne de revenir sur votre parole; c'est un scrupule trop honorable pour que je ne le respecte pas; mais il serait bon cependant que ce scrupule ne causât de tort à personne. J'entrevois heureusement le moyen de concilier votre autorité de maître avec l'intérêt que m'inspire ce pauvre petit diable : vous le congédiez, c'est entendu; mais il ne restera pas longtemps sans place, car je le prends à mon service.

Le premier mouvement de M. Morin fut, il faut l'avouer, de savoir bon gré au magistrat de sa généreuse intention; mais une réflexion subite assombrit la physionomie du colonel, et il répondit avec l'expression du regret, mais aussi avec fermeté :

— Lui chez vous?... c'est impossible!

Singulièrement surpris de ces paroles, M. Vandière s'arrêta court et regarda le colonel droit dans les yeux, comme pour lui demander s'il se rendait bien compte de ce qu'il venait de dire. L'autre soutint franchement le regard, et plus affirmativement encore il répéta :

— Oui, cher monsieur Vandière, c'est impossible!

— En vérité, dit alors le conseiller qui fut pris tout à coup d'une secrète inquiétude pour l'avenir, je vous serai fort obligé de vouloir bien m'apprendre qui peut s'opposer à ce que j'introduise dans mon service personnel les gens qui me conviennent.

La question était nette et précise, la réponse ne le fut pas moins.

— Celui qui s'y oppose? dit le colonel, mais c'est vous-même. Cette impossibilité est la conséquence naturelle de nos arrangements de famille. Nous devons à l'avenir demeurer ensemble; donc, mes domestiques deviennent les vôtres. Mais en admettant même que vous teniez à avoir un service particulier, vous comprenez que ce garçon en doit être forcément exclu. Le soin de ma dignité ne permet pas qu'un valet chassé des Charmeaux par ma porte y rentre par la vôtre; ceci aurait l'air d'un défi entre nous, et l'on se croirait autorisé à penser qu'il suffit que quelqu'un manque à ses devoirs envers moi, pour que celui-là gagne aussitôt vos bonnes grâces.

Ainsi le colonel venait d'établir clairement comment il entendait que fût pratiquée chez lui cette vie de famille, imposée par M. Vandière comme condition absolue de son consentement au mariage de leurs enfants. Il y eut un soudain mouvement de révolte dans le cœur du magistrat. Un moment il fut sur le point de répondre avec un ton qui pouvait amener la rupture des projets d'alliance; mais il pensa qu'à ce mariage était attaché un avenir heureux pour sa fille, et il se dit que si plus tard il trouvait trop difficile l'existence qui lui serait faite aux Charmeaux, il aurait toujours le droit de redevenir le voisin du colonel, au lieu de rester son hôte. Cette sage réflexion lui rendit le calme accoutumé. Cependant, comme il jugeait compromettant pour sa dignité de laisser croire qu'il acceptât d'avance et sans aucune réserve telle condition qu'on voudrait lui faire dans la maison du père de Léon, il reprit, mais avec le bon sourire qui lui était familier :

— Comme il y aura deux maîtres aux Charmeaux, et qu'ils seront tout à fait indépendants l'un de l'autre, il y aura aussi deux justices; j'espère que la mienne, humanisant la vôtre, l'amènera à comprendre qu'il faut parfois admettre les circonstances atténuantes.

— Certes, je les admettrai, dit le colonel, quand, par un exemple, vous m'aurez prouvé qu'il y en a d'admissibles.

— L'exemple est trouvé; car le tort que vous reprochez à Jean le Perdu vient d'un généreux mouvement de son cœur. S'il a enfreint vos ordres, c'était pour faire une bonne action.

Impatienté par l'insistance que mettait M. Vandière à revenir sur ce sujet, le colonel reprit brusquement :

— Je vous en prie, voisin, qu'il ne soit plus question entre nous de ce valet. Je n'ai point à examiner les raisons qui l'ont fait tomber en faute; aucune ne peut l'innocenter à mes yeux. C'est parce qu'il m'a désobéi sciemment et volontairement que je le chasse; pour une faute semblable, je chasserais mon propre fils.

M. Vandière, à ces mots, ému jusqu'à l'indignation, s'écria : — J'ai été vraiment bien inspiré quand j'ai mis pour condition au mariage que je vivrais en famille, avec nos enfants.

— Croyez-vous donc, demanda M. Morin, avoir jour à les défendre contre ma juste sévérité?

— Si vous avez jamais à vous plaindre d'eux, répondit le conseiller, du moins ce ne sera pas chez vous qu'ils auront eu le malheur de vous offenser.

Bien qu'il fût assez clair, le sens de cette réplique parut ne pas avoir frappé l'esprit de M. Morin, car il dit :

— Qu'entendez-vous par là?

— J'entends que ni le jeune ménage, ni moi, nous n'irons demeurer aux Charmeaux.

— Et pourquoi?

— Par prévoyance pour le repos commun : votre fils et ma fille pourront vivre sans crainte chez moi; je suis bien sûr, quoi qu'il arrive, que je ne chasserai jamais mes enfants.

— Et nos conventions! objecta le colonel; je vous ferai observer que vous les mettez un peu légèrement en oubli.

— Il n'y en a qu'une qui soit sérieuse, répondit M. Vandière, c'est la condition faite par moi et acceptée par vous que ce mariage ne me séparerait pas de Louise. Quant aux arrangements à prendre sur ce point, nous nous sommes promis de ne les considérer que comme des questions accessoires. Et puisqu'il m'est prouvé maintenant que le séjour aux Charmeaux ne convient ni à moi, ni aux miens, les dispositions d'établissement doivent naturellement changer. Nous irons en visite chez vous, mais c'est chez moi que demeurera le nouveau ménage.

— Monsieur Vandière, remarqua le colonel, ne s'aperçoit pas sans doute qu'il bouleverse tous nos plans d'avenir, et que par conséquent il me rend à peu près ma parole.

— Je ne le suppose pas, répliqua le magistrat. Au surplus, que monsieur le colonel, qui juge si sévèrement les autres, veuille bien consulter sa conscience : elle lui dira si la difficulté est venue de moi et s'il peut loyalement se croire dégagé envers nous.

Dans cette réponse, à la fois mesurée et sévère, l'intraitable susceptibilité de M. Morin vit l'arrière-pensée d'une offense; mais, bien qu'il se sentît profondément blessé, il répondit avec calme.

— M'inviter à prendre conseil de ma loyauté, c'est mettre en doute que je puisse agir sans la consulter. Cette parole est grave et ne doit plus sortir de ma mémoire. Rassurez-vous, cependant, elle ne compromettra qu'autant que vous le voudrez bien le bonheur de nos enfants. Rappelez-vous seulement, quel que soit le résultat de cet entretien, qu'il y a maintenant entre nous le souvenir ineffaçable d'une insulte.

En finissant de parler, M. Morin salua le conseiller et reprit seul le chemin des Charmeaux.

Quand le colonel repassa au même point de la route où une heure auparavant il avait rencontré M. Vandière, depuis longtemps déjà le bonhomme Matthieu avait quitté son filleul. Rassuré pour celui-ci, grâce au signe d'intelligence encourageant que lui avait adressé le conseiller, Matthieu s'était mis en devoir de commencer sa ronde. Quant à Jean le Perdu, il se tenait toujours à la même place, attendant avec confiance le succès des bonnes paroles que le magistrat devait dire au maître en sa faveur. Le regard que, sans s'arrêter, M. Morin lança sur lui, prouva au pauvre Jean que son attente avait été vaine. Alors, adressant un regard d'adieu à cette maison des Charmeaux qu'on ne voulait plus lui rouvrir, il fit sonner dans son gousset les deux écus de cinq francs du colonel, et il se dit avec résolution : — Il faudra que cela me suffise jusqu'à ce que je trouve un autre maître à servir, car je ne veux pas retourner à l'hospice. *La suite à une autre livraison.*

LES GUÈBRES.

Dès le temps de notre célèbre voyageur Chardin, vers 1675, il ne restait plus en Perse qu'un très-petit nombre de Guèbres ou Parsis. Presque tous avaient été exterminés par les musulmans. Les nombreux villages qu'ils habitaient au midi d'Ispahan avaient été détruits pendant les guerres civiles.

« Ces restes des anciens Perses, dit le voyageur, sont répandus en divers endroits de la Perse, et en quelques endroits des Indes. En Perse, ils sont dans la Caramanie déserte et vers le golfe Persique, mais en beaucoup plus grand nombre dans les provinces de Yezd et de Kirman; et comme c'est là leur demeure fixe, on en a tiré des colonies pour les mettre dans des villes de la Parthide, et particulièrement à Ispahan, qui en est la capitale, et de tout l'empire. Aux Indes, ils sont répandus vers le fleuve Indus et dans la province de Guzerat. Il y en a une colonie à Surat, ville que le commerce a rendue fort fameuse parmi les Européens.

» On les appelle *Parsis* aux Indes, de leur ancien nom; et en Perse, on les nomme *Guebran*, ou *Guèbres*, nom qui vient du mot arabe *gaur* (¹), qui veut dire infidèle, ou idolâtre, que les Turcs prononcent *giaour (guiâoùr)*, et qu'ils attribuent aussi aux chrétiens, de même qu'à tous ceux qui ne sont pas de leur religion. Les Persans appellent aussi les guèbres *Atechepères (Atech-pèrest)*, c'est-à-dire, adorateurs du feu, ce qui répond au nom d'*Ignicoles*, que les livres grecs et les latins leur donnent. Ces Perses idolâtres ne sont pas si bien faits ni si blancs que les Perses mahométans, qui sont ceux d'aujourd'hui; néanmoins les hommes sont robustes, d'assez belle taille et d'assez bon teint. Les femmes sont grossières, d'un teint olivâtre et obscur; ce qui vient, comme je crois, de leur pauvreté plutôt que du naturel, car il y en a qui ont les traits assez beaux. Les hommes portent la barbe et les cheveux longs, la veste courte et étroite, et un bonnet de laine fine, qui ressemble assez à un chapeau. Ils s'habillent de toile, ou d'étoffe de laine, et de poil de chèvre, aimant la couleur brune ou feuille-morte, comme étant peut-être la plus conforme à leur condiction. Les femmes sont fort grossièrement vêtues; je n'ai rien vu qui eût si mauvaise grâce, ni qui soit si éloigné de la galanterie. Voici, dans la figure à côté, le

(¹) *Gâour* est la corruption de *kâfour*, pluriel du mot arabe *kâfer*, infidèle.

portrait d'une de leurs femmes. Autant les Guèbres, hommes et femmes, sont négligés dans leurs manières et dans leurs habits, et malpropres, autant l'air et l'habillement des Persans est fin et agréable. L'habit des Guèbres ressemble si fort à celui des Arabes, qu'on peut croire que les Arabes le prirent d'eux, lorsqu'ils eurent conquis leur pays.



Costume de femme guèbre. — D'après Chardin.

» Ils sont tous, en Perse, ou laboureurs, ou manœuvres, ou foulons et ouvriers en poil. Ils font des tapis, des bonnets et des étoffes de laine très-fine. Nos chapeaux de castor ne sont pas plus doux ni plus lustrés. Je n'ai pas vu un seul homme parmi eux qui vécût sans rien faire, ni aucun aussi qui s'appliquât aux arts libéraux, ou au commerce. Leur grande profession est l'agriculture, c'est-à-dire, le jardinage, le vignoble et le labour. Ils regardent l'agriculture non-seulement comme une profession belle et innocente, mais aussi comme méritoire et noble; et ils croient que c'est là la première de toutes les vocations, celle pour qui le Dieu souverain et les Dieux inférieurs, comme ils parlent, ont le plus de complaisance, et qu'ils récompensent le plus largement.

» Ces anciens Persans ont les mœurs douces et simples, vivant fort tranquillement sous la conduite de leurs anciens, dont ils font leurs magistrats, et qui sont confirmés dans leurs charges par le gouvernement persan. Ils boivent du vin, et, à l'exception du bœuf et de la vache, ils mangent de toutes sortes de chairs, de quelques mains qu'elles soient apprêtées; mais, du reste, ils sont fort particuliers, et ne se mêlent guère avec les autres peuples, surtout avec les mahométans. La bigamie et le divorce ne sont point soufferts dans leur religion. »

Il existe encore aujourd'hui un petit nombre de Guèbres ou Parsis dans le nord-ouest de la presqu'île de l'Hindoustan et dans quelques provinces de la Perse. Fidèles à la religion et aux mœurs de leurs pères, ils vivent isolés et dédaignés au milieu des populations indiennes et persanes, à peu près comme l'étaient jadis les juifs au milieu des peuples catholiques. On a fait des études sérieuses et profondes, en ces derniers temps, sur la religion des Guèbres ou mazdéisme, dont Zoroastre est considéré comme le fondateur [1].

DE L'IMPRESSION SUR TISSUS.

ORIGINES DE CETTE INDUSTRIE.

L'impression sur tissus est une industrie qui ne date guère, en France, que d'une soixantaine d'années. Ses premiers essais en Allemagne, puis en Angleterre, ne remontent pas à beaucoup plus de cent ans. Il peut paraître étonnant que l'impression de la gravure sur papier, connue dès le quinzième siècle, n'ait pas plus tôt conduit à l'impression sur étoffes; car, dans les deux genres, les procédés sont identiques en beaucoup de points. Pourquoi donc plus de trois siècles de distance de l'une à l'autre? Ce retard vient moins des difficultés d'appliquer sur tissus un dessin gravé que de celle de faire franchement adhérer à l'étoffe les couleurs de ce dessin. Au début, on fit des efforts inouïs pour arriver aux résultats les plus médiocres. Il ne s'agissait pas seulement d'apposer sur tissus certaines couleurs; ces couleurs, il fallait les fixer, les rendre permanentes, capables enfin de résister à la double action de l'air et du lavage. La chimie était encore dans l'enfance et ne trouva que bien tardivement quelques-uns des secrets cherchés. Maintenant, grâce au concours actif de cette branche de la science, et aussi à plusieurs emprunts faits aux manufactures de l'Inde, de nombreuses recettes mettent nos fabricants en état de produire de véritables chefs-d'œuvre, et beaucoups en produisent effectivement. La seule chose qui semble aujourd'hui manquer à l'art d'imprimer sur tissus, c'est la possibilité de dégrader les teintes à l'infini, de manière à modeler convenablement l'objet peint. Les tons se superposent invinciblement par teintes plates de la même intensité partout [2], ce qui rend la peinture générale toujours un peu sèche, souvent dure, et quelquefois même criarde. Il n'est guère permis d'espérer qu'on parviendra jamais à éviter complétement ces défauts, inhérents à tout ce qui est impression, quel que soit le champ imprimé. Les atténuer, les rendre moins choquants, telle est jusqu'ici l'habileté suprême. Aussi l'impression sur tissus exige-t-elle des modèles spéciaux que lui confectionne une classe à part de dessinateurs. Nous parlerons plus loin de ces artistes industriels.

A son apparition, et pendant longtemps encore, l'impression sur étoffes s'en tint aux tissus de coton. Après avoir cherché à imiter, avec le pinceau et la plume, les brillantes toiles de l'Inde et de la Perse, on s'ingénia enfin à les imiter au moyen de procédés plus expéditifs et moins coûteux : de là l'impression. L'Allemagne et l'Angleterre, nous l'avons dit, nous précédèrent dans cette voie et y demeurèrent seules un assez long temps. Jusqu'aux dernières années du règne de Louis XV, un *véto* royal s'opposa formellement en France à la confection des toiles peintes, dans la crainte, paraît-il, que ce genre d'industrie (on n'imprimait alors que sur coton) ne fût contraire à la culture du chanvre, du lin et de la soie. L'art nouveau n'était toléré que dans un très-petit nombre d'établissements privilégiés, qui, mis ainsi à l'abri de toute concurrence, semblaient peu soucieux d'améliorer leurs produits.

Cependant, en 1759, Louis XV, cédant à la pression des

[1] Voy. au mot ZOROASTRE dans l'*Encyclopédie nouvelle*, et au mot MAZDÉISME dans l'*Encyclopédie moderne*.

[2] Il y a bien les *fondus;* mais ces *fondus*, qui sont un genre à part dans l'espèce, ont besoin d'une certaine étendue pour se produire.

idées émises par une certaine classe d'écrivains, célèbres sous le nom d'économistes, rapporta son *véto* et ouvrit ainsi toute carrière à l'impression sur étoffes. Aussi bien, un homme était là tout à point qui devait faire marcher cette industrie au pas de course.

OBERKAMPF.

L'histoire de cet homme est presque toute celle de l'impression sur étoffes à ses débuts. Avant lui, cette industrie n'existait pas à proprement parler; il sut lui donner un tel développement que l'Europe entière ne connut bientôt plus que de nom les toiles de l'Inde et de la Perse. Philippe Oberkampf, tel est le nom de ce grand industriel. Jusqu'à lui, le peu d'impressions qui s'était fait avait toujours été exécuté à la *planche*. Il eut le premier l'idée du *rouleau* (nous verrons plus bas ce mécanisme); mais il ne put doter son pays de sa découverte. Après s'être vu repoussé de toutes les villes d'Allemagne, sa patrie, auxquelles il l'avait offerte tour à tour, il était enfin venu se fixer en Suisse, vers 1750, et avait fondé à Arau une première



Oberkampf. — Dessin de Chevignard.

manufacture de toiles peintes d'après ses données. A peine âgé de douze ans au moment de cette fondation, Philippe, son fils, apprit là, comme en se jouant, les éléments d'un art dont il devait porter si loin les progrès. Mais bientôt le désir d'acquérir de nouvelles connaissances, et aussi l'espoir de tirer un parti avantageux de son talent pour la gravure, engagèrent le jeune homme à quitter la Suisse pour la France. Il vint à Paris à l'âge de dix-huit ans, seul, à pied, ne sachant pas un mot de français, d'argent peu garni, et sans aucune recommandation. A son arrivée à Paris, il fut assez heureux pour entrer en qualité de graveur à l'Arsenal, où était établie, par privilége, une de ces rares manufactures de toiles peintes dont nous avons parlé. Cependant cet emploi lui rapportait à peine de quoi subvenir à ses besoins; mais un jour, entraîné par quelques camarades, il met à la loterie la valeur d'un de ses dîners journaliers, et, à son grand étonnement, il gagne une somme de 600 livres. L'édit qui permettait la fabrication des toiles peintes venait d'être rendu. Frappé du secours inespéré que lui envoie la fortune et qui lui semble, en pareil moment, une sorte de mise en demeure de ses capacités, il prend l'engagement envers lui-même de n'employer ses 600 livres que pour faire connaître à la France les procédés de son père et se créer ainsi un avenir indépendant.

Il parcourut alors les environs de Paris, afin d'y trouver un lieu propre à fonder le petit établissement qu'il méditait. La vallée de Jouy, située au bord de la Bièvre, entre Paris et Versailles, le frappa particulièrement. Il y vit comme un ressouvenir de la Suisse et résolut, pour cela même, de s'y fixer. Acquéreur, en effet, d'une des plus pauvres chaumières de cet endroit presque inhabité, il en fit bientôt le berceau d'une manufacture qui devint en peu d'années l'un des plus grands établissements de l'Europe. Pour mettre en œuvre les procédés employés par son père, il lui fallait un dessinateur, un graveur, un imprimeur et un teinturier. Il était seul; il se multiplia lui-même et

fut tout cela à la fois ; plus tard, il fit venir un Suisse de Zurich qu'il associa à ses travaux. Si modestes qu'ils fussent, les premiers essais du jeune Oberkampf eurent un succès tel qu'ils lui suscitèrent une foule d'ennemis dont il était tout à l'heure ignoré. L'envie se dressa formidable en travers de son œuvre à peine en marche, et menaça de l'arrêter court en ameutant contre elle les préjugés. Comme toutes les innovations, celle-ci avait ses dangers, disait-on ; le commerce des tissus en serait troublé jusqu'en ses fondements; etc. Mais Oberkampf triompha de ce soulèvement passionné de la routine et des intérêts vulgaires à force de courage et de persévérance, et grâce aussi à l'appui que lui prêtèrent les économistes d'alors, lesquels réclamaient de toutes parts la liberté de l'industrie nationale.

Cependant l'avenir de la fabrique de Jouy dépendait absolument du bon vouloir de la cour. Un décret royal, hautement sollicité, pouvait arbitrairement trancher la question de son existence. Il en fut ainsi, mais en sa faveur. Par un arrêté spécial, le conseil du roi autorisa la cour et la ville à se vêtir des élégants produits de la nouvelle manufacture, et tout fut dit. Les attaques cessèrent, sous une forme du moins, la forme parlée et écrite. On essaya alors de tuer Oberkampf et son œuvre par la concurrence. Des capitalistes se liguèrent et, à grands frais, établirent à Sèvres une manufacture de toiles peintes considérable, tant par le luxe des bâtiments que par l'importance du matériel. Or, moins de dix mois après sa mise en exploitation, ce matériel même, à bon droit si redoutable, passait aux mains d'Oberkampf, qui l'achetait des entrepreneurs ruinés. Déjà, en effet, la réputation des toiles de Jouy était européenne.

Puissamment aidé de la dépouille de ceux qui avaient pensé l'écraser sous le poids de leurs capitaux, Oberkampf, dont l'activité et le génie ne connurent plus de bornes en quelque sorte, donna une si forte impulsion aux accroissements successifs de sa manufacture que bientôt une population entière vécut d'elle. Plus de 1 500 ouvriers trouvèrent ainsi leur subsistance dans cette vallée de Jouy, où naguère encore on voyait à peine quelques pauvres paysans.

Mais, quelque grand que fût ce bienfait, ce n'était là qu'un bienfait tout local; les succès du fondateur de la manufacture de Jouy eurent une bien autre portée : ils dotèrent la France d'une industrie qui, de tributaire qu'elle avait été jusque-là des nations voisines, la mit à même de prélever sur elles un tribut de 200 millions. En peu d'années, autour de Paris et dans les départements, on vit s'élever, sur le modèle de celle de Jouy, trois cents manufactures environ, où près de 30 000 ouvriers furent employés.

La carrière industrielle de l'ex-graveur de l'Arsenal fut aussi longue qu'elle fut prospère. Parti du règne de Louis XV, Oberkampf traversa celui de Louis XVI, la république, l'empire et la première restauration; la mort le frappa au seuil de la seconde, en octobre 1815, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Pour compléter, autant qu'il nous est permis de le faire ici, la biographie de ce grand homme, nous dirons qu'il était éminemment bon, simple et généreux, et nous ajouterons que, justement frappés du mérite artistique de ses travaux et de leur importance sociale, plusieurs des gouvernements qui le virent à l'œuvre lui témoignèrent leur gratitude par des distinctions honorifiques. Ainsi, Louis XVI l'anoblit et donna à son établissement le titre de manufacture royale, et Napoléon, qui ne put, sur son refus, en faire un sénateur, le créa membre de la Légion d'honneur, en détachant publiquement sa propre croix pour l'en décorer.

PROGRÈS DEPUIS OBERKAMPF.

A la mort d'Oberkampf, l'impression sur tissus était répandue sur tout le sol de France. L'élan donné se continua en s'agrandissant encore de mille recherches, de mille tentatives, de mille réussites. On sait que, depuis quarante ans, la mécanique a retrouvé une nouvelle existence, grâce à la vapeur qui est venue l'animer. Jusque-là, les machines employées pour l'impression sur étoffes étaient à peu près restées dans leur primitive simplicité. Elles bénéficièrent naturellement du progrès général de la mécanique.

La *planche* et le *rouleau* restèrent les instruments immédiats d'application sur tissus de dessins colorés, mais à ces instruments on adapta des systèmes moteurs d'une puissance et d'une ingéniosité telles, que l'on voit aujourd'hui des machines qui impriment jusqu'à quatorze couleurs à la fois. L'ingéniosité se fait surtout remarquer dans un mécanisme français appelé *perrotine*, du nom de M. Perrot, de Rouen, son inventeur. Ce mécanisme, que plus loin nous verrons à l'œuvre, peut à la fois donner quatre, cinq et même six coups de planche, et cela sans grande complication de moyens. Les manufactures anglaises ne sont pas dans les mêmes conditions que les manufactures françaises ; elles produisent surtout pour l'exportation, et les marchés immenses qui leur sont ouverts d'un pôle à l'autre, leur permettent d'accorder beaucoup à leur matériel. Procédant par grandes masses, elles n'ont pas, comme les nôtres, à reculer devant des frais qui leur sont productifs, mais qui chez nous ne seraient que ruineux. De là ces machines puissantes de douze à quatorze rouleaux. La France, toujours plus artiste qu'industrielle, édicte le goût, formule la mode, crée des types enfin, mais ne va pas au delà d'échantillonner l'univers. Ses affaires roulent sur la qualité et non pas sur la quantité ; on dirait qu'ici encore elle s'estime assez riche pour payer sa gloire. Toutefois elle est bien forcée de chercher à la payer le moins cher possible. Aussi aucune de nos manufactures ne possède de rouleaux à plus de quatre couleurs, et encore les établissements munis de tels appareils sont-ils rares. Mais une foule de *petits secrets du métier*, comme on dit dans toute industrie, et dont chaque jour qui passe vient grossir la somme, nous mettent à même de suffire à notre rôle d'initiateurs. Les impressions les plus riches et les plus compliquées prennent essor de nos petits moyens, et l'Angleterre a souvent grand'peine, malgré toutes ses puissantes machines, à nous suivre de loin dans les voies où la fantaisie nous pousse. Nous imprimons journellement des choses qui lui restent en partie inexécutables.

Voulant donner à nos lecteurs une idée de l'ensemble des opérations successives que nécessite l'art multiple de l'impression sur tissus, nous commencerons naturellement par leur parler de celles du dessin et de la gravure.

LE DESSIN POUR ÉTOFFES.

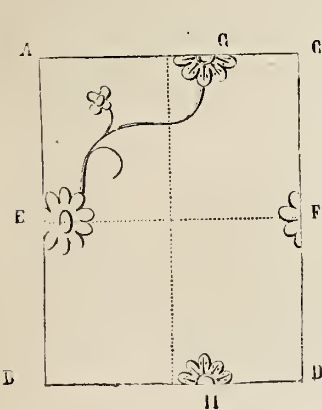
Le dessin pour étoffes est un genre de dessin tout particulier : la fantaisie en fait le principe. Figure, paysage, fleurs, ornement, géométrie, ce n'est rien de tout cela positivement et c'est tout cela à la fois. C'est un amalgame sans nom, un assemblage des formes les plus contradictoires. Aussi un bon dessinateur pour étoffes, un bon *compositeur*, doit-il avant tout s'être désarticulé l'entendement. Il faut que, du moment qu'il prend le pinceau, il ne soit plus un être pensant, mais un être rêvant tout éveillé, dans le cerveau duquel se succèdent, sans lien entre elles, les plus étranges féeries de la chimère et du cauchemar. C'est là, avec la recherche et l'étude de la touche, le côté artistique de cette profession. Mais le métier tient en laisse l'imagination du dessinateur, et oblige ses compositions, si bizarres qu'elles soient, à subir les affronts de la règle et du compas. Il y a des nécessités mathématiques auxquelles il leur faut se soumettre. Cer-

taines lois ne sont pas moins tyranniques quant à l'application des couleurs : tel ton ne peut se trouver près de tel autre, etc.; le travail d'impression, c'est-à-dire, pour parler techniquement, la *fabrication* s'y oppose. C'est donc là du métier et du métier le plus réel. Aussi n'est-on guère dessinateur pour étoffes, dans le vrai sens du mot, que lorsque l'on a travaillé en fabrique. Cependant dans tous les ateliers il y a large place pour ceux qui ne connaissent que les premiers éléments de cet art industriel. Le personnel d'un atelier de dessinateurs se divise toujours en deux parts : les *compositeurs*, qui doivent tout connaître dans la fabrication, et les *finisseurs*, qui en peuvent tout ignorer. Ces derniers, comme leur titre l'indique, n'ont qu'à achever les dessins que les premiers échantillonnent.

Beaucoup de dessinateurs traitent également tout ce qui concerne l'impression. Il est pourtant deux genres parfaitement distincts, la *nouveauté* et le *châle*, qui demandent chacun des connaissances spéciales. Toutefois la nouveauté, qui comprend la robe, le meuble, etc., est des deux genres celui dont le domaine est le plus étendu : aussi est-ce elle qui nous occupera exclusivement dans tout le cours de cet article, même quand nous parlerons du travail de l'impression. Du reste, disons tout de suite que l'impression du châle est une simple impression à la planche. Nous verrons plus loin ce qu'est cette impression.

Dans le dessin pour étoffes, comme dans le dessin de papier de tenture, branche du même art, la plus rigoureuse des lois à observer est celle du *rapport*. Un dessin est un tout, mais n'est en même temps qu'un fragment; pour couvrir l'étendue d'une pièce d'étoffe on est forcé de le reproduire indéfiniment en l'accolant à lui-même, et ces accolements successifs doivent cependant former un ensemble harmonieux. Pour cela il faut que le dessin se raccorde; il faut qu'une ligne, interrompue à droite, trouve à gauche sa continuation, le dessin étant accolé à lui-même. C'est ce qu'on appelle le *rapport*. Tout dessin est un carré, carré réel ou carré long. Soit donc le carré long ABCD, le rapport de G est H, le rapport de E est F. Mais il y a deux sortes de rapports : celui dont nous parlons se nomme *rapport droit;* il en est un autre que l'on appelle *rapport sauté*. Le rapport droit est ainsi nommé parce qu'il a lieu pour une impression dont les coups de planche se donnent sur une même ligne, de telle façon que les rapports s'y font toujours carrément vis-à-vis; le rapport sauté, au contraire, a lieu pour une impression dont les coups de planche s'entre-croisent, de manière que les rapports y forment losange. Ainsi, soit le dessin LMNO, le rapport ici est en S et en T, en X et en Z. A l'impression il donnera le résultat figuré par notre troisième gravure.

Nous n'entrerons pas plus avant dans l'examen du travail obligé du dessinateur pour étoffes. Nous avons dit plus haut que ce dessinateur peint tout et modèle tout au moyen de teintes plates superposées. Nous ajouterons que les couleurs dont il se sert sont à l'eau gommée.



Rapport droit.



Rapport sauté.


Résultat du rapport sauté, à l'impression.

LA GRAVURE POUR ÉTOFFES.

Après le dessin, la gravure. La gravure pour étoffes se divise en gravure sur bois et en gravure sur métal. Les planches en bois, techniquement nommées *blocs*, sont employées pour l'impression à la main : elles datent de l'origine même de l'industrie; ce sont elles qui ont imprimé les premiers tissus. Elles ont subi peu de modifications depuis leur mise en pratique. Voici pourtant un changement de quelque importance introduit dans ces derniers temps. Généralement le *bloc* est une planche longue de 25 à 30 centimètres, large de 20 à 25 et épaisse de 4 à 5. Or ce bloc était autrefois un bloc réel, en poirier massif, dont la pesanteur nuisait à la dextérité du maniement; premier défaut. A ce défaut s'en joignait un autre plus grand encore : au jeu des températures, le bloc massif subissait des variations dans sa surface qui, de plane, devenait tantôt concave, tantôt convexe. On l'allégea et on lui ôta toute velléité de déviation en le composant de trois planchettes, dont deux en bois blanc et la troisième seule en poirier, qui se superposent à fil croisé. Les blocs se gravent entièrement à la gouge quand ils ne sont pas trop détaillés, c'est-à-dire lorsque les traits à mettre en relief n'ont point de finesses. Quant à ceux qui doivent reproduire un dessin dont certaines parties offrent des traits délicats, on les grave à la gouge et au burin, puis même les extrêmes délicatesses sont obtenues au moyen de laiton que l'on incruste dans le bois. Il en est ainsi des *picotés*, etc. Autrefois le laiton jouait un grand rôle dans la composition des planches gravées pour étoffes, même des planches de cuivre. Ordinairement tous les tissus qui subissent les opérations de l'impression reçoivent une première couleur d'une planche qui se nomme particulièrement *planche d'impression*, et laquelle esquisse en quelque sorte le dessin à colorier; elle en fait le trait. Or en cette planche d'impression, presque toujours en cuivre, chaque objet, il y a encore quelques années, était laborieusement contourné de laiton. C'était fort coûteux. On imagina une machine qui, tout en produisant un effet analogue à celui du laiton, diminue le prix de revient d'au moins 90 pour 100. Cette machine, des plus simples, est un cylindre creux en cuivre ou en fonte, qui, debout et rempli de gaz incandescent, tient

toujours chauffée à blanc une petite lame d'acier placée à son extrémité inférieure. Inébranlablement fixe dans sa position verticale, ce cylindre est mû de haut en bas par un petit mécanisme qui en fait ainsi une sorte de marteau dont les coups se précipitent d'une manière incessante et uniforme. La lame d'acier, très-aigüe et chauffée à blanc, creuse au moyen de ce martellement les endroits de la planche qui lui sont soumis. Sur cette planche le dessin à graver a été préalablement décalqué; on conduit donc sous la lame chacun des traits du calque, et, l'opération terminée, dans le sillon obtenu on coule alors un métal qui remplace avantageusement le laiton d'autrefois. Les planches qui résultent de ces manipulations se nomment *clichés*.

La gravure d'un dessin se décompose en autant de planches qu'il y a de couleurs à ce dessin; les tirages en sont successifs. Puis il y a encore les planches du fond, celles qui font le champ teint de l'étoffe. Comme ici la couleur doit être très-intense, très-fournie, le relief des planches reçoit presque toujours un revêtement de feutre découpé à cet effet. Le feutre, on le conçoit, s'imprègne plus abondamment de couleurs que le bois. Ces planches ainsi revêtues de feutre se nomment *planches chapeaudées*.

La gravure sur métal pour les planches plates se travaille au burin comme la taille-douce, et s'imprime aussi à peu près comme elle. Les planches plates ont d'ordinaire un mètre carré environ. Avec ces planches on imprime les foulards, les fichus, les mouchoirs, etc.

La suite à une autre livraison.

HISTOIRE

DE L'ANCIENNE FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Fin. — Voy. p. 55, 87.

II. — JETONS DES DOYENS DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE. (Fin.)

Guillaume de l'Épine, 1744-45-46. Jeton commémoratif.

J.-B.-T. Martinenq. Au droit, portrait du docteur. A l'exergue : AN INDE FELICIOR? 1746, 1747, 1748. Au revers, ses armes. Un arc armé d'une flèche : PRÆVISA FERIENT MINUS. A l'exergue : M . I . B . T . MARTINENQ . PARIS . ITER . DECAN. 1749, 1750.

H.-T. Baron, 1751. Second décanat de Baron. Nous en avons parlé plus haut. Un de ses jetons fait allusion à





Jeton de Baron.

ce double décanat, en représentant Baron aux deux époques de sa vie qu'il a illustrées. Un autre porte au revers cette inscription : SANCITIS A SUPREMO SENATU CONFIRMATISQUE FACULTATIS MEDICINÆ PARIS. LEGIBUS. A l'exergue : M . D . CC . L . I.

J.-B.-L. Chomel. Au revers, 1754-55-56.

J.-B. Boyer, 1756. Au revers : MONSTRAT ITER. Sur un autre, au revers, les armes de la Faculté : URBI ET ORBI. Sur un autre, les armes du doyen : 1758. ITERUM DECAN.

Jean le Thieullier. Très-joli jeton de Duvivier. Sur un autre, au revers, 1760-61-62.

J.-J. Belleteste. Au revers, 1762-63. Armes de la Faculté. Sur un autre, 1762-63-64. Sur un autre, 1766, 1767.

Pierre Bercher, 1766, 1767, au revers.

L.-P.-F.-R. le Thieullier, 1768, 1769, au revers. Sur un autre, au revers : CHEMIÆ . CURS . INSTITUT. 1770. INAUGURAVIT . M . AUG . ROUX . 1771. Autour on lit : ELECTUS 1768. — CONFIR . 1770 . ITER . ELECT . 1772.

J.-L. Alleaume. Au revers, 1774, 1775; ses armes. Nous reproduisons le revers d'un autre jeton de ce doyen.



Revers d'un jeton de J.-L. Alleaume.

J.-C. Dessessartz. Au revers, ses armes; 1776 et 1777. Sur un autre, au droit, portrait du doyen. Au revers, on lit : SECTIO SYMPHIS . OSS . PUB . LUCINA NOVA — 1768 INVENIT; PROPOSUIT 1777. FECIT FELICITER S . R . SIGAULT D . M . P . JUVIT ALPH . LEROI . D . M . P.

Th. Levacher de la Feutrie. Au revers, ses armes; 1779, 1780.

J. Philippe. Au revers, la scène du médecin Philippe et d'Alexandre. 1780, 1781.



Revers du jeton de J. Philippe.

Et. Pourfour-Dupetit. Au revers, sacrifice : PRO REGE REGNO ET UNIVERSIT. PARIS. A l'exergue : PRECES FUND. 1782. Le cabinet possède de ces jetons un exemplaire en or, un en argent, un en cuivre, tous à fleur de coin.

Ch.-Henri Saltin. Au revers, 1784, 1785.

Edm.-Cl. Bourru. Au revers, deux femmes se donnent la main : CONCORDIA ET CONSTANCIA VINCENT. A l'exergue : 1786-87. Un autre, au revers, 1787-88. Un autre, la



Revers d'un jeton de Bourru.

date de 1790. Ces deux jetons portent des inscriptions commémoratives.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

LE VIEUX CHATEAU, PRÈS DE BADE.



Une Vue intérieure du vieux château, près de Bade. — Dessin de Stroobant.

En moins d'une heure, par de verts sentiers, à travers une forêt de pins et de chênes, on va de Bade aux ruines du vieux château qui couronnent le sommet du Batter [1].

[1] Montagne qui domine Bade au nord, et qu'on appelle aussi le

Là s'élevait, dit-on, il y a dix-sept ou dix-huit cents ans, une tour romaine. Les margraves de Bade ne trouvèrent rien de mieux à faire que de s'y loger et de bâtir alentour force murailles et bastions : ils y vécurent jusque vers la fin du quinzième siècle. En ce dernier temps, un margrave nommé Christophe eut l'idée que le château de ses pères était bien vieux et bien haut placé; il descendit et se fit construire un beau château neuf un peu au-dessus des maisons de la ville. Toutefois, les vieilles murailles de l'ancienne forteresse se tenaient encore assez droites et assez menaçantes pour défendre Bade au besoin et inquiéter la marche d'une armée ennemie. Aussi nos soldats jugèrent-ils prudent, en 1689, pendant la guerre du Palatinat, de les battre en brèche, de les faire sauter par la mine, et de les réduire à l'état de véritables ruines historiques. Leurs monceaux de pierres écroulées, entassées pêle-mêle, leurs cours et leurs appartements comblés, leurs pans de murailles tremblants aux moindres vents d'orage, étaient assurément un spectacle d'un romantisme parfait. On trouva cependant, vers l'année 1833, que cela ressemblait un peu trop à une sorte de chaos, et, de plus, quelques voyageuses s'étaient avisées que l'on ne pouvait pas les visiter en toute sûreté. Le grand-duc Léopold invita l'inspecteur des jardins de Heidelberg, M. Metzger, à venir voir ces vénérables débris et à leur donner un air plus convenable. Faire des ruines est un art, les restaurer en est un autre. Dans les parcs du Midi, on fait avec des matériaux neufs des temples grecs mutilés, des chapelles gothiques délabrées, des tombeaux à demi couverts par les hautes herbes. Aux bords du Rhin, il n'est pas nécessaire de faire des ruines, le sol en est couvert : on les répare, on les consolide, on les rajeunit, on leur imprime un degré d'horrible convenable pour exciter des sensations poétiques sans agiter les nerfs. On ménage habilement des surprises agréables aux imaginations qui se fatiguent promptement des émotions romantiques et du sublime. Au vieux château de Bade, on trouve, dans l'ancienne chapelle, des rafraîchissements et tous les éléments d'une collation comfortable, d'autant mieux appréciée de certains touristes qu'ils ont eu quelque peu le vertige sur la tour carrée, d'où l'on découvre un magnifique panorama : Bade, la vallée d'Oosbach, les montagnes de la Forêt-Noire, le mont Mercure, la plaine du Rhin, et au loin, vers l'horizon, la chaîne des Vosges.

IL FAUT PARDONNER.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 106, 114, 122, 130.

III. — *L'ultimatum.*

De retour chez lui, M. Morin ne dit rien à Léon de sa rencontre avec le père de Louise; celui-ci observa la même réserve envers sa fille; et les rapports journaliers des deux familles continuèrent comme si rien de fâcheux ne se fût passé entre les deux pères. Seulement, on annonça aux futurs époux que, par suite d'arrangements nouveaux dont ils n'avaient pas à demander compte, c'est chez M. Vandière qu'ils demeureraient d'abord. Mais, en même temps que d'une façon ostensible on s'occupait, dans la maison du conseiller, de l'établissement du jeune ménage, les mêmes préparatifs avaient lieu secrètement aux Charmeaux. Enfin arriva le jour où Louise et Léon reçurent la bénédiction nuptiale. Ainsi que les jours précédents et tant que dura la fête, le colonel ne laissa rien paraître du vif ressentiment qu'il gardait au fond du cœur depuis sa discussion avec le magistrat. Mais, vers la fin de la soirée, quand le colonel fut au moment de se retirer, il prit son fils à part et il lui dit :

— Aujourd'hui, c'est pour la dernière fois que j'ai mis les pieds chez M. Vandière. Comme il eût été injuste de punir sa fille et toi des torts qui lui sont personnels, j'ai laissé s'accomplir votre mariage. Maintenant, c'est à toi de choisir entre ton beau-père et moi. Tu as trois mois pour négocier votre séparation; mais n'oublie pas que, dans trois mois, je t'attends aux Charmeaux avec ta femme.

Le lendemain des noces, quand Léon se présenta chez son père pour avoir, touchant ces affligeantes paroles, une explication qu'il n'avait pas eu le temps de lui demander la veille, il apprit que le colonel était parti, dès l'aube, pour un voyage qui devait durer trois mois. Chemin faisant, comme il revenait tristement auprès de sa nouvelle famille, Léon rencontra l'un des valets de la maison de poste de Montlhéry, qui s'était mis en route pour aller porter, à l'habitation Vandière, une lettre qu'au moment du départ le colonel avait adressée à son fils. Cette lettre contenait l'exposé des griefs de M. Morin contre le conseiller, et se terminait par ces mots :

« Ce n'est pas pour que tu t'établisses juge entre nous que je t'instruis de notre différend. Je ne reconnais à personne le droit d'apprécier autrement que je l'apprécie moi-même ce qui a froissé ma susceptibilité. Mais il se peut que tes nouveaux parents exercent sur toi une telle influence, qu'elle ne laisse pas à ton courage la force de te séparer d'eux à l'époque convenue pour notre réunion. En ce cas-là, mon fils, ne me laisse point revenir aux Charmeaux; car ne point trouver à mon retour ton ménage établi chez moi, ce serait un nouvel affront que je devrais à M. Vandière, affront qui me trouverait d'autant plus sensible que tu en serais complice. Écris-moi à Bordeaux, poste restante; je ferai prendre ta lettre. Je dis ta lettre, attendu que tu n'auras besoin de m'écrire qu'une fois, vers le terme du délai que nous avons fixé. Songes-y bien, Léon, cette lettre doit m'annoncer que ta femme et toi vous êtes invariablement établis aux Charmeaux et prêts à m'y recevoir. Si, contre mon attente, tu n'avais pas cela à me dire, je t'invite à garder le silence; toute lettre ultérieure serait inutile. Je ne corresponds pas avec mes ennemis, et le meilleur parti qu'ils aient à prendre, c'est de se faire oublier. »

Pour faire bien comprendre la douloureuse émotion qui saisit le jeune Morin à la lecture de cette lettre, il faut le répéter ici : Léon aimait ardemment son père, et son amour filial ne tenait pas seulement à la force du devoir naturel, mais encore à la reconnaissance pour une vigilante sollicitude qui, envers lui, ne s'était jamais démentie. Pour que l'on comprenne aussi que, tout d'abord, Léon prit le parti de lutter, s'il le fallait, contre sa nouvelle famille, au profit de la volonté paternelle, il faut se rappeler que depuis l'enfance la soumission lui était une vertu si familière, que jamais il n'avait supposé qu'il y eût place pour l'hésitation entre l'ordre du père et l'obéissance du fils. Donc, dans sa pensée, l'avenir serait nécessairement réglé selon le désir du colonel; mais comme le retour de celui-ci ne devait avoir lieu que dans trois mois, Léon garda le silence sur la lettre de son père, ne voulant pas attrister les premiers jours de son heureux ménage par la perspective d'une séparation.

A la fin du second mois écoulé depuis le départ de M. Morin, Léon n'avait rien dit encore, et chaque jour le trouvait plus embarrassé que la veille pour parler. C'est que chaque jour il regardait mieux dans la situation qui lui était faite. Il aimait son père, mais Louise adorait ses parents. Plus d'une fois les devoirs de sa profession avaient pour un long temps séparé le colonel de sa femme et de son fils. Léon avait pour ainsi dire l'habitude de l'absence.

Schlossberg. Voy. l'excellent *Itinéraire des bords du Rhin*, par Ad. Joanne.

Louise, depuis qu'elle était née, constamment élevée dans la maison paternelle, voyait sourire les mêmes visages et s'appuyait sur les mêmes cœurs.

Et puis, déjà retenu par les liens d'une affection puissante bien que nouvelle, Léon commençait à se dire qu'il était aussi un fils pour la famille Vandière, et que tout le respect qu'il devait à M. Morin ne l'autorisait pas à ravir Louise à ses parents, eux qui ne la lui avaient accordée que sous la condition qu'il ne les priverait jamais d'elle. Cependant le terme devenait trop prochain pour qu'il fût possible à Léon de se taire plus longtemps. Enfin, faisant un effort de courage, il descendit un matin chez M. Vandière, qu'il savait trouver seul dans son cabinet. Pour toute explication touchant son cruel embarras, il lui mit sous les yeux la lettre du colonel. Le père de Louise la lut deux fois : d'abord avec surprise, ensuite avec douleur; puis, rendant la lettre à son gendre, il lui dit :

— Cela devait arriver, mais c'est trop tôt! Enfin, Léon, qu'avez-vous répondu au colonel?

— Rien encore, Monsieur; envers mon père comme envers vous, je n'ai eu que la force du silence.

— Je comprends cela... mais il faut prendre un parti... ou plutôt le vôtre est déjà pris... je n'ai pas besoin de vous demander ce que vous comptez faire... l'expression désolée de vos regards me dit assez que vous partirez, mais que vous partirez en nous regrettant. Vous aurez raison, mon ami, oui, nous sommes des parents regrettables, si regrettables même que je n'ose vous répondre de la résignation de Louise quand il s'agira de la séparer de nous... Vous le voyez, mon fils, poursuivit-il, je parle de séparation... Je n'invoque pas l'engagement qui avait été pris envers moi; magistrat, je n'en ai pas le droit, attendu que la loi vous permet d'y manquer.

— Ce n'est pas moi qui l'ai voulu, dit vivement Léon. Enseignez-moi un moyen de fléchir mon père sans renoncer à vous, et vous verrez bien si je suis heureux de ne pas vous quitter.

— Cher Léon, répliqua affectueusement M. Vandière, vous me demandez l'impossible, vous le savez bien. A la façon dont le colonel prend les choses, il n'est pas probable que nos relations puissent un jour se renouer et que notre projet d'existence en commun se réalise jamais. Donc, il n'y a pour vous d'autre alternative que celle du choix entre nous deux, et ce n'est pas de moi que vous viendra le conseil de vous affranchir de l'autorité paternelle.

— Ainsi, reprit Léon, vous reconnaissez que mon devoir est de déterminer Louise à accepter la vie nouvelle qui nous est imposée.

M. Vandière tressaillit comme si cette question l'eût mis en présence d'un danger; il réfléchit un moment et répondit ensuite :

— Non, dans l'intérêt de votre bonheur mutuel, il ne convient pas que ce soit vous qui, le premier, annonciez à votre femme qu'elle devra bientôt nous quitter. Mieux vaut que la triste nouvelle lui vienne de moi. Je saurai prendre de tels ménagements que Louise n'aura pas le droit de supposer et la douleur de se dire que vous la sacrifiez à votre père. Nous serions plus malheureux encore si sa tendresse pour nous coûtait quelque chose à l'amour qu'elle vous doit.

Ainsi qu'il l'avait promis à Léon, M. Vandière amena peu à peu sa fille à se résigner au sacrifice. Il écarta scrupuleusement tout prétexte d'accusation contre ce qu'elle aurait pu nommer la faiblesse de son mari. Telle était l'ingénieuse délicatesse de ce digne homme qu'il s'efforça même de ménager, dans le cœur de Louise, une place pour l'impérieux beau-père qui lui ravissait son enfant.

La jeune femme, vaincue par les sages conseils et les tendres exhortations, s'engagea à aller demeurer aux Charmeaux, mais seulement la veille du jour fixé pour le retour du colonel.

— Ce sera trop tard, lui dit son père. Il faut que tu sois un peu déshabituée de la vie avec nous, avant de t'accoutumer à vivre avec lui. Dès demain Léon t'emmenera chez son père, et nous, nous irons passer quelques jours à Paris.

— Quelques jours! répéta Louise avec effroi et comme si, ses parents absents, tout allait lui manquer.

— Peut-être quelques mois, continua M. Vandière, jugeant qu'il valait mieux porter un coup décisif que de faire subir à sa fille le supplice des blessures réitérées.

Louise eut aussitôt le pressentiment de la vérité. Elle jeta les yeux sur Léon; le regard douteux qu'il lui adressa confirma la crainte qui l'avait saisie :

— Ah! dit-elle, c'est un adieu; je ne dois plus vous revoir.

Ces dernières paroles s'éteignirent dans un sanglot. Cependant ses larmes ne purent couler. Elles l'étouffaient, et la suffocation détermina une crise nerveuse. L'ardente fièvre, qui se déclara ensuite et qui se prolongea même dans la nuit suivante, mit à néant les projets de déménagement et de départ. Léon au désespoir, mais convaincu que son père serait le premier à maudire son inflexibilité, s'il était informé du malheur qu'il pouvait causer, résolut de lui tout apprendre. Il ne doutait pas qu'après cette lettre le colonel ne vînt de lui-même demander à M. Vandière l'oubli du passé.

En même temps que Léon, veillant au chevet de sa femme, tentait de fléchir M. Morin, le père de Louise, qui comprenait bien que cette déplorable scène de séparation ne pourrait se renouveler sans danger pour sa fille, écrivait aussi au colonel. Prudemment soigneux de la susceptibilité de son irritable voisin, il ne récriminait pas; au contraire, il accusait sa propre vivacité et offrait généreusement des excuses en échange d'une franche réconciliation, qui assurerait au jeune ménage la tendresse assidue de deux familles unies. Si la lettre du beau-père et celle de son gendre ne partirent pas le jour même où elles furent écrites, c'est qu'une effrayante série d'accidents aggrava singulièrement l'état de la jeune malade. L'esprit et le cœur de ceux qui lui donnaient leurs soins furent complétement absorbés par une seule préoccupation, active autant que tourmentée.

L'inquiétude se répandit du dedans au dehors, et ces mots : — La vie de Louise Vandière est en danger, — devinrent un cri d'alarme pour le pays.

Bien que la discussion du colonel avec M. Vandière fût demeurée sans témoins, l'instinct public ne s'était pas trompé à propos du départ soudain du maître des Charmeaux. — Il y a brouille entre les deux beaux-pères, disait-on; c'est-à-dire rupture éternelle pour les deux familles, car le colonel ne pardonne jamais. — Bien qu'on ignorât aussi l'ordre formel que M. Morin avait adressé à son fils en partant, ce même instinct clairvoyant faisait accuser le colonel du malheur qui menaçait la maison Vandière, et sans que personne eût une preuve à l'appui de son dire, chacun disait : — Rien de tout cela ne serait arrivé s'il avait su pardonner.

De tous ceux que soulevait contre le colonel cette impitoyable rigueur, le bonhomme Matthieu était le moins jaseur, mais aussi le plus indigné. A sa part d'intérêt général pour la jeune malade venait se joindre son inquiétude sur le sort de son filleul. — Qu'était-il devenu depuis que la sévérité du maître avait confirmé l'arrêt de la gouvernante? — Jean le Perdu, en quittant les Charmeaux, n'avait pas été se présenter à l'hospice : voilà tout ce que savait le vieux garde. Il ne doutait pas que si l'enfant eût trouvé à se placer quelque part, il ne l'eût, cette fois comme les

autres, renseigné, par une lettre, sur sa nouvelle condition. Enfin cette lettre arriva; elle était datée de la prison d'Orléans. Comment Jean le Perdu se trouvait-il là? Quelques fragments de sa lettre vont nous le dire :

« D'abord, je n'ai rien à me reprocher qu'un peu trop de confiance dans un inconnu. Le colonel avait eu raison de défendre l'entrée des Charmeaux à l'homme que j'ai hébergé, malgré ses ordres; mais le colonel a eu tort de me renvoyer, car alors je n'aurais pas été exposé à rencontrer cet homme sur ma route et à me lier davantage avec lui, ne croyant pas qu'il pouvait m'arriver du mal par la faute de celui à qui j'avais fait du bien. — Les deux écus de cent sous de mon maître ont aussi été une des causes de ma perte. Si je n'avais pas eu d'argent à moi, le mauvais homme ne m'aurait pas monté la tête avec des idées de commerce que je croyais bonnes sans les comprendre parce qu'elles devaient nous rapporter beaucoup. Comment n'aurais-je pas été ébloui quand, pour mes dix francs que je lui avais confiés, je l'ai vu revenir, un soir, avec plus que sa charge de marchandises, dans le cabaret où je l'attendais. — Depuis deux mois, nous parcourions les villages, et nos affaires allaient au mieux, quand j'ai appris que mon associé avait été arrêté. On m'a conseillé de me sauver, pour m'éviter de partager son sort; cela m'était facile, mais j'ai trouvé le conseil mauvais; comme je voulais savoir au juste quel commerce nous faisions, j'ai été de moi-même me livrer, afin d'apprendre ce que j'ignorais. — Je le sais à présent. L'autre a pour quinze ans de travaux; moi, je ne suis pas tout à fait acquitté. Mais ce n'est pas pour vol au moins, c'est seulement pour cause de vagabondage qu'on doit me garder pendant trois ans dans une maison de correction. Ah! si le colonel m'avait pardonné! »

Quand le bonhomme Matthieu se fut un peu remis de la commotion causée en lui par cette déplorable lettre, il se dit intérieurement : — Pauvre Jean le Perdu! c'est à présent surtout qu'il mérite son nom; et cela parce que notre maître n'a jamais su accorder un pardon. A compter du jour d'aujourd'hui, présent comme absent, le maître ne me fera plus peur, et je réglerai, avec lui, ma conduite sur la sienne. Prenez garde, colonel Morin! vous n'avez pas pardonné la faute de mon filleul, à mon tour je ne vous pardonne pas son malheur. »

La suite à une autre livraison.

HISTOIRE DU COSTUME EN FRANCE.

Suite. — Voy. les Tables des années précédentes.

RÈGNE DE LOUIS XIII.

Costume militaire. — Jacques Callot a retracé les scènes de la vie militaire de son temps, les pilleries, le meurtre pour le plaisir de tuer, tous les divertissements de l'enfer pris indistinctement sur les ennemis et sur les amis, enfin la justice prévôtale s'exerçant d'une manière digne de ces excès par des pendaisons sans nombre dont les enseignes se voient aux arbres des chemins. Tout cela témoigne que le



Louis XIII en costume de commandement; Gendarmes et Train d'artillerie en 1621. — Dessin de Chevignard, d'après les gravures du temps.

bon vieux temps n'avait pas encore cessé pour le soldat. Il ne pouvait pas l'être, parce que la formation d'une partie des troupes était encore abandonnée à l'entreprise particulière. Pour des corps qui appartenaient en propre à leurs chefs, le drapeau, au lieu de représenter le pays, n'était qu'un lien de hasard tenant réunis, pour un temps souvent

font court, les éléments les plus hétérogènes. Il obligeait à se bien battre, non pas à se bien conduire.

Cependant ces restes de la barbarie ne pouvaient plus longtemps subsister. L'accroissement rapide du noyau qui allait former nos armées modernes annonçait un prochain changement de régime. A la mort de Henri IV, nous n'avions encore que les quatre régiment créés par Coligny; à la mort de Richelieu, le nombre se trouvait porté à treize.



Mousquetaires à cheval et Cent-Suisse, après 1630. — Dessin de Chevignard, d'après les gravures du temps.

Les vieux régiments étaient ceux de Champagne, Navarre, Picardie et Piémont ; les nouveaux portèrent les noms de Gardes françaises, Gardes suisses, Normandie, Auvergne, Bourbonnais, marine, Richelieu, Tallard et Boufflers. La permanence de ces corps, leur sujétion directe à la volonté qui gouvernait l'État, était plus propre que la crainte des supplices à y entretenir les habitudes d'ordre et de respect.

L'uniforme est une autre condition essentielle pour la bonne tenue des troupes. On n'y arriva pas encore sous Louis XIII, non pas qu'on l'ignorât; déjà depuis longtemps les rois et les princes y avaient astreint les compagnies qui gardaient leur personne; mais on regardait cela comme une chose de pur agrément, et parce qu'on avait beaucoup de peine à la faire observer dans une mesure si restreinte, on ne concevait pas qu'il fût possible d'y réduire des milliers d'hommes. Les régiments et compagnies des régiments se distinguaient seulement par la livrée, c'est-à-dire par une même couleur exigée pour les passements, ou pour les garnitures de rubans et les plumes du chapeau. Mais la couleur et la façon des habits, leur étoffe et la plupart des objets d'équipement, étaient à la fantaisie du soldat. De là des disparates d'un effet fâcheux pour la discipline. L'un étalait son opulence, tandis que l'autre laissait voir sa pauvreté; et tel manquait du nécessaire, dont le compagnon, chargé de superflu, était obligé d'entretenir des goujats à sa suite.

Les armes restèrent dans les régiments de Louis XIII ce qu'elles étaient auparavant, à cela près qu'on supprima les hallebardes. La hallebarde ne fut conservée que pour les trois compagnies d'élite qui fournissaient l'escorte du roi : les Cent-Suisses, les Écossais ou Gardes de la manche, et les Gardes de la porte. Les Cent-Suisses étaient habillés à leur mode, mais avec les couleurs du roi; les gardes de la manche et de la porte, vêtus à la française, différaient du reste de l'armée par le hoqueton, petite dalmatique brodée d'emblèmes particuliers, qui se passait par-dessus le pourpoint.

Dans les régiments, on voyait des piquiers, des arquebusiers et des mousquetaires.

Les piquiers eurent toujours l'armure de fer pour le haut du corps, savoir : la bourguignotte avec jugulaires et *mourre* ou visière pointue, le hausse-col, le corselet, et cinq pièces de tassettes pour couvrir le haut des cuisses. Les bras n'étaient pas armés, non plus que les jambes. Vers 1615, presque tous les soldats d'infanterie, s'accommodant au goût du jour, avaient adopté les culottes flottantes, que dans leur langage ils appelaient des *royales*. Ils les abandonnèrent ensuite pour les chausses étroites en forme de demi-pantalon; mais les piquiers restèrent fidèles aux royales jusqu'au moment où leur arme fut supprimée.

Pour les mousquetaires et arquebusiers, l'habit suivit toutes les variations de la mode, et fut conforme à celui qu'on portait à la ville. Il n'y eut de vêtement exclusivement militaire que le *buffle*, gilet de peau chamoisée que ceux qui avait le moyen de s'en procurer mettaient par-dessus leur pourpoint. Le buffle était coûteux; il fallut longtemps le tirer d'Allemagne. Vers 1630, un homme de Nérac en fit de meilleurs, qui étaient tout à fait à l'épreuve de la pique et de l'épée. Peu après, il se forma à Poitiers et à Niort deux grandes fabriques où l'on travaillait en façon de buffle, avec une grande réduction sur le prix, les peaux de vache et même de mouton. *La suite à une autre livraison.*

Rappelons qu'il faudrait plus de douze ans à un boulet (parcourant 360 lieues à l'heure) pour franchir l'espace de 38 millions de lieues qui sépare le soleil de la terre, et que la vitesse de rotation de la terre est de 396 lieues par heure.

Il est deux moyens de contracter peu de besoins : repousser les plaisirs qu'on n'espère pas obtenir toujours; régner sur ses plaisirs. Répéter souvent : « un instant les dissipe! » DROZ.

LE CHEVAL-VAPEUR.

Personne n'ignore ce que signifie l'expression de travail sous le rapport mécanique. Un manœuvre qui élève un poids à une certaine hauteur, une machine qui monte de l'eau, un cheval qui meut un manége, font des travaux. La plus simple manière d'évaluer le travail produit, c'est de chercher à le représenter d'une manière équivalente par un poids soulevé à une certaine hauteur. Un ouvrier qui met en mouvement la manivelle d'une grue, accomplit un travail. S'il était employé à tirer la corde d'une poulie, il aurait, en dépensant la même quantité d'action, élevé un certain poids à une certaine hauteur. La valeur du premier travail peut donc évidemment s'obtenir en évaluant le second.

Ainsi, en mécanique et sous sa forme la plus simple, le travail produit est égal au nombre de kilogrammes soulevés multiplié par le nombre des mètres parcourus. L'unité de travail correspondra naturellement à un kilogramme élevé à un mètre; on lui a donné le nom de kilogrammètre. Si l'on élève 25 kilogrammes à 1 mètre, on produit un travail de 25 kilogrammètres, et le travail sera nécessairement de 50 kilogrammètres si les 25 kilogrammes sont élevés à 2 mètres.

C'est à MM. Coriolis et Poncelet qu'on doit cette heureuse innovation, qui permet aux phénomènes les plus vulgaires et les plus fréquents d'avoir dans la science une représentation si nette et si frappante.

Lorsqu'il s'agit d'un travail mécanique indéfiniment prolongé, on emploie souvent une autre unité. Cette unité, qui porte le nom de *cheval-vapeur* et qu'on admet depuis Watt comme terme de comparaison, correspond à un travail *continu* de 75 kilogrammètres *par seconde*. Ainsi, quand on parle d'une machine de la puissance de 10, de 20 chevaux, cela signifie que cette machine est capable d'un travail continu de 75 kilogrammètres multipliés par 10, ou de 75 kilogrammètres multipliés par 20, *par seconde*.

Il est presque inutile de faire remarquer qu'il n'y a aucun rapport entre le *cheval dynamique* ou *cheval-vapeur* et le travail réellement produit par un cheval. En consultant les données de l'expérience, on trouve que le cheval-vapeur représente un travail *continu* équivalant à celui de 5 à 6 chevaux employés *l'un après l'autre* pendant 24 heures, en ne les laissant travailler chacun que pendant 4 ou 5 heures environ. Si Watt a employé l'expression, aujourd'hui consacrée, de cheval-vapeur, c'est que des expériences faites dans les mines de Cornouailles indiquaient que le travail exigé des chevaux attelés aux manéges fonctionnant pour l'épuisement des mines, était environ pour chacun de 75 kilogrammètres; mais ce travail n'était pas continu; il durait seulement 4 heures par jour. *On forçait* les chevaux pendant 4 heures pour les laisser reposer ensuite pendant 20 heures; la vapeur ne se repose pas.

LE PREMIER GRENADIER DE FRANCE.

Aucun souvenir n'est plus étroitement lié au nom de la Tour d'Auvergne, dans les traditions populaires, que son titre de *premier grenadier de la république française*. Il y a, en effet, dans ce titre un mélange d'humilité et de grandeur qui, au premier regard, paraît convenir admirablement à ce héros modeste, chez lequel aux qualités éminentes du général s'allient si bien les qualités laborieuses et patientes du soldat; mais, à le considérer plus attentivement, on n'a pas de peine à y sentir quelque chose d'emphatique et de prétentieux, contrastant d'une manière fâcheuse avec la mâle simplicité qui, de l'aveu de tous ses contemporains, faisait le fond du caractère de ce vaillant homme. Aussi n'est-il pas sans intérêt d'apercevoir dans les pièces de l'histoire de la Tour d'Auvergne que ce titre, décerné par Napoléon, ne fut aucunement du goût de celui à qui il était destiné. Averti de cette nomination à effet par une lettre du ministre de la guerre, il s'en montra sérieusement affligé, et le témoigna hautement. Jamais il ne consentit à signer en cette qualité ses états d'appointements; et, frappé à mort bientôt après, on peut dire que sa mémoire a reçu le titre plutôt que sa personne.

« Je n'eus jamais plus besoin de consolations, écrivait-il à ce sujet à un de ses amis, que dans le moment où vous m'adressez des félicitations. Quelqu'un qui ne sut compter avec sa patrie que pour briguer l'honneur de la servir, et qui rangea toujours parmi les choses les plus indifférentes les éloges et les distinctions, pourrait-il ne pas être vivement affecté de voir attacher à ses faibles services un prix aussi énorme, aussi disproportionné? Supérieur aux craintes comme aux espérances, tout me fait un devoir de m'excuser d'accepter un titre qui, à mes yeux, ne paraît applicable à aucun soldat français, et surtout à un soldat attaché à un corps où l'on ne connut jamais ni premier, ni dernier. » Certes, voilà de nobles et fières paroles, et qui remettent involontairement en mémoire ces énergiques et austères citoyens des premiers temps de Rome. Dans une autre lettre, déclarant qu'il accepte avec reconnaissance le sabre d'honneur que le premier consul lui avait donné en même temps, attendu qu'il pense qu'on n'a mis cette arme entre ses mains que pour l'aider à conquérir la paix, la Tour d'Auvergne ajoute, avec le même esprit héroïque que dans la lettre précédente : « A l'égard du titre éclatant de premier grenadier de l'armée, comme cette palme du courage doit rester toujours flottante sur tous les guerriers français, tout me fait un devoir de m'excuser d'accepter un titre qui, sous aucun rapport, ne peut m'appartenir. »

N'est-il pas juste que l'histoire n'oublie pas de mentionner, à côté du titre demeuré populaire, une protestation qui mériterait de l'être aussi, car elle corrige admirablement ce qu'on peut trouver dans ce titre de contraire au bon goût et à la modestie? C'est le guerrier sévère de l'armée du Rhin répondant au guerrier brillant de l'armée d'Italie.

DÉTAILS NOUVEAUX SUR RIQUET.

Voy., sur Riquet, la Table des vingt premières années.

Voici quelques particularités curieuses sur Riquet, extraites des manuscrits de Colbert, conservés à la Bibliothèque impériale.

Le premier document est une lettre adressée par Riquet au ministre, qui s'intéressait beaucoup au projet du canal du Languedoc. Cette lettre est datée du 20 décembre 1664 :

« Monseigneur, ce travail ne se peut faire qu'avec de grandes dépenses, et puisque mon premier dessein s'augmente de plus de moitié, il est à croire que la dépense sera de même; mais, à considérer les choses comme elles le doivent être, ce qui semble dépense n'est qu'avance, puisque c'est un bien qui va pour revenir, et que c'est un retour perpétuel que l'argent qui passe des mains du souverain en celles des sujets. A la vérité, il ne se peut pas faire que le roi n'en baille beaucoup, s'il plaît à Sa Majesté de gratifier ses peuples de ce grand ouvrage; mais cet argent, passant des mains des ouvriers en celles des propriétaires des terres, qui leur vendront le pain et le vin, ceux-ici, par l'ordre de cette province, le rapporteront à sa source, étant très-constant que le Languedoc proportionne son *don gratuit* à ses forces, et qu'à même qu'il est riche, son présent l'est aussi [1]. Peut-être, Monseigneur, trouverez-vous mauvais qu'un petit homme comme moi porte ses pensées si haut. . . Je vous en demande excuse, et je vous supplie de faire considération que, quoique je sois petit, la matière dont je vous entretiens étant grande, il ne se peut pas faire que je ne m'élève au-dessus de moi-même. . . »

La question d'argent, comme on voit, arrêtait l'entreprise à son début. Mais Riquet, qui avait foi dans son projet, lève l'obstacle :

« . . . J'offrirai, dit-il, d'en faire l'avance à mes périls : je veux dire qu'en cas que je ne réussirai point, mes fournitures me reviendront à pure perte, en quoi je risque honneur et bien ; car si je manque d'exécution, je passerai pour un visionnaire, et j'aurai perdu une grande somme du plus clair de mon bien. »

En mûrissant son idée, Riquet trouve des expédients qui doivent épargner du temps et de la dépense, et à la fin de juillet 1665, il écrit à Colbert :

« Quant à la réussite, elle est infaillible, mais d'une manière toute nouvelle, et où jamais personne n'avoit pensé. Je me compte dans ce nombre; car je puis vous jurer, Monseigneur, que le chemin par où je passe maintenant m'avoit été toujours inconnu, quelque diligence que j'eusse faite pour le découvrir. La pensée m'en vint à Saint-Germain : j'en songeai les moyens, et, quoique fort éloigné, ma rêverie s'est trouvée juste sur les lieux; le niveau m'a confirmé ce que mon imagination m'avoit dit à deux cents lieues loin d'ici.

» Par cette nouveauté, je dispense mon travail de tous regonflements, de toutes chaussées et de toutes mines, et je le conduis par la superficie de la terre, par enfoncements égaux et par pentes naturelles, en sorte que je rends la chose aisée et d'entretien facile, et je décharge la grande rigole de dérivation d'environ 400 000 livres de dépenses, que les regonflements, les chaussées et les mines avoient été évalués, outre le long temps qu'il auroit fallu pour l'assemblage des matériaux et pour la construction.

» Voilà, Monseigneur, en quel état je suis, et voici la réflexion morale que je fais. Je conviens que l'on peut tout, ayant la grâce; étant vrai que celles que je reçus un jour de vous à Saint-Germain produisirent la pensée qui donne tant de facilité à mon ouvrage. Une étincelle de votre grand génie passa dans le mien petit; j'en fus échauffé, et j'entrai dans un enthousiasme qui causa cette heureuse production par laquelle je peux dire, parlant hyperbole, qu'à peu de frais j'ai comblé les vallons, aplani les montagnes, et contraint les eaux à m'obéir. »

Il fait ressortir les avantages de cette belle entreprise : « . . . Vous considérerez, s'il vous plaît, Monseigneur, que ce canal, communiquant la Garonne au Rhône, donnera sujet à toutes les villes de cette province de faire des dépenses en leur particulier, pour avoir de petits canaux qui communiquent à celui-ci. Je remarque qu'il n'y a pas une d'elles à qui la nature n'en présente les moyens : l'Albigeois le peut faire par sa rivière du Tarn; le Castrois, par celle d'Agout; le Foix, par l'Ariége; le Mirepoix, par le grand Lers; Béziers, par celle d'Orbe; Pézenas, par l'Hérault; Montpellier, par un ancien canal que le temps a ruiné et par la rivière de Lez; Lunel, par sa Robine; Nîmes, par sa fontaine; et Toulouse, Castelnaudary, Carcassonne et Narbonne s'y rencontrent situés dessus, aussi bien que toutes les villes le long du Rhône. »

Enfin l'affaire marche : « . . . Les moins intentionnés et les plus incrédules seront contraints d'avouer, par cette épreuve sensible (on venait d'achever la rigole d'essai), que ce que j'aurai fait est une belle chose. Peu de gens avoient foi pour la réussite; et maintenant qu'on ne la voit plus douteuse, la plupart disent que ce que j'ai fait tient du miracle, que cela ne se pouvoit sans le secours de Dieu ou la participation du diable. Je conviens du premier, et, du reste, on me fera justice, quand on dira de moi que j'ai quelque peu de nature, point d'art, et que je ne suis pas magicien. »

Le 28 septembre 1667, l'archevêque de Toulouse mande à Colbert : « Hier, le sieur Riquet vint encore ici pour savoir si je vous écrirais touchant les trente mille mûriers qu'il s'oblige à faire planter le long de sa rigole et de son canal, et que, l'accommodant d'un de ces colléges pour y faire loger tous les ouvriers nécessaires à préparer et à filer les soies, il y accommodera un quartier pour y demeurer; bien entendu que le logis sera toujours au roi, pour y mettre qui il lui plaira. Les logis de ces colléges sont grands comme la plupart des hôtels de Paris, et, outre cela, ont de grands jardins. Il fait travailler sur le bord de la Garonne, pour poser la première écluse, où il y a près de trois cents ouvriers. Toute la ville de Toulouse voit cela avec joie, et jamais les Toulousains n'avoient eu de foi au canal que maintenant. »

Cependant le projet de Riquet rencontra de l'opposition; nous ne parlons pas des envieux, qui surgissent toujours en pareille occasion, et dont Riquet écrivait à Colbert, en 1669 : « . . . Dans un mot, Monseigneur, mon travail est toute ma passion; j'en dois souhaiter l'achèvement parfait, pour me satisfaire moi-même et pour fermer la bouche à l'envie, qui ne sauroit s'empêcher de s'en prendre à la moindre apparence de vertu. — La nouvelle de la dignité que vos hauts mérites vous ont acquise de nouveau (Colbert venait d'être nommé secrétaire d'État) a donné une joie inconcevable; et moi, j'en suis rajeuni de vingt ans. Je vous souhaite avec cela une santé parfaite et une longue vie. »

Le cardinal de Bonzy, archevêque de Toulouse, président des États de Languedoc, fut en quelque sorte obligé d'enlever le vote des députés de la province; en 1672, plusieurs membres des États n'étaient pas encore favorables à l'entreprise, et le prélat mande à Colbert, sous la date du 12 novembre :

« . . . Il (l'intendant de la province) nous a dit ensuite que l'affaire en faveur de M. Riquet seroit difficile, et si nous ne serions pas d'avis qu'il vous proposât d'employer quelque somme de 25 à 30 000 livres parmi les consuls,

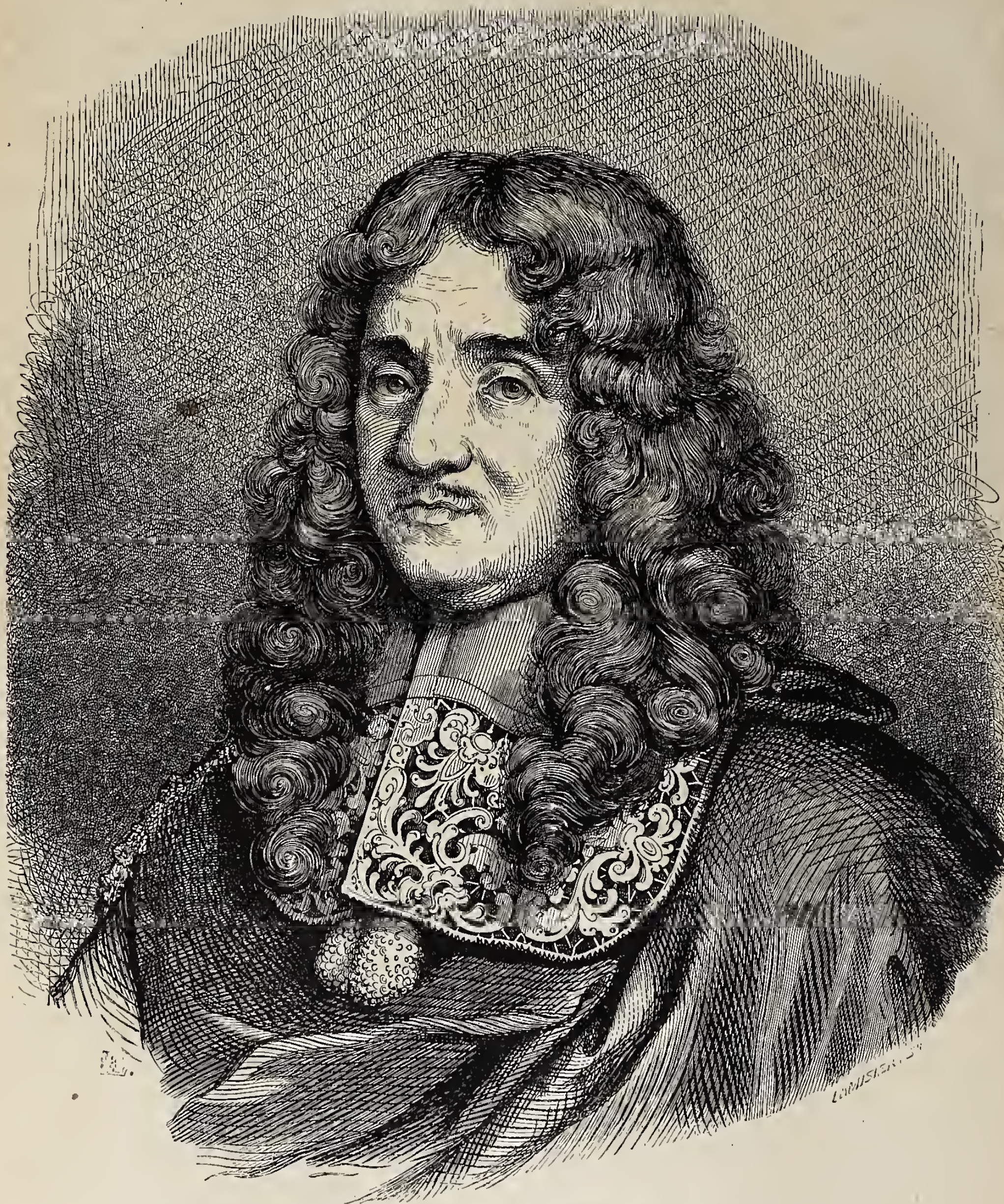
[1] Le Languedoc, en sa qualité de *pays d'États*, avait le droit de fixer lui-même la quotité de ses impôts : de là le nom de *don gratuit.*

pour la rendre plus facile et moins exposée à contradiction. Nous lui avons répondu que c'étoit à lui de juger de cela, et que nous l'assurions que tous ceux qui dépendent de nous feroient leur devoir, sans qu'il en coûtât rien au roi. »

Ce paragraphe confidentiel est écrit tout en entier de la main du cardinal; le reste de la lettre est écrit par un secrétaire.

M. de Bonzy n'avait pas prévu ces résistances; car en parlant à Colbert, le 15 décembre 1662, du projet de canal, alors tout nouveau, il disait : « Je crois que vous aurez eu la lettre que je vous écrivis sur la proposition que vous devoit faire M. Riquet du canal pour la jonction des deux mers. Je vous assure que celui-là sera embrassé des peuples et de la noblesse du Languedoc, et que chacun fera un dernier effort pour y contribuer. Au moins ils m'en parlent tous d'eux-mêmes comme cela, et quand vous ne feriez que donner commission à vérifier sur les lieux ce que M. Riquet vous en écrit, cela relèveroit l'espérance de cette province infiniment. . . »

Chose singulière! l'opposition venait des consuls de ces villes qui devaient le plus profiter de l'établissement du grand canal. L'intérêt privé l'emportait sur l'intérêt général. On vit plusieurs membres des États de Languedoc



Riquet. — Dessin de Chevignard, d'après une gravure du temps (Cabinet des estampes).

s'opposer aussi au dessèchement des marais d'Aigues-Mortes, dans la crainte que si les marais étaient convertis en terres arables, le blé ne baissât de prix ; et alors les propriétaires n'auraient pu vendre leur grain aussi cher que par le passé.

Mais Colbert ne se laissait pas arrêter par ces considérations mesquines. Fidèle à son caractère, le grand ministre défendit encore cet intérêt général contre le fils même de Riquet, qui avait continué les travaux, et, en sa qualité de seigneur du canal, revendiquait certains priviléges préjudiciables au public ([1]).

([1]) *Correspondance administrative sous le règne de Louis XIV*, par G.-B. Depping, tome IV, publié par le fils de l'auteur, M. Guillaume Depping. In-4o, Imprimerie impériale, 1855.

CELLE QUI RAMÈNE LES ENFANTS.



Une Scène à la Roche-Corbon. — Dessin d'après nature par Damourette.

Il est passé le temps de l'apologue. Les exigences chaque jour plus impérieuses de la vie positive ne permettent plus guère à personne de sortir des limites de la réalité. D'une autre part, pour l'utilité de tous, le merveilleux est passé dans le domaine de la science, si bien qu'il n'est plus resté de place en notre admiration pour les vaines inventions de la féerie. A peine oserait-on dire aujourd'hui : — Si peau d'âne m'était conté, j'y prendrais un plaisir extrême ! — Cependant, toute image ayant sa raison d'être, et celle-ci, non plus que les autres, ne pouvant rester une énigme sans mot, il faut bien, cette fois encore, appeler à soi le secours de l'allégorie pour expliquer la course à travers champs de l'enfant effrayé et de la femme aux haillons. Si nous étions encore au temps où les bêtes parlaient, je dirais :

Il est une femme au visage amaigri, au regard plein d'épouvante, qui s'en va, le soir, battant les buissons où les écoliers vagabonds se blottissent.

Ses vêtements se sont déchirés aux épines à force de fouiller dans les taillis; car il faut, quelque obstacle que le lieu lui oppose, qu'elle se fasse jour jusqu'à celui qu'elle veut secourir, et, si bien qu'il se cache, toujours elle finit par le trouver.

Ce n'est point avec une douce voix qu'elle l'appelle; ce n'est pas par des caresses qu'elle l'attire. Elle se montre, et aussitôt un froid de glace saisit l'enfant. Elle parle, il ressent au dedans une souffrance. — Il faut rentrer chez toi, lui dit la femme au teint pâle et aux yeux hagards; ta mère t'attend, il faut rentrer!

Si, à bon droit tourmenté de la réception qu'il mérite, l'enfant répond à cette femme, voulant la tromper ou se trompant lui-même : — Va-t'en, je sais mon chemin et je rentrerai bien sans toi.

— Je ne quitte plus ceux que je suis venue trouver, réplique-t-elle. — Et, quoi qu'il fasse pour l'éloigner, elle reste là, lui répétant : — Enfant, il faut rentrer.

Elle n'est pas fée, cette femme, et cependant elle communique aux coupables qu'elle visite le don de la magie. C'est par elle que ceux-ci donnent aux vapeurs lumineuses courant sur les eaux stagnantes, pendant les chaudes nuits d'été, le sinistre éclat de rire qui terrifie. C'est par elle que l'enfant, immobile d'effroi, prête aux frôlements des feuilles sèches, chassées par le vent, le bruit inquiétant du pas de l'homme. C'est par elle, enfin, que les attardés, dans la clairière, transforment en géants armés les grands arbres aux branches étendues, et peuplent tout à coup de guetteurs menaçants les chemins traversés çà et là de lumière et d'ombre. Quand l'enfant est pieux, il récite une prière; quand il ne pense pas à prier, il chante, afin de chasser ce qui l'épouvante. Mais parviendrait-il à remporter cette victoire, que le succès de la lutte ne le délivrerait pas encore de celle qui l'obsède. Sa compagne obstinée possède un moyen plus puissant pour obliger le vagabond à quitter son gîte.

Elle souffle sur les lèvres de l'enfant, et ses lèvres se dessèchent. Elle pose un doigt au creux de sa poitrine, alors la torture intérieure qu'il éprouve est telle que, se

levant aussitôt et se résignant au châtiment que le retour lui promet, il laisse cette femme le prendre par la main; puis il court avec elle et ne s'arrête plus qu'à la porte de la maison.

Elle a deux noms, celle qui ramène ainsi les enfants attardés; on l'appelle la Faim, on l'appelle aussi la Peur.

Il est un autre guide, à la démarche calme, aux paroles pleines de conseils encourageants, qui prend l'écolier au départ du logis et le ramène le soir, content de sa journée; celui-là se nomme le Devoir.

IL FAUT PARDONNER.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 106, 114, 122, 130, 138.

IV. — *La rancune de Matthieu.*

Peut-être n'a-t-on pas oublié que, lors du début de la maladie qui mit en danger la vie de Louise Vandière, deux lettres allaient être adressées au colonel Morin : l'une, celle de Léon, implorait, on le sait, le pardon pour sa désobéissance involontaire; l'autre, arrachée au magistrat par un effort de l'abnégation paternelle, offrait, nous l'avons dit, des excuses à l'offenseur. Ce qui contribua encore à distraire de la pensée, durant plusieurs jours, le souvenir de ces deux lettres, c'est que Léon, épuisé par la douleur et la fatigue, à la suite de ses longues veillées auprès de sa femme, donna, à son tour, de graves inquiétudes pour sa santé. Un matin, cependant, que le bonhomme Matthieu, suivant l'habitude journalière qu'il avait prise, était venu chez M. Vandière pour s'informer de l'état des deux malades, on lui remit les lettres, afin qu'il les fît porter au bureau de poste de Montlhéry : — Je les porterai moi-même, répondit-il; car je vais faire un petit voyage, et Montlhéry est sur ma route. — On remarqua seulement alors que le vieux garde forestier avait, au lieu de sabre, un petit paquet suspendu à son baudrier, et qu'il s'appuyait de la main droite sur un bâton de voyageur, tout fraîchement coupé dans la forêt.

— Ainsi tu te donnes congé? lui dit M. Vandière.

— Le maire m'a autorisé à me faire remplacer. Il s'agit d'une affaire de famille : je vais à Orléans voir Jean le Perdu, mon filleul.

— Ah! tu as de ses nouvelles? Ainsi il a trouvé une place? reprit le magistrat avec intérêt.

Matthieu fut sur le point de répondre : — Oui, une place de prisonnier. — Mais, en ce moment, le médecin arriva pour sa visite accoutumée, et le père, ramené à la pensée de sa fille et de son gendre, rompit l'entretien sans pousser plus loin ses informations.

Le parrain de Jean le Perdu, arrivé à Montlhéry, s'arrêta un moment devant le bureau de poste; il mit la main dans la poche de son habit pour en tirer les lettres qu'il devait jeter dans la boîte; puis une réflexion lui vint, un projet se forma dans son esprit; il laissa les deux lettres où elles étaient et il passa outre. — Voyons d'abord mon filleul, se dit-il.

Quand il frappa, le lendemain, à la porte de cette prison qui, sans l'inflexibilité du maître, ne se fût jamais ouverte pour son filleul, la dent grinçante du verrou qu'on tirait le mordit si rudement au cœur, que le courage lui manqua pour demander à voir le prisonnier. Il remit au concierge le petit paquet qu'il avait apporté pour Jean le Perdu. — Je suis le parrain de ce pauvre petit diable, dit-il; donnez-lui cela de ma part, et faites-lui savoir que si je le prive de ma visite, c'est que je n'ai pas le cœur assez brave pour l'envisager en face dans son malheur. Dites-lui encore que ce malheur-là m'a appris une chose que j'ignorais : c'est que, moi aussi, je suis capable d'avoir de la rancune, et que si les moyens me manquent pour le tirer d'affaire, du moins je suis en fonds pour causer une grosse peine à celui qui nous a fait un si grand mal.

Sans s'expliquer davantage, Matthieu se remit en route. Pendant bien des jours, il battit le pavé du grand chemin, et enfin il arriva à Bordeaux. Son premier soin, en entrant dans la ville, fut d'acheter un crêpe noir et de le placer en pleureuse à son chapeau; après quoi le vieux garde se rendit au bureau de la poste restante où devaient être adressées les deux lettres qu'il avait toujours sur lui. Bien décidé à se tenir invariablement aux aguets jusqu'à ce que le colonel, ou une personne envoyée par lui, vînt réclamer ce qui était arrivé au nom de M. Morin, le parrain du prisonnier passa sa première journée d'attente à s'affermir de mieux en mieux dans le projet que sa rancune lui avait inspiré. Il était atroce, ce projet; mais jusqu'à ce moment Matthieu l'avait estimé juste représaille de l'impitoyable sévérité du maître. Sa longue faction du premier jour ayant été inutile, il quitta son poste, mais pour venir le reprendre le lendemain, longtemps même avant l'heure de l'ouverture du bureau. Placé au dehors, près de la porte, comme une sentinelle vigilante, il attendit encore en vain durant une grande partie de la matinée, interrogeant tous ceux qui entraient au bureau de poste, pour s'assurer qu'aucun d'eux ne venait là de la part du colonel Morin. — S'il était parti! pensa-t-il. — Comme il s'arrêtait à cette idée, que son besoin de vengeance lui faisait envisager comme un malheur, le vieux garde aperçut enfin le colonel dans la profondeur de la rue. M. Morin était encore à grande distance du bureau de poste, mais il s'y dirigeait tout droit. — Pour la première fois, se dit Matthieu, je ne tremblerai pas devant cet homme : c'est lui, au contraire, que je vais voir trembler.

Le bonhomme n'avait pas fini de se parler de la sorte, qu'il se sentit malgré lui tressaillir; mais ce n'était pas du maître : c'était de lui-même qu'en ce moment il avait peur. Ce plan, conçu par une rancune qui d'abord lui avait semblé si légitime, prit au moment de l'exécution un tout autre aspect dans sa conscience, ou plutôt celle-ci le lui présenta sous sa physionomie véritable. Sans se décider encore à renoncer complétement à son mauvais dessein, il se hâta, avant que le colonel ne l'eût abordé, d'arracher de son chapeau le crêpe noir qu'il y avait attaché. M. Morin qui ne s'attendait guère à trouver là son garde, allait ouvrir la porte du bureau de poste :

— N'entrez pas là, Monsieur, lui dit Matthieu, vous n'y trouverez rien pour vous.

— Toi à Bordeaux? Et c'est pour me dire cela que tu as fait un pareil voyage! dit le colonel.

— J'y suis venu pour moi, à cause de vous, repartit le bonhomme, s'excitant tout bas à la fermeté.

— Ainsi, tu es sûr qu'il n'y a point ici une lettre de Léon à mon adresse?

— Non, Monsieur, j'en réponds; personne ne le sait mieux que moi, puisque je viens...

— De sa part? interrompit brusquement le colonel, sans s'apercevoir de la lutte que la bonne nature de Matthieu livrait à sa méchante intention. Léon demande sans doute un nouveau délai, et comme il craint que je ne réponde pas à une lettre, il t'a chargé de lui apporter ma réponse.

— Il ne s'agit de rien de tout cela, répliqua le vieux garde, toujours en proie au même combat intérieur, et ne sachant à qui obéir alors que la voix qui lui disait : « Tu dois venger ton filleul », ne parlait pas plus haut que celle qui lui répétait : « Tu n'as pas le droit de te faire justice ».

— Voyons, de quoi s'agit-il? demanda le colonel, étonné de l'hésitation de Matthieu. Ce n'est pas, je suppose, pour

l'unique plaisir de la promenade que tu as fait tant de chemin; et puisque Léon ne m'écrit pas, c'est que tu as quelque chose à me dire, sinon de sa part, du moins quelque chose qui le concerne.

— En effet, répondit le parrain de Jean le Perdu, qui venait de trouver le moyen de gagner quelques minutes de réflexion, j'ai à vous parler; mais je ferai remarquer à M. le colonel que nous sommes en pleine rue, ce qui est gênant pour se dire des choses que les passants n'ont pas besoin d'entendre.

— C'est juste, suis-moi à mon hôtel.

Et il marcha, devançant le vieux garde. D'après le motif qu'il supposait au silence de son fils, rien ne pressait plus M. Morin d'interroger Matthieu.

— Léon, se dit-il, n'aura pas su déterminer sa femme à venir demeurer aux Charmeaux. Soit! En ce cas on attendra longtemps mon retour; car je ne veux pas m'exposer à recevoir chez moi son insolent beau-père, comme je suis bien résolu aussi à le priver de mes visites.

Après quelques minutes de marche, le colonel arriva à l'hôtel où il habitait; il fit monter chez lui le bonhomme Matthieu, et il lui dit :

— Repose-toi, et puis après, parle quand tu voudras.

— J'aime autant parler tout de suite, répondit l'autre; car le mal que j'ai encore l'intention de vous faire me pèse trop pour que je puisse le garder plus longtemps sur le cœur.

Cette singulière confession étonna et fit sourciller le colonel.

— Oh! je ne viens pas ici demander votre pardon, reprit Matthieu; ce que je veux, c'est seulement pouvoir me pardonner à moi-même l'idée qui m'est venue contre vous depuis qu'on a condamné mon filleul.

— Ah! le petit drôle a eu affaire à la justice, dit le colonel; il paraît que c'était vraiment un vaurien.

Pour toute réponse, Matthieu présenta à son maître la naïve épître du prisonnier.

— C'est malheureux, reprit le colonel après avoir lu; mais à qui la faute?

— Voilà ce que je me suis demandé, Monsieur, repartit le bonhomme, et comme j'ai trouvé la réponse à ma question dans les derniers mots de la lettre du pauvre enfant : « Ah! si le colonel m'avait pardonné! » j'ai cru que j'avais le droit de prouver à mon tour que je ne pardonnais pas non plus.

— Et pour venger ton filleul, t'est-il donc passé par l'esprit l'idée de venir me provoquer? demanda le colonel, d'un ton qui prouvait combien peu il croyait au sérieux de sa question.

— On ne provoque pas son maître en duel; on ne se bat pas avec un colonel, quand on n'est, comme moi, que soldat.

— En vérité, dit M. Morin, tu avais peut-être la pensée de m'assassiner?

— Je voulais faire pis que cela, colonel. Et alors, il se mit à raconter les craintes qu'on avait eues pour la vie de Louise Vandière, le danger qui avait menacé celle de Léon.
— C'est déjà bien assez de vous apprendre cela, je le vois, continua Matthieu qui lisait sur le visage du père les douloureuses émotions que lui causait l'idée d'un malheur qui n'était plus à craindre; eh bien, cela ne suffisait pas à ma rancune, et ce que nous avions redouté, je me faisais une joie de vous dire : C'est arrivé!

En témoignage de sa coupable intention, il tira de sa poche le lambeau de crêpe noir; mais, en même temps, de l'autre main il présenta au colonel la lettre de Léon et celle de M. Vandière.

Après les avoir lues, le colonel sonna :

— Qu'on fasse mes malles, dit-il, je pars ce soir.

— Pour les Charmeaux? demanda Matthieu.

— Non, pour la maison Vandière; c'est là désormais que je veux habiter.

— Ah! vous savez donc pardonner, à présent.

— Tiens, répondit le colonel en lui tendant la main, la meilleure preuve que je puisse te donner de mon indulgence, c'est que je te pardonne.

Avant de quitter Bordeaux, le colonel jeta deux lettres à la poste : par la première, il annonçait son retour à ses enfants et demandait un appartement chez M. Vandière. La suscription de l'autre lettre portait : « A son Excellence le garde des sceaux, ministre de la justice. » Au bas de l'enveloppe, il y avait : « Personnelle. »

Par cette dernière lettre, le colonel sollicitait la mise en liberté du prisonnier d'Orléans.

Quand la voiture des voyageurs impatiemment attendus s'arrêta au bas de la butte des Denises, une voix jeune et joyeuse signala cette arrivée du haut de la montée; cette voix, c'était celle de Jean le Perdu.

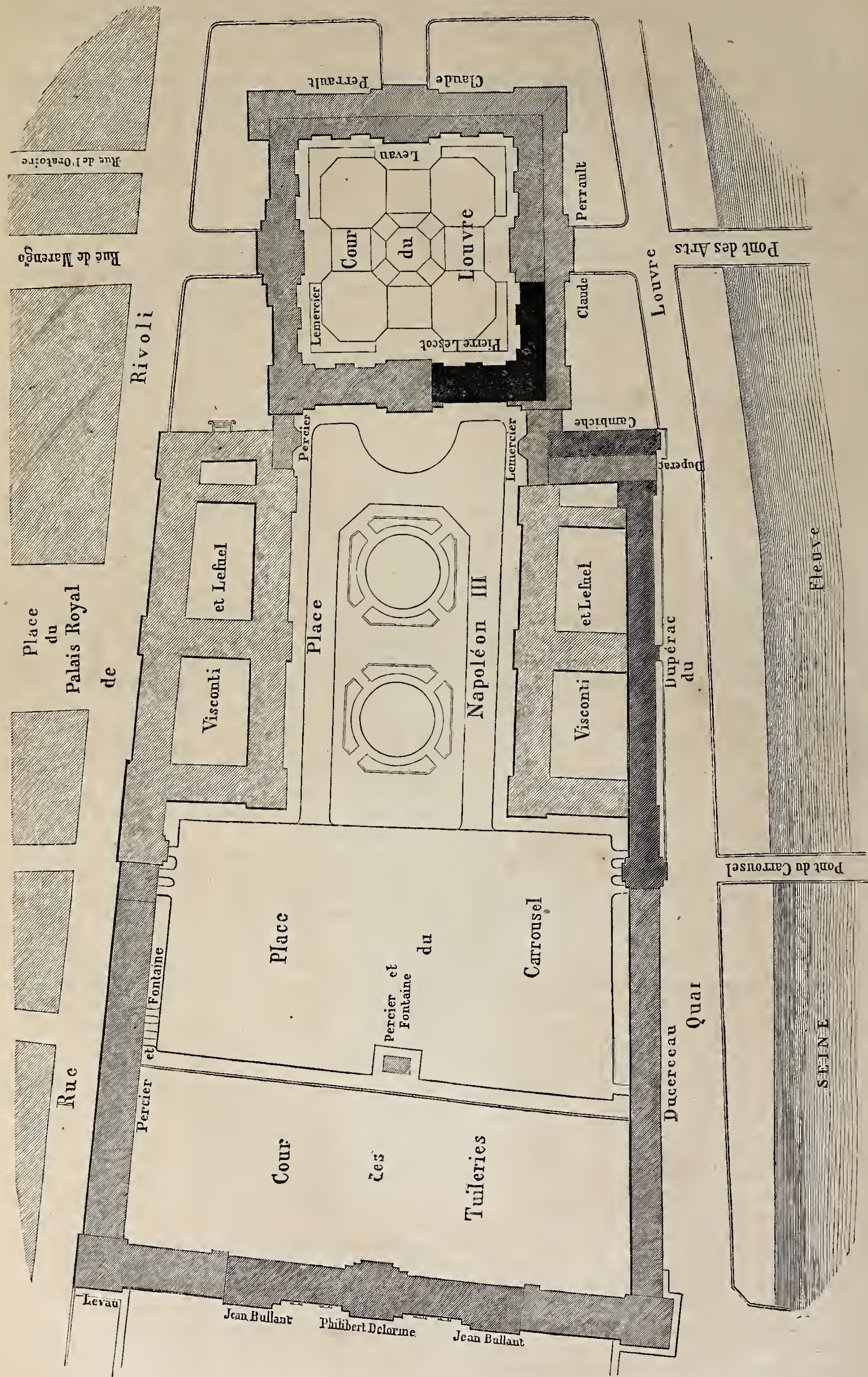
LE NOUVEAU LOUVRE.

Voy. le pavillon Richelieu, p. 9.

Nos lecteurs connaissent l'histoire architecturale du Louvre [1]. Cependant, avant les constructions nouvelles elle était encore assez confuse, et il n'était pas rare de voir des gens d'ailleurs érudits différer complétement d'opinion sur les artistes qui avaient bâti les diverses parties du Louvre et sur la date de ces constructions. Maintenant, on est à peu près d'accord, au moins sur les points principaux de cette histoire. Pierre Lescot est l'auteur de la partie des bâtiments du vieux Louvre comprise entre le pavillon de l'Horloge et le corps de bâtiment donnant sur le quai. Lemercier fit élever le pavillon de l'Horloge et la façade faisant pendant à celle de Pierre Lescot, et qui reproduit complétement celle de ce grand artiste. Personne n'ignore que Perrault est l'auteur de la fameuse colonnade longeant la place Saint-Germain-l'Auxerrois, et de la façade bordant le quai. Gabriel, sous Louis XV, se chargea de terminer la cour du Louvre; c'est à lui qu'on doit le troisième étage remplaçant, sur les façades du nord, de l'est et du midi, l'attique de la façade de l'ouest, et qu'il fut forcé de construire pour arriver au niveau de l'entablement de la colonnade de Perrault. La façade, d'une sévérité toute monumentale, peut-être un peu morne, qui donne sur la rue du Coq, est de Percier et Fontaine; elle est du même style que celle qui donne sur la place du Carrousel, et que des travaux récents viennent de modifier. Elles furent exécutées sous le premier empire, à qui on doit le véritable achèvement du Louvre de François Ier et de Henri II.

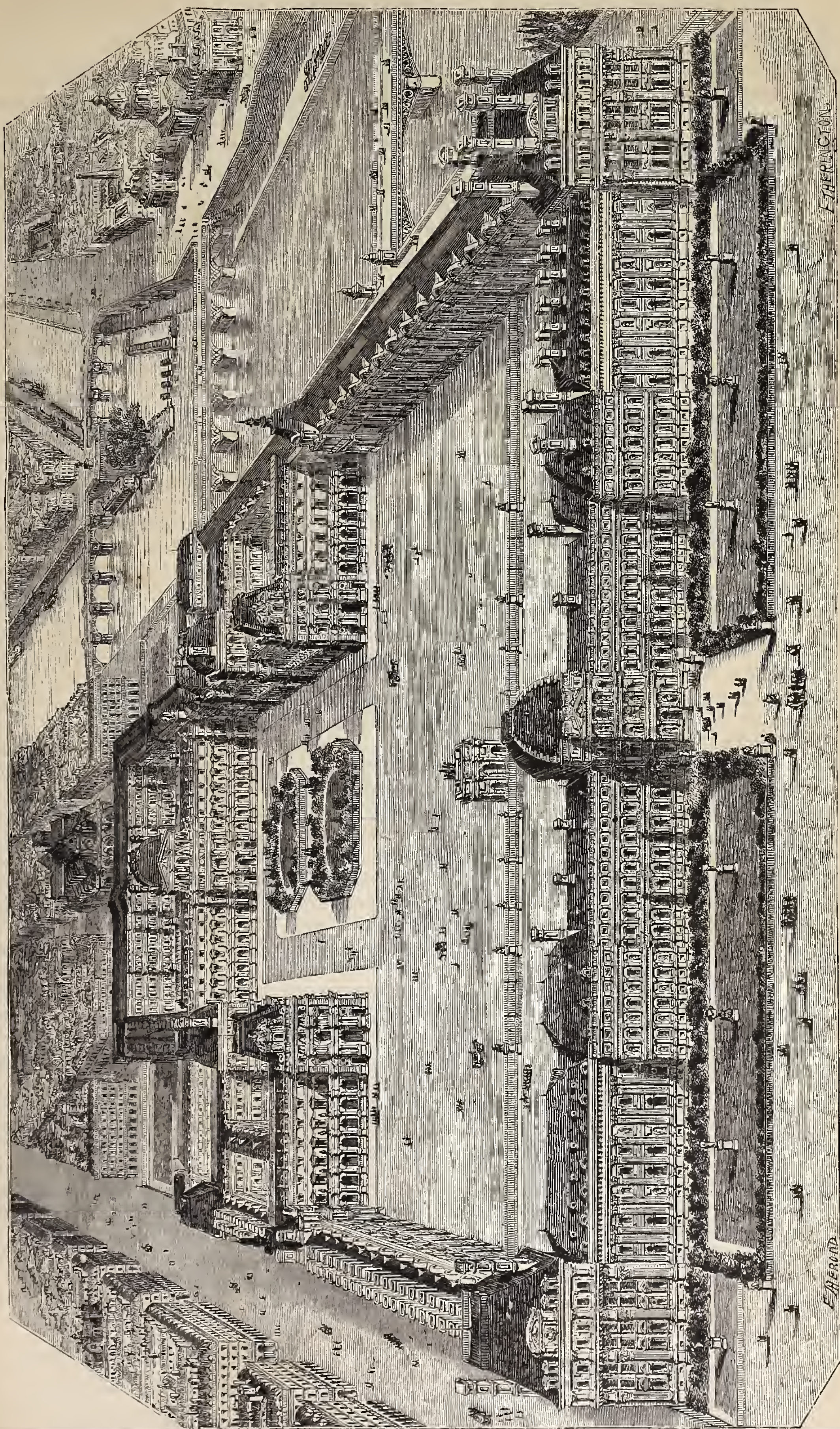
Quand on parle aujourd'hui des nouvelles constructions du Louvre, on a coutume de dire que ce palais vient d'être achevé. Il est plus vrai de dire de ces constructions qu'elles relient l'ancien Louvre aux Tuileries. Ce projet de réunir les deux palais date de loin, et il a donné lieu à des plans fort divers de goût, de caractère et de style. Ainsi, la partie qui longe le jardin de l'Infante est due, pour le rez-de-chaussée, à Catherine de Médicis; pour le premier étage, à Henri IV. La partie comprise entre ce bâtiment et le guichet de la Bibliothèque date également de ce prince; elle fut commencée par l'architecte Metezeau, qui ne vit pas finir son œuvre; enfin le reste de cette galerie, commencée sous le même règne et qui rejoint les Tuileries, est de Ducerceau.

[1] Nous avons déjà publié un grand nombre d'articles et de gravures sur le Louvre et sur les Tuileries. On peut en voir la liste à la Table des vingt premières années.



Plan général du Louvre et des Tuileries.

Napoléon voulut aussi réunir le Louvre aux Tuileries; les bâtiments qui longent la rue de Rivoli, à partir du pavillon de Flore jusqu'au pavillon de Rohan, sont l'œuvre de son règne. Depuis et avant l'empereur, comme l'on sait,



Vue générale du Louvre, prise du jardin des Tuileries. — Dessin de Thérond.

bien des projets avaient été mis en avant ; il nous faudrait beaucoup de place pour les rappeler. Il y en eut de tous les goûts et de tous les styles ; mais leurs auteurs s'accordaient sur ce point, qu'il fallait trouver un moyen de masquer le

défaut de parallélisme entre les deux façades du Louvre et des Tuileries. Nous donnons le plan qui a été exécuté, et dont l'auteur est M. Visconti, car son successeur, M. Lefuel, n'y a apporté de modifications que dans quelques dispositions intérieures.

Ce plan montre parfaitement comment l'artiste s'y est pris pour déguiser le défaut de parallélisme. La question est de savoir s'il en est venu à bout : il suffit de se placer au centre de la place du Carrousel pour le vérifier.

Les deux architectes successivement chargés de la direction des travaux semblent avoir été mus par une même pensée, celle de résumer dans les constructions nouvelles tous les styles des constructions antérieures : aussi ont-ils pris à tâche de reproduire presque tous les détails de l'ancien édifice. Par exemple, la façade de la rue de Rivoli se divise en trois parties. Celle du centre est ornée d'un pavillon faisant face au Palais-Royal, flanqué de deux corps de bâtiments, avec panneaux et fenêtres dans le goût de la renaissance; ce pavillon est somptueusement décoré, orné de colonnes à bossages vermiculés, et surmonté de cariatides accouplées, sculptées par M. Bosio neveu, supportant un fronton triangulaire. La partie à droite reproduit, sauf quelques détails, la façade nord du vieux Louvre, qu'elle avoisine. Il en est de même pour la partie qui rejoint l'aile commencée sous l'empire.

Les bâtiments donnant sur les deux places se composent d'un rez-de-chaussée surmonté de deux étages. Ils sont flanqués de pavillons d'angles, et divisés en deux parties, sur la place Napoléon, par des pavillons centraux. Autour du rez-de-chaussée règne un portique à arcades, soutenu par des colonnes corinthiennes cannelées, surmontées d'un entablement richement orné de feuillage en relief très-saillant. Ce portique est couronné d'une terrasse avec une balustrade portant une série de statues-portraits des hommes illustres de toutes les époques. La façade des bâtiments s'élève en arrière-corps de deux étages, dont le dernier est, comme la terrasse, couronné d'une galerie qui supporte des figures d'enfants accompagnant des trophées allégoriques.

Nous avons décrit les pavillons du centre (p. 9). Les pavillons d'angles en diffèrent par un étage de moins, par un avant-corps faisant portique et composé de deux ordres superposés, et par un fronton percé d'une large baie, flanqué à sa base de statues allégoriques au lieu du fronton triangulaire des autres pavillons, et terminé par des trophées d'une ornementation somptueuse.

Pour compléter cette décoration, MM. Visconti et Lefuel ont ajouté une façade postérieure au pavillon Lesdiguières, et construit en regard, à peu près dans le même style, le pavillon de Rohan. Enfin ils ont modifié la façade occidentale du vieux Louvre, qu'ils ont décorée d'un pavillon avec colonnes en marbre et pilastres, et surmonté d'un fronton triangulaire, œuvre de M. Barye.

Nous avons dit que ces deux artistes avaient entrepris de résumer dans leur œuvre les divers styles de l'ancien palais. Par exemple, les fenêtres des pavillons reproduisent exactement celles de Pierre Lescot dans la cour du vieux Louvre ; la façade des bâtiments en arrière-corps du portique est copiée sur les façades septentrionale et occidentale du palais de François I[er]. Le portique rappelle le goût de la renaissance; la toiture et la décoration des frontons des pavillons d'angles font songer aux édifices contemporains de Louis XIII et de Louis XIV.

Nous n'avons rien à dire des cours intérieures, dont l'ornementation n'offre rien de caractéristique; mais nous citerons les culs-de-lampe et l'ornementation des nouveaux guichets, d'un goût parfois douteux, mais d'une exécution qui prouve la rare habileté de main de nos praticiens. Du reste, le même éloge peut être appliqué à toute la sculpture d'ornement du nouveau Louvre. Nous croyons être d'accord avec tout le monde en montrant plus de réserve à l'endroit de la statuaire, malgré les travaux de Barye et quelques œuvres exceptionnelles.

Tel est, dans son ensemble, le nouveau Louvre. Il ne nous appartient pas de prononcer un jugement définitif sur cette gigantesque construction ; au lecteur à prononcer. Il nous suffira de rappeler un principe qui peut-être a été oublié trop souvent par les architectes contemporains, et qui est le premier de tous, quand il s'agit d'art. On se préoccupe trop souvent de la supériorité des styles les uns sur les autres, et pas assez de cette grande loi d'unité et de proportions qui fait le principal mérite d'un monument, fût-il grec ou romain, du moyen âge ou du siècle de Louis XIV. Qu'il nous soit permis, à ce propos, de rappeler le jugement d'un de nos amis, critique fort compétent et fort instruit.

Nous nous promenions l'an dernier à Versailles, par un beau soir d'automne, le long de la pièce d'eau des Suisses. En ce moment, les derniers rayons du soleil frappaient d'une teinte d'or la façade du château, se dessinant en profil sur un profond azur, pendant qu'une chaude demi-teinte baignait à leur base les magnifiques escaliers et la terrasse de l'Orangerie. Mon ami s'arrêta tout à coup, et, me montrant ce magnifique spectacle :

« J'ai vu, me dit-il, les ruines de l'Égypte et de la Grèce, le Panthéon de Rome, les merveilles de la renaissance italienne et française; mais jamais rien de plus beau que le profil du palais de Versailles vu de la place où nous sommes. Pourtant, si nous en approchions trop, peut-être trouverions-nous à redire à certains détails d'un goût douteux, maigres ou emphatiques ; mais celui-là ne serait pas un artiste qui ne se sentirait ému par la grandeur des proportions et la savante combinaison, pourtant simple et grandiose, des lignes. Toute l'architecture est là. »

Ajoutons que tout édifice doit annoncer clairement sa destination par sa forme et sa décoration extérieures. Or nous croyons qu'il serait difficile de deviner à première vue quels seront les habitants du nouveau Louvre et leurs divers emplois. Il semble qu'il n'y ait que toute une grande famille de princes qui puisse s'y loger convenablement; cependant l'on paraît se proposer d'y abriter côte à côte des services qui n'ont pas à s'annoncer si pompeusement et surtout dans un même style.

Dans la partie méridionale, l'entrée du bâtiment transversal deviendra l'entrée du Musée. Ce bâtiment renfermera aussi, dit-on, un manége au rez-de-chaussée, et au-dessus une salle des États, qui communiquera aux Tuileries par la grande galerie du Louvre.

La partie du nord est consacrée au ministère d'État, qui occupera trois ailes de la première cour; au ministère de l'intérieur, qui occupera trois ailes de la seconde; à la Bibliothèque du Louvre, qui sera logée au premier étage de l'aile transversale; et à une exposition permanente des beaux-arts.

Les autres bâtiments sont affectés aux écuries des Tuileries; au service de ces écuries, qui occupera l'entre-sol, le rez-de-chaussée de la grande galerie du vieux Louvre; et à la cuisine des cent-gardes. Les salles supérieures sont destinées à des expositions périodiques.

ÉTUDES SUR LE LITTORAL DE LA FRANCE.

Suite. — Voy. t. XXV (1857), p. 53, 90, 194, 250, 266.

VIII. — LES DUNES DES COTES DE GASCOGNE.

Depuis l'embouchure de la Seudre jusqu'à l'embouchure de l'Adour, sur une étendue de 250 kilomètres, la côte

se développe en ligne droite, sans autres interruptions que l'estuaire de la Gironde et le bassin d'Arcachon. Tout ce littoral est bas, sablonneux et bordé de dunes. De l'embouchure de la Seudre à la Gironde, la côte forme la pointe d'Arvert, au sud du pertuis de Maumusson, et la pointe de la Coubre; puis elle se dirige au sud-est jusqu'à l'embouchure de la Gironde, en face de la pointe de Grave.

Les dunes qui commencent à l'embouchure de la Seudre se continuent jusqu'au fort de Terre-Nègre, près de Saint-Palais; d'abord larges de 5 kilomètres, elles se rétrécissent peu à peu et se terminent à Saint-Palais par une zone fort étroite. En avant de l'embouchure de la Gironde est le rocher de *Cordouan,* au milieu d'un grand banc de sable et surmonté d'un phare. Ce banc divise en deux passes l'entrée de la Gironde : la passe du nord, profonde et praticable à des vaisseaux de ligne, est entre le banc et la pointe de la Coubre. Les changements fréquents dans les sables rendent cette passe dangereuse, et c'est à son entrée qu'est la barre de la Gironde. La passe de Grave, entre le banc et la presqu'île de Grave, est moins profonde, mais plus sûre que la précédente. Quant à l'estuaire de la Gironde, il est d'abord encombré de bancs de sable qui changent fréquemment, puis il est rempli d'îles.

Les dunes recommencent à la pointe de Grave et se prolongent en ligne droite et sans interruption jusqu'à l'Adour. Dans toute cette étendue, une petite bande de sable, à peine large de 60 à 80 mètres, borde d'abord le rivage, puis viennent les dunes; en arrière des dunes se trouve une série d'étangs de grandeur variable, rangés en ligne du nord au sud; en arrière encore, une zone de marais ou *barthes*, après lesquels commence la région sablonneuse des Landes.

Jusqu'à l'étang d'Hourtin, les dunes présentent la disposition suivante : une ligne de dunes ou de monticules de sable siliceux et très-mobile, quelquefois élevés de 70 mètres, larges d'environ 500 mètres; puis une *lette* [1] ou vallée, de 2 000 mètres de largeur; enfin une deuxième rangée de dunes, parallèle à la première. A l'étang d'Hourtin, un changement considérable a lieu dans cette disposition : les rangées de dunes deviennent nombreuses et très-rapprochées les unes des autres; elles ne sont plus séparées entre elles que par des lettes étroites. La largeur de ce désert de sable, au milieu duquel on ne rencontre qu'à de grands intervalles quelques postes de douaniers, varie de 5 à 8 kilomètres. Les étangs qui sont à l'est des dunes sont, en allant du nord au sud, ceux d'Hourtin, de Carcan, de Lacanau; puis vient le bassin d'Arcachon, le plus grand de tous, et qui communique avec la mer par une ouverture assez large, mais dangereuse. A la suite sont les étangs de Cazau et de Sanguinet, de Biscarosse et de Parentis, d'Aureilhan. A partir de cet étang, la hauteur des dunes diminue, mais leur largeur augmente; elle est ici de 8 kilomètres. On trouve ensuite les étangs de Saint-Julien, de Léon, de Soustons, de la Tosse et d'Orx. Parallèlement et à l'ouest de ces deux derniers étangs, on remarque, au milieu des dunes, une ligne de flaques d'eau et de très-petits étangs qui occupent l'ancien lit de l'Adour, dont l'embouchure était alors au Vieux-Boucau, situé à la bouche d'un cours d'eau qui sort de l'étang de Soustons. Enfin, au delà de l'Adour, sur la gauche du fleuve, quelques dunes isolées terminent cette longue et monotone zone de sables.

Sous l'impulsion des vents d'ouest, la masse de sable siliceux, très-fin et très-mobile, qui forme les dunes, se met en mouvement et s'avance annuellement de 20 mètres dans l'intérieur des terres, envahissant et détruisant tout ce qui est devant elle, villages et forêts. C'est ainsi qu'ont successivement disparu la ville d'Anchoanne près de Maumusson, divers villages dont on a découvert les toits et les clochers sur la côte d'Arvert [2] en 1698, et, au sud de la Gironde, les vastes bois de pins *(pignadas)* de Saint-Julien de Lit, de Lacanau, du Vieux-Soulac, et la majeure partie de la commune de Mimizan. Vers la fin du dernier siècle, l'ingénieur des ponts et chaussées Brémontier entreprit de fixer les dunes de Gascogne et d'arrêter leur marche. On fixe les dunes en les boisant. On parvient d'abord à imposer au sable le repos qui permet aux plantes d'y prendre pied, en multipliant un roseau qui croît naturellement dans les dunes de Gascogne, le gourbet [3]; puis on sème des genets, des ajoncs et des pins; les racines de ces plantes forment un réseau qui solidifie la dune [4]. Les premiers essais de Brémontier furent faits en 1787, près de la ville de la Teste de Buch. Il arrêta ensuite la dune de Mimizan; puis celles du bassin d'Arcachon et de la pointe de Grave; de belles forêts d'arbres verts, plantés par Brémontier, les recouvrent aujourd'hui. Ses travaux ont été continués depuis, et, sur une surface de 87 456 hectares qu'ont les dunes, 33 786 hectares sont déjà plantés; mais en défalquant 22 852 hectares de lettes, qui se couvrent naturellement de végétation lorsque les dunes voisines ne leur envoient plus de sable, et dont l'ensemencement devient dès lors inutile, il ne restait à la fin de 1853 que 30 818 hectares à planter : 5 millions de francs ont été déjà employés, et 4 millions sont encore à dépenser, pour achever l'œuvre de Brémontier [5].

Les ports de cette partie du littoral sont : *Royan*, à l'embouchure de la Gironde, port de commerce et de refuge, défendu par un fort. *Blaye*, sur la rive droite de la Gironde, place forte, port de commerce avec une belle rade. *Pauillac*, port de commerce et de relâche, très-commode et ayant une rade très-sûre; situé sur la rive gauche de la Gironde, à 54 kilomètres de la pointe de Grave. *Bordeaux*, sur la Garonne, grand port de commerce et de grande pêche; Bordeaux reçoit des bâtiments de 600 tonneaux et peut contenir 1000 navires. *Libourne,* sur la Dordogne, au confluent de l'Isle, port de commerce qui reçoit des bâtiments de 300 tonneaux.

La côte ne présente entre la Gironde et l'Adour que les trois petits ports de la Teste de Buch, du Vieux-Boucau et du Cap-Breton. *La Teste de Buch* est un port d'échouage situé sur la rive méridionale du bassin d'Arcachon. Les embarquements et les débarquements se font dans la vase; des charrettes à bœufs vont dans l'eau joindre les navires. La Teste de Buch est un port de commerce et de pêche. Le *Vieux-Boucau* est un port de pêche, à l'embouchure d'un petit cours d'eau. *Le Cap-Breton,* situé aussi à l'embouchure d'un petit cours d'eau, est un port de pêche; c'est de plus un port de relâche, le moins dangereux de toute la côte.

IX. — LES COTES DE LA BAIE DE BISCAYE [6].

Depuis l'Adour jusqu'à la Bidassoa, où commence le territoire espagnol, la France a encore 24 kilomètres de côtes. Bordant le pays élevé sur lequel repose la chaîne des Pyrénées, le littoral est haut, bordé souvent de falaises et précédé de bancs de roche. La mer est d'une incroyable

[1] On appelle *lettes* ou *ledes* les vallées qui séparent les dunes.

[2] Les dunes d'Arvert sont fixées actuellement.

[3] *Arundo arenaria.*

[4] Voy. Baude, *le Pas-de-Calais*, déjà cité.

[5] Un crédit de 400 000 francs par an a été décrété, le 11 octobre 1851, pour l'ensemencement des dunes de Gascogne, à la suite d'un rapport de M. Magne, dont nous avons extrait tout ce qui touche à cette question.

[6] Voy. A. de Quatrefages, *la Baie de Biscaye*, dans la *Revue des Deux Mondes* des 15 janvier et 15 mars 1850.

violence dans la baie de Biscaye, qui est le sommet du grand golfe de Gascogne; les tempêtes y sont fréquentes, et cependant cette mer dangereuse n'est limitée que par un rivage difficilement abordable. L'embouchure de l'Adour est au milieu des dunes et des sables; elle est précédée par une barre très-redoutable sur laquelle la mer est toujours agitée. « Des lames insensibles, venues du large, se relèvent au contact des bas-fonds et se dressent en longues ondulations. » *Bayonne*, port de commerce et de grande pêche ([1]), renfermant un arsenal de la marine militaire, est situé sur l'Adour, au confluent de la Nive et à 6 kilomètres de la mer. Les navires y sont toujours à flot et y trouvent une grande sécurité; mais la barre de l'Adour rend l'entrée du fleuve très-difficile; toutes les tentatives faites pour la détruire sont restées sans succès.

L'Adour a plusieurs fois changé de lit. En 1360, une terrible tempête combla le lit du fleuve, inonda Bayonne, et força l'Adour à couler vers le nord; le fleuve se creusa un nouveau lit, au milieu des dunes, pendant 32 kilomètres, et alla se jeter dans la mer au Vieux-Boucau. Vers 1759, on fit rentrer l'Adour dans son ancien lit, qui est celui dans lequel il coule actuellement. Après Bayonne, on rencontre le petit port de pêche de *Biarritz*, formé par une anfractuosité de la côte. Les bains de mer de Biarritz sont maintenant les plus renommés du midi de la France (voy. p. 159). Plus loin est la rade de *Saint-Jean-de-Luz*, mal abritée, toujours mauvaise et inabordable quand la mer se brise avec violence sur les fonds de roche qu'il faut traverser pour y arriver. Cette rade renferme les petits ports de Saint-Jean-de-Luz, sur la Nivelle, et du *Socoa*. *Saint-*



Carte des marais salants du golfe de Gascogne ([2]). — Dressée par Dussieux.

Jean-de-Luz, autrefois rival de Bayonne, est aujourd'hui bien déchu. La mer ensable peu à peu le port et la ville elle-même, et renverse digues et jetées par lesquelles on essaye d'arrêter ses ravages. Le *Socoa*, fortifié, est un port de relâche sur la côte occidentale de la rade. *Hendaye*, sur la Bidassoa, est un petit port de pêche.

La Bidassoa a bien peu d'eau en général; le plus souvent, à marée basse, cette rivière, qui sépare deux grands États, se perd dans les sables, sans atteindre l'Océan. Quant à l'île des Faisans, dont le nom rappelle les glorieux souvenirs du traité des Pyrénées, rongée à chaque crue du printemps, elle n'est plus qu'un banc de sable « où poussent quelques saules à demi déracinés ». L'île où a été signé le traité, les dynasties qui l'ont conclu, la politique qu'il fondait, tout est effacé aujourd'hui de la géographie et de l'histoire.

([1]) Bayonne arme pour la pêche de la morue, mais a renoncé à la pêche de la baleine, qui a fait autrefois la réputation des marins basques.

([2]) Cette carte aurait dû être placée à la page 252 de notre volume précédent (t. XXV, 1857), où l'on a imprimé, par erreur, la carte des *côtes du golfe de Gascogne*, destinée à accompagner l'article que nous publions aujourd'hui.

ROCAMADOUR
(DÉPARTEMENT DU LOT).



Vue de Rocamadour. — Dessin de Léo Drouyn.

A dix-huit kilomètres de Gourdon (¹) s'élève la petite ville de Rocamadour, dans la vallée d'Alzou, profondément ravinée par un torrent, étroitement resserrée entre deux chaînes de rochers, et couverte de leur ombre. La rue

(¹) Gourdon, l'une des trois villes principales du département du Lot, est située à 44 kilomètres de Cahors, au bord de la Bleue, affluent de la Dordogne. « Elle a encore aujourd'hui, dit M. Adolphe Guérard dans sa *Géographie synoptique*, l'aspect d'une ville du

unique dont se compose Rocamadour commence au fond de cette vallée romantique qu'on appelait autrefois la *vallée Ténébreuse*, et se prolonge en diagonale jusqu'au milieu de la montagne. Au-dessus de la ville, sur un roc escarpé, est construite l'église, dans une enceinte d'autres rochers qui formaient jadis la clôture d'un monastère de femmes. Un escalier de deux cents marches, que les pèlerins montent à genoux, conduit d'abord à une enceinte de douze chapelles creusées dans le roc, puis à la chapelle de la Vierge, où l'on vient adorer une statue miraculeuse, et à l'église canoniale, dite de Saint-Sauveur. Les douze chapelles, consacrées jadis aux douze apôtres, sont presque entièrement ruinées. A gauche, sur une terrasse en partie recouverte par un roc, on montre la cellule où vécut saint Amadour et où il fut enseveli. A côté, on visite, à l'intérieur d'un petit bâtiment flanqué contre le roc et surmonté d'une petite tourelle, l'ancienne chapelle de Saint-Michel, dont les ouvertures en ogive sont séparées par de petites colonnettes ; à l'extérieur, on remarque une peinture murale représentant saint Christophe, plusieurs têtes en pierre, le sabre de Roland, et des chaînes rapportées des États de Barbarie par des chrétiens délivrés de leur captivité. De l'autre côté de la cellule, on voit la porte de la chapelle miraculeuse, ornée de colonnes ou de pilastres, et ayant pour chapiteaux des feuilles de chou à plis nombreux ; sur la muraille attenant à la porte sont les restes d'une grossière peinture, où l'on croit distinguer un chevalier poursuivi par une troupe de spectres dont il avait, dit-on, violé les sépulcres. Le sanctuaire, creusé, suivant la légende, par saint Amadour, est très-étroit : l'autel, qui est simplement de bois, fut consacré par saint Martial, et relevé, ainsi que l'oratoire, au quinzième siècle, comme l'atteste l'inscription suivante : « Cet oratoire, renversé par la chute d'un rocher, a été entièrement relevé et augmenté, dès l'année 1479, par Denys de Bar, évêque et seigneur de Tulle. » Des figures en relief décorent le devant de l'autel ; trois anciens tableaux, enchâssés dans une boiserie partagée par des colonnes, servent de base à une niche assez élégante, semblable à un demi-dôme soutenu par de petites colonnes. C'est là que l'on conserve une statue de la Vierge, petite et noire comme celle des anciens pèlerinages ; l'enfant Jésus est assis sur les genoux de sa mère, appuyé sur l'un de ses bras et soutenu par l'autre. Le dôme de la chapelle est terminé par un petit clocher environné de vitrages, et dans lequel on aperçoit intérieurement une cloche sans corde, qui, suivant la tradition, sonne d'elle-même lorsque la sainte Vierge opère un prodige considérable.

Un petit vestibule sépare la chapelle Notre-Dame de l'église Saint-Sauveur, construite de même dans le roc. La voûte de cette église est très-élevée, et soutenue par deux colonnes qui coupent l'édifice en deux parties égales, dans toute sa longueur ; le grand autel est placé entre deux petits autels. La seule décoration digne d'attention est un tombeau gothique.

Sous l'église est la chapelle de Saint-Amadour, autrefois église paroissiale. On y remarque, à gauche, un petit monument qui renferme les reliques du saint ; à droite, une chaire antique, couverte de vieilles peintures ; au fond, l'autel principal, environné de boiseries où est représenté, en relief, le publicain Zachée, d'un côté monté sur un arbre pour voir Jésus-Christ, de l'autre le recevant dans sa maison.

Un escalier en limaçon conduit sur le toit de l'église et à une rampe de degrés ruinés, suspendus sur l'abîme. De là on peut arriver, en s'aidant des arbrisseaux qui sortent du mur, jusqu'aux ruines de l'ancien fort qui dominait la montagne et la ville.

L'histoire de saint Amadour est entourée de beaucoup d'obscurité.

Suivant une ancienne légende, rapportée, non-seulement par saint Antonin, archevêque de Florence, dans ses Chroniques, mais encore par Lacroix (1), Bouchet (2), Odo de Gissey, Cathala-Coture (3) et autres, saint Amadour aurait été d'abord au service de la vierge Marie : sa fonction était de porter et de nourrir le divin Enfant. Devenu plus tard disciple de Jésus, sous le nom de Zachée, il le reçut dans sa maison, ainsi qu'il est dit dans l'Évangile ; après la mort du Christ, il s'attacha de nouveau au service de Marie, avec sainte Véronique (4). Persécuté par Saul, après le martyre de saint Étienne, il s'embarqua avec Véronique sur une petite barque qui, abandonnée à elle-même, les porta sur la côte de Médoc, au lieu appelé Pas-de-Grave. Zachée fut ensuite envoyé à Rome par saint Martial. A son retour, et après que Véronique fut morte à Solac, il vint dans le Quercy et choisit sa demeure au milieu des rochers, où il érigea une chapelle en l'honneur de sainte Marie. Le nom d'*Amadour* qui lui fut donné signifierait, selon les mêmes auteurs, *amateur de solitude*.

Cette légende est contestée, et l'on a prétendu que ce saint Amadour du Quercy n'était autre que saint Amateur, évêque d'Auxerre et prédécesseur de saint Germain (5), dont le corps, d'abord enseveli dans l'abbaye de Saint-Amant, aurait été transporté, à la fin du sixième siècle, par l'évêque Didier, à Rocamadour, dans la crainte que sa tombe ne fût profanée pendant les ravages des Sarrasins (6).

Enfin des esprits prudents se bornent à croire que c'est un solitaire humble et inconnu, qui se retira, vers le troisième siècle, dans les rochers de la vallée Ténébreuse, et que son amour pour cette retraite fit surnommer *Amator rupis* (par corruption, *Amadour*).

Le corps de ce pieux solitaire fut retrouvé, en 1166, dans le vestibule de la chapelle de Notre-Dame ; mais il fut en grande partie consumé lors du siége de Rocamadour, en 1562, par les huguenots (7).

LE LOTUS A MILLE FEUILLES.

LÉGENDE BOUDDHIQUE (8).

Il s'agit ici de deux merveilles : une fleur, une mère.

Et d'abord, quant à la fleur, il est dit : Si nombreux que soient les pétales blancs et roses que le lotus étale à la surface des eaux, jamais on n'aurait vu rayonner jusqu'à mille feuilles florales au sommet d'une même tige, si le lotus miraculeux du royaume de Vaïçâli n'eût point existé.

Et ensuite il est dit, quant à la mère : Le monde a vu parfois naître en même temps plusieurs frères ; mais il

moyen âge, quoiqu'elle prenne chaque jour une physionomie plus moderne. Des maisons ont été bâties sur les boulevards, et le plateau de la forteresse, rasée sous Louis XIII, est maintenant un délicieux belvédère, ombragé de peupliers d'Italie, d'où le regard plonge dans de riantes et fertiles vallées. » (*Géographie synoptique*, historique, statistique, topographique, administrative, judiciaire, commerciale, industrielle, militaire, religieuse et monumentale de la France et de ses colonies, etc.; par Adolphe Guérard, maître de pension à Avize. — Paris, Hachette, octobre 1857.)

(1) Lacroix, *Histoire des évêques de Cahors*.

(2) Bouchet, *Annales d'Aquitaine*.

(3) Cathala-Coture, *Histoire du Quercy*.

(4) Voy., sur l'étymologie de ce nom, t. V (1837), p. 71.

(5) L'abbé de Foulhiac, *Chroniques manuscrites du Quercy*, et Lacoste.

(6) L'évêque Didier était né en Aquitaine, où il possédait de grands biens et où il avait fondé plusieurs monastères.

(7) *Histoire critique et religieuse de Notre-Dame de Roc-Amadour*, etc., par A.-B. Caillau, chanoine honoraire du Mans ; 1834.

(8) Voir, pour les sources : 1° le *Fo-koué-ki*, traduction de Klaproth, p. 242 et suiv.; 2° la Vie et les voyages de *Hiouen-tsang*, traduction de M. Stanislas Julien, p. 392 et suiv.

ignorerait encore à quel nombre peuvent s'élever ces prodigieuses naissances, si la fille du bois des manguiers n'eût jadis donné le jour aux mille frères jumeaux.

Mais il n'était pas le produit de la terre et des eaux, ce lotus aux mille feuilles; et non plus elle n'était pas une fille des hommes, la mère des mille guerriers de Vaïçâli.

Ceci connu, voici ce que raconte la légende.

I. — *Le champ de lotus.*

Un roi, nommé Brahmânandita, régnait alors à Vaïçâli. Vaïçâli, c'est cette terre fertile où les fleurs aiment à naître ; c'est le sol préféré des manguiers et des bananiers. Petit par l'étendue, ce pays est grand par le savoir et la piété de ceux qui l'habitent. Entre les nombreux États de l'Inde du milieu, c'est celui dont l'air est le plus pur et la situation la plus heureuse. Vâranasi (Bénarès) le regarde de l'autre côté du Gange, et il est baigné par le Gandâkî un peu avant que celui-ci se jette dans le grand fleuve, au pays connu sous le nom des Cinq-Embouchures (Patna).

Brahmânandita possédait de grandes richesses, une inaltérable santé, cent épouses soumises et un peuple facile à gouverner. Il avait donc tout ce qui fait les rois heureux, et c'est à bon droit cependant qu'il s'estimait malheureux.

On ne possède vraiment que ce qu'on laisse après soi à ses enfants. Si riche qu'on puisse être, c'est ne rien avoir que de mourir sans héritiers de son sang; et le roi qui s'éteint, privé d'un descendant direct à qui il puisse transmettre sa couronne, se sent plus misérable que le plus misérable de ses sujets, qui lègue en mourant sa cabane à son fils.

Or, le jour de son avénement au trône, le roi Brahmânandita ayant voulu que les livres saints fussent consultés sur ce que l'avenir gardait à sa descendance, il lui fut annoncé qu'il serait le dernier de sa race. Comme, après vingt ans de règne et cent unions stériles, la prédiction continuait à s'accomplir, une mélancolie si profonde s'empara de lui que les émotions et les fatigues de la chasse pouvaient à peine l'en distraire.

Un soir qu'il s'en revenait, chevauchant vers la ville, après avoir, selon sa coutume, chassé seul tout le jour, dans le bois des manguiers, il fut grandement surpris de voir qu'une route aride et pierreuse, qu'il avait parcourue le matin, était maintenant toute semée de fleurs de lotus fraîchement épanouies. Bien convaincu qu'il avait pris, au retour, sa direction la meilleure et son chemin le mieux connu, il s'arrêta court devant le champ de fleurs, pensa à ses ennemis, et, doutant du miracle, il soupçonna un piége.

Brahmânandita avait pour voisins des princes jaloux qui, sans cesse aux aguets, attendaient qu'un soir, par suite de son imprudence ou de leurs ruses, il s'égarât assez loin de Vaïçâli pour qu'ils pussent impunément se saisir de sa personne et l'emmener prisonnier dans leur ville.

Comme, plus d'une fois déjà, il s'était vu, par l'effet de la trahison, sur le point de tomber en leur pouvoir, il crut deviner une embûche nouvelle dans la croissance miraculeuse, à travers le sable et les pierres, de ces fleurs d'ordinaire habitantes des eaux. Prudemment soupçonneux, le roi de Vaïçâli supposa que ses ennemis avaient ainsi raisonné :

« En rencontrant, au retour, sur sa route, un champ de lotus qu'il saura bien ne pas avoir vu au départ, Brahmânandita ne manquera pas de penser qu'il s'est jeté hors de sa voie, et, par le détour qu'il fera pour la retrouver, il viendra de lui-même nous livrer notre proie. »

Le roi de Vaïçâli, ayant prêté cette perfide intention à ses ennemis, se dit encore que si le champ de lotus était réellement l'œuvre de leur artifice, et non pas le produit naturel de la végétation, chacune des tiges devait, en ce cas, être simplement piquée dans le sable, au lieu de tenir aux entrailles du sol par le lien puissant de ses racines.

Curieux d'éclaircir ses doutes, Brahmânandita descendit de cheval et se courba vers les fleurs.

Si sa supposition avait été juste, il lui aurait suffi de saisir délicatement l'une de ces tiges pour l'enlever sans effort, ou, moins encore, de la toucher seulement, pour qu'elle tombât d'elle-même au plus léger contact de la main. Il n'en fut pas ainsi; car, ayant touché tour à tour plusieurs de ces tiges qui devaient si facilement tomber, elles demeurèrent debout. Et ensuite, ayant essayé de les enlever hors du sol, il éprouva plus de résistance que n'en oppose ordinairement le lotus qu'on veut déraciner de ce milieu de terre et d'eau où il se plaît à naître.

Le roi de Vaïçâli, voyant qu'il brisait des fleurs sans pouvoir arracher les tiges, ne douta plus du miracle, et, saisi tout à coup d'une religieuse admiration, il se prosterna.

Il fut bientôt distrait de sa contemplation par la remarque d'un fait non moins prodigieux que celui de la naissance spontanée des fleurs miraculeuses. Il reconnut que chacune des tiges de lotus se dressait au centre de l'empreinte d'un pied de biche dont un trait lumineux dessinait le contour. Il reconnut aussi que ces brillants vestiges, ondulant de l'un à l'autre côté de la route, comme les festons d'un ruban de lumière, se dirigeaient vers la source du bois des manguiers; fontaine révérée, où se désaltéra un jour le divin Djânâkara, qui est, comme on sait, le cent quatre-vingt-septième Bouddha de la période des Sages (¹).

Brahmânandita se leva alors, et, obéissant à la voix secrète de son cœur, qui lui disait : « Marche! c'est moi qui te mène », il suivit, pas à pas, les détours de la trace lumineuse.

II. — *La fille aux pieds de biche.*

Arrivé à la limite du champ de lotus, le roi de Vaïçâli vit, devant lui, la fontaine consacrée où le Bouddha ancien avait bu jadis, et, près de cette fontaine, il aperçut, endormie, une jeune fille dont la splendide beauté rayonnait à travers le voile baissé sur son visage, si bien qu'il semblait couvert seulement d'un réseau diaphane de gaze étincelante.

Frappé d'éblouissement, Brahmânandita laissa échapper un grand cri. La dormeuse, soudain réveillée, s'enfuit aussitôt. Mais, bien que sa course fût rapide, le roi, cependant, la suivant des yeux, put voir que les pieds de la jeune fille avaient la forme de ceux d'une biche, et que, partout où ils touchaient le sol, ils laissaient une empreinte lumineuse d'où naissait, au même instant, une fleur de lotus.

Ainsi qu'à la première vue des traces prodigieuses du passage de la jeune fille, la voix de son cœur lui avait dit : « Marche! » cette fois encore, la voix intérieure lui ayant parlé, il se mit à la poursuite de cette belle fugitive qui, à chaque pas, fleurissait son chemin.

Oubliant désormais et Vaïçâli, d'où il continuait à s'éloigner, et ses ennemis, qui pouvaient le surprendre, il marcha ainsi durant un si grand nombre d'heures que le soleil eut le temps de monter de l'orient au zénith et de

(¹) Nos lecteurs savent que, suivant les bouddhistes, les âges du monde se comptent par périodes nommées *kalpas*. Il y a deux sortes de kalpas : le petit kalpa, qui est de seize millions huit cent mille ans; le grand kalpa, qui est d'un milliard trois cent quarante-quatre millions d'années. On entend par kalpa, dans le système des créations successives, la période de temps comprise par les âges dont se compose une existence du monde visible, c'est-à-dire, pour chacun des kalpas, depuis la formation jusqu'à l'anéantissement du ciel et de la terre. Il naît jusqu'à mille Bouddhas pendant la durée d'un kalpa. Les légendes bouddhiques citent un fait qui se passa il y a dix quadrillions de fois cent quadrillions de kalpas. Voir le *Fo-koué-ki* (Histoire des royaumes bouddhiques), p. 68, 118, 132, 215.

redescendre du zénith au couchant avant que Brâhmânandita eût atteint le terme de sa course.

Bien souvent, durant ce long et rapide voyage, il fut contraint de s'arrêter pour reprendre haleine, et, pendant ces temps d'arrêt, la fugitive continuait à gagner plus d'avance sur lui; mais ceci n'empêchait pas le roi Vaïçâli de se remettre en route avec un nouveau courage; il ne craignait pas de perdre la trace de la fille aux pieds de biche : ses empreintes lumineuses et les fleurs épanouies le guidaient toujours.

Elles le conduisirent enfin à un étroit sentier où devait forcément se terminer la course. Le sentier venait aboutir à une grotte qui n'avait pas d'autre issue que celle ouverte sur le chemin dans lequel le roi Brahmânandita s'était engagé. Cette grotte s'adossait à une haute montagne dont le versant opposé descendait à pic dans le Gange, à plusieurs lieues de distance.

L'indécourageable poursuivant de la jeune fille ne s'était pas encore rendu compte du chemin parcouru; mais à l'aspect de la grotte, demeure d'un pieux solitaire, et où,



Un Temple bouddhique. — D'après Siebold.

tous les ans, il venait en pèlerinage avec toute sa cour et suivi de tout son peuple, Brahmânandita reconnut que, par cent mille détours à travers le bois des manguiers, la fugitive l'avait ramené presque à son point de départ.

D'abord, il se crut le jouet d'une illusion; mais bientôt le doute s'effaça de son esprit, car il entendit, non loin de l'endroit où il venait de s'arrêter, les hennissements de son cheval qu'il avait laissé, la veille, à l'autre bout du champ de lotus.

Il était encore sous le coup de l'étonnement produit par cette succession d'événements extraordinaires, quand le solitaire, habitant de la grotte, parut au seuil de sa demeure.

C'était l'un de ces saints et savants personnages appartenant à la classe vénérée des *cândarchis* ou *richis*, interprètes des livres divins.

Il s'avança vers le roi avec le pas mesuré et la démarche imposée par la loi, pendant que Brahmânandita, ému de respect, accomplissait les rites de la piété que commande la présence d'un religieux solitaire.

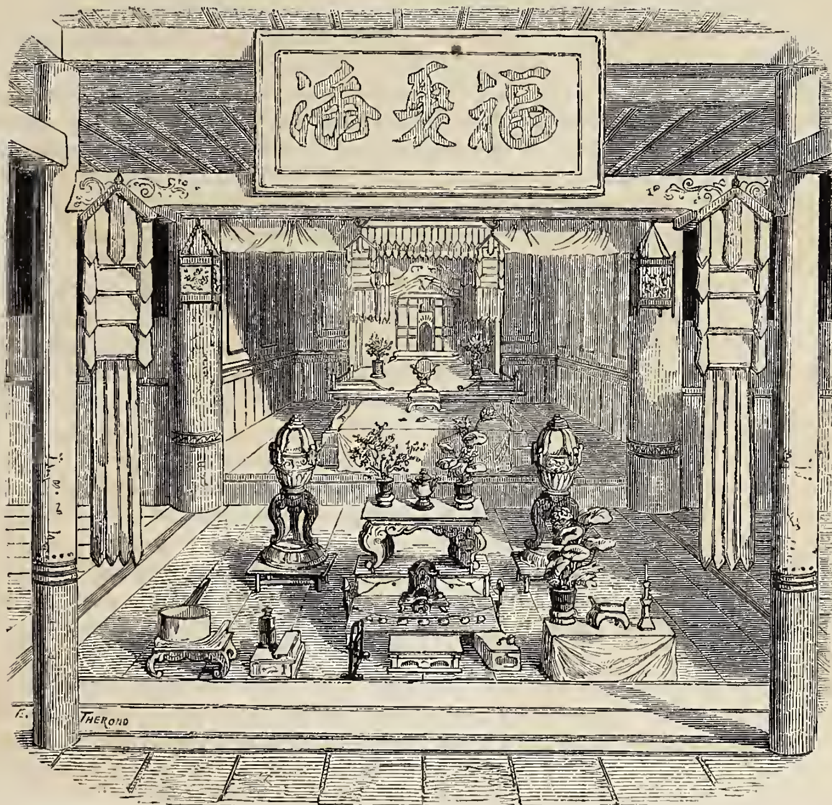
— Maître du royaume, lui dit le vieillard quand il fut à la distance prescrite aux serviteurs des princes du ciel, alors qu'ils s'adressent aux princes des hommes, tu es le bienvenu; je t'attendais. Il y a aujourd'hui seize ans qu'une biche poursuivie par toi à la chasse vint, pleine d'épouvante, se réfugier dans la fontaine où avait bu autrefois le divin Djânâkara. Tu compris aussitôt qu'elle devenait sacrée pour toi, celle qui avait choisi un tel asile, et ta piété l'épargna. Les cieux s'en émurent, et de ce moment fut révoquée la sentence qui, depuis le commencement des âges, t'avait condamné à mourir sans postérité. Cependant, diras-tu, jusqu'à ce jour aucune de mes femmes ne m'a donné de fils. — Il en devait être ainsi, roi de Vaïçâli. La destinée ne pouvait être changée. Il fallait qu'une créature surhumaine devînt ton épouse pour que tu laissasses après toi des héritiers de ton sang. Mais cette nouvelle épouse, il te fallait aussi la conquérir. Les volontés suprêmes sont accomplies; tu viens de mériter ta précieuse compagne par ta constance à la poursuivre pendant plus d'un jour. Grâce à ton union avec elle, tu vas aujourd'hui faire alliance avec les innombrables divinités qui, du haut de tous les cieux, gouvernent tous les mondes; car voici comment elle est née : le divin Djânâkara, en touchant de ses lèvres sacrées l'eau de la source du bois des manguiers, l'a remplie d'un souffle de vie. Ce souffle créateur pénétra subitement la biche fugitive, au moment où, haletante, elle se réfugia dans la fontaine pour échapper aux coups du chasseur. Alors naquit la jeune fille que tu devais un jour

poursuivre jusqu'ici. Produite de l'émanation divine et de la nature terrestre, si par la forme des pieds elle rappelle sa mère, par la trace lumineuse qu'elle laisse sur son passage, elle prouve aussi son origine céleste. Je te la conservais; qu'elle soit à toi, Brahmânandita, et cesse de gémir sur le malheur de n'avoir pas d'enfants, car à elle seule elle te donnera plus de fils que n'auraient pu t'en donner toutes tes autres épouses, alors même que Bouddha n'eût pas voulu les priver du droit d'être mères.

Le pieux solitaire, ayant parlé ainsi qu'il vient d'être dit, appela la jeune fille qui venait de se réfugier dans la grotte. Lui montrant alors Brahmânandita, il lui dit :

— Voilà ton époux; celui que tu fuyais, tu dois le suivre maintenant.

Il joignit, suivant les rites religieux, les mains du couple royal, et de ce moment, celle qui devait le jour au souffle du Bouddha, étant entrée dans la famille des hommes, perdit les signes visibles des deux natures dont elle était le fruit. Ses pieds devinrent des pieds humains, sa beauté resta la même; mais, chastement cachée, elle n'illumina



Vue intérieure d'un Temple bouddhique. — D'après Siebold.

plus le voile qui la couvrait, et sous ses pas, qui ne laissaient plus qu'une empreinte terrestre, les fleurs cessèrent de naître.

Le roi de Vaïçâli, une main dans la main de sa nouvelle épouse, la conduisit vers son cheval qui l'attendait toujours; il fit monter la jeune fille en croupe et, à la faveur de la nuit, il rentra dans sa ville; puis il gagna son palais, sans que le peuple et ses serviteurs, inquiets de sa longue absence, se fussent aperçus de son retour.

La suite à la prochaine livraison.

VAUVENARGUES (¹).

Luc de Clapiers, marquis de Vauvenargues, naquit à Aix, en Provence, le 6 avril 1715. Il appartenait à une famille d'ancienne noblesse, mais pauvre et sans grandes alliances. Son enfance n'eut rien de remarquable, du moins aux yeux de ceux qui n'en regardaient que l'extérieur : au collége, il ne remporta pas de brillants succès et ne laissa aucun souvenir de son passage; mais au fond, sous le voile d'une excessive timidité, d'une apparente langueur, due en partie à la faiblesse de son tempérament, il sentait déjà s'agiter en lui une vie intérieure singulièrement énergique; son cœur couvait les grands sentiments qui devaient bientôt le faire battre avec tant de force. Toutes ses sympathies étaient pour le courage, pour la grandeur d'âme, pour l'héroïsme. Les *Vies des hommes illustres*, de Plutarque, faisaient sa lecture et sa préoccupation habituelles, ainsi qu'il nous le révèle lui-même dans sa correspondance récemment découverte et publiée (²). « Je pleurais de joie, lorsque je lisais ces *Vies*, dit-il. Je ne passais pas la nuit sans parler à Alcibiade, Agésilas et autres; j'allais sur la place de Rome pour haranguer avec les Gracques et pour défendre Caton quand on lui jetait des pierres. » A cette lecture il joignait celle de Sénèque et des Lettres de Brutus à Cicéron, et souvent son émotion était telle qu'il ne pouvait la contenir, quittait ses livres, s'élançait dehors, et courait de toute sa force jusqu'à ce que la fatigue eût calmé ses transports. Dans son exaltation, il allait jusqu'à souhaiter pour lui-même des occasions de dévouement héroïque, de sacrifices extraordinaires. « Je devins stoïcien de la meilleure foi du monde, dit-il encore, mais stoïcien à lier : j'aurais voulu qu'il m'arrivât quel-

(¹) On ne connaît aucun portrait authentique de Vauvenargues.

(²) Voy. la correspondance de Vauvenargues et du marquis de Mirabeau, dans la nouvelle édition des Œuvres de Vauvenargues, publiée par M. Gilbert.

que infortune remarquable, pour déchirer mes entrailles, comme ce fou de Caton, qui fut si fidèle à sa secte. » D'ailleurs Vauvenargues s'instruisit peu ; on dit qu'il ne sut jamais le latin. L'érudition ne le tentait pas ; elle lui parut toujours un fardeau plus qu'un soutien ; il pensait que les esprits d'élite trouvent en eux-mêmes leurs plus fécondes ressources. Peu de livres, mais tous excellents ; peu de connaissances, mais toutes profondes : telle était la recommandation qu'il ne cessa de faire aux autres et qu'il suivit lui-même.

A dix-huit ans, il partit comme simple sous-lieutenant au régiment du roi et fit la campagne d'Italie. La faiblesse de sa constitution semblait devoir le détourner du dur métier des armes ; mais il voulait vaincre la nature aussi bien que la fortune. L'ambition, une ambition sans bornes, était le mobile de la vie de Vauvenargues ; mais il faut se hâter de reconnaître que cette passion, chez lui, était dépouillée de tout ce qui la dégrade chez les hommes vulgaires, qu'il l'avait ennoblie autant qu'elle peut l'être ; que l'ambition, pour lui, ne signifiait autre chose que courage, activité, vertu. « Il y a des hommes, je le sais, dit-il dans une lettre, qui ne souhaitent les grandeurs que pour vivre et pour vieillir dans le luxe et dans le désordre, pour avoir trente couverts, des valets, des équipages, et pour jouer gros jeu, pour s'élever au-dessus du mérite et affliger la vertu... Mais de souhaiter malgré soi un peu de domination, parce qu'on se sent né pour elle ; de vouloir plier les esprits et les cœurs à son génie ; d'aspirer aux honneurs pour répandre le bien, pour s'attacher le mérite, le talent, les vertus, pour se les approprier, pour remplir toutes ses vues, pour charmer son inquiétude, pour détourner son esprit du sentiment de nos maux, enfin pour exercer son génie et son talent dans toutes ces choses : il me semble qu'à cela il peut y avoir quelque grandeur. » Ainsi il ne cherchait pas dans la gloire la satisfaction d'une vanité frivole, mais la preuve des éminentes qualités de l'esprit et du cœur et l'apaisement d'une conscience noblement exigeante. « On sait assez, disait-il, que la gloire ne rend pas un homme plus grand, personne ne nie cela ; mais du moins elle l'assure de sa grandeur, elle voile sa misère, elle rassasie son âme, enfin elle le rend heureux. »

Si quelque sage conseiller, étonné des hautes visées d'un jeune homme obscur, à qui ni la naissance, ni la richesse, ni le crédit ne servaient de piédestal, lui parlait de prudence, de modération, d'heureuse médiocrité, il avouait avec simplicité qu'il n'y avait « ni proportion ni convenance entre ses forces et ses désirs, entre sa raison et son cœur, entre son cœur et son état ; mais il ajoutait fièrement : « Quoique je ne sois point heureux, j'aime mes inclinations et je n'y saurais renoncer. Je ne consulte que mon cœur ; je ne fais pas d'inutiles efforts pour le régler sur ma fortune, je veux former ma fortune sur lui. » On reconnaît l'âme d'où devait sortir cette généreuse maxime : « La modération des grands hommes ne borne que leurs vices » ; et cette autre, encore plus hautaine : « La magnanimité ne doit pas compte à la prudence de ses motifs ».

Quand son ami le marquis de Mirabeau, officier comme lui, mais déjà philosophe, frappé du beau style de ses lettres, lui proposait pour but de ses efforts le travail et la célébrité littéraires, il souriait, se croyant au-dessous et peut-être aussi au-dessus de ce genre de mérite. Il lui semblait que la gloire des belles-lettres n'était pas assez incontestable, assez prompte, assez vivante ; « que la plupart des écrivains illustres en eussent cherché une autre, si leur condition l'eût permis. » Le futur moraliste, qui ne devait se faire connaître que par ses écrits, aimait mieux alors l'action que la parole, la parole que la plume. A ses yeux, César dominait Cicéron, Richelieu éclipsait Corneille. En tout cas, il eût rougi d'écrire des livres d'agrément, qui, selon lui, « ne devraient pas sortir d'une plume un peu orgueilleuse, quelque génie qu'ils demandent ou qu'ils prouvent. »

A l'armée, tant de distinction, tant de hauteur dans le caractère, n'attira pas à Vauvenargues l'aversion ni même la froideur de ses camarades. Bien qu'il s'éloignât de leurs plaisirs, auxquels, dans le premier emportement de la jeunesse, il avait un moment cédé, bien que le plus souvent à leur compagnie il préférât la solitude pour réfléchir et prendre note de ses méditations, et qu'il se plût à déployer son éloquence en leur donnant de sérieux conseils, tous l'aimaient, et plusieurs, qui avaient su apprécier un si rare mérite, le vénéraient au point de lui donner le nom de *père*. C'est que, par une singulière et admirable rencontre, il était aussi tendre que fier, aussi doux qu'ardent, aussi familier et sociable que sauvage. Ce qui répugnait le plus à son esprit comme à son cœur, c'était la dureté, la sévérité grondeuse, l'austérité impitoyable et tyrannique ; il déclarait en plaisantant et en exagérant son impression, que Catilina lui plaisait mille fois plus que l'aïeul de Caton d'Utique ; que ce misérable *censeur* n'était pour lui qu'un homme incommode, fâcheux et de peu d'esprit ; qu'il eût très-bien vécu avec Catilina, au risque d'être poignardé, d'être brûlé dans son lit ; mais que, pour Caton, il eût fallu que l'un d'eux quittât Rome ; jamais la même enceinte n'aurait pu les contenir. « Un homme haut et ardent, inflexible dans le malheur, facile dans le commerce, extrême dans ses passions, humain par-dessus toutes choses, avec une liberté sans bornes dans l'esprit et dans le cœur », lui semblait réunir tous les charmes et ravissait son admiration.

La vie que menait Vauvenargues était bien différente de celle qu'il ne cessait de souhaiter. Il allait avec son régiment de ville en ville, séjournant à Besançon, à Verdun, à Metz, jamais à Paris. C'est à Paris pourtant, c'est à la cour qu'il eût été heureux de vivre ; il y voyait « le centre du goût, du monde, de la politesse ; le cœur, la tête de l'État, où tout aboutit et fermente... où tout respire, où tout est animé... le spectacle le plus orné, le plus varié, le plus vif que l'on trouve sur la terre » ; le théâtre où il serait beau « d'élever sa vertu, de la faire réussir, de la mettre au-dessus de tout ». Désireux et capable de remplir un grand rôle, il se voyait condamné à l'obscurité, à la solitude ; sa santé continuait d'être mauvaise ; il avait la vue si faible qu'il devait à chaque instant renoncer à la lecture et se séparer de Bossuet, de Pascal, de Fénelon, ses auteurs favoris. Lui qui aimait à se montrer libéral, à qui l'économie semblait mesquine, « ne faisant que de misérables fortunes et ne créant pas d'empire sur les cœurs », il pouvait à peine soutenir les charges du service militaire et de la vie des grandes villes : il empruntait secrètement, où il pouvait, l'argent qu'il n'osait pas demander à son père. Quelquefois il retournait à Aix, dans le modeste manoir de sa famille, pour y suivre un régime, pour obéir aux médecins ; à peine y avait-il passé quelques semaines, que l'ennui de l'inaction, la monotonie de la campagne qu'il n'aimait pas, la triste compagnie « des notables du terroir de Vauvenargues », le faisaient fuir. Malgré tant de sujets de découragement, Vauvenargues ne se plaignait pas et ne se laissait pas abattre ; il regardait le désespoir comme une erreur qui nous trompe et comme une faiblesse qui nous rabaisse.

En 1741, la guerre d'Allemagne s'alluma. Vauvenargues envisageait la guerre en héros. Ce n'est pas « à porter la faim et la misère chez l'étranger » qu'il mettait de la gloire, mais « à les souffrir pour l'État ; ce n'est pas à donner la mort, mais à la braver ». Il partit avec le régiment du roi et le suivit jusqu'en Bohême. Sa santé lui rendit les fatigues de cette campagne plus pénibles encore qu'aux autres, et c'est dans un moment de souffrance sans doute, peut-être la nuit, tandis qu'une pluie glaciale éteignait tous les feux

et pénétrait les vêtements, qu'il se disait : « Le contemplateur, mollement couché dans une chambre tapissée, invective contre le soldat qui passe les nuits d'hiver le long d'un fleuve et veille en silence pour le salut de la patrie. » Mais aussitôt l'honneur, l'amour des choses ardues et glorieuses, se ranimaient dans son cœur, et il ajoutait : « Un jeune homme, né pour la vertu, que la tendresse d'une mère retient dans les murailles d'une ville forte, pendant que ses camarades dorment sous la toile et bravent les hasards; celui-ci qui ne risque rien, qui ne fait rien, à qui rien ne manque, ne jouit ni de l'abondance ni du calme de ce séjour; au sein du repos il est inquiet et agité... La pensée de ce qui se passe en Moravie occupe ses jours, et pendant la nuit il rêve des combats et des batailles qu'on donne sans lui. » Malgré sa constance, Vauvenargues ne parvenait pas à se faire distinguer et n'avançait que lentement. L'occasion ne le servait pas.

On sait quelles furent les souffrances des troupes françaises pendant la campagne de Bohême. Au commencement de l'année 1742, Vauvenargues vit périr sous ses yeux ce jeune Hippolyte de Seytres auquel il avait voué une si vive amitié et dont il composa l'éloge funèbre. Au mois de décembre eut lieu la désastreuse retraite de Prague à Égra, dans laquelle, sur 12 000 hommes, 4 000 périrent, en dix jours, de froid, de fatigue et de faim. Vauvenargues fut de ceux qui survécurent et qui revirent la France; mais sa santé était à jamais détruite, et il ne rapportait que le grade de capitaine.

N'espérant plus d'avancement dans l'armée, il se tourna vers la carrière diplomatique. La gloire de l'homme d'État ne lui semblait pas moins belle que celle du guerrier. Il eût aimé à appliquer sa science des hommes, à exercer son éloquence, à gagner les esprits par la politesse, à toucher les cœurs par la loyauté, à déconcerter la finesse et la ruse à force de franchise. Se disant « que les espérances les plus hardies ont été quelquefois la cause des succès extraordinaires », il écrivit directement au roi et à M. Amelot, ministre des affaires étrangères, pour témoigner son zèle et offrir son dévouement. N'obtenant pas de réponse, il donna néanmoins la démission de son emploi de capitaine au régiment du roi, et, dans une seconde lettre, il se plaignit fièrement à M. Amelot de n'avoir pu attirer son attention : « J'ai passé, lui dit-il, toute ma jeunesse loin des distractions du monde, pour tâcher de me rendre capable des emplois où j'ai cru que mon caractère m'appelait, et j'osais penser qu'une volonté si laborieuse me mettrait du moins au niveau de ceux qui attendent toute leur fortune de leurs intrigues et de leurs plaisirs. Je suis pénétré, Monseigneur, qu'une confiance que j'avais principalement fondée sur l'amour de mon devoir, se trouve entièrement déçue. » Cette fois, sa voix fut écoutée, il reçut une réponse favorable; mais il dut lui-même renoncer à la faveur qu'il avait sollicitée : il fut atteint d'une petite vérole qui mit ses jours en péril, et qui ne l'épargna que pour le laisser défiguré, infirme, souffrant sans cesse, presque privé de la vue.

C'est alors seulement, trois ans avant de mourir, que Vauvenargues, malgré la résistance et les moqueries de sa famille, malgré peut-être ses propres scrupules, s'attacha aux lettres, comme à un dernier moyen de s'illustrer. L'épée, la parole, lui avaient fait défaut; la plume seule lui restait, et il la saisit pour écrire : « Je remercie à genoux la nature de ce qu'elle a fait des vertus indépendantes du bonheur, et des lumières que l'adversité n'a pu éteindre! » Et encore : « Quoi qu'on fasse pour la gloire, jamais ce travail n'est perdu, s'il tend à nous en rendre dignes. »

Vauvenargues vint demeurer à Paris, dans un modeste hôtel de la rue du Paon. En 1743, peu de temps après son retour de Bohême, il était entré en correspondance avec Voltaire, qui, surpris de voir, chez un jeune homme si simple, « une raison si supérieure, un goût si juste et si fin », l'avait pris en amitié et ne l'avait pas perdu de vue. Une fois, ravi d'admiration, pénétré de respect, il lui avait écrit : « Si vous étiez né quelques années plus tôt, mes ouvrages en vaudraient mieux. » Nouvellement reçu à l'Académie, nommé historiographe de France et gentilhomme de la chambre du roi, Voltaire trouva néanmoins le temps de venir quelquefois s'entretenir avec le jeune solitaire. « Je l'ai toujours vu, dit-il, le plus infortuné des hommes, et le plus tranquille. » Marmontel regardait comme une précieuse faveur de se joindre à eux, et nous donne aussi son témoignage : « Doux, sensible, compatissant, il tenait nos âmes dans ses mains. Une sérénité inaltérable dérobait ses douleurs aux yeux de l'amitié. Pour soutenir l'adversité, on n'avait besoin que de son exemple, et, témoin de l'égalité de son âme, on n'osait être malheureux avec lui. » Et autre part il dit : « Je regrette que M. de Voltaire n'ait pas fait pour lui ce que Platon et Xénophon avaient fait pour Socrate. Ses entretiens n'étaient pas moins intéressants à recueillir. »

Vauvenargues rassembla ses notes, les mit en ordre, et les publia en 1746 sous le titre d'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain, suivie de réflexions et de maximes*. L'ouvrage n'eut qu'un succès obscur. Il se remit à l'œuvre, consultant ses amis sur les défauts de son livre, ajoutant, retranchant, corrigeant le style, préparant une seconde édition, qu'il eût voulu rendre plus digne du public et qu'il n'eut pas le temps de faire paraître. Vauvenargues mourut à trente-deux ans et sans avoir connu la gloire. Mais il prouva que la trahison de la fortune ne l'empêchait pas d'aimer la vertu. Quant il apprit que la Provence était envahie par les Impériaux et le duc de Savoie, il écrivit à son ami, M. de Saint-Vincens : « Toute la Provence est armée, et je suis ici bien tranquillement au coin de mon feu; le mauvais état de mes yeux et de ma santé ne me justifie pas assez, et je devrais être où sont tous les gentilshommes de la province. Offrez mes services pour quelque emploi que ce soit, et n'attendez pas ma réponse pour agir; je me tiendrai heureux et honoré de tout ce que vous ferez pour moi et en mon nom. » C'est peut-être le même jour qu'il écrivit aussi cette pensée, aussi fière que modeste : « On doit se consoler de n'avoir pas les grands talents, comme on se console de n'avoir pas les grandes places. On peut être au-dessus de l'un et de l'autre par le cœur. »

Est-il besoin de dire que nous ne proposons pas Vauvenargues à une trop docile imitation? Il faut reconnaître que, sans danger pour lui-même, propre à faire ressortir, à exalter les ressources d'une âme noble, sa doctrine, appliquée au plus grand nombre des hommes, devient ou périlleuse ou impuissante; que le jeune moraliste s'entendait mieux à distinguer la grandeur de la petitesse que le vrai bien du mal véritable. Tel qu'il est, néanmoins, nous le regardons comme une des plus poétiques figures, et nous ne craignons pas de dire comme une des plus respectables, de notre galerie française d'hommes éminents.

BIARRITZ.

Avant qu'on eût établi une bonne route entre Bayonne et Biarritz, le moyen de transport, entre la grande ville et le petit port de cabotage si peu connu alors, était le *cacolet*, grand bât de bois, posé sur un petit cheval du pays, et supportant de chaque côté une espèce de panier ou de siége. C'est à la porte d'Espagne que l'on trouvait cette machine, perfectionnée depuis, et usitée en Afrique pour le service des blessés. A côté du cacolet se tenait une jeune fille basque, fraîche, agaçante, répondant coquettement au joli nom de

Gracieuse ou de Mariannette. Nonchalamment appuyée sur la croupe de son cheval, Gracieuse criait au passant : — *U cacoulet, Moussu;* et, s'il acceptait, il était hissé dans un des paniers, tandis que la jeune fille s'élançait dans le second, en prenant un ou deux pavés pour compléter son poids et faire équilibre au voyageur. Puis : *Anem, partem, Brillant, per ana proumena aòu coustat de la ma!* Et Brillant s'enallait au pas, portant le promeneur et la jolie fille assis dos à dos, les jambes pendantes. On imagine aisément qu'un tel mode de transport ne jetait pas des masses de visiteurs sur les plages de Biarritz, et que l'on pouvait alors admirer, dans leur solitude et dans leur sauvage grandeur, ses noirs écueils, toujours battus par les longues et puissantes vagues de l'océan Atlantique. Les rochers de Biarritz, creusés, découpés, évidés par les flots, prennent les apparences les plus fantastiques. Les uns renflent leur dos comme un Léviathan endormi; les autres représentent des ponts chinois, des kiosques, des tours crénelées : l'un d'eux, que l'on appelle la Roche-Percée, forme une sorte de casemate, et laisse voir, comme au Diorama, par l'ouverture d'une voûte, les brisants les plus beaux et la plage la plus vaste, dominés par une villa nouvelle. Au moindre vent, les vagues qui battent ces écueils jaillissent dans les airs en vagues écumantes, avec un bruit qui ressemble aux grondements du tonnerre, avec un éclat lumineux qui rappelle le bouquet d'un feu d'artifice. Comme la plupart des roches sont à jour, et que toutes sont couvertes d'aspérités, on voit couler sur leurs flancs sombres, chaque fois qu'une vague a passé, ou de véritables cascades, ou mille filets d'eau, blancs comme ceux qui tombent des montagnes. On peut rester des heures entières à contempler ce spectacle, et l'on comprend alors que Biarritz soit devenu le rendez-vous, en été, de la foule élégante. Il n'en est plus de même sitôt qu'on se rapproche du village : désormais l'apparence et l'odeur de guinguette y dominent, et font évanouir toute poésie; les voitures, qui sillonnent la route de Bayonne à Biarritz, y versent incessamment des promeneurs; les baraques, les traiteurs, les marchands de vin, les voituriers, les mendiants, s'y multiplient dans une proportion effrayante; et malgré le béret basque des hommes, malgré le madras créole des femmes, cette population méridionale, malpropre et bruyante, n'a rien d'assez étrange pour exciter la curiosité.



Biarritz. — Vue prise du Phare; au fond, les montagnes d'Espagne. — Dessin de Léo Drouyn.

Toutefois il faut excepter de cet anathème le Port-Vieux. Lorsqu'on arrive au bout de la grande rue, on voit s'ouvrir tout à coup devant soi une sorte de cuve immense et profonde, dont les parois sont formées par un rocher perpendiculaire. Cette espèce d'arène, beaucoup moins grande que celles de Nîmes, communique avec la mer par une étroite ouverture, que dominent deux promontoires. Le fond du bassin, à sec pendant la marée basse, est couvert d'eau à la marée haute, et tout alentour, au pied du rocher, règnent des cabanes uniformes, formant une galerie circulaire, où se trouvent à la fois des cabinets pour les baigneurs et des boutiques de toutes sortes d'objets à leur usage. Une corde tendue de l'un à l'autre des promontoires indique jusqu'à quel point les nageurs peuvent s'avancer sans danger, et par *nageurs*, il faut entendre tous les baigneurs à Biarritz; car ceux qui ne savent pas se soutenir sur l'eau à l'aide de leurs membres, se font porter par des ballons de caoutchouc. L'aspect de tant de boutiques, de tant de costumes de bain, de tant de blanchisseuses et de marchandes, de tant de baigneurs et de nageurs, réunis à une si grande profondeur, dans un si petit bassin, donnent au Port-Vieux une physionomie entièrement différente de celle de tous les autres bains de mer.

SPECTACLE DEMANDÉ.

EXTRAIT DES CAUSERIES D'UN IMPRESSARIO.



Les Petits Savoyards. — Dessin de Pauquet, d'après François Drouais le fils.

Je touche, nous dit-il, à la soixantaine; je ne m'écrierai pas : « C'est chose triste ! » mais c'est, du moins, chose grave. Il est vrai qu'aux inconvénients de vieillir, les priviléges attachés à l'âge font parfois ample compensation. Ainsi, le droit que j'ai de me dire, depuis vingt ans, le doyen de mes confrères, satisfait à ce point ma vanité, que j'oublie volontiers ce que le temps nous ôte, et le remercie, de bon cœur, de ce qu'il nous donne. Vous avez remarqué que je fais remonter à vingt ans mon titre de doyen. Ceci vous prouve que je me suis lancé très-jeune dans les entreprises théâtrales : à quarante ans, j'en comptais déjà trente de directorat. Oui, mes amis, à l'âge de dix ans j'étais directeur de spectacle. Et quelles vastes salles que les miennes! La *Fenice* et le *San-Carlo* s'y seraient promenés ensemble sans coudoyer les murs. Quels superbes décors, qui ne me coûtaient rien! et quel admirable plafond! Pour théâtre, j'avais partout l'espace sous la voûte du ciel; mon lustre, c'était le soleil. Mais si cet accessoire était grandiose, le principal, j'entends mon personnel artiste, ne tenait pas beaucoup de place. Je le logeais à l'aise dans une boîte longue d'un pied et haute de quelques pouces. Cette boîte, qui était le plus lourd de mon bagage, ne m'empêchait pas d'être léger à la course quand, suspendue à une bretelle de cuir, que je me passais en sautoir sur l'épaule, je la transportais aux bons endroits pour donner mes représentations en plein vent. Je l'avoue sans orgueil, mais avec l'émotion que donnent les bons souvenirs, moi, le plus fameux des *impressarii* qui soient aujourd'hui de Naples à Turin, ma première troupe a débuté sur la place publique. Depuis cette époque, j'ai présidé à la destinée de nos plus merveilleux chanteurs, de nos *ballerine* les plus parfaites; mais avant de mettre, comme nous disons, des *étoiles* en lumière, j'ai montré la marmotte! *Povera Catarina!* mon unique pensionnaire alors, tes illustres successeurs se sont souvent chargés de m'apprendre combien tu es regrettable! Mais il ne s'agit point ici des luttes, souvent périlleuses, qu'entraîne la grande exploitation dramatique. Oubliez un moment le vieux combattant qui a pu déposer les armes dans le temple de la fortune, et ne voyez plus que l'enfant de la montagne tel que je vous le présente, c'est-à-dire comptant au plus une douzaine d'années, et en route pour rapporter au pays la bonne moisson qu'il avait, en deux ans, récoltée dans la grande ville.

Le voyage fut long, nous cheminions à pied; je dis nous, non pas Catarina, bien entendu : comme d'habitude, je lui faisais voiture; mais alors, avec moi, j'avais Pierrot, mon frère aîné. Il ne s'entendait guère à faire rire une assemblée en causant avec la Catarina pour amasser le monde; mais quel beau joueur de vielle c'était que mon bon frère Pierrot! Un véritable virtuose, mes amis. Dans ce temps-là, je ne lui rendais pas la justice qu'il méritait. Ceci venait d'abord de ce que le chant de sa vielle ne s'harmonisait pas avec la gaieté de mon esprit. J'avais beau lui dire : « Pierrot, il faut amuser monsieur le Public; » et, pour cela, je lui rappelais ses airs les plus joyeux. Mon frère aîné, qui n'était ni contrariant ni volontaire, essayait aussitôt une vive ritournelle; mais, peu à peu, sa main se ralentissait comme si la manivelle fût devenue plus rétive; ses doigts semblaient trembler sur le clavier, et la vielle, qui tout à l'heure fredonnait une vive chansonnette, ne soupirait plus qu'un chant si attristé qu'on croyait entendre tomber des larmes. Comme cette musique-là me faisait pleurer, je supposais que je ne l'aimais pas! je supposais encore, ce qui était pis, qu'elle nuisait à la recette : aussi avais-je grand soin, pour prévenir le déficit redouté, d'ajouter quelque tour nouveau aux brillants exercices de la Cata-

rina, et d'en doubler l'attrait par les lazzi les plus fous que je pusse tirer de ma jeune et rieuse imagination. Vous me direz : « Elle était donc bien intelligente, ta marmotte, pour se prêter à un répertoire si varié? » Mon Dieu, tout autant que ses pareilles; seulement celle-là avait peut-être, pour elle-même, beaucoup plus de gourmandise, et pour son maître, un peu plus d'affection que les autres. Ces deux penchants, bien exploités, fournissaient naturellement bon nombre d'évolutions que le public acceptait comme exercices appris, et qui n'étaient que les mouvements instinctifs prévus par celui qui donnait l'impulsion. Tout le fin du métier n'est pas grand'chose. Il consiste à dresser la marmotte à tenir un bâton dans ses bras; il suffit ensuite de placer ce bâton d'une façon qui la gêne, pour l'amener à exécuter quantité de jolis tours auxquels l'instructeur lui-même ne s'attendait pas. Nous avons encore la ressource du ruban, qui la tient attachée par le cou; une secousse de la main, insaisissable pour les spectateurs, mais très-sensible pour la Catarina, la met en rapport de conversation avec ses admirateurs : elle dit oui, elle dit non; elle dénonce la plus friande ou le plus menteur de la société. On rit, mais elle a souffert; elle a souffert, mais on paye, et, à la fin, tout le monde est content, même celle qui, sans prendre de plaisir, a contribué au plaisir des autres. Oui, l'artiste elle-même est contente si, comme notre Catarina, elle trouve, en retour de la joie donnée au public et du service rendu à son maître, sa jatte de lait crémeux et sa tartine bien beurrée. Comme vous ne vous destinez pas, je suppose, à l'éducation des marmottes, lesquelles, soit dit en passant, ne s'engourdissent pas du tout l'hiver tant qu'on les tient chaudement, je reviens à notre voyage au pays, ou, plus exactement, à l'une de nos haltes pendant ce voyage. Il était midi, le soleil brûlait, nous marchions depuis la première pointe du jour; donc, nous avions besoin de repos et d'ombre. Nous quittâmes la grande route et, nous enfonçant dans un bois parsemé de roches, nous allâmes, Pierrot et moi, nous asseoir sur des brins de ramée liés en botte à l'entrée d'une excavation close par des planches, et qui servait de resserre aux outils des bûcherons. Après une bonne heure de sommeil, l'un de nous deux fit une réflexion; je dis l'un de nous dans la crainte de ne pas l'attribuer à son véritable auteur; mais comme il s'agissait de prendre un amusement, je crois bien qu'elle vint de moi. Quoi qu'il en soit, la voici : « Depuis tantôt deux ans, frère, nous donnons la comédie à tout le monde; mais nous ne pouvons pas dire que nous l'ayons jamais eue, puisque nous n'y étions pas pour notre plaisir. Si nous nous la donnions une bonne fois à nous-mêmes? » La proposition n'était pas encore faite que déjà tous les deux nous l'avions acceptée. « Je ne dirai mes bons mots que pour toi, repris-je, et tu ne joueras de la vielle que pour moi. Enfin, c'est seulement pour nous deux que la Catarina fera l'exercice. — C'est cela, spectacle demandé! dit mon frère. Lève la toile, Jocelet! — A l'orchestre, Pierrot! »

Aussitôt dit, voilà que je mets ma marmotte au port d'armes, Pierrot prend sa vielle, et, attentifs mutuellement l'un à l'autre, nous nous donnons le régal du spectacle demandé. « Tu n'as jamais été si bouffon, » me dit mon frère, en souriant, quand j'eus achevé mon compliment d'adieu au public. Le sourire, c'était son expression la plus gaie; sa vielle savait trop bien pleurer pour qu'il pût encore savoir rire. « Tu n'as jamais si bien joué, » dis-je à mon frère, qui, cette fois, s'animant, avait, par égard pour son auditeur, un peu moins cédé à son entraînement vers la mélancolie. Enfin, jusqu'à la Catarina elle-même qui avait fait des prodiges, la main du maître aidant, bien entendu, mais pas assez pour qu'on mît en doute le désir visible qu'elle avait de se distinguer. Durant ma longue carrière dramatique, il m'a suffi du souvenir de cette charmante représentation pour comprendre pourquoi les artistes de théâtre, qu'on devrait croire blasés sur les fictions de la scène, ne sont jamais si heureux de jouer et ne jouent jamais si bien que lorsqu'ils jouent entre eux, pour eux-mêmes. L'art pour l'art, non pas le gain, c'est la dignité de l'artiste, le secret de son talent, le foyer où s'allume l'enthousiasme.

Quand la chaleur du jour fut tombée, nous nous remîmes en route. « Voilà, fis-je observer à mon frère, un spectacle qui ne coûte rien aux spectateurs. — Tu crois? me dit-il; mais j'espère bien, au contraire, que tu vas payer ta place, comme je payerai la mienne. — A qui cela? — Au premier pauvre que nous rencontrerons. » Ce mot vous dit quel cœur c'était que celui de mon frère Pierrot. Je n'aurais jamais eu cette idée-là, moi; mais c'est peut-être pour cela que je trouvais des mots si gais, c'est peut-être pour cela aussi que sa vielle avait tant de larmes.

Ce que je vous raconte ici, j'ai eu occasion de le dire à un artiste peintre français, qui signe, je crois, ses ouvrages du nom de François Drouais le fils; il m'avait promis de se souvenir de notre halte dans le bois, et je dois croire qu'il m'a tenu parole, car on m'a assuré avoir vu un tableau qui nous représente, moi et mon frère, nous donnant, sous les arbres, le spectacle demandé.

LE LOTUS A MILLE FEUILLES.

LÉGENDE BOUDDHIQUE.

Suite. — Voyez page 154.

III. — *La fleur miraculeuse.*

Elles étaient façonnées à l'obéissance, les cent femmes de Brahmânandita : aussi, quand, de la part du souverain, il leur fut ordonné de se préparer à bien accueillir une nouvelle compagne que le choix royal venait d'élever à la dignité d'épouse du premier rang, elles n'éprouvèrent, au sujet de l'inconnue, d'autre sentiment que celui de la curiosité. Et quand la fille du bois des manguiers quitta le pavillon du maître pour venir habiter l'appartement des femmes, sa parfaite modestie et son candide enjouement effacèrent bientôt la fâcheuse impression qu'à première vue sa parfaite beauté avait produite sur ses rivales. Les fêtes au palais, les réjouissances publiques qui furent données en espérance d'une union féconde, n'éveillèrent pas non plus la jalousie des cent épouses du roi de Vaiçâli. Elles se rappelèrent que, pour chacune d'elles aussi, avaient eu lieu des fêtes et des réjouissances semblables, et, supposant que Brahmânandita était toujours sous le coup de la volonté éternelle qui le condamnait à mourir sans avoir vu naître un héritier direct, elles se plurent à croire que, cette fois encore, les vœux de la cour, les désirs du peuple et même les sacrifices des bonzes demeureraient en pure perte. Elles ignoraient qu'à seize en deçà du cent et unième mariage, la commisération du roi en faveur d'une pauvre biche effrayée avait ému le ciel et changé l'arrêt du destin.

Ainsi, d'abord les compagnes de la nouvelle venue souffrirent celle-ci avec résignation, parce qu'elle ne leur inspirait pas l'inquiétude de la voir un jour plus heureuse qu'elles-mêmes; puis, son charmant naturel aidant, elles finirent même par l'aimer autant que peuvent s'aimer entre elles des esclaves rivales, qui redoutent toujours que l'une d'elles soit soustraite un instant au niveau du dédain de l'époux, qui les fait toutes égales.

La bonne harmonie régnait donc, autant qu'il était possible qu'elle régnât, dans l'appartement des femmes, quand un bruit parti du pavillon royal, et renvoyé par la clameur

publique chez les cent et une épouses de Brahmânandita, vint, une exceptée, les frapper toutes de stupeur, et réunir contre celle-là les mauvais desseins d'une rivalité élevée à la centième puissance.

On disait de toute part : « Le roi de Vaïçâli a vaincu, par sa piété, la rigueur du ciel. Il ne s'éteindra pas sans avoir vu ses successeurs légitimes. Encore quelques heures, et sa nouvelle épouse donnera le jour à des fils qui doivent lui assurer une longue et nombreuse postérité. »

Et du palais dans les temples, et des temples dans les cabanes, partout où parvenait cette grande nouvelle, on s'agenouillait, les fronts touchaient la terre, et toutes les voix poussaient ce cri de reconnaissance : *Amida Bouddha!* (Adoration à Bouddha!)

Si l'heureuse entre tant de rivales ne leur avait pas laissé soupçonner la grande fortune qui lui était réservée, c'est qu'elle-même ne la soupçonnait pas encore. Les divinités qui veillaient sur elle avaient voulu la lui laisser ignorer, de crainte que sa joie, venant à la trahir, ne l'exposât aux tentatives coupables des cent femmes qu'elle devait avoir désormais pour ennemies.

Aussitôt que la nouvelle de l'événement prochain se fut répandue, les sages conseillers de la couronne, réunis autour de Brahmânandita, l'exhortèrent à isoler de ses jalouses compagnes celle qui allait mériter le titre glorieux de reine mère. Il était temps qu'on se décidât à se rendre aux avis de la prudence, car déjà toutes ces haines, s'inspirant l'une de l'autre, menaçaient le fruit encore dans sa fleur.

La fille du bois des manguiers, enlevée de l'appartement des femmes par une armée de serviteurs, fut placée dans un pavillon dont l'entrée demeura interdite aux cent autres épouses. Ce pavillon, relié par une galerie à la demeure du roi, voyait pas ses fenêtres couler le Gandâkî, lequel va, comme on le sait, se jeter plus bas dans le Gange.

La jeune épouse, qui n'eût jamais pensé à se défier de ses rivales, connaissant enfin le danger qui pouvait l'atteindre, et le connaissant par les précautions mêmes qu'on prenait pour l'y soustraire, commença à concevoir des craintes qui, lui donnant la clairvoyance de l'avenir, allèrent bien au delà du moment où ces précautions pouvaient cesser de protéger et elle-même, et ses fils. Son inquiétude maternelle lui représenta leur enfance en butte à tant de périls, que ses alarmes pour eux grandirent jusqu'à la faire désespérer de les conserver. Prévoyant que le pouvoir même du roi ne suffirait pas pour assurer leur sécurité, elle invoqua, du fond de son cœur et dans le recueillement de la prière intérieure, les puissances célestes, les suppliant de dérober à ses ennemies l'existence de ses fils, jusqu'à ce que ceux-ci fussent assez hardis pour les braver et assez forts pour les vaincre.

Comme elle achevait sa prière, une poignante angoisse lui survint; elle poussa un grand cri, les trompettes de la ville retentirent, le cœur des cent rivales se brisa, et l'heure marquée pour une naissance royale sonna à l'horloge des temps.

On attendait un fils; mais les esprits du ciel avaient recueilli la prière maternelle, et, au lieu de l'enfant espéré, ce fut une fleur de lotus qui naquit. Sa grandeur était prodigieuse; mille pétales rayonnants composaient son immense corolle.

Le roi de Vaïçâli, l'esprit rempli des promesses du pieux solitaire, s'était préparé à la plus vive des joies. Il éprouva la plus violente des colères quand il vit que, pour prix de tant d'espérances, d'émotions et de clameurs joyeuses, la fille du bois des manguiers, qui lui devait des princes, n'avait mis au monde qu'une fleur.

A l'aspect de l'épouvantable courroux dans lequel Brahmânandita était tombé, la jeune mère, qui, par l'inspiration secrète, était dans la confidence de la protection des dieux, eut pitié de son époux. Elle lui fit signe de se pencher vers elle, afin que, sans être entendue, elle pût lui apprendre ce que des voix mystérieuses venaient de lui révéler. Mais, au moment où elle se disposait à parler, Bouddha, qui, dans l'intérêt de son œuvre, voulait l'envelopper des liens du silence, frappa subitement de paralysie la langue de l'indiscrète, et, pour vingt ans, il lui ravit l'usage de la parole.

Par l'effet de ce nouveau prodige, Brahmânandita, n'ayant pu rien savoir de ce qui devait apaiser sa colère, se prit à supposer que celle qui lui avait été donnée comme venue d'origine céleste n'était rien de plus que le produit impur des démons. De ce moment, elle lui fit horreur; mais il n'aurait pu se résoudre, cependant, à la faire mourir. Il ordonna qu'on la descendît dans la prison souterraine où l'on avait coutume d'enfermer les esclaves rebelles qui ne devaient plus revoir la lumière du jour.

Comme elle vit qu'on allait l'emmener, les regards de la jeune mère s'attachèrent, avec l'expression de la plus tendre inquiétude, sur la fleur qui venait de naître d'elle. Le roi crut comprendre le désir de la fille-démon; n'oubliant pas encore combien il l'avait aimée, il se sentit incliner vers un acte de clémence, et permit que cette fleur, qu'il ne pouvait regarder sans épouvante, fût laissée à celle qui l'avait mise au jour. Donc elles allaient être enfermées toutes deux dans la prison souterraine.

Mais ce n'était pas ce que demandaient ces regards empreints de tant de sollicitude maternelle. L'épouse mère savait bien que, privée d'air et de lumière, la merveilleuse fleur serait morte le lendemain, et il fallait qu'elle vécût pour que ses fils fussent sauvés.

Cependant, comme il lui avait été permis d'emporter la fleur, et que nul parmi ceux qui l'entouraient n'eût voulu toucher à ce qu'ils considéraient tous comme un objet immonde, la jeune femme fut laissée libre de ses mouvements; elle souleva délicatement la fleur, et, la tenant couchée sur ses deux mains, elle la contempla un moment avec une ineffable tendresse; puis elle s'approcha de la fenêtre, au pied de laquelle coulait le Gandâkî. Alors elle imprima à ses bras le mouvement du berceau où l'enfant est balancé, ses lèvres muettes s'ouvrirent pour exhaler une prière inarticulée, elle leva les yeux au ciel, et lança la fleur dans l'espace.

Elle venait d'obéir encore à une inspiration divine. Le roi de Vaïçâli, qui ne pouvait le deviner, crut voir dans cette action une preuve de plus de ses rapports d'origine avec le monde des démons, et il commanda de la soustraire au plus tôt à sa vue.

Laissons la jeune mère descendre dans son cachot, et suivons le lotus flottant qui navigue vers le Gange.

La fin à la prochaine livraison.

L'ÉGLISE SAINT-MARTIN DE VENDOME

(DÉPARTEMENT DE LOIR-ET-CHER).

A la fin du quinzième siècle, Marie de Luxembourg fit bâtir l'église que nos gravures représentent (p. 164 et 165) sur les ruines d'une construction très-ancienne, élevée à l'endroit où était venu prêcher saint Martin, l'apôtre des Gaules. Cet édifice a subi depuis bien des transformations. Sa façade fut d'abord construite sur un plan régulier et sans le clocher qui orne un de ses côtés, ainsi que le prouvent plusieurs dispositions intérieures et des restes de moulures. De 1530 à 1540, soit à la suite d'un accident, soit que les dimensions de l'église fussent insuffisantes pour les besoins du culte, on reconstruisit en-



Saint-Martin de Vendôme. — Vue extérieure. — Dessin de Thérond, d'après M. Launay.

tièrement le chœur et le transept, en donnant à cette partie du monument plus de largeur, et en la proportionnant mieux à son élévation. On ajouta aussi des chapelles aux bas côtés de la grande nef.

L'église actuelle se compose donc de deux styles bien distincts, et juxtaposés de telle sorte que la réunion des deux époques s'est faite au milieu des deux premiers piliers de la grande nef, dont une moitié appartient à la fin du style ogival, et l'autre au style de la renaissance.

Les deux portes du transept, qui appartiennent à cette dernière époque, et surtout la porte septentrionale, sont ornées de riches sculptures.

En 1792, l'église Saint-Martin fut abandonnée comme paroisse et transformée en halle aux blés. Vers 1836, on concéda au génie militaire la partie nord, des bas côtés du transept à la façade, pour y installer les magasins et les ateliers des maîtres ouvriers du régiment en garnison dans la ville. Des cloisons furent élevées, et l'on pratiqua des trous dans les murs et les piliers de la grande nef, pour y placer des poutres et des solives.



Saint-Martin de Vendôme. — Vue intérieure. — Dessin de Thérond, d'après M. Launay.

En 1854, le génie, qui ne se servait plus de ces ateliers, voulut les rendre à la halle et enleva les poutres et les solives, ce qui détermina la chute d'un pilier de la nef, peut-être l'un des moins solides, parce qu'il était placé au point de jonction des deux époques. Ce pilier entraîna dans sa chute celui qui était auprès, et les voûtes que l'un et l'autre soutenaient. Cet éboulement eut lieu au mois de septembre 1854.

Différentes tentatives furent faites pour réparer ce monument, l'un des ornements de Vendôme. Le conseil municipal de Vendôme n'a pas jugé les ressources de la ville suffisantes pour supporter la dépense considérable qu'eussent exigée la réparation de la partie écroulée et la restauration du reste de l'église. Il est résolu que l'édifice sera détruit, à l'exception seulement du clocher.

STATISTIQUE VÉGÉTALE.

Quel est le nombre total des espèces répandues à la surface du globe? La réponse est difficile. Beaucoup de régions restent encore inexplorées, d'autres le sont à peine, et même

dans les pays les mieux étudiés on découvre tous les ans des plantes nouvelles. Or le nombre total des espèces existantes ne saurait se conclure que de celui des espèces connues. Les appréciations des naturalistes ont donc nécessairement varié à mesure que l'inventaire des richesses végétales du globe s'est accru. En 1753, Linné connaissait 6 000 espèces. En 1807, Persoon en comptait 26 000. En 1824, Steudel portait le nombre des espèces à 50 000, et en 1844 à 95 000. Nous n'exagérons point en affirmant que les livres et les herbiers en contiennent actuellement 120 000 environ.

Du nombre des espèces décrites, les botanistes ont successivement conclu au nombre total des espèces existantes. En 1820, de Candolle l'estimait de 110 000 à 120 000. Seize ans plus tard, Meyen le supposait, sans pouvoir être taxé d'exagération, de 200 000 au moins. Par un calcul ingénieux de l'espace occupé sur le globe terrestre par une espèce, M. Alphonse de Candolle nous prouve, en 1856, que ce nombre ne saurait être au-dessous de 400 000 à 500 000, chiffre parfaitement en rapport avec celui de l'accroissement continu du nombre des espèces par l'addition de celles que les voyageurs apportent de tous les pays du monde. Quel champ ouvert à la curiosité humaine! mais aussi quel défi jeté au labeur le plus opiniâtre aidé de la mémoire la plus heureuse!

Le règne végétal se divise naturellement en deux grands *embranchements :* les végétaux phanérogames, c'est-à-dire portant des fleurs apparentes et présentant, au moment de leur germination, des feuilles primordiales ou séminales, appelées *cotylédons*. De là le nom de végétaux *cotylédonés*, que de Jussieu leur a imposé. Tous les arbres, tous les arbrisseaux et la grande majorité des plantes herbacées appartiennent à cet embranchement. Les fougères, les mousses, les lichens, les champignons, tous ces humbles végétaux dépourvus de fleurs, dont la plupart semblent une ébauche imparfaite de la nature, font partie du second embranchement. Dans ces végétaux incomplets, les fleurs existent, mais cachées, ce qui leur a valu le nom de *cryptogames*. Tous germent sans feuilles primordiales ou cotylédons. De là le nom d'*acotylédonés* qu'ils ont reçu de Jussieu.

Le premier embranchement, celui des végétaux cotylédonés, se divise, à son tour, en deux grandes *classes :* les végétaux *dicotylédonés*, qui germent avec deux feuilles primordiales ou cotylédons (cette classe comprend tous les arbres et arbrisseaux de l'Europe et la plupart des plantes herbacées de toutes les régions); les *monocotylédonés*, qui ne présentent qu'une feuille primordiale au moment où ils sortent de terre. A cette classe appartiennent les palmiers des régions tropicales, nos plantes bulbeuses, telles que les lis et les tulipes, — les graminées, entre autres les céréales et les herbes qui forment la base des prairies, — enfin les joncs et les roseaux de nos marais.

Ces classes se subdivisent en *familles*, formées de la réunion de végétaux analogues par la structure de leur graine, de leur fruit et des différentes parties de leur fleur. La famille des malvacées se compose de toutes les plantes analogues à la mauve, telles que la guimauve, la rose trémière, le cotonnier, etc. Une famille se partage en *genres* ou réunions d'espèces qui ne diffèrent plus entre elles que par des caractères secondaires d'une moindre importance que ceux qui distinguent les familles. Ainsi, dans l'exemple choisi, les espèces appartenant au genre cotonnier se distinguent de toutes celles du genre mauve par la structure du fruit et celle de la graine. Dans le cotonnier, la graine est entourée de ces poils dont l'industrie humaine tire un si grand parti; la graine de mauve en est dépourvue. Enfin le genre se compose d'*espèces*, c'est-à-dire de plantes très-semblables entre elles, qu'un œil peu exercé confond souvent sous le même nom, et que le botaniste distingue par des caractères quelquefois minutieux, mais toujours invariables. Une *espèce* renferme elle-même tous les *individus* identiques entre eux ou différant par des nuances qui tiennent au sol, au climat, à la culture, et qui disparaissent dès que ces individus sont placés dans des circonstances différentes et soumis à des influences contraires.

Si ces définitions paraissent un peu arides, une comparaison viendra tout éclaircir.

Le règne végétal, c'est une armée : les *embranchements* sont les différents corps qui la composent; les *classes* sont l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie, le génie; les *familles* sont les régiments; les *genres*, les bataillons; les *espèces*, les compagnies, composées d'individus tous semblables entre eux par la taille, l'uniforme et l'armement.

Nous avons dit qu'en 1844 on connaissait 95 000 espèces; sur ce nombre, 80 000 sont phanérogames ou cotylédonées, 15 000 cryptogames ou acotylédonées. Parmi les cotylédonées, 65 000 appartiennent aux dicotylédonés, 15 000 aux monocotylédonés.

Tel est le budget de la flore terrestre; mais la proportion numérique des espèces appartenant à ces grandes divisions du règne végétal, varie suivant les différentes zones du globe. A mesure qu'on s'avance vers le nord, le nombre des cryptogames augmente; celui des phanérogames croît en marchant vers l'équateur. Dans les zones froides ou tempérées, les cryptogames sont d'humbles végétaux s'élevant à peine au-dessus de la surface du sol; dans les chaudes régions des tropiques, d'élégantes fougères arborescentes, plus hautes que des palmiers, semblent proclamer la puissance du soleil qui grandit et ennoblit les formes végétales.

Les relations des monocotylédonés aux dicotylédonés ont été déterminées, comme les précédentes, par M. de Humboldt. La proportion des monocotylédonés va en croissant de l'équateur au pôle. Ainsi, dans la zone tropicale, ce rapport est comme 1 est à 6, c'est-à-dire que sur sept plantes on compte une seule monocotylédonée; il devient 1 à 4 dans la zone tempérée, et 1 à 3 dans les régions froides, où le botaniste a chance de ne rencontrer qu'une monocotylédonée sur 4 plantes. Ces lois ne sont vraies que dans leur généralité. Si l'on considère un pays en particulier, elles se trouvent modifiées dans un sens ou dans l'autre. Au Spitzberg, par exemple, on compte 82 phanérogames, savoir : 66 dicotylédonés et 16 monocotylédonés; c'est, comme on voit, le rapport de 1 à 4. Dans l'île Melville, au fond de la baie de Baffin, avec un climat plus rigoureux encore, le rapport est comme 1 à 2, c'est-à-dire du simple au double; il en est de même pour l'Islande, les Færoé, et, dans l'autre hémisphère, pour les Malouines. Un élément physique, l'humidité, a pour effet d'accroître le nombre relatif des monocotylédonés et de diminuer celui des dicotylédonés. (1)

PERSISTANCE DES VERTUS MÉDICALES DU GUI DE CHÊNE.

L'un de nos médecins archéologues les plus dignes de regret, P. Lesson, a constaté ce fait, que dans toute la Saintonge, le gui pris en infusion était une panacée universelle; pas plus de nos jours que cela n'avait lieu dans les temps antiques, cette plante parasite n'est rencontrée aisément. Nos paysans saintongeois ne la coupent plus avec une serpe d'or, mais ils la coupent soigneusement avec leur grossière jambette de fer partout où ils la rencontrent. « Plus de 2 600 ans n'ont pas effacé les vertus que lui accordaient les Gau-

(1) Charles Martins.

lois, et tous les jours cette herbe est employée, dans les affections les plus graves, souvent même de préférence au traitement d'un médecin. J'ai vu prescrire le gui dans des cas d'empoisonnement, et pour combattre l'hydropisie ainsi que diverses affections chroniques. » (*Ere celtique de la Saintonge*, p. 78.)

Baronius raconte que le moine Pierre Damien, qui avait été cardinal, fit présent au pape Grégoire VII de quelques cuillers de bois. Qui oserait aujourd'hui faire un semblable présent à un pape? Le trait nous montre combien les anciens étaient éloignés de notre luxe.

Leibniz, *Observationes Leibnitzianæ.*

LE VIEILLARD A L'HIRONDELLE.

Oiseau du bon Dieu, qui chaque printemps revenais trouver au-dessus de ma porte le vieux nid que tu y avais suspendu, voilà que l'automne te fait partir pour la rive étrangère, et que tu laisses mon seuil béni par ta présence !

Ainsi que toi, mon âme bientôt doit s'envoler ailleurs; ainsi que toi elle déploie son aile pour aller chercher un ciel plus doux; et si tu reviens babiller sur ma fenêtre au soleil d'un avril nouveau, peut-être, ne me voyant plus, tu diras : Où donc est allé le vieillard?

Il aura touché le rivage où resplendit l'immortalité, où la source de la vérité apaisera sa soif, où rien n'est éphémère et passager, où la fleur dont il s'embellit, immuable et pur encensoir, n'ouvre point son calice embaumé après qu'a brillé l'aurore pour se faner avant la nuit; où notre âme ignore la peine, les douleurs, le péché, ces anneaux brûlants de la chaîne qui l'accable dans ce monde.

Oui, si tu revois ma demeure alors que brillera un printemps nouveau, j'aurai traversé ma tombe pour parvenir à cette existence fortunée.

Adieu donc, messagère des beaux jours, deux printemps vont combler nos souhaits; mais le tien se flétrit sur la terre quand le mien fleurira toujours au ciel.

L'ART DES BRONZES EN FRANCE.

Suite. — Voy. p. 100.

Renaissance. — Après l'énumération que nous avons faite des objets d'art fondus en bronze et en cuivre, il est assurément impossible de soutenir qu'au seizième siècle l'art du fondeur en bronze était inconnu ou peu pratiqué en France, et qu'il a fallu que les fondeurs italiens vinssent nous l'apprendre. Ce n'étaient pas les Italiens qui étaient venus fabriquer cette artillerie de bronze de Charles VIII, si redoutable aux soldats de l'Italie ([1]); c'étaient aussi des Français qui avaient fondu les canons de Jean Bureau, l'illustre grand maître de l'artillerie sous Charles VII, en 1440, et qui avaient fourni à nos armées les moyens de délivrer la France de la domination anglaise et de gagner les immortelles victoires de Formigny et de Castillon.

Les causes de l'erreur que nous combattons sont dans le mépris, longtemps à la mode, pour tout ce qui était gothique, et comme tel regardé comme non avenu; — l'ignorance de l'histoire des arts en France, ignorance qui a duré jusqu'à ces dernières années; — enfin les assertions de Benvenuto Cellini, dont les Mémoires, trop souvent mensongers, ont été trop longtemps acceptés sans critique.

Venu en France pour échapper aux poursuites de la justice de son pays, Benvenuto dit à plusieurs reprises qu'il employa à ses travaux des fondeurs parisiens; il y avait donc des fondeurs à Paris avant l'arrivée de Benvenuto. Le grand orfévre-sculpteur italien ne nous fait pas connaître quels sont les perfectionnements qu'il apporta aux procédés de nos fondeurs français; nous voyons, au contraire, dans ses Mémoires, qu'il adopta plusieurs procédés de la fonderie parisienne, ce qui ne l'empêche nullement de lui jeter mille invectives. On doit à Benvenuto le bas-relief en bronze de la Nymphe couchée, qui décora plus tard le château d'Anet et qui est au Louvre maintenant; destiné d'abord à Fontainebleau, ce bas-relief représente la Nymphe de la fontaine Belle-Eau; il est d'une très-médiocre exécution comme fonte, et même comme art. Benvenuto fit quelques autres bronzes qui malheureusement ont été détruits; il composa un grand nombre de modèles qu'il n'exécuta pas, malgré les ordres formels du roi, qui lui avait fait donner, pour les fondre, beaucoup d'or et d'argent. Enfin, menacé par François Ier et par la justice, pour ses crimes de toute espèce, il prit le parti de se sauver en emportant plusieurs vases d'argent. Benvenuto fut obligé de les rendre aux trésoriers envoyés à sa poursuite : aussi les appelle-t-il « animaux de Français » et « infâmes coquins ».

Benvenuto Cellini avait séjourné en France de 1540 à 1545.

François Ier, voulant avoir des copies en bronze des principales statues antiques de l'Italie, chargea le Primatice, Francisque Libon et Vignole de faire les moules du Laocoon, de la Cléopâtre, de la Vénus, du Commode, de la Zingana et de l'Apollon. On fondit ces statues à Paris. Ce fut sans doute l'ouvrage de deux aides de Benvenuto qui restèrent à l'hôtel de Nesle, où ils travaillèrent avec des Français jusque sous le règne de Henri II, ainsi que nous l'apprend un compte des ouvriers de la tour de Nesle, de 1545, conservée aux Archives de l'empire.

Les bronzes français de la renaissance sont très-beaux : on peut en juger d'après le buste de François Ier par Jean Cousin; on conserve ce chef-d'œuvre au Musée du Louvre.

La fonte du cuivre fut, au seizième siècle, aussi active à Limoges qu'elle l'avait été dans les siècles précédents. Parmi les fondeurs qui travaillaient pour les émailleurs de Limoges, on cite *François Roulland.*

Le Bulletin archéologique du comité des arts (t. II, p. 477 et 544), contient les noms de plusieurs fondeurs picards et bourguignons de cette époque. Le tombeau de Henri de Lorraine, évêque de Metz, à Joinville, était décoré de sa statue en cuivre, de grandeur naturelle; on sait par un manuscrit de 1504 qu'elle avait été fondue par *Henrion Casterel*, de Troyes.

Un des plus beaux ouvrages de bronze qu'ait exécutés le seizième siècle était le monument de Jeanne d'Arc à Orléans. Cette œuvre de la piété de nos pères avait été fondue en 1571 par *Hector Lescot*, dit *Jacquinot.* Malheureusement le monument de Jeanne d'Arc a été détruit, à la fin du siècle dernier, comme tant d'autres ouvrages; Millin, dans ses *Antiquités nationales*, nous en a donné une gravure que nous reproduisons. Le monument, tout de bronze, était composé de quatre figures de grandeur naturelle : à gauche Charles VII, et à droite Jeanne d'Arc, sont agenouillés devant le Christ soutenu par la Vierge assise au pied de la croix. Il semble que l'auteur de cette œuvre, si grande par sa simplicité, ait voulu associer l'idée de la mort de Jeanne se dévouant pour sauver la France à celle du Christ mort pour la rédemption des hommes.

L'usage du bronze, à partir des guerres de religion, devient moins habituel; les monuments sont plus rares et les livres contiennent moins d'indications. On fit sous Henri IV les statues en bronze de la Paix, de la Justice et

([1]) Voy., sur cette artillerie, Guichardin et Philippe de Comines.

de l'Abondance, dues à Barthélemy Prieur et conservées au Louvre.

On a beaucoup parlé de la statue de Henri IV, fondue à Florence et amenée en France en 1614. On s'est surtout servi de ce fait pour en conclure, avec une légèreté trop commune, que l'on ne savait pas fondre en France, même à cette époque, puisque l'on faisait venir d'Italie une statue de bronze. Cette conclusion tombe devant l'étude des faits. Le *Mercure de France* de 1614, qui contient une longue description de la statue de Henri IV, nous apprend, en effet, que le duc de Toscane, « mû d'un bon zèle vers la postérité, » fit faire et présenter à Marie de Médicis, régente de France et sa parente, la statue de Henri IV. Ainsi, ce n'est pas une commande faite à des artistes italiens par la cour de France, c'est un cadeau de la cour de Florence à la régente de France. Un ambassadeur extraordinaire, le signor Pescholini, amena la statue de Henri IV, par mer, jusqu'au Havre, et de la Seine jusqu'à Paris, où l'ambassadeur présenta à la régente le cadeau que lui offrait son maître. La statue était de Jean de Bologne, sculpteur français établi à Florence, et de Tacca, son élève. On la posa sur le pont Neuf, et Francheville, premier sculpteur du roi, fut chargé de faire le piédestal et ses ornements. Aux quatre coins du piédestal, Francheville plaça les statues des quatre



1571. — Monument en bronze de Jeanne d'Arc, à Orléans, par Hector Lescot, dit Jacquinot. Dessin de Freeman, d'après celui de Millin.

parties du monde. Elles furent fondues en France; on les voit aujourd'hui au Louvre; le reste du monument a été détruit pendant la révolution.

Sous Louis XIII et pendant la régence d'Anne d'Autriche, de beaux ouvrages de bronze furent exécutés à Paris : les ornements du Val-de-Grâce, en bronze doré, œuvre des frères Anguier; les statues de Louis XIII, de Louis XIV enfant et d'Anne d'Autriche, par Simon Guillain, conservées au Louvre (1); la statue de Louis XIII, faite par Michel Anguier pour Narbonne; la statue équestre du dernier connétable de Montmorency, à Chantilly; celle de Louis XIII, pour la place royale de Paris; le cheval était du Florentin Ricciarelli et détestable, la statue était de Biard.

(1) Voy. la Table des vingt premières années.

Une famille de fondeurs et de sculpteurs, celle des Chaligny, s'illustrait, pendant ce temps, en Lorraine. Le premier, né à Nancy en 1529 et mort en 1615, est Jean Chaligny; il fondit la fameuse couleuvrine de 22 pieds, dont le P. Daniel nous a conservé le dessin au tome Ier de son *Histoire de la Milice française* (pl. 28). Son fils David, mort en 1631, commença le cheval de bronze qui devait porter la statue du duc de Lorraine Charles III. Son frère Antoine termina le cheval; mais Louis XIII s'en empara et le fit servir à sa statue équestre de Dijon. Antoine Chaligny fit le modèle en terre de la statue de Charles III; on le voit aujourd'hui au Musée de Nancy. Il fut nommé commissaire général des fontes de l'artillerie en France, et mourut vers 1666. Son fils Pierre lui succéda dans cette charge.

La suite à une autre livraison.

LE PLATANE DE TRONS

(CANTON DES GRISONS).



Le Platane de Trons. — Dessin de Grandsire.

La petite ville de Trons est située dans la longue vallée du Vorder-Rheinthal, qui de l'Ober-Alp descend jusqu'à Coire, protégeant l'enfance du Rhin et le conduisant jusqu'au point où il commence à être navigable. A peu de distance de Trons on remarque une petite chapelle à moitié couverte par les vénérables rameaux d'un platane dont la naissance, dit la tradition, remonte à six ou sept siècles. Au commencement du quinzième siècle, les paysans de la contrée, cherchant les moyens de se soustraire au joug des seigneurs féodaux dont les châteaux en ruines couronnent les hauteurs, se réfugièrent dans les forêts qui entouraient Trons, et, en 1424, les députés des communes de la vallée, réunis sous les branches du platane, formèrent la fédération qui prit le nom de Ligue Grise supérieure, et qui donna naissance à la république des Grisons par l'adjonction, en 1471, de deux autres ligues du même pays, celle de la Caddée ou Maison de Dieu et celle des Dix-Droitures. Dans l'année 1824, on a célébré à Trons le quatrième jubilé de la formation de la ligue. En commémoration de cet événement, on éleva près de l'arbre une chapelle sous le vocable de sainte Anne ; en 1836, la Confédération suisse la fit restaurer; on pourrait presque dire qu'elle en fit autant du platane, qu'on aperçoit entouré d'un petit mur et soutenu de nombreux cercles de fer. Les deux murs latéraux de la chapelle sont ornés de deux fresques dues à un artiste plus naïf qu'habile; elles représentent : la première, le duc Brünner et Puttinger, abbé de Dissentis, prêtant avec les autres députés le serment de fédération; l'autre, le renouvellement de ce serment en 1778. Sur le portique on lit cette inscription :

« Vous êtes appelés à la liberté; où est l'esprit de Dieu, » là est la délivrance; nos pères ont espéré en toi, Seigneur, » et tu les a fait libres. »

LE LOTUS A MILLE FEUILLES.

LÉGENDE BOUDDHIQUE.

Fin. — Voy. p. 154, 162.

IV. — *Les mille jumeaux.*

Bien qu'au point où le Gandâkî marie ses eaux à celles du fleuve sacré des Hindous, ce dernier soit tout près du terme de son cours, il baigne encore, cependant, plusieurs royaumes sur ses deux rives, avant que, par toutes ses bouches divisées, il n'aille grossir l'océan Indien. Sur l'un et sur l'autre bord du Gange inférieur, ce ne sont que les bois consacrés, les palais des souverains et les temples des divinités, qui aient le droit de se mirer dans ses eaux saintes : aussi, quelque part que dût s'arrêter la fleur de lotus dans son voyage, ce ne pouvait être qu'une main pieuse ou une main royale qui la recueillît. Ce fut une main royale.

Le souverain d'Oudjiyana, rêvant le soir, appuyé au bord d'une des terrasses de ses jardins, qui plongeaient dans le Gange, vit, du milieu du fleuve, s'avancer vers lui la fleur miraculeuse. Sa corolle s'était encore si prodigieusement développée qu'elle semblait une île flottante de forme circulaire. Aucun des plus grands navires connus ne pouvait embrasser tant d'espace. La fleur, majestueusement balancée par le flot, gouvernait sur les eaux comme si un pilote l'eût guidée, et une nuée d'oiseaux, planant au-dessus d'elle, réjouis par sa vue, pénétrés de son parfum, lui chantaient leurs plus douces chansons. Chacune des feuilles florales de l'immense corolle s'était creusée en carène présentant la figure d'un berceau, et, dans chacun de ces berceaux, reposait un tout jeune enfant. Ils étaient ainsi mille frères, mille jumeaux d'une telle ressemblance que, pour la concevoir, il faut se figurer les mille facettes d'un prisme répétant mille fois la même image.

Et, comme il a été dit, la fleur de lotus navigua dans la direction de la terrasse où se tenait le roi d'Oudjiyana. Arrivée en regard du souverain, la tige, comme un navire qui déroule sa chaîne pour jeter l'ancre, s'allongea vers le fond, afin de trouver un point d'appui dans le sable, et, lorsqu'elle s'y sentit solidement fixée, elle grandit dans le sens opposé jusqu'à ce que la croissance de la tige eût élevé la prodigieuse corolle à la hauteur de la terrasse du palais. Alors, tournant lentement sur elle-même, ainsi qu'un disque colossal dont le centre reposerait sur un pivot, elle présenta successivement les mille berceaux devant le roi, qui recueillit de la sorte, un à un, les mille frères; puis la corolle se referma doucement; peu à peu la tige diminua de hauteur, jusqu'à ce que, se perdant sous la surface des eaux, elle disparut enfin.

A vingt ans de là, il n'était bruit, de Kandahar à Kâmaroûpa, et du cap Koumarî aux montagnes Neigeuses, que des mille guerriers enfants adoptifs du roi d'Oudjiyana. Doués d'une force surhumaine, leur courage était invincible. Ils valaient à eux seuls une armée, et, toujours victorieux, ils reculaient de toutes parts les frontières de l'empire où leur enfance avait trouvé abri, protection et famille. La ville de Vaïçâli ayant tenté l'ambition du roi d'Oudjiyana, les mille frères, qui déjà lui avaient conquis plusieurs royaumes, vinrent mettre le siége devant Vaïçâli.

Ce fut une grande terreur dans le pays, quand on vit les mille guerriers venir menacer la ville. Un tel découragement s'empara de toutes les âmes, qu'on peut dire qu'avant de combattre, les assiégés étaient déjà vaincus. Le vieux roi Brahmânandita, qui savait bien que toute résistance serait vaine, mais qui voulait s'épargner la honte de tomber entre les mains des terribles guerriers, fit dresser un immense bûcher pour lui et pour ses cent femmes. Lui-même y devait mettre le feu, au moment où les ennemis entreraient dans sa ville. Mais afin de laisser aux flammes le temps de dévorer leurs victimes avant qu'elles pussent être exposées à la cruauté des vainqueurs, Brahmânandita fit ouvrir les prisons des esclaves. Ceux-ci, réunis aux troupes royales, qui demandaient à mourir les armes à la main, devaient, au moins quelques instants, arrêter dans sa course le flot impétueux des invincibles frères.

Dans le désordre où la terreur jetait tous les esprits, on oublia d'ouvrir aussi le cachot de la cent et unième épouse du roi de Vaïçâli. Cependant, comme la dernière heure semblait venue pour celui-ci et pour ses femmes, les esprits du ciel firent tomber la porte de la prison où vivait, depuis vingt ans, l'épouse mère, et, rendue à la liberté, elle parut devant Brahmânandita. Il marquait en ce moment, sur le bûcher, la place où chacune des rivales jalouses devait mourir.

La prisonnière, depuis vingt ans oubliée, n'avait point vieilli; la volonté suprême cessa tout à coup d'enchaîner ses lèvres, et elle parla ainsi :

« Il ne faut pas songer à combattre, il ne faut pas songer à mourir. Votre devoir est de recevoir en père ceux qui viennent à vous comme ennemis. Que vos soldats arborent le signe de l'alliance sur les tours de la ville, et que la porte m'en soit ouverte! Laissez-moi aller seule au-devant des assiégeants ; à ma voix tombera leur colère, et moi, humble femme, je les amènerai à vos pieds, courbés par le respect et vaincus par l'amour. »

Le roi de Vaïçâli, retrouvant dans la fleur de sa jeunesse celle que vingt ans de cachot devaient avoir flétrie ; le roi, entendant cette douce voix qu'il croyait pour jamais éteinte, ne douta plus que cette femme ne fût la protégée des puissances célestes, et, confiant dans le dessein qui lui était inspiré, il donna l'ordre d'arborer le signe de l'alliance en vue du camp ennemi et d'ouvrir la porte de la ville devant l'épouse mère.

Quand les mille guerriers du royaume d'Oudjiyana virent flotter sur la tour assiégée l'étendard du pardon, ils crurent à une dérision de l'ennemi, et prirent leurs armes pour le punir. Quand ils aperçurent la porte de la ville tourner sur ses gonds, ils supposèrent aux troupes du roi le projet d'une sortie désespérée, et du même mouvement les mille jumeaux s'élancèrent ; mais, du même mouvement aussi, ils s'arrêtèrent soudain, voyant une femme s'avancer seule vers eux.

Lorsque celle-ci fut à distance de la voix, elle témoigna qu'elle voulait parler. Les mille guerriers, saisis d'une émotion qu'ils ne comprenaient pas encore, firent silence pour l'entendre.

« Jeunes hommes, leur dit-elle, en tournant vos armes contre le royaume de Vaïçâli, vous êtes, sans le savoir, sacriléges et parricides; car Vaïçâli vous a vus naître : vous êtes les fils de Brahmânandita; celle qui vous le dit, c'est votre mère! »

Ces étranges paroles mirent d'abord un grand trouble dans l'esprit des mille frères. Et du point où elle était, leur mère put entendre le frémissement du doute qui les agitait. Cependant, remis de la première émotion, ils se consultèrent, et l'un d'eux répondit :

« Il est connu par tous, dans l'Inde du milieu, que nous ignorons qui nous a donné le jour : aussi plus d'un imposteur déjà nous a tenu le langage que vous nous tenez aujourd'hui. Aucune voix, il est vrai, n'a pénétré aussi profondément que la vôtre dans nos cœurs; mais la voix la plus douce peut être la plus trompeuse ; donnez-nous donc, quant à vos droits sur nous, d'autres preuves que vos paroles, ou nous croirons que vous aussi, vous nous dites un mensonge. »

La mère demanda aux puissances du ciel un prodige qui pût convaincre les incrédules. Les frères, ignorant qu'elle se recueillait pour recevoir l'inspiration d'en haut, pensèrent, la voyant silencieuse, que, confondue par eux, elle ne trouvait plus rien à leur répondre, et ils répétèrent mille fois : « C'est un mensonge ! vous n'êtes pas notre mère ! »

Mais l'inspiration demandée était venue pendant qu'ils poussaient vers elle le cri de l'incrédulité. L'épouse mère, avec une majestueuse lenteur, dégrafa le col de sa tunique; elle l'ouvrit, et de ses deux seins, sous ses deux mains pressés, jaillirent vers le ciel mille fontaines de lait, dont les gouttes retombèrent en pluie sur les mille frères jumeaux.

Ils jetèrent leurs armes et tombèrent à genoux. Après que la mère, dans un seul regard de tendresse, les eut tous embrassés, elle donna le signal du retour dans la ville. Alors, portée respectueusement en triomphe par douze de ses fils, escortée par tous les autres, elle revint, comme elle l'avait dit, amenant aux pieds de leur père les mille guerriers vaincus par l'amour.

LA SCIENCE EN 1857 (¹).

Comète du 13 juin 1857. — Le 13 juin, la journée a été admirable, un soleil radieux illuminait Paris; la nuit a été sereine, et, malgré la prédiction du bon Matthieu Laensberg, il n'a paru aucune comète.

Si la comète dite de Charles-Quint, que l'on avait en vue, avait reparu, en effet, elle eût passé à une distance de sept cent mille lieues de la terre.

Les frayeurs que cette fausse prédiction avait répandues ont donné aux astronomes l'occasion d'enseigner au public quelle est la véritable nature des comètes.

Ce que l'on appelle la queue d'une comète n'est qu'une masse fluide et transparente qui ne peut causer aucun choc. « La queue d'une grande comète, a dit John Herschel, se compose d'un petit nombre de livres de matière, peut-être même seulement de quelques onces. »

Un savant célèbre a écrit que les comètes, en général, ne sont que des « riens visibles », et que la terre, si elle rencontrait une comète, ne serait pas plus ébranlée dans sa stabilité qu'un convoi immense, sur un chemin de fer, ne l'est de la rencontre d'une mouche.

Il y a cependant deux objections à faire à cette déclaration optimiste.

Le noyau des comètes peut produire un choc dangereux. Il est vrai que M. Arago, ayant calculé les chances, n'en a trouvé qu'une fâcheuse sur 281 millions de chances favorables.

La queue d'une comète ne peut rien ébranler; mais si elle était composée de gaz délétères, ne pourrait-elle pas être une cause de mortalité pour les habitants d'une planète qui la rencontrerait? Il est vrai que ce n'est là qu'une supposition.

Les six comètes de 1857. — Il a paru six petites comètes, la première en février, la deuxième en mars, la troisième en juin, la quatrième en juillet, la cinquième en août, la sixième en novembre. « Il y a autant de comètes dans le ciel, a dit Képler, que de poissons dans l'Océan. »

Les petites planètes télescopiques. — Outre les grandes planètes Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter, Uranus, Saturne et Neptune, qui composent notre système solaire, il existe un nombre considérable de petites planètes que les astronomes déclarent situées entre les orbites de Mars et de Jupiter. (Voy., sur la disposition des planètes, p. 47.) En 1857, on a découvert huit petites planètes

Liste des petites planètes connues jusqu'en février 1858 et rangées par ordre d'ancienneté.

Numéros d'ordre.	Planètes.	Époque, date et lieu de la découverte.		Noms des astronomes.
1.	Cérès,	1801,	Sicile.	Piazzi.
2.	Pallas,	1802,	Allemagne.	Olbers.
3.	Junon,	1804,	»	Harding.
4.	Vesta,	1807,	»	Olbers.
5.	Astrée,	1845,	»	Hencke.
6.	Hébé,	1847,	»	»
7.	Iris,	1847,	Angleterre.	Hind.
8.	Flore,	1847,	»	»
9.	Métis,	1848,	Irlande.	Graham.
10.	Hygie,	1849,	Italie.	De Gasparis.
11.	Parthénope,	1850,	»	»
12.	Victoria,	1850,	Angleterre.	Hind.
13.	Égérie,	1850,	Italie.	De Gasparis.
14.	Irène,	1851,	Angleterre.	Hind.
15.	Eunomia,	1851,	Italie.	De Gasparis.
16.	Psyché	1852,	»	»
17.	Thétis,	1852,	Allemagne.	Luther.
18.	Melpomène,	1852,	Angleterre.	Hind
19.	Fortuna,	1852,	»	»
20.	Massilia,	1852,	Italie.	De Gasparis.
21.	Lutetia,	1852,	France.	Goldschmidt.
22.	Calliope,	1852,	Angleterre.	Hind.
23.	Thalie,	1852,	»	»
24.	Phocea,	1853,	France.	Chacornac.
25.	Thémis,	1853,	Italie.	De Gasparis.
26.	Proserpine,	1853,	Allemagne.	Luther.
27.	Euterpe.	1853,	Angleterre.	Hind.
28.	Bellone,	1854,	Allemagne.	Luther.
29.	Amphitrite,	1854,	Angleterre.	Marth.
30.	Uranie,	1854,	»	Hind.
31.	Euphrosine,	1854,	Amérique.	Ferguson.
32.	Pomone,	1854,	France.	Goldschmidt.
33.	Polymnie,	1854,	»	Chacornac.
34.	Circé,	1855,	»	»
35.	Leucothée,	1855,	Allemagne.	Luther.
36.	Atalante,	1855,	France.	Goldschmidt.
37.	Fidès,	1855,	Allemagne.	Luther.
38.	Léda,	1856,	France.	Chacornac.
39.	Lætitia,	1856,	»	»
40.	Harmonia,	1856,	»	Goldschmidt.
41.	Daphné,	1856,	»	»
42.	Isis,	1856,	Angleterre.	Pogson.
43.	Ariane,	1857,	»	»
44.	Nysa,	1857,	France.	Goldschmidt.
45.	Eugenia,	1857,	«	»
46.	Hestia,	1857,	Angleterre.	Pogson.
47.	Aglaia,	1857,	Allemagne.	Luther.
48.	Doris,	1857,	France.	Goldschmidt.
49.	Palès,	1857,	»	»
50.	Virginia,	1857,	Amérique.	Ferguson.
51.	Nemausa,	1858,	France,	Laurent.
52.	Europe,	1858,	»	Goldschmidt.

Détermination exacte de la forme de la terre. — Le gouvernement français s'est engagé à concourir à l'achèvement de la grande méridienne russe scandinave, dans le but de constater jusqu'à quel point la terre s'écarte de la forme simple qu'on lui attribue. Il résulte déjà des mesures du méridien de Paris prises par les astronomes français que l'aplatissement de la terre serait d'un cent quatre-vingt-huitième au lieu d'être d'un cent soixante-seizième, comme semblaient l'indiquer les mesures prises aux Indes ou déduites des observations du pendule.

Invention d'un télescope en verre argenté. — L'inventeur, M. Foucault, auquel on doit de si belles expériences sur la rotation du globe terrestre, a recouvert d'une pellicule d'argent mince et uniforme un verre taillé et poli.

(¹) Voy. *l'Année scientifique et industrielle*, ou Exposé annuel des travaux scientifiques, des inventions et des principales applications de la science à l'industrie et aux arts, qui ont attiré l'attention publique en France et à l'étranger; par Louis Figuier, 2e année; Paris, Hachette. — Cet excellent ouvrage mérite d'être entre les mains de toutes les personnes qui veulent se tenir au courant des progrès de la science. Ce que nous en résumons (sauf quelques observations qui nous sont propres) justifiera notre recommandation.

Avec ce miroir de verre, il a construit un télescope de 10 centimètres de diamètre et de 50 centimètres de longueur focale, qui donne un effet sensiblement supérieur à celui de la lunette d'un mètre. Il donne plus de lumière, plus de netteté, et il coûte beaucoup moins cher.

La suite à une autre livraison.

L'art de parler sert beaucoup à l'art d'écrire, mais ce sont deux arts différents; et pour atteindre la perfection de la conversation écrite, il faudrait joindre, quand on tient la plume, à l'allure naturelle et libre, à l'heureux abandon de la parole, une réflexion prompte et sûre, capable de surveiller l'inspiration sans la gêner, et d'en émonder légèrement le luxe en en conservant l'aisance, la fraîcheur, la fécondité. Cet art merveilleux n'a été donné à aucun moderne, pas même à Malebranche. Enfants du moyen âge et de la scolastique, nous dissertons, nous ne causons pas, j'entends la plume à la main. Seul, au printemps de la civilisation antique et dans la fleur du génie grec, Platon, entre Aristophane et Phidias, a dérobé ce secret à la Muse, et il l'a emporté avec lui.

V. Cousin.

HISTOIRE DU COSTUME EN FRANCE.

Suite. — Voy. p. 140.

RÈGNE DE LOUIS XIII.

Tout à la fin du règne de Louis XIII, la hongreline parut dans l'armée. C'était un pourpoint fourré, ouvert par devant, serré à la taille, et muni de basques souvent assez longues pour lui donner l'apparence de la tunique militaire actuelle. Les manches étaient larges, descendant à peine au-dessous du coude, et garnies par en bas d'un large retroussis.



Piquier, Tambour et Porte-drapeau des Gardes françaises, en 1635. — Dessin de Chevignard, d'après Abraham Bosse.

Grâce au buffle et à la hongreline, les officiers finirent par se soustraire à l'ennui du corselet d'acier. Il y avait longtemps que les gentilshommes cherchaient à se débarrasser de cette défense incommode. Louis XIII s'y était opposé, d'abord parce qu'il avait le goût des vieilles armures, ensuite parce qu'il voulait ménager la vie de sa noblesse. Mais placer le salut de l'homme dans des garnitures extérieures, était un préjugé du moyen âge qui finit par succomber. Le hausse-col fut la seule pièce qui se conserva de l'antique panoplie, comme signe du commandement. Il s'y joignit les aiguillettes, d'où plus tard l'épaulette devait sortir. La demi-pique ou esponton continua d'être l'arme qu'on portait à la main jusqu'au grade de capitaine.

C'est en 1635 qu'on organisa en régiments la cavalerie, qui jusqu'alors n'avait formé que des escadrons. Toutefois certains corps d'élite ne dépassèrent jamais l'effectif d'une seule compagnie. De ce nombre étaient les mousquetaires, qui constituaient la garde à cheval des princes. Ceux du roi furent créés en 1622; ils étaient auparavant les carabins du roi. On leur mit à la main le mousquet au lieu de la carabine, et on leur donna la casaque bleue à croix d'argent, équivalent du hoqueton que portaient les gardes à pied dont il a été question précédemment.

Les carabins s'étaient multipliés après la mort de Henri IV. Ils eurent généralement le pot en tête, c'est-à-dire un casque léger et sans crête. Ils furent d'abord astreints à porter la cuirasse, qu'ils abandonnèrent pour le buffle. Ils se chaussaient de bottes longues ou de ces guêtres à l'antique qu'on appelait *gamaches*. Pour armes offensives ils avaient, outre l'épée et le pistolet, une grande arquebuse à rouet de trois pied de long : c'était la *carabine*, d'où leur nom était venu. On les exerçait à combattre à pied et à cheval.

Les chevau-légers et arquebusiers à cheval formèrent le gros de la cavalerie légère. Rantzau et Gassion y ajoutèrent des compagnies de Cravates ou Croates.

Les gendarmes à cheval furent ceux envers lesquels le roi déploya le plus de rigueur pour les empêcher de déposer l'armure traditionnelle. En 1638, il prononça la dégradation de quiconque se dispenserait d'en avoir toutes les pièces. Au grand dommage des perruques flottantes, des cadenettes, du beau linge fin, il fallut s'emprisonner la tête dans une salade à masque, porter le hausse-col, la cuirasse à brassards, et les tassettes prolongées jusqu'aux genoux. Cependant la lance, abandonnée sous le règne précédent, ne fut pas reprise. En 1641, un tacticien proposait d'y revenir pour se conformer à l'exemple des Espagnols. Ceux-ci, effectivement, avaient maintenu une compagnie de lanciers dans chacun de leurs escadrons de gendarmes. Mais ils avaient maintenu bien d'autres choses. Leur infanterie, en plein dix-septième siècle, était encore habillée à la mode de 1580, avec des pourpoints rayés, avec des bosses sur l'estomac et des chapeaux à haute forme. Ils se croyaient invincibles tant qu'ils conserveraient le costume sous lequel ils avaient fait trembler le monde, et de bonnes gens pensaient comme eux. On fut convaincu, après la bataille de



Officier et Mousquetaire à pied des gardes françaises, en 1635; Officier avec la hongreline, en 1643. — Dessin de Chevignard, d'après Abraham Bosse.

Rocroy, que la supériorité des armées ne réside pas dans un attachement ridicule aux vieux us.

DE L'IMPRESSION SUR TISSUS.

Suite et fin. — Voy. p. 132.

LE ROULEAU. — Le rouleau est une forte pièce de bois, recouverte d'une très-épaisse feuille de cuivre, et traversée par un arbre de fer, le tout faisant corps. Autrefois, du moins, il en était toujours ainsi. Maintenant, la feuille de cuivre, qui est le rouleau même, puisque c'est la partie gravée, forme le plus souvent virole. De cette façon on peut adapter quantité de viroles différentes, c'est-à-dire de rouleaux, au même arbre, et l'on comprend qu'il en résulte une grande économie. Depuis son invention, la gravure du rouleau a complétement changé de procédés. Dans le principe, le graveur opérait au poinçon sur le cylindre de cuivre directement : aussi ne pouvait-il y exécuter que des dessins très-simples; point de ramages; rien que des objets détachés, fleurettes, pois, etc., qu'en langage technique on appelle des *formes*. La richesse de l'impression se trouvait ainsi extrêmement limitée. On s'ingénia, et l'on parvint à vaincre cet inconvénient en ne procédant plus immédiatement sur le cuivre. Pour graver le rouleau, voici maintenant comment on opère. Le rouleau a généralement 18 pouces de circonférence; le graveur prend une molette d'acier, dont la circonférence est une division exacte de celle du rouleau, soit

donc 9, 6, 4 ½ ou 3 pouces, et sur cette molette il exécute en relief, au moyen du burin, le dessin à reproduire. La molette ainsi gravée, on opère avec elle sur le rouleau, ce qu'on appelle le *moletage;* à l'aide d'une machine, on appuie fortement, en la faisant tourner, la molette sur le cylindre, et les reliefs de l'acier s'impriment en creux dans le cuivre. L'opération se répète côte à côte plus ou moins de fois, selon la division établie, et de la sorte le rouleau se trouve complétement gravé. Dans l'impression sur étoffes, nous l'avons dit, chaque couleur a sa gravure particulière, sa planche ou son rouleau spécial. Les fonds mats imprimés au rouleau s'obtenaient jadis d'un picotage très-serré, exécuté d'abord sur la molette, puis reproduit sur le cuivre comme nous venons de le voir. Mais, à l'impression, ces fonds grisaillaient toujours un peu. Pour parvenir à des couleurs plus intenses, on adopta une autre manière de pratiquer la gravure des rouleaux de fond. Un petit mécanisme tient à demeure, mobile seulement de bas en haut, à la volonté du graveur, un fort burin, qui présente obliquement sa pointe ; le rouleau s'offre à ce burin, tourne sur lui-même et en avançant un peu à gauche où à droite à chaque tour, de sorte qu'il s'y creuse une spirale très-serrée. Toutefois le dessin, que les autres rouleaux auront mission de colorer sur l'étoffe, a été préalablement décalqué sur le rouleau de fond, car il doit s'y trouver en réserve. Il faut donc que la spirale dont nous parlons se garde de l'attaquer : aussi le graveur qui guide l'opération a soin de relever le burin aux endroits du calque.

Depuis quelques années, la mode des robes dites *bayadères* et *à pentes* a amené les fabricants à la construction de rouleaux exceptionnels. Pour ces genres de robes, il faut imprimer des lés tout entiers à la fois ; les rouleaux dont on se sert n'ont donc pas moins de 1^{m},20 de circonférence. En général, comme de ceux de dimension ordinaire, la gravure en est faite au moletage. Quelques-uns, pourtant, sont directement gravés au poinçon ; quand, par exemple, ainsi que cela arrive souvent pour les robes bayadères, le dessin n'est qu'une série de lignes horizontales sobrement agrémentées.

LES MANUFACTURES. — Les manufactures d'impression sur tissus ont toutes des dimensions assez étendues, plusieurs des travaux qui s'y pratiquent exigeant de grands emplacements. Beaucoup sont colossales. En Alsace, il en est quelques-unes qui ne forment rien moins que des villages.

Les étoffes, avant d'être imprimées, subissent deux importantes opérations, celle du *tondage*, *grillage* ou *flambage*, et celle du *blanchiment*. Sauf quelques légères modifications, les mêmes opérations s'appliquent à tous les tissus de laine, de lin et de coton.

LE GRILLAGE. — Toutes les étoffes, au sortir du métier, sont revêtues d'une espèce de duvet. On le leur ôte généralement par le feu, d'où les mots *grillage* et *flambage* appliqués à l'opération. Il y a bien quelques manufactures qui emploient, pour cet épluchement, une machine anglaise, du nom de *tondeuse*, qui n'agit que mécaniquement, c'est-à-dire avec une sûreté d'action que ne possède pas toujours le moyen du feu. Mais la *tondeuse* coûte cher à établir, et la plupart de nos manufacturiers ont jusqu'ici préféré s'en tenir aux anciens errements. Du reste, faits par des mains habiles, le grillage et le flambage ne le cèdent guère au tondage proprement dit. Pour griller et flamber, plusieurs appareils plus ou moins ingénieux ont été successivement inventés, les uns à l'alcool, les autres à l'hydrogène. Le plus ancien de tous, qui n'est qu'au charbon ou à la houille, a, par son extrême simplicité, mérité de conserver la faveur presque générale. C'est le seul que nous décrirons. Cet appareil est un fourneau d'une élévation qui varie de 1 mètre à 1^{m},50, lequel est recouvert d'une forte plaque de fonte légèrement cintrée. De chaque côté de ce fourneau est un tambour : l'étoffe à griller, enroulée à l'un, se déroule, passe sur la plaque, et au fur et à mesure vient s'enrouler sur l'autre. Un bâtis en bois, qui se tient en avant du tambour dévideur, présente à l'étoffe, dans toute sa largeur, avant son passage sur la plaque, une brosse destinée à relever le duvet, dont la combustion est ainsi rendue plus facile. En cas d'accident, un baquet plein d'eau est toujours placé auprès des opérateurs.

LE BLANCHIMENT. — L'étoffe grillée est ensuite blanchie. Il s'agit d'en enlever une sorte de couche graisseuse dont l'ont forcément enduite les travaux du tissage. Pendant longtemps on a fait usage, pour le blanchiment, soit de simples lavages à l'eau bouillante, dans laquelle on mettait des plantes de nature savonneuse, soit de macérations dans de l'eau de son. Les pièces ainsi lessivées étaient ensuite exposées sur les prés pendant huit ou dix jours. Mais il arrivait souvent que, pour obtenir un blanchiment parfait, il fallait répéter ces opérations jusqu'à trois et quatre fois. C'était fort long. Aujourd'hui, on procède plus expéditivement, quoique d'une façon un peu plus compliquée. D'abord on trempe l'étoffe dans une cuve d'eau chaude, où on la laisse pendant deux ou trois heures; on la lessive ensuite à la chaux, une lessive de douze heures environ; puis après, on la passe au chlore. Cela fait, la pièce est étendue au séchoir, et en quelques jours elle est parfaitement en état de subir les opérations subséquentes. Toutefois le travail du blanchiment exige de grands soins ; de sa réussite dépend le succès de l'impression.

LA CALANDRE. — Après ces deux importantes opérations, il faut quelquefois, pour certaines couleurs, plonger l'étoffe dans un bain spécial, composé d'ingrédients qui, à l'impression, font mieux adhérer les couleurs au tissu. En termes de fabrique, on appelle cela *mordanter*. Puis vient le *calandrage*, opération qui consiste à écraser le grain de l'étoffe, afin qu'elle s'imprime avec plus de facilité. La *calandre* est un système de trois cylindres disposés au-dessus l'un de l'autre verticalement, en manière de laminoir. De ces trois cylindres, chauffés au moyen soit de barres de fer rougies au feu, soit de la vapeur, l'un est mis en mouvement par le moteur de l'établissement et entraîne les deux autres. L'étoffe, prise d'abord entre le premier de ces cylindres (celui du bas) et le second (celui du centre), passe ensuite entre celui-ci et le troisième, et subit ainsi deux pressions. A ce moment, toutes les opérations préliminaires sont terminées, et l'impression commence.

IMPRESSION A LA MAIN. LES CHASSIS. — L'impression des planches plates, c'est-à-dire des planches de métal, se fait, nous l'avons énoncé plus haut, comme celle de la taille-douce. Celle des *blocs*, ou planches de bois, s'exécute à la main, sur une simple table recouverte d'une double ou triple toile. Mais cette table a souvent 14 et 15 mètres de longueur. Parallèlement s'étend, à sa droite ou à sa gauche, un système de tringles de fer sur lesquelles repose et glisse à volonté ce qu'on appelle le *châssis*. Le *châssis* est un cadre en bois d'environ 10 centimètres d'épaisseur, et qui fait boîte au moyen d'un drap fortement tendu à sa partie inférieure. Près de ce châssis est une terrine pleine de couleur. Un enfant, appelé *tireur*, puise (tire), à l'aide d'une brosse, la couleur de la terrine, et l'étend sur le châssis, qu'il tient ainsi toujours parfaitement imbibé. L'imprimeur, pour chaque coup de planche, y applique son bloc à plat, puis le reporte ensuite, imprégné de couleur, sur le tissu. Le bloc a quatre petites pointes de cuivre, une à chacun de ses angles; ce sont les picots de rapport. Ainsi, au premier coup de planche, les picots ont donné les points A, B, C, D; au second coup, les picots A, C, entrent en B, D, etc. (Voy. p. 135, fig. *Rapport droit.*)

L'étoffe étant imprimée dans toute son étendue, c'est-

à-dire ayant reçu une première couleur qui y esquisse en quelque sorte le dessin, l'imprimeur procède à ce qu'on nomme le *rentrage*. Nous avons dit que chaque couleur veut une planche spéciale : le rentrage n'est rien autre chose que l'impression successive de ces planches dont les reliefs colorés *rentrent* dans les contours tracés par l'impression première.

Cependant il est un ingénieux procédé, un de ceux avec lesquels nos manufactures remplacent chez elles, à peu de frais, les machines compliquées et dispendieuses de la fabrique anglaise, et qui permet d'imprimer à la main jusqu'à quatre et cinq couleurs à la fois. Ce procédé, des plus simples, dont l'invention ne remonte pourtant pas à plus de quelques années, consiste à compartimenter le châssis sur lequel le petit tireur dépose sa couleur, à y faire des espèces de cases : ici le bleu, là le rouge, à côté le vert, etc. Le châssis à compartiments, c'est là son nom technique, a son fond, non point en drap, comme le châssis ordinaire, mais en toile cirée. Sur ce fond, on colle, à la demande du dessin, de petits reliefs sans forme précise et en bois très-mince, que l'on garnit de feutre. Ici, au lieu de se servir d'une brosse, le tireur, qui a avec lui un nombre de terrines répondant au nombre des couleurs voulues, étale celles-ci l'une après l'autre, avec un pinceau, sur les reliefs. Quant à l'imprimeur, que le châssis soit simple ou à compartiments, il n'a toujours qu'à y appliquer sa planche, pour de là la reporter sur l'étoffe.

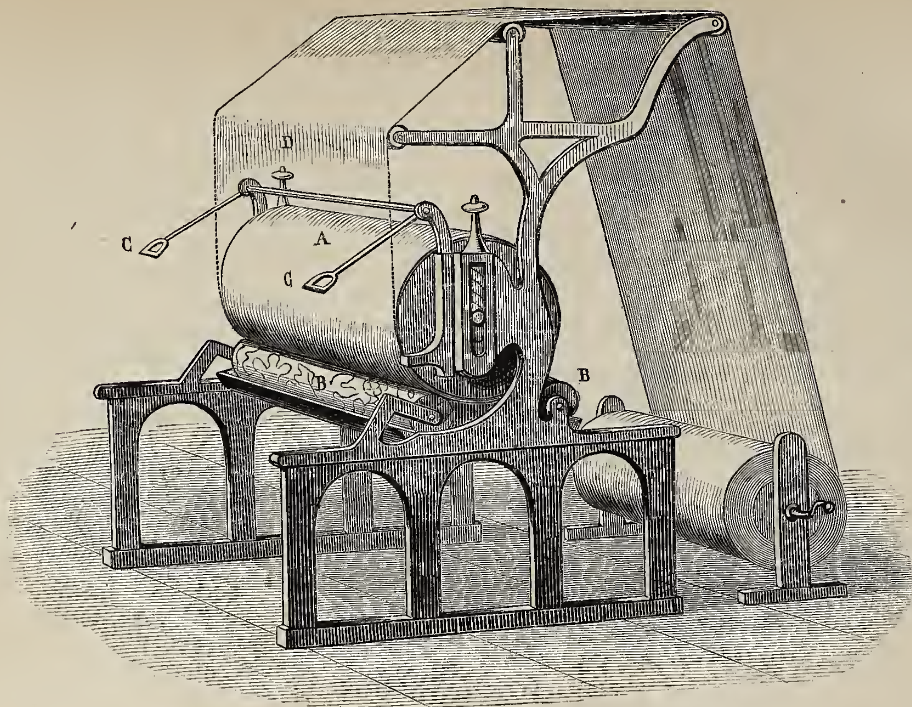
Nous devons aussi parler d'une autre sorte de châssis, d'un usage plus restreint sans doute, mais qui a par cela même une très-réelle importance, car il s'emploie pour un genre particulier d'impression. C'est le *châssis pour couleurs fondues, ombrées ou prismées*. Ce châssis ressemble à peu près au châssis ordinaire ; seulement, comme le châssis à compartiments, il a son fond en toile cirée. Ce n'est plus ni à la brosse ni au pinceau que les couleurs s'y déposent. Plus de terrines non plus. Les couleurs sont disposées dans une série de petites boîtes en métal, qui se tiennent côte à côte, dans l'ordre des teintes. Toutes doivent être prises et déposées à la fois. Pour cela, le tireur opère au moyen d'un ustensile spécial appelé *violon*. Ce violon est une planche carrée qui est garnie de fils de fer parallèlement placés, comme le sont les cordes de l'instrument de musique dont il a pris le titre. Chacun de ces fils de fer correspond à une des boîtes de couleur. Le tireur les plonge donc à la fois dans celles-ci ; puis, ayant appliqué son violon sur le châssis, il y étend, d'un coup de brosse donné en long, toutes les couleurs déposées par chacun des fils de fer. On fait peu de *fondus* à cette heure, mais ils ont eu un immense succès de 1840 à 1847.

IMPRESSION AU ROULEAU. — Cette impression est toute mécanique. La machine entière, qu'elle soit à dix ou douze couleurs, ou qu'elle ne soit qu'à une seule, porte toujours le nom générique de *rouleau*. C'est une construction assez compliquée, où le bois, la fonte et le cuivre s'enchevêtrent : aussi nous contenterons-nous de décrire les seules parties essentielles de cette construction. Tout rouleau se compose d'abord d'un *rouleau presseur*, lequel a souvent une circonférence de plus de deux mètres ; ensuite, de rouleaux gravés et de leurs bassines. Le rouleau presseur est le centre même et de la machine et de ses opérations. C'est sur lui qu'avant tout travail on enroule la pièce à imprimer, et c'est autour de lui que se groupent les divers rouleaux qui ont à déposer dessins et couleurs sur l'étoffe. Mieux que toute parole, notre gravure, page 176, fera comprendre cette disposition. La machine qu'elle représente (partiellement) est une machine à deux couleurs : rouleau presseur, A ; rouleaux gravés, B, B. Dessous le rouleau gravé est une bassine pleine de couleur, dans laquelle le rouleau trempe ; mais comme il se trouve ainsi trop imprégné, la bassine est armée dans toute sa longueur, à l'un de ses bords, d'une racle qui, au fur et à mesure qu'il tourne, le nettoie. Le rouleau presseur et les rouleaux gravés tournent nécessairement en sens contraires, de façon que, se faisant résistance et bien qu'il n'y ait entre eux qu'un point de contact, toute la surface gravée des uns s'imprime sur l'étoffe dont l'autre est enveloppé. A mesure que la pièce se déroule et quitte le rouleau presseur, elle monte au-dessus de lui, soutenue par un bâti de fonte muni de distance en distance de petits rouleaux de bois sur lesquels elle glisse sans frottement. Ainsi que les rouleaux gravés, le rouleau presseur n'est point à demeure et s'enlève à volonté. C'est pourquoi on peut adapter à une même machine des rouleaux presseurs de grosseurs différentes. La pression se règle au moyen de deux leviers (C, C) et de deux vis (D, D) sous lesquelles on introduit, à la demande de la circonférence du rouleau, des espèces de tasseaux de cuivre.

Nous ne parlerons pas de quelques roues et engrenages qui complètent l'ensemble du mécanisme dont nous venons de décrire les pièces importantes. Dans les détails, il varie à l'infini ; mais, quelle que soit sa forme, il lui suffit toujours de deux hommes pour son service, l'un qui surveille l'étoffe à l'impression, l'autre qui la guide et la reçoit au sortir de l'impression.

LA PERROTINE. — La *perrotine*, comme le *rouleau*, est de forme variable : aussi ferons-nous pour elle comme pour lui, nous ne parlerons que de son principe. La perrotine est la plus ingénieuse machine qui jusqu'ici ait été inventée pour l'impression sur étoffes. Elle imprime à la planche en bois. Cette planche (A) possède généralement de 18 à 22 centimètres de largeur ; sa longueur est d'un mètre environ. Horizontalement fixée à une armature de fer (B), qui sert en même temps de bassine pour la couleur, elle se trouve, au repos, distante de quelques centimètres d'un châssis de bois recouvert de cuir (C), lequel, contenu lui-même par deux montants en fer formant rainures, lui fait face, mais est placé plus haut qu'elle de toute sa largeur en ce moment. Derrière ce châssis se déploie l'étoffe (D), qui, tendue sur un système de petits rouleaux, se présente carrément, c'est-à-dire en surface plane à la planche. Quand la machine est en marche, voici ce qui se produit. Le châssis imprégné (il a probablement reçu une couche de couleur, soit d'un tireur *ad hoc*, soit tout simplement d'une brosse mécanique), le châssis imprégné, dis-je, glisse dans sa rainure et descend au niveau de la planche ; celle-ci, par un mouvement d'avant très-sec, vient frapper en plein sur lui et s'y imprégne à son tour. Puis le châssis remonte, la planche recule et revient aussitôt frapper l'étoffe. Un nouveau mouvement de recul a lieu, l'étoffe fait une évolution, et l'opération recommence. Tout cela est précis, vif et scandé comme le mouvement d'un pendule. Une perrotine peut se composer de trois, quatre, cinq et même six planches. Or on imprime à la fois autant de couleurs que le mécanisme peut donner à la fois de coups de planche.

Une fois imprimés, les tissus sont encore assujettis au fixage des couleurs, puis le plus ordinairement au *débousage*, c'est-à-dire à un bain de bouse ou de son de froment qui dissout et sépare du tissu une partie des substances qui ont servi d'épaississement aux couleurs ; enfin, à l'*apprêt*, nouveau bain, mais dans lequel on ne fait que plonger les pièces. Au sortir de ce bain, qui n'est généralement composé que d'eau blanchie d'une décoction d'amidon, l'étoffe est aussitôt passée sur des cylindres chauffés. Ensuite, on plie les pièces sur mesure et on les met sous presse pendant vingt-quatre heures, après quoi elles peuvent être livrées au commerce.



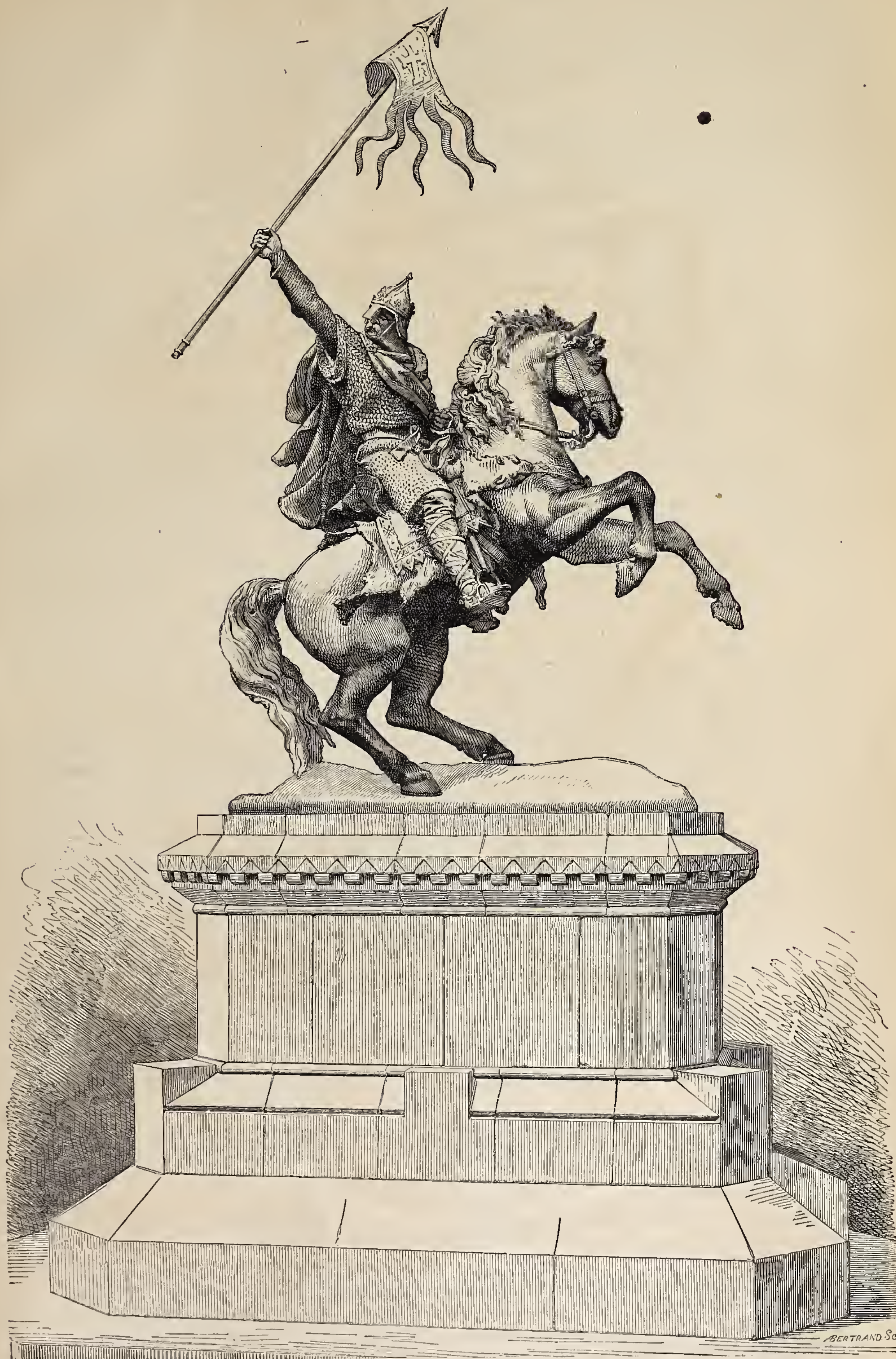
Impression sur étoffes. — Rouleau presseur et rouleaux gravés.

Impression sur étoffes. — La Perrotine.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

GUILLAUME LE CONQUÉRANT.

Voy. la Table des vingt premières années.



Statue équestre de Guillaume le Conquérant, par M. Rochet, inaugurée à Falaise, le 26 octobre 1851. — Dessin de Chevignard.

Ce fils de Robert le Diable et de la fille d'un tanneur de Falaise était un chevalier intrépide, brave jusqu'à la témérité, persévérant, mais ambitieux au delà de toute justice, et, ce qui en est ordinairement la conséquence, soucieux, circonspect, soupçonneux, vindicatif, faux, dissimulé et cruel. Réputé le plus riche des rois de la chrétienté (on a évalué son revenu annuel à 12 millions), il était extrêmement avare; et toutefois son amour de la gloire le rendait prodigue aux jours d'ostentation.

Un auteur anglais, son contemporain, l'a loué et blâmé à la fois dans ses *Chroniques saxonnes :* « Le roi Guillaume était un homme très-sage et très-riche, plus respectable et plus puissant qu'aucun autre de sa cohorte étrangère. Il était doux avec les bonnes gens qui aimaient Dieu, et sévère au delà de toutes bornes avec ceux qui résistaient à sa volonté. Dans tous les lieux où Dieu lui permit de vaincre l'Angleterre, il éleva un noble monastère, y plaça des moines et le dota richement. Il était très-pieux. . . . . Cependant les hommes de son temps ont beaucoup souffert, et de très-grandes oppressions. Il fit construire des châteaux pour enfermer et opprimer de pauvres gens. Il était tombé dans l'avarice, et la rapacité était devenue sa passion. Il donnait ses terres à rentes aussi cher qu'il pouvait. Il établit plusieurs *deer-friths* (1), et il fit, à cet égard, des lois portant que quiconque tuerait un cerf ou une biche serait puni par la perte des yeux. Ce qu'il avait établi pour les biches, il le fit pour les sangliers, car il aimait autant les bêtes fauves que s'il eût été leur père. »

« Le règne de Guillaume, dit Lingard, commença par des années de massacres et de dévastations; ses progrès furent marqués par un système régulier de confiscation et d'oppression, et cette suite de maux se termina par la famine et la peste. »

Au physique, la physionomie de Guillaume n'avait rien de très-remarquable. Il était d'une stature ordinaire et il était porté à un embonpoint excessif, surtout sur les derniers temps de sa vie. Lorsqu'il était agité par les passions, il avait un aspect terrible : ses traits s'enflammaient d'une ardeur féroce. Sa force était prodigieuse : on dit qu'étant à cheval, il parvenait à tendre la corde d'un arc qui défiait les efforts de tout autre homme même à pied. A peine existait-il de son temps un homme capable de se servir de ses armes.

Il était très-pieux, disent les chroniqueurs. Chaque matin il entendait la messe de son chapelain particulier, et il assistait régulièrement au service public. Mais il est très-difficile de comprendre ce que pouvait être la piété d'un homme qui, pour satisfaire ses passions, ne reculait devant aucun crime. Dieu seul sait ce qui se passait au fond de son cœur.

Guillaume, étant venu ravager la France, dans un accès de colère, se rassasiait du spectacle de la ville de Mantes livrée aux flammes, lorsque son cheval, marchant sur les cendres brûlantes, s'écarta par un violent effort qui jeta le roi sur le pommeau de la selle; la contusion produisit une rupture compliquée de fièvre et d'inflammation; on transporta Guillaume dans un faubourg de Rouen, où il languit six semaines. Il mourut le 9 septembre 1087. La peur s'empara aussitôt des esprits : les chevaliers et les prélats se hâtèrent de se rendre dans leurs demeures pour défendre leurs propriétés; les citoyens de Rouen s'empressèrent de cacher leurs effets les plus précieux; les domestiques pillèrent le palais et s'enfuirent avec leur butin; et le corps de Guillaume resta par terre pendant trois heures, dans un état absolu de nudité. A la fin on lui fit un enterrement; mais au moment où l'évêque d'Évreux achevait de prononcer un éloge funèbre du défunt, on entendit sortir de la foule ces paroles qui terrifièrent toutes les âmes : « Celui que vous avez loué n'était qu'un brigand! »

(1) Les *deer-friths* étaient des forêts dans lesquelles les bêtes étaient sous la protection ou *frith* du roi.

Quand vous aurez un conseil à donner à un supérieur, présentez-le comme l'apophthegme d'un ancien, et la leçon passera beaucoup plus aisément que s'il croyait qu'elle vient de vous.

BACON.

SOUVENIRS DE VALENTIN.

Suite. — Voy. les Tables des t. XXIV et XXV.

LE TORRENT.

L'histoire de nos premières années est toujours un peu fragmentaire; quelques faits principaux se gravent seuls dans notre mémoire. Je me souviens, par exemple, qu'une alerte du feu fut suivie, à un court intervalle, par celle du torrent.

Ce mauvais voisin nous a fait peur plus d'une fois, mais surtout dans la nuit dont je vais parler. Un torrent passait à côté de nos bâtiments, et je me souviens que nous avons dit cent fois : « Quel dommage qu'on ait bâti la maison à cette place! Elle eût été, en effet, bien mieux située un peu plus au couchant, sur un terrain plus élevé. » Cependant ce fâcheux voisinage n'avait pas empêché mon père d'acheter le domaine, d'ailleurs fertile et heureusement exposé.

L'année était pluvieuse : il y eut, vers la Saint-Jean, de grosses averses, et le torrent, où il ne passait pas une goutte d'eau en temps de sécheresse, grossit d'une manière alarmante. Un soir, vers huit heures, mon père, rentrant à la maison tout trempé de pluie, dit aux valets, qui venaient de souper, qu'on ne se coucherait pas de sitôt cette nuit.

Nous entendions de l'intérieur le bruit sourd du torrent qui roulait des pierres énormes. Il pleuvait à verse. Le maître et les valets mettent leurs plus grossiers habits, et sortent armés de pioches et de râteaux de fer. Quoiqu'on fût aux jours les plus longs de l'année, il faisait déjà nuit. Un de nos valets portait une lanterne. Ma mère et moi, nous allâmes jusqu'au torrent; mais il fallait le côtoyer au-dessus de la maison; on ne nous permit pas d'avancer plus loin.

— Au moins soyez prudents, dit ma mère.

— Et toi, femme, ne quitte pas Valentin, et si..... Tu sais ce que je t'ai dit.

— Nous ferons ta volonté, répondit-elle.

Pour observer ce qui se passait, nous courûmes dans une chambre du côté de la montagne. De là nous aurions eu sous les yeux tout le cours du torrent; mais, pour le moment, l'obscurité était complète et rendait le bruit de l'eau plus sinistre. Ma mère se mit à prier et, suivant son habitude, récita quelques versets des psaumes :

Il rassembla les eaux profondes,
Les tenant comme en un vaisseau;
Il mit les ondes sur les ondes,
Comme un trésor en un monceau.
    Que toute la terre
    Craigne son tonnerre!
    Et qu'humiliés,
    Tous ceux qui l'habitent
    Sa colère évitent,
    Soumis à ses pieds!

Elle récitait d'une voix monotone, mais émue, cette vieille poésie, et comme si, en commençant la strophe, elle en avait prévu l'opportunité, à l'instant même où elle finissait, un éclair nous éblouit et le roulement du tonnerre se mêla au fracas du torrent. A la lueur de rares éclairs, nous apercevions toute la contrée, mais sans avoir le temps

de rien distinguer. Dans les intervalles, l'obscurité était toujours profonde.

La lanterne de nos amis, que le feuillage avait cachée jusque-là, se montra tout à coup. Ils s'étaient transportés à l'endroit qu'ils savaient faible, et d'où le torrent avait un jour menacé de faire irruption dans les vignes pour se jeter sur la maison. Bientôt nous voyons cheminer d'autres lumières; il en partait de toutes les maisons du voisinage. Au bout d'une demi-heure ce fut, jusqu'à la base du ravin, où se formait le torrent, une chaîne de points lumineux qui en marquaient le cours et paraissaient ou disparaissaient par moments. L'orage s'approchait; le tocsin sonnait au village. Ma mère, me voyant ému, voulait m'éloigner. Je la priai de me laisser là.

— Hélas! dit-elle, tous ces pauvres gens ont bien de la peine. Et cette pluie qui redouble!

Georges rentra précipitamment, et nous courûmes lui demander des nouvelles.

— Ça ne va pas bien, nous dit-il. Et il retourna chargé de planches, de pieux et de fagots. — Soyez tout de même tranquilles, nous cria-t-il en courant; j'espère que nous serons les plus forts.

— Avec l'aide de Dieu! ajouta ma mère.

Nous retournâmes à notre fenêtre, et nous arrivions à peine, qu'un vaste éclair, quatre ou cinq fois répété, illumina tout le pays; nous vîmes le torrent et la maison de Marie Bernut, située à mi-côte au milieu des vignes.

— Pauvre Marie! dit ma mère; elle qui était si effrayée du météore, que devient-elle cette nuit?

— Elle n'est pas seule, répondis-je. Je crois que tout le village est accouru.

— Les tonnerres s'éloignent, reprit maman, mais la pluie redouble... Écoute! n'ai-je pas entendu des cris?

C'étaient en effet des cris lamentables, et qui devaient être bien forts pour dominer le bruit de l'orage. Maman n'y tient plus et veut sortir pour savoir ce que devient mon père; pendant que Louise offre d'y courir elle-même, il arrive très-ému.

— Que se passe-t-il? dit ma mère.

— Je ne sais pas exactement, mais je crois que le torrent a débordé sur les hauteurs.

— Alors?

— Il faut savoir de quel côté il a percé la digue : si c'est à droite, nous allons être envahis; si c'est à gauche, nous n'avons rien à craindre. Dans le doute, il faut nous éloigner.

En parlant ainsi, il regardait par la fenêtre.

— Voici Georges et Ferdinand, ajouta-t-il; ils courent : je le vois au mouvement de leur lanterne.

C'était eux, en effet; ils arrivèrent au moment où mon père nous entraînait dehors.

— Restez! s'écria Ferdinand. Il n'y a rien à craindre pour nous; le torrent s'est jeté dans les vignes à gauche.

Et Georges dit que déjà l'eau commençait à baisser dans le lit. En effet, ayant prêté l'oreille un moment, nous n'entendîmes plus le fracas de l'eau. Comme elle s'était jetée dans des terres cultivées et profondes, elle s'y creusait un lit et courait sans bruit; c'était un silence fatal.

— J'aimerais mieux l'entendre encore, dit mon père. Pauvres gens! Nous verrons demain de tristes choses.

Louise avait allumé un grand feu; au bout d'un moment, nos valets reprennent leurs outils et veulent porter secours aux malheureux. Nous allons observer le torrent : il n'y passe plus une goutte d'eau, et nous voyons toutes les lumières se disperser et retourner au village.

— Il n'y a plus de remède, dit mon père. Que ferions-nous à nous trois, si des centaines d'hommes renoncent à combattre? Ferdinand, prends la lanterne et va voir ce qui se passe dans le verger d'à côté.

Ferdinand y courut et revint nous dire, tout consterné, que l'eau qui sortait des vignes inondait notre verger.

— Quel malheur! dit maman.

— Pour nos voisins, répondit mon père; mais cette eau limoneuse, chargée d'un terreau fertile, ne ferait qu'engraisser notre verger. Nous ne profiterons pas du mal d'autrui, et nous aiderons les propriétaires des fonds ravagés à reprendre, autant qu'il se pourra, leur terrain sur le nôtre.

Le lendemain, la journée fut belle; nous allâmes, comme tout le monde, observer les ravages du torrent. Les pierres roulantes avaient obstrué le lit; l'eau s'était répandue dans les vignes, où elle avait marqué son passage par la ruine et la désolation; plus bas, elle s'était de nouveau rassemblée, et avait coulé jusque chez nous à travers les terres labourées. Elle continuait sa course, mais elle baissait peu à peu.

Il fallut bien du temps et du travail pour ouvrir de nouveau l'ancien lit; il en fallut bien plus encore pour enlever les pierres et le gravier des vignes ravagées. Les voisins firent des corvées charitables. Quelques années plus tard, ces vignes étaient au nombre des plus belles du coteau.

La suite à une autre livraison.

LA FÊTE DES VAGABONDS.

Une fête singulière s'est établie d'ancienne date dans un coin de la Suisse, en faveur d'une classe de gens pour lesquels la société n'a guère que des rigueurs. Le bourg de Gersau, situé près du lac de Lucerne, et qui avec son territoire a formé, durant des siècles, comme celle de *San-Marino*, une république en miniature, consacre chaque année les trois jours qui suivent sa fête communale aux plaisirs des *vagabonds* du pays. On voit sortir des vallées, descendre des montagnes, arriver par les eaux du lac, leurs troupes nomades, chargées d'enfants et des ustensiles qui composent leurs ménages ambulants. Ils s'établissent dans les granges, dans les étables, dans les chalets non occupés, et, après avoir organisé le long des haies et au bord des ruisseaux leurs cuisines en plein vent, ils se livrent à la joie, aux festins, à la danse, à tous les divertissements que comporte leur position.

Durant ces trois jours, les lois qui répriment la mendicité et le vagabondage sont suspendues pour eux. La police n'a pas le droit de les chasser; elle les protége, au contraire. C'est sous la conduite d'un gendarme que, le dimanche, au sortir de la messe, un long cortége composé de vieillards et de femmes pourvues d'enfants, se promène de porte en porte quêtant des provisions et de l'argent. Les jeunes vagabonds des deux sexes s'abstiennent de grossir cette colonne, parce que leur aspect serait moins susceptible d'exciter la pitié. Ils attendent en riant et folâtrant le retour des anciens.

Ceux-ci ont un bal à leur tour. Il s'y présentent proprement vêtus et dansent avec décence. Un témoin oculaire dit avoir vu, il y a bien des années, un bal semblable dans une auberge de Gersau. La cloche de l'*Angelus* s'étant fait entendre, tout le monde se mit à genoux, et l'aubergiste récita la Salutation angélique au milieu du silence général; après quoi l'on se remit à danser de plus belle. Selon les voyageurs, il ne paraît pas qu'aujourd'hui les pratiques de la dévotion soient suivies avec le même scrupule.

Il est remarquable que, pendant ces jours de trêve et de faveur, les vagabonds n'abusent point de l'hospitalité qu'on leur accorde. Ils ne commettent aucun de ces délits avec lesquels familiarisent nécessairement leurs habitudes et leurs goûts. Dès que la fête est expirée, ils sortent de Gersau comme ils y étaient venus, et reprennent sans regrets leur vie errante et aventureuse.

L'INDE ANGLAISE.

Voy. t. XXV, p. 397; et plus haut, p. 37.

ALLAHABAD.

Cette ville, que l'on rencontre entre Bénarès et Lucknow, à peu près au milieu d'une ligne dont Calcutta et Delhi seraient les deux points extrêmes, a dû en partie l'honneur d'être une résidence royale et son nom d'Allahabad (¹), c'est-à-dire *la cité de Dieu*, à l'avantage unique d'être située au confluent de deux grands fleuves, le Gange et la Jumna. Mais elle s'est depuis longtemps dépeuplée, déparée et appauvrie, et aujourd'hui on la surnomme souvent tout bas *Fakirabad*, c'est-à-dire *la ville des Mendiants*.

Le plus beau de ses édifices est le fort que la Compagnie de l'Inde avait transformé en prison d'État. Il est placé au point de jonction des deux fleuves, et par conséquent au sommet du triangle dans lequel les deux rives enferment la ville. Le style de son architecture a beaucoup de grandeur. Sa principale porte, terminée en dôme, et qui s'ouvre sur une vaste salle d'armes environnée de galeries en arcades, est d'un effet très-imposant. Ce devait être un des édifices les plus remarquables de l'Inde, à l'époque où les ingénieurs anglais n'avaient pas encore abaissé ses hautes tours pour les approprier aux exigences de la science moderne, et mêlé des réminiscences tout européennes aux arceaux en ogive et aux riches arabesques de l'ancien art oriental.



Une partie du Palais, dans le fort d'Allahabad. — Dessin de Freeman, d'après Daniell.

Les monuments construits sous le sultan Khosrou sont admirables, malgré leur vétusté. Le caravansérail est un vaste bâtiment carré que décore, sur chaque face, un beau portail d'une forme analogue à celle de nos grands édifices gothiques; à l'intérieur, il est divisé en vastes salles destinées aux voyageurs. Trois belles tombes impériales, toutes semblables, ornent le jardin, planté de vieux mangoes. « Chacune de ces tombes, dit l'évêque de Calcutta, le bon et doux Réginald Hébert, se compose d'une terrasse très-grande, qui recouvre de vastes caveaux voûtés. Dans l'un de ces caveaux est un sépulcre de pierre richement sculpté. Au-dessus s'élève un beau pavillon circulaire, terminé par un dôme orné à l'intérieur de peintures, et à l'extérieur de sculptures. Tout cet ensemble est riche, d'un style grandiose et solennel, éclatant démenti donné par le génie oriental aux préjugés anglais, qui traitent de barbares, faute de les étudier ou de les connaître, les nobles conceptions de sa magique architecture. »

La mosquée principale s'élève entre les eaux de la Jumna, la ville, et une large esplanade plantée d'arbres.

L'intérieur de la ville est peu séduisant. Les maisons,

(¹) Les Indiens, surtout les musulmans, prononcent *Illahabaz*.

mal construites, percées de rues étroites qui s'entrecroisent, serpentent comme les lignes d'un labyrinthe, et se pressent principalement sur les bords de la Jumna.

Les seules habitations agréables sont celles des employés civils de la Compagnie des Indes, qui sont étagées sur une colline, entre la ville et le port, et d'où la vue s'étend sur les deux fleuves.

La Cour de justice tient ses audiences dans un bâtiment très-simple, couvert en paille.

Allahabad est une des villes de l'Inde où les Anglais ont déployé le plus de zèle pour la conversion des Hindous au christianisme. Les presbytériens américains y ont établi une mission et fondé des écoles. Une Église presbytérienne hindoustane y propage aussi ses enseignements parmi les indigènes, à la fois en anglais et en bengali.

Tandis que les ministres protestants consacraient ainsi leur vie à détruire les superstitions indiennes, il est curieux de penser que, chaque année, il arrivait à Allahabad et dans les autres villes des cargaisons d'idoles de Brahma, de Wishnou et autres dieux, fabriquées, peintes et dorées dans



Vue dans les Jardins du sultan Khosrou, à Allahabad. — Dessin de Freeman, d'après Daniell.

certaines grandes villes manufacturières des îles Britanniques. L'industrie anglaise travaillait ainsi à entretenir, par amour du gain, ce que la foi protestante s'efforçait de détruire. Cette étrange contradiction rappelle l'histoire de Tom Dickson, qui, comme tavernier, versait à flots l'ale et le gin à ses pratiques, et, comme membre d'une société de tempérance, les sermonnait quand ils étaient ivres.

LES CAS DE CONSCIENCE
DE JACQUES DE SAINTE-BEUVE.

Jacques de Sainte-Beuve (né à Paris en 1613, mort en 1677) était un célèbre théologien. Exclu de la Sorbonne pour avoir refusé de souscrire à la censure du docteur Arnauld de Port-Royal, il ouvrit chez lui un cabinet de consultations morales. Il donnait son opinion motivée et signée sur toutes les questions qui lui étaient proposées. Sa science, la droiture de son jugement, la bonne foi et la netteté de ses réponses, lui acquirent rapidement une grande réputation, et des évêques, des communautés religieuses, des confesseurs surtout, des magistrats et des princes, eurent recours à lui pour résoudre les doutes de leurs consciences. Après sa mort, on a publié ses consultations sous le titre de *Résolutions de plusieurs cas de conscience touchant la morale et la discipline de l'Église*. Nous ignorons si ce livre continue à être en crédit près des ecclésiastiques chargés de la direction des consciences, mais il est certainement à peu près oublié de la plupart des laïques. A la vérité, on n'y trouve qu'un petit nombre de réponses à des difficultés concernant la morale proprement dite et les actions de la vie ordinaire; et, sous ce rapport, on peut

dire que ce recueil n'a pas toute l'utilité que pourrait faire espérer son titre. Il n'est cependant pas sans intérêt, ni même quelquefois sans profit, de parcourir l'ouvrage entier, et de noter au passage certaines consultations qui montrent quelques-uns des problèmes agités par les esprits du temps dans l'Église et au dehors. Le plus souvent il suffit, du reste, de lire la solution. Considéré de cette manière, le livre de Sainte-Beuve conservera toujours une valeur historique.

On demande, par exemple, au docteur Sainte-Beuve si l'on peut dispenser une personne infirme du précepte de l'Église qui ordonne d'être à jeun pour recevoir la sainte communion? Le docteur répond négativement. Remarquons cependant que Charles-Quint, retiré au couvent de Saint-Just, avait obtenu du pape Jules III l'autorisation de faire un repas avant de communier (1).

Peut-on donner les sacrements aux sourds-muets de naissance? — Il semble résulter de la réponse du docteur que le prêtre, alors qu'il n'existait pas encore un langage des signes, pouvait se contenter de l'expression mimique du sourd-muet, toute vague qu'elle fût. « Quand il se jette aux pieds d'un prêtre, lui déclare par quelques signes extérieurs ses péchés avec douleur de les avoir commis, et marque vouloir en faire satisfaction, on doit lui donner l'absolution. » — Aujourd'hui, un prêtre qui aurait un sourd-muet pour pénitent habituel devrait sans doute s'exercer à bien comprendre la valeur réelle des signes. Ce serait probablement l'avis du docteur Sainte-Beuve, qui dit ailleurs que « les curés sont obligés d'entendre et de parler la langue de leurs paroissiens. »

Il est du devoir des pasteurs, dit le docteur Sainte-Beuve, de différer l'absolution aux gentilshommes qui, par leurs dépenses excessives, se mettent dans l'impuissance de payer ce qu'ils doivent aux marchands et aux artisans.

On doit de même refuser l'absolution aux seigneurs qui protégent leurs meuniers qui ont de fausses mesures; à ceux qui ne veulent pas réparer le tort qu'ils font à leurs vassaux; à ceux qui se déchargent des impôts qu'ils sont obligés de payer et qui en chargent la communauté; à ceux qui, par des faussetés, ont ruiné des familles; à ceux qui, pour augmenter leurs droits de champart, diminuent les dîmes.

Si un pénitent, accompagné d'un notaire et de deux témoins, vient sommer un confesseur de déclarer les motifs pour lesquels il lui a refusé l'absolution, le confesseur doit ne rien répondre à cette sommation et demeurer dans un profond silence.

Un confesseur, dans le tribunal de la pénitence, n'a droit de s'informer que des péchés de son pénitent, et non pas de ceux des autres.

On doit refuser l'absolution aux cabaretiers qui voient que leurs pratiques se livrent à des excès de boire, et par suite font mauvais ménage et abandonnent leur famille.

Les ecclésiastiques peuvent porter le deuil. « Si l'on dit qu'ils ont renoncé au monde, on dira trop; car il est vrai qu'ils n'ont point renoncé à leur nom, à leur sang, aux successions, à la société civile. »

« Il paraît que la chasse avec les armes à feu est défendue aux ecclésiastiques, puisqu'il leur est défendu de porter et de se servir d'armes à feu pour le cas de nécessité. »

« L'Église a toujours détesté les mariages que les enfants de famille contractent sans le consentement de leurs parents. »

« Quand on a trouvé quelque somme, on doit s'enquérir qui l'a perdue, et la lui restituer; et si on ne peut le découvrir, il faut distribuer en aumônes cette somme. »

« On n'a pas droit de demander quelque chose pour avoir restitué une somme qu'on a trouvée, bien qu'il soit à propos et d'équité que la personne à qui elle est rendue fasse quelque gratification. »

« Ceux qui ont des charités à distribuer ne doivent pas les employer à d'autres usages qu'à celui qui leur a été positivement prescrit. »

Les loteries, étant une occasion d'exciter la cupidité, sont condamnables.

On ne doit se servir de la division par le sort *(sors divisoria)* que lorsqu'il y a nécessité; par exemple, dans les partages de bien qui ne peuvent pas être terminés d'une autre manière.

L'usage de certains marchands de faire payer plus qu'il n'est raisonnable et juste à leurs pratiques, sous prétexte de se dédommager des banqueroutes qu'ils ont à subir, est condamnable.

« Un catholique a joué au piquet avec un huguenot, lequel lui a gagné 3 000 livres. Le catholique l'a payé de bonne foi, excepté 100 pistoles qui lui restent. L'huguenot *(sic)* vient à mourir et laisse des enfants assez pauvres. On demande si le catholique est obligé, sous peine de péché mortel, de leur payer la somme qu'il devait de bon jeu à défunt leur père. » — Saint Bonaventure pense qu'on n'est pas obligé aux dettes de jeu, et qu'il vaut mieux donner l'argent gagné aux pauvres. Mais Alensis, Sylvius et, ce semble, saint Thomas, sont d'un avis contraire. Gabriel dit que l'une et l'autre opinion est probable. D'où Sainte-Beuve conclut « qu'on ne pourrait pas absolument condamner ce catholique de péché mortel, » s'il ne payait pas les cent pistoles aux enfants du huguenot; mais qu'il faudrait au moins le condamner à les donner aux pauvres, en satisfaction du péché qu'il a commis en jouant un si grand jeu. Toutefois les enfants étant assez pauvres, le meilleur conseil qu'on peut lui donner est de les leur payer : car si elles leur sont dues, il s'acquitte de sa dette; si elles ne leur sont pas dues, il leur en fera une sorte d'aumône pour la satisfaction de son péché.

Un commis de gabelle ne doit pas vendre de sel, à son profit, à l'insu de son maître, quoique le fermier, ayant traité avec le roi à forfait, sache parfaitement que le commis n'est pas assez payé, et même quoiqu'il lui ait dit qu'il aurait quelque autre profit qu'il tirerait comme il pourrait.

L'ordonnance défend de rien prendre pour l'élargissement des prisonniers. L'usage contraire a prévalu. On dit, pour le justifier, que le juge l'ordonne seulement sur la requête de l'accusé, et qu'ainsi, le juge travaillant, il doit être payé de sa peine. — Erreur. L'élargissement doit être ordonné gratuitement par les juges.

Un seigneur agit injustement s'il transporte sa garenne d'un lieu où elle ne causait point de préjudice dans un autre où elle cause beaucoup de dommage.

Il commet de même une injustice s'il fait planter des arbres dans les terres de ses sujets.

Le seigneur ne doit pas empêcher ses vassaux de cueillir des herbes sur ses terres pour nourrir leur bétail, sous prétexte que cela fait que les perdrix n'y multiplient pas et n'y font pas leurs petits; car ce serait faire une injustice en privant de l'usage d'un droit de pauvres gens pour se rendre la chasse plus agréable, et préférer son plaisir à une utilité publique.

La société de bétail est injuste, dans laquelle on donne à un paysan des moutons à nourrir, à condition qu'il en partagera le profit avec le maître, et qu'il sera obligé d'en substituer en la place de ceux qui périssent même sans sa faute.

(1) Voy. *Charles-Quint, son abdication, son séjour et sa mort au monastère de Yuste*, par M. Mignet, membre de l'Académie française, p. 238. Paris, 1854.

Un juge est obligé de restituer le présent qu'une partie lui a fait pour avoir justice.

Un écrivain a contrefait et imité l'écriture de la route qu'avait un capitaine pour mener ses soldats, ayant ajouté sur cette route quelques lieux qui ne lui étaient pas marqués à ceux qu'on lui avait donnés, apparemment pour en tirer quelque chose. Ledit écrivain a reçu deux écus pour cela; il ne sait ce qu'a fait le capitaine; il est pauvre et ne gagne sa vie qu'à écrire, et n'en savait la conséquence qu'après y avoir fait réflexion. A quoi est-il obligé? — Il est obligé à tous les dommages et intérêts soufferts par les habitants des lieux qui ont été faussement par lui ajoutés. (1)

On demande si l'on doit donner l'absolution aux ouvriers, artisans ou lingères qui inventent des étoffes somptueuses et curieuses, ou des modes offensant Dieu; à ceux qui les font après qu'elles ont été inventées, à celles qui les portent et s'en parent? — Il est permis aux femmes de se parer selon la bienséance de leur état et qualité; il est permis aux femmes mariées de se parer pour plaire à leurs maris (saint Augustin nous l'enseigne en son épître LXXIII à Possidius); il leur est encore permis de se parer selon l'usage et la coutume du pays où elles demeurent. Mais toute cette parure doit être modérée et sans excès. Il n'est pas permis aux femmes de faire, pour se parer, des dépenses excessives qui ruinent leurs maisons ou les endettent notablement, ou qui les empêchent de pourvoir leurs enfants, de donner le nécessaire à leurs domestiques, de faire les aumônes d'obligation et autres choses semblables, ni de donner occasion à leurs maris de dissension et de querelles par ces dépenses. A l'égard des ouvriers, artisans ou lingères, ils ne commettent aucune faute quand ils inventent ou font des habits ou autres ornements permis en soi, et ils ne sont pas obligés de s'informer de la condition, des facultés et de l'intention des personnes qui les font faire.

Il ne faut pas préférer même les hôpitaux à des créanciers antérieurs.

(1) Dès qu'un écrivain est invité à contrefaire l'écriture d'autrui, le doute sur le but doit naître en lui, et il est coupable si, soupçonnant qu'il peut être mauvais, il consent à ce qu'on lui demande.

On n'a pas deux fortes convictions en sa vie. Les esprits ardents gardent leur premier enthousiasme, et les cœurs généreux ne se donnent bien qu'une fois.

MIGNET.

LA GOUTTE D'EAU.

« Une goutte d'eau, dit Addisson, était tombée d'un nuage dans la mer; perdue dans l'immensité des vagues, elle se mit à réfléchir sur elle-même : « Que je suis peu de chose, s'écria-t-elle, au milieu du vaste Océan, et que je mérite peu les regards de celui qui a fait les mondes! » Comme elle achevait ces mots, une huître qui se trouvait sur son chemin la reçut en bâillant dans son écaille. La goutte s'y durcit peu à peu, et avec le temps elle forma une perle qu'un plongeur pêcha dans la mer et qui, après différentes aventures, devint l'ornement du diadème du grand sophi de Perse. »

La véritable modestie est rare; on la rencontre cependant; et la jeunesse ne saurait trop se persuader que cette vertu est aussi aimable que la présomption et la vanité sont choquantes à tous les yeux. On l'a dit mille fois : le monde se plaît à humilier celui qui veut s'élever en froissant les amours-propres. Au contraire, chacun aime à soutenir, à aider celui qui se défie de lui-même, et qui, reconnaissant les limites de son intelligence et la faiblesse de ses lumières, cherche à s'éclairer près des autres et s'empresse de rendre hommage à leur supériorité. (2)

(2) Un magistrat de Bourges.

LE MANCENILLIER.

(HIPPOMANE MANCENILLA L.)

Les poëtes ont calomnié le mancenillier, les naturalistes ne l'ont pas absous complétement. Il paraît certain toutefois qu'on peut nier le danger qu'offre son ombrage. Cet arbre,

..... où le plaisir habite avec la mort,

ne tue pas, heureusement, les imprudents qui vont chercher la fraîcheur sur les plages stériles où il étale sa verdure et se pare de fruits trompeurs. Le nom de mancenillier est tout espagnol : *manzana* signifie, en pur castillan, une pomme; *manzanilla* est le diminutif de ce mot. Il a été adopté naturellement par les habitants français de Saint-Domingue et de la Martinique, si voisins des Espagnols. Le Dictionnaire de Charles d'Orbigny décrit le mancenillier sans parti pris à l'avance : « C'est un arbre, dit-il, très-analogue de dimensions et de port à notre poirier, qui croît sur le bord de la mer, aux Antilles, dans l'Amérique méridionale. D'après la description que donne Tussac, il n'est que de hauteur moyenne, cette hauteur dépassant rarement 5 ou 7 mètres, et son tronc n'ayant guère que 3 ou 4 décimètres de diamètre. Ce tronc est couvert d'une écorce épaisse, grisâtre, laissant couler, à la moindre incision, le suc laiteux qui abonde dans toutes les parties de l'arbre; les feuilles sont alternes, pétiolées, ovales, dentelées en scie sur leurs bords, glabres et luisantes, veinées; le fruit ressemble, pour la couleur et pour la forme, à une petite pomme d'api; il exhale une odeur particulière, que certains observateurs ont comparée à celle du citron. »

Peu de gens néanmoins sont trompés par l'aspect agréable de ce fruit, qui jonche en abondance les plages où croît le mancenillier. La funeste réputation qui s'attache à l'arbre lui-même met en garde contre ses effets délétères, et cette petite pomme aux couleurs trompeuses n'est pas elle-même tellement vénéneuse qu'une seule, mangée imprudemment, puisse donner la mort. Il est aussi fort incertain que les Caraïbes des îles aient jadis empoisonné leurs flèches avec le suc laiteux qui découle de son tronc; ils avaient malheureusement, dans certaines lianes bien connues, un moyen plus sûr de rendre les blessures de leurs flèches mortelles. Il faut reléguer également parmi les légendes, nous le disons presque à regret pour les poëtes et pour les romanciers, ce qui a été raconté de l'atmosphère mortelle du mancenillier. Le botaniste Jacquin l'a bravée pendant plus de trois heures, et l'auteur de la *Flore des Antilles*, Tussac, a dormi paisiblement à son ombre, et s'est exposé sans inconvénient à son influence pendant plus d'une heure. M. Ricord-Madiana, qui a poussé beaucoup plus loin les expériences, n'en a rien ressenti de fâcheux. Malgré les assertions positives d'hommes si compétents, on suppose que certaines conditions de l'atmosphère peuvent réaliser, en partie du moins, ce que la renommée publie du mancenillier.

Mais d'où vient la légende qui attribue des qualités si funestes à l'arbre-poison des plages américaines? Elle vient, selon toute probabilité, des Indiens, ou tout au moins de ceux qui ont recueilli leurs récits. Lorsqu'on veut abattre le mancenillier, lorsqu'on coupe simplement ses branches, le suc laiteux et corrosif qui transsude du tronc et des rameaux, et qui jaillit de toute part sous l'effort de la cognée, suffit pour couvrir d'ampoules cuisantes le corps absolument nu d'un Indien, et doit amener les accidents les plus fâcheux. Des ulcères malins ont été produits de cette façon

et ont exigé plusieurs mois pour qu'on les vît se guérir. Il se peut aussi qu'un guerrier caraïbe, n'ayant pour se défendre contre l'influence d'une atmosphère délétère que les couleurs du *jenipa* et du *rocou*, ait dormi tout en sueur à l'ombre d'un mancenillier, et n'ait pu le faire impunément, comme cela est arrivé à un Européen. Ce qu'il y a de certain, c'est que les voyageurs du dix-septième siècle qui vivaient parmi les Caraïbes des îles n'ont pas douté un moment de l'influence terrible du mancenillier, et ont propagé cette croyance en Europe autant qu'ils l'ont pu faire. L'écrivain naïf que Chateaubriand appelle le Bernardin de Saint-Pierre de son âge, le P. du Tertre, si bon observateur d'ordinaire, se complaît dans le récit des narrations exagérées qu'il a entendu faire à ses chers Indiens. Lorsqu'il tente de prémunir le voyageur inexpérimenté contre l'aspect séduisant de la mancenille, il ne manque pas de s'écrier : « Ces pommes sont toutes semblables aux petites pommes de paradis, quoyque en effet ce soient de vraies pommes d'enfer et de mort. » Puis il part de là pour affirmer que la moindre goutte du suc laiteux de l'arbre qui vient à tomber sur une plaie « y met infailliblement la gangrène, si l'on n'y remédie promptement ». C'est encore du bon missionnaire que nous vient le conte des flèches caraïbes empoisonnées, dont la moindre piqûre est inguérissable. Le contemporain de du Tertre, l'écrivain de la religion réformée, Rochefort, qu'on lui oppose fréquemment, est tout aussi explicite. Après s'être extasié sur ce fruit, « beau à merveille et d'une odeur si agréable »,



Le Mancenillier (*Hippomane Mancenilla* L.).

il ajoute aussitôt : « Bien qu'il soit doux à la bouche, il est si funeste que, si l'on en mangeait, il enverrait dormir, non pour vingt-quatre heures, comme une certaine semence du Pérou, mais pour ne s'en réveiller jamais. » [1] En affirmant que l'ombre du mancenillier fait enfler tout le corps, Rochefort réserve toutefois la funeste propriété de donner la mort à une herbe des Indes qu'il ne désigne pas, et qui lui permet de citer Pline le Naturaliste; il ne doute pas non plus un moment des terribles effets des flèches caraïbes trempées dans le suc de la mancenille.

Le danger très-réel qui s'attache à ce fruit vient, en général, non pas de son parfum trompeur, mais de la chair des animaux qu'il nourrit et qui servent ensuite d'aliments à l'homme, certains poissons des mers des Antilles, les gros crabes connus sous le nom de *tourlourous (Cancer ruricola)* dans nos colonies américaines, et qui sont réputés comme offrant un mets délicat, sont dans ce cas [2]. La vérité nous oblige cependant à dire que si l'existence des poissons toxicophores n'est pas douteuse, il demeure encore fort incertain que ce soit la mancenille qui leur communique leur funeste propriété. Un savant dont l'opinion fait autorité, M. Moreau de Jonnès, nie même d'une manière positive l'empoisonnement par la chair des crabes qui se sont nourris de mancenilles. Il va plus loin, il affirme que ces drupes vénéneux ne sont jamais entrés dans l'alimentation des diodons, des tétrodons, des clupés, des spares, des scombres, qu'on prétend transmettre leur propriété nuisible. [3]

[1] Le suc qui découle du tronc a été administré à des animaux et leur a donné la mort; mais il n'a pas fallu moins d'un gros de cette substance pour faire mourir un chien au bout de neuf heures. Entraîné par son dévouement à la science, M. Ricord a mangé une pomme de mancenillier sans l'ingérer dans l'estomac, et cette expérience n'a pas eu d'autre résultat que de produire sur la langue et dans l'intérieur de la bouche une multitude de petits boutons. La cuisson produite par cette érosion, ou, si on le préfère, par cette éruption, n'a duré que peu de temps. En 1806, M. Moreau de Jonnès vit un jeune mousse qui avait pris une mancenille pour une pomme, et qui en fut cruellement puni sans que la mort s'ensuivît.

[2] Un habile praticien, observateur attentif de ces sortes de phénomènes, le docteur Duchesne, s'exprime ainsi sur ce point : « L'expérience a démontré que les crabes, les *tourlourous*, les *soldats*, produisent l'empoisonnement lorsqu'ils ont mangé de ce fruit : il suffit, dans ce cas, de les laisser jeûner pendant quelques jours dans un lieu bien clos pour que cet effet disparaisse; on peut alors les manger impunément. » (*Mémoire sur les empoisonnements par les huîtres, les moules, les crabes, et par certains poissons de mer et de rivière.*)

[3] Voy. *Recherches sur les poissons toxicophores des Indes occidentales*, lues à l'Académie des sciences dans ses séances des 26 juillet et 23 août 1819. Paris, 1821, in-8.

LES ENVIRONS DE NICE.



Une Famille de pêcheurs aux environs de Nice. — Dessin de Félon.

Ces deux femmes de pêcheurs vivent et travaillent dans ce délicieux petit coin du Midi qui, commençant au pied des montagnes de l'Estérel et se terminant au cap de Bordiguiera, comprend Cannes, Nice, Villefranche, Menton, Vintimille, et présente ainsi, dans un espace de vingt-cinq lieues à peine, et comme dans un cadre de tableau, le plus charmant résumé de toutes les beautés diverses qu'on cherche dans les grands voyages. Et d'abord, un des caractères les plus originaux de ce littoral est dans l'industrie même des populations qui l'habitent. Pas ou peu de machines à vapeur, pas d'usines fumeuses. Ce peuple est un peuple d'abeilles; il vit du suc et du parfum des fleurs; sa richesse et son travail consistent dans la culture et la récolte des jasmins, des roses, des géraniums, des violettes de Parme, des fleurs d'oranger et de mimosa. Plus d'une fois, à Cannes, gravissant les riantes montagnes qui l'abritent, et que tapissent d'une perpétuelle verdure les pins, les oliviers et les arbousiers, après une heure d'ascension sur un sol pierreux, et au milieu des hautes bruyères blanches où je disparaissais presque entièrement, quand je me croyais dans l'endroit le plus sauvage, tout à coup je sentais monter jusqu'à moi une odeur délicieuse et quelque peũ civilisée; je regardais, je cherchais, et sur le penchant d'un ravin sombre, au milieu d'un éboulement de rochers, j'apercevais un petit champ tout étoilé des fleurs blanches bordées de rouge du jasmin d'Espagne, ou une plantation d'orangers, de citronniers ou de cassiers (mimosas), que la poétique industrie des habitants a établie là, en *pleine terre fougueuse*. Ce mot de terre fougueuse, et ce qu'il représente, compte encore parmi les heureuses singularités de ce pays. La roche qui le constitue est un granit très-mélangé de lamelles de mica, ce qui fait qu'il résiste peu à la mine, et qu'une fois brisé il se réduit presque de lui-même en poussière; voilà la terre fougueuse, et certes elle a bien mérité son nom, car les cassiers qu'on lui confie poussent avec une telle furie que les végétaux de Taïti ne feraient pas mieux. Ajoutez enfin que ce travail charmant est un placement fort avantageux : portées à la ville de Grasse, qui est la fabrique des parfumeries de la France entière, ces fleurs se vendent à un fort bon prix, et les petites houppes jaunes du cacier n'ont pas, cette année, valu moins de 8 francs le kilogramme. Aussi, quand on parcourt ces belles contrées, quand on voit ces heureuses populations, les unes couchées à l'ombre des oliviers et ramassant en chantant les fruits que l'arbre laisse tomber de lui-même à ses pieds, les autres à moitié cachées dans le feuillage brillant des orangers, et cueillant, toujours en chantant, les précieuses corolles; quand on admire les jeunes filles de Menton descendant à la mer, avec les larges corbeilles de citrons sur leur tête, et les portant avec tant de grâce qu'on dirait plutôt un ornement qu'un fardeau, on ne peut se défendre de penser avec tristesse aux malheureux ouvriers

de nos villes, enfermés dans des usines sombres, condamnés à de rudes et stériles labeurs, exposés à des exhalaisons infectes et souvent mortelles. Ce n'est pas que les habitants de ces contrées privilégiées ne trouvent aussi des dangers dans leur travail; mais savez-vous lesquels? Au mois de mai, quand se fait la grande récolte des fleurs d'oranger, elles exhalent parfois un parfum si puissant que les jeunes filles s'évanouissent en les cueillant. Ne dirait-on pas ces enfants gâtés de la fortune, qui n'ont pour malheur que l'excès de leurs plaisirs?

Un autre charme de ce pays, où tout est charmant, c'est qu'il est tout ensemble la fin de la France et le commencement de l'Italie; *encore* l'une, *déjà* l'autre; leurs noms, leurs idiomes, leurs végétaux, leurs rives, leurs montagnes s'y fondent dans un harmonieux ensemble qui ressemble à une alliance, et d'où il résulte un effet indéfinissable, même pour les beautés purement pittoresques. Où rencontrer ailleurs un aussi poétique mélange de la mer et des montagnes, et comment retenir un cri d'admiration quand, du haut d'une des collines de Cannes, on voit au même moment, et comme d'un seul regard, le soleil se coucher avec toute la splendeur éblouissante d'un incendie dans les flots enflammés de la mer du midi, et s'éteindre doucement en rayons à peine roses sur les cimes neigeuses des dernières pentes des Alpes! La forme même des rives est encore là une beauté : les golfes et les caps s'y succèdent avec tant de grâce, la baie de Cannes se lie si élégamment à la rade de Jouan, qui remonte elle-même par un mouvement si souple vers la pointe du golfe d'Antibes, s'ouvrant à son tour sur la baie de Ventimiglia, que la musique elle-même n'a pas d'harmonies plus suaves que les ondulations de ces doux rivages.

Les souvenirs historiques et légendaires n'y sont pas moins intéressants. Voici en face de Cannes les îles Sainte-Marguerite, célèbres autrefois par la captivité du Masque-de-Fer, et qui nous offrent aujourd'hui dans les prisonniers algériens un spécimen curieux des types et même des mœurs de l'Afrique française. Une lieue à peine sépare l'endroit célèbre du débarquement de l'île d'Elbe et la ville d'Antibes, qui eut le double courage de fermer à ce moment ses portes à l'empereur par fidélité aux Bourbons, et, six mois après, de défendre ses murs contre l'étranger par fidélité à la France. Le monument à demi ruiné de la Turbie, en nous rappelant les grandes guerres des Romains contre la Gaule, nous représente, par la colossale structure de sa tour, par les lettres gigantesques de ses inscriptions, par sa position même au haut de cette montagne, ce caractère de grandeur que Rome cherchait toujours et mettait partout. — Comment voir poindre au milieu des rochers cette petite forteresse d'Esa, abrupte, taillée à pic, entourée de toutes parts de pentes inaccessibles, et dominant au loin la mer, sans penser à ces nids de pirates qui, après avoir pillé les rives et infesté les mers, venaient abriter leurs rapines dans cet imprenable rempart! Quelques pas en avant, et voilà que vous apparaît du bas de la Turbie, s'avançant dans la mer comme un pont de navire, la ravissante petite ville de Monaco, qui, avec sa coquette ceinture de petits remparts, ses petits créneaux, son petit palais orné d'élégantes peintures, son petit jardin public tout planté d'arbustes rares, vous reporte au seizième siècle, au sein d'une de ces poétiques cités italiennes qui réunissaient dans leurs étroites murailles toutes les merveilles d'art, d'élégance et d'industrie dont s'enorgueillissent les plus grands États. Voulez-vous revenir en arrière, vous trouvez au nord de Cannes, en face de l'Estérel, la montagne des Mores, dont le nom seul nous rappelle l'irruption sarrasine, et où vivait, il y a quelques années encore, une population sans loi, sans frein, sans habitations fixes, race de chasseurs et de voleurs qui terrifiait les habitants de Cannes, échappait à tout règlement social, tuait les gendarmes qu'on envoyait à sa poursuite, et se réunissait, sans doute, parfois dans une hôtellerie de l'Estérel, sombre, isolée, que l'on a prudemment flanquée aujourd'hui d'un poste de gendarmerie, mais dont le nom, fort ancien et devenu populaire par une célèbre pièce de théâtre, rappelle les plus sinistres idées de meurtre et de vol, l'auberge des Adrets.

Enfin, au milieu et au-dessus de toutes ces beautés naturelles ou artistiques, de tous ces souvenirs matérialisés par les monuments ou le paysage, supposez, les enveloppant et les poétisant encore, une lumière incomparable, qui varie ses nuances selon les objets qu'elle colore, revêt d'un bleu sombre les montagnes porphyriques de l'Estérel, éclate en couleurs ardentes sur les montagnes dénudées qui dominent Grasse, ou sur les rochers rouges de Nice, teint les eaux du petit golfe de Cannes d'un azur pâle et doux comme le lapis, tandis qu'elle prête à la belle baie d'Antibes une riche et profonde couleur de saphir, en harmonie avec sa grandeur, et dites si l'on peut traverser ce paradis terrestre sans en revenir enivré de parfums, de couleurs et de clarté, et surtout sans répéter mille fois qu'on ne saurait pas plus le deviner quand on l'ignore, que l'oublier quand on l'a vu.

ORIGINES DE L'IMPRIMERIE (¹).

L'imprimerie n'est due exclusivement ni à une année ni à un peuple : elle est un produit de la civilisation; au quinzième siècle, elle était devenue une véritable nécessité, et elle était l'objet des recherches directes de beaucoup de personnes. En effet, cet art était indispensable à cette époque de renaissance générale, où tant d'esprits aspiraient à puiser aux sources de la science. Le christianisme avait appelé à la vie intellectuelle une masse innombrable d'individus, et pour satisfaire aux besoins moraux de ces hommes nouveaux, il fallait qu'un travail mécanique vînt suppléer aux mains trop lentes des scribes, qui déjà ne pouvaient plus suffire à la confection des livres nécessaires aux classes privilégiées. Plusieurs tentatives eurent lieu dans ce but : il n'y eut pas un seul inventeur de l'imprimerie, il y en eut cent peut-être, si l'on compte tous les arts divers qui contribuèrent à réaliser le *grand œuvre*, la véritable pierre philosophale. Aussi trouva-t-on presque vers le même temps trois genres d'impression différents : la xylographie, ou impression sur planches de bois; la chalcographie, ou impression sur planches de métal, soit au moyen de la gravure en relief, comme pour la xylographie, soit au moyen de la gravure en creux ou taille-douce; et la typographie ou impression au moyen de types mobiles, c'est-à-dire l'imprimerie proprement dite.

De ces trois modes d'impression, la xylographie est évidemment la première en date, et celle qui a donné naissance aux deux autres. C'était déjà une industrie florissante au commencement du quinzième siècle, si on en juge par le grand nombre de monuments de cette époque qui nous en reste, malgré leur débilité, qui a dû en faire tant disparaître. C'était, sauf la perfection des procédés actuels, de véritables Magasins pittoresques, des gravures accompagnées de texte. Ces recueils, presque uniquement consacrés à des sujets religieux, étaient destinés à vulgariser les livres saints. Ils étaient imprimés au moyen du frotton, qu'emploient encore les cartiers. Ce procédé ne permettant pas d'imprimer des deux côtés du papier, on collait les feuilles dos à dos pour en former des livres.

(¹) Voy. t. XXV, p. 202.

Pendant longtemps le texte ne fut qu'un accessoire de ces publications, et on ne songea pas à faire des livres entièrement en lettres, parce qu'avec les procédés d'impression en usage il aurait été impossible de lutter de bas prix avec les scribes; mais l'esprit humain s'ingéniait à trouver mieux : il y parvint enfin en réalisant les caractères mobiles en fonte, qui nécessitèrent également un nouveau mode d'impression, celui de la presse.

A qui l'imprimerie dut-elle ce progrès? Il est très-probable que c'est à Laurent Coster, qui exerçait depuis longtemps à Haarlem l'industrie de xylographe. Il existe, en effet, de nombreuses éditions, en hollandais et en latin, d'un

Propter triplicē materiā q̄ iuenitur ī ea
Sūt eni ī candela lumē liginē et cera
Sic ī xp̄o caro aīa ⁊ diuinitas vera
Hec candela p̄ hūano gn̄ie ē deo oblata
Per q̄ nos tenebrarū urārū ē illuīata

No 1. — Fac-simile du *Speculum humanæ salvationis*, sans date.

livre très-connu, le *Miroir du salut humain* (*Speculum humanæ salvationis,* etc.), qui, quoique ne portant pas le nom de cet artiste, ne semblent pas pouvoir lui être contestés; or l'une de ces éditions nous offre cette singularité que les textes sont imprimés moitié en xylographie, moitié en typographie.

Au reste, qu'on conteste ou non à Laurent Coster l'invention des caractères mobiles, il n'en faut pas moins reconnaître qu'ils nous viennent des Pays-Bas, car nous avons la preuve qu'on vendait déjà dans ces contrées des livres *moulés* dès 1445, c'est-à-dire avant que Gutenberg eût encore rien produit. La preuve de ce fait se trouve dans les Mémoriaux de Jean le Robert, abbé de Saint-Aubert de Cambrai, aujourd'hui conservés dans les archives du département du Nord, à Lille, et où on voit la mention de quelques livrets *jettés en molle*, achetés à Bruges et à Valenciennes par cet abbé.

Le fait ne doit pas nous surprendre : ces pays étaient alors compris dans les États de la maison de Bourgogne (branche cadette et rivale de celle de France), qui s'est fait une si belle place dans l'histoire des arts et des lettres, et qui ne fut sans doute pas étrangère à l'invention des caractères mobiles, par suite de la protection qu'elle accordait aux artistes de tous genres, mais particulièrement aux *librarii.* On peut voir encore aujourd'hui à la Bibliothèque royale de Bruxelles, dont ils forment le fond le plus précieux, les nombreux et magnifiques manuscrits provenant de la *librairie* de ces princes, qui, du reste, encouragèrent directement l'imprimerie, comme nous le verrons plus loin.

Le papillon était sorti de sa chrysalide; mais il était encore chétif et informe, et aurait pu végéter longtemps et mourir peut-être, si on ne lui eût trouvé une nourriture et un milieu convenables pour qu'il pût se développer, étendre et sécher ses ailes, puis s'élancer radieux dans les airs. Ce fut là l'œuvre de Gutenberg.

Cet homme de génie, né à Mayence, aux environs de l'année 1400, fut forcé d'émigrer de cette ville en 1420, comme membre d'une famille noble proscrite à la suite d'un mouvement populaire. On ignore où il se fixa d'abord; mais il est probable que ce fut à Strasbourg, où nous le retrouvons quelques années après, et où il tenait déjà un certain rang en 1434.

En 1436, Gutenberg s'associa plusieurs personnes pour l'exploitation d'une invention dont l'objet n'est pas bien déterminé dans les pièces de procédure qui nous restent, mais qui ne peut être autre que l'imprimerie, car il y est question de *presses* et de *formes.* On y voit aussi figurer un *orfévre* comme ayant consacré plusieurs années à l'entreprise, sous la direction de Gutenberg. Cette circonstance est très-remarquable, car elle constate la différence de procédé qui existe entre l'école de Coster et celle de Gutenberg. Le premier fondait ses caractères dans le sable, sur un modèle en bois ou en métal : le second conçut la pensée de les fondre dans un moule *ad hoc*, et l'orfévre en question avait sans doute été chargé de graver les poinçons, ce qui convenait parfaitement à l'exercice de sa profession.

En 1439, la mort du plus actif des associés de Gutenberg, de celui chez lequel ce dernier avait fait monter la presse, vint rompre de fait l'association, qui eut de plus à soutenir un procès de la part des frères et héritiers du défunt. Pendant quelques années encore Gutenberg lutta à Strasbourg contre les circonstances; mais enfin, à bout

[F]ero2 fercus l' futur pns vt feres fitiu- vt latir
ferre fert xplr ferim ferim ferūt Preti ipfcō fer
bar ferebaris l' ferebāre fereb a l' xplr ferebe m ferebam
ferebant Preteito pfcō lat2 sum l' fui es .. nisi est l' fuit
xplr lati sum2 l' fui n2 estis l' fuistis sūt fuerūt vl' fuere

No 2. — Fac-simile d'un fragment de Donat conservé à la Bibliothèque impériale et attribué à Gutenberg.

de ressources, il quitta cette ville sans avoir rien produit qu'on puisse lui attribuer, sinon peut-être un Donat dont la Bibliothèque impériale conserve quelques feuillets, et dont l'imperfection semble signaler les premiers essais de l'art.

Quoi qu'il en soit, Gutenberg regagna sa ville natale, espérant y être plus heureux. Il fit ce voyage vers 1445, et vint loger chez un de ses oncles, portant les mêmes noms que lui, mais distingué par le surnom de *vieux.* C'est dans cette maison, qu'on appela plus tard *maison de l'Im-*

primerie, qu'il parvint enfin, grâce aux conseils de son parent, à réaliser ses plans. Mais combien d'obstacles n'eut-il pas encore à vaincre avant d'obtenir ce résultat! Sa persévérance semble plus grande encore que son génie.

En 1450, ayant épuisé toutes ses ressources, il va trouver un *banquier* appelé Jean Fust, auquel il révèle ses plans, et lui demande sa coopération financière. Ce dernier, frappé du mérite évident de l'invention de Gutenberg, consentit à lui faire des avances à certaines conditions. Ils conclurent ensemble un traité dont voici les bases principales : 1° l'association durerait cinq ans, pendant lesquels l'ouvrage devait être terminé (cet ouvrage, c'était une Bible in-folio); 2° Fust avancerait à Gutenberg la somme de 800 florins, à 6 pour cent d'intérêt, pour établir l'imprimerie; 3° les instruments resteraient engagés à Fust comme garantie de la somme prêtée, jusqu'au remboursement intégral. On convint de plus, mais sans qu'il fût pris acte de cette clause, que, lorsque tout serait prêt, Fust remettrait annuellement à Gutenberg 300 florins pour les frais de main-d'œuvre, les gages des domestiques, le loyer, le chauffage, le parchemin, le papier, l'encre, etc., à la condition d'avoir une part dans la vente des produits de l'imprimerie, sans avoir toutefois rien à faire dans l'exécution, ni à pourvoir à l'excédant de la dépense.

Gutenberg, tout entier au bonheur de réaliser ses plans, ne prit pas garde aux rigueurs des conditions. Plein de confiance dans le succès, il se mit aussitôt à la besogne. Il consacra près de deux ans à se procurer les instruments nécessaires, poinçons, moules, matrices, caractères, casses, presses, etc. Tout cela ayant absorbé et au delà les 800 florins avancés par Fust, Gutenberg se trouva de nouveau dans l'embarras, car les 300 florins promis annuellement à ce dernier par Fust ne pouvaient suffire à tout. Fust offrit 800 nouveaux florins une fois payés pour les trois autres années que devait durer l'association. Par là, il gagnait encore 100 florins. Comme compensation, il consentit à ne pas réclamer les intérêts de la somme stipulée dans le premier contrat; mais cette convention fut entièrement verbale. Gutenberg ne pouvait pas hésiter, car il était sûr dès lors du succès : il accepta.

Facies et altare de lignis sethim.
quod habebit quinq; cubitos in
longitudine: et totidē in latitudine id
est quadrangulū: et tres cubitos in altitudi-
ne. Cornua autē p quatuor angulos
ex ipo erūt: et opies illud ere. Faciesq;

N° 3. — Fac-simile de la Bible de Gutenberg, sans date.

En effet, après trois ans d'un rude labeur, la Bible fut terminée. C'est un magnifique in-folio de 641 feuillets ou 1282 pages à deux colonnes de 42 lignes chacune ([1]). Mais au lieu de la fortune et de la gloire qu'il avait le droit d'attendre de son génie et de sa persévérance, Gutenberg se vit dépouiller de tout par son associé, armé d'un contrat léonin. Voici ce qui arriva :

Pour exécuter son entreprise, Gutenberg avait été obligé d'employer plusieurs artistes et ouvriers : aussi son secret n'en avait-il bientôt plus été un à Mayence. Avant même que sa Bible fût achevée, il s'établit dans cette ville au moins une et peut-être bien deux imprimeries nouvelles opérant d'après le même procédé : c'est ce que démontre l'existence de plusieurs opuscules, dont deux, entre autres, ont été imprimés en 1454. Le premier, dont on ne possède qu'un seul exemplaire, est connu sous le nom d'*Appel contre les Turcs;* le second est une formule de lettre d'indulgence ayant le même but, c'est à dire la guerre contre les Turcs, qui menaçaient alors toute la chrétienté ([2]). Il y a cinq ou six éditions différentes de cette formule : l'une sort probablement de l'atelier de Gutenberg, car on y retrouve le caractère de la Bible; mais les autres ont été exécutées certainement par des artistes différents, car elles offrent d'autres types que les siens. Les unes et les autres sont admirablement imprimées, sur parchemin, ce qui fait qu'elles se sont conservées en grand nombre dans les archives de famille, où on les a trouvées successivement.

Fust, voyant, d'une part, que la Bible ne se vendait pas aussi rapidement qu'il l'avait espéré (les courants intellectuels ne s'établissent pas à volonté), et, d'autre part, qu'il s'élevait de nouvelles imprimeries; craignant que, par suite de la concurrence, les profits de son association ne fussent pas assez avantageux, divisés qu'ils étaient entre lui et Gutenberg, résolut de se servir des clauses de son contrat pour dépouiller ce dernier. Après s'être assuré la collaboration d'un ouvrier actif et intelligent, Pierre Schœffer, depuis quelque temps de retour dans son pays ([3]), et employé dans la maison, soit comme rubricateur, soit comme compositeur, il vint réclamer en justice, aux termes de son traité, le capital et les intérêts de l'argent qu'il avait avancé à Gutenberg, ou la remise de tout le matériel typographique. Le compte fourni par lui s'élève à 2 026 florins, somme considérable pour l'époque, et qui équivaudrait à près de 40 000 francs de nos jours.

Gutenberg, qui avait contre lui les termes de son engagement et l'un de ses juges, parent de Fust, perdit son procès, et se vit enlever non-seulement ses instruments de travail, qui lui avaient coûté tant de peine et d'argent depuis vingt ans qu'il s'occupait de l'imprimerie, mais encore sa part de profit dans la vente de la Bible achevée. Fust fit enlever tout cela, et le fit porter dans sa propre maison, située non loin de là, rue des Cordonniers.

La suite à une autre livraison.

([1]) On a longtemps disputé pour savoir quelle était, parmi les Bibles sans date et sans nom d'imprimeur, celle qui appartenait à Gutenberg; mais la question n'est plus douteuse aujourd'hui. — Voy. *De l'origine et des débuts de l'imprimerie en Europe*, t. II, p. 177 et suiv.

([2]) Ils s'étaient emparés de Constantinople le 29 mai 1453.

([3]) Schœffer était de Gernsheim, petite ville voisine de Mayence; il se trouvait encore à Paris en 1451, ce qui prouve qu'il ne fit pas partie de l'association formée entre Gutenberg et Fust, car cette association est de 1550. D'ailleurs il figure comme témoin de Fust dans le procès que ce dernier intenta à Gutenberg en 1455, ce qui n'aurait pu avoir lieu de la part d'un associé.

LA BAUDROIE.

La taille de la baudroie n'est pas moindre quelquefois de 1^{m},70. Sa tête est grande, grosse, large, déprimée, épineuse. Sa gueule, très-fendue, est armée de dents coniques. Cuvier l'a rangée dans la famille des acanthoptérygiens (premier ordre des poissons osseux).

On trouve des baudroies notamment dans l'Océan d'Europe, dans la Méditerranée, et dans les mers du Japon. Ce nom de baudroie, ou baudroï, leur a été donné par les marins, qui les comparaient à la bourse que l'on portait autrefois à la ceinture (baudrier, de *balleus*).

Il est impossible de ne pas remarquer avec surprise les trois ou quatre longs filets, formés par un lambeau charnu, qui flottent sur la tête de ce singulier animal. Ce sont les rayons d'une nageoire dorsale qui s'avancent jusque entre



La Baudroie commune (*Lophius piscatorius* L.). — Dessin de Freeman, d'après l'atlas du *Voyage au Nord*.

les yeux; ils sont très-forts, et en même temps leur mobilité est très-grande.

La baudroie se cache dans la vase, et laisse paraître un peu au-dessus ses panaches qu'elle agite; elle attire ainsi l'attention de nombreux petits poissons qui croient apercevoir des vers, et elle les engloutit dans sa large gueule. On croit qu'elle élève aussi au-dessus de la vase les ouvertures de ses narines, placées à l'extrémité d'un tentacule charnu, long d'un centimètre; de cette manière, elle peut respirer et attendre avec patience sa proie. On soupçonne de plus que c'est par l'odorat qu'elle devine la présence de ses victimes.

On affirme que cet étrange poisson peut vivre hors de l'eau même pendant plusieurs jours. Rondelet raconte qu'une baudroie, qui était restée à sec parmi de hautes herbes, saisit avec ses dents la patte d'un jeune renard et le retint longtemps prisonnier.

DÉFINITIONS DE LA VIE (1).

Le caractère fondamental de la vie consiste particulièrement en ce qu'elle est une succession retournant en elle-même, fixée et entretenue par un principe intérieur.

SCHELLING.

Ce qui constitue la vraie nature universelle de la vie, c'est un double mouvement intestin, à la fois général et continu, de composition et de décomposition.

BLAINVILLE.

La vie est la faculté qu'ont certaines combinaisons corporelles de durer pendant un temps et sous une forme dé-

(1) Nous offrons au lecteur ces définitions, non comme étant toutes bonnes et satisfaisantes, mais comme des motifs utiles de méditation.

terminés, en altérant sans cesse, dans leur composition, une partie des substances environnantes, et en rendant aux éléments des portions de leur propre substance...

... La vie est donc un tourbillon. CUVIER.

La vie consiste dans les changements continuels par lesquels passent nécessairement les êtres qui en sont doués, en recevant sans cesse les nouvelles molécules destinées à entretenir leur existence et en en perdant d'autres devenues superflues. AMPÈRE.

La vie est le résultat des efforts conservatoires de l'âme.

La conservation du mélange corruptible dont notre corps est formé, c'est la vie même.

Le véritable principe de la vie est en même temps et indivisiblement le principe du sentiment et de la pensée. STAHL.

La vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort. BICHAT.

Vivre, c'est en même temps changer et demeurer sans cesse. ROYER-COLLARD.

La vie est l'activité spéciale des corps organisés. DUGÈS.

Vivre, c'est agir et réagir.

La vie, c'est l'organisation en action.

La vie est l'action propre des êtres organiques sur eux-mêmes et sur le monde extérieur [1].

C'est par la vie que la mort doit se définir.

La vie est une faculté propre de développement et de changement intime, par laquelle certains corps, pendant un temps dont le maximum dépend de leur nature, gardent certaines propriétés spécifiques et leur individualité, malgré la perte et le renouvellement successif de la matière dont ils se composent, et parcourent des phases régulières qui appartiennent à leur espèce. H. MARTIN (de Rennes).

La vie est l'organisation avec la faculté de sentir. VOLTAIRE.

On appelle *vie* l'activité de la matière selon les lois de l'organisation. ILLIGER.

La vie est un moment entre deux éternités. PLATON.

La vie est une suite de mouvements exécutés en vertu des impressions reçues par les organes. CABANIS.

La vie est un ordre et un état de choses, dans les parties de tout corps qui la possède, qui permettent ou rendent possible en lui l'exécution du mouvement organique, et qui, tant qu'ils subsistent, s'opposent efficacement à la mort. LAMARCK.

On appelle du nom de *vie* un ensemble de phénomènes qui se succèdent pendant un temps limité dans les êtres organisés. RICHERAND.

La totalité des fonctions que chacun peut remplir constitue sa vie. MORGAN.

(1) Voy. l'*Histoire naturelle générale des règnes organiques*, par M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, t. II, p. 58.

La vie est la faculté de résister aux lois générales de la nature.

La vie est un principe intérieur d'action.

La vie est l'organisation en action, l'activité spéciale des corps organisés.

La vie est l'uniformité constante des phénomènes, en regard de la diversité des influences extérieures. *Divers auteurs.*

La vie est l'état des êtres animés tant qu'ils ont en eux le principe des sensations et du mouvement. *Dictionnaire de l'Académie*, 6e édition.

SINGULIÈRE ÉTUDE

SUR LES CHEVEUX D'ABSALON.

On sait qu'Absalon, né de Maacha, fille de Tholmaï, roi de Gessur, fut le troisième d'entre les six fils qu'eut le roi David pendant qu'il régnait à Hébron sur la tribu de Juda, avant que le meurtre d'Isboseth, fils de Saül, tombé pendant son sommeil sous les coups des deux Benjamites Réchab et Baana, chefs de sa garde, *duo viri principes latronum, de filiis Benjamin*, eût fait passer sous un seul sceptre les douze tribus du peuple de Dieu [2]. « Or, dit la Bible, pas un homme, dans tout Israël, n'était beau comme Absalon ; il n'y avait en lui aucun défaut, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête ; et quand il tondait ses cheveux, ce qui lui arrivait une fois par an, à cause de la fatigue que lui causait le poids de sa chevelure, ce qu'il en avait retranché pesait deux cents sicles, poids légal. » [3]

Samuel Bochart, dans la dissertation qu'il a intitulée : *Pondus definitur Absalomi capillorum*, s'amuse à examiner ce que pesait en réalité le superflu des cheveux d'Absalon, lorsqu'il en avait soulagé sa tête. Prenant pour point de départ l'opinion de l'historien Josèphe, qui assigne à ces deux cents sicles une valeur de cinq mines hébraïques, il réduit d'abord les deux cents sicles eux-mêmes à quatre livres romaines de douze onces chacune, ou à trois de nos anciennes livres de seize onces. La livre hébraïque n'avait que huit onces : deux cents sicles équivalaient par conséquent à douze et demie de ces livres. Les cheveux coupés d'Absalon pesaient donc, ou douze livres hébraïques et demie, ou quatre livres romaines, ou trois de nos livres françaises. Mais Samuel Bochart ne s'en tient pas là : il suppute ingénieusement quel pouvait être, en parfums, en cosmétiques, en poudre, en petites lames ou papillotes d'or, le poids effectif des ornements dont Absalon, suivant la mode des riches enfants d'Israël, relevait les agréments de sa longue et épaisse chevelure. Il pense que tout cela pouvait bien aller à une de nos livres, et il décide carrément, quant au poids intrinsèque des cheveux, qu'il ne dépassait pas trente-deux onces. D'où il appert qu'Absalon portait ordinairement, soit sur sa tête, soit autour de son cou, avant l'époque fixée pour la tonte de sa chevelure, un poids supérieur à celui de trois de nos livres ; ce qui lui restait de cheveux, quand il les avait coupés, devait peser encore de sept à huit onces environ, à moins qu'il ne se fît complétement raser le crâne.

On s'étonnera peut-être qu'un savant tel que Bochart ait consacré, de cette même plume si ferme et si sûre qui

(2) Samuel, l. II, c. 2, 3, 4, 5.

(3) *Ibid.*, c. 14. — Hébron signifie en hébreu *Association*, et Absalon, *Père de la Paix*. David régna sept ans à Hébron. C'était la principale cité de la tribu de Juda, et la même ville que celle d'*Arbee* ou *Cariath-Arbee*, dont parle la Genèse (c. 23, 25).

écrivait le *Phaleg*, le *Chanaan* et le *Hierozoicon*, quelques pages in-folio à une investigation aussi puérile que celle de la *Définition du poids des cheveux d'Absalon*. Mais ne faut-il pas bien qu'un cerveau puissant se détende un peu parfois, et que la plus forte plume descende alors à ces sortes de *nugæ* qui entretiennent, pour ainsi dire, l'activité de leur esprit sans le fatiguer?

PRENONS GARDE.

Leibniz disait, dès les commencements du dernier siècle : « On sent se détruire ce qui reste encore dans le monde des sentiments généreux des anciens Grecs et Romains, qui préféraient l'amour de la patrie et du bien public et le soin de la postérité à la fortune et même à la vie. Ces *public spirits*, comme les Anglais les appellent, diminuent extrêmement et ne sont plus à la mode..... Les meilleurs du caractère opposé, qui commence de régner, n'ont plus d'autre principe que celui qu'ils appellent de *l'honneur;* mais la marque de l'honnête homme et de l'homme d'honneur, chez eux, est seulement de ne faire aucune bassesse, comme ils la prennent..... L'on se moque hautement de l'amour de la patrie; on tourne en ridicule ceux qui ont soin du public, et quand quelque homme bien intentionné parle de ce que deviendra la postérité, on répond : *Alors comme alors*. Mais il pourra arriver à ces personnes d'éprouver elles-mêmes les maux qu'elles avaient réservés à d'autres. Si cette maladie d'esprit va en croissant, la Providence corrigera les hommes par la révolution même qui en doit naître. » [1]

LA CHIMIE SANS LABORATOIRE.

Suite. — Voy. les Tables des années précédentes.

LE PHOSPHORE [2].

Un certain Baudoin ou Balduin, bailli de Grossenhayn en Saxe, s'avisa un jour, conjointement avec un sien ami, le docteur Frülen, d'une innocente spéculation médico-chimique. Il s'agissait de préparer et de recueillir l'esprit du monde *(spiritum mundi)*, et de le débiter à juste prix comme le remède souverain contre toute espèce de maux. Dans ce but, les deux associés prirent de la craie (carbonate de chaux); ils la firent dissoudre dans l'esprit de nitre (acide azotique), et évaporèrent cette solution jusqu'à siccité. Le résidu exposé à l'air en absorba l'humidité; ils le soumirent à la distillation; ils lui firent ainsi rendre l'eau qu'il avait prise, et ce fut cette eau qu'ils se mirent à vendre, sous le nom d'*Esprit du monde*, à raison de 12 groschen le loth (environ 2 francs les 35 grammes). Tout le monde, seigneurs et vilains, voulut avoir de cette eau.

Baudoin, ayant un jour cassé une cornue qui contenait de ce nitrate de chaux calciné, remarqua que ce sel était phosphorescent dans l'obscurité, lorsque, pendant le jour, il avait été exposé à la lumière du soleil. Émerveillé de ce phénomène, il courut aussitôt en faire part à plusieurs savants, et entre autres à Kunckel [3]. Mais il fit grand mystère du procédé par lequel le hasard l'avait conduit à le découvrir. Kunckel parvint cependant à savoir qu'il s'agissait de craie traitée par l'*esprit de nitre;* il fit faire, par son préparateur, l'expérience, qui réussit à souhait, et put ainsi se procurer, autant qu'il en voulut, du phospore, ou plutôt du sel pyrophorique de Baudoin.

Quelques semaines après, Baudoin fit un voyage à Hambourg et emporta un échantillon du produit en question, qu'il fit voir à un de ses amis. Celui-ci ne parut nullement étonné, et lui dit : « Nous avons en cette ville un M. Brand qui a aussi découvert quelque chose qui luit constamment dans l'obscurité. » Ce Brand (qu'il faut se garder de confondre avec le savant chimiste suédois Georges Brandt, né en 1694, mort en 1768) était un homme fort ignorant, bien qu'il s'intitulât pompeusement *Doctor medicinæ et philosophiæ*. S'étant ruiné dans le négoce, il avait entrepris de s'enrichir dans l'alchimie et s'était mis à chercher la pierre philosophale. Un alchimiste ne devait pas avoir les nerfs trop délicats, et l'*auri sacra fames* rendait ces cupides investigateurs aussi peu accessibles aux dégoûts physiques que le sont nos chimistes modernes par amour de la science. Brand eut l'idée assez bizarre de manipuler, pour en tirer de l'or, l'urine humaine. Il n'en tira point ce qu'il eût voulu, mais un corps singulier, lumineux dans l'obscurité, brûlant spontanément au contact de l'air et répandant, avec des fumées blanches, une odeur forte suffocante, — quelque chose de diabolique; — c'était du phosphore. — Mais quoi! se dit notre alchimiste après réflexion, voilà bien un moyen, sinon de faire de l'or, au moins d'en acquérir. Et il vendit une première fois son secret pour 200 thalers à un certain Kraft, qui s'en alla le colporter en Angleterre. Kunckel fit de vains efforts pour obtenir de l'un ou de l'autre quelques renseignements, tous deux s'étant engagés réciproquement, dans leur marché, à ne lui rien dire. Il apprit seulement, d'une manière indirecte, sur quelle matière Brand avait travaillé. Il résolut alors de faire pour ce produit comme il avait fait pour le phosphore de Baudoin, de le trouver lui-même; il se mit à l'œuvre, et, au bout de quelques semaines, il fut assez heureux pour parvenir à son but. Pendant ce temps, le secret de Brand devint si vulgaire, que le pauvre alchimiste le vendit, par besoin, à plusieurs personnes, pour 10 thalers. Au nombre des acheteurs se trouvait un Italien qui en fit commerce à son tour et l'apprit, pour 5 thalers, à qui voulut.

De son côté, le premier acquéreur, Kraft, s'était rendu en Angleterre, où il gagnait, assure-t-on, beaucoup d'argent, en faisant voir la substance comme une curiosité. « Après avoir vu moi-même ce singulier corps, dit Boyle, je me mis à songer par quel moyen on pourrait parvenir à le préparer artificiellement. M. Kraft ne me donna, en retour d'un secret que je lui avais appris, qu'une légère indication, en me disant que la principale matière de son phosphore était quelque chose qui appartenait au corps humain. »

Il n'en put rien obtenir de plus, et ce ne fut qu'après bien des tâtonnements et des essais, accompagnés d'une foule d'accidents, qu'il mit enfin la main sur le véritable procédé, et qu'il réussit à obtenir de petits grains de son *phosphore glacial*, dont il décrit très-exactement les propriétés. Or, le mode de préparation qu'il découvrit, et qui était le même qu'avaient employé aussi Brand, Kunckel et Kraft, consistait à distiller avec de l'argile ou du sable le résidu de l'évaporation de l'urine humaine putréfiée.

Kunckel et Boyle, qui étaient de vrais savants et de nobles esprits, ne firent pas, on le pense bien, de leur découverte un secret et la base d'une misérable spéculation. Ils s'empressèrent, au contraire, de la faire connaître. Seulement, le premier y mit d'abord quelque réserve et ne l'enseigna qu'aux chimistes de profession; mais il le fit par un sentiment très-louable, à cause des dangers que présentaient, pour les gens inexpérimentés, la préparation et le maniement de ce corps inflammable et vénéneux.

Durant un siècle après les événements que nous venons

[1] *Nouveaux essais sur l'entendement humain.*

[2] Le mot phosphore est dérivé des mots grecs *phôs*, lumière, et *pherô*, je porte.

[3] Né dans le Holstein en 1612, mort en 1702 à Stockholm, où il avait été appelé par le roi Charles IX, qui lui avait conféré, avec le titre de comte de Lœwenstern, les importantes fonctions de conseiller des mines du royaume.

de raconter et qui se passèrent vers 1669, on ne sut pas extraire autrement le phosphore. Ce furent Gahn et Scheele qui, en 1769, signalèrent la présence d'une forte proportion de phosphate de chaux dans les os des mammifères, et firent connaître, pour en retirer le phosphore, un procédé simple qu'on emploie encore aujourd'hui dans les laboratoires. Voici en quoi il consiste :

On calcine des os d'animaux au contact de l'air pour détruire leur matière organique. Lorsqu'ils sont devenus parfaitement blancs et très-friables, ils contiennent 10 parties de carbonate de chaux, 87 parties de phosphate de chaux basique, et une petite quantité d'autres sels. On les réduit en une poudre fine, dont on fait avec de l'eau une bouillie liquide à laquelle on ajoute peu à peu 4 ou 5 parties en poids d'acide sulfurique pour 6 parties de matière des os, et l'on soumet le mélange à l'ébullition. Que se passe-t-il alors? L'acide sulfurique chasse premièrement avec effervescence l'acide carbonique du carbonate de chaux, et forme avec la base du sulfate de chaux. En second lieu, il décompose aussi, pour donner naissanee au même sel, une partie du phosphate de chaux, de sorte que, dans ce dernier, où dominait d'abord l'élément calcaire, c'est maintenant l'élément acide qui l'emporte; en d'autres termes, au lieu du phosphate basique de chaux qui était insoluble dans l'eau, on a du phosphate acide, qui s'y dissout aisément, tandis que le sulfate de chaux se précipite. En filtrant donc notre bouillie, on obtient une liqueur limpide qui n'est autre chose qu'une solution de phosphate acide de chaux. On l'évapore dans une capsule de porcelaine jusqu'à ce qu'elle ait acquis la consistance d'un sirop. On la mélange ensuite intimement avec le quart de son poids de charbon en poudre, et on chauffe cette sorte de pâte dans une bassine de fonte, jusqu'à ce que la masse arrive au rouge naissant et commence à dégager des vapeurs de phosphore. On l'introduit alors dans une cornue C de grès très-réfractaire, qu'il est bon de recouvrir d'une couche de lut argileux, et que le mélange de phosphate acide de chaux et de charbon doit remplir jusqu'aux trois quarts. Cette cornue est enfermée dans un fourneau à réverbère F, et chauffée au rouge vif. Bientôt le phosphore se dégage par le col sous forme de vapeurs. Pour le condenser et le

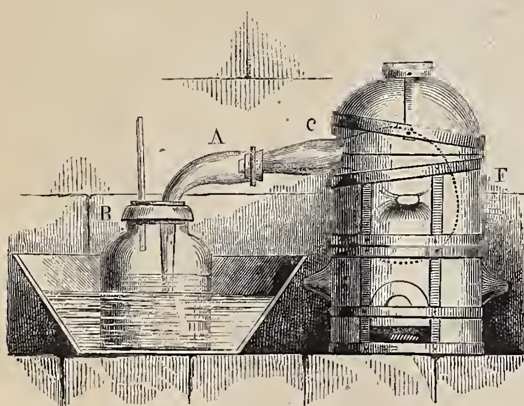


Fig. 1. — Préparation du phosphore ordinaire.

recueillir deux procédés sont en usage. Le premier (fig. 1) consiste à adapter au col de la cornue une allonge de cuivre A, qui plonge dans un bocal B à moitié plein d'eau froide. Le second (fig. 2) est un peu plus compliqué, mais aussi plus élégant et plus sûr. A l'allonge on substitue un large tube T légèrement recourbé, et enveloppé d'un linge sur lequel coule constamment, par le siphon S, un filet d'eau froide. De ce gros tube part un petit tube abducteur D qui se rend sous l'éprouvette E renversée sur une cuve à eau G. Cette éprouvette est un indicateur précieux, qui permet de suivre la marche de l'opération et de l'arrêter au moment convenable, qui est celui où il n'arrive plus de bulles de gaz en E.

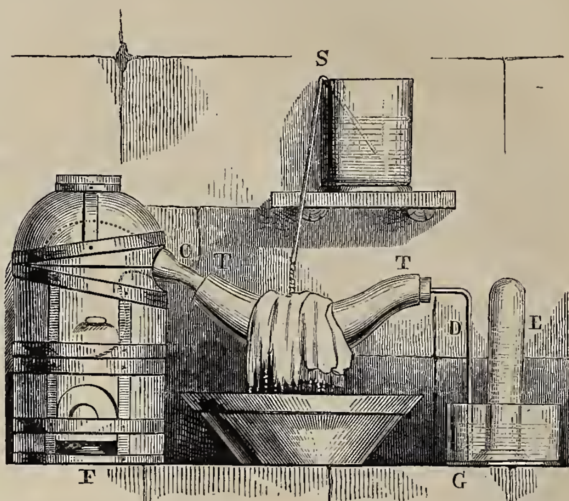


Fig. 2. Autre procédé.

Disons maintenant quelle réaction s'accomplit dans le ventre de la cornue, et comment cette réaction a pour effet le dégagement de vapeurs de phosphore et d'un autre gaz non condensable, qui peut être recueilli comme ceux dont nous avons naguère fait l'histoire. Nous avons mis dans la cornue, on se le rappelle, un mélange intime de phosphate acide de chaux et de charbon pulvérisé. Le charbon, grâce à son affinité pour l'oxygène, décompose partiellement le phosphate de chaux en s'emparant d'une certaine quantité de l'oxygène combiné avec le phosphore, et il met en liberté une quantité proportionnelle de ce dernier corps qui, comme nous l'avons vu, s'échappe sous forme de vapeurs et va reprendre l'état solide dans l'eau froide préparée pour le recevoir. Quant au gaz qu'on recueille dans l'éprouvette indiquée à la figure 2, c'est l'oxyde de carbone résultant de la combinaison du charbon avec l'oxygène, et l'on comprend bien que lorsqu'il cesse de se produire, le phosphore aussi doit cesser de se dégager, puisque l'isolement de celui-ci n'est que la conséquence de la formation de celui-là.

Le résidu qu'on retrouve dans la cornue en la brisant après l'opération, est un sel indécomposable par le charbon. On lui a donné le nom de pyrophosphate de chaux.

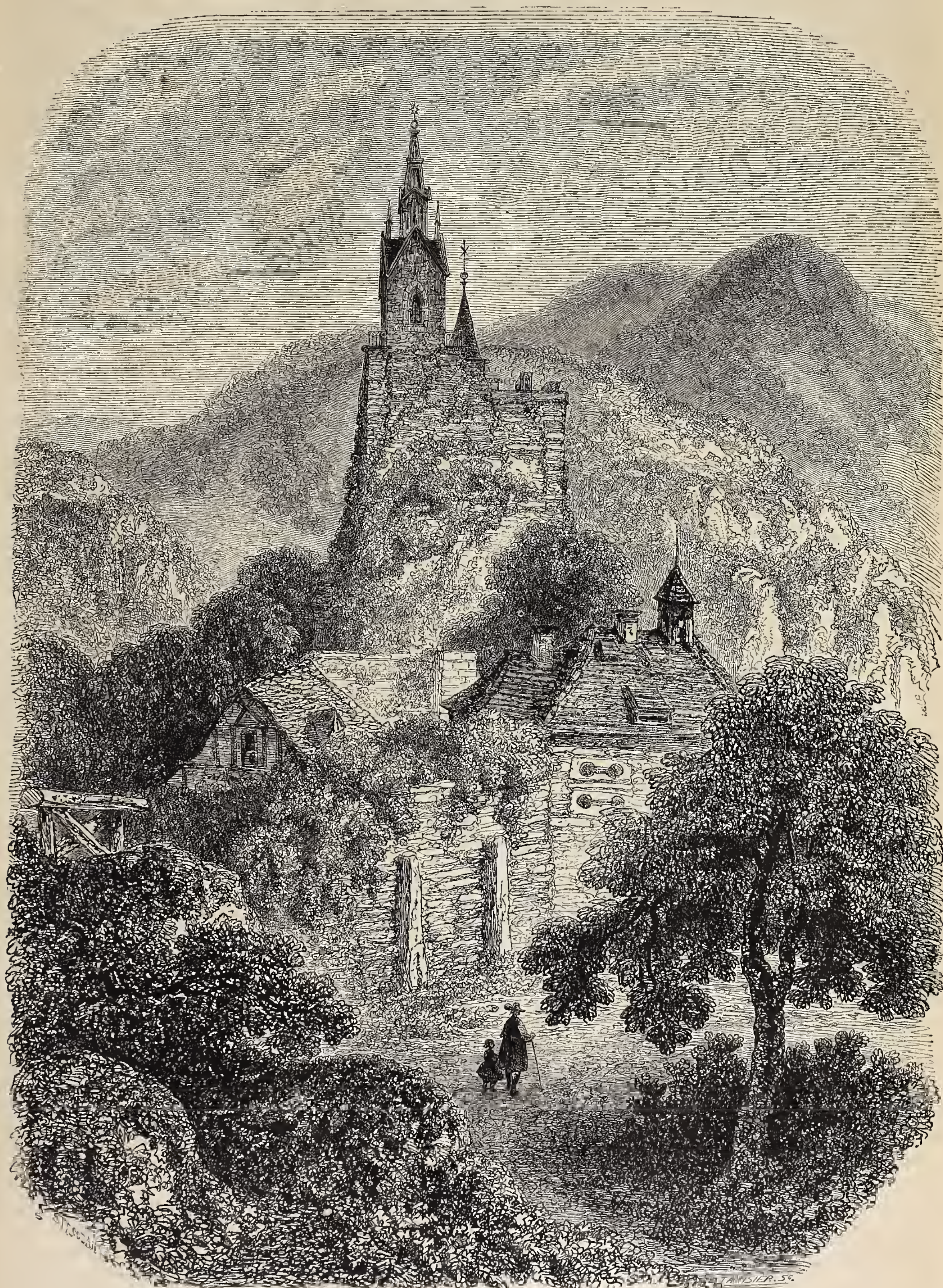
Le phosphore, préparé ainsi que nous venons de le dire, contient des impuretés dont on le débarrasse en le faisant fondre dans de l'eau chaude et en le mêlant avec du noir animal, qui le décolore. On le retire ensuite avec une cuiller et on le plonge rapidement dans l'eau froide; puis, pour le séparer du charbon en poudre auquel on l'a mélangé, on l'enferme dans une peau de chamois dont on fait un nœud solide, et qu'on comprime dans l'eau chaude avec des pinces. Le phosphore passe à travers les pores de la peau, tandis que le charbon est retenu dans l'intérieur de cette espèce de tamis. Enfin, on le moule en bâtons de quelques millimètres de diamètre, en le faisant monter par aspiration dans un tube légèrement conique; on le solidifie par une immersion dans l'eau froide, et on fait tomber les bâtons en secouant le tube. C'est sous cette forme que le phosphore se trouve dans le commerce. On le conserve dans de l'eau privée d'air par l'ébullition. Il est alors inodore, sans saveur, doué d'une faible odeur d'ail, translucide et d'un aspect corné, flexible et assez mou pour qu'on l'entame avec l'ongle.

La suite à une autre livraison.

EBERSTEIN

(GRAND-DUCHÉ DE BADE).

Voy. p. 137.



Entrée du château d'Eberstein. — Dessin de Stroobant.

On voyage presque toujours par lassitude du présent : on veut échapper au cercle étroit de la vie actuelle, de ses œuvres, de ses passions et de ses intérêts ; on a soif de l'infini, et l'âme se sent plus libre devant l'immensité des mers, la sublimité des montagnes, les vastes étendues des déserts ou des grandes vallées, les lignes flottantes

des vagues horizons, et les vieux monuments écroulés qui reportent la pensée vers les siècles lointains et font rêver aux générations éteintes. C'est là, sans doute, le secret de cet attrait des ruines qui émeuvent les voyageurs, les jeunes surtout : les vieillards s'étonnent moins; ils savent, ou, pour mieux dire, ils sentent avec quelle rapidité le temps passe et détruit. Chateaubriand, déjà sur le retour, parle des ruines allemandes avec un singulier dédain : « A part leur effet pittoresque et quelques traditions populaires, les débris du temps gothique n'intéressent, dit-il, que les peuples dont ils sont l'ouvrage. Un Francais s'embarrasse-t-il des seigneurs palatins, des princesses palatines, toutes grasses, toutes blanches qu'elles aient été, avec des yeux bleus? On les oublie pour sainte Geneviève de Brabant. » (¹) Cette boutade fait sourire, et ne persuade pas. Dans les environs de Baden-Baden, au château d'Eberstein (Pierre du Sanglier) comme au vieux château de Bade, si l'on s'inquiète peu des comtes, des margraves et de leurs épouses, personnages historiques assez insignifiants, l'imagination se laisse volontiers emporter, sur les ailes de l'histoire et de la poésie germaniques, au milieu des demi-ténèbres, des agitations guerrières, des superstitions et des coutumes étranges de la féodalité; et lorsqu'on s'est coloré l'esprit de ces souvenirs anciens pendant quelques instants, on voit avec d'autres yeux ces vieux pans de murailles où se sont greffées si bizarrement des constructions modernes; on est plus sensible à l'impression du contraste; on est aussi plus vivement touché de l'opposition toujours saisissante de ce double spectacle : ici, les travaux de l'homme, si changeants, si passagers, si chancelants, si promptement caducs, et là, tout alentour, la riche et vaste puissance de la nature, toujours jeune et renaissante, qui, avant les margraves et les comtes, et de leur temps, était ce qu'elle est aujourd'hui, ce qu'elle sera encore quand nous aurons disparu à jamais de la scène du monde. Qui n'a senti sa pensée traversée par quelque émotion de cette sorte en contemplant, du haut des terrasses ou de la tourelle gothique d'Eberstein, la belle vallée de la Murg, ses montagnes et ses forêts? (²)

LA SCIENCE EN 1857 (³).

Suite. — Voy. p. 171.

Corrélation des forces physiques. — Avec un morceau de cire à cacheter frotté sur leur manche, les enfants mettent en mouvement de petits objets, fétus de paille, échardes, poussière, fils, etc. On peut répéter l'expérience en grand, par exemple, avec une canne en bois ou en jonc que l'on place en équilibre sur le bouchon d'une carafe, de telle sorte qu'elle soit très-mobile et puisse tourner facilement autour de son point d'appui. Si l'on approche ensuite la cire à cacheter de l'une des extrémités de la canne, sans la toucher, aussitôt, cédant à l'attraction de l'électricité dégagée par le frottement, la canne tournera sur son point d'appui, et suivra le morceau de cire dans tous ses déplacements. Ainsi, le mouvement de la cire à cacheter sur la manche a engendré de l'électricité, et l'électricité, à son tour, en attirant la canne a donné naisssance à du mouvement.

Dans l'état actuel de la science, peut-on prouver que deux forces quelconques, prises au hasard, s'engendrent l'une l'autre? Non, sans doute, et il faut souvent recourir à une force intermédiaire. Par exemple, on ne sait pas encore transformer immédiatement la chaleur en électricité, tandis qu'en prenant le mouvement pour intermédiaire, c'est-à-dire en faisant tourner, par une machine à vapeur, un gigantesque plateau de verre entre deux coussins, on obtient une quantité considérable d'électricité.

M. Grove, auteur d'un livre nouveau intitulé : *Corrélation des forces physiques*, est persuadé que la génération directe et immédiate de toutes les forces de la nature par l'une quelconque d'entre elles est possible. « Nous n'hésitons pas à croire, dit M. Louis Figuier, qu'il viendra un jour où, par la transformation en électricité de la chaleur qui prend naissance dans les foyers de nos usines, on créera une source d'électricité, une véritable pile voltaïque répondant à toutes les conditions de puissance qu'il importe de donner à cet instrument merveilleux. »

On peut considérer comme une preuve suffisante du fait fondamental de la corrélation ou des rapports intimes qui existent entre les forces naturelles, la curieuse expérience suivante, imaginée par M. Grove.

On introduit, dans une boîte remplie d'eau et fermée sur une de ses faces par une lame de verre, une plaque daguerrienne sensibilisée, que l'on défend de l'action de la lumière en recouvrant la lame de verre d'un écran opaque. Entre le verre et la plaque, on place un grillage en fils d'argent; on met la plaque en contact avec l'une des extrémités du fil d'un galvanomètre, et le grillage en contact avec une des extrémités de l'hélice d'un thermomètre métallique de Bréguet; on fait communiquer entre elles la seconde extrémité du fil du galvanomètre et la seconde extrémité de l'hélice; enfin, on amène aux zéros les aiguilles du galvanomètre et du thermomètre. Enlevant alors l'écran opaque, on laisse tomber la lumière sur la plaque daguerrienne, et l'on voit aussitôt les deux aiguilles se mettre en mouvement, et indiquer ainsi, l'une, l'apparition d'un courant électrique, l'autre, un dégagement de chaleur. Une seule cause, la lumière, a donc fait naître sur la plaque une *action chimique;* dans les fils d'argent, un *courant électrique;* dans la bobine du galvanomètre, un *courant magnétique;* dans l'hélice, de *la chaleur;* dans les aiguilles, du *mouvement.* Ainsi, dans cette belle expérience, une force unique, *la lumière,* a tout engendré médiatement ou immédiatement : *action chimique, électricité, magnétisme, chaleur, mouvement.*

« Quand on considère de haut et dans leur ensemble, ajoute M. Figuier, les forces naturelles qui sont en jeu dans l'univers, on reconnaît que rien ne se perd, rien ne se crée dans la nature, mais que tout s'y convertit et s'y transforme. Si l'on arrivait à bien faire pénétrer cette vérité immuable dans les esprits des chercheurs et des rêveurs qui surgissent aujourd'hui plus nombreux que jamais, que d'efforts inutiles d'intelligence et d'activité on leur épargnerait! que de pertes de temps et d'argent on conjurerait par ce moyen! »

Etudes sur les corps à l'état sphéroïdal. — Il n'est personne qui ne se soit amusé, au coin de son foyer, à faire rougir une pelle à feu et à y jeter quelques gouttes d'eau ou de salive; on a remarqué alors que cette eau, au lieu de disparaître subitement par une évaporation instantanée, se met à tourner sur elle-même avec rapidité, à courir sur la pelle sous forme d'une gouttelette arrondie, en s'évaporant avec une telle lenteur qu'elle ne disparaît qu'au bout d'un temps fort long. Dans cette circonstance, l'eau est passée à l'*état sphéroïdal.*

Quand un corps a revêtu cet état particulier, il est devenu impénétrable au calorique, et sa température demeure toujours invariable, quel que soit le degré de chaleur com-

(¹) *Mémoires d'outre-tombe*, t. XI.

(²) Le château d'Eberstein est une des résidences d'été du grand-duc de Bade. On montre, à l'intérieur, de vieux tableaux, des vitraux, des verreries, des armures, une statue du Christ.

(³) Voy. l'*Année scientifique et industrielle*, etc., par Louis Figuier; 2e année. Paris, Hachette.

muniqué au vase qui le renferme; il ne mouille plus ce vase, et son contact avec lui est impossible.

M. Boutigny, d'Évreux, a fait l'expérience étonnante qui consiste à produire de la glace dans un creuset rougi au feu. En effet, si dans une capsule de platine rougie à blanc et contenant de l'acide sulfureux passé à l'état sphéroïdal, on verse quelques grammes d'eau, le contact de l'acide sulfureux, qui se trouve refroidi à 10 degrés au-dessous de zéro, solidifie cette eau à l'instant même, et *l'on retire un morceau de glace d'un vase chauffé à la température du fer en fusion.*

M. Boutigny s'est demandé si de tels faits n'avaient pas quelque relation avec les *épreuves par le feu,* et tant d'autres phénomènes rapportés par les nombreux historiens qui ont parlé d'individus maniant, sans inconvénient pour eux, le fer rouge et les métaux en fusion. Il a courageusement expérimenté par lui-même, et il a reconnu que différents corps chauffés au rouge blanc peuvent être mis, sans le moindre danger, en contact avec nos organes, si l'on a seulement la précaution de mouiller légèrement la partie du corps que l'on va exposer à l'action de la chaleur. Dans ce cas, la petite quantité d'eau qui les revêt, prenant l'état sphéroïdal, forme autour d'eux une enveloppe impénétrable au calorique. M. Boutigny a pu, sans être aucunement brûlé, plonger sa main dans un bain de plomb fondu et dans un jet de fonte incandescente.

Chacun peut aujourd'hui, et sans le moindre risque, couper, fouetter de la main, un jet de fonte incandescente s'échappant de la gueule d'un fourneau de fondeur, pourvu qu'il ait eu la simple précaution de se laver les mains une minute avant l'opération. (¹)

Étude optique des vibrations sonores; moyen de représenter à l'œil les mouvements vibratoires produits par les sons. — L'élévation ou la gravité des sons musicaux dépend du nombre plus ou moins grand de vibrations que le corps sonore exécute dans un temps donné. Un son très-aigu est dû à un nombre de vibrations très-considérable, et qui peut dépasser le chiffre de 30 000 par seconde. Un son grave n'exécute que 4 ou 5 mille vibrations dans le même espace de temps. Mais il est très-difficile de mesurer rigoureusement le nombre de vibrations accompli par un corps en état de sonorité. M. Lissajoux a imaginé une méthode nouvelle de mesurer ces vibrations. Il est parvenu à rendre appréciables à l'œil les vibrations sonores, à *faire voir les sons* au lieu de les faire entendre. En d'autres termes, il a transformé un phénomène d'acoustique en un phénomène d'optique.

On fixe un petit miroir à la face extérieure de l'une des branches d'un *diapason* ordinaire, c'est-à-dire de l'instrument qui sert à donner le ton aux orchestres, et l'on fait tomber sur ce petit miroir un rayon de soleil. Tant que le diapason demeure immobile, c'est-à-dire ne produit aucun son, aucune vibration, le rayon de soleil qui vient tomber à sa surface ne produit qu'une image immobile sur un écran disposé sur le trajet de ce rayon. Mais si l'on fait vibrer le diapason, le rayon réfléchi vibre dans le même plan, et son extrémité, oscillant sur l'écran avec rapidité, va tracer sur l'écran une image allongée dont l'étendue est proportionnelle à l'amplitude du mouvement vibratoire. Il n'est donc plus nécessaire d'entendre ce son pour savoir qu'il existe; il suffit de jeter les yeux sur l'écran, et de suivre les variations d'étendue de la figure tracée par le rayon réfléchi. *La suite à une autre livraison.*

(¹) M. Boutigny a publié, en 1857, une troisième édition du livre qu'il a consacré à l'examen approfondi de cette question, et qui a pour titre *Études sur les corps à l'état sphéroïdal.*

UN TREMBLEMENT DE TERRE

DANS L'INTÉRIEUR D'UNE MINE.

Voici ce que raconte un homme instruit qui se trouvait enfermé, le 26 novembre 1852, dans une mine de cuivre en exploitation au moment où l'on ressentit, dans l'île de Cuba, la terrible secousse de tremblement de terre qui ruina une partie de la ville de Santiago. Il s'agit ici des mines de San-Jozé, près de *Villa del Cobre,* qui ont plus de 252 varas (¹) de profondeur.

« Je me trouvais dans la galerie numéro 132 du puits San-Juan, dirigeant les travaux d'une escouade composée de vingt-quatre hommes. Nous préparions les tarières, lorsque nous entendîmes un bruit aussi extraordinaire que formidable et qui nous fit craindre l'écroulement de la galerie; nous sentîmes à l'instant que la terre se soulevait et se creusait en même temps, en nous lançant à diverses reprises d'une paroi de la galerie à la paroi opposée. Nous regardions la mort comme inévitable, mais il nous sembla prudent de nous asseoir pour ne point périr sur-le-champ. Les lanternes étaient tombées des murailles où on les avait suspendues, et tout se trouva dans l'obscurité. Les bois de soutien craquaient en faisant un bruit pareil à celui d'une fournaise alimentée de bois vert; l'infiltration des eaux avait augmenté d'une façon prodigieuse : il nous semblait qu'étant dans la mine, nous étions au-dessous d'un arbre au feuillage touffu qui, étant chargé de rosée, aurait été secoué vigoureusement par l'ouragan ou plutôt par la main de Dieu. Nous sentions en même temps une odeur de soufre, et l'on entendait le bruit des pierres se répandant avec fracas des caves supérieures dans les caves inférieures. Comme je l'ai dit, nous nous trouvions dans les ténèbres les plus épaisses; il n'était resté debout qu'une lumière éloignée, qui ne nous servait qu'à mieux comprendre l'horreur de notre situation. Nous étions réunis et nous n'osions pas nous parler. Par le fait, nous nous trouvions littéralement entre la vie et la mort. Le bruit dura plus de quatre minutes, bien que les secousses eussent déjà cessé. Nous nous décidâmes avec quelque hésitation à sortir, et lorsque nous avions déjà les pieds posés sur les échelles, une nouvelle secousse se fit sentir; elle nous eût infailliblement renversés si nous ne nous étions pas attendus à quelque chose de pareil. Après mille angoisses, nous eûmes le bonheur d'atteindre l'ouverture de la mine. La joie que nous ressentîmes alors n'est pas de celles qu'on peut raconter. Nos cœurs oppressés se dilatèrent; nous éprouvions les sensations que doit ressentir un condamné qui reçoit sa grâce au pied de l'échafaud. (²)

RÉCEPTION D'UN PATRIARCHE EN ABYSSINIE.

Voy., sur la Religion des Abyssins, la Table des vingt premières années.

Le chef du clergé abyssin se nomme *aboune* (*abuna,* notre père). On ne peut l'élire parmi les Abyssins, et l'on est obligé de le faire venir du Caire, ou même de toute autre ville ou contrée, pourvu qu'il soit blanc. La coutume est de le demander au patriarche d'Alexandrie, qui l'accorde moyennant une redevance de 5 000 thalers. Les traitements et bénéfices de l'aboune peuvent s'élever à 30 000 francs par an.

Presque sur la même ligne que l'aboune, dans la hiérarchie ecclésiastique de l'Abyssinie, se trouve l'*etchègue,* destiné à le surveiller.

Au-dessous de l'etchègue viennent le *lika-kaénat,* ou

(¹) Le vara (aune de Castille) équivaut à 0m,848.

(²) Don Jozé Maria de la Torre, *Compendio de geografia fisica, politica,* etc., *de la isla de Cuba.* Habana, 1854, in-8.

juge des ecclésiastiques ; le *korosse*, ou grand-vicaire ; le *komous*, vicaire ; le *keisse*, prêtre ; le *diacone*, diacre.

Les *debtéras* font l'office de chantres dans les églises. Quoique laïques, ils sont obligés de connaître l'histoire sacrée, et ils font des études religieuses à Gondar, Axoum, Débra-Libanos et Halibéla. Le *lika-moukous*, ou grand juge de l'empire, est un debtéra.

Pendant son séjour en Abyssinie ([1]), M. Théophile Lefevbre fut témoin de la réception faite à un prêtre copte qu'on était allé chercher au Caire, et qui devait être l'aboune ou le patriarche de l'Église abyssine.

« La nouvelle de l'arrivée de l'aboune, dit le voyageur, s'était bien vite répandue dans toute l'Abyssinie, et y avait causé un émoi extraordinaire. On accourait de tous côtés pour se trouver sur son passage et recevoir sa bénédiction. La majeure partie des habitants s'était arrêtée à Axoum. Là s'était donné rendez-vous tout ce qu'il y avait de docte parmi les debtéras, impatients de voir leur nouveau père, et surtout de lui parler ; car, quoiqu'ils fussent pénétrés du plus saint respect, la faiblesse humaine les animait d'une pointe de critique. Pour laquelle des diverses opinions touchant la nature du Christ l'évêque se prononcera-t-il? Sera-t-il tolérant, persécuteur ou réformateur? Telles sont les questions que se posent à l'avance ces pieux théologiens, et déjà chacun prépare une controverse, dans l'intention de s'éclairer sur les sentiments de son patriarche.



Prêtre abyssin. — D'après l'album du *Voyage en Abyssinie* de la commission scientifique française.

» Le prince Oubie, le chef du Tigré ([2]), envoie d'Adoua, sa capitale, des ordres pour que l'aboune soit accueilli partout sur son passage avec les respects dûs à son rang et à son caractère. Le dedjas-chèto lui-même, le fils du prince, doit le recevoir à la frontière. Les relais sont organisés ainsi que les stations, et fournis de provisions de toutes sortes ; une mule magnifique, tirée des écuries royales, est destinée à l'aboune ; d'autres mules sont préparées pour toutes les personnes de sa suite ; enfin le luxe abyssin convoque, pour cette réception, l'arrière-ban de ses magnificences. »

Ce patriarche, choisi à l'instigation de l'école anglaise du Caire, était mal disposé pour les Français. On l'avait tiré d'une fonction très-humble : il enseignait l'alphabet aux enfants arabes élevés à l'école protestante. M. Lefebvre le représente comme un homme de peu de valeur intellectuelle et morale. Il avait eu des renseignements sur lui avant son arrivée ; toutefois il crut devoir aller à sa rencontre.

« Nous allâmes au-devant de lui, suivis d'un grand concours de peuple et de tous les debtéras de Médami, d'Allen et des environs. Chaque homme du peuple est muni de son morceau de sel, prix indispensable de la bénédiction. Les debtéras se feraient un scrupule de frustrer leur patriarche de sa redevance, et chacun d'eux a un pain de froment à lui offrir, renfermé, en attendant, dans le même sac où sont enveloppés le turban et la toile blanche qu'il doit revêtir quelques minutes avant de venir en sa présence.

» Au bout d'une heure de marche, nous aperçûmes, dans la plaine de Mégara-Tsameis, une espèce de hangar à toit

([1]) *Voyage en Abyssinie*, exécuté, pendant les années 1839-1843, par une commission scientifique composée de MM. Théophile Lefebvre, A. Petit, Quentin Dillon, et Vignaud (dessinateur). Paris, Arthus Bertrand.

([2]) L'Abyssinie est divisée en trois États indépendants : le Tigré au nord-est, l'Amhara à l'ouest, les provinces de Choat et d'Effat au sud.

de feuillage, et, en arrière, une tente qu'à sa forme on reconnaissait pour être égyptienne. Plusieurs curieux s'étaient assis à terre autour de ce petit pavillon improvisé, attendant l'escorte. Quant à nous, la politesse et l'étiquette nous forçant à passer outre, nous marchâmes encore pendant un quart d'heure, et nous vîmes dans le lointain un groupe de gens à mule conduit par un cavalier : au costume noir de quelques-uns d'entre eux et à leurs ombrelles de coton, il était aisé de voir que ce groupe ne se composait pas seulement d'Abyssins. Tout le monde, excepté moi, mit pied à terre pour aborder les vénérés personnages, qui s'avançaient avec cette dignité qui semble naturelle aux Orientaux, du jour où la fortune les favorise, quelque bas que soit l'échelon social où elle va les chercher. Avant que leur troupe fût à portée de nos salutations, tous les debtéras, tirant leurs habits blancs des sacs, les avaient revêtus. Leur toilette achevée, ils présentèrent un spectacle imposant.

» Bientôt parut l'aboune Salama, au milieu de quatre prêtres coptes, entouré de ses interprètes et de quatre eunuques chargés de le ramener en Abyssinie. Ces derniers personnages ne me firent pas l'effet d'être grands amis des Européens. Quant à l'aboune, loin de me montrer la moindre inimitié, il prit immédiatement bon visage et m'adressa un salut des plus gracieux, auquel je répondis sur le même ton et avec non moins de franchise.



Debtéras chantant et dansant devant le patriarche. — D'après l'album du *Voyage en Abyssinie.*

» Après ce premier échange de compliments, il fit reprendre le pas à sa mule, et nous le suivîmes jusqu'au pavillon dont j'ai parlé. »

Bientôt commença la bénédiction. On avait disposé à cet effet une enceinte qui pouvait contenir deux cents personnes. On y fit entrer successivement toute la foule qui était venue au-devant du patriarche. Chaque personne, avant de franchir le seuil, donnait un sel (¹) et allait s'asseoir. L'évêque entrait ensuite et bénissait. Quelques pénitents espéraient jouir gratis du bénéfice de la bénédiction en s'agenouillant hors de l'enceinte; mais le majordome de l'évêque accourut pour leur dire que c'était là une bénédiction subreptice qui ne pouvait jamais leur compter pour rien.

« Je vis avec plaisir, ajoute M. Lefebvre, s'apprêter la grande cérémonie. On venait de dresser une tente très-vaste, sous laquelle le clergé devait passer la nuit en prières et en actions de grâces; la croix et le livre saint y avaient été apportés. L'alaka Kidona-Mariam s'y rendit avec les debtéras, et leur fit faire une espèce de répétition de la scène qui allait avoir lieu. Ces apprêts terminés, on fit évacuer la foule qui encombrait les abords du pavillon où siégeait l'aboune en grande pompe, assis sur un sopha. Bientôt on vit s'avancer sur deux lignes le clergé, ayant en tête son alaka; ils donnèrent à l'aboune le livre saint à baiser, et lui présentèrent aussi plusieurs croix miraculeusement tombées du ciel, au dire des Abyssins. Les debtéras prirent alors de la main droite un petit instrument appelé *tsenastsel* (¹), avec lequel ils battirent la mesure, en entonnant un cantique d'action de grâces. Ils frappaient aussi du pied et prenaient diverses poses qui donnaient à cette danse un caractère grave et solennel. La musique, pauvre de notes comme le chant chinois, finissait cependant, à cause de l'ensemble et de la beauté des voix, par produire sur tous les spectateurs une impression religieuse qui, pour moi, avait un remarquable parfum d'antiquité.

» Après le premier cantique, les debtéras, abandonnant le triangle, marquèrent la mesure avec des bâtons à crosse. Un d'entre eux se suspendit au cou un tambourin, dont il battait les deux faces avec les mains. Le mouvement devint plus vif, et l'alaka Kidona-Mariam s'animait avec le crescendo de la musique. Au moment de terminer, l'homme au tambourin redoubla de force, et se promena devant le rang des chantres avec force gestes.

(¹) Valeur de 20 centimes.

(¹) Cet instrument donne le même son que le triangle. Il est composé de cuivre et d'argent, et consiste en deux petites branches de deux pouces de longueur, servant de montants à une autre branche, mobile comme le battant d'une clochette, et qui vient frapper sur une quatrième, soudée transversalement aux deux premières.

» On ne saurait se faire une idée de la foule qui arrivait alors d'Adoua et de tous les environs. A la nuit tombante, des feux s'allumèrent de tous côtés dans la plaine; chacun s'apprêtait à y camper, pour se joindre le lendemain au cortége de l'aboune et lui faire une entrée triomphale dans la capitale du Tigré.

» On se mit en marche à la pointe du jour. Plusieurs seigneurs étaient venus avec leurs troupes pour recevoir le patriarche. La joie était universelle et s'exhalait en cris prolongés. L'éclat de la réverbération d'un beau soleil sur l'acier poli des lances n'était pas affaibli par ces nuages de poussière que soulève toujours la foule sur nos routes d'Europe, car on s'avançait au sein d'une vallée toute verdoyante. A chaque instant, la marche était interrompue par le chapitre entier d'une église voisine qui venait rendre hommage à l'aboune, et c'était alors une répétition de la cérémonie du chant. »

Le voyageur se sépara de la procession dans la vallée de Mémessa, et ne dit rien de l'entrée de l'évêque à Adoua, sinon qu'il y arriva le 19 novembre, et qu'il reçut les félicitations des principaux habitants de la ville à la manière des grands personnages abyssins, c'est-à-dire du fond d'une alcôve, derrière un rideau qui le cachait à tous les regards.

SOUVENIRS DE VALENTIN.

Suite. — Voy. p. 178.

PROMENADE SUR LES MONTS.

La promenade n'est guère le plaisir des campagnards : mes parents quittaient peu leur demeure, à moins que des devoirs où des affaires ne les appelassent au dehors. Une habitation à la ville, si belle et si spacieuse qu'elle soit, est toujours une prison. On éprouve le besoin de sortir quelquefois. Mais un joli domaine est un élysée, où l'on goûte à la fois le plaisir de la retraite et celui de la liberté; cela est vrai surtout dans mon pays, où les clôtures des propriétés ne gênent point la vue; si bien que de sa fenêtre ou de son jardin on embrasse un vaste horizon et l'on se promène du regard sur tous les points d'une magnifique vallée.

Mais un enfant a l'imagination plus active; un impérieux désir le pousse vers les objets éloignés. J'observais depuis des années les hauteurs voisines, les ravins, les forêts, et je demandais souvent de pouvoir les visiter. Un jour Ferdinand fut envoyé sur la montagne pour quelques affaires, et l'on me permit de l'accompagner.

J'ai fait plus tard le même chemin, en admirant les perspectives les plus belles du monde, mais je n'en parlerai pas aujourd'hui. Voici, pour être historien fidèle, les impressions de mon premier voyage.

A mesure que je m'élevais, en côtoyant le lit du redoutable torrent, alors à sec, mon attention était presque tout entière pour notre maison, que je voyais là-bas toujours plus petite. J'étais bien surpris qu'elle occupât si peu de place dans le monde. Peu à peu la vallée se développait sous mes pieds, l'horizon s'étendait, et je me voyais comme perdu dans l'espace. Nous arrivâmes dans des lieux couverts, dont l'aspect me rendit à des idées plus familières. Je rencontrais çà et là quelque maison que j'avais vue d'en bas et qui semblait me souhaiter la bien-venue, comme à un hôte longtemps attendu.

Quand nous eûmes atteint la base du ravin profond d'où le torrent prend sa course, nous côtoyâmes l'un des bords. Je n'avais pas l'idée d'un spectacle si affreux : pierres entassées, terres déchirées, arbres déracinés; je voyais tout cela sous mes pieds, et je m'écartais du bord, de peur de prendre le chemin qu'avaient pris les arbres et les rochers. Je serrais la main de Ferdinand, et me demandais avec une horreur secrète pourquoi Dieu avait permis ces dévastations et à quoi servaient les torrents?

Arrivés au point culminant, nous voyions au bord du ravin, et soutenu à peine par un peu de terre, un quartier de roche que le premier éboulement devait entraîner. Je m'étais déjà procuré le plaisir de jeter quelques pierres dans le ravin, et de les voir tomber en bondissant; Ferdinand me dit :

— Veux-tu voir ce quartier de roche rouler dans le précipice?

Je poussai un cri de surprise et de joie. Aussitôt mon compagnon, qui était charmé de se donner à lui-même ce spectacle, commença par déchausser la pierre; puis, lorsqu'il supposa que ses forces suffiraient à faire le reste, il travailla des pieds et des mains. Posté en lieu sûr, j'attendais le résultat de ses efforts. L'attente fut un peu longue, parce que Ferdinand devait user de précaution, de peur d'accompagner la roche dans le ravin, après l'avoir précipitée.

Enfin elle s'ébranle; Ferdinand recule d'un pas, et tous deux, le cou tendu, nous suivons des yeux la masse qui tombe, fracasse, renverse, bondit et, par une dernière chute, se brise en éclats au fond du ravin, avec un bruit formidable. J'avais eu, je pense, sans le savoir, et selon les règles de Blair et de Longin, une impression sublime; mais mon admiration ne fut pas toute pour la pierre, Ferdinand en recueillit une large part; il me paraissait un Samson.

Quelle fut ma surprise lorsque, étant arrivé sur la petite montagne, j'en vis paraître devant moi de beaucoup plus grandes!

— C'est le Jura, me dit Ferdinand : de là-haut l'on voit la France.

— On voit la France ! Ces simples mots du bon Ferdinand me causèrent une émotion plus profonde encore que la chute du rocher. Oh! que j'aurais voulu monter là-haut et voir la France!

Les gentianes bleues m'arrachèrent à ces grandes méditations. Ces fleurs, nouvelles pour moi, charmaient ma vue, et pour me les faire oublier il ne fallut pas moins que des framboises. Ferdinand, sans me prévenir, m'avait conduit dans une clairière qui n'était qu'une forêt de framboisiers. Quelle fête, lorsqu'il m'eut donné le panier dont il s'était muni, et que je pus cueillir, pour les porter à maman, des framboises de montagne!...

Puis nous traversâmes des bois de sapins : je n'avais pas l'idée de ces élégantes et majestueuses colonnades, qui me rappelaient les temples augustes de la Grèce et de Rome, dont j'avais vu les images. Et cette mousse profonde, si douce au marcheur fatigué; et ces gémissements plaintifs du vent dans les sapins; et cette odeur de résine, qui est comme l'encens de ces asiles sacrés!

Il fallut nous asseoir : je proposai de manger nos provisions au bord d'une source glacée, qui sortait de la mousse, courait sur la mousse et disparaissait, à la lisière du bois, sous des églantiers.

Pour achever mon enchantement, nous trouvâmes dans ces lieux écartés un domaine tout pastoral; point de vignes et de champs, peu d'arbres fruitiers, mais de vaste prairies, des hêtres, des sapins, et partout des vaches paissantes. La maison était grande, les dépendances plus grandes encore, et, ce qui me charma plus que tout le reste, une telle quantité de volailles que je n'avais encore rien vu d'approchant. Ce n'étaient pas seulement des poules de tout plumage, des canards, muets ou parlants (il y en avait des bataillons) : c'étaient les dindes, les oies, les pintades, les paons, les faisans, qui se promenaient, paissaient, étalaient leur ma-

gnifique plumage aux rayons du soleil couchant. Un paon fit la roue à notre arrivée, comme s'il eût deviné mon désir.

Le retour est moins bien gravé dans ma mémoire; je retrouvai peu à peu les scènes accoutumées, et depuis je tournai souvent les yeux du côté de la montagne.

La suite à une autre livraison.

CHARMEURS DE SERPENTS.

Trincomali, île Ceylan, 10 juillet 1854.

Vers six heures du soir, un jongleur hindou vient à bord. Il est pauvrement vêtu, coiffé d'un turban orné de trois plumes de paon, et porte plusieurs colliers de ces sachets garnis d'amulettes que l'on appelle au Sénégal des *grisgris*. Il a un cobra-capel à lunettes dans une corbeille plate.

Cet homme s'installe sur le pont; nous nous asseyons sur le banc de quart; les matelots font cercle.

La corbeille est posée sur le pont et découverte. Le capel est tapi au fond. Le jongleur s'accroupit à quelques pas de distance et se met à jouer un air lent, plaintif, monotone, avec une espèce de petite clarinette dont les sons rappellent ceux du biniou breton. Le serpent se remue peu à peu, s'allonge, puis se dresse. Il se tient comme assis sur sa queue qui est repliée en spirale. Il ne quitte pas la corbeille. Il paraît inquiet; il cherche à reconnaître le milieu dans lequel il est placé; il devient agité, il déploie et tend ses ailerons, s'irrite, souffle fortement plutôt qu'il ne siffle, darde souvent et vitement sa langue effilée et fourchue; il s'élance violemment plusieurs fois comme pour atteindre le jongleur; il tressaille fréquemment, ou plutôt fait de brusques soubresauts. Tantôt il agite ses ailerons, tantôt il les roidit. Le jongleur a les yeux toujours fixés sur le capel et le regarde avec une fixité singulière. Au bout de quelque temps, dix à douze minutes environ, le capel devient moins animé, il se calme, puis se balance comme s'il était sensible à la cadence lente et monotone du musicien; il darde sans cesse sa langue avec une vivacité extrême; peu à peu il est amené à un certain état de somnolence; ses yeux, qui d'abord guettaient le jongleur comme pour le surprendre, sont en quelque sorte immobilisés et fascinés par le regard de celui-ci. L'Hindou profite de ce moment de stupéfaction du serpent pour s'approcher lentement de lui sans cesser de jouer, et sur la tête du capel pose une première fois le nez, une seconde fois la langue. Bien que cela ne dure qu'un instant, le capel à cet instant se réveille en sursaut, et le jongleur a le temps à peine de se rejeter en arrière pour n'être pas atteint par le serpent qui se lance sur lui avec fureur.

Comme le jongleur finissait en essayant d'apaiser le capel, un des officiers de la corvette arrive. Il désire voir l'Hindou poser les lèvres sur la tête écailleuse de l'animal. Le pauvre diable recommence à jouer son air monotone, et à regarder le serpent avec son étrange fixité. Ses efforts sont vains. Le capel est dans un état d'irritation extrême. Il veut s'échapper de la corbeille, et il faut rejeter le couvercle sur lui.

Cependant nous doutions que le capel eût encore ses crochets et qu'il y eût pour ce jongleur aucun danger réel à l'approcher. Nous promettons à notre homme une piastre d'Espagne s'il fait mordre deux poules par le serpent. On prend une poule noire qui se débat très-vivement et on la présente au capel. Celui-ci se dresse à demi, regarde la poule un instant, la mord, et la lâche. La poule est laissée libre; elle s'échappe effarée. Six minutes après (montre en main), elle vomit, roidit les pattes et meurt. Une seconde poule est mise en face du serpent : il la mordille deux fois; elle meurt en huit minutes. (1)

(1) Cette note nous est communiquée par M. Natalis Rondot.

L'ÉCHASSE.

Lorsque les limites de la terre et des eaux restaient encore indécises, l'échasse enfonçait dans cette boue liquide les longues jambes flexibles qui lui valurent, chez les Romains, le nom d'*Himantopus* (pieds-courroies, pieds en forme de cordon). Les Grecs la nommaient l'oiseau des lagunes; c'est là qu'elle trouvait la vermine ailée ou rampante dont elle fait sa nourriture. Alors l'échasse avait ses fonctions sur cette terre et s'y multipliait; mais, comme une des nombreuses preuves que la main du Grand Ouvrier est toujours étendue, l'espèce tend à disparaître, maintenant qu'elle n'a plus son emploi. « L'échasse, dit Buffon, est dans les oiseaux ce que la gerboise est dans les quadrupèdes : ses jambes, trois fois longues comme le corps, nous présentent une disproportion monstrueuse; et en considérant ces excès ou plutôt ces défauts énormes, il semble que quand la nature essayait toutes les puissances de sa première vigueur, et qu'elle ébauchait le plan de la forme des êtres, ceux en qui les proportions d'organes s'unirent avec la faculté de se reproduire ont été les seuls qui se soient maintenus. Elle ne put donc adopter à perpétuité toutes les formes qu'elle avait *tentées*... quelques productions négligées, quelques formes moins heureuses, jetées comme des ombres au tableau, paraissent être les restes de ces dessins mal assortis, de ces composés disparates..... »

Malgré tout le respect qu'inspire le grand naturaliste aux magnifiques descriptions, ne semble-t-il pas qu'il obéisse ici à cette tendance qu'un plaisant nous reprochait en disant que « si Dieu avait fait l'homme à son image, l'homme le lui avait bien rendu »? Comment croire que le Créateur de toutes choses, qui suspendit les mondes dans l'espace, ait fait, comme un artiste novice en son art, des ébauches dont il se repent et qu'il abandonne de temps à autre? Non! l'espèce, toujours dans un admirable rapport avec le milieu où elle elle est placée, disparaît peu à peu à mesure que ce milieu se modifie. Comme disparaîtront les échasses des habitants des landes, lorsque les landes seront cultivées et assainies, ainsi disparaissent ces oiseaux de rivage, qui ne trouvent plus de longues forêts de roseaux pour y cacher leurs nids, d'immenses marécages pour y plonger ces tarses qui ploient à volonté et ces doigts sans talon qui ont besoin d'être soutenus par le terrain mou dans lequel ils s'enfoncent.

Cuvier nous dit que l'on ne connaît en Europe qu'une espèce d'échasse blanche, à calotte et manteau noirs, à longs pieds rouges, oiseau rare et de mœurs peu connues. Gilbert White, le pasteur naturaliste de Selborne, amant de la nature qu'il décrivait avec tant de grâce, s'applaudissait de s'être procuré un individu de cette race à demi perdue. L'oiseau que possédait White faisait partie d'une petite bande de trois paires qui s'abattit sur les bords d'un grand lac du comté de Surrey. Le bon naturaliste ne pouvait assez s'étonner de la longueur démesurée de ces jambes réticulées, selon lui *vraies caricatures*. « On pourrait croire à première vue, dit-il naïvement, que ces tarses, d'une si extraordinaire longueur, ont été ajustés, attachés après coup, pour en imposer à la crédulité de quelque pauvre savant; et si nous rencontrions les proportions de cet oiseau, justement nommé pluvier à échasses, sur un écran chinois ou japonais, nous en accuserions l'imagination de l'artiste. »

L'observation de White rappelle qu'en effet, nombre

d'oiseaux qui présentent les disproportions de l'échasse, ornent les dessins bizarres des Chinois. Il se pourrait que l'espèce, plus commune en Égypte, le fût aussi en Chine, où se trouvent tant de rivages inondés. Wilson, dans les lagunes méridionales de l'Amérique, a trouvé des variétés de l'espèce (l'*Himantopus mexicanus*) dont le ventre est moins blanc et le bec moins droit. Cet excellent observateur des mœurs des peuplades ailées nous apprend que l'échasse vit en société parmi des marais salants, assez haut sur le rivage où abondent de petits étangs peu profonds, que les longues jambes de l'oiseau lui permettent de traverser en tous sens. On voit là les échasses dans l'eau jusqu'à la poitrine, cherchant les petites coquilles et les insectes d'eau qui pullulent sous la vase. C'est dans le voisinage de ces endroits *chauves (bald places)*, comme les appellent les paysans, qu'à des distances d'une quarantaine de mètres se réunissent, au milieu de touffes de hautes herbes, de petites associations de six à huit paires d'*Himantopus* pour passer le temps des couvées. C'est vers la première semaine du mois de mai que ces oiseaux commencent à bâtir leurs nids, d'abord légèrement formés de brins de gazon sec, et suffisants à peine à préserver les œufs de l'eau du marécage; mais à mesure que l'oiseau couve, il accroît sa couche; si les petites vagues des étangs montent, le nid



L'Échasse (*Charadrius Himantopus*). — Dessin de Weir.

protecteur monte aussi; l'échasse y ajoute sans cesse, tantôt les minces ramilles d'un arbrisseau commun dans ces marais, tantôt de longues herbes, des algues et autres substances; obéissant à un instinct commun à tous les oiseaux de marécage, elle grossit tellement son nid qu'il finit par peser près de trois livres. « Tous les propriétaires ailés de ces nids, situés à 12 ou 15 mètres l'un de l'autre, semblent vivre ensemble dans la plus parfaite harmonie », ajoute Wilson.

L'espèce, dispersée presque sur tout le globe, descend en Mexique dans la saison des pluies; Belon l'a vue en Italie, Marsigli sur le Danube, Sloane à la Jamaïque, Sibbald en Écosse. Il semble que partout on ait vu l'échasse, qu'on ne trouve nulle part. La nature (notre ignorance et notre respect nous empêchent de nommer celui qui crée, et dont la main toujours étendue conserve ou fait disparaître) semble avoir, dans d'immenses magasins ignorés, des réserves d'êtres divers, qui viennent répondre aux diverses conditions par lesquelles passe notre globe, et qui disparaissent dès qu'ils sont devenus inutiles.

BOUCLIER DU SEIZIÈME SIÈCLE.



Musée de Copenhague. — Un Bouclier (hauteur, 0m,70; largeur, 0m,45). — Dessin de Thérond.

Ce bouclier, en fer repoussé, paraît être un travail italien du seizième siècle. Le style des figures pourrait le faire attribuer à quelque artiste de l'école du Rosso, ou de maître Roux, comme on appelait en France ce maître florentin. On sait que le Rosso fut chargé, avant le Primatice, par François Ier, de diriger les décorations de Fontainebleau : il était peintre, architecte, musicien et poëte. Son talent était remarquable par la fougue, la verve, la fécondité, l'éclat : c'était par ces qualités que l'on suppléait, de son temps, au goût pur et réservé des anciens maîtres. Le génie ardent de Michel-Ange, contemporain de Rosso, entraînait tout à son exemple. Que l'on compare ce bouclier à un des panneaux de la porte célèbre du Baptistère de Florence : on ne saurait refuser d'y reconnaître la force, le mouvement, la grandeur même; mais on regrette de ne plus trouver dans la ligne la grâce naturelle et simple des Ghiberti et des Donatello.

Notre dessin a été fait à Paris, d'après une copie en cuivre

coulée sur des moules envoyés de Copenhague à un de nos plus habiles orfévres, M. Alexandre Gueyton.

Au milieu, dans un médaillon ovale, on voit une bataille furieuse : l'infanterie combat, au dernier plan, sous les murs d'une ville; la mêlée de cavalerie, au premier plan, est d'une vigueur merveilleuse : on y remarque, au centre, un cheval qui, percé au flanc par un guerrier démonté, rejette violemment son cou et sa tête en arrière, avec un effroyable hennissement de douleur qu'on croit entendre. Autour de ce médaillon, l'artiste en a placé symétriquement quatre petits où sont personnifiées : à droite, la Guerre; à gauche, la Paix, portant d'une main un flambeau et répandant de l'autre des trésors; en haut, la Victoire ailée agitant une couronne et une palme; en bas, l'Envie ou la Discorde dévorant un cœur. Dix autres personnages plus grands, quatre dans la partie supérieure du bouclier, six dans la partie inférieure, remplissent tout l'intervalle que les médaillons laissaient libre : ce sont des guerriers captifs enchaînés au milieu de leurs armes, et assis ou couchés dans des attitudes diverses qui expriment, ainsi que leurs traits, la tristesse ou la colère : ces belles figures sont d'un dessin élégant et fier, seulement un peu tourmenté. Enfin il y a deux têtes en forme de mascarons, l'une à l'extrémité supérieure, l'autre à l'extrémité inférieure : celle d'en bas est une tête de femme, celle du haut est la figure d'un satyre couronné entre des serpents qui cherchent à dévorer des fruits.

Les plus belles collections d'armes, en Europe, sont : le Musée d'artillerie, à Paris; — le *Horse Armoury*, à Londres; — la collection de Dresde (voir l'ouvrage intitulé *la Collection d'Ambras*); — la collection de la Bourgeoisie et celle de l'Arsenal impérial, à Vienne; — la collection du Trésor impérial de Moscou, qui contient surtout des armes orientales, et qui est placée dans le parc de Zarskoe-Selo; — celles du roi de Sardaigne, à Turin (beaux boucliers et casques en fer repoussé); du prince Charles de Prusse; — *l'Armeria real* de Madrid; — celle du prince Soltyckoff, à Saint-Pétersbourg.

C'est mal raisonner que de ne point chercher à s'instruire parce qu'on ne peut tout savoir : la connaissance d'une partie n'est-elle point, en effet, préférable à l'ignorance du tout? ABOULFÉDA.

CHARLES-QUINT AU MONASTÈRE DE YUSTE.

Suite et fin. — Voy. p. 65.

La résidence royale de Yuste était située au midi du monastère, et dominait la vaste et charmante vallée que l'on nomme la *Vera de Plasencia*. Elle se composait de quatre pièces au rez-de-chaussée et de quatre à l'étage supérieur. Ces dernières, appartements de l'empereur, étaient séparées par un corridor qui conduisait, des deux côtés, à deux belles terrasses formant des galeries couvertes que supportaient des piliers, et qui furent ensuite transformées en jardins. Charles-Quint « les orna de fleurs odoriférantes qu'il se plut à voir cultiver, les planta d'orangers, de citronniers, et fit placer dans chacun d'eux une fontaine où coulaient les eaux vives sorties des flancs ou descendues des cimes neigeuses de ces montagnes. Dans le bassin de la fontaine occidentale, qui fut revêtue de carreaux de Hollande, se conservaient comme en un vivier les truites destinées à sa table les jours maigres, et pêchées surtout dans les sources claires et froides de Garganta-la-Olla et des villages voisins. Le corridor qui traversait le quartier d'en bas aboutissait par ses deux extrémités au jardin du monastère, que les religieux avaient cédé à l'empereur, pour s'en ménager un autre au nord-ouest de leur cloître. De ce jardin, couvert de verdure, rempli de plantes potagères et d'arbres à fruits, les tiges des orangers et des citronniers, s'élançant jusqu'aux fenêtres de la demeure impériale, y portaient leurs plus belles fleurs blanches et leurs suaves odeurs. » (1)

Une fenêtre de la chambre à coucher de Charles-Quint, fermée par un vitrage et par une porte, formait une espèce de tribune qui avançait dans l'église du couvent, en sorte que l'hôte impérial pouvait entendre les offices sans sortir de son lit. Son cabinet, au sud du corridor, en plein soleil, plongeait sur le jardin et dominait une étendue immense de campagne où les prairies étaient entrecoupées par des massifs de châtaigniers, de mûriers, de noyers, d'amandiers. De la terrasse occidentale, Charles-Quint jouissait du même spectacle. Il aimait à s'y reposer le soir, et c'était de là qu'il descendait, par un sentier légèrement incliné, dans le jardin, dont les murailles environnaient son appartement et dont la porte s'ouvrait sur la forêt qui couvrait la montagne.

L'ameublement des chambres n'avait rien de claustral. Sa chambre était, à la vérité, tendue de drap noir fin, avec des portières de la même couleur; mais vingt-quatre belles pièces de tapisserie de Flandre en soie et en laine, représentant des paysages, des animaux, des sujets divers, couvraient les autres murailles. Il avait de riches tapis de pieds de Turquie et d'Alcaraz, des bancs à dossier également couverts de tapis, et plusieurs dais, dont l'un en velours noir. Sur ses deux lits, on remarquait un luxe extraordinaire de couvertures et de coussins. Les siéges étaient pour la plupart en noyer artistement travaillé, et ornés de clous dorés. Les bancs se fermaient en forme de pliants. Parmi les fauteuils couverts en velours, il y en avait deux très-mollement rembourrés, avec bras en saillie et coussins soutenant toutes les parties du corps. Aux murailles étaient suspendus d'admirables tableaux, la plupart du Titien, scènes religieuses et portraits de Charles-Quint et de sa famille; quelques-unes de ces peintures étaient enfermées dans des coffrets élégants. Auprès étaient de brillants reliquaires, des cadres d'or, d'argent et d'émail, contenant toutes sortes de joyaux ou d'objets de prix, de petits meubles délicatement travaillés, des talismans, pierres incrustées dans l'or, bracelets et bagues; puis quatre grandes horloges et de petites montres, un cadran solaire doré, des instruments d'astronomie et de mathématiques, une carte marine, des miroirs de cristal de roche et des lunettes; une bibliothèque choisie, où se trouvaient notamment les *Commentaires* de César, la *Consolacion* de Boëce, les *Méditations* de saint Augustin, les *Histoires d'Espagne* par Florian de Ocampo. Ajoutons une quantité considérable de vases en argent, flacons, bassins, fontaines, vaisselle, ustensiles de cuisine, etc., sans compter tout le service en vermeil destiné à l'autel de sa chapelle particulière, et qu'il avait en double. Ses vêtements n'étaient pas moins riches, et l'inventaire montre qu'il avait seize robes longues, en velours, en soie, en hermine, en poil de chevreau ou fourrées de plumes de l'Inde.

Cinquante serviteurs étaient constamment aux ordres de ce souverain retiré, qui ne se souciait guère d'aller éveiller, avant l'aurore, les novices du couvent, comme l'a supposé Fénelon dans l'un de ses Dialogues. Singulier religieux, qui avait autour de lui, soumis à ses moindres signes, un majordome, un secrétaire, un médecin, un maître de la garde-robe, quatre *ayudas de camara*, quatre barbiers ou sous-aides, un savant, un horloger, un apothicaire et son aide, un panetier et son aide, deux boulangers, deux cui-

(1) Mignet, p. 206.

siniers et deux garçons de cuisine, un sommelier et un valet de cave, un brasseur et un tonnelier, un pâtissier, deux fruitiers, un saucier et son aide, un chef du garde-manger et son contrôleur, un cirier, un pourvoyeur de volaille, un chasseur de gibier, un jardinier, trois porteurs de litière, un garde-joyaux, un portier, un écrivain chargé des approvisionnements, deux lingères! Charles-Quint avait aussi deux aumôniers, l'un pour lui, nommé Georges Nepotis, l'autre pour les gens de sa maison, nommé Jean de Halis. Les gages de ces divers serviteurs s'élevaient à une somme qui équivaudrait aujourd'hui à plus de 200 000 francs. La totalité de la dépense pour l'entretien de l'empereur était de 720 000 francs (20 000 ducats d'or).

Parmi les religieux de Yuste, Charles-Quint s'était choisi un confesseur, frère Juan Regla, un lecteur et trois prédicateurs. Le pauvre Juan Regla avait fort à faire avec un pénitent si impérieux. Il ne lui fut pas permis une seule fois de s'éloigner de Yuste, pour la moindre excursion, aussi longtemps que vécut l'empereur. Il venait prier chaque matin avec lui, et il lui faisait une lecture pieuse après chaque dîner. On peut aisément supposer ce que Charles-Quint pouvait exiger de son confesseur, lui qui avait obtenu du pape l'autorisation de manger même avant la communion.

« Les jours mêmes où il communiait, dit M. Mignet, il n'était pas à jeun, contrairement à la règle catholique, en recevant l'hostie consacrée; et, par une exception extraordinaire, une bulle du pape Jules III l'y avait autorisé sur sa demande, en 1554. Jules III disait dans cette bulle : « Votre Majesté nous a fait connaître qu'elle était poussée » et contrainte, par l'état de sa santé et d'après le conseil » de ses médecins, à prendre, pour le soutien de son esto» mac, un léger déjeuner les jours mêmes où elle avait » coutume de recevoir la très-sacrée eucharistie, et elle » nous a supplié de lui accorder à cet égard, en vertu de » l'autorité apostolique, une absolution pour le passé et » une dispense pour l'avenir. C'est pourquoi, considérant » cette nécessité où vous êtes et reconnaissant l'esprit pieux » et sincère avec lequel Votre Majesté a constamment res» pecté et en toute rencontre défendu la religion catholique » et les constitutions des saints pères, nous vous déchar» geons, au nom du Seigneur, de tout scrupule de con» science que vous pourriez avoir conservé à ce sujet; et, » au nom du même Seigneur, en vertu du même pouvoir » qu'il nous a conféré, nous vous autorisons avec indul» gence à prendre la nourriture dont vous avez besoin, » avant de recevoir le très-saint sacrement de l'eucha» ristie. »

Loin de vouloir rester étranger aux affaires publiques, Charles-Quint s'en occupait constamment. A chaque instant on voyait arriver, à Yuste, des courriers politiques, qui repartaient avec des lettres de conseils ou de grâces. L'empereur recevait les visites de grands d'Espagne et de littérateurs; il eut celles des reines Éléonore de France et Marie de Hongrie. Il accueillait aussi fort bien des caisses de friandises que lui envoyait son fils. Il chassait quelquefois : « Sa Majesté, écrivait Gastelu le 5 juin 1557, a demandé une arquebuse, et elle a tiré deux pigeons. »

Au commencement de février 1558, Charles-Quint, si l'on en croit les récits des moines de Yuste, se serait prêté à un simulacre monastique. Son maître de la garde-robe, le chevalier Moron, lui aurait dit en riant que le temps du noviciat de Sa Majesté était passé, et qu'elle devait examiner s'il ne lui plairait pas faire profession. Charles-Quint aurait poussé la plaisanterie jusqu'à laisser accomplir, le 3 février, les cérémonies usitées en pareille occasion, examen, admission, procession, sermon, repas et promenade. On avait envoyé à l'empereur des perdrix, des chevreaux et du gibier dont il régala les moines; il leur donna ensuite la liberté de parcourir la forêt jusqu'à la nuit. Mais il ne changea en rien son genre de vie, et quelque temps après, les pauvres religieux ayant perdu leur prieur et supplié leur illustre frère de les faire autoriser à en élire eux-mêmes un autre, Charles-Quint leur refusa net et leur dit « qu'il ne voulait se mêler en aucune façon de pareilles choses, ni de leur ordre ».

Il est faux que Charles-Quint, vivement inquiété par une violente attaque de goutte, à la fin de l'été de 1558, ait eu l'étrange fantaisie de se célébrer lui-même à l'avance, le 31 août, ses propres funérailles. C'est un conte fabriqué par un moine anonyme, et copié sans critique par le père Joseph de Signeura. Le 31 août, Charles-Quint était depuis vingt-quatre heures retenu dans sa chambre par la maladie. Son majordome, son secrétaire, son médecin, qui mentionnent dans leurs lettres les incidents les plus minutieux de sa vie, ne disent rien qui se rapporte en aucune manière aux prétendues funérailles qui auraient précédé la mort de leur maître, survenue le 21 septembre, vers deux heures du matin. Charles-Quint, se sentant près de rendre le dernier soupir, dit : « Tout est fini! » puis, quelques instants après : « C'est le moment! » et il expira.

CUBA.

SANTIAGO.

C'est de cette côte escarpée, qui cache une ville populeuse, que Fernand Cortez mit à la voile pour sa première expédition du Mexique, le 18 novembre 1518; c'est en vue de ce rocher que le hardi conquérant, qui se rendait d'abord à la Trinidad, adressa ses adieux ironiques au gouverneur de l'île, au fondateur de la cité naissante, cause première de sa fortune, et qui mourut de chagrin, six ans plus tard, d'avoir si imprudemment placé sa confiance. Le nom de Cortez remplit aujourd'hui le monde; celui de Diego Velasquez, mort en 1524, est pour ainsi dire oublié.

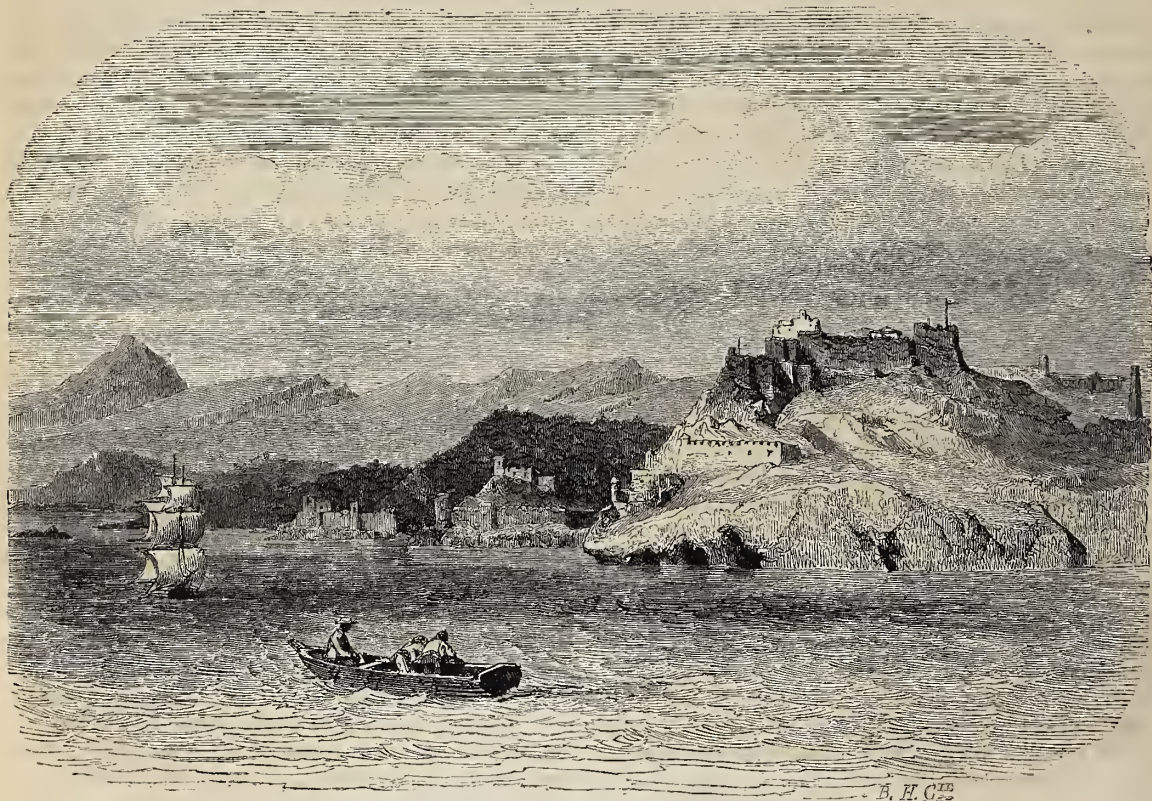
C'était cependant un homme d'une capacité peu commune que ce gouverneur de Cuba, et l'un des actes les plus importants de son administration, sans doute, fut la fondation de la ville de Santiago, en 1514. Comprenant toute l'importance du port magnifique où il tentait d'édifier, à 236 lieues de la Havane, une ville commerçante, Velasquez ne s'arrêta pas aux inégalités du terrain, aux aspérités mêmes de la montagne, et dès l'origine la cité, qui n'eut d'abord que le titre de villa, fut séparée en deux parties bien distinctes : la *Marina*, qui s'élève sur la plage, et la ville haute, où s'alignent les comfortables habitations de la noblesse. Ce fut en 1522 seulement que Santiago de Cuba enleva le titre d'archevêché et les prérogatives de capitale à la ville de l'*Asuncion*, qui avait été fondée, dès 1512, sur l'antique village indien de Baracoa.

Ce qui donna d'abord une grande importance à la capitale naissante qu'avait édifiée Diego Velasquez, ce fut le voisinage des mines de cuivre qui venaient d'être mises en exploitation. La ville se ressent néanmoins et de l'époque où elle fut construite, et des dangers que présentait sa situation. Sa cathédrale métropolitaine offre un aspect imposant; mais ses rues sont étroites et tortueuses, en raison des ondulations du terrain. Les maisons, en général, y sont basses, et l'on a été contraint de leur donner ce peu d'élévation en raison des nombreux tremblements de terre qui agitent cette partie du sol de Cuba ([1]). Beaucoup de ces

([1]) Tandis que le reste de l'île se ressent à peine de ce fléau, Santiago de Cuba et ses environs en sont littéralement désolés. Le jeune et savant directeur de l'Observatoire météorologique de la Havane, M. Andrès Poey, qui a publié des travaux si étendus sur la climatologie générale des Antilles, en fournit par ses observations la preuve

habitations sont bâties sur des terrains soutenus par des étais; cela n'empêche pas que la ville ne présente quelques édifices et plusieurs établissements utiles. On y remarque un collége, auquel est adjoint le séminaire; un joli théâtre, une société philarmonique, et une charmante promenade désignée sous le nom d'*Alameda*, et qu'il faut aller chercher malheureusement dans la ville basse. Les habiles conducteurs des *quitrins* et des *volantes* ne sont, heureusement, nullement effrayés par les anfractuosités qui se manifestent à la descente, et ils lancent à fond de train leurs élégants équipages sur le penchant passablement dangereux de ces rues escarpées, sans que les charmantes promeneuses qu'ils entraînent en bondissant manifestent le moindre sentiment de terreur. Pour gagner la riante promenade qui s'élève dans le quartier commerçant de Santiago, sur le bord de la mer, il faut de toute nécessité s'en remettre à la dextérité du hardi *calessero*, que nul obstacle n'arrête.

Qui le croirait? chez cette population de vingt-cinq mille habitants, notre langue est presque aussi usitée que dans une colonie française; et cette circonstance fait honneur, il faut le dire, à l'antique hospitalité espagnole. Lors de l'affreuse catastrophe politique qui ruina les habitants de Saint-Domingue, nombre de planteurs préférèrent l'expatriation à la lutte sanglante; les rives de Santiago de Cuba n'étaient guère qu'à quatorze lieues de l'île désolée, où tant de périls menaçaient nos industrieux créoles : ils s'y réfugièrent, et ils payèrent l'accueil cordial qui leur fut fait par d'admirables fondations industrielles et agricoles. Plus tard, lorsque les guerres de la Péninsule amenèrent un changement funeste dans la politique suivie par l'Espagne à leur égard, et lorsque la plupart d'entre eux furent obligés d'abandonner les admirables campagnes qu'ils avaient fécondées de leurs sueurs, le bien se trouva fait. Il s'était accompli surtout sous la direction d'un Français dont le nom est resté en vénération, M. Prudent Casamayor. Les magnifiques plantations de café qui enrichissent aujourd'hui les environs de Santiago de Cuba sont pour ainsi dire son ouvrage.



Entrée du port de Santiago, à Cuba. — Dessin de Karl Girardet.

Le climat de cette ville pittoresque est excessivement chaud, et le voisinage d'un lac peu profond y multiplie les miasmes délétères dans certaines saisons. Il paraît certain aussi que la fièvre jaune y sévit beaucoup plus que dans les autres cités de l'île. Heureusement, à trois lieues et demie de cette ancienne capitale, les gorges de la *sierra Maestra* offrent une fraîcheur qui contraste, par sa salubrité, avec certaines localités du littoral. Dans ces vergers charmants, dûs en partie aux planteurs français, on cultive des fruits d'Europe et des légumes que l'on ne rencontre guère que dans nos marchés. La sierra Maestra envoie à ceux de Santiago des fraises, des coings, des artichauts; et ces jolis bouquets d'œillets si répandus dans la ville sont formés de fleurs parfumées qui croissent à l'état sauvage dans la montagne.

positive : sur une période comprise entre 1530 et 1857, il ne compte que sept cas de tremblements de terre ayant été ressentis à la Havane, tandis qu'il a fallu la patience soutenue du jeune météorologiste pour dénombrer ceux qui ont désolé Santiago. Nous renvoyons sur ce point au Catalogue des tremblements de terre relatifs à l'île de Cuba, inséré par M. Poey dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, année 1855, t. II, p. 301. Voy. aussi, t. IV, p. 286, l'*Annuaire de la Société météorologique de France*. M. Andrès Poey a prouvé également que la grêle était tombée à Santiago en avril 1844, puis le 22 juin et le 21 août 1853. Voy. le Catalogue des chutes de grêle à Cuba, dans les *Annales de chimie et de physique*, 1855, t. XLIV, p. 226.

LE THÉATRE TACON, A LA HAVANE.

L'île heureuse qui a donné naissance à un grand poëte comme Heredia, à une habile interprète des chefs-d'œuvre

de Rossini comme Mlle de Peñalver, est un pays favorisé entre les régions de l'Amérique méridionale, où toute noble pensée doit s'épanouir, où un drame quel qu'il soit, lorsqu'il a excité l'admiration des siècles, doit être représenté avec un ensemble, une habileté d'exécution qui ne laisse rien envier aux plus beaux théâtres de l'Europe.

La salle Tacon, appelée ainsi du nom de son fondateur, le général gouverneur, s'élève au milieu du *paseo* d'Isabelle, et c'est, il faut le dire, le plus bel ornement de cette admirable promenade. Tel est le plan de construction de cette salle magnifique, qu'elle surpasse dans ses proportions colossales le théâtre de San-Carlo lui-même. Un voyageur récent affirme que la recette entière, lorsque la salle est pleine, ne s'élève pas à moins de 7 000 piastres, ou 35 000 francs. Selon D. Jozé Maria de la Torre, les loges et le parterre peuvent contenir six mille personnes (1). Une femme de goût, bon juge en ces sortes de matières, a dit à propos de cette salle magnifique : « Je ne connais que les premiers théâtres des grandes capitales de l'Europe dont l'aspect produise un si noble effet, par la fraîcheur des décorations, le luxe de l'éclairage, tout en bougies, l'excellente tenue d'un parterre en gants jaunes et en pantalons blancs. A Londres ou à Paris, on prendrait notre salle pour un immense salon de haute volée. » (2) Fanny Elssler a



Le Théâtre de Tacon, à Cuba. — Dessin de Karl Girardet.

donné au théâtre Tacon une série de représentations dont la Havane a gardé longtemps le souvenir, et une troupe excellente, venue d'Italie, y faisait entendre naguère les chefs-d'œuvre de la scène lyrique.

Il y a quelques années seulement, la Havane possédait encore deux autres théâtres; nous supposons que rien n'a arrêté leur prospérité. Le *Principal* (c'est le nom qui désigne le plus important) s'élève sur l'Alameda, promenade publique très-fréquentée, plantée au bord de la mer. Le *Diorama*, qui, par sa destination, tient si peu ce que promet sa dénomination singulière, est particulièrement affecté à la représentation des pièces nationales.

Faisons à ce sujet une remarque : c'est le nouveau monde qui a fourni en réalité à l'Espagne son poëte dramatique le plus éminent, après Calderon et Lope de Vega; c'est cette nature neuve et ardente qui a donné l'essor à Juan Ruiz de Alarcon, l'auteur du *Tisserand de Ségovie*, le génie inventif, passionné, auquel on doit tant de drames émouvants, tant de comédies ingénieuses. Alarcon avait vu le jour dans une bourgade de la province de Tasco, et, avant qu'il se produisît dans le monde sous le patronage de don Felipe de Guzman, c'était à Mexico même qu'il avait dû faire ses études (3). La *Verdad sospechosa*, qu'enviait Corneille à son auteur, et qui nous a donné *le Menteur*, avait peut-être été conçue primitivement sous le ciel de l'Amérique. De nos jours, Cuba réclame l'honneur d'avoir donné naissance à l'une des femmes poëtes les plus éminentes de la péninsule, si ce n'est aujourd'hui la plus renommée. Doña Gertrudis Gomes de Avellaneda est née à Porto-Principe de Cuba, en 1816, et l'auteur inspiré d'*Alfonso Munio*, du *Prince de Viana*, de *la Fille des fleurs*, qui obtint, il y a plusieurs années, un si grand succès, a, comme Ruiz de Alarcon, subi d'abord l'heureuse influence du ciel admirable sous lequel elle est née. Au besoin, nous pourrions augmenter cette rapide nomenclature; c'est aussi un fils de Cuba que ce poëte Milanès auquel on doit le drame intitulé : *le Comte Alarcos*.

(1) *Compendio de la geografia de la isla de Cuba*. Havane, 1854, in-8.

(2) La comtesse Merlin, *Lettres sur la Havane*, 3 vol. in-8.

(3) Voy. Ferdinand Denis, préface du *Tisserand de Ségovie*, dans le t. II des *Chroniques chevaleresques de l'Espagne et du Portugal*.

PROMENADES DE CHRISTOPHE
AU JARDIN DES PLANTES.

Suite. — Voy. t XXV, p. 190, 205.

Mon maître avait rendez-vous au jardin. « A la première belle journée! » s'étaient dit les deux adversaires (il a toujours maille à partir avec son contrariant ami, et la discussion, entamée devant les lamas pendant que je faisais des agaceries au petit cerf de Grèce et au gentil bélier du Cap, n'est pas près d'en finir). Par malheur, les beaux jours ne foisonnent pas durant ce fantasque mois de mars, si bien que je voyais arriver mon dimanche sans avoir récolté grand récit pour mes camarades de la veillée. Aussi, ma foi, quand monsieur m'a questionné ce matin, il m'a semblé qu'il y avait assez de bleu là-haut pour m'autoriser à garantir qu'il ne pleuvrait de longtemps.

« De longtemps! a repris mon maître; à Paris! à cette époque de l'année! Allons, Christophe, tu grilles de sortir, mon ami. Eh bien, soit, a-t-il ajouté comme j'allais me récrier que je n'y tenais point; soit, mon enfant, sortons. »

Vraiment, il le faut avouer, pour un maître, on ne peut pas dire que monsieur soit mauvais : aussi ai-je pensé à son rhumatisme quand, à peine entré dans la ménagerie des mammifères, j'ai vu les nuages s'effranger, tandis que l'air, s'engouffrant dans notre parapluie que je m'efforçais d'ouvrir, le retournait en façon d'entonnoir.

Rentrer pourtant, c'était rude! je pensais que le vent soutiendrait la pluie, et je ne cessais de le répéter à monsieur qui, secouant doucement la tête, maintenait son chapeau de son mieux. J'ai pris l'avance alors pour examiner le ciel un peu plus à mon aise, au loin, du côté de la Seine. Les grosses masses de nuages, refoulées vers le bout par où dévale la rivière, ressemblaient d'abord à des balles de coton. Elles s'étaient affaissées en s'étendant; je les voyais se fondre, s'avancer, devenir couleur d'ardoise, tandis que de légers flocons noirs, montant par-dessus, accouraient sur nous comme des messagers d'orage. Il faut être honnête, et je suis revenu dire que ça menaçait quelque peu. Mon maître comprenait bien qu'il m'en coûtait de retourner au logis; il a bonnement décidé que le mieux serait de se mettre à l'abri dans un des musées couverts, et de laisser passer l'averse. Faut-il l'avouer d'ailleurs? il n'y aurait pas eu le temps de gagner la maison, car nous n'étions pas encore à la ménagerie des reptiles que les gouttes me piquaient déjà les yeux. Je poussais vite vers la porte pour nous faire faire place, lorsqu'un individu qui nous bouchait le passage en plein, tant lui que le compagnon auquel il donnait le bras, s'est brusquement retourné, puis a tiré son chapeau, en demandant la permission d'entrer avec nous.

J'allais lui dire, comme de juste, que les galeries ne sont pas ouvertes pour tout le monde à toutes les heures du jour, mais mon maître ne m'en a pas laissé le temps. Il a fait un signe au gardien, un salut à l'inconnu, qui n'en a pas demandé davantage pour aller se camper, suivi de son camarade, devant une des cages qui garnissent le pourtour de l'étroite salle basse. De petites tortues s'y promènent sur des diminutifs de crocodiles qui ressemblent à de gros vilains lézards. Les laides bêtes! me disais-je à part moi; et penser que tout ça vit en bonne intelligence! Sans doute c'est parce que les uns restent dans leur boîte et les autres dans leur étui, qu'on ose les entasser ainsi pêle-mêle et sans qu'il en résulte d'inconvénients.

Je me demandais ce que ces hommes, entrés grâce à nous, trouvaient d'intéressant dans ces animaux pour les regarder si attentivement, sans mot dire. Quoiqu'ils fussent proprement vêtus, j'avais jugé tout de suite que ce n'étaient pas des gens de la première volée; et le gardien, qui d'abord ne les voulait pas laisser entrer, vous les avait dévisagés, comme moi, du premier coup d'œil. Quand on a un peu de connaissance, on distingue vite un habit qui n'a à faire avec la brosse que le dimanche; et ces gros elbeufs avaient fêté bon nombre de dimanches. D'ailleurs ces individus ne portaient pas de gants; aux ongles on voyait de reste qu'ils travaillaient de leurs mains. Je ne pouvais donc m'empêcher de penser un peu égoïstement qu'ils auraient tout aussi bien fait de regarder du dehors. Il faut de l'ordre en ce monde (me disais-je en véritable privilégié et fier de l'être), et si on laisse entrer un chacun, il est clair qu'il n'y aura plus de préférence.

A vrai dire, je ne m'étais jamais senti grand goût pour cette collection d'abominables animaux, dont la vue me donne volontiers la chair de poule. C'est si sombre, là-dedans, avec ces doubles grillages pour garantir les curieux (tant de l'extérieur que de l'intérieur) des gueules, des dents, des crochets, des griffes, des poisons! Il me semblait toujours que quelque échappé de ces cages grouillait par terre et m'allait grimper aux jambes : aussi, laissant les deux intrus passer de ces odieux sauriens immobiles, à gueules démesurées, à ces terribles serpents, à ces gigantesques boas tordus dans leurs épaisses couvertures de laine, je suis revenu me serrer le plus près possible de la chaise où, las d'avoir fait tête à l'orage, monsieur s'était tout d'abord assis. Il a deviné que j'avais, je ne dirai pas peur précisément, mais quelque chose qui y ressemble.

« Eh bien, mon pauvre Christophe, m'a-t-il dit, tu prends, je crois, le frisson? Ta frayeur me remet en mémoire la description qu'un homme de génie a faite de l'ordre des reptiles. Il semble que tu l'aies lue et que tu restes sous l'impression. Selon lui, selon Linné, ces animaux rampants ont, pour la plupart, une couleur livide, une physionomie repoussante, un regard fixe, une odeur infecte, une voix rauque ou sifflante, une habitation malpropre. Quelques-uns distillent un atroce venin; après être restés engourdis tout l'hiver, ceux-ci attaquent leur proie à force ouverte; ceux-là s'en rendent maîtres par la ruse; d'autres l'appellent dans leur gueule en la fascinant. »

Mon maître avait bien raison; à ne pas mentir, j'avais peur, et la description qu'il venait de citer ne me rassurait guère. Juste à notre coude, le gardien de la ménagerie fourrageait dans les tiroirs et compartiments d'une espèce de coffre, d'où j'entendais sortir je ne sais quels sons douteux, grêles, piaulards, qui me faisaient venir toutes sortes d'idées cornues. Qui sait? pensais-je, peut-être cache-t-on là dedans de pires bêtes que celles qu'on laisse voir! quelques petits crapelets hideux, quelque frétillant vipereau qui sifflote de colère! Ne pourraient-ils pas s'échapper à travers une étroite crevasse et remonter en dessous de mon pantalon? J'aurais de bon cœur grimpé sur une chaise s'il y en avait eu d'autres que celle où monsieur discourait si paisiblement. Je songeais que la moindre distraction de l'homme de service pouvait nous tourner à mal, et, fort peu content de l'héroïsme de mon maître, je tâchais de calmer mes appréhensions en observant la préoccupation de l'employé : tout à sa besogne, il laissait bourdonner les paroles à ses oreilles sans paraître y prêter la moindre attention.

« Eh bien, poursuivait mon maître, habitué à réfléchir parfois tout haut, sans s'inquiéter des réponses, je n'ai pas, moi, pour l'ordre des reptiles, cette horreur instinctive qui est si générale. Quand j'avais mes chers, mes bons yeux, j'admirais volontiers les cottes de mailles si finement niellées, si richement damasquinées, des grands et petits sauriens; les boîtes à dessins réguliers, à nuances variées, des chélonées, si étroitement enchâssées dans l'écaille

brune ou blonde; j'aimais à voir se rouler et se dérouler les rubans si harmonieusement colorés, annelés, tigrés, mouchetés, marbrés, que les boas, les pythons, les crotales, les hajas, les serpents de toutes sortes font onduler par des mouvements lents, mesurés, souples et, à mon avis, gracieux. Les batraciens mêmes ne me déplaisaient pas; je trouvais les grenouilles agiles, élégamment découplées, d'un beau vert; et j'avais remarqué l'éclat de l'œil du crapaud avec son iris d'or à reflets pourpres. Rien, à vrai dire, ne me paraissait, rien ne me paraît laid..... Rien que l'obscurité! » a-t-il ajouté avec un soupir.

Quand monsieur dit de ces choses-là, je me sens fondre le cœur, et je me prends à l'aimer de toute mon âme. Selon le système qu'il prêche souvent, tout a un but, une fin grande et bonne. Qui sait? peut-être le but des douleurs et des infirmités humaines est-il de nous faire nous mieux aimer les uns les autres? Monsieur m'a fait venir plus d'une fois cette idée en tête, et m'est avis que, s'il n'était pas quasiment aveugle, je ne lui serais pas aussi attaché que je le suis, quoique assurément (je ne me lasse pas de le répéter) il soit bon maître.

— C'est chose remarquable, a-t-il repris, s'adressant à l'employé, c'est vraiment merveilleux qu'on soit parvenu à réunir tant et de si curieux échantillons d'un ordre d'animaux dangereux, qui habitent des lieux sombres, déserts, qui n'aiment que les températures extrêmes, les arides sables, les marécages malsains, et qui disparaissent peu à peu devant l'homme. Cependant la ménagerie des reptiles est la plus récente, si je ne me trompe; elle ne date guère de plus de vingt-cinq ans. N'est-ce pas à MM. Duméril et Gabriel Bibron qu'on la doit?

A ces deux noms, le gardien a repoussé son tiroir et relevé la tête :

— De vrai, M. le professeur n'y a pas nui, a-t-il répondu. Sans lui, jamais nos bêtes n'auraient eu ces cages, tant petites soient-elles. Le vieux bâtiment appartenait aux singes, et, tout de même, c'est eux qui ont emporté le gros lot. A eux la grande rotonde du milieu du jardin. Quant à ce qui nous concerne, c'est à Gabriel Bibron que nous devons la plus belle chandelle; c'est lui qui nous donnait son temps, sa science, son infatigable activité, son intelligence, ses ressources innombrables. Aimait-il assez notre collection! N'est-ce pas ce qui donne le plus de peine qui est ce que le mieux on aime, comme dit le proverbe? Il l'avait formée, classée, enrichie, cette collection! C'était sa vie que d'examiner, de distinguer, d'analyser, de décrire nos animaux. Il avait, Dieu sait, voyagé bien jeune pour en accroître le nombre; il passait ses nuits à écrire leur histoire. Certes, on peut bien le dire à présent, il est mort à la peine. Un si beau brin d'homme! un né natif du jardin, et que nous aimions tous! Ç'a été un deuil chez nous quand on su que Gabriel Bibron s'était détruit à force de travail et de veilles, et que sa pauvre jeune femme ne ramènerait qu'un cercueil des eaux où il était allé chercher guérison. — Parlant par figures, mais c'est tout de même vrai, on peut bien dire qu'il a été mangé aux serpents! et tout ce qu'il y a gagné, c'est d'être appelé « martyr de la science » !

— C'était sa vocation; le dévouement est ce qu'il a toujours cherché. Pauvre Gabriel, qui travaillait avant tout pour la gloire du Muséum! bon et cher jeune ami! a tristement murmuré mon maître.

— Vous le connaissiez, Monsieur, vous l'aimiez! s'est écriée tout à coup une voix rauque.

Les deux compagnons que nous avions fait entrer s'étaient rapprochés pour écouter la conversation, ce qui m'avait paru d'abord par trop sans gêne. Le souvenir de Gabriel Bibron les a mis tout d'un coup en rapport aussi intime avec monsieur que s'ils s'étaient connus depuis des années. Ces deux jeunes gens se sont mis à raconter qu'ils avaient suivi les cours de l'École Turgot; ils se disputaient la parole pour chanter les louanges de leur jeune professeur mort aux eaux de Saint-Alban, et disaient merveilles du cours d'histoire naturelle créé et professé par Gabriel Bibron.

— Personne n'entendra la chose comme lui, répétait l'un d'eux. Ce n'était pas de la science de savant, qui ne peut être comprise que par ceux-là qui ont étudié toute leur vie, science que l'on conserve dans de beaux grands livres fermés pour nous autres, qui avons besoin de nos bras et qui n'avons pas tant seulement le temps de feuilleter un almanach. Dans ce que M. Bibron nous racontait sur les pierres, les plantes, les animaux, il y avait instruction pour le maçon, le tabletier, le corroyeur, le fourreur, le teinturier, le tisserand; je nommerais tous les métiers. Tenez, j'ai un de mes camarades, garçon jardinier, qui a changé l'inclinaison de ses espaliers sur un enseignement donné à propos de la tortue. Notre professeur nous disait qu'avec leur température variable, les chélonées (c'est leur nom savant) craignent l'excès du froid, l'excès du chaud. Ainsi, contre le fort soleil qui la brûlerait dans sa carapace, la tortue cherche au milieu du jour d'été l'abri d'une feuille de chou, d'une touffe de groseilliers; mais elle sait fort bien, quand approchent les temps douteux et à demi froids de l'automne, avant son sommeil d'hiver, prolonger son activité en s'accotant contre quelque mur ou quelque rocher au midi; là elle se place de manière à recevoir le plus faible rayon de soleil. « Les fruits d'un espalier qui serait établi suivant la règle que l'instinct apprend à la tortue, mûriraient mieux et plus vite », nous disait notre professeur. Pierre Guépin n'a pas laissé tomber l'avis; il sait aujourd'hui ce que lui ont rapporté ses raisins précoces, ses pêches tardives et ses gros doyennés d'hiver, mûris sur une muraille arrangée à sa façon, ou plutôt à celle des tortues. Aussi en a-t-il toujours, de ces bêtes, qui se promènent dans son jardin fruitier, qu'elles débarrassent des escargots, des vers, des insectes, tandis que les crapauds font chez lui la chasse aux limaces et aux autres vermines; et là encore est un des enseignements du cher professeur!

Mon maître s'était levé et nous nous étions rapprochés des cages, tandis que le plus causeur des deux ouvriers nous parlait. Je sentais que je l'avais mal jugé sur sa mine; avec ses mauvais yeux, mon maître avait eu une meilleure judiciaire que moi; car, en dépit de la voix éraillée, l'accent profond me remuait le cœur, et je voyais bien maintenant que ce pouvait être là un homme pauvre, mais, à coup sûr, pas un homme commun.

La suite à une autre livraison.

LE COSMOPOLITE MALGRÉ LUI.

Un bourgeois de Paris est attablé. A l'entendre, il repousse avec horreur les produits exotiques. Cependant on aperçoit sur sa table le poivre et la cannelle; sa table même est faite d'un bois étranger. Le tissu dont sa chemise est faite, c'est le coton qui en est la base. L'étoffe de sa cravate a peut-être pour première origine le Piémont, la Lombardie ou quelque autre pays plus lointain. J'abrége l'énumération, qu'il serait aisé de poursuivre plus longtemps. Pour qu'il reçût ces produits utiles, ainsi que beaucoup d'autres, qu'a-t-il fallu? Il a fallu que pour lui, modeste citadin, fût tirée de toutes les contrées du monde une masse de substances, de mécanismes. Il a fallu que pour lui travaillassent des cultivateurs, des manufacturiers, des constructeurs de navires, des commerçants, des marins, des rouliers, des ingénieurs, des architectes, des entrepreneurs,

des ouvriers de toute sorte, américains, anglais, sardes, hollandais, suédois, en un mot, de tous les pays. ([1])

LA PÊCHE DU POULPE.

Voy. t. I, p. 95.

HAMEÇON DES ILES SANDWICH.

On se rappellera peut-être la description semi-exacte, semi-fantastique, que donne du poulpe le Buffon publié par Sonnini, et surtout le polype monstrueux dont l'imagination de Denis Montfort a prétendu enrichir cette édition d'un livre célèbre. Pour tirer des eaux le géant des mers, qui étreint ainsi de ses bras puissants une frégate, il ne faudrait pas moins que l'hameçon formidable avec lequel le dieu Tangaloa pêcha un jour la grande île de *Tonga-Tabou,* la métropole des îles Sandwich. L'instrument que nous offrons ici, emprunté à l'ethnographie havaïenne, est beaucoup moins imposant par ses dimensions, et le mollusque qu'il doit ravir à l'Océan est, par bonheur, d'une dimension beaucoup plus modeste que l'espèce de cracken de Denis Montfort.

Le nom de poulpe, qui désigne un animal du genre des mollusques céphalopodes, établi par Lamarck, vient du mot grec *polupous,* qui signifie à plusieurs pieds. On le désigne aussi sous le nom d'*octopus,* qui a huit pieds. Il y a des sèches cependant, qui appartiennent au genre céphalopode, qui n'ont pas moins de dix tentacules. L'espèce commune des poulpes de la Méditerranée n'atteint guère, dans sa plus grande dimension, que 8 décimètres, en comprenant les tentacules. Quoique très-résistante, leur chair n'est pas sans analogie avec celle du homard et n'est pas toujours dédaignée dans le voisinage des côtes.

« Les poulpes, dit M. Dujardin, dont on connaît les études spéciales, sont des céphalopodes nus et sans osselet interne, dont le corps mou, ovoïde, est en partie contenu dans un manteau en forme de sac, d'où sort en avant la tête, proportionnellement très-volumineuse et terminée par une couronne de huit bras ou tentacules très-longs. C'est au milieu et au fond de cette couronne de tentacules que s'ouvre la bouche, armée de deux mandibules cornées, très-dures, recourbées, ayant à peu près la forme d'un perroquet et servant à l'animal pour broyer le test des crustacés dont il se nourrit. En arrière de la couronne de tentacules se voit, de chaque côté, un œil saillant dont la structure très-complexe rappelle beaucoup celle des vertébrés. » (*Dictionnaire d'histoire naturelle* de d'Orbigny.)

Sans donner dans les rêveries de Denis Montfort, qui prétend douer ce mollusque de passions et de raisonnements qui le rendraient bien supérieur, dans l'échelle des êtres, à plusieurs vertébrés, Bory de Saint-Vincent, qui l'observa sous tant de latitudes, affirme que son intelligence est singulièrement développée; les organes dont la nature l'a doué sont en même temps d'une vigueur peu commune. Selon le même naturaliste, « le bec de la sèche, situé au centre de ses bras, est puissant et capable de briser les plus dures coquilles ».

La pêche du poulpe se fait de diverses manières; on le prend au filet, à l'hameçon, à la lance. Un des hommes qui l'ont observé le plus attentivement, Sander-Rang, s'est assuré que, même hors de l'eau, il se meut avec une agilité surprenante, ce qui ne rend pas toujours sa capture facile. « Nous l'avons étudié dans la rade d'Alger, au moment où les pêcheurs hissaient leurs filets presque toujours pleins sur le pont de leurs bateaux. Alors, s'échappant à travers les mailles, ces animaux couraient çà et là, cherchant à gagner la mer; et rien n'est plus curieux, en effet, que le mouvement qu'ils se donnent pour atteindre leur but. Ils ne rampaient pas à la manière des gastéropodes, mais, se tenant pliés en deux, de telle sorte que leur tête et l'extrémité de leur sac posaient seuls sur le pont, ils semblaient arpenter, si l'on veut s'exprimer ainsi, en faisant le gros dos ou le gros ventre, selon leur position, tandis que les bras, portés en avant et sur les côtés, ondulaient à la manière des serpents. » ([2])

Dans les mers des îles Sandwich, le poulpe offre un aliment d'un goût agréable et assez recherché. Sur tous les points de l'archipel, on le prend avec un engin adroitement disposé, et qui indique chez les naturels une appréciation fort juste de l'intelligence du mollusque : on fait en sorte que son regard soit trompé par la coquille d'où s'échappent les deux crochets destinés à assurer sa capture.



Hameçon à poulpe.

L'emploi de cette coquille, sorte d'appât en usage seulement dans la Polynésie, varie; mais presque toujours c'est une *porcelaine* qui garnit l'hameçon à poulpe. Un jeune voyageur récemment arrivé de ces îles, où il a fait au profit de la science un séjour de plusieurs années, a constaté que l'engin de pêche que nous reproduisons ici commence à être abandonné : on s'empare du poulpe à coups de lance ou bien au moyen d'une baïonnette emmanchée au bout d'une gaule.

([1]) Baudrillart, *Études de philosophie morale,* t. I, p. 27.

([2]) Voy., dans le *Magasin de zoologie,* un article sur le poulpe du nautile, qui peut servir à rectifier ce que nous avons dit, dans notre premier volume, sur cet animal.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

RACE BOVINE

HONGROISE ET DE WEST-HIGHLAND.



Muséum d'histoire naturelle. — Bœufs de Hongrie et Vaches écossaises. — Dessin d'après nature par Freeman.

Les bœufs que nous représentons, et que l'on peut voir à la ménagerie du Muséum d'histoire naturelle, ont été amenés de Hongrie en France, lors de la grande exposition universelle d'animaux de 1856. Inscrits dans le catalogue sous les numéros 724 et 725, ils ont été achetés par un de nos plus célèbres peintres d'animaux, qui, tenté par le port étrange de ces bestiaux, voulut alors faire quelques études d'après eux.

En effet, les cornes gigantesques que portent ces ruminants, leur grande taille, jusqu'à leur air à demi sauvage, tout était bien fait pour tenter le pinceau de ce maître. Mais l'illustre auteur du *Marché aux chevaux* et de tant d'autres toiles justement admirées fut bientôt embarrassé d'hôtes aussi volumineux, et les offrit à la ménagerie du Muséum, qui les reçut, heureuse d'augmenter ainsi sa collection de bœufs déjà nombreuse.

Les caractères de la race bovine hongroise, les cornes, le chanfrein, la structure générale, méritent un examen particulier.

La tête, large et forte, ramassée, avec les yeux bien saillants, présente souvent, dans cette race, un chanfrein légèrement busqué depuis la ligne des yeux jusqu'au bout du nez; les cornes, toujours grandes, peuvent atteindre un mètre et plus de long; leur direction est oblique; elles s'écartent assez l'une de l'autre pour que l'intervalle de leurs deux pointes soit souvent de 1m,50 et quelquefois plus. Ces dimensions exagérées des cornes, que l'on pourrait croire gênantes pour les animaux, ne les empêchent pas, placés dans les conditions où ils sont sous nos yeux, de passer par des ouvertures assez étroites, et ils n'en paraissent nullement incommodés. La direction de ces cornes ne les empêche pas non plus de les employer à leur défense; mais alors, au lieu de baisser simplement la tête comme nos bœufs ordinaires, ils la mettent de côté, en plaçant la pointe d'une corne vers l'objet de leur inquiétude.

Quant à la coloration, elle est la même chez les deux animaux que nous pouvons observer et chez tous ceux de leur race; elle est gris-caille sur tout le corps, avec le fouet de la queue noir, ainsi que la bordure des oreilles.

Ces bœufs sont fort estimés dans leur pays et dans les contrées voisines; ils y sont l'objet d'un commerce important; engraissés, ils se vendent beaucoup pour la boucherie et concourent dans une proportion notable à l'approvisionnement de la ville de Vienne.

Nous trouvons ce renseignement et d'autres encore dans l'intéressante publication de M. Arenstein ([1]), commissaire du gouvernement autrichien à l'exposition, travail dont nous allons extraire quelques autres faits qui nous paraissent dignes d'intérêt.

« A une incomparable douceur, à la plus intelligente docilité, ces excellents animaux joignent la précieuse qualité d'être peu difficiles sur le fourrage, de savoir endurer les fatigues et les privations, et d'être faciles à engraisser. » Mais leur croissance est lente et les vaches sont peu laitières; on a calculé, en effet, que le lait fourni par une vache hollandaise était environ trois fois plus abondant que celui fourni par une bête hongroise.

Les croisements de la race de Hongrie avec les races étrangères ont donné, dit-on, de bons produits, qui, sans doute, ne valent pas nos bonnes races françaises, suisses ou anglaises, mais dont on a été satisfait dans les pays où ils ont été obtenus; sans aller aussi loin que l'auteur auquel nous empruntons ces détails, et qui dit : « Le rôle que joue la race arabe dans l'espèce chevaline, le bétail de la race hongroise le remplit *à peu près* dans les espèces bovines », nous admettrons volontiers que ces croisements puissent avoir pour effet de fournir des animaux de grande taille et doués de quelques-unes des qualités de cette race, de la rusticité, par exemple. Cette rusticité des bœufs hongrois est très-grande, car ils sont habitués à supporter un climat parfois assez rude, élevés en liberté, sans cesse exposés aux intempéries des saisons. On peut évaluer l'espace occupé par les troupeaux de cette race à une superficie de plus de 15 000 000 d'hectares qui seraient habités par 2 348 600 bestiaux; on voit par ces nombres que ces localités, uniquement employées à l'élevage du bétail, pourraient nourrir un nombre d'animaux bien plus considérable. Mais on ne doit pas souhaiter une trop grande extension de ces troupeaux; car les efforts tentés aujourd'hui par la majorité des propriétaires amis des progrès de l'agriculture tendent à restreindre de plus en plus l'élevage des bœufs en liberté.

La race de bœufs dont nous nous occupons ici est celle dont l'élevage est le plus répandu en Hongrie : on la trouve principalement dans la grande plaine qui s'étend entre le Danube et la Theiss; mais on la rencontre aussi dans l'Ukraine, la Moldavie, la Bukowine, la Volhynie, la Podolie et la Valachie; en un mot, dans toutes les plaines du sud-est de l'Europe, comme dans les pays plats des parties limitrophes de l'Asie.

Mais, en Hongrie même, deux localités surtout sont célèbres par leur production de bœufs, et chacune fournit une variété. L'une d'elles, complétement blanche, se trouve dans les grandes Gulyas, sur le domaine de Kis-Jénoc, appartenant à l'archiduc Étienne, dans le comitat d'Arad; l'autre, grise, à laquelle appartiennent les bœufs du Muséum, moins estimée que la précédente par les éleveurs, se rencontre sur le Puszta, à Koermoesd, chez Mme la comtesse Petronella Csaky-Csaky, dans le comitat de Bihar. Mais si ces deux variétés sont tranchées par la robe, elles ne le sont point par la conformation, qui est bien la même dans l'une et dans l'autre.

Cette conformation change un peu dans les montagnes, où, tout en conservant les caractères principaux de forme et de pelage, les bœufs ont des cornes et des jambes plus courtes et plus fines.

Nous ne pouvons passer outre sans faire ressortir les grandes analogies que l'on remarque entre ces bœufs de Hongrie et les grands bœufs de la campagne de Rome; analogies frappantes, car ces deux races sont toutes deux de grande taille, ont toutes deux des cornes gigantesques; elles diffèrent cependant en un point, car les cornes des bœufs de la Romagne sont plus fortes et plus épaisses que celles des bœufs hongrois, sans être pour cela plus longues.

Et si nous voulions pousser plus loin la comparaison entre les bœufs d'Italie et ceux de Hongrie, nous ferions ressortir la ressemblance des bœufs des montagnes hongroises avec les bœufs à demi sauvages que l'on voit dans certaines forêts de la Toscane.

Cette analogie des deux races hongroise et italienne est loin d'avoir échappé à M. Arenstein, qui va jusqu'à affirmer que les bœufs hongrois sont la souche des bœufs d'Italie, que ces deux races ne font qu'une, et que pour n'en pas douter il n'y a qu'à se rappeler l'histoire des deux pays.

En résumant ce qui précède, nous pourrons admettre que les bœufs hongrois, si remarquables par leur port, sont bien appropriés aux services qu'on exige d'eux dans leur pays; que ce sont des animaux puissants, courageux; mais l'étude de leur conformation nous fait voir en eux trop de défauts pour les comparer, comme M. Arenstein, aux régénérateurs naturels de l'espèce chevaline.

Avec les bœufs hongrois, nous avons figuré des vaches écossaises de la race de West-Highland; la relation qui existe entre ces deux races de bêtes à cornes est peu apparente; cependant, si les bœufs hongrois sont des ani-

([1]) *Notes sur l'élevage du bétail des espèces bovine, ovine et porcine de l'empire d'Autriche*, publiées par ordre du ministère autrichien de l'intérieur. Paris, 1856.

maux élevés en liberté, en grands troupeaux, les animaux de West-Highland sont placés, ou, pour mieux dire, étaient placés autrefois dans de semblables conditions; car les troupeaux de West-Highland habitaient en liberté, à demi sauvages, les hautes terres de l'Écosse. De cette vie libre, de cette existence dans les montagnes, les animaux de cette race ont conservé des traces dans leur physionomie, malgré les perfectionnements, les améliorations dont ils ont été l'objet depuis le milieu du siècle dernier, sous l'influence du duc d'Argyle.

La race de West-Highland est la plus robuste et la plus rustique de tout le Royaume-Uni, où elle est très-appréciée; elle n'est pas grande, mais de taille moyenne, et ne manque pas de qualités dans sa coformation. La tête est courte, trapue, ramassée; les yeux sont saillants et vifs. Le cou est puissant, la poitrine large, l'échine assez droite; les membres sont forts, mais bien proportionnés. Ces animaux ont bien l'aspect d'animaux de montagnes, et ce qui ajoute encore à leur air particulier, c'est leur poil doux au toucher, long, surtout en hiver; il s'allonge encore entre les cornes pour former une touffe qui devient assez considérable, chez le taureau, pour retomber sur les yeux.

Le caractère de ces animaux, que nous avons pu observer au Muséum, est gai, mais farouche et même ombrageux : aussi les taureaux de cette race sont-ils souvent dangereux.

Les deux animaux que nous avons figurés page 209 sont deux vaches, l'une importée en France en 1849, l'autre née de la précédente à l'Institut agronomique de Versailles. Offertes par le ministère de l'agriculture au Muséum, elles faisaient partie de la belle collection d'animaux domestiques formée lors de la création de l'Institut de Versailles; collection unique, rassemblée à grands frais, qui ne comprenait pas moins dès lors de 15 races de chevaux représentées par 72 animaux, et où l'on pouvait étudier 250 têtes de bétail appartenant à 17 races de bêtes à cornes de France, d'Angleterre, de Suisse, etc. Cette réunion de tant de types différents avait été formée dans le but de faciliter les études comparatives des races, et de permettre des expériences sur la valeur des différentes variétés des espèces chevaline, bovine et porcine. L'espèce ovine y aurait compté par la suite des représentants que des raisons particulières en avaient éloignés à l'origine.

La collection de Versailles promettait de devenir pour la science zootechnique ce qu'est la ménagerie du Muséum pour la science zoologique, c'est-à-dire un grand centre d'études, et un grand haras où les éleveurs auraient pu trouver réunies les races des différents pays de l'Europe et peut-être d'autres parties du monde, et choisir les reproducteurs les mieux appropriés à leurs animaux ou aux localités qu'ils habitent. Elle était appelée à rendre des services pratiques marqués, tant par elle-même que par les hommes spéciaux attachés à ses différents services; mais elle n'a vécu que trois ans à peine, et l'enseignement agricole a été ainsi privé d'un établissement qui aurait été son couronnement et aurait fourni à l'agriculture *des hommes de science*, pour employer l'expression de M. le comte de Gasparin [1].

L'INDE ANGLAISE.

Voy. p. 37, 130.

LUCKNOW.

Lucknow, ou Lakhnau, est la capitale actuelle du royaume d'Oude. Des minarets élégants, des dômes dorés, de hautes tours, l'annoncent de loin au voyageur. Son enceinte est baignée au nord par le Gomty ou Goumty, que l'on traverse sur deux ponts, l'un en pierre, de onze arches, l'autre en fer [2]. « Cette ville, dit l'évêque Réginald Héber, a plus l'apparence d'une petite capitale d'Europe que rien de ce que j'ai vu encore dans l'Inde; on pourrait la comparer à Dresde. » Ce n'est pas dès l'entrée que l'on conçoit une idée si favorable de Lucknow. L'ancienne ville, quoiqu'elle possède plusieurs jolies mosquées et le palais des perles *(Moti-Mahal)*, n'est guère qu'un labyrinthe inextricable de petites rues étroites et sales, où vivent environ trois cent mille habitants dans des huttes de terre. Réginald Héber fut très-surpris de voir presque tous ces habitants armés. « A chaque pas, nous croisions des palanquins portant des personnages d'un aspect grave, ayant un chapelet à la main, et ressemblant à des mollahs; ils étaient toujours accompagnés de deux ou trois laquais armés d'un sabre et d'un bouclier. Les gens de plus haute importance s'avançaient sur leurs éléphants, environnés d'une suite presque aussi nombreuse que la nôtre, avec des fusils, des sabres et des lances. Les hommes même de la classe inférieure que nous rencontrions à pied ou que nous apercevions à la porte de leurs demeures, avaient leur bouclier sur leurs épaules et leur sabre dans la main gauche. » Des essaims de mendiants obstruaient les carrefours et le seuil des maisons.

Au sortir de l'ancienne ville, on entre dans un vaste et beau quartier construit à l'européenne. « C'est là, dit M. Garcin de Tassy, qu'on voit le palais nommé *Farah-Bakhsch* (Réjouissant), lequel était la résidence particulière du roi; c'est là que se trouve le collége de la Martinière, fondé par un Français [3]; c'est là aussi que sont les grands parcs ou jardins où se déploie le riche feuillage des arbres des tropiques : le *Char-Bâg* (les Quatre Jardins), l'*Alam-Bâg* (le Jardin du Monde), le *Muhammad-Bâg* (le Jardin de Mahomet), le *Dil-Kuscha-Bâg* (le Jardin qui dilate le cœur), où sont réunis des daims, des antilopes et des paons, et qu'on a soin de tenir toujours arrosé.

» Le troisième quartier touche à la Gomty du côté du nord-est. Il consiste en palais et édifices religieux construits à l'orientale, et il est ainsi bien plus intéressant que le second quartier. C'est dans celui-ci, en effet, que se trouve l'*Imam-Bara* (l'Enclos de l'Iman), immense édifice spécialement consacré à la célébration de l'iman Huçain, fils d'Ali, dans l'enceinte duquel se trouve le tombeau d'Açaf-Uddaula, constamment entouré de cierges allumés, couvert de fleurs et de gâteaux d'orge de la Mecque, et gardé par des maulawis chargés de réciter le Coran. Là aussi se trouve le palais de la Résidence, où se sont réfugiés les Anglais à la prise de Lakhnau par les natifs; le *Top-Khana* (la Maison des Canons ou l'Arsenal) qui l'avoisine, immense bâtiment dont l'aile du nord contient, ainsi que nous l'apprend le docteur Sprenger dans son *Catalogue des livres des bibliothèques du roi d'Aoude*, de nombreux manuscrits entassés dans quarante caisses, lesquels avaient autrefois fait partie de la bibliothèque royale de l'ancien palais de Lakhnau *(Purana Daulat-Khana)*, situé sur une éminence, entre la porte grecque, *Rumi darwaza*, et le pont de fer de la Gomty, et aujourd'hui en ruines. »

Au commencement de ce siècle, le célèbre écrivain hindoustani Afsos disait de Lucknow, dans sa Statistique poétique de l'Inde :

« Les poëtes ne sont nulle part en aussi grand nombre qu'à Lakhnau, tant ceux qui écrivent en persan que ceux qui écrivent en hindoustani. La raison en est qu'après la

[1] *Annales de l'Institut agronomique de Versailles;* 1852.

[2] C'est du moins ce que disent quelques voyageurs; mais il est certain qu'il y a une vingtaine d'années, le pont de fer, fabriqué en Angleterre, gisait encore sur le rivage, dans des ateliers déserts, et il n'y avait, outre le pont de fer, qu'un plancher en madriers porté par des bateaux.

[3] Voy., sur le major Martin, t. XXII, p. 149 et 187.

dévastation de Delhi, beaucoup de princes et de pauvres gens, étant venus de l'Hindoustan (proprement dit) dans le temps des nababs Safdar-Jang et Schuja-Uddaula, se fixèrent dans cette ville, où ils jouirent d'une sécurité parfaite. En conséquence, Lakhnau est actuellement la ville par excellence quant au langage de ses habitants. Sous ce point de vue, elle a remplacé Delhi, car ceux qui demeurent à Lakhnau ont appris, par la grande fréquentation avec les gens de Delhi, la véritable prononciation de la langue, de telle sorte que, sentant mieux la cadence, ceux qui avaient l'imagination poétique devinrent poëtes.

» Il y a, en dehors et en dedans de la ville, des pagodes, et à l'ouest de la porte du Soulier il y a un ancien temple de Kali (déesse de la mort, femme de Siva). Les Hindous se réunissent là tous les lundis et rendent leur culte à la déesse du lieu; et les jours qui suivent la fête du *Holi* (le carnaval de l'Inde), il y a grande illumination pendant la nuit. Du côté du midi, hors de la ville, est situé le temple de Bhavani (mère de Brahma, Wischnu et Siva); là aussi, une fois la semaine, les Hindous viennent pour leur culte, et le huitième jour du holi il y a aussi une grande foire. Les Hindous de toute la ville et même les musulmans y accourent, curieux de la chose. Mille musulmanes vont là montrer leur beauté à leurs admirateurs : il y a foule jusqu'au soir autour et devant le temple. Bien plus, tous les jardins qui sont auprès sont remplis de monde. En un mot, une autre foire pareille n'a pas lieu dans la ville susdite : elle se nomme *Athon* (les *Huit* jours). A quatre kosses au sud-ouest de la ville est un grand bassin nommé *Suraj-kund* (le Bassin du Soleil). Là aussi, chaque année, après les pluies, cent mille Hindous, hommes et femmes, vont se baigner, et il en arrive de très-loin. Avec eux aussi, des millions de musulmans accourent pour jouir du spectacle. »



Vue du palais du nabab Schuja-Uddaula, à Lucknow. — Dessin de Freeman, d'après Daniell.

TABLEAU DE L'UNIVERS.

L'antiquité et le moyen âge, qui n'avaient pas le télescope, ne purent obtenir que des notions très-imparfaites sur cette portion de l'univers maintenant accessible à la contemplation de l'homme. Jusqu'au commencement du dix-septième siècle, avant le *Messager céleste (Nuntius sidereus)* de Galilée, qui parut en 1610, on ne s'occupa que des mouvements célestes. Comme on attribuait aux astres une grande influence sur le sort des hommes, on observa très-exactement tout ce qui se passait dans le ciel, et, en ce sens, l'astrologie, la plus vaine des sciences, fut un puissant auxiliaire pour l'astronomie, qui est la plus positive de toutes nos connaissances, en appelant l'attention sur

> Les noms et les vertus de ces clartés errantes
> Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes,

suivant le bon la Fontaine. Une fois en possession du télescope, le premier soin des observateurs fut de perfectionner la théorie mathématique des mouvements célestes. Cette

partie fondamentale de l'astronomie, qu'on peut appeler spécialement astronomie mécanique, reçut de Newton et de ses successeurs une impulsion qui, jusqu'à nos jours, la fit dominer presque exclusivement. La brillante école de notre



Diverses Nébuleuses et amas d'Étoiles.

grand Laplace fit l'honneur de la France et lui donna, en ce sens, une supériorité incontestée. Quant à l'astronomie physique, c'est-à-dire aux particularités que le télescope perfectionné et porté à des dimensions gigantesques peut faire apercevoir à la surface des astres voisins et dans la distribution des étoiles au ciel, la difficulté était bien plus grande ; il fallait installer des appareils dispendieux et s'en servir habilement. Le nom d'Herschel, en Angleterre, se

présente de lui-même comme le point de départ d'où l'astronomie physique conquit la place qui lui était due. Il serait cependant injuste d'oublier les noms de Huygens et de Fontenelle, qui longtemps auparavant avaient donné une attention consciencieuse à ce que le télescope, encore imparfait alors, pouvait nous révéler sur la constitution physique du monde étoilé et sur celle des planètes autres que notre terre. Dans notre siècle surtout, une moisson abondante a compensé les travaux infatigables des astronomes physiciens. Une des causes qui ont nui à la popularité de ces belles découvertes, c'est la grande difficulté qu'il y a de les faire connaître au public sans l'aide de dessins pittoresques. A ce point de vue, l'art moderne des illustrations peut beaucoup faire pour l'astronomie physique, et d'heureux essais ont déjà été tentés dans ce but par des hommes d'un grand mérite. Nous essayerons ici une revue systématique du monde entier *mis sous les yeux* du lecteur, sans cependant trop nous astreindre à une rigueur qui exclurait ce qu'on appelle l'actualité et la curiosité du moment, qui sont à l'attention ce que l'appétit est à un repas.

Les limites du *Magasin pittoresque* ne peuvent admettre l'exposition complète de toutes nos connaissances astronomiques et météorologiques ; il s'agit donc seulement de représenter ce que les observateurs ont vu, et de suppléer ainsi à ce qui manque forcément aux traités ordinaires et aux compilations qui n'ont pas le secours des illustrations. Cependant notre texte, qui sera spécialement consacré à l'explication des dessins, ne négligera pas de donner un précis très-attentivement élaboré des notions de la science auxquelles se rattachent les observations représentées par les dessins. C'est ainsi qu'on apprend agréablement la géographie en suivant sur de bonnes cartes les itinéraires des voyages, qui cependant ne nous parlent que d'une partie très-minime des contrées que des explorations rapides et incomplètes n'ont pas permis d'étudier à fond.

En prenant pour point de départ l'homme, ou plutôt l'intelligence de l'homme, voyons quel est le monde matériel qui nous entoure.

L'homme, qui, dans l'ensemble des animaux de notre globe, peut être classé parmi les grandes espèces, a envahi et continue de plus en plus rapidement à envahir la terre entière. Indépendamment de son intelligence, qui fait sa principale force, il a pour lui l'avantage bien reconnu maintenant d'être une espèce sociale, ce qui, pour les animaux et même pour les plantes, est une cause de puissance que ne peut contre-balancer la force individuelle des animaux solitaires. De même les arbres d'espèces sociales sont les seuls qui fassent forêt et qui dominent exclusivement sur de vastes étendues de terrain. Tandis qu'une forêt de chênes ou de pins se fait toute seule, on peut défier l'industrie humaine de créer une forêt de peupliers.

L'homme étant donc, sur notre terre, l'individu zoologique qui domine, on observe que les diverses races humaines forment des agglomérations sociales désignées sous le nom de nations ou de peuples, et que l'ensemble de ces agglomérations distinctes constitue le genre humain. Les travaux modernes de la géographie physique et météorologique ont de même, pour les diverses races, soit animales, soit végétales, tracé les limites des contrées qu'elles habitent. Alors l'espèce chêne, par exemple, se compose de toutes les forêts de cette essence que contient notre hémisphère. On a tenté récemment de faire les mêmes distributions géographiques pour les animaux et les végétaux de la mer. Ces notions d'individus, de peuples, de totalité de l'espèce, nous serviront tout à l'heure.

En partant de l'homme matériel défini par son poids, sa stature, sa grosseur et ses autres propriétés physiques, et en passant à l'être matériel qui se rencontre immédiatement après, c'est-à-dire le globe terrestre sur lequel il est porté, on reconnaît une masse matérielle presque infinie. En représentant l'homme par un petit insecte, par exemple, une petite puce d'un millimètre de longueur, notre globe serait encore, comparativement, une immense boule de 13 kilomètres de diamètre, qui, posée sur une plaine, dépasserait les nuages en hauteur, et atteindrait à une fois et demie le plus haut pic de l'Asie, et à trois fois l'élévation du mont Blanc des Alpes.

L'homme n'est donc quelque chose dans la nature que par son intelligence. Mais la terre, que comparativement à l'homme nous avons jugée si vaste, n'occupe pas, parmi l'ensemble du monde matériel, un rang bien distingué.

Tout le monde sait maintenant que cette planète n'est pas la seule à tourner autour du soleil et à lui faire cortége, en lui empruntant la lumière, la chaleur et la fécondité. Nous reviendrons là-dessus. Hâtons-nous d'arriver au soleil, ou plutôt à notre soleil.

C'est quelque chose comme quartorze cent mille fois la grosseur de la terre. Cette détermination astronomique ne comporte pas jusqu'ici une grande précision; mais, dans peu d'années, nous en saurons davantage. Il n'en est pas moins certain que la terre et les autres planètes, comparées au soleil, n'en sont qu'une très-minime partie.

Les étoiles qu'une nuit sereine et complétement obscure nous dévoile en si grand nombre sont d'autres soleils analogues en tout à notre soleil, qui est l'étoile de notre système. C'est une curieuse page de l'astronomie que celle où l'on inscrit toutes les analogies de tous les soleils.

Un soleil, une étoile, est l'individu du monde entier, de l'univers, comme l'homme est l'individu de la race zoologique qui domine sur notre terre.

Tout autour de nous, d'autres soleils distincts, qui se comptent par millions, peuplent l'immensité du ciel et, s'échelonnant les uns derrière les autres, finissent par confondre leur lumière en une blancheur où l'éclat des soleils individuels se confond. Plus le télescope employé est puissant, plus on va loin dans la perception des soleils distincts. C'est un beau sujet que nous ajournons encore. Tout le monde connaît cette blancheur irrégulière qui fait le tour du ciel au travers des constellations australes et boréales. Nous en avons depuis quelques années d'admirables dessins que nous ferons connaître au public, on peut le dire, pour la première fois. Cette blancheur, c'est la Voie lactée, qui nous donne ordinairement la mesure de la pureté du ciel et de l'obscurité de la nuit; car le crépuscule et le clair de lune, ou la moindre brume dans l'air, la font disparaître. Cette légère apparence est donc en réalité le monde des soleils semblables au nôtre. Ce vaste ensemble occupe dans le ciel un tel espace, et se prolonge à de si étonnantes distances, que l'imagination a de la peine à se fixer cette contemplation qui dépasse les bornes du grandiose.

L'ensemble de ces soleils, cette Voie lactée, cette galaxie, suivant le nom grec, nous offre une forme assez bizarre sur laquelle nous reviendrons. C'est à peu près la configuration d'un nuage aplati, offrant même de certains côtés deux couches séparées, comme un gâteau fendu suivant son épaisseur, et percé dans d'autres points de trous et de vides profonds qui montrent que, dans ce sens, l'accumulation des soleils est limitée à une profondeur comparativement petite.

Mais voici bien une autre merveille. Cette Voie lactée si étendue, si immense, si incommensurable avec nos mesures terrestres, cette galaxie, ce monde de soleils, dont le nôtre est un simple individu, n'est pas seule dans l'univers!

Les astronomes du dix-septième siècle découvrirent deux ou trois petites blancheurs isolées qu'ils signalèrent comme des objets curieux, et qui prirent le nom de nébuleuses. Avant la fin du siècle dernier, Messier, astronome français,

en catalogua une centaine. Quelques années après, le grand Herschel, avec ses puissants appareils optiques, en fit connaître d'abord cinq cents, puis plusieurs mille. Le dernier catalogue de son fils, sir John Herschel, arrive au numéro 4015 pour toute la voûte céleste. Mais que sont donc ces petites lueurs pâles dont cinq ou six seulement peuvent être aperçues à l'œil non armé du télescope?

Ces petites lueurs, ces nébulosités légères qui pour nous tiennent si peu de place dans le ciel, sont autant de voies lactées, de galaxies, d'ensembles de soleils entassés en aussi grand nombre qu'ils sont entassés dans la galaxie dont notre soleil fait partie; et pour qu'on n'en doute pas, disons de suite qu'avec de gigantesques instruments on a séparé ces petites lueurs en étoiles, en soleils individuels singulièrement configurés. Le télescope de lord Rosse, qui a six pieds anglais d'ouverture et auquel on a souvent accolé l'épithète de *Léviathan*, a fait justice de toutes les opinions non conformes à cette manière de voir. Il est clair que nous avons encore bien à dire là-dessus.

L'univers matériel que l'observation nous révèle est donc bien vaste, puisqu'il embrasse tous ces ensembles individuels qui sont eux-mêmes d'immenses voies lactées et qui affectent toutes les formes possibles. Ces galaxies s'entassent dans l'infini de l'espace, comme les soleils de notre Voie lactée s'échelonnent les uns derrière les autres à partir du point que nous occupons sur la terre. Comme toutes les mesures qui nous sont familières, les mètres, les kilomètres, ne sont rien pour de pareilles étendues, je dirai que, d'après l'estime d'astronomes de la plus grande autorité, il faudrait trois cents siècles ou même un million d'années à la lumière pour nous arriver de la nébuleuse la plus éloignée que puisse atteindre notre vue, et cependant la vitesse d'un rayon de lumière est telle qu'il ferait près de huit fois le tour de la terre en une seconde. C'est six cent mille fois la vitesse d'un boulet de canon!

Et nous n'avons pas encore la certitude d'avoir atteint les dernières limites de l'univers matériel!

De même que sur la terre l'homme, individu de la race dominante, forme par une accumulation sociale un peuple, et qu'ensuite l'ensemble des peuples individuels forme l'espèce humaine, de même, dans l'univers, l'individu, soleil ou étoile, forme par agglomération une voie lactée qui contient un nombre infini de soleils, et ensuite un immense nombre de ces voies lactées, de ces galaxies, de ces nébuleuses, forme par son ensemble l'univers perceptible à nos yeux.

Remarquons que l'imagination ne s'arrête pas là, et qu'on se demande naturellement : Au delà des nébuleuses, qu'y a-t-il?

La réponse est que cette question, quelle qu'en soit la solution, sort du cadre et du domaine des sciences d'observation. Il faut, pour aller plus loin, avoir recours à la métaphysique.

La planche annexée représente un ensemble de nébuleuses tel, par exemple, que les nombreux objets célestes de cette espèce qui foisonnent dans la constellation de la Vierge.

On déshonore la justice quand on n'y joint pas la douceur et la condescendance : c'est faire mal le bien.

FÉNELON.

UTILITÉ DES SOTS.

Si l'*Éloge de la Folie* n'avait valu à Érasme tant de disgrâces, je proposerais aux moralistes un curieux paradoxe à traiter, l'*Apologie* des sots. On ne comprend pas assez les services que rend dans le monde la médiocrité, les soucis dont elle nous délivre, et toute la reconnaissance que nous lui devons... Il serait facile de montrer que les qualités des hommes d'action les plus admirés ne sont au fond qu'un certain genre de médiocrité. ERNEST RENAN.

EXISTENCE ET SPIRITUALITÉ DE L'AME (¹).

Nous savons tous, par notre propre expérience, qu'il y a dans notre corps une chose qui pense, veut et sent; c'est ce que nous appelons l'âme. Quand nous disons qu'elle est spirituelle, nous entendons qu'elle n'est pas une partie de notre corps; qu'elle n'est ni notre sang, ni nos nerfs, ni notre cerveau, ni rien de large, d'étroit, de profond; qu'on ne peut la diviser en parties, puisqu'elle n'en a pas; en un mot, qu'elle n'est en rien semblable à tout ce que nous voyons, nous touchons ou nous percevons par les autres sens; mais qu'elle est d'un ordre différent, très-supérieur à ce qui nous entoure; c'est-à-dire *une substance simple, avec la faculté de comprendre et de vouloir*. Notre âme est spirituelle et non corporelle : cela peut facilement se reconnaître en voyant la différence qu'il y a entre elle et les corps. Ceux-ci, si on les remue, se meuvent; si on les laisse en repos, ils restent en repos, c'est-à-dire qu'ils n'ont par eux-mêmes ni action, ni mouvement. On observe tout le contraire en notre âme; parce que non-seulement elle fait mouvoir le corps quand elle veut et comme elle veut, mais parce que par la pensée elle parcourt en quelques instants le ciel et la terre, et qu'elle est si inquiète, si active, si vive, que c'est fermer les yeux à la lumière de dire que sa nature n'est pas très-différente de la nature de nos corps.

Il semble incroyable qu'il y ait des hommes qui disent que l'âme n'est pas spirituelle; car, si elle ne l'est pas, ce serait notre sang ou quelque humeur, ou un fluide très-subtil, ou une combinaison de nerfs, ou quelque chose de cette sorte; chose qui, à première vue, se présente si étrange et répugne tant qu'elle montre bien son absurde fausseté. Comment est-il possible que l'âme capable de concevoir et d'exécuter des œuvres si grandes, si belles, ne soit qu'un morceau de chair, un assemblage de nerfs ou de fibres, ou quelque peu de sang, d'humeur, ou de fluides quelque subtils qu'on les imagine? Quand nous admirons les poëmes d'Homère, de Virgile, du Tasse, les pages éloquentes de Cicéron, de Démosthènes et de Bossuet, les merveilleux tableaux de Raphaël et de Michel-Ange, peut-on penser que dans leurs têtes il n'y avait que de la chair, des nerfs, des fibres, du sang, des humeurs, des fluides d'espèces différentes, mais aucun esprit? Comment un homme d'un jugement sain pourra-t-il concevoir une telle aberration?

L'âme ne meurt pas avec le corps. Tous les peuples de la terre ont toujours cru qu'après cette vie, il y en a une autre où sont récompensées les bonnes actions et punies les mauvaises, et il serait bien étonnant que le genre humain en masse se fût trompé. Si ce n'était la vérité, comment les hommes d'époques si différentes, de climats si divers, d'idées et de coutumes si variées, auraient-ils pu s'accorder tous sur la même croyance? On l'a expliqué de différentes manières, selon la différence des religions; mais quant au fait principal, c'est-à-dire l'existence d'une autre vie et l'immortalité de l'âme, tout le monde est d'accord. Preuve incontestable que l'âme ne meurt pas avec le corps; car quand un grand nombre de témoins, qui n'ont entre eux

(¹) Extrait d'un ouvrage élémentaire intitulé : *les Preuves de la religion*, par Jaime Balmès, prêtre espagnol; traduction nouvelle, avec notes, par l'abbé Ange de C...

aucun rapport, s'accordent au moins sur ce point, c'est l'indice que la vérité se trouve en ce point.

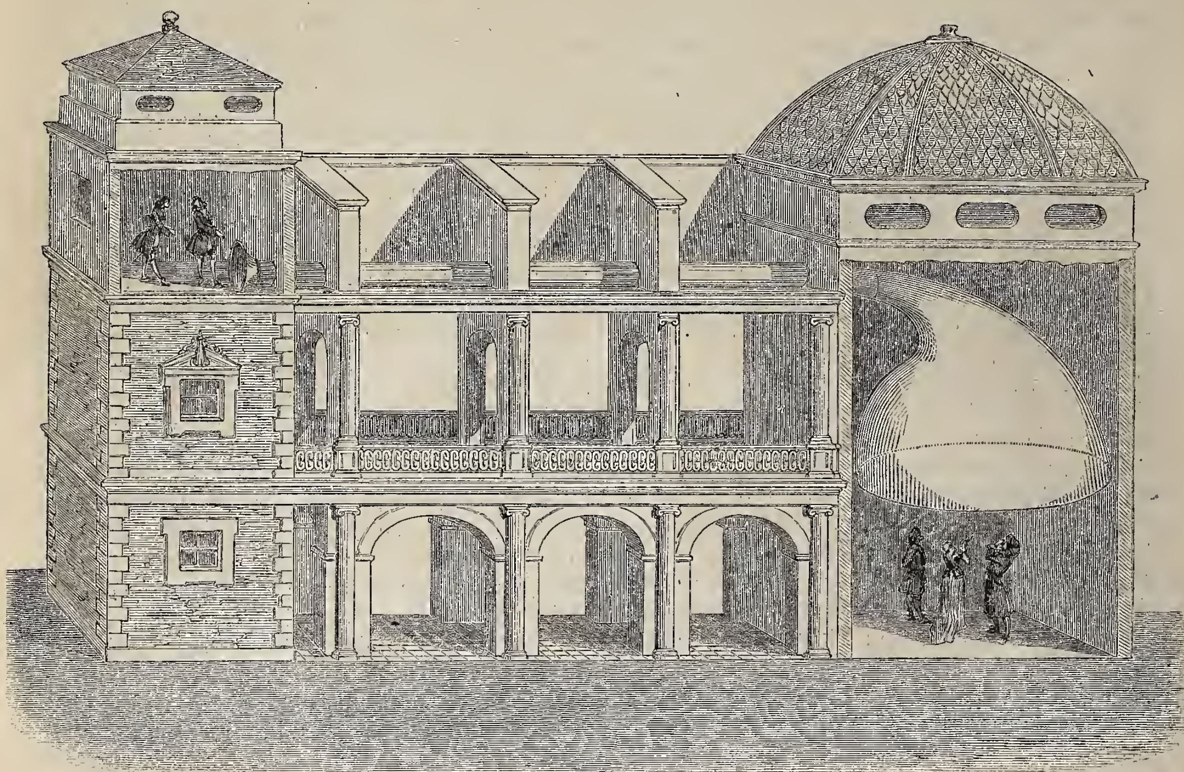
Cette croyance universelle du genre humain est en outre confirmée par une raison aussi forte que simple. Nous voyons à chaque pas qu'il y a des méchants qui passent leur vie dans les plaisirs; qu'il y a des hommes de bien qui traînent une vie chargée de misères et d'infortunes : Dieu étant juste, comment est-il possible qu'il n'ait pas réservé pour une autre vie la récompense de la vertu, le châtiment du vice? Pourrions-nous croire que l'homme meurt comme les animaux, sans avoir à rendre aucun compte de ses actions bonnes ou mauvaises? Ah! ne faisons pas cette insulte à la justice divine, ne dégradons pas à ce point notre nature.

UN CORNET ACOUSTIQUE.

De même, dit Kircher ([1]), qu'au moyen de certains miroirs on peut voir du fond de sa chambre, sans approcher même d'une fenêtre, tout ce qui se passe au dehors, de même certains tubes acoustiques de notre invention permettent à un prince, retiré dans la partie même la plus secrète de son palais, d'entendre tout ce qui se dit à l'éloge ou au blâme de son gouvernement, soit dans la rue, soit sur une place publique, soit dans le vestibule.

C'est un de ces tubes que représente notre gravure. Kircher perfectionna ensuite son invention en plaçant à la petite extrémité de chaque tube une statue ou un buste dont la bouche ouverte semblait prononcer les paroles qui venaient du vestibule ou de la rue.

Plus curieuses qu'utiles, toutes ces imaginations sont aujourd'hui presque entièrement abandonnées. On rencontre seulement, à Paris surtout, dans quelques appartements, des miroirs réflecteurs, où l'on voit ceux qui sonnent à la porte ([2]), et des chambres noires où viennent se peindre toutes les scènes de la vie du dehors. Nous avons connu un homme ingénieux, disciple de Franklin, qui, pendant ses loisirs, avait appliqué tout son savoir mécanique aux usages les plus familiers de sa maison. De son lit ou de son fauteuil, en pressant du bout du doigt des boutons



D'après Kircher.

de cuivre, il ouvrait sans effort portes, fenêtres, volets et armoires; faisait venir à lui les meubles ou les faisait tourner dans le sens qui lui convenait le mieux; allumait ses bougies à distance; donnait à voix basse ses ordres, qui parvenaient partout où il lui plaisait, jusqu'aux endroits les plus éloignés de son jardin; montait ou descendait ses escaliers en fauteuil; communiquait avec les marchands voisins sans sortir de chez lui, et de son belvédère, très-peu élevé cependant, voyait et entendait tant de choses qu'on était tenté de croire à la magie. Les domestiques profitaient aussi de la science du maître. On n'avait qu'à toucher les portes pour les ouvrir et les fermer, la corde du puits pour élever les seaux tout remplis; à frapper sur des trappes pour s'entendre avec les fournisseurs. Les cheminées, les fourneaux et les broches fonctionnaient comme par enchantement. Une visite à cet excellent homme produisait à peu près l'effet d'un conte des *Mille et une Nuits.* Nous avons souvent regretté qu'il n'eût pas écrit un petit livre descriptif de sa maison. On peut sourire, si l'on veut, de ces singularités; mais ne sont-elles pas préférables encore à l'oisiveté, à l'inutilité absolue, à l'ennui où végètent tant d'existences? Il est rare d'ailleurs que tout en s'amusant à des applications de ce genre par pur plaisir, on n'arrive pas à trouver des perfectionnements sérieux et profitables à tout le monde.

([1]) *Phonurgia nova de prodigiosis sonorum effectibus et sermocinatione per machinas sono animatas;* 1673, in-fol.

([2]) Voy. notre t. XVII (1849), p. 317.

L'ÉNÉIDE TRAVESTIE,



Énée et Didon surpris par la pluie dans la forêt. — Dessin de Staal, d'après François Chauveau[1].

Cependant qu'ainsi l'on chassait,
Le ciel serein s'obscurcissait,
Et par de grands coups de tonnerre
Déclarait la guerre à la terre.
Le tonnerre, ayant bien grondé,
De la grêle fut secondé;
La grêle le fut de la pluie.
Il n'est personne qui ne fuie,
Tant cet orage véhément
Pensa tout perdre en un moment.
Il tonne, il grêle, il pleut, il vente;
L'horrible tempête épouvante
Les esprits les plus assurés;

[1] Dessinateur très-fécond, graveur au burin, à l'eau-forte, et peintre, né à Paris en 1613, élève de Laurent de la Hire, membre de l'Académie de peinture; mort le 3 février 1676.

Et les éclairs réitérés,
Au lieu d'aider dans les ténèbres,
Font naître des craintes funèbres.
Les Tyriens, comme des fous,
Pour se cacher cherchent des trous;
Les Phrygiens en font de même
Iulus, le visage blême,
Demande partout son papa,
Lequel cependant s'échappa
Avec Didon toute pleureuse.

. . . .

Ils patrouillèrent dans les crottes
Sans se soucier de leurs bottes,
Non plus que de leurs pauvres gens,
Et se sauvèrent diligents
Dans une profonde caverne;
Faute d'avoir une lanterne,

Ils s'y fourrèrent à tâtons,
En s'entre-servant de bâtons.
Énéide travestie, l. IV.

C'est ainsi que Scarron traduit en riant six beaux vers de Virgile :

Cependant le ciel commence à retentir d'un effrayant murmure : un nuage éclate, mêlé de pluie et de grêle. Les Tyriens et la jeunesse troïenne, et le petit-fils de Vénus, fuient de tous côtés à travers les campagnes, et dans leur frayeur cherchent des abris : des torrents s'élancent du haut des monts. Didon et le chef des Troïens se retirent dans la même grotte. (1)

François Chauveau, habile et spirituel artiste du dix-septième siècle, a composé plusieurs dessins pour l'*Enéide travestie*, et, comme on le voit par notre gravure, il ne se faisait pas faute d'ajouter encore des plaisanteries à celles de son texte : toute la scène qui se passe dans les nuages est de son invention ; le grotesque y est même poussé, dans l'original, au point que nous avons dû y faire quelque modification.

L'*Enéide travestie* fut très-diversement accueillie par les contemporains célèbres de Scarron. La parodie et la caricature ne sont pas du goût de tous les bons esprits. Transformer le sérieux en ridicule, le beau en laid, ne semble à quelques-uns qu'une profanation. Scarron envoya respectueusement son Énéide bouffonne à Nicolas Poussin : on dit que ce grand peintre se trouva offensé d'un pareil hommage et renvoya le livre au pauvre poëte avec une réponse sévère. Au contraire, Racine, génie non moins sérieux que l'auteur immortel des *Bergers en Arcadie* et du *Déluge*, ne dédaignait pas de sourire aux travestissements des personnages de son cher Virgile. Boileau disait un jour à Louis Racine : « Votre père avait quelquefois la faiblesse de lire Scarron et d'en rire, mais il se cachait bien de moi pour cela. »

CE QUE POUSSIN PENSAIT DE VIRGILE.

Les deux intelligences les plus opposées du grand siècle avaient eu jadis, à Paris, quelques-uns de ces rapports fortuits qui constituent plus tard une sorte de liaison ; l'auteur de l'*Enéide travestie* s'était même pris d'une admiration sincère pour le peintre des *Bergers d'Arcadie*, et cependant, si quelque chose peut donner une idée juste des goûts du Poussin en matière de pure littérature, c'est la répugnance invincible que le peintre sublime manifesta toujours à l'égard de l'œuvre du poëte. Le chef de l'école burlesque au contraire, humilia son esprit et le ploya à une respectueuse déférence, lorsqu'il sollicita du Poussin quelques-uns de ses ouvrages; mais jamais, quoi qu'il pût dire, l'admirateur passionné de Virgile ne sut oublier l'outrage fait à son maître.

En effet, il suffit de lire les lettres si simples et si sincères dans lesquelles Poussin s'adresse aux protecteurs dont il s'est fait des amis, pour voir que toutes ses sympathies littéraires se partagent entre deux œuvres de l'antiquité : la Bible et Virgile sont les deux sources où son âme se vivifie. Homère sans doute n'est pas écarté, mais son influence ne se révèle que par des reflets, et grâce à la faveur du poëte romain. — L'*Enéide*, on peut le dire, a été l'éternelle étude du Poussin; il n'est pas de secret qu'il n'ait tenté de pénétrer en cherchant à se rendre compte de la structure du poëme, et même de combinaisons de style qu'il n'ait scrutées. Selon lui, l'ordonnance des belles compositions de Virgile procède d'abord d'un premier élan du génie; puis une attention plus studieuse lui a fait découvrir l'*harmonie du rhythme* et ses combinaisons variées. Chose étrange! il aspire, pour les reproduire sur la toile, à connaître les secrets rhythmiques d'où « procède la puissance d'induire l'âme à certaines passions ». Il se promet quelque part de peindre un sujet dans le mode phrygien; puis il revient naturellement à son poëte favori, pour obtenir de lui sur ce point de nouveaux enseignements : « Virgile surtout, dit-il, s'est montré dans tous ses poëmes grand observateur de cette partie, et il y est tellement éminent que souvent il semble, par le son seul des mots, mettre devant les yeux les choses qu'il décrit. S'il parle de l'amour, c'est avec des paroles si artificieusement choisies qu'il en résulte une harmonie. » Cette harmonie secrète, pure essence, il la gardait en son âme comme un dépôt sacré, et c'est pour cela qu'on remarque, dans plusieurs de ses phrases, une sorte de dédain pour l'auteur de l'*Enéide travestie*.

(1) Interea magno misceri murmure cœlum
Incipit. Insequitur commixta grandine nimbus.
Et Tyrii comites passim, et Trojana juventus,
Dardaniusque nepos Veneris, diversa per agros
Tecta metu petiere. Ruunt de montibus amnes.
Speluncam Dido dux et Trojanus eamdem
Deveniunt. . . . .
Enéide, l. IV, v. 160-166.

LES OASIS DU SAHARA.

On se fait chez nous les idées les moins exactes des oasis de l'Afrique du nord, et principalement du Sahara. Un bouquet de palmiers entourant un puits et encadrant un village de Berbers ou de noirs, voilà ce que ce nom harmonieux dit à l'imagination de la plupart des lecteurs de voyages. Les derniers livres publiés sur le grand désert sont heureusement de nature à nous donner une idée plus exacte de ces *mouchetures* de la surface saharienne. Nous avons dit, en parlant de cette vaste contrée, que beaucoup d'oasis sont des régions d'une surface considérable, comme l'Aïr, le Touat, l'Adrar, contrées qui, réunies, égalent à peu près la France en étendue. L'oasis est bien une île, mais à la façon de Candie ou de la Sicile; un petit monde cerné de tous côtés par l'espace aride, et trouvant en son sein tous les éléments de production et de perpétuité.

Qu'on se figure la caravane ayant marché tout le jour dans une plaine ondulée, couverte de *chih* (absinthe du Pont), coupée de ces lignes désolantes de dunes que les Arabes appellent *areg*, et dont Caillié a si bien décrit la fatigante uniformité. Au moment où la fatigue, la soif, la chaleur réunies font haleter les djellabs, les esclaves et les chameaux, un bouquet de dattiers apparaît à l'horizon : on s'encourage, on avance; l'œil avide des voyageurs voit se dessiner un tapis de verdure touffue, encadrant des villages et des *zaouias* d'une blancheur éblouissante, ou la nappe bleue d'une *sebka* (lac salé). Ajoutez des bois, des ombrages, des ruisseaux, des fontaines, des pâturages : voilà l'oasis.

Les villages des oasis ne ressemblent pas au premier village venu : ce sont des bourgades fortifiées appelées *ksours*, où les tribus nomades amies viennent déposer chaque année leurs provisions de grains et de dattes, avant leurs migrations, pour les retrouver au retour. Les remparts sont crénelés et appuyés de petits forts; mais la plupart des maisons qu'ils enserrent sont des cabanes de terre cuite au soleil, et que la pluie fait souvent écrouler. Les ksours sont très-nombreux dans les oasis, et le Tafilet, dit-on, en a *autant que de jours dans l'année*, ce qui est plus qu'exagéré.

Les villes sont plus comfortables; il n'est pas rare d'y compter de trois à cinq cents maisons, recouvertes de terrasses et séparées par des jardins, disposition singulière, qui donne une grande étendue à l'ensemble. Les rues portent le nom des corporations qui les habitent : *Souq el-*

Khodra, rue des Fruitiers; *Souq Serradjin*, rue des Cordonniers, et ainsi des autres, selon qu'elles sont peuplées d'orfèvres, de marchands d'esclaves, de drapiers, de marchands de bétail, de dattes, d'essences, de poudre d'or.

Cette énumération, que nous pourrions étendre, prouve que le commerce introduit dans les villes des oasis des richesses qu'on serait loin de soupçonner en pareils lieux. Mais il ne faut pas oublier que les oasis sont en quelque sorte les étapes du commerce immense qui se fait entre le Soudan et les pays barbaresques, et que leurs cités ne sont guère que de vastes entrepôts.

La population des ksours est peu variée. Le fond en est berbère, et le nom national de la race est *Zenata;* la langue est le *zenatia*. Ce sont évidemment les descendants des Libyens, et presque tout ce qui est sédentaire appartient à cette race. Son costume national est le *habaïa*, sorte de toge en laine, avec la culotte plissée et le haïk arabe. Les Zenata sont fortement mélangés de sang nègre par leurs alliances avec les esclaves noires, et ce mélange se fait surtout remarquer à mesure qu'on approche du sud.

On trouve enfin, mais sous la tente et à l'état nomade, des Arabes de race plus pure, ayant conservé, au fond du Sahara, les usages, le costume et la langue de leurs frères des bords de la Méditerranée. Ces tribus, parmi lesquelles on remarque les Arib, les Ouled-Deleim, les Ouled-Bou-Sba, les Oudaya, et, sur la frontière d'Algérie, la puissante tribu des Chamba, sont dans l'usage d'émigrer, selon la saison, des environs du Touat et du Tafilet jusqu'aux limites sud du Sahara, à quelques journées seulement du Sénégal et de Tombouctou. Leur nourriture est la datte avec le kouskoussou; leur costume est à peu près celui des Arabes de nos possessions, et les femmes des classes supérieures sont les seules qui ne puissent sortir le visage découvert.

Le gouvernement des oasis est républicain. Chaque ville a sa *djemaa*, assemblée composée des marchands ou habitants les plus riches ou les plus influents, et présidée par un notable. Elle prélève les impôts, perçoit les amendes, rend la justice, décide toutes les questions de police ou d'ordre public, fait la paix et la guerre; enfin elle veille aux besoins des pauvres, en établissant sur chaque dattier un impôt d'un régime de dattes, impôt dont le produit est ensuite réparti par les marabouts.

Les plus célèbres oasis sont celles de l'Égypte et celles de Syouah et d'Aoudjelah, dont nous n'avons pas à nous occuper ici, puisqu'il n'est question que du Sahara. Dans cette dernière région, les oasis, très-nombreuses au pied de l'Atlas, deviennent de plus en plus rares en approchant du sud. C'est l'Algérie qui paraît en avoir davantage; le Maroc a Figuig, Tafilet, la Touat; à Tunis appartiennent Nefta et Touzert; Gdames, ou Ghadames, est la principale dépendance de Tripoli, sans compter le Fezzan, qui est séparé des provinces littorales par un vaste désert *(hammadah)*, et qui par conséquent est une oasis véritable. Les autres sont indépendantes, et chacune a sa djemaa ou son sultan.

L'oasis qui forme la limite extrême de nos possessions d'Algérie, et qui reconnaît notre autorité depuis quelques mois à peine, est celle d'Ouargla, dont le général Daumas nous donne cette description :

« Du sommet aride et nu du Chabet-el-Mehal, le voyageur a sous les pieds une forêt de dattiers échelonnée sur le versant sud de la montagne, et qui, gagnant la plaine, s'étend à une lieue plus loin, dans un sol marécageux.

» A mesure qu'on s'avance, la physionomie devient différente, les dattiers sont moins pressés, des arbres fruitiers de toute espèce leur disputent le terrain, et des carrés de culture annoncent l'action de la main de l'homme.

» Dans le centre à peu près de cette forêt devenue jardin, une muraille crénelée, couronnée de quarante forts à deux étages, en terrasses, crénelés eux-mêmes, enceint un immense périmètre, coupé de jardins intérieurs, semé de cinq ou six cents maisons blanchies au plâtre, que dominent trois mosquées et une kasbah : c'est Ouargla. »

Cette oasis est fertilisée par une belle rivière que les Arabes nomment *Oued-el-Mia* (Rivière des cent affluents), chiffre naturellement très-exagéré, mais qui prouve au moins qu'elle se grossit notablement en route. Elle vient finir près d'Ouargla, dans les jardins qui entourent la ville.

Parmi les curiosités de l'oasis, il faut remarquer les ruines d'une ancienne cité, Cedrata, détruite, à ce qu'on prétend, par un sultan du Maroc : il reste encore des vestiges bien conservés d'une mosquée et d'un mur d'enceinte. A quelque distance s'élèvent sept mamelons de sable appelés *El-Bekerat* (les Chamelles) : ce sont, en effet, disent les indigènes, des chamelles changées en sable par la vengeance d'un saint marabout insulté par le chamelier qui les guidait.

Ngouça est la seconde ville de l'oasis; elle dispute même la suprématie à Ouargla, et obéit à un cheik qui descend d'une famille de marchands arrivée au pouvoir par ses richesses, employées à propos à se créer des partisans.

Si d'Ouargla nous nous dirigeons vers le cœur du Sahara et la route de Tombouctou, nous avons pour première station le puits de l'Oued-Zirara, qui ne manque jamais d'eau, et dont un proverbe arabe dit : « Oued-Zirara, c'est le repos de la chamelle. »

« C'est, dit le Chambi, un pays magnifique, riche en eau, en bois, en pâturage; mais les tribus du voisinage se le disputent avec acharnement : aussi les caravanes se hâtent-elles de passer outre et d'atteindre la seconde oasis, celle de Goléah, ou Guelea, que quelques cartes assignent à l'Algérie, mais qui, de fait, est indépendante.

La ville de Goléah est antique, bâtie en pierres de taille, ce qui fait que les indigènes la regardent comme romaine. Son mur d'enceinte, percé d'une porte unique, est épais, crénelé, et renferme environ deux cents maisons. Des vergers, des jardins, des plantations de toute espèce forment à cette jolie ville, fièrement placée à la crête d'une montagne escarpée, une ceinture qui repose agréablement les yeux, fatigués par l'implacable blancheur des ksours.

Les habitants actuels de Goléah sont des Arabes chambes et madhy, les uns sédentaires dans la ville, les autres nomades et fiers de leurs nombreux troupeaux. Ils disent qu'ils ont succédé, dans l'oasis, à un peuple berbère de sang mêlé, appelé *Krefian*, et que la ville, assiégée sept ans par les Touareg, se sauva par une ruse qui a un cachet bien oriental. Les assiégeants virent un jour, sur les murs, des burnous fraîchement lavés qui séchaient au soleil; le soir, de grands feux, et le lendemain, tout autour des murs, des dattes et du kouskoussou qui jonchaient le sol. Ils en conclurent que les assiégés avaient de l'eau, du bois et des vivres, et se retirèrent découragés. Il était temps, car les habitants avaient sacrifié leurs dernières ressources pour tenter ce stratagème hasardeux.

En outre de Goléah, l'oasis compte une autre ville, Ouallan, au sud. De là au Touat, on ne rencontre plus que des duros, du sable et des puits.

Le Touat est un admirable archipel d'oasis partagées en cinq groupes dont le moins important est justement celui qui a donné son nom à l'ensemble. L'un d'eux, et le plus méridional, Tidikeult, a été visité par le major Laing, le seul Européen qui ait vu le Touat : comme il a fixé la position d'Insalah, capitale de ce groupe, on a ainsi un point de repère pour savoir la situation de l'ensemble, qui paraît avoir plus de soixante lieues de long.


CARTE
du
SAHARA
d'après les dernières explorations.
1830-1855.
G. Lejean.
Lieues de 25 au degré
Tropique du Cancer
Modjat
Tombouctou
Agadez
Ghdames
Dj. Kef Dak
Montagnes noires
ELIMMIDES
SÉNÉGAL

Timimoun, métropole du groupe Gourara, est une ville splendide pour la contrée : une enceinte crénelée, armée de forts, protégée par un fossé de douze pieds de profondeur, cinq ou six cents maisons réparties en neuf quartiers, huit portes et poternes, sept places, neuf mosquées et une foule de rues, le tout dominé par une kasbah carrée. Le commerce incroyable dont cette ville est le centre y apporte une immense quantité de denrées alimentaires, de vêtements, de poudre d'or, d'essences, d'armes, d'esclaves; malheureusement, les tribus pauvres et féroces qui rôdent autour des oasis trouvent dans cette richesse un aliment à leur incessante cupidité.

Vers 1835, des Berbères montagnards et des Maharza assiégèrent Timimoun, et, pour attirer les habitants hors de leurs murs par une diversion habile, ils se divisèrent en deux corps : le premier se cacha dans des bouquets de palmiers, et le second marcha vers le canal qui fournit l'eau à la ville, comme pour le couper. Les assiégés s'étant portés en foule à la défense de leurs eaux, le corps de réserve se jeta sur les remparts et s'empara de la ville. Le massacre fut effroyable, et les barbares ne se retirèrent qu'après avoir tout pillé et tout incendié.

Cependant la ville se releva, mais bien lentement; quelques hommes avaient échappé au carnage, on retrouva quelques provisions, on fut secouru par les Arabes des environs. Comme l'empereur du Maroc n'avait pu protéger Timimoun ou la venger, l'oasis se détacha de l'empire et cessa de payer des impôts à ce souverain.

Le Tidikeult, le plus méridional des groupes touatis, a pour ville principale Insalah, que les Arabes appellent *Aïn-Salah* (la Fontaine des Saints). C'est une cité de cinq à six cents maisons, sans mur d'enceinte, environnée de cultures et de hauteurs verdoyantes où les habitants vont, le soir, prendre le frais. La ville d'Agably, habitée par des marabouts riches et influents, est la seconde localité du groupe, bien qu'on ait exagéré son importance; c'est le point le plus méridional des Touat, et les caravanes qui vont en droite ligne de là à Tombouctou ne rencontrent, sur un parcours de plus de deux cent cinquante lieues, que des puits et des stations désertes, que le voisinage des Touareg rend fort dangereuses.



Sahara algérien. — Tuggurt ([1]), chef-lieu de l'Ouad-Righ (province de Constantine). — Dessin de Grandsire, d'après une aquarelle de M. Charles Laurens.

Les oasis du sud et de l'est commencent à être connues, la plupart ayant été visitées par des voyageurs européens.

([1]) Tuggurt ou Tougourt paraît avoir été bâtie sur les ruines d'une ville antique, le Turaphylum de Ptolémée ou le Techort de Léon l'Africain. Un petit marabout caché par les palmiers, à la gauche du lecteur, marque le lieu où Selman, ancien cheik de Tougourt, fit enterrer toute vivante la mère d'Abd-er-Rahman, son prédécesseur, dont il avait usurpé le pouvoir. Il fit tuer aussi les deux enfants de ce chef, âgés de sept à huit ans, et qui avaient été placés sous la protection de la France. L'Arabe qui avait exécuté ces derniers ordres eut la tête tranchée sur la place du marché, le jour de l'entrée du général Devaux à Tougourt.

SCIENCE EN 1857

Suite. — Voy. p. 171, 194.

Pile voltaïque à triple contact. — Un des progrès scientifiques les plus urgents, les plus nécessaires, est d'arriver à produire de l'électricité à bon marché. Si l'électricité était d'une production facile et peu coûteuse, on la substituerait à la vapeur; les avantages seraient immenses. On est sur la

([2]) Voy. *l'Année scientifique et industrielle*, etc., par Louis Figuier; 2e année. Paris, Hachette.

voie. Un professeur des universités italiennes, M. Selmi, a inventé une nouvelle pile voltaïque où l'élément négatif (une lame de cuivre) est en contact à la fois avec le zinc, l'eau et l'air. C'est une invention ingénieuse, mais il n'est point établi parfaitement qu'il en résulte une notable économie.

Baromètre à balance. — Le P. Secchi, directeur de l'observatoire de Rome, a inventé, en 1857, un baromètre où l'on mesure les variations de la colonne de mercure d'une manière nouvelle. Il suspend un tube barométrique au petit bras d'une balance romaine, équilibré, de l'autre côté, par des poids. Une aiguille, attachée au fléau de la balance, indique sur un cadran toutes les variations de la pression de l'air. Voici les avantages. Comme il n'est plus besoin d'observer directement les mouvements de la colonne liquide, on peut substituer un tube en fer au tube en verre. On peut aussi se servir d'alcool, d'huile, d'eau, etc., au lieu de mercure. Enfin la sensibilité de l'appareil peut être beaucoup plus grande. Les indications du baromètre à balance, qui fonctionne à l'Observatoire de Rome, devancent toujours, dit-on, celles du baromètre ordinaire.

Baromètre à siphon. — M. Trouessard a modifié le baromètre à siphon de manière à le rendre aisément portatif en voyage. On le remplit sur place au moment même de l'observation.

Hydrostat de M. Kœppelin. — C'est un instrument servant au pesage des marchandises, très-ingénieux, d'une très-grande justesse, peu coûteux, et qui n'est pas sujet à détérioration. On l'emploie dans la plupart des manufactures de l'Alsace. On s'en sert, par exemple, à Colmar pour le pesage du coton. Il a été constaté qu'un hydrostat chargé d'un poids de 90 kilogrammes était sensible à l'addition de 5 décigrammes.

Le saccharimètre. — Cet instrument peut être considéré comme une variété du *polarimètre*, inventé par l'illustre savant M. Biot, et qui permet, sans analyse chimique, par la seule inspection d'un liquide contenu dans un tube, d'effectuer, en quelques minutes, le dosage exact de la quantité de sucre contenue dans ce liquide. L'appareil de M. Robiquet s'applique spécialement à la recherche analytique d'une seule variété de sucre, celle des diabètes.

Stéréoscope-lorgnette. — A l'aide de cette lorgnette, semblable à celle dont on se sert au spectacle, on voit les épreuves photographiques, les tableaux, les dessins en relief, stéréoscopiquement, sans stéréoscope. L'auteur est M. Zinelli.

Le télé-stéréoscope ou stéréoscope du lointain. — A l'aide de cet instrument, inventé par M. Helmholtz, et que chaque amateur peut construire lui-même, on obtient, en présence d'un paysage, l'effet du relief stéréoscopique, sans qu'il soit besoin de doubles images.

Le chant des métaux. — Les métaux, portés à une certaine température, et placés sur un corps froid, font entendre, pendant leur refroidissement, des sons musicaux. Une masse d'argent fondu qui se refroidit ainsi sur une enclume, a rendu des sons mélodieux comparables à ceux d'un orgue d'église. Une barre de fer sortant d'un bain de poix bouillante et posée, par hasard, sur un bloc de plomb froid, a fait entendre les sons aigus du clairon. On obtient des effets semblables avec l'argent appliqué sur l'argent, le cuivre sur le cuivre, l'agate, le cristal de roche, le verre, la porcelaine, les poteries, etc. Le berceur (plaque de cuivre de quatre pouces, d'une grosseur inégale à ses deux extrémités), chauffé et placé sur un bloc d'étain, donne les sons les plus suaves. Avec la pointe rougie au feu d'un poker (tige à remuer le coke dans les cheminées), touchez une plaque de métal fixée contre une table à l'aide d'une vis de pression à deux mâchoires, et la plaque commence aussitôt à résonner.

Chauffage à la glace. — Ce genre de chauffage a pour but de préserver les plantes de l'action des froids rigoureux au-dessous de zéro. A cet effet, il suffit de placer autour des plantes ou des serres de l'eau qui se congèle et qui laisse ainsi dégager, au moment de sa solidification, le calorique latent qu'elle renferme : ce calorique réchauffe la plante et l'empêche de se refroidir au-dessous de la température de zéro jusqu'à un degré qui serait mortel pour elle. Un kilogramme d'eau en se congelant abandonne 79 degrés de calorique qui profite aux corps voisins. Ce moyen de chauffage, proposé par M. Lecoq, est au moins ingénieux et peut mettre sur la voie de quelque application utile.

Nouveau chalumeau à air. — C'est une grande fatigue de souffler avec la bouche pendant longtemps dans le chalumeau. M. de Luca interpose, entre le tube de chaleur et son extrémité qui livre passage au courant d'air, une boule en caoutchouc munie, à l'intérieur, d'une soupape qui se ferme du dedans au dehors et qui est placée à l'extrémité du tube adducteur. Comprimé à la fois par le souffle et la boule en caoutchouc qui tend à reprendre son volume primitif, l'air s'échappe régulièrement et d'une manière continue à la pointe du chalumeau, sans qu'il soit besoin de souffler constamment. On fait la soupape avec un morceau de gant qu'on attache au bout du tube embouchure; la boule en caoutchouc munie de deux tubes est d'un prix minime.

Le vide. — M. Brunner, de Berne, a imaginé un procédé curieux pour obtenir le vide au moyen d'une réaction chimique. Ce procédé consiste à faire absorber, dans un vase fermé, de l'acide carbonique et du gaz ammoniac.

Verres de lunettes. — M. Soleil a proposé une nouvelle échelle numérique pour les verres de lunettes. L'échelle des numéros que l'on grave actuellement sur les verres est très-arbitraire et très-inégale. Dans l'échelle nouvelle, les numéros suivraient graduellement et régulièrement les grossissements obtenus.

Nutrition des plantes. — M. Georges Ville a fait des expériences d'un haut intérêt pour expliquer le véritable mécanisme de la nutrition des plantes, et rechercher comment s'introduisent dans leur tissu les éléments qui servent à leur formation.

Fabrication du fer. — MM. Bremme et Krüpp en Prusse, M. H. Bessemer à Londres, M. Tessié du Motay en France, ont proposé de nouveaux procédés pour une préparation plus économique du fer et de l'acier. Ce serait rendre un bien grand service à l'agriculture et à l'industrie que de produire le fer à meilleur marché; M. Figuier a exposé avec détails les tentatives récentes qui permettent d'espérer des succès notables d'ici à peu d'années.

Saphirs artificiels. — M. A. Gaudin est arrivé à produire des saphirs en grande quantité à l'aide du seul appareil d'un feu de forge, avec un mélange d'alun, de sulfate de potasse et de noir de fumée placé dans un creuset brasqué. Les saphirs blancs ou corindons que l'on obtient ainsi ont plus de dureté que les rubis employés par les horlogers, et peuvent servir dès à présent à former les trous à pivot dans les petites montres. On considère cette découverte de M. Gaudin comme un acheminement à la production artificielle du diamant.

Le diamant de bore. — Dès à présent, MM. Wohler et Deville ont trouvé dans le bore, corps simple qui ressemble beaucoup au carbone, des qualités physiques qui en font un analogue du diamant, et permettront sans doute de s'en servir au moins pour le polissage et le travail des pierres précieuses.

La suite à une autre livraison.

DE LA CLARTÉ ET DE L'OBSCURITÉ DU STYLE.

La clarté est souvent à elle seule une grande force, un grand moyen de persuasion; ne pouvons-nous pas ajouter que souvent aussi elle est un piége? Elle n'est pas toujours une preuve de la justesse du raisonnement ni surtout de la justesse des vues; elle peut, aussi bien que l'élégance, accompagner et décorer l'erreur. On peut sans doute être à la fois superficiel et obscur; mais la superficialité donne le moyen d'être clairs à ceux qu'un élan plus élevé eût perdus et laissés dans les nuages. Il faut toujours se défier de l'obscurité; mais il ne faut pas accorder à la clarté une confiance absolue. L'amour-propre et la paresse conspirent pour nous prévenir en faveur de ce qui est clair; mais pour juger un auteur, il ne suffit pas de le comprendre aisément dans le point de vue où il s'est placé : il faut, avant tout, examiner ce point de vue lui-même. Du haut d'une colline, l'horizon est distinct, parce qu'il est borné; du haut d'une montagne, celui qu'on embrasse peut être confus à ses limites, mais il est immense. A. Vinet [1].

Je préfère le témoignage de ma conscience à tous les discours qu'on peut tenir de moi. Cicéron.

LA LÉGENDE DES SEPT SOUABES [2].

Dans un petit jardin, non loin de la ville, à travers la porte entr'ouverte, on peut voir un charmant groupe. Il nous arrête, au premier aspect, par je ne sais quoi d'étrange et de gai qui n'appartient pas, tant s'en faut, à la sculpture ordinaire.

En effet, ce groupe est un mélange heureux de gaieté et de sérieux, de bonne grâce et de bonne humeur, et comme, en fin de compte, la gaieté n'a pas nui à la forme, à l'agencement de ces divers personnages, comme il y a sous ce rire un artiste, après s'être arrêté par hasard, on s'approche, on étudie, et l'on se met à sourire avant même de savoir quelle est cette comédie, et à quel lutrin marchent ces gens-là? [3]

Ils sont sept, marchant à pas comptés dans la vaste campagne, à la lueur du soleil couchant, et tout semblables aux héros de Virgile :

Ibant obscuri, sola sub nocte per umbram.

Le premier et le plus hardi de la bande est un homme encore jeune, à l'air naïf, philosophe à demi, poltron à demi; les deux qui viennent après ce chef de file sont plus âgés que le premier : celui-ci est un poltron du premier calibre; il est tout courbé, tout mâchuré, tout tremblant; celui-là se penche, en haletant et en retenant ceux qui viennent derrière lui, sur l'épaule du premier camarade. Il a peur, c'est vrai, mais il est curieux; absolument il faut qu'il voie; il sera si content demain de s'écrier : « Je l'ai vu, ce qui s'appelle vu, vu vous dis-je! » Ah! la bonne figure et le digne Allemand!

Après ce troisième, arrivent les quatre autres, un peu moins tremblants que les premiers : celui-ci regarde à travers le bras du premier, celui-là pousse et hâte son voisin qui tremble de tous ses membres. Le dernier des sept, crânement posé sur ses pieds, se sentant protégé par ses six compagnons, est évidemment déclamateur et emphatique; il vous représente un de ces héros bruyants, comme on en voit dans toutes les révolutions, et qui viennent, après les autres, hardiment, quand la journée est finie, en s'écriant : « Allons! courons! volons! combattons! marchons! » Il est vraiment joli, ce septième et dernier Souabe, encuirassé de son plat d'étain.

Ajoutez que ces messieurs, avant de procéder à cette expédition nocturne, se sont armés de toutes pièces, le charpentier de sa hache, le savetier de son alêne, le barbier de son plat à barbe, et Dieu sait s'il en fait une arme défensive, à l'endroit même où se donnent les plus grandissimes coups de pied!

Le premier Souabe est armé d'une pique qui sert à tous les sept; si vous me demandiez sur quel air ces gens-là vont à la bataille, ils marchent, évidemment, sur l'air de *Malborough s'en va-t-en guerre.....*

Bref, c'est très-joli, très-bien fait et très-finement conçu. On sait cependant si, de son essence, la sculpture est un art joyeux; elle ne rit guère d'habitude, et même elle ne rit pas du tout.

Cependant, au bout du tertre, à travers ces broussailles discrètes, voyez-vous cette hydre de Lerne, ce serpent de l'île de Rhodes, ce monstre informe et sans nom du récit de Théramène?

Sa croupe se recourbe en replis tortueux.

Non! Vous avez beau regarder, de tous vos yeux, le danger et l'abîme où se traînent ces gens-là, d'abord vous ne voyez rien; mais enfin, tout là-bas, voilà le monstre, en effet. Bonté divine! le monstre était caché dessous un maître chou.

Le monstre en son gîte songeait; le monstre est un lièvre innocent de toutes ces terreurs.

Voilà le groupe. Et maintenant, comme il est impossible qu'un homme, et même un sculpteur, invente un si grand drame à soi tout seul, il a fallu chercher l'origine et le nom des sept Souabes. Nous les avons trouvés dans une légende qui se perd dans la nuit des temps, une de ces légendes allemandes et fantastiques, comme il en vient souvent du pays nébuleux et poétique d'Hoffmann et de Mürger.

Vous savez déjà qu'ils étaient sept, quatre de plus que les trois Suisses qui faisaient ce beau serment, au clair de la lune d'avril. Le premier s'appelait Schultz, le second Jockele, le troisième Merli, le quatrième Jerckli, le cinquième Michel, le sixième Jehan, enfin le septième Veitlé. Outre leurs noms, ils avaient des surnoms, ce qui constitue une espèce de noblesse; il y a tant de héros qui n'ont pas de noms, propres du moins. Les surnoms de nos héros étaient : l'Allgauer, le Lièvre du lac, le Souabe aux lacets, le Souabe au tonnerre, le Souabe au miroir, le Souabe aux gâteaux et le Souabe aux pieds jaunes.

Or, comme ils étaient sept, ils avaient résolu d'égaler les douze pairs de la Table-Ronde en courage, en patience, en dévouement. — Nous chercherons, disaient-ils, un grand danger à courir, ce qui s'appelle un grand danger; mais avant tout, il nous faut des armes! « Aux armes, citoyens! » Car les sept Souabes furent sur le point d'inventer *la Marseillaise!* Malheureusement ils étaient pauvres; ils ne pouvaient pas aspirer aux armures damasquinées en or, aux brassards des barons, aux cuirasses des vidames, aux glaives des chevaliers, et ils s'étaient armés, comme vous les avez vus tout à l'heure, au hasard de toutes les armes offensives et défensives qui leur tombaient sous la main, sur l'épaule, et même un peu plus bas que l'épaule.

[1] *Chrestomathie française*, t. III. Voy., sur Vinet, notre t. XVI, (1848), p 81.

[2] Légende très-populaire sur les bords du Rhin. Son origine remonte à la seconde moitié du quatorzième siècle, et l'on prétend qu'elle fait allusion à une conspiration avortée de quelques seigneurs souabes contre l'empereur d'Allemagne. On en a conservé le souvenir dans une vieille enseigne de Strasbourg. (Voy. t. XX, 1852, p. 288.)

[3] C'est le très-spirituel possesseur de la sculpture qui veut bien lui-même nous la décrire, et si nos lecteurs ne l'ont pas encore reconnu à ces premières lignes, ils n'iront pas bien loin sans le nommer.

Il y a, dans ces sept Souabes, un peu du don Quichotte, un peu du Sancho Pança; ils aiment les aventures et la choucroute; ils courent après la gloire et le petit salé; ils ont soif de renommée et de vin blanc.

Ils sortirent en tapinois de leur boutique, à la brune, et sans rien dire à leurs femmes, de peur d'être grondés et même un peu battus.

L'un d'eux, le Souabe aux pieds jaunes, dit tout bas au Souabe aux gâteaux : « L'ami, je te ferai la confidence, mais n'en disons rien aux camarades, qu'un monstre est caché dans les champs que tu vois là-bas! Je l'ai vu qui faisait ployer les hautes herbes; il est fauve, il a l'écume à la bouche, et sa tête est armée d'une paire de cornes menaçantes. Est-ce un ours, un tigre, un léopard? je n'en sais rien; mais c'est quelque chose d'énorme, en vérité. Si donc tu veux m'en croire, nous irons à la rencontre de ce féroce animal, nous dirons à nos camarades de le tuer, et quand il sera couché par terre et bien mort, toi et moi nous le rapporterons en grand triomphe, et les dames se mettront aux fenêtres pour nous voir, et le bourgmestre nous viendra saluer du perron de l'hôtel de ville, et les poëtes nous feront des cantates, et nos femmes nous appelleront mouseigneur. J'entends d'ici les compliments, les louanges, l'admiration, les vivat. »

A ce discours de son ami aux pieds jaunes, le Souabe aux gâteaux répondit tout bas qu'il était prêt à marcher, mais qu'il se tiendrait à l'arrière-garde, afin que chacun fît son devoir.

Voilà donc comment ils étaient partis, voilà comment ils arrivèrent. Notez bien que leur peur fut plus grande que s'ils avaient eu à faire à un tigre, et que le lièvre leur échappa.

Il était plus de minuit lorsqu'ils rentrèrent dans la ville, encore épouvantés de leur courage; ils traînaient la jambe, ils avaient l'oreille un peu basse, ils se demandaient comment expliquer leur terrible équipée.

Hélas! les malheureux, ils ne songeaient pas à leurs femmes qui les attendaient sur le seuil de leur porte, bien et dûment armées de la seule arme offensive à laquelle ils n'avaient pas pensé eux-mêmes, les sept Souabes, à savoir le manche à balai.

De cette histoire véridique la Souabe a fait une légende, et cette légende on la chante aux enfants, d'abord pour les endormir, et pour leur apprendre, et de très-bonne heure, à respecter l'héroïsme, à ne pas le contrefaire, à rester dans la vie réelle, à mépriser l'aventure, à ne pas courir après la gloire sur le bord des grands chemins; et comme chaque année ajoute une ironie, un sourire, un couplet à la chanson des sept Souabes, la légende est devenue un volume aussi vaste que les vingt-quatre chants de l'Iliade, et c'est de là que le jeune sculpteur, M. Bartholdi, digne élève du grand maître Ary Scheffer, moitié sérieux, moitié plaisant, a tiré ce charmant groupe, où l'on



Les Sept Souabes, sculpture polychrome par Auguste Bartholdi.

commence par un poltron... pour finir comme on a commencé.

Pour ma part, à toute la légende des sept Souabes, je préfère, et de beaucoup, ce groupe, où se trouvent reproduits si vivement les étonnements, les terreurs, les résolutions héroïques de tous ces héros dignes d'un meilleur sort.

P.-S. Un antiquaire, un savant du premier ordre et cependant très-naïf, comme nous étions à disserter sur la légende des sept Souabes, s'est fâché tout rouge, en nous disant qu'il y croyait tout autant qu'au dragon de Cadmus, aux bottes du petit Poucet, à la Lampe merveilleuse, à l'hydre de Lerne et aux chevaux d'Achille, qui parlaient mieux que des académiciens de l'Académie. — Et véritablement, Messieurs, disait-il, moi qui vous parle, j'ai vu la peau du monstre, oui, la peau du lièvre clouée avec le fer même de la lance héroïque à la porte de la citadelle de Constance, où fut enfermé Jean Huss, avant qu'on ne le brûlât sur un petit bûcher. J'ai vu la peau; je ne dirai pas que j'ai vu le poil, car dans l'intervalle étaient venus les petits oiseaux du ciel, qui l'avaient emporté et mêlé à la mousse, au fond de leurs nids.

LA MAISON DE MICHEL-ANGE, A ROME.

Voy., sur Michel-Ange, la Table des vingt premières années.



Intérieur de la Maison de Michel-Ange, à Rome. — Dessin de Karl Girardet, d'après M. de Fontainieu.

Cette maison, qui fut, dit-on, habitée par Michel-Ange, s'élève à droite de l'escalier du Capitole, construit par ce grand artiste, et en face de l'*Ara Cœli*. Michel-Ange passa une grande partie de sa vie à Rome. Lors de son premier séjour, dans sa jeunesse, à l'âge de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, il logea pendant une année chez le cardinal de Saint-Georges, où il exécuta un Bacchus en marbre, conservé aujourd'hui à la galerie de Florence, et le groupe de *la Pitié*, placé originairement dans l'ancien Saint-Pierre et depuis dans la nouvelle basilique. Revenu à Florence pour y exécuter le David colossal qui est à la porte du vieux palais, il fut rappelé ensuite à Rome par le pape Jules II, qui le chargea d'exécuter son mausolée. En 1506, mécontent de quelques procédés du pape, il résolut de quitter Rome. Il dit au camérier : « Quand le pape aura besoin de moi, vous lui répondrez que je suis allé ailleurs. » Et, rentré chez lui (peut-être dans la maison voisine du Capitole), il donna ordre, vers deux heures de la nuit, à ses domestiques, de vendre tous ses effets aux juifs et de venir le rejoindre à Florence. Il prit la poste, et ne s'arrêta que lorsqu'il fut parvenu à Poggibonzi, sur le domaine des États de Florence. A peine était-il arrivé en Toscane, que Jules II lui envoya cinq ou six courriers pour le prier et même lui ordonner de revenir. Michel-Ange refusa. Le pape alors adressa au sénat de Florence trois brefs remplis de menaces pour obtenir qu'on forçât le fugitif de retourner à Rome. Le gonfalonier Pierre Soderini aurait bien voulu retenir Michel-Ange ; mais Jules II, qui venait d'entrer en vainqueur à Bologne, était redoutable, et Soderini donna le conseil à Michel-Ange de se soumettre. Quand le grand sculpteur se présenta, bien contre son gré, devant le pape, celui-ci, le regardant d'un air irrité, lui dit : « Enfin, au lieu de venir nous trouver, vous avez attendu que nous ayons été nous-même vous chercher. » Et il lui commanda de faire sa statue colossale en bronze.

De retour à Rome, en 1508, Michel-Ange fut chargé des peintures de la voûte et des parois de la chapelle Sixtine ([1]), qui furent terminés en 1512. Après la mort de Jules II (en 1513), sous Léon X, Michel-Ange travailla tour à tour à Florence et à Rome. Il en fut de même sous Adrien VI et sous le pontificat orageux de Clément VII. Ce fut ce dernier qui le rappela définitivement à Rome, alors qu'il avait cinquante-neuf ans, pour y achever le mausolée de Jules II et compléter les peintures de la chapelle Sixtine ; enfin Paul III le nomma architecte de Saint-Pierre, et depuis le moment où, âgé de soixante-douze ans, il entreprit les constructions de ce célèbre édifice, il ne se considéra plus comme libre de retourner dans sa patrie. Malgré les dégoûts que lui firent éprouver à Rome les envieux, les rivaux, les incertitudes des papes ; malgré les sollicitations fréquentes de ses amis les Florentins et du grand-duc de Toscane, il persista dans la résolution de ne plus quitter Rome que lorsque Saint-Pierre serait achevé. « Obtenez de Sa Seigneurie (le grand-duc), écrivait-il à Vasari, qu'avec sa permission je puisse suivre la construction de Saint-Pierre, jusqu'à ce que je l'aie conduite au point qu'on ne puisse plus lui donner une autre forme. Si je quittais auparavant, je serais la cause d'une grande ruine, d'une grande honte et d'un grand péché ; je vous en prie pour l'amour de Dieu et de saint Pierre, etc. » Michel-Ange avait en ce temps-là quatre-vingt-sept ans. Il ne restait, pour terminer Saint-Pierre, qu'à élever la calotte du dôme : il en fit un modèle en bois, que ses successeurs, Jacques della Porta et Dominique Fontana, exécutèrent, après sa mort, avec une scrupuleuse fidélité. Il mourut le 17 février 1564, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. La plus célèbre des habitations de Michel-Ange est le palais de Florence qui porte son nom et qui est encore habité par ses descendants.

([1]) Voy. p. 73.

LA TERRE DE FEU

ET LE DÉTROIT DE MAGELLAN ([2]).

Bien peu de gens savent aujourd'hui qu'une des îles du détroit de Magellan s'appela l'île de Louis-le-Grand ; bien plus de gens ignorent que ce nom fut imposé à ce coin de terre dédaigné pour perpétuer le nom d'une entreprise maritime qu'on peut regarder, à bon droit, comme la première expédition scientifique envoyée par la France dans l'océan Pacifique ; seulement, comme elle date de l'année 1698, la science ne fut pas son unique mobile ; elle fut même avant tout commerciale. Le grand siècle n'avait pas encore ce genre de désintéressement qui fait des découvertes géographiques profitables à tous le but unique d'une expédition.

Se rendant aux sollicitations de quelques flibustiers qu'avaient tentés naguère les richesses du Chili et du Pérou, et qui prétendaient retourner vers ces régions désolées par eux, M. de Gennes avait déjà exploré le fameux détroit et n'en était revenu que pour obéir à sa destinée aventureuse, lorsque Louis XIV, conseillé par son ministre, résolut d'imiter Philippe II, et de s'emparer, aux dépens des autres puissances européennes, d'un point dédaigné du globe, qui conduisait au pays de l'or.

Ce fut sous l'influence de cette pensée politique, difficile à exécuter trop ostensiblement, que, dès l'année 1697, se forma la *Compagnie de la mer Pacifique*, dont les statuts ne tardèrent pas à être affichés sur tous les murs de Paris ; sept grands navires avaient été mis, disait-on, à sa disposition par M. de Pontchartrain, et une compagnie de jeunes volontaires, auxquels on destinait un bel uniforme bleu de roi tout galonné d'or, avec tricorne portant le plumet orangé, se recruta en moins de rien ; il s'agissait cependant, nul ne l'ignorait, de s'en aller au pays des Patagons, et cependant il n'y avait fils de famille qui n'en fût affolé, nous dit un contemporain. Mais par malheur le magnifique plumet flottait sur plus d'une tête à l'évent, si bien que lorsque la compagnie des volontaires se fut rendue à la Rochelle, conduite par de jeunes étourdis dont leurs familles prétendaient faire d'heureux aventuriers, n'en pouvant faire de bons sujets, il n'y eut pas d'extravagances et de dépenses folles dont le port austère de la Rochelle ne devînt le théâtre. M. de Gennes, auquel la conduite de cette entreprise avait été proposée par la Société, se rendit sur les lieux, jugea avec sagacité le personnel de l'expédition, et, ne voulant pas commander à cette troupe d'étourneaux, prit la poste, se présenta à Louis XIV, protecteur avoué de la Compagnie, et donna résolûment sa démission. Le roi l'accepta et nomma à sa place un digne officier de Saint-Malo, M. de Beauchesne-Gouin, dont le nom a disparu, à peu près du moins, des annales de notre marine, et dont le nom cependant doit être à jamais vénéré, car à des sentiments rares d'humanité, il alliait l'amour de la science. C'est de son entreprise admirablement conduite, mais ignorée, qu'il faut faire dater aujourd'hui cette série d'expéditions scientifiques qui ont placé si haut le nom de la France dans les annales maritimes des peuples.

Le chevalier de Beauchesne était un brave officier, estimé de tous ; mais il n'appartenait pas à la *marine du roi*, et il ne reçut le brevet de capitaine que pour cette campagne seulement. On ne saurait croire aujourd'hui quels sentiments de jalousie souleva sa nomination parmi les of-

([2]) Expédition des Français à la Terre de Feu, en 1698. — Exploration du détroit de Magellan par Dumont d'Urville.

ficiers de M. de Gennes : il se mit peu en peine de ces démonstrations hostiles, notifia nettement à la Compagnie ses intentions, débarrassa la Rochelle des gens à plumet, et les remplaça par des ingénieurs dont les travaux attestent encore aujourd'hui quelle fut la pensée dominante du digne commandant.

De 1693 à 1698, temps auquel M. de Gennes avait navigué à main armée dans la mer du Sud, la situation politique avait bien changé : la paix avait été signée avec l'Espagne; il ne s'agissait plus de seconder les déprédations des flibustiers le long des côtes du Chili et du Pérou, il fallait, au contraire, les combattre au profit de l'Espagne, tout en prenant position dans des régions abandonnées, d'où l'on pouvait commander aux deux mers. Guidée par M. de Beauchesne, la Compagnie de la mer Pacifique réduisit tout d'abord son armement; elle le borna à trois navires et à un petit bâtiment de conserve (1); elle envoya fort peu de soldats, en chargeant d'ailleurs un habile homme, M. Haisse, de diriger les transactions commerciales. Les ingénieurs savaient dessiner; les officiers, M. de Beauchesne en tête, étaient d'habiles chasseurs; les chirurgiens avaient quelque teinture d'histoire naturelle; il n'en fallait pas davantage pour rendre utile une expédition qui ne prétendait plus à la gloire militaire, sans toutefois avoir la prétention de faire de la science. On mit en mer le 17 décembre 1698. Un an ne s'était pas écoulé que, grâce au zèle intelligent du capitaine Beauchesne, secondé par ses jeunes ingénieurs Delabat et Duplessis, le détroit de Magellan était exploré dans toute son étendue, et que des noms français désignaient ces innombrables îlots, ces baies inconnues, ces canaux tortueux, ces anses sans fin, qui, dans la magnifique carte de l'expédition de King, portent aujourd'hui des noms anglais sur un déploiement de côtes prolongé au delà de 120 lieues.

Plus d'un siècle avant les tentatives de Beauchesne, la pensée qui préoccupait Louis XIV avait germé dans la tête du royal élève de Santa-Cruz, et, dès 1580, on avait songé à établir pour le compte de l'Espagne une colonie agricole et commerciale dans le fameux détroit. Pour effectuer ce grand projet, Diego Fariz de Valdez s'était vu à la tête d'une flotte de vingt-trois navires montés par 3 500 hommes que la tempête avait dispersée, comme elle devait disperser huit ans plus tard l'invincible Armada. Un officier de cette expédition, Pedro Sarmiento de Gamboa, était parti du Pérou l'année suivante pour réaliser enfin un projet commencé sous de si terribles auspices : l'expédition qu'il commandait était moins considérable que la précédente, mais les précautions étaient mieux prises, et toutefois les résultats furent à peu de chose près aussi désastreux. Après avoir bâti un fort au cap de la Possession, après avoir tenté l'édification d'une ville qui portait le nom de son souverain, Sarmiento espéra sans doute qu'en avançant dans le détroit il trouverait une localité plus favorable encore à ses projets de colonisation, et il planta l'étendard de Castille dans ce port magnifique célèbre depuis sous le nom de *Port Famine*. Ce nom dit, en termes énergiques et concis, tout ce que Sarmiento eut à souffrir dans ce lieu désert (2); mais ce fut Thomas Candish qui l'imposa en 1587 à ces rivages, où tout rappelait la détresse des Espagnols. Privée alors de son chef, qui avait tenté de regagner l'Europe avec vingt-cinq hommes dont le courage lui était connu, la colonie, décimée par la faim, se préparait à gagner les rives de la Plata; elle ne comptait plus alors que vingt-quatre individus, et deux pauvres femmes européennes, admirables de courage, n'avaient pas craint de partager et d'adoucir tant de maux.

(1) M. de Beauchesne-Gouin avait planté son pavillon à bord du *Phelippeaux;* M. de Terville commandait le *Maurepas;* la corvette *la Bonne-Nouvelle*, qui revint promptement en France, était sous les ordres d'un officier qu'on désigne sous le nom du sieur Perré. Deux énormes volumes in-folio, remplis de cartes, de plans et de dessins, qui font partie de la riche Bibliothèque de la marine, et que personne n'a consultés, prouvent aujourd'hui ce que fit alors le chevalier de Beauchesne-Gouin, secondé par quelques hommes de bonne volonté. —Voy., pour les titres de ces deux précieux manuscrits, les nos 13026 et 13027 du Catalogue général.

(2) Le malheureux Sarmiento fut pris en mer par Ralegh et conduit en Angleterre. On ignora toujours le sort des vingt-cinq pauvres colons qui avaient quitté le port Famine.

De pareils détails, parfaitement connus de Beauchesne-Gouin, n'étaient pas de nature sans doute à lui donner des idées riantes sur l'établissement que pouvait recevoir cette région inhospitalière; c'était heureusement un de ces hommes que n'effrayent pas les difficultés, et, après avoir expédié en Europe la corvette commandée par le capitaine Perré, il commença résolûment son exploration.

Le point le plus remarquable qui frappa le navigateur français fut ce mont magnifique de Sarmiento, ce volcan éteint, qui s'élève d'une façon si abrupte des bords de la mer, et qui va se couronner de glaciers resplendissants à 6 800 pieds d'élévation. L'intrépide Magellan avait été émerveillé de sa forme régulière, et l'on suppose avec raison que ce fut lui qu'il désigna par la suite sous le nom de *Campana de Roldan* (la cloche de Roland); les voyageurs modernes sont unanimes lorsqu'il s'agit de peindre l'effet merveilleux que produit sur ce pic le soleil, dont les rayons sont réverbérés par des glaces éternelles (3).

Beauchesne ne prétendait pas seulement traverser le détroit ou marquer l'emplacement d'une colonie; aidé de ses deux jeunes ingénieurs, Duplessis et Delabat, il en entreprit l'hydrographie, aussi complète qu'on pouvait la faire en ce temps. Homme pratique et homme humain à la fois, il semble qu'il ait voulu faire oublier aux pauvres naturels de ces régions calomniées l'épouvantable catastrophe qui avait fait imposer la dénomination d'*Anse du Massacre* à l'un de leurs ports (4), et qu'il ait pourvu en même temps à l'abondance de leurs chasses précaires. Non-seulement un ordre du jour avait prescrit, dès le début du voyage, la plus grande douceur avec les innocents Fuégiens, mais des fers de flèches avaient été forgés à bord spécialement pour eux, et leur étaient journellement distribués, avec les bagatelles qu'on donne ordinairement aux sauvages. Les résultats de cette conduite ne pouvaient être douteux, surtout avec la fermeté de notre commandant malouin. Pas un acte de violence ne rappela les scènes qui avaient ensanglanté le détroit lors des incursions de 1696; mais des actes touchants prouvèrent que ces pauvres gens comprenaient le caractère tout pacifique de la mission de leurs nouveaux hôtes. Un jeune officier s'étant imprudemment avancé dans ce dédale inextricable d'îlots, au milieu des neiges, avait été abandonné par ses compagnons; les braves Pécherais le recueillirent à demi mort, se privèrent de leur nourriture pour le ranimer, et le ramenèrent bientôt au camp des Français.

Pour la première fois peut-être aussi ces races malheureuses, sur lesquelles le capitaine King nous a transmis tant de détails précieux, furent observées sérieusement et dépeintes avec une exactitude qu'on ne trouve pas antérieurement. Après plus d'un siècle et demi, c'est avec une réelle satisfaction intérieure qu'on lit ces mots du jeune ingénieur français qui nous a transmis leurs traits, et dont le chevalier de Beauchesne ratifie avec tant de bienveillance les observations : « Ils sont doux et fort humains; ils estoient si bien accoutumés avec nous qu'ils nous suyvoient presque

(3) Cette montagne gît par les 54° 27′ 15″ de lat. sud, et les 70° 51′ 15″ de longit.

(4) Lors de la grande expédition de nos flibustiers, une tribu entière de Pécherais avait été impitoyablement détruite par ces hommes sans pitié.

dans tous les ports pour nous y apporter du gibier et des moules, qu'ils connoissoient nous faire plaisir : aussy, qui que ce soit de nous ne leur a-t-il fait du mal, car, en ce cas, je crois qu'ils seroient hommes comme les autres; ils en donnèrent la preuve aux flibustiers à la rivière du Massacre. »

Au milieu de ces esquisses morales, qu'on trouve avec plaisir dans leurs relations, ce serait en vain néanmoins qu'on demanderait aux jeunes ingénieurs de l'expédition cette accentuation des traits, dans la peinture physique, qui constitue la véritable ethnographie. Au temps de Louis XIV, un sauvage de l'Amérique ou de la Polynésie, par cela seul qu'il n'appartenait pas à la race des nègres, est peint sans façon sous les traits des paysans de la Beauce, de la basse Bretagne et de la Normandie. Les curieux, qui passent avec une curiosité si nonchalante dans les salles du Muséum d'histoire naturelle consacrées à l'étude des races humaines, ne se doutent peut-être pas des efforts incalculables qu'il a fallu faire pour réunir ces types si divers, ces spécimens si variés qui, grâce aux savantes classifications des Serre et des Quatrefages, nous permettent de comprendre enfin et de saisir du premier coup d'œil ce que sont en réalité les variétés du genre humain.



Habitant de la Terre de Feu. — D'après le Voyage de King.

Ces peuples, que Bougainville appelle *Pécherais*, et que Weddell désigne à plus juste raison sous le nom de *Fuégiens*, forment un ensemble de population qu'on ne peut pas raisonnablement faire monter au delà de quatre mille individus; leur aspect plus ou moins misérable varie selon la rigueur des saisons et la rareté des subsistances; c'est même à ces deux causes réunies qu'il faut attribuer la variété des peintures parfois hideuses que nous font d'eux les voyageurs. Soumis aux privations que multiplie la rigueur du pays qu'ils parcourent, ils apparaissent parfois sur leurs rivages dans un état d'inanition passagère qui excite la pitié des navigateurs. Il n'est point juste de les ranger, comme l'a fait Bory de Saint-Vincent, parmi les Mélanésiens de la Nouvelle-Hollande; ils sont certainement supérieurs à ces sauvages hideux et cruels de la race noire océanienne. Par la configuration de leur crâne, par leur taille, par la couleur de leur peau, par leurs croyances et par leurs usages, ils offrent une identité parfaite avec les peuples moins déshérités des extrémités de l'Amérique du Sud, et depuis le chevalier de Beauchesne jusqu'au capitaine King, on a pu vanter, sans tomber dans l'exagération, leur innocence et leur bonne humeur.

Vêtus à peine de peaux de loup marin, et mal défendus contre les rigueurs de l'hiver par la fourrure trop rare du guanaco, ces pauvres gens sont presque toujours obligés de se contenter, pour leur subsistance, de ces pétoncles et de ces moules que dédaignent les Patagons, mais qu'ils regardent, eux, comme une manne bienfaisante. Montés sur des pirogues d'écorce d'arbre cousue avec des tendons d'animaux, qui ont jusqu'à douze ou quinze pieds de long, ils parcourent sans relâche, à la recherche de leur nourriture, les plages morcelées de la Terre de Feu : sans cesse il leur faut plonger pour détacher le coquillage de la roche, et c'est aux femmes qu'échoit ce labeur, la fronde, l'arc et les flèches que portent leurs maris constituant sans doute à ces derniers un droit de superbe indolence contre lequel on ne les entend jamais réclamer. Aussi résulte-t-il de cet état de choses, comme le fait si bien observer d'Orbigny, que « les Fuégiennes sont peut-être, de toutes les femmes sauvages de l'Amérique, celles dont le sort est le plus dur ».

Ces pauvres Fuégiennes se montrèrent, avec les équipages français de Beauchesne et de Terville, ce qu'elles étaient, douces, bienveillantes, secourables. A l'exception des farines, les vivres embarqués de la Rochelle s'étaient avariés; ce fut à ces laborieuses Indiennes qu'on dut une sorte d'abondance. Sans elles, sans leur promptitude à plonger, sur le moindre signe de leurs hôtes, pour arracher des coquillages aux rochers abruptes, quelque autre port du détroit eût mérité certainement, aux dépens de nos pauvres matelots, le nom funeste de *Port Famine*. Dans cette bonne humeur toute joviale qui ne les abandonna pas, même au milieu des plus rudes privations, nos gens se contentèrent de nommer *Mort-au-Pain* une des stations où M. de Bauchesne alla mouiller ([1]).

Ce fut le 17 septembre 1699 que le chef de cette expédition mémorable, se faisant transporter sur l'île du détroit qui porte sans doute aujourd'hui le nom de Wellington, lui imposa solennellement celui de *Louis-le-Grand*. Dans cette cérémonie, il était accompagné d'une partie des équipages et de M. de Terville. Par ses ordres, on dressa un poteau aux armes de France, et une inscription latine attesta que la France prenait possession de ces régions dédaignées alors par tant de peuples. Beauchesne-Gouin s'était assuré dès lors, et il le fait remarquer avec une rare sagacité, que la Terre de Feu n'est qu'un archipel composé d'îles sans nombre.

Avant de passer dans la mer Pacifique, et par les 52° 18′ 15″, Beauchesne put admirer le cap Orange, qui s'élève non loin du cap de la Possession, à quelques lieues du cap des Vierges, qui lui signalait la fin prochaine de ses travaux. Ce ne fut pas sans une vive satisfaction que les équipages débouquèrent enfin dans le grand Océan et quittèrent une région où ils s'étaient vus soumis à de vrais périls et aux plus rudes privations. Le 19 janvier 1700, l'un des ingénieurs de l'expédition écrivait : « On ne peut exprimer avec quel enchantement nous sortîmes du détroit où nous avons resté six mois et vingt jours!... »

Notre hardi marin avait d'abord l'intention d'entreprendre un voyage de circumnavigation, et, sans les circonstances, il eût ravi certainement à Bougainville l'honneur d'avoir fait, le premier en France, un voyage autour du monde. Des démêlés avec les Espagnols sur les côtes du Chili et du Pérou, un combat même où il n'y eut que trop de sang versé, changèrent les desseins du che-

([1]) La dénomination, toute rabelaisienne, fut donnée, probablement un jour de jeûne forcé, à une baie située à 26 lieues du détroit de Saint-Jérôme.

valier de Beauchesne : il renonça à l'idée de passer dans la mer des Indes; mais alors même qu'il restreignait le cadre de ses opérations, il donnait plus d'importance encore aux observations scientifiques de ses ingénieurs. Par ses ordres, on releva une partie des côtes de l'océan Pacifique, Valdivia fut l'objet d'un examen spécial, la ville d'Arica fut décrite comme elle ne l'avait pas été encore; puis, s'élevant dans l'hémisphère austral, par delà les 52 degrés, il franchit



Vue du Mont Sarmiento, dans le détroit de Magellan. — D'après le Voyage de King.

l'extrémité redoutable de la Terre de Feu, revit l'*Ilha Grande* sur la côte du Brésil où il rencontra l'un des deux navires qui, selon ses ordres, ne l'avaient point suivi, et, ayant appareillé de ces parages le 12 mai 1701, rentra le 6 août de la même année dans ce port de la Rochelle où la flottille était mouillée trente-deux mois auparavant.

La suite à une autre livraison.

UNE FILATURE DE SOIE

DANS LE LIBAN.

Le 27 octobre 1857, j'étais de nouveau à Beyrouth, sur la côte de Syrie : connaissant déjà les environs immédiats de la ville([1]), j'acceptai l'invitation que me firent deux officiers de *l'Hydaspe* de visiter avec eux une filature de soie située dans le Liban, au fond de la vallée de Hamana. Le Cantique des cantiques parle de cette vallée([2]), et Lamartine l'a célébrée([3]); c'était un attrait de plus. Montés sur des chevaux de louage, dans les veines desquels coule du sang arabe, nous passâmes d'abord près de la promenade des Pins; puis nous traversâmes une plaine arrosée par la rivière des Chiens, plantée de mûriers couverts de feuilles nouvelles, de dattiers chargés de fruits, et cultivée en jardinage; puis nous commençâmes à gravir les premières pentes du Liban. Nous apercevions déjà les villages les plus inférieurs, habités par des Druses et des Maronites : construits avec le grès qui forme la masse de la montagne, ils se confondent avec elle et ressemblent de loin à des amas de pierres; mais chacun d'eux est entouré d'une zone cultivée en mûriers, en oliviers et en vignes. Bientôt nous atteignîmes un petit bois de chênes faux-kermés, et nous continuâmes à nous élever; la vallée d'Hamana était au-dessous de nous, reconnaissable aux pins pignons dont elle est semée. Les pentes que nous gravissions devenaient de plus en plus rapides, et les chemins de plus en plus mauvais; c'est cependant la route de Beyrouth à Damas, la seule voie de communication entre deux villes, l'une de 20 000, l'autre de 150 000 habitants, entre une capitale et son port. Quand je me sers du mot chemin, j'exagère : en Europe, un chemin, même le plus mauvais, a été tracé par l'homme, et les obstacles ont été aplanis ou diminués; ici, le chemin n'a été tracé que par les pieds des chevaux et des mulets, suivant chacun leur instinct et produisant à la longue, par l'empreinte de leurs pas, un réseau de sentiers qui s'entrecroisent de mille façons. Souvent le passage est si étroit que deux chevaux se rencontrant, l'un est obligé de rétrograder jusqu'à un point assez éloigné où le passage soit plus large; d'autres fois, la pente est si roide que les chevaux ne la gravissent qu'avec la plus grande peine. Quant aux chameaux, on est forcé de les décharger de leurs fardeaux et de les pousser par derrière pour leur faire franchir l'obstacle; ils le surmontent en gémissant et en grognant sourdement, protestant ainsi contre la violence qu'ils endurent; car c'est le désert uni et ondulé qui est leur domaine, non la montagne raboteuse et escarpée.

Nous arrivâmes bientôt à un point où les rochers calcaires, entamés par les eaux pluviales, formaient une masse hérissée de cônes, de pyramides, de crêtes, séparés par des trous, des fentes, des crevasses. En Savoie on appelle ces espaces des *lapias;* en Suisse, des *karren;* ils ne sont jamais parcourus que par des géologues ou des chasseurs de chamois. En Syrie, ils font partie de la grande route, et jamais pacha turc n'a seulement songé à faire enlever une seule de leurs aspérités. Les chevaux arabes les traversent sans tomber et sans se casser les jambes; l'un ou l'autre arriverait infailliblement au meilleur mulet des Alpes ou des Pyrénées. M. de Perthuis, ancien officier de la marine française, a

([1]) Voy. t. XXV, p. 342.
([2]) Chap. IV, vers. 8.
([3]) *Voyage en Orient*, t. II, p. 295; édition Didot, 1849.

obtenu de la Porte un firman qui l'autorise à tracer une véritable route de Beyrouth à Damas. Puisse-t-il triompher de toutes les difficultés que l'inertie, l'ignorance, la jalousie et le fanatisme opposeront à son entreprise!

Après avoir franchi un passage difficile, nous arrivâmes à une espèce de maison de refuge ou de caravansérail pour les voyageurs : une écurie pour les chevaux, un hangar pour les hommes, une petite cuisine, composent tout l'édifice; on n'y trouve rien, sinon du feu et du café; car les Arabes en voyage portent toutes leurs provisions avec eux. A partir de ce kan, nous montâmes par des pentes plus douces : des villages se montraient jusqu'au sommet des montagnes, et nous découvrions une vaste étendue de mer bleue encadrée gracieusement dans les courbes élégantes des rivages de Beyrouth. Quoique élevés de 800 mètres et éloignés de trois lieues, nous distinguions très-bien la promenade des Pins, les maisons de campagne qui l'avoisinent et les navires mouillés sur la rade. Cette vision distincte des objets éloignés est une des beautés de l'Orient. Après avoir admiré cet aspect, nous continuâmes à monter au milieu des vignes, dont les longs sarments traînent à terre, et qui fournissent un vin connu sous le nom de *vin d'or* ou du Liban, dont la couleur est le plus grand mérite. Bientôt nous atteignîmes un second kan, et enfin le col célèbre autrefois par les nombreuses attaques de voleurs dont il a été le théâtre; puis nous descendîmes dans une petite vallée, nous contournâmes une montagne et quittâmes le chemin de Damas. Nous étions sur les contre-forts de la vallée d'Hamana, qui se creusait au-dessous de nous. Un beau village paraissait au milieu de pins pignons. Tout à coup nous apercevons une riante maison entourée d'arbres, suspendue sur la pente rapide de la montagne, et abritée par un rocher à pic. Au-dessus et au-dessous, deux longs bâtiments surmontés d'une cheminée d'où sortait une épaisse fumée. C'était la filature du Krayé, le but de notre excursion. M. Cova, l'associé du fondateur de la fabrique, nous reçut dans un petit pavillon où il se reposait avec deux moines du mont Carmel, envoyés dans le Liban pour se rétablir des fièvres contractées au couvent. Puis nous nous dirigeâmes vers la maison : une vaste chapelle, fondée en 1852, est à l'entrée du jardin; au-dessous est la grande filature, et plus bas le village maronite de Ras-el-Harf (la Tête de la Forêt). Les filatures sont installées sur le modèle de celles de Ganges et d'Aubenas, les plus belles des Cévennes; une machine à vapeur fait tourner les dévidoirs, et des enfants syriaques, avec leurs petites calottes rouges, leurs vestes à fleurs et leurs larges pantalons, agitent dans l'eau chaude les cocons dont la belle soie jaune s'enroule sur les appareils. Le soir, nous les vîmes sortir des ateliers et s'éparpiller sur la montagne pour regagner leurs villages; ceux dont la demeure est trop éloignée couchent à la fabrique. Ces enfants sont heureux : leur salaire est d'un franc par jour, et l'on voyait sur leurs visages les signes de la santé et l'expression de la gaieté. De la maison de M. Figon, l'œil embrasse tout le haut de la vallée d'Hamana, et on entrevoit la mer par une échappée entre les montagnes : celles-ci sont couvertes jusqu'en haut de petit pins pignons à l'ombre desquels croît le magnifique *Rhododendron ponticum* qui, à Paris, en hiver, est le plus bel ornement des jardinières aristocratiques.

Comme toutes les montagnes, le Liban a ses formes particulières : ce sont de longues pentes assez roides, formant de profondes vallées dont le *thalweg* est occupé en entier par le torrent; des crêtes sinueuses séparent ces vallées; elles ne sont dominées ni par des aiguilles comme dans les Alpes, des pics comme dans les Pyrénées, des dômes comme dans les Vosges, de hauts plateaux appelés *causses* comme dans les Cévennes et la Scandinavie. La roche la plus répandue est un grès ferrugineux contenant des couches de houille et d'autres minerais. Deux populations ennemies habitent les villages : les Maronites, catholiques romains, et les Druses, dont la religion est un mystère, mais qui ne reconnaissent certainement ni la loi de Mahomet ni celle du Christ. Les Arabes mahométans et les grecs schismatiques sont encore assez nombreux pour jouer un rôle dans les divisions religieuses qui agitent le pays.

On ne saurait concevoir les difficultés qu'a dû surmonter le fondateur de la filature du Krayé, M. Figon, pour former un établissement industriel loin de l'Europe, au centre du Liban, à mille mètres au-dessus de la mer, au milieu de populations indifférentes ou hostiles, dans des montagnes où la meilleure route est le sentier de chèvres que nous avons décrit. Quand on songe qu'il n'est pas un objet grand ou petit, dans la maison ou dans la filature, qui ne soit venu de Beyrouth par la montagne, sans autre moyen de transport possible que des hommes, des chevaux ou des chameaux, on est étonné de trouver dans la fabrique tous les appareils compliqués de l'industrie la plus perfectionnée. Mais que de peines! que de travaux! Il a fallu deux cents hommes se relayant entre eux pour transporter la machine à vapeur; la plupart des appareils ont été charriés ainsi; et si le chemin offre des difficultés inouïes, la vigueur et l'adresse des hommes du Liban savent en triompher. Pendant que l'associé de M. Figon me racontait tous les obstacles qu'ils avaient eu à vaincre depuis douze ans, je réfléchissais que ce courage, cette persévérance, étaient le vrai courage, la vraie persévérance, les seuls qui seront admirés lorsque l'homme sera assez éclairé, assez *humain* pour repousser avec horreur l'idée de détruire son semblable. Sous le point de vue moral, sous le point de vue philosophique, celui qui, loin de sa patrie, fonde, au milieu de montagnes inaccessibles, un établissement utile remplaçant une industrie arriérée et insuffisante; triomphe de tout, difficultés matérielles, passions, préjugés, jalousie des hommes, mauvais vouloir d'un gouvernement ignorant; ne se laisse abattre ni par les insuccès ni par les entraves de tout genre; continue, persévère pendant de longues années, achève son œuvre et naturalise en Syrie une industrie de la France, celui-là n'est-il pas le véritable soldat de la civilisation? Ne réunit-il pas au plus haut degré toutes les qualités qu'on admire tant chez le soldat de la guerre? Sa vie n'est-elle pas menacée, sa santé compromise, sa constance éprouvée de toutes les manières? Il n'a pas uniquement à vaincre la résistance d'une masse d'hommes et à engager une lutte où, de l'aveu des plus grands capitaines, le triomphe définitif est presque toujours du côté des gros bataillons; il est seul en face de milliers d'adversaires dont chaque succès augmente le nombre. Cependant il lutte, il combat, il remporte la victoire; la nature sauvage et l'homme ignorant sont soumis. Sa récompense est le bien-être qu'il répand autour de lui, son aisance à laquelle participent des populations entières, son exemple imité par d'autres. Il y a maintenant trente filatures dans le Liban; dix-sept sont françaises, une anglaise, douze syriaques. En moins de dix ans, M. Figon et son associé M. Cova en ont fondé quatre. Je fis la connaissance du chef d'une filature syriaque, Ibrahim Nagger. Élève des Lazaristes, il parlait sans accent et avec une rare perfection le français, l'anglais et l'italien; l'arabe est sa langue maternelle. J'admirais ce don des langues qui n'existe au même degré que chez les Polonais et les Russes, et qui est aussi l'un des attributs de la race arabe. Tous les voyageurs en sont frappés, les Français moins que les autres; ils trouvent très-naturel que les Syriaques du Liban ou les Arabes du désert parlent arabe, français, anglais et italien, tandis qu'eux-mêmes ne savent leur répondre que dans la langue qu'ils tiennent de leur nourrice. Ibrahim Nagger

ne savait pas que des langues; son esprit d'observation, sa curiosité, sa soif d'instruction, étaient extrêmes : en Europe, il serait devenu un homme distingué; mais, comme des millions de ses semblables, il est arrêté, paralysé par ces Turcs qui partout oppriment et exploitent, en vertu du droit de conquête, des populations qui leur sont supérieures sous le point de vue physique, moral et intellectuel.

UN BAL DANS UNE MEULE DE FOIN.

FÊTE CHAMPÊTRE ALLEMANDE.

Le duc de Saxe-Gotha se trouvait momentanément à Carlsbad avec la duchesse de Courlande. C'était en 1797; on avait épuisé en apparence tous les plaisirs de la saison, et l'on revenait de préférence aux longues promenades dans les champs, lorsque le duc convia sa société habituelle à une plus longue excursion que de coutume. Il s'agissait de pousser jusqu'au village de Fischern, et de s'y rendre en traversant de vastes prairies, animées en ce moment par les travaux de la fenaison. Dix-huit voitures entraînaient cette compagnie de prétendus malades, lorsque le duc fit descendre les promeneuses et leur proposa de traverser un pré verdoyant, que bornaient quelques touffes d'arbres. La proposition est acceptée; on passe près de nombreuses meules de foin, entre lesquelles travaillaient de joyeuses faneuses et quelques jeunes paysans qu'égayaient les sons d'une cornemuse, mais qui travaillaient encore, pour mieux danser, disaient-ils, lorsque l'heure serait arrivée. En cheminant ainsi, on parvient devant une meule de foin gigantesque, une sorte de coupole embaumée, qui excite la surprise par ses vastes proportions, et que bientôt on entoure en donnant des marques d'hilarité. Les agronomes de la suite du prince se moquaient encore de l'idée bizarre qui avait édifié dans la prairie cette étrange pyramide, lorsque tout à coup des pans entiers de cette muraille de foin tombent; un toit seul reste suspendu au-dessus d'une tente illuminée, les rideaux s'écartent et laissent voir une table élégamment servie; les groupes d'arbres que l'on a aperçus dans le lointain servent de retraite à un nombreux orchestre; la musique retentit, la danse commence. « Princes, nobles, paysans, chacun y prend part, dit un témoin de cette fête improvisée, et l'excursion de Fischern est oubliée. » (1)

LES ALPES AU PRINTEMPS.

Après un long temps de sécheresse, où l'hiver a semblé, contre sa loi constante, refuser presque entièrement à nos contrées la neige et l'humidité; après que des vents arides ont longtemps soufflé de l'est et du nord, voici ce matin un changement de scène merveilleux. Le vent d'ouest s'est levé, et son haleine féconde soulève en vagues écumantes les eaux du Léman; un brillant soleil les éclaire encore par intervalles, et perce des masses de nuages qui nous arrivent de l'Atlantique; les flots étincelants roulent de Genève à Chillon, et comme, en se brisant sur la grève, ils se mêlent au sable des rivages, toute cette plaine d'azur et d'argent est environnée d'une ceinture d'or. Les Alpes de Savoie s'enveloppent de blancs nuages, qui par moments se dissipent pour laisser voir le majestueux amphithéâtre : son imposante immobilité forme un contraste sublime avec le tourbillon des nues et le mouvement des eaux, qui donne au lac tout entier l'aspect d'un fleuve immense au cours impétueux.

C'est ainsi que la fidèle nature nous annonce ses bienfaits. Avant de verser sur les campagnes les pluies printanières, elle envoie ses messagers en porter au monde la nouvelle, et le monde sourit d'espérance et de joie. Heureux ou malheureux, les hommes adorent et bénissent la main souveraine qui fait ces miracles éternels; et, pouvant reconnaître une fois de plus qu'elle ne les abandonne pas, ils retournent avec confiance aux travaux qui disposent la terre à recevoir dans son sein les influences célestes. Et qui de nous ne reprendrait son œuvre avec courage, quand nous voyons, quand nous sentons que Dieu travaille avec nous et pour nous?

Les poëtes le disent avec raison, la nature est le temple de l'Éternel, et nous tous qui agissons, selon nos forces, avec des sentiments de respect et d'amour, dans ce magnifique sanctuaire, nous sommes les prêtres et les sacrificateurs.

Mais tous les hommes comprennent-ils la grandeur, la sainteté de leur mission, et sont-ils assez touchés de cette vérité sublime? Le spectacle de la nature, qui devrait nous la révéler, exerce-t-il sur toutes les âmes sa légitime influence? Il faut le reconnaître et le déplorer, un grand nombre traversent la vie sans voir le lieu de la scène. Emprisonnés dans les murailles des villes, ensevelis dans des retraites obscures, ils n'aperçoivent jamais ni la terre ni le ciel, hélas! et leurs pensées se resserrent comme leur horizon. Il faut les plaindre, ces malheureux reclus; il faut leur souhaiter, de temps en temps, quelques bons jours ou du moins quelques heures de grand air et de rase campagne, où ils puissent contempler les merveilles de la création et se réjouir au spectacle de leur beauté. Ils retourneront peut-être avec quelque regret dans leurs tristes demeures, mais aussi ils emporteront de consolants souvenirs et de salutaires espérances. Ils reviendront à leurs travaux obscurs avec la sereine pensée que la Providence, dont ils ont vu la bonté, la puissance et la gloire dans les radieuses campagnes, ne les oublie pas dans l'ombre où se passe leur vie; environnés des œuvres de l'homme, ils auront toujours présentes à l'esprit les œuvres de Dieu; le pain qu'ils mangeront les fera souvenir des moissons dorées et de Celui qui les a fait germer, croître et mûrir.

Mais vous, hommes heureux, à qui votre aisance et votre genre de vie permettent de contempler quand il vous plaît le bel univers : navigateurs qui parcourez les mers et visitez les plus lointains rivages; astronomes qui pénétrez, avec vos instruments, dans les profondeurs des cieux; voyageurs de tout ordre, qui voyez se dérouler devant vous mille tableaux divers; vous tous enfin qui, sans changer de lieu, pouvez dans vos loisirs, ou même au sein de vos labeurs, lever les yeux vers les espaces célestes, et parcourir du regard ce vaste horizon, êtes-vous, nous le demandons encore, assez touchés du miracle vivant, perpétuel, toujours le même et toujours nouveau, que l'invisible main du Créateur déploie à vos regards?...

Ah! si nous avions des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, que nos cœurs seraient autrement disposés! Comme nous saurions aimer Celui qui se révèle par tant de bienfaits! Quelle autre puissance que la sienne serait capable de nous ébranler, quand nous sentirions que nous avons pour nous Celui qui voit et qui peut toutes choses? Quelle indigence, quelle misère, nous trouveraient indifférents et froids, quand nous penserions aux immenses trésors que la nature épanche de son sein pour que les plus petits et les plus chétifs des êtres en reçoivent leur part? (2)

(1) Voy. le docteur Caro, *Almanach français de Carlsbad.*

(2) Lettre écrite de Lausanne, au mois de mars dernier.

LE CHATEAU DE LA TRAVE

(DÉPARTEMENT DE LA GIRONDE).

Les ruines du château de la Trave, que l'on appelle aussi la Trau et la Traou, sont situées à 1 500 mètres environ du bourg de Préchac, dans l'arrondissement de Villandraut (Gironde), sur les bords du Ciron, charmante petite rivière, rapide, encaissée étroitement entre deux berges escarpées hautes de 10 ou 15 mètres. Ce château paraît avoir été construit au commencement du quatorzième siècle. On lit dans l'*Essai sur l'histoire de la ville et de l'arrondissement de Bazas*, par l'abbé P.-J. O'Reilly : « La terre de Préchac appartenait autrefois à la famille de Preysac, et s'appelait *Preysacum* dans les anciens titres. Elle était alliée à la noble maison de Clément V. Le sieur de Preysac, *soudan* de la Trave, épousa la fille d'Arnaud Garcias de Gouth, frère du pape, et laissa son nom au bourg, qui est devenu considérable depuis la destruction du château et du village de la Trave. Le cardinal de la Trave ou de Préchac, à l'imitation des seigneurs de la cour du pape, fit construire un beau château sur les bords du Ciron, en 1306, au hameau de la Trave, ainsi appelé d'un pont en bois (*trabe* ou *trave* en patois) qu'on y avait jeté sur le Ciron [1]. »

Cette seigneurie a fait partie ensuite des vastes domaines de la famille de Montferrand. En 1686, F.-J. de Montferrand, grand sénéchal de Guyenne, rendant hommage au roi, prenait le titre de premier baron de Guyenne, *soudan* de la Trave, etc. Ce titre de soudan n'était pas commun; on trouve sa signification dans Ducange, au mot *soldan* ou *soldani*. « Le château fut détruit en 1450, dit M. Jouannet [2], après le supplice de Pierre de Montferrand à Poitiers; quelques pans de murs encore debout, d'autres tombés en masse, d'autres rasés jusqu'au sol, tout en ces lieux atteste encore l'imprudence de leur ancien maître et la vengeance de Charles VII. » La terre de Préchac appartenait, en 1705, à dame Marie Guyonne-Rochefort-Théobon, qui épousa Louis de Pons.

La mine de 1450 a si bien accompli son œuvre de destruction que plusieurs pans de murs ont été jetés tout entiers à une assez grande distance, tandis que d'autres ont roulé jusqu'au milieu du Ciron, où ils ressemblent aujourd'hui à des roches naturelles. Un d'eux a été renversé de



Ruines du Château de la Trave. — Dessin de Léo Drouyn.

façon que sa partie verticale se trouve maintenant tournée horizontalement. Son épaisseur est d'environ 2 mètres, sa hauteur et sa largeur doivent être de 7 à 8 mètres; d'autres débris d'un volume aussi considérable sont épars de tous les côtés.

Le plan du château consiste en un carré long, flanqué aux angles de tours carrées placées diagonalement, et précédé d'une vaste cour polygonale au nord-ouest, entourée de murailles. Un fossé de 10 ou 12 mètres de large sépare ces deux parties du château. Un autre fossé entoure toute la portion du château qui n'est pas défendue par la rivière. Pour arriver au donjon détruit par la mine, il fallait franchir trois portes protégées par des tours, une sur les fossés extérieurs, une autre entre les deux cours, et une troisième, la seule conservée et qu'on voit sur notre dessin. Derrière cette porte est un escalier droit appuyé contre la muraille, et qui donnait accès à la porte du donjon, ouverte à la hauteur du premier étage. Il est probable qu'ici un pont volant séparait l'escalier de la porte du donjon, dont une des faces s'appuyait contre le mur extérieur.

Les forges de la Trave sont situées en face du château, de l'autre côté de la rivière.

[1] On peut révoquer en doute cette étymologie. En patois, on appelle un pont *pount*, un pont de bois *uno pounto*, une simple poutrelle *uno palanquo*; on ne dit jamais ni *trabe* ni *trave*. A un kilomètre du château est une petite maison de campagne que l'on appelle la Travette.

[2] *Statistique de la Gironde*, t. II, p. 414.

UN CONVOI FUNÈBRE AU VILLAGE.



Un Convoi funèbre, par Knauss (¹). — Dessin de Marc.

De jeunes écoliers conduisent un de leurs camarades à sa dernière demeure; ils suivent lentement le chemin qui mène au cimetière. Au milieu de ces beaux enfants, dont l'insouciant et candide visage contraste avec la funèbre cérémonie, s'avance le vieux magister, qui psalmodie pieusement le chant des morts; ensuite vient le cercueil, porté à bras; des femmes enfin, dont la tête est à demi cachée sous leur capuchon noir, sortent à leur tour de l'obscurité du bois et accompagnent les chants religieux de leurs gémissements. Rien n'est moins inventé et moins étudié en apparence que ce drame de campagne, où l'auteur, pour intéresser, n'a cherché aucun effet, aucun accident extraordinaire. Sommes-nous donc touchés par la poésie de la nature qui encadre cette scène de deuil, par la vue du vénérable maître d'école, ou par la physionomie de la jolie enfant qui marche près de lui, les regards baissés, et, pénétrée déjà de la gravité de l'événement, semble ordonner à son frais visage d'être sérieux et pensif? Nous ne saurions le dire; mais, l'été dernier, au Salon, nous nous sentions doucement émus devant ce tableau, où sous la vérité matérielle vit la poésie, sous le réel l'idéal. Plus d'un parmi nous serait peut-être resté presque indifférent devant le cortége même. D'où vient donc cette puissance de l'artiste, supérieure à celle de la réalité? C'est que l'artiste, comme le dit Topffer, « pour imiter, transforme, et nous donne moins la copie exacte du spectacle qu'il peint que l'expression du sentiment que ce spectacle a fait naître en lui ».

LA CAVERNE AUX MOUCHES.

On a lu dans notre tome XXI (1853), page 134, la description d'un insecte venimeux de l'Afrique méridionale, la mouche tsetsé ou tzalzalia, plus redoutable que le taon ou *tabanus* des anciens. Sur les bords du Danube on rencontre une espèce de mouches non moins dangereuses que l'insecte africain.

Les regards du voyageur qui descend le Danube sur un des magnifiques bateaux à vapeur de la Compagnie autrichienne, sont attirés, le long des côtes de Servie, par une forteresse dont les pieds plongent dans les eaux jaunâtres du fleuve, la forteresse de Golubacz. Plusieurs parties de ce château fort, qui a subi de nombreux siéges durant le moyen âge, et qui a été tour à tour occupé par les Hongrois et par les Turcs, lesquels en furent enfin chassés en 1688, tombent en ruine; mais il reste encore debout de puissantes murailles, et il suffirait de quelques réparations pour faire de ce point une citadelle vraiment redoutable. Quand on a passé cet endroit, le caractère du paysage devient de plus en plus pittoresque. Les montagnes et les rochers qui bordent le fleuve apparaissent tantôt nus, tantôt revêtus de quelques buissons clair-semés, tantôt couverts de bois sombres et épais; çà et là ces barrières naturelles s'entr'ouvrent pour laisser voir de petits villages, ou bien elles s'écartent tout à fait, et l'œil plonge dans de riantes vallées. Mais bientôt elles surgissent de nouveau du sein du fleuve, et tellement rapprochées qu'elles enferment des deux côtés le Danube et lui donnent l'air d'un lac. Des torrents s'échappent des ouvertures, avec des flots d'écume. Partout des gorges escarpées, partout des abîmes, des grottes profondes qui s'étendent à travers le roc, dans toutes les directions. La plus célèbre est celle de Golubacz, nommée la *caverne aux Mouches*. Elle est située près de la route,

(¹) Ce tableau a été exposé au Salon de 1857.

à environ 20 pieds au-dessus du niveau du fleuve; les eaux la remplissent presque entièrement. En 1836, un voyageur anglais tenta d'y pénétrer ; mais, arrivé à cinquante pas de l'entrée, il dut rebrousser chemin, car il avait déjà de l'eau jusqu'au cou. C'est de cette noire caverne que sortent les mouches venimeuses qui causent tant d'effroi dans les pâturages de la Servie et du Banat, province de la Hongrie, de l'autre côté du Danube.

Ces dangereux insectes n'ont pas de nom particulier; on les appelle simplement les *mouches meurtrières (Mordmücken).* Elles paraissent ordinairement trois fois dans l'année, vers la fin d'avril, dans la seconde quinzaine de mai, et vers l'automne, en troupes si nombreuses que l'air en est obscurci; on dirait un nuage de poussière ou bien une tempête de neige. Pareilles à l'insecte tzalzalia, elles ne font guère sentir à l'homme leurs atteintes ; c'est sur les animaux qu'elles s'acharnent de préférence, et de préférence sur le bétail qui paît tranquillement dans les champs, bœufs, vaches, brebis, chevaux, porcs, chèvres, quelquefois aussi les chiens. En vain les malheureuses bêtes se secouent, agitent leur queue pour se débarrasser du fléau ; en un instant toutes les parties non poilues de l'animal sont couvertes de ces insectes, qui s'attachent à lui avec une opiniâtreté inouïe, pénètrent dans les ouvertures du nez, des oreilles et sous les paupières. L'animal ainsi attaqué, en proie à d'horribles souffrances, hurle, bondit, et s'abandonne à une course furibonde, croyant par là échapper aux morsures de son ennemie. S'il flaire le voisinage d'une source, d'un cours d'eau, il y vole et s'y précipite tête baissée. Enfin, épuisé, il tombe, reste ainsi plusieurs heures, et meurt au milieu de douleurs aiguës. Dans une seule année, sur un seul domaine, on compte que 20 chevaux, 32 poulains, 60 jeunes bœufs, 71 veaux, 130 porcs et 310 brebis furent décimés par le fléau. Qu'on juge par cet exemple des désastres épouvantables que causent les mouches venimeuses du Danube!

Jusqu'ici on n'a trouvé aucun remède efficace contre ce mal. Tout ce qu'on peut faire, c'est, quand il vient à sévir, d'allumer de grands feux de paille et de frotter les parties les plus exposées de l'animal, c'est-à-dire les parties non poilues, avec une infusion d'absinthe, ou bien avec l'huile du bouleau, dont l'odeur est infecte, ou simplement avec de la graisse. Il faut voir avec quelle célérité les pauvres bêtes, guidées par leur instinct, accourent près de la paille flamboyante, et se serrent les unes contre les autres, pour se protéger contre l'ennemi commun.

L'opinion générale est que ces insectes proviennent, comme nous l'avons dit, des grottes profondes situées sur les rives du Danube, au-dessous de Golubacz. Mais un fléau si terrible devait donner lieu, parmi le peuple, à de nombreuses légendes. Les Valaques s'imaginent que les mouches sortent d'une autre caverne dans la montagne, dans laquelle autrefois saint Georges jeta la tête du dragon qu'il venait de combattre et de vaincre. D'autres soutiennent qu'il existe, parmi les rochers, un ruisseau qui a la singulière propriété de geler en été et d'avoir une eau bouillante en hiver; il entraîne dans son cours des scorpions, de petits serpents, des guêpes et autres animaux nuisible, qui communiquent leur venin à l'eau naguère claire et limpide : c'est de là que naissent les mouches. Quelques-uns pensent que les insectes ne sont pas produits par cette eau corrompue, mais bien par les détritus de ces différentes bêtes venimeuses. Il y en a qui vont jusqu'à affirmer que ces mouches naissent et se déveveloppent sur des chênes d'une certaine espèce, ou plutôt sur les glands eux-mêmes, quand ils ont été humectés par la pluie bienfaisante du printemps. Mais un point sur lequel tout le monde s'accorde, c'est que le bétail blessé par les mouches meurt empoisonné, et que sa chair ne peut plus être mangée, car elle a aussi des propriétés venimeuses.

Quand elles se montrent sous la forme d'insectes pourvus d'ailes et d'aiguillon, les mouches ont déjà subi trois métamorphoses. Leur ancien état n'avait pas plus de rapport avec leur conformation actuelle que le poisson n'a de rapport avec l'oiseau, et alors elles vivaient même dans un autre élément. En ce cas, elles prennent sans doute naissance dans ces endroits marécageux qui existent au sein des montagnes de Golubacz, d'autant plus qu'à certaines époques de l'année, on voit des myriades d'insectes voltiger autour des flaques d'eau stagnante, où ils forment des essaims si nombreux qu'on les prendrait pour des nuages de fumée. Il est probable qu'au temps de leur première forme ils vivaient dans ces eaux bourbeuses. Si l'on considère de près le corps de la mouche dont nous parlons, on voit qu'il se divise en trois parties : la tête, le corselet, et l'abdomen; six pattes y sont assujetties, dont les deux premières fort courtes, celles du milieu plus longues, et les dernières très-allongées ; de plus, deux ailes membraneuses couvertes de plumes élégantes. La tête est très-remarquable; quand on l'examine à la loupe, on y distingue un aiguillon artistement fabriqué, également propre à piquer et à pomper le sang de la blessure. C'est une pointe mince et effilée, entourée d'un fourreau qui sert à la protéger. Quand l'insecte veut sucer, il enfonce son dard dans la plaie petit à petit et avec beaucoup de précaution : l'effet du poison inoculé se manifeste aussitôt, et la piqûre s'enflamme; car il est hors de doute que cette mouche distille dans la blessure une liqueur venimeuse qui, semblable aux autres poisons, clarifie le sang et le rend plus propre à être pompé. La douleur qui accompagne une telle blessure se fait d'abord à peine sentir; mais bientôt surviennent l'irritation, l'enflure et une fièvre violente. Les insectes s'acharnent surtout après les parties les plus délicates et les plus sensibles du corps de l'animal, les naseaux, par exemple.

La durée de la vie de ces insectes varie beaucoup. S'il souffle des vents violents, si la saison est pluvieuse, le cours de leur existence est considérablement abrégé. Mais quand le printemps est sec, lorsque le commencement de l'été est doux, et que le vent d'est domine, alors ils se montrent en bataillons nombreux, suivant toujours la même direction : d'un côté vers Orsova, Czernecz, Widdin et Nikopoli, dans le territoire turc; et sur la rive opposée du Danube, vers les trois districts du Banat, Uj-Palanka, Méhadia et Versecz. Un fait surprenant, c'est que les mouches venimeuses bornent leurs dévastations à ces localités; jamais elles ne dépassent leurs limites habituelles pour aller attaquer les troupeaux des peuples voisins.

Le voyageur Pallas rapporte qu'en Russie, sur les bords du Volga, il existe une espèce de mouches qui attaquent particulièrement les hommes : les paysans, pendant leurs travaux dans les champs, ont l'habitude de se couvrir la face d'un filet.

ERREURS ET PRÉJUGÉS.

Voy. la Table des vingt premières années.

FROID ET CHAUD.

Une tendance funeste qui nous attire vers l'erreur est celle qui nous porte à envisager les choses dans leur seule relation avec nous-mêmes, et nous empêche de les considérer dans leur rapport avec l'univers. Nous croyons tenir la vérité absolue, alors que nous ne possédons qu'une vérité toute relative à laquelle les notions les plus fausses se trouvent mêlées. C'est une faiblesse de notre nature; nous ne pouvons la surmonter que par un emploi énergique de la raison. Il nous faut avoir la force de sortir en quelque sorte de nous-mêmes pour n'entendre que de loin toutes les voix

exclusives qui crient en nous, et pour prêter une oreille plus proche aux avertissements que donnent les mille voix du monde extérieur. Quelque difficile qu'il soit de fixer une attention aussi ferme et d'écarter l'obsession des impressions les plus directes, la difficulté la plus grande est de soupçonner l'erreur, surtout lorsqu'elle s'est aggravée par les mots, qui ont donné un corps à l'idée fausse et l'ont fortifiée de toute la puissance que le langage prête à la pensée. En voici un exemple.

Par la nature de nos sensations, nous sommes conduits à opposer l'un à l'autre le froid et le chaud. Rien de plus légitime, tant que nous n'aurons donné à ces deux mots d'autre sens qu'un sens relatif. Un corps en contact avec ma main me fait éprouver une sensation, je l'appelle froid; un autre corps me fait éprouver une sensation différente, je le dis chaud : j'exprime simplement par ces mots mes impressions; il n'y a pas d'erreur possible. Malheureusement on ne s'en est pas tenu là. D'une idée juste, on est passé sans s'en apercevoir à une idée fausse : le chaud et le froid ont été opposés l'un à l'autre non plus seulement dans le rapport qu'ils ont avec nous, mais dans leur nature absolue. On a admis des corps froids envoyant quelque chose qu'on appelle du froid, et des corps chauds envoyant de la chaleur. L'erreur s'est enracinée si fortement, qu'il semble un paradoxe de dire qu'il y a identité de nature entre le froid et le chaud, et que le froid n'est qu'une moindre chaleur. Il en est beaucoup qui répugneront à admettre que le corps dont le contact les glace est un corps qui n'envoie pas de froid, et qui s'étonneront encore plus si l'on ajoute que c'est un corps qui envoie de la chaleur. Cependant rien n'est plus vrai.

Pour mettre en évidence le caractère tout relatif de nos impressions, nous n'avons qu'à consulter notre expérience journalière, et à lui demander particulièrement de nous indiquer où commence le froid et où finit le chaud. Sa réponse est pleine de contradictions; elle varie suivant les individus, suivant les temps, suivant les lieux. Tel corps est-il dans cet état où l'on puisse dire qu'il donne de la chaleur, ou bien qu'il émet du froid? je porte ma main sur lui : si elle est glacée, je le trouve chaud; si elle est brûlante, je le trouve froid. J'entre dans une salle, en hiver : elle me paraît chaude si je viens du dehors, froide si je sors d'un lieu fortement chauffé. L'Africain grelotte dans nos beaux jours de printemps, alors que nous nous sentons pénétrés d'une douce chaleur. L'homme du Nord se dilate d'aise alors que nous sommes tout frissonnants sous la rigueur du temps. Il est impossible d'arriver à rien d'absolu : le froid et le chaud sont relatifs; ils dépendent de la nature et de l'état de l'être que l'on consulte. Il n'est pas de limite à l'un et à l'autre. C'est donc une distinction fausse que l'on établit entre eux quand on le fait à un point de vue autre qu'un point de vue relatif.

Après nous être consultés nous-mêmes, consultons les phénomènes naturels. Il le faut bien, puisque de nous-mêmes nous ne pouvons tirer que des contradictions.

Un des effets que produit la chaleur est de dilater les corps. Une tige métallique mise en contact avec un corps chaud s'allonge au fur et à mesure que la chaleur la pénètre. Le fait est général, rien ne le contredit : on peut donc s'y appuyer comme sur une base solide, et si une tige de métal se dilate par son contact avec un corps, on sera dans le droit d'admettre qu'elle en reçoit de la chaleur; on aura tiré une conséquence très-légitime de l'observation. Essayons des expériences à ce point de vue : prenons une barre de cuivre telle qu'elle nous glace; elle a été exposée à une très-basse température. Mesurons avec soin sa longueur; puis mettons-la en contact avec un corps qui nous paraisse froid : l'observation nous montre que la barre s'allonge toutes les fois que le corps qui la touche est de ceux qui nous semblent moins froids qu'elle. Si elle est portée aux basses températures d'un de nos hivers, la glace fondante la fera dilater, et par conséquent lui donnera de la chaleur; si elle est portée aux températures rigoureuses des contrées australes, elle se dilatera par le contact de la glace qui se forme aux jours de nos plus fortes gelées; elle en recevra de la chaleur. En définitive, quand on poursuit ce genre d'expérience, on trouve toujours qu'un corps, quelque basse que soit sa température, fait dilater une tige à une température plus basse que la sienne. On n'a pas trouvé de limites à partir desquelles un corps cessait de fournir de la chaleur.

Un autre genre de preuves est celui que l'on tire de la chaleur qu'il est nécessaire de donner aux corps pour les faire entrer en fusion. Pour fondre le fer, le plomb, il faut leur fournir de la chaleur; de même pour fondre les huiles figées, la glace, le mercure solidifié, en un mot tout corps à l'état solide. D'habitude c'est au moyen du feu de nos fourneaux, de la chaleur du soleil, que ces changements s'opèrent; mais on peut les réaliser autrement. La glace fond par son contact avec l'huile figée; le mercure congelé, par son contact avec la glace; et l'acide carbonique solide, par le contact du mercure congelé. L'huile, la glace, le mercure solidifié, sont donc capables de donner de la chaleur aux corps qu'ils touchent; et cependant le mercure à l'état solide est si froid, qu'il ne se maintient à cet état que dans les régions australes les plus rigoureuses.

Les démonstrations précédentes suffisent, je le crois, pour ne laisser aucun doute sur la question, et je pourrais m'arrêter ici, laissant de côté les objections que le vieux préjugé cherchera à soulever. Il vaut mieux résoudre de suite celles qui se présentent le plus volontiers. Ce sera un complément de démonstration.

Comment! dira-t-on, tout corps fournit de la chaleur à ceux qui le touchent? La glace fournit de la chaleur à ma main qu'elle refroidit? C'est impossible! avant de toucher la glace, ma main était chaude : si la glace lui donne encore de la chaleur, je sentirai une chaleur plus vive; et, poursuivant l'idée dans ses justes conséquences, je devrais, d'après vous, me chauffer l'hiver avec un calorifère rempli de glace. Ce serait une heureuse invention; mais voyez donc à quelles absurdités vous nous avez conduits.

Voilà l'objection dans toute sa force, et elle serait fondée si l'on n'oubliait pas, en la posant, que la main doit envoyer de la chaleur à la glace en même temps qu'elle en reçoit; si l'on n'oubliait pas que les échanges de chaleur sont réciproques entre les corps en présence. Chaque corps émet à tout instant de la chaleur qui frappe les corps environnants; il tend ainsi à descendre à une température plus basse, et il y descend toutes les fois qu'il ne reçoit pas en échange une quantité de chaleur égale. Ainsi un morceau de glace, tout en donnant de la chaleur à la main avec laquelle il est en contact, en fournit moins qu'il n'en absorbe; il empêche l'échange qui se faisait de la main aux autres corps avant qu'il ne fût là, échange par lequel la main, recevant de la chaleur, réparait à chaque instant les pertes subies. Ainsi un calorifère de glace serait, il est vrai, une source de chaleur, mais une source médiocre, tandis qu'il serait un absorbant puissant qui prendrait ce que les autres corps lui donneraient.

Une autre difficulté qui pourrait traverser l'esprit est celle qui nous vient de notre mode de compter la température. Le thermomètre, qui donne les indications de cette sorte, porte en un certain point un zéro que l'on nomme zéro degré : quand le thermomètre marque 10 degrés au-dessus de zéro, on dit qu'il fait 10 degrés de chaud; s'il marque 10 degrés au-dessous de zéro, on dit 10 degrés de froid. N'est-ce pas indiquer que le chaud commence au-

dessus de zéro, le froid au-dessous? Oui, c'est vrai; seulement la locution est vicieuse, il n'y a pas de degrés de froid ni de degrés de chaud. Le zéro a été placé tout à fait arbitrairement là où il se trouve. Les physiciens le savent bien; ils auraient pu le mettre en toute autre place : ce qui le prouve, c'est qu'ils l'ont fait, et très-souvent. Actuellement encore, les Anglais emploient un thermomètre qui marque 32 degrés lorsque le nôtre indique zéro, comme pour témoigner de la valeur toute relative de cette graduation.

Concluons donc que le froid et le chaud sont, absolument parlant, identiques de nature.

SÉBASTIEN LECLERC.

Voy. la Table des vingt premières années.

Né le 26 septembre 1637, Sébastien Leclerc ne fut pas, dès ses débuts, détourné de sa vocation, comme beaucoup d'autres artistes : il reçut de son père les premières leçons de l'art du dessin [1]; il montra aussi, de bonne heure, un goût ardent pour les mathématiques, et poussa même fort loin ses études du côté de la géométrie et de la perspective. C'était assurément une disposition très-heureuse pour devenir un grand artiste. Ses premiers essais furent accueillis favorablement à Metz, sa patrie, où il grava une vue de la ville en 1650, quatre écrans en 1654, et la Vie de saint Benoît, en trente-huit pièces, en 1658. Malgré cet accueil encourageant, Sébastien Leclerc ne pouvait résister à son penchant pour l'étude des sciences; à force de démarches, il se fit attacher comme ingénieur géographe près du maréchal de la Ferté. Pendant ce temps, il exécuta plusieurs plans de forteresses du pays messin. Mais un jour il apprit qu'on avait présenté au roi un de ses dessins comme étant l'œuvre d'un autre; il ne put se résoudre à supporter cet affront et il abandonna ses fonctions.

Désirant toujours, malgré cet échec, se perfectionner dans le génie militaire, il décida de venir à Paris, pour



Portrait de Sébastien Leclerc, d'après une gravure de P. Dupin. — Dessin de Pauquet.

y étudier plus à son aise et mieux cet art qu'il avait l'ambition d'illustrer. Il arriva dans la capitale vers 1665, avec des recommandations pour le peintre Charles Lebrun qui, après lui avoir fait faire quelques dessins et après avoir vu ses gravures, s'aperçut qu'il y avait en Leclerc l'aptitude d'un artiste éminent, et lui conseilla d'abandonner les sciences pour se livrer exclusivement au dessin et à la gravure. Sébastien Leclerc écouta le conseil de ce savant peintre : dès ce jour son parti fut irrévocablement pris.

Protégé par un artiste si haut placé, Sébastien Leclerc n'eut pas de peine à obtenir des commandes; les libraires s'empressaient de lui faire graver des estampes pour orner leurs livres : on le savait poussé par Charles Lebrun, chacun voulait avoir quelques-unes de ses planches. Sa réputation grandissait de jour en jour : on tenait à honneur de s'occuper de lui; bientôt Colbert lui-même, le dispensateur des bienfaits et le protecteur des arts, voulut s'attacher Sébastien Leclerc. Il lui donna un logement aux Gobelins avec une pension de 600 écus, mais il y mit la condition expresse qu'il consacrerait exclusivement son talent au service du roi. Sébastien Leclerc accepta cette position. Colbert avait désigné, pour le remplacer dans sa charge de surintendant des bâtiments, celui de ses fils qui devint plus tard le marquis de Blainville; Sébastien Leclerc donna des leçons de dessin et des conseils à ce jeune homme.

En 1672, le chancelier Séguier mourut. Lebrun, choisi pour faire le dessin du catafalque dressé à cette occasion, chargea Leclerc de le graver, et il fut si content du travail de son protégé, qu'il présenta en même temps l'artiste et son

[1] Laurent Leclerc était orfévre; il était né en 1590, et il mourut à Metz en 1695, âgé de cent cinq ans.



Fac-simile d'une gravure de Sébastien Leclerc.



Fac-simile d'une gravure de Sébastien Leclerc.



Fac-simile d'une gravure de Sébastien Leclerc.

œuvre aux suffrages de l'Académie royale de peinture et de sculpture. L'Académie accepta unanimement Sébastien Leclerc, le 16 août 1672. En considération de ses études anciennes, il fut même de suite nommé professeur de géométrie et de perspective. Par cette admission, l'Académie gagnait un savant professeur, et Sébastien Leclerc pouvait considérer que sa fortune était faite.

L'année suivante, Sébastien Leclerc se maria; il épousa une des filles d'un teinturier du roi, nommé Vandenkerchoven, et il eut de ce mariage dix enfants, six fils et quatre filles. Un seul de ses fils a acquis un certain nom dans la peinture; il portait le même prénom que son père et mourut en 1757. La vente de son cabinet eut lieu en 1764, et mit en circulation un grand nombre de dessins et d'estampes provenant de la succession de son père.

Aux Gobelins, Sébastien Leclerc était contraint, à cause de la pension qu'il recevait, de travailler uniquement pour le roi; voyant sa famille augmenter et aussi sa réputation grandir, il abandonna la pension de 1 800 livres qu'il touchait annuellement et retrouva ainsi sa liberté. A partir de cette époque, on le voit travailler à un nombre considérable de planches; il ne paraît point un livre important qui ne soit orné d'une gravure de Sébastien Leclerc; les vignettes, les têtes de page de toutes les oraisons funèbres, sont du dessin et de la gravure de Leclerc; les livres de piété, les romans de l'époque, fourmillent de gravures de Leclerc; c'est une mode d'employer son burin, comme plus tard de faire faire son portrait par C.-N. Cochin, ou de faire *illustrer* ses œuvres par Moreau le jeune.

En 1684, Sébastien Leclerc grava une planche curieuse au point de vue de l'histoire de l'art. Pendant que Lebrun, le grand despote de la peinture sous Louis XIV, dirigeait la manufacture des Gobelins, on avait coutume d'élever chaque année, en son honneur, un mai. Sébastien Leclerc a gravé une représentation de cette cérémonie, dans laquelle il nous montre l'instant où l'on dresse l'arbre immense, garni d'emblèmes flatteurs pour le souverain de l'art [1]; au-dessous, il nous fait voir les fêtes qui accompagnent cette ascension. Cette solennité, dont peu d'historiens font mention, a trouvé dans Leclerc un fidèle miroir et un curieux chroniqueur.

En 1710, Sébastien Leclerc eut à craindre un moment de perdre la vue; il fut obligé de suspendre momentanément ses travaux; il les reprit bientôt, mais pour quelques années seulement. La mort l'enleva le 25 octobre 1714, alors qu'il venait de mettre la dernière main à son *Traité d'architecture*. Ce devait bien être là le complément de l'existence de Leclerc : il couronnait sa carrière en finissant un traité auquel toutes ses études avaient tendu.

Par son esprit et son talent de composition, Sébastien Leclerc doit être compté parmi les premiers artistes du dix-septième siècle; par la fécondité de son génie, il ne peut être comparé à personne. — Son catalogue, rédigé par Th.-Ant. Joubert, comprend 3 412 pièces, et presque toutes sont de sa composition. Une intelligence remarquable, une délicatesse à graver les plus petits dessins, une certaine grandeur à traiter les sujets les plus grandioses et les plus fastueux, telles ont été ses principales qualités; on peut lui reprocher quelque monotonie et parfois des inégalités dans les planches destinées à orner un même livre; mais comment ne pas se répéter un peu lorsque l'on grave plus de trois mille pièces? Sébastien Leclerc doit donc être compté parmi nos plus habiles graveurs français, et sa place est marquée à côté de Callot, d'Abraham Bosse et de Brebiette.

Les collectionneurs d'estampes ont été, de tout temps, fort désireux de réunir toutes les gravures de Sébastien Leclerc; il a été formé un assez grand nombre d'« œuvres » de cet artiste, et plusieurs existent encore aujourd'hui dans leur intégrité. Quelques pièces toutefois sont introuvables et font le désespoir des amateurs : il en était ainsi du temps même de ce maître.

(1) Voy. notre t. XIII (1845), p. 153.

M. Potier, amateur célèbre, mort vers 1757, avait commencé assez tard à réunir une collection d'estampes, et ses confrères en curiosités traitaient fort légèrement son goût pour cette partie de l'art; chaque fois que M. Potier offrait de montrer ses portefeuilles d'estampes, on se mettait à rire, et, sous prétexte de ne pas déranger M. Potier, on refusait complaisamment un tel honneur. Comprenant bien ce dont il s'agissait, et un peu mortifié de ce dédain, M. Potier résolut d'attirer chez lui un certain nombre de collectionneurs et de les mortifier à son tour. Il va trouver Sébastien Leclerc, avec lequel il était lié, et le prie de lui graver une petite estampe à son choix. Leclerc accepte, et quelques jours après apporte à notre amateur une petite Vénus sortant de l'onde; M. Potier paye la planche, retire du commerce les épreuves que Leclerc avait fait tirer pour lui, et invite ensuite les amateurs à venir voir ses nouvelles acquisitions : nouveaux rires des invités, sérieux imperturbable du possesseur. Quand on a épuisé le nouveau portefeuille, Potier présente aux curieux assemblés une petite planche qu'il vient, dit-il, d'acquérir par hasard. Chacun de se récrier : « Mais c'est de Sébastien Leclerc! Elle manque dans ma collection, elle m'est absolument inconnue. » On quitte l'amateur, on court chez Leclerc : pas une seule épreuve, impossible d'en trouver dans le commerce; M. Potier possède la planche et les seules épreuves tirées. Alors on revient chez M. Potier, on examine avec soin ses portefeuilles, on trouve ses estampes parfaites, on loue la beauté de ses épreuves, et on ne sait plus quels termes d'admiration employer. L'amateur a été de tout temps le même : si vous avez quelque chose qu'il désire et qu'il ne peut trouver, il vous flatte, sinon il est assez disposé à trouver tout médiocre et indigne de lui; n'est-ce pas un peu l'image du monde?

L'AGE D'OR DES SAUVAGES.

La sauvagerie, entraînée dans la civilisation, a des pleurs de regret pour les coutumes effroyables qu'elle est contrainte d'abandonner; elle jette en arrière un regard de douleur vers les ténèbres sanglantes d'où le progrès humain l'a fait sortir : cette enfance barbare où l'on se sentait sans cesse agité par la terreur, la haine, les fureurs homicides, où l'on aimait à se manger les uns les autres, c'était son beau temps, c'était son âge d'or.

« Satafaï, souverain pontife des îles Tonga, confiait, au commencement de ce siècle, à l'Anglais Mariner, dans une heure de tristesse et d'épanchement : — Hélas! mon pauvre Mariner, les hommes d'aujourd'hui ne respectent plus rien; tout se déprave; les plus saintes traditions se perdent, les coutumes les plus salutaires sont négligées. Je prévois que, lorsque je mourrai, on n'étranglera pas ma femme sur mon tombeau! » [2]

Cette exclamation du vieux prêtre sauvage est d'une absurdité révoltante qui fait sourire : est-elle cependant beaucoup plus extraordinaire que les douces lamentations de certaines personnes de notre temps et de notre pays, qui plus d'une fois ont voulu nous prouver, en haine de notre siècle, qu'on était bien plus heureux de vivre au temps de

(2) Anecdote citée par M. Ferdinand de Lanoye, à la fin de son livre consciencieux intitulé : *le Niger et les explorations de l'Afrique centrale depuis Mungo-Park jusqu'au docteur Barth*. Hachette, 1858.

l'ignorance, des misères, des famines, des pestes, des tyrannies, des superstitions, des guerres civiles et religieuses incessantes, des bûchers du moyen âge? Et ce qui étonne le plus est de penser que la plupart de ceux qui soupirent à l'idée de cet Eldorado n'y auraient été rien de plus que de misérables serfs attachés à la glèbe, soumis à tous les caprices du maître, et n'ayant pas même la propriété de leur nom!

LA NOIX DE GOUROU.

Cette monnaie du désert, qui a cours surtout dans l'intérieur de l'Afrique, figure rarement dans nos collections. La noix de gourou est ovale et présente les dimensions d'une noix ordinaire. Sa couleur est d'un brun verdâtre; on la conserve avec beaucoup de soin dans sa fraîcheur au moyen de feuilles humectées, et tous les soins qu'on lui donne ne surprennent point, lorsqu'on se rappelle que chaque noix représente une valeur de 35 à 40 centimes de notre monnaie. Le goût de ce fruit, qui ne tenterait guère un palais européen, plaît singulièrement aux noirs et aux Arabes. Son amertume astringente dénote un tonique qui peut avoir une certaine action sur l'économie animale pour combattre les chaleurs débilitantes de l'Afrique intérieure.

Quand on s'en est servi en guise de masticatoire, comme on se sert dans l'Inde de la noix d'arec unie au bétel, l'eau semble infiniment plus douce et plus agréable. Comme l'amande de cacao, qui a servi jadis de moyen d'échange au Maranham, au Para et au Mexique, la noix de gourou ne conserve sa valeur monétaire que dans certaines localités, et en général loin de la mer. On pourrait recommander sa culture, non pas aux colons de l'Algérie, qui ont déjà tant de précieuses denrées à multiplier, mais bien aux cultivateurs de la Sénégambie, dont le climat permettrait parfaitement cette tentative sur une grande échelle.

REPRÉSENTATION SYMBOLIQUE DES VILLES SUR LES ANCIENNES CARTES.

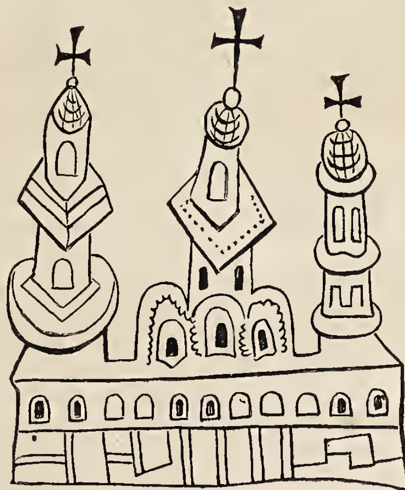
A défaut de la représentation exacte des contours géographiques, qu'ils se figuraient d'une manière si vague et si arbitraire, les anciens cartographes prétendaient frapper l'esprit de ceux qui étudiaient leurs planisphères par des représentations symboliques propres à suggérer un grand souvenir historique, ou bien à réveiller l'idée d'une production remarquable de la nature. Depuis Cosmas Indicopleustes jusqu'à Ortelius, c'est-à-dire durant près de mille ans, les cartes et les portulans que le zèle scientifique de notre époque a rassemblés sont parsemés de ces sortes d'hiéroglyphes, auxquels on demanderait vainement autre chose qu'une sorte de *memento* propre à dissiper la confusion qui règne presque toujours dans le tracé géographique des monuments du moyen âge. Ce serait bien inutilement que l'on prétendrait retrouver quelque exactitude, par exemple, dans la représentation des cités antiques dont les cartes sont décorées, alternant presque toujours avec le portrait en pied du *Prestre Jehan*, ou avec les figures fantastiques de l'homme acéphale, des Blemmyes, des Arimaspes et des *Mantichore* ([1]). Pour ne nous occuper ici que du symbole des villes, nous rappellerons qu'elles évoquent toujours les souvenirs de la haute antiquité, ou bien qu'elles signalent les lieux renommés par les grandes traditions de l'Écriture sainte. Un vieux voyageur du seizième siècle, le docte Gilius, je crois, nous dit très-gravement que, visitant Jérusalem, on le fit approcher d'un pilier de pierre auquel était un *pertuis*, et qu'en y regardant avec attention, il *vit droictement et sans conteste* le milieu du monde. Au seizième siècle donc, alors qu'il avait de si vives disputes avec Belon, ce que l'on fit voir au bon Gilius n'était pas chose nouvelle : Jérusalem marquait, depuis bien des âges d'homme, le milieu de l'univers; mais comme les cartographes et les illuminateurs ne se communiquaient nullement les formules graphiques adoptées par eux pour figurer la ville sainte, il



Manuscrit du onzième siècle.



Quatorzième siècle.



Jérusalem. — Onzième siècle.



Manuscrit du onzième siècle.



Quatorzième siècle.

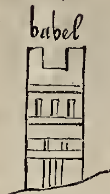
en résulte la plus bizarre diversité dans la représentation symbolique qu'on en offre aux doctes, surtout à partir du onzième jusqu'au quatorzième siècle ([2]). Le temps est proche cependant où le beau livre de Bernard de Breydenbach, publié en 1488, donnera dans ses magnifiques gravures sur bois une idée de ce que pouvait être cette architecture orientale, qu'on ne soupçonnait guère avant le voyageur allemand.

L'une de ces représentations de Jérusalem, la plus grande, prouve à quel degré variaient les pieux artistes de cet âge dans la configuration des lieux saints. Le quatorzième siècle, comme on le voit, simplifie encore le symbole.

([2]) La figure du milieu, avec ses minarets élancés, provient d'un planisphère du onzième siècle, de la Bibliothèque de Leipsick; celle de droite en haut est de la même époque, et provient de la Bibliothèque Cottonienne, au Musée Britannique.

([1]) Voy. ces figures dans notre volume des *Voyageurs du moyen âge*, p. 240 et 241.

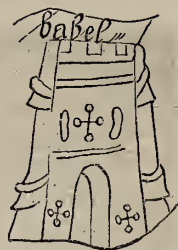
La cité de Bélus, la tour formidable où se manifesta la confusion des langues, sont figurées par des édifices fantastiques qui n'ont nulle similitude, mais qui cependant affectent en général, au treizième siècle, la forme d'une tour.



Treizième siècle.

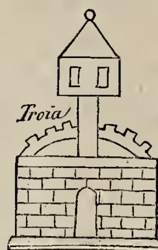


Treizième siècle.

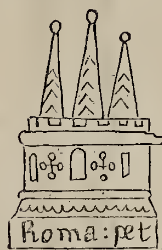


Treizième siècle.

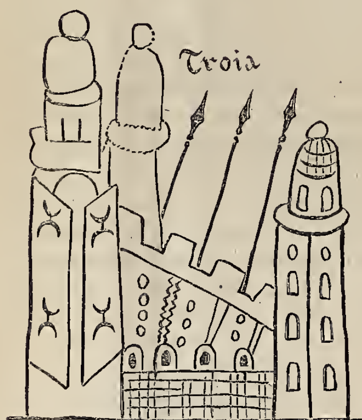
Au onzième siècle, quand les manuscrits d'Homère sommeillent dans le cloître, le nom belliqueux de Troie excite chez les populations guerrières de cet âge un souvenir qu'il faut exprimer d'une manière frappante pour les imaginations, et la cité d'où s'échappera Francus se hérisse de trois lances gigantesques qui surmontent trois créneaux [1].



Quatorzième siècle.



Treizième siècle.



Onzième siècle.



Onzième siècle.



Quatorzième siècle.

Le symbole qui exprime la ville éternelle n'est ni moins varié ni moins capricieux. Comme cela doit être, Rome figure, dans les anciens planisphères, au premier rang, tandis que Lutèce est oubliée ; mais les cartographes usent d'une pleine liberté dans la façon dont ils la représentent.

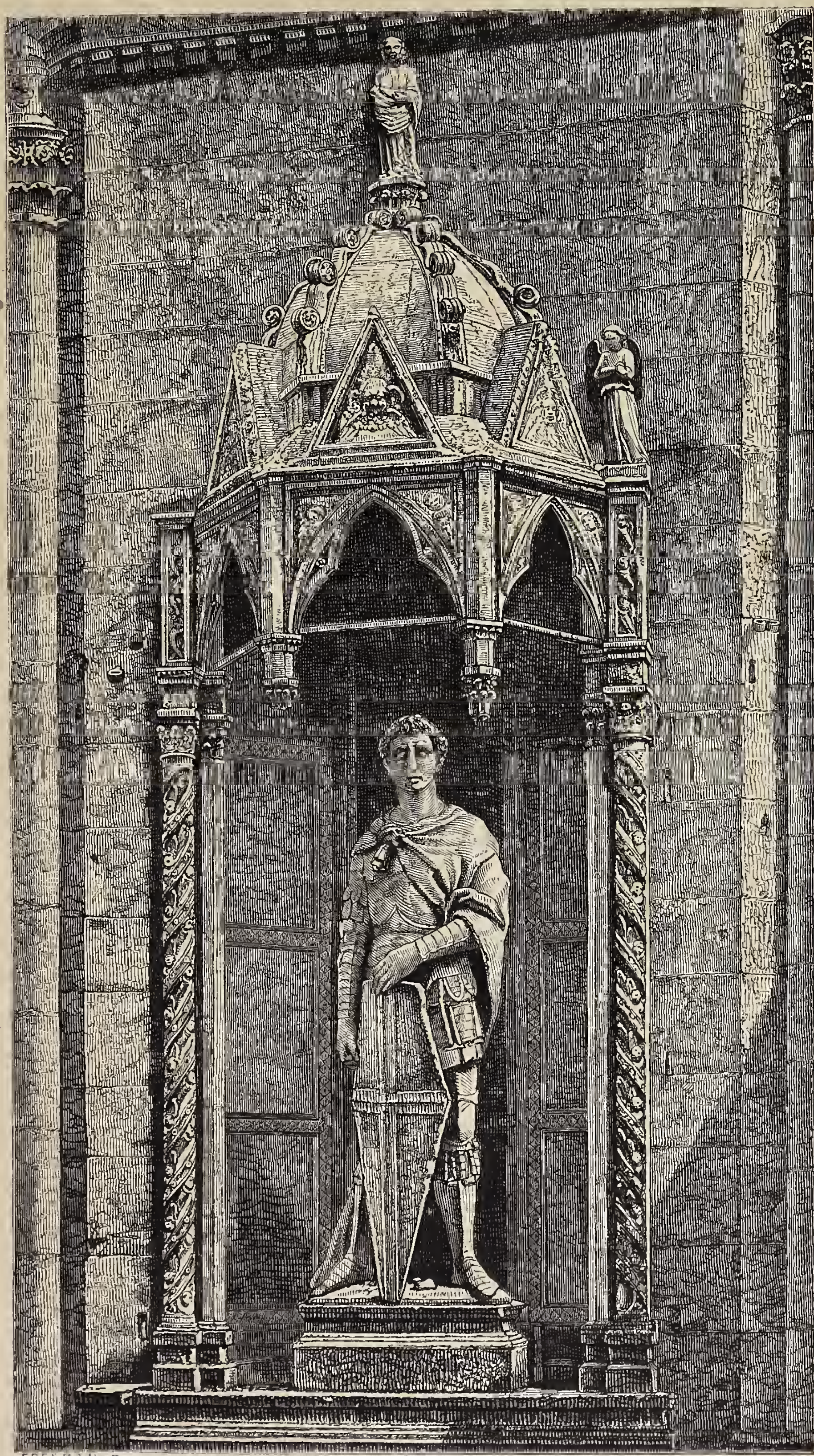
L'espèce d'hiéroglyphe qui représente Rome et Troie, au onzième, au treizième et au quatorzième siècle, est, comme on le voit, d'un aspect essentiellement différent ; il signale néanmoins des cités guerrières. Sur la carte de Leipsick seulement, le signe de la religion chrétienne domine l'emblème destiné à rappeler le caractère belliqueux de la ville des Césars. Après un mûr examen des planisphères du moyen âge, on s'aperçoit que tout, dans ces représentations, n'est pas remis d'une manière absolue à l'arbitraire du cartographe, et certaines règles, enfreintes il est vrai parfois, président à la disposition des signes emblématiques employés dans les planisphères et dans les portulans. L'importance des villes est spécifiée par la multiplicité des tours, par certaines murailles à créneaux, par des murs plus ou moins élevés et quelquefois circulaires. C'est ainsi que, dans la mappemonde de la Bibliothèque Cottonienne, Rome a six tours, tandis que Vérone n'en a que deux. En raison des souvenirs de sa grandeur passée, Babylone est assimilée à la ville éternelle. Ninive est aussi figurée comme une ville du premier ordre. Antioche, capitale de l'Orient sous les empereurs romains, reçoit les symboles que lui vaut son ancien surnom de *ville divine*. Disons-le en passant, l'habitude d'animer les cartes par certains monuments emblématiques est plus ancienne qu'on ne le croit généralement. Elle remonte historiquement aux temps de l'antiquité, puisque la Table théodosienne est *illustrée* de cette manière. De nos jours, un de nos habiles voyageurs, dont la science moderne déplore la perte, Hommaire de Hell, a mis à exécution, sur une de ses belles cartes, le projet qu'il avait conçu de renouveler, au profit de la géographie, cet usage oublié du moyen âge. [2]

[1] Figure tirée d'un planisphère du onzième siècle, manuscrit de la Bibliothèque de Leipsick, reproduit dans la collection du vicomte de Santarem.

[2] Un vaste ouvrage, aussi remarquable par son exactitude que par son exécution, celui que publie en ce moment M. Jomard, conservateur de la section des cartes à la Bibliothèque impériale, peut fournir de nombreux documents sur tous les emblèmes géographiques que nous ne saurions même énumérer en un si court espace. La grande collection de cartes du moyen âge, commencée par le vicomte de Santarem et publiée aux frais du gouvernement portugais, est restée malheureusement incomplète, ayant été interrompue par la mort du savant qui l'avait entreprise.

OR-SAN-MICHELE,

A FLORENCE.



La Statue de saint Georges, à Or-San-Michele, par Donato. — Dessin de Freeman, d'après une photographie.

Cette statue est une de celles qui décorent extérieurement le charmant petit oratoire gothique de Florence que l'on nomme *Or-San-Michele* ou *San-Michele in Orto*. Elle est en marbre blanc et représente saint Georges. C'est

le grand artiste Donato, appelé aussi Donatello, qui l'a faite, au commencement du quinzième siècle; elle lui avait été commandée par la corporation des fabricants de cuirasses, dont saint Georges était le patron. Vasari parle avec admiration de cette statue, « où respirent, dit-il, la beauté de la jeunesse, l'ardeur guerrière et une intrépide fierté... Elle semble vivre, ajoute-t-il, et prête à se mouvoir d'un geste merveilleux dans son cadre de pierre. » On l'a considérée longtemps comme l'un des plus rares chefs-d'œuvre de la renaissance italienne, et quoiqu'elle soit moins souvent citée aujourd'hui, elle ne fait pas moins honneur à l'art florentin que la porte de Ghiberti et le *Pensiero* de Michel-Ange ([1]).

On voit, à Or-San-Michele, d'autres œuvres de Donato, notamment une statue de saint Pierre, faite sur la commande de la corporation des bouchers; un saint Marc Évangéliste, sur la commande des menuisiers; et deux bas-reliefs où sont représentés Dieu le Père et saint Georges à cheval tuant le Dragon. On raconte qu'un jour Michel-Ange s'arrêta en extase devant la statue de saint Marc et lui dit : *Marco, perchè non mi parle?* (Marc, pourquoi ne me parles-tu pas?)

La reconstruction d'Or-San-Michele sur les restes d'une ancienne église fut confiée, après la grande peste de Florence, et en mémoire de sa fin, à Giotto et à son élève Taddeo Gaddi. Les métiers, plus amis des arts qu'ils ne le sont aujourd'hui, appelèrent successivement les plus illustres artistes à orner ce charmant petit temple. A l'intérieur, les piliers carrés ont été peints par Taddeo Gaddi, San-Gallo et Andrea del Sarto. Orgagna est l'auteur d'un précieux tabernacle en marbre blanc, incrusté, coloré, orné de bas-reliefs, où l'on conserve une image de la Vierge, peinte, au treizième siècle, par Ugoli de Sienne; on doit à San-Gallo un groupe de sainte Anne, de la Vierge et de l'Enfant Jésus. Au dehors, outre les statues de Donato, on admire un très-beau saint Matthieu et un saint Jean-Baptiste, de Ghiberti; un saint Luc, de Jean de Bologne; un saint Thomas, de Verocchio; un saint Jean Évangéliste, de Baccio da Montelupo. S'il arivait qu'à la suite de quelque catastrophe funeste cet oratoire restât seul debout sur les ruines de la ville du Dante et des Médicis, ce serait encore assez pour représenter glorieusement, auprès de la postérité, l'art élégant et sérieux des Florentins.

([1]) Voy. cette Porte, t. XII (1844), p. 76; et le *Pensiero*, t. III (1835), p. 153 et 154.

PROMENADES DE CHRISTOPHE

AU JARDIN DES PLANTES.

Suite. — Voy. p. 206.

Plongé dans l'examen des crocodiles et des lézards, l'ouvrier poursuivit :

— Notre professeur disait aux armuriers d'étudier le mécanisme admirable de ces cuirasses si souples et si fortes du saurien, qui se prêtent à tous les mouvements et sont à l'épreuve de la balle. Aux bijoutiers, il faisait remarquer les bracelets niellés que forment les orvets; dans l'étui de l'agile lézard, orné avec tant d'élégance, il montrait comment la disposition des écailles fait chatoyer les couleurs et varie les reflets de vert, d'acier, d'or et d'argent. Moi aussi, ajouta l'homme en baissant la voix, j'aurais profité pour mon état de ses leçons, car je manie et façonne l'écaille et l'ivoire. Si Gabriel Bibron eût vécu, j'aurais peut-être fait quelque chose de nouveau, de beau, d'utile. Je ne suis pas le seul qui ait cette idée rivée là! — Il se frappa le front. — On n'a pas tiré tout le parti qu'on peut tirer des carapaces et des plastrons. Le caret n'est pas le seul à nous pouvoir fournir des matériaux, pensais-je, lorsque le professeur était là pour m'éclairer, pour éveiller mes idées, me conseiller, m'aider de sa science, de ses recherches, de ses pas! Mais il est mort et, comme les autres, je fais ce que l'on a fait avant moi, comme on le fait depuis des années. Oh! Monsieur, a-t-il repris au bout d'un moment, avec un accent pénétré, on ne sait pas assez ce que c'est que de donner l'impulsion à l'ouvrier; c'est faire circuler son sang, c'est allumer sa lampe, c'est réaliser pour lui la grande parole : « L'homme ne vit pas seulement de pain! »

— Il me souvient, a repris mon maître après un moment de silence, il me souvient d'avoir entendu Gabriel comparer la science à ces admirables lézards verts de la Caroline, dont vous avez là des échantillons; si vivaces, si beaux, si utiles dans leur pays qu'ils délivrent des insectes nuisibles! patients, actifs, intelligents, ils semblent émaillés d'argent et d'or, et charment les yeux dans de rapides mouvements qui les font briller comme des pierres précieuses, comme de chatoyantes émeraudes. Mais leur peau si éclatante devient pâle, terne, livide, à l'instant où l'animal expire. Avec son activité disparaissent ses couleurs, sa beauté, son charme; le corps privé de vie n'est plus rien. « De même, la science, disait-il, quand elle n'agit pas, quand elle est morte, n'est guère plus qu'un engrais. »

Nous passions devant les cages, nommant à mesure les reptiles, crocodiles, lézards, monitors, iguanes; mon maître m'interrogeait à son ordinaire. Quand j'ai lu haut, sur l'étiquette d'une cage : *Varan du désert,*

— C'est, a dit monsieur, l'animal qui, assure-t-on, mange les œufs des crocodiles, et que les anciens Égyptiens gravaient en conséquence sur leurs monuments.

— Oh bien! j'ai de sa gravure, moi, et j'en ai assez, a interrompu le gardien. La maligne bête m'a mordu hier, tandis que je lui donnais sa pitance. Le maudit crapaud qu'il est, s'obstinait à happer sa couverture au lieu d'avaler sa souris, et quand je l'ai saisi par le cou pour lui faire lâcher prise, le scélérat m'a fait une belle entaille... Oh! c'est guéri maintenant, s'est-il écrié quand monsieur s'est montré inquiet; voyez plutôt!

Il a déroulé une étroite bande, tournée à plusieurs replis autour de son doigt; c'était comme une espèce de dentelle écailleuse, dont le froissement faisait du bruit. J'avais le nez dessus pour la mieux voir, et j'ai vivement reculé.

— Oui-da, a repris l'homme, c'est ça! l'une de ces peaux dont mes serpents se dépouillent tous les ans. Ils ne m'en laissent pas chômer; mais j'en aurais le triple que je trouverais où les placer. On m'en vient demander de fort loin. Rien de pareil à ce remède-là; pas de blessure ou de plaie que l'application immédiate d'une peau de serpent ne guérisse en quelques heures. C'est moi qui vous le dis.

Une cicatrice longue, profonde, bien formée, témoignait de la force des mâchoires du varan et de l'efficacité du remède. Pendant que nous l'examinions, le compagnon de l'ouvrier en écaille regardait attentivement une cage qui me semblait vide.

— D'où tirez-vous ces gros cocons? a-t-il demandé brusquement.

— Ah! ça? a répliqué le gardien, c'est l'envoi de M. l'évêque de Mantchourie; ça sort de quelque part en Chine, et je ne sais pas encore si ça viendra à bien. J'en ai eu à soigner d'autres, les cocons du ver à soie du ricin, qui ont réussi ([2]); ceux que voilà sont du chêne, venus du Nord, et ils appartiennent à la Société d'acclimatation.

L'ouvrier, qui semblait s'intéresser très-fort aux vers à soie, et qui avait l'air de compter les cocons, a dit qu'il y

([2]) Voy. t. XXIV (1856), p. 317.

en avait trois cents, et qu'il voudrait bien qu'on lui donnât un peu de la graine quand les papillons seraient éclos.

— C'est l'affaire du président de la Société, qui fait tout pour que notre pays s'enrichisse de ce qu'il y a de beau et de bon dans le monde entier. Mais c'est aux membres de la Société qu'il en donnera. C'est précieux, voyez-vous, mon brave, a répliqué le gardien.

Je n'y voyais, pour mon compte, rien de si remarquable, et je l'ai dit. Quand j'étais enfant, je me suis amusé comme un autre à élever des vers à soie. Mes cocons, qui semblaient dorés ou argentés, étaient autrement fins, autrement jolis que ces espèces d'œufs, d'un blanc sale mêlé de brun, et d'un vilain tissu.

— Pourquoi n'y aurait-il pas de la soie forte et grossière, comme il y a de la laine commune et à bon marché? a rudement riposté l'homme. Ne voulez-vous donc, vous autres les richards, que du velours, du satin et du cachemire? Il faut que tous puissent s'envelopper de tissus souples et chauds; notre professeur le disait. Vous souvient-il, a-t-il continué, s'adressant à son camarade, de cette leçon où il nous apprenait qu'il est probable que l'on arrivera à tirer parti du cocon de toute chenille qui se nourrit sur des feuilles soyeuses? L'écoutions-nous, lorsque, passant des chenilles de l'ortie à celle du poirier, la chenille à turquoises, comme il la nommait, la chenille du grand paon, il ajoutait qu'avant le chimiste Berzélius, un fameux naturaliste, Réaumur, avait découvert que la soie n'est qu'une gomme, une liqueur, un vernis, et que les feuilles dont le dessous est différent du dessus (la feuille de l'oranger, par exemple) sont recouvertes, du côté luisant, d'un enduit de soie fondue!

— Mon pauvre jeune ami était imbu de l'idée que réalisera, j'espère, le président de la société dont vous parliez tout à l'heure, a dit mon maître, se tournant vers le gardien et revenant à sa chaise. Puisse chacun, en ce monde où il y a de l'air et du soleil en abondance pour tous, avoir en toutes choses sa petite part d'aisance, de bien-être, son modeste contingent des douceurs de la vie! « Chacun de nous aura place au soleil! » a prédit le poëte prophète qui chanta pour les petits.

Groupés auprès de monsieur, ils se sont mis alors tous trois à causer; mais le magnanier en revenait toujours à la soie, le tabletier à l'écaille; quant à moi, j'ai songé que j'étais là pour voir, et, les laissant à leurs spéculations, j'ai continué à visiter le long des cages les serpents, les pythons à couleurs vives, jaunes, vertes et brunes, que je m'évertuais en vain à trouver beaux; l'aspic de Cléopâtre, une fameuse bête! des vipères de différents pays, agglomérées, entortillées ensemble, et qui, lisses, luisantes, lentes dans leurs mouvements sinueux, me semblaient gluantes et me dégoûtaient. Il y a, surtout dans le tournant du bout de la galerie, de bien vilains animaux : des serpents cornus, intitulés *cérastes,* à tête aplatie, presque invisibles dans le sable de même couleur qu'eux, où ils ondoient sans que rien marque le passage de ces hideux reptiles ([1]). Il n'y a ni clairs, ni ombres, ni forme distincte. C'est une chose qui s'allonge, glisse, rampe, tournoie lentement. Ça me faisait horreur, et j'allais, pour me soulager, passer aux grands boas roulés dans leurs couvertures, lorsque j'ai entendu une espèce de sifflement, et senti je ne sais quoi de mou qui me frôlait la cheville. J'ai cru qu'un de ces venins vivants s'enroulait après ma jambe; oh! le cri que j'ai fait! Peu s'en est fallu que je ne sois tombé en syncope. Tous sont accourus; il fallait que je fusse pâle comme un mort. Ils me regardaient bouche béante, et le gardien avait l'air abasourdi; mais tout à coup il a ramassé à mes pieds un pauvre petit poussin que j'avais froissé, et il s'est mis à jurer entre ses dents. Les autres riaient en expliquant la méprise à mon maître. J'étais honteux et pas plus content que de raison, car, pour sûr, ils se moquaient de moi. Pourtant, en bonne conscience, est-ce que tout le monde n'aurait pas eu peur, voyons? Je suis absorbé à considérer toute cette corruption de reptiles, et voilà que je me sens touché au pied, à la jambe, et que j'entends un son aigu! Qui diable s'attendait à trouver là des poulets?

J'ai su, en sortant, le pourquoi. Ce coffre qui m'avait tout d'abord donné des inquiétudes est, à ce qu'on dit, une bonne invention : l'inventeur la nomme *couvoir artificiel* ([2]); c'étaient quelques poulets échappés, des aînés de la bande, qui étaient venus me faire une si belle peur.

J'avais, quoique ça, plus envie d'être dehors que dedans. On a des nerfs, et n'était la honte, j'aurais reculé quand le gardien a défait un tas de ferrailles et soulevé le lourd couvercle d'une longue caisse. Là croupit une énorme et horrible bête à queue épaisse, à gueule sans lèvres et sans fin. C'est un crocodile de quatorze pieds, je crois. Il me semblait long, à moi, de dix mètres. Dressant sa tête féroce, grinçant des dents, il nous a fait la plus laide grimace en soufflant, sifflant de colère et crachant au nez des ouvriers, qui s'avançaient pour faire les braves.

— Il n'aurait pas fallu lui faire la nique l'année dernière, a dit le gardien en laissant retomber le couvercle; mais, à présent, il est devenu doux comme un mouton.

Quel mouton! et que j'ai été bien aise de respirer l'air du dehors! Je me méfiais des compagnons que mon maître avait pris à gré, et craignais qu'ils ne nous fissent la conduite; fort heureusement, l'ami de monsieur l'a saisi au collet au sortir de la porte.

— Voilà comme vous me faites faire le pied de grue! a-t-il dit à mon maître. Qui vous aurait été chercher dans ce nid de vipères?

— Et qui se serait attendu à vous voir au jardin par ces averses et ce vilain temps?

— Appelez-vous ce temps vilain? a repris le savant en passant son bras sous le sien, et le faisant entrer, de son autorité privée, dans la ménagerie des mammifères que l'on fermait, mais qui, pour nous, est toujours accessible. Venez donc au moins jeter un coup d'œil à vos bêtes favorites, que l'on va faire rentrer.

De vrai, le spectacle valait la peine qu'on le vînt chercher. Le ciel s'était éclairci; le soleil couchant envoyait des rayons pourpres et or sur la couleur isabelle, sur le fauve doré des hémiones et autres espèces sauvages, gradations entre l'âne et le cheval. Ces légers animaux *dansaient* ensemble, je ne sais pas dire autrement. Le troupeau bondissait et semblait se jouer des gardiens qui, armés de longs fouets, le poursuivaient de parc en parc. Autant qu'on en pouvait juger, à travers les tours, détours, retours de la rapide course, à mesure qu'ils paraissaient et disparaissaient à tous les angles de leurs parcs, derrière toutes les palissades qui les séparent, ces individus, plus ou moins grêles et élégants, à croupe rebondie ou effilée, à oreilles longues ou courtes, toujours redressées, à poils bourrus ou lustrés, et de nuances différentes, doivent appartenir à diverses variétés de la race chevaline, et il s'agissait de les faire rentrer, groupe par groupe, à leurs loges respectives, situées dans la grande rotonde de l'éléphant et de la girafe. Ravis de s'ébattre en commun, les folâtres animaux ont donné du fil à retordre aux gardiens. On voyait tout à coup des croupes jaillir en l'air, et deux pieds de derrière, dont jamais fer ne chaussa la corne, faire une soudaine apparition au-dessus des têtes recourbées, et des crinières flottantes. S'élançait-on pour refermer une barrière, la troupe l'avait déjà dépassée; c'était un galop général,

([1]) Voy. notre volume des *Voyageurs anciens*, p. 67.

([2]) Voy. t. XX (1852), p. 8.

échevelé, effréné, tournoyant, étourdissant. Quelles cabrioles! quelles ruades, bon Dieu! J'ai cru un moment que toute la bande allait sauter par-dessus les câbles qu'on avait tendus à travers les allées pour resserrer la chasse dans de justes bornes. J'avais, de bon compte, plus envie que peur de voir la joyeuse farandole franchir tous les obstacles et s'éparpiller à travers le jardin. Ce n'était pas comme chez les reptiles; loin de se resserrer, le cœur s'épanouissait. Il y avait joie à voir toute cette vie animale s'ébattre gaiement au soleil. Je ne m'inquiétais ni de ruades, ni de coups de pieds, et c'est à regret que j'ai vu la cavalcade, enfin domptée, reprendre au petit trot le chemin de la rotonde, et chaque groupe, tête basse, rentrer dans son étable. Moi aussi j'ai baissé la tête, et, découvrant que j'étais las, j'ai suivi mon maître qui causait toujours avec son ami, et nous avons lentement regagné la maison.

La suite à une autre livraison.

L'INDE ANGLAISE.

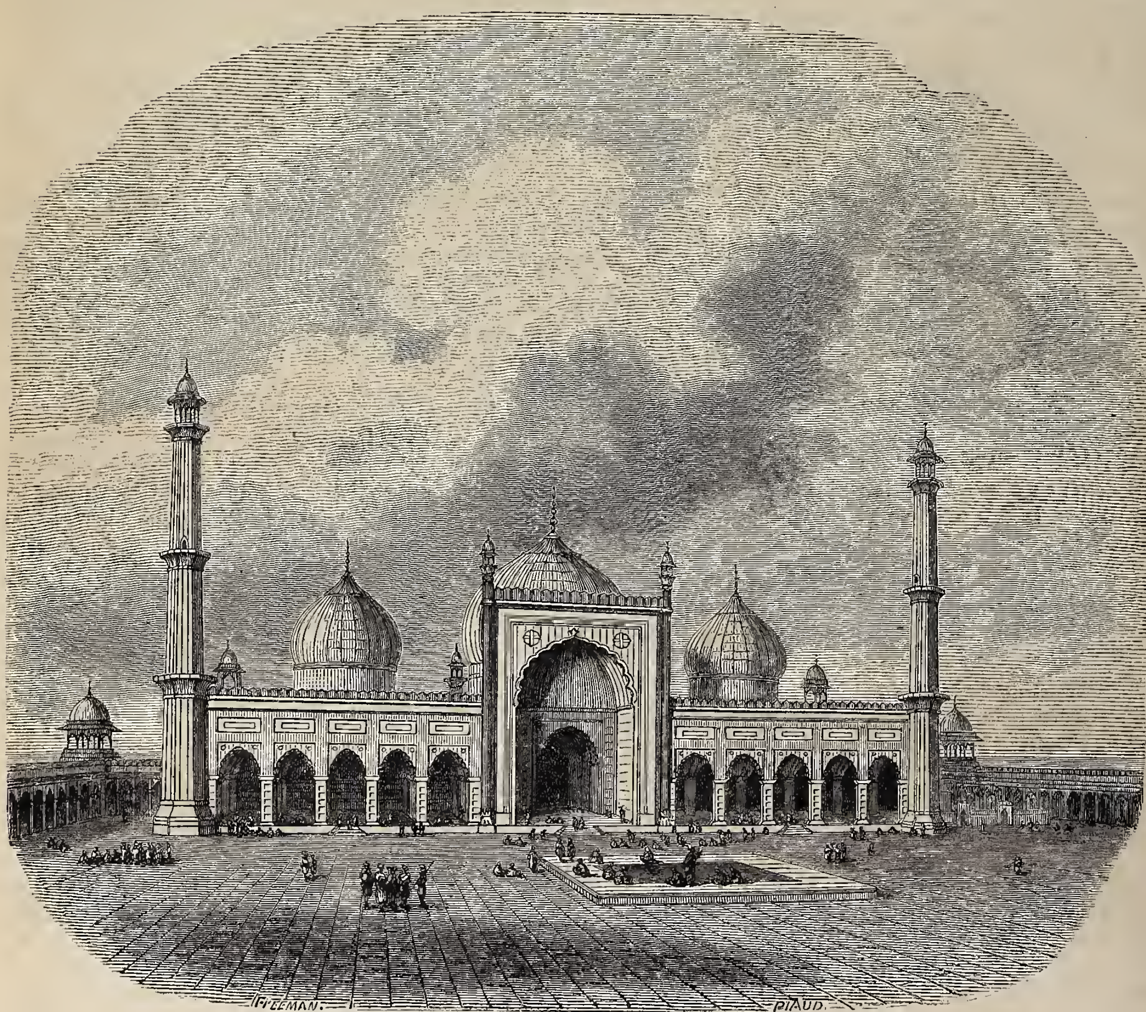
Voy. p. 37, 180, 211.

DELHI.

Voy., sur cette ville et sur son Observatoire, t. IX (1841), p. 169.

NOTES DE VOYAGE.

Sur la grande route d'Agra à Delhi, nous rencontrons un grand nombre de marchands, de chameaux chargés de ballots, de femmes et d'enfants sur des bœufs ou sur de petits chevaux, de cavaliers suivis de valets qui portent leur bagage, de campagnards à demi couchés dans des espèces de palanquins à rideaux, placés sur des chars à roues pleines. Hommes et bêtes cheminent lentement, doucement, sans bruit; rien ne les presse. Cependant toute cette procession de voyageurs offre un tableau vivant et animé qui intéresse; nos routes semblent désertes, en comparaison de celle-là, surtout depuis que nos chemins de fer ont attiré à eux les diligences, les chaises de poste, les cavaliers, et n'ont guère laissé sur le pavé que les ânes et les charrettes.



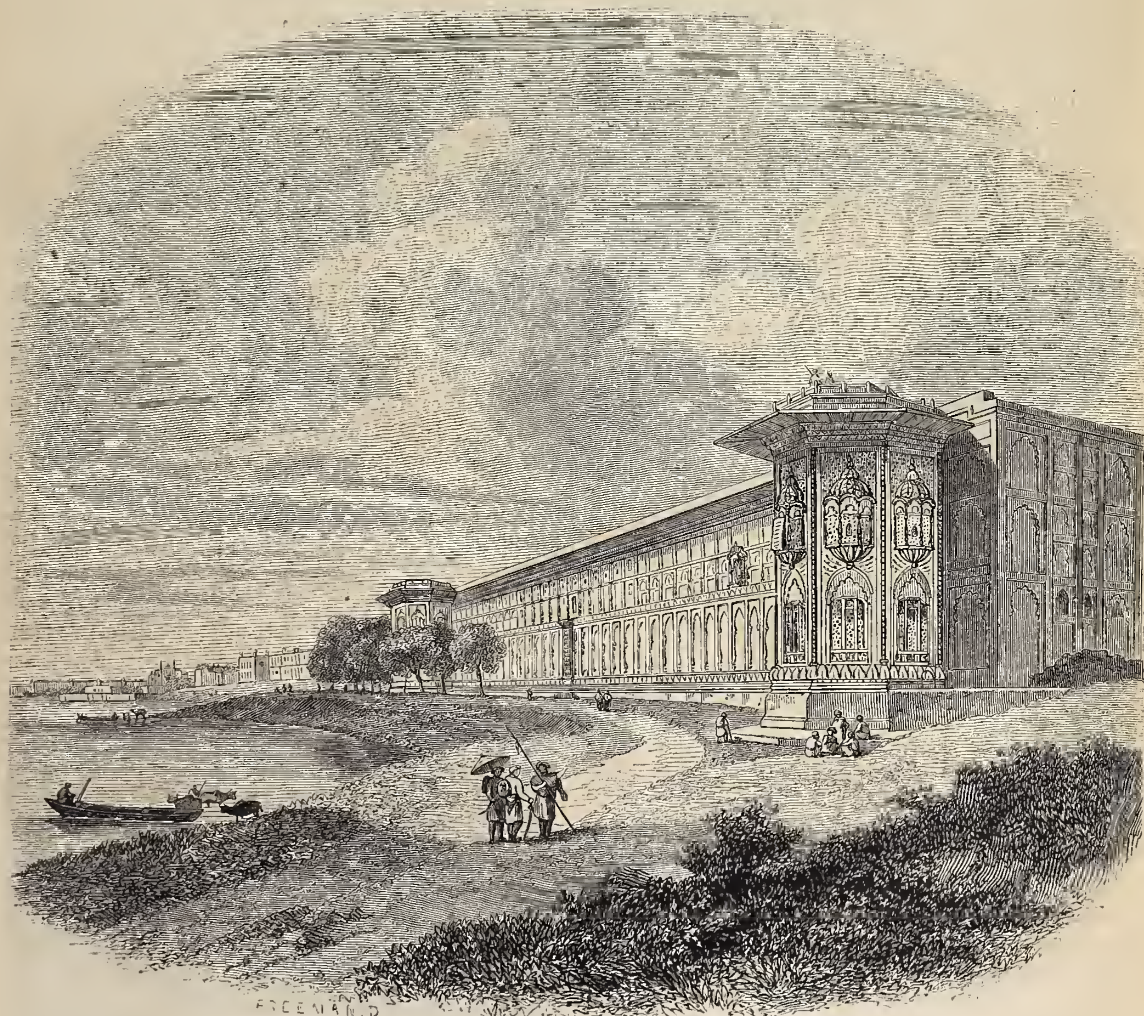
La Jumna-Mosjed, à Delhi. — Dessin de Freeman, d'après Daniell.

Des ruines immenses nous annoncent que nous approchons de Delhi. Le paysage est nu, sévère; il rappelle la campagne de Rome. Nous traversons les débris innombrables et gigantesques du vieux Delhi, bâti par les Patans, c'est-à-dire par les conquérants afghans, alors que le Delhi hindou, plus ancien encore, commençait à dépérir. Le troisième Delhi, la cité moderne, est l'œuvre des Mogols, en d'autres termes, des Tartares turcomans, dont l'origine est la même que celle des Turcs. Parmi les temples, les palais, les forteresses, les tombes, dont les restes abandonnés couvrent le sol à perte de vue, on nous signale le célèbre pilier ou minaret Kout-Ab, ou Koutab, nom dérivé de *Koutuboudin* (Étoile polaire de la religion), nom du premier souverain des Patans ou Afghans. La base de ce curieux monument a près de 44 mètres de circonférence; sa hauteur était, dit-on, de 97 mètres environ, avant que

la foudre ne l'eût mutilé; elle est encore aujourd'hui de près de 65 mètres. C'est une tour construite en pierre rouge, diminuant insensiblement de largeur à partir de sa base, et divisée en cinq étages couronnés par des galeries, admirablement sculptés et ornés d'inscriptions arabes colossales, en relief. Auprès sont des cloîtres en ruine et les restes d'un temple où l'on remarque trois arches magnifiques, dont la forme est tout ogivale et dont les décorations sont d'une délicatesse exquise. Un peu plus loin est la tombe en marbre blanc du Shamshudin-Altamsh, qui, comme tous les mausolées hindous, est un vaste édifice; puis, de l'autre côté, près du Koutab, le dôme splendide du collége d'Akbar. Parmi les autres tombes, entre autres celles du Nizam-ad-Din et de la Begum Jehanira, notre guide nous décrit avec enthousiasme la tombe de Houmaroun, bel édifice en granit couvert de marbre, construit avec la simplicité du meilleur style romain, et dont le vaste dôme en marbre blanc domine des jardins, des tours, des minarets, des cloîtres, des murailles circulaires qui forment son enceinte. Mais plusieurs jours ne suffiraient point pour visiter tous les monuments du vieux Delhi.....

... Il était nuit lorsque nous entrâmes dans la ville moderne. La hauteur des portes et des murailles et le retentissement des pas de nos chevaux nous donnèrent l'idée de fortifications dignes de la résidence de l'héritier du Grand-Mogol. Nous traversâmes plusieurs rues, où nous entrevîmes des fontaines et des aqueducs bordés d'arbres.

Le matin, notre première visite fut pour la *Jumna-Mosjed*, la plus imposante mosquée du monde, au témoignage de presque tous les voyageurs. C'est un vaste monument, construit en pierres rouges incrustées d'un beau marbre blanc qui revêt seul les dômes. La cour carrée qui précède la mosquée est entourée de trois côtés par des colonnades ouvertes, à travers lesquelles on voit la ville et ses arbres. Elle peut contenir douze mille personnes, et elle est, dit-on, remplie de fidèles le jour où, chaque année, le roi vient en personne assister à la dernière heure du ramazan. Quelques mahométans baignaient leur tête, leurs mains et leurs pieds, dans la grande fontaine de marbre blanc qui est au milieu du quadrilatère. L'un d'eux priait, s'asseyant ou se prosternant tour à tour, croisant ses bras ou les étendant, avec l'expression d'une sincère piété. L'escalier de la mosquée a des proportions monumentales. Suivant une coutume dont nous nous sommes toujours bien trouvé, et que nous recommandons à tous les voyageurs, nous montâmes au haut du minaret, haut de 48 à 50 mètres, afin d'avoir, dès le premier jour, une idée exacte de l'ensemble de la ville. Ce qui attira tout d'abord notre attention fut le palais du Mogol, entouré de murailles en granit rouge. Les rues nous parurent plus larges et plus droites qu'elles ne le sont dans la plupart des villes de l'Orient. Les maisons, à terrasses italiennes, confusément entassées en quelques endroits, étaient çà et là entourées de charmants ombrages. Elles ont en général deux étages, tandis



Vue nord-est de Delhi, sur la Jumna. — Dessin de Freeman, d'après Daniell.

qu'à Bénarès on ne voit guère que des rez-de-chaussée. On évalue leur nombre à vingt-trois ou vingt-quatre mille. L'aspect de la ville est, du reste, tout mahométan, quoique la majorité de la population professe la religion de Vischnou et de Brahma. Parmi la multitude des mosquées, nous n'aperçûmes qu'un seul dôme pointu, nous indiquant un temple hindou. Au delà des murs de Delhi, nous revîmes les vastes champs de ruines, qui s'étendaient jusqu'aux dernières limites de l'horizon.

En sortant de la mosquée, nous traversâmes un grand nombre d'Afghans qui, groupés sur les marches, attendaient qu'on vînt les louer à la journée, pour les divers travaux de la ville.

Les rues sont vraiment belles ; la Tchandi-Tchowk, qui est la plus large et la plus longue, est divisée en deux par un ruisseau dont les eaux fraîches et limpides murmurent dans leur lit de pierre. Sur l'un des côtés est une jolie petite mosquée de marbre blanc, à trois dômes dorés : elle rappelle une horrible journée. En 1739, le roi de Perse Nadir-Schah (Thamas-Koulikhan), ayant envahi l'Hindoustan, s'avança, sans éprouver de résistance, jusque sous les murs de Delhi. L'armée du Grand-Mogol essaya vainement de lui résister ; elle fut en un instant dissipée, et Nadir-Schah entra dans la ville, avec ses soldats, en vainqueur. Ordinairement, ce sont les premières heures d'une prise d'assaut qui sont les plus horribles ; cette fois, au contraire, les habitants de Delhi ne furent que modérément maltraités pendant les premiers jours ; mais le roi persan ne tarda pas à s'en repentir. Un matin, le bruit se répandit qu'il était mort ; les Hindous, trop crédules, se soulevèrent : aussitôt les Persans se ruèrent sur eux et les égorgèrent. Nadir-Schah vint s'asseoir dans la petite mosquée de la Tchandi-Tchowh ; il tira son sabre, et, immobile comme la statue d'un dieu vengeur, il resta dans cette attitude du matin jusqu'au soir, écoutant sans s'émouvoir les cris affreux de la population massacrée, regardant sans pitié le ruisseau rouler des flots de sang. Le roi de Delhi et tous les nobles de sa cour vinrent se prosterner à ses pieds vers le commencement de la nuit : il consentit alors seulement à remettre son sabre dans son fourreau : à ce signal, le carnage cessa. Le lendemain, Nadir-Schah se retira, emportant un butin évalué à 800 millions de francs.

Les habitants de Delhi ne sont pas coiffés comme ceux des autres villes indiennes. Leurs turbans sont beaucoup plus petits, plus ornés, et faits d'étoffes de couleurs riantes, où domine le rose. Ils les portent un peu de côté, au-dessus de l'oreille gauche.

C'est Schah-Jehan qui fonda la ville, en 1631 ; on lui attribue les plus beaux édifices de Delhi, la Jumna-Mosjed et le palais.

On entre dans le palais, ceint de murailles rouges, par une belle porte basse, dont l'arcade, très-longue, est garnie intérieurement de boutiques des deux côtés, comme un bazar. Dans la première cour, mal entretenue, se tiennent habituellement les *chobdars*, gardiens qui tiennent à la main des hallebardes et des bâtons d'argent. La seconde cour conduit au *Diwan-i-Am*. C'est une salle ouverte, supportée par des piliers : elle était remplie de serviteurs que l'on voit presque toujours couchés sur des espèces de lits à sangles ; le long des murs étaient rangés en grand nombre les palanquins qui servent à la famille royale, et que l'on appelle *poulkis* et *toudjous*. Au fond de la salle, on aperçoit le trône, qui semble sortir d'une petite chambre. C'est un beau siége en marbre, porté sur quatre piliers, doré et couvert de mosaïques florentines figurant des fleurs, des fruits et des oiseaux. Ce qui nous surprit le plus, ce fut de voir sur une porte, derrière le trône, un copie en mosaïque de l'Apollon de Raphaël jouant du violon. Sur les autres portes de bronze sont sculptés des lis semblables à ceux qui sont usités comme symboles de la Vierge et de la pureté chrétienne. Il est évident que Schah-Jehan avait confié la décoration de son palais à des artistes italiens. La troisième cour conduit au *Diwan-i-Khas*, ou salle des États, élevée sur une plate-forme, à un mètre au-dessus du sol, et ornée de colonnes massives en marbre blanc, dont la partie inférieure est incrustée de mosaïques, et la partie supérieure dorée. Le plafond était autrefois richement décoré, et au milieu de la salle, où coule un ruisseau, on admirait, sous son dôme de marbre, le célèbre trône enlevé par Nadir-Schah. L'oratoire royal, la Moti-Mosjed, construit avec le marbre le plus pur, précieusement sculpté et couvert de dômes dorés, mérite aussi l'attention des voyageurs. Les jardins du palais sont vastes, et, quoique très-mal entretenus, offrent un refuge agréable contre les ardentes chaleurs du jour, grâce à leurs rosiers, à leurs jonquilles, à leurs canaux, à leurs fontaines et à leurs nombreuses allées de tamarins, de lilas et d'orangers.

TRAIN DE PLAISIR A GRANDE VITESSE

DANS LE CIEL.

Voy. p. 212.

Nous devons à William Herschel et à son fils, John Herschel, une exploration systématique et complète du monde étoilé, laquelle est d'un prix inestimable. A la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci, W. Herschel, soutenu dans ses travaux par l'estime et les libéralités de Georges III, qui lui fournit plusieurs centaines de mille francs, éleva dans les airs ces puissants télescopes dont le grand œil fut ouvert si longtemps sur les événements célestes. Dans le village de Slough, en vue des tours normandes de Windsor, une modeste maison à un étage, avec des fenêtres basses encadrées de houx, arbuste favori des Anglais, laissait apercevoir, bien au-dessus de son humble toit, un tuyau gigantesque, à peu près de la même dimension que l'ouverture d'un puits, et près de son extrémité supérieure, une galerie portant un ou deux observateurs, sous les yeux desquels un miroir concave de quatre pieds anglais de diamètre amenait l'image fidèle des amas d'étoiles bien distinctes les unes des autres, des amas à grains plus serrés que le télescope séparait à peine, et enfin



Nébuleuses d'aspects divers.

des nébulosités dont la blancheur confuse ne permettait pas de distinguer les soleils individuels. De ces dernières lueurs, rendues confuses par la distance, la plupart ont cédé depuis à l'action du télescope *Léviathan* de lord Rosse, appareil qui lui a coûté trois cent mille francs. Les grandes

lunettes à objectifs en verre ont rivalisé avec les télescopes à miroir pour nous bien faire connaître ces nébuleuses, ces amas de soleils, ces ensembles d'étoiles, ces voies lactées autres que celles dont notre soleil fait partie; en un mot, ces mondes de mondes dont le total serait pour nous l'univers matériel visible.

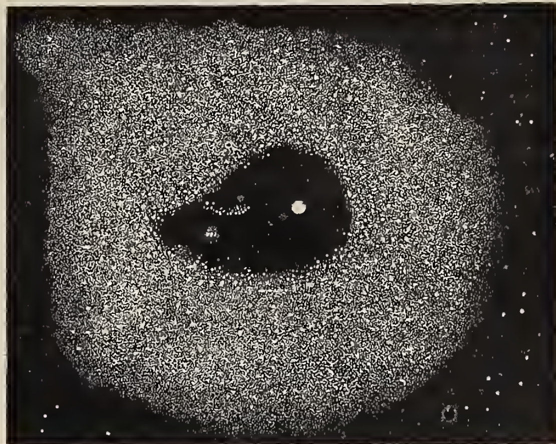
M. John Herschel, qui en tout genre a beaucoup fait pour l'astronomie, s'imposa le pieux devoir de compléter l'ouvrage de William Herschel, et il alla, avec sa belle famille, s'établir pour plusieurs années au cap de Bonne-Espérance, observant ainsi la partie du ciel qui, en Europe, était invisible à son illustre père. Ses travaux seront le point de départ des perfectionnements ultérieurs de la science.

Reprenons l'assimilation déjà employée. Un soleil, une étoile étant pris pour individus, on doit regarder une voie lactée, une nébuleuse, comme un peuple de soleils, et toutes les lueurs isolées qui, par milliers, occupent le ciel entier seront dans leur ensemble l'espèce entière des soleils, comme l'ensemble des peuples constitue l'espèce humaine de notre globe.

M. de Humboldt a très-pittoresquement appelé les nébuleuses des *nuages de soleils*. Cette image peint bien ces



Nébuleuse à double anneau.



Nébuleuse perforée.

amas espacés dans le ciel comme le sont les nuages dans notre atmosphère. Il est certain qu'il y a plus d'étoiles dans une nébuleuse qu'il n'y a de globules d'eau dans un nuage. Les diverses formes des nuages en cumulus, en stratus, en cirrus, nous peignent bien les formes variées des nébuleuses célestes et de notre Voie lactée elle-même.



Nébuleuse dite en forme d'ananas.

Voyons maintenant à nous faire une idée des dimensions de l'univers, et à le parcourir sur les wagons mathématiques de l'astronomie.

Notre terre, par rapport à nous, est une fort grosse masse. Il faudrait environ vingt-cinq millions d'hommes de taille moyenne se donnant la main pour en faire le tour. Sa demi-épaisseur, son demi-diamètre, qui sert de petite mesure aux astronomes, est de 6 377 kilomètres, qui font 1 594 lieues de poste de 4 kilomètres.

A cette distance répétée soixante fois, c'est-à-dire à trente fois l'épaisseur de la terre, nous trouvons la lune, notre satellite, qui est l'astre le plus voisin; puis, quatre cents fois plus loin que la lune, le soleil, notre étoile, immense masse qui, mise à la place de la terre, non-seulement irait jusqu'à la lune, mais encore arriverait presque autant au delà. Voilà l'un des individus de l'univers. Près de lui, son cortége de planètes est d'une importance tout à fait insignifiante. La distance de la terre au soleil, qui est de vingt-quatre mille fois la demi-épaisseur de la terre, est la mesure moyenne de l'astronomie. C'est l'unité de distance de notre monde planétaire. Ainsi, on dit que la distance de Saturne au soleil est 10, et celle de Neptune 30, pour dire que ces planètes sont dix fois, trente fois plus loin du soleil que ne l'est notre terre.

Dans le voisinage de notre soleil (nous verrons bientôt quel voisinage) brillent les étoiles dites de première grandeur : Sirius, Canopus, le Centaure, Rigel, Arcturus, la Chèvre, la Lyre; puis d'autres étoiles un peu moins brillantes, quoique encore de premier rang, dans le Taureau, dans les Gémeaux, dans le Lion, dans la Vierge, dans le Scorpion, dans le Poisson austral, dans le Petit-Chien, dans le Cygne, dans l'Éridan, dans la Croix-du-Sud. Tant bien que mal, notre soleil, notre Phébus, tient son rang parmi ces potentats qui nous environnent. Il n'a pas trop d'infériorité par rapport à l'étoile du Centaure; mais, au propre comme au figuré, on peut dire qu'il ne *brille* pas auprès de Sirius, dont la lumière est près de cent cinquante fois celle de Phébus. Les figures des constellations, monuments de la plus haute antiquité, sont éminemment du domaine de nos illustrations.

Ce n'est que depuis quelques années seulement que l'on a pu mesurer la distance effrayante qui nous sépare des soleils les plus voisins du nôtre. C'est plus de deux cent mille fois la distance de la terre au soleil. Quel voisinage!

Maintenant, pour faire une galaxie, une voie lactée, une nébuleuse, un ensemble, un peuple, un nuage de soleils, placez-les en amas dont les individus soient espacés par centaines de mille fois la distance du soleil; alors l'espace

que vous aurez ainsi peuplé d'étoiles se refusera à toute évaluation et à toute mesure, même avec cette distance du soleil à la terre, qui est vingt-quatre mille fois la demi-épaisseur de notre globe.

A cette station, dans le voyage idéal que nous faisons, bien des personnes demandent grâce, et leur imagination est écrasée par l'idée des incommensurables dimensions d'une voie lactée, d'une nébuleuse seule. Mais quand, après avoir repris haleine, on leur demande de bâtir un univers avec des milliers de ces voies lactées espacées d'intervalles proportionnés à leurs dimensions; quand on leur dit que de ce coin de l'univers où nous sommes confinés nous avons catalogué plus de deux mille de ces nébuleuses si inconcevables d'immensité, alors il n'est personne qui ne renonce à atteindre par des chiffres les limites de l univers. On se replie volontiers de cet infini occupé par les mille et mille nébuleuses à l'espace circonscrit de notre Voie lactée, dont notre soleil est un des modestes citoyens; puis de cet astre brillant nous retrouvons avec plaisir notre humble terre, qui, vue de près, reprend un peu d'importance. Alors, sortant du domaine de l'astronomie, nous rentrons dans celui de la météorologie. Les climats, les saisons,



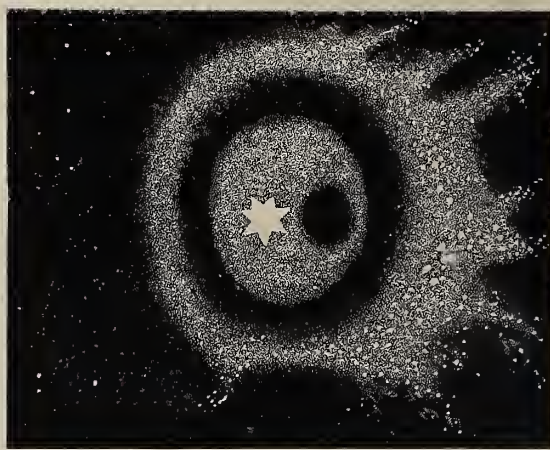
Nébuleuse à noyau et à deux anneaux.



Nébuleuse annulaire et Nébuleuse spirale.



Nébuleuse dite battant de cloche.



Nébuleuse double irrégulière.

l'arrosement du globe, sa ventilation, ses orages, sa fécondité végétale et animale, tout exerce sur nous de puissantes influences, où le soleil domine presque exclusivement. Dans ce siècle éminemment utilitaire, l'astronomie, science à peu près désintéressée, doit partager l'intérêt général avec la météorologie, qui parle au nom des subsistances, de la santé publique et des richesses, et qui, par bien des côtés, touche à la grande science de l'économie politique et de l'organisation des sociétés.

Après les nébuleuses, nous étudierons la Voie lactée.

La présente saison amenant le séjour à la campagne, le loisir et les soirées en plein air, avec un ciel tempéré et le curieux spectacle des objets célestes (sans compter une instruction de famille attrayante), nous aurions voulu pouvoir faire pressentir l'*Astronomie de l'amateur avec ou sans télescope*. C'est ici plus qu'ailleurs que les illustrations nous seront utiles. En attendant, voici quelques indications de choses curieuses à voir en août.

La planète Mercure sera, le 18, à son plus grand écart du soleil, et se couchera plus d'une heure après cet astre. Il est rare que Mercure se voie bien à l'œil nu. Il faudra chercher la planète dans le crépuscule du soir, du côté de l'occident.

On observera aussi la brillante Vénus dans les mêmes parages et aux mêmes heures.

Jupiter se lève à l'orient, vers minuit, et Saturne entre quatre heures et trois heures.

Pour plusieurs localités, la lune éclipsera une étoile du Scorpion assez brillante le 17 août au soir, un peu avant huit heures, phénomène assez rarement visible à l'œil nu. Pour Paris, la lune se couchera, ce jour-là, à 10 h. 22 m.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

EUPHORBES ARBORESCENTES DE L'AFRIQUE CENTRALE.



Euphorbes arborescentes de l'Afrique centrale; Vue de Kaçane. — Dessin de Freeman, d'après M. J. Trémaux.

Sur les pentes abruptes et sur les crêtes des montagnes primitives du *Dar-Foq*, on remarque de singuliers arbres, dont la silhouette lourde et massive tranche nettement sur tout ce qui l'environne, rochers, ciel ou végétaux; quelquefois, pendant la saison qui précède les pluies torrentielles des tropiques, la teinte vert-foncé de ces arbres se dessine sur une végétation à demi morte. L'œil chercherait en vain un jour, une éclaircie à travers cette masse impénétrable à la vue comme aux rayons du soleil; et quand on s'en approche, le regard, en plongeant entre ses branches, pénètre dans une teinte obscure qui croît à mesure qu'elle s'étend vers le centre. Ces arbres sont des Euphorbes d'une grandeur extraordinaire, et qui contrastent singulièrement avec les échantillons de même genre que l'on entretient péniblement dans nos serres chaudes. Ces végétaux semblent chercher à planter leurs racines entre les rochers décharnés et en relief que présentent les sommités et les flancs des montagnes. Par leur position élevée, autant que par l'ombrage frais qu'entretiennent leurs rameaux toujours verts, ils forment des belvédères naturels, où les nègres viennent passer leurs loisirs. Cependant, ce n'est qu'avec crainte et réserve qu'ils en profitent, car ils attribuent à l'ombre de cet arbre une influence pernicieuse ou dangereuse, et ils ont soin, pour s'en préserver, d'établir sous l'ombrage de ceux qu'ils fréquentent ordinairement une toiture horizontale en chaume, supportée par des pieux élevés.

« En dessinant la vue de Kaçane, dit M. J. Trémaux dans son *Voyage au Soudan oriental*, j'invitai un des nègres qui étaient autour de moi à aller s'asseoir près du pied de la grande Euphorbe que présente cette planche. Il hésita d'abord, puis enfin il se décida à s'y rendre, non sans lever les yeux à plusieurs reprises vers les branches de cet arbre. Lorsque j'eus fini, je me mis à gravir sur les roches pour en rompre un rameau, que j'ai rapporté en France; mais

le nègre, en me voyant approcher, s'enfuit avec terreur hors de son ombrage en faisant des signes, en gesticulant et en prononçant avec volubilité divers mots d'un idiome que je ne pouvais comprendre. Cependant l'expression de ses signes et quelques mots arabes que l'un d'eux prononça (*Inté ahouze mâat!* Tu veux donc mourir!) me firent comprendre qu'en touchant à cet arbre, j'allais me faire mourir; mais l'impulsion était donnée, le rameau venait de se rompre, et immédiatement un suc laiteux, beaucoup plus abondant que je n'eusse pu m'y attendre d'après ce que je connaissais de ces plantes dans nos contrées, ruissela sur mes vêtements et pénétra même sur mon corps. Les figures et les gestes de ces nègres exprimèrent à divers degrés la crainte ou la pitié. Ils me firent comprendre que si le suc blanc atteignait une des nombreuses blessures que j'avais sur le corps, j'en mourrais, et que, même sur la peau, il était dangereux.

» C'est avec ce suc qu'ils empoisonnent leurs armes, afin de rendre leurs blessures mortelles; ils le font préalablement concentrer jusqu'à ce qu'il ait acquis une consistance un peu pâteuse; ensuite ils trempent dans cette matière la pointe ou la lame de l'arme qu'ils veulent empoisonner.

» L'une des espèces d'Euphorbe que l'on trouve sur les montagnes du Dar-Foq, offre la plus grande similitude avec l'espèce *Euphorbia canariensis*, et je l'ai par conséquent désignée sous ce nom. Le sujet que j'ai dessiné sur la montagne de Kaçane a une ramification de 7^{m},50 à 8 mètres de diamètre, ce qui porte sa circonférence à 24 mètres; sa plus grande hauteur au-dessus du sol est aussi d'à peu près 8 mètres; son tronc ainsi que les branches qui s'y attachent sont formés de bois dur. Les branches secondaires, ou rameaux, sont formées de moelle et de parenchyme soutenus par une faible partie ligneuse. Ces rameaux forment des côtes ou arêtes ondulées, ordinairement au nombre de quatre; cependant quelques-uns n'en ont que trois, d'autres en ont cinq. Sur les branches entièrement ligneuses attenant au tronc, on reconnaît encore les anciennes côtes qui se sont transformées en écorce, tandis que la branche a passé de la forme primitive à la forme cylindrique.

» L'*Euphorbia mamillaris* croît aussi sur les montagnes du Dar-Foq, à peu près dans les mêmes conditions que l'espèce précédente, avec laquelle elle a beaucoup d'analogie : néanmoins son port est très-différent et ne paraît point atteindre d'aussi grandes proportions; ses branches et ses rameaux sont cylindriques. Ces derniers sont entourés de petites mamelles portant des épines. Généralement, dans le sens longitudinal du rameau, ces mamelles se présentent suivant une ligne oblique, et, dans le sens du pourtour, suivant deux systèmes de spirales. Sur chaque tour de ces spirales, on compte huit intervalles de mamelles pour arriver sur la même ligne longitudinale de laquelle on est parti, et, en tournant sur les spirales qui se présentent dans un sens, on arrive à trois intervalles au-dessus ou au-dessous du point de départ; tandis qu'en tournant sur celles qui se présentent dans l'autre sens, on arrive à cinq intervalles au-dessus ou au-dessous de ce même point.

» Cette Euphorbe semble être une espèce nouvelle, et les renseignements que j'ai pris au Muséum de Paris et ailleurs m'en donnent presque la certitude. Ainsi, j'ai dû distinguer cette nouvelle espèce sous le nom de *mamillaris*, en raison des mamelles épineuses qui la caractérisent.

» La saison n'ayant pas permis de voir la fleur de cette plante, j'ai pris des renseignements à cet égard; voici ceux qui m'ont été donnés : il pousse chaque année, à l'extrémité même des rameaux, un petit jet de fleurs jaunes et de feuilles qui se développent en faisceaux; à mesure que le rameau s'allonge, les petites feuilles de quelques centimètres de long qui accompagnent chaque mamelle épineuse tombent, et celles-ci restent seules. »

« Qu'est-ce que la vérité? » disait Pilate ironiquement et sans vouloir attendre la réponse. On ne voit que trop de gens qui se plaisent dans une sorte d'étourdissement et qui, regardant comme un esclavage la nécessité d'avoir des opinions et des principes fixes, veulent posséder une entière liberté dans leurs pensées, ainsi que dans leurs actions.

BACON.

Il faut laisser tomber ses pensées dangereuses, comme en lâchant la main, sans effort, on laisse tomber une pierre au fond de l'eau. FÉNELON.

LE DOCTEUR PONT-NEUF.

RÉCIT DU TEMPS PASSÉ.

Sous le règne éclatant du roi Louis XIV, la Sorbonne était encore en grand honneur; ses opinions étaient comptées, ses arrêts remplaçaient souvent les arrêts même de la cour de Rome; un docteur de Sorbonne, en ce temps-là, était un gros personnage; il était savant, prudent, réservé, plein de doctrine, et profondément versé dans la connaissance intime des Pères de l'Église; Mgr le cardinal de Richelieu lui-même, un docteur de Sorbonne, et le roi Louis XIV, ont eu plus d'une fois recours, dans leurs embarras politiques, aux décisions de messieurs de la Sorbonne. Ils avaient l'oreille de l'archevêque; les jansénistes les respectaient; les jésuites les redoutaient, sans les haïr.

A l'heure dont je parle (hélas! elle est bien loin de nous!), la maison Sorbonne appartenait à trois grands esprits qui faisaient, comme on dit, la pluie et le beau temps sous ces voûtes solennelles. Le docteur Legros, le docteur Hennequin et le savant docteur Petit-Pied, un vrai pantouflier de Sorbonne, ami, disciple et commentateur de saint Augustin.

A soixante ans qu'il pouvait avoir, personne, en cette docte maison, ne se souvenait d'avoir vu le docteur Petit-Pied hors des murs de la Sorbonne. Il y régnait, il y vivait; il allait, incessamment, de la bibliothèque à l'église, et de la salle des conférences au tombeau de Mgr le cardinal. Même il s'était arrangé de façon à se planter dans ces domaines un petit jardin plein de tulipes au printemps, et de violettes en toute saison. Un kiosque ingénieux, dressé dans l'angle du mur et tapissé de clématite odorante et de chèvrefeuille, était devenu, pour le bon docteur, une *cité* champêtre où il lisait tour à tour son bréviaire et *la Cité de Dieu*, les Offices de la Vierge et les *Soliloques*. Là, il était si content, si calme et si reposé, qu'il en oubliait le monde extérieur. Plus d'une fois, dans les fêtes extraordinaires de la ville de Paris, au baptême des fils de France, aux entrées des reines de France, ou tout simplement quand il y avait un bel enterrement à Notre-Dame, une oraison funèbre de Mgr l'évêque de Meaux, un discours de l'abbé Bourdaloue, un sermon de Fléchier; quand il fallait accompagner en grande cérémonie la châsse auguste de sainte Geneviève, ou voir passer quelque roué célèbre, à savoir Cartouche et Mandrin, ou bien si Mme la marquise de Brinvilliers s'en va faire amende honorable sur le seuil de Notre-Dame, un cierge de cire jaune de vingt livres à la main droite, il arrivait que la Sorbonne entière était poussée au dehors par son zèle autant que par la curiosité

de tout voir, et il n'y avait pas, ce jour-là, jusqu'au frère portier qui ne fût tenté de mettre la clef sous la porte : « Allez, mon fils, allez, lui disait le docteur Petit-Pied; très-volontiers je vous remplace; et surtout prenez garde au pont Neuf. »

En effet, c'était une manie, ou, pour mieux dire, un vrai tic du docteur Petit-Pied, de parler à chaque instant du pont Neuf. Tout savant qu'il était, et versé dans la connaissance des langues anciennes, Athénien comme saint Chrysostôme et Latin comme saint Basile, il aurait pu rencontrer, sans nul doute, au milieu des Pères d'Orient et d'Occident, une comparaison plus poétique et plus digne d'un professeur d'éloquence sacrée... il n'en connaissait pas d'autre, et il avait adopté celle-là comme la plus haute comparaison qui pût venir en aide à son admiration, à sa louange, à son étonnement. Parlait-on du grand Condé, vainqueur à Rocroy, vainqueur à Fribourg : « Celui-là, disait l'abbé Petit-Pied en se frottant les mains, il a passé le pont Neuf! » Parlait-on du surintendant Fouquet, de sa haute fortune et de sa profonde misère : « Hélas! disait l'abbé Petit-Pied, il a passé le pont Neuf! » Le jour où le grand Arnauld jeta dans le monde chrétien, comme un brûlot qui devait tout brûler, son livre de *la Fréquente Communion* : « Morbleu! s'écria l'abbé Petit-Pied d'un geste énergique, on ne dira plus désormais que celui-là n'a point traversé le pont Neuf! » Ainsi étaient faites la louange, la colère et l'admiration du vénérable docteur Petit-Pied. On avait fini par l'appeler, dans toute la maison, le docteur *Pont-Neuf*. C'était un sobriquet qui lui convenait, et le bonhomme ne s'en fâchait pas.

Plus d'une fois ses meilleurs amis, le docteur Legros et le docteur Hennequin; ses plus chers disciples, l'abbé Vaillant et l'abbé Ledoux, dans leurs moments d'épanchement et de gaieté, avaient supplié le savant docteur de leur expliquer d'où lui venaient cette profonde admiration, et en même temps cette profonde horreur pour le pont Neuf; il avait toujours refusé, non pas sans un certain frisson plein de terreur, suivi d'un petit coup d'œil plein de joie. Évidemment il avait peur de ce fantôme, et cependant il n'était pas fâché d'en entendre parler. Jugez de son obstination à se taire, puisqu'un jour il avait refusé de raconter son histoire au grand poëte Santeuil et au cardinal de Retz, qui dînaient ce jour-là en Sorbonne, et qui avaient daigné s'asseoir, après dîner, sur le banc du petit jardin cultivé par le docteur Petit-Pied-Pont-Neuf.

Un jour enfin, comme il touchait à sa soixante-quinzième année, et qu'il était sur son déclin, le vénérable et savant docteur se sentit pris au fond de l'âme... par un scrupule? oh non! mais par un doute assez léger de sa conscience et de sa modestie. Il se demanda à lui-même, en s'interrogeant avec le soin d'une confession générale, s'il pouvait sortir de ce monde en y laissant l'idée injuste que jamais, au grand jamais, il n'avait quitté les murs obscurs et sacrés de la Sorbonne.

Hélas! non, il ne méritait pas tant d'estime et de louange; il ne pouvait pas accepter la sincère et profonde admiration dont il se voyait l'objet depuis tant d'années. Et lui aussi, il avait entrevu jadis, comme Augustin son maître, un monde à part, un monde éblouissant, surnaturel, plein des passions, des misères et des tumultes de la vie humaine; un monde enchanté, perdu, bruyant, victorieux, déshonoré : le monde éclatant des poésies légères, des chevau-légers et des femmes court vêtues. Il avait vécu, le malheureux, dans ce tumulte épouvantable, au milieu de ces blasphèmes, de ces licences, de ces jurements, de ces chansons. Il avait respiré l'enivrante odeur de ces casseroles brûlantes, de ces parfums dangereux, de ces exhalaisons fétides. « Oh! pauvre moi! pensait-il, le docteur Petit-Pied s'est pourtant vu mêler à ces bacchanales, et depuis plus de soixante ans, je me laisse adorer comme un saint homme! » Tel était le premier sujet de ses recueillements.

En même temps, il se demandait s'il avait bien le droit de priver l'Église et le royaume, et la jeunesse attentive à ses leçons, des enseignements sérieux que pouvaient contenir les révélations qu'il avait à faire à ses disciples. Comment donc! saint Augustin, son maître, avait écrit ses *Confessions*, qui étaient devenues comme un phare lumineux au milieu de l'Église militante et triomphante, et lui, le docteur Petit-Pied, par un faux respect humain et par une faiblesse indigne d'une âme chrétienne, il enfouirait sous le boisseau cette page humiliante de sa vie! Amères et douloureuses réflexions, qui torturaient incessamment l'esprit de ce brave homme, et qui finirent par lui arracher les mystères enfouis dans le plus profond de son cœur.

C'était dans le dernier été de sa vie; il était ferme encore, mais l'esprit était plus vaillant que le corps. Il avait la goutte, et la maladie, autant que l'âge, avait plié ce pauvre corps fatigué par tant de travaux, tant de veilles et de macérations. Le jour dont nous parlons, le ciel était sombre et pluvieux, l'orage grondait au dehors, l'éclair déchirait la nue, et le tonnerre au loin faisait entendre un bruit sinistre. On se taisait autour du malade, et lui-même gardait le silence, lorsque enfin il prit la parole, et d'une voix claire et nette il pria ces messieurs de l'entendre, en disant qu'il allait leur raconter les plus grands péchés qu'il eût commis, et le plus grand péril qu'il eût couru dans toute sa vie, et comment il avait été sauvé par la grâce de Dieu et le secours de M. le maréchal de Bassompierre.

Vous pensez si les hommes qui l'entouraient, les vieillards aussi bien que les jeunes gens, furent attentifs aux révélations du bon docteur.

Nous avons recueilli de notre mieux le récit du docteur Petit-Pied, nous avons même essayé de le refaire, et nous y avons mis tout le zèle et tout le respect dont nous sommes capables; cependant nous avons grand'peur de n'avoir pas retrouvé la vérité et l'accent dont ce bonhomme accompagnait le détail de ses forfaitures. Quant au geste de cette main amaigrie et diaphane, au regard de ces yeux voilés par les premières ombres d'une mort innocente et pure, il nous serait impossible absolument de les reproduire, et nous ne le tenterons pas.

— Mes pères, mes frères et mes fils, disait le bon docteur, puisque vous voilà réunis autour de ma chaise curule, et témoins bienveillants de ma douce agonie, il faut que je vous raconte enfin les fredaines de votre doyen, afin que vous me les pardonniez, et surtout afin que vous en profitiez, lorsqu'à son tour le docteur Pont-Neuf aura traversé le pont Neuf.

J'allais avoir mes dix-sept ans, et j'en étais à ma troisième année de théologie, avec un grand espoir d'arriver aux honneurs de la science, lorsqu'un jour d'été, mais, là, un beau jour sans nuages et sans tonnerre, et peu semblable au jour d'aujourd'hui, par un de ces grands soleils dont toute la ville est réjouie, et dont les vifs rayons pénètrent au sein même de ses abîmes, je me sentis saisir d'une immense tentation de savoir enfin ce qu'il y avait au delà du collége du Plessis et de la Sorbonne. En vain je voulus résister au mauvais esprit qui était en moi, la grâce en ce moment m'avait abandonné, et rien ne pouvait plus me retenir. Déjà j'étais perdu, ou peu s'en faut, et je me donnais à moi-même toutes sortes de mauvais conseils. Étais-je donc fait pour végéter dans les cours et dans les corridors de la Sorbonne? A quoi bon ma jeunesse et mes dix-sept ans, s'il les faut user à expliquer la *Somme* de saint Thomas? Ainsi je me parlais à moi-même, et si violente était mon ardeur, que Mgr le cardinal de Mazarin

dont j'étais le boursier, m'eût crié : « Halte-là! » je crois bien que j'aurais désobéi à Mgr le cardinal.

Quand donc mon faible cerveau fut tout à fait envahi par cette inévitable passion, qui me poussait à quitter nos calmes hauteurs, à descendre au fond des précipices, et à voir ce que je ne devais pas voir, je fermai mes cahiers, je remis mes livres à leur place, et dans mon habit des dimanches, en beaux souliers, en cheveux bouclés, mon feutre orné de son cordon de soie, et mes gants de filoselle à chaque main, je m'élançai dans cet univers qui m'était défendu.

La suite à une autre livraison.

LES BORDS DE LA CREUSE.

Voy. p. 67.

L'histoire des manoirs féodaux des bords de la Creuse n'offre, durant tout le moyen âge, qu'une série de petites



Bords de la Creuse. — Le Rocher du Cerisier. — Dessin de Grandsire.

guerres de voisin à voisin, et l'on pourrait dire de cousin à cousin. Il ne paraît pas que ces turbulents hobereaux aient pris souvent parti dans les grandes guerres civiles qui désolaient la France. Leurs exploits se tournaient vers les croisades, où plusieurs ont acquis du renom et dépensé leur bien. Aussitôt rentrés chez eux, ils n'avaient plus pour aliment à leur activité que les procès, presque toujours dénoués à main armée. Ils se mariaient dans le pays, c'est-à-dire que toutes les familles nobles étaient assez étroitement alliées les unes aux autres; mais il ne paraît pas que ce fût une raison pour s'entendre. Il n'est guère de succession qui n'ait donné lieu à des querelles, à des combats et à des assauts plus ou moins meurtriers.

Il résulte de la petitesse des intérêts personnels qui se sont débattus dans ces romantiques demeures, que l'histoire des châtellenies berruyères et marchoises, bien que très-agitée, est sans attrait réel. Quelques épisodes comiques, quelques discussions et conventions bizarres entre les couvents et les châteaux, à propos de redevances et de dîmes contestées, viennent seuls rompre la monotonie de ces éternelles escarmouches.

Après la féodalité, les vieilles forteresses prennent parti dans les guerres de religion, mais presque toujours avec un caractère de personnalité fort étroit. C'est pourquoi l'on peut dire que nul pays n'a moins d'histoire que le bas Berry. Le dernier siége que soutint le vieux manoir de Gargilesse fut livré contre un partisan du grand Condé. L'affaire dura vingt-quatre heures; un gendarme y fut blessé, la petite garnison se rendit *faute de vivres.* La puissance des hobereaux s'en allait pièce à pièce devant les idées et les besoins d'unité que Richelieu avait semés, et que les orgies de la Fronde ne pouvaient étouffer, comme leurs vieilles forteresses s'en allaient pierre par pierre devant les ressources nouvelles de l'artillerie de campagne. Richelieu avait décrété et commencé la destruction de tous ces nids de vautours; Louis XIV l'acheva.

Ce qui n'a pas du tout d'histoire, c'est le rivage agreste de cette partie de la Creuse encaissée entre deux murailles

de micaschiste et de granit, depuis les rochers Martin jusqu'aux ruines de Châteaubrun. Là n'existe aucune voie de communication qui ait pu servir aux petites armées des anciens seigneurs. Le torrent capricieux et tortueux, trop hérissé de rochers quand les eaux sont basses, trop impétueux quand elles s'engouffrent dans leurs talus escarpés, n'a jamais été navigable. On peut donc s'y promener à l'abri de ces réflexions, tristes et humiliantes pour la nature humaine, que font naître la plupart des lieux à *souvenirs.* Ces petits sentiers, tantôt si charmants quand ils se déroulent sur le sable fin du rivage ou parmi les grandes herbes odorantes des prairies, tantôt si rudes quand il faut



Bords de la Creuse. — Le Rocher du Moine. — Dessin de Grandsire.

les chercher de roche en roche dans un chaos d'écroulements pittoresques, n'ont été tracés que par les petits pieds des troupeaux et de leurs *pâtours.* C'est une Arcadie dans toute la force du mot.

Si l'on suit la Creuse jusqu'à Croyant, où elle est encore plus encaissée et plus fortifiée par les rochers en aiguilles, on en a pour une journée de marche dans ce désert enchanté. Une journée d'Arcadie au cœur de la France, c'est tout ce que l'on peut demander au temps où nous vivons.

Mais quand nous disons ce désert, c'est dans un sens que nous devrions nous reprocher comme trop aristocratique, car ce pays est fréquenté par une population de pêcheurs, de meuniers et de gardeurs de troupeaux. Mais c'est assez l'habitude des gens qui ont la prétention d'appartenir à la civilisation, que de se croire seuls quand ils n'ont affaire qu'à des esprits rustiques, étrangers à leurs préoccupations. Sans dédaigner en aucune façon ces êtres naïfs, et très-souvent excellents, on peut cependant dire avec quelque raison qu'ils font partie de la nature vierge qui leur sert de cadre. Ils ont pour nous le mérite de ne rien déranger à son harmonie et de ne pas voir au delà de ses étroits horizons. On n'a pas à craindre qu'ils racontent la légende du manoir dont les ruines se dressent au sommet de leurs collines. Ils l'ont si bien oubliée qu'ils s'étonnent d'une question à ce sujet. Ils ont un mot qui résume pour eux toute l'histoire du monde ; ce mot, c'est : *Dans les temps ;* mot vague et mystérieux, qui couvre pour eux un abîme impénétrable, inutile à creuser. « Cet endroit a été habité *dans les temps.* — *Dans les temps,* on dit qu'il s'y est fait du mal. — Il paraît que, *dans les temps, le monde* se battait toujours. » N'en demandez pas davantage : le pourquoi et le comment n'existent pas.

On est donc très-étonné de trouver quelquefois, chez cet homme rustique, une certaine préoccupation et une certaine notion, que l'on pourrait appeler divinatoire, des événements primitifs dont la terre a été le théâtre et dont l'homme n'a pas été le témoin. Le paysan se demande quelquefois la cause de ces formes capricieuses et de ces accidents pittoresques qui tourmentent le sol sous ses pas. Il vous dit que le feu a tout cuit dans la terre, et que les pierres ont poussé, *dans les temps*, comme poussent maintenant les arbres; notion très-juste, à coup sûr, dans une région qui porte la trace de soulèvements considérables.

D'où vient cette tradition dans des esprits complétement incultes? Du raisonnement et de la comparaison. On se tromperait bien si l'on supposait que le paysan ne réfléchit pas. Il rêve plus qu'il ne pense, il est vrai; mais sa rêverie est pleine de hardiesses d'autant plus ingénieuses qu'elles ne sont pas entravées par les notions d'autrui.

Si une race d'hommes mérite le bonheur, c'est à coup sûr la race agricole. Ce bonheur serait si peu exigeant! Quand on regarde la frugalité de ses habitudes et que l'on écoute ses plaintes, on s'étonne du peu qu'il faudrait pour satisfaire l'ambition du paysan : celui-ci rêve de deux vaches qu'il pourrait mettre dans son pré; celui-là, d'un bout de pré qui suffirait à ses deux vaches. On a tort de croire que rien ne contenterait l'avidité croissante du paysan. Il ne désire généralement que ce qu'il peut cultiver lui-même; si, par exception, son esprit s'inquiète des besoins de la civilisation, il s'en va, il cesse d'être paysan.

Le fait d'une haute sagesse économique serait d'entretenir chez le paysan cet amour de la terre et du chez-soi, auquel il renonce avec tant de répugnance ou par suite d'instincts tellement exceptionnels.

Quels services ne rend-il pas, en effet, à la société, cet homme sobre et patient que rien ne rebute, et qui porte l'effort constant de sa vie dans des solitudes où nul autre que lui ne voudrait planter sa tente? Rien ne le rebute dans cette tâche d'isolement et de labeur. Donnez-lui ou confiez-lui à de bonnes conditions un peu de terre, fût-ce sur la cime d'un rocher ou sur le bord d'un torrent dévastateur, il trouvera moyen de s'y installer. Il ne vous demandera ni chemin, ni vastes établissements, ni dépenses sérieuses. Acclimaté et habitué à tous les inconvénients de la région où il est né, il persiste à travailler et à vivre quelquefois dans des conditions devant lesquelles reculeraient des colonies amenées à grands frais. Les grandes découvertes modernes de l'agriculture, les machines et le drainage, ne sont applicables qu'aux plaines. Dans les régions accidentées où les transports ne se font qu'à dos de mulet, la bêche, c'est-à-dire le bras de l'homme, peut seul tirer parti de ces précieux filons de terre extrafine qui glissent et s'accumulent dans les intervalles des rochers. Qui de nous voudrait se charger de disputer, sa vie durant, ce terreau à la roche qui l'enserre, et d'habiter cette chaumière isolée au bord du précipice? Le paysan s'y plaît cependant, hiver comme été; il s'y acharne contre l'eau fougeuse et la pierre obstinée! Creuser et briser, voilà toute sa vie. C'est une vie d'ermite, c'est un travail de castor. Cet homme aurait le droit d'être sauvage. Loin de là, il est doux, hospitalier, enjoué, il prend en amitié le passant qui regarde son labeur et admire sa montagne. Ce que nous disons là ne s'applique pas en particulier aux bords de la Creuse, qui ne sont que des gorges profondes, sillonnant de vastes plateaux fertiles et praticables; mais si nous avons raison relativement à d'étroits espaces dont le paysan sait, à force de patience, utiliser les escarpements, combien notre sollicitude ne doit-elle pas s'étendre à des populations entières, oubliées et perdues dans les montagnes arides qui sillonnent d'autres parties de la France?

INTRODUCTION DU GREC EN ITALIE.

Jusqu'à la fin du quatorzième siècle, la langue grecque ne fut employée à aucun usage littéraire en Italie. Les savants italiens des siècles précédents avaient plutôt étudié l'arabe; leurs liaisons avec les Mores d'Espagne, qui possédaient en cette langue les ouvrages des philosophes et des mathématiciens grecs; la renommée de l'école de Salerne; le goût dominant de l'époque pour la médecine, l'astronomie ou l'astrologie, avaient mis l'arabe en crédit dès le onzième siècle.

Dante eut à peine connaissance de quelques mots de la langue grecque, et les leçons de Barlaam, vers 1242 (et peut-être de Léonce Pilate), ne mirent jamais Pétrarque en état d'entendre Homère, dont le premier exemplaire qui parut en Italie lui fut envoyé par Nicolas Syoceros Precori[1]. Boccace, contemporain et ami de Pétrarque, contribua aussi à perfectionner la langue italienne, et eut de plus le mérite de savoir un peu le grec et de mettre à la portée de ses compatriotes les poëmes d'Homère. Il dut ces avantages à un Calabrais, élève de Barlaam, nommé Léon ou Léonce Pilate, qu'il avait reçu chez lui en 1360, et qui le premier y professa le grec. Cet homme ramena les lettres grecques en Italie, et fit, à l'instance de Pétrarque et de Boccace, la première traduction latine d'Homère, dont on ne possédait avant lui qu'un abrégé qui portait mal à propos le nom de Pindare le Thébain. Il traduisit encore une partie de Platon. Les muses grecques avaient tant d'attrait pour Boccace que, malgré l'extérieur farouche, le caractère intraitable et les manières grossières de Léonce, que Pétrarque appelle « une grosse bête sous tous les rapports, » il fit tout ce qu'il put pour retenir cet homme, que son esprit inquiet ramena en 1363 à Constantinople, et qui, quelque temps après, fut foudroyé sur le vaisseau qui le reconduisait en Italie.

Guarino de Vérone, vers la fin du quatorzième siècle, fut le premier Italien qui enseigna la langue grecque. En étudiant sous Jean de Ravenne, il s'aperçut de la nécessité du grec pour l'intelligence des auteurs latins, et, ne trouvant personne en Italie qui pût lui enseigner cette langue, il prit le parti d'aller l'étudier en Grèce. Il passa dans ce but cinq années à Constantinople, suivant les leçons du célèbre Emmanuel Chrysoloras et de son neveu Jean. Après son retour en Italie, il y fut suivi de près par son maître, et l'établissement d'Emmanuel dans ce pays donna aux lettres le mouvement le plus accéléré. Vers le même temps, Pallas Strozzi, l'un de ceux qui attirèrent Emmanuel à Florence, fit venir à ses frais un grand nombre de livres grecs; il avait l'ambition de former dans sa patrie une bibliothèque publique; mais ce noble projet ne fut accompli que par le testament de Niccolo Niccoli. [2]

L'OR ET LES DIAMANTS DES MANUSCRITS.

Le style byzantin prodigue l'or sur les manuscrits surtout au huitième siècle, en se prolongeant jusqu'à la fin de la période carlovingienne. Vers la fin du dixième siècle, si

[1] Député par Jean Cantacuzène près des papes Clément VI et Innocent VI pour obtenir d'eux des secours contre les Turcs.

[2] Extrait de la *Vie de Jean-Marius Philelphe*, tome Ier des *Mélanges d'histoire littéraire*, par Guillaume Favre, recueillis par la famille de ce savant genévois, mort en 1851, et publiés par M. J. Adert, ancien professeur à l'Académie de Genève. Cet ouvrage, recommandable par une sage et consciencieuse érudition, est ainsi composé : — Tome Ier : Notice sur la vie et les écrits de Guillaume Favre, par M. J. Adert; Lettres inédites de Guillaume Schlegel, d'Angelo Mai, etc.; Vie de Jean-Marius Philelfe, par Guillaume Favre; — Tome II : Recherches sur les histoires fabuleuses d'Alexandre le Grand, Essai sur la littérature des Goths; et Notice des livres imprimés à Genève dans le quinzième siècle, par Guillaume Favre.

l'or est moins prodigué dans les majestueux ornements des majuscules, il brille avec éclat dans les fonds, et c'est par là surtout que se révèle l'influence byzantine. Struve est l'un des premiers qui aient signalé, pour cette époque, l'emploi de lamelles d'or extrêmement ténues, que l'on fixait avec beaucoup d'adresse, au moyen d'une eau gommeuse, sur le parchemin, et qui recevaient souvent par le polissoir l'éclat de l'or bruni.

Les calligraphes de la Perse ont enchéri encore sur cette méthode coûteuse d'embellir les manuscrits. Nous avons vu de petites émeraudes et des moitiés de perles fixées sur le parchemin, et mêlant harmonieusement leur éclat à celui de l'or et du vermillon.

Durant le douzième siècle, les fonds d'or sont souvent guillochés et présentent à l'œil de petits disques, des points ornés, des espèces d'astérisques, une sorte de gaufrure, qui ne peuvent guère être obtenus que sur une épaisseur assez solide de la surface métallique.

Au treizième siècle, les ors brunis des fonds sont encore très-éclatants. Les petits disques sont abandonnés pour faire place plus fréquemment à de légères arabesques tracées légèrement au burin; les ornements empruntés au règne végétal commencent à prendre de la prépondérance. Le paysage proprement dit n'est pas encore employé dans les fonds, comme cela aura bientôt lieu; les arbres, lorsqu'on les introduit, sont encore d'une forme conventionnelle; l'or, alternant avec des couleurs diverses disposées en petits carreaux réguliers, forme une sorte d'échiquier assez uniforme dans sa disposition, quoique varié dans ses détails, sur lequel se détachent les figures des miniatures, et dont on retrouve l'emploi un peu au delà du quatorzième siècle. (1)

L'action contre les violences et les injustices est éternelle.

BOSSUET.

LES ÉCOLIERS (2).

Il y a des écoliers fanfarons, comme il y a de faux braves.

Tu ne travailles pas : un jour tu brigueras, cabaleras, flatteras, tromperas, et, n'étant propre à rien, tu auras honte de toi-même au fond de ton cœur. L'habitude du travail est la moitié de bien des vertus.

Les sœurs sont pour un frère la compagnie la plus charmante et la plus utile; il prend auprès d'elles ce je ne sais quoi qui s'appelle la grâce et la distinction.

La première question que l'on fait sur un enfant est celle-ci : « Est-il gentil? » La seconde : « Est-il bien élevé? »

Il faut entendre par bien élevé un enfant simple, discret, loyal, instruit sans pédantisme, hardi sans témérité, généreux avec discernement, ennemi jusqu'au dégoût de tout ce qui est bas ou honteux; en un mot, ayant l'esprit juste, orné, et le cœur honnête.

Quel éloge que cette critique : « Il n'est point beau; mais il a un grand cœur! » Quel ornement pour une famille que l'enfant qui embellit de ses vertus un visage disgracié par la nature!

L'on aime à voir dans un enfant des sentiments ingénus; l'on hait en lui tout ce qui est apprêté, ou qui peut faire douter de l'innocence de son âme.

(1) Ferdinand Denis, *Histoire de l'ornementation des manuscrits*. Paris, Curmer, 1857. — Ouvrage instructif et curieux, orné d'un grand nombre de lettres et de figures gravées sur bois et empruntées aux manuscrits les plus célèbres.

(2) Extraits d'un ouvrage nouveau, consciencieux et original, qui a pour titre : *l'Ame des écoliers*, mémoires recueillis par Edmond Douay, professeur au collége Sainte-Barbe.

Les écoliers sont inconstants; ils passent avec une égale mobilité par toutes les qualités et par tous les défauts; c'est à l'éducation de les fixer dans la vertu.

L'incivilité n'est pas un vice de l'âme, elle est l'effet de plusieurs vices : de la sotte vanité, de l'ignorance de ses devoirs, de la paresse, de la stupidité, de la distraction, du mépris des autres, de la jalousie.

Un sot possède ordinairement une volubilité de langage, un flux de mots, un torrent d'expressions qui étonne d'abord, puis qui fatigue, et enfin décourage.

L'enfant gâté est une variété distincte dans le genre écolier. On dirait qu'il est en cire... Il aime à se voir propret et bien attifé; comme le cygne, il se plaît aux petits soins de sa toilette : ce n'est pas un garçon, c'est une fille. Sa voix est douce, un peu traînante, ses mouvements gracieux, son bavardage intarissable. Il fuit les besognes pénibles et s'en préserve par la résistance passive. Pour lui, se mouvoir est une fatigue. A quoi s'occupe-t-il? C'est un mystère. Apprend-il ses leçons? Fait-il ses devoirs? C'est un problème. Ne rien faire est sa religion; il ne pense qu'à s'éviter toute peine et tout ennui. Échapper au travail est le but de toutes ses actions; tromper la surveillance, celui de toutes ses imaginations. Aussi ne songe-t-il qu'aux moyens de mettre en défaut l'œil des maîtres : il ne fait pas un mouvement qui ne soit une ruse ou la dissimulation d'une autre ruse. C'est pour lui qu'ont été inventés les coins obscurs à l'étude et en classe, les barricades de livres sur le pupitre, l'art de causer sans remuer les lèvres, et tous les engins du braconnage sur les terres de la discipline et du travail. Il médite le jour sur les moyens de s'attarder au lit le matin, et la nuit il en rêve; il passe sa vie à perdre son temps. Et les heures dérobées à l'étude, que croyez-vous qu'il en fasse? Rien. Que deviendra cette espèce? Rien, si ce n'est la désolation de la famille qui le gâte. Cette espèce est incommode aux autres et à soi-même.

LA CHIMIE SANS LABORATOIRE.

LE PHOSPHORE ROUGE OU AMORPHE. — NOUVELLES ALLUMETTES CHIMIQUES.

Suite. — Voy. p. 191.

On connaît le phosphore sous quatre ou cinq états différents, dans lesquels il ne se ressemble point du tout à lui-même. Ainsi, il y a, premièrement, le phosphore diaphane, qu'on appelle normal parce qu'on l'a d'abord et pendant longtemps produit sous cette seule forme. Il est lumineux dans l'obscurité à la température ordinaire; il ne peut être abandonné au contact de l'air sans s'y consumer avec plus ou moins de rapidité. — Il y a, en second lieu, le phosphore blanc; — puis le phosphore noir, le phosphore rouge et le phosphore violet. — Il y a enfin du phosphore de toutes les couleurs.

Mais le plus curieux à étudier, parce qu'il diffère le plus du phosphore normal, c'est le phosphore rouge, appelé aussi phosphore *amorphe*, ce qui signifie *sans forme*, parce qu'en cet état il ne cristallise point, tandis que le phosphore ordinaire peut être obtenu en poudre cristalline.

Le phosphore ordinaire se change naturellement en phosphore rouge lorsqu'il est exposé à la radiation solaire dans le vide ou dans un gaz qui soit sans action chimique sur lui, tel, par exemple, que l'azote, l'hydrogène, etc. Le phosphore rouge est pulvérulent; sa densité est supérieure à celle du phosphore ordinaire. Loin de s'enflammer spontanément comme celui-ci au contact de l'air, il s'y conserve indéfiniment sans altération et n'y devient lumineux qu'à la température de 200 degrés. Il est insoluble dans

le sulfure de carbone, qui est le meilleur dissolvant du phosphore ordinaire; et tandis qu'on donne lieu à une véritable explosion en mettant ce dernier en présence du soufre fondu, le phosphore amorphe ne s'altère pas plus à ce contact que ne ferait du sable ou du verre pilé. Enfin le point de fusion du phosphore ordinaire est à 44 degrés, et celui du phosphore amorphe n'est qu'à 250 degrés. Il est difficile, on le voit, de trouver deux corps plus différents l'un de l'autre, et pourtant ces deux corps n'en sont qu'un seul; car, chauffé à 10 degrés au-dessus de son point de fusion, c'est-à-dire à 210 degrés, le phosphore rouge revient à son état primitif, et reprend entièrement l'aspect et les propriétés chimiques du phosphore normal; mais à une température intermédiaire (256 à 258 degrés), il éprouve au contraire une nouvelle métamorphose; il devient dur, tenace, d'un brun bleuâtre; c'est le phosphore violet, — encore plus éloigné du phosphore ordinaire, encore moins altérable que le phosphore rouge. — Qu'on nie après cela la possibilité des transmutations!

On a songé récemment à tirer parti des propriétés du phosphore amorphe pour la fabrication de nouveaux briquets d'allumettes chimiques, dites *hygiéniques et de sûreté,* parce qu'elles ne répandent ni odeur désagréable, ni vapeurs toxiques, et qu'elles sont beaucoup moins propres à donner lieu aux déplorables accidents qu'occasionnent trop souvent les anciennes allumettes chimiques au phosphore ordinaire, lorsqu'elles tombent entre des mains trop jeunes ou trop maladroites. Le seul inconvénient de ces allumettes à chlorure de potasse est qu'elles ne s'allument que si on les frotte sur la préparation de phosphore rouge dont le fabricant a enduit une face de la boîte qui les contient; et comme cette préparation s'enlève par le frottement, il arrive souvent qu'elle a disparu en entier avant qu'on ait usé les deux tiers de la provision d'allumettes, en sorte que l'autre tiers ne peut plus servir, à moins qu'on n'ait recours, pour les allumer, à la flamme d'une bougie ou à une autre boîte.

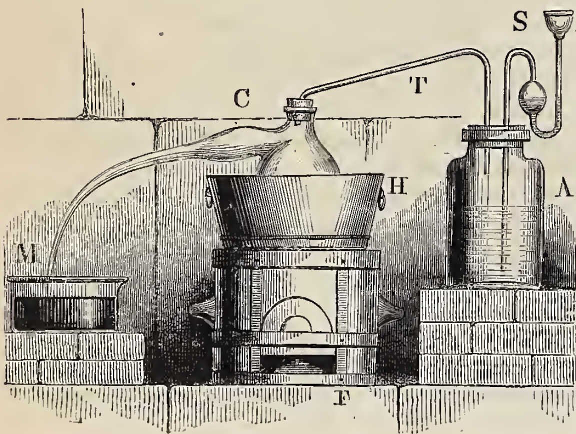


Fig. 3. Préparation du phosphore rouge.

C, cornue contenant du phosphore, chauffée dans le bain d'huile H à l'aide du fourneau F. — M, cuve à mercure, où plonge le col de la cornue. — A, flacon où se produit du gaz hydrogène, par la décomposition de l'eau à l'aide de l'acide sulfurique et de la tournure de fer. — T, tube abducteur qui conduit l'hydrogène dans la cornue. On ne doit commencer à chauffer le bain d'huile que lorsque l'air a été entièrement remplacé dans la cornue par l'hydrogène, et le dégagement de ce gaz doit être continué pendant tout le temps que dure l'opération. — S est le tube par lequel on verse peu à peu l'acide sulfurique dans le flacon A.

Cette invention des *allumettes hygiéniques et de sûreté* a donné naissance à une industrie nouvelle : la préparation, sur une échelle relativement assez grande, du phosphore rouge ou amorphe. Cette préparation est simple, et consiste à maintenir le phosphore ordinaire, pendant quelque temps, à une température de 230 à 250 degrés, dans une cornue de verre où il soit enveloppé d'un gaz qui ne puisse l'altérer chimiquement. C'est ordinairement l'hydrogène qu'on choisit, parce que sa préparation est facile et peu coûteuse.

Une partie du phosphore vient se condenser dans le col de la cornue; le reste se transforme en une masse rouge qui est un mélange de phosphore ordinaire et de phosphore amorphe. On les sépare en traitant ce mélange par le sulfure de carbone, qui dissout le premier et laisse le second intact sous forme d'une poudre rouge.

La propriété caractéristique du phosphore, — celle du moins qui, dans le principe, a le plus vivement frappé les observateurs, — c'est cette lumière bleuâtre, blafarde et tant soit peu diabolique qu'il répand dans l'obscurité; en un mot, c'est la *phosphorescence* à laquelle il doit son nom. Or les chimistes modernes ont beaucoup discuté et discutent encore la question de savoir si cette phosphorescence est due à la combustion lente du phosphore, ou si elle constitue un phénomène particulier, sans cause connue, et analogue à ceux que les physiologistes, les naturalistes, les voyageurs, les chirurgiens mêmes, ont observés là où évidemment il n'y avait pas de combustion possible : par exemple, sur la mer calme, — sur certains animaux tels que le ver luisant, — sur le bois pourri et sur les matières organiques arrivées à un certain degré de décomposition; enfin sur certaines plaies de mauvaise nature dont plusieurs exemples ont été cités par des autorités chirurgicales respectables.

Berzélius attribuait la phosphorescence à une cause électrique, accompagnant non-seulement l'oxydation, mais aussi l'évaporation du phosphore. Il s'appuyait sur ce que le phosphore luit dans le gaz hydrogène et dans le gaz azote débarrassés d'oxygène; qu'il luit aussi dans le vide barométrique, et, — ceci est digne de remarque, — que la phosphorescence dure jusqu'à ce que l'espace libre soit rempli de vapeur, mais pas au delà.

Plus récemment, on a constaté que l'eau dans laquelle on a conservé du phosphore luit aussi dans l'obscurité, et lance, lorsqu'on l'agite, comme de faibles et rapides éclairs; — que certains corps, le chlore, l'acide sulfureux, l'acide sulfurique, la sulfure de carbone, l'alcool, l'éther, l'essence de térébenthine, etc., empêchent le phosphore de briller dans l'obscurité; — que la phosphorescence est beaucoup plus sensible dans l'air raréfié que dans l'air à la pression normale, et qu'elle ne commence, dans l'oxygène pur, qu'à la température de 20 degrés.

Voilà des faits qui semblent décisifs. La conclusion qu'on en tire logiquement est que la combustion du corps qui nous occupe n'est pour rien dans sa phosphorescence, et que les idées de Berzélius étaient parfaitement justes. On a pourtant contesté cette conclusion, en alléguant que les faits avaient été mal observés; que réellement le phosphore ne reluit ni dans le vide barométrique, ni dans les gaz complétement dépouillés d'oxygène; qu'une combustion très-lente et presque insensible autrement suffit pour le rendre lumineux, mais qu'encore ne saurait-il le devenir sans cela

La question est donc là, non résolue. Elle est plus grave qu'on ne pense, puisqu'il s'agit de savoir si l'on a affaire à un phénomène vulgaire et dès longtemps connu, ou à un phénomène nouveau pour la science et dont l'explication serait à trouver. Dans ce dernier cas, la question en soulèverait bien d'autres de l'ordre le plus élevé, et nous ramènerait encore une fois au grand problème physique de notre époque : Qu'est-ce que la lumière? Qu'est-ce que le calorique? Qu'est-ce que l'électricité?

MOLLIEN.



Mollien. — Dessin de Chevignard, d'après une gravure contemporaine.

Mollien naquit à Rouen, en 1758. Fils d'un négociant enrichi par le travail et qui représentait bien l'intelligente bourgeoisie de la fin du dix-huitième siècle, mûri de bonne heure par une solide instruction, puis par l'étude de la jurisprudence, le jeune Mollien, à peine âgé de vingt ans, entra au ministère des finances, grâce à la protection du duc de Richelieu. Ignoré d'abord dans les emplois infimes de l'administration, oublié ensuite dans des postes où sa capacité précoce pouvait déjà rendre des services efficaces sinon apparents, nommé enfin premier commis lors de la rentrée de Necker aux finances, il fut à même, pendant ce long apprentissage, de se rendre compte des vices nombreux du système financier du temps. Il constata le ruineux emploi de trente mille commis, et l'abus des impôts différents pour chaque province; il apprécia ce que perdait l'État en louant, moyennant une redevance annuelle, les produits de certaines branches du revenu public, tels que celui du sel, du tabac, des douanes, etc., à soixante fermiers généraux dont le bénéfice individuel pouvait s'estimer à trois cent mille francs par an, et en tolérant l'usage des *croupes*, pensions payées par les fermiers à certains privilégiés de la cour, ce qui faisait dire plus tard à Mollien que les rois « payaient toujours trop chèrement le plaisir d'être plus que justes envers quelques-uns par l'impuissance d'être complétement justes envers tous. »

A l'entrée de Turgot au ministère, le jeune employé vit pourtant se réaliser de sérieuses réformes. Mais les mesures libérales de Turgot, l'abolition des croupes, la restriction des fermes, la libre circulation des grains dans l'intérieur de la France, furent promptement effacées par un système réactionnaire, et l'administration du trésor rentra dans l'ornière d'un passé désastreux et plein de menaces pour l'avenir.

Toutefois Mollien ne prévoyait sans doute pas alors qu'il ne faudrait rien moins qu'un bouleversement radical de la France pour amener une réforme financière.

En 1789, nous le trouvons encore directeur de l'enregistrement; mais il donna sa démission après les événements du 10 août, et rentra dans la vie privée en s'associant avec l'un de ses cousins, qui venait d'établir une filature à Rouen. Homme de bien et non de parti, administrateur plutôt que politique, retiré d'ailleurs des affaires publiques, il semble que Mollien aurait dû échapper à la tourmente révolutionnaire. Mais les événements en décidèrent autrement. Arrêté, en 1793, sur la dénonciation d'un certain Gaudot, ex-receveur des droits d'entrée à Paris, que Mollien lui-même avait autrefois convaincu de vol et fait emprisonner; incriminé comme pensionnaire du roi (ses travaux lui avaient valu, en effet, une pension de Louis XVI); accusé, en outre, comme complice des fermiers généraux, d'avoir soustrait des millions durant son administration, il dut subir le sort de ses prétendus complices et partager, dans l'ancien hôtel des Fermes, leur dangereuse captivité. Un matin, la porte du cachot dans lequel Mollien attendait la mort, avec trente-deux fermiers généraux, s'ouvrit. Trente-deux noms furent ap-

pelés, et le vide se fit autour de l'ancien premier commis des finances, qui déjà s'avançait, se préparant à suivre ses compagnons. Mais la liste fatale ne contenait pas son nom, et le geôlier, qui disait « qu'il fallait bien se consoler par quelques bonnes actions de tant d'autres », eut le temps de le repousser dans l'intérieur obscur de la prison, en lui disant à voix basse : « Rentrez, vous n'avez rien à faire ici. » Demeuré seul dans son cachot, Mollien fut plus tard constamment protégé par le brave homme qui l'avait sauvé une première fois, et arriva ainsi jusqu'au 9 thermidor, qui lui rendit la liberté. Nous trouvons ces détails dans les Mémoires mêmes du principal acteur de cette scène dramatique, Mémoires qu'il appelle noblement « son examen de conscience ».

Ruiné en grande partie et n'osant, en ces temps de troubles, demander à l'industrie les éléments d'une nouvelle fortune; attristé d'ailleurs par la mort de son père; prévoyant enfin que sa patrie allait traverser un nouveau temps d'épreuves pendant l'absence du général Bonaparte, qui préparait l'expédition d'Égypte, Mollien sortit de France. Mais son exil volontaire ne devait être improductif ni pour lui ni pour son pays. Parcourant tour à tour la Belgique, la Hollande et l'Angleterre, étudiant le système financier de chacun de ces États, et « consultant son unique compagnon de voyage », le beau livre d'Adam Smith, *la Richesse des nations*, Mollien complétait sa science économique et administrative aux bonnes écoles de l'Europe, et allait bientôt, comme ministre de l'empire, l'appliquer dans sa patrie.

De retour en 1800, il fut, en effet, promptement apprécié par le premier consul, et jugé comme un des hommes les plus capables, par sa scrupuleuse équité et ses hautes connaissances, de rétablir l'organisation financière.

Gaudin, ancien premier commis aux finances, avait été nommé ministre le 20 brumaire; son ancien collègue Mollien fut chargé de diriger dans ce ministère un établissement de nouvelle création : l'État, qui, pour percevoir l'impôt, s'était affranchi, même dans les dernières années du règne de Louis XVI, du ruineux intermédiaire des fermiers, avait désormais à ses ordres des receveurs généraux. Ces fonctionnaires signaient des *obligations* ou engagements à échéance fixe de rembourser au Trésor ce qu'ils percevaient eux-mêmes par les impôts, répartis également sur tout le territoire français. Or, afin d'avoir de l'argent disponible immédiatement (Gaudin n'avait trouvé que 167 000 francs dans la caisse de l'État), le premier consul astreignit à un cautionnement en numéraire ces agents, puis certains officiers ministériels, plus tard les agents de change, et ce cautionnement dut être déposé dans une caisse dite *caisse de garantie* ou *d'amortissement*, dont la gestion fut confiée à Mollien. Celui-ci ne tarda pas à introduire, dans le nouvel établissement qu'il régissait, les améliorations dont ses études spéciales et la pratique même des affaires commerciales lui avaient démontré l'excellence. C'est ainsi qu'il appliqua le premier à la comptabilité de sa caisse le système, adopté depuis longtemps par le commerce, des *livres en partie double*, seul contrôle infaillible de la recette et de la dépense. Parfois, il est vrai, ses idées sur la liberté du commerce et des transactions, qui se ressentaient des études libérales qu'il avait faites en Angleterre et en Hollande, ne furent pas toujours accueillies avec faveur par le chef de l'État; mais, en dépit de leur dissentiment en certaine matière, le premier consul rendit toujours pleine justice à la parfaite intégrité et à la capacité administrative du directeur de la caisse d'amortissement, et le lui prouva en l'appelant à son conseil d'État, lorsqu'il devint empereur.

La fin à une prochaine livraison.

LE DOCTEUR PONT-NEUF.

RÉCIT DU TEMPS PASSÉ.

Suite. — Voyez page 250.

Tant que dura la rue et tant que dura le carrefour, que je connaissais comme une paire d'amis qui ne veulent pas et qui ne peuvent pas vous tromper, j'allais d'un pas ferme et réjoui. Un peu plus loin (je pouvais entendre encore les cloches de ma paroisse et respirer l'air natal), il me semblait que j'étais un héros. Mais, quand j'eus détourné une rue, une rue encore, et longé le couvent des Petits-Pères, l'inquiétude enfin me saisit. D'abord je n'allai plus aussi vite, et bientôt j'hésitai; certes, si j'avais osé demander mon chemin à quelque bonne âme, ou si j'avais rencontré un visage connu, volontiers je serais revenu sur mes pas. C'est l'histoire de tous nos péchés : nous sommes toujours timides au départ; et si nous écoutions la voix de notre conscience ou seulement la sagesse humaine, combien de fautes nous seraient épargnées!

Je me rappelle encore, en ce moment, mes angoisses et mes terreurs quand je me vis engrené dans la foule, et marchant comme elle, et du même pas, vers un but qui m'était inconnu. Tout bruissait à mes oreilles étonnées, tout flamboyait à mes regards épouvantés; j'étais dans un flot qui m'emportait, dans un fleuve effrayant qui me poussait vers l'extrême océan. Plus j'approchais de cet endroit invisible où courait la foule ardente, et plus j'entendais le remords qui s'élevait dans mon âme, et la voix qui me disait : « Perverti! vagabond! déserteur! misérable! est-ce ainsi que tu te sers de la liberté qu'on t'a laissée? Et que dira le docteur Leclerc, lorsqu'à trois heures de relevée il ne te verra pas studieusement accroupi au pied de sa chaire éloquente? Malheureux licencié, te voilà devenu un mauvais sujet, perdu de mœurs et de bonne renommée! » A ces conseils de mon bon ange, il me sembla que j'aurais la force de revenir sur mes pas; mais en vain je tentai de percer la foule, elle allait à ses affaires, à ses plaisirs, à ses passions, et elle m'emporta malgré moi.

O vision! ô merveille! ô spectacle étrange, éblouissant! En ce moment j'étais tout en bas de la docte montagne, et, poussé par le flot qui montait toujours, je me trouvai sur la limite imposante et bruyante de ce fameux pont Neuf, la huitième merveille du monde, également posé entre l'eau et le ciel, qui sépare encore aujourd'hui, mes amis, ne l'oubliez pas, le monde ancien du monde moderne, Lutèce de Paris, la théologie de la philosophie, et la Sorbonne du palais Cardinal. J'étais donc sur le pont Neuf, et soudain, si vous saviez, le bruit, la confusion, les cris, les clameurs! Il y avait au milieu du pont une horloge; au sommet de cette horloge un coq chantait, les ailes étendues, et plus semblable à un aigle en fureur qu'à un oiseau de basse-cour. En même temps et toutes ensemble, et dans une inexprimable confusion, j'entendis parler toutes les langues, dans tous les accents du monde créé : le languedocien, le normand, le bas breton, l'alsacien, l'allemand, le gascon; c'est vraiment la plate-forme de la tour de Babel, ce pont Neuf; tout y passe et tout en vient dans toutes sortes d'appareils : le moine, le gendarme, le seigneur, le mendiant, l'avocat, la demoiselle errante, et le charlatan, et le comédien; et, que vous dirais-je? il n'y a rien qui soit comparable à ce pandémonium de l'enfer.

En même temps que tous ces bruits, toutes ces voix, toutes ces plaintes, ces cris, ces sons, ces douleurs de l'autre monde, on entendait chanter, en toutes sortes de diapasons et de faux bourdons, mille cantiques et mille complaintes, et si grande était la vivacité de ces voix réunies, et si vif en était l'accent aigu, furieux, éhonté, que, pour les avoir entendu chanter une seule fois dans cette

horrible confusion, ma mémoire ne saurait s'en défaire.

En parlant ainsi, le savant docteur, comme s'il eût oublié qu'il avait un auditoire attentif à ses moindres paroles, se mettait à murmurer toutes sortes de refrains, étonnés de se rencontrer dans ce docte cerveau :

Nous faut chanter l'advantage
De François, duc de Beaufort,
Qui a monstré son courage, etc.

Il chantait aussi : *Chantons, chantons la gloire de notre roi Louis;* et la chanson ainsi commencée se terminait par un refrain adressé à messieurs du Parlement :

Messieurs, entendez nos prières,
Et veuillez exaucer nos vœux.
Non, non, ne faites plus la guerre
Contre ce roy si généreux, etc.

Il chantait aussi, sur l'air *Attendons-nous de mourir*, l'histoire de Margot qui a pris parti dans les fusillés, ou, sur l'air de *l'Oublieur, les Sensibles adieux de Cascaret à ses confrères;* sur l'air *Je noie mon cœur dans le vin*, il chantait *le Retour du roi dans Paris;* sur l'air de *Pierrot au bord d'un ruisseau,* il disait *les Dispositions de la campagne.* Il savait trois couplets de la chanson du *Hameau de l'Université*. Hélas! c'était dans la tête de ce bonhomme un pot-pourri tout rempli d'une confusion inexprimable : épithalames, complaintes, cantiques, chansons, épîtres en langue vulgaire, ode à je ne sais quelle comtesse, énigme au marquis de Villequier, et même, oh! la chose étrange! il était persécuté par des chansons abominables qui lui revenaient, à tant d'années de distance, des anciens échos du vieux pont Neuf.

Cependant l'abbé Hennequin et l'abbé Legros, ses deux meilleurs amis, finirent par calmer leur bon vieux confrère en lui disant : — Çà, mon ami, on vous écoute. Il ne faut scandaliser personne; ayez courage et patience, et chassez ces mauvaises pensées.

— Vous avez raison, mes chers frères, reprit le docteur Petit-Pied; je suis un insensé qui s'abandonne à ses mauvais souvenirs. Mais que voulez-vous? c'est une obsession, ce pont Neuf, et voilà soixante ans que je résiste à la tentation d'en parler. C'est trop souffrir. Je n'y ai jamais remis les pieds, et cependant j'y suis encore, et j'y suis toujours. A peine eus-je touché à ces sombres bords que j'oubliai tout à fait les *parva et magna logicalia*, la rhétorique, la grammaire, la dialectique et tous les arts hibéraux, et j'entrai tout à fait dans *barbaries mentis, animæ obcuratio, diaboli sentina*, autrement dit la nuit de l'intelligence et la sentine du diable. Le bon Dieu lui-même avait grand'peine à traverser cette fourmilière, et pas un ne lui levait son chapeau. Les pendus que l'on menait pendre en Grève, au lieu de prier et de demander grâce, chantaient, tant la chanson, en ce lieu, est contagieuse :

Passant, je te supplie, arreste!
Et si tu trouves déshonneste
D'estre ainsi pendu par le col,
Au gibet, avec un licol,
Je t'apprendray que la potance
N'est que pour les gens d'importance.

Oui, mes frères, voilà leur chanson; et comme j'étais à leur dire en moi-même un *De Profundis,* je fus accosté par une espèce de sacripant qui me dit en nasillant : « *Ave*, mon fils; vous avez bien raison de considérer ces gens que l'on mène pendre; et que puisse, au besoin, leur exemple vous servir de morale! On ne sait pas ce qui peut arriver; et puis, au premier abord, cette pendaison a quelque chose de déplaisant; mais elle ne manque pas d'amener ses consolations avec elle. Vous avez vu passer ces messieurs les pendus : comme on les regardait et comme on les saluait! Ils vont les premiers dans la foule, entourés de hoquetons, comme autant de princes du sang; on ne souffre pas qu'ils marchent à pied, mais on les porte aux frais du trésor public. Si, par hasard, ils rencontrent en leur chemin une femme jalouse, un créancier, un mari furieux, ils ne sont exposés à aucune injure, et ils passent la tête haute, sans se découvrir devant personne. Ah! mon cher fils, que d'avantages réunis au pied d'une potence! Il est fâcheux seulement que cela ne dure pas, et que les pendus soient sitôt pendus.

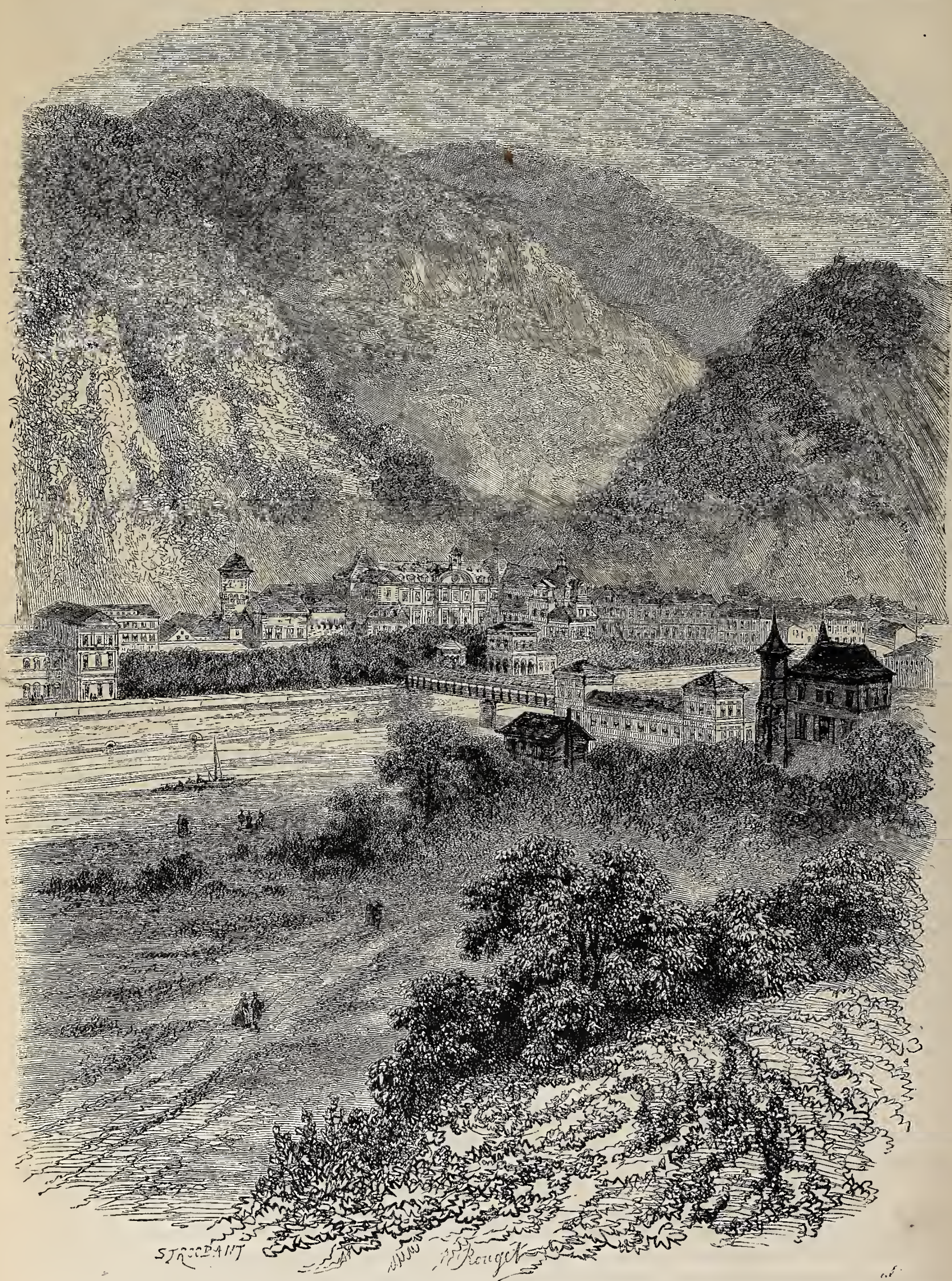
Mais bienheureux qui peut avoir
Seulement l'honneur de les voir...
Puis ce pendard, tout glorieux,
Par escalade prend les cieux...
Lors, tout ravi de se voir mis
Au-dessus de ses ennemis...
Il sourit pour nous faire entendre
Qu'il vaut mieux danser, mille fois,
A la cadence du haubois,
Qu'estendu sur de vieilles pailles,
Mourir entre quatre murailles, etc.

Cet homme en était là de son discours, et je le suivais sans savoir où j'allais, lorsque heureusement nous fûmes arrêtés par le tréteau du baron de Gratte-Lard. Quel farceur! quel bon plaisant! Sa tête était flamboyante comme une comète; il jetait le feu et la flamme par les narines, et par sa bouche entr'ouverte il tirait des rubans de toutes couleurs. Avec tant de gaillardises admirables, conceptions joyeuses et farces joviales, cet homme était pour moi une créature à part, un phénomène, et je ne pensais guère, en l'écoutant, aux *fleurs cueillies par la main de la Piété, dans le bosquet odoriférant, près des fontaines d'Israël!* non, j'avais oublié déjà toute innocence, et j'appartenais de toute mon âme à ce farceur, fils du diable. Il me découvrit dans la foule, qui le regardais la bouche béante : « Et voyez, Messieurs, s'écria-t-il, voyez-moi ce jeune homme : est-il assez niais? est-il assez bête et assez laid? Eh bien, tel est le miracle de mon art, et si grande est la ressource infinie de mon eau merveilleuse, que je vais faire, à vos yeux, un miracle de ce jeune idiot. » En même temps il m'appelait : « Par ici, jeune homme! » Et malgré moi, fasciné par cette éloquence et cet esprit surnaturel, je montai, oui, mes frères, oui, frère Hennequin, sur l'échafaud du baron Gratte-Lard! Que vous dirai-je? Il me fit asseoir sur sa chaise, et me montrant, comme il eût fait d'un veau à deux têtes, à tout ce peuple qui l'entourait : « Voyez, Messieurs et Mesdames (en m'ouvrant la bouche), cette bouche au dents noires et mal rangées; voyez aussi ces cheveux ébouriffés, et plus semblables à la crinière d'un lion qu'à la tête d'un chrétien : eh bien, rien qu'avec une goutte de mon élixir, ces dents noires seront blanchies; rien qu'avec un bâton de ma pommade, ces cheveux rebelles seront bouclés et soyeux comme ceux de cette belle fille que vous voyez là-bas, contemplant le seigneur Antinoüs déguisé en garde française. » En même temps, il me brossait les dents, il me brossait la tête, il me couvrait d'eaux de senteur, et quand je fus bichonné et attifé à sa guise, il me montra à la foule, en disant : « Admirez-moi ce gaillard-là, Messieurs et Mesdames, n'est-ce pas une véritable métamorphose? Il était, tout à l'heure, un *ilote*, un *béjaune*, un *têtard*, un *innocent*, un *ver grouillaud,* j'en ai fait un joli, un mignon, un brave, un terrible, un bon drille, un vert galant! » Et la foule de rire et de battre des mains, à ma honte et à ma confusion; un bachelier de Sorbonne! Encore eus-je bien de la peine à m'éclipser, pendant que le farouche baron débitait sa pommade et son eau merveilleuse a tous les chalands d'alentour. *La suite à une autre livraison.*

EMS.

Une jolie route, qui côtoie le Rhin et conduit en deux heures de Coblentz aux bains d'Ems, offre en été, aux mai-

sons qui la dominent, un spectacle animé : des équipages, des cavaliers, des amazones sur d'élégants coursiers, d'autres sur de plus modestes montures, des piétons, vont et viennent sans cesse. A Ems, on a hâte de trouver la santé, le repos, la fraîcheur, les ombrages; à Coblentz, les distractions, un peu de bruit, des nouvelles, des emplettes.



Vue d'Ems. — Dessin de Stroobant.

Attirés tour à tour d'un de ces points à l'autre, les baigneuses et les baigneurs rappellent ces petits personnages en sureau qui, placés sur un double courant électrique, s'agitent dans un mouvement perpétuel. Le bourg d'Ems est vraiment un séjour agréable, sain et doux, qui n'a d'autres inconvénients qu'un peu trop de chaleur au mois

d'août et de brouillards en mai et en septembre. L'habitude d'y aller chercher du soulagement aux maux de poitrine et de larynx, ou aux maladies nerveuses, ne date guère que de vingt ou trente ans, bien que les Romains aient, dit-on, connu les vertus de ses sources, qui sont au nombre de vingt. On boit de ces eaux transparentes, à saveur alcaline, soit dans l'ancien château du grand-duc, que l'on appelle le Kurhaus, soit près du Krœnchen. On se baigne aussi au Kurhaus, à la Maison de pierre, et à l hôtel des Quatre-Tours *(Vier Thürme)*. Une galerie de boutiques unit le Kurhaus au grand Casino, le Kursaal, construit en 1839, et qui contient tout ce qui constitue, dans les rendez-vous de bains, un établissement de ce genre : salles de lecture, de bal, de rafraîchissements et de jeux. Les promenades aux environs sont nombreuses et charmantes; ce sont d abord un jardin situé entre la petite rivière la Lahn et le Kurhaus, une allée de tilleuls, puis une montagne, la Mooshutte ou la Bæderlei, hérissée de pointes, percée



Les Quatre-Tours, à Ems. — Dessin de Stroobant.

de grottes, et au sommet de laquelle est une rotonde.

A une heure d'Ems, on visite le château ruiné de la Sporkenburg. Nassau, ses deux châteaux et sa tour gothique, ne sont qu'à un mille. On peut aller en partie d'ânes à Ehrenbreitstein, à la fonderie d'argent, et en voiture à Mayence, à Francfort, à Wiesbaden. La jolie vallée de la Lahn suffit, du reste, aux promenades, lorsqu'on est las de gravir les montagnes. Ce qu'on a de moins à Ems qu'à la plupart des autres sources du Nord, c'est l'archéologie. L'histoire n'a pas laissé de traces en ces lieux, si solitaires encore il y a moins d'un demi-siècle : on ne cite guère qu'un souvenir, la *Punctation d'Ems*, plan de réformes ecclésiastiques signé à Ems, le 25 août 1786, par les quatre archevêques de Mayence, Trèves, Cologne et Salzburg, mais qui, n'ayant pas été approuvé par le pape, ne demeura qu'un vain projet.

LA SCIENCE EN 1857 [1].

Voy. p. 171, 194, 221.

Voiles de soie. — En 1857, on a fait l'essai de voiles en soie, substituées aux voiles en toile, sur *le Franklin*, navire à trois mâts. Suivant le rapport du capitaine de ce navire, les voiles en toile de soie prennent moins l'eau que

[1] Voy. *l'Année scientifique et industrielle*, etc., par Louis Figuier; 2e année. Paris, Hachette.

toutes les autres voiles, sèchent beaucoup plus vite, conservent, quoique mouillées, toute leur souplesse primitive, et, en tout temps, sont plus faciles à carguer que les autres tissus.

Appareils fumivores. — Supprimer la fumée des cheminées des usines ou des maisons particulières est un problème que ne sont pas encore parvenues à résoudre complétement les personnes qui ont pris, à ce sujet, huit cents brevets en Angleterre et cinq cents en France. En général, on procède en injectant de l'air chaud au milieu des produits non brûlés, ou en construisant des grilles mécaniques fixes ou mobiles, destinées à faire passer les produits de la combustion de la houille fraîche sur la houille enflammée, de manière à brûler sur place la fumée produite par la houille nouvellement ajoutée. Dans les cheminées domestiques, on réussit en augmentant en longueur les surfaces des grilles, en conduisant bien le feu, et en chargeant au fur et à mesure sur le devant de la grille.

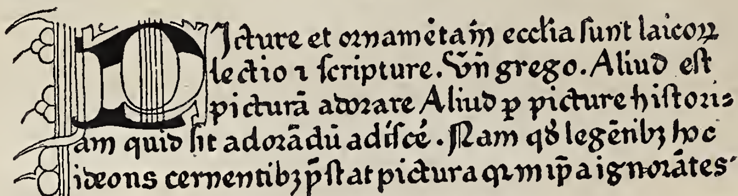
Télégraphe photographique. — Transmettre au moyen de l'électricité, en un instant, à une grande distance, ou son propre portrait qui témoignerait ainsi mieux que toutes les lettres possibles l'état de sa santé, ou le portrait des personnes avec lesquelles on se trouve, ou la vue du lieu que l'on habite, ce serait assurément une des plus admirables applications désirables des deux découvertes combinées de la télégraphie électrique et de la photographie. M. l'abbé Giovanni Caselli, professeur à Florence, est parvenu à résoudre en partie ce problème : son pantélégraphe, ou télégraphe photographique, transmet, au moyen de l'électricité, le fac-simile exact de toute écriture, de tout autographe ou de tout dessin. L'abbé se sert, à cet effet, d'un appareil consistant en un pendule métallique qui se balance horizontalement, et auquel est attaché un indicateur métallique mû par les oscillations du pendule qui, à chaque oscillation, tombe légèrement. Devant cet indicateur est placée une surface sur laquelle s'écrit la dépêche. Lorsque le pendule oscille, l'indicateur descend à chaque oscillation d'une fraction de millimètre et passe sur tous les points de la superficie couverte par la dépêche; à l'endroit où doit s'opérer la transmission est un appareil analogue où, par suite de l'isochronisme des oscillations, on obtient sur un papier chimique la reproduction identique de tous les traits parcourus par le premier indicateur. Jusqu'à présent, l'expérience ne s'est faite que dans une chambre, à travers une très-petite distance.

ORIGINES DE L'IMPRIMERIE.

Suite. — Voyez page 186.

Gutenberg ne se découragea pas de ce nouvel échec : il se créa une autre imprimerie; mais, déjà vieux, il ne pouvait lutter d'activité avec Schœffer, qui, jeune et pourvu de toutes les ressources nécessaires, n'avait qu'à perfectionner l'œuvre du maître dont il possédait les instruments. Gutenberg végéta ainsi pendant une douzaine d'années, et mourut après avoir toutefois reçu, comme récompense de ses travaux, le titre de gentilhomme de la cour de l'archevêque électeur. A la mort de Gutenberg, arrivée vers la fin de 1467, le même prince défendit de vendre hors de Mayence l'atelier qu'il avait laissé, et dont un certain Homery était le détenteur, on ignore à quel titre.

L'atelier de Fust, dirigé par Schœffer, prit bientôt un grand accroissement. Pour son coup d'essai, ce dernier tenta de *démonétiser* la Bible de Gutenberg. Voici comment : les livres n'ayant alors ni titre ni souscription, on ne pouvait distinguer les diverses éditions d'un même livre que par le nombre de lignes qu'il y avait à la page. Or, comme le public savait que la Bible imprimée par Gutenberg avait 42 lignes, Schœffer résolut de changer cette *étiquette* sur les nombreux exemplaires de ce livre qui étaient restés chez son patron. Pour cela il fit réimprimer le premier cahier, composé de vingt pages, en ayant soin d'augmenter le nombre des abréviations dans les dix premières pages, de manière à faire tenir les 42 lignes dans 40, *interlignées* de manière à donner la même hauteur aux pages. Voilà l'explication bien simple d'un fait qui a jusqu'ici intrigué au dernier point les bibliophiles : cela se pratique journellement dans la librairie, où il n'est pas rare de voir paraître une nouvelle édition qui n'a de neuf que le titre; mais c'est ici le premier exemple de ce genre de supercherie qu'on puisse citer.


Picture et ornamēta in ecclia sunt laicoꝝ
lectio ꝛ scripture. Vñ grego. Aliud est
picturā adorare Aliud p picture histori=
am quid sit adorādū addiscē. Nam qđ legētibꝫ hoc
ideons cernentibꝫ pstat pictura qꝛ in ipa ignorātes

Fac-simile du *Durandi rationale* de 1459.

impmendi seu caracterizandi absqꝫ calami
exaracōn in ciuitate Moguntī hic effigiatū
ꝗ ad eusebiā dei industrie per Iohēz fust ciuē
et Petrū schoiffher de gernßheym clericū di=
ocef eiusdem est consumatuꝫ. Anno dm M.
cccc. lxij. In vigilia assumpcōis virg. marie.

Fac-simile de la Bible de Schœffer, de 1462.

Cela fait, Schœffer exécuta, avec des caractères qui semblent également provenir de Gutenberg, car ils ont la même forme que ceux de sa Bible, le fameux Psautier de 1457, où l'imprimerie fut pour la première fois révélée publiquement au monde dans une souscription bien célèbre, où se trouve, comme cachet typographique, une faute d'impression (1). Voici la traduction de cette souscription : « Ce présent livre des Psaumes, orné de belles capitales et rendu

(1) On lit *spalmorum* au lieu de *psalmorum*, par suite d'une transposition de lettre.

suffisamment clair à l'aide de rubriques, a été exécuté sans plume, par la nouvelle invention d'imprimer et de *caractériser*, et adroitement terminé, à la gloire de Dieu, par Jean Fust, citoyen de Mayence, et Pierre Schœffer de Gernsheim, l'an 1457, la veille de l'Assomption. »

Ce livre, destiné aux chants d'église, et imprimé pour cela en gros caractères, s'écoula promptement. Deux ans après, Schœffer en donna une seconde édition, qui fut suivie de plusieurs autres.

Jusqu'ici, quelque art qu'ait mis Schœffer dans ses impressions, on y voyait encore cependant le cachet de Gutenberg. Notre jeune artiste donna bientôt carrière à son goût particulier : il fit graver des caractères d'une forme nouvelle, imitant l'écriture du temps. Ces caractères parurent pour la première fois dans le *Durandi rationale*, gros volume in-folio qui fut publié en 1459.

A partir de ce moment, l'imprimerie, annoncée au monde coup sur coup dans la souscription de trois ou quatre ouvrages, prit dans l'Europe un rapide développement. Elle fut importée promptement à Bamberg, à Cologne, à Strasbourg; puis, passant les monts, vint s'installer dans la ville de Rome, qui eut l'honneur non-seulement de donner son nom à la forme des lettres en usage presque partout aujourd'hui, le *romain*, emprunté à l'écriture des ma-


ELLEM mihi quoniam ueritas in obscuro latere adhuc
existimat̃ : uel errore atq; impitia uulgi uariis et ineptis
superstitiõibus seruientis : uel philosophis prauitate in·
geniorum turbantibus eam pocius q̃ illustrantibus. et si nõ
quali in Marco Tullio fuit : quia pcipua & admirabilis

Fac-simile du Lactance imprimé à Rome en 1465.

Altera ē hec : de qua queri sepe soleo : quod ceterarũ homines
artium spectati & pbati : si quando aliquid minus bñ fecerint
quam solent aut noluisse : aut ualitudine impeditos nõ potu'
isse consequi id quod scirẽt putantur. Noluit inquiunt hodie
agere roscius : aut crudior fuit . Oratoris peccatum si quod ẽ :

Fac-simile du *De Officiis* de Cicéron, imprimé à Rome en 1466.

nuscrits italiens, mais encore de donner son nom particulier à deux caractères différents de grosseur, le *saint-augustin* et le *cicéro*, ainsi appelés à cause de leur emploi à l'impression de quelques portions des œuvres de saint Augustin et de Cicéron.

La France elle-même s'était déjà mise en mesure de jouir de cette nouvelle invention. Le 3 octobre 1458, le roi Charles VII, « ayant sceu que messire Guthenberg, chevalier, demeurant à Mayence..., avoit mis en lumière l'invention d'imprimer par poinçons à caractères..., avoit mandé aux généraux de ses monnoyes luy nommer personnes bien entendues à ladite taille (des poinçons) pour envoyer audit lieu secrètement soy informer de ladite forme et invention... A quoy fut satisfait audit sieur roy, et par Nicolas Jenson fut entrepris tant ledit voyage que semblablement de parvenir à l'intelligence dudit art et exécution d'iceluy audit royaume. »

Jenson était un habile graveur de la monnaie, parfaitement apte à la mission qui lui était confiée. Malheureusement, à son retour en France, en 1461, il trouva Charles VII mort et Louis XI, le successeur de ce prince, fort mal disposé pour tous ceux qui, comme lui Jenson, avaient

E VSEBIVM Pamphili de euangelica præparatione
latinum ex græco beatissime pater iussu tuo effeci
Nam quom eum uirum cum eloquẽtia: tũ multarum
rerum peritia: et igenii mirabili flumine ex his quæ
iam traducta sunt præstãtissimum sanctitas tua iu'
dicet: atq; ideo quæcũq; apud græcos ipsius opera
extẽt latina facere ĩstituerit: euangelicã præpatione
quæ in urbe forte reperta est: primum aggressi tra'

Fac-simile de l'Eusèbe de Jenson. (Venise, 1470.)

servi son père. Après plusieurs années de démarches vaines pour obtenir la récompense de ses travaux, il alla s'établir à Venise, où il s'acquit une véritable gloire typographique. C'est lui qui réalisa les plus beaux types de caractères romains : ce sont ceux dont nous nous servons encore, sauf quelques légères modifications introduites par la mode, et qui ne sont pas toutes approuvées par le bon goût.

Le départ de Jenson ne priva pas cependant Paris de livres imprimés. Les typographes mayençais n'avaient rien

de plus pressé que d'apporter le produit de leur art sur le riche marché intellectuel que leur offrait la capitale de la France. Plusieurs documents historiques constatent cet empressement, en même temps qu'ils démontrent la fausseté de ce qu'on a dit au sujet de la prétendue persécution des premiers imprimeurs à Paris. Fust fut si peu inquiété, dans cette ville, pour la vente de sa Bible de 1462, qu'il s'y trouvait encore en 1466, et y donna même de sa main un exemplaire de la seconde édition des Offices de Cicéron à un des premiers magistrats de la France, qui s'est empressé de consigner ce fait sur le livre, dans ces termes : « Ce livre appartient à moi, Louis de Lavernade, chevalier, chancelier du duc de Bourbon et d'Auvergne, premier président du Parlement de Languedoc. Il m'a été donné par Jean Fust, au mois de juin 1466, à Paris, où je me trouvais alors, pour une réforme générale du royaume. »

Fust n'était pas plus mal avec les gens d'église qu'avec les gens de justice, car, étant mort cette année à Paris, il y fut enterré dans l'abbaye de Saint-Victor, où son fils Conrad (dit Henlif), et Schœffer, gendre de ce dernier, fondèrent plus tard un anniversaire, comme le constatent les livres de l'abbaye. Ainsi c'est à Paris que reposent les restes de celui qu'on dit avoir été obligé de fuir de cette ville pour éviter des poursuites judiciaires. Tout ce qu'on a raconté à ce sujet est un tissu de fables sans le moindre fondement.

Nous venons de dire que Schœffer était le gendre de Conrad, contrairement à l'opinion générale, qui le fait gendre de Fust. Ailleurs nous avons donné la preuve matérielle de ce fait, qui du reste ne change rien aux circonstances du mariage de Schœffer. En effet, c'est bien en récompense de ses travaux que Fust lui donna sa petite-fille ; seulement le mariage eut lieu, non en 1455, mais en 1465, comme le prouve la souscription de la première édition des Offices de Cicéron publiée cette année, et dans laquelle Fust nous apprend qu'il a fait faire le livre par la main habile de Pierre, son *enfant* (*pueri mei*). Schœffer, âgé de vingt-cinq ou trente ans, était, en effet, un enfant pour Fust, qui en avait environ soixante-dix. *La fin à une autre livraison.*

L'oubli va vite dans la famille des hommes ; les petits-fils ont peine à reconnaître les images de leurs aïeux : les générations se pressent et se précipitent, chacune occupée d'elle-même, étrangère et indifférente à celle qui l'a précédée. Quelques grandes figures surnagent, que la gloire rend toujours présentes ; les autres s'en vont au néant, et les portraits qui en subsistent, s'ils ne sont pas accompagnés d'une inscription prévoyante, deviennent bientôt d'indéchiffrables hiéroglyphes. V. Cousin.

CONTE INDIEN.

Il y avait, dans un royaume de l'Inde, un sultan qui était si bon, si beau, d'une parole toujours si bienveillante pour tous et si attachante à la fois, que tous ses sujets l'adoraient dans leur cœur. Il n'y avait si petit l'approchant qui ne sortît de sa présence pleinement satisfait. Il n'y avait si grand dans le royaume qui ne se trouvât trop payé de ses services par un sourire du sultan.

Les choses en arrivèrent à ce point, que ses sujets se prirent en habitude d'envoyer des offrandes à leur sultan bien-aimé. De celui-ci, c'était une jument de race suivie de son poulain ; de celui-là, une armure toute ciselée d'or et garnie de pierreries ; de cet autre, les plus beaux fruits de ses terres ; d'un autre, les curiosités les plus rares rapportées de voyages lointains. Des pères allèrent jusqu'à lui envoyer leur jeune fils comme esclave.

Le cœur du sultan était attendri de tous ces dons. Il leur donnait bonne place dans ses trésors, dans ses palais de la ville et de la campagne, et faisait toujours répondre par ses kodjas une lettre de remercîment, qui suffisait pour combler de joie les donateurs.

Mais l'orgueil lui vint au cœur. Il crut que c'était déjà bien assez pour lui d'accepter sans répondre. Bientôt il ne regarda plus les offrandes ; bientôt il les distribua, au fur et à mesure qu'elles arrivaient, à ses courtisans, à ses chaouchs, à ses saïs.

Et le peuple fut froissé dans ses sentiments de délicatesse et d'amour. Il murmura des plaintes sur ces nouveaux procédés à son égard. Et l'on entendait dire partout :

Pourquoi, si nos offrandes ne lui conviennent plus, le chef ne nous les renvoie-t-il pas ? Car ce qui est offert au sultan n'est pas destiné au chaouch.

UNE STATUE A ÉGINE.

L'île d'Égine est située en face d'Épidaure, dans le golfe auquel elle a donné son nom, et qui anciennement était appelé Saronique. Au nord-est on voit un mur de soutenement d'une étendue assez considérable. Autour de la ville d'Égine il y avait quantité de tombeaux ; des fouilles ont été faites, et les objets précieux provenant de ces fouilles forment une partie du Musée d'Égine ; il occupe une des salles de l'hospice des Orphelins ; on y remarque quelques fragments de sculpture trouvés dans Égine même, une grande quantité de vases trouvés dans les tombeaux, et plusieurs autres



Statue en terre cuite, trouvée dans l'île d'Égine.

sculptures apportées de Délos. La terre cuite antique, de grandeur naturelle, dont nous offrons le dessin à nos lecteurs, en a fait partie. (1)

(1) Blouet, *Expédition en Morée*, tome III ; ouvrage publié par MM. Firmin Didot.

NEW-YORK.



Vue de la ville de New-York. — Dessin de Champin.

Après une traversée de quinze jours, l'Européen, fatigué du spectacle monotone de l'eau, n'entre pas sans émotion dans l'immense baie de New-York. Tandis que le bateau à vapeur dépasse avec rapidité les détroits et plusieurs forts

qui en défendent les approches, on parcourt d'un regard curieux cette terre nouvelle et ces deux rivières aux proportions colossales qui ceignent la ville d'une double ceinture. Derrière les longues et belles lignes de l'horizon, l'imagination croit déjà entrevoir les régions sauvages du Far-West, où vivent éparses les tribus indiennes. Bientôt le vapeur s'arrête; les douaniers visitent rapidement les malles; on descend dans un faubourg de New-York séparé de la ville par l'East-River que l'on traverse en un quart d'heure sur un *ferryboat*, sorte de vapeur-omnibus, et enfin l'on débarque définitivement non loin de la Batterie.

The Battery, tel est le premier mot que l'on entend prononcer. La Batterie, berceau de New-York, est située à l'extrémité sud de l'île, entre l'East-River qui est à droite et l'Hudson à gauche, avec la mer au-devant d'elle. C'est une promenade aussi célèbre aux États-unis, quoique petite, que le sont les Champs-Élysées en France. Les Hollandais abordèrent là, en l'année 1609, sous la conduite de Henri Hudson, capitaine dans la Compagnie hollandaise des Indes. En 1614, sur l'emplacement de la Batterie actuelle, on voyait quatre maisons en bois où logeaient les employés de la Compagnie et la petite garnison qui défendait le fort. Le Hollandais, avant tout, aime ses aises et ses habitudes : il trouva le soleil incommode, et il planta des sycomores, dont les ombrages attirèrent bientôt les habitants de Mannahata (nom indien de l'île sur laquelle les Hollandais s'étaient établis). Plus tard la Batterie fut reconstruite à quelque distance, et l'on conserva ces beaux arbres que l'on y voit encore.

Le comptoir hollandais vit augmenter rapidement ses relations, malgré la rivalité d'une colonie anglaise située en face, de l'autre côté de l'East-River. Le gouvernement hollandais organisa son administration sur le modèle des villes de la mère patrie, et lui donna, avec le nom de Nouvelle-Amsterdam, de nombreux et d'importants priviléges. Ce fut l'âge d'or de cette ville.

La guerre entre le Protecteur et la Hollande vint troubler la tranquillité de la colonie. Charles II, lors de son avénement au trône d'Angleterre, donna tous ces établissements américains en apanage à son frère le duc d'York. Une flotte anglaise commandée par Richard Nichols apparut devant New-Amsterdam, et le gouverneur Stuyevsant fut obligé par les habitants de rendre la ville aux ennemis.

La colonie devint dès ce jour anglaise, et changea de nom, de mœurs et de langage en même temps que de maître. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les tables de recensement pour se faire une idée de l'immense développement que prit cette cité.

En 1776, lors de la conquête par les Anglais, la population était de 15 000 âmes; en 1800, elle était de 60 000; en 1850, de 515 394; aujourd'hui on compte à New-York près de 600 000 habitants.

C'est au milieu des constructions nouvelles, qui s'étendent toujours vers le nord de l'île, que se trouve la fameuse rue du Broadway. Pour New-York, le Broadway remplace nos boulevards et notre rue de Rivoli. Là sont réunis ses plus riches magasins, ses promenades, ses plus beaux monuments. Cette vaste rue partage la ville en deux parties à peu près égales. Un petit nombre de longues rues ou d'avenues tracées parallèlement sont coupées à angle droit par des rues transversales qui toutes viennent aboutir au Broadway. Tel est l'ensemble du système adopté pour le plan de la ville, à l'exception des anciens quartiers que l'on a conservés autour de la Batterie. Ce système est, du reste, appliqué généralement dans les cités de l'Union.

Au bas du Broadway, facile à distinguer sur notre gravure, qui représente dans son ensemble New-York avec son faubourg de Brooklyn, on remarque le *Bowling-Green*, ce que nous appellerions le Mail. C'était sur cette petite place ombragée de quelques arbres que les Hollandais avaient coutume de se réunir pour se livrer au jeu de boules. Avant la révolution, on y avait érigé une statue en plomb de Georges III. Les habitants de New-York commencèrent leurs actes d'indépendance par la destruction de cette statue : on en fit des balles de fusil; depuis, une fontaine fut élevée, sur la même place, en mémoire de cet événement.

Plus loin, on aperçoit dans le Broadway un jardin fermé par une belle grille de fer. On le nomme *City-Park*. Il est entouré d'édifices publics : *City-Hall*, *New-City-Hall*, *Hall of Records* ou salle des Archives, et la *Rotunda*, où logent différentes administrations.

Le City-Hall, en quelque sorte l'hôtel de ville, est considéré comme l'un des plus beaux monuments de l'Union. Ce n'est point assurément par l'unité de style qu'il a mérité cette réputation. On y voit bien une réminiscence de l'architecture des anciens, mais on y rencontre aussi l'imitation de plusieurs formes modernes. La masse de l'édifice sert de base à une tour ornée de colonnes grecques, surmontée d'une statue colossale de la Justice. Cette tour, ou flèche, donne un aspect bizarre à cette lourde construction, plaquée de marbre blanc sur sa façade, et de pierre brune sur les autres parties moins exposées aux regards.

La salle des Archives était autrefois une simple maison à deux étages; on l'a recouverte de tables de marbre, ornée de six colonnes ioniques, et la plupart des habitants de New-York sont persuadés que c'est là une copie fidèle du Temple d'Éphèse.

La ville est décorée d'un grand nombre de squares ou places plantées d'arbres. *Washington-Place* est particulièrement destinée aux exercices de la milice. L'*Union-Place* est sans contredit, comme dessin, la plus belle. Située dans le quartier élégant, elle est fréquentée par les habitants des somptueuses demeures qui l'entourent. Le luxe qui décore à l'intérieur ces maisons si modestes d'apparence rappellerait la magnificence des négociants italiens du seizième siècle, dont les flottes commandaient à l'univers, si malheureusement les Yankees n'étaient pas privés, jusqu'à ce jour, du noble et délicat sentiment de l'art, que possédaient à un si haut degré les marchands de Venise, de Gênes ou de Florence.

The Merchant's Exchange, ou la Bourse, est encore un prétendu temple grec; la seule chose que l'on puisse y louer est un dôme de quatre-vingts pieds de diamètre supporté par huit colonnes corinthiennes.

La Douane est vaste; elle renferme d'immenses valeurs représentant la plus grande partie des revenus des États-Unis. L'extérieur figure le Parthénon d'Athènes, accommodé aux différents besoins qui nécessitent le transport, la circulation des marchandises, et l'immense mouvement d'affaires dont la Douane est le centre.

Les églises de New-York n'ont d'autre intérêt que celui qui s'attache à l'histoire des sectes innombrables qui divisent le peuple. Il est peut-être rare de trouver une famille dont les membres ne diffèrent pas entre eux d'opinions religieuses. Du reste, leur multiplicité est telle que les congrégations sont trop faibles pour se soutenir elles seules; elles s'aident mutuellement. L'administration n'intervenant point en cette matière, les églises y sont élevées par souscription.

Le premier temple de New-York fut construit en 1642 par les Hollandais : il existe encore.

Trinity-Church appartenait dans le principe à la congrégation de la Trinité. Elle est actuellement église épiscopale. Plusieurs fois détruite et restaurée, elle a été terminée en 1842. Le genre gothique domine dans cet édifice. Bien que

la pureté de son style soit douteuse, les Américains professent pour cette église une véritable admiration et la considèrent comme un chef-d'œuvre. Le voyageur doit se mettre en garde contre ces enthousiasmes patriotiques, sans les heurter : c'est le moyen de s'éviter à la fois des déceptions pénibles et des discussions.

L'église des Baptistes est également gothique; on est seulement étonné de la voir flanquée de deux tours octogones inutiles.

Les musées ne valent guère la peine d'être visités, à l'exception d'une belle collection d'armes et de curiosités indiennes. Les habitants de New-York, au milieu de l'accroissement inconcevable qu'a subi leur cité, n'ont pas eu le temps de songer à réunir quelques-uns de ces chefs-d'œuvre qui sont la gloire et la tradition de l'Europe. Il leur fallait d'abord s'établir et vivre, et si l'on considère, par exemple, les travaux gigantesques entrepris pour l'alimentation des eaux de la ville, on aura une idée du génie pratique et entreprenant du peuple américain.

La rivière de Crotou, prise à quinze lieues de la ville, est soulevée, pendant quarante kilomètres, par un aqueduc qui traverse un pays coupé de collines et de marais ainsi que la rivière de Harlem, sur un pont élevé de 114 pieds au-dessus du niveau des plus grandes marées; puis elle est portée jusqu'à un réservoir dont la superficie n'est pas moindre de 35 acres. Ce travail, exécuté en treize années, au milieu d'une crise financière formidable, de 1835 à 1842, donne la mesure de ce que sera New-York. Déjà l'on commence le chemin de fer qui doit relier l'Atlantique au Pacifique; l'embranchement de Galveston et d'Anderson doit à son tour unir le golfe du Mexique à San-Francisco, en donnant la vie aux immenses régions du Texas.

Où s'arrêtera cette prospérité toujours croissante? Les espérances les plus folles en apparence ont été si souvent dépassées, qu'il est impossible de répondre à cette question. L'île de New-York a été achetée par les Hollandais, il y a deux cent trente-deux ans, pour la somme de 120 francs!

ARCHIPEL DES ILES MARIANNES.

Le petit peuple mariannais, découvert par Magellan, procède, et l'ethnographie le prouve, de naufragés japonais unis à des individus de race mêlée venus probablement des Philippines. Dumont d'Urville le range dans sa classe des *Micronésiens* (¹), qui forment une des grandes divisions entre lesquelles il répartit l'immense région habitée par les Polynésiens.

Il suffit, d'ailleurs, d'examiner les vieilles institutions des Mariannais, de contempler les ruines en pierres que les insulaires montrent encore en les désignant sous le nom de *casas de los antiguos*, pour acquérir la conviction que ces faibles tribus n'étaient ni si inexpérimentées dans les arts, ni si jeunes dans la civilisation qu'on a bien voulu le prétendre.

En le visitant pour la première fois, le 26 mars 1521, Magellan flétrit ce peuple d'une qualification qu'il ne méritait guère : il appela leur fertile pays, *islas de los Ladrones* (les îles des Larrons); mieux eût valu faire prédominer la dénomination d'*islas de las Velas-Latinas* qui lui fut imposée, à la vue de leurs légères embarcations, par Miguel Lopez de Legazpi, chargé d'en prendre possession pour la couronne d'Espagne, le 25 janvier 1565. Le nom honteux qui désignait aux marins d'Europe ces pauvres insulaires ne fut changé toutefois qu'à la fin du dix-septième siècle, à l'époque où l'on donna à leur archipel le nom d'îles Mariannes, en souvenir de Marie-Anne d'Autriche, femme de Philippe IV, qui avait étendu les bienfaits de l'instruction sur ces régions lointaines, et qui ne cessa pas de les protéger jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée le 17 mai 1696.

(¹) *Mémoire sur les peuples de l'Océanie.*

L'île de *Guam* ou de *Gouaham*, au nord de laquelle se trouve situé l'antiméridien de Paris, et qui a pour capitale Santo-Ignacio d'Agana, est la plus considérable des Mariannes (²); elle a quarante lieues de circuit et peut renfermer aujourd'hui environ 30 000 individus de race mêlée. Jadis sa population, resplendissante de vigueur et de santé, était infiniment plus considérable. Le chef suprême y prenait le titre de *Magga Lahi* (l'Homme ancien), et cette dénomination rappelle parfaitement celles dont nous-mêmes nous faisons usage. Dans tout l'archipel, on distinguait une race supérieure dont rien n'égalait l'arrogance, et que les Européens désignèrent, à leur arrivée, sous le nom de *Chamorris* ou de *Chamoros*. Selon M. de Freycinet, ce titre sonore aurait pour origine une désignation très-vulgaire de la langue castillane; en espagnol, *chamorro* signifie simplement tondu. Ce nom se trouve motivé par une mode des peuples auxquels il fut imposé.

Le P. C. Legobien, qui écrivit son livre sur les renseignements des directeurs spirituels de ce petit peuple, l'a depuis longtemps vengé des imputations injurieuses que fait naître dans l'esprit une dénomination vraiment imméritée; les îles des Larrons renferment une population où les lois de la probité étaient enfreintes beaucoup moins fréquemment que dans les autres îles de la Polynésie. « Bien loin d'estre voleurs, dit le bon père, ils sont de si bonne foy entre eux, qu'ils ne ferment pas mesme leurs maisons; ils les laissent tout ouvertes, sans que personne vole son voisin. »

Les Mariannais tenaient cependant en réserve dans leurs modestes habitations de véritables trésors : l'écaille de la tortue *carei* remplaçait parmi eux les métaux précieux, et, chose bizarre, en la taillant en disques polis, en la trouant de petites ouvertures circulaires dont le nombre et la dimension étaient fixés par la loi, ils lui avaient donné une valeur monétaire. Malheureusement, les Européens ont compris beaucoup trop bien ce que valaient en réalité ces riches écailles, et ils en ont débarrassé les pauvres Mariannais. M. de Freycinet affirme qu'elles ont été portées à la Chine, où la vente s'en est opérée avec de notables profits; ces médailles d'un nouveau genre sont aujourd'hui prodigieusement recherchées; le savant navigateur qui nous a fourni ces détails ne put même s'en procurer que des fragments.

L'écaille la plus belle du monde figurait donc au premier rang dans l'ornementation de ces peuples; bien que les femmes allassent dans un état de nudité à peu près complet, les jours de cérémonie ne se passaient point sans qu'elles se ceignissent le front de pendeloques d'écailles et de coquillages qui s'entremêlaient avec des fleurs. « Elles avaient aussi des colliers en écaille composés de rouelles de cette précieuse matière, minces et d'égale épaisseur, qui, enfilées les unes à la suite des autres et travaillées avec perfection, semblaient ne former qu'une seule pièce polie et flexible : ces colliers étaient connus sous le nom générique d'*alas*. » Une beauté *chamorris* n'avait rien à désirer quand elle avait relevé la blancheur artificielle de sa chevelure par la couleur rembrunie et chatoyante de son diadème d'écaille, et par le collier onduleux qu'elle suspendait à son cou; cette dernière parure se composait de plusieurs rangées d'*alas*. La Chamorris avait seule le droit de ceindre autour de ses reins le *makou doudou*, plaque polie d'écaille, taillée en forme de tablier. Le *goineha fama-*

(²) Tout l'archipel se compose de quatorze îles comprises entre le 14ᵉ et le 21ᵉ parallèle nord; elles sont rangées à peu près sur une même ligne, du sud au nord.

goun, ce grand cône tronqué, extrêmement allongé, fabriqué également avec la plus riche écaille, était estimé à l'égal des pierres précieuses, mais ne faisait partie que de la parure des hommes, et encore fallait-il être très-opulent pour le porter. De l'avis de plusieurs écrivains, chez les Mariannaises, des dents noires comme l'ébène étaient un signe suprême de beauté. Aujourd'hui les alas sont remplacés par des scapulaires et par des rosaires plus ou moins ornés, et les merveilleuses de Guam, quand elles sont d'origine indienne, ne manquent pas de porter des pendants d'oreilles d'argent et de surcharger leurs doigts de bagues du même métal.

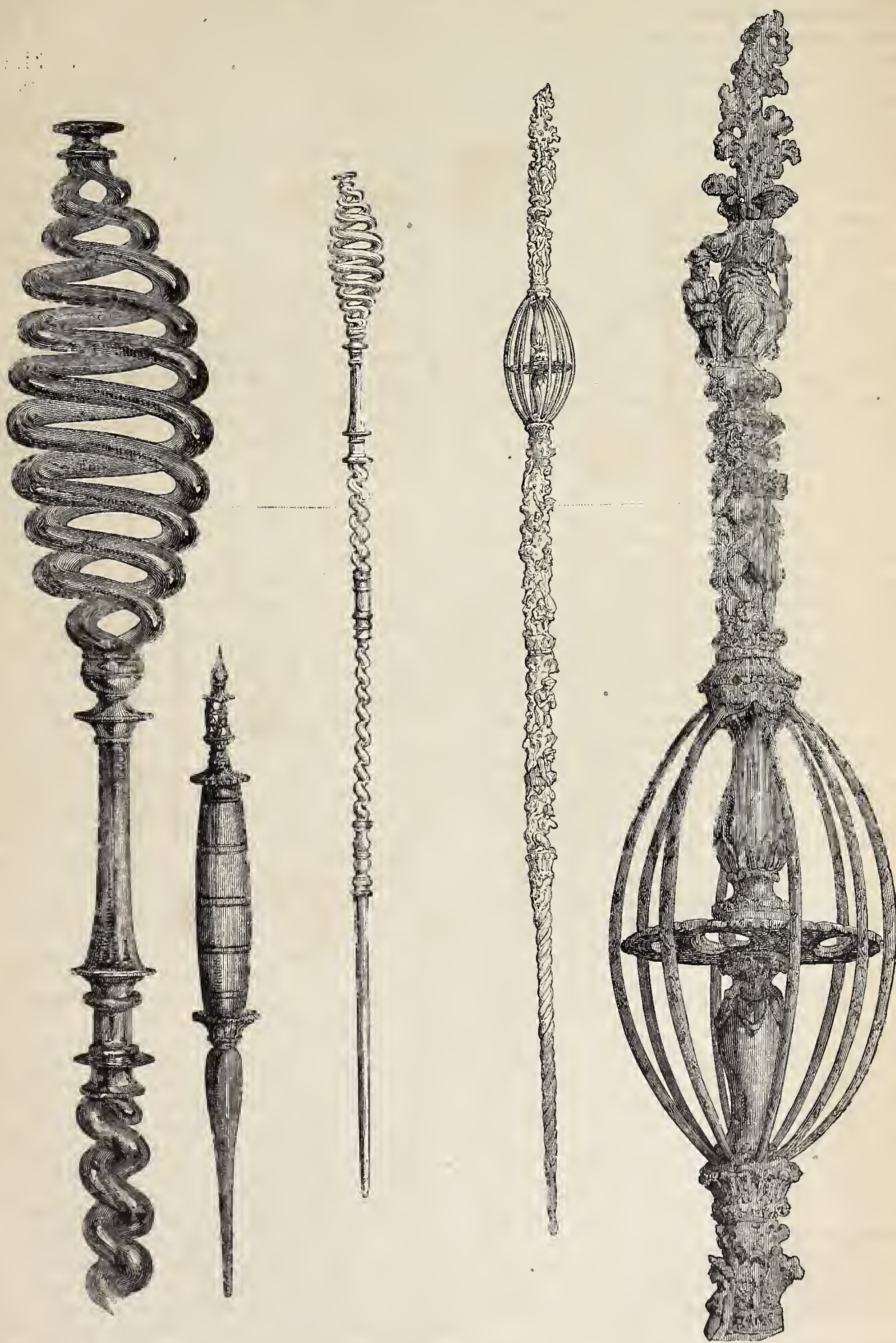
L'ethnographie des Mariannes, si curieusement étudiée par le savant Freycinet, a subi plus d'un changement par le contact avec les Européens; on a réuni ici tous ces ustensiles nationaux dont se compose encore le ménage d'un insulaire qui n'a pas renoncé aux usages de ses ancêtres. Le *kamdjo* est un petit hachoir muni d'une pierre tranchante et qui sert à réduire le coco en poudre; la pulpe de ce fruit nourissant, dont on extrait un lait agréable, est rassemblée dans l'*alan-tchin*, petite auge placée sur ses supports entre deux vases : ces pots, dont une espèce était désignée sous le nom de *pitor*, allaient parfaitement au feu, mais ne recevaient aucun vernis. La corbeille carrée est le *koloud*, et sert journellement à porter le riz; le *saloou*, muni de sa bretelle et ayant une sorte d'analogie avec un portefeuille, n'est autre chose qu'un sachet habilement tressé destiné à porter en cérémonie le bétel; le précieux masticatoire est aussi renfermé dans le *hagoug*, le grand étui carré qui figure tout à côté; mais on réserve d'ordinaire cette corbeille de grande dimension pour porter des provisions de guerre. Les Mariannais savent également tresser de jolis chapeaux avec les pailles de certaines graminées, avec les pétioles de leurs palmiers; le chapeau à rebords évasés est destiné aux hommes, la petite coiffe qui lui est opposée n'est portée que par les femmes, et est à coup sûr infiniment moins propre que l'autre à les défendre contre les ardeurs du soleil. Le coco suspendu entre les deux coiffures sert à porter un liquide quelconque. Les javelines et les bâtons figurés sur notre planche étaient les instruments de guerre peu redoutables dont les innocents Mariannais se servaient dans les combats. Un de leurs guerriers, cependant, qui avait tenté d'arracher l'île au joug des étrangers, Urao, était l'inventeur d'immenses boucliers derrière lesquels les montagnards, qu'on eut tant de peine à réduire, bravaient le feu des Espagnols. Les sandales de roseaux qu'on remarque au-dessus de l'alan-tchin ont une frappante analogie avec celles des Égyptiens, et servent surtout à marcher sur les sables du rivage sans que les pieds soient incommodés.

Instruments et outils à l'usage des anciens habitants des îles Mariannes. — D'après le *Voyage autour du monde* de Freycinet.

ANCIENNES QUENOUILLES.

Parmi les quenouilles conservées au Musée de Cluny, la plus remarquable est une quenouille en buis sculpté, de travail florentin, travail d'une finesse merveilleuse; elle est couverte dans toute sa hauteur de groupes, de figures qui représentent l'histoire de toutes les femmes fortes de l'Écriture. Le globe à jour est surmonté des figures de la Vierge et de l'enfant Jésus.

Ces quenouilles étaient en général le principal ornement d'un coffret de noces au moyen âge.



Quenouilles et fuseau conservés au Musée de Cluny.

LE DOCTEUR PONT-NEUF.

RÉCIT DU TEMPS PASSÉ.

Suite. — Voy. p. 250, 258.

Honteux et confus, Dieu sait comme je parvins à m'échapper dans ce tumulte, et déjà je me croyais sauvé et rentré dans les bons sentiers, lorsqu'au terre-plein du pont Neuf, soudain je rencontrai le théâtre en plein vent de Tabarin lui-même ([1]). Il venait d'entrer en scène, et de commencer un de ses dialogues les plus facétieux, si l'on en peut juger par la profonde admiration qu'il inspirait à toutes sortes d'honnêtes gens, qui n'avaient pas assez de leurs deux oreilles pour l'entendre et de leurs deux yeux pour le contempler tout à leur aise. Ah! mes frères, j'ai rencontré de bien grands hommes dans ma vie; oui, certes, j'ai vu passer le prince de Condé, j'ai entendu parler le père Bourdaloue et contemplé l'évêque de Meaux face à face. Eh! j'ai vu le roi allant à Notre-Dame entendre un glorieux *Te Deum;* mais puisque me voilà à l'heure de ma confession suprême, il faut bien que je vous confesse que pas un homme ici-bas ne m'a frappé d'un étonnement comparable à ce que j'éprouvai à l'aspect de Tabarin lui-même. On m'avait tant dit et répété que c'était un autre Hippocrate, un nouveau Galien, un second Raymond Lulle, un second Paracelse, que tout d'abord je l'écoutai comme on écoute un docteur; mais que mon erreur était grande! Il était bien mieux qu'un savant homme : il était un poëte, un comédien, Messieurs; il répandait, à pleine mains, assaisonnée au plus gros sel, une joie abondante et prompte : jolie et joyeuse était la fête universelle de tous les gens d'esprit et de goût dont la patrie était le pont Neuf; avocats, procureurs, jeunes clercs, rentiers, écoliers, bourgeois, laquais et chambrières, se pressaient autour de ce grand homme. Le médecin en oubliait ses malades, la femme en oubliait son mari, et l'on dit que les filous eux-mêmes oubliaient de tâter les poches de leurs voisins. Ce Tabarin était la comédie en personne; oui, Messieurs, la comédie telle qu'elle est apparue au révérend père Caffaro, qui s'est attiré les foudres de Bossuet pour avoir défendu l'innocence de la comédie et l'innocence des comédiens. Dans cette foule, à mon côté, il y avait un jeune homme en justaucorps noir, au front pensif, au regard plein de feu, qui se tenait dans une muette contemplation. Cet homme était à côté de son oncle, à telle enseigne que son oncle lui dit à plusieurs reprises : « Çà, mon neveu Poquelin, que tardez-vous? Nous sommes attendus sous les piliers. » Vous entendez, père Hennequin : Poquelin! le pilier des Halles! J'ai donc frôlé Molière en personne! Il venait là pour apprendre son art; Tabarin était son maître, et lui faisait épeler sa devise en latin : *Bene bibere et lætari* (Bien boire et se réjouir); car il avait fait de la vie humaine, ce Tabarin, un perpétuel *gaudeamus.* En vain je voudrais l'ôter de mes yeux, je le vois toujours, ce Tabarin. Il m'obsède, il me poursuit. A peine il était vêtu de deux aunes de serge à plis ramassés et jetés en forme de chaperon sur son épaule droite : il portait un hoqueton de toile verte et jaune, retombant sur un large pantalon de même étoffe. Son épée était une épée de bois; son chapeau était un morceau de feutre qu'il pétrissait dans sa main puissante; son théâtre se composait de trois lambeaux de tapisserie, et vogue la galère! Il était aimable, il était charmant; il avait le bon sens d'Aristote et la gaieté d'Aristophane, avec un peu de Plaute, un peu de Térence, un peu de tout. Et si vous saviez, si vous saviez qu'il amusait le roi Henri le Grand lui-même, et que le bon roi le regardait complaisamment du haut de son cheval! C'est un fait qu'ils s'entendaient l'un l'autre, et que la barbe grise ne dédaignait pas la queue rouge. Ah! Tabarin! mon mignon, que tu étais joli, ricaneur, gai et content! Quelles rencontres! quels dits et contredits! Il avait rapporté du pays de Cocagne, en Gascogne, tournois, joutes et cavalcades de bel esprit, et des quolibets, et des coq-à-l'âne, en veux-tu? en voilà! J'ai lu, plus tard, plusieurs comédies de Molière, son *Sganarelle* et son *Pourceaugnac;* il n'est pas plus gai que notre ami Tabarin, ce Molière; encore toute sa gaieté lui vient-elle de la comédie errante, au beau milieu de la place publique et du pont Neuf. C'est le bon moment pour la bien voir; elle est sans gêne, et rien ne l'étonne; elle est parée d'une guenille, et tout ce qui lui vient à la tête, elle le dit. Fascination! fascination! Et voilà comme on se jette au fond des abîmes, *in furnis.*

Mais jugez du redoublement de mon admiration, lorsque je vis arriver, à côté de Tabarin son père, Mlle Francisquine en cornette blanche, en corset rouge, en jupon court; elle portait des mules bruyantes et luisantes, qui semblaient vous parler et vous sourire. A son cou nu, elle avait un collier de corail brillant comme un soleil, une rose à son côté. Elle riait, elle chantait, elle jouait la farce de Francisquine; elle se moquait de tout le monde, et des médecins, et des avocats, et du connétable de Luynes, mort depuis longtemps, et des docteurs de Sorbonne, et de tous ceux qui fréquentent les tavernes, les jeux de paume, *tabernas et ludos!* Qu'elle était avenante et jolie? Elle était brillante, elle était riante, elle était un poëte, elle aussi; et comme on la regardait! comme on l'admirait! comme on ne pouvait pas s'en lasser! Surtout il y eut un moment où elle se mit à faire à son ami Tabarin des questions, de vraies questions de carême-prenant. Alors il s'éleva, dans cette foule ahurie, un tel rire, avec de tels éclats, qu'il fallut baisser la toile; et moi, je restais debout, cherchant à m'expliquer quelques-unes de ces questions. Pendant qu'autour de moi j'entendais de braves gens qui s'éloignaient à regret, causant entre eux des chefs-d'œuvre de ce grand homme : « les » Adventures et Amours du capitaine Rodomont; — les » Rares beautés d'Isabelle, et les Inventions folastres de » Tabarin, faictes depuis son départ de Paris jusqu'à son » retour », le même gaillard qui m'avait déjà chanté la chanson des Pendus, m'ayant retrouvé dans cette foule, m'interrogeant de nouveau, me demanda si vraiment je m'étais amusé. Et comme je lui répondais avec l'admiration la plus vraie et la mieux sentie : « — Ah! vraiment, me dit-il, Francisquine et Tabarin n'ont pas fait grand'chose aujourd'hui. Ils n'étaient pas dans leurs bons jours. N'avez-vous pas vu qu'elle avait un œil poché par lui, et qu'il avait le nez égratigné par elle? Il y a de la brouille entre elle et lui, et ils sont bien plus gais que cela d'habitude, et vous les reverrez quand ils seront tout à leur joie. Alors enfin vous saurez ce qu'ils valent, et comme ils représentent un trésor inépuisable de bombance et de gaieté. » En même temps, voilà mon homme qui se mit à me déployer tout son trésor tabarinesque : « Jardin, recueil, trésor, abrégé des » secrets, jeux, facéties, gausseries, passe-temps, com- » posez, fabriquez et mis en lumière par Tabarin du Val » Burlesque, à plaisirs et contentement; — les Estreines » universelles de Tabarin pour l'an 1621, à toutes sortes » d'estatz, suivant le temps qui court, envoyées en poste » par delà le soleil couchant. » Il y avait aussi : « les Amours » de Tabarin et d'Isabelle; — la Querelle de Garguille; — » la Descente de Tabarin aux enfers; — la Querelle entre » le sieur Tabarin et Francisquine; — les Fantaisies plai- » santes et facétieuses du chapeau de Tabarin; — le Procez, » Plaintes et Informations d'un moulin à vent de la porte » Saint-Anthoine, contre le sieur Tabarin, touchant son » habillement de toile neuve, intenté par-devant MM. les

([1]) Voy. t. II, p. 268.

» meusniers du fauxbourg Saint-Martin; avec l'arrest des-» dits meusniers, prononcé en jaquette blanche »; avec ce joli petit distique en guise de préface :

Riez devant que de lire,
Car il y a bien à rire.

Quoi encore? « Les Arrêts admirables et authentiques du » sieur Tabarin, prononcez en la place Dauphine, le qua-» torziéme jour de ce présent mois. Discours rempli des » plus plaisantes joyeusetez qui puissent sortir de cette es-» carcelle imaginative. » Et enfin « l'Adieu de Tabarin au » peuple de Paris, avec les regrets des bons morceaux et » du bon vin, adressez aux artisans de la gueule et supposts » de Bacchus. »

Quand il vit que je l'écoutais bouche béante et que je mordais à l'hameçon, mon traître, en baissant la voix :

— Çà, me dit-il, mon bachelier, venez un peu à l'écart, que l'on cause avec vous. Tel que je vous vois, vous avez l'air d'un savant homme, et vous ne devez pas être indifférent aux nouvelles de ce bas monde, et de ces gens qu'on appelle en latin *scurriles*, *maledicos*, *blasphementis*, qui s'intitulent des clercs, les misérables, pour se moquer de la cléricature, *in vituperium clericalis ordinis*; en voilà, des bohémiens, des surnuméraires, des jeteurs de sorts, des chercheurs d'aventures, plaies et bosses, qu'il faut connaître, et qui mangent leur pain dans le péché : *peccatis suis victum sibi emurit!* En a-t-on fait de ces histoires de bohémiens! Justement j'en ai sur moi des plus intéressantes, et que je vous veux bailler à vil prix, sachant à qui je m'adresse, et que vous ne voudriez pas trahir un malheureux porte-balle.

En même temps, il tirait des profondeurs de son justaucorps toutes sortes de livrets si menus, que jamais je n'avais vu leurs pareils.

— Prenez, mon fils, me disait-il, prenez-moi ça. Si l'argent vous manque à cette heure, eh bien, vous me payerez un autre jour.

Et en parlant ainsi, et non pas sans avoir tourné la tête de droite et de gauche, en grand danger d'être surpris, il remettait entre mes mains un livret tout rempli de noms propres et de scandales, avec cette épigraphe, dont je me souviens comme si c'était d'hier :

Cet œuvre n'est pas long, on le voit en une heure;
La plus courte folie est toujours la meilleure.

Mais comment vous raconter toutes ces indignités, qui m'auraient brûlé les mains si elles eussent été moins innocentes : « Épître chagrine au maréchal d'Albret; — En-» trevue du sultan Ibrahim, empereur des Turcs, et du roi » d'Angleterre; — l'Envoi de Mazarin au mont Gibet; — » Épitaphe de Timoléon de Cossé, comte de Brissac; — » Complainte et exécution de plusieurs traîtres au roi et à » l'État; — le Prédicateur démasqué. » Et que vous dirai-je? enfin, des choses à vous tourneboulcr l'entendement. J'étais là, regardant, feuilletant, et ne comprenant pas comment on pouvait écrire, en langue vulgaire, un si grand nombre de facéties, lorsque soudain un grand bruit se fit entendre, et je vis devant moi un spectacle étrange et inconnu. Une demi-douzaine de soldats, précédés d'une musique, avançaient d'un pas solennel, suivis par un grand homme en épée, en casque, en plumet, qui ressemblait à s'y méprendre au capitaine Fracasse. Il était tout brodé des pieds à la tête; son uniforme était blanc, avec des parements verts; ses bottes étaient d'un rouge vif, et galonnées d'or. A ses côtés se tenaient deux estafiers, et chacun de ces estafiers portait au bout d'une perche un tas de jambons, de saucissons, de bouteilles et de pains blancs. Ils s'arrêtèrent les uns et les autres juste en face du banc que j'occupais; aussitôt l'escogriffe au plumet, imposant silence à ses tambours :

— C'est à savoir, dit-il d'une voix éclatante, à tous les jeunes gens de la bonne ville et des faubourgs, qu'il me reste encore à offrir, avec la permission du roi notre sire, une demi-douzaine de beaux uniformes, de belles épées et de riches ceinturons, à de jeunes seigneurs de bonne prestance et de bonne volonté, sachant boire le *totalis* ou le *partialis!* Donc, profitez de l'occasion, jeunes gens qui m'écoutez; on vous offre ici la gloire et la fortune, avec toutes les promesses de l'abondance et de l'amour, et le *floricos* et le *nausticos*. Levez la tête et flairez-moi ces pains de Gonesse, ces saucissons de Bologne et ces vins d'Aï; nous avons tout prévu, Messieurs, même la fourchette et la timbale en argent. Venez, venez, venez; vous serez logés dans les palais des rois et vous épouserez des princesses. Venez, vous serez des maréchaux de France un jour ou l'autre, et les dames, vous voyant passer à l'ombre de l'étendard royal, se diront : « Oui-da, voici la fleur de la chevalerie. »

Ainsi parlait ce terrible homme, et pendant qu'il parlait, les perches, agitées, faisaient entendre un cliquetis joyeux de verres, de bouteilles, de cornemuses, de hures de sanglier, de charettes de vendanges, de singes, de paons, de moines, de mendiants, de cygnes, de hiboux, et mille autres engins attachés à la perche! — Avancez! avancez et choisissez! criait l'Hercule au plumet.

— Ou bien, reprenait-il, avez-vous besoin d'argent? A la bonne heure! enfants, voici ma bourse. Et de sa main droite il agitait une bourse en filoselle; à travers les mailles peu serrées, on voyait danser les pièces d'or et d'argent, qui faisaient *tin*, *tin*, *tin*, d'une façon irrésistible. Aussi bien, toutes sortes de gens, poussés par l'éloquence et par la convoitise : « Engagez-moi, sergent! » disaient-ils. Et le sergent disait à celui-ci : « Tu es trop vieux, mon drôle. » Il disait à celui-là : « Tu es trop mal bâti, compère. Arrière à la canaille : on ne veut ici que de gentils hommes. — Allez, tambours; allez, musique! » Et la musique et les tambours allaient leur train.

Vous pensez si j'étais ahuri à ce spectacle étrange, et si je me tenais sur mon banc, muet, immobile, éperdu. J'étais tout entier à ma contemplation, lorsque mon colporteur de petits livres fit un signe au sergent, et, sans mot dire, se leva du banc où il était assis à mes côtés. Aussitôt le sergent prit la place du traître, et, ses soldats l'entourant, il me tint isolé de la foule :

— Ah! me dit-il, jeune homme imprudent, je vous prends donc à la maraude, et m'est avis que vous voilà dans de beaux draps!

Moi alors, rougissant des deux oreilles au blanc des yeux, je lui répondis qu'il se méprenait sans doute, que je n'avais pas l'honneur de le connaître, et que je le priais de me laisser en repos.

Lui alors, plus je le regardais, et plus il se mettait à sourire, en me jetant un mauvais regard qui ne disait rien de bon.

— Je ne vous connais pas? me dit-il, qui vous a dit cela? Au contraire, je vous connais, comme vous connaissez votre *Gloria Patri*. Vous êtes un coureur d'aventures, un chansonnier, un faiseur de quolibets, un ennemi du gouvernement. Comment donc! mais pas un de ces feuillets que vous cachez sous votre habit, n'est innocent d'un meurtre, d'une calomnie ou d'un scandale, et vous nous la donnez belle, avec ce joli : *Je ne vous connais pas.*

En même temps, il tirait l'un après l'autre ces pamphlets scandaleux, et il les montrait à son tambour.

— Que dis-tu, lui disait-il, de ces manifestes, de ces satires, de ces ménippées, de ces injures contre Mgr le cardinal et contre le roi lui-même? As-tu jamais vu un montjoie plus abominable d'injures, d'infamies, de trahisons,

et n'es-tu pas de mon avis, que si ce jeune homme n'est que pendu, il est né sous une étoile heureuse? Regarde un peu, Taupin, ce petit morceau intitulé : *Agréable récit de ce qui s'est passé aux dernières barricades*, et dis-moi s'il n'y a pas de quoi aller tout droit en place de Grève?

Or, à chaque question que le sergent faisait à son tambour, le tambour répondait par de grands *Hélas!* suivis d'un *Ma foi oui, major!* Si bien que je finis par avoir peur et par me trouver vraiment dans une situation difficile. En effet, j'étais chargé outre mesure d'un tas de misérables écrits qui m'accusaient hautement. J'étais seul contre ce sergent, ces six hommes et ces quatre tambours; je voyais la faute et l'abîme en même temps. O ciel! me voilà perdu, me voilà pendu! O ma chère Sorbonne! ô mes vieux maîtres! ô saint Augustin mon patron! que faire et que devenir? Je pleurais, je me lamentais, je me désolais; d'un œil pitoyable, je regardais le racoleur.

— Allons, dit-il, que je vous livre à M. le premier avocat général.

Comme il disait ces mots terribles, je vis passer, assis sur sa mule, précédé de ses massiers et suivi de ses hoquetons, M. le premier avocat général Joly de Fleury, dont j'avais entendu vanter la sévérité jusque sur les bancs de la Sorbonne. On le disait impitoyable, et surtout aux calomniateurs, aux jureurs du nom de Dieu, aux blasphémateurs, aux pamphlétaires, aux chansonniers. Je le vois encore : il était en robe rouge, sa tête était couverte du mortier, son regard était farouche; il avait une balafre au visage; enfin sa tête formidable était rendue plus formidable encore par sa perruque, qu'il portait toujours de travers.

— Voilà ce qui s'appelle un magistrat qui passe à propos! s'écria le sergent. Levez-vous, mon jeune maître, que je vous livre à ses gardes, et ils vous feront tâter des prisons et des haricots du Petit-Châtelet.

En ce moment, un frisson douloureux parcourut tout mon corps, mes yeux se troublèrent, il me fut impossible de me lever.

— Sergent, lui dis-je, ne me livrez pas à l'avocat général; je ferai tout ce que vous voudrez.

— Bon, dit le sergent, c'est parler, ça; nous rendrons ces papiers à celui qui vous les a confiés; signez-moi l'engagement que voici, prenez notre uniforme, et vous passerez triomphalement devant le Grand-Châtelet, devant le Petit-Châtelet; vous traverserez la Grève au pas, comme un des nôtres, et vive le roi!

Je signai donc le papier qu'il me présentait; désormais je lui appartenais, j'étais soldat dans le royal-cravate. — En avant, marche! — Et je me mis à marcher à la suite des quatre tambours.

La fin à la prochaine livraison.

Les fortunes promptes en tous genre sont les moins solides, parce qu'il est rare qu'elles soient l'ouvrage du mérite. Les fruits mûrs, mais laborieux, de la prudence, sont toujours tardifs. VAUVENARGUES.

MARGARET GIBSON.

L'Écosse compte parmi ses centenaires les plus prodigieux une femme nommée Margaret Patten ou, du nom de son mari, Gibson. Elle était née, dit-on, vers 1603, à la fin du règne d'Élisabeth, dans la petite paroisse de Lochwinnoch, près Paisley, et, d'après son épitaphe, elle ne serait morte que cent trente-six ans après, le 26 juin 1739, sous Georges II. Elle avait traversé ainsi les règnes de Jacques Ier, de Charles Ier, la république, les règnes de Charles II, de Jacques II, de Guillaume III, de la reine Anne, de Georges Ier et de Georges II. Son début dans la vie avait été de grand augure. Jacques VI d'Écosse, en venant occuper le trône d'Angleterre sous le nom de Jacques Ier, avait amené à Londres des cuisinières écossaises dont l'une était mère de Margaret; il n'aimait pas les mets anglais : mais ce royal protecteur mourut, et bien d'autres après lui. Que devint ensuite Margaret Patten? Quel était ce Gibson qui l'épousa? Un républicain, peut-être, qui aimait les ragoûts d'Écosse tout comme un roi. Mais il ne fit pas la fortune de sa femme, et comment lutter avec elle de longévité? La restauration ne prit pas soin de la veuve. De vicissitude en vicissitude, elle tomba dans une extrême détresse, toujours fière cependant de l'honneur de ses premières années, et elle mourut enfin dans une maison de pauvres, au Workhouse de Saint-Margaret, dans le quartier de Westminster : elle fut enterrée dans le cimetière de Broadway, où une inscription atteste son grand âge. Quelques écrivains ont été jusqu'à prétendre qu'elle vécut cent quarante et un ans. Il est permis de douter de ces assertions dont il est absolument impossible de vérifier l'exactitude. Où sont les registres constatant les actes de naissance, au dix-septième siècle, dans le village de Lochwinnoch? et quelle foi mérite l'épitaphe du cimetière de Broadway? Des faits si exceptionnels ne doivent être admis qu'avec beaucoup de réserve, même lorsqu'ils n'ont pas d'importance historique. Les erreurs se tiennent les unes aux autres; et comme on a dit qu'il n'est point de petite vérité, on peut dire aussi qu'il n'est point de petite erreur.



Margaret Patten ou Gibson. — D'après une peinture de Thomas Crawfurd.

ERRATA.

Page 55, colonne 2, ligne 13 en remontant. — *Au lieu de :* GŒTHE; *lisez :* Mme D'ARNIM.

Page 97. — Il y a quelque inexactitude dans les lignes relatives au grand-duché d'Oldenbourg.

Ce duché, qui, depuis les bords de la mer du Nord, en remontant pendant quelque espace le cours du Weser, s'enfonce au milieu des territoires du Hanovre, possède, bien loin vers le sud-ouest de l'Allemagne, une domaine nommé la principauté de Birkenfeld. Ce petit pays, enclavé dans les provinces prussiennes du Rhin et près de la Bavière Rhénane, a sur sa limite sud la rivière Nahe, qui se jette dans le Rhin, etc. (La suite comme dans l'article.)

TARRAGONE

(CATALOGNE).



Portail de la cathédrale de Tarragone. — Dessin de Rouargue.

Tarragone n'a d'autre édifice digne d'intérêt que sa cathédrale. La nef, très-vaste, est divisée en trois parties que séparent cinq arcs, soutenus par des piliers massifs ornés de douze colonnes corinthiennes. Le style de la voûte est gothique. Un dôme octogone s'élève au milieu de la croix ou croisée; il est lourd et peu gracieux. Le maître autel est décoré de bas-reliefs en marbre représentant diverses scènes de la vie de sainte Thècle. Dans la chapelle de Sainte-Cécile on remarque le mausolée de Cervantès Tautillo, cardinal et archevêque de Tarragone, et dans la chapelle du Saint-Sacrement, celui du célèbre historien espagnol don Antonio Augustin, également archevêque de Tarragone, et légat du saint-siége en Espagne. La chapelle de Sainte-Thècle se distingue par l'originalité de sa forme et la richesse de ses marbres. De l'église on entre dans un grand cloître carré; la cour en est décorée de colonnes de marbre d'ordre dorique dont les chapiteaux, sculptés avec beaucoup d'art et de goût, représentent des figures d'hommes, des animaux et des feuillages.

L'archevêque de Tarragone a le titre de prince de Tarragone; il sacrait les rois d'Aragon. Il a été tenu quinze conciles à Tarragone. Celui de 1229 cassa le mariage de Jacques Ier, roi d'Aragon, avec Éléonore de Castille. Deux siècles après, dans le concile de 1429, l'antipape Gilles de Munos ou Mugnos, connu sous le nom de Clément VIII, élu à la place de Benoît XIII, se désista de ses prétentions, reconnut l'autorité d'Othon Colonne ou Martin V, et descendit au rang d'évêque de Majorque.

LE DOCTEUR PONT-NEUF.

RÉCIT DU TEMPS PASSÉ.

Fin. — Voy. p. 250, 258, 270.

Hélas! j'étais perdu, et je ne songeais même plus à ma misère, tant elle était profonde, lorsque soudain, ce n'était pas un rêve, ô bonheur! Francisquine elle-même, cette

belle et glorieuse Francisquine, fendant la foule et culbutant deux fusiliers :

— Halte-là, sergent! Je ne veux pas que vous emmeniez cet agneau à la boucherie. Il n'a pas l'âge, il n'a pas seize ans; il était là, tout à l'heure, au pied de mon théâtre, et je me disais, en le voyant qui me regardait de son regard d'enfant perdu : Voilà un pauvre enfant bien à plaindre; il ne sait pas ce qu'il cherche en ce maudit pont Neuf. Sans doute il va tomber en des mains mauvaises; il ressemble à mon frère que des racoleurs ont enlevé. Encore une fois, sergent, vous ne l'emmènerez pas!

Et elle faisait mine, en effet, de m'arracher à mon illustre compagnie. Et qu'elle était belle en ce moment! elle avait le feu dans les yeux, le courage à la lèvre; elle était vêtue à ravir, en robe tannée, en polonaise blanche, et du corail à ses oreilles, et toujours son collier de jasmin. Mais quoi! elle était impuissante à me défendre contre une armée; elle avait beau dire, elle avait beau faire et s'opposer de toutes ses forces, le sergent riait dans sa moustache, et les ravisseurs allaient leur train. Encore un pas, j'étais au bout du pont Neuf et Francisquine était dépassée... O Providence! ô bonheur! On entendit alors un bruit de trompettes et le pas superbe de plusieurs chevaux. « Portez arme! » dit le sergent à sa troupe. Et savez-vous ce qui venait à nous, en ce moment? c'était un maréchal de France, un vrai maréchal de France, le premier et le dernier que j'aie vu en toute ma vie. Il montait fièrement une belle haquenée épi-rouan, qui avait aussi bonne mine que le maître qui la montait. Il tenait à la main son bâton fleurdelisé; son épée était d'or, la housse de sa monture était d'écarlate armoriée. Il avait le plus beau visage qu'un homme de soixante ans puisse avoir; ses cheveux étaient blancs, sa barbe était noire encore; il portait le cordon bleu et la Toison-d'Or. Ah! mes amis, ces hommes de guerre, quand ils sont beaux, sont aussi beaux qu'un cardinal archevêque de Paris. Le voilà donc tel qu'il était, et passant devant nous sans daigner nous saluer, lorsque Francisquine, inspirée à son aspect :

— Monseigneur le maréchal! s'écria-t-elle, ah! Monseigneur! En même temps elle baisait son étrier.

— Qu'y a-t-il, mignonne? reprit le maréchal avec un charmant sourire; quel malheur vous arrive, et que vous a-t-on fait?

Puis, comme elle levait vers lui ses beaux yeux pleins de larmes et ses belles mains tremblantes d'émotion :

— Par Vénus! dit le maréchal, c'est toi, Francisquine? En ce moment je me rendais à ton théâtre; et pourquoi donc ta comédie a-t-elle fini de si bonne heure?

— Écoutez-moi, Monseigneur, reprit Francisquine en se relevant, et ses deux mains appuyées sur les pistolets du maréchal, les gens que voici, ces indignes racoleurs, viennent de commettre auprès de mon théâtre une horrible action. Figurez-vous qu'ils ont enguirlandé ce jeune fils, ce benêt, cet idiot, et qu'il a signé un pacte avec eux. Regardez-moi ça, Monseigneur! Ça n'a pas seize ans, c'est à peine échappé de sa classe, et voilà que ça se fait soldat. Pensez donc à la douleur du père et à la douleur de la mère, aux confusions du maître, au chagrin de ses sœurs! Ayez pitié de cet enfant, Monseigneur! venez en aide à cet enfant!

A ces mots de la dame éloquente (il me semble que j'entends encore cette voix d'un si beau timbre, aux accents généreux), le maréchal prit un air grave :

— Eh! dit-il, que voulez-vous que j'y fasse, ma mie? Il s'agit, après tout, du service du roi notre sire. On n'est pas maladroit comme votre protégé! Que diable! il s'est laissé prendre, eh bien, tant pis pour lui. Du reste, il n'est pas le premier clerc qui ait porté la giberne et le fusil. Laissez-le partir, il deviendra peut-être un héros.

— Un héros, Monseigneur, ce petit sacristain! reprit la belle, avec un geste du plus profond mépris. Croyez-moi, il n'est bon qu'à dire des *Oremus*. Et puis enfin il n'a pas l'âge, il n'a pas seize ans. Puis, se tournant vers moi : — N'est-ce pas, me dit-elle, que tu n'as pas seize ans?

Or justement j'avais eu seize ans à la Chandeleur dernière, et comme je ne savais pas mentir, j'allais me perdre... Un regard du maréchal me sauva. Lui aussi, il prit en pitié mon ignorance et ma jeunesse...

— Allons, finissons-en, dit-il. Il est évident que jamais ce M. Johanès ne sera maréchal de France. — En même temps il fit signe aux racoleurs de s'approcher : — Au nom du roi, major, rendez-moi l'engagement de cet enfant! Puis, comme le susdit racoleur hésitait et faisait une assez laide grimace, Monseigneur ouvrit sa grande gibecière de velours cramoisi, dont il tira six beaux écus. — Tenez, voilà pour boire à ma santé! Et je vous donne au moins six fois la valeur de ce que je vous prends! A ces mots, mon racoleur, en s'inclinant jusqu'à terre, fit disparaître dans les abîmes de sa poche ces écus si mal gagnés. — *Omnia pro bursa et peculia;* Tout pour la bourse et pour l'argent, disait le maréchal, en souriant.

A peine les racoleurs eurent disparu, moins semblables à d'honnêtes gens qu'à des hommes de proie, qui n'attendent pas que les choses soient perdues pour les trouver, le maréchal, fouillant de nouveau dans un coin de son aumônière, en tira quelques dragées, puis une jolie bague en brillants :

— Ma mie et ma comédienne, dit-il à Francisquine, êtes-vous contente de votre obéissant serviteur? Cependant voilà pour vous. Croquez-moi ça, et portez-moi ça pour l'amour de moi. Je vous rends, par-dessus le marché, ce galochier du collége Montaigu, ce pantouflier de Sorbonne, ou, si vous aimez mieux, ce martinet de l'Université de Paris. Êtes-vous férue, en effet, de ce marmouset mal bâti?

— Ah! fi! Monseigneur, s'écria-t-elle, y pensez-vous? ce benêt, à moi! Emportez-le, je vous prie, achevez cette bonne œuvre. Il est perdu si vous ne le ramenez pas dans son collége.

Et comme elle disait ces mots, et que je l'écoutais, charmé de l'entendre, elle me prit soudain de ses deux mains vigoureuses, et elle me lança en croupe sur le cheval du maréchal. Ah! mes chers frères et mes chers fils, puisque aussi bien il faut que ma confession soit complète, eh bien; vous saurez tout. Ma joue a touché à cette joue, et mes cheveux ont frôlé un instant ces beaux cheveux tout remplis des essences odorantes : pendant trente ans, rien qu'à me souvenir, j'ai ressenti je ne sais quel frisson abominable dans tout mon corps. Je brûlais, j'avais froid, je tremblais! Que de larmes, que de repentirs! que de mortifications! C'était ma plaie et ma honte! Aux instants de ma prière la plus fervente, il me semblait que j'étais enlevé par Francisquine.

— Ah! ma mie, et que faites-vous? s'écriait le maréchal, moitié riant et moitié fâché, quand il me sentit en croupe avec lui. — Mais la belle, agitant sa main, où brillait déjà ce beau diamant, et avec un beau rire emperlé : — Çà, disait-elle, Monseigneur, si vous voulez de la grammaire, en voici; si vous voulez de la rhétorique, en voilà; et de la philosophie, on vous en donnera autant qu'en peut donner un docteur de Sorbonne. Ainsi parlant, elle fit un beau salut et disparut dans la foule; et le maréchal, poursuivant son chemin sans s'inquiéter de la publique admiration, se mit à traverser le pont Neuf, pendant que les uns chantaient : *Il est mort, ce grand Luxembourg,* et que les autres entonnaient à toute volée un amphigouri sur le menuet d'Exaudet. Voyez, mes frères, voyez cependant la

malice et la cruauté du démon! ce menuet d'Exaudet, je n'ai jamais pu le chasser de ma mémoire. Encore aujourd'hui, tout vieux et tout mourant que je suis, ô honte! ô malheur! châtiment sans pitié! je n'ai pas de jour où je ne me le chante à moi-même.

En effet, d'une voix chevrotante et vraiment diabolique, l'abbé Petit-Pied chantonna son menuet :

. . . . . . D'une marmite
On vit sortir Démocrite,
Qui gagnait
Au piquet
Un cacique,
Et qui poussait des hélas!
Quand il rencontrait l'as
De pique.

Mais Achmet,
Qui buvait
La chopine,
Alla, sans qu'il y parût,
Fustiger Belzébut
A coups de discipline.
Agrippa
Laissa là
L'écumoire
Dont se servait Adrien
Pour donner à son chien
A boire.

— O mes amis, reprit l'abbé Petit-Pied en voyant tous ces doctes visages en proie à la stupeur, il y avait certes de quoi frémir à entendre toutes ces choses, au bruit des rebecs, des violons, des guitares, des flûtes et des tambours. Il y avait de quoi perdre la tête aux hennissements furieux de cette foule avinée. Et la senteur des cuisines en plein vent, et le juron des passants, et le quolibet des filles fardées, qui se moquaient de moi et qui harcelaient M. le maréchal! Lui, cependant, il faisait bonne contenance, il riait aux demoiselles, il jurait aux passants. C'était un homme à l'abri de toute crainte et de toute émotion, ferme et dru, pour aller par toute terre et dans tous les chemins.

Et lorsque enfin le pont Neuf eut été franchi d'un pas fier, le maréchal, se tournant vers moi, s'écria avec le prophète Ézéchiel : « Là gît Assur avec sa multitude. » Il savait tout, ce maréchal; il avait lu même Ézéchiel! Je ne sus que répondre, et je fermai les yeux, quand son regard se posa sur les miens. Il comprit ma pensée, et, retournant sa tête du côté de son cheval :

— Où donc allons-nous, mon jeune ami?

Et comme, encore cette fois, j'hésitais à lui répondre, il me dit ces gentilles paroles en bon latin :

— *Magister artium, a vero itinere te deviasti!*... « Mon bachelier, vous avez perdu le bon chemin... » et vous ne pouvez pas le retrouver.

Alors, d'une voix timide, et en langue vulgaire, je lui appris que j'étais un échappé de la Sorbonne.

Tenant son cheval au pas : — Et nous-même, me dit-il, où en sommes-nous de nos études, monsieur le pantouflier de Sorbonne? A coup sûr, nous savons par cœur le *Calepin revu et corrigé*, le *Catholicum magnum et parvum*, le livre entier de la *Syntaxe*, et les *Églogues* de Baptiste Mantouan, que nous préférons, naturellement, aux Églogues de Virgile :

Fauste, precor gelida (¹).

En même temps il me récitait les vingt premiers vers de l'Églogue! Il me demanda aussi quand je disais ma messe de *Requiem*, ma messe de *Beata* et ma messe de Saint-Esprit; si j'avais fait mon *école de décrets*, et si j'observais tous les conseils du livre de *la Bonne Attitude à table, et dans la maison* (²).

Vous pensez bien que j'aurais voulu, pour tout au monde, éviter l'humiliation qui m'attendait à la porte de la Sorbonne. Mais M. le maréchal avait mis dans sa tête qu'il m'accompagnerait jusqu'au seuil de la maison. La maison entière était en l'air; on m'avait cherché partout, on m'avait demandé à tous les échos d'alentour; et jugez de l'étonnement lorsqu'on me vit revenir en ce grand équipage!

— Ah! le mauvais garçon! — Ah! le petit babouin! — Le fouet! — Le pain sec!

— Mes maîtres, dit le maréchal, ce jeune docteur est sous ma protection, ne l'oubliez pas. Il m'a promis d'être sage, et d'obéir désormais à vos Révérences. Et, s'il vous plaît, pas de pain sec, mais, au contraire, une bonne saugrenée de pois. Je veux qu'il soit heureux aujourd'hui comme un coq au panier.

Je restais immobile, et ne sachant comment le remercier.

— Mon fils, me dit-il, que dit le latin, en pareille circonstance?

— Il dit, Monseigneur : « Honorez qui vous sauve, et promenez-vous avec les honnêtes gens; *cum bonis ambula.* »

Ce fut mon seul mot d'esprit de la journée; il fit sourire le maréchal; il me tendit la main droite que je portai à mes lèvres reconnaissantes, puis il partit soudain au grand trot de son cheval.

Tel fut le récit animé et douloureux du vénérable docteur Petit-Pied. La Sorbonne entière en fut, sinon scandalisée, au moins consternée; elle en fit des prières de quarante heures, pour remercier la Providence qui était venue en aide à ce saint homme, et qui l'avait arraché à de si grands périls.

Le savant docteur Petit-Pied vécut encore trois ans après sa confession générale. Il mourut comme il avait vécu, pieusement et doucement, mais délivré de tout remords, et confiant dans la miséricorde divine. Il y eut un grand deuil en Sorbonne le jour de sa mort, et les jeunes docteurs, en s'abordant, se disaient tout bas :

— Hélas! il a donc enfin passé le pont Neuf?

Darwin remarque que lorsque nous avons, en dormant, rêvé d'objets visibles, nous sommes, à notre réveil, moins éblouis par la lumière. Heureux ceux qui, ici-bas, dans les rêves de leur pensée, ont eu une vision plus haute! ils seront plus capables de supporter les gloires du monde à venir. NOVALIS.

LA TERRE DE FEU

ET LE DÉTROIT DE MAGELLAN.

Suite et fin. — Voy. p. 226.

Plus heureux que le commandant de Gennes, contraint par ses ennemis à quitter la France, et dont Louis XIV fut obligé de réhabiliter la mémoire, le chevalier de Beauchesne rentra dans sa patrie, sinon riche, du moins honoré. L'expédition qu'il avait dirigée n'avait pas répondu, sans doute, aux espérances conçues par la Compagnie; mais, grâce à l'habileté du chef, au courage et à l'humanité de ses officiers et surtout au zèle de ses deux ingénieurs, on

(¹) Ceci est, en effet, le commencement de la première églogue de ce Virgile en langue vulgaire; il n'était pas tout à fait le Cygne de Mantoue, et pourtant les pédants de ce temps-là le préféraient à Virgile, et tous leurs écoliers le savaient par cœur.

(²) *De Moribus in mensa servandis*, un livre de ce temps-là, que nous avons remplacé par *la Civilité puérile et honnête;* aussi ridicules l'un que l'autre.

eut pour la première fois le spectacle, en France, d'une de ces entreprises dont profite l'humanité entière, parce que la science, qui est du domaine de tous, en est le mobile principal; l'hydrographie à peu près complète du détroit avait été faite, et les parages dangereux qui environnent le cap Horn, si redoutés alors, venaient d'être explorés pour la première fois, scientifiquement du moins. Au retour, le plus jeune des hydrographes pouvait dire sans jactance : « J'ay fait cette carte pour corriger une erreur considérable, et de plus de quarante lieues en latitude, que font ceux qui ont situé le destroit de Lemaire et le cap Horn, qu'on marque le plus sud de la mer Pacifique, ordinairement par 58°,5 et 59 degrés sud. Cette carte servira à ceux qui, ne voulant pas passer par le destroit de Magellan, feroient le tour de la Terre de Feu; ce qui n'est pas le plus mauvais party à prendre, pourvu que ce soit dans le mois de janvier. »

Nous ignorons quel fut le sort des deux jeunes savants dont les travaux s'accomplirent en dépit de tant d'obstacles : leur œuvre était condamnée en naissant, et elle est restée dans un oubli si absolu qu'un voyageur plein de zèle, Alcide d'Orbigny, dont la France déplore la perte récente, l'a ignorée complétement, puisqu'il se contente de citer sur les habitants de la Terre de Feu le court rapport inséré par de Brosses et provenant de M. de Villefort, officier de l'expédition. Il y a plus encore : l'intrépide marin qui a découvert les terres les plus australes du globe n'a point non plus examiné leurs grands atlas. La ville de Saint-Malo a été plus juste à l'égard du chef de cette expédition si remarquable : elle a donné son nom à l'une de ses rues; mais les archives de cette ville maritime, d'ailleurs si soigneusement tenues, n'ont pu malheureusement nous fournir la date précise de la mort du navigateur auquel la France doit sa première expédition scientifique (¹).



Détroit de Magellan. — Le rivage du Port Saint-Nicolas. — D'après le Voyage de King.

Par les 52° 50′ environ, à six lieues de la Terre de Feu, une île assez considérable, que rencontrent parfois ceux qui doublent le cap Horn, avait reçu des équipages le nom du chef qui les commandait; l'île Beauchesne, qui figure encore dans l'Atlas de Delisle, a disparu des cartes modernes; et ce serait justice que, dans les travaux d'hydrographie française du moins, cette injustice fût réparée.

Lorsqu'il méditait ses grandes découvertes dans l'hémisphère austral, en l'année 1838, Dumont d'Urville pénétra dans le détroit de Magellan, où il séjourna vingt-sept jours seulement. Moins heureux que de Beauchesne et Bougainville, il ne fut visité, durant ce temps, par aucune tribu de *Pécherais*. L'histoire naturelle et l'hydrographie donnèrent néanmoins des résultats auxquels l'habile marin ne s'attendait pas lui-même, et il a dit plus tard, en signalant les intéressants travaux de ses compagnons : « L'exploration du détroit de Magellan pouvait ne plus être qu'un hors-d'œuvre imprévu; mais je pense en avoir fait un épisode important. » En effet, ses entrevues si pleines d'intérêt avec les Patagons; sa rencontre avec un pauvre horloger allemand, qui vivait depuis sept ans parmi ces peuples hospitaliers, et qui pleura de joie en pensant que son exil était fini; ses longues explorations dans des campagnes peuplées d'arbres admirables, et dont le climat est bien plus beau qu'on ne le suppose généralement, donnent à cette partie de sa relation une animation, une vie, nous dirions presque une poésie agreste, qu'on ne rencontre plus au même degré dans le reste de l'ouvrage. Les habiles dessinateurs qui accompagnaient l'expédition, MM. Goupil et Breton, firent de leur côté un ample récolte de vues pittoresques.

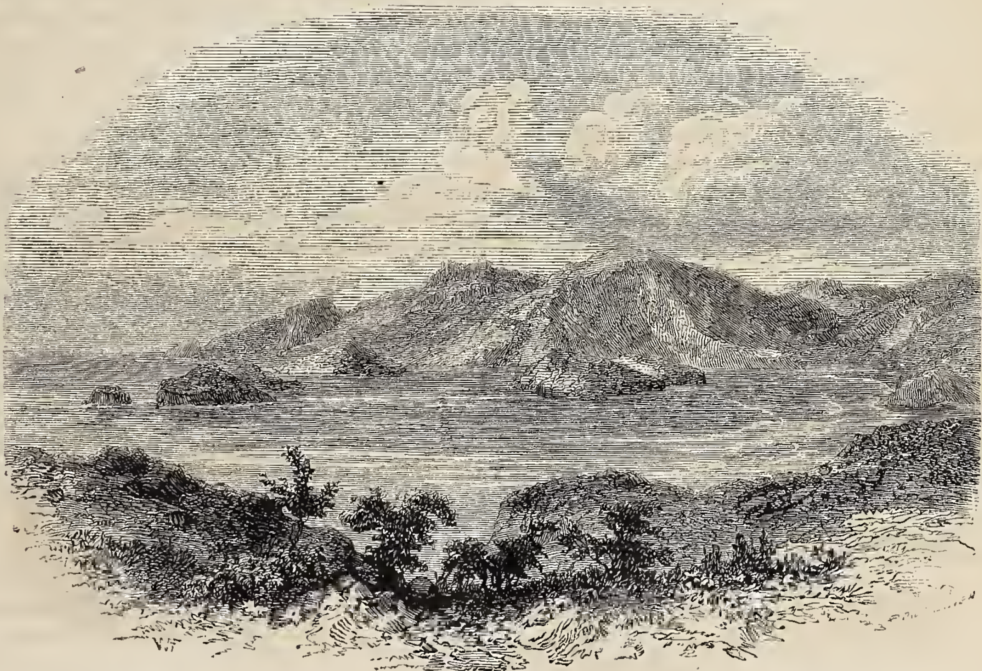
Parvenue aux deux tiers du détroit, l'expédition mouilla dans la baie à laquelle les premiers explorateurs avaient imposé le nom de Saint-Nicolas, et que plus tard Bougainville avait appelée baie des Français. Avec la sagacité habituelle qui caractérise ses premiers aperçus, avec cette

(¹) Dans la notice qu'il consacre à ce navigateur, l'abbé Manet omet complétement ces détails biographiques; il se borne à avertir que l'expédition à la Terre de Feu ne fut pas la seule que commanda le chevalier de Beauchesne. « Lorsqu'il fut las de naviguer, dit-il, il devint successivement sénéchal de Saint-Malo, lieutenant général de l'amirauté, juge des fermes, et capitaine général de la côte de Bretagne. » L'écrivain qui connaît le mieux aujourd'hui les illustrations d'une ville si féconde en hommes éminents, M. C. Cimat, n'a pas donné place à Beauchesne dans son excellent livre intitulé : *Saint-Malo illustré par ses marins*, uniquement en raison de la rareté des renseignements qu'il est possible de se procurer aujourd'hui sur lui. Vers 1707, le P. le Gobien se plaisait à rappeler le mérite de ce grand voyageur, et par les expressions dont il se sert on voit qu'en cette année le sénéchal de Saint-Malo vivait encore.

sobriété d'expression qui n'est jamais dépourvue de charme, d'Urville se plaît à peindre ce nouveau paysage. « La baie de Saint-Nicolas, dit-il, offre un aspect infiniment plus gracieux que celle que nous quittions. La plage se dessine en forme d'arc très-surbaissé, bordé par un joli rideau d'arbres d'une verdure tendre et délicieuse. » Dans la belle carte due à M. Vincendon-Dumoulin, on verra que la baie de Saint-Nicolas est située non loin du pic Nodales et de la baie Bougainville.

Un peu plus haut, et en vue de ces campagnes des zones tempérées qui conviennent si bien aux colons venus des régions du Nord, le grand navigateur avait dit : « Cette position sera de nouveau occupée, et cette fois elle ne sera plus abandonnée ; alors aussi le détroit de Magellan ne peut manquer d'être fréquenté habituellement par les navires, car il n'y aura pas de comparaison à établir entre la navigation douce et assurée du canal et la traversée pénible et dangereuse des mers du cap Horn. »

La magnifique publication de l'infortuné d'Urville était à peine achevée que ses paroles prophétiques se réalisaient. Une des jeunes républiques de l'Amérique du Sud, celle qui marche en tête de toutes les autres par son amour du progrès, le Chili, fondait dans le détroit de Magellan une colonie. Cet établissement, qui date de l'année 1843, s'accroît et s'enrichit sous la direction d'un gouverneur allemand. Mais il arrive malheureusement à la Terre de Feu ce qui s'est vu en tant d'autres endroits : des États voisins envient au Chili ses nouvelles possessions, et ce coin oublié du globe est revendiqué par ceux-là mêmes qui le dédaignaient avant sa prospérité.



Terre de Feu. — Le Havre d'Orange. — D'après le Voyage de King.

MOLLIEN.

Fin. — Voy. p. 257.

Bientôt un événement inattendu élevait Mollien au ministère. C'était en 1806, durant la campagne d'Austerlitz : Barbé-Marbois, alors ministre des finances et à court d'argent, avait traité avec une association de banquiers qui prenaient le nom de *négociants réunis*, et dont le fameux Ouvrard était un des principaux membres. Or le portefeuille des négociants réunis était alors gorgé de traites souscrites par le Trésor espagnol dont l'échéance était passée. Ouvrard se rendit à Madrid, non-seulement pour en hâter le recouvrement, mais aussi pour obtenir, dans l'intérêt du Trésor français, des subsides dus par l'Espagne. Il trouva la caisse de Madrid vide, le peuple affamé, et la cour manquant de cinq cent mille francs pour aller passer la saison à Aranjuez. En présence d'une telle situation, le représentant des négociants réunis conçoit un audacieux projet. Au lieu d'exiger l'argent qui était dû, il prête à la cour d'Espagne les cinq cent mille francs dont elle avait besoin, fait venir du blé de France et de l'étranger, en puisant à pleines mains dans le trésor de l'État, de concert avec Marbois et Desprez, l'un ministre des finances, l'autre ministre du trésor (le département des finances était alors divisé entre deux ministres, celui des finances ou des recettes, celui du trésor ou des dépenses) ; en un mot, Ouvrard prétend régénérer ce pays, pour tirer plus tard de Mexico et de Lima des richesses qui rembourseront et au delà les avances faites à l'Espagne. Mais il avait compté sans les difficultés de cette ambitieuse entreprise et les croisières anglaises, et il ne réussit qu'à se ruiner, après avoir vidé le trésor de son pays.

Sur ces entrefaites, le vainqueur d'Austerlitz revenait aux Tuileries et apprenait les désastreuses manœuvres d'Ouvrard et de ses collaborateurs. M. Mollien raconte la terrible scène dont il fut témoin dans cette circonstance, et la colère de Napoléon, qui lui faisait l'effet, dit-il, de « la foudre tombant du plus haut du ciel, pendant une heure entière, sur trois individus sans abri ». L'issue de cette scène fut la destitution des ministres infidèles et la nomination de Mollien au ministère du trésor public. Plus troublé que glorieux d'une telle fortune, Mollien n'en parla qu'à sa femme, la fille de M. Dutilleul, ancien premier commis aux finances, et le reste de sa famille n'apprit sa nouvelle dignité que par sa prestation de serment.

Grâce à lui, cependant, le déficit du Trésor fut promptement comblé. On obligea la Société des négociants réunis à livrer son actif, meubles et immeubles, évalué à quatre-vingts millions; l'Espagne, mise en demeure de payer sa dette, s'exécuta moyennant un arrangement avec la maison anglaise Baring, qui se chargea d'aller à Vera-Cruz, en pleine guerre, chercher les piastres espagnoles pour le compte de la trésorerie française. Plus tard, le nouveau ministre, voulant simplifier et surveiller en même temps l'œuvre des receveurs généraux, créa une caisse dite *caisse de service*, chargée d'appliquer immédiatement, dans chaque lieu, le produit des impôts aux dépenses publiques régulièrement exigibles dans le même lieu.

Par l'initiative de Mollien, le capital de la Banque de France, récemment instituée, fut porté de quarante-cinq à quatre-vingt-dix millions, et deux succursales de la Banque furent créées, l'une à Lyon, l'autre à Rouen; le système des écritures en partie double fut appliqué aux finances de l'État; la Cour des comptes, tribunal souverain, fut fondée en remplacement des défectueux bureaux de comptabilité répandus par toute la France. Depuis son avénement au ministère jusqu'à la fin de l'empire (1814), Mollien sut faire face aux dépenses toujours croissantes que les guerres d'Espagne et de Russie entraînaient avec elles, contenter un maître exigeant, et jeter les bases de la bonne organisation financière que plusieurs grandes nations de l'Europe envient encore à la France.

Une fois, en 1807, entendant Napoléon critiquer les novateurs, il crut voir dans ses paroles un reproche indirect à ses propres innovations administratives; il lui écrivit, et reçut de l'empereur cette réponse : « Je ne comprends rien à votre lettre, disait Napoléon; je serais fâché que vous pussiez penser que ce que j'ai dit au conseil d'État dût vous concerner d'aucune manière. J'aurais droit de me plaindre de cette injustice de votre part; toutefois je ne veux pas le faire, puisqu'elle m'offre l'occasion de vous assurer du contentement que j'ai de vos services, et de l'intention où je suis de vous donner sous peu une preuve éclatante de mon estime. » En effet, l'année suivante, l'empereur, en usant envers Mollien comme avec ses lieutenants favoris, et voulant d'ailleurs assurer la fortune d'un ministre qui avait eu l'honneur de rester pauvre, lui donnait 300 000 francs sur les fonds extraordinaires de la grande armée. C'est ainsi que plus tard Mollien put acheter, à Jeurs, une terre où devait s'achever sa vie.

Au mois d'avril de l'année 1812, Mollien, après avoir accompagné Marie-Louise jusqu'à Blois, céda le ministère au baron Louis. Il croyait sa carrière administrative désormais terminée; mais à son retour de l'île d'Elbe, Napoléon fit appeler son ancien secrétaire d'État et lui dit en l'embrassant : « Dans ce moment de crise, vous ne me refuserez pas de prendre votre place. » Mollien se remit courageusement à l'œuvre. Ce ne fut qu'après Waterloo qu'il rentra définitivement dans la vie privée. Sollicité par Louis XVIII de reprendre un poste que durant près de dix ans il avait noblement occupé, l'ex-ministre de Napoléon déclina formellement cet honneur. Toutefois il crut pouvoir accepter la pairie, en 1819. A ce titre, il dut un jour faire l'éloge funèbre du duc de la Rochefoucauld. Il rappela que le duc, ruiné par la révolution, avait reçu à sa rentrée en France, après de longues années d'exil, un legs de deux à trois cent mille francs d'une riche Anglaise; mais qu'il avait fait rechercher les héritiers de cette dame et leur avait restitué cette fortune, ne gardant pour lui qu'un schelling. On eut plaisir à entendre raconter cette anecdote par une telle bouche, persuadé que le panégyriste, mis au lieu et place de celui dont il faisait l'éloge, eût agi comme lui et mérité une louange semblable.

Mollien, l'un des ministres qui ont le mieux servi la France, est mort en 1850.

LA VOIE LACTÉE.

La Voie lactée est cet amas d'étoiles innombrables qui nous entoure et dont notre soleil fait partie. C'est un des quatre mille amas semblables catalogués jusqu'ici par les deux Herschel, et sur la constitution desquels le télescope de lord Rosse nous a révélé de curieuses particularités.

Il est très-instructif de suivre les progrès de notre savoir populaire, je veux dire le progrès des idées qui sont aujourd'hui du domaine de tous.

Pour un citadin qui n'a pas franchi l'enceinte de sa ville, la France est une vaste étendue; pour un voyageur ordinaire, la terre entière, décorée du titre pompeux de monde, est quelque chose d'immense. Ensuite, les premières notions de cosmographie nous montrent que cette planète n'est pas la seule à circuler autour du soleil, et que d'autres planètes, bien autrement grosses, suivent des routes semblables. Enfin le soleil, centre de ces mouvements, domine tellement les planètes en volume, en poids, en importance physique, qu'auprès de lui toutes les planètes sont des masses insignifiantes. Or cet astre n'est pas le seul soleil que nous apercevions, même à l'œil nu et sans l'aide du télescope. Une nuit sans lune et sans crépuscule nous en montre au moins deux à trois mille, depuis la première grandeur jusqu'à la sixième. Comparativement à notre soleil, ces régions étoilées que l'aube du jour anéantit pour nos regards, sont donc la partie fondamentale du monde. Mais au delà de ces soleils isolés, il en est une infinité dont l'ensemble se confond dans une blancheur uniforme formant la Voie lactée, la galaxie, notre amas, notre nébuleuse. Cette faible blancheur irrégulière qui fait le tour du ciel, et qui au télescope se résout en millions de soleils individuels, est donc encore bien autrement prépondérante dans l'univers que les étoiles isolées, dont cependant les astronomes de ce siècle ont catalogué plusieurs centaines de mille. A Paris, les nuits où la Voie lactée brille de tout son éclat sont assez rares. Le grand observateur William Herschel né comptait par an que quarante heures où il pût pousser ses télescopes jusqu'à leur plus grande efficacité d'action. Laplace avait déclaré qu'il fallait porter les télescopes au sommet des hautes montagnes. La même indication expresse a été retrouvée dans les écrits de Newton; et, en 1856, M. Piazzi Smyth, sur le pic de Ténériffe, a obtenu des résultats prodigieux à une hauteur qui laissait au-dessous de lui le tiers de la mer aérienne sans rivages qui entoure notre terre. C'est dans ce tiers inférieur, dans cette basse région, que la transparence de l'air est le plus troublée. Ainsi notre Voie lactée, si fugitive pour nos yeux étant comparée à notre soleil et à ses quelques centaines de mille compagnons, est tout, et ces nombreux soleils, rien.

Notre Voie lactée elle-même, ainsi que nous l'avons vu, n'est qu'un individu dans le nombre immense d'autres amas pareils d'étoiles, de soleils qui, sous le nom de nébuleuses, peuplent l'immensité de l'espace et remplissent le ciel entier, en formant dans leur ensemble l'univers, ou du moins cette portion de l'univers perceptible à l'homme. D'après l'idée de supériorité infinie qu'on ne peut s'empêcher d'attribuer à la puissance créatrice, bien des métaphysiciens sont portés à croire qu'il existe un grand nombre d'êtres matériels qui nous sont tout à fait inconnus, et qu'il peut même y avoir d'autres *existences* qui n'ont pas pour base, comme ici-bas, l'espace, la matière et le temps, ces trois grandes nécessités de notre monde matériel. Je saisis cette occasion de faire remarquer que, tout en réservant leur importance aux idées philosophiques, métaphysiques et théologiques, l'astronomie et les sciences physiques doivent s'arrêter à la limite du domaine de nos sens.

Comme l'aspect des diverses nébuleuses que nous voyons à distance peut nous éclairer sur la constitution de la nébu-

leuse au milieu de laquelle nous sommes plongés, c'est-à-dire de notre Voie lactée, je prie le lecteur d'examiner attentivement les divers spécimens de nébuleuses que nous avons figurés. Tel de ces amas est arrondi ou allongé, mais peu étendu; tel autre est vague et diffus, avec des places obscures et brillantes qui résultent d'un entassement plus ou moins serré de soleils individuels. Quelques-uns de ces amas sont en plaque mince qui, vue par sa tranche, a la forme d'un nuage stratus dans le ciel. Il y a des nébuleuses doubles; il y en a de conformées en contours bizarres. Plusieurs sont annulaires ou perforées, c'est-à-dire ayant dans leur milieu un espace obscur, tandis que pour le plus grand nombre l'éclat va en augmentant des bords jusqu'au centre, et, dans plusieurs cas, montre à ce centre une condensation d'étoiles tout à fait analogue à diverses condensations locales que nous présente notre Voie lactée. La plupart des nébuleuses se séparent en étoiles distinctes avec la vision télescopique; quelques-unes résistent à cette épreuve, comme on doit l'attendre d'amas plus éloignés. Entre ces deux circonstances, il en est une troisième qui n'a pas été assez remarquée dans son analogie avec notre Voie lactée. En contemplant celle-ci à l'œil nu, on voit que sa blancheur n'est pas uniforme; çà et là il y a des places d'éclat inégal où les soleils, plus rapprochés les uns des autres, ou bien entassés à une plus grande profondeur, donnent un éclat renforcé. C'est précisément l'aspect que prennent les nébuleuses non résolubles sous la puissante action des grands télescopes : elles perdent leur uniformité de lumière, et présentent, comme la Voie lactée, à la vision simple, des renforcements d'éclat inégalement distribués, qui indiquent des groupements de soleils individuels.

Ces groupements, ces condensations d'étoiles, qui semblent s'être formés, avec les siècles, sous l'empire de l'attraction, cette puissance dominatrice du monde et qui tend continuellement à rapprocher les divers corps de la nature, ces entassements, dis-je, produits par l'attraction et marchant par la même cause vers un état ultérieur de rapprochement, nous expliquent la forme spirale de certaines nébuleuses où l'on voit, pour ainsi dire, les soleils tomber en tournant vers certains noyaux de plus grande concentration. Quant à l'immensité du temps nécessaire pour produire de pareils effets, il n'y a ni siècles, ni millions de siècles qui puissent la représenter. L'action de notre soleil sur l'étoile la plus voisine de lui ne rapprocherait pas de nous cette étoile d'un millimètre en cent mille ans.

Notre Voie lactée est pour ainsi dire connue tout entière par les autres nébuleuses. Ainsi elle fait le tour du ciel, puisque nous sommes au milieu de l'amas de soleils dont elle se compose. Elle nous présente des inégalités d'éclat parce que, dans son ensemble, les soleils, obéissant à leur mutuelle attraction, se sont groupés par amas isolés; elle forme un tout aplati, comme le représente la figure d'Herschel, ainsi que bien d'autres nébuleuses. Si l'on compte les étoiles dans un même espace, suivant diverses directions, on en trouve, comme cela devait être, un bien plus grand nombre quand on est dans la direction de la plus grande étendue, que quand on pointe suivant la moindre épaisseur du nuage de soleils. On observe aussi des places très-obscures, qui correspondent à de véritables puits ou perforations géométriques dans la masse des soleils de notre nébuleuse. Tel est le Sac à charbon de la Croix du sud, environné de la partie la plus brillante de la Voie lactée, qui semble s'être enrichie aux dépens de l'espace central qui, suivant l'expression d'Herschel père, a été *ravagé*.

Arago a beaucoup insisté sur cette idée du même Herschel, savoir, que par la suite des temps et des âges, la Voie lactée, par la force de condensation qui résulte de l'attraction, se disloquerait et perdrait sa continuité. En supposant que l'espèce humaine subsistât jusque-là, elle dont l'origine est si peu ancienne (six mille ans ou même un peu plus sont une seconde pour les révolutions célestes), en supposant, je le répète, que l'espèce humaine persistât sur la terre, que lui importerait qu'à la place d'un champ continu d'étoiles, il y eût un grand nombre d'amas isolés? Les Pléiades, la Chevelure de Bérénice, la Ruche d'abeilles du Cancer, le double amas de Persée, ne sont-ils pas aussi indifférents aux climats et à la fécondité nourricière de la terre que la nébuleuse d'Andromède, celle de Miss Herschel, celle d'Orion, celle d'Hercule, ou encore les deux nébuleuses antarctiques, dites nuages de Magellan?

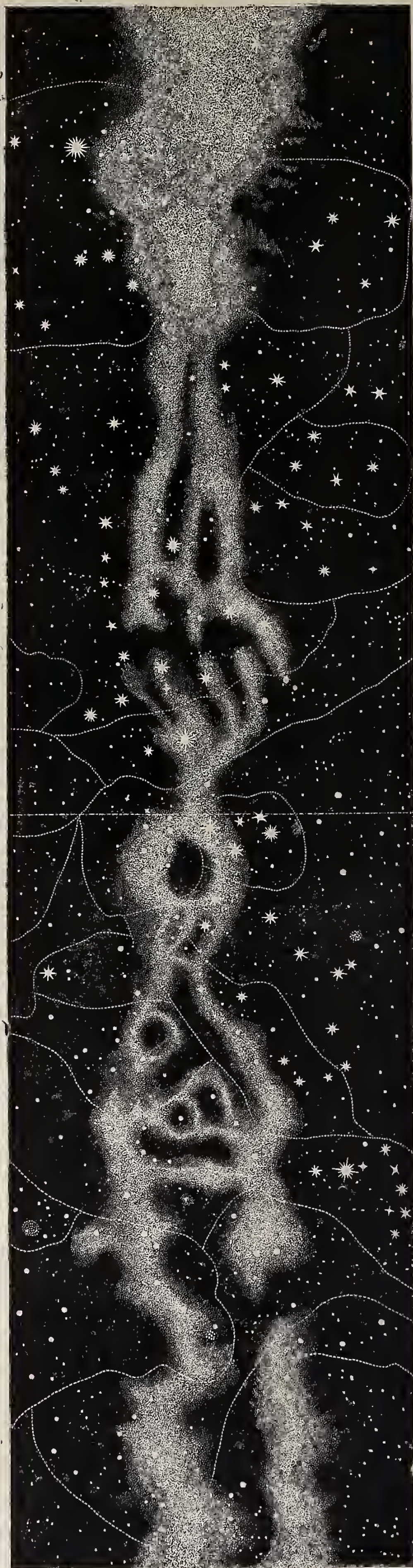
Nos lecteurs pressentent déjà bien des études intéressantes de détail, avec la plume et avec le burin, sur tous ces objets. Nous pourrons examiner surtout, en temps et lieu, l'hypothèse du grand Herschel, qui croyait voir les étoiles se former dans le ciel aux dépens d'une matière nébuleuse phosphorescente qui se condenserait en soleils. Cette opinion, vivement controversée, est maintenant abandonnée d'après les résultats obtenus par lord Rosse. Si, à l'origine, une matière continue, faiblement lumineuse, occupant l'univers, s'est condensée autour de centres distincts, l'ensemble a dû produire une infinité de soleils individuels, occupant l'univers entier; puis, par une condensation due à l'attraction universelle, ces soleils se sont divisés en groupements divers dont chacun forme une nébuleuse, une voie lactée, et enfin dans chaque voie lactée, et notamment dans la nôtre, des groupements secondaires ont rompu l'uniformité d'éclat, et formé des places d'éclat privilégié et des places comparativement obscures.



Une section de la Voie lactée. — *s*, place du soleil dans l'ensemble des étoiles qui forment la Voie lactée. — *d* et *e*, limites de la Voie lactée dans sa plus petite épaisseur. — *c*, limite dans un sens pour sa plus grande profondeur. — *a* et *b*, deux prolongements de la Voie lactée, qui se trouve divisée en deux couches dans cette région, par exemple, la région de la constellation du Cygne. — *adceba*, coupe imaginaire de la Voie lactée, avec des profondeurs diverses, *sd*, *sc*, *sb*, *sa*, à partir du soleil situé en *s*. — (Le dessin d'Herschel montre notre Voie lactée ou nébuleuse encore plus aplatie qu'elle n'est figurée ici; il y a moins d'épaisseur de *d* en *c*.)

Mais, dira un lecteur déjà instruit de tout ce qui précède, la Voie lactée, dans le tiers du ciel, du Cygne au Centaure, se fend en deux branches dont la continuité même est douteuse; elle envoie des prolongements perdus suivant diverses directions. D'où vient cela? Je réponds : Attendez; on ne peut pas tout dire et tout dessiner en même temps. Voyez, dans les figures ici choisies, des nébuleuses fendues en deux suivant leur épaisseur, et d'autres qui envoient en tout sens de nombreux prolongements. Bien loin que les assimilations manquent dans les nébuleuses par rapport à la Voie lactée, c'est la Voie lactée, tout accidentée qu'elle est, qui manque aux nébuleuses pour les analogies.

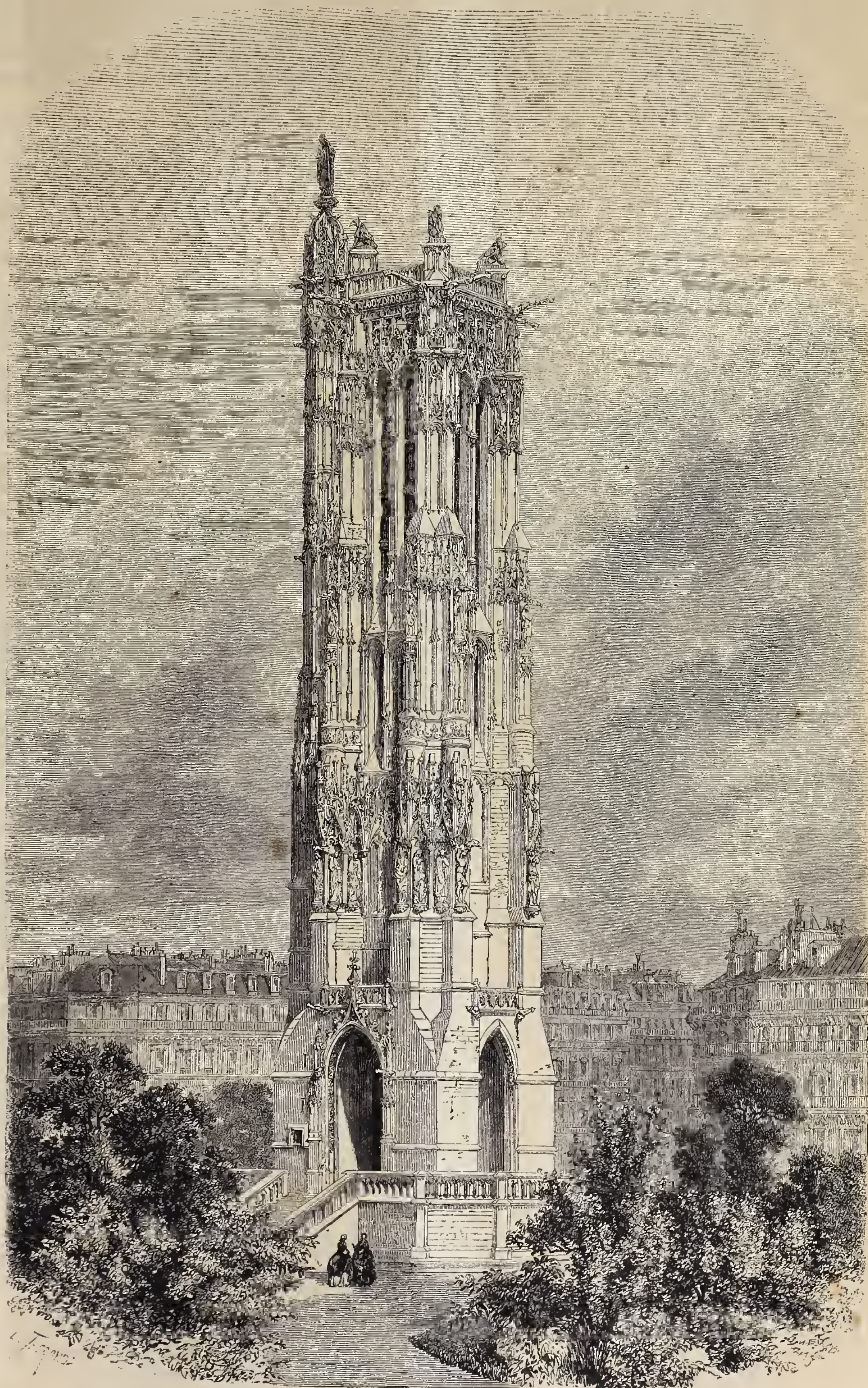
La Voie lactée. — Partie Nord.



Partie Sud

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

SAINT-JACQUES LA BOUCHERIE.



La Tour Saint-Jacques la Boucherie. — Dessin de Thérond.

L'église Saint-Jacques de la Boucherie, située au centre d'un des quartiers les plus populeux de Paris, dut son surnom de *la Boucherie* au voisinage de la grande boucherie du Châtelet, ou l'*apport Paris*. On la distinguait ainsi de deux autres églises de la capitale, placées sous le même vocable, et qui, du reste, avaient également leurs surnoms : Saint-Jacques de l'Hôpital et Saint-Jacques du Haut-Pas. La date de la fondation de Saint-Jacques de la Boucherie est incertaine. On trouve cette église mentionnée pour la première fois, en l'an 1119, dans une bulle du pape Calixte II. Il paraît qu'elle avait pris la place d'une chapelle dédiée à sainte Anne et élevée au milieu du dixième siècle. Dès le règne de Philippe-Auguste, en 1206, Saint-Jacques de la Boucherie portait déjà le titre de paroisse : elle avait aussi celui d'église archipresbytérale, c'est-à-dire que son curé était l'un des archiprêtres du diocèse; il était même prêtre-cardinal, ayant le privilége d'assister l'évêque officiant dans la cathédrale, à la messe des quatre grandes fêtes annuelles. Au milieu du quatorzième siècle, l'église Saint-Jacques la Boucherie fut en partie reconstruite. Le maître autel, élevé dans le nouveau chœur, fut consacré, le 24 mars 1414, par Gérard de Montaigu, quatre-vingt-quinzième évêque de Paris.

Divers personnages notables contribuèrent par leurs libéralités à la décoration intérieure et extérieure du monument. Le plus célèbre d'entre ces donataires fut Nicolas Flamel, l'un des meilleurs calligraphes de son temps, spéculateur habile, même un peu usurier, dont la fortune étonna le peuple qui n'en comprenait pas l'origine, et que la légende a transformé en alchimiste [1]. Il avait fondé à Saint-Jacques une des principales chapelles, comme en témoignait une inscription placée sur la corniche de la chapelle des Éperonniers. Le petit portail du nord, qui donnait sur la rue des Écrivains, avait été bâti, en 1399, de ses deniers. Flamel s'y était fait représenter dans le champ de la voussure, avec Pernelle, sa femme, à genoux devant la Vierge, à laquelle il était présenté par l'apôtre saint Jacques, tandis que saint Jean Baptiste présentait sa femme à Marie. Dans le mur de la chapelle Saint-Nicolas, se trouvait encastré un tombeau en marbre sur lequel étaient couchées les figures de Nicolas Boulard et de Jeanne Dupuis, sa femme, anciens fondateurs de messes qui se disaient dans l'église. La chapelle Saint-Denis, celle des Charniers, se faisaient remarquer par la beauté de leurs peintures sur verre, dont quelques-unes étaient dues à Pinaigrier. Nicolas Flamel s'était aussi fait représenter sur l'une de ces verrières. La tour qui reste seule debout, et que l'on a récemment restaurée, était la partie la moins ancienne de l'église. Les fondements en avaient été posés dans le cours de l'année 1508, sous le règne de Louis XII; quatorze années après, sous François Ier, elle était achevée (1522).

Lors de la réduction du nombre des paroisses de Paris, en 1790, l'église Saint-Jacques la Boucherie fut supprimée et classée parmi les propriétés nationales. En 1793, elle servit de lieu de réunion pour les délibérations de la section des Lombards, puis elle fut louée à un industriel qui l'occupa jusqu'au commencement de 1797. A cette époque, un entrepreneur de bâtiments en fit l'acquisition pour la somme de 411 200 francs. Elle venait d'être en partie détruite par trois incendies successifs; peu de temps après on procéda à sa démolition. La nef fut rasée, on dispersa les tombeaux, la tour seule fut épargnée, et ne tarda pas à être entourée de petites boutiques en bois, qui en obstruèrent les abords et formèrent ce qu'on appela la « cour du Commerce ». Un nouvel incendie fit disparaître ces maisonnettes, que remplaça bientôt un marché, construit par l'architecte Lelong. Inauguré en 1820, ce marché était spécialement occupé par des marchands de linge et d'habits. Quant à la tour, devenue la propriété d'un industriel nommé Dubois, elle servit d'usine pour fondre le plomb de chasse d'après un procédé anglais. Cette nouvelle destination était peu propre au bon entretien d'une construction déjà fort délabrée. Heureusement, le 27 avril 1836, la ville de Paris racheta la tour, et sauva ainsi un des monuments les plus curieux de la capitale.

Des travaux de réparation étaient indispensables; on en confia la direction à M. Théodore Ballu, architecte. La tour, haute de 50m,25 avant le nivellement des terrains, fut reprise extérieurement, presque en totalité, depuis sa base jusqu'au premier cordon. On laissa lisses, comme elles l'étaient primitivement, les surfaces de cette zone, sauf les saillies en relief des archivoltes, des larmiers et des barbacanes. Le nivellement du sol qu'avait occupé l'église permit d'étudier les trois périodes historiques de ce monument. On découvrit quelques fragments de constructions carlovingiennes, qui appartenaient, sans doute, à la chapelle Sainte-Anne; puis on mit au jour les bases des piliers de la grande nef, des soubassements, et quelques chapiteaux de l'église qui lui avait succédé. Sous le sol de cette seconde église, on découvrit plusieurs sépultures, soit dans des cercueils de plomb avec ou sans inscriptions, soit en pleine terre. Le squelette d'une femme offrait des proportions remarquables, et M. Serres, membre de l'Institut et professeur au jardin des Plantes, le réclama dans l'intérêt de ses études anthropologiques; près de ces ossements étaient des vases en terre cuite, de grandes dimensions, ayant contenu de l'eau bénite ou de l'encens; puis d'autres vases de terre renfermant du charbon, suivant les usages observés jadis dans les sépultures chrétiennes jusqu'au treizième siècle. Enfin, on retrouva des restes de la troisième et dernière construction aux quatorzième et quinzième siècles. Mais on ne pouvait espérer de découvrir le tombeau de Nicolas Flamel, qui se trouvait placé sous la nef, ni celui de Jean Fernel, médecin de Henri II, inhumé dans cette église en 1558.

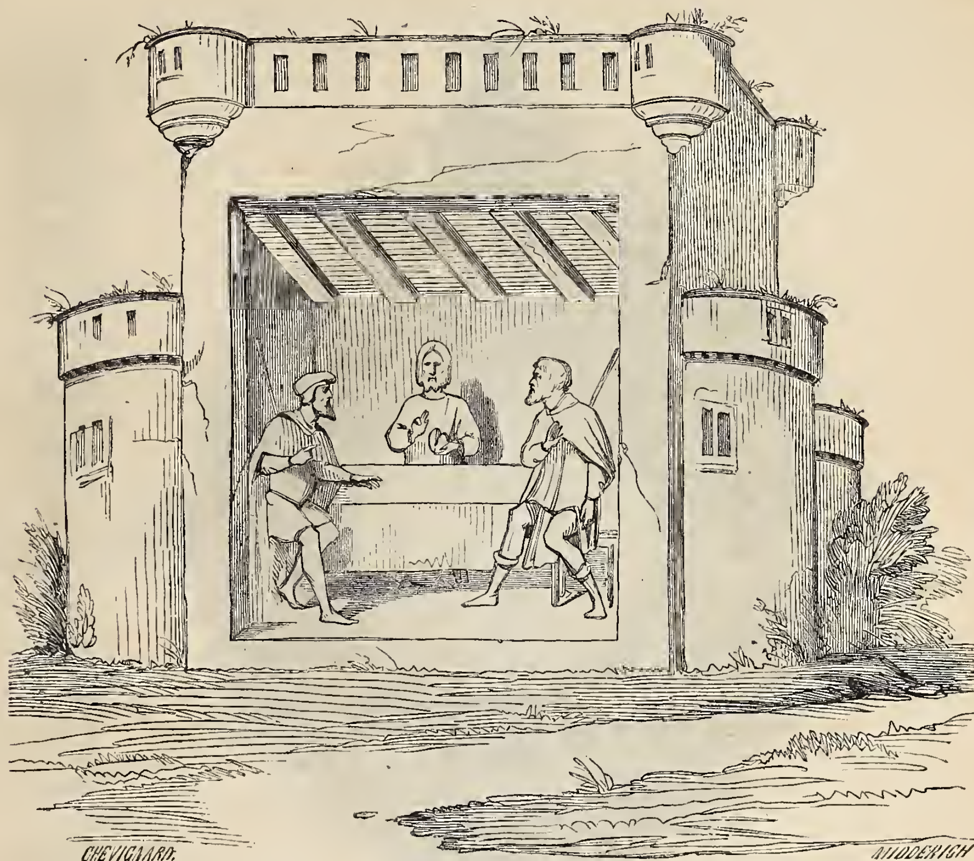
Un petit caveau portait quelques traces de peintures. En un autre endroit, on a découvert quelques fresques plus remarquables. Entre les quatre puissants piliers qui soutiennent, avec leurs ogives, la masse de la tour et les murs extérieurs, existent des espèces de narthex ou pronaos voûtés qui servaient de chapelles. Lors de la dernière restauration, on vit, sur les murs de l'une de ces chapelles, qui prend son jour au couchant, et sous les plâtres et les badigeons, des peintures dont voici les sujets : d'un côté, les pèlerins d'Emmaüs rencontrent le Sauveur sur leur chemin et l'interrogent; cette scène occupait le premier plan et le bas du mur. Derrière ces figures, le chemin, s'engageant entre deux rochers qui forment repoussoir, serpente plus haut dans la campagne et aboutit à une hôtellerie pittoresquement située. Dans une salle haute de cette « fabrique », les pèlerins, assis à table avec leur divin maître, le reconnaissent au moment où il rompt le pain.

Pour compléter la décoration extérieure de la tour, on l'a consolidée par un terre-plein figurant une sorte de piédestal de forme octogone. Ce soubassement est surmonté d'une balustrade à jour, dont le style est en harmonie avec celui de l'édifice. On y arrive par deux rampes de même dessin que la balustrade qui conduisent aux deux arcades principales, celle du levant et celle du couchant. Quoique tout l'édifice ait été restauré, on n'a rétabli ni les voûtes, ni les planchers, ni les divisions horizontales. Les auvents ont également disparu; des vitraux, peints en grisaille, ferment les fenêtres. Sur ces vitraux sont exécutés des

[1] Voy. t. Ier (1833), p. 94. M. Vallet de Viriville a écrit sur Nicolas Flamel un mémoire intéressant.

écussons, dont l'un porte le nom de Nicolas Flamel. A l'intérieur de l'éperon de la tour, à gauche de l'entrée occidentale, un escalier à vis et à noyau plein, de pierre dure, formé de deux cent quatre-vingt-onze marches, conduit à la plate-forme, et est éclairé par des ouvertures longues et étroites, pratiquées dans le mur de soutenement. Du sommet, le spectateur domine tout Paris et les environs, et, suivant l'expression pittoresque de Sauval, « il voit la distribution et le cours de toutes les rues, comme les veines dans le corps humain ».

Les statues qui décorent extérieurement l'édifice sont de MM. Arnaud, Bonnassieux, Galmels, Chambard, Chenillon, Chevalier, Cordier, Courtet, Dantan, Desprez, Diebolt, Duseigneur, Froget, Girard, Gruyère, Loison, Lechesne, Pascal, Perraud, Protat, Révillon, Talluet et Villain. Les ornements sont de M. Lafontaine.



Peinture murale découverte à la Tour Saint-Jacques la Boucherie. — Dessin de Chevignard.

La statue de saint Jacques qui surmonte la plate-forme est due au ciseau de M. Chenillon, qui s'est inspiré d'un dessin représentant l'ancienne statue. En bas, au centre de la tour, on a élevé une statue à Blaise Pascal, en mémoire des expériences que fit sur la tour, en 1653, cet homme illustre, le plus grand écrivain en prose des temps modernes. Cette statue est due à M. Cavelier, l'auteur de la *Pénélope* et des *Gracques* (¹).

Un système d'éclairage au gaz, consistant en un appareil de tuyaux disposés verticalement devant chaque vitrail, avec des réflecteurs étagés, projette sur cet édifice une harmonieuse clarté et ajoute encore à l'effet de son architecture. De longues échelles de fer, scellées à l'intérieur, sur les faces des quatre angles biais de la tour, servent au service des allumeurs.

Un square ou jardin, occupant une superficie de 6 000 mètres, environne la tour ainsi restaurée. Il est planté d'essences rares et d'arbres exotiques, extraits des pépinières de Paris, d'Angers et de Nantes : on y remarque notamment le cèdre de l'Himalaya, le *Taxodium sempervirens*, le *Cryptomeria* du Japon, l'*Araucaria* du Brésil, des sapins du Canada, des chênes verts de l'Algérie, le pin noir d'Autriche, le *Magnolia grandiflora*, le tilleul argenté du Japon, etc. Deux sapins de dix mètres de hauteur, transportés du bois de Boulogne dans ce square, y ont parfaitement repris.

La dépense totale de la restauration de l'édifice et de l'établissement du square s'est élevée à 950 100 francs : le prix des acquisitions d'immeubles environnant la tour, faites pour opérer son dégagement, n'est pas compris dans cette somme.

(¹) Voy. t. XVII (1849), p. 328, et t. XXIV (1856), p. 28.

MUSÉE DU LOUVRE

COLLECTION DE M. C. SAUVAGEOT.

Suite. — Voy. p. 107.

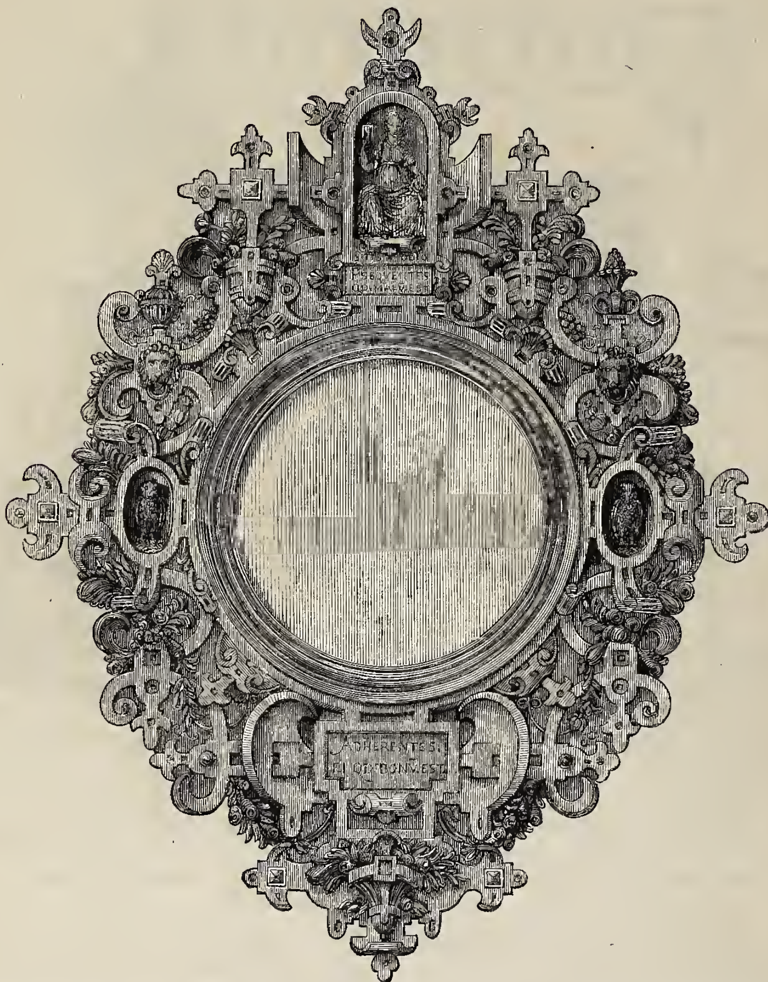
SCULPTURE SUR BOIS.

On sait que l'argile et le bois, matières qui opposent le moins de difficultés au travail, furent les premières employées par les sculpteurs. La sculpture en bois date des temps les plus reculés. Pausanias dit que l'on voyait dans le temple de Minerve Poliade (Minerve protectrice de la ville) une statue en bois de la déesse offerte par Cécrops; bien antérieurement à cette époque déjà si reculée, les artistes de l'Égypte avaient employé le bois. Les nombreuses fouilles faites depuis plusieurs années ont enrichi nos musées d'une innombrable quantité de statuettes et

ustensiles divers en bois sculpté venus des bords du Nil. A la sculpture d'argile et de bois succéda celle faite avec divers métaux, l'or, l'argent, l'électrum, le cuivre, le bronze, etc., et enfin, grâce aux perfectionnements successifs apportés dans la confection des outils, les artistes de l'antiquité abordèrent le marbre, le granit et même le porphyre.

De tous ces grands et innombrables chefs-d'œuvre qui couvraient l'Égypte, la Grèce et l'Italie, que reste-t-il? Bien peu de chose; car si l'argile se détruisit par sa propre fragilité, si le temps consuma le bois, les hommes brisèrent le marbre, et la cupidité fondit tous les métaux.

A la fin du quinzième siècle, des artistes allemands et flamands du plus grand mérite s'adonnèrent à la sculpture en bois. Grâce à Lucas Moser (1431), à Schuhlen (1460), à Adam Kraft (1507), à Michel Wohlgemuth (1519), à Hans Bruggemann (1521), à Peter Flotner (1546), à Jean



Miroir de poche, en buis sculpté (présent de noces, *Bruylofts-Geschenk*), de la collection de M. C. Sauvageot, conservateur au Louvre. — Hauteur, $0^{m},13$; largeur, $0^{m},10$. — Dessin de Montalan.

Teschler (1546), les chœurs des églises s'ornèrent de stalles aux sujets souvent plus satiriques que religieux, et d'admirables tableaux en bois désignés généralement sous le nom de retables.

A l'exemple de ces éminents créateurs qui consacraient leur génie à de vastes compositions, d'autres artistes, plus modestes, mais peut-être d'un talent égal, firent de petites chapelles ou oratoires qu'on plaçait au chevet du lit, et que les Allemands nommaient *Hausaltærchen* (autels domestiques).

A cette seconde génération succéda une nouvelle pléiade d'artistes qui popularisèrent la sculpture en bois en l'adaptant à presque tous les objets usuels de la vie, et c'est alors qu'on vit paraître ces splendides grains de chapelets à jour, ces délicieux portraits-médaillons [1], ces peignes, ces manches de couteaux d'un travail si fin, ces réjouissantes râpes à tabac, et enfin ces cadres de miroirs d'une ornementation si riche et si pure, que de nos jours on achète à si haut prix.

Pour donner un seul exemple de la multiplicité des objets que certains artistes étaient parvenus, à force de travail et de patience, à représenter sur l'espace le plus petit, nous citerons Leo Pronner de Nuremberg (1630), qui, sur un noyau de cerise, sculpta cent têtes distinctement visibles à la loupe.

L'objet qui nous occupe aujourd'hui est certainement un des plus précieux spécimens de l'art flamand de la fin du seizième siècle; on y trouve à la fois une ornementation des plus riches et le goût le plus pur; il ne peut être que de cette époque où les artistes, s'inspirant de la belle renaissance italienne, donnèrent à leurs productions un degré de légèreté et d'élégance qu'ils n'avaient pas atteint jusqu'alors.

Au-dessus d'une glace de quatre centimètres, est sculptée une femme assise, vue de face, tenant un sablier et une tête de mort sous ses pieds; dans un cartel, on lit :

[1] De l'avis de tous les amateurs, la collection la plus riche en médaillons, sans en excepter le Louvre et la Kuntskammer de Berlin, est celle de M. C. Sauvageot.

SITIS ODIO P (per) SEQVENTES QD (quod) MALV̄ (malum) EST.

(Poursuivez de votre haine tout ce qui est mal.)

Au-dessous de la glace se trouve cette seconde légende, corollaire de la première :

ADHERENTES EI QD (quod) BONV̄ (bonum) EST.

(Attachez-vous à ce qui est bien.)

Au revers, dans un médaillon de même grandeur que la glace, est un bas-relief qui représente Judith, un coutelas à la main, et donnant à une esclave la tête d'Holopherne dont on voit le cadavre étendu sur un lit.

A la partie supérieure est une femme dans une niche, tenant un serpent et un miroir.

On voit que ce petit miroir n'était pas destiné à être le *conseiller des grâces;* ses légendes sont des conseils sévères,



Profil et revers du Miroir. — Dessin de Montalan.

et le fiancé qui a voulu que sa future compagne l'eût chaque jour devant les yeux, était sans doute un homme fort sage. Le serpent, c'est la prudence qui doit guider la conduite de l'honnête femme; le miroir, c'est la vérité, l'horreur du mensonge. Si elle jette les yeux sur l'arc intérieur de la petite niche, elle y trouve écrit en vieux flamand :

BETER V (wen) LEVEN.

(Améliorez votre vie.)

DIE, NA, DĒ (den) VLEES CHE, LEEFT, SAL, STER.

(Qui vit selon la chair mourra.)

Et sur la tablette d'en bas :

GEDENCT, DES, WYFS, LOTHS.

(Rappelez-vous la femme de Lot.)

L'ESPÉRANCE.

L'espérance vraie est basée sur l'énergie du caractère. Un esprit vigoureux espère toujours et a toujours un motif d'espérer, parce qu'il connaît l'inconstance des choses humaines, et combien la moindre circonstance peut changer tout un cours d'événements. Un tel esprit s'appuie sur lui-même. Il n'est point enfermé dans des vues partiales ou borné à un objet particulier; et si, en définitive, tout vient à être perdu, il se garantit lui-même du naufrage, — il sauve son honneur et sa dignité.

L'espérance éveille le courage, tandis que le découragement est le dernier des maux. C'est l'abandonnement du bien; c'est le combattant de la vie se rendant au vide et sombre néant. Celui qui implante le courage dans l'âme humaine est le meilleur médecin.

Chercher à gouverner les hommes au moyen de leurs craintes et de leurs besoins, est un dessein bas et ignoble. Le désir de gouverner par la lâcheté est lui-même couardise. L'amour inspire le courage et l'espérance : aussi est-il doublement créateur et conservateur de la vie.

Tout ce qui nous enseigne à combattre bravement les doutes de toute sorte et les rudes assauts de la vie, nous rend capable de remporter la victoire. Un soin spécial doit

donc être pris, dans l'éducation, pour montrer quel est le vrai courage, aussi bien dans la vie domestique et de société que dans les affaires publiques, et pour apprendre par quels moyens il peut être le mieux soutenu.

VON-KNEBEL.

DE L'INFLUENCE DU GOUT PUBLIC

SUR L'ART ET SUR L'INDUSTRIE.

Le public exerce une grande influence sur la marche de l'art, car c'est pour lui, et souvent d'après lui, que l'artiste travaille.

Chaque individu, par conséquent chacun des éléments qui constituent la société, a en lui un principe de poésie plus ou moins développé, suivant la valeur de ses qualités morales. Ce sentiment poétique commun à tous les êtres, mais différent d'intensité suivant la délicatesse ou la grossièreté des pensées de chacun d'eux, peut recevoir de l'éducation une impulsion puissante.

Prenez un homme de facultés ordinaires sous ce rapport, et apprenez-lui à les exercer ; appelez fréquemment son attention sur tout ce qui peut développer le germe que vous voulez voir grandir : l'instinct deviendra intelligence, et le sentiment acquerra une vivacité et une spontanéité qu'on ne saurait trouver dans une nature plus heureusement douée au même point de vue, mais inculte.

L'Italien, moins intelligent peut-être, sous beaucoup de rapports, que le Français; l'Allemand, plus froid et plus lourd, ont cependant le sentiment artistique plus réel et plus noble que lui. Cela vient de ce qu'ils cherchent et s'instruisent.

Le Français, jugeant tout avec sa légèreté proverbiale, les arts comme le reste, et d'ailleurs doué naturellement d'assez d'enthousiasme pour se passionner à première vue, néglige de s'éclairer. Il se croit infaillible. Sous prétexte que l'art agit surtout par impression, l'éducation, sans qu'il l'avoue, lui paraît inutile. Il s'ensuit que, faute de principes, ces questions ne sont, à ses yeux, qu'affaire de mode, et pas autre chose.

Cela s'accorde peu avec la grandeur de l'art : aussi, malgré des dispositions premières qu'on ne saurait mettre en doute, le public français, guidé par un goût peu châtié, ignore le caractère de l'époque actuelle, en méconnaît la valeur, et souvent s'oppose au progrès par ses fantaisies pleines d'ignorance. Le défaut d'éducation spéciale lui fait aimer des œuvres fausses, triviales, vulgaires. Puis l'indifférence d'un grand nombre vient se joindre à l'ignorance de tous.

De son côté, le fabricant n'est artiste ni par goût, ni par caractère ; il est avant tout négociant. Que ses produits soient de vente facile et lucrative, voilà ce qui l'intéresse. S'il lui faut, pour cela, flatter les manies du public, il les flatte. Est-il blâmable? Non, peut-être, car il ne croit pas avoir pour mission d'éclairer et d'instruire; il exerce un métier, et c'est tout. Dès lors, si je trouve chez lui, au milieu d'une foule de produits sans valeur artistique, quelques œuvres d'un goût meilleur, d'un sentiment plus pur, je dois me tenir pour satisfait. L'acheteur peut choisir, et s'il ne sait pas distinguer le bon du mauvais, s'il ne sait pas profiter de la leçon qu'on lui donne par comparaison, je ne puis exiger du fabricant qu'il exclue l'objet le mieux prisé, parce qu'il choque le bon goût, au bénéfice de celui qui brille de qualités réelles, mais ne se vend pas.

Le compositeur de modèles est artiste, mais le moins libre de tous les artistes. Qu'il travaille sur commande ou qu'il fasse un projet, ses ouvrages sont toujours soumis à la loi du commerce, et leurs qualités ou leurs défauts, au point de vue artistique, sont d'une importance minime. Celui-ci est remarquable, mais sera d'un débit difficile ; il est repoussé. Celui-là est bien conçu, mais il faut y faire tel changement pour qu'il soit goûté. Il y perdra beaucoup de caractère, tout son caractère peut-être ; il n'importe, il rapportera davantage. Cet autre est laid, trivial, presque ridicule ; cela n'y fait rien. Le public aime ce genre, ce style : on l'exécutera avec réussite assurée.

Ce qui importe donc est que l'art descende et s'infiltre dans toutes les classes de la société. Pour réaliser cette pensée, c'est peu d'ouvrir un jour les palais à la foule et de l'admettre à contempler une heure les prodiges des artistes, les créations luxueuses de quelques ébénistes, les magnificences des orfévres, nos tapisseries des Gobelins, nos porcelaines de Sèvres, toutes nos gloires nationales enfin. Ces exhibitions, en soumettant l'intelligence à une surexcitation exagérée, étonnent et fatiguent plus qu'elles n'instruisent. Au contraire, si les éléments constitutifs de toute œuvre d'art trouvaient leur application dans chacun de ces objets qu'un usage journalier ramène sans cesse sous les yeux de celui qui les possède, le sentiment du beau se développerait chez lui, ne fût-ce que par la force de l'habitude d'en contempler l'expression.

L'antiquité l'avait bien compris. Les objets anciens qui nous sont parvenus, les plus ordinaires, ceux qui nous ont fait pénétrer la vie intime des peuples d'autrefois, présentent toujours un caractère remarquable. A quelque usage qu'ils fussent destinés, les lois du goût n'étaient jamais négligées par l'artisan ; et, lorsque tout ornement en était banni comme inutile ou déplacé, la forme restait encore pour exercer et prouver le talent de l'artiste.

C'est donc à la production ordinaire, et non à une production accidentelle, qu'il faut demander de faire connaître les tendances de notre industrie. Il n'en est pas de même des professions dans lesquelles la richesse du produit est une des conditions nécessaires de son existence, parce qu'elles sont l'expression du luxe à son plus haut période de développement. Pour celles-ci, il n'est pas de production accidentelle.

En résumé, le public domine la situation par ses opinions tranchantes et son ignorance artistique. Le fabricant se fait le serviteur complaisant des fantaisies du public par esprit mercantile, et souvent les excite par sa propre ignorance. L'artiste industriel obéit la plupart du temps au fabricant, car sa soumission est la condition forcée de son travail, eût-il des connaissances assez étendues et un talent assez réel pour donner l'impulsion au lieu de la recevoir.

Combattre les idées erronées du public, et en même temps ses habitudes pédagogiques que rien ne justifie ; en faire un appréciateur éclairé au lieu d'un acheteur capricieux ; remplacer par le goût, le sentiment et la raison, l'instinct qui le guide bien ou mal et souvent l'égare : là est la solution de la question. En d'autres termes, c'est en créant une instruction artistique pour tous qu'on peut rendre à l'art la puissance qui lui appartient légitimement.

En effet, la nécessité d'une instruction spéciale et plus complète pour l'artiste industriel ne serait que la conséquence forcée du développement donné aux connaissances artistiques en général. Le producteur doit savoir et pouvoir plus que le consommateur. En admettant que le fabricant se soucie peu de la mission qu'il pourrait remplir conjointement avec l'artiste, s'il voulait l'accepter, — celle de concourir au développement des qualités morales de la société par l'influence du beau, — le soin de ses intérêts voudrait toujours qu'il se tînt à la hauteur de ceux auxquels il sert d'intermédiaire. Participant d'ailleurs à l'instruction donnée à tous, il dépouillerait lui-même mainte idée fausse qui le domine aujourd'hui.

C'est donc à la généralité qu'il faut, avant tout, s'adresser.

Le principe sur lequel est basée l'instruction en France est celui-ci : Donner à la jeunesse des notions générales susceptibles d'ouvrir à chacun la porte par laquelle il doit passer pour se vouer à une spécialité. L'étude des langues et la littérature, l'histoire ancienne et moderne, la géographie, la philosophie, les sciences mathématiques et physiques, l'histoire naturelle : tels sont, en quelques mots, les sujets qu'effleure, avant vingt ans, quiconque reçoit ce qu'on est convenu d'appeler une instruction classique complète.

La part faite à l'art, au milieu de toutes ces connaissances, n'est pas suffisante. (1)

TROIS CENTS CHEMISES
EN DEUX HEURES.

Elles ne sont ni en batiste ni en toile de Hollande; mais les bons indiens Moxos (2) s'en contentent, et obtiennent ce léger costume de l'écorce d'un figuier qui croît de toutes parts dans leurs magnifiques forêts. Cet arbre précieux est désigné par eux sous le nom de *Bibosi*. Alcide d'Orbigny raconte comment, en arrivant un jour dans un bois vierge, les hommes de son escorte furent frappés de la dimension des arbres auxquels ils empruntent d'ordinaire leur vêtement. Émerveillés de cette subite abondance d'un végétal utile et parfois assez rare, ses gens le supplièrent de leur permettre d'établir sur l'heure une de ces manufactures en plein vent qui cadrent si bien avec leurs habitudes. Voici comment il raconte cet incident curieux :

« En un instant la forêt retentit de toutes parts des coups redoublés de la hache et du bruit des arbres tombant sous les coups. Ils choisissent les jeunes arbres sans nœuds; ils coupent d'abord un morceau d'écorce pour en reconnaître la qualité, tous ne l'ayant pas aussi bonne. L'arbre adopté est abattu; ils enlèvent les branches et marquent sur les troncs la longueur nécessaire à chaque chemise, l'écorce devant être reployée sur elle-même, à l'effet d'épargner une couture. Ils font une incision circulaire à la longueur voulue, pratiquent une fente longitudinale, introduisent sous l'écorce un morceau de bois coupé en biseau, et la détachent de la partie ligneuse sans la rompre. Une fois détachée, ils en ploient l'extrémité en travers, de manière à séparer la partie extérieure, dure, de l'intérieure, blanche, épaisse, et la seule qui leur soit utile; ils la roulent ensuite et en enlèvent d'autres.

» En deux heures, mes soixante-dix Indiens avaient recueilli la matière première de trois cents chemises au moins. Le soir, à la halte, ils s'occupèrent du travail peu difficile de leur préparation. Chacun alla dans le bois couper un tronçon d'arbre pour fabriquer sa chemise. Munis d'un maillet carré marqué de profondes stries transversales, ils en donnaient successivement des coups tantôt d'une main, tantôt de l'autre, afin d'écarter les fibres de l'écorce. Ils pratiquèrent cette opération des deux côtés, étirèrent cette toile naturelle, et la lavèrent dans l'eau. Ils la frappèrent encore une fois pendant un temps plus court et l'étendirent comme une pièce de linge, n'ayant plus, pour avoir une chemise entièrement confectionnée, qu'à la doubler sur elle-même, après y avoir pratiqué une ouverture pour passer la tête et l'avoir cousue sur les côtés. » (3)

ÉTUDES SUR LE LITTORAL DE LA FRANCE.

Suite. — Voy. p. 191.

X. — COTES DE LA MÉDITERRANÉE. — LES LAGUNES DU GOLFE DU LION.

Le littoral de la France sur la Méditerranée est tracé par deux courbes : l'une rentrante, sur le Languedoc, côte basse, sablonneuse et baignée par le golfe du Lion; l'autre saillante, qui est la côte élevée, rocheuse et découpée de la Provence.

Depuis le cap de Cerbera, qui marque la séparation de la France d'avec l'Espagne, jusqu'à l'embouchure de la Tech, pendant dix-sept kilomètres environ, la mer baigne le pied de la terrasse qui supporte les Pyrénées; la côte est ici élevée, rocheuse, découpée, et offre l'excellent atterrage de Port-Vendres, l'unique du golfe du Lion.

Au delà de la Tech, et jusqu'au golfe de Marseille, les côtes du Roussillon, du bas Languedoc et du delta du Rhône sont basses, sablonneuses, malsaines et bordées d'un grand nombre de marais et de lagunes ou étangs, dont les principaux sont ceux de Saint-Nazaire, de Leucate (5710 hectares), de la Palme, de Bages, de Gruissan, de Fleury, de Vendres, de Thau, de Maguelone, de Mauguio et de Repausset. Ces étangs sont séparés entre eux par des contre-forts des Cévennes, qui viennent se terminer sur le rivage, et dont quelques-uns sont assez élevés, entre autres la montagne de la Clape, entre les étangs de Gruissan et de Fleury. Du côté de la mer, ils en sont séparés par des bourrelets de sable étroits et bas, percés de *graus*, qui les mettent en communication avec la Méditerranée. Au delà de l'étang de Repausset, jusqu'au Rhône, la côte du département du Gard est bordée par les salins ou marais salants de Peccais, fort étendus et fournissant en grande abondance des sels estimés. Les œillets du bas Languedoc produisent 86 700 000 kilogrammes de sel. En résumé, les marais salants de tout le littoral français rapportent, dans une année favorable, 455 millions de kilogrammes de sel, valant au moins 100 millions de francs.

Après les salins de Peccais, on arrive à l'île de la Camargue (*Caii Marii Ager*) ou delta du Rhône, pays plat et marécageux, dont les rives présentent plusieurs étangs, entre autres celui de Valcarès, qui sont séparés de la mer par de petites dunes.

Le pourtour du golfe du Lion est partout encombré de sables et de bancs; des barres existent aux embouchures de toutes les rivières qui s'y jettent; mais nulle part il n'y a d'aussi immenses envasements qu'aux embouchures du Rhône, et qui sont produits par le limon que le fleuve entraîne avec lui. Après le grand bras du Rhône, sur lequel est *Arles*, on trouve le Grand-Marais, espèce de désert aquatique; puis les étangs de Ligagnau et du Galejon, séparés par une côte sablonneuse de l'étang de l'Estouma (4), sur lequel est *Foz*, où les navires abordaient encore au douzième siècle. Nous arrivons enfin à l'étang de Caronte, détroit sans profondeur qui conduit à l'étang de Berre. Les côtes de cet étang sont basses et bordées elles-mêmes de petits étangs séparés du principal par d'étroits bourrelets de vase. L'étang de Berre, de dix lieues carrées d'étendue et de 7 à 10 mètres de profondeur, forme un magnifique

(1) Extraits de l'ouvrage de M. Achille Hermant, intitulé *De l'Influence des arts du dessin sur l'industrie*, mémoire couronné par l'Institut.

(2) Les Moxos formaient naguère une population de 11 920 habitants; la province qu'ils habitent est située dans l'Amérique du Sud (Bolivie), entre les 10e et 16e degrés de latitude sud.

(3) Fragment d'un *Voyage au centre de l'Amérique méridionale*; Paris, 1845, in-8, p. 225.

(4) *Stômalimnê* (la Bouche des étangs). *Estouma* est le mot patois, dérivant de *stôma*, et que l'on a si étrangement défiguré en l'écrivant *l'estomac*.

bassin où manœuvreraient à l'aise des escadres, si la communication avec la Méditerranée était autre que le chenal de Caronte, dans lequel la vase n'a laissé qu'un mètre et demi d'eau. De grands travaux ont été entrepris pour le creuser et rendre aux ports de Bouc et des Martigues la profondeur nécessaire à leur commerce.

De nombreuses rivières se jettent dans le golfe du Lion, qui toutes contribuent à envaser ses bords. Les principales sont la Tech, la Têt, la Gly, l'Aude, l'Orb, l'Hérault, la Vidourle, le Rhône, et l'Arc qui afflue à l'étang de Berre.

« De l'embouchure du Rhône au pied des Pyrénées s'étend la plus mauvaise des mers de l'Europe; le rivage en est aussi perfide que la surface en est tumultueuse [1]. » Presque partout des hauts-fonds continus où la violence des vents empêche d'accoster le rivage; le seul atterrage du golfe est *Port-Vendres.* Les avantages de cette position, aussi excellente au point de vue de la défense de la frontière qu'au point de vue maritime, avaient été signalés par Vauban; mais ce n'est que depuis 1845 qu'on a commencé à en faire un bon port, accessible à des vaisseaux de ligne et qui assure un refuge à nos bâtiments dans ce terrible golfe du Lion. Port-Vendres est un port de commerce et une place forte importante. Vient ensuite *Collioure,* station de pêcheurs qui poursuivent l'anchois et la sardine; le port ne peut recevoir que de très-petits bâtiments, cependant il s'y fait assez de commerce. *La Nouvelle,* défendue par un fort, est sur le grau de l'étang de Bages; c'est un port de commerce et de pêche qui ne peut recevoir que de petits bâtiments et dont l'entrée est fort difficile; il a été créé en 1700 et communique avec Narbonne par un canal maritime. *Agde,* sur l'Hérault, à l'embouchure de l'une des branches du canal du Midi, possède un port fondé par le cardinal de Richelieu, qui est très-sûr, très-commerçant, mais ne peut recevoir que des bâtiments de 200 tonneaux. Au sud de la pointe élevée qu'on appelle le cap d'Agde, est le fort Brescou qui défend ces parages. *Cette,* situé sur une hauteur assez élevée qui est sur le bourrelet de l'étang de Thau et à l'embouchure du canal du Midi, a un port sûr, commode, très-commerçant et bien défendu; sa fondation ne remonte qu'à 1666. De vastes marais salants sont établis aux environs de Cette. Viennent ensuite les ports d'Aigues-Mortes, d'Arles, de Bouc et des Martigues. *Aigues-Mortes* communique avec la mer par le canal de la Grande-Roubine, qui aboutit au grau d'Aigues-Mortes, qui est le port de la ville; c'est un port de pêche et de relâche. En face du grau d'Aigues-Mortes est une rade étendue et bonne. Saint Louis s'embarqua à Aigues-Mortes en 1270 pour la croisade de Tunis; il avait acquis la ville en 1248 et avait créé le port, qui est



Carte du golfe du Lion (Méditerranée). — Carte de L. Dussieux.

aujourd'hui comblé par la vase; l'état actuel d'Aigues-Mortes est dû au cardinal de Richelieu, qui a fait ouvrir le grau. *Arles* est un port de commerce encore assez considérable, quoique déchu de son ancienne importance; il communique avec la mer par un canal maritime appelé le canal d'Arles à Bouc. *Bouc* est un port de commerce et un excellent refuge par les gros temps et pendant la guerre. *Les Martigues* sont un port de pêche.

La mer Méditerranée et les étangs qui la bordent sont très-poissonneux; les principales espèces que l'on y pêche sont : l'auge, variété de raie; la baudroie, les soles; les carrelets, pineaux, cabottes, congres, belugons; le pilot, la liche, le miraillet, la vive, la sardine, la mélette, et surtout l'anchois et le thon. L'anchois se pêche principalement sur les côtes de Provence et de Corse, à Antibes, Fréjus, Cannes et Saint-Tropez; là aussi on l'embarille dans la saumure pour aller le vendre à la foire de Beaucaire. La mélette est l'objet d'importantes salaisons pour les classes pauvres du Midi. Le thon est pris par les pêcheurs de Provence et de Corse; ce poisson mariné est l'objet d'un commerce considérable. Le corail, qui est employé dans la bijouterie, est pêché dans les golfes de Cassis, de la Ciotat et d'Ajaccio, et aussi sur les côtes algériennes.

La suite à une autre livraison.

[1] Baude, *les Côtes de Roussillon*, dans la *Revue des Deux Mondes.*

GEOFFROY SAINT-HILAIRE.

Voyez la Table des vingt premières années.



Statue en marbre de Geoffroy Saint-Hilaire, par Élias Robert, inaugurée à Étampes, le 11 octobre 1857. Dessin de Chevignard.

Ame douce et ardente, naïve et passionnée, persévérante et enthousiaste, Geoffroy Saint-Hilaire réunissait à un haut degré les qualités extrêmes qui font l'homme supérieur. « Je n'admire point l'excès d'une vertu, dit Pascal, si je ne vois en même temps l'excès de la vertu opposée... On ne montre pas sa grandeur pour être à une extrémité, mais bien en touchant les deux à la fois, et remplissant tout l'entre-deux. » Ainsi admirait-on dans Geoffroy Saint-Hilaire les vertus des différents âges de la vie : la simplicité et la bonne foi de l'enfance; la confiance, la générosité, le dévouement de la jeunesse; la fermeté, l'ardeur laborieuse, la mâle humanité de l'âge mûr. Il n'avait rien perdu, dans sa vieillesse, de tout ce qu'il avait reçu de la nature, de tout ce qu'il avait acquis par la force de sa volonté, et il y avait ajouté, ce qui en faisait le couronnement, la dignité aimable, la bienveillance qui encourage et la sérénité religieuse, offrant ainsi jusqu'à son dernier jour, à tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître, un des modèles les plus honorables et les plus parfaits de notre temps.

Il était né le 15 avril 1772, dans la petite ville d'Étampes. Son père, légiste habile, était un homme éclairé, aimé et estimé de Malesherbes; sa mère, toute appliquée à ses devoirs de famille, était une femme pieuse, simple et ménagère intelligente d'une très-médiocre fortune. Sa grand'-

mère avait conservé, dans son extrême vieillesse, une rare activité d'esprit et une grande curiosité d'instruction. Elle faisait de bonnes lectures au jeune Étienne, elle lui racontait des histoires, des souvenirs qui vivifiaient sa sensibilité, son imagination, son amour naturel du bien et du beau. Souvent elle lui parlait de trois Geoffroy, leurs parents, qui, au dix-huitième siècle, avaient eu l'honneur d'être membres de l'Académie des sciences (¹).

Un jour, Étienne s'écria : — Moi aussi je voudrais devenir célèbre comme eux! mais comment faire?

— Il faut le vouloir fortement, répondit la sage vieille femme. Tu portes le même nom qu'eux : fais ce qu'ils ont fait.

— Eh bien! aidez-moi, grand'mère, je vous prie.

L'excellente femme donna à l'enfant un livre où presque tous les esprits supérieurs des deux derniers siècles avaient puisé une partie de leur force morale : la *Vie des hommes illustres* de Plutarque. Ces belles pages qui enseignent le dévouement, le culte des grandes vertus, l'amour de la gloire, enflammèrent d'enthousiasme le jeune garçon. Il n'avait que onze ans.

Bientôt vint la nécessité de l'envoyer aux écoles : son adolescence se passa dans le collége de Navarre. Après avoir terminé ses études, il suivit des cours de droit, puis de médecine; mais il se sentait invinciblement attiré vers les sciences naturelles.

Il entra comme pensionnaire libre dans le collége du Cardinal-Lemoine, et se lia d'amitié avec le régent de seconde, jeune homme modeste et doux, qui venait de créer la cristallographie; c'était l'abbé Haüy.

En même temps il fréquentait les cours du jardin des Plantes et du collége de France. Un jour, Daubenton, professeur de minéralogie à ce dernier établissement, lui ayant adressé, à la fin de la classe, quelques questions, parut fort étonné de tout ce qu'il possédait déjà de science :

— Jeune homme, lui dit-il, vous en savez plus que moi.

— Je ne suis que l'écho de M. Haüy, répondit modestement Geoffroy.

De terribles événements, les menaces de l'Europe coalisée et les discordes civiles, vinrent disperser pendant quelque temps ces paisibles groupes de professeurs et d'étudiants.

Au mois d'août 1792, l'abbé Haüy fut arrêté avec d'autres prêtres non assermentés, et mis en prison. A peine Geoffroy en fut-il informé qu'il courut chez Daubenton et, tour à tour, chez les autres membres de l'Académie des sciences. Il les supplia, les exhorta, et stimula si vivement en eux le sentiment de leur dignité, leur esprit de corps, l'intérêt de leur propre sûreté, qu'il parvint à s'autoriser de leur intervention, et à obtenir un ordre d'élargissement. Mais il se présenta un obstacle imprévu : le bon Haüy s'était fait apporter la collection de ses minéraux en prison; il était occupé à les remettre tranquillement en ordre, il ne voulut pas sortir avant d'avoir fini sa tâche. Il fallut donc attendre jusqu'au lendemain : or on sait ce que, dans ces jours sombres, on pouvait avoir à redouter de vingt-quatre heures de retard.

Cuvier raconta cette anecdote, en 1825, dans la séance de l'Académie des sciences où il prononça son bel éloge d'Haüy; l'assemblée entière applaudissait; tout à coup un homme traversa la foule, se jeta dans les bras de Geoffroy Saint-Hilaire, en s'écriant : « Cher ami, cœur, âme, génie, vous avez tout pour vous! » Cet homme était le général Foy.

Ce n'était pas la seule preuve de dévouement que Geoffroy eût donnée dans cette circonstance. D'autres professeurs des colléges de Navarre et du Cardinal-Lemoine avaient été emprisonnés dans l'église de Saint-Firmin. Geoffroy, s'étant procuré la carte et les insignes d'un commissaire des prisons, vint les trouver, le 2 septembre, au milieu du désordre de cette fatale journée, et leur apprit que pour être sauvés d'une mort certaine ils n'avaient qu'à le suivre; mais ils refusèrent, dans la conviction que cette ruse, découverte après leur départ, deviendrait funeste aux autres prêtres prisonniers. Cependant Geoffroy voulait à tout prix obéir au cri de sa sensibilité profondément émue, soulager son cœur, se dévouer. La nuit venue, il monta, à l'aide d'une échelle, sur l'angle d'un des murs de la prison, attendit plusieurs heures, et parvint à sauver successivement douze prêtres qui lui étaient inconnus : au moment où il emportait le dernier, une balle troua ses vêtements. Ce fut avec ce même mépris du danger qu'il donna plus tard asile à Roucher, qu'il sauva la vie à Daubenton, à Lacépède, et qu'il reçut chez lui, comme un hôte, l'archevêque de Paris pendant les troubles de 1830.

Comment ne serait-on pas pris d'affection pour un cœur si reconnaissant, si humain, si généreux, si prompt à faire le bien à tout risque. Recommandé au vénérable Daubenton par Haüy en ces termes : « Aimez, aidez, adoptez mon jeune libérateur », Geoffroy obtint, en mars 1793, une simple place de sous-garde et sous-démonstrateur du cabinet de zoologie au jardin des Plantes. Mais, le 10 juin suivant, un décret de la Convention ayant donné au jardin le titre de Muséum et porté à douze le nombre des chaires d'enseignement qui jusqu'alors n'y avait été que de trois, Daubenton proposa Geoffroy pour l'une des deux chaires de zoologie. Cette science était toute nouvelle : personne ne l'avait encore enseignée en France. Geoffroy, à peine âgé de vingt et un ans, hésitait. Daubenton, qui pressentait son génie, releva d'une exhortation vigoureuse son courage : « J'ai pour vous, lui dit-il, l'autorité d'un père; je prends la responsabilité de tout; nul n'a encore enseigné à Paris la zoologie, tout est à crer; osez l'entreprendre, et faites que dans vingt ans on puisse dire : La zoologie est une science française. » Et le jeune professeur fut installé par ce digne maître dans une maisonnette du Muséum, entourée de verdure, où il a passé toute sa vie, où il est mort, et où vivent encore ensemble aujourd'hui sa respectable compagne (²) et ses dignes enfants.

Il ouvrit son cours le 6 mai 1794 : son père, qui était l'un de ses auditeurs, prenait des notes, et il rédigea les quarante leçons de ce cours.

Nous avons raconté avec détails (³) comment, un jour, arrivèrent aux portes du jardin des Plantes les animaux de trois ménageries ambulantes envoyés par la police, avec ordre de les loger au Muséum et de payer à leurs propriétaires dépossédés des indemnités dont une seule s'élevait à près de 17 000 francs. Le Muséum n'était pas riche, les professeurs n'osaient accepter une pareille responsabilité. Geoffroy outrepassa hardiment ses pouvoirs, fit entrer les animaux, donna à leurs propriétaires le titre de gardiens, et obtint plus tard les ressources pécuniaires indispensables. La ménagerie du Muséum était créée.

Quelque temps après, il reçut d'un vieil ami de sa famille, l'agronome Tessier, réfugié en Normandie, une lettre qui appelait son intérêt sur un jeune homme inconnu alors, nommé Georges Cuvier, précepteur du fils de M. d'Héricq, dans le château de Fiquainville; à l'appui de sa recommandation, Tessier envoyait quelques mémoires du jeune précepteur. Geoffroy lut ces manuscrits, y reconnut les vues d'un homme supérieur, s'enthousiasma, et

(¹) Étienne-François Geoffroy, auteur de la Table des affinités chimiques, professeur au jardin des Plantes; Claude-Joseph, son frère; et le fils de ce dernier.

(²) Fille de Brière de Mondétour, receveur général des économats sous Louis XVI.

(³) T. VI (1838), p. 106.

sur-le-champ écrivit à Georges Cuvier : « Venez, venez remplir parmi nous le rôle d'un Linné, d'un autre législateur de l'histoire naturelle. » Cuvier se mit en route aussitôt, Geoffroy l'accueillit comme un frère.

Les deux jeunes gens, différents par leurs aptitudes, égaux par leur génie, commencèrent à travailler ensemble avec une admirable ardeur promptement récompensée par ces succès imprévus, prodigieux, qu'on ne peut espérer qu'à l'origine ou à la renaissance des sciences. A chaque pas qu'ils faisaient dans leurs études nouvelles, ils sentaient se resserrer plus fortement les liens de leur amitié; l'un d'eux a dit : « Nous ne déjeunions jamais sans avoir fait une découverte. »

Cependant plusieurs personnes (Daubenton l'un des premiers) avaient jugé prudent d'inspirer à Geoffroy quelques sentiments de défiance à l'égard de Cuvier, qu'elles lui représentaient comme un rival redoutable. On n'y réussit point. Cuvier, devenu célèbre et près de terminer sa glorieuse carrière, a rendu ce beau témoignage à l'âme de Geoffroy dans les lignes suivantes, lues à l'Institut par M. Flourens : « On chercha à lui faire croire qu'il ne devait pas me favoriser, que bientôt j'aurais seul la gloire de nos travaux; mais cet excellent jeune homme m'avoua, avec abandon, que ce conseil le rendait malheureux et que rien n'aurait la force de le faire changer de conduite avec moi. »

Nous ne saurions suivre ici Geoffroy dans ses travaux, soit en France, soit en Égypte, où il resta quatre ans et où il eut encore l'occasion de donner des preuves éclatantes de son courage moral, notamment en refusant avec énergie de livrer aux Anglais vainqueurs les richesses scientifiques de la commission : « Non, s'était-il écrié devant le commissaire anglais, non, nous n'obéirons pas, nous brûlerons plutôt nous-mêmes nos richesses! C'est à la célébrité que vous visez; eh bien! comptez sur les souvenirs de l'histoire : vous aurez aussi brûlé une bibliothèque à Alexandrie! »

Nos lecteurs connaissent tous les titres qui recommandent Geoffroy Saint-Hilaire à la postérité; un savant écrivain a bien voulu les leur exposer dans plusieurs articles (1). Personne n'ignore qu'il est l'auteur de la *Philosophie anatomique*, et qu'à la suite de longues et patientes expériences sur les analogies qui existent dans le mode d'organisation d'une multitude d'êtres dissemblables en apparence, il a proclamé l'unité de composition comme loi première et supérieure du règne animal entier. Il a fait voir qu'au milieu de variations sans nombre dans les dispositions accessoires, il y a, pour les choses essentielles, le même tracé fondamental, le même plan général dans le corps d'un oiseau, d'un reptile ou d'un poisson, que dans le corps du cheval ou de l'homme; que pour la constitution de l'homme et de tous ces animaux, la nature fait usage de matériaux similaires; qu'enfin l'unité dans la conception créatrice s'y allie toujours à la variété dans les détails d'exécution (2).

On sait qu'il rencontra pour adversaire principal de cette doctrine son ancien ami Cuvier. Au moment même où il publia les *Principes philosophiques de l'unité de composition*, Cuvier annonça un ouvrage intitulé : *De la variété de composition dans les animaux*. Ces deux illustres naturalistes partagèrent longtemps entre eux, dans cette lutte mémorable, l'admiration et l'opinion de tous les amis de la science, non-seulement en France, mais dans l'Europe entière.

On raconte que l'un des plus grands génies de l'Allemagne, Gœthe, qui, bien que poëte, était aussi savant (3), s'enthousiasma pour la thèse de Geoffroy Saint-Hilaire. Abordé par un ami, en juillet 1830, il lui dit vivement : « Vous connaissez les dernières nouvelles de France; que pensez-vous de ce grand événement? Le volcan a fait irruption, il est tout en flamme! — En effet, répond l'ami, c'est une terrible histoire, une révolution : on va expulser la famille royale. —Eh! s'écria Gœthe, il s'agit bien de trône et de politique! je vous parle de la séance de l'Académie des sciences de Paris; c'est là qu'est le fait important, et la véritable révolution, celle de l'esprit humain. »

La fin à une prochaine livraison.

(1) Notamment dans notre t. XIII (1845), p. 146 et suiv. — Voy. aussi t. Ier, p. 3; t. VI, p. 106 et 403; t. XVI, p. 175.

(2) On trouvera une exposition complète de la doctrine de Geoffroy Saint-Hilaire et une liste de ses travaux dans le livre intitulé : *Vie, travaux et doctrine scientifique d'Etienne Geoffroy Saint-Hilaire*, par son fils M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, membre de l'Académie des sciences, professeur au Musée d'histoire naturelle et à la Sorbonne, auteur du *Traité de tératologie*, de l'*Histoire naturelle générale des règnes organiques*, etc.

(3) Voy. les *Œuvres d'histoire naturelle de Gœthe*, traduites par notre ami et collaborateur Charles Martins, aujourd'hui professeur à la Faculté de médecine de Montpellier, et directeur du jardin botanique de cette ville.

CE QU'IL EN COUTE AUX DAMES D'ABYSSINIE
POUR DEVENIR MOINS BRUNES.

Changer complétement de peau trois mois après leur mariage, obtenir une nuance café au lait quand la nature les a gratifiées d'un teint chocolat, tel est, au dire d'un voyageur sérieux, le *nec plus ultra* de la coquetterie des belles de l'Abyssinie. Mais pour en venir à ce degré de distinction, voici ce qu'il leur en coûte : durant trois mois entiers, la dame qui aspire à ce degré de perfection doit se tenir dans un appartement écarté; elle y est recouverte d'une étoffe de laine, à laquelle est pratiquée une seule ouverture pour laisser passer dehors la tête. « Dessous cette couverture sont allumées un grand nombre de branches vertes d'un bois odorant. La fumée attaque l'épiderme et le détruit, et, les trois mois expirés, la jeune femme sort avec une peau neuve, plus blanche et plus douce que la première. — Cette opération épuise beaucoup les forces, et la mère ainsi que les sœurs d'une femme ainsi enfumée n'ont d'autre occupation que de lui préparer de petites boulettes de mets très-succulents, et de les lui fourrer dans la bouche, absolument comme on fait dans quelques provinces pour engraisser les volailles. » L'opération de la fumée est l'héroïsme de la coquetterie féminine; trouverait-on beaucoup de petites-maîtresses, en Europe, résignées à rester trois mois sans bouger dans un sac enfumé, pour se donner une peau un peu plus blanche? (4)

L'INDE ANGLAISE.

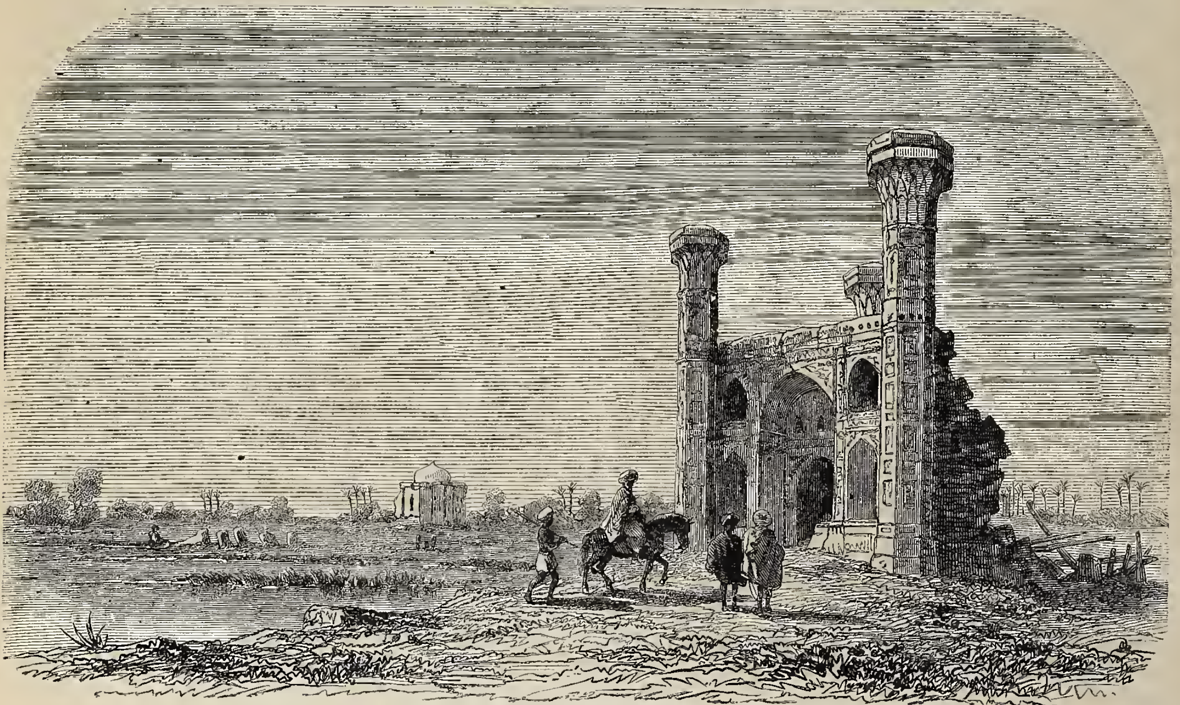
Voy. plus haut, p. 37, 180, 211, 214.

LAHORE.

C'est un fait connu que les Hindous et les musulmans de l'Inde ne réparent jamais ni leurs maisons, ni leurs monuments publics. Ils laissent leurs murs se lézarder, leurs toitures s'effondrer; peu à peu des pans entiers s'écroulent; il devient très-prudent de déloger : alors, sans s'émouvoir, sans hâte, ils commencent à se bâtir une nouvelle maison, un nouvel édifice, à l'endroit le moins éloigné possible, là où ils trouvent un espace libre. Il en résulte que les villes de l'Inde, même en dehors des autres causes de destruction qui les renouvellent, telles que les incendies

(4) Théophile Lefebvre, *Voyage en Abyssinie, exécuté pendant les années 1839, 1840, 1841, 1842 et 1843*, t. Ier, p. 351.

ou les guerres, changent insensiblement de place; elles marchent, pour ainsi dire, et, après quelques siècles, elles se sont peu à peu éloignées tout entières de leur ancienne enceinte, quelquefois jusqu'à la distance de plus d'une lieue. Mais tandis que les vieilles masures autrefois habitées, bâties généralement en briques ou en terre, tombent et disparaissent complétement, les monuments, mosquées, portes triomphales, tombeaux, palais, construits en pierres de taille, restent debout à demi mutilés. Or, comme on élève toujours d'autres édifices publics dans les villes nouvelles, le voyageur est fort surpris de rencontrer loin des habitations un grand nombre de beaux monuments isolés et



Lahore. — Le Tchar-Bardjia. — Dessin de M. Alfred Kœchlin-Schwartz.

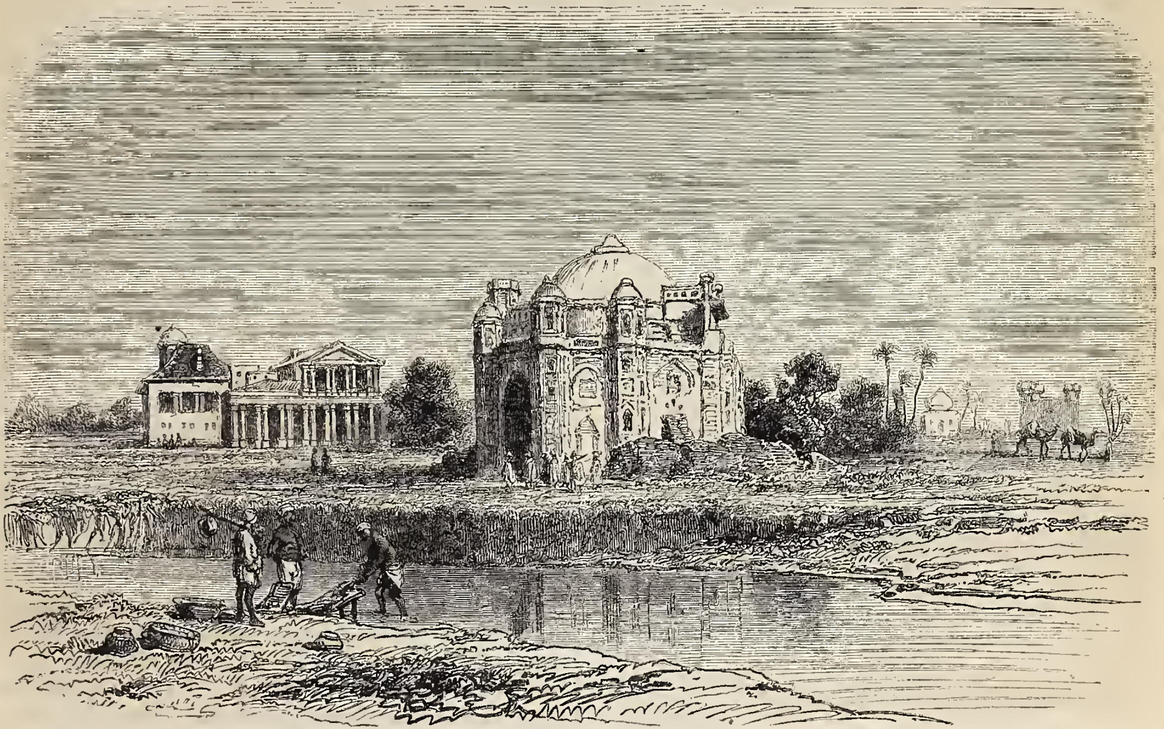
abandonnés. C'est ce que l'on voit aux environs de Lahore, de Delhi, d'Agra et de presque toutes les villes principales de l'Hindoustan. A Lahore, tout autour de la ville, jusqu'à six kilomètres environ, s'élèvent de distance en distance des édifices remarquables, seuls et déserts. Tels sont entre autres le Tchar-Bardjia, jadis porte d'entrée principale d'un grand jardin, et l'ancienne mosquée (représentée dans notre seconde gravure), aujourd'hui transformée en église anglicane. C'est seulement depuis l'occupation anglaise que l'on a bâti de ce côté des bungalows européens, et formé tout un quartier habité par les officiers d'un régiment de cavalerie irrégulière, un médecin, et les fonctionnaires civils. Les cantonnements de la garnison sont à 6 milles de Lahore. Derrière la mosquée, à gauche, on voit la maison du général Ventura, qui, ainsi que le général Allard, après avoir servi la France sous l'empire, avait été prendre un commandement dans l'armée sikhe, sous l'illustre roi de Lahore, Randjit-Singh (¹).

Nous lisons, dans un ouvrage très-répandu l'an dernier en Angleterre (²), que les Anglais, après la conquête du Pendjab, trouvèrent à leur gré la jolie habitation ainsi que les jardins du général Ventura et y établirent immédiatement le siége de leur autorité, la Résidence, sans en demander même la permission au propriétaire. Le général Ventura exprima sa surprise et réclama du moins le prix de sa propriété : on refusa. Le général insista vainement, en s'étonnant que l'on en usât de la sorte avec « un vieux militaire ». L'auteur du livre où nous puisons cette anecdote ajoute : « Le général comprit alors que le major Mackeson n'avait rien exagéré lorsqu'il lui avait dit : — Général, dans ce pays-ci personne n'a de droits. »

(¹) Voy. t. IV (1836), p. 1.
(²) *Six years in India*, etc., par mistress Colin Mackenzie.

Pour des Européens, la ville de Lahore est inhabitable. Si l'on ne doit y passer que quelques jours, on se fait dresser une tente dans la campagne; si l'on est obligé à un séjour de plusieurs mois, il faut louer une maison dans le quartier anglais, ou même s'en faire construire une. Voici la description que le prince Alexis Soltykoff a donnée de Lahore : « Entourée de murs élevés, de tours et de ravins, cette ville est un amas compacte de hautes maisons dans un état de délabrement effrayant, et dont l'ensemble forme un cloaque infect et obscur. Là, juché sur un éléphant, on chemine avec peine par des ruelles tortueuses, tellement resserrées qu'on en frôle les murs en tout temps, avec la perspective imminente d'être écrasé par une de ces masures élancées, dont les quatre ou cinq étages semblent fléchir sous le poids de leurs balcons et de leurs habitants. Les espèces de portes triomphales sous lesquelles on passe d'un quartier de la ville à un autre ne sont pas d'une caducité moins alarmante. Toutes ces constructions sont en briques. La ruelle est pleine d'égouts horribles où l'on enfonce, et de trous dangereux où l'éléphant est obligé de faire comme des pas de contredanse grotesque. En bas, on voit des boutiques de comestibles dégoûtants, et des êtres misérables ou farouches, drapés comme les sorcières de Macbeth, ou nus, avec de longues barbes; de hideux eunuques, des fakirs frottés de cendre et le visage grotesquement peint, les uns couverts de peaux de tigre ou de léopard, et avec des turbans fantastiques à plumets et à aigrettes, mais tout souillés; les autres complétement nus, hurlant ou sonnant d'une trompe en cuivre de la longueur d'un homme; des fanatiques en costume exagéré, tout noir, faisant semblant de diriger sur vous des arcs armés de

flèches, de longs fusils à mèche, des piques interminables ou des sabres. Quelquefois vous rencontrez des figures d'anges, mais généralement le teint malade et d'une maigreur excessive. Telle est la rue; mais quand on regarde autour de soi et au-dessus, on voit les fenêtres et les balcons chargés de femmes brillantes d'or et de pierreries, faisant des saluts gracieux; d'autres balcons sont couverts de poules et de coqs remplissant l'air de leur caquetage. Ce mélange de femmes parées et de volatiles est étrange, et, à la vue de cette vive jeunesse riant aux éclats de la tournure des Européens, on oublie parfois les dangers d'une semblable promenade. Mais tout à coup une



Lahore. — L'Église anglaise d'Amakali et l'ancienne habitation du général Ventura. — Dessin de M. Alfred Kœchlin-Schwartz.

antique carriole dorée, attelée de bœufs, encombre la ruelle; un bœuf est tombé et ne veut pas se relever. Si ce n'était un bœuf, on pourrait du moins passer par-dessus, enjamber; mais un bœuf est sacré : l'obstacle est donc insurmontable, et il faut rebrousser à reculons, jusqu'à ce qu'un confluent de ruelles permette à l'éléphant de se tourner pour suivre un autre chemin. » Le style qui domine à Lahore est moresco-indien. Le palais du roi fait partie d'une forteresse située à une des extrémités de la ville : sa magnificence intérieure contraste étrangement avec le misérable aspect de la ville. Les cours dallées de marbre, tapissées d'étoffes précieuses, sont rafraîchies par des bassins couverts d'oiseaux aquatiques et par des jets d'eau qui étincellent sous les rayons du soleil comme une poussière de diamants. Les salles sont splendides, richement meublées; les plafonds arqués sont garnis, comme les murs, de cristaux verts, blancs et rouges, enchâssés dans l'or. Un autre palais, le Schalimar-Bagh ([1]), situé à quatre milles de Lahore, est célèbre par ses jardins élevés en terrasses superposées, par la fraîcheur de ses ombrages, la beauté de ses orangers, l'étendue de ses pièces d'eau où nagent des oies grises et des variétés infinies de canards, par ses fontaines, ses cascades et ses kiosques en marbre. C'est un séjour enchanté qui, comme les jardins de Versailles, semble digne d'un dieu : la ville est, comme était, en plus d'un quartier, notre ancien Paris sous Louis XIV, bonne pour les pauvres sujets qui payent de leur travail ces splendeurs souveraines et ressemblent à quelque chose de moins que des hommes. Ces extrêmes contrastes sont de mauvais signes : il n'y a jamais entre un homme et un autre homme, quelle que soit la différence de leur esprit et de leur rang, une distance suffisante pour que l'on puisse considérer comme un spectacle satisfaisant, au sommet de la société, une prodigalité excessive, et à la base, la misère.

([1]) *Bagh* veut dire *jardin*.

ORIGINES DE L'IMPRIMERIE.

Fin. — Voy. p. 186, 262.

On a vu que Fust était venu plusieurs fois à Paris, et qu'il y était mort. Schœffer vint aussi vendre quelques-uns de ses ouvrages aux Parisiens : on a des quittances écrites par lui et où ce fait est constaté.

Au reste, l'imprimerie ne tarda pas à s'établir d'une manière permanente à Paris même et bientôt après dans le reste de la France, comme elle l'était déjà dans l'Allemagne et l'Italie. On dut cet établissement définitif à deux membres de l'Université de Paris. Mais, par un hasard singulier, ces illustres docteurs, dont les noms seraient dignes, par cela seul, de passer à la postérité, sont tous deux étrangers à la France proprement dite : l'un était Savoyard, l'autre Allemand. Il est vrai que le premier, Guillaume Fichet, était né dans un pays ressortissant à la France, avait été élevé dans l'Université de Paris, et était encore boursier de la Sorbonne en 1464; mais le second, Jean Heynlin, était né à Stein (près de Constance, en Suisse), d'où lui vient son surnom latin de *Lapideus*, et de *la Pierre* en français, sous lequel il est plus généralement connu ([1]). Ce fait, ignoré jusqu'ici, explique le rôle important que joua cet illustre Allemand dans l'introduction de l'imprimerie à Paris. C'est

([1]) Le mot allemand *stein* signifie *pierre*.

lui, en effet, qui, grâce aux relations qu'il avait conservées dans son pays, et sur les sollicitations pressantes de Fichet, alors recteur de l'Université, fit venir les artistes allemands.

Ceux qui répondirent à son appel furent : 1° Ulric Gering, de Constance, c'est-à-dire compatriote de Heynlin, car cette ville n'est qu'à cinq lieues de Stein ; 2° Michel Friburger, de Colmar; et 3° Martin Crantz, dont on ne connaît pas le lieu de naissance. Ils arrivèrent à Paris vers la fin de 1469 ou au commencement de 1470, et furent installés dans les bâtiments mêmes de la Sorbonne, qu'habitaient Fichet et Heynlin. Le premier livre imprimé par Gering et ses associés paraît être le recueil des Lettres de Gasparin de Bergame, autrement dit Barzizio, du lieu de sa naissance. C'est un petit volume in-4° de 236 pages ayant chacune vingt-deux lignes, exécuté avec un caractère romain, de forme encore un peu gothique, mais bien différent cependant de ceux de Gutenberg et de Schœffer. On reconnaît ici l'influence classique des deux fondateurs de l'imprimerie parisienne, qui ne firent imprimer que des livres latins, et qui avaient plus de relations à Rome qu'à Mayence.

Gering et ses associés restèrent peu de temps à la Sorbonne. La nécessité de donner du développement à leur industrie en présence de la concurrence que vinrent leur faire presque aussitôt de nouveaux confrères, les força à s'établir dans un autre local, situé rue Saint-Jacques, *au Soleil d'or*, près de Saint-Benoît. En quittant la Sorbonne, ils y laissèrent sans doute leur ancien caractère, gravé très-probablement au frais de cette maison, car il ne reparut plus depuis, et ils en firent exécuter d'autres moins imparfaits.

A peine étaient-ils établis qu'un événement vint les éclairer sur la situation précaire qui leur était faite par la législation française de cette époque. Un des facteurs de Schœffer, Herman de Statboen, étant mort sans avoir obtenu des lettres de naturalisation, tous ses livres furent saisis et vendus en vertu du droit d'aubaine, malgré les réclamations de son commettant.

Gering et ses associés adressèrent aussitôt une requête au roi pour faire régulariser leur position ; et celui-ci s'empressa de leur accorder des lettres de naturalisation. « Nous avons reçu, portent ces lettres, l'humble supplication de nos bien amez Michel Friburgier, Udalric Quering et Martin Crantz, natifs du pays d'Allemaigne, contenant qu'ils sont venus demourer en nostre royaume puis aucun temps en çà, pour l'exercice de leurs ars et mestiers de faire livres de plusieurs manières d'escriptures, en *mosle* et autrement... Mais ils doubtent que, obstant ce qu'ils ne sont natifs de nostredit royaume, après leur décès on voulsist mettre empeschement en leurs biens, et les prendre de par nous autres comme biens aubains... Pour ce est-il que nous... avons octroyé... qu'ils et chascun d'eux puissent... acquérir en nostre royaume, etc. »

Deux mois après, le même prince ordonna, par d'autres lettres patentes, au receveur de ses finances de rembourser à Schœffer 2 425 écus, somme à laquelle il avait évalué les livres saisis chez son facteur (¹). Voici le passage essentiel de ces lettres :

« De la part de nos chers et bien amez Conrart Hanequin (c'est le fils de Fust) et Pierre Scheffre... bourgeois de la cité de Mayence, nous a été exposé qu'ils ont occupé grant partie de leur temps à l'industrie, art et usaige de l'impression d'escripture, de laquelle par leur cure et diligence ilz ont fait faire plusieurs beaux livres singuliers et exquis, tant d'histoire que de diverses sciences, dont ils ont envoyé en plusieurs et divers lieux, et mêmement en nostre ville et cité de Paris, tant à cause de la notable Université qui y est que aussi pour ce que c'est la ville capitale de nostre royaume... Pourquoy nous... ayant aussi considération à la peine et labeur que lesdits exposants ont pris pour ledit art et industrie de impression, et au prouffit et utilité qui en vient et peut venir à la chose publique, tant pour l'augmentation de la science que autrement... Vous mandons, etc. »

(¹) Cette somme équivaudrait aujourd'hui à environ 50 000 francs.

Ces deux pièces officielles sont de nouvelles preuves de l'injustice de l'accusation portée contre les habitants de Paris au sujet des inventeurs de l'imprimerie. Depuis le jour de la publication du Psautier de 1457, il n'était permis à aucun homme lettré d'ignorer l'existence du nouvel art, et nous avons vu que dès 1458, bien loin d'être proscrit par les rois de France, il fut protégé par eux.

Les princes de la maison de Bourgogne ne se montrèrent pas moins libéraux envers l'imprimerie. On a prouvé ailleurs (¹) que l'on doit à Philippe le Bon l'impression du fameux livre des *Histoires de Troyes*, de son chapelain Raoul le Fèvre, livre sans date, sans nom de lieu ni d'imprimeur, mais exécuté certainement avant 1467, puisque le prince est désigné sur le titre comme vivant encore. Ce fut lui qui probablement fit les frais de la gravure de ce caractère tout français, dont Guillaume Caxton, le protégé de la duchesse Marguerite, se servit plus tard pour l'impression de sa traduction anglaise du même livre.

Toutefois Bruges, résidence de la cour de Bourgogne, fut moins favorisé que Paris; ce n'est qu'à partir de 1476 que cette ville eut une imprimerie régulière. — Son premier imprimeur fut Colard Mansion, qui paraît avoir appris son art à Paris en 1474 ou 1475, années pendant lesquelles il fut absent de Bruges après la mort de sa femme. Mais si Bruges reçut l'imprimerie après Paris, il est juste de dire qu'elle s'y montra de suite toute française, Mansion n'ayant guère produit que des ouvrages dans cette langue (²). Au reste, Paris suivit aussitôt cet exemple, et ses artistes, Simon Vostre, Philippe Pigouchet, Antoine Vérard, etc., donnèrent à l'imprimerie parisienne un éclat incomparable.

L'INVISIBLE.

O mon esprit! comment, dans ton vol au-dessus de la terre, trouveras-tu ton vrai chemin? Quelles régions solennelles apparaîtront d'abord à ton regard lorsque se dérouleront tout à coup devant toi ou les terreurs ou les délices? Quels hôtes, dans la magnificence de leur vêtement céleste, te recevront, lorsque après une longue lutte ta prison d'argile sera détruite? Inutiles efforts de la curiosité humaine! L'oiseau privé d'ailes et dans son nid étroit, que voit-il au-dessus de sa tête? Quelques branches vertes, et à travers leurs feuilles séparées, par instant, le rayonnement d'un ciel d'été. Il ne connaît pas les champs où ses facultés encore endormies s'essayeront un jour..... O mon esprit! tu es cet oiseau. Au delà de toi s'étendent des cieux incommensurables et sans voies! Cependant tu sais que tu y trouveras ton guide.

Mistress Felicia Hemans.

LE CODE REYNOLD.

On désigne sous ce titre un Code de signaux maritimes que deux décrets ministériels de 1855 ont rendu réglementaire à bord des bâtiments de la flotte, et obligatoire à bord des navires du commerce, soit au long cours, soit au cabotage, et des bateaux-pilotes.

(¹) *De l'origine et des débuts de l'imprimerie en Europe*, t. II, p. 362 et suiv.

(²) Voy. l'écusson de cet imprimeur, t. XXIII, p. 61.

On se plaignait, depuis longtemps, de l'insuffisance, de la complication et de l'emploi dispendieux des signaux usités sur mer.

En 1845, M. Reynold de Chauvancy, alors lieutenant de port à l'île de la Réunion (île Bourbon), fut chargé par l'amiral gouverneur de changer les signaux des vigies de Saint-Denis à Saint-Paul. Ces signaux se faisaient au moyen de boules ou ballons de différentes couleurs; il en résultait des erreurs fréquentes : souvent les couleurs, observées de loin, se confondaient. M. Reynold de Chauvancy remplaça ce système par un autre moins compliqué, composé de *trois ballons*, un *pavillon* et un *guidon*, le tout de couleur uniforme.

Le succès de ce nouveau système engagea son auteur à le perfectionner pour le rendre applicable à toute la marine. Il est ainsi arrivé à créer une télégraphie nautique qui permet aux navires, soit de l'État, soit du commerce, grands ou petits, français ou étrangers, de se comprendre avec facilité et sûreté. Cette télégraphie est si simple qu'elle est à la portée de toutes les intelligences; si peu dispendieuse qu'en toute circonstance, le plus modeste caboteur possède à son bord les éléments nécessaires pour la représenter. Traduite dans toutes les langues, elle donne, dans chacune d'elles, au moyen d'un même numéro correspondant, l'explication précise du signal. En s'en servant, un marin, à l'entrée d'un port étranger, peut toujours faire comprendre ses besoins, et entendre ce qu'on lui répond ou ce qu'on lui demande, sans même connaître la langue en usage dans ce port.

Il ne sera question ici que des signaux de jour.

Trois signes suffisent pour communiquer de jour à de grandes distances, et remplacer toutes les séries de pavillons de couleur employées jusqu'ici :

Un *pavillon* ou corps flottant, tel qu'un lambeau d'étoffe de forme quadrangulaire, de quelque couleur qu'il soit;

Un *ballon* ou corps opaque, tel qu'un chapeau, un bidon, une manne, couverts d'un morceau de fourrure, ou un triangle, ou même un guidon;

Une *flamme* ou corps flottant de forme étroite et allongée, d'une couleur tranchante sur celle du pavillon.

Avec ces trois signes combinés, on forme onze signaux qui suffisent, à l'aide d'un répertoire ou dictionnaire alphabétique, pour toutes les communications nécessaires.

Un navire faisant emploi du code Reynold l'annonce au moyen d'un pavillon de télégraphe, qui doit être jaune avec une bande diagonale bleue chargée de trois étoiles jaunes.

Les signaux se font verticalement sur une drisse posée soit à la corne (de préférence), soit, au besoin, à un bout de vergue ou en tête d'un mât.

Les signaux doivent se faire dans l'endroit le plus en vue du navire ou du point quelconque vers lequel on veut les transmettre.

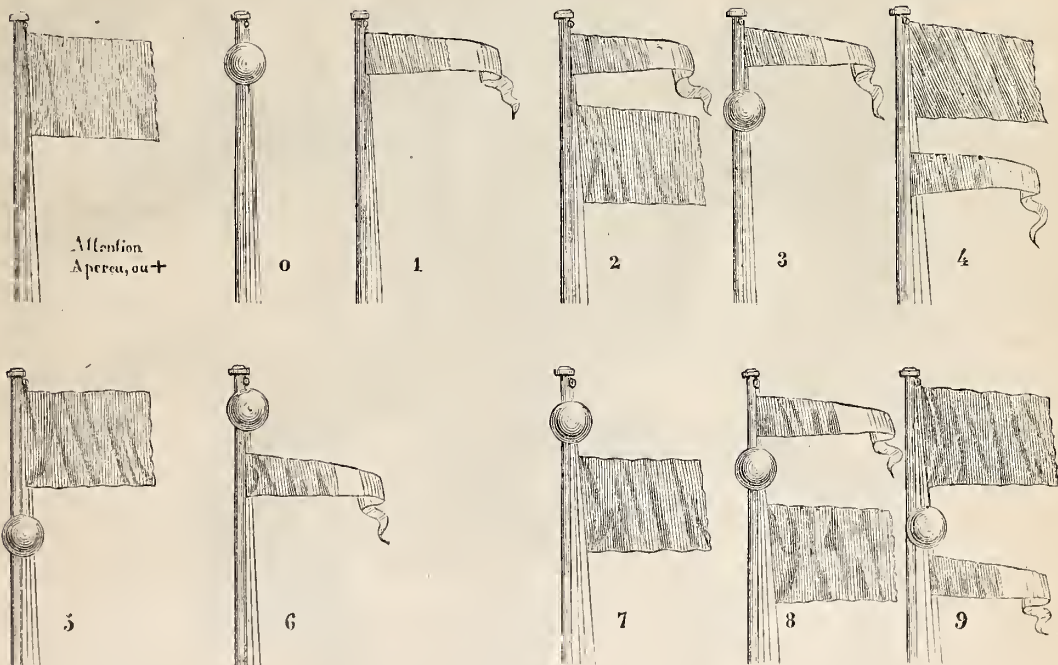
Le *pavillon* hissé seul signifie : *Attention* ou *Aperçu.*

L'interlocuteur doit répondre par le même signe pour exprimer qu'il est prêt à entrer en relation.

On consulte ensuite, de chaque côté, dans le livre de M. Reynold de Chauvancy, le *Répertoire général par lettres alphabétiques et par numéros,* qui se compose de 18 830 articles, et que l'on pourrait étendre à autant d'autres phrases que l'on voudrait; on y cherche le mot ou la phrase que l'on veut exprimer; puis, prenant le numéro qui accompagne ce mot ou cette phrase, on fait les signes représentant ce numéro chiffre par chiffre.

On a soin de hisser le *pavillon* seul à mi-mât pour diviser chaque partie du signal (s'il est composé de plusieurs).

On le hisse à bloc et on l'amène entièrement pour en indiquer la fin.



Alphabet du Code Reynold.

Celui auquel on fait un signal, cherche au répertoire les *numéros* qu'on lui a signalés et trouve l'explication à la suite.

Ainsi, veut-on demander à un navire marchand : *La récolte est-elle bonne?* on cherche dans le Dictionnaire au mot RÉCOLTE; on y trouve la phrase : *La récolte est-elle bonne?* au chiffre 15 036. C'est ce chiffre qu'il s'agit d'exprimer avec les cinq signes correspondant à 1, 5, 0, 3 et 6.

Celui qui signale ne doit se préoccuper que d'une chose, c'est de préparer ses signaux en les cherchant au *Réper-*

toire par lettres alphabétiques, et de les traduire en chiffres, tandis que celui auquel ils sont adressés ne doit s'occuper que de chercher les *numéros* et de les traduire, pour son usage, en mots et en phrases.

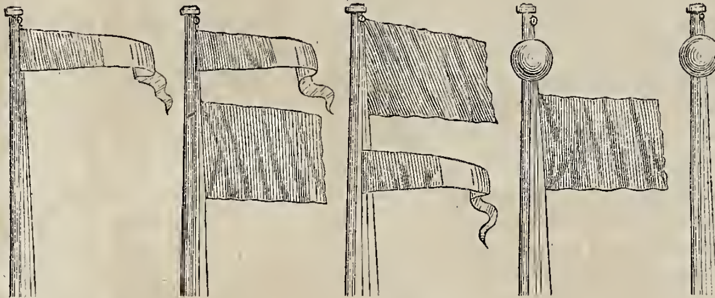
Voici la traduction des quatre exemples que nous donnons :

12470. — Quelles nouvelles politiques?
15036. — La récolte est-elle bonne?
6305. — Dieppe.
1112. — Faire disposer des amarres pour aider l'entrée.

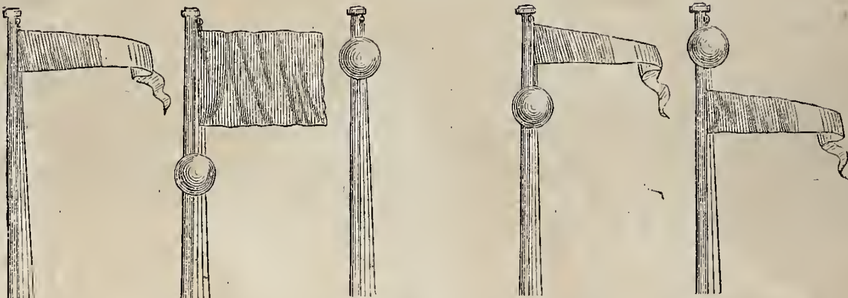
Oui s'exprime par le signal correspondant à 0.
Non, par le signal correspondant à 1.

On peut, du reste, avec les signaux former même des phrases qui n'ont pas été prévues par le répertoire. Le Code donne un alphabet dont la première lettre, A, correspond au signe 2, et la dernière, Z, correspond au nombre composé de 2 et de 8 (28). Il y a de plus un syllabaire depuis AB (61) jusqu'à ZU (304).

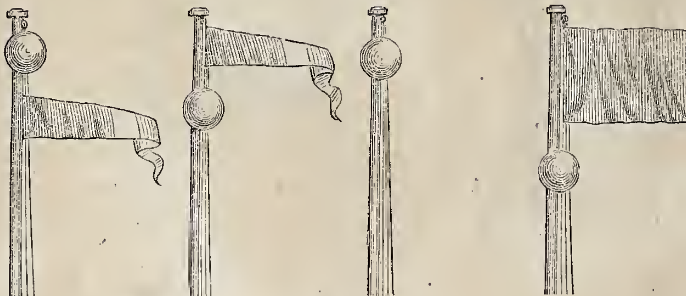
Parmi les gouvernements étrangers qui ont accepté le Code Reynold, on compte déjà l'Angleterre, la Grèce, les Pays-Bas, la Sardaigne, la Suède, les Deux-Siciles, la



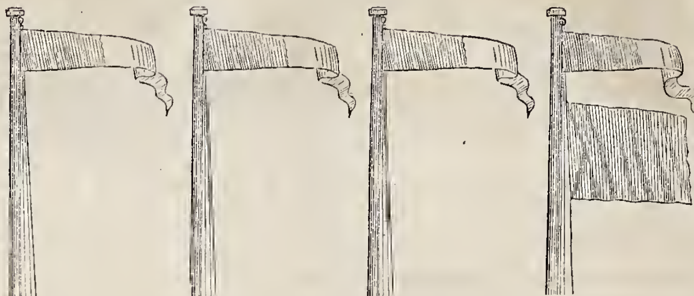
12470



15036



6305



1112

Application des signaux du Code Reynold. — Quatre exemples.

Belgique, la Prusse, la Norvége, l'Uraguay, Hambourg, Oldembourg, le Chili. Les grands avantages de ce Code sont trop manifestes pour que toutes les nations n'arrivent pas à l'adopter.

LE RAVIN DES ARCS
PRÈS SAINT-MARTIN DE LONDRES
(HÉRAULT).



Le Ravin des Arcs. — Dessin de J.-B. Laurens.

Le ravin des Arcs est situé à 25 kilomètres environ au nord de Montpellier, et à quelques pas de la route qui conduit de cette ville dans les Cévennes. Ce lieu, d'un abord difficile, presque inconnu même des populations de la contrée, n'est guère visité que par les élèves botanistes et par les professeurs d'histoire naturelle de l'École de Montpellier. On y trouve une grande quantité de plantes caractéristiques de la flore méditerranéenne. Le laurier thym, le laurier d'Apollon, les *phyllirea,* les nerpruns, le buis, le genévrier de Phénicie, couvrent les rochers verticaux de leur végétation toujours verte. Les gigantesques ombellifères qu'on appelle *ferula* et *ligusticum* élèvent leurs parasols élégants sur l'arceau même, qui est d'un admirable effet au temps où une petite crucifère singulière (*Alyssum spinosum*) s'attache par plaques à sa pierre comme une mousse. A terre, parmi les cailloux roulés et le limon dé-

posé par le torrent, fleurit au printemps un lin dont la grande fleur jaune est remarquable, comme cet autre lin à trois pistils que nous voyons fleurir dans nos serres en hiver. Des abeilles, des hirondelles grises, des merles, des aigles, des vautours, animent seuls cette solitude. L'accès en est pénible, difficile, dangereux même, et si la verdure et la fleur sauvage charment doucement le regard, les grottes, les fentes, l'entassement des roches détachées et roulées, remplissent l'âme d'une sensation de terreur que peu de personnes supportent longtemps sans éprouver une sorte de malaise moral. Quelles convulsions! quelle antiquité! quel monde que celui où ces rochers menaçants étaient des dépôts formés au fond des mers peuplées d'ammonites, où des reptiles longs de soixante pieds se promenaient sur les plages! Homère, le Dante ou Shakspeare ont-ils imaginé rien de plus grand, rien de plus terrible? Et comment pourrait-on dire, lorsque la science soulève si magnifiquement à nos yeux les voiles qui couvraient l'histoire et les phénomènes de la nature, que les sources de la poésie et du merveilleux sont taries ou même qu'elles s'épuisent! Il y a quatre ou cinq ans, une jeune fille fut trouvée morte au pied du rocher des Arcs, la jambe brisée et les yeux dévorés par des oiseaux carnassiers. Était-elle tombée involontairement, ou bien, poussée par le désespoir, s'était-elle abandonnée au fond de ces précipices où elle dut mourir de douleur et de faim, sans que, dans cette sauvage solitude, aucun cri pût être entendu? On n'a rien su. Le souvenir de ce triste accident semble ajouter encore à l'effroi naturel qu'inspirent ces lieux sauvages.

Dans la conduite de la vie, une manière pernicieuse de se décider est de ne considérer une action que par ce qu'elle est en elle-même, et de rassurer sa conscience en se répétant qu'elle n'a rien de répréhensible. Il faut surtout réfléchir à ses conséquences, et bien examiner si notre situation, notre caractère, nos sentiments particuliers ne la rendent pas ou dangereuse ou condamnable pour nous. Lorsqu'on a du penchant pour une chose, on se garde bien de calculer ainsi, et c'est cependant alors ce qu'il faudrait faire. Mme DE GENLIS.

CE QUI EST MORAL.

Les conséquences d'une action, quelles qu'elles soient, ne la rendent ni bonne, ni mauvaise, moralement; l'intention est tout.

Pour qu'une intention soit bonne moralement, il faut qu'elle ne soit pas intéressée.

Sont regardées comme intéressées toutes intentions où il y a un retour personnel. Ainsi, faire une chose pour avoir des honneurs, de la gloire, des applaudissements, des plaisirs soit sensuels, soit intellectuels, des plaisirs externes ou internes, pour entendre dire que l'on est généreux ou pour pouvoir se le dire à soi-même, pour avoir des récompenses sur la terre ou même dans le ciel, tout cela est également en dehors de la morale.

Sont regardées comme indifférentes les actions qui viennent de l'impulsion de l'organisation.

Est regardé comme être moral celui qui, après avoir pesé une action et l'avoir trouvée juste, la fait uniquement parce qu'il croit qu'il faut la faire, et par cette seule raison qu'elle est juste. (1)

(1) Victor Cousin, *De la loi morale et de la liberté.*

JEAN-SÉBASTIEN BACH.

« Dieser Leipziger Cantor ist eine unbegreifliche » Erscheinung der Gottheit. »

(Ce maître de chapelle de Leipsick est une incompréhensible apparition de la Divinité.)

ZELTER.

Quel est le poëte dont la mémoire ne soit pas nourrie d'Horace, de Virgile, de Racine? Quel peintre ne connaît les plus belles statues de l'antiquité et les plus beaux tableaux des anciens peintres italiens, flamands ou français? Quel musicien ne devrait avoir étudié les œuvres de Palestrina, de Roland de Lassus, de Scarlatti, de Marcello, de Hændel, de Bach, en un mot, de tous ces vieux maîtres qui ont excité au plus juste titre l'admiration de leurs contemporains? On assure cependant qu'aujourd'hui même un très-grand nombre de musiciens ne savent rien de plus de ces œuvres que ce que nous savons des chants d'Amphion, de Pindare, de Linus, de Polymneste et d'autres, qui ravirent les populations de la Grèce antique. Mais il a existé de tout temps d'honorables exceptions à cet état d'indifférence des artistes musiciens, et les plus grands maîtres ont toujours fait partie de ces exceptions : Bach entreprenait de pénibles voyages pour aller entendre Reincke et Buxtschude dans leur vieillesse; Mozart se sentit révolutionné en entendant une composition chorale de Sébastien Bach; Beethoven professait une sorte culte pour Hændel; et, de nos jours, Félix Mendelssohn a fait élever à la mémoire de Sébastien Bach un monument que nous avons dessiné à Leipsick, derrière l'église et l'école Saint-Thomas, où l'illustre maître passa la dernière et la plus productive partie de sa vie, d'ailleurs bien humble et bien modeste.

Cette vie commença en 1685 et finit le 28 juillet 1750. Elle ne fut occupée d'aucune autre ambition que de celle d'épancher les émotions d'une âme doucement et religieusement émue dans des accords combinés d'une manière suprême, avec une force de conception qu'aucun autre maître n'a jamais surpassée.

Depuis le milieu du seizième siècle, la famille Bach remplissait de musiciens distingués plusieurs villes de la Saxe. Pour conserver ses liens, elle avait l'habitude de se réunir chaque année, soit à Erfurt, soit à Eisenach, soit à Arnstadt, et le plus grand divertissement de ces réunions était de chanter des hymnes religieux, des chansons, et toute autre espèce de musique. On avait pu se compter au nombre de cent vingt portant ce nom de Bach, devenu si glorieux avec le prénom de Jean-Sébastien. L'aïeul respecté de cette famille était un meunier nommé Veit Bach. Jean-Christophe et Jean-Michel avaient créé, avant la génération de Jean-Sébastien, d'admirables compositions qui nous sont conservées. Après Sébastien, son fils aîné Jean-Friedmann paraît avoir eu l'organisation d'un grand musicien; mais des défauts de caractère et de mauvaises chances de fortune arrêtèrent le développement de son génie. Le fils cadet, Philippe-Emmanuel, a été un très-grand artiste, trop peu connu. Dans l'histoire de l'art il est le chaînon qui unit son père à Haydn et à Mozart, et on pourrait presque dire qu'il en est le maître. Le troisième des fils de Jean-Sébastien qui a eu de la célébrité est Jean-Chrétien. Il vécut à Milan et en Angleterre où il était honoré comme virtuose sur le piano, et surtout comme compositeur d'opéras représentés avec succès. Le 23 avril 1843, jour de l'inauguration du monument dont nous donnons le dessin, le dernier descendant des Bach, nommé William Bach, âgé alors de quatre-vingt-un ans, assistait à la fête; il est mort depuis cette époque.

En illustrant par nos deux dessins un nom de maître qui doit être populaire, nous nous bornerons à la tâche de donner une idée du caractère de ses œuvres; tâche peut-

être moins difficile avec des mots qu'en produisant les notes écrites du maître ou même en faisant entendre ses œuvres. Car beaucoup de conditions difficiles à réunir sont nécessaires pour apprécier sainement une composition musicale. Il faut savoir la théorie de l'art, il faut lire facilement toutes les clefs, de manière que la seule lecture d'une partition donne des idées claires sur l'effet supposé de son audition. Il faut être libre de préjugés et de ces vues étroites qui empêchent de sentir aucune beauté d'un ordre différent de celles auxquelles on est habitué. Il faut enfin un temps assez long pour se rappeler, méditer, comparer et juger. A l'égard de cette dernière condition, nous raconterons qu'un amateur fort distingué, exécutant avec autant de talent que d'enthousiasme les compositions de Beethoven, de Weber, de Mendelssohn, et très-disposé à croire à la valeur de celles de Sébastien Bach, nous priait un jour de lui en exécuter quelques fragments pour lui en donner une idée. Nous lui répondîmes : Vivez avec le vieux maître aussi longtemps que vous avez vécu avec les jeunes, vous saurez ce qu'il vaut et vous serez récompensé par les plus hautes jouissances que l'art puisse procurer. Dans une mono-biographie très-étendue, publiée en 1850, M. Hilgenfeldt a fait connaître, aimer et admirer Sébastien Bach comme homme, comme artiste, comme claveciniste et comme organiste. Sous ce dernier rapport Bach paraît avoir été phénoménal; mais quelque grand qu'ait été son talent comme virtuose, il ne saurait aujourd'hui exciter qu'un faible intérêt. L'orgue de l'église de Saint-Thomas n'a rien conservé des accords que lui faisait dire Sébastien Bach ; il est resté muet comme l'archet de Tartini ou de Paganini, comme la voix de Garrick ou de Talma ; mais, par ses œuvres, Bach vit avec nous et vivra tant qu'il existera une société civilisée et un art musical. Son âme sereine, sa douce mélancolie, s'épancheront éternellement dans le sein des amis qui le connaîtront; son esprit si profond les remplira d'étonnement, d'admiration, et l'émotion qu'il sentait en écrivant les touchera aussi jusqu'aux larmes, lorsqu'ils entendront quelques pages de ses oratorios. En créant cette musique si originale et si étrange, Bach pouvait en dire ce que disait J.-J. Rousseau de l'une de ses œuvres : « A qui plaira-t-elle donc? peut-être à moi seul; mais, à coup sûr, elle ne plaira médiocrement à personne. »

Les compositions instrumentales, symphonies, quatuors, quintetti de Haydn, de Mozart, de Beethoven, ont sans doute laissé très-loin derrière elle, sous certains rapports, les compositions du même genre, en très-petit nombre du reste, sorties de la plume de Sébastien Bach. Il y a néanmoins dans cette catégorie de ses œuvres des concertos de violon et d'alto, et des espèces de symphonies écrites d'une manière que Bach seul pouvait connaître. Quant aux six sonates pour clavecin et violon, et surtout aux six sonates pour violon seul, elles restent des œuvres qu'aucune production moderne ne saurait faire oublier ni égaler sous plusieurs rapports. Ces solos de violon, aussi étonnants, aussi exceptionnels que tout ce qui, du reste, est sorti du même cerveau, font présumer que Bach était un virtuose plus habile que Corelli, Tartini et Locatelli pris ensemble. Dans ces derniers temps, il en a été publié en Allemagne plusieurs éditions augmentées d'un accompagnement de piano écrit par B. Molique, par Mendelssohn et par Robert Schumann. La coopération de tels hommes indique ce que vaut l'œuvre encadrée dans leurs accords.

Les fugues avec préludes, les fantaisies, les toccates, les accompagnements de chorals, en un mot les innombrables pièces d'orgue laissées par Sébastien Bach, restent des compositions placées à une distance incommensurable de tout ce qui a été fait avant et après dans le même genre. On trouve une science vraiment surhumaine dans les accompagnements qui enchâssent les chorals, et dans le caractère grandiose, solennel, religieux, de toutes les parties qui se meuvent dans les grandes fugues, avec pédale obligée, comme le mouvement et le bruit des vagues de l'océan agité. Malgré la difficulté d'exécution qu'offrent ces pièces d'orgue, on commence à les connaître à Paris.

Mais si un clavier de pédales ajouté au piano, et une étude persévérante, suffisent pour acquérir cette précieuse connaissance, il n'en est pas de même à l'égard des grandes compositions vocales du maître, oratorios, messes, motets et cantates d'église. Il faut des masses de voix, une intelligence et un amour des choses de l'art, qu'on rencontre en Allemagne, où, en entrant dans une salle de concert, on peut lire en grosses lettres ces mots : *Res severa est verum gaudium* [1]. Tant que nous voudrons en France rire de tout, même en musique et de la musique, nous occuperons une place médiocre dans le rang des peuples civilisés par l'art musical et nous ne saurons rien des sublimes compositions vocales de Sébastien Bach. Après être restées près d'un siècle, ignorées dans la poussière des bibliothèques, ces œuvres ont revu tout à coup la lumière au grand étonnement du monde musical. « Ceux qui ne connaissent pas ces compositions, dit un célèbre critique allemand, ne peuvent se flatter de connaître le talent de Bach; car elles sont les meilleurs de ses ouvrages et pour ainsi dire la quintessence de son génie. Elles renferment des traits si pleins de force d'expression, qu'il est impossible de les entendre sans être ému. » Assez heureux pour avoir pu en entendre assez souvent des fragmens, nous dirons que dès le commencement d'un morceau notre émotion allait jusqu'aux larmes, et qu'à la fin il nous venait toujours cette même pensée, qu'aucune musique n'égalait celle de Bach pour la conception du plan, l'élévation du style et la profondeur de l'expression.

Les compositions pour le clavecin (piano) ont cet avantage que l'amateur le plus isolé peut les connaître. A part diverses œuvres imprimées séparément, deux éditions complètes en ont été imprimées assez récemment à Paris, en quatorze volumes. Ceux qui veulent descendre dans cette mine inépuisable de hautes jouissances, ne doivent pas chercher ce qui ne s'y trouve pas, savoir : les formes et le charme de la mélodie italienne moderne, la grâce affectueuse de Mozart, la passion épique de Beethoven, l'emportement de Weber. Ils doivent considérer que le clavecin ne faisait ni piano ni forté, et que par conséquent Bach, qui composait pour cet instrument, ne peut avoir cherché des effets dans ces contrastes de force et de douceur dont la musique moderne abuse sous le nom d'expression. Nous dirons même qu'il ne faut pas être jeune; ce n'est que dans l'âge mur, alors que les jouissances de l'esprit sont plus nécessaires ou du moins plus convenables que celles du cœur, c'est lorsqu'on a besoin de paix et de sérénité, c'est lorsque nous voyons le soleil près de se coucher et que nous sommes entraînés vers une mélancolie religieuse, que Bach devient notre véritable ami, notre consolation de tous les moments. Pour commencer convenablement l'études des œuvres de Bach pour le piano, il faut jouer d'abord les petits préludes, les inventions, les exercices et les suites françaises; ce sont des chefs-d'œuvre de grâce naïve. On pourra, après cette première connaissance, se mettre à l'étude des quarante-huit fugues et préludes qui forment l'ouvrage connu en Allemagne sous le nom de *Wohltemperirte Clavier*. C'est cet ouvrage que Beethoven, Listz, Chopin et tout les excellents musiciens ont su par cœur et que Robert Schumann recommande comme le pain quotidien du véritable amateur. Arrivé à comprendre le mérite de cet œuvre extraordinaire, on sera capable d'apprécier justement ce que valent les fantaisies, fugues,

[1] Les œuvres sérieuses donnent seules une joie véritable.

toccates et concertos contenus dans la collection des compositions pour piano.

« La renommée de Sébastien Bach fut immense pendant sa vie, dit M. Fétis. Toutefois on peut affirmer que ce grand homme ne fut point révélé entièrement à ses contemporains. Ils avaient éprouvé qu'il était le plus habile des organistes, le plus étonnant des improvisateurs, le plus savant des musiciens de l'Allemagne. Ses fugues étaient considérées comme les plus belles qui eussent été écrites pour l'orgue ou pour le clavecin; on y avait reconnu l'œuvre d'un génie profond et hardi dans un genre qui semble exclure l'invention, et l'on s'était persuadé que c'était là toute la part de gloire qui lui appartenait dans son art; part immense, dans laquelle on trouvait de quoi satisfaire l'ambition de plusieurs artistes. Cependant ce n'était là qu'une faible partie de ses titres à l'admiration de la postérité.....

» Dans la *Nativité*, dans la *Passion*, Bach semble avoir voulu laisser aux siècles futurs la preuve la plus éclatante de la puissance de son génie. La force du récitatif, dont on fait honneur à Gluck, se trouve portée dans ces deux ou-



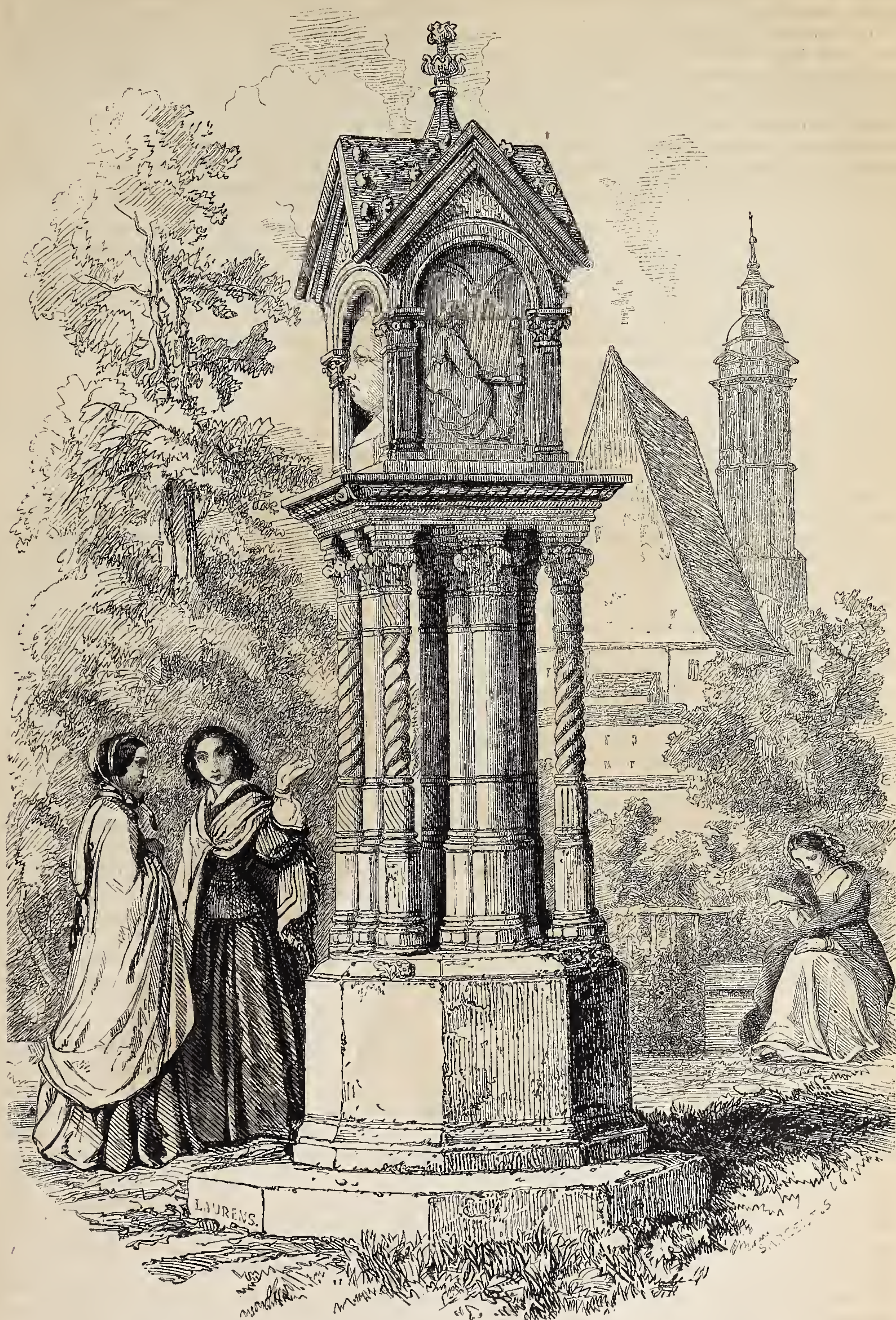
Sébastien Bach. — Dessin de J.-B. Laureus (¹).

vrages au plus haut degré de perfection. Les mélodies sont neuves, originales, expressives surtout, et supérieurement adaptées aux paroles. Jamais l'art de faire mouvoir les voix et les instruments ne fut porté plus loin, et ce qui frappe d'une admiration irrésistible, c'est que toute cette complication est évidemment conçue d'un seul jet. »

On comprendra, d'après cette appréciation, que Bach ait eu des admirateurs, disons plutôt des adorateurs fanatiques. Son dernier élève, l'excellent compositeur organiste Kittel, qui possédait un portrait de Sébastien Bach, le tenait caché sous un rideau, et lorsqu'il était très-satisfait d'un élève, il lui accordait comme la plus digne récompense l'honneur de contempler ce portrait. Mosewius, maître des concerts à Prague, ne permettait pas aux dames de venir concourir à l'exécution d'une œuvre de Bach autrement qu'en robe blanche ou noire. D'autres pourront rire et appeler cela de la *Bachomanie;* quant à nous, nous ne saurions qu'être émus de ces témoignages de respect pour le génie.

En 1850, centième anniversaire de la mort de Bach, il y eut à Leipsick un congrès de musiciens pour délibérer sur les moyens les plus convenables d'élever un monument à la gloire du maître, et l'on fut d'accord pour décider que le plus beau monument à élever serait une belle édition de ses œuvres. Une société s'est formée immédiatement sous la

(¹) Membre de la Société de Bach, auteur des *Études théoriques et pratiques sur le beau pittoresque dans les arts du dessin.*



Monument élevé à la mémoire de Sébastien Bach, par Félix Mendelssohn, dans la ville de Leipsick. — Dessin de J.-B. Laurens.

direction des plus hautes notabilités musicales, et elle a déjà publié sept volumes. Depuis les têtes couronnées jusqu'aux amateurs des villages, depuis la Suède jusqu'à l'Autriche, on a voulu coopérer à l'érection de ce monument, qui sera tellement grand qu'aucun de nous ne le verra finir ; mais nous aurons la satisfaction d'y avoir apporté notre pierre, en témoignage de reconnaissance pour les heureux moments que nous devons à l'étude des œuvres de ce maître sublime.

LE CAMÉLÉON

ET SES CHANGEMENTS DE COULEUR.

Un savant professeur, qui a longtemps possédé chez lui un caméléon, a bien voulu nous communiquer le résumé des meilleures études faites jusqu'à ce jour sur ce singulier animal; il a pu vérifier l'exactitude de la plupart d'entre elles, et nous a envoyé en même temps le dessin fidèle que reproduit notre gravure, et qui a été exécuté sous ses yeux par un habile artiste, M. Charles Node. Nos lecteurs apprécieront la supériorité de cette description et de cette représentation même sur celles que nous avons publiées dans notre treizième volume (1845, p. 155 et 156).

« Changeant comme un caméléon », est un proverbe que tout le monde répète; mais peu de personnes ont une idée exacte de ces changements de couleur et des causes qui les déterminent. Avant de les aborder, quelques détails sur l'animal lui-même sont indispensables. Le caméléon ordinaire habite toutes les parties chaudes de la région méditerranéenne, l'Asie Mineure, la Syrie, l'Égypte, l'Afrique septentrionale et même le midi de l'Espagne. Sa forme rappelle celle d'un lézard dont la tête serait surmontée d'une espèce de casque. Une crête dentelée règne tout le long du dos, et le corps se termine par une longue queue que l'animal peut enrouler autour des branches, comme les singes d'Amérique. Les membres sont longs et se terminent par deux mains en forme de pinces. Aux mains antérieures il y a deux doigts soudés en dehors et trois doigts soudés en dedans. Aux mains postérieures, c'est le contraire. Ces quatre pinces et la queue prenante font du caméléon un animal essentiellement grimpeur; il reproduit parmi les reptiles le type que les singes d'Amérique représentent dans l'ordre des mammifères; mais par toute son organisation intérieure, le caméléon appartient à la classe des reptiles, où il vient se placer près des lézards et des geckos. Cependant le caméléon ne rampe pas; son os du bras (humérus) étant tordu de 180 degrés, le caméléon porte son avant-bras directement en avant, comme un singe; son ventre ni sa queue ne touchent la terre; il marche donc et ne se traîne pas comme les reptiles dont l'humérus n'est tordu que de 90 degrés. Chez ceux-ci, l'avant-bras se fléchit en dehors et non pas en avant : aussi le ventre et la queue traînent-ils par terre lorsqu'ils se poussent en avant au moyen de leurs membres. L'œil du caméléon a une structure des plus singulières. Une paupière unique, de forme conique, est percée à son sommet d'un trou circulaire correspondant à la pupille et adhérente à son pourtour. Le globe de l'œil, en se dirigeant en avant ou en arrière, entraîne avec lui l'ouverture pupillaire de la paupière, qui se dirige alors soit en avant, soit en arrière. Les deux yeux sont complétement indépendants l'un de l'autre, et il n'est pas rare de voir un œil regarder en avant et l'autre en arrière, ou l'un en bas et l'autre en haut.

L'organisation de la langue n'est pas moins extraordinaire. Repliée sur elle-même dans la bouche, elle égale, lorsqu'elle est développée, la longueur du corps, et se termine par un tubercule visqueux en forme de massue. L'animal aperçoit-il une mouche ou un autre insecte, il projette sa langue avec une extrême vivacité et frappe l'insecte, qui, restant collé au tubercule visqueux, est ramené dans la bouche. Cette projection, rapide comme la flèche, forme un singulier contraste avec les mouvements lents et mesurés du caméléon, qui palpe toujours d'avance et à plusieurs reprises les objets auxquels il veut s'accrocher. Le caméléon présente encore une autre singularité, celle de pouvoir se grossir et s'amincir à volonté. Pendant le sommeil, il remplit d'air ses vastes poumons et tout son corps se gonfle outre mesure. D'autres fois il est complétement aplati et semble réduit à l'épaisseur de la peau qui l'enveloppe.

Mais les bizarreries dont nous venons de parler l'ont rendu moins célèbre que ses changements de couleur, qui avaient déjà frappé l'imagination des anciens. Dans la suite de cet article, le travail de M. E. Brücke, professeur à Vienne, publié, en 1852, dans les Mémoires de l'Académie de cette ville, nous servira de guide : physiologiste et physicien, M. Brücke réunissait toutes les conditions nécessaires pour épuiser ce sujet difficile.

Aristote, dont le nom se retrouve dans l'histoire de toutes les branches des connaissances humaines, n'ignorait pas les changements de couleur du caméléon. Il savait qu'il était tantôt noir, tantôt jaune et quelquefois tacheté, et croyait que ces changements de couleur coïncidaient avec le gonflement de son corps ou sa mort. Théophraste est le premier qui les ait attribués à la peur. L'opinion devenue si populaire que le caméléon prend la couleur des objets qui l'environnent, remonte au philosophe Antigonus Carystius. Ovide l'a exprimée dans le vers suivant :

Protinus assimilat, tetigit quoscunque colores.

Sénèque, Pline, reproduisent, sans la vérifier, l'opinion de Carystius et d'Ovide. Deux cents ans plus tard, Solinus répète la même erreur; Landius et Bacon n'affirment pas, comme les précédents, que le caméléon prend la couleur de l'objet qui l'avoisine; mais ils ont cru voir que la couleur du caméléon était renforcée lorsqu'il se trouvait dans le voisinage d'un objet coloré de la même teinte que lui. Un érudit célèbre du midi de la France, Claude Peiresc, observa des caméléons vivants et reconnut la fausseté des préjugés admis. Il s'assura, dit son biographe Pierre Gassendi, que le caméléon ne prend pas la couleur des objets environnants. Il est ordinairement vert ou de couleur cendrée, mais noircit sous l'influence de la lumière solaire ou du feu. Deux voyageurs de la fin du siècle dernier, l'un français, M. de Monconys, l'autre allemand, Jean Vesling, virent les caméléons en Égypte; le premier constata les colorations changeantes, et le second dit, avec beaucoup de justesse : « Le matin et le soir, le caméléon offre des teintes vertes; il noircit vers le milieu du jour, pâlit à l'entrée de la nuit, et devient blanc lorsqu'il fait complétement sombre. » Les observations de Jonathan Godard, publiées en 1678, n'ajoutèrent rien à ce que l'on savait déjà. Claude Perrault observa un caméléon vers 1699 : il combat le préjugé suivant lequel ce reptile adopterait les couleurs des objets avoisinants, constate qu'il est blanc la nuit ou après sa mort, et noircit sous l'influence de la lumière solaire. Il attribue gratuitement ces changements à la suffusion de la bile qui colorerait la peau.

Vallisneri est le premier qui ait publié, à Venise, une dissertation complète sur le caméléon. Après avoir critiqué les explications de ses devanciers, il en propose une qui a joui d'un certain crédit. Les colorations du caméléon sont, dit-il, dues aux impressions, aux passions dont l'animal est agité; ces impressions déterminent l'afflux du sang, des humeurs et des esprits vers la peau ou leur retraite vers l'intérieur, et donnent à la surface épidermique la propriété de réfléchir et de réfracter diversement les rayons lumineux. Bory de Saint-Vincent, qui observa des caméléons pendant le siége de Cadix, et Mme Belzoni, qui en avait jusqu'à cinquante dans son appartement, à Rosette, n'ont rien ajouté de nouveau à ce que l'on savait déjà. Cuvier reproduit sans examen l'opinion de Vallisneri, mais attribue la coloration au sang qui injecte les vastes poumons de ce reptile. Dans un petit écrit publié à Palerme, un auteur, nommé Grohmann, cherche à expliquer ces phénomènes par la transparence de l'animal, qui, en effet, est translucide dans la partie du corps occupée par les poumons. On voit que pendant un siècle l'opinion de l'influence des poumons et des impressions morales fut prédominante.

En 1827, un naturaliste hollandais, Vrolick, reconnut de nouveau l'action si évidente de la lumière, déjà indiquée en 1659 par Jean Vesling. Un Écossais, Spittal, étudia plus minutieusement celle de la lumière artificielle sur le caméléon; il reconnut qu'il noircissait sous cette influence, mais moins vite et moins complétement qu'en plein soleil. Il remarqua ce que Mme Belzoni avait déjà vu, savoir que ces animaux changent pour ainsi dire sans cesse de couleur.

En 1831, J. Vander-Hœven eut l'heureuse idée de reproduire sur cinq planches les changements de couleur du caméléon. Elles montrent que son corps présente un dessin fondamental dont les changements de couleur font plus ou moins ressortir les différentes parties, mais qui existent toujours, quelle que soit la coloration de l'animal; il remarque aussi que la ligne qui va du menton à l'anus reste constamment jaune, et émet l'idée que les changements de couleur sont dus à un pigment ou matière colorante située sous la peau. Cet essai a été le prélude d'un travail physiologique important, point de départ de toutes les recherches ultérieures. M. Milne Edwards observa deux caméléons qui présentaient des nuances différentes : l'un offrait, lorsqu'il se colorait, des taches d'un violet foncé sur les flancs; l'autre, des nuances d'un vert plus ou moins intense. Ce changement de couleur était indépendant du gonflement de l'animal. Un lambeau de peau ayant été détaché sur un caméléon, immédiatement après sa mort, l'auteur s'assura que c'est sous les tubercules que la coloration est le plus marquée, et non pas entre deux. Là où se trouvaient des taches violacées on constatait que la couleur jaune n'avait pas disparu, mais était masquée par des points violacés. Il y avait donc deux pigments distinctifs, l'un jaunâtre, plus superficiel, l'autre violacé, plus profond, qui n'arrivait à la périphérie que dans certaines circonstances déterminées. En effet, au bout de peu de temps, les taches violacées disparurent et il ne resta plus que le pigment jaunâtre; de l'alcool ou des acides concentrés produisaient un effet analogue : appliqués sur les taches noirâtres ou violacées, ils les faisaient disparaître; appliqués sur les parties jaunes, ils provoquaient l'effet inverse, la couleur foncée se montrait de nouveau. Une dissection sous la loupe prouva que le pigment noirâtre était contenu dans des cavités logées dans la substance du derme et se ramifiant vers l'épiderme en traversant la couche grisâtre. Ainsi donc, quand l'animal est d'un gris jaunâtre, le pigment superficiel colore seul la peau; quand il devient noir, le pigment profond est poussé vers la peau, soit par la contraction des utricules, soit par le resserrement du derme. Les changements de coloration qui s'observent sur plusieurs mollusques céphalopodes se font par le même mécanisme. M. Paul Gervais confirma pleinement les observations de M. Milne Edwards sur les deux pigments; mais, séduit par des idées de causes finales, il crut observer que le caméléon prenait la couleur des objets environnants et échappait ainsi à ses nombreux ennemis, qui avaient peine à le distinguer de ce qui l'entoure.

On voit par quelle série de tâtonnements, d'incertitudes, de changements d'opinion, l'homme arrive enfin à la vérité; combien ce fait si simple des changements de couleur sous l'influence de la lumière a été long à s'établir; combien de fois l'opinion erronée de l'influence des objets environnants sur la coloration du caméléon reparaît; que de causes imaginaires on donne à cette coloration : l'injection sanguine, les passions ou les émotions de l'animal, le gonflement du poumon, jusqu'à ce que, dans ces derniers temps, Vander-Hœven, puis Milne Edwards, démontrent qu'elle est due à des pigments cutanés. Qu'on ne croie pas le sujet épuisé : les colorations jaunes et noires sont expliquées, mais les autres ne le sont pas encore. Il était réservé à M. Brücke, physiologiste et physicien distingué de Vienne, de compléter cette étude.

M. Brücke a observé dix caméléons vivants, provenant d'Égypte. Les couleurs qu'il a remarquées sont :

1° Tous les passages de l'orangé au jaune, du vert au vert bleuâtre;

2° Les transitions de chacune de ces teintes au gris-brun, au brun et au noir;

3° Le blanc, la couleur de chair, le marron, le gris-bleu, le gris-lilas, le gris pur;

4° Des couleurs chatoyantes, telles que le bleu d'acier et le pourpre; ces dernières visibles seulement sous l'influence des rayons solaires quand l'animal est noir.

En examinant à la loupe la peau de l'animal, après l'avoir humectée de salive, on observe sur chaque tubercule des couleurs irisées très-variées, qui ne peuvent pas s'expliquer uniquement par des pigments et dont l'origine est toute physique, semblables à celles des bulles de savon, des lames minces de mica et des anneaux colorés qui se produisent lorsque l'on presse une lentille de verre sur une lame de verre. Ayant détaché un lambeau de peau et l'ayant placé sous le microscope, Brücke reconnut l'existence de cellules épidermiques, pentagonales, aplaties, ayant de 13 à 32 millimètres de diamètre. Ces cellules ne contiennent aucun liquide; et, par des considérations physiques reposant sur les indices de réfraction, M. Brücke arrive à démontrer qu'elles sont remplies d'un gaz qui n'est autre que l'air atmosphérique. Ces cellules appartiennent au second système des anneaux colorés de Newton, qui est limité d'un côté par le bleu, de l'autre par le jaune. Dans l'état habituel, on ne peut pas distinguer ces couleurs de celles des pigments, avec lesquelles elles se combinent; c'est seulement lorsque l'animal est presque noir et éclairé vivement par le soleil qu'on voit clairement que ce sont des couleurs irisées (¹).

Le pigment superficiel, blanc, grisâtre, jaunâtre, de Milne Edwards, existe à la partie superficielle du derme, mais s'étend jusqu'à la partie fibreuse. Ce pigment est granuleux, soluble dans la potasse et en général d'une couleur blanche.

Le pigment profond, noir, rouge-noirâtre, vert-bouteille, est logé dans de petites utricules creusées dans le derme, et qui se ramifient vers la peau comme les racines d'un arbre. Quand ces ramifications sous-épidermiques sont vides, alors l'animal est d'un blanc jaunâtre; quand, au contraire, les ramifications sont injectées, l'animal est complétement noir. Toutes les autres couleurs, telles que le violet, le marron, le vert, sont produites par la superposition et la juxtaposition des pigments noir et blanc. Tant que le pigment blanc est assez épais pour n'être pas transparent, l'animal paraît blanc; mais dès que le pigment noir s'approche de la surface, le blanc passe au gris-bleuâtre, puis au gris-violet, comparable à la teinte neutre des aquarellistes. Si le pigment est jaune au lieu d'être blanc, on verra paraître du bleu-verdâtre, du vert et du vert-jaunâtre; et on constate, en effet, que les tubercules qui offrent des teintes bleues et violettes deviennent blancs; ceux qui montrent les teintes vertes restent toujours jaunes.

Lorsque le pigment noir est à la périphérie, et par conséquent superposé au pigment clair qu'on aperçoit encore par transparence, il en résulte toute la gamme des tons bruns par lesquels l'animal passe du blanc au noir.

Nous avons étudié le cas où les couleurs se superposent; il arrive aussi qu'elles se mélangent et se juxtaposent : ainsi,

(¹) Les belles teintes du ventre des serpents sont produites par des stries parallèles très-rapprochées; mais celles de la peau des batraciens du genre *hyla* sont dues, comme celles du caméléon, à des cellules et appartiennent au troisième anneau coloré de Newton.

une surface blanche peut être maculée de petits points noirs trop petits pour être aperçus par l'œil, mais qui modifient seulement la teinte générale.

La lumière, comme l'ont déja dit beaucoup d'observateurs, est la cause principale de la coloration des caméléons; lorsqu'on les voit passer au noir sous l'influence de la lumière, on croit assister à un phénomène chimique, tel que celui présenté par le chlorure ou l'azotate d'argent, qui noircissent également sous l'influence de la lumière. La température n'a aucune influence sur ces phénomènes; M. Brücke s'en est assuré en couvrant certaines parties du corps qui restaient alors ou devenaient blanches au jour.

Le prisme, résultat de la décomposition de la lumière, se compose, comme on sait, d'une série de couleurs; les deux extrêmes sont le rouge et le violet; au delà de ces couleurs notre œil ne perçoit aucun rayon lumineux. En dehors du rouge, les vibrations lumineuses sont trop rapides; au delà du violet, trop lentes pour être perçues par notre rétine. Pour savoir si la peau du caméléon est influençable par les rayons invisibles qui sont en dehors du rouge, M. Brücke enferma un animal dans un flacon qu'il plongea dans une solution d'alun. Ce liquide a la propriété de ne pas laisser passer ces rayons, et cependant l'animal se colora en noir. Ces rayons invisibles en deçà du rouge ne sont donc pas efficaces pour la peau du caméléon. L'auteur s'assura de même, en chauffant un caméléon près d'un poêle, que les rayons calorifiques obscurs qui sont en dehors du rouge n'avaient pas le pouvoir de faire noircir le caméléon. Les rayons chimiques au delà du violet sont également inactifs : c'est donc sous l'influence des rayons lumineux perceptibles à l'œil humain que se produisent les changements de couleur de ce reptile.

Est-ce la coloration noire ou la coloration blanche qui est le résultat d'un phénomène de contraction? L'électricité va nous le dire. Deux électrodes d'un magnéto-électromètre appliqués sur la peau de l'animal font blanchir la portion de peau qu'ils recouvrent. Les alcalis caustiques et l'huile de térébenthine agissent de même. Une portion de peau détachée partiellement, froissée ou contusionnée, reste également noire et ne blanchit plus à l'obscurité. Il en est de même des parties qui ne reçoivent plus les nerfs de la moelle épinière. C'est certainement un fait bien digne de l'attention des physiologistes, de voir un phénomène de l'ordre de ceux qu'ils nomment *actifs*, savoir, l'*albescence*, si on veut me pardonner ce barbarisme, s'opérer sous l'influence de l'obscurité, tandis que la lumière est généralement considérée comme un excitant général, et l'est certainement pour l'organe de la vue.



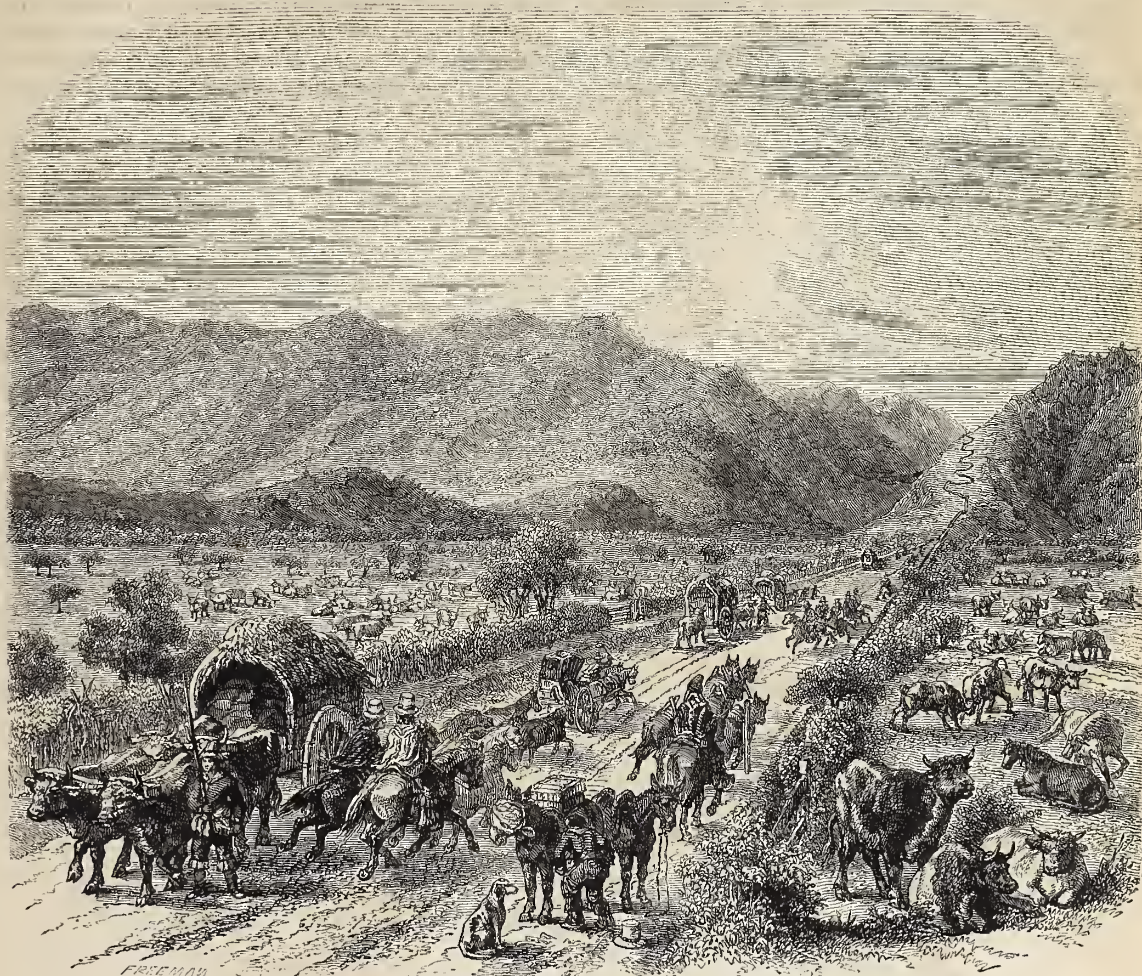
Caméléon dessiné d'après nature, à Montpellier, par M. Charles Node.

En terminant, nous devons donc rectifier le proverbe par lequel nous avons commencé cet article, et venger le caméléon calomnié. Il n'adopte pas, comme le courtisan, les couleurs dominantes; il ne change que sous l'influence de la lumière : l'obscurité le fait pâlir; le demi-jour marbre son corps des couleurs les plus variées; le soleil le noircit comme la peau des races nègres tropicales et fait naître à la surface de son épiderme des couleurs irisées.

SOUVENIRS DU CHILI.

Voy. p. 4, 99.

IV. — ROUTE DE VALPARAISO A SANTIAGO.



Route de Valparaiso à Santiago. — Dessin de Freeman, d'après M. Claude Gay.

Pour se faire une idée des progrès immenses qui se sont réalisés au Chili en quelques années, il suffit d'ouvrir un de nos voyages du dix-huitième siècle et de comparer ce qu'il raconte avec ce qui existe de nos jours. Frézier, par exemple, qui écrivait en 1714, se contente de nous dire, en parlant de Valparaiso, que c'est une bourgade composée d'une centaine de maisons, « sans arrangement et de différent niveau », tandis qu'aujourd'hui cette importante cité maritime, dont l'activité commerciale vivifie le reste du Chili, ne compte pas moins de trente mille habitants.

A l'époque où Frézier visita Valparaiso, la route conduisant du bord de la mer à Santiago existait déjà ; mais elle traversait alors une sorte de désert sans ressources, dont la silencieuse stérilité forme un contraste bien curieux avec l'animation perpétuelle qui y règne maintenant.

« Nous partîmes de Valparaiso la veille de la Toussaint, dit notre vieux voyageur, et nous passâmes par le grand chemin de Zapata. Je fus fort surpris, la première journée, qu'il fallût la faire sans débrider, mais encore, au soir, coucher en pleine campagne, faute de maison, quoiqu'on m'eût promis un bon logement; mais j'appris que ce qu'on appelle *alojamiento* dans le Chili ne signifie qu'un endroit où il y a de l'eau et du pâturage pour les mules. Nous avions cependant passé à demi-quart de lieue de Zapata, qui est un hameau, et le seul qu'il y ait en trente lieues de chemin; mais ce n'est pas la mode du pays de loger dans les maisons. »

Nous ne suivrons pas le digne Frézier à travers les incidents fort peu variés qui marquèrent le voyage de trois jours dont le terme était la capitale du Chili; nous remarquerons seulement qu'il ne rencontra presque aucune terre labourée, et qu'il ne vit en réalité que des campagnes « pleines de certains arbres épineux qui rendaient les chemins incommodes ».

Au commencement du dix-neuvième siècle, l'amélioration qu'avait subie cette route n'était pas encore bien sensible; le trajet se faisait toujours à dos de mulet, et, comme le dit Alcide d'Orbigny, on s'arrêtait toujours pour coucher en rase campagne. A partir du moment où le commerce étranger vint remplacer dans le pays le monopole de l'ancien commerce espagnol, tout changea comme par enchantement. En 1830, des cabriolets avaient déjà remplacé les mules; mais comme il n'y avait pas de poste réglée, on était contraint de traiter avec des entrepreneurs qui n'exigaient pas moins d'une once d'or (85 francs) pour aller et la même somme pour le retour : aujourd'hui, tout cela est bien amélioré, et

si la route qui conduit à Santiago traverse encore les campagnes pittoresques que visita d'Orbigny et que dépeint si bien M. Claude Gay, elle suit une direction fort différente de celle qui excitait les doléances de Frézier. Jadis elle passait par Melipilla; mais, vers la fin du dernier siècle, le président O'Higgins, voulant éviter le grand détour que l'on était obligé de faire, ordonna d'ouvrir celle que l'on suit maintenant et que l'on entretient à grands frais.

Cette route, qui offre comme l'ancienne un parcours d'environ trente lieues, traverse trois chaînes de montagnes : celle *del alto del Puerto,* au pied de laquelle se développe le port de Valparaiso ; la *cuesta de Zapata,* dont le vieux Frézier nous a déjà entretenus ; et celle de *Prado*, qui est la plus élevée des trois, puisque son altitude s'élève à 1800 mètres au-dessus du niveau de la mer. Dans notre dessin, c'est la cuesta de Zapata, à quelques lieues de la petite ville de *Casa-Blanca,* qui se développe aux yeux du spectateur; elle n'a pas plus de 600 mètres au-dessus des eaux de l'océan.

Le transport des marchandises s'opère encore, sur cette route accidentée, à dos de mulet; néanmoins on se sert aussi comme véhicules de charrettes grossièrement construites, très-pesantes, et que recouvrent des cuirs écrus : ces voitures, dont le bruit est assourdissant, sont traînées par des bœufs et mettent environ six jours pour se rendre du bord de la mer à la capitale. Bien que les alojamientos ne soient plus aussi primitifs qu'ils l'étaient au temps de Philippe V, et bien qu'on trouve partout des auberges pour les pauvres comme pour les riches, les conducteurs de ces charrettes passent ordinairement la nuit sur la route, nourrissant leurs bœufs avec la paille dont ils ont eu soin de se munir. Il est remarquable que jusqu'à ce jour les chevaux chiliens, d'ailleurs vigoureux, aient été exemptés du transport des marchandises; on les réserve pour les atteler aux voitures plus légères des voyageurs.

Ce n'est que depuis trois ou quatre ans que l'on voit sur cette route quelques diligences de dimensions assez grandes et partant d'une ville à l'autre à heure fixe. Avant ces nouvelles dispositions, le voyageur montait dans un cabriolet avec le premier compagnon que lui présentait le hasard, et l'heure du départ se fixait à l'amiable. Les chevaux sont tellement multipliés au Chili, leur prix est tellement réduit, que le maître du cabriolet conduisait avec lui ses relais : dix chevaux environ l'accompagnaient jusqu'au lieu de destination, et pouvaient êtres attelés successivement de cinq lieues en cinq lieues et même moins. Loin de se reposer, les bêtes qu'on venait de retirer d'en re les brancards suivaient lestement le cabriolet, toujours prêtes à être attelées de nouveau. Cette manière de voyager, qui a encore ses partisans, est réellement fort commode ; elle est en même temps assez prompte, puisque, en été, le trajet d'une ville à l'autre peut être accompli dans la journée. Le mode de voyage adopté nouvellement n'est plus si expéditif : la pesanteur des diligences ne permettant pas de traverser lestement les passages montueux, les administrateurs des messageries ont repris la route délaissée de Melipilla, dans le but d'éviter surtout l'alto del Puerto.

Indépendamment des charrettes et des cabriolets que l'on rencontre si fréquemment aujourd'hui sur la route de Valparaiso à Santiago, on y voit également de grandes troupes de mules destinées en général à transporter les produits agricoles : il arrive assez fréquemment que l'on charge ces animaux de lourdes solives que l'on dispose pour ainsi dire en croix sur chaque côté, le bout inférieur traînant nécessairement à terre ; il résultait d'un pareil mode de chargement une détérioration pour ainsi dire continuelle de la route. Un arrêté du gouvernement vient de mettre ordre à cet abus [1].

Le commerce de Santiago avec Valparaiso devenant tous les jours plus actif, l'idée de construire un chemin de fer destiné à réunir les deux grandes villes devait venir naturellement à la pensée d'une administration qui se préoccupe sans cesse des améliorations matérielles à introduire dans le pays. Les études faites, une souscription de plusieurs millions de piastres fut présentée aussitôt aux populations et remplie : dans cette occasion, le gouvernement prit lui-même l'initiative et hâta les travaux, si bien que cette portion du Chili possède maintenant en chemin de fer un parcours de onzes lieues ; les travaux commencés finissent à Quillota. Tout fait espérer que d'ici à deux ou trois ans ils pourront arriver jusqu'à Santiago. Ce chemin, destiné à opérer dans le pays une grande révolution commerciale, se joindra à celui qui, partant de la capitale, va aboutir à la ville de Talca.

La vue extraite du bel Atlas de M. Claude Gay place le spectateur à quelque distance de Casa-Blanca et laisse voir dans le fond la cuesta de Zapata. On a groupé une charrette du commerce avec son *guazo* menant le lourd équipage ; puis un *virlochero* ou conducteur avec son cabriolet, que suivent les chevaux de relais, surveillés eux-mêmes par le *capataz,* monté à cheval et accompagné d'un jeune garçon. Les mules de transport ne pouvaient être oubliées : aussi voit-on sur le premier plan un muletier qui charge tout seul sa bête, et qui le fait en toute sécurité après lui avoir couvert la tête avec son poncho; il a suffi de cette opération pour rendre l'animal tout à fait immobile. Dans le lointain, des Chiliens voyagent à cheval et se rendent aux riantes habitations dont le pays est parsemé.

GEOFFROY SAINT-HILAIRE.

Fin. — Voy. p. 289.

Après son retour d'Égypte, Geoffroy Saint-Hilaire avait refusé une place de préfet que le premier consul lui avait offerte; il ne voulait à aucun prix déserter la science.

En 1807, il fut élu membre de l'Académie des sciences, et, peu de temps après, nommé professeur de zoologie à la Faculté des sciences, à son retour d'un voyage en Espagne et en Portugal, où il avait été envoyé par le gouvernement, dans l'intérêt de la science et des collections du Muséum [2].

L'histoire du reste de sa vie n'est plus que celle des services éminents qu'il a rendus à la science. Ses plus constants efforts eurent pour objet le triomphe de ce grand système de l'unité de dessin, de plan et d'idée, dans l'organisation des êtres, qui avait été seulement entrevue, avant lui, par Buffon, Vicq d'Azyr et Camper.

Quelques disciples de Cuvier, mort en 1830, crurent permis à leur zèle de contester les titres de Geoffroy Saint-Hilaire. Le noble vieillard se contenta de répondre : « C'est à la postérité, si elle daigne s'occuper des luttes de cet âge, de faire leur part à mes adversaires et à moi; j'ai le corps inclinant vers la tombe : je n'attendrai pas longtemps. »

Cependant on venait d'Allemagne et d'Angleterre pour voir le chef illustre de l'école nouvelle. Des étudiants, sortis

[1] Nous rappellerons ici que la route change fort d'aspect en approchant de la capitale. M. de Touanne dit à ce sujet : « Comme Santiago est déjà à une hauteur considérable dans les Andes, cette route monte beaucoup. On traverse plusieurs bassins; en passant de l'un dans l'autre par des côtes escarpées, on s'élève de plus en plus dans les Andes, et on arrive au sommet de la côte de Prado, sur les deux revers de laquelle la route a été tracée avec art et taillée à grands frais dans le roc. On descend à l'est par une gorge qui s'élargit toujours davantage, et on rencontre le rio de Purahuel. Ici le tableau n'est plus le même : une vaste plaine s'étend au pied des groupes supérieurs de la cordillère, sur une surface de trente lieues de tour peut-être; des montagnes l'environnent de tous côtés. » Au centre de cette plaine magnifique s'élève la capitale du Chili. — Voy. l'album du *Voyage autour du monde de* la Vénus.

[2] Voy. t. XVI, p. 175.

des universités les plus lointaines, sollicitaient l'honneur de lui être présentés. Il les recevait avec une douce bienveillance, leur donnait toutes les explications qu'ils désiraient, répondant à toutes leurs objections, s'animant, se passionnant comme aux jours de sa jeunesse, et laissant jaillir, dans ces entretiens familiers, des éclairs de génie.

Il aimait avec passion à servir ses amis; il étendait même son active bienveillance à tous les membres de la grande famille scientifique dont il était un des chefs : « Admirer, louer sans restriction et jouir des succès des autres, fut un des bonheurs de sa vie. » Un ministre lui écrivait un jour : « Vous voulez partout pour autrui, non pour vous: c'est repousser ce qui va le plus naturellement à vous. »

A l'âge de soixante-huit ans, en juillet 1840, il s'aperçut un jour qu'il ne pouvait plus lire : il était atteint du plus grand malheur qu'ait à redouter un naturaliste, il était aveugle! La paralysie s'ajouta bientôt à la cécité. Dans ce triste état, il était encore admirable à entendre. Il dictait des lettres charmantes. Il écrivait à une de ses anciennes amies : « Causons, sur la fin de nos jours, comme nous faisions à leur aurore. Le temps retient nos corps malades à la maison; mais le cœur ne connaît point de difficultés... Dieu a voulu cette douleur pour racheter l'excès de ma bien vive satisfaction... Soyons reconnaissants des faveurs de la Providence! »

Le 19 juin 1844 fut son dernier jour; sa mort fut calme et douce. Il avait soixante-douze ans.

Quelque temps auparavant, se croyant déjà près de sa fin, il avait dit à sa fille, qui l'embrassait en sanglotant : « Nous allons nous quitter, mais nous nous reverrons! »

« Sur son lit de douleur, a dit M. Dumas, toutes ses paroles respiraient la bienveillance et la satisfaction intérieure. Ses mains cherchaient toujours ses proches, ses amis, pour remercier, pour bénir. Calme et souriante, son âme s'affaiblissait sans trouble, se repliait sur une conscience sans tache. »

« Il était devenu aveugle comme Galilée, a dit M. Edgard Quinet; mais sa sérénité n'en a pas été troublée un moment. Il souriait encore à ces merveilles de la terre et du ciel, qu'il voyait, comprenait, découvrait des yeux de l'esprit. On sentait, dans cette paix incroyable, un homme qui avait bonne conscience des lois et du plan caché du Créateur. Il avait été initié aux travaux secrets de la Providence, et de ce spectacle il avait rapporté la sérénité du juste. Quoi de plus sublime que cette mort du génie qui, ainsi dirigé et conduit, est la sainteté même de l'intelligence? Il s'approche en souriant de la vérité sans voile; à la fin, il descend, sans rien craindre, dans l'éternelle science! »

Ses obsèques témoignèrent du respect universel qu'il avait inspiré. A l'approche du cimetière du Père-Lachaise, des employés du jardin des Plantes dételèrent les chevaux et portèrent à bras ses restes jusqu'au lieu de la sépulture. Le vénérable Lakanal, plus qu'octogénaire, un des derniers survivants de la Convention, debout près de la fosse, rappela que, cinquante ans auparavant, sur son rapport à cette assemblée, Geoffroy Saint-Hilaire avait été nommé professeur au Muséum d'histoire naturelle. M. Duméril, au nom de l'Académie des sciences; M. Chevreul, au nom du Muséum; M. Dumas, au nom de la Faculté des sciences, où Geoffroy avait professé; M. Pariset, au nom de l'Académie de médecine; M. Serres, au nom de l'amitié, et M. Edgard Quinet, représentant de la jeunesse respectueuse et reconnaissante, prononcèrent des discours qui ont été pieusement recueillis par la famille.

Une rue voisine du jardin des Plantes reçut plus tard le nom de Geoffroy Saint-Hilaire.

Le 22 mars 1852, M. Flourens, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, prononça, en séance publique, l'éloge de l'illustre savant. De nombreux applaudissements saluèrent les passages où il rappela les rares qualités morales et les vertus privées de Geoffroy, celui-ci entre autres :

« L'inspiration était l'âme de ses entretiens intimes; une imagination riche et mobile s'y manifestait par des idées abondantes, vives, inattendues; par des bonds de pensée.

» Il devait trop à cette imagination pour ne pas lui accorder beaucoup; quelquefois il lui accordait trop. De là, dans le cours de ses amitiés, quelques moments d'orage; mais, dans ces moments mêmes, il suffisait de s'adresser à son cœur pour retrouver le bon jeune homme qui n'avait pu douter de Cuvier.

» Il fut toute sa vie ce bon jeune homme, ayant par excellence le don d'obliger, de se multiplier, de se prodiguer pour rendre service, et, ce qui est encore plus rare, de s'effacer; toujours confiant et ouvert avec ses amis, comme on l'est au premier âge.

» M. Geoffroy ne se délassait de ses travaux que par les douces affections de la famille. Personne ne les goûtait mieux et ne pouvait s'y livrer avec plus de bonheur. Dès les jeunes années d'un fils tendrement aimé, il avait reconnu en lui l'esprit élevé auquel il pourrait confier le soin de sa gloire et le dépôt de ses doctrines (1) : « Jugez, disait-il un » jour à un ami, jugez si je suis heureux. Voici les plus » chers trésors de mon fils. » Disant cela, il ouvrit une armoire où le jeune enfant avait religieusement réuni tout ce qui avait été écrit sur les travaux de son père. »

La ville d'Étampes s'était empressée de donner à une de ses places le nom de l'homme qui avait fait rejaillir sur elle une part de sa gloire, et qui avait été son représentant à la chambre des cent-jours. Elle fit consacrer, par une inscription sur marbre noir, le souvenir de sa naissance, au-dessus de la porte de sa maison paternelle. Elle résolut, en outre, de lui élever un monument. L'illustre statuaire David d'Angers avait proposé de faire une statue en bronze : la mort l'enleva lui-même avant qu'il eût achevé son œuvre. Un de ses élèves, né à Étampes, M. Élias Robert, offrit alors à son tour de faire une statue en marbre. On accueillit son désir, et la statue, exposée, pendant le mois d'août 1857, à Paris, devant une des portes du Louvre, en face de l'Institut, fut inaugurée à Étampes le 11 octobre suivant. Un concours immense de savants, de professeurs, de parents, d'amis, assistait à cette solennité, et de nouveaux éloges furent prononcés par le préfet du département et le maire de la ville, par MM. Duméril, Serres, Milne-Edwards, Michel Lévy, et Jomard, ancien collègue de Geoffroy Saint-Hilaire dans l'expédition scientifique d'Égypte. Treize ans s'étaient écoulés depuis la mort de l'illustre savant; la douleur, grâce à l'action du temps, était moins amère; mais il semblait que le respect et l'admiration eussent encore grandi. Les discours étaient empreints de la même élévation de pensée et de sentiments que ceux qui avaient été prononcés le 11 octobre 1844; nobles adieux qui ont laissé pour toujours ces paroles dans notre âme, comme un écho de notre propre pensée : « Aide-moi de ta lumière et de ta vertu! L'une des meilleures choses de ma vie sera toujours d'avoir obtenu ton amitié! »

L'ART DES BRONZES EN FRANCE.

Suite. — Voy. p. 100, 167.

Louis XIV. — L'art du fondeur fit, pendant le règne de Louis XIV, un progrès considérable. Jusqu'alors on n'avait

(1) Voyez, sur les travaux de M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, membre de l'Académie des sciences, professeur au Muséum d'histoire naturelle et à la Faculté des sciences, nos tomes VII, p. 148; VIII, p. 40; XVI, p. 177 et 178.



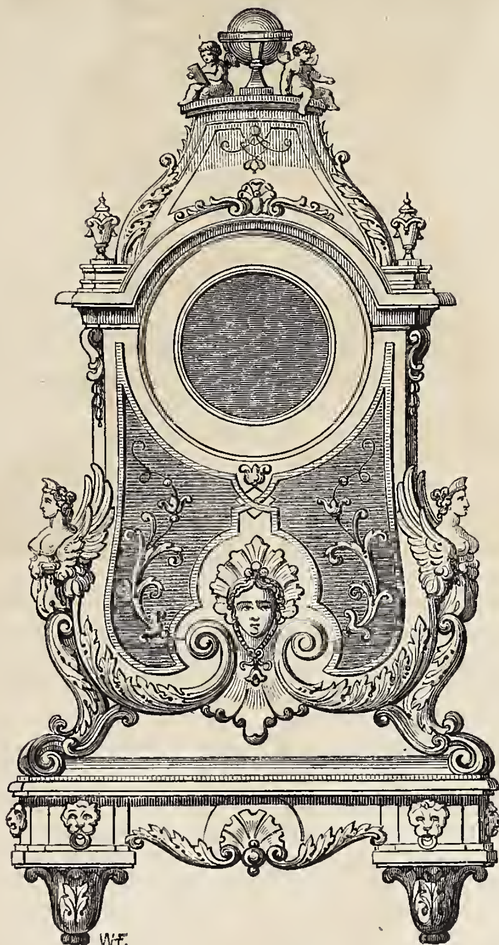
Groupe d'enfants en bronze aux jardins de Versailles, par Keller. — Dessin de Freeman.



Chandelier en bronze, par Meissonnier, sous Louis XV. — Dessin de Freeman.

pu faire les grands ouvrages de bronze que par morceaux fondus séparément et rapportés; on trouva alors le moyen de fondre d'un seul jet les ouvrages les plus considérables.

Deux établissements créés par Louis XIV, les Gobelins et les fonderies de l'Arsenal, tiennent une place importante dans l'histoire du bronze. Les Gobelins, ou manufacture royale des meubles de la couronne, furent établis et organisés par un édit de 1667. Le surintendant des bâtiments était le chef de la manufacture et avait sous ses ordres un directeur. Lebrun dirigea les travaux de tous ces dessinateurs, tapissiers, orfévres, fondeurs, graveurs, lapidaires, ébénistes, mosaïstes, qui firent tant de beaux ouvrages destinés à l'ameublement des palais royaux. Presque tous sont détruits aujourd'hui; ils ont subi le sort que les caprices de la mode et les violences de nos réactions si fréquentes imposent aux œuvres d'art en France. Quelques peintures du Musée de Versailles et quelques gravures conservent seulement le souvenir des chefs-d'œuvre de Ballin et des autres « ouvriers » des Gobelins. Dès le règne de Louis XV, on cessa d'exécuter des bronzes d'ornement aux Gobelins;



Horloge avec ornements en bronze, sous Louis XV. — Dessin de Freeman.

c'était cette manufacture qui avait fait, sur les dessins de Lebrun, tous les beaux bronzes dorés destinés à l'ameublement des châteaux royaux; le palais de Versailles en possède encore quelques échantillons.

En 1684, Louvois, alors surintendant des bâtiments, établit les fonderies de l'Arsenal et leur donna pour inspecteur Jean-Balthazar Keller, habile fondeur de Zurich, qui fut appelé en France par son frère Jean-Jacques Keller, fondeur de canons au service de Louis XIV. L'habileté de Jean-Jacques Keller, en matière de fonderie de canons, nous paraît très-douteuse, car Duquesne et Vauban se plaignent beaucoup de ses produits. Vauban écrivait à Louvois, en 1688 : « Les pièces de Keller ne valent rien et se rompent comme poterie de terre. » M. de la Frezellière se plaint encore du mauvais alliage de ces pièces, qui, frappées par les boulets ennemis, volaient en éclats [1]. Balthazar est plus célèbre, et à plus juste titre, que son frère. C'est lui qui a fondu les vases, les groupes et les statues des parcs de Versailles, de Marly, de Saint-Cloud et des Tuileries. Ses bronzes sont du plus bel aspect; soit que l'alliage ait eu des caractères spéciaux, soit que l'action du temps ait seule agi, le fait est que la patine des bronzes de Keller est admirable par sa belle couleur, son poli et la transparence de quelques-unes des parties, qui ont vraiment l'aspect de l'émeraude.

Parmi les plus beaux bronzes de Keller, on peut citer les groupes d'enfants et les Fleuves qui décorent les bassins du parterre d'eau de Versailles et les vases du parterre de l'Orangerie. Nous reproduisons un de ces groupes.

Le nombre des statues et autres ouvrages d'art en bronze devient dès lors si considérable, qu'il est impossible d'en faire la liste : ce serait d'ailleurs empiéter sur le domaine de l'histoire de la sculpture. La statue de Louis XIV, du poids de 60 000 livres, fondue en 1699 et érigée sur la place Vendôme, fut coulée d'un seul jet; c'est le premier ouvrage ainsi obtenu.

[1] Voy. Œuvres de Catinat, 3 vol. in-8, t. I, p. 306, 307, 311.

Un habile fondeur de ce temps, Landouillet, commissaire de la fonderie de Rochefort, offrit, lorsqu'on parla de faire un baldaquin pour Notre-Dame de Paris, de le fondre d'un seul jet, dans le chœur même de l'église et à la place du modèle. On rejeta l'offre de Landouillet. Nulle part n'est plus vrai qu'en France le proverbe : « Personne n'est prophète en son pays «. Le baldaquin de Notre-Dame ne fut pas fait; mais le chœur de la cathédrale fut décoré néanmoins de très-beaux bronzes dorés, en partie exécutés par *Tarlay*.

Louis XV. — Après Keller, Sauteray et son fils Jean-Baptiste Sauteray dirigèrent les fonderies de l'Arsenal; puis ce fut le tour de Gor, très-habile fondeur. Il changea le système suivi jusqu'alors dans la fonte : au lieu de faire couler le métal de haut en bas dans le moule, il le fit refluer de bas en haut. Ses succès, à l'aide de ce nouveau procédé, furent tels qu'on l'appela à Copenhague pour fondre la statue équestre du roi de Danemark, Frédéric V, que venait d'exécuter un sculpteur français, Saly.

A cette époque, 1750, Maritz inventait une machine à forer les canons. Avant lui, on les coulait creux à l'aide d'un noyau ou d'une âme, comme on disait alors. Maritz imagina de les couler massifs et de les forer à l'aide de sa machine. C'est de ce temps que datent les progrès et l'exactitude du tir de l'artillerie.

L'époque de Louis XV est très-riche en bronzes de décoration, dorés ou non. Un des plus célèbres bronziers de ce temps est Gouthière ou Gonthière, qui travaillait encore sous Louis XVI. Gonthière inventa la dorure au mat. Les bronzes Louis XV, qui servent d'ornement aux meubles, aux cheminées, aux porcelaines, à mille objets d'ameublement, sont en général légers, gracieux et d'une exécution parfaite; la ciselure en est excellente. En étudiant l'art du bronzier au dix-huitième siècle, on y retrouve les phases que l'on observe dans les arts du dessin. Pendant les vingt-cinq premières années du siècle, le goût est plus sévère; on suit l'excellent style de Bérain, de Robert de Cotte, de Boffrand, de Watteau, de Claude Audran, qui furent alors les régulateurs de l'ornementation, et auxquels la France du dix-huitième siècle doit, dans ce genre, ses plus belles œuvres. A ces grands artistes succèdent Oppenord, Meissonnier, Sébastien Slodtz, Boucher; leurs ornements sont toujours vifs, légers, variés, très-nouveaux, souvent charmants; mais souvent ils affectent des formes contournées; le style de l'école de Bérain s'efface peu à peu; et le goût altéré se perdra bientôt dans l'extravagance et la recherche du bizarre.

Sous Louis XVI, on réagit contre le goût pompadour; l'ornementation s'inspira de l'antique pour se régler, et sut conserver néanmoins l'originalité et la verve les plus françaises. *La suite à une autre livraison.*

Un philosophe solitaire peut être grand, vertueux et heureux au sein d'une misère profonde, mais non un peuple entier. ISAAK ISELIN.

Tandis qu'ici-bas nous pleurons un homme, comme nous n'aurions qu'un sujet trop réel de le pleurer s'il allait se perdre, pour n'en plus sortir, dans les abîmes du néant, peut-être, au-dessus de nous, d'autres créatures se réjouissent de la naissance de cet homme à leur monde nouveau pour lui, comme dans celui-ci nous nous réjouissons à la naissance de l'un de nos enfants.

FICHTE, *Destination de l'homme.*

DE L'ASTRONOMIE OBSERVATRICE
ET DU TÉLESCOPE.

La voûte céleste nous offre une grande variété de points brillants, d'un éclat très-différent, et disposés suivant des configurations qui semblent tout à fait accidentelles. Pour en distinguer les diverses parties ou régions, on a choisi un certain nombre de groupes auxquels on a adapté la figure d'un homme, d'un animal ou d'un objet quelconque. Ces figures bizarres, et qui souvent n'ont aucun rapport avec la configuration des étoiles qu'elles renferment, sont cependant des monuments respectables par leur haute antiquité. Les patriarches, les anciens Grecs, les Romains, les Arabes et le moyen âge ont contemplé les mêmes astres avec les mêmes noms, et le ciel étoilé en masse s'est promené dans les diverses saisons, faisant, avec la suite des siècles, les constellations d'hiver des constellations d'été, et réciproquement. Quant aux constellations chinoises, elles n'ont aucun rapport avec l'astronomie chaldéenne, grecque, romaine et arabe.

Les diverses étoiles sont autant de points fixes auxquels on rapporte la marche du soleil, de la lune, des planètes et des comètes. Le premier pas à faire est donc, au moyen de cartes célestes, et sans télescope, de se familiariser avec les diverses régions du ciel. C'est une science agréable et tout à fait analogue à la géographie du globe terrestre. Le globe céleste, avec ses constellations, ses étoiles, ses nébuleuses, sa voie lactée, est représenté sur les cartes célestes comme notre terre l'est sur la mappemonde avec ses pays, ses villes, ses continents et ses mers. Les enfants, dont la mémoire s'imbibe si facilement de toutes les notions qui piquent leur curiosité, sont enchantés de reconnaître et de nommer les deux Ourses, Cassiopée, Andromède, Pégase, la Lyre, le Grand et le Petit-Chien, Orion, puis les constellations zodiacales, depuis le Bélier, le Taureau, jusqu'au Verseau et aux Poissons, en passant par le Lion, la Vierge, la Balance et le Scorpion.

On suit encore, sans le télescope, les évolutions des planètes et de la Lune au travers du ciel. Avec l'un quelconque des annuaires ou almanachs astronomiques, on peut distinguer et reconnaître, par l'heure du lever, du coucher et du passage dans la région du méridien, toutes les planètes qui depuis Adam sont perceptibles à l'œil de l'homme. Ce sont Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne, dont les mouvements très-compliqués ont été compris et calculés pour un grand nombre de siècles. Notez bien qu'en rapportant ces astres mobiles aux étoiles qui sont fixes, on évite l'embarras de tout l'échafaudage géométrique qui est indispensable pour la science perfectionnée, mais qui est une trop lourde charge pour la science qui a des prétentions à être élémentaire et qui ne veut pas rebuter par des préliminaires d'une aridité mathématique. Au lieu de parler de l'ascension droite, de la déclinaison, de la longitude et de la latitude, puis des nombreux cercles de la sphère, on dit très-intelligiblement que la Lune ou une planète est dans la constellation du Lion ou des Gémeaux. En général, les cartes célestes n'ont pas été appréciées à leur vraie importance dans l'astronomie élémentaire que j'appelle astronomie descriptive. Connaître le ciel sans leur secours, c'est comme si on voulait faire de la géographie sans les atlas qui représentent les diverses parties de la surface terrestre : aussi nous avons en préparation un ensemble de cartes célestes qui, entre les mains de tout élève ou de tout instituteur, leur fera connaître le ciel étoilé, et qui serviront ensuite à indiquer la place du Soleil et des astres mobiles au milieu du ciel. Voici un exemple de simplicité frappante. Il est très-difficile de faire comprendre autrement qu'à l'aide des lignes trigonométriques

la durée des jours et des nuits, suivant que le soleil s'approche ou s'éloigne de nos têtes dans les diverses saisons. Au contraire, on voit facilement qu'il est certaines étoiles voisines du pôle qui ne se couchent point; qu'il en est d'autres qui ne se couchent qu'après avoir été visibles pendant vingt heures, pendant dix-huit heures, pendant douze heures, pendant huit heures seulement, ou même moins encore. Si bien qu'il en est, vers le pôle opposé au nôtre, qui ne se lèvent pas du tout pour nous et qui ne nous deviennent visibles que quand nous nous transportons dans l'autre hémisphère. Si maintenant, pour Paris, je vois que le Soleil, vers le 22 juin, est au milieu des étoiles qui restent sur notre horizon pendant seize heures, j'en conclus de suite que le Soleil, à cette époque de l'année, restera seize heures sur l'horizon, et qu'ainsi au solstice, Paris aura seize heures de jour et seulement huit heures de nuit. Rien n'est plus clair.

Ajoutons que pour la description de la terre le géographe, qui, même du sommet des plus hautes montagnes, n'aperçoit qu'une très-petite partie de sa surface, est obligé de se déplacer et de subir l'inconvénient de voyages pénibles et souvent périlleux sur les continents et sur les mers, tandis qu'un observateur, tranquillement assis devant sa maison, avec un horizon non obstrué par des obstacles, ou mieux encore placé dans un belvédère agréable, saisit l'ensemble des constellations du nord, qui sont visibles toute la nuit; et pour les autres, il suit avec admiration les effets de cette force irrésistible qui fait naître à l'orient les divers groupes d'étoiles, les soulève peu à peu vers la région où le soleil luit à midi, puis les abaisse de nouveau vers l'occident, où elles disparaissent sous l'horizon après une apparition plus ou moins prolongée. En un mot, la terre semble ne se laisser décrire qu'à regret, tandis que la voûte céleste semble s'offrir d'elle-même, de saison en saison, à la description du cosmographe et à l'étude de ceux qui, ayant près d'eux une carte du ciel, sont curieux de reconnaître et de nommer tous les astres qui depuis l'origine du genre humain ont frappé les regards de tous les peuples qui se sont succédé ici-bas de siècle en siècle.

Les généralités du ciel une fois connues, les observations à l'œil nu une fois épuisées, on regrette que l'œil humain n'ait pas été doué d'une puissance supérieure. Les amas d'étoiles de Persée et du Cancer, les nébuleuses d'Andromède, d'Orion et d'Hercule, étant à peine entrevues, même par les observateurs doués d'une vue perçante, le dix-septième siècle, dans ses premières années (1610), vint dire aux astronomes : Voici un œil artificiel trente fois, cent fois, mille fois plus puissant que l'œil naturel. Prenez, et sondez les espaces célestes. Alors, sur les traces de Galilée, on reprit l'étude des corps célestes. Les amas d'étoiles, les nébuleuses et la Voie lactée montrèrent une à une leurs étoiles, qui précédemment confondaient leur éclat dans une lueur pâle et indistincte. Des étoiles simples pour l'œil se trouvèrent doubles, triples ou quadruples. Plusieurs furent reconnues tournant l'une alentour de l'autre. Les nébuleuses prirent des formes qui attestaient que les forces qui les avaient ainsi figurées avaient agi pendant des millions de millions de siècles. On catalogua les étoiles par centaines de mille, et on reconnut qu'à la longue il y avait de légers déplacements dans ces astres désignés sous le nom de fixes. Les planètes s'arrondirent en disques éclairés par le soleil, avec leurs phases et leurs variations d'éclat. On saisit quelques effets des saisons sur ces corps éloignés. Ces planètes eurent, comme la nôtre, des lunes et des satellites, astres secondaires et subordonnés à la planète centrale; enfin, toutes les vérités qui n'étaient que des résultats de l'analogie et du raisonnement furent mises comme réalités sous les yeux des contemplateurs émerveillés. Plus de vingt siècles après que Démocrite avait dit que la Voie lactée était un amas de soleils, le télescope montrait ces soleils aussi distincts entre eux que le sont les étoiles des six premières grandeurs que l'œil ordinaire peut apercevoir isolées dans le ciel.

C'est une théorie assez compliquée que celle de la lunette ou télescope dont l'usage est si étendu pour les voyageurs, les marins, les géographes, et qui suivait constamment Napoléon sur les champs de bataille. Il s'agit donc ici de savoir s'en servir, à peu près comme on a l'heure au moyen d'une montre, sans avoir besoin de pénétrer l'art infini avec lequel la mécanique a su

Marquer l'espace et diviser le temps.

Quand il ne s'agit que de voir, les instruments sans pied, les longues-vues ou lunettes d'approche des officiers de marine et des pilotes, des voyageurs et des curieux, peuvent suffire. Napoléon s'aidait parfois de l'épaule d'un aide de camp comme support de sa lunette, et il avait, d'année en année, employé des instruments de plus en plus forts. Mais quand on veut *observer*, c'est-à-dire bien voir et à loisir, il faut une lunette ou télescope à pied.

Si l'amateur n'a à sa disposition qu'une lunette portative à tirage, il faudra la fixer par des liens à un support. Aucun des échafaudages en bois imaginés pour cet effet n'est devenu exclusivement approuvé. On a quelquefois attaché la lunette par son milieu au tronc d'un petit arbre, avec une corde ou un ruban peu serré qui permettaient de lui donner à la fin la direction cherchée. Une chaise avec des montants droits étant placée sur une table, avec la lunette attachée en deux points aux montants du dossier, est un appareil simple et assez solide, à cause des deux points fixes qu'il fournit à la lunette. C'est à peu près la monture d'Herschel pour ses télescopes de sept pieds. On a de cette manière le mouvement de droite et de gauche, et le mouvement de haut en bas. Ce dernier s'obtient en faisant varier l'un des points d'attache. L'appareil n'est pas élégant dans son ensemble, mais enfin il se recommande par le succès. Voyez la figure 1.

Il faut laisser aux observatoires qui ont la prétention de faire avancer la science, les instruments gigantesques et dispendieux, et ne pas chercher à avoir

Une longue lunette à faire peur aux gens!

Avec un instrument très-portatif et très-maniable, on sera témoin de tous les événements et de tous les beaux spectacles que le ciel et même la terre peuvent offrir à un amateur intelligent. On voit l'astre dans les immensités du ciel et l'insecte léger qui, soutenu par d'imperceptibles mouvements, plane à côté des fleurs et sait en pomper le suc avec sa trompe flexible sans avoir besoin de s'y poser.

Nous avons déjà donné la figure [1] du télescope de M. Babinet, construit par l'opticien Soleil, et dont les dimensions et le pouvoir sont réglés pour les besoins des voyageurs, des marins et du service des ports, aussi bien que pour les naturalistes et les amateurs qui se plaisent à lire une page du bout d'un jardin à l'autre, à voir une mouche marcher au haut d'un clocher et des fourmis se *parler* dans leur rencontre le long de leur sentier de travail. Le célèbre opticien Lerebours avait construit exprès un télescope à petite portée, qu'il appelait très-bien microtélescope. La lunette que construit M. Soleil fait très-bien voir à plusieurs mètres de distance les objets microscopiques collés sur verre qui servent au microscope ordinaire.

Les mots de lunette et de télescope, qui sont employés à peu

[1] Voy. t. XXII, p. 185.

près indifféremment, ont cependant, en optique, une acception spéciale. On désigne par le nom de lunette un instru-

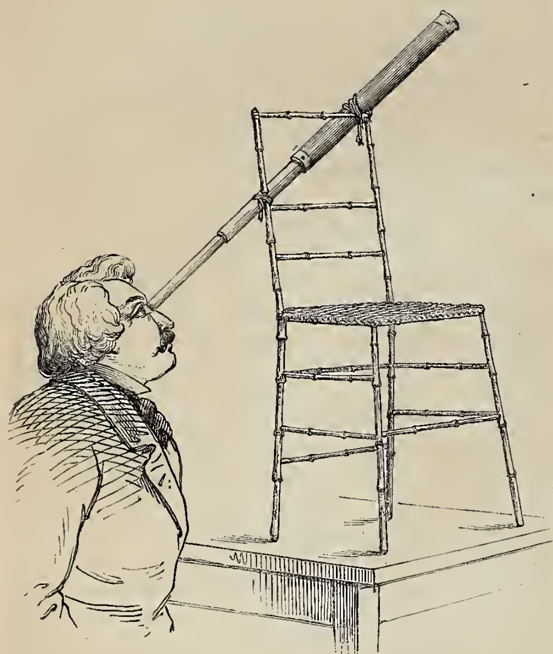


Fig. 1.

ment où les verres jouent le principal rôle, tandis que dans le télescope proprement dit, c'est un miroir qui rassemble les rayons de lumière émanés de l'objet observé. M. Foucault a depuis peu fait construire, chez M. Secrétan, un télescope à miroir, d'une grande perfection et d'un maniement très-facile, où l'observateur n'est pas obligé comme avec la lunette de prendre des poses incommodes. Avec cet instrument, l'amateur regarde devant lui naturellement et dans la même situation qu'on regarde alentour de soi; mais

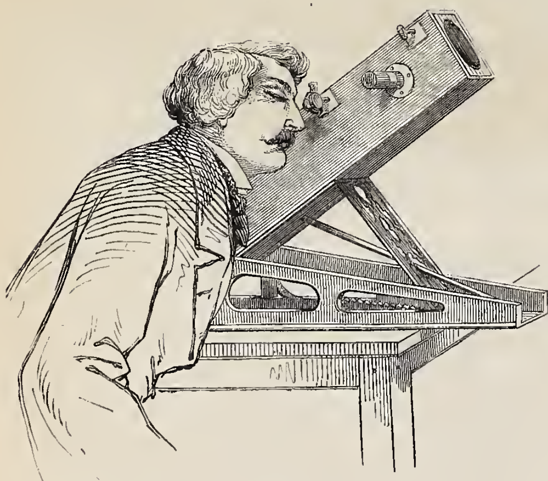


Fig. 2.

il faut d'abord pointer le télescope sur un objet. La figure 2 représente l'usage de cette petite lunette, dite chercheur, que l'on pointe sur l'astre que l'on désire voir dans le champ du télescope principal. Alors, passant à la position représentée figure 3, on trouve l'astre dans le champ du grand télescope et on le suit commodément. Le petit modèle de l'instrument de M. Foucault répond assez exactement, pour la force, à la lunette de M. Babinet, et peut rendre les mêmes services. Le miroir est un miroir de verre argenté par les procédés de la galvanoplastie, et comme le verre se travaille avec bien plus de précision que le métal, le nouveau télescope est bien plus parfait que les anciens télescopes, dont la fabrique anglaise avait inondé l'Europe au milieu du siècle dernier. De plus, on n'y éprouve pas l'inconvénient des couleurs prismatiques qui rendent défectueuses les lunettes construites par des artistes médiocres ou avec des verres de mauvaise qualité. Les détails des terrains et des montagnes de la lune sont admirablement rendus par ce télescope, qui a plus de lumière que les télescopes métalliques, et qui s'altère peu à l'air et se repolit facilement. La scintillation des étoiles, quand on frappe des coups légers sur l'instrument, devient un phénomène d'une rare beauté. L'étoile s'y transforme en une suite de couleurs de toutes les nuances possibles. On y voit le rouge du rubis, le jaune de la topaze, le vert de l'émeraude, le bleu du saphir, et le violet de l'améthyste.

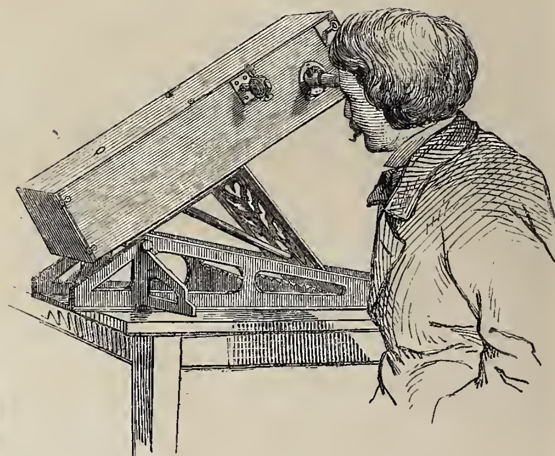


Fig. 3.

Avec ce télescope comme avec la lunette citée précédemment, on voit, à la lettre, le vent courir à la surface du sol, comme on le suit dans une vaste plaine de blés par les ondoiements des tiges ou des épis.

— Le mois d'octobre est en général, pour la France, un des plus agréables de l'année. Le temps est beau, et la saison tempérée pour le froid et pour le chaud. Les heureux qui peuvent consacrer six mois de l'année à la vie de château, quatre mois à la vie de Paris, et deux mois aux voyages, mettent toujours octobre dans cette dernière catégorie, quoique déjà, le 15, les jours n'y soient que de onze heures, tandis que les nuits y ont treize heures. Dans les premiers jours, Mercure sera visible le matin, avant le lever du soleil. Vénus sera très-brillante le soir à l'occident, et sera, le 4 octobre, comme la lune en premier quartier. Jupiter se lèvera à 10 heures du soir, et Saturne à 2 heures après minuit. Le télescope satisfera donc amplement la curiosité des amateurs. Les belles constellations d'hiver apparaîtront le soir dans le ciel oriental. Les teintes variées du feuillage des végétaux, les migrations des oiseaux, et toutes les préparations de la nature pour l'hivernage prochain, fourniront de beaux spectacles et d'intéressants sujets d'observation, dans une saison où les brouillards eux-mêmes, fournis dans les vallées par les eaux encore tièdes, mêlent aux paysages des accidents de lumière aussi variés qu'harmonieux.

La suite à une autre livraison.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

LE BAOBAB

(ADANSONIA DIGITATA).



Forêt vierge d'Afrique, au delà des grands déserts. — Dessin de Freeman.

Si, après avoir été considéré comme le plus gigantesque des arbres, le baobab cède aujourd'hui le pas à l'immense *Sequoia* de la Californie, il n'en mérite pas moins tout notre intérêt par les services qu'il rend aux peuplades noires et par le caractère qu'il imprime à la végétation du centre de l'Afrique.

Cet arbre extraordinaire par sa grosseur se plaît particulièrement sur les collines sablonneuses; il est très-commun aux îles du Cap-Vert, surtout entre Bargny et Rufisk, ainsi qu'aux environs de Joal, où ses fruits forment un objet de commerce assez considérable. On le rencontre depuis le Sénégal jusqu'aux Bissagos, ainsi que dans le voisinage de Sierra-Leone; et si nous en jugeons par le volume et la forme des fruits qui nous arrivent d'Afrique, il en existerait plusieurs espèces sur le continent. Nous ignorons l'extension des baobabs vers le sud; au nord, ils ne dépassent pas le tropique du Cancer. Les fruits décrits au seizième siècle par Prosper Alpin et retrouvés à Méroë par Caillaud appartiennent à une espèce distincte de celle de la Sénégambie. Il en est de même du baobab de Madagascar et de celui qui se trouve confiné dans le nord-ouest de la Nouvelle-Hollande, dont la végétation offre quelque ressemblance avec celle du continent africain.

Le baobab ou l'*El-Omarch* du Soudan oriental atteint des dimensions aussi considérables que celui de la Sénégambie. On en a mesuré qui avaient 18 à 21 et même 22 mètres de circonférence, notamment celui que l'on remarque à Rosseiros. Arrivés à cette grosseur, la plupart des troncs se creusent, et leur cavité peut contenir parfois plus de 240 hommes, en attribuant à chacun d'eux un espace de $0^{m},40$ sur $0^{m},50$. Les nègres utilisent ces immenses cavités; ils y campent ou les convertissent en écu-

ries. On trouve fréquemment entre le Sénégal et la Gambie des troncs de baobabs qui ont de 23 à 28 mètres de circonférence, mais qui n'atteignent pas une hauteur proportionnée. Les nègres du Kayor profitent de leurs excavations pour y donner la sépulture à leurs *griottes*, qu'ils honorent de leur vivant, et qui leur inspirent après la mort un respect mêlé d'horreur. Ces troncs immenses sont couronnés d'un grand nombre de branches remarquables par leur grosseur et plus encore par leur direction presque horizontale; les inférieures, en traînant pour ainsi dire sur le sol, donnent à l'ensemble de l'arbre la forme d'un hémisphère assez régulier de 25 à 30 mètres de hauteur sur 60 à 70 mètres de circuit. A l'époque où les baobabs sont couverts de feuilles et lorsqu'on les voit à distance, ils ressemblent assez bien à d'immenses parasols.

Leur écorce très-lisse, sans aucune aspérité, est recouverte d'une sorte d'épiderme à reflets bronzés ou rosâtres, sous lequel se trouve une enveloppe herbacée, pleine de vie, d'où s'échappe à la plus légère blessure une sève abondante. Cette enveloppe herbacée remplit exactement le rôle des feuilles, et, par ce caractère, comme par celui de la nature spongieuse de leur bois, les baobabs offrent une certaine analogie de végétation avec les énormes cactées du Mexique. La surface du tronc est souvent parcourue par de grosses côtes qui se rendent aux principales racines.

La grande sécheresse et la chaleur du climat agissent sur ces arbres comme le froid des hivers sur ceux de nos régions; ils perdent leurs feuilles et n'en reprennent que dans la saison des pluies, c'est-à-dire de décembre à juin. Ces feuilles, qui ressemblent à celles du marronnier d'Inde, sont accompagnées de grandes fleurs blanches identiques de forme à celles de nos mauves, et auxquelles succèdent les gros fruits que les colons français désignent sous le nom de *pain de singe*. Les nègres de la Sénégambie emploient la pulpe de ces fruits, qu'ils désignent sous le nom de *goui* [1], comme assaisonnement. Délayée dans l'eau, elle forme une sauce aigrelette dans laquelle ils trempent leur *couscous*. Les feuilles et l'écorce sont encore plus recherchées à raison du mucilage qu'elles contiennent.

Les nègres ont la précaution de dessécher soigneusement les feuilles qui apparaissent à l'époque des pluies; ils les réduisent en une poudre qu'ils conservent à l'abri de l'humidité pour les employer au besoin; elle est d'un assez beau vert, et porte le nom de *lâlo*. Adanson a éprouvé les bons effets de cette poudre, qui l'a préservé des dyssenteries et des fièvres inflammatoires auxquelles sont fréquemment exposés les Européens qui résident au Sénégal.

LE JAPON ENTR'OUVERT.

EXPÉDITION AMÉRICAINE

(1852, 1853, 1854).

Depuis la première apparition des Européens au Japon (1543-1545), cinq nations ont tenté de nouer des relations commerciales avec cet empire, et de fonder des établissements sur quelques points du vaste archipel qui compose son ensemble, à partir des îles Lieou-kieou, que la Chine lui conteste, jusqu'aux Kouriles, qui sont devenues tributaires du gouvernement russe. De ces cinq nations, une seule, la Russie, a toujours échoué dans ses tentatives (Laxmann, 1792; Resanoff, 1804; Golownine, 1811).

Les Portugais. — Débarqués à l'île de Kiu-siu (1543), ils furent bientôt admis en libre pratique dans toute l'étendue de l'empire japonais. Le droit de commercer et de propager le christianisme leur fut accordé, jusqu'au jour où les querelles des corporations religieuses entre elles, scandalisant la nation, inquiétèrent le pouvoir. L'offense faite par un évêque imprudent à l'un des hauts fonctionnaires de l'État provoqua l'interdiction de la doctrine des Pères (1597). La découverte d'un complot contre la vie de l'empereur fit proclamer l'édit qui bannit à perpétuité du Japon la race portugaise, « avec les mères, les nourrices et tout ce qui lui appartenait » (1637). C'est à partir de cette époque qu'il a été défendu, sous peine de mort, aux Japonais, de voyager au dehors et de correspondre ou de communiquer avec les étrangers.

Les Hollandais. — Ils avaient paru au Japon en 1600. Ayant, plus tard, aidé à la découverte du complot dirigé contre la personne impériale, ils obtinrent le droit de fonder un comptoir permanent (1641); droit étroitement restrictif, exercé sous la surveillance d'une autorité désormais ombrageuse et sévère, et dans la seule île de Detcima, port de Nagasaki.

Les Anglais. — On leur avait permis d'ouvrir une factorerie à Firato (de 1613 à 1623); mais l'ayant volontairement abandonnée pour le commerce de la Chine, ils essayèrent en vain, plus tard, de reprendre pied au Japon (1636). Une autre fois, leurs avances furent encore repoussées, sous prétexte qu'un de leurs rois (Charles II) avait été l'allié des Portugais par son mariage avec une princesse de la maison de Bragance (1673). Plus d'un siècle après, le navire anglais *l'Argonaute* ne put même entrer en communication avec la plage. L'expédition de lord Pellew contre Nagasaki (1808), et l'envoi de vaisseaux anglais par sir Stamford Raffles (1813, 1814), n'eurent pas plus de succès que l'essai pacifique de rapprochement tenté par le capitaine Gordon (1818). La dernière apparition du pavillon britannique près des côtes du Japon remonte à l'année 1849. Le capitaine Matheson, commandant le *Mariner*, fut poliment éconduit, sans qu'on voulût entendre à aucune proposition de traité.

Les États-Unis. — Ce dernier né parmi les grands empires du globe pouvait seul proposer et conclure une alliance destinée à rattacher un jour cette portion, volontairement isolée, de l'extrémité de l'Asie, à la civilisation européenne. Le gouvernement de Washington ne compte pas dans le passé qui inquiète la défiance japonaise. La complète liberté d'opinion religieuse aux États-Unis offre, pour le Japon, une garantie contre l'esprit de propagande qui autrefois a troublé l'empire et menacé la vie du souverain. Quant à l'importance, pour les nations maritimes, d'un pied-à-terre dans ce pays, elle repose, à part les intérêts de la science et ceux de l'humanité, sur la richesse du sol japonais en une production minérale bien autrement précieuse que celle des *placers* californiens et des *diggings* de l'Australie. Il s'agit de ce trésor fossile que le commodore Perry nomme, avec tant de justesse, l'agent principal de la civilisation moderne : le charbon. Le premier essai d'une alliance des États-Unis avec le Japon eut lieu en juillet 1846. Le commodore Biddle parut avec son escadre dans la baie de Yedo; il y resta dix jours sans pouvoir obtenir de débarquer, et ne remporta que cette réponse à ses propositions de traité : « Aucune relation commerciale avec les nations étrangères ne peut être autorisée. La Hollande seule est exceptée. » En 1849, le capitaine Glynn, ayant appris que seize matelots américains naufragés étaient retenus prisonniers au Japon, y conduisit son navire le *Prebble*, pour les réclamer. Aux objections qu'on lui opposait, il répondit que son gouvernement avait à la fois la volonté et le pouvoir de protéger ses citoyens, et que si les prisonniers ne lui étaient pas immédiatement rendus, il disposait des moyens nécessaires pour les obtenir par la force. Deux jours après,

[1] Ce mot se prononce *gouille*, comme la dernière syllabe de *gargouille*.

les seize matelots étaient à son bord. C'est à dater de cet événement que la pensée de confier les pleins pouvoirs d'une expédition, imposante par ses moyens d'action, à la sagesse et à l'énergie d'un chef éprouvé, fut poursuivie par le cabinet de Washington. Le 7 juillet 1853, l'escadre sous les ordres du commodore Mathew Perry jetait l'ancre en vue d'Uraga, dans la baie de Yedo. Bientôt entouré de bateaux garde-côtes, le commodore les chasse; il reçoit l'ordre, écrit en français, de gagner la haute mer, et répond par la demande d'une entrevue avec le fonctionnaire du plus haut rang. On lui adresse le vice-gouverneur; il ne l'admet qu'à conférer avec un officier de son état-major, et il exige, pour lui-même, un partner grand dignitaire de l'État. Ordre lui est donné d'aller attendre à Nagasaki, limite méridionale de l'empire, où les Hollandais sont parqués, la réponse du cabinet de Yedo; le commodore s'y refuse, et menace d'aller à Yedo même remettre personnellement à l'empereur le message du président des États-Unis. Il renouvelle sa demande d'entrevue avec un commissaire impérial ayant rang de prince, et assigne à trois jours la réponse de l'empereur. La fermeté de la conduite du commodore eut ce résultat que, le 14 juillet, il était reçu à terre par Toda, prince d'Idzu, et Ido, prince d'Iwami, et qu'il déposait entre leurs mains la lettre du président des États-Unis, Millard-Fillmore, à l'empereur du Japon. Comme il était convenable de laisser à la cour de Yedo le temps de réfléchir aux propositions de commerce et d'alliance avec l'Amérique, le commodore quitta le Japon, avec promesse de retour au printemps prochain. Il employa ce temps à protéger, en Chine, les intérêts des Américains, menacés par l'insurrection, et, au mois de janvier suivant, il rallia son escadre à Lieou-kieou. C'est à ce second voyage que fut conclu le traité qui assure protection aux équipages des navires naufragés sur tout le littoral du Japon, et qui ouvre aux Américains les ports de Hakodadi et de Simoda.

La relation de l'expédition américaine, imprimée par ordre du sénat de Washington, comme papier d'État, est suivie d'un volumineux appendice, composé de pièces approuvées et revues par le commodore Perry.

Parmi ces pièces, il est un journal de quelques pages se rapportant au second voyage de l'escadre, et rédigé par *Ping-sao-hing-eurl-lang,* aide interprète du docteur Wels-Willams, l'interprète en chef de l'expédition. *Ping-sao*, Chinois de naissance, homme intelligent et instruit, a pu seul s'entretenir avec quelques Japonais et pénétrer dans la pensée asiatique, toujours voilée pour les autres nations du globe. Ce curieux journal, qui représente la Chine et le Japon décrits, expliqués et jugés par les Chinois et les Japonais, ayant mérité une place dans le livre officiel de l'expédition, nous le reproduisons avec cette seule note du commodore Perry lui-même : « Quoiqu'il y ait quelques erreurs dans la partie descriptive de l'écrivain chinois, son manuscrit a été fidèlement copié. »

JOURNAL D'UNE VISITE AU JAPON

Par Ping-sao-hing-eurl-lang.

Durant ces dernières années, les rapports de la Chine avec l'état de Californie, en Amérique, ayant pris beaucoup d'accroissement et de fréquence, le gouvernement des États-Unis fut saisi d'inquiétude à la pensée des navires fumeurs qui voyagent entre les deux pays. C'est pourquoi il jugea qu'il devenait indispensable de tenter un arrangement au moyen duquel ces navires pourraient s'approvisioner de charbon aux îles du Japon, qui sont situées entre l'Amérique et l'Asie. Dans l'espoir d'atteindre ce but, plusieurs vaisseaux à feu ont visité le Japon, vers le troisième mois de la dernière année (avril et mai 1853); on entreprit alors de négocier un traité de paix et de commerce; mais les Japonais n'ayant pas voulu conclure l'affaire en une seule fois, elle fut, pour quelque temps, différée.

Le dixième jour de janvier 1854 (suivant la computation étrangère du temps), mon ami M. Wels-Willams, chef interprète de l'expédition américaine, me demanda si je voulais aller au Japon pour l'assister dans la préparation du traité. Après quelque hésitation je consentis, et le treizième jour du mois nous déployâmes la voile de notre canot pour joindre le navire, et notre voyage commença.

Le lendemain, ayant invoqué le ciel pour obtenir de lui enseignement et secours, comme je me trouvais sur le pont du vaisseau et que je regardais en l'air, je fus frappé de l'aspect des nuages dans les quartiers sud et nord de l'horizon. Au sud ils avaient la forme d'un lion ailé qui s'élance vers le zénith; ceux du nord étaient bas et dispersés comme les débris d'une armée vaincue, tombés sur le champ de bataille. Quelques petits nuages semblaient s'efforcer de flotter vers le sud; mais, arrêtés par le souffle du lion, dont l'image continuait à grandir, ils disparaissaient graduellement. Ému de ces apparences, je dis à mon ami :

— Ces signes dans le ciel annoncent évidemment que notre expédition finira par réussir, mais que d'abord il y aura de grandes difficultés à surmonter.

— Laissons venir les événements, me répondit-il.

Après trois jours de marche, notre navire marchant droit vers le nord-est, nous passâmes Formose, et pendant quelques jours nous ne vîmes plus la terre. En même temps que nos yeux ne rencontraient que le ciel et l'eau, nous fûmes assaillis par le vent du nord qui soufflait avec violence. Le navire fumeur était secoué dans tous les sens, ainsi qu'entre les mains du valet de ferme est secoué le van dans lequel il agite le grain. Autour de nous les mouettes volaient dans l'air et glissaient à la surface des flots. Nous suivîmes la route pendant sept jours, puis nous arrivâmes en vue d'une terre qu'on nous apprit être Lieou-kieou.



Type japonais. — Homme. — D'après Siebold.

Cette île, que les Européens et les Américains nomment Leou-tcheou, a environ 1000 *li* de long (100 lieues), et de 300 à 400 *li* (de 30 à 40 lieues) de large. Sa capitale,



Types japonais. — Femmes. — D'après Siebold.

Types japonais. — Hommes.— D'après Siebold.

Napa, est située par 26°14′ latitude nord et 127°52′ longitude est (¹).

(¹) Ces évaluations, faites par l'auteur chinois, ne correspondent pas exactement aux nôtres.

Au temps de la dynastie des Ming (de 1368 à 1644), son chef recevait l'investiture de notre empereur avec le titre de roi. Le territoire de Lieou-kieou est pauvre : il produit principalement la plante nommée *le légume rouge de l'Inde*

(la patate comestible, *Batatas edulis*); de plus, une espèce de sucre noir, de l'huile végétale, et quelques autres végétaux. Le peuple noue ses cheveux en une seule touffe; les hommes portent deux épingles dans le nœud du sommet de la tête, les femmes n'en portent qu'une. C'est la seule distinction de costume entre les deux sexes : aussi est-il difficile de reconnaître l'un de l'autre, quand les individus sont jeunes; mais comme les hommes laissent pousser toute leur barbe sans la raser jamais, cette coutume les caractérise suffisamment. Leurs vêtements ont des manches larges et pendantes; c'est avec du jonc qu'ils fabriquent leur chaussure.

Le premier jour de notre nouvelle année (29 janvier des autre peuples), je descendis à terre pour me promener. Ayant trouvé plusieurs enfants réunis sur la plage, je leur donnai quelques pièces de petite monnaie, ce qui les étonna et les divertit beaucoup. Le peuple de Napa pratique l'humilité et la bienséance. Ainsi je vis, sur la porte de quelques maisons, des félicitations et des vœux écrits ou affichés, comme il est d'usage en Chine, au premier jour de l'année; mais je ne remarquai ni activité, ni signe de réjouissance. Je visitai un temple; dans le jardin y attenant est un lieu de sépulture pour les familles de distinction. On grave sur la pierre des tombeaux les noms et surnoms des défunts et la durée du temps qu'ils ont vécu. Chaque jour, m'a-t-on dit, les prêtres balayent la poussière des tombeaux, puis ils les couvrent de feuilles et de fleurs. Le peuple vit dans des huttes faites de plaques de mousse enchâssées, pour les solidifier, dans un entourage de pierres brutes. Les habitations n'ont point de meubles. Au lieu d'escabeaux ou de chaises, il y a, par terre, une litière d'herbes sur laquelle le Lieou-kieouan s'accroupit, porté sur ses genoux et sur ses orteils, ayant devant lui un réchaud de feu pour allumer sa pipe. Peu des habitants de l'île savent parler et



Une Route au Japon. — D'après Siebold.

écrire le *kouan-hoa* (la langue mandarine ou le chinois). Il n'y a pas de boutiques à Napa; mais un terrain a été affecté au marché public, où l'échange des objets nécessaires aux besoins domestiques est exercé par les femmes. Le peuple ne fait point usage de monnaie, et il donne peu d'attention à celle des autres nations. Les gens de la classe inférieure vivent, à l'égard de leurs gouvernants, dans une terreur continuelle. Entre eux, ils sont sincères et rarement ils en imposent l'un à l'autre. L'entrée de leurs habitations est fermée seulement avec une planche mince et sans serrure; pour leurs fenêtres ils n'emploient que le papier, et ils passent les nuits sans crainte des voleurs. J'ai vu que lorsqu'en son chemin un homme perdait quelque chose, un autre homme le ramassait et s'empressait de le lui rendre. La cour de justice n'a, pour le plus souvent, rien à faire : ni querelle à apaiser, ni litige à régler. Les coutumes de ce pays ressemblent à celles de l'âge d'or dans la haute antiquité. Les transactions commerciales avec les étrangers, fussent-elles même de la moindre importance, sont rigoureusement interdites. Ainsi, lorsque nous avions besoin d'acheter quelque chose, il était nécessaire d'en informer les magistrats, qui réglaient eux-mêmes le marché.

Le 3 février, le commodore Perry et plusieurs officiers supérieurs de l'expédition se montrèrent sur la plage en grand uniforme et avec tout leur appareil. Ils allèrent en chaise au palais du roi où je les accompagnai. *Chang-hoang-hiun*, le premier ministre, présida l'audience qui nous était accordée; ensuite nous fûmes traités par le trésorier *Ma-liang-tsaï*, avec le cérémonial usité en Chine. A la fin du banquet, les divers officiers de la couronne firent présent à leurs hôtes d'éventails, de sacs à tabac, et d'objets en soie qui n'étaient pas de grande valeur; mais on pria de les accepter de la part du roi, comme témoignage de son respect affectueux pour les nations étrangères. Les Américains firent, en retour, d'autres présents, et ils demandèrent à voir le roi. Malgré nos instances nous ne le vîmes pas, et, comme nous insistions encore, on se décida à nous avouer que le roi était très-jeune et que, probablement, nous lui ferions peur.

Le palais du roi est situé au sommet d'une montagne nommée *Sieou-li*, à trois lieues à peu près de la plage. La route est bordée de beaux arbres et ornée de plusieurs arcs commémoratifs. Le bâtiment est vaste et très-beau. Parmi les arbres nombreux qui l'environnent, et qui lui

procurent d'agréables ombrages, on remarque surtout le *fong-hoang-oueï* (la queue du phénix, *Cycas revoluta*) et le *chi-tchou-yu* (l'arbre au fruit pierreux passagèrement rouge, *Melia Azedarach*). Sur les versants de la montagne, nous vîmes le grain croissant, et sur la côte, où il y a plusieurs salines, la lune, qui avançait vers son plein, nous réjouit par une charmante perspective.

Le surlendemain nous reprîmes notre voyage, et, après quatre jours de marche vers le Japon, nous fûmes en vue de la terre. Nous laissâmes successivement derrière nous plusieurs îles inhabitées, et, en deux jours de plus, nos vaisseaux fumeurs et nos navires à voiles, qui étaient au nombre de neuf, purent jeter l'ancre près de *Hoang-pin*, appelé par les Japonais *Yo-ku-hama* (grand village de la baie de Yedo).

Comme nous étions à la saison du printemps et que l'air était pur, je vis à une distance que je jugeai être de 100 *li* (10 lieues), au delà de *Yo-ku-hama,* une haute montagne s'élevant à sept ou huit *li* (trois quarts de lieue). Son sommet était couvert de neige. Des pics de moindre élévation, quoique très-hauts encore, se succédaient vers le nord-ouest comme une chaîne continue qui s'étendait jusqu'à *Kiang-ho* (Yedo), la capitale du pays.

L'empereur, ayant appris l'arrivée de l'expédition, envoya des commissaires pour entrer en négociation avec les Américains. Le surnom du chef-commissaire était *Lin*. Je ne donnerai pas les noms des autres commissaires, attendu que d'après l'examen de leurs *cartes* je n'ai pu distinguer précisément le nom du surnom, l'office et le rang.

Au commencement, les rapports entre les deux pays respectifs semblèrent fondés sur la défiance mutuelle. Je remarquai plusieurs centaines de navires japonais, tous avec leur voilure de toile, se dessinant à quelque distance de la côte, et, sur terre, il y avait un camp plein de soldats tout équipés comme pour des hostilités prévues. Le lendemain, deux ou trois bateaux du gouvernement s'approchèrent de nos vaisseaux fumeurs. Ils portaient à leur poupe un pavillon bleu et blanc avec ces mots : « Service impérial. » Les Américains reçurent les officiers japonais avec cordialité; ils leur montrèrent leurs canons, leurs machines à feu et toutes les choses intéressantes qui étaient à bord. Les Japonais furent enchantés. Le costume supérieur de ces officiers est large, sans entraves, et il a de grandes manches. Chacun d'eux porte deux épées à sa ceinture. Le vêtement nommé la grande armure d'étoffe (les pantalons) est de couleur gaie et variée; les chaussures sont faites de paille tressée. La coiffure naturelle consiste en un nœud formé par les cheveux relevés et liés au sommet de la tête.

Malgré la différence des idiomes, je pus m'entretenir avec ces officiers au moyen du pinceau, et comme ils entendaient les caractères chinois, ils me répondirent grâce au même secours. Ils m'exprimèrent leur admiration pour mon pays, le plaisir qu'ils éprouvaient de faire ma connaissance, et l'amitié fut établie entre nous.

Le jour suivant, un canot nous fut envoyé; il contenait vingt poules, cinq cents œufs, des caisses d'oranges, ainsi que plusieurs sacs d'oignons et de navets. Des présents ayant été adressés, en échange, par les Américains, on se disposa à commencer les négociations. Le commissaire Lin, qui avait envoyé demander des instructions à la capitale, reçut l'ordre de faire élever un bâtiment sur la plage, pour recevoir les visiteurs. Ce fut bientôt fait. Alors nous vîmes se dresser une jolie construction tendue d'étoffes de soie tout autour, et fermée, à son entrée, par d'élégantes draperies qui cachaient l'intérieur aux regards du public. Le plancher était couvert de tapis et de nattes.

Au jour de l'entrevue officielle (8 mars 1854), suivant les dispositions de *la Salle du traité*, le commissaire Lin se plaça d'un côté, entouré de ses assistants; du côté opposé était Mathew Perry, commandant en chef les forces navales des États-Unis dans les mers de la Chine et du Japon, accompagné des principaux officiers de l'escadre. Devant chacun des officiers américains se trouvait une petite table sur laquelle on avait placé un goûter consistant seulement en poisson frais, huîtres et autres coquillages, œufs de poule, navets assaisonnés, et, de plus, un flacon de vin jaunâtre. Nulle viande n'apparut sur les tables. En effet, les Japonais n'offrent jamais à leurs visiteurs ni bœuf, ni mouton, ni porc, ni d'aucun des animaux qu'ils tuent. J'ai lieu de croire qu'ils ne sacrifient les animaux pour les manger que lorsque ceux-ci arrivent à la vieillesse, attendu l'âge avancé que me parut avoir la volaille de laquelle ils obtiennent encore des œufs. Si cela est vrai, on peut dire que leur régime est de beaucoup inférieur à celui des Chinois.

Le commissaire impérial, ayant reçu le traité tel qu'il était proposé par les Américains, demanda cinq jours pour y réfléchir et présenter ses objections. Pendant ce temps, les officiers japonais vinrent journellement nous faire visite à nos vaisseaux, où étaient envoyées des provisions de combustible, d'eau, d'œufs et de poisson.

La suite à une autre livraison.

LES PIOMBI, A VENISE.

Extrait d'une lettre de Silvio Pellico [1].

Ce que Chateaubriand a dit (à ce que l'on nous a rapporté, car je n'ai rien lu d'écrit sur ce sujet) pour jeter des doutes sur ma véracité à propos des *Piombi* de Venise, est comme si l'on disait : « Pellico nous parle d'une commission » spéciale, et moi qui ne l'ai pas vue, je vous annonce qu'elle » n'a pas existé. » Que voulez-vous que je réponde, Madame? Rien. — L'accusation est trop étrange ; elle n'a pas besoin d'être réfutée. On ne peut pas même la ranger au nombre des calomnies, car tout le monde à Venise, — et dans toute la monarchie autrichienne c'est une chose connue, — sait que les Italiens jugés et condamnés à Venise, ne pouvant pas tous être enfermés dans un seul lieu, ont eu pour prison, les uns les *Piombi,* et les autres *San-Michele di Murano.*

Le gouvernement n'en faisait pas mystère. Je n'étais pas le seul qui fût aux *Piombi;* il y avait le marquis Canonici de Ferrare, neveu du cardinal Mattei, et une quinzaine ou une vingtaine d'autres, ou carbonari ou soupçonnés de carbonarisme. Il faut être singulièrement aveuglé par le désir d'accuser, pour dire des simplicités aussi extraordinaires que celle de nier que les Piombi aient été des prisons en 1820-21-22. Ce n'est pas moi qui raconte un fait : c'est toute Venise qui sait ce fait; c'est des milliers d'autres qui le savent. — Que maintenant on ne se serve plus des Piombi pour prison, c'est fort bien : le bel argument pour nier ce qu'ils ont été notoirement pour moi et pour tant d'autres! — Il n'est pas possible que le gouvernement autrichien ait voulu tromper là-dessus Chateaubriand ni d'autres personnes : il y a des mensonges trop manifestement impudents pour que des hommes graves osent les débiter. Je croirais plutôt que, Chateaubriand ayant demandé à voir les *Piombi,* on lui ait simplement dit que ce ne sont plus des prisons, et que son imagination échauffée, irritée par quelque individu autrichien (non par le gouvernement), ait conçu avec légèreté l'idée que mon séjour aux Piombi a été une fable [2].

[1] Adressée, le 23 août 1836, à la comtesse Ottavia Masino di Mombello.

[2] Cette supposition de Pellico est très-bienveillante pour le gouvernement autrichien, mais elle n'est pas fondée. Lorsque l'on demande à visiter la chambre où il fut enfermé aux *Piombi,* le concierge et les

Quand il fut de retour de Venise à Paris, on me dit qu'il déclamait dans les salons contre mon livre, assurant qu'il n'y a plus de Piombi depuis la république. On m'ajouta qu'il voulait écrire contre moi. Il me vint dans la pensée de lui adresser une lettre, pour l'engager à mieux s'informer avant d'entreprendre une accusation dont il aurait bientôt dû rougir. L'abbé Peyron vit cette lettre, mais je renonçai à l'idée de l'envoyer. Ce n'était ni une prière, ni des explications; c'était le langage d'un homme indigné qui dit à un autre : « Si vous êtes consciencieux, réfléchissez à la turpitude que vous commettriez par la plus absurde des assertions. » J'ai bien fait de ne pas envoyer cette lettre. Au reste, on m'écrivit de Paris que Mme Récamier avait persuadé Chateaubriand qu'il se faisait du tort s'il m'attaquait. Depuis lors, personne ne m'a dit qu'il ait écrit contre moi. Il l'a donc fait quelque part, d'après ce que M. Ferrand vous a dit. Tant pis pour M. de Chateaubriand! je ne m'en inquiète pas. Il aura cru bien faire; mais il a agi avec légèreté. Je ne suis pas non plus informé si d'autres écrivains français m'ont attaqué. Je lis peu les journaux, je ne suis guère au courant des agitations littéraires. Elles ne m'ont jamais extrêmement intéressé; elles ne m'intéressent plus du tout.

Ma fenêtre, aux Piombi, n'était pas ovale, mais carrée et grande dans la première chambre que j'y eus. On la voit de la grande cour du palais du Doge, en venant de la *Piazzetta*. Elle est, pour le spectateur qui regarde ce superbe escalier où Marin Falier a été décapité, et d'où je suis descendu, au milieu des sbires, pour aller entendre sur l'échafaud ma sentence de mort sur la Piazzetta; elle est, dis-je, au-dessus de cet escalier, mais à la gauche du spectateur, et elle donne sur les plombs de l'église de Saint-Marc. Dans le temps où j'étais là, le marquis Canonici était mon voisin : sa fenêtre était plus à gauche pour le spectateur, c'est-à-dire à ma droite. On défendait alors aux curieux d'aller sur les plombs de l'église, parce que de là ils auraient pu nous voir et nous parler. — La chambre que l'on me donna depuis avait deux fenêtres, une grande et une petite; elles n'étaient pas ovales non plus.

Sans art, c'est-à-dire sans l'observation des règles qui le contiennent et sans le goût qui le dirige, le luxe n'est qu'une chose sans nom, un pitoyable effet de la vanité.

ACHILLE HERMANT (¹).

DE L'INDIFFÉRENCE.

L'indifférence dans une âme, ce n'est pas la maladie, c'est la mort vivante; l'indifférence chez un peuple est une mort nationale.

C'est dans cet horizon, c'est dans la vie de tout un peuple qu'il faut considérer l'indifférence pour le bien apprécier. Il est des principes qui, pour manifester tout leur caractère et déployer tous leurs effets, demandent de l'espace. Un principe négatif surtout a besoin d'être observé dans une masse d'individualités réunies. Un homme indifférent peut n'offrir à l'observateur aucun trait bien révoltant; mais qu'est-ce qu'un peuple indifférent? En d'autres termes, qu'est-ce qu'une société humaine d'où Dieu s'est retiré? Quel est, en dehors des sentiments religieux, le sentiment assez puissant pour faire de cette société un tout réel, une unité vivante? L'instinct, les affections naturelles, peuvent encore, au milieu de beaucoup de causes de relâchement, entretenir les relations privées; le sentiment religieux est seul proportionné à une existence nationale. Si vous voulez voir les relations publiques fondées sur autre chose que la nécessité, animées par autre chose que par le mouvement fébrile des passions ou l'impulsion violente des circonstances, vivifiées, en un mot, comme un corps sain par un sang pur, ne demandez ces grands effets qu'à la religion. Une société sans religion est un corps sans âme. Tous les législateurs l'ont senti; tous ont vu que le respect des choses saintes est la vie, et l'impiété la mort des institutions politiques, et que fonder une cité sans religion c'est entreprendre de bâtir en l'air. Et encore vous permettra-t-on de supposer que, vers les cimes de la société, les vertus publiques s'alimentent pour ainsi dire de leur substance même, de leur activité, de la gloire qui leur est promise; mais il n'en est pas ainsi des classes inférieures. Le véritable esprit public des masses, c'est l'esprit religieux; Dieu seul peut aider au pauvre peuple à se sentir citoyen. Ces multitudes, qui comprennent Dieu, mais qui entendent peu les abstractions de nos systèmes politiques et même les abstractions de la morale, ne connaissent, hors du nom de Dieu, aucun mot qui les unisse profondément. Sans Dieu aussi, elles ne comprennent pas le devoir. La foi religieuse, en fuyant, emporte la foi morale. Les serments n'ont plus de terreur; les actions sont jugées par le succès; la liberté n'est que l'isolement des volontés, la défiance organisée et la consécration de l'égoïsme; les calamités publiques sont sans dignité et sans consolation. En un mot, l'absence de convictions religieuses dessèche la société, la réduit peu à peu en poussière, et les révolutions, où les peuples croyants retrempent quelquefois leurs ressorts, sont aisément mortelles pour les peuples sans foi!

ALEXANDRE VINET (¹).

LA MAISON DE KANT A KŒNIGSBERG.

Kœnigsberg est remarquable par ses édifices et par sa situation dans une vaste plaine, au bord de la Pregel, qui, à un mille de là, tombe dans le *Frischhaft;* c'est d'ailleurs une des villes prussiennes les plus importantes par son commerce, par sa population qui s'élève à 80 000 âmes, et une des plus intéressantes par ses souvenirs historiques et ses illustrations littéraires. Elle date du milieu du treizième siècle. De 1457 à 1525, elle fut la résidence du grand maître de l'ordre Teutonique. En 1544, le margrave Albert Ier, duc de Prusse, y fonda son Université. Cette Université, très-richement dotée, et dont le premier recteur fut Georges Sabinus, gendre de Mélanchthon, a été illustrée par des professeurs d'une haute distinction, tels que Bessel l'astronome, Burdach le physiologiste, Olshausen le théologien, Rosenkranz l'excellent critique, Voigt l'historien, Jacobi et Fichte dont le nom est connu de l'Europe entière, et, avant tout, Emmanuel Kant.

Cet éminent philosophe était né à Kœnigsberg. Il y passa les quatre-vingts années de sa vie, sans jamais s'en éloigner, comme Socrate qui, pendant sa vie de soixante-dix ans, ne quitta point le territoire d'Athènes.

Son père, simple artisan, n'aspirait peut-être qu'à le voir continuer sa profession de sellier. Mais les premières études que fit le jeune Emmanuel, dans une de ces bonnes écoles élémentaires qui sont une des richesses de l'Allemagne, éveillèrent en lui une autre ambition, et lorsqu'il

ciceroni du palais ducal répondent, évidemment par ordre supérieur, sans hésitation et très-nettement, que les cachots des *Piombi* n'ont jamais existé. Du moins c'est la réponse que l'on nous a faite, en haussant les épaules et d'un air fort dédaigneux, au mois d'août 1850; c'est la seule qu'aient pu obtenir tous les autres voyageurs que nous avons rencontrés à Venise.

(¹) *De l'Influence des arts du dessin sur l'industrie*, mémoire couronné par l'Institut.

(¹) Extrait d'un sermon sur l'*indifférentisme religieux*, prêché à Bâle en 1833.

sortit du gymnase de Kœnigsberg, où il s'était distingué par son zèle et par son intelligence, il se sentit irrésistiblement entraîné par sa vocation vers la science.

Pour ceux que la fortune n'a point favorisés de ses dons, cette vocation est difficile à suivre. Elle exige de longs travaux longtemps ignorés, souvent méconnus, presque toujours peu fructueux; elle exige les plus fermes qualités de caractère, parfois même l'héroïsme de la patience et de la résignation. De ces néophytes du culte de la pensée, de ces soldats de la science, il en est quelques-uns qui finissent, comme Gulliver, par briser les liens où ils se trouvent enlacés; mais combien d'autres s'arrêtent comme des voyageurs fatigués dans la longueur de leur marche, ou succombent comme des athlètes épuisés dans la continuité de leur lutte.

Kant soutint avec courage cette lutte périlleuse de l'esprit contre la matière, des aspirations idéales contre les nécessités du besoin journalier. Il remplit pendant neuf ans les pénibles fonctions de précepteur dans diverses familles, et en même temps qu'il accomplissait cette tâche, souvent trop peu honorée, il se livrait à l'étude des sciences naturelles, des mathématiques et de la philosophie. Son unique désir était d'obtenir une chaire de professeur à cette même Université de Kœnigsberg dont il avait été l'un des plus brillants élèves, et il ne pouvait y parvenir.

Un ouvrage qu'il publia en 1747 : *Gedanken von der Wahren Schœtzung der lebendigen Krœfte* (Pensées sur la vraie valeur des forces vitales), avait cependant excité quelque attention. En 1755, il entreprit de faire, en qualité de *privat docens*, un cours de philosophie. Ce ne fut qu'en 1762 qu'on lui offrit une chaire vacante à l'Université, une chaire de poésie. Il ne pouvait l'accepter. Enfin, en 1770, il fut nommé professeur de logique et de métaphysique. Il avait alors quarante-six ans ([1]). Jusque-là, il avait publié diverses dissertations sur la physique et l'astronomie. A partir de cette époque, il entra avec éclat dans sa carrière par son enseignement verbal et par ses écrits.

Il inaugura son cours par son traité *De Mundi sensibilis et intelligibilis forma et principiis*, qui est le programme du livre célèbre qu'il publia onze ans plus tard : *la Critique de la raison pure*.

Il ne nous appartient point de pénétrer dans l'examen des différentes œuvres de Kant, d'expliquer ses systèmes, ni de relater l'influence qu'ils ont exercée sur le développement des idées philosophiques. Nous essayerons cependant plus tard de donner une idée au moins de sa doctrine morale, en reproduisant son portrait.

Sa ville natale est fière de lui avoir donné le jour; elle montre avec orgueil à l'étranger l'édifice universitaire où Kant faisait ses leçons au milieu d'un nombreux auditoire, la grande salle qu'on appelle, en mémoire de lui, *Staa Kantiana*. Elle lui a déjà élevée une statue. Elle projette de lui ériger un monument plus imposant.

Mais il est une autre construction qui excite encore un plus vif intérêt. C'est la demeure de Kant, humble et rustique maison qui a l'aspect d'une ferme champêtre. C'est là que le grave penseur passa la plus grande partie de sa vie. C'est là, c'est sous ces rameaux d'arbres, sous ce balcon en bois, pareil à celui d'un chalet suisse, qu'il poursuivait le cours de ses méditations, qu'il préparait le plan d'un de ces livres qui devaient émouvoir le monde scientifique.

Kant ne s'était point marié. Il ne connut point les meilleures joies de la vie, les chastes joies de l'amour conjugal et de la tendresse paternelle. Mais il était d'une nature sociable et expansive. Il se plaisait à réunir autour de lui un cercle d'amis, et lui-même animait ces réunions par sa franche et cordiale gaieté.



La Maison de Kant, à Kœnigsberg. — Dessin de Freeman.

Que de nobles et touchants entretiens a entendus ce modeste cottage du philosophe! Les biographes de Kant, entre autres Borowski et Weranski, nous en ont raconté une partie. Mais tout est-il suffisamment dit? On ne se lasse point de pénétrer dans les détails de la vie intime de ceux qui par leur génie se sont fait un grand renom, surtout quand leur existence a été longtemps entravée par de pénibles difficultés, car elle nous offre un précieux enseignement. Il est doux, d'ailleurs, d'apprendre à aimer l'homme que l'on admire; et, jusqu'à son dernier jour, le glorieux patriarche de l'Université de Kœnigsberg conserva les qualités les plus aimables : la simplicité de l'âme et la bonté du cœur.

([1]) Il était né le 22 avril 1724; il mourut le 12 février 1804.

QUATRE DESSINS INÉDITS DE CHARLET (¹).

Voy. la Biographie et le Portrait de Charlet, t. XIV, p. 311 et suiv.



Charlet dans son atelier (²). — Dessin de Pauquet, d'après une sépia faite par Charlet en 1820. (Collection de M. de la Combe.)

(¹) Nous avons déjà publié plusieurs dessins inédits de Charlet, entre autres : les Petits Dénicheurs, t. XIV (1846), p. 41 ; le Petit Possesseur, p. 157 ; le Soldat de la Loire, t. XVI (1848), p. 77 ; le Journal de l'aïeul, p. 137.

(²) « Je fus le chercher dans son taudis, rue des Petits-Champs. Non, toutes les peintures les plus exagérées des mansardes d'artistes seraient des descriptions de palais en regard de ce grenier obscur, rempli d'objets cassés, de vieilles hardes, au milieu desquels je le trouvai dessinant sur ses genoux, et recevant d'une lucarne un jour douteux... On voyait çà et là quelques vieilles défroques de soldats : un vieux chapeau, un vieux casque, un fusil de munition, un sabre du temps de la république, et puis enfin le grabat, perdu au fond de cet obscur grenier. » (Le général de Rigny ; 1819.)

On a publié un livre composé de lettres inédites de Charlet, de quelques-uns de ses fragments déjà imprimés sur la pratique de son art, et d'une description raisonnée de ses lithographies (¹). L'amateur spirituel et zélé, M. le colonel de la Combe, à qui l'on doit ce recueil, a fait précéder et suivre les lettres et les fragments de curieuses anecdotes biographiques et de réflexions trés-judicieuses (²). Aux premiéres pages, il exprime l'espérance qu'il aura contribué à agrandir la réputation de Charlet, son ami, en le faisant connaître comme écrivain. Nous sommes persuadé que, tout au moins, son livre, composé avec conscience, aura rappelé utilement l'attention publique sur cet artiste célèbre, dont aucun homme juste et raisonnable n'a jamais contesté l'esprit, l'originalité, le bon sens et le talent supérieur.

Les lettres de Charlet n'étaient point destinées à la publicité. En les écrivant, il s'abandonnait en toute liberté à son enjouement, à son entrain, à la familiarité de ses habitudes, sans nul souci assurément de ce que pourraient en penser les générations futures; il eût bien ri, sans doute, si on lui eût parlé de postérité à propos de sa correspondance. « Mettez des points et des virgules; je n'ai pas le temps », écrivait-il à la fin d'une de ses lettres. Il aurait pu ajouter : « Devinez les mots que j'oublie ». Il usait avec verve, et quelquefois il abusait, des formes ironiques et des locutions un peu singuliéres en usage autrefois, peut-être encore aujourd'hui, dans quelques ateliers de peinture. C'est un style qui étonnerait beaucoup un grand nombre de nos lecteurs; mais on comprend qu'il ait été apprécié tout autrement par les amis de Charlet, qui, tout en lisant ces lettres, se rappelaient la voix, l'accent, le geste, la physionomie de l'auteur, et connaissaient bien tout ce qu'il y avait de valeur incontestable dans son intelligence et son caractère. D'ailleurs Charlet savait être sérieux, même philosophe et éloquent à l'occasion, et on ne peut qu'applaudir sans réserve aux lettres qu'il a écrites sous des impressions graves. Il était le même, comme on le pense bien, dans ses conversations.

M. le général de Rigny écrivait, il y a quelques années, à M. de la Combe :

« ..... Sous cette grande enveloppe, parfois décousue et plus souvent railleuse, battait le cœur le plus noble, le plus sensible à tout ce qui pouvait grandir et glorifier la France. Ses instincts et son culte étaient là. Son crayon obéissait à ses généreuses pensées. S'il a peint, avec cette vérité que nul n'a pu atteindre comme lui, les vieux soldats de notre première révolution et les scènes militaires de cette époque, c'est qu'à ses yeux les armées républicaines représentaient le pays dans ce qu'il avait de plus glorieux.....

» Personne, je crois, n'a pu mieux que moi connaître Charlet. Son caractère indépendant échappait à toute influence, ou du moins une influence momentanée ne résistait pas à ses réflexions, à sa bonne foi. Son amitié était vive et sincère.....

» Quand nous étions seuls, sa verve était inépuisable, entraînante; c'était à lui demander grâce. Dés qu'il m'arrivait du monde, il ne disait plus rien, il observait dans un coin. Il allait souvent au quartier causer avec les hussards, ou plutôt les faire causer. Il me rappelait Téniers fuyant son atelier et la foule qui s'y pressait, pour aller vivre parfois avec les paysans et y saisir ses types inimitables.

» Quelquefois, rentrant pour déjeuner, il me priait de le mettre à table avec le sous-officier de planton, dont la conversation devait lui fournir, supposait-il, ample moisson.....

« Dans mes tête-à-tête avec Charlet (à Arras surtout, en 1821), au temps où nous étions jeunes et libres tous deux, nos entretiens s'égaraient sur mille sujets divers, prenaient tous les tons. Eh bien! lorsque nous arrivions aux choses sérieuses, ses pensées s'élevaient à une grande hauteur. Ses réflexions, ses aperçus toujours justes, son langage même, contrastaient de la manière la plus piquante avec son entrain sarcastique habituel. Une fois lancé dans ces régions, qu'il n'abordait pas souvent, il est vrai, son âme s'y complaisait, et j'admirais comment la nature y avait déposé les semences d'une philosophie que l'étude n'avait ni développée, ni faussée. Nos conversations, en pareille circonstance, se prolongeaient fort avant dans la nuit. Le lendemain, Charlet se remettait à l'ouvrage, et je remarquais que ses compositions portaient l'empreinte de nos veilles..... »

(¹) *Charlet, sa vie, ses lettres;* suivi d'une description raisonnée de son œuvre lithographique, par M. de la Combe, ancien colonel d'artillerie; avec un portrait de Charlet. — Paris, 1856.

Voy. aussi un opuscule intéressant : *Charlet et son historien*, par un ami de M. de la Combe qui possède aussi beaucoup d'œuvres de Charlet, M. Henri de Saint-Georges. — Nantes, 1857.

(²) M. de la Combe a donné, à la fin de son livre, une table des titres que Charlet écrivait sous ses dessins. Qui ne se plairait à voir reparaître dans son souvenir les scènes que rappellent quelques-uns de ces titres plaisants ou sérieux?

« Avant la révolution, un enfant ne se serait jamais permis d'appeler son maître *singulier masculin!* — Ça fait son sage, ça fait comme si qu'ça étudie; ça espionne tout ce qu'on dit pour aller caponner. — Chauffé, éclairé par son gouvernement, c'est une grande douceur. — Comme flûte, je suis avant Tulou par rang d'ancienneté. — L'épicière a encore les yeux rouges. Ah! les gueux de maris! L'coq civil est trop doux pour les hommes qui bat les femmes! — Écris à ma respectable mère que je suis malade à l'hôpital... qu'elle m'envoie de l'argent... vivement. — Faudrait un crâne maître d'armes pour crever un œil à mon bouillon. — Monsieur, nous avons un grandissime mal de tête; voulez-vous nous permettre de nous en aller? — Le rentier tranquille et bien pensant à cinq pour cent peut devenir un diable à quatre. — Si la justice était juste, on pendrait tous ces guerdins qui n'est bon qu'à tromper les pauvres femmes qu'est trop bonnes! — Y dit que vous avez une jambe de bois de naissance. — Adieu, fils!... je t'ai revu, je suis satisfait. — Ceux à qui on donne, faut pas les éveiller. — *Indigence.* Le petit riche donne au vieillard les deux sous de son déjeuner. Le petit prolétaire dit : J'ai rien. L'intention suffit. Dieu les récompensera. — J'te donne de quoi qu'j'ai; quand t'auras que'que chose, tu me donneras de quoi que t'auras. — La vie est une garde qu'il faut monter proprement et descendre sans tache. — Ça vous porte des chapeaux, et ça n'a peut-être pas de chemise. — Ceux-là qui se bat... pour la galette, c'est pas celui-là qui la mange; il attrape des bons coups, et pis c'est bon! — Chacun pour soi, chacun chez soi. On ne dit plus : Est-il honnête homme? a-t-il du mérite? On dit : Fait-il son affaire? a-t-il de l'argent? — Dans les cortéges, tous les ceux brodés qu'est en or vaut plus que celui qu'est en argent, toujours. — Écoute, Jean, il faut toujours préférer le pain noir de la nation au gâteau de l'étranger... toujours. — Elle n'admet pas de remplaçant (la Mort). — J'ai été riche... j'ai eu des chevaux... j'ai marché sur les malheureux!... et me voilà... philosophe. — J'ai vu le Nil et la Bérésina. — Jeune, j'avais des dents et pas de pain; vieux, j'ai du pain et pas de dents! — Le laboureur nourrit le soldat, le soldat défend le laboureur. — Ne bois pas un litre si tu n'as que monnaie de chopine. — Nous sommes tous fréres; il se faut donc aider sur cette terre de misére. — O homme vain, mais non superbe, tu fais ton Ajax, tu menaces le ciel!... Mais la Divinité souffle, et tu roules comme le grain de sable du désert. — Prendre le temps comme il vient et la soupe comme elle est. — *Querelle.* Il en advint que celui qui avait raison fut blessé. La morale y perdit un peu, le cabaret y gagna beaucoup. — Si j'avais signé les traités de 1815, je me couperais le poing! — Si les chevaux s'entendaient, quelle révolution! — Si tu veux pas être le cheval chacun mon tour, faut pas qu't'en jousse. — Tu as le droit de faire ta corvée. — Vainqueurs et vaincus, tout est fricot pour le diable. — L'appétit elle est bonne; c'est les jambes y va mal. — Faut soigner les anciens. — Fourberie et lâcheté sont deux herbes qui ne prendront jamais en France. — Les hommes font les décorations; les décorations ne font pas les hommes. — Paye et tais-toi. — Quand on ne sait pas son chemin, on ne se met point z'en route. — Qui compte sans son hôte, peut se tromper. — Tout ça ne vaut pas mon doux Falaise. — Tu as le droit de faire ta corvée. — Un homme qui boit seul n'est pas digne de vivre. — Un malheureux trouve toujours un plus malheureux que lui. — Les vieux Français auront bien du mal, mais ils ne périront pas. — Voilà encore un duel... Faut plumer les canards. — Voilà pourtant comme je serai dimanche! — Vous croisez la baïonnette sur les vieux amis! vous n'êtes donc pas Français! »

Dès que Charlet fut devenu célèbre, on le sollicita souvent de donner des notes sur sa vie et sur ses premières études. Il résistait ordinairement à toutes ces demandes. Un jour cependant il répondit à un biographe :

« ... Je suis vraiment honteux de ma négligence; mais cela m'ennuie tant de parler de moi, c'est si bête, c'est si rebutant, que je ne sais que vous écrire.

» Que vous dire? Que je m'appelle Nicolas-Toussaint Charlet; que j'ai été élevé aux Enfants-de-la-Patrie, ce qui n'a pas peu contribué à faire de moi un âne illettré; que j'ai été employé dans une mairie, dont j'ai été chassé, en 1816, comme bonapartiste; que, ne sachant où donner de la tête, je me suis mis à dessiner d'après la bosse, chez un croûton, M. ***; qu'en 1817, j'ai essayé de publier quelques lithographies, que j'ai eu du succès..... que j'ai fait plus de quinze cents dessins, tant sépias, aquarelles, plumes, etc., etc.; qu'on a voulu me faire faire de l'eau-forte, mais que l'ennui de ne pas voir de suite le résultat de ma journée m'en a empêché; que j'ai essayé de la peinture; qu'en 1819, j'étais chez Gros, où je n'ai rien fait; que Gros m'a engagé à travailler seul, ce que j'ai fait Et n'ai-je pas bien fait, mon maître?

» Qu'en fait d'art, mon opinion est qu'il faut en parler peu et produire beaucoup, que les raisonnements exténuent la verve productive; qu'il faut voir les vieux maîtres sans en faire des pastiches (ressource de l'impuissance); que le plus grand peintre de l'école française, pour moi, c'est Gros; que Géricault vient ensuite.

» Vous pouvez dire dans votre article que je ne fais point de mon métier marchandise; que j'ai déchiré autant de dessins que j'en ai fait (même de haut prix); que je n'ai jamais fait deux fois le même sujet, ni reproduit une aquarelle en lithographie.

» Vous pouvez dire que, hors mes travaux, je préfère jouer aux quilles avec un charbonnier que d'entendre parler beaux-arts.

» Vous pouvez dire aussi que je suis un bon citoyen, que j'aime mon pays et que j'ai travaillé pour le peuple travailleur.... »

Ce sont assurément là de bonnes paroles à conserver, et l'on doit remercier M. de la Combe de les avoir reproduites dans son recueil. C'est presque toute la biographie de Charlet; il faut y ajouter toutefois ce passage d'une lettre à M. d'Argout, alors ministre de l'intérieur, auquel l'artiste demandait un logement vacant dans le palais des Beaux-Arts, par suite du décès du peintre Lethière. Charlet expose humblement :

« Qu'il n'a point de fortune; qu'il a femme et enfants et mère, qu'il sait faire vivre avec son industrie; qu'il est fils d'un dragon de la république; que son père ne lui a laissé pour toute fortune qu'une culotte de peau et une paire de bottes un peu fatiguées par les campagnes de Sambre et Meuse; qu'il n'a pu acquérir ni rentes sur le grand-livre, ni propriétés foncières, avec le décompte de linge et chaussure à lui fait à titre d'héritage, et qui s'est monté à neuf francs soixante-quinze centimes. »

On n'accorda point à Charlet de logement, et il ne fut pas plus heureux lorsque, en décembre 1836, il sollicita les suffrages des membres de l'Académie des beaux-arts, en ces termes simples et concis :

« Messieurs, la mort de M. Carle Vernet laissant vacante une place à l'Institut, je viens vous prier de vouloir bien m'admettre au nombre des candidats, si toutefois vous jugez que par mon œuvre j'ai mérité cet honneur. J'ai l'honneur d'être, Messieurs, etc. »

Charlet ne devait pas espérer une réponse favorable à cette demande. Sans aucun doute, s'il ne fut pas accueilli, ce n'était point que l'on méconnût ses qualités éminentes de dessinateur : son genre était l'obstacle. L'Académie des beaux-arts s'est fait quelques règles peut-être trop inflexibles : elle n'admet, entre autres, ni les peintres satiriques, ni les peintres de fleurs. De même, l'Institut entier n'a pas une de ses portes ouvertes pour les femmes, quel que soit leur génie. Ce n'est jamais une humiliation d'être exclu en vertu d'une de ces règles générales écrites à l'avance dans les chartes de ces grandes compagnies, et que l'on est toujours libre de discuter, comme on le serait de les modifier.

La seule compensation que reçut Charlet fut, avec le brevet d'officier de la Légion d'honneur en 1838, sa nomination à la place de professeur de l'École polytechnique.

Cette dernière nomination le combla de joie. Il écrit à ce sujet : « J'avoue que j'aurai du plaisir à professer sous un point de vue élevé un art qui me plaît, dans lequel j'ai acquis quelque expérience, et surtout au profit de jeunes gens que j'aime, et qui seront appelés à relever les postes de notre génération. » Et dans une autre lettre : « Je professe comme un César à l'École, et fais le bonheur de l'élève par une philosophie encourageante, bienveillante et surtout éminemment française. »

Il prit tout à fait au sérieux cette fonction, et de nombreuses notes trouvées dans ses papiers montrent avec quel zèle et avec quel bon sens il enseigna son art à l'École polytechnique. Quelques-unes de ces pages, ainsi que d'autres sur la peinture à l'aquarelle, méritent d'être citées, parce qu'elles peuvent être utiles à tous ceux qui désirent savoir dessiner rapidement et avec largeur :

DE L'ENSEIGNEMENT DU DESSIN A L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE.

« Je veux tâcher de rendre fructueuses le peu d'heures que les élèves de l'École polytechnique peuvent consacrer à l'étude du dessin; donc je dois débarrasser cette étude de ses superfluités; je dois chercher les moyens les plus prompts et les plus simples pour diminuer la difficulté de l'exécution, en multipliant la production, c'est-à-dire faire pratiquer beaucoup par des moyens rapides, afin d'exercer l'œil et le jugement.

» Le programme des conditions d'admission à l'École exige que l'aspirant soit en état de dessiner une figure académique massée, c'est-à-dire avec un côté ombré. Tous les élèves de l'École satisfont-ils à cette condition? Non. Chaque année, sur cent cinquante élèves admis, il n'y en a guère que dix dessinant à peu près bien. Cette faiblesse du dessin chez les aspirants vient de ce que l'enseignement, dans les écoles préparatoires, est dans une direction fausse. On fait perdre aux jeunes gens un temps précieux dans des choses puériles; on leur fait cribler de hachures des têtes d'étude sur lesquelles ils passent des mois entiers, parce que les chefs d'institution ont besoin de frapper et de charmer les regards des parents par une exhibition de magnifiques dessins plus ou moins bien grenés, égrenés et hachurés, d'un fini doux et précieux. Je comprends cette condescendance des chefs d'institution pour leurs clients; je n'accuse point ici les hommes honorables placés à la tête de l'instruction publique : ils subissent une des tristes nécessités de leur état. Je ne trouve pas mauvais que l'on fasse faire des yeux, puis des nez, et enfin des têtes, des pieds et des mains, avant de donner aux jeunes élèves des figures académiques Mon Dieu! tous les moyens sont bons; il faut voir le résultat; mais une fois que vous avez dégrossi l'élève (passez-moi l'expression), n'allez pas lui faire perdre son temps à confectionner des tissus crayonnés. Donnez lui une estompe de papier pour lui apprendre à étendre promptement son noir sur le grand côté de l'ombre, toutefois après avoir massé ses ombres très-vigoureusement

avec la pointe d'un crayon pas trop dur; cette estompe ayant deux bouts, l'un servira pour les ombres, l'autre pour les demi-teintes. Faites copier à l'élève, avec ce moyen d'exécution, quelques figures académiques; puis, promptement et en même temps, mettez-le à la bosse; joignez à cela des traits massés à la mine de plomb, d'après les Loges de Raphaël ou des figures de Michel-Ange, et cette éducation, d'un comfortable bien démontré, vous amènera à l'école des élèves qui sauront dessiner.

» En dehors des maisons d'éducation, il y a les volontaires, les irréguliers qui étudient chez leurs parents : ceux-là se présentent, quelque temps avant le concours, chez un maître de dessin, en lui disant : Monsieur, je me présente cette année à l'École polytechnique, et je voudrais apprendre à faire une académie. On peut juger de ce qu'il saura au bout de ses trois ou six mois.

» Il ne manque pas d'hommes de talent, comme exécution, dans l'enseignement du dessin; mais il manque d'hommes qui savent le diriger et ne pas fléchir devant le goût et les idées des honorables parents de leurs élèves.— Je donnerai aux professeurs une recette bien simple pour se débarrasser des réclamations; dites ces seules paroles : Si vous voulez que votre fils soit reçu!... Oh! alors, c'est le tombeau de Mahomet qui apparaît aux bons musulmans; ils se prosternent.

» ..... Les élèves arrivent donc très-faibles à l'École,



L'Hôpital. — Dessin de Bellangé, d'après une aquarelle de Charlet. (Collection de M. de la Combe.)

quand ils devraient arriver déjà forts. Combien auront-ils à consacrer à l'étude du dessin pendant leur séjour à l'École? Six mois chaque année, deux leçons par semaine, enfin cinquante leçons par an, de deux heures chacune. Otez de ces deux heures le temps de se rendre à la salle d'étude et d'être en place, crayons taillés, encre broyée, etc., etc., il vous restera sept quarts d'heure. C'est donc environ vingt-quatre jours de travail de douze heures pour les deux années. L'élève peut-il apprendre le dessin dans un temps aussi court? Non; donc on doit exiger qu'il sache dessiner en arrivant à l'École, afin d'y recevoir un haut enseignement qui sera en harmonie avec ce qu'il est appelé à pratiquer un jour.

» Or que doit-on faire à l'École? Y acquérir une instruction dont on fera plus tard l'application dans les services publics, après avoir passé par les écoles affectées à chaque genre de service. Les élèves deviennent donc des ingénieurs civils ou militaires, des officiers d'artillerie, etc.; ils ne deviennent ni peintres, ni sculpteurs, à moins qu'ils n'abandonnent leur carrière pour cultiver les arts.

» Eh bien, c'est en partant de là que je me suis dit : Il faut à ces gens, pour faire leur route, ni trop, ni trop peu de bagage; il ne faut point les surcharger de choses inutiles : donnons-leur seulement ce qu'il leur faut; mais qu'ils soient mis en demeure surtout de pouvoir pratiquer seuls avec les principes généraux que je leur donnerai, et de savoir comment ils doivent procéder. Il ne s'agit pas de mettre un élève devant un dessin hérissé de difficultés comme exécution, et de lui dire : Faites ce que vous voyez. Ce serait jeter à l'eau un homme qui ne sait pas nager et lui crier : Allez! Avant tout, soutenez-le. La première chose est de lui donner un modèle simple, fort simple, où

il lise bien clairement la marche à suivre dans l'exécution; que la charpente s'offre à son œil bien nette; c'est ce que j'ai cherché dans l'organisation de mes cours : j'ai élagué tous les détails inutiles, de ces riens qu'en termes artistiques on appelle des détails de nature. Je ne fais d'abord voir à l'élève que des grandes lignes et des masses; puis je cherche, dans la démonstration, à frapper son esprit par des comparaisons ou des images qui lui laissent des traces.....

» Le dessin, à l'École, c'est-à-dire son enseignement, n'était pas dans des voies assez simples. Le fond était absorbé par la forme. Une figure (je dis figure pour académie) prenait pour son exécution de dix à quatorze séances. Deux séances seulement étaient employées à l'ensemble ou charpente (ou esquisse, suivant l'expression usitée par les élèves); les autres séances étaient dévorées par l'exécution des ombres et des demi-teintes, du modelé enfin; le dé-



Le Cinq Mai. — Dessin de Bellangé, d'après une aquarelle de Charlet. (Collection de M. de la Combe.)

goût arrivait promptement, et la figure académique servait de maintien à l'élève pour se livrer en toute sécurité à une conversation qui compensât l'ennui du travail sans attirer la consigne.

» Ainsi l'élève, après avoir été absorbé par l'exécution de deux ou trois mille hachures soutenues d'un grené serré, avait dépensé une somme de temps immense, et cela pour une figure. Il sentait bien qu'il n'avait rien appris; que son œil ne s'était point exercé à construire la forme humaine et à retenir quelque chose dans son esprit : il comprenait parfaitement qu'il avait perdu son temps dans des détails au lieu de s'exercer sur la masse et l'ensemble, choses nécessaires et principales pour lui.

» Enfin, dans toutes les parties de l'enseignement, soit figure, chevaux ou paysage, le crayonnage rongeait le temps et le découragement était grand. C'est alors que je songeai au dessin à la plume. Je pensai que ce genre convenait à des gens qui ne sont point destinés à faire des peintres ou des sculpteurs, quoique je prétende qu'il est même fort bon pour ces derniers; et, pour preuve, je citerai les vieux maîtres : les Michel-Ange, les Raphaël et autres. Je donnai donc quelques dessins à la plume à faire à des élèves : la promptitude de l'exécution, l'aspect vigoureux obtenu par des moyens simples, leur fit préférer ce genre à tous les autres. Ce qu'une partie seulement des élèves avaient fait, tous voulurent le faire : le dessin à la plume

chassa le crayon et le refoula dans les ateliers; les écoles de dessin égrené, estompages et hachures crayonnées, furent impitoyablement exilées. La plume admit seulement les hachures fermes et vigoureuses.

» Il est de fait qu'un plus grand nombre d'élèves parvint à une certaine force, qu'on produisit bon nombre de bons dessins, dont quelques-uns même remarquables.

» Pensant alors au paysage, je m'arrêtai à une idée que je crus bonne : c'était de ne donner aux élèves que les espèces d'arbres les plus nécessaires. Ainsi je choisis l'orme, l'arbre des routes; le chêne et le sapin pour les forêts; puis le saule et le peuplier, compagnons des rivières. Je fis ce choix, toujours dominé par cette pensée qu'il faut qu'à l'École l'art ne prête à la science que juste ce qu'il faut pour sa route et ne la charge pas d'un bagage inutile. — Je veux que chaque chose, dis-je à mes élèves, porte avec elle une méthode, un principe, que vous appliquerez plus tard si vous voulez vous exercer; c'est la science de l'art à laquelle je veux vous initier. Vous avez peu de temps à me donner; je ne dois pas espérer vous faire arriver à un degré remarquable d'exécution; mais je vous apprendrai à voir au premier aspect que la grande charpente des objets et la masse des ombres sont les deux objets qui doivent d'abord vous occuper. J'empêcherai votre œil de voir les détails. Les détails! oh! mais l'on en fait et l'on en met presque toujours trop. Les hommes de détail! mais il y en a par centaines dans les rues de Paris; on les heurte, on les coudoie; mais les hommes d'ensemble, les hommes larges, oh! ceux-là, il se faut fatiguer pour en trouver quelques-uns. On en cite, mais peu.

» Charpenter est ce qu'on appelle esquisser. On charpente une figure (académie), on charpente une maison, un poëme, une tragédie; on conçoit une opération : on la charpente dans la pensée, puis l'exécution et les détails viennent ensuite. Ainsi, je vous présente une figure massée autant qu'elle doit l'être pour vous. Cette figure, je l'ai d'abord charpentée; j'ai cherché le mouvement par des lignes, sans m'occuper des détails; puis, le mouvement trouvé, j'ai cherché la forme; puis alors seulement j'ai mis les détails, comme on met des points et des virgules à une lettre. — Nous sommes au théâtre, vous au parterre, moi aux quatrièmes loges : certes, aucun des détails de ma figure ne peut être saisi par vous. Si vous me reconnaissez, ce ne sera pas parce que j'ai les yeux bleus ou un signe à la joue, mais par la construction de ma tête et ses grandes divisions. La lumière, en frappant sur les parties les plus saillantes, fera projeter de grandes et fortes ombres qui vous accuseront la forme et le caractère qui vous feront me reconnaître. Eh bien, voilà ce dont je veux que vous vous occupiez d'abord en toutes choses : de ce qui accuse la grande forme et l'ASPECT. »

A ces excellents conseils, nous ajouterons ceux que Charlet se proposait de donner sur l'*aquarelle*, dans un petit manuel où il aurait traité des différentes manières de dessiner et de peindre :

L'AQUARELLE.

« L'aquarelle est un genre agréable et commode : agréable en ce qu'il cause peu d'embarras, peu de salissure, et que tout ce qui est nécessaire pour le faire peut se renfermer dans une boîte de six pouces sur quatre, et, par conséquent, le rendre facile pour le voyage. Ajoutez à cette boîte un calepin de feuilles de papier tendues les unes sur les autres, et vous pourrez explorer la forêt et la montagne.

» L'aquarelle de marche ou de campagne ne peut être qu'une espèce de sténographie des objets qui nous frappent et dont nous voulons rapporter le souvenir; c'est un léger lavis qui doit nous donner l'effet et le sentiment de couleur des objets. Comme, dans la nature, les effets de lumière changent rapidement, il faut promptement charpenter son ensemble, ayant soin de l'écrire fortement, ne s'occupant que des masses; puis, d'une teinte légère de sépia, accuser fortement la partie d'ombre dans laquelle il faudra se renfermer. Donc il est urgent de prendre un parti, de saisir un moment, un effet, et de s'y attacher ensuite : de là la nécessité d'abandonner les détails pour ne voir que l'ensemble des lignes et les grandes masses de lumière et d'ombre.

» J'ai beaucoup pratiqué l'aquarelle, et peut-être puis-je donner quelques bons conseils dans cette partie de la peinture à l'eau. Ainsi, lorsque votre dessin est charpenté comme trait et massé comme ombre, vous vous occupez des grandes teintes lumineuses de votre ciel d'abord, puis de vos fonds; ensuite de vos premiers plans, terrains, arbres, fabriques. Mais, au nom de ce que vous avez de plus cher, ne cherchez point à fondre vos teintes : où vous voyez du violâtre, mettez-en; où vous voyez du verdâtre, posez-en; de même du bleu, du vert. Ne vous effrayez pas si votre dessin ressemble à une mosaïque, à une marqueterie, tant mieux : l'importance est de savoir où il y avait du bleu ou du jaune.

» Vous massez aussitôt vos arbres à leur valeur relative, c'est-à-dire en harmonie avec la valeur que vous avez donnée à la lumière, évitant le noir. Oh! le noir est la mort de toutes choses, comme il est chez nous un signe de deuil; donc, évitez-le.

» Votre dessin proprement massé et votre effet arrêté, vous pourrez alors mettre le plus ou le moins, sacrifier d'un côté, augmenter de l'autre, et ajouter quelques détails de nature; mais, avant toutes choses, la grande silhouette comme trait et le grand aspect comme effet. C'est ainsi qu'il faut procéder : aussi ce n'est pas sans raison que, dans les modèles que j'ai établis ou fait établir pour l'École, j'ai sacrifié les détails aux masses; c'est afin de pénétrer les élèves de ce grand principe : LES MASSES AVANT TOUT.

» L'aquarelle qui se fait dans l'atelier ou le cabinet peut, quand elle est d'un homme habile, rivaliser avec l'huile, et même lui être supérieure comme finesse de ton dans la lumière; mais l'écueil est dans les ombres et le clair-obscur. Le papier, absorbant le ton et formant un léger duvet blanc à la superficie, force souvent à gommer davantage, et dès lors on a beaucoup de peine à revenir sur son travail. Le mieux est de masser fermement ses ombres en préparant toujours avec des tons chauds et transparents; puis, quand le dessin est presque terminé, de le glacer avec une eau légèrement gommée, pour n'y plus revenir. Il se peut qu'il y ait d'autres moyens; mais celui-ci m'a souvent réussi.

» L'aquarelle est un genre qui s'est perfectionné depuis vingt ans [1]; pendant dix ans ce fut une fureur *aquarellomonomanique* qui s'empara de la haute société : il fallait avoir son album, et dans cet album un choix de dessins plus ou moins beaux, plus ou moins chers, qui attestaient le goût de l'amateur et lui donnaient position dans le monde, comme connaisseur et protecteur éclairé des arts.

» Bonington, Anglais d'origine, mais ayant étudié en France, porta dans son temps l'aquarelle à son plus haut degré d'habileté. J'ai vu de lui une aquarelle, de neuf pouces sur six, qui avait été vendue trois mille six cents francs. C'était un effet de soleil, un dessin entièrement clair; un seul groupe d'arbres formait la masse brune opposée à la lumière, et cette lumière, la traversant en

[1] Ceci a dû être écrit vers 1840.

quelques parties, venait scintiller sur l'eau : c'était un vrai Claude Lorrain.

» Plusieurs artistes après Bonington, MM. Decamps, T. Johannot, H. Vernet, Bellangé, P. Delaroche, etc., etc., ont fait des aquarelles très-recherchées lors de la fureur des albums.

» Moi-même j'en ai fait quelquefois d'assez heureuses; j'en ai vendu jusqu'à quinze et dix-huit cents francs, bon nombre à mille et à cinq cents francs. J'aurai à en rendre compte au jugement dernier. »

Si l'on a lu avec attention les fragments qui précèdent, et si l'on a quelque sentiment de l'art, il est impossible que l'on n'ait pas été frappé de ces considérations si justes, si fines, si bien exprimées. Le livre de M. de la Combe en contient d'autres non moins remarquables sur le *dessin à la plume*.

Dans un grand nombre de ses lettres, Charlet montre de même, par des traits vifs et spirituels, combien il avait sérieusement réfléchi sur les secrets de son art. On voit aussi, en plus d'un endroit, quoiqu'il paraisse ne s'être jamais préoccupé sérieusement d'études littéraires, qu'il avait lu les bons auteurs : aussi, tout en riant, écrit-il quelquefois avec un air de facilité heureuse que lui eût enviée plus d'un homme de lettres. Voici, par exemple, un billet improvisé à son retour d'une partie de chasse chez un de ses amis, nommé Santerre, et sous l'impression de quelques plaisanteries de sa femme :

« Figurez-vous que votre garde, malade, je pense, n'avait rempli mon carnier que de vent : aussi, j'ai beau protester de ma conduite honorable, ma femme me traite de menteur, de maladroit.....

Se rit de mes serments, me taquine et me raille,
Me goguenarde enfin en m'appelant Broussaille (¹)!
Aussi, pour éviter quelque scène d'éclat,
Vite, monsieur Santerre, un bon certificat
Qui dise s'il est vrai que ma main meurtrière
Aux hôtes de vos bois fit mordre la poussière,
Et si dans mon carnier je ne dois pas avoir
Un lapin, plus un lièvre, au lieu de n'y rien voir.

» Recevez le bonjour, etc. »

Parmi les lettres sérieuses de Charlet, nous citerons une de celles écrites en 1845 :

« Que peut faire un pauvre diable dans sa chambre quand le ciel vomit des torrents de pluie, et surtout quand ce pauvre hère est infiniment détérioré par un catarrhe et des rhumatismes? Ce qu'il doit faire, ce qu'il peut faire de mieux, c'est d'opposer à l'orage et au sombre tableau de la nature quelques idées douces et philosophiques, quelques souvenirs du bon temps. Alors la tristesse et la monotonie du ciel deviennent un accessoire heureux dans sa disposition d'esprit. Il n'est point distrait par le chant du rossignol ou quelque bel aspect de la nature. Son âme est seule, ou plutôt en compagnie de ceux qui lui reviennent à l'esprit. Quant à moi, je ne rencontre plus guère que des gens qui ne parlent pas ma langue. Si j'interroge un de ces passants, il me répond : *Intérêts matériels*, ou plutôt il me le crie en rugissant, comme notre célèbre David me criait dans le temps : *Sparte!!... Athènes!!... Peuple!!... Vertus!!...*

» Où sont-ils ces beaux jours de santé et de travail, comme de plaisir, que l'on n'apprécie pas assez?... Hélas! ils sont passés. Bon et honorable ami, vous m'avez aidé à sauter le fossé dans des moments de découragement et d'ennui; vous m'avez donné des preuves d'une bien noble et bien sincère amitié; et moi, je n'ai rien pu faire pour vous prouver que j'étais aussi sincèrement votre ami; à vous l'avantage.

» Depuis quelques années, je ne puis rattraper ma santé, ou au moins un état acceptable; je suis amoindri, mécontent, je ne fais rien : la santé est nécessaire pour la production. Enfin, il faut en prendre son parti; je suis, du reste, si heureux dans mon petit intérieur! Une femme douce, vertueuse, aux petits soins pour moi, qui se récrée en tricotant des chaussettes à ses enfants; deux bons petits garçons qui ne seront peut-être pas des imbéciles; et, avec cela, dix-huit cents livres de rente, fruits de mon travail et de mes intérêts mal entendus! Ma femme me dit : « Avec cela, je » te ferai vivre, sois tranquille. » Et moi, je suis tranquille.

» Il y a des choses singulières : nous voyons de ces intelligences pitoyables à qui l'affaire d'argent réussit admirablement, tout leur vient... Puis d'autres à qui un long travail ne produit qu'à peu près le nécessaire. Pour moi, la question d'argent fut toujours mon cauchemar; je n'ai jamais su vendre ou défendre mon pré. Puis, généralement, les chances n'ont pas été pour moi. Ma femme avait un oncle, véritable oncle d'Amérique; il meurt sans avoir fait d'arrangements, nous perdons tout. Bon! Un de mes anciens élèves avait disposé ses affaires de manière à me donner une maison en pierres de taille, s'il mourait sans enfants. Il n'en avait jamais eu, et vivait depuis cinq ans malheureux avec sa femme. Il meurt... Bon! Mais sa femme était accouchée six jours avant. Diable de diable! que le diable t'emporte!

» Il y a des instants dans la vie où tout paraît craquer sous les pieds; les âmes faibles succombent; les âmes fortes se cramponnent, et l'orage passe. A nos âges, on a vu tomber bon nombre de ses amis; on ne peut les renouveler; on reste donc isolé ou entouré de gens qui, ainsi que je l'ai dit, ne parlent pas notre langue. S'ils ne nous dégoûtent pas, ils nous sont indifférents. Puis nous avons la colonne des déceptions : nous avons les ingrats, race infâme qui ne nous pardonne pas le bien que nous leur avons fait; moi, chétif individu, j'ai pu quelquefois obliger. Eh bien! je n'ai trouvé d'ennemis que dans ceux qui me devaient quelque chose. S'il m'était permis de rire de ces ignobilités, je citerais ce mot de Cadet Roussel : « Ne donnons » rien à nos amis, si nous voulons que leur reconnaissance » soit égale à nos bienfaits. » Après cela, dois-je me rendre malheureux, et empoisonner le peu de jours qui me restent? .. Non! mais on est faible... »

Charlet avait reçu de Dieu une trop belle organisation, dit M. de la Combe, il était trop sensible pour n'être pas religieux. — « Mon mari était très-religieux, nous disait sa digne veuve. S'il lui arrivait quelque chose d'heureux, il remerciait Dieu et me disait : « Ma mère, la Providence « n'abandonne jamais ceux qui croient en elle. » Lorsque nos enfants étaient petits, il aimait beaucoup à leur faire dire leurs prières. »

Ces bons sentiments se rencontrent souvent dans les œuvres de Charlet; et, pour n'en citer qu'un exemple, quoi de plus touchant que ce grenadier s'arrêtant tout ému à l'aspect de deux enfants agenouillés sur une tombe (probablement celle de leur mère), et disant : *Je crois que je me sens de la religion.*

Mais quelles meilleures preuves pourrions-nous donner que ces pensées, extraites d'une de ses dernières lettres :

« Dieu est grand! Je ne suis pas dévot; mais, je l'avoue sans rougir et sans croire être un homme faible, je suis religieux, et sincèrement religieux. Il faut, dans les grandes

(¹) Ce nom rappelle une des meilleures caricatures de Charlet, sous laquelle on lit :

« Le père Broussaille. — On me demande du lapin!... On veut que j'tue du lapin... avec un habit bleu de ciel et un collet rouge; les guerdins me voient d'un bout à l'autre du bois; ils disent : « Tiens! » voilà le père Broussaille avec son collet rouge!... »

commotions, quelque chose à l'homme, et ce sentiment de la force d'une divinité dominante et créatrice console et soutient le malheureux; je ne l'avais jamais senti de si près.

» Me voyez-vous avec une cuvette pleine de sang... puis des gens qui me regardent comme un homme mort... Où aller demander du courage, si ce n'est à quelque chose de plus fort que nous? »

Dans les derniers jours, dit encore M. de la Combe, on portait Charlet mourant à son fauteuil; le crayon à la main, ses yeux s'animaient, la parole lui revenait, et sur son pâle visage brillaient encore la vie et le génie.

« Vois, ma mère, disait-il à sa femme, la veille de sa mort, en lui montrant son dessin [1], cela ne ressemble-t-il pas à Géricault? »

Ce dessin était encore sur sa table le lendemain.

Le 30 octobre 1845, vers quatre heures du soir, Charlet



Le Paganini de la Grande-Pinte. — Dessin de Pauquet, d'après une sépia de Charlet. (Collection de M. de la Combe.)

était dans son lit. Il manquait d'air; il fait signe d'ouvrir la fenêtre, et prie qu'on le conduise à sa table de travail, soutenu par l'aîné de ses fils. Assis dans son fauteuil, il veut saisir un crayon... mais c'est en vain... Il prend la main de sa femme, celle de son fils : « Adieu, mes amis, leur dit-il, je meurs, car je ne puis plus travailler. »

[1] C'est un Napoléon à cheval resté inachevé; mine de plomb rehaussée de blanc et surchargée d'estompe.

LE KACHMYR

(HINDOUSTAN SEPTENTRIONAL).

Voy. l'Inde anglaise, t. XXV, p. 397; t. XXVI, p. 37, 180, 211, 244, 291.



Une Vue intérieure de Sirinagor, capitale du Kachmyr. — Dessin de M. Alfred Kœchlin-Schwartz.

Homère représente Apollon qui tend son arc d'argent et lance ses flèches meurtrières sur les pauvres mortels. C'est une juste image du soleil de l'Asie dardant ses rayons homicides. Si vous prononcez le nom de Kachmyr devant un malheureux Hindou du Sud, amaigri, bronzé, opprimé, martyrisé par l'astre du jour, ses yeux s'illuminent, il lève la main vers le nord, du côté où l'Himalaya voile le Thibet, et il s'écrie avec l'expression du désir :

— *Djennet-nezyr!* (Image du Paradis!) *Djennet-abad!* (Demeure céleste!) — C'est que là-bas, dans cette haute vallée ovale du Kachmyr, entourée par l'Himalaya, l'Afghanistan et le Lahore, le climat est toujours doux et tempéré; les collines sont vertes et boisées; les plaines sont arrosées en tous sens par les cours d'eau qui descendent des cimes neigeuses, et par un fleuve, le Djalem ou Behet, l'ancien Hydaspe, un des affluents du Sind (l'Indus); les coteaux, les champs, les vergers, les jardins, sont couverts de moissons, de vignes, de fruits, de plantes potagères et de fleurs; les abeilles butinent en bourdonnant; de gras troupeaux errent et rêvent dans les frais pâturages; le gibier abonde dans les bois. Le vin, que l'on compare au madère, est exquis; le miel est parfumé; les roses donnent à l'Asie et à l'Europe l'essence la plus suave, l'*attar*. Les habitants n'ont rien du type tartare de leurs voisins, ni de la mollesse et de la nonchalance des Hindous méridionaux: ils sont vifs et d'humeur joyeuse; ils aiment passionnément la musique; leurs femmes sont charmantes. Quel autre trait pourra-t-on ajouter à la louange de ce lointain petit peuple, lorsqu'on aura rappelé qu'il tisse et nous envoie chaque année, par cent mille, ces beaux châles qui passionnent tellement nos Européennes que volontiers iraient-elles à pied jusqu'au Kachmyr même, pour s'en assurer la possession, si leurs maris, bon gré mal gré, ne trouvaient pas moyen de leur épargner ce pèlerinage! Mais, hélas! les beaux châles ne sont pas une garantie de bonheur plus certaine pour ceux qui les font que pour celles qui les portent! La tyrannie et la cupidité brutales des gouvernements qui, presque de tout temps, ont pesé sur la vallée du Kachmyr, ont rendu presque inutile la prodigue bonté de la nature, sans cependant la lasser. Accablés d'impôts sous les empereurs mogols, plus encore sous les Afghans, les Kachmyriens sont devenus, dit-on, avides, rusés, haineux, et même lâches! Leur maintien est grave, mais ils sont vêtus sans goût et sans grâce, et les voyageurs se plaignent de leur peu de propreté. Sirinagor, leur capitale, est admirablement située. Le Djalem la traverse, et un lac, le Dall, dont le large bassin s'étend au nord-est, lui envoie ses eaux pures, qui, après avoir baigné plusieurs rues, se jettent dans le fleuve. Les fabriques de châles, nombreuses et actives, devraient enrichir la ville : on n'y voit que l'apparence de la pauvreté; aucun monument n'y mérite l'attention; les mosquées, construites en bois comme les maisons, ne se recommandent point par les ornements moresques, qui donnent un caractère si original et si élégant à la plupart des édifices musulmans dans l'Inde. Le palais du roi n'est qu'un amas de baraques. Les murs du fort, à demi ruinés, ne rappellent en rien le style gracieux ou imposant ordinaire aux fortifications de l'Hindoustan. Toutefois, l'aspect des rues, et surtout de celles que parcourent les eaux du lac, est d'un effet pittoresque. Les maisons, légèrement construites en briques et en charpente, ont plusieurs étages; leurs toitures en bois sont revêtues de fines couches de terre fertile, semées et plantées, qui, en été, sont toutes fleuries comme des parterres. De grandes gondoles couvertes en chaume errent sur l'eau, ou, attachées au rivage, servent d'habitations aux bateliers. A la vérité, dans les chaleurs d'été, ces canaux répandent des odeurs désagréables et insalubres : c'est un inconvénient qu'il serait facile d'éviter, dans une ville située à quelques pas d'un vaste lac, et que partage en deux un grand fleuve; mais le despotisme de ce pays n'a pas ce goût du luxe extérieur qui est ailleurs son prestige; il épuise le peuple de travail, l'énerve, l'avilit, et ne lui donne pas même, en échange, le spectacle de l'architecture et la salubrité. Les seuls témoignages de sa sollicitude pour la santé publique sont de longs bains couverts, établissements peu dispendieux pour le trésor, qui s'étendent le long du fleuve et se remplissent, les soirs d'été, de chants et de cris joyeux.

ANTIQUITÉS PÉRUVIENNES.

Voy. p. 27.

Comme l'antique capitale du Mexique, Lima possède, depuis l'année 1836, un musée; mais cette utile institution est malheureusement bien jeune, et elle n'a pas pris encore tout le développement qu'on peut lui prédire, lorsque des fouilles habilement dirigées l'auront enrichie d'une façon durable et permanente. Jusqu'à ce jour, un de ses meilleurs effets a été de donner naissance à un livre dont nous avons déjà signalé la valeur, et qui, sous le titre d'*Antiquités péruviennes*, comble en partie une lacune du vaste répertoire de lord Kingsborough (¹).

Malgré les tentatives commencées dès le dix-huitième siècle par la Condamine et Ulloa pour rassembler quelques antiquités du Pérou, en dépit des louables efforts que viennent de faire MM. Rivero et Tschudi, on peut dire que l'archéologie péruvienne est encore dans l'enfance. Ce que l'on sait le plus nettement aujourd'hui, c'est qu'il ne faut plus confondre les productions de deux civilisations bien distinctes, celle des Aymaras et celle des Quichuas. On ne peut plus mettre en comparaison aujourd'hui les idoles bizarres recueillies près des ruines du grand Chimu, dans les plaines de Tiahuanaco, ou parmi les vestiges de Huanuco-le-Vieux, et celles qu'expose à la curiosité des antiquaires le vaste département de Cusco. Ici, des mythes plus que bizarres, des symboles qu'on ne saurait expliquer d'après les données que nous fournissent les anciens historiens; là, des tentatives heureuses pour copier la nature, une habileté incontestable d'exécution : si bien que tout nous prouve avec quelle circonspection il faut marcher dans l'appréciation de ces monuments d'âges si divers, et que cependant, jusqu'à cette époque, on a presque toujours confondus.

L'aymara et le quichua ont une trop grande affinité pour qu'on ne reconnaisse pas entre les deux peuples qui parlaient ces langues une étroite ressemblance. Tout ce que l'on peut affirmer maintenant, c'est que, chez les Aymaras, l'art était bien autrement emprisonné dans les formes hiératiques qu'il ne l'était chez les Quichuas.

Parmi ces deux peuples d'âges et de croyances divers, l'usage du fer était inconnu, et cependant les idoles étaient habilement taillées, dans les pierres les plus dures, rarement dans le bois. Les prodiges que les Péruviens opéraient en ce genre étonnèrent la Condamine et Ulloa. Un des derniers archéologues qui se soient occupés de leurs antiquités n'explique même cette délicatesse infinie dans la taille de certaines pierres, telles que le jade, le porphyre, l'émeraude, qu'en rappelant ce que peut la patience persévérante de l'homme, dès que son travail n'est pas interrompu et que le temps n'a nul prix à ses yeux. Les pierres les plus dures étaient façonnées, polies admirablement, si ce n'est par des métaux, du moins à l'aide d'autres substances minérales. Les instruments en cuivre trouvés au Pérou et au Chili aussi bien que chez les Muyscas, les Mexicains et les Tzendales, présentent une dureté peu commune, qui a fait croire à un alliage inconnu, et qui même a fait soupçonner que les armes ou les outils fabriqués avec ce métal composé étaient obtenus par une sorte de trempe dont

(¹) *Antequedades peruanas*, por Mariano-Eduardo de Rivero y Dr Juan-Diego de Tschudi. Viena, Imprenta imperial, 1851; pet. in-fol., avec atlas. — Disons en passant que beaucoup des figures de ce recueil sont empruntées à l'Atlas publié par Alcide d'Orbigny, de regrettable mémoire.

les peuples civilisés n'ont pas le secret. Il est inutile de dire que nous nous rendons ici l'organe d'une tradition, mais que nous ne la jugeons pas ([1]).

Les statues en pierre remontant à la première période de la civilisation péruvienne sont beaucoup plus rares que les grandes idoles qu'on rencontre au Mexique ou dans l'Amérique centrale; celles obtenues par la fonte étaient, dit-on, innombrables; mais lorsque l'avarice des conquistadores ne les a pas transformées en lingots, le zèle outré de quelques moines du seizième siècle, tels que Fray Francisco Caño et Fray Juan Caxica, qu'on avait surnommés les Josias du Pérou, les a détruites impitoyablement. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que les Aymaras et les Quichuas étaient familiers avec tous les procédés de la fonte; ils y employaient l'or, l'argent, le cuivre, l'étain, le plomb; ils n'ignoraient pas non plus l'usage du mercure. L'or néanmoins était parmi eux, et de beaucoup, le plus abondant des métaux; ils désignaient même sous un nom assez poétique les pépites qu'ils recueillaient en abondance, à la surface du sol ou dans le lit des fleuves : ils les appelaient les *larmes du Soleil*.

Pour opérer la fonte, les orfévres quichuas usaient de fours d'une petite dimension, pourvus de conduits en cuivre



Antiquités péruviennes. — Statuettes dont quelques-unes sont en or. — D'après Tschudi et Rivero.

par lesquels l'air pénétrait; les moules étaient construits avec une certaine terre mêlée de gypse, comme l'analyse l'a prouvé à MM. Rivero et Tschudi. Telle était la perfection de la fonte, qu'une des figures de leur grand ouvrage représente une statuette dans laquelle on remarque des parties de cuivre, d'argent et d'or pur, si bien disposées entre elles par le fondeur qu'elles paraissent former un tout homogène. Sa portion principale se compose, en outre, d'argent, d'antimoine et d'étain.

Quoique très-disposé à faire la part de l'exagération dans les récits des conquistadores, il ne saurait rester de doute sur la dimension des vases et des statues obtenus par les divers procédés des Péruviens. Peu d'années après la conquête, vers 1534, Pizarre écrivait à la cour d'Espagne qu'en outre de grosses barres d'or qu'on devait expédier,

([1]) Un écrivain espagnol a prétendu que cette dureté prodigieuse des instruments en cuivre était obtenue par une percussion répétée du métal, qui en resserrait ainsi les molécules. La croyance la plus commune admet l'alliage du cuivre et de l'étain comme fournissant un métal très-résistant.

on avait trouvé quatre lamas et dix statues de femmes de l'or le plus fin; toutes ces statues étaient de grandeur naturelle. Nul doute n'existe sur les dimensions prodigieuses de l'effigie du Soleil, et l'on sait qu'au temps même du célèbre conquistador, il y avait dans le temple douze cuves d'argent, d'une telle circonférence que chacune d'elles n'eût pu être embrassée complétement par deux hommes joignant leurs mains. Si des faits moins connus devaient être ajoutés à ces récits péremptoires, nous rappellerions ici ce que raconte Anello Oliva d'un cheval qui, ayant frappé rudement le pavé d'une cour où il se trouvait, à Cusco, vit sa jambe engagée dans une cuve d'or de telle dimension, qu'elle ne pesait pas moins de deux *arrobas* et servait de cachette à d'autres vases d'un poids qui fit l'étonnement des Espagnols.

Les canopas de pierre (on appelait ainsi les idoles des Quichuas) ont été jetées dans le Rimac ou dans la mer par F. Francisco Caño, le Zumarraga du Pérou; les statues d'or ou d'argent ont été impitoyablement fondues, si bien que ce que le Pérou possède de plus magnifique en ce



Antiquités des Indiens Aymaras.

genre (du moins le Musée de Lima) mesure à peine un demi-pied et pèse tout au plus une demi-livre.

La grande stat ıette que nous reproduisons page 331, grâce au livre de MM. Rivero et Tschudi, n'a point été obtenue par la fonte; elle est le résultat d'un travail au marteau. Complétement creuse à l'intérieur, la lame d'or dont elle se compose est soudée d'une manière admirable, dans l'étendue de l'épine dorsale et le long des jambes : on ne peut supposer que ce soit une idole, car elle est dépourvue d'attributs religieux. Elle porte sur la tête une sorte de toque ornée de petites pierres jaspées, taillées en carré long, de couleur blanc sale, incrustées dans une soudure de cuivre et d'argent. Sa hauteur ne dépasse point six pouces, et elle pèse huit onces; on l'a trouvée dans une sépulture de l'île de Titicaca. Si l'art grossier dont elle est un spécimen n'a pas obéi uniquement à un sentiment de fantaisie, elle représente un de ces personnages de l'aristocratie péruvienne, que les Espagnols distinguèrent, dès l'origine, sous le nom d'*orejones*, en raison des pesants anneaux d'or qui produisaient lentement l'espèce de difformité dont cette

statuette offre la preuve. Ici, le cercle métallique n'existe pas. Les autres canopas sont également en or, et, comme on le voit, d'une dimension infiniment moindre ; elles pèsent tout au plus de quatre à cinq onces, mais n'ont pas de désignation spéciale. Nous ferons voir bientôt que l'art, chez les Péruviens, n'était pas toujours si imparfait, et nous allons nous attacher à faire connaître les produits de la statuaire en pierre remontant à une époque infiniment plus ancienne.

C'est dans la province de la Paz, dans la région plus particulièrement habitée par les antiques Aymaras, et où ils avaient fondé Chuquiago, qu'ont été trouvées les statues attribuées à l'art de ces peuples et figurées primitivement dans l'atlas d'Alcide d'Orbigny ; elles présentent de telles oppositions dans leur exécution, elles ont un caractère si différent, qu'il est difficile à la critique d'accepter pour elles une même origine. Des voyageurs familiers avec les diverses périodes de l'art américain rejettent même la dénomination d'idoles aymaras, appliquée à celles de nos statues dans lesquelles on remarque un travail plus perfectionné. Les colosses très-frustes dont la partie supérieure figure dans l'ouvrage d'Alcide d'Orbigny sont bien l'œuvre des artistes inconnus qui ont couvert le monolithe de Tiahuanaco de reliefs bizarres (¹) ; mais rien n'atteste, dans ces étranges statues, le désir de reproduire exactement les formes humaines (²). C'est de la sculpture purement hiératique, pratiquée sur une grande échelle, et présentant aux peuples à demi barbares des Andes un symbole dont le sens nous restera probablement toujours inconnu. On en peut dire



Vase quichua vu de face et de profil. — Dessin de Freeman.

autant des petites idoles qu'on désigne sous le nom de statuettes *aymaras*, et sur lesquelles un ciseau barbare a accusé grossièrement les traits principaux qui constituent la figure humaine. Les statues symboliques, de dimensions colossales et d'une exécution plus habile, étaient moins rares au Pérou qu'on ne serait en droit de le supposer aujourd'hui ; le père Arriaga se vantait, au seizième siècle, d'avoir mis en réquisition plus de trente Indiens, qui travaillèrent durant trois jours à renverser l'énorme groupe que l'on voyait jadis à deux lieues du village d'Hilavi, et qui avait trois fois la hauteur d'un homme. Ce groupe était composé de trois divinités, dont l'une laissait voir les traits d'une femme. Les serpents qui s'enroulaient autour de ces figures en avaient singulièrement compliqué l'exécution (¹).

Dans l'espèce de sphinx que nous reproduisons page 332, et qui, ayant été découvert non loin des rives de Titicaca, est considéré par Alcide d'Orbigny comme provenant de l'art aymara, il y a certainement progrès en ce qui constitue la représentation de la figure humaine. Il en est de même à l'égard des torses vêtus conservés dans le Muséum de Lima, et qui procèdent de la même localité : l'art indien, encore fort naïf

(¹) Voy. *Extirpacion de la idolatria de los Indios del Peru*. Le P. Arriaga nous laisse ignorer si ces figures, qui se dressaient sur une élévation, appartenaient à la civilisation des Aymaras ou à celle des Incas. Devant elles était une sorte d'autel, propre sans doute à accomplir les sacrifices.

(¹) Voy. p. 28 et 29.

(²) Nous profitons de cette occasion pour rectifier une erreur commise par presque tous les archéologues qui ont essayé de décrire les monuments de Tiahuanaco. Les grandes pierres de construction et le monolithe lui-même sont en granit et affectent tantôt une teinte rouge, tantôt une teinte jaune. M. Angrand, ancien consul général de France au Pérou, qui a enrichi notre Musée américain de si précieux spécimens de l'art péruvien, s'est assuré sur les lieux mêmes de ce fait important. Il n'y a que les vestiges sculptés qui soient en porphyre et en granit ; à la longue, les sculptures se sont couvertes de couches de lichen d'un millimètre d'épaisseur, et c'est l'aspect de cette végétation qui a trompé les voyageurs sur la nature de la pierre. Nous rappellerons aussi que la porte s'est affaissée sur elle-même et s'est enfoncée dans le sable. L'archéologue que nous venons de citer a pu mesurer avec une scrupuleuse exactitude non-seulement le monolithe, mais les autres vestiges qui sont encore dans la plaine.

dans son exécution, semble s'être affranchi des entraves que lui imposait une religion qui nous est à peu près inconnue. Il y a une sorte de grâce dans cette pratique imparfaite, qui forme un contraste des plus marqués avec les idoles monstrueuses de Tiahuanaco, attribuées aux peuples aymaras. Hâtons-nous de le dire, d'ailleurs : si les rives du lac de Titicaca furent peuplées jadis par la nation à laquelle on attribue une civilisation plus ancienne que celle des tribus à demi barbares dont Manco-Capac fut le législateur, c'est encore dans une île de ce beau lac que la tradition place le premier temple des Incas, et par conséquent il peut y avoir eu mélange des deux systèmes d'art au sein même de cette curieuse région.

Lorsqu'il cherche à expliquer l'origine du peuple comparativement moderne dont Manco-Capac était devenu le législateur, Ulloa établit, par un calcul fort simple, que nos premières données sur les Incas ne remontent pas au delà de l'année 1135 : c'est, comme on le voit, une civilisation bien moins reculée que celle des Mexicains, et encore, pour les premières années, faut-il faire nécessairement la part de légendes fort obscures. Tout s'explique si, à l'imitation d'Alcide d'Orbigny et de Castelnau, on fait dériver la civilisation des Quichuas de celle des Aymaras; car dès lors la chronologie ne peut plus être employée avec certitude, et un vaste champ se trouve ouvert aux conjectures. En présence des restes gigantesques de la plaine de Tiahuanaco, M. de Castelnau simplifie la question : à son avis (et selon toutes les probabilités), Manco-Capac était le descendant de quelque ancien chef de cette ville, qui avait cherché à faire revivre les lois et le culte antique de ses pères parmi les peuples du Pérou, tombés pour ainsi dire dans un état complet de barbarie. Débarrassé alors des entraves qu'apportait à son développement une religion très-variée dans ses symboles, l'art des peuples nouveaux se simplifia. Le même écrivain a dit avec infiniment de justesse : « L'extrême complication des détails forme le trait principal d'après lequel on peut reconnaître les monuments aymaras de ceux des Incas... Les monuments incasiques sont d'une extrême simplicité. »

Chez les peuples d'origine quichua, la statuaire avait pour ainsi dire une origine divine. Voici ce que raconte à ce sujet la légende. Le monde était habité, mais il reposait encore dans les ténèbres, lorsque Viracocha, se rendant sur le bord des grandes eaux, non loin de Tiahuanaco, fit jaillir du sein de l'obscurité les rayons lumineux du soleil. Presque aussitôt il peupla les rives du lac d'une multitude de statues taillées dans la pierre; puis il les anima, leur donna à chacune une mission, et en réserva deux, dont il fit des messagers divins. (Voy. la Chronique de Calancha.)

Plus tard, nous dit un vieil historien, Viracocha devint lui-même le type religieux que tentaient de réaliser, dans les temples, la foule de sculpteurs qu'employait Huayna-Capac. Ce divin législateur prenait sous le ciseau une forme idéale, tandis que Pachacamac (l'Animation du monde, l'Ame universelle) ne pouvait avoir d'apparence corporelle et ne se révélait aux mortels que par ses bienfaits; ce ne fut que dans des temps beaucoup plus rapprochés de nous qu'une main peut-être impie osa lui dresser, dit-on, une statue en bois. A Tumbo-Urco, non loin de la capitale des Incas, on avait érigé à Viracocha un temple; il s'élevait sur une haute montagne, et la statue du dieu se dressait sur un trône d'or que les historiens les moins exagérés font monter à une valeur vraiment prodigieuse. Tout, chez les Péruviens, religion, usages, rites traditionnels, qu'on ne pouvait enfreindre, contribuait à multiplier les œuvres de la sculpture. Non-seulement les statues ornaient les temples, mais elles ornaient le foyer domestique; comme les habitants de l'Anahuac, les Quichuas avaient une foule de dieux lares, que la loi transmettait par héritage à l'aîné des enfants. Dans la vie politique de ce peuple, la présence d'idoles vénérées exerçait une grande influence sur les décisions. Lorsque Atahualpa voulut obtenir de la veuve du grand Huayna-Capac sa fille pour épouse, il ne parvint à faire fléchir la résolution de cette princesse qu'en faisant porter au-devant d'elle les idoles d'un temple dont elle venait d'adorer les dieux; et les grands de l'empire vinrent en suppliants lui transmettre les décisions qu'ils disaient émanées de ces images consacrées.

Ainsi que l'a fait voir d'Orbigny, l'art quichua, dégagé d'un symbole barbare, se faisait remarquer par un sentiment de la nature que l'on observe bien rarement chez les peuples encore voisins de la barbarie; c'est surtout dans les productions de la céramique que ce progrès se fait sentir, et les poteries trouvées dans les tombeaux en offrent les plus beaux spécimens. « On s'étonne de trouver dans ces vases des figures qui annoncent l'entente du dessin, un degré réellement extraordinaire de vérité, de perfection, de finesse dans les traits. » (*L'Homme américain*, t. I, p. 288.) Ce fut cette rectitude dans le dessin, ce sentiment inné, pour ainsi dire, du naturalisme, qui donna aux Péruviens la possibilité d'obtenir de leurs artistes, aujourd'hui inconnus, de véritables portraits. Huayna-Capac possédait, dans son palais de Mullucancha, une statue d'or d'une excellente exécution, qui représentait sa mère, Mama-Ragua-Ocllo.

L'orfévrerie, appliquée aux vases de luxe; la poterie, pour laquelle on employait une pâte de finesse extrême, rappelant la céramique des Étrusques; la fabrication de certaines armes, étaient plus avancées qu'on ne le croit généralement chez les peuples incas; non-seulement les anciens historiens nous parlent de fontaines portatives, d'aiguières en or où l'argent était employé pour varier les teintes du métal, mais nous voyons clairement, à travers les formules admiratives qui se multiplient chez les chroniqueurs sur la valeur vénale de ces objets, qu'un art délicat n'en était pas exclu. La sculpture d'ornements était parvenue, chez les Péruviens, à un degré de perfection qui la faisait employer aux usages les plus vulgaires. Quoique le témoignage de Garci-Lasso soit quelquefois suspect, on peut le citer cependant pour certains faits positifs. Il était passé en usage d'orner l'intérieur des habitations avec des espèces d'arabesques métalliques sculptées en relief; on figurait des plantes, des lianes grimpantes surtout, et on les fixait aux parois intérieures des habitations, « si bien, dit l'historien, qu'elles semblaient y être nées ». On parsemait aussi les murailles de lézards, de couleuvres, de petits quadrupèdes, de papillons, et ces divers animaux, moins heureusement groupés peut-être que dans les émaux de Bernard de Palissy, semblaient grimper ou descendre le long des murs.

Pour en finir avec cet art rudimentaire, sur lequel les conquistadores nous ont laissé si peu de renseignements, nous dirons qu'il semblait être parvenu à un degré de perfection tel, qu'après un pas de plus il serait entré dans la voie qu'on assigne à la vraie sculpture, l'expression dans la vérité. Au point où l'avaient amené les artistes péruviens du temps de Huayna-Capac, il avait développé un goût qu'on ne trouve que chez les nations les plus civilisées; il avait produit l'amateur des choses artistiques, le faiseur de collections. L'Inca lui-même commandait d'innombrables canopas, et il avait dans ses palais des légions de ces idoles tutélaires; Yasca, le général de Huayna-Capac, avait fondé, dans sa vaste habitation de Cusco, un véritable musée où, par un ordre suprême, chaque tribu dont se composait l'empire était tenue d'apporter son idole la plus renommée. On nous a laissé ignorer ce que devint cette collection de statues sacrées, dont la valeur matérielle était immense,

mais qui, au point de vue de l'art, en aurait une aujourd'hui qu'on ne saurait évaluer. Ce que nous savons d'une manière positive, c'est qu'en l'année 1535, le partage des trésors de l'Inca eut lieu entre les conquistadores, et que tous les objets, même les plus curieux, furent fondus immédiatement. Il n'y eut qu'un pauvre moine de l'ordre de Saint-François, Fray Marcos de Niza, qui refusa sa part du trésor.

BOURGEOIS DE PARIS.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Le privilége des bourgeois de Paris consiste à ne pouvoir être imposés à la taille, pour raison de leurs châteaux et maisons de campagne, et de l'exploitation qu'ils peuvent faire des clos fermés de murs, fossés ou haies, joignant immédiatement lesdits châteaux et maisons de campagne.

Pour prouver la qualité de bourgeois de Paris, il faut établir qu'on a un domicile dans la capitale, et qu'à raison de ce domicile, on paye les charges ordinaires des habitants de Paris, telles que la capitation, la taxe des pauvres, etc. Les personnes qui n'ont que la qualité simple de bourgeois sont seules assujetties à cette justification; car il serait ridicule de l'exiger de ceux qui ont un état public dans Paris, tels que les avocats, les notaires, les apothicaires, les médecins, les procureurs, les marchands, et autres personnes dont l'état et la profession sont certains et connus.

Tous ceux qui se trouvent dans les circonstances que nous venons de rapporter sont constamment bourgeois de Paris; ils doivent jouir, en cette qualité, de l'exemption de la taille d'exploitation, et, à plus forte raison, de la taille personnelle, si ce n'est lorsqu'ils franchissent les limites de leur privilége.

Un sieur Morisse, ayant un loyer de 400 francs à Paris, pour lequel il acquittait la capitation et autres charges imposées aux bourgeois de Paris, loua, en 1784, une portion de maison au village de Passy, près Paris. Les habitants de ce village l'ayant imposé à la taille, il se pourvut devant les juges de l'élection de Paris, qui lui donnèrent gain de cause.

Après appel et débats devant la Cour des aides, le privilége d'exemption de la taille accordé aux bourgeois de Paris fut confirmé par l'arrêt du 5 août 1784, et les habitants de Passy condamnés aux dépens, et ce nonobstant un ancien règlement qui exigeait un séjour d'au moins sept mois à Paris, dont Morisse ne pouvait justifier. [1]

[1] Extrait du *Recueil des causes célèbres*, dirigé par M. des Essarts, avocat; année 1785.

SUR LE PLATANE DE TRONS.

Voy. p. 169.

LETTRE AU RÉDACTEUR.

Monsieur,

Permettez-moi de relever une petite erreur qui s'est glissée dans votre 22e livraison. Le dessin, d'ailleurs fort exact, de M. Grandsire représentant, page 169, l'arbre témoin du serment des Ligues grises juré sous son ombre, près de Trons, en 1424, est désigné sous le nom de platane, comme dans l'Itinéraire de M. Joanne; cet arbre est un érable sycomore ou érable faux-platane (*Acer pseudo-platanus*). L'épithète de faux-platane, qui lui a été donnée par Linné, explique et excuse l'erreur du dessinateur et celle de l'écrivain. Il était d'ailleurs dans la destinée de ce vénérable végétal d'être souvent méconnu. Dans les ballades locales, il est désigné sous le nom de tilleul, en allemand *linde*, parce que ce mot se prête mieux à la poésie que le nom moins euphonique d'*ahorn* (érable). M. Bridel consacre cette erreur dans une lettre adressée au *Conservateur suisse*, tome I, page 148. Ebel, dans son Manuel du voyageur en Suisse, tome III, page 549, constate que c'est un érable, sans désigner son espèce. En 1831, M. A. Bontemps s'assure par lui-même que c'est un érable faux-platane, et mesure le tronc, qui avait alors 8m,60 de circonférence à 0m,50 du sol. De Candolle, supposant que l'arbre avait au moins cent ans à l'époque de la fondation des Ligues grises, et estimant son accroissement moyen à 5m,63 par an, lui assigne un âge de cinq cents ans environ.

En 1841, j'ai vu moi-même cet arbre et reconnu l'érable sycomore. S'il pouvait d'ailleurs rester quelques doutes sur la possibilité de confondre le platane avec son sosie l'érable sycomore, ils seraient levés par la considération que le platane ne saurait vivre dans le climat de Trons. La hauteur de ce village, d'après cinq mesures barométriques dues à MM. Kasthofer, Ulrich, Ch. Martins, Heer et Berger, est de 865 mètres au-dessus de la mer. A cette altitude, dans les Grisons, les étés sont courts, les hivers froids et longs. Le platane d'Occident ni celui d'Orient ne sauraient y vivre, ni surtout persister pendant plusieurs siècles et arriver à des dimensions considérables; car le platane est essentiellement un arbre des climats tempérés.

A l'état naturel, la terre peut nourrir un homme à peu près par lieue carrée, et cet homme mène une vie misérable. A l'état civilisé, le département du Nord nourrit plus de 3 000 habitants sur la même surface, et le plus pauvre jouit de deux ou trois fois plus de richesses que le sauvage avec son immense domaine. Le rapport entre la terre inculte et la terre exploitée peut donc être comme 1 à 10 000, et ce rapport peut s'accroître encore. L'hectare de terre inculte en Afrique ou en Amérique n'a aucune valeur, tandis que la même étendue peut valoir en Europe jusqu'à 10 000 et 20 000 francs; que dis-je? au centre d'une ville comme Paris, où abondent tous les capitaux du monde, elle vaut plusieurs millions. [1]

[1] Léonce de Lavergne, *Du principal agent de la production.*

LE STERLET.

Le sterlet (ou *strelet*, comme l'appellent aussi, à tort sans doute, quelques auteurs) est désigné spécifiquement, dans les nomenclatures, sous le nom de *Acipenser Ruthenus;* il appartient à une famille peu nombreuse en espèces, mais nettement tranchée par ses caractères, à la famille des STURIONIENS, dont l'esturgeon (*Sturio*) fournit le genre principal, et qui constitue l'un des groupes les plus importants dans la grande division des poissons à squelette cartilagineux.

Le sterlet, de même que les autres espèces congénères d'esturgeons, est facile à reconnaître par l'ensemble de ses traits extérieurs : sa forme est allongée et présente une certaine analogie avec celle des squales (requins); mais une différence essentielle saisit à première vue : la peau, chez le sterlet comme chez toutes les autres espèces appartenant au même genre, est incrustée d'écussons cornés diversement façonnés, disposés par séries longitudinales, ou rangées, qui se dirigent de la tête à la queue, séries supérieure, latérale, inférieure; les écussons des première et dernière séries sont terminés en pointes légèrement recourbées en arrière; ceux de la rangée latérale sont plus

nombreux et carénés. La tête est cuirassée aussi à l'extérieur; elle est oblongue. Les mâchoires, surtout la supérieure, se terminent en pointe effilée. La bouche est petite, et placée en retraite sous le museau; elle est complétement dépourvue de dents. Les yeux sont latéraux. Sous le menton pendent des barbillons, au nombre de quatre. Derrière la tempe, un évent conduit aux ouïes. La nageoire dorsale est postérieure aux ventrales, supérieure à l'anale; la nageoire caudale entoure l'extrémité de l'épine, et se partage en deux lobes, dont l'inférieur est beaucoup plus court que le supérieur. — Nous ajouterons, sur la curieuse organisation de ce poisson, une dernière particularité qui a de l'importance par l'application qu'on en a faite, comme nous le verrons plus loin : chez le sterlet, de même que chez les autres esturgeons, la vessie natatoire est remarquable par son énorme volume.

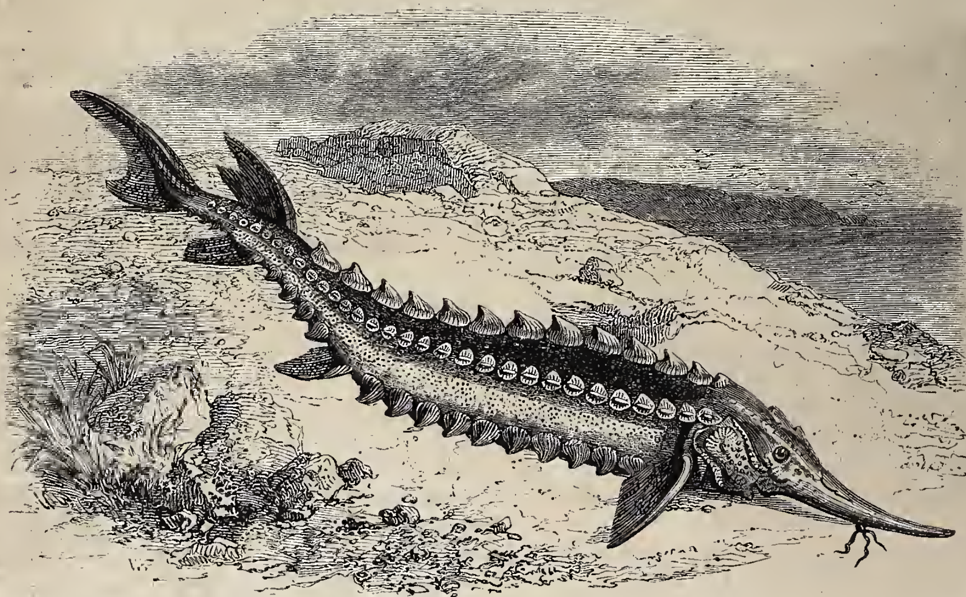
Le sterlet doit être compté parmi les poissons de grande taille; cependant ses dimensions sont loin d'atteindre celles de l'esturgeon commun (*Acipenser Sturio* L.), et encore moins celles de l'esturgeon haussen (*Acip. Huso* L.); sa longueur maximum ne va pas à un mètre, tandis que celle de la dernière espèce mesure jusqu'à huit mètres.

Les mœurs et habitudes du sterlet ne paraissent pas différer beaucoup de celles des autres espèces d'esturgeons, en particulier de l'espèce la mieux connue en France, de l'*Acipenser Sturio*, que l'on pêche dans la Garonne au printemps et en été. Le sterlet ne vit exclusivement ni dans l'eau salée, ni dans l'eau douce; pendant la saison froide, il habite la mer; mais dès les premiers rayons du printemps, il quitte cet élément et remonte les grands fleuves, quelquefois jusqu'à des distances assez considérables de leur embouchure, et la femelle, dans ce milieu nouveau, pond ses œufs.

Le sterlet se nourrit principalement de vers, qu'il cherche dans le limon du fleuve ou de la mer, en fouillant les profondeurs à l'aide de son museau pointu; il vit aussi de petits poissons et de leurs œufs. — Ses instincts ne sont point féroces; ils le seraient, du reste, inutilement avec les faibles moyens d'offense que l'animal possède. Cependant il est très-glouton; il avale avec avidité la proie qu'il a saisie, ou prend à peine le temps de l'amollir dans son palais cartilagineux. — Il est doué d'une force musculaire très-grande : lorsque par le filet on l'a amené captif dans le bateau ou sur le rivage, on le voit se débattre avec une vivacité prodigieuse, et donner quelquefois des secousses si violentes qu'il pourrait en résulter quelque danger.

Le sterlet habite spécialement les affluents de la mer Noire et de la mer Caspienne.

Ce poisson est renommé pour la délicatesse de sa chair, et, sous ce rapport, aucune autre espèce d'esturgeon ne saurait lui être comparée; on le mange frais ou sec, ou mariné. Sa laite est également estimée au point de vue du goût; elle fournit un produit abondant dont le poids peut s'élever à plusieurs kilogrammes par individu. Enfin, avec ses œufs, dont le nombre vraiment prodigieux a été évalué jusqu'à douze ou quinze cent mille chez des femelles de la



L'Esturgeon (Sterlet) de la mer Caspienne; *Acipenser Ruthenus.*

plus grande taille, on prépare le *caviar,* mets bien connu et fort apprécié par les habitants du Nord.

Pour l'ensemble de ces qualités, le sterlet a été recherché de tout temps : suivant G. Cuvier, c'est à son espèce qu'il faut rapporter l'*Acipenser* des anciens, dont il est question dans plusieurs auteurs grecs ou latins, dans Pline spécialement. A une époque plus rapprochée de nous, Frédéric Ier, roi de Suède, le fit propager dans ses États, et, sous le règne de Frédéric II de Prusse, il a été introduit en Poméranie et dans la Marche de Brandebourg.

Mais ce n'est pas seulement comme mets que le sterlet constitue un précieux produit : la vessie natatoire qui, chez ce poisson, présente, comme nous l'avons vu, un développement considérable, fournit un autre élément utile : on l'emploie pour la fabrication de l'*ichthyocolle,* matière qui sert principalement, comme l'on sait, à raccommoder la porcelaine et les cristaux, et qui entre dans la composition de la colle à bouche.

Enfin, les habitants de la Russie méridionale se servent de la graisse du sterlet, en guise de beurre ou d'huile, pour la préparation de leurs aliments; ils utilisent aussi certaines portions transparentes de sa peau comme verre à vitre, et les autres portions plus résistantes remplacent le cuir, dont elles ont la souplesse et la solidité.

SPA.

Voy. t. XXV (1857), p. 369.



Belgique. — Vue de Spa. — Dessin de Stroobant.

L'an dernier, nous avons décrit Spa et raconté son histoire : aujourd'hui nous donnons la représentation même de cette célèbre petite ville, aux jolies maisonnettes peintes, vernies, avenantes, si gentiment nichée dans un pli de terrain, sous les vertes pentes du *Spaloumont*.

« Quel plus joli petit coin de terre que Spa, et plus retiré des bruits de ce monde? écrivait, il y a quelques années, l'un de nos écrivains les plus spirituels, M. Jules Janin; quel plus frais ensemble de montagnes, de collines, de plaines, de vallées, de ruines, de maisons riantes, de jardins, de forêts, que les environs de ce grand village, bâti avec tant d'art et de goût pour les grands seigneurs, pour les belles dames, pour les poëtes, pour les artistes? village de fête, de santé, de plaisir, d'oubli surtout, car ils s'y rendent pour oublier, le laborieux ses travaux, l'homme oisif son oisiveté pesante. Une fois arrivé dans ces montagnes, trêve générale à la pensée, à l'ambition, à la passion, à tout ce qui tue, à tout ce qui brise; nous sommes ici pour vivre, c'est-à-dire pour rêver tout à l'aise à ce qui n'est plus la vie d'hier, à ce qui n'est pas encore la vie de demain. Le repos, voilà le grand œuvre de ces campagnes! Toute pensée de bruit ou de gloire s'arrête pour faire place à quelque facile som-

meil; le rêve tout éveillé s'empare de votre esprit et de vos sens; vous oubliez votre livre commencé, votre tableau reste à l'état d'esquisse. On va, on vient, on se regarde, on se promène, on chante au dedans de soi-même les mille chansons que renferme l'âme humaine quand elle est abandonnée à ses plus honnêtes instincts. La vie se passe au grand air, au grand jour, à cheval, à pied, en voiture, en causerie, en douce flânerie. On a un jour de plus, c'est vrai; mais un jour si léger à porter! Dans le nombre de vos années, ce n'est pas celui-là qui peut compter, Dieu merci! Jours supplémentaires et bénignement octroyés par la Providence, qui sait notre compte. Ce qu'on fait durant ces vingt-quatre heures, on l'ignore, et c'est tout dire. Ces belles malades viennent se guérir, par le bal, d'avoir trop dansé l'hiver, par le chant, d'avoir trop chanté; il leur est permis, que dis-je, permis? il leur est ordonné de par toutes les facultés de se faire belles, parées, souriantes. On boit trois petits verres d'eau, mais aussi on fait trois grandes toilettes par jour; on se promène pour se délasser du cheval, on monte à cheval pour se reposer de la voiture. Le soir, après le dîner, qui n'est pas toujours dépourvu de quelque beau coq de bruyère, tué au vol dans ces bruyères, la *Redoute* s'illumine, et les portes s'ouvrent à deux battants pour le bal, pour le jeu, pour le concert, pour la causerie. »

Il est fâcheux que ce vilain mot *jeu* vienne tout à coup assombrir un peu ce tableau si séduisant : on a beau le prononcer vite et l'encadrer dans les plaisirs honnêtes; son adresse à se glisser au bruit léger de la danse n'empêche pas qu'au passage il ne fasse tressaillir; la pensée démêle de loin le cliquetis funeste de son or au milieu même des plus douces harmonies de l'orchestre. Écartez les jeux coupables qui enfièvrent, qui tuent l'âme aussi sûrement que le corps, écartez-les de ces sources fraîches et pures où l'on ne doit venir chercher que le repos et le rajeunissement de l'esprit et des sens; leur voisinage inquiète, attriste, et fait rêver ces jeunes cœurs, quoi qu'ils veuillent, de ruine, de désespoir et de crime.

La plupart des villes du Nord où l'on prend les eaux n'ont qu'un seul casino ou kursaal : Spa en a trois, la *Redoute*, le *Waux-Hall* et la *salle Levoz*.

Les promenades sont nombreuses et charmantes. La place Royale est le rendez-vous des étrangers et, le soir, des habitants de Spa. La promenade de Sept-Heures, qui s'étend jusqu'au pied du Spaloumont ou de la montagne d'Annette et Lubin, est, dans l'après-midi, comme une miniature des Champs-Élysées parisiens. Le Marteau est une triple avenue, longue de deux mille mètres, qui conduit à une maison de campagne. On peut ensuite choisir entre les sentiers du Spaloumont, le tour des Fontaines, la promenade des Artistes au bord de la Picherotte, la promenade du Reckheim qui domine le Marteau, la promenade Forestière, ou plus loin les ruines de Franchimont, le vallon du Chaurion, la grotte de Remouchamps, le château d'Amblève ou des Quatre fils Aymon, la cascade de Coo, le Trou de Quareux, le hameau de Coquainfange, ou le moulin de Jalhay..... Mais c'est assez ouvrir de perspectives aux touristes qui aiment les paysages; Spa peut leur offrir, pendant un mois, chaque jour le but d'une excursion nouvelle.

PRINCIPALES ACCLIMATATIONS

DES TEMPS MODERNES.

En 1601, Henri IV et Olivier de Serres, malgré la vive opposition de Sully, propagent le mûrier, introduisent, acclimatent le ver à soie, et créent les premières fabriques de soie.

En 1785, Daubenton donne à l'agriculture française la belle race de moutons mérinos, après avoir surmonté par une pratique savante toutes les difficultés qui, depuis Colbert, avaient retardé cette acclimatation.

A la même époque, Parmentier propage en France la pomme de terre d'Amérique, importée en Europe au seizième siècle et restée presque inutile pendant deux cents ans. Il la propage avec tant de zèle, malgré les préventions et la résistance même de ceux qu'elle devait nourrir, que les populations, aujourd'hui reconnaissantes, sont disposées à lui accorder tout le mérite de cette magnifique découverte.

En 1739, 1792 et 1802, le camélia, l'hortensia et le dahlia, dont on admire aujourd'hui les magnifiques variétés, sont introduits et acclimatés.

En 1815, on importe et on acclimate de nouveau en France le cheval anglais pur sang.

Depuis 1825 jusqu'à nos jours, les belles races anglaises de boucherie, qui doivent fournir, dit-on, aux consommateurs une viande excellente, plus abondante et moins chère, sont introduites et acclimatées : tels sont le bœuf durham; les moutons dishley, south-down et cotswold; les porcs middlesex, new-leicester, berkshire; etc.

En 1828, M. Graux de Mauchamp trouve et développe la race ovine soyeuse à laquelle il a donné son nom, et qu'il perfectionne chaque année.

Citons encore la pisciculture moderne, créée par les pêcheurs Remy et Gehin ; étendue, propagée par les recherches savantes et par les belles applications faites par de nombreux pisciculteurs. Il y a quelques années à peine, deux pêcheurs retrouvaient les moyens de reproduire et de multiplier à volonté les poissons de nos rivières, et déjà de nombreux établissements se sont formés, où l'on reproduit, multiplie et élève, dans les uns les poissons destinés à repeupler nos rivières et nos étangs, dans les autres les poissons de mer qui deviennent plus rares sur nos côtes; dans d'autres établissements, enfin, on propage les homards, les langoustes, les huîtres et les sangsues. Les produits de ces créations nouvelles ont paru honorablement et utilement sur nos marchés ou dans nos pharmacies.

Les dernières années qui viennent de s'écouler ont été témoins de l'acclimatation des hémiones, des lamas, des yaks, des canards de Caroline et de Chine, de l'oie d'Égypte, du cygne noir, de la perruche ondulée, des colins ou perdrix d'Amérique, de la perdrix gambra, de l'igname, du sorgho à sucre, du ver à soie du ricin.

PENSER PAR SOI-MÊME.

Penser par soi-même est fort rare en France dans le monde... Il y a deux manières de ne point penser par soi-même : c'est de répéter ce que disent les autres, ou bien aussi c'est de vouloir se faire un genre à part en disant tout le contraire des autres. Après le calque, il n'y a rien de plus aisé que le contre-pied. Penser pour soi et pour ses amis, sans prétention à s'afficher; vouloir se former des opinions justes sur les choses essentielles; étudier, oser sentir et dire, est une marque de distinction dans une nature. SAINTE-BEUVE.

ADAM SMITH.

Le 5 juin 1723 naissait à Kirkaldy, village du comté de Fife, en Écosse, un enfant qui devait donner à l'Europe les véritables bases d'une science toute moderne, celle de l'économie politique. Mais la vie du sage auteur du traité

très-positif des *Recherches sur les richesses des nations* débuta par un accident singulièrement romanesque. A peine âgé de trois ans, Adam Smith disparut un jour, enlevé par des chaudronniers ambulants, qui furent heureusement rattrapés et obligés de rendre leur capture.

Son père était mort quelques mois avant sa naissance. Envoyé à l'école par sa mère, le jeune Adam Smith s'y fit promptement remarquer par une rare aptitude au travail et une mémoire prodigieuse. Sa chétive santé, en lui interdisant les jeux tumultueux, favorisait chez lui une précoce faculté de méditation, à laquelle il allait bientôt devoir de précieuses découvertes. De l'école, il passa à l'Université de Glasgow; puis, destiné par sa famille à l'Église, il dut suivre les cours du collége de Balliol, à Oxford. Mais le futur économiste préféra les sciences et les lettres aux études religieuses. De retour en Écosse, en 1748, il ouvrit un cours de littérature qui commença à le faire connaître. Appelé à la chaire de philosophie morale de Glasgow, il sut attirer à son enseignement, durant treize années, un grand nombre d'auditeurs, et ses leçons, sinon éloquentes, du moins riches de faits et de vues ingénieuses, toujours claires et concluantes, étendirent sa réputation dans les trois parties du royaume. Il amassait cependant les matériaux de ses futurs ouvrages, et publiait, dès 1759, sa *Théorie des sentiments moraux,* suivie de près par une *Dissertation sur l'origine des langues,* qui confirmèrent sa renommée. Le principe fondamental et peu soutenable de la *Théorie des sentiments moraux,* est que les actions d'autrui sont les seules sources de nos perceptions morales. Les jugements que nous portons sur la moralité de nos propres actes ne sont qu'une application personnelle des jugements que nous portons sur ceux de nos semblables. C'est cette approbation morale que Smith appelle la sympathie (*fellow-feeling*).

Certes il est doux et ingénieux de placer ses motifs d'action dans le désir permanent de sympathiser avec autrui; mais, quelque séduisant que soit ce système, on ne saurait faire de la sympathie l'unique but de la morale. « L'erreur d'Adam Smith, dit M. Cousin, est d'avoir cru ou semblé croire que la sympathie est le bien lui-même. Ils diffèrent en principe, et il importe de faire paraître cette différence pour la vérité d'abord, ensuite pour la vertu elle-même; car la vertu est altérée dans son fond si elle poursuit une fin qui n'est pas la sienne, et c'en est fait d'elle si, quand la sympathie vient à lui manquer par égarement de l'opinion, elle n'est point capable de se soutenir par sa propre force et de se suffire à elle-même. »

Quoi qu'il en soit, ce premier ouvrage, en signalant un penseur original, fit sensation dans le monde philosophique, et Hume, l'ami d'Adam Smith, déjà célèbre par ses *Essais,* lui écrivait de sa plume spirituelle et railleuse la lettre suivante :

« Mon cher Smith, montrez-vous philosophe pratique comme vous l'êtes par état; pensez à la légèreté, à la témérité des jugements ordinaires des hommes, et souvenez-vous que Phocion soupçonnait toujours qu'il avait dit quelque sottise quand il se voyait accueilli par les applaudissements de la multitude. Supposant donc que par ces réflexions vous êtes préparé à tout, je viens enfin vous annoncer que votre livre a éprouvé le plus fâcheux revers, car le public semble disposé à l'applaudir avec excès. Il était attendu par les sots avec impatience, et la tourbe des gens de lettres commence déjà à chanter très-haut ses louanges. Trois évêques passèrent hier à la boutique du libraire pour l'acheter et pour s'informer de l'auteur. Charles Townsend, qui passe pour le premier juge d'Angleterre, est si épris de cet ouvrage qu'il a dit à Oswald qu'il voudrait confier à l'auteur l'éducation du duc de Buccleugh, et qu'il saurait mettre à ses soins un prix capable de le déterminer. »

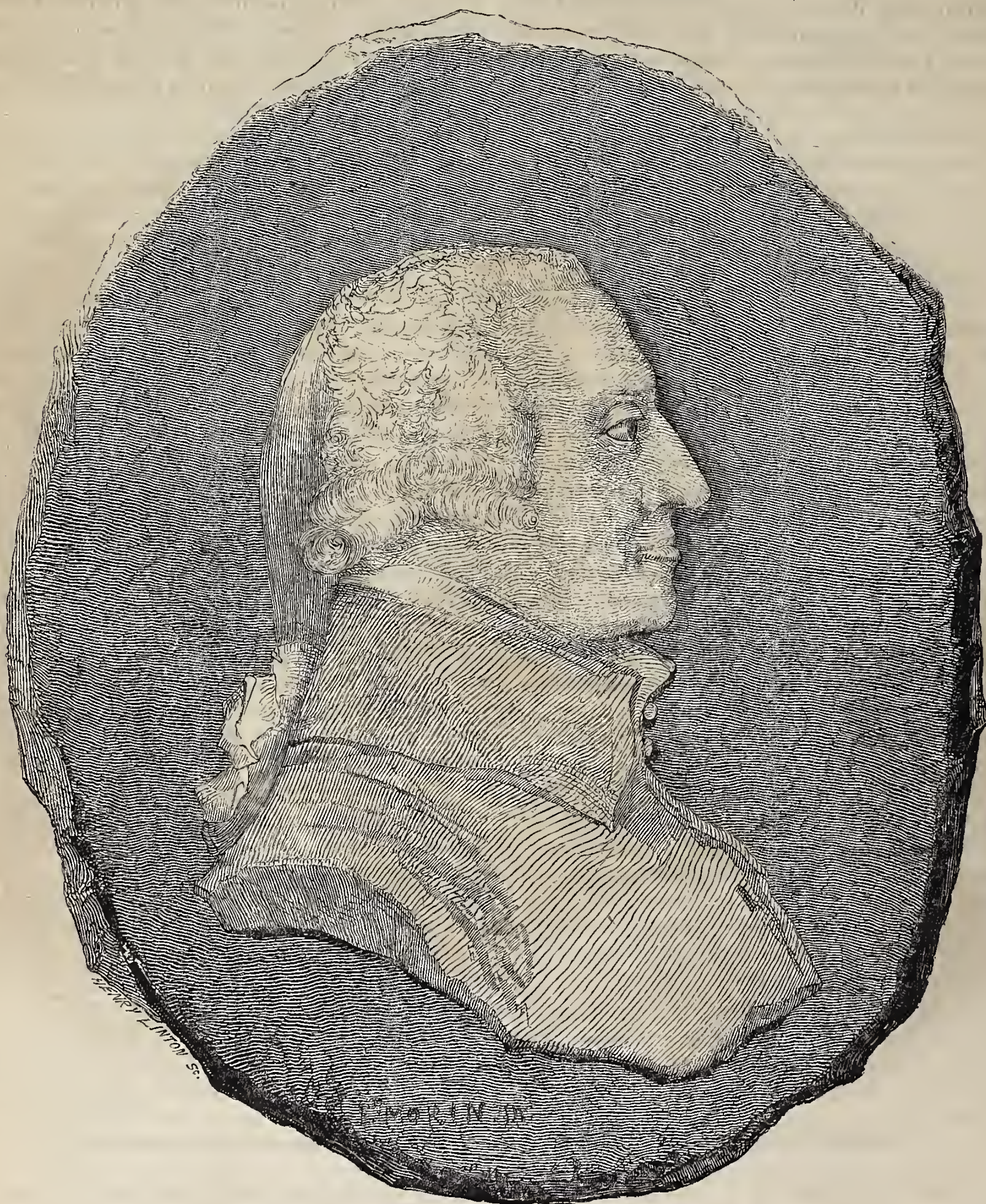
En effet, Adam Smith accompagnait, en 1764, le jeune duc de Buccleugh sur le continent. Il résidait d'abord à Toulouse, visitait la Suisse, et revenait enfin à Paris, où il était promptement mis en rapport avec les encyclopédistes et se liait d'amitié particulière avec Turgot, Quesnay, le duc de la Rochefoucauld, Marmontel, etc. Son séjour en France le mettait à même d'étudier avec soin l'école des physiocrates, et d'en tirer d'utiles enseignements pour l'œuvre que depuis longtemps il méditait et à laquelle il allait bientôt se donner tout entier. Dans ce but, il quitta, non sans quelque courage sans doute, le milieu de gens d'élite qui, à Paris ou à Londres, auraient voulu le retenir parmi eux, et alla s'enfermer à Kirkaldy, dans son village natal, près de sa mère et de quelques amis intimes.

Vainement ses amis gourmandaient cet exil volontaire, vainement David Hume le harcelait de reproches dans sa retraite obstinée, l'illustre économiste résistait à toutes les sollicitations et se cloîtrait dans son travail solitaire. Mais à dix ans de là, en 1776, il se faisait pardonner sa longue retraite en publiant le chef-d'œuvre qui allait assurer sa célébrité, les *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations.* — « Courage, lui écrivait cette fois l'auteur des *Essais,* votre ouvrage m'a fait le plus grand plaisir, et, en le lisant, je suis sorti d'un état d'anxiété pénible. C'était un ouvrage dont l'attente tenait si fort en suspens et vous-même, et vos amis, et le public, que je tremblais de le voir paraître; mais enfin je suis soulagé..... Si vous étiez là, au coin de mon feu, je vous contesterais quelques-uns de vos principes; mais tout cela et cent autres points ne peuvent être discutés qu'en conversation. J'espère que ce sera dans peu, car l'état de ma santé est fort mauvais et ne peut vous accorder un long délai..... » Tristes prévisions que, quatorze mois plus tard, la mort de Hume venait justifier.

Cependant l'Angleterre reconnaissante assurait le repos de la vieillesse d'Adam Smith en le nommant commissaire des douanes en Écosse. L'Université de Glasgow, heureuse de récompenser le haut mérite de son ancien professeur, lui décernait le titre de recteur, distinction honorifique qui dictait au célèbre économiste les lignes suivantes : « Aucune place ne pouvait me causer une satisfaction plus réelle. Nul homme ne peut avoir plus d'obligation à une société que je n'en ai à l'Université de Glasgow. C'est elle qui m'a élevé et m'a envoyé à Oxford. Peu après mon retour en Ecosse, elle m'élut au nombre de ses membres. Lorsque je repasse cette période de treize années pendant laquelle j'ai été membre de cette société, je l'envisage comme la plus heureuse époque de ma vie; et maintenant, après vingt-trois ans d'absence, me voir rappelé au souvenir de mes amis d'une manière si agréable, c'est un sentiment qui pénètre mon cœur d'une joie pure que je ne saurais exprimer. »

Ces quelques paroles peignent bien, ce nous semble, le caractère de ce modeste grand homme, que ses contemporains s'accordent à représenter comme sympathique et doux à chacun, sûr dans son commerce, inaltérable dans ses amitiés.— A partir de cette époque, il consacra son activité à ses fonctions nouvelles, se bornant au rôle d'éditeur de ses œuvres, et vivant à Édimbourg, entre sa mère et une parente à laquelle il paraissait fort attaché. Mais, atteint par leur mort dans ses plus chères affections, il ne tarda pas à succomber aux infirmités de l'âge (1790). Certes, il est peu d'existences, parmi celles dont les hommes gardent le souvenir, qui apparaissent plus calmes et moins accidentées que celle d'Adam Smith; mais gardons-nous de confondre l'agitation avec l'action, et reconnaissons que, sous l'apparence de son uniformité même, la vie de l'auteur des *Re-*

cherches sur la richesse des nations, fut singulièrement occupée et féconde. « Fermez les yeux, et vous verrez », dit quelque part Joubert, résumant dans un précepte ingénieux la puissance de la concentration intellectuelle : c'est ce précepte qu'Adam Smith sut résolûment appliquer. Pour faire plus de chemin dans l'idée qu'il poursuivait, il s'y renferma si bien qu'un jour il en tira une lumière nouvelle pour l'humanité. L'honneur, en effet, et la gloire de son livre, c'est d'avoir, un des premiers, démontré que la source des richesses d'une nation est dans la *paix* et le *travail*, et non dans la *guerre* et la *conquête*, comme l'ancienne société avait persévéré à le croire, ainsi que le prouvait tout au



Adam Smith. — Dessin de Morin.

moins son système politique général. Adoptant d'ailleurs une partie des idées des économistes et des physiocrates français, Adam Smith était d'accord avec eux sur la liberté du commerce et des échanges. Mais il se déclara leur adversaire dans sa façon d'envisager les principes mêmes de la science économique

L'école française, représentée par Quesnay, se fondait sur ce que le travail appliqué à la terre donne seul un *produit net*, une richesse nouvelle; qu'au contraire, le travail appliqué aux productions détachées de la terre (ce qui comprend le travail des manufactures et du commerce) ne peut *rien* ajouter aux choses sur lesquelles il s'exerce. On en concluait que le travail appliqué à la terre était seul productif, et que la *terre* était la source unique des richesses d'une nation.

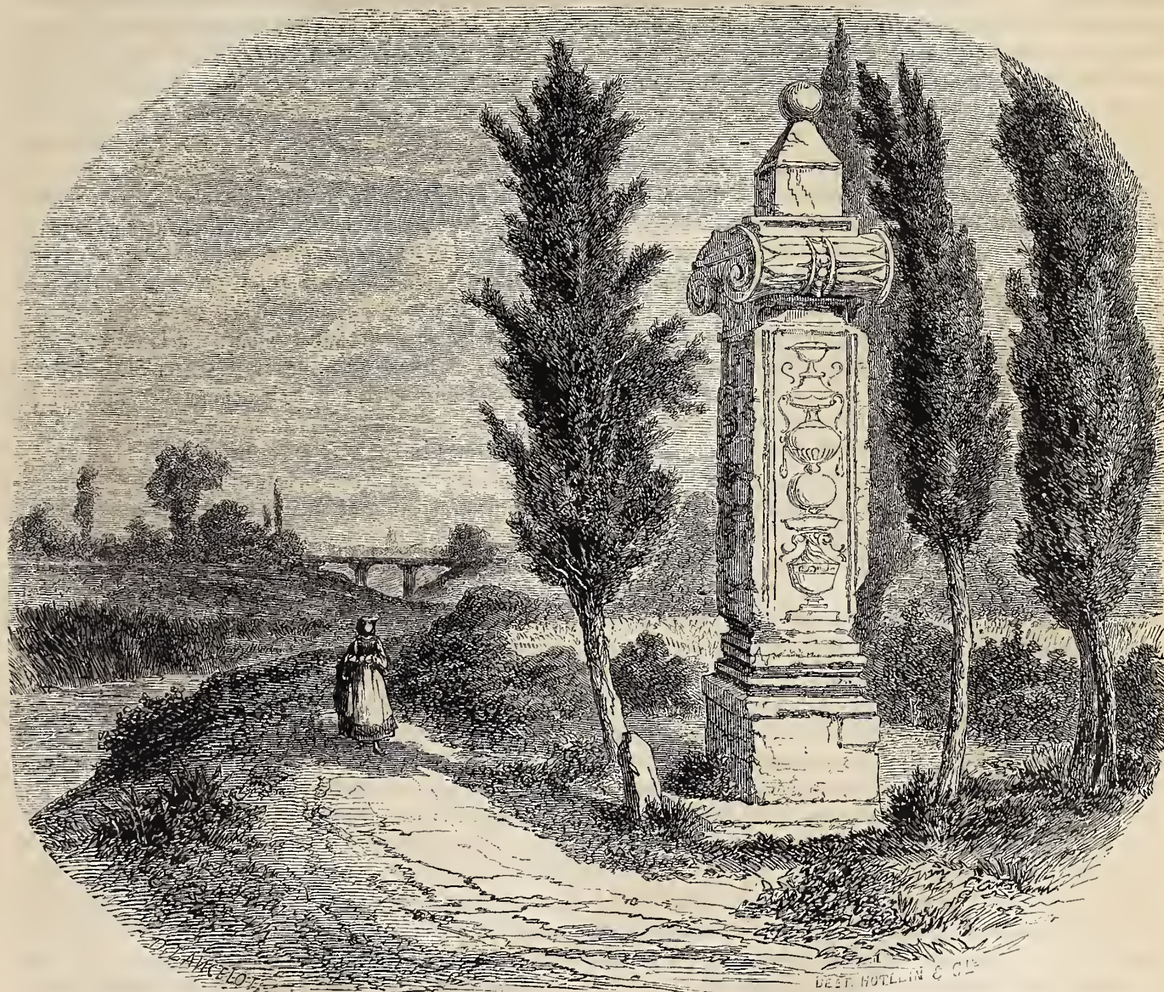
Adam Smith, examinant la question d'un point de vue à la fois plus vrai et plus élevé, définit la richesse d'une nation : *Toutes les choses propres à satisfaire ses besoins.* Remarquant d'ailleurs qu'un pays ne s'enrichit pas seulement par les productions mêmes de la terre, mais encore par les transformations de ces productions entre les mains de l'homme, et par leur échange avec les productions des autres pays, il conclut que le *travail* et non la *terre*, comme le prétendaient les économistes physiocrates, est la source des richesses des nations. N'était-ce point entrer de plain-pied dans la vérité reconnue de nos jours, que de re-

placer l'homme au sommet de la science et de faire de sa force productive et de son industrie la cause et l'origine de la richesse des sociétés?

LA BATAILLE DE RAVENNE.

Lorsqu'on sort de Ravenne par la porte qui mène à Forli, on se trouve dans une plaine fertile, mais plate, monotone et sans vue. Les arbres dont les champs sont bordés dérobent aux yeux la chaîne des Apennins; rien n'annonce le voisinage de l'Adriatique : on n'a autour de soi que de la verdure. Deux rivières profondément endiguées, ou plutôt deux torrents, le Montone et le Ronco, viennent se rencontrer près de la ville sans ajouter aucun agrément à ce maussade paysage. Leur cours n'est le plus souvent qu'un peu d'eau laiteuse qui se traîne sur un fond bourbeux; après les pluies, ils croissent de toute la hauteur de leurs berges et roulent avec impétuosité des flots d'écume et de fange.

On traverse d'abord le Montone, puis on arrive sur le Ronco qui s'avance dans une direction plus oblique. La route commence alors à suivre la rive gauche de cette rivière, et bientôt on aperçoit sur le bord opposé quelque chose de blanc qui scintille entre les arbres. C'est la Colonne des Français, *la Colonna de'i Francesi*, monument d'une de ces victoires très-glorieuses, très-coûteuses et très-inutiles, comme il y en a tant dans nos annales.



La Colonne des Français, à Ravenne. — Dessin de Lancelot, d'après une esquisse de M. Jules Quicherat.

La bataille de Ravenne fut livrée le jour de Pâques, 11 avril 1512, par Gaston de Foix, général en chef des armées de Louis XII au delà des monts. Ce capitaine de vingt-quatre ans, « non pas l'effigie de Mars, mais Mars luy-mesme », venait de se révéler dans un moment critique où nous allions perdre l'Italie pour la troisième fois, ayant contre nous la coalition européenne avec le pape en tête. Il fit en un mois des choses surprenantes, sauva Bologne, anéantit Brescia, dissipa deux armées, déconcerta tous les calculs par la rapidité de ses mouvements et par la vigueur de ses coups. Informé en dernier lieu que les Espagnols, unis aux troupes de l'Église, voulaient se retrancher dans Ravenne, quoiqu'il fût à soixante lieues de cette ville, il se trouva sous ses murs plus tôt que l'ennemi qui n'en était qu'à dix. La brèche fut ouverte, l'assaut donné; mais les hommes qu'on y avait lancés reculèrent, et le général se réjouit que la fortune lui eût épargné la faute d'occuper ses troupes au pillage de Ravenne dans le moment où il fallait faire volte-face pour combattre. L'armée confédérée arrivait de Forli, et, passant le Ronco, elle s'établissait sur la rive droite de cette rivière, à une lieue des Français.

Il n'y avait pas de temps à perdre : on était entre deux feux, sans fourrages et sans vivres. Le lâche empereur d'Allemagne, qui depuis trois mois endormait Louis XII par de faux semblants d'amitié, venait d'envoyer un ordre pressant pour enjoindre aux lansquenets de se retirer d'avec nous. Ils formaient le tiers de notre infanterie : nous les perdions, sans l'amitié de leur colonel pour Bayard. Ce brave homme, qui s'appelait Jacob Vermuss, jugea qu'obéir à son souve-

rain dans une pareille circonstance, c'était manquer à l'honneur. Avant d'avoir montré la lettre à personne, il alla demander conseil au Chevalier sans reproche, et, confirmé par lui dans son honnête sentiment, il jura qu'il se battrait pour le roi de France, pourvu que ce fût dans les quarante-huit heures.

Pendant la nuit du samedi-saint, un pont fut jeté sur le Ronco, et l'on détruisit une partie des digues pour frayer le chemin à la cavalerie. A l'aube du lendemain, les lansquenets s'ébranlèrent les premiers. Le pont n'était pas large; ils n'en finissaient pas de passer. Alors le chevalier dauphinois du Molard dit aux aventuriers dont il avait le commandement : « Compagnons, nous sera-t-il reproché que les lansquenets sont passés du côté de l'ennemi plus tôt que nous? J'aimerais mieux, quant à moi, avoir perdu un œil. » Et en disant cela, il entra tout chaussé dans le Ronco. Les siens le suivirent ayant de l'eau jusqu'à la ceinture.

Les ennemis se rangèrent en profondeur derrière le retranchement qui protégeait leurs quartiers. C'était un large fossé au revers duquel était construite une forte barricade de chariots liés par des chaînes et garnis sur le devant de plaques en fer avec des pointes acérées. De distance en distance, il y avait des ouvertures armées de canons et d'arquebuses. Les trois corps de gendarmerie étaient l'un derrière l'autre sur le bord de la rivière, ayant à leur droite, dans le même ordre, les bataillons espagnols et italiens. La cavalerie légère tenait la droite de l'infanterie. Don Raymond de Cardone, vice-roi de Naples, donnait les ordres; mais il ne faisait rien que par le conseil de Pedro Navarro. Ce savant tacticien avait répondu de la victoire si l'on avait la patience de laisser venir l'ennemi jusqu'au retranchement. Afin d'épargner l'infanterie, il la fit coucher par terre.

La ligne de bataille des Français fut formée en quart de cercle, leur gendarmerie massée le long du Ronco, comme celle des confédérés, leur infanterie étendue, avec l'artillerie devant elle, jusque vers la pointe où le fossé se retournait sur le flanc des Espagnols. La cavalerie légère occupait l'extrême gauche, avec une compagnie de chevaliers d'élite que Gaston de Foix avait formée pour lui servir d'escorte. Là étaient Bayard, Lautrec, Yves d'Alègre et d'autres qui, comme lui, ne revinrent pas de cette sanglante journée.

On commença par se canonner, au grand dommage des Français, qui n'étaient pas abrités comme l'ennemi. Au bout de deux heures ils avaient déjà perdu deux mille hommes sans avoir fait de progrès apparent. Mais une heureuse disposition, conseillée par le seigneur d'Alègre, changea inopinément la face des choses. Deux pièces d'artillerie, transportées sur la rive gauche du Ronco, se mirent à battre l'avant-garde des gendarmes espagnols, dont le flanc était à découvert de ce côté. Le ravage fut grand, et d'autant plus insupportable aux gentilshommes, qu'ils ne pouvaient rien faire pour s'en défendre. Ils maugréaient, proféraient mille injures contre Navarro qui les tenait exposés à cette boucherie pour ménager ses fantassins. Après un coup qui renversa trente-trois hommes à la fois, il ne fut plus possible de les contenir. Ils sortirent du retranchement, et, au lieu de s'adresser à la gendarmerie française, qui leur faisait face, ils se portèrent contre l'aile gauche où flottait l'étendard du général en chef. Là s'engagea un combat opiniâtre qui devint une mêlée générale de la cavalerie; car toutes les divisions des deux armées s'y portèrent l'une après l'autre.

Cependant du Molard et Philippe de Fribourg, colonel de la seconde bande des lansquenets, en voyant les hommes d'armes espagnols passer devant eux, avaient jugé le moment venu d'attaquer le retranchement. Avant de crier : « Marche! » ils voulurent boire, se firent verser deux verres de vin; mais comme ils trinquaient, un même boulet les emporta tous les deux. Cela occasionna un retard pendant lequel les archers gascons, se glissant le long de la digue du Ronco, allèrent attaquer l'infanterie espagnole sur sa gauche, entièrement découverte depuis que la gendarmerie avait quitté sa position. Les bataillons étaient toujours dans l'attitude que Navarro leur avait fait prendre depuis le commencement de l'action. Sans effroi ni désordre, l'impassible capitaine fit lever de ses hommes ce qu'il en fallait pour répondre à la surprise des Gascons, et ceux-ci, bientôt rompus et enveloppés, auraient tous péri sans une diversion qu'un détachement des chevau-légers opéra sous la conduite du seigneur d'Alègre. Ce noble vieillard s'était jeté dans le camp pour y trouver la mort, ne voulant pas survivre à son fils qu'il venait de voir tomber sous ses yeux. Il trouva ce qu'il cherchait en sauvant la vie à plus d'un millier d'hommes.

Le reste de l'infanterie espagnole était alors attaqué sur son front de bataille. Ce qui survivait de capitaines à la tête des aventuriers et des lansquenets achevait de se faire tuer sur la barricade. Le colonel Jacob, percé de part en part, s'affaissa sur lui-même, puis se releva en criant dans sa langue : « Messieurs, servons aujourd'hui le roi de France aussi bien qu'il nous a traités! » Ce furent les dernières paroles qui lui sortirent de la bouche. Le commandement fut pris par le capitaine Fabianus, son second.

Les chaînes rompues et les chariots bousculés, on eut devant soi les piques, qui formaient un mur non moins impénétrable. Fabianus était un homme d'une stature de géant et d'une force athlétique. Il prit en travers sa pique de douze pieds, la posa sur les piques espagnoles, et, par la vigueur de ses poignets, fit baisser les fers jusqu'au sol. On se précipita par cette trouée, mais sans parvenir à rompre les rangs. Longtemps on se battit corps à corps. Des Espagnols s'accroupissaient, passaient entre les jambes des nôtres pour les frapper au ventre, et, renversés, criblés de coups, n'ayant plus l'usage d'aucun membre, ils se défendaient encore avec les dents. On en prit quelques-uns, on tua le plus grand nombre, on ne fit reculer aucun. Navarro fut parmi les prisonniers.

A ce moment, toute la cavalerie des confédérés avait tourné le dos; elle fuyait au galop du côté de Forli; l'infanterie italienne, attaquée par derrière, s'était aussi dispersée. Les Français étaient maîtres du terrain et du camp; la victoire était certaine. Bayard le dit à Gaston de Foix en se séparant de lui pour se mettre à la poursuite des fuyards, et il ajouta : « Qu'on ne commence point encore le pillage, car il n'est pas temps. Rassemblez votre gendarmerie en ce lieu, et, pour homme vivant, ne départez d'ici que nous ne vous venions quérir. » Le prince promit de le faire ainsi; mais il ne tint pas sa parole, car il se mit à parcourir le champ de bataille avec une quinzaine de chevaliers à sa suite.

En se promenant de la sorte, il avisa un corps ennemi qui s'en allait le long de la chaussée, faisant mine de gagner Ravenne. C'était la bande qui avait eu affaire au seigneur d'Alègre. Après s'être débarrassée de ses assaillants, elle s'était remise en ordre et opérait fièrement sa retraite. « Qu'est cela? » demanda Gaston de Foix. Un Gascon qui se trouvait là répondit : « Les Espagnols qui nous ont si bien battus. » Cette parole mit le prince hors de lui-même. Il se jette sur ces hommes déterminés qui le reçoivent à coups d'arquebuse et de pique. Son cheval, tué sous lui, le renverse; il se relève l'épée à la main, ferraille comme un Roland et se défend tant qu'il lui reste un souffle de vie. Tout armé qu'il était, il n'avait qu'une toque pour coiffure;

c'est à la tête que lui furent portés le plus grand nombre des coups. Lorsqu'on vint le ramasser, son visage n'était qu'une plaie; entre le front et le menton on compta quinze blessures.

Le monument de la bataille indique la place où se passa cet événement qu'on peut appeler funeste entre tous, car il fit d'une grande victoire quelque chose d'aussi désastreux qu'une défaite. Le dessein du général avait été de se porter incontinent sur Rome : il la prenait sans coup férir, à en juger par l'épouvante qui s'y répandit aux premières nouvelles apportées par les fuyards; de là il gagnait Naples et y rétablissait le gouvernement de Louis XII avant que les Espagnols eussent eu le temps de se reconnaître. Lui mort, il ne fut plus question que de finir la campagne au plus vite. On donna aux aventuriers la satisfaction de piller Ravenne, et l'on revint à Milan, où l'armée fut dissoute. Le profit de tant de sang répandu fut pour le pape, qui y gagna la possession de Bologne, et fut confirmé pour toujours dans celle d'Imola, Faenza, Forli, Ravenne.

La joie de ce triomphe, bien plus qu'une commisération équivoque pour des étrangers odieux au pays, est le sentiment qui a fait ériger la Colonne des Français. Elle fut mise où on la voit, quarante-six ans après la bataille, par les soins du légat qui gouvernait alors la Romagne. Elle est revêtue sur ses quatre côtés d'inscriptions latines qu'on a beaucoup de peine à lire à cause de l'exiguïté du caractère. Les unes sont gravées sur le socle, les autres dans des cartouches ronds qui occupent le milieu de chacune des faces.

Voici la traduction de ce qui est écrit sur le socle :

Du côté de la rivière : « Étranger, lève les yeux, et tu » sauras ce que signifie ce monument. Il te retrace le grand » massacre de deux armées, française et espagnole, dont fut » ensanglantée l'Émilie tout entière. »

Du côté de Ravenne : « P. Donato Cesi, évêque de Narni, » référendaire du sceau apostolique, étant gouverneur de » l'Émilie, après une exploration attentive de ce lieu il» lustré par la bataille de Ravenne, a érigé cette pierre » pour que le temps n'effaçât pas la mémoire d'un si grand » événement. »

Du côté des champs, deux vers intraduisibles qui répètent l'inscription précédente :

Hac petra Petrus donat Donatus Iberos
Gallosque hic cæsos Cæsius hæc memorans.

Du côté de Forli : « Ces choses se passèrent l'avant» veille des ides d'avril, l'an de l'incarnation mil cinq cent » douze, Jules II, souverain pontife, gouvernant la chré» tienté. »

Voici maintenant les inscriptions des cartouches :

Du côté de la rivière : « Passant, c'est là-bas, de l'autre » côté de l'eau, que Gaston de Foix, général des Français, » ayant établi son camp, a mis le siége devant Ravenne. Il » a ouvert la brèche à coups de canon et a tenté l'assaut. »

Du côté de Ravenne : « Repoussé par les assiégés, il a » passé la rivière dans cette direction, et, faisant avancer » ses troupes en ordre de bataille, il a combattu avec le » vice-roi espagnol et avec les troupes apostoliques. »

Du côté des champs : « O carnage épouvantable! le voilà » le champ fameux où perdirent la vie près de vingt mille » hommes acharnés à se détruire. »

Du côté de Forli : « C'est d'ici que, la victoire étant ac» quise aux Français, les derniers restes des Espagnols se » sont retirés après avoir mis à mort Gaston de Foix. En » dernier lieu, Ravenne a été prise et pillée par les vain» queurs. Adieu. »

— Ne pensez pas à ce que vous êtes ou à ce que vous avez été, mais plutôt à ce que vous devriez être et à ce que vous n'êtes pas; puis, soyez orgueilleux si vous pouvez.

— Si je hais un seul homme, je n'en aime véritablement aucun.

— Aimer et estimer les autres uniquement parce qu'ils s'accordent avec nous, par rapport aux opinions et à la manière de vivre, ce n'est qu'une sorte d'adoration de nous-mêmes un peu moins choquante. Je ne pense pas de moi d'après ce que je sais de moi.

— Quand je me porte bien, je pense que je puis me remettre entre les mains de Dieu, et me réjouir de ce qu'il dispose de moi comme il le juge bon; quand la douleur arrive, je préférerais choisir moi-même, et je suis impatient de ne plus souffrir.

— Le ciel est partout où est Dieu; dans mon cœur, si je le désire et si je sais jouir de sa présence.

— Qu'est-ce qui compose une vie heureuse? De savoir que nous pouvons sourire à la mort.

— Je suis bien sûr que Dieu ne me mettra pas dans un grand feu si un petit suffit.

— Si nous étions en paix au dedans, les choses extérieures ne nous feraient pas grand mal.

— C'est un homme bien heureux que celui qui ne se met jamais en colère, et après lui vient celui qui retourne aussitôt sa colère contre lui-même, dans son regret de s'y être mis.

— L'homme qui a besoin de moi est l'homme dont j'ai besoin.

Thomas Adam.

DE L'ASTRONOMIE OBSERVATRICE
ET DU TÉLESCOPE.

Suite. — Voyez page 310.

On a beaucoup parlé d'un certain miroir placé dans la tour du phare d'Alexandrie d'Égypte, et qui rendait visibles les navires arrivants jusqu'aux bornes extrêmes de l'horizon, ce qui prévenait des surprises de pirates ou de conquérants, à une époque où les îles et le littoral de la Méditerranée étaient dans un état continuel de troubles et de brigandage terrestre et maritime. M. Arago a nié expressément l'existence d'un pareil instrument et son efficacité comme lunette de port. Cependant les Grecs et les Romains savaient construire des miroirs de métal et en faisaient un usage aussi général que nous des miroirs de verre étamé : il y en avait de dimensions très-grandes. Un antiquaire de Strasbourg en possédait un qui avait plus d'un tiers de mètre en tous sens. Les géomètres grecs ont travaillé sur la réflexion produite par les miroirs sphériques, soit convexes, soit concaves. Ces derniers sont ceux qui sont connus vulgairement sous le nom de miroirs à barbe, et qui grossissent la figure de celui qui se regarde dedans. N'est-il pas naturel de penser que des ouvriers ou des philosophes auront eu l'idée de regarder les objets dans un de ces miroirs, et que, dans l'école d'Alexandrie, si célèbre par ses lumières et sa bibliothèque, les premiers observateurs de l'effet des miroirs concaves auront eu l'idée de l'utiliser pour la défense des côtes, qui était là plus qu'ailleurs l'objet d'une crainte perpétuelle, à cause que le vent porte à la côte et favorise les invasions de l'Égypte presque pendant toute l'année.

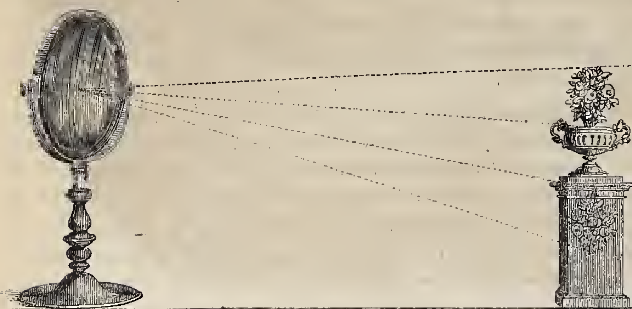
On ne connaît, dit-on, aucun auteur grec ancien qui parle du miroir du phare. Ainsi, on ne peut fixer l'époque de son installation dans la tour de cet édifice. On trouve cependant de précieux renseignements sur ce miroir dans la relation du juif Benjamin de Tudèle [1]. Ce miroir avait trois

[1] Voy. cette relation dans le tome II des *Voyageurs anciens et modernes.*

pieds neuf pouces de diamètre; il était en verre ou en métal chinois, ou bien composé de plusieurs métaux ainsi que les miroirs des Grecs, qui, comme les nôtres, étaient formés de cuivre blanchi par un alliage d'étain. On voit que ce sont des voyageurs ignorants qui parlent, mais ils n'ont pas pu ou su arranger les faits suivant des théories préconçues. Ainsi rien ne s'oppose à ce qu'on croie à la possibilité de l'existence du miroir d'Alexandrie agissant comme télescope.

Ceux qui, chez M. Foucault, ont pu voir les grands miroirs en verre argenté dont il a fait de puissants télescopes, se sont assurés qu'il était facile de leur faire faire la fonction de télescopes en plaçant l'œil à une distance convenable. Rien de plus beau que les effets obtenus ainsi. Le grossissement était d'à peu près vingt fois, tandis que les lunettes d'approche pour la mer ne sont ordinairement réglées que pour une amplification de 14 ou 15 fois : aussi, avec le seul miroir de M. Foucault, sans loupe oculaire, sans aucune combinaison analogue à la construction des télescopes actuels, on avait un grossissement considérable. La lune s'y voyait avec une rare perfection, ainsi que les satellites de Jupiter et même un des satellites de Saturne. Le paysage et les édifices étaient parfaitement représentés. Après ce fait bien constaté, quel moyen de douter des observations faites avec le miroir d'Alexandrie? Si, au lieu de ne faire attention qu'à l'apparition du sommet d'un mât à l'horizon, les Grecs d'Égypte avaient pointé leur miroir sur Jupiter ou sur Vénus, près de l'horizon, les satellites de l'un et le croissant de l'autre eussent été cause que l'astronomie eût devancé de douze ou quinze siècles l'époque où le télescope a renversé toutes les hypothèses surannées qui mettaient, contre toute analogie, le soleil et la lune parmi les planètes, qui n'ont rien de commun que le mouvement avec cette étoile centrale et ce satellite subordonné à la terre.

Ce miroir d'Alexandrie, qui produisait à son foyer des images que l'œil stupide d'un gardien du phare examinait avec avantage pour la sécurité de la place, nous conduit à une belle expérience de cabinet de physique, qui porte le nom d'*expérience du bouquet*. On place derrière une colonne et en face d'une fenêtre un bouquet de fleurs dans une situation renversée, puis on reçoit ses rayons sur un large miroir concave, placé entre la fenêtre et la colonne. Alors il se forme une image du bouquet en dessus de la colonne, qui porte un vase à fleurs, destiné à simuler le support du bouquet fantastique que la lumière peint au-dessus du vase. L'illusion est alors complète. On voit des deux yeux les fleurs qui n'existent que par les rayons qui les représentent; la main va pour cueillir ces fleurs, et l'on se figure l'étonnement d'une dame qui voit un objet qui n'existe pas. C'est le vrai fantôme insaisissable des poëtes. Au reste, rien n'est plus facile que de passer aux apparitions au moyen de cette expérience; et, au commencement de ce siècle, le célèbre Roberston a sans doute mis en usage ce moyen merveilleux. Substituez au bouquet de fleurs un portrait, une figure fantastique, ou mettez-en plusieurs les unes sur les autres, chacune sur son carton. A mesure que vous retirerez les cartons, vous ferez apparaître les peintures exécutées sur les cartons suivants, et, pour faire disparaître une apparition, il suffira de la voiler d'un tissu noir. Avec les miroirs très-parfait de M. Foucault, une miniature pourrait prendre les dimensions d'un portrait de grandeur naturelle; et dans ses appareils admirablement exécutés, M. Charles nous faisait admirer la finesse de travail des camées antiques, après les avoir soumis à l'épreuve d'un énorme grossissement. Les auteurs ecclésiastiques des premiers siècles de l'ère chrétienne citent, à titre de miracle, plusieurs effets de perspective et d'illusions optiques, dus à des miroirs convenablement inclinés et qui inclinaient ou même renversaient les objets et les passants au moment où ils arrivaient vis-à-vis de ces miroirs.



Nous dirons pour terminer que chaque possesseur d'un télescope doit se familiariser avec la manœuvre de son instrument, d'abord avec le tuyau le plus long, qui ne renverse pas les objets et qui est destiné aux observations de la terre; puis, en mettant le tuyau oculaire le plus court, il passera aux observations de la lune, qui sont les plus faciles de toutes celles qu'on peut faire dans le ciel; enfin il attaquera Jupiter et ses satellites, avec les bandes nuageuses qui le traversent de l'est à l'ouest; puis Saturne, son anneau et un de ses satellites; puis les phases de Vénus et de Mercure; enfin viendront les étoiles simples ou doubles, les amas d'étoiles, les nébuleuses, la Voie lactée, les comètes, et les taches du soleil, pour lesquelles la lunette est munie d'un verre noir qui se visse à l'extrémité voisine de l'œil. Les éclipses, les occultations d'étoiles, si utiles pour la détermination des positions géographiques, viendront varier le champ des phénomènes de chaque saison et fournir, avec les observations d'histoire naturelle, une série de spectacles tour à tour imposants ou curieux.

— Le mois de Novembre est un de ceux qui, dans l'Europe occidentale, sont ordinairement tempérés, malgré le peu de longueur des jours et la prépondérance des nuits. On peut donc y manier encore le télescope d'amateur dans des soirées qui commencent de très-bonne heure. — Le 21 novembre, un peu après le minuit qui sépare le 20 du 21, la lune traversera le groupe des Pléiades et en éclipsera quatre ou cinq. Malheureusement, on sera en pleine lune, et l'éclat de notre satellite rendra les étoiles éclipsées moins brillantes. — Le croissant de Vénus sera très-prononcé pendant tout ce mois. La planète se couchera une heure et demie après le soleil. — Mars et ses glaces polaires sont très-visibles le soir. Jupiter et Saturne s'observent aussi très-bien dans le ciel oriental. — Les marées seront insignifiantes. Comme pour toutes les pleines lunes d'hiver, cet astre sera très-haut dans le ciel. — C'est vers le 12 de ce mois qu'arrivent les étoiles filantes en grand nombre. Les observateurs amateurs, armés d'un télescope moyennement grand, et d'une patience, au contraire, fort grande, pourront, en consacrant plusieurs heures à suivre le soleil et la lune, essayer de voir passer ces petits corps célestes, comme des points noirs, sur le disque toujours plein du soleil et sur la portion échancrée du disque de la lune. Jouir de ce spectacle serait un fait capital dont les annales de l'astronomie n'offrent qu'un seul exemple.

LE LAC TITI

(FORÊT-NOIRE).



Vue du lac Titi. — Dessin de Grandsire.

A trois postes environ de Freiburg en Brisgau, après avoir passé l'Hœllenthal (vallée de l'Enfer) et franchi le Hœllensteig, on arrive, à travers un pays riche et plantureux, sur les bords du lac Titi. On ne saurait rien imaginer de plus séduisant que cette belle nappe d'eau limpide, encadrée à l'ouest et à l'est par des coteaux couverts de chênes, de sapins, de bouleaux et arbres à fruits; au sud-ouest et au nord, par de hautes montagnes que domine le Feldberg, ce géant de la Forêt-Noire, dont la tête, presque toujours couverte de neige, s'élève à 1550 mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est de ses flancs boisés que sortent les quatre longs bras qui, avec leurs mille ramifications, forment la Forêt-Noire. Au midi du lac, de vertes prairies descendent en pentes douces et glissent jusque sous ses eaux. La campagne est riante et richement cultivée; une route la traverse et mène à Neustadt, charmante petite ville industrielle, où l'on fabrique une partie des curieux produits que les touristes emportent comme souvenirs de la Forêt-Noire, entre autres les horloges à musique.

LE JAPON ENTR'OUVERT.

(Expédition américaine. — 1852, 1853, 1854.)

RÉCIT D'UN CHINOIS.

Suite. — Voyez page 314.

Parmi nos visiteurs se trouva un gentilhomme nommé *Sing-san-hien*, esprit ingénieux, homme de grand savoir. Il m'interrogea sur les troubles qui divisent maintenant mon pays natal. Je lui montrai un récit de l'insurrection que j'avais rédigé et un volume d'essais composés par moi sur les principes de bon gouvernement. Il revint le lendemain pour me les emprunter, et me les renvoya peu de temps après, avec la lettre suivante :

« J'ai lu avec soin le récit concernant les affaires de Nan-king, et le volume d'essais que votre faveur a offert à mon examen. Par l'un, je suis renseigné sur les causes de la présente confusion en Chine; par l'autre, je connais l'étendue de votre savoir et l'élévation de vos sentiments.

En un temps de désordre, vous n'avez oublié ni le respect pour votre souverain, ni les intérêts de votre pays; deux choses qu'un homme de bien doit toujours avoir présentes à la pensée. En fermant vos volumes, ma sympathie pour vous a trouvé son issue dans les larmes.

» Un peuple opprimé et misérable, des gouvernants qui devraient être ses pasteurs et qui, insensibles à ses souffrances, manquent à tous leurs devoirs; la corruption et la vénalité prédominant partout : telle est, il me semble, la condition de la Chine depuis l'antiquité jusqu'au temps présent. C'est la maladie ordinaire d'un empire en décadence. Ce mal peut être défini en peu de mots : le désir du gain. Ce désir, commun aujourd'hui à la plupart des hommes, enfante toutes les calamités. *Kong-fou-tseu* (Confucius) parle rarement de gain, désirant arrêter la convoitise en sa source. C'est aussi pour cette raison que nos ancêtres interdisaient aux nations étrangères les relations avec le Japon. Ils se disaient : Le désir du gain détourne du devoir le peuple ignorant, de même que l'art merveilleux de discuter les principes de l'honnêteté entraîne au mal les pervers. Alors les hommes vont luttant l'un contre l'autre, n'ayant en vue que le gain; si bien que la piété filiale, la modestie et le sentiment de la honte sont mis en oubli. Pour l'homme qui est entré dans cette phase du mal, père, souverain et pays ne sont plus rien.

» Les voies d'en haut sont grandes. Le ciel entretient toute chose dans l'univers; même parmi les obscures contrées situées dans la mer de glace, il n'existe aucun être qui ne soit pas un enfant du ciel et de la terre, pas un qui ne soit créé pour aimer ses semblables et pour être aimé d'eux. C'est pourquoi les sages unissent tous les hommes dans un commun sentiment de bienveillance. Les principes des rapports mutuels sont les mêmes sur toute la terre : bienséance, bonne foi, tolérance et justice. Que ces principes soient observés, et la noble harmonie s'étend, et les cœurs du Père et de la Mère (du ciel et de la terre) sont abondamment réjouis; si, au contraire, le commerce est exercé pour le seul appât du gain, les discussions et les querelles s'élèvent, et, au lieu d'être béni, le commerce n'obtient plus que des malédictions. C'est contre une telle fin que nos ancêtres ont voulu se mettre en garde. Considérant que le but du commerce, entre les nations, est l'échange des objets qu'elles ont en abondance contre ceux qu'elles n'ont pas, et qu'ainsi un peuple vient au secours de la détresse de l'autre, suivant le plan de la Providence, qui a voulu la prospérité de tous, la paix, l'harmonie et les bons sentiments mutuels doivent être le résultat des relations commerciales. Mais s'il y a gain, — et le gain est ce que l'on recherche, — alors se développeront la convoitise et les passions violentes des hommes, et une mauvaise fin naîtra de ce qui avait commencé sous de favorables auspices.

» Depuis les temps anciens jusqu'à nos jours, pendant des centaines et des milliers d'années, la confusion en ce qui regarde le sens des paroles, le désordre en ce qui concerne les tendances de l'esprit, ont élevé et renversé les États. Le recours aux armes, ainsi que les propositions de paix, n'ont été déterminés, le plus souvent, que par le désir du gain. Il faut donc, lorsque les nations se décident à entretenir des rapports commerciaux, qu'elles parlent clairement, fixent chaque point avec droiture, et qu'en même temps elles exercent leurs soldats et discutent les cas de guerre, pour être prêtes à infliger le châtiment que le ciel demande contre les violateurs des traités. Mais lorsque la paix a longtemps régné, ces importantes conditions de sécurité sont méprisées, et de là vient la chute des empires. Mais, dans mon pays, les précautions voulues pour la sûreté publique furent toujours observées : nos soldats ont été exercés, les canons fondus, les navires construits, et l'art de la guerre a progressé jour par jour, mois par mois, depuis de nombreuses années. C'est par ce moyen que nous avons assuré la continuité de la paix. Si nous avions négligé ceci, quelques exécrables ministres ou de puissants voleurs pourraient, ainsi qu'en Chine, exciter des troubles et se livrer au pillage; nous serions, comme vous, impuissants à les punir. Sur tout le globe, le fort détruit le faible et le grand dévore le petit, comme si les sociétés humaines étaient des collections de tigres et de loups. Dieu, par sa spirituelle prévision, contemple, avec un cœur de père, ses enfants se trompant mutuellement et luttant l'un contre l'autre. Combien doit-il être affligé! Maintenant de grands changements sont survenus; c'est un temps de révolutions où chaque prince doit fortifier son cœur pour agir suivant les vues de la Providence et travailler pour le bien de son peuple. Quel est celui qui donnera devant ses semblables l'exemple de la soumission aux volontés du ciel? Vous qui vivez sur un navire des États-Unis, vous qui parcourez les mers, avez-vous vu le prince que j'indique? Si vous ne l'avez pas vu, je vous conjure de répandre, pour chaque souverain et gouvernant, ces principes des sages, afin qu'après un si grand nombre de siècles passés depuis leur temps, ils brillent désormais sur le monde entier. »

Cette lettre reçue, je fis la réponse suivante :

« Nous sommes dans le troisième mois du printemps, le paysage produit tous ses aspects de beauté; votre esprit fait de même. J'ai reçu votre lettre; elle n'a pas seulement que pour un peu développé ma pauvre intelligence. Nous sommes venus comme les feuilles des plantes flottant sur l'eau, et la lumière de vos enseignements est tombée en moi. Quand vous dites que tous les hommes dans le monde sont les enfants du ciel et de la terre, et qu'ils doivent se traiter l'un l'autre suivant les principes de la tolérance, de la bonne foi et de la justice, vos paroles sont grandes et exactes; elles montrent le généreux esprit d'égale et d'universelle bienveillance qui appartient à l'école de nos sages. Chaque mot de votre lettre devrait être remercié. Je la porterai sans cesse à ma ceinture, et je l'aurai toujours présente à mon souvenir. L'âge où nous vivons diffère sans doute beaucoup des jours de l'antiquité; mais qui donc, avec conscience, peut entièrement le dédaigner? Pendant nombre d'années, je me suis consacré aux affaires du monde. Durant la guerre avec les Anglais, j'ai levé un corps de braves et mis toutes mes forces au service de mon pays. Mais, plus tard, les officiers du gouvernement, enclins seulement à l'amour du gain, n'ont tenu aucun compte de mes efforts et de mon dévouement. Ce fut leur injustice qui éveilla dans mon esprit la pensée de voyager au dehors, et qui m'a conduit à la position que j'occupe sur un navire étranger. La révolution, en Chine, est imminente, puisque les hommes vulgaires, qui n'ont en vue que le profit, sont en possession de l'autorité, et que les hommes intelligents et généreux sont jetés par ceux-là dans les calamités, en lutte avec la misère. J'observe la maxime du sage : « Quand l'État est bien gouverné, vous devez vous montrer; » quand il est mal gouverné, vivez dans l'obscurité. » Cependant je ne puis bannir de mon cœur tout intérêt au sort de l'empire chinois; c'est pourquoi je m'unis avec vous, dans l'espérance qu'un homme se lèvera, qui, par ses actes et ses principes, assurera le bien-être du peuple et établira la prospérité du pays sur une base solide.

» Bien que j'aie depuis longtemps perdu l'habitude de faire des compositions rimées et de chercher des inspirations poétiques sur la lune et sur les fleurs, néanmoins, pour dissiper ma mélancolie, j'ai composé deux odes, et je vous les adresse en vous demandant de faire tomber sur elles la hache de vos corrections. »

Notre correspondance n'eut point d'autre suite.

Dans la première décade du troisième mois (avril), le commodore eut une conférence avec les commissaires japonais. A cette occasion, on disposa des rangées d'arbrisseaux en pleine fleur devant le bâtiment où les représentants des deux pays devaient se rencontrer. Plusieurs centaines de sacs de grains adressés par l'empereur au gouvernement des États-Unis étaient à bord de canots japonais. Alors arrivèrent plus de quatre-vingts bruyants compagnons, presque nus. Ils entrèrent dans l'eau résolûment, bien qu'elle fût extrêmement froide. Chacun d'eux ayant pris à la fois deux de ces sacs, qui ne pesaient pas moins de deux cents *catties* (environ 116 kilogrammes chacun), ils les transportèrent en un clin d'œil sur la plage. Ces hommes n'étaient pas d'une taille au-dessus de la moyenne; mais ils étaient doués d'une vigueur peu commune, ainsi que nous pûmes le voir dans le spectacle d'une lutte qu'ils nous donnèrent dès qu'ils eurent achevé le débarquement des sacs. Trois coupes de vin furent la récompense du vainqueur.

A cette époque, je m'entretins avec un officier du district de *Pou-hou,* nommé *Han-youen-tsao-tchouang,* et je lui demandai comment on procédait, au Japon, pour la nomination aux emplois officiels. Il me répondit que dans les deux départements, civil et militaire, les candidats étaient nommés après examen; mais que, contrairement à l'usage des concours en Chine, ce n'était pas à l'art de faire des vers qu'on attachait de l'importance pour l'admission à un emploi dans la magistrature ou dans l'armée. Les seuls livres purement littéraires dont la connaissance est exigible, ce sont ceux de Confucius, de Mencius et des philosophes de leur école. Après l'examen, les concurrents qui ont été reçus obtiennent le privilége de porter deux épées.

Comme depuis deux cents ans les Japonais n'ont eu aucun rapport avec les étrangers, excepté avec quelques Chinois et quelques Hollandais qui ont porté leur commerce à Nagasaki, limite sud de l'empire, je me trouvais être un objet de curiosité et d'intérêt pour eux. Et comme aussi ils font grand cas des caractères de l'écriture chinoise et de nos compositions littéraires, ce fut à qui me demanderait d'écrire des vers sur son éventail. Durant un mois que nous restâmes à Yoka-Hama, le nombre des éventails sur lesquels je m'inscrivis ne monte pas à moins de cinq cents. L'application était fatigante, et la peinture des caractères me prit beaucoup de temps; mais comment opposer un refus à de si pressantes requêtes?

Le jour même où nous eûmes le spectacle des athlètes, les articles du traité furent réglés, et on décida que les deux ports, *Siang-kouan* et *Hia-tien,* nommés par les Japonais Hakodadi et Simoda, seraient ouverts aux vaisseaux des États-Unis, qui se fourniraient là d'eau, de comestibles, de bois à brûler et de charbon. Peu de jours après, le commodore Perry donna un banquet au commissaire, à bord de son vaisseau pavillon le *Powhatan.* Il fut orné pour la circonstance. On y lut les vers suivants, que j'avais composés :

Les représentants de deux nations se sont rencontrés à Yoku-hama.
En témoignage de leur fraternité humaine, la fête d'allégresse est donnée.
Ici sont les chefs qui ôtent le chapeau pour offrir le salut amical;
Là sont les héros ornés des épées, qui se montrent magnifiques et confiants.
Ils lèvent la coupe étincelante, en signe du sincère désir de la paix.
En même temps, le roulement des tambours et le tintement des cloches résonnent à l'oreille comme le bruit du tonnerre.
— Aimons-nous, disent toutes les lèvres. Dans tous les regards filtre le plaisir.
Puisse donc le pacte d'amitié nous protéger toujours!

Après le festin, il y eut quelques exercices dramatiques; mais le soir vint, et les Japonais nous quittèrent. Le lendemain, les présents envoyés par le gouvernement des États-Unis à l'empereur du Japon furent mis au grand jour. C'était le modèle d'un chemin de fer, rails, machine et train de wagons; un bateau de sauvetage, un télégraphe électrique, un appareil pour peindre les images par la réflexion de la lumière, et divers instruments d'agriculture. Toutes ces choses furent expérimentées, et les spectateurs restèrent frappés d'étonnement et d'admiration. L'empereur ayant accepté les présents et offert, en échange, des pièces de soie et des objets en laque qu'on aurait pu nommer articles fins de la Chine s'ils n'avaient pas été fabriqués au Japon, la question de notre départ pour Simoda commença à être agitée. Un gentilhomme nommé *Hop-youen-tchou,* qui s'était entretenu avec moi des regrets que lui causait notre départ, me donna un étui à pinceau sur lequel il avait écrit ces lignes :

« La pluie a cessé; le rossignol chante d'une voix retentissante parmi les arbres; ses notes, comme des perles qui s'envolent, sont portées par la brise aux vaisseaux étrangers. Naïf oiseau, tu ne le sais pas! leurs voiles sépareront bientôt les chapeaux jaunes et les galons d'or. Va-t'en, et laisse-nous gémir! »

Un autre m'écrivit :

« Ne dites pas que le hasard a seul produit notre rencontre : le ciel voulait ce traité de paix, et c'est à vous que nous le devons. La langue des étrangers venus de loin nous est restée étrangère. Sans votre idiome et votre pinceau, aurions-nous pu nous entendre? »

Avant de quitter Yoku-hama, je voulus faire une promenade aux environs de la ville. Je visitai un vieux temple dédié à l'Esprit-Dragon. Il est construit en bois; à l'intérieur, on voit de nombreuses peintures suspendues aux poutres. Dans le voisinage, il y a une briqueterie. Les briques sont différentes de celles employées en Chine; elles sont larges, rugueuses, et de couleur cendrée. A deux ou trois *li* plus loin (une demi-lieue), je vis un nombre assez considérable d'habitations du peuple inférieur. Quelques-unes de ces demeures sont couvertes de tuiles; les autres n'ont qu'une toiture de chaume. Sur la porte de la plupart d'entre elles, je vis collés des charmes bouddhiques écrits sur des bandes de papier. Une femme, effrayée de la présence d'un étranger, s'enfuit à mon approche, et toutes les autres se tinrent hors de ma vue. Ainsi, durant notre séjour à Yoku-hama, je n'ai entrevu qu'une seule femme.

Les affaires de l'expédition étant réglées pour ce port, notre vaisseau *fumeur* arriva en un jour à Simoda, située par 34° 39′ latitude nord, et 131° 57′ longitude est. Ce pays, que les Chinois ont nommé *Hia-tien* (les Champs inférieurs ou la Basse terre), tire son nom de sa situation au pied de hautes montagnes, desquelles descendent des cours d'eau qui rendent la campagne environnante riche et fertile. Dans le milieu du havre, il existe une petite île rocheuse qui fait l'office de brise-lames, si bien que les vaisseaux y sont à l'ancre en parfaite sécurité, enfermés dans un amphithéâtre de montagnes et à l'abri des tourmentes du grand Océan. Tandis que les ouragans se déchaînent, les navires, protégés par l'îlot de rochers et par l'escarpement de la côte, où les vagues viennent s'abattre et mourir, peuvent sans danger naviguer dans le havre. Les collines et les montagnes sont très-boisées; elles abondent en faisans, en corbeaux et en renards. Dans les basses terres, il y a beaucoup de sarcelles.

Le lendemain de notre arrivée, le commodore alla à terre; il établit son quartier dans un temple nommé *Liao-sien,* sur la colline *Faï-chun.* Nous y trouvâmes un prêtre gardien du temple, nommé *Ist-tsang,* qui vivait là avec deux néophytes. Les côtés de la grande salle consacrée à l'adoration de Bouddha sont garnis de tombes qui renferment les personnes dont la piété a contribué à l'entretien

et à l'enrichissement du temple. Ces petites constructions en pierre sont confiées aux soins du prêtre gardien, qui doit, chaque jour, les balayer et y apporter des offrandes de fleurs. Derrière le temple, il y a un petit dôme soutenu par des piliers, au milieu duquel est un vivier, et qu'entourent des arbres à fruits et des arbrisseaux en fleur. Nous allâmes là prendre des rafraîchissements. Des centaines de gens du peuple, hommes et femmes, vinrent pour voir les étrangers et recevoir d'eux des présents. Les femmes allaient et venaient sans aucune apparence de crainte ou de timidité. Elles portent des habits longs, avec un tablier derrière au lieu de le porter par devant; elles lient leurs

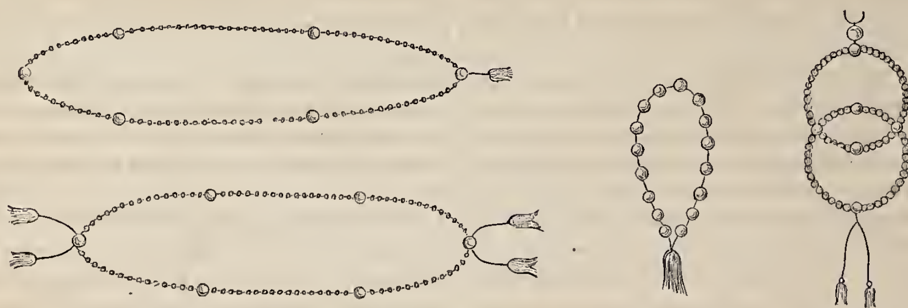


Bonzes pénitents. — D'après Siebold.

cheveux avec une bande de soie rouge. La plupart d'entre elles me parurent d'un aspect agréable. Avant le mariage, leurs dents sont admirablement blanches; mais, dès qu'elles sont devenues mères, elles teignent leurs dents avec de la poudre de noix de galle.

Un autre jour, je parcourus la ville; j'examinai les boutiques et les maisons : quelques-unes sont construites en briques et couvertes de tuiles, tandis que les autres sont seulement des huttes de chaume. Les maisons sont contiguës l'une à l'autre, si bien qu'on peut marcher longtemps sans rencontrer d'espace vide entre elles. Les femmes circulent librement dans les rues; elles venaient à moi sans hésiter, quand je les appelais pour leur demander quel chemin je devais suivre; partout où nous apparaissions, la curiosité les réunissait aussitôt; mais elles s'enfuyaient dès que se montraient au loin les gens à deux épées (les officiers et magistrats).

A Simoda, les rues ont toutes des noms. Il y a la rue



Chapelets japonais. — D'après Siebold.

du Grand-Travail, la Nouvelle-Rue, la rue des Boutiques, et une dizaine d'autres.

Suivez la plage, traversez un pont, marchez durant la longueur d'un li (un dixième de lieue), vous arriverez dans le district de *Tseu-ki*. Là, vous trouverez le temple nommé la Source des pierres précieuses. Il est ombragé par des pins et fait face à l'îlot de rochers situé dans le havre.

Le peuple de Simoda est bouddhiste. On voit plusieurs images de Bouddha sur les versants de la montagne, et, sur la plupart des tombeaux, on lit des sentences tirées du *Lotus de la bonne loi*. Dans le temple dit du Grand-Repos, je vis des gens adorer Bouddha; mais ils n'avaient ni cierge allumé, ni encens qui brûlât. Quand ils eurent fait leurs prières, ils mirent quelques pièces de monnaie dans une boîte appelée *l'aumône du laissez-vivre*, par allusion à la doctrine de Bouddha, qui défend de tuer les animaux. Il y avait là deux prêtres qui me prièrent d'écrire pour eux quelques caractères. Frappé par l'aspect du paysage, j'écrivis ce vers :

Couronné par les pics, il a les eaux pour ceinture.

En retour, l'un des prêtres décrivit pour moi leur situation isolée et solitaire dans les lignes suivantes :

Ici, dans les petites cellules où nous vivons assis, les nuages blancs s'amassent autour de notre encrier sans usage.
Pour nous, la poussière d'or est rare; mais le soin de l'avenir ne nous cause point de soucis.

Pendant que j'étais encore dans le temple, une femme vint y faire ses dévotions. Sa beauté m'inspira :

Ses lèvres étaient rouge de vermillon et ses dents blanc de perle.
Au-dessus de ses brillants sourcils, ses cheveux s'élevaient comme des nuages.
Dans son éclatante coiffure, elle scintillait comme une étoile, ou rayonnait comme la lune vue à travers les branches d'un prunier.

Le jour étant très-chaud, les prêtres apportèrent du thé. Je le trouvai aussi doux que celui qui est produit sur la montagne *Ssé-tsao,* non loin de Kouang-tong (Canton). A une portée de flèche de ce temple, on trouve, dans une grotte de la montagne, un large ruisseau qui court sur un lit de sable. C'est un lieu favorable pour se baigner.

La fin à une autre livraison.

DE VALENCE A MURVIEDRO.

Murviedro, bâtie sur une partie des ruines de l'ancienne Sagonte, est située à seize kilomètres environ de Valence.



Le Couvent de San-Miguel de los Reyes, près de Valence. — Dessin de Rouargue.

C'est le chemin de Barcelone qui unit ces deux villes. Des deux côtés on ne voit que belles campagnes couvertes des cultures les plus variées. Qui ne connaîtrait que ce coin de l'Espagne pourrait croire qu'il est dans le royaume le plus industrieux et le plus riche de l'univers.

On rencontre, de distance en distance, quelques beaux édifices religieux.

San-Miguel de los Reyes est un couvent de franciscains de grand et noble aspect. Ses cloîtres rappellent ceux de l'Escurial. Quelques arbres d'une végétation vigoureuse les défendent de l'ardeur du soleil et de la poussière de la route.

Plus loin on passe près de *Porta-Celi,* chartreuse opulente, isolée et paisible au milieu d'un véritable Eldorado. Un voyageur du dernier siècle en fait une description attrayante : à l'en croire, les cellules auraient fait envie aux épicuriens les plus délicats, et le cimetière, entouré de beaux palmiers et tout semé de roses odorantes, eût donné presque envie d'y dormir le dernier sommeil.

Pour visiter Murviedro avec profit, il faut emporter un Tite-Live, et ne pas confondre les ruines ibériennes et romaines avec les ruines moresques. Au reste, à chaque pas on trouve des vestiges qui ne peuvent tromper la plus simple érudition : inscriptions phéniciennes ou latines enchâssées dans les murs, débris de statues, restes de cirque, théâtre qui pouvait contenir huit ou neuf mille personnes, et disposé de manière à donner un spectacle de naumachie. La tournure fière et énergique des habitants s'accorde assez avec ces souvenirs : ils fabriquent en grande quantité l'eau-de-vie que l'Espagne envoie à l'Amérique. On se souvient que Suchet remporta, le 25 octobre 1811, une victoire en ces lieux, où, 219 ans av. J.-C., Annibal s'était illustré par la prise de Sagonte.

SOUVENIRS DE VALENTIN.

Suite. — Voy. p. 178, 198.

LE COLLÉGE DE LA PETITE VILLE.

J'avais neuf ans quand je fus retiré de chez M. et Mme Pétrel, et jugé capable d'entrer au collége, où je commençai à étudier sérieusement le latin. Ce que j'en avais fait avec M. Pétrel était insignifiant.

L'entrée au collége eut pour moi quelque chose de solennel et me produisit l'effet d'une initiation. Portant sur le dos un sac de laine verte bourré de livres, et donnant la main à mon père, je descendis à la ville. Mon émotion fut grande à l'aspect de ce vénérable édifice, de ce vieux château qui servait de collége. Voilà donc le sanctuaire de la science! C'était là que j'allais apprendre la langue de ces fameux Romains, dont mes in-folio m'avaient représenté les innombrables batailles!

Ce collége ne se composait, au fond, que d'une seule classe, divisée en plusieurs volées de force inégale, entre lesquelles l'unique maître partageait son temps et ses soins. Je ne tardai pas à m'apercevoir que certains élèves mettaient sa patience à de rudes épreuves. Cependant il était facile à contenter, comme j'en fis l'expérience dès les premiers jours; je m'attachai bientôt à lui, et il ne tarda pas à me témoigner une préférence marquée.

Ce qu'il appréciait surtout chez moi, c'était mon respect vraiment religieux pour la langue que j'apprenais. Il semblait que le latin eût conservé pour moi son caractère sacré, et je récitais mes déclinaisons avec une innocente gravité qui touchait et faisait sourire mon maître.

Il nous laissait seuls un moment, chaque matin, pour aller déjeuner dans la chambre voisine. Un jour, il avait auprès de lui un ami venu du chef-lieu : tout à coup le maître ouvre la porte et appelle Valentin. Je me lève un peu surpris de cet appel extraordinaire, j'entre timidement dans la salle à manger, et je vois auprès de mon maître un homme de grande taille, aux larges épaules, aux fortes mains! Il me considère avec attention, je baisse les yeux; mon maître me fait signe d'approcher et me présente à son majestueux ami, en disant :

— Voici mon meilleur écolier!

Là-dessus l'étranger me tend la main, cette main qui m'avait paru si redoutable, et que je trouvai douce et caressante.

— Il n'y a pas un mois qu'il est au collége, ajouta mon maître, et il sait tout son rudiment; il a traduit six colloques d'Érasme, et peut les réciter par cœur.

Je fus mis à l'épreuve sur-le-champ, et ne m'en tirai pas trop mal, en dépit de mon émotion, qui était grande.

Le grand monsieur voulut s'en mêler, et me dit en riant :

— Puisque vous êtes si habile, mon ami, dites-moi ce que signifie *mala sunt bona*.

Mon attention s'était fixée par hasard, quelques jours auparavant, sur le double sens du mot *malum*, que j'avais rencontré dans le dictionnaire; d'ailleurs, je voyais l'objet sur la table, dans une corbeille à fruits, et je répondis doucement : « Les pommes sont bonnes », ce qui fit sourire les deux amis. Encouragé par le succès, je dis à demi-voix que cela pourrait signifier aussi : « Les afflictions sont bonnes ».

— Comme il est dit dans l'Écriture, ajoutai-je : « Heureux les affligés! »

Je vis à l'air de surprise du monsieur qu'il n'avait pas prévu cette version évangélique. Ce latin-là, c'était ma mère qui me l'avait appris. Il produisit un effet merveilleux; je fus caressé, félicité, et, en témoignage de satisfaction, mon maître me donna la corbeille de pommes, que j'allai partager avec mes camarades.

C'était un rare avantage que de fréquenter un collége établi dans un vieux château spacieux, pittoresque, et situé au bord d'un lac magnifique. La classe, qui était au rez-de-chaussée, avait deux fenêtres sur un vaste jardin, soutenu par un mur en terrasse que baignaient les eaux du lac. Peut-être nos mères y songeaient-elles quelquefois avec inquiétude; mais, pour nous, c'était une source continuelle de plaisirs. Notre maître, fort jeune encore, en prenait sa bonne part. Il avait un permis de chasse, et, dans la saison, tout en nous faisant expliquer Phèdre et Cornelius Nepos, il avait l'œil sur le lac. Voyait-il paraître un canard ou un grèbe à portée du coup, il courait prendre sa canardière, se glissait dans une tonnelle adossée au mur de la terrasse, et faisait feu. Explosion formidable! L'énorme fusil ébranlait quelquefois son homme par la force du recul, et pourtant notre maître était d'une taille athlétique. Il va sans dire qu'à ce moment toute la classe était en l'air, pour observer l'effet de la dragée qui pleuvait à la surface de l'eau. Après cela, il fallait souvent courir au butin : un bateau était prêt, et « les plus sages » obtenaient l'honneur d'aller avec le maître recueillir la proie.

L'administration, voyant que les études n'en allaient pas moins bien, souffrait aux élèves et au maître ces petites libertés. Et, véritablement, s'il avait de l'ardeur pour le plaisir, il en avait aussi pour le travail. On aimait d'ailleurs à voir les soins qu'il prenait de notre éducation physique en même temps qu'il faisait marcher l'élève vivement. Je ne vis jamais de professeur s'amuser de meilleure foi avec ses élèves. Dans la classe, il se faisait fort bien respecter; il n'aurait même tenu qu'à lui de nous faire trembler. Dans la place des jeux, il n'était plus que notre camarade.

Le voisinage du lac invitait au bain; mais l'on n'avait permission de se baigner qu'à condition d'apprendre à nager en trois séances. Il est vrai qu'à la troisième tentative, si les procédés ordinaires n'avaient pas réussi, le maître avait recours à son grand moyen, qui manquait rarement son effet... Il nous empoignait de ses mains puissantes, et nous lançait dans l'eau profonde, comme le fils d'Alcmène lança le malheureux Sichas : une fois là, il fallait bien se débattre, et l'on nageait. Il est entendu que le maître se tenait prêt à nous tirer d'affaire, si, par malheur, l'expérience ne réussissait pas.

Pour moi, je la jugeai si redoutable, que dès la seconde séance je sus nager. La peur de boire beaucoup me fit résoudre à boire un peu et plus à mon aise. Avec un courage désespéré, je m'allongeai dans une situation horizontale, et je trouvai l'accord des mains et des pieds. C'est tout le secret.

Dirai-je tous les plaisirs qu'il nous procurait, ce beau lac, avec son calme et ses tempêtes? Que de sensations inconnues à l'enfant qui habite loin des rivages! Ces promenades sur la grève, où nous ramassions des coquilles nacrées; ces ricochets à perte de vue, avec les pierres plates, qui volaient de nos mains en rasant la surface brillante; ce jeu perpétuel de l'onde caressant le rivage; et les poissons qui passent par compagnies au bord de l'eau, ou dorment à la surface, ou sautent pour annoncer l'orage; et les mouettes qui se balancent dans les nuages, ou rasent le flot et saisissent au vol la proie qu'elles emportent, ou se poursuivent avec des cris!

Je n'ai garde d'oublier la promenade en bateau; nous devenions bientôt de bons rameurs; les plus expérimentés étaient fiers de leur science, et la simplicité des nouveaux venus prêtait souvent à rire; comme ce jour où, prétextant la surcharge et paraissant craindre d'enfoncer, nous fîmes porter l'ancre assez longtemps par un fils de la montagne qui croyait ainsi alléger le bateau.

De la classe, située, comme je l'ai dit, au rez-de-chaussée, on ne voyait pas le bord du lac; le mur de terrasse nous le cachait; mais, quand il survenait quelque tempête, nous entendions les flots battre sourdement la muraille, et quelquefois même nous les voyions jaillir par-dessus et s'élancer jusque dans le jardin. Alors les bonnes places n'étaient pas les premières : c'étaient celles d'où l'on pouvait contempler ce spectacle, les coudes sur la table, le front dans les mains et les doigts entr'ouverts.

Dans ces moments-là, quelque barque se trouvait-elle en vue tout à coup, on ne manquait pas de la signaler au maître, qui était homme à sentir plus vivement le péril d'autrui que le sien, et dont le bateau était toujours prêt. Il se mettait en observation et nous laissait faire comme lui. Pauvres bateliers! nous aurions été bien affligés qu'il leur fût arrivé malheur, et pourtant leur travail nous devenait une récréation, et ceux de nous qui avaient abordé Lucrèce disaient peut-être avec lui :

> Suave mari magno, turbantibus æquora ventis,
> E terra magnum alterius spectare laborem. (1)

Mais le plaisir dont nous jouissions le plus souvent, et quelques-uns sans nous en lasser jamais, c'était la pêche à la ligne. Et quel théâtre pour nous livrer à ce doux passe-temps! Une eau pure et transparente; des murs qui semblaient bâtis tout exprès, ombragés par des platanes, des rosiers, des lilas, des cornouillers ou des saules pleureurs; les poissons en abondance, et quelques-uns exquis, entre autres la perche, qui était le plus commun et le plus facile à prendre.

La joie suprême, c'était d'obtenir le bateau du maître et d'aller jeter l'ancre dans l'eau bleue, c'est-à-dire à quelques cents pas du rivage, où la profondeur du lac rendait sa couleur plus sombre. Là, dans les bons jours, on pouvait faire une fort belle pêche. Je me souviens d'un jour où elle fut si abondante que nous l'appelâmes nous-mêmes la pêche miraculeuse. A peine la ligne était-elle dans l'eau qu'il fallait la retirer, et l'on amenait souvent des perches d'une livre. Il fallut enfin nous arracher à ce triomphe. Quand nous vîmes la masse de nos poissons, nous décidâmes d'en prélever une partie pour les pauvres, et nous les portâmes nous-mêmes aux bonnes femmes de notre connaissance. La première à qui nous avions pensé était la mère Chanit, qui n'avait pas moins de cent six ans. Cette femme avait encore toute sa connaissance, mais pas une dent. Quand elle sut l'objet de notre visite, et que, de ses yeux éraillés, elle vit les deux beaux poissons que nous lui avions destinés, elle fut prise d'un accès de rire :

— Merci, mes enfants, nous dit-elle de sa voix chevrotante; depuis quinze ans, je ne vis plus que de lait.

Les pêcheurs sont, comme les chasseurs, fort enclins à l'exagération; ce n'est pas dire tout à fait au mensonge, car il entre souvent dans leurs hâbleries une certaine dose de bonne foi. Un de nous, que j'appellerai Gersun, avait au plus haut degré le don de l'amplification. Un jour, pendant que nous étions occupés à terminer un devoir, il passa devant les fenêtres de la classe, portant sa ligne d'un air agité et nous disant d'une voix étouffée :

— Oh! je vais prendre un poisson aussi gros que moi!

Accoutumés à ses exagérations, nous le laissons aller et nous poursuivons notre tâche. Au bout de quelques moments, nous l'entendons pousser un grand cri. Nous courons tous, persuadés qu'il tient le monstre, et qu'il est embarrassé à le tirer de l'eau. Mais à peine avons-nous sauté au jardin par la fenêtre (c'était l'usage du maître et des élèves), que nous voyons le pauvre Gersun revenir piteusement, tenant d'une main sa ligne et de l'autre son nez. Il avait été assez malheureux pour prendre une de ses narines à l'hameçon.

— Tiens, dit un de nous, il a été bon prophète! il a pris un poisson aussi gros que lui.

L'hameçon était si bien engagé dans la chair qu'il fallut couper la soie et faire passer l'hameçon de l'autre côté; ce que le maître exécuta lui-même avec le sang-froid qui ne l'abandonnait pas dans les grandes occasions.

Entre autres moyens de discipline, il avait une vaste armoire sans tablettes où il mettait sous clef les paresseux et les récalcitrants. Un jour qu'il faisait visite à mon père, ce qui lui arrivait souvent, je tournais autour d'eux, pendant qu'ils se rafraîchissaient le verre à la main, sous les pruniers, devant la maison. Ils vinrent à parler d'un prisonnier qui s'était échappé de la grosse tour la nuit précédente; cette idée en réveillant une autre, mon maître se prit la tête avec les deux mains :

— Qu'ai-je fait! s'écrie-t-il, j'ai oublié Dromand dans l'armoire!

Il était six heures! Mon maître tire la clef de sa poche et m'envoie le délivrer.

Je cours, en bon camarade qui veut abréger le plus possible l'ennui du prisonnier. J'arrive et j'ouvre l'armoire, en poussant une exclamation de joie et de pitié. Mais j'avais affaire à un naturel bizarre et malin.

Si Dromand empruntait une règle à un camarade, il ne manquait pas, en la recevant, de lui en donner un coup sur les doigts; si quelqu'un lui prêtait un canif, il le rendait tout ouvert en présentant la pointe; lui passiez-vous un devoir qu'il désirait copier, il lui arrivait presque toujours de le déchirer « par mégarde » ou de répandre dessus, quand sa copie était faite, la moitié de son encrier.

Quand il se vit hors de l'armoire, outré de dépit d'avoir été prisonnier plus longtemps que de raison, il voulut s'en venger sur le premier venu, et, par malheur, j'étais sous sa main! Il était bien plus grand et plus robuste que moi : il me prend, m'enlève, me fourre dans l'armoire à sa place, et il s'éloigne fort satisfait d'un trait si charitable. Chemin faisant, il rencontra le maître, qui lui dit :

— Eh bien, mon pauvre Dromand, je t'avais oublié!

— C'est égal, Monsieur.

— Et Valentin?

— Il viendra plus tard.

Je ne sais si mon maître eut quelque soupçon; mais, heureusement pour moi, qui tempêtais au fond de l'armoire, il entra dans la classe fort à propos pour me délivrer. Le lendemain, il conta l'aventure en présence des élèves. Chacun trouva Dromand bien traître, mais on en riait à mes dépens.

— Valentin, me dit M. R..., à quoi condamnes-tu Dromand? Je te l'abandonne.

Aussitôt je me lève, et, courant à ce méchant garçon :

— Je te condamne, lui dis-je, à me toucher la main!

Il me tendit la sienne, et me serra si fort que je fus près de crier. Je voulus bien attribuer ce geste à la vivacité de sa reconnaissance.

La suite à une autre livraison.

(1) Quand la tempête soulève les flots de la vaste mer, il est doux de contempler du rivage le péril d'autrui.

LES LANTERNES.

COLLECTION DE M. C. SAUVAGEOT, AU LOUVRE.

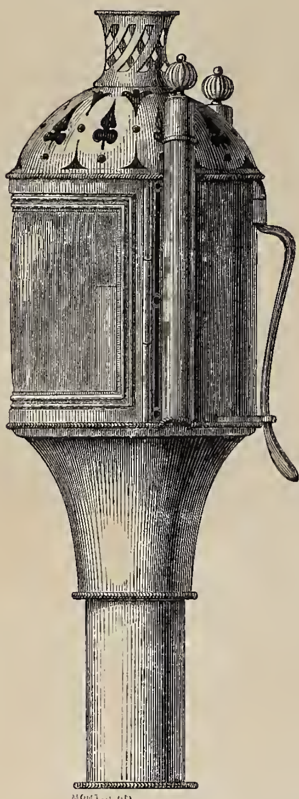
Suite. — Voy. p. 107, 283.

Théopompe, poëte comique grec, et Empédocle d'Agrigente, qui vivaient, l'un 370 ans, l'autre 442 ans avant l'ère chrétienne, paraissent être les premiers auteurs qui aient parlé de lanternes.

Presque toujours en bronze, ou en cuivre jaune, et de forme ronde, les lanternes furent d'abord garnies de corne, principalement de celle de bœuf sauvage, quelquefois même de vessie. L'absence de tout éclairage des villes rendant indispensable l'emploi de ce petit meuble, il devint d'un usage tellement général que même les gens riches s'en servaient, en se faisant précéder d'un esclave qui, à Rome, était désigné sous le nom de *laternarius* (porte-lanterne).

Outre les lanternes qui servaient dans la vie privée, les

anciens en avaient encore pour plusieurs autres usages. Suivant Plutarque, les unes servaient aux augures; les autres, désignées sous le nom de *Laternæ militares*, construites de façon à n'éclairer qu'en arrière, et portées au haut d'une pique, étaient employées dans les armées de terre à éclairer les camps et les marches nocturnes, tandis que d'autres lanternes, destinées à éclairer en avant, servaient dans la marine et s'adaptaient à la poupe des vaisseaux. Ces dernières prenaient alors le nom de *Phanos*, dont l'on a fait fanal. Sur la colonne Trajane, on voit une lanterne de forme cylindrique fixée à la poupe d'un vaisseau.



Lanterne vénitienne du seizième siècle. — Collection de M. C. Sauvageot, au Musée du Louvre.

La petite lanterne dont nous donnons le dessin est d'origine vénitienne. Faite de cuivre jaune, elle date du seizième siècle, et elle a 10 centimètres de hauteur sur 4 de diamètre. Le petit cylindre qui forme la partie du bas se détache à volonté pour recevoir la bougie, que garantit de l'air une feuille de corne. De chaque côté est une colonnette creuse dans laquelle on plaçait sans doute de petites allumettes. Derrière la lanterne se trouve un crochet de 3 centimètres. La petitesse de cette lanterne, l'absence de toute poignée, et la présence seule de son crochet, ne permettent pas de penser qu'elle ait jamais été faite pour être portée à la main; sans doute elle s'accrochait à une partie du vêtement; mais à laquelle? Admettant sans critique l'opinion généralement reçue, faut-il répéter que les Vénitiens l'attachaient à leur chapeau? Nous n'avons trouvé cette supposition appuyée sur aucun texte ni sur aucune gravure du temps. Qu'il nous soit permis d'émettre une autre opinion qui a pour elle l'autorité d'un Romain. Dans le livre XIV (n° 61) des Épigrammes de Martial, nous trouvons ce vers :

Et tuta est gremio parva lucerna meo.

(Et ma petite lanterne se trouve en sûreté sur mon sein.)

« Sur mon sein », n'est-ce pas dire que les Romains agrafaient la lanterne à leur ceinture? Quelle autre place plus commode pour remonter de temps à autre la bougie, de même que pour l'abriter contre le vent et la pluie qui, certes, ne l'eussent pas respectée sur les chapeaux. Comme nous ne voyons pas quel motif aurait pu engager les Vénitiens à changer une tradition indiquée par le simple bon sens, nous croirons, jusqu'à preuve du contraire, que ces lanternes se portaient, aussi bien à Venise qu'à Rome, non au chapeau, mais à la ceinture.

A l'occasion de lanternes, rappelons que Martial, dans le livre précité (n° 62), paraît donner l'origine du proverbe : *Prendre des vessies pour des lanternes.*

Voici les deux vers de Martial; il fait dire à une lanterne :

Cornea si non sum, numquid sum fuscior? Aut me
Vesicam contra qui venit esse putat.

(Quoique je ne sois pas de corne, en suis-je plus obscure? Et celui qui me rencontre peut-il me prendre pour une vessie?)

VIEILLES AFFICHES.

Crazy-Crow, votre serviteur,
Ce soir, Messieurs, aura l'honneur
De faire entendre un cri féroce
Quand de Jason l'épouse atroce
Ses deux enfants égorgera.
Chacun de vous en frémira;
Mais après cet émoi tragique,
Aux sons d'une douce musique,
Crazy-Crow, Messieurs, chantera
Avec Médée un opéra,
Où les deux enfants, en cadence,
Imploreront votre indulgence;
Et puis après on quêtera,
Et chacun chez soi s'en ira.



Crazy-Crow, Irlandais.

Comme Jason ne reparaît point, il est probable que cette malheureuse troupe ambulante n'était composée que de quatre personnages : le père, la mère et leurs deux enfants.

Ce Crazy-Crow avait été d'abord ou fut ensuite employé à l'orchestre de Dublin, sous le règne de Georges II. Lorsqu'il entrait chargé des instruments, son air terrible amusait beaucoup le public; peut-être aussi faisait-il entendre ce « cri féroce » dont parle la vieille annonce que nous venons de traduire.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

UN THÉ HOLLANDAIS AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

LA LÉGENDE DE STAVOREN.



Le Véritable passe-temps. — Dessin de Pauquet, d'après une eau-forte de P.-V.-D. Berge, graveur hollandais du dix-septième siècle.

Ce grave peuple hollandais, qui nous semble si obstinément attaché à ses habitudes, a eu pourtant comme les autres du goût pour nos frivolités. Au temps même où il se soulevait contre la monarchie de Louis XIV, il se laissait

aller peu à peu à nos usages. Tandis que l'infatigable Guillaume III armait tous ses soldats pour résister aux armées de Luxembourg, l'aristocratie de la Haye et d'Amsterdam courbait la tête sous le sceptre des modes de Versailles. La France épouvantait les Pays-Bas par ses armes et les subjuguait par ses habits de velours et ses robes de satin.

Plus tard, lorsque la fatale révocation de l'édit de Nantes chassa de nos provinces tant de nobles familles, les émigrants qui se retirèrent en Hollande propagèrent encore, dans leur nouvelle patrie, les habitudes élégantes, les goûts littéraires, les façons de vêtements, les caprices d'architecture de la France.

De là tant de formes de construction jusque-là peu usitées dans les austères cités de la Hollande; de là les maisons à colonnades, les jardins découpés comme des pièces de marqueterie, les bassins artificiels, les arbres taillés au ciseau. De là les têtes frisées et poudrées, les habits à paillettes et les vertugadins.

A voir ces trois femmes assises dans ce pompeux salon, avec leur toilette d'un autre siècle, ne dirait-on pas trois belles marquises qui, en une de leurs heures de loisir, se réunissent pour parler de leur dernière présentation à la cour, des incidents du jeu de la reine, ou des chroniques de l'Œil-de-Bœuf?

Non, ce sont tout simplement les femmes de trois riches négociants, qui prennent ensemble leur thé et s'entretiennent peut-être de quelques-unes des récentes spéculations de leurs maris, de l'arrivée d'un bâtiment de Java, et des nouvelles exhibitions de laques ou de porcelaines importées du Japon.

A travers les ornements exotiques de la demeure où elles se sont rejointes, on peut distinguer encore plus d'un signe notable du caractère national. A ce parquet luisant, à ces fenêtres si bien essuyées, à ces meubles rangés avec tant de soin, on peut reconnaître les minutieuses habitudes d'ordre et de propreté de la famille hollandaise, et en fouillant quelque peu dans ces livres mondains, on ne tarderait pas à découvrir une belle grosse Bible reliée en chagrin noir, décorée de fermoirs en argent.

D'ailleurs, l'attitude de ces femmes est grave, et le peintre qui les a dessinées nous a lui-même révélé une des causes de cette gravité.

Après les compliments d'usage au moment de leur réunion, et le récit de quelques-unes des principales nouvelles du jour, l'une d'elles s'est mise à parler de la misère du pauvre, et de la nécessité de fortifier les associations de bienfaisance, ces généreuses associations qui, depuis un temps immémorial, sont une des gloires de la Hollande.

Une autre, pour corroborer ce charitable sentiment, a demandé à ses deux amies si elles connaissaient la légende de la femme de Stavoren; et comme ni l'une ni l'autre ne l'avaient encore apprise, elle l'a racontée. Nous espérons que nos lecteurs nous sauront gré de la raconter après elle.

Au temps où la petite bourgade de Stavoren, qui est située dans la Frise, était parvenue à un haut degré de prospérité, il y avait là une veuve immensément riche, mais orgueilleuse et avare, sans affection pour son prochain, sans pitié pour les pauvres.

Un jour, elle expédia un de ses navires au nord de l'Allemagne, et ordonna au capitaine de lui rapporter les plus précieuses denrées de Dantzig.

Ce capitaine, qui était un homme bon et simple, pensa qu'il n'y avait rien de plus précieux que l'un des premiers éléments de la vie humaine, le blé, et remplit son bâtiment de beaux sacs de blé.

Lorsqu'il fut de retour à Stavoren, la veuve courut à bord du navire, empressée de voir les parures germaniques, les étoffes nouvelles, les objets de luxe de toute sorte qu'elle avait rêvés. En voyant la cargaison inattendue qui lui était offerte, elle entra en fureur et ordonna au capitaine de jeter tout ce blé à la mer. En vain le brave homme essaya de s'opposer à cette résolution; en vain il la menaça de la colère du ciel, si elle anéantissait ainsi une denrée qui pouvait soulager les besoins de tant de malheureux :

— Dieu ne pardonne pas, dit-il, la dureté envers les pauvres. Il peut vous punir cruellement de celle que vous voulez commettre. Il peut vous réduire à la misère, qui maintenant n'éveille en vous aucune commisération.

A ces mots, elle détacha en souriant un anneau de son doigt, et répondit au capitaine :

— Je suis aussi sûre de ne jamais être dans la misère, que suis sûre de ne jamais revoir cette bague que je lance au fond des vagues.

Puis elle renouvela impérieusement l'ordre de jeter tout le blé à la mer, et lorsqu'elle eut vu le dernier sac s'abîmer dans les flots, elle regagna sa demeure.

Quelque temps après, elle acheta un poisson, et dans ce poisson, comme dans celui de Polycrate, se trouvait l'anneau qu'elle croyait à jamais perdu. Dès ce jour, sa fortune décrut rapidement. Des inondations dévastèrent ses propriétés; ses navires périrent au milieu des tempêtes; ses débiteurs firent faillite. Enfin, elle tomba de degré en degré dans la misère dont le capitaine l'avait menacée. On la vit errer de porte en porte, mendiant un morceau de pain, et pour que sa punition fût plus exemplaire, elle en subit la rigueur jusqu'à un âge très-avancé.

SUR UN DANGER
DE L'ÉDUCATION DE FAMILLE.

Fragment d'une lettre au Directeur du MAGASIN PITTORESQUE.

Il vous arrive souvent, et avec raison, de faire l'éloge de l'éducation de famille; votre recueil lui est en quelque sorte consacré, et l'on ne peut qu'être satisfait en général de l'esprit dans lequel vous vous efforcez d'y concourir. Mais à côté du bien, il y a le mal, et il n'est peut-être pas moins utile d'attirer l'attention sur l'un que sur l'autre. L'éducation de famille, qui, à condition d'une sage et sévère méthode, constitue pour l'enfance et la première adolescence, et même dans une certaine mesure pour la jeunesse, le plus moral en même temps que le plus stimulant des régimes, peut aussi, faute de vigilance et de tenue, en devenir, comme en n'en voit que trop d'exemples, le plus funeste. Elle cache des dangers auxquels il me semble que l'on ne réfléchit pas communément autant qu'il le faudrait, et sur lesquels j'aimerais à vous voir attirer de temps en temps l'attention.

Quintilien se plaignait déjà de son temps de ce que l'on peut nommer la *paidolâtrie*, l'adoration des enfants, et il en faisait avec raison l'un des travers les plus funestes à la bonne éducation des enfants. Il semble que, dans les temps de décadence religieuse, les esprits, n'adorant plus leurs objets légitimes et ne pouvant résister à l'instinct qui porte naturellement l'homme à adorer quelque chose, soient entraînés à élever aux enfants une sorte d'autel domestique. Mais, sans qu'on s'en aperçoive, ce sont les malheureux qui deviennent les victimes de ce culte aveugle. En voyant qu'on leur immole toutes choses, ils finissent par se persuader que tous les sacrifices leur sont dus; en voyant qu'on ne s'occupe que d'eux, ils s'imaginent naturellement qu'il y a en eux une véritable importance; en voyant solliciter leurs caresses et leurs sourires, ils sont portés à penser qu'au lieu d'avoir besoin de leurs parents, ce sont leurs parents qui

ont besoin d'eux, et que la félicité de la famille dépend de leur caprice. Non-seulement on les flatte, on les admire, on les remercie de leurs graces, mais on recherche leur habil et l'on répète devant eux, comme autant de traits de leur génie précoce, la moindre puérilité tombée de leur bouche. Bref, on n'est en quête que des occasions de s'extasier à leur sujet. Ils ne laissent pas d'en pâtir; car non-seulement on exalte ainsi d'une manière déplorable leur petite vanité et par conséquent leur égoïsme, mais, pour avoir plus de motifs de se délecter de leur intelligence, on ne craint pas de hâter de toutes manières leur développement, au risque de dessécher par cette maturité forcée les sources de leur vitalité future; à peu près comme il arrive pour ces plantes que l'on oblige à fleurir de bonne heure, sauf à se faner quand le printemps commence. Aussi finit-on par ne pouvoir se priver de leur société : leur véritable école, c'est le salon, quand ce n'est pas l'antichambre. Heureux quand ils se bornent à concentrer sur leurs personnes toute l'attention et à se faire les tyrans de la conversation! mais il n'y a pas d'entretien si sérieux auquel ils n'assistent, qu'ils n'écoutent si même ils n'y prennent part, et dont ils ne fassent leur profit à leur façon, soit pour s'endurcir, soit pour s'exalter, souvent pour s'empoisonner. On leur interdit autant que l'on peut les livres dangereux, et l'on ne craint point de les laisser s'abreuver de toutes paroles. Combien il s'en faut que l'on fasse régner autour d'eux ce calme et ce silence de la vie, si nécessaires à l'essor progressif de nos facultés intellectuelles et morales, et dont il semble que le nourrisson, dans la tranquillité de son berceau, soit l'image! Toutes les passions qui agitent leurs parents, celles mêmes qui rayonnent alentour, retentissent jusqu'à eux, et trop souvent leur infusent par une irrémédiable contagion les plus funestes germes de l'envie, de la haine, de l'ambition, de l'avarice. Et comment sont-ils préparés aux difficultés qui les attendent au milieu du tourbillon du monde, quand ils y tomberont enfin? Au lieu d'avoir formé leur caractère, on n'a formé que leur égoïsme; au lieu de leur avoir appris à supporter les contrariétés et la contrainte, ou à s'en délivrer par l'énergie, on ne leur a appris qu'à gémir et à se désespérer jusqu'à ce qu'une main compatissante leur vienne en aide; au lieu de leur avoir enseigné le devoir, on ne leur a enseigné que le plaisir, et ils ne peuvent même en jouir, car les voilà déjà blasés par une éducation qui a flétri en eux toute naïveté avec toute innocence. Ainsi les extrêmes se touchent; et à côté du malheureux enfant du pauvre qui s'est desséché dans sa fleur parce que nul n'a pris soin de lui, il faut placer l'enfant plus malheureux encore qui s'est perdu par l'adoration irréfléchie de ses parents. En le flattant, ils l'ont corrompu, et en l'élevant au-dessus d'eux, ils ne l'ont disposé que pour une chute.

PLUIES DE POUSSIÈRE.

M. Ehrenberg, en étudiant au microscope les pluies de poussière fréquemment observées dans l'hémisphère nord, aux îles du cap Vert, à Gênes, à Malte, etc., a reconnu que ces poussières étaient entièrement composées de débris d'infusoires et de matières organiques provenant des régions de l'Amérique méridionale, balayées par les vents alizés du sud-est. Or les vents alizés du sud-est ne peuvent amener ces débris, là où on les recueille, qu'après un très-long trajet, en passant dans l'hémisphère nord sous forme de courant supérieur dirigé du sud-ouest au nord-est, au-dessus des alizés nord-est, puis en soufflant à la surface de cet hémisphère comme vents généraux du sud-ouest. Quel voyage!

L'explication de ce phénomène remarquable se trouve dans la belle théorie sur les vents exposée par le lieutenant Maury, et dont nous nous proposons de donner une idée claire et précise à nos lecteurs.

CE QUI ADVINT
DE LA CHEVELURE D'INEZ DE CASTRO.

Aux temps antiques, on le verra par la petite histoire que nous allons raconter et dont nous garantissons l'authenticité parfaite, il en eût été de la chevelure de la belle Inez comme de celle de Bérénice, elle eût sans doute figuré parmi les constellations.

Le 25 ou le 26 septembre 1810, la tombe que dom Pedro avait fait élever dans Alcobaça à la victime des trois mauvais chevaliers [1] avait été violée indignement, et celle qui ne fut reine qu'après sa mort, pour nous servir des expressions du poëte, gisait abandonnée parmi de tristes débris, lorsqu'un pauvre moine bernardin du couvent s'en alla recueillir furtivement ces beaux cheveux, que les siècles n'avaient pour ainsi dire pas endommagés. A part les exagérations des poëtes du seizième siècle, ces beaux chevaux semblaient de vrais fils d'or, et ce fut le seul trésor que trouvèrent, parmi des ossements brisés, les hommes impies qui fouillèrent les tombes royales à la veille de la bataille de Bussaco. Le moine fit remettre ces blonds cheveux au marquis de Borba, l'un des régents du royaume, et il fut décidé à Lisbonne que la précieuse chevelure traverserait l'Océan et serait offerte au prince régent, qui depuis deux ans avait trouvé un asile à Rio de Janeiro. Le marquis profitant du départ d'un de ses parents pour les faire parvenir à leur destination nouvelle, ils furent remis fidèlement au comte de Linhares, qui s'était chargé de les offrir. Le digne ministre d'État, qui était aussi un homme parfaitement aimable, s'empressa d'exécuter la commission quasi officielle dont il était chargé, et il apporta au palais, en plein conseil, la cassette qu'on lui avait remise la veille et dans laquelle se trouvaient les blonds cheveux, que le religieux y avait mis épars tels qu'il les avait ramassés. Le malheur voulut qu'un terrible coup de vent, précurseur d'un de ces violents orages comme il y en a journellement à Rio de Janeiro, souffla tout à coup et ouvrit brusquement les fenêtres de la salle où se tenait le conseil. La cassette venait d'être ouverte, et, au vif désappointement des assistants, les flocons de cheveux furent emportés par le tourbillon; ce fut tout au plus si le comte de Linhares, qui tenait le précieux coffret, put en sauver quelques-uns, en déposant son léger fardeau sur le parquet, et en grimpant, malgré ses soixante ans, au sommet de tous les meubles qui garnissaient la vaste salle. Tout le monde sait la terreur qu'inspirait à Jean VI un orage des tropiques; l'excellent prince s'enfuyait, cherchant un abri contre la foudre, tandis que le comte Linhares criait à des noirs occupés de divers travaux, dans le jardin de la cour, qu'ils fissent diligence pour rattraper les reliques tombées. Ce qu'il y eut de vraiment comique dans ce dernier acte de l'aventure, c'est que le mot « tombé » ayant seul frappé l'oreille des noirs, ils crurent que la foudre venait de ravager les appartements du régent, et qu'au lieu de chercher ce qu'ils auraient pu trouver encore, ils se mirent à courir de côté et d'autre en poussant des cris de désolation, afin d'avertir les gens de service; ceux-ci se rendirent en toute hâte, en effet, dans la salle du conseil; ils n'y trouvèrent que le comte de Linhares, en butte aux sarcasmes de son caustique collègue le comte de Galveas. Le ministre d'État avait refermé la cassette, mais les cheveux d'Inez étaient envolés.

[1] Alvarez Gonzalez, Pedro Coello et Diego Lopez Pacheco, qui, pour complaire à Alphonse IV, roi de Portugal, assassinèrent Inez de Castro, unie à dom Pedro, fils de ce monarque, par un mariage que le pape avait sanctionné.

— Eh bien, nous dit un jeune poëte brésilien auquel nous racontions cette anecdote, dont les plus minutieuses circonstances nous sont fournies par un récit du marquis de Rezende; eh bien, peut-être ces beaux cheveux enlevés par le vent ont-ils été portés, de brise en brise, sur les fleurs de quelque jemrose, et il peut se faire qu'un de ces charmants oiseaux que nos Indiens nommaient le *guaynumbi* (ou le rayon du soleil) les ait recueillis au lever du jour et mêlés au duvet de son nid.

LES PYRAMIDES DE SAKKARAH.

Voy., sur les Pyramides, la Table des vingt premières années.

Sakkarah est situé sur la rive gauche du Nil, à peu de distance du Caire. Comme tous les villages arabes d'Égypte, il n'offre aux regards qu'un amas de maisons informes, de huttes grossières, habitées par une population que la misère et l'oppression ont abrutie; si le voyageur s'arrête à Sakkarah, c'est qu'entre ce misérable village et les gigantesques pyramides de Giseh, sur la mer de sable qui recouvre les derniers vestiges de Memphis, on rencontre quelques pyramides en ruine.



Une des Pyramides de Sakkarah. — Dessin d'Alexandre de Bar.

Ces pyramides de Sakkarah sont au nombre de quinze. Elles s'élèvent sur les plateaux arides qui, de toutes parts, bordent la plaine cultivée; elles sont bâties en briques crues, et leur construction, antérieure à celle des pyramides de Giseh, est attribuée aux rois de la troisième dynastie. Cette haute antiquité leur donne un intérêt mystérieux. Les fouilles exécutées à diverses reprises ont fait découvrir des galeries souterraines et des chambres qui avaient servi de sépultures royales.

Autour de Sakkarah se trouvent : la *plaine des Momies,* vaste nécropole où reposaient les corps embaumés des habitants de Memphis; le *puits des Oiseaux,* où des milliers de momies d'ibis sont rangées autour de longues voûtes creusées dans le roc, ainsi que d'autres sépultures d'animaux sacrés; enfin le *Serapeum,* découvert il y a cinq ans [1].

La pyramide dont nous offrons le dessin à nos lecteurs est la seule qui présente une disposition en gradins; elle est aussi la mieux conservée. Aucun de ces monuments ne paraît avoir eu de revêtement extérieur; tous sont ouverts, et quelques-uns sont si complétement dégradés qu'il ne reste plus d'eux que d'informes tumulus.

« On désigne généralement sous le nom de pyramides de Sakkarah, dit M. Maxime Du Camp [1], trois groupes de pyramides placés au-dessus des villages d'Aboukir, de Sakkarah et de Dachour. Elles sont au nombre de quinze, moyennes et petites, toutes bâties en briques crues, ouvertes, sans revêtement, ressemblant à de hauts tumulus, ruinées et presque détruites. Élevées sur la lisière du désert et dominant la plaine où bruissaient autrefois les cités des dynasties memphitiques, elles paraissent sales, tristes et contrefaites quand on les compare à leurs graves sœurs de Giseh. Rien ne peut donner une idée de la désolation du terrain qui les avoisine; ce sont des pierres calcinées par un soleil implacable et au-dessus desquelles miroite sans cesse une couche épaisse de gaz carbonique... Pas un arbre ne se balance, pas une herbe ne verdoie, pas une fleur ne s'épanouit dans cette solitude ravagée. On dirait qu'il manque à l'air je ne sais quelle qualité vitale, et que là on mourrait asphyxié comme dans un cachot trop étroit. »

Près des grandes pyramides de Giseh, on en voit deux petites qui ressemblent à celle de Sakkarah que nous figu-

[1] Voy. t. XXIII (1855), p. 107.

[1] *Le Nil* (Égypte et Nubie).

rons. « Elles se distinguent, dit M. Jomard ([1]), par leur forme, qui se compose de quatre corps placés en retraite de la base au sommet; ce sont comme de larges degrés... On ne sait rien sur ces espèces de pyramides, si ce n'est qu'on en trouve plusieurs semblables dans les environs de Sakkarah, et encore plus au sud. Il est à croire que les constructeurs de ces édifices pyramidaux ont cherché à se distinguer, ou, ce qui est encore plus probable, qu'ils voulaient abréger l'ouvrage en réduisant successivement l'épaisseur du massif pour arriver plus tôt au sommet. »

KUFSTEIN.

Le Tyrol est divisé en neuf cercles. Sa capitale, Innsbruck, est située dans le cercle que l'on désigne sous le nom d'Unter-



Vue de Kufstein, dans le Tyrol. — Dessin de Freeman.

Junthal : c'est aussi dans cette division que se trouve comprise la petite ville de Kufstein, alignée sur la rive droite de l'Inn et dominée par la Josephsburg, forteresse qui couronne une roche escarpée. On peut considérer Kufstein comme une des citadelles d'Innsbruck. Aussi voit-on son nom revenir plus d'une fois dans le récit de nos guerres avec l'Autriche en 1809. Lorsque le Tyrol se souleva, non pour conserver ou conquérir son indépendance, mais seulement pour échapper à la Bavière et pour défendre et consolider son assujettissement à la domination autrichienne, Kufstein fut l'une des premières positions dont s'assura l'héroïque André Hofer ([2]). Mais la volonté absolue de Napoléon était de détacher le Tyrol de l'Autriche, et, en 1809, cet homme énergique pouvait encore ce qu'il voulait. Le maréchal Lefebvre, le général Wrède et le général bavarois Deroi eurent bon marché des Autrichiens : ils rencontrèrent une résistance plus opiniâtre chez les Tyroliens, qui défendaient, sinon leur indépendance, du moins leurs foyers. Un moment même, André Hofer put se considérer comme délié de ses engagements avec l'Autriche, qui, vaincue à Wagram, l'avait abandonné, et il combattit héroïquement, mais sa fortune ne pouvait prévaloir contre celle de nos armes. Le général Deroi occupa Kufstein, et il sut s'y maintenir. Le Tyrol resta, malgré lui-même, une province de la Bavière jusqu'à la paix de Paris, qui, en 1814, le rendit à l'Autriche. Josephsburg est aujourd'hui une maison de détention.

Les paysages qui environnent Kufstein sont charmants. Parmi les hautes montagnes qui s'élèvent à l'est, on remarque le Kaisergebirge et le Lintere-Kaiser ou Scheffauerspitz, haut de 2175 mètres. Les habitants sont catholiques et parlent allemand; au dehors de la ville, ils sont fermiers, pâtres, bûcherons ou mineurs. Leur costume a conservé un caractère pittoresque : les hommes portent des bretelles carrées et brodées; les femmes, des

([1]) *Description de l'Égypte; Antiquités*, t. II, p. 88, in-fol.
([2]) Voy., sur André Hofer, la Table des vingt premières années.

jupons à couleurs vives, des bonnets en pain de sucre et des bas rouges.

LA MAISON DE LA TANTE LISE.

NOUVELLE.

I.

C'était à l'époque des grandes guerres, à celle-là qui a fait dire par Béranger aux enfants des temps nouveaux :

Vos pères ont eu bien des peines!

Un soir, veille d'une bataille qui devait, assurait-on, être décisive, c'est-à-dire plus meurtrière que les autres, deux postes voisins, postes d'observation, les plus avancés au delà des retranchements de l'armée française, étaient commandés par deux officiers qui paraissaient être aussi étrangers l'un à l'autre que si le hasard du service militaire les eût rapprochés pour la première fois. Cependant ces deux hommes, qui étaient à peu près du même âge, appartenaient depuis le même jour au même régiment, et c'est en même temps qu'ils avaient obtenu le même grade. De plus, on remarquait dans leur physionomie cette empreinte à la fois indescriptible et parfaitement distincte qui est le signe particulier du sang, et qu'on appelle l'air de famille. Enfin, comme complément de similitude dans cette double individualité, on peut dire que le soin également affecté de ces deux hommes à se méconnaître mutuellement était encore entre eux un trait de ressemblance : aussi, avant même de s'informer s'ils portaient le même nom, on jugeait à première vue qu'ils devaient être parents. On ne se trompait pas : ils étaient frères, et non pas seulement frères par le fait de la naissance, mais aussi, plus tard, par le choix du cœur. Ils avaient épousé deux sœurs jumelles, leurs cousines, douces et charmantes créatures, qui donnèrent chacune le jour à un fils, et puis, peu de jours après, partirent toutes jeunes de ce monde, ne laissant après elles que d'aimables souvenirs.

Ainsi les rapports d'une double alliance fraternelle avaient encore rapproché ces deux hommes, unis déjà par les liens du sang. Grâce à des titres de parenté si puissants, combien d'excellentes raisons on peut se donner pour finir par aimer son frère, quand le malheur veut qu'on ait négligé de commencer par là! Mais, entre Honoré et Armand Valtier, il ne s'agissait pas d'une amitié difficile à naître; loin de là, leur intimité, autrefois parfaite, était de si ancienne date qu'elle se perdait dans le vague de leurs premiers souvenirs.

Quelle force avait donc brisé ce qui, en ce monde, devrait être le plus solide? Deux faiblesses : la vanité et l'intérêt personnel.

Racontons cette injustifiable rupture, afin qu'il en soit de ceci comme de tout autre produit du mauvais côté de la nature humaine : quelqu'un le signale pour que tous les autres le condamnent.

Au temps où les frères Valtier s'aimaient, les plus grands jours de fête, dans leur enfance, et, durant les années de collége, leurs meilleurs jours de congé, se passaient dans une gentille maisonnette située hors de la ville. Elle appartenait à une vieille demoiselle, amie d'enfance de leurs deux grand'mères. Bien que Mlle Élise Humbert ne fût pas de leur famille, les enfants, par affection, la nommaient la tante Lise. Donc leurs plus anciens et leurs plus joyeux souvenirs étaient attachés à cette maison, que chacun considérait comme sienne; mais ce qui acheva de la leur rendre chère, c'est quand, plus tard, devenus à leur tour chefs de famille, Armand et Honoré Valtier virent leurs deux fils essayer en liberté les premiers pas sur cette même pelouse du jardin de la tante, où jadis eux-mêmes ils avaient marché pour la première fois sans lisières. Cependant Mlle Humbert, qui avait vu trois générations venir successivement s'ébattre chez elle, à vingt ans de distance l'une de l'autre, commençait à atteindre un si grand âge que sa fin ne pouvait manquer d'être prochaine. Elle allait s'affaiblissant chaque jour, ce qui causait aux frères Valtier une douloureuse inquiétude, toutes les fois que, pour obéir aux devoirs de leur état, ils étaient forcés de s'éloigner d'elle. Mais à travers les regrets que d'avance ils donnaient à la vieille amie de la famille, se glissait une arrière-pensée moins honorable pour le cœur humain. « La tante va nous quitter, se disait à part lui chacun des deux frères; mais sa maison restera. A qui, de mon frère ou de moi, va-t-elle la laisser? » Quoiqu'ils ne fussent pas légitimement les héritiers de Mlle Humbert, Armand et Honoré s'étaient impatronisés de telle sorte dans sa maison que, suivant eux, celle-ci ne pouvait pas sortir complétement de la famille. Ainsi donc, il fallait qu'elle finît par appartenir à l'un ou à l'autre frère. Pourquoi pas à tous deux? Ils oublièrent de s'adresser cette question : de là une espérance ambitieuse d'abord timidement conçue, mais qui prit peu à peu tant de force que chacun, s'isolant de son frère, en arriva à se croire un droit exclusif à l'héritage de la tante Lise. Mais tout cela n'était encore que le rêve de la convoitise : un mot de Mlle Humbert pouvait le faire évanouir; car, jusqu'à ce moment, elle n'avait laissé rien deviner de ses intentions dernières. Enfin elle parla, ou plutôt elle fit écrire aux deux frères, qui étaient alors en garnison dans une ville lointaine. Le notaire de la tante Lise adressa à Honoré et à Armand deux billets distincts, qui renfermaient chacun exactement la même phrase :

« Mlle Élise Humbert veut vous voir encore une fois : elle lègue sa maison hors la ville à celui de vous deux qui arrivera le premier près d'elle. »

L'égoïsme les avait mis déjà sur le penchant des mauvaises pensées; la lecture de ce billet les y poussa plus avant. Sans se communiquer leur projet de départ immédiat, ils partirent chacun par un chemin différent, avec le même espoir de se devancer l'un l'autre. Cette triste lutte de l'intérêt personnel entre les deux frères les eût infailliblement amenés à se rencontrer frappant au même instant à la porte de la tante Lise, si un léger accident de route n'eût retardé de quelques minutes l'arrivée d'Armand Valtier. Mais à peine Honoré avait-il été introduit près de leur vieille amie que son frère fut annoncé. L'orgueilleuse satisfaction du premier en date ne sut pas mieux se dissimuler que le découragement du plus tard venu.

— Mon pauvre Armand, dit la vieille demoiselle Humbert quand elle vit les deux frères réunis à son chevet, c'est Honoré qui te recevra chez lui, dans cette maison qui va bientôt lui appartenir; car il était ici avant toi, je le reconnais, je le constate, mais je le regrette.

— Comment, tante Lise, dit Armand avec joie, vous espériez que je le précéderais?

— Eh non, répondit elle; j'espérais que vous arriveriez ensemble!

Quelque temps après, quand le décès de la demoiselle Humbert eut mis Honoré en possession de sa maison hors la ville, il fit annoncer à son frère qu'il laissait un logement à sa disposition. Armand lui répondit que jamais ni lui ni son fils ne remettraient les pieds dans cette maison à titre d'invités. Sa dignité personnelle, poursuivait-il, ne lui permettait pas d'être l'hôte obligé de celui qu'il ne pouvait croire complétement étranger à l'événement qui l'avait arrêté en route. La réponse d'Armand se terminait par ces mots : « Les fils vengent leurs pères. J'ai l'espoir, sinon de mon vivant, du moins qu'après moi, la maison de

la tante Lise changera un jour de maître, sans pour cela sortir de la famille. »

À partir de ce moment, tout rapport entre les deux frères fut rompu, et les jeunes cousins, Eugène et Auguste Valtier, qui avaient déjà pris la douce habitude de bien vivre ensemble, furent séparés. Ils ne se rencontrèrent plus que rarement et par hasard, quand le même bon souvenir les conduisit à six lieues de la ville, chez la mère Nicole, leur nourrice.

Revenons maintenant à notre première scène. Comme il a été dit plus haut, les incidents de la vie militaire avaient amené Armand et Honoré Valtier à commander, la veille d'une grande bataille, les deux postes d'observation les plus exposés au feu de l'ennemi. La nuit était tombée, et de nouveau les officiers venaient de se rencontrer dans l'une de ces rondes incessantes qu'exigeait la sévère veillée des armes. Ils avaient échangé les mots d'ordre et de ralliement, puis, sans se rien dire de plus, ils allaient regagner leurs postes respectifs, afin de se préparer, par quelques moments de sommeil, aux terribles épreuves du lendemain, quand ils entendirent un vieux soldat dire à ses camarades :

— Çà chauffera dur ici, au petit jour. Je crois que ceux qui n'ont pas écrit ce soir à leurs parents oublieront longtemps de donner de leurs nouvelles. Bien que je n'entende pas l'horloge, je peux vous dire au juste l'heure qu'il est : mes enfants, il sonne l'heure de faire son testament; avis à ceux qui veulent laisser leur pipe à quelqu'un !

La plaisanterie était lugubre; cependant elle fit rire les soldats. Quant aux officiers, qui s'étaient mis en marche, ils s'arrêtèrent. Un pressentiment semblable et la même suite de pensées s'offrirent instantanément à l'esprit des deux frères.

— Je serai tué demain... J'ai un fils... Je ne veux pas mourir sans lui avoir fait connaître ma volonté à propos de la maison de la tante Lise... Mais comment écrire?... A qui demander ce qui me manque?... À lui!

En se parlant ainsi, c'est son frère que chacun d'eux se désignait. Une fausse honte les fit hésiter un moment à s'aborder; mais, la nécessité parlant plus haut que cette honte, le besoin de l'un l'autre les rapprocha.

— Monsieur Honoré Valtier, dit Armand, vous avez compris sans doute qu'au moment où nous sommes je puisse avoir à vous demander un service?

— Oui, cela doit être, et j'en suis enchanté, répondit Honoré; car je pourrai compter, en échange, sur un bon office de votre part.

— Vous connaissez ma consigne, poursuivit Armand; dans le poste que j'occupe en vue de l'ennemi, défense expresse, cette nuit, d'avoir de la lumière.

— Et la clarté des étoiles ne vous suffirait pas pour écrire à votre fils, observa Honoré; car c'est là, je crois, ce que vous voulez dire !

— Précisément. Mais la mesure de prudence qui m'interdit la lumière ne vous est pas imposée, grâce au pli du terrain qui cache votre poste.

— En effet, riposta Honoré, vous pourrez écrire chez moi; mais apportez votre encre et votre papier, car le dernier boulet qui a ricoché par ici ce soir a enlevé tous mes ustensiles de bureau.

— Qu'à cela ne tienne, j'ai tout ce qu'il me faut; l'important était que je pusse trouver un lieu propice pour écrire, et c'est à vous que je le devrai.

— Vous ne me devrez rien; j'entends bien vous faire payer la location de l'abri et de la lumière.

— Vraiment? Eh bien, je l'aime mieux ainsi! M. Honoré Valtier serait-il assez bon pour me dire si je dois payer d'avance, et quel est le prix qu'il exige?

— Une plume, de l'encre et le papier nécessaire pour que je puisse aussi écrire à mon fils. Puis-je compter sur vous?

— Autant que je compte sur vous-même, répondit Armand; dans un instant, j'aurai l'honneur de me présenter chez vous.

— Je vais tout préparer pour avoir l'honneur de vous y recevoir, répliqua Honoré, tandis que l'autre se dirigeait vers son poste.

Quelques minutes après cet échange de paroles, le plus long qu'ils eussent eu ensemble depuis nombre d'années, Armand revint près de son frère. Ce dernier, à l'aide d'une planche et de quelques pierres amoncelées, avait improvisé sous sa tente une table et deux sièges. La faible lumière d'une lanterne des rondes nocturnes éclairait le réduit. C'était peu, mais ce peu était tout pour celui que sa consigne avait condamné à l'obscurité absolue.

— Soyez le bien-venu, dit Honoré à son frère; le bureau est prêt, il n'y manque plus que les fournitures, que vous apportez, sans doute.

— Vous me voyez désolé, repartit Armand, déposant sur la table une écritoire et deux plumes; malgré toutes mes recherches, il ne m'a été possible de trouver que cette unique feuille de papier, ce qui est à peine assez, vous en conviendrez, pour une seule lettre.

— Il faudra pourtant que cela suffise pour deux, riposta Honoré; vous vous êtes engagé au partage, et votre place à la lumière est à ce prix.

— Je sais que monsieur Honoré Valtier ne me la céderait pas pour rien, même en ce moment, où j'ai tant de choses à dire à mon fils.

— Autant que j'en ai moi-même à dire au mien. D'ailleurs c'est marché conclu. Et puis, vous teniez tant à payer votre loyer tout à l'heure!

— J'y tiens encore, dit froidement Armand Valtier.

Et, pour preuve, il déchira dans son pli la précieuse feuille de papier, et présenta l'un des feuillets à son frère. Surpris tout à coup par le souvenir de leur ancienne habitude du partage, Armand ajouta :

— Tiens! c'est comme autrefois!

— Oui, comme autrefois! répéta Honoré, ému par le même souvenir. Les deux frères se regardèrent; un mot de plus, et ils étaient réconciliés. Le mot ne fut pas dit. Ils s'installèrent face à face devant la table, et, silencieux désormais, ils écrivirent. Pendant quelques minutes, leurs plumes coururent sur le papier. Enfin les deux officiers, ayant fini d'écrire, fermèrent leurs lettres, qu'un soldat fut chargé de porter aussitôt au poste qui devait les transmettre à l'intendance. Armand et Honoré, qui n'avaient plus rien à faire l'un chez l'autre, échangèrent un salut et se séparèrent sans même se dire au revoir.

La suite à une autre livraison.

ARBRES GÉANTS EN CALIFORNIE [1].

..... Je t'ai dit que nous avions choisi Murphy à cause du voisinage de French-Guch; mais ce n'était pas la seule raison : nous n'étions qu'à quinze milles de ces arbres géants dont les étonnantes dimensions t'ont peut être été racontées par les journaux; et tu as alors tout aussitôt crié au canard américain. Mais tant de témoins oculaires, et entre autres un voyageur naturaliste de notre jardin des Plantes, me l'avaient tellement affirmé que je ne pouvais en douter. Aussi, après notre visite au *placer*, nous nous mîmes en route pour aller visiter les mammouths du règne végétal. Pour la modeste somme de vingt francs, une voiture nous y conduisit par une route très-comfortable, ouverte à travers une forêt et le

[1] Extrait d'une lettre d'un capitaine de vaisseau de la marine militaire de France.

long de canaux qui amènent pendant 45 milles les eaux du Stanislas aux mines de tout le comté de Calaveras. Or, il y a huit ans, les Espagnols n'avaient pas même encore pénétré dans cette partie du pays. Sur la route, nous nous croisions partout avec des rails en bois qui portent de gigantesques sapins à deux scieries à vapeur établies dans ces solitudes, et livrent maintenant à Murphy de magnifiques planches d'un pouce d'épaisseur, à raison de trois sous le pied.

Enfin, nous arrivâmes en vue de ces fameux arbres, réunis, au nombre de quatre-vingt-douze, en pleine croissance, sur une cinquantaine d'hectares de superficie. C'est une espèce de cèdre qui s'élève droit comme une colonne. Ils ont cent mètres de haut et trente mètres de circonférence; les branches commencent à environ quarante mètres du sol; elles sont peu nombreuses; le sommet est couvert d'un joli feuillage. J'ai recueilli quelques graines pour ton jardin; je te souhaite de les voir en pleine croissance, car, d'après les déductions tirées d'un des plus beaux et des plus sains qui a été abattu il y a trois ans, et dont une tranche a été envoyée à Paris, il n'a pas fallu moins de quatre mille ans pour que ces arbres aient atteint un tel développement. Si tu t'étonnes d'une hauteur de cent mètres, que diras-tu du vieux tronc étendu sur le sol, qui mesure 450 pieds en hauteur et 42 pieds de circonférence. En tombant, le géant s'est rompu à trois cents pieds, et là il mesure encore 18 pieds de diamètre. C'est, du reste, la terre des arbres géants; car ces cèdres sont entourés de cyprès et de pins qui ont plus de 200 pieds de haut et un diamètre de 20 à 25 pieds. J'ai noté sur mon journal toutes les dimensions mesurées de la plupart de ces merveilles, et tu seras stupéfait de cette puissance de végétation.

Ce sont les passions beaucoup plus que les connaissances qui gouvernent l'univers; et si quelquefois l'esprit a été nuisible, il faut encore plus d'esprit que n'en ont les méchants pour les contenir et pour les vaincre.

MALLET DU PAN.

Mallet avait raison. On abuse de tout, même de l'esprit et des lumières. On a bien abusé de l'Évangile! Mais y avait-il moins de révolutions en ce monde, moins de calamités publiques et particulières, quand on ne savait pas lire? Ne connaît-on les renversements de trône et d'empire et les guerres sociales que depuis l'invention de l'imprimerie et des journaux? Où les *Jacques* du quatorzième siècle avaient-ils appris à brûler les châteaux et à égorger les nobles?

S. DE SACY.

UN DESSIN DE PAUL DELAROCHE.

Quelques-uns des tableaux de Paul Delaroche ont soulevé de vives critiques : ses dessins n'ont eu que des admirateurs. La simple esquisse que nous aimons à reproduire se recommande au souvenir par un charme particulier : on croit que le peintre a voulu y représenter, non dans le détail des traits assurément, mais dans l'ensemble de leur attitude, son épouse bien-aimée, morte prématurément, objet d'estime et de regrets universels, et un de ses deux fils, nommé Philippe. C'est une de ces études faites, le soir, au coin du foyer, sous la demi-clarté de la lampe, aux heures paisibles où l'on se parle, à mots interrompus et mêlés de silences, de la vie du jour qui s'achève. Combien de ces dessins impromptus des veillées ont été oubliés, perdus, jetés aux flammes, et qui, conservés et réunis, nous intéresseraient comme ces mémoires de famille, d'autant plus sincères et plus parfaits qu'ils n'étaient point destinés au public et qu'on les traçait sans se préoccuper ni de critique ni de gloire! Sous ce rapport, il en est de la plupart des hommes comme des artistes : les faits et les paroles que nous connaissons d'eux sont souvent les plus apprêtés; le plus simple et le meilleur de leur nature reste presque toujours dans l'ombre.



Fac-simile d'une eau-forte de Paul Delaroche (la seule qu'il ait faite), appartenant à son fils Horace. — Dessin de Marc.

PERSONNAGES CÉLÈBRES DE L'ORIENT.

ALEXANDRE MAUROCORDATO.



Alexandre Maurocordato (1636-1707). — Dessin de Chevignard, d'après un portrait du temps.

Constantinople, sous la domination musulmane, n'avait rien perdu de son prestige aux yeux des Grecs. Les priviléges consentis spontanément aux orthodoxes par le conquérant, la protection de la loi, toujours plus efficace au siége même du gouvernement que dans les provinces, les perspectives nouvelles offertes à l'activité et au génie commercial des Grecs, comblèrent rapidement les vides qu'avait faits la conquête. Tout ce qu'il y avait au dehors d'hommes actifs et entreprenants afflua de nouveau dans la capitale; et, pleins de confiance dans l'ascendant irrésistible de leur race, les vaincus de la veille méditaient déjà d'asservir leurs vainqueurs barbares en s'enrichissant de leurs dépouilles :

Græcia capta ferum victorem cepit. . . . . (¹)

Parmi les Grecs qui étaient venus chercher fortune à Constantinople, au commencement du dix-septième siècle, se trouvait un insulaire de Chio, nommé Pantelis Maurocordato. Industrieux et de bonne mine, le commerce commença à l'enrichir : l'amour fit le reste. L'épouse dédaignée d'un prince de Valachie, Roxandra, s'éprit du jeune Grec, à qui elle apporta, avec sa personne, une dot considérable. Et comme elle-même possédait, à défaut de la beauté, dont la nature lui avait été peu prodigue, un grand fonds de sagesse et de bon sens, elle vécut heureuse dans sa nouvelle condition, et, peu de temps après son mariage, devint mère d'un fils qui fut nommé Alexandre.

Roxandra était de plus une femme d'un rare savoir, instruite également dans les lettres anciennes et dans la philosophie, au point que ses contemporains n'ont pas craint de la placer à côté de la célèbre Hypatie. Aussi, devenue veuve de bonne heure, ne se trouva-t-elle point embarrassée pour diriger l'éducation de ses enfants. Alexandre fit, sous sa surveillance, et en quelque sorte sous ses auspices, ce que nous nommerions aujourd'hui ses humanités; et comme il eut atteint sa quatorzième année, vers 1649

(¹) La Grèce vaincue asservit son vainqueur barbare.

ou 1650, elle l'envoya à l'Université de Padoue pour y étudier les sciences et principalement la médecine.

L'Italie, à cette époque, bien que sa renommée scientifique et littéraire commençât à décroître, était toujours considérée, parmi les Orientaux surtout, comme la terre classique des arts et de l'érudition. Ses universités, depuis longtemps célèbres, avaient un attrait particulier pour les Grecs, charmés de retrouver, brillantes de tout leur éclat, ces fleurs de l'antiquité grecque et latine qu'y avaient transplantées leurs ancêtres. A Padoue, le jeune Maurocordato ne démentit point la réputation de savoir et d'éloquence que s'étaient faite ses compatriotes. Doué d'une compréhension vive, d'une rare facilité d'élocution, avide de science, mais en même temps passionné pour le bruit et la dispute, entêté, ergoteur, — un vrai Grec du temps de Périclès, — il était tout à la fois la gloire et l'épouvantail de l'école, et s'attirait autant de réprimandes par ses continuelles incartades que ses succès lui méritaient de louanges. Une fois, comme il revenait de Venise à Padoue, *par le coche,* avec un de ses camarades, ils firent rencontre d'un moine qui, après avoir entamé avec les deux jeunes Grecs une controverse sur le concile de Florence et les pains azymes, étourdi par les fumées du vin non moins que par la chaleur de la dispute, se laissa choir de son long sur le plancher de la barque, où il s'endormit d'un profond somme. Ce que voyant nos deux étourdis, ils détachèrent le fallot du grand mât et le suspendirent, en manière d'enseigne, au dos du dormeur. Cette plaisanterie d'écoliers en vacances fut taxée d'acte impie par la sérénissime république, toujours portée à penser mal des orthodoxes, et elle décréta d'accusation les deux jeunes gens. Prévenu à temps, Maurocordato quitta l'État de Venise, et chercha à Florence, d'autres disent à Bologne, un abri contre la tempête. Ce qu'il y a de certain, c'est que, à quelque temps de là, il reçut à la fois le bonnet de docteur en médecine et en philosophie; et ce double triomphe fut suivi presque aussitôt de la publication de son premier ouvrage, le *Traité de la circulation du sang,* qu'il dédia au grand-duc de Toscane. C'était trente ans après la grande découverte de Harvey.

De retour dans sa patrie, Maurocordato opéra une révolution dans la pratique de l'art médical, abandonné jusque-là aux empiriques. Notre célèbre voyageur Tournefort, qui le rencontra à Constantinople sur la fin de sa carrière, rend témoignage de la précision et de la sûreté de sa méthode. Chargé en même temps d'une chaire à l'école du Phanar, récemment instituée par Manolaki Castrianos, il voyait l'élite de la jeunesse grecque se presser à ses cours, dont l'éclat fut rehaussé par la publication de deux nouveaux ouvrages, un commentaire sur le traité *De la Génération et de la Corruption*, d'Aristote, et une *Syntaxe de la langue grecque.* Médecin, professeur, écrivain, son activité prodigieuse suffisait à tout; et, dans le même temps qu'il étonnait ses concitoyens par l'étendue et la variété de ses connaissances, il trouvait encore le moyen d'en acquérir de nouvelles, par l'étude assidue des trois langues de l'Orient musulman, le turc, le persan et l'arabe.

Qui le poussait à ces rudes labeurs? Était-il mû par le pur amour de la science? Cherchait-il à se frayer ainsi l'accès vers une nouvelle carrière, plus large et plus éclatante?

Déjà, depuis plusieurs années, la pratique de son art l'avait mis en rapport avec la plupart des hommes qui jouaient un rôle dans le gouvernement. Parmi eux, et avant tous les autres, se trouvait le grand-vizir Ahmed-Kupruli, le deuxième de cette illustre famille des Kupruli qui, par une exception unique dans l'histoire ottomane, donna successivement trois grands-vizirs à l'empire; — tous les trois hommes éminents, qui, pressentant la prochaine décadence de leur patrie, tentèrent vainement de la retenir sur la pente qu'elle descendit rapidement après eux.

Kupruli se déclara le protecteur de Maurocordato, et lorsque son compatriote Panajoti, pour lequel avait été créée la charge de grand interprète de la Porte, vint à mourir (1673), il le désigna pour le remplacer. Cette charge, la plus haute qu'un chrétien eût remplie jusqu'alors, et qui demeura jusqu'à ces derniers temps entre les mains des Grecs, marqua leur premier pas vers le but secret où tendait leur ambition. Les Turcs, à cette époque, dédaignant l'étude des langues européennes, et néanmoins leurs rapports avec l'Occident se multipliant de jour en jour, le grand interprète devenait l'intermédiaire obligé entre le gouvernement et les puissances étrangères, et toutes les affaires passaient par ses mains.

Nommé à la même époque grand logothète, ou chancelier du siége œcuménique, Maurocordato fit servir son crédit au bien de son Église et de sa nation. Il soutint avec énergie les droits ou les prétentions de ses coreligionnaires relativement aux lieux saints. Par ses soins, un grand nombre d'églises furent rebâties; des écoles s'élevèrent à l'ombre du sanctuaire, et commencèrent la renaissance littéraire de la Grèce, avant-coureur de sa renaissance politique.

Bientôt la grande guerre qui s'alluma entre la Turquie et l'empire, à la fin du dix-septième siècle, ouvrit un champ plus vaste au génie politique de Maurocordato.

En 1683, au début des hostilités, nous le voyons accompagner le grand-vizir Kara-Moustafa sous les murs de Vienne. On sait l'histoire de ce siége mémorable, et comment la chrétienté fut sauvée une seconde fois par Jean Sobieski. Mais ce qu'on ignore, c'est la part qu'eut Maurocordato dans ce grand événement, alors que le vizir, sur le point de tenter un assaut général qui lui eût vraisemblablement livré la ville, en fut dissuadé par le grand interprète, et, attiré par l'espoir d'un riche butin, consentit à ouvrir des négociations que l'habile conseiller traîna jusqu'à l'arrivée de Sobieski. Ce fait, qu'aucun chroniqueur n'a relaté, a passé dans la tradition historique à Constantinople et dans toute la Turquie. Deux circonstances ajoutent à l'autorité de cette tradition. D'une part, l'emprisonnement et les mauvais traitements que Maurocordato et sa famille eurent à souffrir de la part des Turcs, à son retour à Constantinople. De l'autre, et comme contraste, l'envoi de lettres patentes, émanées de l'empereur Léopold, à l'insu de la Porte, et qui conféraient au grand interprète le titre de comte de l'empire.

Maurocordato avait composé, pendant la durée du siége, un *Journal*, dont le manuscrit a été signalé dernièrement à l'attention des érudits par M. Lebarbier, membre de l'École française d'Athènes, qui l'a découvert dans la bibliothèque du monastère du Saint-Sépulcre, à Constantinople. Un Grec de nos amis, qui a eu cette relation entre les mains, et qui l'a feuilletée à la hâte, nous a affirmé qu'elle ne contient que des particularités insignifiantes et sans intérêt pour l'histoire ou la politique générale de l'époque : ce qui s'expliquerait suffisamment, du reste, par la situation précaire et périlleuse de l'auteur. Il paraîtrait néanmoins qu'une lecture plus attentive y aurait découvert plusieurs faits curieux et des documents diplomatiques importants.

Nulle part autant qu'en Turquie le Capitole n'est près de la roche Tarpéienne. A peine échappé, par le crédit de son ancien patron, Kupruli, à la prison et au glaive du kapidji, Maurocordato fut envoyé de nouveau à Vienne, sous prétexte de notifier à l'empereur l'avénement du nouveau sultan, mais en réalité pour ouvrir la voie à une entente avec l'Autriche. C'était en 1688, et la Porte commençait à être lasse d'une guerre où elle avait essuyé

défaite sur défaite. Les négociations traînèrent pendant trois ans, au bout desquels Maurocordato revint à Constantinople, après avoir employé ses loisirs forcés en Autriche à réunir les matériaux de son *Histoire universelle*. Il fit construire, à la même époque, et à ses frais, la chapelle grecque qui se voit encore aujourd'hui à Vienne.

Vers la fin de 1698, la victoire du prince Eugène sur la Theiss, et la médiation de l'Angleterre et de la Hollande, amenèrent de nouveaux pourparlers pour la paix. Des négociations en règle s'ouvrirent à Carlowitz. Le *reiss-efendi* (ministre des relations extérieures) en personne ayant été choisi pour représenter la Porte, Maurocordato lui fut adjoint en qualité de conseiller, avec le titre, qui fut créé à cette époque, de *confident des secrets de l'empire* (*o ex aporrêtôn*).

Dans ce mémorable congrès, où tant d'intérêts divergents se trouvaient aux prises, où des provinces furent cédées, des forteresses rasées, des émigrations consenties, et où furent modifiées les circonscriptions géographiques de l'Orient, Maurocordato fit preuve d'une habileté et d'un tact supérieurs. Sa dextérité eut d'abord à s'exercer à l'occasion d'une question d'étiquette qui, dès les premiers jours, menaçait de tout compromettre. Cinq puissances, outre deux puissances médiatrices (Angleterre et Hollande), étaient représentées dans le Congrès. Or, il s'agissait de déterminer, chose grave! dans quel ordre les plénipotentiaires feraient leur entrée dans la salle des conférences. On discutait là-dessus depuis plusieurs semaines sans pouvoir s'entendre, lorsque Maurocordato leva la difficulté en proposant de percer dans la salle, de forme ronde, un nombre de portes égal à celui des représentants, ouvertes extérieurement chacune du côté qui répondait à leur pays. Les tentes furent disposées de la même manière autour de la salle, en sorte que, le premier jour du congrès, chacun d'eux sortant de son pavillon d'un pas égal, ils entrèrent en même temps dans la salle, se saluèrent mutuellement et à la fois, et vinrent occuper le siége qui se trouvait devant eux, vis-à-vis de la porte.

Maurocordato fut, durant trois mois, l'âme des négociations. Obligé de tenir tête à lui seul aux représentants des cinq puissances alliées, il s'adressait à chacun d'eux dans sa propre langue, et finissait presque toujours par le ramener à son avis. Quand l'accord eut été établi sur tous les points, et que l'instrument de la paix eut été rédigé et transcrit par lui en quatre langues, son collègue le reiss-efendi prit la plume et apposa sa signature au bas du traité, avec le même flegme et le même silence hautain qu'il avait conservés pendant les débats.

Nous ne suivrons pas Maurocordato dans le reste de sa carrière si laborieusement remplie. Ses derniers jours ne furent pas exempts d'orages. Une émeute, attisée par le mécontentement qu'avait produit la paix de Carlovitz, mit de nouveau ses jours en péril, et le força de reprendre le chemin de l'exil. Enfin le calme revint, et, à l'avénement du sultan Ahmed (1703), il reprit ses fonctions près de la Porte, et parvint à un degré de puissance qu'aucun chrétien n'avait atteint jusqu'à cette époque.

Cependant l'âge avait un peu tempéré cette ardeur ambitieuse qui paraît avoir été le principal mobile de sa conduite, et, moins occupé désormais du soin de pousser sa fortune que de fonder la grandeur durable de sa maison, il comprit que rien ne manquait à ses prospérités, sinon de savoir les restreindre. Aussi, lui qui avait disputé autrefois avec les princes de Valachie et de Moldavie pour qu'ils le traitassent d'*illustrissime (o eklamprôtatos)* dans leurs lettres, refusa-t-il le titre d'*Altesse sérénissime* que la Porte lui offrait avec le gouvernement de l'une des deux provinces.

Ses deux fils, Nicolas et Jean, n'imitèrent pas la réserve de leur père, et, parvenus plus tard l'un et l'autre à l'hospodarat, ils ouvrirent en Moldo-Valachie la série des gouverneurs connus sous le nom de *Phanariotes*.

Quant à Alexandre Maurocordato, revenu, à mesure qu'il se retirait de la scène politique, aux occupations qui avaient fait le charme et la gloire de sa jeunesse, il reprit avec ardeur le cours interrompu de ses études et de ses travaux littéraires. Il mourut en 1707, à l'âge de soixante-dix ans, comme un patriarche et un sage des anciens jours, entouré de sa famille, de ses amis, de ses manuscrits et de ses livres.

Nous avons indiqué en passant ses principaux ouvrages : le *Traité de la circulation du sang* (en latin), dont il existe des traductions en espagnol, en français, en allemand, en hollandais, en grec et en turc; le *Commentaire sur Aristote*, la *Syntaxe*, les *Éphémérides*. Citons encore une *Histoire des Juifs* et des *Essais de morale* très-estimés, et surtout le recueil (malheureusement fort incomplet) de ses *Lettres*, publié à Constantinople, en 1804.

C'est là qu'il faut chercher le secret de son âme et de sa politique. La voie où il s'était aventuré était semée de déboires et de périls : il le sentait et il en souffrait parfois. Se courber pour se redresser plus tard, ramper pour atteindre au but plus sûrement; lécher, suivant l'expression orientale, la main qu'on ne peut abattre : quel rôle! Aussi, par instants le dégoût s'empare de lui. Il écrit à l'instituteur de ses enfants : « Nous remuons, comme Sisyphe, le rocher de la servitude. » Une autre fois, s'adressant à un de ses amis, et laissant déborder l'amertume de son cœur : « De combien de tristesses, de combien de déboires la vie des cours est remplie! Que de difficultés à chaque pas! Que d'injustice chez ceux qui commandent! que d'arrogance, que de méchanceté! etc. » Mais alors qui le forçait à respirer cet air empoisonné? Sans doute le seul intérêt de sa patrie et de sa religion l'anime. C'est pour réhabiliter la Grèce dans sa personne qu'il flatte ses oppresseurs. Mais n'y a-t-il pas à craindre pour les âmes tièdes et faibles le danger de ces apostasies apparentes? Et, ce danger n'existât-il pas, le but fût-il pleinement atteint, comme il arriva pour Maurocordato, s'il est vrai, comme on l'assure, que la lecture de ses lettres inspira la tentative de Rhigas, et prépara l'affranchissement de la Grèce, la question de morale resterait encore à résoudre. Pour être utile à sa nation, il trahit à plusieurs reprises les intérêts de ceux qui s'étaient confiés à lui; il manqua, non de patriotisme, mais de droiture. Or, au fond de l'âme humaine, il y a quelque chose qui proteste contre cette dangereuse doctrine que la fin légitime les moyens. Les lettres de Maurocordato témoignent de cette vérité. Les plaintes qui lui échappent accusent moins la révolte de l'orgueil blessé que le trouble secret de la conscience.

HISTOIRE DU COSTUME EN FRANCE.

Suite. — Voy. p. 140, 172.

RÈGNE DE LOUIS XIV.

Costume civil (de 1643 à 1658). — L'histoire des modes ne saurait se traîner sur les divisions de l'histoire politique; c'est pourquoi nous la partagerons, pour le long règne de Louis XIV, en trois époques dont la première ne finira ni avec la minorité du roi, ni avec le gouvernement de Mazarin, mais avec l'existence de celui qui fut réputé l'astre de la cour avant que le monarque eût définitivement éclipsé tout son entourage. Nous voulons parler du duc de Candale, mort à trente ans, le 28 janvier 1658, du double

chagrin d'avoir été battu par les Espagnols et d'avoir perdu le cœur de Mme d'Olonne. C'était un beau blond, « le plus honnête homme de son temps », suivant ses contemporains, qui entendaient par là le personnage dont les manières avaient le plus de distinction. La nature avait mis en lui un côté, mais un seul, du génie d'Alcibiade; de sorte que le cardinal de Retz a pu dire justement de lui qu'il n'eut rien de grand que les canons. En effet, dans ses gouvernements et commandements, c'est surtout par les rubans et par le linge qu'il se fit remarquer. Sa gloire est d'avoir servi de modèle à ceux qui voulaient bien s'habiller, Il inventa une façon de chausses qui de son nom s'appelèrent *chausses à la Candale.*

Mais il faut prendre les choses à un moment où ce lion était encore trop jeune pour exercer un si grand empire. Les *Lois de la galanterie,* qui parurent en 1644, nous fournissent sur la tenue des hommes de minutieux détails dont nous ferons notre profit :

« Pour parler premièrement de ce qui concerne la personne, l'on peut aller quelquefois chez les baigneurs pour avoir le corps net, et tous les jours l'on prendra la peine de se laver les mains avec le pain d'amande. Il faut aussi se faire laver le visage presque aussi souvent, et se faire raser le poil des joues, et quelquefois se faire laver la tête, ou la dessécher avec de bonnes poudres. Vous aurez un valet de chambre instruit à ce métier, ou bien vous vous servirez



Ouvrier (1649) ; Galants à la mode de 1647 et de 1648; d'après diverses gravures du temps. — Dessin de Chevignard.

d'un barbier qui n'ait autre fonction, et non pas de ceux qui pansent les plaies et les ulcères, et qui sentent toujours le pus et l'onguent, lesquels vous n'appellerez que quand vous serez malade; et en ce qui est de vous accommoder le poil, vous aurez recours à leurs compétiteurs, qui sont barbiers-barbants, quelques défenses et arrêts qu'il y ait eu au contraire. Celui que vous aurez choisi, étant très-propre et très-adroit, vous frisera les cheveux ou les laissera enflés, et vous accommodera aussi la barbe selon ce qu'elle vous siéra le mieux; car c'est un ornement naturel, le plus excellent de tous, et dont il faut tenir le plus compte. Les uns portent les moustaches comme un trait de sourcil, et fort peu au menton; les autres ont une moustache à coquille. L'on est toujours bien, pourvu qu'on reconnaisse que cela n'est point négligé ; mais cela est encore plus estimable quand l'on voit que cela vous donne plus de grâce.

» Après ceci, l'on doit avoir égard à ce qui couvre le corps, et qui n'est pas seulement établi pour le cacher et garder du froid, mais encore pour l'ornement. Il faut avoir le plus beau linge et le plus fin que l'on pourra trouver. L'on ne saurait être trop curieux de ce qui approche si près de la personne. Quant aux habits, la grande règle qu'il y a à donner, c'est d'en changer souvent et de les avoir toujours le plus à la mode qu'il se pourra. Il faut prendre pour bons Gaulois et gens de la vieille cour ceux qui se tiennent à une mode qui n'a plus de cours, à cause qu'elle leur semble commode. Il est ridicule de dire : Je veux toujours porter des fraises parce qu'elles me tiennent chaudement; je veux avoir un chapeau à grand bord d'autant qu'il me garde du soleil, du vent et de la pluie; il me faut des bottes à petites genouillères parce que les grandes m'embarrassent. C'est n'entendre pas qu'il faut se captiver un peu pour être toujours bien mis. Ne dit-on pas qu'il ne faut pas penser avoir toutes ses aises en ce monde? L'on a beau dire qu'il n'est rien de si inconstant que le Français; que tantôt il porte des chapeaux hors d'escalade et tantôt de bas, tantôt de grandes basques et tantôt de petites, des chausses longues et courtes; que la description de cette bizarrerie ayant été

faite par quelqu'un en ce qui est des collets, l'on a dit qu'au lieu que nos pères en portaient de petits tout simples ou de petites fraises semblables à celles d'un veau, nous avons au commencement porté des rotondes de carte forte sur lesquelles un collet empesé se tenait étendu en rond en manière de théâtre; qu'après l'on a porté des espèces de peignoirs sans empeser qui s'étendaient jusqu'au coude, qu'ensuite on les a rognés petit à petit pour en faire des collets assez raisonnables, et qu'au même temps l'on a porté de gros tuyaux godronnés, que l'on appelait encore des fraises, où il y avait assez de toile pour les ailes d'un moulin, et qu'enfin, quittant tout cet attirail, l'on est venu à porter des collets si petits qu'il semble que l'on se soit mis une manchette autour du col : ce sont de belles pensées que l'on se forme pour exprimer le changement d'un contraire à l'autre; mais quoique cela soit pris pour une censure de nos coutumes, nous ne devons pas laisser de garder notre variété comme la plus divertissante chose de la nature.

» Si un auteur a dit aussi qu'il se formalise de ce rond de bottes fait comme le chapiteau d'une torche, dont l'on a tant de peine à conserver la circonférence qu'il faut marcher en écarquillant les jambes, c'est ne pas considérer que les gens qui observent ces modes vont à pied le moins qu'ils peuvent. D'ailleurs, quoiqu'il n'y ait guère que cela ait été écrit, la mode en est déjà changée, et ces genouillères rondes



Page; Paysanne (1650); Anne d'Autriche (1648); d'après des gravures du temps. — Dessin de Chevignard.

et étalées ne sont que pour les grosses bottes, les bottes mignonnes étant aujourd'hui ravalées jusqu'aux éperons et n'ayant qu'un bec rehaussé devant et derrière.

» Quant aux canons de linge que l'on étale au-dessus, nous les approuvons bien dans leur simplicité quand ils sont fort larges et de toile batiste bien empesée, quoique l'on ait dit que cela ressemblait à des lanternes de papier, et qu'une lingère du Palais s'en servit ainsi un soir, mettant sa chandelle au milieu pour la garder du vent. Afin de les orner davantage, nous voulons aussi que d'ordinaire il y ait double et triple rang de toile, soit de batiste, soit de Hollande, et d'ailleurs cela sera encore mieux s'il y peut avoir deux ou trois rangs de point de Gênes : ce qui accompagnera le jabot de même parure.

» Vous saurez que, comme le cordon et les aiguillettes s'appellent la *petite-oie*, l'on appelle un *jabot* l'ouverture de la chemise sur l'estomac, laquelle il faut toujours voir avec ses ornements de dentelles, car il n'appartient qu'à quelque vieil penard d'être boutonné tout du long.

» Estant aussi avertis qu'à cause que les hommes ne portent plus maintenant de collets à passement ou de point coupé, plusieurs les ont mis à leur chemise, nous leur défendons ce ménage qui sont trop sa mesquinerie, parce qu'il faut qu'un vrai galant n'ait rien qui ne soit neuf, et beau, et fait exprès.

» Pour retourner aux bottes, il les faut avoir à longs pieds, encore que l'on ait dit qu'il se fallait conformer à la nature et garder les mesures. L'on sait bien qu'au même temps que les longs pieds ont été mis en usage, l'on a aussi porté des chapeaux fort hauts et si pointus qu'un teston les eût couverts; néanmoins la mode de ces chapeaux s'est changée soudain en forme plate et ronde, et les bottes et souliers à longs pieds sont demeurés, ce qui montre l'estime que l'on en fait. L'on ficha bien une fois un clou à quelqu'un dans ce bout de botte, cependant qu'il était attentif à quelque entretien, en telle façon qu'il demeura cloué au plancher; mais tant s'en faut que cela doive faire haïr l'usage, qu'au contraire si le pied eût été jusqu'au bout de la botte, le clou

eût pu le percer de part en part, et voilà à quoi cela servit à ce galant.

» Après les bottes, si vous songez aux éperons, vous les aurez d'argent massif, et leur ferez changer souvent de façon, sans plaindre le coût. Ceux qui seront en bas de soie n'auront point d'autres bas que d'Angleterre, et leurs jarretières et nœuds de souliers seront tels que la mode en aura ordonné.

» Il y a certaines petites choses qui coûtent peu, et néanmoins parent extrêmement un homme, faisant connaître qu'il est entièrement dans la galanterie, d'autant que les mélancoliques, les vieillards, les sérieux et les personnes peu civilisées n'en ont point de même : comme, par exemple, d'avoir un beau ruban d'or et d'argent au chapeau, quelquefois entremêlé de soie de quelque belle couleur, et d'avoir aussi au-devant des chausses sept ou huit beaux rubans satinés et des couleurs les plus éclatantes qui se voient. L'on a beau dire que c'est faire une boutique de sa propre personne, et mettre autant de mercerie à l'étalage que si l'on voulait vendre, il faut observer néanmoins ce qui a cours; et pour montrer que toutes ces manières de rubans contribuent beaucoup à faire paraître la galanterie d'un homme, ils ont emporté le nom de *galants* par préférence sur toute autre chose. Depuis même, voyant que la plupart des dames, au lieu de bracelets de perles, d'ambre ou de manicles de jais, se contentent d'entourer leur poignet d'un simple ruban noir, nous avons trouvé bon que les jeunes galants en portent aussi pour faire paraître leurs mains plus blanches quand ils ôteront leurs gants. Nous ne désapprouvons pas non plus l'intention de ceux qui ont ajouté un ruban incarnat, les joignant ensemble ou s'en servant séparément, à cause que toutes ces deux couleurs s'accordent bien à la blancheur et à la délicatesse de la peau et en rehaussent l'éclat. Mais défenses expresses sont faites à ceux qui, venant déjà sur l'âge ou ayant les mains noires, sèches, ridées ou velues, en voudraient faire de même, d'autant que cela ne tournerait qu'à leur confusion et moquerie. Il sera encore permis à nos galants de la meilleure mine de porter des mouches rondes et longues, ou bien l'emplâtre noire assez grande sur la tempe, ce qu'on appelle l'*enseigne du mal de dents;* mais pour ce que les cheveux la peuvent cacher, plusieurs ayant commencé depuis peu de la porter au-dessous de l'os de la joue, nous y avons trouvé beaucoup de bienséance et d'agrément. Que si les critiques nous pensent reprocher que c'est imiter les femmes, nous les étonnerons bien lorsque nous leur répondrons que nous ne saurions faire autrement que de suivre l'exemple de celles que nous admirons et que nous adorons. »

Les *Lois de la galanterie,* en s'exprimant comme on vient de le voir, nous font faire connaissance avec bien des choses, ou qui n'étaient pas dans l'habillement du temps de Louis XIII, ou qui ne parurent que dans les derniers moments de ce roi.

Les *galants*, ou coques de rubans employées comme garniture, sont à noter en premier lieu. Ils prirent cette année même, 1644, une importance sans pareille, parce que le gouvernement renouvela les anciens édits contre les passements. Ceux-ci avaient reparu, aussitôt après la mort de Richelieu, avec une telle insolence qu'on fondait la monnaie pour en fabriquer. Rien qu'à Lyon, cent mille écus par semaine disparaissaient pour faire face à la consommation. Mazarin, qui aimait mieux palper le métal en espèces que le contempler à l'estomac et aux manches des gentilshommes, fit parler la raison d'état pour sauver le numéraire. Afin d'ôter tout prétexte à la désobéissance, il fit mettre dans l'édit que le roi s'interdirait à lui-même ce qu'il interdisait à ses sujets. Le règne des rubans fut assuré lorsque les galons furent bannis également de la cour et de la ville. Des aiguillettes formaient, en 1644, la petite-oie de l'habit; l'année d'après, on confondit sous le même nom des galants cousus aux épaules et à l'ouverture du pourpoint, et d'autres galants encore disposés sur le devant du haut-de-chausses de manière à retomber comme un petit tablier.

Petite-oie était, à proprement parler, l'abatis qu'on ôtait de l'oie pour la mettre à la broche. Il est assez plaisant que par comparaison on ait appelé ainsi les ornements accessoires de l'habit. La prude Mme de Motteville a beau dire que cette expression était du plus grossier vulgaire : il est certain qu'elle passa dans le langage des ruelles les mieux fréquentées; on la trouve écrite dans des ouvrages de très-bon ton. La petite-oie de rubans prit d'année en année plus d'importance sur le haut-de-chausses. En 1650, elle comportait jusqu'à douze rangs de coques qui garnissaient la ceinture sur son pourtour. D'autres rangs étaient cousus au bas des jambes, indépendamment de touffes qui marquaient la place où s'était nouée autrefois la jarretière.

Le nom de *jabot*, donné au bouillon de chemise qu'on laissait sortir du pourpoint, est encore une expression figurée dans le goût de petite-oie; car jabot est au propre la poche où s'arrêtent les aliments avant de passer dans l'estomac des oiseaux, et l'on sait quelle enflure produit cette poche, lorsqu'elle n'est point encore couverte de plumes. Plus tard, ce ne fut pas assez du jabot. Le pourpoint fut raccourci, et la ceinture du haut-de-chausses baissée pour laisser voir un flot de linge tout autour du corps. Cette mode était celle du duc de Candale. Elle parut très-ridicule au commencement, parce qu'il semblait, à chaque pas qu'on faisait, que le vêtement le plus essentiel allait tomber par terre. Les enfants des rues criaient à ceux qu'ils voyaient dans cet état : « Monsieur, vous perdez vos chausses ! » C'est à ce moment que se présente, pour la première fois, le terme de *culottes*. Il fut employé pour désigner les chausses bouffantes que portaient encore les pages.

Le chapeau pointu dont les *Lois de la galanterie* parlent comme d'une mode ancienne, fut repris vers 1646 avec une forme un peu moins haute et un fond plus large. La petite-oie du chapeau consistait en cordons, plumes et galants. En 1648, au commencement des troubles civils, Bachaumont, alors conseiller au parlement, s'étant emporté contre un plaideur dont il rapportait le procès, se prit à dire qu'il le *fronderait bien*. Les autres conseillers ne l'écoutaient guère; cependant ils saisirent ce mot au passage, et l'appliquèrent à Mazarin qui était en ce moment l'objet des conversations particulières. Le soir il n'était question partout que de fronder le ministre; le parti qui lui était opposé s'appela la *Fronde*, et l'on mit aux chapeaux des cordons noués d'une certaine façon, qui furent aussi des frondes. Tout fut bientôt à la Fronde, les galants, les dentelles, même le pain. Une sédition qui dure quatre ans ne saurait se tenir si longtemps à un même signe. En 1652, après le combat du faubourg Saint-Antoine, on se mit, non plus à la Fronde, mais à la *paille*. On voyait aux chapeaux tresses, cordons et aigrettes de paille. Les femmes comme les hommes s'en mettaient des nœuds dans leurs cheveux et à leur corsage. Puis le roi rentra à Paris, et le papier remplaça la paille. Le règne du papier ne fut que de quelques jours; mais il mit le ruban blanc à la mode pour plusieurs mois. C'est ainsi que l'habillement est le miroir des révolutions.

Pour en revenir aux chapeaux, ils étaient de castor gris ou noir, et d'un prix si élevé qu'il fut défendu, en 1656, de les payer plus de 50 livres.

Du temps de Louis XIII, on appelait encore *canons* les jambes du haut-de-chausses. L'instruction adressée aux

galants de 1644 nous fait voir que ce terme désignait dès lors un agrément pour la jambe, à savoir des pièces de linge fin, formées de plusieurs rangs avec garniture de dentelles. Ils remplissaient l'espace entre les chausses et les bottes à tige détroussée, s'épanouissant dans le sens inverse de celles-ci. Dès 1650, ils furent portés sans bottes. La Mothe le Vayer protesta jusqu'à la fin de sa vie contre la mode des canons, en se chaussant de bottes longues, comme du temps du maréchal d'Ancre; mais quoiqu'il fût le précepteur du roi, il ne réussit pas à se faire imiter même par son élève.

On est étonné de ne pas voir mentionné dans les *Lois de la galanterie* un rite que les raffinés observaient à l'égard de leur moustache :

. . . . La moustache,
Que la bigotère nous cache,
Lorsque le jeune damoiseau
Le soir en bride son museau.

Cela se lit dans une satire de 1650. La *bigotère*, en espagnol *bigotera*, était un petit instrument au moyen duquel on pinçait les moustaches, pour qu'elles prissent pendant le sommeil le pli qu'on voulait leur donner. Peut-être ignorait-on ce moyen mécanique en 1644, tout se faisant alors par la main des *barbiers-barbants*.

Les barbiers-barbants nous représentent ceux qui furent appelés depuis barbiers-perruquiers. Ils n'étaient pas anciens dans l'industrie, attendu que le soin de la barbe appartint jusqu'au dix-septième siècle aux mêmes mains qui pansaient les plaies et pratiquaient les saignées. L'accouplement bizarre et même ridicule d'attributions si différentes ouvrit les yeux à des gens avisés, qui résolurent de créer un métier nouveau avec le peigne et le rasoir. Ils achetèrent la faveur du gouvernement de Louis XIII, obtinrent, en 1637, des lettres patentes qui les constituaient en corporation, et surent maintenir leurs droits, malgré l'opposition des barbiers-chirurgiens. Comme, dans les premiers temps, ils n'élevaient aucune prétention sur la tête des dames, un homme de génie en son genre créa bientôt cette autre spécialité. C'est le coiffeur Champagne, dont l'histoire a enregistré les exploits.

« Ce faquin, dit Tallemant des Réaux, par son adresse à coiffer et à se faire valoir, se faisait rechercher et caresser de toutes les femmes. Leur faiblesse le rendit si insupportable, qu'il leur disait tous les jours cent insolences. Il en a laissé telles à demi coiffées; à d'autres, après avoir fait un côté, il disait qu'il n'achèverait pas si elles ne le baisaient; quelquefois il s'en allait, et disait qu'il ne reviendrait pas si on ne faisait retirer un tel qui lui déplaisait, et qu'il ne pouvait rien faire devant ce visage-là. J'ai ouï dire qu'il dit à une femme qui avait un gros nez : « Vois-» tu, de quelle façon que je te coiffe, tu ne seras jamais » bien tant que tu auras ce nez-là. » Avec tout cela, elles le couraient, et il a gagné du bien passablement; car, comme il n'est pas sot, il n'a pas voulu prendre d'argent, de sorte que les présents qu'on lui faisait lui valaient beaucoup. Lorsqu'il coiffait une dame, il disait ce que telle et telle lui avait donné, et quand il n'était pas satisfait, il ajoutait : « Elle a » beau m'envoyer quérir, elle ne m'y tient plus. » L'idiote qui entendait cela tremblait de peur qu'il ne lui en fît autant, et lui donnait deux fois plus qu'elle n'eût fait. »

La princesse Marie de Gonzague fut l'une des personnes sur qui il eut le plus d'empire. Son industrie lui avait donné auprès d'elle une familiarité dont toute la cour de Nevers crevait de dépit. Adam Billaut prit sur lui de parler :

La beauté qui vous accompagne
Étant digne de tous les vœux,
J'enrage quand je vois Champagne
Porter la main à vos cheveux.
Vous ternissez votre louange,
Souffrant que cet homme de fange
Maîtrise les liens qui font tout soupirer,
Et vous faites un sacrilége
De lui donner le privilége
De profaner ce qu'on doit adorer.

Mais comment convaincre une beauté qui avait passé la trentaine, et qui jugeait l'art indispensable pour se maintenir dans sa réputation? Champagne eut l'honneur de lui poser la couronne sur la tête, le jour où elle fut épousée, au Palais-Royal, par l'ambassadeur du roi de Pologne. Il alla avec elle à Varsovie, puis s'ennuya des princesses palatines, et courut les royaumes du Nord, d'où il revint avec Christine. Son retour à Paris fut un événement.

La coiffure, du temps de Champagne, n'était plus si abattue qu'auparavant. Elle formait un chignon légèrement incliné sur le derrière de la tête, et couronné d'une torsade de cheveux qu'on appelait un *rond*. Sur les côtés pendaient soit des moustaches ou cadenettes nouées de galants, soit des *serpenteaux*, qui sont nos longues boucles à l'anglaise, soit des *bouffons* ou masses de petits anneaux, que nous appelons la frisure à la Sévigné. La chevelure ainsi accommodée fit tomber la mode des bonnets à plumes; celle des *coiffes* commença. C'était une chose nouvelle sous un vieux nom : une pièce de crêpe ou de taffetas dont on s'enveloppait la tête et qu'on nouait sous le menton, en laissant le visage à découvert. Le noir étant la couleur ordinaire des coiffes, les précieuses les appelèrent des *ténèbres*.

Les robes ouvertes de corsage durèrent quelques années; après quoi on revint aux corsages fermés. L'édit de 1644 avait défendu de nouveau les points coupés, et permis seulement des bordures de deux doigts de large en dentelle de soie. La décoration par excellence devint alors la chamarrure de pierreries le long du busc et sur le tour de la taille. Un homme qui habitait le quartier du Temple, ayant trouvé le moyen de colorer le cristal, put fournir à bon marché émeraudes, rubis et topazes. Cela s'appela les *pierreries du Temple*. Les perles vraies et fausses n'eurent pas moins de vogue. Le jais et les nœuds de rubans eurent ensuite leur tour.

La robe étant tenue très-décolletée, on garnissait l'encolure avec des *devants*, bouillons de gaze qui étaient disposés en guirlandes, et autour desquels s'enroulaient des fils de perle ou du cordonnet d'or. En négligé, on mettait des fichus blancs, ou mouchoirs de cou, lesquels conduisirent aux grands cols blancs rabattus en façon de pèlerine. Ils furent d'abord l'accompagnement du *justaucorps*, la hongreline d'autrefois, qui, depuis 1650, eut presque autant de faveur que la robe; plus tard, ils se mirent aussi bien avec la robe. Anne d'Autriche, pendant tout le temps de son veuvage, sans quitter un moment la pointe et la mante, qui en étaient la marque, sans or, sans argent, sans art et sans façon extraordinaire, s'habilla cependant avec le soin permis aux personnes qui veulent être bien sans luxe. Les grands cols rabattus avaient un air de simplicité qui lui plut; elle les encouragea par son approbation; mais au lieu qu'ils n'étaient d'abord que de batiste, ils eurent bientôt une garniture de dentelle, puis furent faits tout en guipure, de sorte que, par eux, l'usage du point coupé se rétablit insensiblement.

Sous la robe, on portait trois jupes qui eurent chacune leur nom dans le langage précieux : celle de dessus s'appela la *modeste;* celle de dessous, la *secrète;* et l'entre-deux, la *friponne*.

Les étoffes les plus usitées furent, pour la robe, les toiles d'or et d'argent, le velours, le satin, la moire, et une soierie brochée qu'on appelait *brocatelle*. Les jupes étaient de tabis, taffetas et camelotine. Les demoiselles ou femmes de la bourgeoisie, lorsqu'elles ne pouvaient atteindre à ces étoffes dispendieuses, se contentaient du *camelot de*

Hollande (soie tramée de laine), de la *ferrandine* (soie tramée de coton), de la serge à double envers, et d'autres tissus employés pour les habits d'homme. Au bas peuple était laissé l'usage des petits draps, et notamment de la *grisette*, dont le nom indique la couleur. Les sœurs de Saint-Vincent de Paul, dont l'institution date de cette époque, portent encore le justaucorps et la jupe de grisette.

Parmi les couleurs les plus portées, on remarque le noir, le gris de lin, le gris de More, le gris violant, les jaunes citron et isabelle, et toutes les sortes de rouge, incarnat, feu, aurore, cramoisi.

Les petits objets de toilette étaient : le masque de velours noir; les gants d'Espagne parfumés et coupés, c'est-à-dire fendus sur le dos de la main; le mouchoir brodé, avec des glands aux quatre coins; les mules, par-dessus lesquelles on chaussait des patins pour sortir. Il n'était rien qu'on ne fît pour être chaussée mignonnement. Un jour, plusieurs filles d'honneur de la reine s'évanouirent de douleur dans son cabinet, pour s'être serré les pieds avec des bandelettes de leurs cheveux. La plupart des belles, sans se gêner si cruellement, ne laissaient pas de se mettre dans l'impossibilité absolue de marcher; mais on n'avait que faire de marcher, tant il y avait alors de voitures.

D'abord c'étaient les carrosses qui s'étaient multipliés au point de n'être pour ainsi dire plus un objet de luxe. Bassompierre, sortant de la Bastille, à la mort de Richelieu, s'émerveillait d'en tant voir, et disait plaisamment qu'on pourrait se promener dans Paris en passant de l'un sur l'autre. Vers le commencement de la Fronde, un nommé Fiacre, qui demeurait près de Saint-Thomas du Louvre, imagina d'établir des carrosses qu'il louait pour la journée, ou seulement pour une course, aux personnes qui n'en avaient pas. Telle est l'origine de nos voitures de place à deux chevaux, que nous appelons encore des fiacres; mais avant que leur service se régularisât, ils subirent diverses vicissitudes qui ont introduit tant de confusion dans leur histoire, que les auteurs les plus exacts n'ont pas pu s'en tirer.

Concurremment avec les carrosses se pressaient dans les rues les chaises à porteurs, « dernière et nouvelle commodité si utile, disent les *Lois de la galanterie*, qu'ayant été enfermé là-dedans sans se gâter le long des chemins, l'on peut dire que l'on en sort aussi propre que si l'on sortait de la boîte d'un enchanteur ». Un intrigant nommé Souscarrière, qui était allé en Angleterre pour se remplumer d'une perte qu'il avait faite, rapporta cette invention en 1639. Il s'en fit aussitôt donner le brevet, qu'il exploita en société avec Mme de Cavoy, femme du capitaine des gardes de Richelieu. Chaque chaise leur rapportait cent sous par semaine. Elles étaient fermées, et sur le modèle de celles qui existaient encore au commencement de ce siècle.

On a remarqué que les chaises s'étaient déjà montrées deux fois sans succès : d'abord, du temps de Henri III, où Marguerite de Valois en eut une à son service; ensuite, en 1617, Pierre Petit, capitaine des gardes du roi, ayant obtenu pour dix ans le privilége de cette sorte de voiture dont il devait partager les profits avec un nommé Jean Douet. Mais ces chaises étaient à l'italienne, découvertes ou mal couvertes, de sorte qu'elles n'avaient de commodité que par le beau temps, où l'on trouvait aussi bon de marcher. Quand le confortable anglais s'y fut ajouté, et qu'on put y être garanti à la fois de la boue et de la pluie, on s'y attacha comme à une chose de nécessité première.

Un jour M. Boissonade me dit : « Vous ne savez pas lire; vous lisez comme si vous mangiez des cerises; une fois la lecture faite, vous ne pensez plus à ce que vous avez lu, et il ne vous reste rien. Il ne faut pas lire toutes sortes de choses au hasard; il faut mettre de l'ordre dans ses lectures, y réfléchir, et s'en rendre compte.

Mme DE TRACY.

NOTRE-DAME DE ROMIGIER, A MANOSQUE

(BASSES-ALPES).

A Manosque, dans les Basses-Alpes, un laboureur découvrit sous des buissons, dans un champ qu'il cultivait, un sarcophage de marbre blanc. Il l'ouvrit et il y trouva une petite statue de la vierge Marie, d'un travail très-ancien. On suppose qu'à l'époque de l'invasion des Sarrasins, les habitants de Manosque avaient enfoui ce tombeau et cette image à laquelle ils avaient une grande dévotion, pour les soustraire aux profanations des barbares.

La statue de la Vierge, haute de soixante-dix centimètres, a cette couleur noire que portent tous les anciens ouvrages dont la dorure a été détruite par le temps. On aperçoit encore quelques traces d'or au fond des plis de la robe, près de la jambe gauche de l'enfant Jésus.

L'habillement de la Vierge se compose de la *stola* fixée par la ceinture, et du *pallium* agrafé sur la poitrine, au-dessus du sein. La tête est couverte d'un voile qui descend en arrière sur les épaules, et porte, ainsi que celle de l'enfant, la couronne suivant la forme qu'on donnait à cet ornement sous les Mérovingiens; une large bordure placée vers le bas des robes de la mère et de l'enfant indique la *prétexte*.



Notre-Dame de Romigier, à Manosque.

La dévotion que portaient à cette image les anciens habitants du lieu s'est transmise à leurs descendants, et plusieurs miracles lui sont attribués. Le nom de Notre-Dame de Romigier vient du mot provençal *roami*, sous lequel on désigne les buissons; il a été donné à la statuette en souvenir des broussailles près desquelles s'agenouillèrent les bœufs qui traînaient la charrue, suivant le récit du père Colombi dans la *Virgo Romigiera*.

La trop grande vétusté du bois donnant à craindre qu'il ne tombât en poussière et qu'il ne devînt impossible de porter la statuette dans les processions, on a dû, dans ces derniers temps, l'entourer d'une chemise en fer-blanc masquée par une robe de soie et d'autres riches ornements. On ne voit plus de la sculpture que les visages de la Vierge et de son fils.

UNE SCÈNE SUR LA PLACE SAINT-MARC,

A VENISE.



Le Charlatan. — Composition et dessin de Gilbert.

Ce dessin de Gilbert représente une scène de *Volpone* ou *le Renard*, le chef-d'œuvre de Ben-Jonson, et l'une des meilleures pièces du théâtre anglais. On est dans un coin de la place Saint-Marc, à Venise. Un citoyen de Londres qui admire toutes choses, sir Politick, et un de ses compatriotes qui se moque de lui, nommé Peregrine, flânent et causent ensemble devant l'église Saint-Marc. Tout à coup arrive un groupe de gens chargés de planches et d'oripeaux.

PEREGRINE. Qui sont ces gens-là, Monsieur?

SIR POLITICK. Des gens qui vont construire un théâtre; n'avez-vous jamais entendu parler des opérateurs italiens?

PEREGRINE. Pardonnez-moi, Monsieur.

SIR POLITICK. Eh bien, vous allez en voir un.

PEREGRINE. Ce sont, je crois, des charlatans, des drôles qui vivent au dépens de la crédulité publique, en vendant des huiles et des drogues de toute sorte.

SIR POLITICK. Est-ce là ce qu'on vous en a dit, Monsieur?

PEREGRINE. Oui, si j'ai bonne mémoire.

SIR POLITICK. C'est une très-grave erreur : ces hommes que vous appelez charlatans sont les premiers savants de toute l'Europe, Monsieur; ils ont toutes sortes de connaissances; ils sont excellents médecins; et j'ajouterai, Monsieur, que les plus grands princes ne dédaignent pas quelquefois de les prendre pour conseillers secrets. Ils sont les seuls dans l'univers qui sachent toutes les langues, Monsieur.

PEREGRINE. Vous m'étonnez! J'avais toujours entendu dire que c'étaient des charlatans ignares, ne sachant débiter que des mots, des phrases décousues, aussi menteurs, aussi prodigues de faux serments lorsqu'ils veulent obtenir la protection des hommes riches et puissants, qu'imposteurs arrogants lorsqu'ils vantent en plein air leurs mauvaises drogues, commençant par assurer que leurs marchandises valent leur poids d'or, et finissant toujours par les offrir, aux niais qui les écoutent, pour quelques pièces de vile monnaie.

SIR POLITICK. Ah! Monsieur, quelles calomnies! Mais vous allez en juger vous-même. Qui va monter sur ce théâtre, mes amis?

MOSCA *(l'un des serviteurs de Volpone)*. Scoto de Mantoue, Monsieur.

SIR POLITICK. En vérité! alors, Monsieur, vous allez voir un homme habile et bien peu ressemblant, je vous l'assure, au portrait qu'on vous a fait des personnes de sa profession. Regardez! regardez, le voici qui vient.

(Volpone entre, suivi de deux bouffons.)

VOLPONE, *à Nano*. Montez, bouffon.

(La foule accourt et entoure l'estrade.)

SIR POLITICK. Voyez comme on s'empresse autour de lui. Pour moi, j'admire son air digne et majestueux toutes les fois qu'il monte sur son théâtre.

PEREGRINE. Et il mérite bien votre admiration, Monsieur.

Volpone commence un discours dont nous avons déjà eu l'occasion de citer quelques passages (¹). Il a de l'esprit, mais c'est l'esprit de tous les charlatans. D'abord il prie son auditoire d'être bien persuadé que s'il est venu s'établir dans un coin de la place, ce n'est nullement par crainte ou par modestie. « Ne pensez pas, s'écrie-t-il, que je sois atteint et encore moins découragé par le calomnieux verbiage de cet impudent détracteur, de cet opprobre de notre profession, Alessandro Buttone, qui a osé dire en public que j'avais été condamné aux galères pour avoir fait avaler une pilule empoisonnée au chef de cuisine du cardinal Bemba!... Si j'ai placé aujourd'hui notre théâtre loin des clameurs de la canaille, c'est uniquement pour m'entretenir plus à l'aise avec votre noble compagnie. Car, Messieurs, je n'ai rien à vous vendre, rien, ou, du moins, si peu de chose que c'est là le moindre sujet de notre réunion. »

(¹) T. XII (1844), p. 282.

Il raconte ensuite les effets miraculeux de son huile célèbre surnommée l'*oglio del Scoto;* il s'interrompt en s'écriant : « Voulez-vous une preuve irrécusable de ma science? Donnez-moi vos chapeaux, et je m'engage à en extraire les quatre éléments, c'est-à-dire le feu, l'air, la terre et l'eau; et je vous rendrai ensuite vos feutres sans tache ni brûlure... Quant au prix de mon élixir... s'il fallait vous demander le prix réel de ce que contient ce flacon, ce ne serait pas assez de mille couronnes, et cette somme est celle que m'en ont donnée le cardinal Montalto, le cardinal Farnèse, le grand-duc de Toscane, mon illustre parrain, et cent autres princes. Mais je méprise l'argent. J'aime la glorieuse république de Venise; et je vous porte tous dans mon cœur, Messieurs. »

Il offre, en définitive, sa fiole pour quelques pièces de cuivre.

La seule leçon qu'on puisse tirer de cette page d'ancienne littérature, c'est que les ressources du charlatanisme sont peu variées, mais aussi que la crédulité ne se corrige guère. Nous entendons souvent le langage de Volpone sur nos places publiques, et, apparemment, l'on s'y laisse prendre encore puisqu'il existe toujours des charlatans. Par malheur, ce n'est point seulement sur les tréteaux en plein vent que l'on a de tout temps exploité, avec de vieux sophismes qui semblaient usés, l'ignorance populaire. L'histoire des sciences et des lettres nous apprend qu'il n'est pas beaucoup plus difficile d'éblouir quelques millions d'hommes que quelques douzaines de badauds, et qu'il a presque toujours suffi aux habiles, pour faire grand débit de leurs merveilleux élixirs, d'élever plus haut leur théâtre et de grossir leur voix en proportion du nombre des oreilles.

Agis de telle sorte que la maxime de ta volonté, c'est-à-dire la règle à laquelle tu obéis, puisse revêtir la forme d'un principe de législation universelle. KANT.

SUR LA SOCIÉTÉ DES ANIMAUX.

(Premier article.)

Je veux imaginer qu'un observateur parti de quelque autre quartier de l'univers soit tout à coup jeté sur notre planète, à peu près comme un voyageur qui tombe sur une île inconnue. A peine remis de la secousse, il promène ses yeux autour de lui et commence à considérer quels sont les êtres dans la société desquels il vient de prendre pied. Je crois qu'il y a bien des chances pour qu'il soit épouvanté et se juge arrivé dans quelque enfer. Il ne voit de tous côté que des scènes de dol, de rapacité, de violence. Chacun est armé, soit pour attaquer, soit pour se défendre Du petit au grand, la guerre règne partout. L'habitude des forts est de vivre aux dépens des faibles : ils ne songent qu'à les surprendre, à les égorger, à les manger. Les plus brillants festins reposent sur la rapine et le brigandage, et rien n'est plus ordinaire que de rencontrer des êtres dont la suprême volupté consiste à boire du sang. Tout est en mouvement pour de telles satisfactions. Dans les eaux, les poissons se poursuivent et s'entre-dévorent. Dans les airs, les plus charmants oiseaux sont guettés par d'affreux ennemis qui, fondant sur eux à l'improviste, les enlèvent dans leurs serres cruelles pour les éventrer à coups de bec; eux-mêmes,

malgré leur apparente amabilité, ne faisaient au fond qu'un métier tout pareil, vivant à leur guise de moucherons, de larves, d'insectes de toutes sortes. Dans les forêts, dans les campagnes, la verdure est continuellement ensanglantée. Si l'on aperçoit des animaux qui ne touchent qu'aux végétaux, on reconnaît aussitôt qu'ils ne sont créés qu'en vue d'autres animaux qui vivent près d'eux et ne cessent de les tourmenter jusqu'à ce qu'enfin ils les saisissent et les égorgent. La loi est générale, et c'est, à ce qu'il semble, sur l'iniquité que roule l'économie universelle des existences à la surface de notre globe. Les leçons qui émanent de la contemplation de la nature n'y sont que de scandaleux enseignements d'immoralité et de perfidie; et pour avoir de ce monde une idée propre à révolter la conscience, il n'est pas même nécessaire de faire entrer en ligne le spectacle des dépravations et des luttes invétérées du genre humain, la vue des animaux suffit.

Certes, aucun philosophe, à moins d'être sectateur de la fatalité, ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il y a là quelque mystère. Il semble que rien n'eût été plus facile, si tel avait été le dessein de la Providence, que d'organiser la vie animale sur la terre d'une manière toute pacifique; et il est bien à croire que parmi l'innombrable variété des mondes, il y en a où la population animale s'entretient exclusivement aux dépens des êtres insensibles, sans avoir besoin, pour maintenir son équilibre, d'un autre mode de limitation que celui qui dérive de l'épuisement régulier de la vie par les années. Aussi est-ce une des études les plus singulières de la planète que nous habitons, que d'y suivre avec attention le détail des moyens dont s'est servie la nature pour y mettre partout aux prises les uns avec les autres les êtres qui obéissent à ses lois, et en faire en quelque sorte le théâtre d'une querelle sans fin. Le sujet est inépuisable, tant sont variées et savamment calculées les armes dont la puissance créatrice s'est plu à revêtir chaque espèce conformément à l'ensemble de sa constitution anatomique et de ses instincts; et le système de la zoologie pris à ce point de vue se transforme en un véritable arsenal.

Les armes tranchantes méritent d'être nommées les premières. Parmi elles, le premier rang appartient, sans contredit, aux mâchoires des animaux carnassiers. Ce sont des cisailles d'une force et d'une dentelure variables, destinées à couper les muscles et les tendons et à rompre les os. Chez les mammifères, il n'existe qu'une seule rangée de dents à chaque branche de l'instrument; mais il y a d'autres espèces où les tranchants sont organisés avec des artifices plus cruels. Certains poissons portent des dents dans toutes les parties de la bouche et jusque sur la langue; et parmi les insectes on trouve des systèmes de mandibules articulés encore plus savamment, et encore plus redoutables à ceux qu'ils ont pour but. Chez les sangliers et quelques autres, les dents font l'office de couteaux, et ils en usent avec une indomptable véhémence pour fendre et découdre leurs ennemis. Les ongles rétractiles dont sont munies plusieurs espèces ne sont pas seulement des stylets, mais des tranchants tout aussi terribles que les précédents: soigneusement redressés, dans les moments de repos, par des ligaments élastiques qui les font remonter contre les doigts comme dans une gaîne, ils en sortent, à l'instant de l'attaque et du meurtre, pour saisir la proie et produire dans ses chairs de longues et profondes déchirures. Les serres des faucons et des aigles ne font pas jaillir moins de sang que les griffes des tigres et des lions; elles se cramponnent avec plus d'énergie encore dans les flancs de la victime, et servent à l'enlever, comme des tenailles, après avoir servi à l'abattre. Enfin de nombreuses familles de poissons portent, soit à leurs nageoires, soit à leur queue, des épines et des arêtes semblables à des lames de sabres, et qui, pivotant avec rapidité autour de leur charnière, deviennent d'un voisinage funeste à qui ose l'affronter.

A la suite des armes tranchantes on peut nommer les pinces, qui, chez une quantité d'animaux, sont formées par une disposition particulière des mâchoires. Celles qui produisent le plus de dommages sont les becs d'oiseaux: tout le règne animal est de leur domaine, et la multitude d'individus qui périt journellement par l'action de ces instruments est incalculable. Depuis ceux qui, déchirés par lambeaux, forment la pâture des grands oiseaux de proie, jusqu'à cette population aérienne d'insectes, de mouches, de vermisseaux de tout genre, que des nuées de becs effilés cherchent et pourchassent sans relâche, et jusqu'à cette autre population de poissons, de reptiles, de mollusques et de larves de mille formes, que les longs becs des grues, des hérons et de tous les oiseaux aquatiques vont chercher jusque dans le fond des eaux et des boues marécageuses, la nomenclature est immense, et l'imagination se fatigue à la suivre. Ces armes ne sont même pas le privilége exclusif des oiseaux: les tortues, les poulpes, beaucoup d'insectes, en sont pourvus également, et l'immense famille des crustacés en possède des paires toutes spéciales.

Les armes d'estoc sont aussi d'un fréquent usage. Les cornes sont les plus importantes et les plus remarquables. La science en distingue divers genres: les unes, comme celles des bœufs, des rhinocéros, des antilopes, sont pareilles à des piques et ne cessent de croître pendant toute la vie; les autres, rameuses comme des hallebardes, appartiennent aux cerfs, aux élans, aux daims, et se renouvellent tous les ans pour la saison des combats. Les longues défenses encastrées dans la mâchoire des éléphants, bien que d'une condition toute différente, peuvent, au point de vue qui nous occupe, être placées dans la même catégorie que les cornes. Dans l'océan se rencontrent diverses sortes d'épées: celles des narvals, droites, allongées, striées en spirale, atteignant jusqu'à deux et trois mètres, souvent funestes aux puissants colosses de ces régions; celles des espadons, formées par le prolongement aigu des pièces du palais, tranchantes par les bords et frappant de taille comme d'estoc; enfin les scies, dentelées des deux côtés, et produisant dans les luttes sous-marines des blessures plus meurtrières encore. Dans les forêts, dans les broussailles, jusque sous les herbes en fleurs, se cachent d'autres lames aiguës, d'une taille moindre, mais d'un atrocité plus grande: ce sont les terribles crochets implantés dans les maxillaires des crotales, des vipères et des autres reptiles venimeux; leur piqûre n'est qu'une préparation à l'injection qui la suit et qui porte jusque dans les veines de la victime le principe de son supplice et de son agonie. Enfin, on peut réunir comme complément à cette classe odieuse, les aiguillons de tout genre dont la nature semble avoir armé comme à plaisir les nuées d'insectes malfaisants dont elle a rempli ce monde: les uns volent; les autres nagent, rampent, sautent, fourmillent; tous ont leurs dards, leurs trompes, leurs suçoirs, leurs vésicules venimeuses, leur turbulence, leurs insupportables acharnements.

Une autre catégorie, bien plus singulière, se compose des batteries électriques qui se rencontrent chez quelques espèces de poissons. Ces animaux dirigent à volonté leurs décharges contre les ennemis qu'ils ont dessein d'étourdir, et parfois avec assez de violence pour abattre les chevaux et les hommes. Ce sont des armes foudroyantes, et les Arabes, qui les connaissent par les silures du Nil et du Sénégal, les désignent, avec une intelligence instinctive, par le même nom que le tonnerre. Nous ne faisons qu'indiquer les moyens de se nuire que trouvent encore les animaux, soit dans les contractions, soit dans les chocs des diverses parties de leur corps. Les éléphants foulent leur ennemi sous leurs

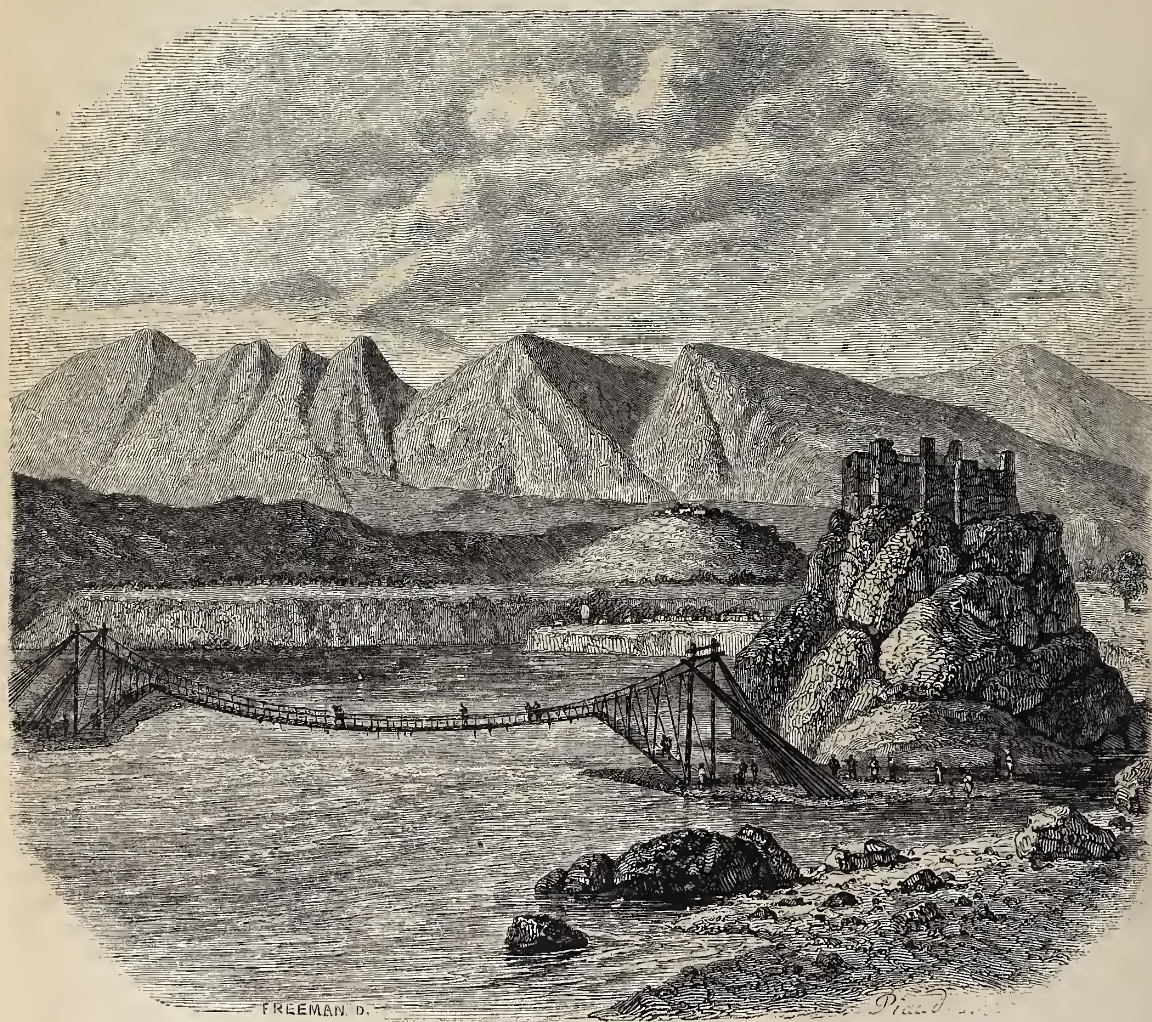
pieds, ou, l'enveloppant avec leur trompe, ils le froissent et le lancent en l'air; divers serpents l'enlacent dans leurs replis, le compriment peu à peu et l'étouffent; les solipèdes et quelques autres frappent de leurs pieds de derrière et renversent les assaillants par ces ruades; les béliers se combattent à coups de tête; les phoques, en précipitant les uns contre les autres la masse énorme de leur poitrine; les cétacés, dans ces combats gigantesques qui font trembler la mer, battent leurs adversaires à coups de queue si violents qu'ils brisent quelquefois les embarcations en se jetant sur elles. Cette matière est d'une telle variété qu'on ne saurait l'épuiser; et, en effet, s'il était nécessaire de l'étudier jusque dans ses derniers détails, il nous resterait à montrer le spectacle de la nature dans les ruses et les finesses de ses guerres d'insectes, que nous nommons des jeux, tant les victimes nous touchent peu, mais desquelles en définitive résultent des déchirures tout aussi vives que dans les engagements des grands animaux : nous verrions les fourmilions creusant leurs piéges dans les sables; les araignées tendant de mille façons leurs filets dans la campagne; les poulpes, au fond des mers, assis en embuscade au centre de leurs tentacules perfides. Mais ce serait se laisser entraîner à un traité complet de la férocité des animaux, et nous n'avons dessein que d'en donner ici l'aperçu.

L'INDE ANGLAISE.

Voy. p. 37, 180, 211, 244, 291.

UN PAYSAGE DU GOURWAL, DANS L'HINDOUSTAN SEPTENTRIONAL.

Ce pont, fait avec les filaments d'un arbuste des montagnes, l'*Eriophorum comosum*, sert à traverser l'Alakananda, vers l'extrémité est de Srinagar ou Sirinagour (¹), ancienne capitale du Gourwal, province de l'Hindoustan septentrional, conquise par les Gorkhas en 1803 et par les Anglais en 1815. L'Alakananda (²) descend des monts Himalaya et va se joindre au Baghirathi, vers la ville de Devrapayaga; ces deux rivières, en réunissant leurs eaux, forment le Gange. A l'endroit où notre gravure la représente, l'Alakananda est large d'environ 80 yards, ce qui équivaut à 73 mètres. Son courant rapide, qui charriait autrefois des paillettes d'or, et où la truite abonde, ainsi qu'une espèce de cyprin fort aimé des Brahmines, se brise avec fracas sur les rochers de ses rivages. Alentour on ne voit que montagnes arides et d'un aspect sévère. La ville, située sur la rive gauche, presque au centre de la vallée, est de forme elliptique. On y compte à peu près six cents maisons construites en pierre, à deux étages et couvertes en ardoises.



Djoulah ou Pont de cordes, près de Sirinagour, dans le Gourwal. — Dessin de Freeman, d'après Daniell.

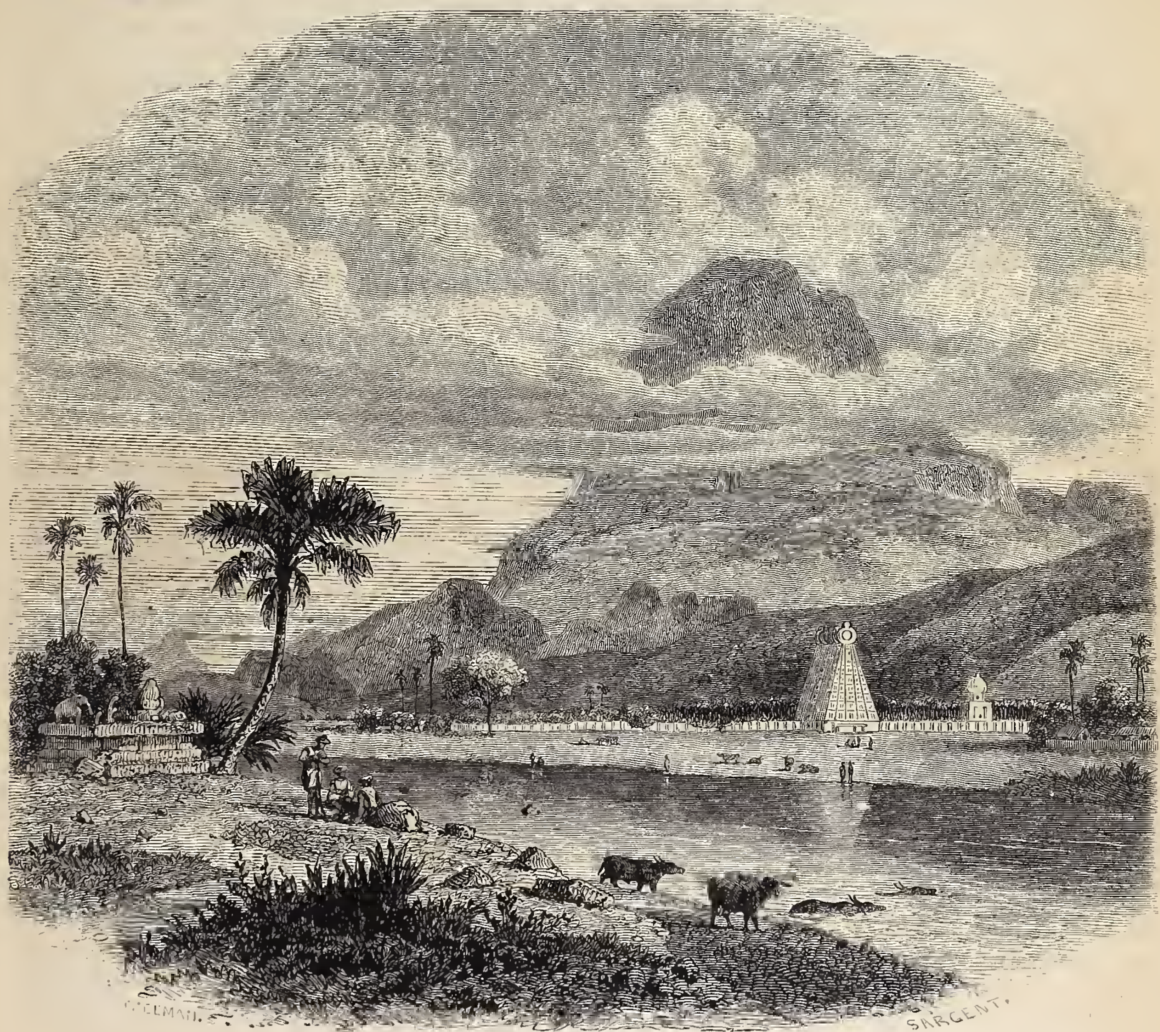
(¹) Ce nom, comme celui de la capitale du Kachmyr (voy. p. 329), signifie « ville du Soleil ».

(²) On paraît l'appeler aussi Djahnariganga. — Voy. E. de Lanoye, *l'Inde contemporaine*, p. 245.

Les rez-de-chaussée sont réservés au commerce ou à l'emmagasinage; on n'habite que les étages supérieurs. Les rues sont si étroites que deux personnes se donnant le bras peuvent à peine y marcher de front. Le palais des anciens rajas s'élève au milieu de la ville. C'est une vaste construction en granit, à quatre étages : elle est aujourd'hui toute dégradée et déserte. La ville entière est, du reste, dans un triste état de dégradation depuis l'année 1803, où elle fut assaillie à la fois par un tremblement de terre, par une inondation et par les Gorkhas. Cependant, vers 1820, on y faisait encore un commerce assez actif d'argent et d'épices; quelques manufactures de drap grossier y prospéraient, et les habitants des montagnes apportaient au bazar du cuivre, du plomb, de la gomme, de la laine, du chanvre, des faucons. De l'autre côté de la rivière, dans le village de Ranihault, un temple célèbre, dédié au raja Ishwara, attire de nombreux pèlerins. Il est habité principalement par des bayadères ou danseuses qu'on n'admet qu'après une sorte de baptême, et qui, en entrant, font le vœu de ne plus revoir ni leurs parents, ni leurs amis.

CALLACAUD ET LE CAP COMORIN, DANS L'HINDOUSTAN MÉRIDIONAL.

Callacaud est une des villes les plus pittoresques de l'ancienne et vaste province du Karnatic (Pays-Noir), qui forme aujourd'hui dix districts de la présidence de Madras. Le district maritime de Tinnevilly, où se trouvent situées la capitale du même nom, Palamcotta, Manapour et Callacaud, est bordé par le golfe de Mannaar, qui sépare l'Inde de Ceylan. Son territoire, fertile au nord et près des rivières, est sablonneux au midi, en partie couvert de palmiers, et dentelé sur les bords par des marais salants. Le paysage qui entoure Callacaud est l'un des plus remarquables du Karnatic, peut-être à cause du contraste de ses simples



Callacaud et le cap Comorin. — Dessin de Freeman, d'après Daniell.

beautés pastorales, de ses plaines cultivées et de ses eaux paisibles avec l'aspect solennel du mont Comorin, qui semble dominer la ville et la couvrir de son ombre quoiqu'il en soit éloigné d'environ 30 milles. La petite rivière où se mire la grande pagode de Callacaud paraît être l'un des affluents du Tambarapurni, qui se réunit au Sylam près de Palamcotta, et se jette avec lui dans la mer à Permacoil.

Les habitants vivent principalement des produits de leurs rivières, de leurs champs de grains sur les collines et de l'exportation du nitre. C'est une population tout à fait hindoue : les anciennes traditions s'y sont conservées presque sans mélange. Cette haute montagne qui leur dérobe l'horizon du côté du nord est elle-même à leurs yeux un temple. Le cap Comorin, haut de 1400 mètres, dernière assise de la chaîne des Ghattes, est en effet consacré à la déesse Panvati, qui protége les montagnes : on lui a dressé un temple en marbre, et à certaines époques les Hindous du Karnatic montent en foule sur le sommet du cap pour y adorer la déesse. Cette cime est un large plateau couvert de forêts et arrosé par les eaux limpides d'une source puis-

sante qui, après quelques brusques sinuosités, se précipite et tombe bruyamment en cascades écumantes jusque dans la mer, au milieu des écueils qui rendent cette pointe de l'Inde si redoutable aux marins.

LA MAISON DE LA TANTE LISE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 358.

II.

On la livra le lendemain, cette grande bataille supposée d'abord décisive; son seul résultat vraiment incontestable fut de retrancher de ce monde quelques milliers de pauvres gens qui no demandaient pas mieux que de vivre, ce qui ne les empêcha pas de se faire tuer bravement.

Sacrifiés à l'avance par leur isolement, chefs et soldats du poste d'observation furent écrasés, au début de l'affaire, sous le premier choc de l'ennemi. A la fin de la journée, on les compta tous, de confiance, parmi les morts, car il était impossible de vérifier rigoureusement le fait sur ce terrain dix fois pris et repris en quelques heures, et sillonné de profondes ravines qui devinrent le dernier asile pour un grand nombre de combattants.

Le fils d'Honoré et celui d'Armand, incrédules d'abord à la déplorable nouvelle de l'événement qui les faisait orphelins, se rapprochèrent de nouveau, et c'est en s'entr'aidant l'un l'autre qu'ils épuisèrent tous les moyens de recherches pour arriver à une meilleure certitude touchant le sort de leurs pères. Soins perdus, démarches inutiles; leur dernière lueur d'espérance avait dû s'éteindre, et ils agissaient comme s'ils espéraient encore; convaincus de la réalité de leur malheur, ils s'accusaient d'être trop faciles à y croire. Cependant plus d'une année s'étant passée ainsi, le doute ne leur fut plus permis. Ce qui ajoutait surtout à l'amertume de leurs regrets, ce fut leur ignorance touchant la dernière volonté de leurs pères. Les lettres écrites sous la tente, la veille du combat, ne leur étaient pas parvenues. Enfin elles arrivèrent à destination; mais alors elles n'avaient pas moins de deux années de date. Ce retard, invraisemblable aujourd'hui, n'avait, à cette époque, rien d'exorbitant. Les péripéties de la guerre, entraînement d'une victoire ou désarroi d'une défaite, entravaient de telle sorte le service des communications, que les lettres partant de l'armée n'étaient, à vrai dire, confiées qu'au hasard, lequel en égarait beaucoup et en perdait plus encore. Quand les deux tardives lettres furent apportées à leur adresse, elles ne trouvèrent pas les jeunes cousins chez eux. Ce jour-là, par aventure, ils étaient sortis ensemble depuis le matin, et ils ne devaient rentrer que vers la tombée de la nuit. Attirés vers les champs par les séductions d'une riante journée d'automne, ils s'étaient mis en route pour aller faire une visite à Nicole, leur nourrice, bonne femme qui leur disait : Mes enfants, et que tous deux ils nommaient : Ma mère. Ce fut un ami commun qui, allant par hasard du domicile de l'un à celui de l'autre, vit arriver les lettres inespérées. Désireux de les leur faire lire le plus tôt possible, et connaissant le chemin que les deux cousins devaient suivre pour revenir à la ville, il prit le double message et alla se poster sur leur route vers l'heure présumée du retour. Ce soin empressé de l'officieux ami faillit, néanmoins, retarder encore la remise des lettres à leurs destinataires.

Il a été dit que, depuis le premier jour de leur deuil, les deux cousins se quittaient peu et que partout on les rencontrait ensemble. Ceci n'est pas absolument exact. Il était une maison où, jusqu'à ce jour, on n'avait pu encore les voir réunis. Nous voulons parler de la maison de la tante Lise, devenue, par droit de succession, la propriété d'Auguste Valtier, le fils d'Honoré. Eugène, par respect pour les répugnances d'Armand Valtier, son père, ne pouvait se décider, malgré sa bonne envie, à retourner dans cette maison, cause de désunion pour la famille. De son côté, Auguste, quoiqu'il le regrettât, comprenait si bien le scrupule filial d'Eugène qu'il était le premier à indiquer un détour à celui-ci, quand les caprices de leur promenade les ramenaient du côté de la maison de la tante Lise. Il voulait épargner à son cousin et s'épargner à lui-même le chagrin de passer tous deux devant le seul logis où il ne leur fût pas possible d'entrer ensemble; or c'est précisément à la porte de la maison que l'ami, porteur des précieuses lettres, était venu les guetter au passage. S'il n'en fut pas pour ses frais de course et pour l'ennui d'une vaine attente, c'est que cette fois, au moment de quitter la grande route, afin d'éviter la vue de cette maison, également chère à tous deux, Auguste s'arrêta subitement et dit à Eugène :

— Pourquoi nous condamner à prendre toujours le plus long? Je crois que nous ferons bien désormais de suivre la vraie route.

— Comme tu voudras, dit Eugène; mais marchons un peu plus vite, car il fait encore si grand jour qu'il est impossible de ne pas voir par où l'on passe.

— A quoi bon marcher plus vite? et même pourquoi ne pas nous arrêter en chemin? Il y a à quelques pas d'ici une maison où tu serais si bien reçu!

A cette invitation inaccoutumée et pleine de tentations, Eugène eut un mouvement d'épaules qui voulait dire : — Tu le sais bien, le pourquoi.

— Oui, j'en conviens, reprit Auguste; lors de leur départ, nos pères était ennemis; mais là-bas, où les rapprochements sont forcés, où les occasions de se venir en aide doivent leur avoir été si souvent offertes, qui nous dit que les deux frères ne se sont pas enfin réconciliés, et qu'ils n'ont pas émis le vœu que notre intimité réparât les torts de leur inimitié?

— En effet, dit Eugène, il aura bien pu en être ainsi, c'est présumable; mais rien ne le prouve cependant, et dans le doute...

— Dans le doute, répéta vivement Auguste, le proverbe dit qu'il faut s'abstenir, et le proverbe a tort. Quand on en est réduit aux suppositions, s'en tenir à la meilleure, je veux dire à la plus humaine, c'est être le plus près de la vérité. Là-bas, ton père et le mien ont eu tous les prétextes possibles pour se réconcilier; croire qu'ils n'en ont pas saisi un seul, c'est les offenser; d'ailleurs, cela fût-il vrai, le monde qu'ils habitent maintenant n'admet pas de rancune entre les frères. Cessons donc d'écouter des scrupules non moins affligeants pour eux que pour nous, et avant d'arriver à la ville, allons nous reposer un moment dans la maison de la tante Lise.

Disposé par ses propres désirs à se laisser convaincre sans discuter, Eugène trouva si juste le raisonnement de son cousin que, le premier, il se remit en marche, disant à Auguste :

— Allons à la maison de la tante Lise! — Un moment après il ajouta : — Si nous y soupions? cela me donnerait plus de temps pour la revoir en détail. — Et sans attendre la réponse d'Auguste, il ajouta : — C'est convenu, nous souperons ce soir dans la maison de la tante Lise.

— Nous pourrions même y coucher, poursuivit Auguste; hein? te retrouver demain dans ton ancienne chambre, quel joli réveil!

— Mieux que cela, riposta Eugène, la saison est encore très-agréable; rien ne nous empêche d'y demeurer jusqu'à l'entrée de l'hiver. C'est encore chose dite, dès demain nous y emménageons pour trois mois.

— Et même pour plus longtemps, si nous nous y trouvons bien, repartit Auguste; et nous y serons à merveille, même dans la plus mauvaise saison; car les portes et les fenêtres sont bien closes, les cheminées excellentes, et le bois n'y manque pas : ainsi, on peut fort bien y passer toute l'année.

— Tu n'as pas osé dire toute la vie, répliqua gaiement Eugène; moi, j'achève ta pensée et je te le dis franchement, Auguste : si je rentre dans cette maison-là, ce sera pour n'en plus sortir.

Depuis qu'ils s'étaient remis en route, l'imagination des deux cousins avait fait, on le voit, plus de chemin que les jambes. Partis de ce point qu'ils allaient se reposer un moment dans la maison de la tante Lise, ils en étaient arrivés à s'y voir établis pour toujours, et cela avant même qu'ils eussent atteint le seuil de la porte.

Du plus loin que put les apercevoir l'ami qui guettait leur retour, il quitta son poste et alla au-devant d'eux. Sa longue attente lui avait donné le loisir de trouver tous les ménagements nécessaires pour que la remise des lettres ne causât pas une trop violente émotion aux fils d'Armand et d'Honoré Valtier. Néanmoins la secousse fut si rude au cœur d'Eugène et d'Auguste, que c'est à peine si elle leur laissa assez de force pour pouvoir arriver jusqu'à la porte vers laquelle, tout à l'heure, ils marchaient si gaiement. Il y avait trois degrés devant cette porte; mais le saisissement qui faisait encore trembler les deux cousins était tel qu'il ne leur permit pas de gravir les trois marches. Heureusement que la maison de la tante Lise était hospitalière même à l'extérieur. De chaque côté de l'entrée, un banc de pierre offrait le repos aux promeneurs et aux voyageurs fatigués. Auguste s'assit sur l'un de ces bancs; Eugène se laissa pour ainsi dire tomber sur l'autre. Un moment chacun des deux cousins resta le regard douloureusement attaché sur sa lettre encore fermée, mais qui d'avance lui disait : — Tu n'as rien à espérer, — car la date écrite à l'intérieur était répétée sur la suscription, comme pour fixer d'abord la pensée du lecteur sur le moment précis de l'envoi. Cette date indiquait positivement que la lettre avait été écrite avant la terrible bataille.

— Courage! courage! répéta l'ami, s'adressant tour à tour à l'un et à l'autre de ces deux jeunes hommes, abattus sous le coup qui venait de raviver leur douleur; ces lettres qui vous affligent, leur dit-il, vous les avez bien souvent désirées. Vous regrettiez tant d'ignorer les dernières volontés de vos pères, elles sont là-dedans, vous allez les connaître!

Réconforté par ces bonnes paroles, chacun des deux cousins souleva avec une respectueuse précaution le cachet de sa lettre de peur de le briser, et, comme l'avait dit leur ami, ils connurent enfin le vœu suprême de leurs pères. La lettre d'Honoré à Auguste se terminait ainsi :

« Un bon cœur, tu le possèdes; du bon sens, absence totale chez toi, mon fils : aussi il se peut que ta confiance dans les autres et ton imprévoyance envers toi-même te poussent assez loin vers ta ruine pour t'obliger à vendre un jour la maison de la tante Lise; cette maison où l'orgueilleux M. Armand Valtier n'a pas daigné rentrer depuis qu'elle m'appartient. Souviens-toi, Auguste, que je ne veux pas qu'elle devienne jamais la propriété du fils de mon ennemi. Vends-la, si le besoin te pousse à cette extrémité, mais que ce ne soit pas à ton cousin. Je t'en conjure, je te l'ordonne : en quelque mauvaise situation que le sort te place, brûle la maison de la tante Lise plutôt que de la lui vendre; ma bénédiction est à ce prix.»

Armand Valtier finissait par ces mots la lettre qu'il adressait à Eugène :

« J'en ai la ferme conviction, un jour viendra où, par ses habitudes de dissipation, le fils de M. Honoré Valtier se verra forcé de se défaire de la maison de la tante Lise. N'oublie pas, mon fils, qu'elle ne doit pas être achetée par un autre que par toi. Guette donc le moment où elle sera mise en vente, et, ce moment venu, impose-toi tous les sacrifices imaginables pour t'en rendre acquéreur. C'est seulement quand elle t'appartiendra qu'il te sera permis de te dire que tu as vraiment mérité la bénédiction de ton père. Je te défends, pèse bien la gravité de cette parole, je te défends, Eugène, de rentrer dans cette maison avant le jour où tu en prendras possession comme légitime et unique propriétaire. »

— Vois, Auguste, s'ils se sont réconciliés, dit tristement Eugène, se levant et allant présenter à son cousin la lettre d'Armand Valtier.

— Oui, je sais maintenant le contraire, répondit Auguste. Et il lui donna en échange la lettre d'Honoré.

L'ami des deux cousins, informé bientôt des volontés contradictoires qui leur étaient imposées, leur demanda ce qu'ils prétendaient faire.

— Je veux obéir, dit Eugène.

— Moi de même, ajouta Auguste.

— Comment! s'écria l'ami, vous iriez jusqu'à brûler la maison!

— Non; mais, j'en fais devant vous le serment, quelque mauvaise chance qui me puisse arriver, tous mes efforts tendront à empêcher qu'Eugène n'achète cette maison que je maudis.

— Ne maudis rien, reprit Eugène avec calme et résolution, car je promets devant notre ami de veiller à ce que tu n'aies jamais besoin de la vendre.

Cette double promesse échangée, Auguste et Eugène Valtier reprirent avec leur ami le chemin de la ville, laissant pour longtemps solitaire la maison de la tante Lise.

La fin à une prochaine livraison.

L'oubli va vite dans la famille des hommes : les petits-fils ont peine à reconnaître les images de leurs aïeux; les générations se pressent et se précipitent, chacune occupée d'elle-même, étrangère et indifférente à celle qui l'a précédée. Quelques grandes figures surnagent, que la gloire rend toujours présentes; les autres s'en vont au néant, et les portraits qui en subsistent, s'ils ne sont accompagnés d'une inscription prévoyante, deviennent bientôt d'indéchiffrables hiéroglyphes. V. Cousin.

CE QUE VAUT PARFOIS UN MORCEAU DE PAIN.

Lors de la conquête du Mexique, il y eut, on le sait, de terribles épisodes que l'on cacha longtemps aux conquistadores eux-mêmes et que nous révèle aujourd'hui la lecture des anciens rapports restés souvent manuscrits. L'un des plus curieux, sans contredit, est celui qui nous raconte l'expédition qu'envoya Cortez contre son compétiteur Narvaez : les soldats expédiés par le conquérant furent réduits à la plus terrible extrémité. Un chef indien, nommé Maxiscatzin, envoya sous la garde de son fils un convoi qui devait secourir les Espagnols : ce convoi fut pillé, et, par la suite, des voyageurs qui passaient sur la route qu'on lui avait fait suivre trouvèrent sur un tronc d'arbre ces mots tracés en espagnol avec la pointe d'un poignard : « C'est par ici qu'a passé le malheureux Juan Yuste avec ses infortunés compagnons; il avait une telle faim, que pour un peu de tortilla de maïs il a donné une barre d'or estimée 800 ducats. [1]

[1] *Texcoco en los ultimos tiempos de sus ultimos reyes;* Mexico, 1826, in-8.

TRONC EN TERRE CUITE

TROUVÉ A VICHY-LES-BAINS.

Un jour du mois de mai dernier, à Vichy-les-Bains, des ouvriers qui construisaient une maison découvrirent, dans les fondations, l'orifice d'un puits comblé avec des pierres et des tuiles. On reconnut que ce puits était placé au bord des restes d'une voie romaine allant à Varennes (*Vorogium*). Lorsqu'on eut retiré avec précaution les pierres et les tuiles, on trouva au fond du puits, parmi des débris de poterie rouge ornée, de petits vases et des figurines en terre cuite au nombre de vingt-trois. C'est l'une de ces figurines que nous reproduisons, d'après un dessin communiqué par M. E. Tudot, conservateur du Musée de Moulins. Il est difficile de se former une opinion sur le style et la date d'un objet d'art, si l'on n'en a qu'un dessin sous les yeux. Nous devons donc nous borner à faire connaître l'explication que propose M. Tudot. Ce petit tronc sur-



Buste en terre blanche trouvé, en 1858, à Vichy-les-Bains. — Dessin de M. Tudot, réduit à la moitié de la grandeur de l'original.

monté d'un buste en terre blanche serait une œuvre gallo-romaine : le buste représenterait Apollon considéré comme dieu de la médecine. On voit à la partie supérieure du tronc la fente où l'on devait introduire l'argent, que l'on retirait par une ouverture pratiquée au bas du côté opposé. Depuis quelques années, on s'est pris de goût, dans le département de l'Allier, pour la recherche des restes de céramique ancienne, et l'on a déjà découvert un assez grand nombre de petites œuvres de terre cuite, copies d'originaux qui n'existent plus, et qui, servant de figures votives, devaient être placés dans les laraires des maisons et des carrefours.

LE NILGAUT.



Muséum d'histoire naturelle. — Nilgauts dessinés d'après nature par Freeman.

Les animaux que nous représentons appartiennent à la famille des antilopes, de l'ordre des ruminants (¹).

Une antilope est un ruminant, à cause de son estomac à quatre chambres et de ses sabots bisulques; ce n'est pas un cerf, parce que ses prolongements frontaux sont persistants; ce n'est pas un animal voisin des girafes, parce que ses cornes ne sont point entourées de peau; ce n'est ni un bœuf, ni un mouton, ni une chèvre, parce que le noyau osseux de ses cornes est plein, ce qui est le caractère propre des antilopes.

Mais si ces caractères peuvent être employés pour sé-

(¹) Voy. notre tome XIV (1846), p. 402.

parer nettement les antilopes des autres ruminants, nous devons faire ressortir tout ce qu'elles ont de commun avec les autres animaux de cet ordre, et montrer qu'elles tiennent de tous à la fois.

D'abord par leurs formes. Nous voyons tantôt les antilopes pesantes comme des bœufs, tantôt offrant le port et les formes d'un mouton; l'une ressemblera à la chèvre, au point de tromper une observateur inexpérimenté (chamois); une autre, par ses formes sveltes, élégantes et légères, nous paraîtra devoir être rapprochée des cerfs.

Le pelage, parfois, augmentera les ressemblances de ces animaux entre eux.

Enfin, il est certaines espèces qui ont de grandes analogies de forme avec le genre cheval : l'antilope gnou en est un exemple [1].

Si nous en examinions les prolongements frontaux, nous pourrions trouver encore de grandes analogies entre les différents groupes de ruminants et celui qui nous occupe. L'un portera des cornes à andouillers qui rappelleront jusqu'à un certain point les bois des cerfs; cet autre, des prolongements frontaux analogues à ceux de certains bœufs.

Mais le plus grand nombre se présentera avec des cornes de chèvre et de mouton.

Pour la taille, les antilopes diffèrent beaucoup entre elles : on en trouve de gigantesques, qui atteignent aux dimensions de nos grands bœufs d'Europe; d'autres sont de petite taille. Le nilgaut est de taille moyenne.

Les nilgauts [2] (*Antilope picta*) sont originaires de l'Inde, et plus particulièrement du bassin de l'Indus et des montagnes du Kachmir. Ces animaux, qui vivent en troupes nombreuses, habitent les forêts les plus épaisses de leur patrie; ils n'en sortent guère que le matin, ou même pendant la nuit, pour aller chercher leur nourriture.

Ils sont au moins aussi grands que nos cerfs de France. Le mâle porte deux cornes fortes, très-courtes, un peu recourbées en avant, ayant à leur base un prolongement triangulaire et tuberculeux que l'on peut considérer comme un rudiment d'andouiller. La femelle est dépourvue de ces prolongements frontaux.

Le pelage de ces animaux est très-intéressant à considérer, car nous trouvons ici une exception presque unique dans la classe des mammifères [3]. En effet, ce qui arrive si souvent chez les oiseaux, nous pouvons l'observer sur le nilgaut. La robe du mâle n'est pas semblable à celle de la femelle : le pelage de celle-ci est d'un gris fauve, avec les membres plus fauves, tandis que le mâle est d'un gris cendré, avec les membres d'un beau noir. Quant au jeune mâle, il conserve jusqu'à ce qu'il soit adulte la livrée de la femelle; il ne prend ses couleurs qu'à deux ans, alors qu'il est complétement développé. Le mâle, comme la femelle, porte aux jambes de doubles anneaux blancs, qui donnent aux membres de ces animaux la plus grande élégance. Les bords de la lèvre supérieure, la mâchoire inférieure, la gorge, le bas-ventre, la partie postérieure et le dessous de la queue, sont blancs. Chez le mâle, on voit un flocon de poils sous le milieu du cou, et une crinière au-dessus qui se prolonge jusque sur le milieu du dos. A l'extrémité de la queue se trouve aussi un bouquet de poils. Ces ornements se trouvent chez la femelle, mais moins longs et moins fournis. La disposition des couleurs, les touffes de poils, et jusqu'à la pente inclinée du dos de ces animaux, qui ont le train de derrière plus bas que celui de devant, tout donne une figure étrange à cet élégant quadrupède.

Il y a déjà longtemps que des nilgauts ont été amenés en Europe pour la première fois; mais il n'y en a jamais eu autant qu'aujourd'hui. Toutes les ménageries, tous les jardins zoologiques, possèdent ces précieux ruminants. Le Muséum de Paris, le jardin de Londres, ceux d'Amsterdam, d'Anvers, de Gand, de Bruxelles, le jardin d'acclimatation de S. A. le prince A. de Demidoff à Florence, celui de M. le docteur le Prestre à Caen, etc., voient chaque année cette précieuse antilope se reproduire; et, malgré la différence de notre ciel avec celui du pays où l'espèce semblait avoir été enfermée par le Créateur, les jeunes grandissent et s'élèvent sans difficulté.

Si l'on demande de quelle utilité pourraient être ces animaux, nous répondrons que la facilité avec laquelle ils supportent nos hivers, nos pluies et l'humidité de certains pays, la manière dont ils se sont reproduits dans tous les établissements où ils ont été mis dans des conditions convenables, permettent de croire que, grâce à leur acclimatation prochaine, ces animaux serviront à nos plaisirs, en faisant l'ornement des parcs où ils seront placés, et en devenant dans nos forêts un gibier nouveau comparable aux cerfs.

La chair des nilgauts, comme celle de toutes les antilopes, est douce d'une agréable saveur; on l'a comparée à diverses reprises à celle du veau, d'autres fois à celle du mouton.

Naguère on voyait, au Muséum d'histoire naturelle, près du nilgaut, une autre antilope qui a moins d'importance que l'animal dont nous venons de nous occuper, mais qui a cependant son intérêt, à cause d'une des particularités de son organisme.

Le tchicara, ou antilope à quatre cornes (*Antilope quadricornis* ou *tetraceros*), est remarquable entre tous, ainsi que l'indique son nom, par le nombre de ses prolongements frontaux. Deux de ses cornes sont placées, comme chez tous ses congénères, sur le front, mais les deux autres naissent entre les yeux [1], ce qui donne à l'animal une physionomie toute particulière.

La taille de ce ruminant est petite et ne dépasse pas celle d'une petite chèvre. Son pelage est roux uniforme, et l'on peut le comparer tout à fait à certains cerfs nains de l'Inde; si bien que longtemps le tchicara a été classé par les naturalistes parmi les cerfs. Le premier de ces animaux qui soit venu en Europe était une femelle; elle n'avait donc pas de cornes. On l'a considérée comme une biche jusqu'à ce qu'un crâne de mâle fût venu démontrer l'erreur où l'on était tombé. Il y a peu d'années que cette élégante antilope est bien connue; c'est en 1824 seulement qu'elle a été complétement décrite et figurée dans la *Ménagerie du Muséum d'histoire naturelle*, par Geoffroy Saint-Hilaire et Fréd. Cuvier.

Le tchicara est originaire du Népaul, où il vit en troupes nombreuses; son caractère est doux et timide, et son tempérament délicat. Il a été organisé pour vivre dans un climat très-chaud. Le séjour de nos pays lui est ordinairement funeste; il résiste difficilement à nos hivers, même lorsqu'on l'abrite des grands froids.

LE FRONTON DE LA COLONNADE DU LOUVRE

ET LE MONOLITHE DE THÉODORIC.

Legrand d'Aussy est certainement l'un des patriarches de notre archéologie nationale. On le voit, dès la fin du

[1] Voy. t. VI (1838), p. 148.

[2] *Nil-gau* signifie bœuf bleu. Ce nom indique que les Indiens lui trouvent plus de ressemblance avec le bœuf qu'avec d'autres animaux.

[3] Une autre espèce présente la même particularité : c'est une espèce de singe, du genre hurleur; le mâle porte une robe très-différente de celle de la femelle.

[1] Ces deux cornes supplémentaires ne dépassent jamais deux ou trois centimètres.

dix-huitième siècle, préoccupé de questions nouvelles alors, et tout à fait dédaignées dans leur nouveauté. « Comment, se demande-t-il, les peuples barbares ont-ils soulevé les masses énormes dont se composent leurs monuments? Comment les artistes éminents des âges modernes peuvent-ils se vanter d'avoir mis en place certains monolithes dont le transport n'était qu'un jeu pour des hommes à demi barbares?

» Parmi les beautés qu'au dix-septième siècle Paris admira dans la colonnade du Louvre, on compte spécialement les deux grandes pierres dont Perrault avait couvert les deux côtés du fronton. Elles portaient, selon lui, cinquante-deux pieds de long sur huit de large et dix-huit pouces d'épaisseur, et pesaient ensemble plus de quatre-vingts milliers; il fut même si fier de leur transport et de leur pose, que, dans sa seconde édition de Vitruve, il a fait graver la machine qu'il employa, ainsi qu'une autre qu'il avait imaginée et qui ne fut point mise en œuvre (Vitruve, p. 339).

» Ainsi donc, avoir élevé à quatre-vingts pieds de hauteur deux pierres dont chacune pesait quarante mille, et qui venaient des carrières de Meudon près Paris, voilà ce dont se vante Perrault, aidé par Vitruve; voilà ce qu'il a cru digne d'être transmis pour sa gloire à la postérité. Maintenant, veut-on savoir ce qu'ont exécuté les Goths?

» Le bloc dont est formé le dôme octogone et monolithe du tombeau de Théodoric a été tiré des carrières de l'Istrie. Alors il avait, selon les calculs de Soufflot, trente-quatre pieds en carré et pesait plus de deux millions deux cent quatre-vingt mille livres. Si, pour l'amener plus facilement à Ravenne, on entreprit de le dégrossir et de l'ébaucher sur le lieu autant qu'il était possible, il dut peser encore pour le moins neuf cent quatre-vingt mille livres. En cet état, il a fallu lui faire traverser obliquement l'Adriatique dans toute sa longueur, le voiturer près du tombeau, y achever de le tailler pour lui donner sa forme, et l'élever à quarante pieds de hauteur sur le mur d'enceinte, où il forme une calotte de trente-quatre pieds de diamètre hors d'œuvre. »

Nous rappellerons en passant que ce fut Amalasonte, fille de Théodoric, qui ordonna ces travaux gigantesques. Dans tous les traités historiques d'architecture, il est passé en usage de signaler le tombeau de Ravenne comme l'unique vestige d'architecture vraiment gothique que les âges barbares nous aient transmis : cette assertion est inexacte. Dans sa belle monographie de Tolède, D. Jozé de Assas a donné plusieurs spécimens d'architecture provenant d'artistes goths. Entre autres choses curieuses, on y remarque des chapiteaux de colonnes auxquels on peut appliquer la dénomination de *gothiques*, qui cesse alors d'être impropre, comme elle le devient quand nous désignons ainsi des monuments du treizième, du quatorzième ou du quinzième siècle.

MORT DE SAKHR.

Dans une course contre les Banoû-Açad, Sakhr, fils de Sharîd, reçut un coup de lance dans le côté; il n'en réussit pas moins à enlever les chameaux des Açadides. C'était le but de l'expédition; mais cette proie lui coûta cher. La blessure était mauvaise et elle lui causait une douleur cuisante. Il languit environ un an dans un état qui empirait tous les jours, tant qu'à la fin sa propre femme le prit en aversion. Il l'entendit une fois, de son lit de douleur, qui répondait à cette question d'une voisine : « Comment va ton mari? » — « Que te dirai-je, ma chère? Ce n'est ni un vivant en qui l'on puisse espérer; ni un mort que l'on puisse oublier; en vérité, cet homme me rend la vie dure. » — Mais lorsqu'on interrogeait la mère de Sakhr sur l'état de son fils, elle répondait toujours : « Espérez avec moi, il se rétablira, s'il plaît à Dieu. »

Sakhr, qui les entendit l'une et l'autre, prononça les vers suivants :

La mère de Sakhr ne s'ennuie pas de visiter son fils malade; mais pour Soulaymâ, elle a pris en horreur la couche de son mari.

Qu'il tombe dans la misère et le mépris, celui qui peut élever une femme au niveau de sa mère!

Je ne m'attendais pas, ô Soulaymâ, à devenir ce cadavre vivant que tu portes sur les épaules. Je comptais sur une mort plus prompte : comme on se flatte!

Par ma vie, je réveille en mourant celui qui dormait; j'ai fait entendre ma voix à celui qui a des oreilles pour entendre.

Après de longues douleurs, il se forma sur le bord de la plaie de Sakhr une excroissance comme du feutre. On lui dit : « Si tu nous laissais couper cette peau, nous aurions quelque espoir. » Sakhr leur dit : « Comme vous voudrez. » On fit l'amputation, et il expira. (1)

(1) Traduit de l'arabe par Fulgence Fresnel, *Histoire des Arabes avant l'islamisme.*

LES FABLES DE LA FONTAINE.

Les œuvres parfaites sont, si la comparaison est permise, comme les œuvres mêmes de la nature et de Dieu : c'est une matière infinie d'étude et de contemplation. L'âge change et les impressions changent avec lui. Que goûte d'abord un enfant dans une fable de la Fontaine? L'histoire elle-même, si naïvement racontée, la sottise du corbeau qui laisse échapper son fromage, l'innocence du pauvre agneau que le loup emporte et dévore. Quelque années plus tard, ce sont les grâces de la poésie qui frappent et enchantent. Plus tard encore, sous le poëte se révèle le penseur. Dans ces fables légères comme dans un drame *à cent actes divers*, apparaît le tableau même du monde et de la vie. Reprenons donc de temps en temps ces bonnes lectures, ne fût-ce que pour nous contrôler nous-mêmes et réformer, s'il y a lieu, notre jugement.

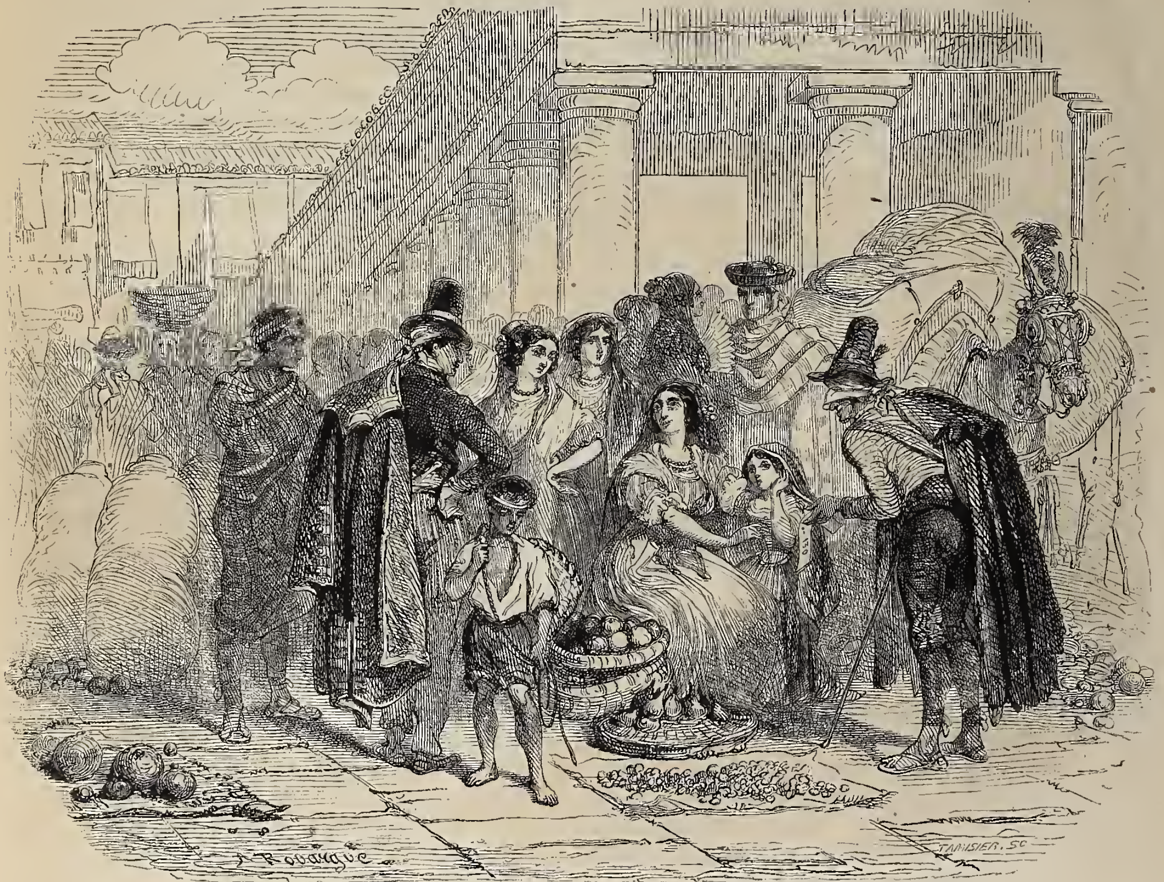
S. de Sacy.

L'AVEUGLE ESPAGNOL

MARCHAND DE CHANSONS ET DE BILLETS DE LOTERIE.

Avant qu'un esprit attentif n'eût recueilli, vers le milieu du seizième siècle, les chants admirables qui sont l'expression la plus naïve et la plus originale à la fois du génie espagnol, c'étaient les vieux mendiants, parfois les Gitanos, mais surtout les aveugles, qui possédaient en réalité les éléments du *romancero*. Privés de la vue, comme Homère, ces rapsodes errants ont oublié les chants des temps héroïques, mais ils n'ont pas encore perdu leur plus beau privilége, celui d'émouvoir par la poésie ou de réjouir le peuple par des couplets remplis d'une verve moqueuse. Dans toutes les villes de la Péninsule, ce sont eux qui répètent, en nasillant, les aventures de la princesse Magalona, les répliques de damoiselle Théodor, ou les ruses de Bertholdo le mauvais serviteur. Ils vendent, bien entendu, imprimées sur papier jaune ou gris, la plupart des œuvres littéraires dont leur mémoire est l'infatigable dépositaire; et les pauvres *ciegos* de Madrid, de Valence et de Barcelone seraient tout ébahis, à coup sûr, en entendant dire à quel prix s'élèvent à Londres ou à Paris de magnifiques volumes tout couverts en cuir de Russie qui se vendent chez Evans ou chez Techener, mais qui sortent dans l'origine de leur rustique portefeuille. C'est que ces recueils artificiels, comme on dit en bibliographie, sont les dépositaires de mille événements dramatiques et de mille chants

bouffons dont le souvenir doit s'éteindre avec ceux qui les débitaient. Sans eux, par exemple, où pourriez-vous trouver l'*obra nueva, graciosa, y muy gustosa,* de Juan Gonzalez de Legaria, racontant le fameux combat d'un soldat avec un chat qui a eu l'audace de s'enfuir en emportant son déjeuner? Qui dirait, sans eux, à la postérité, les exploits de l'insigne Raymundo de Sala, commandant les miquelets en Catalogne, ou le récit de l'horrible orage qui, en l'année 1700, faillit anéantir Tarragone? Pour dire la vérité, les événements politiques qui ont marqué en ces derniers temps leur passage sur toute l'étendue de la Péninsule, ont bien modifié la mission des aveugles ambulants en Espagne et en Portugal : ce sont eux qui vendent sur la voie publique certains journaux, ou même simplement des extraits de discours politiques, et surtout la gazette du soir. Ils n'ont pas perdu non plus un privilége qu'avaient jadis



L'Aveugle marchand de chansons et de billets de loterie, en Espagne. — Dessin de Rouargue.

ceux qui erraient encore, au début de ce siècle, dans les carrefours de Paris; ils débitent à tout venant des billets de loterie, et, dans ce genre de commerce, ils conservent toujours la vogue. Pour ceux, en effet, qui demandent follement au hasard la réalisation des plus bizarres espérances, il semble qu'il y ait entre le pauvre *ciego* et le destin, aveugle comme lui, un lien mystérieux, et que de là peut sortir la chance heureuse. (¹)

LA CASCADE DE TRAUN.

Humphrey Davy, âgé et maladif, cherchait des distractions en voyageant. Dans l'une de ses dernières excursions il parcourut les contrées alpestres de l'Autriche et il séjourna quelque temps à Gmunden, petite ville de quatre mille âmes, située sur les rives de la Traun, qui forme un lac du même nom et se jette dans le Danube.

« Je pourrais, dit-il, remplir des heures rien qu'à me rappeler les détails et tous les caractères différents du paysage enchanteur qui se déroulait autour de nous. Les vallées nous offraient cette beauté pastorale et cette verdure constante qui sont si connues et si aimées des habitants de l'Angleterre; les prairies sont de même entrecoupées de clôtures de haies, d'arbres fruitiers, et de bois. Çà et là s'élèvent des collines plantées de hêtres et de chênes; des montagnes bornent la vue, les unes couvertes de pins et de sapins, d'autres élançant au-dessus des nuages leurs cimes de marbre couronnées de neiges éternelles. A son extrémité inférieure, le lac de Traun, ou le Traunsee, est toujours d'une transparence parfaite, même pendant la saison des pluies; le Traun, qui en descend, répand ses eaux sur les rochers, et forme une large et belle rivière, dont la teinte verte ressemble à celle de l'aigue-marine.

» La chute du Traun, à dix milles environ au-dessous de Gmunden, était l'un des sites où nous aimions le mieux nous asseoir. Cette cascade, lorsque la rivière est pleine jusqu'au bord, peut être presque comparée pour la grandeur, à celle de Schaffhouse; elle se précipite, mugit et écume avec la même puissance; la couleur de ses eaux, la blancheur de son écume, les formes pittoresques des rochers contre lesquels elle se brise, la végétation épaisse

(¹) Nous aimons à rappeler ici que l'Espagne jouit depuis quelques années d'une institution consacrée à l'éducation des aveugles. — Voy. l'intéressant journal publié par M. Guadet sur les écoles fondées en Europe pour l'amélioration du sort des jeunes gens frappés de cécité.

et sauvage qui l'encadre, produisent sur l'âme une impression solennelle et profonde. »

Un voyageur français, M. Ad. Joanne, ne peut se résoudre à partager tout à fait cet enthousiasme de l'illustre savant anglais. Il reconnaît que le Traunsee est le plus beau de tous les lacs autrichiens, mais la cascade de la rivière lui



Vue de la Cascade de Traun. — Dessin de Freeman.

semble trop vantée. « La Traun, dit-il, tombe de treize à quatorze mètres, en différentes chutes, du haut d'une arête dentelée de brèche ou nagelfluh, sur laquelle et au pied de laquelle elle se brise avant de reprendre sa belle couleur verte... Le Traunffall doit être vu, comme la chute du Rhin, sous tous ses aspects, du pont, de la rive opposée, des rochers situés au-dessous du pont, mais surtout de la maison de l'éclusier. Ce qui lui nuit dans l'opinion des amateurs, c'est qu'on peut, moyennant 40 kreuzers, ou un florin, lui faire donner de l'eau à volonté. En effet, pour ne pas interrompre la navigation, on a creusé et construit, en 1416, à côté de la chute, sur la rive droite, un canal long de plus de 387 mètres et que les bateaux chargés de sel qui viennent de Gmunden descendent avec une rapidité étonnante (le plus souvent entre dix et onze heures) quand on ouvre les écluses pour les y faire passer, car l'inclnaison de l'eau est de 20 mètres sur 387 mètres. Or, en fermant une écluse, on force à un moment donné toute l'eau de la Traun à se précipiter sur les rochers qui obstruent son cours, au lieu de se partager entre son lit naturel et ce canal artificiel. C'est, dans l'opinion des touristes, une triste recommandation pour une cascade de n'être complétement belle qu'en faveur des amateurs qui peuvent la payer. »

LA MAISON DE LA TANTE LISE.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 358, 374.

III.

Nous sommes à quinze ans de distance du jour où elles furent lues par Eugène et par Auguste, ces déplorables lettres destinées à continuer outre-tombe la rancune des frères Valtier. L'enchaînement du récit nous ramène à la maison de la tante Lise.

Elle était, on le sait, située sur la grande route. Exposée au sud et n'ayant pour vis-à-vis qu'une vaste plaine, il fallait, à l'heure de midi, que toutes les fenêtres du devant fussent bien closes, sinon les chambres seraient devenues inhabitables, tant elles étaient alors inondées de soleil. Or, un jour de mai, précisément à l'heure que nous avons dite, une bonne femme qui se tenait au rez-de-chaussée de la maison, dévidant ses écheveaux de laine, ouvrit tout à coup la croisée; elle se pencha à mi-corps vers la rue et attira à elle le double contrevent, afin de se garantir des rayons lumineux qui l'aveuglaient. En se penchant ainsi, la bonne femme aperçut au-dessous de la fenêtre deux étrangers,

deux voyageurs, sans doute bien fatigués d'une longue route, car ils se reposaient sur l'un des bancs de pierre où le soleil dardait en ce moment tous ses feux. L'habitante de la maison, les prenant en pitié, leur dit, pour les engager à quitter cette place qui, vraiment, n'était pas tenable :

— Ne restez pas là plus longtemps, Messieurs, sinon il vous arrivera du mal. La porte de la maison est entr'ouverte; poussez-la et entrez : vous trouverez ici de meilleurs siéges et de l'ombre.

L'invitation faite, elle ferma les contrevents, et, non contente de préparer des chaises pour ses hôtes, elle mit sur la table un pot de bière fraîche et deux verres. Les apprêts de réception terminés, la bonne femme fut grandement surprise de se voir encore seule dans la maison, car les voyageurs avaient eu, et au delà, le temps d'entrer. Elle supposa que s'ils tardaient tant à paraître, c'est qu'en leur qualité d'étrangers ils n'avaient pu la comprendre, et elle se disposa à sortir pour renouveler plus clairement son invitation.

Les deux voyageurs étaient encore dans la rue, mais non plus sur le banc de pierre. Debout devant la porte ouverte, et s'appuyant l'un sur l'autre, chacun avait mis le pied sur le premier degré de la maison; mais tous deux demeuraient là, comme s'il leur eût été impossible de gravir le reste de la montée.

— Je vois ce que c'est, dit la bonne femme; vous êtes si las du voyage qu'il faut qu'on vous vienne en aide. Attendez, je n'ai pas beaucoup de forces, mais ce que j'en peux prêter est à votre service.

Elle s'avançait vers les deux étrangers; ils ne lui laissèrent pas le temps d'arriver jusqu'à eux, Comme réveillés d'une méditation profonde par les paroles qu'on venait de leur adresser, ils achevèrent de monter les trois degrés et entrèrent dans la salle du rez-de-chaussée, où ils devaient trouver abri et repos.

Un observateur n'eût pas manqué de remarquer l'étrange simultanéité des mouvements de ces deux hommes, depuis que, rappelés à eux-mêmes, ils s'étaient décidés à répondre à l'invitation de la bonne femme. L'observateur eût supposé une intention formelle et l'accomplissement d'une convention expresse dans le soin scrupuleux que mirent les deux voyageurs à se mouvoir de concert, comme par une seule impulsion, et sans jamais se dépasser l'un l'autre. Ainsi, se tenant bras dessus bras dessous, ils montèrent du même pas les trois marches et, arrivés à la porte, ils s'effacèrent également, afin d'entrer ensemble. Leurs siéges étaient prêts, leurs verres furent emplis. Avant de s'asseoir, les voyageurs portèrent un toast à l'hospitalière qui, sans les connaître, leur faisait une si bonne réception. Il y eut ensuite, dans la salle basse, un long moment de silence. La bonne femme, croyant que ses hôtes s'étaient endormis, se remit à dévider sans bruit ses écheveaux de laine.

Ils ne dormaient pas, ces deux hommes, maintenant si bien abrités. Préoccupés d'une même pensée, ils levaient de temps en temps les yeux l'un sur l'autre, se témoignant du regard le désir qu'ils avaient d'interroger leur hôtesse. Mais c'était entre eux à qui hésiterait le plus à parler. Enfin, l'un des deux s'enhardit assez pour dire à la bonne femme :

— Nous allons nous remettre en route, Madame; je n'ai pas besoin de vous dire si nous vous sommes reconnaissants de votre hospitalité; mais nous voudrions bien ne pas partir sans avoir aussi remercié le maître de cette maison.

— Le maître! répéta-t-elle, il n'y en a pas, mon cher Monsieur; on ne connaît ici qu'une maîtresse, et celle-là, c'est moi-même.

Il y eut quelque chose de profondément douloureux dans l'étonnement que les deux voyageurs éprouvèrent en recevant cette réponse. Pour comprendre leur douleur, il aurait fallu pénétrer en eux-mêmes. Quant à l'étonnement, il était fort naturel. D'ordinaire un gîte se taille et se décore selon la forme et les habitudes de l'être qui y fait sa demeure; or rien n'était moins en harmonie que cette femme, franchement campagnarde de costume comme de manières, et sa maisonnette à l'extérieur coquet, à l'ameublement de bon goût au dedans. La maîtresse du logis vit le mouvement de surprise de ses hôtes, mais elle n'en fut nullement blessée. Leur souriant avec bonhomie, elle reprit :

— C'est vrai que le nid et l'oiseau n'ont pas l'air d'être faits l'un pour l'autre, et que pour un si beau cadre il faudrait un portrait mieux avenant. Mais je n'ai pas besoin de vous dire que la maison n'a pas été bâtie à mon intention. Elle était comme vous la voyez quand je l'ai prise. A cheval donné, il ne faut pas, dit-on, regarder si la bride est d'or ou de cuivre. On n'a pas, m'est avis, le droit d'être plus près regardant quand c'est une maison qu'on nous donne.

Et puis, voyant que les voyageurs étaient disposés à l'écouter, elle ajouta :

— Je ne demande pas mieux que de vous conter l'histoire, pour peu que cela vous fasse plaisir.

Un léger signe d'assentiment aurait suffi pour l'encourager à poursuivre; elle vit mieux que cela dans les yeux de ses hôtes : il y avait l'expression de la prière. La bonne femme commença :

« Comme il est bon, dit-elle, de savoir d'abord qui nous parle, je vous dirai tout de suite que je ne suis pas autre chose qu'une pauvre femme des environs : la mère Nicole, du village de Chevincourt, où j'étais encore l'été dernier, ne me doutant guère qu'à ce printemps je me réveillerais un beau matin propriétaire, par contrat, de la plus jolie maison qui soit auprès de la ville.

» Mais vous me direz, continua-t-elle, ce n'est pas pour rien qu'on a des enfants en ce monde, je veux dire des nourrissons; car, pour les miens propres, il y a longtemps que le bon Dieu me les a repris. Il faut que vous sachiez que les deux bien-aimés qui m'appellent leur mère, vu que je la suis par le cœur, se ressemblent aussi de ce côté-là; mais du côté du cœur seulement; pour le reste, c'est une différence du tout au tout. Ainsi, autant mon Eugène a toujours été rangé, économe et posé, autant mon Auguste était camp-volant et décousu, aimant la vie qui se perd et les plaisirs qui coûtent. Je dis qu'il les aimait, attendu que cela s'est calmé; il était temps! ou, pour mieux dire, il était trop tard; car la sagesse n'a commencé à lui venir que le lendemain de sa ruine complète. Oui, Messieurs, quand Auguste Valtier m'a fait cadeau de cette maison qui lui appartenait, il n'avait plus que cela au monde; c'est même parce qu'elle était sa dernière ressource qu'il me l'a donnée. La chose vous paraît, sans doute, difficile à comprendre; cela s'explique cependant.

» Il y a quinze ans, de malheureuses lettres arrivèrent de l'armée aux deux cousins. — Ils sont cousins, mes nourrissons, et bons amis, comme vous allez voir. — Dans l'une de ces lettres, défense à Auguste, par son père, de vendre jamais cette maison à son cousin Eugène. Dans l'autre lettre, ordre paternel à Eugène d'acheter la maison d'Auguste dès qu'elle sera à vendre. Alors il y eut entre les fils des deux frères, avec la promesse de s'aimer toujours, le serment d'obéir aux ordres de leurs pères. Pendant longtemps, celui qui possédait la maison se fit assez ménager de folies pour n'avoir pas besoin de faire argent de tout. Mais enfin les grosses dettes arrivèrent. La première fois que la justice fut au moment de saisir la maison, qui, alors, aurait été criée aux enchères, Auguste alla bravement trouver son cousin Eugène.

» — Tu sais que ma maison est saisie?

» — Tu sais, dit l'autre, qu'il faut qu'elle me soit adjugée.

» — Pourtant, lui rappela le fils de défunt Honoré Valtier, tu sais bien aussi que je ne peux pas permettre que tu l'achètes.

» — Il n'y a qu'un moyen d'empêcher cela, c'est de ne pas la laisser mettre en vente.

» — C'est difficile, dit Auguste, car mes créanciers comptent, pour être payés, sur l'argent que rapportera la vente de ma maison.

» — C'est très-facile, au contraire, lui répondit Eugène; paye tes créanciers avec l'argent que j'avais mis de côté pour devenir acquéreur de la maison.

» — Tu me le prêterais?

» — Avec plaisir, vu que ce moyen-là nous sauve tous les deux : toi, du chagrin de vendre; moi, du devoir d'acheter.

» Auguste, pour ne pas manquer au dernier vœu de son père, accepta franchement ce qui lui était franchement offert. Il faut dire qu'il rendit la somme le plus tôt qu'il le put. Quant aux intérêts, il les paye tous les jours en dévouement pour son cousin, si bien que le désaccord des deux frères a profité, malgré eux, à l'amitié de leurs enfants. Il se trouva encore que deux fois, par l'imprévoyance d'Auguste et aussi par suite de la mauvaise chance, la maison se trouva en danger d'être vendue. Les choses se passèrent à peu près de même entre les deux cousins; seulement, pour ces deux fois-là, Eugène ne laissa pas à l'autre le temps de venir lui conter ses peines. Il arriva le premier, l'argent à la main, chez Auguste, et il lui dit en le tirant d'embarras :

» — Accepte ce que je viens t'offrir, car si je ne suis pas le prêteur aujourd'hui, demain, je serai l'acquéreur.

» Enfin, au commencement de l'automne passé, un intrigant propose à Auguste Valtier de le faire entrer dans une entreprise qui devait, disait-il, faire la fortune des intéressés. Justement, à ce moment-là, Eugène se préparait à partir pour un voyage de plusieurs mois.

» — Me voilà forcé de rester, dit-il à Auguste, quand celui-ci lui eut appris dans quelle affaire il allait se lancer.

» — Et pourquoi ne partirais-tu pas? lui demanda son cousin.

» — A cause de ta belle entreprise : elle promet trop pour tenir quelque chose, et il faut que je sois là, tu le sais bien, pour guetter le jour où ta maison sera à vendre.

» Ces paroles-là donnèrent à réfléchir à Auguste. Il ne lui était plus possible de se dégager de l'affaire douteuse : il avait donné sa signature; cependant il arrangea les choses de façon à pouvoir dire à Eugène :

» — Que l'entreprise réussisse ou non, tu peux partir sans crainte; ma maison ne sera pas à vendre.

» — Comment cela? fit l'autre.

» — Je viens de la donner par contrat, chez le notaire, à notre nourrice Nicole.

» C'était la vérité, mais ce n'était pas tout. Ce qu'il ne lui dit pas, c'est que le même jour, dans mon testament qu'il m'a fait écrire sous sa dictée, il y a ceci : « Je laisse après » moi à Eugène Valtier la maison de la tante Lise, à la » condition qu'il y aura toujours un logement pour son » cousin Auguste. »

» Voilà, mes bons Messieurs, comment moi, pauvre paysanne, je me trouve propriétaire d'un pareil bien. Mais j'oubliais de vous dire : Eugène avait bien deviné! la grande entreprise a manqué; mais le brave enfant est revenu assez à temps de son voyage pour arranger la dernière mauvaise affaire d'Auguste. A présent, les deux cousins sont employés dans le même bureau; tous les soirs ils reviennent se reposer de leur journée de travail dans cette maison, qui n'a jamais été si bien à eux que depuis qu'elle m'appartient. Ils peuvent se voir ici sans manquer à la dernière volonté de leurs pères, car il leur a toujours été permis de se rencontrer chez leur mère nourrice. »

La bonne femme avait parlé d'abondance et sans qu'on l'interrompît, convaincue que son récit avait un fond d'intérêt assez puissant pour captiver l'esprit même de deux étrangers arrêtés, par hasard, un moment chez elle. L'attention soutenue de ceux-ci, pendant qu'elle parlait, ne l'étonna pas, et, lorsqu'elle eut fini, elle ne fut pas non plus surprise de la profonde émotion empreinte sur la physionomie de ses auditeurs. Certes, ils étaient émus; car, durant le récit, les deux voyageurs, se tenant les mains pressées, avaient les yeux fixés sur la mère Nicole; mais, par instant, ils ne voyaient qu'à travers leurs larmes. Bientôt après la bonne femme reprit :

— Cette histoire vous a touchés. Dame! c'est naturel; elle finit si bien!

— Non, elle n'est pas finie, répliqua l'un des voyageurs; il y manque quelque chose.

— Vous trouvez? fit-elle étonnée. Et qu'est-ce qu'il y faudrait donc encore?

— Il faudrait, bonne mère, que ceux à qui vous venez de la raconter fussent deux pauvres prisonniers de guerre oubliés pendant seize ans à l'autre bout du monde, et qui n'auraient dû de vivre encore qu'aux soins qu'ils se seraient prodigués l'un à l'autre durant ces longues années d'épreuve. Il faudrait, enfin, qu'ils pussent vous répondre : Nous sommes les frères Valtier, réconciliés depuis seize ans par le malheur, et nous remercions Dieu, qui a éloigné du cœur de nos enfants cette coupable inimitié que maintenant notre cœur désavoue.

— Ce serait trop beau pour être possible, dit la nourrice; et pourtant, ajouta-t-elle en les regardant, vous pleurez de trop bon cœur pour que cela ne soit pas vrai.

— Oui, c'est vrai, mère Nicole, c'est vrai! répétèrent-ils en l'embrassant.

C'est ainsi que les frères Valtier se firent reconnaître de la nourrice d'Eugène et d'Auguste. Quant à la scène qui attendait les deux cousins à leur retour, l'indiquer seulement, c'est la peindre.

A compter de ce moment, la bonne femme eut quatre pensionnaires; car, jusqu'à son dernier jour, elle demeura la propriétaire incontestée de la maison de la tante Lise.

LA FERME.

Voy. les Tables des années précédentes.

L'ÉCURIE.

Le premier soin, pour l'entretien d'une bonne écurie, est de faire en sorte que l'air s'y renouvelle facilement. Pour changer l'air, il ne suffit pas d'ouvrir de temps en temps une porte ou une fenêtre; on établit ainsi un courant d'air, et l'atmosphère viciée se purifie momentanément, mais les chevaux peuvent être saisis d'un refroidissement, d'une fluxion de poitrine ou d'autres maux. Il faut donc préférer les ventilateurs. On sait qu'un cheval vicie, en une heure, 10 mètres cubes d'air. On a remarqué aussi que la température d'une écurie ne devait pas varier au delà de 10 degrés au-dessus de zéro pour le minimum, et de 16 degrés au-dessus de zéro pour le maximum. Avec les ventilateurs bien construits, on arrive à renouveler suffisamment l'air corrompu soit par la respiration des chevaux, soit par les émanations de l'écurie, et à maintenir la température à un degré convenable.

On fait une trouée au plafond; on y adapte un tube en bois ou en zinc enduit d'une enveloppe de terre glaise, dont l'orifice inférieur a plus du double de l'orifice supérieur, et qui, traversant le grenier à fourrage, situé ordinaire-

ment au-dessus de l'écurie, dépasse le toit de 30 à 50 centimètres. On couvre ce tube d'un chaperon, comme on fait pour une cheminée, afin d'empêcher la pluie de tomber dans l'écurie. Cette disposition simple et peu coûteuse suffit pour procurer à l'écurie une bonne aération.

Nous avons parlé du plafond. Les écuries doivent toujours être plafonnées, afin que les émanations produites par le fumier n'altèrent pas les fourrages placés à l'étage supérieur. Les voûtes en pierre entretiennent une trop grande fraîcheur pendant l'été. On fait des voûtes en briques qui remplissent toutes les conditions désirables.

Il est absolument indispensable que l'aire de l'écurie soit plus élevée que le sol inférieur. C'est le contraire qui a lieu habituellement. Cette mauvaise habitude rend les écuries humides, sales et malsaines. L'aire doit être, en général, ferme et imperméable. On se contente ordinairement de battre la terre mélangée d'argile et de débris de chaux, ou bien on se sert de béton, ou bien on pave; dans quelques écuries, nous avons vu des planchers. Tous ces systèmes ont leurs avantages et leurs inconvénients. Un ancien directeur général des haras recommande de paver les écuries avec des briques de bois de sapin du Nord, de bois de chêne ou autre essence dure. Ces briques auraient de 30 à 40 centimètres de longueur et seraient posées sur champ. On avait pavé de cette façon, il y a quelques années, la partie de la rue Richelieu qui longe le Théâtre-Français. On peut retourner ces briques, et les rafraîchir, c'est-à-dire les tailler de nouveau, jusqu'à ce qu'elles soient complétement usées. Ce pavé de bois oppose aux piétinements du cheval une résistance élastique, et offre toutes les conditions de solidité et de durée.

Lorsqu'un maquignon veut faire valoir un cheval aux yeux de l'acheteur, il le place sur un terrain en pente, de façon à ce que le train de devant soit plus élevé que celui de derrière; il force l'animal à se camper. C'est la pose la plus favorable. On a pris l'habitude de donner aux chevaux, dans l'écurie, cette posture forcée, en élevant démesurément l'aire du côté de la mangeoire. Cette pente facilite l'écoulement de la partie liquide du fumier; mais la station forcée dans cette attitude fausse les aplombs, déforme et use très-vite le malheureux cheval condamné à ce supplice; car, à la longue, la pente exagérée du sol devient très-pénible pour l'animal attaché à la mangeoire. Chez les juments, ce vice de construction de l'aire peut entraîner l'avortement. Tous les écrivains qui se sont occupés de science vétérinaire sont d'accord pour n'admettre qu'une pente très-peu sensible. On s'arrête généralement à une pente de 1 $^1/_3$ centimètre par mètre, c'est-à-dire 4 centimètres pour tout l'espace qu'un cheval peut occuper en longueur, 3 mètres environ.

Dans les maisons bien tenues, on a adopté l'usage de peindre tous les ans l'écurie à la chaux; c'est une excellente méthode, que l'on devrait bien étendre aux habitations des hommes.

Les abat-foins doivent être sévèrement supprimés. Les abat-foins sont des trous pratiqués dans le plafond supérieur, soit au-dessus des mangeoires, soit dans une partie de l'écurie, et par lesquels on jette aux animaux la prébende quotidienne. Cette coutume est mauvaise; elle répand de la poussière sur les chevaux et dans l'air qu'ils respirent, ce qui cause souvent de graves lésions aux organes de la respiration. Il vaut mieux que les palefreniers prennent un peu plus de peine, et qu'on n'expose pas les chevaux à la poussière et aux maladies qu'elle engendre.



Dessin de Ch. Jacque.

En résumé, on doit rechercher tous les moyens de rendre une écurie saine par le renouvellement incessant de l'air, par la bonne disposition du sol, des moyens d'attache et des séparations, par la facilité du nettoyage. On doit, en outre, veiller à ce que tous les angles des constructions intérieures soient arrondis, et s'attacher à faire disparaître toutes les saillies aiguës dont le contact pourrait blesser les chevaux.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15

L'AUMONE.



L'Enseignement de la bienfaisance. — Composition et dessin de Staal.

Comment n'accueillerait-on pas avec sympathie ce tableau de l'enfance qui apprend à aller au-devant du malheureux, à solliciter avec douceur la confidence de ses peines, à lui donner tout ce qui se peut de consolation et de soulagement!

Rien de plus louable et, heureusement, de plus ordinaire; cependant un disciple exagéré de Bentham ou de Malthus aurait sans doute ici des réserves à faire, et il ne faudrait peut-être pas s'écarter beaucoup de ce groupe et s'avancer loin sur le grand chemin, pour lire à l'angle de quelque mur : « La mendicité est interdite. » Il y a peu d'années, voyageant de Lyon à Chambéry, nous avons vu, au bord d'une route, une inscription toute semblable clouée, sur une croix, aux pieds du Christ. Loin de nous la pensée de discuter la loi, de rechercher si, avant de flétrir et de frapper ainsi, sans distinction, la misère de la rue et du chemin, on a fait tout ce qui était nécessaire pour la prévenir ou « la mettre dans son tort ». Mais il est impossible de ne pas reconnaître que la législation sur la mendicité et les raisonnements des économistes qui l'approuvent ont laissé des doutes pénibles dans plus d'une conscience. A force d'entendre répéter qu'il n'est pas bon d'encourager la mendicité, un grand nombre de gens en sont venus à imposer résolûment silence à leur pitié quand ils rencontrent des mains suppliantes, et comme, d'autre part, la recherche habituelle du pauvre à son domicile (véritable devoir de la bienfaisance éclairée) exige un effort de volonté moins commun qu'on ne pense, il arrive que trop souvent on s'accoutume à attendre les quêtes de l'administration, qui sur son passage ne trouve pas toutes les portes ouvertes.

Dans une correspondance publiée l'an dernier, nous remarquons deux lettres écrites par des personnes que nous regrettons sincèrement et qui se rapportent à cette grave question.

Une femme d'un noble esprit et d'un grand cœur, Mme Mojon, écrivait, en août 1834, à Sismondi :

« Vous savez, mon cher Sismondi, que vous êtes mon maître, mon directeur; j'ai besoin de vos lumières pour me conduire dans la voie de la charité, ou, pour mieux dire, de l'aumône... Chaque fois qu'il me tombe sous les yeux un tableau de détresse individuelle et que j'étends la main pour secourir, je me demande quelle limite doit avoir mon secours pour ne pas être exagéré selon les autres, pour ne pas être une dérision suivant moi, qui me sens entourée de tant de superflu ! Je ne vous demande point d'entrer dans la vieille question du partage égal des richesses; mais je voudrais savoir combien une personne dans ma position doit aux pauvres par année. L'ignorance dans laquelle je suis sur ce point me tourmente; enseignez-moi, car je ne voudrais pas dépenser l'énergie de mon cœur et de mon esprit dans de vaines angoisses. »

Voici la réponse de Sismondi :

« Chère amie, vous me consultez, vous me croyez avec une foi, avec une confiance, qui m'humilient, car elles me font sentir vivement combien j'en suis indigne. Vous me demandez ce que je pense, et je ne suis pas content de mes pensées. Oui, cette question de la charité, de l'aumône, tourmente. Quand on se place en face de la misère qui existe, on sent son incapacité d'y porter remède, on sent que l'on n'offre qu'une goutte d'eau à un homme altéré; on sent que lorsqu'on donnerait tout ce qu'on possède, lorsqu'on se réduirait à la condition de ceux qu'on assiste, on n'aurait point encore fait cesser la souffrance d'autrui, qui vous poursuit comme un remords; et cependant on ferait une chose injuste pour soi, pour ses enfants; on contribuerait même à désorganiser la société. Il y aurait donc une limite à tracer entre ce qu'on doit à autrui, ce qu'on doit à soi-même et aux siens; mais qui a droit de dire : « Cette limite est » là ! » et quelle autorité humaine pourrait satisfaire la conscience?

» Ce qui me reste de plus positif de mes réflexions souvent douloureuses sur ce sujet, c'est une grande défiance des théories, un grand repoussement pour tous les principes absolus, une grande crainte que la science, prise pour règle de charité, ne dessèche le cœur.

» Combien souvent n'avons-nous pas entendu dire que l'aumône donnée individuellement est jetée au hasard, qu'elle tombe sur des indignes, qu'elle encourage la fainéantise! et tout cela est vrai. Et pourtant combien n'a pas de prix ce double mouvement du cœur de celui qui donne et de celui qui reçoit!

» Si nous chargions les hôpitaux, les bureaux de bienfaisance, de distribuer toutes ces aumônes, nous nous priverions de la joie du bienfait et de la reconnaissance, de ce contentement des bonnes actions qu'il faut entretenir chaque jour, si l'on veut qu'il donne une bonne habitude à l'âme. La charité, d'ailleurs, perd son caractère en s'unissant à la pratique administrative; elle devient dure et défiante. Les chefs d'hôpitaux se sentent appelés à défendre les dons des bienfaiteurs contre les fraudes des pauvres; ils en ont beaucoup vu, il les soupçonnent toujours.

» Même la distinction de ceux qui méritent les secours et de ceux qui ne les méritent pas, m'alarme souvent. Quoi donc! condamnerons-nous à mourir de faim ceux qui sont tombés si bas par leur inconduite ou par leurs vices?

» Souvent encore nous entendons condamner toute aumône : on nous fait voir la mendicité comme un chancre rongeur de la société, que l'imprudence ou l'insouciance des bienfaiteurs a fait naître; on nous fait le compte du mendiant qui gagne plus en nous tendant la main, en nous trompant, que l'homme industrieux par le travail le plus assidu; et tout cela est vrai; mais le contraire est vrai aussi.

» Et ceux qui nous disent que la vraie charité est de faire travailler, encouragent en nous le penchant le plus funeste, celui de rapporter tout à nous-mêmes; ils accroissent dans la société le mal même dont elle souffre, celui de multiplier des productions qui ne trouvent point d'acheteurs.

» Il faut savoir nous défier de nos raisonnements et de nos systèmes; nous bien convaincre que nous ne voyons jamais l'ensemble, et nous proposer de soulager le plus de douleurs qu'il est possible dans l'organisation sociale où nous nous trouvons. C'est pour cela que, par système du moins, je ne voudrais exclure aucune forme de charité. Je voudrais pouvoir donner aux hospices, aux dispensaires, aux écoles; je voudrais pouvoir aider libéralement les grandes infortunes, pouvoir remettre à flot, par un don, par un prêt fait à temps, l'homme qui chancelle entre l'industrie et la ruine; mais je voudrais, en même temps, distribuer, sou par sou, au mendiant que je rencontre, un secours qui, peut-être dans ce moment, le sauve d'une atroce souffrance. Je ne dirais point que je ne veux donner jamais aux enfants, jamais aux valides, jamais à ceux dont je connais le vice; car peut-être, dans le moment où je refuse avec ma règle, la faim, qui n'a point de règle, est sur eux ! »

Sismondi termine en évaluant au dixième du revenu (comme nous l'avons déjà indiqué ailleurs) la part que chacun lui paraît devoir attribuer annuellement à la bienfaisance.

Je n'ai connu personne qui se soit ruiné à faire l'aumône.

Le curé d'Arzanno.

L'ART DES BRONZES EN FRANCE.

Suite et fin. — Voy. p. 100, 167, 307.

École de David. — On avait étudié d'abord l'art antique avec modération ; on se mit, avec David, Percier et Fontaine, à le copier. Sculpteurs, orfévres, bronziers, ornema-

nistes, tous copient le grec, le romain, l'étrusque, l'égyptien; on sait dans quelles exagérations on tomba. Nos bronziers subirent l'influence dominante.

Mais avant de parler des bronzes d'ameublement, parlons des bronzes d'art. Tant que dura la révolution, on se contenta de détruire les bronzes d'art, on n'en fit pas de nouveaux; le bronze était exclusivement employé à fondre des canons. Sous l'empire, l'œuvre principale est la colonne d'Austerlitz, fondue par Launay : elle est couverte de 274 plaques sculptées; la statue de l'empereur, par Chaudet, a été détruite sous la restauration, et remplacée depuis par celle que l'on voit actuellement et que nous avons publiée page 140 de notre tome Ier (1833).

Tout le monde sait que le bronze de la colonne d'Austerlitz a été fourni par les canons enlevés aux Autrichiens pendans la campagne de 1805. L'alliage du bronze fut mal combiné par Launay ; les plaques d'en bas renferment trop d'étain et celles d'en haut n'en contiennent pas assez : c'est ce qui explique la disparate de couleur que l'on observe dans le monument.

Pendant la restauration, on fondit plusieurs statues équestres de rois de France, celle de Louis XIV à Lyon, celle de Henri IV à Paris; cette dernière fut faite avec le bronze de la belle statue de Napoléon par Chaudet. En vain le fondeur Mesmel offrit au gouvernement un poids de bronze équivalant à celui de la statue de l'empereur; on détruisit l'œuvre de Chaudet. Mais le fondeur fit avec ce bronze une statuette semblable à la grande et la plaça dans l'intérieur de la statue de Henri IV.

Les plus célèbres fondeurs de cette époque sont : Carbonneau (mort en 1843) et Crozatier (mort en 1855). Carbonneau a fondu presque toutes les statues qui ont été faites à l'étranger, de son temps, entre autres celle de Charles XIII à Stockholm. Crozatier a décoré presque tous les palais de l'Europe, notamment ceux de Potsdam et de Windsor; une partie de ces ouvrages avait été moulée sur les bronzes de style Louis XIV du palais de Versailles.

Les fabricants de bronzes de décoration à cette époque sont : Ravrio, Thomire, Denière père, Galle, Feuchère, Choiselat-Gallien.

Thomire (mort en 1843), habile ciseleur et artiste de mérite, fut le principal auteur de la révolution qui transforma la bronzerie du dix-huitième siècle. Le berceau du roi de Rome, la psyché et la toilette données par la ville de Paris à l'impératrice, sont au nombre des œuvres les plus célèbres de Thomire. Les œuvres de Ravrio sont souvent remarquables par le bon goût de la composition, et toujours par l'exécution. Malheureusement le génie de nos artistes était étouffé par la mode; on ne connaissait plus alors que la mythologie, l'histoire ancienne, et on s'en tenait à ce prétendu style grec dont le moindre défaut était d'être presque absolument imaginaire.

En 1823, le rapport du jury sur l'Exposition des produits de l'industrie s'exprimait ainsi : « Nos ateliers de ciselure et de dorure sont depuis longtemps renommés; ils ne comptent point de rivaux en Europe. » C'était vrai; nos bronziers avaient constamment travaillé pour décorer les palais des souverains de l'Europe. Le jury reprochait aussi aux artistes de manquer de naturel dans les poses : il aurait dû leur reprocher encore le choix des sujets, le style de leurs œuvres; mais le moment n'était pas encore arrivé.

A cette époque, l'art de dorer les bronzes se perfectionna. On trouva un procédé, que l'on cherchait depuis longtemps, pour assainir le travail de la dorure. Les vapeurs mercurielles qui s'échappent des fourneaux à dorer, respirées par les ouvriers, leur donnent des maladies cruelles; et une mort prématurée, précédée de souffrances horribles, était réservée aux malheureux ouvriers voués à ces travaux. Darcet imagina un appareil, nommé fourneau d'appel, qui détermine un courant d'air ascendant dans la cheminée du fourneau général. Ce courant, constamment alimenté par l'air extérieur, entraîne les vapeurs de mercure; il ne s'en répand plus dans l'atelier, et on n'y respire plus que l'air ordinaire. L'adoption de l'appareil de Darcet changea complétement la condition des ouvriers doreurs. Afin de mieux comprendre ce qui précède, il faut savoir que pour dorer les bronzes on se sert d'un amalgame d'or et de la moitié de son poids de mercure que l'on étend sur le bronze; puis l'on met le bronze au feu pour faire évaporer le mercure.

Époque moderne. — Les principaux fondeurs de notre époque sont : MM. Ingé et Soyez, à qui l'on doit la fonte de l'Hercule et de la Madeleine de Canova; la statue équestre de Philibert-Emmanuel de Savoie, pour Turin; le chapiteau de la colonne de juillet, pesant 10 000 kilogrammes; et un grand nombre de statues; — Richard, qui a fondu les portes de la Madeleine; — Quesnel, qui a coulé en bronze la Napolitaine de Dantan et l'Improvisateur de Duret; — MM. de Lafontaine, Debraux d'Anglure, Susse, Barbedienne, Charpentier, Labroue, ont mis en vente de remarquables bronzes d'art d'après les modèles de Duret, Pradier, Fratin, Pascal, etc., ou d'après l'antique et les chefs-d'œuvre de la renaissance. — MM. Eck et Durand, les vrais représentants de la fonte monumentale aujourd'hui, avaient exposé, en 1855, un superbe groupe représentant Thésée terrassant le Minotaure. — Barye, le grand sculpteur, exposait, comme fondeur en bronze, le Thésée de Ramey et son Tigre vainqueur du crocodile. — MM. Victor Paillard et Lechesne sont aussi au nombre de nos meilleurs fondeurs; plusieurs de leurs œuvres principales ont été faites pour l'étranger, notamment une statue de la reine Victoria.

Les bronzes d'ameublement sont aujourd'hui, comme toutes les autres œuvres d'art, soumis au caprice individuel et au goût de l'acheteur. Il n'y a plus de style, il n'y a plus d'école; toutes les formes, tous les styles sont mis à contribution par nos fabricants de bronzes; « dans leurs produits, la fantaisie le dispute à l'érudition ». L'un fait du gothique, l'autre de la renaissance; celui-ci du dix-septième siècle, celui-là du genre Louis XV : l'invention languit. Mais le bon goût et l'élégance des modèles en général, la parfaite exécution, la grande habileté des fondeurs et des ciseleurs, donnent aux bronzes de MM. Denière fils, Gautier, Lacarrière, Lerolle, Marchand, Raingo, Graux-Marly, une véritable valeur appréciée par toute l'Europe, qui recherche toujours avec empressement les bronzes français.

HISTOIRE DE FRANCE PAR LES MONUMENTS [1].

Les gravures des deux pages suivantes sont empruntées à une nouvelle Histoire de France dont nous venons d'entreprendre la publication.

Cette Histoire se recommande en particulier à nos lecteurs : c'est, pour ainsi dire, un rameau du *Magasin pittoresque*, de même que notre récente collection des *Voyageurs anciens et modernes* [2].

Le but de ces ouvrages est, en effet, le même :

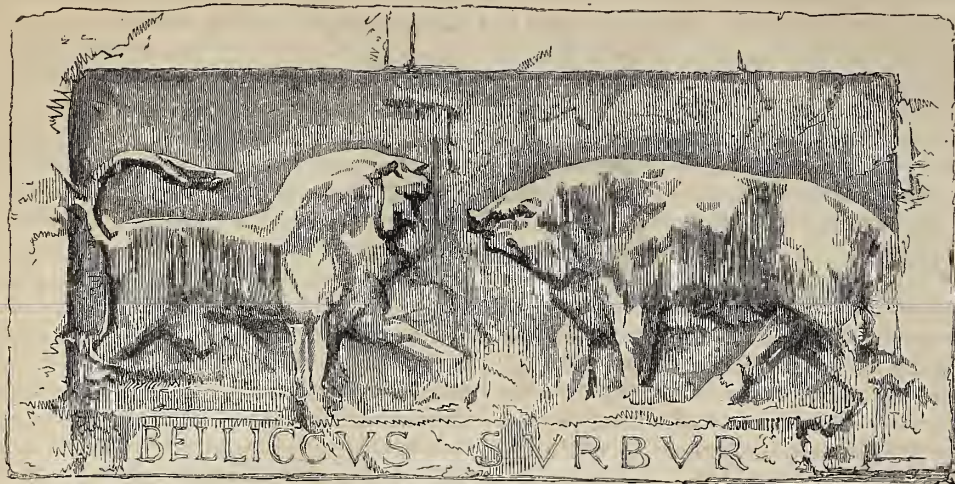
« Rendre l'instruction plus facile, plus attrayante et plus

[1] *Histoire de France écrite d'après les documents originaux et figurée par les monuments de l'art de chaque époque*, par MM. H. Bordier et Éd. Charton; 2 vol. in-8 de 600 pages chacun, à deux colonnes, publiés en 150 livraisons de 8 pages à 10 centimes, ou 75 livraisons de 16 pages à 20 centimes, ou par fascicules de 40 pages à 50 centimes; l'ouvrage complet coûtera 15 francs. — Aux bureaux du *Magasin pittoresque*, quai des Grands-Augustins, 29.

[2] *Voyageurs anciens et modernes*, choix des relations de voyages les plus intéressantes et les plus instructives, depuis le cinquième

complète, par l'union de la parole et du dessin, des idées *écrites* et des idées *figurées.* »

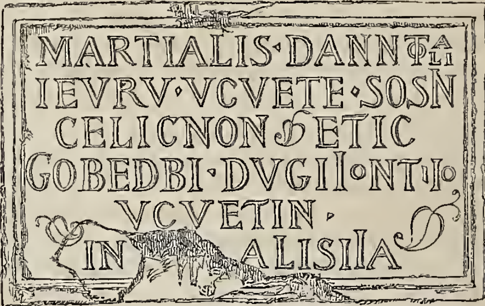
Dans l'histoire, par exemple, la parole peut seule bien analyser les caractères des personnages célèbres, dérouler



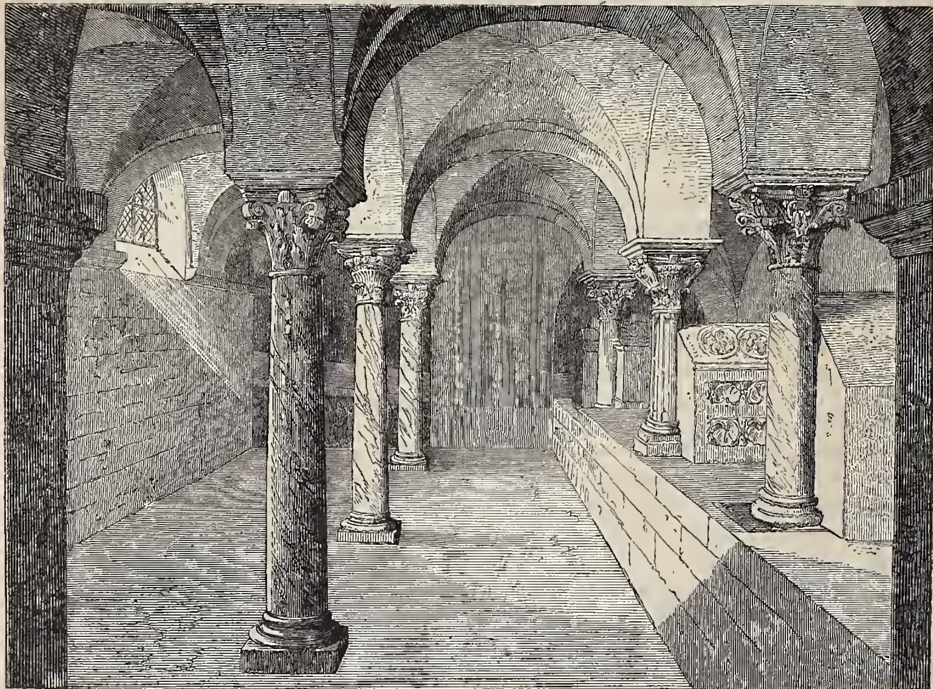
Gravures extraites de l'*Histoire de France par les monuments.* — Bas-relief gaulois du mont Donon, conservé au Musée d'Épinal.



Revers de la médaille représentant l'autel de Rome et Auguste, à Lyon.



Inscription en langue celtique trouvée à Alise (inexpliquée).



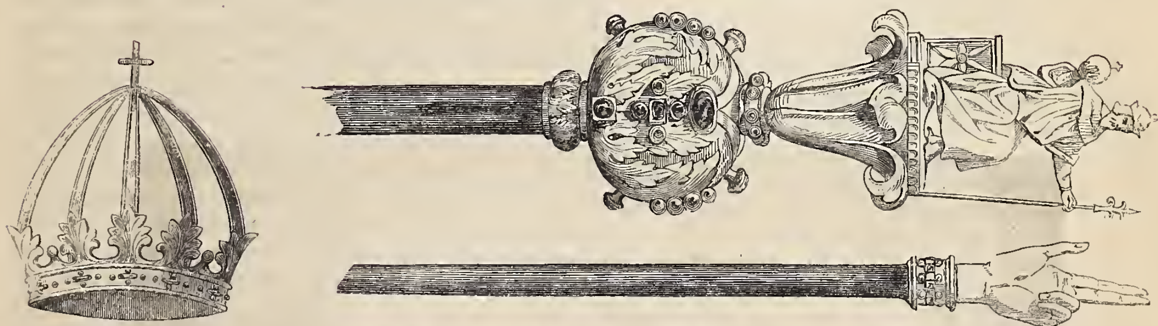
Crypte de l'église de Jouarre (Seine-et-Marne), l'un des plus anciens monuments de la France.

la trame des événements, en expliquer les causes et les conséquences. Mais le dessin, à son tour, peut seul faire apparaître, dans toute leur réalité, les physionomies des hommes, les costumes, les habitations, les ameublements,

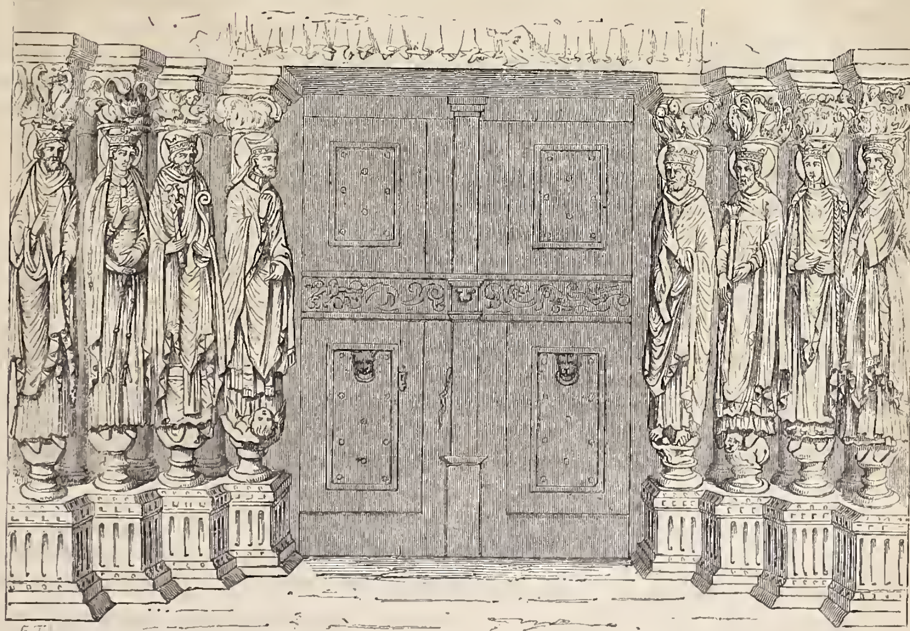
siècle av. J.-C. jusqu'au dix-neuvième siècle; avec Biographies, Notes et Indications iconographiques, par M. Éd. Charton. *Ouvrage couronné par l'Académie française dans sa séance du 20 août 1857.* 4 vol. in-8, contenant un très-grand nombre de gravures. Prix de chaque volume, 6 francs; *franco* par la poste, 7 fr. 50 cent. — Aux bureaux du *Magasin pittoresque.*



Portrait de Charlemagne, peint à la cire, conservé au Vatican.



Couronne, Sceptre et main de justice de Charlemagne.



Ancien grand portail de l'église Saint-Germain des Prés. — D'après un dessin reproduit par M. Albert Lenoir.

les édifices, les scènes de mœurs, les œuvres de l'art, témoignages visibles et irrécusables des développements successifs de la civilisation.

Ne voit-on pas combien une personne qui aime et étudie l'histoire est avide de connaître par ses propres yeux ce qui s'est conservé des choses mêmes dont elle a lu la description? Avec quelle ardeur n'interroge-t-elle pas la numismatique, la paléographie, l'architecture, l'iconographie!

Mais le nombre de ceux qui peuvent arriver à satisfaire cette louable curiosité est très-restreint. Les bibliothèques, les musées, les cabinets d'amateurs, ne sont pas accessibles à tout le monde; et même avec la liberté de les visiter, on manque le plus souvent de loisir, de persistance ou de méthode.

Lorsqu'on a fait, pendant une longue suite d'années, de semblables recherches pour soi-même, il est naturel d'être tenté de les mettre à la disposition du public : nous avons cédé à cette tentation.

Notre *Histoire par les monuments et par les chroniques* commence avant l'ère chrétienne.

Voici d'abord les Gaulois. Quelles traces de leur passage ont-ils laissées sur notre sol? Peu de chose, sans doute : ils n'étaient pas artistes ou ne voulaient pas l'être. Cependant une partie des rudes monuments qu'ils avaient élevés, ou plus probablement adoptés et consacrés à leurs usages religieux ou funéraires, sont encore debout, et, en creusant leurs tombeaux, nous y trouvons leurs armes, leurs monnaies, leurs poteries. Suffira-t-il de parler de ces vestiges sacrés de la vie de nos premiers ancêtres? Pourquoi ne pas les représenter fidèlement aux yeux à l'instant même où on les décrit?

Les Romains envahissent la Gaule : ils y transportent leurs mœurs, leurs coutumes, leurs arts. Le midi de la France est encore couvert de leurs monuments. Est-ce assez d'énumérer leurs temples, leurs armes, leurs théâtres, leurs arcs de triomphe, leurs ponts, leurs villas, leurs bains, leurs mosaïques, leurs sculptures? Est-il sans intérêt de les figurer et d'en faire bien apprécier, du moins par un choix discret, le goût et le style?

Des peuplades descendent du Nord, et, comme les colonies romaines, viennent mêler leur sang au sang gaulois. D'abord elles ne font que détruire, et l'on a été longtemps à désespérer de trouver quelques souvenirs matériels authentiques des premières périodes de l'histoire des Francs. Mais de nos jours on a fouillé plus attentivement le sol, et l'on a aussi découvert leurs tombeaux, leurs armes, leurs ornements funéraires. On peut dire qu'aujourd'hui il n'existe plus de lacune dans l'histoire des monuments de notre pays.

Insensiblement l'art renaît sous la double influence du christianisme et de la tradition romaine conservée en Italie : le temps vient où les artistes écrivent à leur manière nos annales, d'abord mal, puis mieux, sur les monnaies, les sceaux; dans les miniatures, dans les formes nouvelles des édifices religieux, militaires ou civils; sur les vitraux, dans les ameublements. Quelles sources d'instruction vives et variées!

Enfin, à la suite des progrès de la peinture, on voit naître, au quatorzième siècle, un art nouveau dont la mission semble être d'épier tout ce qui se passe d'intéressant et d'utile dans le monde, et d'en fixer aussitôt les images sur le papier, en vue de conserver, dans ses mille actes divers, le tableau de la vie humaine pour l'enseignement des générations futures. L'invention de la gravure a été un complément de celle de l'imprimerie : ce sont deux sœurs; elles s'entr'aident et s'éclairent l'une l'autre. L'imprimerie dit : « Lisez. » La gravure dit : « Voyez. »

Une collection d'estampes historiques choisies par un homme éclairé, consciencieux, et classées chronologiquement, est un enseignement incomparable et dont les historiens et les amateurs sérieux connaissent bien tout le prix : au milieu de toutes ces images véridiques qui semblent vivre et prêtes à parler, on se sent, pour ainsi dire, transporté dans les temps mêmes où elles ont été faites. Quelles pages ont jamais raconté plus éloquemment l'histoire de la France, depuis 1559 jusqu'à 1570, que les gravures de Tortorel et de Perrissin?

La plus belle collection de ce genre, pour notre histoire nationale, est celle de M. Hennin. On est unanime à reconnaître que c'est une galerie admirable, même à ne la considérer que sous le rapport de l'érudition.

Nos lecteurs savent que nous y avons puisé souvent des scènes de mœurs curieuses. Cette fois, nous avons eu l'avantage d'être admis à y faire tous les emprunts nécessaires à l'Histoire de France que nous publions.

Aucune des nombreuses gravures mêlées au texte de cette histoire ne sera donc une composition imaginaire, une tentative plus ou moins heureuse pour reproduire par le seul effort d'un esprit inventif quelque événement des siècles passés. A quoi bon chercher à deviner, à retrouver, lorsqu'on a la réalité même sous la main? Si ingénieux que soit un artiste, il ne peut espérer qu'il rencontrera exactement et reproduira avec une parfaite fidélité, en s'inspirant de son imagination, les traits de la vie d'autrefois. Il peut prétendre à la vérité poétique, non à la vérité historique.

Et pourquoi serait-il plus permis d'induire en erreur le public avec un crayon qu'avec une plume? Pourquoi promettre d'instruire lorsqu'on ne veut ou ne peut qu'amuser? Entre le roman et l'histoire, il faut choisir : qui veut connaître véritablement le règne de Louis XI doit se confier à Henri Martin, non à Walter Scott.

Le simple aspect de nos deux volumes témoignera, du reste, de leur sincérité. Aux premiers siècles, les monuments sont rares et, généralement, d'assez peu d'effet : nous n'avons pas voulu suppléer à cette pénurie significative, nous avons donné ce qui est, rien de plus. Au moyen âge, l'art multiplie ses œuvres et grandit rapidement : on nous verra suivre de notre mieux, dans la proportion de notre cadre, ce mouvement ininterrompu de l'art jusqu'à nos jours.

Si notre travail peut intéresser et instruire nos lecteurs autant qu'il nous a intéressés et instruits nous-mêmes, nous n'aurons pas perdu nos peines.

Oserons-nous ajouter que notre fidélité passée doit être une garantie pour le public? Il ne nous arrivera certes pas de démentir notre jeunesse lorsque nous approchons de la fin de notre carrière.

L'aspect du beau exerce sur l'organe de la vue une influence salutaire comme le vert des prairies et le bleu du ciel. FEUCHTERSLEBEN.

La morale d'un ouvrage d'imagination se compose de l'impression que son ensemble laisse dans l'âme : si, lorsqu'on pose le livre, on est plus rempli de sentiments doux, nobles, généreux, qu'avant de l'avoir commencé, l'ouvrage est moral et d'une haute moralité. La morale d'un ouvrage d'imagination ressemble à l'effet de la musique ou de la sculpture. Un homme de génie me disait un jour qu'il se sentait malheureux après avoir contemplé longtemps l'Apollon du Belvédère. Il y a, dans la contemplation du beau en tout genre, quelque chose qui nous détache de nous-mêmes en nous faisant sentir que la perfection vaut mieux que nous, et qui, par cette conviction, nous inspirant un

désintéressement momentané, réveille en nous la puissance du sacrifice, puissance mère de toute vertu. Il y a dans l'émotion, quelle qu'en soit la cause, quelque chose qui fait circuler notre sang plus vite, qui nous procure une sorte de bien-être, qui double le sentiment de nos forces, et qui, par là, nous rend susceptibles d'une élévation, d'un courage, d'une sympathie au-dessus de notre disposition habituelle. BENJAMIN CONSTANT.

L'INDUSTRIE ET L'ARCHITECTURE DES GUÊPES.

NIDS EN PAPIER ET EN CARTON.

On a souvent, depuis l'antiquité, célébré l'architecture des abeilles : celle des guêpes est beaucoup moins connue, mais elle n'est pas moins intéressante, et ne mérite pas moins d'être étudiée.

Les guêpes sociales de notre pays peuvent, quant à leurs différents modes de construction, être rangées dans trois catégories : les unes se bâtissent des demeures souterraines; d'autres suspendent leurs guêpiers aux branches des arbres; d'autres enfin établissent leurs demeures dans des troncs d'arbres creux ou des cavités de vieux murs.

Les constructions souterraines sont les plus compliquées.

Le guêpier souterrain est une sphère creuse, tantôt parfaitement régulière, et tantôt allongée suivant un de ses diamètres. Sa grandeur varie selon les espèces. Il a deux orifices, l'un pour l'entrée, l'autre pour la sortie, orifices qui sont exactement adaptés à la taille de l'animal. Ce guêpier est enfoui sous terre, quelquefois à une distance de deux pieds de la surface. Il communique avec l'extérieur par un conduit creusé dans la terre et qui d'ailleurs ne présente rien de particulier.

La surface de cette sphère est raboteuse et couverte d'un grand nombre de compartiments en forme de voûtes, comparables à ces coquilles que portaient les pèlerins et que les naturalistes appellent des *peignes*. Cette apparence tient à la construction même de l'enveloppe de la sphère, qui n'est point massive, et qui est formée par une accumulation de feuillets convexes, laissant entre eux des espaces vides. Il résulte de cette disposition une grande économie de matières. De plus, il y a là un obstacle qui s'oppose d'une manière efficace à la pénétration de l'humidité dans l'intérieur du guêpier. La substance qui compose cette enveloppe, étant très-perméable à l'eau, laisserait passer l'eau très-facilement si elle était massive. Mais avec la superposition de feuillets qui constitue l'enveloppe, lorsque le feuillet extérieur est complétement mouillé, il ne laisse tomber l'eau que goutte à goutte sur le feuillet inférieur : ce qui produit un retard très-manifeste dans la marche de l'imbibition.

La cavité de cette sphère est occupée par des gâteaux plats, horizontaux et parallèles, au nombre de dix à quinze. Le supérieur et l'inférieur n'ont souvent que deux pouces de diamètre; celui du milieu a quelquefois un pied. Ces gâteaux sont constitués par des amas d'alvéoles ou cellules hexagones, comme ceux des ruches d'abeilles, et qui servent également de logement aux œufs, aux larves et aux nymphes. Les cellules des bords des gâteaux ne présentent que trois faces planes, et leur bord libre est hémisphérique. Toutefois ces gâteaux diffèrent de ceux des ruches en ce qu'ils ne présentent qu'une rangée d'alvéoles, tandis que ceux des ruches présentent deux rangées d'alvéoles adossés. Les orifices de ces alvéoles occupent toujours la face inférieure du gâteau.

Réaumur a calculé qu'un guêpier de quinze gâteaux contient jusqu'à 16 000 alvéoles.

Tous ces gâteaux sont superposés à une distance de 12 à 14 millimètres, et attachés entre eux par de petites colonnes, dont on compte jusqu'à 50 entre deux gâteaux consécutifs. Ces petites colonnes n'ont qu'une demi-ligne de diamètre dans leur milieu, tandis qu'à leur base et à leur chapiteau elles ont un diamètre d'une ligne.

Les guêpes qui suspendent leurs nids aux branches des arbres font des constructions beaucoup plus simples, composées seulement de gâteaux isolés, sans colonnes ni enveloppes.

Celles qui construisent dans des troncs d'arbres ont des nids assez semblables à ceux des guêpes souterraines; mais les enveloppes en sont plus simples, et présentent beaucoup plus de vides.

Certaines guêpes exotiques se font des nids dont la construction est encore beaucoup plus compliquée.

Les guêpes construisent d'abord leurs gâteaux, en commençant par l'étage supérieur; elles ne commencent la construction de l'enveloppe que lorsque celle des gâteaux est terminée.

Mais ce qu'il y a peut-être de plus remarquable que cette architecture, c'est la matière première que les guêpes mettent en œuvre. Toutes ces constructions des guêpes de nos pays ne sont faites que de papier ou de carton.

La guêpe qui construit apporte avec ses pattes une petite boule molle comme de la pâte. Comment la met-elle en œuvre? Supposons qu'il s'agisse d'élargir une des voûtes de l'enveloppe : l'insecte se place à l'une des extrémités de la voûte commencée, et y presse la petite boule qui s'attache à la partie déjà faite; puis elle se dirige à reculons en étendant et en aplatissant la petite boule à l'aide de ses mandibules et de ses pattes antérieures. Mais cette première opération n'a fait que dégrossir la bande de papier attachée à l'extrémité libre de la voûte. Il en faut une seconde pour l'aplatir. La guêpe l'effectue comme la première, en s'avançant à reculons, et en frappant alternativement, avec les mandibules, les deux faces de la bande de papier. Ces bandes juxtaposées qui forment le tissu de l'enveloppe sont quelquefois de diverses couleurs, par suite de la différence des pâtes mises en œuvre.

Comment se forment ces petites pelotes de pâte à papier?

Réaumur, après avoir cherché longtemps, vit un jour une guêpe se fixer sur un châssis de fenêtre, et y rester pendant un certain temps, le corps immobile et la tête incessamment agitée. En étudiant la cause de ces mouvements, il reconnut que la guêpe détachait avec ses mandibules de petites parcelles de bois, qu'elle les réduisait en une véritable charpie, et qu'elle en faisait une petite masse qu'elle tenait entre ses pattes. Cette masse était tout à fait semblable à celles qu'il avait vu mettre en œuvre pour la construction des diverses parties du guêpier. Réaumur observa ensuite, un grand nombre de fois, des guêpes répétant le même manége; il remarqua que ces insectes s'attaquaient toujours aux bois morts, aux vieux treillages d'espaliers, aux vieilles poutres, et qu'ils respectaient les plantes vivantes ou les objets de menuiserie recouverts de peinture.

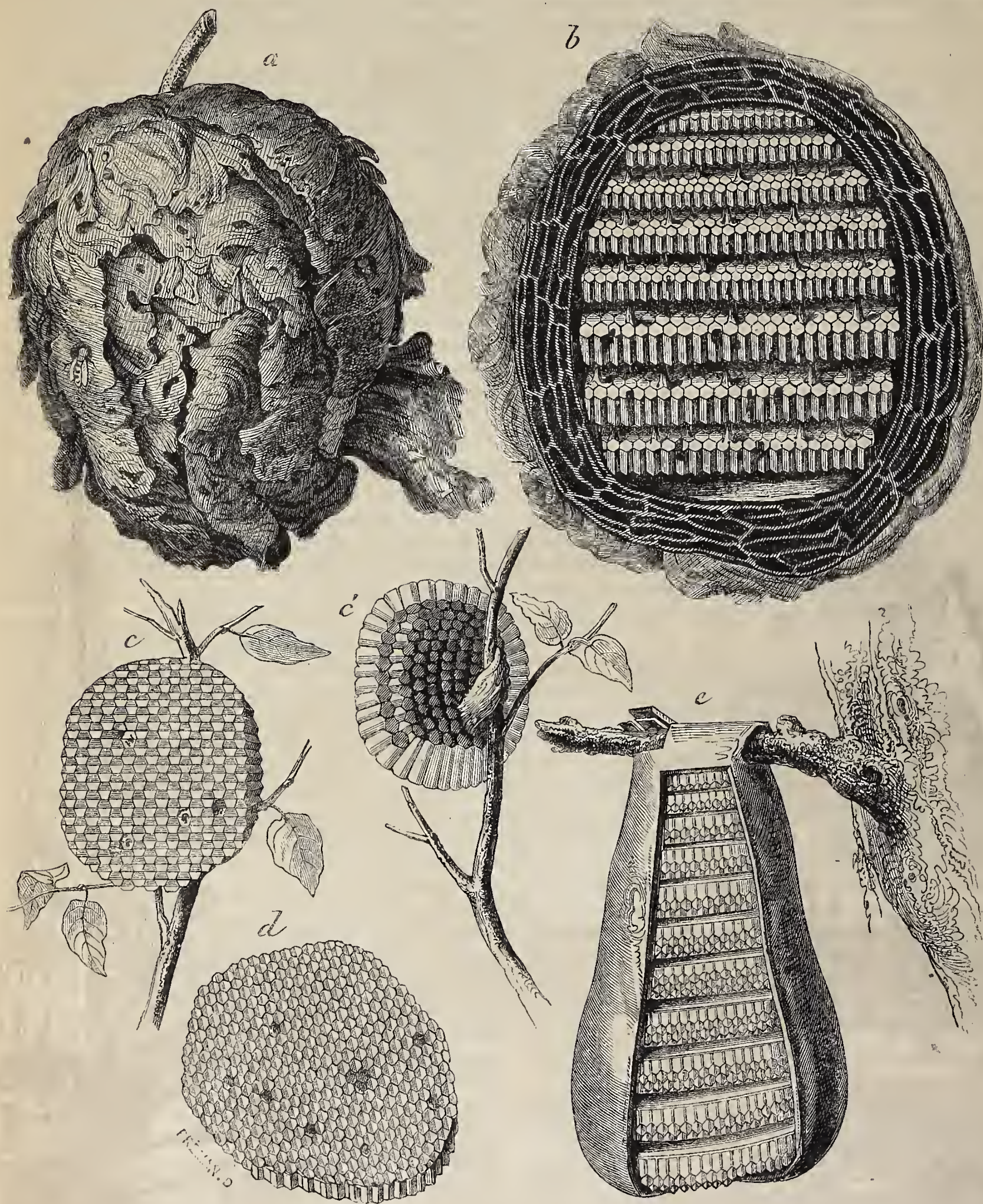
En d'autres termes, les guêpes n'emploient les fibres végétales qu'autant qu'elles ont été soumises pendant un temps plus ou moins long à l'action des influences atmosphériques.

On a signalé avec étonnement comme un fait singulier de l'architecture des abeilles, qu'elles résolvent, tous les ans, dans la construction de leurs alvéoles, un problème que les mathématiciens ne peuvent aborder qu'à l'aide du calcul différentiel, l'une des plus admirables créations de l'intelligence humaine, et dont l'invention est revendiquée par trois des plus grands génies dont s'honore la science : Fermat, Leibniz et Newton.

L'industrie des guêpes, dans son genre, est peut-être

aussi admirable. Elle a résolu de toute antiquité un problème qui, dans les circonstances actuelles, a pris une grande importance, celui de la fabrication du papier, sans faire passer les fibres végétales par l'état intermédiaire de linge ou de chiffons.

La consommation du papier prend tous les jours un accroissement tellement considérable que l'on prévoit le moment où, les chiffons devenant insuffisants, la fabrication du papier, si l'on n'y prenait garde, deviendrait elle-même insuffisante. Hâtons-nous de dire que cette disette de papier n'arrivera point, et que la civilisation moderne ne sera point privée d'une substance qui a tant contribué à son développement. Les Chinois et les Indiens fabriquent depuis des siècles du papier de fibres végétales. Aujourd'hui, de grandes manufactures s'élèvent en Algérie pour opérer cette fabrication sur une très-grande échelle. Mais c'est précisément au moment où cette industrie tend à s'établir parmi nous, qu'il paraît curieux de rappeler comment l'intelligence humaine a été précédée dans cette question par le simple instinct d'un insecte que tout le monde connaît, mais dont les curieux travaux n'avaient jusqu'à présent attiré l'attention que d'un petit nombre de naturalistes.

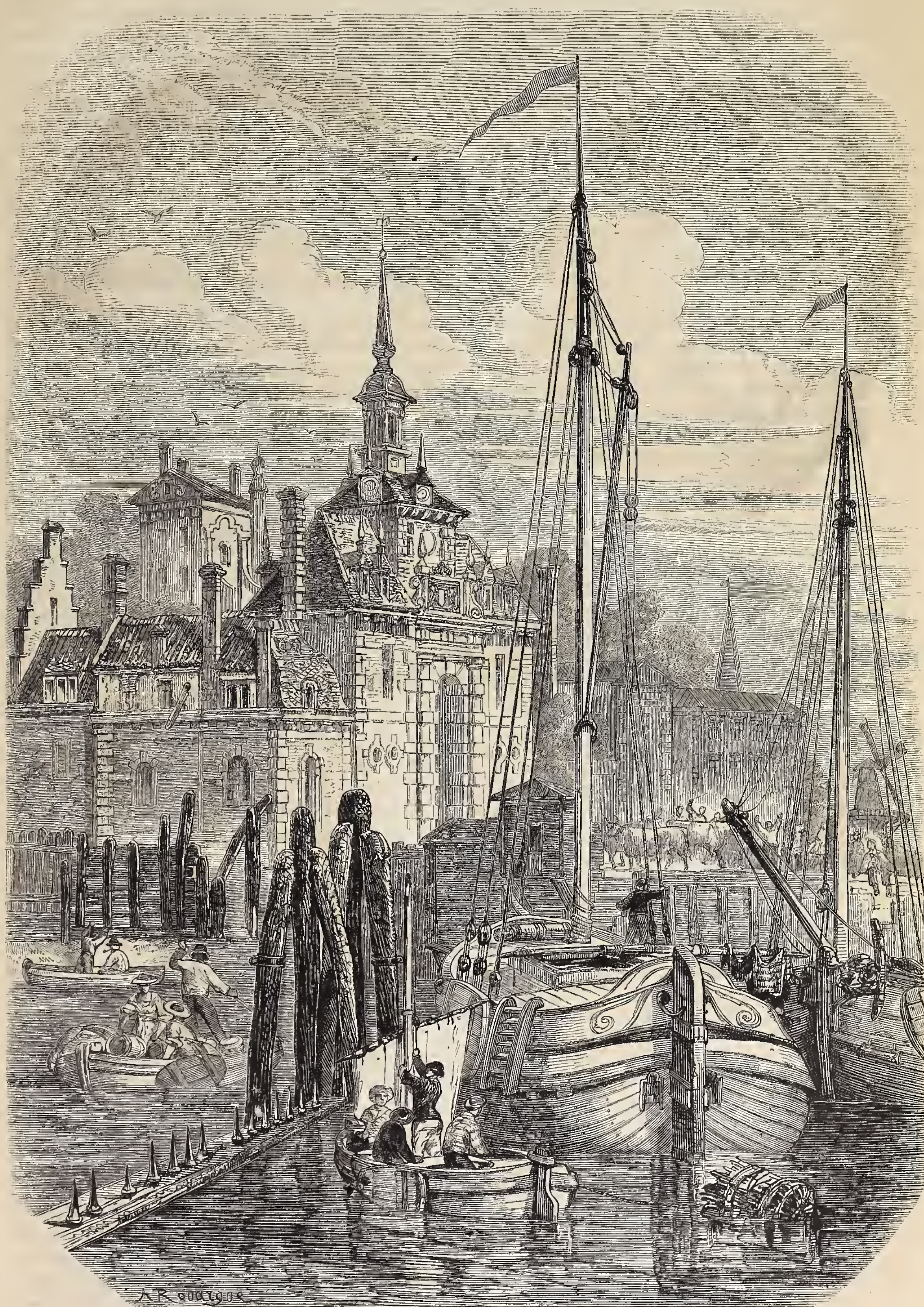


Architecture des Guêpes. — Dessin de Freeman.

a, le Guêpier souterrain. — *b*, le Guêpier ouvert. — *c*, *c'*, Guêpiers attachés à des arbustes. — *d*, Gâteau vu du côté de l'ouverture des cellules. — *e*, Guêpier à carton de l'Amérique du Sud.

LA HOLLANDE.

ROTTERDAM.



La Vieille-Porte, à Rotterdam. — Dessin de Rouargue.

Entre la Hollande et la France s'élève un mur épais, la Belgique; et derrière ce mur, un autre plus épais encore, le préjugé. — Vous voulez visiter la Hollande? me disait-on. A quoi bon, vraiment? Ne savez-vous pas à l'avance tout ce qu'on peut y voir? De l'eau, un ciel gris, un soleil qu'un de nos écrivains « stylistes » a comparé à un jaune d'œuf; des prairies sans fin, des vaches ennuyées qui dorment, des villes en briques sombres, des canaux fétides; des femmes aux vêtements sans plis, aux visages pâles, mats, inexpressifs, comme les belles têtes de cire, et dont toute la vie se consume à entretenir une propreté luisante et insipide, un ordre aussi fastidieux qu'une figure de géométrie; à côté d'elles, de gros hommes lourdement assis, taciturnes, absorbant en pots des tonnes de bière, et fumant avec flegme de longues pipes, tout en ruminant, dans la vaste et profonde capacité de leurs cerveaux, des additions et des multiplications; dans les musées enfin, de petits tableaux bien vernis répétant, avec la fidélité minutieuse d'un froid miroir, toutes ces petites scènes, comme si ce n'était pas trop de les avoir déjà vues une fois dans leur monotone réalité! Croyez-nous, laissons la Hollande; et retournons plutôt aux bords du Rhin où les flots dansent, où les rives résonnent, où les montagnes découpent sur le ciel leurs silhouettes crénelées, où les nuages montent, descendent, serpentent, se déroulent en formes fantastiques, et où, à tout instant, de vieilles ruines toujours nouvelles racontent au voyageur qui passe de vieilles légendes toujours poétiques. Redoutez les pays bas et plats. On ne se distrait que par la variété et le mouvement. — Ainsi parlaient mes amis. Je ne me laissai point persuader par leurs discours. Il m'est impossible de croire, me disais-je, qu'il soit sans intérêt et sans profit de parcourir la patrie d'Érasme, des de Witt et de Rembrandt. Pour le bruit et la conversation, on peut s'en passer pendant un mois d'été, lorsqu'on a entendu bourdonner Paris tout l'hiver, et pour le tabac, si les Hollandais le fument avec calme, c'est encore un avantage sur les Parisiens qui le fument avec fureur. Il arriva donc qu'un matin je montai en wagon, et le lendemain, à la même heure, je m'embarquai sur la rive d'Anvers. La journée s'annonçait mal : une pluie fine et pénétrante me chassa bientôt du pont; vingt fois je voulus remonter, et vingt fois il me fallut redescendre dans ma prison de bois. Un brouillard épais qui enveloppait le bâtiment ne permettait pas de distinguer même la couleur de l'eau. Je commençai à me sentir harcelé par les craintes, les regrets, et à voir la Hollande en gris. Je me couchai à demi sur un banc du salon et feuilletai quelques livres; puis je fermai les yeux et m'assoupis. Il y avait plusieurs heures que je dormais profondément, rêvant par antithèse de ciel pur, de lumière éclatante, de Méditerranée bleue, d'Italie riante et dorée, lorsqu'un grand bruit me réveilla. On piétinait au-dessus de ma tête, autour de moi les voyageurs s'agitaient, allant, venant, s'appelant les uns les autres, chargeant leurs bras de valises, de manteaux et de parapluies. — Qu'y a-t-il, demandai-je, en me secouant et ouvrant mes yeux aussi grands que possible! — Nous sommes arrivés. — Où donc? — A Rotterdam. — Rotterdam! ma pensée était à Naples. — Je m'élançai dehors, et, ô récompense de ma confiance en toi, bonne Hollande! je fus vraiment presque ébloui. Le ciel s'était éclairci; le soleil, encore élevé au-dessus de l'horizon, inondait le port et la ville d'une nappe de lumière argentée, et j'avais devant moi la scène même que M. Rouargue a dessinée pour vous, lecteurs fidèles, seulement plus vaste, et brillante de ces fines couleurs que savent si bien refléter sur la toile les pinceaux des vieux maîtres hollandais. — Au premier plan, l'eau clapotante et diaprée par les rayons; un grand nombre de navires de toutes dimensions approchant ou s'éloignant du rivage, les uns chargés sans doute des produits des Moluques, des Célèbes, de Bornéo ou de Java; d'autres, plus petits, à un seul mât, aux banderoles flottantes, aux hunes dorées, et que le retour du soleil semblait inviter à des excursions de plaisir sur la Meuse. — Au second plan, le rivage et tout le mouvement d'un grand port de commerce; les portefaix chargés de balles, de sacs, de caisses; les matelots hélant ou roulant des cordages; des femmes moins « inexpressives » qu'on ne me l'avait fait entendre, accourant au devant de leurs maris, quelques-unes ceintes au front d'ornements d'or qui étincelaient; des marchandes distribuant avec dextérité, celles-ci des gaufres fumantes, celles-là des petits verres de schidam; en un mot, toute une population fort vivante, quoi qu'on en dise, et annonçant bien la richesse et l'activité d'une ville de 80 000 âmes, qui a des comptoirs dans toutes les îles de l'Océanie. — Au dernier plan, un monument en briques et en pierre, que l'on me dit s'appeler la Vieille-Porte, et dont le style me parut être du dix-septième siècle; à droite et à gauche, des maisons aux vitres brillantes, entretenues et peintes avec soin, donnant extérieurement l'idée de la paix et de l'aisance dont jouissent leurs habitants, et laissant entrevoir çà et là derrière elles de beaux arbres et quelques gais moulins à vent. Je descendis et posai mes pieds sur les dalles de pierre avec un sentiment de plaisir. Cette première impression était nouvelle, agréable; avais-je aucun motif pour me défier d'un pays qui, dès le début, me plaisait ainsi et m'attirait? Un brave homme se chargea de mon bagage; en traversant la ville je rencontrai sur un pont la statue d'Érasme, Desiderius Erasmus suivant la renommée, et Gherard Gherardts suivant son acte de naissance! — Et pourquoi, me dis-je, l'esprit serait-il si rare en Hollande? Voici un homme qui n'était pas trop béotien. Pourquoi ce monument élevé à l'auteur de l'*Eloge de la Folie*, sur le rivage, comme une enseigne, ne serait-il qu'un piége tendu aux voyageurs? En avant! Dussé-je m'exposer en effet à ne rencontrer ensuite que sagesse et froideur à mourir d'ennui. [1]

LE JAPON ENTR'OUVERT.

(Expédition américaine. — 1852, 1853, 1854.)

RÉCIT D'UN CHINOIS.

Fin. — Voy. p. 314, 345.

Dans la rue dite de l'Étang, il y a un temple où je vis une idole qui saisit dans ses mains un arc et des flèches. Autour des murs, on a suspendu plusieurs images de navires. Ce sont des offrandes votives faites par des personnes échappées aux périls de la mer. Il y a aussi des tresses de cheveux parmi les offrandes. Parmi les coutumes observées au Japon, celle de vouer sa chevelure à la divinité, dans un moment de danger, est l'une des plus répandues.

La plante dite fleur du coucou *(Azalea indica)* est très-abondante dans les montagnes environnantes. Les autres fleurs aussi ne sont pas rares. Mon ami Wels Willams en fit une grande récolte qu'il destina à l'étude future, et je vis par là qu'il est un digne disciple du sage par excellence (Confucius), lequel recommandait à ses élèves d'étudier le *Chi-king* (le livre des Odes), pour se rendre familiers les noms des animaux et des plantes.

Chaque village de ce pays est réglé et gouverné selon sa convenance particulière : aussi le brigandage et les séditions sont-ils inconnus au Japon; à peine, dans le cours d'une année, y entend-on parler d'un vol. Ce sont les

[1] Nous publierons une suite de dessins de M. Rouargue sur la Hollande dans notre prochain volume.

preuves de l'excellence et de l'habileté des gouvernants.

Dans une promenade que je fis autour de Simoda, je ne vis ni un mouton, ni un bouc, ni un porc. Les troupeaux de bœufs ne manquent pas; mais ces animaux servent au transport des fardeaux et au travail du labour.

Les femmes lavent le linge comme en Chine, mais je n'ai vu aucun ouvrage de broderie fait par elles. Les deux sexes ont également le goût des éventails; pendant que j'étais à Simoda, j'ai, j'en suis sûr, inscrit des vers ou des sentences sur plus de mille éventails. Le gouverneur et les officiers chargés de s'entendre avec les Américains m'ont tous demandé une inscription de ma main. Voici comment, une fois, je m'acquittai de ce devoir :

« Courant vers l'est, j'ai rejoint le vaisseau de feu pour être du voyage. Quelles nouvelles scènes absorbent mon esprit! Quelles montagnes s'élèvent pour réjouir mes regards errants! Nos roues, ce sont les ailes qui nous portent comme un aigle puissant. La lumière qui conduit notre navire, c'est l'obéissant gouvernail. Nous nous heurtons à un char qui a pour coursiers des baleines, et, comme la vigoureuse orfraie, nous luttons contre la fureur des vagues. Par le calme clair de lune, j'ai vu Lieou-kieou, l'île superbe, et la chaîne neigeuse des montagnes du Japon : je révèle à l'amitié que, devant ce spectacle, j'ai senti profondément l'infini de ma petitesse. »

Le seizième jour du quatrième mois (12 mai), le commodore quitta Simoda, et, en cinq jours, il atteignit Hakodadi, le second des ports que le traité ouvre aux Américains. Hakodadi est situé par 41° 49′ latitude nord, et 140° 47′ longitude est. Son climat est semblable à celui de Moukden (ou *Fong-tien*, capitale de la Mandchourie). C'est un petit endroit solitaire, entouré par un pays stérile; là, les arbres sont rares et l'herbe est chétive. Pour ses objets de consommation et d'usage domestique, le peuple dépend des autres contrées : aussi voit-on constamment des bâtiments aller et venir. A cause de cet embarquement et de ce débarquement continuels, ce pays a été nommé par les Chinois *Siang-kiang* (la Place des Caisses ou des Boîtes). Le havre est large et présente une baie ouverte. Les montagnes, sur la côte, se sont dressées, comme pour écouter parler la mer. Les maisons sont plus belles que celles de Simoda; les vêtements, les ornements et les ustensiles du peuple annoncent un état de prospérité. Les femmes se tiennent dans leurs maisons, ne permettant pas aux étrangers de les apercevoir.

Quelques difficultés s'élevèrent sur la distance à laquelle il serait permis aux Américains de voyager autour de la ville. Les magistrats japonais en référèrent à la cour de Yedo. Durant le temps qui se passa jusqu'à l'arrivée de la réponse impériale, nous eûmes de libres rapports avec le peuple, qui est humble, calme et soumis. Les gens de Hakodadi s'agenouillent sur un côté du chemin, dès qu'ils voient venir un officier.

Lors de notre arrivée, beaucoup de boutiques et de maisons furent fermées; car les habitants s'étaient alarmés, et ils avaient fui dans les villages environnants. Peu à peu, cependant, la confiance les gagna, et ils revinrent.

Des centaines de chevaux et d'ânes parcourent les rues, transportant des charges de provisions.

Sur la porte d'un grand nombre de maisons, on voit affichés les noms de ceux qui les habitent. Ainsi, on lit : « Maison Sauvage, Maison Tortue. » Dans les boutiques, il y a de grands assortiments de soieries, mais de qualité inférieure à celles de la Chine; les articles de laque sont admirables. Les peaux de daim, les poissons et les herbes médicinales y sont en abondance. Le peuple a de meilleurs aliments qu'à Simoda.

Après quelques jours d'attente, un message arriva de Yedo qui invitait les Américains à se rendre de nouveau à Simoda, pour déterminer, dans une conférence avec le commissaire Lin, l'étendue du rayon, autour de Hakodadi, qui serait considéré comme pays ouvert. Le 4 juin, le commodore retourna à Simoda, employant pour son voyage le même temps que pour son arrivée de Simoda à Hakodadi.

Le commissaire Lin le reçut dans le temple de *Liao-sien*. Dans l'après-midi, les soldats américains firent une promenade militaire dans les rues, et partout il y eut un grand concours de population pour les voir passer.

Je revis mes amis; nous nous fîmes des présents et nous échangeâmes des stances.

Le 17 juin, les négociations furent complétées et réunies au traité. Il fut décidé que les résidents américains seraient libres de s'éloigner, autour de Hakodadi, à la distance de 5 li (il s'agit ici du li japonais, les 5 équivalent à 10 milles anglais). Le même jour, le commodore donna un grand banquet à bord de son vaisseau pavillon; il voulut y ajouter le spectacle d'un combat naval, mais la pluie du ciel interrompit la fête.

Toutes les affaires étant conclues, l'escadre quitta le Japon le 25 juin. Plusieurs officiers nous escortèrent dans leurs propres bateaux, et, six jours après, nous arrivâmes à Lieou-kieou. Le commodore y avait laissé quelques matelots malades; il y eut lieu d'éclaircir la mort de l'un d'eux. Celui-ci, étant à boire avec deux de ses camarades, avait provoqué le peuple jusqu'à ce qu'on en arrivât à le poursuivre à coups de pierres. Probablement on avait fini par le tuer et par le jeter à la mer, car son cadavre fut retrouvé flottant sur un autre point de la côte. Le fait de la lapidation ayant été reconnu véritable, l'un des hommes que l'accusation désignait fut amené devant le commodore. Après qu'il eut interrogé le coupable, le chef de l'expédition américaine le remit aux mains des autorités de Lieou-kieou, pour qu'il fût puni selon que le voulait la justice. Cet homme fut exilé à la montagne de *Kieou-tchong*, et on priva le magistrat local de ses appointements pendant une année; mais il garda sa place.

Le premier ministre et le trésorier eurent, le 11 juillet, une conférence à Napa avec le commodore. Un traité fut conclu entre les États-Unis et Lieou-kieou.

Toutes les choses étant réglées, les vaisseaux fumeurs se séparèrent, et nous naviguâmes vers différents points de la Chine.

PROVERBES DE TUNIS [1].

— Un seul cavalier ne fait pas de poussière.

(Le travail d'un seul homme ne peut pas être bien considérable.)

— Une savate raccommodée vaut mieux qu'une barbe abandonnée.

(Une femme a souvent plus de valeur qu'un homme.)

— Que te manque-t-il, ô homme nul? Une bague en diamants!

(Si vous êtes riche, les sots vous accorderont une grande considération.)

— Il ne peut payer son barbier pour une simple barbe, et il cherche des témoins pour la cérémonie de ses fiançailles!

(Un homme ruiné qui veut entreprendre de grandes affaires.)

— Il cherche son fils qu'il porte sur ses épaules.

(Un distrait.)

[1] Extraits de l'excellente *Notice sur la régence de Tunis*, par M. J. Henry Dunant. Genève, 1858.

SAINT JEAN.

Tous ces mots de géhenne et de peuple maudit,
Sur ses lèvres de miel nul ne les entendit ;
Mais ces mots : « Aimez-vous, enfants, les uns les autres. »
Voilà ce que disait le plus doux des apôtres.

BRIZEUX.

Saint Jean, devenu très-vieux, répétait, dit-on, à tous venants ces paroles : « Aimez-vous les uns les autres. » Heureuses les intelligences qui, en s'affaiblissant et perdant une à une leurs pensées, conservent seulement les meilleures! Combien d'hommes dépensent des milliards de paroles diverses, et dont la vie serait certainement mieux employée s'ils ne savaient que répéter le doux conseil de saint Jean : « Aimez-vous les uns les autres! » L'âme du vieil apôtre était comme un vase à parfums d'où tout s'est évaporé et a embaumé l'air, sauf tout au fond une goutte desséchée dont la senteur pénétrante persistera jusqu'au jour où l'enveloppe se dispersera en poussière. Cette recommandation, « Aimez-vous les uns les autres », était l'essence des prédications que Jean avait faites pendant sa jeunesse et son âge mûr. Qu'il avait dû être éloquent, ce saint disciple de Jésus, si tendre, si aimant, si enthousiaste et si poëte! Qu'on le suive dans tout son apostolat, et on l'entendra enseigner sans cesse et sous toutes les formes, avec plus ou moins de développements, son touchant précepte d'amour :

« Celui qui aime son frère demeure dans la lumière; mais celui qui hait son frère marche dans les ténèbres, et il ne sait où il va, parce que les ténèbres l'ont aveuglé.

» Mes bien-aimés, nous sommes déjà enfants de Dieu; mais ce que nous serons un jour ne paraît pas encore. Tout homme qui n'est pas juste n'est point de Dieu, non plus que celui qui n'aime point son frère.

» Si quelqu'un a des biens de ce monde, et que, voyant ses frères en nécessité, il leur ferme son cœur et ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeurerait-il en lui? Mes petits enfants, n'aimons pas de parole ni de langue, mais par œuvres et en vérité.

» Celui qui n'aime point ne connaît pas Dieu; car Dieu est amour.

» Si quelqu'un dit : « J'aime Dieu, et ne laisse pas de



Saint Jean à Éphèse, tableau de M. Ch. Timbal, exposé au Salon de 1857. — Dessin de Chevignard.

» haïr mon frère », c'est un menteur. Car comment celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas? Et c'est de Dieu même que nous avons reçu ce commandement : que celui qui aime Dieu doit aussi aimer son frère. »

On n'a, par malheur, que quelques lettres de saint Jean. Il écrivait à Électe :

« J'ai eu bien de la joie de voir quelques-uns de vos enfants, qui marchent dans la vérité, selon le commandement que nous avons reçu de Dieu. Et je vous prie maintenant, Madame, que nous ayons une charité mutuelle les uns pour les autres; et ce que je vous écris n'est pas un commandement nouveau, mais le même que nous avons reçu dès le commencement. »

Il écrivait aussi à Caïus :

« Mon bien-aimé, vous faites une bonne œuvre d'avoir un soin charitable pour les frères, et particulièrement pour les étrangers, qui ont rendu témoignage à votre charité en présence de l'Église, et vous ferez bien de les faire conduire et assister en leurs voyages d'une manière digne de Dieu... Mon bien-aimé, n'imitez point ce qui est mauvais, mais ce qui est bon. Celui qui fait bien est de Dieu; mais celui qui fait mal ne connaît point Dieu. La paix soit avec vous. »

Dans un tableau sagement composé, dessiné avec goût, peint avec grâce, M. Ch. Timbal a représenté une assemblée chrétienne d'Éphèse, où saint Jean s'est fait porter pour entretenir l'amour et la foi parmi les fidèles. Son grand âge ne lui permet plus de parler longuement : il prononce d'une voix faible et attendrie ses paroles habituelles. D'après la tradition, un de ses auditeurs ose lui demander pourquoi il répète toujours la même chose : « C'est, répond le saint vieillard, le précepte du Seigneur; si vous l'accomplissez, cela suffit. »

RESTES DU THÉATRE ANTIQUE, A ARLES.

Voy., sur les Théâtres grecs et romains, la Table des vingt premières années.



Restes du Théâtre d'Arles. — Dessin de J.-B. Laurens.

En Grèce, en Asie Mineure, en Sicile, en Italie, dans la Gaule romaine, on rencontre des débris plus ou moins considérables de théâtres antiques qui attestent une magnificence architecturale dont ne peuvent donner aucune idée les constructions modernes destinées aux jeux scéniques. Si, malheureusement, à Sagonte, à Telmissus, à Catane, à Taormina, à Rome, à Arles, à Orange, tout a été renversé, bouleversé, ravagé par les tremblements de terre, par la

barbarie, par l'action lente et faible, mais longue et continue du temps, du moins aujourd'hui encore les marbres, les granits, les serpentines, les porphyres, les colonnes, les moulures, les arabesques, les statues retirées des décombres, attestent la grande somptuosité de ces édifices et de leur ornementation.

Les théâtres étaient ordinairement appuyés sur la pente d'une colline, et souvent les gradins inférieurs étaient taillés dans le roc même : la forme générale ou le plan du monument était un hémisphère fermé par une muraille. A l'extérieur, cet hémisphère de gradins était enfermé ou soutenu par plusieurs rangs d'arcades superposées, ainsi qu'on le voit à la partie du théâtre d'Arles restée debout et connue sous le nom de la tour de Roland; au centre se trouvait un espace vide, nommé orchestre. C'est dans cette partie que s'exécutaient les chœurs, les danses, et que jouaient les flûtes soutenant et accompagnant la déclamation des acteurs. Par ce mot de flûte, il ne faut pas entendre seulement l'instrument qui porte aujourd'hui ce nom. Il est question, dans les traditions écrites, de flûtes donnant des sons si graves et si puissants, et l'on voit figurer sur des bas-reliefs des tuyaux tellement longs, que ces flûtes antiques devaient plutôt ressembler à nos flûtes d'orgue, et produire ainsi que ces instruments les sons les plus graves comme les plus aigus et les plus beaux.

Au sommet des gradins régnait une galerie, qui le plus ordinairement devait être soutenue par des colonnes. Cette galerie, comme celles comprises entre les arcades, servait à abriter la foule des spectateurs lorsque survenait un mauvais temps. Du reste, les spectateurs et les acteurs étaient préservés des ardeurs du soleil et des pluies légères par un vaste vélarium tendu au-dessus de leurs têtes.

A la ligne diamétrale qui coupe l'orchestre commençait la scène, comme dans nos théâtres modernes. Cet espace réservé aux acteurs était fort large, mais sans profondeur, et fermé par une muraille très-élevée, construction solide composée de plusieurs ordres d'architecture superposés, décorée de colonnes, de frontons, de niches, de tribunes, de statues, enfin de toutes les richesses de l'art architectonique, au rapport de Vitruve et au témoignage de la colossale muraille qui subsiste à Orange, et qui est admirablement conservée à l'extérieur. Notre gravure peut donner une idée de ce qui reste, à Arles, de la riche décoration de la scène. La statue que l'on voit au Louvre, sous le nom de Vénus d'Arles, faisait partie de cette décoration. Les fouilles continuées dans le même endroit ont mis à découvert deux élégantes danseuses, une belle tête sans nez et une foule de précieux fragments conservés au Musée de la ville d'Arles. Que sont devenus tous les autres débris de ce beau théâtre? On trouve des fûts de colonnes servant de borne au coin des rues; pendant longues années les marbriers ont tiré de ces ruines, comme d'une carrière, des marbres qui leur ont servi à faire des dessus de table, des cheminées, des mortiers ou des socles. Le reste, presque réduit en poussière, gît parmi des morceaux de frises, de chapiteaux, de bases, épars au milieu de l'herbe que broute quelque chèvre solitaire.

La muraille qui fermait la scène et qui offrait une si riche ornementation architecturale était percée de trois larges portes, dont les ouvertures permettaient aux spectateurs de jouir de splendides paysages, encadrés, pour ainsi dire, entre les pilastres et les colonnes de la scène.

A Taormina, on pouvait voir fumer l'Etna; à Arles, on avait devant soi la verdoyante campagne qui borde le Rhône et le delta de la Camargue.

Aujourd'hui l'Etna fume encore, les peupliers renouvellent chaque année leur verdure argentée, fraîche comme au temps d'Auguste ou de Constantin; mais l'herbe a poussé sur le sol que foulaient ces assemblées brillantes qui acclamaient avec joie la poésie, la danse et les chants.

Parfois, dessinant au milieu de ce silence, il nous est revenu en mémoire quelques observations écrites par un paysagiste français bien connu, Valencienne, contemporain de David. Ce peintre était douloureusement affecté par l'aspect des ruines. Il ne comprenait pas le charme que l'on peut éprouver en considérant « ces squelettes d'édifices jadis neufs, entiers, et, pour ainsi dire, vivants »; ces images désolantes lui paraissent rappeller trop vivement la fragilité de notre existence : « L'artiste sensible et philosophe aimera mieux, dit-il en terminant, peindre les monuments de la Grèce et de Rome au temps de leur splendeur. » Peu de poëtes et de peintres de notre temps seraient disposés à partager ces sentiments de Valencienne. N'est-ce pas de la peinture des impressions tristes de l'âme que l'art tire quelquefois ses plus beaux effets? Et la mélancolie n'est-elle pas l'un des éléments secrets de la beauté des plus grandes œuvres? D'ailleurs, ne pourrait-on pas soutenir que, sous le rapport purement pittoresque, les ruines sont même plus belles que les monuments neufs? Quelle variété de forme et de couleur s'y substitue à la monotone symétrie! et, dans cette variété, quelle harmonie! Sur la pierre autrefois blanche et unie, que de sujets d'études divers pour un peintre! des cassures, des trous; des teintes rousses, dorées, grises; des traces de fumée, des taches de plâtre; des lichens, des mousses, des plantes, des figuiers, des ormeaux, des lierres; mille détails, mille contrastes, combinés par l'artiste nature, bien autrement puissante dans l'art pittoresque que l'artiste homme! Que de belles pages n'a pas inspirées à Volney, à Chateaubriand, à Byron et à tant d'autres écrivains la contemplation des ruines! N'est-ce pas pour éprouver ces sensations si peu sympatiques à Valencienne, que l'on voyage avec une si vive curiosité dans les pays riches en ruines monumentales? Mais d'où vient que l'on croit nécessaire d'aller jusques en Grèce ou en Italie pour voir de belles ruines? Le Languedoc et la Provence en possèdent d'admirables. Les théâtres d'Arles et d'Orange offrent des restes plus importants qu'aucun monument semblable de la Grèce ou de l'Italie. Où pourrait-on trouver un coin plus pittoresquement riche que le théâtre d'Arles? Il y a dans tous les aspects de cette ruine un mélange de construction et de végétation à enthousiasmer les âmes les plus froides; et nous ne croyons pas qu'il existe une ruine romaine plus imposante que la colossale muraille qui reste debout, sans aucune dégradation extérieure, au théâtre d'Orange.

Toute poésie doit enfermer une leçon, mais inaperçue; elle doit faire réfléchir l'homme sur ce dont il est digne de s'instruire. Elle doit faire sortir, en quelque sorte, cette doctrine de la vie même. GŒTHE.

SOUVENIRS DE VALENTIN.

Suite. — Voy. p. 178, 198, 349.

UN ACHETEUR.

On exalte tous les avantages de l'enfant : je n'en connais pas de plus grand que son imprévoyance. Non-seulement ses jouissances sont vives, mais elles ne sont jamais empoisonnées par le souci de l'avenir.

Il semble qu'échappée des domaines de l'éternité, l'âme humaine demeure quelque temps sous l'influence de son origine : l'enfant ne songe pas à la fuite des heures et des jours; pour lui, le temps n'existe pas encore; la succession

des moments, ne faisant qu'ajouter à la somme de son bonheur continu, n'est nullement sentie; ce qu'il a reçu de la journée présente, il l'attend le lendemain, et s'endort bercé dans la joie; tous ses jours ne forment qu'un jour.

La félicité dans laquelle s'épanouissait ma vie me semblait devoir durer sans cesse; on parle devant un enfant de séparations éternelles... il ne peut y croire; il y a chez lui trop de vie pour qu'il puisse comprendre la mort.

Je vivrais donc un temps illimité dans la compagnie de ces êtres chéris, au milieu de ces arbres connus, qui grandissaient chaque année, ou qui se maintenaient dans leur âge robuste, couverts chaque printemps de nouvelles fleurs, chaque automne de nouveaux fruits! Le retour périodique des saisons, leur uniformité majestueuse dans une infinie variété, nous bercent longtemps d'une illusion décevante; nous nous sentons vivre comme la nature, et il nous semble que, comme les siens, nos printemps reviendront toujours. J'appartenais à ma belle vallée, à ma douce campagne, à ses hôtes chéris; nous allions ensemble, rien ne devait jamais nous séparer.

Un jour, je vois arriver un étranger de distinction : c'était, je pense, un noble allemand. Mon père, qui attendait évidemment sa visite, le fait entrer, lui montre la maison en détail et le promène dans la campagne. L'étranger observe tout avec une attention minutieuse.

— Qu'est-ce que cela signifie? me disais-je à moi-même. Je n'osais pas consulter maman, que je voyais soucieuse et pensive; je m'approchai de Louise, et lui dis tout bas :

— Que veut-il donc, ce monsieur?

— Je ne sais pas, me répondit-elle avec embarras.

Et je vis ses yeux mouillés de pleurs.

— Tu ne dis pas la vérité, Louise! Tu sais ce qu'il vient faire!.. Et moi aussi, je le devine : il veut acheter la campagne.

— Pauvre Valentin! me dit-elle d'une voix étouffée, en me serrant la main.

Sans en écouter davantage, je sors de la maison pour voir ce qui se passe; j'observe mon père et l'étranger, je les suis de loin; il me semble pourtant que ma présence est remarquée de mon père : il tourne quelquefois la tête de mon côté.

Ce fut pour moi un triste moment. On vendrait la campagne! Et cet homme là-bas, cet inconnu, serait maître où nous l'avions toujours été! A lui ces prés, ces champs, cette vigne et cette maison! Cependant mon père m'avait dit que jamais il ne s'en séparerait! Il y avait donc quelque raison nouvelle!

Enfin l'étranger s'éloigna; je vis mon père l'accompagner jusqu'au bas de l'avenue et revenir à pas lents. Il parcourait le domaine, s'arrêtait quelquefois, et paraissait livré à de pénibles réflexions. Je n'osai pas m'approcher de lui, et me dirigeai à pas lents vers mon petit jardin, où je m'occupai de mes fleurs, sans savoir ce que je faisais. Maman sortit de la maison et joignit mon père; ils se promenèrent longtemps ensemble et firent encore une fois le tour du domaine. Au retour, comme ils passaient près de moi, ils se séparèrent : maman était appelée dans l'intérieur de la maison.

— Valentin, me dit mon père, viens ici un moment.

Il me prit par la main, et me fit asseoir sur un banc, sous les arbres qui bordaient le torrent. Il poursuivit :

— Un acheteur se présente pour la campagne.

— Et tu la vendrais, papa?

— A regret, mon enfant, mais je crois que je ferais bien. On m'offre un très-beau prix.

— A quoi sert la richesse? lui dis-je.

— Oui, la chanson le dit, reprit-il; mais ton éducation exigera de grands sacrifices, et les terres rapportent si peu!

— Mais à la campagne on vit à peu de frais.

— Je vois, mon enfant, que tu as fort bien retenu mes paroles; tu me bats avec mes propres armes.

— Tu auras du repentir, mon papa.

— Du repentir, je ne crois pas; des regrets, certainement.

— Alors, pourquoi s'y exposer?

— Je n'ai pas dit à ta mère ma principale raison, mais je veux te la dire, Valentin. Je ne suis pas vieux, et pourtant je ne crois pas que j'aie longtemps à vivre.

Lorsque j'entendis ces funestes paroles, je me mis à pleurer. Elles m'avaient frappé comme un coup de foudre.

— Je t'ai dit ce que je pense, reprit mon père, mais Dieu est tout-puissant et je peux me tromper.

— Oui, oui, papa, tu te trompes! m'écriai-je, en le serrant dans mes bras.

— Eh bien, mon ami, parlons de cela comme d'une simple possibilité. A coup sûr, je ne suis pas immortel. Après moi, que ferez-vous ici?

— Je serai un homme raisonnable, lui répondis-je; je tâcherai de faire tout comme toi; tu seras encore ici le maître après.....

— Après ma mort? Je te remercie, mon enfant, mais je prévois que tu ne seras pas comme moi un campagnard.

Ensuite, il me fit passer en revue les diverses carrières auxquelles je pourrais être appelé, et me montra qu'elles seraient incompatibles avec mon séjour à la campagne.

— L'état que j'aurai embrassé me donnera la fortune, lui répondis-je, ou, du moins, il suffira pour mon entretien; j'aurai quelques loisirs, et je viendrai les passer ici, pour me rappeler nos beaux jours...

A cette pensée, je m'attendris de nouveau.

— J'ai fait ces réflexions avant toi, mon enfant; nous nous entendons parfaitement : aussi j'hésite encore.

— Ne vends pas, je t'en prie! m'écriai-je, en le pressant encore dans mes bras.

— Nous y réfléchirons jusqu'à demain, et pas plus longtemps; j'ai promis une prompte réponse.

A ces mots, nous nous séparâmes, lui, pour aller à ses affaires, moi, pour me rendre au collége. J'y parus assez triste pour que mon maître me demandât ce que j'avais, et si mes parents étaient malades : je répondis que non; mais ma tristesse redoubla à la pensée de ce que mon père m'avait dit, qu'il ne vivrait pas longtemps.

— Je veux te réjouir, Valentin, me dit mon maître. Nous avons projeté un tir à l'arc; nous aurons de beaux prix pour les plus adroits, et j'ai résolu, si ton père le veut bien, de faire chez vous cette petite fête. Nous tirerons dans le pré et nous dînerons à la grange.

— On ne s'amuse nulle part comme chez toi! me dirent mes camarades.

Je répondis, en tâchant de sourire, que j'en parlerais à mon père, qui, certainement, nous recevrait avec plaisir.

Au retour du collége, je me promenai jusqu'à la nuit dans la campagne, passant tout en revue : la moindre plante attirait mon attention; je promenais aussi mes regards sur les campagnes voisines, sur les perspectives lointaines. Il faudrait quitter tout cela! Maman vint m'arracher à cette contemplation mélancolique.

— Il ne faut pas désespérer, me dit-elle.

Et nous rentrâmes pour souper.

Le repas fut silencieux et triste. Mes parents échangeaient seulement quelques paroles entrecoupées; c'étaient des réflexions pour et contre. Je ne disais rien, mais je plaidais assez éloquemment ma cause par ma tristesse.

On se retira, et, contre l'ordinaire, j'attendis assez longtemps le sommeil; en revanche, il me quitta fort tard. Je m'habille à la hâte, et, avec un battement de cœur, je des-

cends pour déjeuner. On m'attendait : les physionomies avaient une gaieté de bon augure.

— La nuit porte conseil, me dit mon père en m'embrassant : nous ne vendrons pas. Nous avons dit, ta mère et moi : Il ne faut pas lui faire cette peine!

Je sautai au cou de papa et de maman, et je me rendis au collége avec une tout autre figure que la veille.

— Papa vous remercie, dis-je à mon maître, d'avoir choisi notre campagne pour la fête. Il nous recevra avec le plus grand plaisir.

Après la classe, je revins bien vite et je recommençai ma promenade de la veille, avec des sentiments bien différents. Jamais notre campagne ne m'avait paru plus jolie; jamais je ne l'avais tant aimée.

L'ILE DE COS.

Cos, que la plupart des marins appellent Co ou Stanco ([1]), est l'une des plus petites îles du groupe des Sporades, dans



Le Platane de l'île de Cos, sur la place publique de la ville. — Dessin de Freeman, d'après Texier.

la mer Égée ou l'Archipel; mais son nom ne peut périr : elle a donné naissance au plus grand médecin et au plus grand peintre de la Grèce, à Hippocrate et à Apelle.

La ville de Cos est sur le rivage de l'île, dit Choiseul-Gouffier ([1]); son port est commode, et toute la côte est couverte d'orangers et de citronniers, qui forment l'aspect le plus séduisant. Mais rien n'est aussi agréable que la place publique. Un platane prodigieux en occupe le centre, et ses branches étendues la couvrent tout entière : affaissées sous leur propre poids, elles pourraient se briser, sans les soins des habitants, qui lui rendent une espèce de culte; et, comme tout doit offrir dans ces contrées les traces de leur ancienne grandeur, ce sont des colonnes de marbre et de granit qui sont employées à soutenir la vieillesse de cet arbre respecté. Une fontaine abondante ajoute au charme de ces lieux, toujours fréquentés par les habitants, qui viennent y traiter leurs affaires et y chercher un asile contre la chaleur du jour.

([1]) *Voyage pittoresque dans l'empire Ottoman.*

L'ISTHME DE SUEZ.

L'Afrique et l'Asie ont été fortement liées l'une à l'autre par la nature; mais une vaste fissure qu'ont remplie les eaux de l'océan Indien, et qu'on appelle la mer Rouge, a dissimulé sur une étendue considérable cette puissante attache, et n'a laissé subsister qu'un isthme étroit qui est comme le trait d'union des deux continents.

([1]) Les Grecs disent, pour « Aller à Cos » : *Eis tês Kôs;* les marins étrangers ont entendu *Stinco*. On dit de même *Stalimene* pour *Lemnos*, etc.



Vue à vol d'oiseau de l'isthme de Suez. — Dessin de M. Mac-Carthy.

Cet isthme est celui auquel la petite ville de Suez donne son nom, coin de terre privilégié où nous retrouvons quelques-uns de nos plus chers souvenirs d'enfance et les traces de quelques-uns des plus grands héros du passé, Hercule,

Sésostris, Darius, Cambyse, Alexandre, les Ptolémées, César, Cléopâtre, Antoine, Amrou, Salah'-ed-Dîn, saint Louis, Napoléon. Surtout comment ne pas se rappeler, au nom de l'Égypte et de la mer Rouge, l'histoire d'Abraham, celles de Joseph et de Jacob, la légende de la Fuite en Égypte; là semblent écrites les pages les plus touchantes des annales du peuple d'Israël. Il y a peu de contrées aussi éminemment historiques.

Un grand et beau projet ajoute depuis quelques années un nouvel intérêt à l'isthme de Suez, et attire vers lui les regards de tous les peuples civilisés.

Si le lecteur veut bien nous suivre au moyen de la carte à vol d'oiseau que nous donnons ici, il pourra se faire une idée exacte de ce point du globe dont on ne saurait nier désormais l'importance. Il se trouvera en même temps au courant des travaux considérables qui, en dépit de résistances fâcheuses, doivent y être exécutés dans un avenir plus ou moins rapproché.

Parcourons la carte de bas en haut.

Au midi, le bord de l'isthme est le fond même de l'un de ces deux golfes longs, étroits, qui enserrent à sa base le massif du mont Sinaï, et terminent de ce côté la mer Rouge. Le rivage, d'abord rocheux et découpé, n'est bientôt plus qu'une plage de sable dont les contours incertains s'enfoncent dans l'intérieur pour enceindre un bassin ovoïde, rempli de bas-fonds et de bancs que la lame couvre et découvre successivement, derniers efforts de la commotion qui a soudé les deux grandes terres d'abord isolées l'une de l'autre.

C'est là que Moïse fit exécuter aux Israélites, à travers les flots obéissants, ce passage célébré ensuite dans un sublime chant de victoire; c'est là que Napoléon faillit périr, victime d'une louable curiosité, dans une reconnaissance où il cherchait à retrouver les traces de l'ancien canal des deux mers. C'est en effet là qu'aboutissait le canal des Ptolémées, et qu'Ælius Gallus réunit les trirèmes de son expédition contre l'Arabie méridionale.

Sur la gauche, et à l'entrée de ce bassin auquel se rattachent de si grands faits, se trouve la petite ville de Soueïs ou Suez, comme on le dit vulgairement, bicoque destinée à devenir l'une des premières villes du monde, après en avoir été incontestablement l'une des plus connues. Tout près de là s'élevaient jadis et *Klysma* et *Arsinoe Cleopatris,* qui en occupaient la place dans l'antiquité.

En s'éloignant de l'extrême fond du golfe, on traverse un terrain sablonneux auquel succède une dépression marécageuse qui prend bientôt de grandes proportions, et où les eaux des pluies forment des lacs temporaires que leurs eaux chargées de sel ont fait appeler les *lacs Amers*. Leur superficie totale est, au minimum, d'environ 15000 hectares.

Au delà, le sol se relève un peu pour s'abaisser de nouveau et donner place au *Birket el Tîmsah'*, en arabe le lac des Crocodiles, dénomination qui semble annoncer qu'à une époque quelconque on a dû voir arriver jusque-là les eaux du Nil, séjour ordinaire de ces amphibies. Cette supposition, évoquée par un nom, est justifiée par l'état physique des lieux.

Au lac des Crocodiles vient aboutir, perpendiculairement à la direction longitudinale de l'isthme, un autre sillon non moins remarquable, celui de l'*Ouâdi Toumîlat,* la terre de Gechen des Hébreux, qui reçoit dans toute son étendue les débordements du Nil, et a donné l'idée d'une communication secondaire fort importante entre le delta de la basse Égypte et la mer Rouge.

L'explorateur, laissant derrière lui le lac Tîmsah', franchit, sur une étendue de 13 à 14 kilomètres, un bombement où le sol qu'il parcourt atteint sa plus grande élévation au-dessus des deux mers, 12 mètres; c'est ce que les ingénieurs ont appelé le *Seuil d'El-Guîsr*. On est là sur le véritable isthme, sur la seule digue réellement apparente jetée entre les deux mondes. A gauche, dans une partie plus basse, l'action combinée des éléments, multipliée par celle de vingt siècles qui sont venus s'ajouter lentement l'un à l'autre, a cependant respecté les traces, très-reconnaissables encore, du canal de *Nékos,* le premier grand travail dont l'union des deux mers ait été l'objet, la première réalisation d'une pensée qu'il appartenait à notre temps seul d'accomplir.

Au terme du Seuil d'El-Guîsr, la terre de l'isthme reprend son caractère incertain; les marais reparaissent, et, au milieu de leurs rives enchevêtrées, se dessine la nappe un peu plus régulière du *Bîrket el Ballah,* le lac des Vapeurs humides. Puis, on arrive sur les bords de la grande lagune à laquelle la ville de Menzalé donne son nom, immense réceptacle à fond plat semé de bancs et d'îlots, où les eaux des crues du Nil s'épanchent sans obstacles avant de gagner la mer par les quelques ouvertures forcées qu'elles se sont ménagées à travers la barre sablonneuse qui seule rend visibles les contours de la plage.

La plus orientale de ces bouches s'ouvre près du site de *Péluse*, la porte de l'ancienne Égypte de ce côté, la *ville de Boue,* dénomination que les Arabes n'ont fait que traduire en l'appliquant à un fort voisin appelé *château de Tiné.*

Nous sommes arrivés ainsi à la Méditerranée après avoir traversé l'isthme dans toute sa largeur, qui, à partir de Suez, est de 120 kilomètres, ou 30 lieues anciennes.

Cette distance, prise en ligne droite, serait peu augmentée si on la mesurait suivant l'itinéraire que nous venons de décrire pas à pas, ses deux points extrêmes se trouvant pour ainsi dire sous le même méridien, et la ligne de marche effective ne décrivant une sinuosité un peu prononcée qu'à la hauteur des lacs Amers.

Cette ligne est bien celle que nous devions étudier pour connaître le terrain où s'est faite la jonction des deux continents, et il n'y en a pas d'autre.

Le plus simple examen des contrées voisines le prouve surabondamment.

En allant de Suez à Péluse, on a constamment sur la droite, à quelque distance, le rideau indiscontinu des petites montagnes et des plateaux de l'Arabie Pétrée, à la base desquels s'étend une zone de dunes sablonneuses qui représentent le désert d'*Etham* ou de *Sour* de la Bible. (L'*Exode*, XV, 22; les *Nombres*, XXXIII, 6, 8.)

A gauche, les masses montueuses sont loin d'avoir la même continuité que sur la droite, bien qu'elles se succèdent également du midi au nord.

La première, le *Djebel Att'ak'a* (¹), se dresse en arrière de Suez et au fond du golfe, à l'occident. Au sommet s'élevait la statue de Baal Tsephone, le *dieu qui domine le Nord,* statue en cuivre, faite par les prêtres égyptiens pour terrifier les esclaves fugitifs qui passaient devant, et les obliger à s'en retourner.

Au Djebel Att'ak'a succède une dépression où passe la route de Suez au Caire, et près de laquelle se trouve le château d'Agueroud, le *Pi-Hahirot* (la *Bouche de la vallée*) de la Bible. (L'*Exode*, XIV, 2; les *Nombres*, XXXIII, 7, 8.)

Agueroud est un pied du *Djebel Guenef,* lequel court parallèlement aux lacs Amers; mais, après cela, au lieu de montagnes de quelque élévation, on ne voit plus que des collines ou des gibbosités, qui finissent même par disparaître tout à fait aux approches du lac *Menzalé.*

(¹) « La montagne de la Fenêtre », d'une grande ouverture que l'on y remarque. En Égypte, le mot *djebel*, montagne, si fréquemment employé en Algérie, se prononce *guebel.*

Il résulte de tout ceci que la ligne de l'isthme constitue une véritable vallée, dont les berges vont en s'abaissant du sud au nord, comme si sa partie la plus haute était du côté de Suez. Sa largeur est, très-régulièrement, d'à peu près 20 kilomètres.

C'est dans cette vallée, si providentiellement disposée, que doit se développer le canal des deux mers, au milieu d'une région actuellement déserte et solitaire, mais dont il doit faire l'un des plus grands centres de mouvement et d'activité du monde entier.

PRIX D'UN MANUSCRIT AU TREIZIÈME SIÈCLE.

Au treizième siècle, tel était le prix des manuscrits qu'une comtesse du pays d'Anjou, nommée Crécy, voulant acquérir les Homélies composées par Haimont d'Alberstadt, lui fit délivrer, en échange, deux cents brebis chargées de leur laine, un muids de froment, un muids de seigle, un de millet, et trois peaux de martre. [1]

---

21 juin, auprès d'une jeune fille mourante. — Sa patience est admirable; j'en suis touché jusqu'au fond du cœur. Combien de vertus, que de grandes épreuves se cachent quelquefois dans ces humbles maisons devant lesquelles nous passons sans y jeter un regard! Je porte envie à cette pauvre fille! tant de patience est une admirable éducation de l'âme. *Journal de* SISMONDI.

LA CHÈVRE.

La chèvre, que l'on appelait la vache du pauvre, est menacée. On instruit son procès : on l'accuse de détruire les taillis, les haies vives, les vignes, les pépinières; on ne veut rien moins que sa mort. C'est ce qu'on avait déjà tenté de mettre à exécution à différentes époques de notre histoire, en 1585, 1725, 1733, 1741, 1757.

Les ennemis de la chèvre sont puissants; pour la détruire, ils ont un moyen bien simple : c'est de faire peser sur elle un impôt si lourd que les pauvres gens en soient réduits à la livrer au boucher.

Ne vaudrait-il pas mieux se contenter de renvoyer la chèvre des cantons agricoles où l'on redoute sa dent, et de la transporter aux endroits où, du reste, elle se plaît le mieux, sur les âpres montagnes, sur les collines, où poussent comme à regret une herbe courte et de maigres arbrisseaux.

Aucun animal domestique n'est plus sobre que la chèvre : toutes les herbes lui sont bonnes, même, dit-on, les vénéneuses.

En compensation du peu qu'on veut bien lui faire, que de services elle est toujours prête à rendre!

Le sein d'une mère vient-il à se tarir, la chèvre donne son lait au petit enfant; et ce lait, plus digestif que tout autre, même que celui de la vache, est si salutaire que des médecins ont proposé de remplacer le plus ordinairement les nourrices mercenaires par des chèvres, surtout dans les hospices d'enfants trouvés.

La chèvre fournit deux fois plus de lait que la brebis : bien nourrie, elle donne, dans le Midi, jusqu'à trois et quatre litres par jour, c'est-à-dire autant que la vache [2].

La crème de ce lait est fort épaisse et très-blanche; le beurre est ferme, savoureux, et se conserve longtemps. Le caillé est abondant et d'une très-bonne consistance.

Qui ne connaît, au moins de renom, le fromage de chèvre du Mont-d'Or, de Sassenage, de tout le département du Cantal, du canton des Planches en particulier?

Le lait de chèvre, enfin, entre avec avantage dans la fabrication du fromage de Gruyère.

Quant à toutes les qualités extérieures et pour ainsi dire morales de la chèvre, sa grâce, sa gaieté, sa souplesse, sa facilité à s'attacher à ses maîtres, nous n'en parlons pas : elles sont précieuses pour les pauvres gens; mais elles ne toucheront peut-être pas beaucoup certains économistes agricoles. Cela ne se traduit pas en produit net.

LE PIPA OU TÉDON DE SURINAM.

On sait que les œufs des batraciens (grenouilles, salamandres, etc.) sont pondus sans coque calcaire, et que le mâle les féconde à leur sortie du corps de la femelle. Ces œufs sont toujours déposés dans l'eau; ni le père ni la mère ne s'occupent de cette incubation spontanée, car, aussitôt la ponte terminée, regagnant la terre, ils abandonnent leurs œufs. L'époque de l'éclosion venue, de jeunes animaux apparaissent qui ne ressemblent en rien à leurs parents. Ils ont un corps globuleux ou plutôt ovoïde, une queue longue et aplatie à la manière de certains poissons, avec un bec corné. Tandis que leurs parents respirent au moyen de poumons, comme tous les vertébrés, eux se servent de branchies pour revivifier leur sang; les premiers se nourrissent seulement de proies (insectes, vers), les seconds vivent d'un régime purement herbivore; tous les détails de l'organisation sont appropriés pour les uns à une vie surtout terrestre (crapauds), pour les autres à une existence exclusivement aquatique. Ces êtres si singuliers, on les appelle *têtards*, et par tous leurs caractères, par leurs habitudes, ce sont des poissons; mais si vous suivez leur développement, vous verrez bientôt ces jeunes animaux se modifier.

D'abord, à la partie postérieure du têtard naissent deux tubercules qui insensiblement prennent l'aspect de membres; les doigts se forment aussi peu à peu; mais en même temps que ces parties s'achèvent, les membres antérieurs apparaissent; la tête change de forme, et la queue diminue graduellement jusqu'à ce qu'elle disparaisse entièrement. Ces modifications extérieures ne sont que le signe de ce qui s'accomplit dans l'organisme intérieur de l'animal. En même temps que la forme du têtard devient celle d'une grenouille ou d'un crapaud, les poumons se forment, et l'animal, débarrassé de sa queue, sort de l'eau, change de respiration, de régime, comme l'enfant au moment de sa naissance.

Ce sont là les conditions propres aux grenouilles et aux crapauds, c'est-à-dire aux batraciens *anoures* (sans queue). Les salamandres et les tritons, ou les batraciens *urodèles* (à queue apparente), subissent toutes les mêmes modifications; seulement ils conservent leur appendice caudal, qui leur est si utile dans les eaux où ils vivent.

Remarquons toutefois que la salamandre terrestre ne pond pas d'œufs et donne le jour à des petits vivants, absolument semblables à elle; cet animal, comme la vipère, est *ovo-vivipare*, c'est-à-dire que le développement des œufs, au lieu de s'accomplir à l'extérieur, se fait dans le sein de la femelle; c'est là une exception curieuse, et la seule de ce genre parmi les batraciens.

Mais il en est une autre plus extraordinaire peut-être qui nous est fournie par un batracien anoure, aussi singulier par son aspect et son organisation intérieure que par les particularités que l'on observe dans sa reproduction.

[1] *Histoire littéraire de France*, t. VIII.

[2] 1000 parties de lait de chèvre ont donné : 75 de crème, 15,6 de beurre, 91,2 de caséum, 13,8 de sucre de lait.

Ce batracien est le *pipa;* nous le représentons réduit à peu près d'un tiers.

Nous n'entrerons pas ici dans les particularités anatomiques si intéressantes que présente cet animal, nous ne nous en occuperons qu'en ce qui touche la naissance de ses petits.

Contrairement aux habitudes des animaux du groupe auquel ils appartiennent, les pipas pondent, non pas dans l'eau, mais sur la terre, dans les environs des marais. Après la ponte, les mâles étalent sur le dos des femelles les œufs qu'elles viennent de produire, au nombre de cent environ, et ils les fécondent. Ensuite, les femelles gagnent les marais et s'y plongent; bientôt la peau de leur dos qui supporte les œufs éprouve une inflammation érysipélateuse, sorte d'irritation déterminée par la présence des œufs eux-mêmes, lesquels, saisis alors dans la peau, y restent enfoncés comme dans autant de petits alvéoles, et s'y développent. Les petits pipas restent dans ces espèces de poches jusqu'à ce qu'ils aient pris un développement suffisant, de même que les petits des sarigues dans la poche de leur mère; lorsqu'ils en sortent, ils ont la forme des adultes; ce n'est qu'après s'être débarrassée de sa progéniture que la femelle abandonne sa résidence aquatique.

Notre gravure représente les jeunes pipas sortant de leurs alvéoles; seulement, la mère n'a pas été figurée dans l'eau, mais à terre; cette inexactitude était nécessaire pour qu'il fût possible de représenter convenablement l'animal.

On comprend que ceux qui observèrent les premiers cette sorte de *gestation cutanée* du crapaud pipa, admirent sans hésitation que cet animal produisait ses petits par le dos, et pour détruire les convictions qu'avait fait naître cette supposition, il n'a rien moins fallu que les travaux les plus sérieux des dernières années du siècle dernier et ceux du commencement de celui-ci : il fut alors reconnu que la peau du pipa était une peau comme les autres, et qui n'avait d'autre rôle dans les fonctions de reproduction que de mettre à l'abri les œufs et les petits.

Les affinités zoologiques du crapaud pipa sont peu intimes : aussi MM. Duméril et Bibron, dans leur grande *Erpétologie générale*, ont-ils créé pour le pipa un genre qui vient se placer tout à fait à la fin de la série des batraciens anoures; ce genre ne contient qu'une seule espèce, c'est celle que nous avons figurée; elle a été nommée *Pipa americana.* Auparavant cet animal était désigné sous les noms de Tédon de Surinam, *Rana Pipa, Rana dorsigera,* etc. Elle se rencontre dans la Guyane, le Brésil, et probablement dans toute l'Amérique méridionale.



Muséum d'histoire naturelle. — Le Pipa (*Pipa americana*). — Dessin de Freeman.

L'histoire de la phénoménale reproduction dont nous venons de parler a été faite différentes fois, toujours jusqu'ici par des voyageurs. A plusieurs reprises déjà des pipas ont été envoyés en France et en Angleterre; mais ils n'ont point pondu d'œufs, à cause de nos climats d'Europe et des conditions dans lesquelles ces animaux sont nécessairement placés.

Les premières notions acquises sur l'existence et les singularités du mode d'incubation du pipa sont dues à Mlle Sibylle de Mérian (1705); toutefois c'est seulement en 1762 que des observations sur le vivant ont été faites par le docteur Fermin, qui exerçait la médecine à Surinam. Depuis, bien des auteurs se sont occupés de cet étrange animal, et ont observé les particularités qui font du pipa un des plus curieux sujets d'étude de la zoologie.

COSTUMES RUSSES.

Voy. la Table des vingt premières années.



Costumes des femmes de Forjok. — Dessin de Freeman, d'après une planche des *Antiquités de la Russie.*

Jusqu'au temps de Pierre le Grand, toutes les classes de la société russe, depuis les souverains jusqu'aux paysans, étaient restées fidèles à leur ancien costume national. Mais la volonté de fer du czar ayant imposé aux classes les plus

riches les costumes occidentaux, la tradition tout à coup interrompue fit place aux révolutions capricieuses de la mode, et l'on vit insensiblement la noblesse et la bourgeoisie renoncer entièrement à tout ce qui pouvait rappeler le vieux costume russe. Cependant Catherine II crut devoir flatter ce que la nation conservait encore de goût pour les usages du passé, en se faisant représenter sur une médaille avec le costume des bourgeoises de Kaluga. Plusieurs villes de l'intérieur parurent aussi vouloir lutter quelque temps contre les innovations; mais presque toutes ont peu à peu cédé à l'entraînement général. Aussi le voyageur éprouve-t-il aujourd'hui une certaine surprise en arrivant à Forjok, ville située à 160 kilomètres à peu près au nord-ouest de Moscou. Il peut se croire ailleurs qu'en Russie. C'est surtout la coiffure des femmes mariées qui attire son attention. On appelle cette sorte de bonnet *kokochnik.* Les kokochniks de Forjok, comme ceux de Kaluga et d'Iaroslaw, ont la forme d'une demi-lune avec des bouts relevés en haut. Dans d'autres contrées on les porte tout à fait ronds. En général, la partie antérieure des kokochniks est ornée de perles, quelquefois même de pierres précieuses, et l'on remarque à ses extrémités de riches passementeries. Il est possible que cette coiffure ait été imitée de celle des femmes tartares; au moins est-il sûr qu'elle était en usage chez ces dernières. D'après notre ancien voyageur Jean du Plan de Carpin, les femmes tartares portaient sur leur tête « quelque chose de rond, fait de saule blanc ou de l'écorce d'un arbre, collé avec des étoffes rouges ». Dans le précieux ouvrage de Cornélius le Brun, on voit que la coiffure des femmes tartares d'Astrakan était pointue, et ressemblait à une mitre, dont les extrémités ornées de perles retombaient en tresses; elle était couverte, ainsi que la figure des femmes tartares, d'un voile fin et blanc que les Russes appellent *fata.* Le vêtement des femmes russes le plus en usage et en même temps le plus ancien, est le *sarafan.* Il est sans manches, et fermé devant par des boutons de cuivre ou d'argent. On le fait d'étoffes plus ou moins belles, en l'ornant aux bords et au milieu de rubans ou de passementerie; souvent on l'enrichit d'une ceinture en soie, à laquelle les maîtresses de maison ont coutume de suspendre leurs clefs. Le sarafan rond, avec beaucoup de fentes par derrière, s'appelle *choubka.* Par-dessus le sarafan ou choubka, on porte encore une sorte de mantille, à laquelle on ajoute des manches en hiver, et qui s'appelle *douchégreïka.* Les paysannes slaves des anciennes provinces de la Russie ont aussi conservé l'usage de ces vêtements, si utiles pendant les rigueurs du froid.

SUR LA SOCIÉTÉ DES ANIMAUX.

Fin. — Voy. p. 370.

Les animaux ne se font pas seulement la guerre d'espèce à espèce, pour se nourrir. Chez eux, l'amour lui-même, si ce mot sacré peut s'appliquer à de tels instincts, est soumis à une loi de haine et de colère. Sur ce terrain, le faible est également réduit à s'annihiler devant le fort; la lutte s'y élève même à des proportions encore plus générales, car, jusque dans les classes habituellement inoffensives, les mâles entrent en exaspération les uns contre les autres, et mettent à profit, pour se faire du mal, tous les moyens dont ils disposent. En vain sont-ils privés d'armes, ils n'arrivent pas moins à se blesser et à se meurtrir, ne fût-ce qu'en se heurtant corps à corps. Enfin, tout ce monde entre alors en fureur, et c'est la fureur qui y forme le prélude de toutes les fiançailles. Avant tout, il faut vaincre, car la victoire sert de balance : celui qui l'obtient est décidement le plus énergique, et l'intérêt commun de la race veut que le droit soit à lui.

Voilà, en abrégé, le plan de la police de la terre, quand l'homme n'y est pas. Tous ses habitants sont organisés de manière à vivre les uns aux dépens des autres. S'ils s'occupent avec tant d'application à ramasser de tous côtés la substance de leurs organes, ce n'est que pour les donner, finalement, à d'autres en pâture. Encore, s'il ne se faisait pâture que de cadavres, pourrait-on comprendre la sévère économie de la nature, visant à ce qu'aucun élément de son domaine ne se dissipe en pure perte; mais c'est dans la plénitude de la vie que les carnassiers de toutes sortes saisissent leur proie, et pour la dévorer toute palpitante. Le meurtre est érigé en condition fondamentale de l'ordre, car c'est par ce procédé que les espèces paisibles sont empêchées de se multiplier outre mesure et de troubler, par l'excès de leur développement, les proportions du système. Sans doute on peut admirer cette méthode, en considérant avec quelle perfection elle a été calculée et avec quelle précision elle arrive à son but; mais il est impossible de ne pas se sentir troublé à première vue par des actes si voisins, par tous leurs dehors, de ce que toutes les langues humaines nomment le crime. On a besoin de réflexion pour se remettre de l'impression causée par ces scènes étranges; et, en effet, les motifs propres à tranquilliser l'imagination ne tardent pas à se présenter à la raison. Dès que les animaux ne sont pas faits pour jouir de l'immortalité, peu importe que leur mort soit causée par la vieillesse et la maladie, ou par la déchirure d'une dent; et peut-être même leur fin est-elle moins cruelle pour eux de cette manière que de toute autre; et quant aux meurtriers, il est évident que, dès qu'ils ne savent pas faire le mal, ils ne le font pas.

Ainsi, en définitive, l'ordonnance de la nature n'est répréhensible qu'en apparence. Et comment en pourrait-il être autrement, puisqu'elle vient de Dieu, sans intermédiaire? Mais pour ne point importer à la conscience, cette apparence n'en est pas moins en fait quelque chose. Si les vices n'y existent point en réalité, ils ne s'y témoignent que trop en image, et la leçon, toute superficielle qu'elle soit, respire incontestablement la méchanceté. Pourquoi avoir placé l'homme au milieu d'exemples si peu utiles à son instruction, et si bien faits pour l'égarer? Il eût été, ce semble, si facile de lui enseigner par la loi même des animaux la concorde et la mansuétude, qu'il doit nécessairement y avoir un dessein particulier dans la disposition contraire. Quel est-il? Sans en percer tout le secret, n'est-il pas permis de penser que la Providence a peut-être voulu nous porter à concevoir, par l'effet même d'une opposition aussi tranchée, combien l'homme est, au fond, différent des animaux? Les principes sur lesquels se fonde l'harmonie de ceux-ci sont, en effet, précisément l'inverse des principes que réclame la nôtre. L'égoïsme absolu, le droit de tout faire pour soi dans la mesure de sa puissance, la libre oppression du faible par le fort, l'antagonisme général, la fraude, la rapine, le meurtre, l'absence de toute justice comme de toute pénalité, et, pour tout dire en un mot, nul autre gouvernement que celui des passions : tels sont les pivots sur lesquels roule toute cette société, qu'on ne peut s'empêcher de nommer monstrueuse quand on la met en regard des conditions normales de celle des hommes; et certes, il a fallu d'étranges égarements pour que la philosophie ait pu se laisser aller à recommander au genre humain l'imitation des lois de la nature. Les lois de la nature ne sont qu'une vaste immoralité. Il faut donc en venir à reconnaître que de telles lois n'ont pu être instituées que pour des êtres qui n'ont de commun avec nous que le masque, et avec lesquels nous devons, par conséquent, nous garder avec les derniers scrupules de nous confondre.

Sans doute il est plus commode de se rendre compte des actions et des divers mouvements de ces êtres, en les supposant éclairés à l'intérieur à peu près comme nous, que de s'astreindre à imaginer des modes d'existence, de compréhension, de sensation même, absolument distincts de ce que nous expérimentons en nous-mêmes. Mais c'est s'abandonner à des illusions qui, pour contenter le vulgaire dans ses relations familières avec les animaux, n'en sont pas moins indignes de tout esprit sérieux. En effet, tandis que par leur organisation, leur manière de s'élever, de vivre, de mourir, par tous leurs dehors enfin, ces êtres sont exactement les analogues de l'homme, par leurs caractères psychologiques ils vont exactement à l'opposé. Leur vie s'écoule dans un demi-étourdissement qui ne peut se comparer qu'à l'ivresse. Le passé ne se grave en eux que par de vagues réminiscences de sensations; l'avenir leur échappe, et ils jouissent aveuglément de chaque seconde qui passe, sans souvenir de ce qui l'a précédée, ni prévision de ce qui doit la suivre. L'idée de la permanence de leur être leur est étrangère, et il ne leur est jamais arrivé de rentrer en eux-mêmes pour y contempler leur individualité, apercevoir qu'ils sont, et comprendre qu'il y a d'autres êtres qui sont comme eux. Pour se gouverner, ils n'ont d'autre mobile que l'impulsion d'un besoin actuel qui les envahit et les sollicite; et ce merveilleux ensemble de vivants de toutes sortes qui les entoure n'est à leurs yeux qu'un tourbillon confus, dans la continuité duquel ils perçoivent seulement quelques points qui les touchent plus particulièrement que le reste, et sur lesquels ils se jettent pour se satisfaire, comme s'ils allaient engloutir à la fois tout l'univers. A la vérité, ils manifestent dans tout ce qu'ils font une intelligence admirable, mais c'est une intelligence qui ne leur appartient pas et dont ils ne sont que les instruments; à peu près comme ces jouets qui exécutent toujours avec un à-propos parfait tous les gestes que leur rôle commande, mais moyennant des fils qui sont tenus de loin par une main savante. Ils ne sortent point du faux semblant, même dans leurs démonstrations d'amitié, car l'amitié n'est pour eux qu'une forme de l'appétit; et, incapables de percevoir dans autrui une personnalité, ils n'y voient jamais qu'un objet matériel soit de crainte, soit de jouissance. Aussi la famille n'est-elle pour eux qu'un jeu passager de l'instinct, et le but de cette agrégation périodique une fois atteint, les conjoints retombent sans rémission les uns à l'égard des autres dans l'abîme de l'inconnu. Sous leurs vêtements solides, ils ne sont que des fantômes qui s'agitent dans l'espace pour un but que Dieu seul connaît. Ni sentiment, ni intelligence, ni liberté d'action, il n'y a en eux rien d'humain; esclaves de la nature, ils obéissent strictement à toutes ses volontés et ne font rien que lorsqu'elle leur ordonne de faire. Il n'est donc pas étonnant que, si différents de nous, les lois qui les régissent soient aux antipodes des nôtres.

Aussi est-il bien remarquable que la société dont l'homme, en se perfectionnant, introduit peu à peu le modèle sur la terre, soit non-seulement tout à fait différente de celle des animaux, mais ait la vertu d'opérer sur elle et de l'obliger à se modifier. Le développement de la créature libre, sensible et raisonnable, développement qui a donné naissance à des révolutions si caractéristiques dans l'ordre physique et végétal, en détermine de tout aussi importantes dans l'ordre animal. Sous le sceptre de ce nouveau souverain, la paix s'étend et la nature désarme. Les instruments de guerre dont elle avait muni ses sauvages sujets arrivent même, dans quelques espèces, à s'atrophier et à disparaître complétement; et ne voulût-on voir dans ce curieux changement qu'un symbole, c'est un symbole qui contraste d'une manière fort juste avec celui qui repose sur la présence originaire de ces armes. La tête de l'aurochs garnie de ses terribles cornes représente le règne de la nature, comme celle du bœuf paisible, à front doux et uni, et garni seulement d'un poil soyeux, représente celui de l'homme. Il n'est pas jusqu'aux végétaux qui ne semblent s'adoucir sous son influence. Beaucoup d'espèces, primitivement douées d'épines et d'aiguillons, s'en dépouillent par la culture. Amenées dans nos jardins et protégées par nos soins, elles renoncent à ces armes devenues inutiles, et consacrent à nourrir leurs fruits une séve qu'elles employaient autrefois pour se créer des défenses. Tels sont la plupart de nos arbres fruitiers, et, parmi les fleurs, plus d'une sorte de rose. La douceur du régime met fin aux exaspérations de la forme. *Clima mitius facit plantas mitiores,* comme dit Linné.

Mais le principe le plus général de la révolution consiste dans les lois nouvelles qui sont imposées à la distribution et à l'équilibre de la population animale. En présence de l'homme qui, en sa qualité de maître absolu, se charge de présider lui-même à la mort de ses sujets, les carnassiers n'ont plus d'utilité, et, sauf les espèces qui, par l'adoucissement de leurs instincts, se prêtent à entrer dans la domesticité, leurs races sont désormais en voie de devenir des races perdues. La guerre est ouverte contre elles. Tous les jours le nombre de leurs représentants diminue, et cette diminution doit être sans fin, car l'arrêt d'extermination prononcé à leur égard depuis l'origine du genre humain sera infailliblement réalisé par l'avenir. Les seules races appelées à se perpétuer sont les races inoffensives. Tournées de mille manières au bien de l'homme, elles se rangent sans peine sous ses lois, et, par un échange de services qui constitue une véritable société entre elles et lui, il arrive que l'homme travaille pour elles en même temps qu'elles travaillent pour lui. Il les nourrit, il les abrite, il les protége, et même lorsqu'il est ministre de mort à leur égard, il est encore leur bienfaiteur, puisque le traitement que reçoivent de lui ses victimes est moins cruel que celui qui leur était destiné par la nature. Aussi, délivrées de l'émoi perpétuel dans lequel les tenait la menace de la dent et de la griffe de leurs ennemis, les espèces paisibles se dépouillent-elles peu à peu de leurs habitudes de timidité et de sauvagerie. Elles n'ont à voir dans l'homme qu'un ami, et elles s'attachent à lui volontiers, vivant de sa main et prenant asile dans sa maison. Le farouche taureau des forêts primitives devient le serviteur patient qui laboure nos sillons et opère nos charrois. Les moutons, les chèvres, les lamas, descendent de leurs montagnes et renoncent, pour se mettre plus complétement à la disposition de nos pasteurs, à l'ancienne agilité de leur course. Les éléphants, les chameaux, les cerfs eux-mêmes, oublient leur indépendance pour s'engager dans notre communauté et en partager les charges et les profits. Enfin le cheval, si bien nommé la plus belle conquête de l'homme sur la nature, se fait notre auxiliaire, non-seulement dans les travaux de notre agriculture et de notre industrie, mais dans les dangers et la gloire de nos combats, et prend place, comme un compagnon bien-aimé, dans nos plaisirs et dans nos fêtes. La troupe entière des oiseaux, malgré la brillante liberté de ses ailes, accourt se ranger sous notre discipline. Il n'y en a pas de si rebelles qui ne consentent à reconnaître pour patrie nos volières et nos basses-cours, et même, si nous le voulons, ils perdent leur vol pour ne plus vivre qu'à nos pieds. La planète des anciens jours ne se reconnaît plus. Sauf dans les quartiers abandonnés par l'homme, les lois de la nature y sont transformées. Les armes y ont perdu leur empire. La fureur et la soif du sang n'animent plus les uns, n'effrayent plus les autres. Au lieu de cette querelle sans fin qui s'étendait partout et faisait de notre globe une terre de désordre, on ne voit plus qu'har-

monie. Le règne de la paix s'est définitivement substitué à celui de la guerre. La population animale, corrigée et façonnée à des mœurs meilleures, se présente comme un ensemble de familles de condition inférieure, dont les membres, groupés avec reconnaissance autour de l'homme, ne demandent, pour s'incliner devant sa volonté, d'y être contraints par aucune autre force que le son tout-puissant de sa voix. Tant s'en faut qu'on puisse les appeler nos frères, ils sont nos esclaves; et ils le sont légitimement, car, de toute autre essence que nous, leur esclavage leur est plus profitable que leur indépendance.

UNE CHASSE AU LÉOPARD CHEZ LES GALLAS,
EN ABYSSINIE.

M. John Martin Barnatz fut témoin de la scène que représente notre gravure. C'était dans une forêt qui s'étend au sud-est de Choa. Deux léopards étaient couchés à l'ombre dans les broussailles de la plaine; avertis de l'approche de la caravane par le bruit des pas et les hennissements des chevaux, ils s'élancèrent en bondissant et se jetèrent dans la forêt. Quelques-uns des jeunes guides les poursuivirent au galop. En ce moment, le soleil du matin s'élevait au-dessus de l'horizon dans toute sa splendeur : ses rayons traversaient les dômes épais de gigantesques acacias et les riches guirlandes de plantes grimpantes enlacées à leurs branches vigoureuses. L'effet était magique : sur le premier plan, à quelques pas de la caravane, tout était doré, animé, retentissant; au delà, tout était ténèbres, solitude et silence. En avançant, on remarqua des branches brisées et d'énormes troncs qui semblaient avoir été déchirés par la foudre; mais les Gallas attribuaient ces ravages aux nombreuses troupes d'éléphants qui habitent ces forêts. Après les léopards, qui, quoique blessés, échappèrent à l'adresse des chasseurs, on rencontra des buffles sauvages, et l'un d'eux, mortellement atteint, fournit aux voyageurs, pendant deux ou trois jours, de succulents repas.



Une forêt en Abyssinie. — Dessin de Freeman, d'après Barnatz.

ERRATA.

Tome XIX (1851), page 264, colonne 1, ligne dernière. — *Au lieu de :* Spartlick; *lisez :* Hartlieb.

Tome XXV (1857), page 106, colonne 1, ligne 16. — *Au lieu de :* dix-septième siècle; *lisez :* dix-huitième siècle.

Tome XXVI (1858), page 55, colonne 2, ligne 13 en remontant. — *Au lieu de :* Gœthe; *lisez :* Mme d'Arnim.

Page 290, colonne 2, ligne 7 en remontant. — *Au lieu de :* d'Héricq; *lisez :* d'Héricy.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

TABLE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES.

PEINTURE, DESSIN, GRAVURE.

SCIENCES ET ARTS DIVERS.

SCULPTURE, CISELURE, ORFÉVRERIE.



